





1800
N 1000

OEUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON.

Imprimerie d'AUGUSTE DESREZ , rue Lemer cier, 24, Batignolles-Monceaux.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



BYRON.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
LORD BYRON

TRADUITES SUR LA DERNIÈRE ÉDITION ANGLAISE

PAR M. BENJAMIN LAROCHE,

AVEC

LES NOTES ET COMMENTAIRES DE SIR WALTER SCOTT, THOMAS MOORE, FRANCIS JEFFREY,
LE PROFESSEUR WILSON, SIR ÉGERTON BRIDGES, L'ÉVÊQUE HÉBER, J.-G. LOCKART, UGO FOSCOLO, GEORGE ELLIS,
THOMAS CAMPBELL, ETC., ETC.

CINQUIÈME ÉDITION,

ornée d'un fac-simile,

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LORD BYRON ET SES OUVRAGES,

PAR M. VILLEMAIN,

PAIR DE FRANCE, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.



PARIS,
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 29.

NOTICE SUR LORD BYRON,

PAR M. VILLEMMAIN,

Pair de France, Ministre de l'Instruction publique.



Le dix-neuvième siècle, qu'on accusait d'être peu poétique, a vu dans ses premières années s'élever un des hommes qui ont exercé le plus d'empire par l'imagination et le talent des vers. Cet homme est Byron. Jamais, avant lui, la gloire contemporaine d'un poète n'avait aussi rapidement parcouru l'Europe, et passé d'une nation chez toutes les autres. De son vivant, et dans une vie courte, il a eu l'honneur refusé longtemps aux plus grands poètes de son pays, celui d'être compris, admiré, traduit, imité chez tous les peuples civilisés.

Plusieurs causes ont concouru sans doute à cette destinée ; et d'abord le commerce plus facile et plus prompt entre les diverses langues, la curiosité croissante pour les littératures étrangères, et le besoin d'émotions nouvelles en poésie. Mais la part du génie fut grande aussi dans ce succès cosmopolite d'un poète anglais, mort à trente-six ans. A ce don du génie, il faut ajouter une singulière affinité avec les mœurs, les idées, les passions, les dégoûts du siècle où il a vécu. Sous ce rapport, on peut dire que s'il est Anglais par le tour de l'expression et le génie, il est Européen par les idées. Il représente au plus haut degré ce qu'après de grandes destructions sociales, les âmes devaient éprouver d'agitation et de doute. Il est le dernier type, mais le type éloquent du dix-huitième siècle, relevant le scepticisme par la mélancolie, et la philosophie sensuelle par l'imagination. De ce mélange d'impressions et de qualités diverses, s'est formé un talent original, quoiqu'un peu monotone : par là aussi, les âmes étaient préparées à le comprendre et à l'aimer dans ses rêveries romanesques, ses sombres peintures et ses héros toujours dessinés d'après lui-même. Il a ressemblé à son temps ; il en a été la vive et rayonnante image ; et comme dans son temps plusieurs na-

tions étaient à la fois arrivées au même degré de raffinement et d'égoïsme, de lumière et de satiété, en étant l'homme de son temps, il a été le poète de ces diverses nations à la fois. Cette influence sera-t-elle aussi durable qu'elle a été rapide ? N'est-elle pas déjà même affaiblie et partagée ? Ne doit-elle pas s'affaiblir encore ? La diversité des opinions à cet égard ne saurait diminuer l'admiration curieuse qui s'attache, pour l'ami des lettres, au génie de Byron ; elle ajoute au contraire à une question de goût l'intérêt sérieux d'un problème social. Mais si la renommée à venir de Byron dépend, pour ainsi dire, du bon sens futur de l'Europe et doit gagner ou perdre en proportion des erreurs ou des vérités qui prévaudront chez les peuples, son talent en lui-même dépend surtout des passions de sa vie ; et, sous ce rapport, il n'est pas d'écrivain peut-être dont la biographie soit aussi nécessaire à l'intelligence de ses ouvrages, et pas de poète qu'il faille considérer davantage comme le héros de roman de ses propres écrits.

BYRON (Georges Gordon) était issu, par son père, d'une famille dont l'ancienneté remonte à la conquête de Guillaume, et qui, nommée plusieurs fois dans l'histoire, enrichie par Henri VIII de la confiscation d'un monastère, dotée de la pairie par Charles I^{er}, avait compté, dans le dix-huitième siècle, un célèbre navigateur, le commodore Byron. Par sa mère, Byron était allié à la race des Stuarts, que ses ancêtres paternels avaient fidèlement servis. Ce nom antique, dont il était si fier, n'était pas venu sans tâche jusqu'à lui. Son grand-père, lord Byron, avait comparu devant la Chambre des Pairs pour homicide d'un de ses voisins dans un duel ; et, retiré du monde, il menait dans son fief de l'ancienne abbaye de *Newstead*, une vie solitaire et bizarre. Son père, le capitaine Byron,

homme d'esprit et de désordre, avait enlevé une femme mariée, de haute noblesse, lady Camarthen, qu'il épousa quand elle devint libre par un divorce. Elle mourut bientôt, lui laissant une fille. Jeune encore, il se maria, l'année suivante, à miss Catherine Gordon de Gight, riche et noble héritière d'Écosse, qu'il séduisit par ses agréments et l'éclat de son nom. En peu d'années il la ruina, coupa ses bois, lui fit vendre ses terres, et l'abandonna sans autre ressource qu'une rente substituée de 150 livres sterling, dont ni lui ni elle n'avaient pu disposer. De cette union naquit à Londres, le 22 janvier 1788, Georges Gordon Byron. Lady Byron, obligée par son peu de fortune de retourner en Écosse, vint vivre avec son enfant dans la ville d'Aberdeen. Elle y fut encore une fois visitée et rançonnée par son mari, qui s'éloigna d'elle enfin pour toujours, et passa sur le continent, où il mourut à Valenciennes, en 1791.

Lady Byron, qui paraît avoir eu dans le caractère beaucoup de passion et de violence, supporta ses malheurs avec courage, et s'occupa, dans une modeste retraite, d'élever son fils. Le jeune Byron, par un accident dont il ne se consola jamais, et qu'il reprochait, on ne sait pourquoi, à la *pruderie* de sa mère, avait été blessé en naissant; et son pied tordu était resté légèrement boiteux. Ce mal et des remèdes inutiles tourmentèrent son enfance. Il grandit cependant, et se fortifia sous la tutelle un peu orageuse de sa mère. Vif et hautain, il eut, dès le bas âge, de ces saillies de caractère que tous les parents remarquent avec admiration, et qu'enregistrent les biographes des hommes célèbres.

Durant les premières études qu'il avait commencées à une petite école d'Aberdeen, étant tombé malade, il fut conduit par sa mère dans les montagnes d'Écosse, près du cours pittoresque de la Dee, et du sombre sommet du Loch-Na-Gar, que n'avait pas encore illustré la poésie. L'aspect sauvage de ces lieux, l'air libre et les cimes azurées des montagnes ne furent pas sans influence sur son Imagination naissante. Son cœur ne fut pas moins précoce. Il fut amoureux au même âge que le Dante, mais avec moins de constance : c'est à huit ans qu'il aimait cette jeune Marie, dont le nom est revenu souvent se mêler aux rêves de ses autres passions.

De l'obscur retraite où il était élevé, Byron se vit, à dix ans, appelé à un titre qui était encore, à cette époque, le premier d'Angleterre. Son grand-oncle, lord William Byron, qui, depuis nombre d'années, vivait enfermé à Newstead, qu'il laissait tomber en ruine, et dont il avait abattu les beaux ombrages en haine de son fils unique, perdit ce fils, et n'eut plus d'autre héritier de son domaine et de sa pairie que le jeune neveu qu'il n'avait jamais vu. Il mourut en 1798, et Byron fut salué jusque dans son école du titre de *lord*. L'enfant ressentit avec joie cette fortune nouvelle. Sa mère, heureuse et fière, se hâta de quitter Aberdeen et l'Écosse, et partit avec lui et sa vieille gouvernante pour le domaine de Newstead, dans le comté de Nottingham. C'était un grand château gothique, couvert d'un côté par un lac et par quelques fortifications en ruine. L'intérieur avait gardé la forme d'un cloître antique, ses nombreuses cellules, ses vastes salles délabrées. Les terres d'alentour, dépouillées par la bizarre malédiction du feu lord, semblaient stériles et désolées. L'aspect du lieu, les souvenirs du maître, les récits sur sa vie farouche et mystérieuse,

le lac où, disait-on, il avait secrètement noyé sa femme, les sombres corridors, la vieille tour, la salle d'armes et les armoiries des usurpateurs du cloître, tout cela frappa vivement les yeux et la pensée du jeune Byron, qui prit dès lors l'usage de porter sur lui des armes chargées, comme son grand-oncle, le feu lord.

Cependant, il souffrait toujours de son pied boiteux; sa mère essaya d'un nouveau traitement, et, après avoir épuisé l'art d'un médecin de Nottingham, elle le fit partir pour Londres, et l'y plaça dans une école où il recevait aussi les soins orthopédiques d'un célèbre médecin. Byron les contrariait par son impatience et son ardeur aux exercices violents. Le régime, comme les études, lui était rendu difficile par les complaisances et la tendresse passionnée de sa mère. Toutefois, l'enfant fit quelques progrès à cette école, et lut avidement beaucoup de livres. A douze ans, épris de la beauté d'une jeune parente, il fit ses premiers vers. A treize, il entreprit une tragédie¹.

Cependant, son éducation inégale et interrompue avançait peu. Sa mère, qui avait fondé de grandes espérances sur lui, désira le voir entrer à la célèbre école de Harrow, rendez-vous ordinaire de la jeune noblesse. Il y fut envoyé par lord Carlisle, tuteur d'office qui lui avait été donné, selon le privilège de la pairie, et qui s'accordait peu dans sa direction avec la mère du jeune lord. Là, Byron portait quelques commencements d'études, beaucoup de lectures diverses, l'humeur sauvage d'un jeune habitant de Newstead et les goûts capricieux d'un enfant hautain, tour à tour gâté par la tendresse ou froissé par la violence. Il fut d'abord timide, ennuyé, solitaire; puis bruyant et chef de bande parmi ses camarades. Il travailla beaucoup, quoique inégalement, étudia les classiques grecs et latins, fit même des vers grecs, et réussit dans les déclamations publiques, où s'exerçaient les jeunes étudiants. Il était le concurrent inférieur, mais redouté, de M. Peel. « J'étais toujours dans quelque mauvais pas, dit-il à ce sujet quelque part; j'ai, mais. Il savait toujours sa leçon; moi, rarement; mais quand je la savais, je la savais aussi bien que lui. »

Malgré son infirmité, nul n'était plus agile, plus hardi, plus querelleur. Mals il avait aussi de vives amitiés de collège, que son âme chagrine et dédaigneuse paraît avoir assez longtemps conservées. Sa mère, empressée de l'avoir près d'elle, le conduisit, pendant les vacances, aux eaux de Bath, et de là dans le voisinage de Newstead, qu'elle avait loué pendant son absence à lord Grey de Ruthen. Là, Byron se prit de passion pour une seconde Marie, miss Maria Chaworth, de la famille de cet ancien ennemi qu'avait tué jadis le vieux lord dont il était lui-même héritier. L'imagination de Byron n'était nullement attristée par ce souvenir, et il paraît avoir passé quelques jours heureux dans la famille de cette jeune fille, qui, belle, spirituelle, plus âgée que lui de deux ans, s'amusaient et ne se troublait pas de la passion d'un écolier. A seize ans, il fit pour elle des vers qui ne sont pas sans grâce. Elle se maria bientôt; Byron se crut dédaigné, et souffrit plus d'orgueil que d'amour. Son infirmité l'humiliait, quoique sa taille fût noble, et que son visage eût pris une expression de beauté dont il était fier.

Après quatre ans de séjour à l'école de Harrow, où

¹ Préface de Werner.

il avait peu régulièrement étudié, mais beaucoup lu, rêvé, disputé, il entra, au mois d'octobre 1805, à l'Université de Cambridge, pour compléter le cours d'une éducation anglaise. Il allait de là passer les vacances chez sa mère, à Southwell, où il trouvait quelques sociétés spirituelles, et une bibliothèque dont il profita beaucoup. Son caractère impétueux commençait à se heurter vivement contre celui de sa mère. C'était souvent d'incroyables violences, d'amères ironies et de noirs soupçons dans deux imaginations également irritables. Un jour, après une vive querelle, la mère et le fils allèrent, chacun de son côté, chez le pharmacien de la ville, pour l'avertir de ne pas donner de poison à l'autre; tant ils craignaient de s'être blessés mutuellement jusqu'au désespoir! Las de cette vie, et épris d'un goût très-vif pour l'indépendance, Byron, à dix-sept ans, s'enfuit de chez sa mère, dont il raille impitoyablement, dans ses lettres à un ami, la colère et la douleur. Sa mère, désolée, le suivit à Londres et ne put d'abord le ramener. Après une folle course de quelques semaines, le jeune lord revint cependant à Southwell, et y passa deux mois, jouant la comédie sur un théâtre de société, et composant des vers. Il en avait déjà un petit volume, qu'il faisait secrètement imprimer dans le voisinage, à Newark. Il paraît que dans ce premier essai, l'imitation mal choisie de quelques poètes à la mode et l'habitude précoce du plaisir avaient fort multiplié les images licencieuses. Un homme d'esprit que Byron avait rencontré dans les sociétés de Southwell lui fit honte de ce mauvais goût; et l'édition tout entière fut brûlée par le jeune poète, qui s'occupa bien vite d'en préparer une seconde plus irréprochable, mais dont la publicité fut encore bornée à quelques amis.

Byron avait atteint dix-neuf ans. Il était beau, riche, maître de ses actions, passionné pour le plaisir et connaissant déjà l'ennui de la satiété. Froid et dur pour sa mère, ayant perdu par la mort deux amis, les seuls êtres qu'il ait aimés, dit-il, excepté les femmes, il écrivait dès lors : « Je suis un animal solitaire, et si parfaitement cosmopolite, qu'il m'est indifférent de passer ma vie dans la Grande-Bretagne » ou le Kamtschatka. » L'idée de la gloire le flattait cependant; il songeait à la postérité; il ambitionnait *la vie de Fox ou la mort de Chatam*, et composait force vers pour épancher son âme et se rendre célèbre. En 1808, il les réunit dans un volume sous ce titre : « *Heures de loisir*, suite de poèmes originaux ou traduits, par Georges Gordon, lord Byron, mineur. »

Ce début d'un homme qui devait être si célèbre resta d'abord très-obscur. Le jeune poète avait repris ses études, ou plutôt son séjour à Cambridge, où il conduisait ses chevaux, ses chiens, et même un ours dont il s'était affolé, et qu'il voulait, disait-il, faire recevoir *agrégé*. Il menait la vie désordonnée des riches étudiants, buvait, jouait, et s'échappait souvent vers Londres pour y faire de plus grandes parties, et pour guetter dans les boutiques des libraires le succès de son livre. Nageur, boxeur, occupé de fantaisies bizarres, il écrivait une partie des nuits, lisait beaucoup et raisonnait avec de jennes camarades spirituels et fous comme lui. Son esprit mobile et curieux avait déjà touché à toutes les questions philosophiques et religieuses; et le jeune poète n'avait guère moins de scepticisme dans ses opinions que de liberté dans ses mœurs. Il avait fait pour quelques mille livres sterling de dettes; mais il comptait sur Newstead et sur la

baronnie de Rochdale, qui devait lui revenir à sa majorité. Avant cette époque, il s'était établi à Newstead, que lord Ruthen avait quitté. Il y faisait de folles orgies en robe de moine, ainsi que ses amis, et se laissait appeler *l'abbé*. De là, il retournait à Cambridge, à Brighton, et se faisait suivre dans ses courses par une jeune fille habillée en homme, semblable, à l'idéal près, au page de *Lara*.

Dans cette vie assez commune, où le jeune lord mettait seulement un peu d'ostentation de folie, se mêlait aussi un grand fonds de tristesse et de lugubre humeur. Aux soupers de Newstead circulait une large coupe formée d'un crâne que Byron avait enterré dans la vieille abbaye et fait ciseler avec art; on y buvait en bouffonnant; on jouait, dans le vestibule du sombre manoir, quelque tragédie bien sanglante d'Young; puis, aux amis d'étude se mêlaient des maîtres *boxeurs*, et d'autres sociétés moins nobles encore.

Toute cette vie ne donnait à Byron ni satisfaction de lui-même, ni estime pour les autres. Il se piquait déjà de cette misanthropie dédaigneuse qui n'est qu'un grand fonds d'égoïsme mécontent. Il affectait de n'aimer guère que son chien et son vieux domestique, qu'il mettait à peu près au même rang. Quand le premier mourut de la rage, il écrivait : « J'ai tout perdu, » excepté le vieux Murray. » Cependant le jeune poète fut tiré de son ennui par une vive piqure. La *Revue d'Édimbourg* parla des *Heures de loisir* avec une rudesse fort dédaigneuse. Le jeune lord était tourné en ridicule, et le talent du poète n'était pas même soupçonné par le critique, alors obscur lui-même, et devenu plus tard le célèbre lord Brougham. Byron, irrité, trouva son vrai génie. Aux imitations un peu froides, à l'élégance maniérée, aux réminiscences *ossianiques* de son premier essai, il fit succéder une œuvre sienne, une œuvre d'orgueil blessé et de rancune amère, torrent de verve colérique et poétique. Byron vint à Londres pour publier sa pièce *Des Poètes anglais et des Critiques écossais*; et, tout en l'imprimant, il y jetait ce que l'accident du jour et l'humeur du moment ajoutaient à la première inspiration.

Ayant vingt-un ans révolus, il était alors occupé de sa réception à la Chambre des Lords, et fort impatient de quelques lenteurs préalables. Byron, malgré son orgueil de race, était, par la mauvaise renommée de son père, l'ancien isolement de son oncle, la vie provinciale de sa mère, un étranger dans la noblesse anglaise. Ses obscures sociétés d'étude ou de plaisir l'en éloignaient encore plus. Lord Carlisle, son tuteur, ne daignait lui marquer aucun intérêt; et, à sa majorité, le jeune lord vint prendre séance à la Chambre sans un introducteur, sans un ami pour l'accueillir. Reçu par les huissiers, il prêta serment le 13 mars 1809, répondit sèchement à quelques bienveillantes paroles du chancelier, lord Eldon, s'assit un moment sur le banc de l'opposition, et sortit fier et humilié tout ensemble. Quelques jours après, sa *Satire* parut, et le noble tuteur du jeune lord y recevait quelques amers sarcasmes. Personne, au reste, n'était ménagé. Si les critiques d'Édimbourg étaient l'occasion et le premier objet de l'attaque, chemin faisant, le poète frappait avec une franchise de jeune homme sur *Anglais et Écossais*, *Tories et Whigs*, patrons et protégés, poètes indépendants ou poètes pensionnaires, tout cela dans un vers correct, précis,

plein de feu. C'était presque la poésie et la rancune de *Pope*.

L'ouvrage fit grand bruit. Pressé de quitter l'Angleterre, Byron y laissait déjà l'opinion qu'un poète était né. C'était, à vrai dire, et malgré les flatteries de la critique contemporaine, toujours plus grandes que ses injustices, ce qui manquait à l'Angleterre. Dans l'orgueil de sa civilisation, de sa force, de sa lutte contre la France, ce pays, tout occupé de politique et de guerre, n'avait pas encore reçu dans les arts l'action ou le contre-coup de la révolution, qui, depuis vingt ans, ébranlait l'Europe. Aucun génie puissamment original ne s'était levé sur son horizon. Elle avait en vers de pieux moralistes, souvent prosaïques par la bassesse et l'uniformité des détails, poètes quelquefois par la pureté du sentiment moral et l'élan momentané vers le ciel. Elle avait Crabbe, dont la vie pauvre, errante, rebutée, fut tout à coup éclairée par le rayon d'une vive tendresse et par une flamme de génie que l'on vit s'éteindre sur la tombe de celle qu'il avait aimée. Elle avait Cooper, dont l'inspiration tardive et capricieuse fermenta, pour ainsi dire, durant les intervalles de trouble et de folie où sommeillait son âme; homme singulier plutôt que grand poète, espèce de génie valédunaire, touchant et pathétique comme la souffrance, mais souvent monotone et fatigant comme elle. Elle avait des métaphysiciens, raisonneurs sans invention, qui, dans l'éternelle rêverie d'une vie étroite et peu agitée, se parlant à eux-mêmes, avaient produit des ouvrages trop dénués d'art et de simplicité tout ensemble, plus rares que sublimes, et, malgré de grandes beautés, impuissants à dominer l'imagination des hommes. Tels étaient Wordsworth et Coleridge. Près d'eux se groupait la foule des poètes descriptifs, des peintres de lacs et de montagnes; mais rien n'était moins nouveau, après Thompson et tout ce qu'avaient décrit l'Allemagne et la France.

L'Angleterre avait encore la première gloire et la première imagination de Walter Scott, non cette imagination inventive et fidèle, dramatique et morale, qu'il a prodiguée dans ses beaux romans, mais une autre imagination érudite et laborieuse qu'il faisait servir à la poésie, et qui ne suffit pas au poète. Avec elle, dans des vers négligés, il amassait mille curieux détails de mœurs chevaleresques et de gothiques peintures, et exploitait en antiquaire les temps de superstition et de féerie, à peu près comme la poésie grecque d'Alexandrie, dans son ingénieuse décadence, recherchait les plus curieux souvenirs et les plus rares anecdotes de cette mythologie grecque qu'elle ne croyait plus. L'Angleterre, enfin, venait de perdre de grands orateurs, dont la parole était égale aux luttes de la vie politique; mais dans la partie la plus élevée des lettres, dans l'imagination et la poésie, le nouvel âge britannique n'avait encore produit aucune de ces œuvres qui représentent une époque et l'immortalisent, aucun de ces génies puissants et vrais qui ont le double caractère d'une pensée supérieure et d'une pensée nationale, qui résument les idées de leur temps en y donnant une expression sublime. L'Angleterre du dix-neuvième siècle n'avait rien produit d'original et de grand comme *René*, le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*; elle attendait son poète. C'est à cette gloire que parut dès lors réservé Byron. Les juges les plus habiles remarquèrent cette verve soutenue, cette vigueur et cette précision de langage, ce facile et naturel usage de la langue de *Pope*, avec des impressions si personnelles et si vives.

Mais ce n'était pas dans une colère d'amour-propre blessé, dans une représaille littéraire, que ce génie devait se renfermer. Byron, pendant qu'on s'indignait, ou qu'on riait de son outrageuse satire, partait pour sa tournée d'Europe et d'Asie, en disant adieu à l'Angleterre par des stances mélancoliques où il se plaint d'aimer sans espoir et d'être seul dans la vie; et il venait, écrit-il dans une lettre à la même date, de *licencier son harem*. Quoiqu'il en fût, à cet égard, de l'idéal ou de la réalité, Byron, ayant écrit son testament et assuré le sort de sa mère, mit à la voile, de Falmouth, le 2 juillet 1809, avec l'impatiente curiosité d'un jeune homme qui se lance dans la vie. Il avait pour compagnon de voyage un autre jeune homme plein d'ardeur pour les lettres, et qui, depuis, s'est fait un nom dans la politique, M. Hobhouse. Le paquebot, en quatre jours, les porta sous le beau ciel de Lisbonne. Byron traversa en courant le Portugal, une partie de l'Espagne, Séville, Cadix, toucha Gibraltar, Malte, sans autre aventure que quelques commencements d'amours et un duel ébauché; puis il partit de là pour l'Albanie, sauvage entrée de l'Orient. Il passa en vue de la bourgade, alors ignorée, de Missolonghi, et vint descendre à Prevesa. Il en partit aussitôt pour Janina, sous le sauf-conduit du nom anglais. Reçu et défrayé par les ordres du vizir absent, il alla, sur les chevaux d'Ali, le chercher à *Tebelen*, sa maison de plaisance, et son lieu natal. Ali lui fit grand accueil, comme à un noble seigneur, loucha ses cheveux bouclés, ses mains petites et délicates, lui envoya plusieurs fois par jour des sorbets et des fruits, et enfin lui donna une garde choisie pour se rendre à Patras et dans la Morée, où commandait son fils aîné. C'est dans cette route que, séparé des siens, égaré par une nuit d'orage, où la pluie et l'ouragan battaient avec violence, au milieu de la confusion et de l'effroi, il rêva, s'appuyant contre un rocher, ses plus gracieux vers d'amour, en contraste avec la tempête et l'horreur qui l'entouraient. De là Byron, revenu à Prevesa, s'était fait donner par le gouverneur turc une escorte d'Albanais, parcourut les bois et la côte sauvage de l'ancienne Acarnanie, s'arrêta quelques jours à Missolonghi, qu'il devait revoir, traversa la Morée, et vint passer l'hiver à Athènes.

Ses impressions de voyage étaient excitées par le charme des sites et du climat bien plus que par les traditions de l'étude. Il cherchait et adorait la Grèce, non dans ses ruines savantes et dans ses arts, mais dans l'éclat de son soleil et l'azur de son horizon. Cette poésie sensible des lieux dominait en lui celle des souvenirs; ou parfois, les mêlant toutes deux dans ses vers, il avive et rajeunit l'antiquité par les grâces toujours présentes de la nature. Dans Athènes, cependant, Byron s'occupa de visiter les précieux monuments encore debout, que lord Elgin et la guerre ont plus tard dispersés ou détruits. Logé chez la veuve d'un consul anglais, dans une petite maison qu'on a visitée depuis, comme un des souvenirs d'Athènes, il y rêva quelques beaux vers de description et d'amour. Il en partit au printemps pour Smyrne, et, après avoir exploré la Troade, toucha Constantinople, où le grand événement de son séjour fut de traverser l'Helléspont à la nage, et de vérifier par son exemple l'histoire poétique de Héro et de Léandre. Il en repartit au mois de juillet, avec M. Hobhouse, sur le vaisseau qui ramenait l'ambassadeur anglais; et, s'étant fait débarquer à l'île de Zéa, il revint passer l'hiver à Athènes et en Morée. Il y vit le célèbre voyageur Bruce, et une personne

dont l'esprit original devina son génie, lady Esther, qui, dégoûtée de l'Angleterre depuis la mort de son oncle Pitt, émigrerait vers l'Orient et s'acheminait à sa royauté du désert. Byron eut quelque tentation de s'expatrier comme elle. Il songeait à s'établir dans l'Archipel, après avoir vendu son fief de *Newstead*, le seul lien qu'il eût avec sa patrie, écrivait-il à sa mère. En attendant, il voulut visiter l'Égypte. Puis, tout à coup, par ennui de son voyage, il se rembarqua pour l'Angleterre.

Si jeune encore, Byron revenait sans être corrigé ni changé. Mais son tempérament poétique s'était fortifié dans cette course de deux années; son imagination s'était hâlée au soleil d'Orient. En même temps que ce jeune Anglais, à la taille élégante et frêle, et aux traits délicats, avait pris quelque chose de plus nerveux et de plus coloré, sa pensée s'était empreinte de réflexion et de force. Le progrès paraît immense des premiers vers de Byron à ceux qu'il rapportait de son voyage; et on eût dit que, par un développement hâtif, son esprit avait atteint déjà toute sa croissance et toute sa vigueur. La poésie de Byron n'a rien produit de plus fort et de plus pur que les deux premiers chants du *Pèlerinage de Childe-Harold*. Il avait cependant, à son arrivée, peu de confiance dans ces vers, rapidement ébauchés au milieu des émotions du voyage; et il fut d'abord distrait du soin de les publier par une perte qu'il sentit avec force. Sa mère, tombée malade pendant qu'il s'arrêtait à Londres, lui fut enlevée avant qu'il pût la revoir. Il arriva pour l'ensevelir à *Newstead*, où, peu de jours après, il fut frappé d'une autre douleur par la mort du plus remarquable de ses compagnons d'études, le jeune Mathews, qu'il paraît avoir tendrement aimé.

Byron sortit de cet accablement de tristesse pour la vie brillante de Londres, dans laquelle il commençait à être admis et recherché. Il parut à la Chambre des Lords, et fit un discours éloquent et populaire contre les dispositions rigoureuses appliquées aux émeutes d'ouvriers. Enfin, il publia *Childe-Harold*. L'enthousiasme fut universel, et le jeune lord, salué grand poète, entouré d'un prestige romanesque et d'une gloire sérieuse, jouit quelque temps de l'enivrement de la faveur publique. Quelques stances du poème, qui, en rappelant les égarements du jeune *Harold*, semblaient une confession de l'auteur, donnaient, il est vrai, aux esprits sévères, des armes contre Byron; mais l'éclat du talent avait tout effacé.

Ce n'est pas cependant que cet ouvrage n'offrit un des caractères qui marquent la décadence du goût et du génie, le défaut de composition. On peut remarquer qu'il n'y a pas plus d'art dans *Childe-Harold* que dans l'*Itinéraire* de *Rutilius*, monument curieux et parfois éclatant du dernier âge des lettres romaines. C'est également un homme qui, sans ordre et sans but, se rappelle l'impression des lieux, et tour à tour décrit et déclame. Il y a même ce rapport entre les deux voyages, que tous deux se font à travers des ruines dans un temps de révolution pour les croyances et pour les empires. Le Gaulois du cinquième siècle voit avec douleur s'écrouler le paganisme devant la foi nouvelle sortie de la Judée, et qui, déjà maîtresse à Rome, peuple de monastères les îles désertes de la mer de Tyrhénne. L'Anglais du dix-neuvième siècle croit voir tomber, en Espagne et en Portugal, les derniers asiles du christianisme romain. Comme *Rutilius*, il rencontre partout les vestiges de l'invasion et de la guerre. Napoléon est

pour lui le nouvel Alaric, qui laisse partout sa trace sur le monde ravagé. Mais ce parallèle ne donne qu'une faible idée des couleurs dont Byron a peint ses souvenirs. La poésie descriptive, cette décadence de l'art, est ordinairement froide et dénuée de passion. Byron mêle à tout ce qu'il décrit son âme ardente et capricieuse. Tour à tour enthousiaste ou satirique, les lieux ne sont pour lui qu'un texte de sentiments ou d'idées, et le paysage est animé par la physionomie de son héros, ou plutôt par la sienne, par sa passion, par son caprice, par les vives émotions et les ardents dégoûts qu'il porte sur toutes choses. Quelques pages incomparables de *René* avaient, il est vrai, épuisé ce caractère poétique. Je ne sais si Byron les imitait ou les renouvelait de génie; mais ses propres impressions, sa vue passionnée de la nature, son enivrement de la lumière et du ciel d'Orient, jettent dans ses peintures un charme original. On avait lu les vers élégants d'un autre Anglais sur les îles d'Ionie; mais tout cela fut nouveau dans les vers de Byron. Au milieu de ce succès, pour accroître la curiosité sur lui-même, il détacha de ses souvenirs de voyage, non plus une description, mais un récit, une histoire touchante qu'il publia toute mutilée, et entrecoupée de lacunes qui semblaient des réticences. Cette histoire lui rappelait-elle quelque jeune fille turque sacrifiée à l'égoïsme de ses plaisirs, ou sauvée par son courage? Il n'importe; le poème du *Giaour* est admirable, malgré cette affectation de mystère qui en détruit la simplicité.

Le moment où Byron intéressait si vivement par des vers la curiosité de ses compatriotes semblait pourtant peu fait pour admettre une telle préoccupation. C'était la dernière crise de la grande guerre, le péril de l'Angleterre attaquée par Napoléon jusqu'au fond de la Russie, et la catastrophe qui changea le sort du monde. Londres était dans une grande attente. Tous les esprits étaient fixés sur Moscou, sur la Bérésina, sur Dresde, et les formidables secousses que le géant près de tomber donnait à l'Europe.

C'est au milieu de pensées si graves que le génie du poète se fit jour et enleva l'admiration. Lui-même, on doit l'avouer, prenait peu de part à ce grand spectacle. C'est par là qu'il se montre jeune homme, n'étant occupé que de vers, de vanités d'auteur, et de plaisirs sans amour. *Childe-Harold* et le *Giaour* respiraient toute la poésie de la Grèce moderne. Byron revint à ce thème favori dans la *Fiancée d'Abydos* et le *Corsaire*. Le *Corsaire*, c'est l'idéal de ces *Klephtes* de mer dont le nom retentissait dans les Cyclades, avant que l'Europe connût Canaris. Seulement, à cette vie d'aventures, à cette joie d'une liberté sauvage qu'il avait à décrire, Byron a trop mêlé, d'après lui-même, une sorte de mélancolie rêveuse et de tristesse hautaine qui tient au dégoût de la vie sociale. Comme il s'était fait deviner dans *Childe-Harold*, il s'est peint dans *Conrad*, auquel il donne ses traits, l'air de son visage, et jusqu'à ses habitudes de diète austère et de froid silence; mais cela même ajoutait au charme du récit et à l'engouement public. Critiques et poètes contemporains avouaient également la supériorité de Byron. Moore, Rogers, étaient ses premiers admirateurs; et le chantre de *Marmion* et de la *Dame du Lac*, jusque-là si populaire, sentant bien qu'il ne pouvait lutter contre cette riche et neuve poésie, se réduisait au roman, pour sa gloire et notre plaisir.

Cependant Byron, enivré de louanges et de succès faciles, ennuyé de tout, et mécontent de sa fortune

trop médiocre pour son rang et ses goûts, songea sérieusement à se marier. La jeune personne qu'il recherchait dans une noble maison, avait un esprit rare autant que cultivé. Elle fut attirée par la gloire de Byron, malgré tout ce qui s'y mêlait de scandale et de frivolité aux yeux d'une pieuse famille. Belle, savante et prude, miss Milbanks se flatta de fixer Byron, et de le corriger par l'amour. On sait combien cette union fut courte et troublée. Après un an de mariage, lady Byron avait mis au monde une fille; mais, peu de temps après, elle se retira chez son père, et ne voulut plus revoir son époux. La persévérance de ses refus, et la discrétion de ses plaintes, accusent également Byron, qui, n'eût-il pas eu d'autres torts, appelait sur lui la malignité des oisifs par sa folle colère, et qui fit plus tard la faute impardonnable de tourner en ridicule celle qui portait son nom. Alors il fut frappé d'un de ces retours cruels qui suivent la faveur publique.

Sa dissipation, sa fortune dérangée, ses caprices et ses manies bizarres firent accuser son cœur et sa raison. Le grand monde fut impitoyable dans ses scrupules, et la foule même les partagea. Ce nom glorieux de Byron fut couvert de hûes, et son souvenir fit siffler au théâtre une actrice célèbre, soupçonnée d'être complice d'une des infidélités du poète. Byron avait dès longtemps blessé le parti *tory*, plus triomphant que jamais. L'état du monde politique amenait alors en Angleterre une reprise de cette gravité morale qui s'irrite contre la licence des opinions et de la conduite. Tories et méthodistes, hommes graves et gens à la mode, grands seigneurs et journalistes, tout se réunit pour accabler Byron et donner gain de cause à la famille respectée qui se séparait de lui.

Ce fut en 1816 que Byron quitta sa patrie pour ne plus la revoir, et qu'il s'exila sur le continent, ouvert aux Anglais par la disparition de l'empire. Sa première course fut en Belgique, où il visita le champ funeste de Waterloo avec une émotion mêlée d'orgueil et de douleur. De là il vint passer quelques mois à Genève et à Lausanne. Réuni à son ancien compagnon de voyage, Hobhouse, il gravit avec lui les plus âpres glaciers des Alpes, où la nature lui offrait un ordre de beautés nouveau, après l'Orient et l'Albanie. Aux bords du lac de Genève, il chercha surtout la trace des lieux qu'avait nommés Rousseau, songea pen à Ferney, dont il devait invoquer un jour le sardonique génie, et trouva dans Copet, près de madame de Staël, cet accueil qui flatte et console un cœur blessé par la disgrâce du monde. A Genève, il évitait ses compatriotes, hormis un seul, frappé comme lui d'une sorte d'anathème, Shelley, ce poète rêveur et matérialiste qui, par l'allégorie transparente et les notes clairement impies de sa *Reine Mab*, avait soulevé l'indignation des hommes religieux de l'Angleterre. Byron se prit de goût pour la conversation originale et savante de Shelley, dont il admirait les ouvrages. Ils se voyaient tous les jours. Courses aventureuses sur le lac, hardis entretiens de métaphysique, confidences anti-sociales entre deux âmes également froissées, et chaque soir longues veillées où les poètes sceptiques et leurs amis se troublaient à plaisir l'imagination par des contes de revenants, et croyaient au diable en doutant de Dieu, telle fut la nouvelle étude de poésie que fit Byron dans la société de Shelley et de sa jeune et belle épouse, fille de Godwin, et pénétrée des mêmes principes que son père et son mari. Esprit logiquement faux, de la race des Spinoza, Shelley, jacobin de méditation, était arrivé,

par l'athéisme, aux dernières conséquences des anciens niveleurs, l'absolue démocratie, le partage des propriétés, la communauté des femmes. Trop jeune et trop peu mûr pour être le guide de personne, on ne peut douter cependant qu'il n'ait eu, par l'opiniâtreté de ses idées, une fâcheuse influence sur l'esprit de Byron, et qu'il n'ait contribué à fortifier cette teinte misanthropique et amère répandue dans ses écrits. Un autre Anglais, Lewis, vint mêler à ces entretiens sa fantasque imagination et sa littérature de sorcellerie. Fort instruit dans la poésie allemande, il traduisait de vive voix à Byron les plus étonnantes passages du *Faust* de Goethe. Le jeune poète recueillait avidement pour reproduire aussitôt, selon l'instinct de sa courte et hâtive destinée. Il avait repris, en courant, son *odyssée* de *Childe-Harold*, et y fixait en beaux vers tout ce qui frappait ses yeux, depuis la plaine de Waterloo jusqu'aux bosquets de *Clarens*. Les ruines d'un vieux château sur les bords du lac lui inspiraient le *Prisonnier de Chillon*. Au sortir d'une rêverie misanthropique de Shelley, il décrivait, avec une illusion de terreur croissante, la *Nuit finale de l'Univers*. Enfin, en écoutant Lewis, il commençait son drame de *Manfred*. C'est de ce singulier ouvrage qu'il aurait dû dire ce qu'il a confessé seulement du troisième chant de *Childe-Harold* : « J'étais à demi fou quand je le composai, entre la métaphysique, les montagnes, les lacs, un désir inextinguible, une souffrance inexprimable, et le cauchemar de mes propres égarements. »

On y sent, en effet, au plus haut degré les tourments de l'âme et la plaie du remords : c'est la vérité de ce drame, d'ailleurs tout fantastique. Goethe en fut si frappé, qu'adoptant une calomnie populaire, il supposa son imitateur inspiré par une expérience personnelle de crime et de souffrance morale. A ce sujet, dans un article littéraire sur *Manfred*, il assura gravement qu'à Florence une jeune dame aimée de Byron avait été poignardée par son mari, et que, dans la même nuit, le mari avait été tué par une main facile à deviner; que de là venaient la mélancolie et les sombres couleurs du peintre de *Manfred*. Étrange vanité du poète allemand, qui n'admettait pas qu'en fait de crime on ait pu ajouter à ses propres inventions autre chose que la réalité! Heureusement cette explication est démentie par les faits. Byron, sous l'inspiration des Alpes et de *Faust*, avait en partie composé *Manfred* avant de voir l'Italie; et il ne put faire de victime à Florence, où il ne s'arrêta qu'un seul jour.

Il faut en convenir, même ses aventures en Italie n'eurent rien de tragique et qui rappela les vengeances de l'ancienne jalousie. Byron ayant traversé Milan à la fin de 1816, vint se plonger dans les faciles voluptés de Venise. La première année qu'il y passa, emporté par une frénésie de plaisir et de frivolité, ne fut cependant pas perdue tout entière pour le travail. Là il acheva *Manfred*, esquissa le quatrième chant de *Childe-Harold*, tout rempli des souvenirs de Venise, dont l'aspect désolé lui inspirait une ode sublime, et trouva le beau sujet de *Fatiero*, le seul de ses drames où la conception et les caractères décèlent quelque veine de génie tragique. A ces inspirations il mêlait même de sévères études. Chaque matin, après les fatigues d'une nuit vénitienne, il conduisait, en ramant lui-même, sa gondole vers un îlot voisin de Venise, où est bâti le monastère arménien de Saint-La-

zare, et passait quelques heures, avec le père Paschali et d'autres savants religieux, à déchiffrer la langue arménienne, se servant de cette âpre et difficile étude pour dompter les agitations de son âme, comme autrefois saint Jérôme, tourmenté de passions, s'était donné pour régime l'étude de l'hébreu. Il encourageait ainsi les recherches qui conduisirent les bons pères à la précieuse découverte d'un fragment de la chronique d'Eusèbe. Il les aidait dans la composition d'une grammaire anglo-arménienne, et traduisait sous leur dictée, d'après une version arménienne, deux *épitres de saint Paul aux Corinthiens*, douteuses, mais antiques.

Cette étude, et surtout quelques extraits cosmogoniques de *Moïse de Chorène*, ramenaient l'imagination du jeune poète à ces problèmes religieux dont son scepticisme était souvent agité, et qui lui ont inspiré le *Mystère de Caïn*. Car tout devenait substance de poésie pour Byron, depuis ses plus sévères études jusqu'à ses folles débauches. Dans la fougue d'un carnaval de Venise, ce jeune extravagant d'Anglais, comme l'appelaient les gondoliers, au milieu des courses, des amours, des querelles, forgeait son inimitable talent.

Tres ignis torti radios, tres alitis austri
Miscbant operi, flammisque sequacibus iras.

La vie dissolue de Byron à Venise était citée par les voyageurs; et les récits, peut-être exagérés, qu'on en reportait à Londres, servirent à ranimer dans la haute société l'indignation, sincère ou prude, dont le jeune lord était l'objet, et qu'il bravait en la subissant avec douleur. Mécontent de tout le monde, il n'avait gardé que peu de relations avec son pays. En lisant ses lettres pleines de verve et d'esprit, on s'étonne du cercle étroit de sa correspondance. Il n'écrit guère qu'à M. Moore, son invariable admirateur, et au libraire Murray, qu'il traite avec une hauteur tant soit peu féodale, en lui vendant fort cher ses vers nouveaux. Le seul souvenir qui mêle quelque émotion douce à l'habituelle ironie et à la liberté cynique ou haineuse de ses lettres, c'est son amitié pour sa sœur Augusta Leigh, et sa reconnaissance pour le généreux témoignage que Walter Scott rendait publiquement à son génie. Du reste, au milieu de ses amusements de Venise et de la *vie damnée* dont il se vante, on sent un ennui profond et un amer découragement. Ces accès de *spleen* ont jeté d'admirables teintes de poésie sur le quatrième chant de *Childe-Harold*; et cette frénésie de plaisir a inspiré *Don Juan*, ouvrage qui semble réunir deux époques du génie de Voltaire, le coloris de sa plus vive et plus fraîche poésie, et le malin cynisme de sa vieillesse.

Ce séjour à Venise n'avait été interrompu que par une rapide excursion vers Rome; et le poète était venu reprendre ses vulgaires plaisirs, lorsqu'il en fut tiré par une séduction plus noble, qui tint une grande place dans le reste de sa vie. Les faiblesses des écrivains célèbres étant de nos jours aussi connues que leurs ouvrages, et formant une partie en quelque sorte officielle de leur vie littéraire, tout lecteur de Byron connaît la comtesse Guiccioli; c'est à Venise que le poète anglais vit pour la première fois la belle et spirituelle Italienne, et la charma par les mille enchantements dont il était environné. De Venise, où elle passait, il la suivit à Ravenne, son séjour, l'y re-

trouva malade; et, accueilli fort imprudemment par le comte Guiccioli, après avoir vécu quelque temps près d'elle, par une tolérance plus singulière, il obtint de la ramener sous sa garde à Venise, pour consulter les médecins. De là, il la conduisit dans une maison de campagne qu'il avait louée près de Padoue, la séparant ainsi publiquement de son mari, au grand et tardif scandale des mœurs italiennes, qui ne s'étaient pas offensées des autres libertés de Byron. Il reçut dans cette retraite la visite de son ami T. Moore, et, revenant avec un témoin de sa jeunesse sur quelques événements de sa vie, ce fut alors qu'il lui remit en partie ses *Mémoires*, pour être publiés après sa mort.

Les jours de Byron, jusqu'à la fin glorieuse qui devait les terminer, se traînèrent dans le cercle de son nouveau lien et dans les stériles agitations de la vie italienne. Il voulut retourner à Londres, revint à Ravenne près des deux époux un moment réunis; et, quand le pape eut prononcé leur séparation, il se donna sans réserve à la comtesse, dont le père, le comte Gamba, persécuté comme *carbonaro*, ferma les yeux sur un attachement qui donnait un défenseur de plus à sa cause.

En effet, Byron, qui avait espéré la république en 1815, et mêlait à ses préjugés nobiliaires une grande haine contre les gouvernements de l'Europe, saisit avec ardeur tous les projets d'émancipation italienne. Sa prophétie du *Dante*, inspirée au lieu même où le poète toscan avait vécu proscrit, était un premier et sublime gage de ses vœux pour la liberté de l'Italie. Byron fit plus: il entra dans les associations secrètes formées en Romagne, donna de l'argent, acheta des armes, et il attendait avec impatience un mouvement qui, suspendu, mal concerté, trahi, échoua par l'invasion autrichienne et l'inconcevable faiblesse des Napolitains. Ce beau rêve l'occupa de 1819 à 1821, et le préparait pour un autre dévouement qui fut plus célèbre et plus utile.

Au milieu de ses soins de politique et d'amour, Byron n'avait pas cessé d'écrire et de cultiver par la réflexion et l'étude ce grand talent poétique qui était, au fond, le premier intérêt de sa vie. Il s'était rendu maître de la langue et de la littérature italiennes, et se promettait même de composer quelque jour un grand poème dans cet idiome qu'il aimait. En attendant, malgré les conseils de ses amis, il continuait *Don Juan*, et espérait bien promener par toute l'Europe les fantaisies licencieuses de son héros. Il s'occupait en même temps d'une controverse toute classique pour défendre la gloire de Pope contre la littérature nouvelle de l'Angleterre.

Telles étaient encore ses préoccupations, mêlées à ses projets d'affranchissement et de guerre, pendant que les troupes autrichiennes approchaient des Etats romains, et que les *carbonari* venaient cacher leurs armes dans sa maison. Le *Journal* de ses pensées, qu'il écrivait alors, est rempli de généreux sentiments et de minuties puériles, avec un grand fonds de scepticisme sur la liberté, comme sur le reste. L'insurrection de la Romagne ayant manqué, les exils et les proscriptions commencèrent. Byron se vit arracher ses amis, et la famille à laquelle il était affilié par un lien d'amour et de parti. Le nom anglais le protégea seul lui-même, et lui permit de prolonger son séjour à Ravenne. Il y revit Shelley, qui, par ses éloges, l'animait à continuer *Don Juan*, dont les premiers chants, publiés à Londres, n'obtenaient qu'un succès irritant et con-

testé. Il songeait dès lors à passer dans la Grèce, où venait d'éclater un soulèvement de religion et de liberté, plus sérieux que l'insurrection libérale de Naples. Mais l'attachement pour la femme qui lui avait tout sacrifié prévalait encore, et il vint la rejoindre à Pise.

Cette vie errante et inquiète n'était rien à son travail de poète; tout y servait en lui, lectures savantes et nouvelles du jour, complots politiques et chagrins de famille. Tout ce qui frappait sa pensée ou agita sa vie devenait, dans ses mains, matière de poésie. Sous l'impression des découvertes anté-diluviennes de *Cuvier*, et des arguments manichéens de Shelley, il avait composé son *Mystère de Caïn*. Une annonce de journal sur la réception de George IV en Irlande lui inspirait la plus virulente satire; et, malgré son dédain pour les querelles politiques de son pays, il s'y jetait tout à coup avec l'apreté d'un libelliste.

Cette irritabilité extrême, universelle, malade, paraît avoir fait en grande partie le talent de Byron; elle le livrait aux impressions les plus diverses; et ce caractère si fantasque fut toujours plus ou moins dominé par ceux qui l'approchaient. Dans la dernière année de son séjour en Italie, il revit avec une grande effusion de tendresse un noble Anglais, son compagnon d'études, dont l'amitié calma l'inquiétude de ses esprits, et il fut visité par un des hommes les plus estimés en Angleterre, *Rogers*, aussi grave, aussi sage dans sa vie et dans ses opinions que dans sa poésie. Mais il n'en était pas moins obsédé par les noirs fantômes de la métaphysique de Shelley, et il se laissait entraîner par lui dans un projet d'association littéraire avec un écrivain radical dont il goûtait aussi peu le caractère que le talent.

Byron venait d'achever un nouveau mystère, *le Ciel et la Terre*, lorsqu'il apprit qu'à Londres son drame de *Caïn* attirait une poursuite légale au libraire Murray, qui subit pour l'auteur quelques mois de prison. Cette sévérité aigrit l'amertume de Byron contre des croyances auxquelles il semblait quelquefois ramené par l'imagination, comme s'en plaignait l'incrédule Shelley. Il reprit le poème de *Don Juan*, son arme de guerre contre la société; et, tout en respectant davantage les mœurs, par égard pour la femme qu'il aimait, il redoubla de scepticisme et d'amertume politique. Deux pertes cruelles, dont l'une semblait un avertissement funèbre, vinrent se mêler à ce travail, et non l'en distraire. Une fille naturelle, qu'il élevait avec tendresse, et comme un dédommagement de l'absence de sa chère Ada, lui fut enlevée par la mort; son ami Shelley, à l'âge de vingt-huit ans, périt presque sous ses yeux, avec un autre Anglais, dans une promenade de mer, sur le golfe de la Spezzia. Byron, aidé du capitaine Medwin et de quelques autres, vint recueillir les deux corps naufragés, et, se complaisant à une sorte de cérémonie païenne, il les brûla sur le rivage avec le sel et l'encens, et ne garda que le cœur de Shelley, qui n'avait pu être consumé.

On ne peut dire, en lisant ses lettres, que sa douleur paraisse bien vive, et qu'il n'ait pas été plus frappé du spectacle sauvage et poétique de ce bûcher allumé par ses mains, qu'il n'était attendri sur la fin prématurée de Shelley, et sur cette mort semblable à sa vie, sans consolation et sans culte.

La famille de la comtesse Guiccioli ayant reçu l'ordre de quitter la Toscane, où Byron était lui-même suspect, il se rendit avec elle à Gènes, et continua d'y vivre occupé de projets politiques et de poésie. L'Italie le lassait; il voulait autre chose, une émigration lointaine en Amérique, ou une occasion de gloire quelque part. Quant à l'Angleterre, sans vouloir y revenir, c'était toujours elle qu'il avait pour but: c'est pour elle qu'il écrivait. Non content de la charmer par ses vers, il se flatta d'y prendre une influence active par un journal; et cette idée, qu'il avait eue souvent, lui fit donner son nom et ses vers au *Libéral*, que M. Hunt était venu rédiger en Italie et faisait paraître à Londres. Mais il eut le chagrin de voir cette publication blâmée, même par ses admirateurs.

Ce dégoût fut une crise pour cette âme ardente qui, de bonne heure accoutumée à la célébrité, avait besoin de produire un effet toujours croissant. Son esprit se tourna vers une entreprise nouvelle. La lutte prolongée de la Grèce excitait l'admiration du continent. Une sympathie publique s'était formée en dehors des gouvernements: l'Angleterre était, peut-être, de tous les pays d'Europe le moins favorable à la cause grecque. Londres avait cependant un comité *philhellène* qui, comme le comité de Paris, faisait passer aux Grecs des secours et des armes. La plus grande force de ces comités était leur influence morale, leur protestation permanente, la honte qu'ils faisaient à la politique inhumaine de quelques puissances.

Rien à cet égard ne pouvait être plus éclatant ni plus utile qu'un allié tel que Byron. Le comité grec de Londres le sentit, et lui fit demander son appui et sa présence en Grèce. Byron n'hésita plus à jeter dans cette guerre sa fortune et sa vie. Il ne se fit point d'illusions: il avait accueilli et secouru quelques-uns des *Philhellènes* revenus de la première expédition; il savait à quelles souffrances, à quelles difficultés insurmontables il devait s'attendre. Il jugeait avec sévérité le caractère des Grecs, et avait peu d'espérance de succès. Sa santé déjà détruite ajoutait au découragement de son esprit et à ses tristes pressentiments; mais il voulut se dévouer pour une cause juste et pour la gloire. Prodiguant alors des sommes considérables que, depuis quelques années, il avait amassées par une sévère épargne, il mit à la voile de Gènes, le 14 juillet 1823, emmenant avec lui le frère de la comtesse Guiccioli, et un Anglais intrépide, le corsaire Trelawney.

Repoussé dans le port par la tempête, il ne quitta les côtes d'Italie que quelques jours plus tard, après avoir reçu des vers de Goethe sur sa noble entreprise. Il toucha Céphalonie, et il trouva une lettre de Botzaris, qui pressait son arrivée et lui rendait grâce. Mais le lendemain, Botzaris, ce Léonidas de Souli, pénétrant avec une poignée d'hommes au milieu du camp des Turcs, y périsait, après y avoir fait un grand carnage. Byron, voulant attendre et juger par ses yeux, demeura trois mois dans la colonie anglaise de Céphalonie. Son enthousiasme ne s'était pas accru. Il blâmait les fautes des Grecs; et, loin de porter aucun zèle religieux dans la cause des martyrs de la croix, il occupa les heures de son loisir à discuter en public contre un pieux méthodiste, le docteur Kennedy, qui avait entrepris des conférences chrétiennes pour convertir quelques jeunes Anglais de la garnison. Il songeait à revenir en Italie. Cependant, pressé de toutes

parts, il donna généreusement quatre mille livres sterling pour la flotte grecque ; et, lorsque Maurocordato eut pris le commandement de la Grèce occidentale, il consentit à aller le joindre à Missolonghi. Il s'y rendit à grand-peine à travers mille périls gaiement supportés, et fut reçu comme un sauveur par la population confuse, pressée dans Missolonghi entre la guerre civile, la famine et les Turcs.

Byron jouit un moment de cet accueil, et se livra sur-le-champ à tout et à tout le monde, avec un mélange singulier de prudence et d'irritation malade. Le gouvernement grec lui conféra le titre de général en chef, et il devait commander une expédition pour s'emparer de *Lépante*. Mais toute la force qu'il pouvait espérer consistait dans une bande de *Souliotes*, soldés à grands frais, et dont la ville et lui subissaient la tyrannique insolence. Tout était, autour de lui, discorde, misère, anarchie. Il trouvait peu d'appui dans ses propres compatriotes. Un d'eux, le colonel Stanhope, brave officier, mais enthousiaste, inflexible et froid, ne rêvait que liberté illimitée de la presse, et voulait, au milieu de la Grèce à demi barbare et envahie, introduire, avant tout, l'exacte rigueur des principes libéraux et les théories de Bentham. Byron jugeait plus pressant d'avoir du pain et des armes. La liberté de la presse, ce souffle épurateur des états constitués, lui semblait stérile ou funeste dans l'anarchie de la Grèce ; et, quant aux méthodes nouvelles, aux perfectionnements industriels ou sociaux, à tout le luxe de civilisation qui remplissait les *pacotilles des comités philhellènes*, il en trouvait l'essai prématuré pour des hommes qui n'avaient qu'à combattre et à survivre, s'ils pouvaient. Toutes ses vues sur la Grèce étaient nettes, courageuses, pratiques. Chaque jour il les soutenait vivement contre le colonel Stanhope, et travaillait à les appliquer au milieu du chaos de Missolonghi.

Animé par sa présence, un ingénieur anglais, Parry, avait organisé l'artillerie nécessaire pour l'expédition de *Lépante*. Mais les *Souliotes*, vrais *condottieri* de la Grèce, redoublaient leurs avaries exigences. La moitié des soldats réclamaient de hautes paies d'officiers. C'étaient des scènes violentes d'altercation et de rupture entre le chef anglais et sa bande barbare. Les forces de Byron ne pouvaient suffire à cette vie d'irritation et d'inquiétude. Un jour qu'après une crise nerveuse et un évanouissement il était sur son lit, malade, et épuisé par des sangues aux tempes, les *Souliotes*, qui, la veille, avaient menacé l'arsenal et tué un officier *suédois*, se précipitèrent à grands cris dans sa chambre en brandissant leurs armes. Le visage pâle et sanglant de Byron, à demi soulevé, imprima pourtant le respect à ces hommes farouches, et quelques mots de sa bouche les firent sortir émus, et un moment dociles. Mais on ne pouvait espérer d'eux ni service régulier, ni soumission durable ; et leurs fureurs, leurs menaces, écartaient d'autres auxiliaires. Byron, qui les avait soldés à grands frais, s'occupa donc de négocier leur éloignement, et, à prix d'argent, il aida Maurocordato à les mettre hors de Missolonghi, n'en gardant qu'une cinquantaine qui lui étaient particulièrement attachés, mais qui servaient à son cortège plutôt qu'à la cause commune.

Trompé ainsi dans ses projets d'attaque contre la garnison turque de *Lépante*, il s'efforçait du moins d'humaniser la guerre au profit de tous. S'étant fait remettre un assez grand nombre de femmes et d'en-

fants musulmans, reste d'une ville saccagée par les Grecs, il les renvoya sans rançon à *Prevesa*. Dans quelques engagements autour de Missolonghi, il offrit une prime pour chaque prisonnier turc qui lui serait amené vivant. Ses dons en argent étaient continus, ses conseils utiles, son zèle infatigable. Il aidait Maurocordato à rétablir quelque ordre dans Missolonghi ; et, par l'éclat de son nom et de son sacrifice, il pouvait seul offrir une médiation entre les Grecs civilisés et ces chefs montagnards, tumultueux mais indispensable appui de la cause commune. Déjà Colocotroni lui avait promis, par un message, de se soumettre à son avis, si une assemblée nationale était convoquée, et s'il consentait à y paraître comme arbitre. D'autres chefs *moraïtes*, en proposant une réunion dans la ville de Salone, pressaient Byron de s'y rendre pour sceller, par sa présence, la réconciliation des partis.

Malgré son peu d'illusion et le jugement sévère qu'il portait sur les Grecs, il eut alors un moment d'espérance. Se disposant à passer dans la Morée, il hâta de ses derniers conseils la défense de Missolonghi, contre laquelle il prévoyait avec raison que se porterait tout l'effort de la prochaine campagne. Il excita l'ingénieur Parry à relever, sur le sol marécageux et coupé de la ville, ces remparts de terre et ces fortifications informes qui arrêtaient tant de mois l'armée turque, et donnèrent à l'Europe attentive le temps de la réflexion et de la pitié. Il retint d'autorité, pour munir ce poste avancé de la Grèce, l'artillerie que voulait se faire donner Odyssée et les autres chefs *moraïtes*, et il affermit les habitants dans la résolution désespérée de s'enfermer sous Missolonghi.

Quant à lui, l'assemblée de Salone étant retardée par les divisions politiques et les difficultés des chemins, son parti fut pris de ne pas quitter le coin de terre que les Turcs allaient assaillir au printemps. Depuis plusieurs mois, malgré son courage et sa continuelle activité, il se sentait défaillir. Il était troublé par de tristes pressentiments, et par ces frissons involontaires qui sont moins des symptômes de faiblesse que des avant-coureurs de mort. Il vit avec tristesse, dans les murs de Missolonghi, l'anniversaire de sa trente-sixième année. Il le pleura dans des vers admirables, ses derniers vers, où, disant adieu à la jeunesse et à la vie, il ne souhaitait plus que la *fosse du soldat*. Cette pensée lui revenait souvent. Il disait à un fidèle serviteur italien : *Je ne sortirai pas d'ici ; les Grecs, les Turcs ou le climat y mettront bon ordre*. Dans ses lettres, il plaisantait encore sur les scènes de désordre et de misère dont il était témoin ; mais sa mobile et nerveuse nature en souffrait profondément, et il y avait du désespoir dans son rire sardonique. Deux nobles sentiments soutenaient son âme, la gloire, et l'amour de l'humanité ; mais son corps, vieilli de bonne heure, succombait. On lui écrivait des îles Ioniennes pour l'engager à quitter Missolonghi. Ses compatriotes, ses amis, le colonel Stanhope, le corsaire Trelawney, partirent. Il resta dans ce *tombereau de bone*, comme il disait énergiquement, au milieu des marais et des pluies insalubres de Missolonghi. Il en ressentit bientôt la mortelle influence. Surpris par l'orage dans une promenade à cheval, et revenant trempé d'eau et de sueur, il monta dans une barque pour gagner sa demeure, et fut saisi d'une fièvre violente. Le lendemain, cependant, il parcourut encore à cheval un bois d'oliviers voisin de la ville, avec son fastueux cortège de Souliotes. Il

retra plus malade, se débattit deux jours contre les médecins, qui voulaient le saigner, et leur céda enfin, par crainte pour sa raison plutôt que pour sa vie.

Cette saignée n'arrêta point la fièvre et ne prévint point le délire. On voulait faire venir de l'île de Zante un médecin plus renommé; mais le gros temps y mit obstacle. Byron, consolé seulement par un ou deux amis fidèles, et par les pleurs de son vieux domestique, était là gisant, presque sans secours, dans une pauvre et tumultueuse demeur, dont sa garde de Souliotes occupait le rez-de-chaussée. C'était le jour de Pâques, si joyeusement fêté par les Grecs, qui se répandaient alors dans les rues, dans les places, en criant : *Le Christ est ressuscité ! le Christ est ressuscité !* Ce jour, la ville fut moins bruyante. On alla décharger l'artillerie loin des murs, et les habitants s'invitaient l'un l'autre au silence et au recueillement. Le soir, la tête de Byron s'embarrassa, sa langue ne put prononcer que des mots entrecoupés; et, après de vains efforts pour faire entendre ses dernières volontés à son domestique anglais Fletcher, il fut saisi de délire. Ayant pris une potion calmante, il eut encore un retour de raison, exprima des regrets en termes obscurs, prononça quelques touchantes paroles sur la Grèce, et puis, en disant *Je vais dormir*, tomba dans une léthargie qui se termina le lendemain par la mort, au moment où un orage éclatait sur la ville, et faisait dire aux Grecs : *Le grand homme se meurt*. Le grand homme ! il l'était en effet pour ceux qu'il était venu défendre, et auxquels il avait si noblement sacrifié sa vie.

Le lendemain, le mardi de Pâques, on rendit à Byron les derniers honneurs, selon le rite grec. L'archevêque d'Anatolikon et l'évêque de Missolonghi étaient présents, avec tout leur clergé et tous les chefs militaires et civils. Un jeune Grec, Tricoupis, prononça l'éloge funèbre. Le cœur de Byron, renfermé dans une urne, fut seul porté jusqu'à l'église, et déposé dans le sanctuaire, au milieu des bénédictions. Le corps devait être ramené en Angleterre, et on fit, à Missolonghi, des prières pour souhaiter à ces restes glorieux un passage favorable, et le repos de la tombe dans la terre natale. Le navire chargé de ce dépôt toucha bientôt l'Angleterre. M. Hobhouse et un autre ami de Byron vinrent recevoir son corps pour le conduire à la sépulture de sa famille, près du domaine de Newstead, dans le caveau où reposait sa mère. Le rang du noble lord était marqué par la magnificence du cortège. Des constables et des hérauts d'armes marchaient en avant. Suivait un coursier de bataille couvert de velours noir, conduit par deux pages, et monté par un cavalier qui portait, à demi renversée, une couronne de pair d'Angleterre; puis venait le char funèbre, et une longue suite en deuil. Ce triste appareil s'avancait sur la route de Nottingham, lorsqu'il fut rencontré par une dame à cheval qu'accompagnait son mari. La curiosité les fit approcher. Cette femme se trouble en reconnaissant les armoiries de Byron; elle tombe dans le délire, et est reportée mourante dans le château qu'elle habitait. Elle ne sortit d'une fièvre brûlante que par de longs accès de folie. Cette dame était lady C. L., qui, autrefois abandonnée de Byron, l'avait peint sous les plus noires couleurs dans un roman satirique, et se croyant guérie de l'amour par cette vengeance, avait, loin du monde, retrouvé la paix et l'affection de son mari. Troublée de cette funèbre rencontre, sa tête ne revint

pas; elle expira d'une mort lente, en invoquant sans cesse le nom de celui qui lui avait ôté l'honneur et la raison.

Cette douloureuse anecdote, attachée encore à la mémoire de Byron, n'était pas faite pour affaiblir les préventions que sa conduite et ses écrits avaient excitées. Elles lui ont survécu, et ne furent pas seulement, comme on l'a dit, une rancune du grand monde et de l'aristocratie, mais la réaction d'un sentiment moral que le poète a trop souvent blessé. Pour beaucoup d'âmes pieuses, Byron était en Angleterre une sorte de mauvais génie. Cette impression se mêlait à l'enthousiasme même qu'il avait inspiré parmi les femmes assez heureuses pour ne connaître de lui que son nom et ses vers. Il en est qui priaient pour lui comme Clarice pour Lovelace. En cela, Byron portait la peine de son orgueil autant que de ses faiblesses. Il avait voulu frapper les esprits par une singularité hautaine et mystérieuse; il avait affecté de donner quelques-uns mêmes des traits de sa physionomie à ses héros fantastiques, pour se confondre lui-même avec eux, et se parer de leur audace; il fut pris au mot, et soupçonné de noirceurs qui étaient loin de son âme. Rien ne prouve dans vie que son cœur fût corrompu; mais son imagination l'était à quelques égards. Il n'a pas fait ce qu'il peint avec complaisance; mais, plus d'une fois peut-être, il l'avait rêvé comme une expérience à tenter, comme une émotion qui eût dissipé son ennui et réveillé son âme. Que, tout petit enfant, il se promette de commander à cent cavaliers noirs appelés les *Noirs* de Byron, ou que, dans son âge viril, il fasse fabriquer des casques de chevaliers pour son expédition de Grèce, on voit toujours le poète qui dessine ses actions d'après ses rêves. Qu'il veuille se peindre lui-même dans le *Corsaire* et dans *Lara*, il faut reconnaître là moins les aveux d'une vie coupable, que les jeux d'une imagination mal réglée, qui se fait parfois des châteaux en Espagne de crimes et de remords. Il en résulte, indépendamment de toute question morale, un point de vue particulier sous le rapport de l'art : c'est ce caractère de préoccupation personnelle, cet égoïsme de l'écrivain, cause puissante d'intérêt et de monotonie. On a vu de grands poètes dont l'imagination a toujours travaillé hors d'eux-mêmes et du cercle de leur vie, simples par les habitudes, sublimes par la pensée : tel Shakespeare, dont la personne disparaît, et qui existe tout entier dans ses inventions poétiques; tels sont nos tragiques, Corneille, Racine. C'est là, quoi qu'on dise, la grande imagination. Elle crée ce qu'elle n'a pas vu; elle entre par le génie dans un ordre de sentiments et d'idées dont elle n'a pas fait l'expérience, et qui ne naît pas pour elle des choses qui l'entourent. Corneille n'avait pas de Romains ni de martyrs sous les yeux; il inventait ces types sublimes : voilà le poète au plus haut degré.

Il est une autre sorte d'imagination, plus restreinte et plus physique pour ainsi dire, qui a besoin d'être excitée par les épreuves immédiates et les sensations de la vie. Le poète alors n'agit pas, ne crée pas : il souffre, et rend vivement sa souffrance. C'est le génie de quelques *élégiaques*; c'est le tour d'imagination, rêveur, égoïste, douloureux, qui a coloré de si vives images la prose de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Byron appartient à cette école; son imagination est inépuisable à le peindre lui-même, à découvrir toutes les plaies de son âme, toutes les inquiétudes

de son esprit, à les approfondir, à les exagérer. Mais hors de lui il invente peu. Parmi tant d'acteurs de ses poèmes, il n'a jamais conçu fortement qu'un seul type d'homme, et un seul type de femme : l'un sombre, altier, dévoré de chagrins, ou insatiable de plaisirs, qu'il s'appelle Harold, Conrad, Lara, Manfred, ou Cain; l'autre tendre, dévouée, soumise, mais capable de tout par amour, qu'elle soit Julia, Haïdée, Zuléika, Gulnare, ou Médora. Cet homme, c'est lui-même; cette femme, celle que voudrait son orgueil. Il y a dans ses créations uniformes moins de puissance que de stérilité. Et malheureusement, par un faux système, ou par une triste prétention, dans ces personnages dont il est le modèle, le poète affecte d'unir toujours le vice et la supériorité. Il semble dire comme le Satan de Milton : « *Mal, sois mon bien.* »

A cet égard, le goût n'est pas moins blessé que la morale dans les écrits de Byron. Le plus grand charme et la vraie richesse du génie, la variété, lui manque. C'est un trait de ressemblance qu'il offre avec Alfieri, dont il a, dans son théâtre, imité la régularité sévère. Byron, en effet, hardi sceptique en morale et en religion, ou plutôt disciple involontaire de notre scepticisme, n'est pas novateur dans les questions d'art et de goût. Son innovation était toute dans l'originalité de ses impressions et de sa physionomie, et non dans une théorie littéraire. Par principe et par étude, il tenait au goût ancien, et aux plus purs modèles du siècle de la reine Anne, dont il possédait admirablement la langue expressive et savante. La pureté nerveuse du style, l'élégance, l'harmonie de l'expression, sont en effet essentielles au talent de Byron. Il n'aimait pas l'affectation subtile ni le germanisme mystique de quelques-uns de ses contemporains. Il ne prétendait pas renouveler de fond en comble la langue poétique. Tandis que le brillant et pompeux Moore, la bouquetière d'Orient, le hardi et métaphysique Shelley, le jeune et prétentieux Keats, déprisaient Pope comme un génie timidement classique, Byron le reconnaissait pour un désespérant modèle, et se moquait des nouveaux créateurs de hardiesses poétiques. S'accusant parfois de leur ressembler, et de leur avoir ouvert la route, il disait avec une componction qui accablait ses amis : « Nous nous sommes embarqués « dans un système de révolution poétique qui ne vaut « pas le diable. » Byron revient souvent sur cette idée et sur l'éloge exclusif du goût classique, tel du moins que le conçoit un Anglais. Il composa même à ce sujet deux lettres critiques, où ses contemporains sont toujours traités comme des barbares, « qui manent de petites constructions de terre et de briques, au pied des beaux marbres de l'antiquité. »

Dans son zèle pour la pureté du goût, Byron va même jusqu'à juger sévèrement Shakspeare, Milton et les vieux dramatises anglais, dont il trouve la langue admirable, mais les ouvrages absurdes. Il repousse également la naïve barbarie, l'énergique rudesse du seizième siècle, et la barbarie savante, la subtilité laborieuse de son temps, qui lui paraît tout claudien, dit-il.

En rejetant sur l'humeur et sur le caprice une partie de cet anathème, dont Byron ne s'exemptait pas lui-même, on avouera qu'il n'avait pas tort dans le fond, et que les plus vantées de ses ouvrages portent l'empreinte de décadence qu'il voyait partout autour de lui. Son style nerveux et brillant a plus d'un rapport avec la concision affectée, la roideur, la déclamation

de Lucain. Comme lui il exagère, et il a cette emphase que l'imagination trop jeune prend pour de la force. Mais il peint des choses neuves, à commencer par lui-même, dont il décrit sans fin la fantasque et sombre nature. Par là, il cesse d'être rhéteur en devenant original. Sa poésie, née d'une veine féconde et d'un art savant, n'est presque jamais que descriptive ou sentencieuse; elle n'a rien de dramatique. Coleridge et quelques autres modernes l'accusent de négligence et de faiblesse. Mais cette poésie est pleine d'éclat et de mouvement; elle choisit habilement et transforme la langue; elle est logique et passionnée, régulière et neuve. Peu variée dans les conceptions, elle est infinie dans la forme, et parcourt rapidement toute l'échelle des tons harmoniques, depuis les plus gracieux jusqu'aux plus sévères.

Byron, malgré son altière misanthropie et le dédain qu'il affecte pour ses lecteurs comme pour le reste des hommes, était singulièrement épris de la mode, et docile au goût de la foule. De là ces formes bizarres et rapides, pour réveiller la curiosité et ménager l'impatience d'un siècle sceptique et politique. Il n'entreprend point de longs poèmes pour un temps où Milton lui-même n'était pas lu, dit-il. Il ne compose pas avec art. De brillantes ébauches ou même des fragments lui suffisent. Rien de plus heureux quand le poète a bien choisi; car il n'y a pas d'inégalité dans sa composition ni de lassitude pour sa verve. Qu'est-ce que son *Mazeppa*? un poème, un trait d'histoire, un conte? il n'importe. Jamais plus vive peinture, jamais plus intime alliance de la description, de la passion, de l'harmonie, n'ont animé des vers. *Mazeppa*, œuvre sublime de poésie, finissant par une plaisanterie, c'est le chef-d'œuvre et le symbole de Byron. Ailleurs, que son imagination soit frappée de la mort et des obsèques militaires d'un général anglais, John Moore, tué en Espagne, il s'élève au ton de la plus austère simplicité, et il est lyrique comme Tyrtée. Aucune beauté de la poésie classique n'a donc été refusée à Byron; il tendait même naturellement aux formes les plus élevées de l'art et à la pompe savante du langage. Toutefois, à notre avis, son chef-d'œuvre, c'est le poème incomplet, moitié sérieux, moitié bouffon, où il a jeté pêle-mêle toutes ses fantaisies : c'est *Don Juan*; poème sans règle et sans frein, comme le héros; mais plein de feu, d'esprit, de grâce et d'énergie. Au fond, ce héros est encore une variante de Byron lui-même; c'est du moins l'idéal qu'il se proposait pour se distraire des mélancoliques dégoûts de *Childe-Harold*. Cet ouvrage est le fruit du séjour de Byron en Italie, et marque en lui le triomphe de la vie molle et sensuelle sur les fortes passions et la tristesse amère. On ne peut le comparer qu'à l'épopée licencieuse de Voltaire; mais on y trouve, avec moins de cynisme, une imagination plus amusante et une plus vive gaieté. De la diversité des aventures naît un charme singulier de poésie. Ce ne sont guère que de faciles inventions de roman; mais quel art dans le récit! et quand l'auteur touche à l'histoire, quelle force poétique! La peinture du siège d'*Ismaïloff* est un des plus sublimes tableaux de guerre qu'on ait tracés; et cela vous saisit après des contes de sérail et quelques gracieuses aventures des îles grecques.

Quant à la satire des mœurs anglaises, qui occupe tant de place dans *Don Juan*, elle ne nous semble pas aussi ingénieuse qu'offensive. Le poète nous paraît tomber quelquefois dans le mauvais goût et les redites ennuyeuses, mais il se relève par l'esprit. Nul poète

n'en eut davantage, et du plus vif et du plus hardi, depuis Pope et Voltaire. Malheureusement, cet esprit, par prétention ou par légèreté, a souvent l'impitoyable ironie du mauvais cœur, et diffame également la gloire, la vertu, l'infortune. Bien des choses peuvent donc choquer dans *Don Juan*, mais nulle œuvre de Byron ne montre mieux la merveille de son talent. N'eût-il fait que *Don Juan*, la postérité se souviendrait de lui, comme d'un génie original.

Esprit indépendant, nourri d'émotions et d'études, Byron ne bornait pas aux vers son talent d'écrire. Sa prose est vive, étincelante, légère, comme l'est rarement la prose anglaise. Elle abonde en saillies d'amusante humeur et en expressions heureuses. On ne peut à cet égard trop regretter la perte des *Mémoires* qu'il avait donnés à Thomas Moore, et que le légataire a supprimés par scrupule, en y substituant une compilation de lettres originales, d'analyses et de lieux communs. Les lettres de Byron, qui seules surnagent dans ce recueil, nous laissent deviner combien les *Mémoires* mêmes, la confession entière écrite de cette main et avec cette verve, auraient offert une piquante lecture. Nous ne savons si la renommée morale de Byron a profité beaucoup de la suppression faite par

son légataire; mais sa gloire d'écrivain y perd un titre qui l'eût placé, parmi les prosateurs, entre Swift et Voltaire.

Ce qui survit de Byron, ce qui le représente aujourd'hui, c'est son génie de poète si hautement reconnu chez les deux grandes nations qui parlent la langue anglaise, et si admiré chez presque toutes les autres. Sans être réellement inventeur, et avec plus d'originalité dans la manière que dans les idées, Byron a beaucoup agi sur les talents contemporains, et excité par son exemple la hardiesse poétique qu'il réprouvait par ses doctrines littéraires. Les esprits les plus libres ont reçu quelque chose de lui. Les énergiques peintures d'un de ses poèmes n'ont pas été étrangères à la pensée de la belle ode française où le supplice bizarre et le triomphe inattendu de Mazeppa revivent en traits de feu, comme le symbole et l'histoire même du génie. L'inspiration tout entière de Byron, sa poésie brillante et mélancolique n'a pas été sans influence sur les premiers essais du grand poète qui combattit son désolant scepticisme avec tant d'éclat et de pureté. Sa trace est encore partout dans l'imagination de notre siècle; et il a pu beaucoup perdre de l'enthousiasme qu'il inspirait, sans cesser d'être admiré.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE LORD BYRON.

HEURES DE PARESSE,

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1807.

Virgilioibus puerisque canto.

HORACE, lib. III, ode 4.

Μὰ τ' ἐπ' αὖ μὲν πάλ' ἀλγες μὲν τ' ἰστέον.

HOMÈRE, *Iliade*, x, 240.

He whistled as he went for want of thought.

A défaut de pensée, il sifflait en marchant.

DRYDEN.

AU TRÈS-HONORABLE FRÉDÉRIC, COMTE DE CARLISIE,

CHEVALIER DE LA JARRETIÈRE, ETC., ETC.,

LA SECONDE ÉDITION DE CES POÈMES EST DÉDIÉE

Par son obligé pupille et affectionné parent

L'AUTEUR.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION¹.

En soumettant ce recueil au public, je n'ai pas seulement à combattre les difficultés que rencontrent en général ceux qui écrivent en vers; j'ai encore à craindre qu'on ne m'accuse de présomption pour me poser ainsi devant le public, lorsque je pourrais sans aucun doute, à mon âge, employer plus utilement mon temps.

Ces productions sont le fruit des heures perdues d'un jeune homme qui a depuis peu complété sa dix-neuvième année. Le cachet d'adolescence qu'il est facile d'y reconnaître rendait peut-être inutile cet avis préalable. Quelques-uns de ces petits poèmes ont été écrits sous l'influence défavorable de la maladie et de l'abattement. C'est dans la première catégorie qu'il faut ranger en particulier *les Souvenirs d'Enfance*. Cette considération ne suffit pas pour justifier l'éloge; mais elle peut du moins désarmer la censure. La plus grande partie de ce recueil a été livrée à l'impression à la demande de mes amis, et pour leur usage exclusif. Je sais que l'admiration partielle et souvent peu judicieuse d'un cercle d'amis n'est point un bon critérium pour le génie

poétique : néanmoins celui qui veut « beaucoup faire » doit « beaucoup oser. » J'ai donc vaincu mes répugnances personnelles et publié ce volume aux risques et périls de ma réputation. C'en est fait, « j'ai passé le Rubicon ; » et, favorable ou non, j'attends mon arrêt. Dans la dernière de ces deux alternatives, je me soumettrai sans murmure; car, bien que je ne sois pas sans quelque sollicitude pour le sort de ces productions, je n'y attache pas de grandes espérances. Il est probable que j'aurai beaucoup tenté et peu fait : car, selon l'expression de Cowper, « c'est une chose bien différente d'écrire pour plaire à nos amis, qui par cela même qu'ils sont nos amis sont prévenus en notre faveur, ou d'écrire pour plaire à tout le monde; car ceux qui ne connaissent pas l'auteur ne se feront pas faute de le critiquer. » Néanmoins je n'admets pas cette assertion dans toute son étendue : au contraire, j'ai la conviction que ces bagatelles ne seront pas traitées avec injustice. Leur mérite, si toutefois elles en ont, sera libéralement reconnu : d'autre part, leurs nombreux défauts ne peuvent attendre une faveur qui a été déniée à des écrivains d'un âge plus mûr, d'une réputation mieux établie et d'une habileté beaucoup plus grande.

¹ Cette préface a été omise dans la seconde édition.

Je n'ai pas visé à une originalité exclusive, et encore moins me suis-je proposé un modèle spécial. On trouvera ici plusieurs traductions qui pour la plupart ne sont que des paraphrases. Dans les pièces originales il pourra de temps à autre se rencontrer des points de coïncidence avec des auteurs dont la lecture m'est familière; mais je n'ai point commis de plagiat volontaire. Ne rien produire que d'entièrement neuf est une tâche qui dans une époque si fertile en poètes exigerait des forces vraiment herculéennes; car il n'est point de sujet qui n'ait été traité et épuisé. Toutefois la poésie n'est pas ma vocation spéciale: « c'est un péché » que je me suis permis pour apporter quelque distraction aux heures pesantes de mes journées malades, et pour rompre la monotonie du désœuvrement. C'est là, il faut l'avouer, une source d'inspiration qui ne promet pas grand-chose. D'ailleurs, un vain laurier, quelque futile qu'il puisse être, sera toute la récompense que ces poèmes me vaudront; et quand ses feuilles seront fanées, je ne chercherai pas à les remplacer, ni à cueillir une seule branche nouvelle dans ces bosquets poétiques où je ne suis réellement qu'un intrus. Bien que dans mon enfance j'aie plus d'une fois foulé d'un pied insouciant les Highlands de l'Ecosse, il y a longtemps que je n'ai respiré cet air pur, que je n'ai habité ce sol élevé; je ne puis donc entrer dans la lice avec des bardes qui ont sur moi cet avantage. Mais leurs productions à eux leur valent beaucoup de gloire, et souvent beaucoup d'argent; tandis que moi j'expirai mon audace sans avoir pour consolation le dernier de ces avantages, et probablement avec une part fort modique du premier. Je laisse à d'autres *virum volitare per ora*. Je m'adresse à ceux pour qui *dulce est desipere in loco*. Aux premiers j'abandonne de bon cœur l'espoir de l'immortalité, et me contente de l'humble perspective de prendre place « dans la populace des écrivains gentlemen; » avec le dédommagement peut-être de figurer après ma mort dans le « catalogue des auteurs de sang royal ou nobiliaire », ouvrage auquel la pairie a plus d'une obligation, en ce sens que beaucoup de noms fort longs, très-sonores et passablement antiques échappent par ce moyen à l'obscurité qui couvre malheureusement les productions volumineuses de ceux qui les portent.

C'est donc avec quelque crainte et bien peu d'espoir que je publie ce livre, le premier sorti de ma plume et qui sera le dernier. Une ambition de jeune homme a fait commettre bien des actes plus criminels et aussi-absurdes. Ce recueil pourra amuser quelques lecteurs de mon âge; j'ai du moins la confiance qu'il ne saurait produire de mal. D'après ma position et mes occupations ultérieures, il n'est pas probable que je fasse un nouvel appel au jugement du public; et lors même que son premier arrêt me serait favorable, je n'aurais nulle envie de me rendre coupable d'une seconde contravention du même genre. Le docteur Johnson a dit quelque part, à propos des poèmes de l'un de mes nobles parents¹, que « lorsqu'un homme de qualité se fait auteur, il a droit d'attendre que ce qu'il peut y avoir de mérite dans ses œuvres ne soit pas contesté. » Cette opinion ne saurait être d'un grand poids auprès de la critique verbale, et moins encore auprès de la censure périodique; mais, dans tous les cas, c'est là un privilège dont je ne me prévaudrai jamais, et je préfère les attaques les plus acharnées des critiques anonymes à des éloges qui ne s'adresseraient qu'à mon titre.

HEURES DE PARESSE.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE DEMOISELLE,
COUSINE DE L'AUTEUR, ET QUI LUI FUT BIEN CHÈRE.

Les vents retiennent leur haleine; le soir est calme et sombre; aucun zéphyr n'erre dans le bocage; et moi, je vais revoir la tombe de ma Marguerite², et répandre des fleurs sur la cendre que j'aime.

Dans cette étroite cellule repose sa poussière, cette poussière que tant de vie animait naguère; le Roi des Épouvantements en a fait sa proie; ni le mérite, ni la beauté, n'ont pu racheter sa vie.

Oh! si ce Roi des Épouvantements avait pu se laisser attendrir! si le Ciel avait réformé son rigoureux décret, celui qui la pleure n'aurait pas de regrets à faire parler ici; ce n'est pas ici que la Muse raconterait ses vertus.

Mais pourquoi pleurer? Son âme incomparable a pris son vol par-delà les régions où brille l'astre du jour; et des anges en pleurs la conduisent vers ces bosquets sacrés où la vertu est récompensée par des plaisirs sans fin.

Et nous, mortels présomptueux, irons-nous accuser le Ciel et nous élever follement contre la divine Providence? Ah! loin de moi des pensées aussi vaines! — Je ne refuserai point à mon Dieu l'hommage de ma résignation.

Et pourtant il est doux le souvenir de ses vertus; elle est fraîche et vivante la mémoire de sa beauté. Mes pleurs n'ont point cessé de couler pour elle; et son image a gardé dans mon cœur sa place accoutumée.

1802.

A E.....⁴

Que des insensés rient de voir l'amitié entrelacer nos deux noms; la Vertu a de plus justes droits à l'affection que le Vice opulent et titré.

Bien que ta destinée soit inférieure, puisqu'un titre a décoré ma naissance, ne m'envie pas ce brillant avantage; à toi l'orgueil d'un mérite modeste.

Nos âmes du moins sont de niveau; ton sort n'a rien dont le mien ait à rongir: le sentiment qui nous lie n'en sera pas moins doux, car le mérite doit tenir lieu de naissance.

Novembre 1802.

A D.....

En toi j'espérais presser sur mon cœur une amie dont la mort seule pourrait me séparer; pourquoi fant-

¹ Le comte de Carlisle, auteur d'une tragédie intitulée: LA VENGEANCE D'UN PÈRE. Voir la VIE DE JOHNSON, par Boswell, vol. 4, p. 485 (édition de Croker, 1851).

² L'auteur réclame spécialement l'indulgence du lecteur pour ce petit poème, son premier essai, qui fut composé à l'âge de 14 ans.

³ Marguerite Parker, fille et petite-fille des deux amiraux Parker.

⁴ Cet enfant, pour lequel Byron avait conçu un tendre attachement, était fils d'un de ses fermiers de Newstead.

(*) In thee I fondly hoped to dwell
A friend whom Death alone could sever
But long with madd'ning grief I weep,
How torn has from my breast for ever,
The one I had forced thee from my breast
But in my heart thou dwellest & thy dear
Name, there, thine image still must rest,
Woe that thou shouldst cease to beat.

(*) In thy 'esperado' picture 'thou' is not used as an article &c. &c.

il que les efforts malveillants de l'envie t'aient détachée de moi pour toujours ?

Mais, bien qu'elle t'ait arrachée de mon cœur, tu y conserves toujours ta place; là vivra ton image jusqu'à ce que ce cœur ait cessé de battre.

Et quand les morts briseront leurs tombeaux, quand la poussière mortelle reprendra une nouvelle vie, c'est sur ton sein que s'appuiera ma tête; il n'y aurait pas pour moi de ciel où tu ne serais pas.

Février 1803.

ÉPITAPHE D'UN AMI.

Ασκησὶ πρὶν μὲν ἑλσὼντες ἐνὶ ζωσίνων ἐόσας.
LACRÉ.

O toi que j'ai tant aimé, toi qui me seras éternellement cher, de combien d'inutiles pleurs j'ai arrosé ta tombe révéree! Que de gémissements j'ai poussés à ton lit de mort, pendant que tu te débattais dans ta dernière agonie! Si des larmes avaient pu retarder le tyran dans sa marche, si des gémissements avaient pu détourner sa faux impitoyable; si la jeunesse et la vertu avaient pu obtenir de lui un court délai, et la beauté lui faire oublier sa proie, à ce spectre, tu vivrais encore, charme de mes yeux aujourd'hui gonflés de pleurs, tu ferais encore la gloire de ton camarade, les délices de ton ami. Si ton âme plane encore quelquefois sur le lieu où repose ta cendre, tu peux voir gravée dans mon cœur une douleur trop profonde pour être exprimée par le ciseau du sculpteur; le marbre ne marque point la place où tu dors de ton dernier sommeil, mais on y voit pleurer des statues vivantes. L'image de la douleur ne s'incline pas sur ta tombe, mais la douleur elle-même déplore ta perte prématurée. Ton père pleure en toi le premier né de sa race; mais l'affliction d'un père ne saurait égaler la mienne. Nul sans doute n'adoucirait ses derniers moments comme l'eût fait ta présence; pourtant, d'autres enfants lui restent pour charmer ici-bas ses ennuis. Mais qui te remplacera auprès de moi? Quelle amitié nouvelle effacera ton image? aucune! — Les pleurs d'un père cesseront de couler; le temps apaisera la douleur d'un frère jeune encore. Tois, hormi un seul, seront consolés; mais l'amitié gémissait solitaire.

1803.

FRAGMENT.

Le jour où la voix d'un père me rappellera au céleste séjour, et où mon âme partira joyeuse; quand mon ombre voyagera sur l'aile des vents, ou, convertie d'un nuage sombre, descendra sur le flanc de la montagne, où! qu'une urne magnifique n'enferme point ma cendre et ne marque point le lieu où la terre retourne à la terre! Point de longue inscription, point de marbre chargé de mon éloge. Que pour toute épitaphe on écrive mon nom. S'il faut autre chose pour honorer ma cendre, eh bien! je ne veux pas d'au-

tre gloire! Que ce soit là le seul indice du lieu de ma sépulture; si cela ne suffit pas pour me rappeler au souvenir des hommes, je consens qu'on m'oublie.

1803.

VERS COMPOSÉS EN QUITTANT L'ABBAYE DE NEWSTEAD.

Pourquoi construis-tu ce manoir, fils des jours à l'aller rapide!
Aujourd'hui tu regardes du faite de la tour : encore quelques années, et le souffle du desert viendra mugir dans la tour solitaire.
OSSIAN.

Newstead, à travers tes créneaux les vents mugissent sourdement; manoir de mes pères, te voilà qui déperis; dans tes jardins, que la joie animait naguère, la ciguë et le chardon croissent où fleurissait la rose.

De ces barons convertis de cottes de mailles, qui, fiers de leur vaillance, conduisaient leurs vassaux d'Europe aux plaines de Palestine, il ne reste d'autres vestiges que les écussons et les boucliers que fait résonner le souffle des vents.

La harpe du vieux Robert n'excite plus les cœurs généreux à cueillir la palme des batailles. Jean d'Horistan repose près des tours d'Ascalon; la mort a fait taire la voix de son ménestrel.

Paul et Hubert dorment aussi dans la vallée de Crécy¹. Ils tombèrent victimes de leur dévouement à Edouard et à l'Angleterre. O mes pères! vous reviviez dans les pleurs de votre patrie. Ses annales racontent vos combats et votre mort.

A Marston, luttant avec Rupert contre les rebelles, quatre frères arrosèrent de leur sang le champ de bataille; défenseurs des droits du monarque, ils scellèrent de leur vie leur dévouement à la royauté.

Adieu, ombres héroïques! En s'éloignant de la demeure de ses ancêtres votre descendant vous salue. Sur la rive étrangère où sur la terre natale, il pensera à votre gloire, et ce souvenir ranimera son courage.

Bien qu'il verse des larmes à cette séparation douloureuse, c'est la nature et non la crainte qui les lui fait répandre. Une noble emulation l'accompagnera aux terres lointaines; il ne saurait oublier la gloire de ses pères.

Il chérira le souvenir de cette gloire; il jure de ne jamais ternir votre renom : comme vous il vivra, ou mourra comme vous. Quand il ne sera plus, puisse-t-il mêler sa cendre à la vôtre!

1803.

VERS ÉCRITS SUR UN VOLUME DES « LETTRES D'UNE RELIGIEUSE ITALIENNE A UN ANGLAIS. »

« Loin de moi vos artifices séducteurs! Qu'ils s'adressent à des cœurs simples et les égarent! vous sourirez de leur crédulité; ils pleureront de votre perfidie. »

¹ Deux chevaliers de la famille de Byron servirent avec distinction au siège de Calais, sous Édouard III, et perdirent la vie à la célèbre bataille de Crécy.

RÉPONSE AUX VERS PRÉCÉDENTS, ADRESSÉS A
MISS

Aimable et simple fille, ces artifices séducteurs dont tu voudrais garantir ton sexe fragile n'existent que dans ton imagination ; ce sont des fantômes que tu te crées. Va, crois-moi, il n'a nul dessein de te tromper celui qui ne peut voir sans admiration ta grâce enchanteresse, tes belles formes, tes traits charmants : jette les yeux sur ton miroir, tu y verras cette élégance que notre sexe loue avec transport, et qui excite l'envie du tien. Celui qui te parle de ta beauté, celui-là ne fait que ce qu'il doit : ne fuis pas la jeunesse au langage sincère ; ce n'est pas de la flatterie, — c'est de la vérité.

Juillet 1804.

ADRIEN MOURANT A SON AME.

(Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abilis in loca,
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.)

Ah ! gentle, fleeting, waw'ring sprite
Friend and associate of this clay !

To what unknown region borne
Wilt thou now wing thy distant flight ?
No more with wonted humour gay,
But pallid, cheerless and forlorn.

Petite âme douce et légère,
Du corps hôtesse passagère,
Eh ! que vas-tu faire là-has ?
Pâle, tremblotante, chétive,
Crois-moi, sur cette froide rive
Ta gaité ne te suivra pas.

A EMMA.

Puisque l'heure est à la fin venue où tu dois te séparer de ton amant désolé, puisque notre rêve de félicité a pris fin, encore une douleur, ô mon amie ! et tout sera terminé.

Ah ! moment plein d'amertume que celui où nous nous quittons pour ne plus nous revoir, où celle qui me fut si chère s'arrache à moi, et part pour de lointains rivages !

N'importe ! Nous avons passé quelques moments heureux, et il y aura de la joie mêlée à nos larmes quand notre pensée se reportera vers ces tours antiques qui abritèrent notre enfance.

Montés sur leur gothique sommet, nous contemplions le lac, le parc, la vallée ; et maintenant encore, à travers le voile de nos pleurs, nos regards leur adressent un dernier adieu,

A ces campagnes que nous avons tant de fois parcourues, théâtre de nos jeux enfantins ; à ces ombres où, fatigués de nos excursions, nous nous reposions, ta tête appuyée sur mon sein ;

Pendant que moi, je te contempiais d'un œil d'admiration, et j'oubliais d'écarter de ton beau visage l'in-

secte ailé à qui j'enviais le baiser qu'il posait sur tes yeux endormis.

Vois la petite nacelle peinte dans laquelle, la rame en main, je te promenais sur le lac ; vois aussi l'ormeau qui balance sur le parc son vaste ombrage, et que j'esca-
caladais à ta voix.

Ces temps sont passés — Plus de joie : tu me quittes ; tu quittes cette vallée heureuse ! Ces beaux lieux, je vais désormais être seul à les parcourir ; sans toi, quel charme auront-ils pour moi ?

Ah ! nul, sans l'avoir éprouvé, ne pourra concevoir tout ce qu'il y a d'amertume dans un dernier embrassement, alors que, séparé de tout ce qu'on aimait, on dit au bonheur un long adieu.

Oh ! c'est là le plus douloureux des maux ; c'est là ce qui maintenant humecte nos joues de larmes brûlantes ; c'est le terme final de l'amour, c'est le dernier, le plus tendre adieu.

A M. S. G.

Chaque fois que je vois tes lèvres charmantes, je suis tenté d'y déposer un baiser de flamme ; mais ce bonheur céleste, je me l'interdis, ce serait une félicité coupable.

Quand je pense à ce sein éclatant de blancheur, je brûle d'en toucher la neige ! Mais ce désir audacieux, je le réprime, de peur de troubler ton repos.

Un regard de ton œil pénétrant me fait palpiter ou d'espoir ou de crainte : pourtant je cache mon amour ; et pourquoi ? — c'est que je veux t'épargner des larmes de douleur.

Jamais je ne t'ai dit mon amour ; mais tu n'as que trop vu ma flamme ardente ; est-ce maintenant que je dois t'entretenir de ma passion, afin de changer en enfer le ciel de ton âme ?

Non ! car tu ne peux jamais être à moi ! Jamais l'église ne pourrait sanctionner notre union. O mon amie, tu ne m'appartiendras jamais que par des liens purs et célestes.

Que mon feu se consume donc en secret. Qu'il se consume, je te le laisserai ignorer. J'aime mieux mourir que de laisser briller sa lueur criminelle.

Je ne veux point soulager mon cœur torturé en détruisant la paix du tien. Plutôt que de t'infliger un coup aussi cruel, je préfère étouffer en moi toute pensée présomptueuse.

Oui ! tes lèvres adorées pour lesquelles je braverai plus que je n'ose dire, j'en fais le sacrifice ; pour sauver ton honneur et le mien, je te dis maintenant un dernier adieu...

Je renonce à presser sur mon cœur ton sein charmant ; je resterai seul avec mon désespoir. Je renonce à tes doux embrassements. Ah ! pour les conquérir je puis m'exposer à tout, hormis à ton dés-honneur.

Du moins tu resteras pure ; nulle matrone n'aura le droit de parler de ta honte. Je serai en proie à d'in-

curables douleurs, mais je ne t'aurai point immolée à l'amour.

A CAROLINE.

Crois-tu donc que j'aie vu sans m'émouvoir tes beaux yeux baignés de larmes me supplier de rester; que j'aie été sourd à tes soupirs, qui en disaient plus que des paroles n'auraient pu en dire?

Quelque vive que fût l'affliction qui faisait couler tes larmes, en voyant ainsi se briser nos espérances et notre amour, crois-moi, fille adorée, ce cœur saignait d'une blessure non moins profonde que la tienne.

Mais quand la douleur enflammait nos joues, quand tes lèvres charmantes pressaient les miennes, les pleurs qui coulaient de mes yeux étaient absorbés dans ceux que répandaient les tiens.

Tu ne pouvais sentir ma joue brûlant. Le torrent de tes larmes en avait éteint la flamme; et lorsque ta langue essayait de parler, ce n'était que par des soupirs qu'elle articulait mon nom.

Et cependant, jeune fille, c'est en vain que nous pleurons, en vain que nous exhalons nos plaintes par des soupirs; les souvenirs seuls doivent nous rester, et ils ne feront que redoubler nos pleurs.

Adieu encore, ô ma plus aimée! Ah! si tu le peux, étouffe tes regrets; que ta pensée ne s'arrête pas sur nos joies passées. Tout notre espoir est dans l'oubli.

A CAROLINE.

Quand je t'entends exprimer une affection si vive, ne pense pas, ma bien-aimée, que je n'ajoute pas foi à tes paroles: tes lèvres désarmeraient le plus soupçonneux des mortels, et dans tes yeux brille un rayon qui ne saurait tromper.

Et pourtant mon cœur épris, tout en t'adorant, songe avec douleur que l'amour comme la feuille doit se faner un jour, que la vieillesse viendra; et qu'alors, les larmes aux yeux, nous contemplerons à travers le voile des souvenirs les scènes de notre jeunesse;

Qu'un temps viendra où les boucles de ta chevelure perdront leur couleur éclatante et flotteront plus rares au souffle de la brise, alors qu'il ne restera de ces tresses que quelques cheveux blancs, signe douloureux des infirmités de l'âge et du déclin de la nature.

C'est là, ma bien-aimée, ce qui rembrunit mes traits. Loin de moi cependant d'accuser d'injustice cette loi suprême qui soumet à la mort tout ce qui respire, et qui un jour doit me priver de toi!

Sceptique aimable, ne te méprends pas sur la cause de mon émotion: le doute ne peut arriver jusqu'au cœur de ton amant; chacun de tes regards devient l'objet de son culte; il suffit d'un sourire pour le charmer, d'une larme pour changer ses convictions.

Mais, ô ma douce amie! puisque la mort doit tôt ou tard nous atteindre; puisque nos cœurs, brûlants

aujourd'hui d'une sympathie si vive, dormiront dans le sein de la terre pour ne s'éveiller qu'au jour où la trompette redoutable sonnera le réveil des morts;

Eh bien! savourons à longs flots le plaisir dont une passion telle que la nôtre est la source intarissable; remplissons jusqu'aux bords la coupe de l'amour et enivrons-nous de ce terrestre nectar.

1803.

A CAROLINE.

Oh! quand viendra la tombe ensevelir à jamais ma douleur! Quand mon âme, quittant cette argile, prendra-t-elle son vol? Le présent est l'enfer, et le lendemain ajoute de nouvelles tortures aux souffrances de la veille.

Mes yeux n'ont point de larmes, mes lèvres point de malédictions; je n'exterminerai point les ennemis qui m'ont précipité du faite du bonheur; elle serait vile l'âme qui, en proie à de tels tourments, exhalerait en paroles ses plaintes bruyantes.

Si mes yeux, au lieu de pleurs, dardaient des traits de feu, si mes lèvres vomissaient des flammes que rien ne pourrait éteindre, mes yeux lanceraient sur nos ennemis les foudres de la vengeance, ma langue avec transport donnerait l'essor à sa rage.

Mais maintenant à quoi nous serviraient les malédictions et les larmes! Elles ne feraient qu'ajouter à la joie de nos tyrans; s'ils nous voyaient gémir de notre funeste séparation, cette vue réjouirait leurs cœurs impitoyables.

Pourtant, nous avons beau ployer avec une résignation feinte, la vie ne fait plus luire sur nous un seul rayon de bonheur; l'amour et l'espérance n'ont plus de consolations pour nous sur la terre; dans le tombeau est notre espoir, car dans la vie est notre crainte.

O mon adorée! quand me déposera-t-on dans ma tombe, puisque ici-bas l'amour et l'amitié m'ont quitté pour jamais! Si au séjour de la mort je puis de nouveau te presser sur mon cœur, peut-être laisseront-ils les morts en paix.

1803.

STANCES A UNE DAME,
EN LUI ENVOYANT LES POÈMES DU CHAMOIS.

Beauté chérie, peut-être en ma faveur tu priras ce gage d'une tendre estime; ce livre parle d'amour et de ses rêves enchanteurs: c'est un sujet que nous ne pouvons jamais traiter avec délai.

Qui le blâme en effet, sinon le sot envieux, la vieille fille désappointée, ou la femme qui, élevée à l'école de la prudence, est condamnée à languir dans son ennui solitaire?

Mais toi, femme charmante, toi qui n'appartiens à aucune de ces catégories, lis ces vers, lis-les avec émotion; je n'aurai pas en vain appelé ta pitié sur les infortunes du poète.

Car c'était là un vrai poète; sa flamme n'était point une flamme factice. Puisse comme lui l'amour te récompenser, mais que sa destinée ne soit pas la tienne.

LE PREMIER BAISER DE L'AMOUR.

Α' Βασιλειος δε Χαρδουλ
Ερμου μουρου ηγγελ.
ANACREON.

Arrière les fictions de vos romans imbéciles, ces trames de mensonges tissées par la folie ! Donnez-moi le doux rayon d'un regard qui vient du cœur, ou le transport que l'on éprouve au premier baiser de l'amour.

Rimeurs, qui ne brûlez que du feu de l'imagination, dont les passions pastorales sont faites pour le bûchage, de quelle heureuse source d'inspiration couleraient vos sonnets, si vous aviez savouré le premier baiser de l'amour !

Si Apollon vous refuse son aide, si les neuf sœurs paraissent vouloir s'éloigner de vous, ne les invoquez plus, dites adieu à la muse, et essayez de l'effet que produira le premier baiser de l'amour.

Je vous hais, froides compositions de l'art. Dussent les prudes me condamner et les bigots me désapprouver, je recherche les inspirations d'un cœur qui bat de volupté au premier baiser de l'amour.

Vos bergers, vos montons, tous ces sujets fantastiques peuvent amuser parfois, mais ne pourront jamais émouvoir. L'Arcadie n'est après tout qu'un pays de fictions ; que sont ces visions-là, comparées au premier baiser de l'amour ?

Oh ! ne dites pas que l'homme, depuis sa naissance, depuis Adam jusqu'à nos jours, a été soumis à la loi du malheur ; il y a encore sur la terre quelque chose du paradis, et l'Éden revit dans le premier baiser de l'amour.

Quand l'âge aura glacé notre sang, quand nos plaisirs auront disparu, — car les années pour s'enfuir ont les ailes de la colombe, — le souvenir le plus cher et qui survivra à tous les autres, celui que notre mémoire aimera le plus à se rappeler, c'est le premier baiser de l'amour.

SUR UN CHANGEMENT DE DIRECTEUR,
DANS UNE DE NOS ÉCOLES PUBLIQUES¹.

Qu'est devenue, Ida², l'honorable renommée dont tu jouissais, quand Probus³ occupait ton trône magistral ? De même que Rome dégénérée vit un Barbare s'asseoir au trône de ses césars, c'est ainsi, ô Ida ! que, subissant un destin aussi déshonorant, tu vois Pomposus⁴ occuper le siège de Probus. Pomposus t'asservit à sa dure loi, Pomposus au cerveau étroit, à l'âme plus étroite encore, Pomposus étranger à toute sociabilité, dont tout le mérite consiste en jargon pompeux, en vaine parade, en sonores absur-

dités, et imposant sans cesse des règles nouvelles telles que jamais collègue n'en connut avant lui. Prenant le pédantisme pour la science, il gouverne sans autre approbation que la sienne. Avec lui attends-toi, Ida, à subir la fatale destinée de Rome : comme elle, tu tomberas, tu perdras ton antique gloire, et il ne te restera plus de la science que le nom.

Juillet 1803.

AU DUC DE DORSET⁵.

Dorset ! compagnon de mes jeunes excursions, alors que nous parcourions ensemble tous les sentiers des ombrages d'Ida ; toi que l'affection m'apprit à protéger, et pour qui je fus moins un tyran qu'un ami, en dépit de la loi inflexible de notre jeune société, qui nous donnait à toi l'obéissance, à moi le commandement⁶ ; toi qui dans quelques années verras pleuvoir sur ta tête tous les dons de l'opulence et tous les honneurs du pouvoir, dès à présent tu es possesseur d'un nom illustre, et tu jouis d'un haut rang, à peu de distance du trône. Cependant, Dorset, ne te laisse pas persuader de fuir la science et de repousser tout contrôle, malgré l'inaction de ces maîtres qui, craignant de censurer l'enfant titré dont le souffle peut un jour dispenser l'avancement et les faveurs, voient d'un œil indulgent des peccadilles ducales, et ferment les yeux sur des fautes qu'ils tremblent de punir.

Quand de jeunes parasites ploient le genou non devant toi, mais devant l'opulence, leur idole d'or, — car jusque dans l'enfance simple et naïve il se trouve des esclaves flatteurs et rampants ; — lorsqu'ils te disent que « la pompe doit entourer celui que sa naissance appelle aux grandeurs, que les livres ne sont faits que pour de laborieux imbéciles, que les esprits élevés dédaignent les règles ordinaires, » garde-toi de les croire, ils te montrent le chemin de l'ignominie, et cherchent à flétrir la gloire de ton nom. Dans la foule de tes jeunes condisciples, fais choix de ceux dont l'âme n'hésite pas à condamner le mal ; ou si parmi les compagnons de ton adolescence il ne s'en trouve aucun assez hardi pour te faire entendre la voix sévère de la vérité, interroge ton propre cœur ; il ne te trompera pas, car je sais que la vertu y habite.

Oui, il y a long-temps que je t'ai distingué ; mais maintenant de nouveaux objets m'appellent loin de toi ; oui, j'ai remarqué en toi une âme généreuse, qui, bien cultivée, fera les délices des hommes. Ah ! moi-même, quoique la nature m'ait créé fier et impétueux, et que je sois l'enfant chéri de l'imprudence, marchant de faute en faute et prédestiné à une chute certaine, cependant je veux tomber seul ; bien qu'aucun

¹ En mars 1803, le docteur Drury quitta la direction du collège d'Harrow, et fut remplacé par le docteur Butler.

² C'est le nom par lequel l'auteur a partout désigné Harrow.

³ Le docteur Drury, auquel j'ai causé bien des tourments, a été l'ami le meilleur, le plus tendre et le plus éclairé que j'aie jamais eu. Je le regarde encore aujourd'hui comme un second père. — *Journal de Byron*.

⁴ Le docteur Butler. Une réconciliation eut lieu depuis en-

tre lord Byron et le docteur Butler. C'est en 1809, avant le départ de lord Byron pour la Grèce, que ce raccommodement s'effectua.

⁵ George-Jean-Frédéric, quatrième duc de Dorset, né le 15 novembre 1755, mort d'une chute de cheval le 22 février 1815.

⁶ Dans les écoles publiques de l'Angleterre les commençants sont soumis à leurs aînés, jusqu'à ce que, parvenus aux classes supérieures, ils commandent à leur tour.

précepte ne puisse maintenant apprivoiser mon cœur hautain, j'aime les vertus auxquelles je ne peux prétendre.

Ce n'est pas assez pour toi de jeter au milieu des autres enfants du pouvoir l'éclat passager d'un météore. Tu ne peux te contenter du misérable honneur d'enfler les annales de la pairie d'une longue suite de noms qui ne figurent que là, pour partager ensuite la destinée de la foule des gens titrés considérés de leur vivant, oubliés après leur mort; sans que rien te distingue des morts vulgaires, si ce n'est la froide pierre qui couvrira ta dépouille, l'écusson délabré et le parchemin héraldique soigneusement encadré, mais que personne ne regarde, seul monument qui retrace les noms sans valeur de nobles inconnus. Tu ne voudras pas, à leur exemple, dormir oublié comme les sombres caveaux qui recouvrent leurs cendres, leurs folies et leurs fautes, et ne léguer pour tout souvenir que des armoiries insignifiantes qui ne seront jamais interrogées. Combien mon regard prophétique préfère te voir, exalté entre tous les hommes bons et sages, poursuivre une glorieuse et longue carrière, au premier rang par le talent comme par la naissance, foulant aux pieds le vice, écartant loin de toi toute indigne bassesse, non le mignon de la Fortune, mais son fils le noble!

Reporte tes regards sur les annales du passé, où brillent les actions de tes pères. L'un, bien que courtisan, fut homme de mérite, et eut la gloire de créer le drame anglais¹. Un autre, non moins renommé pour son esprit, occupa une place distinguée dans les camps, à la cour et au sénat; guerrier courageux et favori des muses, il était fait pour honorer les rôles les plus éminents. Bien supérieur à la foule des courtisans, il fut l'orgueil des princes et l'ornement du Parnasse². Tels furent tes aïeux; soutiens donc la gloire de leur nom. Succède non-seulement à leurs titres, mais à leur renommée. Pour moi l'heure s'approche; encore quelques jours et je ne verrai plus ce théâtre des joies et des chagrins de mon adolescence. Bientôt il me faudra quitter ces beaux ombrages, où je vivais d'espérance, de paix et d'amitié: l'espérance, qui se colorait pour moi de toutes les nuances de l'arc-en-ciel et dorait les ailes du temps au vol rapide; la paix, que nulle réflexion ne venait troubler, que n'altérait aucun pressentiment funeste; l'amitié, qui n'est pure et vraie que dans l'enfance. Ah! ils ne peuvent aimer longtemps ceux qui aiment si bien. Adieu à tout cela! Je ne puis qu'avec peine détacher mes regards de ces objets si chers. Ainsi l'exilé, quittant son pays natal, tourne

vers le rivage, qui s'éloigne lentement à travers la plaine azurée, des yeux chargés de douleurs, mais qui ne peuvent pleurer.

Adieu, Dorset! je ne réclame aucun souvenir dans un cœur si jeune. Le jour de demain en effacera mon nom, et n'y laissera pas de trace. Mais dans un âge plus mûr nous nous retrouverons peut-être, car le hasard nous a jetés dans la même sphère; et au sein du même sénat, peut-être dans le même débat, l'état peut réclamer notre vote. Qui sait si alors nous ne passerons pas l'un près de l'autre avec indifférence, ou même avec une froide réserve? Désormais pour moi tu ne seras ami ni ennemi; je resterai étranger à ta bonne ou mauvaise fortune, et c'est la dernière fois que je te rappelle les souvenirs de notre enfance. Nous ne goûterons plus ensemble les joies de l'intimité, et ce ne sera plus que dans la foule que j'entendrai ta voix connue. Mais si les vœux d'un cœur inhabile à déguiser des sentiments qu'il devrait cacher peut-être, si ces vœux, — mais hâtons-nous de clore ce sujet déjà trop prolongé, — si ces vœux n'ont point été formés en vain, l'ange gardien qui préside à ta destinée, comme il t'a trouvé grand, te laissera glorieux.

1803.

FRAGMENT

ÉCRIT PEU DE TEMPS APRÈS LE MARIAGE DE MISS CHAWORTH.

Collines d'Annesley, retraite froide et sombre, où erra tant de fois mon insouciance enfance, comme les tempêtes du nord combattent et mugissent au-dessus de vos touffus ombrages!

Maintenant, je ne vais plus, trompant le cours des heures, visiter mes sites favoris; le sourire de Marie ne fait plus pour moi un paralysé de ces lieux³.

1803.

GRANTA⁴.

SALMIGONDI.

Ἀργυρέως λόγῳ καὶ πόρῳ καὶ πάντα Κρατῖσαις.

Oh! que n'ai-je le talisman du démon de Le Sage⁵! Cette nuit même mon corps tremblant serait transporté sur le clocher de Sainte-Marie.

Là, découvrant les toits des édifices de la vieille Granta, ses pédantesques habitants n'apparaîtraient sans voile; ces hommes qui rêvent de prébendes et de bénéfices, salaire de leur vote vénal.

Là je verrais les deux candidats rivaux, Petty et

¹ Thomas Sackville, lord Buckhurst, créé par Jacques I^{er} comte de Dorset, fut l'un des plus brillants ornements de la poésie anglaise. Il fut le premier qui composa un drame régulier. — *Les Poètes*, par ANDERSON.

² Charles Sackville, comte de Dorset, regardé comme l'homme le plus accompli de son temps, se fit également remarquer et à la cour voluptueuse de Charles II et à la cour triste et sombre de Guillaume III. Il se distingua dans la bataille navale contre les Hollandais en 1665. Ce fut la veille qu'il composa sa chanson célèbre : « To all ye ladies of the land. » Il a été loué par Dryden, Pope, Prior et Congreve. — *Les Poètes*, ANDERSON.

³ Miss Chaworth appartenait à cette famille des Chaworth qui devait avoir pour lord Byron un intérêt profond et tout spécial. C'était en 1801. Six semaines passées auprès d'elle enflammèrent le cœur du jeune homme. Avec les vacances son beau rêve s'évanouit. Il ne la revit plus qu'une fois, l'année suivante. En août 1805, elle se maria, et mourut en 1832, de la frayeur que lui causa le pillage du manoir de Colwick par les insurgés de Nottingham.

⁴ C'est le nom classique de l'université de Cambridge.

⁵ On sait que dans le *Diable boiteux* de Le Sage, le démon Asmodée transporte Cléofas sur un lieu élevé, enlève les toits des maisons et lui en découvre l'intérieur.

Palmerston, qui vont à la récolte des voix pour le jour des élections prochaines¹.

Mais, candidats et électeurs, la sainte phalange dort d'un profond sommeil : gens célèbres pour leur piété et dont la conscience ne trouble pas le sommeil.

Lord Hawke² peut être tranquille sur le résultat; les membres de l'université sont gens sages et qui réfléchissent : ils savent que les promotions sont closes rares, qui n'arrivent qu'à de longs intervalles.

Ils savent que le chancelier a de bons bénéfices à donner : chacun espère en obtenir un, et, en conséquence, accueille d'un sourire le candidat qu'il propose.

Maintenant, comme la nuit s'avance, quittons ce tableau soporifique, et examinons, invisibles, les fils studieux de l'université.

Là, dans des chambres étroites et humides, l'aspirant aux prix universitaires travaille à la lueur de la lampe nocturne, se couche tard et se lève matin.

Certes, il a bien mérité ces prix, ainsi que tous les honneurs de son collège, celui qui pour les obtenir se condamne à amasser des connaissances impropitables;

Qui sacrifie les heures destinées au repos pour scanner des mètres attiques, ou se tourmente à résoudre des problèmes mathématiques;

Qui cherche dans Scale³ de fausses quantités, ou se morfond sur un triangle, et se prive de plus d'un repos salutaire pour ergoter en latin barbare;

Renonçant au charme des lectures historiques, et préférant aux chefs-d'œuvre littéraires le carré de l'hypothénuse.

Toutefois, ce sont là des occupations innocentes qui ne font de mal qu'à l'infortuné étudiant, comparées aux récréations qui rassemblent ces jeunes imprudents,

Dont les audaciennes orgies blessent la vue, alors que le vice s'unit à l'infamie, que l'intempérance et le jeu sollicitent, et que tous les sens sont plongés dans l'ivresse du vin.

Telle n'est pas la coterie des méthodistes, qui rêvent des plans de réforme : ceux-là prennent une attitude d'humilité et prient pour les péchés des autres;

Oubliant que leur esprit d'orgueil, l'étalage qu'ils font de leurs épreuves, diminuent beaucoup le mérite de leur désintéressement si vanté.

Voici venir le jour : — portons ailleurs notre vue. Quelle scène devant moi se présente? Quelle est cette foule, vêtue de blanc⁴, qui fuit à travers les campagnes verdoyantes?

La cloche de la chapelle résonne dans les airs; elle se tait : — quels accords maintenant lui succèdent? L'orgue fait entendre à l'oreille attentive et charmée sa douce et céleste harmonie.

A ces sons se joint le chant sacré, l'hymne du roi-prophète; mais celui qui aura pendant quelque temps entendu cette musique ne sera pas tenté de l'entendre de nouveau.

Nos chantres sont plus que médiocres, même pour des novices. Point de grâce à ce ramas de pécheurs à la voix croissante.

Si David, quand il eut fini son œuvre, avait entendu chanter devant lui ces lourdauds, ses psaumes ne seraient point arrivés jusqu'à nous; — dans son dépit il les eût mis en pièces.

Les infortunés Israélites, captifs d'un tyran inhumain, regurent l'ordre de chanter, dans leur tristesse, sur les rives du fleuve de Babylone.

Oh! si le stratagème ou la crainte leur eût inspiré d'aussi effroyables accords, ils n'eussent pas eu besoin de se gêner; personne ne fût resté là pour les entendre.

Mais, pour peu que je continue encore à écrire, je crains bien de mettre les lecteurs en fuite : ma plume est émuée; mon encre est presque épuisée; je pense qu'il est grandement temps de finir.

Vieille Granta, je te dis adieu ainsi qu'à tes clochers. Je ne veux plus voyager en l'air comme Cléofas : tu n'inspires plus rien à ma muse : le lecteur est las et moi aussi.

1806.

SUR UNE VUE LOINTAINE DU VILLAGE ET DU COLLÈGE D'HARROW SUR LA COLLINE.

O mihi præteritos referat si Jupiter annos!
VIRGILE.

Scènes de mon enfance, dont le souvenir aimé rend le présent amer par le contraste du passé, de cette époque où la science éveilla pour la première fois en moi la puissance de la réflexion, où je formai des amitiés trop romanesques pour être durables⁵;

Où l'imagination me retrace encore les traits de camarades unis à moi par l'amitié et l'espièglerie; combien m'est cher votre souvenir toujours vivant, qui repose là dans ce cœur d'où l'espérance est bannie!

Je revois par la pensée les collines témoins de nos jeux, les ondes dans lesquelles nous nagions, les champs qui ont vu nos combats⁶, la classe où nous rappelait la cloche bruyante, et où nous méditions avec ennui les préceptes des pédagogues.

¹ Après la mort de M. Pitt, en janvier 1806, lord Henri Petty et lord Palmerston briguent l'honneur de représenter au parlement l'université de Cambridge; le premier était le candidat du ministère, le second appartenait à l'opposition.

² Édouard-Harvey Hawke, troisième lord de ce nom.

³ Auteur d'un ouvrage sur la versification grecque qui n'est pas sans mérite, mais où se trouvent inévitablement beaucoup d'erreurs.

⁴ Les jours de fête les étudiants portent des surplis dans la chapelle.

⁵ Mes amitiés d'enfance ont été des passions (car j'ai toujours été violent) : je ne crois pas qu'il y en ait une seule qui ait duré jusqu'à présent; il est vrai que la mort en a moissonné quelques-unes. *Journal de Byron*, 1821.

⁶ A Harrow, dans tous mes combats, je me suis passablement tiré d'affaire. Je ne crois pas avoir été vaincu plus d'une fois sur sept. *Journal de Byron*.

Je revois la tombe où j'avais coutume de m'asseoir et de passer des heures entières à rêver le soir ¹, et le cimetière où je me rendais pour jouir des derniers rayons du soleil couchant.

Je revois encore la salle où, entouré de spectateurs, je servais d'interprète aux fureurs de Zanga², et foulais à mes pieds Alonzo, pendant que mon jeune orgueil, enivré du doux bruit des applaudissements, s'imaginait surpasser Mossop³ lui-même ;

Où, dans le rôle de Léar, dépoillé par mes filles de mon royaume et de ma raison, j'exhalais mes imprécations douloureuses ; à tel point qu'exalté par l'approbation bruyante de l'auditoire et ma propre vanité, je me regardais comme un nouveau Garrick.

O rêves de mon enfance ! combien je vous regrette ! Votre souvenir conserve dans ma mémoire toutes sa fraîcheur ; dans ma tristesse et mon isolement, je ne puis vous oublier : je jouis encore de vos plaisirs par la pensée.

Ida, puisse le souvenir me reporter souvent vers toi, pendant que le destin déroulera mon sombre avenir ! Puisque devant moi je n'ai que des ténèbres, le rayon du passé n'en est que plus cher à mon cœur.

Mais si, dans le cours des années qui m'attendent, une nouvelle perspective de plaisirs vient à m'apparaître, alors, dans mon enthousiasme, je m'écrierai : « Oh ! tels étaient ces jours qu'a connus mon enfance. »

1806.

A M.....

Oh ! si tes yeux avaient, au lieu de flamme, l'expression d'une tendresse vive mais douce, peut-être allumeraient-ils moins de désirs, mais un amour plus que mortel serait ton partage ;

Car le ciel te créa si divinement belle, qu'en dépit de ton regard indomptable, nous t'admirons sans espoir ; mais ce fatal regard nous interdit l'estime.

Quand la nature te fit naître, tant de perfection brillait en toi, qu'elle craignit que, trop divine pour la terre, le ciel ne réclamât ta possession.

Pour protéger son plus bel ouvrage, et de peur que les anges ne te disputassent à son empire, elle plaça un éclair secret dans ces yeux naguère célestes.

Dès lors ils brillèrent de tous les feux du midi, et tinrent en respect le sylphe le plus audacieux. Il n'est personne que ta beauté ne charme. Mais qui oserait affronter ton ardent regard ?

On dit que la chevelure de Bérénice, changée en constellation, orne la voûte céleste ; mais on ne t'admettrait pas dans ce séjour, tu éclipserais les sept planètes.

Car si tes yeux brillaient là-haut comme des astres, on distinguerait à peine la clarté des étoiles, tes compagnes : et les soleils eux-mêmes, dont chacun préside à un système planétaire, ne jetteraient plus dans leurs sphères qu'une clarté douteuse.

1806.

A LA FEMME.

Femme, l'expérience aurait dû me dire qu'il est impossible de te voir sans t'aimer ; certes, elle aurait dû m'apprendre que tes promesses les plus sacrées ne sont rien ; mais dès que tu m'apparais avec tous tes charmes, j'oublie tout et ne sais plus que t'adorer. O mémoire ! bienfait si doux quand on espère ou qu'on possède encore, combien tous les amants te mandissent quand l'amour a fui, et que la passion est éteinte ! Femme, objet cher et décevant, combien la jeunesse est prompt à te croire ! Comme le cœur bat quand nous voyons pour la première fois ces yeux qui nagent dans l'azur, ou ces éclairs que lance une noire prune, ou cet éclat plus doux qui brille à travers des cils d'un brun clair ! Comme nous ajoutons foi à tous les serments de la beauté ! Avec quelle confiance nous accueillons ses promesses ! Insensés ! nous croyons que cela durera toujours ; mais, hélas ! un jour s'écoule, et voilà qu'elle a changé. Il sera éternellement vrai cet adage : « Femme, tes serments sont écrits dans le sable ⁴. »

A M. S. G.

Quand je rêve que vous m'aimez, vous me pardonnerez sans doute. Que voire courroux ne s'étende pas jusque sur le sommeil, car votre amour ne peut exister qu'en rêve. — Je m'éveille, il ne me reste plus qu'à pleurer.

Eh bien donc, ô Morphée ! hâte-toi d'assoupir mes sens, épands sur moi ta douce langueur ; si le rêve de cette nuit ressemble au songe de la nuit dernière, quel céleste ravissement sera mon partage !

On dit que le sommeil, ce frère de la mort, en est aussi l'emblème ; qu'il me tarde de rendre le dernier soupir, si ce que j'éprouve est un avant-goût du ciel !

Ah ! ne fronchez point le sourcil, beauté charmante ; éclaircissez ce beau front, et ne m'enviez pas ma félicité. Si je suis coupable en rêve, maintenant j'expie mon crime, condamné que je suis à me contenter de la vue du bonheur.

Bien que je vous voie peut-être me sourire dans mes rêves, femme adorable, n'allez pas croire ma punition légère ! Quand votre douce présence a charmé mon sommeil, le réveil est à lui seul un châtiment suffisant.

¹ On montre, dans le cimetière d'Harrow, une tombe de laquelle on découvre Windsor. C'est là que Byron allait fréquemment passer des heures entières, plongé dans ses méditations. Les élèves l'ont appelée la « tombe de Byron. »

² Personnage d'un drame d'Young, intitulé *la Vengeance*. Pour ses exercices de déclamation, Byron choisissait toujours

les morceaux les plus véhéments, tels que le discours de Zanga sur le corps d'Alonzo, et l'apostrophe de Léar à la tempête.

³ Acteur célèbre dans le rôle de Zanga. Il était contemporain de Garrick.

⁴ C'est la traduction presque littérale d'un proverbe espagnol.

A MARIE, EN RECEVANT SON PORTRAIT ¹.

Cette faible image de tes charmes (l'artiste le plus habile n'a pu aller au-delà) apaise les craintes de mon cœur fidèle, ravive mes espérances, et me permet de vivre.

J'y retrouve ces boucles dorées qui flottent autour de ton front de neige, ces joues sorties du moule de la beauté, ces lèvres qui ont fait de moi ton esclave.

J'y retrouve... Oh! non! Ces yeux, dont l'azur flotte dans un feu liquide, défient tout l'art des peintres, et c'est en vain qu'ils essaieraient de les imiter.

Je vois bien ici leur teinte céleste. Mais où est le charmant rayon qui s'en échappait, et relevait l'éclat de leur azur, comme la lune dont la lumière se joue sur les flots de l'océan?

Douce copie, bien que privée de vie, bien qu'insensible, tu m'es plus chère que toutes les beautés vivantes, à l'exception de celle qui t'a placée près de mon cœur!

Elle l'y a placée, avec tristesse, et avec la crainte, assurément bien vaine, que le temps ne fit changer mon âme vacillante, ignorant que son image est un talisman qui enchaîne toutes les facultés de mon être.

Elle charmera mes heures, mes années, ma vie entière; dans mes moments de tristesse, elle relèvera mon espoir; elle m'apparaîtra à ma dernière heure, et mes regards expirants la contempleront encore.

A LESBIE.

Lesbie, depuis que j'ai porté mes pas loin de vous, la même affection ne brûle plus nos âmes; vous dites que c'est moi qui ai changé et non vous; je voudrais vous en dire la raison, — mais je l'ignore.

Aucun souci n'a traversé votre front poli; et nous n'avons pas beaucoup vieilli, ma Lesbie, depuis qu'en tremblant je vous donnai mon cœur, et, enhardi par l'espoir, vous déclarai mon amour.

Seize ans formaient alors notre âge. Depuis, il s'est écoulé deux ans, mon amour! et maintenant voilà que de nouvelles pensées nous occupent. Du moins, pour ma part, je l'avoue, je me sens disposé au changement.

C'est moi seul qu'il faut blâmer, moi qui me suis rendu coupable de trahison envers l'amour; puisque votre cœur fidèle est encore le même, il faut que le caprice seul m'ait porté à changer.

Je ne doute point, mon amie, de votre sincérité; des doutes jaloux n'agitent pas mon sein; la passion de ma jeunesse fut naïve et chaleureuse; elle ne laisse après elle aucune trace d'imposture.

Non, non, ce n'était point une flamme factice que la mienne, c'était dans toute la sincérité de mon âme que je vous aimais; et, — bien que notre rêve soit fini,

— mon cœur vous conserve une affectueuse estime

Nous ne nous verrons plus sous ces ombrages; l'absence m'a rendu volage; mais des cœurs plus âgés et plus fermes que les nôtres ont trouvé la monotonie dans l'amour.

Votre joue a conservé son doux incarnat; chaque jour révèle en vous de nouveaux charmes; vos yeux, qui préhendaient à leurs conquêtes, lancent déjà les éclairs irrésistibles qui doivent allumer la forge de l'amour.

Ainsi armée, femme charmante, vous allez faire saigner bien des cœurs; et plus d'un amant vous offrira comme moi l'hommage de ses soupirs; ils pourront témoigner plus de constance que moi, ils ne montreront jamais plus d'amour.

VERS ADRESSÉS A UNE JEUNE DEMOISELLE ².

(Un jour l'auteur déchargeait ses pistolets dans un jardin; deux dames qui passaient près de là, entendirent avec effroi une balle siffler à deux pas d'elles. Le lendemain matin l'auteur adressa à l'une d'elles les stances qui suivent.)

Sans doute, aimable fille, le plomb sifflant, qui a balancé la mort sur tes charmes et résonné au-dessus de ta tête charmante, a dû remplir ton cœur d'alarme.

Il faut qu'un démon jaloux, irrité de la présence de tant de beauté, ait imprimé à la balle un mouvement invisible, et changé sa première direction.

Oui, dans cet instant qui a failli être funeste, la balle a obéi à l'impulsion de quelque agent infernal. Mais le Ciel, interposant sa puissance, a dans sa miséricorde détourné le coup mortel.

Mais, comme il est possible qu'une larme tremblante soit tombée sur ce sein ému; comme je suis la cause innocente de cet effroi, et que c'est moi qui ai fait couler cette larme de sa source brillante;

Parle, prescris toi-même le sévère châtiment qui doit expier un tel outrage! Me voilà, humble accusé, devant le trône de ta beauté; quelle est la peine que tu veux m'infliger?

Que ne puis-je remplir le rôle de juge! la sentence n'aurait rien de bien effrayant; elle consisterait à te donner un cœur qui t'appartient déjà.

Le moins que je puisse faire en expiation de mon crime, c'est de perdre ma liberté. Désormais donc, je ne respire plus que pour toi, et tu seras en toutes choses tout pour moi.

Mais peut-être rejetteras-tu une semblable expiation: eh bien! fais choix d'une autre peine: que ce soit la mort, enfin tout ce que tu voudras.

Choisis donc sans pitié! Et je jure que ce que tu auras ordonné sera exécuté; cependant, arrête! — Permets-moi d'ajouter un seul mot! Inflige-moi toutes les punitions, hormis le bannissement.

¹ Tout ce qu'on sait de cette Marie, qu'il ne faut pas confondre avec l'héritière d'Amesley, ou la « Marie d'Aberdeen, » c'est qu'elle était d'une humble condition, et qu'elle avait de « beaux cheveux d'un blond doré, » dont il arrivait fréquemment

au poète, dit Moore, « de montrer une boucle à ses amis en même temps que son portrait. »

² Cet incident eut lieu à Southwell, et la jolie demoiselle à laquelle ces vers furent adressés était miss Houson.

LE DERNIER ADIEU DE L'AMOUR.

Act, d'acier me puyez.
ANACREON.

Les roses d'amour embellissent le jardin de la vie, bien qu'elles croissent au milieu d'herbes pestilentielles, jusqu'au jour où le temps de sa faux impitoyable en moissonne les feuilles, ou les arrache pour toujours dans le dernier adieu de l'amour.

En vain nous demandons aux affections de soulager la tristesse du cœur; en vain nous nous promettons un long avenir de tendresse : le hasard d'un moment peut nous séparer, ou la mort nous désunit dans le dernier adieu de l'amour.

Toutefois, l'Espérance nous console; et au milieu de la douleur qui gonde notre sein, elle nous dit tout bas : « Peut-être nous reverrons-nous encore ! » Ce chimérique espoir apaise notre affliction, et nous ne sentons pas tout ce qu'a d'amertume le dernier adieu de l'amour !

Voyez ces deux amants, au midi de leur jeunesse. L'amour jeta autour de leur enfance ses guirlandes de fleurs; ils se sont aimés en grandissant. Les voilà qui fleurissent dans la saison de la vérité; mais ils seront glacés quand viendra l'hiver du dernier adieu de l'amour.

O douce beauté! pourquoi cette larme qui sillonne une joue dont la couleur rivalise avec celle de ton sein? Mais pourquoi cette demande? En proie au désespoir, ta raison a péri dans le dernier adieu de l'amour!

Oh! quel est ce misanthrope qui fuit le genre humain? Il abandonne les cités pour les cavernes des forêts. Là, dans sa fureur, il hurle ses plaintes aux vents; l'écho des montagnes répète le dernier adieu de l'amour!

Aujourd'hui la haine gouverne le cœur qui, jadis enfermé dans les douces chaînes de l'amour, goûta les caresses tumultueuses qui apaisent la passion; aujourd'hui le désespoir allume son sang dans ses veines, il songe avec rage au dernier adieu de l'amour.

Comme il porte envie au misérable dont l'âme est cuirassée d'acier! Il a peu de plaisirs et peu de douleurs aussi, celui qui se rit de tourments qu'il n'éprouvera jamais, et ne redoute pas le supplice du dernier adieu de l'amour.

La jeunesse s'enfuit, la vie s'use, l'espérance elle-même se voile le visage; l'amour perd sa première ardeur; il déploie ses jeunes ailes; le vent l'emporte: le lincol de l'affection, c'est le dernier adieu de l'amour.

Astrée veut que dans cette vie d'épreuves nous achetions le bonheur au prix de quelques peines; celui qui a

porté ses adorations aux pieds de la beauté, celui-là trouve une pénitence assez ample dans le dernier adieu de l'amour!

Quiconque adore ce dieu, doit sur son autel de lumière semer tour à tour le myrte et le cyprès : le myrte, emblème de la volupté la plus pure; le cyprès, image funèbre du dernier adieu de l'amour.

DAMOETAS.

Enfant d'après la loi¹, adolescent par son âge, esclave par son âme de tous les plaisirs vicieux; ayant dépouillé tout sentiment de pudeur et de vertu; habile dans l'art de mentir, vrai démon d'imposture; adonné à l'hypocrisie dès son enfance; capricieux comme le vent, extravagant dans ses goûts; faisant de la femme une dupe, et de son trop confiant ami un instrument; déjà vieux dans le monde, quoiqu'à peine sorti des banes de l'école: tel est Damoetas. Il a parcouru tout le labyrinthe du vice, et atteint le but à un âge où les autres ne font encore que commencer. Des passions contradictoires se disputent son âme et lui font vider jusqu'à la lie la coupe du plaisir. Mais, blasé par le vice, il ne tarde pas à briser sa chaîne et ce qui, naguère, était pour lui le bonheur, ne lui offre plus qu'amertume².

A MARION.

Marion! pourquoi ce front pensif? Quel dégoût de la vie s'est emparé de toi? Bannis cet air mécontent. L'humeur ne sied pas à la beauté. Ce n'est pas l'amour qui trouble ton repos. L'amour est inconnu à ton cœur. Il se montre dans les fossettes d'un sourire, ou verse de timides larmes, ou baisse des yeux languissants; mais il évite la froideur repoussante. Reprends donc ta première vivacité; quelques-uns t'aimeront et tous vont t'admirer. Tant que nous verrons cet aspect glacial, nous n'éprouverons pour toi qu'une froide indifférence. Si tu veux fixer les cœurs errants, souris du moins, ou feins de sourire. Des yeux comme les tiens n'ont pas été faits pour cacher leurs prunelles sous le voile de la contrainte. Quoique tu puisses dire, ils n'en lancent pas moins d'éclatants rayons. Tes lèvres, — mais ici ma muse modeste doit chastement me refuser son aide : elle rougit, fait la révérence, fronce le sourcil; — en un mot, elle paraît craindre que le sujet ne m'enflamme; et la voilà qui, courant après la raison, ramène fort à propos la prudence; je me bornerai donc à dire (quant à ce que je pense, c'est une autre question) que ces lèvres charmantes ont été formées pour tout autre emploi que l'ironie. Si mon conseil est dénué de compliments, du moins il est désintéressé. Je te donne des avis sincères et où la flatterie n'entre

¹ Selon les lois, tout mineur est réputé enfant.

² « Quand j'entrai au collège de la Trinité, à Cambridge, en 1803, à dix sept ans et demi, j'étais dans la disposition d'esprit la plus insupportable. J'étais malheureux de quitter Harrow, malheureux d'aller à Cambridge au lieu d'aller à Oxford, malheureux par suite de circonstances domestiques de différents genres, et conséquemment aussi insoucieux qu'un loup qu'on a enlevé du milieu de sa bande. » *Journal de Byron.*

M. Moore ajoute : « Le genre de vie que menait alors Byron, au milieu des dissipations de Londres et de Cambridge, sans foyer, sans même le toit d'un ami pour le recevoir, était peu propre à le rendre content de lui-même ou du monde. N'ayant à se conformer à d'autre volonté qu'à la sienne, les plaisirs pour lesquels il avait le plus de goût, lui devinrent bientôt insipides, faute de ces indispensables assaisonnements de toute jouissance, la rareté et l'obstacle. »

pour rien. Tu peux y ajouter foi comme à ceux d'un frère. Mon cœur s'est donné à d'autres, ou, pour mieux dire, inhabile à tromper, il se partage entre une douzaine de beautés. Adieu, Marion ! Je t'en conjure, ne dédaigne pas cet avertissement, quelque déplaisant qu'il te paraisse ; et, de peur que mes avis ne te blessent, que mes remontrances ne t'importunent, je vais te dire quelle est notre opinion, à nous autres hommes, sur le doux empire de la femme. De quelque admiration que nous saisisse la vue de beaux yeux bleus, de lèvres vermeilles, quelque séduisantes que soient pour nous les boucles d'une ondoynante chevelure, quelque attrait que nous trouvions à toutes ces beautés, eh bien ! capricieux et inconstants que nous sommes ! tout cela ne suffit pas pour nous fixer. Je ne crois pas être trop sévère en disant que tout cela ne forme qu'une jolie peinture. Mais veux-tu savoir quelle est la chaîne secrète qui nous attache humblement à votre char, et ce qui à nos yeux vous confère l'empire de toute la création ? je te le dirai en un seul mot, c'est L'ANIMATION.

A UNE DAME

QUI AVAIT REMIS À L'ACTEUR UNE BOUCLE DE SES CHEVEUX TRESSÉS AVEC LES SIENS, ET LUI AVAIT DONNÉ RENDEZ-VOUS DANS UN JARDIN AU MOIS DE DÉCEMBRE¹.

Ces cheveux, amoureusement entrelacés, lient nos cœurs d'une chaîne plus forte que toutes les protestations frivoles qui enlèvent de leur absurdité les discours des amants. Notre amour est fixé ; j'estime que nous l'avons prouvé suffisamment ; il s'est montré à l'épreuve du temps, des lieux et de la ruse. Pourquoi donc soupirer et gémir, nous tourmenter d'une jalousie sans motif et nous remplir l'imagination d'idées extravagantes, uniquement pour rendre notre amour romanesque ? Pourquoi, comme Lydia, pleurer la langueur, et nous créer à nous-mêmes d'inutiles tourments ? Pourquoi condamner votre amant à grelotter par une nuit d'hiver, à faire parler son amour dans des bosquets dépourillés de leur feuilles, et cela pour avoir le plaisir de mettre la scène dans un jardin ? Car, depuis le précédent établi par Shakspeare, depuis la déclaration de Juliette, les jardins semblent être devenus le théâtre inévitable de tous les rendez-vous. Je regrette pour ma part que le poète, mieux inspiré, n'ait pas choisi de préférence le coin d'un bon feu. S'il avait composé son drame à l'époque de Noël, et qu'il eût mis la scène en Angleterre, je ne doute pas que, par un sentiment de commisération, il n'eût changé le lieu de la déclaration. En Italie, à la bonne heure ! les nuits chaudes sont favorables aux longs entretiens ; mais nous avons un climat si rigoureux, qu'il communique à

l'amour une portion de sa froidure. Songez au désagrément de geler ainsi en plein air, et mettez un frein à cette fureur d'initiation. Donnons-nous rendez-vous, comme nous avons fait souvent, à la clarté vivifiante du soleil ; ou, lorsque je devrai vous voir à minuit, que ce soit dans votre demeure. Là, pendant la saison des neiges, nous pourrions nous aimer des heures entières, et beaucoup plus à l'aise que si nous étions placés dans les bosquets les plus beaux qui, en Arcadie, aient prêté leurs ombres aux champêtres amours. Alors, si je ne parviens à plaire, je consens à geler la nuit suivante ; je veux ne plus rire de ma vie, et passer le reste de mon existence à maudire ma mauvaise étoile².

OSCAR D'ALVA³,

LÉGENDE.

Comme l'astre des nuits, brillant dans l'azur des cieux, éclaire doucement les rivages de Lora, où s'élèvent les tours antiques d'Alva et où ne retentit plus le bruit des armes !

Mais les rayons de cet astre sont plus d'une fois tombés sur les casques d'argent des guerriers d'Alva, alors que, dans le silence de la nuit, ils apparaissent couverts de leurs armures étincelantes.

Et souvent sur ces rocs ensanglantés qui se projettent sur les flots irrités de l'océan, pâle, il a vu la mort précipiter ses coups, et ces braves mordre la poussière ;

Alors que plus d'un guerrier, dont les yeux ne devaient plus revoir l'astre du jour, détournait tristement ses regards de la plaine sanglante, pour les reporter en mourant sur les pâles rayons de la lune.

Hélas ! leurs yeux naguère voyaient en lui l'astre de l'amour, ils bénissaient sa lumière propice ; mais en ce moment il ne brillait du haut des cieux que comme une torche funéraire.

Elle est éteinte, la noble race d'Alva ; et ses tours, qu'on aperçoit de loin, sont couvertes d'un vernis gris et sombre ; ses guerriers ne se livrent plus au noble amusement de la chasse et ne soulèvent plus la sanglante tempête de la guerre.

Mais qui fut le dernier maître d'Alva ? Pourquoi la mousse couvre-t-elle ses remparts ? Ses tours ne résonnent plus des pas des guerriers, et ne répètent que le gémissement des vents.

Et quand la bise souffle avec violence, un bruit s'entend dans le manoir ; ce bruit rauque monte vers les cieux, et vibre sur les murs en ruines.

Oui, quand mugit le tourbillon de la tempête, il agite le bouclier du brave Oscar ; mais la bannière du

¹ Voir plus haut la note page 10.

Ayant appris que cette pièce de vers avait été l'objet de censures sévères et peu ménagées, je n'y répondrai qu'en citant un passage d'un ouvrage estimé, *l'Étranger en France*, de Carr : — « Pendant que nous étions occupés à regarder un grand tableau, où l'on voyait entre autres un guerrier totalement nu, une dame à l'air prude et qui paraissait avoir atteint l'âge où l'on désespère, l'examina longtemps avec sa languette, puis dit aux

personnes de sa société : « Il y a beaucoup d'indécence dans ce tableau. » Sur quoi madame S..... me dit à l'oreille : « C'est dans ce qu'elle vient de dire qu'est l'indécence. » B.

³ La catastrophe de cette légende est puisée dans l'histoire de Jérônimo et Lorenzo, au premier volume de *l'Arménienne*, ou *le Poëme de spectres*, par Schiller. Elle a aussi quelque analogie avec une scène du troisième acte de *Macbeth*.

héros ne se déroule plus dans ces lieux ; on n'y voit plus flotter son noir panache.

Il était beau le jour qui vit naître Oscar ; ce jour-là Angus salua son premier-né. Les vassaux accoururent au foyer de leur seigneur, et leur joie célébra cette aurore fortunée.

On mangea le daim des montagnes ; la cornemuse fit entendre sa perçante harmonie, et une musique guerrière réjouit le cœur des montagnards.

Et ceux qui entendirent cette musique belliqueuse espérèrent qu'un jour le fils du héros, précédé de semblables accords, conduirait au combat ses guerriers vêtus du tartan.

Bientôt une autre année s'écoula, et Angus salua la naissance d'un second fils. Ce jour fut célébré comme le premier, et les réjouissances se prolongèrent longtemps.

Sur les poudreuses collines d'Alva, Angus apprit à ses fils à tendre l'arc ; dès leur enfance ils poursuivirent le daim et laissèrent bien loin derrière eux leurs lévriers agiles.

Mais avant d'être sortis de l'adolescence on les vit prendre place dans les rangs des guerriers ; ils savaient manier légèrement la brillante claymore et lancer au loin la flèche sifflante.

La noire chevelure d'Oscar flottait au gré des vents ; celle d'Allan était brillante et claire, son front était pensif et pâle.

Mais Oscar avait l'âme d'un héros ; la franchise brillait dans ses yeux noirs. Allan avait de bonne heure appris à dissimuler, et dès son enfance il n'avait eu à la bouche que des paroles de miel.

Néanmoins tous deux étaient braves ; leur glaive avait plus d'une fois brisé la lame des Saxons. Le cœur d'Oscar dédaignait la crainte, mais il était accessible à la pitié.

Pour Allan, son âme démentait son extérieur, elle était indigne d'un si beau corps : rapide comme l'éclair pendant l'orage, sa vengeance s'appesantissait sur les vaincus.

De la tour lointaine de Southannon arriva une jeune et noble dame ; c'était la fille de Glenalvon, la vierge aux yeux bleus ; les terres de Kenneth devaient former sa dot.

Oscar réclama la main de la belle fiancée, et Angus sourit à la demande d'Oscar : l'orgueil féodal d'Angus s'applaudissait de l'alliance de la fille de Glenalvon.

Entendez-vous les doux accords du pibroch ? Entendez-vous le chant nuptial ? Les voix retentissent en sons joyeux et se prolongent en chœur.

Voyez flotter au manoir d'Alva les rouges panaches des héros ! tous les jeunes guerriers ont revêtu le manteau bigarré et ont répondu à l'appel de leur seigneur.

Ce n'est pas la guerre qui les appelle ; la cornemuse ne fait entendre que des chants de paix ; c'est pour assister aux noces d'Oscar que toute cette foule s'assemble, et partout retentit l'accent du plaisir.

Mais où est Oscar ? il se fait tard. Est-ce là l'empressement d'un nouvel époux ? Tous les convives, toutes les dames sont arrivés ; on n'attend plus que lui. Mais on ne voit paraître ni Oscar, ni son frère.

Enfin le jeune Allan arrive et s'approche de la fiancée. « Qui peut retenir Oscar ? » dit Angus. « N'est-il pas ici ? » réplique le jeune homme. « Il ne m'a point accompagné dans la forêt.

« Peut-être s'est-il oublié dans son ardeur à chasser le daim, ou ce sont les vagues de l'océan qui le retiennent. Pourtant il est rare que la barque d'Oscar soit retardée. »

— « Oh ! non ! » dit le père alarmé ; ce n'est ni la chasse, ni la mer qui retient mon fils ; voudrait-il faire à Mora un tel affront ? Quel obstacle pourrait l'empêcher de se rendre auprès d'elle ?

« Guerriers, allez à la recherche de mon fils. Allan, accompagnez-les, parcourez avec eux les domaines d'Alva. Ne revenez qu'après que Oscar, mon fils, sera retrouvé. Hâtez-vous, et point de réponse ! »

Tout est en confusion. — Le nom d'Oscar retentit au loin dans la vallée ; il est emporté par la brise murmurante, jusqu'à ce que la nuit ait étendu ses ailes sombres.

A travers l'ombre et le silence les échos le répètent vainement ; en vain il se fait entendre au milieu des clartés nébuleuses du matin. Oscar n'a pas reparu dans la plaine.

Pendant trois jours et trois nuits sans sommeil, le chef redemanda Oscar à toutes les cavernes de la montagne ; puis il perdit tout espoir, et s'écria en arrachant ses cheveux blancs :

« Oscar ! mon fils ! — Oh ! Dieu du ciel, rends-moi l'appui de ma vieillesse ! ou si je dois renoncer à cet espoir, livre son assassin à ma fureur.

« Oui, j'en ai la certitude, les ossements de mon Oscar blanchissent sur quelque roc désert. O mon Dieu ! je te demande pour unique grâce d'aller rejoindre mon Oscar !

« Et pourtant, qui sait ? Peut-être vit-il encore ! Chassons de mon cœur le désespoir ! Calme-toi, mon âme. Il est vivant peut-être ! N'accusons point la destinée. O Dieu ! pardonne-moi ma prière impie !

« Mais s'il ne vit plus pour moi, je descends oublié dans la tombe ! Angus a perdu l'espoir de ses vieux jours : ai-je donc mérité de pareilles tortures ? »

C'est ainsi que le malheureux père se livra à sa douleur. A la fin, le temps, qui adoucit les maux les plus cruels, ramena la sérénité sur son front et sécha les larmes dans ses yeux.

Car il conservait encore au fond du cœur le secret espoir qu'Oscar lui serait rendu. Cette lueur d'espérance naissait et mourait tour à tour ; et c'est ainsi que s'écoula une année longue et douloureuse.

Le temps marcha, l'astre de la lumière parcourut de nouveau son cercle accoutumé ; Oscar ne vint pas

consoler les yeux paternels, et la douleur d'Angus laissa une trace de plus en plus faible.

Car il lui restait Allan, et c'est lui qui faisait maintenant la joie de son père. Le cœur de Mora ne tarda pas à se rendre, car la beauté couronnait le front du jeune homme aux blonds cheveux.

Elle se dit qu'Oscar était dans la tombe, et qu'Allan avait un bien beau visage; puis, si Oscar vivait encore, une autre femme avait sans doute obtenu son cœur inconstant.

Et Angus déclara que si une année encore s'écoulait dans un inutile espoir, tous ses scrupules cesseraient, et il fixerait le jour de la cérémonie nuptiale.

Les mois se succédèrent lentement; et enfin on vit luire l'aurore désirée, maintenant que l'année d'anxiété est écoulée, le sourire se joue sur les lèvres des amants.

Entendez-vous les accords de la cornemuse? Entendez-vous le chant nuptial? Les voix retentissent en sons joyeux et se prolongent en chœur.

Les vassaux, en habits de fête, accourent en foule au manoir d'Alva; leur joie bruyante se déploie, et ils ont retrouvé leur gaieté.

Mais quel est cet homme dont le front triste et sombre contraste avec l'allégresse générale? Devant son regard le feu de l'âtre jette des flammes bleues et semble brûler plus vite.

Un noir manteau l'entoure de ses plis; sa tête est surmontée d'un panache couleur de sang; sa voix ressemble aux bruits sourds, précurseurs de l'orage; mais son pas est léger, et on ne peut l'entendre.

Il est minuit. La coupe circule à table; on boit avec transport à la santé du jeune époux; les acclamations résonnent sous les voûtes, et chacun s'empresse de répondre à cet appel.

Tout à coup l'étranger se lève, la foule fait silence, l'étonnement se peint dans les traits d'Angus, et le sein charmant de Mora est agité d'un subit effroi.

« Vieillard! » s'écria-t-il, « on vient de porter une santé, et tu as pu voir que moi aussi je m'y suis réuni, et que j'ai salué l'hymen de ton fils. Maintenant j'ai à mon tour une santé à te proposer.

» Pendant qu'ici tout est dans la joie, pendant que chacun bénit le destin de ton Allan, dis-moi, n'avais-tu pas un autre fils? Pourquoi Oscar serait-il oublié?

— « Hélas! » répondit, les larmes aux yeux, le père infortuné, « ou Oscar s'est éloigné de nous, ou il est mort; quand il disparut, mon cœur fut presque brisé de douleur.

» Trois fois la terre a accompli son cours annuel depuis que la présence d'Oscar n'a réjoui mes yeux; et depuis la mort ou la fuite du belliqueux Oscar, c'est Allan qui fait toute ma consolation. »

— « C'est bien », répondit le sombre étranger. Et en même temps son œil farouche lançait des éclairs.

« Je serais curieux de connaître le destin de ton fils car; peut-être ce héros n'est-il point mort.

» Si la voix de ceux qu'il chérissait le plus venait à l'appeler, qui sait? peut-être que ton Oscar reviendrait! Peut-être que ce guerrier ne s'est absenté que pour quelque temps. Les feux de mai¹ peuvent encore s'allumer pour lui.

» Remplissez votre coupe d'un vin généreux, que chacun imite votre exemple; je le déclare sans arrière-pensée, c'est la santé d'Oscar absent que je vous propose. »

— « De tout mon cœur, » dit le vieil Angus en remplissant sa coupe jusqu'aux bords. « A la santé de mon fils! Mort ou vivant, je ne retrouverai jamais son pareil. »

— « Bravo! vieillard. Voilà une santé bue selon les règles; mais pourquoi Allan reste-t-il là, tremblant et immobile? Allons, jeune homme, bois à la mémoire des morts, et lève ta coupe d'une main plus ferme. »

La rougeur qui couvrait le visage d'Allan fit place tout à coup à la pâleur d'un spectre, et la sueur du trépas découla de son corps en gouttes glacées.

Trois fois il leva en l'air sa coupe, trois fois ses lèvres refusèrent d'en toucher les bords; car trois fois il rencontra le regard de l'étranger qui fixait le sien avec une fureur mortelle.

« Est-ce donc ainsi qu'un frère accueille le souvenir chéri d'un frère? Si c'est par de tels signes que l'affection se fait connaître, comment donc se manifestera la crainte? »

Excité par l'ironie de ces paroles, Allan leva sa coupe, et s'écria: « Que mon frère n'est-il ici pour partager notre allégresse! » Mais soudain une secrète terreur se saisit de lui, et il laisse tomber la coupe à terre.

« Il est ici! — J'entends la voix de mon assassin! » s'écrie la voix terrible d'un spectre qui apparaît tout à coup. « Assassin! » a répété l'écho des voûtes, et ce cri se mêle au mugissement de la tempête.

Les flambeaux s'éteignent, les guerriers reculent d'horreur, l'étranger a disparu. Au sein de la foule on remarque un fantôme vêtu d'un tartan vert, et dont la taille semble grandir.

Il portait à la ceinture un large baudrier, un noir panache ondoyait sur sa tête; mais sa poitrine était nue et laissait voir de sanglantes blessures, et son œil vitrifié avait la fixité de la mort.

Trois fois il sourit d'un air sinistre et fléchit le genou devant Angus; trois fois il fronça le sourcil en regardant un guerrier étendu à terre et que la foule contemplait avec horreur.

Les roulements du tonnerre se prolongent d'un pôle à l'autre, la foudre éclate dans les cieux; et le fan-

¹ Les montagnards d'Ecosse allument le 1^{er} mai de grands feux de joie, appelés *Beal-tain*, feux de Baal. C'est une ancienne superstition celtique.

tôme, au milieu de la nuit orageuse, disparaît emporté sur les ailes de l'ouragan.

L'allégresse s'est enfuie, le banquet a cessé. Qui est là étendu à terre? Angus a perdu l'usage de ses sens; on réussit enfin à le rappeler à la vie.

« Vite! vite! que le médecin essaie d'ouvrir les yeux d'Allan à la lumière! » Mais son heure est venue. — Sa course est terminée! Allan ne se relèvera plus!

La poitrine d'Oscar gisait découverte et sans sépulture. Sa chevelure était le jouet des vents, et la flèche d'Allan était avec lui dans la vallée sombre de Glentamar.

D'où venait le redoutable étranger, qui il était, c'est ce que personne ne peut dire; mais tous avaient reconnu le fantôme, car les traits d'Oscar étaient familiers à tous les guerriers d'Alva.

L'ambition arma le bras d'Allan, les démons donnèrent des ailes à sa flèche, l'envie secoua sur lui sa torche brûlante et versa ses poisons dans son cœur.

Elle est rapide la flèche lancée par l'arc d'Allan. Ce sang qui coule, à qui appartient-il? Le noir panache d'Oscar est étendu à terre; la flèche a bu et son sang et sa vie.

La beauté de Mora avait conquis le cœur d'Allan; son orgueil blessé s'était révolté. Oh! comment des yeux où brillent l'amour peuvent-ils inspirer des forfaits dignes de l'enfer?

Voyez-vous cette humble tombe qui recouvre la dépouille d'un guerrier? On l'aperçoit à travers l'ombre du crépuscule! C'est là le lit nuptial d'Allan.

Loin, bien loin de ce lieu, s'élève le noble monument qui recouvre les cendres glorieuses de sa race; sur la tombe d'Allan ne flottent pas ses bannières, le sang d'un frère les avait rougies.

Quel vieux ménestrel, quel barde en cheveux blancs osera chanter sur la harpe les exploits d'Allan? Les chants sont la récompense de la gloire; mais qui peut célébrer un meurtrier?

Que la harpe reste immobile et détendue; qu'aucun ménestrel ne la fasse résonner. Le remors glacerait sa main; sa harpe ne ferait entendre que des sons discordants et lugubres.

Aucune lyre fameuse, aucun poète saint ne célébreront sa gloire. Sa tombe n'entendra que la malédiction d'un père expirant, que le râle de mort d'un frère.

RÉFLEXIONS A L'OCCASION D'UN EXAMEN DE COLLÈGE.

Exhaussé au-dessus de tous, entouré de ses pairs, Magnus¹ lève son front vaste et sublime; assis dans son fauteuil de cérémonie, ou dirait un dieu, pendant qu'anciens et nouveaux, tous tremblent au moindre

signe de sa volonté. Dans le silence universel et sombre qui l'entoure, sa voix tonnante ébranle le dôme sonore, et dispense le blâme aux pauvres diables qui ont pâli sans succès sur les problèmes mathématiques.

Heureux le jeune homme habile aux axiomes d'Euclide, ignorât-il toute autre chose! heureux qui sait scander des vers grecs avec tout l'aplomb d'un érudit, dût-il ne pas savoir écrire un vers anglais! Qu'importe qu'il ignore comment ses pères ont versé leur sang dans ces discordes civiles qui couvrirent nos champs de morts, ou dans ces jours glorieux où Édouard guidait aux combats ses bataillons intrépides, où Henri foula à ses pieds l'orgueil de la France! Il est vrai qu'il ne sait ce que c'est que la Grande-Charte; mais il connaît pertinemment la législation de Sparte; et bien qu'il n'ait jamais ouvert son *Blakstone*, il vous dira quels édits promulgua Lycurgue; il ignore jusqu'au nom de l'immortel barde de l'Avon², mais vante l'impérissable gloire du théâtre des Grecs.

Tel est le jeune homme dont le savant mérite recueillera pour récompense les classiques honneurs, les médailles, les bourses gratuites; peut-être même le prix de déclamation, s'il lui convient de prétendre à une gloire aussi élevée. Mais, hélas! nul orateur ordinaire ne peut espérer d'obtenir la coupe d'argent si ardemment enviée. Ce n'est pas que nos professeurs soient bien exigeants en fait d'éloquence; il n'est pas nécessaire d'avoir le style brillant de l'orateur d'Athènes ou le feu de Cicéron. La clarté, la chaleur, sont des qualités inutiles éans, car notre éloquence à nous n'a pas pour but de convaincre. Que d'autres cherchent à plaire à leur auditoire; nous parlons pour notre amusement, et non pour émouvoir la foule: notre gravité préfère une psalmodie murmurante qui tient le milieu entre le ton criard et le ton dolent. Surtout qu'on n'ajoute point à la parole l'éloquence du geste: le plus léger mouvement déplairait au doyen; et puis tous les gradués ne manqueraient pas de ridiculiser ce qu'il leur serait impossible d'imiter.

Celui qui veut obtenir la coupe promise doit rester dans la même posture, ne point lever les yeux, ne pas s'arrêter, et dire toujours, n'importe quoi, pourvu qu'on ne l'entende pas. Qu'il continue donc son débit sans reprendre haleine. Celui qui parle le plus vite est sûr de parler le mieux; celui qui en débite davantage dans le plus court espace de temps est assuré de remporter le prix de la course oratoire.

Ces fils de la science, qui, ainsi récompensés, goûtent un doux repos sous les ombrages de Grant, mollement étendus le long des rives du Cam³ couronné de roseaux, ceux-là meurent inconnus, sans laisser après eux ni souvenirs ni larmes; tristes comme les tableaux qui ornent leurs salles, ils pensent que toute science est renfermée dans l'enceinte de leurs murs; grossiers dans leurs manières, attachés aux lois d'une

¹ Le docteur William Lord Mansel, placé par M. Pitt à la tête du collège de la Trinité à Cambridge, en 1798; depuis évêque de Bristol, promotion qu'il dut en grande partie à l'influence du ministre Perceval, son ami de collège. Il est mort en 1820.

² Shakspeare.

³ Dans les collèges des universités anglaises, le *fellow* qui préside au service de la chapelle, est appelé *doyen*.

⁴ Le Cam, rivière de Cambridge.

sotte étiquette, ils affectent de mépriser tous les arts modernes; et grands admirateurs de Bentley, de Brunck et de Porson, font plus de cas du commentaire que des vers commentés; vains de leurs honneurs, lourds comme leur bière, insipides comme leur esprit, ennuyeux comme tout ce qu'ils disent, morts à l'amitié, ils ne s'émouvent que lorsque leurs intérêts et ceux de l'Église réclament le déploiement d'un zèle bigot. Courtisans empressés du pouvoir, que ce soit Pitt ou Petty¹ qui commande, ils s'inclinent devant lui avec un sourire suppliant, tant qu'il fait luire à leurs regards les mitres que leur ambition convoite; mais qu'un orage survienne, que l'homme en pouvoir soit renversé, ils porteront leur encens à son successeur. Tels sont les hommes commis à la garde des trésors de la science! telle est leur manière d'agir, telle leur récompense! A tout événement, il est une chose qu'on peut affirmer : c'est que le prix qu'ils obtiennent ne vaut pas toujours ce qu'il a coûté.

1806.

A UNE JOLIE QUAKERESSE.

Fille charmante! quoique nous ne nous soyons vus qu'une fois, je n'oublierai jamais ce moment; et dussions-nous ne jamais nous revoir, je n'en garderai pas moins ton image. Je n'ose dire : « Je t'aime »; mais malgré moi mes sens luttent contre ma volonté. En vain, pour te chasser de mon cœur, j'impose de plus en plus silence à mes pensées; en vain je réprime un soupir, un autre bientôt lui succède : peut-être n'est-ce pas de l'amour, et pourtant ce moment où je t'ai vue, je ne puis l'oublier.

Nous n'avons pas dit un mot; mais nos yeux ont parlé un langage plus doux. La parole débite des mensonges flatteurs; elle dit ce que le cœur ne sent pas. Les lèvres coupables trompent et font taire les sentiments du cœur; mais les yeux, interprètes de l'âme, s'affranchissent de cette importune contrainte, et dédaignent l'imposture. C'est ainsi que souvent nos regards ont causé, et ont servi de truchements à nos cœurs. Alors bien loin que le sentiment intérieur nous reprochât quelque chose, je crois, moi, que c'était « l'Esprit saint qui parlait en nous². » Je ne répéterai pas ce que nos yeux se sont dit; car tu dois m'avoir suffisamment compris; et pendant que ton souvenir domine ma pensée, peut-être aussi que la tienne se reporte sur moi. Je l'avoue, ton image m'apparaît et la nuit et le jour; éveillé, elle féconde mon imagination; pendant mon sommeil, elle me sourit en des rêves fugitifs, douces visions qui charment le cours des heures, et me font maudire les rayons de l'aurore qui viennent interrompre un sommeil de délices, et désirer que la nuit régnât toujours. Oui, quelle que soit ma destinée, que la joie ou la douleur m'attende, tenté par l'amour,

ou ballotté par l'orage, ton image chérie, non, jamais, je ne puis l'oublier.

Hélas! nous ne devons plus nous revoir; notre muet entretien ne se renouvellera plus; laisse-moi soupirer une dernière prière que me dicte mon cœur : « Que le ciel veille sur ma charmante quakeresse! Puisse-t-elle toujours ignorer la douleur! Que la paix et la vertu ne la quittent jamais! Que le bonheur soit à jamais son partage! Oh! puisse le fortuné mortel que les plus doux liens uniront à son sort découvrir à chaque instant pour elle de nouvelles joies, et puisse l'amant faire disparaître l'époux! Puisse-t-elle ignorer toujours et les vains regrets, et les poignantes douleurs de celui qui ne peut oublier!³ »

LA CORNALINE.⁴

Ce n'est pas la splendeur apparente de cette pierre qui la rend chère à mon souvenir; son lustre n'a brillé qu'une seule fois à mes yeux, son éclat est modeste comme celui dont je la tiens.

Ceux qui tournent en ridicule les liens de l'amitié m'ont souvent reproché ma faiblesse; je n'en prise pas moins ce simple don, car je suis sûr que celui qui me l'a fait m'aimait.

Il me l'offrit, en baissant les yeux, comme s'il eût craint un refus; en l'acceptant, je lui dis que ma seule crainte était de la perdre.

J'examinai attentivement ce don, et, en le regardant de près, il me sembla qu'une goutte en avait arrosé la pierre; et depuis ce temps une larme m'a toujours paru précieuse.

Et pourtant pour orner son humble adolescence, la richesse ni la naissance n'ont prodigué leurs trésors; mais celui qui cherche les fleurs de la vérité doit quitter les jardins pour les champs.

Ce n'est pas la plante élevée dans l'indolence qui étale les plus riches couleurs et exhale les plus doux parfums; les mieux pourvues de ce double charme sont celles qui fleurissent dans la sauvage abondance de la nature.

Si la fortune, cessant d'être aveugle, avait secondé la nature, et proportionné ses dons à son mérite, il eût été beau son partage.

Mais d'autre part, si la déesse eût vu clair, sa beauté eût fixé son cœur capricieux; elle lui eût donné tous ses trésors, et il ne fût rien resté pour les autres.

PROLOGUE DE CIRCONSTANCE,

AVANT LA REPRÉSENTATION DE « LA ROUE DE LA FORTUNE, »
SUR UN THÉÂTRE D'AMATEURS⁵.

Puisque les raffinements de ce siècle poli ont chassé du théâtre la raillerie immorale; puisque le

¹ Lord Henri Petty, depuis marquis de Lansdown, représentait alors au parlement l'université de Cambridge.

² Expression familière aux quakers, qui croient à l'opération de l'Esprit saint dans le cœur de l'homme.

³ Ces vers ont été composés à Harrow en août 1806.

⁴ La cornaline dont il est ici parlé fut donnée à Lord Byron par

un enfant de chœur de Cambridge nommé Eddlestone, que son talent musical fit connaître au jeune poëte, et qui paraît avoir été de sa part l'objet de l'amitié la plus enthousiaste.

⁵ Dans mon enfance, je passai pour bon acteur. Outre les déclamations d'Harrow; dans lesquelles j'excellai en 1806, à Southwell, sur un théâtre d'amateurs, j'ai joué trois jours de

goût a maintenant banni l'esprit licencieux qui déshonorait tout ce qu'écrivait un auteur ; puisque aujourd'hui nous cherchons à plaire par des scènes plus décentes, évitant avec soin tout ce qui pourrait faire monter la rougeur au front de la beauté, oh ! prenez quelque pitié de la muse modeste, et à défaut de gloire, qu'elle obtienne du moins de l'indulgence. Cependant, ce n'est point pour elle seule que nous demandons des égards : les acteurs ont la conscience de leur faiblesse : vous ne verrez pas ce soir des Roscius expérimentés, vieilliss dans tous les secrets du jeu théâtral. Ni Cooke ni Kemble ne vont vous saluer ; nulle Siddons ne tirera de vos yeux des larmes sympathiques ; vous venez ce soir assister au *début* d'acteurs en herbe, entièrement neufs sur la scène. Nous essayons des ailes à peine garnies de plumes ; ne les coupez pas avant que les oiseaux puissent voler : si nous échouons dans cette première tentative pour prendre notre essor, nous tomberons, hélas ! pour ne plus nous relever. Il ne s'agit pas ici seulement d'un pauvre débutant, qui tremble de peur, qui espère et redoute presque d'obtenir votre approbation. Ce sont tous nos comédiens qui attendent, dans une anxiété douloureuse, que leur sort se décide. Nulle pensée vénale ne peut nous arrêter. Vos applaudissements généreux sont notre seule récompense : c'est pour l'obtenir que chacun de nos héros va déployer devant vous tout ce qu'il a de talents, et que nos héroïnes vont baisser des yeux timides sous le regard de leurs juges. Sans doute ces dernières trouveront en vous des protecteurs ; nul de vous ne voudra manquer d'égards au beau sexe. Quand la femme entre dans la lice, ayant pour bouclier la jeunesse et la beauté, il n'est pas de farouche censeur qui ne lui rende les armes. Mais si nos faibles efforts étaient inutiles ; si après tout nous devions échouer, montrez-nous au moins quelque compassion, et si vous ne pouvez applaudir, veuillez du moins pardonner.

SUR LA MORT DE FOX.

LE QUATRAIN SUIVANT AVAIT PARU DANS LE MORNING-POST.

La mort de Fox a mis nos ennemis en deuil ;
Ils ont ri lorsque Pitt descendit au cercueil ;
Leur exemple nous montre à qui des deux, en somme,
Nous devons décerner la palme du grand homme.

LE LENDEMAIN, LORD BYRON ENVOYA AU MORNING-CHRONICLE
LA RÉPONSE SUIVANTE :

O vipère factieuse ! dont la dent envenimée s'acharne jusque sur les morts, et dénature la vérité ; parce que « nos ennemis, » animés d'un sentiment généreux, pleurent la mort de ceux qui furent bons et grands, faut-il que la langue d'un lâche essaie de flétrir le nom d'un homme dont la gloire est impérissable ? Quand Pitt expira dans la plénitude de sa puissance,

quoique des revers eussent obscurci sa dernière heure, la Pitié étendit devant lui ses ailes humides de pleurs, car les esprits généreux « ne font pas la guerre aux morts. » Ses amis en larmes firent entendre l'hymne de deuil, et toutes ses erreurs dormirent dans sa tombe. Robuste Atlas, il succomba sous le poids des soucis et des périls de l'état ; Fox alors se présenta, et nouvel Hercule, soutint pendant quelque temps le croulant édifice. Après avoir réparé la perte de l'Angleterre, lui aussi, il est tombé, et avec lui s'est éteinte notre dernière espérance ; ce n'est pas un grand peuple seulement qui le pleure, c'est l'Europe tout entière qui prend le deuil. Oui, « cet exemple nous apprend à qui est vraiment due la palme des grands hommes ; » mais que la dévorante calomnie ne s'attache pas à notre homme d'état ; qu'elle ne prétende pas voiler sa gloire d'une ombre injurieuse. Fox, à qui le monde entier donne des larmes, dont les restes honorés reposent noblement sous le marbre, dont même les nations hostiles déplorent la perte, et dont amis et ennemis s'accordent à proclamer les talents, Fox brillera dans les annales de la Grande-Bretagne, et ne cédera pas à Pitt lui-même la palme du patriotisme, cette palme que l'envie, sous le masque sacré de la candeur, ose revendiquer pour Pitt, et pour Pitt seul.

LA LARME.

O lacrymarum fons, tenera sacros
Ducuntium ortus ex animo ; quater
Felix ! In limo qui scalentem
Pulore te, pla Nympha, sensil.
GRAY.

Quand l'amitié ou l'amour éveillent nos sympathies, quand la vérité devrait apparaître dans le regard, les lèvres peuvent tromper avec une grimace et un sourire ; mais le signe d'affection le plus infaillible, c'est une larme.

Le sourire n'est souvent qu'une ruse de l'hypocrisie pour masquer la haine ou la crainte ; moi, j'aime le doux soupir, alors que les yeux, ces voix de l'âme, sont un moment obscurcis par une larme.

C'est à une ardente charité qu'on reconnaît une âme compatissante ; alors que la pitié se manifeste, elle répand sa douce rosée dans une larme.

L'homme qui s'abandonne au souffle des vents, et traverse les flots orageux de l'Atlantique, se penche sur la vague qui bientôt peut-être sera son tombeau ; et sur la verte surface brille une larme.

Le soldat affronte la mort pour un laurier imaginaire, dans la carrière chevaleresque de la gloire ; mais il tend la main à son ennemi vaincu et arrose sa blessure d'une larme.

Si, heureux et fier, il revient auprès de sa fiancée,

suite Penruddock dans la *Roue de la Fortune*, et Tristram Fickle dans la *farce de la Girouette* ; et on m'y a fort applaudi. Le prologue prononcé en cette occasion était de ma composition. Les autres rôles étaient joués par des jeunes personnes et des jeunes gens du voisinage : l'auditoire était indulgent ; et tout se passa pour le mieux. *Journal de Byron*, 1821.

Le jeune poëte écrivit ce prologue entre deux relais en

revenant d'Harrowgate. Au moment où il montait en voiture à Chesterfield, il dit à son compagnon de voyage : « Pigot, je vais brocher un prologue pour notre comédie. » Avant d'arriver à Mansfield, il avait terminé sa tâche, n'ayant interrompu sa rêverie versifiante que pour demander la prononciation du mot français *début*. L'épilogue, qui était de la plume de M. Recher, fut prononcé par lord Byron.

et dépose sa lance sanglante, tous ses exploits sont payés, alors que, pressant sa belle sur son cœur, le baiser qu'il dépose sur sa paupière a rencontré une larme.

Lieu cher à mon adolescence ! séjour d'amitié et de franchise, où l'année fuyait si vite devant l'amour, en te quittant j'avais la tristesse au cœur; je me retournerai pour te voir encore une dernière fois, mais je n'aperçus ton clocher qu'à travers le voile d'une larme.

Je ne puis plus faire entendre à Marie mes doux serments, Marie, autrefois si chère à mon amour; mais je me rappelle l'heure où à l'ombre d'un bosquet, ces serments, elle les paya d'une larme.

Un autre la possède ! Puisse-t-elle être heureuse ! Mon cœur continuera à révéler son nom. Je renonce en soupirant à ce cœur que je croyais à moi, et lui pardonne son parjure, mais non sans verser une larme.

O vous ! amis de mon cœur, avant que nous nous séparions, laissez-moi exprimer un espoir qui m'est bien cher : Si jamais nous nous retrouvons ensemble, dans cette retraite champêtre, puissions-nous nous revoir comme nous nous sommes quittés, avec une larme !

Quand mon âme prendra son vol vers les régions de la nuit, quand mon corps sera couché dans son cercueil, s'il vous arrive de passer devant la tombe qui recouvrira mes cendres, ô mes amis ! mouillez-les d'une larme !

Point de marbre, point de ces monuments d'une fastueuse douleur, qu'élèvent les enfants de la vanité. Qu'aucun honneur mensonger n'accompagne mon nom. Tout ce que je demande, tout ce que je désire, c'est une larme.

26 octobre 1806.

LA COQUETTE.

EN RÉPONSE À UNE PIÈCE DE VERS DE J. M. B. PIGOT, SUR LA CRUAUTÉ DE SA MAÎTRESSE.

Ami, pourquoi te plaindre des délais de cette demoiselle ? Pourquoi te désespérer ? Essaie des mois entiers, si tu veux, la puissance des soupirs; mais, crois-moi, jamais les soupirs ne triomphent d'une coquette.

Veux-tu lui apprendre à aimer ? Feins quelque temps d'être volage. D'abord, il est possible qu'elle te témoigne de l'humeur; mais laisse-la faire, bientôt tu la verras te sourire, et tu obtiendras tout de ta coquette.

Car ce sont là les airs de ces belles capricieuses. Elles regardent notre hommage comme une dette; mais en les délaissant un peu, on les ramène, et on fait baisser pavillon à la plus orgueilleuse coquette.

Dissimule ton chagrin, relâche ta chaîne, parais mécontent de sa hauteur; quand tu lui rapporteras tes soupirs, tu n'auras plus à craindre ses refus : elle sera à toi, ton aimable coquette.

Si pourtant un faux orgueil lui faisait dédaigner tes tourments, oublie, crois-moi, cette capricieuse; adresse

tes hommages à d'autres, qui partageront la flamme et riront de la petite coquette.

Pour moi, j'en adore une vingtaine et plus, et je les aime tendrement; mais bien qu'elles règnent sur mon cœur, je les abandonnerais toutes, si elles agissaient comme ta jeune coquette.

Ne t'afflige donc plus; adopte mon plan; brise le filet fragile qu'elle a jeté sur toi. Chasse le désespoir, et n'hésite plus à fuir cette adroite coquette.

Quitte-la, mon ami ! Défends ton cœur, avant que tu sois tout-à-fait dans ses rêts : n'attends pas qu'en ton âme, profondément blessée, l'indignation te fasse maudire la coquette.

27 octobre 1806.

AU MÊME.

Pardon, mon ami, si mes vers vous ont offensé; pardon, mille fois pardon. Je tâchais, par amitié, de guérir vos tourments; mais je ne le ferai plus, je vous jure.

Depuis que votre belle maîtresse a payé de retour votre flamme, je ne déplore plus votre folie; elle est maintenant ce qu'il y a de plus divin, et je fléchis le genou devant cette coquette si promptement réformée.

Néanmoins, je l'avoue, en lisant vos vers, je n'aurais jamais pu connaître tout ce qu'elle valait. Vous paraissiez tant souffrir ! Votre belle montrait une si cruelle froideur, que vraiment je plaignais votre sort.

Mais puisque le baiser embaumé de cette enchantresse produit de si étonnants transports; puisque vous oubliez le monde entier dès que vos lèvres se sont jointes, mes conseils ne peuvent être que fort mal reçus.

Vous dites que je suis « un volage qui n'entend rien à l'amour. » Il est vrai que je suis assez porté à l'inconstance. Autant qu'il m'en souvient, j'en ai aimé un assez grand nombre; mais quoi ! le changement a bien aussi son charme.

Je ne veux point, pour complaire au caprice d'une belle, suivre en amour les règles du roman. Un sourire peut me charmer; mais un regard sévère ne saurait m'effrayer et me réduire à un horrible désespoir.

Tant que mon sang sera chaud, je ne me corrigera pas, et je n'irai pas à l'école du platonisme; et j'ai la certitude que si ma passion avait ce degré de pureté, je passerais pour un sot aux yeux de votre maîtresse.

Si je dédaignais toutes les femmes pour une seule, dont l'image remplirait mon cœur tout entier; si je devais la préférer à toutes, ne soupirer que pour elle seule, quelle insulte ce serait pour les autres !

Adieu donc, mon ami. Votre passion, je ne vous le cache pas, me paraît des plus absurdes; votre amour est incontestablement l'amour pur et abstrait, car c'est dans le mot seul qu'il consiste.

A ÉLIZA.¹

Eliza, quels imbéciles que ces musulmans, qui nient l'existence future de l'âme de la femme! S'ils te voyaient, Eliza, ils reconnaîtraient leur erreur; et cette doctrine trouverait parmi eux une résistance universelle.

Si leur prophète avait eu l'ombre du sens commun, jamais il n'aurait exclu les femmes du paradis; au lieu de ses houris qui ne sont bonnes à rien, c'est de femmes qu'il aurait peuplé son ciel.

Cependant, pour ajouter encore à vos calamités, non content de refuser une âme à vos corps, il veut qu'un pauvre mari se partage entre quatre épouses. A la rigueur, vous vous passeriez d'âme; mais ce dernier outrage est par trop fort.

Sa religion ne peut plaire à aucun des deux sexes; elle est rigoureuse pour les maris, et très-incivile pour les épouses. Néanmoins, je ne puis contester cet adage si connu : « Les femmes sont des anges, sans doute, mais c'est le diable que l'hymen. »

LACHIN Y GAIR.²

Loin de moi, rians paysages, jardins semés de roses; que les fils de l'opulence errent dans vos bosquets. Rendez-moi les rochers où repose la neige : leur solitude est chère à la liberté et à l'amour. Calédonie! je chéris tes montagnes, quoique leurs blancs sommets soient témoins du choc des éléments. Quoique la cataracte écumante y remplace le ruisseau paisible, moi je soupire pour la vallée du sombre Loch na Garr.

Ah! c'est là que mes jeunes pas ont erré dans mon enfance. La toque couvrait ma tête, le plaid était mon manteau, et dans mes courses journalières à travers les sombres forêts de pins, j'évoquais la mémoire des guerriers morts depuis longtemps; je ne revenais à mon foyer que lorsque l'éclat mourant du jour avait fait place à la lueur brillante de l'étoile polaire, et pendant tout ce temps mon imagination s'enivrait des récits que me faisaient les habitants du sombre Loch na Garr.

« Ombres des morts! n'entends-je pas votre voix que m'apporte le souffle de la brise orageuse du soir? » C'est sans doute l'ombre du héros qui se réjouit, et plane sur l'aile du vent, au-dessus de sa vallée natale. Les vapeurs de l'orage s'amassent autour de Loch na Garr, et l'hiver y règne, assis sur son char de glace.

Là, les nuages enveloppent les ombres de mes pères, elles habitent au milieu des tempêtes du sombre Loch na Garr.

« Guerriers malheureux, mais braves³, nul sentiment ne vint-il vous apprendre que votre cause était abandonnée par le destin? » Ah! votre sort était de périr à Culloden⁴, et la victoire ne devait point couronner votre trépas. Mais vous fûtes heureux de mourir; vous reposez avec votre race dans les cavernes de Braemar⁵; le pibroch en votre honneur retentit sur la cornemuse, et redit vos exploits aux échos du sombre Loch na Garr.

Des années se sont succédé, Loch na Garr, depuis que je t'ai quitté; des années se succéderont avant que je te revois : la nature t'a refusé la verdure et les fleurs, et pourtant je t'aime mieux que les plaines d'Albion. Angleterre! tes beautés sont fades et communes pour quiconque a erré au loin dans la montagne : oh! combien je leur préfère les rocs sauvages et majestueux, les sites escarpés et menaçants du sombre Loch na Garr.

A LA FICTION.

Muse de la fiction, mère des rêves dorés, reine fortunée des joies enfantines, qui conduis la danse aérienne de ton cortège de jeunes garçons et de jeunes filles, je me soustrais à ta magie, je brise enfin les liens de mon adolescence; je ne me joins plus à ta ronde mystique; je quitte tes domaines pour ceux de la vérité.

Et néanmoins, il est dur de renoncer à ces rêves d'une âme ingénue, dans lesquels chaque nymphe semble une déesse dont les yeux lancent des rayons immortels; alors que l'imagination règne sur un empire sans limites, que toute chose se teint de couleurs mobiles et variées; que les jeunes vierges ne sont plus vaines, que les sourires des femmes sont sincères.

Faut-il donc avouer que tu n'es qu'un nom, et devons-nous descendre de ton palais de nuages? Ne plus trouver dans chaque dame une sylphide, dans chaque ami un Pylade? Abandonner ton royaume aérien aux lutins, enfants de la féerie? Confesser que la femme est aussi fausse que belle, et que les amis ont beaucoup d'affection — pour eux-mêmes?

Je l'avoue à ma honte, je me suis soumis à ta puissance : aujourd'hui, repentant, je m'affranchis de ta domination, je ne veux plus obéir à tes lois; je ne veux plus prendre mon vol sur des ailes imaginaires. Insensé que j'étais d'aimer des yeux brillants et d'a-

¹ Miss Elisabeth Pigot, de Southwell, à laquelle sont adressées plusieurs des lettres qui datent de la jeunesse de Byron.

² *Lachin y Gair*, que, dans la langue erse, on prononce *Loch na Garr*, est une haute montagne des Highlands du Nord, près d'Invercauld. C'est, dit-on, la plus haute montagne de la Grande-Bretagne. C'est assurément l'une des plus sublimes et des plus pittoresques de nos « Alpes calédoniennes ». Son aspect est sombre mais son sommet est couronné de neiges éternelles. C'est là que j'ai passé une partie de mon enfance, et c'est ce souvenir qui a produit ces stances. B.

³ Je fais ici allusion à mes ancêtres maternels les Gordons, dont plusieurs combattirent pour le malheureux prince Charles,

plus connu sous le nom de Prétendant. Cette branche de ma famille était alliée aux Stuarts par les liens du sang et du dévouement. George, second comte d'Arundley, épousa la princesse Annabella Stuart, fille de Jacques I^{er}, d'Ecosse. Il en eut trois fils, et j'ai l'honneur de compter le troisième, sir William Gordon, parmi mes ancêtres. B.

⁴ Je ne suis pas certain qu'aucun Gordon ait perdu la vie à la bataille de Culloden; mais comme il y en eut plusieurs qui périrent dans l'insurrection, je me suis servi du nom de l'action principale : *pro toto*.

⁵ Il y a dans les Highlands un canton de ce nom. Il y a aussi un château de Braemar.

jouter foi à leur langage ; de croire aux soupirs d'une volage, et de m'attendrir à la vue de ses larmes !

Fiction ! dégoûté de mensonges, je suis loin de ta cour changeante, où l'Affectation tient ses assises, auprès de la Sensibilité fastidieuse qui ne s'apitoie que sur ses propres maux, et qui, réservant ses larmes pour tes douleurs d'apparat, n'en a pas une à donner à des douleurs véritables.

Appelle à toi la sombre Sympathie, couronnée de cyprès, vêtue de deuil, qui mêle à tes soupirs ses soupirs imbécilles, et dont le cœur saigne pour tout le monde ; ordonne au chœur de tes nymphes bocagères de pleurer un berger à jamais perdu, qui naguère brûlait de ton feu banal, mais qui aujourd'hui ne s'incline plus devant ton trône.

O vous ! nymphes sensibles, qui avez des larmes pour toutes les occasions, dont les cœurs palpitent de craintes idéales, nourrissent des flammes factices et un délire imaginaire ! dites, pleurerez-vous l'absence de l'apostat qui a déserté votre aimable cortège ? refuserez-vous un regret de sympathie à un barde adolescent ?

Adieu, êtres si chers, adieu pour longtemps ! L'heure fatale approche. J'aperçois déjà le gouffre où vous disparaîtrez sans me laisser de regrets. Voilà, voilà le lac sombre de l'oubli agité de tempêtes que vous ne pouvez maîtriser, et où vous et votre aimable reine vous allez, hélas ! périr tous ensemble.

RÉPONSE A QUELQUES VERS ÉLÉGANTS QU'UN AMI AVAIT ENVOYÉS A L'AUTEUR, ET DANS LESQUELS IL LUI REPROCHAIT LA CHALEUR DE SES DESCRIPTIONS.

Si l'on me réprime, et qu'aussitôt docteur,
Prêtre, dame, chacun s'attaque au pauvre auteur ;
Si mon livre est sifflé par quelque vieille buse,
Ne puis-je riposter d'un soufflet de ma muse ?
Nouveau Guide de Bath.

Becher¹, la bonne foi m'oblige à louer vos vers, qui sont tout à la fois d'un censeur et d'un ami. J'applaudis à vos reproches énergiques, mais mérités, moi qui en suis la cause irréfléchie et imprudente. Pardonnez-moi les défauts qui règnent dans mes vers ; ce pardon l'implorerais-je en vain ? Le sage s'écarte parfois des voies de la sagesse : dès-lors comment la jeunesse pourrait-elle réprimer les inspirations du cœur ? Les préceptes de la prudence courbent, sans pouvoir les maîtriser, les ardentes émotions d'une âme qui déborde. Quand le délire de l'amour s'empare de l'esprit enthousiaste, le décorum suit de loin en boitant. Le radoteur en vain active sa marche décente et prude, il est dépassé et vaincu dans la chasse de la pensée. Jeunes et vieux, tous ont porté les chaînes de l'amour : que ceux qui en ont été exempts désapprouvent mes chants ; victime sans défense, qu'ils fassent pleuvoir sur moi leur cen-

sure, ceux dont l'âme dédaigna de fléchir sous ce pouvoir enchanteur.

Oh ! combien je hais la poésie énervée et glaciale, éternel écho de la foule des rimailleurs, et dont les vers laborieux coulent avec une froide monotonie, pour peindre des souffrances que l'auteur n'éprouva de sa vie. Moi, mon Hélicon sans art, c'est la jeunesse ; ma lyre, c'est mon cœur ; ma muse, la simple vérité. Loin de moi de corrompre le cœur de la jeune fille ; aucune séduction dans mes vers n'est à craindre. La jeune fille dont le cœur virginal est sans fard, dont les désirs se montrent dans la fossette d'un modeste sourire, dont l'œil baissé dédaigne une œillade lascive, forte de sa vertu sans être sévère, celle enfin qu'embellit une grâce naturelle, celle-là, mes vers ne sauraient la corrompre. Mais quant à la nymphe dont le cœur, tourmenté de précoces désirs et de coupables flammes, s'offre de lui-même à la séduction sans qu'on lui tende des pièges, elle aurait succombé, lors même qu'elle n'aurait pas lu. Pour moi, mon ambition serait de plaire à ces âmes d'élite, qui, fidèles au sentiment et à la nature, seront indulgentes pour ma muse adolescente, et ne condamneront pas impitoyablement les légères effusions d'un enfant inexpérimenté. Ce n'est pas à la foule insensée que je demanderai la gloire ; jamais je ne serai fier des lauriers imaginaires qu'elle dispense. Je dédaigne ses applaudissements les plus chaleureux ; je méprise également ses sarcasmes et ses censures.

26 novembre 1806.

ÉLÉGIE SUR L'ABBAYE DE NEWSTEAD.

C'est la voix des années qui ne sont plus ; elles
se déroulent devant moi avec tous leurs événe-
ments. OSSIÂN.

Newstead ! dôme naguère resplendissant, aujourd'hui tout en ruines ; temple de la religion, orgueil de Henri repentant², tombeau cloîtré de guerriers, de moines et de châtelaines, dont les ombres pensive glissent autour de tes ruines ;

Salut, monument plus respectable dans ton déclin que les modernes manoirs dans leur magnificence architecturale ! Les voûtes de tes salles s'élèvent menaçantes dans un majestueux orgueil, et semblent défier les outrages du temps.

Tu ne vis point les serfs revêtus de cottes de mailles, obéissant à la voix de leur seigneur, venir, phalange formidable, demander la croix rouge³, ou gaiement s'asseoir, bande immortelle, au banquet de leur chef ;

Car l'imagination inspiratrice, avec son magique regard, me retracerait leurs exploits dans la suite des âges, et évoquerait devant moi le souvenir de ces jeunes hommes qui, pèlerins pieux, allaient mourir sous le soleil de la Judée.

Ce n'est pas de ton enceinte, vénérable édifice, que partait le chef belliqueux ; sa gloire féodale brillait

¹ Le révérend John Becher, de Southwel, auteur de plusieurs plans philanthropiques pour l'amélioration de la condition des pauvres. Le jeune poète trouva en lui un critique probe et judicieux, et un ami sincère. Byron fit, par son conseil, di-

verses corrections à la deuxième édition des *Heures de Paresse*.

² L'abbaye de Newstead fut fondée par Henri II, peu de temps après le meurtre de Thomas Becket.

³ La croix rouge était le signe que portaient les croisés,

d'ailleurs : mais la conscience souffrante, fuyant l'éclat offensant du jour, venait y chercher un soulagement à ses blessures.

Oui, dans tes sombres cellules et tes épaisses ombres, le moine abjurait un monde qu'il ne pouvait plus revoir : c'est là que le crime taché de sang trouvait un allègement dans le repentir ; c'est là que l'innocence fuyait l'oppression cruelle.

Un monarque te fit naître du sein de ces déserts où erraient autrefois les proscrits de Sherwood, et les divers crimes de la superstition y cherchèrent un asile sous le capuchon protecteur du prêtre.

Là où le gazon exhale une rosée de vapeurs, humide poêle jeté sur l'argile des morts, les moines vénérés croissaient en sainteté, et leurs pieuses voix ne s'élevaient que pour prier.

Là où maintenant le triste oiseau des nuits déploie ses ailes vacillantes aussitôt que le crépuscule étend son ombre douteuse, le chœur retentissait du chant des vêpres ou des prières matinales adressées à Marie¹.

Les années font place aux années ; les siècles suivent les siècles ; les abbés succèdent aux abbés ; la charte de la religion est leur bouclier protecteur jusqu'au jour où un roi sacrilège prononce leur arrêt.

Ce fut un pieux Henry qui éleva cet édifice gothique, et en fit pour ses religieux habitants un asile de paix ; un autre Henry² reprend ce don bienfaisant, et impose silence aux saints échos de la dévotion.

Menaces, supplications, tout est inutile ; il les chasse de leur retraite fortunée ; il les condamne à errer dans un monde hostile, sans espoir, sans amis, sans foyer, n'ayant que Dieu seul pour refuge.

Ecoutez ! les voutes sonores de la salle retentissent des étranges accords d'une musique belliqueuse ! emblèmes du règne impérieux d'un guerrier, les hautes bannières armoriées flottent dans ton enceinte.

Aux cris d'alarmes se mêlent la voix lointaine des sentinelles qu'on relève, la joie brillante des festins, le cliquetis des armes polies, les sons de la trompette, les roulements du tambour.

Jadis une abbaye, aujourd'hui forteresse royale³, entourée d'insolents rebelles, les redoutables machines de la guerre hérissent tes remparts menaçants et vomissent le trépas au milieu d'une pluie sulfureuse.

Inutile défense ! Le perfide assiégeant, souvent repoussé, triomphe du brave par la ruse. D'innombrables ennemis accablent le sujet fidèle, et sur sa tête flotte le sombre étendard de la rébellion.

Le baron irrité ne tombe pas sans vengeance ; le sang

des traîtres rougit la plaine. Invaincu, sa main brandit encore le glaive, et des jours de gloire lui sont réservés dans l'avenir.

Le guerrier eût désiré alors mourir sur les lauriers qu'avait cueillis sa main ; mais le génie protecteur de Charles accourut sauver l'ami et l'espoir du monarque.

Tremblant, il l'arracha d'un combat inégal⁴, pour aller sur d'autres champs de bataille repousser le torrent. Sa vie était réservée pour de plus nobles combats, et il devait guider les rangs au milieu desquels tomba le divin Falkland⁵.

Malheureux édifice, maintenant abandonné à un infâme pillage ! un encens bien différent de celui auquel tu étais accoutumé s'élève de ton enceinte et monte vers les cieux, au milieu des gémissements des mourants et du sang des victimes égorgées.

Le cadavre de plus d'un brigand hideux et pâle souille ton sol sacré ; sur les coursiers et les hommes pêle-mêle entassés, monceau de pourriture, les farouches spoliateurs se fraient un passage.

Les tombeaux, que recouvrait une herbe humide et pieuse, sont forcés de rendre les dépouilles mortelles qu'ils renferment ; et pour chercher l'or enseveli dans la terre, des mains avides ne craignent pas de troubler le repos des morts.

La harpe se tait, la lyre belliqueuse a cessé de résonner ; la mort a glacé la main du ménestrel ; elle ne fait plus frémir la corde tremblante pour chanter la gloire des guerriers.

Enfin, les meurtriers, gorgés de butin, rassasiés de sang, se retirent. Le bruit des combats cesse de se faire entendre ; le Silence vient s'asseoir de nouveau au sein de son domaine ; et l'Horreur, au visage sombre, veille au seuil de la porte massive.

C'est là que la Désolation tient sa redoutable cour ; quels satellites proclament son règne fatal ! Des oiseaux de mauvais augure, à l'heure sombre du soir, élèvent leur cri lugubre et agitent leurs ailes poudreuses dans l'édifice désolé.

Bientôt les rayons vivifiants d'une nouvelle aurore chassent les nuages de l'anarchie du ciel de l'Angleterre. Le farouche usurpateur rentre dans son enfer natal, et la Nature applaudit à la mort du tyran.

Elle salue son agonie par la voix des orages ; l'ouragan répond à son dernier soupir ; la terre tremble au moment où elle reçoit ses ossements, répugnant à accepter l'offrande d'une mort aussi hideuse⁶.

Le souverain légitime⁷ reprend le gouvernail, et guide le vaisseau de l'état sur une mer calmée. L'espé-

¹ Le prieuré de Newstead était consacré à la Vierge.

² Lors de la dissolution des monastères, Henri VIII donna l'abbaye de Newstead à sir John Byron.

³ Newstead soutint un long siège dans la guerre entre Charles I^{er}, et son parlement.

⁴ Lord Byron et son frère sir William avaient un commandement dans l'armée royale. Le premier était général en chef en Irlande, lieutenant de la Tour, et gouverneur de Jacques, duc d'York, depuis Jacques II ; le second se distingua dans plus d'une bataille.

⁵ Lucius Cary, lord vicomte Falkland, l'homme le plus ac-

compli de son temps, fut tué à la bataille de Newbury, en chargeant dans les rangs du régiment de cavalerie de lord Byron.

⁶ Ceci est un fait historique. Une violente tempête suivit la mort ou l'enterrement de Cromwell, ce qui occasionna plus d'une dispute entre ses partisans et les cavaliers : les uns et les autres y virent une intervention divine. Qu'elle ait eu pour objet l'approbation ou le blâme, c'est ce que nous abandonnons à la décision des casuistes de l'époque. J'ai cru devoir, dans mon poème, tirer parti de cette circonstance. B.

⁷ Charles II.

rance sourit au règne pacifique, et cicatrise les blessures saignantes de la haine épuisée.

Newstead, les sombres habitants de tes arceaux, poussant des cris discordants, abandonnent leurs nids profanés; le maître revient habiter ses domaines; et l'absence relève le charme de leur possession.

Les vassaux que réunit ton enceinte hospitalière bénissent dans un banquet joyeux le retour de leur seigneur; la culture revient embellir la riantة vallée, et les mères, naguère désolées, ont quitté le deuil.

Des milliers de chants sont répétés par l'écho harmonieux; les arbres se revêtent d'un feuillage inaccoutumé. Ecoutez! c'est le cor qui fait entendre sa voix sonore! c'est le cri du chasseur que prolonge la brise!

Sous les pieds des coursiers la vallée tremble au loin. Que de craintes, que d'espérances inquiètes accompagnant la chasse! Le cerf mourant cherche un refuge dans le lac; des cris triomphants proclament sa défaite.

Ah! heureux jours! trop heureux pour durer! C'étaient là les plaisirs innocents de nos simples aïeux! Point de ces vices brillants qui séduisent par leur éclat! Leurs joies étaient nombreuses, et rares leurs soucis.

Issus de tels hommes, les fils succèdent aux pères. Le temps fuit, et la Mort brandit sa faux. Un autre chef presse les flancs du coursier blanchissant d'écume: une autre foule poursuit le cerf haletant.

Newstead! comme ton aspect est douloureusement changé! Tes arceaux entr'ouverts annoncent les progrès lents de la destruction. Le jeune et dernier rejeton d'une noble race est aujourd'hui le maître de tes tournelles, prêtes à s'écrouler.

Il contemple tes vieilles tours, maintenant solitaires; tes caveaux, où dorment les morts des âges féodaux; tes cloîtres, que traversent les pluies de l'hiver; il les contemple, et à cette vue il se prend à pleurer.

Toutefois, ce ne sont pas des pleurs de regret qu'il répand, c'est une pieuse affection qui les fait couler. L'orgueil, l'espérance et l'amour lui défendent d'oublier, et échauffent son cœur d'une vive flamme.

Et néanmoins il te préfère aux dômes dorés, aux grottes brillantes de la grandeur vaniteuse; il se plaît à errer parmi tes tombes humides et moussues, et il ne murmure point contre les arrêts du destin¹.

Ton soleil, sortant de son nuage, peut briller encore; il peut encore t'éclairer de l'éclat de son midi.

Ton splendide passé peut revivre, et l'avenir te rendre tes premiers beaux jours².

SOUVENIRS D'ENFANCE³.

Ces beaux jours sont encor chers à mon souvenir:
De ma mémoire, hélas, je ne puis les bannir.

Quand la maladie lente, avec sa longue suite de souffrances, glace le sang chaud dans les veines; que la Santé, effrayée, étend ses ailes roses, et s'enfuit au moindre soufîle de la brise printanière, ce n'est pas le corps seul qui souffre, d'opiniâtres tourments viennent assaillir l'âme découragée. De hideux fantômes, cortège de la Douleur, assiégeant la Nature, qui courbe sous le coup une tête tremblante, livrent à la Résignation une incessante guerre, pendant que l'Espérance se retire épouvantée, et se détache à regret de la vie. Mais nous souffrons moins quand, pour tromper l'ennui des heures, la mémoire déploie autour de nous sa salutaire puissance; soit qu'elle nous rappelle ces jours d'ivresse déjà bien loin, alors que nous étions heureux par l'amour, que la beauté était pour nous le ciel; soit que, chère à la jeunesse, elle nous rende les souvenirs de notre adolescence, et ces beaux ombrages sous lesquels tous ont passé à leur tour. Ainsi que l'astre du jour, qui, perçant les nuages qui vomissent la tempête, dévoile peu à peu son disque lointain, dore de ses rayons affaiblis les perles cristallines qu'a déposées la pluie, et verse sa clarté douteuse sur la plaine inondée; de même, pendant que pour moi l'avenir est sombre et sans joie, le soleil de la mémoire, bien qu'il ait perdu de son premier éclat, brille à travers mes rêves, éclaire de ses pâles rayons des tableaux déjà loin de moi, et soumettant mes sens à son irrésistible influence, confond à mes regards le présent avec le passé.

Souvent j'aime à me livrer au cours des pensées qui m'apparaissent tout à coup; et sans que je les aie appelées, mon âme s'abandonne aux douces promesses de l'imagination; son vol enthousiaste parcourt les riens; et c'est alors que je vois se dérouler à mes regards ces jours de mon adolescence auxquels j'avais dit un long adieu! Ces sites délicieux, qui ont éveillé mes jeunes inspirations; ces amis qui pour moi ne vivent plus qu'en rêve; les uns qui dorment sous le marbre, moissonnés par un trépas prématuré; d'autres qui poursuivent la carrière scientifique où entra leur jeune âge, et qui doit faire leur gloire; qui, disputant les palmes de l'étude, occupent, dans une rapide succession, les postes auxquels l'ancienneté les ap-

¹ « Arrive ce qui pourra, » écrivait Byron à sa mère en mars 1803, Newstead et moi aurons une destinée commune. Main enant j'ai vécu dans ce lieu, mon cœur s'y est attaché, et il n'est pas de nécessité présente et future qui puisse m'engager à trafiquer du dernier vestige de notre héritage. J'ai assez d'orgueil pour être en état de supporter des embarras de fortune; mais dussé-je obtenir en échange de l'abbaye de Newstead la plus grande fortune du pays, je rejetterais la proposition. Tranquillisez-vous sur ce chapitre: je sens comme doit sentir un homme d'honneur, et je ne vendrai pas Newstead. »

² Le lecteur, qui, après avoir lu cette élogie, lira dans le

13^e chant de *Don Juan* les stances qui contiennent la description de l'abbaye de Newstead et des sites environnants, remarquera que les pensées principales sont les mêmes dans les deux morceaux; et c'est tout à la fois une tâche instructive et intéressante que de comparer l'esquisse juvénile avec la touche hardie et le coloris vigoureux du tableau du grand maître.

³ Lord Byron composa ces vers à une époque où il était sous le poids d'une grande dépression physique et morale. « J'étais au lit, » dit-il, « quand cette composition d'écolier fut écrite ou plutôt dictée: et je n'espérais pas me relever. »

pelle : ce sont là les images qui viennent en foule se presser devant moi et éblouir, tout en la charmant, ma vue fatiguée. Ida, lieu béni où règne la science, avec quelle joie je me joignais naguère à ton jeune cortège ! Il me semble encore voir briller ton haut clocher et mêler ma voix aux chants du chœur ! Je me rappelle nos espiègleries, nos jeux enfantins : malgré le temps et la distance, tout cela m'est encore présent. Il n'est pas un sentier sous tes ombrages que je ne revoie, et où je ne reconnaisse des figures souriantes et des traits chéris ; mes promenades favorites, les moments de joie ou de douleur, mes amitiés d'enfance, mes jeunes inimitiés ; nos réconciliations, j'allais dire mes affections brisées ; mais non, mes premières je les bénis, les autres je les pardonne. Heures de ma jeunesse ! où, nourrie au fond de mon âme, l'amitié d'un étranger me rendait heureux ; l'amitié, ce doux lien, apannage spécial de la jeunesse, alors qu'un cœur sincère bat dans la poitrine, que la mondaine sagesse ne nous a point encore appris à dissimuler, et à donner à nos impressions le frein de la prudence ; alors que nos âmes naïves laissent voir ce que nous pensons, affection à nos amis, guerre ouverte à nos ennemis : car les lèvres de la jeunesse ne répètent pas des mensonges dorés, et elle n'a point encore acheté aux dépens de la vérité cette science trop chèrement payée. L'hypocrisie, fruit d'un long âge, mûrie par les années, marche vêtue du manteau de la prudence. Quand l'adolescent passe à l'état d'homme, la prévoyance paternelle ne manque pas de lui tracer un plan de conduite prudente ; elle lui enseigne à éviter le sentier de la franchise, à parler d'un ton mielleux, à penser avec circonspection ; à approuver toujours, à ne jamais contredire. — L'approbation de son patron le paiera de son mensonge ; et qui voudrait, sourd à la voix de la fortune, perdre son avenir faute d'un mot, dût son cœur se révolter contre ce mot, et sa franchise s'en indigner !

Mais loin de moi un tel sujet ! Je laisse à d'autres le soin d'arracher à l'infâme flatterie son masque abominable ; que des bardes plus mordants que moi se délectent à décocher les traits de la satire. Les ailes d'un génie détracteur ne sauraient convenir au vol de ma Muse. Une seule fois seulement il lui arriva de jeter le

gant à un ennemi secret, et déjà elle méditait contre lui une attaque mortelle ; mais lorsque cet ennemi, soit remords, soit honte, soit qu'il cédât à un conseil amical, eût abandonné la lice, sa soumission désarma sa colère : pour épargner à ce faible adversaire de cruels tourments, elle oublia son jeune ressentiment et pardonna ; ou si ma Muse a tracé le portrait d'un pédant, c'est qu'en effet les vertus de POMPOSUS¹ sont connues de bien peu de gens. Le coup d'œil de ce jeune usurpateur ne m'a jamais fait trembler, et celui qui porte la fêrule doit parfois en ressentir les coups. Si depuis il lui est encore arrivé de s'égayer aux dépens des ridicules de Granta, connus de quiconque a pris part à la conversation du collège, cela est passé, et maintenant il ne péchera plus. Les accords de sa jeune lyre devront bientôt cesser, et on pourra me railler sans péril quand je dormirai de mon dernier sommeil.

Rappelons d'abord ici la bande joyeuse qui me salua chef et se rangea sous mon commandement² ; ces joyeux compagnons des jeux de mon enfance, dont j'étais le conseil et le dernier recours, dont jamais le regard ne se baissa devant le coup d'œil hautain ou l'orgueilleuse robe noire de ce pédant parvenu, qui, transplanté de l'école paternelle, incapable de commander, ignorant les règles qui nous gouvernent, a succédé à celui que tous s'accordent à louer, au précepteur chéri de mon premier âge, PROBUS³ l'orgueil de la science, maintenant à jamais perdu pour Ida. Longtemps sous lui nous avons parcouru les pages classiques, et nous craignons le maître tout en aimant le sage. Il est maintenant dans la paisible retraite, douce récompense de ses scientifiques travaux. POMPOSUS occupe le fauteuil magistral ; POMPOSUS gouverne. — Mais arrête-toi, ma Muse⁴ : n'accorde au pédant que ton mépris ; que son nom et ses préceptes soient pareillement oubliés ; que son souvenir ne vienne plus souiller mes vers. Je lui ai déjà payé mon tribut.

A travers ces ormeaux couronnés de leurs branches antiques, Ida s'élève, ornement du paysage qui l'entoure, c'est de là, comme de son séjour de prédilection, que la Science contemple la vallée où l'agreste nature réclame ses hommages ; elle lui confie un mo-

¹ Le docteur Butler, directeur du collège d'Harrow. On voit par un brouillon, écrit de la main de Byron et trouvé dans ses papiers, que dans le cas où une nouvelle édition de ces poèmes aurait été publiée, son intention était de faire disparaître le passage commençant par ces mots : « Ou si ma muse a tracé le portrait d'un pédant, » etc. ; et de lui substituer celui-ci : « Si autrefois ma muse, échauffée par son ressentiment, a peint de couleurs trop sévères le portrait d'un pédant et a cru le tableau ressemblant, aujourd'hui, jugeant plus froidement, elle confesse son tort. Auprès d'un esprit généreux, l'aveu d'une faute la répare. »

² Lors de la retraite du docteur Drury, trois candidats se présentèrent pour occuper le fauteuil vacant ; MM. Drury, Evans et Butler. « Au premier mouvement que fit naître dans le collège cette lutte des trois rivaux, » dit M. Moore, « le jeune Wildman se mit à la tête du parti de Marc Drury ; mais Byron se tint à l'écart, et ne prit parti pour personne. Désireux toutefois de s'en faire un allié, un membre de la faction Drury dit à Wildman : « Je sais que Byron ne se joindra pas à nous, parce qu'il ne veut point du second rang ; mais en le nommant notre chef nous

sommes sûrs de l'avoir pour nous. » C'est ce que fit Wildman et Byron prit le commandement.

³ Le docteur Drury. Lord Byron en parle partout dans les termes les plus honorables. Il est curieux de voir l'opinion que le docteur eut de son élève lorsqu'il fut pour la première fois confié à ses soins. « Je fis, » dit-il, « entrer mon jeune disciple dans mon cabinet, et l'interrogeai sur les amusements et les occupations qui avaient jusque-là rempli son temps, ainsi que sur les individus qu'il avait fréquentés. Je ne tardai pas à m'apercevoir que c'était un véritable cheval sauvage qu'on n'avait domé. Mais son regard brillait d'intelligence. Ses manières et son caractère me convainquirent bientôt qu'on devait le conduire avec un fil de soie plutôt qu'avec un câble, et j'agis d'après ce principe. »

⁴ Voilà comment Byron voulait dans une édition postérieure modifier ce passage : « Un autre occupe le fauteuil magistral ; Ida accepte avec répugnance la direction d'un étranger. Oh ! puissent les mêmes honneurs couronner son nom dans l'avenir. Si l'égalité en vertus, il l'égalera aussi en gloire. »

ment son jeune cortège, qui se ment plein de joie et bondit dans la plaine, puis se divise en groupes épars, où chacun se livre à ses jeux favoris, en renouvelle d'anciens, en invente de nouveaux. Ceux-ci, échauffés par les rayons du soleil de midi, partagés en bataillons rivaux, parcourent le champ des barres, chassent la balle d'un bras vigoureux, ou d'un pied agile accélèrent sa vitesse; ceux-là plus lentement dirigent leurs pas tranquilles aux lieux où les froides eaux de Brent promènent leur cours limpide, tandis que d'autres vont à la recherche de quelque verte retraite dont l'ombre les abrite contre la chaleur du jour; et cependant plus loin, une bande d'espiègles, apercevant un étranger à l'air simple et campagnard, le prennent pour but de leurs tours d'écoliers et saluent son passage de leurs taquineries. Ils n'en restent pas toujours là; la tradition raconte plus d'une échauffourée : « Ici la vengeance arma les paysans irrités, et nous achetâmes chèrement la victoire; voici où nous fûmes obligés de fuir devant des forces supérieures; voilà où nous avons recommencé la lutte acharnée et tumultueuse. » Mais pendant que des passions précoces agitent ainsi nos âmes, la cloche fait entendre de loin ses sons prolongés; l'heure de la récréation est passée, et la Science, debout sur le seuil de son temple, nous fait signe d'entrer. Nulle inscription fastueuse ne décore sa simple salle; mais les murs poudreux sont couverts de grossières empreintes. Là chaque écolier, gravant profondément son nom, lui assure l'immortalité classique; là le fils unit son nom à celui de son père; ce dernier depuis longtemps tracé, l'autre qui vient de l'être. Tous deux survivront lorsque le père et le fils auront succombé sous la loi commune du destin¹. Ce sera peut-être tout ce qui restera d'eux, alors que la pierre d'un tombeau leur sera refusée, et que se balancera au souffle lugubre de la brise l'herbe qui couvrira leur sépulture ignorée. C'est là que sont gravés en gros caractères et mon nom et celui de plus d'un ami de mon premier âge. Nos hauts faits amusent encore la jeune génération qui marche sur nos pas et a pris notre place. Naguère elle nous obéissait en silence; un signe de nous était pour elle un ordre, un mot était une loi; aujourd'hui elle règne à son tour, et sa tyrannie passagère tient les rênes du pouvoir. Parfois l'histoire des anciens jours vient charmer pour elle les longues veilles de l'hiver : « C'est ainsi, disent-ils,

que nos anciens chefs firent tête à l'orage; c'est ainsi qu'ils disputèrent le terrain pied à pied; c'est ici qu'ils escaladèrent la vieille muraille, les verrous ni les barreaux ne leur purent résister². Ici Probus arriva pour calmer la tempête prête à éclater; là il fit d'une voix émue ses derniers adieux. Voici l'endroit où ils s'évadèrent, pendant que le hardi Pomposus les laissait bravement partir sans lui. » Ils disent; et cependant le temps n'est pas loin où leurs noms remplaceront les nôtres et seront seuls rappelés dans ces récits. Encore quelques années, et disparaîtra dans un naufrage général le faible souvenir de notre magique empire.

Race honnête et candide! quoique maintenant nous ne nous voyions plus, je ne puis jeter un dernier et long regard sur ce que nous étions naguère, sur notre première entrevue, sur notre dernier adieu, sans que des pleurs ne viennent mouiller ces yeux qui, auprès de vous, étaient étrangers aux larmes. Dans ces cercles splendides, brillant empire de la mode, où la folie déroule son éblouissant drapeau, je me suis plongé, pour noyer dans le bruit mes regrets et des souvenirs si chers. Tout ce que je demandais, tout ce que j'espérais, c'était d'oublier! Inutile désir! Dès qu'un visage connu, un compagnon de mon adolescence, venait plein d'une joie sincère revendiquer auprès de moi les droits de sa vieille amitié, soudain mes yeux, mon cœur, tout en moi redevenait enfant; cet éclat scintillant, ces groupes mobiles; je ne voyais plus rien du moment que j'avais retrouvé mon ami; le sourire de la beauté (car, hélas! j'ai connu ce que c'était que de courber la tête devant le trône puissant de l'amour), le sourire de la beauté, si cher qu'il me fût, auprès de mon ami ne pouvait plus rien sur moi. Une douce surprise renuait toutes mes pensées : les bois d'Ida se déroulaient à mes regards; il me semblait voir encore se précipiter la bande agile; je me joignais par la pensée à la foule joyeuse; je me rappelais avec émotion les allées majestueuses témoins de nos ébats, et dans moi l'amitié triomphait de l'amour³.

Mais suis-je donc le seul qui se retrace avec ravissement ses premiers jours? N'y a-t-il pas dans ce mot même d'enfance je ne sais quoi qui parle à tous les cœurs, qui sourit à toutes les mémoires? Ah! il y a là quelque chose qui me dit que l'amitié est doublement

¹ Pendant une révolte à Harrow, le poète empêcha qu'on ne mit le feu à la classe, en montrant aux élèves les noms de leurs pères gravés sur les murs.

² Lord Byron dit quelque part, en parlant de la vie qu'il menait à Harrow : « On me trouvait toujours au milieu du tapage, des révoltes, des querelles et des espiègleries de tout genre. » Un jour, par manière de bravade, il arracha tous les barreaux de la fenêtre de la grande salle. Le docteur Butler lui ayant demandé le motif de cet acte de violence, il répondit froidement : « C'est parce qu'ils interceptaient le jour. »

³ La description de ce qu'éprouvait en 1806 le jeune poète en retrouvant dans le monde l'un de ses anciens condisciples, est bien loin d'égaliser ce passage d'une de ses lettres où il parle de la rencontre qu'il fit par hasard de lord Clare sur la route d'Unola, à Bologne, en 1821. « Cette rencontre, » dit-il, « fit pour un moment disparaître toutes les années écoulées depuis ma sor-

tie d'Harrow. Ce que j'éprouvai est inexplicable. Il me semblait sortir du tombeau. Clare, de son côté, était vivement ému, plus que je ne le paraissais moi-même; car je sentis les battements de son cœur à l'extrémité de ses doigts à moins que ce ne fussent les pulsations de mon propre cœur que je sentais. Nous ne passâmes ensemble que cinq minutes, et sur la grand'route encore; mais je n'ai pas une heure dans toute mon existence que je puisse mettre en parallèle avec ces cinq minutes-là. » Nous pouvons aussi citer ce passage intéressant d'une lettre de madame Guiccioli : « En 1822 », dit-elle, « quelques jours avant de quitter Pise, nous étions un soir assis dans le jardin de Palazzo Lanfranchi. Un domestique vint annoncer M. Hobhouse : la légère teinte de mélancolie répandue sur les traits de lord Byron fit place tout à coup à la joie la plus vive, tellement qu'il faillit se trouver mal. Une effrayante pâleur couvrit ses joues, et ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'il embrassa son ami : son émotion était si grande, qu'il fut obligé de s'asseoir. »

chère à celui qui est obligé d'aller ainsi chercher des cœurs amis, et demander au loin une affection qu'il ne trouve pas autour de lui. Ces cœurs, Ida, je les ai rencontrés dans ton enceinte, qui fut pour moi une patrie, un monde, un paradis. La mort cruelle n'a pas voulu que ma jeunesse orpheline eût pour guide l'affection d'un père. Est-ce que le rang ou un tuteur peuvent remplacer l'amour qui brille dans le regard paternel? Peuvent-ils compenser une telle perte, la fortune et le titre que me légua la mort prématurée d'un père? Quel frère a recherché l'attachement de mon cœur fraternel? Quelle sœur a déposé sur ma joue un baiser affectueux? Ah! pour moi rien ne vient charmer l'ennui des heures! nul cœur aimant ne m'est uni par de doux liens! Souvent, dans l'illusion d'un songe, je crois voir le sourire d'un frère; cette douce vision assiège mon cœur, et une voix d'amour murmure à mon oreille. J'entends. — Je m'éveille, — ces sons chéris réjouissent mon âme; — j'écoute de nouveau; — mais, hélas! je n'entends plus cette voix fraternelle. Au milieu de la foule, je marche seul à travers les milliers de pèlerins qui remplissent la route. Pendant que ceux-ci sont enchaînés par d'innombrables guirlandes, moi, je n'ai pas un seul rameau que je puisse appeler mien. Que dois-je donc faire? Gémir dans la solitude, vivre dans l'amitié, ou soupirer tout seul. Ma main cherche donc à presser la main d'un ami; et où en trouver de plus chers que parmi mes condisciples d'Ida?

ALONZO ¹, le meilleur et le plus aimé de tous mes amis, ton nom fait l'éloge de celui qui parle ainsi de toi. Ce tribut ne peut te conférer aucune gloire; la gloire est pour celui qui t'offre aujourd'hui cet hommage. Oh! si les espérances que donne ta jeunesse doivent se réaliser, une lyre plus éclatante chantera ton nom glorieux, et sur ta renommée impérissable élèvera un jour la sienne. Ami de mon cœur, le premier entre ceux dont la société faisait mes délices, que de fois nous avons ensemble bu à la source de la sagesse antique sans pouvoir étancher notre soif! Quand l'heure du travail était éconlée, nous nous retrouvions encore; nous mettions en commun nos jeux, nos études et nos âmes; ensemble nous chassions la balle bondissante; ensemble nous retournions auprès du professeur. Nous nous livrions de concert, soit à la mâle diversion de la crosse, soit au plaisir de la pêche, dont nous partagions le pro-

duit; ou, plongeant du sommet de la rive verdoyante, nos membres agiles fendaient les flots écumeux. Tous les éléments nous revoaient les mêmes, véritables frères sans en porter le nom.

Je ne t'ai point non plus oublié, mon joyeux camarade DAVUS ², dont l'aspect parmi nous apportait l'allégresse, toi qui brillais le premier dans les rangs de la gaieté, toi le riant messager du bon mot inoffensif; et, malgré cette organisation, désireux de plaire avec une modeste timidité, candide, libéral, opposant au péril un cœur d'acier, qui n'en était pas moins sensible. Je me rappelle encore le jour où, dans le désordre d'un combat acharné, le mousquet d'un paysan menaça ma vie ³; déjà l'arme pesante était levée en l'air; un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches. Pendant qu'occupé à combattre un autre adversaire, j'ignorais le coup qui allait me frapper, ton bras, intrépide jeune homme, arrêta l'instrument homicide: oubliant toute crainte, tu t'élanças; désarmé et abattu par ta main victorieuse, le misérable roula sur la poussière. Que peuvent, en retour d'un tel acte, de simples remerciements, ou le tribut d'une muse reconnaissante? Non, non, DAVUS, le jour où j'oublierai ton action, ce jour-là mon cœur aura mérité d'être broyé par la douleur.

LYCUS! ⁴ tu as à mes souvenirs des droits mérités. Oh! si ma muse pouvait redire tes vertus aimables, c'est à toi, à toi seul que seraient consacrés les faibles chants de ce poème déjà trop prolongé. On te verra un jour unir dans le sénat la fermeté spartiate à l'esprit athénien: bien que ces talents ne soient encore qu'en germe, LYCUS, tu ne tarderas pas à égaler la gloire de ton père. Quand l'instruction vient nourrir un esprit supérieur, que ne devons-nous pas attendre du génie ainsi perfectionné? Lorsque le temps aura mûri ton âge, tu planeras de toute ta hauteur au-dessus des pairs tes collègues. En toi brillent réunis la prudence, un sens droit, un esprit fier et libre, une âme asile de l'honneur.

Oublierai-je dans mes chants le bel EURYALE ⁵, digne rejeton d'un antique lignage. Quoiqu'un douloureux désaccord nous ait séparés, ce nom est religieusement enbaumé dans mon cœur: quand je l'entends prononcer, ce cœur bondit et palpite, et toutes ses fibres y répondent. Ce fut l'envie, non notre volonté, qui brisa nos liens: autrefois amis, il me sem-

¹ L'honorable John Wingfield, frère de Richard, quatrième vicomte Powerscourt. Il est mort à Coimbre, dans sa vingtième année, le 14 mai 1811.

² Le révérend John Cécil Tattersall, mort à vingt-quatre ans, le 8 décembre 1812.

³ Le combat dont il est ici parlé eut lieu par suite de la rencontre fortuite des élèves d'Harrow et de quelques recrues revenant de l'exercice. Il paraît qu'en cette occasion la crosse d'un fusil était déjà levée sur la tête de Byron, et allait l'étendre sur le carreau, lorsque l'intervention de Tattersall le sauva.

⁴ John Fitzgibbon, second comte de Clare, né le 2 juin 1792. Son père, auquel il succéda le 28 janvier 1802, avait été pendant près de douze ans lord chancelier d'Irlande. Sa seigneurie était en 1852 gouverneur de Bombay. Lord Byron écrivait en 1821 :

« Je n'entends jamais, maintenant encore, prononcer le nom de Clare sans un battement de cœur. »

⁵ George John, cinquième comte Delawarr, né le 26 octobre 1791. Il succéda à son père, John Richard, le 28 juillet 1793. C'est une des familles les plus anciennes de la noblesse anglaise. Voici ce que nous lisons dans des lettres inédites de lord Byron :

« Arrow. 25 octobre 1804. Je me trouve ici heureux et confortable. J'ai des amis peu nombreux, mais choisis; à leur tête je place lord Delawarr, qui est très-aimable et mon ami intime. » — 2 novembre 1804. Lord Delawarr est beaucoup plus jeune que moi; mais c'est le meilleur, le plus aimable, et le plus habile garçon du monde; à quoi il ajoute une qualité fort importante aux yeux des femmes, celle d'être remarquablement beau. Delawarr et moi, nous sommes un peu parents, car l'un de mes ancêtres, du temps de Charles 1^{er}, prit femme dans sa famille. »

ble que nous le sommes encore ¹. En toi nous aimions à voir une âme pure unie à un beau corps que la nature s'était plu à former. Toutefois tu ne feras pas retentir au sénat les fondres de ton éloquence; tu ne chercheras pas la gloire sur les champs de bataille; tu laisseras ces occupations à des âmes d'une enveloppe plus rude : la tienne planera plus près du ciel, sa patrie. Peut-être pourrais-tu te plaire au sein de la politesse des cours; mais ta langue ne sait point tromper; les souples salutations du courtisan, son ironique sourire, ses compliments intarissables, son astuce perfide, allumeraient ton indignation, et tous ces pièges brillants, tendus autour de toi, n'exciteraient que ton dédain. Le bonheur domestique, voilà ta destinée : ta vie sera une vie d'amour, et aucun nuage de haine n'en ternira la sérénité. Le monde t'admire, tes amis te chérissent; un esclave de l'ambition pourrait seul en désirer davantage.

Enfin le dernier, mais non le moins cher de ce cortège d'amis, voici venir CLÉON ² au cœur probe, ouvert et généreux : comme un délicieux paysage dont nulle tâche ne diminue le charme, aucun vice ne dégrade l'inaltérable pureté de son âme. Le même jour commença notre carrière studieuse, le même jour elle se termina. Ainsi, plusieurs années nous vîrent travailler ensemble et courir dans la lice côte à côte. Lorsqu'enfin arriva le terme de notre vie studieuse, nul de nous ne sortit vainqueur de la lutte classique. Comme orateurs, nous nous valions l'un l'autre, et la voix publique nous décernait à tous deux une part de gloire à peu près égale ³. Pour consoler l'orgueil de son jeune rival, la candeur de Cléon le portait à partager entre nous la palme; mais la justice m'oblige aujourd'hui d'avouer qu'elle appartient tout entière à mon ami.

O amis tant regrettés, objets doux et chers, votre souvenir encore fait couler mes larmes! Triste et pensif, j'évoque dans ma mémoire des temps qui ne reviendront plus. Pourtant ces souvenirs me sont doux, ils calment l'amertume du dernier adieu! J'aime à me reporter à ces jours de triomphe de mon adolescence, alors qu'un jeune laurier venait ceindre ma tête, qu'un éloge de PROBUS récompensait mon lyrique essor ⁴, ou m'assignait un rang plus élevé dans la foule studieuse. Le jour où ma première harangue reçut des applaudissements, dont ses sages instructions étaient la cause première, combien mon cœur lui voua de reconnaissance! car le peu que je vaux, c'est à lui que je

le dois; à lui seul en revient la gloire! Oh! que ne peut ma muse prendre un vol plus hardi, bien au-dessus de ces faibles chants, de ces jeunes effusions de mon premier âge! C'est à lui qu'elle consacrerait ses plus nobles accords : les chants périraient peut-être, mais le sujet vivrait. Mais pourquoi tenter pour lui un inutile essor? Son nom honoré n'a pas besoin de ce vain étalage de louanges; cher à tous les enfants d'Ida reconnaissants, il trouve un écho dans leurs jeunes cœurs. C'est là une gloire bien supérieure aux gloires de l'orgueil ou à tous les applaudissements d'une foule véna-
le.

Ida! Je n'ai point épuisé ce sujet; je n'ai point déroulé tout entier le rêve de mon adolescence. Combien d'amis mériteraient d'être rappelés dans mes chants! Que d'objets chers à mon enfance ont été oubliés dans ces vers! Toutefois, imposons silence à cet écho du passé, à ce chant d'adieu, le plus doux et le dernier, et savourons en secret le souvenir de ces jours de joie. Occupation silencieuse et chère! J'envisage l'avenir sans espérance ni crainte; je ne pense avec plaisir qu'au passé. Oui, c'est au passé seulement que s'attache mon cœur; c'est dans le passé que je poursuis le fantôme de ce qui naguère était à moi.

Ida! continue à dominer avec joie sur tes collines, à voguer majestueusement à travers ce fleuve du temps qui entraîne tant d'événements dans son cours; puissent tes fils, florissante jeunesse, rêver ton nom, sourire sous tes ombrages, mais te quitter avec des larmes, larmes d'adieu aux derniers jours de bonheur, les plus douces peut-être qu'ils verseront jamais! Parlez, vieillards en cheveux blancs, qui vous glissez, comme des ombres, sur ce nouveau théâtre du monde, d'où vos amis ont disparu, comme ces feuilles d'automne que disperse le souffle de l'ouragan; rappelez à votre mémoire les fugitifs moments de votre jeunesse, alors que les soucis éloignaient encore de vous leur dent envenimée; dites, si toutefois le souvenir de tels jours peut survivre à l'enivrement des années qui les suivent, dites si le rêve fiévreux de l'ambition vous offre un baume aussi doux pour soulager vos heures d'amertume! dites si les trésors amassés pour un fils ingrat, si le sourire des rois, si les lauriers cueillis dans le sang, si les croix ou l'hermine, ces joujoux de l'âge mûr (car les brillants hochets ne sont pas l'exclusif apanage de l'enfance; dites si tout cela vous rappelle des souvenirs aussi suaves que ces jours où la jeunesse tressait pour vous

¹ Il est impossible de lire l'extrait suivant d'une lettre adressée à lord Clare en février 1807, sans rendre hommage à la noble candeur et à la conscience de l'écrivain : « Vous serez étonné d'apprendre que j'ai depuis peu écrit à Delawarr, à l'effet d'expliquer (autant du moins que je pouvais le faire sans compromettre d'anciens amis) la cause de mes procédés à son égard, pendant mon séjour à Harrow. Vous devez vous souvenir que ces procédés ont été tant soit peu cavaliers. Depuis lors j'ai découvert qu'il avait été injustement traité par ceux qui m'avaient représenté sa conduite sous un faux jour et par moi-même, par suite des impressions erronées qu'on m'avait communiquées sur son compte. J'ai donc fait toutes les réparations en mon pouvoir, en faisant l'aveu de ma méprise. Je ne sais si cette démarche réussira. Toutefois j'ai soulagé ma conscience par

cette explication, qui a dû coûter à un homme de mon caractère; mais l'idée d'avoir, à mon insu, infligé un tort à quelqu'un, m'aurait ôté le sommeil. J'ai réparé ce tort autant qu'il était en moi.

² Edouard Noël Long, auquel une pièce de vers est adressée plus bas.

³ Allusions aux discours oratoires que prononçaient les élèves du collège d'Harrow, à l'époque des examens publics.

⁴ « Je me souviens, » dit Byron, « que ma première déclama-tion étonna le docteur Drury, et lui arracha (car il en était économe) une expression subite et inaccoutumée de satisfaction, devant tous les déclamateurs, lors de notre première répétition. — *Journal de Byron.* »

sa guirlande? Non, sans doute : dans le calme sombre de la vieillesse, s'il vous arrive de tourner d'une main tremblante les feuillets du livre de la vie, et de repasser les annales de vos jours mortels, pures seulement à l'époque qu'a marquée votre naissance, on vous voit arrêter tristement vos regards sur chaque feuillet funeste, et mouiller de vos larmes les sombres lignes qui retracent ces jours d'amertume que les passions ont couverts de leur manteau, ou la vertu dit, en pleurant, un douloureux adieu : mais vous bénissez les pages où les doigts de rose du matin de la vie ont tracé de plus doux caractères, alors que l'amitié s'inclinait devant l'autel de la vérité, et que l'amour sans ailes souriait à la belle jeunesse.

RÉPONSE A UN POÈME INTITULÉ « LA DESTINÉE COMMUNE. »

Montgomery ! tu dis vrai, c'est dans les vagues du Léthé qu'est la destinée commune des mortels. Toutefois il en est qui ne seront point oubliés, il en est qui vivront par-delà le tombeau.

Le héros qui fait rouler les vagues du fleuve des batailles, on ignore peut-être le nom du lieu de sa naissance ; mais on n'ignore pas sa gloire guerrière, qui brille de loin comme un météore.

Sa joie ou sa douleur, ses plaisirs ou ses peines échapperont peut-être aux pages de l'histoire ; et néanmoins, des nations qui n'ont point encore vu le jour répéteront son nom immortel.

Le corps périssable du patriote et du poète partagera la tombe commune ; il n'en sera pas de même de leur gloire : celle-là ne dormira pas ; elle planera sur les empires écroulés.

L'éclat des yeux de la beauté prendra l'effrayante fixité de la mort ; le beau, le brave, le bon, doivent mourir et descendre dans la tombe béante.

Mais des yeux éloquents revivent et brillent de nouveau dans les vers d'un amant : la Laure de Pétrarque est vivante encore. Elle est morte une fois, mais elle ne mourra plus.

Les saisons dans leurs cours passent et disparaissent, et le Temps agite son aile infatigable ; tandis que les palmes de la gloire ne se flétrissent jamais, mais fleurissent d'un printemps éternel.

Tous, tous dormiront d'un hideux sommeil, immobiles dans la tombe silencieuse ; jeunes et vieux, amis et ennemis, tous pourriront de même dans le linceul.

Le marbre vieillissant dure son temps, puis il tombe à la fin, inutile débris ; il cède aux coups impitoyables de la destruction ; et de l'édifice orgueilleux il ne reste plus qu'une ruine.

Et pendant que le temps détruit ce chef-d'œuvre de sculpture qui devait sauver des ténèbres de l'oubli, un renom éclatant sera le partage de ceux dont les vertus auront mérité cette récompense.

Ne dis donc pas que c'est dans les vagues du Léthé

qu'est la destinée commune des mortels : il en est qui ne seront point oubliés et qui briseront les chaînes de la tombe.

1806.

A UNE FEMME QUI AVAIT PRÉSENTÉ A L'AUTEUR LE BANDEAU DE VELOURS QUI RETENAIT SA CHEVELURE.

Ce bandeau qui enchaînait ta chevelure d'or, il est à moi, jeune fille ! C'est un gage de ton amour ; je veux le garder avec un soin jaloux, comme on conserve les reliques d'un saint.

Oh ! je veux le porter tout près de mon cœur ; il servira de lien pour enchaîner mon âme à toi : désormais il ne me quittera plus, il m'accompagnera dans la tombe.

La rosée que je cueille sur tes lèvres m'est moins chère encore que ce don ; elle, je ne l'aspire qu'un moment, ce n'est qu'une félicité passagère ;

Lui, il me rappellera les jours de mon jeune âge, lors même que notre vie sera sur son déclin. Le feuillage de l'amour sera vert encore, et la mémoire le fera refleurir.

O petite boucle de cheveux d'or, qui flottais si gracieusement sur la tête chérie ou tu croissais, je ne voudrais pas te perdre pour tout un monde,

Dussent des milliers d'autres boucles semblables à toi orner le front poli où naguère tu brillais comme le rayon qui dore un matin sans nuages, sous le ciel brûlant de Colombie.

1806.

SOUVENIR.

C'en est fait ! — je l'ai vue dans mes rêves. L'espérance n'enbellit plus mon avenir ; ils ont été courts mes jours de Félicité. Glacé par le froid aquilon du malheur, le matin de ma vie est voilé d'un nuage. Amour, espoir, bonheur, adieu ! Que ne puis-je ajouter : Souvenir, adieu !

1806.

AU RÉVÉREND J. E. BECHER, QUI AVAIT CONSEILLÉ A L'AUTEUR DE FRÉQUENTER D'AVANTAGE LE MONDE.

Cher Becher, vous me dites d'aller dans le monde. Ce conseil est sage, je ne puis le nier ; mais la retraite convient au ton de mon esprit. Je ne veux point descendre à un monde que je méprise.

Si le sénat ou les camps réclamaient mes efforts, l'ambition me pousserait peut-être à me produire. Quand l'enfance et ses années d'épreuve seront terminées, peut-être essaierai-je de me rendre digne de ma naissance.

Le feu qui brûle aux cavernes de l'Etna bouillonne invisible dans ses mystérieuses retraites ; enfin il se révèle, terrible, immense ; nul torrent ne peut l'embraser, nulle limite le contenir.

Oh ! c'est ainsi que j'ai au cœur un désir de gloire. Je ne vis que pour obtenir les applaudissements de la postérité. Que ne puis-je, comme le phénix, m'élever

sur des ailes de flammes, dussé-je être consumé sur le même bûcher !

Oh ! pour la vie d'un Fox ou la mort d'un Chatam, que de censures, que de périls ne braverai-je pas ! Leur vie n'a pas pris fin lorsqu'ils ont rendu le souflet ; la gloire illumine les ténèbres de leur tombe.

Et pourquoi me mêlerais-je au troupeau de la mode ? Pourquoi irais-je flatter ses arbitres et ramper sous ses lois ? Pourquoi m'abaisser devant l'orgueilleux, ou applaudir l'absurde ? Pourquoi chercher le bonheur dans l'amitié des sots ?

J'ai goûté les joies et les amertumes de l'amour ; j'appris de bonne heure à croire à l'amitié. Les prudentes matrones ont désapprouvé ma flamme. J'ai trouvé qu'un ami peut promettre et cependant tromper.

Qu'est pour moi l'opulence ? Un moment peut vous l'enlever ; il suffit du succès des tyrans, d'un froncement de sourcil de la fortune. Qu'est-ce qu'un titre pour moi ? le fantôme de la puissance. Que m'importe la mode ? Je ne cherche que la gloire !

L'imposture est encore étrangère à mon âme ; je ne sais point vernir la vérité. Pourquoi donc vivrais-je sous un odieux contrôle ? Pourquoi sacrifier follement les jours de ma jeunesse ?

4806.

LA MORT DE CALMAR ET D'ORLA,
IMITATION DE L'OSSIAN DE MACPHERSON ¹.

Chers sont les jours du jeune âge ! Le vieillard y arrête ses souvenirs à travers le brouillard des temps. Au milieu de son crépuscule, il rappelle à sa mémoire les heures brillantes de son aurore. Il soulève sa lance d'une main tremblante, et dit : « Ce n'est point ainsi que je levais l'acier en présence de mes pères ! » Elle est passée la race des héros ! mais la harpe fait revivre leur gloire ; leurs âmes, portées sur l'aile des vents, entendent ses accords à travers les soupirs de l'orage, et se réjouissent dans leur palais de nuages ! Tel est Calmar. Une pierre grise indique son étroite et dernière demeure. Du milieu des tempêtes il contemple la terre : il roule dans le tourbillon et vole sur l'aiglon des montagnes.

Le chef vivait dans Morven ; il était le glaive de bataille de Fingal. Au milieu des combats ses pas étaient marqués par des traces de sang. Les fils de Lochlin avaient fui devant sa lance irritée ; mais doux était l'œil de Calmar, douces étaient les boucles de sa blonde chevelure : il brillait comme le météore de la nuit. A nulle vierge ne s'adressaient les soupirs de son âme ; ses pensées étaient données à l'amitié, à Orla aux cheveux noirs, destructeur des héros ! Égaux étaient leurs glaives dans la bataille ; mais farouche était l'orgueil d'Orla, — doux seulement pour Calmar. Ils habitaient ensemble dans la caverne d'Oithona.

Swaron partit de Lochlin en bondissant sur les flots

bleus ; les fils d'Érin tombèrent sous les coups de sa puissance. Fingal appelle ses guerriers aux combats. Leurs vaisseaux couvrent l'Océan, leurs bataillons sont amoncelés sur les vertes collines. Ils viennent au secours d'Érin.

La nuit se lève au milieu des nuages. Un voile de ténèbres s'étend sur les deux armées ; mais les chênes enflammés brillent à travers la vallée. Les fils de Lochlin dormaient ; ils rêvaient de sang. Dans leur pensée, ils soulevaient la lance et voyaient fuir Fingal. Il n'en était point de même de l'armée de Morven. C'était Orla qui veillait. Calmar était debout à ses côtés ; ils avaient leur lance à la main. Fingal réunit ses chefs ; ils se rangèrent autour de lui. Le roi était au milieu ; blanche était sa chevelure, mais robuste était le bras du roi ; l'âge n'avait point affaibli sa force. « Fils de Morven », dit le héros, « demain nous nous mesurons contre l'ennemi. » Mais où est Cuthullin, le bouclier d'Érin ? Il se repose dans le palais de Tura ; il n'est pas instruit de notre arrivée. Qui veut se rendre auprès de ce héros, en traversant l'armée de Lochlin, et l'appeler aux armes ? Il faut se frayer un passage à travers les glaives des ennemis ; mais nombreux sont mes héros : ils sont des foudres de guerre. Parlez, vous, chefs ! qui se présentera ?

— « Fils de Trenmor ! je réclame ce péril », dit Orla aux cheveux noirs ; « je le veux pour moi seul. Que m'importe la mort ? J'aime le sommeil des braves ; d'ailleurs il y a peu de danger. Les fils de Lochlin dorment. J'irai chercher Cuthullin, celui qui est né sur un char de bataille. Si je succombe, que le chant des bardes s'élève en mon honneur, et qu'on me dépose au bord des eaux du Lubar. » — Veux-tu donc tomber seul ? » dit Calmar aux blonds cheveux ; « veux-tu laisser ton ami loin de toi ? chef d'Oithona ! mon bras ne faiblit point dans la bataille ; pourrais-je te voir mourir et ne point lever ma lance ? Non, Orla ! nous avons été ensemble à la chasse aux élans, ensemble aux festins, parcourons ensemble le sentier du péril ; la caverne d'Oithona nous a vus réunis ; laisse-moi partager ta tombe sur les rives du Lubar. » — « Calmar », dit le chef d'Oithona, « pourquoi ta chevelure dorée serait-elle noircie dans la poussière d'Érin ? Laisse-moi mourir seul. Mon père habite son palais aérien : il se réjouira de revoir son enfant ; mais Mora aux yeux bleus prépare le banquet pour son fils dans Morven. Elle écoute les pas du chasseur sur la bruyère, et croit entendre les pas de Calmar. Qu'il ne vienne pas lui dire : « Calmar est tombé sous l'acier de Lochlin ; il est mort avec le sombre Orla, le chef au front sévère. » Pourquoi les pleurs mouilleraient-ils les yeux d'azur de Mora ? pourquoi sa voix maudirait-elle Orla, le destructeur de Calmar ? Vis, Calmar ! vis pour m'élever la pierre couverte de mousse ; vis pour me venger dans le sang de Lochlin ; joins sur ma tombe ta voix au chant des bardes ; le chant de mort parti de la voix de Calmar sera doux à Orla. Mon ombre sourira aux

¹ Nous ferons remarquer que ce poëme, quoique bien différent dans la catastrophe, est le même sujet que l'épisode de Ninus et Euryale dans l'*Enéide*. B.

accents de la louange. » — « Orla », dit le fils de Mora, « pourrais-je faire entendre le chant de mort sur la tombe de mon ami ? pourrais-je redire sa gloire aux vents ? Non, mon cœur ne trouverait que des soupirs : faibles et entrecoupés sont les accents de la douleur. Orla ! nos âmes entendront ensemble le chant de mort. Nous habiterons là-haut dans le même nuage. Les bardes ne sépareront pas les noms d'Orla et de Calmar. »

Ils s'éloignent du conseil des chefs. Ils s'avancent vers le clan de Lochlin ; les mourantes lueurs du chêne brillent obscurément à travers la nuit ; l'étoile du nord indique le chemin de Tura. Swaran, le roi, repose sur la colline ; les guerriers dorment pêle-mêle, la tête appuyée sur leurs boucliers, farouches jusque dans leur sommeil. Plus loin on voit briller leurs glaives en faisceaux ; les feux sont presque éteints ; une faible fumée s'exhale du milieu des cendres. Tout est calme, on n'entend que la brise qui soupire là-haut sur les rochers. Les héros s'avancent d'un pied léger à travers les troupes endormies. La moitié de la distance est déjà franchie, quand tout-à-coup Orla aperçoit Mathon, qui repose sur son bouclier ; les yeux d'Orla lancent des flammes et brillent à travers les ténèbres ; il lève sa lance : « Pourquoi fronces-tu le sourcil, chef d'Oithona ? » dit Calmar aux blonds cheveux : « nous sommes au milieu des ennemis ; est-ce le moment d'inutiles délais ? » — « C'est le moment de la vengeance, » dit Orla au front farouche ; « Mathon de Lochlin est là qui dort : vois-tu sa lance ? sa pointe est humide du sang de mon père ; la mienne se teindra du sang de Mathon. Mais, fils de Mora, le tuerai-je endormi ? Non, il sentira sa blessure ; je ne fonderai pas ma gloire sur le sang d'un guerrier plongé dans le sommeil. Lève-toi, Mathon, lève-toi ! le fils de Conna t'appelle ; ta vie est à lui, lève-toi pour combattre. Mathon se réveille en sursaut ; mais se lève-t-il seul ? Non ; les guerriers rassemblés bondissent dans la plaine. « Fuis ! Calmar, fuis, » dit Orla aux cheveux noirs. — « Mathon est à moi, je mourrai avec joie. » — « Mais les guerriers de Lochlin accourent en foule : fuis à la faveur de la nuit. » Orla se retourne, le casque de Mathon est fendu ; son bras laisse échapper son bouclier ; il chancelle dans son sang. Il tombe à côté du chêne enflammé. Strumon est témoin de sa chute ; son courroux s'allume, son glaive brille sur la tête d'Orla. Mais le fer d'une lance pénètre dans son œil ; sa cervelle sort à travers la blessure et couvre de son écume la lance de Calmar. Comme on voit les vagues de l'Océan s'élançant sur deux puissantes barques du nord, ainsi se précipitent sur les deux chefs les guerriers de Lochlin ; mais, de même que les barques du nord, brisant le flot écumeux, poursuivent fièrement leur route, ainsi s'élèvent les chefs de Morven sur les cimiers épars de Lochlin. Le bruit des armes arrive aux oreilles de Fingal ; il frappe son bouclier : ses fils accourent en foule ; les guerriers inondent la bruyère. Rino bondit de joie, Ossian s'avance couvert de ses armes, Oscar agite sa lance, les plumes d'aigle de Fillan flottent au souffle des vents. Terrible est le bruit de la mort, nom-

breuses sont les veuves de Lochlin ! Morven est vainqueur.

Le matin brille sur les collines ; nul ennemi vivant n'apparaît, mais ils sont nombreux ceux qui dorment ! Farouches, ils reposent sur la terre d'Erin. La brise de l'Océan soulève leur chevelure ; cependant ils ne s'éveillent pas. Les vautours planent en criant au-dessus de leur proie.

Quelle est cette chevelure blonde qui se balance sur la poitrine d'un guerrier ? Son or brillant comme celui de l'étranger se mêle à la chevelure noire de son ami. C'est Calmar ; il repose sur le sein d'Orla ; les flots de leur sang se confondent. Farouche est le regard du sombre Orla : il ne respire plus, mais son œil est encore enflammé. Ouvert, il étincelle dans la mort. Sa main serre la main de Calmar ; mais Calmar vit ! il vit, bien qu'aux portes de la mort. « Lève-toi », dit le roi ; « lève-toi, fils de Mora ; c'est à moi de guérir les blessures des héros. »

— « Calmar ne chassera plus le daim de Morven avec Orla », dit le héros. « Seul, que m'importerait la chasse ? qui partagerait avec Calmar le butin de la bataille ? Orla est en repos ! Rude était ton âme, Orla ! mais pour moi elle était douce comme la rosée du matin. Pour les autres, elle brillait comme un éclair ; pour moi, comme un rayon argenté de la nuit. Portez mon glaive à Mora aux yeux bleus ; qu'on le suspende à mon foyer désert. Il n'est pas pur de sang ; mais il n'a pu sauver Orla. Déposez-moi auprès de mon ami. Quand je ne serai plus, faites entendre le chant de mort ! »

Ils reposent au bord du torrent de Lubar. Quatre pierres grises marquent la tombe d'Orla et de Calmar. Quand Swaran fut enchaîné, nos voiles se déployèrent sur les flots bleus ; les vents poussaient nos barques vers Morven ; le harpe fit entendre son chant.

« Quelle est cette apparition qui plane sur le mugissement des vagues ? quelle est cette ombre farouche qui brille à travers les rouges clartés de la tempête ? sa voix domine celle du tonnerre. C'est Orla, le chef brun d'Oithona. Il n'avait point d'égal à la guerre. Paix à ton âme, Orla ! ta gloire ne périra pas, ni la tienne, Calmar. Tu étais beau, fils de Mora aux yeux bleus ; mais ton glaive n'était pas inoffensif. Il est suspendu dans ta caverne ; les ombres de Lochlin jettent des cris d'effroi autour de son acier. Entends le chant de ta gloire, Calmar ! Il est dans la bouche des braves. Ton nom est répété par les échos de Morven. Relève donc ta blonde chevelure, fils de Mora ; déploie-la sur l'arc-en-ciel, et souris à travers les larmes de l'orage. »

L'AMITIÉ EST L'AMOUR SANS AILES

(DÉCEMBRE 1806.)

Pourquoi gémir de la fuite de ma jeunesse ? Des jours de délices m'attendent peut-être encore : l'affection n'est pas morte. Quand je repasse dans ma mémoire les années de mon adolescence, une éternelle vérité, gravée en caractères ineffaçables, me donne

de célestes consolations. Zéphyr, portez-la dans ces lieux où mon cœur battit pour la première fois : « l'Amitié est l'Amour sans ailes ! »

Dans mes années peu nombreuses, mais agitées, quelques moments m'ont appartenu, tantôt à demi obscurcis par des nuages de larmes, tantôt éclairés de rayons divins ! Quel que soit le sort que me prépare l'avenir, mon âme, enivrée du passé s'attache avec amour à une idée unique. Amitié ! cette pensée, elle est à toi tout entière ; elle vaut à elle seule un monde de félicité : « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Là où ces îles balançaient légèrément leurs branches au souffle de la brise, s'élève une tombe simple et oubliée, monument de la destinée qui nous est commune à tous. Voyez joner autour d'elle d'insouciantes écoliers, jusqu'à ce que retentisse dans le studieux manoir l'ennuyeuse cloche qui met fin aux jeux enfantins. Mais ici, partout où je porte mes pas, mes pleurs silencieux ne prouvent que trop que « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Amour, devant ton regard séduisant j'ai prononcé mes premiers vœux ; mes espérances, mes rêves, mon cœur étaient à toi ; mais tout cela maintenant est usé et flétri, car tes ailes sont comme celles du vent, tu ne laisses aucune trace de ton passage, si ce n'est, hélas ! tes jaloux aiguillons. Arrière ! arrière ! pouvoir décevant, tu ne présideras plus aux jours qui m'attendent, à moins que tu ne sois dépouillé de tes ailes.

Séjour de mon adolescence ! ta lointaine spirale me rappelle de joyeux jours ; mon cœur brûle de ses premiers feux, je me crois redevenu enfant. J'aime à revoir ton bouquet d'ormeaux, ta verdoyante colline ; chaque promenade me réjouit le cœur, chaque fleur m'apporte un double parfum ; et dans un gai entretien les amis chers à mon enfance semblent me dire : « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Lycus ¹, pourquoi pleures-tu ? retiens tes larmes. L'affection peut dormir quelque temps ; mais bientôt elle se réveille. Songe, songe, mon ami, quand nous nous reverrons, comme elle sera douce cette entrevue longtemps désirée ! C'est là que je fonde mes espérances de bonheur. Tant que de jeunes cœurs savent aimer ainsi, l'absence, ô mon ami ! ne peut que nous dire : « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Trompé une fois, une seule fois, ai-je déploré mon erreur ? Non. Affranchi d'un lien tyrannique, j'abandonnai le misérable au mépris. Je me tournai vers ceux qu'avait connus mon enfance, gens au cœur chaleureux, aux sentiments sincères ; vers ceux que rattachaient à mon cœur des cordes sympathiques ; et jusqu'à ce que ces cordes vitales soient brisées, c'est pour ceux-là seulement que je ferai vibrer dans mon

âme les accords de l'Amitié ; l'Amitié, ce génie qui n'a point d'ailes.

Amis choisis ! âme, vie, mémoire, espérance, vous êtes tout pour moi ; votre mérite vous assure une affection durable et libre dans son cours. Fille de l'Imposture et de la Crainte, que l'Adulation, au visage riant, à la langue emmiellée, s'attache aux pas des rois ; pour nous, amis, entourés de pièges, nous resterons joyeux, et n'oublierons jamais « que l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Des fictions et des rêves inspirent le barde qui fait entendre le chant épique ; que l'amitié et la vérité soient ma récompense : je ne veux pas d'autre laurier. Les palmes de la Gloire croissent au sein du mensonge : que l'enchanteresse s'éloigne de moi, car c'est mon cœur et non mon imagination qui parle dans mes chants. Jeune et sans art, je ne sais pas feindre ; et je répète ce rustique et sincère refrain du cœur. « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

PRIÈRE DE LA NATURE ².

Père de la lumière ! grand Dieu du ciel ! entends-tu les accents de mon désespoir ? Un coupable tel que l'homme peut-il être pardonné ? Le vice peut-il expier des crimes par des prières ?

Père de la lumière, c'est vers toi que je crie ! Tu vois les ténèbres de mon âme ; toi qui remarques la chute du passereau, éloigne de moi la mort du péché.

Je n'adopte point d'autel, je ne m'unis à aucune secte. Oh ! enseigne-moi le sentier de la vérité ! Je crois à ta redoutable omnipotence ; réforme ma jeunesse, tout en lui pardonnant ses fautes.

Que les bigots t'élèvent des temples lugubres ; que la superstition les salue ! Que les prêtres, pour propager leur noir empire, trompent les hommes et leur parlent de mystiques droits.

Eh quoi ! l'homme prétendrait circonscrire la puissance de son Créateur dans des dômes gothiques de pierres vermoulues ? Ton temple est la face du jour ; tu as pour trône sans limite, la terre, l'océan, le ciel ³.

L'homme condamnera-t-il ses frères aux tourments de l'enfer, s'ils refusent de se plier à certaines cérémonies pompeuses ? Nous dira-t-il que pour un seul qui a succombé, tous nous devons périr dans un commun naufrage ?

Quoi ! chacun, pour son compte, prétendra aller au ciel, et condamnera son frère à la destruction, parce que son âme nourrit d'autres espérances ou professe des doctrines moins rigoureuses !

Ces hommes, en vertu de dogmes qu'ils ne peuvent

¹ Lord Clare.

² Il est difficile d'en dire la raison, mais il est certain que ces stances, bien supérieures à la plupart des autres poèmes de la jeunesse de Byron, n'ont pas été comprises dans l'édition de 1807. « Ecrites à une époque où l'auteur n'avait pas atteint sa dix-neuvième année, » dit M. Moore ; « elles montrent combien est née de bonne heure en lui la lutte entre le doute et la pitié

naturelle. » En lisant plus bas la critique de la *Revue d'Edimbourg*, il ne faut pas perdre de vue que le volume des *Œuvres de Paresse* ne contenait pas la *Prière de la Nature*.

³ Le poète paraît ici avoir en quelque réminiscence de l'un des poèmes de la jeunesse de Southey, qui commence ainsi :

Va dans la maison de prière,
Je vais sous la voûte des bols.

expliquer, nous destinent à un bonheur ou à un malheur imaginaire ! Comment des reptiles, qui rampent sur la terre, connaîtraient-ils la volonté du souverain Créateur ?

Quoi ! ceux qui ne vivent que pour eux seuls, qui flottent chaque jour sur un océan de crimes, ils pourront expier leurs forfaits par la foi, et vivre par delà les temps !

Père ! je ne m'attache aux lois d'aucun prophète. Tes lois se manifestent dans les œuvres de la nature. Je m'avoue corrompu et faible ; pourtant je te prierai, car tu m'écouteras

Toi qui guides l'étoile errante à travers les royaumes infinis de l'espace éthéré, qui apaise la guerre des éléments, et dont je vois la main empreinte d'un pôle à l'autre ;

Toi qui, dans ta sagesse, m'as placé ici-bas ; qui peux, quand il te plaira, m'en retirer ; ah ! tant que mes pieds fouleront ce globe terrestre, étends sur moi ton bras sauveur.

C'est vers toi, mon Dieu, vers toi que je crie ! Quoi qu'il m'advienne en bien ou en mal, que ta volonté m'élève ou m'abaisse, je me confie à ta garde.

Lorsque ma poussière sera rendue à la poussière, si mon âme s'envole en déployant ses ailes, comme elle adorera ton nom glorieux ! comme il inspirera les chants de sa faible voix !

Mais si ce soufle fugitif doit partager avec l'argile le repos éternel de la tombe, tant qu'il me restera un battement de vie, j'élèverai vers toi ma prière, dussé-je ensuite ne plus quitter la demeure des morts.

Vers toi j'élève mon humble chant, reconnaissant de toutes tes miséricordes passées ; et j'espère, mon Dieu, que cette vie errante doit à la fin revoler vers toi.

29 décembre 1806.

A ÉDOUARD NOEL LONG¹.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.
HORACE.

Cher Long, dans cette retraite solitaire, pendant qu'autour de moi tout sommeille, les jours joyeux que nous avons connus viennent se reproduire dans toute leur fraîcheur aux regards de mon imagination. Ainsi, lorsqu'un orage se prépare, et que des sombres nuages obscurcissent le jour, si tout à coup le ciel change d'aspect, je salue l'arc-en-ciel, qui, déployant son pacifique étendard, fait cesser la guerre des tempêtes. Ah ! bien que le présent ne m'apporte que des douleurs, je pense qu'ils peuvent revenir, ces jours ; ou si dans un moment de tristesse, quelque crainte envieuse, se glissant dans mon âme, vient y réprimer ma pensée la plus chère et interrompre mon beau rêve, j'écrase ce démon pervers et continue à me livrer à mon illusion chérie. Je sais que nous n'irons plus dans la vallée de Grant, prêter l'oreille aux leçons des

épédants ; qu'Ida ne nous verra plus dans ses bois poursuivre comme naguère nos chianères enchantées ; que la jeunesse s'est envolée sur ses ailes roses, et que l'âge d'homme réclame ses droits sévères ; il est vrai : mais les années ne détruiront pas toutes nos espérances ; elles nous tiennent encore en réserve quelques heures de joie modérée.

Où, j'espère que le Temps étendant ses vastes ailes, il en tombera pour nous quelques gouttes de rosée printanière ; mais si sa faux doit moissonner les fleurs qui embaument les magiques bosquets où se plaît à errer la riante Jeunesse, où les cœurs sont gonflés de précoces ravissements ; si la sourcilieuse Vieillesse, avec son froid contrôle, vient resserrer le courant de l'âme, glacer les larmes dans les yeux de la Pitié, étouffer les soupirs de la Sympathie ; si elle exige que j'entende sans m'en souvenir les gémissements du Malheur, et que toutes mes affections se reportent sur moi seul ; oh ! que mon cœur ne l'apprenne jamais, cette fatale science ! qu'il continue à mépriser l'impitoyable censeur, mais qu'il n'oublie jamais les maux d'autrui. Oui, tel que tu m'as connu dans ces jours auxquels nous aimons à reporter notre pensée, tel puis-je être toujours, avec ma sauvage indépendance, mon imagination vagabonde et mon cœur enfant jusque dans la vieillesse !

Bien qu'emporté maintenant par mes visions aériennes, pour toi mon cœur est toujours le même. J'ai eu fréquemment des pertes à pleurer, et toutes mes premières joies se sont affaiblies. Mais fuyez loin de moi, heures aux sombres couleurs ! vos tristesses sont passées, mes douleurs ont disparu : j'en jure par les joies qu'à connues ma jeunesse, je ne veux plus penser à votre ombre. Ainsi quand la fureur de l'ouragan a cessé, et que les vents, rentrés dans leurs cavernes, y concentrent leurs sourds mugissements, nous oublions les autans et leur rage, et nous nous endormons sur la foi des zéphyrs.

Souvent ma jeune Muse accorda sa lyre aux tons langoureux de l'amour ; mais aujourd'hui, n'ayant rien à chanter, ses sons expirent en vagues modulations. Mes jeunes nymphes, hélas ! se sont envolées ! B — est mariée ; C — est devenue mère ; Caroline soupire seule ; Marie s'est donnée à un autre ; les yeux de Cora, qui s'arrêtaient sur moi, ne peuvent plus rappeler mon amour ; et en effet, cher ami, il était temps de battre en retraite : car les yeux de Cora s'arrêtaient maintenant sur tout le monde. Je sais que le soleil dispense à tous ses rayons bienfaisants, et bien que l'œil d'une femme soit un soleil, j'ai la faiblesse de croire qu'il ne doit faire que pour un seul homme ; le méridien de l'âme ne convient pas à celle dont le soleil étale la splendeur d'un été perpétuel. C'est ainsi que mes anciennes âmes se sont refroidies, et l'Amour n'est plus pour moi qu'un nom. Lorsqu'un feu est prêt à s'éteindre, ce qui en redoublait l'activité et le faisait brûler avec plus de force, ne fait plus qu'accélérer sa

¹ Ce jeune homme, compagnon d'études de Byron au collège d'Harrow et à l'université de Cambridge, entra plus tard dans les gardes, et servit avec distinction dans l'expédition de Co-

penh que. Il périt en 1809, dans la traversée d'Angleterre en Espagne, où il allait rejoindre l'armée de la Péninsule.

fin et hâter l'extinction des dernières étincelles. Comme maint jeune homme, mainte jeune fille en a mémoire, il en est de même des feux de l'amour, alors que leur force expire et qu'ils disparaissent ensevelis sous leurs propres cendres.

Mais maintenant, ami, il est minuit; des nuages obscurcissent le disque humide de la lune, dont je ne te redirai pas les beautés décrites par tous les rimailleurs. Pourquoi marcherais-je dans le sentier battu où tous les poètes ont marché avant moi? Toutefois je te dirai qu'avant que la lampe argentée de la nuit ait accompli trois fois sa révolution accoutumée et parcouru trois fois sa route lumineuse, j'espère, mon cher ami, voir avec toi son disque éclairer le pacifique et bien aimé séjour qu'habita naguère notre jeunesse¹. Alors nous nous mêlerons à la troupe joyeuse de nos camarades d'enfance; les récits du passé rempliront le cours charmant des heures; nos âmes s'épancheront en de doux entretiens où pleuvront les mots heureux, jusqu'à l'heure où le croissant de Phébé, commençant à pâlir, ne jettera plus qu'une lueur incertaine à travers les vapeurs du matin.

A UNE DAME².

Si le ciel à ton sort eût joint ma destinée, comme ce gage m'en avait naguère donné l'assurance, on n'eût point eu à me reprocher ces folies; car alors la paix de mon cœur n'eût point été troublée³.

Je te dois ces fautes précoces; je te dois les reproches des vieillards et des sages : ils savent mes torts; mais ils ne savent pas que ce fut toi qui brisas la première les liens de l'amour.

Car il fut un temps où mon âme était pure comme la tienne et pouvait étouffer ses passions à leur naissance; mais maintenant tu m'as retiré tes serments, un autre les a reçus.

Je pourrais détruire son repos et troubler le bonheur qui l'attend; mais je veux laisser mon rival sourire dans sa joie; — pour l'amour de toi, je ne puis le haïr.

Ah! depuis que ta beauté angélique m'est ravie, nulle autre ne peut calmer l'orage de mon cœur. Ce qu'autrefois il voulait trouver dans toi seule, il le cherche maintenant dans plusieurs.

Adieu donc, jeune fille décevante! il serait inutile de te regretter. Ni l'espérance ni le souvenir ne me viennent en aide; mais la fierté peut m'apprendre à l'oublier.

Et pourtant cet insensé gaspillage de mes ans, ce cercle fastidieux de plaisirs sans saveur, ces nombreuses amours, cet effroi jeté au cœur des mères, cet abandon aveugle au branle des passions;

Tout cela eût été réprimé si tu avais été à moi.

Mes joues, pâles maintenant de l'orgie de la nuit, au lieu d'être enflammées par la fièvre des passions, eussent porté la calme empreinte du bonheur domestique.

Oui, le spectacle des champs m'était doux autrefois, car en ta présence la Nature semblait sourire. Mon cœur alors abhorrait l'imposture, car il n'avait de vie que pour t'adorer.

Mais maintenant il me faut d'autres joies. Mes pensées, je les fuis; elles me rendraient fou. Au milieu de la foule frivole et du bruit, je perds la moitié de ma tristesse.

Et cependant, en dépit de tous mes efforts, une pensée se glisse furtivement dans mon âme; les démons auraient pitié de ce que je souffre en apprenant que je t'ai perdue pour toujours!

OH! QUE NE SUIS-JE ENFANT!

Oh! que ne suis-je enfant, exempt de soucis et de peines, dans ma caverne des montagnes, ou errant à travers la solitude sombre, ou bondissant sur la vague bleuâtre! La pompe gênante de l'orgueil saxon⁴ ne convient pas à l'âme libre qui aime les flancs escarpés de la montagne et gravit les rochers d'où jaillit le torrent.

Fortune! reprends ces terres cultivées, reprends ce nom au son splendide! Je hais le contact des mains serviles; je hais les esclaves qui rampent autour de moi. Place-moi au milieu des rochers que j'aime, et aux pieds desquels l'Océan vient briser ses vagues mugissantes. Je ne te demande qu'une chose, c'est de pouvoir errer encore aux lieux qu'a connus ma jeunesse.

Peu nombreuses sont mes années, et pourtant je sens que le monde ne fut pas fait pour moi. Ah! pourquoi des ténèbres épaisses cachent-elles à l'homme l'heure où il doit cesser d'être? J'eus naguère un magnifique rêve; j'entrevis l'image d'un bonheur imaginaire. Vérité! pourquoi, éveillé par ton odieuse lumière, me suis-je retrouvé dans un monde tel que celui-ci?

J'ai aimé; mais ceux que j'aimais ne sont plus. J'ai eu des amis; mes amis d'enfance ont disparu. Quelle tristesse s'empare du cœur solitaire, quand toutes ses premières espérances sont mortes! En vain, la coupe en main, de joyeux convives chassent un instant loin de nous le sentiment de nos maux; en vain l'âme se livre à la fureur du plaisir, ah! le cœur, le cœur n'en garde pas moins son isolement.

Oh! qu'il est triste d'entendre la voix de ceux dont l'amitié ou la haine nous sont indifférentes, et que le rang ou le hasard, l'opulence ou le pouvoir nous donne

¹ Les deux amis étaient passionnément attachés à Harrow, et y faisaient de fréquentes excursions pour raviver leurs souvenirs.

² *Miss* Misses.

³ « Notre mariage eût apaisé des haines où le sang de nos pères avait coulé; — il aurait réuni des terres étendues et

fertiles; il eût du moins réuni un cœur et deux personnes assez bien assorties par l'âge (elle est mon aînée de deux ans); et — et — et — quel a été le résultat? » — *Journal de Byron*, 1821.

⁴ Sassenach, ou saxon; ce mot, dans la langue gaélique, signifie tout à la fois habitant des basses-terres, et anglais.

pour compagnons de plaisir. Rendez-moi quelques amis fidèles, des amis de mon âge, dont les sentiments n'aient point changé; et je quitterai pour eux ces réunions nocturnes où le bruit remplace la joie.

Et toi; femme, être charmant, toi, mon espoir, ma consolation, mon tout! combien mon cœur doit être de glace maintenant, puisque je commence à être insensible même à tes sourires! J'abandonnerais sans regret ce bruyant théâtre de splendides douleurs, pour posséder ce calme contentement que la vertu connaît ou semble connaître.

Je voudrais fuir le contact des hommes. — Je cherche à éviter l'espèce humaine sans la haïr. Il me faut le séjour de la sombre vallée; ses ténèbres conviennent à celles de mon âme. Oh! que n'ai-je les ailes qui transportent la colombe vers son nid! je prendrais mon vol vers la voûte des cieux; c'est là que j'irais chercher la paix¹.

QUAND J'ERRAIS, JEUNE MONTAGNARD.

Quand j'errais, jeune montagnard, sur la bruyère sombre, que je gravissais, ô Morven²! ta cime neigeuse, contemplant à mes pieds le torrent à la voix tonnante ou les vapeurs que la tempête amoncelait au-dessous de moi, étranger à la science, ignorant la crainte, sauvage comme les rochers au sein desquels grandissait mon enfance, une pensée unique occupait mon cœur; et cette pensée, ô ma douce Marie! ai-je besoin de vous dire qu'elle se reportait tout entière sur vous?

Pourtant ce ne pouvait être de l'amour; car j'en ignorais jusqu'au nom: quelle passion peut vivre au cœur d'un enfant? Et cependant j'éprouve encore la même émotion que j'éprouvais, adolescent, dans cette solitude de rochers. Une seule image était empreinte dans mon cœur: j'aimais ces froides régions, et n'en désirais point d'autres. J'avais peu de besoins; car tous mes vœux étaient comblés; et pures étaient mes pensées, car mon âme était avec vous.

Je me levais avec l'aube. Guidé par mon chien, je bondissais de montagne en montagne; ma poitrine luttait contre les flots rapides de la Dée³, ou j'écoutais de loin le chant du Highlander.

Le soir, étendu sur ma couche de bruyère, vous seule, ô Marie! remplissiez tous mes rêves; mes prières s'élevaient ferventes vers le ciel, car elles commençaient toujours par une bénédiction pour vous.

J'ai quitté ma froide patrie, et mes illusions ont disparu; les montagnes se sont évanouies, ma jeunesse n'est plus; dernier rejeton de ma race, je dois me flétrir solitaire et n'avoir de joie que dans le passé. Ah! la grandeur, en élevant ma destinée, l'a rendue amère.

Scènes de mon enfance, combien vous m'étiez plus chères! Mes espérances, quoique déçues, ne sont point pourtant oubliées; malgré le froid qui glace mon cœur, il ne s'est point détaché de vous.

Quand je vois une colline sombre lever son front vers le ciel, je songe aux rochers qui couvrent Colbleen de leur ombre⁴; quand je vois deux yeux bleus qui parlent d'amour, je pense aux yeux qui me faisaient aimer ces lieux sauvages; quand par hasard s'offre à mes regards une flottante chevelure, pour peu que sa couleur me rappelle celle de Marie, je songe à l'or de ces boucles ondoynes, trésor de la beauté, et que je n'ai vues qu'à vous.

Cependant il luira peut-être le jour où je verrai les montagnes s'élever devant moi dans leurs manteaux de neige⁵. Mais quand planeront au-dessus de ma tête leurs cimes qui n'auront point changé, Marie sera-t-elle là pour me recevoir? Oh, non! Adieu donc, collines où fut élevée mon enfance; et toi, rivière de la Dée, adieu à tes ondes! Nul toit dans la forêt n'abritera ma tête. Ah, Marie! sous quel abri pourrais-je vivre sans vous?

AU COMTE GEORGE DELAWARR.

Oh, oui! je l'avouerai, nous étions chers l'un à l'autre. Les amitiés de l'enfance sont passagères, mais vraies. Vous aviez pour moi la tendresse d'un frère; j'éprouvais pour vous le même sentiment.

Mais l'Amitié déplace parfois le siège de son doux empire; une longue affection expire en un moment; comme l'Amour, elle vole sur des ailes rapides; mais elle ne brûle pas comme lui d'un feu inextinguible.

Bien souvent Ida nous vit rêver ensemble. Elles furent heureuses les scènes de notre jeunesse! Au printemps de la vie, comme le ciel est serein! Mais voici venir l'hiver et ses sombres tempêtes.

La mémoire ne s'unira plus à l'amitié pour nous retracer les délices de notre enfance; le cœur cuirassé d'orgueil ne se laisse point émuvoir, et ce qui ne serait que justice lui paraît une honte.

Cependant, cher George (car je dois encore vous estimer, et je ne puis récriminer contre le petit nombre de ceux que j'aime), le hasard m'a fait vous perdre, le hasard peut vous rendre à moi: le repentir effacera le vœu que vous avez fait.

Je ne me plaindrai pas, et malgré le refroidissement de notre affection, nul ressentiment corrosif ne vivra dans mon cœur. Je suis rassuré par cette simple réflexion, que tous deux nous pouvons avoir tort, et tous deux devons pardonner.

Vous saviez que, si le danger l'exigeait, mon âme, mon cœur, ma vie, étaient à vous; vous saviez que,

¹ « Et je dis: Oh! que n'ai-je les ailes de la colombe! je m'envolerais pour chercher le repos. » — *Psalmiste*, I. 55, v. 6.

² Morven, haute montagne de l'Aberdeenshire. « *Neigeux Gourmal* » est une expression fréquemment reproduite dans Ossian.

³ La Dée est une belle rivière, qui prend sa source près de

Mar-Lodge et se jette dans la mer à New-Aberdeen.

⁴ Colbleen est une montagne à l'extrémité des Highlands de l'Écosse, non loin des lacs de Dée-Castle.

⁵ Au printemps de 1807, au sortir d'une maladie dangereuse, lord Byron avait projeté de faire un voyage en Écosse; ce plan ne fut pas mis à exécution.

dévoué tout entier à l'amitié et à l'amour, le temps et l'absence ne m'avaient point changé.

Vous saviez.... Mais loin de moi ces vains retours sur le passé ! les liens qui nous unissaient sont rompus. Un jour, mais trop tard, ces doux souvenirs reviendront à votre mémoire, et vous soupirez après celui qui fut autrefois votre ami.

Pour le moment, nous nous séparons : j'espère que ce ne sera pas pour toujours, car le temps et le regret vous ramèneront à moi. Efforçons-nous l'un et l'autre d'oublier la cause de notre désaccord. Je ne veux point de réparation : je ne demande que des jours semblables à ceux du passé.

AU COMTE DE CLARE.

Tu semper amoris
Sis memor, et cari comitis ne abscedat imago.
VALERIUS FLACCUS.

Ami de ma jeunesse ! lorsque tous deux enfants nous errions ensemble, chers l'un à l'autre, unis par l'amitié la plus pure, le bonheur qui donnait des ailes à ces heures vermeilles était si doux, qu'il est rarement accordé aux mortels de savourer ici-bas de tels plaisirs.

Le souvenir seul de cette félicité m'est plus cher que toutes les joies que j'ai connues loin de vous. J'éprouve une peine, sans doute, mais une peine qui me fait du bien, à me rappeler ces jours et ces moments, et à soupirer encore le mot : « Adieu ! »

Ma pensive mémoire erre avec délices sur ces scènes dont nous ne jouirons plus, ces scènes à jamais regrettées. La mesure de notre jeunesse est comblée. Le rêve du soir de la vie est plein de tristesse et d'ombre, et nous ne nous reverrons peut-être jamais !

Comme l'on voit deux fleuves partir d'une source commune. Bientôt, oubliant le lien qui les unit, ils se séparent, vont, en murmurant, se frayer un autre cours, et ce n'est que dans l'Océan qu'ils se rejoignent.

Ainsi coulent nos deux existences, mêlées de biens et de maux, dans des lits rapprochés, mais distincts, sans se confondre comme auparavant ; tour à tour lentes et rapides, troubles et transparentes, jusqu'à ce que l'une et l'autre s'engloutissent dans le gouffre sans fond de la mort ?

Cher ami ! nos deux âmes, qui n'avaient autrefois qu'un vœu, qu'une pensée, coulent maintenant dans des lits différents. Dédaignant les humbles plaisirs des champs, ta destinée t'appelle à vivre au sein de la politesse des cours, à briller dans les fastes de la mode.

Mon sort à moi est de perdre mon temps au milieu des amours, ou d'exhaler mes rêveries en rimes dépourvues de sens et de raison. Car (les critiques le

savent) le sens et la raison abandonnent tout poète amoureux, et ne lui laissent pas une pensée saisissable.

Ce pauvre LITTLE¹, ce barde tendre et mélodieux qui s'était déjà fait connaître du public par ses chants, qui avait servi d'interprète aux leçons de l'amour, il lui a semblé dur que d'impitoyables critiques l'accusassent d'être sans esprit et immoral².

Mais tant que tu seras loué par la beauté, harmonieux favori des neuf Sœurs, ne te plains pas de ta destinée. On lira encore tes vers charmants quand le bras de la persécution sera flétri et tes critiques oubliés.

Toutefois, je reconnais un certain mérite à ces gens dont la férule impitoyable châtie les mauvais vers et ceux qui les écrivent ; et dussé-je moi-même être bientôt à mon tour immolé à leurs sarcasmes, franchement, je ne les appellerai pas en duel³.

Peut-être ne feraient-ils pas mal de briser la lyre discordante d'un novice aussi jeune. Celui qui commence à pécher à dix-neuf ans ne peut manquer à trente d'être un incorrigible mécréant.

Maintenant, cher ami, je reviens à toi ; et vraiment des excuses te sont dues : accepte donc ma concession. En vérité, cher Clare, mon imagination dans son vol, voltige tantôt à gauche, tantôt à droite ; ma muse aime beaucoup les digressions.

Je disais donc, autant que je me le rappelle, que ton destin serait d'ajouter une étoile au ciel de la royauté. Puisse la faveur des rois se fixer sur toi ! Si un noble monarque vient à régner, qui sache apprécier le mérite, tu ne rechercheras pas en vain son sourire.

Mais, puisque les périls abondent dans les cours, où de subtils rivaux font briller leur clinquant, puissent les saints te préserver de leurs pièges, et puisses-tu n'accorder jamais ton amitié ou ton amour qu'à des âmes dignes de la tienne !

Puisses-tu ne pas dévier un seul moment de la voie droite et sûre de la vérité ! Ne te laisses point séduire à l'appât du plaisir. Puisses-tu ne fouler jamais que des roses ! Que tous tes sourires soient des sourires d'amour, tous tes pleurs des pleurs de joie !

Oh ! si tu veux que le bonheur soit le partage des jours et des ans qui te sont réservés, et que la vertu forme ta couronne, sois toujours ce que tu as été, sans tache, comme je t'ai connu ; sois toujours ce que tu es maintenant.

Et moi, bien qu'un léger tribut d'éloge, qui viendrait consoler mon vieil âge, me fût doublement cher, dans ces bénédictions que j'appelle sur ton nom chéri je renoncerais volontiers à la gloire du poète pour celle du prophète.

¹ C'est sous ce nom que Thomas Moore avait publié sa traduction d'*Anacréon*.

² Ces stances furent écrites peu de temps après la critique sévère qui fut faite dans la *Revue d'Édimbourg*, d'une nouvelle production de l'*Anacréon britannique*. (Voir dans la *Revue d'Édimbourg*, numéro de juillet 1807, un article sur l'ouvrage

intitulé : *Épîtres, odes et autres poèmes* par Thomas Little.

³ Un poète (*horresco referens*) a défié son critique à un combat à mort. Si cet exemple devient contagieux, il faudra nécessairement plonger dans le Styx nos censeurs périodiques. Par quel autre moyen les mettre à l'abri de la fureur d'une nuée d'assaillants ? B.

VERS ÉCRITS SOUS UN ORMEAU DANS LE CIMETIÈRE
D'HARROW¹.

Lieu cher à mon jeune âge ! tes vieux rameaux frémissent agités par la brise qui rafraîchit ton ciel sans nuage ! Ici je suis seul, et je médite ; je foule ton gazon tendre et verdoyant, que j'ai tant de fois foulé avec ceux que j'aimais ; avec ceux qui, dispersés au loin, regrettent peut-être comme moi les jours heureux qu'ils ont connus autrefois. En revoyant cette colline sinieuse, mes yeux t'admirent, mon cœur t'adore encore, ormeau vénérable qui tant de fois m'as vu couché sous ton ombrage, rêver à l'heure du crépuscule. J'étends encore ici mes membres fatigués, comme j'ai fait naguère ; mais ce n'est plus avec les mêmes pensées. Tes branches, qui gémissent au souffle du vent, semblent inviter mon cœur à évoquer la mémoire du passé ; elles semblent murmurer, en se balançant doucement sur ma tête : « Pendant que tu le peux, dis-nous un long et dernier adieu. »

Lorsque le destin glacera enfin ce cœur qu'agite une fièvre brûlante, et que ses inquiétudes et ses passions se calmeront dans la mort, j'ai souvent pensé que ce serait un adoucissement à ma dernière heure, si quelque chose peut adoucir ce moment où la vie abdique sa puissance, de savoir qu'une humble tombe, une étroite cellule renfermerait ma cendre aux lieux où se plaisait mon cœur ; il me semblait qu'avec cet espoir la mort me serait douce. Ainsi, je reposerais là où se reportaient toutes mes pensées ; je dormirais en ce lieu où naquirent toutes mes espérances, théâtre de ma jeunesse, couche de mon repos, étendu pour toujours sous cet ombrage protecteur, pressé par la pelouse où s'est jouée mon enfance, enveloppé par ce sol qui m'était cher, mêlé à la terre qu'ont foulé mes pas, béni par les voix qui, enfant, charmaient mon oreille, pleuré par le petit nombre de ceux qu'ici mon âme avait choisis, regretté par les amis de mon premier âge, et oublié du reste du monde.

2 septembre 1807.

Les « Vers écrits sous un ormeau dans le cimetière d'Harrow » terminent le recueil imprimé à Newark en 1807. Nous allons maintenant donner l'article célèbre dans lequel la *Revue d'Édimbourg* attaqua ces productions de la jeunesse de notre poète. Le génie de Byron avait besoin peut-être de cette critique acerbe, de ce vigoureux stimulant. Ce fut l'indignation qui le fit véritablement poète et lui révéla sa mission. C'est sous ce point de vue surtout que cette critique acquiert de l'importance. On voit dans les dernières lettres de Byron, qu'il s'attribuait à M. Brougham (aujourd'hui lord Brougham). Nous ignorons si cette opinion est fondée ; mais, quel que soit l'auteur de cet article, il forme dans l'histoire littéraire de Byron un lien si essentiel, que nous croyons devoir l'insérer ici en entier.

ARTICLE DE LA « REVUE D'ÉDIMBOURG. »

EXTRAIT DU NUMÉRO DE JANVIER 1808.

HEURES DE PARESSE, recueil de Poèmes originaux, de Traductions en vers, par George Gordon, lord Byron, mineur. Un volume in-octavo de deux cents pages. Newark, 1807.

La poésie de ce jeune lord appartient à cette classe d'ouvrages qui est à bon droit maudite des hommes et des dieux. En effet, nous ne nous rappelons pas avoir jamais vu un recueil de vers qui s'éloignât aussi peu que celui-ci de ce terme moyen de la médiocrité. Ces productions sont d'un plat mortel, ne descendent ni ne s'élèvent, et gardent le juste niveau, comme pourrait le faire une eau stagnante. Pour atténuer ce tort, le noble auteur se plaît à se réfugier dans l'excuse de sa minorité. Cette excuse, nous la voyons sur le titre, nous la retrouvons encore sur la dernière page de la couverture ; elle arrive à la suite de son nom, et semble faire partie de son style. On en parle beaucoup dans la préface ; et on a eu soin de mettre à chaque pièce de vers une date indiquant l'âge auquel elle a été composée. Or nous pensons qu'en fait de minorité la loi est parfaitement claire. Elle constitue un motif d'excuse pour le défendeur : nul demandeur ne peut le présenter à l'appui de ses prétentions. C'est ainsi, par exemple, que, si une action était intentée contre lord Byron, à l'effet de le obliger à produire à la cour une certaine quantité de poésies, et qu'il y fût condamné par jugement, il est très probable qu'il ne serait pas admis à donner comme poésie le contenu de ce volume. C'est alors qu'il pourrait s'excuser sur sa minorité ; mais, comme c'est volontairement qu'il produit sa marchandise, si elle ne peut avoir cours, il n'a pas le droit d'exiger que le prix lui en soit payé en numéraire de bonnes et solides louanges. Tel est l'état de la loi en cette matière, et nous ne doutons pas que les tribunaux ne prononcent dans le même sens. Toutefois la vérité est peut-être que, dans tout ce qu'il nous dit sur sa jeunesse, l'auteur a bien plus en vue d'exciter notre étonnement que d'adoucir nos censures. Il veut peut-être nous dire par là : « Voyez comme un mineur peut écrire ! J'ai composé ce poème à dix-huit ans quand j'ai fait celui-ci je n'en avais que seize ! » Mais, hélas ! nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans et de Pope à douze ; et, loin d'apprendre avec surprise qu'un jeune homme a fait de mauvais vers dans l'intervalle de sa sortie de pension à sa sortie de l'Université inclusivement, nous regardons cet événement comme on ne peut plus commun, c'est ce qui arrive à neuf personnes sur dix parmi les individus élevés en Angleterre ; et la dixième personne fait encore mieux les vers que lord Byron.

Il est un autre privilège encore que l'auteur fait valoir, mais celui-là il ne le produit que pour l'écartier ensuite. Toutefois, il est certain qu'il fait de fréquentes allusions à sa famille et à ses ancêtres, tantôt dans ses vers, tantôt dans ses notes ; et, tout en faisant l'abandon de ses prétentions sur l'élevation de son rang, il a grand soin de nous rappeler le sentiment du docteur Johnson, qui veut que lorsqu'un grand seigneur se fait auteur il lui soit tenu compte de son mérite. Et, par le fait, c'est cette considération seule qui nous engage à donner place aux poèmes de lord Byron dans

¹ A la mort d'Allégra, sa fille naturelle, en avril 1822, lord Byron fit transporter à Harrow sa dépouille mortelle pour y être inhumée. « C'est là, » écrivait-il à M. Murray, « que j'espérais reposer moi-même. » Il y a dans le cimetière un endroit, près du sentier, sur la côte de la colline, d'où l'on découvre Windsor ; là se trouve une tombe sous un grand arbre,

à l'ombre duquel j'avais coutume de m'asseoir des heures entières lorsque j'étais enfant. C'était ma retraite favorite ; mais, comme je me propose d'élever un marbre funéraire à sa mémoire, il vaudra mieux déposer le corps dans l'église. — C'est aussi ce qui fut fait.

notre Revue, en y ajoutant toutefois notre désir de lui donner un bon conseil, qui est d'abandonner désormais la poésie, et d'appliquer d'une manière plus profitable ses talents, qui sont considérables, et ses autres avantages, qui ne laissent pas que d'être grands.

Dans ce but, nous prenons la liberté de lui déclarer très-sérieusement que tout l'art de la poésie ne consiste pas dans la rime de la syllabe finale, même accompagnée de la présence d'un certain nombre de pieds, lors même (ce qui n'arrive pas toujours) que l'auteur les aurait régulièrement scandés et comptés avec exactitude sur ses doigts. Nous le supplions de croire qu'une certaine portion de chaleur et quelque peu d'imagination sont nécessaires pour constituer un poème, et que, de nos jours, un poème, pour être lu, doit contenir au moins une pensée tant soit peu différente des idées des écrivains antérieurs, ou différemment exprimée. Nous lui demanderons de bonne foi s'il y a quelque chose qui mérite le nom de poésie dans des vers comme ceux-ci, par exemple, écrits en 1806; et si, en supposant même qu'un jeune homme de dix-huit ans pût adresser à ses ancêtres des choses aussi communes, un jeune homme de dix-neuf devait les publier :

« Adieu, ombres héroïques : en s'éloignant de la résidence de ses pères, votre descendant vous salue. Aux rives étrangères ou sur la terre natale, il pensera à la gloire et à vous, et ce souvenir ranimera son courage. »

« Bien qu'il verse des larmes à cette séparation douloureuse, c'est la nature et non la crainte qui les lui fait répandre. Une noble émulation l'accompagnera aux terres lointaines. Il ne saurait oublier la gloire de ses ancêtres. »

« Il chérira le souvenir de cette gloire; il jure de ne jamais ternir votre renom. Comme vous il vivra, et mourra comme vous. Quand il ne sera plus, puisse-t-il mêler sa cendre à la vôtre ! »

Nous affirmons positivement que la totalité du volume publié par le noble mineur ne contient rien de mieux que ces stances.

Lord Byron devrait se garder de tenter ce que les plus grands poètes ont fait avant lui; car il n'y a rien de terrible comme les comparaisons, ainsi qu'il aura pu s'en convaincre chez son maître d'écriture. L'ode de Gray sur le collège d'Eton aurait dû lui faire supprimer les dix strophes boiteuses « sur une vue lointaine du village et du collège d'Harow,

« Où l'imagination me retrace encore les traits de camarades unis à moi par l'amitié et l'espièglerie. Combien m'est cher votre souvenir toujours vivant, qui repose là dans ce cœur d'où l'espérance est bannie. »

De même les vers charmants de M. Rogers « Sur une Larme » auraient dû servir d'avertissement au noble auteur de ce recueil, et nous épargner une douzaine de strophes comme les suivantes :

« C'est à l'ardente charité qu'on reconnaît une âme compatissante; alors que la pitié se manifeste, elle répand sa douce rosée dans une larme.

« L'homme qui s'abandonne au souffle des vents et traverse les flots orageux de l'Atlantique, se penche sur la vague qui bientôt peut-être sera son tombeau, et y laisse tomber une larme. »

Nous en dirons autant des sujets dans lesquels des poètes antérieurs ont échoué. Ainsi, par exemple, nous ne croyons pas qu'une muse dans sa minorité fût capable de traduire « *L'Apostrophe d'Adrien à son âme*, » tentative qui avait déjà réussi assez mal à Pope lui-même. Si nos lecteurs ne veulent pas nous croire, qu'ils jugent par eux-mêmes.

Petite âme, douce et légère,
Du corps bêtasse passagère,

Eh ! que vas-tu faire là-bas.
Pâle, tremblotante, chétive,
Crois-moi, sur cette froide rive,
Ta galle ne te suivra pas.

Quoi qu'il en soit, nous croyons lord Byron épris surtout de ses traductions et de ses imitations. Nous en avons de toutes les espèces, depuis Anacréon jusqu'à Ossian; et, à les considérer comme devoirs de classe, ce n'est pas trop mal; seulement, pourquoi les imprimer lorsqu'elles ont fait leur temps et servi à leur but? Pourquoi, par exemple, appeler traduction le je ne sais quoi de la page 79, dans lequel deux mots de l'original (*βελω λεγειν*) sont délayés en quatre vers; et cet autre passage à la page 84, où *μεσονυκτιαις ποθ' ὤραις* est traduit en six vers qui clochent. Quant à la poésie ossianique, nous ne sommes pas juges compétents; car, à dire vrai, nous sommes si peu versés dans cette espèce de composition, qu'en exprimant notre opinion sur les rapsodies de lord Byron, nous craindrions que notre critique ne tombât sur quelque lambeau de l'œuvre de Macpherson lui-même. Si donc le début suivant d'un « *Chant des Bardes* » est effectivement de la plume de sa seigneurie, nous le condamnons formellement, autant du moins que nous pouvons le comprendre : « Quelle est cette apparition qui plane sur le mugissement des nuages? quelle est cette ombre farouche qui brille à travers les rouges clartés de la tempête? C'est Orla, le chef brun d'Oïthona. Il n'avait point, » etc. Après avoir retenu ainsi ce « chef brun » pendant quelque temps, les bardes concluent en lui conseillant de relever sa blonde chevelure, puis de la déployer sur l'arc-en-ciel, et de sourire à travers les larmes de l'orage. » Il n'y a pas moins de neuf pages de ces belles choses-là. Tout ce que nous pouvons dire en leur faveur, c'est qu'elles sentent terriblement leur Macpherson; et, en effet, elles sont presque aussi ennuyeuses et aussi stupides.

Les poètes ont le privilège de l'égoïsme; mais ils sont tenus d'en faire un usage modéré; et surtout un individu qui, bien qu'ayant complété sa dix-neuvième année, se pique d'être un barde enfant (« moi, mon Hélicon sans art, c'est la jeunesse »), devrait ne pas en savoir tant au sujet de ses ancêtres. Outre un poème déjà cité sur le manoir de la famille des Byron, nous en avons un autre de onze pages sur le même sujet. L'auteur se serait abstenu de l'insérer, mais, à la demande particulière de ses amis, etc. Il conclut par cinq strophes sur lui-même, « le jeune et dernier rejeton d'une noble race. » On trouve aussi de longs détails sur ses ancêtres maternels dans un poème sur le « *Lachin y Gair* », montagne où il a passé une partie de sa jeunesse, et où il aurait pu apprendre qu'un pibroch n'est pas une cornemuse pas plus qu'un duo n'est un violon.

Comme l'auteur a consacré une grande partie de son recueil à immortaliser l'emploi de son temps au collège et à l'Université, nous ne terminerons pas sans offrir au lecteur un extrait de ses ingénieuses compositions. Dans une ode qui porte une épigraphe grecque, et intitulée « *Granta*, » nous lisons les magnifiques strophes qui suivent :

« Là, dans des chambres étroites et humides, le candidat aux prix du collège travaille à la lueur de la lampe nocturne, se couche tard et se lève matin,

« Celui qui cherche dans Seale de fausses quantités, on se morfond sur un triangle, et se prive de plus d'un repas salubre pour ergoter en latin barbare,

« Renonçant au charme des lectures historiques, et préférant aux chefs-d'œuvre littéraires le carré de l'hypothénuse.

« Toutefois ce sont là des occupations innocentes, qui ne font de mal qu'à l'infortuné étudiant, comparées aux récréations qui rassemblent ces jeunes imprudents. »

Nous sommes vraiment fâchés de trouver sur la psalmo-

die du collège des détails aussi peu favorables que ceux que contiennent ces strophes d'un sel tout à fait attique :

« Nos chœurs sont plus que médiocres, même pour des novices. Point de grâce à ce ramas de pêcheurs à la voix croissante.

« Si David, quand il eut fini son œuvre, avait entendu chanter devant lui ces lourdauds, ses psaumes ne seraient point arrivés jusqu'à nous ; dans son dépit il les eût mis en pièces. »

Mais, quelque jugement que nous portions des poèmes de ce noble mineur, il paraît qu'il faut les prendre tels quels et nous en contenter, car ce sont les derniers que nous aurons de lui. Il n'est, dit-il, qu'un intrus dans les bosquets du Parnasse, il n'a jamais vécu dans un grenier

comme les poètes de pur sang ; et, « bien qu'autrefois, insouciant montagnard, il ait erré dans les highlands de l'Écosse », il y a quelque temps qu'il n'a eu cet avantage. D'ailleurs il n'attend aucun profit de son livre ; et, qu'il réussisse ou non, il n'est pas probable, d'après sa position et ses occupations ultérieures, qu'il condescende à devenir auteur. Prenons donc ce qu'on nous offre, et soyons reconnaissants. Pauvres diables que nous sommes, de quel droit ferions-nous les difficiles ? Nous devons être fort aises d'obtenir déjà tant d'un homme du rang de sa seigneurie, qui n'habite pas un grenier, mais qui a en sa possession l'abbaye de Newstead. Nous le répétons, soyons reconnaissants. Comme l'honnête Sancho, bénissons Dieu de ce qu'on nous donne, et ne regardons pas dans la bouche d'un cheval dont on nous fait cadeau ¹.

POÉSIES DIVERSES,

COMPOSÉES EN 1807 ET 1808.

L'ADIEU,

ÉCRIT À UNE ÉPOQUE OU L'AUTEUR CROYAIT QU'IL ALLAIT BIENTÔT MOURIR.

Adieu, colline² où les joies de l'enfance ont couronné de roses mon jeune front, où la science appelle l'écolier paresseux pour lui dispenser ses trésors ; adieu, amis ou ennemis de mon jeune âge, compagnons de mes premiers plaisirs, de mes premières peines ; nous ne parcourrons plus ensemble les sentiers d'Ida ; je descendrai bientôt dans l'étroite et sombre habitation où il fait toujours nuit et où l'on dort d'un éternel sommeil.

Adieu, vénérables et royales demeures qui élevez vos spirales dans la vallée de Granta, où règnent l'Étude en robe noire et la Mélancolie au front pâle. Compagnons de mes heures joyeuses, habitants du classique séjour que baigne le Cam³ aux verdoyantes rives, recevez mes adieux pendant que la mémoire me reste encore ; car pour moi bientôt ces souvenirs s'effaceront, immolés sur l'autel de l'oubli.

Adieu, montagnes des contrées qui ont vu grandir mes jeunes années, ou le Loch na Garr, neigeux et sublime, lève son front géant. Pourquoi, régions du Nord, mon enfance s'éloigna-t-elle de vous, et alla-

tel se mêler aux fils de l'orgueil ? Pourquoi ai-je échangé contre le séjour du Midi ma caverne highlandaise, Marr et ses sombres bruyères, la Dée et son flot limpide ?

Manoir de mes pères, adieu pour longtemps ! Mais pourquoi te dirai-je adieu ? L'écho de tes voûtes répètera mon glas de mort ; tes tours contempleront ma tombe. La voix défaillante qui a chanté ta ruine actuelle et ta gloire passée ne peut plus faire entendre ses simples accents ; mais la lyre a conservé ses cordes, et parfois le souffle des vents y éveillera les sons mourants d'une éolienne mélodie.

Campagnes qui entourez cette cabane rustique, adieu pendant que je respire encore ; en ce moment vous n'êtes point oubliées, et votre souvenir m'est cher. Rivière⁴ qui m'as vu souvent, pendant la chaleur du jour, m'élancer de ton rivage et fendre d'un cours agile ton onde frémissante, tes flots ne baigneront plus ce corps aujourd'hui sans force.

Et dois-je oublier encore un lieu le plus cher à mon cœur ? Des rochers se dressent, des fleuves coulent entre moi et ce séjour où je savourai le bonheur d'aimer ; et pourtant, ô Marie⁵ ! ta beauté m'apparaît vivante, comme naguère dans le rêve enchanteur de l'amour, né d'un de tes sourires. Jusqu'à ce

¹ La Revue mensuelle (Monthly-Review), la plus répandue de cette époque après la Revue d'Édimbourg, rendit un compte beaucoup plus favorable des *Heures de Paresse*. « Ces compositions », dit-elle, « ont en général un ton plaintif et tendre entremêlé parfois de satire ; on y trouve de la facilité, de la force, de l'énergie, de la chaleur. On doit s'attendre à y voir des traces de jeunesse et des négligences ; et nous conseillons sérieusement à notre jeune barde de les réviser et de les corriger avec une modeste persévérance. Nous apercevons dans lord Byron une puissance intellectuelle et une tourmente d'idées, qui nous font désirer vivement de le voir sagement dirigé dans la carrière de la vie. Il a reçu de la nature des talents, et il est comptable de leur usage. Nous espérons qu'il les rendra utiles à l'humanité, et qu'il y trouvera une source de satisfaction réelle pour lui-même dans sa vieillesse. C'est alors qu'il pourra justement

s'écrier avec l'orateur romain : Je n'ai point à déplorer ma vie, comme ont fait souvent beaucoup d'hommes, et des plus sages ; je ne me repens pas d'avoir vécu : car j'ai vécu de manière que mon existence n'a pas été inutile. *Non lubet mihi deprecari vitam, quod multi, et il docti serpe fecerunt, neque mirari parit et quoniam ita vixi, ut non frustra me natum existimem »*

Lord Byron répondit à la critique d'Édimbourg par une satire et devint l'un des rédacteurs de la Revue Mensuelle.

² Harrow upon Hill. Harrow, sur la colline.

³ C'est le nom de la rivière d'où Cambridge (pont du Cam) tire son nom.

⁴ La Grète, rivière qui passe à Southwell.

⁵ Marie Duff.

que le mal lent qui me consume ait abandonné sa proie à la mort, mère de la destruction, ton image ne saurait s'effacer de ma mémoire.

Et toi, mon ami ! dont la douce affection fait vibrer encore les fibres de mon cœur ! oh ! combien ton amitié était au-dessus de ce que des paroles peuvent exprimer ! Je porte encore sur mon cœur ta cornaline, don sacré de la tendresse la plus pure, que mouilla naguère une larme de tes yeux émus ! Nos âmes étaient de niveau en ce moment si doux, et la différence de nos destinées était oubliée : l'orgueil seul pourra m'en faire un sujet de reproche.

Tout, tout maintenant est triste et sombre ! Nul souvenir d'un amour-décevant ne peut réchauffer mes veines ni me rendre les pulsations de la vie ; l'espérance même d'un immortel avenir ne pourrait, par l'appât de ses couronnes imaginaires, ranimer mon épuisement et réveiller ma langueur. J'aurai vécu sans gloire, pour cacher ma face dans la poussière et me mêler à la foule des morts.

O Gloire ! divinité de mon cœur, heureux celui à qui tu daignes sourire ! embrasé par tes feux immortels, la mort ne peut rien sur lui, et son dard tombe émoussé. Mais moi, elle me fait signe de la suivre, et je meurs obscur et sans nom. Nul n'aura remarqué ma naissance ; ma vie n'aura été qu'un rêve court et vulgaire. Confondu dans la foule, un linceul, voilà tout mon espoir ; l'oubli, voilà ma destinée.

Quand je dormirai oublié sous le sol et dans l'argile que foulaient naguère mes jeux enfantins et où doit maintenant reposer ma tête, ma tombe chétive ne sera arrosée que par les vapeurs de la nuit ou les pleurs de l'orage. Les yeux d'aucun mortel ne daigneront humecter d'une larme le gazon funéraire qui recouvrira un nom inconnu.

Âme agitée, oublie ce monde ! Tourne, tourne tes pensées vers le ciel : c'est là que bientôt tu dois diriger ton vol, si toutefois tes fautes sont pardonnées. Étrangère aux bigots et aux sectes, prosterne-toi devant le trône du Tout-Puissant, adresse-lui ta prière tremblante. Il est miséricordieux et juste, il ne repoussera pas un fils de la poussière, l'objet le plus chétif de sa sollicitude.

Père de la lumière, c'est toi que j'implore ! Les ténèbres remplissent mon âme ; toi qui remarques la chute du passereau, éloigne de moi la mort du péché. Toi qui guides l'étoile errante, qui apaises la guerre des éléments, qui as pour manteau le firmament sans limite, pardonne-moi mes pensées, mes paroles, mes fautes ; et puisque je dois bientôt cesser de vivre, prends-moi à mourir.

1807.

A UNE DAME VAINÉ.

Insensée ! pourquoi révéler ce qui ne devait jamais arriver à d'autres oreilles ! Pourquoi détruire ainsi ton repos, et te creuser dans l'avenir une source de larmes !

Oh ! tu pleureras, fille imprudente, pendant que souriront secrètement tes ennemis jaloux ; tu pleureras l'indiscrétion qui t'a fait redire les paroles décevantes qu'on t'adressait.

Fille vaine, tes jours d'affliction s'approchent, si tu crois ce que te disent les jeunes hommes. Oh ! fuis les pièges de la tentation, et ne deviens pas la proie du corrupteur habile.

Ainsi donc, tu redis avec un orgueil d'enfant les discours qu'on ne te tient qu'à te tromper ? Si tu as le malheur d'y ajouter foi, c'en est fait de ton repos, de tes espérances, de toi !

Pendant qu'au milieu de tes compagnes, tu répètes ces doux entretiens, vois sur leurs lèvres ces sourires ironiques que la duplicité voudrait en vain cacher.

Ces choses couvre-les du voile du silence ; n'appelle pas sur toi les regards du public : quelle vierge modeste pourra sans rougir répéter les adulations d'un fat !

Le jeune homme ne méprisera-t-il pas celle qui se plaît à répéter les flatteries obligeantes qu'on lui adresse ; qui, s'imaginant que le ciel est dans ses yeux, ne sait point pourtant découvrir l'imposture sous son voile transparent !

Car la femme qui aime à révéler tous ces riens amoureux que sa vanité l'empêche de tenir secrets, doit nécessairement croire tout ce qu'on lui dit et lui écrit.

Corrige-toi donc, si tu mets quelque prix à l'empire de ta beauté ! Ce n'est pas la jalousie qui me fait parler. Celle que la nature fit si vaine, je puis en avoir pitié ; mais je ne puis l'aimer.

13 janvier 1807.

A ANNA.

O Anna ! vous avez été bien coupable envers moi ! J'ai cru qu'aucune expiation ne désarmerait mon courroux ; mais la femme fut créée pour nous commander et nous tromper ; j'ai revu votre visage, et je vous ai presque pardonné !

J'avais juré que vous n'occuperiez plus un seul moment ma pensée, et pourtant un jour de séparation me parut long : quand je vous revis, j'étais résolu à ne pas me fier à vous ; votre sourire m'a convaincu bientôt de l'erreur de mes soupçons.

J'avais juré, dans le transport de ma jeune indignation, de vous vouer désormais le plus froid mépris : je vous vis, — ma colère se changea en admiration ; et maintenant, tous mes vœux, tout mon espoir, sont de vous reconquérir.

Contre une beauté telle que la vôtre, combien il est insensé de lutter ! Je m'incline humblement devant vous pour obtenir mon pardon. Pour terminer une discussion aussi inutile, je n'ajoute plus qu'un mot : trahissez-moi, ma douce Anna, le jour où je cesserai de vous adorer.

16 janvier 1807.

A LA MÊME.

Oh! ne dites point, douce Anna, que la destinée avait résolu que le cœur qui vous adore chercherait à briser ses liens. C'eût été pour moi une destinée ennemie que celle qui m'eût enlevé à jamais à l'amour et à la beauté.

Votre froideur, fille charmante, voilà la destinée qui seule m'obligea à imposer silence à ma tendre admiration. Ce fut elle qui détruisit tout mon espoir et tous mes vœux, jusqu'au jour où un sourire fit renaître mon ravissement.

Ainsi qu'on voit dans la forêt le chêne et le lierre, entrelacés, affronter réunis la fureur de la tempête, ainsi ma vie et mon amour ont été destinés, par la nature, à fleurir en même temps ou à mourir ensemble.

Ne dites donc point, ma douce Anna, que la destinée avait résolu que votre amant vous dit un éternel adieu : tant que la destinée n'aura pas ordonné à ce cœur de cesser de battre, mon âme, mon existence seront absorbées dans vous.

1807.

A L'AUTEUR D'UN SONNET

COMMENÇANT PAR CES MOTS :

« Mon vers est triste, et ne fait point pleurer, »

Ton vers est « triste, » on n'en saurait douter, beaucoup plus triste que spirituel! Je ne vois pas trop pourquoi nous pleurerions, à moins de pleurer de pitié pour toi.

Mais il est quelqu'un que je plains davantage encore, et certes celui-là le mérite : car, j'en suis sûr, celui qui te lit doit horriblement souffrir.

On pourra te lire *une fois*; mais à moins d'être sorcier, on ne te lira pas une seconde. Assurement tes vers n'ont rien de tragique; ils feraient même rire s'ils n'étaient pas trop ennuyeux.

Mais veux-tu nous mettre le désespoir au cœur, nous imposer une souffrance réelle, nous faire enfin pleurer tout de bon? Je vais t'en dire le moyen : c'est de nous faire une seconde lecture de tes productions.

8 mars 1807.

SUR UN ÉVENTAIL.

Dans un cœur qui sentirait aujourd'hui comme il sentait autrefois, cet éventail eût pu rallumer sa flamme; mais aujourd'hui ce cœur ne peut s'attendrir, parce qu'il n'est plus ce qu'il était.

Lorsqu'un feu est prêt à s'éteindre, ce qui en redoublait l'activité et le faisait brûler avec plus de force ne fait plus que hâter l'extinction des dernières étincelles.

Comme plus d'un jeune homme, plus d'une jeune fille en a mémoire, il en est de même des feux de l'amour, alors que toute espérance meurt, et qu'ils disparaissent ensevelis sous leurs propres cendres.

Le premier feu, bien qu'il n'en reste plus une étincelle, une main soigneuse peut le rallumer. Hélas! il

n'en est pas de même du dernier : nul n'a la puissance de le faire renaître.

Ou si, par hasard, il se réveille, si la flamme n'est pas étouffée pour toujours, c'est sur un autre objet (ainsi l'ordonne la capricieuse destinée) qu'il répand sa première chaleur.

1807

ADIEU A LA MUSE.

Divinité qui régnas sur les jours de mon premier âge, jeune enfant de l'imagination, il est temps de nous séparer; que les vents emportent donc encore sur leurs ailes ce chant qui sera le dernier, cette effusion de mon cœur, la plus froide de toutes.

Ce cœur, sourd maintenant à l'enthousiasme, imposera silence à tes accents sauvages, et ne te demandera plus des chants; les sentiments de mon adolescence, qui avaient soutenu ton essor, se sont envolés au loin sur les ailes de l'apathie.

Quelques simples que fussent les sujets qui faisaient résonner ma lyre grossière, ces sujets ont disparu pour toujours; les yeux qui inspiraient mon rêve ont cessé de briller; mes visions sont parties, hélas! pour ne plus revenir.

Lorsqu'est bu le nectar qui remplissait la coupe, pourquoi chercher en vain à prolonger la joie du festin? Lorsqu'est froide la beauté qui vivait dans mon âme, quelle puissance de l'imagination pourrait ranimer mes chants?

Mes lèvres peuvent-elles parler d'amour dans la solitude, de baisers et de sourires auxquels il leur faut dire adieu? Peuvent-elles s'entretenir avec délices des heures écoulées? Oh! non; car ces heures ne peuvent plus être à moi.

Parleront-elles des amis à l'affection desquels j'avais voué ma vie? Ah! l'amitié sans doute ennoblirait mes chants. Mais quelle sympathie éveilleront mes vers dans leur âme, lorsque je puis à peine espérer de les revoir?

Dirai-je les hauts faits de mes pères, et consacrerai-je les sons éclatants de ma harpe à célébrer leur gloire? Mais combien ma voix est faible pour de telles renommées! combien sera insuffisante mon inspiration pour chanter les exploits des héros!

Je dépose ma lyre, encore vierge; je laisse aux vents à faire résonner ses cordes : qu'elle se taise; mettons fin à mes faibles efforts. Ceux qui l'ont entendue me pardonneront le passé, sachant que sa voix murmurante a vibré pour la dernière fois.

Son errante et irrégulière mélodie sera bientôt oubliée, maintenant que j'ai dit adieu à l'amitié et à l'amour. Heureux eût été mon destin, fortuné mon partage, si mon premier chant d'amour eût aussi été le dernier!

Adieu, ma jeune muse, puisque maintenant nous ne devons plus nous revoir. Si nos chants ont été faibles, du moins ils sont peu nombreux; espérons que le présent nous sera doux, le présent qui met le seau à notre éternel adieu.

A UN CHÊNE DE NEWSTEAD¹.

Jeune chêne, quand mes mains t'ont planté, j'espérais que tes jours seraient plus nombreux que les miens; que tu balancerai au loin ton épais feuillage, et qu'autour de ton tronc vigoureux serpenterait le lierre.

Tel était mon espoir lorsqu'aux jours de mon enfance, sur le sol de mes pères, je te voyais croître avec orgueil. Ils sont passés, ces jours: et voilà que j'arrose ta tige de mes larmes. Les herbes dont tu es entouré ne peuvent me cacher ton déclin.

Je t'ai quitté, ô mon chêne! et depuis cette heure fatale, un étranger a fixé son séjour dans le manoir de mes pères. Tant que je ne serai point homme je ne pourrai rien pour toi; ce pouvoir appartient à celui dont la négligence a failli te laisser mourir.

Oh! tu étais fort! et maintenant encore quelques soins suffiraient pour raviver ta jeune tête, pour cicatriser doucement tes blessures; mais tu n'étais point destiné à partager son affection. Eh! que pouvait sentir pour toi un étranger!

Oh! ne t'incline point ainsi, mon jeune chêne; relève un moment ta tête; avant que ce globe ait fait deux fois le tour de l'astre radieux que tu vois, mon adolescence aura complété ses années d'épreuve, et tu souriras de nouveau sous la main de ton maître.

Vis donc, ô mon chêne! lève ton front au-dessus des herbes parasites qui entravent ta croissance et hâtent ton déclin; car tu as encore au cœur des germes de jeunesse et de vie, et tes branches peuvent encore se déployer dans leur mâle beauté.

Oui, des années de maturité te sont encore réservées; quand je dormirai dans la caverne de la mort, toi tu braveras le temps et le soufile glacé des hivers; et pendant des siècles les rayons de l'aurore viendront dorer ton feuillage.

Pendant des siècles tu balanceras légèrement tes branches sur la tombe de ton maître, qu'elles couvriront comme d'un pavillon; pendant qu'ainsi ton feuillage ombragera gracieusement sa tombe, ton nouveau possesseur s'étendra sous ton ombre.

Lorsque accompagné de ses enfants il visitera ce lieu, il leur dira tout bas de marcher doucement.

¹ Lord Byron, lors de sa première visite à Newstead, en 1798, planta un chêne dans le jardin, avec la pensée que la destinée de cet arbre serait la sienne. Étant revenu voir l'abbaye, à l'époque où lord Grey de Ruthven y faisait sa résidence, il trouva le chêne entouré de mauvaises herbes et presque mort; ce fut à cette occasion qu'il fit cette pièce de vers. Quelques temps après que le colonel Wildman, propriétaire actuel de ce domaine, en eut pris possession, il remarqua ce chêne, et dit au domestique qui l'accompagnait: «Voilà un jeune chêne qui est fort beau; mais il faut l'abattre, car il gêne dans cet endroit.» — J'espère que vous n'en ferez rien, » répliqua celui-ci, «c'est un arbre auquel milord était fort attaché, parce qu'il l'avait planté lui-même.» Comme on peut le croire, le colonel en a pris le plus grand soin. On le montre aux étrangers, sous le nom du *chêne de Byron*, et il promet d'égalier plus tard en célébrité le myrlier de Shakespeare et le saule de l'ope.

Oh! sans doute mon nom vivra dans leur mémoire, le souvenir sanctifie la cendre des morts.

«C'est ici, » dirent-ils, «quand sa vie était à son aurore, qu'il a exhalé les simples chants de sa jeunesse; c'est ici qu'il dort jusqu'au jour où le temps disparaîtra dans l'éternité.»

1807.

LORS D'UNE VISITE A HARROW².

Ici les yeux de l'étranger lisaient naguère quelques mots simples tracés par l'Amitié; ces mots étaient en petit nombre, et néanmoins la main du Ressentiment voulut les détruire.

Malgré ses incisions profondes les mots n'étaient point effacés; on les voyait encore si lisiblement qu'un jour l'Amitié, de retour, y jeta les yeux, et soudain les mots se reproduisirent à la Mémoire charmée.

Le Repentir les rétablit dans leur premier état; le Pardon y joignit son doux nom; et l'inscription redevint si belle, que l'Amitié crut que c'était la même.

Elle existerait encore maintenant; mais hélas! malgré les efforts de l'Espérance et les larmes de l'Amitié, l'Orgueil accourut et effaça l'inscription pour toujours.

Septembre 1807.

ÉPITAPHE DE JOHN ADAMS,
VOITURIER DE SOUTHWELL, MORT D'UN EXCÈS DE BOISSON.

Le voiturier Adams ici repose en terre.
A sa bouche sans peine il voiturait son verre.
Il en voitura tant, que, tout considéré,
La mort dans l'autre monde enfia la voituré³.

Septembre 1807.

A MON FILS⁴.

Cette chevelure blonde, ces yeux d'azur, brillants comme ceux de ta mère; ces lèvres roses, au séduisant sourire, me rappellent un bonheur qui n'est plus, et touchent le cœur de ton père, ô mon fils!

Et tu balbuties déjà le nom de ton père! Ah! William, que ce nom n'est-il le tien! Mais écartons d'affligeants reproches et d'amers souvenirs. Va, mes soins pourvoient à ton repos; l'ombre de ta mère sourira joyeuse; elle me pardonnera tout le passé, ô mon fils!

² Il y a quelques années, un des amis de l'auteur, se trouvant à Harrow, grava dans un certain endroit son nom et le sien, en y ajoutant quelques mots, expression de l'amitié qui les unissait. Plus tard, à son départ d'Harrow, l'auteur, croyant cet ami coupable d'un tort réel ou imaginaire, détruisit l'inscription fragile. De retour en ce même lieu, en 1807, il écrivit au-dessous les vers qu'on va lire. B.

³ C'est par suite du respect scrupuleux que nous nous sommes imposé de reproduire tout ce qui est sorti de la plume de Byron, que nous avons traduit cette boutade, qui n'est qu'un mauvais jeu de mots, dont nous avons même beaucoup adouci la crudité. B. L.

⁴ Ni dans les conversations de lord Byron que la presse a livrées au public, ni dans ses lettres, ni dans ses notes de voyage, on ne trouve rien qui autorise à penser qu'il ait jamais eu un fils.

Un simple gazon a couvert son humble tombe, et tu as pressé le sein d'une étrangère; la dérision insulte à ta naissance, et c'est à peine si elle te laisse un nom ici-bas. Qu'importe? Tu n'en perdras pas une seule espérance; le cœur d'un père est à toi, ô mon fils!

Eh! que me font à moi le monde et sa rigueur barbare? dois-je désavouer les droits sacrés de la nature? Non, non! dussent les moralistes me désapprouver, je te salue, cher enfant de l'amour, bel ange, gage de jeunesse et de joie; un père protège ton berceau, ô mon fils!

Oh! avant que l'âge ait ridé mes traits, avant que ma vie ait atteint le milieu de sa course, qu'il me serait doux de voir tout à la fois en toi et un frère et un fils! et de consacrer le déclin de mes ans à m'acquiescer envers toi, ô mon fils!

Tout jeune et imprudent qu'est ton père, la jeunesse n'affaiblira pas en lui les sentiments paternels; et, lors même que tu lui serais moins cher, tant que l'image d'Hélène revivra en toi, ce cœur encore palpitant de sa félicité passée n'en abandonnera jamais le gage, ô mon fils!

1807.

ADIEU! SI DANS LE CIEL ON ENTEND LA PRIÈRE.

Adieu! Si dans le ciel on entend la prière d'une âme fervente qui prie pour le bonheur d'une autre, la mienne ne sera pas tout entière perdue dans les airs; mais elle ira porter ton nom par delà le firmament. Que servirait de parler, de pleurer, de gémir? Oh! plus de douleurs que n'en pourraient dire des larmes de sang, arrachées des yeux d'un coupable expirant, sont contenues dans ce seul mot: — Adieu! — Adieu!

Mes lèvres sont muettes, mes yeux sont secs; mais il y a dans mon sein et dans mon cerveau des tourments qui ne passeront point, une pensée qui ne sommeillera plus. Mon âme ne daigne ni n'ose se plaindre, malgré la révolte de la douleur et de la passion. Tout ce que je sais, c'est que nous avons aimé en vain; tout ce que je sens, c'est: — Adieu! — Adieu!

1808.

BRILLANT SOIT LE SÉJOUR DE TON ÂME!

Brillant soit le séjour de ton âme! Nulle âme plus adorable que la tienne ne brisa sa chaîne mortelle pour briller dans les sphères des bienheureux.

Ici-bas peu s'en fallait que tu ne fusses divine, comme tu le seras dans l'éternité. Nous pouvons calmer notre douleur en songeant que ton Dieu est avec toi.

Que le gazon de ta tombe te soit léger! Puisse sa verdure briller de l'éclat de l'émeraude! il ne doit pas y avoir une ombre de tristesse dans ce qui nous fait souvenir de toi.

Que de jeunes fleurs et un arbre toujours vert croissent au lieu où tu reposes; mais qu'on n'y voie ni l'if

ni le cyprès. Pourquoi porterions-nous le deuil des bienheureux?

1808.

QUAND NOUS NOUS SOMMES QUITTÉS.

Quand nous nous sommes quittés, dans le silence et les larmes, le cœur demi-brisé, pour ne nous revoir de long-temps, pâle et froide devint ta joue, plus froid encore ton baiser: ce moment-là présagea vraiment la douleur de celui-ci.

La rosée du matin descendit glacée sur mon front. Ce que je ressentais alors était l'annonce de ce que je ressens maintenant. Tu as rompu tous tes serments, et légère est ta renommée; j'entends prononcer ton nom, et j'en partage la honte.

Ils te nomment devant moi; c'est un glas de mort à mon oreille; je me prends à tressaillir. — Oh pourquoi me fus-tu si chère? Ils ne savent pas que je t'ai connue, moi qui t'ai connue trop bien. — Ton souvenir me suivra long-temps, empreint d'une profonde et ineffable amertume.

Nous nous vîmes en secret. — Je gémissais en silence que ton cœur ait pu oublier et ton âme tromper. Si jamais je te revois, après de longues années d'absence, comment t'accueillerai-je? Dans le silence et les larmes.

1808.

A UN JEUNE AMI¹.

Peu d'années se sont écoulées depuis que tous deux nous étions amis, du moins de nom; et, grâce à la joyeuse sincérité de l'enfance, nos sentiments restèrent long-temps les mêmes.

Mais maintenant tu sais trop bien, comme moi, combien il faut souvent peu de chose pour aliéner un cœur; et ceux qui ont aimé le plus, bientôt ne se souviennent même pas qu'ils ont aimé.

Si inconstant est notre cœur, si frêles sont nos premières amitiés, qu'il te suffira d'un mois, peut-être d'un jour, pour te faire changer de nouveau.

S'il en est ainsi, ce n'est pas moi qui déplorerais la perte d'un tel cœur. La faute n'en est point à toi, mais à la nature, qui te fit une âme capricieuse.

Ainsi que les flots inconstants de la mer, les sentiments de l'homme ont leur flux et leur reflux. Et qui voudrait se fier à une âme toujours agitée de passions orageuses?

Qu'importe qu'élevés ensemble, les jours de notre enfance aient été d'heureux jours? le printemps de ma vie a fui d'un vol rapide; toi aussi tu as cessé d'être enfant.

Et quand nous prenons congé de la jeunesse, esclaves du contrôle d'un monde spécieux, nous disons à la vérité un long adieu: ce monde corrompt l'âme la plus noble.

Joyeux âge où l'âme ose tout faire hardiment, si ce

¹ Cette pièce et celle qui la suit parurent pour la première fois dans un volume publié en 1809 par M. Hobhouse (maintenant sir John Hobhouse), sous ce titre: « Imitations et traductions,

accompagnées de quelques poèmes originaux, » avec cette épigraphe modeste:

Non licet nobiscum esse plalli,

n'est mentir; où la pensée se manifeste avant la parole, et étincelle dans l'œil calme et paisible!

Il n'en est plus de même de l'homme arrivé à un âge plus mûr; dès lors il n'est plus qu'un instrument; l'intérêt domine nos espérances et nos craintes; la haine et l'amour sont asservies à des règles.

Enfin nous apprenons à marier nos vices aux vices des insensés qui nous ressemblent; et c'est à ceux-là, à ceux-là seuls, que nous prostituons le beau nom d'amis.

Telle est la destinée commune à l'humanité: pouvons-nous échapper à la folie universelle? Pouvons-nous renverser cet ordre général, et ne pas être ce que tous doivent être à leur tour?

Non! pour moi, dans toutes les phases de la vie, ma destinée a été si sombre, je hais tellement et l'homme et le monde, que peu m'importe le moment où je quitterai la scène.

Mais toi, esprit frêle et léger, tu brilleras quelque temps, et puis tu disparaîtras, comme ces vers qui étincellent dans l'ombre de la nuit, mais n'oseraient affronter l'éclat du jour

Ilélas! dans ces lieux que fréquente la folie, où s'assemblent parasites et princes (car sous les lambris des rois les vices sont toujours les bien-venus);

On te voit chaque soir ajouter un insecte de plus à la foule bourdonnante; et ton cœur frivole est charmé de faire chœur avec la vanité, de courtoiser l'orgueil.

Là tu voltiges de belle en belle, souriant et empressé, comme ces mouches qui, dans un brillant parterre, souillent toutes les fleurs et en goûtent à peine une.

Mais quelle nymphe, dis-moi, fera cas d'une flamme qui, semblable à la lueur vaporeuse qu'un marais exhale, va et vient d'une beauté à l'autre, véritable feu follet de l'amour?

Quel ami, y fût-il même enclin, osera avouer pour toi un sentiment d'affection? Qui voudra ravalier son mâle orgueil à une amitié à laquelle le premier sot venu peut prétendre?

Arrête, pendant qu'il en est temps encore, ne te montre plus dans la foule aussi méprisable; ne mène plus une existence aussi frivole; sois quelque chose, tout ce que tu voudras, mais ne sois pas vil.

VERS GRAVÉS SUR UNE COUPE FORMÉE D'UN CRANE¹.

La mort ne m'a point fait sa proie;
Pourquoi de moi t'effrayer tant?
Je ne contiens que de la joie:
Quel cerveau peut en dire autant?

Boire, aimer, ce fut là ma vie.
Mort, voilà qu'on m'a déterré.
Bois: je crains moins ta lèvres amie
Que les vers qui m'ont dévoré.

Dans un festin, coupe écumante,
Mieux vaut régner avec orgueil,
Qu'aller dans la tombe béante,
Nourrir les hôtes du cercueil.

Qu'on puise de l'esprit à iable
Dans ce vase où régna le mien!
Puis, quand la cervelle est au diable,
Le vin la remplace fort bien.

Hâte-toi donc! bois à plein verre!
D'autres, quand tu seras là-bas,
De tes os ravis à la terre
Égairont aussi leurs repas.

Et pourquoi non? homme futile,
Nul bien ne sort de ton cerveau:
Qu'après la mort il soit utile,
C'est encore un sort assez beau.

Abbaye de Newstead, 1808.

¹ Voilà ce que dit Byron à propos de cette coupe: — « Le jardinier, en bêchant, découvrit un crâne qui avait probablement appartenu à quelque joyeux frère ou moine de l'abbaye à l'époque où elle fut démonastérisée. Voyant qu'il était d'une grande dimension, et dans un état parfait de conservation, il me prit l'étrange envie d'en faire une coupe. Je l'envoyai donc

en ville; et bientôt on me le renvoya bien monté, avec un beau poli, et une belle couleur écaille de tortue. » Cette coupe est en la possession du colonel Wildman, propriétaire actuel de l'abbaye de Newstead. Dans plusieurs des vieux poètes dramatiques de l'Angleterre, il est fait mention de cette coutume de boire dans des coupes de la même nature.

LES BARDES DE L'ANGLETERRE

ET

LES CRITIQUES DE L'ÉCOSSE

SATIRE.

Na fol! j'aimerais mieus être malou mlauleur
Que faiseur de ballade et méchant rimailleur.

SHAKESPEARE.

Des bardes ennuyeux si la race est fecoude,
Le critique impudent pareillement aboude.

POPE.

PRÉFACE¹.

Tous mes amis, éclairés ou non, m'ont conseillé de ne pas mettre mon nom à cette satire. Si des jeux de mots et des boulets de papiers suffisaient pour changer mes déterminations, je me serais conformé à leur avis; mais les injures ne m'effraient pas, et je ne me laisse pas intimider par des rédacteurs de revue, amis ou non amis. Je puis dire en conscience que je n'ai attaqué personnellement aucun individu qui n'ait commencé par prendre l'offensive. Les ouvrages d'un auteur sont une propriété publique: quiconque les achète a le droit de les juger, et de publier son opinion si cela lui convient, et les auteurs dont je me suis efforcé de perpétuer le souvenir peuvent faire pour moi ce que j'ai fait pour eux. Je suis sûr qu'ils réussiront beaucoup mieux à critiquer mes écrits qu'à améliorer les leurs. Le but que je me propose n'est pas de prouver que je puis écrire bien, mais, s'il est possible, d'obliger les autres à écrire mieux.

Comme ce poëme a eu beaucoup plus de succès que je ne m'y attendais, j'ai tâché dans cette édition d'y faire des additions et des changements qui le rendissent plus digne des regards du public.

La première édition de cette satire, publiée sans nom d'auteur, contenait au sujet du Pope de Bowles quatorze vers composés par l'un de mes amis, homme d'esprit² qui vient de mettre sous presse un volume de poésie; c'est à sa demande que je les avais insérés. Je les ai retranchés dans cette édition, et je leur en ai substitué d'autres de ma composition; en cela j'ai été guidé par un sentiment que beaucoup d'autres partageront, à savoir la résolution de ne

mettre mon nom qu'à des ouvrages sortis entièrement et exclusivement de ma plume.

Pour ce qui est³ des talents réels de la plupart des poëtes dont il est fait mention ou auxquels il est fait allusion dans cette satire, l'auteur est persuadé qu'il ne saurait y avoir une grande divergence d'opinion dans la masse du public; ce n'est pas qu'à l'exemple d'autres sectaires, chacun d'eux n'ait son tabernacle spécial de prosélytes qui exagèrent son mérite, fermant les yeux sur ses défauts, et recevoient sans scrupule et avec respect ses oracles poétiques. Mais la dose considérable d'esprit que possèdent incontestablement plusieurs des écrivains que j'ai censurés, rend plus regrettable encore la prostitution qu'ils ont faite de leur intelligence. La sottise peut exciter la pitié, du moins on peut en rire et l'oublier; mais l'abus du talent appelle une énergique réprobation. Nul plus que l'auteur n'eût désiré voir un écrivain connu et plus capable prendre en main la tâche de démasquer ces hommes; mais M. Gifford est absorbé par ses travaux sur Massinger; et, en l'absence de docteurs de la Faculté, il est permis à un médecin de campagne, dans le cas d'absolue nécessité, de débiter son baume pour empêcher la propagation d'une si déplorable épidémie, pourvu qu'il n'y ait point de charlatanisme dans son traitement; et il est à craindre que le cautiëre ne soit indispensable pour la guérison des nombreux malades affligés de cette rage de rimer, qui fait de nos jours de si redoutables progrès. — Quant aux rédacteurs de la *Revue d'Edimbourg*⁴, il faudrait un Hercule pour écraser cette hydre. Mais si l'auteur parvient seulement à briser l'une des têtes du serpent, dùt sa main être blessée dans le combat, il s'estimera amplement satisfait⁵.

¹ Cette préface accompagnait la seconde édition pour laquelle elle avait été écrite. Le noble auteur avait quitté ce pays avant la publication de cette édition, et n'est pas encore de retour. — NOTE AJOUTÉE À LA QUATRIÈME ÉDITION. 1811. — (« Il est revenu et reparti. » B. 1816.)

² M. Hobhouse.

³ Ici commençait la préface de la première édition.

⁴ « Je me rappelle parfaitement, » dit lord Byron en 1820.

⁵ L'effet que produisit sur moi la critique de LA REVUE D'ÉDIMBOURG à propos de mon premier recueil de poésie, c'était de la rage, le besoin de résister et d'obtenir réparation; mais il n'y avait en moi ni accablement ni désespoir. Une critique sanglante est de la ciguë pour un auteur à la manivelle, et celle-ci, qui produisit LES BARDES DE L'ANGLETERRE, etc., me jeta bas, — mais je me relevai. Cette critique était un chef-d'œuvre de basses plaisante-

ries, un tissu d'injures grossières. Je me rappelle qu'elle contenait beaucoup de lieux communs de bas aloi; comme, par exemple, qu'il fallait se montrer reconnaissant de ce qu'on obtenait, — qu'il fallait ne pas regarder dans la bouche d'un cheval domé; et autres expressions qui sentaient l'écurie. Mais cela fut loin de m'effrayer ou de me détourner d'écrire; je résolus de démentir leurs prédictions de mauvais augure, et de leur faire voir que, toute discordante qu'était ma voix, ce n'était pas la dernière fois qu'ils entendraient parler de moi.

⁶ L'amertume de cette critique, » observe avec raison sir Egerton Bridges, « plua au vil lord Byron, blessa sa fierté et souleva son indignation. Il publia sa satire, LES BARDES DE L'ANGLETERRE ET LES CRITIQUES DE L'ÉCOSSE, et fit courber le front à ceux qui jusque-là avaient exercé une puissance absolue sur l'opinion publique. Il y avait après tout dans l'attaque plus de

LES BARDES DE L'ANGLETERRE

ET LES
CRITIQUES DE L'ÉCOSSE.

SOMMAIRE ¹.

Le poète examine l'état de la poésie dans les siècles passés. — De là, par une transition subite, il passe à l'époque actuelle. — Il exhale sa colère contre les faiseurs de livres, — reproche à Walter Scott sa cupidité et sa fabrique de ballades. — Notables observations sur M. Southey. — L'auteur se plaint de ce que M. Southey a infligé au public trois poèmes épiques et autres. — Il s'élève contre William Wordsworth; mais loue M. Coleridge et son élégie sur un jeune âne. — Il se montre disposé à blâmer M. Lewis. — Il réprimande vertement le ci-devant Thomas Little, ainsi que lord Strangford. — Il recommande à M. Hayley d'écrire en prose, — exhorte les Moraves à glorifier M. Grahame, — exprime sa sympathie pour le révérend Bowle, — déplore la malheureuse destinée de James Montgomery, — s'empare contre les rédacteurs de *la Revue d'Édimbourg*, — les gratifie de noms forts durs, tels que celui de harpie et autres. — Apostrophe à Jeffrey; prophétie à son égard. — Episode de Jeffrey et Moore, péril qu'ils courent, leur délivrance; présages dans la matinée où eut lieu le combat; la Tweed, le Tolbooth, le Frith de Forth épronvent une commotion; une déesse descend du ciel pour sauver Jeffrey; incorporation des balles avec son sinciput et son occiput. — Revue en masse des critiques d'Édimbourg. — Lord Aberdeen, Herbert, Scott, Hallam, Pillans, Lambe, Sydney-Brougham, etc. — Lord Holland loué pour ses diners et ses traductions. — Le théâtre; Streffington, Hook, Reynolds, Kenney, Cherry, etc. — Appel à Sheridan, à Colman et à Cumberland, pour qu'ils reprennent la plume. — L'auteur revient à la poésie. — Rimailleurs de toutes sortes. — Les lords écrivent parfois, ils feraient beaucoup mieux de s'en abstenir. — Hafiz, Bose Mathilde, et X. Y. Z. — Rogers, Gampbell, Gifford, etc., poètes véritables. Traducteurs de l'Anthologie grecque. — Crabbe, — style de Darwin. — Cambridge. — Prix universitaire. — Smyth, — Hondgson, — Oxford, — Richards. — Le poète entre en scène. — Conclusion.

Quoi! je serai condamné à tout entendre! ² L'enroué Fitz-Gerald ³ braillera dans les tavernes ses couplets discordants; et moi, je me tairai, de peur que les Revues écossaises ne m'appellent rimailleur et ne dénoncent ma muse! Non! non! préparez-vous à me lire. — J'écrirai à tort ou à raison; les sots sont le sujet de mes vers. La satire inspirera mes chants!

O le plus noble don de la nature! ma bonne plume d'oie! esclave de ma pensée, obéissante à ma volonté, arrachée à l'aile paternelle pour faire une plume, ce puissant instrument de bien petits hommes! O toi! qui facilites l'accouchement intellectuel d'un cerveau en travail, gros de vers ou de prose; toi qui, en dépit de l'inconstance des femmes et des sarcasmes de la critique, fais la consolation d'un amant et la gloire d'un auteur, que de beaux esprits, que de poètes tu fais

naître chaque jour! Combien est fréquent ton emploi, et petite ta gloire, condamnée enfin à un complet oubli, de même que les pages que tu as tracées! Mais toi, du moins, plume qui m'appartiens, toi que j'ai déposée naguère et que je reprends maintenant, notre tâche terminée, tu seras libre comme celle de Cid Hamet ⁴; si d'autres te méprisent, moi je te chéris. Prenons donc aujourd'hui notre essor; ce n'est point un sujet rebattu, une vision orientale, un rêve extravagant qui m'inspire ⁵; notre route, bien que hérissée d'épines, est distinctement tracée: que nos vers soient coulants et notre chant facile.

En ce temps, où le Vice triomphant commande en souverain, obéi par les hommes, ses esclaves volontaires; où la Folie, trop souvent précurseur du crime, garnit son chapeau des grelots de tous les pays; où les méchants et les sots dominent réunis et pèsent leur justice dans des balances d'or; eh bien! les plus hardis redoutent encore la risée publique; la crainte de la honte est la seule qui leur reste; ils pèchent avec plus de mystère, tenus en effroi par la satire, et tremblent devant le ridicule, sinon devant la loi.

Telle est la puissance de l'esprit; mais les flèches de la satire ne sont point mon partage; pour châtier les iniquités royales de notre âge, il faut une arme plus acérée, une main plus puissante. Néanmoins il est des folies dont la chasse m'est permise et pourra du moins m'amuser. Qu'on rie avec moi, je ne demande pas d'autre gloire. Le signal a retenti; mon gibier, ce sont les écrivassiers. Au galop, mon Pégase! — Je cours sur vous tous, poèmes grands et petits, odes, épopées, élégies! Et moi aussi, je puis comme un autre barbouiller du papier. Et il m'arriva un jour de répandre par la ville un déluge de vers, vraie boutade d'écolier, indigne d'éloge ou de blâme; je me fis imprimer, — de plus grands enfants que moi en font autant. Il est doux de voir son nom imprimé; un livre est toujours un livre, bien qu'il n'y ait rien dedans. Ce n'est pas qu'un nom titré puisse sauver d'un oubli commun le livre et l'écrivain: Lambe en sait quelque chose, lui dont la farce bâtarde a été sifflée malgré le nom patricien de son auteur. Cela n'empêche pas que George ne continue à écrire ⁶, bien qu'il cache son nom aux regards du public. Autorisé par ce grand exemple, je suis la même voie, seulement je fais moi-même ma revue; et, sans recourir au grand Jeffrey, comme lui je me constitue de ma propre autorité juge en poésie.

Il faut un apprentissage pour tous les métiers, excepté pour celui de censeur. On trouve des critiques

hardiesse, de résolution, plus d'intrépidité, que de force intrinsèque. Mais le courage de l'assaillant et la justice de sa cause lui donnèrent la victoire. Ce fut là l'une de ces rares occasions qui font connaître un homme de génie, et celle-là fixa la réputation de Byron. A dater de ce moment, il attira l'attention publique comme un écrivain qui avait autant de ressources que d'énergie dans l'intelligence et le caractère.

¹ On a retrouvé dans les papiers de Byron ce sommaire, que son intention était de mettre en tête de sa satire.

Note du traducteur.

² L'enroué Fitz-Gerald, c'est assez juste; — mais pourquoi parler d'un semblable charlatan? B. 1816.

³ M. Fitz-Gerald, plaisamment nommé par Colbert, « le poète à la petite bière. »

⁴ Cid Hamet Benengeli promet le repos à sa plume dans le dernier chapitre de *Don Quichotte*. Oh! si nos faiseurs de livres voulaient suivre l'exemple de Cid Hamet Benengeli!

⁵ Ceci a dû être écrit dans un esprit de prophétie. B. 1816.

⁶ Dans la *Revue d'Édimbourg*. [C'est un fort bon enfant; et, si on en excepte sa mère et sa sœur, c'est, selon moi, le meilleur de la bande. — B. 1816.]

tout faits d'avance. Sachez par cœur les plaisanteries rebattues de Miller, ayez tout juste autant de science qu'il en faut pour faire des citations erronées, un esprit bien dressé à trouver ou à forger des fautes, une certaine disposition au calembourg, que vous appellerez sel attique; allez trouver Jeffrey; soyez silencieux et discret : il paie juste dix livres sterling la feuille; ne craignez pas le mensonge, il donnera à vos traits quelque chose de plus acéré; ne reculez pas devant le blasphème, il passera pour de l'esprit; foulez aux pieds toute sensibilité, ne vous faites pas faute de jeux de mots : vous voilà devenu un critique complet; on vous haïra, mais vous serez adulé.

Nous soumettrons-nous à une telle juridiction? Non, certes. Cherchez des roses en décembre, de la glace en juin; demandez de la constance au vent, du blé à la paille; croyez à une femme ou à une épitaphe ou à tout autre objet menteur, plutôt que d'ajouter foi au langage d'un critique chagrin, ou de vous laisser égarer par le cœur de Jeffrey¹ ou la tête boétienne de Lambe². Tant que, soumis au joug de ces tyrans imberbes et sans mission, de ces usurpateurs du sceptre du goût, les auteurs courberont humblement la tête, accueilleront leur voix comme celle de la vérité, et recevront leurs arrêts comme articles de foi; tant que la critique sera remise en de telles mains, ce serait un péché que de l'épargner. De tels censeurs méritent-ils des ménagements? Néanmoins nos modernes génies se suivent tous de si près, qu'on ne sait quel choix faire parmi eux; nos poètes et nos critiques se ressemblent tellement, qu'on ne sait trop qui épargner ou qui frapper.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je me hasarde dans une carrière que Pope et Gifford ont courue avant moi. Si déjà vous n'êtes rebutés, continuez à me lire. Mes vers vont vous répondre. « Arrêtez, » me crie un ami; « ce vers est négligé; celui-ci, celui-là et cet autre encore me semblent incorrects. » — Eh bien! qu'en concluez-vous? Pope a fait la même faute, ainsi que l'insouciant Dryden. — Oui; mais Pye ne l'a pas commise. — Voilà vraiment une belle autorité! Que m'importe? mieux vaut errer avec Pope qu'exceller avec Pye.

Avant nos jours dégénérés, où des œuvres ignobles

obtiennent des éloges imposteurs, il fut un temps où, au lieu de grâces mensongères, l'esprit et le bon sens s'alliaient à la poésie et florissaient ensemble, puisaient leurs inspirations à la même source, et, cultivés par le goût, brillaient chaque jour d'une beauté nouvelle. C'est alors que, dans cette île heureuse, la voix pure de Pope s'efforçait de charmer l'âme ravie, et voyait le succès couronner ses efforts; aspirait à l'approbation d'une nation polie, et relevait la gloire du pays en même temps que celle du poète. Comme lui, le grand Dryden faisait couler les flots de sa muse avec moins de douceur peut-être, mais plus de force. Alors aussi Congrève égayait la scène, Otway nous arrachait des larmes; car l'accent de la nature allait au cœur d'un auditoire anglais. Mais pourquoi rappeler de tels noms ou de plus illustres encore, quand la place de ces grands hommes est occupée par des bardes sans génie? Mais c'est vers ces temps que nous reportons nos regards attristés par la fausseté du goût et de la raison. Jetez maintenant les yeux autour de vous; feuillotez cet amas de pages frivoles; contemplez les ouvrages précieux qui charment notre époque. Il est toutefois une vérité que la satire elle-même doit reconnaître : c'est qu'on ne peut se plaindre qu'il y ait parmi nous disette de poètes³. Leurs œuvres font gémir la presse et fatiguent les imprimeurs; les épopées de Southey font craquer sous leur poids les rayons des bibliothèques; et les poésies lyriques de Little brillent en in-douze satinés

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil; » disent les prédicateurs; et pourtant nous courons d'innovations en innovations. Que de merveilles diverses nous allèchent en passant! La vaccine, l'attraction, le galvanisme et le gaz apparaissent successivement, excitent l'admiration du vulgaire, puis la bulle de savon crève, — il n'y a plus que de l'air! Nous voyons aussi s'élever de nouvelles écoles poétiques où d'ennuyeux prétendants réclament la palme. Ces pseudo-bardes font pendant quelque temps taire la voix du goût. Maint club campagnard plie le genou devant Baal, et, détrônant le génie légitime, élève un temple et une idole de sa façon⁴, quelque veau de plomb, peu importe lequel, depuis l'ambitieux Southey jusqu'au rampart Stott⁵.

¹ MM. Jeffrey et Lambe sont l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de la *Revue d'Édimbourg*; les autres sont mentionnés ci-après.

² Ceci était injuste : ni le cœur ni la tête de ces messieurs n'étaient tels qu'ils sont ici représentés. À l'époque où j'écrivis ceci je ne les connaissais personnellement ni l'un ni l'autre. — B. 1816.

³ Je suis d'avis que l'époque actuelle n'est pas l'une des plus remarquables de la poésie anglaise. Il y a plus de soi-disant poètes et comparativement moins de poésie que jamais. Je soutiens cette opinion depuis quelques années; mais, chose étrange! elle n'est pas favorablement accueillie de mes confrères de la lyre. — *Journal de Byron*, 1821.

⁴ Relativement à la poésie en général, j'ai la conviction que nous sommes entrés dans un système poétique révolutionnaire très-défectueux, tout à fait détestable, et dont Rogers et Crabbe sont les seuls qui se soient affranchis. Je me suis confirmé dans cette opinion en relisant quelques-uns de nos classiques, spécialement Pope, sur lequel j'ai fait l'essai suivant : — je pris les

poèmes de Pope ainsi que les miens et ceux de quelques autres; je les lus en regard de ceux de Pope, et j'ai été réellement mortifié de voir l'ineffable distance qu'il y avait, sans le rapport de la logique, de l'instruction, de l'effet et même de l'imagination, de la passion et de l'invention, entre le petit homme de la reine Anne et nous autres du bas-empire. Soyez-en certain, c'était de l'Horace alors, c'est maintenant du Claudien; et si j'avais à recommencer, je changerais de moule. — *Journal de Byron*, 1817.

⁵ Stott, plus connu dans le *Morning-Post* sous le nom d'Italiz. Ce personnage est le maître le plus profond dans l'art du pathos. Je me rappelle à l'époque où la famille régnante quitta le Portugal une ode de M. Stott sur ce sujet, elle commençait ainsi (c'est l'Irlande qui parle) :

Royal rejeton de Bragançe,
L'Irlande te salue en l'offrant une stance, etc.

Je me souviens aussi d'un sonnet adressé aux rats et tout à

Voyez, la légion écrivassière, fractionnée en groupes divers, défile devant nous, impatiente d'attirer l'attention : chacun pique de l'éperon son Pégase efflanqué; la rime et les vers blancs marchent côte à côte. Voyez s'amonceler sonnets sur sonnets, odes sur odes. Les histoires de revenants se condoient en route; les vers s'avancent en mesures démesurées, car la sottise aime un rythme varié; amie du fatras étrange et mystérieux, elle admire toute poésie qu'elle ne peut comprendre. C'est ainsi que les lais du ménestrel — puissent-ils être les derniers! — font entendre au souffle des vents leurs tristes gémissements sur des harpes à demi tendues, pendant que les esprits de la montagne bavardent avec les esprits de la rivière, afin que les dames puissent les entendre la nuit; des nains farfadets de la race de Gilpin Horner égarant dans les bois de jeunes seigneurs écossais, sautillant à chaque pas, Dieu sait à quelle hauteur! et font peur aux petits enfants, Dieu sait pourquoi! tandis que dans leur cellule magique des dames de haut parage font défense de lire à des chevaliers qui ne savent pas épeler, dépêchent un courrier au tombeau d'un sorcier, et font la guerre à d'honnêtes gens pour protéger un mécréant.

Voyez ensuite s'avancer gravement, sur son cheval de parade, l'orgueilleux Marmion au cimier d'or, tantôt faussaire, tantôt le premier au combat; sans être tout à fait un félon, il n'est pourtant chevalier qu'à demi, également propre à décorer un gibet ou un champ de bataille, puissant mélange de grandeur et de bassesse. T'imagines-tu donc, Scott¹, dans ta

folle arrogance, faire agréer au public ton roman insipide? C'est en vain que Murray se ligue avec Miller pour rétribuer ta muse à raison d'une demi-couronne par vers. Non! quand les fils d'Apollon s'abaissent à trafiquer de leur plume, leurs palmes sont desséchées, leurs jeunes lauriers sont flétris. Que ceux-là abdiquent le titre sacré de poète, qui tourmentent leur cerveau pour un vil salaire, et non pour la gloire². Puissent-ils travailler en vain pour Mammon, et contempler avec douleur l'or qu'ils n'ont pu gagner! Que ce soit là leur partage! que telle soit la juste récompense de la muse qui se prostitue, du barde mercenaire! C'est pour cela que nous n'avons que des mépris pour le fils vénal d'Apollon; et sur ce nous disons « bonne nuit à Marmion. »

Voilà les œuvres qui réclament aujourd'hui nos applaudissements; voilà les poètes devant lesquels la muse doit s'incliner, pendant que Milton, Dryden, Pope, relégués dans un commun oubli, cèdent leurs palmes sacrées à Walter Scott.

Il fut un temps, alors que la muse était jeune encore, qu'Homère faisait résonner sa lyre, que Virgile chantait, où pour produire un poète épique dix siècles suffisaient à peine, où l'admiration des peuples saluait avec respect son nom magique; l'ouvrage de chacun de ces bardes immortels apparaît comme l'unique merveille de mille années. Des empires ont disparu de la face de la terre, des langues ont expiré avec ceux qui leur avaient donné naissance, sans obtenir la gloire de l'un de ces chants immortels où revit toute une langue éteinte. Il n'en est point ainsi de nous. Nos

fait à la lantéur de la matière, comme aussi d'une ode retentissante commençant par ces mots :

En chant bruyant comme les flots
Qui battent du Lapon le rivage sonore.

Mon Dieu, ayez pitié de nous! *Le lai du dernier Menestrel* n'était rien en comparaison.

¹ « Quand Byron écrivit sa fameuse satire, j'eus ma part de flagellation, ainsi que beaucoup d'autres qui valaient mieux que moi. Mon crime était d'avoir écrit mon poème pour 25,000 l. st., ce qui n'est vrai qu'en ce sens que j'ai vendu le manuscrit pour cette somme. Or, je ne vois pas trop en quoi un auteur serait blâmable d'accepter la somme que les libraires lui offrent, si l'on considère surtout que ces messieurs ne se sont jamais plaints d'avoir fait un mauvais marché. J'ai pensé que cette intervention dans mes affaires privées dépassait un peu les limites de la satire littéraire. Toutefois, j'étais fort loin d'avoir pris la moindre part à la rédaction de l'article injurieux de la *Revue d'Édimbourg*: je fis même des remontrances à cet égard à l'éditeur, parce que je pensais que les *Heures de Paresse* étaient traitées avec une sévérité injuste. Ces poésies, comme toutes celles qui sont l'ouvrage des jeunes gens, étaient puisées plutôt dans les souvenirs de ses lectures que dans les ressources de sa propre imagination. Néanmoins mon opinion était qu'on y trouvait des passages qui promettaient beaucoup pour l'avenir. » — SIR WALTER SCOTT.

² Lord Byron, comme on sait, était entré dans la carrière littéraire avec la détermination de ne rien recevoir pour ses écrits. Il refusa 400 guin. en échange de l'autorisation de publier une nouvelle édition de sa satire, et l'on sait qu'il fit cadeau à M. Dallas du prix du manuscrit des deux premiers chants de *Childe Harold* et du *Corsaire*. En 1816, Murray lui ayant offert 1,000 guin. pour le *Siege de Corinthe* et *Purissina*, et ayant mis dans sa lettre un bon pour cette somme, le noble poète lui fit la réponse suivante : — « Votre offre est extrêmement libérale et bien supérieure à ce que les deux poèmes peuvent valoir; mais je ne puis ni ne veux l'accepter. Vous pouvez, si cela vous convient, les

ajouter à la collection, sans que je vous demande rien pour cela. Je vous renvoie ci-inclus votre bon déchiré, crainte d'accident en route. Vous m'obligerez de ne pas me présenter à l'avenir de ces tentations-là; ce n'est pas par dédain pour l'idole universelle, ce n'est pas non plus que j'aie actuellement une surabondance de ces trésors; mais ce qui est convenable est convenable et ne doit pas céder aux circonstances. » Plus tard, sur les vives insistances de M. Murray, le poète consentit à accepter les 1,000 guinées. Voici l'état des sommes payées par lui à lord Byron pour droit d'auteur, en diverses fois; c'est véritablement une curiosité bibliographique :

Childe Harold, I, II.	l. st. 7 600
— III.	1575
— IV.	2100
Le Giaour.	525
La Fiancée d'Abydos.	525
Le Corsaire.	525
Lara.	700
Le Siege de Corinthe.	525
Parisina.	525
La Lamentation du Tasse.	515
Manfred.	515
Beppo.	525
Don Juan, I, II.	1525
— III, IV, V.	1525
Le Doge de Venise.	1050
Sardanapale, Caïn et les Foscari.	1100
Mazeppa.	525
Le Prisonnier de Chillon.	525
Œuvres diverses.	450
Heures de Paresse, les Bardes de l'Angleterre, Imitation d'Horace, Werner, le Difforme transformé, le Ciel et la Terre, etc.	5825

Total.

49340

poètes, malgré leur infériorité, ne se contentent pas d'appliquer à un grand ouvrage le travail d'une vie entière : voyez d'un vol d'aigle s'élever dans les cieux Southey, le marchand de ballades. Que Camoëns, Milton, le Tasse baissent pavillon devant cet homme, qui chaque année fait entrer en campagne une armée de poèmes. Voyez au premier rang s'avancer Jeanne d'Arc, le fléau de l'Angleterre et l'orgueil de la France ! méchamment brûlée par Bedford, comme sorcière ; voyez sa statue entourée d'une auréole de gloire ; elle a brisé ses fers, sa prison s'est ouverte, et cette vierge phénix renaît de ses cendres. Voici ensuite venir le terrible Thalaba, monstrueux, sauvage et merveilleux enfant de l'Arabie, redoutable destructeur de Dom Daniel, lui qui a plus exterminé de magiciens enragés que le monde n'en a jamais connu. Héros immortel ! rival du Petit-Poucet, règne à jamais sur les débris de tes ennemis abattus ! Puisque la poésie s'enfuit effrayée à ton aspect, tu fus avec raison condamné à être le dernier de ta race ! Des génies triomphants ont bien fait de t'enlever de ce bas monde, illustre vainqueur du sens commun ! Voici maintenant le dernier et le plus grand des héros de Southey ; Madoc déploie sa voile, Madoc, cacique à Mexico, et prince au pays de Galles ; comme tous les voyageurs, il nous conte d'étranges histoires, plus vieilles que celles de Mandéville et pas tout à fait aussi vraies. O Southey ! Southey ! mets un terme à la fécondité de ta muse ! Un barde peut chanter trop souvent et trop longuement : poète vigoureux, par pitié épargne-nous ! Un quatrième poème, hélas ! c'en serait trop. Mais si, en dépit de tout ce qu'on peut te dire, tu persistes à te frayer en vers un pénible chemin, si dans tes ballades, on ne peut plus inciviles, tu continues à dévouer les vieilles femmes au diable, Dieu

garde de tes sinistres desseins les enfants qui sont encore à naître ! Dieu te soit en aide, Southey, et à tes lecteurs aussi !

Voici venir ensuite ton disciple ennuyeux, le benin apostat des règles poétiques, le simple Wordsworth, dont les chants sont aussi doux qu'un soir de mai, son mois favori² ; qui conseille à son ami « de laisser là le travail et le trouble, et de quitter ses livres de peur de devenir double³ ; » qui par le précepte et l'exemple fait voir qu'il n'y a aucune différence entre les vers et la prose ; nous démontre clairement qu'une prose insensée fait les délices des poétiques âmes, et que les contes de Noël, mutilés par la rime, contiennent l'essence du vrai sublime. Ainsi, lorsqu'il nous raconte l'histoire de Betty Foy, la mère idiote d'un « enfant idiot, » nigaud, lunatique qui a perdu son chemin, et, de même que son poète, confond la nuit et le jour, il appuie tellement sur tous les endroits pathétiques, et décrit chaque aventure d'une manière si sublime, que tous ceux qui voient « l'idiot dans sa gloire » prennent l'historien pour le héros de l'histoire.

Passerai-je sous silence l'aimable Coleridge, cher à l'ode boursoufflée et à la strophe ambitieuse ? Bien qu'il se plaise surtout aux sujets innocents, l'obscurité néanmoins est la bien-venue auprès de lui. Si parfois l'inspiration refuse son aide à celui qui adopte une fée pour sa muse, nul ne saurait surpasser en poésie relevée le barde qui prend un âne pour sujet d'épique. La matière s'adapte si merveilleusement à son noble esprit, qu'on croit entendre braire le poète lauréat de la gent aux longues oreilles⁴.

O Lewis⁵ ! merveilleux magicien, moine ou barde, n'importe, toi qui voudrais faire du Parnasse un cimetière ! L'if, en guise de laurier, compose ta couronne ;

¹ Lord Byron fut présenté à M. Southey en 1815, à Holland-House. Il en parle comme du poète le mieux avenant qu'il eût jamais vu. « Pour posséder la tête et les épaules de ce poète, dit-il, je consentirais presque à avoir composé ses poésies lyriques. C'est un homme de fort bonne mine, un homme de talent : il est tout cela, on lui doit cet éloge. » Dans son journal de la même année il dit : « Je n'ai pas encore beaucoup vu M. Southey : son aspect est épique, et il est le seul homme de lettres vivant qui soit complètement homme de lettres. Tous les autres joignent une occupation quelconque à leur métier d'auteur. Ses manières sont douces, mais elles ne sont pas celles d'un homme du monde. Ses talents sont du premier ordre, sa prose est parfaite. Quant à sa poésie, les opinions diffèrent. Peut-être a-t-il trop produit en ce genre pour la génération actuelle. Il est probable que la postérité en fera le triage : il a des passages de toute beauté. Aujourd'hui il a un parti, mais point de public, excepté pour ses ouvrages en prose. Sa Vie de Nelson est fort belle. » Plus tard lord Byron a déclaré que le *Don Roderick* de Southey était le premier poème de l'époque.

² « Injuste. » B. — 1816.

³ Ballades lyriques, page 4, les *Tables renversées*, stance première.

Deboul, ami ! bannis ce regard soucieux !
De quels soins ton esprit se trouble !
Deboul ! laisse-moi là tous les bouquins poudreux !
Si tu ne veux devenir double.

⁴ « Injuste. » B. 1816. — Dans une lettre à M. Coleridge, écrite en 1815, lord Byron dit : « Vous me parlez de ma satire, ou pasquinade, comme vous voudrez l'appeler. Tout ce que je puis dire, c'est que j'étais fort jeune et fort irrité quand je l'ai

écrite ; et depuis ce temps elle n'a cessé d'être une épine à mon pied, attendu surtout que la plupart des individus que j'y ai attaqués sont devenus par la suite mes connaissances et quelques-uns mes amis. C'était vraiment allumer des charbons sur la tête d'un ennemi et me pardonner trop facilement pour que je me pardonnasse moi-même. Le passage qui vous concerne est plein de pétulance frivole et superficielle ; mais, bien que j'aie fait depuis longtemps mon possible pour arrêter la circulation de cette satire, je n'en regretterai pas moins éternellement l'imprudence ou la généralité de ses attaques. »

⁵ Lord Byron, qui avait particulièrement connu Lewis pendant son expérience de la vie de Londres, mentionna ainsi sa mort, qui eut lieu en mer en 1818 : — « Lewis était un bon homme, un homme de talent, mais un être insupportable. Ma seule vengeance ou plutôt ma seule consolation était de le mettre aux prises avec quelques personnes peu endurantes qui détestaient les gens de sa sorte, par exemple, avec madame de Staël ou Hobhouse. Mais j'aimais Lewis. C'eût été un vrai bijou s'il eût été mieux incrusté, et moins fatigant, car il était insipide et toujours en opposition avec tout le monde. L'autre garçon ! Il est mort martyr de sa nouvelle fortune lors de son second voyage à la Jamaïque.

« Je donnerais à l'inslant ci sans peine
Toutes les terres de Lorraine,
Pour que Mulgrave fût vifran,

C'est-à-dire :

« En dépit de l'amour du lucre,
Je donnerais, de bon accord,
La Jamaïque et ses cannes à sucre
Pour que Lewis ne fût pas mort. »

tu as pour muse un revenant, et Apollon t'a pris pour son fossoyeur ! Soit que tu prennes ton poste sur d'antiques tombeaux, salué par la voix sépulcrale des spectres, ton digne cortège ; soit que ta plume nous trace ces chastes tableaux qui plaisent tant aux femmes de notre âge pudique ; salut, monsieur P. ! De ton cerveau infernal s'élançant des troupes hideuses de fantômes couverts de leur saïre ; à ton commandement on voit accourir en foule « des femmes grimaçantes, » des rois, du feu, de l'eau et des nuages, de « petits hommes gris, » et je ne sais combien d'êtres encore dont l'empire est à toi ainsi qu'à Walter Scott : salut pour la seconde fois ! Si des contes tels que les tiens font des prosélytes, c'est une maladie que saint Luc seul peut guérir ; Satan lui-même n'oserait vivre avec toi, et ton cerveau lui serait un enfer plus profond que le sien.

Quel est ce poète qui s'avance d'un air doux, environné d'un chœur de jeunes filles brûlantes d'un feu autre que celui de Vesta ? Les yeux brillants, la joue enflammée, il fait retentir les accents désordonnés de sa lyre, et les dames l'écoutent en silence ! C'est Little ! le jeune Catulle de son époque¹, aussi doux dans ses chants, mais aussi immoral que son modèle ! La muse qui condamne à regret doit pourtant être juste, et ne point faire grâce au mélodieux prédicateur de libertinage. Pure est la flamme qui brûle sur ses autels ; elle se détourne avec dégoût d'un encens plus grossier ; néanmoins, indulgente à la jeunesse, après cette expiation elle se borne à lui dire : « Corrige tes vers, et ne pêche plus ! »

Quant à toi, traducteur aux vers de clinquant, et à qui tout cet oripeau appartient en propre, Strangford l'Hibernien, avec tes yeux d'azur et les boucles vantées de ta chevelure rouge ou châtain, toi, dont les chants plaintifs sont admirés de nos miss malades d'amour, qui se pâment d'attendrissement sur ces riens harmonieux, apprends, apprends, si tu le peux, à reproduire le sens de ton auteur et à ne plus vendre tes sonnets sous le nom d'un autre. Crois-tu donc obtenir au Parnasse un rang plus élevé en habillant Camoëns en dentelles ? Corrige, Strangford, corrige ta morale et ton goût : sois chaleureux, mais pur ; amoureux, mais chaste ; cesse d'en imposer ; rends ta harpe empruntée, et ne fais plus du barde lusitanien le copiste de Moore.

Mais arrêtons-nous un moment ! Quel est cet ouvrage ? C'est la dernière et la pire production d'Hayley, jusqu'à la prochaine cependant : soit qu'avec d'insipides tirades il fabrique des drames ou tourmente les morts du purgatoire de ses éloges, jeune ou vieux, il a toujours le même style, uniformément faible et insipide. Voici d'abord *le Triomphe du Sang-Froid*, qui a failli me faire perdre le mien, puis *le Triomphe de la Musique*. Ceux qui ont lu celui-là peuvent affirmer que la pauvre musique n'y triomphe guère².

Moraves, levez-vous ! décernez une digne récompense à la dévotion fastidieuse ! — Écoutez ! le poète du dimanche, le sépulcral Grahame³ exhale ses sublimes accents en prose barbare, et n'aspire même pas à la rime. Il met en vers blancs l'évangile de saint Luc, pille audacieusement le Pentateuque, et, sans le moindre scrupule de conscience, falsifie les Prophètes et dévalise les Psaumes.

Salut, ô Sympathie ! ta douce puissance évoque devant moi mille souvenirs d'un millier de choses, et me montre, courbé sous ses soixante années de lamentations, le prince ivre des faiseurs de sonnets ennuyeux. Et n'es-tu pas en effet leur prince, harmonieux Bowles, le premier, le grand oracle des âmes tendres, soit que tu chantes avec la même facilité de douleur la chute d'un empire ou celle d'une fenille, soit que ta muse nous raconte d'un ton lamentable les sons joyeux des cloches d'Oxford, et, toujours éprise des cloches, trouve un ami dans chaque tintement du carillon d'Ostende⁴ ? Oh ! combien tu serais plus conséquent encore si tu ornais de grelots le chapeau de ta muse ! Délicieux Bowles ! toujours bénissant ou béni, chacun aime tes vers ; mais les enfants, surtout en font grand cas. Il faut te voir, t'inspirant de la poésie morale de Little, charmer les transports de l'amoureuse foule. Avec toi, la petite fille verse de douces larmes, avant que mademoiselle ait complété les années de son enfance ; mais à treize ans elle échappe à ta séduisante influence ; elle quitte le pauvre Bowles pour les chants plus purs de Little. D'autres fois, dédaignant de circonscrivre aux sentiments tendres les nobles sons d'une harpe telle que la tienne, tu « fais retentir des accents plus forts et plus élevés⁵, » tels que personne n'en entendit et n'en entendra jamais. Là sont enregistrées, chapitre par chapitre, toutes les découvertes faites depuis le déluge, depuis le jour où l'arche vermou-

¹ Byron, dans sa jeunesse, faisait des poésies de Little sa lecture favorite. « Sur ma parole, » écrivait-il en 1820 dans une lettre à M. Moore, « je pense que tout ce que j'ai fait ou écrit de mal doit être attribué à ce maudit ouvrage sorti de votre plume. »

² Les productions poétiques les plus célèbres de Hayley sont *le Triomphe du Sang-Froid* et *le Triomphe de la Musique*. Il a aussi composé un grand nombre de comédies en vers, d'épîtres, etc.. etc. Comme il rédige fort élégamment les notes et les articles biographiques, nous recommandons à ses réflexions l'avis donné par Pope à Wycherley, à savoir, « de convertir sa poésie en prose, » ce qui est facile : il suffit pour cela de retrancher la dernière syllabe de chaque couplet.

[Le seul ouvrage de Hayley qu'on se rappelle aujourd'hui est sa *Vie* de Cowper. Sa notice biographique a été esquissée par M. Southey, dans la *Revue trimestrielle* (Quarterly Review), volume 31, page 263.]

³ M. Grahame a publié deux volumes de momeries religieuses sous les titres de *Promenades du Dimanche*, et *Tableaux bibliques*. B.

[Grahame, homme aimable et poète agréable, a publié depuis *les Oiseaux de l'Ecosse* et d'autres poèmes ; mais ce sont ses *Promenades du Dimanche* qui ont fait sa réputation. Il commença par être avocat au barreau d'Édimbourg ; mais il y obtint peu de succès ; et, comme la mélancolie et la dévotion formaient le fond de son caractère, il entra dans les ordres, et se retira dans une cure près de Durham, où il mourut en 1811.]

⁴ Voyez dans Bowles le « sonnet à Oxford, » et les « stances écrites après avoir entendu les cloches d'Ostende. »

⁵ C'est là le début du *Génie des Découvertes*, épopée naïve très-spirituelle. Entre autres vers délicieux, on trouve les suivants :

Co balser, le premier que l'île ait entendu,

lue s'arrêta dans la vase, depuis le capitaine Noé jusqu'au capitaine Cook. Ce n'est pas tout : le poète fait une halte, soupire un touchant épisode¹, et nous raconte gravement, — écoutez, ô belles demoiselles ! — comment trembla Madère au bruit du premier baiser. Bowles ! retiens cet avis : continue à faire des sonnets ; eux, du moins, ils se vendent². Mais si quelque nouveau caprice ou un large salaire sollicite ta cervelle ignorante et te met la plume à la main ; s'il est un poète qui, naguères l'effroi des sots, est descendu dans la tombe et mérite notre vénération ; si Pope, dont la gloire et le génie ont triomphé du plus habile des critiques, doit lutter encore contre le pire de tous, tente l'aventure : relève la moindre faute, la plus légère imperfection ; le premier des poètes n'était, après tout, qu'un bonnaie. Fouille les vieux fumiers pour y trouver des perles ; consulte lord Fanny ; ajoute foi à Curll ; que tous les scandales d'un siècle qui n'est plus se perchent sur ta plume et voltigent sur ton papier ; affecte une candeur que tu n'as pas ; donne à l'envie le manteau d'un zèle sincère ; écris comme si l'âme de saint John t'inspirait, et fais par haine ce que Mallet fit pour de l'argent. Oh ! si tu avais vécu à cette époque qui te convenait si bien ; si tu avais pu extravaguer avec Dennis ou rimer avec Ralph, amenté avec ses ennemis autour du lion vivant, au lieu de lui donner après sa mort le coup de pied de l'âne³, une récompense fût venue s'ajouter à tes gains glorieux, et t'eût pour ta peine attaché au pilori de la *Dunciade*.

Encore un poème épique ! Qui vient de nouveau infliger ses vers blancs aux enfants des hommes ? Le béotien Cottle, l'orgueil de la riche Bristowa, importe de vieilles histoires de la côte cambrienne, et envoie toute vivante sa marchandise au marché ! Quarante mille vers ! vingt-cinq chants ! Voilà du poison frais de l'Hélicon⁴ ! qui en achète ? qui en achète ?

il n'est pas cher. — Ma foi, ce n'est pas moi. Ils doivent être plats les vers de ces mangeurs de soupe à la tortue, tout bouffis de la graisse de Bristol. Si le commerce remplit la bourse, en revanche il rétrécit le cerveau, et Amos Cottle fait en vain résonner sa lyre. Voyez en lui un exemple des infortunes qu'entraîne le métier d'auteur : le voilà condamné à faire les livres qu'il vendait autrefois. O Amos Cottle ! — Poëbus ! quel nom pour remplir la trompette de la renommée ! O Amos Cottle ! songe un peu aux maigres profits que rendent une plume et de l'encre ! Pendant que tu es ainsi livré à tes rêves poétiques, qui voudra jeter les yeux sur le papier que tu barbouilles ? O plume détournée de son véritable usage ! ô papier mal employé ! Si Cottle⁵ ornait encore le bout d'un comptoir, penché sur son pupitre ; si, né pour d'utiles travaux, on lui avait appris à faire le papier qu'il gâte aujourd'hui, à labourer, à bêcher, à manier la rame d'un bras vigoureux, il n'aurait point chanté le pays de Galles, et moi, je ne me serais pas occupé de lui⁶.

Tel que Sisyphe roulant aux Enfers son énorme rocher sans pouvoir goûter le sommeil ; ainsi sur ta colline, Richmond enbaumé, l'ennuyeux Maurice⁷ charrie le granit de ses lourdes pages ; monument poli et solide des fatigues de son esprit, pétrifications d'un cerveau épais, qui, avant d'atteindre le sommet, retombent pesamment dans la plaine.

Mais j'aperçois dans la vallée le mélancolique Alcée ! Sa lyre est brisée, sa joue est empreinte de sérénité et de pâleur ! Ses espérances, autrefois si belles, et qui auraient pu fleurir un jour, le vent du nord les a fait périr. Le souffle de la Calédonie a fêtré ses boutons dans leur fleur. Que le classique Sheffield pleure sur ses œuvres perdues, et que nulle main tenebraire ne trouble leur précoce sommeil⁸ !

Dites-moi, cependant : pourquoi le poète abdique-

Tout à coup de ces bois vint troubler le silence.
Ils tremblèrent. Du ciel comme si la puissance, etc.

C'est-à-dire que les bois tremblèrent au bruit d'un baiser, phénomène extraordinaire en effet, et qui dut les étonner.

— « Ici, j'ai cité à faux et je me suis trompé, mais sans intention. Ce furent, non point les bois, mais les individus qui y étaient qui tremblèrent. Pourquoi ? — Dieu le sait. — A moins qu'ils ne craignissent que cette prodigieuse accolade ne fût entendue. » — *B. 1816.*

¹ L'épisode dont il est ici question est l'histoire de *Robert à Machin*, et *Anne d'Arfel*. C'est ce couple d'amants fidèles qui donna le baiser ci-dessus mentionné, lequel fit trembler les bois de Madère.

² Quoique, » dit lord Byron en 1821, « je sois fâché d'avoir publié les *Bardes de l'Angleterre et les Critiques de l'Écosse*, la partie de cette satire que je regrette le moins est celle où il est question de M. Bowles, à propos de Pope. Pendant que je travaillais à cet ouvrage, en 1807 et 1808, M. Hobhouse manifesta le désir que j'exprimasse mon opinion à tous deux au sujet de Pope et de l'édition de ses œuvres publiée par Bowles. Comme l'avais complété mon plan et que je me sentais une velléité de paresse, je le priai de traiter lui-même le passage en question. Il le fit. Les quatorze vers sur le *Pope* de Bowles ont été insérés dans la première édition de la satire ; ils sont tout aussi sévères et beaucoup plus poétiques que ceux que je leur ai substitués dans la seconde édition. Quand je réimprimai cette satire, comme j'y mis mon nom, je crus devoir retrancher les vers de

M. Hobhouse, et M. Bowles y gagna beaucoup plus que l'on vraye. »

³ Une note manuscrite de 1816, de la main de Byron, s'exprime ainsi à propos de ce passage : « Tout ce qui concerne Bowles est beaucoup trop rigoureux ; » et c'était vrai. Cet homme vénérable vit encore ; et, en dépit de toutes les critiques que son édition de Pope lui attira plus tard, nul doute que Byron, dans ses moments de calme, ne rendit justice à ce beau génie poétique qui, de leur propre aveu, communiqua à Wordsworth et à Coleridge leur première inspiration.

⁴ « Du poison frais de l'Hélicon ! » — L'Hélicon est une montagne, et non un étang à poissons. J'aurais dû mettre l'Hippocrène. *B. 1816.*

⁵ M. Cottle, Amos, ou Joseph, je ne sais lequel, mais l'un ou l'autre, vendait autrefois des livres qu'il n'écritait pas, et écrivait aujourd'hui des livres qu'il ne vend pas. Il a publié une paire de poèmes épiques : *Alfred* pauvre Alfred ! l'ye s'est aussi occupé de lui ! *Alfred et la Chute de la Cambrie.*

⁶ On lit dans les notes de Byron écrites en 1817 : — « Tout cela est juste. J'ai vu des lettres adressées par cet individu, Joseph Cottle, à une malheureuse femme poète. Il y attaquait si rudement et si amèrement des productions dont la pauvre femme n'était pas du tout vaine, que je n'ai pu résister à l'envie de le prendre à partie, même injustement ; ce qui n'est pas, car c'est bien certainement un âne. » *B. 1816.*

⁷ M. Maurice a manufacturé les parties constitutives d'un in-quarto énorme sur les *Beautés de la colline de Richmond*.

⁸ Le pauvre Montgomery, très-toué par toutes les revues an-

rait-il ainsi ses titres à la faveur des muses? Devrait-il donc se laisser toujours effrayer par les hurlements confus de ces loups d'Écosse qui rôdent dans l'ombre, lâche engeance qui, par un instinct infernal, déchire comme une proie tout ce qui se rencontre sur son passage? Vieux ou jeune, vivant ou mort, nul n'est épargné; tout sert d'aliment à ces harpies¹. Pourquoi les objets de leurs outrages céderaient-ils sans combat la tranquille possession de leur champ natal? Pourquoi lâchement reculer devant leurs griffes? Pourquoi ne pas refouler ces limiers sanguinaires vers le siège d'Arthur²?

Salut à l'immortel Jeffrey³! L'Angleterre eut jadis la gloire d'avoir un juge à peu près du même nom. Miséricordieux, mais justes, leurs âmes se ressemblent tellement, qu'il est des gens qui croient que Satan a lâché sa proie et lui a permis de revenir au monde pour condamner les écrits, comme il avait autrefois condamné les hommes. Il a la main moins puissante, mais le cœur aussi pervers, et sa voix est tout aussi prompte à ordonner la torture. Élève du barreau, il n'a retenu de sa science légale qu'une certaine aptitude à relever des vétilles; instruit depuis à l'école du libéralisme, il a appris à railler les partis politiques, bien qu'il soit lui-même l'instrument d'un parti. Il sait que si un jour ses patrons retournent au poste qu'ils ont perdu naguères, les pages qu'il a griffonnées seront dignement récompensées et feront monter sur le siège du juge ce nouveau Daniel⁴. Ombre de Jeffries, nourris cette pieuse espérance; présente une corde à cet autre toi-même en lui disant : « Héritier de mes vertus, mon digne émule, habile à condamner comme à calomnier le genre humain, reçois cette corde que je t'ai soigneusement réservée; tiens-la à la main lorsque tu rendras tes arrêts, et qu'elle serve un jour à te pendre! »

glaises, a été impitoyablement attaqué par la *Revue d'Édimbourg*. Après tout, le barde de Sheffield est un homme de beaucoup de génie; son *Voyageur en Suisse* vaut mille ballades lyriques et au moins cinquante épopées défigurées.

¹ Dans une critique manuscrite sur cette satire par feu William Crowe, voici comment l'invective de ces métaphores est relevée : — « Dans la même tirade l'auteur transforme un homme en plusieurs animaux différents. D'un loup il fait une harpie, et plus loin il le change en limier. » En lisant cette observation de M. Crowe, lord Byron pria M. Murray de remplacer, dans l'exemplaire en sa possession, l'instinct infernal par l'instinct brutal, les harpies par les félons et les limiers par les chiens d'enfer.

² Le siège d'Arthur. C'est le nom de la colline qui domine Édimbourg.

³ Après la publication des deux premiers numéros de la *Revue d'Édimbourg* M. Jeffrey en devint l'éditeur, et succéda en cette qualité au révérend Sidney-Smith. Il quitta ce poste peu de temps avant d'être nommé lord-avocat de l'Écosse, place qu'il occupe encore maintenant. « Depuis mon retour en Angleterre, » dit lord Byron (*Journal*, 1814), « j'ai entendu faire beaucoup d'éloges de M. Jeffrey par tous ceux qui l'ont connu, et sous des rapports indépendants de ses talents. Je l'admire, non parce qu'il m'a lonné, mais parce que c'est peut-être le seul homme qui, dans les circonstances où lui et moi nous nous sommes trouvés vis-à-vis l'un de l'autre, pouvait avoir la générosité d'en agir ainsi. Il fallait une grande âme pour se hasarder de cette manière : un petit écrivain aurait continué à épiloguer jusqu'à la fin du chapitre. »

Salut au grand Jeffrey! Que le ciel le conserve pour briller sur les rives fertiles de Fife! qu'il protège ses jours sacrés dans ses guerres à venir, puisque parfois nos auteurs en appellent au jugement des armes. Vous souvient-il de ce jour historique⁵, de cette rencontre glorieuse et qui faillit être fatale, alors que l'œil de Jeffrey rencontra le pistolet sans balle de Little, pendant qu'à deux pas de là les imprudents mirmidons de Bow-Street pouffaient de rire⁶? O jour désastreux! le château de Dumedin trembla jusque dans ses fondements; les ondes sympathiques du Forth roulèrent toutes noires; les ouragans du nord firent entendre de sourds murmures; la Tweed enfila la moitié de ses eaux pour former une larme, l'autre moitié poursuivait tranquillement son cours⁷; le mont escarpé d'Arthur s'agitait sur sa base, et le sombre Tolbooth changea presque de place. Il sentit alors, — car en de tels moments le marbre peut éprouver les émotions de l'homme, — il sentit qu'il allait être privé de tous ses charmes si Jeffrey mourait ailleurs que dans ses bras⁸. Enfin, dans cette matinée redoutable, son grenier paternel, ce seizième étage qui l'avait vu naître, s'éroula tout à coup, et à ce bruit la pâle Édine tressaillit. Des rames de papier blanc inondèrent toutes les rues d'alentour; des ruisseaux d'encre coulèrent dans la Canongate; noir emblème de la candeur de Jeffrey comme le blanc pacifique l'était de son courage, comme ces deux couleurs réunies forment l'emblème de son esprit puissant. Mais la déesse de la Calédonie plana sur le champ de bataille et le sauva de la colère de Moore; elle enleva le plomb vengeur dont les pistolets étaient chargés, et le remit dans la tête de son favori; cette tête, par une attraction toute magnétique, le reçut comme autrefois Danaé la pluie d'or, et le grossier métal alla accroître une mine déjà riche par elle-

⁴ « Il y a là trop de méchanceté; c'est véritablement de la rage. » B. 1816.

⁵ « Tout cela est détestable; ce sont des personnalités. » B. 1816.

⁶ « En 1806, MM. Jeffrey et Moore eurent une rencontre à Chalk-Farm. L'intervention des magistrats empêcha le duel. Après examen, on trouva que les balles des pistolets s'étaient évaporées. Cet incident donna lieu à beaucoup de commentaires dans les journaux. »

La note qui précède fut retranchée de la cinquième édition; et la suivante, après avoir été mise sous les yeux de M. Moore, lui fut substituée : — « Je suis informé que M. Moore publia dans le temps dans les journaux le désaveu de ces faits en ce qui le concernait; et je lui dois cette justice de mentionner cette circonstance. Comme je ne l'ai apprise que depuis peu, je ne puis entrer sous ce rapport dans aucun détail. — Novembre 1814.

⁷ La Tweed se comporta bien en cette circonstance : il eût été tout à fait inconvenant que la moitié anglaise de cette rivière eût témoigné le moindre symptôme de crainte.

⁸ Ce témoignage de sympathie de la part du Tolbooth (principale prison d'Édimbourg), qui paraît avoir été très-affecté en cette occasion, est on ne peut plus louable. On eût pu croire que le grand nombre de criminels exécutés devant sa façade lui avait endurci l'âme. On pense que le Tolbooth appartient au sexe féminin, parce que sa sensibilité en cette occasion fut véritablement féminine, bien qu'un peu égoïste, comme la plupart des impulsions chez les femmes.

même. « Mon fils », s'écria-t-elle, « n'aie plus soif du sang à l'avenir ; laisse là le pistolet et reprends la plume ; préside à la politique et à la poésie ; sois l'orgueil de ton pays et le guide de la Grande-Bretagne. Car aussi longtemps que les fils insensés d'Albion se soumettront à tes arrêts et que le goût écossais sera l'arbitre du génie anglais, tu règneras paisiblement, et nul n'osera prendre ton nom en vain. Une bande choisie t'aidera dans l'exécution de tes projets et te proclamera chef du *clan* de la critique. Au premier rang de la phalange nourrie d'avoine apparaîtra ce *thane* voyageur, l'Athénien Aberdeen. ¹ Herbert brandira le marteau de Thor, et parfois, en retour, tu louerás ses vers raboteux. Tes pages amères recevront aussi le tribut de Smith le fat ² et d'Hallam, renommé pour son grec ³. Scott consentira peut-être à te prêter son nom et son influence ; et le méprisable Pillans diffamera ses amis, pendant que l'infortuné disciple de Thalie, Lambe ⁴, comme un diable sifflé, sifflera à son tour comme un diable. Que ton nom soit célèbre, ton empire illimité ! Les banquets de lord Holland récompenseront tes travaux, et la Grande-Bretagne, reconnaissante, ne manquera pas d'offrir le tribut de ses éloges aux mercenaires du noble lord, aux ennemis de l'intelligence. J'ai un avis pourtant à te donner : avant que ton prochain numéro prenne son essor, en déployant ses ailes bleu et safran, prends garde que le maladroit Brougham ⁵ ne fasse tort à la vente, ne change le bœuf en

galette d'avoine, et le chou-fleur en chou. » A ces mots, la déesse en jupon court donna un baiser à son fils, et disparut dans un brouillard d'Écosse ⁶.

Prospère donc, Jeffrey ! toi le plus éveillé de la bande qu'engraisse l'Écosse avec son grain excitant ! Les prospérités qui attendent tout véritable Écossais sont doublées dans ton glorieux partage. Pour toi Édine recueille les parfums du soir, qu'elle répand ensuite sur tes pages candides. La couleur et l'odeur adhèrent au volume : l'une en parfume les pages, l'autre en dore la couverture ⁷. Que dis-je ! la Gale, nymphe modeste, éprise de toi, oublie tout pour ne s'attacher qu'à toi, et, injuste envers le reste des Pictes, elle possède ta personne et inspire ta plume.

Illustre Holland ! ce serait vraiment mal à moi de parler de ses stipendiés et de l'oublier lui-même ⁸, Holland, et son aide-de-camp Henri Petty, piqueur de la mente. Dieu bénisse les banquets d'Holland-House, où les Écossais ont leur couvert mis, où les critiques font bombance ! Puisse Grub-Street ⁹ diner longtemps sous son toit hospitalier, à l'abri des éreçanciers ! Voyez l'honnête Hallam quitter la fourchette pour la plume, rédiger un article sur l'ouvrage de sa seigneurie, et, reconnaissant des bons morceaux qui sont sur son assiette, déclarer que son hôte sait tout au moins traduire ! Édinburgh, contemple avec joie les enfants ! ils écrivent pour manger, et mangent parce qu'ils écrivent. Mais, de peur

¹ Sa seigneurie a beaucoup voyagé et fait partie de la Société Athénienne. (George Hamilton Gordon, quatrième comte d'Aberdeen. En 1822 sa seigneurie publia un *Examen du principe de la beauté dans l'architecture grecque*.)

² Le révérend Sidney-Smith, l'auteur supposé des *Lettres de Peter Plymley* et de plusieurs autres critiques.

³ M. Hallam a composé dans la *Revue d'Edimbourg* plusieurs articles, un entre autres à propos de l'ouvrage sur le *Goût*, par Payne Knight, dans lequel il montra une excessive sévérité pour des vers grecs que contenait ce livre. Le numéro de la *Revue* avait à peine paru qu'on découvrit que les vers en question étaient de Pindare. Il n'était plus possible de retrancher cette critique, qui restera comme un monument durable de la rare perspicacité d'Hallam.

Note ajoutée à la seconde édition. Le susdit Hallam est très en colère, et se dit faussement accusé, attendu qu'il n'a jamais diné à Holland-House. Si cela est vrai, j'en suis fâché pour lui, car j'ai entendu dire que les dîners de sa seigneurie valaient mieux que ses ouvrages. S'il n'a pas fait d'article sur le livre de lord Holland, j'en suis bien aise, car ce doit être une production pénible à lire et plus encore à louer. Si M. Hallam veut me dire qui a fait l'article en question, j'insérerai dans ma satire le nom du véritable délinquant, pourvu toutefois que ledit nom soit composé de deux syllabes orthodoxes et musicales, et puisse entrer dans le vers sans rompre la mesure. Jusque là le nom d'Hallam restera fante de mieux.

[N'est inutile de justifier contre les insinuations du jeune poète l'auteur célèbre de l'*Histoire du moyen-âge* et de l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*.]

⁴ L'honorable George-Lambe est auteur d'un article sur l'ouvrage de Herford intitulé *les Misères humaines*, ainsi que d'une farce fort applaudie au piquet de Stammer et sifflée d'importance au théâtre de Covent-Garden. Elle était intitulée *Sifflez !* et c'est ce qu'on a fait.

[M. Lambe se porta, en 1818, candidat pour la députation de Westminster, en opposition avec M. Holthouse, sur lequel il l'emporta. Mais ce dernier lui fit éprouver une défaite l'année suivante, et a continué longtemps à occuper ce siège. En 1821,

M. Lambe publia une traduction de Catulle. Il devint en 1852 sous-secrétaire d'état au département de l'intérieur, sous l'administration de son frère, lord Melbourne.]

⁵ M. Brougham, dans le vingt-cinquième numéro de la *Revue d'Edimbourg*, dans l'article sur don Pedro de Cevallos, a été plus fort sur la politique que sur la prudence. Plusieurs dignes bourgeois d'Edimbourg furent tellement indignés des infâmes principes professés dans cet article, qu'ils retirèrent leurs souscriptions.

⁶ Je dois m'excuser auprès des divinités d'avoir osé introduire une nouvelle déesse en jupon court : mais, hélas, que pouvais-je faire ? Je ne pouvais pas faire apparaître le génie de la Calédonie : on sait qu'on ne peut trouver de génie depuis Clackmannan jusqu'à Caithness ; et pourtant, sans une intervention surnaturelle, comment sauver Jeffrey ? Les *hélies* nationales sont trop peu poétiques ; les *brownies* et les *bons roisins* (esprits de bonne composition) refusaient de le tirer d'affaire. Il a donc fallu appeler une déesse en aide ; et Jeffrey doit être fort reconnaissant, attendu que c'est la seule communication qu'il ait jamais eue ou qu'il aura jamais avec les intelligences célestes.

⁷ Voir la couleur du dos de la couverture de la *Revue d'Edimbourg*.

⁸ « Ceci ne vaut rien et n'est aucunement fondé. » B. 1816.

⁹ En 1815, lord Byron dédia la *Fiancée d'Abydos* à lord Holland, et dans son journal du 17 novembre nous trouvons ce passage : — « Je viens de recevoir une lettre très-flatteuse de lord Holland sur la *Fiancée d'Abydos*. Il en est très-content, ainsi que Lady Holland. Cela est fort aimable de leur part, vu que je n'avais aucun quartier à attendre d'eux. Toutefois je croyais à cette époque que l'hostilité dirigée contre moi provenait d'Holland-House. Je suis bien aise d'avoir été induit en erreur, et c'est encore un des motifs qui me font regretter la précipitation que j'ai mise à cette maudite satire, dont je voulais supprimer jusqu'à la mémoire. Mais maintenant qu'on ne peut se la prêter, on lui donne beaucoup d'importance, sans doute par esprit de contradiction. »

qu'échauffés par le jus inaccoutumé de la grappe, quelque pensée chaleureuse ne leur échappe et ne s'imprime, et n'aille faire monter le rouge au front des belles lectrices, milady se charge du soin d'écimer les articles, leur communique d'un souffle sa pureté d'âme, corrige les fautes, et passe sur le tout la lime et le rabot.

Occupons-nous maintenant du drame. — Quelle confusion! quels singuliers tableaux appellent nos regards ébahis! Des calembours, un prince qu'on renferme dans un tonneau¹, les absurdités de Dibdin, voilà ce qui satisfait pleinement le public. Heureusement que la rosciomanie est passée de mode, et qu'on est revenu aux acteurs sortis de l'enfance. Mais à quoi serviront les vains efforts qu'ils font pour nous plaire, tant que de pareilles pièces seront tolérées par la critique anglaise, tant qu'on permettra à Reynolds d'exhaler sur la scène ses jurons grossiers² et de confondre le sens commun avec les lieux communs, tant que « le monde » de Kenney³ — pourrait-on me dire où est son esprit? — ennuiera les loges et endormira le parterre, et qu'une pièce de Beaumont travestie en *Caractacus* nous offrira une tragédie complète à laquelle il ne manque que les paroles? Qui ne gémirait de voir de telles choses faire fureur, de voir cette dégradation de notre théâtre tant vanté? Eh quoi! avons-nous perdu tout sentiment de honte? le talent a-t-il disparu? n'avons-nous parmi nous aucun poète de mérite? — Aucun! — Éveille-toi, George Colman⁴! Cumberland⁵, éveille-toi! sonnez la cloche d'alarme! faites trembler la sottise! O Sheridan! si quelque chose encore peut émouvoir ta plume, que la comédie remonte sur son trône! Abandonne les absurdités de l'école germanique; laisse traduire Pizarre à des imbéciles; lègue à ton siècle un dernier monument de ton génie! donne-nous un drame classique, et réforme notre scène! Grands dieux! la sottise lèvera la tête sur ces planches que Carrick a foulées, que Siddons foule encore⁶! la farce y étalera le masque de la bouffonnerie, et Hook cachera ses héros dans un baril! Les régisseurs nous donneront des nouveautés tirées de Cherry, Skeffington et ma Mère-l'Oie, pendant que Shakspeare, Otway, Massingers

moisiront oubliés sur l'étalage, ou pourriront dans les bibliothèques! Oh! avec quelle pompe les journaux proclament les noms des candidats à la palme scénique! En vain Lewis fait apparaître son hideux cortège de fantômes, le prix n'en est pas moins partagé entre Skeffington et Goose⁷. Et, de fait, le *grand* Skeffington a droit à nos éloges, lui qui est également renommé pour ses habits sans basques et ses drames sans plan; qui ne borne pas l'essor de son génie à remplir le cadre des riants tableaux de Greenwood et ne s'endort pas avec « les belles endormies; » mais s'en vient tonner, en cinq actes facétieux, au grand étonnement du pauvre John Bull, qui, tout ébahi, se demande ce que diable cela peut signifier. Mais quelques mains gagées venant à applaudir, plutôt que de dormir, John Bull en fait autant.

C'est ainsi que nous sommes maintenant. Ah! comment pourrions-nous sans gémir jeter les yeux sur ce qu'étaient nos pères? Bretons dégénérés! avez-vous perdu toute honte; ou, bons jusqu'à la niaiserie, craignez-vous d'exprimer votre blâme? Nos lords ont bien raison de suivre attentivement la moindre distortion sur le visage d'un Naldi, de sourire aux bouffons italiens et d'adorer les pantalonnades de Catalani⁸, puisque notre propre théâtre ne nous donne en fait d'esprit que des calembours, en fait de gaieté que des grimaces⁹.

Eh bien! donc, que l'Ausonie, experte dans l'art d'adoucir les mœurs en corrompant le cœur, épande sur la capitale ses folies exotiques, pour sanctionner le vice et chasser la décence: que des prostituées mariées se pâment à contempler Deshayes et bénissent les avantages que ses formes promettent; que Gayton bondisse aux regards ravis de marquis en cheveux blancs et de ducs jouvenceaux; que de nobles libertins regardent la sémillante Presle faire pirouetter son corps léger qui dédaigne d'inutiles voiles; qu'Angiolini découvre son sein de neige, balance son bras blanc et tende son pied flexible; que Collini trille ses chants amoureux, allonge son cou charmant et ravisse la foule attentive. N'aiguisiez point votre faux, société pour la suppression du vice, saints réformateurs aux scrupules singulièrement raffinés, qui pour

¹ Dans le mélodrame de *Tékéli* on fourre ce prince dans un tonneau, asile tout à fait nouveau pour lui.

² Les jurons sont fréquents dans les comédies vivantes ou défuntes de M. Reynolds.

³ M. Kenney a depuis composé plusieurs drames qui ont eu du succès.

⁴ Lord Byron avait la plus haute opinion de George Colman comme convive aimable. — « Si j'avais, dit-il, à choisir, et que je fusse obligé de n'en prendre qu'un seul à la fois, je dirais: Laissez-moi commencer la soirée avec Sheridan et la finir avec Colman; Sheridan à dîner et Colman à souper; Sheridan pour le bourgogne et le porto, mais Colman pour tout. » — Sheridan était un grenadier de la garde; Colman était à lui seul tout un régiment d'infanterie, légère il est vrai, mais un régiment enfin.

⁵ Richard Cumberland, l'auteur célèbre du drame le *Créole*, de l'*Observateur*, et de l'une des plus intéressantes auto-biographies, est mort en 1811.

⁶ Dans toutes les éditions qui ont précédé la cinquième, au lieu de Siddons on lit Kemble. Lord Byron avait coutume de dire que « de tous les acteurs Cooke était le plus naturel,

Kemble le plus surnaturel, que Kean tenait le milieu entre eux deux; mais que mistress Siddons à elle seule les valait tous. » Le jeu de Kean produisait sur lui un tel effet, qu'un jour, lui voyant jouer le rôle de sir Giles Overreach, il fut saisi d'une attaque de nerfs. John Kemble est mort en 1825, son illustre sœur en 1830.

⁷ La pantomime de Dibdin, connue sous le nom de *Ma Mère l'Oie*, a eu près de cent représentations et a produit plus de 20,000 l. st. à la caisse du théâtre de Covent-Garden.

⁸ *Naldi* et *Catalani* sont suffisamment connus, car le visage de l'un et le traitement de l'autre nous rappelleront longtemps ces amusants vagabonds. En outre, nous sommes encore tout meurtris de la presse dans laquelle nous avons failli étouffer la soirée où cette dame s'est montrée pour la première fois en culotte.

⁹ Les vingt vers qui composent le paragraphe suivant ont été composés par lord Byron à son retour de l'Opéra, et envoyés le lendemain matin à l'imprimeur, avec la demande de les insérer à la place qu'ils occupent aujourd'hui.

le salut de nos âmes pécheresses faites défense aux brocs de s'emplit le dimanche, aux barbiers de raser ; qui voulez que la bière reste dans les tonneaux et que chacun garde sa barbe, par respect pour le saint jour du Seigneur.

Saluons dans Greville et Argyle le patron et le palais de la sottise et du vice¹. Voyez-vous ce magnifique édifice, sanctuaire de la mode, qui ouvre ses larges portiques à la foule bigarrée ? c'est là que tient sa cour le Pétrone de l'époque, l'arbitre souverain des plaisirs et de la scène. Là l'eunuque stipendié, le chœur des nymphes d'Hespérie, le luth langoureux, la lyre libertine, les chants italiens, les pas français, l'orgie nocturne, la danse aux mille détours, le sourire de la beauté et les funées du vin, tout s'unit à l'envi pour charmer des fats, des sots, des joueurs, des fripons et des lords ; chacun suit ses goûts ; de par Comus tout est permis : vous avez le champagne, les dés, la musique, ou même la femme du voisin. Commerçants affamés, ne venez pas nous parler de votre misère, qui est notre ouvrage. Les mignons de la fortune se réchauffent au soleil de l'abondance ; ils ne connaissent la pauvreté qu'en masque, lorsque dans une soirée quelque âne titré se déguise en mendiant et revêt les haillons que portait son grand-père. La gaie *balletta* terminée, le rideau baissé, l'auditoire à son tour occupe la scène. Ici, c'est le cercle des douairières qui font le tour de la salle ; là, ce sont leurs filles qui, vêtues à la légère, bondissent aux accords d'une valse lascive. Les premières s'avancent en longues files d'un pas majestueux ; les autres étalent aux regards des membres agiles et dégagés ; celles-là, pour allécher les robustes enfants de l'Irlande, répèrent à force d'art les outrages des ans ; celles-ci volent d'une aile rapide à la chasse des maris, et laissent à la nuit nuptiale peu de secrets à révéler.

O charmant séjour d'infamie et de mollesse ! où, ne songeant qu'à plaire, la jeune fille peut cacher la bride à sa pensée, et l'amant donner ou recevoir des leçons de morale ! Là, le jeune officier, à peine revenu d'Espagne, mêle les cartes ou manie le cornet sonore :

le jeu est fait ; le sort a prononcé : mille livres pour le coup suivant ! Si, furieux de vos pertes, l'existence vous est à charge, le pistolet de Powell est là tout prêt à vous en délivrer, et, ce qu'il y a de plus consolant encore, votre femme trouvera deux consolateurs pour un. Digne fin d'une vie commencée dans la folie et terminée dans la honte : n'avoir autour de votre lit de mort que des domestiques pour laver vos blessures saignantes et recueillir votre dernier soupir ; calomnié par des imposteurs, oublié de tous, victime honteuse d'une querelle d'ivrogne ; vivre comme Claudius, et mourir comme Falkland².

Vérité ! fais apparaître parmi nous un poète de génie, et que sa main vengeresse délivre le pays de ce l'éau ! Moi-même, le moins sage d'une foule insensée, qui en sais tout juste assez pour savoir où est le bien et choisir le mal ; maître de moi-même à un âge où la raison a perdu son boudier, et obligé de me frayer un passage à travers l'inondable phalange des passions³ ; moi, qui ai parcouru tour à tour tous les sentiers l'enris du plaisir, et qui dans tous me suis égaré ; eh bien ! moi-même, je me sens obligé d'élever la voix, moi-même je comprends combien de telles scènes, de tels hommes sont funestes à la chose publique ! Je sais que plus d'un ami va me reprendre et me dire : « Fou que tu es, qui te mêles de blâmer les autres, vaux-tu mieux qu'eux ? » Tous les mauvais sujets comme moi vont sourire et s'émerveiller de me voir prêcher la morale. N'importe ! Lorsqu'un poète vertueux, lorsqu'un Gifford fera entendre les chants d'une muse chaste et pure, alors je laisserai pour toujours dormir ma plume, je n'élèverai la voix que pour applaudir et me réjouir, que pour lui décerner le tribut de mes louanges, dussé-je être moi-même atteint par le bout de la vertu.

Quant au menu fretin qui foisonne, depuis le stupide Haliz⁴ jusqu'au simple Bowles, pourquoi irions-nous chercher ces gens-là dans leurs obscures demeures de Saint-Gilles ou de Tottenham-Road, ou même dans Bond-Street et son *square* opulent, puis-que enfin il est des fashionables qui ne craignent pas

¹ Afin d'éviter toute méprise, et pour qu'on ne prenne pas une rue pour un homme, je dois avertir que c'est l'institution et non le duc de ce nom que j'ai voulu désigner. Quelqu'un de ma connaissance a perdu au jeu dans la salle d'Argyle plusieurs milliers de livres sterling ; j'étais moi-même alors un des souscripteurs de cet établissement. Je dois rendre cette justice au directeur, de dire qu'il manifesta en cette occasion quelque désapprobation. Mais pourquoi permet-on d'introduire des instruments de jeu dans un lieu de réunion pour les deux sexes ? L'agréable chose pour les femmes et les filles de ceux qui ont le bonheur ou le malheur d'avoir ces liaisons-là, d'entendre le bruit du billard dans une pièce et le bruit des dés dans l'autre ! C'est ce que je puis attester comme témoin oculaire, ayant été autrefois membre indigne d'une institution qui affecte matériellement la moralité des classes supérieures, tandis que les classes inférieures ne peuvent remuer la jambe au son d'un violon ou d'un tambour de basque sans s'exposer à être mises en jugement comme ayant troublé la tranquillité publique. —

² Je connus saisi particulièrement le lord Falkland, l'un dimanche soir je le vis rendre les honneurs de son table avec le noble orgueil de l'hospitalité ; le mercredi matin, à trois heures,

je contemplai étendu devant moi ce qui restait d'un jeune homme plein de courage, de sensibilité et dévoré de passions. C'était un brave et habile officier. Ses défauts étaient ceux d'un marin, et comme tels ils doivent trouver grâce aux yeux des Anglais. Il mourut comme meurt un galant homme dans une meilleure cause ; car s'il fût mort ainsi sur le pont de la frégate au commandement de laquelle il venait d'être nommé, ses concitoyens l'eussent offert en exemple aux héros à venir.

[Lord Falkland fut tué en duel par M. Powell en 1809. En cette occasion lord Byron ne se borna pas à témoigner verbalement sa sympathie. Bien que déjà fort gêné à cette époque, il fit parvenir des secours à la veuve et aux enfants de son ami.]

³ « Oui, et certes elles m'ont donné une vigoureuse chasse. » B. 1816.

⁴ « Sans nul doute j'étais fou alors, et je ne suis pas devenu plus sage. » B. 1816.

⁵ Que dirait l'Anacréon de la Perse, Haliz, s'il pouvait sortir de son splendide sépulchre à Schiraz, où il repose avec Ferdusi et Sadi, l'Homère et le Catulle de l'Orient, s'il pouvait dis-je, voir son nom usurpé par un Stott de Dromore, le plus impudent et le plus exécrable des scribes de gazettes ?

de se faire barbouilleurs de vers? Si des hommes de haut parage mettent leur nom à des poésies innocentes, prudemment condamnées à fuir le regard du public, quel mal y a-t-il à cela? En dépit de tous les nabots de la critique, permis à F. de se lire ses stances à lui-même, à Miles Andrews¹ de s'essayer dans le couplet, et de tâcher de survivre dans ses prologues à la mort de ses drames. Il y a des lords poètes; cela arrive quelquefois, et dans un noble pair c'est un mérite que de savoir écrire. Cependant si de nos jours le goût et la raison faisaient loi, qui voudrait assumer leurs titres et leurs vers? Roscommon! Sheffield! depuis que vous n'êtes plus, les lauriers ne couronnent plus de nobles têtes; nulle muse ne daigne encourager de son sourire les paralytiques inspirations de Carlisle². On pardonne au jeune écuyer ses chants précoces, pourvu que cette manie lui passe promptement; mais quelle indulgence peut-on avoir pour les vers incessants d'un vieillard dont la poésie devient plus détestable à mesure que ses cheveux blanchissent? A quels honneurs hétérogènes aspire le noble pair! lord, rimailleur, petit-maitre, pamphlétaire³! Si ennuyeux dans sa jeunesse, si radoteur dans ses vieux jours, ses drames à eux seuls auraient suffi pour achever notre scène déclinante; heureusement que les rhapsodes s'écrièrent : « Arrêtez! en voilà assez! » et cessèrent d'administrer au public ses drogues tragiques. Nimporte! que sa seigneurie en appelle de ce jugement, et qu'une peau de veau vienne habiller des œuvres qui en sont si dignes! Oui, ôtez cette

couverture où le maroquin brille⁴, et reliez en veau ces vers mécréants⁵.

Pour vous, druides au cerveau de plomb, qui gagnez votre pain quotidien à griffonner, je ne vous fais point la guerre : la main pesante de Gifford a écrasé impitoyablement votre bande nombreuse. Déchargez contre « tous les talents » votre rage vénale : le besoin est votre excuse, et la pitié vous protège. Que votre troupe se régale de monodies sur Fox, et que le manteau de Melville vous serve encore de couverture⁶! Bardes malheureux, qu'attend un commun oubli, reposez en paix, c'est tout ce que vous méritez. Une de ces redoutables réputations telles qu'en a fait *la Dunciade* pourrait seule faire vivre vos vers l'espace d'un matin; mais non : que vos travaux inaperçus reposent en paix auprès de noms plus illustres! Loin de moi la pensée désobligeante de reprocher à la charmante Rosa sa prose burlesque, elle dont les vers, fidèles échos de son esprit, laissent loin derrière eux l'intelligence étonnée⁷. Bien que les bardes de la Crusca ne remplissent plus nos journaux de leurs productions, néanmoins quelques trainards tiraillent encore sur les flancs des colonnes; derniers débris de cette armée de hurleurs que Bell commandait, Mathilde eraille encore, Hafiz glapit, et les métaphores de Merry reparaissent accolées à la signature d'O, P, Q⁸.

Arrive-t-il qu'un jeune homme vif et éveillé, habitant d'une échoppe⁹, manie une plume moins effilée que son alêne, déserte son établi, laisse là ses sou-

¹ Miles Peter Andrews, membre du parlement pour Bewdley, colonel des volontaires du prince de Galles, propriétaire d'une manufacture de poudres à Dartfort, auteur de beaucoup de prologues, d'épilogues et de farces, et l'un des héros de *la Barriade*. Il est mort en 1814.

² Quelqu'un ayant dit un jour à lord Byron qu'on croyait que dans ce passage il avait voulu faire allusion à l'infirmité physique de lord Carlisle, il s'écria : « Je l'ignorais complètement; l'eussé-je su, je ne serais bien gardé d'en parler. Il ne m'appartenait pas d'attaquer dans les antres des infirmités naturelles. »

³ Le comte de Carlisle a publié dernièrement un pamphlet de dix-huit sous sur l'état actuel du théâtre : il y présente son plan pour la construction d'une nouvelle salle. Il faut espérer qu'au théâtre on acceptera tout de sa seigneurie, excepté ses tragédies.

⁴ Les ouvrages de sa seigneurie, magnifiquement reliés, forment le plus bel ornement de sa bibliothèque.

Le reste, faible bagatelle,

Est couvert seulement de cuir et de prunelle.

⁵ Tout cela est ou ne peut plus mal. J'avais tort : la provocation n'était pas suffisante pour justifier tant d'amertume dans l'attaque. B. 1816.

Lord Byron regretta beaucoup depuis les sarcasmes qu'il avait publiés contre son noble parent, dans la conviction erronée que lord Carlisle lui avait manqué d'égards sciemment. Dans une lettre à M. Rogers, écrite en 1814, il dit : — « N'y aurait-il pas moyen de faire ma paix avec lord Carlisle? Je suis prêt à faire pour cela toute démarche raisonnable ou déraisonnable. » Dans les extraits suivants de deux lettres inédites, écrites par lord Byron pendant son séjour à Harrow, on trouvera peut-être l'origine de sa conduite envers son tuteur : — « 11 novembre 1804. Vous vous trompez si vous croyez que j'aie de la répugnance pour lord Carlisle; je le respecte, et je l'aimerais si je le connaissais davantage. *Ma mère a contre lui une antipathie*; j'ignore pourquoi. Je crains qu'il ne soit pas de grande utilité; mais je crains qu'il ne rendrait tous les services à son pouvoir. Je prends donc l'intention pour le fait, et lui ai la même obligation que s'il avait réussi dans ses efforts. » — 21 novembre 1804.

Présentez mes remerciements les plus empressés à lord Carlisle. J'éprouve une reconnaissance plus grande que je ne puis dire; je lui suis véritablement obligé de ses efforts, et l'explication que vous me donnez de sa réserve me satisfait pleinement, bien que je fusse antérieurement porté à l'attribuer à une répugnance personnelle. A l'avenir je le regarderai beaucoup plus comme mon ami que l'un ne m'avait jusqu'à présent enseigné à le faire. »

⁶ *Le Manteau de Melville*, parodie du *Manteau d'Élisée*.

⁷ Cette jolie petite Jessica, fille d'un juif très-connu, semble appartenir à l'école de *la Crusca*. Elle a publié deux volumes d'absurdités en vers très-respectables par le temps qui court, outre plusieurs romans dans le style de la première édition de *l'Yvine*. Elle a ensuite épousé le *Morning-Post*, mariage fort bien assorti, et depuis elle a cessé de vivre, ce qui vaut encore mieux. B. 1816.

⁸ Ces initiales servent de signature à certains individus dont les poésies figurent dans les journaux.

⁹ Joseph Blackett, cordonnier. Il mourut à Sciam en 1810. Ses poèmes furent recueillis plus tard par Pratt; et ce qu'il y a de singulier, c'est que sa principale protectrice était miss Milbank, qui était alors inconnue à lord Byron. Dans une lettre adressée à Dallas, datée de juin 1814, écrite en mer à bord de la frégate *la Volage*, Byron dit : — « Je vois que le protégé de Pratt et le vôtre, Blackett le savetier, est mort en dépit de ses vers. C'est l'un de ces exemples où la mort a sauvé un homme de la damnation. Vous avez, vous autres, causé la ruine du pauvre diable. Sans ses patrons il ferait aujourd'hui de fort bonnes affaires, non en poésie, mais en cuirs; mais vous avez voulu faire de lui un immortel. Il n'y avait qu'un imbécile qui pût vouloir aller contre le fameux proverbe : *Ne sutor ultra crepidam*.

O critiques, faites quartier

A ce poète savelier

Votre colère serait vaine;

La mort l'a couché là sans poulx et sans alêne.

« Vous aurez soin de souligner le mot alêne, pour indiquer où porte le jeu de mots. Je vous prie d'engager miss Milbank à faire graver ces vers sur la tombe du défunt. »

liers, renonce à saint Crépin et se fait le savetier des muses; voyez comme le vulgaire ouvre de grands yeux! comme la foule applaudit! comme les dames lisent! Que d'éloges les lettrés dispensent! Si quelque mauvais plaisant se permet d'en rire, c'est méchanceté pure: le public n'est-il pas le meilleur des juges? Il faut qu'il y ait du génie dans des vers admirés des beaux-esprits; et Capel Lofft² les déclare sublimes. Écoutez donc, ô vous tous, heureux enfants d'un métier désormais superflu! quittez la charrue, laissez là la bêche inutile! Ne savez-vous pas que Burns³, Bloomfield, et un génie plus grand encore (Gifford naquit sous une étoile ennemie), ont renoncé aux travaux d'une condition servile, lutté contre l'orage et triomphé du destin? Pourquoi donc n'en serait-il plus ainsi? Si Phébus a daigné te sourire, ô Bloomfield! pourquoi ne sourirait-il pas aussi à l'ami Nathan? La métromanie et non la muse s'est emparée de lui; ce n'est pas l'inspiration, mais un esprit malade qui lui met la plume à la main; et maintenant si un villageois se rend à sa dernière demeure, si on enclôt une prairie, il faut une ode pour célébrer la chose⁴. Eh bien! puisqu'une civilisation toujours croissante sourit aux enfants de la Grande-Bretagne et répand ses dons sur notre île paternelle, que la poésie prenne son essor, qu'elle pénètre le pays tout entier, l'âme du campagnard comme celle de l'artisan! Continuez, mélodieux savetiers, à nous faire entendre vos accords! Composez à la fois une chanson et une pantoufle: la beauté achètera vos œuvres; on sera content de vos sonnets, sans aucun

doute; de vos souliers, peut-être. Puissent les tisserands de Moorland⁵ exceller dans la poésie pindarique, et les tailleurs produire des poèmes plus longs que leurs mémoires! Puissent les élégants ponctuels récompenser leur muse, et payer les poèmes — quand ils paieront leurs habits!

Maintenant que j'ai offert à cette foule illustre le tribut que je lui devais, je reviens à toi, ô génie qu'on oublie! Lève-toi! Campbell⁶; donne carrière à tes talents! Qui plus que toi a droit de prétendre à la palme? Et toi, harmonieux Rogers⁷, réveille-toi enfin, rappelle l'agréable mémoire du passé! Viens; que les doux souvenirs t'inspirent encore, que ta lyre sacrée résonne de nouveau entre tes mains; fais remonter Apollon sur son trône vacant; revendique l'honneur de la patrie et le tien⁸! Quoi donc! la poésie abandonnée doit-elle continuer à pleurer sur la tombe où dort avec ses dernières espérances la cendre pieuse de Cowper? Faut-il qu'elle ne se détourne de cette froide bière que pour couronner de gazon la terre qui recouvre Burns, son ménestrel? Non: bien que le mépris s'attache à la race bâtarde qui rime par manie ou par besoin, il est néanmoins, il est des poètes véritables, dont nous pouvons être fiers, qui sans affecter le sentiment savent nous émouvoir, qui sentent comme ils écrivent, et n'écrivent que ce qu'ils sentent: témoins Gifford⁹, Sotheby¹⁰, Macneil¹¹.

« Pourquoi dors-tu, Gifford? » lui demandait-on en vain naguères¹². « Pourquoi dors-tu, Gifford? » lui demanderai-je de nouveau; sa plume n'a-t-elle plus

¹ Ceci s'adressait au pauvre Blackett, qui était alors protégé par A. J. B. (lady Byron); « mais je l'ignorais, sans quoi je n'aurais pas écrit cela, du moins je le pense. » B. 1816.

² Capel Lofft, le Mécène du cordonnier et le préfacer général des poètes en détresse; espèce d'acconcheur gratuit, qui fait venir à bien les vers qu'on ne sait trop comment mettre au jour. B.

Le poète Bloomfield dut sa première célébrité aux soins de Capel Lofft et de Thomas Hill, qui, ayant lu le manuscrit de son *Gargon de Ferme*, le recommandèrent à un éditeur, et par leur influence sociale et littéraire attirèrent l'attention publique sur le mérite de cet ouvrage. Il est douloureux de se rappeler que, malgré tout ce qui a été fait par le zèle de quelques amis, la faveur publique ne s'est pas fixée d'une manière permanente sur l'excellent Bloomfield, qui est mort en 1825 dans une extrême pauvreté.

³ J'ai tu Burns aujourd'hui. Que serait-il devenu s'il avait été patricien? Nous aurions eu un peu plus de poli, moins de force, la même quantité de vers, mais pas d'immortalité; un divorce et un duel ou deux. S'il en fût sorti vivant, il fût arrivé à l'âge de Sheridan, et se fût survécu à lui-même comme le pauvre Hunsley. — *Byron, Journal*, 1815.

⁴ Voir l'ode ou l'épique, comme on voudra l'appeler, de Nathaniel Bloomfield, sur la *Clôture du pré d'Honington*.

⁵ Voir les *Souvenirs d'un Tisserand des Moorlands du Staffordshire*.

⁶ Il serait superflu de rappeler ici les auteurs des *Plaisirs de la Mémoire* et des *Plaisirs de l'Espérance*, les deux plus beaux poèmes didactiques de notre langue, si nous en exceptons l'*Essai sur l'Homme*, de Pope. Mais nous avons vu paraître tant de poètes, que les noms de Campbell et de Rogers commencent à nous être étrangers.

Au-dessous de cette note lord Byron avait gribouillé en 1816 :

acquiesce, à l'est malin,
Avait un nez aquilin

Et tenait sur miss Gertrude
Un langage vraiment rude,
Lorsque monsieur Marston
Condulsait son bataillon,
Et kashama fais-il rage
Comme un diamelouck sauvage.

⁷ « J'ai relu », dit lord Byron en 1815, « les *Plaisirs de la Mémoire* et ceux de l'*Espérance*. Je conserve ma préférence pour le premier de ces poèmes. C'est une élégance merveilleuse; on n'y trouve pas un seul vers commun. »

⁸ Rogers n'a pas justifié les promesses de son début poétique; mais il n'en a pas moins un très-grand mérite. B. 1816.

⁹ Gifford, auteur de *la Baviade* et de *la Merveille*, les premières satires de l'époque, et traducteur de Juvénal. P.

L'opinion de M. Gifford a toujours eu beaucoup de poids sur lord Byron. Quelques semaines avant sa mort, ayant appris d'Angleterre que le bruit courait qu'il avait composé une satire contre M. Gifford, il écrivit sur-le-champ à M. Murray : — « Quelqu'un affirme que je suis l'auteur ou le complice de quoi que ce soit de cette nature en a menti par la gorge. Il n'est pas vrai que je veuille, que je puisse ou que je doive écrire une satire contre Gifford ou contre un seul cheveu de sa tête. Je l'ai toujours regardé comme mon père littéraire, et moi comme son enfant prodigue; et si j'ai laissé son veau gras devenir bœuf avant qu'il le fût pour mon retour, c'est uniquement parce que je préfère le bœuf au veau. »

¹⁰ Sotheby, traducteur de l'*Obéron* de Wieland et des *Géorgiques* de Virgile, et auteur d'un poème épique intitulé : *Saül*. B.

M. Sotheby a beaucoup agrandi depuis sa réputation par plusieurs poèmes originaux et par une traduction de l'*Iléade*.

¹¹ Macneil, auteur de plusieurs poèmes très-populaires et entre autres les *Murs de la Guerre*, dont on a vendu dix mille exemplaires en un mois.

Hector Macneil est mort en 1818.

¹² Lord Byron fait ici allusion au poème de George Canine,

de folies à extirper? N'y a-t-il plus de sots dont le dos demande à être fustigé? plus de fautes qui appellent les châtimens de la satire? le vice gigantesque ne montre-t-il pas sa face dans chaque rue? Quoi! pairs et princes marcheront dans un sentier de souillures, et ils échapperont à la vengeance de la muse comme à celle des lois? ils ne huiront pas dans l'avenir d'une coupable splendeur, ces fanaux du crime et son éternelle leçon? Lève-toi, ô Gifford! acquitte tes promesses, corrige les méchants, ou du moins fais-les rougir!

Infortuné White!¹ Quand ta vie était dans son printemps et que ta jeune muse essayait son aile joyeuse, la mort vint briser cette lyre naissante, qui aurait fait entendre des chants immortels. Oh! quel noble cœur nous avons perdu, lorsque la science fit elle-même périr son enfant chéri! Oui, elle te laissa t'absorber trop ardemment dans tes travaux favoris. Elle sema, et la mort vint recueillir. Ce fut ton propre génie qui te donna le coup fatal et contribua à t'infirmer la blessure qui causa ton trépas. Ainsi l'aigle frappé, étendu sur la plaine pour ne plus s'élever au milieu des nuages roulants, reconnaît sa propre plume sur la flèche fatale, et lui-même a fourni des ailes au dard qui tremble dans son flanc. Poignantes sont ses douleurs; mais plus poignantes encore à cette pensée, que lui-même a donné à l'homicide acier ses moyens d'impulsion, et que ce même plumage qui a réchauffé son nid, boit maintenant son sang qui s'écoule avec sa vie².

Il en est dans ce siècle éclairé, qui prétendent que

la gloire du poète ne vit que de brillants mensonges; que l'invention, les ailes toujours étendues, peut seule soutenir le vol du barde moderne. Il est vrai que tous ceux qui rient, et même tous ceux qui écrivent, ont horreur du commun, ce mot funeste au génie; néanmoins il en est à qui la vérité prête ses nobles flammes, et dont elle orne les vers qu'elle-même a dictés. C'est ce que prouve Crabbe au nom de la vertu³, Crabbe le peintre le plus impitoyable et cependant le plus parfait de la nature⁴.

Et ici que Shee⁵ et le génie trouvent une place; lui qui manie la plume et le pinceau avec la même grâce. Egale ment cher à la poésie et à la peinture, le poète se reconnaît dans les travaux du peintre: il sait tout à tour animer la toile par une touche magique, ou nous charmer par des vers faciles et harmonieux; et un double laurier attend justement le rival du poète, mais l'ami du peintre.

Heureux le mortel qui ose s'approcher du bosquet où naquirent les muses, dont les pas ont foulé, dont les yeux ont contemplé la patrie des poètes et des guerriers, cette terre d'Achaïe qui fut le berceau de la gloire, et sur laquelle elle plane encore! Mais doublement heureux celui dont le cœur ressent une noble sympathie pour ces classiques rivages; qui, déchirant la voile des siècles, jette sur leurs débris des regards de poète! Wright⁶, tu eus le double privilège de voir et de chanter cette terre de la gloire, et ce ne fut point sous l'inspiration d'une muse vulgaire que tu saluas la patrie des dieux et des héros.

Et vous, poètes amis!⁷ qui avez produit au jour

intitulé *la Morale moderne*, dans lequel il apostrophe ainsi Gifford:

Mais quoi! du feu sacré la flamme est-elle éteinte?
La muse de son temple a-t-elle fui l'enclos?
Le chantre de la loue e-t-il mort tout entier?
Son génie éloquent n'a-t-il plus d'héritier?
Cet héritier, Gifford, aux jours de la jeunesse
Tu nous l'as promis, et sur cette promesse
Nous nous disions: «Celui qui triompha des sots,
Celui qui les couvrit du sel de ses bons mots,
Donc un combat plus noble illustrera sa muse.»
Gifford, ton indolence est une vaine excuse;
Nous avons la promesse, et tu dois la tenir.
Pourquoi laisser ainsi ta muse s'endormir?
Pourquoi laisser rouiller tes satiriques armes?
Hâte-toi d'acquiescer, entends le cri d'alarmes;
Viens venger la vertu; viens maintenir ses droits;
Contre ses ennemis viens vider ton carquois,
Et ne suspends les coups que quand l'hydre indolente
Nagera dans son sang, à tes pieds expirante.

Cette satire remarquable, dans laquelle la révolution française est attaquée avec beaucoup de verve et de vigueur, fait partie des *Poésies de George Canning*, dont il a paru, en 1827, une traduction en vers par le traducteur actuel de Byron. B. L. Décembre 1835.

¹ Henry Kirke White mourut à Cambridge en octobre 1806, victime de son ardeur pour des études qui auraient mûri un esprit que la maladie et la pauvreté n'avaient pu affaiblir, et que la mort détruisit plutôt qu'elle ne le dompta. Ses poèmes sont pleins de mille beautés, et font vivement regretter au lecteur qu'une vie si courte ait été accordée à des talents qui auraient embelli même les fonctions sacrées qu'il était destiné à remplir. B.

Dans une lettre à M. Dallas en 1811, lord Byron dit: — «Je suis fâché que vous n'aimiez pas Kirke White: malgré sa monomanie religieuse, qui chez lui était sincère, car elle l'a tué

comme vous avez tué Joseph Blackett: certes il y avait dans cet homme de la poésie et du génie. Je ne dis pas cela pour justifier la manière dont j'ai parlé de lui; mais sans nul doute il était bien supérieur à tous les Bloomfield et les Elckett, et leurs savetiers collatéraux recrutés par Loft et Pratt, au service de la librairie. Bigoterie à part, il prend rang immédiatement après Chatterton. Il eût étonné combien peu il était connu. A Cambridge personne n'avait entendu parler de lui, jusqu'à ce que sa mort eût rendu inutile tout panégyrique. Pour moi, j'aurais été fier d'une telle connaissance; ses préjugés même étaient respectables.»

² La *Vie de Kirke White*, délicieusement écrite par Southey, est connue de tout le monde.

³ Je regarde Crabbe et Coleridge comme les premiers poètes de l'époque pour le talent et le génie. B. 1816.

⁴ Ce poète éminent, cet homme excellent est mort dans son rectoat de Trowbridge en février 1852, âgé de 78 ans. Il est l'auteur du poème intitulé *le Village*. Ses autres ouvrages sont *la Bibliothèque*, *le Journal*, *le Bourg*, un recueil de poésies que Charles Fox lut en manuscrit à son lit de mort, et enfin les *Contes du Manoir*. Il a en outre laissé plusieurs poèmes manuscrits; et on prépare, dit-on, une édition complète de ses œuvres.

⁵ M. Shee, auteur d'un poème sur *l'Art* et des *Éléments de l'Art*.

Maintenant sir Martin Shee est président de l'académie royale de peinture.

⁶ Waller Rodwell Wright, ci-devant consul général aux Sept-Îles, est l'auteur d'un poème récemment publié, intitulé *Horæ Ionicae*, où sont décrites les îles et les côtes adjacentes de la Grèce.

⁷ Les traducteurs de *l'Anthologie*, Bland et M-rivale, ont depuis publié séparément divers poèmes où se manifeste un génie qui, pour devenir éminent, n'a besoin que d'occasion. B.

ces perles trop longtemps soustraites aux modernes regards, qui avez réuni vos efforts pour tresser cette guirlande où les fleurs de l'Attique exhalent les suaves odeurs d'Aonie, et qui avez embelli les beautés de votre langue natale de ces parfums rajeunis; que des bardes qui ont su se pénétrer si noblement de l'esprit glorieux de la muse grecque cessent de faire entendre des sons empruntés; qu'ils ne se contentent plus d'être des échos harmonieux, et, déposant la lyre hellénique, qu'ils fassent résonner la leur.

C'est à ceux-là ou à ceux qui leur ressemblent qu'il appartient de rétablir les lois violées de la muse; mais qu'ils se gardent d'imiter le pompeux carillon du flacon de Darwin, ce grand maître aux vers insignifiants, dont les cimbales dorées, plus ornées que sonores, plaisaient naguères à l'œil, mais fatiguaient l'oreille, et, après avoir d'abord éclipsé par leur éclat la lyre modeste, usées maintenant, montrent le cuivre qui les compose; pendant que tout son mobile cortège de sylphes voltigeants s'évapore en comparaisons creuses et en sons vides de sens. Laissez là un tel modèle; que son clinquant meure avec lui: un faux éclat attire, mais ne tarde pas à blesser la vue.

Toutefois, n'allez pas descendre jusqu'à la simplicité vulgaire de Wordsworth, le plus bas de la foule des poètes rampants, lui dont la poésie, qui n'est qu'un puéril bavardage, semble une harmonie délicieuse à Lambe et à Lloyd¹. Sachez plutôt... — Mais, arrête, ô ma muse! et n'essaie pas de donner des leçons qui passent de beaucoup ton humble portée. Le génie qu'un vrai poète a reçu en naissant lui montrera le sentier qu'il doit suivre et lui inspirera des vers immortels.

Et toi aussi, Scott, abandonne à de grossiers ménestrels le sauvage récit de querelles obscures; que d'autres, pour de l'argent, fassent de maigres vers! Le génie trouve en lui-même ses inspirations! Que Southey chante, bien que sa muse fertile acrouche chaque printemps avec trop de fécondité; que le simple Wordsworth² carillonne ses vers puérils, et que l'ami Coleridge endorme avec les siens les enfants au berceau; que Lewis, avec sa fabrique de spectres, soit satisfait quand il a effrayé les galeries et évoqué

un fantôme; que Moore exhale de nouveaux soupirs, que Strangford pille Moore, et jure que ce sont les chants du Camœnès qu'il nous donne; que Hayley débite ses vers boiteux; que Montgomery extravague; que le pieux Grahame psalmodie ses stupides antennes; que Bowles continue à polir ses sonnets, qu'il crie et se lamente jusqu'au quatorzième vers; que Stott, Carlisle³, Mathilde et toute la coterie de Grub-Street et de Grosvenor-Place barbouillent du papier, jusqu'à ce que la mort nous ait délivrés de leurs vers, ou que le sens commun ait repris son empire. Mais toi, dont les talents n'ont pas besoin qu'on les loue, laisse d'ignobles chants à de plus humbles bardes: la voix de ton pays, la voix des neuf Sœurs appellent une harpe sacrée; — cette harpe c'est la tienne. Dis-moi, les annales de la Calédonie ne t'offrent-elles pas de plus glorieux exploits à chanter que les combats obscurs d'une tribu de pillards dont les prouesses les plus nobles font rougir l'humanité, que les actes pervers d'un Marmion, dignes tout au plus de figurer dans les contes de Robin Hood, le proscrit de Sherwood? Écosse! revendique ton poète avec orgueil! que tes suffrages soient sa première et sa plus belle récompense! Mais ce n'est pas seulement dans ton estime que doit vivre son nom: que le monde entier soit le théâtre de sa renommée; que ses chants soient connus encore quand Albion ne sera plus; qu'ils racontent ce qu'elle fut, transmettent aux siècles à venir le souvenir de sa grandeur éclipsée, et fassent survivre sa gloire à la chute de sa puissance.

Mais à quoi aboutiront les téméraires espérances du poète? Que lui sert de vouloir conquérir les siècles, et lutter contre le temps? Des ères nouvelles déploient leurs ailes; de nouvelles nations apparaissent, et les acclamations retentissent pour de nouveaux vainqueurs; après quelques générations évanouies, celles qui leur succèdent oublient et le poète et ses chants. Aujourd'hui même, c'est à peine si des poètes aimés naguères peuvent revendiquer la mention passagère d'un nom douteux! Le son le plus éclatant de la trompette de la renommée, après s'être quelque temps prolongé, expire à la fin dans l'écho endormi; et la gloire, pareille au phénix sur son bûcher en flammes, exhale ses parfums, jette un dernier éclat, et meurt⁴.

¹ MM. Lamb et Lloyd, les plus ignobles partisans de Southey et compagnie. *B.*

² Infante. *B.* 1816.

³ On me demandera peut-être pourquoi j'ai critiqué le comte de Carlisle, mon tuteur et mon parent, auquel j'ai dédié, il y a quelques années, un volume des poésies de ma jeunesse. Cette tutelle était nominale, autant du moins que j'ai pu le voir. Quant à la parenté, je n'en puis mais, et j'en suis bien fâché; mais, comme il a plu à sa seigneurie de l'oublier dans une occasion très importante pour moi, je ne vois pas pourquoi je chargerais ma mémoire de ce souvenir. Je ne crois pas que des mécontentements personnels soient un motif suffisant pour condamner les œuvres d'un confrère en littérature; mais je ne vois pas comment ce seraient là des raisons préventives lorsque l'auteur, noble ou vilain, depuis longues années dupe le public ébloui (style d'annonce) en lui vendant des rames de papier pleines d'absurdités orthodoxes et capitales. D'ailleurs, ce n'est pas par voie de digression que j'attaque le comte; non, ses ouvrages tombent sous la juridiction de la critique avec ceux des autres gens de lettres patriciens. Si à peine sorti de ma dix

neuvième année j'ai parlé favorablement de ce tas de papiers que sa seigneurie appelle ses livres, c'était dans une dédicace respectueuse. En cela j'avais moins suivi ma propre impulsion que le jugement des autres, et je saisis cette occasion pour faire entendre ma sincère rétractation. Certaines gens croient que j'ai des obligations à lord Carlisle; je serais charmé d'apprendre de quelle nature elles sont, afin de les apprécier convenablement et de les reconnaître publiquement. Ce que j'ai avancé en toute humilité sur son compte est une opinion fondée sur ses ouvrages imprimés, et je suis prêt à l'appuyer, s'il est nécessaire, de citations tirées de ses éloges, apologies, odes, épisodes, ainsi que de certaines facettes et burlesques tragédies qui portent son nom et son cachet:

Tout le sang des Howards ne peut, par sa noblesse,
D'un faquin et d'un sot relever la bassesse.

Pape le dit. Ainsi suit-il? *B.*

Ceci est beaucoup trop méchant, quels que fussent mes griefs. *B.* 1816.

⁴ Le diable emporte le phénix! comment s'est-il trouvé là! *B.* 1816.

La vieille Granta fera-t-elle un appel à ses enfants en robe noire, experts dans les sciences et plus encore dans les calembours? Ces hommes s'approcheront-ils de la muse? Non, non, elle s'enfuit à leur aspect, et l'éclat des prix universitaires n'est pas capable de la tenter, quoiqu'il se trouve des imprimeurs pour souiller leurs presses des poésies de Hoare¹ ou de l'épopée en vers blancs de Hoyle², non pas celui dont le livre, protégé par les joueurs de whist, n'a pas besoin de génie poétique pour se faire lire. Vous qui aspirez aux honneurs de Granta, montez son Pégase; c'est un âne, digne rejeton de son antique mère, dont l'Hélicon est plus triste que les eaux dormantes du Cam qui l'arrosent.

C'est là que Clarke fait « pour plaire » de piteux efforts, oubliant que de méchants vers ne mènent pas aux degrés universitaires. Bouffon à gages, se donnant les airs de satirique, griffonneur mensuel de plaisanteries naïves³, vil entre les plus vils, manœuvre condamné à fourbir des mensonges pour les revues, il dévot à la calomnie son esprit bien digne d'un tel métier, car il est lui-même une satire vivante de l'espèce humaine⁴.

O noir asile d'une race vandale⁵! tout à la fois l'orgueil et la honte de la science! si étranger à Phébus que ta renommée ne peut rien gagner aux vers de Hodgson⁶, ni rien perdre à ceux du pitoyable Hewson⁷. Mais la muse se plaît aux lieux où la belle Isis roule son onde limpide; sur ses vertes rives ses mains ont tressé une guirlande plus verte encore pour en couronner les bardes qui fréquentent son classique bocage. Là Richard donne l'essor à ses poétiques inspirations, et révèle aux modernes Bretons la gloire de leurs pères⁸.

Pour moi qui, sans mission, ai osé dire à mon pays ce que ses enfants ne savent que trop bien, jaloux de son honneur, je n'ai pas hésité à braver la phalange des sots qui infestent notre âge. Ton nom honoré ne perdra aucun de ses vrais titres de gloire, ô

terre de la liberté! que chérissent les muses! Albion, que ne peuvent tes poètes, émules de ta gloire, se rendre plus dignes de toi! Ce que furent Athènes pour la science, Rome pour la puissance, Tyr au midi de ses prospérités, belle Albion, tu pouvais l'être, arbitre de la terre, reine charmante de l'Océan; mais Rome est déchue, Athènes a semé la plaine de ses débris, le môle orgueilleux de Tyr est enseveli sous les ondes; comme elles nos yeux peuvent voir s'écrouler ta puissance affaiblie, et tomber l'Angleterre, ce boulevard du monde. Mais arrêtons-nous; redoutons le destin de Cassandre; craignons de voir accomplir des prédictions méprisées; que ma muse, prenant un vol moins haut, exhorte tes poètes à se faire un nom immortel comme le tien⁹.

Malheureuse Bretagne! Dieu bénisse ceux qui te gouvernent, oracles du sénat et la risée du peuple! Que tes orateurs continuent à semer des fleurs de rhétorique en l'absence du sens commun, pendant que les collègues de Canning le détestent pour son esprit, et que Portland la vieille femme¹⁰ occupe la place de Pitt.

Reçois donc mes adieux! Déjà s'enfle la voile qui doit me transporter loin de toi: bientôt mes yeux verront et la côte africaine et le promontoire de Calpé, et les minarets de Stamboul: de là j'irai porter mes pas dans la patrie de la beauté¹¹, aux lieux où s'élève le Kaff¹² avec son vêtement de rochers et sa couronne de neige. Mais si je reviens, un fol amour de publicité n'ira pas soustraire à mon portefeuille mon journal de voyage. Que des fats venus de loin se hâtent d'imprimer, et enlèvent à Carr¹³ la palme du ridicule; qu'Aberdeen et Elgin poursuivent l'ombre de la gloire dans les régions des virtuoses, sacrifient inutilement des milliers de livres sterling à des fantaisies de sculpture, à des monuments défigurés, à des antiques mutilés, et fassent de leur salon le marché général des informes débris de l'art. Je laisse aux amateurs le soin de nous parler des tours dardaniennes; j'abandonne la topographie à l'expéditif¹⁴ Gell¹⁵, et consens

¹ Le révérend Charles James Hoare publia en 1808 le *Naufrage de saint Paul*, poème.

² Le révérend Charles Hoyle, auteur de l'*Exode*, poème épique en treize chants.

³ C'est juste, bien mérité et bien dit. B. 1816.

⁴ Cet individu, chez qui la rage d'écrire s'est depuis peu déclarée avec les symptômes les plus alarmants, est l'auteur d'un poème intitulé *l'Art de plaire*, comme *Lucas a non lucendo*, lequel contient peu d'agréments et moins encore de poésie. B.

M. Hewson Clarke est l'auteur du *Flaneur* et d'une *Histoire de la campagne de Russie*.

⁵ L'empereur Prolus transporta dans le comté de Cambridge un corps considérable de Vandales. *Décadence et Chute de l'Empire romain*, de Gibbon, vol. 2, p. 85. Il n'y a pas lieu de douter de la vérité de cette assertion; la race s'est très-bien conservée.

⁶ Le nom de cet auteur peut se passer de nos éloges: l'écrivain qui dans une traduction déploie un génie incontestable excellera aussi dans des compositions originales. Il faut espérer qu'il ne nous les fera pas attendre.

Outre une traduction de Juvénal, M. Hodgson a publié *Lady Jane Grey*, *Sir Edgar*, et les *Amis*, poème en quatre chants. Il a aussi traduit, de compagnie avec le docteur Butler, l'illustre épopée de *Charlemagne*, par Lucien Bonaparte.

⁷ Hewson Clarke.

⁸ Les Bretons aborigènes, poème excellent par Richards.

Le révérend George Richards a aussi publié: *Chants des Bardes aborigènes de la Bretagne, la France moderne*, deux volumes de poésies diverses, etc.

⁹ C'est ici que se terminait la satire dans la première édition.

¹⁰ Un de mes amis, à qui l'on demandait pourquoi sa grâce le duc de Portland était comparé à une vieille femme, répondit: « Parce qu'il a passé l'âge de la fécondité. » — Sa grâce est allée rejoindre ses grand-mères, auprès desquelles il dort aussi profondément que jamais; dans tous les cas son sommeil valait mieux que la vigilance de ses collègues. 1811.

¹¹ La Géorgie.

¹² Le mont Caucase.

¹³ Dans une lettre écrite de Gibraltar à son ami Hodgson lord Byron dit: — « J'ai vu sir John Carr à Séville et à Cadix, et, comme le harlier de Swift, je l'ai supplié à deux genoux de ne pas me mettre en noir et blanc.

¹⁴ L'épithète *classique* se trouvait dans les premières éditions. Lord Byron la changea dans la 5^e, et ajouta cette note: — « Expéditif en effet; il a topographié et typographié les domaines du roi Priam en trois jours! Je l'avais appelé classique avant de voir la *Troade*, mais depuis je ne me soucie pas de lui donner un nom qui ne lui appartient pas.

¹⁵ La *Topographie de Troie et d'Ithaque*, par Gell, ne peut manquer d'obtenir l'approbation de tout ce qui a le goût classi-

volontiers à ne plus fatiguer les oreilles du public, du moins de ma prose¹.

C'est ainsi que j'ai tranquillement fourni ma carrière, préparé à faire face aux ressentiments, enflammé contre la crainte égoïste. Ces rimes, je n'ai jamais dédaigné de les reconnaître; ma voix, sans être importune, n'est cependant pas tout à fait inconnue; elle s'est fait entendre de nouveau, quoique moins haute; et si mon livre ne portait pas mon nom, du moins je ne l'ai jamais désavoué; aujourd'hui je déchire le voile : — Lancez la meute, votre proie est devant vous; rien ne l'intimide, ni les cris bruyants de la maison de Melbourne², ni la colère de Lambé, ni l'épouse d'Holland, ni Jeffrey et son pistolet inoffensif, ni la rage d'Hallam, ni les fils basanés d'Édine, ni ses revues couleur safran. Nos héros écossais passeront un rude quart-d'heure : ils sentiront qu'ils sont faits de matière pénétrable; et bien que je n'aie pas la prétention de sortir du combat sans une égratignure, mon vainqueur paiera cher sa victoire. Il fut un temps où aucune parole dure ne tombait de mes lèvres, aujourd'hui imbibées de fiel³; où, en dépit de tous les sots et de toutes les sottises du monde, l'être le plus vil et le plus rampant n'eût point provoqué mes mépris; mais depuis ma jeunesse je suis changé, je suis devenu impitoyable, j'ai appris à penser et à dire rudement la vérité, à me moquer des décisions magistrales du critique et à l'attacher sur la roue qu'il me destinait, à mépriser la férule qu'un écrivain voudrait me faire baisser, et à rester indifférent aux applaudissements comme aux sifflets des cours et de la foule; bien plus, affrontant le ressentiment de tous les poètes mes rivaux, je puis étendre à mes pieds un sot rimailler, et, armé de pied en cap, jeter le gant au maraudeur écossais et au fat d'Albion. Voilà ce que j'ai osé : si mon vers imprudent a calomnié notre époque sans tache, c'est ce que d'autres pourront dire, c'est ce que peut maintenant déclarer le public, qui sait être indulgent et qui est rarement injuste⁴.

POST-SCRIPTUM DE LA SECONDE ÉDITION.

J'ai appris, depuis que cette seconde édition est sous

presse, que mes dignes et bien-aimés cousins de la *Revue d'Édimbourg* préparent une critique des plus véhémentes contre ma pauvre, donc et inoffensive muse, sur laquelle ils ont déjà déversé leurs impitoyables sarcasmes.

Tantene animis celestibus ira?

Je dois dire sans doute de Jeffrey ce que dit sir Andrew Aguecheek : « Si je l'avais cru si bon tireur, au diable si je me serais battu avec lui ! » Malheureusement j'aurai passé le Bosphore avant que le prochain numéro ait passé la Tweed ! Mais j'espère bien — en Perse en allumer ma pipe. Mes amis du nord m'ont accusé avec justice de personnalités à l'égard de leur grand anthropophage littéraire Jeffrey; mais comment agir autrement avec lui et sa sale meute, qui se repait de « mensonges et de scandales » et s'abreuve de « calomnie » ? J'ai cité des faits déjà bien connus, et j'ai franchement dit mon opinion sur Jeffrey, et il ne lui en est revenu aucun dommage. Salit-on un vildangeur en lui jetant de la boue ? On dira peut-être que je quitte l'Angleterre parce que j'ai censuré des gens « d'esprit et d'honneur. » Mais je reviendrai, et leur vengeance se finira chaude jusqu'à mon retour. Ceux qui me connaissent peuvent attester que les motifs qui me font quitter l'Angleterre n'ont rien de commun avec des craintes littéraires ou personnelles; ceux qui ne me connaissent pas s'en convaincront peut-être un jour. Depuis la publication de cette bagatelle, je n'ai point tenu mon nom caché; j'ai presque continuellement habité Londres, prêt à répondre de mes transgressions et m'attendant chaque jour à recevoir des cartels; mais, hélas ! les jours de la chevalerie sont passés, ou, en termes vulgaires, il n'y a plus de susceptibilités par le temps qui court.

Il y a de par le monde un jeune homme nommé Hewson Clarke, écolier servant au collège Emmanuel, n. t. f., n. a. t. f., de Berwicq sur la Tweed, que j'ai introduit dans ces pages en meilleure compagnie qu'il n'a continue d'en fréquenter. Cela n'empêche pas qu'il ne soit furieux contre moi sans que j'en puisse donner d'autre raison qu'une querelle personnelle avec un ours que j'élevais à Cambridge pour concourir aux examens du collège, et que la jalousie de ses rivaux a fait échouer dans sa candidature. Eh bien ! cet individu m'a injurié dans le *Satirique* pendant une année et quelques mois, et, ce qu'il y a de pire, l'être innocent et inoffensif ci-dessus mentionné a été par la même occasion immolé à sa colère. Je ne crois pas lui avoir donné le moindre sujet de mécontentement, et de fait je n'ai appris son nom que par le *Satirique*. Il n'a donc aucun motif de

que, tant par ses recherches savantes que par l'instruction qu'on y puise. B.

« Depuis que j'ai vu la plaine de Troie, j'ai un peu changé d'opinion à cet égard. L'ouvrage de Gell est un travail superficiel et fait à la hâte. » B. 1816.

Quelque temps après son retour de la Grèce, en 1811, lord Byron écrivit dans la *Revue mensuelle* un article sur l'ouvrage de M. Gell (aujourd'hui sir William Gell). Dans son journal de 1821, on trouve ce passage : — « En lisant je suis tombé par hasard sur une expression de Thomas Campbell; en parlant de Collins, il dit que « le lecteur ne se soucie pas plus de la vérité des personnages et des mœurs de ses églogues que de l'authenticité de l'histoire de Troie. » Cela est faux. Nous nous soucions beaucoup de l'authenticité de l'histoire de Troie ! J'ai parcouru chaque jour cette plaine pendant plus d'un mois en 1810; et si quelque chose diminuait mon plaisir, c'était de voir sa véracité niée par ce coquin de Byron. Il est vrai que je lis l'*Homère travesti*, parce que Hobhouse et d'autres m'ont ennuyé de leur science locale, et j'aime tout ce qui est singulier. Mais je n'en vénère pas moins le grand original, pour la vérité des faits matériels ainsi que des lieux; sans quoi je n'aurais pris aucun

plaisir. Lorsque j'étais penché sur une vaste tombe, qui aurait pu me persuader qu'elle n'avait pas contenu un héros? Sa grandeur même en était la preuve. Les hommes ne consacrent pas leurs travaux à des morts communs et sans importance. Et pourquoi ces morts ne seraient-ils pas ceux d'*Homère* ?

« Lord Byron partit pour ses voyages avec la résolution de ne point tenir de journal. Dans une lettre à son ami Henry Drury, sur le point de mettre à la voile, il dit en plaisantant : — « Hobhouse a fait d'étonnantes préparatifs pour publier un livre à son retour : cent plumes, deux galons d'encre du Japon et plusieurs volumes du plus beau papier blanc. Ce sont là des provisions qui promettent à un public éclairé. Pour moi, j'ai déposé ma plume; mais j'ai promis un chapitre sur l'état des mœurs, » etc., etc.

« Singulièrement bruyant, en effet. Dieu le sait. B. 1816.

« Dans ce passage jeté à la hâte on trouve, dit Moore, la preuve la plus forte de cette sensibilité blessée qui saigne pour ainsi dire dans tout ce qu'il a écrit par la suite.

« Je désirerais bien sincèrement que la plus grande partie de cette satire n'eût jamais été écrite, non seulement à cause de l'injustice de la plupart des critiques ainsi que des personnalités

se plaindre; et, comme sir Frelful Plagiary¹, je suis sûr qu'il est plutôt content qu'autrement. J'ai maintenant mentionné tous ceux qui m'ont fait l'honneur de parler de moi et des miens, c'est-à-dire de mon ours et de mon livre, à l'exception du *Satirique*, qui, ce semble, est un homme comme il faut. Dieu le veuille! Je ne serais pas fâché qu'il voulût bien communiquer un peu de son savoir-vivre aux scribes ses subordonnés. On me dit que M. Jerningham se propose de prendre en main la défense de lord Carlisle,

son Mécène. J'espère que non : il est du petit nombre de ceux qui, pendant mon enfance et dans le peu de rapports que j'ai eus avec eux, m'ont traité avec bonté. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, j'endurerais tout de sa part. Je n'ai plus rien à ajouter, si ce n'est mes remerciements généraux aux lecteurs, acheteurs, éditeurs, et, pour me servir des expressions de Scott, je leur souhaite à tous

Bonne nuit jusqu'au réveil,
Rêves doux, et frais sommeil.

POÉSIES DIVERSES,

COMPOSÉES EN 1809 ET 1810.

EH BIEN! TU ES HEUREUSE².

Eh bien! tu es heureuse, et je sens que je devrais l'être aussi; car ton bonheur est, comme autrefois, l'objet de tous mes vœux.

Ton époux est heureux, — et il y a pour moi de la douleur dans le spectacle de sa félicité; mais qu'elle passe cette douleur. — Oh! combien mon cœur le haïrait s'il ne t'aimait pas!

La dernière fois que j'ai vu ton enfant chéri, j'ai cru que mon cœur jaloux allait se briser; mais quand sa bouche innocente m'a souri, je l'ai embrassé en souvenir de sa mère.

Je l'ai embrassé, et j'ai étouffé mes soupirs en voyant en lui les traits paternels; mais enfin il avait les yeux de sa mère, et ceux-là étaient tout à l'amour et à moi.

Adieu, Marie! Il faut que je m'éloigne! Tant que tu seras heureuse je ne me plaindrai pas; mais je ne puis plus rester auprès de toi, mon cœur ne tarderait pas à être de nouveau à toi.

Je croyais que le temps, je croyais que la fierté avaient enfin éteint ma jeune flamme; et ce n'est que lorsque je me suis trouvé assis à ton côté que j'ai reconnu que, sauf l'espérance, mon cœur était toujours le même.

Et pourtant j'étais calme : il fut un temps où mon sein eût tressailli devant ton regard; mais en ce moment c'eût été un crime que de trembler. — Nous nous vîmes, et pas une fibre ne fut agitée en moi.

Je vis tes yeux se fixer sur mon visage; ils n'y découvrirent aucun trouble; tu ne pus y apercevoir qu'un seul sentiment, la sombre tranquillité du désespoir.

Partons! partons! Ma mémoire ne doit plus évoquer mon jeune rêve. Oh! donnez-moi les flots fauleux du Léthé. Cœur insensé, tais-toi ou brise-toi!
2 novembre 1808³.

VERS GRAVÉS SUR LA TOMBE D'UN CHIEN DE
TERRE-NEUVE⁴.

Quand un orgueilleux enfant des hommes est rendu à la terre, inconnu à la gloire, mais élevé par sa naissance, l'art du sculpteur s'épuise dans les témoignages d'une pompeuse douleur, et des urnes men-songères nous apprennent quel est celui dont elles contiennent les cendres. Lorsque tout est fini, on lit sur sa tombe, non ce qu'il fut, mais ce qu'il aurait dû être. Quant au pauvre chien, qui fut notre ami le plus fidèle, le premier à nous accueillir par ses caresses, le premier aussi à nous défendre, le chien dont la sincère affection appartient tout entière à son maître, qui travaille, combat, vit et respire pour lui seul; il meurt sans honneur, ses mérites sont oubliés, et on lui refuse dans le ciel l'âme qui sur la terre était son partage; tandis que l'homme, insecte orgueilleux, espère le pardon, et réclame un ciel exclusivement à lui. O homme! faible créature d'un jour, avili par l'oppression ou corrompu par le pouvoir, vile masse de poussière animée, quiconque te connaît doit te quitter avec dégoût! Il n'y a dans ton amour qu'impudicité, dans ton amitié qu'imposture! Ton sourire est hypocrite, tes paroles mentent! Bas par ta nature, n'ayant de noble que ton nom, il n'est pas d'individu de l'espèce animale devant lequel tu ne doives rougir. Vous qui regardez par hasard cette urne chétive, passez votre chemin; celui qu'elle ho-

qu'elle contient, mais parce que je ne puis en approuver le ton général. » *Byron*, 14 juillet 1816. — Diodati, Genève.

¹ Nom d'un personnage de la comédie du *Critique*, par Sheridan.

² Ces vers ont paru pour la première fois dans le recueil publié par M. Hobhouse. Quelques jours avant de les composer, le poète avait été invité à dîner à Avesley. Lorsqu'on fit entrer dans la salle la fille de sa belle hôtesse, enfant en bas âge, il tressaillit involontairement, et ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il surmonta son émotion. C'est aux sensations de ce moment que nous sommes redevables de ces belles stances ainsi que de plusieurs des pièces qu'on va lire.

³ Le 2 novembre lord Byron écrivit à sa mère, et lui annonça

son intention de s'embarquer pour les Indes orientales en mars 1809.

⁴ Ce monument est encore l'un des ornements les plus remarquables du jardin de Newstead. Voici comme lord Byron annonça dans une lettre à M. Hodgson la mort de son chien favori : — « Boatswain est mort! il a expiré dans un état de rage le 18, après de grandes souffrances. Il a conservé jusqu'au dernier moment sa douceur habituelle, et n'a jamais essayé de faire le moindre mal aux personnes qui étaient près de lui. A l'exception du vieux Murray, j'ai tout perdu maintenant. » Dans le testament qu'il fit en 1811, il ordonna que son corps fût enterré dans le jardin, auprès de son chien fidèle. »

nore n'est pas de ceux qui obtiendraient vos regrets ou vos larmes. Ces pierres couvrent les restes d'un ami ; je n'en ai connu qu'un, — et c'est ici qu'il repose.

Abbaye de Newstead, 30 novembre 1808.

A UNE DAME ¹

QUI ME DEMANDAIT POURQUOI JE QUITTAIS L'ANGLETERRE AU
PRINTEMPS.

Quand l'homme fut exilé des bocages d'Éden, il s'arrêta un moment avant de franchir le seuil ; tout ce qu'il voyait lui rappelait le souvenir du passé et lui faisait maudire sa future destinée.

Mais, après avoir erré dans de lointains climats, il apprit à porter son fardeau de douleur ; et, tout en donnant parfois un soupir à d'autres jours, il trouva un soulagement dans l'activité de sa nouvelle existence.

Il en sera ainsi de moi, madame ; et je ne dois plus voir vos charmes ; car tant que je suis près de vous je soupire après tout ce que j'ai connu naguères.

Le plus sage pour moi est de fuir, afin d'échapper aux pièges de la tentation. Je ne puis contempler mon paradis sans désirer y habiter encore².

2 décembre 1808.

NE ME FAIS PAS RESSOUVENIR.

Ne me fais pas ressouvenir, ressouvenir de ces heures si chères, maintenant évanouies, où mon âme tout entière se donnait à toi ; heures qui ne seront oubliées que lorsque le temps aura énérvé nos facultés vitales, et que toi et moi nous aurons cessé d'être.

Puis-je oublier, peux-tu oublier comme ton cœur accélérât ses battements quand ma main se jouait dans l'or de ta chevelure ! Oh ! sur mon âme, je te vois encore avec tes yeux si languissants, ton sein si beau, et tes lèvres qui malgré leur silence respiraient l'amour !

Ainsi appuyée sur mon sein, tes yeux me lançaient un regard si doux qui tour-à-tour réprimait à demi et enflammait les désirs ; et nous nous rapprochions plus près, plus près encore, et nos lèvres brûlantes venant à se rencontrer, nous nous sentions mourir dans un baiser.

Et alors ces yeux pensifs se fermaient ; et les paupières, cherchant à se réunir, voilaient leurs globes d'azur, pendant que tes longs cils, projetant leur ombre sur tes joues vermeilles, semblaient le plumage d'un corbeau déployé sur la neige.

Je rêvais la nuit dernière que notre amour était revenu. Te le dirai-je ! ce rêve, dans son illusion,

était plus doux que si j'eusse brûlé pour d'autres cœurs, pour des yeux qui ne brilleront jamais comme les tiens dans l'enivrante réalité du bonheur.

Ne me parle donc plus, ne me fais plus ressouvenir de ces heures qui, bien que pour jamais disparues, peuvent encore inspirer de doux rêves, jusqu'à ce que toi et moi nous soyons oubliés, et insensibles comme la pierre funèbre qui dit que nous ne serons plus.

IL FUT UN TEMPS.

Il fut un temps, — qu'ai-je besoin de le nommer ? nous n'en saurions perdre le souvenir ; — il fut un temps où nous sentions de même, comme j'ai continué à sentir pour toi.

Et depuis ce moment où pour la première fois ta bouche confessa un amour égal au mien, quoique bien des douleurs aient déchiré ce cœur, douleurs que le tien a ignorées et n'a pu ressentir,

Aucune, aucune n'a pénétré si avant que la pensée que tout cet amour s'est envolé, fugitif comme les baisers sans foi, mais fugitif dans ton âme seulement,

Et cependant mon cœur a éprouvé quelque consolation, lorsque naguères encore j'ai entendu ta bouche, avec un accent qu'autrefois je croyais sincère, rappeler le souvenir des jours qui ont été.

Oui ! femme adorée et pourtant si cruelle, dusses-tu ne plus m'aimer encore, il m'est doux de voir que le souvenir de cet amour te reste.

Oui, c'est pour moi une pensée glorieuse, et mon âme désormais cessera de gémir. Quoi que tu sois maintenant ou que tu puisses être dans l'avenir, tu as été chèrement, uniquement à moi.

QUOI ! TU ME PLEURERAS QUAND JE NE SERAI PLUS !

Quoi ! tu me pleureras quand je ne serai plus ! ô douce femme, redis-les-moi, ces mots. Toutefois, s'ils te font de la peine, ne les répète pas. Pour rien au monde je ne voudrais t'affliger.

Mon cœur est contristé, mes espérances sont évanouies, mon sang coule froid dans mon sein ; et quand j'aurai cessé de vivre, toi seule viendras gémir au lieu où je reposerai.

Et pourtant il me semble qu'un rayon de paix brille à travers le nuage de ma douleur ; et la pensée que ton cœur a eu compassion du mien suspend un moment mes souffrances.

Oh ! bénie soit cette larme ! elle coule pour quel-

¹ Mistriss Musters.

² Voici l'extrait d'une lettre inédite de lord Byron, écrite trois jours avant son départ de l'Italie pour la Grèce : — « Miss Chaworth avait deux ans de plus que moi. Elle a épousé un homme d'une famille ancienne et respectable ; mais son mariage n'a pas été plus heureux que le mien. Toutefois sa conduite a été irréprochable ; mais leur caractère ne sympathisait pas. Il y avait plusieurs années que je ne l'avais vue, quand l'occasion s'en pré-

senta. J'étais avec son consentement sur le point de lui faire une visite, quand ma sœur, qui a toujours eu sur moi plus d'influence que personne, me conseilla de n'en rien faire. « Car, » me dit-elle, « si vous y allez, vous en reviendrez amoureux, il y aura une scène ; une chose en amènera une autre, et cela fera un éclat. » Je me rendis à ces raisons, et peu de temps après je me mariaï, — avec quel bonheur ? — il est inutile de le dire. »

qu'un qui ne peut pas pleurer ; ces gouttes précieuses sont doublement chères à celui dont les yeux ne peuvent plus en répandre.

Femme adorée , il fut un temps où mon cœur était chaleureux et prompt à s'attendrir comme le tien ; mais la beauté elle-même a cessé de charmer un malheureux fait pour gémir.

Et pourtant tu me pleureras quand je ne serai plus ! Femme chérie , redis-les-moi , ces mots. Toutefois , s'ils te font de la peine , ne les répète pas. Pour rien au monde je ne voudrais t'affliger.

REMPLISSEZ DE NOUVEAU MA COUPE !

CHANSON.

Remplissez de nouveau ma coupe ! Jamais je n'ai senti comme aujourd'hui l'ardeur qui me pénètre jusqu'au fond du cœur. Buvez ! qui ne boirait , puisque dans le cercle varié de la vie la coupe de vin est la seule chose de ce monde au fond de laquelle on ne trouve pas de déception ?

J'ai essayé tout à tour de toutes les jouissances de la vie ; je me suis réchauffé aux rayons d'un bel œil noir ; j'ai aimé ! — Qui n'en a fait autant ? — Mais qui peut affirmer que le plaisir existât dans son cœur en même temps que la passion ?

Aux jours de ma jeunesse , alors que le cœur est dans son printemps et rêve que les affections ne s'envoleront jamais , j'ai eu des amis ! — Qui n'en a pas ? — Mais quelle bouche pourra dire qu'un ami , liqueur vermeille ! est aussi fidèle que toi ?

Le cœur d'une maîtresse , un enfant peut vous l'enlever ; l'amitié disparaît comme un rayon de soleil. Toi , tu ne peux changer ; tu vieillis. — Qui ne vieillit pas ? — Mais quel est l'être ici-bas dont le mérite , comme le tien , s'accroît avec l'âge ?

Quand l'amour épuise sur nous ses faveurs , qu'un rival s'incline devant notre idole terrestre , nous sommes jaloux. — Qui ne l'est pas ? — Tu n'as point cet alliage ; plus nous sommes à te savourer , plus grande est notre jouissance.

Quand nous avons passé la saison de la jeunesse et de ses vanités , c'est à la coupe enfin que nous avons recours. Là nous trouvons , — n'est-il pas vrai ? — dans la joie de notre âme , que , comme au temps jadis , la vérité n'est que dans le vin.

Quand la boîte de Pandore fut ouverte sur la terre , et que commença le triomphe de la douleur sur la gaité , il nous resta l'espérance , c'est vrai. Mais nous , nous basons notre coupe : et que fait l'espérance à ceux qui ont l'assurance du bonheur ?

Longue vie à la grappe ! car , quand l'été anra fui , notre vieux nectar réjouira nos cœurs : nous mourrons ! — Qui ne meurt pas ? — Que nos péchés nous soient pardonnés , et dans le ciel Hébé ne sera pas oisive.

STANCES A UNE DAME¹,

EN QUITTANT L'ANGLETERRE.

C'en est fait ! au souffle des vents le navire déroule sa blanche voile , et sur son mât penché la fraîche brise emplit l'air de ses sifflements ; et moi , il faut que je quitte ce rivage , parce que je ne puis aimer que toi.

Mais si je pouvais être ce que j'ai été , si je pouvais voir ce que j'ai vu , si je pouvais reposer ma tête sur le sein qui une fois a couronné mes vœux les plus ardents , je n'irais pas chercher une autre zone , car moi je ne puis aimer que toi.

Il y a longtemps que je n'ai vu ces yeux qui faisaient ma joie ou mon malheur ; et c'est en vain que j'ai essayé de n'y plus penser ; j'ai beau fuir la terre d'Albion , je ne puis aimer que toi.

Comme la tourterelle solitaire qui a perdu l'objet de ses amours , la désolation est dans mon cœur ; je regarde autour de moi , et nulle part ma vue ne rencontre un sourire affectueux , un visage ami ! Au milieu même de la foule je suis seul , parce que je ne puis aimer que toi.

Et je franchirai les flots écumeux , et j'irai demander une patrie à l'étranger ; jusqu'à ce que j'aie oublié une beauté sans foi , nulle part je ne trouverai le repos ! Jusque là je ne puis secouer le joug de mes sombres pensées ; je suis condamné à aimer , et à n'aimer que toi.

L'être le plus chétif et le plus malheureux trouve pourtant un foyer hospitalier , où la douce amitié et l'amour , plus doux encore , viennent sourire à sa joie ou sympathiser à sa douleur ; mais d'ami ou de maîtresse , je n'en ai point , car je ne puis aimer que toi.

Je pars ; mais dans quelque lieu que je fuie , nul ne s'attendrira sur moi , nul cœur ami où je trouve la plus petite place ; et toi-même , toi qui as flétri toutes mes espérances , tu ne me donneras pas un soupir , bien que je ne puisse aimer que toi.

Penser aux jours qui ne sont plus , à ce que nous sommes , à ce que nous avons été , c'en serait assez pour accabler des cœurs plus faibles ; mais le mien a résisté au choc ; pourtant il bat comme il battait naguères , et ne saurait aimer que toi.

Quel est l'objet d'un si tendre amour ? c'est ce que des yeux vulgaires ne sauraient deviner. Quelle cause est venue briser ce jeune amour ? tu le sais mieux que personne , et moi je le sens de même ; mais il en est peu sous le soleil qui aient aimé aussi longtemps que moi , et je n'ai jamais aimé que toi.

J'ai essayé des fers d'une autre femme , dont la beauté peut-être égalait la tienne ; je me suis efforcé de l'aimer autant , mais je ne sais quel charme insurmontable empêchait mon cœur saignant encore de parler d'amour à d'autre qu'à toi.

Il me serait doux de jeter encore sur toi un long regard et de te bénir dans mon dernier adieu ; mais je ne veux pas que tes yeux versent des pleurs pour

¹ *Misses Musters.*

moi pendant que j'errerais sur les flots. Patrie, espérance, jeunesse, j'ai tout perdu ! pourtant j'aime encore et n'aime que toi.

1809.

LE PAQUEBOT DE LISBONNE,

VERS A M. HODGSON,

Composés à bord pendant la traversée.

Vivat ! Hodgson, vivat ! nous partons ; notre embargo est à la fin levé ; un vent favorable enfle nos voiles ; déjà le signal est donné. Entendez-vous le canon d'adieu ? Les clameurs des femmes, les juréments des matelots, tout nous dit que voilà le moment du départ. Un manant vient de la part de la douane nous visiter ; les malles sont ouvertes, les caisses brisées : pas un tron de souris qui ne soit fouillé, au milieu du brouhaha, avant que nous mettions à la voile à bord du paquebot de Lisbonne.

Nos bateliers détachent leurs amarres, toutes les mains ont saisi la rame ; on descend du quai les bagages ; impatients, nous nous éloignons du rivage. « Prenez garde ! cette caisse contient des liqueurs ! — Arrêtez le bateau ! — Je me trouve mal ! — O mon Dieu ! — Vous vous trouvez mal, madame ? Par ma foi ! ce sera bien pis quand vous aurez été une heure à bord ! » Ainsi vocifèrent tous ensemble hommes, femmes, dames, messieurs, valets, matelots ; tous s'agitent, confondus pêle-mêle, et entassés comme des harengs ; tel est le bruit et le tintamarre qui règnent avant que nous arrivions à bord du paquebot de Lisbonne.

Nous y voici maintenant ! voyez ! Le brave Kidd est notre capitaine ; c'est lui qui commande l'équipage ; les passagers se blottissent dans leur lit, les uns pour grogner, les autres pour vomir ! « Comment, diable, vous appelez cela une cabine ? Mais c'est à peine si elle a trois pieds carrés ; on n'y fourrerait pas la reine des nains. Qui diable peut vivre là-dedans ? — Qui, monsieur ? bien des gens. J'ai eu à bord de mon vaisseau jusqu'à vingt nobles à la fois ! — Vraiment ? Comme vous entassez les uns sur les autres ! Plût à Dieu que vos nobles fussent encore ici ! j'aurais évité la chaleur et le vacarme de votre excellent navire, le paquebot de Lisbonne. »

« Fletcher ! Murray ! Robert ! où êtes-vous ? Vous voilà étendus sur le pont comme des souches ! Donnez-moi la main, joyeux matelot ! Voilà le bout d'un

câble pour les chiens. Hobhouse articule d'effroyables juréments en tombant dans les écoutilles ; il vomit à la fois son déjeuner et ses vers, et nous envoie à tous les diables. « Voilà une stance sur Bragance. Donnez-moi... — Un couplet ? — Non, une tasse d'eau chaude. — Que diable avez-vous donc ? — Diantre ! je vais rendre mes pommons, je ne survivrai pas au tintamarre de ce brutal paquebot de Lisbonne. »

Enfin nous voilà en route pour la Turquie ! Dieu sait quand nous reviendrons. Un mauvais vent, une tempête nébuleuse, peuvent nous envoyer au fond de l'eau. Mais comme la vie n'est tout au plus qu'une mauvaise plaisanterie, ainsi que les philosophes en conviennent, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de rire ; riez donc comme je fais maintenant. Malade ou, bien portant, en mer ou à terre, riez de toutes choses, petites ou grandes ; boire et rire, qui diable en demanderait davantage ? Donnez-nous du bon vin ! on n'en saurait manquer, même à bord du paquebot de Lisbonne².

En rade de Falmouth, 30 juin 1809.

VERS ÉCRITS SUR UN ALBUM A MALTE.

De même que sur la froide pierre d'un tombeau un nom arrête les yeux du passant, ainsi, quand tu verras cette page solitaire, puisse le mien attirer ton regard et ta pensée !

Et lorsque par la suite tu viendras à lire ce nom, pense à moi, comme on pense aux morts, et dis-toi que mon cœur est là inhumé.

14 septembre 1809

A FLORENCE³.

Dame charmante, quand je quittai la rive, la rive lointaine qui m'a donné naissance, je ne soupçonnais pas qu'un jour viendrait où je pleurerai encore en quittant un autre rivage.

Et pourtant, ici, dans cette île stérile, où s'affaîsse la nature haletante, où tu es la seule qu'on voit sourire, c'est avec effroi que j'envisage mon départ.

Quoique loin des rives escarpées d'Albion, bien qu'il y ait entre nous le bien-être océan, encore quelques saisons écoulées, et peut-être je reverrai ses rochers.

Mais en quelque lieu que me porte ma course vagabonde, soit que j'erre sous les climats brûlants, que

¹ Noms des trois domestiques de Byron.

² Dans la lettre qui contenait ces vers, lord Byron dit : — « Je quitte l'Angleterre sans regret, j'y reviendrai sans plaisir. Je suis comme Adam, le premier condamné à la déportation ; mais je n'ai point d'Eve, et la pomme que j'ai mangée était aigre comme un coing. Et c'est ainsi que finit mon premier chapitre. »

³ Ces vers furent écrits à Malte. Voici comment, dans une lettre à sa mère, Byron s'exprime au sujet de la dame à laquelle ils sont adressés : — « Cette lettre est confiée aux soins d'une dame fort extraordinaire, dont vous avez sans doute entendu parler, mistress Spencer Smith. Il y a quelques années que le marquis de Salvo a publié le récit de son ravissement. Depuis elle a fait naufrage, et sa vie a été une suite continue d'événements remarquables

qui seraient à peine croyables dans un roman. Elle est née à Constantinople, on son père, le baron Herbert, était ambassadeur d'Autriche ; elle a fait un mariage malheureux ; néanmoins on n'a jamais attaqué sa réputation. Ayant pris part à je ne sais quelle conspiration, elle s'est attiré la vengeance de Bonaparte, à plusieurs fois risqué sa vie, et cependant elle n'a pas encore vingt-cinq ans. Elle se rend en Angleterre, où elle va rejoindre son mari. Elle était venue à Trieste visiter sa mère ; mais l'approche des Français l'a obligée à s'embarquer à bord d'un vaisseau de guerre. J'ai trouvé en elle une personne fort jolie, fort accomplie et très excentrique. Bonaparte est tellement irrité contre elle que, si elle était prise une seconde fois, sa vie courrait des dangers.

Je parcoure les mers, ou que le temps me rende un jour à ma patrie, mes yeux ne se fixeront plus sur toi ;

Sur toi qui réunis tous les charmes capables d'émouvoir les cœurs les plus indifférents ; qu'on ne peut voir sans admirer et, — pardonne-moi ce mot, — sans aimer.

Pardonne ce mot à celui qui ne pourra plus t'offenser désormais en le prononçant ; et puisque je ne dois pas prétendre à posséder ton cœur, crois-moi, c'est que je suis en effet ton ami.

Et quel est le froid mortel qui, après t'avoir vue, ô belle voyageuse ! ne sentirait pas comme je sens, et ne serait pas pour toi ce que tout homme doit être, l'ami de la beauté malheureuse ?

Et qui jamais pourrait croire que cette tête charmante a traversé tant de périls, a bravé les tempêtes aux ailes homicides, et échappé à la vengeance d'un tyran ?

Belle dame, quand je verrai les murs où s'élevait autrefois la libre Bysance, et où maintenant Stamboul étale ses palais orientaux, siège de la tyrannie musulmane ;

Quelque place immense qu'occupe cette glorieuse cité dans les annales de la renommée, elle aura à mes yeux un titre plus cher, comme étant le lieu de ta naissance ;

Et malgré l'adieu que je te dis maintenant, quand mes yeux verront ce spectacle merveilleux, il me sera doux, ne pouvant vivre où tu es, de vivre où tu as été.

Septembre 1809.

STANCES COMPOSÉES PENDANT UN ORAGE¹.

Au milieu des montagnes du Pinde, le vent de la nuit est humide et glacé, et la nue irritée fait pleuvoir sur nos têtes la vengeance du ciel.

Nos guides sont partis ; nul espoir ne nous reste, et d'éblouissants éclairs nous font voir les rochers qui interceptent notre marche, ou dorent l'écume du torrent.

N'est-ce pas une cabane que je viens d'apercevoir à la lueur de la foudre ? — Oh ! que cet abri nous viendrait à propos ! — Mais, non ! ce n'est qu'un tombeau turc.

A travers le bruit de la cascade écumante, j'entends une voix qui crie ; c'est la voix de mon compatriote fatigué, qui fait retentir le nom de la lointaine Angleterre.

Un coup de fusil ! vient-il d'un ennemi ou d'un ami ? — Encore un ! c'est pour avertir le paysan des montagnes de descendre, et de nous conduire dans sa demeure.

Oh ! qui oserait, par une nuit semblable, s'aventurer dans le désert, au milieu des mugissements

du tonnerre ? qui pourrait entendre notre signal de détresse ?

Et quel est celui qui, entendant nos cris, voudra se lever pour tenter une marche périlleuse ? ne croira-t-il pas, en prêtant l'oreille à ces clameurs nocturnes, que ce sont des brigands en campagne ?

Les nuages crèvent ; le ciel est sillonné de flammes. O moment terrible ! l'orage accroit sa violence ; et pourtant, ici, une pensée a le pouvoir d'échauffer encore mon sein.

Pendant que j'erre ainsi à travers les rochers et les bois, pendant que les éléments épuisent sur moi leur fureur, chère Florence, où es-tu ?

Tu n'es pas sur les flots ; ton navire est depuis longtemps parti. Oh ! que l'orage, dont les torrents m'inondent, ne courbe d'autre tête que la mienne !

Oh ! oui ! maintenant tu es sauvée ; tu as atteint depuis longtemps les rivages d'Espagne. Quelle douleur si une beauté telle que toi était condamnée à errer sur l'Océan !

Le rapide sirocco soufflait fortement la dernière fois que j'ai pressé tes lèvres ; et depuis ce jour il soulève autour de ton charmant vaisseau les vagues écumeuses !

Et tandis que ton souvenir m'est présent au milieu du péril et des ténèbres, comme dans ces heures de plaisir dont la musique et la gaité hâtaient la fuite,

Peut-être que toi-même, dans les blanches murailles de Cadix, si toutefois Cadix est libre encore, à travers tes jalousies tu regardes la mer bleuâtre ;

Et alors ta pensée, se reportant vers ces îles de Calypso qu'un doux passé t'a rendues chères, aux autres tu donnes mille sourires, et à moi un soupir seulement².

Et pendant que le cercle de tes admirateurs observe la pâleur de ton visage, une larme à demi formée, un fugitif éclair de grâce mélancolique,

Toi, tu souris de nouveau ; tu te dérobes en rougissant aux railleries d'un fat, et tu n'oses avouer que tu as pensé une seule fois à celui qui ne cesse de penser à toi.

Quoique sourires et soupirs ne puissent rien pour deux cœurs séparés et qui gémissent, pourtant à travers monts et mers mon âme en pleurs cherche à rejoindre la tienne.

STANCES ÉCRITES EN TRAVERSANT LE GOLFE D'AMBRACIE.

Du haut d'un ciel sans nuage, la lune verse sa lumière argentée sur la côte d'Actium. Sur ces flots l'ancien monde fut gagné et perdu pour une reine égyptienne.

Et maintenant mes regards se promènent sur ces

¹ L'orage dont il est ici question eut lieu pendant la nuit du 11 octobre 1809, en Albanie, dans la chaîne de montagnes qui portait autrefois le nom de Pinde. Lord Byron se rendait à Zitzia,

et ses guides s'étaient égarés en chemin.

² « Il y a dans ces stances, » dit M. Moore, « une harmonie délicieuse, indépendamment du sens des paroles. »

ondes d'azur où tant de Romains ont trouvé un tombeau, ou l'ambition farouche abandonna un jour sa couronne vacillante pour suivre une femme.

Florence ! pour qui mon amour, tant que tu seras belle et que je serai jeune, égalera tout ce qu'on a pu dire ou chanter depuis que la lyre d'Orphée arracha Eurydice aux enfers ;

Douce Florence, c'était un heureux temps que celui où l'on jouait un monde contre deux beaux yeux ! Si les poètes avaient à leur disposition des mondes au lieu de rimes, tes charmes pourraient susciter de nouveaux Antoinès.

Quoique le destin en ordonne autrement, néanmoins, j'en jure par tes yeux et les boucles de ta chevelure, si je ne puis perdre un monde pour toi, je ne voudrais pas te perdre pour un monde.

14 novembre 1809.

L'ENCHANTEMENT EST ROMPU.

ÉCRIT À ATHÈNES.

L'enchantement est rompu, le charme est envolé ! Il en est ainsi de la fièvre de la vie : nous sourions comme des insensés quand nous devrions gémir ; le délire est notre meilleure décevance.

Chaque intervalle lucide de la pensée ramène les maux attachés à notre nature, et quiconque agit en sage vit comme sont morts les saints, en martyr.

16 janvier 1810.

VERS ÉCRITS APRÈS AVOIR NAGÉ DE SESTOS À ABYDOS¹.

Si Léandre, intrépide amant,
(Quelle fille n'en a mémoire ?)

¹ Lord Byron, dit M. Hobhouse, « avait accompli auparavant un exploit plus périlleux, quoique moins célèbre : pendant que nous étions en Portugal, il traversa à la nage l'espace qui sépare le vieux Lisbonne du château de Belém. Il avait à lutter contre la marée et un contre-courant, et il fut près de deux heures à franchir cette distance.

² M. Hugh Williams, d'Édimbourg, dans son ouvrage intitulé VOYAGES EN ITALIE, EN GRÈCE, etc., donne sur la vierge d'Athènes des détails intéressants, que nous allons rapporter : — « Notre domestique, qui nous avait précédés, vint nous rejoindre à la porte de la ville, et nous conduisit à la demeure de la consulina Théodora Macri, chez qui nous demeurons maintenant. Cette dame, qui est la veuve du consul, a trois filles charmantes, dont l'aînée, célèbre pour sa beauté, est, dit-on, la vierge d'Athènes de lord Byron. Leur appartement est en face du nôtre, et si vous pouviez les voir, comme nous les voyons, à travers les plantes aromatiques qui se balancent devant notre fenêtre, vous laisseriez votre cœur à Athènes.

« Térésa, la vierge d'Athènes, Catinco et Mariana, sont toutes trois de taille moyenne. Chacune d'elles porte sur la tête une calotte rouge albanaise, à laquelle est fixé un gland bleu en forme d'étoile. Au-dessous de cette calotte est noué un mouchoir de diverses couleurs qui entoure les tempes ; les cheveux de la plus jeune, entremêlés de soie, retombent épars sur ses épaules et descendent par derrière jusqu'à hauteur des reins. La chevelure des deux aînées est habituellement relevée et fixée sous le mouchoir. Elles portent pour vêtement de dessus une pelisse doublée de fourrure, et qui descend en longs plis jusqu'à la cheville ; un mouchoir de mousseline recouvre le sein jusqu'à la ceinture ; sous ce mouchoir est une robe de soie ou de mousseline, avec une ceinture qui prend au-dessus des hanches et se noue par

En décembre eut jadis la gloire
De franchir ce gouffre écumant ;

Si cette mer, quand sur son onde
Il fit ce trajet hasardeux,
Comme aujourd'hui roulait profonde,
Vénus, que je les plains tous deux !

Moi, quand mai rouvre sa corbeille,
Nageur faible et moins aguerri,
J'étends mon corps endolori,
Et je crois avoir fait merveille.

Par un doux prix encouragé,
Un baiser, si j'en crois l'histoire,
L'attendait. Nous avons nagé,
Lui pour l'amour, moi pour la gloire.

Victime de son dévouement,
Comme moi de mon incartade,
Il se noya, je suis malade :
C'était bien la peine, vraiment !

9 mai 1810.

VIERGE D'ATHÈNES, JE TE QUITTE².

Vierge d'Athènes, je te quitte ;
Rends-moi mon cœur, rends-le-moi vite ;
Ou, si tu l'as pris sans retour,
Prends le reste aussi, mon amour.
En s'éloignant mon cœur te crie :
Je t'aime ! je t'aime ! ô ma vie !

Par cette chevelure d'ange
Que caresse un vent amoureux ;
Par ces cils dont la noire frange
Baise ta joue, et par ces yeux
Beaux dans leur sauvage énergie,
Je t'aime ! je t'aime ! ô ma vie !

Par ces lèvres que je convoite,
Par cette taille svelte et droite,

devant avec une gracieuse négligence. Des bas blancs et des pantaloules jaunes complètent ce costume. Les deux aînées ont les yeux et les cheveux bruns, le visage ovale, le teint un peu pâle, des dents d'une blancheur éclatante, les joues arrondies, le nez droit, tant soit peu aquilin. La cadette, Mariana, est très-blanche ; son visage avec des contours moins arrondis, a une expression plus riante que celui de ses sœurs, dont la physionomie est habituellement pensive, excepté quand la conversation prend un caractère de gaieté. Leur port est plein d'élégance ; leurs manières, agréables et distinguées, seraient attrayantes dans tous les pays. Elles possèdent le talent de la conversation à un très-haut degré, et semblent avoir plus d'instruction que la généralité des femmes grecques. Avec tant de moyens de plaire, il ne faut pas s'étonner qu'elles soient l'objet de grandes attentions de la part des voyageurs qui viennent momentanément résider à Athènes. Elles s'asseyent à la manière orientale, la tête un peu rejetée en arrière, les jambes ramenées sous elles, sur le divan, et sans souliers. Leurs occupations sont la couture, la broderie et la lecture. »

² Chacune de ces stances se termine dans le texte par le refrain romain :

Zōn mou, sēs agapō.

Voici la note de Byron à ce sujet : — « Expression de tendresse en langue romaine ; si je la traduis, j'offenserais mes lecteurs, qui croient que je les juge incapables de le faire eux-mêmes ; si je ne la traduis pas, je m'expose à déplaire à mes lectrices. Dans la crainte d'une méprise de la part de ces dernières, je vais toujours traduire, tout en demandant bien des pardons aux savants ; Ces mots signifient :

Ma vie, je vous aime !

paroles qui ont un son fort agréable dans toutes les langues, et

Par ces fleurs qui disent tout bas
 Ce que des mots ne diraient pas;
 Par l'amour sacré qui nous lie,
 Je t'aime ! je t'aime ! ô ma vie !
 Je te quitte , vierge d'Athènes !
 Seule en ton cœur, ah ! pense à moi !

Dans Istamboul² portant tes chaînes,
 Le mien restera près de toi.
 Cesser d'aimer ! Non, douce amie !
 Je t'aime ! je t'aime ! ô ma vie !

Athènes, 1810.

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays. J'en ai feuilleté un assez grand nombre que j'ai trouvés également mauvaises. Cet examen ne m'a point été infructueux. Je baïssais ma pairie. Toutes les impertinences des peuples divers parmi lesquels j'ai vécu m'ont réconcilié avec elle. Quand je n'aurais tiré d'autre bénéfice de mes voyages que celui-là, je n'en regretterais ni les frais ni les fatigues.

LE COSMOPOLITE.

PRÉFACE

DES DEUX PREMIERS CHANTS.

Ce poème a été en grande partie composé sur les lieux que l'auteur s'est proposé de décrire. Il l'a commencé en Albanie, et ce qui est relatif à l'Espagne et au Portugal est le résultat de ses observations personnelles dans ces pays. Cet avertissement préalable était nécessaire pour établir l'exactitude des descriptions. Les sites qu'on a voulu esquisser appartiennent à l'Espagne, au Portugal, à l'Épire, à l'Acarmanie et à la Grèce. C'est là que pour le moment s'arrête le poème. Selon l'accueil qui lui sera fait, l'auteur verra s'il doit s'aventurer à conduire ses lecteurs jusqu'à la capitale de l'Orient, en passant par l'Ionie et la Phrygie. Ces deux chants ne sont que des ballons d'essai.

On a introduit dans le poème un personnage imaginaire pour servir de lien commun à toutes les parties. Toutefois on ne doit pas s'attendre à y trouver beaucoup de régularité. Des amis à l'opinion desquels j'attache le plus haut prix m'ont fait entendre qu'on pourrait me soupçonner d'avoir eu en vue un caractère réel dans le personnage fictif de Childe-Harold; je proteste formellement et une fois pour toutes contre cette supposition. Harold est l'enfant de l'imagination, créé pour le motif que je viens de dire. Cette idée pourrait avoir jusqu'à un certain point quelque fondement dans certains détails peu importants et d'une nature purement locale; mais dans les points principaux elle n'en a aucun.

Il est presque superflu de dire que j'ai employé l'appellation de Childe dans le sens de Childe Waters, Childe Childers, et comme plus approprié au rythme ancien que j'ai adopté. L'adieu qui se trouve au commencement du premier chant m'a été inspiré par l'adieu de lord Maxwell, dans les *Poésies écossaises*, publiées par M. Scott.

On trouvera peut-être dans la première partie, où il est question de la Péninsule, quelques légers points de coïncidence avec les différents poèmes qu'on a publiés au sujet de l'Espagne; mais ces rapports ne peuvent être qu'accidentels, car, à l'exception de quelques-unes des dernières stances, la totalité de ce poème a été écrite dans le Levant.

La stance de Spenser, si nous devons en croire l'un de nos poètes les plus estimés, comporte une très-grande variété de tons. Voici comment s'exprime à cet égard le docteur Beattie : — « Il n'y a pas longtemps que j'ai commencé un poème dans le style et le rythme de Spenser, je me propose d'y donner libre carrière à ma fantaisie, et d'y être tour à tour plaisant ou pathétique, descriptif ou sentimental, tendre ou satirique, selon que l'envie m'en prendra ; car, si je ne me trompe, le rythme que j'ai adopté admet également tous ces genres de composition¹. » — Fortifié dans mon opinion par une telle autorité et par l'exemple de quelques-uns des premiers poètes de l'Italie, je n'essaierai pas de justifier la variété de tons que j'ai cherché à introduire dans mon poème, convaincu que si je ne réussis pas, la faute en sera à l'exécution plutôt qu'à un plan sanctionné par la mise en pratique de l'Arioste, de Thomson et de Beattie.

Londres, février 1812.

ADDITION A LA PRÉFACE.

J'ai attendu que presque tous nos journaux eussent distribué leur portion habituelle de critique. Je n'ai rien à dire contre la justice de la plupart de leurs observations ; il me conviendrait mal de me regimber contre leur très légère censure, considérant qu'avec moins d'indulgence ils eussent peut-être été plus vrais ; je ne puis donc que leur faire à tous mes remerciements pour leur générosité. Néanmoins il est un point sur lequel je basarderai une observa-

qui sont tout aussi à la mode dans la moderne Grèce que l'étaient les deux premiers de ces mots parmi les dames romaines, qui mélaient de l'hellénisme à leurs expressions érotiques.

¹ En Orient, où l'on n'enseigne pas à écrire aux dames, de peur qu'elles ne griffonnent des rendez-vous, ce sont des fleurs, des charbons, des cailloux qui expriment les sentiments des amants,

par l'intermédiaire de cet universel substitut de Mercure, une vieille femme. Un charbon signifie : « Je brûle pour toi ; » un bouquet de fleurs attaché avec des cheveux : « Emmène-moi et fuyons ; » mais un caillou exprime ce que lui seul peut exprimer.

² Constantinople.³ LETTRES DE BEATTIE.

tion. Parmi les objections nombreuses qu'on a élevées avec justice contre la physionomie assez faible du *Childe l'oyageur*, que, malgré beaucoup d'insinuations à ce contraires, je soutiens encore être un personnage fictif, on a dit que, outre l'anachronisme, il est très-peu chevalier, vu que les temps de la chevalerie étaient une époque d'amour, d'honneur, etc. Or, la vérité est que le bon vieux temps où florissait l'amour antique était l'époque de la plus grande corruption. Ceux qui auraient quelques doutes à cet égard peuvent consulter Sainte Palaye, en divers endroits de son ouvrage, et surtout à la page 69 du volume 2¹. Les vœux de la chevalerie n'étaient pas mieux gardés que d'autres; les chants des troubadours, beaucoup moins spirituels que ceux d'Ovide, n'étaient guère plus décents. Dans les cours d'amour, parlements d'amour ou de courtoisie et de gentillesse, il y avait beaucoup plus d'amour que de gentillesse ou de courtoisie. Voyez Roland sur le même sujet que Sainte-Palaye. Quels que soient les autres reproches adressés au personnage très-peu aimable de Childe-Harold, eu ce sens du moins, on peut le considérer comme un parfait chevalier, non pas un chevalier servant, mais un véritable templier. Pour le dire en passant, je crains bien que sir Tristram et sir Lancelot n'aient pas été meilleurs qu'il ne fallait, quoique très-poétiques personnages, et vrais chevaliers, sans peur, sinon sans reproches. Si l'histoire de l'institution de la Jarretière n'est pas une fable, les chevaliers de cet ordre ont, pendant plusieurs siècles, porté les couleurs de la comtesse de Salisbury, de peu édifiante mémoire. Voilà pour la chevalerie. Burke a eu tort de regretter que les jours de cette institution fussent passés, bien que Marie-Antoinette fût tout aussi chaste que la plupart de celles où l'honneur desquelles des lances ont été brisées et des chevaliers désarçonnés.

Avant l'époque de Bayard et jusqu'à celle de sir Joseph Banks, les plus chastes et les plus célèbres chevaliers des temps anciens et modernes, peu d'exceptions contredisent cette assertion; et je crois qu'il suffirait de bien peu de recherches pour ne pas regretter les monstrueuses mœurs du moyen âge.

Je laisse maintenant Childe-Harold vivre son temps tel qu'il est. Il eût été plus agréable et certainement plus facile de tracer un caractère aimable; il eût été aisé de colorer ses fautes, de le faire moins parler et agir davantage; mais tout ce que je m'étais proposé, c'était de montrer, dans sa personne, que la perversion précoce de l'esprit et des mœurs conduit à la satiété des plaisirs passés et au désillusionnement dans les nouveaux, et que, si on en excepte l'ambition, le plus puissant de tous, les stimulants les plus forts, et même le spectacle des beautés de la nature, ne peuvent rien sur une âme ainsi constituée ou plutôt ainsi égarée. Si j'avais continué ce poème, j'aurais de plus en plus assombri les couleurs de mon personnage, car en me conformant au cadre dans lequel je voulais originellement le faire entrer, j'en aurais fait, à quelques exceptions près, un Timon moderne, ou peut-être un Zéluco poétique².

Londres, 1815.

A IANTHE³.

Ni dans ces climats, patrie privilégiée de la beauté, où j'ai depuis peu porté mes pas errants, ni dans ces visions qui offrent au cœur des charmes qu'il regrette, en soupirant, de n'avoir vus qu'en songe, jamais rien d'aussi beau que toi n'apparut en réalité ou en imagination. Moi, qui t'ai vue, je n'essaierai pas vainement de peindre l'éclat mobile et changeant de tes charmes; mes paroles seraient faibles pour ceux qui ne te voient pas; à ceux qui te contemplent, que diraient-elles?

Ah! puisses-tu être toujours ce que tu es maintenant, et ne point démentir les promesses de ton printemps; conserver, avec des formes aussi belles, un cœur aussi aimant et aussi pur tout ensemble, image sur la terre de l'amour sans ses ailes, et naïve au-delà de ce que peut imaginer l'espérance! Ah! sans doute, celle qui maintenant élève avec tant d'amour ta jeunesse, en te regardant briller chaque jour d'un nouvel éclat, voit dans toi l'arc-en-ciel de son avenir, dont les célestes couleurs dissipent toutes les afflictions.

Jeune Péri de l'Occident⁴! c'est un bonheur pour moi que mes années soient le double des tiennes; tranquille, mon regard sans amour peut se fixer sur toi, et contempler sans danger la florissante splendeur de tes beautés. Heureux de ne pas voir un jour leur déclin! plus heureux lorsque tant de jeunes cœurs saigneront à cause de toi, le mien échappera au destin que réservent tes yeux à ceux qui doivent plus tard voir mêler à leur admiration pour toi ces angoisses inséparables des plus doux moments de l'amour!

Oh! ces yeux qui, vifs comme ceux de la gazelle⁵, tour à tour brillants de fierté et beaux de modestie, nous subjuguent par un rapide regard, nous éblouissent en se fixant sur nous, laisse-les parcourir ces pages, et ne refuse pas à mes vers ce sourire pour lequel mon cœur soupirerait en vain si jamais je devenais pour toi plus qu'un ami. Accorde-moi cela, jeune fille; ne me demande pas pourquoi, si jeune encore, je t'adresse mes chants; mais permets-moi de joindre un lis sans tache aux fleurs de ma couronne.

C'est ainsi que ton nom se trouve uni à mes vers; et aussi longtemps que des yeux amis accorderont un regard au poème d'Harold, le nom d'Ianthé, ici consacré, sera lu le premier, le dernier oublié. Quand je ne serai plus, si au souvenir de cet ancien hommage tes doigts de fée s'approchent de la lyre de celui qui salua ta beauté naissante, ce sera pour ma mémoire un prix assez doux : c'est plus sans doute que n'ose

¹ Qu'on lise dans l'auteur du roman de GIRARD DE ROUSSILLON, en provençal, les détails très-circumstanciés dans lesquels il entre sur la réception faite par le comte Gérard à l'ambassadeur du roi Charles; on y verra des particularités singulières, qui donnent une étrange idée des mœurs et de la politesse de ces siècles aussi corrompus qu'ignorants. — MÉMOIRES SUR L'ANGLOISSE CHEVALERIE, par M. Lacurne de Ste-Palaye. Paris, 1781.

² Le but du docteur Moore, dans ce roman intéressant (aujourd'hui injustement négligé), était de retracer les funestes effets de l'indulgence insensée d'une mère pour les caprices et les passions de son unique enfant. Avec tous les avantages de la beauté, de la naissance, de la fortune et du talent, Zeluco est représenté

comme malheureux dans toutes les situations de la vie, grâce à cette absence de tout frein, à laquelle il avait été accoutumé dès son enfance.

³ Lady Charlotte Harley, seconde fille d'Édouard, cinquième comte d'Oxford (maintenant lady Charlotte Bacon), dans l'automne de 1812, époque à laquelle ces vers lui furent adressés n'avait pas encore complété sa onzième année.

⁴ Péri. Ce mot désigne en persan une classe d'êtres tenant le milieu entre la femme et l'ange.

⁵ Espèce d'antilope. « Vous avez les yeux d'une gazelle. » Cette expression est considérée dans l'Orient comme le compliment le plus flatteur qu'on puisse adresser aux dames.

réclamer l'espérance; mais l'amitié pourrait-elle demander moins?

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT PREMIER.

I.

O toi dont la Grèce divinisa la naissance, Muse, fille de l'imagination capricieuse du poète, tant de lyres maladroites ont depuis peu déshonoré ton nom sur la terre que la mienne n'ose pas l'invoquer sur ta sainte colline; et cependant j'ai erré sur les bords de ta source vantée; j'ai soupiré sur les antiques ruines de Delphes et son autel désert¹, où l'on n'entend d'autre bruit que le faible murmure de ton onde; ma lyre n'ira point réveiller les neuf Sœurs pour orner un poème aussi simple, un chant aussi humble que le mien.

II.

Jadis en Albion vivait un jeune homme pour qui la vertu était sans attrait; il passait le jour dans les désordres les plus honteux, et affligeait les oreilles de la nuit des éclats de sa gaieté scandaleuse. S'il faut le dire, c'était un effronté libertin, s'adonnant outre mesure aux orgies et aux profanes joies; peu d'objets ici-bas avaient le don de lui plaire, à l'exception des concubines, des compagnies charnelles, des mauvais sujets de haut et bas étage.

III.

Il avait nom Childe-Harold; mais d'où venait ce nom, quel était son lignage, c'est ce qu'il ne me convient pas de dire; il suffit qu'on sache qu'il était d'illustre race, et que ses ancêtres lui avaient légué plus d'un souvenir glorieux; mais il ne faut qu'une tache pour souiller un nom, quelle que soit son illustration antique: ni tout ce que l'art hiéroglyphique évoque de la poussière du cercueil, ni la prose fleurie, ni les mensonges d'un vers adulateur, ne peuvent décorer des actions coupables ou sanctifier un crime.

IV.

Childe-Harold tourbillonnait gaiement au soleil du jeune âge, comme toute autre mouche aurait pu faire, ne soupçonnant même pas qu'avant la fin de sa courte journée il suffirait d'un souflet de l'adversité pour glacer toute sa joie. Mais longtemps avant d'avoir parcouru le tiers de sa course, Childe éprouva pire que l'adversité; il ressentit le dégoût de la satiété: dès lors le séjour de son pays natal lui devint insupportable, et plus solitaire que la triste cellule d'un ermite.

V.

Car il avait parcouru le long labyrinthe du péché,

et n'avait point réparé les maux qu'il avait causés; ses soupirs avaient été adressés à plusieurs, bien qu'il n'en aimât qu'une seule; et cette bien-aimée, hélas! ne pouvait jamais lui appartenir! heureuse d'échapper à celui dont les embrassements eussent souillé la chasteté même; qui bientôt eût abandonné ses charmes pour des plaisirs vulgaires, eût gaspillé sa fortune pour soutenir sa prodigalité, et n'eût jamais daigné goûter le calme de la paix domestique.

VI.

Or Childe-Harold se sentait le cœur affadi, et ne demandait qu'à s'éloigner de ses compagnons de débauche; on dit que parfois une larme était près de lui échapper, mais l'orgueil venait soudain la glacer dans ses yeux. Il se promenait solitaire, triste et rêveur, résolu de quitter son pays natal et de visiter les climats brûlants par-delà les mers. Rassasié de plaisirs, il invoquait presque l'infortune, et pour changer de théâtre il fût volontiers descendu au séjour des ombres².

VII.

Childe-Harold partit du manoir de ses pères: c'était un vaste et vénérable édifice, si vieux qu'il semblait près de s'écrouler; mais ses ailes massives étaient solides encore. Monastique retraite condamnée aux plus vils usages! dans ce lieu dont la superstition avait fait son repaire, on voyait chanter et sourire des filles de Paphos; les moines eussent pu croire que leur temps était revenu, si les vieilles traditions disent vrai et ne calomnient pas ces saints personnages.

VIII.

Parfois, néanmoins, au milieu des plus bruyants transports de sa gaieté, d'étranges angoisses se trahissaient sur le front d'Harold, comme si sa conscience eût été troublée du souvenir de quelque mortelle haine ou de quelque passion déçue; mais c'est ce que tout le monde ignorait, ce que personne ne se souciait de savoir; car son âme n'était pas de celles qui, naïves et sans art, se soulagent en épanchant leur douleur; et, quels que fussent les chagrins qui l'oppressaient, il ne demandait des consolations ni à l'amitié ni aux conseils de personne.

IX.

Et nul ne l'aimait de ceux qu'il faisait venir de près et de loin pour les débauches de sa table et de son boudoir, flatteurs au milieu des fêtes, parasites sans cœur à la table du festin. Non, personne ne l'aimait, pas même ses maîtresses; mais la femme n'a souci que de la pompe et de la puissance, et l'amour ne se plaît qu'aux lieux où ces biens se rencontrent.

¹ Le petit village de Castri occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne Delphes.

² Dans ces stances, ainsi que dans la totalité des ouvrages de Lord Byron, il ne faut pas accepter littéralement son témoignage contre lui-même; il trouvait un douloureux plaisir à rembrunir les teintes de son portrait. Son intérieur à Newstead était loin sans doute d'être un modèle d'ordre et de régularité, mais jamais on n'y vit la profusion et le luxe oriental que ce passage

du texte semblerait indiquer. D'ailleurs l'exiguïté de ses ressources à cette époque eût été un insurmontable obstacle à ce déploiement de magnificence. Les dépenses de sa maison pendant son séjour à l'abbaye furent maintenues à un taux très-modéré; ceux qui formaient alors sa société avaient, comme dit M. Moore, « des habitudes et des goûts trop intellectuels pour se livrer à des débauches vulgaires, et étaient d'ailleurs incapables de jouer le rôle de flatteurs et de parasites. »

L'éclat attire les femmes comme les papillons, et Plutus réussit où échoueraient des sérapihins.

X.

Childe-Harold avait une mère; il ne l'avait point oubliée, mais il évita de lui faire ses adieux; il avait une sœur qu'il aimait, mais il ne la vit point avant d'entreprendre son douloureux pèlerinage; s'il avait des amis, il ne prit congé d'aucun d'eux. N'allez pas croire toutefois que son cœur fût d'acier, vous qui savez ce que c'est que d'affectionner un petit nombre d'objets chéris, vous comprenez que ces adieux-là ne font que briser les cœurs qu'ils voudraient soulager.

XI.

Sa maison, ses foyers, son héritage, ses domaines, les beautés souriantes qui faisaient ses délices, dont les grands yeux bleus, la blonde chevelure, les mains de neige auraient ébranlé la sainteté d'un anachorète, et avaient longtemps nourri l'appétit de ses jeunes désirs; sa coupe pleine jusqu'aux bords des vins les plus rares, et tout ce que le luxe peut offrir d'attrayant, il quitta tout cela sans regret, pour franchir l'Océan, parcourir les rives musulmanes et passer l'équateur¹.

XII.

Un vent favorable vint enfler les voiles, comme charmé de l'emporter loin de sa terre natale; il vit les blancs rochers décroître rapidement à ses regards et se confondre bientôt avec leur ceinture d'écume; et alors peut-être il se repentit d'avoir voulu voyager; mais cette pensée silencieuse resta renfermée dans son sein, et pas une plainte n'échappa à ses lèvres, pendant qu'autour de lui d'autres se prenaient à gémir, et exhalaient aux vents de lâches douleurs.

XIII.

Mais au moment où le soleil se plongeait dans l'Océan, il saisit sa barpe, dont il savait parfois tirer des mélodies que nul ne lui avait apprises, quand il croyait n'être écouté d'aucune oreille étrangère. Il promena donc ses doigts sur ses cordes sonores pour préluder à ses chants, au milieu du sombre crépuscule. Pendant que fuyait le navire aux blanches ailes,

et que le rivage s'éloignait à sa vue, il fit entendre aux vagues ce chant d'adieu.

Adieu donc, mon pays natal!
Ton rivage à ma vue expire...
Le flot mugit, le vent soupire;
J'entends la mouette au cri fatal.
Ce soleil aux clartés fécondes,
Nous suivons sa trace de feu;
Son char disparaît sous les ondes;
O mon pays natal, adieu!

Demain ses rayons immortels
Rallumeront une autre aurore;
Cieux et mers me riront encore,
Mais non plus les champs paternels.
Solitaire est ma salle antique;
A mon foyer s'assied le deuil;
L'herbe croît sur le mur gothique,
Et mes chiens hurlent sur le seuil.

Mon petit page, approche-toi!
Pourquoi ces pleurs sur ton visage?
De ces vagues crains-tu la rage?
Le vent cause-t-il ton effroi?
Bannis des terreurs inutiles;
Le navire est rapide et sûr,
Et nos faucons sont moins agiles
Quand des cieux ils fendent l'azur.

— Non, ces flots ne me font point peur.
Que me fait le vent qui résonne?
Mais que mon seigneur ne s'étonne
Si j'ai de la tristesse au cœur²:
Pour vous j'ai quitté mon vieux père,
Et ma mère que j'aime tant.
Je n'ai d'amis que vous sur terre,
Et celui qui là-haut m'entend.

Pour mon père quel triste jour!
Il m'a bény sans plainte amère;
Mais combien va gémir ma mère
Jusqu'au moment de mon retour!
— Mon petit page, allons, silence!
La douleur te sied bien; et moi,
Moi, si j'avais ton innocence,
Va, je pleurerais comme toi³.

Approche, mon bon serviteur⁴;
Quelle pâleur est sur ta face!

¹ Lord Byron se proposait primitivement de visiter l'Inde.

² Ce petit page était Robert Rushton, fils de l'un des fermiers de lord Byron. « J'emmène Robert avec moi, » dit le poëte dans une lettre à sa mère; « je l'aime parce que, de même que moi, il paraît être un animal abandonné et sans amis. »

³ Voyant que cet enfant était tout triste de se voir séparé de ses parents, lord Byron, à son arrivée à Gibraltar, le renvoya en Angleterre sous la conduite de son vieux domestique Murray. « Je vous en prie, » écrit-il à sa mère, « traitez cet enfant avec bonté; il s'est extrêmement bien comporté, et je l'aime beaucoup. » Il écrivit aussi une lettre au père du jeune homme; « Il prouve de sa part beaucoup de bienveillance et d'attention : » J'ai dit-il, « renvoyé Robert en Angleterre, parce que le pays que j'ai à traverser n'est pas sûr, surtout pour un enfant de son âge. Je vous permets de déduire de votre fermage 25 liv. sterling, par an pour son éducation pendant trois ans, pourvu que je ne sois pas de retour avant cette époque, et je veux qu'il soit considéré comme étant à mon service. »

⁴ Ici on trouve dans le manuscrit original la strophe suivante :
« Ma mère est une dame du haut parage; elle me désapprouve fort; elle dit que mes débauches déshonorent ma race. Il me

semble aussi que j'avais une sœur, dont peut-être les pleurs vont couler; mais voilà trois ans et plus que je n'ai pas vu son visage. »

⁵ William Fletcher, le fidèle valet qui, après vingt-deux ans de service, « pendant lesquels » dit-il, « sa seigneurie fut pour moi plus qu'un père, » recueillit les derniers soupirs du *Pèlerin* à Missolonghi, et ne quitta sa dévouille qu'après l'avoir vu déposer dans le caveau de sa famille à Hucknall. Ce serviteur, plein de simplicité, était pour son maître une source constante de plaisanteries. « Fletcher, » dit-il dans une lettre à sa mère, « est loin d'être vaillant : il a besoin de beaucoup de choses dont je puis me passer. Il soupire après sa bière, son bœuf, son thé et sa femme, et le diable sait quoi encore. Une nuit nous nous perdîmes dans un orage; une autre fois nous faillîmes faire naufrage. Dans ces deux occurrences il tremblait de tous ses membres; dans la première, c'était la famine et les voleurs qu'il craignait; dans la seconde, c'était d'aller au fond de l'eau. Les éclairs on les larmes, je ne sais laquelle de ces deux causes lui avait rendu les yeux tout rouges. Je fis ce que je pus pour le consoler, je le trouvai incorrigible. Il envoie six soupirs à Sara. Je lui donnerai une ferme, car Il m'a servi fidèlement, et Sara est une

Est-ce la brise qui te glace ?
Ou l'ennemi te fait-il peur ?
— Non, non, ce n'est pas l'épouvante,
Sir Childe, qui me fait pâlir ;
Mais je songe à ma femme absente,
Et je sens mon cœur défaillir.

Au bord du lac, près du manoir,
Habitent mes fils et leur mère.
Quand ils demanderont leur père,
Que répondra-t-elle ce soir ?
— Bon serviteur, allons, silence !
Je ne blâme point tes ennuis ;
Moi, je vis dans l'indifférence,
Et c'est en riant que je fuis.

Maîtresse ou femme, qui voudra
En croire des soupçons perfides ?
Ces beaux yeux bleus de pleurs humides,
Une autre main les séchera.
Nul bien que je regrette au monde.
Quels périls peuvent m'enlourer ?
Las ! ma douleur la plus profonde,
C'est de n'avoir rien à pleurer.

Me voilà seul et sans effroi,
Océan, sur tes vastes plaines.
Vous, humains, que me font vos peines
Quand nul ne s'attendrit sur moi ?
Mon chien qui hurle pour son maître,
Un étranger le nourrira ;
Alors, que je vienne à paraître,
Et mon chien me dévorera ¹.

Vogue, mon rapide vaisseau !
Fends l'onde ! vogue à pleine voile !
Où tu veux porte mon étoile !
Hors le mien, tout pays m'est beau.
Salut, mer ! quand loin de tes plages
Je ne verrai plus ton flot bleu,
Recevez-moi, déserts sauvages !
O mon pays natal, adieu !...².

XIV.

Le vaisseau continue à voler sur les ondes, la terre a disparu ; les vents sont violents et les nuits sans sommeil dans la baie de Biscaye. Quatre jours s'écoulaient, et le cinquième voilà qu'on aperçoit de nouveaux rivages, et la joie renaît dans tous les cœurs ; voilà la montagne de Cintra qui se déploie aux regards, voici le Tage qui se précipite dans l'Océan et lui porte le tribut de ses flots dorés ; bientôt

les pilotes lusitaniens nous abordent, et le navire s'avance entre des rives fertiles où quelques paysans achèvent la moisson.

XV.

O Christ ! c'est plaisir que de voir combien le ciel a fait pour cette terre de délices ! Que de fruits embaumés couvrent les arbres ! Que d'admirables points de vue se prolongent sur les collines ! Mais la main impie de l'homme gâte tous ces dons ; et quand le Tout-Puissant saisira son fouet-vengeur contre les transgresseurs de ses lois souveraines, son tonnerre allumé par une triple vengeance frappera les hordes dévastatrices des Gaules, et purgera la terre de ses plus cruels ennemis.

XVI.

À la première vue, quelles beautés Lisbonne déploie ! Son image se réfléchit dans ce noble fleuve que les poètes gratifient inutilement d'un sable d'or. Aujourd'hui ses flots sont sillonnés par mille navires puissants depuis que l'alliance d'Albion prête son appui protecteur à la Lusitanie ! nation gonflée d'ignorance et d'orgueil, qui baise et maudit la main qui s'est armée pour elle afin de la mettre à l'abri de la colère du chef impitoyable des Gaules.

XVII.

Mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de cette ville, qui brille de loin d'un céleste éclat, on erre plein de douleur au milieu des objets les plus repoussants aux yeux d'un étranger ; cabanes et palais sont également malpropres ; les habitants crouissent dans la saleté. Nul personnage de haut ou bas étage qui s'occupe de la propreté de ses vêtements ou de son linge ; et, fussent-ils attaqués de la plaie d'Égypte, ils n'en donneraient pas pour cela plus de soins à leurs personnes, et n'en seraient pas plus émus.

XVIII.

Pauvres et vils esclaves ! nés pourtant au milieu des plus nobles spectacles ! — O nature ! pourquoi gaspiller tes merveilles en faveur de tels hommes ? Mais voici Cintra qui vous offre son magnifique Éden, suite variée de monts et de vallées ! Ah ! quelle est la plume, quel est le pinceau capable de retracer la moitié seulement de ce que l'œil dé-

bonne femme. » Après toutes ses aventures par terre ou par mer, tant petites que grandes, cet humble Achate de notre poète a ouvert une boutique de comestibles dans Charles Street, Berkeley Square. S'il n'y fait pas ses affaires, ce ne sera pas faute du bon vouloir de tous ceux qui le connaissent.

¹ Ici on lit la strophe suivante dans le manuscrit original :
« Il me semble que je me trouverais heureux de renoncer à mon superbe domaine et de redevenir enfant joyeux avec un camarade chéri. Depuis ma jeunesse c'est à peine si j'ai passé une heure sans dégoût ou sans douleur, à moins que ce ne soit dans le boudoir de la beauté, ou en vidant la coupe écumante. »

² Dans le manuscrit de l'auteur, voici comment le petit page et le bon serviteur étaient introduits :

« Parmi les gens de sa suite était un page, un jeune paysan qui servait bien son maître. Son babillard amusait Childe-Harold quand son âme lièvre était gonflée de sombres pensées qu'il dédaignait d'exprimer. Il lui souriait alors : Alwin souriait à son tour, et les paroles du jeune page éclaircissaient le nuage qui

voilait les yeux de Childe-Harold, et suspendaient un moment ses douleurs.

« Il n'emmenait que lui et un autre serviteur en partant pour les rives lointaines de l'Orient ; et quoique l'enfant fût affligé de quitter le lac dont les bords charmants avaient vu croître son enfance, sa gaieté ne tarda pas à renaître à l'idée de voir des nations étrangères et beaucoup de choses merveilleuses dont parlent les voyageurs dans des volumes aussi véridiques que ceux de Mandeville. »

³ Pour dédommager de la saleté de Lisbonne et de ses habitants plus sales encore, le village de Cintra, à quinze milles environ de la capitale, est peut-être sous tous les rapports le plus délicieux qu'il y ait en Europe. Il contient des beautés de toute espèce, tant naturelles qu'artificielles ; des palais et des jardins s'élevaient au milieu des rochers, des cataractes et des précipices, des couvents bâtis à des hauteurs prodigieuses, une vue lointaine de la mer et du Tage. Ce lieu unit tout le pittoresque de l'Écosse occidentale à la verdure du midi de la France.

couvre dans ces sites plus éblouissants pour des regards mortels que ceux qu'a décrits le poète qui le premier ouvrit au monde étonné les portes de l'Élysée?

XIX.

Les rochers affreux que surmonte un couvent suspendu en l'air, les lièges blancs qui garnissent les pentes escarpées, la mousse des montagnes brunie par un ciel dévorant, la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil, le tendre azur de la mer sans rides, l'orange dont l'or brille au milieu du plus beau vert, les torrents qui bondissent du haut des rocs dans les vallons, là-haut des vignes, là-bas des saules, tout cela réuni forme un spectacle plein de magnificence et de variété.

XX.

Puis, gravissez lentement le sentier sinueux, tournez fréquemment la tête pour jeter un coup d'œil derrière vous et découvrir d'un point de vue plus élevé de nouvelles beautés dans le paysage; arrêtez-vous au couvent de « Notre-Dame-des-Douleurs, » où des moines sobres montrent à l'étranger leurs petites reliques et lui content des légendes: ici ont été châtiés des impies; dans cette profonde caverne Honorius habita longtemps, dans l'espoir de mériter le ciel, en se faisant ici-bas un enfer.

XXI.

Ça et là, en franchissant des précipices, remarquez ces grossières croix de bois qui bordent le sentier; ne croyez pas que ce soit la dévotion qui les a mises là, ce sont les monuments fragiles de quelque assassinat; car là où une victime est tombée en poussant un cri sous le poignard d'un meurtrier, on élève une croix formée de deux lattes vermoulues; les bosquets et les vallons en offrent des milliers sur cette terre sanguinaire, où la vie de l'homme n'est pas assurée par les lois¹.

XXII.

Sur le penchant des collines ou dans le sein des vallées, on voit des châteaux où des rois ont fait autrefois leur demeure; mais aujourd'hui ces solitudes n'ont d'habitants que les fleurs sauvages qui croissent alentour. Pourtant on y découvre encore des traces d'une antique splendeur. Là s'élève le beau « palais du prince: » c'est là aussi, Vathek², fils opulent de l'Angleterre, que tu te bâtis un paradis, oubliant que lorsque la richesse capricieuse

a épuisé tous les efforts de sa puissance, la douce paix fuit toujours les pièges de la volupté.

XXIII.

C'est ici que tu habitais, c'est là que tu projetais tes plaisirs, sous la crête toujours belle de cette montagne; mais aujourd'hui, comme si c'était un séjour fatal, ton palais enchanté est aussi solitaire que toi! C'est à travers de grandes herbes parasites qu'on arrive à tes salles désertes, à tes portiques ouverts; leçon nouvelle, pour le cœur de celui qui pense, de la vanité des terrestres plaisirs, dont il ne reste bientôt que des débris quand les flots inexorables du temps ont passé par là!

XXIV.

Voilà ce palais où des chefs se sont assemblés³ naguère! Oh! que sa vue est déplaisante aux regards d'un Anglais! Là siège, en robe de parchemin, un petit démon moqueur, coiffé du chapeau de la folie en guise de diadème; il porte pendus à son côté un sceau et un noir rouleau où brillent des noms connus dans la chevalerie, et un grand nombre de signatures que le scélerat montre du doigt en riant à cœur joie.

XXV.

Ce nain d'enfer s'appelle Convention; c'est lui qui dupa les chevaliers réunis dans le palais de Marialva: il les priva de leur cervelle, si toutefois ils en avaient une, et changea en tristesse la fausse joie d'une nation. Ici, la sottise foula aux pieds le panache du vainqueur, et la politique reconquit ce que les armes avaient perdu. Que les lauriers croissent en vain pour des chefs tels que les nôtres! Malheur, non aux vaineux, mais aux vainqueurs, depuis que la victoire, prise pour dupe, laisse flétrir ses palmes sur les côtes de la Lusitanie!

XXVI.

Depuis la réunion de ce belliqueux synode, ô Cintra, ton nom fait pâlir la Bretagne; en l'entendant nos ministres se dépitent, et rougiraient même de honte, s'ils pouvaient rougir. Que dira la postérité d'un pareil acte? Les nations ne se moqueront-elles pas de nous, en voyant nos guerriers dépouillés de leur gloire par des ennemis battus sur le champ de bataille, et diplomatiquement vainqueurs? Le mépris ne nous montrera-t-il pas au doigt dans l'avenir?

XXVII.

Ainsi pensait Harold, tout en gravissant silen-

¹ On sait qu'en 1809 les assassins commis par les Portugais à Lisbonne et aux environs ne se bornèrent pas à leurs compatriotes, et que des Anglais étaient égorgés chaque jour. Loin d'exiger réparation de ces attentats, on nous défendait d'intervenir quand nous apercevions quelqu'un de nos compatriotes attaqué par nos alliés. Un soir, en me rendant au théâtre, je fus attaqué à une heure où les rues ne sont pas encore désertes et en face d'une boutique ouverte. J'étais en carrosse avec un ami: heureusement que nous étions armés, sans quoi nous aurions fait le sujet d'une histoire, au lieu d'avoir à en raconter une. Le crime d'assassinat n'est pas limité au Portugal: en Sicile et à Malte, chaque nuit on vous casse la tête de la belle manière, et il n'y a pas un Sicilien ni un Maltais de puni.

² Vathek est l'un des livres que j'ai le plus admirés dans ma jeunesse. B.

³ La convention de Cintra fut signée dans le palais du marquis de Marialva.

[L'armistice, les négociations, la convention elle-même et l'exécution de ses clauses furent commencés, conduits et conclus à plus de trente milles de Cintra, n'ayant avec ce dernier lieu aucune espèce de rapport politique, militaire ou local et cependant lord Byron a gravement affirmé en prose et en vers que la convention fut signée chez le marquis de Marialva à Cintra; l'auteur du *Journal d'un Fatélinnaire*, renchérissant encore sur la découverte du poète, prétend avoir découvert les taches d'encre faites par Junot en cette occasion. *Histoire de la Guerre de la Péninsule*, par le colonel Napier.

cieusement les montagnes. Ces sites étaient beaux, et pourtant il lui tardait de fuir, plus mobile que l'hirondelle dans les airs : toutefois il y apprit à faire quelques réflexions morales, car il se livrait parfois à la méditation, et la voix intérieure de sa raison lui disait tout bas de mépriser son jeune âge, consumé en caprices insensés ; mais en regardant la vérité ses yeux blessés s'obscurcissaient.

XXVIII.

A cheval ! à cheval ! Il quitte, il quitte pour jamais un séjour de paix déjà doux à son âme ; il sort de sa rêverie, mais ce n'est ni la femme ni le vin qu'il recherche maintenant. Il va, sans savoir encore où il terminera son pèlerinage ; bien des tableaux variés devront passer sous ses yeux avant que sa soif de voyages soit étanchée, avant qu'il ait calmé son cœur, ou que l'expérience l'ait rendu sage.

XXIX.

Cependant Mafra l'arrêtera un instant. C'est là qu'habitait autrefois la malheureuse reine des Lusitaniens² ; on y voyait réunies et l'église et la cour ; la messe et les festins se succédaient à tour de rôle : des courtisans et des moines, singulier mélange ! — Mais ici la prostituée de Babylone³ s'est bâti un palais où elle brille d'une telle splendeur, que les hommes oublient le sang qu'elle a versé, et s'inclinent devant la pompe dont le crime se décore.

XXX.

A travers des vallons fertiles, des collines pittoresques (ah ! que ne sont-elles habitées par une race d'hommes libres !), parmi des sites délicieux, où partout la vue est charmée, Childe-Harold dirige ses pas. Que les hommes amis d'un lâche repos regardent les voyages comme une folie, et s'étonnent qu'on déserte son fauteuil pour faire une route fatigante et parcourir de longues, bien longues distances, n'importe ! il est doux de respirer l'air des montagnes ; il y a là une source de vie que ne connaîtra jamais l'indolence.

XXXI.

Les collines blanchissent et décroissent dans le lointain, et des vallées moins riches, moins accidentées, se déroulent aux regards. Aussi loin que la vue peut

s'étendre, apparaissent à l'horizon les domaines de l'Espagne, où les bergers font paître ces troupeaux dont la riche toison est si connue de nos commerçants. Ici, il faut que le pasteur s'arme pour défendre ses agneaux. L'Espagne est envahie par un ennemi redoutable ; chacun doit se protéger soi-même, ou subir les maux de la conquête.

XXXII.

Sur la frontière de la Lusitanie et de l'Espagne, sa sœur, que pensez-vous qui sépare les deux états rivaux ? Est-ce le Tage qui interpose son onde puissante entre ces deux nations jalouses ? ou de sombres montagnes élèvent-elles leurs barrières menaçantes ? ou bien y a-t-il un mur de séparation semblable à la célèbre muraille de la Chine ? Point de mur de séparation, point de rochers sourcilieux, point de sierras hautes et sombres semblables à celles qui séparent l'Espagne de la Gaule ;

XXXIII.

Mais, entre les deux pays, un ruisseau à l'onde argentée se glisse en silence ; c'est à peine s'il a un nom, et cependant ses rives verdoyantes servent de barrière à deux royaumes rivaux. Là, le berger, tranquillement appuyé sur sa houlette, regarde d'un œil indifférent cette onde qui coule paisible entre des ennemis acharnés : car ici le paysan est aussi fier que le duc le plus noble, et le laboureur espagnol sait toute la distance qui le sépare de l'esclave lusitanien, vil entre les plus vils⁴.

XXXIV.

Non loin de cette limite imperceptible, la sombre Guadiana, si renommée dans les anciens romanceros, roule, en murmurant, ses tristes et vastes ondes. Autrefois elle vit s'accumuler sur ses rives d'innombrables légions de Maures et de chevaliers couverts d'éclatantes armures ; là s'arrêtèrent les guerriers les plus agiles ; là succombèrent les forts ; là roulèrent, confondus dans les flots ensanglantés, le turban du musulman et le casque du chrétien.

XXXV.

O belle Espagne ! sol glorieux et romantique ! où est cet étendard que déploya Pélage alors que le perfide père de Cava⁵ appela dans sa patrie les bandes

¹Après être resté huit jours à Lisbonne, nous envoyâmes par mer à Gibraltar nos bagages et une partie de nos gens, et nous nous rendîmes à cheval à Séville. C'est une distance d'environ quatre cents milles ; les chevaux étaient excellents ; nous faisons soixante-dix milles par jour. Des œufs, du vin et des lits durs, c'était tout le confort que nous trouvions, et dans ces climats brûlants c'en était bien assez.

²Subséquentement sa majesté devint folle, et le docteur Willis, si habile à traiter le périérane des rois, ne put rien faire du sien. *Manuscrits de Byron.*

[La reine, atteinte d'aliénation mentale, ne s'est jamais rétablie. Elle mourut au Brésil en 1816.]

³L'étendue de Mafra est prodigieuse ; cette ville renferme un palais, un couvent et une église magnifique. Ses six orgues sont les plus belles que j'aie jamais vues ; nous ne les entendîmes point, mais on nous dit que leurs sons étaient dignes de leur richesse.

[« A dix milles à droite de Cintra, » dit lord Byron dans une lettre à sa mère, « est le palais de Mafra, l'orgueil du Portugal

sous le point de vue de la magnificence, mais sans aucune espèce d'élégance. Un couvent y est annexé ; les moines, qui possèdent de gros revenus, sont fort polis et entendent le latin. J'eus avec eux une longue conversation. » — Mafra fut bâtie par Jean V, par suite du vœu qu'il avait fait pendant une maladie dangereuse, de fonder un couvent pour l'usage de la plus pauvre confrérie du royaume. Les recherches faites, on trouva cette condition remplie à Mafra, où douze franciscains vivaient ensemble dans une lutte.]

⁴Tels j'ai trouvé les Portugais, tels je les ai dépeints. Depuis, ils ont fait des progrès, du moins en courage. Les derniers exploits du duc de Wellington ont effacé les sottises de Cintra. Il a véritablement fait des miracles ; il a peut-être changé le caractère d'une nation, réconcilié des superstitions rivales, et vaincu un ennemi qui n'avait jamais reculé devant ses prédécesseurs.

⁵La fille du comte Julien, l'Hélène de l'Espagne. Pélage conserva son indépendance dans les montagnes des Asturies ; et quelques siècles plus tard, les descendants de ses compagnons d'armes terminèrent la lutte par la conquête de Grenade.

qui teignirent du sang des Goths les eaux de ces montagnes? Où sont ces bannières sanglantes qui, au temps jadis, déployées sur la tête de tes enfants, flottaient victorieuses au souffle des vents, et refoulèrent enfin les dévastateurs sur leurs propres rives? Oh! combien dut briller la croix, et le croissant pâlir! de quels gémissements les mères de la Mauritanie durent faire retentir les échos de l'Afrique!

XXXVI.

Tes chants populaires ne sont-ils pas remplis de ces glorieux récits? Et voilà, en effet, la plus grande récompense que peut espérer le héros. Quand le granit tombe en poudre, que les témoignages de l'histoire viennent à manquer, la complainte d'un paysan supplée aux annales douteuses. Orgueil! détache tes regards du ciel pour les reporter sur ton propre domaine! vois comme la renommée des puissants va se réfugier dans une chanson! Les livres, les colonnes, les monuments ne peuvent-ils immortaliser ta grandeur? faut-il donc que tu te confies au langage naïf de la tradition quand la flatterie est morte avec toi et que l'histoire te calomnie?

XXXVII

Éveillez-vous, fils de l'Espagne! éveillez-vous! aux armes! c'est la Chevalerie, votre ancienne divinité, qui vous appelle; elle ne porte point, comme autrefois, sa lance altérée; elle n'agit pas dans l'air son panache rouge; elle vole aujourd'hui à travers la fumée des tubes enflammés, et tonne par la voix de l'airain mugissant; à chaque détonation elle s'écrie: «Éveillez-vous! aux armes!» Répondez! sa voix trouvera-t-elle moins d'échos que jadis quand son chant de guerre retentissait sur les rivages de l'Andalousie?

XXXVIII.

Silence! n'entendez-vous pas résonner la terre sous les pas des coursiers? n'est-ce pas le bruit du combat qui arrive à votre oreille? ne voyez-vous pas ceux que frappe le sabre ensanglanté? Courez! courez sauver vos frères avant qu'ils tombent sous les coups des tyrans et de leurs esclaves. L'air est sillonné des feux redoutables du trépas; chaque décharge, répercutée de roc en roc, annonce que des milliers d'hommes ont cessé de vivre. La mort vole sur les ailes d'un aquilon de soufre; le génie des batailles, rouge de sang, frappe du pied la terre, et les peuples ont ressenti la commotion.

XXXIX.

Voyez-vous le Géant debout sur la montagne, étalant au soleil sa sanglante chevelure? Les foudres de la mort étincellent dans ses mains ardentes; son regard brûle tout ce qu'il fixe; ses yeux, tantôt roulants dans leur orbite, tantôt immobiles, lancent au loin des éclairs; et à ses pieds d'airain est couchée la Destruction, observant les calamités qui s'accomplissent:

car cette matinée verra le choc de trois nations puissantes, et le sang qui va couler sur ses autels réjouira sa vue¹.

XL.

Par le ciel! c'est un beau spectacle pour celui qui n'a là ni ami, ni frère, de voir se mêler toutes ces écharpes brillantes, et l'éclat des armes étinceler dans l'air! Voyez ces limiers de la guerre qui ont quitté leur tanière, allongeant leurs griffes et hurlant pour leur proie; tous prennent part à la chasse, mais bien peu au triomphe. La part la plus belle sera pour la tombe, et le Carnage, dans sa joie, peut à peine compter le nombre des combattants.

XLI.

Trois nations se réunissent pour offrir ce sanglant sacrifice; trois langues élèvent vers Dieu d'étranges prières; trois brillants étendards se déroulent sur le fond azuré du ciel; les cris sont: France! Espagne! Albion! victoire! L'ennemi, la victime, l'allié généreux qui combat pour tous et combat toujours en vain, se sont donné la rendez-vous — comme s'ils ne pouvaient attendre la mort dans leurs foyers — pour nourrir les corbeaux sur la plaine de Talavera, et fertiliser la terre que chacun d'eux veut conquérir.

XLII.

C'est là qu'ils pourrissent, jouets glorieux de l'ambition! Oui, la gloire élève le gazon qui recouvre leur argile! Vain sophisme! voyez en eux des instruments brisés, que les tyrans sacrifient par myriades quand ils osent paver de cœurs humains leur criminelle voie pour arriver — à quoi? — à un rêve. Les despotes connaissent-ils un seul lieu où leur domination soit volontairement consentie? Y a-t-il un coin de terre qu'ils puissent dire à eux, sauf celui où leurs os tombent enfin pièce à pièce?

XLIII.

O Albuera! glorieux champ de douleur! pendant qu'en parcourant ta plaine le pèlerin pressait les flancs de son cheval, qui eût pu prévoir que bientôt tu servirais de théâtre à la lutte sanglante des deux armées rivales? Paix aux morts! puissent la palme du guerrier, les pleurs de la victoire, immortaliser leur récompense! Jusqu'à ce que d'autres lieux soient témoins d'autres funérailles, ton nom, Albuera, réunira en cercle la foule attentive, et les chants du peuple te décerneront une renommée passagère².

XLIV.

C'est assez parler des favoris de Bellone; qu'ils s'amuse à jouer aux hommes et échange la vie contre la gloire, cette gloire ne ranimera pas leur cendre, bien que des milliers d'hommes périssent pour illustrer le nom d'un seul. Ce serait vraiment dommage de leur dénier l'objet de leur noble ambition, à ces heureux mercenaires qui croient servir par leur mort la

¹ On trouverait difficilement dans les poètes anciens et modernes, dit un critique anonyme, une prosopopée plus hardie que celle-là. Cette figure gigantesque forme un objet distinct dont les traits sont décrits avec une rare perfection, et investi de

tous les attributs propres à exciter la terreur et l'admiration. Cette stance ne se trouve pas dans le manuscrit original. Elle fut écrite à Newstead en août 1811, peu de temps après la bataille d'Albuera, qui fut livrée en mai.

patrie dont leur vie eût peut-être fait la honte, qui auraient succombé dans quelque sédition domestique, ou, brigands obscurs, auraient suivi une carrière de vol et de rapines.

XLV.

Harold continua rapidement sa route solitaire jusqu'aux lieux où Séville élève fièrement son front indompté¹. Elle est libre encore, cette proie convoitée des envahisseurs ! Hélas ! le temps approche où la conquête posera dans son enceinte son pied farouche, et souillera de son passage ses élégants édifices. Heure fatale ! il faut subir sa destinée quand la destruction triomphe et que tout cède à ses hordes affamées ; autrement Ilion et Tyr seraient debout encore, la vertu serait toujours victorieuse, et le meurtre cesserait de prospérer.

XLVI.

Mais, insouciant de l'heure qui s'approche, Séville ne s'occupe que de chants, de banquets et de fêtes ; le temps s'écoule au milieu des joies les plus étranges, et le cœur de ces patriotes ne saigne pas des blessures de la patrie. Ce n'est pas le clairon de la guerre qu'on entend, mais la guitare de l'amour. La folie y domine en souveraine ; le libertinage, aux yeux jeunes, poursuit ses promenades nocturnes, et au milieu des crimes silencieux des capitales, le vice s'attache jusqu'au dernier moment à ces murs près de s'écrouler.

XLVII.

Il n'en est pas de même de l'hôte des champs ; il se cache avec sa tremblante compagne et n'ose aventurer trop loin ses regards, de peur de voir sa vigne ravagée et flétrie sous le souffle brûlant de la guerre. On n'entend plus, à la clarté propice d'un beau soir, le joyeux fandango agiter ses castagnettes. O monarques ! si vous pouviez goûter les plaisirs que vous troublez, vous n'iriez pas affronter les fatigues de la gloire ; la voix triste et discordante du tambour se tairait, et il y aurait encore pour l'homme du bonheur ici-bas.

XLVIII.

Quels sont maintenant les chants du robuste muletier ? Est-ce, comme autrefois, la romance d'amour ou le cantique pieux qui charme les ennuis de la route, pendant que les clochettes de la mule font entendre leur pittoresque tintement ? Non, il ne chante plus que *Viva el rey*² ! et ne s'interrompt que pour maudire Godoy, l'imbécile roi Charles, et le jour où la reine d'Espagne vit pour la première fois le jeune

homme aux yeux noirs, et où la tralison sortit rouge de sang de son lit adultère.

XLIX.

Sur cette plaine longue et unie bordée de rocs sourcilleux où vous voyez s'élever ces tours mauresques, l'empreinte du fer des coursiers a déchiré le sein de la terre, et le gazon noirci par les flammes annonce la présence de l'ennemi sur le sol de l'Andalousie. Ici étaient le camp, les feux du bivouac et les postes avancés ; ici le paysan intrépide a pris d'assaut le nid du dragon ; il vous fait remarquer ce lieu d'un air triomphant, et vous montre ces rochers tant de fois perdus et repris.

L.

Tous ceux que vous rencontrez sur la route portent à leur chapeau la cocarde rouge³ ; vous reconnaissez à ce signe qui vous devez accueillir et qui éviter. Malheur à quiconque se montre en public sans cet infailliable signe de loyauté ; le conteau est effilé, le coup est prompt, et triste serait la destinée des soldats gaulois si le poignard perfide caché sous le manteau pouvait émousser le tranchant du sabre ou dissiper la fumée du canon.

LI.

A chaque détour dans les morénas sombres, les rochers supportent des batteries meurtrières, et aussi loin que la vue peut s'étendre, l'obusier des montagnes, les chemins coupés, les palissades hérissées, les fossés inondés, les postes militaires occupés, la sentinelle vigilante, les magasins cachés sous le roc, le coursier abrité sous le chaume, les boulets amoncelés en pyramide, la mèche toujours allumée⁴.

LII.

Tout annonce ce qui va se passer. Mais celui qui d'un signe de tête a jeté bas de leur trône des despotes moins forts que lui s'arrête un instant avant de lever le bras ; il daigne accorder un moment de répit : bientôt ses légions vont s'ébranler et balayer ces obstacles ; il faut que l'Occident reconnaisse le fléau du monde. Espagne ! ô malheur, malheur à toi quand le vautour gaulois, déployant ses ailes, prendra son essor, et que tu verras tes fils précipités en foule au séjour du trépas !

LIII.

Et faut-il donc qu'ils périssent ? que la jeunesse, le courage, l'honneur succombent pour assouvir la fatale ambition d'un chef orgueilleux ? Eh quoi ! point de

¹ « A Séville, nous logeâmes chez deux dames espagnoles non mariées, jouissant d'une bonne réputation, l'aînée fort belle femme, la plus jeune très-jolie. La liberté de mœurs qui est ici générale m'étonna un peu, et à la suite de mes observations ultérieures, je trouve que la réserve n'est pas le caractère distinctif des belles Espagnoles. L'aînée honora votre indigne fils d'attentions particulières, l'embrassant avec beaucoup de tendresse à son départ (je n'étais resté là que trois jours), après avoir coupé une boucle de ses cheveux à lui et lui en avoir offert une des siens à elle, d'une longueur d'environ trois pieds ; je vous les envoie et vous prie de les garder jusqu'à mon retour. Ses dernières paroles furent : *Adios, tu hermoso, me gustas*

mucho. — Adieu, mon joli garçon ; tu me plais beaucoup. » Lord Byron à sa mère. Août 1809.

² *Viva el rey Fernando* ! Vive le roi Ferdinand. C'est le refrain de la plupart des chansons patriotiques des Espagnols. Elles sont presque toutes dirigées contre l'ancien roi Charles, la reine et le prince de la Paix.

³ La cocarde rouge, avec le nom de Fernando VII écrit au milieu.

⁴ Tous ceux qui ont vu une batterie doivent se rappeler que les boulets et les bombes sont disposés en pyramide. La Sierra-Morena était fortifiée dans tous les défilés que je traversai pour me rendre à Séville.

milieu entre la soumission et la tombe? entre le triomphe du brigandage et la chute de l'Espagne? La puissance suprême que l'homme adore l'a-t-elle donc ordonné ainsi? est-elle sourde aux supplications des victimes? tout sera-t-il donc inutile : l'héroïsme des vaillants, les conseils des sages, le dévouement des patriotes, l'habileté des vieux guerriers, l'ardeur de la jeunesse, le cœur d'acier de l'âge mur?

LIV.

Est-ce donc pour cela que la jeune Espagnole a saisi le glaive, alors que, suspendant aux saules sa guitare muette, dépoignant son sexe et s'armant d'audace, elle a entonné le chant des batailles, et pris place dans les rangs des guerriers? Elle qui palissait à la vue de la moindre blessure, que le cri de la chouette faisait tressaillir d'effroi, elle contemple d'un œil tranquille les baïonnettes hérissées, l'épée flamboyante, et sur les cadavres encore chauds elle s'avance, Minerve intrépide, où Mars lui-même craindrait de la suivre.

LV.

Vous qu'émervellera le récit de son histoire, oh! si vous l'aviez connue en des temps plus doux, si vous aviez vu son œil noir briller à travers le noir tissu de son voile, si vous aviez entendu dans le boudoir sa voix joyeuse et légère, contemplé ses longs cheveux qui défient l'art du peintre, ses formes enchantées, sa grâce plus que féminine, vous n'eussiez pu croire qu'un jour les tours de Sarragosse la veraient regarder en face le danger à la tête de Méduse, et lui sourire, éclaircir les rangs de l'ennemi, et guider les guerriers au chemin périlleux de la gloire.

LVI.

Son amant tombe; — elle ne verse point d'inopportunes larmes. Son chef est tué; — elle le remplace au poste fatal. Ses concitoyens fuient; — elle arrête leur lâche retraite. L'ennemi recule; — elle marche à la tête de ceux qui le poursuivent. Qui mieux qu'elle apaisera les mânes d'un amant? qui mieux qu'elle vengera le trépas d'un chef? Voyez-vous la jeune fille relever le courage abattu des guerriers? la voyez-vous fondre sur l'ennemi fuyant vaincu par la main d'une femme, à l'aspect des remparts qu'il assiège?¹

LVII.

Pourtant elles ne sont point des Amazones, les jeu-

nes filles de l'Espagne; elles furent créées pour l'amour et ses enchantements. Si, aujourd'hui, armées, elles rivalisent avec ses fils et se mêlent à l'horrible phalange, c'est le tendre courroux de la colombe qui frappe de son bec la main étendue pour saisir son époux. En douceur comme en énergie, l'Espagnole surpasse de beaucoup les femmes de certains pays renommées pour leur babil fastidieux; elle a une âme plus noble, et ses charmes égalent peut-être les leurs.

LVIII.

Elle doit être douce la joue dont la fossette indique l'empreinte qu'y laissa le doigt de l'amour! ces lèvres qui recèdent une nichée de baisers prêts à s'envoler disent à l'homme que pour les mériter il faut qu'il soit vaillant. Comme son regard est énergiquement beau! Les rayons de Phébus, en caressant sa joue, ne l'ont point fanée; elle est sortie plus fraîche encore de ses baisers amoureux. Qui pourrait, après l'avoir vue, rechercher les fades beautés du nord? que leurs formes sont pauvres, frêles, pâles et languissantes!

LIX.

Climats que les poètes se plaisent à vanter, harems de cette contrée lointaine où je fais maintenant² entendre ces chants à la gloire des beautés espagnoles, qu'un cynique lui-même ne pourrait s'empêcher d'admirer, pourriez-vous comparer ces houris à qui vous permettez à peine de prendre l'air, de peur que le vent ne serve de conducteur à l'amour, avec l'Espagnole aux yeux noirs et brillants³? Sachez que c'est dans leur patrie que nous trouvons le Paradis de votre prophète, avec ses vierges célestes aux yeux noirs, et leur angélique bonté.

LX.

O Parnasse⁴! maintenant je te contemple, non avec les yeux insensés d'un rêveur, non dans le fabuleux paysage d'un poème, mais je te vois avec ton manteau de neige et sous ton ciel natal, t'élever dans toute la pompe sauvage de la majesté des montagnes. Ne t'étonne pas que j'essaie de chanter en ta présence; et moi aussi, moi le plus humble des pèlerins qui t'ont visité, je voudrais en passant éveiller tes échos, quoique nulle muse sur ta cime ne déploie aujourd'hui ses ailes.

LXI.

Que de fois j'ai rêvé de toi! car qui ignore ton nom

¹ Tels furent les exploits de la fille de Sarragosse, que sa valeur a élevée au premier rang entre les héroïnes. Pendant le séjour de l'auteur à Séville, elle se promenait journellement au Prado, décorée des médailles et des ordres que la junte lui avait décernés.

[Les exploits d'Augustine, la célèbre héroïne des deux sièges de Sarragosse, sont rapportés amplement dans l'un des plus beaux chapitres de *l'Histoire de la Guerre de la Péninsule*, par Southey. A l'époque où elle fixa l'attention pour la première fois en s'élançant dans une batterie où son amant avait été tué, et en servant un canon à sa place, elle avait vingt-deux ans, était fort jolie, avec un caractère de beauté tout à fait féminine. Wilkie a peint son portrait; Woerdsworth en parle dans sa dissertation sur *la Convention*, mal à propos nommée *de Cintra*, dont un passage se termine ainsi : — « Sarragosse a prouvé une vérité douloureuse, mais chère et consolante, à savoir, que lorsque les populations sont attaquées dans ce qu'elles ont de plus précieux et obligées de combattre pour leur liberté, le meil-

leur champ de bataille, c'est le plancher, théâtre des jeux de leurs enfants, les chambres où la famille a dormi, les toits qui l'ont abritée, les jardins, les rues et les places publiques, les autels de leurs temples et les ruines de leurs maisons en flammes. »]

Voir aussi les détails que donne sur cette héroïne madame la comtesse Merlin dans ses *Mémoires*, l'un des plus charmants ouvrages échappés à la plume d'une femme.

² Cette stance a été écrite en Turquie.

³ De longs cheveux noirs, des yeux noirs langoureux, un teint olive clair, des mouvements gracieux que ne peut concevoir un Anglais, accoutumé à l'air nonchalant et indifférent des femmes de son pays, joint au costume le plus avenant et le plus décent tout à la fois, rendent le pouvoir d'une beauté espagnole tout à fait irrésistible. *Byron à sa mère, Août 1809.*

⁴ Ces stances ont été écrites à Castri (l'ancien Delphes), au pied du mont Parnasse, appelé maintenant *Atexepoi* (Liakouraj). *Décembre 1809.*

glorieux, celui-là est étranger à ce que l'homme a de plus divin. Et maintenant que tu es là sous mes yeux, je rougis de t'offrir en hommage d'aussi faibles accents. Quand je rappelle à ma mémoire le cortège illustre de tes anciens adorateurs, je tremble et n'ai plus que la force de fléchir le genou. Au lieu d'élever ma voix et de tenter un inutile essor, je te contemple sous ton pavillon de nuages, dans l'extase d'une joie silencieuse, en pensant qu'à la fin je te vois¹.

LXII.

Plus heureux que tant de poètes illustres que le destin enchaina dans leur lointaine patrie, foulerais-je sans émotion cette terre sacrée que d'autres idolâtrèrent sans la connaître ? Quoique Apollon ne visite plus sa grotte, et que le séjour des muses en soit aujourd'hui le tombeau, je ne sais quel doux génie règne encore en ces lieux, soupire dans la brise, habite le silence des cavernes, et glisse d'un pied léger sur cette onde mélodieuse.

LXIII.

Un jour, ô Parnasse ! je reviendrai à toi. J'ai interrompu mes chants pour te payer mon tribut ; j'ai oublié un moment pour toi, et la terre d'Espagne, et ses fils et ses filles, et son destin, cher à toute âme libre, et je t'ai salué, non peut-être sans verser une larme. Je reprends maintenant mon sujet. — Mais que j'emporte de mon pieux séjour auprès de toi un gage, un souvenir ; laisse-moi cueillir une feuille de l'arbre immortel de Daphné, et ne permets pas que dans l'espérance de celui qui t'implore les hommes ne voient qu'une vanterie impuissante.

LXIV.

Mais jamais, mont sublime, jamais, quand la Grèce était jeune encore, tu ne vis à ta base gigantesque un chœur de beautés plus brillantes ; jamais quand la prêtresse, embrasée d'un feu divin, faisait entendre l'hymne pythique, Delphes ne contempla un cortège de vierges plus dignes d'inspirer les chants d'une lyre amoureuse que ces filles de l'Andalousie, élevées dans la chaude atmosphère des tendres désirs. Oh ! que n'ont-elles ces paisibles ombrages dont jouit encore la Grèce, bien que la gloire ait déserté ses rives !

LXV.

Elle est belle l'orgueilleuse Séville ! Qu'elle soit fière de sa force, de sa richesse, de son antiquité ! mais Cadix, qui s'élève plus loin sur la côte, réclame des éloges moins glorieux, mais plus doux. O vice ! que tes voluptueux sentiers ont de charmes ! Comment le cœur où bouillonne un sang adolescent fera-t-il pour échapper aux fascinations de ton regard ma-

gique ? Serpent à tête d'ange, tu nous magnétises, et tes formes séduisantes se plient à tous les goûts.

LXVI.

Quand le temps eut détruit Paphos, — temps maudit, la reine qui soumet tout à son empire doit se soumettre à toi, — les plaisirs exilés cherchèrent pour s'y fixer un climat aussi doux, et Vénus, fidèle seulement à la mer qui fut son berceau, inconstante dans tout le reste, daigna se réfugier dans Cadix et transporter le siège de sa puissance dans l'enceinte de ses blanches murailles. Néanmoins elle n'a pas voulu consacrer son culte à un seul temple, mais on lui a élevé des milliers d'autels où brille sans cesse la flamme des sacrifices².

LXVII.

De l'aube jusqu'à la nuit, depuis le soir jusqu'au moment où l'aurore étonnée éclaire en rougissant l'orgie de la bande joyeuse, on chante, on se couronne de guirlandes de roses ; de nouveaux amusements, des folies toujours nouvelles se succèdent sans interruption. Celui qui séjourne en ce lieu doit dire un long adieu aux sages plaisirs. Rien n'interrompt les fêtes ; à défaut de dévotion véritable, l'encens monacal monte seul vers le ciel ; l'amour et la prière marchent ensemble, ou règnent à tour de rôle.

LXVIII.

Le dimanche arrive, jour de recueillement et de repos. Comment l'honore-t-on sur ce rivage chrétien ? On le consacre à une réjouissance solennelle. Silence ! entendez-vous mugir le monarque des forêts ? Il brise les lances ; ses naseaux aspirent le sang qui jaillit de l'homme et du coursier terrassés par ses cornes redoutables ; la foule qui remplit l'arène appelle à grands cris d'autres combattants ; la vue des entrailles palpitantes provoque les hurlements d'une frénétique joie ; les yeux de la beauté ne se détournent pas, et ne témoignent même point une feinte tristesse.

LXIX.

C'est là le septième jour, le jubilé de l'homme. Londres, tu célèbres autrement le jour de la prière : tes bourgeois s'habillent proprement, tes artisans lavent leur figure, tes apprentis s'endimanchent, et tous vont respirer l'air hebdomadaire. Le fiacre, le whisky, le cabriolet, et jusqu'au modeste gig, sillonnent les faubourgs ; on se rend à Hampstead, à Brentford, à Harrow, jusqu'à ce que le rossinante s'arrête épuisé au milieu des brocards des piétons jaloux.

LXX.

Les bateaux de la Tamise promènent les belles attifées de rubans : d'autres préfèrent comme plus sûre

¹ Sur le Parnasse, en me rendant à la fontaine de Delphes (Castri), je vis une volée de douze aigles. Hobhouse prétend que c'étaient des vautours ; je saisis ce présage. La veille, j'avais composé l'apostrophe au Parnasse dans *Childe-Harold*, et en voyant ces oiseaux, j'espérai qu'Apollon avait accepté mon hommage. J'ai du moins obtenu le nom et la gloire du poète pendant la période poétique de la vie, de vingt à trente. — Savoir si cette gloire durera, c'est une autre question ; mais j'ai adoré la déesse du lieu qui lui est consacré, et je suis reconnaissant de ce qu'elle

à fait pour moi, laissant l'avenir entre ses mains comme j'ai laissé le passé. *Journal de Byron*. 1821.

² Cadix, la charmante Cadix, est le lieu le plus agréable du monde. La beauté de ses rues et de ses édifices n'est surpassée que par l'amabilité de ses habitants ; c'est une Cythère complète, où se trouvent les plus belles femmes de l'Espagne. Les belles de Cadix sont pour la Péninsule ce que sont pour l'Angleterre les magiciennes du Lancashire. *Lord Byron à sa mère*, 1809.

la route semée de barrières; ceux-ci gravissent la colline de Richemont; ceux-là partent pour Ware, et il en est beaucoup qui montent jusqu'à Highgate. Ombres de la Béotie¹, vous dirai-je pourquoi? C'est pour assister au culte de la corne solennelle qui, présentée avec respect par la main du mystère, reçoit les serments redoutables des garçons et des filles; ces serments sont arrosés par d'amples libations, et l'on danse jusqu'à l'aube².

LXXI.

Tout pays a ses folies. — Ce ne sont pas là les tiennes, belle Cadix, assise sur le bord de la mer aux flots bleus. A peine la cloche du matin a sonné neuf heures, tes saints adorateurs disent leur rosaire. Leurs prières importunent la Vierge (c'est, je crois, la seule qu'il y ait dans le pays), lui demandant le pardon d'autant de crimes qu'il y a de fidèles qui l'implorent; cela fait, on se rend en foule au cirque : jeunes et vieux, pauvres et riches, chacun prend sa part du divertissement.

LXXII.

La lice est ouverte, l'arène spacieuse est libre; tout autour sont entassés des milliers de spectateurs; longtemps avant que la première fanfare se fasse entendre, toutes les places sont occupées. Là abondent les dons, les grands d'Espagne, et surtout les dames, savantes dans la coquetterie du regard, mais toujours humainement disposées à guérir les blessures qu'ont faites leurs beaux yeux. Nul ne peut se plaindre, comme fait maint poète lunatique, que leur froide indifférence l'ait condamné à mourir des traits cruels de l'amour.

LXXIII.

Le bruit des conversations a cessé; la tête surmontée d'un blanc panache, portant des éperons d'or, armés d'une lance légère, montés sur de liers coursiers, quatre cavaliers s'avancent en s'inclinant devant les spectateurs, et se préparent à jouter dans cette lice périlleuse; ils portent de riches écharpes; leurs coursiers caracolent avec grâce. S'ils peuvent se signaler dans ce jeu redoutable, les applaudissements de la foule, les regards approbateurs des dames, tout ce qui récompense des actions plus nobles, deviendront leur partage; les fatigues des rois et des héros ne sont pas payées d'un plus haut prix.

LXXIV.

Revêtu d'un costume splendide et d'un éclatant manteau, mais toujours à pied, l'agile matador est au centre de l'arène, brûlant de se mesurer avec le roi des troupeaux mugissants; mais auparavant il parcourt lentement l'enceinte dans toute son étendue, pour s'assurer qu'aucun obstacle n'entravera sa course. Il n'a pour toute arme qu'un dard; il ne combat que de loin; l'homme n'en saurait tenter davantage sans l'aide

du coursier fidèle, trop souvent condamné, hélas! à recevoir pour lui les blessures et la mort!

LXXV.

Le clairon a retenti trois fois; le signal est donné; l'autre s'ouvre béant; la foule regarde dans une muette attente. Le puissant animal s'élance d'un bond dans l'arène, promène autour de lui de sauvages regards, frappe la terre d'un pied sonore, mais il ne s'élance pas aveuglément sur son ennemi. Il tourne à droite et à gauche son front menaçant, comme pour préluder à sa première attaque; il agite au loin sa queue irritée; ses yeux enflammés roulent et se dilatent dans leur orbite.

LXXVI.

Tout à coup il s'arrête; son regard s'est fixé : fuis, fuis, jeune imprudent! prépare ta lance; le moment est venu de mourir ou de déployer cette adresse qui peut encore tromper la fureur de ton ennemi. Les coursiers agiles se détournent à propos; le taureau court en écumant, mais il n'échappe point aux coups qu'on lui porte; le sang ruisselle à flots sur ses flancs. Il fuit, il tourne sur lui-même; la douleur le rend furieux. Le dard succède au dard, la lance suit la lance; ses souffrances s'exhalent en longs mugissements.

LXXVII.

Il revient sur ses pas; rien ne l'arrête, ni les dards, ni les lances, ni les bonds rapides du coursier hors d'haleine. Que peuvent contre lui et l'homme et ses armes vengeresses? Vaines sont ses armes, plus vaine encore sa force. Déjà un courageux coursier est étendu sans vie; un autre est éventré (ô spectacle d'horreur!), et à travers son poitrail sanglant apparaissent les organes palpitants de la vie. Blessé à mort, il se soutient encore malgré sa faiblesse, et, continuant sa course d'un pas chancelant, arrache son maître au péril.

LXXVIII.

Vaincu, sanglant, haletant, la rage du taureau est montée à son comble. Au centre de l'arène, au milieu de ses blessures, des dards attachés à son flanc, des fers de lances brisées, des ennemis hors de combat, il s'arrête immobile. C'est alors que les matadors voltigent autour de lui, agitent le manteau rouge et brandissent le fer fatal; une fois encore il s'élance avec la rapidité de la foudre! Inutile fureur! le manteau se détache de la main perfide, couvre ses yeux farouches. — C'en est fait, — il va tomber sur le sable.

LXXIX.

A l'endroit où son large cou se joint à l'épine dorsale, le glaive mortel s'enfonce tout entier. Il s'arrête. — Il tressaille, — dédaignant de reculer. Lentement il tombe au milieu des cris de triomphe. Il meurt sans gémissement, sans agonie. Un char décoré avec pompe s'a-

¹ J'ai écrit ceci à Thèbes, et par conséquent je ne pouvais être mieux placé pour faire cette question et en obtenir la réponse. Ici Thèbes n'est pas considérée par moi comme la patrie de Pindare, mais comme la capitale de la Béotie, où la première énigme fut proposée et expliquée.

² Lord Byron fait ici allusion à un usage ridicule en vigueur autrefois dans les auberges et les cabarets d'Highgate : cet usage consistait à faire prêter un serment burlesque à tous les voya-

geurs de la classe moyenne. L'individu devait jurer sur une paire de cornes : « de ne jamais embrasser la servante quand il pourrait embrasser la maîtresse de la maison, de ne jamais manger de pain bis quand il pourrait en manger du blanc, de ne jamais boire de la petite bière quand il pourrait boire de la bière forte ; » et autres injonctions du même genre, auxquelles était toujours annexée la clause résiliatoire suivante : « à moins que vous ne le préfériez. »

vance; on y place le cadavre, spectacle délicieux aux regards de la foule; quatre coursiers qui dédaignent les rênes, aussi agiles que bien dressés, entraînent cette lourde masse avec la rapidité de l'éclair.

LXXX.

Tels sont les jeux cruels qui, en Espagne, plaisent à la jeune fille et charment le jeune homme. Habitué de bonne heure au spectacle du sang, il se délecte dans la vengeance, il jouit des souffrances d'autrui! Combien d'inimitiés privées ensanglantent le village! Quoique les Espagnols ne forment aujourd'hui qu'une phalange contre l'ennemi commun, il en reste encore assez dans leurs humbles foyers qui, pour les motifs les plus frivoles, aiguissent en secret contre un ami le poignard homicide.

LXXXI.

Mais la jalousie a fui; ses grilles, ses verroux, la sage duègne sa sentinelle décharnée, tout ce qui révolte les âmes généreuses, toutes ces précautions d'un jaloux ridicule, tout cela a disparu avec la génération qui n'est plus. Avant l'éruption du volcan de la guerre, quelle femme pouvait se flatter d'être plus libre que la jeune Espagnole, alors que, déroulant les longues tresses de sa chevelure, elle bondissait sur la verte pelouse, pendant qu'à la danse joyeuse souriait l'astre cher aux amants?

LXXXII.

Oh! plus d'une fois Harold avait aimé ou rêvé qu'il aimait, puisque le bonheur n'est qu'un rêve; mais maintenant son cœur capricieux était insensible, car il n'avait pas encore bu au fleuve de l'oubli; et récemment il avait appris que ce que l'amour a de plus doux, ce sont ses ailes. Quelque beau, jeune et charmant qu'il paraisse, il y a au fond de ses jouissances les plus délicieuses une amertume qui en corrompt la source, et répand son venin sur les plus belles fleurs.

LXXXIII.

Cependant il n'était point aveugle aux charmes de la beauté. Elle faisait sur lui l'impression qu'elle fait sur le sage. Non que sur un esprit comme le sien la philosophie eût daigné jeter son chaste et imposant regard; mais où la passion prend la fuite, où elle s'affaisse sous ses propres fureurs; et le vice, qui creuse de ses propres mains sa tombe voluptueuse, avait depuis longtemps et pour toujours enseveli ses espérances. Victime de la satiété, une sombre haine de la vie avait sur son front livide écrit la sentence fatale de Caïn le maudit.

LXXXIV.

Il se contentait de regarder, sans se mêler à la foule. Pourtant il ne voyait pas les hommes avec la haine d'un misanthrope. Il eût désiré parfois prendre part

à la danse et aux chants. Mais comment sourire quand on succombe sous le poids de sa destinée? Rien de ce qui s'offrait à ses regards ne pouvait alléger sa tristesse. Un jour pourtant il essaya de secouer le démon qui l'oppressait; et, rêveur, assis pensif dans le boudoir d'une jeune beauté, il improvisa ce chant, adressé à des attraites non moins beaux que ceux qui l'avaient charmé en des jours plus heureux :

A INÈS.

1

Ne souris point à mon front sombre et blême!
Ma bouche à l'avenir jamais ne sourira.
Te préserve le ciel, en sa bonté suprême,
De répandre des pleurs que nul ne séchera.

2

Tu veux savoir d'où vient cette douleur qui ronge
Tout, jeunesse, joie, avenir.
Laisse-moi les tourments où mon âme se plonge;
Tu ne peux rien pour les guérir.

3

Ce n'est ni l'amour, ni la haine,
Ni de l'ambition les vains honneurs perdus,
Qui me font maudire ma chaîne,
Et fuir loin des objets que je prisais le plus ;

4

C'est cet ennui qui désenchante,
Et tout ce que j'entends, et tout ce que je voi;
La beauté sur mon cœur, hélas! est impuissante,
A peine si tes yeux ont des attraites pour moi ;

5

C'est cette tristesse fatale
Qui du Juif voyageur accompagnait les pas;
Qui, sans voir au-delà de la nuit sépulcrale,
N'espère de repos qu'à l'ombre du trépas.

6

Ah! de son propre cœur nul mortel ne s'exile.
En vain, pour échapper au fléau qui me suit,
Aux plus lointains climats je demande un asile;
L'inférieure pensée en tous lieux me poursuit.

7

Aux doux plaisirs chacun se livre;
Ces plaisirs sont pour moi sans appas.
Dure l'enchantement dont leur âme s'enivre!
Et comme moi, du moins, qu'ils ne s'éveillent pas!

8

A moi l'exil de rive en rive,
A moi les souvenirs d'un passé de douleur!
Le seul soulagement à mon âme plaintive,
C'est d'avoir épuisé la coupe du malheur.

9

Ce qu'on rencontre au fond de cette coupe amère,
Ne le demande pas. Ne cherche pas à voir
Ce qu'un cœur d'homme peut contenir de misère,
Et l'enfer qui bouillonne en cet abîme noir!

* A la place de ces stances, qui furent composées à Athènes, le 25 janvier 1810, et qui, selon M. Moore, contiennent les plus sombres touches de tristesse qui soient jamais sorties de la plume de lord Byron, nous trouvons celles-ci dans le premier brouillon de ce chant :

Oh! ne parlez plus des climats du nord et des dames anglaises; vous n'avez pas vu comme moi la jolie fille de Cadix, si elle n'a

pas les yeux bleus et les blonds cheveux de la jeune Anglaise, combien son regard expressif emporte sur l'azur d'un oeil languissant!

2

Comme Prométhée, elle ravit au ciel la flamme qui, à travers ses longs cils soyeux, brille dans les noires prunelles de ses yeux qui ne peuvent contenir leurs éclairs; à voir sur son sein de neige retomber en tresses ondoyantes sa noire chevelure,

LXXXV.

Belle Cadix, adieu, et un long adieu ! Qui pourrait oublier la glorieuse défense qu'ont faite tes remparts ? Quand tout changeait, toi seule restas fidèle ; la première à devenir libre, la dernière à être vaincue. Et si, au milieu d'aussi grands événements, de choses si violentes, le sang espagnol a coulé dans tes murs, le meurtre du moins n'a choisi qu'un traître pour victime¹ ; ici tous ont agi noblement, hormis la noblesse ; nul n'est allé au-devant des chaînes du vainqueur, si ce n'est la chevalerie-dégénérée.

LXXXVI.

Espagne ! tels sont tes enfants. Oh ! qu'il est étrange ton destin ! Des hommes qui ne furent jamais libres luttent pour la liberté, un peuple privé de son roi combat pour un pouvoir sans force ; pendant que leurs seigneurs fuient, les vassaux prennent le glaive et demeurent fidèles aux esclaves de la trahison ; ils se dévouent à un pays qui ne leur a donné que la vie ; l'orgueil leur montre le chemin de la liberté ; vaincus, ils retournent au combat ; leur cri de ralliement est « La guerre ! la guerre, même aux couteaux² ! »

LXXXVII.

Vous qui désirez connaître l'Espagne et les Espagnols, lisez l'histoire de leur lutte sanglante ; tout ce que peut la vengeance la plus implacable contre un ennemi étranger est mis là en pratique contre la vie de l'homme. Depuis le cimetière étincelant jusqu'au couteau perfide, l'Espagnol se fait des armes de tout ; que lui importe, pourvu qu'il protège sa sœur ou sa femme, et qu'il fasse couler le sang des oppresseurs maudits ? Puissent tous les envahisseurs recevoir un aussi terrible châtement !

LXXXVIII.

Seriez-vous tentés de donner une larme à ceux qui succombent ? Jetez les yeux sur la plaine ravagée et sanglante ; regardez ces mains rouges encore du meurtre des femmes ; puis abandonnez aux chiens les morts

sans sépulture ; que les cadavres servent de proie au vautour, qui les dédaignera peut-être ; que leurs ossements blanchis et la marque ineffaçable du sang indiquent à l'œil épouvanté la place du champ de bataille. C'est ainsi seulement que nos enfants pourront concevoir les spectacles que nous avons eus sous les yeux

LXXXIX.

Hélas ! l'œuvre terrible n'est pas encore terminée : les Pyrénées vomissent de nouvelles légions ; l'horizon se rembrunit encore ; la lutte est à peine commencée ; qui peut en prévoir la fin ? Les nations abattues fixent leurs regards sur l'Espagne ; si elle devient libre, elle affranchira plus de pays que ses cruels Pizarres n'en ont jamais enchaîné. Étrange rétribution ! maintenant le bonheur de Colombie repare les calamités infligées aux enfants de Quito, pendant que le carnage promène ses fureurs sur la mère-patrie.

XC.

Ni tout le sang versé à Talavera, ni tous les prodiges du combat de Barossa, ni les cadavres dont Albuera fut jonché, n'ont pu assurer à l'Espagne la conquête de ses droits. Quand verra-t-elle dans ses champs l'olivier reflleurir ? quand respirera-t-elle de ses longues épreuves ? combien de jours douteux feront place à la nuit avant que le spoliateur franc abandonne sa proie, et que l'arbre exotique de la liberté s'acclimate dans le sol ibérique ?

XCI.

Et toi, mon ami³, puisque mon inutile douleur s'échappe de mon cœur malgré moi et se mêle à mes chants, si tu étais tombé sous l'épée avec le cortège des braves, l'orgueil pourrait arrêter les pleurs, même de l'amitié. Mais mourir ainsi sans gloire et sans utilité, oublié de tous, si ce n'est de mon cœur solitaire, et mêler ta cendre paisible à celle des guerriers tombés sur le champ de bataille, quand la gloire couronne tant de fronts moins nobles ! Qu'as-tu fait pour descendre si paisiblement dans la tombe ?

vous diriez que ces boucles sont douées de sentiment, et caressent ce cou sur lequel elles serpentent.

3

Nos jeunes Anglaises sont longtemps à se rendre, et froides jusque dans la possession ; et si leurs charmes plaisent à la vue, leurs lèvres sont lentes à confesser l'amour ; mais, née sous un plus chaud soleil, la jeune Espagnole fut créée pour aimer, et lorsqu'elle vous a donné son cœur, quelle est celle qui vous enchante comme la jolie fille de Cadix ?

4

La jeune Espagnole n'est point coquette ; elle ne prend pas plaisir à voir trembler son amant ; soit qu'elle aime, soit qu'elle naisse, elle ne sait pas dissimuler. Elle ne trafique pas de son cœur ; lorsqu'il bat, c'est en toute sincérité, et bien qu'on ne puisse l'acheter à prix d'or, il vous aimera longtemps et tendrement.

5

La jeune Espagnole qui accueille votre amour ne vous désole jamais par des refus affectés, car toutes ses pensées ont pour but de vous prouver son dévouement dans les moments d'épreuve. Quand les soldats de l'étranger menacent l'Espagne, elle s'arme et prend sa part du péril ; et si son amant vient à mourir la poussière, elle saisit la lance et le venge.

6

Soit qu'à la clarté d'un beau soir elle se mêle au joyeux

boléro, ou chante sur sa guitare le chevalier chrétien et le guerrier maure ; soit qu'à l'heure du crépuscule sa blanche main compte les grains de son rosaire, et que sa voix se joigne au chœur pieux des jeunes filles qui chantent les saintes vêpres ;

7

Il est impossible de la voir sans que le cœur soit ému. Que des femmes moins belles ne la blâment donc pas si son cœur n'a pas plus de froideur. J'ai parcouru de nombreux climats : j'y ai vu bien des beautés charmantes, mais nulle à l'étranger, et bien peu dans ma patrie, qu'on puisse comparer à la jolie brune de Cadix.

¹ Allusion à la conduite et à la mort de Solano, gouverneur de Cadix, en mai 1809.

² « Guerre jusqu'aux couteaux ! » Réponse de Palafox à un général français au siège de Saragosse.

³ L'honorable John Wingfield, officier aux gardes, qui mourut de la fièvre à Coimbra. Je l'avais connu dix ans, la meilleure moitié de sa vie et la plus heureuse portion de la mienne. Dans le court espace d'un mois j'ai perdu celle qui m'avait donné l'existence et la plupart de ceux qui me la rendaient supportable. Pour moi ces vers d'Young se sont vérifiés :

« Insatiable archer, n'était-ce pas assez d'une victime ? Trois fois ta flèche est partie, et trois fois tu as immolé la paix de mon cœur avant que la lune eût trois fois rempli son croissant.

XCII.

O le plus ancien de mes amis et le plus estimé ! cher à un cœur où ton affection avait survécu à toutes les autres, bien qu'à jamais perdu pour ma vie désolée, laisse-moi te voir encore dans mes rêves. Le matin renouvellera mes larmes en me rendant le sentiment de ma douleur, et mon imagination planera sur ton pacifique cereneil, jusqu'à ce que ma frêle dépouille soit rendue à la poussière d'où elle est sortie, et que le repos de la mort réunisse l'ami pleuré et celui qui le pleure.

XCIII.

Voici la première partie du pèlerinage d'Harold. Ceux qui désireraient entendre encore parler de lui auront prochainement de ses nouvelles, si toutefois celui qui écrit ces rimes peut encore en griffonner d'autres. En est-ce déjà trop comme cela ? Critiques impitoyables, c'est peut-être là votre avis. Mais patience, et vous apprendrez ce qu'Harold a vu dans d'autres contrées où sa destinée l'a conduit, contrées qui renferment les monuments des temps antiques, alors que des mains barbares n'étaient point encore venues opprimer la Grèce et y étouffer les beaux-arts.

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT SECOND.

I.

Viens, fille du ciel aux yeux bleus ! — Mais, hélas ! jamais tu n'inspiras les chants d'aucun mortel. — Déesse de la sagesse, ici fut ton temple, ici il est encore malgré la guerre et ses ravages¹, malgré le temps qui a fait disparaître ton culte. Mais pire que le fer, la flamme et le lent travail des siècles, est le sceptre redoutable et la domination cruelle de ces hommes qui n'ont jamais ressenti l'enthousiasme sacré qu'éprouvent les âmes civilisées en pensant à toi et au peuple que tu protégeais.

II.

Athènes, cité auguste et antique ! où sont tes hommes forts, tes hommes à l'âme grande ? Ils ne sont plus, faible lueur qu'on distingue à peine à travers les rêves du passé. Les premiers entrés dans la carrière de la gloire, ils ont vaincu, puis ils ont disparu. Est-ce donc là tout : servir de thème à l'écolier, nous donner une heure d'étonnement et d'émotion ? Ici on cherche vainement le glaive du guerrier, la robe

du sophiste ; et sur les débris des tours écroulées, humides encore du brouillard des ans, la puissance perd jusqu'à son ombre.

III.

Homme d'un jour, lève-toi ! approche ! viens ! — mais respecte cette urne sans défense. Regarde ce lieu, sépulcre d'une nation ! séjour de ces dieux qui n'ont plus d'autels ! Les dieux eux-mêmes succombent. — Chaque religion a son tour : — hier Jupiter ; aujourd'hui Mahomet. — D'autres siècles amèneront d'autres cultes, jusqu'à ce que l'homme sache que c'est en vain qu'il fait fumer l'encens et couler le sang des victimes ; faible enfant du doute et de la mort, de qui l'espérance s'appuie sur des roseaux².

IV.

Enchaîné à la terre, il lève les yeux vers le ciel. Être malheureux, ne te suffit-il pas de savoir que tu es ? l'existence est-elle donc un don si précieux qu'il t'en faille une autre après celle-ci, et que tu veuilles aller tu ne sais où, n'importe dans quelle région, impatient de fuir la terre et de te perdre dans les ciens ? Rêveras-tu donc toujours des douleurs et des joies à venir ? Regarde cette cendre, pèse-la dans ta main avant qu'elle se mêle au souffle des vents : cette urne chétive est plus éloquente que des milliers d'homélies.

V.

Où bien ouvre la tombe majestueuse du héros évanoui ; il repose là-bas sur la rive solitaire³. Il succomba, et les nations dont il était l'appui accoururent en deuil autour de son cercueil. Mais de ces milliers d'hommes attristés, il n'en reste pas un seul pour le pleurer ; nul guerrier fidèle à sa mémoire ne veille ici, où, d'après la tradition, apparurent des demi-dieux. Au milieu de ces débris amoncelés prends ce crâne. Est-ce là un temple digne d'être habité par un Dieu ? Mais il n'est pas jusqu'au ver qui ne finisse par dédaigner ce séjour.

VI.

Vois sa voûte brisée, ses parois en ruines, ses appartements déserts, son portique défiguré : c'était là pourtant la demeure aérienne de l'ambition, le dôme de la pensée, le palais de l'âme ; cet espace que tu découvres à travers ces trous vides d'où les yeux ont disparu, c'était le séjour animé de la sagesse, de l'esprit, et de cette foule de passions qui ne souffrirent jamais de contrôle. Tout ce qu'ont écrit les saints, les sophistes et les sages pourrait-il repeupler cette tour solitaire, restaurer cette résidence ?

¹ Une partie de l'Acropolis fut détruite par l'explosion d'un magasin à poudre pendant le siège d'Athènes par les Vénitiens. B.

² Dans le manuscrit original, nous trouvons, à propos de cette stance, la note suivante. L'auteur la retrancha, dans la crainte, dit-il, qu'on ne la considérât moins comme une défense que comme une attaque de la religion. — « Dans ce siècle de bigoterie, où le puritain et le prêtre ont changé de place, et où le malheureux catholique est puni des fautes de ses pères pendant un nombre de générations beaucoup plus considérable que ne l'exige le commandement, les opinions exprimées dans ces

stances seront sans doute l'objet de plus d'un anathème dédaigneux ; mais qu'on se rappelle que leur caractère est celui d'un scepticisme de découragement et non d'ironie. »

³ Les Grecs n'ont pas toujours été dans l'usage de brûler leurs morts ; Ajax, fils de Télamon, fut enterré. La plupart des héros devenaient dieux après leur décès : il fallait être bien peu de chose pour n'avoir pas des jeux annuels célébrés sur sa tombe, ou des fêtes instituées en sa mémoire, comme on fit pour Achille, Brasidas et même Antinoüs, dont la mort fut aussi héroïque que sa vie avait été infâme.

VII.

Sage Athénien, tu disais vrai : « Tout ce que nous savons, c'est que nous ne savons rien. » Pourquoi reculer devant ce que nous ne pouvons éviter ? Chacun a sa souffrance ; mais il est des âmes faibles qui gémissent de maux imaginaires et qui sont leur ouvrage. Cherchons ce que le hasard ou le destin nous dit être le meilleur. Le repos nous attend sur les rives de l'Achéron ; là le convive rassasié ne s'assied pas à un banquet forcé, mais le silence prépare la couche où l'on dort éternellement d'un paisible sommeil.

VIII.

Si pourtant, ainsi que l'ont pensé les hommes les plus vertueux, il est par-delà le noir rivage une patrie des âmes, démentant ainsi la doctrine des sadduccéens et de ces sophistes follement fiers de leur scepticisme, combien il serait doux d'adorer de concert avec ceux qui ont allégé nos mortels labeurs, d'entendre encore les voix qu'on craignait de ne plus entendre, de revoir les ombres révérees du sage de Bactriane, du philosophe de Samos, et de tous ceux qui ont enseigné la vérité !

IX.

Là je te reverrais, ô toi dont la vie et l'affection ensemble disparues m'ont laissé ici-bas aimer et vivre en vain ! Frère jumeau de mon cœur, puis-je croire que tu n'es plus quand tu revis dans ma mémoire ? Eh bien, oui, je réverai qu'un jour nous serons réunis ; cette illusion remplira le vide de mon cœur. Pourvu qu'en nous survive quelque chose de nos jeunes souvenirs, que l'avenir soit ce qu'il voudra ; ce sera assez de bonheur pour moi que de savoir ton âme heureuse !

X.

Asseyons-nous sur cette pierre massive², base non encore ébranlée d'une colonne de marbre : c'est ici, fils de Saturne, qu'était ton trône favori ; tu n'en comptais nulle part un plus imposant. Je cherche à reconnaître les vestiges de ton temple et de sa magnificence. Peut-être sont-ce les débris d'un autre édifice. L'imagination elle-même est impuissante à rétablir ce que le temps a travaillé à défigurer. Sans doute, ces colonnes orgueilleuses méritent plus qu'un regard distrait et un soupir fugitif ; et cependant auprès d'elles le musulman s'assied impassible, le Grec frivole passe et chante.

XI.

Mais de tous les spoliateurs de ce temple qui domine

là-haut, où Pallas avait prolongé son séjour, comme si elle n'eût pu se résoudre à quitter cette relique dernière de son antique pouvoir, quel fut le dernier et le pire ? Rougis, ô Calédonie ! de lui avoir donné naissance ! Angleterre ! je me réjouis de ce qu'il n'est pas l'un de tes enfants. Tes hommes libres devraient respecter ce qui fut jadis libre ; comment donc ont-ils pu profaner le temple attristé et entraîner ses autels sur les flots qui ne les ont portés qu'à regret ?

XII.

Le moderne Piete se fait lâchement gloire d'avoir brisé ce que les Goths, les Turcs et le temps ont épargné ; il est froid comme les rochers de ses côtes natales, il a l'esprit aussi stérile, le cœur aussi dur, celui dont la tête a pu concevoir et la main préparer l'enlèvement des lamentables restes d'Athènes. Ses fils, trop faibles pour défendre ses sacrés autels, éprouvèrent cependant une portion des douleurs de leur mère³, et sentirent alors pour la première fois le poids des chaînes du despotisme.

XIII.

Eh quoi ! sera-t-il dit par des bouches britanniques qu'Albion fut heureuse des larmes d'Athènes ? Albion, bien que ce soit en ton nom que ces misérables lui ont déchiré le sein, crains d'avouer à l'Europe un attentat qui la ferait rougir ! La reine de l'Océan, la libre Angleterre, enlever à une terre encore saignante sa dernière et chétive dépouille ! celle dont l'opprimé n'a jamais en vain réclamé l'appui arracher d'une main de harpie ces malheureux débris que le temps avait respectés, que les tyrans avaient laissés debout !

XIV.

Pallas, où était ton égide qui arrêta dans leur marche⁴ le farouche Alarie et la dévastation ? on était le fils de Pélée, que dans ce jour de périls les enfers ne purent retenir, et dont l'ombre s'élança terrible au séjour des vivants ? Quoi donc ! Pluton ne pouvait-il laisser une fois encore partir ce héros pour qu'il chassât, par sa présence, cet autre spoliateur ? Hélas ! Achille oisif continua à errer sur les rives du Styx, et ne vint pas défendre ces murs qu'il aimait jadis à protéger.

XV.

Belle Grèce, il est de glace le cœur qui te regarde sans ressentir ce qu'éprouve un amant penché sur la cendre de celle qu'il aime ; ils sont de marbre les yeux qui peuvent voir sans pleurs tes murs dégradés, tes temples antiques emportés par des mains anglaises,

¹ Lord Byron composa cette strophe à Newstead, en octobre 1811, en apprenant la mort de son ami de Cambridge le jeune Eddleston.

² « La pensée et l'expression de ce passage, » dit le professeur Clarke dans une lettre adressée à Byron, « rappellent le style et la manière de Pétrarque. »

³ Le temple de Jupiter Olympien, dont il existe encore seize colonnes toutes de marbre. Il y en avait primitivement cent cinquante. Il en est qui ont prétendu qu'elles avaient appartenu au Parthénon.

⁴ Je ne puis résister au désir de profiter de la permission que m'a donnée mon ami le docteur Clarke, dont le nom rend tout éloge inutile, mais dont l'autorité ajoutera un grand poids à

mon témoignage. Voici ce qu'il m'écrivit dans une lettre obligeante, en m'autorisant à l'ajouter comme note aux vers qu'on vient de lire : — « Lorsqu'on enleva du Parthénon le dernier des Métopes, les ouvriers employés par lord Elgin dans ce déplacement laissèrent tomber une grande partie des bas-reliefs, ainsi que l'un des triglyphes ; le didar, voyant le dommage causé à l'édifice, ôta sa pipe de sa bouche, versa une larme, et d'un ton de voix suppliant dit à Lusieri : *Teloq!* — J'étais présent. » Le didar dont il est ici question était le père du didar actuel.

⁵ Selon Zosime, Minerve et Achille éloignèrent par leur présence Alarie de l'Acropolis ; mais d'autres rapportent que le roi goth fit presque autant de mal que le pair d'Écosse. Voir Chaudler.

quand leur devoir eût été plutôt de protéger ces reliques, dont la perte est irréparable. Maudite soit l'heure où ils quittèrent leur île pour faire de nouveau saigner ton sein malheureux et entraîner tes dieux désolés vers le nord et son climat abhorré !

XVI.

Mais où est Harold ? oublierai-je de suivre sur les flots ce sombre voyageur ? Il partit sans rien regretter de ce que regrettent les autres hommes ; nulle amante ne vint étaler devant lui sa feinte douleur ; nul ami ne lui fit ses adieux et ne tendit la main à ce froid étranger qui allait parcourir d'autres climats. Il est dur le cœur sur lequel la beauté est sans pouvoir ; mais Harold ne sentait plus comme autrefois , et il quitta sans pousser un soupir cette terre , théâtre de carnage et de crimes.

XVII.

Celui qui a navigué sur le sein azuré des mers a été quelquefois témoin d'un beau spectacle : alors qu'au souffle d'une fraîche brise la blanche voile s'arrondit , la charmante frégate prend sa course légère ; à droite une forêt de mâts, des clochers et la rive que l'on quitte ; à gauche, le vaste océan qui se déploie ; les navires du convoi, qu'on prendrait de loin dans leur vol pour une troupe de cygnes sauvages ; le plus mauvais voilier marche alors avec agilité, et la vague semble se courber devant chaque proue écumante

XVIII.

Et puis le navire est comme une citadelle flottante ; les canons en bon ordre, le filet tendu¹, la voix rauque du commandement, le bourdonnement de la manœuvre, lorsqu'au signal donné les matelots montent sur les hunes. Entendez-vous le sifflet du contre-maître et le cri que les marins se renvoient pendant que les cordages glissent dans leurs mains ? Voyez ce midshipman imberbe qui force sa voix d'enfant pour approuver ou blâmer, écolier qui dirige déjà l'équipage docile.

XIX.

Sur le tillac, propre et luisant comme une glace, le lieutenant gravement se promène. Voyez aussi cet espace exclusivement réservé au capitaine qui s'avance avec majesté ; silencieux et craint de tous, il daigne rarement adresser la parole à ses subalternes s'il veut conserver intacte cette subordination sévère, condition essentielle du triomphe et de la gloire ; mais des Bretons se soumettent aux lois les plus dures qui ont pour résultat d'ajouter à leur force.

XX.

Souffle, souffle, brise propice ; pousse devant toi nos navires jusqu'à ce que le soleil cesse de nous éclairer de ses rayons ; alors il faut que le vaisseau-amiral ralentisse sa marche afin que les bâtiments retardataires puissent le rejoindre. Ah ! cuisant ennui ! insupportable délai ! perdre pour ces trainards l'occasion de profiter d'une aussi belle brise ! que de chemin on eût fait jusqu'au retour de l'aube ! Mais non, il faut s'ar-

rêter, les voiles en panne, sur une mer propice, en attendant ces lourds navires.

XXI.

La lune se lève ; par le ciel ! voilà un beau soir, de longs sillons de lumière s'étendent au loin sur les vagues mobiles ; voici l'heure où sur le rivage les jeunes hommes soupirent, où les jeunes filles ajoutent foi à leurs serments. Autant nous en advenue quand nous reverrons la terre ! Cependant la main impatiente de quelque robuste Arion éveille sur l'instrument la vive harmonie aimée des matelots ; un cercle de joyeux auditeurs se forme autour de lui, ou bien ils dansent aux sons de quelque air connu, aussi gais que s'ils étaient à terre, libres de tous leurs mouvements.

XXII.

A travers le détroit de Calpé, contemplez ces âpres rives : l'Europe et l'Afrique se regardent ; la patrie de la vierge aux yeux noirs et celle du Maure basané sont à la fois éclairées par les rayons de la pâle Hécate. Comme ils se jouent délicieusement sur la rive espagnole ! Aux clartés de son disque décroissant, on distingue parfaitement le rocher, le coteau, la forêt sombre ; en face, la Mauritanie projette des montagnes à la côte ses ombres gigantesques.

XXIII.

Il est nuit ; c'est l'heure de la méditation, l'heure où nous sentons que nous avons autrefois aimé, bien que notre amour ne soit plus ; où le cœur, portant le deuil de ses affections déçues, sans ami maintenant, rêve qu'il eut un ami. Qui voudrait courber la tête sous le fardeau des années alors que la jeunesse elle-même survit à ses jeunes amours et à ses joies ? Hélas ! quand l'hymen de deux âmes est rompu, il reste à la mort peu de chose à détruire. O bonheur de notre premier âge ! qui ne voudrait redevenir enfant ?

XXIV.

Ainsi penché sur le bord du navire que lavent les flots, l'œil fixé sur l'astre de Diane réfléchi par les ondes, l'âme oublie ses projets d'espérance et d'orgueil, et se reporte insensiblement vers les souvenirs des années qui ont fui. Il n'est pas d'âme, si désolée qu'elle soit, où quelque chose de cher, de plus cher qu'elle-même, n'ait possédé ou ne possède encore une pensée, et ne réclame le tribut d'une larme ; éclair de douleur qui luit à notre cœur attristé et dont il voudrait vainement s'affranchir.

XXV.

S'asseoir au sommet des rocs, rêver sur les flots ou au bord des abîmes, parcourir lentement la solitude ombreuse des forêts, où vivent des êtres étrangers à la domination de l'homme, et où il n'a jamais, ou que rarement, laissé l'empreinte de ses pas ; gravir inaperçu le mont inaccessible avec des troupeaux sauvages qui n'ont pas besoin de bercail ; seul, se courber au-dessus des précipices et des cataractes écumantes ; ce n'est pas là vivre dans la solitude, c'est converser

¹ Pour empêcher les bloes ou les échalots de bois de tomber sur le pont du vaisseau pendant le combat.

avec la nature, c'est voir se dérouler devant soi ses charmes et ses trésors.

XXVI.

Mais au milieu de la foule, du bruit et du contact des hommes, entendre, voir, sentir et posséder ; poursuivre sa route, citoyen ennuyé du monde, sans personne qui nous bénisse, personne que nous puissions bénir ; n'avoir autour de soi que des courtisans de la fortune, qui fuient à l'aspect du malheur, et de tant d'êtres qui nous ont cherchés, suivis, flattés, adulés, pas un qui ait pour nous des sentiments amis, pas un qui, si nous n'étions plus, laissât voir sur ses lèvres un sourire de moins ; voilà ce que j'appelle être seul ; voilà la solitude !

XXVII.

Plus heureux ces pieux ermites qu'on rencontre dans les solitudes de l'Athos, lorsqu'on erre le soir au sommet du mont gigantesque d'où l'on découvre des flots si bleus, un ciel si serein, que celui qui a été là à une telle heure voudrait ne jamais quitter ce lieu sacré ; puis, s'arrachant lentement à ce spectacle enchanteur, il regrette que tel n'ait pas été son destin, et rentre, pour le haïr, dans un monde qu'il avait presque oublié¹.

XXVIII.

Passons sous silence la route longue et monotone, si souvent sillonnée sans que nul y ait laissé de traces ; passons le calme, la brise, les changements atmosphériques, le luoioement, et tous les caprices si connus et des vagues et des vents ; passons les alternatives de joies et de douleurs que les matelots éprouvent dans leur citadelle aïlée, ceinte par les flots ; le temps, bon ou mauvais, propice ou contraire, selon que la brise souffle ou s'abat et que les vagues se soulèvent, jusqu'à ce qu'un joyeux matin : « Terre ! terre ! terre ! » et tout est bien.

XXIX.

Mais saluons en passant les îles de Calypso, dont le groupe fraternel s'élève au sein de l'Océan : au voyageur fatigué là sourit un havre propice ; et cependant la belle déesse a depuis longtemps cessé de pleurer et d'attendre en vain du haut de ses rochers celui qui avait eu l'audace de voyager, sur le pont du navire, entouré du mugissement des vents et des vagues ; une croûte de pain et un verre d'eau suffisaient à sa subsistance. On me persuadera difficilement que celui qui a des habitudes factices et les manières d'un fat puisse produire de belle poésie.

XXX.

Son règne est passé, sa douce puissance est éva-

nuée ; mais ne t'y fie pas, imprudent jeune homme ; mets-toi sur tes gardes : ici une mortelle a placé le siège de son dangereux empire ; crains d'y trouver une nouvelle Calypso ! Aimable Florence ! si ce cœur capricieux et vide d'amour pouvait se donner encore, il se donnerait à toi ; mais trop de liens t'enchaînent, et moi, je n'ose porter à tes autels une offrande indigne de toi, ni demander à un cœur aussi cher d'endurer pour moi une seule douleur.

XXXI.

Ainsi pensa Harold quand ses yeux rencontrèrent sans s'émouvoir les yeux de cette beauté, et ne lui parlèrent d'autre langage que celui d'une admiration innocente. L'amour se tint à l'écart, à proximité pourtant : il savait que le cœur d'Harold avait été fréquemment conquis et perdu, mais il ne le comptait plus parmi ses adorateurs, et avait renoncé à lui inspirer de nouvelles flammes. Voyant qu'en cette occasion ses efforts n'avaient pu le déterminer à aimer, le petit dieu jugea avec raison qu'il avait pour jamais perdu sur lui son ancien empire.

XXXII.

Elle dut s'étonner, la belle Florence², de voir cet homme, qu'on disait soupirer pour toutes celles qu'il voyait, soutenir, impassible, l'éclat de ce regard où d'autres lisaient ou affectaient de lire leur espoir, leur destin, leur arrêt, leur loi, rendant à la beauté tous les hommages qu'elle commande à ses esclaves ; et certes, elle dut s'émerveiller qu'un mortel aussi jeune n'éprouvât pas, ou ne feignît pas du moins pour elle ces sentiments d'amour que les femmes peuvent repousser, mais qui n'excitent jamais leur courroux.

XXXIII.

Ce cœur, qui lui semblait de marbre, abrité à l'ombre du silence ou retranché dans son orgueil, elle ne savait pas qu'il était habile dans l'art de la séduction³, qu'il savait étendre au loin les pièges de la volupté, et n'avait renoncé à de faciles conquêtes que lorsqu'il n'avait plus rien trouvé qui méritât ses attaques ; mais ces moyens de triomphe, Harold les néglige aujourd'hui, et lors même que l'azur de ces beaux yeux eût attiré ses hommages, jamais il ne se fût confondu dans la foule des adorateurs.

XXXIV.

Celui-là, je le crois, connaît bien peu le cœur de la femme, qui s' imagine que des soupirs peuvent conquérir un objet aussi inconstant ; que lui importe un cœur, alors qu'elle le possède ? Rendez à l'idole de vos yeux

¹ L'un des délices de lord Byron, comme il le dit lui-même dans l'un de ses journaux, était, après s'être baigné dans un endroit écarté, de s'asseoir au sommet d'un roc, au bord de la mer, et de rester là des heures entières occupé à contempler le ciel et les flots. « Sa vie, dit sir Egerton Brydges, était comme ses vers, d'un véritable poète. Il pouvait dormir, et dormit fréquemment en effet dans sa redingote de voyage, sur le pont du navire, entouré du mugissement des vents et des vagues ; une croûte de pain et un verre d'eau suffisaient à sa subsistance. On me persuadera difficilement que celui qui a des habitudes factices et les manières d'un fat puisse produire de belle poésie. »

² Dans un homme d'imagination tel que lord Byron, qui, tout en mêlant une si grande portion de sa vie à sa poésie, mé-

lait aussi un peu de poésie à son existence, dit M. Moore, il est difficile, en déroulant le tissu de ses sentiments, de distinguer toujours entre le fictif et le réel. Ainsi, par exemple, ce qu'il nous dit ici de l'insensibilité de cœur avec laquelle il contempla les charmes de cette dame attrayante est en contradiction directe avec la teneur de plusieurs de ses lettres, et entre autres de l'une de ses plus gracieuses pièces de vers adressée à la même personne pendant un orage sur la route de Zitzu.

³ Il suffit d'opposer à ce passage la déclaration qui se trouve dans l'une des lettres du poète en 1821 : — Je ne suis ni un Joseph, ni un Schion, mais j'affirme sur mon honneur que je n'ai jamais séduit aucune femme. »

L'hommage qui lui est dû, mais n'y mettez pas trop d'humilité, si vous ne voulez qu'elle vous méprise, vous et votre hommage, quelles que soient les métaphores dont vous en revêtiez l'expression; dissimulez jusqu'à la tendresse, si vous êtes sage; une confiance hardie est encore ce qui réussit le mieux auprès des femmes; excitez tour à tour et calmez son dépit, et vous ne tarderez pas à voir couronner tous vos vœux.

XXXV.

C'est une vérité bien ancienne, que l'expérience confirme, et ceux qui en sont le plus convaincus sont ceux qui en gémissent davantage : quand on a obtenu ce que tous désirent obtenir, le prix obtenu ne paraît pas valoir ce qu'il a coûté. La perte de la jeunesse, la dégradation de l'âme, la perte de l'honneur, voilà ce qui reste après la passion satisfaite. Si, par un bienfait cruel, le destin trompe nos jeunes espérances, c'est une blessure qui s'envenime, et dont le cœur ne guérit pas, alors même que l'amour ne songe plus à plaire.

XXXVI.

Marchons ! ne laissons point mon Pégase ralentir son pas ; car nous avons encore plus d'un mont à franchir, plus d'un rivage pittoresque à côtoyer, guidés non par la fiction, mais par la mélancolie pensive. Nous avons à parcourir des climats plus beaux que n'en rêva jamais l'imagination d'un mortel ou qu'on n'en a décrit dans ces utopies où l'on enseigne à l'homme ce qu'il devrait ou pourrait être si cette créature corrompue pouvait profiter de pareilles leçons.

XXXVII.

La nature est, après tout, la meilleure des mères ; bien que toujours changeant, son aspect n'en est pas moins doux. Puissé-je m'abreuver à sa mamelle nue, moi qui ne suis point son enfant gâté, quoiqu'elle ne m'ait jamais sevré ! Oh ! elle n'est jamais plus attrayante que dans sa sauvage beauté, alors que l'art n'a point encore souillé ses œuvres ; et la nuit et le jour, elle n'a cessé de me sourire, et pourtant mes regards l'ont observée dans ses moments les plus intimes : plus je l'ai connue, plus je l'ai recherchée, et c'est dans ses rigueurs que je l'ai aimée davantage.

XXXVIII.

Terre d'Albanie ! où naquit cet Iskander, la leçon des jeunes et l'exemple des sages, et cet autre héros du même nom, dont les chevaleresques exploits frappèrent tant de fois l'ennemi de terreur ; terre d'Albanie ! laisse-moi te contempler, toi, âpre nourrice d'une nation farouche. La croix disparaît, les minarets s'élèvent, et le pâle croissant brille dans la vallée à travers les bosquets de cyprès qui forment la ceinture de tes villes.

XXXIX.

Childe-Harold continua à faire voile, et passa devant le rivage stérile d'où la triste Pénélope contem-

plait les vagues ; plus loin il aperçut le promontoire non encore oublié qui offrit un refuge aux amants, une tombe à la muse de Lesbos. Brune Sapho ! des vers immortels n'ont-ils donc pu sauver ce cœur qu'enbraisait une immortelle flamme ? n'a-t-elle donc pu vivre celle qui dispensait une vie immortelle, si toutefois l'immortalité attend les œuvres de la lyre, l'unique ciel auquel les fils de la terre puissent aspirer ?

XL.

Ce fut par un beau soir d'automne, d'un automne de la Grèce, que Childe-Harold salua de loin ce cap de Leucade¹, qu'il brûlait de voir et qu'il ne quitta qu'à regret. Il avait plus d'une fois arrêté ses regards sur les lieux que la guerre a rendus mémorables, Actium, Lépante, Trafalgar² ; il les avait vus sans émotion, car il n'était pas né sous une étoile héroïque ; il ne se plaisait point au récit des sanglants exploits, des combats courageux ; il n'avait que des mépris pour le guerrier mercenaire, et se moquait de ses airs belliqueux.

XLI.

Mais lorsqu'il vit l'étoile du soir se lever au-dessus du fatal rocher de Leucade, projeté sur les ondes, et qu'il salua cette dernière ressource d'un amour sans espoir, il ressentit ou crut ressentir une émotion puissante. Pendant que le majestueux navire glissait lentement sous l'ombre de cet antique mont, il suivait de l'œil le mouvement mélancolique des flots, et bien que plongé dans sa rêverie accoutumée, on voyait son regard devenir plus calme et son front pâle s'éclaircir.

XLII.

L'aurore paraît, et avec elle surgissent les collines de la farouche Albanie ; les rochers sombres de Souli, la cime lointaine du Pinde, à demi caché sous un voile de vapeurs, sillonné par les blanches eaux des ruisseaux qui le baignent, sous son vêtement rayé de brun et de pourpre, s'élèvent ; peu à peu les brouillards se dissipent, et on aperçoit la demeure du montagnard ; c'est là que rôde le loup, que l'aigle aiguise son bec ; là vivent des oiseaux de proie, des bêtes sauvages, des hommes plus sauvages encore, et sous un ciel orageux se forment les tempêtes qui agitent la dernière saison de l'année.

XLIII.

Alors enfin Harold se sentit seul, et dit aux langues chrétiennes un long adieu ; il se voyait enfin sur un rivage inconnu que tous admirent, mais que beaucoup craignent de visiter. Son âme était armée contre le destin ; il avait peu de besoins ; les périls, il ne les cherchait pas, mais il ne les fuyait pas non plus. Il avait sous les yeux un spectacle sauvage, mais neuf : voilà ce qui lui rendait douces les fatigues continues du voyage, ce qui lui faisait oublier et le soufle glacial de l'hiver, et les chaleurs brûlantes de l'été.

¹ Leucade, aujourd'hui Sainte-Maure. C'est du haut de son promontoire, le rocher de l'Amour, qu'on dit que Sapho se jeta à la mer.

² Il suffit de nommer Actium et Trafalgar. La bataille de Lép-

pante, aussi importante et aussi meurtrière, mais moins connue, fut livrée dans le golfe de Patras. L'auteur de *Don Quichotte* y perdit la main gauche.

XLIV.

Ici la croix rouge, car on l'y rencontre encore, bien que cruellement en lutte aux outrages du circois, la croix a dépourvu cet orgueil si cher au sacerdoce opulent; ici prêtres et laïques sont également méprisés. Superstition impure, sous quelque vêtement que tu te déguises, idole, saint, vierge, prophète, croissant ou croix, quel que soit le symbole que tu adoptes, bénéfice individuel pour le sacerdoce, perte générale pour le genre humain, ô qui pourras de l'or pur de la vraie religion séparer ton alliage ?

XLV.

Voilà le golfe d'Ambracie, où l'on vit autrefois un monde perdu pour une femme, être charmant, inoffensif. C'est dans cette baie tranquille que plus d'un patricien de Rome, plus d'un roi d'Asie¹ conduisit ses forces navales à un conflit douteux, à un carnage certain. C'est ici que le second César érigea ses trophées, aujourd'hui flétris comme la main qui les éleva²; impériaux anachistes, qui doubleraient la somme des calamités humaines ! O Dieu ! est-ce donc pour qu'il serve d'enjeu à de pareils joueurs que tu as créé ce globe ?

XLVI.

Depuis les montagnes, sombres barrières de cette terre inégale, jusqu'au centre des vallées de l'Illyrie, Childe-Harold, franchissant plus d'un mont sublime, traverse des contrées à peine connues dans l'histoire ; et pourtant l'Attique si renommée a vu rarement des vallées aussi charmantes ; Tempé elle-même, la belle Tempé, ne saurait les égaler, et la terre classique et sainte du Parnasse ne peut rivaliser avec quelques-uns des sites que recèle cette côte basse et sombre.

XLVII.

Il franchit les froides hauteurs du Pinde, le lac d'Achérose³ ; et, quittant la capitale du pays, il poursuit sa route pour saluer le chef de l'Albanie, dont les ordres redoutés sont des lois absolues⁴. D'une main sanglante il gouverne une nation turbulente et fière. Cependant çà et là une bande de hardis montagnards dédaigne sa puissance, et à l'abri de ses rochers, dans

sa fière indépendance, ne cède qu'au pouvoir de l'or⁵.

XLVIII.

Monastique Zitzia⁶, sur la colline ombreuse, petit coin de terre favorisée et sainte ! Partout où s'étend la vue, en haut, en bas, autour, quelles teintes de l'arc-en-ciel ! quel tableau magique ! Rochers, rivières, forêts, montagnes, ici tout abonde, et un ciel du plus beau bleu vient harmoniser le tout. Au-dessous, la voix mugissante du torrent m'indique le lieu où roule l'immense cataracte, entre ces rocs menaçants dont la vue effraie et charme à la fois.

XLIX.

A travers les arbres qui couronnent cette colline touffue, qui paraîtrait élevée sans les montagnes voisines dont la chaîne s'élève graduellement plus haut encore, on voit briller les blanches murailles du monastère. C'est là qu'habite le caloyer ; il n'a rien de farouche, et sa table est au service de l'étranger. Le voyageur accueilli par lui emporte de ces lieux un souvenir durable, pour peu que son âme s'ouvre aux charmes de la belle nature.

L.

Au milieu des chaleurs de l'été, qu'il se repose sous le frais ombrage de ces arbres séculaires ; là les plus doux zéphyrus agiteront autour de lui l'éventail de leurs ailes, et son haleine aspirera la brise du ciel ; la plaine est bien loin au-dessous de lui. — Oh ! pendant qu'il le peut, qu'il goûte une volupté pure ; ici ne pénètrent pas les rayons brûlants d'un soleil pestilentiel ; qu'ici l'insouciant pèlerin étende en liberté ses membres nonchalants, et laisse couler sans fatigue les matins, les jours et les soirs.

LI.

De gauche à droite s'étendent les Alpes de la Chimère, amphithéâtre volcanique⁷ dont la masse sombre et gigantesque semble grandir à la vue. Au-dessous se déploie une vallée vivante dont les mille bruits arrivent jusqu'à vous ; les troupeaux bondissent, les arbres se balancent, les ondes coulent, le pin des montagnes incline sa tête. Voilà, voilà le noir Achéron⁸, jadis consacré à la tombe ! O Pluton, si ce que je vois

¹ On dit que la veille de la bataille d'Actium Antoine avait treize rois à son lever. — « Aujourd'hui, 12 novembre, j'ai vu les restes de la ville d'Actium, près de laquelle Antoine perdit l'empire du monde, dans une petite baie où deux frégates auraient peine à manœuvrer. Dans une autre partie du golfe, on trouve les ruines de Nicopolis, bâtie par Auguste en l'honneur de sa victoire. » *Byron à sa mère*, 1809.

² Nicopolis, dont les ruines sont très-vastes, est située à quelque distance d'Actium. Il reste encore quelques fragments du mur de l'hippodrome. Ces ruines se composent de grands ouvrages de briques réunies entre elles par des interstices de ciment aussi larges que les briques elles-mêmes et également durables.

³ Selon Pouqueville, c'est le lac de Janina. Mais Pouqueville est souvent en défaut.

⁴ Le célèbre Ali-Pacha. On trouve sur ce personnage extraordinaire des détails erronés dans Pouqueville. — « Je quittai Malte sur le brick de guerre le *Spider*, le 21 septembre, et arrivai en huit jours à Prévesa. De là je traversai l'intérieur de la province d'Albanie pour visiter le pacha à Tépelen, maison de campagne de son altesse, où je restai trois jours. Le pacha s'ap-

pelle Ali ; on le regarde comme un homme d'un grand talent ; il gouverne toute l'Albanie (l'ancienne Illyrie), l'Épire, et une partie de la Macédoine. » *Byron à sa mère*.

⁵ Au milieu des rochers et dans le château de Souli, cinq mille Souliotes tinrent tête pendant dix-huit ans à trente mille Albanais. Le château à la fin fut pris par trahison. Cette lutte présenta un grand nombre d'actes dignes des beaux jours de la Grèce.

⁶ Le couvent et le village de Zitzia sont situés à quatre heures de marche de Joannina ou Janina, capitale du pachalik. Dans la vallée coule la rivière Calamas, autrefois l'Achéron, qui non loin de Zitzia forme une belle cataracte. Ce site est peut-être le plus beau de la Grèce ; cependant les environs de Delvinachi et certaines parties de l'Acarnanie et de l'Étolie peuvent lui disputer la palme. Delphes, le Parnasse, et dans l'Attique le cap Colonne lui-même et le port Raphiti, ne sauraient lui être comparés, non plus que l'Ionie ou la Troade. Je serais tenté d'y ajouter les environs de Constantinople, mais le caractère des deux sites est si différent qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre eux. *B.*

⁷ Les montagnes chimariotes paraissent avoir été anciennement volcaniques.

⁸ Ap, c'est maintenant Kalamas.

est l'enfer, tu peux fermer les portes de ton pâle Élysée ; mon ombre n'en demandera point l'entrée.

LII.

Ni cités, ni remparts ne viennent gêner ce charmant coup d'œil ; Janina est à peu de distance, mais on ne la voit pas, cachée qu'elle est derrière un rideau de collines : ici les hommes sont en petit nombre, les hameaux clairsemés, et les cabanes rares ; mais la chèvre broute sur le penchant du précipice ; et le petit berger, vêtu de sa blanche capote ¹, appuyé contre un roc, surveillance, tout pensif, son troupeau au loin éparpillé, ou attend dans la caverne la fin de l'orage passager.

LIII.

Dodone ! où sont ton bois antique, ta fontaine sacrée, tes divins oracles ? Quelle vallée redit encore les paroles du maître des dieux ? Où sont les traces du temple de Jupiter Tonnant ? Tout, tout est oublié ! et l'homme se plaindrait de voir rompre les liens qui l'attachent à une fugitive existence ! Insensé, tais-toi ! la destinée des dieux peut bien être la tienne : voudrais-tu donc vivre plus que le marbre ou le chêne, et te soustraire à la loi qui frappe les nations, les langues et les mondes ?

LIV.

Les frontières de l'Épire s'éloignent, les montagnes décroissent ; fatigué de mesurer leur hauteur, l'œil se repose avec joie sur une vallée, la plus belle que jamais le printemps ait couverte de ses teintes verdoyantes. Même dans une plaine, les beautés de la nature ne sont pas sans grandeur, alors qu'une rivière majestueuse en coupe la monotonie, que de hauts ombrages se balancent sur ses rives, dont l'ombre se joue dans le miroir des eaux, ou dort, à la clarté de la lune, à l'heure solennelle de minuit.

LV.

Le soleil venait de disparaître derrière le vaste Tomerit ² ; près de là mugissait le Laos ³ au cours large et rapide ; déjà l'ombre de la nuit commençait à descendre ; Childe-Harold marchait avec précaution le long de la rive escarpée, lorsque soudain il aperçut, comme des météores lumineux, les minarets resplendissants de Tépalen, dont les murs dominaient le fleuve. A mesure qu'il s'approchait, la brise qui souff-

lait dans la vallée apporta à son oreille un bruit confus d'armes et de guerriers ⁴.

LVI.

Il passa devant la tour silencieuse du harem sacré ; et, arrivé sous les vastes arceaux de la porte, il contempla l'habitation de ce chef redouté, dont tout ce qu'il voyait proclamait la puissance. Une pompe extraordinaire entourait le despote ; la cour retentissait de préparatifs pressés ; esclaves, eunuques, soldats, convives et santons y attendaient ses ordres. En dedans c'est un palais, à l'extérieur c'est un fort ; là se trouvent réunis des hommes de tous les climats.

LVII.

En bas, des coursiers richement harnachés, des faisceaux d'armes, s'étendaient tout autour de la vaste cour. En haut, des groupes bizarres ornaient le corridor, et de temps à autre un cavalier tartare, couvert de sa haute coiffure, s'élançait au galop de la porte sonore. Là, le Turc, le Grec, l'Albanais, le Maure, avec leurs costumes bigarrés, se mêlent et se confondent, tandis que les sons graves du tambour annoncent la fin de la journée.

LVIII.

L'Albanais farouche, si beau à voir, avec son court vêtement qui vient jusqu'au genou, la tête enveloppée d'un schall, un fusil ciselé à la main, et dans son costume pittoresque brodé d'or ; le Macédonien, ceint d'une écharpe rouge ; le Delhi, avec son bonnet redoutable et son glaive recourbé ; le Grec, vif et souple ; l'enfant mutilé de l'aride Nubie, et le Turc barbu, qui daigne à peine parler, maître de tout ce qui l'entoure, trop puissant pour être affable,

LIX.

Sont confondus pêle-mêle : quelques-uns assis en groupes s'occupent à contempler la scène changeante et variée qui les entoure. Ici un grave musulman fait sa prière. Les uns fument, les autres jouent. L'Albanais foule orgueilleusement la terre. Le Grec cause à demi-voix. Silence !... Entendez-vous dans la mosquée ces accents solennels et nocturnes ? C'est la voix tonnante du muezzin qui fait retentir le minaret : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! Priez ! Dieu est grand ! »

¹ Manteau albanais.

² Anciennement, le mont Tomarus.

³ La rivière Laos était haute quand l'auteur la traversa ; un peu au-dessus de Tépalen elle semble avoir à peu près la largeur de la Tamise à Westminster ; du moins ce fut là l'opinion de l'auteur et de son compagnon de voyage. Dans l'été elle doit être beaucoup plus étroite. C'est sans contredit la plus belle rivière du Levant ; l'Achéloüs, l'Alphée, l'Achérou, le Scamandre, le Caïstre, n'en approchent ni pour la largeur, ni pour la beauté.

⁴ « Ali-Pacha, apprenant qu'un Anglais de distinction était arrivé dans ses états, donna ordre au commandant de Janina de mettre à ma disposition une maison et de me fournir gratis tout ce qui me serait nécessaire. Je montai les chevaux du visir et visitai ses palais et ceux de ses petits-fils. Je n'oublierai jamais le spectacle stupide qui frappa ma vue en entrant à Tépalen à cinq heures de l'après-midi (11 octobre), au moment du coucher du soleil. Cette vue me rappela (sauf le costume toutefois) le système féodal ainsi que la description que donne Scott du château

de Branksome dans le *Lai du dernier Ménestrel*. Les Albanais dans leur costume (le plus magnifique du monde, consistant en une longue tunique blanche, un manteau brodé d'or, veste et gilet de velours galonnés d'or, pistolets et poignard montés en argent), les Tartares avec leur haut bonnet, les Turcs avec leur ample pelisse et leur turban, les soldats et les esclaves noirs avec les chevaux, les premiers réunis en groupe dans une immense galerie dominant sur la façade du palais, les derniers placés dans une espèce de cloître au-dessous ; deux cents coursiers tout harnachés et prêts à recevoir leurs cavaliers ; des courriers entrant et sortant avec leurs dépêches ; le bruit des timbales, la voix du muezzin annonçant l'heure du haut du minaret de la mosquée ; — si l'on y ajoute l'aspect singulier de l'édifice lui-même, tout cela formait pour un étranger un spectacle neuf, délicieux. On me conduisit dans un fort bel appartement, et le secrétaire du visir vint s'informer de ma santé à la mode turque. » *Lettre de Byron*.

LX.

C'était précisément l'époque du ramazan ; la journée entière s'écoulait dans le jeûne et la pénitence ; mais dès que l'heure du crépuscule était passée, la joie et les festins régnaient de nouveau sans partage. Alors, tout était en mouvement, et la foule des domestiques s'occupait à préparer et à servir le repas abondant ; la galerie était déserte, mais des chambres intérieures s'élevait un bourdonnement confus, et on voyait entrer et sortir les pages et les esclaves.

LXI.

Ici la voix de la femme ne s'entend jamais ; reléguée à part, c'est à peine si on lui permet de sortir gardée et voilée ; elle livre à un maître sa personne et son cœur, s'accoutume à sa prison, et ne désire point la quitter. Heureuse de l'affection de son époux, elle met sa joie à remplir les doux devoirs de mère, devoirs délicieux ! bien au-dessus de tous les autres sentiments ! L'enfant que ses flancs ont porté ne quitte pas son sein, et, absorbée par l'amour maternel, elle reste étrangère à des passions moins nobles.

LXII.

Dans un pavillon de marbre, du centre duquel s'élançait un jet d'eau vive et pure dont le murmure répand tout autour une délicieuse fraîcheur, sur une couche voluptueuse qui invite au repos, est étendu Ali¹, homme de guerre et de calamités. Dans les traits de ce vieillard, sur ce visage vénérable que la douceur tempère de ses rayons, vous cherchiez vainement la trace des crimes que son âme recèle, ces crimes qui ont laissé sur sa vie une tache ineffaçable.

LXIII.

Ce n'est pas que cette barbe longue et blanche s'allie mal aux passions de la jeunesse² ; l'amour triomphe de l'âge. Hafiz nous l'assure. Le sage de Téos nous le dit dans des chants bien doux. Mais des crimes sourds à la voix plaintive de la pitié, des crimes condamnables dans tout homme, mais surtout dans un vieillard, l'ont marqué avec la dent d'un tigre. Le sang appelle le sang, et c'est par une lin sanglante que ter-

minèrent leur carrière ceux qui l'ont commencée dans le sang³.

LXIV.

Le pèlerin fatigué s'arrêta quelque temps en ce lieu, au milieu de tous ces objets qui frappaient pour la première fois ses yeux et ses oreilles, et se mit à contempler le luxe musulman ; mais il se lassa bientôt de voir ce spacieux séjour de l'opulence et de la mollesse, cette retraite choisie où la grandeur blasée fuyait le tumulte de la ville ; avec moins d'éclat, ces lieux auraient plus de charmes ; la paix de l'âme abhorre les joies factices, et quand le plaisir et la pompe sont réunis, tous deux perdent leur saveur.

LXV.

Farouches sont les enfants de l'Albanie ; toutefois, ils ont des vertus qui ne demanderaient qu'à être cultivées. Quel ennemi leur a jamais vu tourner le dos ? Qui mieux qu'eux sait endurer les fatigues de la guerre ? Leurs montagnes natales ne sont pas un asile plus inviolable que ne l'est leur fidélité alors qu'on l'invoque dans des temps difficiles. Elle est mortelle leur colère ! mais leur amitié est sûre ; et quand la reconnaissance ou la valeur réclame leur sang, ils s'élancent intrépides partout où leur chef les conduit.

LXVI.

Childe-Harold les vit dans le palais de leur pacha, accourus pour marcher au combat, et brillants de la splendeur d'un triomphe prochain ; plus tard, il les revit, alors que lui-même était en leur pouvoir, victime passagère du malheur, dans ces moments douloureux dont profitent les lâches pour vous accabler ; mais eux, ils l'abritèrent sous leur toit ; des hommes plus civilisés l'eussent moins bien accueilli ; ses compatriotes eussent évité sa présence. Combien peu sortent purs de cette épreuve, pierre de touche des cœurs !

LXVII.

Il arriva un jour que des vents contraires poussèrent son navire sur la côte escarpée de Souli. Il n'y avait tout autour que solitude et ténèbres. Il était dangereux de débarquer, plus encore de rester là ; pen-

¹ « Le 12 je fus présenté à Ali-Pacha. Le visir me reçut dans une grande pièce pavée de marbre ; il y avait au centre un jet d'eau. Il me reçut debout, compliment extraordinaire de la part d'un musulman, et me fit asseoir à sa droite. La première question qu'il m'adressa fut : pourquoi si jeune encore j'avais quitté mon pays. Il me dit alors que le résident anglais lui avait appris que j'appartenais à une grande famille, et me pria de présenter ses respects à ma mère, ce que je fais maintenant au nom d'Ali-Pacha. Il me dit qu'il avait la certitude que j'étais d'une illustre naissance parce que j'avais les oreilles petites, les cheveux bouclés et de petites mains blanches. Il me dit de le considérer comme un père tant que je resterais en Turquie, ajoutant qu'il me regardait comme son propre fils. Et, en effet, il me traita tout à fait comme un enfant, m'envoyant des amandes, des sorbets sucrés et des bons vins vingt fois par jour. Après le café et les pipes je me retirai. » *Byron à sa mère*

² M. Hobhouse représente le visir comme un homme trapu, d'environ cinq pieds cinq pouces, très-gras, la mine fort agréable, teint clair, visage rond, yeux bleus et vifs, fort éloignés de la gravité turque. Le docteur Holland compare la vivacité qui perçait à travers l'extérieur habituel d'Ali au feu d'un poêle brû-

lant avec force sous une surface unie et polie. Quand le docteur revint d'Albanie en 1815, il apporta à lord Byron une lettre du pacha. « Elle est en latin, » dit le poète. « Et commence par Excellentissime monon *carissime*, et se termine par la demande d'un fusil qu'il désire qu'on lui fasse faire. Il me dit que le printemps dernier il a pris une ville ennemie où il y a quarante ans on avait traité sa mère et ses sœurs comme mis. Conégonde fut traitée par la cavalerie bulgare. Il prend la ville, choisit tous les survivants des enfants, petits-enfants, etc., de cet exploit, formant en tout environ six cents, et les fait fusiller devant lui. Voilà pour le très-cher ami.

³ Le sort d'Ali fut précisément tel que le poète l'avait prédit. Sa tête fut envoyée à Constantinople et exposée aux portes du sérail. Comme le nom d'Ali avait fait beaucoup de bruit en Angleterre en conséquence de ses négociations avec sir Thomas Maitland et peut-être aussi de ces stances de lord Byron, un marchand de Constantinople crut faire une excellente spéculation en achetant sa tête pour la faire exposer à Londres. Mais ce projet fut déjoué par la pitié d'un vieux serviteur du pacha, qui offrit au bourreau une somme plus forte, et donna à cette dépouille de son maître une sépulture décente.

dant quelque temps les marins hésitèrent, redoutant quelque trahison ; enfin ils se hasardèrent à prendre terre, non sans craindre que des hommes également ennemis et des Francs et des Turcs ne renouvelassent les scènes sanglantes du passé.

LXVIII.

Crainte vaine ! Les Souliotes nous tendirent une main amie, nous aidèrent à franchir les rochers et les marais périlleux ; moins polis, mais plus humains que les esclaves de la civilisation, ils rallumèrent la flamme du foyer, firent sécher nos vêtements humides, remplirent la coupe, allumèrent la lampe joyeuse, présentèrent un repas frugal, il est vrai, mais c'était tout ce qu'ils pouvaient offrir. Une telle conduite sans doute était philanthropique : donner le repos au voyageur fatigué, des consolations à l'affligé, il y a là une leçon pour des hommes mieux partagés du sort, et de quoi faire rougir l'égoïsme inhumain.

LXIX.

Il advint aussi que lorsqu'il se préparait enfin à quitter ces montagnes, le pays était infesté de brigands qui portaient au loin le fer et la flamme ; il prit une escorte fidèle d'hommes vaillants au combat et endurcis aux fatigues, pour l'accompagner à travers les vastes forêts de l'Acarnanie, jusqu'à l'endroit où l'Âchéloüs roule ses blanches ondes, et d'où le regard découvre les plaines de l'Étolie.

LXX.

Au lieu où Utraïkey forme son anse arrondie, dans laquelle les vagues se retirent pour briller en repos, comme il est sombre le feuillage de ces arbres qui couvrent la verte colline, et se balancent, à minuit, sur le sein de la baie tranquille, pendant que la brise légère qui souffle du nord baise sans le rider le cristal poli d'une mer d'azur ! Ici Harold reçut un accueil hospitalier ; il ne put contempler sans émotion ce gracieux tableau, car dans la nuit et sa douce présence son cœur trouvait une ineffable joie.

LXXI.

Les feux de la nuit étaient allumés sur le rivage, le repas était terminé ; la coupe pleine de vin pourpré circulait rapidement, et celui que le hasard eût amené en ce lieu eût été émerveillé. Avant que l'heure silencieuse de minuit fût passée, les palikars¹ commencèrent la danse de leur pays. Chacun déposa son sabre, et, se tenant tous par la main, la troupe se mit en branle en hurlant un chant barbare.

LXXII.

Childe-Harold, se tenant à l'écart, contempla, non sans plaisir, leurs ébats et leur joie rude, mais inoffensive. Et, en effet, il faisait beau voir leur gaieté barbare, mais décente, leurs visages où se reflétait la

flamme, leurs gestes pleins de vivacité, leurs yeux noirs et brillants, leurs longs cheveux retombant en boucles jusqu'à la ceinture, tandis qu'ils entonnaient en chœur ces paroles, moitié chantées, moitié hurlées :

1

Tambourgi ! Tambourgi² ! vos sons chers à la gloire
Promettent aux vaillants la guerre et la victoire ;
Ils vont porter la joie à Chinère, à Sonli.
Les fils des montagnards au loin ont tressailli³.

2

Sous sa capote à poils et sa blanche tunique
Qui plus qu'un Souliote est fort et courageux ?
Abandonnant au loup son troupeau pacifique,
Dans la plaine il descend comme un fleuve orageux.

3

D'un ami déloyal quand je punis l'offense,
Mon ennemi vivrait ! Non, de par tous les dieux !
Mon fidèle fusil servira ma vengeance ;
Le cœur d'un ennemi, quel but plus glorieux ?

4

La Macédoine envoie une race vaillante ;
Du sein de leurs forêts ils ont pris leur essor :
Des écharpes de feu la couleur éclatante
A la fin du combat sera plus rouge encor.

5

Parga, fille des eaux ! tes enfants intrépides,
Dont les mains au Franc pâle ont su donner des fers,
Abandonnant la rame et leurs barques rapides,
Conduiront le captif au bord des flots amers.

6

Je ne demande pas du plaisir, des richesses ;
Ce qu'achète le faible est conquis par le fort.
Mon sabre me vaudra la vierge aux longues tresses,
En dépit d'une mère et de son vain effort.

7

En sa verte saison j'aime la jeune fille ;
Ses baisers et ses chants ont pour moi des appas.
Qu'elle apporte sa lyre, et que sa voix gentille
De son père immolé nous chante le trépas.

8

Le jour où succomba Prévessa saccagée⁴,
Rappelez-vous les cris des vaincus, des vainqueurs,
Les toits furent brûlés, la richesse égorgée,
Mais le fer épargna la jeune fille en pleurs.

9

A qui sert le visir ne parlez pas de crainte ;
Son cœur par la pitié ne peut être amolli.
Depuis que Mahomet a donné sa loi sainte,
Le croissant n'a point vu de chef plus grand qu'Ali.

10

Il est parti, Mouctar⁵, et ses coursiers sont vites.
Devant son étendard⁶ le Giaour⁷ a pâli.
Combien vivront encor dans les rangs moscovites
Après qu'aura brillé le sabre du delhi⁸ ?

¹ Palikar, du mot grec Παλικαρς, qui signifie soldat parmi les Grecs et les Albanais qui parlent le romain ; la signification propre de ce mot est garçon.

Tambours.

³ Ces stances sont tirées en partie de diverses chansons albanaises, autant du moins que j'ai pu les comprendre dans le romain et l'italien des Albanais.

⁴ Cette ville, occupée par les Français, fut prise d'assaut.

⁵ Nom de l'un des fils d'Ali-Pacha.

⁶ Il y a dans l'anglais *queues de cheral* ; ce sont les insignes d'un pacha.

⁷ Infidèle. Il y a dans le texte *giaour aux cheveux jaunes*. J'anne est l'épithète donnée aux Russes.

⁸ Cavalier musulman.

41

Sclétar ! du fourreau tire le cimeterre !
 Tambourgi ! donnez-nous le signal de la guerre !
 Montagnes ! vos enfants partent pour les combats.
 Ils reviendront vainqueurs, on ne reviendra pas !

LXXIII.

Belle Grèce², triste reste d'une gloire qui n'est plus !
 disparue et pourtant immortelle, déchue et grande
 encore ! qui maintenant guidera tes enfants épars ?
 qui brisera leur esclavage qu'un long temps a consacré ? Ah ! qu'ils ressemblent peu, ces Grecs, à tes fils
 d'autrefois, qui, victimes sans espoir, marchèrent à
 un trépas volontaire dans le défilé sépulcral des froides
 Thermopyles ! Oh ! qui rallumera ce généreux cou-
 rage, et, s'élançant des rives de l'Eurotas, l'éveillera
 dans ton cercueil ?

LXXIV.

O génie de la liberté ! lorsqu'aux remparts de Phylé
 tu étais avec Thrasybule et sa troupe d'immortels con-
 jurés, pouvais-tu prévoir les temps douloureux qui dé-
 truisent le charme et fanent la verdure de cette plaine
 de l'Attique, ton glorieux domaine ? Ce n'est pas à
 trente tyrans qu'est asservie aujourd'hui la Grèce ; à
 chaque pas on y rencontre un brutal oppresseur. Ses
 fils ne se révoltent point ; ils se bornent à de vaines
 railleries, tremblants sous la main musulmane qui les
 châtie ; naissant, mourant esclaves. Leurs paroles
 leurs actes n'ont plus rien de l'homme.

LXXV.

Combien ils sont changés en tout, sauf la forme ex-
 térieure ! En voyant le feu qui étincelle dans leur re-
 gard, qui ne croirait que leur cœur brûle de nouveau
 de ta flamme non éteinte, ô liberté perdue ? Beaucoup
 d'entre eux rêvent encore que l'heure approche qui
 doit leur rendre l'héritage de leurs pères. Ils soupirent
 après les armes et les secours de l'étranger ; et ils n'ont
 pas le courage de combattre leurs féroces ennemis,
 et d'effacer leur nom déshonoré du livre funèbre de
 l'esclavage.

LXXVI.

Esclaves héréditaires ! ne savez-vous donc pas que
 ceux qui veulent être libres doivent s'affranchir de
 leurs propres mains ? C'est une conquête qu'ils ne
 doivent attendre que de leurs bras. Votre délivrance
 sera-t-elle l'ouvrage du Gaulois ou du Moscovite ?
 Non ! ils triompheront peut-être de vos oppresseurs,
 mais les autels de la liberté ne s'allumeront pas pour
 vous ! Ombres des Hilotes, triomphez de vos tyrans !
 Grèce, tu as beau changer de maîtres, ta destinée
 reste la même ; c'en est fait des jours de ta gloire,
 mais non de tes jours de honte.

LXXVII.

La ville enlevée au giaour par les sectateurs d'Al-

Jah, le giaour peut encore l'arracher à la race d'Oth-
 man ; et l'impénétrable tour du sérail³ peut recevoir
 encore le Franc belliqueux, son premier hôte ; la
 nation rebelle des Wahabites, qui ont nagnère l'au-
 dace de déponniller la tombe du prophète de ses pieux
 trésors, peut se frayer jusque dans l'Occident une
 route sanglante ; mais jamais la liberté ne visitera ce
 sol maudit, et, à travers des siècles d'un labeur sans
 repos, l'esclave y succédera à l'esclave.

LXXVIII.

Observez cependant leur gaieté à l'approche de ces
 jours de pénitence pendant lesquels la religion pré-
 pare l'homme à se décharger du poids de ses fautes
 mortelles par l'abstinence du jour et les prières de
 la nuit ; avant que le repentir revête le cilice, des
 réjouissances publiques sont proclamées ; alors, libre
 à chacun de se livrer à tous les amusements qu'il pré-
 fère, de prendre le masque, de se mêler à la danse,
 et d'aller grossir le cortège bouffon du joyeux car-
 naval.

LXXIX.

Et où cette époque est-elle signalée par plus de
 divertissements que dans tes murs, ô Stamboul⁴ ! toi,
 l'ancienne métropole de leur empire, bien que la pré-
 sence des turbans souille aujourd'hui la nef de Sainte-
 Sophie, et que la Grèce contemple en vain ses pro-
 pres autels (hélas ! ses douleurs viennent encore at-
 trister mes chants) ? Ils étaient gais jadis ses ménest-
 rels, quand son peuple était libre ; tous éprouvaient
 alors sincèrement la joie qu'ils sont obligés de feindre
 aujourd'hui. Jamais spectacle pareil n'avait frappé et
 séduit mes regards ; jamais je n'avais entendu des
 chants semblables à ceux qui firent alors tressaillir les
 rives du Bosphore.

LXXX.

Une joie bruyante résonnait sur la plage ; la mu-
 sique variait, mais sans jamais cesser de se faire en-
 tendre, accompagnée par le bruit cadencé des rames
 et le doux murmure des flots. La reine des marées
 souriait du haut des cieux ; lorsqu'une brise passagère
 venait à souffler sur la plaine liquide, un rayon plus
 brillant, échappé de son trône, se réfléchissait dans
 l'onde, et la mer étincelante semblait éclairer les rives
 que baignaient ses flots.

LXXXI.

Les caïques effleuraient légèrement la vague écu-
 meuse ; les filles de la contrée dansaient sur la rive ;
 jeunes hommes et vierges avaient également oublié le
 sommeil et le toit paternel ; des yeux languissants
 échangeaient ces regards auxquels il est peu de cœurs
 qui résistent, et la main frémissante répondait à la
 main qui la pressait doucement. O amour, jeune
 amour ! le front ceint d'un diadème de roses, quoi que

¹ Porte-glaive.

² Voir, dans l'appendice qui suit les notes de ce chant, les dé-
 tails relatifs à la Grèce moderne avant sa dernière révolution.

³ Lors que les Latins s'en rendirent maîtres et la gardèrent pen-
 dant plusieurs années.

⁴ B ; on dit en parlant de Constantinople : — « J'ai vu les ruines

d'Athènes, d'Éphèse et de Delphes ; j'ai traversé une grande
 portion de la Turquie, plusieurs autres parties de l'Europe et
 quelques-unes de l'Asie, mais jamais aucune œuvre de la nature
 ou de l'art n'a produit sur moi autant d'impression que le tableau
 qu'on découvre à gauche et à droite depuis les Sept-Tours jus-
 qu'à l'extrémité de la Corne d'Or.

puissent dire les cyniques et les sages, de telles heures, et de telles heures seulement, rachètent dans la vie bien des années de douleur.

LXXXII.

Mais au milieu de cette foule en masque, n'y a-t-il pas des cœurs battant d'une peine secrète, à moitié trahie à travers les traits composés du visage? A ceux-là le doux murmure des vagues semble l'écho de leurs inutiles gémissements. La gaieté de la foule joyeuse les importune et soulève leurs mépris! Comme ces rires bruyants leur sont odieux! Qu'il leur tarde d'échanger leurs habits de fête contre un linceul!

LXXXIII.

C'est ce que doit éprouver un véritable fils de la Grèce, si toutefois la Grèce peut s'honorer encore d'un patriote sincère; non pas de ceux qui parlent de guerre tout en se réfugiant dans la paix, la paix de l'esclave, qui soupire après ce qu'il a perdu, et aborde son tyran, le sourire sur les lèvres, et manie la faucille servile au lieu du glaive. Ah! Grèce! ceux-là t'aiment le moins qui te doivent le plus, qui te doivent leur naissance, leur sang, et cette sublime généalogie d'héroïques aïeux qui fait rougir la horde de tes fils maintenant dégénérés.

LXXXIV.

Quand ressuscitera l'austérité de Lacédémone, quand Thèbes produira de nouveaux Épaminondas, que les enfants d'Athènes auront des cœurs vaillants, que les mères grecques donneront le jour à des hommes; alors, mais seulement alors, pourra sonner l'heure de ta délivrance. Il faut mille ans et plus pour former un empire, une heure suffit pour le réduire en poudre. Combien de temps faudra-t-il aux hommes pour ranimer sa splendeur éteinte, rappeler ses vertus, et triompher du temps et de la destinée?

LXXXV.

Et pourtant, combien tu es belle encore dans ta vieillesse douloureuse, patrie déshéritée des dieux et des héros! La verdure de tes vallons, la neige de tes montagnes¹ annoncent la variété d'un sol favorisé de la nature. Tes autels, tes temples, s'inclinent vers ta surface, et, brisés par le soc de la charrue, se mêlent lentement à une terre héroïque. Ainsi périssent les monuments, ouvrages de l'homme; tous disparaissent successivement, tous, excepté le souvenir des grandes actions retracées dans les œuvres du génie;

LXXXVI.

Excepté çà et là une colonne solitaire qui pleure sur les débris de ses sœurs nées de la même carrière², et maintenant gisantes à ses pieds; excepté ce temple

aérien de Tritonie, qui orne encore le rocher de Colonne, et brille au-dessus des flots; excepté la tombe obscure d'un guerrier, dont les pierres grises et la mousse touffue bravent faiblement encore, non l'oubli, mais les siècles, attirant tout au plus l'attention de quelque étranger qui, comme moi peut-être, s'arrête un moment, regarde et soupire.

LXXXVII.

Et cependant ton ciel est toujours aussi bleu, tes rocs aussi sauvages; tes bosquets sont doux; vertes sont tes campagnes; tes olives mûrissent comme au temps où tu voyais Minerve te sourire; un miel pur coule encore sur l'Hymette, et, libre voyageuse dans l'air de la montagne, l'abeille joyeuse y bâtit encore sa citadelle odorante; Apollon dore toujours tes longs étés, et les marbres de Mendéli resplendissent encore au feu de ses rayons. Les arts, la gloire, la liberté ont disparu; mais la nature est belle encore.

LXXXVIII.

Partout où l'on marche, la terre est consacrée et sainte! Nulle portion de ton sol n'offre un aspect vulgaire; on est partout entouré de merveilles; toutes les fictions de la Muse semblent des vérités, jusqu'à ce que l'œil se fatigue à contempler cette patrie de nos premiers rêves. Là, il n'est pas de colline, de vallon, de forêt ou de plaine qui ne brave la puissance qui a couché tes temples dans la poudre: le temps a ébranlé les tours d'Athènes, il a épargné le vieux Marathon.

LXXXIX.

C'est le même soleil, le même sol, mais non le même esclave qui le cultive; il n'a changé que de maître étranger le champ de bataille où la horde des Persans courba la tête pour la première fois devant le glaive des Hellènes; il a conservé ses limites et sa gloire impérissable, comme en ce jour cher à la gloire où le nom de Marathon devint une parole magique³, qu'on ne peut prononcer sans évoquer aux regards de celui qui l'entend le camp, les deux armées, le combat, la victoire.

XC.

Ici fuyait le Mède, dépouillé de ses flèches, et emportant son arc brisé. Là, le Grec menaçant le poursuivait de sa lance sanglante et victorieuse; en haut les montagnes, en bas la plaine et l'Océan! la mort en tête! la destruction à l'arrière garde! c'était là le tableau. Qu'en reste-t-il maintenant? Quel trophée signale cette terre consacrée qui vit sourire la liberté et pleurer l'Asie? Des urnes spoliées, des tombes violées, et la poussière que fait jaillir sous ses pas le coursier d'un barbare!

¹ Sur un grand nombre de montagnes, spécialement sur le Liakura, la neige ne fond jamais entièrement, malgré les chaleurs ardentes de l'été; mais je n'en ai jamais vu dans les plaines, même en hiver.

² Les carrières du mont Pantélique, dont on a tiré les marbres qui ont servi à la construction des édifices publics d'Athènes. Le nom moderne est mont Mendéli. Une immense caverne formée par les carrières existe encore et existera jusqu'à la fin des siècles.

³ « *Siste, viator, herou calcas.* » C'était l'épithète écrite sur

la tombe du fameux comte Merci. Quels ne doivent pas être nos sentiments quand nous foulons le *tumulus* des deux cents qui tombèrent à Marathon? Le principal monticule a été récemment ouvert par Fanvel; cette excavation ne fit découvrir que peu de reliques, à l'exception de quelques vases, etc. On a offert de me vendre la plaine de Marathon pour la somme de 16,000 piastres, environ 900 l. st. (22,500 fr.). Hélas! -- « *Erpende quo! libras in duca summo — invenies!* » Est donc là tout ce que valait la cendre de Miltiade? Vendue au poids elle eût rapporté davantage

XCI

Et pourtant aux débris de ta splendeur passée les pèlerins pensifs ne se lasseront pas d'accourir ; longtemps encore le voyageur, poussé par le vent d'Ionie, saluera la patrie brillante des poètes et des guerriers. Longtemps, et sur plus d'un rivage, dans tes annales et ta langue immortelle, la jeunesse s'enivrera de ta gloire ! orgueil des vieillards, leçon des jeunes hommes, toi que le sage vénère et le poète adore quand Pallas et la Muse nous ouvrent leurs trésors sacrés.

XCII

Aux rives étrangères le cœur soupire après la patrie, pour peu que des liens amis l'attachent à ses foyers ; qu'il y retourne, celui à qui son exil pèse, et qu'il repose ses regards charmés sur la terre paternelle. La Grèce n'est point le séjour de la gaieté et des joies légères ; mais ceux pour qui la tristesse a des charmes pourront s'y plaire, et ils ne regretteront point le sol natal alors qu'ils promèneront lentement leurs regards sur les rives sacrées de Delphes, ou contempleront les plaines qui ont vu mourir le Grec et le Persan.

XCIII.

Que ceux-là visitent cette terre consacrée, et traversent en paix ce magique désert ; mais respectez ses débris ; — qu'une main imprudente ne défigure pas un tableau qui ne l'est déjà que trop ! Ce n'est pas dans ce but que furent élevés ces autels : révérez des ruines que les nations ont révérees ; que cette honte soit épargnée au nom de ma patrie ; et puisiez-vous en retour prospérer aux lieux qui ont vu croître vos jeunes ans, et y goûter toutes les joies vertueuses de l'amour et de la vie !

XCIV.

Pour toi, qui, dans ce chant déjà trop prolongé, as voulu par des vers sans gloire amuser tes loisirs, ta voix sera bientôt étouffée au milieu de la foule des bardes de nos jours ; ne leur dispute point un laurier périssable ; cette lutte ne saurait intéresser l'homme qui voit d'un œil indifférent et le blâme amer et la louange partielle ; car ils ne sont plus les cœurs amis dont il eût ambitionné le suffrage ; et à qui cherchera-t-il à plaire celui qui n'a plus rien à aimer ?

XCV.

Et toi aussi, tu n'es plus, femme charmante et qui me fus si chère ! toi que la jeunesse et ses affections unissaient à moi, qui fis pour moi ce que nulle autre n'a fait, et ne dédaignas pas un cœur indigne de toi. Que suis-je maintenant ? Tu as cessé de vivre, tu n'as point attendu le retour de celui qui errait loin de toi, et qui pleure maintenant sur des jours que nous

ne reverrons plus ! Oh ! pourquoi ont-ils existé ? que ne sont-ils encore dans l'avenir ! Ne suis-je donc revenu que pour trouver de nouveaux motifs de fuir encore !

XCVI.

O femme aimante autant qu'aimable, et tendrement aimée ! comme la douleur égoïste s'absorbe dans le passé, et presse contre son cœur des pensées qu'elle ferait mieux d'écarter ! Mais ton image est la dernière que le temps effacera de mon âme. O mort impitoyable, tout ce que tu pouvais avoir de moi, tu l'as aujourd'hui : une mère d'abord, puis un ami, et maintenant plus qu'un ami ; jamais tes traits ne se sont succédés aussi rapidement, et tes coups, accumulant sur moi douleur sur douleur, m'ont retiré le peu de joie que la vie me gardait encore.

XCVII.

Irai-je donc me plonger de nouveau dans la foule, et y chercher tout ce que dédaigne un cœur paisible ? En ces lieux où préside l'orgie, où le rire hausse vainement la voix, et, interprète mensonger du cœur, fait grimacer la joue livide et creuse, pour ne laisser après lui qu'un surcroît d'abattement et de faiblesse, c'est en vain que les traits, empreints d'une allégresse forcée, s'exercent à feindre le plaisir, à dissimuler le dépit ; le sourire y forme le sillon d'une larme à venir, et dissimule mal le dédain sur la lèvre convulsive.

XCVIII.

Quel est le pire des maux qui accompagnent la vieillesse ? qui est-ce qui imprime au front la ride la plus profonde ? C'est de voir tous ceux que nous aimons effacés successivement du livre de vie, et de rester seul sur la terre comme je suis maintenant ! Je m'incline humblement devant le Dieu qui châtie sur les ruines de cœurs brisés, d'espérances détruites. Jours inutiles, coulez ! insouciant, je verrai votre fuite, puisque le temps a ravi à mon âme tout ce qui faisait sa joie, et mêlé à mes jeunes années les douleurs du vieil âge.

APPENDICE AU CHANT SECOND.

NOTE A.

Le moderne Pète se fait lâchement gloire d'avoir brisé ce que les Goths, les Turcs et le temps ont épargné. *Stance XII.*

Au moment où j'écris ceci (5 janvier 1810), outre ce qui a été précédemment déposé à Londres, un vaisseau hydroïote est à l'ancre dans le Pirée pour recevoir tous les débris transportables. Aussi, comme je l'ai entendu observer par un jeune Grec, organe de ses compatriotes (car, si dégradés qu'ils soient, ils éprouvent quelque indignation à

* Cette stance fut composée le 11 octobre 1811. Ce jour-là le poète écrivait à un ami : — « Il semble que je sois destiné à éprouver dans ma jeunesse tous les malheurs de la vieillesse ; mes amis tombent de toutes parts autour de moi, et je resterai arbre solitaire avant d'avoir été flétri. Les autres hommes peuvent se réconforter dans leur famille, moi je n'ai de ressource que dans mes réflexions, et elles ne m'offrent dans le présent et l'avenir d'autre perspective que la satisfaction égoïste de survivre à mes amis. Je

suis bien malheureux. » — « Sans doute, » dit à propos de cette stance le professeur Clarke à l'auteur des *Loisirs littéraires*, « Lord Byron n'a point senti les douleurs poignantes que semblent indiquer ces admirables allusions à ce qu'on éprouvé des hommes plus avancés en âge. » — « Je crains qu'il ne les ait ressenties, ces primes, » répondit Mathias ; « sans quoi il n'eût jamais écrit un pareil poème. »

un pareil spectacle), lord Elgin peut se vanter d'avoir détruit Athènes. Un peintre italien de mérite, nommé Lusieri, dirige cette spoliatio, et, comme le *chercheur* grec que Verrès employait en Sicile dans le même but, il a prouvé qu'il était un habile chef de voleurs. Il s'est élevé entre cet artiste et le consul de France Fauvel, qui désire conserver ces antiquités pour son gouvernement, une violente dispute relativement à un chariot de transport. Le consul de France a enloupé une roue (que n'ont-elles été brisées toutes les deux!). Lusieri a porté plainte devant le wayvode. Lord Elgin a eu vraiment la main heureuse en choisissant le signor Lusieri. Pendant dix ans qu'il a résidé à Athènes, il n'a jamais eu la curiosité de pousser jusqu'à Sarnium (aujourd'hui le cap Colonne), et il le vit pour la première fois lorsqu'il nous accompagna dans notre seconde excursion. Cependant ses tableaux, dans leur cercle restreint, sont très-beaux, mais tous inachevés. Tant que cet homme et ses patrons ne font que deviner des médailles, estimer des camées, esquisser des colonnes et marchander des pierreries, leurs petits ridicules sont tout aussi innocents que la chasse aux bannetons ou au renard, le babilage des femmes, ou tout autre passe-temps; mais lorsqu'ils chargent trois ou quatre vaisseaux des débris les plus précieux et les plus considérables que le temps et la barbarie ont laissés subsister dans cette tant malheureuse et tant illustre ville, lorsqu'ils détruisent, en voulant les transporter, ces monuments qui ont fait l'admiration des siècles, je ne sais pas de motif qui les puisse excuser, d'épithète qui puisse désigner suffisamment les auteurs de cette infâme dévastation. Ce ne fut pas le moindre des crimes imputés à Verrès que celui d'avoir dépouillé la Sicile, comme on a osé récemment dépouiller Athènes. L'impudence la plus éboulée ne pouvait faire plus que d'inscrire le nom du voleur sur les murs de l'Acropolis, comme si la vue de tout un compartiment du temple spolié de ses bas-reliefs ne suffisait pas pour que ce nom fût maudit à jamais.

Je parle ici en toute impartialité; je ne suis ni antiquaire, ni admirateur de collections: je ne suis donc point un concurrent désappointé. Mais j'ai toujours eu quelque faiblesse pour la Grèce, et je ne pense pas que l'Angleterre ait conquis beaucoup de gloire en dépouillant ainsi soit l'Inde, soit Athènes.

Un autre noble lord a un peu mieux agi, parce qu'il a fait moins; mais quelques autres, plus ou moins nobles, mais tous « fort honorables », sont ceux qui ont fait le mieux, parce qu'après une suite d'excavations et de profanations, de présents au wayvode, de mines et de contre-mines, ils n'ont abouti à aucun résultat. On a répandu des torrents d'eucere et de vin, qui ont failli se perdre dans des ruisseaux de sang. Le *prig* (voleur) de lord E. (voyez la définition du *priggisme* dans Jonathan Wild) se querella avec un autre nommé Gropius (nom tout à fait approprié à ses occupations¹), et prononça le mot de satisfaction, dans une réponse verbale à une note du pauvre Prussien. On le rapporta à Gropius pendant qu'il était à table: il se prit à rire, mais ne put néanmoins achever son repas. Les deux adversaires n'étaient pas encore réconciliés lorsque je quittai la Grèce. Je dois d'autant mieux me rappeler cette querelle qu'ils voulaient me prendre pour arbitre.

¹ Ce Gropius était employé par un noble lord uniquement à faire des esquisses, genre où il excellait; mais je suis fâché de dire qu'abusant du patronage de ce nom respectable, il marchait à une humble distance sur les traces du sieur Lusieri. Un vaisseau chargé de ses trophées fut arrêté et, je crois, confisqué à Constantinople en 1810. Je suis heureux de pouvoir assurer que cela n'était point dans son mandat: qu'il n'était employé que comme dessinateur, et que son noble patron désavoue toute autre

NOTE B.

Terre d'Albanet laisse-moi te contempler, toi, ôpre nourrice d'une nation farouche.

Stance xxxviii.

L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie, la Chaonie et l'Épire. Iskander est le nom turc d'Alexandre, et j'ai fait allusion au célèbre Scanderberg (seigneur Alexandre) dans les troisième et quatrième vers de la dix-huitième stance. Je ne sais s'il est fort exact de faire de Scanderberg le compatriote d'Alexandre, qui naquit à Pella, en Macédoine; mais M. Gibbon l'avait fait avant moi. Il ajoute également Pyrrhus dans le récit qu'il fait de ses exploits.

Gibbon remarque, au sujet de l'Albanie, que « ce pays, » qu'on peut apercevoir d'Italie, est cependant aussi peu connu que l'intérieur de l'Amérique. Des circonstances, trop peu importantes pour les mentionner ici, nous conduisirent, M. Hobhouse et moi, dans cette contrée avant d'avoir visité aucune autre partie de l'empire ottoman. Le major Leake, alors résident officiel à Janina, nous assura qu'excepté lui, aucun Anglais n'avait pénétré au-delà de la capitale dans l'intérieur des terres. A cette époque (octobre 1809), Ali-Pacha était en guerre avec Ibrahim-Pacha, qui avait été obligé de s'enfermer dans Bérat, forteresse dont Ali faisait le siège. A notre arrivée à Janina, nous fûmes invités à nous rendre à Tépaleu, lieu de naissance de son altesse, situé à une journée de marche de Bérat. Il y avait placé son sérail favori et établi son quartier-général. Après un court séjour dans la capitale, nous nous rendîmes à l'invitation; mais quoique ayant à notre disposition toutes les ressources du pays, et escortés par un des secrétaires du visir, nous restâmes neuf jours (à cause des pluies) pour faire un voyage qui ne nous en prit que quatre à notre retour.

Nous traversâmes deux villes, Argyro-Castro et Libochabo, aussi considérables en apparence que Janina; mais certes il n'est pas de pinceau ou de plume qui puisse reproduire dans toute sa beauté le paysage qui environne Zitz et Delvinachi, villages situés sur la frontière de l'Épire et de l'Albanie proprement dite.

Je ne veux pas m'arrêter sur l'Albanie et ses habitants, vu que tout cela se trouvera, et beaucoup mieux fait, dans un ouvrage de mon compagnon de voyage, qui sera publié probablement avant le mien. Cependant quelques observations sont nécessaires pour l'intelligence du texte.

Les Arnauts et les Albanais me frappèrent singulièrement pour leur ressemblance avec les Highlanders de l'Écosse, pour l'habillement, la figure et la manière de vivre. Leurs montagnes me rappelaient la Calédonie sous un climat moins rude. Leur *kilt*, quoique blanc, leurs formes maigres et agiles, leur dialecte aux consonnances celtiques, et leurs habitudes martiales, tout me ramenait au pays de Morven. Il n'y a pas de peuple plus haï et plus redouté de ses voisins que les Albanais. Les Grecs les regardent à peine comme chrétiens et les Turcs comme musulmans; en effet, ils sont un mélange des uns et des autres, et souvent n'appartiennent à aucune de ces deux grandes divisions. Ils ont des habitudes de pillage; tous portent des armes. Les Arnauts, qui roulent des schalls rouges en turban, les Mon-

espèce de relation avec lui. Si cette erreur, consignée dans les deux premières éditions, a pu affliger un moment le noble lord, j'en suis vraiment désolé. Gropius prenait le titre de son agent, et quoique je sois excusable d'avoir tombé dans une erreur universellement accréditée, je suis heureux d'être le premier à la reconnaître. J'ai autant de plaisir à me rétracter que j'avais éprouvé de regret en affirmant. (Note de la troisième édition.)

ténégrins, les Chimariotes et les Gedges sont connus pour leur perfidie; le reste en diffère un peu quant au costume, et beaucoup pour le caractère. Autant que j'ai pu moi-même en faire l'expérience, je ne leur dois que des éloges. Deux d'entre eux, l'un infidèle et l'autre musulman, m'ont accompagné à Constantinople et dans les autres parties de la Turquie que j'ai visitées, et l'on trouve rarement des serviteurs plus fidèles au moment du danger, plus infatigables pour le service. L'infidèle se nommait Basili, le musulman Dervish Tahiri. Le premier était un homme de moyen âge, le second était à peu près du mien. Basili avait reçu d'Ali-Pacha l'ordre exprès de nous accompagner, et Dervish était un des cinquante qui nous suivirent à travers les forêts de l'Acarnanie jusqu'aux bords de l'Acchéloüs, et de là à Missolonghi en Étolie : c'est là que je le pris à mon service, et je n'eus jamais l'occasion de m'en repentir jusqu'au moment de mon départ.

Lorsqu'en 1810 mon ami M. Hobhouse m'eut quitté et retourna en Angleterre, je fus atteint en Morée d'une fièvre violente. Ces deux hommes me sauvèrent la vie en effrayant mon médecin, qu'ils menacèrent de couper en morceaux si je n'étais pas guéri dans un temps donné. J'attribuai ma guérison à cette assurance consolatrice de repréailles posthumes et au refus obstiné de suivre les prescriptions du docteur Romanelli. J'avais laissé à Athènes mon dernier domestique anglais. Mon drogman était aussi malade que moi, et mes pauvres Arnantes me soignèrent avec une attention qui eût fait honneur à des hommes civilisés. Il leur arriva une infinité d'aventures. Dervish le musulman, qui était remarquablement beau, avait des querelles continuelles avec les maris d'Athènes, à tel point que quatre des principaux Turcs vinrent me faire au couvent une visite de remontrances sur ce qu'il avait enlevé une femme au bain : cette femme lui appartenait, car il l'avait achetée; mais cette conduite était contraire à l'étiquette du pays.

Basili était aussi fort galant auprès des femmes de sa religion, et professait à la fois la plus grande vénération pour l'église et le plus profond mépris pour les prêtres, qu'il souffletait dans l'occasion de la manière la plus hétérodoxe; cependant il ne passait jamais devant une église sans se signer. Je me rappelle le danger qu'il courut à Constantinople en entrant dans Sainte-Sophie, qui avait jadis été un temple consacré à son culte. Quand on lui faisait des représentations sur l'inconséquence de ses procédés, il répondait invariablement : « Notre église est sainte, mais les prêtres sont des voleurs, » et il continuait à faire le signe de la croix, et à donner sur les oreilles au premier *papa* qui refusait de l'assister quand il le lui demandait, car cette assistance est nécessaire partout où le prêtre a quelque influence sur le *cogia-bashi* du village. Il est vrai qu'il ne peut exister une race de mécréants plus abandonnée de Dieu que les dernières classes du clergé grec.

Lorsque je fis mes préparatifs pour mon retour, je fis venir mes deux Albanais pour leur payer leurs gages. Basili reçut son argent avec une gauche affectation de regrets, et se dirigea vers son quartier avec un sac de piastres. J'envoyai chercher Dervish, mais on ne le trouva pas dans le premier moment; enfin il entra au moment où le signor Logotheti, père du ci-devant consul anglais à Athènes, et quelques autres Grecs de mes connaissances, me rendaient visite. Dervish prit l'argent, puis tout à coup il le jeta par terre, et, frappant ses mains et les portant à son front, il s'élança hors de la chambre en pleurant amèrement. Depuis ce moment jusqu'à l'heure de mon embarcation, il ne cessa de se lamenter, et à tous nos efforts pour le consoler, il répondait : « *Apetvat!* » il m'abandonne. Signor Logotheti, qui jusque-là n'avait jamais pleuré que pour la perte d'un

para (environ le quart d'un liard), se sentit attendri; le père du couvent, mes domestiques, mes amis, tous pleuraient; — et en vérité, je crois que la grosse et riense cuisinière de Sterne eût quitté ses poêles pour sympathiser avec l'affection sincère et inouïe de ce barbare.

Pour moi, quand je me rappelai que peu de temps avant mon départ d'Angleterre un de mes plus intimes et nobles amis s'était excusé de ne me venir point faire ses adieux sur ce qu'il avait une parente à conduire chez la marchande de modes, je ne me sentis pas moins humilié que surpris en comparant le présent au passé.

Que Dervish me quittât avec quelque regret, je devais m'y attendre : quand le maître et le domestique ont gravi ensemble les montagnes d'une douzaine de provinces, ils ne sont point désireux de se séparer; mais cette sensibilité, qui contrastait si fort avec son naturel féroce, modifia mon opinion sur le cœur humain. Je crois que les exemples de cette fidélité féodale sont fréquents chez les Albanais. Un jour, dans notre voyage au mont Parnasse, un domestique anglais le poussa légèrement, à la suite d'une dispute pour les provisions. Il crut à tort qu'on avait voulu le trapper. Il ne dit rien, mais s'assit, tenant sa tête dans ses mains. Craignant les suites de ce silence, nous cherchâmes à lui persuader qu'on n'avait pas voulu lui faire affront; alors il répondit : « *J'ai été voleur, je suis soldat, aucun capitaine ne m'a frappé; vous êtes mon maître, j'ai mangé votre pain, mais par ce pain (leur serment habituel), sans cela j'aurais poignardé ce chien de domestique et je serais retourné dans les montagnes.* » L'affaire finit là, mais il ne pardonna jamais à celui qui l'avait insulté sans le vouloir. Dervish excellait dans la danse de son pays, qu'on croit être un reste de l'ancienne pyrrhique. Quoi qu'il en soit, cette danse est mâle et exige une étonnante agilité; elle n'a aucun rapport avec la stupide *romaika*, la lourde ronde des Grecs si commune chez les Athéniens. Les Albanais (je ne parle pas de ceux qui cultivent la terre dans les provinces, mais des montagnards) ont une belle contenance, et nous rencontrâmes entre Delvinachi et Libochabo les plus admirables femmes que j'aie jamais vues *raccommodant* la route dégradée par les torrents. Leur démarche a quelque chose de vraiment théâtral, mais cela vient sans doute de leur capote ou manteau qui pend sur une épaule. Leur longue chevelure rappelle les Spartiates, et leur courage dans une guerre de partisans passe toutes les bornes. Quoiqu'il existe de la cavalerie parmi les Grecs, je n'ai jamais vu de bon cavalier arnaute; les uns préféraient les selles anglaises, mais sans pouvoir y rester longtemps; à pied, au contraire, aucune fatigue ne parvient à les dompter.

NOTE C.

Tandis qu'ils entonnaient en chœur ces paroles molliées, molliées brûlées.

Stance lxxv.

Comme échantillon du dialecte albanais ou arnaute de la langue illyrienne, je transcris ici deux de leurs chœurs les plus populaires que chantent indistinctement en dansant les hommes et les femmes. Les premiers mots forment une sorte de refrain sans signification, comme on en trouve dans notre langue et dans celles de tous les autres peuples.

Bo, bo, bo, bo, bo, bo,
Naclurura, popuso.

Là, là, là, là Je viens, reste tranquille.

2
Naclurura, na clvin;
Ha pen derlul ti hln.

2
Je viens, j'accours; ouvre-moi la porte, que je puisse entrer.

3
Ha pe uderi eserrolin,
Ti vin ti mar servellul.

3
Ouvre la porte à demi, que je puisse prendre mon turban

4
 Calliotes! me surme
 Ea ha pse pedua tive.
 5
 Buo, bo, bo, bo, bo, bo,
 Gi egem spirta ésmilro.
 6
 Calliote vu le funde
 Ede vete tunde tunde.
 7
 Calliote me surme
 Ti mi put e poi mi le.
 8
 Se ti puta cili mora
 Si mi ri ni velli udo gla.
 9
 Va je ni li che cadale
 Celo more, more celo.
 10
 Plu harl ti lirete
 Plu buron xla pra setti.

4
 Calliotes aux yeux noirs, ouvrez
 la porte, que je puisse entrer.
 5
 Là, là, là, je t'entends, mon âme.
 6
 Une jeune fille arnaute, riche-
 ment vêtue, s'avance avec une
 fierté pleine de grâce.
 7
 Calliote, jeune fille aux yeux
 noirs, donne-moi un baiser.
 8
 Si je t'embrasse, qu'auras-tu ga-
 gué? Mon âme est embrasée.
 9
 Danse avec légèreté, plus gracieu-
 sement, encore plus gracieusement.
 10
 Ne fais pas tant de poussière, elle
 tache! ta chaussure brodée.

Cette dernière strophe embarrasserait un commentateur. Les hommes ont des espèces de brodequins très-richement brodés, mais les femmes (et c'est à une femme sans doute que s'adresse la chanson) n'ont sous leurs petites bottines ou leur pantoufle qu'une jambe fort bien tournée et quelquefois très-blanche. Les jeunes filles arnautes sont beaucoup plus belles que les grecques, et leur habillement est beaucoup plus pittoresque; elles conservent aussi plus longtemps leur beauté, parce qu'elles sont toujours en plein air. Il est bon de faire observer que l'arnaute n'est pas une langue écrite; aussi les mots de la chanson ci-dessus comme ceux de la suivante sont écrits suivant la prononciation; ils ont été copiés par quelqu'un qui parle et entend parfaitement ce dialecte et qui est natif d'Athènes.

1
 Ndî selda tînde ulavossa
 Vettiml uprl vi losa.
 2
 Ah valisso mi privi losse
 Si mi rini mi la vosse.
 5
 Uil tasa roba slua
 Silli ere tulali dua.
 4
 Roba stinori ssidua
 Qu mi stini velli dua.
 5
 Qurmint dua clilenti
 Roba ti slarmi lildi enl.
 6
 Uira plsa valisso me siml rin li
 hapil.
 Ell mi lire a plise si gui dendroi
 titalli.
 7
 Udi vora udorini ndiri clicova clili-
 mora.
 Udorini lalti holina u ede ralmonl
 mora.

1
 Je suis blessé par ton amour, et
 Je n'aie que pour me consumer.
 2
 Tu m'as consumé; ah! jeune
 fille, tu m'as frappé à cœur.
 5
 Je t'ai dit que je ne désirais point
 de dot, je ne demande que tes yeux
 et tes cils.
 4
 Je ne réclame pas la maudite
 dot, mais toi seule.
 5
 Abandonne-moi tes charmes, et
 laisse les flammes dévorer la dot.
 6
 Je t'ai aimée, jeune fille, avec une
 âme sincère, mais tu m'as aban-
 donné comme un arbre stérile.
 7
 Qu'ai-je gagné en plaçant ma
 main sur ton sein? J'ai retiré ma
 main; mais j'ai gardé la flamme.

Je crois que ces deux dernières strophes, qui sont d'une mesure différente, doivent appartenir à une autre ballade. La même idée a été exprimée par Socrate, lorsqu'ayant ap-
 pnyé son bras sur l'un de ses *επιστολάτοι*, Critobule ou Cléo-
 bule le philosophe se plaignit pendant quelques jours d'une
 douleur aiguë dans le bras jusqu'à l'épaule; depuis ce mo-
 ment il prit avec raison la résolution d'enseigner ses disci-
 ples sans les toucher.

NOTE D.

Belle Grèce! l'Isle reste d'une gloire qui n'est plus! disparue et pour-
 tant immortelle, déchue et grande encore. *Stance lxxiii.*

I.

Avant de parler d'une ville dont tout écrivain, qu'il l'ait
 ou non visitée, se croit obligé de dire quelque chose, je
 dois prier miss Owenson, la première fois qu'elle prendra
 une Athénienne pour héroïne de ses quatre volumes, de lui
 donner un mari plus homme comme il faut qu'un *disdar-
 aga* (qui, par parenthèse, n'est pas un aga), le plus impoli
 de tous les officiers subalternes, le plus grand protecteur
 de rapines qu'Athènes ait jamais connu (j'excepte toujours
 lord Elgin) et l'indigne gouverneur de l'Acropolis, avec une
 paie annuelle de 150 piastres (8 l. st.), sur lesquelles il n'a
 à payer que sa garnison, le corps le plus mal discipliné du
 plus mal discipliné de tous les empires. J'en parle avec mé-
 nagements, ayant failli un jour être cause que le mari d'Ida,
 d'Athènes, reçût la bastonnade. Puis le *disdar* est un mari
 turbulent et baltrait sa femme; ainsi je prie et conjure
 miss Owenson de demander une séparation de corps au nom
 d'Ida. Cela dit dans une matière si importante pour les
 lecteurs de romans, je dois quitter Ida pour m'occuper de
 sa ville natale.

En laissant de côté la magie du nom et tous les lieux com-
 muns qu'il serait aussi superflu que pédantesque de répé-
 ter, la situation d'Athènes en ferait la ville favorite de tous
 ceux qui ont des yeux pour l'art et pour la nature. Le cli-
 mat, il me le parut du moins, est un printemps perpétuel.
 Pendant un séjour de huit mois j'ai monté tous les jours
 plusieurs heures à cheval. Les pluies sont très-rares; la
 neige ne blanchit jamais les campagnes, et un ciel couvert
 de nuages est une agréable rareté. En Espagne, en Portugal,
 dans tous les pays imériaux que j'ai visités (excepté dans
 l'ionie et l'Attique), je n'ai point trouvé que le climat fût
 préférable au nôtre. A Constantinople, où je passai mai,
 juin et une partie de juillet 1810, vous pouvez maudire le
 climat et vous plaindre des gelées cinq jours sur sept.

L'air de la Morée est lourd et malsain; mais à peine a-t-
 on passé l'isthme dans la direction de Mégare, le change-
 ment est vraiment surprenant. Je crois qu'Hésiode n'a pas
 été historien dans sa description de l'hiver en Béotie.

A Livadie nous rencontrâmes un *esprit fort* dans la per-
 sonne d'un évêque grec. Cet éminent hypocrite raillait sa
 propre religion (hors de la présence de son troupeau, il est
 vrai) avec la plus inconcevable audace, et parlait de la
 messe comme d'une *coglioneria*. Il était impossible de
 prendre quelque intérêt à un tel homme; mais quoique
 Béotien, il était fort amusant au milieu de ses absurdités. Si
 l'on en excepte les ruines de Chéronée, la plaine de Platée,
 Orchomène, Livadia et l'antré de Trophonias, cet original
 fut la seule chose digne d'attention que nous vîmes avant
 de passer le mont Cithéron. La fontaine de Dircé fait fon-
 ctionner un moulin. (Mon compagnon de voyage, par en-
 thousiasme classique et dans un but d'hygiène, s'y baigna
 et m'assura que c'était réellement la fontaine de Dircé. Le
 premier venu qui voudra éclaircir ce point d'érudition peut
 nous réfuter, j'y consens.) A Castri nous bûmes à une
 demi-douzaine de ruisseaux, dont quelques-uns n'étaient
 pas des plus limpides, avant de pouvoir reconnaître à notre
 propre satisfaction quelle était la vraie Castalie. Celui au-
 quel nous donnâmes la préférence avait un goût détestable,
 qu'il devait probablement à la neige, mais nous évitâmes
 la fièvre épique du pauvre docteur Chandler.

Du fort de Phylé, dont il subsiste encore d'abondantes

⁴ Les Albanais, et surtout les faumes, sont souvent appelés Calliotes. J'ai cherché en vain l'origine de ce nom.

ruines, nous vîmes successivement briller devant nos yeux la plaine d'Athènes, le Pentelique, l'Hymète, la mer Egée et l'Acropolis, point de vue qui surpasse même, à mon avis, ceux de Cintra et de Constantinople. Celui de la Tronde avec le mont Ida, l'Hellespont, et dans le lointain le mont Athos, ne peut l'égaliser, quoique son horizon soit plus étendu.

J'ai souvent entendu parler de l'Arcadie ; mais, à part le monastère de Mégaspélion, qui est inférieur à Zilza, et la descente des montagnes pour aller de Tripolitza à Argos, l'Arcadie n'a guère pour se recommander aux yeux du voyageur que le beau vers de Virgile :

Sternatur et dulces moriens reminiscuntur Argos.

Virgile n'a pu mettre cet adieu patriotique que dans la bouche d'un Argien, car (je le remarque avec déférence) l'épithète n'est point méritée, et si le Polynice de Stace « *in mediis audit duo littora campis* » pouvait entendre encore aujourd'hui les flots battant les deux rives de l'isthme de Corinthe, il aurait de meilleures oreilles que tous les voyageurs qui l'ont traversé depuis lui.

« Athènes, » dit un célèbre géographe, « est demeurée la ville la plus policée de la Grèce ; » de la Grèce, peut-être, mais non des villes habitées par des Grecs. Janina, en Épire, jouit d'une supériorité incontestable de richesse, de luxe, de science et de langage sur toutes les autres villes grecques. Les Athéniens sont remarquables par leur astuce, et les classes inférieures sont assez bien caractérisées par un proverbe qui les assimile aux Juifs de Salonique et aux Turcs de Négrepont.

Tous les étrangers résidant à Athènes, Français, Italiens, Allemands, Ragusains, discutaient avec une grande acrimonie sur tous les autres points, et n'étaient d'accord que dans le peu d'estime qu'ils faisaient du caractère grec.

M. Fauvel, le consul français, qui a passé trente ans de sa vie à Athènes, et dans qui tous ceux qui l'ont connu se plaisaient à louer également l'artiste et l'homme de bonnes manières, a plusieurs fois déclaré devant moi que les Grecs ne méritaient pas d'être émancipés ; il se fondait sur leur avilissement comme peuple et leur dépravation comme individus, mais il oubliait que le seul moyen de faire cesser cette dépravation sociale et individuelle, c'était tout d'abord d'en extirper la principale cause, l'esclavage.

M. Roque, marchand français fort honorable, établi depuis longtemps à Athènes, affirmait avec une plaisante gravité que c'était toujours la même *canaille* qu'au temps de Thémistocle ; remarque dangereuse pour le *laudator temporis acti*. Les anciens Grecs avaient banni Thémistocle, les modernes avaient trompé M. Roque. Tel est partout et toujours le sort des grands hommes.

En un mot, tous les Français fixés dans le pays et la plupart des voyageurs, Allemands, Anglais, Danois, accueillent peu à peu ces préventions défavorables avec tout autant de raison qu'un Turc voyageant en Angleterre condamnerait toute la nation parce qu'il aurait été trompé par son laquais ou surfait par sa blanchisseuse.

Il est vrai que ce n'est pas une opinion de peu de poids que celle de Fauvel et de Lusiéri, les plus grands démagogues du jour, qui se partagent le pouvoir de Périclès et la popularité de Cléon, et fatiguent le pauvre wayrode de leurs continuels différends, se réunissant pour prononcer la condamnation du peuple grec *nulla virtute redemptionem*, et des Athéniens en particulier. Dans mon humble sagesse, je n'ose point hasarder une opinion, sachant qu'à ma connaissance se trouvent actuellement sous presse au moins cinq *Tours* de la plus respectable longueur et du plus formidable aspect, tous dus à des hommes d'esprit et d'honneur ; ce-

pendant il me semble, sans vouloir offenser personne, qu'il est bien rigoureux de déclarer aussi positivement et aussi pertinemment que les Grecs, vu leur méchanceté actuelle, ne pourront jamais devenir meilleurs.

Eton et Sonnini nous ont trompés par leurs panégyriques et leurs illusions ; mais, d'autre part, le docteur Paw et Thornton ont ravalé les Grecs au-dessous de ce qu'ils sont réellement.

Les Grecs ne seront jamais un peuple indépendant ; ils ne deviendront jamais souverains comme autrefois, mais ils peuvent être sujets sans être esclaves. Nos colonies ne sont pas indépendantes, et cependant elles sont libres et industrielles. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la Grèce ?

A cette heure, semblables aux catholiques d'Irlande, aux Juifs dispersés par le monde, à tous les peuples hétérodoxes et bâtonnés, ils souffrent au physique et au moral tous les maux qui peuvent affliger l'humanité.

Leur vie est une longue étude de fourberie : ils sont vicieux à leur corps défendant ; ils sont si peu accoutumés à un accueil bienveillant, qu'ils soupçonnent de fausseté celui qui les traite avec douceur, comme un chien habitué à être battu, mord la main qui cherche à le caresser. Ce sont des ingrats, d'abominables ingrats, crie-t-on de toutes parts ; mais où est l'homme qui ait jamais rendu service à un Grec ou au peuple grec ? doivent-ils donc de la reconnaissance aux Turcs pour les fers dont ils se chargent, aux Français pour leurs promesses trompées et leurs conseils bénévoles, à l'artiste qui copie leurs ruines, à l'antiquaire qui les emporte, au voyageur qui les fait battre par son janissaire, à l'écrivain qui les calomnie dans son journal ? Or, telles sont les seules obligations des Grecs envers les étrangers.

II.

Couvent des Franciscains, Athènes, 23 janvier 1811.

Parmi les vestiges de barbarie que nous ont légués les siècles précédents, on trouve des traces d'esclavage qui subsistent encore dans quelques contrées dont les habitants, quoique de mœurs et de religions souvent opposées, sont d'accord quand il s'agit d'opprimer leurs semblables.

Les Anglais ont au moins pitié de leurs nègres, et sous un gouvernement moins bigot ils émanciperaient probablement leurs frères catholiques ; mais les Grecs ne peuvent être délivrés que par une intervention étrangère, car ils ne le seront jamais par les Turcs.

Nous connaissons suffisamment les anciens Grecs ; en effet, toute la jeunesse européenne consacre à l'étude de l'histoire des écrivains de la Grèce et à son histoire un temps considérable qui serait plus utilement employé à apprendre celle de leur propre pays. Nous sommes peut-être trop dédaigneux envers les Grecs modernes, et tandis que tous les prétendants à la réputation d'érudit passent leur jeunesse et souvent toute leur vie à étudier les harangues des démagogues athéniens en faveur de la liberté, on laisse les descendants réels ou mensongers de ces imperturbables républicains courbés sous la tyrannie de leurs maîtres, lorsqu'il suffirait d'un peu de bonne volonté pour briser leurs chaînes.

Il serait ridicule de croire, — orgueil pardonnable aux Grecs, — qu'ils reconstruiront jamais leur antique supériorité ; il faudrait supposer que les autres peuples se replongeraient volontairement dans les ténèbres de la barbarie pour assurer la souveraineté des Grecs. Mais il me semble que l'apathie des Européens est à peu près le seul obstacle qui s'oppose à ce que la Grèce soit transformée en un état indépendant, utile à ses libérateurs, ou même devienne un pays

libre possédant en propre des garanties. Je n'avance cet avis que timidement, car des personnes bien informées doutent de la possibilité d'exécuter ce projet.

Les Grecs n'ont jamais perdu cette espérance, bien qu'ils paraissent aujourd'hui fort divisés sur le choix de leurs libérateurs à venir. La religion les pousse à s'appuyer sur les Russes, mais ils ont été deux fois trompés et abandonnés par cette puissance, et la terrible leçon qu'ils reçurent à la suite de la désertion des Moscovites en Morée ne sortira jamais de leur mémoire. Les Français leur déplaisent; cependant l'émancipation de la Grèce continentale sera probablement une conséquence de la conquête du reste de l'Europe. Les insulaires comptent sur les Anglais, qui viennent tout récemment d'occuper les îles Ioniennes, à l'exception de Corfou; en un mot, quiconque leur apparaîtra les armes à la main sera le bien-venu, et lorsque se lèvera ce jour, que les Ottomans se recommandent à la justice divine, ils n'ont rien à espérer des gîaours. Mais au lieu de rechercher ce qu'ils ont été et de deviner ce qu'ils pourront être, voyons ce qu'ils sont actuellement.

Et d'abord il est impossible de concilier la diversité des opinions à ce sujet; quelques-uns, surtout parmi les marchands, décrient les Grecs avec la plus grande violence; les autres, — ordinairement ce sont des voyageurs, — arrondissent des périodes en leur honneur et publient de curieuses hypothèses fondées sur leur ancienne splendeur, qui n'a guère plus d'influence sur leur état actuel que le système des Incas n'importe à l'avenir des Péruviens modernes.

Un ingénieux écrivain fait des Grecs « les alliés naturels de l'Angleterre; » un autre non moins ingénieux leur refuse la possibilité d'être les alliés de qui que ce soit, et conteste leur descendance des anciens Grecs; un troisième, encore plus avisé, crée un empire grec sur des fondements russes, et réalise (sur le papier) toutes les illusions de Catherine II. Quant à la question d'origine, qu'importe que les Maînotes soient ou non les descendants directs des Laconiens, que les Athéniens d'aujourd'hui soient aussi indignes que les abeilles de l'Hymette ou que les cigales auxquelles ils se comparaient jadis? Un Anglais s'occupe-t-il s'il a dans les veines du sang danois, saxon, normand ou troyen? Il n'y a qu'un Gallois qui désire descendre de Caractacus.

Les pauvres Grecs ne sont pas si abondamment pourvus des félicités de ce monde qu'on puisse porter envie à leur antiquité. C'est une cruauté gratuite de la part de M. Thornton que de vouloir leur ravir la seule chose que le temps leur ait laissée, leur origine, à laquelle ils tiennent d'autant plus que c'est le seul bien qu'ils puissent regarder comme leur appartenant. Il ne serait pas inutile de confronter ensemble les ouvrages de MM. Thornton et de Pauw d'une part, Eton et Sonnini de l'autre, le paradoxe et la malveillance. M. Thornton se fonde, pour réclamer

la confiance publique, sur une résidence de quatorze ans à Péra. Peut-être serait-il dans son droit s'il s'agissait des Turcs, mais un séjour à Péra n'a pu l'éclairer sur la véritable situation des Grecs, pas plus que des années passées dans Mapping ne feraient connaître les Highlanders écossais.

Les Grecs de Constantinople habitent le quartier du Fanar, et si M. Thornton n'a pas franchi la Corne-d'Or plus souvent que ses confrères les marchands n'ont l'habitude de le faire, j'avoue qu'il y a peu de certitude à établir sur ses renseignements. J'ai entendu un de ces messieurs se vanter de leur peu de relation avec la cité, et m'assurer d'un air triomphant qu'il n'avait été que quatre fois à Constantinople dans l'espace de plusieurs années.

Quant aux voyages que M. Thornton a faits dans la mer Noire sur des vaisseaux grecs, ils ont dû lui donner la même idée de la marine grecque qu'une croisière à Berwick dans un *smack* écossais pourrait donner de Johnny Grothouse. De quel droit vient-il prononcer la condamnation de tout un peuple dont il connaît à peine quelques individus? Par un rapprochement assez curieux, M. Thornton, qui déprécie si amèrement Pouqueville quand il parle des Turcs, le cite, lorsqu'il s'agit des Grecs, comme un observateur impartial. Cependant M. Pouqueville ne mérite pas plus ce titre que M. Thornton n'est en droit de le lui conférer.

Au résultat, il est déplorable de voir combien nous possédons peu de renseignements sur les Grecs et en particulier sur leur littérature, et il n'est malheureusement pas probable que nous soyons éclairés de sitôt, jusqu'à ce qu'il se noue des relations plus intimes ou que leur indépendance vienne à être reconnue. On ne peut pas plus se fier aux relations des voyageurs qu'aux invectives des marchands; cependant il faut se contenter de puiser à ces sources jusqu'à ce qu'il en jaillisse de plus certaines¹.

Toutes défectueuses qu'elles puissent être, elles sont préférables aux paradoxes des hommes qui ont lu superficiellement les anciens et ne connaissent rien des modernes, tels qu'un de Pauw, qui se montre aussi instruit de l'histoire grecque qu'appréciateur éclairé des chevaux anglais, lorsqu'il assure que les Spartiates étaient des lâches, et que New-Market détériore la race des chevaux anglais. Ses observations dites philosophiques sont bien plutôt de la poésie; on ne peut pas exiger qu'un homme qui condamne si hardiment plusieurs des plus célèbres institutions des anciens soit indulgent pour les Grecs modernes. Heureusement que l'absurdité de ses hypothèses sur les aïeux réfute tout ce qu'il avance des descendants.

Croyons donc, en dépit des prophéties de de Pauw et des doutes de Thornton, qu'on peut raisonnablement espérer l'émancipation d'une race d'hommes qui, quels qu'aient été les torts de sa religion et de sa politique, en a été bien

¹ Un mot, en passant, à M. Thornton et au docteur Pouqueville, également coupables d'avoir donné une entorse à la langue du sultan.

Le docteur Pouqueville raconte une longue histoire d'un musulman qui avait en si grande quantité du sublimé corrosif, qu'il en reçut le nom de SULEYMAN YEYEN, que M. Pouqueville traduit par *Suleyman LE MANGEUR DE SUBLIMÉ CORROSIF*. Alors M. Thornton, s'emportant contre le docteur pour la quinzième fois: « Je vous y prends, » et dans une note deux fois plus longue que l'anecdote elle-même, il met en doute la connaissance que possède le docteur de la langue turque et la fidélité de ses traductions. « En effet, » observe M. Thornton, après nous avoir jeté au visage le participe d'un verbe turc, « cela ne signifie que SULEYMAN LE MANGEUR; vous ajoutez donc de votre propre autorité DE SUBLIMÉ CORROSIF. » Ils ont tous les deux tort et raison à la fois.

Si M. Thornton, pendant son séjour de quatorze ans à Péra, avait pris la peine d'ouvrir un dictionnaire turc ou de demander la chose à une de ses connaissances de Stamboul, il aurait appris que *suleyman yeyen* veut dire MANGEUR DE SUBLIMÉ, *suleyman* n'étant pas un nom propre, mais signifiant SUBLIMÉ CORROSIF. M. Thornton, si glorieux de sa science d'orientaliste, aurait dû savoir cela avant d'entonner un chant de victoire aux dépens du docteur Pouqueville.

D'après cet exemple, je pense qu'il faut comparer ensemble les voyageurs et les marchands, quoique M. Thornton ait condamné ce moyen comme étant une source d'erreurs. *Ne sutor ultra crepidam*. Que le marchand s'en tienne à ses ballots.

Nota bene. Pour la gouverne de M. Thornton, *sutor* n'est pas un nom propre.

crucellement punie par trois siècles et demi de captivité.

III.

Athènes, couvent des Franciscains, 17 mars 1811.

J'ai deux mots à dire à ce savant Thébaln.

Quelle temps après avoir quitté Constantinople pour revenir à Athènes, je reçus le trente et unième numéro de la *Revue d'Édimbourg*, d'un capitaine de frégate en rade devant Salamine. C'était là un grand cadeau, si l'on considère l'éloignement où j'étais de mon pays. Dans ce numéro, le troisième article contient l'examen d'une traduction française de Strabon; l'écrivain y mêle quelques réflexions sur les Grecs modernes et une courte notice sur Coray, l'un des auteurs de la traduction française. J'aurai quelques observations à faire sur ces notes, et le lieu d'où j'écris sera, je pense, aux yeux du lecteur, une excuse suffisante pour les introduire à la suite d'un ouvrage qui y a quelque rapport. Coray, le plus célèbre de tous les Grecs vivants, au moins chez les Européens, naquit à Scio (la *Revue* dit Smyrne, mais j'ai des motifs pour croire qu'elle se trompe), et outre la traduction de *Beccaria* et d'autres ouvrages mentionnés par l'auteur de l'article, il a publié un *Lexique français et romain*, selon ce que m'ont assuré des voyageurs danois qui arrivent de Paris; mais le dernier ouvrage de ce genre que nous possédions ici est celui de Grégoire Zollikoglou¹. Coray s'est trouvé dernièrement engagé dans une fâcheuse discussion avec M. Gail, un Parisien, qui a fait des commentaires sur plusieurs poètes grecs, et qui en a publié les traductions. L'Institut adjugea à Coray le prix pour sa traduction d'Hippocrate, *περί τῆς*, au préjudice et conséquemment au grand déplaisir dudit Gail. On doit sans doute de grands éloges aux travaux littéraires et au patriotisme de Coray; mais une partie de la reconnaissance doit être reportée sur les deux frères Zozimado (marchands établis à Livourne), qui l'envoyèrent à Paris et l'y entretenaient à leurs frais, afin qu'il s'y occupât expressément d'éclaircir les anciens textes et de seconder les recherches plus récentes. Néanmoins Coray n'est point mis par ses compatriotes sur la même ligne que les hellénistes qui vivaient dans les deux derniers siècles, et en particulier Dorothée de Mitylène, dont les écrits jouissent d'une si grande faveur chez les Grecs, que Méletius l'appelle *μετα τὸν Τουκυδίδην καὶ Ξενοφῶντα ὁρίστως Ἕλληνας* (*Histoire ecclésiast.*, t. 4, p. 224). Panagiotis Kodrikas, le traducteur de Fontenelle; Kamarases, qui a traduit en français l'ouvrage d'Ocellus Lucanus sur *l'univers*; Christodoulus, et par-dessus tout Psalida, avec lequel j'ai causé à Janina, jouissent de la plus haute réputation parmi leurs concitoyens lettrés. Ce dernier a publié en romain et en latin un traité sur le *vrai bonheur*, dédié à Catherine II. Au contraire, Polyzois, que la *Revue* cite comme étant après Coray le seul auteur vivant qui se soit distingué dans la connaissance du grec moderne, du moins si c'est le même que Polyzois Lampanitziotis de Janina, qui a publié plusieurs éditions romaines, n'est ni plus ni moins qu'un marchand de livres ambulante, qui n'a de commun avec le contenu de ses livres que son nom mis sur la couverture afin de garantir sa propriété; c'est d'ailleurs un homme tout à fait dépourvu d'érudition; à moins cependant que ce ne soit un autre Polyzois, car ce nom est très-commun, qui a publié les *Lettres d'Aristanète*.

Il est vivement à regretter que le blocus continental ait fermé aux Grecs les principaux débouchés de leurs livres,

et en particulier Venise et Trieste. Les grammaires pour les enfants sont devenues d'un prix trop élevé pour les classes pauvres. Il faut ranger parmi leurs livres originaux la *Géographie* de Méletius, archevêque d'Athènes, et une foule d'in-quarto théologiques et de poésies fugitives. Leurs grammaires et leurs dictionnaires en deux, trois et même quatre langues, sont nombreux et excellents. Leur poésie est rimée. La plus singulière pièce que j'aie encore vue est un dialogue satirique entre un Russe, un Anglais, un voyageur français et le wayode de Valachie (ou Black Bey, comme ils l'appellent), un archevêque, un marchand et un cogia bachi ou primate, tous personnages auxquels, après les Turcs, l'auteur attribue la dégénération actuelle. Leurs chansons sont à la fois gracieuses et pathétiques, mais les airs en sont peu agréables pour des oreilles européennes; la meilleure est la fameuse *Δύοις παύσαι των Ἑλλήνων*, composée par l'infortuné Riga; mais sur plus de soixante auteurs dont j'ai le catalogue sous les yeux, à peine peut-on en trouver quinze qui aient traité autre chose que des sujets théologiques.

J'ai été chargé par un Grec d'Athènes nommé Marmarofouri de voir s'il ne serait pas possible de faire imprimer à Londres une traduction du *Voyage d'Anacharsis* en romain; il n'a pas d'autre moyen de le publier, à moins qu'il n'envoie son manuscrit à Vienne par la mer Noire et le Danube.

La *Revue* fait mention d'une école établie à Hécatonés et supprimée à l'instigation de Sébastiani. Il vent sans doute parler de Cidonies, ou en turc Haivali, ville située sur le continent. Cet établissement contient cent élèves et trois professeurs. Il est vrai que cette école a été inquiétée par les Turcs sous le ridicule prétexte que les Grecs avaient voulu construire une forteresse au lieu d'un collège; mais à la suite d'une enquête et de quelques cadeaux faits au divan, on a obtenu l'autorisation de continuer. Le principal professeur, nommé Ueniamin (Benjamin), passe pour un homme de talent, mais un esprit fort. Il est né à Lesbos, a étudié en Italie; il enseigne le grec, le latin, quelques langues européennes. Il est aussi versé dans plusieurs sciences. Quoique je n'aie pas l'intention de pousser plus loin cette critique que ne le comporte l'article en question, je dois encore observer que les lamentations de la *Revue* sur la chute des Grecs sont tout au moins singulières après la conclusion suivante: « Leur changement doit être attribué à leurs malheurs plutôt qu'à une dégradation physique. » Il est certain que les Grecs ne sont pas physiquement dégénérés et que Constantinople renfermait, au moment où elle changea de dominateurs, autant d'hommes de six pieds qu'aux jours de sa splendeur. Mais l'histoire ancienne et les politiques modernes n'ont jamais prétendu, je pense, que la force physique fût nécessaire pour conserver un état libre et florissant, et les Grecs en particulier sont un triste exemple de l'intime connexité qui existe entre la dégradation morale et la décadence politique.

La *Revue* parle d'un projet qu'elle croit être de Potemkin pour réformer la langue romaine. J'ai inutilement cherché à me procurer quelques renseignements sur ce prétendu plan. Il y avait à Saint-Petersbourg une académie grecque, supprimée par Paul; elle n'a point été rétablie par son successeur.

Il y a évidemment un *lapsus plume* à la page 58, où l'on lit les mots suivants: « Lorsque la capitale de l'empire d'Orient fut prise par Soliman. » Il est à présumer que dans la seconde édition ce nom sera remplacé par celui de

¹ J'ai en ma possession un excellent lexique *Τρυφιδίων* que M. S. G. m'a donné en échange d'une pierre précieuse.

Mes amis antiquaires ne me le pardonneront jamais.

Mahomet II. « Les dames de Constantinople, » dit encore la *Revue*. « parlaient à cette époque un langage qui n'aurait pas été désavoué par des lèvres athéniennes. » Je ne sais comment cela peut être, et je suis bien fâché de le dire, mais les femmes en général, et les Athéniennes en particulier, sont bien changées, elles ne s'occupent pas plus de choisir leurs expressions que la race athénienne de justifier l'ancien proverbe :

Ως Ἀθηναίη πρὸς χωρὸν
Τὴ γαῖαν οὐκ ἀνέγνω τὸν λόγον.

On lit dans le Gibbon, t. X, p. 161 : « Le dialecte ordinaire de la ville était grossier et barbare, quoique dans les ouvrages de théologie et d'étiquette on cherchât quelquefois à imiter la pureté des modèles athéniens. » Quoi qu'il en soit, on peut difficilement concevoir que les dames de Constantinople parlassent un dialecte plus pur qu'Anne Comnène, qui écrivait trois siècles auparavant. Or, ces royales pages ne passent pas généralement pour des modèles de style, quoique la princesse γλωττοῦν σιχρὸν ἀκρίβειαν ἐπιτιμῶσιν. Le meilleur grec se parle dans le Fanar et à Janina, où se trouve une école florissante placée sous la direction de Psalida.

Il y a dans ce moment à Athènes un élève de Psalida qui voyage en Grèce dans un but d'observation; il est intelligent et plus instruit que le commun des fellows de nos collèges. Je le cite comme une preuve que l'esprit d'investigation n'est pas complètement éteint chez les Grecs.

La *Revue* nomme M. Wright, l'auteur du beau poème *Horæ Ionicae*, comme étant en état de fournir des renseignements sur ces hommes, Romains de nom et Grecs dégénérés, ainsi que sur leur dialecte. Or M. Wright, d'ailleurs bon poète et homme instruit, s'est trompé lorsqu'il a avancé que le dialecte albanais romainque est celui qui se rapproche le plus de l'ancien grec, car les Albanais parlent un romainque aussi corrompu que l'écoissais d'Aberdeenshire ou l'italien de Naples. Janina, où après le Fanar on parle le grec le plus pur, quoique la capitale du royaume d'Alipacha, n'est pas en Albanie, mais en Épire. Dans l'Albanie proprement dite, à partir de Delvina jusqu'à Argirocastro et Tépale. limite de mes excursions, on parle un grec plus corrompu encore que celui des Athéniens. J'ai eu pour domestiques pendant dix-huit mois deux de ces singuliers montagnards dont la langue maternelle est l'illyrique, et je n'ai jamais pu parvenir à les comprendre, eux ou leurs compatriotes, que j'ai visités chez eux et que j'ai rencontrés au nombre de vingt mille dans l'armée de Vely-Pacha, non-seulement on ne les louait pas pour la pureté de leur langage, mais on les raillait sur leurs barbarismes provinciaux.

Je possède environ vingt-cinq lettres, quelques-unes du bey de Corinthe, qui m'ont été écrites par Notaras, le cogia bachi, et les autres par le drogman du caïmacam de la Morée (qui gouverne en l'absence de Vely-Pacha); on m'a assuré qu'elles donnaient une idée favorable de leur style épistolaire. J'en ai reçu aussi quelques-unes à Constantinople, écrites par des particuliers; je ton en est

hyperbolique, mais la tournure véritablement antique.

Après quelques observations sur l'état présent et passé de la langue, la *Revue* avance (p. 39) ce paradoxe, que la connaissance parfaite que possédait Coray de sa propre langue l'a rendu moins capable de comprendre l'ancien grec. Cette observation vient à la suite d'un paragraphe qui recommande vivement l'étude du romainque comme un puissant auxiliaire, non-seulement pour le voyageur et le marchand étranger, mais même pour l'écolier au collège, en un mot pour tout le monde, excepté pour celui qui est le mieux à même de la connaître; en vertu d'un raisonnement de la même force, notre vieux langage devrait être plus accessible aux étrangers qu'à nous-mêmes. Cependant je penche à croire qu'un étudiant allemand sachant l'anglais (et quoique lui-même de sang saxon) serait doublement embarrassé s'il lui fallait lire, sans grammaire ni glossaire, sir *Tristrem* ou tout autre manuscrit *auchinleck*. Il me semble évident qu'un naturel du pays est seul en état d'acquiescer une connaissance, sinon complète, au moins suffisante de nos vieux idiomes. Nous pouvons excuser la bonne foi du critique, mais nous n'ajoutons pas plus de foi à ses assertions qu'à Lisnabago de Smollet, qui soutient que l'anglais le plus pur se parle à Edimbourg. Que Coray se trompe, rien d'impossible, mais certes la faute est bien plus de son fait que de celui de sa langue maternelle, qui est du plus grand secours aux étudiants pour comprendre le grec ancien. — Après cela la *Revue* passe à l'examen de la traduction de Strabon, et je cesse ici mes remarques.

Sir W. Drummond, M. Hamilton, lord Aberdeen, le docteur Clarke, le capitaine Leake, M. Gell, M. Walpole et plusieurs autres actuellement en Angleterre, possèdent tous les matériaux nécessaires pour fournir des détails sur ce peuple déchu; je n'aurais jamais publié ces observations succinctes sans l'apparition de l'article en question, et surtout si le lieu où le hasard m'en fit faire la lecture ne m'avait permis de rectifier par moi-même des faits inexacts; au moins c'est ce que j'ai cherché à faire.

Je me suis efforcé de contenir les sentiments personnels qui s'élèvent en moi à la vue d'un article de la *Revue d'Edimbourg*, non pour me concilier la faveur de ses rédacteurs, ni pour atténuer le souvenir d'une seule syllabe de ce que j'ai publié, mais parce que j'ai senti combien il serait inconvenant de mêler des sentiments individuels à une critique de faits, surtout lorsqu'on se trouve à une pareille distance de temps et de lieux.

NOTE ADDITIONNELLE SUR LES TURCS.

On a beaucoup exagéré les difficultés d'un voyage à travers la Turquie, ou plutôt ces difficultés ont considérablement diminué dans ces derniers temps; les musulmans ont été amenés, à la suite de leurs défaites, à une sorte de politesse taciturne qui est très-commode pour le voyageur.

C'est beaucoup s'avancer que d'écrire sur les Turcs et sur la Turquie, car il est possible de vivre vingt ans parmi eux sans recevoir, au moins de leur bouche, aucune information. Pour ma part, dans le peu de rapports que j'ai eus avec eux, bien loin de pouvoir m'en plaindre, j'ai reçu

¹ Dans le premier numéro de la *Revue d'Edimbourg*, 1808, on lit que lord Byron, qui avait passé plusieurs années de sa jeunesse en Écosse, avait dû y apprendre qu'un *piibroch* ne veut pas plus dire une *cornemuse* que *duo* ne veut dire *violon*. Demande: Est-ce en Écosse que les jeunes gentlemen de la *Revue d'Edimbourg* ont appris que *Soliman* était le même que *Mahomet II*, et que critique signifie *infaillibilité*? Ainsi va le monde.

Cedimus inque vicem præbemus contra sagittas.

L'erreur me semble si évidemment un *lapsus plumæ*, tant est

grande la ressemblance des deux noms et la totale absence d'erreurs dans les premiers pages du *Léviathan littéraire*, que je l'aurais regardée comme une faute d'impression, n'étaient les fautes plaisanteries de la *Revue* sur les découvertes de la même force, et tout récemment encore dans un article où chaque mot et chaque syllabe sont discutés et transposés; et ce qui m'est arrivé ne prouve-t-il pas qu'il est plus facile de critiquer que de se corriger soi-même? Ces gentlemen, ayant triomphé tant de fois de cette manière, ne permettraient une petite ovation à leurs dépens.

beaucoup de civilités (je dirais presque d'amitié), et l'hospitalité de la part d'Ali-Pacha, de Vély son fils, pacha de Morée, et de beaucoup d'autres remplissant des fonctions élevées dans les provinces. Suleyman-Aga, il y a peu de temps gouverneur d'Athènes, et qui l'est aujourd'hui de Thèbes, était un bon vivant et le plus sociable de tous les hommes qui croisent leurs jambes pour dîner. Pendant le carnaval, les Anglais qui se trouvaient à Athènes firent une mascarade, et il eut autant de joie à recevoir les masques qu'une douairière de Grosvenor-Square. Un jour qu'il était venu souper au couvent, on emporta de table son hôte et ami le cadi de Thèbes aussi parfaitement ivre qu'aurait pu le désirer un club de chrétiens, tandis que le redoutable wayvode se félicitait de la défaite de son rival.

Dans toutes mes transactions financières avec des musulmans j'ai toujours trouvé chez eux la plus stricte probité, le plus haut désintéressement. Dans les affaires que l'on fait avec eux, il n'est jamais question de ces indignes pécuniats qui se déguisent sous le nom d'intérêt, d'escompte, de commission, auxquels on ne peut échapper lorsqu'on s'adresse pour l'échange des billets aux consuls grecs, ou même aux premières maisons de Péra.

S'agit-il de cadeaux, usage généralement répandu en Orient, vous vous trouverez rarement en perte : un présent est toujours compensé par un autre de la même valeur, — un cheval ou un schall. Dans la capitale et à la cour, les courtisans sont taillés sur le même patron que chez les chrétiens, mais il n'existe pas de caractère plus honorable, plus élevé, plus bienveillant que celui d'un véritable aga, ou d'un riche gentilhomme de province; je ne parle pas ici des gouverneurs des villes, mais de ces agas qui, comme d'anciens seigneurs féodaux, possèdent des terres et des maisons d'une plus ou moins grande valeur. En Grèce et dans l'Asie-Mineure, les dernières classes de la société ont une conduite qui ferait honneur à la populace des pays qui se prétendent les plus civilisés. Un musulman traversant les rues de nos villes de province serait plus gêné qu'un Européen se trouvant dans le même cas chez les Turcs. L'habit qui convient le mieux pour voyager en Orient est l'habit d'uniforme. L'ouvrage français d'Othsson contient d'excellents renseignements sur la religion et les différentes sectes de l'islamisme; quant à leurs mœurs, peut-être faut-il consulter l'Anglais Thornton. Les Ottomans, malgré toutes leurs imperfections, ne sont pas un peuple à mépriser : ils valent au moins les Espagnols, et surpassent les Portugais. Il est difficile de dire ce qu'ils sont, on peut dire sur-le-champ ce qu'ils ne sont pas. Ils ne sont pas traîtres, ils ne sont pas lâches, ils ne brûlent pas les hérétiques, ils n'assassinent pas, et ils n'ont jamais laissé un ennemi approcher de leur capitale. Ils sont fidèles à leur sultan, tant que celui-ci n'est pas déclaré indigne du pouvoir, et dévoués à leur prophète sans approfondir leur religion. Si demain on les chassait de Sainte-Sophie, et que les Français ou les Russes s'emparassent de leur héritage, je ne sais si l'Europe gagnerait au change, mais l'Angleterre y perdrait certainement.

Relativement à l'ignorance qu'on leur a si souvent et quelquefois si justement reprochée, on peut mettre en doute que, la France et l'Angleterre exceptées, il se trouve beaucoup de peuples qui les surpassent en connaissances pratiques. Est-ce dans les arts nécessaires à la vie? est-ce dans leurs manufactures? Un sabre turc est-il inférieur à un poignard de Tolède? Un Turc est-il plus mal habillé, plus

mal logé, plus mal nourri, plus ignorant qu'un Espagnol? Leurs pachas sont-ils moins bien élevés qu'une grandesse? ou un effendi est-il moins savant qu'un chevalier de Saint-Jacques? Je ne le pense pas.

Je me rappelle que Mahmoud, le petit-fils d'Ali-Pacha, me demanda si mon compagnon de voyage et moi nous faisions partie de la chambre haute ou de la chambre basse; certes cette question dans la bouche d'un enfant de dix ans est une preuve suffisante que son éducation n'avait pas été négligée. Je doute qu'un enfant anglais de cet âge sache la différence qui existe entre le divan et un collège de derviches, et je suis sûr qu'un Espagnol l'ignore. Comment le petit Mahmoud, entouré exclusivement de précepteurs turcs, aurait-il appris ce que c'était que le parlement si ceux-ci avaient borné le cercle de ses études au Koran.

Des écoles régulièrement fréquentées sont établies dans toutes les moquées, et les pauvres reçoivent de l'instruction sans que l'Eglise turque s'y soit jamais opposée. Je crois que le système d'éducation n'est pas encore imprimé (quoiqu'il existe une presse turque et des livres imprimés dans l'établissement militaire de Nizam-Gedidd); je ne sais si le mufi et le mollah y auront consenti, ou si le caïmacam et le tefterdar ne prendront pas l'alarme, par crainte que la jeunesse en turban n'apprenne à prier Dieu d'une nouvelle manière. Les Grecs eux-mêmes (sorte de papistes irlandais de l'Orient) ont un collège de leur nation à Maynooth; je me trompe; à Haivali. Les Turcs exercent sur ces hétérodoxes la même surveillance que la législature anglaise sur les collèges catholiques; et pourtant on accuse les Turcs d'intolérance, parce qu'ils suivent exactement les modèles de charité chrétienne qui leur sont donnés par le plus tolérant et le plus orthodoxe des royaumes. Malgré cette tolérance ils ne permettent pas aux Grecs de participer à leurs privilèges; non : qu'ils se battent entre eux, qu'ils paient leurs impôts (haratch), qu'ils soient bâtonnés dans ce monde et damnés dans l'autre. Et nous, émanciperions-nous nos îlotes irlandais! Mahomet me pardonne! nous serions de mauvais musulmans et de détestables chrétiens. A cette heure nous rêvassons ce qu'il y a de meilleur dans les deux religions, la foi jésuitique et quelque chose qui approche de la tolérance turque.

LE PÉLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT TROISIÈME.

« Afin que cette application vous forçât à penser à autre chose; il n'y a, en vérité, de remède que celui-là et le temps. » — Lettre du roi de Prusse à d'Altenberg. 7 sept. 1776.

I.

Tes traits ressemblent-ils à ceux de ta mère, ma belle enfant! Ada! fille unique de ma maison et de mon cœur! La dernière fois que j'ai vu l'azur de tes jeunes yeux, ils m'ont souri, et alors nous nous sommes quittés, — non comme nous nous quittons maintenant, mais avec une espérance. —

..... Je m'éveille en tressaillant; autour de moi les vagues se gonflent; au-dessus de ma tête les vents élèvent leurs voix : je pars; où je

¹ Dans une lettre inédite datée de Vienne, 6 novembre 1816, lord Byron dit : — « A propos, le nom d'Ada, que j'ai trouvé dans notre généalogie sous le règne du roi Jean, était celui d'une

sœur de Charlemagne, ainsi que je l'ai lu l'autre jour dans un ouvrage sur le Rhin. »

vais, je l'ignore; mais le temps n'est plus où, à la vue des rives d'Albion fuyant devant moi, mes yeux étaient émus de douleur ou de joie ¹.

II.

Une fois encore sur les flots! Oui, une fois encore! et les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son cavalier. Salut, vagues mugissantes! Que rapide soit votre course, peu importe le but! dût le mât près de rompre trembler comme un roseau, et la voile déchirée flotter à tous les vents, il faut que j'aille, que j'aille toujours; car je suis comme l'herbe marine jetée du haut d'un roc sur l'écuine de l'Océan, pour voguer partout où l'entraînera le flot, partout où la poussera le souffle de la tempête.

III.

Dans l'été de ma jeunesse, j'ai pris pour sujet de mes chants un exilé volontaire fuyant les ténèbres de son propre cœur. Je reprends cette histoire à peine commencée, et je l'emporte avec moi, comme le vent impétueux pousse devant lui le nuage; j'y retrouve la trace de mes longues pensées, de mes larmes tariées dont le reflux a laissé sur son passage un sillon stérile que parcourent les années dans leur marche pesante, dernier désert de la vie où ne croît aucune fleur.

IV.

Depuis mes jours de jeunesse et de passion, il est possible que mon cœur et ma harpe aient perdu une corde, soit pour la joie, soit pour la douleur. Il en résulte peut-être pour tous deux une dissonance; peut-être essaierai-je en vain de chanter comme autrefois, et pourtant, quelque amer que me soit ce sujet, je m'y affectionne; — pourvu qu'il m'arrache au rêve fatigant de mes douleurs et de mes joies égoïstes, pourvu qu'il jette autour de moi l'oubli, je lui trouverai des charmes, dût-il n'en avoir que pour moi.

V.

Celui qui, dans ce monde de misères, a vieilli par ses actes et non par ses années, qui a pénétré les profondeurs de la vie, en sorte que rien ne peut l'étonner, dont le cœur est à l'épreuve des blessures pro-

fondes, silencieuses, qu'inflige le poignard acéré de l'amour, de la douleur, de la gloire, de l'ambition, de la discorde; celui-là peut dire pourquoi la pensée cherche un refuge dans les antres solitaires, mais peuplés d'images aériennes, de ces formes que rien n'altère, et qui habitent, toujours jeunes, la retraite enchantée de l'âme.

VI.

C'est pour créer, et par là vivre d'une vie plus intense, que nous donnons une forme à nos pensées, nous appropriant en la donnant cette existence que nous inventons, comme je l'éprouve en ce moment. Que suis-je? Rien; mais il n'en est pas de même de toi, âme de ma pensée! Avec toi je parcours la terre, spectateur invisible; je m'unis à ton souffle, m'associe à ton origine, et retrouve en toi une sensibilité nouvelle après que la mienne s'est éteinte.

VII.

Mais je dois penser avec plus de calme. — Je me suis trop longtemps livré à mes sombres pensées, jusqu'à ce que j'ai senti bouillonner dans mon cerveau épuisé, comme dans un gouffre, un tourbillon de visions et de flammes; c'est ainsi que, n'ayant point appris dans ma jeunesse à calmer mon propre cœur, les sources de ma vie ont été empoisonnées. Il est trop tard! et pourtant je suis changé, quoiqu'il me reste encore assez de force pour supporter ce que le temps ne peut guérir, et pour me nourrir de fruits amers sans accuser le destin.

VIII.

Mais en voilà assez sur ce sujet. — Tout cela est passé aujourd'hui: le charme a cessé, et le sceau du silence y est apposé. Harold, après sa longue absence, reparait enfin; Harold dont le cœur voudrait ne plus rien sentir, déchiré par des blessures qui ne tuent pas, mais ne se guérissent jamais. Cependant le temps, qui change tout, avait modifié son âme et ses traits en même temps que son âge ²; les années diminuent le feu de l'âme, non moins que la vigueur des membres, et la coupe enchantée de la vie ne mousse que sur les bords.

¹ Lord Byron quitta l'Angleterre pour la seconde et dernière fois le 25 avril 1816, accompagné de William Fletcher et de Robert Ruchton, le bon serviteur et le page du chant premier, de son médecin le docteur Polidori, et d'un valet suisse.

² Le premier et le second chant du *Pèlerinage de Childe-Harold*, lors de leur apparition en 1812, produisirent sur le public au moins autant d'effet qu'aucun ouvrage qui ait été publié dans ce siècle ou dans le siècle dernier, et lord Byron obtint dès son entrée dans la carrière la palme après laquelle d'autres hommes de génie ont longtemps soupiré et qu'ils n'ont obtenue que très-tard. Il fut placé par une acclamation unanime au premier rang des écrivains de son pays. Ce fut au milieu de ces sentiments d'admiration qu'il parut sur la scène publique. Tout dans ses manières, sa personne et sa conversation, tendait à maintenir le charme que son génie avait jeté autour de lui, et ceux qui étaient admis à sa conversation, loin de trouver que le poète inspiré eût redevenu un homme ordinaire, se sentirent attachés à lui non-seulement par un grand nombre de nobles qualités, mais encore par l'intérêt d'une curiosité mystérieuse, indéfinie et presque pénible. Des traits modelés avec un art exquis pour

l'expression du sentiment et de la passion, et présentant le singulier contraste de cheveux et de sourcils très-bruns avec des yeux clairs et expressifs, offraient à l'art du physionomiste le sujet le plus intéressant. Leur expression prédominante était celle d'une méditation profonde et habituelle qui faisait place à un jeu rapide de la physionomie dès que s'offrait une discussion intéressante, en sorte qu'un de ses confrères en poésie les comparait à la sculpture d'un beau vase d'albâtre, qu'on ne peut voir dans toute sa perfection que lorsqu'il est éclairé dans l'intérieur. Les éclairs de gaieté, de joie, d'indignation ou d'aversion satirique qui animaient fréquemment les traits de lord Byron auraient pu dans la conversation être pris par un étranger pour leur expression habituelle, tant ses sentiments semblaient naturellement appropriés à sa physionomie; mais ceux qui ont eu l'occasion d'étudier ses traits pendant un certain intervalle et dans les circonstances diverses, soit de repos, soit de mouvement, conviendront avec nous que leur expression propre était celle de la mélancolie. Parfois une ombre de tristesse venait se répandre au milieu de sa gaieté et de sa joie. Sir WALTER SCOTT.

IX.

Il avait trop rapidement vidé la sienne, et au fond il avait trouvé une lie d'absinthe; il la remplit de nouveau en puisant à une source plus pure, sur un sol plus sain, et il la crut intarissable, mais en vain! Il continua à sentir une invisible chaîne s'appesantir sur lui; bien qu'on ne pût la voir, son contact n'en était pas moins douloureux; ses lourds anneaux ne résonnaient pas, mais son poids était pénible; c'était une souffrance sans bruit qui accompagnait partout Harold et devenait plus vive à chaque pas qu'il faisait.

X.

S'armant d'une froide réserve, il avait cru pouvoir sans danger renouer commerce avec les hommes; jugeant son caractère assez irrévocablement fixé, et comme défendu par un esprit invulnérable, s'il n'avait aucune joie à espérer, il croyait aussi n'avoir aucune douleur à redouter, et, ignoré au milieu de la foule, pouvoir y trouver un aliment à sa pensée, comme il en avait trouvé sur la terre étrangère dans les œuvres de Dieu et les merveilles de la nature.

XI.

Mais qui peut voir la rose épanouie et n'être pas tenté de la cueillir? Qui peut considérer d'un regard curieux le velouté et l'incarnat d'une belle jone et ne pas sentir que le cœur ne vieillit jamais? Qui peut contempler, sans essayer de le gravir, le mont escarpé au-dessus duquel brille, à travers les nuages, l'étoile de la gloire? Harold s'abandonna donc une fois encore au torrent, tourbillonnant avec lui, chassant le temps devant lui, mais avec un but plus noble qu'aux jours de sa belle jeunesse.

XII.

Mais il ne tarda pas à reconnaître que nul n'était moins propre que lui à se mêler au troupeau des hommes, avec lequel il n'avait presque rien de commun. Il n'avait point appris à soumettre ses pensées à celles des autres; sa jeune âme n'obéissait qu'à elle-même, et il ne pouvait consentir à céder l'empire de son intelligence à des créatures contre lesquelles elle était en révolte. Fier dans son désespoir, il se sentait en lui-même assez de vie pour vivre seul et sans communion avec le reste des hommes.

XIII.

Où s'élevaient des montagnes, là étaient pour lui des amis; où mugissait l'océan, là était sa patrie; où s'étend un ciel bleu, où luit un chaud soleil, là il aimait à errer; le désert, la forêt, la caverne, le flot écumeux formaient sa société. Leur langage était pour lui plus intelligible que sa langue maternelle, qu'il lui arrivait souvent d'oublier pour le livre de la nature, lu à la clarté d'un beau soir, sur la surface d'un lac limpide.

XIV.

Comme les Chaldéens, il suivait dans les cieux la marche des étoiles, et les peuplait d'êtres aussi brillants que leurs rayons; alors la terre et ses intérêts discordants, et les fragilités humaines, étaient complètement oubliés; et s'il eût pu soutenir à cette hauteur le vol de sa pensée, il eût été heureux; mais notre argile étouffe cette étincelle d'immortalité, lui enviant les élarts vers lesquelles elle aspire, comme pour briser le lien qui nous retient loin de ce ciel dont le sourire nous appelle.

XV.

Mais dans les habitations de l'homme, il était inquiet, fatigué, sombre, à charge à lui-même et aux autres, semblable au faucon dont on a coupé les ailes et qui ne peut vivre qu'au vaste sein de l'air; alors ses accès sauvages le reprenaient; il essayait de les vaincre, mais, de même que l'oiseau prisonnier heurte sa poitrine et son bec contre les barreaux de sa cage jusqu'à ce que le sang souille son plumage, de même l'ardeur de son âme captive cherchait à se faire jour à travers sa poitrine oppressée.

XVI.

Harold, exilé volontaire¹, recommence son pèlerinage sans un reste d'espérance, mais avec moins de tristesse. La certitude qu'il vivait en vain, que tout était fini pour lui de ce côté de la tombe, avait donné à son désespoir je ne sais quel sourire qui, tout vague qu'il était, lui inspirait une espèce de gaieté qu'il s'abs tenait de réprimer; ainsi, quand le navire est menacé du naufrage, les matelots cherchent dans l'ivresse le courage insensé de subir leur destin².

XVII.

Arrête! — Tu foules la cendre d'un empire! Ici sont

¹ « Dans le troisième chant de *Child-Harold*, » dit sir Egerton Brydges, « il y a beaucoup d'inégalité; les pensées et les images y sentent quelquefois le travail, mais somme toute, ce chant est bien supérieur aux deux premiers. Lord Byron y parle son propre langage et non le langage d'autrui; il décrit et n'invente pas; conséquemment il n'a pas et ne doit pas avoir la liberté que comporte la fiction. Parfois il a une concision énergique, mais brusque. Prenant son essor loin des chemins frayés et travaillant sur le fonds de ses propres pensées, profondément creusées par lui, son expression devient parfois travaillée lors même que cela n'était pas nécessaire. Les seize premières stances sont l'explosion puissante, mais douloureuse, d'une vigueur lugubre et effrayante. C'était, sans nul doute, le tableau non exagéré d'une âme orangée et sombre, mais magnifique. »

² Ces stances, dans lesquelles l'auteur, s'appropriant d'une manière plus distincte qu'il ne l'avait fait le caractère de Childe-Harold, indique la cause pour laquelle il a repris son bâton de

voyageur lorsqu'on eût pu croire qu'il s'était définitivement fixé dans son pays natal, sont remplies d'intérêt moral et de beautés poétiques. Les événements auxquels cette expression de mélancolie fait allusion sont encore présents à la mémoire du public, car on n'oublie pas de sitôt les erreurs de ceux qui surpassent les autres hommes en talent et en mérite. Ces événements, toujours pénibles pour le cœur, la discussion publique en a augmenté l'amertume, et il est probable que parmi ceux qui ont élevé le plus haut la voix dans cette douloureuse occasion, il en est aux yeux desquels la supériorité littéraire de Byron aggravait ses torts. Le tout peut être résumé en peu de mots : — Les sages le blâment; les bons expriment leur regret; la multitude curieuse, par oisiveté ou par malice, court çà et là, recueillant les bavardages, qu'elle torture et exagère en les répétant; et l'imprudence, toujours avide de notoriété, parla haut, fit tapage, et annonça formellement l'intention d'embrasser une cause et de prendre parti. SIR WALTER SCOTT.

ensevelis les débris d'un tremblement de terre. Aucune statue colossale, aucune colonne triomphale ne décorent-elles ce lieu? Aucune! Mais la leçon morale n'en est que plus simple et plus vraie : que cette terre demeure ce qu'elle fut. Comme cette plaie de sang a fait croître les moissons! Est-ce donc là tout l'avantage que tu as valu au monde, ô le premier et le dernier des champs de bataille, ô victoire créatrice de rois?

XVIII.

Et Harold est debout au milieu de cette plaine d'ossements, le tombeau de la France, le terrible Waterloo! Ainsi donc une heure suffit à la fortune pour reprendre ce qu'elle a donné; et la gloire, aussi inconstante qu'elle, passe de main en main! Ici l'aigle prit dans les cieux son dernier et plus vigoureux essor; mais, percé par la flèche des nations coalisées, il mordit la poussière, déchirant la plaine de ses serres sanglantes, et traînant encore après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde! ce jour-là une vie d'ambition vit anéantir le fruit de ses travaux.

XIX.

Juste châtement! La Gaule peut mordre son frein et écumer dans les fers; — mais la terre en est-elle plus libre? Les nations n'ont-elles combattu que pour vaincre un seul homme? ou se sont-elles liguées pour apprendre aux rois où réside la véritable souveraineté? Eh quoi! verra-t-on revivre l'esclavage, idole replâtrée d'un siècle de lumières? Nous qui avons terrassé le lion, courberons-nous la tête devant le loup, et, baissant humblement le regard, fléchirons-nous devant les trônes un genou servile? Non, non; *prouvez* avant de louer!

XX.

Sinon, cessez de vous enorgueillir de la chute d'un despote! En vain les joues de la beauté ont été sillonnées de larmes brûlantes; en vain la fleur de l'Europe est tombée foulée aux pieds d'un conquérant; en vain des années de mort, de dépopulation, d'esclavage et de crainte ont pesé sur nous; en vain pour briser ce joug des millions d'hommes se sont levés dans un accord unanime : ce qui donne du prix à la gloire, c'est lorsque le myrte couronne un glaive, comme celui qu'Harmodius leva sur le tyran d'Athènes.

XXI.

Il était nuit ¹, l'air résonnait du bruit d'une fête joyeuse; l'élite de la beauté et de la chevalerie était réunie dans la capitale de la Belgique. L'éclat des bougies éclairait de belles femmes et des hommes vaillants; mille cœurs palpaient de bonheur et de joie; et

aux sons d'une musique voluptueuse, des yeux humides d'amour échangeaient de tendres regards, et tout était gai comme la cloche qui sonne un mariage ²; mais, silence! écoutez! Un bruit sinistre s'entend, pareil au glas des funérailles!

XXII.

L'avez-vous entendu? — Non; ce n'était que le souffle du vent, ou le bruit d'un char dans la rue sonore. Continuons la danse! Que rien n'interrompe la joie; point de sommeil jusqu'au matin, quand la jeunesse et le plaisir se réunissent pour accélérer la fuite des heures. — Mais écoutez! — Ce son redoutable se fait entendre encore; on dirait que les nuages lui servent d'écho; il semble s'approcher, et, de moments en moments, devient plus distinct et plus terrible! Aux armes! aux armes! C'est — c'est — c'est la canonnade qui commence à mugir!

XXIII.

Dans une des embrasures de la vaste salle était assis le chef malheureux de Brunswick; le premier il avait, au milieu de la fête, entendu ce son fatal et il l'avait saisi avec l'oreille prophétique de la mort; en vain autour de lui régnait un sourire d'incrédulité, son cœur avait trop bien reconnu la voix du bronze redoutable qui avait étendu son père sur une bière sanglante ³, et allumé une vengeance qui ne pouvait s'éteindre que dans le sang. Il s'élança sur le champ de bataille, et tomba aux premiers rangs ⁴.

XXIV.

Et il y eut alors une étrange confusion, et des pleurs versés, et de tendres alarmes, et des joues toutes pâles qui tout-à-l'heure rougissaient à l'éloge de leur beauté, et des séparations soudaines qui arrachent aux jeunes cœurs tout ce qu'ils ont de vie, et des soupirs étouffants qui seront peut-être les derniers. Qui peut dire si ces yeux se reverront jamais, alors que sur une nuit si douce va se lever une si formidable aurore?

XXV.

On monte à cheval à la hâte; les escadrons se forment, l'artillerie fait rouler ses chars bruyants; tout se précipite, tout va prendre place sur le champ de bataille; le canon se fait entendre dans le lointain; dans la ville le tambour d'alarme éveille le soldat avant qu'ait brillé l'étoile du matin; et cependant les citoyens s'assemblent, muets de terreur, et se disent tout bas, la pâleur sur les lèvres : « C'est l'ennemi! Il arrive! il arrive! »

XXVI.

L'air des Camérans fait retentir sa sauvage harmo-

¹ La preuve la plus remarquable de la grandeur du génie de lord Byron, c'est la clarté et l'intérêt qu'il est parvenu à répandre sur le tableau si difficile et tant de fois tenté de la panique de Bruxelles dans la nuit qui précéda la bataille de Waterloo. C'est une observation commune que les poètes en général échouent dans la représentation des grands événements dont l'intérêt est récent et dont les détails sont conséquemment connus de tout le monde. Voyez cependant avec quelle facilité et quelle vigueur il entre en matière, et avec quelle grâce il revient gra-

duellement à la couleur habituelle de ses sentiments et de son expression. JEFFREY.

² Dans la nuit qui précéda la bataille, on donnait, dit-on, un bal à Bruxelles. B.

³ Le père du duc de Brunswick, qui fut tué aux Quatre-Bras, avait été blessé mortellement à Lens.

⁴ Cette stance est véritablement sublime dans sa simplicité. Sa versification est celle d'un récit ordinaire, mais c'est ici le cas de dire avec Johnson que lorsque la vérité suffit pour remplir l'esprit du lecteur, la fiction est plus qu'inutile. Sir E. BAYDENS.

nie; c'est le chant de guerre de Loehiel, qu'ont sou-vent entendu les collines d'Albyn, ainsi que les Saxons ses ennemis. Comme dans les ténèbres de la nuit les sons de ce pibroch sont aigus et terribles! Mais le même souffle qui enfle la cornemuse, jette au cœur des montagnards une belliqueuse ardeur, leur rappelle la mémoire d'un passé glorieux, et fait résonner à leurs oreilles les exploits d'Évan et de Donald¹.

XXVII.

La forêt des Ardennes² les ombre, en passant, de son vert feuillage; humide encore des larmes de la nuit, on dirait qu'elle pleure, si les objets inanimés sont capables de douleur, sur tant de braves qui ne reviendront pas. Hélas! ils seront foulés avant le soir, comme le gazon qui croît maintenant sous leurs pieds, mais qui les couvrira de sa prochaine verdure alors que cette ardente masse de courage vivant qui, brûlante d'espoir, précipite ses flots vers l'ennemi, pour- rira étendue sur sa couche glacée.

XXVIII.

Hier, le milieu du jour les vit pleins de force et d'ardeur; le soir les trouva orgueilleusement joyeux au milieu d'un cercle de beautés; minuit apporta à leurs oreilles le signal du combat. Aujourd'hui, l'aube les a vus se ranger en bataille, et midi, déployer leurs rangs magnifiques et terribles; un nuage tonnant les enveloppe, et chaque fois que les éclairs de la foudre le déchire, l'argile de la plaine est jonchée d'une autre argile qu'elle recouvrira demain, entassant dans une fosse sanglante cavalier et coursier, ami et ennemi, mêlés et confondus³.

XXIX.

Des harpes plus sonores que la mienne ont chanté leur gloire; pourtant il est un nom que je voudrais choisir dans cette foule de morts illustres, parce que c'est celui d'un guerrier dont j'ai à me reprocher d'avoir offensé le père; ensuite parce que les liens du sang m'unissaient à lui; et puis les noms glorieux consacrent noblement les chants du poète. Celui-là brillait entre les plus braves; au fort de la tempête, alors que les boulets de la mort tombaient plus rapides et plus multipliés, ils n'atteignirent point de cœur plus noble que le tien, jeune et vaillant Howard!

XXX.

Pour toi des cœurs ont été brisés, des larmes ont coulé: que seraient les miennes, lors même que j'en

aurais à t'offrir? Mais quand je fus sous l'arbre verdoyant qui, plein de vie, se balance sur le lieu où tu as cessé de vivre; quand je vis autour de moi la vaste campagne couverte de fruits et d'espérances de fertilité, et le printemps, reprenant son œuvre de joie, rapporter sur ses ailes ses oiseaux exilés, je détournai les regards de tout ce qu'il ramenait vers ceux qu'il ne pouvait pas ramener.

XXXI.

Je les reportais vers toi et vers des milliers d'autres, dont la perte a laissé une lacune douloureuse dans des cœurs pour qui l'oubli serait un bienfait du ciel. La trompette de l'archange, et non celle de la gloire, réveillera seule ceux que pleure leur tendresse. Le doux bruit de la gloire peut charmer un moment la fièvre des vains regrets, mais ne saurait l'éteindre; et le nom ainsi honoré ne fait qu'acquiescer à nos pleurs des droits plus sacrés et plus douloureux.

XXXII.

On pleure, mais on finit par mêler un sourire à ses larmes. L'arbre se flétrit longtemps avant que de tomber; le vaisseau dérive après avoir perdu ses mâts et ses voiles; la poutre s'affaisse et pourrit dans sa longue vieillesse; le mur en ruine s'élève encore debout à côté de ses créneaux écroulés; les barreaux survivent au captif qu'ils emprisonnaient; il fait encore jour malgré la nue orageuse qui cache le soleil: de même le cœur se brise, mais tout brisé qu'il est, il continue à vivre.

XXXIII.

Comme un miroir brisé qui se multiplie dans chacun de ses fragments, et reproduit mille et mille fois la même image, ainsi fait le cœur qui se souvient; existence pulvérisée, silencieuse, froide, point de sang dans les veines, des douleurs sans sommeil: on arrive enfin à la vieillesse sans aucun signe visible de souffrances, car ces choses ne se disent pas⁴.

XXXIV.

Il y a de la vie dans notre désespoir, vitalité de poison, racine vivace qui nourrit les branches mortes; car ce ne serait rien que de mourir; mais la vie féconde la douleur et son fruit détesté, semblable à ces pommes des bords de la mer Morte, qui ne laissent que des cendres dans la bouche de celui qui les goûte⁵. Si l'homme supputait les années de son existence par ses jours de jouissances, en compterait-il soixante?

XXXV.

Le Psalmiste a fait le compte des années de l'homme

¹ Sir Évan Cameron et son descendant Donald, le brave Loehiel de 1745.

² On pense que le bois de Soignes est un reste de la forêt des Ardennes, célèbre dans l'*Orlando* de Boiardo et immortalisée dans la pièce de Shakspeare, « Comme il vous plaira. » Tacite en parle aussi comme d'un lieu où les Germains résistèrent avec succès aux envahissements des Romains. J'ai adopté ce nom parce qu'il s'associe à des souvenirs plus nobles que ceux qui ne rappellent que le carnage.

³ Childe-Harold, sans vouloir célébrer la victoire de Waterloo, nous donne ici une description de la soirée qui précéda la bataille des Quatre-Bris, de l'effroi qui présida à la réunion des troupes, de la précipitation et de la confusion qui précéda leur marche. Je

ne sais si les plus beaux vers de notre langue surpassent pour la vigueur et le sentiment cette description admirable.

Sir WALTER SCOTT.

⁴ Il y a dans ce passage une richesse et une énergie qui distinguent lord Byron entre tous les poètes modernes; une prodigalité d'images éblouissantes, jetées avec une facilité et une profusion qui paraissent du gaspillage à des écrivains plus économes: le tout joint à une certaine négligence et à une brusquerie d'expression,apanage exclusif d'un poète oppressé par l'exubérance et la rapidité de ses conceptions. JEFFREY.

⁵ Sur les bords du lac Asphaltite croissaient des arbres dont les fruits n'étaient que de l'air en dehors et des cendres en dedans. Voyez Tacite. *Hist.* liv. 6.

Elles sont suffisamment nombreuses; elles le sont même trop, si nous devons l'en croire, toi qui lui as même envié cette durée fugitive, ô fatal Waterloo! ton nom est dans des millions de bouches; nos enfants le répéteront et diront : « C'est ici que les nations réunies tirèrent le glaive! C'est dans cette journée que nos compatriotes combattirent! » Et de ce grand événement, c'est là tout ce qui survivra.

XXXVI.

Là tomba des hommes le plus grand, et non le pire, esprit formé de contrastes, s'appliquant avec une égale persévérance, un moment aux plus grandes conceptions, et l'instant d'après aux plus petits objets; extrême en toute chose! Si tu avais su le tenir dans une ligne plus égale, tu n'aurais jamais régné, ou tu régnerais encore; car l'audace fit ton élévation comme ta chute; et même en ce moment tu voudrais reprendre ton rôle impérial, et, Jupiter tonnant, ébranler de nouveau le monde.

XXXVII.

Vainqueur de la terre, te voilà son captif! Tu la fais trembler encore, et ton nom redouté ne fut jamais plus présent à la pensée du genre humain que maintenant que tu n'es rien, rien que le jouet de la renommée. Elle fut autrefois ta vassale, te courtoisa, flatta ton farouche génie, te fit un dieu à tes propres yeux ainsi qu'aux yeux des nations étonnées, qui, dans leur stupeur, te crurent longtemps ce que tu voulais être pour elles.

XXXVIII.

O! plus ou moins qu'un homme, — ou plus haut ou plus bas, livrant bataille aux nations, et désertant le champ du carnage; tantôt prenant la tête des rois pour marche-pied, tantôt plus prompt à fléchir que le dernier de tes soldats, tu pouvais régner, abattre ou relever un empire, et tu ne pouvais pas gouverner la moindre de tes passions; habile à sonder l'esprit des autres, tu ne savais pas voir dans le tien, ni réprimer ta convoitise de guerre, et tu ignorais que, lorsqu'on ose tenter le destin, il abandonne la plus haute étoile.

XXXIX.

Et cependant ton âme a supporté les revers avec cette philosophie naturelle et innée, qui, fruit de la sagesse, de l'indifférence ou de l'orgueil, est une abstinence amère au cœur d'un ennemi. Quand la haine, accourant en foule, venait insulter à ta chute, toi, tu te pris à sourire; ton œil resta calme et serein. Enfant gâté de la fortune, abandonné par ta mère, tu n'as pas courbé le front sous le poids du malheur.

XL.

Plus sage qu'aux jours de tes prospérités, car alors l'ambition te fit porter trop loin ton juste mépris des hommes et de leurs pensées; ce dédain, il était sage de l'avoir, mais il ne l'était pas de le porter sans cesse sur tes lèvres et sur ton front : il ne l'était pas d'humilier les instruments dont tu étais obligé de te servir, et qui se sont enfin tournés contre toi pour te renverser. Qu'on le perde ou qu'on le gagne, c'est un triste enjeu que ce monde; tu l'as éprouvé, comme tous ceux qui ont choisi la même destinée.

XLI.

Si, comme une tour bâtie au sommet d'un roc escarpé, tu avais été destiné à régner ou à tomber seul, ce mépris des hommes eût pu t'aider à résister au choc; mais les pensées des hommes servaient de degrés à ton trône; leur admiration était ton arme la plus puissante; ton rôle était celui du fils de Philippe, et, à moins d'abdiquer la pourpre, il ne t'appartenait pas de faire le Diogène et de railler l'humanité. Pour des cyniques couronnés, la terre est un tonneau trop vaste¹.

XLII.

Mais pour les âmes actives, le repos c'est l'enfer; et ce fut là ce qui causa ta perte. Il est un feu de l'âme qui ne peut se restreindre à ses étroites limites, mais aspire sans cesse à franchir le seuil de la modération : une fois allumé, il ne peut plus s'éteindre; il lui faut d'aventureuses destinées; il ne se lasse que du repos, fièvre intérieure fatale à tous ceux qu'elle dévore.

XLIII.

C'est lui qui crée les insensés qui ont embrasé les hommes de leur folie contagieuse, conquérants et rois, fondateurs de sectes et de systèmes; il faut y ajouter les sophistes, les poètes, les hommes d'état : êtres inquiets, ils font vibrer trop fortement les cordes secrètes de l'âme, et sont eux-mêmes les dupes de ceux qu'ils abusent. Le monde les envie : combien c'est à tort! quels aiguillons les transpercent! Le cœur de l'un d'eux, mis à nu, enseignerait le mépris de la gloire et de la puissance.

XLIV.

L'agitation est leur élément; leur vie est un orage qui les emporte pour les laisser retomber ensuite; et néanmoins, cette lutte les berce si bien, ils l'adorent tellement que, s'il leur advient de survivre aux périls passés et de jouir d'un crépuscule tranquille, ils se sentent saisis d'ennui et de tristesse; et c'est ainsi qu'ils meurent : semblables à une flamme sans aliment,

¹ La grande erreur de Napoléon, si nos historiens disent vrai, a été de manifester en toute occasion son mépris et son éloignement pour les hommes, sentiment plus offensant peut-être pour la vanité humaine que l'active cruauté d'une tyrannie plus timide et plus soupçonneuse. On en retrouve des traces dans les discours qu'il adressait, soit aux assemblées publiques, soit aux individus. On dit que de retour à Paris après la destruction de son armée par l'hiver de la Russie, il s'écria en se frottant les mains : « Il fait meilleur ici qu'à Moscow. » Ce mot lui a peut-être aliéné plus de cœurs que les revers auxquels il faisait allusion. B.

Loin de manquer de ce tact indispensable à l'homme politique

qui caresse les passions et se concilie les préjugés de ceux dont il veut faire ses instruments, Bonaparte le possédait ce tact dans une rare perfection. Il manquait rarement de trouver l'homme qu'il lui fallait pour un objet immédiat, et il avait à un degré remarquable l'art de le rendre propre à ce qu'il voulait en faire. Ce n'est donc point parce qu'il méprisait les moyens qui lui étaient nécessaires pour atteindre son but qu'il a définitivement échoué, mais parce que, confiant dans son étoile, sa fortune et sa force, le but qu'il se proposait d'atteindre était impossible à réaliser, même avec les moyens gigantesques dont il disposait.

Sir WALTER SCOTT.

qui vacille et s'éteint, ou à un glaive oisif qui se corrode lui-même et se rouille sans gloire.

XLV.

Celui qui gravit la cime des montagnes reconnaît que ce sont les pics les plus élevés qu'enveloppent le plus la neige et les nuages ; celui qu'élève au-dessus des autres hommes le talent ou la puissance doit s'attendre à la haine de la foule qu'il domine. Bien loin au-dessus de lui brille le soleil de la gloire ; bien loin au-dessous , s'étendent la terre et l'océan ; mais autour de lui sont des rochers de glace ; des tempêtes déchaînées assiègent de toutes parts sa tête nue , et voilà la récompense des fatigues qui l'ont conduit si haut.

XLVI.

Loin de moi tout cela ! le monde de la vraie sagesse est dans ses propres créations ou dans les tiennes , ô nature , notre commune mère. Que peut-on comparer au tableau que tu étales sur les rives de ton Rhin majestueux ? Là les yeux d'Harold se promènent sur des œuvres divines , assemblage de toutes les beautés : ondes , vallées , fruits , feuillage , rochers , bois , moissons , montagnes , pampres , et castels solitaires qui semblent dire tristement adieu du haut de leurs créneaux grisâtres où la ruine habite au sein de la verdure.

XLVII.

Ils sont là , debout , comme un esprit altier , miné par le malheur , mais qui dédaigne d'abaisser sa fierté devant la foule qu'il méprise ; ils n'ont d'habitants que les vents qui circulent dans leurs crevasses , et les nuages forment seuls leur société sombre. Il fut un temps où ils étaient pleins de jeunesse et de fierté ; des bannières flottaient sur leur tête ; des batailles se livraient à leurs pieds ; mais les combattants sont dans leur sanglant linceul ; les bannières en lambeaux ne sont plus que poussière , et les créneaux vieillis ne soutiendront plus de sièges.

XLVIII.

Sous ces créneaux , dans l'enceinte de ces murailles , habitaient le pouvoir et les passions qui l'accompagnent ; des chefs de brigands y tenaient leurs cours de guerriers , et faisaient tout courber devant leur audace , aussi fiers que des héros plus puissants et de plus longue date ! Que manquait-il à ces bandits , hors la loi , pour en faire des conquérants ? Des historiens gagés qui les eussent appelés grands , un théâtre plus vaste , des trophées sur leurs tombes. Ils étaient tout aussi braves et non moins ambitieux.

XLIX.

Dans leurs luttes féodales et leurs étroits champs de batailles , que d'actes de prouesse sont restés dans l'oubli ! L'amour , qui prêta ses armoiries à leurs écussons et leur inspira maint emblème d'une tendre fierté , l'amour se faisait jour jusqu'à ces cœurs d'airain à travers leurs cottes de mailles ; mais c'étaient des flammes farouches , sources de combats et de destruction : et plus d'une tour , ensanglantée pour quelque beauté fatale , a vu à ses pieds rougir les flots du Rhin.

L.

Mais toi , fleuve puissant et orgueilleux , tes vagues bénies fertilisent tout ce qu'elles arrosent , et tes rives brilleraient d'une éternelle beauté si l'homme respectait ton ouvrage , et si tes belles promesses n'étaient pas moissonnées par la faux tranchante des batailles : c'est alors que ta vallée aux douces ondes offrirait sur la terre une image du ciel ; et maintenant même encore que manque-t-il à tes flots pour me paraître tels ? — la vertu du Léthé.

LI.

Mille batailles ont assailli tes rives ; mais l'oubli a couvert la moitié de leur gloire. Le carnage y a entassé des monceaux de cadavres sanglants : que sont devenus ces guerriers ? Leurs tombeaux mêmes ont disparu. Le sang d'hier , la vague d'aujourd'hui l'a effacé , et il n'en est plus resté de trace , et dans ton onde limpide le soleil a réfléchi ses rayons d'or ; mais quand tu réunirais tous tes flots , ils ne pourraient effacer de ma mémoire les rêves douloureux qui l'assombrissent.

LII.

Ainsi pensait Harold , et il continuait sa marche. Toutefois son âme ne restait point insensible au charme qui éveillait le chant matinal et joyeux des oiseaux , dans ces vallons où l'exil lui-même eût semblé doux. Bien que les soucis austères eussent sillonné son front , et qu'une calme insensibilité y eût succédé à des sentiments d'une nature plus ardente , mais moins sévère , la joie n'était pas toujours bannie de ses traits ; mais au milieu de tels tableaux , un rayon passager venait éclairer son visage.

LIII.

Toute affection n'était pas non plus éteinte dans son cœur , bien que ses passions brûlantes se fussent d'elles-mêmes consumées. C'est en vain que nous voudrions regarder froidement ceux qui nous sourient ; le cœur dégoûté des amitiés terrestres n'en bat pas moins affectueusement sous une main amie : c'est ce qu'éprouvait Harold ; car il y avait un cœur où vivait son souvenir , un cœur qui répondait au sien et sur lequel il pouvait s'appuyer avec confiance ; et dans ses heures d'attendrissement , c'est là qu'il aimait à reporter sa pensée.

LIV.

Et il avait appris à aimer , — je ne sais pourquoi dans un homme tel que lui cela me paraît étrange , — à aimer l'aspect innocent de l'enfance , même au berceau. Ce qui avait pu modifier ainsi un esprit si profondément imprégné du mépris des hommes , c'est ce qu'il importe peu de savoir ; mais cela était ainsi. La solitude n'est pas favorable aux passions éteintes ; pourtant celle-ci avait survécu dans son cœur à la ruine de toutes les autres.

LV.

Ainsi que nous l'avons dit , il y avait un cœur aimant uni au sien par des liens plus forts que ceux qu'un prêtre a consacrés. Libre du joug de l'hymen , cet amour était pur et sincère ; il avait résisté à des inimitiés mortelles , et des périls redoutables surtout

aux yeux d'une femme l'avaient cimenté. Il était resté ferme, et un tel cœur méritait bien ce chant de regret qu'Harold exhala vers son amie absente

1

Voyez là-haut sur la montagne
Le Drakenfels et ses créneaux ¹,
A ses pieds, baignant la campagne,
Coule le Rhin aux vastes eaux.
D'opulentes cités rayonnent
Sur ses rives qu'au loin couronnent
Pampres, moissons, double trésor;
Tout charme ici l'âme ravie;
Mais près de toi, ma douce amie,
J'en jouirais bien mieux encor.

2

Voilà que des beautés charmantes,
Ange de ce nouvel Eden,
Viennent, fraîches et souriantes,
M'offrir les fleurs de leur jardin.
Ici plus d'une tour antique
Lève sa tête fantastique,
Et plus d'un rocher sourcilieux
Recourbe sa voûte élancée;
Mais ta main dans ma main pressée,
Manque au charme de ces beaux lieux.

3

Ces lis qu'aujourd'hui je t'adresse,
Demain les verra se flétrir;
Que ce gage de ma tendresse
Me rappelle à ton souvenir.
En voyant leur tête affaissée,
Vers moi volera ta pensée;
Leur aspect te fera du bien,
Et tu diras : « Fleurs fugitives,
Au bord du Rhin croissaient vos tiges,
Et son cœur les offrit au mien ! »

4

Le noble fleuve déme et coule,
Charme de ces lieux enchantés,
Et son cours sinueux déroule
Toujours de nouvelles beautés.
Dans cette retraite fleurie

Qui ne voudrait passer sa vie !
Sur ces bords quel deux avenir
Sourirait à ma destinée
Si ta présence fortunée
Venait encor les embellir !

LVI.

Près de Coblenz, sur un terrain qui s'élève en pente douce, est une pyramide petite et simple qui couronne le sommet de la colline verdoyante. Sa base recouvre les cendres d'un héros, notre ennemi ; mais que cela ne nous empêche pas d'honorer la mémoire de Marceau. Sur sa jeune tombe, plus d'un soldat farouche versa de grosses larmes en déplorant ces trépas qu'il enviait ; car celui-là est mort pour la France, il est tombé en combattant pour reconquérir ses droits.

LVII.

Elle fut courte, vaillante et glorieuse, sa jeune carrière. Deux armées le pleurèrent : ses amis et ses ennemis prirent le deuil. L'étranger arrêté dans ce lieu doit prier pour le glorieux repos de son âme intrépide ; car il fut le champion de la liberté, et du petit nombre de ceux qui n'ont pas dépassé la mission de rigueur qu'elle impose à ceux qui portent son glaive ; il conserva la pureté de son âme, et c'est pourquoi les hommes l'ont pleuré ².

LVIII.

Voilà Ehrenbreitstein ³ avec ses remparts écroulés, noirs encore de l'éruption de la mine : du haut de sa colline, elle montre encore ce qu'elle était alors que les bombes et les boulets rebondissaient autour d'elle sans l'entamer ; tour de victoire d'où l'œil suivait dans la plaine la fuite de l'ennemi vaincu. Mais ce que la guerre n'avait pu faire, la paix l'a consommé ; elle a ouvert aux pluies d'été ces voûtes superbes qui pendant des siècles avaient bravé une pluie d'airain.

LIX.

Adieu, Rhin ! adieu, beau fleuve ! avec quelle peine l'étranger ravi s'arrache de tes bords ! Ce séjour convient également et à deux âmes unies et à la contem-

¹ Le château de Drakenfels domine le pic le plus élevé des « sept montagnes » sur les bords du Rhin : il est en ruine et se rattache à des traditions singulières. C'est le premier qu'on découvre en venant de Bonn, mais il est situé de l'autre côté de la rivière. Presque en face, sur la rive opposée, se trouvent les restes d'un autre château appelé le château du Juif, et une grande croix plantée à l'occasion de la mort d'un chef assassiné par son frère. Le nombre des châteaux et des villes placés sur les deux rives du Rhin est très-grand, et leur situation extrêmement pittoresque. B.

² Le monument du jeune et regretté général Marceau, tué par une balle à A tenkirchen, le dernier jour de l'an IV de la république française, existe encore comme je l'ai décrit. Les inscriptions qu'on y a placées sont trop longues et n'étaient pas nécessaires : il suffisait de son nom ; les Français l'adoraient, ses ennemis l'admiraient, les uns et les autres le pleurèrent. Des généraux et des détachements des deux armées assistèrent à ses funérailles. Dans le même tombeau est enterré le général Hoche, homme brave dans toute l'acception de ce mot ; mais quoiqu'il se fût distingué dans les batailles, il n'eut pas le bonheur d'y être tué. On pense que sa mort fut l'ouvrage du poison. On lui a élevé un monument séparé près d'Andernach, en face du théâtre de « un de ses plus mémorables exploits, quand il jeta un pont sur le Rhin. Ce monument ne contient point son corps, qui est inhu-

mé auprès de celui de Marceau ; il n'a ni le style ni la forme du monument de ce dernier ; l'inscription est plus simple et me plaît davantage :

L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE
À SON GÉNÉRAL EN CHEF
HOCHÉ.

C'est tout et c'est assez. Hoche tenait le premier rang parmi les généraux français des premiers temps de la république, avant que Bonaparte eût monopolisé leurs triomphes. Il devait commander l'armée destinée à envahir l'Irlande.

³ Ehrenbreitstein, c'est-à-dire « la large pierre de l'honneur », était l'une des plus fortes citadelles de l'Europe : les Français la démantelèrent et la firent sauter à la trêve de Léoben. Elle ne pouvait être prise que par famine ou par trahison. Elle se rendit à la famine secondée par une surprise. Quand on a vu les fortifications de Gibraltar et de Malte, celles d'Ehrenbreitstein n'ont rien qui puisse étonner, mais la position est imposante. Le général Marceau l'assiégea inutilement pendant quelque temps. Dans une chambre où j'ai couché, on m'a montré la fenêtre à laquelle Marceau s'était placé pour observer les progrès du siège à la clarté de la lune, lorsqu'un boulet vint frapper immédiatement au dessous.

plation solitaire ; et si les vautours du remords pouvaient cesser de s'acharner sur le cœur devenu leur proie , ce serait ici , où la nature , ni trop sombre , ni trop gaie , sauvage sans rudesse , imposante , mais non sévère , est à la terre molle et tendre ce que l'automne est à l'année.

LX.

Adieu encore ! mais c'est en vain : on ne peut di e adieu à un semblable séjour ! L'esprit se colore de tes teintes , et les yeux se détachent de toi avec peine , ô fleuve enchanteur , te jetant un dernier regard d'amour. Il est peut-être des contrées plus puissantes et plus brillantes ; mais nulle ne réunit comme toi , dans une ravissante variété , l'éclat , la beauté , la douceur et les glorieux souvenirs ;

LXI.

La simplicité unie à la grandeur , une végétation luxuriante , indice d'une prochaine fécondité , les cités aux blanches murailles , le fleuve majestueux , le précipice sombre , la forêt verdoyante , les châteaux gothiques semés çà et là , les rocs sauvages taillés ainsi que des tourelles , comme pour imiter en les surpassant les ouvrages de l'homme ; et , au milieu de ce tableau , une population au visage riant comme la nature qui l'environne , et dont les bienfaits répandus sur tous semblent jaillir de tes rives , à côté des empires écroulés.

LXII.

Mais tout cela est déjà loin de moi. Au-dessus de ma tête s'élèvent les Alpes , palais de la nature , dont les vastes murs cachent dans les nuages leurs têtes neigeuses ; là trône l'éternité sous des lambris de glace , séjour sublime et froid où se forme l'avalanche , cette foudre de neige. Tout ce qui agrandit l'âme et l'effraie tout ensemble est réuni autour de ces sommets , comme si la terre voulait montrer qu'elle peut s'approcher du ciel et laisser en bas l'homme superbe.

LXIII.

Mais avant d'oser mesurer ces hauteurs sans égales , il est un lieu qui mérite notre attention. C'est Morat ! le noble et patriotique champ de bataille ! Là l'homme peut contempler les horribles trophées du carnage sans avoir à rougir pour ceux qui ont vaincu dans

cette plaine. Ici la Bourgogne laissa une armée sans sépulture , monceau d'ossements qui vivront d'âge en âge , se servant à eux-mêmes de monument ; les ombres de ces guerriers , privés des honneurs de la tombe , errent sur les bords du Styx , qu'elles font retentir de leurs gémissements ¹.

LXIV.

De même que Waterloo rivalisera avec la sanglante défaite de Cannes , Morat et Marathon verront réunir leurs noms jumeaux ; victoires sans tache , avouées par la véritable gloire , remportées par des cœurs et des bras sans ambition , par une vaillante légion de citoyens et de frères , et non par des soldats mercenaires , esclaves de la corruption , vendant leurs épées au service des princes ; ceux-là n'obligèrent aucun peuple à gémir sur ces lois blasphématoires et draconiques qui proclament le droit divin des rois.

LXV.

Près d'un humble mur , une colonne plus modeste encore s'élève , grise , antique et usée par la douleur ; c'est le dernier vestige du naufrage des ans. On croirait voir l'attitude égarée d'une personne que l'étonnement a pétrifiée , mais qui a conservé encore l'usage de ses sens : elle est là , debout , qui résiste à l'outrage des ans , tandis qu'Aventicum ² , l'orgueil d'une civilisation contemporaine , est abattue , et jette de ses débris les campagnes où jadis elle régnait.

LXVI.

C'est ici que Julia , — oh ! béni soit ce doux nom ! — c'est ici que , victime de la religion et de l'amour filial , Julia donna sa jeunesse au ciel ; son cœur , cédant à l'affection la plus sacrée après celle du ciel , son cœur se brisa sur la tombe d'un père. Les larmes ne peuvent rien sur la justice ; les siennes d'ailleurs mandaient la conservation d'une vie dans laquelle elle-même vivait ; mais le juge fut juste , et alors elle mourut sur le cadavre de celui qu'elle n'avait pu sauver. Une tombe simple et sans statue les réunit tous deux , et renferma dans la même urne une volonté , un cœur , une poussière ³.

LXVII.

Ce sont là des actes dont la mémoire ne devrait pas périr , des noms qui ne devraient pas s'éteindre dans

¹ La chapelle est détruite , et la pyramide des ossements a été beaucoup diminuée par la légion bourguignonne au service de France , qui avait à cœur d'effacer ce monument des invasions moins heureuses de ses ancêtres. Il en reste encore , mêlé sous les soins des Bourguignons depuis des siècles (tous ceux qui passaient par là en emportaient un dans leur pays) , et malgré les larcins moins excusables des postillons suisses qui en prenaient pour les vendre ou en faisaient des manches de couteaux , car la blancheur que leur avaient donnée les siècles les faisait rechercher pour cet usage. Je me suis permis d'en emporter de quoi faire à peu près le quart d'un héros. Ma seule excuse pour ce larcin , c'est que si je ne l'avais pas commis , d'autres l'auraient fait , et auraient consacré ces reliques à des usages profanes , tandis que moi je les conserverai avec soin.

² Aventicum près de Morat était la capitale de l'Helvétie romaine ; c'est là qu'est aujourd'hui Yverhoys.

³ Julia Alpimula , jeune prêtresse d'Aventicum , mourut après avoir cherché inutilement à sauver les jours de son père , con-

damné à mort comme traître par Aulus Cœcina. On a découvert son épitaphe ; il y a plusieurs autres ; la voici :

JULIA ALPIMULA :
HIC JACET
INFELICIS PATRIS INFELIX PROLES.
DEE AVENTILÆ SACERDOS.
EXORAB. PATRIS NEGEN NON POTUIT :
MALE MORI IN FATIS ILLE ERAT.
VIXIT ANNOS XXIII.

Je ne connais rien de plus touchant que cette inscription , rien de plus intéressant que cette histoire. Ce sont là des noms et des actes qui ne doivent pas périr. Nous aimons à y porter nos regards avec un plaisir affectueux , en les détournant de ce tableau confus de conquêtes et de batailles dont l'esprit est ébloui , et qui excite en nous une sympathie fautive et fébrile à laquelle succède le dégoût , résultat habituel de cet enivrement passager.

l'oubli qui dévore justement les empires, les enchaînés et les enchainés, leur naissance et leur mort ; la haute et colossale majesté de la vertu devrait survivre et survivra à ses malheurs, rayonnant dans son immortalité à la face du soleil, comme cette neige des Alpes¹ dont l'éternelle blancheur efface par son éclat tout ce qui est au-dessous d'elle.

LXVIII.

J'aime le lac Léman et sa nappe de cristal², miroir où les étoiles et les montagnes voient reproduire leur image tranquille dans la profondeur de cette eau limpide qui reflète leurs formes et leurs couleurs. Il y a trop de l'homme ici pour contempler comme je le voudrais ces grands spectacles ; mais bientôt la solitude réveillera en moi des pensées cachées, mais non moins chéries qu'autrefois, alors que je ne m'étais pas encore mêlé aux hommes et ne faisais point partie de leur bercail.

LXIX.

Fuir les hommes, ce n'est pas les haïr ; tout mortel n'est pas propre à partager leur activité et leurs travaux. Il n'y a point de misanthropie à retenir l'âme au fond de sa source, de peur que son ébullition ne la consume dans la foule brûlante où nous devenons les victimes de notre corruption, pour nous repentir trop tard et longtemps, et user nos forces dans une lutte déplorable, rendant le mal pour le mal, livrés à des contentions sans nombre où tous les efforts ne sont que faiblesse.

LXX.

Là nous pouvons en un moment nous préparer de longues années de funestes repentirs, et, frappant notre âme de stérilité, changer tout notre sang en larmes et teindre notre avenir des couleurs de la nuit. A ceux qui marchent dans les ténèbres, la course de la vie devient une fuite désespérée. Sur mer, les plus hardis ne tournent leur voile que vers le port qui les attend ; mais il est des navigateurs égarés sur les flots de l'éternité dont le navire avance toujours, toujours, sans jamais jeter l'ancre nulle part.

LXXI.

Dès lors ne vaut-il pas mieux être seul et aimer la terre pour elle-même, auprès des flots d'azur du Rhône rapide³ ou du paisible sein de son lac maternel, qui le nourrit comme une mère qui, trop indulgente pour son unique enfant, apaise ses cris par ses baisers ? ne vaut-il pas mieux ainsi couler ses jours que d'aller, oppresseur ou victime, se mêler à la foule tumultueuse ?

¹ J'écris ceci en face du mont Blanc (3 juin 1816), qui même à cette distance éblouit mes yeux. — (21 juillet.) Aujourd'hui j'ai observé pendant quelque temps, et d'une manière distincte, la réflexion du mont Blanc et du mont d'Argentière dans le calme du lac, pendant que je le traversais dans mon bateau. Sixante milles séparent ces montagnes de leur miroir.

² Parmi les vers adressés à cette époque par le poète à sa sœur, on lit cette strophe :

« J'ai rappelé à ta mémoire notre lac chéri », auprès du vieux

³ Le lac de l'abbaye de Neuchâtel

LXXII.

Je ne vis point en moi, mais je m'identifie avec ce qui m'entoure ; il y a du sentiment pour moi dans les hautes montagnes, mais le tumulte des villes m'est un supplice. Je ne vois rien de haïssable dans la nature, sinon la nécessité de former malgré moi l'un des anneaux d'une chaîne charnelle, classé parmi les créatures, tandis que l'âme peut prendre son vol et s'incorporer d'une manière réelle au firmament, à la montagne, à la plaine ondoiyante de l'océan, ou au cortège des étoiles.

LXXIII.

Voilà ce qui m'absorbe, voilà quelle est ma vie ; je considère le désert peuplé que j'ai laissé derrière moi comme un lieu d'agonie et de tourments, un exil de douleur, où, pour quelques péchés, j'avais été condamné à agir et à souffrir ; je remonte enfin et prends un nouvel essor ; je sens que mes ailes, jeunes encore, mais déjà vigoureuses, sont capables de lutter contre les vents qu'elles doivent fendre, méprisant les liens d'argile qui retiennent notre être captif.

LXXIV.

Et lorsqu'enfin l'esprit sera affranchi de tout ce qu'il abhorre sous cette enveloppe dégradée, dépouillé de sa vie charnelle, sauf cette portion plus heureuse qui revivra dans les mouches et les vers ; — lorsque les éléments se réuniront aux éléments semblables, et que la poussière ne sera plus que poussière, ne verrai-je pas alors d'une manière plus intime tout ce qui aujourd'hui éblouit ma vue, la pensée incorporée, le génie de chaque lieu, dont maintenant même je partage quelquefois les immortels attributs ?

LXXV.

Les montagnes, les flots, le firmament, ces choses ne font-elles pas partie de moi et de mon âme comme moi d'elles ? Mon cœur ne les aime-t-il pas d'une passion pure et profonde ? Ne mépriserais-je pas tout autre objet comparé à ceux-là ? N'endurerais-je pas mille tourments plutôt que d'échanger de tels sentiments contre la dure et mondaïne indifférence de ces hommes dont les regards sont attachés à la terre, et dont la pensée redoute le grand jour ?

LXXVI.

Mais je me suis écarté de mon sujet ; je me hâte d'y revenir. Que maintenant ceux qui se plaisent à rêver sur un tombeau contemplent avec moi la poussière d'un homme qui fut jadis tout de flamme, né dans le pays dont je respire un moment l'air pur, hôte passager de la terre qui lui donna le jour. Il eut la fo-

manoir qui peut-être un jour ne m'appartiendra plus. Le Léman est beau, mais crois-tu que j'oublie le doux souvenir d'un rivage plus cher ? Il faudra que le temps fasse bien des ravages dans ma mémoire avant que, *toi* ou *moi*, mes yeux cessent de vous voir ; et néanmoins, comme tout ce que j'ai aimé, ces objets ou sont loin de moi, ou je leur ai dit un éternel adieu.

³ La couleur du Rhône à Genève est bleue, d'une teinte plus foncée que je ne l'ai jamais vue dans une eau douce ou salée, à l'exception de la Méditerranée et de l'Archipel.

lie d'ambitionner la gloire, et sacrifia son repos à la conquête et à la conservation de cette idole.

LXXVII.

C'est ici que Rousseau commença une vie de malheurs, Rousseau, sophiste sauvage, auteur de ses propres tourments, apôtre de l'affection, qui revêtit la passion d'un charme magique, et puisa dans ses douleurs une irrésistible éloquence; il sut embellir jusqu'à la folie, et répandit sur des actes et des pensées coupables un céleste coloris¹; ses paroles éblouissaient comme les rayons du soleil, et arrachaient des larmes d'attendrissement.

LXXVIII.

Son amour était l'essence de la passion : comme l'arbre embrasé par la foudre, qui, après avoir brûlé d'une flamme céleste, reste flétri et consumé; ainsi fut son amour. Mais ce n'était pas l'amour des femmes vivantes, ni des morts qu'évoquent nos songes; c'était l'amour d'une beauté idéale; ce sentiment était devenu sa vie : il déborda dans ses pages brûlantes, quelque insensé qu'il puisse paraître.

LXXIX.

Ce sentiment anima Julie de son souffle et la revêtit d'un charme romanesque et doux. Il sanctifia ce mémorable baiser² que déposait chaque matin sur sa lèvre tremblante celle qui ne répondait à son amour que par l'amitié; mais à ce doux contact, une flamme dévorante allait embraser son cerveau et son cœur, et tout son être était absorbé dans une ineffable jouissance que ne donne point aux amants vulgaires la possession de l'objet aimé.

LXXX.

Sa vie fut une longue guerre contre des ennemis que lui-même s'était créés, ou des amis que lui-même avait repoussés; car son âme était devenue le sanctuaire de la défiance. Ceux qui l'aimaient étaient les victimes que choisissait de préférence son étrange et aveugle fureur. Mais il était en démenée. Pourquoi? nul ne peut le dire; la cause en était peut-être impénétrable. Sa frénésie, qu'elle fût l'ouvrage de la maladie ou du malheur, était arrivée à ce point funeste où le délire revêt les apparences de la raison.

LXXXI.

Car alors il était inspiré, et de lui, comme jadis de

l'autre mystérieux de la pythonisse, portaient ces oracles qui mirent le monde en flammes, et ne cessèrent de brûler que lorsque des empires eurent cessé d'exister. La France s'en souvient, la France, abattue aux pieds d'une tyrannie consacrée par les siècles, tremblante sous le joug qui pesait sur elle, jusqu'au jour où, à sa voix et à la voix de ses élèves, elle se leva tout à coup, et passa d'un excès de servilité pusillanime à un excès de colère.

LXXXII.

Ils s'élevèrent un effroyable monument des débris des vieilles opinions, des abus dont la naissance était contemporaine de celle du monde; ils déchirèrent le voile, et exposèrent aux regards du monde entier les secrets qu'il cachait. Mais ils détruisirent le bien en même temps que le mal, et ne laissèrent que des ruines, avec lesquelles on a rebâti sur les mêmes fondements; ainsi, à la voix de l'ambition, cachots et trônes se relevèrent et furent simultanément occupés.

LXXXIII.

Mais cela ne saurait durer, ni longtemps se souffrir! Le genre humain a compris sa force et l'a fait comprendre. Les peuples auraient pu mieux en user. Enivrés de leur nouvelle puissance, ils en ont fait les uns contre les autres un terrible essai; ils ont étouffé la douce voix de la pitié. Mais élevés dans l'antre ténébreux de l'oppression, ils n'avaient point, comme des aiglons, grandi à la face du jour : comment donc s'étonner qu'ils se soient mépris quelquefois sur le choix de leur proie?

LXXXIV.

Quelles blessures profondes se ferment sans cicatrices? Le cœur est le plus longtemps à saigner; sa guérison laisse des traces qui le défigurent. Trompés dans leurs espérances, les vaincus se taisent, mais ce silence n'est pas la soumission : l'implacable ressentiment retient son souffle dans sa tanière jusqu'à l'heure qui doit lui payer des années d'attente. Nul ne doit désespérer : il est venu, il vient et viendra encore, le pouvoir de punir ou de pardonner; nous serons plus lents à exercer le premier.

LXXXV.

Limpide et pacifique Léman! ton lac tranquille, qui contraste avec le monde orageux où j'ai vécu, m'aver-

¹ « Il est évident que les pages passionnées du roman de Rousseau avaient fait une impression profonde sur les sentiments du noble poète. L'enthousiasme exprimé par lord Byron est un hommage glorieux à la puissance qu'avait Rousseau d'ébranler les passions : et, à dire vrai, nous avons besoin de cette preuve ; nous avons presque honte de le dire. — pourtant comme le *Barbier* de Midas, il nous faut parler ou mourir. — nous n'avons jamais pu comprendre l'intérêt ou découvrir le mérite de cette production fameuse. Nous avouons qu'il y a dans les lettres beaucoup d'éloquence : là résidait la force de Rousseau ; mais ses amants, le célèbre Saint-Pierre et Julie, depuis que nous connaissons leur histoire jusqu'à présent, n'ont pu réussir à nous intéresser. Peut-être y a-t-il de notre part une insensibilité naturelle ; mais ce qu'il y a de certain c'est que nos yeux sont demeurés secs pendant que tout fondait en larmes autour de nous. Et aujourd'hui même, en relisant cet ouvrage, nous ne voyons rien de fort intéressant dans les amours de ces deux ex-

nuyaux pédants. Pour exprimer notre opinion dans les termes mêmes de Burke, nous avons le malheur de regarder cette fameuse histoire de galanterie philosophique comme un mélange grossier, indécrottable, aigre, sombre et féroce de pédantisme et de libertinage, de spéculations métaphysiques unies à la sensualité la plus indécente. » Sir WALTER SCOTT.

² Ceci fait allusion au passage des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau dans lequel il parle de sa passion pour la comtesse d'Houdetot (maîtresse de Saint-Lambert), et de la longue promenade qu'il faisait chaque matin avec elle pour en recevoir le seul baiser qu'elle lui donnait en le saluant. La description de ce qu'il éprouvait en cette occasion peut être considérée comme l'expression de l'amour le plus passionné, quoique chaste, que des paroles aient jamais pu donner. Bien qu'après tout ce sentiment ne puisse être peint qu'imparfaitement par des paroles. Un tableau ne peut nous donner qu'une idée imparfaite de l'océan.

dit par son silence d'échanger les eaux troublées de la terre contre un cristal plus pur. Cette barque paisible est comme une aile silencieuse sur laquelle je vais fuir le désespoir. Il fut un temps où j'aimais les mugissements de la mer agitée ; mais ton suave murmure est doux à mon oreille comme la voix d'une sœur qui me reprocherait mes sombres plaisirs.

LXXXVI.

Voici venir la nuit silencieuse ; depuis tes bords jusqu'aux montagnes, le crépuscule jette le voile de ses molles ombres ; pourtant tous les objets se détachent encore distinctement à l'horizon, à l'exception du sombre Jura, dont on découvre à peine les flancs escarpés : en approchant du rivage, on aspire le vivant parfum qui s'exhale des fleurs à peine écloses ; l'oreille attentive suit le bruit léger de la rame, ou écoute les derniers chants du grillon.

LXXXVII.

Il aime à s'égayer le soir, fait de sa vie une enfance et la passe à chanter ; par intervalle un oiseau fait entendre un moment sa voix dans les buissons, puis il se tait. Je ne sais quel murmure semble flotter sur la colline ; mais ce n'est qu'une illusion ; car les rosées de la nuit brillante distillent silencieusement leurs larmes d'amour, qu'elles s'épuisent à pleurer, jusqu'à ce qu'elles aient imprégné le sein de la nature de l'essence où elle puise ses couleurs.

LXXXVIII.

Étoiles ! poésies du ciel ! si nous cherchons à lire dans vos pages étincelantes la destinée des hommes et des empires, nous sommes pardonnables, alors que dans notre désir de grandeur nous osons franchir notre sphère mortelle, et aspirer à nous unir à vous ; car vous êtes une beauté et un mystère, et vous nous inspirez de loin tant d'amour et de respect, que nous avons donné une étoile pour emblème à la fortune, à la gloire, à la puissance, à la vie.

LXXXIX.

Le ciel et la terre se taisent. Ils ne dorment pas, mais ils retiennent leur haleine comme nous faisons dans un moment d'émotion vive ; ils sont muets, comme nous quand une pensée nous préoccupe profondément. Le ciel et la terre se taisent : du cortège lointain des étoiles jusqu'au lac assoupi et à la rive montagnaise, tout est concentré dans une vie intense, où il n'est pas un rayon, pas un soufile, pas une feuille qui n'ait sa part d'existence, et ne sente la présence de l'Être créateur et conservateur de toute chose.

XC.

Alors s'éveille ce sentiment de l'infini, que nous éprouvons dans la solitude, là où nous sommes *le moins* seuls ; c'est la vérité qui s'infuse dans notre être et le purifie du moi personnel ; c'est une vibration, âme et source de la musique, qui nous initie à l'éternelle harmonie, répand autour de nous un charme pareil à la ceinture fabuleuse de Cythérée, unissant toutes

choses dans la beauté, et qui désarmerait jusqu'au spectre de la mort, si sa fatale puissance était matérielle.

XCI.

Ils eurent raison, les anciens Persans, de lui donner pour autels les hauts lieux et le sommet des monts sourcilleux, et de prier dans des basiliques sans ornements et sans murailles l'Être tout-puissant, qui n'est honoré qu'imparfaitement dans des sanctuaires élevés par la main des hommes. Venez donc comparer vos colonnes, vos temples grecs ou gothiques, destinés à abriter des idoles, avec l'air et la terre, ces temples de la nature, et gardez-vous de circonscrire la prière dans une étroite enceinte.

XCII.

L'aspect du ciel est changé ! — Et quel changement ! ô nuit, orages, ténèbres, vous êtes admirablement forts, et néanmoins attrayants dans votre force, comme l'éclat d'un œil noir dans la femme. Au loin, de roc en roc et d'écho en écho, bondit le tonnerre animé ! Ce n'est plus d'un seul nuage que partent les détonations ; mais chaque montagne a trouvé une voix, et, à travers son linceul de vapeurs, le Jura répond aux Alpes joyeuses qui l'appellent.

XCIII.

Et la nuit règne : — nuit glorieuse ! tu n'as pas été faite pour le sommeil ! Laisse-moi partager tes sauvages et ineffables délices, et m'identifier à la tempête et à toi ! Le lac étincelle comme une mer phosphorique, et la pluie ruisselle à grands flots sur la terre ! Pendant quelque temps tout redevient ténèbres ; puis les montagnes font retentir les éclats de leur bruyante allégresse, comme si elles se réjouissaient de la naissance d'un jeune tremblement de terre.

XCIV.

Il est un endroit où le Rhône rapide s'ouvre un passage entre deux rochers, semblables à deux amants que le ressentiment a séparés : bien que leur cœur soit brisé par cette séparation, ils ne peuvent plus se réunir, tant est profond l'abîme ouvert entre eux ! Et cependant, lorsque leurs âmes se sont ainsi mutuellement blessées, l'amour était au fond de la fureur cruelle et tendre qui est venue flétrir leur vie dans sa fleur ; puis ils se sont quittés : l'amour lui-même s'est éteint, ne leur laissant plus que des hivers à vivre et des combats intérieurs à se livrer.

XCV.

C'est là, c'est à l'endroit où le Rhône se fraie une issue, que les ouragans les plus furieux se sont donné rendez-vous. Ils sont plusieurs qui ont pris ce lieu pour théâtre de leurs ébats ; ils se lancent de main en main des tonnerres qui flamboient et éclatent au loin : le plus brillant de tous a dardé ses éclairs entre ces rocs séparés, comme s'il comprenait que là où les ravages de la destruction ont fait un tel vide, la foudre dévorante ne doit rien laisser debout.

¹ L'orage auquel ce passage fait allusion eut lieu le 15 juin 1816, à minuit. Dans les montagnes acrocérauniennes le Chimari. j'en ai vu de plus terribles, mais aucun plus véritablement beau.

XCVI.

Cieux, montagnes, fleuve, vents, lac, éclairs ! seul avec la nuit, les nuages, le tonnerre, et une âme capable de vous comprendre, vous méritiez bien que je veillasse pour vous contempler. Le roulement lointain de vos voix expirantes est l'écho de ce qui ne dort jamais en moi, — si toutefois je dors¹. Mais où allez-vous, ô tempêtes ? Êtes-vous comme celles qui grondent dans le cœur de l'homme ? ou bien, semblables aux aigles, y a-t-il là-haut un nid qui vous attende ?

XCVII.

Oh ! si je pouvais maintenant produire en dehors ce qu'il y a en moi de plus intime, et lui donner une forme ; — si je pouvais trouver une expression à mes pensées, et jeter ainsi âme, cœur, esprit, passions, sentiments faibles ou forts, tout ce que je voudrais avoir recherché, tout ce que je recherche, souffrir, connaître, éprouver, sans en mourir ; — si je pouvais jeter tout cela dans un mot unique, et que ce mot fût une foudre, je parlerais ; mais cela n'étant pas, je vis et meurs avec mon secret, et je refoule ma pensée silencieuse comme l'épée dans le fourreau.

XCVIII.

L'aurore a reparu, avec sa rosée matinale, son haleine embaumée, ses joues rougissantes ; son sourire écarte les nuages ; joyeuse comme si la terre ne contenait pas un seul tombeau, elle ramène le jour : nous pouvons reprendre la marche de notre existence ; et moi, ô Léman, je puis continuer à méditer sur tes rives, où tant d'objets réclament mon attention.

XCIX.

Clarens ! doux Clarens ! berceau de l'amour sincère ! on respire dans ton air le soufle de la pensée jeune et passionnée ; tes arbres ont leur racine dans le sol de l'amour ; ses couleurs se reflètent sur les neiges de tes glaciers, et les derniers rayons du soleil couchant y déposent affectueusement une teinte de rose. L'amour nous parle encore jusque dans ces rochers immuables où il chercha un asile contre les agitations du monde, ses soucis, ses cuisantes douleurs, ses décevantes espérances.

C.

Clarens ! tes sentiers sont foulés par des pas célestes, — les pas de l'Amour immortel. Là s'élève pour lui un trône dont tes montagnes sont le marchepied ; là le dieu est une vie et une lumière qui pénètrent tout, et ce ne sont pas seulement les sommets sourcilieux, les antres, les forêts, qui sont pleins de sa présence : la fleur s'épanouit sous son regard ; l'air est échauffé de son soufle, plus puissant que celui des tempêtes dans leur moment le plus terrible².

CI.

Ici tout est plein de lui : depuis ces noirs sapins qui sont là-haut son ombre, depuis les torrents dont il écoute la voix mugissante, jusqu'aux pampres verdoyants semés sur la douce pente qui le conduit au rivage ; là les flots obéissants viennent l'adorer et baiser ses pieds avec un doux murmure. La forêt, avec ses vieux arbres dont le tronc est blanchi par l'âge, mais dont les feuilles sont jeunes comme le plaisir, la forêt est encore à la même place qu'autrefois, et lui offre, à lui et aux siens, une solitude peuplée ;

¹ Le journal dans lequel Byron consignait pour sa sœur les détails de son voyage en Suisse se termine par ces paroles mélancoliques : — « Pendant cette tournée, qui a duré treize jours, j'ai été heureux du côté du temps, heureux dans mon compagnon de voyage (M. Holhouse), heureux dans mon perspective, exempt même de ces petits accidents et détails qu'on rencontre en voyageant dans des pays moins sauvages que celui-ci. J'étais moralement bien disposé : je suis un ami de la nature, un admirateur du beau ; je puis supporter la fatigue et les privations, et j'ai vu quelques-uns des plus beaux sites du monde ; mais au milieu de tout cela des souvenirs amers, principalement celui qui se rattache à des malheurs récents, et qui me touchant de plus près, doit m'accompagner le reste de mes jours, m'ont poursuivi jusqu'en ce lieu ; et ni les accords du berger, ni le fracas de l'avalanche, ni le torrent, ni la montagne, ni le glacier, ni le nuage, n'ont pu un seul moment alléger mon cœur du poids qui l'opprime, ni me mettre à même de perdre mon misérable individualisme dans la majesté, la puissance et la gloire qui brillaient au-dessus de ma tête, à mes pieds et autour de moi. »

² En juillet 1866, j'ai fait un voyage autour du lac de Genève ; j'ai examiné avec intérêt et attention tous les lieux célèbres par Rousseau dans son *Héloïse*, et je puis affirmer qu'il n'a rien exagéré. Il serait difficile de voir Clarens et tous les lieux qui l'entourent, Vevey, Chillon, Bouveret, Saint-Gingo, la Meillerie, Eivian, et le Rhône, sans être obligé d'avouer que ces sites étaient en ne peut mieux adaptés aux personnages et aux événements dont Rousseau a peuplé ces lieux. Mais ce n'est pas tout. Le sentiment qui s'attache à tout ce qui entoure Clarens et aux rochers opposés de la Meillerie est d'un ordre plus élevé et plus vaste que la sympathie pour une passion individuelle ; c'est le sentiment de l'existence de l'amour dans sa capacité la plus étendue et la plus sublime, et de notre participation à ses bienfaits et à sa gloire. C'est le grand principe de l'univers, qui pour être condensé n'en

est pas moins manifeste, et dont nous sentons que nous faisons partie sans pour cela hésiter à perdre notre individualité et à nous confondre dans la beauté de l'ensemble. — Lors même que Rousseau n'aurait jamais ni écrit ni vécu, ces lieux ne réveilleraient pas moins les mêmes associations d'idées. En les adoptant il a ajouté à l'intérêt de son ouvrage ; par ce choix il a prouvé qu'il sentait leur beauté, mais ils ont fait pour lui ce qu'aucun être humain n'eût pu faire pour eux. — J'ai eu le bonheur ou le malheur, comme on voudra, de traverser le lac par un temps d'orage en allant de la Meillerie, où nous séjournâmes quelque temps, jusqu'à Saint-Gingo ; la tempête ajoutait à la magnificence du spectacle qui nous entourait, bien qu'elle fit courir des dangers à notre bateau, qui était petit et trop chargé. Nous étions justement dans cette partie du lac d'où celui de Saint-Pierre et de madame de Wolmar gagna la Meillerie pour être à couvert de l'orage. En arrivant sur le rivage de Saint-Gingo je vis que le vent avait été assez violent pour déraciner quelques vieux châtaigniers au bas de la montagne. Sur la rive d'en haut qui fait face à Clarens est un château. Les collines sont couvertes de vignes et entrecroisées de quelques petits bois d'un effet très-pittoresque. Il y en avait un qu'on nommait le bosquet de Julie ; il a été coupé par les moines de Saint-Bernard, auxquels le terrain appartenait, et converti en vignobles. Néanmoins les habitants de Clarens continuent à montrer la place qu'il occupait en l'appelant du nom qui l'a consacré et lui survivera. Rousseau n'a pas été heureux pour la conservation des lieux où il avait placé ses créations idéales. Le prieur du Grand-Saint-Bernard a abattu quelques-uns de ces bois pour obtenir quelques tonneaux de vin de plus, et Bonaparte a fait sauter une partie des rochers de la Meillerie pour améliorer la route du Simplon. La route est excellente, mais je ne puis partager l'opinion que j'ai entendue exprimer, que la route vaut mieux que les souvenirs. B.

CII.

Une solitude peuplée d'abeilles et d'oiseaux, et de mille objets aux formes enchanteresses, aux couleurs variées, qui, libres et pleins de vie, l'adorent par des sons plus doux que des paroles, et déploient innocemment leurs ailes joyeuses; la source murmurante, la cascade sonore, l'arbre balançant son feuillage, la rose en bouton, vivante image de la beauté, tout cela, ouvrage de l'amour, forme un mélange harmonieux et un imposant ensemble.

CIII.

Ici, celui qui n'a jamais aimé s'initie à cette science et fera de son cœur une flamme; celui qui connaît ce tendre mystère aimera davantage, car c'est ici la retraite de l'amour; c'est ici que l'ont exilé les tourments de la vanité et les dissipations d'un monde imposteur; car il est dans sa nature d'avancer ou de périr: il ne demeure pas stationnaire; ou il décline, ou il devient une félicité immense, qui, dans son éternité, peut rivaliser avec les clartés immortelles.

CIV.

Ce n'est pas dans un but de fiction que Rousseau choisit ce séjour et le peupla d'affections; mais il jugea que la passion ne pouvait assigner de plus digne séjour aux êtres purifiés, enfants de l'imagination. C'est dans ce lieu que le jeune Amour dénoua la ceinture de sa Psyché, et il le sanctifia par un charme ineffable. Séjour de solitude, d'enchantement et de mystère, où tout est suave: les sons, les parfums, les couleurs! ici le Rhône a étendu sa couche; les Alpes se sont élevé un trône.

CV.

Lausanne! et toi, Ferney! vous avez abrité des noms auxquels vous devez le vôtre¹; mortels qui, par des routes périlleuses, ont cherché et trouvé le chemin d'une gloire immortelle. C'étaient des intelligences gigantesques. Ils voulurent, comme autrefois les Titans, entasser sur des doutes audacieux des pensées capables d'attirer le tonnerre et le feu du ciel assiéger de nouveau, si toutefois l'homme et ses recherches pouvaient provoquer de la part du ciel autre chose qu'un sourire.

CVI.

L'un était tout inconstance et tout feu, versatile comme un enfant dans ses désirs, mais esprit varié: tour à tour gai, grave; sage, insensé; historien, poète et philosophe, il se multipliait au milieu des hommes, véritable Protée du talent. Mais il excellait surtout à manier l'arme du ridicule, qui, à sa voix, allait, plus rapide que le vent, abattre l'ennemi désigné à ses coups, tantôt immolant un fat, tantôt ébranlant un trône.

CVII.

L'autre, profond et réfléchi, creusait laborieusement sa pensée, et chaque année de nouvelles études venaient ajouter à sa sagesse. Homme de méditation,

riche de science, il donnait à son arme un tranchant acéré, sapant des dogmes solennels par de solennels sarcasmes. Roi de l'ironie, armé de ce puissant talisman, il frappa au cœur de ses ennemis, dont la rage, fille de la cruauté, se vengea de lui en le condamnant à l'enfer: réponse éloquent, et qui résout toutes les difficultés.

CVIII.

Cependant, que leurs cendres reposent en paix; car s'ils ont commis des fautes, ils les ont expiées. Il ne nous appartient pas de les juger, encore moins de les condamner. Un jour peut-être ces mystères seront révélés à tous, — ou bien la crainte et l'espoir s'endormiront sur le même oreiller; mais alors nous ne serons plus et notre poussière sera la proie des vers; et quand elle se ranimera, selon notre croyance, ce sera pour être pardonnée ou pour subir le châtiment qu'elle aura mérité.

CIX.

Mais laissons là les ouvrages des hommes pour lire de nouveau dans celui que le Créateur déploie devant moi; et terminons cette page qui s'alimente de mes rêveries, et que j'ai déjà trop prolongée. Les nuages suspendus au-dessus de ma tête se dirigent vers les blanches Alpes; il faut que je les franchisse, et que j'examine tout ce qui sera accessible à mes regards, pendant que je gravirai ces immenses et colossales régions, où la terre soumet à ses embrassements les puissances de l'air.

CX.

Italie! Italie! quand le regard te contemple, l'âme s'illumine soudain de la lumière des siècles. Depuis le fier Carthaginois qui faillit te conquérir jusqu'à la dernière auréole de guerriers et de sages qui glorifient tes annales sacrées, tu servis de trône et de tombe aux empires; et aujourd'hui encore c'est de Rome impériale, de la cité aux sept collines, que coule la source éternelle à laquelle vont s'abreuver les âmes dévorées de la soif de connaître.

CXI.

J'interromps ici une tâche reprise sous de funestes auspices: — sentir que nous ne sommes pas ce que nous avons été, estimer que nous ne sommes pas ce que nous devrions être; — armer son cœur contre lui-même; cacher avec un soin superbe l'amour comme la haine, tout ce qui, — passion, sentiment, projet, douleur ou zèle, — constitue notre pensée dominante, c'est là pour l'âme une rude épreuve: n'importe, — elle est faite.

CXII.

Quant à ces paroles, ainsi revêtues de la forme poétique, il se peut que ce ne soit qu'une ruse innocente, qu'un coloris jeté sur les scènes fugitives qui passent devant moi, et que je voudrais saisir pour distraire un instant mon cœur ou celui des autres. La jeunesse est altérée de gloire. — Mais je ne suis pas assez jeune

¹ Voltaire et Gibbon.

pour considérer le blâme ou le sourire des hommes comme un arrêt définitif d'obscurité ou de gloire ; qu'on se souvienne de moi ou qu'on m'oublie ; seul je me suis tenu, seul je me tiendrai.

CXIII.

Je n'ai point aimé le monde, le monde ne m'a point aimé ; je n'ai point flatté son souffle fétide, ni ployé un genou patient devant ses idoles, ni façonné mon visage au sourire, ni fait de ma voix un écho adulateur. Dans la foule, les hommes n'ont pu me prendre pour l'un des leurs ; j'étais au milieu d'eux, je n'étais point l'un d'eux. Enseveli dans mes pensées, je ne partageais pas leurs pensées ; et c'est ainsi que je serais encore si mon âme ne s'était armée de résolution et domptée elle-même.

CXIV.

Je n'ai point aimé le monde, le monde ne m'a point aimé ; mais séparons-nous en ennemis loyaux. Je crois, bien que mon expérience me dise le contraire, qu'il y a encore des paroles vraies, — des espérances qui ne trompent pas, — des vertus indulgentes, et qui ne tendent pas des pièges aux cœurs fragiles ; je crois aussi qu'il en est qui s'appuient sincèrement sur les douleurs d'autrui¹ ; qu'il en est un ou deux ici-bas qui sont presque ce qu'ils paraissent ; que la bonté n'est pas un mot, ni le bonheur un rêve.

CXV.

Ma fille ! c'est avec ton nom que ce chant a commencé ; ma fille, qu'avec ton nom encore il se termine. — Je ne te vois pas, — je ne t'entends pas ; — mais nul n'est plus absorbé en toi ; tu es l'année vers laquelle se projettent les ombres de mes années à venir. Peut-être ne verras-tu jamais mon visage, mais ma voix se mêlera à tes rêves, elle pénétrera jusqu'à ton cœur — quand le mien sera glacé, — et ses accents s'élèveront vers toi du fond même de la tombe de ton père.

CXVI.

Aider au développement de ton esprit, épier l'aube de tes joies enfantines, — te regarder croître sous mes yeux, — te voir saisir la connaissance des objets, — qui tous sont encore pour toi des merveilles, — t'asseoir légèrement sur mon genou, imprimer sur ta joue charmante le baiser d'un père, — tout cela sans doute ne m'était pas réservé ; et pourtant tout cela était dans ma nature : il y a là quelque chose qui me le dit.

CXVII.

Cependant, dût-on te faire un devoir de me haïr, je sais que tu m'aimeras ; dût-on te cacher mon nom, comme un mot empreint encore de désolation, comme un titre anéanti ; dût la tombe se fermer entre nous, n'importe, — je sais que tu m'aimeras. Quand on essaierait de faire sortir de ton être tout le sang qui est à moi, et qu'on y parviendrait, — tout serait inutile, — tu ne m'en aimerais pas moins, tu conserverais encore ce sentiment plus fort que la vie.

CXVIII.

Enfant de ma tendresse, — quoique née dans l'immertune et nourrie dans les angoisses ; ce furent là les éléments de ton père, — ce sont aussi les tiens. Leur influence t'entoure déjà. — Mais ton feu sera plus modéré et tes espérances plus brillantes. Doux soit le sommeil de ton berceau ! Du sein de l'océan, et du sommet des monts ou maintenant je respire, j'appelle sur toi toute la félicité dont je me dis en soupirant que tu aurais été pour moi la source

LE PÉLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT QUATRIÈME.

Visto ho Toscana, Lombardia, Romagna,
 Quel Monte che divide, e quel che serra
 Italia, e un mare e l'altro, che la bagna
 Ariosto, sottra mi.

A JOHN HOBHOUSE.

Venise, 2 janvier 1818

MON CHER HOBHOUSE,

Après un intervalle de huit ans entre la composition des premiers chants de *Childe-Harold* et celle du dernier, la conclusion de ce poème va être soumise au jugement du public. En me séparant d'un aussi vieux ami, il est naturel que je m'adresse à un autre plus ancien et plus cher encore, qui a vu la naissance et la mort du premier ; à celui dont la société et l'amitié éclairée, je crois pouvoir le dire sans ingratitude, m'ont été plus utiles que toute la faveur publique qu'a pu me valoir *Childe-Harold*, à celui que j'ai connu longtemps, qui a été le compagnon de mes voyages, qui m'a soigné dans la maladie, consolé dans l'affliction, que j'ai vu heureux de mon bonheur et ferme dans mes adversités, sincère dans ses conseils, intrépide dans le péril ; à un ami souvent éprouvé, et resté toujours fidèle, à vous, enfin.

Ici je passe de la fiction à la vérité, et en vous dédiant aujourd'hui qu'il est complet, ou du moins terminé, ce poème, le plus long et le plus fortement pensé de mes ouvrages, je désire me faire honneur de ma longue intimité avec un homme de science, de talent, de caractère et d'honneur. Des âmes telles que les nôtres ne donnent ni ne reçoivent des compliments adulateurs ; mais les louanges de la sincérité ont de tout temps été permises à l'amitié. Ce n'est ni pour vous ni pour les autres, mais pour soulager un cœur trop peu habitué à la bienveillance des hommes pour l'accueillir avec froideur, que j'essaie ici de consigner vos bonnes qualités, ou plutôt les avantages dont je leur suis redevable. Le jour même de la date de cette lettre, qui est l'anniversaire du jour le plus malheureux de ma vie passée, mais qui n'est plus capable d'empoisonner mon existence à Venise tant que j'aurai la ressource de votre amitié et de mes facultés ; ce jour même sera désormais pour vous et pour moi la source d'un plus agréable souvenir ; car il nous rappellera à tous deux cette expression de ma reconnaissance pour un zèle infatigable, tel que peu d'hommes en ont éprouvé, et dont nul ne peut être l'objet

¹ Dans l'adversité de nos amis, dit Larochehoucault, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.

sans avoir une idée plus avantageuse de l'espèce humaine et de lui-même.

Il nous a été donné de parcourir ensemble, à diverses époques, les contrées illustrées par la chevalerie, l'histoire et la fable : — l'Espagne, la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Italie; et ce qu'Athènes et Constantinople furent pour nous il y a quelques années, Venise et Rome l'ont été plus récemment. Mon poème aussi, ou mon pèlerin, ou tous deux, m'ont accompagné partout : peut-être trouvera-t-on excusable la vanité qui me fait revenir avec complaisance sur une composition qui me rattache en quelque sorte au lien où elle a été produite et aux objets que j'ai essayé de décrire; et quelque indigne qu'elle paraisse de ces contrées magiques et mémorables, et fort au-dessous des anticipations lointaines et des impressions immédiates, cependant, comme gage de mon respect pour ce qui est vénérable et de mon enthousiasme pour ce qui est glorieux, la composition de ce poème a été pour moi une source de plaisir, et je ne m'en sépare qu'avec une sorte de regret dont j'étais loin de me croire encore susceptible pour des objets imaginaires.

Quant à la matière du dernier chant, le pèlerin y joue un moindre rôle que dans ceux qui précèdent; et dans ce rôle, il n'y a qu'une ligne imperceptible, si même il y en a une, qui le sépare de l'auteur parlant en son nom. Le fait est que j'étais fatigué d'établir une ligne de démarcation que chacun était décidé à ne point apercevoir : semblable au Chinois du *Citoyen du Monde* de Goldsmith, que personne ne voulait prendre pour un Chinois, c'est en vain que je soutenais et m'imaginais avoir établi une distinction entre l'auteur et le pèlerin; le désir même que j'avais de conserver cette différence, et mon désappointement de le trouver inutile, paralysait tellement mes efforts dans la composition, que je me décidai à l'abandonner entièrement, et c'est ce que j'ai fait. Les opinions qui se sont formées et pourraient se former encore à ce sujet sont maintenant chose indifférente; c'est l'ouvrage qu'il faut juger et non le poète; et l'auteur, qui n'a dans son esprit d'autre ressource que la réputation durable ou passagère que ses travaux littéraires lui ont faite, mérite de partager le destin des auteurs.

Dans le cours de ce quatrième chant, j'avais eu l'intention, soit dans le texte, soit dans les notes, de parler de l'état actuel de la littérature italienne, et peut-être aussi des mœurs de cette nation; mais, resserré par les limites que je m'étais imposées, je vis bientôt que le texte suffirait à peine à contenir le labyrinthe des objets extérieurs et les réflexions qu'ils suggèrent; quant aux notes, à l'exception d'un petit nombre, et des plus courtes, c'est à vous que j'en suis redevable, et nécessairement elles ont dû se borner à donner l'intelligence du texte.

C'est d'ailleurs une tâche délicate et peu agréable que de disserter sur la littérature et les mœurs d'une nation si dissemblable; cette tâche exige une attention et une impartialité qui nous feraient un devoir de nous méfier de nos propres jugements, de les différer du moins, et de mûrir davantage nos renseignements; et néanmoins nous étions des observateurs attentifs, et familiarisés avec la langue et les mœurs du peuple au milieu duquel nous avons dernièrement habité. L'esprit de parti, en littérature comme en politique, paraît être porté ou avoir été porté à un tel état de violence, que l'impartialité serait presque impossible à un étranger. Il me suffira donc, pour le moment, de donner ici une citation dans la belle langue de l'Italie : — « *Mi pare che in un paese tutto poetico, che vanta la lingua la più nobile, ed insieme la più dolce, tutte le vie di-*

verse si possono tentare, e che sinchè la patria di Alfieri e di Monti non a perduto l'antico valore, in tutte essa dovrebbe essere la prima. » L'Italie possède encore de grands noms : — Canova, Monti, Ugo Foscolo, Pindemonte, Visconti, Morelli, Cigognara, Albrizzi, Mezzophanti, Mai, Mustoxidi, Aglietti et Vacca assureront à la génération actuelle une place honorable dans les diverses branches des arts, des sciences et des belles-lettres; dans quelques-unes même ce sera la première place : il n'y a en Europe, dans le monde entier, qu'un Canova.

Alfieri a dit quelque part que « *la pianta uomo nasce più robusta in Italia che in qualunque altra terra — e che gli stessi atroci delitti che vi si commettono ne sono una prova.* » Sans souscrire à la dernière partie de cette proposition, doctrine dangereuse, dont on peut de prime abord contester la justesse par une observation bien simple, c'est que les Italiens ne sont pas plus féroces que leurs voisins; il faudrait être volontairement aveugle ou singulièrement ignorant pour n'être pas frappé de l'extraordinaire capacité de ce peuple, ou, si ce mot est admissible, de ses *capacités*! et en effet, quelle facilité d'intelligence! quelle rapidité de conception! quel génie ardent! quel sentiment du beau! et, malgré les révolutions fréquentes, les ravages de la guerre et de longs siècles de découragement, quelle soif insatiable d'immortalité, l'immortalité de l'indépendance! Nous mêmes, lorsque, faisant à cheval le tour des murs de Rome, nous entendîmes la simple lamentation du chant du laboureur : « *Roma! Roma! Roma! Roma non è più come era prima,* » il était difficile de ne pas remarquer le contraste de ce chant mélancolique avec le beuglement bachique et les grossiers chants de triomphe dont résonnaient les tavernes de Londres à l'occasion du carnage de Mont-Saint-Jean, de cette victoire qui livra Gènes, l'Italie, la France et le monde à des hommes dont vous avez vous-même exposé la conduite dans un ouvrage digne des beaux jours de l'histoire :

« Non movero mai corda
Ove la turba di sue ciance assorda. »

Ce que l'Italie a gagné à cette dernière vente de nations, il est inutile à des Anglais de s'en informer, jusqu'à ce qu'on sache si l'Angleterre y a gagné quelque chose de plus qu'une armée permanente et la suspension de l'*Ilabac corpus*. C'est assez pour eux de s'occuper de leurs propres affaires; quant à ce qu'ils ont fait à l'étranger, et surtout dans le Midi, « en vérité, je vous le dis, ils en seront récompensés, » et cela avant qu'il soit longtemps.

Vous souhaitant, mon cher Hobhouse, un heureux et agréable retour dans ce pays, dont nul ne saurait avoir à cœur plus que vous les véritables intérêts, je vous dédie ce poème, maintenant complet; et je me dis encore une fois, pour la vie,

Votre reconnaissant et affectionné ami,

BYRON.

I.

J'étais à Venise, sur le pont des Soupîrs¹; j'avais à ma droite un palais, à ma gauche une prison : je voyais ses édifices s'élever du sein des flots comme au coup de la baguette d'un magicien. Dix siècles étendent autour de moi leurs ailes nébuleuses, et une gloire mourante sourit à ces temps déjà éloignés où plus d'une nation conquise tenait ses regards fixés sur les

¹ Voir à la fin de ce chant la note historique n° 1.

palais de marbre du lion ailé, où Venise était assise en reine sur le trône de ses cent îles.

II.

On dirait la Cybèle des mers, fraîchement sortie de l'océan, se dessinant sur l'horizon aérien avec sa tiare d'orgueilleuses tours, sa démarche majestueuse, comme la souveraine des eaux et de leurs divinités. Et elle l'était vraiment : — les dépouilles des nations formaient la dot de ses filles, et les perles de l'inepuisable Orient tombaient dans son giron en pluie étincelante; elle était vêtue de pourpre, et les monarques croyaient grandir leur majesté en s'asseyant à ses banquettes.

III.

A Venise, les chants du Tasse¹ n'ont plus d'échos, et le gondolier rame silencieux; ses palais tombent en ruines sur le rivage, et il est rare que la musique s'y fasse entendre : à Venise, ces temps ne sont plus; mais la beauté y est toujours; les empires s'écroulent, les arts s'éteignent, — mais la nature ne meurt pas : elle n'a pas oublié que Venise autrefois lui fut chère, qu'elle était la banque de l'univers, le bal masqué de l'Italie.

IV.

Mais pour nous, elle a un charme plus puissant encore que sa renommée historique, que son long cortège de puissantes ombres, qui, voilées de tristesse, pleurent sur l'empire évanoui de la cité veuve de son doge; notre trophée à nous ne périra pas avec le Rialto : Shylock, le Maure et Pierre résisteront aux outrages du temps! Ce sont les clefs de la voûte! et tout aurait disparu, qu'ils repeuplèrent pour nous la rive solitaire.

V.

Les êtres fils de la pensée ne sont pas d'argile; immortels par essence, ils créent et multiplient en nous un rayon plus brillant, une existence plus chère. Ce que le destin refuse à notre vie monotone, dans notre esclavage mortel, ces créations du génie nous l'accordent; elles exilent d'abord, puis remplacent ce que nous laissons; elles arrosent le cœur qui a vu périr ses premières fleurs, et comblent le vide qu'elles ont laissé en en faisant naître de nouvelles.

VI.

C'est là le recours de la jeunesse et du vieil âge; l'espérance y conduit la première; l'autre y cherche un refuge contre son isolement. Ce dernier motif a produit bien des pages, et peut-être celle qui est maintenant devant moi : pourtant il est des choses dont la réalité puissante éclipse nos régions de féerie; leurs formes et leurs couleurs surpassent en beauté notre ciel fantastique et ces constellations étranges dont la Muse est habile à peupler son monde imaginaire.

VII.

J'en ai vu ou rêvé de semblables; — mais n'y pensons plus. Ces choses sont venues à moi comme des vérités, et ont disparu comme des songes : quoiqu'elles

aient pu être d'abord, elles ne sont maintenant que des rêves; je pourrais les remplacer, si je voulais; mon imagination abonde encore en créations comme celles que j'ai cherchées et quelquefois trouvées; renonçons-y également. — La raison, qui se réveille en moi, repousse comme insensées ces illusions trop chères; d'autres voix me parlent, d'autres objets m'entourent

VIII.

J'ai appris les langues des autres peuples, et aux yeux des étrangers je n'ai point passé pour un étranger; les changements n'affectent point un esprit qui sait être lui-même; il n'est ni dur de se créer, ni difficile de trouver une patrie dans le genre humain, ou même, hélas! en dehors. Cependant je suis né là où les hommes sont fiers d'avoir vu le jour, et ont raison de l'être; laisserais-je donc derrière moi cette île, inviolable asile du sage et de l'homme libre, pour aller sur des bords lointains chercher un autre foyer?

IX.

Peut-être l'ai-je aimée avec ardeur; et si je dois laisser ma cendre dans un sol qui n'est pas le mien, mon esprit y reviendra, si l'âme, dégagée du corps, peut se choisir un sanctuaire. J'embrasse l'espoir de vivre dans la mémoire de mes descendants, dans la langue de mon pays natal. Si cette espérance, que j'aime à nourrir, est trop présomptueuse; si ma gloire doit, comme ma destinée, grandir d'un jet précoce pour se flétrir ensuite; si les ténèbres de l'oubli

X.

Doivent interdire à mon nom l'entrée de ce temple où les nations honorent la mémoire des morts illustres; eh bien! soit! que les palmes décorent une tête plus haute, et qu'on grave sur ma tombe l'épithaphe du Spartiate : « *Sparte possède un grand nombre de ses fils qui valent mieux que lui* ». En attendant, je ne réclame point de sympathie, je n'en ai pas besoin. Les épines que j'ai recueillies proviennent de l'arbre que j'ai planté. Elles m'ont déchiré, et je saigne. J'aurais dû prévoir quel fruit naitrait d'une telle semence.

XI.

L'Adriatique, aujourd'hui veuve, pleure son époux. Son hyménée annuel ne se renouvelle plus; et le Bucentaure se moisit, parure oubliée de son vœuage! Saint-Marc voit encore son lion² occuper le lieu qu'il occupait jadis; mais il n'est plus qu'une dérision amère de son pouvoir flétri, sur cette place glorieuse qui vit un empereur paraître en suppliant, et les monarques contempler d'un œil d'envie Venise reine des flots, épouse à la dot sans égale.

XII.

Où s'humiliait le monarque de Souabe, règne aujourd'hui le monarque d'Autriche³; cette ville où s'agenouillait un empereur, un empereur la foule à ses pieds; des royaumes deviennent de simples provinces, des cités souveraines entre-choquent leurs

¹ Voir à la fin de ce chant la note historique n° II.

² C'est la réponse de la mère de Brasidas, général lacédémonien, à ceux qui l'ont devant elle la mémoire de son fils.

³ Voir les notes historiques n° III, IV.

fers. Les nations arrivées à l'apogée de leur puissance ont à peine senti les rayons du soleil de la gloire, que soudain elles se dissolvent et roulent en bas comme l'avalanche détachée du flanc de la montagne! Oh! une heure seulement du vieil aveugle Dandolo, du chef octogénaire, du vainqueur de Byzance!¹

XIII.

Devant le portique de Saint-Marc brillent encore ses coursiers d'airain, et l'or de leurs colliers réfléchit les rayons du soleil; mais la menace de Doria ne s'est-elle pas accomplie? ne sont-ils pas *bridés*? — Ah! Venise vaincue et conquise, Venise pleure ses treize siècles de liberté, et, comme une plante marine, disparaît sous les flots d'où elle est sortie! Mieux vaudrait pour elle être ensevelie sous les vagues, et fuir dans les profondeurs de sa tombe ces ennemis étrangers de qui sa soumission achète un repos déshonorant.

XIV.

Jeune, elle était brillante de gloire, une nouvelle Tyr; son mot le plus vulgaire lui avait été donné par la victoire: « Le Planteur du lion² » qu'à travers le fer et la flamme elle porta triomphante sur terre et sur mer; faisant de nombreux esclaves sans cesser d'être libre, et formant le boulevard de l'Europe contre les Ottomans: je t'en atteste, Candie, rivale de Troie, et vous, flots immortels qui vîtes la bataille de Lépante! Ce sont là des noms que le temps et la tyrannie ne parviendront pas à effacer.

XV.

Brisées comme des statues de verre, les nombreuses images de ses doges sont réduites en poudre; mais le vaste et somptueux palais qui leur servit de résidence atteste encore leur ancienne splendeur. Leur sceptre rompu et leur glaive rouillé ont passé aux mains de l'étranger. Ces édifices déserts, ces rues solitaires, ces visages du Nord, qui doivent te rappeler fréquemment la nature de ton esclavage³ et la qualité de tes oppresseurs, jettent comme un nuage de désolation sur ton enceinte charmante, ô Venise!

XVI.

Quand les armées d'Athènes furent vaincues à Syracuse, et que des milliers de soldats enchaînés subirent le sort de la guerre, ils durent leur délivrance à la muse de l'Attique; ses chants furent leur seule rançon loin de la terre natale. Voyez! pendant que leur voix fait entendre l'hymne tragique, le char du vainqueur subjugué s'arrête; les rênes échappent de sa main, — son cimetière oisif sort du fourreau, — il coupe les liens de ses captifs, et leur dit de remercier le poète de ses vers et de leur liberté.

XVII.

C'est ainsi, ô Venise! qu'à défaut de titres plus

sacrés, quand même ta glorieuse histoire serait oubliée, le culte sacré que tu rends à la mémoire du barde divin, ton amour pour le Tasse, auraient dû briser les liens qui t'enchaînent à tes tyrans; ta destinée est une honte pour les nations, — et pour toi surtout, Albion! La reine de l'océan ne devait pas abandonner les enfants de l'océan; que la chute de Venise te fasse penser à la tienne, en dépit du rempart de tes flots.

XVIII.

Je l'ai aimée dès mon enfance. — Elle était pour moi la cité de mon cœur, la ville enchantée s'élevant du sein de la mer comme un temple aux colonnes liquides, le séjour de la joie, le bazar des richesses. L'art magique d'Otway, de Radcliffe, de Schiller, de Shakspeare⁴, avait gravé dans mon esprit son image; et bien que je l'aie trouvée dans son deuil, elle ne m'en est pas moins chère, plus chère, peut-être, aux jours de son affliction qu'alors qu'elle était aux regards du monde un spectacle et une merveille.

XIX.

Je puis la repenpler à l'aide du passé, et son présent a encore de quoi occuper le regard, la pensée et la méditation mélancolique, plus même que je n'en demandais et que je n'espérais en trouver; et parmi les jours les plus heureux qui sont entrés dans la trame de mon existence, il en est, ô Venise! qui se sont teints de tes couleurs. S'il n'était des sentiments que le temps ne peut engourdir, ni la douleur ébranler, tous les miens seraient maintenant muets et glacés.

XX.

Mais les plus hauts sapins des montagnes⁵ croissent sur les rocs les plus élevés et les moins abrités; leurs racines poussent dans une pierre stérile, sans que la moindre parcelle du sol les soutienne contre le choc des ouragans; et cependant leur tronc s'élance intrépide et insulte aux hurlements de la tempête, jusqu'à ce que sa hauteur et ses proportions soient dignes des montagnes dont les blocs de sombre granit ont vu naître et grandir l'arbre gigantesque. De la même manière l'âme peut vivre et croître.

XXI.

L'existence peut se prolonger, et la vie et la douleur jeter de profondes et solides racines dans des cœurs nus et désolés: le chameau marche muet sous les plus lourds fardeaux; le loup meurt en silence. Profitons de l'exemple qu'ils nous donnent. Si des animaux d'une nature inférieure et sauvage savent souffrir sans se plaindre, nous qui sommes formés d'une argile plus noble, sachons souffrir comme eux; ce n'est d'ailleurs que pour un jour.

XXII.

Toute souffrance détruit ou est détruite, — fût-ce

¹, ² Voir les notes historiques numéros V, VI.

³ C'est-à-dire le lion de Saint-Marc, l'étendard de la république. De *Planta Leone*, ou Planteur du lion, on a fait *Pantaleon* ou *Pantalon*, nom d'un personnage grotesque de la comédie italienne.

⁴ Voir à la fin de ce chant la note historique n° VII.

⁵ *Venise sauvée*, les *Mystères d'Udolphe*, l'*Arménien*, le *Marchand de Venise*, et *Othello*.

⁶ Il y a dans l'anglais *tannen*; pluriel de *tanne*; c'est une espèce de sapin des Alpes, qui ne croît que dans les parties les plus rocailleuses. Il s'élève à une grande hauteur.

par le patient ; dans les deux cas elle a un terme : — quelques-uns, remis et pleins d'un nouvel espoir, retournent au point d'où ils sont venus ; — ayant le même but en vue, ils recommencent à filer la même trame ; d'autres, abattus et courbés, les cheveux blanchis, le front livide, sont flétris avant le temps, et périssent avec le roseau qui leur servait d'appui ; d'autres enfin appellent à leur aide la religion, le travail, la guerre, la vertu ou le crime, selon que leur âme fut faite pour s'élever ou pour ramper.

XXIII.

Mais toujours et sans cesse les douleurs comprimées laissent après elles un vestige semblable à la piqure du scorpion ; à peine perceptible, il n'en est pas moins imprégné d'une vive amertume ; et la cause la plus légère peut faire retomber sur le cœur le poids qu'il voudrait secouer pour toujours : ce sera un son, — une vibration musicale, — une soirée d'été — ou de printemps, — une fleur, — le vent, — l'océan, — qui viendra tout à coup rouvrir nos blessures, et toucher la chaîne électrique dont les sombres anneaux nous enlacent.

XXIV.

Et nous ne savons ni comment ni pourquoi, et nous ne pouvons suivre jusqu'au nuage qui le recèle la trace de cet éclair de l'âme ; mais nous sentons la commotion qui se renouvelle, et nous ne pouvons effacer la flétrissure et le noir sillon qu'elle laisse après elle, alors qu'au moment où nous y pensons le moins, et à propos des objets qui nous sont le plus familiers, elle évoque soudain à notre vue les spectres qu'aucun exorcisme ne peut écarter, — les cœurs froids, — les infidèles, — peut-être les morts aimés, ceux que nous avons pleurés, que nous regrettons, trop nombreux encore malgré leur petit nombre.

XXV.

Mais mon âme s'égare ; il faut que je la rappelle pour méditer parmi les tombeaux : qu'elle vienne donc, ruine vivante au milieu des ruines, remuer la poussière d'empires écroulés et de grandeurs ensevelies sur une terre qui fut la plus puissante de toutes aux vieux jours de sa domination, qui est encore et sera éternellement la plus belle ; moule admirable où la main céleste de la nature jeta le type des héros et des hommes libres, des belles et des vaillants, — des maîtres de la terre et de l'onde ;

XXVI.

République de rois, citoyens de Rome ! Et depuis, ô belle Italie ! tu fus et tu es encore le jardin du monde, la patrie du beau dans les arts et la nature. Même dans ta solitude, qui est semblable à toi ? Il n'est pas jusqu'à tes herbes parasites qui ne soient belles ; la fertilité des autres climats est moins riche que ton sol inculte. Ta chute même est glorieuse,

et ta ruine est empreinte d'un charme pur et ineffable.

XXVII.

La lune est levée ; pourtant il n'est pas nuit : le soleil, à son déclin, partage avec elle l'empire du firmament. Un océan de gloire inonde les cimes bleuâtres des montagnes du Frioul ; le ciel est sans nuage, mais un arc-en-ciel de mille couleurs se déploie à l'occident, où le jour va rejoindre l'éternité du passé, pendant qu'à l'orient l'humble croissant de Diane flotte dans l'air azuré, — ile des bienheureux¹.

XXVIII.

Une seule étoile est auprès d'elle, et règne avec elle sur la moitié du riant empyrée ; cependant cet océan de lumière soulève ses vagues brillantes et en couvre le sommet des monts de la Rhétie. On dirait que le jour et la nuit luttent ensemble, jusqu'à ce que la nature vienne interposer son autorité ; — la profonde Brenta roule mollement ses flots teints de la couleur pourprée d'une rose naissante dont l'éclat rayonne sur l'onde mobile.

XXIX.

Le miroir liquide réfléchit la face du ciel avec toutes ses nuances variées et magiques, depuis les derniers feux du jour jusqu'aux clartés naissantes des étoiles. Mais la scène change. Une ombre plus pâle jette son manteau sur les montagnes ; le jour qui finit meurt comme le dauphin, à qui chaque convulsion communique une couleur nouvelle : celle qui accompagne son dernier soupir est la plus charmante de toutes ; — puis — tout est fini, — et un gris sombre la remplace.

XXX.

Dans Arqua est une tombe ; — là, dans un sarcophage élevé, reposent les ossements de l'amant de Laure ; là viennent ceux qu'ont charmés ses chants harmonieux, les pèlerins voués au culte de son génie. Il lui fut donné de créer une langue et de relever son pays de la honte imprimée à son nom par le joug stupide de ses barbares ennemis. Les pleurs harmonieux dont il arrosa l'arbre dépositaire du nom de sa maîtresse lui ont assuré à lui-même l'immortalité².

XXXI.

Arqua, un village des montagnes, le vit mourir³ et a recueilli sa cendre ; c'est là qu'il passa ses derniers jours et descendit la vallée de la vie. Les villageois sont fiers (c'est là une légitime fierté, et qui les honore) de montrer à l'étranger sa maison et sa sépulture, toutes deux empreintes d'une simplicité vénérable, plus en harmonie avec ses chants que ne le serait une pyramide érigée sur sa tombe.

XXXII.

Et le doux et tranquille hameau qu'il habita semble fait tout exprès pour celui qui, déçu dans ses espé-

¹ Cette description peut sembler fantastique ou exagérée à ceux qui n'ont pas vu un ciel d'Orient ou d'Italie ; cependant c'est une représentation littérale et même insuffisante d'une soirée d'août.

telle que nous en avons vu plus d'une dans nos promenades sur les bords de la Brenta, près de la Mira.

², ³ Voir les notes historiques numéros VIII, IX.

rances pénétré du sentiment de sa mortalité, a cherché un refuge à l'ombre de cette verte colline. De là on aperçoit encore de loin les cités bruyantes; mais leur état se déploie en vain aux regards: il ne saurait plus vous tenter; et puis il y a assez de bonheur et de joie dans les rayons d'un beau soleil

XXXIII.

Qui dore les montagnes, les feuilles, les fleurs, et brille dans le ruisseau murmurant; auprès de son onde, les heures fortunées s'écoulent limpides comme elle, dans une calme langueur qui ressemble à la paresse, et pourtant à sa philosophie. Si c'est dans la société que nous apprenons à vivre, c'est la solitude qui nous enseigne à mourir. Là, nous n'avons point de flatteurs; la vanité ne nous y prête pas son secours illusoire; l'homme est seul à lutter avec son Dieu,

XXXIV.

Et aussi peut-être avec des démons¹ qui énervent la force des meilleures pensées, et choisissent pour leur proie les cœurs mélancoliques; ceux-ci, marqués dès leur naissance d'un signe de tristesse, se plaisent à vivre au sein du découragement et des ténèbres; se croyant prédestinés à d'incurables maux, ils voient du sang dans le soleil, à leurs yeux la terre est une tombe, la tombe un enfer, et pour eux l'enfer est assombri encore.

XXXV.

Ferrare²! l'herbe croît dans tes larges rues, dont la symétrie ne fut pas faite pour la solitude; on dirait qu'une malédiction pèse sur la résidence de tes souverains, sur cette antique maison d'Este, qui pendant si longtemps maintint sa domination dans ses murs; sur ces princes, tour à tour, et selon les caprices d'un despotisme étroit, protecteurs ou tyrans des hommes ceints du laurier que le front du Dante seul avait porté avant eux.

XXXVI.

Le Tasse est tout à la fois leur gloire et leur honte! Écoutez ses accents! puis allez visiter sa cellule! Voyez de quel prix Torquato a payé sa gloire! Voyez le séjour qu'Alfonse assigna à son poète. Le misérable despote ne put réussir à courber le génie outragé dont il voulut éteindre le flambeau; en vain il le

plongea dans un enfer où il l'environna de maniaques, son immortelle gloire dissipa les nuages, et aujourd'hui ce nom

XXXVII.

Est entouré des larmes et des hommages des siècles; pendant que le tien, Alfonse! pourrait dans l'oubli, et se perdrait dans l'ignoble poussière et le néant où est descendue ta race orgueilleuse, si tu ne formais dans la destinée du poète un anneau qui nous oblige à penser à ta perversité impoissante. Alfonse! comme nos mépris accompagnent ton nom! comme ils te dépouillent de toute ta magnificence ducale! Né dans un autre rang, c'est à peine si tu aurais été digne de servir d'esclave à celui que tu as fait gémir.

XXXVIII.

Toi! né pour manger, être méprisé, puis mourir comme meurent les brutes, auxquelles tu ressemblais, si ce n'est que ton auge était plus splendide, et plus vaste ton étable; Lui! le front ridé par les chagrins, mais ceint d'une gloire qui rayonnait alors et brille encore aujourd'hui à la face de tous ses ennemis, de la bande de la Crusca et de ce Boileau, envieux acharné, s'efforçant d'abaisser tout ce qui faisait honte à la lyre discordante de sa patrie³, lyre de laiton aux sons monotones et par qui les dents sont agacées!

XXXIX.

Paix à l'ombre outragée de Torquato! Vivant ou mort, sa destinée fut de servir de but à la haine et à ses flèches empoisonnées, dont aucune ne l'atteignit! O triomphateur! aucun chantre moderne ne t'a surpassé. Chaque année amène à la vie des milliers d'hommes; mais combien de temps l'océan des générations roulera ses vagues, sans que toute cette multitude innombrable réunie nous offre un génie comme le tien! En condensant tous ces rayons épars, on n'en formera pas un soleil.

XL.

Tout grand que tu es, tu as des égaux dans tes devanciers, dans tes compatriotes, les chantres de l'enfer et de la chevalerie: le premier, c'est le barde toscan, l'auteur de la *Divine Comédie*; l'autre est le digne rival du Florentin, le Scott du Midi⁴, le mé-

¹ La lutte peut s'établir avec les démons tout aussi bien qu'avec nos bonnes pensées. Satan a choisi le désert pour la tentation de notre Sauveur, et notre John Locke, dont l'âme était si pure, a préféré la présence d'un enfant à une seule étude complète.

² En avril 1817, lord Byron visita Ferrare, parcourut le château, la cellule, etc., et écrivit quelques jours après la *Lamentation du Tasse*. Dans une lettre écrite à un ami il dit: — « Un Ferrarais m'a demandé si je connaissais lord Byron, une de tes connaissances, maintenant à Naples. Je lui ai répondu que non, ce qui était vrai dans les deux sens, car je ne connaissais pas cet imposteur, et d'autre part on ne se connaît pas soi-même. Qui fut étonné, ce fut lui, lorsqu'on lui apprit que j'étais lord Byron en propre original. Un autre m'a demandé si je n'avais pas traduit le Tasse. Voilà ce que c'est que la gloire! comme elle est bien informée! comme elle est illimitée! Je ne sais pas ce qu'éprouvent les autres à cet égard, mais moi je sais que je ne suis jamais mieux vu ni plus à mon aise que lorsque je me suis débarrassé de la micine; elle me pèse comme l'armure sur le dos du champion du

lord-maire; je me débarrassai en un instant de tout le fatras littéraire en répondant que ce n'était pas moi, mais mon homonyme qui avait traduit le Tasse, et, grâce à Dieu, j'avais si pen l'air d'un poète, que tout le monde me crut sur parole. » *Lettres de Byron*.

³ Voir à la fin de ce chant la note historique n° X.

⁴ « Scott, » dit lord Byron dans son journal manuscrit de 1821, « est certainement l'écrivain de l'époque le plus remarquable. Ses romans forment un nouveau genre de littérature, et sa poésie, malgré le système erroné dans lequel elle est conçue, est aussi bonne, sinon meilleure, que celle de tout autre poète vivant; elle n'a cessé d'être aussi populaire que parce que le vulgaire, fatigué d'entendre appeler Aristide le juste et Scott le meilleur de nos écrivains, l'a ostracisé. Je ne connais aucune lecture qui me plaise autant que celle de ses ouvrages. Je l'aime aussi pour la noblesse de son caractère, le charme de sa conversation et la bienveillance personnelle qu'il m'a témoignée. Puisse-t-il prospérer, car il le mérite. » Dans une lettre écrite à sir Walter en 1822, il dit: — « Je vous ai beaucoup plus que des obligations ordinaires

nestrel dont la baguette magique sut créer un monde nouveau, et, comme l'Arioste du Nord, chanter la guerre et l'amour, les dames et les preux chevaliers.

XLI.

La foudre arracha du front de l'Arioste¹ le laurier de fer dont il était couronné, et la foudre eut raison, car la couronne tressée par la gloire appartient à l'arbre que respecte le feu du ciel², et cette trompeuse imitation ne faisait que déparer le front du poëte; si toutefois la superstition s'en afflige, qu'elle sache qu'ici-bas la foudre sanctifie tout ce qu'elle a frappé : — cette tête est maintenant doublement sacrée³.

XLII.

Italie! ô Italie! toi qui as le don fatal de la beauté, devenu pour toi un douaire funèbre dans le présent et le passé, sur ton front charmant la honte a creusé de douloureux sillons, et tes annales sont gravées en caractères de flamme. Hélas! dans ta nudité que n'es-tu moins belle, ou que n'es-tu assez forte pour revendiquer tes droits et rejeter de ton sol les brigands qui viennent en foule répandre ton sang et boire les larmes de ta détresse!

XLIII.

Alors, ou tu inspirerais un salutaire effroi, ou, éveillant moins de désirs, tu coulerais des jours humbles et paisibles, et nous n'aurions pas à déplorer tes charmes funestes; alors les Alpes ne vomiraient pas dans tes plaines des torrents armés; les hordes hostiles de vingt nations spoliatrices ne viendraient pas se désaltérer dans les eaux sanglantes du Pô; le glaive de l'étranger ne serait pas ta seule et triste défense, et, victorieuse ou vaincue, tu ne deviendrais pas l'esclave de tes amis ou de tes ennemis⁴.

XLIV.

Dans les voyages de ma jeunesse, j'ai parcouru l'itinéraire de ce Romain, l'ami de la plus haute intelligence de Rome, l'ami de Tullius⁵ : pendant que mon navire, poussé par une fraîche brise, rasait le brillant azur des flots, je vis Mégare en face de moi; derrière était Égine, le Pirée à ma droite, à ma gauche Corinthe. Penché sur la proue, je contemplai cet ensemble de ruines, placé là devant moi, tel que son aspect douloureux avait jadis frappé ses regards;

XLV.

Car ces ruines, le temps ne les a pas relevées; seulement à leurs côtés s'élevaient çà et là des habitations barbares, qui font qu'on envoie de plus de regret et d'amour les chétifs et derniers rayons de leur splendeur au loin dispersée, et les débris mutilés de leur grandeur évanouie. Le Romain, dans son temps, vit ces tombes, ces sépulchres de cités qui excitent une douloureuse admiration, et sur une page que les siècles nous ont transmise, il a consigné la leçon morale tirée de son pèlerinage.

XLVI.

Cette page est maintenant devant moi, et sur la mienne les ruines de sa patrie viennent s'ajouter à la masse des états expirés dont il déplorait le déclin, et moi la désolation. Toutes les ruines d'alors existent encore, et maintenant, hélas! Rome, la Rome impériale, abattue par l'orage, est couchée dans la même poussière et les mêmes ténèbres! et nous passons devant le squelette de sa figure titanique⁶, débris d'un autre monde, et dont les cendres sont encore chaudes!

XLVII.

Et cependant, Italie! le bruit de tes humiliations doit retentir et retentira chez toutes les nations du globe; reine des beaux-arts, comme autrefois de la guerre, alors ta main nous protégeait, et elle nous guide encore; mère de notre religion, devant qui les nations se sont agenouillées pour obtenir les clefs du ciel! l'Europe, repentante de son paricide, peut te délivrer encore, et, refoulant les flots des Barbares, elle obtiendra de toi le pardon de ses torts.

XLVIII.

Mais l'Arno nous appelle aux blanches murailles où l'Athènes de l'Etrurie réclame et obtient un intérêt plus doux pour ses magiques palais. Au milieu de son amphithéâtre de collines, elle recueille ses blés, ses vins, ses huiles; et là, tenant en main sa corne pleine, l'Abondance bondit, joyeuse et vive. Sur les rives où l'Arno promène en souriant ses ondes, le commerce donna naissance au luxe moderne, et la science, sortant de son tombeau, vit luire pour elle une nouvelle aurore.

pour des courtoisies littéraires et des témoignages communs d'amitié, car vous vous êtes dérangé en 1817 pour m'obliger lorsque cela exigeait non-seulement de la bonté, mais du courage. Un témoignage aussi honorable que le vôtre aurait été flatteur pour moi dans tous les temps; mais à cette époque critique, alors que — tout le monde et sa femme, — comme dit le proverbe, essayaient de me fouler aux pieds, il avait encore plus de prix à mes yeux. Si c'eût été un article littéraire ordinaire, quelque éloquent et flatteur qu'il fût pour moi, j'en aurais été charmé et reconnaissant, mais il ne m'aurait pas touché comme l'a fait la bienveillance extraordinaire de votre procédé.¹

¹, ², ³ Voir à la fin de ce chant les notes historiques nos XI XII, XIII.

⁴ Les stances XLII et XLIII sont à peu d'exceptions près une traduction du fameux sonnet de Filicaja : — « Italia, Italia, ô tu cui feo la sorte! »

⁵ La lettre célèbre de Servius Sulpicius à Cicéron sur la mort

de sa fille décrit comme il était alors, et comme il est encore aujourd'hui, un tableau que j'ai eu souvent l'occasion de voir en Grèce en différents voyages tant par mer que par terre. — « A mon retour d'Asie, pendant que je faisais voile d'Égine à Mégare, je me mis à contempler l'aspect des pays environnants; j'avais derrière moi Égine, Mégare en face, le Pirée à droite, Corinthe à gauche : toutes villes autrefois illustres et florissantes, et qui gisent aujourd'hui renversées et ensevelies sous leurs ruines. A cette vue je ne pus m'empêcher de me dire : Hélas! pauvres mortels que nous sommes! nous dont la vie est si courte, combien nous nous tourmentons lorsque l'un de nos amis vient à mourir ou à être tué, cependant que les cadavres de tant de cités célèbres sont ici étalés à mes regards! »

⁶ C'est Poggio qui, du haut du C. pitole, jetant les yeux sur les ruines de Rome, s'écrie : — « Ut nunc omni *gerere nudata, prostrata jacet instans gigantei cadaveris corrupti atque undique exesi!* »

XLIX.

C'est là que Cythérée aime encore sous le marbre, et remplit de sa beauté l'atmosphère qui l'entoure¹ : en la contemplant dans cet aspect plus doux que l'ambrosie, nous aspirons une portion de son immortalité ; le voile des cieus est à demi soulevé ; nous restons immobiles sous le charme ; dans les contours de ce beau corps, dans les traits de ce visage, nous voyons ce que peut produire le génie de l'homme là où défailirait même la nature ; et nous envions à l'antiquité son enthousiasme idolâtre, et la flamme innée qui a pu inspirer un tel chef-d'œuvre.

L.

Nous regardons, puis nous détournons la tête sans savoir où, éblouis et enivrés de tant de beauté, jusqu'à ce que le cœur² s'égaré dans l'excès de son admiration ; là, — là pour toujours, — enchaînés au char de l'art triomphant, nous sommes ses captifs, et ne pouvons nous résoudre à nous éloigner. Ah ! nous n'avons pas besoin des termes scientifiques, pitoyable jargon des marchands de marbre, à l'aide duquel le pédantisme prend la sottise pour dupe ; — nous avons des yeux, du sang, des artères, un cœur, qui confirment le choix du berger dardanien.

LI.

N'est-ce pas sous cette forme, ô Vénus ! que tu apparus à Pâris, ou à Anchise plus fortuné encore ? Ou est-ce ainsi que, dans tout l'éclat de ta divinité, tu vois à tes pieds ton vaincu, le dieu de la guerre ? Appuyé sur tes genoux, ses yeux tournés vers toi regardent ton visage comme un astre, et se repaissent³ du céleste incarnat de tes joues, pendant que de tes lèvres, comme d'une urne, coule une lave de baisers brûlants sur ses paupières, sur son front, sur sa bouche.

LII.

Enivrés, et plongés dans l'extase d'un muet amour,

ne trouvant pas même dans toute leur divinité de quoi exprimer ou accroître le sentiment dont le cœur est plein, les dieux deviennent de simples mortels, et l'homme compte dans sa destinée des instants comparables aux plus brillants de la leur ; mais bientôt l'argile terrestre revient peser sur nous de tout son poids : — n'importe ; nous pouvons rappeler ses visions, et avec le passé ou le possible, créer des formes rivales de cette statue, et images des dieux sur la terre.

LIII.

Je laisse au savant, au connaisseur, à l'artiste et à celui qui le singe⁴, le soin de faire comprendre à notre ignorance la grâce de cette courbe, la volupté de ce contour : que ces gens-là décrivent ce qui est indécrit. Je ne veux pas que leur souffle fétide ternisse l'onde limpide où pour toujours se réfléchira cette image, miroir fidèle et pur du rêve le plus ravissant que le ciel ait fait luire sur l'âme recueillie.

LIV.

Dans l'enceinte sacrée de Santa-Croce reposent des cendres qui la rendent plus sacrée encore⁵, et qui seraient à elles seules un gage d'immortalité, quand même il ne resterait que le souvenir du passé et cette poussière, reste d'esprits sublimes maintenant rentrés dans le chaos : ici sont déposés les ossements de Michel-Ange, d'Alfieri⁶, et les tiens, ô Galilée ! amant malheureux des étoiles ; ici l'argile de Machiavel retourna à la terre d'où elle avait été tirée⁷.

LV.

Voilà quatre génies qui, comme les quatre éléments, suffiraient à la création d'un monde. Italie ! le temps, qui a déchiré en mille endroits ton manteau impérial, refusera et a refusé à toute autre contrée la gloire d'enfanter des grands hommes du sein même de ses ruines. Il y a jusque dans ta décadence je ne sais

¹ Voir à la fin de ce chant la note historique n° XIV.

² En 1817, le poète visita Florence en allant à Rome. — « Je n'y passai qu'un jour », dit-il néanmoins j'allai voir les deux galeries dont on sort ivre de beautés ; la Vénus est plutôt un objet d'admiration et d'amour ; mais il y a des statues et des tableaux qui pour la première fois m'ont donné une idée de ce que certains gens entendent par leurs déclamations sur ces deux arts, les plus artificiels de tous. Voici ceux qui m'ont le plus frappé : la Maîtresse de Raphaël, portrait ; la Maîtresse du Titien ; une Vénus du Titien dans la galerie de Médicis ; la Vénus ; une Vénus de Canova dans l'autre galerie ; la Maîtresse du Titien est aussi dans l'autre galerie ; c'est-à-dire dans la galerie du palais Pitti ; les Parques de Michel-Ange, tableau ; l'Autinots, l'Alexandre, et un ou deux groupes en marbre fort peu décents ; le Génie de la mort ; une figure endormie, etc., etc. J'allai aussi visiter la chapelle Médicis, brillante friperie, gâchis varié de pierres coûteuses, destinées à consacrer la mémoire de cinquante carcasses pourries et oubliées. Elle n'est pas achevée, elle ne le sera jamais. » Nous trouvons la note suivante au sujet d'une seconde visite aux galeries en 1821, de compagnie avec l'auteur des *Plaisirs de la mémoire* : — « Mes premières impressions ont été confirmées, mais le nombre des visiteurs était trop grand pour me permettre d'apprécier quoi que ce fût convenablement. Au moment où nous étions plus de trente ou quarante entassés dans le Cabinet de Perles et autres colifichets, dans un coin de l'une des galeries, je dis à Rogers qu'il me semblait être au violon. J'entendis un Anglais effronté dire à la femme à laquelle il donnait le bras, en regardant la Vénus du Titien : « Sur ma parole, voilà qui est vraiment fort beau. » Dans le palais Pitti je n'oubliai pas la recom-

mandation que Goldsmith fait aux connaisseurs, de dire que les tableaux eussent été meilleurs si le peintre se fût donné plus de peine, et de louer les ouvrages de Pierre Perrugin.

³ Ὁφθαλμοῦς ἐστὶν ἄν.

⁴ Atque oculos pascit ulterque suos.

OID., *Amor.*, lib. II.

⁵ Huit jours seulement avant de visiter la galerie de Florence, le poète écrivait à un ami : — « Je ne connais rien à la peinture, soyez-en sûr. De tous les arts c'est le plus artificiel et le moins naturel ; c'est celui à propos duquel il est le plus facile d'en imposer à la sottise humaine. Je n'ai jamais vu de ma vie une statue ou un tableau qui n'ait été une lieue au moins en-deçà de mon idée et de mon attente ; mais j'ai vu beaucoup de montagnes, de mers, de fleuves et de sites, et deux ou trois femmes qui allaient une lieue au moins au-delà. » *Lettres de Byron.*

⁶, ⁷ Voir à la fin de ce chant les notes historiques numéros XV, XVI, XVII.

[L'église de Santa-Croce contient beaucoup d'illustres ruines ; les tombeaux de Machiavel, de Michel-Ange, de Galilée et d'Alfieri en font l'abbaye de Westminster de l'Italie. De ces tombeaux je n'ai admiré que leur contenu : celui d'Alfieri est lourd, et tous me semblent surchargés. Que faut-il de plus qu'un buste et un nom, et peut-être une date pour les gens brouillés avec la chronologie, comme moi, par exemple ? Mais toutes vos allégories et tous vos panégyriques sont d'un ennui infernal, et pires que les longues perruques que les sculpteurs plaçaient sur les têtes romaines sous les règnes de Charles II, Guillaume et Anne. *Lettres de Byron.* 1817.]

quelle divinité qui la dore et la rajeunit de ses rayons; ce qu'étaient autrefois tes grands hommes, Canova l'est aujourd'hui.

LVI.

Mais où reposent les trois enfants de l'Etrurie, le Dante, Pétrarque, et, presque leur égal, le barde de la prose, le génie créateur qui écrivit les *Cent Nouvelles d'amour*? Où ont-ils déposé leurs ossements, ces hommes qui ont mérité d'être distingués dans la mort, comme ils l'ont été dans la vie, de l'argile du commun des mortels? Sont-ils réduits en poussière, et les marbres de leur patrie n'ont-ils rien à nous apprendre sur leur compte? Ses carrières n'ont-elles pu fournir la matière d'un buste? N'ont-ils pas confié à son sein le dépôt de leur cendre filiale?

LVII.

Ingrate Florence! le Dante repose loin de toi¹, et comme Scipion, il a refusé sa cendre au rivage qui l'outragea². Tes factions, dans la fureur des discordes civiles, proscrivirent le barde dont le nom adoré sera à jamais et vainement environné des regrets de leurs enfants et de remords séculaires. Le laurier qui couronna le front vainqueur de Pétrarque³ à son heure suprême avait grandi au loin sur un sol étranger; tu ne peux revendiquer ni sa vie, ni sa gloire, ni sa tombe vainement violée.

LVIII.

Mais sans doute Boccace⁴ a légué sa cendre à sa patrie? elle repose à côté de celle de ses grands hommes, et des voix harmonieuses et graves chantent l'hymne des morts sur celui à qui la Toscane doit sa langue de sirène, cette musique dont les intonations sont des chants, cette poésie parlée? Non; — l'hyène du bigotisme a renversé sa tombe; une place lui est même refusée parmi les morts obscurs : on ne veut pas que le passant l'honneur d'un soupir qui s'adresserait à lui!

LIX.

Leur cendre illustre manque à Santa-Croce; mais ils y brillent par leur absence même, comme autrefois, dans le cortège triomphal de César, l'image absente de Brutus n'en rappelait que mieux à Rome le plus vertueux de ses fils. Combien tu es plus heureuse, ô Ravenne! sur ton vieux rivage, dernier rempart de l'empire croulant, repose la cendre révéérée de l'immortel exilé; — Arqua aussi conserve avec un noble orgueil et un soin jaloux ses poétiques vestiges, pendant que Florence, les yeux en pleurs, redemande en vain les morts qu'elle a proscrits.

LX.

Que nous fait sa pyramide de pierres précieuses⁵? le porphyre, le jaspe, l'agate, les perles et le marbre de toutes couleurs où sont incrustés les ossements de ses ducs-marchands? La rosée qui, étincelant à la clarté des étoiles, infuse une douce fraîcheur au gazon sous lequel dorment les morts de qui les noms sont

comme des mausolées élevés par la Muse, est foulée avec plus de recueillement et de respect que le marbre qui recouvre la tête des rois.

LXI.

Aux rives de l'Arno, dans ce temple splendide des arts où la sculpture rivalise avec sa sœur à la palette variée, d'autres objets encore parlent au cœur et aux yeux; d'autres merveilles y brillent, mais ce n'est pas pour moi; car j'ai accoutumé ma pensée à habiter avec la nature dans les campagnes, plutôt qu'avec l'art dans les galeries. Une œuvre divine obtient toujours l'hommage de mon âme; néanmoins elle en exprime moins qu'elle n'en ressent, car l'arme qu'elle manie

LXII.

Est d'une autre trempe; et je me sens plus à l'aise aux bords du lac de Trasimène, dans ces défilés fatals à la témérité des Romains. Ici j'évoque le souvenir des ruses guerrières du Carthaginois, et son adresse à attirer ses ennemis entre les montagnes et la mer; là succomba le courage réduit au désespoir; là les torrents, grossis par des flots de sang, et devenus des rivières, sillonnèrent la plaine brûlante, au loin semée des débris des légions,

LXIII.

Semblables à une forêt abattue par les vents des montagnes; et tel fut l'acharnement de ce combat, telle cette frénésie de la guerre qui ne laisse à l'homme de sensations que pour le carnage, qu'un tremblement de terre ne fut point remarqué par les combattants⁶! Personne ne s'aperçut que la nature chancelait sous ses pieds, et ouvrait un sépulcre pour ceux à qui leur bouclier servait de drap mortuaire : tant elle absorbe tout, la rage qui pousse les unes contre les autres les nations en armes!

LXIV.

La terre était pour eux comme une barque dont le rapide roulis les emportait vers l'éternité; autour d'eux ils voyaient l'océan, mais ils n'avaient pas le temps de remarquer les mouvements de leur navire; les lois de la nature étaient suspendues en eux : ils ne ressentirent pas cette terreur qui règne partout alors que les montagnes tremblent, que les oiseaux, abandonnant leurs nids renversés, plongent au sein des nuages pour y trouver un refuge, que les troupeaux mugissants s'abattent sur la plaine onduleuse, et que l'épouvante de l'homme ne trouve point de voix.

LXV.

Bien différent est le tableau qu'offre aujourd'hui Trasimène : son lac est une nappe d'argent; sa plaine n'est sillonnée que par la charrue pacifique; ses arbres séculaires s'élèvent épais comme autrefois les cadavres entassés où sont maintenant leurs racines. Mais un ruisseau, à l'onde faible, au lit étroit, a emprunté son nom à la pluie de sang de cette fatale journée, et le *Sanguinetto* nous indique l'endroit où

¹, ² Voir à la fin de ce chant les notes historiques numéros XVIII, XIX.

³, ⁴, ⁵ Voir à la fin de ce chant les notes historiques numéros XX, XXI, XXII.

⁶ Voir à la fin de ce chant la note historique n° XXIII.

le sang des Romains abreuva la terre et teignit les eaux indignées !

LXVI.

Mais toi, ô Clitonne ! de ton onde charmante², le plus pur cristal où jamais la Naiade soit venue se mirer et baigner son beau corps sans voile, tu arroses tes rives herbues, où vient paitre le blanc taureau ; où le plus pur des fleuves ! que ton cours est limpide ! que ton aspect est serein ! sans doute le carnage ne profana jamais cette onde ; elle a toujours servi de bain et de miroir aux jeunes beautés.

LXVII.

Près de ta rive fortunée, un temple, aux proportions légères et délicates³, s'élève, pour consacrer ta mémoire, sur la pente douce de la colline ; à ses pieds coule ton onde paisible ; souvent on y voit bondir le poisson aux écailles brillantes, qui habite et se joue dans les profondeurs de ton cristal transparent ; parfois un nénuphar, détaché de sa tige, fait voile et s'abandonne au courant de l'onde murmurante.

LXVIII.

Ne passez pas sans rendre hommage au génie de ce lieu ! Si dans l'air un plus doux zéphyr vient rafraîchir votre front, c'est lui qui vous l'envoie, si sa rive s'embellit d'une plus riante verdure, si la fraîcheur de ces beaux lieux passe à votre cœur, si ce baptême de la nature en efface pour un moment l'aride poussière d'une vie importune, c'est lui que vos prières doivent remercier de cette suspension de vos ennuis.

LXIX.

Entendez ces eaux qui mugissent ! De ces hauteurs escarpées, le Velino s'élance dans le précipice qu'ont creusé ses flots ! Imposante cataracte ! Rapide comme l'éclair, la masse éblouissante écume et bondit dans l'abîme ébranlé ! Véritable enfer des eaux, où la vague hurle et siffle au milieu des tortures d'une ébullition sans fin ; la sueur d'agonie arrachée à ce nouveau Phlégétion s'attache en flocons aux noirs rochers qui, sur les bords du golfe, lèvent un front horrible, inexorable.

LXX.

Elle monte en écume jusqu'au ciel, d'où elle redes-

cend en pluie continue. Ce nuage intarissable de douce rosée forme, pour le pays d'alentour, un avril perpétuel, et une verdure toujours fraîche y brille de l'éclat de l'émeraude. — Comme ce gouffre est profond ! comme le gigantesque élément bondit de roc en roc ! Dans le délire qui le transporte, il écrase les rochers, qui, usés et fendus par ses terribles pas, laissent voir d'effroyables ouvertures à travers lesquelles

LXXI.

S'élance l'immense colonne d'eau ; on la prendrait pour la source d'une jeune mer, arrachée au flanc des montagnes dans l'enfantement douloureux d'un monde nouveau ; on ne soupçonnerait pas qu'elle donne naissance à des ondes pacifiques, qui serpentent en murmurant dans la vallée : — tournez la tête ! voyez-la s'avancer comme une éternité qui va tout engloutir dans son cours, enivrant l'œil d'effroi, — cataracte sans égale⁴,

LXXII.

Belle dans son horreur ! mais suspendue sur cet abîme, au-dessous des rayons brillants du matin, de l'un à l'autre bord, Iris étend son arc radieux au sein de l'inférieure tempête ; on dirait l'espérance assise au chevet d'un mourant ; ses teintes n'ont point subi d'altération, et pendant qu'autour d'elle tout est agité par le délire des eaux, elle conserve sa sérénité, et l'éclat de ses couleurs n'en est point terni ; on croirait voir, au milieu de cette scène de désolation, l'amour suivant d'un œil calme et serein les transports de la démence.

LXXIII.

Me voici de nouveau dans les forêts des Apennins, ces Alpes enfants, qui exciteraient mon admiration si déjà n'avait frappé mes regards l'aspect plus imposant des Alpes maternelles, où sur des rocs plus escarpés le sapin se balance, où rugit le tonnerre des avalanches ; mais j'ai vu le Jungfrau lever son front couvert de neige, vierge de pas humains ; j'ai vu de près et de loin les glaciers du Mont-Blanc ; j'ai entendu les roulements de la foudre dans les montagnes de Chincari,

LXXIV.

Les anciens monts Acrocérauniens ; j'ai vu sur le

¹ « Le cristal paisible réfléchissait les montagnes de Monte-Pulcinia, et les oies sauvages effleurant son ample surface touchaient les eaux de leurs ailes rapides, laissant derrière elles des cercles et des sillons de lumières brillant d'un éclat tranquille. A mesure que nous avançons, des tableaux intéressants se succédaient, et chaque changement excitait un nouveau ravissement. Et pourtant n'était-ce pas dans ces lieux tranquilles qu'Annibal et Flaminius s'étaient mesurés ? n'était-ce pas une teinte de sang qu'on apercevait sur le lac d'argent de Trasimène ? » H. W. WILLIAMS.

² Aucun livre de voyage n'a oublié de s'étendre en longs détails sur le temple du Clitonne, entre Foligno et Spoleto, et il n'est point de site et de paysage, même en Italie, qui mérite plus d'être décrit. (Voir à la page 53 des illustrations historiques du quatrième chant de *Chi'de-Harold*, par M. Hobhouse, le détail de la dilapidation de ce temple.)

³ Ce petit joyau est situé sur le penchant d'une rive qui domine une onde limpide prenant sa source à quelques centaines de toises de Spoleto. Le temple, qui fait face à la rivière, est d'une forme oblongue et de l'ordre corinthien. Quatre colonnes

soutiennent le fronton ; leurs fûts sont en forme de spirale, de manière à représenter des écailles de poissons ; les bases sont richement sculptées. Dans l'intérieur de l'édifice est une chapelle dont les murs sont convertis de plusieurs centaines de noms, parmi lesquels nous ne reconnûmes aucun nom anglais. Se peut-il que ce temple classique, célébré par Dryden et Addison, soit peu visité par nos compatriotes ! Il deviendrait intéressant pour les voyageurs à venir par le souvenir des beaux vers de lord Byron qui coulent avec autant de suavité que l'onde charmante qu'ils décrivent. H. W. WILLIAMS.

⁴ J'ai vu la « Cascata del Marmore » de Terni deux fois à différentes époques : l'une, du sommet du précipice, et l'autre, du fond de la vallée. Cette dernière vue est bien préférable si le voyageur n'a du temps que pour une seule ; mais sous tous les rapports, soit d'en haut, soit d'en bas, cette vue vaut toutes les cascades et tous les torrents de la Suisse réunis. Le Staubach, le Reichenbach, le Pisse-Vache, la chute d'Arpenah, etc., ne sont que des ruisseaux en comparaison. Je ne puis parler de la chute de Schaffouse, ne l'ayant pas encore vue.

mont Parnasse voler les aigles, qui semblaient les génies de ce lieu prenant leur essor vers la gloire, tant était grande la hauteur à laquelle ils s'élevaient ; j'ai contemplé l'Ida avec les yeux d'un Troyen : l'Athos, l'Olympe, l'Etna, l'Atlas, ont diminué à mes regards l'importance de ces collines, à l'exception des cimes solitaires du Soracte¹, qui maintenant n'a point de neige, et a grand besoin de la lyre d'Horace

LXXV.

Pour le recommander à notre souvenir ; il s'élève du milieu de la plaine comme une vague partie de loin, et qui, sur le point de se briser, reste un instant suspendue. Que d'autres interrogent leur mémoire, en exhument avec ravissement des citations classiques, et fassent redire aux échos des sentences latines ; j'ai trop abhorré dans mon enfance l'ennuyeuse leçon apprise à contre-cœur, récitée mot pour mot, pour me plaire aux vers du poète, et répéter avec plaisir

LXXVI.

Ce qui me rappelle la potion nauséabonde infligée chaque jour à ma mémoire. Vainement le progrès des années m'a enseigné depuis à méditer ce que j'avais appris ; l'impatience de mon jeune âge a enraciné mes premiers dégoûts ; ces chefs-d'œuvre ont perdu pour moi leur fraîcheur et leur charme avant que mon esprit pût goûter ce qu'il eût peut-être recherché de lui-même si on lui eût laissé la liberté de choisir ; il est trop tard maintenant pour guérir mes antipathies, et ce qu'alors je détestais, aujourd'hui je l'abhorre.

LXXVII.

Adieu donc, Horace, toi que j'ai tant haï, non par ta faute, mais par la mienne ; c'est un malheur que de comprendre, sans les goûter, tes chants lyriques, que de connaître tes vers sans les aimer. Et pourtant nul moraliste ne nous révèle avec plus de profondeur notre vie courte et chétive ; nul poète ne nous enseigne mieux les secrets de son art ; nul ne manie avec plus d'enjouement les traits de la satire, pénétrant la conscience, et sans blesser notre cœur, y éveillant une émotion salutaire. Et cependant adieu. Je te quitte sur la cime du mont Soracte.

LXXVIII.

O Rome ! ô ma patrie ! ô cité de l'âme ! les orphelins du cœur doivent se tourner vers toi, mère solitaire d'empires expirés ! ils apprendront alors à renfermer dans leur sein leurs chétives douleurs. Que sont nos maux et nos souffrances ? Venez voir les cyprès, entendre le hibou, et frayer votre chemin sur les débris des trônes et des temples, vous dont les tour-

ments sont des malheurs d'un jour ! — un monde est à vos pieds, aussi fragile que votre poussière !

LXXIX.

La Niobé des nations ! la voilà debout² ! Mère sans enfants, reine découronnée, muette dans sa douleur, ses mains flétries tiennent une urne vide dont les siècles ont dispersé au loin la cendre sacrée ; la tombe des Scipions ne renferme point maintenant leur poussière. Les sépulcres mêmes sont vœux de leurs héroïques habitants : vieux Tibre ! tu continues à couler à travers un désert de marbre ; lève-toi ! et de tes vagues jaunes fais un voile à sa détresse.

LXXX.

Le Goth, le chrétien, le temps, la guerre, l'inondation, l'incendie, ont abaissé tour-à-tour l'orgueil de la cité aux sept collines ; elle a vu les étoiles de sa gloire s'éteindre une à une, et les rois barbares fouler sous les pieds de leurs chevaux la route par laquelle le char des triomphateurs montait au Capitole ; temples et tours se sont écroulés sans laisser de trace : — chaos de ruines ! qui se reconnaîtra au sein de ce vide, et, éclairant d'un pâle rayon ces fragments obscurs, dira : « Là était, là est, » alors que partout règne une double nuit ?

LXXXI.

La double nuit des siècles et de l'ignorance, fille de la nuit, a enveloppé et enveloppe encore tout ce qui nous entoure ; là, on ne marche qu'en tâtonnant. L'océan a sa carte, les astres ont la leur, et la science les déroule dans son vaste giron ; mais Rome est un désert où nous n'avancions qu'à l'aide de souvenirs qui souvent nous égarent ; soudain nous battons des mains et nous écrions : « *Eureka* ! » Nous croyons découvrir quelque chose, et nous n'avons devant nous qu'un mirage trompeur de ruines.

LXXXII.

Hélas ! où est-elle la cité superbe ? Où sont les trois cents triomphes³, et le jour où le poignard, dans la main de Brutus, surpassa en gloire l'épée du conquérant ? Qu'est devenue la voix de Tullius, la lyre de Virgile, le burin éloquent de Tite-Live ? Mais Rome revit dans les écrits de ces trois hommes ; tout le reste — est mort. Malheur à notre terre ! nous ne reverrons plus dans son regard l'éclat dont il brillait alors que Rome était libre !

LXXXIII.

O toi, dont le char roulait sur la route de la fortune, victorieux Sylla ! toi qui commenças par vaincre les ennemis de ton pays avant d'écouter la voix

¹ Vides ut alla stel nive candidum
Soracte.

HORACE, ode IX, livre I.

² J'ai passé quelques jours dans Rome la merveilleuse. Je suis enchanté de Rome. Cette ville efface la Grèce, Constantinople, les anciens, les modernes, tout en un mot, du moins tout ce que j'ai vu. Mais je ne puis décrire, parce que mes impressions sont toujours fortes et confuses, puis ma mémoire fait un choix dans ce chaos et y met de l'ordre, comme la distance dans un paysage,

en un mot elle fait un tout, bien que les objets soient moins distincts. Depuis mon arrivée j'ai monté à cheval tous les jours pendant la plus grande partie de la journée. J'ai été à Albane, à ses lacs, au sommet du mont Albain, à Frascati, Aricia, etc. Pour ce qui est du Colysée, du Panthéon, de Saint-Pierre, du Vatican, du mont Palatin, etc., etc. — il est impossible de les concevoir, il faut les voir. *Lettres de Byron*. Mai, 1817.

³ Orosius porte à trois cent vingt le nombre des triomphes. Ce témoignage est adopté par Pauninus, et celui de ce dernier par M. Gibbon et autres écrivains modernes.

de ta colère et de venger tes injures; toi qui laisses s'accumuler la mesure de tes ressentiments jusqu'à ce que tes aigles planassent sur l'Asie abattue; — toi qui d'un regard anéantissais des sénats, — toi qui fus Romain encore, malgré tous tes vices, car avec une sérénité expiatoire tu déposas plus qu'une couronne terrestre, —

LXXXIV.

Le laurier dictatorial, aurais-tu pu deviner à quelles chétives proportions serait réduit un jour ce qui faisait de toi plus qu'un mortel, et que Rome serait jetée si bas par d'autres que par des Romains, elle qui était proclamée éternelle, dont les guerriers ne s'armaient que pour vaincre; elle qui couvrait la terre de son ombre superbe, et dont les ailes déployées touchaient aux deux bouts de l'horizon; — elle, enfin, qu'on saluait du nom de toute-puissante?

LXXXV.

Le premier des victorieux, ce fut Sylla; mais notre Sylla, Cromwell, fut le plus sage des usurpateurs: lui aussi il balaya devant lui des sénats; pendant que sa hache, égarant le trône, en faisait un billot. — Immortel rebelle! Voyez ce qu'il en coûte de crimes pour être libre un moment et vivre dans la postérité! Mais sa destinée recèle une grande leçon morale: l'anniversaire de deux victoires le vit mourir; le jour où il avait conquis deux royaumes le vit, plus heureux, rendre le dernier soufle¹.

LXXXVI.

Le trois septembre, qui l'avait fait roi, sauf la couronne, le fit doucement descendre du trône de la force, et rendit son argile à la terre maternelle. La fortune, en cette occasion, n'a-t-elle pas montré que la gloire, la puissance, tout ce que nous prisons le plus et que nous poursuivons à travers tant de fatigues, tout cela est à ses yeux un bien moins précieux que la tombe? Si nous pensions comme elle, que la destinée de l'homme serait différente!

LXXXVII.

Et toi, statue imposante² qui subsistes encore dans les formes austères d'une majestueuse nudité; toi qui, au milieu des cris des meurtriers, vis tomber à tes pieds César sanglant, César s'enveloppant des plis de sa toge pour mourir avec dignité, victime offerte en holocauste sur tes autels par la reine des dieux et des hommes, la puissante Némésis! Est-il mort en effet, et toi Pompée aussi? Qu'avez-vous été tous deux? Vainqueurs de rois sans nombre, ou simples marionnettes de théâtre?

LXXXVIII.

Et toi, que la foudre a frappée, nourrice de Rome³! louve, dont les mamelles de bronze semblent verser encore le lait de la victoire dans cette enceinte où, monument de l'art antique, tu apparais à nos regards: — mère au cœur fort! le grand fondateur des Romains

puta son courage à ta sauvage mamelle; sillonnée par le feu céleste de Jupiter, et les membres noircis encore par la foudre, — tu n'as donc point oublié tes devoirs de mère? tu veilles donc encore sur tes immortels nourrissons?

LXXXIX.

Oui! — Mais ceux que tu as nourris sont morts; ils ne sont plus, ces hommes de fer; on a bâti des villes avec les débris de leurs sépulcres. Imitateurs de ce qui causait leur effroi, les hommes ont versé leur sang; ils ont combattu et vaincu, et, plagiaires serviles des Romains, ils ont marché de loin dans la même voie; mais nul n'a élevé sa puissance à la même hauteur; nul, si on en excepte un homme orgueilleux, qui n'est point encore dans la tombe, mais qui, vaincu par lui-même, est aujourd'hui l'esclave de ses esclaves. —

XC.

Dupe d'une fausse grandeur, espèce de César tard, il a suivi d'un pas inégal son antique modèle; car l'âme du Romain avait été jetée dans un moule moins terrestre⁴; avec des passions ardentes, il avait un jugement froid et un immortel instinct qui rachetait les faiblesses d'un cœur tendre, mais intrépide; parfois c'était Alcide filant aux pieds de Cléopâtre, — mais bientôt, redevenu lui-même,

XCI.

Il venait, voyait, vainquait! Mais l'homme qui, traitant ses aigles comme des faucons dressés par le chasseur, leur apprit à fuir à la tête de ces bataillons gaulois qu'il avait tant de fois conduits à la victoire; l'homme dont le cœur était sourd, et semblait ne jamais s'écouter lui-même; cet homme-là était étrangement organisé. Il n'avait qu'une faiblesse, la dernière de toutes, — la vanité. — Il y avait de la coquetterie dans son ambition. — Il tendait — à quoi? Que voulait-il? Qu'il le dise lui-même!

XCII.

Il voulut être tout ou rien. — Ne pouvait-il pas attendre que la tombe lui assignât son niveau? Encore quelques années, et il eût irrévocablement partagé le destin des Césars que foulent nos pas: c'est donc pour en venir là que le conquérant élève ses arcs de triomphe! c'est pour cela que le monde est inondé comme autrefois d'un déluge de sang et de larmes! déluge universel, où l'homme infortuné ne trouve point d'arche de salut, et dont les eaux ne baissent que pour déborder encore! — Grand Dieu! envoyez-nous votre arc-en-ciel!

XCIII.

Quel fruit recueillons-nous de notre stérile existence? Nous avons des sens étroits, une raison fragile, une vie courte; la vérité est une perle qui se plaît dans les profondeurs de l'Océan; toutes choses sont pesées dans l'injuste balance de la coutume; l'opinion est une

¹ Le 3 septembre, Cromwell remporta la victoire de Dunbar; l'année d'ensuite il gagna la célèbre bataille de Worcester, et quelques années après, dans ce même jour, qu'il avait tou-

jours regardé comme le plus heureux pour lui, il mourut.
², ³, ⁴ Voir à la fin de ce chant les notes historiques numé-
ros XXIV, XXV, XXVI.

reine toute-puissante, dont le voile ténébreux enveloppe la terre : si bien que le bien et le mal ne sont que des accidents, et les hommes tremblent que leur jugement ne devienne trop éclairé, qu'on ne leur fasse un crime de leurs libres pensées, et que la terre n'ait trop de lumière.

XCIV.

Et c'est ainsi qu'ils végètent dans l'inertie et la misère, pourrissent de père en fils et de siècle en siècle, orgueilleux de leur nature avilie, et meurent en léguaient leur démence héréditaire à la race nouvelle des esclaves à venir; ceux-là combattront à leur tour pour le choix des tyrans : plutôt que d'être libres, ils verseront leur sang comme des gladiateurs, dans la même arène déjà couverte des cadavres de leurs frères, jonchée des feuilles du même arbre.

XCV.

Je ne parle pas des croyances de l'homme. — C'est une question qui reste entre l'homme et son Créateur. — Je parle de choses avérées, patentes et publiques; — de choses dont chaque jour, chaque heure est témoin. — Je parle du double joug qu'on nous impose, des intentions avouées par la tyrannie, de l'édit fulminé par les rois de la terre, devenus les copistes de celui qui naguère humilia leur orgueil, et les reveilla en sursaut sur leur trône, homme couvert d'une immortelle gloire si à cela se fût borné son bras puissant.

XCVI.

Les tyrans ne peuvent-ils donc être vaincus par des tyrans? La liberté ne pourra-t-elle trouver un champion et un fils semblable à celui que Colombie vit apparaître alors que, nouvelle Pallas, elle naquit tout armée, vierge courageuse et pure? Ou de telles âmes ne croissent-elles que dans le désert, dans les profondeurs des antiques forêts, auprès des cataractes mugissantes, sur cette terre où la nature, mère affectueuse, sourit à Washington enfant? La terre ne renferme-t-elle plus dans son sein de telles semences, ou l'Europe de tels rivages?

XCVII.

Mais la France s'enivra de sang pour vomir le crime, et ses saturnales ont été funestes à la cause de la liberté; elles le seront dans tous les siècles et dans tous les climats; car les jours de sang dont nous avons été témoins, le mur de diamant élevé par l'ambition entre l'homme et ses espérances, et le drame honteux joué dernièrement sur la scène du monde, sont devenus le prétexte d'une oppression éternelle, qui dépouille de sa fleur l'arbre de la vie, et condamne l'humanité au pire des destins, — à une seconde chute.

XCVIII.

Néanmoins, ô liberté! ta bannière en lambeaux continue à flotter, et, pareille à la foudre, elle s'avance contre le vent; le clairon de ta voix, aujourd'hui affaibli et mourant, retentira plus fort après la tempête. Ton arbre a perdu ses fleurs; son écorce, mutilée par la hache, semble rude et flétrie; mais il a

conservé sa sève, et ses semences sont déposées profondément jusque dans le sol du Nord : attendons; un printemps meilleur amènera des fruits moins amers.

XCIX.

Il est une vieille tour ronde et d'un style sévère, forte comme une citadelle¹; ses remparts de pierre suffiraient pour arrêter la marche d'une armée. Elle s'élève solitaire, munie encore de la moitié de ses créneaux, avec le lierre qui la couvre depuis deux mille ans, guirlande de l'éternité! qui jette sur les débris du temps la parure de son vert feuillage. — Qu'était cette forteresse? Quel trésor est enfoui et caché dans ses caveaux? — Le tombeau d'une femme.

C.

Mais qui était-elle, cette reine des morts qui a un palais pour tombe? Fut-elle chaste et belle, digne de la couche d'un roi, — ou plus encore, — d'un Romain? De quelle race de guerriers et de héros fut-elle mère? A quelle fille transmet-elle sa beauté? Comment a-t-elle vécu? — Comment a-t-elle aimé? — Comment est-elle morte? Est-ce pour consacrer la mémoire d'une destinée plus que mortelle, qu'on l'a ainsi honorée et déposée dans cette magnifique sépulture, où n'oseraient pourrir de vulgaires dépouilles?

CI.

Fut-elle de celles qui aiment leurs époux, ou de celles qui aiment l'époux d'un autre? car il s'est trouvé de ces femmes-là, même dans les temps antiques, si nous en croyons les annales de Rome. Eut-elle la gravité de Cornélie, ou l'air léger de la gracieuse reine d'Égypte? Aima-t-elle le plaisir, — ou lui fit-elle la guerre, inébranlable dans sa vertu? Inclina-t-elle aux tendres sentiments du cœur, ou, plus sage, refusa-t-elle d'admettre l'amour dans ses douleurs? — Car les affections sont ainsi.

CII.

Peut-être qu'elle mourut jeune; peut-être qu'elle succomba sous des chagrins bien plus lourds que la tombe colossale qui pèse sur sa cendre légère. Un nuage s'étendit sur sa beauté; la tristesse empreinte dans son œil noir annonça par avance le destin que le ciel réserve à ceux qu'il aime, — une mort prématurée; et cependant le soir de sa vie s'embellit de l'éclat du soleil couchant, clarté malade, hespérus des mourants, qui imprime à la joue fanée le rouge de la feuille d'automne.

CIII.

Peut-être aussi qu'elle mourut âgée, — après avoir survécu à tout, à ses charmes, à ses proches, à ses enfants. — Les longues tresses de ses cheveux blancs lui rappelaient encore quelque chose de l'époque où leurs boucles élégantes faisaient son orgueil, où l'éclat de sa beauté attirait sur elle l'envie, l'admiration et les regards de Rome. — Mais où s'égarent nos conjectures! — Tout ce que nous savons, c'est que Métella est morte

¹ Allusion au tombeau de Cecilia Metella, appelé *Capo di Bove*. Voir à ce sujet les illustrations historiques.

l'épouse du plus riche des Romains : et voilà le monument que lui a élevé l'orgueil ou l'amour de son époux !

CIV.

O tombe ! je ne sais pourquoi, mais en restant ainsi près de toi, je me figure que j'ai connu celle que tu recouvres ! et le passé me revient en mémoire. Une harmonie connue arrive jusqu'à moi ; seulement le ton en est changé et solennel, comme lorsque le vent nous apporte le prolongement lointain du tonnerre expirant. Je suis tenté de m'asseoir à côté de cette pierre tapissée de lierre, et d'y rester jusqu'à ce que mon imagination échauffée ait donné un corps à mes pensées, et évoqué des formes du sein de ces flottants débris du naufrage des temps ;

CV.

Jusqu'à ce qu'avec les planches éparses sur les rochers, elle m'ait construit une nacelle d'espérance pour affronter une fois encore l'océan, et le choc des vagues bruyantes, et le mugissement sans fin qui assiège la rive solitaire où est venu échouer tout ce qui nous était cher. Mais lors même que des débris de la tempête je parviendrais à me construire une barque grossière, où tournerais-je ma proue ? A l'exception de ce qui est ici, il n'est point de patrie, d'espérance, de vie qui puisse me sourire.

CVI.

Que les vents hurlent donc ! leur harmonie me bercera, tempérée la nuit par le cri de hiboux, tel que je l'entends maintenant à travers l'ombre qui commence à s'étendre sur la demeure de ces oiseaux des ténèbres ; ils se répondent les uns aux autres sur le mont Palatin, ouvrant de grands yeux gris et brillants, et battant des ailes. — En un tel lieu, que sont nos chétives douleurs ? — Je ne saurais compter les miennes.

CVII.

Le cyprès, le lierre et le violier entrelacés en masse compacte, des buttes de terre amoncelées où furent jadis des appartements, des arceaux écroulés, des fragments de colonnes, des voûtes comblées, des fresques dans des souterrains humides où les hiboux viennent chercher les ténèbres de la nuit : — sont-ce des temples, des bains, des salles ? Prononce qui pourra ; tout ce que les recherches de la science lui ont fait découvrir, c'est que ce sont des murs. — Voilà le mont impérial ! Ainsi tombent les puissants !

CVIII.

C'est là la moralité de toutes les histoires ; c'est l'é-

ternelle répétition du passé. D'abord la liberté, puis la gloire ; — après elle, la richesse, le vice, la corruption ; — enfin la barbarie. Et l'histoire, avec tous ses vastes volumes, n'a qu'une seule page ; — et c'est ici surtout qu'il faut la lire, ici où la tyrannie fastueuse accumula tous les trésors, toutes les délices que pouvaient désirer les yeux, les oreilles, le cœur, l'âme, toutes les jouissances exprimables. — Mais arrière les paroles ; approchez !

CIX.

C'est de l'admiration qu'il faut ici, — c'est de l'enthousiasme, — du mépris, — du rire, — des larmes ; — car ici il y a place pour tous ces sentiments divers. — Homme ! balancier suspendu entre un sourire et une larme, des siècles et des empires sont entassés dans cet espace ; cette montagne aplaniée soutenait une pyramide de trônes, et les insignes de la gloire la couronnaient d'un tel éclat, que les feux du soleil y puisaient une splendeur plus vive ! Où sont maintenant ses palais d'or ? Où sont ceux qui osèrent les construire ?

CX.

Tullius fut moins éloquent que toi, colonne sans nom, dont la terre recouvre la base ! Où sont les lauriers qui paraient le front de César ? Couronnez-moi avec le lierre de sa tombe. A qui assignerons-nous cet arc-de-triomphe ou cette colonne que j'ai devant moi ? A Titus ? A Trajan ? Non, — mais au temps : trophées, colonnes, il déplace tout en se jouant ; la statue d'un apôtre s'installe sur l'urne impériale, où des cendres dormaient, sublimes²,

CXI.

Dans leur sépulture aérienne, sous le ciel bleu de Rome, voisins des étoiles : l'esprit qui les animait était digne du séjour des astres. Il fut le dernier qui donna des lois à la terre entière, au monde romain ; nul après lui ne soutint ce fardeau, nul ne conserva ses conquêtes. Il fut plus qu'un Alexandre ; exempt d'intempérance, pur du sang de ses amis, son front serein brilla sur le trône de toutes les vertus. — Aujourd'hui encore le nom de Trajan est adoré¹.

CXII.

Où est la colline des triomphes, le haut lieu où Rome embrassait ses héros ? Où est la roche Tarpéienne, digne terme où venait aboutir la trahison, promontoire d'où le traître précipité guérissait son ambition ? Est-ce bien ici que les vainqueurs déposaient leurs dé-

¹ Le mont Palatin n'est qu'une masse de ruines, particulièrement du côté qui fait face au cirque Maximin. Le sol même se compose de débris d'ouvrages en briques.

[La voix de Marius ne fit pas entendre sur les ruines de Carthage des accents plus lugubres et plus solennels que ceux du pèlerin au milieu des autels brisés et des statues renversées de sa rivale victorieuse. L'évêque HÉBER.]

² La colonne Trajane est surmontée d'une statue de saint Pierre, et celle de saint Paul est placée au-dessus de la colonne Aurélienne.

³ Le nom de Trajan était devenu proverbial parmi les Romains pour exprimer le meilleur des princes, et il serait plus facile de trouver un prince d'un caractère tout à fait opposé que d'en ren-

contrer un qui possédât toutes les heureuses qualités assignées à cet empereur. — « Quand il monta sur le trône, dit l'historien Dion, il avait une grande vigueur de corps et d'âme. L'âge n'avait affaibli aucune de ses facultés ; l'envie et la calomnie l'avaient respecté. Il honorait les gens de bien, et les appelait aux emplois. Ils n'étaient donc point pour lui des objets de crainte et de haine. Il n'écoutait point les délateurs ; il ne se livrait point à la colère ; il s'abstenait également de toute exaction et de tout châtimement injuste. Il aimait mieux être aimé comme homme qu'honoré comme souverain. Il était affable avec le peuple, respectueux envers le sénat, et chéri de l'un et de l'autre, il n'inspirait de crainte qu'aux ennemis de son pays. »

pouilles? Oui; et là-bas, dans cette plaine, dorment mille ans de factions réduites au silence. Voilà le Forum qu'ont illustré tant d'immortels accents; — dans l'air éloquent, la parole de Cicéron respire encore!

CXIII

Champ de bataille où régnèrent la liberté, les factions, la gloire, le carnage: là s'exhalèrent les passions d'un peuple fier, depuis la première heure de sa domination naissante jusqu'au jour où le monde n'offrit plus rien à conquérir; mais, longtemps avant cette époque, la liberté s'était voilé le visage, et l'anarchie avait usurpé ses attributs; jusqu'à ce qu'un soldat audacieux pût impunément fouler aux pieds un sénat d'esclaves muets, on acheter les voix vénales de lâches plus vils encore.

CXIV.

Détournons nos regards de tous ces tyrans, et reportons-les vers le dernier tribun de Rome, vers toi qui voulus effacer de son front des siècles de honte; — toi, l'ami de Pétrarque, — l'espoir de l'Italie, Rienzi! le dernier des Romains! Tant qu'il poindra une feuille sur le tronc flétri de l'arbre de la liberté, qu'elle serve à décorer la tombe de l'orateur du Forum, — du chef du peuple, — de ce nouveau Numa, — dont le règne, hélas! fut trop court.

CXV.

Égérie! douce création d'un mortel⁴ qui, pour poser sa tête, n'a rien trouvé sur la terre d'aussi beau que ton sein idéal; qui que tu sois, ou aies été, — jeune aurore aérienne, nymphe imaginaire d'un amant au désespoir; ou peut-être beauté terrestre, objet des hommages d'un adorateur au-dessus du commun des hommes; où que tu aies pris naissance, tu fus une belle pensée revêtue d'une forme charmante.

CXVI.

La mousse de ta fontaine est encore arrosée par ton onde pure, ton onde élyséenne. Ta grotte protège le cristal limpide dont la surface, que n'ont point ridée les ans, réfléchit le doux génie de ce lieu; les œuvres de l'art ne défigurent plus cette verte et sauvage rive; tes ondes délicates ne dorment plus emprisonnées dans le marbre; elles jaillissent doucement, avec un suave murmure, de la base de ta statue brisée, et serpentent çà et là; la fougère et le lierre

CXVII.

Rampent entrelacés dans un beau désordre; les arbres en fleurs couvrent comme d'un vêtement les collines verdoyantes; le lézard aux yeux vifs frétille dans le gazon, et les chants des oiseaux de l'été saluent votre passage; des fleurs aux fraîches couleurs, aux genres variés, semblent vous conjurer de suspendre votre marche, et leurs mille teintes forment comme une vaste féerie qui danse au souffle de la brise; la violette odorante, caressée par le souffle du ciel, semble dans ses yeux bleus réfléchir son azur.

CXVIII.

C'est ici, dans cette retraite enchantée, que tu habitas, Égérie! ici que battait ton cœur céleste en attendant de loin les pas de ton mortel adorateur; minuit étendait son dais étoilé sur ces mystérieuses entrevues, et l'asseyant auprès de ton bien-aimé, qu'arrivait-il alors? Cette grotte semble formée exprès pour recevoir une déesse amoureuse, pour servir d'asile à un saint amour, — le plus ancien de tous les oracles.

CXIX.

As-tu donc en effet, répondant à sa tendresse, uni un cœur céleste à un cœur d'homme, et partagé avec d'immortels transports cet amour qui meurt comme il naît, avec un soupir? Ton art a-t-il pu les rendre immortels, donner la pureté du ciel aux joies de la terre, sans émousser le dard, lui ôter son venin, — cette satiété qui détruit tout, — et déraciner de l'âme les herbes mortelles qui l'encombrent?

CXX.

Hélas! nos jeunes affections s'épanchent en pure perte, on ne fécondent qu'un désert: il n'en sort qu'un luxe funeste de plantes parasites, qu'une ivraie hâtive, gâtée au cœur bien que charmant la vue, que des fleurs dans le sauvage parfum desquelles nous ne respirons que des agonies, des arbres qui distillent du poison; ce sont là les plantes qui naissent sous les pas de la passion, alors qu'elle prend son vol dans le désert du monde, haletante et en quête de je ne sais quel fruit céleste interdit à nos vœux.

CXXI.

O amour! tu n'es point un habitant de ce monde: — séraphin invisible, nous croyons en toi; c'est une religion qui a pour martyrs les cœurs brisés; mais jamais l'œil nu ne t'a vu, jamais il ne te verra tel que tu dois être. L'esprit de l'homme t'a créé, comme il a peuplé les cieux, avec les rêves de son imagination et de ses desirs; cette forme, cette image qu'il a donnée à une pensée, poursuit sans cesse l'âme altérée, — brûlante, — fatiguée, — torturée, — déchirée.

CXXII.

L'esprit languit amoureux de son propre ouvrage, et s'éprend d'une fiévreuse passion pour des créations mensongères: — où sont, où sont les formes qu'a saisies le génie du sculpteur? Dans lui seul. La nature peut-elle rien montrer d'aussi beau? Où sont les charmes et les vertus que nous imaginons dans la jeunesse, que nous poursuivons dans l'âge mûr, paradis que nous nous désolons de ne pouvoir atteindre, qui égare le pinceau et la plume, et désespère l'écrivain qui tente de le reproduire?

CXXIII.

L'amour est un délire: — c'est la démence du jeune âge; — mais le remède est encore plus amer; quand nous voyons s'évanouir l'un après l'autre les charmes dont nous avions revêtu nos idoles, quand nous ne voyons que trop clairement qu'elles n'avaient de mérite et de

⁴ Voir à la fin de ce chant la note historique n° XXVII.

beauté que dans l'œuvre idéale de notre imagination, nous n'en continuons pas moins à rester sous le charme; nous nous sentons entraînés, et, après avoir semé le vent, nous recueillons la tempête; le cœur opiniâtre, une fois son alchimie commencée, se croit toujours à deux doigts du trésor qu'il convoite : — il n'est jamais plus riche que lorsqu'il touche à la misère.

CXXIV.

Nous nous flétrissons dès notre aurore, sans cesse haletants, — défaillants, — malades; notre but nous échappe, — notre soif n'est point éteinte, et cependant jusqu'au dernier moment, au bord même de notre tombe, un doux fantôme nous attire, image du bonheur que nous avons cherché dès le commencement; — mais c'est trop tard, — et nous nous sentons doublement maudits. Amour, ambition, avarice, — tout cela est même chose, tout cela est illusoire, — tout cela funeste, — également funeste; — sous des noms différents, ce sont les mêmes météores, et la mort est la fumée sombre où s'évanouit leur flamme.

CXXV.

Il en est peu, — il n'en est point qui trouvent ce qu'ils aiment ou auraient pu aimer; le hasard, un contact aveugle, et l'impérieux besoin d'aimer, ont écarté des antipathies — qui reviendront bientôt, envenimées encore par des torts irrévocables : et la Circonstance, déesse stupide qui se méprend sans cesse, armée de sa baguette crochue, évoque et fait naître les maux qui nous menacent; l'espérance, touchée par son talisman, tombe en poussière, — cette poussière que tous nous avons foulée.

CXXVI.

Notre vie est une fausse nature. — Il n'est pas dans l'harmonie des choses, ce cruel arrêt, ce stigmate indélébile du péché, cet immense upas, cet arbre dont l'ombre donne la mort, qui a pour racine la terre, pour feuillage et pour branches le ciel, d'où découle sur le genre humain une pluie de calamités, — la maladie, — la mort, — l'esclavage, — tous les maux que nous voyons — et, plus cruels encore, tous ceux que nous ne voyons pas; — blessures incurables qui palpitent dans l'âme, — douleurs toujours nouvelles que nous portons au cœur.

CXXVII.

Toutefois pensons hardiment : — c'est un lâche abandon de la raison que d'abdiquer notre droit de penser; c'est notre unique et dernier refuge; ce droit, du moins, je veux le conserver : en vain depuis notre naissance cette faculté divine est enchaînée, torturée, — claquemurée, bâillonnée, emprisonnée, élevée dans l'ombre, de peur que le jour de la vérité ne perce jusqu'à elle; un temps vient où la lumière, avant que nous soyons préparés à la recevoir, brille à nos regards d'un éclat trop vif; car le temps et la science guérissent la cécité.

CXXVIII.

Arcades sur arcades! On dirait que Rome, rassemblant tous les trophées de son histoire, a voulu réunir dans un seul monument tous ses arcs triomphaux;

c'est le Colysée; la lune semble un flambeau placé là exprès pour l'éclairer; il n'y a qu'une lumière divine qui soit digne de briller sur cette mine de méditations, mine longtemps explorée, toujours inépuisable; le sombre azur d'une nuit d'Italie, ce firmament dont les teintes

CXXIX.

Ont une voix et nous parlent du ciel, flotte au-dessus de ce vaste et merveilleux monument, et ombre sa gloire. Un sentiment respire dans les choses de la terre que le temps a courbées, là où il a appuyé sa main, mais brisé sa faux; il y a dans les créneaux en ruines une puissance, une magie devant laquelle le moderne palais doit incliner sa magnificence, et attendre des siècles ce qu'eux seuls peuvent lui donner.

CXXX.

O temps! qui embellis les morts, qui ornes les ruines; baume unique, seule consolation du cœur qui a saigné, réformateur de nos jugements erronés, seule pierre de touche de la vérité et de l'amour, — seul philosophe, car les autres ne sont que des sophistes, — toi dont la justice, bien que différée, trouve toujours son heure; ô temps, qui nous venges! j'élève vers toi mes mains, mes yeux, mon cœur; accorde-moi une grâce!

CXXXI.

Au milieu de ces débris où tu t'es fait un temple, tout plein d'une divine tristesse, parmi des offrandes plus dignes de toi, j'ose apporter la mienne : ce sont les ruines de mes années, faibles en nombre, mais abondantes en vicissitudes. — Si jamais tu m'as vu trop présomptueux, ne m'entends pas; mais si j'ai porté avec calme la bonne fortune, et réservé ma fierté pour l'opposer à la haine, qui ne me vaincra jamais, fais que je n'aie pas vainement porté cet acier dans mon cœur. — Eux, ne pleureront-ils pas

CXXXII.

Et toi, qui n'as jamais laissé impunies les injustices humaines, puissante Némésis! toi qui appelas les Furies du sein de l'abîme, et les envoyas hurler et siffler autour d'Oreste en punition de la vengeance déaturée infligée par son bras, vengeance qui eût été juste de la part d'une main moins chère; — dans cette enceinte où l'antiquité t'offrit longtemps ses hommages; — ici où tu as autrefois régné, je t'évoque du sein de ta poussière! N'entends-tu pas la voix de mon cœur? Éveille-toi! il le faut, tu le dois!

CXXXIII.

Ce n'est pas que les fautes de mes pères ou les miennes ne m'aient peut-être mérité la blessure dont je saigne intérieurement; et si une main juste me l'eût infligée, je la laisserais librement couler; mais la terre ne boira pas mon sang; c'est à toi que je le consacre. — Je te confie ma vengeance; l'occasion s'en présentera! et si je ne l'ai point exercée moi-même, par respect pour... — n'importe; — je dors, mais toi, tu veilleras.

CXXXIV.

Et si j'élève aujourd'hui ma voix, ce n'est pas que

je recule devant la souffrance : qu'il parle, celui qui m'a vu courber le front, ou qui a remarqué que les tourments de mon âme l'aient laissée plus faible. Mais je veux déposer ici un souvenir de moi... Les paroles que je trace en ce moment ne se disperseront pas dans les airs, alors même que je ne serai plus que poussière ; l'avenir donnera satisfaction à la colère prophétique qui m'a dicté ces vers, et il est des têtes sur qui pèsera le poids de ma malédiction !

CXXXV.

Ma malédiction sera de leur pardonner. — N'ai-je pas eu, — je t'en prends à témoin, ô terre ! ô ma mère ! et toi aussi, ô ciel ! — n'ai-je pas eu à lutter contre ma destinée ? N'ai-je point souffert des choses qu'il m'a fallu pardonner ? N'a-t-on pas desséché mon cerveau, déchiré mon cœur, sapé mes espérances, flétri mon nom, gaspillé la vie de ma vie ? Et si je n'ai pas été poussé jusqu'au désespoir, c'est que je n'étais pas complètement fait de l'argile qui pourrit dans les âmes de ceux au-dessus desquels je plane.

CXXXVI.

Depuis les plus graves outrages jusqu'aux petites perfidies, n'ai-je pas vu de quoi les êtres à face humaine sont capables ? Depuis l'effroyable rugissement de la calomnie écumante, jusqu'au chuchotement d'une vile coterie de reptiles distillant adroitement leur venin, Janus à double visage, qui, supplant à la parole par le langage des yeux, savent mentir sans dire un mot, et à l'aide d'un haussement d'épaules ou d'un soupir affecté, font accepter à des sots leurs calomnies silencieuses ?

CXXXVII.

Mais j'ai vécu, et n'ai pas vécu en vain : mon esprit peut perdre de sa force, mon sang de sa chaleur, mon corps peut succomber jusque dans ses efforts pour dompter la douleur ; mais il y a dans moi quelque chose contre lequel la douleur et le temps ne peuvent rien, quelque chose qui vivra quand je ne serai plus. Ce je ne sais quoi d'immatériel, auquel ils ne songent pas, semblable au souvenir des sons d'une lyre muette, planera sur leur âme attendrie, et éveillera dans des cœurs aujourd'hui de marbre le tardif remords de l'amour.

CXXXVIII.

Le sceau est apposé. — Maintenant salut ! redoutable divinité sans nom, mais toute-puissante, qui erres dans cette enceinte à l'heure sombre de minuit ; toi dont la présence inspire un recueillement bien diffé-

rent de la crainte, tu te plais aux lieux où des murs en ruines sont couverts de leurs manteaux de lierre, et tu donnes aux ruines un charme de solennité si intime et si profonde, que nous nous identifions avec ce qui a été, nous faisons partie du tableau dont nous devenons les invisibles témoins.

CXXXIX.

Ces lieux ont entendu le bourdonnement des nations empressées, le murmure de la pitié ou les acclamations bruyantes, au moment où l'homme tombait immolé par l'homme. Et pourquoi immolé ? pourquoi ? parce que tels étaient les lois du cirque sanglant et le bon plaisir impérial. — Pourquoi non ? Qu'importe, si nous devons servir de pâture aux vers, que nous tombions sur un champ de bataille ou dans un cirque ? Tous deux ne sont que des théâtres où pourrissent les principaux acteurs.

CXL.

Je vois le gladiateur étendu devant moi ; sa main soutient le poids de son corps ; — son front mâle consent à la mort, mais dompte la douleur ; sa tête penchée s'affaisse par degrés ; à son flanc une large blessure laisse échapper une à une les dernières gouttes de son sang, pesantes comme les premières d'une pluie d'orage ; voilà maintenant que l'arène tourne autour de lui. — Il a cessé de vivre avant qu'ait cessé de retentir la clameur inhumaine qui salue le misérable vainqueur.

CXLI.

Il l'a entendue, mais il l'a dédaignée. — Ses yeux étaient avec son cœur, et son cœur était bien loin². Il n'a point regretté la vie qu'il perdait, la victoire qui lui échappait : — ses regards se reportaient vers sa lutte grossière, sur la rive du Danube ; là jouaient ses petits barbares, là était leur mère, l'épouse du Dace, — et lui, leur père, ézorgé pour amuser les Romains³ ! — Tout cela traversait sa pensée pendant que coulait son sang ! — Sa mort restera-t-elle sans vengeance ? Goths, levez-vous, et venez assouvir votre fureur !

CXLII.

Mais ici où le meurtre respirait la vapeur du sang ; ici où la foule des nations encombraît toutes les issues et mugissait ou murmurait comme le torrent des montagnes, selon que ses flots jaillissent ou serpentent ; ici où des millions de Romains rendaient, par leur approbation ou leur blâme, un arrêt de vie ou de mort, jeu cruel de la populace⁴, ma voix seule retentit

¹ Entre les stances CXXXV et CXXXVI nous trouvons dans le manuscrit original celle qui suit :

« Si pardonner c'est entasser des charbons ardents sur la tête de ses ennemis, comme Dieu lui-même l'a dit, mon pardon à moi sera un volcan qui s'élèvera plus haut que l'Olympe sur les Titans fondroyés, plus haut que l'Âthos ou que l'Étna enflammé. — Il est vrai que ceux qui m'ont piqué n'étaient que des reptiles ; mais qui inflige des blessures plus douloureuses que la dent du serpent ? Le lion peut être tourmenté par le moucheron. — Qui suce le sang de ceux qui dorment ? — L'aigle ? — Non ; la chauve-souris. »

² Que la statue admirable qui a suggéré cette image soit un gladiateur, comme on l'a soutenu, contrairement à l'avis de Winkel-

mann ; un héraut grec, comme ce célèbre antiquaire l'affirme positivement ; ou un porte-bouclier spartiate ou barbare, selon l'opinion de son éditeur Italien, ce doit être assurément une copie de ce chef-d'œuvre de Clésilaüs représentant « un homme blessé et mourant, exprimant d'une manière parfaite la quantité de vie qui lui restait encore. » Montfaucon et Maffey ont cru que c'était la statue identique ; mais cette statue était de bronze. Le *Gladiateur* était autrefois dans la villa Ludovizi, et fut achetée par Clément XII. Le bras droit a été entièrement restauré par Michel-Ange.

³, ⁴ Voir à la fin de ce chant les notes historiques numéros XXI, XXX.

en ce moment ; — la faible lueur des étoiles ne tombe que sur une arène vide, — des gradins écroulés, — des murs affaîssés, — et des galeries où le bruit de mes pas est répété par des échos sonores.

CXLIII.

Des ruines, — et quelles ruines ! de leurs débris on a construit des murs, des palais, presque des villes ; et cependant, quand on passe devant l'énorme squelette, on se demande ce qu'on a pu lui enlever. A-t-on dépouillé cette enceinte, ou l'a-t-on seulement déblayée ? Hélas ! quand on approche du colossal édifice, la destruction étale aux regards ses blessures : elle ne supporte point la clarté du jour, dont l'éclat est trop brillant pour tous les objets que le temps et l'homme ont dévastés.

CXLIV.

Mais quand la lune, ayant atteint la plus haute des arcades, s'y arrête doucement ; quand les étoiles scintillent à travers les fentes des ruines, et que la brise nocturne balance silencieusement l'immense guirlande de lierre qui couronne les murs grisâtres, comme le laurier sur le front chauve du premier des Césars¹ ; lorsque dans l'air brille une lumière douce et sereine dont la vue n'est pas éblouie, alors les morts s'élèvent dans cette magique enceinte : des héros ont foulé ce sol, c'est sur leur cendre que vous marchez.

CXLV.

« Tant que sera debout le Colysée, Rome sera debout ; quand tombera le Colysée, Rome tombera ; » et avec Rome tombera le monde². » Ainsi s'exprimaient, en présence de cette vaste muraille, les pèlerins d'Albion, du temps des Saxons, que nous appelons anciens ; et ces trois choses mortelles sont encore sur leurs fondements, sans la moindre altération : Rome et sa ruine irrévocable, le monde, cette vaste caverne — de voleurs, ou de ce qu'on voudra.

CXLVI.

Simple, majestueux, sévère, austère, sublime ; — basilique de tous les saints, temple de tous les dieux, depuis Jupiter jusqu'à Jésus ; — monument que le temps a épargné et embelli³ ; toi qui lèves un front tranquille, pendant qu'autour de toi les arcs de triomphe et les empires s'écroulent ou chancellent, et que l'homme, à travers une route d'épines, marche à la poussière du

tombeau ; — dôme glorieux ! dois-tu durer toujours ? Sur toi le temps a brisé sa faux, les tyrans leur verge de fer, — ô sanctuaire et patrie des arts et de la piété, — Panthéon ! orgueil de Rome !

CXLVII.

Monument de jours plus glorieux et de ce que l'art a de plus noble, dégradé, mais parfait encore, ton enceinte imprime à tous les cœurs un recueillement religieux ; tu offres à l'art un modèle : pour celui que l'amour de l'antiquité conduit à Rome, la gloire verse ses rayons à travers l'ouverture de ton dôme ; pour les âmes religieuses, voilà des autels ; et ceux qui honorent le génie peuvent reposer leurs regards sur les images des grands hommes dont les bustes l'entourent⁴.

CXLVIII.

Voici un cachot : à travers l'ombre obscure qu'aperçois-je⁵ ? Rien. Regardons encore ! Deux ombres se dessinent lentement à ma vue. — Fantômes de l'imagination ! Non, je les vois distinctement : — c'est un vieillard et une femme jeune et belle, fraîche comme une mère qui nourrit, et dans les veines de laquelle le sang se transforme en nectar. — Mais que fait-elle ? Pourquoi ce sein découvert, cette mamelle blanche et nue ?

CXLIX.

Un lait pur gonfle ces deux sources de vie, où sur le cœur et dans le cœur d'une femme nous avons puisé notre premier, notre plus doux aliment, alors que l'épouse heureuse d'être mère, dans l'innocent regard de son enfant, ou dans le petit cri qu'arrache à sa lèvre agacée, non la douleur, mais un léger délai, aperçoit une joie que l'homme ne peut comprendre, et sur sa tige naissante voit poindre les feuilles de son jeune bouton. — Ce que le fruit sera plus tard, — je l'ignore : — Caïn était fils d'Ève.

CL.

Ici c'est à un vieillard que la jeunesse offre pour aliment le lait qu'elle en a reçu : — c'est envers son père qu'elle acquitte la dette de sang contractée à sa naissance. Non, il ne mourra pas tant que dans ces veines chaudes et charmantes le feu de la santé et d'un sentiment sacré alimentera ce fleuve nourricier, ce Nil de la nature, auquel l'Égypte ne saurait com-

¹ Suetone nous apprend que César fut singulièrement flatté du décret du sénat qui l'autorisait à porter en toute occasion une couronne de lauriers. Il était charmé, non de montrer qu'il était le vainqueur du monde, mais de cacher qu'il était chauve. A Rome, un étranger eût eu de la peine à deviner ce motif, et nous aussi sans l'aide de l'historien.

² Ce trait est cité dans *la Décadence et la Chute de l'empire romain*, comme preuve que le Colysée était entier lorsque les voyageurs anglo-saxons le virent à la fin du septième ou au commencement du huitième siècle. On peut voir une notice sur le Colysée dans les *Illustrations historiques*, p. 265.

³ « Quoiqu'on ait enlevé tout le bronze, excepté l'anneau nécessaire pour maintenir l'ouverture supérieure, quoiqu'elle ait plusieurs fois été exposée à des incendies et aux inondations du Tibre, et que la pluie y pénétre, aucun monument aussi ancien n'a été aussi bien conservé que cette rotonde. Le culte païen l'a transmis presque sans altération au culte actuel, et les niches

en étaient si bien appropriées pour recevoir des autels chrétiens, que Michel-Ange, qui recherchait avec empressement les beautés antiques, en adopta le dessin dans l'église catholique. » *L'Italie*, par FORSYTH, p. 137.

⁴ Le Panthéon est aujourd'hui occupé par les bustes des grands hommes, ou plutôt des hommes distingués de Rome moderne. L'éclatante lumière qui, passant par la grande ouverture circulaire placée au sommet de la voûte, tombait jadis sur la réunion de toutes les divinités, éclaire aujourd'hui un nombreux assemblage de mortels dont un ou deux ont été presque déifiés par la vénération de leurs compatriotes.

⁵ Cette stance et les trois suivantes font allusion à l'histoire de la femme romaine allaitant son père. Dans l'église de Saint-Nicolas in Carcere, on montre au voyageur le lieu où l'on prétend que ce fait s'est passé. Voir dans les *Illustrations historiques*, p. 293, les raisons qui font douter de l'authenticité de ce récit.

parer le sien. A ce sein affectueux bois, bois la vie, ô vieillard! le ciel même n'a pas de breuvage si doux.

CL.

La fable de la Voie Lactée n'a pas la pureté de cette histoire; c'est une constellation dont les rayons sont plus doux; et la sainte nature triomphe bien plus dans ce renversement de ses lois que dans l'abîme étoilé où brillent des mondes lointains. — O la plus sainte des nourrices! nulle goutte de ce pur nectar ne se perdra: toutes iront au cœur de ton père, retournant à leur source pour y ramener la vie, comme nos âmes affranchies vont se réunir au grand Tout.

CLII.

Tournons-nous vers le môle d'Adrien¹, impérial plagiaire des pyramides de la vieille Égypte, copiste colossal de leur difformité; lui dont le caprice, prenant les énormes constructions du Nil pour modèle, condamna l'artiste à bâtir pour des géants, et à élever cet édifice pour recueillir sa vaine poussière, sa cendre chétive. Comme le philosophe sourit de pitié en voyant à une œuvre aussi gigantesque une aussi mince origine!

CLIII.

Mais voici le dôme², — l'admirable et vaste dôme auprès duquel le temple de Diane ne serait qu'une cellule, — temple majestueux du Christ, élevé sur la tombe de son martyr! J'ai vu la merveille d'Éphèse: — ses colonnes étaient éparses dans le désert, l'hyène et le chacal s'abritaient à leur ombre; j'ai vu la coupole de Sainte-Sophie refléter sur sa masse brillante les rayons du soleil, et j'ai promené mes regards dans son enceinte sacrée pendant que l'usurpateur musulman y faisait sa prière.

CLIV.

Mais toi! entre tous les temples anciens et modernes, tu t'élèves seul et sans rival, sanctuaire digne du Dieu saint, du vrai Dieu. Depuis la ruine de Sion, alors que Jéhovah abandonna la cité de son choix, de toutes les constructions terrestres élevées à sa gloire, en est-il d'un aspect plus sublime? Majesté, puissance, gloire, force, beauté, tout est réuni dans cette arche éternelle du vrai culte.

CLV.

Entrez: vous n'êtes point accablé de sa grandeur³; et pourquoi? Elle n'est point diminuée; mais votre âme, agrandie par le génie de ce lieu, a pris des proportions colossales, et ne peut se trouver à l'aise que dans le sanctuaire qui consacre les espérances de son immortalité; et vous, un jour viendra que, si vous en êtes jugé digne, vous verrez votre Dieu face à face comme vous voyez maintenant son *Saint des saints*, et vous ne serez point anéanti par son regard.

CLVI.

Vous avancez; — mais à chaque pas que vous faites, l'édifice s'élargit, comme une montagne élevée dont la hauteur semble croître à mesure que vous la gravissez. Sa gigantesque élégance vous faisait illusion. Le vaste édifice augmente, — en conservant la beauté de ses proportions; — l'harmonie se joint à l'immensité; de riches marbres, — des tableaux plus riches encore, — des autels où brûlent des lampes d'or, — et ce dôme orgueilleux, édifice aérien qui rivalise avec les plus beaux monuments de la terre, bien que leurs fondements s'appuient sur un sol solide, — et qu'il semble, lui, appartenir à la région des nuages.

CLVII.

Vous ne voyez pas tout. Il faut décomposer ce grand tout, et contempler chaque partie séparément; de même que l'océan creuse dans ses rivages mille sinuosités qui toutes méritent nos regards, de même ici il faut concentrer votre attention sur chaque objet isolé, maîtriser votre pensée jusqu'à ce que vous ayez gravé dans votre mémoire ses éloquentes proportions, et dérouler graduellement ce tableau glorieux que dès l'abord vous n'avez pu saisir dans son ensemble,

CLVIII.

Non par sa faute, mais par la vôtre: nos sens extérieurs ne peuvent percevoir les objets que progressivement. Nous ne pouvons trouver d'expression pour nos sentiments les plus intenses; de même cet imposant et resplendissant édifice trompe d'abord notre vue éblouie, et défie par sa grandeur sans égale la petitesse de notre nature, jusqu'à ce que, grandissant avec

¹ Le château Saint-Ange.

² L'église de Saint-Pierre.

³ « Je me rappelle parfaitement, » dit sir Joshua Reynolds, « le désappointement que j'éprouvai lors de ma première visite au Vatican. J'en fis l'aveu à un étudiant, mon collègue, dont la capacité m'inspirait beaucoup de confiance. Il m'avoua de son côté que les ouvrages de Raphaël avaient produit sur lui le même effet, ou plutôt n'en avaient produit aucun. Cela me soulagea beaucoup, et ayant pris des informations auprès de mes camarades, je sus que les individus à qui la nature paraissait avoir refusé la faculté de goûter ces œuvres divines étaient les seuls qui eussent la prétention d'être transportés à leur première vue. Je dis alors néanmoins à ma louange que, désappointé et mortifié de me trouver aussi froid en présence des ouvrages de ce grand maître, je ne supposai pas et n'imaginai pas un seul moment que le nom de Raphaël et ses admirables tableaux en particulier dûssent leur réputation à l'ignorance et aux préjugés des hommes; tout au contraire, mon indifférence comparée à ce que j'aurais dû éprouver fut l'une des circonstances les plus humiliantes

dans lesquelles je me sois jamais trouvé; je me voyais entouré d'ouvrages exécutés d'après des principes qui m'étaient totalement inconnus. Je sentis mon ignorance et j'en eus honte. Toutes les notions erronées sur la peinture que j'avais amenées d'Angleterre, où l'art était arrivé à son plus bas degré (il était impossible qu'il fût plus bas) devaient être totalement effacées de mon esprit; il fallait, comme le dit l'Évangile, que je devinsse petit enfant. Je regardai donc sans me laisser les œuvres de ce grand peintre; j'affectai même de sentir leur mérite et de les admirer plus que je ne faisais réellement. En peu de temps un nouveau goût et une perception nouvelle commencèrent à m'apparaître, et je me convainquis que je m'étais primitivement formé une fausse opinion de la perfection de l'art, et que Raphaël méritait le haut rang qu'il occupe dans l'admiration du monde. La vérité est que si ses ouvrages avaient été tels que je m'attendais à les voir, ils auraient contenu des beautés superficielles et séduisantes, mais qui eussent été très-loin de leur procurer la grande réputation qu'ils ont si longtemps et si justement obtenue. »

lui, notre âme s'élève peu à peu au niveau de l'objet qu'elle contemple.

CLX.

Arrêtez-vous et instruisez-vous ; il y a dans cet examen plus que la satisfaction de la surprise, plus que le recueillement inspiré par la sainteté du lieu, plus que l'admiration pour l'art et les grands maîtres qui élevèrent un monument supérieur à tout ce que le passé a jamais pu exécuter ou concevoir ; la source du sublime découvre ici ses profondeurs ; l'esprit de l'homme peut y puiser, en recueillir le sable d'or, et apprendre ce que peuvent les grandes conceptions du génie.

CLXI.

Allons maintenant au Vatican, assister au spectacle de la douleur ennoblée dans les tortures de Laocoon ; — allons-y voir la tendresse d'un père et l'agonie d'un mortel, réunies à la patience d'un Dieu : — inutile est la lutte, inutile l'effort du vieillard contre les nœuds redoublés et la redoutable étreinte du dragon ; la longue et venimeuse chaîne rive autour de lui ses vivants anneaux, — l'énorme reptile accumule douleur sur douleur et étouffe les cris de ses victimes.

CLXII.

On bien voyez le dieu à l'arc infallible, le dieu de la vie, de la poésie et de la lumière, — le soleil sous la forme humaine ! On lit sur son front radieux la victoire qu'il a remportée ; la flèche vient d'être décochée, brillante de la vengeance d'un immortel : un beau dédain anime ses yeux et gonfle ses narines. La puissance et la majesté éclatent dans toute sa personne, et son seul regard nous révèle un dieu.

CLXIII.

Mais ses formes délicates, — qu'on dirait rêvées dans la solitude par l'amour de quelque nymphe, dont le cœur soupirait pour un immortel amant et s'absorbait dans cette vision ; — ses formes expriment tout ce que notre imagination, dans son vol le plus aérien, a jamais pu créer de beauté idéale, alors que toutes les pensées étaient des envoyés du ciel, — des rayons d'immortalité rangés autour de nous en cercle étoilé, pour se réunir ensuite et réaliser l'image d'un dieu.

CLXIV.

Et s'il est vrai que Prométhée ait ravi au ciel le feu qui nous anime, il a acquitté notre dette, l'artiste au génie duquel ce marbre poétique a conféré une immortelle gloire ; — si la main qui l'exécute est mortelle, elle ne l'est pas, la pensée qui le conçoit : le temps lui-même lui a donné une consécration sainte ; il ne lui a pas réduit en poussière une seule boucle de sa chevelure. — Les années n'ont point laissé sur lui leur empreinte, et il respire encore la flamme divine que mit en lui son auteur.

CLXV.

Mais où est-il, le pèlerin héros de mon poème, celui dont le nom présidait autrefois à mes chants ? Il me semble qu'il est bien lent à se montrer. Il n'est plus :

— voilà ses dernières paroles. Son pèlerinage est terminé, ses visions finies ; il rentre lui-même dans le néant, — si toutefois on a jamais pu le classer parmi les êtres qui vivent et souffrent, s'il a jamais été autre chose qu'une création imaginaire. — N'en parions plus ; — son ombre se perd dans le gouffre de la destruction,

CLXVI.

Qui enveloppe dans son redoutable linceul ombre, substance, vie, tout ce qui est notre partage ici-bas, et étend sur le monde ce grand voile noir à travers lequel toutes choses apparaissent comme des fantômes ; et un nuage s'abaisse entre nous et tout ce qui a brillé, jusqu'à ce que la gloire elle-même n'est plus qu'un sombre crépuscule, et fait luire à peine une mélancolique auréole sur la limite des ténèbres ; leur plus triste que la plus triste nuit, car elle nous trouble la vue,

CLXVII.

Et nous envoie dans l'abîme nous enquérir de ce que nous serons quand notre être sera réduit à quelque chose de moins que sa misérable essence actuelle, et rêver de gloire, et effacer la poussière d'un vain nom que nous ne devons plus entendre ; mais, ô pensée consolante ! nous ne devons plus redevenir ce que nous avons été : c'est vraiment bien assez d'avoir porté une fois ce fardeau du cœur, — du cœur dont la sueur était du sang.

CLXVIII.

Silence ! Une voix s'élève de l'abîme ! Entendez-vous cette longue, sourde et effrayante clameur, pareille au murmure lointain d'une nation qui saigne d'une blessure profonde et incurable ? Au milieu de l'orage et des ténèbres, la terre s'entr'ouvre béante ; des fantômes nombreux voltigent sur le gouffre. Il en est un qu'on distingue de la foule ; on dirait une reine, quoique son front soit découronné ; elle est pâle, mais belle ; dans sa douleur maternelle, elle étreint un enfant auquel son sein est inutile.

CLXIX.

Fille des rois, où es-tu ? Espoir de plusieurs nations, es-tu morte ? La tombe ne pouvait-elle l'oublier, et prendre une tête moins majestueuse et moins chère ? Au milieu d'une nuit de douleur, lorsque, mère d'un moment, ton cœur saignait encore sur ton enfant, la mort fit taire pour jamais cette angoisse : avec toi se sont envolés et le bonheur présent et les espérances dont s'enivraient les îles impériales !

CLXX.

L'épouse du laboureur devient mère sans danger pour sa vie ; — et toi, qui étais si heureuse, si adorée ! — Oh ! ceux qui n'ont point de larmes pour les rois, pleureront sur toi ; la Liberté, dont le cœur est gros oubliera toutes ses douleurs pour une seule ; car elle a prié pour toi, et sur ta tête elle voyait son arc-en-ciel. — Et toi aussi, prince solitaire, désolé ! — ton hymen devait donc être inutile ! époux d'une année ! père d'un mort !

CLXX.

Un cilice fut ton vêtement de noces; le fruit de ton hymen n'est que cendres; dans la poussière est couchée la blonde héritière du trône de ces îles, celle qu'adoraient des millions de cœurs! Comme nous avions remis entre ses mains tout notre avenir! Bien que nous n'espérions pas qu'il pût luire pour nous, nous aimions à penser que nos enfants obéiraient à son enfant, et nous la bénissions, elle et la postérité que nous attendions d'elle, et cette espérance était pour nous ce qu'est l'étoile aux yeux du berger. — Ce n'a été qu'un rapide météore.

CLXXI.

Pleurons sur nous et non sur elle¹; car elle dort en paix. Le souffle inconstant de la faveur populaire; la langue des conseillers perfides, ces voix mensongères qui depuis la naissance de la monarchie ne cessent de tinter leur glas fatal aux oreilles des rois, jusqu'à ce que les nations, poussées au désespoir, courent aux armes; l'étrange fatalité² qui abat les plus grands monarques, et, faisant contre-poids à leur toute-puissance, jette dans le bassin opposé de la balance un poids redoutable qui tôt ou tard les écrase, —

CLXXII.

C'eût été peut-être là sa destinée; mais non, nos cœurs se refusent à le croire : si jeune, si belle, bonne sans effort, grande sans un seul ennemi; tout à l'heure épouse et mère, — et maintenant là! Que de liens ce moment fatal a brisés! Depuis le cœur de ton royal père jusqu'à celui du plus humble de ses sujets s'étend la chaîne électrique de ce désespoir dont la commotion, pareille à celle d'un tremblement de terre, est venue accabler un pays qui t'aimait comme aucun autre n'eût pu t'aimer.

CLXXIII.

Salut, Némé³! toi, caché au centre de collines ombreuses, dans un site si retiré que l'ouragan qui déracine les chênes, force l'océan à franchir ses limites, et porte son écume jusqu'aux cieux, épargne à regret le miroir ovale de ton lac limpide. Calme comme la haine longtemps couvée, sa surface a un aspect froid et tranquille que rien ne peut troubler; il est comme roulé sur lui-même : ainsi dort le serpent.

CLXXIV.

Près de là, dans une vallée voisine, brillent les flots de l'Albano, qu'un léger intervalle sépare à peine

du lac de Némé; — dans le lointain serpente le Tibre, et le vaste océan baigne cette côte du Latium, théâtre de la guerre épique du pieux Troyen dont l'étoile, remontant sur l'horizon, se leva sur les destinées d'un empire; — à droite on découvre la retraite où Tullius venait se délasser des agitations de Rome; — et là-bas, derrière ces montagnes qui bornent l'horizon, était cette ferme sabine où Horace fatigué allait chercher le repos⁴.

CLXXV.

Mais je m'oublie. — Mon pèlerin est arrivé au terme de sa course; lui et moi nous devons nous séparer : — eh bien! soit. — Sa tâche et la mienne sont presque achevées; pourtant jetons sur la mer un dernier regard. Les flots de la Méditerranée viennent expirer à ses pieds et aux miens, et du sommet du mont Albain nous contemplons maintenant l'ami de notre jeunesse, cet océan qui a déroulé sous nous ses vagues depuis le rocher de Calpé jusqu'aux lieux où le sombre Euxin,

CLXXVI.

Baigne les côtes d'azur des Symplegades : de longues années, — longues, bien que peu nombreuses, ont passé depuis sur tous deux; des souffrances et des larmes nous ont laissés à peu près au point d'où nous étions partis. Toutefois, ce n'est pas en vain que nous avons parcouru notre carrière mortelle : nous avons reçu notre récompense, — et c'est ici que nous la trouvons; car la douce chaleur du soleil nous ravive, et dans la terre et l'océan nous trouvons des joies presque aussi pures que s'il n'existait pas d'hommes pour en troubler le charme.

CLXXVII.

Oh! que ne puis-je habiter au désert, sans autre société qu'une femme, génie de ma solitude! que ne puis-je alors oublier tout le genre humain, et n'aimer qu'elle, sans haïr personne! O vous, éléments! — dont la noble inspiration m'élève au-dessus de moi-même, — cette compagne, ne pouvez-vous me l'accorder? Me trompé-je, quand je crois qu'il existe quelque part de tels esprits, bien qu'il nous soit rarement donné de les rencontrer?

CLXXVIII.

Il est un charme au sein des bois solitaires, un ravissement sur le rivage désert, une société loin des importuns, aux bords de la mer profonde, et le mugissement des vagues a sa mélodie : je n'en aime pas moins l'homme, mais j'en aime davantage la nature

¹ « La mort de la princesse Charlotte a été ressentie même ici (Venise); l'Angleterre doit en avoir été ébranlée jusque dans ses fondements. Le destin de cette pauvre fille est douloureux sous tous les rapports; mourir à vingt-un ans en donnant le jour à un fils, princesse actuelle et reine future, et cela au moment où elle commençait à être heureuse, à jouir de l'existence et des espérances qu'elle faisait naître! Je suis véritablement affligé. » *Lettres de Byron*.

² Marie mourut sur l'échafaud; Elisabeth, de douleur; Charles-Quint, ermite; Louis XIV, banqueroutier d'argent et de gloire; Cromwell, d'inquiétude; enfin le plus grand de tous, Napoléon, vit prisonnier. On pourrait ajouter à cette liste beaucoup d'autres noms également illustres et malheureux.

³ Le village de Némé était auprès de la retraite aricienne d'Egérie. Il a conservé jusqu'à nos jours la désignation du Bosquet, à cause des arbres qui ombragent le temple de Diane. Némé n'est distant que d'une petite promenade à cheval de l'excellente auberge d'Albano.

⁴ Toute la pente du mont Albain est d'une beauté incomparable. Du convent situé sur le point le plus élevé et qui a succédé au temple de Jupiter Latiavis, la vue embrasse tous les objets mentionnés dans cette strophe, la Méditerranée, tous les lieux où se passent les événements de la dernière moitié de l'*Énéide*, et la côte depuis l'embouchure du Tibre jusqu'au promontoire de Circé et au cap de Terracine. Voir à la fin de ce chant la note historique n° XXXI.

après ces entrevues avec elle. Je m'y dépouille de tout ce que je suis, de tout ce que j'ai été, pour me confondre avec l'univers; ce que j'éprouve alors, je ne pourrai jamais l'exprimer, et toutefois je ne puis le faire entièrement.

CLXXX.

Déroule tes vagues d'azur, profond et sombre océan! D'immombrables flottes te parcourent en vain : sur la terre l'homme marque son passage par des ruines; sa puissance s'arrête sur tes bords. Tous les naufrages qui surviennent sur la plaine liquide sont ton œuvre; il n'y reste pas l'ombre des ravages de l'homme : à peine si la sienne se dessine un moment sur ta surface, alors qu'il s'enfonce comme une goutte d'eau dans tes profonds abîmes, en poussant un gémissement étouffé, privé de tombeau, de cercueil, d'honneurs funèbres, et ignoré.

CLXXX.

Tes routes ne portent point l'empreinte de ses pas; — tes domaines ne sont point sa proie. — Tu te soulèves et le repousses loin de toi : la force méprisable qu'il applique à la destruction de la terre, tu la dédaignes; l'écartant de ton sein, tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages; là, tu l'envoies, en te jouant, éperdu et tremblant vers ses dieux, dont il attend son retour dans quelque port voisin; tu le rejettes sur la plage : — qu'il y demeure.

CLXXXI.

Ces armements qui vont foudroyer les remparts des cités bâties sur le roc, épouvanter les nations et faire trembler les monarchies dans leurs capitales; ces léviathans de chêne aux gigantesques flancs, qui font prendre à ceux qui ont créé leur argile le vain titre de seigneurs de l'océan, d'arbitres de la guerre, que sont-ils pour toi? un simple jouet : nous les voyons, comme le flocon de neige, se fondre dans l'écume de tes flots,

qui anéantissent également l'orgueilleuse Armada ou les dépoilles de Trafalgar.

CLXXXII.

Tes rivages sont des empires où tout est changé, excepté toi. — Que sont devenues l'Assyrie, la Grèce, Rome, Carthage? Tes flots battaient leurs frontières aux jours de la liberté, comme depuis sous le règne de plus d'un tyran; leurs territoires obéissent à l'étranger, plongés dans l'esclavage ou la barbarie; leur décadence a transformé des royaumes en déserts arides : — mais en toi rien ne change, si ce n'est le caprice de tes vagues. — Le temps ne grave aucune ride sur ton front d'azur. — Tel que te vit l'aurore de la création, tel nous te voyons encore.

CLXXXIII.

Glorieux miroir où la face du Tout-Puissant se réfléchit dans la tempête; calme ou agité, — soulevé par la brise ou par l'aquilon, glacé vers le pôle, sombre et agité sous la zone torride; — tu es toujours immense, illimité, sublime; — l'image de l'éternité, — le trône de l'Invisible; de ton limon sont formés les monstres de l'abîme; toutes les zones t'obéissent; tu t'avances terrible, impénétrable, solitaire.

CLXXXIV.

Et je t'ai aimé, océan! Dès mon jeune âge, mes plaisirs étaient de me sentir sur ton sein, bercé au mouvement de tes vagues; enfant, je jouais déjà avec tes brisants, — j'y trouvais un secret délire; et si dans la fraîcheur de ton onde j'éprouvais un sentiment de terreur, c'était une crainte pleine de charme; car j'étais comme ton enfant, de près ou de loin je me confiais à tes flots, et ma main jouait avec ton humide crinière comme je fais maintenant.

CLXXXV.

Ma tâche est achevée, — mon chant a cessé, — ma voix a fait entendre son dernier son; il est temps

¹ Quand lord Byron écrivit cette strophe il avait sans doute pensé à la pensée le passage suivant du *Johnson* de Boswell : — « Dinant un jour avec le général Paoli, et parlant de son projet de voyage en Italie, Johnson dit : « Un homme qui n'a pas été en Italie doit sentir qu'il lui manque quelque chose, et qu'il n'a pas vu ce que tout homme instruit doit voir. Le grand but de tous les voyages est de voir les rivages de la Méditerranée. Sur ces rivages ont été les quatre grands empires du monde, les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains. Toute notre religion, presque toutes nos lois, presque tous nos arts, presque tout ce qui nous élève au-dessus de la condition des sauvages nous est venu des rivages de la Méditerranée. — Le général observa que la *Méditerranée* serait un beau sujet de poëme. » Boswell, vol. III, p. 409.

² On pourrait peut-être lire ce passage sans émotion, si on ne savait que lord Byron décrit ici ses sentiments et ses habitudes personnelles; c'est le tableau simple et vrai de ses penchants et de ses amusements depuis son enfance, alors qu'il écoutait le bruit, et suivait de l'œil les agitations de l'océan du Nord sur les rives orageuses de l'Aberdeenshire. Ce dut être pour lui un changement terrible et violent que de se voir arracher à l'âge de dix ans à cette solitude adaptée à sa nature; — à l'indépendance, si conforme à son génie fier et contemplatif, à cette nature empreinte d'une rudesse grandiose, — de se voir jeté au milieu de l'égoïsme mondain, du poli affecté et de la fautilité repoussante d'une grande école publique. Combien de fois l'enfant triste, sombre et grand dut regretter l'air vif et les flots bruyants des lieux où son enfance

rêvait des goûts simples et aspirait la santé de l'âme! Quelque histoire de revenant ou de seconde vue, quelque relation des exploits de Robin Hood, ou quelque récit bien effrayant des hauts faits d'une troupe de brigands, combien il eût préféré tout cela à Horace, à Virgile, à Homère, dont on fatiguait ses oreilles et son intelligence! Je serais tenté de croire que c'est à la commotion occasionnée par ce brusque changement que doit être attribuée une grande partie de l'excentricité de la vie de lord Byron. Ce quatrième chant est l'œuvre d'un esprit qui avait étudié avec beaucoup de soin et avait digéré ce qu'il avait appris avec une vigueur intense et une grande profondeur de réflexion. Ce sont là des sentiments qui n'ont rien de superficiel et qui ne peuvent être que le résultat de longues méditations.

Quiconque lira ce chant et ne sentira pas les grandes vertus et la puissance gigantesque de l'esprit de son auteur, donnera, selon moi, la preuve d'une complète insensibilité de cœur et d'une grande stupidité d'intelligence. Sir E. BAYDES.

³ Après nous avoir montré son pèlerin au milieu des scènes les plus frappantes de la grandeur et de la décadence terrestres, après nous avoir enseigné à mépriser comme lui la mutabilité, la vanité et le vide des grandeurs humaines, c'était une idée digne du génie de Byron de terminer en amenant le pèlerin et son lecteur au bord de l'Océan. C'est là que nous pouvons apercevoir une image de l'abîme terrible et immuable de l'éternité, dans le sein de laquelle tant de choses sont tombées et où toute chose doit tomber un jour, — cette éternité où viendront s'éteindre pour toujours le dédain et le mépris de l'homme, et la mélancolie des grandes

de rompre le charme de ce rêve prolongé. Je vais éteindre la torche qui allumait la lampe de mes veilles, — et ce qui est écrit est écrit : — que n'ai-je mieux fait ! Mais je ne suis plus ce que j'ai été ; — mes visions voltigent moins palpables devant moi, — et la flamme qui vivait dans mon intelligence est pâle, faible et vacillante.

CLXXXVI.

Adieu ! Ce mot doit être prononcé, il l'a déjà été : — il prolonge l'instant de la séparation ; — cependant, — adieu ! O vous ! qui avez suivi le pèlerin jusque dans sa dernière excursion, si l'une de ses pensées vous revient en mémoire, si l'un de ses souvenirs, il n'aura pas en vain porté les sandales et le bourdon. Adieu ! Que les douleurs, s'il en fut, soient pour lui seul ; — que pour vous soit la morale de ses chants !

APPENDICE AU CHANT QUATRIÈME.

NOTES HISTORIQUES.

I.

LES PRISONS D'ÉTAT DE VENISE.

J'étais à Venise sur le pont des Soupîrs ; j'avais à ma droite un palais, à ma gauche une prison. *Stance 1.*

La communication entre le palais ducal et les prisons de Venise est un pont ténébreux, ou pour mieux dire une galerie couverte, élevée au-dessus de l'eau, et partagée au moyen d'un mur de pierre en un passage et une cellule. Les prisons d'état, appelées *pozzi* ou puits, étaient creusées dans les épaisses murailles du palais ; le prisonnier condamné à mort était conduit par la galerie, et de là introduit dans le second compartiment ou cellule, et là il était étranglé. La porte basse à travers laquelle on introduisait le prisonnier dans la cellule est aujourd'hui murée, mais le corridor subsiste toujours, et il est encore connu sous le nom de *pont des Soupîrs*. Les *pozzi* sont sous le plancher de l'appartement qui est au bas du pont ; primitivement ils étaient au nombre de douze ; mais lors de la première entrée des Français, les Vénitiens bouchèrent à la hâte et détruisirent les plus horribles de ces puits. Cependant on peut encore y descendre par une trappe et ramper le long des trous, arrêté à chaque pas par les décombres, deux étages au-dessous du premier. Ceux qui sentent le besoin de se consoler de la ruine des patriciens trouveraient là la fin de leurs regrets ; à peine un rayon de lumière perce-t-il ces étroites galeries qui conduisent aux cachots ; ceux-ci sont plongés dans une obscurité complète ; une petite ouverture dans le mur laissait seule pénétrer l'air humide des corridors, et servait à introduire la nourriture des prisonniers. Une planche de bois, élevée d'un pied au-dessus du sol, formait leur lit. Nos guides nous ont appris qu'on n'accordait jamais la grâce d'une bougie. Les cellules ont cinq pieds de long, deux et demi de large et sept de hauteur. Elles sont

toutes les unes au-dessus des autres, et la respiration est quelquefois gênée dans les plus basses. Lorsque les républicains descendirent dans ces abominables repaires, ils ne trouvèrent qu'un seul prisonnier ; il était renfermé, dit-on, depuis seize ans ; mais les habitants de ces cachots avaient laissé sur les murs des témoignages de leur repentir ou de leur désespoir, qui sont encore visibles et méritent d'être remarqués à cause de leur touchante vérité. Quelques-uns des détenus paraissent avoir été coupables de crimes relatifs à l'église, et quelques-uns, au contraire, avoir appartenu au clergé, soit d'après leurs signatures, soit d'après les cloches et les beffrois qu'ils ont gravés sur les murs. Le lecteur ne peut être fâché de connaître quelque échantillon des pensées inspirées par une aussi épouvantable solitude. Voici trois de ces inscriptions, aussi exactement reproduites qu'on peut le faire en ne possédant qu'un crayon :

1

Non il fidar ad alcuno, pensa e taci
Se fugir vuol de' spionf insidie e lacci ;
Il pentirli, pentirli nulla giova,
Ma ben di valor tua la vera prova.

1607 a di 2 genaro fu retento
p' la bestemmia p' aver dato da
manzar a un morto JACOPO
GRITTI serisse.

2

Un parlar poco et
Negare pronto et
Un pensar al fine può dare la vita
A noi altri meschini.

1605. EGO JONAS BAPTISTA
ad ecclesiam Cortellarius.

3

De chl ml fido guardami dlo
De chl non ml fido ml guardero lo.

A. TA. H. A. NA.
V. LA. S. K. B.

Le copiste a reproduit sans les corriger les solécismes ; quelques-uns d'entre eux, cependant, peuvent bien ne pas exister, car ces inscriptions ont été gravées au milieu des ténèbres. On peut observer seulement qu'il faut lire dans la première inscription *bestemmia* et *mangiar*. Ces lignes auront été probablement tracées par un prisonnier retenu pour quelque impiété commise dans des funérailles ; *Cortellarius* est le nom d'une paroisse située sur la terre ferme près de la mer ; enfin les dernières initiales signifient évidemment *Viri la santa chiesa catholica romana*.

II.

CHANTS DES GONDOLIERS.

A Venise, les chants du Tasse n'ont plus d'échos. *Stance 111.*

Les chants si renommés des gondoliers, formés de stances prises dans *la Jérusalem* du Tasse, ont cessé avec l'indépendance de Venise. On trouvait aisément autrefois et même encore aujourd'hui des éditions de ce poème avec le texte original d'un côté, et de l'autre les variations vénitiennes, telles qu'elles étaient chantées par les bateliers. La stance suivante peut servir à montrer combien différent entre eux l'épopée toscane et les chants *alla barcarola* :

âmes et l'azilation des petits esprits. Il n'y avait qu'un véritable poète de l'homme et de la nature qui osât clore ainsi son pèlerinage. La grande image du pèlerin s'associe bien avec le rocher de Calphé, les temples brisés d'Athènes ou les fragments gigantesques de Rome ; mais si nous personifions cette sombre création, si nous l'animons, si nous la dotons d'une existence réelle,

où pourrions-nous mieux nous figurer sa présence habituelle qu'au bord des vagues mugissantes ? C'est ainsi qu'Homère représente Achille au moment où il est inconsolable de la mort de Patrocle. C'est ainsi qu'il nous peint le désespoir paternel de Chryseïdès : « Βα δ' ἄλκυονα παρὰ θύνα πολυρροήσασα θάλατταν. »

Le professeur WILSON.

ORIGINAL.

Canto l'arme pietose e 'l capitano,
 Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo :
 Molto egli oprò col senno, e con la mano ;
 Molto soffrì nel glorioso acquisto :
 E in van l'Inferno a lui s'oppose, e in vano
 L'armò d'Asla e di iliba il popol mislo,
 Ch'elli eles gl'io favore, e sotto ai santi
 Segui ridusse i suoi compagni erranti.

VÉNITIEN.

L'arme pietose de cantar gho voglia
 E de Goffredo la immortal braura
 Che allin l'ha libera co strassa, e dogla
 Del nostro buon Gesù la sepoltura,
 De mezo mondo unito e de quel Bogla
 Missier Platon nou l'ha bu mal paura
 Dio l'ha agluta e l'compagne sparpagnal
 Tutti l'gh' l'ha mess l'uslane i del dal.

Quelques-uns des vieux gondoliers chantent encore parfois une strophe de leur poète familier.

Le 7 janvier l'auteur de *Childe-Harold* et un autre Anglais, le rédacteur de ces notices, se promenèrent au Lido avec deux chanteurs, dont l'un était charpentier et l'autre gondolier. Le premier se plaça à la proue, le second à l'autre extrémité du bateau. Un moment après avoir quitté le quai de la Piazzetta ils commencèrent à chanter, et continuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'île ; ils nous donnèrent entre autres échantillons *la Mort de Clorinde* et *le Palais d'Armide*, et ils chantaient, non pas les vers vénitiens, mais le pur toscan. Le charpentier cependant, qui était le plus habile des deux et qui était souvent obligé d'aider son compagnon, nous dit qu'il était en état de traduire l'original. Il ajouta qu'il pouvait réciter plus de trois cents strophes, mais qu'il n'avait pas le courage (il se servit du mot *morbin*) d'en apprendre de nouvelles ou même de chanter celles qu'il possédait. « Il faut qu'un homme ait du bon temps à lui pour apprendre ou pour chanter, et, » ajouta ce pauvre diable, « voyez mes habits, je meurs de faim. » Ces paroles nous émuèrent plus que le chant, qui ne peut paraître agréable que quand on y est habitué. Le récitatif était criard, aigre et monotone ; le gondolier soutenait sa voix en posant sa main sur un des côtés de sa bouche ; le charpentier y joignait quelque pantomime, et l'on voyait qu'il se contenait sans pouvoir dissimuler l'intérêt qu'il prenait à l'action du poème. Ils nous apprirent que les gondoliers n'avaient pas seuls le privilège de chanter les vers du Tasse ; on rencontre parmi les plus basses classes des hommes qui savent par cœur plusieurs strophes ; mais ils les récitent rarement, et jamais d'eux-mêmes.

Il paraît que ce n'est pas l'habitude des gondoliers de ramer et de chanter en même temps. On n'entend plus les vers de *la Jérusalem* sur les canaux de Venise ; il n'en est pas de même de la musique proprement dite ; et les jours de fête, les étrangers qui habitent dans un quartier éloigné ou qui ne connaissent pas assez l'italien pour distinguer les mots peuvent s'imaginer que les gondoles retentissent encore des chants du Tasse. L'écrivain dont on a publié les notes de voyage dans les *Curiosités de la Littérature* nous pardonnera de le citer pour la seconde fois, car, à l'exception de quelques phrases trop ambitieuses et extravagantes, il nous a transmis une description aussi agréable qu'exacte.

« A Venise les gondoliers savent par cœur de longs passages de l'Arioste et du Tasse, et souvent ils les chantent avec une mélodie toute particulière ; mais ce talent semble aujourd'hui devenir moins commun, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je pus trouver deux personnes qui me récitassent ainsi un passage du Tasse. Je dois ajouter que feu M. Berry me chanta un jour un fragment du Tasse à la manière, m'assura-t-il, des gondoliers.

« Ils sont toujours deux, et chantent alternativement une

strophe. Nous en connaissons à peu près les airs d'après Rousseau, qui les a fait imprimer avec ses chansons. Il n'y a à proprement parler point de mélodie, c'est une sorte de milieu entre le *canto fermo* et le *canto figurato*, tantôt se rapprochant du premier par le récitatif et la déclamation, tantôt du second dans les roulades où chaque syllabe est répétée avec des fioritures.

« J'entrai dans la gondole à minuit ; un des chanteurs se plaça à l'avant, l'autre à l'arrière. Nous nous dirigeâmes vers Saint-Georges. Un d'eux commença ; lorsqu'il eut achevé sa strophe, l'autre reprit, et ils continuèrent en alternant ainsi successivement. Les mêmes notes revenaient sans cesse invariablement ; mais suivant le caractère de la strophe ils la récitaient avec plus ou moins d'emphase. En général, cependant, les sons étaient durs et criards ; on eût dit qu'à la manière des Barbares ils faisaient consister la beauté du chant dans la force de la voix. Ils cherchaient à se surpasser en vigueur des poumons ; aussi, bien loin de ressentir aucun plaisir de cette musique, enfermé comme je l'étais dans le fond de ma gondole, je me trouvais fort mal à mon aise.

« Mon compagnon, auquel je fis part de mon déplaisir, homme fort jaloux de conserver la réputation de ses compatriotes, m'assura que ces chants étaient délicieux, entendus à distance. Pour en juger par nous-mêmes nous descendîmes sur le rivage, laissant un des chanteurs dans la gondole, tandis que l'autre s'éloigna d'une centaine de pas. Ils commencèrent alors à chanter en se répondant. Je me promenai de l'un à l'autre, me tenant toujours loin de celui qui commençait. Je m'arrêtais par moments pour les écouter tous les deux.

« Là commença un spectacle digne d'attention : la déclamation véhément et les sons criards ne frappaient l'oreille que de loin ; les transitions rapides, qui par leur nature même étaient chantées sur des tons plus bas, ressemblaient à des soupirs plaintifs succédant aux cris d'une violente douleur ; le second gondolier, qui écoutait attentivement, commençait aussitôt après le premier et lui répondait sur un ton plus doux ou plus passionné, selon que le sujet l'exigeait. Les canaux silencieux, les palais élevés, l'éclat de la lune, l'ombre projetée par quelques gondoles qui erraient çà et là, tout ajoutait à la singulière émotion de cette scène ; au milieu de tant de circonstances il est facile d'apprécier le caractère de cette puissante harmonie. Ces chants sont surtout convenablement placés dans la bouche d'un vieux marin solitaire couché dans sa barque et attendant des voyageurs. L'ennui de cette position est souvent diminué par les chants et les légendes poétiques gravés dans sa mémoire. Il crie alors de toutes ses forces ; sa voix s'étend au loin sur ce tranquille miroir ; tout est calme autour de lui ; il peut se croire solitaire au sein même d'une grande et populeuse cité. Point de bruit de voitures ou de piétons ; par moment une silencieuse gondole passe près de lui, à peine entend-on le frémissement des rames.

« Tout à coup dans le lointain une voix connue ou inconnue lui arrive ; la mélodie et les vers lient sur-le-champ ces deux hommes étrangers l'un à l'autre ; l'un devient l'écho de l'autre et s'étudie à se faire entendre aussi loin que son compagnon. Par une convention tacite ils alternent vers pour vers. Quoique ces chansons durent des nuits entières, ils continuent sans être fatigués, et ceux qui passent près d'eux prennent part à cet amusement. Ces luttes de chant sont plus agréables à distance ; elles possèdent un charme infini et provoquent à la solitude. Le ton général est plaintif, et par moment on ne peut retenir ses larmes. Mon compagnon, qui était d'ailleurs d'une organisation très-délicate, me dit naïvement : — « *E sin olare come quel tanto intenerisce e molto più quando lo cantano meglio.* » J'appris

que les femmes du Lido, cette longue suite d'îles qui séparent l'Adriatique des lagunes¹, surtout les femmes des districts de Malamocio et de Palestrina, chantaient de la même manière les vers du Tasse.

• Elles ont l'habitude, lorsque leurs maris vont pêcher à la mer, de s'asseoir le long du rivage, le soir, et de pousser ces chants avec la plus grande force jusqu'à ce que chacune entende au loin son mari lui répondre². »

L'amour de la pêche et de la musique forme le caractère distinctif des Vénitiens de toutes les classes, même parmi les fils harmonieux de l'Italie. La ville seule peut alimenter à la fois deux et même trois salles d'opéra d'un public nombreux, et il y a peu d'événements dans la vie privée qui n'inspirent un sonnet, soit imprimé, soit manuscrit : un médecin ou un avocat prend-il ses degrés, un prêtre prêche-t-il son premier sermon, un chirurgien réussit-il dans une opération, un arlequin annonce-t-il une dernière représentation à bénéfice, a-t-on à vous féliciter d'un mariage, d'une naissance, du gain d'un procès, on invoque les Muses, qui fournissent toujours fidèlement le même nombre de syllabes, et ces triomphes faciles couvrent de placards blancs ou colorés les murs de la ville. La moindre révérence d'une prima donna fait pleuvoir un déluge de tributs poétiques du haut de ces régions supérieures d'où il ne s'échappe dans nos théâtres que des cupidons ou des ouragans neigeux. Il y a dans la vie même d'un Vénitien une poésie qui est sans cesse alimentée par les surprises et les changements dont se nourrit la fiction et qui diffèrent si profondément de la monotomie taciturne des hommes du nord. Leurs amusements sont transformés en devoirs, leurs devoirs tempérés par les amusements, et chaque événement, étant considéré comme faisant partie de la vie, est annoncé et mené à terme avec la même insouciance et la même gaieté. La *Gazette de Venise* termine invariablement ses colonnes par ce triple avertissement :

CHARADE.

Exposition du saint-sacrement dans l'église de...

THÉÂTRES.

Saint-Moïse. — Opéra.

Saint-Benedick. — Comédie de caractères.

Saint-Luc. — Mélodrame.

Quand on songe au prix que les catholiques attachent à leur symbole, on peut penser que peut-être serait-il mieux placé ailleurs qu'entre une charade et une pièce de théâtre.

III.

LE LION ET LES CHEVAUX DE SAINT-MARC.

Saint-Marc voit encore son lion occuper le lieu qu'il occupait jadis.
Stance XI.

Le lion dans son voyage aux Invalides a perdu l'Évangile que soutenait une de ses pattes, aujourd'hui de niveau avec l'autre. Les chevaux aussi sont venus reprendre la place incommode d'où ils étaient partis, et ils sont comme autrefois à demi cachés sous le portique de l'église Saint-Marc. Leur histoire, après des discussions infinies, est enfin suffisamment connue. L'avis et les doutes de Frizzo et de Zanetti, et plus récemment du comte Léopold Cigognara, tendaient à leur attribuer une origine romaine et à ne les faire remonter que jusqu'à Néron. Mais M. de Schelegel survint, qui apprit aux Vénitiens le prix de leur trésor, et un

Grec revendiqua et établit d'une façon inattaquable les droits de ses concitoyens sur ce monument. M. Mutoxidi a trouvé des contradictions, mais aucune réponse sérieuse. Il paraît donc irrévocablement prouvé que les chevaux sont de l'île de Chio et ont été transportés à Constantinople par Théodose. La science lapidaire est un des amusements favoris des Italiens, et plusieurs littérateurs ont ajouté ce talent à leur gloire. Un des meilleurs ouvrages sortis de la typographie de Bozoni est un immense volume d'inscriptions toutes recueillies par son ami Pacciandi. Plusieurs avaient été préparées pour le retour des chevaux. Il faut présumer qu'on n'a pas choisi la meilleure lorsqu'on vient à lire la suivante, inscrite en lettres d'or au-dessus du porche de la cathédrale :

QUATUOR EQUORUM SIGNA A VENETIS BYZANTIO CAPTA
AD TEMP. D. MAR. A. R. S. MCCIV POSITA QUÆ
HOSTILIS CUPIDITAS MCCCIII ABSTULERAT FRANC I IMP
PACIS ORBI DATÆ TROPICUM MDCCXXV VICTOR REDUIT.

Il n'y a rien à dire du latin, mais on peut observer que l'injustice des Vénitiens lorsqu'ils ont enlevé ces chevaux à Constantinople était au moins l'égale de celle des Français qui les emportèrent à Paris, et qu'il aurait été plus prudent d'éviter toute allusion à cette spoliation. Un prince apostolique se serait peut-être opposé à ce qu'on plaçât sur la principale entrée d'une église métropolitaine une inscription rappelant un triomphe étranger à la religion. Il n'y a que la *pacification du monde* qui puisse faire excuser un pareil contre-sens.

IV.

SOUSSION DE L'IMPEREUR BARBEROUSSE AU PAPE ALEXANDRE III.

Où s'humiliant le monarque de Souabe regne aujourd'hui le monarque d'Autriche. Cette ville où s'agenouillait un empereur, un empereur la foule à ses pieds.
Stance XII.

Après de nombreux et inutiles efforts de la part des Italiens pour secouer entièrement le joug de Frédéric Barberousse et les vaines tentatives de ce prince pour gouverner en maître absolu les possessions cisalpines, ces luttes sanglantes qui duraient depuis vingt-quatre ans furent heureusement terminées à Venise. Les articles du traité avaient été arrêtés à l'avance entre le pape Alexandre III et Barberousse, et le premier, muni d'un sauf-conduit, s'était rendu de Venise à Ferrare en compagnie des ambassadeurs du roi de Sicile et des consuls de la ligue lombarde. Il restait cependant plusieurs points à vider, et pendant quelques jours on crut la paix impossible. Dans ces conjonctures on annonça tout à coup que l'empereur venait d'arriver à Chiozza, à environ quinze milles de la capitale. Les Vénitiens se soulevèrent en tumulte et insistèrent pour l'amener immédiatement dans la ville. Les Lombards s'alarmèrent et partirent pour Trévise; le pape lui-même n'était pas sans crainte si Frédéric était avancé soudainement de son côté; mais tout fut sauvé, grâce à la prudence et à l'habileté du doge Sébastien Ziani. Plusieurs pourparlers furent échangés entre la capitale et Chiozza; à la fin l'empereur se relâcha sur ses exigences, et « quittant la féroce du lion, prit la douceur de l'agneau³ ».

Le samedi, 25 juillet de l'année 1177, les galères vénitiennes transportèrent en grande pompe Frédéric de Chiozza au Lido, à un mille de Venise. Le lendemain matin le pape, accompagné des ambassadeurs siciliens, des envoyés lombards qu'il avait rappelés et d'un grand concours de peuple, se rendit du palais patriarcal à l'église

¹ L'auteur veut dire *Lido*, qui n'est pas une suite d'îles, mais une grande île; de *littus*, rivage.

² *Curiosités de la Littérature*, vol. II, p. 156, éd. 1807, et l'appentee XXIX de la *Vie du Tasse*, par Black.

³ Quibus auditis, imperator, operante eo qui corda principum sicut vult, et quando vult humiliter inclinat, locum ferat depositi, ovium mansuetudinem induit. Bonnaldi Salernitani *Chronicon*, ap. script. per. ital., t. VII, p. 229.

Saint-Marc, et là l'empereur et ses partisans furent solennellement absous de l'excommunication prononcée contre eux. Le chancelier de l'empire abandonna au nom de son maître les antipapes et leurs adhérents. Aussitôt après, le doge, suivi d'une grande assistance de clergé et de laïques, monta à bord des galères, et se dirigeant vers Frédéric, le conduisit en gran le pompe du Lido à la capitale. L'empereur descendit de la galère au quai de la Piazzetta; le doge, le patriarche, les évêques et le clergé, le peuple de Venise avec ses croix et ses drapeaux, marchèrent solennellement devant lui jusqu'à l'église Saint-Marc. Alexandre s'assit devant le vestibule de la basilique, entouré de ses prélats et cardinaux, assisté du patriarche d'Aquilée, des archevêques et évêques de la Lombardie, tous en grand appareil et revêtus de leurs ornements pontificaux. Frédéric approcha, et, touché par le Saint-Esprit, honorant le Tout-Puissant dans la personne d'Alexandre, oubliant sa dignité et se dépouillant de son manteau, il se prosterna de tout le corps aux pieds du pape. Alexandre, les yeux remplis de larmes, le releva avec bonté, l'embrassa, le bénit à l'instant même. Les Allemands de sa suite chantèrent à haute voix : *Te Deum laudamus*. L'empereur alors prenant le pape par la main droite le conduisit à l'église, et ayant reçu sa bénédiction retourna au palais ducal. Cette cérémonie humiliante fut recommencée le lendemain; le pape, à la prière de Frédéric, officia en personne à l'église Saint-Marc; l'empereur retira une seconde fois son manteau impérial, et prenant une baguette à la main, officia comme *porte-verge* à la tête des laïques du chœur et précédant le pontife à l'autel. Puis l'empereur s'assit au pupitre dans l'attitude de quelqu'un qui écoute. Le pontife, touché de cette marque d'attention (car il savait que Frédéric ne pouvait comprendre un seul mot de ce qu'il allait dire), ordonna au patriarche d'Aquilée de traduire son sermon latin en allemand. Ensuite on chanta le *Credo*. Frédéric déposa son offrande et embrassa les pieds du pape. Lorsque la messe fut achevée il le conduisit par la main à son cheval blanc; il tint l'éperon et aurait conduit lui-même le cheval par la bride le long de l'eau; mais le pape se contenta de sa bonne volonté, et le renvoya en lui donnant affectueusement sa bénédiction. Telle est la substance du récit de l'archevêque de Salerne, qui était présent à la cérémonie, et dont le récit est confirmé par plusieurs témoignages contemporains. Tout cela ne m'aurait pas semblé digne d'être rapporté en détail, si la liberté n'eût triomphé en même temps que la superstition. Les états de Lombardie obtinrent la confirmation de leurs privilèges, et Alexandre eut raison de remercier le Tout-Puissant qui courbait devant un vieillard infirme et désarmé l'orgueil d'un potentat redouté¹.

V.

HENRI DANDOLO.

Oh ! une heure seulement du vieil aveugle Dandolo, du chef octogénaire, du vainqueur de Byzance, Stance xii.

Le lecteur se rappellera aussitôt l'exclamation des Hig-

landers écossais : — « Ah ! rien qu'une heure de Dundee. » Henri Dandolo, quand il fut élu doge en 1192, était âgé de quatre-vingt-cinq ans. Lorsqu'il guidait les Vénitiens à la prise de Constantinople, il avait conséquemment quatre-vingt-dix-sept ans. Ce fut à cet âge qu'il réunit au titre et aux possessions de doge de Venise le quart et demi de tout l'empire de Romanie², comme on appelait alors l'empire romain. Les trois huitièmes de cette conquête furent conservés dans les diplômes jusqu'à l'élection de Giovanni Delfino, qui emploie encore cette expression dans l'année 1357³.

Dandolo conduisit en personne le siège de Constantinople; deux vaisseaux, le *Paradis* et le *Pèlerin*, furent liés ensemble, et un pont ou une échelle fut jetée du haut des vergues sur les remparts. Le doge fut un des premiers à s'élancer dans la ville. Alors fut accomplie, selon les Vénitiens, la prophétie de la sibylle d'Érythrée : « Une réunion de puissants aura lieu sur les flots de l'Adriatique; un chef aveugle les conduira; ils entoureront le bouc; ils profaneront Byzance; ils fouilleront ses remparts; ses dépouilles seront partagées; un nouveau bouc bêlera jusqu'à ce qu'ils aient mesuré et parcouru cinquante-quatre pieds neuf pouces et demi⁴. »

Dandolo mourut le 1^{er} juin 1205, ayant gouverné trente ans quatre mois et cinq jours. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople. Il est assez singulier que le nom de l'apothicaire rebelle qui reçut l'épée de doge et renversa l'ancien gouvernement en 1796-7 était précisément Dandolo.

VI.

LA GUERRE DE CHIOZZA.

Mais la menace de Doria ne s'est-elle pas accomplie ? Ne sont-ils pas bridés ? Stance xiii.

Après la perte de la bataille de Pola et la prise de Chiozza, le 16 août 1579, par les armées réunies des Génois et de François de Carrare, seigneur de Padoue, les Vénitiens se virent réduits à une position désespérée. Un ambassadeur fut envoyé vers les vainqueurs avec une feuille de papier blanc, pour les prier de dicter telles conditions qu'il leur plairait, en ne réservant aux Vénitiens que leur indépendance. Le prince de Padoue penchait pour écouter ces propositions; mais les Génois, qui après la victoire de Pola avaient poussé le cri : à Venise ! à Venise ! et longue vie à Saint-Georges ! étaient décidés à éteindre leur ancienne rivale, et Pierre Doria, leur commandant en chef, répondit aux suppliants : « Au nom de Dieu, messeigneurs de Venise, vous n'obtiendrez point la paix du seigneur de Padoue et de notre république de Gènes que vous n'ayez mis une bride à ces chevaux sans frein qui se tiennent sous le portique de votre église de Saint-Marc. Lorsque nous les aurons bridés nous vous laisserons en paix. Tel est notre plaisir et celui de notre république. Quant à nos frères de

¹ Consultez Romuald de Salerne, cité plus haut. Dans un second sermon prêché par Alexandre le 1^{er} août, devant l'empereur, il compare Frédéric à un enfant prodigue, et lui-même au père qui pardonne.

² Gibbon a omis un *œ* important lorsqu'il prit *Romani* au lieu de *Romania* (*Chute et Décadence*, ch. 61, note 9). Le titre conquis par le doge est ainsi spécifié dans la chronique de son successeur homonyme, le doge André Dandolo : — « *Ducali titulo addidit quatuor partis et dimidie totius imperii Romanie*. » (And. Dandolo, *Chron.*, c. III, p. 57. ap. script. rer. ital., t. XII, p. 531.) Le nom de *Romania* est conservé dans les actes publics des doges. Les possessions continentales des Grecs

en Europe étaient généralement désignées sous le nom de Romanie, et ce nom est encore appliqué aujourd'hui à la Thrace par les Turcs.

³ Voyez la *Continuation de la Chronique de Dandolo*, p. 498. Gibbon paraît croire, d'après Samud, que ce titre fut employé postérieurement à Delfino, qui dit cependant : — « *Il qual titolo si usò fin al doge Giovanni Dandolo*. » Voir les *Vies des ducs de Venise*, ap. script. rer. ital., t. XXII, p. 550, 611.

⁴ *Fiet potentium in aquis Adriaticæ congregatio, cæco præduce, cum ambenz; Bysantium prophanabunt, spolia dispergentur. Hircus novus balat usque dum LIV pedes et IX pollices semis præmensurati discurrant.* *Chronica*, lib., p. 3.

Gênes que vous avez amenés avec vous pour nous les rendre, remmenez-les, car dans peu de jours, je l'espère, j'irai moi-même les tirer de prison eux et tous les autres.»

Les Gênois s'avancèrent jusqu'à Malamocco, environ cinq milles de la capitale; mais la grandeur du péril et l'orgueil de leurs ennemis rendirent le courage aux Vénitiens, qui firent des efforts prodigieux. Les sacrifices individuels furent nombreux et ont été soigneusement enregistrés par leurs historiens. Victor Pisani fut mis à la tête de trente-quatre galères; les Gênois abandonnèrent Malamocco et se retirèrent à Chiozza en octobre; mais ils serrèrent une seconde fois Venise, qui fut réduite à l'extrémité. Sur ces entrefaites, le 1^{er} janvier 1580 arriva Carlo Zeno, qui avait été croiser sur les côtes de Gênes avec quatorze galères; les Vénitiens se trouvèrent à leur tour assez forts pour assiéger les Gênois. Doria fut tué le 22 janvier par un boulet de pierre pesant 175 et lancé par une bombe nommée *la Trévisane*. Chiozza fut investie de tous les côtés; cinq mille auxiliaires, parmi lesquels étaient quelques condottieri anglais commandés par le capitaine Cecilio, joignirent les Vénitiens. Les Gênois, à leur tour, demandèrent à capituler, ce qui leur fut refusé. Enfin ils se rendirent à discrétion, et le 24 juin 1580 le doge Contarini fit son entrée triomphale à Chiozza. Quatre mille prisonniers, dix-neuf galères, plusieurs petits vaisseaux ou barques, toutes les armes, les munitions, enfin le matériel de l'expédition, tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui, sans la réponse inexorable de Doria¹, auraient accepté avec joie de voir leur domination réduite au territoire de Venise. Le récit de ces combats est tout entier dans un ouvrage appelé *la Guerre de Chiozza*, écrit par Daniel Chiuazzo, qui se trouvait à Venise à cette époque².

VII.

VENISE SOUS LE GOUVERNEMENT DE L'AUTRICHE.

Ces rues solitaires, ces visages du nord qui doivent te rappeler fréquemment la nature de ton esclavage et la qualité de les oppresseurs.

Stance xv.

La population de Venise à la fin du dix-septième siècle s'élevait à près de deux cent mille âmes; au dernier recensement fait il y a deux ans elle n'était que de cent trois mille, et elle diminue tous les jours. Le commerce et les emplois du gouvernement, cette source inépuisable de la grandeur vénitienne, ont cessé simultanément. Beaucoup de demeures patriciennes sont désertes et finiraient par disparaître graduellement, si le gouvernement, alarmé par la démolition de soixante-dix palais pendant les deux dernières années qui viennent de s'écouler, n'avait expressément défendu cette triste ressource de la pauvreté. Tout ce qui reste de la noblesse vénitienne est aujourd'hui dispersé et confondu avec les riches juifs sur les bords de la Brenta, dont les palais tombent également en ruines. Du *gentiluomo veneto* il ne reste aujourd'hui que le nom. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, mais il est poli et affable. Il faut excuser ses plaintes, elles sont fondées³. Qu'ils qu'aient été les vices de la république et quoique les étran-

gers prétendent que, selon le cours ordinaire des choses de ce monde, le moment fatal de la mort était arrivé, on ne doit point s'étonner de rencontrer chez les Vénitiens le même amour pour leur patrie. Jamais les sujets de la république ne se sont ralliés aussi unanimement autour de l'étendard de Saint-Marc que lorsqu'il fut déployé, hélas! pour la dernière fois. La lâcheté et la perfidie de quelques patriciens qui opinèrent pour une fatale neutralité ne trouvèrent point d'imitateurs. Certes la génération actuelle ne peut regretter les formes aristocratiques et un gouvernement despotique; mais ils ne songent qu'à la perte de leur indépendance. Ils soupirent à ce souvenir, et cette pensée arrête pour un moment leur bonne humeur perpétuelle. On peut appliquer à Venise ces paroles de l'Écriture, qu'elle ment tous les jours. Cette décadence est si universelle, est si évidente, qu'elle devient un sujet de douleur pour l'étranger, qui ne peut s'accoutumer à voir toute une nation expirer en quelque sorte devant ses yeux. Cette création artificielle, étant privée du moteur qui lui donnait le mouvement et soutenait son existence, doit tomber pièce à pièce et mourir plus rapidement qu'elle ne s'est élevée. L'horreur de l'esclavage, qui poussait les Vénitiens vers la mer, les a depuis leurs désastres rappelés sur terre, où ils s'effacent parmi la foule des nations sujettes, et ne présentent pas au moins l'humiliant spectacle de tout un peuple courbé sous des chaînes récentes. Leur vivacité, leur affabilité, et cette heureuse insouciance que peut seul donner le tempérament (car la philosophie le tenterait en vain), ont survécu à ces infortunes; mais plusieurs détails dans les costumes et les mœurs se sont peu à peu perdus, et les nobles, avec cet orgueil commun à tous les Italiens, qui ont été maîtres jadis, ne peuvent être amenés à déguiser leur nullité. Ce luxe, qui était une preuve et formait une partie de leur autorité, ils croiraient l'avilir en en ornant leurs fers. Ils abandonnent la sphère qu'ils occupaient aux yeux de leurs concitoyens. Y demeurer eût paru une sorte de consentement et une insulte à ceux qui souffraient des mêmes maux. Ceux qui sont restés dans la capitale avilie semblent plutôt des ombres qui visitent les lieux de leur ancienne puissance que des hommes qui les habitent. Toute réflexion sur ceux qui les ont asservis est interdite à celui qui est nationalement allié et l'ami des vainqueurs. On peut cependant convenir sans se compromettre que, pour ceux qui ont perdu leur liberté, des maîtres quels qu'ils soient sont toujours odieux, et l'on peut dire sans se tromper que cette impuissante aversion des Vénitiens ne cessera que le jour où Venise disparaîtra dans la boue de ses canaux déserts.

VIII.

LAURE.

Les pleurs harmonieux dont il arrosa l'arbre dépositaire du nom de sa maîtresse lui ont assuré à lui-même l'immortalité. *Stance xxx.*

Lonanges soient rendues à l'esprit pénétrant d'un Écosais; nous connaissons Laure aussi peu qu'auparavant⁴. Les découvertes de l'abbé de Sade, ses triomphes, ses

¹ « Alla fe di Pio, signori Veneziani, non haverete mai pace dal signore di Padona nè dal nostro commune di Genova se primariamente non metteremo le brighe a quelli vostri cavallifrenati, che sono su la reza del vostro evangelista S. Marco. Infrenati che gli avremo, vi faremo stare in buona pace e questa è la intenzione nostra e del nostro commune. Questi miei fratelli Genovesi che havete menati con voi per donarci, non li voglio: rimenategli indietro, perchè io intendo da qui a pochi giorni veuirgli a riscuoter dalle vostre prigioni e loro e gli altri. »

² *Chronica della Guerra di Chiozza*, script. rer. ital., t. XV, p. 699, 804.

³ Nonnullorum est nobilitate humens sunt opes, adeo ut vix æstimari possint id quod è tribus è rebus oritur parcimonia, commercio atque his emolumentis que è republ. percipiunt, que hanc ob causam diuturna fore creditur. Voir de *Principatibus Italie Tractatus*, éd. 1651.

⁴ Voyez un *Essai historique et critique sur la vie et le caractère de Pétrarque*, et une *Dissertation sur une hypothèse*

plaisanteries ne peuvent plus aujourd'hui ni instruire ni amuser¹. Il serait injuste néanmoins de regarder ces mémoires comme un roman dans le genre de *Bélisaire* et des *Incas*, quoique tel soit l'avis du docteur Beattie, nom illustre, mais de peu d'autorité dans le cas dont il s'agit². Le travail de l'abbé de Sade n'a pas été perdu, quoique son amour, comme cela résulte de toutes les passions, l'ait rendu ridicule³. L'hypothèse qui accabla les Italiens au milieu de leurs débats et entraîna à sa suite les critiques les moins intéressés a disparu. Nous avons un autre motif pour croire que le paradoxe le plus singulier, le plus agréable, et qui passait naguère pour authentique, fera désormais place à l'ancienne opinion, qui réparait sur la scène.

Il semble d'abord que Laure naquit, vécut, mourut et fut enterrée, non à Avignon, mais à la campagne. Les eaux de la Sorgue, les bois de Cabrières, peuvent revendiquer leurs droits, et la Bastie, si consulté, peut encore être entendu avec complaisance. L'hypothèse de l'abbé ne repose que sur deux arguments : le sonnet sur parchemin, la médaille trouvée dans le tombeau de la femme Hugo de Sade, et la note manuscrite mise sur le *Virgile* de Pétrarque, aujourd'hui dans la bibliothèque Ambroisienne. Si ces preuves étaient authentiques, le sonnet aurait été écrit, la médaille fondue, frappée et déposée dans l'espace de douze heures, et ces derniers devoirs auraient été rendus à un cadavre qui mourut de la peste, et fut porté dans le tombeau le jour même de sa mort. Ces témoignages sont trop décisifs ; ils prouvent non le fait, mais l'imposture. Ou le sonnet, ou la note manuscrite doit être une falsification. L'abbé les cite tous les deux comme inattaquables sous le rapport de l'authenticité. La conséquence à déduire est fatale : — c'est que l'un et l'autre sont évidemment faux⁴.

Secondement, Laure ne fut jamais mariée et était plutôt une vierge altière qu'une tendre et prudente épouse, qui honora Avignon en la rendant le théâtre d'une honnête passion à la française, et joua pendant vingt-un ans sa petite comédie de faveurs et de refus habilement ménagés vis-à-vis du premier poète de son siècle⁵.

Ce serait en vérité peu galant d'attribuer onze enfants à une femme sur la foi d'une abréviation mal interprétée et d'après l'avis d'un libraire⁶. Il est cependant satisfaisant

de penser que l'amour de Pétrarque n'était pas entièrement platonique : le bonheur qu'il souhaitait de posséder une seule fois et pour un moment n'était pas assurément d'une nature intellectuelle⁷, et l'idée d'un projet de mariage, dessein très-prosaïque, avec celle qu'il appelait une nymphe aérienne, perçait dans cinq ou six endroits de ses sonnets⁸. L'amour de Pétrarque n'était ni platonique ni poétique, et si dans un passage de ses ouvrages il l'appelle *amore veramente ma unico sed onesto*, il confesse dans une lettre à un ami que cette passion, qui l'absorbait entièrement et dominait son cœur, était coupable et perverse⁹.

Peut-être aussi était-il simplement effrayé de voir ses desirs si coupables, car l'abbé de Sade, qui certainement n'aurait pas été scrupuleusement délicat s'il avait pu prouver sa descendance de Pétrarque comme de Laure, est forcé d'entreprendre une justification en règle de sa vertueuse grand-mère. Quant à ce qui concerne le poète, nous n'avons pour garant de son innocence que la constance de ses poursuites. Il nous apprend dans son *épître à la postérité* que parvenu à sa quarantième année il avait non-seulement en horreur toute action déshonorée, mais même qu'il n'en avait souvenir d'aucune¹⁰. Cependant la naissance de sa fille naturelle ne peut être reculée plus loin que sa trente-neuvième année, et où la mémoire ou la moralité du poète lui firent défaut lorsqu'il se rendit coupable de ce *faux pas* ou lorsqu'il oublia de se le rappeler¹¹. Le plus faible argument en faveur de la pureté de son amour a été sa permanence, puisqu'il dura plus longtemps que l'objet même de sa passion. La réflexion de M. de la Bastie, que la vertu seule est capable de produire des impressions que la mort ne peut effacer, est un de ces mots que chacun admire et dont chacun est à même de sentir la fausseté du moment où il descend dans son propre cœur ou qu'il évoque les passions humaines¹². De tels apophthegmes ne prouvent rien pour Pétrarque ou en faveur de la vertu, excepté auprès des esprits jeunes ou faibles. Celui qui est à peine sorti des langes de la première ignorance et de la surveillance de son tuteur ne peut être édifié que de la vérité, mais celui-là seulement. Cette prétention de venger l'honneur d'un individu ou d'une nation est ce qu'il y a de plus futile, de plus fastidieux et de moins instructif, quoi-

historique, de l'abbé de Sade; le premier parut vers 1784, l'autre est inséré dans le premier volume des *Transactions de la Société royale d'Edimbourg*, et tous deux ont été réunis dans un ouvrage publié sous le premier de ces deux titres par Ballantyne en 1810.

¹ *Mémoire pour la vie de Pétrarque*.

² *Vie de Beattie*, par M. W. Forbes, vol. II, p. 106.

³ M. Gibbon appelle ce mémoire un *travail d'amour* (voir l'*Histoire de la décadence*, ch. 70, n° 1), et il le poursuit avec confiance et délice. Tout compilateur d'un ouvrage très-volumineux est forcé de croire beaucoup de critiques sur parole; c'est ce qui est arrivé à Gibbon, mais moins souvent qu'à tout autre.

⁴ Ce sonnet avait déjà éveillé le soupçon d'Horace Walpole. Voyez la *Lettre à Warton*, 1765.

⁵ « Par ce petit ménage, cette alternative de faveurs et de rigueurs bien ménagées, une femme tendre et sage amuse pendant vingt-un ans le premier poète de son siècle sans faire la moindre brèche à son honneur. » *Mémoire pour la vie de Pétrarque*, préface aux Français. L'éditeur italien de l'édition de Pétrarque publiée à Londres, qui a traduit lord Woodhouselee, rend *femme tendre et sage* par *raffinata civetta*. *Riflessioni intorno a madona Laura*, t. 234, vol. III, éd. 1811.

⁶ Dans un dialogue avec saint Augustin Pétrarque a décrit Laure comme ayant le corps épuisé par de fréquents *plubs*; les anciens éditeurs ont lu et imprimé *perturbationibus*; mais M. Carpero-

nier, bibliothécaire du roi de France en 1762, qui vit le manuscrit à la bibliothèque de Paris, affirma qu'on lit et qu'on doit lire *partibus exhaustum*. De Sade ajouta à ce nom ceux de MM. Boudot et Bejot, et dans toute la discussion sur ce *plubs* il montre une véritable fourbe littéraire. Voyez *Riflessioni*, p. 267. On invoqua l'autorité de saint Thomas d'Aquin pour décider si l'amante de Pétrarque était une *chaste vierge* ou une *épouse continentale*.

⁷ Pignatton, quanto lodarti del
Della imagine tua se mille volte
N'avesti quel ch' l' sol una vorrei.

Sonetti. 58 quanto gumse a Simon l'alto concello
Le rime, part. I, p. 189, ed. Ven. 1756.

⁸ Voir *Riflessioni*, p. 291.

⁹ Quelle rea e perversa passione che solo tutto mi occupava e mi regnava nel cuore.

¹⁰ *Azione disonesta*, ce sont ses propres expressions.

¹¹ Questa confessione così sincera diede forse occasione una nuova caduta ch' ei fece Tiraboschi, *Storia*, t. 5, l. 4, part. II, p. 492.

¹² « Il n'y a que la vertu seule qui soit capable de faire des impressions que la mort n'efface pas. » M. de Bimard, baron de la Bastie, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* pour 1740 et 1751. Voyez aussi *Riflessioni*, p. 293.

que ces genres de travaux soient toujours mieux vus de la critique qu'une froide impartialité, qu'on ne manque pas d'attribuer au malicieux désir de rabaisser un grand homme aux proportions ordinaires de l'humanité. Après tout, il est présumable que notre historien avait ses motifs pour persister dans son hypothèse favorite, et si elle sauve l'auteur, elle n'épargne pas la maîtresse encore inconnue de Pétrarque¹.

IX.

PÉTRARQUE.

Arqua le vit mourir et a recueilli sa cendre.

Stance XXI.

Pétrarque se retira à Arqua en 1370, immédiatement après son retour de Rome, où il avait vainement tenté de voir le pape Urbain V; et, à l'exception de la célèbre excursion qu'il fit à Venise en compagnie de Francesco Novello da Carrara, il paraît avoir passé les quatre dernières années de sa vie dans cette charmante solitude, ou à Padoue. Pendant les quatre mois qui précédèrent sa mort, il resta dans un état de continuelle langueur, et le 19 juillet 1374 au matin on le trouva mort dans sa bibliothèque, sa tête penchée sur un livre. Parmi les précieuses reliques d'Arqua, on montre encore sa chaise, qui, grâce au respect que l'on a toujours eu pour chaque objet appartenant à ce grand homme, est probablement plus authentique que les prétendues reliques de Shakspeare à Stratford sur Avon.

Arqua (car la dernière syllabe est accentuée dans la prononciation, et nous nous sommes efforcés de la conserver dans le vers anglais) est située à douze milles de Padoue et à trois milles en droite ligne de la grande route de Rovigo, au sein des montagnes Euganéennes. Après une marche de vingt minutes à travers une prairie unie et couverte d'arbres, vous rencontrez un petit lac bleu, limpide et très-profond, et la base d'une chaîne de collines et de coteaux émaillés de vignobles et de vergers étincelants de grenadiers, de sapins et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Des bords du lac la route serpente dans les montagnes, et l'on aperçoit bientôt l'église d'Arqua à travers une ouverture située entre les deux chaînes de collines qui semblent entourer le village. Les maisons sont jetées à distance les unes des autres sur les versants de la montagne; celle du poète s'élève sur un petit monticule auquel on parvient par deux routes et d'où l'on aperçoit non-seulement les jardins qui émaillent les vallons immédiatement au-dessous, mais de vastes plaines couvertes de bois, de mûriers et de saules réunis en massifs par les festons de la vigne; quelques cyprès élevés, et dans le lointain les clochers des villes jusqu'aux bouches du Pô et aux côtes de l'Adriatique. Le climat est plus chaud sur ces montagnes volcaniques, et les vendanges y commencent une semaine plus tôt que dans les plaines de Padoue.

Pétrarque est couché plutôt qu'enseveli dans un sarcophage de marbre rouge soutenu par quatre pilastres reposant sur un piédestal élevé, qui le distingue de tous les autres tombeaux. Ce monument attire l'attention par sa majesté; mais il sera bientôt recouvert par quatre lauriers récemment plantés. La fontaine de Pétrarque (car ici tout porte son nom) jaillit de terre sous une voûte artificielle, un peu au-dessous de l'église, et fournit abondamment, même dans les temps de sécheresse, ces eaux si douces qui ont fait la réputation des montagnes Euganéennes. Elle serait plus

recherchée si elle n'était par moments entourée de guêpes et de frelons. Cette ressemblance est la seule qui puisse être trouvée entre le tombeau de Pétrarque et celui d'Archiloque. Les révolutions ont épargné depuis des siècles ces vallées isolées, et la seule violence commise à l'égard des cendres de Pétrarque a sa source non dans la haine, mais dans l'admiration. On tenta de dérober ce trésor au sarcophage; un des bras fut emporté par un Florentin à travers une fente qu'on montre encore aujourd'hui. Cette tentative n'a point été pardonnée, mais elle a servi à identifier le poète avec le pays où il était né et où il n'a point voulu demeurer. Un petit paysan d'Arqua, auquel on demandait qui était Pétrarque, répondit que ceux du village connaissaient toute son histoire, mais que lui ne savait qu'une chose, c'est que c'était un Florentin.

M. Forsyth² n'a pas été tout à fait exact lorsqu'il a dit que Pétrarque n'était jamais retourné en Toscane depuis son enfance. Il paraît qu'il passa à Florence dans son voyage de Parme à Rome et à son retour en 1350; qu'il y fit un assez long séjour pour se lier avec les plus distingués de ses habitants. Un Florentin, honteux de l'aversion du poète pour sa ville natale, s'est empressé de relever cette grave erreur dans un voyageur d'ailleurs accompli, dont il connaît et respecte le talent remarquable, l'immense érudition et le goût délicat, joints à cette simplicité de manières qui est universellement reconnue comme la marque la plus certaine, quoiqu'elle ne soit pas infailible, du véritable génie.

Tout ce qui concerne l'amant de Laure a été scrupuleusement enregistré: on montre à Venise la maison où il logea. Les habitants d'Arezzo, afin de décider l'ancienne controverse qui s'est élevée entre leur ville et Ancise, ville voisine où Pétrarque fut conduit à l'âge de sept ans et où il habita jusqu'à sa dix-septième année, ont indiqué par une longue inscription le lieu où naquit leur grand citoyen. On lui a élevé un monument dans la chapelle de Sainte-Agathe à Parme: il était archidiacre de ce chapitre, et s'il ne fût mort sur la terre étrangère, la place de son tombeau y était réservée. Voici l'inscription qu'on y lit:

D. O. M.

FRANCISCO PETRARCHÆ

PARMENSIS ARCHIDIACONO

PARENTIBUS PRECLARIS GENERE PER ANTIQVO

ETTRICES, CHRISTIANÆ SCRIPTORI EXIMIO

ROMANÆ LINGUÆ RESTITUTORI.

ETRUSCÆ PRINCIPI

APRICE OB CARMEN HAC IN URBE PERACTUM REGIBUS ACCITO

S. P. Q. R. LAUREA DONATO

TANTI VIRI

JUVENILIVM JUVENIS SENILIVM SENEX

STUDIOSISSIMVS

CONES NICOLAUS CANONICVS CICOGNARVS

MARNOREA PROXIMA ARA EXCITATA

IBIQUE CONDITO

DIVÆ JANUARIE CRVENTO CORPORE

H. M. P.

SUFFECTVM

SED INPRA MERITVM FRANCISCI SEPVLCHRO

SUMMA HAC IN ADE EFFERRI MANDANTIS

SI PARMÆ OCCURRERET

EXTERA MORTE HEU NORIS AREPTI.

Une autre inscription surmontée d'un buste lui a été faite

¹ Et si la vertu et la pudeur de Laure furent inexorables, il posséda et put se vanter d'avoir possédé la nymphe de la poésie.

Gibbon, *Histoire de la décadence*, c. l. XX. vol. XII. Peut-être le si est-il mis ici pour quoique.

² *Remarques sur l'Italie*, p. 93, note de la seconde édition.

à Pavie en mémoire du séjour qu'il fit dans cette ville en 1569 avec son gendre Brossano. Les circonstances politiques, qui ont pour longtemps interdit aux Italiens de s'occuper des vivants, leur ont fait reporter leur attention sur les morts.

X.

LE TASSE.

A la face de tous ses ennemis, de la bande de la Crusca, et de ce Boileau, etc. Stance XXXVIII.

Pent-être le distique dans lequel Boileau se montre si injuste envers le Tasse est-il une des nombreuses preuves de l'opinion que j'émetts ici sur l'harmonie de la poésie française :

Al Malherbe, à Racan préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Le biographe Serassi ¹, dans sa tendresse pour la réputation des deux poètes, s'est empressé d'observer que le satirique avait rétracté ou plutôt développé sa censure, et qu'il avait reconnu dans la suite l'auteur de la *Jérusalem* comme un génie sublime, vaste, et heureusement né pour les plus nobles inspirations de la poésie. Nous ajouterons que la rétractation est loin d'être si explicite, au moins si l'on s'en rapporte à l'anecdote telle qu'elle se trouve dans l'abbé d'Olivet ². La sentence prononcée contre lui par le père Bouhours ³ n'est mentionnée ici que pour confondre le critique dont le biographe italien n'a point cherché à découvrir, ou peut-être n'a point voulu admettre la *palinodie*. Quant à l'opposition que la *Jérusalem* rencontra dans l'académie de la Crusca, qui déclara Tasse incapable d'entrer en comparaison avec Arioste, et inférieur au Boiardo et à Pulci, on peut attribuer cette injustice officielle à l'influence d'Alphonse et de la cour de Ferrare. Léonard Salvati, qui conduisit presque seul toutes ces attaques, fut évidemment influencé par le désir d'obtenir les bonnes grâces de la maison d'Este ⁴; il pensa que le moyen le plus direct était d'exalter la réputation d'un jeune poète aux dépens de son rival, alors prisonnier d'état. Les espérances et les efforts de Salvati peuvent servir à nous expliquer l'opinion de ses contemporains à l'égard du poète emprisonné, et combler notre indignation pour son geôlier royal ⁵. Le détracteur du Tasse obtint, comme il l'avait prévu, la récompense de ses critiques : il fut appelé à la cour de Ferrare; mais, malgré les panégyriques qu'il composait pour la famille de son royal ami ⁶, il se vit bientôt délaissé et mourut obscur et pauvre. L'opposition de la Crusca cessa au bout de six ans de controverse, et si l'académie dut son premier renom au bruit

qu'avait fait cet injuste paradoxe, il est probable que dans l'intérêt de sa propre réputation elle dut plutôt adoucir qu'aggraver l'emprisonnement du malheureux poète ⁷. Sa justification et celle de son père, car tous deux étaient enveloppés dans les attaques de Salvati, remplirent plusieurs de ses heures solitaires. Le prisonnier aurait été peu embarrassé de répondre à des accusations où, entre autres griefs, se trouvait celui d'avoir omis, par malice, dans sa comparaison entre la France et l'Italie, de parler du dôme de Sainte-Marie del Fiore, à Florence ⁸. Le dernier biographe d'Arioste semble vouloir recommencer cette discussion, en mettant en doute le jugement que le Tasse a porté sur lui-même, et qui est cité par Serassi dans sa biographie ⁹; mais Tiraboschi avait pour toujours clos la rivalité ¹⁰ en prouvant qu'entre Arioste et Tasse il n'y avait point de comparaison possible, mais que c'était une question de goût particulier.

XI.

ARIOSTE.

La foudre arracha du front d'Arioste le laurier de fer dont il était couronné. Stance XL.

Avant que les restes d'Arioste eussent été transportés de l'église des Bénédictins dans la bibliothèque de Ferrare, le buste qui surmontait sa tombe fut frappé de la foudre, et une couronne de laurier en fer fondue par le même accident; cet événement a été mentionné par un biographe du dernier siècle ¹¹. La translation de ces cendres sacrées, le 6 juin 1804, fut un des plus brillants spectacles de la république italienne, qui dura si peu. Pour consacrer le souvenir de cette cérémonie, on ressuscita les *intrepidi*, autrefois si fameux, et on les rassembla en académie ariostéenne. La vaste place au milieu de laquelle se déploya la procession fut alors appelée place d'Arioste. L'auteur de l'*Orlando* est nommé par les Ferrarais jaloux l'Homère de Ferrare, et non de l'Italie ¹². La mère d'Arioste était de Reggio, et la maison dans laquelle il naquit est distinguée par une inscription où l'on lit : *Qui naque Ludovico Ariosto il 8 settembre dell'anno 1574*. Mais les Ferrarais, sans tenir compte du hasard qui le fit naître hors de leur pays, le réclament pour le leur. Ils possèdent ses cendres, ils montrent son fauteuil, son écritoire et ses manuscrits :

..... *Hic illius arma*
Hic currus fuit.

La maison où il vécut, la chambre où il mourut, sont dé-

¹ *La Vita del Tasso*, t. III, p. 284, t. 2; éd. Bergamo, 1790.

² *Histoire de l'Académie française* depuis 1652 jusqu'à 1700, par l'abbé d'Olivet, p. 181. éd. d'Amsterdam 1759. « Mais ensuite, venant à l'usage qu'il a fait de ses talents, j'aurais montré que le bon sens n'est pas toujours ce qui domine chez lui, » p. 182. « Boileau dit qu'il n'avait pas changé d'opinion; j'en ai si peu changé, » dit-il, etc., p. 181.

³ *La Manière de penser dans les Ouvrages de l'esprit*, second dialogue, p. 89, éd. de 1692. Philanthe est pour le Tasse et dit dans la conversation : « De tous les beaux esprits que l'Italie a portés, le Tasse est peut-être celui qui pense le plus noblement. » Mais Bouhours, qui semble parler par la bouche d'Eudoxe, finit par cette absurde conclusion : « Faites valoir le Tasse tant qu'il vous plaira; je n'en tiens, pour moi, à Virgil. » *Ibid.*, p. 162.

⁴ *La Vita*, t. III, p. 90, t. II. Le lecteur anglais peut prendre une idée de l'opposition de l'académie de la Crusca dans la *Vie du Tasse*, par le docteur Black, vol. II, ch. XVII.

⁵ Pour les preuves plus étendues et décisives, nous l'espérons, que le Tasse ne fut ni plus ni moins qu'un prisonnier d'état, consultez les *Eclaircissements historiques du 11^e chant de Childe-Harold*.

⁶ Orazioni funebri delle lodi di don Luigi cardinal d'Este... delle lodi di donno Alfonso d'Este. Voir *la Vita*, t. II, l. III, p. 96-98.

⁷ Elle fut fondée en 1582, et la réponse de l'académie au *caraffa* de Pellegrino fut publiée en 1584.

⁸ Cotanto poté sempre in lui il veleno della sua pessima volontà contra la nazione fiorentina. *La Vita*, t. II, l. III, p. 96.

⁹ *La Vita di M. L. Ariosto, scritta dall'alfate Girolamo Barusfaldi Giunior*, Ferrare, 1807, l. III, p. 232. Voy. *Historical Illustrations*, p. 26.

¹⁰ *Storia dell' Lett.*, l. III, t. VII, part. III, p. 1220, sect. 4.

¹¹ « Mi raccontarono che monaci ch'essendo caduto un fulmine nella loro chiesa schiantò esso dalle tempie la corona di Lauro a que l'immortale poeta. » Op di Bianconi, vol. III, p. 176, éd. Milano, 1802. Lettera al signor Guido Savini arcivescovo sull' indole de un fulmine caduto in Dresda l'anno 1739.

¹² Appassionato ammiratore ed invitto apologeta dell' *omera ferrarese*. Ce titre fut d'abord donné au Tasse, et il fut cité, à la confusion des Tassisti. *Vita d'Ariosto*, l. III, p. 262.

signées par son tombeau, que l'on y a remplacé, et par une inscription récente ¹.

Les Ferrarais sont encore plus jaloux de leurs droits depuis que Deuina (pour des motifs qui, selon leurs apologistes, ne leur sont pas inconnus) a osé ravalier, quant aux productions de l'esprit, leur pays et leur climat à l'égal de l'incapacité béotienne. Un *in-quarto* a été lancé pour répondre au calomniateur, et ce supplément aux *Vies des illustres Ferrarais* par Barotti a été considéré comme une réponse triomphante au *Quadro storico statistico dell' Alta Italia*.

XII.

ANCIENNES SUPERSTITIONS RELATIVEMENT AU TONNERRE.

Car la couronne tressée par la gloire appartient à l'arbre que respecte le feu du ciel. *Stance XII.*

L'aigle, le veau marin, le laurier ² et la vigne blanche ³ étaient regardés comme les préservatifs les plus puissants contre la foudre. Jupiter choisit le premier, Auguste le second ⁴, et Tibère ne manquait jamais de se couronner de laurier quand grondait le tonnerre ⁵. Ces superstitions se comprennent dans un pays où la bagnette du coudrier n'a pas encore perdu, dans l'esprit des habitants, ses propriétés magiques, et peut-être le lecteur ne s'étonnera-t-il pas qu'un commentateur de Suétone ait pris sur lui de réfuter gravement les vertus attribuées à la couronne de Tibère, en s'appuyant sur ce que peu d'années auparavant un laurier avait été frappé par la foudre dans Rome même ⁶.

XIII.

La foudre sancifie tout ce qu'elle a frappé.

Stance XII.

Le lac Curtien et le figuier Ruminal dans le Forum, ayant été frappés par la foudre, furent regardés comme des objets sacrés, et le souvenir de cet événement fut conservé par un *puteal* ou autel qui ressemblait à l'ouverture d'un puits, une petite chapelle recouvrait cette ouverture, que l'on supposait avoir été creusée par la chute du tonnerre. On regardait comme incorruptibles les objets touchés, ou les corps tués par la foudre ⁷. Lorsque la mort ne s'en était pas suivie, l'homme qui avait été ainsi distingué par le ciel restait désigné au respect public ⁸.

Quant aux victimes de la foudre, on les enveloppait dans des vêtements blancs, et on les brûlait dans l'endroit même où ils avaient succombé. Cette superstition n'était point particulière aux adorateurs de Jupiter : les Lombards croyaient aux présages tirés des éclairs, et un prêtre chrétien confesse que, par une abominable adresse à interpréter la foudre, un devin prédit à Agilulf, duc de Turin, un événement qui se réalisa et lui donna une épouse et une couronne ⁹. Il y avait cependant dans ce présage quelque chose d'équivoque ; les anciens habitants de Rome ne le considéraient pas toujours comme favorable, et comme les craintes causées par la superstition durent plus longtemps que les con-

solations qu'elle procure, il n'est pas étonnant que les Romains du siècle de Léon X aient été épouvantés par quelques orages faussement interprétés, au point de requérir les conseils d'un érudit, qui employa toute sa science sur le tonnerre et les éclairs pour leur prouver que le présage était au contraire favorable, depuis la foudre qui frappa les murs de Velitra jusqu'à celle qui, serpentant sur une porte de Florence, prédit le souverain pontificat à l'un de ses habitants ¹⁰.

XIV.

LA VÉNUS DE MÉDICIS.

C'est là que Cythérée aime encore sous le marbre.

Stance XIII.

La vue de la Vénus de Médicis rappelle sur-le-champ les vers du poème des *Saisons*, et la comparaison entre l'objet et la description prouve non-seulement l'exactitude du portrait, mais la tournure toute particulière de l'esprit du poète, et, si je puis m'exprimer ainsi, son imagination sexuelle. On peut tirer une conclusion semblable d'une autre description dans le même épisode de Musidora. Néanmoins les connaissances de Thompson sur les privilèges de l'amour heureux ne paraissent pas avoir été très-étendues, ou plutôt il manquait de délicatesse. Ainsi sa nymphe reconnaissante apprend au pudique Damon que dans des moments plus heureux il pourra peut-être devenir le compagnon de son bain :

The time may come y ou need not fly

Le temps pourra venir où vous ne fûtes pas

Le lecteurse rappellera l'anecdote rapportée dans la *Vie de Johnson*.

Nous ne quitterons pas la galerie Florentine sans dire un mot du *Rémouleur*. Il semble extraordinaire que le caractère de cette statue si souvent examinée ne soit pas encore fixé, au moins dans l'esprit de celui qui a vu le sarcophage du vestibule de Saint-Pierre, hors des murs, à Rome, où tout le groupe de la fable de Marsyas n'a point été notablement endommagé.

L'esclave scythe qui repasse le canif est représenté exactement dans la même attitude que le célèbre remouleur. L'esclave n'est pas nu ; mais il est plus facile de concilier cette différence que de transformer, comme l'a fait Lanzi, le couteau que tient à sa main la statue florentine en un rasoir, et d'y voir un barbier de Jules-César. Winkelmann, examinant un bas-relief sur le même sujet, suit l'opinion de Léonard Agostini, et son opinion suffirait pour faire pencher la balance, quand même la ressemblance ne frapperait pas l'auditeur le moins attentif ¹¹. Parmi les bronzes de cette collection princière, on voit également l'inscription copiée et commentée par M. Gibbon ¹². Notre historien rencontra quelques difficultés, mais il n'abandonna pas son entreprise. Quel ne serait pas son mécontentement s'il apprenait aujourd'hui que cette inscription est reconnue comme apocryphe !

¹ *Parva sed epia mihi, sed nulli obnoxia, sed non sordida, parva meo sed lauren are domus.*

² *Aquila, vitulus marinus, et laurus fulmine non feriuntur.* Plin., *Nat. Hist.*, l. II. c. 53.

³ *Coluella*, l. X.

⁴ *Suetonius, Vit. August.*, c. XC.

⁵ *Suetonius, Vit. Tib.*, c. LXIX.

⁶ *Note 2*, p. 409, éd. Lugd. Batav., 1667.

⁷ *Voy. J. C. Bullenger, de Terræ Motu et fulminibus*, l. V, ch. XI.

⁸ *Ουδεις χειρωνακεις ατιμος εστι οθεν και ως θεος τιμαται.* Plut. *Sympos.* *l'id.*, Baileg., *et supra*.

⁹ *Pauli Diaconi de Gestis Longobard.*, l. III, c. XIV, p. 13, éd. Turin, 1525.

¹⁰ *S. P. Valeriani de Fulminum Significationibus Declam. ap. Grævium, Antiq. Rom.*, t. V, p. 535. La thèse est adressée à Julien de Médicis.

¹¹ *Voy. Monum. ant. inéd.*, part. I, c. XVII, n. XLII, p. 50, et *Storia delle Arti*, l. XI, c. 1, t. II, p. 314, n. II.

¹² *Nomina gentesque antiquæ Italiæ*, p. 201, éd. oct.

XV.

MADAME DE STAËL.

Dans l'enceinte sacrée de Santa-Croce reposent, etc. *Stance LIV.*

Ce nom rappellera non-seulement le souvenir de tous ceux dont les tombeaux ont fait de *Santa-Croce* un lieu de pèlerinage, la Mecque de l'Italie, mais de celle dont l'éloquence anima ces cendres illustres, et dont la voix aujourd'hui est muette comme celle de l'héroïne qu'elle chanta. CORINNE n'est plus, et sur son tombeau viennent expirer la vanité, la flatterie, l'envie, qui ont répandu des nuages trop brillants ou trop sombres autour du génie dans sa carrière, et troublé le regard paisible du critique désintéressé. Son portrait a été embelli ou défiguré selon que l'amitié ou la haine ont tenu le pinceau. On ne peut guère attendre d'un contemporain un portrait impartial. La postérité immédiate n'est peut-être point disposée à accorder une juste estime à sa singulière capacité. La galanterie, l'amour du merveilleux, l'espoir d'associer son nom à sa gloire, tous ces motifs, qui ont émoussé la plume des critiques, doivent cesser d'exister : — les morts n'ont point de sexe, ils ne peuvent plus surprendre par de nouveaux prodiges, ils ne peuvent plus accorder l'immortalité. La femme a disparu dans Corinne, l'auteur reste seul, et on peut prévoir que beaucoup rachèteront leur indulgence primitive par un excès de sévérité qui, si l'on considère les éloges extravagants dont elle a été l'objet, usurpera peut-être l'apparence de la justice. La postérité la plus reculée, car ses œuvres dureront jusque là, aura à se prononcer sur le mérite de ses différentes productions, et plus grande sera la perspective, plus minutieux sera l'examen, plus juste la décision. Elle vivra de la vie des grands écrivains de tous les siècles et de tous les pays, elle s'associera à cette grande famille, et de cette sphère élevée répandra son éternelle influence pour le bonheur et l'instruction des hommes ; car l'individu disparaîtra peu à peu, en même temps qu'on apercevra davantage l'auteur. Quelques-uns cependant de ceux que les charmes d'un esprit naturel et d'une agréable hospitalité ont attirés aux cercles intimes de Coppet sauveront de l'oubli ces qualités, qui, quel qu'on en ait dit, sont souvent plutôt refroidies que développées par les soins de la vie domestique. Quelqu'un sans doute retracera cette grâce sans affectation qui embellissait les relations de famille, qu'il faut plutôt chercher dans le secret de l'intérieur que dans les rapports extérieurs, mais qui demande toute la délicatesse d'une affection réelle pour pouvoir y intéresser le lecteur indifférent. Quelqu'un sans doute peindra, sans avoir besoin d'employer les éloges, cette aimable maîtresse d'une maison hospitalière, centre d'une société toujours variée et toujours agréable, qui, dépouillant toute ambition et toute prétention de briller aux dépens des autres par des artifices empruntés, n'existait que pour donner l'impulsion à tout ce qui l'entourait. La mère tendre et tendrement aimée, l'amie dont la générosité n'avait pas de bornes en restant toujours éclairée, la patronne charitable de toutes les infortunées, ne sera jamais oubliée par ceux qu'elle a aimés, protégés et nourris. Sa mort sera pleurée par tous ceux qui ont connu sa bonté, et aux regrets de ses amis et de ses liaisons plus intimes, se joint ici la douleur sincère d'un

étranger qui, au milieu des scènes sublimes du Léman, n'a jamais goûté un plaisir égal à celui de pouvoir admirer les qualités de l'incomparable Corinne.

XVI.

ALFIERI.

Ici sont déposés les ossements de Michel-Ange, d'Alfieri.

Stance LIV.

Alfieri est le grand nom de ce siècle : les Italiens, sans attendre la consécration centenaire, le regardent comme un *poète classique*. Sa mémoire leur est d'autant plus chère qu'il est le chantre de la liberté, et que conséquemment ses tragédies n'ont aucune protection à attendre de la part de leurs tyrans. Elles sont cependant en petit nombre, et très-peu sont susceptibles d'être jouées. Cicéron a observé que jamais les véritables sentiments des Romains ne se produisaient avec plus de franchise qu'au théâtre¹.

Dans l'automne de 1816, un célèbre improvisateur donna une représentation dans la salle d'opéra, à Milan. La lecture des différents sujets proposés par les nombreux assistants était écoutée avec indifférence et quelquefois accueillie par des plaisanteries ; mais lorsqu'en ouvrant un des bulletins il lut : *L'Apothéose de Victor Alfieri*, l'assemblée entière poussa un cri d'approbation, et les applaudissements continuèrent pendant quelques minutes. Le hasard ne désigna point Alfieri, et le signor Sgricci se mit à débiter des lieux communs sur le bombardement d'Alger.

Le choix des sujets n'est pas laissé au hasard, comme on pourrait le croire à la simple vue de la manière dont cela se passe ; et la police non-seulement corrige le prospectus, mais, par un raffinement de précautions, elle corrige les chances du sort. La proposition de l'apothéose d'Alfieri fut accueillie avec d'autant plus d'enthousiasme qu'on savait bien qu'elle ne pourrait être traitée.

XVII.

MACHIAVEL.

Ici l'argile de Machiavel fut rendue à la terre, d'où il avait été tiré.

Stance LIV.

L'affectation de la simplicité dans une inscription tumulaire est cause que nous ne savons pas souvent si nous avons devant les yeux un tombeau, un cénotaphe ou un simple monument élevé à sa mémoire. C'est ainsi qu'on n'a inscrit sur la tombe de Machiavel aucun renseignement relativement au lieu ou à l'époque de sa naissance et de sa mort, à son âge, à sa famille :

TANTO NOMINI NULLUM PAR ELOGIUM

NICOLAUS MACHIAVEL.

Et d'abord on ne comprend pas pour quel motif la sentence précède le nom auquel elle se rapporte.

On s'imagine facilement que le préjugé qui a fait du nom de Machiavel une épithète proverbiale d'iniquité n'existe plus à Florence. Sa mémoire a été persécutée, comme le fut sa vie, à cause de son inviolable attachement à la liberté, incompatible avec le nouveau système de despotisme qui succéda à la chute des républiques d'Italie. Il fut mis à la

¹ La libre expression de leurs sentiments généreux survécut à la perte de leur liberté. Titus, ami d'Antoine, leur donna des jeux dans le théâtre de Pompée. Mais les Romains, malgré la pompe de ces jeux, n'oublirent pas que l'homme qui les en gâtait avait assassiné le fils de Pompée. Ils le chassèrent de la scène avec des malédictions. Le sentiment moral du peuple, lorsqu'il se produit spontanément, est toujours vrai. Les soldats eux-

mêmes des trionvirs se joignirent aux citoyens qui entouraient les chars de Lepidus et de Plancus, leur reprochant à grands cris la proscription de leurs frères. *De Germanis, non de Gallis, triumphant consulibus.* Une plaisanterie devint une accablante injure. *Velleii Paterculi Hist.*, l. II, c. I. XXIX, p. 78, éd. Elzévir, 1639, *ib.*, l. II, c. LXXXVII.

torture sous prétexte de *libertinage*, c'est-à-dire pour avoir désiré relever la république de Florence; et telle est l'influence des hommes intéressés à pervertir non-seulement la nature des actes, mais le sens des mots, que ce qui était autrefois *patriotisme* vint à signifier *débauche*. Nous-mêmes, n'avons-nous pas oublié l'ancienne signification du mot *libéralité*, qui signifie dans certains pays trahison, et dans tous folie? Quelle erreur plus grossière que celle d'avoir pris l'auteur du *Prince* pour un avocat de la tyrannie! Comment penser que l'inquisition aurait condamné son livre pour un pareil délit? La vérité est que Machiavel, comme tous ceux contre lesquels on ne peut rien prouver, fut soupçonné d'athéisme. Le premier et le dernier des plus violents ennemis du *Prince* étaient tous deux jésuites. L'un d'eux persuada à l'inquisition *benchè fosse tardo* de prohiber le *Tratté*; l'autre qualifia le secrétaire de la république florentine du titre de fou. Il a été démontré que le père Possevin n'avait jamais lu le *Prince*, et que le père Lucchesini ne l'avait pas compris. Il est évident cependant que de pareils adversaires ne se seraient pas opposés à des préceptes d'esclavage, mais qu'ils redoutaient les tendances évidentes d'un livre qui apprenait combien les intérêts monarchiques diffèrent de ceux des peuples. Les jésuites sont rétablis en Italie, et le dernier chapitre du *Prince* nécessitera sans doute une nouvelle réfutation de la part de ceux qui s'emploient à façonner les esprits de la génération naissante aux principes du despotisme. Le chapitre porte pour titre : *Esortazione a liberare l'Italia dei Barbari*, et finit par un encouragement *libertin* à la délivrance future de l'Italie : « Non si deve adunque lasciar passiar questa occasione acciochè l'Italia vegga doppo tanto tempo apparire un suo redentore. Nè posso esprimere con qual amore ei fusse ricevuto in tutte quelle provincie che hanno patito per queste illusioni esterne, con qual sete di vendetta, con che ostinata fede, con che lacrima. Quali porte se li serrereb' eno? Quali popoli neghereb' hono la obbedianza? Quale Italiano li negherebbe l'osssequio? Ad ognuno puzza questo barbaro dominio! »

XVIII.

LE DANTE.

Ingrate Florence! le Dante repose loin de toi

Stance LVII.

Le Dante naquit à Florence dans l'année 1261. Il assista à deux batailles, fut quatorze fois envoyé en ambassade, et une fois élu prieur de la république. Lorsque le parti de Charles d'Anjou l'emporta sur les Bianchi, il était alors comme ambassadeur auprès du pape Boniface VIII. Il fut condamné à deux années de bannissement et à une amende de huit mille livres. Ne pouvant la payer, on mit tous ses biens sous le séquestre. La république cependant ne se contenta pas de cette persécution, et en 1372 on découvrit dans les archives de Florence une sentence où Dante est le onzième sur une liste de quinze condamnés à être brûlés vifs en 1302. *Talis pervenimus igne comburatur sic quod moriatur*. Les prétextes de ce jugement sont désignés sous le titre de changes iniques, d'extorsions et de gains illicites : *Baracteriarum iniquarum, extorsionum et iniquorum*

lucrorum ². Il n'est pas étonnant que devant une telle accusation le Dante ait toujours protesté de son innocence et de l'injustice de ses compatriotes. Il en appela à Florence et à l'empereur Henri; mais la mort de ce souverain, en 1313, fut le signal d'une sentence de bannissement irrévocable. Jusqu'alors, espérant être rappelé, il errait le long des frontières de la Toscane : il partit alors pour le nord de l'Italie, s'arrêta longtemps à Vérone, et enfin se fixa à Ravenne, qui fut sa demeure, sauf quelques absences, jusqu'à sa mort.

Le refus des Vénitiens de lui accorder une audience publique, malgré la demande de Guido Novello da Polenta, son protecteur, fut, dit-on, une des causes qui hâtèrent sa fin, arrivée en 1321. Il fut enterré in *sacra Minorum aede* à Ravenne, dans un beau tombeau que lui éleva Guido. Bernardo Bembo, preteur de cette république, qui avait refusé de l'entendre, restant dès 1485 ce monument. Il le fut une seconde fois par le cardinal Corsi, en 1692, et enfin replacé dans un autre plus riche construit en 1780, aux frais du cardinal Luigi Valenti Gonzagua.

Le tort, ou plutôt le malheur du Dante fut sa fidélité au parti vaincu, et aussi, comme les biographes qui ne lui sont pas favorables ont eu soin de le remarquer, la trop grande liberté de ses discours et la hauteur de ses manières. Mais la postérité a rendu des hommages presque divins à l'exilé. Les Florentins, après avoir tenté vainement à plusieurs reprises de recouvrer son corps, ont couronné son portrait dans une église ³, et ce tableau est encore une des idoles de leur cathédrale. Ils frappent des médailles en son honneur et lui élèvent des statues. Les villes d'Italie, ne pouvant mettre en doute le lieu de sa naissance, se disputent l'honneur de lui avoir servi de résidence pendant la composition de son grand poème ⁴. Les Florentins pensent qu'il importe à leur honneur de prouver qu'il avait achevé son septième chant avant qu'ils l'eussent exilé de leur ville. Cinquante et un ans après sa mort, ils créèrent une chaire pour expliquer ses vers, et Boccace remplit ce professorat national. L'exemple fut imité par Bologne et par Pise. Si les commentateurs n'ont pas rendu de grands services à la littérature, ils ont servi à augmenter l'admiration universelle qui cherche une allégorie morale et piense dans toutes les exécutions de sa muse mystique. Sa naissance et son enfance paraissent avoir été entourées de circonstances extraordinaires. Suivant l'auteur du *Décameron*, son premier biographe, sa mère fut avertie par un songe de l'importance de sa grossesse; et à l'âge de dix ans, suivant d'autres, il manifesta sa passion précoce pour la sagesse et la théologie, que depuis il a nommée Beatrix, et qu'on a prise pour une femme matérielle.

Lorsqu'il fut enfin établi que la *Divine Comédie* était une œuvre mortelle, et lorsqu'à la distance de deux siècles, lorsque la critique et la rivalité eurent poli le goût des Italiens, Dante fut sérieusement déclaré supérieur à Homère, et quoique cette préférence parût à quelques casuistes un blasphème et une hérésie digne des flammes, la discussion fut vigoureusement soutenue pendant près de cinquante ans. Dans ces derniers temps, on mit en question de savoir quels étaient les nobles de Vérone qui l'avaient autrefois protégé ⁵, et le scepticisme jaloux d'un écrivain contesta à Ra-

¹ Il principe di Nicolo Machiavelli con la prefazione et le note storiche e politiche de M. Amelot de la Houssaie e l'esame e confutazione dell'opera. Cosmopolit. 1769.

² *Storia della Lett. Ital.*, t. V, l. III, part. II, p. 448. Tiraboschi se trompe; les dates des trois décrets rendus contre Dante sont 1302, 1314 et 1316.

³ Ainsi le rapporte Ficino; mais d'autres ont pensé que ce con-

ronnement n'était qu'une allégorie. Voyez Tiraboschi, *ut supra*, p. 455.

⁴ Varchi dans son *Ercolano*. La controverse dura de 1370 à 1616. Voyez *Storia*, t. VII, l. III, part. III, p. 1280.

⁵ Gio Giacomo Dionisi, canonico di Verona, *Serie di Aneddoti* n. 2. Voyez *Storia*, t. V, l. I, p. 24.

venne la possession de ses dépouilles mortelles. Jusqu'au critique Tiraboschi, qui penchait à croire que le poète avait découvert ou prédit une des découvertes de Galilée. Comme les grands génies de toutes les nations, il n'a pas toujours joui de la même réputation. Le dernier siècle semble l'avoir considéré comme un modèle et un objet d'étude, et Bettinelli se fâcha contre son pupille Monti parce qu'il lisait les obscures et vieilles extravagances de la *Dirine Comédie*. La génération actuelle, ayant abjuré les idolâtries gallicanes de Cesarotti, est revenue à l'ancien culte, et le *Danteggiare* des Italiens du nord passe pour une injure aux yeux des Toscans les plus modérés.

Il existe un grand nombre de renseignements très-curieux sur la vie et les écrits de ce grand poète qui n'ont pas encore été recueillis, même par les Italiens; mais le célèbre Ugo Foscolo est dans l'intention de suppléer à cette lacune, et on ne pouvait désirer que ce travail national tombât dans des mains plus dévouées à la cause de son pays et de la vérité.

XIX.

TOMBEAU DES SCIPIONS.

Comme Scipion, il a refusé sa cendre au rivage qui l'outrage. Les factions, dans la fureur des discordes civiles, prospérèrent, etc.
Stance LVII.

L'ainé des Scipions eut un tombeau à Literni, où il avait fixé son exil volontaire, et peut-être même y fut-il enseveli. Ce tombeau s'élève près de la mer, et l'histoire de l'inscription: *Ingenita patria*, qui a donné son nom à une tour voisine, est une fiction sinon exacte, au moins agréable. S'il n'y fut pas enseveli, il est certain du moins qu'il a demeuré dans cet endroit¹.

IN COSÌ ANGUSTA A SOLITARIA VILLA
ERA L' GRAND' UOMO CHE D'AFRICA S'APPELLA
PERCHÈ PRIMA COL FERRO AL VIVO APRILLA.

L'ingratitude est un vice particulier aux républiques. Mais l'on semble oublier que pour un exemple de l'inconstance populaire nous avons cent exemples de la chute d'un courtisan favori; en outre, le peuple s'est souvent repenti, le monarque jamais. En laissant de côté les nombreuses preuves qui viendraient appuyer cet axiome, une courte anecdote servira à montrer quelle différence existe entre une aristocratie et un gouvernement populaire.

Victor Pisani, ayant été défait en 1234 à Portolongo, et quelques années plus tard battu par les Génois dans l'action plus décisive de Pola, fut rappelé par le gouvernement vénitien et jeté dans les fers. Les Avogadori proposèrent de le faire décapiter, mais le tribunal suprême se contenta d'une sentence d'emprisonnement. Tandis que Pisani souffrait cette injuste captivité, Chiozza, dans le voisinage de la république², fut, par l'assistance du seigneur de Padoue, livrée à Doria. À la nouvelle de ce désastre, la grande cloche de la tour de Saint-Marc appela tous les citoyens aux armes. Le peuple et les soldats du port furent sommés d'aller à la rencontre de l'ennemi; mais ils déclarèrent qu'ils ne feraient pas un pas en avant jusqu'à ce que Pisani eût été rendu à la liberté et mis à leur tête. Le grand conseil s'assembla aussitôt, le prisonnier fut amené, et le doge André Contarini l'informa de la demande du peuple, des besoins de l'état, dont le salut reposait tout entier sur ses

efforts, et qui le suppliait d'oublier les injustices dont il avait été la victime en le servant: « Je me suis soumis, dit-il, à votre jugement sans me plaindre. J'ai supporté patiemment la peine de la prison, parce que vous l'aviez ordonné ainsi. Ce n'est pas le moment de savoir si j'avais mérité mon sort; le bien de la république semblait l'ordonner, et tout ce que la république ordonne est fait sagement. Aujourd'hui me voici prêt à donner ma vie pour sauver mon pays. »

Pisani fut nommé généralissime, et, grâce à ses efforts réunis à ceux de Carlo Zeno, les Vénitiens reprirent bientôt leur supériorité sur leurs rivaux.

Les villes libres d'Italie ne furent pas moins injustes envers leurs concitoyens que les républiques grecques. Chez les unes et les autres, la liberté semble avoir été la liberté de tous et de personne en particulier; et néanmoins l'égalité devant la loi, qu'un historien grec³ regarde comme la marque distinctive qui sépare sa patrie des barbares, les droits réciproques des citoyens, n'ont jamais été l'occupation des démocraties antiques. Le monde n'avait jamais joui d'un livre où l'auteur des *Républiques italiennes* établit ingénieusement la différence qui existe entre la liberté des anciens états et la définition qui en est donnée dans l'heureuse constitution de l'Angleterre.

Cependant les Italiens, depuis qu'ils ont cessé d'être libres, se retournent en soupirant vers ces époques d'agitation où chaque citoyen pouvait parvenir à obtenir une part du souverain pouvoir. Ils n'ont jamais été habitués à goûter le repos d'une monarchie. Lorsque François-Marie II, duc de Rovère, proposa à Sperone Speroni la question suivante: Quel état est préférable de la république ou de la monarchie, d'un gouvernement parfait mais qui ne peut durer, ou d'un moins parfait mais moins soumis aux révolutions? Speroni répondit que le bonheur ne se mesurait pas d'après sa durée, et qu'il préférât vivre un seul jour comme un homme que des siècles comme une brute, une souche ou une pierre. Cette réponse a été regardée comme magnifique, et restera telle tant que durera l'esclavage de l'Italie⁴.

XX.

COURONNEMENT DE PÉTRARQUE.

Le laurier qui couronna le front de Pétrarque à son heure suprême, avait grandi au loin sur un sol étranger.
Stance LXVI.

Les Florentins ne profitèrent pas du court séjour que fit Pétrarque dans leur ville, en 1330, pour révoquer le décret qui confisquait les propriétés de son père, lequel avait été banni quelques temps après le Dante. Sa gloire ne les éblouit pas; mais l'année suivante, lorsqu'ils eurent besoin de son secours pour former leur université, ils se repentirent de leur injustice, et envoyèrent Boccace à Padoue pour supplier le lauréat de terminer dans le sein de son pays natal sa vie errante et son poème de l'*Immortelle Afrique*, y venir jouir de ses biens, qui lui étaient rendus, et de l'admiration de tous ses compatriotes. Ils lui laissèrent la liberté de choisir le livre et la science qu'il voudrait enseigner. Ils l'appelaient la gloire de son pays, qui le chérissait déjà et le chérirait encore davantage; ils ajoutaient que s'il se trouvait dans leur lettre quelque expression vicieuse, son séjour parmi eux suffirait pour purifier leur style⁵. Pétrarque

¹ Vitam Literni egit sine desiderio urbis. Tit. Live, *Hist.*, l. XXXVIII. Tit. Live dit que selon quelques-uns il est enterré à Liternum, selon d'autres à Rome. *Ibid.*, c. IV.

² Trionfo della Castità.

³ Le grec se vantait d'être *πολιτικός*. Voyez le dernier chapitre du premier livre de Denys d'Halycarnasse.

⁴ È intorno alla magnifica riposata. Serassi, *Vita del Tasso*, l. III, p. 149, t. II, éd. 2. Bergamo.

⁵ « Accingiti inoltre se ci è lecito ancor l'esortirti a compiere l'immortal tua Africa. Se ti avviene d'incontrare nel nostro stile cosa che ti di-paccia ciò dell'essere un altro motivo ad esordire i desideri della tua patria. » *Stor. del. lett. Ital.*, t. V, p. 76.

parut d'abord écouter ces flatteries et les sollicitations de son ami ; mais il ne retourna pas à Florence , et préféra un pèlerinage à la tombe de Laure et aux ombrages de Vaucluse.

XXI.

BOCCACE.

Mais sans doute Boccace à légué sa cendre à sa patrie. *Stance LVII.*

Boccace fut enterré dans l'église de Saint-Michel et de Saint-Jacques à Certaldo , petite ville dans le Val d'elsa , et que l'on croit être en même temps le lieu de sa naissance. C'est là qu'il passa la dernière partie de sa vie au sein d'études laborieuses qui l'abrégeaient. On pouvait espérer que dans ce lieu ses cendres trouveraient sinon de la gloire , au moins du repos ; mais les hyènes bigotes de Certaldo violèrent la tombe de Boccace et jetèrent sa cendre hors de l'enceinte sacrée de Saint-Michel et de Saint-Jacques. Le motif et peut-être l'excuse de cette profanation fut la réparation du pavé de l'église ; mais le fait reste que la pierre funéraire fut enlevée et jetée de côté dans le fond de l'édifice. L'ignorance aida la bigoterie. Il serait triste d'avoir à mentionner cette infraction au respect universel des Italiens pour les grandes réputations , si elle n'était accompagnée d'un trait plus honorable et qui rentre dans leur caractère national. Le principal personnage du pays , dernier rejeton des Médicis , accorda au souvenir du mort outragé la même protection qu'il avait trouvée de son vivant auprès de ses ancêtres. La marquise Lenzoni tira la tombe de Boccace de l'oubli où elle languissait , et lui procura un asile dans sa propre maison. Elle fit plus encore : la maison du poète avait été aussi peu respectée que sa tombe et tombait en ruine sans que le propriétaire se souciât du nom de celui qui l'avait jadis habitée. Elle consiste en deux ou trois petites chambres , et dans une tour peu élevée où Cosmo fit placer une inscription. Elle a pris des mesures pour l'acheter et se propose de la faire restaurer avec tout le soin et tout le respect que méritent le berceau et le toit du génie.

Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre la défense de Boccace ; mais l'homme qui a employé son petit patrimoine à acquérir de la science , qui fut des premiers et peut-être le premier à introduire l'étude et la poésie grecque au sein de l'Italie , qui non-seulement inventa un nouveau style , mais encore fonda et fixa une langue nouvelle ; qui jouit de l'estime des cours les plus civilisés de l'Europe ; qui fut jugé digne de remplir des fonctions élevées pour la première république de l'Italie , et , ce qui est plus honorable encore , qui fut l'ami de Pétrarque ; qui vécut de la vie d'un philosophe et d'un homme libre , et qui mourut d'excès de travail ; un tel homme avait droit à plus de ménagements de la part des prêtres de Certaldo et de celle d'un voyageur anglais moderne qui le peint sous les traits d'un écrivain odieux , licencieux , méprisable , dont les restes impurs n'auraient jamais dû sortir de l'oubli¹. Ce voyageur anglais , malheureusement pour ceux qui déplorent la perte d'un aimable gentleman , ne peut plus être atteint par la critique ;

mais la mort , qui n'a pas protégé Boccace contre M. Eustace , ne peut défendre M. Eustace du jugement impartial de ses successeurs. La mort peut canoniser ses vertus et non ses erreurs , et l'on peut dire avec douleur qu'il a mal agi , non-seulement comme auteur , mais comme homme , lorsqu'il a évoqué l'ombre de Boccace en compagnie de celle de l'Arétin , parmi les tombeaux de Santa-Croce , pour les chasser ensuite avec ignominie.

Quant à ce qui concerne

Il flagello de' principi,
Il divin Pietro Aretino,

il nous importe peu ce qu'on peut dire de ce méchant bouffon , qui ne doit son immortalité qu'au caractère burlesque que lui a donné le poète nommé ci-dessus ; mais assimiler Boccace à un tel personnage et excommunier jusqu'à ses cendres , doit nous inspirer quelques doutes sur les titres du *classique touriste* à parler de l'Italie ou de tout autre sujet littéraire , car si l'ignorance de la matière prouve l'incapacité de l'auteur relativement à certains sujets , les préjugés qui sont le résultat d'une profession doivent l'égarer en toute occasion. Aucune injustice ne peut passer pour un *cas de conscience* ; or cette misérable excuse est la seule que puissent prétexter le prêtre de Certaldo et l'auteur du *Voyage classique*. Il aurait pu se contenter de censurer les *Nouvelles* de Boccace ; mais en songeant que la muse de Dryden avait puisé à cette source ses dernières et ses plus harmonieuses inspirations , peut-être la reconnaissance aurait-elle restreint sa critique aux qualités contestables d'une centaine de contes. Dans tous les cas , le repentir que montra Boccace aurait dû arrêter les profanateurs. On aurait dû se rappeler que dans sa vieillesse il écrivait à un ami pour le dissuader de lire le *Décameron* , au nom de la pudeur et dans l'intérêt de l'auteur , qui n'aurait pas là à chaque instant un apologiste pour excuser ce qu'il écrivait dans sa jeunesse et sur l'ordre de ses supérieurs². Ce n'est ni la licence de l'écrivain , ni les mauvais penchants des lecteurs qui ont donné au *Décameron* , parmi tous les ouvrages de Boccace , cette éternelle popularité ; l'établissement d'une langue nouvelle et agréable conféra l'immortalité aux ouvrages qui servirent à la fixer. Les sonnets de Pétrarque sont par le même motif destinés à survivre à son *Africa* , les délices des rois. Les peintures immuables de la nature et du cœur humain , qui abondent dans les *Nouvelles* de l'un et dans les vers de l'autre , sont , sans aucun doute , la principale source de la célébrité dont jouissent ces deux auteurs chez les autres peuples. Mais il ne faut pas plus juger Boccace comme homme d'après cet ouvrage que Pétrarque ne doit être considéré uniquement comme l'ami de Laure. Cependant , alors même que le fondateur de la prose toscane n'aurait d'autres titres que le *Décameron* , un écrivain réfléchi aurait hésité à prononcer une sentence qui heurte le jugement infailible de la postérité. Un pareil succès ne s'obtient pas uniquement par la licence des tableaux.

La véritable cause du cri de réprobation qui s'éleva de bonne heure contre Boccace fut le choix scandaleux de ses héros , pris , soit dans les cloîtres , soit dans les palais. Les

¹ *Classical Tour*, c. IX , vol. II , p. 333. 3^e édit. « Je ne dirai rien de Boccace , le moderne Pétrone. L'abus du génie est plus odieux et plus méprisable que l'ignorance , et il importe peu de savoir où reposent les restes impurs d'un auteur licencieux. Par le même motif , le voyageur passe sans s'arrêter auprès de la tombe du pervers Arétin. » Cette phrase ambiguë est à peine suffisante pour sauver le touriste du soupçon d'avoir commis une grave méprise touchant le tombeau d'Arétin , qui était dans l'église de Saint-Luc à Venise , et donna lieu à une fameuse controverse dont on trouve un extrait dans Bayle. Les expressions

dont se sert M. Eustace sembleraient indiquer que ce tombeau est à Florence , ou du moins qu'on peut le retrouver quelque part. On ne peut aujourd'hui rien avancer sur l'inscription qui donna lieu à tant de discussions , car tout souvenir de l'Arétin a disparu de l'église de Saint-Luc.

² « Non enim ubique est qui in excusationem meam consurgens dicat : *Juvenis scripsit , et majoris coactus imperio.* » La lettre est adressée à Maginhard de Cavalcanti , maréchal du royaume de Sicile. Traboschi , *Storia* , t. V , c. II , l. III , p. 525 , éd. Venise , 1793.

princes ne firent que rire des aventures galantes attribuées injustement à la reine Théolinde, tandis que les prêtres crièrent à la calomnie quant aux scènes de débauche transportées dans les couvents et les ermitages, et très-probablement pour la raison opposée, c'est-à-dire parce que le tableau était exact. Deux nouvelles sont fondées sur des faits d'ailleurs authentiques, et ont pour but de tourner en ridicule la canonisation des voleurs. *Ser Ciappelletto* et *Marcellinus* sont cités honorablement même par le réservé Muratori¹. Le grand Arnaud, suivant Bayle, assure que l'on proposa de faire une nouvelle édition des *Novelle* où l'on aurait retranché uniquement les mots de moine et de nonne, et où l'on aurait attribué à d'autres personnages les actes immoraux. L'histoire littéraire de l'Italie ne parle pas de cette édition; mais au bout de peu de temps, l'opinion de l'Europe était fixée sur le *Décameron*, et l'absolution de l'auteur semble avoir été, il y a déjà un siècle, un fait incontestable : « On se ferait siffler si l'on prétendait convaincre Boccace de n'avoir pas été honnête homme parce qu'il a fait le *Décameron* ». Ainsi parle un des hommes les plus honnêtes et peut-être le meilleur citoyen qui ait jamais existé. Mais comme cette assertion, qu'au commencement du dernier siècle on aurait sifflé celui qui aurait contesté l'honnêteté de Boccace, peut sembler venir d'un de ces ennemis qui nous sont suspects même lorsqu'ils nous disent la vérité, il existe une protestation plus énergique contre l'outrage fait aux cendres, à l'âme et à la muse de Boccace, c'est le témoignage de son vertueux contemporain et de son compatriote, qui regardait un des contes de cet auteur licencieux comme digne d'être traduit en latin par lui-même. « J'ai remarqué ailleurs, écrit Pétrarque à Boccace, que le livre lui-même a été attaqué par quelques chiens, mais bravement défendu du bâton et de la voix. Cela ne m'étonne point. Je connaissais la vigueur de votre esprit, et vous êtes tombé sur cette race d'hommes médiocres qu'on ne peut satisfaire, qui blâment dans les autres tout ce qu'ils ne connaissent pas et tout ce qu'ils ne peuvent atteindre; ce n'est qu'alors qu'ils se montrent savants et éloquents : dans toute autre occasion ils restent muets. »

On est heureux de trouver que tous les prêtres ne ressemblent pas à ceux de Certaldo, et qu'un d'eux, ne pouvant posséder les dépouilles de Boccace, lui a élevé un épitaphe. Revis, chanoine de Padoue, au commencement du seizième siècle, fit placer à Arquà, en face du tombeau de Pétrarque, une inscription où il associa la gloire de Boccace à celle de Pétrarque et du Dante.

XXII.

LES MÉDICIS.

Que nous fait sa pyramide de pierres précieuses ? *Stance IX.*

Notre vénération pour les Médicis commence à Cosme et finit à son petit-fils. C'est un fleuve qui n'est limpide qu'à sa source. Nous visitâmes l'église de San-Lorenzo, à Florence, dans le but de chercher quelques souvenirs des vertueux républicains de cette famille. Dans l'église s'élève une chapelle sans grâce, inachevée, qui sert de mausolée aux ducs de Toscane. La vue de ce monument, quoique rempli de couronnes et de cercueils, ne produit sur vous

d'autre émotion que de vous inspirer du mépris pour la vanité ruineuse d'une race de despotes, tandis que l'inscription gravée sur une simple dalle du pavé de l'église nous réconcilie avec le nom des Médicis :

COSMUS MEDICES, DECRETO PUBLICO, PATER PATRIÆ.

Il n'est pas étonnant que Corinne² crût que la statue élevée au duc d'Urbain, dans la *capella de' Depositi*, était celle de ce grand homme; mais Laurent-le-Magnifique n'occupe qu'une bière à moitié cachée dans une niche de la sacristie. La décadence de la Toscane date de l'avènement des Médicis. Notre Sidney a tracé un tableau sombre, mais exact, de cette paix des tombeaux qui suivit en Italie l'établissement des familles régnantes :

« En dépit de toutes les révoltes de Florence et des autres villes de la Toscane, des horribles factions des Guelfes et des Gibelins, des blancs et des noirs, des nobles et des communes, ces villes demeuraient populeuses, puissantes et immensément riches. Mais dans l'intervalle de moins de cent cinquante ans, sous le règne pacifique des Médicis, la population fut réduite à un dixième de ce qu'elle était. On a remarqué, entre autres preuves, que lorsque Philippe II d'Espagne donna Sienne au duc de Florence, son ambassadeur à Rome lui écrivit qu'il venait de faire un cadeau de plus de six cent cinquante mille de ses sujets. Aujourd'hui, la population de cette ville et du territoire environnant n'est pas estimée à plus de vingt mille âmes.

« Pise, Pistoie, Arezzo, Crotone et d'autres villes, alors riches et populeuses, ont diminué dans la même proportion, et Florence plus que toutes les autres. Quoique cette ville eût été longtemps troublée par des séditions, des émeutes et des guerres presque toujours malheureuses, elle était encore tellement puissante que Charles VIII, d'abord reçu comme ami dans ses murs avec toute son armée, ayant voulu, à son retour de la conquête de Naples, s'en emparer de vive force, le peuple prit les armes, et inspira au roi de France une telle crainte, qu'il se trouva trop heureux d'accepter toutes les conditions qu'on voulut lui proposer. Machiavel nous apprend qu'à cette époque Florence seule, et le petit territoire qui l'entoure, connu sous le nom de Val de l'Arno, pouvait au premier coup de beffroi rassembler en peu d'heures cent trente-cinq mille hommes bien armés. Or, cette même Florence et les autres villes de la Toscane sont aujourd'hui réduites à un tel degré de faiblesse, de pauvreté, de lâcheté, qu'elles ne pourraient ni secouer la tyrannie de leur propre souverain ni se défendre si elles étaient attaquées par une armée étrangère. Les populations sont dispersées ou détruites, les meilleures familles ont été chercher un refuge à Venise, Gènes, Rome, Naples et Lucques, et cela sans peste, sans guerre; ils jouissent d'une paix profonde : la seule cause de cette décadence est le gouvernement qui pèse sur eux³. »

De l'usurpateur Cosme à l'imbécile Gaston, nous cherchons en vain quelque-une de ces qualités par lesquelles un patriote se rend digne de commander à ses concitoyens. Le grand-duc, et particulièrement le troisième Cosme, ont tellement travaillé à dénaturer le caractère toscan, que les candides Florentins, pour excuser quelques imperfections dans le système philanthropique de Léopold, sont obligés d'avouer que ce prince est le seul de sa famille qui se soit montré libéral. Cependant cet excellent prince ne regardait

¹ *Dissertazioni sopra le antichità italiane*, diss. L. VIII, p. 253, t. III, éd. Milan, 1731.

² *Eclaircissements*, p. 658, éd. Bâle, 1741; dans le *Supplément au Dictionnaire de Bayle*.

³ *Corinne*, I, XVIII, c. III, p. 248.

⁴ *Sur le Gouvernement*, c. II, sect. XXVI, p. 208, éd. 1751. Sidney est avec Locke et Hoadley un des écrivains que M. Hume traite de sans importance.

une assemblée nationale que comme un corps destiné à faire connaître les besoins et les desirs du peuple, mais non à exercer aucune souveraineté.

XXIII.

BATAILLE DE TRASYMÈNE.

Un tremblement de terre ne fut point remarqué par les combattants.
Stance LXIII.

« Et telle fut l'animosité des deux armées et l'ardeur avec laquelle elles combattirent, qu'aucun des combattants ne s'aperçut d'un vaste tremblement de terre qui renversa en grande partie plusieurs villes de l'Italie, détourna le cours des fleuves, fit refluer la mer dans leurs embouchures, et sépara de grands quartiers de montagnes¹. » Telles sont les paroles de Tite-Live. Il est permis de douter que les tacticiens modernes admettent une pareille hyperbole.

On ne peut méconnaître le champ de bataille de Trasymène. Le voyageur qui part du village situé au-dessous de Crotone pour aller à la *Casa di Piano*, le premier relais jusqu'à Rome, se trouve entouré pendant deux ou trois milles, surtout à main droite, de la plaine unie que ravagea Annibal afin de forcer le consul Flaminius à sortir d'Arezzo; à sa gauche et devant lui est une chaîne de montagnes qui s'abaissent du côté du lac Trasymène, et que Tite-Live appelle *Montes Cortonenses*, et qu'on nomme aujourd'hui Gualandra. Il joint ces montagnes à Ossaja, village qui, selon les *Itinéraires*, tirerait son nom des os qui y ont été trouvés. Mais on n'a pu y trouver d'os, puisque la bataille se livra de l'autre côté de la montagne. D'Ossaja, la route commence à monter un peu; cependant elle n'atteint guère le pied des montagnes qu'à soixante-sept milles de Florence. La montée alors, sans devenir rapide, est continuelle et reste telle pendant vingt minutes. Bientôt on aperçoit, en bas, à droite, le lac de Borghetto, tour ronde qui s'élève au-dessus des flots. Le versant de la colline est en partie couvert de bois au milieu desquels serpente la route, qui vient aboutir dans les marais, près de la tour. Profitant de ces taillis épais, Annibal plaça sa cavalerie² dans un défilé qui se trouvait alors entre le lac et la route actuelle, probablement près de Borghetto et au-dessous des derniers tumuli³. A gauche, au-dessus de la route, sont des ruines fort anciennes, de forme circulaire, que les paysans appellent la tour d'Annibal le Carthaginois.

Parvenu au point le plus élevé de la route, le voyageur joint en partie de la vue de cette fatale plaine, qui se découvre à lui de plus en plus à mesure qu'il descend la Gualandra. Il se trouve bientôt dans un vallon fermé de tous côtés par la Gualandra, qui forme tout autour un demi-cercle très-large s'abaissant à chaque extrémité vers le lac, qui représente la corde de cet arc légèrement inclinée vers la droite. On ne peut se faire une idée de cette position dans les plaines de Crotone, et l'on pourrait dire même qu'elle ne paraît si complètement circonscrite qu'alors qu'on se place tout à fait au centre de la vallée: c'est alors que l'on apprécie combien cette position est naturellement propre à une embuscade, *locus insidiis natus*. Borghetto est situé dans un passage étroit et marécageux, au pied de la montagne. De l'autre côté, l'on ne trouve d'issue qu'en traver-

sant le petit village de Passignano, qui, situé au pied d'un rocher à pic, se baigne dans les flots du haut des montagnes jusqu'à l'extrémité de la plaine. Du côté de Passignano s'étend une petite éminence boisée où est situé un village nommé Torre. Polybe semble y faire allusion lorsqu'il dit qu'Annibal plaça et déploya ses Africains et ses Espagnols par samment armés sur une position en évidence: *Τὸν μὲν κατὰ προσίῃον τῆς πορείας ἕστηεν αὐτοὺς καταλαθετο καὶ τοὺς Λιβυκοὺς καὶ τοὺς Ἰβηρικοὺς ἔχον ἐπ' αὐτοὺς καταστρατοπεδεύει*⁴. Il détacha de la les Baléares et les troupes légèrement armées, et les dirigea sur la droite à travers les hauteurs de la Gualandra, afin qu'ils pussent se placer en embuscade parmi les collines éparses çà et là, et au milieu desquelles passe la route, afin de pouvoir tomber sur le flanc gauche de l'ennemi pendant que la cavalerie lui couperait la retraite. Flaminius arriva le soir sur les bords du lac, près de Borghetto, et, sans envoyer d'espions devant lui, sans attendre le lever du jour, il s'engagea dans le défilé de telle sorte qu'il ne s'aperçut point qu'il était entouré de troupes ennemies, et ne songea qu'aux Carthaginois pesamment armés qu'il voyait en face sur le sommet de la Torre. A peine le consul eut-il commencé à déployer son armée dans la plaine, que la cavalerie d'Annibal s'empara du passage de Borghetto. Ainsi les Romains se trouvèrent complètement enveloppés, ayant le lac à droite, le corps d'armée en tête sur le mont Torre, les hauteurs de la Gualandra couvertes de troupes légères sur le flanc gauche, et toute retraite leur étant fermée par la cavalerie, qui, à mesure qu'ils s'avançaient, occupait tous les points du passage de Borghetto. Pour comble d'infortune, un brouillard qui s'élevait du lac enveloppa l'armée du consul, tandis que le soleil éclairait les hauteurs occupées par l'armée ennemie, qui, les yeux fixés sur la colline de Torre, attendait voir le signal du combat. Annibal donna le signal en descendant lui-même de sa position. Au même instant toute l'armée ennemie s'ébranla, et d'un commun accord attaqua l'armée romaine sur tous les points. Celle-ci, qui se rangeait en bataille au milieu de la plaine, est tout à coup inondée d'ennemis, et avant qu'ils eussent pu former leurs rangs et tirer leurs épées, ils comprirent qu'ils étaient perdus.

Deux petites rivières descendent du Gualandra dans le lac. Le voyageur traverse la première après avoir marché un mille environ dans la plaine: elle sépare la Toscane des états romains. L'autre, à un quart de mille plus loin, est appelée le ruisseau de Sang. Les paysans montrent un lieu découvert, entre le Sanguinetto et les montagnes, où se passa, disent-ils, la principale scène du carnage. L'autre partie de la plaine est recouverte de blés, parmi lesquels on a planté des oliviers; elle n'est guère unie que sur les bords du lac. Il est très probable que la bataille se livra dans cet endroit, car les six mille Romains qui, au commencement de la bataille, se frayèrent une route à travers l'ennemi, se réfugièrent sur une éminence qui devait être dans cet endroit; autrement il leur aurait fallu traverser toute la plaine et percer le gros de l'armée d'Annibal.

Les Romains combattirent en désespérés pendant trois heures; mais la mort de Flaminius fut le signal d'une dispersion générale. C'est alors que la cavalerie carthaginoise se jeta au milieu des fugitifs; le lac, les marais autour de Borghetto, mais principalement la plaine du Sanguinetto

¹ Tantusque fuit ardor animorum, adeo intentus pugnae animus, ut enim terrae motum qui multarum urbium Italiae magnas partes prostravit, avertitque cursu rapido annes, mare luminibus innoxit, montes lapsu iugenti proruat, nemo pugnantium senserit.

² Equites ad ipsas fauces, salutus tumulus apte legentibus, locat.

Tite Live, l. XXII, c. IV et V.

³ Cui maxime montes Cortonenses Thrasymenus subit, *l. l.*

⁴ *Hist.*, l. III, c. LXXXIII. Le récit de Polybe est moins facile à concilier que celui de Tite Live avec l'état actuel des lieux; il parle de montagnes sur les deux côtés du défilé; mais lorsque Flaminius entra dans la vallée il avait le lac à droite.

et les défilés de la Gualandra, furent jonchés de cadavres. A gauche, au-dessus du Sanguinetto, près de quelques vieux murs, on a découvert à plusieurs reprises des ossements humains, et ainsi s'est trouvée confirmée l'origine probable du ruisseau de Sang.

Chaque canton de l'Italie a son héros. Dans le nord, c'est ordinairement un peintre, et l'étranger Jules Romain partage avec Virgile les respects de Mantoue¹. Dans le midi, on entend des noms romains. Mais près de Trasymène, la tradition s'est attachée fidèlement à la gloire d'un ennemi, et Annibal le Carthaginois est le seul nom antique dont on se souvient près des bords du lac Pérogien. Flaminus est inconnu; néanmoins les postillons vous montrent sur la route l'endroit où fut tué *il console romano*. L'histoire n'a point conservé les noms des guerriers qui combattirent à Trasymène, si l'on en excepte ceux des généraux en chef et celui de Maharbal. L'on retrouve encore l'antiquaire sur la route qui conduit à Rome. A Spolète, le palefrenier de la poste aux chevaux, qui est l'antiquaire du pays, vous apprend que sa ville repoussa l'ennemi victorieux, et vous montre la porte qui est encore appelée *la porta di Annibale*. Il est à peine digne de remarque qu'un voyageur français, bien connu sous le nom du président Dnpaty, a vu le lac Trasymène dans celui de Bolsena, qui le dérangeait moins de sa route en allant de Sienne à Rome.

XXIV.

STATUE DE POMPÉE.

Et toi, statue imposante, qui subsistes encore dans les formes antérieures d'une majestueuse nudité.

Stance LXXXVII.

Le projet de partager la statue de Pompée a déjà été mentionné par l'historien de la *Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*. M. Gibbon trouva ce fait dans les Mémoires de Flaminus Vacca. On peut ajouter à ce témoignage celui du pape Jules II, qui acheta cette statue cinq cents couronnes à ceux qui la revendiquaient comme leur propriété, et en fit don au cardinal Capo di Ferro, qui avait empêché qu'on ne mit à exécution le jugement de Salomon. A une époque plus récente, cette statue a souffert une véritable opération. Les Français qui jouèrent le Brutus de César, dans le Colysée, décidèrent que leur César tomberait aux pieds de la statue de Pompée, qui avait été, dit-on, couverte du rang du dictateur romain. Le héros de neuf pieds de haut fut donc transporté dans l'arène de l'amphithéâtre, et pour faciliter le transport, on lui coupa momentanément le bras droit. Les tragédiens républicains prétendirent que ce bras droit était d'origine moderne: mais leurs accusateurs ne croient pas qu'on eût respecté davantage un bras authentique. Le désir de trouver toutes les coïncidences historiques a fait regarder comme étant une goutte du sang de César une tache qui se trouve sur le genou droit; mais

un examen plus attentif a fait rejeter non-seulement l'authenticité du sang, mais celle de la statue elle-même, et a vu dans le globe du monde plutôt l'attribut d'un des premiers empereurs que du dernier des chefs de Rome républicaine. Winkelmann pèche pour l'opinion que c'est l'image héroïque d'un citoyen romain²; mais le Grimani Agrippa est bien héroïque et presque contemporain. D'ailleurs les statues romaines entièrement nues sont rares, quoiqu'elles ne fussent pas absolument défendues. La figure représente bien plutôt un homme intègre, chaste et grave: *integrum, castum et gravem hominem*³, qu'elle ne ressemble à aucun des bustes d'Auguste, et elle est trop dure pour être celle de ce prince, qui conserva toujours la beauté de ses traits, dit Surtone. On ne peut discuter l'opinion qui en fait un Alexandre-le-Grand: au contraire, les traits ressemblent aux médaillons de Pompée⁴. Le globe tant discuté pouvait être une flatterie permise à l'égard de celui qui avait trouvé l'Asie-Mineure formant la limite de l'empire romain, et qui en avait fait une province centrale. Il semble que Winkelmann a eu tort de ne point accepter comme un argument en faveur de l'identité de cette statue avec celle qui reçut le sanglant baptême l'endroit où elle fut d'abord découverte⁵.

Flaminus Vacca dit: *Sotto una Cantina*. L'on sait que cette *Cantina* était dans le *Vicolo de Lentari*, près de la chancellerie, position correspondant exactement à celle de Janus devant la basilique du théâtre de Pompée, où Auguste transporta la statue après que la *Curia* eut été brûlée ou démolie⁶. Une partie de l'*ombra Pompeia*⁷ existait encore au commencement du quatorzième siècle, et l'atrium était encore appelé *Stratum*. C'est Blondus qui le rapporte⁸. Dans tous les cas, si imposante est la majesté grave de cette statue, si mémorable est son histoire, qu'en la contemplant l'imagination l'emporte sur la froide critique, et que la fiction, si c'en est une, produit sur le spectateur un effet non moins puissant que pourrait le causer la vérité.

XXV.

LA LOUVE DE BRONZE.

Et toi que la foudre a frappée, nourrice de Rome.

Stance LXXXVIII.

L'ancienne Rome, comme la moderne Sienne, contenait probablement un grand nombre d'images de la mère nourricière de son fondateur; mais il en est deux dont l'histoire a fait une mention toute particulière. L'une d'elles, en bronze et d'un travail antique, *χαλκῆς προημασῆς παλαιῆς εργασίας*, existait encore du temps de Denys d'Halycarnasse, qui la vit dans le temple de Romulus, sur le mont Palatin. C'est celle qui est fréquemment mentionnée dans les historiens latins. Elle fut fabriquée, rapporte-t-on, avec le produit d'une amende levée sur les nurseries. Elle était placée sous le figuier Ruminat⁹. L'autre est celle que Cicéron¹⁰ a

¹ Vers le milieu du douzième siècle les monnaies de Mantoue portaient sur un côté le portrait et le nom de Virgile, *Zecca d'Italia*, pl. XVII, p. 6; *Voyage dans le Milanais*, par Millin, t. II, p. 294, Paris 1817.

² *Storia delle Arti*, t. IX, t. II, c. I, p. 321.

³ *Cicer. ad Att.*, epist. XI.

⁴ Publié par Causens dans son *Musée romain*.

⁵ *Storia delle Arti*, t. XI, p. 321, t. II.

⁶ Surtone dans la *Vie d'Auguste*, c. XXXI, et dans la *Vie de J. César*, c. LXXXVIII. Appien dit qu'il fut brûlé. Voyez une note de Pitiscus sur Surtone, p. 224.

⁷ *Tu modo pompeia lenta spatiare sub umbra.*

OVID. de Arte Am.

⁸ *Roma Instaurata*, t. II, § 51.

⁹ *Antiq. rom.*, t. I.

¹⁰ Ad ficum Ruminatam simulacra infantum conditorum urbis sub uberibus lupæ posuerunt. Tite Live, *Hist.*, t. XC, l. XIX. C'était dans l'année 455 ou 457 de la fondation de Rome.

¹¹ Tum statua Natiæ, tum simulacra deorum Romulusque et Remus cum altrice belluæ vi fulminis ictis ceciderunt. *De Divin.* II, 20. Factus est ille etiam qui hanc urbem condidit, Romulus, quem inauratum in Capitolio parvum atque lactantem uberibus lupinis inhiantem fuisse meministi. *In Catil.*, III, 8.

Hic silvestris erat romani nominis altrix;
Marta quæ parvos Mavoris semine natos
Uberibus gravidis vitali rore rigabat.
Quæ tum cum pueris flammato fulminis ictu
Concidit atque avulsa pedum vestigia liquat.

De Consulatu, l. II; de Divin., l. I.

célébrée en prose et en vers. L'historien Denys est d'accord avec le poète sur l'incident qui lui survint : *Εν γὰρ τῷ Καπιτωλίῳ ἀνέρισαντες τὸ πολλοὶ ὑπο κεραιῶν συνεχυνεσθῆσαν καὶ ἀγῶνιστάς, ἅλλοι τε καὶ Δίος ἐπὶ κλονὸς ἰδρυμένου εἰκόνε τὴν λυκαίνης συν τε τῷ Ῥήμῳ καὶ συν τῷ Ρωμύλῳ ἰδρυμένη εἴσπεε*¹. La question agitée entre les antiquaires est de savoir si la louve que l'on voit aujourd'hui dans le palais des monuments est celle de Tite-Live et de Denys, ou celle de Cicéron, ou peut-être si ce n'est ni l'une ni l'autre. La diversité d'opinions n'est pas moins grande parmi les écrivains modernes que parmi les anciens. Lucius Fannus dit que les trois auteurs ont voulu parler de la même louve, ce qui est impossible ; et que c'est également celle de Virgile, ce qui pourrait être². Fulvius Ursinus³ l'appelle la louve de Denys, et Marlianus⁴ croit que c'est celle de Cicéron. Riequius se range en tremblant de l'avis de ce dernier⁵. Nardini penche pour l'opinion que c'est assurément une des anciennes Louves qui peuplaient Rome, mais que s'il fallait opter entre les deux, il opinerait pour Cicéron⁶. Monfaucon ne croit point que cela puisse faire question⁷. Parmi les écrivains les plus récents, Winkelman, dont l'opinion a tant de poids dans ces matières, prétend qu'elle a été découverte dans l'église de Saint-Théodore, sur l'emplacement ou dans le voisinage de laquelle s'élevait le temple de Romulus, et il conclut en conséquence à la regarder comme étant celle dont parle Denys⁸. Son autorité est Lucius Fannus, qui cependant ne dit pas qu'elle fut trouvée, mais placée sous le figuier Ruminal, près du Comitium : ce qui ne semble pas indiquer l'église de Saint-Théodore. Riequius est le premier qui ne soit pas tombé dans cette méprise, et il a été imité par Winkelman.

Flannius Vacca rapporte une version toute différente ; il dit qu'il avait entendu dire que la louve et ses petits avaient été découverts près de l'arc de Septime-Sévère⁹. Le commentateur de Winkelman est de l'avis de ce savant écrivain, et s'empare contre Nardini parce qu'il n'a point fait attention que Cicéron, en parlant de la louve frappée par la foudre dans le Capitole, emploie le temps passé. Mais, avec la permission de M. l'abbé, Nardini ne sentient pas que cette image soit précisément celle de Cicéron, et lors

même qu'il l'aurait dit, cette opinion n'aurait rien de téméraire. L'abbé lui-même est forcé de convenir que les jambes de derrière de la louve actuelle ont des cicatrices qui se rapprochent beaucoup de celles causées par la foudre, et pour se débarrasser de cette objection, il dit que la louve vue par Denys pouvait avoir été également frappée de la foudre ou endommagée par tout autre accident.

Examinons donc cette question en nous appuyant sur les paroles de Cicéron. L'orateur, en deux endroits, semble désigner spécialement comme atteints par la foudre Romulus et Rémus, surtout le premier ; et, selon qu'il l'avait appris, cet événement était arrivé dans le Capitole. Dans ses vers, il dit que la louve et les jumeaux tombèrent en même temps, et que les pattes de cette dernière laissèrent une empreinte sur le sol. Cicéron ne dit pas que la louve fut consumée, et Dion dit seulement qu'elle fut renversée, sans insister, comme le prétend l'abbé, sur la violence du coup et la stabilité de son piédestal ; donc toute la force de l'argument de l'abbé se réduit à l'emploi du temps passé, qui cependant perd de son importance si l'on remarque que la phrase dit simplement que la statue ne conserva pas sa première place. Winkelman a observé que les jumeaux sont modernes. Il est également visible que la louve, qui doit être la même que celle de l'ancien groupe, porte des traces de la foudre. On sait que les images sacrées du Capitole, loin d'être détruites lorsqu'elles étaient détériorées par le temps ou un accident, étaient déposées dans un sous-terrain appelé *Farilla*¹⁰. On peut croire que la louve avait été déposée dans cet endroit, et qu'elle fut remise en évidence lorsque Vespasien rebâtit le Capitole. Riequius, sans citer son autorité, dit qu'elle fut transportée du *Comitium* au *Latium*, et de là au *Capitole*. Si on la trouva près de l'arc de Sévère, c'est qu'elle fut comprise dans le nombre des statues que le tonnerre renversa dans le Forum lorsqu'Alaric s'empara de Rome¹¹. L'ancienneté de la main-d'œuvre est une preuve décisive, et cette circonstance décida Winkelman à la regarder comme celle de Denys. La louve du Capitole peut avoir été fabriquée en même temps que le temple. Lactance¹² assure que de son temps les Romains adoraient une louve, et l'on sait que

¹ Dionys., *Hist.*, l. XXXVII, p. 37, éd. Rob. Steph., 1548. Il va sans dire que les inscriptions des colonnes qui contenaient les lois furent fondues et deyindrent ἀμύθοι. Tout ce que firent les Romains se réduisit à élever à Jupiter une statue colossale tournée vers l'orient ; mais on ne parle plus de la louve. Cet accident arriva l'an 689 de la fondation de Rome. L'abbé Féa, en citant ce passage de Denys (*Storia delle Arti*, t. I, p. 202, note X), dit : *Non ostante aggiunge Dione che fosse ben fermata* (La louve), d'où il est évident que l'abbé a snivi la version xylandro-leunctavienne, qui rend l'original ἰδρυμένη par *quamvis stabilita*. Ce mot ne signifie pas *ben fermata*, mais seulement *élevée*, comme on peut s'en convaincre par une autre citation du même historien : *Εὐσεβὴς μὲν οὖν οὐ Ἀγρίππας καὶ τὸν Αὐγούστου ἐνταυθα ἰδρυσθαι*. *Hist.*, l. I, VI. Denys dit qu'Agrippa désirait élever une statue à Auguste dans le Panthéon.

² In eadem porticu anea lupa ejus uberibus Romulus ac Remus lactantes inhiant conspiciunt, de hac Cicero et Virgilius semper intellexere. Livius hoc signum ab ædilibus ex pecuniis quibus mulctati essent feneratoribus posuim inquit Antea in Comitibus ad forum Ruminalem, quo loco pueri fuerant expositi, locutum pro certo est. *Luc. Fannus de Antiq. urb. Rom.*, l. II, c. VII, ap. S. Henze, t. I, p. 217. Dans son XVII^e chapitre il répète que c'était là qu'étaient ces statues, mais qu'elles n'ont point été découvertes dans cet endroit.

³ Ap. Nardini, *Roma vetus*, l. V, c. IV.

⁴ Marliani, *Urb. Rom. Topographia*, l. II, c. LX. Il fait mention d'une autre louve accompagnée de ses deux petits dans le Vatican, l. V, c. XXI.

⁵ Non desunt qui hanc ipsam esse putant quam adhibemus,

que e Comitio in basilicam Lateranam cum nonnullis aliis antiquitatum reliquiis atque hinc in Capitolium postea relata sit. quamvis Marliani antiquam Capitolinam maluit a Tullio descriptam ; cui, ut in re nimis dubia, trepide adsentimus. Just. *Scriptum de Capit. Rom. Comm.*, c. XXIV, p. 250, éd. Lugd. Batav., 1696.

⁶ Nardini *Roma vetus*, l. V, c. IV.

⁷ Lupa vetus hadieque in Capitolinis prostat ædibus cum vestigio fulminis quo ictam narrat Cicero. *Diar. Ital.*, t. I, p. 174.

⁸ *Storia delle Arti*, l. III, c. III, § II, n. 10. Winkelman a commis une étrange erreur dans la note où il dit que la louve dont parle Cicéron n'était pas dans le Capitole, et que Dion s'est trompé.

⁹ Intesi dire che l'Erebo di bronzo che oggi si trova nella sala di Campidoglio fu trovato nel Foro Romano appresso l'arco di Settimio, e vi fu trovato anche la lupa di bronzo che allata Romolo e Remo, e sta nella chiesa de' conservatori. *Flam. Pace. Memorie*, nova, III, p. 1, ap. Montfaucon, *Diar. Ital.*, t. I.

¹⁰ *Luc. Faun.*, *ibid.*

¹¹ Voyez les notes de la stance LXXX, dans les *Illustrations historiques*.

¹² « Romuli nutrix lupa honoribus est affecta divinis, et ferremus animal quum fuisset ejus figuram gerit. » *Lact., de Falsa Religione*, l. I, c. XX, p. 101, et l. varior. 1650. Ce qui signifie qu'il aurait mieux adoré une louve qu'une prostituée. Son commentateur a observé que l'opinion de Tite Live sur Laurentius symbolisée dans une louve n'était pas univoquement reçue. Strabon pensait autrement. Riequius se trompe en disant que Lactance parle du loup qui était dans le Capitole.

l'on continua à célébrer les Lupercates longtemps après que toutes les autres superstitions eurent cessé¹ : ce qui peut contribuer à expliquer comment cette antique image a dû être conservée avec plus de soin que les autres symboles du paganisme.

On peut néanmoins remarquer que si la louve était un symbole pour les Romains, le fait de l'adoration est une invention de Lactance. On ne peut guère ajouter foi aux premiers écrivains chrétiens lorsqu'ils accusent les païens. Ainsi Eusèbe accuse les Romains à leur barbe d'adorer Simon le magicien et de lui élever une statue dans l'île du Tibre ; or c'était probablement la première fois que les Romains entendent parler de ce personnage scandaleux, qui occupe cependant une part considérable dans l'histoire de l'église, et qui a laissé plusieurs traces de sa lutte aérienne avec saint Pierre. Une inscription trouvée dans l'île du Tibre prouve que le Simon d'Eusèbe était un certain dieu national appelé Semo Sancus ou Fidius². Lorsque dans la suite on cessa d'honorer le fondateur de l'église de Saint-Théodore, pour entretenir les habitudes des matrones de la ville, de les envoyer avec leurs enfants malades à l'église de Saint-Théodore, comme elles les conduisaient naguère au temple de Romulus³. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours, et semble prouver l'identité de l'église de Saint-Théodore et du temple ancien, tellement que si la louve avait été découverte en cet endroit, comme le prétend Winkelman, on ne pourrait plus douter que ce ne fût celle de Denys⁴ ; mais lorsque Faunus dit qu'elle était sous le figuier Ruminale, près des Comices, il ne parle que de son ancienne position, en suivant le témoignage de Pline. Et lors même qu'il aurait voulu indiquer le lieu où elle avait été découverte, il indiquerait, non pas l'église Saint-Théodore, mais un lieu bien différent où l'on croit qu'étaient placés le figuier et les Comices : ce lieu désigné par trois colonnes est près de l'église Sainte-Marie-Libératrice, au coin du Palatin, qui regarde le Forum.

On ne peut, en effet, qu'avancer des conjectures sur l'ancienne situation de cette image⁵, et peut-être les cicatrices de la foudre sont-elles la seule preuve probante qu'on puisse alléguer, et elle désigne la louve de Cicéron. Dans tous les cas, j'en ai parlé dans le poème comme d'un des débris les plus curieux de l'antiquité⁶, et c'est certainement

une copie si ce n'est l'original de celle dont Virgile parle dans les beaux vers suivants :

Geminis hinc ubera circum
Ludere pendentes pueros et lambræ mærem
Impavidos ; illam terrell cervicæ reflexam
Nulcere alterius et ungere corpora lingua⁷.

XXVI.

JULES CÉSAR.

Car l'âme du Romain avait été jetée dans un moule moins terrestre.
Stance xc.

On peut être un très-grand homme et cependant être inférieur à César, le caractère le plus complet, selon Bacon, de toute l'antiquité. La nature semble incapable de produire la combinaison extraordinaire de ses différentes facultés, qui excitèrent l'admiration des Romains eux-mêmes. Général de premier ordre, toujours heureux dans sa politique, ne cédant à personne pour l'éloquence, homme qui resta sans égal dans le siècle le plus fécond en grands capitaines, en grands orateurs, hommes d'état et philosophes qui aient jamais paru sur la terre. Tantôt écrivant le plus parfait modèle d'un récit de campagne dans sa voiture de voyage, tantôt réfutant Caton, tantôt composant un traité sur les jeux d'esprit⁸, faisant un recueil de bons mots ; sans cesse occupé de galanteries, et voulant abandonner son empire et sa maîtresse pour aller découvrir les sources du Nil : ainsi se montra Jules César aux yeux de ses contemporains et aux yeux des siècles plus ou moins disposés à maudire et à déplorer son fatal génie.

Mais sans nous laisser éblouir par sa gloire incomparable, sa magnanimité, ses aimables qualités, rappelons-nous la sentence impartiale d'un de ses compatriotes :

IL FUT JUSTEMENT MIS À MORT⁹.

XXVII.

ÉGÉRIE.

Égérie, douce création d'un mortel qui pour reposer sa tête n'a rien trouvé sur la terre d'aussi beau que ton sein.
Stance cxi

L'autorité si imposante de Valérius Flaccus nous ferait

¹ Jusqu'à l'an 496 : « Quis credere possit, » dit Baronius (*Annal. Eccles.*, t. VIII, p. 602). « viguissæ adhuc Romæ ad Gelasii tempora, quæ fuere ante exordia urbis allata in Italiam Lupercalia? » Gelase écrivit au sénateur Andromaque une lettre de quatre pages in-folio pour prouver que ces fêtes devaient être abolies.

² Voici les expressions d'Eusèbe : Καὶ ἀνέστησαν παρ' ὑμῶν οἱ θεοὶ τετυγμένοι τε τῷ Τιβερὶ ποταμῷ τῶν δύο ἐργῶν ἐκ τῆς ἀντιπαρὶν ῥωμαϊκῆς πόλεως Σιμωνί δὲ καὶ Σανκτῷ. *Hist. Eccles.*, l. II, c. XIII, p. 40. Justin le martyr avait déjà avancé cette fable ; mais Baronius lui-même fut obligé de convenir de l'erreur. Voyez Nardini, *Roma vetus*, t. VII, c. XII.

³ « In essa gli antichi pontifici per toglier la memoria de' ginocchi Lupercali istituiti in onore di Romolo, introdussero l'uso di portar-i bambini oppressi da infermità occulte, acciò si liberino per l'intercessione di questo santo, come di continuo si sperimenta. » Rione XII *Descrizione di Roma moderna* dell' Ab. Ridolfi. Venet., 1766.

⁴ Nardini, l. V, c. II, convainc Pompouius Lætus *crassi erroris*, lorsqu'il place le figuier Ruminale près de l'église Saint-Théodore ; mais comme Tit-Live dit que la louve était sous le figuier Ruminale et Denys dans le temple de Jupiter, il est obligé de convenir qu'ils étaient réunis aussi bien que la cave lupercale, ombragée qu'elle était par le figuier.

⁵ Ad Comitium ficus o'lim Ruminalis germinabat, sub qua lupæ rumam, hoc est mamam, docente Varrone, suxerant olim Romulus et Remus. Non procul a templo hodie D. Mariæ Libera-

trici appellato, ubi forsân inventa nobilis illa ænea statua lupæ geminos puerulos lactantis quam hodie in Capitolio videmus. » Olaii Borrichii *Antiqua urbis Romanæ Facies*, c. X. Voyez aussi chap. XII. Borrichius écrivait après Nardini, en 1682, *Voy. Græc.*, *Ant. Rom.*, t. IV, p. 1322.

⁶ Donat., l. XI, c. IV, donne une médaille qui représente une louve absolument semblable à celle du Capitole, elle est du temps d'Antonin.

⁷ *Énéide*, l. VIII, v. 634. Voyez Middleton ; il penche pour croire que c'est celui de Cicéron, mais sans examiner la question.

⁸ Dans son dixième livre Lucain nous le montre tout couvert de sang de Pharsale dans les bras de Cléopâtre :

Sanguine Thessalicæ cladis perfusus adulter
Admisit et Venerem curls et miscuit armis.

Après avoir soupé avec sa maîtresse il passe la nuit à converser avec des philosophes égyptiens et dit à Achoreus :

..... Spes sibi mihi certa videndi
Nillocos fontes, bellum civile relinquam...
Sic velut in tuta securi pace trahebant
Noctis iter medium.....

Bientôt après le combat de nouveau et défend chaque position :

..... Sed adesi defensor ubique
Cæsar, et hos aditus gladiis, hos igitur arcet
..... Cæca nocte carinis
Insultat Cæsar, semper felicitæ usus
Præcipit cursu bellorum, et tempore rapto.

⁹ « Jure cæsus existimetur, » dit Suétone en terminant un

pencher à soutenir les prétentions de la grotte d'Égérie¹ ; il assure avoir lu sur le paré une inscription qui établissait que cette fontaine était celle d'Égérie, dédiée aux Muses. L'inscription n'existe plus aujourd'hui, mais Montfaucon cite deux vers d'Ovide gravés sur une pierre dans la villa Giustiniani, et il semble croire qu'ils pourraient être les mêmes que ceux de la grotte².

Cette grotte et cette vallée étaient anciennement fréquentées pendant l'été, et surtout le premier dimanche de mai, par les Romains modernes, qui attribuaient des propriétés salutaires à l'eau qui sort au milieu de la voûte, et, après avoir alimenté de petits réservoirs, serpente à travers le gazon et débouche dans le ruisseau voisin. Ce ruisseau est l'Almo d'Ovide ; mais ses noms et ses qualités sont confondus aujourd'hui dans le moderne Aquataccio. La vallée elle-même s'appelle vallée de Caffarelli, des ducs de ce nom, qui la cédèrent aux Pallavicini avec soixante raliées de terre environnante.

On ne peut douter que cette longue vallée ne soit la vallée Égérienne de Juvénal et la retraite d'Umbricius, quoique la plupart des commentateurs aient supposé que le satirique et son ami avaient choisi pour asile la grotte d'Aricie, où la nymphe rencontre Hippolyte et où elle était plus particulièrement adorée.

La distance de la porte Capena à la colline d'Albe est de quinze milles ; cette promenade semble un peu longue, à moins toutefois que l'on n'admette la singulière hypothèse de Voss, qui fait voyager la porte de l'endroit où elle est actuellement et qu'elle occupait sous les rois, jusqu'à la grotte d'Aricie, puis qui la fait revenir à son ancienne place à mesure que la ville déclinait³. Le tuf ou pierre-ponce, que le poète préfère au marbre, forme la substance du rocher dans lequel est taillée la grotte. Les topographes modernes⁴ prétendent trouver dans la grotte une statue de la nymphe et neuf autres pour les muses. Tout récemment un voyageur a découvert que la grotte a été rendue à cette simplicité que le poète regrettait de voir éclipcée par des ornements de mauvais goût ; mais la statue sans tête est évidemment plutôt un mâle qu'une nymphe, et n'a aucun des attributs qui puissent servir à la désigner comme telle. Les neuf Muses n'auraient pu tenir dans les niches, et Juvénal ne fait certainement allusion à aucune grotte en particulier.

Substitit ad veteres arcus madidamque Capenam,
Hic, ubi nocturnæ Numa constituebat amicæ.
Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur
Judæis, quorum copiosius fontemque suppellex.
Omnia enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor, et ejectis mendicat sylvæ Camænis.
In valleni Egæiæ descendimus, et speluncas
Dissimiles veris, quanto præstantius esset
Numen aquæ, viridi si margine clauderet undas
Herba nec ingenuum violarent marmora topum!

On ne peut rien induire des expressions du satirique, sinon qu'il y avait près de la porte Capena un endroit où l'on supposait que Numa avait eu pendant la nuit des entre-

tients avec la nymphe, que là se trouvaient un tombeau, une fontaine sacrée et des temples jadis consacrés aux Muses, et que par ce chemin on descendait dans la vallée d'Égérie, où l'on rencontrait plusieurs grottes artificielles. Il est évident que les statues des Muses ne faisaient point partie des décorations de mauvais goût dont se plaignait le poète, car il assigne expressément à ces divinités d'autres temples, *delubra*, au-dessus de la vallée ; et il nous apprend ailleurs qu'elles en avaient été chassées pour faire place à des Juives. En effet, le petit temple aujourd'hui connu sous le nom de temple de Bacchus était d'abord attribué aux Muses, et Nardini les place dans un bosquet de peupliers qui existait alors au-dessus de la vallée⁵. Notre Juvénal anglais ne s'est pas laissé tromper par Pope ; il a soigneusement conservé le pluriel :

Thence slowly winding down the vale we view
The Egerian grot, oh ! how unlike the true.
Nous suivons le vallon dans sa pente fleurie.
Et nous voyons alors la grotte d'Égérie.

La vallée abonde en sources⁶ ; Égérie préside à ces sources, sur les bords desquelles les Muses, quittant leurs bosquets, venaient se promener : d'où l'on dit qu'elle leur fournissait de l'eau, et qu'elle était la nymphe des grottes à travers lesquelles ces sources s'épanchaient. Tous les monuments qui avoisinent la vallée d'Égérie ont reçu des noms arbitraires qu'on a changés avec une égale facilité. Venuti⁷ avoue qu'il ne put trouver aucune trace des temples de Jupiter, Junon, Saturne, Vénus, que Nardini trouvait, ou plutôt espérait découvrir. Le *Mutatorium* ou cirque de Caracalla, le temple de la Gloire et de la Vertu, le temple de Bacchus et surtout le temple du dieu Rediculus font le désespoir des antiquaires. Le cirque de Caracalla est représenté sur le revers d'une médaille de cet empereur, citée par Fulvius Orsinus ; quelques savaux pensent cependant que ce pourrait être le *circus Maximus*. Cette médaille laisse une idée imposante de ces théâtres publics. Le sol n'a pu être que très-peu exhaussé, autant qu'on en peut juger par une petite cellule bâtie à l'extrémité del Spina, et qui était probablement consacrée au dieu Consus ; cette cellule est à moitié enfouie, comme elle devait l'être déjà du temps du cirque, puisque Denys ne pouvait se persuader que le dieu Consus fût le Neptune romain, par ce motif que ses autels étaient sous terre⁸.

XXVIII.

LA NÉMÉSIS ROMAINE.

Puissante Némésis ! dans cette enceinte où l'antiquité t'offrit longtemps ses hommages. Stauce cxxxii.

Nous lisons dans Suétone qu'Auguste, obéissant à un ordre qu'il avait reçu en songe, s'habillait une fois par an en mendiant, et se tenait devant la porte de son palais, tendant la main et demandant l'aumône⁹. Une statue au-

Egeria est que prebet aquas, dea grata Camænis ;
Illa Numa conjux consiliumque fuit.

Cette pierre paraît venir de la fontaine d'Égérie. *Diar. Ital.* p. 133.

¹ De Magn. vet. Rom., ap. Græv., *Ant. Rom.*, IV, p. 1307.

² Echinar, *Descrizi ne di Roma, dell' agro Romano*, corredo dall' abate Venuti, in Roma, 1750. Ils croient à la grotte et à la nymphe.

³ L. III, c. III.

⁴ Endique e solo aque scaturiunt, *Nard.*, I, III, c. III.

⁵ Echinar, loco citato, p. 297.

⁶ *Ant. Rom.*, I, II, c. XXXI.

⁷ Suét., in *Vit. Aug.*, c. XCI. Casaubon, dans la note, renvoie

belle appréciation de son caractère et en employant une expression usitée du temps de Tite-Live, « Julium jure casum pronuntiavit, etiam si regni crimine innox fuerit. L. IV, c. XLV.

⁸ « Poco lontano dal detto si scende ad un casaleto del qual ne sono padroni li Caffarelli che con questo nome è chiamato il luogo. Vi è una fontana sotto una gran volta antica che al presente si gode, e li Romani vi vanno l'estate a rievarearsi. Nel pavimento di essa fonte si legge in un epitaffio essere quella la fonte di Egeria dedicata alle ninfe, è questa, dice l'epitaffio, la medesima fonte in cui fu convertita. » *Memorie ap. Nard.*, p. 12. Il ne donne point l'inscription.

⁹ Il existe dans la villa de Justinien une grande pierre carrée sur laquelle sont gravés ces deux vers d'Ovide

trois fois placée dans la villa Borghèse, aujourd'hui transportée à Paris, représente l'empereur dans cette posture de suppliant. Le motif de cette humiliation volontaire était l'espoir d'apaiser la Némésis, cette implacable ennemie de tout succès, et dont les conquérants romains portaient les emblèmes attachés à leur char, afin de ne jamais oublier son terrible pouvoir : ces emblèmes, comme on les a découverts sur la Némésis du Vatican, étaient le fouet et la crotale. L'attitude de cette statue l'avait d'abord fait passer pour une statue de Bélisaire, jusqu'à ce que la critique de Winkelmann vint rétablir la vérité, qu'on chercha à combattre par mille suppositions. C'était cette même crainte de voir le cours de ses prospérités tout à coup interrompu, qui faisait écrire par Amasis, roi d'Égypte, à son ami Polystrate de Samos, que les dieux aimaient ceux dont la vie était entremêlée de bonnes et de mauvaises fortunes. On croyait que Némésis cherchait surtout à surprendre les hommes prudents, parce que leur prévoyance les rendait moins accessibles à ses coups. Le premier autel qui lui fut élevé le fut sur le bord de l'Èsèpe, en Phrygie, par Adraste, probablement celui qui tua involontairement le fils de Crésus ; c'est de là qu'elle tira le nom d'Adrastea¹.

La Némésis romaine était sacrée et auguste, elle avait son temple sur le mont Palatin sous le titre de Rhamnusia². Tel était le penchant des Romains à se confier aux événements et à croire aux caractères divins du hasard, qu'il y avait sur ce même mont Palatin un temple à la Fortune de chaque jour. Cette superstition est celle qui conserve le plus d'empire sur le cœur humain : concentrant sur un seul objet la dose de foi innée dans le cœur de chaque homme, elle a toujours beaucoup plus de force sur les hommes qui ne croient point. Les antiquaires ont supposé que cette déesse était la même que la Fortune et le Destin ; mais c'était comme déesse de la vengeance en particulier qu'on l'adorait sous le nom de Némésis³.

XXIX.

GLADIATEURS.

Et lui, lui, leur père, mourir pour amuser les Romains. *Stance cxx.*

Les gladiateurs étaient de deux espèces : les vaincus, et les enrôlés volontaires. Différentes classes de la société alimentaient cette confrérie : les esclaves achetés dans ce but, les criminels, les barbares prisonniers de guerre, qui, après avoir escorté le char du triomphateur, étaient réservés pour

les jeux publics, et ceux qui s'étaient révoltés, et aussi quelque fois des citoyens ; les uns combattant pour l'amour du gain, *auctorati* ; les autres, par une vanité dépravée ; puis les chevaliers et les sénateurs eux-mêmes descendaient dans l'arène, — ignominie que le premier tyran eut l'honneur d'inventer⁴. A la fin on vit combattre des nains et des femmes, monstruosité qui fut défendue par Sévère. Les plus dignes de pitié, sans aucun doute, ce sont assurément les prisonniers barbares. Aussi un écrivain chrétien leur appliqua-t-il l'épithète méritée d'innocents, pour les distinguer des gladiateurs de profession⁵. Aurélien et Claude condamnèrent à ce supplice un grand nombre de malheureux, le premier après son triomphe, le second sous prétexte d'une révolte⁶. Aucune guerre, dit Juste Lipse, ne fut aussi meurtrière que ces jeux⁷. En dépit de Constantin et de Constance, les jeux de gladiateurs survécurent au paganisme plus de soixante-dix ans, et ils ne cessèrent que grâce au courage d'un chrétien. En l'an 404, aux calendes de janvier, on donna des jeux de gladiateurs dans l'amphithéâtre Flavian, devant un immense concours de spectateurs. Almachius ou Télémachus, moine d'Orient, qui avait fait le voyage de Rome dans ce pieux dessein, se précipita au milieu de l'arène et chercha à séparer les combattants. Le préteur Alypius, qui était passionné pour ces sortes de divertissements, donna aussitôt aux gladiateurs l'ordre de le tuer⁸, et Télémachus gagna la couronne du martyre et le titre de saint, qui certes n'ont jamais été obtenus pour un plus noble héroïsme. Honorius abolit aussitôt ces jeux, qui ne reparurent plus. Cette histoire est rapportée par Théodoret⁹ et Cassiodore¹⁰, et semble mériter toute confiance, quoique citée dans le Martyrologe romain¹¹. Outre les torrents de sang qui coulaient aux funérailles dans les amphithéâtres, le Cirque, le Forum et les autres lieux publics, les gladiateurs étaient introduits dans les banquets, et se déchiraient en pièces, au grand plaisir et aux applaudissements des convives. Cependant Juste Lipse ne peut s'empêcher de remarquer que l'absence de courage et une dégénération évidente du genre humain suivit presque immédiatement cette abolition¹².

XXX.

Ici où des milliers de Romains rendaient par leur approbation ou leur blâme un arrêt de vie ou de mort, jeu cruel de la populace. *Stance cxxi.*

Lorsqu'un gladiateur avait blessé son adversaire, il s'écriait : *Hoc habet ! ou Habet !* Le blessé jetait son arme, et

pour les attributs de cette déesse aux vies de Camille et de Paul-Émile, par Plutarque, et aussi à ses *Apophthegmes*. La main tendue était regardée comme la plus grande marque d'abjection, et lorsque le cadavre du préfet Rufin fut porté en triomphe par le peuple, on ajouta à l'insulte en lui mettant les mains dans cette position.

¹ *Storia delle Arti*, t. XII, c. II, t. II, p. 422. Visconti l'appelle une Cybèle. Elle se trouve dans le *Musée Clément*, t. I, part. XL. L'abbé Fea l'appelle Chrysispe.

² *Dict. de Bayle*, art. *Adrastea*.

³ « Fortuna hujusce diei. » Cicéron en parle, *de Legib.*, l. II.

⁴ *DEE NEMESIS*
SIVE FORTUNE
PISTOREUS
BUGIANUS
V. C. LEGAT
LEG. XIII. G.
CORD.

Voyez *Quæstiones romanae*, ap. Græv., *Ant. Rom.*, t. V, p. 942. Voyez aussi *Memorati thes. nov. inscrip. vet.*, t. I, p. 88. Il rapporte trois inscriptions latines et une grecque sur Némésis, et une autre qui se rapporte au Destin.

⁵ Jules César, qui éleva son pouvoir sur les ruines de l'aristo-

cratie, fit descendre dans l'arène Julius Lepidus et A. Calenus.

⁶ Tertullien. « Certe quidem et innocentes gladiatores in ludum veniunt ut voluptatis publicæ hostiæ fiant. »

⁷ Vopiscus, in *Vit. Aurel.* et in *Vit. Claud.*

⁸ « Credo, imo scio, nullum bellum tantam cladem vastitatemque generi humano intulisse quam hos ad voluptatem ludos. » Just Lips. *Saturn. sermon.*, l. II, c. III.

⁹ Augustin. (l. VI, *Confess.*, c. VIII), Alypius « gladiatorii spectaculi hiati incredibili et incredibiliter abreptum. »

¹⁰ *Hist. Eccles.*, c. XXVI, l. V.

¹¹ Cassiod., *Tiripart.*, l. X, c. XI, *Saturn.*, *ib.*

¹² *Baronius*, ad annum et in *notis Martyrol. Rom.*, l. jan. Voyez Marangoni, *Delle Memorie sacre e profane dell' Anfiteatro Flavio*, p. 25, e. l. 1746.

¹³ « Quod? non tu, Lipsi, momentum aliquod habuisses censes ad virtutem? Magnum. Tempora nostra nosque ipsos videamus. Oppidum ecce unum alterumve captum, diripitum est. Tumultus circa nos, non in nobis, et tamen concidimus et turbamur. Ubi robur? ubi tot per annos meditata sapientia? studia? ubi ille animus qui possit dicere : *Si fractus illabatur orbis?* » *ib.*, l. II, c. XXV. C'est le prototype du panégyrique des combats de taureaux, par M. Windham.

s'avancant sur le bord de l'arène, invoquait la pitié des spectateurs. S'il avait bien combattu, le peuple le sauvait; sinon, ou soit qu'ils fussent mal disposés en sa faveur, ils baissaient le pouce, et il était massacré. Ils étaient parfois tellement féroces qu'ils témoignaient leur impatience quand le combat durait plus longtemps que de coutume sans blessure ni mort. La présence de l'empereur sauvait ordinairement la vie au vaincu; et l'on rapporte comme un exemple de la féroce de Caracalla que dans un spectacle, à Nicomédie, il renvoya au peuple ceux qui lui demandaient la vie; autrement dit, il les fit tuer. On suit le même cérémonial en Espagne dans les combats de taureaux. Le magistrat préside, et après que les cavaliers et les piccadores ont combattu le taureau, le malador s'avance et demande la permission de le tuer. Si le taureau a fait son devoir, c'est-à-dire s'il a éventré deux ou trois chevaux ou tué un homme, ce qui est rare, le peuple intervient en criant, les dames agitent leurs mouchoirs, et le taureau est sauvé. Chaque blessure que reçoit un cheval excite de bruyantes acclamations et provoque des marques de satisfaction, surtout chez les femmes, la plupart appartenant aux plus hautes familles. Tout dépend de l'habitude. L'auteur de *Childe-Harold*, celui qui écrit cette note, et un ou deux Anglais qui dans d'autres jours avaient affronté la vue d'une bataille rangée, assistaient, durant l'été de 1809, à un de ces spectacles, dans la loge du gouverneur, au grand amphithéâtre de Santa-Maria, vis-à-vis de Cadix. La mort de deux ou trois chevaux suffit pour satisfaire leur curiosité. Un des assistants, les voyant pâlir et frissonner, s'étonna de cette émotion inattendue à la vue d'un spectacle qui excitait de tels transports de joie chez les jeunes dames. Celles-ci, en effet, s'outaient et continuaient d'applaudir à mesure qu'un cheval tombait dans l'arène. Un taureau tua trois chevaux de ses propres cornes. Il fut sauvé par acclamations, et elles redoublèrent encore lorsqu'on apprit qu'il appartenait à un prêtre.

Un Anglais, qui prend plaisir à voir deux boxeurs se mettre en pièces, ne peut supporter la vue d'un cheval galopant autour de l'arène avec ses entrailles pendantes; et il se détourne avec dégoût et horreur d'un tel spectacle et des spectateurs!

XXXI.

LA COLLINE D'ALBE.

Dans le lointain serpente le Tibre, et le vaste océan baigne cette côte du Latium, etc. Stances CXXIV.

Tout le coteau de la colline d'Albe est d'une beauté sans égale, et du couvent situé sur le sommet, là où s'élevait le temple du Jupiter du Latium, la vue embrasse tous les objets cités dans la stance ci-dessus, la Méditerranée, le théâtre où se déroulent les six derniers chants de l'*Énéide*, et la côte qui s'étend depuis l'embouchure du Tibre jusqu'au promontoire Circéum et au cap de Terracine. Rien n'empêche de croire que la villa de Cicéron fût située, soit à la place de la grotta Ferrata, soit à Tusculum, propriété du prince Lucien Bonaparte. Il y a quelques années, la première de ces opinions avait prévalu, comme on peut le voir dans la *Vie de Cicéron* par Middleton. Aujourd'hui, la grotta Ferrata a perdu de ses partisans, excepté parmi les dominicains. Neuf moines grecs y ont fixé leur séjour; tout

auprès est la maison d'été d'un cardinal. L'autre villa, nommée Rufinilla, est sur le sommet d'une montagne, au-dessus de Frascati. On a trouvé là quelques débris des richesses de Tusculum, entre autres soixante-douze statues et sept bustes.

De cette même colline on aperçoit les montagnes Sabines, qui entourent la longue vallée de Rustica. Plusieurs circonstances tendent à prouver l'identité de cette vallée avec l'*Ustica* d'Horace; et il est possible que le pavé en mosaïque, découvert par les paysans en défonçant un vignoble, ait appartenu à la villa du poète. Rustica est prononcée bref en Italie, contrairement à notre accentuation prolongée de *Ustica cubantis*. Il est probable que nous nous trompons plutôt que les habitants de cette vallée isolée, qui n'ont point changé leur prononciation. L'addition de la consonne est sans importance. On peut croire que Rustica est un nom moderne que les habitants ont reçu des antiquaires.

La villa, ou plutôt la mosaïque, est cachée dans un vignoble, sur une colline recouverte de châtaigniers. Un ruisseau serpente dans la vallée, et quoiqu'il ne soit point exact, comme le prétendent les guides du voyageur, que ce ruisseau s'appelle Licenza, il existe néanmoins un village ainsi nommé sur un rocher qui domine la vallée, et qui a pu tirer ce nom de *Digenzia*. Licenza contient sept cents habitants. Un peu plus loin on trouve Civitella, qui en a trois cents.

Sur les bords de l'Anio, un peu avant d'entrer dans la vallée Rustica, à gauche, à une heure de chemin de la villa, est une ville appelée Vicovaro, autre coïncidence remarquable avec la *Varia* du poète. À l'extrémité de la vallée, près de l'Anio, est une colline découverte sur laquelle est située une petite ville nommée Bardela; au pied de cette colline coule le ruisseau de Licenza, qui se perd dans un vaste lit de sable avant d'atteindre l'Anio. Rien n'explique plus clairement les vers du poète, qu'ils soient pris dans un sens métaphorique ou réel :

*Me quoties reficit gelidus Digenzia rivus
Quem Mandela bibit rugosus frigore pagus.*

Le ruisseau est limpide en entrant dans la vallée, mais avant d'atteindre la colline de Bardela il devient verdâtre et jaune comme du soufre.

Rocca Giovone est un village dont les ruines couvrent la montagne. Il est éloigné pour une demi-heure de marche du vignoble où l'on a trouvé la mosaïque. Il paraît occuper l'emplacement du temple de Vacuna. Une inscription que l'on a découverte nous apprend que ce temple de la Victoire sabine fut réparé par Vespasien¹. Au moyen de ces renseignements, et d'une topographie entièrement semblable à tout ce que le poète nous décrit de sa retraite, nous pouvons être à peu près sûr de notre fait.

La montagne qui doit être Secretilis s'appelle Campanille, et, en suivant le ruisseau jusqu'à la prétendue *Bandusia*, vous arrivez au pied de la haute montagne Gennaro. Par un rapprochement singulier, le seul coin de terre labourée de toute la vallée est précédemment la colline où s'élève *Bandusia* :

*Tu frigus amabile
Fessis vomere lauris
Præbes et pecori vago.*

Les paysans montrent, près du pavé de la mosaïque, une autre source qu'ils appellent *Oradina*, et qui traverse la

montagne, remplit un réservoir, fait aller un moulin, et se perd dans la Digentia.

Mais nous ne pouvons espérer

De suivre à son herceau les traces de la muse.

en explorant les sinuosités de la vallée romantique à la recherche de la fontaine Bandusienne. Il peut sembler extraordinaire qu'on ait cru que Bandusia était la source de la Digentia. Horace n'en dit pas un mot, et cette source immortelle a été enfin reconnue comme la propriété d'hommes qui possèdent beaucoup de bonnes choses en Italie, les moines. On l'employa pour l'église de Saint-Gervais-et-Protais, près de Venouse, et c'est là qu'il fallait la trouver. Nous avons été moins heureux qu'un voyageur récent, qui a trouvé le pin encore suspendu sur la villa poétique; il n'y a pas un pin dans toute la vallée, mais deux cyprès, que dans son hallucination il a pris pour l'arbre du poète. La vérité est que le pin est ce qu'il était du temps de Virgile, un arbre de jardin qui ne croît pas dans les sinuosités rocailleuses de la vallée Rustica. Horace avait probablement fait élever un de ces pins dans son verger, et non sur les hauteurs qui l'environnent. Le touriste a pu d'autant mieux prendre un cyprès pour un pin que les orangers et les limons, qui répandent un tel parfum sur sa description des jardins royaux de Naples, ressemblent à s'y méprendre (à moins qu'ils n'aient été déplacés) à des acacias et d'autres arbres très-ordinaires.

XXXII.

VOYAGE CLASSIQUE D'EUSTACE.

L'extrême désappointement qu'éprouve celui qui prend pour guide d'un voyage en Italie le *Voyage classique* nous force à placer ici quelques observations que je ne craindrai pas de voir démenties par quiconque a pris pour guide ce malheureux livre. L'auteur est en effet un des plus inexacts et des plus incomplets écrivains qui aient jamais obtenu une vogue passagère, et on peut rarement ajouter foi à ce qu'il dit, même lorsqu'il parle de ce qu'il a vu. Ses erreurs, depuis la simple exagération jusqu'au mensonge complet, sont si nombreuses qu'on pourrait croire qu'il n'a jamais visité les lieux qu'il décrit, et qu'il s'en est rapporté à la foi des premiers écrivains. En effet, le *Voyage classique* a tous les caractères d'une simple compilation de notes étrangères liées ensemble au moyen de quelques observations personnelles, et rehaussées par ces lieux communs d'admiration appliqués à tout propos, et qui conséquemment ne signifient rien.

Le style, qu'un critique trouve traînant, embarrassé et insupportable, peut être du goût de certains lecteurs qui se promèneront à travers les périodes laudatives du voyageur classique. On peut dire cependant que le poli et la gravité peuvent tromper sur le mérite intrinsèque. Un des supplices des damnés est de hisser une pierre ronde le long d'une pente rapide.

Le touriste a bien choisi ses mots, mais il n'a pu faire de même de ses sensations. L'amour de la vertu et de la liberté, qui probablement formait le fond de son caractère, brille dans ses pages, et les bonnes manières qui recommandent un auteur et un livre se font remarquer dans le *Voyage classique*. Mais ces généreuses qualités ne forment que le feuillage de l'arbre, et ce feuillage est si touffu qu'il gêne celui qui désire voir et goûter le fruit. L'onction du prêtre et les exhortations du moraliste peuvent élever ce livre au-

dessus d'un livre de voyages, mais ils ne peuvent le rendre tel; et cette observation s'applique plus particulièrement à cette manie de mettre toujours en scène un ilote gaulois qui s'enivre pour l'instruction de la génération naissante, et de l'exciter au bien en lui retraçant les excès de la révolution française. Sa haine contre les athées et les régicides en général, et surtout contre ceux de la France, peut être respectable et utile comme avertissement; mais cet antidote devrait être administré dans un autre livre qu'un Voyage, ou tout au moins aurait dû ne point se mêler à la masse des observations pour répandre son acreté sur chaque page. Qui voudrait prendre pour compagnons de voyage les colères, d'ailleurs légitimes, d'un écrivain? Un voyageur, à moins qu'il n'ait à conserver une réputation de prophétie, n'est pas responsable des changements qui peuvent survenir dans le pays qu'il décrit; mais son lecteur, qui se trouvera arrêté dans ses recherches par tous ces portraits politiques, pourra très-bien les regarder comme du papier mal employé.

Nous n'avons ici l'intention de louer ni de blâmer aucun gouvernement; mais il est établi que la révolution opérée, soit par l'habileté du gouvernement impérial, ou par la conduite de tous ceux qui ont succédé aux différents trônes d'Italie, a été trop complète et est trop évidente pour ne pas donner aux philippiques anti-gallicanes de M. Eustace un air de vétusté, et faire douter presque de sa compétence et de sa bonne foi. On en peut trouver un exemple frappant lorsque le touriste, à propos de l'attachement des Bolognais à la papauté, pousse des gémissements qu'il emprunte à la trompette de M. Burke.

Or, tout au rebours, aujourd'hui et depuis longtemps Bologne se fait remarquer parmi toutes les villes de l'Italie par son attachement aux principes révolutionnaires, et ce fut la seule cité qui fit une démonstration en faveur de l'infortuné Murat. Peut-être ce changement s'est-il opéré depuis que M. Eustace a visité le pays. Mais que le lecteur, qu'il a tant effrayé en lui dévoilant l'horrible projet des Français de dépouiller de sa toiture en cuivre la coupole de Saint-Pierre, se rassure; ce sacrilège n'était pas plus au pouvoir des Français que de tout autre voleur : la coupole est recouverte en plomb.

Si une coalition de critiques autrement influents n'eût donné au *Voyage classique* une vogue considérable, il serait inutile d'avertir le lecteur que ce livre, capable d'ailleurs d'orner sa bibliothèque, lui serait de peu de service en voyage; et si ces critiques eussent suspendu leur sentence, on n'aurait rien fait pour prémunir contre leur décision. Dans cet état de choses, il est permis à ceux qui se trouvent tenir vis-à-vis de M. Eustace la place de la postérité d'en appeler des éloges de ses contemporains, et peut-être sont-ils plus propres à l'apprécier maintenant qu'ils sont éloignés de tout sentiment de haine ou d'amitié. Cet appel a déjà été fait avant que ces lignes fussent écrites. Un des plus honorables libraires de Florence avait consenti, à la demande de plusieurs voyageurs qui parlaient pour l'Italie méridionale, à réimprimer une édition bon marché du *Voyage classique*; mais, sur l'avis d'autres voyageurs qui revenaient, il renonça à son dessein, quoiqu'il eût déjà préparé ses caractères et son papier, et qu'il eût tiré une ou deux feuilles.

L'auteur de ces notes désire (comme M. Gibbon) se séparer en bonne intelligence du pape et des cardinaux, mais il ne pense pas être obligé à la même retenue envers leurs obscurs partisans.

POÉSIES DIVERSES,

COMPOSÉES DE 1811 A 1815.

VERS ÉCRITS SOUS UN PORTRAIT.

Cher objet d'une tendresse déçue! quoique veuf
aujourd'hui de l'amour et de toi, pour me réconcilier
avec le désespoir il me reste ton image et mes larmes.

On dit que le temps peut lutter contre la douleur;
mais je sens que cela ne saurait être vrai, car le
coup de mort porté à mes espérances a rendu ma
mémoire immortelle.

Athènes, janvier 1811.

VERS DESTINÉS A TENIR LIEU D'ÉPITAPHE.

Lecteur bienveillant! ris ou pleure, comme il te
plaira; ci-gît Harold. — Mais où est donc son épitaphe?
— Si c'est cela que tu cherches, va à Westminster:
là tu en verras mille qui peuvent s'appliquer à lui tout
aussi bien qu'à toi.

VERS ÉCRITS DANS L'ALBUM DES VOYAGEURS A ORCHOMÈNE.

Dans cet album un voyageur avait mis les vers suivans

Voyant partir ton fils, tu souris, Albion!
De la gloire et des arts il va voir le rivage.
Il est noble, il est grand, le but de son voyage;
Arrivé dans Athènes, il y trace son nom.

Au-dessous de ce quatrain lord Byron écrivit celui-ci :

Barde modeste, ainsi qu'on en compte tant d'autres,
Tu nous caches ton nom en rimaillant sur les nôtres.
Tu crois être prudent; c'est encore un travers;
Et ton nom, quel qu'il soit, vaudrait mieux que tes vers.

LE DÉPART.

Chère amie, le baiser que ta bouche a déposé sur
la mienne y restera jusqu'à ce que de plus heureux
jours me permettent de le rendre à tes lèvres, pur,
inaltéré.

Le tendre regard que tu me donnes pour adieu peut
lire dans mes yeux un amour égal au tien; les pleurs
qui mouillent ta paupière, ce n'est point mon incon-
stance qui les fait couler.

Je ne te demande pas un gage que loin de tous les
regards je puisse contempler avec bonheur; un sou-
venir de toi n'est pas nécessaire à un cœur dont toutes
les pensées t'appartiennent.

Je n'aurai pas besoin d'écrire; — pour exprimer
ce que je sens, que ma plume serait faible! Que
pourraient d'inutiles paroles, à moins que le cœur ne
pût parler!

La nuit, le jour, dans la prospérité ou l'infortune,

ce cœur, désormais enchaîné, gardera l'amour qu'il
lui est interdit de laisser paraître, et soupirera pour
toi en silence.

Mars 1811.

ADIEU A MALTE.

Adieu, plaisirs de La Valette! Adieu, sirocco,
soleil, transpiration! Adieu, palais dont j'ai rarement
franchi le seuil! Adieu, maisons où j'ai eu le courage
de pénétrer! Adieu, rues en façon d'escalier qu'on
ne gravit qu'en jurant! Adieu, négociants aux fré-
quentes faillites! Adieu, canaille toujours prête à
railler! Adieu, paquebots, — qui ne m'apportez
point de lettres! Adieu, imbéciles — qui singez vos
maîtres! Adieu, quarantaine maudite qui m'a donné
la fièvre et le spleen! Adieu, théâtre où l'on bâille!
Adieu, danseurs de son excellence! Adieu, Pierre,
— qui, sans qu'il y eût de ta faute, ne pus jamais
parvenir à apprendre à valser à un colonel! Adieu,
femmes pétries de grâce! Adieu, habits rouges et
faces plus rouges encore! Adieu, l'air important de
tout ce qui porte l'uniforme! Je pars, — Dieu sait
quand et pourquoi; je vais voir des villes enfumées,
des cieux nuageux, des choses (à dire vrai) tout
aussi laides, — mais d'une laideur différente.

Adieu à tout cela; mais non à vous, fils triomphants
de la plaine azurée! Que l'un et l'autre rivage de l'A-
driatique, les capitaines morts, les flottes anéanties,
la nuit avec ses bals et ses sourires, le jour avec ses
dîners, vous proclamant vainqueurs en amour comme
en guerre! Pardonnez au babillage de ma muse, et
prenez mes vers, — je les donne gratis.

Venons-en maintenant à mistriss Fraser. Vous
croyez sans doute que je vais la louer; et effective-
ment, si j'avais la vanité de croire que mon éloge vaut
l'encre qui est dans ma plume, un vers — ou deux —
ne serait pas chose bien difficile, d'autant plus qu'ici
la flatterie n'est pas du tout nécessaire. Mais il faut
qu'elle se contente de briller dans des éloges préféra-
bles aux miens, avec son air enjoué, son cœur sin-
cère, l'aisance du bon ton sans son art factice; ses
jours peuvent couler gaiement sans l'aide de mes
rimes insignifiantes.

Et maintenant, ô Malte! petite serre chaude mili-
taire, puisque tu nous possèdes, je ne te dirai rien
d'impoli, je ne t'enverrai pas à tous les diables; mais
mettant la tête hors de ma casemate, je demanderai à
quoi bon un semblable lieu? Puis, rentrant dans mon
trou solitaire, je recommence à griffonner, ou j'ouvre
un livre ou bien je profite du moment pour prendre
ma médecine (deux cuillerées par heure, selon l'or-

donnance). Je préfère mon bonnet de nuit à mon castor, et remercie les dieux — de ce que j'ai la fièvre

26 mars 1811.

A DIVES.

FRAGMENT.

Infortuné DIVES! dans un moment fatal, tu te rendis coupable et méconnus la voix de la nature! Nagnère favori de la Fortune, elle t'accable maintenant de ses rigueurs; le courroux des hommes a déchainé ses flots sur ta tête orgueilleuse. Le premier en talent, en génie, en richesse, comme il se leva brillant ton beau matin! Mais une soif de crime, et de crime sans nom, s'empara de toi, et voilà que le soir de ta vie doit finir dans le mépris et dans la solitude forcée, ce pire de tous les supplices!

1811.

sur LA DERNIÈRE BOUFFONNERIE DE THOMAS MOORE, QUALIFIÉE PAR LUI D'OPÉRA.

Les bonnes pièces sont rares, c'est pourquoi Moore écrit des parades : la gloire du poète devient caduque. — Nous savions que *Petit* (little) était Moore; c'est maintenant Moore qui est *petit*.

14 septembre 1811.

ÉPITRE A UN AMI

EN RÉPONSE À DES VERS DANS LESQUELS ON EXHORTAIT L'AUTEUR À ÊTRE GAI ET À BANNIR « LE NOIR CHAGRIN. »

« Bannis le noir chagrin, » que ce soit là la devise de tes joyeux ébats! et peut-être aussi la *mienneté* dans ces nuits bachiques, au sein de ces délicieuses orgies par lesquelles les enfants du désespoir bercent le cœur attristé et « bannissent le chagrin. » Mais à l'heure du matin, quand la réflexion arrive, quand le présent, le passé, l'avenir s'assombrissent, alors que tout ce que j'ai aimé est changé ou n'est plus, oh! alors ne viens point offrir cette amère ironie comme un remède aux maux de celui dont toutes les pensées.... — Mais laissons là cette matière. — Tu sais que je ne suis pas ce que j'étais. Mais avant tout, si tu veux occuper une place dans un cœur qui ne fut jamais froid, par tout ce que les hommes révèrent, par tout ce qui est cher à ton âme, par tes joies ici-bas, tes espérances là-haut, parle-moi, parle-moi de toute autre chose que d'amour.

Il serait trop long de raconter, il est inutile d'entendre l'histoire d'un homme qui dédaigne les larmes; et il y a peu de choses dans cette histoire auxquelles puissent compatir des cœurs meilleurs. Mais le mien a souffert plus que la patience d'un philosophe ne pourrait le peindre. J'ai vu ma fiancée devenir la fiancée d'un autre; — je l'ai vue assise à son côté; — j'ai vu l'enfant qu'elle lui avait donné sourire comme souriait sa mère aux jours de notre riante jeunesse, alors que nous nous aimions, purs comme son enfant; — j'ai vu ses yeux me demander avec un froid dédain si j'éprouvais quelque peine secrète; et j'ai vu jouer mon rôle, et mon visage a démenté mon cœur: je lui ai

rendu son regard glacial, et cependant je me sentais l'esclave de *cette* femme; — j'ai embrassé, comme sans dessein, cet enfant, qui eût dû être le mien, et les caresses que je lui prodiguais faisaient voir que le temps n'avait rien changé à mon amour.

Mais n'en parlons plus. — Je ne veux plus gémir. — Je ne fuirai plus vers les rivages de l'Orient; le monde convient à un cerveau préoccupé: — je veux de nouveau me réfugier dans ses domaines. Mais si quelque jour, quand sera fané le printemps de l'Angleterre, tu entends parler d'un homme dont les sombres forfaits rivalisent avec les plus hideux de l'époque, d'un homme sur qui ne peuvent rien la pitié ni l'amour, ni l'espoir de la gloire, ni les louanges des gens de bien; qui, dans l'orgueil de sa farouche ambition, ne reculera pas peut-être devant le sang; d'un homme que l'histoire rangera un jour parmi les plus redoutables anarchistes du siècle, — reconnais alors cet homme, — réfléchis, et voyant l'effet, n'oublie pas la cause.

Abbaye de Newstead, 11 octobre 1811.

A THYRZA.

Sans une pierre qui indique le lieu de ta sépulture et dise ce que la vérité pourrait dire sans rougir; oubliée peut-être de tous, excepté peut-être de moi, ah! où ont-ils déposé ta cendre?

Séparé de toi par les mers et de nombreux rivages, je t'ai aimée en vain; mon passé, mon avenir se reportaient vers toi, et tendaient à nous réunir..... — Non, — jamais! jamais!

Si cela avait pu être, — une parole, un regard qui m'auraient dit : « Nous nous quittons amis, » auraient fait supporter à mon âme avec moins de douleur le départ de la tienne.

Et puisque la mort te préparait une agonie douce et sans souffrances, n'as-tu pas désiré la présence de celui que tu ne verras plus, qui te portait et te porte encore dans son cœur?

Oh! qui mieux que lui eût veillé près de toi, et observé douloureusement ton œil fixe ou terne dans ce moment terrible qui précède la mort, alors que la tristesse étouffe ses gémissements

Jusqu'à ce que tout soit fini? Mais du moment où tu aurais été affranchie des maux de ce monde, les larmes de ma tendresse, se faisant un passage, eussent coulé en abondance — comme elles font maintenant.

Comment ne couleraient-elles pas, quand je me rappelle combien de fois, avant mon absence passagère, dans ces tours aujourd'hui désertes pour moi, nous avons confondu nos pleurs affectueux!

A nous alors le regard aperçu de nous seuls; le sourire que nul autre que nous ne comprenait; le langage à demi-voix de deux cœurs d'intelligence; l'étreinte de nos mains frémissantes;

Le baiser si innocent, si pur, que l'amour réprimait tout désir plus brûlant : — tes yeux annonçaient une âme si chaste, que la passion elle-même eût rougi d'en demander davantage : —

Cet accent qui me rappelait à la joie, quand, différent de toi, je me sentais disposé à la tristesse; ces échants que ta voix rendait célestes, mais qui dans toute autre bouche me sont indifférents.

Le gage d'amour que nous portions, — je le porte encore; mais où est le tien? — Ah! où es-tu? Le malheur à souvent pesé sur moi, mais c'est la première fois que je ploie sous le faix.

Tu as bien fait de partir au printemps de ta vie, me laissant vider seul la coupe des douleurs. Si le repos n'est que dans la tombe, je ne désire pas te revoir sur la terre.

Mais si dans un monde meilleur tes vertus ont cherché un séjour plus digne d'elles, fais-moi part d'une portion de ta félicité, pour m'arracher à mes angoisses ici-bas.

Apprends-moi (cette leçon, devais-je si tôt la recevoir de toi?) apprends-moi à me résigner, soit que je pardonne, soit que je sois pardonné: si pur était pour moi ton amour sur la terre, que je me prends à espérer de le retrouver dans le ciel.

41 octol re 1811.

STANCES.

LOIN DE MOI, LOIN DE MOI.

Loin de moi, loin de moi ces accents qui m'affligent! ces sons naguère pour moi pleins de charmes, qu'ils cessent, ou je fuis de ces lieux, car je n'ose plus les entendre.

Ils me rappellent des jours plus beaux; mais faites taire cette harmonie, car maintenant, hélas! je ne puis ni ne dois arrêter ma pensée ou mes regards sur ce que je suis, sur ce que je fus.

La voix qui rendait si doux ces accords est éteinte et leur charme est envolé; et à présent leurs sons les plus suaves me semblent un chant de deuil entonné pour les morts. Oui, Thyrsa! oui, ils me parlent de toi, cendre adbrée, puisque tu n'es plus que cendre; et tout ce qu'ils avaient autrefois d'harmonie est discordant à mon cœur.

Les sons se taisent! — mais à mon oreille la vibration résonne encore; j'entends une voix que je ne voudrais pas entendre, une voix qui devrait bien être muette: mais souvent elle vient faire tressaillir mon âme incertaine; cette douce mélodie me suit jusque dans mon sommeil. Je m'éveille et je l'entends encore, bien que mon rêve soit dissipé.

Douce Thyrsa! dans ma veille, comme dans mon sommeil, tu n'es plus maintenant qu'un rêve enchanteur; une étoile qui, après avoir réfléchi sur les flots sa tremblante lumière, a dérobé à la terre son gracieux rayon. Mais le voyageur engagé dans le sombre sentier de la vie, alors que le ciel en courroux a voilé sa face, regrettera longtemps le rayon évanoui qui égayait sa marche.

6 décembre 1811.

STANCES.

ENCORE UNE DOULEUR.

Encore un effort, et je suis délivré des tourments

qui déchirent mon cœur; encore un dernier et long soupir à l'amour et à toi, puis je retourne au tourbillon de la vie. Je trouve maintenant du plaisir à me mêler à une société autrefois sans charme pour moi: si j'ai vu ici-bas s'envoler toutes mes joies, quels chagrins peuvent m'affecter désormais?

Apportez-moi donc du vin, servez le banquet; l'homme ne fut pas créé pour vivre seul. Soyons l'être léger, frivole, qui sourit avec tout le monde et ne pleure avec personne. Il n'en était pas ainsi dans des jours plus chers, il n'en eût jamais été ainsi; mais tu as pris ton vol loin de moi, et tu m'as laissé ici-bas solitaire; tu n'es plus rien, — tout est néant pour moi.

Mais c'est vainement que ma lyre affecte un ton léger; le sourire que la douleur veut feindre fait un ironique contraste avec les chagrins qu'il recouvre, comme des roses sur un sépulcre. En vain de joyeux compagnons de table, la coupe à la main, écartent un moment le sentiment de mes maux; en vain le plaisir allume la démente de l'âme: le cœur, — le cœur est toujours solitaire!

Combien de fois, dans le silence délicieux des nuits, je me suis plu à contempler l'azur du ciel! il me semblait que la lumière céleste brillait si doucement sur ton front pensif! Souvent à l'heure de minuit, voguant sur les flots de la mer Égée, j'ai dit à l'astre de Cynthie: « En ce moment Thyrsa te regarde. » — Hélas! elle n'éclairait que sa tombe!

Enchaîné par la fièvre sur un lit sans sommeil, alors qu'un feu brûlant coulait dans mes veines, « ce qui me console, » me disais-je, « c'est que Thyrsa ignore que je souffre. » De même que pour l'esclave usé par les ans, la liberté est un don inutile, c'est en vain que la nature compatissante m'a rappelé à la vie, puisque Thyrsa a cessé de vivre!

Gage que j'ai reçu de Thyrsa dans des jours meilleurs, à l'aurore de ma vie et de mon amour! combien tu es changé à mes yeux! comme le temps t'a coléré des teintes de la douleur! Le cœur qui s'est donné avec toi est silencieux. — Ah! que n'en est-il de même du mien! Bien qu'aussi froid que peuvent l'être les morts, le sentiment lui reste, et sa torpeur n'exclut pas la souffrance.

Don amer et mélancolique, gage douloureux et cher! conserve, conserve mon amour inaltérable, ou brise ce cœur contre lequel je te presse! Les années tempèrent l'amour, elles ne l'éteignent pas; il a quelque chose de plus saint encore quand l'espérance s'est envolée! Oh! que sont des milliers d'affections vivantes comparées à celle qui ne peut se détacher des morts!

EUTHANASIA.

Quand le temps, tôt ou tard, amènera ce sommeil sans rêve qui berce les habitants de la tombe, Oubli! puisses-tu balancer doucement tes ailes languissantes sur mon lit de mort!

Point d'amis ou d'héritiers qui pleurent ou appellent mon dernier soupir; point de femme, les cheveux

épars, qui éprouve ou simule une douleur récente.

Mais que je descende silencieux dans la tombe, sans être accompagné d'un deuil officieux : je ne veux pas interrompre un seul instant de joie, ni causer un seul mouvement d'inquiétude à l'amitié.

L'amour seul, si toutefois l'amour dans un pareil moment pouvait noblement étouffer d'inutiles soupirs, pourrait une dernière fois signaler sa puissance dans celle qui survit et dans celui qui meurt.

Il me serait doux, ma Psyché, de contempler jusqu'au dernier instant tes traits toujours sereins : oubliant alors ses convulsions passées, la douleur elle-même pourrait te sourire.

Mais ce vœu est inutile ; le cœur de la beauté se resserre à mesure que s'approche notre dernier souflet ; et les larmes que la femme répand à volonté nous trompent dans la vie et nous énervent au moment de la mort.

Que solitaire soit donc mon heure suprême, sans un regret, sans un gémissement ; pour des milliers d'hommes la mort a été douce, la douleur passagère ou nulle.

Où, mais mourir, et aller, hélas ! où tous sont allés, où tous iront un jour ! redevenir le rien que j'étais avant de naître à la vie et à la douleur vivante !

Comptez les heures de joie que vous avez connues, comptez les jours que vous avez passés sans souffrir, et sachez, quoi que vous ayez été, qu'il vaut encore mieux ne pas être.

STANCES.

ET TU N'ES PLUS.

« Neul quantò minus est cum reliquis versari,
quam tui membris ! »

Et tu n'es plus, toi jeune et belle comme mortelle ne le fut jamais, avec des formes si suaves, des charmes si rares, trop tôt rendus à la terre ! Bien que la terre les ait reçus dans son sein, et que la foule peut-être marche insouciant et joyeuse sur le gazon qui te recouvre, il est quelqu'un dont les regards ne pourraient se fixer un seul instant sur cette tombe.

Je ne demanderai pas où tu reposes, je ne regarderai pas la place ; qu'il y croisse des fleurs ou des herbes parasites, pourvu que je ne les voie pas. C'est assez pour moi de savoir que ce que j'ai aimé, que ce que je devais aimer longtemps encore, pourrit comme l'argile la plus commune ; je n'ai pas besoin qu'une pierre me dise que l'objet de tant d'amour n'était rien.

Et pourtant, jusqu'à la fin ma tendresse fut aussi fervente que la tienne, toi que le passé n'a point vue changer, et qui ne peux plus changer maintenant. Quand la mort a mis son sceau à l'amour, l'âge ne peut le refroidir, un rival l'enlever, l'imposture le dévorer ; et ce qui serait plus cruel encore, tu ne peux plus voir en moi de torts, de défauts ou d'inconstance.

Les beaux jours de la vie ont été à nous ; les jours mauvais demeurent mon partage. Le soleil qui vivifie, l'orage qui gronde, tout cela n'est plus rien pour toi.

Le silence de ce sommeil sans rêve, je l'envie trop pour le déplorer ; et je ne me plaindrai pas que la mort ait ravi tout d'un coup ces charmes dont peut-être mes regards eussent suivi le lent dépérissement.

La fleur dont l'incarnat est le plus brillant a le plus court destin ; si elle n'est point détachée de sa tige dans l'éclat de sa beauté, ses feuilles tombent une à une ; et c'est un spectacle moins douloureux de la voir cueillir aujourd'hui que de la regarder demain se flétrir et s'effeuiller lentement. Nul œil mortel ne peut suivre sans déplaisir le passage de la beauté à la laideur.

Je ne sais si j'aurais pu supporter la vue du déclin de tes charmes ; la nuit eût été plus sombre qui eût suivi une telle aurore. Mais le jour s'est passé sans un nuage, et tu fus belle jusqu'à la fin ; tu t'es éteinte, et non flétrie, comme ces étoiles qu'on voit se détacher des cieux, et qui ne sont jamais plus brillantes que dans leur chute.

Si je pouvais pleurer comme je pleurais autrefois, mes larmes couleraient en pensant que je n'étais pas à ton chevet pour te veiller à tes derniers moments, pour contempler (avec quelle tendresse !) tes traits si doux, pour te serrer affectueusement dans mes bras, pour soutenir ta tête mourante, pour te témoigner, bien qu'inutilement, cet amour que ni toi ni moi ne devons plus éprouver.

Bien que tu m'aies laissé libre, aux objets les plus doux que la terre possède encore combien je préfère ton souvenir ! Tout ce qui de toi ne peut mourir, au sein de l'éternité terrible et sombre, tout cela revient à moi ; et rien, rien n'égale l'amour que, morte, je te voue, si ce n'est celui dont je t'entourais vivante.

Février 1812.

STANCES.

SI PARFOIS.

Si parfois, au milieu du monde, ton image s'efface de mon cœur ; je retrouve dans la solitude ton ombre adorée : c'est à cette heure de tristesse et de silence que j'évoque ton souvenir, et que ma douleur peut exhaler en secret la plainte qu'elle dérobe à tous les regards.

Oh ! pardonne si pour un moment j'accorde à la foule une pensée qui t'appartient tout entière ; si, tout en me condamnant moi-même, je semble sourire, et parais infidèle à ta mémoire ! Ne crois pas qu'elle me soit moins chère, parce que je fais semblant de gémir moins ; je ne voudrais pas que les sots entendissent un seul des soupirs qui ne sont adressés qu'à toi.

Si je vide la coupe du festin, ce n'est pas pour bannir mes chagrins ; elle doit contenir un breuvage plus redoutable, la coupe destinée à verser au désespoir le bienfait de l'oubli. Et si l'onde du Léthé pouvait franchir mon âme de toutes ses visions orageuses, je briserais contre terre la coupe la plus délicieuse qui t'enlèverait une seule de mes pensées.

Car, si tu étais bannie de ma pensée, qui pourrait remplir le vide de mon cœur ? Et qui resterait ici-bas

pour honorer ton urne abandonnée? Non, non, ma douleur se fait gloire de remplir ce cher et dernier devoir; dût le reste des hommes t'oublier, il est juste que je garde ton souvenir.

Car je sais que tu en aurais fait autant pour celui que nul maintenant ne pleurera lorsqu'il quittera cette scène mortelle, où il n'était aimé que de toi seule. Hélas! je sens que c'était là un bienfait qui ne m'était point destiné; tu ressemblais trop à une vision céleste pour qu'un terrestre amour pût te mériter.

14 mars 1812.

SUR UN CŒUR EN CORNALINE BRISÉ PAR
ACCIDENT.

Cœur malheureux! se peut-il que tu te sois ainsi brisé! Tant d'années de sollicitude pour ton maître et pour toi ont-elles donc été employées en vain?

Mais chacun de tes fragments me semble précieux, et la moindre parcelle m'est chère; car celui qui te porte sait que tu es un fidèle emblème de son propre cœur.

16 mars 1812.

A UNE DAME QUI AVAIT ÉTÉ VUE PLEURANT¹.

Pleure, fille des rois! pleure la honte d'un père et la décadence d'un royaume! heureuse si chacune de tes larmes pouvait effacer une faute de l'auteur de tes jours.

Pleure, — car tes larmes sont celles de la vertu; elles feront du bien à ces îles souffrantes; puisse chacun de tes pleurs être payé un jour par un sourire du peuple!

Mars 1812.

LA CHAÎNE QUE JE TE DONNAI.

IMITÉ DU TURC.

La chaîne que je te donnai était belle, le luth que j'y joignis avait des sons harmonieux; le cœur qui offrit l'un et l'autre était sincère, et ne méritait pas le sort qu'il a éprouvé.

A ces dons un charme secret était attaché, pour me faire deviner ta fidélité en mon absence; et ils ont bien rempli leur devoir: — hélas! ils n'ont pu t'apprendre le tien.

La chaîne était formée d'anneaux solides, mais qui ne devaient pas résister au contact d'une main étrangère; le luth devait être mélodieux, jusqu'au moment où tu le croirais tel aux mains d'un autre.

Que celui qui a détaché de ton cou cette chaîne tombée en morceaux sous sa main, qui a vu ce luth lui refuser ses sons, que celui-là remonte les cordes et réunisse les anneaux.

Quand tu changeas, ils changèrent aussi; la chaîne est brisée, le luth est muet. Tout est fini. — Adieu à eux et à toi, — adieu au cœur faux, à la chaîne fragile, au luth silencieux.

VERS ÉCRITS

SUR UN FEUILLET BLANC DU POÈME DE ROGERS; « LES
PLAISIRS DE LA MÉMOIRE. »

Absent ou présent, mon ami, un charme magique s'attache à toi; c'est ce que peuvent certifier tous ceux qui, comme moi, jouissent tour-à-tour de ta conversation et de la lecture de tes chants.

Mais, quand viendra l'heure redoutée, toujours trop tôt venue pour l'amitié; quand la MÉMOIRE, pensive sur la tombe de son poète, pleurera la perte de ce qu'il y a de mortel en toi,

Avec quel amour elle reconnaîtra l'hommage offert par toi sur ses autels, et dans les siècles à venir unira pour jamais son nom au tien!

ADRESSE PRONONCÉE A L'OUVERTURE DU THÉÂTRE
DE DRURY-LANE, LE SAMEDI 10 OCTOBRE 1812.

Dans une nuit terrible, notre cité vit en soupirant réduire en poussière ce palais que le drame était fier d'habiter; une heure suffit pour livrer l'édifice aux flammes, détrôner Apollon et mettre fin au règne de Shakspeare.

Vous avez contemplé dans l'admiration et le deuil ce spectacle, dont l'éclat semblait parer ces ruines d'une insultante auréole; ces nuages de feu s'élevaient du sein des décombres, et, pareils à la colonne lumineuse d'Israël, chassant la nuit de la voûte des cieux; ces tourbillons de flamme relétaient leur ombre rougeâtre dans la Tamise épouvantée, pendant que des milliers de spectateurs, amoncés autour de l'édifice embrasé, reculaient pâles d'effroi et tremblaient pour leurs propres foyers, en voyant l'incendie dérouler ses flammes et le ciel horriblement sillonné par des éclairs aussi terribles que les siens, jusqu'à ce que des cendres noircies et quelques murs solitaires annonçèrent la défaite de la muse, et prissent possession de son empire écroulé; dites, ce nouvel édifice, qui aspire à la gloire du premier, élevé au même lieu où s'élevait le plus majestueux théâtre de notre île, lui accorderez-vous vos suffrages comme à son prédécesseur? ce temple de Shakspeare sera-t-il digne de lui et de vous?

Oui, — il le sera; — la magie de ce nom brave la faux du temps et la torche enflammée; c'est lui qui veut que la scène reparaisse dans ce lieu consacré, et que le drame soit où il a été: la création de cet édifice atteste la puissance du charme. — Pardonnez à notre honnête orgueil, et joignez-y votre approbation!

Puisque ce théâtre s'élève pour rivaliser avec celui qu'il remplace, puisse le passé être pour nous un garant de l'avenir; un destin propice à nos prières peut nous envoyer des noms tels que ceux qui ont fait la gloire de l'édifice détruit. C'est à Drury que notre Siddons fit éclater pour la première fois cette puis-

¹ Cet impromptu fut fait à l'occasion d'un on dit: on prétendait que la princesse Charlotte avait versé des larmes en appren-

nant qu'à la mort de M. Perceval les whigs n'avaient pu réussir à former un ministère.

sance d'émouvoir qui enivrait les cœurs tendres et touchait les plus insensibles. A Drury, Garrick vit croître ses derniers lauriers : ici Roscius, prêt à rentrer dans la retraite, fit couler ses dernières larmes, soupira ses derniers remerciements, et pleura son dernier adieu : mais pour des génies vivants peuvent fleurir ces couronnes qui n'exhalent maintenant leurs parfums que sur des tombeaux. Ces hommes, Drury les a réclamés et les réclame encore. — Ne lui refusez pas vos suffrages, qui réveilleront sa muse endormie ; préparez des couronnes pour en orner la tête de votre Ménandre ! et ne réservez pas aux seuls morts d'inutiles hommages.

Ils sont chers à notre souvenir ces jours qui ont rendu nos annales brillantes, avant que Garrick nous eût quittés, ou que Brinsley eût cessé d'écrire. Héritiers de leurs travaux, nous sommes vains de nos ancêtres, comme le sont des fils de haut lignage. Pendant que la mémoire emprunte le miroir de Banquo pour signaler à leur passage les ombres couronnées, et que nous tenons la glace fidèle où viennent se réfléchir les noms immortels qui brillent sur notre écusson, arrêtez-vous ; avant de condamner leurs faibles rejets, songez combien il est difficile de rivaliser avec eux !

Amis de la scène ! dont l'indulgence et les éloges sont humblement sollicités par les acteurs et les pièces, dont la voix et le regard condamnent ou absolvent en dernier ressort, si la frivolité a conduit à la gloire, si nous avons rougi de vous voir suspendre votre blâme ; si le théâtre, dans sa décadence, s'est ravalé jusqu'à flatter le mauvais goût qu'il ne pouvait corriger, que les travaux actuels effacent les reproches du passé, et que le blâme, levant la voix avec sagesse, se taise avec justice ! Puisque dans le drame votre volonté fait loi, abstenez-vous de nous donner des applaudissements ironiques et déplacés ; une noble fierté doublera les facultés de l'acteur, et notre voix sera l'écho de celle de la raison.

Après ce respectueux prologue, conforme à l'antique usage, après cet hommage du drame, présenté par l'organe de son héraut, recevez aussi nos compliments de bien-venue ; ils partent de nos cœurs, et voudraient nous concilier les vôtres. Le rideau se lève. — Puissions-nous offrir à vos regards des scènes dignes des beaux jours de Drury ! avec des Bretons pour tribunal, la nature pour guide, puissions-nous longtemps plaire, — et vous rester longtemps nos juges ¹.

ADRESSE PARENTHÉTIQUE ² ;

PAR LE DOCTEUR PLAGIARI.

(Cette adresse, qui doit être à demi dissimulée, sera prononcée d'une manière inarticulée et avec force révérences

par M. P. à la prochaine ouverture d'un nouveau théâtre. Les passages dissimulés sont indiqués par des guillemets.)

« Pendant que les hommes poursuivent d'énervants objets, » alors Dieu sait ce qui est écrit par Dieu sait qui. « Vous écoutez ici un modeste monologue, » que le théâtre a repoussé l'autre jour à coups de sifflet, comme si ses vers « somnifères » eussent été écrits par sir Fretful, et que son fils eût été chargé de la répétition de cette œuvre de rebut ! « Néanmoins vous ne seriez pas surpris de la chose, » si vous saviez le tapage qu'a fait l'auteur ; « ici même vous ne pourriez vous empêcher de sourire, » si vous connaissiez ces vers, — dont les meilleurs sont détestables. « Feu ! flamme ! » (paroles empruntées à Lucrèce) « métaphores effrayantes qui rouvrent les blessures, et réveillent les douleurs endormies — et — mais en voilà assez. » (Le ciel me confonde si je sais ce que je dois dire ensuite.) « L'espérance renait et déploie ses ailes, » et M. G. récite ce que chante le docteur Busby ! — « Si les petits objets aux plus grands se comparent, » (traduit de Virgile, dans l'intérêt des dames !) « le génie dramatique précipite son char victorieux, » lui qui a brûlé ce pauvre Moscoï comme un tonneau « de goudron. » « Ce génie, Wellington l'a fait voler en Espagne » pour fournir à Drury des sujets de mélodrames ; « un autre Marlborough nous montre un nouveau Blenheim ; » George et moi, nous en ferons un drame, si vous voulez.

« Notre île s'est illustrée dans les arts et dans les sciences » (cette profonde découverte m'appartient exclusivement). « O poésie britannique ! dont la puissance inspire » mes vers, — ou je suis un imbécile, — et la gloire une menteuse, « nous t'invoquons, nous implorons les arts, tes frères, » avec les « sourires, » les « lyres, » les « pincesaux, » et bien d'autres choses encore. « Puissions-nous aussi nous concilier les « Grâces ; » les disgrâces non plus ne nous feront pas faute ! « Troupe inséparable ! » « Trois sœurs qui ont emprunté à Cupidon leur charme ensorceleur, » (vous comprenez tout ce que je veux dire, à moins d'être des buses « groupe harmonieux, » que j'ai gardé *in petto* pour le produire maintenant dans un « divin sestetto ! » « Pendant que la poésie, » à l'aide de ces délicieuses princesses, « joue son rôle, » dans toutes les loges « supérieures ! » « ainsi exaltés, vous prendrez votre essor » dans le vaste ballon de la poésie de Busby. « Vous brillerez dans le burlesque, les mascarades, les décorations et le drame. » (George pour ce vers a eu un jour de congé.) « Jamais, jamais le vieux Drury ne s'est élevé si haut, » c'est ce que dit le régisseur, et j'en dis autant. « Mais arrêtez, dites-vous ; cessez vos complaisantes fanfaronnades ; » est-ce là le poème qu'a perdu le public ? « C'est juste — c'est juste, cela rabat immédiatement notre ambitieux orgueil ; » oui, mais les journaux impriment ce

¹ Le théâtre de Drury-Lane, brûlé en 1814, fut rouvert l'année suivante. Un concours fut établi pour l'adresse, ou discours d'inauguration. A la prière de lord Holland, lord Byron écrivit la pièce qu'on vient de lire, au risque de déplaire mortellement aux auteurs de plus de cent adresses rejetées.

² Parmi les adresses envoyées au comité du théâtre de Drury-Lane il y en avait une du docteur Busby, intitulée : *Monologue*, dont la pièce qu'on va lire est une parodie. Les mots guillemetés sont textuellement extraits de l'adresse du docteur.

que vous tournez en ridicule. « C'est à nous de fixer sur vous nos regards, — le prix est dans vos mains, » il est de *vingt guinées*, d'après le programme! « Vos récompenses confèrent un double bienfait — » ; aussi, je voudrais les obtenir, et de grand cœur. « Un double sentiment est produit en nous par une double cause, » c'est-à-dire que mon fils et moi nous réclamons tous deux vos applaudissements. « Que vos rayons réparateurs nous fassent vivre, » ma prochaine liste de souscription me dira combien vous aurez donné.

Octobre 1812.

VERS TROUVÉS DANS UN PAVILLON D'ÉTÉ, A
HALES-OWEN.

Quand le Fou de Dryden « allait sans savoir où, » et sifflait en marchant « à défaut de pensée, » cet inoffensif idiot compensait amplement par son innocence l'absence de la raison. Si nos modernes CYMONS employaient comme lui leurs loisirs, les infamies qui souillaient ces vertes allées ne feraient pas rougir et n'offenseraient pas les regards. Il est cruel, le destin de nos modernes idiots; le vice et la folie les ont marqués à la fois. Semblables à des reptiles malfaisants sur de blanches murailles, la bave immonde qu'ils laissent après eux atteste leur passage.

AU TEMPS.

O temps! dont l'aile capricieuse emporte les heures changeantes d'un vol lent ou rapide; qui, suivant les pas tardifs de notre hiver ou la fuite agile de notre printemps, nous traînes péniblement, ou nous conduis avec célérité vers la mort,

Je te salue! toi qui me prodiguas à ma naissance ces dons connus de tous ceux qui te connaissent; cependant ton poids me semble moins pesant maintenant que je suis seul à le porter.

Je ne voudrais pas qu'un cœur aimant prît sa part des jours amers que tu m'as donnés; et je te pardonne, puisque tu as permis que le repos ou le ciel fût le partage de tout ce que j'ai aimé.

Pourvu qu'ils reposent en paix ou soient heureux, tes rigueurs à venir m'assiégeront en vain; je ne te dois que des années, et c'est une dette que j'ai déjà acquittée en douleurs.

Et même ces douleurs n'ont pas été sans compensation; je sentais ta puissance, et pourtant je t'oubliais: l'activité de la souffrance retarde le cours des heures, mais elle ne les compte pas.

Le bonheur m'a vu soupirer en pensant que ta fuite ne tarderait pas à se ralentir; tu pouvais jeter un nuage sur ma joie, mais tu ne pouvais ajouter une ombre à ma douleur.

Car alors, toute lugubre et sombre qu'était ton atmosphère, mon âme y était acclimatée; une seule étoile scintillait à mes regards, et je voyais à sa lueur que tu n'étais pas — l'éternité.

Ce rayon a disparu, et maintenant tu es pour moi comme non avenu, un rôle dont on maudit les insi-

pides détails, que tout le monde regrette d'avoir, et que tout le monde répète.

Il est dans ce drame une scène que tu ne peux point gâter, alors que, n'ayant plus souci de ta fuite ou de ta lenteur, sur d'autres que sur nous gronde l'orage qu'un conseil profond ne nous permet plus d'entendre.

Et je me prends à sourire en pensant combien vains seront tes efforts, quand tous les coups de ta vengeance devront tomber sur — sur une pierre sans nom.

STANCES.

TU N'ES POINT PERFIDE.

Tu n'es point perfide, mais tu es légère avec ceux que tu as si tendrement aimés; les larmes que tu as forcées de couler, cette pensée les rend doublement amères; c'est là ce qui brise le cœur que tu affliges: tu aimes trop bien, tu quittes trop tôt.

Le cœur méprise la femme déloyale, on oublie la perfide et sa perfidie; mais celle qui ne dissimule aucune de ses pensées, dont l'amour est aussi vrai qu'il est doux, quand elle devient inconstante, celle qui aimait si sincèrement, le cœur éprouve alors ce que le mien vient d'éprouver.

Rêver de joie et s'éveiller à la douleur, c'est le sort de tout ce qui vit ou aime; et si le matin nous en voulons à notre imagination de nous avoir déçus, même en rêve, pour laisser notre âme plus triste après le réveil;

Que doivent-ils donc sentir, ceux qu'échauffa non une illusion mensongère, mais la plus vraie, la plus tendre des passions? Tant de sincérité! puis un changement si prompt et si douloureux! Est-ce donc un songe qui m'avait charmé? Ah! sans doute ma douleur est l'œuvre de l'imagination, et j'ai rêvé ton inconstance.

A UNE DAME QUI DEMANDAIT A L'AUTEUR QUELLE
ÉTAIT « L'ORIGINE DE L'AMOUR. »

« L'origine de l'amour! » — Pourquoi me faire cette question cruelle, quand tu peux lire dans tous les yeux qu'il prend naissance dès qu'on te voit?

Et si tu veux connaître sa fin, mon cœur me dit, mes craintes prévoient qu'il languira longtemps dans le silence et la douleur, et ne cessera de vivre — que lorsque j'aurai cessé d'être.

STANCES.

RAPPELLE-TOI CELUI.

Rappelle-toi celui que la passion mit à une épreuve redoutable et qui n'y a point succombé; rappelle-toi cette heure périlleuse où nul de nous n'a failli, quoique tous deux fussent aimés.

Ce sein palpitant, cet œil humide ne m'invitaient que trop à être heureux; ta douce prière, ton soupir suppliant condamnèrent ce désir insensé et le réprimèrent.

Oh! laisse-moi sentir tout ce que j'ai perdu en te préservant de tout ce que la conscience redoute; laisse-

moi rougir de ce qu'il m'en a coûté pour épargner à ta vie d'inutiles remords :

Ne l'oublie pas quand la langue de la médisance chuchotera contre moi son blâme, voudra nuire au cœur qui t'aime, et noircir un nom à moitié flétri par elle ;

N'oublie pas que, quelle qu'ait pu être ma conduite avec d'autres, tu m'as vu réprimer toute pensée égoïste : maintenant encore, je bénis la pureté de ton âme, maintenant, dans la solitude de la nuit.

O Dieu ! que ne nous sommes-nous rencontrés plus tôt, tous deux avec le même amour au cœur, toi avec une main plus libre, quand tu aurais pu aimer sans crime, et moi être moins indigne de toi !

Puisse, comme auparavant, ta vie s'écouler loin du monde et de son éclat trompeur ; et, ce moment trop amer une fois passé, puisse cette épreuve être pour toi la dernière !

Mon cœur, hélas ! trop longtemps perverti, perdu lui-même au sein du monde, te perdrait peut-être ; en te revoyant dans la foule brillante, un espoir présomptueux pourrait l'égarer.

A ceux qui me ressemblent, et dont le malheur ou la félicité insensés n'importent à personne, abandonne ce monde, et quitte un théâtre où ceux qui sentent sont condamnés à succomber.

Ta jeunesse, tes charmes, ta tendresse, ton âme restée pure dans la retraite, par ce qui s'est passé même ici, peuvent deviner ce que là-bas ton cœur aurait à souffrir.

Oh ! pardonne-moi les larmes suppliantes qu'arracha ma démenée à tes yeux adorés, et que la vertu n'a pas répandues en vain ! Tes pleurs, désormais je ne les ferai plus couler.

Quoiqu'une longue douleur s'attache pour moi à la pensée que nous ne devons peut-être plus nous revoir, ce cruel arrêt, je le mérite, et je trouve presque que ma sentence est douce.

Mais si je t'avais moins aimée, mon cœur t'aurait fait moins de sacrifices ; en te quittant, il n'a pas éprouvé la moitié de ce qu'il eût ressenti si par sa faute le crime t'eût donnée à moi.

SUR LES POÉSIES DE LORD THURLOW.

Quand Thurlow fit paraître ces abominables stupidités (j'espère que je ne suis pas violent), ni les dieux ni les hommes ne surent où il en voulait venir ;

Et depuis, les éloges de notre Rogers lui-même ne purent élever ses pensées au niveau du sens commun. — Pourquoi lui ont-ils laissé imprimer ses poèmes ?

O divin Apollon ! accorde-moi le premier et le second chant d'Hermilda : — j'ai à faire un nouveau porté-manteau ;

Pour le garnir d'une manière décente, j'emprunte mes poésies et celles des autres : ayez donc la bonté, aimable Thurlow, de me jeter les vôtres.

A LORD THURLOW.

Ma branche de laurier, de bon cœur je la donne,
O divin Apollon ! pour former ta couronne ;
Que chacun de la sienne apporte le tribut.

Vers de lord Thurlow adressés à M. Rogers.

« Ma branche de laurier, de bon cœur je la donne. »

Tu donnes ta branche de laurier ! Est-elle à toi, pour la donner ? et en supposant qu'elle t'appartienne légitimement, qui en a le besoin le plus pressant de Rogers ou de toi ? Garde pour toi ta branche flétrie, ou renvoie-la au docteur Donne. Si l'on vous rendait à tous deux une impartiale justice, il lui reviendrait une bien petite quantité de laurier, et à toi point du tout.

« O divin Apollon ! pour former ta couronne. »

Une couronne ! Parbleu, tresse-la comme tu voudras, tu n'en feras que le chapeau de la Folie. La première fois qu'il t'arrivera de visiter la ville de Delphes, enquiers-toi auprès de tes camarades de voyage : ils te diront que plusieurs années avant que tu fusses né, Phébus avait donné sa couronne à Rogers.

« Que chacun de la sienne apporte le tribut. »

Quand on enverra, comme choses rares, du charbon de terre à Newcastle, et des hiboux à Athènes ; quand le régent et sa femme seront divorcés ; quand Liverpool pleurera ses sottises ; quand les tories et les whigs cesseront de se chamailler ; quand l'épouse de Castlereagh lui donnera un héritier, Rogers nous demandera des lauriers, et tu en auras assez pour lui en donner.

A THOMAS MOORE,

LA VILLE D'UNE VISITE À M. LEIGH-HUNT, DANS LA PRISON DE GOLDBATH-FIELDS, LE 19 MAI 1815.

O vous qui avez fait du bruit par la ville, sous je ne sais combien de noms, Anacréon, Tom-Little, Tom-Moore ou Tom-Brown, car, qu'on me pendre si je sais de quoi vous devez être le plus fier, de vos lourds in-quarto ou de votre Boîte aux Lettres....

Mais revenons à ma lettre, — elle est en réponse à la vôtre. — Trouvez-vous demain avec moi, d'aussi bonne heure que possible, tout habillé et tout prêt à nous rendre ensemble à la prison d'un homme d'esprit. — Priez Phébus que nos espiègleries politiques ne nous procurent pas un logement dans le même palais ! il est probable que ce soir vous êtes occupé, et que vous avez quitté Samuel Rogers pour le Barbleur de Sotheby ; quant à moi, quoique enrhumé à mourir, il faut que je m'habille et que j'aille chez Heathcote ; mais demain, à quatre heures, vous et moi nous jouerons la Scurra ; vous serez Catulle, et le régent Mamurra !.

* Voir les vers de Catulle, intitulés : *In Cæsarem*.

IMPROMPTU EN RÉPONSE A UN AMI.

Quand la douleur qui a son siège dans mon cœur
projette plus haut son ombre mélancolique, ondoie
sur les traits changeants de mon visage, obscurcit
mon front et remplit mes yeux de larmes, que cette
tristesse ne t'inquiète pas, elle s'affaîssera bientôt
d'elle-même : mes pensées connaissent trop bien leur
prison ; après une excursion passagère, elles repren-
nent le chemin de mon cœur et rentrent dans leur cel-
lule silencieuse

Septembre 1815.

SONNET A GENEVRA.

L'azur de tes yeux si doux, ta longue chevelure
blonde, ton front pensif et pâle où respire la douce
sérénité de la douleur dont le temps a charmé le dés-
espoir, ont empreint ta personne et tes traits d'une
tristesse si éloquente, que — si je ne savais que ton
cœur fortuné ne contient que des pensées pures et sans
alliage, — je te croirais en proie à de terrestres cha-
grins. Telle du pinceau du Guide, de ce pinceau in-
spiré par le génie de la beauté, naquit un jour la

Madeline, — telle tu nous apparais ; mais combien
tu lui es supérieure, car toi tu n'as pas besoin du re-
pentir ; en toi le remords n'a rien à expier, la vertu
rien à reprendre.

17 septembre 1815

SONNET A LA MÊME.

La rêverie et non le chagrin a donné à ta joue cette
pâleur pensive ; telle qu'elle est, elle est si belle, que
si l'incarnat de la joie venait en colorer les lis, cet
éclat trop vif, mon cœur le verrait avec peine : ils n'é-
blouissent pas, tes yeux d'azur, — mais, hélas ! des
yeux moins tendres ne peuvent les contempler sans
larmes ; et moi-même, je sens les miens s'emplir de
ces pleurs puisés à la mamelle d'une mère, doux
comme les dernières gouttes qui accompagnent l'arc
céleste d'Iris. Car à travers tes longs cils noirs brille
une mélancolie charmante, comme un séraphin qui
descendrait du ciel, et qui, au-dessus de toutes les
douleurs, aurait pitié de toutes les infortunes ; en
voyant tant de douceur unie à tant de majesté, je sens
que je t'adore davantage sans pouvoir t'aimer moins

17 décembre 1815.

SOUVENIRS D'HORACE,

IMITATION DE L'ÉPITRE AUX PISONS « DE ARTE POETICA » ; FAISANT SUITE A LA SATIRE « LES
BARDES DE L'ANGLETERRE ET LES CRITIQUES DE L'ÉCOSSE. »

— « Ergo fungar vice collis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exors ipsa secandi. »

HOR., de *Arte poet.*

« Les vers, monsieur, sont choses difficiles, intraitables. »
FIELDING, *Amélie*.

SOUVENIRS D'HORACE¹.

Athènes, couvent des Capucins, 12 mars 1811.

Qui ne rirait de voir Lawrence, payé à grands
frais pour orner sa toile d'un portrait flatteur, abuser

de son art et faire rougir la nature, en transformant
sous son pinceau des bourgeois en centaures ? Que di-
rait-on du peintre ignorant qui terminerait par une
queue de sirène le corps d'une jeune fille ? C'est ainsi
qu'on a vu le pinceau irrité du vil Dubost dégrader

¹ Les auteurs ont, dit-on, l'habitude d'estimer leurs propres
ouvrages plutôt d'après la peine qu'ils leur ont coûté que d'après
l'accueil du public. C'est la seule manière d'expliquer la singulière
préférence que Byron accordait à ses *Souvenirs d'Horace*,
même après la publication de ses chefs-d'œuvre. Une traduction
d'Horace est encore à faire, et malgré les brillantes tentatives de
Pope et de Swift pour chercher à l'imiter, celui qui voudrait
entreprendre une pareille tâche aurait peu d'espoir de succès.
On conçoit que l'on parvienne à reproduire les majestueuses dé-
clamations de Juvénal, mais toute l'habileté des modernes a
échoué devant la satire d'Horace, si fine, si délicate et si pleine
de laissez-aller, sans rien perdre de son élégance. Lord Byron
écrivit ses *Souvenirs d'Horace* à Athènes en 1811, avec les deux
premiers chants de *Childe-Harold*, et il les regardait comme
plus capables d'établir sa réputation que le poème original. La
préférence que Milton accordait au *Paradis reconquis* sur le
Paradis perdu n'est pas un des exemples les moins frappants

de ces erreurs du génie sur son propre compte. Le motif qui em-
pêcha lord Byron de publier cette satire, dont il faisait tant de
cas, est des plus honorables. Par hasard ou toute autre circon-
stance, *Harold* parut avant les *Souvenirs*, et l'accueil que lui
fit le public fut tellement bienveillant, que Byron ne voulut pas
pour le moment donner cours à son amertume naturelle. Dans
la suite il se trouva en rapport avec une foule de personnes qu'il
avait blessées et qui, soit par suite de leur bon sens ou de leur
bon naturel, lui pardonnaient les *Bardes de l'Angleterre* et les
Critiques de l'Écosse. Il sentit que donner une suite à ses em-
portements de jeune homme serait vouloir entasser des charbons
brûlants sur sa tête.

Neuf ans s'étaient écoulés lorsqu'il écrivit à M. Murray : « De-
mandez à M. Hobhouse une épreuve de mes *Souvenirs d'Horace* ;
le *nonum prematur in annum* est accompli ; le moment de la
publication est arrivé ; je crois qu'en omettant quelques noms
propres et en supprimant quelques passages cela ira tout seul. Jo

les créatures de Dieu¹. Mais cette politesse forcée qui protège les fautes des imbéciles n'a pu réprimer l'indignation de ses amis. Crois-moi, Moschus², il ressemble à ce tableau le livre qui, dépassant en sottise les rêves d'un malade, étale à nos regards une multitude de figures incomplètes, cauchemars poétiques, sans queue ni tête.

Les poètes et les peintres, comme tous les artistes le savent, ont pris de tout temps de grandes libertés; c'est une indulgence que nous réclamons pour nous-même, et que nous accordons volontiers aux autres; mais de mères douces et inoffensives il n'est pas permis de faire naître des monstres. Les oiseaux ne donnent pas le jour à des serpents; les agneaux ne sont pas élevés par des tigres.

Il en est d'un long et pénible exorde comme des discours de maint orateur politique : on attend quelque chose et on ne trouve rien. La sottise qui hausse trop le ton trébuche et tombe; l'impertinence, sous la robe magistrale, passe son chemin sans encombre. Ainsi plus d'un poète décrit en vers pompeux le ruisseau murmurant dans la plaine fertile, les bosquets de Granta, ses salles gothiques, le collège royal, les flots du Cam, les vitres peintes, les antiques murailles : il en est même qui se hasardent à peindre un arc-en-ciel ou bien — la Tamise³.

Vous pourriez réussir à esquisser un arbre; mais vous voulez peindre un naufrage, et vous ne faites qu'un tableau d'enseigne; vous croyez faire un vase, et vous ne produisez qu'un pot; vous vous perdez dans Grubstreet, où le jeûne et l'oubli vous attendent; ou vous prêtez à rire à quelque revue maligne, dont on méprise la critique, — à moins pourtant qu'elle ne soit fondée⁴.

Enfin, quelle que soit l'œuvre que vous ayez en vue, qu'elle soit avant tout une et simple.

La plus grande partie de la gent rimailleuse (écoutez-moi, ami, car tu as manié la plume) est égarée par un but qui la trompe. Je veux être concis, et je deviens obscur; celui-ci échoue par un excès d'élégance; celui-là prend son vol sur les ailes d'un Phébus déclamatoire; cet autre, au contraire, dans sa timidité, ne cesse de ramper; il ne vous fait pas grâce du moins

de détail; ou bien dans son désir absurde de variété il vous met des poissons dans les bois, et des sangliers sous les flots.

A moins que vous ne soyez attentif, et d'un jugement sain et délicat, souvent la peur du mal vous conduira dans un pire; nul n'est complet, chacun a sa partie faible, et, comme certains tailleurs, les écrivains sont limités dans leur art. Voulez-vous des culottes, Slowshears est votre homme; mais il vous faut un autre artiste pour confectionner votre habit⁵. C'est, à mon sens, comme si l'on donnait à Apollon les pieds de Vulcain, comme si à un teint de neige, une blonde joignait des yeux et des cheveux noirs — et un nez rubicond!

Auteurs, choisissez des sujets selon vos forces, et méditez-en longtemps la portée; ne soulevez pas votre fardeau avant de connaître le poids que peuvent porter vos épaules. Ni l'expression heureuse ni l'ordre lucide ne manqueront au poète qui aura été habile dans son choix; il sera éloquent sans effort, la grâce brillera dans ses pensées, l'harmonie dans ses chants.

Un sage discernement lui apprendra à omettre ici ce qui, plus tard, sera mieux placé ailleurs : il prendra ce mot, rejettera cet autre, plein de concision dans son style et de goût dans son choix. Nous devons de la reconnaissance à ceux qui créent un mot nouveau et nécessaire. Ne craignez pas, s'il y a utilité à le faire, d'employer un mot inconnu ou vieilli. Pitt⁶, faisant pour nous ce que les lexicographes avaient refusé de faire, a fourni à notre langue quelques mots nouveaux; imitez son exemple, avec sobriété toutefois. — C'est une licence dont il ne faut user que rarement. Les expressions nouvelles réussissent de nos jours lorsqu'elles sont adroitement greffées sur des locutions françaises. Ce qu'ont fait Chaucer et Spenser, on aurait mauvaise grâce à le refuser à la muse plus polie de Dryden ou de Pope. Si vous pouvez apporter votre contingent, pourquoi pas? William Pitt et Walter Scott l'ont bien fait. Depuis que leur éloquence et leurs rimes n'ont pas craint d'enrichir les idiomes mal unis de notre île, libre à tous, maintenant et à toujours, de proposer des réformes, soit dans la langue, soit dans le parlement.

glisserai parmi les notes mes observations sur Pope. La versification en est bonne; en relisant ce que j'écrivais à cette époque je suis étonné de voir combien j'ai fait peu de progrès; j'écrivais mieux alors qu'aujourd'hui; c'est le mauvais goût de notre temps qui m'a gâté. Cependant, ayant appris que l'avis de M. Hobhouse était que les fables avaient besoin d'un bon coup de rabot, lord Byron abandonna son projet de les publier. Ils parurent pour la première fois en 1851, sept ans après la mort du poète.

¹ J'ai lu, dans un journal anglais qui va partout où vont les Anglais, les détails de cette dégoûtante caricature sur M. H., et ces détails sont trop connus pour avoir besoin d'être rappelés. B.

La personne ainsi désignée était M. Thomas Hope, l'auteur d'*Anastase*, l'un des plus généreux protecteurs qu'aient rencontrés les arts en Angleterre. Ayant, je ne sais comment, mécontenté un mauvais peintre français nommé Dubost, cet aventurier s'en vengea par un tableau appelé *la Belle et la Bête*, où M. Hope et sa femme étaient représentés sous les traits des deux héros de ce conte de fées. Ce tableau était trop injurieux pour ne pas avoir un succès de scandale, et, à la honte de John Bull,

l'exposition en rapporta, dit-on, à l'auteur jusqu'à trente livres st. par jour. Un frère de M. Hope creva le tableau avec son épée, et M. Dubost obtint cinq livres de dommages-intérêts. L'affaire fit beaucoup de bruit dans le temps, quoique M. Hope n'eût pas encore obtenu la haute réputation littéraire que lui a faite son magnifique roman.

² Moschus. Dans le manuscrit original, « Hobhouse. »

³ Pope avait dit :

» Et les descriptions tiennent lieu de bon sens. »

⁴ Il était difficile de mieux rendre une pensée plus spirituelle. MOORE.

⁵ Le commun des mortels se contente d'un seul tailleur; mais les élégants ne croient pas devoir confier leurs pantalons aux mains qui ont achevé leurs habits. Je parle des premiers mois de l'année 1809. Quelle réforme a pu s'opérer dans les habitudes, je l'ignore et veux toujours l'ignorer.

⁶ M. Pitt se montrait fort libéral de mots nouveaux dans la langue parlementaire, comme on peut le voir par plusieurs écrits, notamment dans la *Revue d'Édimbourg*.

Comme les forêts perdent peu à peu leur feuillage, de même on voit se faner des expressions qui plaisaient autrefois; nous et ce qui nous appartient devons payer tribut au destin, et il est des ouvrages comme des mots dont il ne reste plus que la date. Au commandement d'un monarque, à la voix du commerce, des fleuves impétueux versent dans des canaux leurs ondes pacifiques. Sur les marais comblés, les marécages desséchés, la charrue passe et la moisson jaunit; des ports nouveaux, improvisés sur nos côtes, mettent nos vaisseaux à l'abri des fureurs de l'océan. Eh bien! tous ces travaux doivent périr un jour; seules sur les débris du passé, les lettres en conservent à moitié le souvenir. Des écrivains meurent, il est vrai; mais il en est aussi beaucoup qui ressuscitent¹; cependant ils déclineront ceux qui paraissent aujourd'hui les plus puissants; ainsi le veut la mode, dont le caprice préside également et à notre existence et à notre langage.

Milton, dans ses pages sacrées, a chanté les immortels combats des dieux et des anges. Son poème vous apprendra quel rythme convient le mieux à l'épopée pour traiter un sujet céleste.

La stance lente et mélancolique convient pour peindre les douleurs de l'amour et les plaintes de l'amitié. Mais du vers blanc ou du vers rimé à qui donnerons-nous la palme? Lequel occupe sur l'Hélicon un rang plus honorable? Que des critiques pointilleux éclaircissent ce point, aussi embrouillé qu'une cause portée au tribunal de la chancellerie.

La mauvaise humeur et l'égoïsme firent éclore la satire. En doutez-vous? lisez Dryden, Pope, et le doyen de Saint-Patrick².

Le vers blanc est, d'un consentement unanime, assigné à la tragédie, et il l'accompagne presque toujours³. Bien qu'au temps de Dryden l'insensé Almanzor parlât en rimes, la rime a été bannie du théâtre moderne; l'humble comédie a abandonné les vers pour les jeux de mots et les calembours qu'elle débite en prose fort ordinaire. Ce n'est pas que, pour avoir écrit en vers, nos Ben et nos Beaumont en soient plus mauvais. Mais c'est là le caprice de Thalie, la pauvre vierge! sifflée quelque vingt fois par an!

Quel que soit le sujet de votre drame, écoutez un avis important. Sachez adapter votre langage à la condition de votre héros. Parfois Melpomène oublie ses gémissements, et la vive Thalie prend un ton sérieux; et le public applaudit quand l'indignation de Townley se fait jour en chaleureux accents⁴. Shakspeare réserve ses vers pour les rois, et laisse la vile prose au commun des mortels; et le joyeux Henri abandonne le poétique courroux « au caverneux Hotspur » et à son royal père.

Auteurs, il ne vous suffit pas de polir vos œuvres avec un art infini, — il faut qu'elles touchent notre cœur : en quelque lieu que la scène se passe, quels que soient les discours de vos personnages, il faut que vous intéressiez l'âme de vos auditeurs; faites-les rire ou pleurer, comme il vous plaira, mais ne les faites pas dormir. Le poète me demande des larmes; mais avant d'en verser, il faut que je lui en voie répandre à lui-même.

Si Roméo banni n'a ni pleurs ni soupirs, ennuyé de sa langueur insipide, je dors ou je siffle. Des paroles de douleur conviennent à un visage attristé, et il est des occasions où les traits doivent exprimer la colère. Des mots à double sens excitent la curiosité du spectateur. Le sentiment exige un regard pensif, car la nature a formé avant tout l'homme intérieur, et les acteurs copient la nature — quand ils le peuvent. C'est sous son impression que le cœur bondit de ravissement, s'élève jusqu'au ciel, ou retombe abattu. Pour exprimer nos sentiments, elle nous a donné le truchement de l'âme, — la langue, qui, détériorée par l'usage, a cru depuis peu, du moins sur la scène, pouvoir se passer du sens commun; étourdit d'un vain bruit les loges, les galeries, le parterre, et pour provoquer le rire emploie tous les moyens, — hormis l'esprit.

Il n'est pas indifférent à l'habile écrivain que l'action de son drame se passe à la cour ou dans la vie commune : soit qu'il veuille nous égayer ou nous tirer des pleurs, qu'il ait pour héros un valet menteur ou le roi Léar, un sage ou un jeune étourdi échappé des bancs de l'école, un pèlerin errant ou John Bull pur et simple; Écossais, Irlandais, natif de Wilts ou de Galles, tout individu nous plaît s'il parle le langage de la nature.

¹ Les vieilles ballades, les vieilles comédies, les histoires de vieille femme sont aujourd'hui aussi recherchées que les vieux et les nouveaux discours. Merci à nos Heber, Weber et Scott.

[Il y avait une intention malicieuse de la part de l'auteur en plaçant le nom de Weber, qui est celui d'un pauvre compilateur allemand, entre ceux d'Heber et de Scott.]

² Mac Flecknoe, la Dunciade et toutes les ballades satiriques de Swift. Quels que soient leurs autres travaux, ceux-ci portent le cachet de leur personnalité et de leur ressentiment contre des rivaux indignes, et quoique le haut mérite de ces satires soit un des titres de leur réputation comme écrivains, leur acreté nous fait penser moins favorablement du caractère de leurs auteurs.

A l'égard de Dryden, qui a immortalisé Shadwell, son successeur au titre de poète-lauréat sous le nom de Mac Flecknoe et sous celui de Og dans la seconde partie d'*Abolition* et *Achilophel*, et quant aux querelles littéraires dans lesquelles Swift et Pope se trouvèrent engagés, consultez les biographies de ces grands écrivains et le teiste quoique curieux livre de M. Israeli, *les Querelles des Auteurs*.

³ A l'exemple du docteur Johnson, Byron soutenait la supériorité de la rime sur le vers blanc dans la poésie anglaise. « Excepté Milton, » dit Byron dans sa longue lettre au rédacteur du *Blackwood's Magazine*, « aucun poète capable d'employer la rime n'a écrit de poésie en vers blancs. Johnson a dit, non sans avoir hésité, qu'il ne pouvait s'empêcher de regretter que Milton n'eût point écrit en vers. Je sais qu'il est de mode aujourd'hui de décrier ce grand homme ainsi que Pope, mais ses jugements seront toujours pour moi la plus haute autorité, et je crois en toute humilité que le *Paradis perdu* aurait été loin de perdre aux yeux de la postérité s'il avait été écrit, je ne dirai pas en vers héroïques, quoiqu'ils soient à la hauteur du sujet, mais dans la strophe de Spenser et du Tasse, ou dans les tercets du Dante, que Milton aurait pu facilement greffer sur notre langue. Les *Saisons* de Thompson eussent gagné à être rimées, sans égaler pour cela son *Château d'Indulgence*, et la *Jeanne d'Arc* de M. Southey n'y eût rien perdu. »

⁴ Dans la comédie de Vanbrugh *le Mari provoqué*.

Peu importe que votre sujet soit historique ou imaginaire. Nul ne s'inquiète de savoir si vos personnages dramatiques ont vécu ou non. Il est un précepte qui avant tout doit dominer la scène : — faites que dans votre pièce les choses se passent comme elles *auraient pu* se passer.

Si vous voulez offrir à nos regards un nouveau Drawcansir ¹, représentez-le insensé et bravant toutes les lois ; si vous avez besoin d'une furie femelle, la farouche moitié de Macbeth est à votre service ; pour les larmes, la trahison, pour le bien, pour le mal, vous avez Constance, Richard III, Hamlet et le diable ! Mais si votre plan est neuf, si vous marchez librement loin des chemins frayés, que vos personnages ne se démentent pas, et qu'ils soient jusqu'à la fin tels qu'on les a vus d'abord.

Il est difficile de réussir où de plus forts que nous ont échoué, et de prêter un intérêt nouveau à un sujet déjà traité ; et cependant, il est plus sage peut-être d'adopter une action déjà connue que d'en choisir une nouvelle et de faillir. Pourtant n'imitiez pas servilement, et plutôt les pensées que les mots ; ne suivez pas votre modèle dans les moindres détails, et ne lui empruntez que ce qu'il a de bon.

Pour vous, jeune poète, que votre malheureuse étoile condamne à trembler devant l'arrêt de quiconque vous lit, avant de dérouler votre vingtième chant, n'allez pas, pour l'amour de Dieu ! dès l'abord vous écrier comme Bowles ² :

« Muse, viens éveiller sur ma harpe sonore
Des sons plus éclatants encore. »

Et que sort-il enfin de ce cerveau en ébullition ? Il retombe au niveau de Southey, dont les montagnes épiques sont fécondes en souris ! Ce n'est pas sur ce ton que le roi de notre Parnasse fait résonner les sons modestes de sa lyre admirable :

« Je chante la première désobéissance de l'homme, et le fruit... »

Il parle, et à mesure que son sujet se déroule, le ciel, la terre, les enfers viennent tour à tour prendre place dans ses chants ³. Cependant il continue sa marche, et tout ce qu'il dit, il semble que nous en ayons été les témoins. Il laisse là tout ce qui ne lui semble pas digne d'élever son sujet et d'orner son tableau ; et, grandissant à chaque page, de la lumière il ne tire pas de la fumée, mais du sein des ténèbres il fait jaillir la lumière ; et sous son habile main la vérité et les fictions se mêlent avec tant d'art, que nous ne savons où poser leurs limites respectives. Si vous voulez plaire au public, étudiez les goûts de ce monstre aux cent têtes ; si votre cœur bondit d'une joie triomphante quand toutes les mains applaudissent à la chute du rideau, méritez ces applaudissements, — lisez dans le livre de la nature, et apprenez à reconnaître les traits distinctifs de chaque âge ; examinez avec attention comment les années modifient la vie de l'homme, cette histoire si tôt et si souvent contée, et toujours inutilement. Voyez-le aux premiers jours de sa naïve

¹ Voir la *Répétition*.

Johnson. « Dites-moi, M. Bayes, quel est ce Drawcansir ? »

Bayes. « C'est, monsieur, un grand héros qui effraie sa maltesse, gourmande les rois, se moque des armées et fait tout ce qu'il lui plaît sans tenir compte des obstacles, du bon sens, de la justice. »

² Il y a environ deux ans, dans une revue qui a cessé de paraître, M. Cumberland ²² annonça qu'un jeune homme était occupé d'un poème épique intitulé *Armageddon*. Le plan de l'ouvrage et les extraits que l'on en donne font concevoir de grandes espérances ; mais je crois ne point offenser M. Townsend et ses amis en lui recommandant le précepte d'Horace auquel ces vers font allusion :

Difficile est propriè communia dicere ; tuque,
Rectus illacum carmen deductus in actus,
quam si proferes Ignota iudicæque prius.

Si M. Townsend réussit dans son entreprise, comme on peut l'espérer, il faudra remercier M. Cumberland de l'avoir le premier révélé au public ; mais en attendant cet heureux jour on peut douter que cette révélation prématurée du plan de l'ouvrage ait servi à l'auteur, soit qu'elle fasse concevoir de trop grandes espérances, soit qu'elle diminue la curiosité. M. Cumberland, aux talents duquel je rends tout l'hommage qui lui est dû, et M. Townsend, ne pourront me supposer guidé dans cette circonstance par des motifs d'envie. Je souhaite à l'auteur tout le succès possible, et je serais véritablement heureux de voir la poésie épique tirée du gouffre où l'on enfouit Southey, Cottle, Cowley, Ogilvy, Wilkie, Pye et tous les insipides chantres d'épopée présents et passés. S'il n'égale pas Milton, il peut du moins surpasser Blackmore ; s'il n'est pas un Homère, il peut être un Antimache. Ces avis pourraient passer pour de la présomption chez moi, s'ils ne s'adressaient à un auteur encore plus jeune que moi. M. Townsend doit s'attendre aux plus grands obstacles ; mais à les combattre il augmentera ses forces, et la victoire sera sa récompense. Je ne connais que trop les sarcasmes de la critique, les injures des écrivains, et je tremble que M. Townsend n'apprenne un jour à les connaître pour sa part ; ils poursuivent également le succès et la chute, et l'un et l'autre en sont également accablés.

M. Townsend, en connaissant mieux l'épreuve, appréciera l'intérêt qui me fait lui adresser ces avertissements.

Cette note fut rédigée à Athènes. A son retour en Angleterre, lord Byron écrivit à un ami : — « Il y a à Granta un poète épique à la mamelle, un M. Townsend, protégé du défunt Cumberland. Avez-vous jamais entendu parler de lui et de son *Armageddon* ? Je pense que son plan (je ne connais point l'auteur) touche au sublime ; quoique peut-être cette invention du *Dernier Jour du monde* soit trop hardie, on pourrait penser qu'il veut en remonter au Tout Puissant, et lui appliquer le vers :

And fools rush in where angels fear tread.
Où l'ange hésite et tremble le fou se précipite.

» Mais je ne dois point me permettre de mauvaises chicanes ; assez de gens lui en feront, et il peut mettre à ses oreilles la laine de tous les moutons de Jacob Behmen. Puisse-t-il terminer ce livre, quoique la rivalité de Milton soit dangereuse. »

³ Il y a plus de véritable poésie dans ces vers sur Milton que dans tout le reste de la paraphrase. MOORE.

²² La *Revue de Londres*, fondée en 1809 par les soins de M. Cumberland, ne publia que quelques numéros ; son prospectus promettait beaucoup, et, entre autres innovations, que chaque article serait signé par son auteur. Ce système, qui a réussi en France et en Allemagne, n'a obtenu aucun succès dans notre pays. Il n'est point nécessaire de discuter qu'à tort ou raison : la *London Review*, avec ou sans signatures, serait également morte.

²³ On lit sur le manuscrit original : « Cette note fut écrite à Athènes. A cette époque l'auteur ignorait la mort de M. Cumberland. Ce vieux littérateur mourut en mai 1814, et il eut l'honneur d'être enseveli à Westminster-Abbey. Son oraison funèbre fut prononcée en présence d'un grand nombre d'assistants par le docteur Vincent, son ancien camarade de collège et son ami. — « Concitoyens, vous voyez ici déposées les dépouilles mortelles de Richard Cumberland, un écrivain d'un grand mérite ; il travailla pour la scène et respecta toujours la morale. Ses pièces n'étaient pas parfaites, assurément, mais on n'y trouvait point de ces mots licencieux si à la mode aujourd'hui. Ses œuvres sont nombreuses et vivront autant que la langue anglaise. Il considérait le théâtre comme une école de bonnes mœurs. Lisez ses écrits théologiques, et vous y reconnaîtrez le vrai chrétien. Que Dieu lui pardonne ses péchés et le reçoive en sa sainte gloire. »

enfance, avec ses espiègleries, son babil, ses camarades et ses jeux; enfin arrive le jour où l'enfant rejette ses lisières, et où l'attrait du vice devance sa majorité trop tardive!

Voyez-le maintenant! il est homme! Il n'est plus tenu de se morfondre sur les vers abhorrés de Virgile¹ — et sur les siens; prier est ennuyeux, lire est un plaisir trop abstrait. Il laisse le visage sévère de Tawell pour les chevaux de Fordham; infortuné Tawell²! condamné à tant de chagrins journaliers par des écoliers boxeurs et par des ours³; amendes, professeurs, devoirs scolaires, réglemens menacent en vain, — il ne voit plus que la mente, les chasseurs et la plaine de Newmarket. Incivil avec ses supérieurs en âge, bouillant avec ses égaux, poli avec les fripons, prodigue de son or; inconstant dans tout, sauf le jeu et les courtisanes, et maudissant également ces deux choses, car toutes deux lui ont fait du mal; sans instruction, à moins qu'altité par ses excès, la maladie, dont la lecture adoucit l'ennui, ne soit le docteur qui lui confère ses grades; dupé, dévalisé, traqué par ses créanciers, c'est ainsi qu'il passe le temps de ses inscriptions universitaires. S'il réussit à ne pas être expulsé, il se retire maître-ès-arts! et les maisons de jeu et les clubs⁴, dans la foule de leurs coryphées, ne comptent pas de nom plus brillant!

Une fois lancé dans la vie, et son premier feu éteint, il imite l'égoïste prudence de son père; la fortune le détermine dans le choix de sa femme, le rang dans celui de ses amis; il achète des immeubles, et prudemment se méfie de la banque, siège à la chambre des communes; sa femme lui donne un héritier: il l'envoie à Harrow, car lui-même y a été. A la chambre, il opine du bonnet, si ce n'est lorsqu'il faut applaudir. Son fils est un garçon si intelligent! — il espère bien voir un jour le drôle promu à la pairie!

Le voilà sur le déclin de l'âge: — son corps s'affaiblit; il quitte la scène, ou plutôt la scène le quitte; il thésaurise, regrette chaque sou qu'il dépense, et dans lui l'avarice s'empare de tout ce qu'a laissé l'ambition; il compte ses écus, et sourit, et la vue de ses trésors diminués par les dettes de son jeune héritier lui donne des crispations; il calcule prudemment les

achats et les ventes, consommé dans toutes les sciences de la vie, hors une seule, celle de mourir. Morose, haineux, radoteur, difficile à plaire, faisant le panegyrique de tous les temps, hormis du temps actuel; imbécile, grondeur, négligé, presque oublié, il meurt sans être pleuré; — on l'enterre. — Qu'il pourrisse.

Mais revenons au drame. Je ne vous épargnerai pas mes préceptes, dussent-ils ne pas beaucoup vous plaire. Il est des choses qui, présentées sur la scène au lieu d'être mises en récit, sont sûres de faire plier les femmes et d'émonvoir les cœurs les plus durs; cependant il est des actions consignées dans les pages de l'histoire qu'il vaut mieux raconter qu'exposer aux regards des spectateurs; l'oreille supporte ce qui choquerait des yeux timides, et l'horreur se transforme ainsi en sympathie. Anglais dans tout le reste, je suis Français en ceci, — et je suis d'avis que le meurtrier ne doit pas souiller la scène. Le sang des gladiateurs qui coule sur les planches de nos théâtres, bien que nous sachions qu'il n'a rien de réel, ne nous en choque pas moins. Ce n'est pas sur la scène que le régicide Macbeth nous frappe de terreur par le trépas d'un roi; lorsque le farouche Hubert menace de brûler les yeux du jeune Arthur, c'est un spectacle qui révolte les nôtres, ainsi que la nature. Quand Johnson mit la corde au cou d'une héroïne⁵, nous sauvâmes Irène, mais nous sifflâmes la pièce. Dieu en soit loué! notre siècle, tout tolérant qu'il est, a relégué les métamorphoses dans les pantomimes; Lewis lui-même, avec tous ses revenants, n'oserait transformer en serpent le nègre du comte d'Osmont! comédie ou tragédie, nous rejetons tout ce qui sort des limites de la vraisemblance; et pourtant Dieu sait jusqu'où peuvent aller des auteurs qui, dans leurs post-cryptums, parlent de teindre « leurs héroïnes en bleu⁶. »

Sur toutes choses, faites en sorte que l'homme seul joue un rôle dans votre drame; n'évoquez pas de spectres à moins d'une extrémité telle qu'il faille ouvrir dix chausse-trapes pour en sortir. Je pense comme Dennis: de toutes les monstruosités celle que je déteste le plus c'est un opéra; là tous les personnages bons ou mauvais, à tort ou à raison, se disputent, s'aiment et font tout en chantant, sauf de la morale.

¹ Harvey, le *circulateur* de la *circulation* du sang, jeta un jour Virgile loin de lui dans une extase d'admiration, en s'écriant: « Ce livre a le diable au corps. » Dans le cas dont il s'agit, l'original que je cherche à peindre jetterait aussi probablement le livre loin de lui et le donnerait à tous les diables, non pas précisément par mépris pour le poète, mais par une horreur bien légitime des hexamètres. L'indigestion classique des colléges suffirait pour détourner de la poésie le reste de la vie; et peut-être est-ce un bonheur!

² *Infandum, regina, jubes renovare dolorem.*
J'espère que M. Tawell (*que je suis loin d'avoir voulu insulter*) ne comprendra.

³ Le révérend Tawell était un agrégé (*fellow*) du collège de la Trinité à Cambridge pendant le séjour de lord Byron. Le poète se vengea par cette mention satirique de quelques réprimandes du révérend à propos des boutades du jeune poète. Voir les *Mémoires* de M. Moore.

⁴ *L'enfer*: une maison de jeu où l'on risque peu et où l'on est largement volé. Un *club*: purgatoire joyeux où l'on

perd davantage, mais où l'on suppose qu'on n'est pas volé.

⁵ Irène devait prononcer deux vers ayant la corde déjà passée autour du cou; mais le parterre cria: « Point de meurtre! » et elle fut obligée de sortir vivante de la scène. (Boswell, *Vie de Johnson*.)

Ces deux vers furent supprimés, et Irène fut désormais mise à mort dans les collisses. « Cet exemple prouve, dit M. Maloué, combien les spectateurs modernes sont loin de permettre aux nouveaux auteurs ce qu'ils tolèrent dans les anciens. » Rowe, dans son *Tamerlan*, fait étrangler Monces sur la scène; Davies raconte dans sa *Vie de Garrick* que l'exécution d'Irène *coram populo*, malgré l'avis d'Horace, fut conseillée par ce grand acteur. (Voir le Boswell de Croker, vol. I, p. 172.)

⁶ Dans le post-scriptum du *Château des Spectres*, M. Lewis nous avertit que quoique les négresses fussent inconnues en Angleterre à l'époque où il place son action, il a cru devoir se permettre cet anachronisme pour augmenter l'intérêt, et que s'il eût cru produire plus d'impression en faisant son héroïne bleue, il n'aurait pas hésité à le faire.

Salut, dernier témoignage du souvenir de nos amis étrangers, que tolère la France et que nous envoie l'Hespérie; les décrets de Napoléon ne mettent point d'embargo sur les espions et les chanteurs, qui ont bien fait de se rembarquer. Notre gigantesque capitale, avec ses places publiques couvertes d'artisans qui autrefois gagnaient le pain que maintenant ils mendient, est devenue difficile en matière d'iniquités, et dédaigne tout amusement qui n'est pas coûteux. Ainsi, le boutiquier paie pour entendre un orchestre dont les sons affectent douloureusement son tympan; une mauvaise honte seule l'empêche de ronfler, et en criant *bis* il double son tourment; étouffé dans la foule, rudoyé par des fats, ne sachant que faire de son chapeau, et tremblant pour ses orteils, il souffre toute la soirée et n'a de repos qu'au moment où la chute du rideau vient mettre fin à son supplice. Et pourquoi s'impose-t-il toutes ces souffrances et bien d'autres encore? Ne le devinez-vous pas? parce qu'elles lui coûtent cher et qu'elles l'obligent à s'habiller.

Ainsi prospèrent les eunuques de l'Étrurie; donnez-nous des ménestriers, ils ne manqueront pas de badauds qui les paient. Avant que des pièces de théâtre fussent jouées par plus d'un vénérable ecclésiastique (où est le mal? David n'a-t-il pas dansé devant l'arche?) dans les réjouissances de Noël, le peuple ignorant des campagnes se contentait d'assister à des grimaces et à des farces grossières. Le progrès des temps, parmi beaucoup d'autres choses aujourd'hui passées de mode, amena le joyeux Polichinelle et la joviale madame Jeanne, qui continuent à nous donner le spectacle indécent de leurs ébats, au point que je m'étonne que Benvolio souffre de telles représentations; Benvolio, ce pair réformateur, devant qui disparaissent tous les vices, les jurements, le pugilat, la mendicité, tout enfin, — hormis les *raouts* et les courses de chevaux¹.

La farce suivit la comédie et atteignit sa haute splendeur dans le siècle original de Foote, ce rieur éternel et impitoyable qui n'épargnait personne et se moquait des choses les plus sérieuses. Ni l'église ni

l'état n'échappèrent à ses sarcasmes publics; il immola tout à sa gaité, l'épée comme la robe, les prêtres, les hommes de loi, les volontaires : hélas ! pauvre Yorick, muet maintenant à tout jamais ! quiconque aime à rire doit regretter Foote.

Nous sourions médiocrement quand, sur la scène, nous entendons parodier en langage emphatique et des rois et des reines; quand « Chrononhotonthologos va mourir, » et qu'Arthur se pavane dans sa majesté comique.

Moschus ! j'espère bien un jour me retrouver auprès de toi ; nous rirons encore ensemble, et à défaut d'esprit la gaité nous viendra en aide ; oui, mon ami, pour toi je quitterai ma cynique cellule et prendrai la devise de Swift : « Vive la bagatelle ! » Dans nos foyers, comme sur les flots de la mer Égée, elle a plus d'une fois charmé nos instants et enivré nos cœurs de poésie et de joie². Puisse la légère Euphrosyne, après avoir égayé ton passé, présider à tout le drame de ta vie, et ne pas te quitter même à la dernière scène ; et lorsque tu ne seras plus, puisse-t-on dans ton lit, comme dans celui de Platon le païen, trouver le manuscrit de quelque production égrillarde !

Voyons maintenant le drame tel qu'il est de nos jours, sous le poids des chaînes que lui imposa le whig Walpole³ ; la corruption l'a terrassé, car elle redoutait son regard ; la pruderie l'a quitté pour un bal d'opéra ! Et cependant Chesterfield, dont la plume élégante fait le procès au rire, a combattu pour la liberté du théâtre ; il a voulu le protéger contre la maussaderie des cervelles patriciennes et l'infamie stupidité des lords chambellans. Rapportez cette loi ! Que la gaité circule librement sur la scène ; — nous n'avons chez nous que trop de sujets de tristesse ; « qu'Archer » plante des cornes sur le front de nouveaux « Sullen, » et que « Stéphanie » en fasse accroire à son époux⁴ ; la morale est là clair-semée ; mais après tout qu'importe ? on va au théâtre pour s'amuser et non pour être sermonné. Celui qui va puiser sur la scène des leçons de vertu ou de vice a un cerveau qui réclame les soins de Willis⁵.

¹ Au lieu de Benvolio il y avait dans le manuscrit original le comte de Grosvenor.

² En dédiant le quatrième chant de *Childe-Harold* à son compagnon de voyage, Byron le dépeint ainsi : — « Je lui ai dû les agréments d'une amitié toujours bienveillante et éclairée ; il m'a accompagné dans mes voyages, il m'a veillé dans mes maladies, consolé dans mes chagrins ; il était heureux de mon bonheur, il m'est resté fidèle aux jours de l'adversité ; c'était un homme de bon conseil et courageux dans les moments de danger. »

M. Hobhouse, de son côté, exprime ainsi ses regrets de ce que Byron n'avait pu l'accompagner dans un court voyage à Nègrepoint : « Il réunissait à une profondeur d'observation et à une naïveté de remarques cette bonne humeur qui fait oublier les fatigues et retrempe l'âme dans les moments pénibles et difficiles. »

³ Voici en peu de mots l'histoire du bill sur les théâtres de 1753 : Sir John Barnard proposa un bill pour diminuer le nombre des théâtres comiques et pour régler la police des acteurs. Le ministre sir Robert Walpole, regardant cette occasion comme favorable pour réprimer les abus des représentations théâtrales, proposa d'y insérer une clause qui consacrait et augmentait le pouvoir du lord chambellan sur les pièces licencieuses ; il insinua même que le roi n'adopterait le bill qu'avec cet amendement. Mais sir John

Barnard s'opposa formellement à cette clause, prétendant que le pouvoir de cet officier était déjà trop grand et qu'il n'en abusait que trop souvent. En conséquence, il retira son bill plutôt que d'accroître par une loi l'influence d'un simple officier entièrement dépendant de la couronne. Cependant dans le cours de la session de 1757 s'offrit un prétexte que sir Robert s'empressa de saisir. Le directeur du théâtre de *Goodman's Fields* lui ayant apporté le manuscrit d'une farce intitulée *le Croupion d'Or*, le ministre lui acheta les représentations de cette pièce et garda le manuscrit ; puis il en fit extraire plusieurs passages remplis de blasphèmes, d'obscénités, de mots séditieux, les lut dans le parlement et obtint un bill qui limitait le nombre des théâtres et soumettait toutes les pièces dramatiques à l'inspection du lord chambellan.

⁴ Michael Perez, rôle du capitaine dans la comédie intitulée : *Rule a Wife and have a Wife*.

⁵ Reynolds, dans sa *Biographie de l'Époque*, cite un exemple remarquable de la puissance de ce docteur : il avait ce qu'il faut pour menacer et commander ; menacer est le mot propre, car ses nombreux malades se tenaient immobiles devant ce regard redoutable. Au bout de quelques semaines de service auprès du roi, il donna à sa majesté un rasoir pour se faire la barbe et un canif pour se couper les ongles. A cette occasion, d'autres médecins l'accusèrent avec violence et imprudemment devant la

Oui ; mais l'exemple de Macheath, — bah ! en voilà assez ; — il n'a fait des voleurs que de ceux qui l'étaient déjà ; croyez-moi, en dépit des puritains et des malédictions de Collier, le théâtre n'a jamais rendu personne meilleur ni pire. Épargnez donc notre scène, ô méthodistes ! et ne brûlez pas, s'il se relève, ce Drury damné par vous. Mais pourquoi en appeler à des bigots au cerveau fêlé ? l'indulgence céleste peut-elle s'allier au fanatisme terrestre ? Laissons-leur espérer le retour des auto-da-fé, de cette époque chère aux puritains et au pape. De même que le pieux Calvin vit autrefois brûler Servet, nos modernes sectes ne seraient pas fâchées de voir immoler de nouvelles victimes. Mais déjà n'entendez-vous pas les chants de Solyme ? Septique apologiste du péché, écoute la foi qui déclame pendant que le serviteur de Dieu châtie ceux qu'il aime, et que Siméon donne un coup de pied, ou que Baxter se contente d'administrer une « bourrade. »

Celui qui a pour guide la nature écrit de telle sorte qu'en le lisant le premier venu s'imagine, dans son enthousiasme, pouvoir en faire autant ; mais après s'être noirci les doigts, avoir mordu ses ongles et griffonné bien du papier, le présomptueux y renonce.

N'essayez pas de la pastorale ; car qui peut se flatter d'égaliser ces églogues œuvres charmantes de la jeunesse de notre Pope ? Cependant elles ont leurs défauts, de même que celles de Phillips ; les unes et les autres pèchent, quoique d'une manière différente. Trop de rudesse pour l'art, trop de raffinement pour la nature, voilà le double écueil qu'il faut éviter, et leur exemple nous fait voir combien ce juste milieu est difficile à atteindre.

L'écrivain grossier, certes, n'est pas de mise dans notre époque de susceptibilité, où tout le monde veut avoir du goût ; le langage ordurier, la grosse plaisanterie, qui charmaient autrefois dans Swift, aujourd'hui ne seraient plus soufferts ; non-seulement on les proscriit dans le monde poli, mais un chevalier de la Cité ne voudrait pas même y descendre !

Indulgence pour les défauts de Swift ! son esprit leur a servi de passeport ! Il n'a de rival qu'*Hudibras*, que rien n'égale ! L'auteur de ce poème est, je pense, le premier qui ait retranché deux pieds à notre vieux vers dissyllabique ; ce rythme plus court n'en est pas moins que l'autre aimé des neuf Sœurs. Au premier abord, des vers de huit pieds ne semblent guère convenir à une composition sérieuse, l'ode exceptée. Néanmoins, à notre grand étonnement, Scott a depuis peu prouvé que ce rythme peut soutenir avec aisance le poids d'un sujet grave, varié habilement, et surpasse de beaucoup le vers héroïque, surtout dans les chants de guerre et d'amour, qui, passant tour-à-tour du tendre au sublime, trouveraient une entrave dans le retour trop lent de la rime.

L'irrégularité est admirée de peu de gens, et tout juge éclairé la déteste. Il en est qui la pardonnent ; mais ce mot est dur et ne saurait satisfaire un barde britannique.

Le poète doit-il donc réprimer la chaleur généreuse de ses pensées, de peur que la censure ne vienne relever dans son œuvre un vers fautif ? Doit-il retrancher tout ce qui pourrait sembler suspect à ses critiques, pour le triste avantage d'être qualifié de « correct ? » Doit-il, courbant l'orgueil de toute phrase ambitieuse, s'attacher à éviter les fantes au lieu de créer des beautés ?

Vous qui cherchez les modèles accomplis, ne cessez, nuit et jour, de feuilleter les œuvres de la Grèce. Mais nos pères, contents de leur poésie nationale, ne chargeaient pas leur cerveau de grec idolâtre. Le petit nombre d'entre eux qui savaient lire une page ou se servir d'une plume se bornaient à Chaucer et au vieux Ben ; il leur fallait un rythme sans art, de bonnes plaisanteries, et fort peu de chasteté. Que les préceptes des anciens soient bons ou mauvais, je n'appellerai pas nos ancêtres des imbéciles ! Ce qui ne nous empêche pas, vous et moi, de savoir distinguer l'élégant du grossier, et, lorsqu'un vers boiteux se présente, de le découvrir avec nos doigts à défaut d'oreilles.

En vérité j'ignore, et je ne tiens pas beaucoup à le savoir, ce qu'étaient nos premiers saltimbanques anglais, et si, avant qu'un théâtre abritât sous ses voûtes le drame ambulante, notre muse, comme celle de Thespis, allait en charrette. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis les jours de notre Shakspeare, ce n'est pas du moins la pompe qui manque à nos pièces dramatiques ; et Melpomène ne monterait pas sur son trône sans hauts talons, sans plumes blanches, sans fausses pierreries.

On applaudit encore les vieilles comédies, bien que trop licencieuses pour les convenances de notre théâtre : du moins, nous autres modernes, nous mutilons sagement ou passons sous silence leurs plaisanteries immodestes.

Quels que soient du reste leurs erreurs et leurs défauts, nos bardes entreprenants ne laissent rien sans le tenter ; car ils méritent nos applaudissements ceux qui choisissent un sujet anglais pour une muse anglaise, et laissent aux esprits dépourvus d'invention le verbiage français et la sentimentalité germanique. Notre langage pourrait prétendre à la palme de la poésie comme à celle de la philosophie, si nos poètes, un peu moins pressés, voulaient, à l'exemple de Pope, se donner le temps de polir leurs écrits !

Il est des écrivains redoutables dont la critique abat les in-quarto, et met au jour leurs sottises ; ils ont

chambre des communes. M. Burke se montra très-sévère, et demanda impérieusement si le royal malade en avait souffert, et quel était ce pouvoir que possédait le docteur de se faire obéir par la terreur. « Mettez les bougies entre nous, » répliqua le docteur d'un ton également impératif, « et je vais vous donner la réponse : je l'ai regardé ainsi ; oui, monsieur. ainsi. » M. Burke

détourna la tête et ne répondit rien, reconnaissant le pouvoir de ce regard de *basilie*. Le docteur aimait à raconter cette histoire.

« Je vois que dans la *Quarterly*, » écrivait Byron à Ravenne en 1820, « on défend Pope ! c'est un crime, c'est une honte. c'est une abomination ! comme si Pope avait besoin d'être défendu. Ces misérables imposteurs du jour ! les poètes se perdent

bientôt découvert les côtés faibles de notre ouvrage, et notre marbre ne résiste pas à l'épave de leur ciseau! Démocrite lui-même est dépassé par eux. Il nous estimait fous, mais eux nous rendent tels.

A dire vrai, la plupart des rimailleurs prêtent le flanc au ridicule dont ils se plaignent! Sales et négligés sur leur personne, ils portent une barbe d'une semaine et des ongles d'un an, habitent des greniers, s'éloignent de tous ceux qu'ils rencontrent, évitent les rues pour marcher dans les ruelles.

Avec un petit nombre de vers et moins de raison encore, en voilà assez pour vous affubler tout à votre aise du nom de poète; en sorte que des tonnes d'ellébore ne suffiront pas pour mettre un grain de bon sens dans votre cervelle. Écrivez comme Wordsworth, habitez les bords d'un lac¹, gardez pendant un an votre chevelure touffue à l'abri des ciseaux de Blake², puis mettez votre livre sous presse, et retournez à Londres. Vous pouvez être sûr que tous les marmots, à votre passage, salueront de leurs acclamations votre seigneurie poétique.

Si j'ai une santé de poète, ne ferai-je pas sagement d'imiter l'exemple de Bayes, et de me purger au printemps avant de prendre la plume? Si cette utile précaution n'adouçissait ma bile, je ne sais pas de poète dont le style fût plus extravagant que le mien. Mais, puisque, par une délicatesse peut-être déplacée, je ne puis consentir à acheter la gloire à ce prix, je veux tourner gratis la meule d'un rémouleur, et, obtus moi-même, affiler l'acier d'autrui; je ne veux plus écrire si ce n'est pour enseigner leur art à ceux qui se préparent au rôle de poètes; je montrerai dans Horace les routes fleuries de la poésie, et dans mon propre exemple les défauts à éviter.

Bien que cela aille à l'encontre de la pratique moderne, il ne serait pas mal de penser avant d'écrire;

lisez tout ce qui se rapporte au sujet que vous traitez, c'est ainsi que vous puiserez vos inspirations à la véritable source.

Celui qui connaît ses devoirs envers ses amis et sa patrie, qui sait pardonner à ses ennemis, qui sait régler sa conduite d'une manière convenable dans ses relations avec un frère, un père ou un étranger; qui prend pour ce qu'ils sont notre culte et nos lois, sans bengler la réforme dans le parlement, l'église ou le barreau; qui, sage dans la pratique sans afficher la sagesse, est plus philosophe de cœur que de paroles; tel est l'homme que le poète doit prendre pour exemple, et sur lequel il doit modeler et sa vie et ses vers.

Parfois un esprit brillant, une action bien conduite, sans même le secours de beaucoup de grâce, de talent ou d'art, obtiendront auprès du public un succès plus durable que des riens ingénieux et sonores, mais frivoles.

Malheureuse Grèce! la muse peut louer sans restriction tes fils d'autrefois, adonnés exclusivement aux armes et aux beaux-arts, et dont le commerce ne rétrécissait pas le cœur. Nos enfants (à l'exception de ceux à qui nos écoles publiques font scander des longues et des brèves avant qu'ils sachent lire), nos enfants apprennent de bonne heure de leurs pères cette maxime: « Un sou d'épargné, mon fils, est un sou de gagné! » « Enfant de la Cité, de six sous ôtez le tiers, combien restera-t-il? — Quatre. — Bravo! Richard a trouvé la somme! Mes cinquante mille livres sterling, il les élèvera à cent mille! »

Il est évident que celui dont la jeune âme a de bonne heure contracté cette rouille est propre à faire tout autre chose qu'un poète. Locke vous dira que le père agit sagement qui ne permet jamais à ses enfants de lire un seul vers; car, dit ce philosophe³ (et bien des

et revient Dieu en injuriant Pope, le plus parfait de tous nos poètes! — Et en 1821: — « Ni le temps, ni l'éloignement, ni le chagrin, ni l'âge, ne pourront jamais altérer mon admiration pour le plus grand poète moraliste de tous les siècles, de tous les pays, qui a le mieux peint tous les sentiments humains et toutes les vicissitudes de la vie. Il a fait les délices de ma jeunesse; je l'étudie dans mon âge mûr, et il sera la consolation de ma vieillesse s'il m'est donné de jamais y atteindre. La poésie est le miroir de la vie humaine; sans exagérer ni négliger la religion, il a rassemblé et revêtu d'une forme admirable tous les préceptes de morale qui font les hommes bons et grands. Sir William Temple observe que dans l'espace de mille ans pour un seul grand poète on trouve mille hommes capables de faire de grands généraux et des maîtres d'état. Telle est l'opinion d'un homme politique sur la poésie; elle fait honneur à l'une et à l'autre. Ce poète, qui paraît tous les mille ans, c'est Pope; mille ans s'écouleront avant qu'il en vienne un pareil. Mais n'importe, Pope est à lui seul toute une littérature. »

¹ Que ce siècle soit une époque de décadence pour la littérature anglaise, c'est ce que tout homme qui a examiné tranquillement ce sujet ne peut mettre en doute. Qu'il y ait des hommes de génie parmi les poètes actuels, cela ne prouverait rien, car, comme on l'a fort bien dit, après celui qui établit le gouvernement de son pays, le plus grand génie est celui qui le renverse. Personne n'a jamais refusé le génie à Marini, qui non-seulement a corrompu le goût littéraire de l'Italie, mais encore celui de toute l'Europe; pendant près d'un siècle, la source de l'état déplorable de la poésie anglaise est dans ce système absurde de déprécier Pope,

qui pendant ces dernières années a été une sorte d'épidémie toujours croissante. Les lakistes, leur école et tous ceux qui les approchent, Moore lui-même, les professeurs dilettanti, les vieux gentilshommes qui traduisent et imitent, les jeunes dames qui écoutent et répètent, les baronnets qui invitent les mauvais poètes à dîner à la campagne; la petite fraction des gens d'esprit et la grande corporation des bas-bleus se sont dernièrement réunies pour déprécier ce grand poète; et qu'avons-nous mis à sa place? l'école des lacs, qui commence avec un poème épique écrit en six semaines (Jeanne-d'Arc nous en avertit elle-même) et finit avec une ballade comme Pierre Bell, que l'auteur a mis vingt ans à composer, comme il prend soin de nous en informer. Qu'avons-nous mis à la place? un déluge de romans flasques et inintelligibles, imités de Scott et de moi-même, qui avons fourni les meilleurs matériaux pour soutenir ce déplorable système. Qu'avons-nous mis à la place? *Madoc*, *Talaba*, *Kehama*, *Gebir* et tant d'autres baragouinages écrits dans toutes les mesures, mais qui n'ont pas de sens commun. — *Lettres de Byron*, 1819. Voir aussi les deux pamphlets en réponse à M. Bowles, écrits à Ravenne en 1821, où lord Byron s'abandonne à tout son enthousiasme pour Pope.

² Aussi fameux perruquier que Licinus et mieux payé, et qui pourra comme lui devenir sénateur avec une meilleure recommandation que la moitié des têtes qu'il frise, savoir, l'indépendance.

³ Je n'ai pas sous les yeux l'original; mais voici la traduction italienne: — « E una cosa a mio credere molto stravagante, che un padre desidero o permetta, che suo figliuolo colturi e

gens sont de son avis), les poètes, avec leur bagage lyrique, sont de mauvais artisans; Delphes, quelle qu'ait pu être autrefois son opulence, a aujourd'hui très-peu d'argent et encore moins d'or, attendu que le mont Parnasse, tout divin qu'il est, est gueux comme Irus¹ ou comme une mine d'Irlande².

Le poète doit toujours se proposer deux buts, soit séparés, soit réunis : nous plaire ou nous rendre meilleurs. Si vous traitez le genre didactique, soyez bref dans vos enseignements : la redondance met la mémoire au supplice, car le cerveau peut être surchargé tout aussi bien que les épaules.

Il est bon que la fiction ait les apparences de la vérité, car les contes de fées n'en imposent qu'aux enfants; n'attendez pas qu'on ajoute foi à des choses trop surprenantes : il n'y a que Jonas qui soit sorti vivant du ventre d'une baleine.

La jeunesse sacrifie tout à l'élégance; un âge plus mûr exige quelque peu de bon sens. En un mot, le poète est propre à tout, qui sait mêler l'instruction à l'esprit. Il obtiendra le sourire des revues, et le patronage de Pater noster-row; aidé de l'appui libéral de Longman (qui ne dédaigne jamais les livres profitables), son livre circulera; pendant trois semaines il donnera le ton à Londres en matière de bon goût, et franchira la Tweed aussi que le canal de Saint-George.

Mais tout ici-bas a ses défauts : on sait que violons et harpes détonnent quelquefois; la voix capricieuse crieaille, en dépit des efforts du chanteur; les chiens perdent la piste, le briquet ne fait pas jaillir d'étincelles³, et les meilleurs fusils (le diable les emporte!) manquent parfois leur coup⁴.

Dans un livre où les beautés abondent, le lecteur ne doit pas chercher querelle à l'auteur pour une ou deux taches; il faut pardonner aux livres et aux hommes les erreurs de la nature humaine et de la plume.

Mais s'il se rencontre un auteur qui, bravant amis et ennemis, rejette tous les conseils, refuse de s'amender,

et fait toujours crier la même corde discordante, quoi qu'il chante, ne lui faites point de quartier. Qu'il ait le destin de cet Havard⁵ qui produisit un jour une pièce trop bonne pour venir de la plume d'un sot : d'abord personne ne soupçonnait qu'elle fût de lui; mais à peine y eut-il mis son nom, savez-vous ce qui arriva? elle cessa de réussir. Quand Milton daigne sommeiller, tout le monde le déplore, pourtant cela est bien pardonnable dans une œuvre de longue haleine.

Il en est de la poésie comme de la peinture : il est des productions qui soutiennent le regard de la critique, et qui plaisent vues de près; d'autres ressortent davantage à une certaine distance; celle-ci a besoin d'ombre, celle-là demande la lumière : elle ne redoute pas l'examen approfondi du connaisseur, et dix fois regardée semble dix fois nouvelle.

Pèlerins du Parnasse! vous que le hasard ou un libre choix a conduits à prêter l'oreille à la voix de la muse, recevez mes conseils, et soyez sages pendant qu'il en est temps encore; bien peu atteignent le sommet que vos regards convoitent. L'église et l'état, les camps et la cour offrent des récompenses à des intelligences fort médiocres, ma foi! Là, il suffit d'avoir du sens commun pour faire beaucoup de chemin; tous les chefs de notre barreau ne sont pas des Erskine. Mais en poésie, il n'y a pas de degré du médiocre au pire; il faut de toute nécessité être au premier rang ou au dernier; car les œuvres misérables des poètes médiocres sont également en horreur aux dieux, aux hommes et aux journalistes⁶.

A toi de nouveau, mon Jeffrey! — Au bruit inspirateur de ton nom, comme je sens se rallumer en moi mon ancienne ardeur, pareille à celle que ressentent de doux Calédoniens alors que quelque auteur méridional est attaché sur la roue de leur critique, ou de benins éclectiques⁷ quand des chrétiens, cent fois pires que des Turcs, dépouillent la foi pour enrichir « les bonnes œuvres! » Ce sont là, Jeffrey, les sentiments qui t'animent. — Je ne lance pas mon faucon

perfezioni questo talento. » — Et plus bas : — « Si trovano di rado nel Parnaso le miniere d'oro e d'argento. »

¹ *Iro pauperior*. C'est ce mendiant qui boxa avec Ulysse pour un morceau de chevreau rôti et perdit la moitié de ses dents par-dessus le marché.

² La mine d'or de Wicklow, en Irlande, qui fournit assez de métal pour dorer une mauvaise guinée.

³ Ces vers sont un agréable mélange de cette ironie et de cette gâté que lord Byron répandait dans sa conversation, à tel point que ceux qui lisent ce passage croient entendre l'auteur. MOORE.

⁴ Comme Pope a pris la liberté de maudire Homère, auquel il a tant d'obligation, on peut donc se permettre par une licence poétique de maudire qui que ce soit en vers, et en cas de mauvaise querelle je me prévaudrai de cet illustre prédécesseur.

⁵ Pour l'anecdote de la tragédie de Billy Havard, voyez la *Vie de Garrick*, par Davies. Je crois qu'elle s'appelait *Régulus* ou *Charles I^{er}*. Aussitôt que l'on sut qu'il était l'auteur, les spectateurs diminuèrent, et le libraire refusa de lui donner la somme convenue. « Havard, dit Davies, en était à ses dernières ressources, et on lui proposa pour rétablir ses affaires de traiter l'histoire de Charles I^{er}, comme propre à captiver la faveur publique. Havard préférait encore à l'argent (à la réputation le droit d'avoir toutes ses aises, et Giffard le directeur insista sur cette

classe, qu'il le logerait jusqu'à ce que la pièce fût achevée. Il y consentit, et Giffard l'enferma sous clef. La pièce fut jouée avec grand profit pour le directeur et quelque gloire pour l'auteur, dont elle rétablit un peu les finances. La curiosité publique voulut connaître l'auteur. C'était un secret, qu'il fallait craindre de divulguer; mais Havard aimait trop sa réputation pour pouvoir longtemps garder le silence au-delà de la douzième représentation. Au moment où Havard s'avoua l'auteur, les auditeurs diminuèrent sensiblement, et son libraire refusa de lui donner la somme de 400 l. st. pour le manuscrit. »

⁶ Dans le manuscrit se trouvaient les deux vers et la note suivants :

« Ce que les dieux, les hommes et les affiches interdisent, le diable et Jeffrey le permettent à un Picté.

⁷ Voici le charitable passage de la *Revue éclectique* auquel fait allusion lord Byron :

« Si le noble lord et le savant avocat ont le courage nécessaire pour venger leurs offenses réciproques, nous entendrons probablement bientôt l'explosion d'une nouvelle balle de papier dans le goût du dernier duel que ce dernier a eu ou a feint d'avoir avec Little Moore. Il y a, sinon dans la critique, au moins dans la satire, des motifs suffisants pour forcer tout homme d'honneur à délier le provocateur à un combat mortel. »

contre une ignoble proie! O le meilleur animal à chasser de tout Dunedin! pour toi mon Pégase va ralentir son pas. Lève-toi, mon Jeffrey! ou ma plume desséchée n'émoussera pas son tranchant sur des ennemis indignes de son courroux; jusqu'à ce que mon regard hostile te rencontre toi ou les tiens, hélas! je ne puis « faire tomber mes coups sur des guerriers obscurs! » Saxon cruel! veux-tu donc laisser là une muse et un cœur dont tu t'es plu à faire complètement la proie? Cher et maudit contempteur des poésies de mon adolescence, n'as-tu plus de vengeance contre les torts de mon âge mûr? Si, sans provocation, tu m'as fait saigner naguère, n'as-tu point d'armes contre mon audace? Quoi! pas un mot! — Suis-je donc descendu si bas? M'épargneras-tu, toi qui n'épargnas jamais un ennemi? N'as-tu plus de colère, ou dédaignes-tu de la faire éclater? point d'esprit contre des nobles, héréditaires imbéciles? point de plaisanterie contre les « mineurs? » point de quolibet à propos d'un nom?² pas un seul paragraphe de blâme facétieux? Est-ce donc pour cela que je me suis assis sur les ruines d'Illion, et que j'y ai pensé à Homère beaucoup moins qu'à Holyrood? Sur les rives de l'Euxin ou de la mer Égée, ma haine constante se tournait passionnément vers toi. Ah! n'y pensons plus! En vain mon cœur brûle, le cruel Alexis se détourne de Corydon³; mes vers sont inutiles; laissons là Jeffrey, cessons de solliciter un courroux qu'il ne veut pas montrer. Qu'en adviendra-t-il? Un des enfants affamés d'Édine écrira contre moi un article, un article auquel je ne pourrai échapper. Il se rencontrera un Écossais moins fastidieux et, quoique moins renommé, tout aussi versé dans le vocabulaire des injures.

A table, nos yeux seraient choqués de quelque plat étrange, par exemple, des grenouilles en guise de poisson, ou de l'huile employée au lieu de beurre; des petits chiens ne plaindraient guère dans un pâté moderne; si de tels mélanges sont à nos yeux presque des crimes, en fait de vers il ne nous faut que de l'excellent. Le bouilli et le rôti seuls ne tentent pas un épicurien; il en est de même de la poésie: ou elle dégoûte, ou elle enchante.

Qui ne sait pas tirer touche rarement un fusil; qui ne sait pas nager ne court pas à la rivière; et ceux qui ignorent l'art d'administrer un coup de poing, avant de se hasarder à boxer, doivent aller prendre des leçons de Jackson⁴. Quelle que soit l'arme qu'on emploie, le bâton, le poing ou le fleuret, on ne devient expert qu'après de longues années d'apprentissage;

et cependant cinquante imbéciles vont, quand bon leur semble, brocher vingt mille couplets sans se gêner. Pourquoi pas? — ayant qualité pour représenter un bourg-pourri, ne puis-je pas déployer mon esprit? Moi dont les ancêtres ont siégé dans les commissions de justice de paix, ont vécu indépendants sur leurs terres, et m'ont transmis en héritage, avec leurs écuries, leurs chenils et leurs meutes, leur revenu tout entier et des impôts s'élevant au double de sa valeur, moi qui ne laisse rien à désirer pour la mine et la généalogie, on veut que j'étouffe mon sel attique!

Ainsi pense la « canaille des gens comme il faut; » mais cela ne vous suffit pas à vous, il vous faut en outre du génie. Que ceci vous serve de loi, et soyez prudent, et n'imprimez pas tout chauds des vers récemment éclos de l'école de Southey, qui, avant de faire paraître une nouvelle *Thalaba*, nous donnera, je l'espère, neuf années au moins de répit. Et entends-moi, Southey, — mais ne te fâche pas: — brûle tes trois derniers ouvrages — et la moitié de ton œuvre prochaine. Mais pourquoi cet inutile conseil? Une fois publié, on ne peut plus rappeler un livre — de chez l'épicier! quoique Madoc en compagnie de la *Pucelle*⁵ puisse reprendre le chemin de Quito — sur une valise⁶.

Orphée, comme nous l'apprennent Ovide et Lemprière, conduisait par l'oreille tous les animaux sauvages, les femmes seules exceptées; et s'il jouait du violon aujourd'hui, nous verrions les lions valser à la Tour; et telle était alors la puissance des ménestrels, que le vieil Amphion eût bâti Saint-Paul sans l'assistance de Wren. Les vers rendaient aussi la justice, et les bardes de la Grèce firent plus que les constables pour le maintien de la paix publique; ils abolirent le cocuage, aux acclamations de tous, convoquèrent les assemblées de comtés, firent exécuter les lois; leur faux réformatrice à la main, ils détruisirent l'influence de la couronne, et servirent l'église sans exiger de dimes. Depuis lors, en Grèce et en Orient, tout poète fut prêtre et prophète tout ensemble, et ce double sacerdoce voué à la cure des âmes soumit des royaumes entiers à sa juridiction.

Ensuite parut le belliqueux Homère, ce roi de l'épopée, et depuis lui la guerre n'a cessé d'être de mode: le vieux Tyrtée, chef boiteux, mais poète sublime⁷, conduisit les Spartiates au combat; et la forteresse d'Ithome, après une longue résistance, tomba enfin devant la puissance des vers.

Au temps jadis, quand les oracles étaient en vogue,

¹ « Hélas! je ne puis pas frapper sur de pareils malheureux. »
Macbeth.

² Voir la mémorable critique de la *Revue d'Edimbourg* sur les *Heures de Paresse*.

³ *Invenies alium, si te hic fastidit, Alexim.*

⁴ La passion de Byron pour la boxade le mit en rapport dans la suite avec Jackson, le plus distingué et pour tout dire le plus craint des professeurs de cet art, et il conserva le reste de sa vie une grande affection pour cet homme. Dans une note du XI^e chant de *Don Juan*, il l'appelle son vieil ami, son maître et son guide corporel.

⁵ La *Jeanne d'Arc* de M. Southey est un peu plus immaculée que la *Pucelle* de Voltaire.

⁶ Comme le *Richard* de sir Bland Burgess, dont j'ai lu le dixième chant à Malte, sur une malle de la fabrique d'Eyres, 49, Cockspur-street. Si l'on en doute, je produirai le porte-manteau d'où j'ai tiré ma citation.

⁷ Lord Byron avait d'abord écrit :

Boiteux comme moi, mais poète meilleur.

Après avoir lu les mémoires de M. Moore, on comprendra facilement pourquoi Byron a changé ce passage sur le manuscrit.

c'est en vers seulement qu'Apollon faisait connaître ses volontés ; si donc vos vers sont ce que des vers doivent être, pourquoi serions-nous plus difficiles que ne l'étaient les dieux ?

La muse est comme les femmes mortelles, elle finit par se rendre. Elle se fait tour à tour fille de Cythère ou prude, sauvage comme la nouvelle mariée dans le premier moment de sa frayeur, apprivoisée comme elle dès la seconde nuit ; l'autaine comme la femme d'un alderman ou d'un pair, aujourd'hui souriant à sa grâce, et demain véritable gendarme ! ses yeux trompent, son cœur ment ; devant le monde elle est de glace, seule c'est une lave brûlante.

Pour un poète, l'étude ne suffit pas ; la nature entre pour quelque chose dans son talent. Il lui faut du génie et un esprit naturel ; nous méprisons la veine qui est toute artificielle. — Cependant la nature et l'art réunis remportent la palme, à moins qu'ils n'agissent comme l'Angleterre et ses alliés.

Le jeune homme qu'on élève pour le cheval ou la course doit supporter sans se plaindre beaucoup de privations ; souvent l'exercice le réclame lorsqu'il s'attendait à diner, et, chose plus dure encore, il lui faut renoncer à l'amour et au vin. Les cantatrices, du moins celles qui chantent à livre ouvert, ont consacré de longues années à l'étude de la musique ; mais un rimailleur se contente de vous dire : « J'ai un fort joli poème qui va paraître : » cela suffit, et vite on se hâte d'écrire et d'imprimer. Nul ne veut arriver le dernier. On prend les presses d'assaut ; on publie, tons et un chacun. On saute par-dessus le comptoir, on déserte l'échoppe. Des vieilles filles de province, des hommes importants, oui, jusqu'à des baronnets, noircissent d'encre leurs mains sanglantes¹ ! L'or ne peut les calmer ; Pollion² nous a joué ce tour (ce jour-là, Phébus trouva pour la première fois crédit chez un banquier). Et ce ne sont pas seulement les vivants qui s'en mêlent ; les morts eux-mêmes s'en passent la fantaisie, aussi harmonieux que la tête d'Orphée : sifflés de leur vivant, ils voient prospérer leurs œuvres posthumes ; — enterrés vifs, voilà qu'on les exhume ! Les revues accueillent ce crime épidémique, ces livres des martyrs sacrifiés à la rage de rimer. Malheureux écrivains ! leurs œuvres commencent par figurer dans le *Morning-Post* et le *Monthly-Magazine* ; c'est là que leurs premiers chants se font jour ; mais bientôt on les voit resplendir sur papier satiné, dans un bel in-quarto ! — L'épicier dira le reste. Laissez donc, si vous m'en croyez, les cordes précaires de la lyre à des baronnets métromanes, à des lords

plus fous encore, ou à des Crispins de province, un peu moins en vogue aujourd'hui ; à des Doriens jumeaux, ivres de bière dorique ! Écoutez ces accords pleins d'une douceur somnifère ! Les savetiers lauréats chantent pour Capel Loft ! et pendant qu'il les écoute, ce moderne Midas sent ses oreilles déjà longues s'allonger encore d'une aune.

Il est de par le monde un druide qui prépare d'avance, et pour des querelles en expectative, les vers interprètes de sa triste vengeance ; il tourmente sa mémoire imbécile et sa muse plus stupide encore à publier des fantes qu'excuserait l'amitié. Si l'amitié n'est rien à ses yeux, le soin de sa propre dignité devrait donner plus de politesse à son langage. Mais que peut sur lui la honte ? Tout lui est indifférent pourvu qu'il exhale sa mauvaise humeur et donne carrière à ses caprices. Qui sait ? vous l'avez peut-être offensé involontairement ; une plaisanterie, une discussion l'auront indisposé contre vous ; l'écrivain rentre dans sa tanière, et toute l'amertume amassée dans son âme s'épanche en un factum satirique. Peut-être avez-vous paru ne pas goûter son impertinent langage, ou votre dernier poème a obtenu du succès par la ville : dans ce cas (hélas ! ainsi l'a créé la nature), puisse le ciel vous pardonner, car lui ne vous pardonnera jamais ! Eh bien ! soit. Que ses lauriers, flétris dans l'éloge, reflourissent dans la satire ! Que ses poésies défuntes, les plus lourdes et les plus insipides d'entre les plantes qui crouissent au bord du Léthé, sortent enfin de leur pourriture ; qu'on les exhume et qu'elles se vendent (ce qui ne leur était jamais arrivé). Qu'un poète opulent (mais de nos jours la science n'admet que difficilement l'existence d'une telle monstruosité), qu'un prétentieux écrivassier de cour, qu'un pair rimailleur³, — c'est une espèce qui n'est pas rare⁴, — lorsqu'il ne reste plus qu'un chapelain à leurs gages, sans pitié pour les bâillements de l'ecclésiastique, condamnant ce pauvre vicaire à réciter à la lumière leur dernière production dramatique ; quel supplice pour le prédicateur de tourner chacun de ces redoutables feuillettes, aussi ennuyeux que ses sermons et plus longs de moitié ! Mais le bénéfice du recteur lui a été promis ; et cette perspective vaut bien la dépense d'un peu de salive. Le voilà donc qui déclame, qui écume ! A chaque vers il s'extasie (Dieu le lui pardonne !). Il crie : « Bravo ! c'est sublime ! c'est divin ! » Enroué par tous ces éloges, cette monnaie dont la pauvreté dépendante qui vit de flatterie paie le pain amer qu'elle mange, il marche à grands pas, fait résonner le parquet sous son pied emphatique ; puis se rassied, roule ses yeux dévots avec plus de

¹ La main rouge d'Ulster figure habituellement dans les armoiries d'un baronnet des Trois-Royaumes.

² Pollion, dans le manuscrit original Rogers.

³ Dans le manuscrit original on lit :

« Quelques pairs versificateurs, Carlisle ou Carysfort. »

A ce vers est jointe cette note. Je ne connais rien quant à présent du comte de Carysfort ; mais ayant lu par hasard en Morée, dans de vieux journaux, l'annonce de plusieurs poèmes et tragédies par sa seigneurie, et étant moi-même un rimeur, il me pardonnera la liberté que je prends, pour compléter

mon vers, de placer son nom à côté de celui d'un autre comte.

⁴ Que M. Gifford me permette d'introduire ici le seul survivant, le dernier des Romains et des Criscauti, Edwin. Il est aussi vivant que dans les jours de Baynes. Je croyais que Fitzgerald était le dernier des poètes, mais il n'en est que l'avant-dernier depuis l'*Épître familière à l'éditeur du Morning-Chronicle* :

« Que de rames de papier, que de bûches d'encre emploient certains hommes qui n'ont jamais pensé ! l'ont-ils en direz-vous autant de moi. Cependant je continuerai d'écrire, et je me dirai pourquoi ? Rien n'est aussi déplorable, vous ne pouvez le nier ; mais qui peut instruire les hommes sans risquer de les ennuyer ? »

feur qu'il n'en aura à l'heure de sa mort ! Et pendant tout ce temps, son cœur reste froid et impassible ; — mais tous les imposteurs chargent leurs rôles.

Poètes, voulez-vous exceller dans votre art, n'ajoutez pas foi à ceux qui louent votre faux « sublime¹ » ; mais si un ami, après avoir entendu la lecture de votre œuvre, vous dit : « Otez-moi cette stance, faites disparaître ce vers ; » si après d'inutiles efforts, revenu auprès de lui sans avoir rien corrigé, il vous répond : « Brûlez cela ! » ne lui faites pas de question, faites ce qu'il vous dit, et jetez votre œuvre au feu. Mais si, en poète véritable, vous refusez de vous rendre, et ne voulez pas changer ce que vous ne pouvez défendre ; si vous persistez à faire éclore ce fruit bâtard de votre cerveau², — n'en parlons plus, j'ai perdu mes peines avec vous.

Et cependant, dussiez-vous ne défendre qu'une pensée favorite, comme font bénévolement les critiques, et comme doivent faire les auteurs ; dût votre ami vous ennuyer de temps à autre de sa froide censure, et sa plume impitoyable raturer des pages entières ; n'importe, effacez, émondez le luxe de vos vers : mieux vaut céder à sa critique que de prêter à rire au monde. Éclaircissez ce passage trop obscur ; faites disparaître le sens douteux de ce vers. Vous avez pour ami un Johnson ; il ne vous ferait pas grâce d'un mot qui pourrait paraître absurde ; ces fautes légères amènent des conséquences sérieuses, et fournissent des aliments aux critiques et à leur plume³.

Comme on fuit un violon écossais et ses touchants accords, ou la triste influence d'une lune funeste, on évite avec soin ces méchants auteurs toujours prêts à réciter leurs productions ; ainsi les domestiques⁴ prennent la fuite en entendant la voix de Fitz-Vadius⁵ ; pour lui, il continue son débit, — il ne vous demande que dix minutes — ennuyeuses comme une homélie

d'évêque, ou le discours d'un député fonctionnaire ; longues comme les dernières années d'un bail onéreux quand le silence de l'émence fait hausser les fermages. Pendant qu'un ménestrel de cette étoffe, tout en débitant son galimatias, franchit fossés et haies, et court à travers champs, s'il lui arrive de tomber dans un puits, et de crier d'une voix de Stentor ! « Au secours ! une corde ! chrétiens, secourez-moi au nom du salut de votre âme ! » homme, femme ou enfant, personne ne bougera ; car il est très-possible que, soit folie, soit caprice, il ait lui-même jeté là sa carcasse. Quoique cela soit arrivé à plus d'un poète, je vais vous conter l'histoire de Budgell, — et j'aurai fini.

Budgell, mauvais garnement et rimailleur, enfin ne valant pas grand'chose (si ce qu'on dit de lui est vrai), fatigué des importunités de ses créanciers, « pour mourir comme Caton », se jeta dans la Tamise ! Il est donc, en cette ville, loisible et permis à tout poète de s'empoisonner, de se pendre ou de se noyer⁶. S'aviser de sauver celui qui veut se détruire, c'est s'exposer aux reproches d'un homme à qui la vie, dont il se débarrasse, est odieuse : et à dire vrai, il ne faut pas priver les poètes de la gloire de cette mort, librement choisie par eux.

Et puis, il n'est pas du tout certain que les vers ne soient pas une malédiction attachée à la conscience du poète. Qui sait ? peut-être l'a-t-on trouvé ivre un dimanche, peut-être a-t-il fait un enfant en terre consacrée⁷ ! C'est pour cela qu'il est tourmenté de la rage poétique, et redouté comme un ours échappé de sa cage. Lorsqu'il paraît tous fuient sa frénésie versifiante, également fatale à l'ignorant et à l'homme d'esprit. Malheur à celui dont il s'empare ! il l'écorche à loisir du récit de ses vers, enfonce le poignard jusqu'au vif, et se gorge du sang de sa victime, comme pourrait faire un homme de loi — ou une sangsue.

¹ Voyez le *Lycidas* de Milton.

² Minerve était sortie la première du cerveau de Jupiter, et une suite de productions inqualifiables l'avaient suivie, tels *Madoc*, etc.

³ Une croûte pour les critiques (la *Répétition*).

⁴ Les domestiques sont les seuls assez heureux pour pouvoir se retirer, tout le reste des malheureux sujets du royaume littéraire étant obligés par courtoisie d'entendre le récit des vers de Fitzgerald.

⁵ *Fitzscribble*, primitivement *Fitzgerald*.

⁶ Nous parlons un jour, dit Boswell, sur le suicide. — JOHNSON. « Je n'ai jamais pensé à me détruire. » — Je posai l'hypothèse d'Eustache Budgell, qui, accusé d'avoir falsifié un testament, se

jeta dans la Tamise avant que son crime fût prouvé : — « Supposez, monsieur, disais-je, qu'un homme est sûr que s'il vit quelques jours de plus sa fraude sera découverte et qu'il sera, en conséquence, déshonoré et chassé de la société. — JOHNSON. Alors, monsieur, qu'il aille dans quelque pays éloigné, quelque endroit où il est inconnu ; mais qu'il n'aille pas dans l'enfer, où il est connu. »

⁷ Le mot *dosed* peut être critiqué comme n'étant pas assez noble ; mais j'en appelle à l'original, qui est encore plus familier, et si quelque lecteur peut traduire le *minxerit in patrios cineres* d'une façon plus convenable, je mettrai sa traduction à la place de la mienne.

LA MALÉDICTION DE MINERVE¹.

— « Pallas le hoc vulnere , Pallas
Immolat, et poenam scelerato ex sanguine sumit. »
Æneid. lib., xii.

LA MALÉDICTION DE MINERVE.

Athènes, couvent des Capucins, 47 mars 1814.

Sur les collines de la Morée s'abaisse avec lenteur le soleil couchant, plus charmant à sa dernière heure². Ce n'est pas une clarté obscure, comme dans nos climats du nord, c'est une flamme sans voile, une lumière vivante. Les rayons jaunes qu'il darde sur la mer calmée dorent la verte cime de la vague onduleuse et tremblante. Au vieux rocher d'Égine et à l'île d'Hydra le dieu de l'allégresse envoie un sourire d'adieu; il suspend son cours pour éclairer encore ces régions qu'il aime, mais d'où ses autels ont disparu. L'ombre des montagnes descend rapidement et vient baiser ton golfe glorieux, Salamine indomptée. Leurs arcs azurés, s'étendant au loin à l'horizon, se revêtent d'un pourpre plus foncé sous la chaleur de son regard; çà et là sur leurs sommets des teintes plus éclairées attestent son joyeux passage, et reflètent les couleurs du ciel, jusqu'à ce qu'enfin sa lumière est voilée aux regards de la terre et de l'océan, et derrière son rocher de Delphes il s'affaisse et s'endort.

Ce fut par un soir comme celui-ci qu'il jeta son rayon le plus pâle, lorsque ton sage, ô Athènes, le vit pour la dernière fois. Avec quelle anxiété les meilleurs d'entre tes fils suivirent du regard sa mourante clarté, dont le départ allait clore le dernier jour de Socrate immolé³! Pas encore! — pas encore! — Le soleil s'arrête sur la colline, il prolonge l'heure précieuse du dernier adieu; mais aux regards d'un mou-

rant triste est sa lumière, sombres sont les teintes naguère si douces de la montagne. Phébus semble jeter un voile de tristesse sur cette terre aimable, cette terre à laquelle jusqu'alors il avait toujours souri; mais avant qu'il eût disparu derrière la cime du Cithéron, la coupe de mort était vidée, — l'âme avait pris son vol, l'âme de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir, qui vécut et mourut comme nul ne saura vivre et mourir.

Mais, voyez! des hauteurs de l'Hymète à la plaine, la reine des nuits prend possession de son silencieux empire⁴; nulle vapeur humide, avant-coureur de l'orage, ne voile son beau front, ne ceint ses brillants contours. La blanche colonne salue avec reconnaissance la venue de l'astre, dont sa corniche reflète les rayons, et, du haut du minaret, le croissant, son emblème, étincelle de ses feux. Les bouquets d'oliviers, au loin épars, aux lieux où le doux Céphise promène son filet d'eau; le cyprès mélancolique, près de la mosquée sainte; le riant kiosque et sa brillante tourelle, et, près du temple de Thésée, ce palmier solitaire s'élevant triste et sombre au milieu de ce calme sacré; tous ces objets, revêtus de teintes variées, captivent la vue, et insensible serait celui qui les verrait avec indifférence.

La mer Égée, dont à cette distance on n'entend plus la voix, apaise le courroux de ses ondes; son vaste sein, rellétant des teintes plus suaves, se déroule en longues nappes de saphir et d'or, mêlées aux ombres de mainte île lointaine, dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'océan.

¹ Cette fière philippique contre lord Elgin, dont la collection de marbres athéniens a été achetée par l'Angleterre en 1816 au prix de 33,000 l. st., fut écrite à Athènes en mars 1814, et devait paraître avec les *Souvenirs d'Horace*; mais comme cette satire, elle fut supprimée par l'auteur pour des motifs qu'on comprendra facilement. Elle parut pour la première fois en 1828. Certes, rien de moins étonnant que l'âme de lord Byron ait été puissamment émue à la vue du Parthénon ainsi dépouillé; mais peut-être est-il permis de dire toutefois que si ces précieux marbres fussent restés à Athènes, ils eussent sans doute péri au milieu des scènes de violence dont cette ville a été le théâtre; tandis que leur présence en Angleterre, où tout le monde peut les admirer, a déjà en les plus heureuses influences sur les beaux arts. Les allusions politiques contenues dans ce poème n'ont pas besoin de beaucoup de développements; il contient en outre

plusieurs vers que l'auteur aurait désapprouvés sans doute après plus mûre réflexion, mais qui, dans leur ensemble, offrent un échantillon trop remarquable de la vigne satirique de lord Byron pour pouvoir être omis dans une édition complète de ses œuvres.

² Les beaux vers qui commencent ce poème jusqu'au paragraphe « Senle dans les murs du temple de Pallas, » parurent pour la première fois au commencement du troisième chant du *Corsaire*, l'auteur ayant abandonné sa première idée, de publier cette énergique satire.

³ Socrate but la ciguë peu de temps avant le coucher du soleil (heure des exécutions à mort), malgré les prières de ses disciples, qui le suppliaient d'attendre au moins l'heure officielle.

⁴ Le crépuscule, en Grèce, est plus court que dans nos climats; les jours sont aussi plus longs en hiver, plus courts en été.

C'est ainsi que, dans le temple de Pallas, j'observais les beautés du paysage et de la mer, seul, sans amis, sur ce magique rivage dont les chefs-d'œuvre et les exploits ne vivent plus que dans les chants des poètes; pendant que mes regards erraient sur cet édifice incomparable, sacré pour les dieux et mutilé par l'homme, le passé n'apparaissant, pour moi le présent cessait d'exister, et la Grèce redevenait la patrie de la gloire.

Les heures s'écoulaient et le disque de Diane avait parcouru dans ce beau ciel la moitié de sa carrière, et cependant je continuais sans me lasser à parcourir ce temple désert consacré à des dieux disparus sans retour, mais principalement à toi, ô Pallas. La lumière d'Hécate, brisée par les colonnes, tombait plus mélancolique et plus belle sur le marbre glacé, où le bruit de mes pas, qui s'effrayaient eux-mêmes, semblable à un écho de mort, faisait frissonner mon cœur solitaire.

Plongé dans mes méditations, je cherchais, à l'aide de ces débris du naufrage de la Grèce, à ranimer les souvenirs de sa race vaillante, quand soudain une forme gigantesque s'avança devant moi, et Pallas m'aborda dans son temple!

Oui, c'était Minerve elle-même, mais combien différente de ce qu'elle était lorsqu'elle parut en armes dans les champs dardaniens! elle n'était plus telle que par son ordre elle apparut sous le ciseau de Phidias: les terreurs de son front redoutable avaient disparu; son inutile égide ne portait plus de Gorgone; son casque était bosselé, et sa lance, brisée, semblait faible et inoffensive même à des yeux mortels. La branche d'olivier qu'elle daignait tenir encore se flétrissait sous le contact de sa main; ses grands yeux bleus, les plus beaux encore de l'Olympe, étaient baignés de célestes pleurs; son hibou voltigeait lentement autour de son casque endommagé et joignait ses cris lugubres à la douleur de sa maîtresse!

« Mortel, » me dit-elle, « la rougeur qui couvre ton visage n'annonce que tu es Anglais, nom autrefois glorieux d'un peuple le premier en puissance et en liberté, descendu aujourd'hui dans l'estime du monde, mais surtout dans la mienne: désormais on trouvera Pallas à la tête de ses ennemis. Veux-tu savoir le motif de ces mépris? jette les yeux autour de toi. Ici, survivant à la guerre et à l'incendie, j'ai vu expirer successivement plusieurs tyrannies. Échappée aux ravages des Turcs et des Goths¹, il a fallu que ton pays envoyât ici un spoliateur qui les surpassât

tous². Regarde ce temple vide et profané: compte les débris qui lui restent encore; ceux-ci furent placés par Cécrops; ceux-là furent ornés par Périclès³; ce monument fut élevé par Adrien, aux jours de la décadence de l'art. J'ai d'autres obligations encore attestées par ma gratitude: — sache qu'Alaric et Elgin ont fait le reste. Afin que personne n'ignore de quel pays est venu le spoliateur, le mur indigné porte son nom odieux⁴; ainsi c'est Pallas reconnaissante qui protège la gloire d'Elgin: là-bas est son nom, là-haut tu vois son ouvrage. Ici que les mêmes honneurs soient décernés au monarque des Goths et au pair d'Écosse. Le premier puisa son droit dans la victoire; le second n'en eut aucun, il vola lâchement ce que de moins barbares que lui avaient conquis. Ainsi, lorsque le lion abandonne sa proie, le loup arrive après lui, puis vient le lâche et vil jackal: les premiers dévorent la chair et le sang de la victime, le dernier se contente de ronger les os en toute sécurité. Cependant les dieux sont justes, et les crimes ont leur chatiment. Voyez ce qu'Elgin a gagné et ce qu'il a perdu! un autre nom uni au sien déshonore mon temple. Diane dédaigne d'éclairer cet endroit de ses rayons! Les injures de Pallas ne sont pas restées impunies: Vénus a pris sur elle la moitié de sa vengeance⁵. »

Elle se tut un moment; alors j'osai répondre, pour calmer le ressentiment qui étincelait dans ses regards: « Fille de Jupiter! au nom de l'Angleterre outragée, permets qu'un Anglais désavoue un tel acte. N'accuse pas l'Angleterre; elle ne lui a pas donné le jour: non, Pallas, non, ton spoliateur est Écossais. Veux-tu savoir quelle est la différence? Du haut des tours de Phylé, regarde la Béotie; — notre Béotie à nous, c'est la Calédonie. — Je sais pertinemment que sur ce pays bâtard⁶, la déesse de la sagesse n'a jamais eu d'influence; c'est un sol aride où la nature est condamnée à ne produire que des germes stériles et des esprits rétrécis: le chardon qui croît sur cette terre est l'emblème de tous ceux qui l'habitent; terre de bassesses, de sophismes et de brouillards, inaccessible à tout sentiment généreux. Chaque brise exhalée de la montagne brumeuse et de la plaine marécageuse imprègne de ses lourdes vapeurs les cerveaux humides, qui se répandent ensuite au dehors, fangeux comme leur sol, froids comme leurs neiges natales. Mille projets d'étourderie et d'orgueil dispersent au loin cette race de spéculateurs. Ils vont à l'est, à l'ouest; partout, excepté au nord, en quête de gains illégitimes. Et c'est ainsi que dans un jour maudit, un Picté est venu ici jouer le rôle de voleur!

¹ Sur le mur extérieur de la chapelle, du côté de l'occident, on lit ces mots gravés dans la pierre :

QUOD NON FECERUNT GOTI
HOC FECERUNT SCOTI.

² On lit dans le manuscrit : « Ah ! Athènes ! à peine échappée aux Turcs et aux Goths, l'enfer l'envoie un misérable Écossais pire qu'eux encore. »

³ Cela s'applique à la ville en général, et non à l'Acropole en particulier. Le temple de Jupiter Olympien, que quelques-uns croient être le Panthéon, fut achevé par Adrien. Il reste encore

debout seize colonnes du plus beau marbre et d'une magnifique ordonnance.

⁴ On lit dans le manuscrit :

Aspice quos Pallas Scoto concedit honores,
Intra stat nomen, — facia supraque vide.

⁵ Le nom de sa seigneurie et celui d'une personne qui ne le porte plus aujourd'hui sont gravés très-distinctement sur le Parthénon; non loin de là sont les débris des bas-reliefs qu'on mit en pièces ou voulut les enlever.

⁶ Bâtard de l'Irlande, suivant sir Callaghan O'Brallaghan.

Cependant la Calédonie s'honore de quelques hommes de mérite, comme la stupide Bétie à vu naître Pindare. Puisse le petit nombre de ses grands écrivains et de ses braves, concitoyens du monde et vainqueurs de la mort, secouer la sordide poussière d'une telle patrie, et qu'ils égalent en gloire les fils d'un plus heureux rivage; de même qu'autrefois, dans une ville coupable, il eût suffi de dix noms pour sauver une race infâme. »

« Mortel ! » reprit la vierge aux yeux bleus, « écoute-moi encore, et porte mes décrets à ta rive natale. Toute décline que je suis, je puis encore retirer mes inspirations à des pays comme le tien, et ce sera là ma vengeance. Entends donc en silence mes ordres irrévocables; entends et crois, le temps se chargera du reste.

» D'abord ma malédiction tombera sur la tête de l'auteur de ce forfait, — sur lui et sur toute sa postérité; que tous ses fils soient aussi stupides que leur père, et qu'il n'y ait pas en eux une seule étincelle d'intelligence; si l'un d'eux s'avise d'avoir de l'esprit et de faire rougir la race paternelle, c'est un bâtard, issu d'un sang plus généreux : qu'il continue ses bavardages avec ses artistes mercenaires, et que les éloges de la sottise le dédommagent de la haine de la sagesse; qu'ils exaltent longtemps encore le goût de leur patron, lui dont le goût le plus noble, qui lui vient du *terroir*, est un goût mercantile; lui qui a le talent de vendre, et — que ce jour honteux vive dans la mémoire ! — de rendre l'état acquéreur de ses dépredations¹. Cependant West le complaisant, West le vieux radoteur, le pire des barbouilleurs de l'Europe, le meilleur que possède l'Angleterre, viendra de sa main tremblante retourner chacun de ces modèles, et à quatre-vingts ans reconnaitra qu'il n'est qu'un écolier². Que tous les boxeurs de Saint-Gilles soient rassemblés, afin que l'on compare la nature avec l'art. Pendant que des rustres grossiers admirent avec un étonnement stupide « la boutique de pierres » de sa seigneurie³, on y verra accourir la foule empressée des fats qui viendront y flaner et y babiller; et mainte demoiselle languissante jettera en soupirant un regard curieux sur les statues gigantesques : affectant de promener sur la salle un coup d'œil distrait, elle ne remarque pas moins les larges épaules et les vastes proportions, déplore la différence d'*alors* avec *aujourd'hui*, s'écrie : « Ces Grecs étaient vraiment fort bien ! » puis, comparant à voix basse ces hommes-là avec les nôtres, elle envie à Laïs ses amants athéniens. Quand une moderne demoiselle trouvera-t-elle de pareils adorateurs ? Hélas ! il s'en faut que sir Harry soit un Hercule ! Et au milieu de la foule ébahie, il se trouvera peut-être un calme spectateur qui, jetant autour de lui un regard de douleur mêlé d'in-

dignation, admirera l'objet volé en abhorrant le voleur. Oh ! que la haine soit le prix de sa rapacité sacrilège, qu'elle empoisonne sa vie, et s'acharne encore sur sa cendre ! La vengeance le suivra par-delà le tombeau. L'avenir le mettra à côté de l'incendiaire d'Éphèse : Érostrate, Elgin, sur ces deux noms réunis pèsera la réprobation des siècles et de l'histoire; une égale malédiction attend ces deux grands forfaits, dont le dernier peut-être surpasse l'autre en perversité.

» Qu'il demeure donc éternellement, statue immobile, sur le piédestal du mépris. Mais ce n'est pas lui seulement que frappera ma vengeance, elle s'étendra aussi sur l'avenir de ta patrie. Il n'a fait qu'imiter l'exemple que l'Angleterre elle-même lui avait souvent donné. Vois la flamme qui s'élève du sein de la Baltique, et ce vieil allié qui maudit une guerre perfide⁴. Pallas n'a point prêté sa sanction à de tels actes, elle n'a point rompu le pacte qu'elle-même avait fait. Elle s'éloigna de ces conseils coupables, de ce combat déloyal; mais elle laissa derrière elle son égide à la tête de Gorgogne, don fatal qui changea en marbre vos amis, et réduisit Albion à rester seule au milieu de la haine universelle.

» Regarde l'Orient, où les peuples basanés du Gange ébranlent dans ses fondements votre tyrannique empire ! La rébellion lève sa tête sinistre; la Némésis de l'Inde venge ses fils immolés; l'Indus roule ses ondes ensanglantées, et réclame du Nord la longue dette de sang qu'il a contractée avec lui. Ainsi, puissiez-vous périr ! — Quand Pallas vous donna vos privilèges d'hommes libres, elle vous interdit de faire des esclaves.

» Contemple maintenant votre Espagne ! — Elle presse la main qu'elle abhorre; elle la presse pourtant, et vous repousse loin du seuil de ses villes. J'en atteste Barossa ! ses champs peuvent nous dire à quelle patrie appartenaient les braves qui ont combattu et sont morts. Il est vrai que la Lusitanie, alliée généreuse, fournit un faible contingent de combattants et parfois de fuyards. O champs de bataille glorieux ! Bravement vaincu par la famine, pour la première fois le Gaulois bat en retraite, et tout est dit ! Mais est-ce Pallas qui vous a appris qu'une retraite de l'ennemi était une compensation suffisante de trois longues olympiades de revers ?

» Enfin, jette les yeux à l'intérieur. — C'est un spectacle sur lequel vous n'aimez pas arrêter vos regards. Vous y trouvez l'incurable désespoir et son farouche sourire; la tristesse habite votre métropole : en vain l'orgie y fait entendre ses hurlements, la famine y tombe d'épuisement, et le vol rôde dans ses rues. Chacun y déplore des pertes plus ou moins grandes; l'avare ne redoute plus rien, car il ne lui

¹ En 1816, le parlement vota trente-cinq mille liv. st. pour l'achat des marbres de lord Elgin.

² M. West, en voyant la collection de lord Elgin (je suppose que nous aurons bientôt la collection d'Abershaw et de Jack Shephard), avoua qu'il n'était qu'un véritable écolier.

³ Le pauvre Grib fut singulièrement intrigué en voyant pour la première fois l'exposition des marbres dans la maison d'Elgin. Il demanda si c'était une boutique de marbre; il se trompait moins qu'il ne croyait.

⁴ Le bombardement de Copenhague.

reste plus rien à perdre. « Bienheureux papier-monnaie ! » qui osera chanter tes louanges ? Il pèse comme du plomb sur les ailes fatiguées de la corruption ; cependant Pallas a tiré l'oreille à chaque premier ministre, mais ils n'ont daigné entendre ni les dieux ni les hommes. Un seul, rougissant de l'état en faillite, invoque le secours de Pallas, — mais il est trop tard : il raffole de***, s'humilie devant ce Mentor, bien que lui et Pallas n'aient jamais été amis ! Vos sénats écoutent celui dont ils n'avaient jamais entendu la voix, présomptueux nagnère, et tout aussi absurde aujourd'hui. C'est ainsi qu'on vit autrefois la nation sensée des grenouilles jurer foi et obéissance au roi « Soliveau ; » vos gouvernants ont fait choix de ce noble cretin, comme jadis l'Égypte prit un oignon pour dieu.

« Maintenant, adieu ! jouissez du moment qui vous reste ; éteignez l'ombre de votre puissance évanouie, méditez sur l'écroulement de vos projets les plus chers ; votre force n'est plus qu'un vain mot, votre factice opulence un rêve. Il est parti cet or que vous enviait le monde, et le peu qui en reste, des pirates en trafiquent² : les guerriers automates, achetés en tout lieu, ne viennent plus en foule s'enrôler dans vos rangs mercenaires. Sur le quai désert, le marchand oisif contemple avec tristesse ces ballots qu'aucun navire ne vient plus chercher ; on voit revenir les marchandises qui n'ont pu trouver d'acheteurs et vont pourrir sur la rive encombrée ; l'artisan affamé brise son métier inutile, et son désespoir n'attend plus que le signal de la catastrophe qui s'avance. Dans le sénat de votre état qui s'affaisse, montrez-moi l'homme dont les conseils ont quelque poids. Dans cette enceinte où régna la parole, nulle voix n'est puissante ; les factions elles-mêmes cessent de plaire à une terre factieuse : et cependant des sectes rivales agitent cette Ile, sœur de l'Angleterre, et d'un bras fanatique chacune à son tour y allume la flamme des bûchers.

« C'en est fait, et puisque les avertissements de Pallas son tinutiles, les Furies vont saisir le sceptre qu'elle abdique, et, promenant sur la face du royaume leurs torches embrasées, leurs mains farouches vont déchirer ses entrailles. Mais il reste encore une crise à passer, et la Gaule pleurera avant qu'Albion porte ses chaînes. La pompe de la guerre, l'éclat des légions, ces brillants uniformes auxquels sourit Bellone, les sons éclatants du clairon, le roulement sonore du tambour qui envoie à l'ennemi un belliqueux défi, le héros qui s'élance à la voix de son pays, la gloire qui accompagne la mort du guerrier, tout cela enivre un jeune cœur de délices imaginaires et pare à ses yeux le jeu sanglant des batailles. Mais apprends ce que peut-être tu ignores : ils sont à bon marché les lauriers qui ne coûtent que la mort ; ce n'est pas dans le combat que se délecte le Carnage, c'est son jour de merci qu'un jour de bataille ; mais quand la victoire a prononcé, que le terrain lui demeure, bien que souillé de sang, c'est alors que son heure est venue. Vous n'avez encore connu que par oui-dire ses forfaits les plus atroces ; les paysans massacrés, les femmes déshonorées, les maisons livrées au pillage, les moissons détruites, ce sont là des maux étranges pour ceux qui n'ont jamais courbé le front sous le glaive d'un vainqueur. De quel œil vos bourgeois fugitifs verront-ils de loin l'incendie dévorer leurs villes, et les flammes jeter sur la Tamise épouvantée leurs rougeâtres rellets ? Ne t'en indigne pas, Albion ! car elle t'appartenait la torche qui, du Rhin jusqu'au Tage, alluma de semblables bûchers. Quand ces calamités viendront à fondre sur tes rivages, demande-toi qui, de ces peuples ou de toi, les a plus méritées. Le sang pour le sang, telle est la loi du ciel et des hommes ; et c'est en vain qu'elle déplorerait les suites de la guerre, celle qui la première en donna le signal³. »

¹ Béni soit le papier-monnaie, dernière ressource qui prête à la corruption des ailes pour se propager. POPE.

² *The Deal and Dorer*, les trafiquants en espèces monnayées.

³ L'Hymète, si pittoresque, mais si stérile, toute la côte de l'Attique, ses collines et ses montagnes, le Pentélique, l'Anchesme, le Philopappus, sont poétiques en eux-mêmes et le seront toujours, lors même que le nom d'Athènes et ses ruines seront rayés de la face de la terre. Cependant je ne prétends point que les sites de l'Attique seraient plus poétiques sans l'Acropolis, le temple de Thésée et les glorieux monuments de l'art grec. Demandez au voyageur ce qui le frappe le plus, du Parthénon ou du rocher sur lequel il est bâti, des colonnes du cap

Colonna ou du cap en lui-même, des rochers qui en forment la base ou du naufrage de Falconer sur ces mêmes rochers ? Il y a mille rochers, mille promontoires plus pittoresques en eux-mêmes que l'Acropolis et le cap Sunium : c'est l'art, ce sont les colonnes, les temples, le naufrage qui leur donnent leur ancienne et moderne illustration, j'ai dénoncé et dénoncerai sans cesse la spoliation des marbres d'Athènes pour le plus grand profit des statuaires anglais ; mais à quoi bon ? Les ruines sont aussi poétiques dans Piccadilly qu'elles l'étaient sous le ciel d'Athènes ; toutefois le rocher, dépouillé de son édifice, a perdu de son intérêt. Telle est l'influence de l'art.

Lettres de Byron, 1821.

LA VALSE',

HYMNE-APOSTROPHE.

« Qualls in Eurotae ripis, aut per juga Cynthi,
Exercent Diana choros.... »

VIRGILE.

Telle « sommet du Cynthe, aux bords de l'Eurotas,
Diane, au sein des nuils, sur la verte fougère,
Conduit ses chœurs brillants et leur danse légère.

A L'ÉDITEUR.

Je suis un gentilhomme de province habitant un comté du centre du royaume. J'aurais pu me faire nommer dans certain bourg membre du parlement ; l'on m'a offert autant de voix qu'en a recueilli le général T. le dernier jour du poll² aux élections de 1812. Mais je suis tout entier au bonheur domestique, ayant épousé il y a quinze ans, dans un voyage que je fis à Londres, une très-respectable demoiselle. Nous avons vécu heureux à Hornem-Hall jusqu'à l'automne dernier, où nous avons été invités par la comtesse de Wallzaway (parente éloignée de mon épouse) à passer l'hiver à la ville. N'y voyant aucun inconvénient, et ayant deux filles en âge de se marier (ou, selon vos expressions, *marketable*), de plus, un procès d'hypothèque sur notre patrimoine de famille à suivre à la chancellerie, nous partîmes dans notre antique voiture ; mais ma femme m'en fit peu à peu tellement rougir, que j'ai été obligé d'acheter d'occasion une *barouche* dont j'occupe le siège, dit *mistriss Hornem*, et d'où je conduis les chevaux : en revanche, la place rien de l'intérieur est réservée à l'honorable Augustus Tiptoe, son partner officier et son chevalier à l'Opéra. Entendant beaucoup louer la danse de *mistriss Hornem* (elle excellait surtout dans les menusets d'anniversaire à la fin du dernier siècle), je quittai mes bottes pour aller chez la comtesse, m'attendant à voir une danse de province, ou du moins des cotillons, des bourrées, et tous les vieux pas arrangés sur des airs nouveaux. Mais jugez de ma surprise en voyant à mon arrivée cette pauvre et chère *mistriss Hornem* les bras autour des reins d'un énorme gentilhomme, à la démarche de hussard, et que je ne connaissais en aucune façon ; lui, de son côté, l'en eloppait presque entière dans ses bras, et ils tournaient, tournaient, tournaient, sur un air de bas en haut et de haut en bas qui me rappelait le *bach johe*, seulement plus *affectueux*, et qui me troublait le cerveau ; mais, à mon grand étonnement, il était loin de produire le même effet sur ma femme. Un moment ils s'arrêtèrent, et je crus qu'ils allaient s'asseoir ou tomber ; mais non ; le hussard, replaçant sa main sur l'épaule de *mistriss Hornem*, *quam familiariter*³, comme disait TERENCE quand j'étais à l'école, ils marchèrent pendant une minute, puis se remirent à tourner comme deux hannelous enfilés dans une même aiguille. J'avais demandé ce que tout cela signi-

fait, lorsqu'une enfant, pas plus grande que notre *Whitlemina* (nom que je n'ai jamais vu ailleurs que dans le *Vicaire de Wakefield*, quoique sa mère prétende que ce soit celui de la princesse Swappenbach), me répondit avec un éclat de rire : « Seigneur Dieu ! ne voyez-vous pas qu'ils *valsent* ? » ou *walsent* (j'ai oublié lequel des deux), et puis l'enfant se leva, et elle, sa mère et ses sœurs se mirent à tourner jusqu'au souper. Aujourd'hui que je connais ce divertissement, je l'aime à la folie, autant que *mistriss Hornem* elle-même (quoique j'aie failli me casser les jambes, et que j'aie renversé quatre fois la femme de chambre de *mistriss Hornem* en répétant le matin cet exercice). En un mot je l'aime tant, que, possédant une certaine facilité pour faire les vers, comme je l'ai suffisamment prouvé dans quelques ballades sur les élections et des chansons en l'honneur de toutes nos victoires (quoique depuis longtemps les occasions m'eussent un peu manqué), je me suis mis à ma table, et avec l'aide de Fitzgérald, écuyer, et de quelques conseils du docteur Busby (dont je suis le cours : je suis ravi de la manière dont le docteur Busby déclame le dernier ouvrage de son père, l'*Épître à Drury-Lane*), j'ai composé l'hymne que voici pour faire connaître mes sentiments au public, que je méprise cependant aussi bien que les critiques.

Agréez, monsieur, etc.

HORACE HORNEM.

LA VALSE.

Muse aux pieds qui scintillent⁴ ! toi dont le magique pouvoir, naguère limité aux jambes, s'étend maintenant aux bras ; Terpsichore, — trop longtemps réputée vierge, — terme de reproche qui était pour toi une injure, brille désormais dans tout ton éclat, la moins vestale des neuf chastes Sœurs ! Loin de toi et des tiens l'épithète de prude ; raillée, mais triomphante ; attaquée par la médisance, mais invaincue : tes pieds doivent triompher en courant, pourvu que tes jupes soient d'une hauteur raisonnable ; ton sein, — pourvu qu'il soit suffisamment découvert, — peut se passer de bouclier ; danse, — entre en campagne

¹ Cette plaisanterie fut écrite à Cheltenham dans l'automne de 1812 et publiée dans le printemps de la même année sous le voile de l'anonyme. Elle ne fut pas très-bien reçue du public, et l'auteur ne chercha nullement à se faire connaître. « J'apprends, » dit-il dans une lettre à un de ses amis, « qu'on veut me faire passer pour l'auteur d'une certaine publication satirique sur la manie de valser ; j'espère que vous ferez tous vos efforts

pour détruire ce faux bruit. L'auteur lui-même, je suis sûr, serait désolé de me voir usurper son chapeau et ses clochettes. »

² État du poll le dernier jour : 5 voix.

³ J'ai oublié mon latin ; si l'on peut oublier ce qu'on n'a jamais su ; mais j'ai acheté mon épigraphe à un prêtre catholique au prix d'un billet de banque de trois schellings.

⁴ Ses mille poses éblouissent. — GRAY.

sans armure, et à l'abri de la *plupart* des attaques, malgré sa naissance un peu équivoque, reconnais la « Valse » pour ta fille.

Salut, nymphe agile ! à qui le jeune hussard, voué en favori au culte de la Valse et de la guerre, consacre ses nuits, malgré éperons et bottes ! spectacle unique depuis Orphée et ses bêtes ; salut, Valse inspiratrice ! — qui vis sous tes bannières combattre pour la mode un moderne héros, alors que sur les bruyères d'Houslow, rivalisant la gloire de Wellesley¹, il arma le chien de son pistolet, — tira, — et manqua son adversaire, — mais atteignit son but ; salut ! muse mobile, à qui nos belles donnent de leur cœur tout ce qu'elles peuvent donner, nous laissant prendre le reste. Oh ! que n'ai-je le talent facile de Busby ou de Fitz, le royalisme du premier, l'esprit du second, pour « *énergiser* le sujet que je traite² », et rendre un digne hommage à Bélial et à sa danse !

Valse impériale, importée des bords du Rhin (renommé pour ses produits héraldiques et vignicoles), puisses-tu continuer longtemps à être affranchie de tout droit de douane, et à l'emporter même sur le vin du Rhin ! Sous plus d'un rapport, vos qualités se ressemblent : il comble le vide de nos caves, — toi, celui de notre population. C'est à la tête qu'il s'adresse ; — ton art, plus subtil, se contente de porter l'ivresse au cœur irréflecti : tu fais couler dans les veines ton doux poison, et éveille dans nos sens de lubriques désirs.

O Allemagne ! j'en appelle à l'ombre du céleste Pitt, que de choses tu nous as données, avant que la maudite Confédération t'eût livrée aux Français, pour ne plus nous laisser que des dettes et tes danses ! Dépouillés des subsides et du Hanovre, nous te bénissons encore, — car il nous reste Georges-Trois, des rois le meilleur, et qui a surtout un titre sacré à notre reconnaissance, c'est d'avoir daigné engendrer Georges-Quatre. A l'Allemagne et à ses sérénissimes altesses, qui nous doivent des millions, — ne devons-nous pas la reine ? Que ne devons-nous pas encore — à cette Allemagne si prodigue à notre égard de ses Brunswicks et de ses princesses ? qui, en échange de notre sang roturier, nous a donné du sang royal, de la race pure de ses teutoniques haras ; qui enfin, — et que de torts un tel cadeau n'effacerait-il pas ! — nous a envoyé une douzaine de ducs, quelques rois, une reine, — et la Valse !

Mais laissons-la en paix, — avec son empereur et sa diète, soumis aujourd'hui au bon plaisir de Bonaparte ! Retournons à mon sujet. — O muse de l'agilité ! dis-nous comment la Valse apparut pour la première fois en Albion.

Portée sur les ailes des vents hyperboréens, partie de Hambourg (à une époque où Hambourg avait encore ses courriers) avant que la Renommée malencon-

treuse, — forcée de graver les neiges de Gottenburg, y restât engourdie par le froid, ou, se réveillant en sursaut, approvisionnât de mensonges le marché d'Heligoland ; alors que Moscou non brûlé avait encore des nouvelles à expédier, et n'avait pas dû sa ruine à une main amie ; elle vint, la Valse, et avec elle arrivèrent certains paquets de dépêches et de gazettes véridiques ; là flamboyait entre autres la bienheureuse dépêche d'Austerlitz, qui laisse bien loin derrière elle et le *Moniteur* et le *Morning-Post* ; il s'y trouvait aussi, presque écrasés sous le poids de la nouvelle glorieuse, dix drames et quarante romans de Kotzebü, les lettres d'un chargé d'affaires, les airs de six compositeurs, des ballots de livres venus des foires de Francfort et de Leipsick. Pour assurer un bon vent au navire et lui tenir lieu des sorcières lapponnes, on y avait joint les quatre volumes de Meiner sur la femme ; le tome le plus lourd de Brunck servait de lest, soutenu de celui de Heyné, qu'on avait pu embarquer sans exposer le navire à couler bas.

Portant cette cargaison et son aimable passagère, la délicieuse Valse, en quête d'un partner, le vaisseau fortuné aborda sur nos côtes, et vers lui se hâtèrent d'accourir les filles du pays. Ni le décent David, lorsqu'il dansa devant l'arche ce fameux passeul qui donna à causer ; ni l'amoureux fou don Quichotte, quand aux yeux de Sancho son fandango parut dépasser un peu les bornes ; ni la douce Hérodias, quand pour prix de ses pas gracieux elle obtint une tête ; ni Cléopâtre sur le tillac de sa galère, n'exposèrent aux regards tant de *jambe* et plus de *gorge* que tu nous en montras, divine Valse, quand la lune te vit pour la première fois pirouetter aux accords d'un air saxon !

O vous ! maris de dix ans d'hyménée, dont le front douloureux reçoit chaque année le tribut d'une épouse ; vous qui comptez neuf années de moins de bonheur conjugal, et dont le front ne porte encore que les bourgeons naissants des rameaux qui le décoreront un jour, avec les ornements additionnels, soit de cuivre, soit d'or, que les tribunaux vous alloueront sans doute ; vous aussi, matrones toujours si empressées à entraver le mariage d'un fils, à conclure celui d'une fille ; vous, enfants de ceux que le hasard vous assigne pour pères ; — fils *toujours* de vos mères, et *parfois* aussi de leurs maris ; et vous enfin, célibataires, qui obtenez une vie de tourments, ou huit jours de plaisir, selon que, sous l'inspiration de l'hymen ou de l'amour, vous obtenez une épouse ou enlevez celle d'un autre ; — c'est pour vous tous que vient l'aimable étrangère, et son nom retentit dans tous les salons.

Valse amoureuse ! devant ta ravissante mélodie que la gigue irlandaise et le rigaudon antique baissent humblement pavillon. Arrière les *reels* d'Écosse ! et que la Contredanse l'abandonne le sceptre du fantastique et

¹ Pour rivaliser avec lord Wellesley ou son neveu, selon que le lecteur l'aimera le mieux, l'un obtint une jolie femme qu'il avait méritée en se battant pour elle, l'autre fit longtemps la guerre dans la Péninsule sans obtenir autre chose dans ce pays que le titre de *grand lord*.

² Parmi les discours d'ouverture envoyés au comité de Drury-Lane, il y en avait un du docteur Busby qui commençait par ces mots : — « Lorsque l'on poursuit un but énergique, quels sont les prodiges que l'on ne ferait pas ! »

bondissant empire ! La Valse, la Valse seule, demande tout à la fois et nos jambes et nos bras ; des pieds elle est prodigue, et des mains elle n'est pas moins libérale ; elle leur permet de se promener librement, et devant tout le monde, là où jamais auparavant ; — mais, — je vous en prie, — écarter un peu les lumières. Il me semble que ces bougies jettent une clarté trop vive, — ou peut-être est-ce moi qui suis beaucoup trop près ; je ne me trompe pas, — la Valse me dit tout bas : « Mes pas légers ne s'exécutent jamais mieux que dans l'ombre ! » Mais ici la muse s'arrête par bienséance et prête à la Valse son jupon le plus ample.

Touristes observateurs de toutes les époques, in-quarto publiés sur tous les climats ! dites, la lourde ronde de l'ennuyeuse Româique, les frétilllements du fandango, les bonds du boléro, le groupe séduisant des almas de l'Égypte¹, la danse guerrière que l'Indien accompagne de ses hurlements, qu'est-ce que tout cela auprès de la Valse ? que peut-on lui comparer des glaces du Kamtschatka au cap de Bonne-Espérance ? Non ! non ! depuis Morier jusqu'à Galt, il n'est pas de touriste qui ne consacre à la Valse au moins un paragraphe.

Ombres de ces beautés dont le règne, commencé avec celui de Georges-Trois, — est terminé depuis longtemps ! — bien que vous reviez dans les filles de vos filles, quittez le plomb de vos cerceaux et revivez en personne ! Que vos fantômes reparaissent dans nos salons : croyez-moi, le paradis des fous est insipide comparé à celui que vous avez perdu. La poudre perfide ne fait plus douter de l'âge des gens ; de raides corsets ne blessent plus les mains indiscretes (ces choses-là ont passé à des êtres amphibies, chèvres par le visage², et femmes par la taille) ; maintenant une jeune fille ne s'évanouit pas quand elle est serrée de trop près ; mais plus elle est caressée, plus elle devient caressante ; les essences et les sels sont devenus inutiles : le cordial souverain, la Valse, les a tous bannis.

Séduisante Valse ! — en vain dans ta patrie Werther lui-même t'a déclarée trop libre, Werther, — assez enclin pourtant au vice décent, mais passionné sans libertinage, ébloui sans aveuglement ; — en vain

la douce Genlis, dans sa querelle avec Staël, a voulu te proscrire des bals parisiens ; la mode te salue, des comtesses jusqu'aux reines, et les valets valsent dans la coulisse avec les femmes de chambre ; ton cercle magique s'étend de plus en plus, — il tourne, tourne toujours, — ne fût-ce que nos *cervelles*. Il n'est pas jusqu'au bourgeois qui n'essaie de bondir avec toi ; et nos lourds boutiquiers pratiquent ce dont ils ne peuvent prononcer le nom. Et moi-même, vraiment, voyez comme ce glorieux sujet m'inspire, et comme dans mes vers, pour chanter la Valse, la rime trouve facilement son partner.

C'était un heureux temps que celui où la valse fit son *début*³ ; la cour, le régent étaient nouveaux comme elle ; nouveau visage pour les amis, nouvelles récompenses pour les ennemis ; nouvel uniforme pour la garde royale ; nouvelles lois pour faire pendre les coquins qui demandaient du pain ; nouvelle monnaie⁴ (nouvelle en partie), pour aller joindre celle qui est dépensée ; nouvelles victoires — que nous n'en prisons pas moins, quoique Jenky s'étonne de ses propres succès ; nouvelles guerres, car les anciennes nous ont si bien réussi, que ceux qui leur survivent portent envie à ceux qui y sont morts ; nouvelles maîtresses, — je me trompe, elles sont vieilles, — et pourtant quoique *vieilles* il y a dans leur fait quelque chose de très-nouveau ; enfin, — à l'exception de quelques tours de passe-passe déjà un peu vieux, tout était neuf, meubles, balais, choses et gens ; nouveaux rubans, nouvelles couleurs, nouvelles troupes ; nouveaux habits retournés : ainsi dit une muse ; M. — qu'en dites-vous ? tel était le temps où la Valse pouvait le mieux faire son chemin dans le nouveau règne ; telle était cette époque, à laquelle aucune autre ne peut être comparée. Les paniers ont disparu, les jupons sont réduits à *peu de chose* ; la morale et le menuet, la vertu et les corsets, la poudre indiscreète ont fait leur temps. Le bal commence ; — après que la fille ou la maîtresse de la maison a fait les honneurs du logis, — une altesse, soit royale, soit sérénissime, ayant la grâce aimable de Kent ou l'air capable de Gloster, ouvre le bal avec la dame complaisante dont à une autre époque on aurait pu attribuer la rougeur à la modestie. A l'endroit où la robe laisse la gorge libre, où l'on supposait autrefois qu'était le cœur⁵, autour des confins de la taille

¹ Dauseuses qui font pour de l'argent ce que nos valseuses font gratis.

² On ne peut se plaindre aujourd'hui, comme au temps de Lady Beaussières et du sieur de La Croix, qu'il n'y a pas de moustaches. Mais combien ces indices de courage militaire ou civil sont trompeurs ! Il y a beaucoup à dire pour ou contre. Dans l'antiquité, les philosophes avaient des moustaches et les soldats point. Scipion lui-même se rasait. Annibal, avec son oeil de moins, se croyait assez beau pour n'avoir pas besoin de barbe. Mais l'empereur Adrien en portait une (ayant au moins des verrues qui déplaisaient à l'impératrice Sabine et aux courtisans eux-mêmes). Turcotte avait des moustaches, et Marlborough point. Bonaparte n'en a pas, et le régent en porte. La grande-dame et les moustaches ne s'excluent pas, mais elles ne sont pas forcément sûres ; depuis qu'on les laisse pousser, la mode fait plus en leur faveur que les anathèmes d'Asclépiote contre les cheveux longs sous le règne de Henri I^{er}.

³ Anachronisme. On a dit plus haut que la valse et la bataille d'Austerlitz ouvrirent le mal. Le poète veut dire (si toutefois il a voulu dire quelque chose) que la valse ne fut complètement en vogue que lorsque le régent eut atteint l'apogée de sa popularité. La valse, la comète, les moustaches et le nouveau ministère illuminèrent le ciel simultanément de leur gloire : de ces trois gloires, la comète seule a disparu, les autres continuent à nous étonner. PLAISANTERIE DU COMPOSITEUR.

⁴ Entre autres une nouvelle pièce de neuf pences, monnaie très-sûre qui vaut, selon l'évaluation la plus moderne, une livre sterling en papier.

⁵ Nous avons changé tout cela, dit le *Médecin malgré lui*. Le cœur est allé..... Asmodée sait où. Après tout, pourquoi attacher de l'importance à la manière dont les femmes disposent de leur cœur ? elles tiennent de la nature le privilège de le donner aussi absurdement que possible. Mais il y a des hommes dont le cœur est tellement pervers, qu'il rappelle involontairement ce

qu'on lui abandonne, la main la plus indifférente peut errer sans obstacle; à son tour, la main de la danseuse peut saisir tout ce que livre à son contact la bedaine princière. Voyez avec quel délice ils sautillent sur le parquet frotté de craie; une main de la dame repose sur la hanche royale; l'autre, avec une affection également méritoire, s'appuie sur l'épaule non moins royale! alors les deux partners s'avancent ou s'arrêtent face à face; les pieds peuvent se reposer, mais les mains restent à leur poste; les couples se succèdent chacun selon son rang : le comte d'Astérisque — et lady Trois-Étoiles; sir un tel, — enfin tous ces suzerains de la mode dont on peut voir les noms bienheureux dans le « *Morning-Post*; » s'il est trop tard pour les trouver dans cette feuille impartiale, on peut consulter le registre des *Doctors commons* à six mois de date de mes vers. — C'est ainsi que tous, les uns plus vite, les autres plus lentement, subissent la douce influence du contact excitant : en sorte qu'il est permis de se demander avec ce Turc modeste « si rien ne résulte de tous ces palpements ! » Tu as raison, honnête Mirza; — tu peux en croire mes vers. — Il en résulte quelque chose en temps et lieu; le cœur qui s'est ainsi livré publiquement à un homme lui résiste ensuite en tête à tête, — s'il le peut.

O vous qui avez jadis aimé nos grand'mères, Fitz Patrick, Sheridan², et bien d'autres encore! et toi, ô mon prince, que ton goût et ton bon plaisir portent à aimer encore les dames aimables! ombre de Queensbury! juge expert en ces matières et à qui Satan peut bien donner congé pour une nuit seulement; dites — si jamais, dans vos jours de délire, la baguette d'Asmodée opéra un prodige comme celui-là, aidant nos jeunes idées à naître, portant la rougeur au visage, la langueur dans les yeux, le trouble au cœur, un ébranlement général en tout notre être; avec des desirs à

deux exprimés, une flamme mal déguisée, car la nature, ainsi excitée, livre au cœur plus d'un assaut redoutable, — et au milieu de telles tentations, qui peut répondre de ce qui arrivera?

Mais vous dont la pensée ne s'est jamais occupée de ce que seront ou devraient être nos mœurs, qui désirez sagement vous approprier les charmes qui frappent vos regards, répondez : — ces beautés, vous convient-il de les voir ainsi prodiguées? Toutes chaudes du contact des mains qui ont librement palpé ou la taille légère ou le sein palpitant, quel charme pouvez-vous leur trouver encore au sortir de cette étreinte lascive, de cet attouchement coupable? Renoncez à l'espoir le plus cher de l'amour, renoncez à presser une main que nul n'aura pressée avant vous, à fixer vos regards sur des yeux qui n'ont jamais rencontré sans en souffrir le regard ardent d'un autre que vous; votre bouche pourra-t-elle convoiter encore ces lèvres que d'autres ont pu approcher d'assez près, sinon pour les toucher, du moins pour les contempler? S'il vous faut une beauté pure, n'aimez pas celle-là, ou du moins — faites comme elle, — et prodiguez vos caresses à un grand nombre; son cœur s'en est allé avec ses faveurs, et avec lui le peu qui lui restait à accorder.

Valse voluptueuse! quel blasphème osé-je prononcer! Ton poète a oublié que c'étaient tes louanges qu'il devait chanter. Pardonne-moi, Terpsichore! — ma femme maintenant valse à tous les bals; — mes filles en font autant; mon fils... — (arrêtons-nous, — ce sont des investigations auxquelles il est inutile de se livrer; — ces petits accidents ne doivent jamais transpirer; dans quelques siècles notre arbre généalogique portera un rameau aussi vert pour lui que pour moi). — La Valse pour faire réparation à notre nom me donnera des petits-fils dans les héritiers de tous ses amis.

phénomène si souvent mentionné dans l'histoire naturelle, d'une pierre très-dure et qui ne peut être fendue qu'avec beaucoup de peine; une fois ouverte, vous trouvez dedans un crapaud vivant, lequel a la réputation d'être un animal venimeux.

¹ Cette question pertinente, nous dirions impertinente et inutile, fut adressée dans ces propres termes à Morier par un Turc qui voyait une valse à Péra. Voir les *Voyages de Morier*.

² J'ai entendu une fois Sheridan réciter dans un bal des vers qu'il avait composés sur la valse. Je me rappelle les suivants :

« Voyez maintenant s'avancer les yeux baissés, d'un pas

tranquille et modeste, ce couple si bien assorti; telle était la position de nos premiers parents, lorsque se tenant par la main ils se promenaient à travers les bosquets de l'Éden. Mais le démon qui, avec ses belles et mensongères promesses, troubla leurs pauvres têtes, leur apprit à valser. La main saisit la main, l'autre entoure la taille..... Ainsi l'a ordonné le baron Trip. »

Ce personnage, dont le nom est une autorité respectable en fait de valse, était, à l'époque de la composition de ces vers, très-répandu dans les cercles dansants.

LE GIAOUR,

FRAGMENT D'UNE HISTOIRE TURQUE.

Un souvenir fatal et sombre,
Un ébagnol qui jette son ombre
Sur nos destins, joie ou malheur ;
Pour qui la vie est sans saveur,
Le plaisir sans parfum, sans pointes la douleur.
MOORE.

A SAMUEL ROGERS,

COMME UN FAIBLE MAIS SINCÈRE HOMMAGE D'ADMIRATION POUR SON GÉNIE, DE RESPECT POUR SON CARACTÈRE
ET DE RECONNAISSANCE POUR SON AMITIÉ, CETTE PRODUCTION EST DÉDIÉE

Par son obligé et affectionné serviteur

Londres, mai 1813.

BYRON.

AVERTISSEMENT.

Ce poème, formé de fragments isolés, repose sur des circonstances moins fréquentes aujourd'hui qu'autrefois en Orient, soit que les femmes soient plus circonspectes que dans le bon vieux temps soit que les chrétiens se montrent moins entreprenants ou plus habiles. Cette histoire avant d'être mutilée contenait les aventures d'une jeune esclave qui, convaincue d'infidélité, fut jetée à la mer, selon l'usage des musulmans. Son amant était un jeune Vénitien, qui résolut de la venger. La république de Venise possédait alors les Sept-Iles; les Arnauts furent chassés de la Morée, qu'ils avaient ravagée à la suite de l'invasion des Russes; la défection des Mainotes, auxquels on refusa le pillage de Misistra, arrêta l'entreprise, et la Morée fut livrée sans défense à toutes les horreurs d'une guerre telle qu'on n'en trouve point d'exemple même dans les annales des fidèles¹.

¹ Un événement où Byron joua un rôle en personne lui donna la première idée de ce poème; mais quant au fait d'avoir été lui-même l'amant de cette jeune esclave, rien de moins exact. La jeune fille dont Byron sauva les jours à Athènes était, d'après le témoignage de M. Hobhouse, la maîtresse de son domestique, Turc lui-même. Relativement aux détails fournis sur cette affaire par le marquis de Sligo, on peut consulter les *Mémoires de Thomas Moore*.

² *Le Giaour* fut publié au mois de mai 1813, et ne fit qu'augmenter la réputation de l'auteur, si glorieusement inaugurée par les deux premiers chants de *Childe-Harold*. On peut remarquer que dans *le Giaour*, le premier des poèmes-romans de lord Byron, sa versification reflète une partie de son enthousiasme pour le *Christabel* de Coleridge. Walter Scott, dans *le Lai du dernier Ménestrel*, avait déjà adopté ce rythme irrégulier. Quant à la composition fragmentaire de l'ouvrage, l'idée en fut suggérée à lord Byron par le poème alors nouveau et en vogue de M. Rogers, *Christophe Colomb*. La prédilection de Byron pour l'Orient datait de plus loin que son voyage dans le Levant. Il était familiarisé depuis longtemps avec l'histoire des Ottomans. « *Le vieux Knolles*, disait-il à Missolonghi peu de temps avant sa mort, est un des livres qui m'ont procuré le plus de joissances étant enfant. Je crois qu'il a beaucoup contribué à faire naître en moi le désir de visiter le Levant, et peut-être lui dois-je le coloris oriental qui est un des caractères de ma poésie. » Sur la marge du livre de M. d'Israeli, *Essai sur le caractère littéraire*, nous avons trouvé la note suivante : « J'avais dévoré avant l'âge de dix ans *Knolles*, *Cantemir*, de Tott, *lady*

LE GIAOUR².

Aucun soufile ne vient briser la vague qui roule au-dessous de ce tombeau³, qui, brillant au sommet du rocher, frappe le premier les regards du nautonnier à son retour dans sa patrie. Là repose cet Athénien qui vainement sauva son pays : quand verrons-nous revivre un héros tel que lui ?

.....
Beau climat⁴ ! où chaque saison accorde un bienveillant sourire à ces îles fortunées, qui, vues de loin, du haut du promontoire de Colonne, ravissent le cœur et prêtent à la solitude un charme délicieux. Là les teintes des montagnes se reflètent sur la joue de l'océan, cette joue à fossettes mollement dessinées, et

Montagu, la traduction de l'*Histoire des Turcs* de Mignot par Hawkins, *les Mille et une Nuits*, en un mot tous les voyages ou histoires qui parlaient de l'Orient.

³ Le tombeau que l'on aperçoit sur les rochers du promontoire est, dit-on, celui de Thémistocle. « Il y a, » dit Cumberland dans son *Observateur*, « quelques vers de Platon tracés sur ce tombeau qui réunissent le pathétique et la simplicité la plus touchante. »

⁴ « *Le Giaour*, » dit M. Moore, « nous offre la preuve la plus éclatante de la puissance d'imagination de lord Byron lorsqu'il s'abandonnait à son inspiration sur un sujet qui lui agréait. Le premier manuscrit de ce poème ne contenait que quatre cents vers; pendant l'impression et à mesure que les éditions se multiplièrent, il l'augmenta au point que le nombre de vers est aujourd'hui de quatorze cents. Il est vrai que cette série de fragments, « ce collier de perles orientales enfilées sans ordre, » ne permettait d'y introduire, sans troubler la marche du récit, toutes les émotions, toutes les idées que son imagination et ses souvenirs de voyage lui fournissaient sans cesse. Une note de sa main prouve le peu d'importance qu'il attachait à conserver l'ordre méthodique du récit : « Je n'ai pas encore fixé l'endroit où il faudra intercaler les vers commençant par ces mots : — Beau climat ! — mais placez-les où vous voudrez. » Il augmenta même dans la suite cette nouvelle interpolation si belle et si luxuriante.

Tout le passage depuis ces mots, « Beau climat ! » jusqu'à ceux-ci : « Ceux qui l'entendirent pour la première fois, » ne se trouve pas dans la première édition.

colorent les vagues qui baignent joyeuses cet Éden des mers orientales : et si parfois une brise passagère vient à rider le bleu cristal des flots, apportant sur son aile le parfum des arbres en fleurs, avec quel délice on respire ce souflet embaumé ! car c'est là que sur les rocs ou dans les vallons la rose, cette sultane du rossignol¹, la vierge pour laquelle il fait entendre sa mélodie et ses mille chansons, s'épanouit rougis-sante aux tendres accords de son amant ; sa reine à lui, c'est la rose, c'est la reine des jardins : respectée par les vents et les frimas, à l'abri des hivers de l'occident, bénie par toutes les brises et par toutes les saisons, en retour des parfums que lui a donnés la nature, elle exhale vers le ciel l'encens de sa reconnaissance, et à ce ciel qui lui sourit elle offre l'hommage de ses couleurs les plus charmantes, de ses soupirs les plus doux. Là se trouve aussi mainte fleur d'été, maint ombrage propice à l'amour, mainte grotte qui invite au repos et sert d'asile au pirate, dont la barque cachée là-bas dans l'anse qui la protège épie le passage d'une proue pacifique, jusqu'au moment où se fait entendre la guitare² du gai nautonnier et où se montre l'étoile du soir : alors s'agite la rame amortie, et, s'avancant dans l'ombre que projettent les rochers du rivage, les brigands nocturnes se jettent sur leur proie et changent en râle de mort les chants joyeux. Chose étrange, — ce rivage que la nature semble avoir destiné au séjour des dieux ; ce paradis de son choix qu'elle a embelli de toutes les grâces et de tous les attraits, l'homme, épris de la destruction, l'a converti en désert ; son pied stupide écrase ces fleurs qui ne réclament pas le travail de ses mains, qui n'ont pas besoin qu'on les cultive pour fleurir dans cette contrée magique, mais croissent d'elles-mêmes sans exiger les soins, et dans leur doux langage semblent lui demander seulement de les épargner ! Chose étrange, que ce pays où tout respire la paix, les passions l'aient choisi pour s'y glorifier dans leurs débauches, et que la rapine et l'impudicité aient fait de ce beau rivage le siège de leur farouche domination ; on dirait les esprits infernaux qui, vainqueurs des séraphins et délivrés de l'enfer, leur héritage, viendraient s'asseoir fièrement sur les trônes du ciel ; tant cette contrée est suave et faite pour le bonheur, tant sont odieux et barbares les tyrans qui l'oppriment.

Avez-vous contemplé un corps privé de vie avant que se soit écoulé le premier jour de la mort, ce sombre jour où le néant commence, où le danger et la douleur finissent, avant que les doigts de la destruction, sous lesquels tout s'efface, aient fait disparaître les traits

où la beauté survit encore ? Avez-vous remarqué cet air angélique et doux, cette extase du repos, ces traits fixes mais tendres qui sillonnent la calme langueur du visage ? N'était cet œil triste et voilé qui ne contient plus ni flamme, ni sourire, ni pleurs ; n'était ce front immobile et glacé, où la froide apathie de la tombe jette un secret effroi au cœur de celui qui la contemple, comme si sa vue pouvait lui communiquer cette destinée qu'il redoute et dont il ne peut détacher ses regards ; n'était cela, et cela seulement, il est des instants, il est une heure d'illusion trompeuse où l'on serait tenté de mettre en doute la puissance de la mort, tant elle a imprimé de beauté calme et suave dans le premier et dernier aspect que le trépas révèle³. Tel est l'aspect de ce rivage ; c'est encore la Grèce, mais non plus la Grèce vivante ; à la voir froide, mais charmante, morte, mais belle, on se prend à tressaillir, car il manque une âme à ce beau corps ; elle a conservé sa beauté dans la mort, cette beauté qui survit au dernier souflet, cet incarnat de funeste augure que la tombe elle-même ne détruit pas ; dernier rayon pâlis-sant de la physiognomie, auréole d'or jetée autour de la destruction, dernier reflet du sentiment qui a disparu, étincelle de cette flamme qui, peut-être, vient du ciel, qui éclaire encore, mais n'échauffe plus son argile chérie.

Terre des braves qu'on n'a point oubliés ! toi qui offris dans tes plaines et les cavernes de tes montagnes à la liberté une patrie, à la gloire un tombeau ! ossuaire des grands hommes ! se peut-il que ce soit là tout ce qui reste de toi ! Approche, esclave rampant et vil, réponds, ne sont-ce pas là les Thermopyles ? Ces flots bleus qui s'étendent autour de toi, ô rejeton servile d'un peuple libre, dis-moi quelle est cette mer, quel est ce rivage ? Le golfe et le roc de Salamine. Lève-toi, et reprends possession de ces lieux illustrés par l'histoire ; dans les cendres de tes aïeux retrouve une étincelle de leur antique flamme ; celui qui périra dans la lutte ajoutera à leur nom un nom redouté que la tyrannie ne pourra entendre sans effroi, et il transmettra à ses fils une espérance et une gloire qu'ils scelleront de leur vie plutôt que de s'en rendre indignes : car, la lutte de la liberté une fois commencée, le fils y succède à son père sanglant, et après une série de défaites le triomphe est infaillible. Je t'en prends à témoin, ô Grèce ; tes pages vivantes l'attestent à plus d'une époque glorieuse de ton histoire. Pendant que des rois, cachés dans la poussière de l'oubli, n'ont laissé après eux qu'une pyramide sans nom, tes héros, bien que le temps, qui détruit tout, ait fait disparaître

¹ *Les Amours du Rossignol et de la Rose* sont une fable persane bien connue : si je ne me trompe, le *Bulbul* des *Mille Contes* est un des noms du rossignol. Mesli, traduit par William Jones, lui prête le langage suivant :

« Viens, charmante jeune fille, et écoute les chants de ton poète ; il te célèbre, ô Rose ! lui l'oiseau du printemps ; l'amour le presse de chanter, l'amour sera obéi. Sois joyeuse ; les fleurs du printemps ne se flétriront que trop rapidement. »

² La guitare est l'instrument favori des marins grecs ; la nuit, lorsque le vent est calme, ils s'accompagnent en chantant et quelquefois en dansant.

³ Je crois que peu de mes lecteurs ont eu l'occasion d'éprouver ce que j'ai cherché à décrire ; mais ceux qui se sont trouvés dans ce cas ont probablement conservé un souvenir mélancolique de cette singulière beauté que conservent presque toujours les traits du visage plusieurs heures après que « l'esprit s'est retiré du corps de l'homme ; » on a remarqué que dans les cas de mort violente causée par une blessure d'arme à feu, l'expression est toujours celle de la langueur, quelle que fût l'énergie du mort, mais s'il a été frappé d'un coup de poignard, la physiognomie conserve son expression terrible, et l'âme revit tout entière jusqu'au dernier moment. BYRON.

la colonne de leurs tombeaux, ont trouvé un monument plus grandiose dans les montagnes de leur pays natal ! C'est là que ta muse montre à l'étranger les tombeaux de ceux qui ne peuvent mourir ! Ce serait une tâche longue et douloureuse de rechercher quels degrés t'ont conduite de la gloire à la honte ; il nous suffit de savoir — que nul ennemi étranger ne put triompher de toi qu'après que tu fus déchue de ta propre grandeur ; oui, ce fut toi qui, te dégradant toi-même, frayas la route aux chaînes des brigands, à la domination des despotes.

Qu'a-t-il à raconter, celui qui foule ton rivage ? Nulle légende de tes anciens jours, nul sujet capable de donner à la muse un essor égal à celui de tes poètes d'autrefois, alors que sur ton sol l'homme était digne du climat. Au lieu des nobles cœurs que nourrissaient tes vallées, des âmes intrépides capables de conduire tes fils à de sublimes exploits, tu vois ramper du berceau à la tombe des esclaves ! — que dis-je ? les esclaves d'un esclave¹, indifférents à tout, excepté au crime ; souillés de tous les vices qui déshonorent la portion du genre humain la plus rapprochée de la brute ; sans une seule vertu sauvage, sans un seul cœur vaillant et libre. Et cependant ils viennent dans les ports voisins pratiquer leur ancienne astuce, leur fourberie proverbiale ; là le Grec subtil se reconnaît encore, il a conservé sur ce seul point son antique renommée. C'est vainement que la liberté ferait un appel à des cœurs façonnés à leur esclavage, et essaierait de relever des fronts qui vont d'eux-mêmes au-devant du joug. Aujourd'hui ce ne sont pas ses douleurs que je déplore ; pourtant elle est triste, l'histoire que je vais raconter, et elle affecta douloureusement, on le croira sans peine, ceux qui l'entendirent pour la première fois.

De sombres rochers projettent leur ombre sur une mer d'azur ; le pêcheur les prend de loin pour la barque d'un Maïnote ou d'un pirate des îles, et, tremblant pour sa nacelle, il évite l'anse voisine, mais suspecte : quoique fatigué de ses travaux et encombré des produits de sa pêche, il continue à ramer lentement, mais avec vigueur, jusqu'à ce que Port-Léone le reçoive sur sa rive plus sûre, à la clarté charmante d'une belle nuit d'Orient.

Quel est ce cavalier² qui s'avance, comme un tonnerre, monté sur un noir coursier, aux rênes flottantes, aux sabots rapides ? Le bruit de ses pieds d'airain va

rebondir dans l'écho réveillé des cavernes d'alentour ; l'écume qui sillonne ses flancs ressemble à celle de l'océan. Les vagues fatiguées se reposent, mais il n'est point de repos pour l'âme du cavalier ; et quoique pour demain une tempête se prépare, ces flots sont plus paisibles que ton cœur, ô jeune gïaour³ ! Je ne te connais pas, je déteste ta race ; mais j'aperçois dans tes traits quelque chose que le temps ne fera que fortifier sans jamais l'effacer ; sur ce front jeune et pâle, de farouches passions ont laissé leur empreinte : quoique ton fatal regard soit baissé vers la terre, pendant que tu passes avec la vitesse d'un météore, je te reconnais pour l'un de ceux qu'un fils d'Othman doit tuer ou éviter.

Il fuit ! il fuit ! mes regards surpris ont suivi sa course rapide. Bien qu'il m'ait apparu comme le démon de la nuit, pour s'évanouir aussitôt à ma vue, ma mémoire troublée a retenu son aspect et son air, et à mon oreille effrayée le bruit des pas de son noir coursier résonne encore. Il lui donne de l'éperon ; le voilà qui s'approche du roc escarpé qui se projette sur les flots ; il en fait le tour, il poursuit sa course ; le rocher le délivre de ma vue, car il est importun le regard fixé sur ceux qui fuient ; et il n'est pas une étoile qui ne luise trop brillante sur une fuite aussi étrange et à pareille heure. Il s'éloigne encore, mais tout à coup il a jeté derrière lui un regard, comme si c'eût été le dernier ; il arrête un instant son coursier, un instant il le laisse respirer, un instant il se dresse sur ses argons. — Pourquoi regarde-t-il par-dessus le bois d'oliviers ? Le croissant étincelle sur la colline. Les lampes de la mosquée jettent encore une tremblante clarté. Quoiqu'on ne puisse entendre d'aussi loin les détonations du tophaïk⁴, les éclairs qui accompagnent chaque décharge joyeuse annoncent le zèle des mahométans. Ce soir s'est couché le dernier soleil du Rhamazan ; ce soir ont commencé les fêtes du Baïram ; ce soir..... — Mais qui es-tu, homme au costume étranger, au front farouche ? Que font ces choses à toi ou aux tiens, pour hâter ou ralentir ta fuite ?

Il s'est arrêté. — Il y avait quelque terreur sur son visage, mais la haine y a bientôt succédé. Ce n'était pas la rapide rougeur d'un courroux passager, mais la pâleur du marbre des tombeaux, rendu plus lugubre encore par sa funèbre blancheur. Son front était baissé, son regard avait la fixité de la mort ; il a levé le bras ; il a agité samain en l'air d'une manière farouche ; il semblait douter s'il devait continuer à fuir, ou revenir sur ses pas. Impatient de ce délai, en ce moment son coursier d'ébène a henni. — Sa main alors est retombée, et a pressé la garde de son cimeterre ; ce bruit

¹ Athènes est la propriété de *Xistar-Aga* (l'esclave chargé de garder les femmes du sérail) ; c'est lui qui nomme le wayvoïe. Un marchand de femmes et un eunuque (les mots peuvent ne pas être polis, mais ils peignent les hommes) gouvernent à l'heure qu'il est le gouverneur d'Athènes. BYRON.

² Le narrateur est un pêcheur turc qui, après avoir passé sa journée dans le golfe d'Egine, se retire le soir avec sa barque dans le port de Léone, l'ancien Pyrée, par crainte des pirates maïnotes qui infestent les rivages de l'Attique ; le hasard le rend ainsi témoin de toutes les circonstances de ce drame, ou il joue lui-même un rôle. C'est à ses propres sensations, ou plutôt à ses

remords pieux, que nous sommes redevables de quelques-uns des plus magnifiques passages de ce poème. GEORGE ELLIS.

³ Dans les voyages du docteur Clarke ce mot, qui signifie *infidèle*, est toujours écrit selon la prononciation anglaise, *djour*. Lord Byron adopta la prononciation italienne usitée parmi les Fraïnes du désert.

⁴ *Tephaïk*, mousquet. Le Baïram est annoncé par un coup de canon aussitôt le coucher du soleil ; bientôt les mosquées s'illuminent, et toute la nuit on décharge des armes à feu de toute espèce chargées à balle.

a dissipé sa rêverie, comme on s'éveille en sursaut au cri de la chouette. Il éperonne les flancs de son coursier; il fuit, il fuit. On dirait qu'il y va de sa vie. Rapide comme le djerrid¹ lancé par une main vigoureuse, le cheval bondit sous le fer qui le touche. Ils ont dépassé le roc, et le galop sonore ne s'entend plus sur la rive; on n'aperçoit plus la tête du chrétien et sa mine hautaine; un instant seulement il a retenu les rênes de son ardent coursier; il ne s'est arrêté qu'un instant, puis il a repris sa course comme si la mort eût été à sa poursuite. Mais on eût dit que ce court intervalle déroulait devant lui des années de souvenirs, et accumulait dans son âme une vie de douleurs, un siècle de crimes. Dans un moment semblable, toutes les souffrances du passé viennent inonder un cœur en proie à l'amour, à la haine et à la crainte. Qu'a-t-il donc dû ressentir, celui qu'oppressaient à la fois toutes les tortures de l'âme? Cette pause pendant laquelle il méditait sur son destin, oh! qui pourra en calculer la formidable durée? A peine comptée dans le livre du Temps, ce fut pour sa pensée une éternité! car elle est infinie comme l'espace illimité, la pensée que la conscience embrasse, et dans laquelle se résument des maux sans nom, sans espérance, sans fin.

L'heure est passée, le gîzeur est parti; a-t-il fui ou succombé seul? Maudite soit l'heure de son arrivée et de son départ! Fléau envoyé pour les péchés d'Hassan, il a transformé un palais en tombeau; il est venu et parti comme le simoun², messager de mort et de deuil, dont le souffle dévastateur fait mourir jusqu'au cyprès lui-même, cet arbre sombre qui pleure encore quand la douleur des autres a disparu, le seul qui sans se lasser porte le deuil des morts.

Le coursier n'est plus dans l'étable; on ne voit plus d'esclaves dans le palais d'Hassan; l'araignée solitaire étend lentement son vaste réseau sur les murs; la chauve-souris bâtit son nid sous les lambris du harem, et le libbou s'est installé dans la tour de la citadelle; le chien sauvage, amaigri, que la soif et la faim tourmentent, hurle sur les bords du bassin desséché; car l'onde a disparu de son lit de marbre, convert maintenant de poussière et de ronces. Il était doux naguère de voir l'onde s'élever en gerbes d'argent et retomber en pluie capricieuse, qui tempérât la chaleur du jour, et répandait dans l'air une délicieuse fraîcheur et sur le gazon la verdure. Il était doux, et à la clarté des étoiles, par un ciel sans nuage, de contempler ces vagues de lumière humide, et d'entendre dans le silence de la nuit leur mélodieux murmure. Que de fois cette cascade, chérie d'Hassan, avait été témoin des

jeux de son enfance! que de fois son bruit harmonieux l'avait endormi sur le sein de sa mère! et que de fois sur ces bords les chants de la beauté, mêlant leur harmonie à celle de cette onde, avaient enivré sa jeunesse! Mais là, au retour du crépuscule, la vieillesse d'Hassan ne viendra plus s'asseoir: l'onde qui remplissait ce bassin est desséchée, le sang qui échauffait son cœur est versé, et nulle voix humaine ne fera plus entendre ici des accents de fureur, de regrets ou de joie. Les derniers sons douloureux que la brise ait emportés furent les cris plaintifs et mourants d'une femme; ces cris une fois étouffés, tout est redevenu silencieux, excepté la jalousie ballottée par le vent: que la pluie ruisselle, que l'ouragan mugisse, nulle main ne la fermera plus. On est heureux, au milieu d'un désert de sable, de rencontrer une trace d'homme si petite qu'elle soit: ainsi dans ces lieux, la voix même de la douleur éveillerait comme un écho de consolation; du moins on se dirait: «Tous ne sont pas partis; la vie est encore ici, quoique dans un seul être languissant.» Car il y a dans ce palais plus d'une chambre dorée qui n'est pas faite pour n'être habitée que par la solitude. Dans l'intérieur de l'édifice, la destruction n'a procédé encore que lentement dans son travail rongeur; mais la tristesse s'est amassée sur le seuil. Ni le derviche errant, ni le fakir lui-même ne viennent y demander un gîte, car l'hospitalité ne les y accueille pas; l'étranger fatigué ne vient plus s'y asseoir pour partager «le pain et le sel»; la richesse et la pauvreté y passent également sans donner ou recevoir un regard, car au flanc de la montagne la bienveillance et la pitié sont mortes avec Hassan. Son toit, où les hommes trouvaient un refuge, sert aujourd'hui de tanière à la faim et à la désolation. Les hôtes ont fui le palais, et les vaisseaux le travail, depuis le jour où le sabre de l'infidèle a fendu son turban³!

J'entends un bruit de pas qui s'avance, mais aucune voix n'arrive à mon oreille; le bruit s'approche, — je puis distinguer leurs turbans et les fourreaux d'argent de leurs ataghans⁴; celui qui marche à la tête de la troupe, je le reconnais pour un émir, à la couleur verte de son vêtement⁵. «Ho! qui es-tu?» — Ce respectueux *salem*⁶ annonce que j'appartiens à la foi musulmane. — Lefardeau que vous portez avec tant de précaution est sans doute un objet précieux qui réclame tous vos soins; mon humble barque se réjouirait de le recevoir.»

«— C'est bien parlé: détache ton esquif et éloignons du rivage silencieux; cependant laisse la voile

¹ Jerreed ou djerrid, javelot ture à pointe émoussée que des cavaliers lancent avec une remarquable adresse.

² Le simoun du désert, mortel pour les caravanes, et auquel il est fait souvent allusion dans la poésie orientale.

³ On sait que la charité et l'hospitalité sont les principales vertus recommandées par la loi du prophète, et à vrai dire elles sont généralement observées. Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un chef, c'est de louer sa libéralité; son courage ne vient qu'en seconde ligne.

⁴ Le yataghan est une longue dague qui se porte à la ceinture avec des pistolets; le fourreau est ordinairement en métal, et

souvent en argent. Celui des riches est doré ou tout en or.

⁵ Le vert est la couleur favorite des prétendus descendants du prophète. Dans l'opinion de ces familles, la foi, qui est pour elles un héritage inaliénable, suffit pour remplacer les bonnes œuvres; aussi sont-elles les plus méprisables parmi cette race inférieure.

⁶ *Salam aleikoum, aleikoum salam*, la paix soit avec vous, vivez en paix; c'est ainsi que se saluent les croyants. A un chrétien l'on dit: *Urtavula*, bon voyage, ou: *Saban hivesem, saban serula*, bonjour, bonsoir; quelquefois: Soyez toujours heureux.

ployée, et fais force de rames jusqu'à moitié chemin de ces rochers, à l'endroit où l'eau dort sombre et profonde. Arrête maintenant, — c'est cela, — voilà qui est bien ; notre traversée a été rapide ; c'est cependant, je pense, le plus long voyage qu'une des » —

.....
Le fardeau plongeait lourdement et s'enfonça avec lenteur ; le clapotement de la vague paisible s'étendit jusqu'au rivage ; je le suivis des yeux ; pendant qu'il s'enfonçait je crus voir je ne sais quel mouvement inusité imprimé à la surface de l'onde ; ce n'était qu'un rayon de la lune qui se jouait sur le cristal liquide. Je continuai à regarder, jusqu'à ce que, diminuant de volume à mes yeux, il me parut semblable à un caillou ; puis, diminuant encore, il n'offrit plus à mes regards qu'une tache blanche qui brillait au fond des eaux, puis disparut tout à fait, et maintenant ce secret dort sous l'océan, connu seulement des génies de la mer, qui, tremblant dans leurs antres de corail, n'osent même tout bas le révéler aux vagues.

.....
Dans les vertes prairies de Cachemire la reine des papillons de l'Orient ¹, déployant ses ailes pourpres, invite le jeune enfant à la poursuivre ; elle le conduit de fleur en fleur, et, après une chasse longue et pénible, elle prend sa volée et le laisse confus, le cœur haletant, les yeux en larmes : brillante et volage comme lui, la beauté attire après elle l'homme enfant ; poursuite semée d'espérances et de craintes, commencée dans la folie, terminée dans les pleurs. Si le succès la couronne, les mêmes malheurs attendent l'insecte et la jeune fille : une vie de douleur, la perte de la paix du cœur leur sont infligées par l'enfant dans ses jeux, par l'homme dans ses caprices : le jouet charmant poursuivi avec tant d'ardeur perd tout son attrait dès qu'on le possède, car le contact de la main qui le presse lui a enlevé ses couleurs les plus brillantes, jusqu'à ce que charme, couleurs, beautés étant partis, on le laisse tomber seul à terre ou s'envoler. L'aile déchirée, le cœur blessé, hélas ! où l'une et l'autre victime iront-elles chercher le repos ? Le papillon, maintenant que ses ailes sont flétries, voltigera-t-il comme autrefois de la tulipe à la rose ? La jeune beauté détruite dans une heure retrouvera-t-elle d'heureux jours ? Non : les papillons qui voltigent alentour ne penchent pas leurs ailes attristées sur ceux qui succombent ; la beauté est indulgente pour toutes les faiblesses, excepté pour celles qu'elle partage, et ses yeux, qui ont des larmes pour toutes les infortunes, n'en ont pas pour les fautes d'une sœur qui a failli.

.....
Le cœur qui médite sur les douleurs coupables ressemble au scorpion que le feu environne ². Le cercle brûlant se rétrécit, les flammes approchent de plus en plus leur captif ; en proie à mille horribles souffrances, sa douleur se convertit en rage ; alors il a recours à une cruelle et dernière ressource : ce dard qu'il gardait à ses ennemis, dont le venin est infailible, son désespoir le tourne contre lui-même, et termine d'un coup sa vie et ses souffrances. Ainsi font les hommes à l'âme coupable et sombre ; ils vivent et meurent comme le scorpion que le feu environne ³. Ainsi est torturé le cœur que le remords consume ; il n'est point fait pour la terre, le ciel le repousse ; au-dessus de lui les ténèbres, au-dessous le désespoir, autour des flammes, au dedans la mort !

.....
Le sombre Hassan fuit son harem ; nulle femme n'attire plus ses regards ; il se livre exclusivement à la chasse, et toutefois il n'éprouve aucune des joies du chasseur. Hassan ne fuyait point ainsi lorsque Leila habitait son sérail. Est-ce que Leila ne l'habite plus ? Hassan seul pourrait nous le dire. Il court dans notre ville d'étranges rumeurs. Il en est qui disent que Leila s'est enfuie le soir du dernier jour du Rhamazan ⁴, alors que des milliers de lampes allumées au haut des minarets annonçaient à tout l'Orient la fête du Baïram. Elle feignit de se rendre au bain, où Hassan furieux la fit vainement chercher ; car, déguisée en page géorgien, elle avait fui le courroux de son maître, et, à l'abri des atteintes de sa puissance, l'avait indignement outragé avec le perfide giaour. Hassan avait soupçonné quelque chose de semblable ; mais il l'aimait tant ! elle paraissait si sincère ! il s'était fié à l'esclave dont la trahison méritait la mort, et ce soir-là même il s'était rendu à la mosquée, puis avait été se délasser dans son kioske. Ainsi disent les Nubiens, qui avaient si mal gardé le dépôt confié à leur zèle ; mais d'autres racontent que cette nuit-là même, à la tremblante lueur de la pâle phingari ⁵, on a vu le giaour sur son noir coursier courant à toute bride le long du rivage, mais il n'y avait avec lui ni page ni jeune fille

.....
J'essaierais en vain de dire le charme de ses yeux d'ébène : regardez ceux de la gazelle, vous en aurez une idée ; ils étaient grands et noirs, mais pleins d'une douce langueur ; dans chacune des étincelles qui jaillissaient de dessous sa paupière, son âme brillait comme le joyau de Giamschid ⁶. Oui, son âme ! et si

¹ Le papillon azuré de Cachemire est le plus beau et le plus rare des papillons.

² M. Dallas dit que lord Byron lui assura que la comparaison du scorpion lui vint dans un rêve. Elle forme le pendant de « la merveilleuse psychologie » qui commence par ces vers harmonieux.

³ Je vis un jour dans un rêve une jeune fille avec sa lyre ; c'était une femme d'Abyssinie.

M. Coleridge dit qu'il composa ces vers en faisant la sieste.

⁴ D'aimables philosophes se sont occupés du suicide du scorpion, auquel il est fait allusion dans ce passage. Quelques-uns

attribuent ce suicide à un mouvement convulsif, d'autres y veulent voir un acte de libre arbitre. Les scorpions sont assurément intéressés à la prompt solution de ce problème. Si l'on établit solidement que ce sont des Catons-insectes, il leur sera permis de vivre tant qu'ils voudront, et ils ne mourront plus martyrs d'une hypothèse.

⁵ Au coucher du soleil le canon annonce la fin du Rhamazan. *s* Phingari, la lune.

⁶ Le célèbre et fabuleux rubis du sultan Giamschid, qui embellit Istakhar. On lui donna les noms de Schehgerag, flambeau de la nuit, coupe du soleil. Dans la première édition, Giamschid

notre prophète me disait que tant de beauté n'était que de l'argile animée, par Allah ! je lui répondrais : « Non, » fusse-je debout sur l'arche chancelante d'Al-Sirat, ayant au-dessous de moi les flammes de l'enfer¹, regardant en plein le paradis, et appelé par toutes ses houri². Qui aurait pu lire dans le regard de la jeune Leila, et conserver encore cette partie de notre croyance qui prétend que la femme n'est qu'une vile poussière, une poupée sans âme destinée aux plaisirs d'un maître³ ? Les muphtis qui l'auraient contemplée auraient reconnu dans son regard une flamme immortelle ; sur ses joues vermeilles le jeune grenadier en fleurs secouait la fraîcheur d'un incarnat toujours nouveau⁴. Lorsqu'au milieu de ses femmes, qu'elle dominait toutes, elle dénouait les longues tresses de sa chevelure, pareilles à la tige de l'hyacinthe⁵, elles balayaient le marbre où brillaient ses pieds, plus blancs que la neige des montagnes avant qu'elle ait quitté le nuage paternel, et que le contact de la terre ait souillé sa pureté. Le cygne parcourt majestueux son liquide domaine ; ainsi foulait la terre la fille de Circassie, le charmant cygne du Frangestan⁶ ! Quand il entend les pas d'un étranger au bord des flots, son empire, l'oiseau superbe dresse sa crête, hérisse son plumage irrité, et frappe l'onde d'une aile orgueilleuse. Ainsi s'élevait le cou plus blanc encore de Leila ; — ainsi, armée de sa beauté, elle réprimait le regard présomptueux et le forçait à se détourner des charmes qu'il admirait. Sa démarche était pleine de dignité et de grâce ; et son cœur était tendre pour l'ami de son cœur ; cet ami, — ô sévère Hassan, quel était-il ? Hélas ! ce nom n'était pas pour toi !

Le sévère Hassan s'est mis en route ; vingt vassaux l'accompagnent ; chacun d'eux est armé comme il convient à un homme, d'une arquebuse et d'un ataghan ; le chef qui marche à leur tête est armé en guerre ; il porte à son côté le cimetière qu'il teignit du meilleur sang des Arnantes le jour où, les rebelles ayant osé l'attendre dans le défilé, il ne s'en échappa que bien peu pour aller raconter ce qui s'était passé dans la vallée de Parné. Les pistolets qui sont à sa cein-

ture, un pacha les portait autrefois, et quoiqu'ils soient garnis de pierres et d'or, les voleurs eux-mêmes n'osent les regarder. On dit qu'il va chercher une épouse plus fidèle que celle qui l'a quitté, que l'esclave déloyale qui s'est enfuie de son sérail, et pour un giaour encore !

Les derniers rayons du soleil éclairent la colline et étincellent dans le ruisseau dont l'onde fraîche et limpide est bénie du montagnard. Là le marchand grec peut s'arrêter et goûter un repos qu'il chercherait en vain au sein des villes, à une proximité dangereuse de son seigneur, et tremblant pour la conservation de ses trésors cachés ; — ici il peut dormir en paix, car personne ne le voit ; esclave dans la foule, ce n'est qu'un désert qu'il est libre ; ici il peut souiller d'un vin défendu la coupe qu'un musulman ne doit pas vider.

Un Tartare marche en tête de la troupe ; on le distingue à son bonnet jaune ; il est déjà parvenu à l'entrée du défilé ; le reste suit lentement, en file prolongée. Au-dessus de leur tête, la montagne est couronnée d'un rocher où les vautours aiguisent leurs becs voraces, et peut-être ce soir-là leur préparera pour demain une abondante pâture ; à leurs pieds est le lit d'un torrent que les feux de l'été ont desséché : il ne reste qu'un sable aride où croissent à peine quelques arbustes pour dépérir bientôt ; de chaque côté du sentier sont épars des blocs de granit que le temps ou la foudre des montagnes a détachés des cimes dont le front se cache dans les nuages, car quel est le mortel qui a jamais vu à découvert le sommet du Liakura ?

Ils atteignent enfin le bois de pins : « Bismillah⁷ ! maintenant le péril est passé, car voilà devant nous la plaine, et nous pourrions lâcher la bride à nos coursiers ». Pendant que le giaour parlait encore, une balle siffla au-dessus de sa tête, et le Tartare qui formait l'avant-garde mord la poussière ! Se donnant à peine le temps de retenir les rênes de leurs coursiers, les cavaliers d'un bond s'élançant à terre ; mais il en

était écrit de trois syllabes, d'après l'orthographe d'Herbelot. Mais Richardson n'en fait que deux syllabes, et écrit Jamshid. J'ai laissé dans le texte l'orthographe de l'un et la prononciation de l'autre. BYRON.

Dans la première édition, Byron avait fait ce mot de trois syllabes, *Bright as the gem of Giamschid* ; mais sur ma remarque, et d'après l'autorité de Richardson, il corrigea : *Bright as the ruby of Giamschid*. En lisant cette correction, je lui écrivis que la comparaison des yeux de son héroïne avec un rubis pourrait faire croire qu'elle avait les yeux rouges, et qu'il aurait dû mettre : *Bright as the jewel of Giamschid*, ce qu'il fit dans une nouvelle édition. MOORE.

¹ Al-Sirat est un pont plus étroit que le fil d'une araignée affamée, plus tranchant que le fil d'une épée, et sur lequel les musulmans doivent passer pour entrer dans le paradis. Il n'y a point d'autre chemin. Mais le pire est qu'au dessous se trouve l'enfer, dans lequel roulent ceux qui n'ont point le pied marin, justifiant ainsi le *facilis descensus Avernus*, spectacle peu encourageant pour celui qui vient derrière. Il y a dessous un second pont plus étroit encore pour les juifs et les chrétiens.

² Les vierges du paradis sont appelées, à cause de leurs grands

yeux noirs, *hur al oyun*. Un entretien avec elles constitue, selon les promesses de Mahomet, le suprême bonheur pour un croyant. Elles ne sont point faites d'argile, comme les autres femmes ; mais, ornées de charmes impérissables, elles possèdent le céleste privilège d'une éternelle jeunesse.

³ Opinion erronée. Le Coran alloue aux femmes vertueuses un tiers au moins du paradis. Mais le plus grand nombre des musulmans, interprétant ce texte en sens contraire, excluent du ciel leurs moitiés. Ennemis des platoniciens, ils n'attribuent aucune faculté aux âmes de l'autre sexe, et prétendent qu'elles sont suffisamment remplacées par les houri.

⁴ Comparaison orientale qui, quoique bien locale, pourra paraître plus arabe qu'en Arabie.

⁵ L'hyacinthe, en arabe *sunbul*. Cette comparaison revient aussi fréquemment dans la poésie des Turcs que dans celle des anciens Grecs.

⁶ Frangestan, — Circassie.

⁷ *Bismillah* ! au nom de Dieu ! C'est le premier mot de tous les chapitres du Coran, excepté un. C'est aussi par là que les Turcs commencent toutes leurs prières et leurs remerciements.

est trois qui ne remonteront plus : on cherche en vain du regard l'ennemi qui a frappé ; en vain les mourants demandent vengeance. Quelques-uns, le sabre au poing, la carabine tendue, se penchent sur le harnais de leurs coursiers, qui forment devant eux un rempart ; d'autres s'enfuient derrière le roc le plus rapproché, et là attendent que le combat s'engage, ne voulant pas demeurer sans défense exposés aux coups d'un ennemi invisible qui n'ose pas quitter l'abri de ses rochers. L'impassible Hassan est le seul qui dédaigne de descendre et continue sa marche ; mais la détonation des mousquets en avant de la route l'avertit que les brigands se sont emparés de la seule issue par laquelle leur proie pourrait leur échapper. Alors la barbe d'Hassan se hérisse de colère ¹ et son regard étincelle : « Que les halles sifflent autour de moi ; je suis sorti de plus mauvais pas que celui-ci. » En ce moment les ennemis sortent de leur retraite, et ordonnent à ses vassaux de se rendre ; mais le regard et la parole terrible d'Hassan sont plus redoutés que le glaive ennemi : pas un homme de sa petite troupe ne rend sa carabine ou son ataghan, et ne fait entendre le cri suppliant : « Amaun ² ! » Les brigands, quittant leur embuscade, s'approchent et se font voir à découvert ; plusieurs sont à cheval ; quel est celui qui s'avance à leur tête en brandissant ce glaive étranger qui étincelle dans sa main sanglante ? « C'est lui ! c'est lui ! maintenant je le reconnais ; je le reconnais à son front pâle ; je le reconnais à ce fatal regard ³ qui le sert dans ses lâches trahisons : je le reconnais à son coursier d'ébène ; il a revêtu le costume arnaute ; il a renié sa vile croyance ; mais son apostasie ne le sauvera pas de la mort. C'est lui ! tant mieux ! A toute heure sois le bien-venu, amant de Leila la perfide, maudit giaour ! »

Comme un fleuve roule au sein des mers l'impétueux torrent de ses flots noirs ; comme on voit l'océan lui opposer une force rivale, et, soulevant fièrement ses ondes en colonne azurée, le repousser bien loin parmi des flots d'écume, au milieu des vagues qui tourbillonnent et s'entre-choquent sous le souffle de l'aiglon, à travers le nuage d'une poussière liquide, le tonnerre des eaux éclate et gronde, et le rivage qui tremble sous l'effroyable mugissement s'éclaire d'une subite et effrayante blancheur ; — comme le fleuve et l'océan entrechoquent leurs vagues furibondes, — ainsi s'attaquent les deux bandes que pousent l'une contre l'autre la fureur, le destin et de mutuelles injures. Le cliquetis des sabres qui se heurtent et se brisent, les détonations rapprochées ou lointaines qui résonnent à l'oreille effrayée, le sifile-

ment des balles, le choc des guerriers, les cris, les gémissements, tous ces bruits se répèrent dans le prolongement de cette vallée, bien plus faite pour entendre les chants des bergers. Les combattants sont peu nombreux, mais le combat est acharné ; nul n'accorde ni ne demande la vie ! Ah ! elle est énergique, l'étreinte de deux jeunes cœurs dans les caresses qu'ils reçoivent et donnent ; mais l'amour lui-même, haletant pour les faveurs que la beauté brûle d'accorder, n'a pas la moitié de la fureur que met la haine dans la dernière étreinte de deux ennemis lorsque, se saisissant dans la lutte, ils enlacent ces bras qui ne doivent plus lâcher prise : des amis se joignent et se quittent, l'amour se rit de la constance ; de véritables ennemis, une fois réunis, ne se séparent plus qu'à la mort.

Son sabre, brisé jusqu'à la garde, dégoutte encore du sang qu'il a versé ; sa main, séparée de son corps, serre encore d'une étreinte convulsive ce glaive qui a trompé son courage ; son turban, fendu en deux à l'endroit le plus épais, a roulé sur la poussière ; sa robe flottante, déchirée par le tranchant du fer, est de la couleur ardente de ces nuages du matin, qui, rayés d'un rouge sombre, présagent au jour une fin orageuse ; chaque buisson ensanglanté porte un lambeau de sa palampore ⁴ ; sa poitrine est déchirée par d'innombrables blessures ; il est étendu par terre, la face tournée vers le ciel : — son œil ouvert est fixé encore sur son ennemi, comme si sa haine inextinguible avait encore survécu dans la mort ; et sur lui est penché cet ennemi avec un front aussi sombre que celui du cadavre qui est là immobile et sanglant.

« Oui, Leila dort sous les vagues, mais lui il aura une tombe sanglante ; son ombre a guidé le fer qui a percé ce cœur félon. Il a appelé le Prophète à son secours, mais le prophète a été impuissant contre la vengeance du giaour ; il a invoqué le nom d'Allah, — mais sa voix n'a pas été entendue. Musulman inbécile ! Allah pouvait-il écouter ta prière, toi qui n'avais pas écouté celle de Leila ? J'ai épié l'occasion propice, je me suis ligné avec ces Arnauts pour surprendre à son tour le traître ; ma rage est assouvie, mon acte est consommé, et maintenant je pars ; — mais je pars seul. »

On entend le bruit des sonnettes des chameaux broutants ⁵. La mère d'Hassan regarda à travers ses jalousies ; elle vit au-dessous d'elle les verts pâturages

¹ Ce phénomène n'est pas rare chez un Turc en fureur. En 1809, au milieu d'une audience diplomatique, les moustaches du capitain-pacha se hérissèrent d'indignation comme celles d'un tigre, au grand effroi des drogmans. On s'attendait à voir ces terribles moustaches changer de couleur, mais à la fin elles s'abaissèrent, suivant ainsi la vie à plus de têtes qu'elles ne contenaient de poils.

² Amaun, quartier, pardon.

³ Je mauvais œil, superson l'on établie dans tout le Levant, et qui produit les effets les plus bizarres sur les imaginations crédules.

⁴ C'est le châle à fleurs que portent habituellement les personnes de marque.

⁵ Ce beau passage parut pour la première fois dans la troisième édition : « Je vous envoie les épreuves, écrit lord Byron à M. Murray 10 août 1815 ; je n'achèverai jamais cette infernale histoire. *Eccè signum*, — trente-trois vers de plus ; quel *bourdon* pour le malheureux prote, sans vous procurer beaucoup de profit ! » Ce morceau est une traduction presque textuelle d'un magnifique mouvement de la Bible, l'vie des *Juges*, chap. V, vers. 28 et suivants. Ce n'est pas au reste le seul emprunt que lord Byron ait fait au premier des livres.

humides de la rosée du soir ; elle vit les étoiles qui commençaient à poindre : « Voici venir le crépuscule ! sans doute le cortège n'est pas loin. » Dans son inquiétude, elle ne put rester dans le bosquet de son jardin ; mais elle monta sur la tour la plus élevée, et regarda à travers le grillage : « Pourquoi ne vient-il pas ? ses coursiers sont rapides, et les ardeurs de l'été ne leur font point peur. Pourquoi le fiancé n'envoie-t-il pas le présent qu'il a promis ? Son cœur est-il refroidi, ou son cheval barbe moins agile ? Oh ! injustes reproches ! voilà un Tartare qui atteint la crête de la montagne la plus voisine ; le voilà qui en descend la pente ; il est maintenant dans la vallée ; il porte le présent à l'arçon de sa selle. — Comment ai-je pu accuser la lenteur de son coursier ? Mes largesses récompenseront son empressement et ses fatigues. »

A la porte du château, le Tartare mit pied à terre, mais il avait peine à se soutenir ; la douleur était empreinte sur son visage basané, mais c'était peut-être le résultat de la fatigue ; il y avait des taches de sang sur ses vêtements, mais elles pouvaient provenir des flancs de son coursier. Il tira le présent de dessous sa veste. — Ange de la mort ! c'est le cimier brisé d'Hassan ! son calpac¹ fendu ! — son caftan sanglant ! — « Femme, ton fils a épousé une fiancée redoutable ! ils m'ont épargné, non par clémence, mais pour apporter ce gage ensanglanté. Paix au brave dont le sang a coulé ! Malédiction sur le gïaour ! car ce crime vient de lui. »

Un turban en pierre grossièrement sculpté², une colonne entourée d'herbes sauvages et de ronces, et sur laquelle on distingue à peine le verset du Coran qu'on grave sur les tombes, indiquent dans la vallée solitaire la place où Hassan fut immolé. Là repose le meilleur Osmanli qui ait jamais fléchi le genou à la Mecque, qui ait jamais repoussé de ses lèvres le vin défendu, ou répété sa prière les yeux tournés vers le saint temple, au cri solennel de « Allah hu³ ! » Et toutefois il est mort par la main d'un étranger, au milieu de sa

terre natale ; il est mort les armes à la main, et son trépas est resté sans vengeance, sans vengeance sanglante du moins. Mais les vierges du paradis s'empressent de le recevoir dans les célestes palais, et le ciel sombre et brillant des yeux des houris lui sourira éternellement ; elles viennent, — agitant leurs verts mouchoirs⁴, et d'un baiser accueillent le brave ! Qui meurt en combattant les gïaours jouira d'une immortelle félicité.

.....

Mais toi, perfide infidèle ! tu grinceras des dents sous la faux vengeresse de Monkir⁵ ; et tu n'échapperas à ce supplice que pour errer autour du trône d'Eblis le réprouvé⁶, et un feu inextinguible consumera au dedans et au dehors ton cœur coupable ; et nulle oreille ne peut entendre, nulle parole exprimer les tortures de cet enfer intérieur ! Mais d'abord ton corps sera arraché à sa tombe, et tu seras envoyé sur la terre sous la forme d'un vampire⁷, pour apparaître, spectre horrible, dans ton pays natal, et y sucer le sang de toute ta race ; là, à l'heure de minuit, tu viendras boire la vie de ta fille, de ta sœur, de ta femme, en maudissant l'exécration aliment dont tu es condamné à sustenter ton cadavre vivant et livide : tes victimes, avant d'expirer, dans le démon qui les tue reconnaîtront leur père, leur frère, leur époux ; elles te maudiront et tu les maudiras, et tu verras tes fleurs se flétrir sur leur tige : Une seule entre celles que ton crime doit immoler, la plus jeune, la plus tendrement aimée, te bénira en t'appelant : « Mon père ! » — Ce mot mettra ton cœur en flamme ! et pourtant tu seras forcé d'achever sur elle ton horrible festin, et de voir s'effacer sur sa joue la dernière teinte, mourir dans ses yeux la dernière étincelle, et se glacer pour jamais l'humide azur de son regard. Alors, d'une main sacrilège, tu arracheras les tresses de sa blonde chevelure, dont vivant tu portais une boucle comme un tendre gage d'affection ; mais maintenant tu emporteras ces cheveux comme un monument de ton supplice. Ton propre sang dégouttera⁸ de tes dents grinçantes et de tes lèvres

¹ Le *calpac* est la partie solide et le centre du turban ; le châle est roulé autour.

² Un turban, une colonne et quelques vers décorent la tombe des Osmanlis, soit dans les cimetières, soit dans le désert. Vous rencontrez fréquemment dans les montagnes de ces monuments ; c'est le plus souvent la dernière demeure d'une victime de l'insurrection, du pillage ou de la vengeance.

³ *Allah hu !* c'est par ces mots que le muezzin, placé sur la plus haute galerie extérieure du minaret, termine son appel à la prière.

Valid, fils d'Abdalmalek, fut le premier qui éleva une tour ou minaret. Il le plaça sur la grande mosquée de Damas, avec un muezzin ou crieur pour annoncer l'heure de la prière. Cet usage a été universellement adopté après lui par les Orientaux.

D'HERBELOT.

⁴ Ces vers sont une imitation d'un chant de guerre turc : « Je vois, je vois une jeune fille du paradis ; ses yeux sont noirs, elle fait flotter son voile, son voile vert, et crie : Viens, embrasse-moi, car je t'aime. »

⁵ *Monkir* et *Nekir* sont les inquisiteurs des morts ; le corps fait sous leurs yeux une sorte de noviciat et goûte par avance les tourments de l'enfer. Si les réponses ne sont pas satisfaisantes le malheureux est tiré en haut avec une faux et replongé dans l'abîme par une niassue de fer rouge. Il y a beaucoup d'épreuves semblables. L'office de ces anges n'est pas une sinécure. Ils ne

sont que deux, et le nombre des pécheurs l'emportant de beaucoup sur celui des orthodoxes, leurs mains sont toujours employées.

⁶ *Eblis*. C'est le Satan des Orientaux.

D'Herbelot suppose que ce nom est un dérivé corrompu du mot grec *Δαεβολος*. C'est le nom que donnent les Arabes au chef des anges rebelles. D'après la mythologie arabe, Eblis aurait été déchu de son rang pour avoir refusé de respecter Adam, selon l'ordre de Dieu ; il alléguait pour justifier son refus qu'Adam était fait d'argile, tandis que lui-même était une substance éthérée.

⁷ La croyance aux vampires est encore générale dans le Levant. Le bon Tournefort raconte une longue histoire citée par M. Southey dans les notes de *Thalaba*, sous le titre de *Vroucolochas* (le mot romain est *Vardoulacha*). Je me rappelle avoir vu toute une famille effrayée par les cris d'un enfant, cris qu'on attribuait à la visite d'un vampire. Les Grecs ne prononcent jamais ces mots sans terreur. Je trouve que *Broncolakas* est un mot de l'ancien grec. On l'appliqua à Arsénus qui, suivant les Grecs, fut possédé du démon après sa mort. Mais les modernes emploient le mot *Vardoulacha*.

⁸ La fraîcheur du visage, des lèvres dégouttantes de sang, tels sont les signes distinctifs des vampires. On raconte en Hongrie et en Grèce des histoires de vampires vraiment singulières, et de plus qui sont certifiées par témoins.

convulsives ; alors retourne dans ta tombe lugubre , va rejoindre avec ta rage les goules et les afrits , qui reculeront d'horreur à la vue d'un spectre plus maudit qu'eux-mêmes !

« Comment nommez-vous ce caloyer triste et sombre ? Il me semble avoir déjà vu ses traits dans mon pays : il y a bien longtemps que je l'ai vu sur le rivage presser les flancs du coursier le plus rapide que jamais cavalier ait monté. Je n'ai vu ce visage-là qu'une fois , mais il portait l'empreinte d'une douleur intérieure si profonde que je le reconnais facilement ; le même génie sombre y respire encore ; on dirait que sur ce front la mort a mis son cachet. »

« Il y aura cet été deux fois trois ans qu'il est venu pour la première fois parmi nos frères ; et il a choisi ici sa résidence pour espier quelque noir forfait qu'il ne veut pas révéler. Mais jamais à la prière du soir , jamais au tribunal de la pénitence il ne fléchit le genou ; il ne s'unit point à nous quand les cantiques ou l'encens s'élèvent vers le ciel ; il reste seul à méditer dans sa cellule ; sa foi et sa race nous sont également inconnues. Il est venu des pays mahométans , et débarqué sur nos côtes , il est monté jusqu'ici ; pourtant il ne paraît pas appartenir à la race ottomane , et ses traits annoncent un chrétien : je le croirais un renégat repentant de son apostasie , n'était qu'il refuse de paraître à nos saints autels , et ne partage point avec nous le pain et le vin consacrés. Il a fait de riches offrandes à ce couvent , et s'est ainsi concilié la faveur de notre abbé ; mais si j'étais prieur , cet étranger ne resterait pas ici un jour ; ou , enfermé dans une cellule de pénitence , il n'en sortirait jamais. Dans ses visions il parle souvent de jeunes filles plongées dans la mer , de sabres qui se heurtent , d'ennemis qui fuient , d'outrages vengés , de musulmans expirants. On l'a vu s'asseoir au haut d'un rocher sur le bord de la mer , et là s'imaginer voir une main sanglante , fraîchement coupée , visible pour lui seul , qui lui montrait sa tombe et l'invitait à s'élancer dans les flots. »

Le regard qui brille sous son capuchon² a quelque chose de sombre et de surnaturel ; tout son passé se révèle dans la flamme de cet œil dilaté ; bien que les teintes en soient vagues et changeantes , l'étranger redoute son regard , car on y découvre quelque chose d'inexprimable qui semble annoncer une âme indomptée et haute , faite pour dominer , et connaissant sa force ; comme l'oiseau qui agite ses ailes , mais ne peut fuir le serpent qui le regarde , son coup d'œil fait trembler et on ne peut s'y soustraire. Le frère qui se trouve par hasard seul avec lui se sent presque effrayé

et éprouve le besoin de s'éloigner , comme si dans ces yeux et cet amer sourire on puisait la crainte et le crime. Il est rare qu'il daigne sourire , et quand cela lui arrive , on voit avec douleur que ce n'est que l'ironie de la souffrance ; sa lèvre pâle se soulève et tremble , puis redevient comme pour jamais immobile , comme si la douleur ou le dédain lui interdisait de sourire encore. Il ferait bien ; — ce sourire sépulcral ne saurait provenir de la joie. Mais il serait plus douloureux encore de chercher à deviner quels étaient autrefois les sentiments qui se peignaient sur ce visage : le temps n'a pas encore tellement fixé ses traits que le bien n'y brille quelquefois au milieu du mal ; parfois on y voit des teintes non encore effacées , indices d'une âme que n'ont point entièrement dégradée même les crimes par lesquels elle a passé. Le vulgaire ne voit dans lui que le cachet sombre que lui impriment ses actes coupables et sa réprobation méritée ; l'observateur y découvre une âme noble , une naissance illustre. Quoique départis en vain , quoiqu'altérés par la douleur , souillés par le crime , ce n'est pas à des hommes vulgaires que de tels dons sont accordés , et ce n'est qu'avec un sentiment qui tient de la crainte que le regard se fixe sur eux. La chaumière en ruines attire à peine le regard du passant ; mais l'attention s'arrête sur la tour que la tempête ou la guerre a renversée , et ne lui restât-il debout qu'un seul de ses créneaux , chacun de ses débris prend une voix et nous parle de sa gloire passée !

« Enveloppé de sa robe flottante , il s'avance lentement le long des piliers de la nef ; on le regarde avec terreur , et lui il contemple d'un air sombre les rites sacrés. Mais quand l'hymne pieux ébranle le chœur , que les moines s'agenouillent , soudain il se retire ; voyez-le sous ce porche qu'éclaire une torche lugubre et vacillante ; là , il s'arrête , jusqu'à ce que les chants aient cessé. Il entend la prière , mais sans y prendre part. Voyez-le auprès de cette muraille à demi éclairée : il a rejeté son capuchon en arrière ; les boucles de sa noire chevelure retombent en désordre sur son front pâle , qu'on dirait entouré des serpents les plus noirs dont la Gorgone ait jamais ceint sa tête ; car il a refusé de prononcer les vœux du couvent , et laisse croître ses cheveux mondains ; pour tout le reste , son costume est le nôtre. Son orgueil , et non sa piété , fait de riches largesses à cette enceinte , qui n'a jamais entendu sortir de sa bouche ni un vœu saint , ni une parole pieuse. Pendant que les chants sacrés montent plus bruyants vers le ciel , voyez cette joue livide , cette expression immobile d'orgueil et de désespoir ! Saint François ! écarter-le de l'autel , ou la colère divine va se manifester sur nous par quelque signe redoutable. Si jamais l'esprit de ténèbres a revêtu la forme humaine , c'est celle-là qu'il a dû prendre : par

¹ On pouvait croire que le narrateur allait s'arrêter après la mort d'Hassan , son enterrement au lieu même de sa défaite et quelques réflexions morales sur son malheureux sort ; mais combien l'intérêt n'est il pas puissamment éveillé par ces interprétations subtiles et inattendues contre le *giaour maudit* ! Ce passage est d'un grand effet et tout à fait à sa place. La fin du poème aurait peut-être dû former un second chant ; en effet , la

scène est tout autre : six années se sont écoulées , et peut-être l'esprit du lecteur pourrait-il éprouver quelque embarras.

GEORGE ELLIS.

² Cette seconde partie du poème , qui contient près de cinq cents vers , a été successivement ajoutée par lord Byron , soit pendant l'impression , soit dans les éditions postérieures.

l'espoir que j'ai de voir mes péchés pardonnés, un tel aspect ne tient ni de la terre, ni du ciel ! »

Les cœurs tendres sacrifient volontiers à l'amour, mais ils ne lui sont jamais entièrement acquis : ils sont trop timides pour partager tous ses périls, trop doux pour attendre ou braver le désespoir. Les cœurs énergiques peuvent seuls ressentir ces blessures que le temps ne guérit jamais. Le métal brut sorti de la mine doit brûler avant que sa surface devienne brillante ; mais plongé dans la fournaise embrasée, il devient malléable et fusible, — sans cesser d'être ce qu'il était¹ ; vous pouvez alors lui donner toutes les formes qu'il vous plaira, et en faire à volonté un instrument de défense ou de mort : cuirasse, il vous protégera au moment du péril ; épée, il fera couler le sang de votre ennemi ; mais s'il prend la forme d'un poignard, que ceux qui en aiguissent la pointe prennent garde. Ainsi, le feu de la passion et les séductions de la femme modifient et façonnent le cœur fort ; ils lui donnent sa forme et sa destination. Tel ils l'ont fait, tel il demeure ; mais on ne le ploie pas, on le brise.

Lorsqu'à la douleur succède la solitude, la cessation de la souffrance est un faible soulagement, le cœur vide accueillerait avec reconnaissance une peine qui diminuerait son isolement. Ce que nul ne partage avec nous nous est insupportable ; le bonheur lui-même nous serait douloureux à porter seuls. Le cœur ainsi abandonné à lui-même finit par chercher un refuge — dans la haine. C'est comme si les morts pouvaient sentir le ver glacé se glisser autour d'eux, et frissonnaient au contact des reptiles qui les rongent pendant leur sommeil destructeur, sans pouvoir écarter les froids convives qui se nourrissent de leur argile ! c'est comme si l'oiseau du désert², qui se déchire le sein avec son bec et fait couler son sang pour apaiser la faim de ses petits, et ne regrette point la vie qu'il leur transmet, un jour, après avoir entr'ouvert son sein maternel, trouvait son nid dévasté et sa jeune famille disparue. Les tortures les plus aiguës qu'on puisse endurer sont un ravissement ineffable comparées à ce vide affreux, à ce désert absolu de l'âme, à cet ennui d'un cœur inoccupé. Qui voudrait être condamné à contempler un ciel sans nuage ni soleil ? Mille fois plutôt le mugissement de la tempête que de ne plus braver le courroux des vagues, — que de se voir jeté, après la guerre des éléments, naufragé solitaire, sur le rivage de la fortune, et au sein d'un calme profond, dans une baie silencieuse, de se voir lentement dépérir loin de tous les regards.

« Mon père ! tes jours se sont écoulés en paix, en priant et en comptant les grains de ton rosaire ; ab-

soudre les péchés des autres en restant toi-même pur de crime ou de souci, sauf ces maux passagers que tous doivent supporter, ce fut là ton partage, de tes jeunes ans jusqu'à tes vieux jours ; et tu bénis le ciel d'avoir échappé à la rage de ces passions farouches et indomptables que te révèlent les pénitents qui déposent leurs péchés et leurs afflictions dans ton cœur pur et compatissant. Moi, j'ai peu vécu, mais j'ai connu beaucoup de joie et plus encore de douleur ; toutefois, dans une vie d'amour et d'agitation, j'ai échappé à l'ennui : aujourd'hui ligué avec des amis, demain entouré d'ennemis, j'ai dédaigné la langueur du repos. Maintenant qu'il ne me reste plus rien à aimer ni à haïr, que l'espérance ni l'orgueil ne peuvent plus m'émouvoir, j'aimerais mieux être l'insecte le plus hideux qui rampe sur les murs d'un cachot que d'être condamné à passer dans la contemplation une vie monotone et uniforme. Il est vrai qu'il y a au-dedans de moi un besoin secret de repos, — mais je ne voudrais pas sentir que c'est le repos. Ce vœu sera bientôt accompli ; bientôt je dormirai sans plus songer à ce que j'ai été et à ce que je voudrais être encore, quelque coupables que mes actes puissent te paraître. Ma mémoire n'est plus que le tombeau de joies mortes depuis long temps ; tout mon espoir est de mourir comme elles ; mieux eût valu pour moi finir quand elles ont fini que de traîner une vie de souffrances. Mon âme n'a point reculé devant les cuisantes angoisses d'une douleur sans fin ; elle n'a point cherché le trépas volontaire de plus d'un insensé ancien et moderne. Pourtant je n'ai pas craint d'affronter la mort, et il m'eût été doux de la rencontrer sur le champ de bataille, si j'avais cherché le danger en esclave de la gloire et non de l'amour. Je l'ai bravé, mais non en vue d'un vain honneur ; je me ris des lauriers gagnés ou perdus ; que d'autres cherchent à les obtenir en combattant pour la gloire ou pour celui qui les paie ; mais placez de nouveau devant moi un but digne d'être atteint, la femme que j'aime, l'homme que je hais, et, pour sauver l'une ou tuer l'autre, je m'élancerai sur les pas du destin à travers le fer et la flamme. Tu peux m'en croire, celui qui te parle ne ferait que ce qu'il a déjà fait. Qu'est-ce que la mort ? L'audacieux la brave, le faible la subit, le malheureux l'implore. Que la vie retourne donc à celui qui nous l'a donnée ; je n'ai pas baissé les yeux devant le péril quand j'étais puissant et heureux, — pourquoi maintenant ?

« Je l'aimais, frère ! je l'adorais ; — mais ce sont là des mots dont chacun peut faire usage. — Moi, j'ai prouvé mon amour plus par des actes que par des paroles ; il y a du sang sur ce glaive : c'est une tache que son acier ne perdra jamais. Ce sang fut versé pour celle qui était morte pour moi ; il échauffait le cœur

¹ Byron fut accusé, à propos de ce passage, d'avoir copié Crabbe. Il écrivit à ce sujet à un ami : — « J'ai lu la *British Review*, et je pense que le critique a raison sur certains points. La seule chose mortifiante est d'être accusé de plagiat. Je ne connaissais point le passage de Crabbe, et je n'ai imité Scott que dans son rythme, qui est celui de Gray, de Milton, de

tous ceux qui aiment cette mesure. Le giaour est assurément un monstre, mais point dangereux. Je pense que sa conduite et ses sentiments trouveront peu de défenseurs.

² Le p'lecan est l'oiseau qui nourrit ses enfants avec son propre sang.

d'un être abhorré; mais calme ce mouvement d'horreur, — ne fléchis pas le genou et ne mets pas cette action au nombre de mes crimes. Tu m'en absoudras, j'en ai l'assurance, car cet homme était un ennemi de ta croyance. Le seul nom de Nazaréen irritait sa colère musulmane. Ingrat et insensé qu'il était! sans les épées habilement maniées par des mains robustes, sans ces blessures infligées par des galiléens, le moyen le plus sûr d'aller au ciel des Turcs, ses houris attendraient encore longtemps après lui à la porte du prophète. Je l'aimais; — l'amour se fraie un chemin là où des loups craindraient de passer, et il serait bien malheureux qu'osant beaucoup il ne trouvât pas sa récompense. — Peu importe comment, où et pourquoi; qu'il te suffise de savoir que je ne soupirai pas en vain. Pourtant il m'est arrivé de désirer en vain et avec des remords qu'elle n'eût jamais connu un second amour. Elle mourut: — je n'ose te dire comment; mais regarde, — cela est écrit sur mon front; là tu peux lire la malédiction et le crime de Caïn tracés en caractères que le temps n'a point effacés. Cependant ne te hâte pas de me condamner: sa mort n'est pas mon ouvrage, bien que j'en aie été la cause. Néanmoins il ne fit que ce que j'aurais fait si elle eût été infidèle à d'autres qu'à lui. Elle le trahit, il l'immola. Elle m'aimait, je le fis tomber sous mes coups. Quelque mérite que pût être son sort, elle m'était fidèle en le trahissant; elle me donna son cœur, la seule chose que la tyrannie ne puisse soumettre; et moi, hélas! venu trop tard pour la sauver, — je donnai tout ce que je pouvais donner alors: je donnai, c'était toujours une consolation, je donnai — un tombeau à notre ennemi. Sa mort, à lui, ne pèse pas sur mon cœur; mais sa mort, à elle, m'a fait l'objet d'horreur que tu vois en moi. Son arrêt était irrévocablement porté; — il le savait, — averti d'avance par la voix du sévère Tahir, à l'oreille duquel avait résonné la détonation prophétique¹ pendant que sa troupe se mettait en

marche pour le lieu où elle a succombé. Et puis il est mort dans la chaleur du combat; c'est une mort douce et sans longue agonie; un cri vers Mahomet pour appeler son aide, une prière à Allah, et ce fut tout. Il m'avait reconnu au milieu de la lutte et avait marché sur moi. — Je le contemplai étendu par terre et j'épiai son dernier souffle. Quoique percé de part en part comme le tigre par l'acier du chasseur, il ne ressentit pas la moitié de ce que j'éprouve maintenant. Je cherchai, mais en vain, sur son visage les convulsions d'une âme blessée; tous ses traits exprimaient la rage; aucun le remords. Oh! que n'eût pas donné ma vengeance pour reconnaître les traces du désespoir sur sa face mourante! pour y voir un tardif repentir, alors qu'il n'est plus au pouvoir de la pénitence de dénouer la tombe d'une seule de ses terreurs, qu'elle ne peut plus rien ni pour nous consoler, ni pour nous sauver!

« Le sang est froid chez ceux qui habitent un froid climat; c'est à peine si leur amour mérite ce nom; mais le mien ressemblait à la lave brûlante qui bouillonne au sein de l'Etna. Je ne sais pas parler la langue des amants, encenser la beauté et bénir ses chaînes. Si l'altération subite des traits du visage, des veines brûlantes, des lèvres convulsives mais qui ne savent pas se plaindre; si un cœur toujours prêt à éclater, un cerveau en démence; si des actes hardis, un fer vengeur; si tout ce que j'ai éprouvé, tout ce que j'éprouve encore, si tout cela est un indice d'amour, cet amour c'était le mien, et plus d'un signe amer l'a dévoilé. Je ne savais pas soupirer ou me plaindre, je ne savais qu'obtenir ou mourir; je meurs, — mais j'ai possédé ce que j'aimais, et, quoi qu'il arrive, j'ai connu le bonheur. Accuserai-je la destinée que je me suis faite? Non; — dépourvu de tout, mais conservant encore mon courage, n'était la pensée de Leila innolée, qu'on me donne le plaisir avec

¹ J'ai été témoin en personne d'un exemple de cette croyance à la *seconde ouïe* (car en Orient on ne connaît pas la *seconde vue*). Lors de mon troisième voyage au cap Colonna, vers 1811, comme nous passions dans un défilé entre Keratia et Colonna, j'observai que Dervish-Tahiri quittait le sentier et appuyait sa tête sur sa main comme un homme qui est en peine. J'allai vers lui et lui demandai ce qu'il craignait. « Nous courons un danger, » répondit-il. — « Quel danger? nous ne sommes pas en Albanie, ni dans les défilés d'Éphèse, de Missolonghi et de Lépante; notre suite est nombreuse, bien armée, et les Choriates ne sont pas assez braves pour se faire voleurs. — Tout cela est vrai, Effendi, mais les balles me tintent dans l'oreille. — Mais on n'a pas tiré un seul coup de tophaik ce matin. — J'entends le bruit cependant, boum... boum... aussi distinctement que vos paroles. — Bah! — Comme il vous plaira, Effendi; ce qui est écrit est écrit. » — Je laissai ce fataliste à l'onie si exercée, et j'allai vers Basili, son compatriote chrétien, dont les oreilles nullement prophétiques ne pouvaient comprendre ce récit. Arrivés à Colonna, nous y restâmes quelques heures, et nous revînmes tranquillement, disant une foule de jurements dans toutes les langues de l'univers. Le romain, l'arnaute, le turc, l'italien, l'anglais nous prêtèrent leurs meilleures plaisanteries pour accabler le pauvre musulman. Pendant que nous contemplions les beaux points vue, Dervish était occupé à examiner les colonnes. Je crus qu'il était atteint de la monomanie des antiquaires et lui demandai s'il était devenu *paleo-castro*. — « Non, » dit-il; « j'ob-

serve que ces colonnes seraient une excellente halte. » — Et il ajouta d'autres réflexions qui prouvaient combien il croyait profondément à la *seconde ouïe*.

A notre retour à Athènes, j'appris de Léoné (prisonnier qui fut mis en liberté peu de temps après) que les Maïnotes avaient voulu nous attaquer (voir pour plus de détails les notes du second chant de *Childe-Harold*); pour m'en assurer, je le questionnai en détail, et il me décrivit avec une telle exactitude nos habillements, nos armes et nos chevaux, que je ne doutai pas qu'il ne fût lui-même au nombre des Maïnotes qui nous préparaient une rencontre peu agréable. Dervish fut reconnu prophète, et probablement les oreilles lui tintent plus que jamais, pour la plus grande satisfaction des Arnantes de Bérat et le salut des montagnes de sa patrie. Je veux citer un second exemple qui peint ce peuple singulier. En mars 1811, un Arnaut, bel homme et très-actif, vint se présenter à moi (c'était le cinquantième que je refusais). « Bien, Effendi, répondit-il, puissiez-vous vivre longtemps! je vous aurais cependant été utile; je quitterai demain la ville pour les montagnes, je reviendrai au commencement de l'hiver, peut-être alors me prendrez-vous. » Dervish, qui était présent, observa comme une chose très-naturelle qu'il allait rejoindre les klephtes (les voleurs), ce qui était vrai; s'ils ne sont pas tués, ils reviennent avant l'hiver et s'établissent dans quelque ville, où l'on ne songe point à les inquiéter, quoique leurs exploits soient bien connus.

la peine, et je consens à vivre et à aimer encore. Je m'afflige, ô mon guide sacré, non sur celui qui meurt, mais sur celle qui est morte : elle dort sous la vague agitée. — Ah ! si elle avait seulement une tombe terrestre, ce cœur brisé, cette tête palpitante iraient partager sa couche étroite¹. C'était un ange de vie et de lumière. Dès que je la vis elle devint une portion de ma vue, et partout où se tournaient mes yeux, c'était elle que je voyais toujours, brillante étoile du matin levée sur ma mémoire.

» Oui, l'amour est une lumière qui vient du ciel², une étincelle de ce feu immortel que nous partageons avec les anges et qui nous fut donné par Allah pour détacher nos désirs de la terre. La piété nous élève vers le ciel, mais dans l'amour c'est le ciel lui-même qui descend en nous, sentiment émané de la Divinité même pour épurer nos cœurs de toute pensée grossière, rayon de celui qui a tout créé, auréole qui resplendit autour de l'âme. J'accorde que mon amour n'était pas parfait, qu'il n'était que ce que les hommes appellent à tort de ce nom ; regarde-le comme un crime si tu veux, mais dis, oh ! dis que le sien n'était pas coupable ! Elle était la lumière fidèle de ma vie ; maintenant qu'elle est éteinte, quel rayon luira dans mes ténèbres ? Oh ! que ne brille-t-elle encore pour me conduire, fût-ce même à la mort ou aux malheurs les plus cruels ! Qu'on ne s'étonne pas si ceux qui ont perdu le bonheur dans le présent et l'espérance dans l'avenir ne peuvent plus lutter paisiblement contre la douleur ; si dans leur démenée ils accusent leur destinée, et commettent dans leur frénésie ces actes terribles qui ne font qu'ajouter le crime à la souffrance. Hélas ! ce cœur qui saigne intérieurement n'a plus rien à redouter des coups extérieurs : déchû de tout ce qu'il a connu de joie, qu'importe dans quel abîme il tombe ? Maintenant, ô vieillard ! ma conduite te paraît aussi cruelle que celle du farouche vautour ; je lis sur ton front l'horreur que je t'inspire, et c'est encore un châtiment que j'étais destiné à subir ! Il est bien vrai que, pareil à l'oiseau de proie le sang a marqué mon passage ; mais c'est sur la colombe que je prends exemple lorsque je meurs — sans avoir connu un second amour. C'est une leçon que l'homme a encore à apprendre, et que lui donnent des êtres objets de ses dédains. L'oiseau qui chante sur la bruyère, le cygne qui nage sur le lac, prennent une compagne et n'en changent jamais. Que l'homme volage qui se rit des cœurs fidèles aille exhiler ses railleries parmi les insensés qui lui ressemblent, je ne porte point envie à ses joies multipliées ; je fais moins de cas de ce cœur faible et lâche que de ce cygne solitaire, et je le mets bien au-

dessous de la vierge crédule qu'il a trompée. Cette honte du moins ne fut jamais mon partage. — Leila ! chacune de mes pensées était à toi ! En toi étaient mes vertus, mes crimes, ma félicité, mes douleurs, mes espérances là-haut, — mon tout ici-bas. La terre ne possède rien de semblable à toi ; on si cet être existe, c'est inutilement pour moi : pour tout au monde, je ne voudrais pas regarder une femme qui te ressemblerait et qui ne serait pas toi. Les crimes mêmes qui ont souillé ma jeunesse, — ce lit de mort, — attestent que je dis vrai ! Il est trop tard : — tu fus, tu es encore le rêve délirant de mon cœur !

» Et elle périt, — et moi je continuai à vivre, mais non plus du souffle de la vie humaine : un serpent entourait mon cœur de ses replis, et dardait la haine dans toutes mes pensées. Le temps ne marchait pas pour moi ; tous les lieux étaient abhorrés ; je me détournais avec effroi de la face de la nature, où tout ce qui m'avait autrefois charmé portait la sombre teinte de mon âme. Tu sais le reste, tu connais tous mes crimes et la moitié de mes tourments. Mais ne me parle plus de pénitence ; tu vois que je ne tarderai pas à quitter ce séjour : et quand même je pourrais ajouter foi à tes pieux discours, ce qui est fait peux-tu le défaire ? Ne m'accuse pas de manquer pour toi de reconnaissance ; mais, crois-moi, cette douleur n'est pas de celles qu'un prêtre peut soulager. Devine en secret l'état de mon âme ; mais parle-moi d'autant moins que tu me plaindras plus. Quand tu pourras faire revivre ma Leila, alors j'implorerai ton pardon ; alors je plaiderai ma cause à ce tribunal élevé, dont l'indulgence s'achète par des messes. Essaie de calmer la lionne solitaire à qui le chasseur a dérobé ses lionceaux dans sa tanière, mais ne cherche pas à adoucir, — ou plutôt à railler mes infortunes ! »

« Aux jours de ma jeunesse, dans ces heures paisibles où le cœur se plaît à s'unir à un autre cœur, aux lieux où fleurissent les bosquets de ma vallée natale, j'avais, — ah ! l'ai-je encore ? — j'avais un ami ! Je te charge de lui transmettre ce gage de notre jeune affection ; je désire qu'il apprenne ma mort : quoique des âmes comme la mienne n'accordent que des pensées rapides à l'amitié absente, mon nom flétri lui est cher encore. Chose étrange ! — il m'a prédit ma destinée, et moi je souriais, — je pouvais sourire alors, — quand, la prudence empruntant sa voix, il me donnait des conseils que j'écoutais à peine ; mais maintenant ses paroles me reviennent en mémoire. Dis-lui — que ses prédictions se sont accomplies, et il tressaillera en apprenant cette nouvelle, et il regrettera d'avoir été si bon prophète. Dis-lui que si, au

¹ Les cent vingt-six vers qui suivent jusqu'à *Tell me no more off'fancy's gleam* parurent pour la première fois dans la cinquième édition. Lord Byron disait : — « Je viens d'ajouter, non sans peine, quelques vers à ce poème, qui va s'allongeant chaque mois. Il est maintenant de la même dimension qu'un chant et demi de *Childe-Harold*. Hodgson aime les vers qui terminent ; il est peu admirateur, et lorsqu'il trouve quelque chose à reprendre, il me le dit avec une grande franchise ; alors je rature et je

corrige. Ces derniers vers ont été ajoutés pour adoucir la férocité du gâour. »

² Le sermon du moine est omis avec intention. Il paraît qu'il fit peu d'impression sur le patient, et peut-être n'en produirait-il pas beaucoup plus sur le lecteur. Qu'il suffise de rappeler qu'il avait la longueur voulue (comme on peut s'en apercevoir par les bâillements du patient), et qu'il fut débité dans le ton ordinaire de tous les prédicateurs.

milieu des amertumes d'une vie agitée, j'ai perdu le souvenir des jours fortunés de notre jeunesse; cependant, au sein de la souffrance, et sur mon lit de mort, ma voix défaillante eût essayé de bénir sa mémoire; mais le ciel se détournerait indigné si le crime voulait prier pour l'innocence. Je ne lui demande pas de m'épargner le blâme; son âme est trop indulgente pour blesser mon nom; et puis, que m'importe la renommée que je laisse après moi? Je ne lui demande point de ne pas me pleurer; cette froide prière ressemblerait au dédain; les pleurs mâles de l'amitié coulent noblement sur la tombe d'un frère! Donne-lui cette bague qui fut autrefois à lui, et dis-lui — ce que tu vois! un corps étri, une âme en ruines, un débris du naufrage des passions, un parchemin effacé et crispé, une feuille d'automne errante, desséchée par le vent de la douleur!

» Ne me dis pas que c'est une vision mensongère; non, mon père, non, ce n'était pas un rêve. Hélas! celui qui rêve doit commencer par dormir; moi, j'étais éveillé, et j'aurais voulu pleurer; mais je n'ai pas pu, car mon cerveau convulsif battait sous mon front brûlant comme il fait maintenant. Je ne demandais qu'une seule larme: c'eût été pour moi un don cher et précieux: je la demandais, je la demande encore. Le désespoir est plus fort que ma volonté; tes oraisons sont inutiles: le désespoir est plus puissant que tes pieuses prières. Lors même que je pourrais obtenir le bonheur des élus, je n'en voudrais pas; ce n'est pas le paradis qu'il me faut, mais le repos. Je te le dis, mon père, c'est alors que je l'ai vue; oui, elle était redevenue vivante; elle brillait dans son blanc *symar*¹, comme à travers ce nuage gris et pâle brille l'étoile que je regarde maintenant ainsi que je la regardais, elle, qui la surpassait et la surpasse encore en beauté. Je ne vois plus qu'obscurément son étincelle vacillante; la nuit de demain sera plus sombre, et avant que les rayons de cette étoile reparassent, je serai cet objet sans vie que redoutent les vivants. Je m'égare, mon père! car mon âme s'envole vers le but final. Je l'ai vue, frère! Oubliant tous mes maux passés, je me suis levé, et, m'élançant de ma couche, je l'ai pressée sur mon cœur désolé; je la presse... — Et

qu'est-ce que je presse donc? Ce n'est pas une forme qui ait vie, ce n'est pas un cœur qui réponde au battement du mien; et cependant, Leila! cette forme, c'est la tienne! Es-tu donc tellement changée, ô ma bien-aimée! que tu te montres à mes regards sans me permettre de te toucher? Que m'importe que tes charmes soient glacés, pourvu que je serre dans mes bras le seul objet qu'ils aient jamais désiré d'étreindre! Hélas! ils n'embrassent qu'une ombre, et retombent avec horreur sur mon cœur solitaire; et cependant elle est encore là! debout, silencieuse, ses mains suppliantes m'appellent! Voilà les tresses de sa chevelure, voilà ses yeux noirs et brillants! — Oh! je savais bien que ce n'était pas vrai! — je savais qu'elle ne pouvait mourir! Mais il est bien mort, lui! Je l'ai vu ensevelir dans la vallée où il a succombé. Il ne vient pas, lui, car il ne peut sortir de terre; pourquoi donc, toi, t'éveilles-tu? On m'avait dit que les vagues mugissantes avaient roulé sur les traits que je contemple, sur la beauté que j'adore; on m'avait dit... — C'était un mensonge infâme! Je voudrais répéter ce récit, mais ma langue s'y refuse: s'il est vrai, et que tu quittes ta tombe liquide pour demander une sépulture plus paisible, oh! passe tes doigts humides sur mon front brûlant, et il ne brûlera plus, ou place-les sur mon cœur désespéré! Mais, réalité ou ombre, quoi que tu sois, de grâce, ne me quitte plus, ou emporte mon âme avec toi là où les mugissements des vagues et des vents ne puissent parvenir!

» Tu sais maintenant mon nom et mon histoire. Confesseur! je t'ai confié mes douleurs; je te remercie de cette larme généreuse que tu répands et que mon œil terne n'eût jamais pu verser. Qu'on m'enterre parmi les morts les plus humbles, et, sauf la croix plantée sur ma tombe, qu'aucune inscription, qu'aucun emblème n'attire l'attention de l'étranger et n'arrête les pas du pèlerin². »

Il mourut — sans laisser trace de sa race et de son nom, si ce n'est ce que le religieux qui l'avait assisté à ses derniers moments n'avait pas le pouvoir de révéler. Cette histoire incomplète est tout ce que nous savons sur celle qu'il aimait, sur celui qu'il tua.

¹ *Symar*, un linceul.

² L'événement qui forme le sujet de ce poème est très-fréquent en Turquie. Il y a quelques années, la femme de Muchtar-Pacha se plaignit à Ali de la prétendue infidélité de son fils; celui-ci demanda à connaître les complices, et elle eut la barbarie de lui donner les noms de douze des plus jolies femmes de Janina; elles furent aussitôt arrêtées, enfermées dans des sacs et jetées à la mer la nuit suivante. Un des gardes qui était présent m'assura que pas une des victimes ne poussa un cri ni ne montra aucun symptôme de terreur en se voyant si subitement arrachée à tout ce que nous connaissons et tout ce que nous aimons. Le sort de Phrosine, la plus belle de ces malheureuses victimes, est le sujet de plusieurs chansons romaines et arnautes. Quant à l'histoire qui forme le sujet de ce poème, elle est plus ancienne; le héros était un jeune Vénitien aujourd'hui oublié; je l'entendis raconter par hasard, dans un café du Levant, par un de ces conteurs qui abondent dans le pays et chantent ou récitent leurs histoires. Les additions et les interpolations du traducteur se distinguent facilement par l'absence de couleurs

orientales, et je regrette que ma mémoire n'ait pas conservé une plus grande partie du récit original; quant aux notes, j'en suis redevable soit à Herbelot, soit à ce livre si oriental et que M. Weber nomme si justement un roman sublime, *le Calife Fathek*.

Je ne sais à quelle source l'auteur de ce singulier ouvrage a puisé ses renseignements; quelques-uns de ses épisodes peuvent se trouver dans la *Bibliothèque orientale*; mais pour la vérité des mœurs, la richesse des descriptions, la puissance d'imagination, il laisse bien loin toutes les imitations européennes et offre tant de marques d'originalité que ceux qui ont visité l'Orient se persuadent difficilement que ce n'est pas une traduction. Comme reproduction de l'Orient, Rasselas est bien inférieur, et la *Fallée Heureuse* ne peut soutenir la comparaison avec le *Château d'Ebhis*.

C'est dans ce poème, dont la publication suivit celle des deux premiers chants de *Childe-Harold*, que lord Byron commença à déployer les ressources de son talent. Les encouragements qu'il avait reçus lui ôtèrent un reste de timidité; pour la pre-

LA FIANCÉE D'ABYDOS¹.

NOUVELLE TURQUE.

Si l'amour qui vint nous surprendre
 Avait été moins aveugle ou moins tendre,
 Si nous ne nous étions ni vus ni séparés,
 Nos cœurs ne seraient pas à la douleur livrés.
 EVANS.

AU TRÈS-HONORABLE LORD HOLLAND.

CE POÈME EST DEDIE AVEC TOUS LES SENTIMENTS D'ESTIME ET DE RESPECT, PAR SON RECONNAISSANT, OBLIGÉ
 ET SINCÈRE AMI
 BYRON.

LA FIANCÉE D'ABYDOS².

CHANT PREMIER.

I.

Connaissez-vous le pays où croissent le cyprès et le myrte³, emblème des actions dont il est le théâtre, où la rage du vautour, la tendresse de la tourterelle se fondent en douleur ou s'exaltent jusqu'au crime? Connaissez-vous le pays du cèdre et de la vigne, où sont des fleurs toujours nouvelles, un ciel toujours brillant; où les ailes légères du zéphyr, au milieu des jardins de roses, s'affaissent sous le poids des parfums; où le citronnier et l'olivier portent des fruits si beaux; où la voix du rossignol n'est jamais muette; où les teintes de la terre et les nuances du ciel, quoique différentes, rivalisent en beauté; où un pourpre plus foncé colore l'océan; où les vierges sont suaves comme les roses de leurs guirlandes, où; excepté l'esprit de l'homme, tout est divin? C'est le climat de l'Orient; c'est la terre du soleil. — Peut-il sourire aux actes de ses enfants⁴? Ah! sombres comme les der-

niers adieux de l'amour sont les cœurs que recouvre leur poitrine et les histoires qu'ils racontent.

II.

Entouré d'une suite nombreuse d'esclaves vaillants, équipés comme il sied aux braves, et attendant l'ordre de leur maître pour guider ses pas ou garder son sommeil, le vieux Giaffir était assis dans son divan: profondément préoccupé était l'œil du vieillard, et quoique le visage d'un musulman trahisse rarement sa pensée intérieure aux regards de ceux qui l'observent, habile qu'il est à tout dissimuler, sauf son indomptable orgueil, une préoccupation inaccoutumée se peignait sur ses traits pensifs et son front soucieux.

III.

« Qu'on se retire de cette salle. » — Sa suite a disparu. — « Maintenant faites venir le chef de la garde du sérail. » Il ne reste auprès de Giaffir que son fils unique et le Nubien qui attend ses ordres: « Haroun, — aussitôt que la foule aura franchi le seuil de la porte extérieure (malheur à la tête dont les yeux ont vu

mière fois apparaissent çà et là des passages portant le cachet du talent particulier de lord Byron; cette nouvelle manière ne lui était pas encore tout à fait familière. Il revient souvent sur les mailles de son filet, et rappelle quelquefois Walter Scott; mais ces orages intérieurs, ces passions indomptables, tantôt renfermées en elles-mêmes, tantôt brillant d'un éclat lugubre, cette puissance de réflexions amères, qui distingueront éternellement Byron des autres écrivains, commençaient dès lors à se produire au dehors.

Sir EGERTON BRYDGES.

¹ La *Fiancée d'Abydos* fut publiée au commencement de décembre 1815; la situation d'esprit dans laquelle elle fut composée est décrite ainsi dans une lettre par lord Byron à M. Gifford: « Vous avez été assez bon pour jeter les yeux sur mes manuscrits; voici une histoire turque, et je vous serai vraiment bien obligé de lui faire l'honneur de revoir les épreuves; elle n'a été écrite ni par plaisir, ni par besoin de manger, ni pour plaire à mes amis; mais dans cette situation d'esprit si fréquente dans la jeunesse, et qui vous force à appliquer votre esprit à quelque chose en dehors de la réalité; c'est sous cette inspiration, qui n'a rien d'éclatant, que ce poème a été écrit; jetez-le au feu,

il ne mérite peut-être pas un meilleur sort, c'est l'ouvrage d'une semaine, et je l'ai griffonné *stans pede in uno*, le seul pied que j'aie de solide, et je vous promets de ne plus jamais vous déranger, à moins d'un poème de quarante chants avec un voyage entre chaque.

² Murray n'a dit que Croker lui demanda un jour pourquoi ce poème s'appelait *la Fiancée d'Abydos*; c'est un mauvais jeu de mots qui ne mérite pas de réponse; si elle n'est pas une fiancée réellement, elle doit l'être. *Journal de Byron*, 6 décembre 1815.

³ Byron ajouta environ deux cents vers pendant l'impression du poème, et comme cela est arrivé pour le *Giaour*, les passages ajoutés sont les plus admirables. Ce début en est un échantillon; il paraît avoir été inspiré par la chanson de Goëthe:

Kennst du das Land wo die citronen blühen?
 Connaissez-vous la terre où fleurit l'oranger?

Souls made of fire and children of Sun
 With whom revenge it vir tue.

YOUNG'S. *Revenge.*

Ames de feu, fils du soleil, qui font de la vengeance une vertu.
 YOUNG. *La Vengeance.*

sans voile le visage de ma Zuleika !), pars, et va chercher ma fille dans sa tour. En ce moment son destin est fixé ; mais ne lui répète pas mes paroles ; c'est à moi seul de lui prescrire son devoir ! » — « Pacha ! entendre c'est obéir. » L'esclave ne doit pas en dire davantage au despote ; — et Haroun allait partir, quand le jeune Sélim rompit le silence. Il commença par s'incliner profondément, puis parla d'une voix douce et les yeux baissés, en se tenant debout aux pieds du pacha ; car le fils d'un musulman mourrait plutôt que d'oser s'asseoir en présence de son père : « Mon père ! ne gronde pas ma sœur ou son noir gardien. S'il y a un coupable, c'est moi seul ; que tes regards irrités ne tombent donc que sur moi. La nuitée brillait si belle ! Que la fatigue et la vieillesse se livrent au sommeil ; moi, je n'ai pu dormir ; et être seul à contempler les beautés du paysage et de l'océan, n'avoir personne à qui je pusse communiquer les pensées dont mon cœur était plein, c'eût été déplaisant ; — car, quelque soit mon caractère, à dire vrai je n'aime pas la solitude : j'ai été éveiller Zuleika ; vous savez que les portes du harem s'ouvrent sans peine pour moi ; avant le réveil des esclaves qui la gardent, nous nous sommes rendus sous les bosquets de cyprès, et là nous avons joui librement du spectacle de la terre, de la mer et du ciel ! Là s'est prolongée notre promenade, là nous ont retenus l'histoire de Mejnoun et les chants de Sadi¹, jusqu'au moment où, ayant entendu les sons graves du tambour² qui annonce l'heure de ton divan, fidèle à mon devoir et averti par ce bruit, j'ai volé vers toi pour te saluer ; mais Zuleika se promène encore. — Ne te fâche point, ô mon père ! — Rappelle-toi que nul ne peut pénétrer dans ce bosquet secret, excepté ceux qui gardent la tour des femmes. »

IV.

« Fils d'une esclave ! » — dit le pacha, — « enfant d'une mère infidèle ! c'est en vain que ton père espérerait voir en toi quelque chose qui annonçât un homme ! Lorsque ton bras devrait tendre l'arc, lancer la javeline, ou dompter le coursier, Grec de cœur, sinon de croyance, tu vas écouter le murmure des eaux, ou voir s'épanouir les roses ! Plût à Dieu que cet astre, dont tes yeux frivoles admirent la clarté matinale, te communiquât une étincelle de sa flamme ! Toi qui verrais ces crâneaux s'écrouler pièce à pièce sous le canon des chrétiens et les vieilles murailles de Stamboul tonber devant les dogues de Moscou sans l'émouvoir ni frapper un seul coup contre les chiens de Nazareth ! va, — et que ta main, plus efféminée que celle d'une femme, prenne la quenouille, — non le glaive. Mais, Haroun ! — cours vers ma fille ! Écoute ! veille à ta tête ! — Si Zuleika prend trop souvent son vol, — tu vois cet arc : — il a une corde ! »

V.

Nul son ne s'échappa des lèvres de Sélim, ou du

moins ne parvint aux oreilles de Giaffir ; mais chacun de ses regards, chacune de ses paroles le perça plus au vif que l'épée d'un chrétien : « Fils d'une esclave ! — Il m'accuse de pusillanimité ! Tout autre eût payé cher ces paroles outrageantes. Fils d'une esclave ! — Et qui donc est mon père ? » C'est ainsi qu'il donnait carrière à ses sombres pensées ; plus que de la colère brillait dans son regard, puis en disparaissait faiblement. Le vieux Giaffir regarda son fils, et tressaillit ; car il avait lu dans ses yeux l'impression que ses paroles avaient produite ; il y avait vu une rébellion naissante : « Viens ici, enfant ! — Quoi ! point de réponse ? Je t'observe, — et je te connais aussi ; mais il est des actes que tu n'oseras jamais commettre : si ta barbe avait une longueur plus mâle, si ton bras avait en partage l'adresse et la force, j'aimerais à te voir rompre une lance, fût-ce même contre la mienne. »

En laissant tomber ces mots ironiques, il jeta sur Sélim un regard farouche ; Sélim lui rendit regard pour regard, et leva si fièrement les yeux sur son père qu'il le força à détourner les siens. — Pourquoi ? — Giaffir le sentit sans oser s'en rendre compte : « Je crains bien qu'un jour cet enfant téméraire ne me cause des embarras sérieux. Je ne l'ai jamais aimé depuis sa naissance, et... — Mais son bras est peu redoutable ; c'est à peine si à la chasse il peut se mesurer avec le faon timide ou l'antilope ; il n'est pas à craindre qu'il s'aventure jamais dans ces luttes où l'homme joue sa vie contre la gloire. — Je me défie de ce ton, de ce regard, — et même de ce sang qui touche au mien. Ce sang... — Il ne m'a point entendu. — En voilà assez. À l'avenir, je le surveillerai de plus près. C'est pour moi un Arabe³ ou un chrétien demandant quartier. — Mais écoutons ! — J'entends la voix de Zuleika ; elle résonne à mon oreille comme l'hymne des houris ; elle est l'enfant de mon choix ; plus chère même que ne l'était sa mère, elle a tout à espérer et rien à craindre. — Ma péri ! tu es toujours la bien-venue ici ! tu es douce à ma vue altérée, comme la source du désert aux lèvres de celui que son onde vient arracher à la mort ! La Mecque n'entend pas, dans son temple, de prières plus ferventes que celles que je fais pour toi, dont j'ai béni la naissance, et que je bénis encore. »

VI.

Belle comme la première femme qui ait failli, lorsque, séduite une fois pour séduire toujours, elle sourit à ce terrible mais trop aimable serpent dont elle avait l'image gravée dans l'âme ; éblouissante comme ces visions ineffables accordées au sommeil de la douleur, à ce sommeil peuplé de fantômes où, dans un songe élyséen, le cœur retrouve ce qu'il a aimé, et voit revivre dans le ciel ceux qu'il a perdus sur la terre ; douce comme le souvenir d'un amour sur lequel la tombe s'est fermée ; pure comme la prière que l'en-

¹ Mejnoun et Leila, le *Romeo* et la *Juliette* de l'Orient ; Sadi est le poète moral de la Perse.

² Le tambour bat en Turquie au lever du soleil, à midi et le soir.

³ Les Turcs abhorrent les Arabes (qui le leur rendent au centuple) encore plus peut-être que les chrétiens.

fance exhale vers Dieu, était la fille du farouche et vieux chef, qui l'accueillit avec des larmes — où la douleur n'était pour rien.

Qui n'a pas éprouvé¹ combien la parole est impuissante à saisir une seule étincelle du céleste rayon de la beauté? Qui n'a pas senti sa vue se troubler, affaissée sous le poids de son ravissement, son visage s'altérer, le cœur lui faillir, et tout son être confesser l'empire de cette aimable et majestueuse puissance? Telle était Zuleika! — tels formaient autour d'elle une brillante auréole d'indiscibles charmes ignorés d'elle seule, la lumière de l'amour, la pureté de la grâce, la musique de ses traits² où se peignait son âme³, ce cœur dont la douceur harmonisait le tout, et ce regard qui à lui seul était toute une âme!

Ses bras gracieux, timidement croisés sur son sein naissant, au premier mot de tendresse s'étendirent pour s'enlancer au cou d'un père qui bénit son enfant en lui rendant ses caresses, et sentit la résolution qu'il avait prise à moitié ébranlée dans son cœur. Ce n'est pas que son cœur, quoique farouche, eût une pensée contraire au bonheur de sa fille; mais si l'affection l'enchaînait à elle, l'ambition brisait ce lien.

VII

« Zuleika! douce enfant! ce jour t'apprendra combien tu m'es chère, puisque, oubliant ma propre douleur, je me résigne à me séparer de toi pour t'ordonner d'aller vivre avec un autre : un autre! jamais guerrier plus brave ne combattit aux premiers rangs. Nous autres musulmans, nous attachons peu de prix à l'illustration de la naissance; cependant la fa-

mille des Carasman⁴ brille depuis longtemps sans altération à la tête de ces bandes valeureuses de timariotes qui ont conquis et savent conserver leurs terres. Mais c'est assez que celui qui demande ta main soit parent du bey Oglou; il est inutile de parler de son âge : je ne voudrais pas te voir un enfant pour époux. Tu auras un noble douaire, et nos deux pouvoirs réunis braveront le firman de mort que d'autres reçoivent en tremblant, et apprendront au messager le sort qui attend les porteurs de pareils cadeaux⁵. Maintenant tu connais la volonté de ton père; c'est tout ce que ton sexe a besoin de savoir : c'était à moi à te parler pour la dernière fois d'obéissance, — ce sera à ton époux à te parler d'amour. »

VIII.

La tête de la vierge se baissa silencieuse, et si ses yeux se remplirent de larmes auxquelles sa sensibilité comprimée n'osa laisser un libre cours, si son visage altéré rougit et pâlit tour à tour lorsqu'à son oreille arrivèrent comme des flèches les paroles de son père, que pouvait-ce être, sinon des craintes virginales? Tant de grâce brille dans les larmes de la beauté, que le baiser de l'amour ne les sèche qu'à regret; il y a tant de charme dans la rougeur de la modestie, que la pitié elle-même n'en voudrait rien retrancher! Quelle que fût la cause de cette émotion, son père n'y fit pas attention, ou l'oublia bientôt. Il frappa des mains trois fois, demanda son cheval⁶, déposa sa chibouque ornée de pierreries⁷, s'élança sur son coursier, et, entouré de ses maugrabis⁸, de ses mamelucks et de ses delhis⁹, se rendit au pré,

¹ Ces douze beaux vers furent ajoutés pendant l'impression.

² Cette phrase a soulevé plusieurs objections. — Je ne m'adresse point à celui qui n'a pas de musique dans l'âme; mais que le lecteur se rappelle pour dix secondes les traits de la femme qu'il regarde comme le type de la beauté, et s'il ne comprend pas sur-le-champ dans toute sa force ce que mes vers ne rendent que bien faiblement, — j'en serai fâché pour tous deux. Voyez dans le dernier ouvrage d'une femme qui tient le premier rang parmi les écrivains de ce siècle, et peut-être du monde entier, un passage sur l'analogie (et la comparaison immédiate que fait naître cette analogie) entre la peinture et la musique¹; ce rapport n'est-il pas plus frappant avec l'original qu'avec la copie? avec le coloris de la nature qu'avec celui de l'art? Après tout, cela se sent plutôt que cela ne se peut décrire; cependant, je persiste à croire qu'il se trouvera quelques personnes qui comprendront mon idée, ou du moins qui l'auraient comprise s'ils avaient vu la figure dont l'harmonie parlante me l'a suggérée. Ce passage n'est pas le produit de mon imagination, mais de ma mémoire, ce miroir que le chagrin brise en le foulant aux pieds, et dont les fragments ne laissent voir que la réfraction multipliée.

« — Reçu ce matin un charmant billet de madame de Staël : elle est en vérité trop indulgente d'être enchantée du petit éloge inséré dans la note de *la Fiancée*; il y a à cela plusieurs motifs; 1^o toutes les femmes aiment à être louées; 2^o cet éloge était une surprise, ne l'ayant jamais lue; 3^o comme dit scrub, ceux qui ont été toute leur vie régulièrement poursuivis par la critique sont heureux de rencontrer par hasard quelqu'un qui leur fasse une politesse. Si c'est une excellente créature, c'est là la meilleure raison et peut-être la seule. »

Journal de Byron, 7 décembre.

⁵ Parmi les accusations de plagiat intentées par le regard perçant de l'envie, ce vers a été surtout l'objet des reproches de

⁶ L'Allemagne, par madame de Staël, t. III, l. 10

la critique; le poète lyrique Lovelace avait déjà écrit, à ce qu'il paraît, la mélodie et la musique de son visage. Sir Thomas Brownes a dit dans sa *Médicis* : « Il y a une musique dans la beauté. » Ces rapprochements méritent l'attention, et il est quelquefois curieux de suivre les pas d'un auteur favori sur la neige des autres, selon l'expression de Dryden; mais à ceux qui hâtissent sur ces ressemblances fortuites une accusation de plagiat, on peut appliquer ces paroles de Walter Scott : « C'est le thème favori des béotiens laborieux de rechercher ces coïncidences, espérant par là rabaisser les génies de premier ordre au niveau de la foule, et par conséquent plus près de la critique. »

MOORE.

⁴ Carasman Oglou, ou Kara Osman Oglou, est le plus grand propriétaire de la Turquie; il gouverne Magnésie. On appelle timariotes ceux qui possèdent à charge de porter les armes, espèce de vasselage féodal : ils servent comme spahis et fournissent, selon l'étendue du territoire, un certain nombre de soldats, ordinairement des cavaliers.

⁵ Lorsqu'un pacha est assez fort pour résister au sultan, le premier messager qui lui apporte le fatal cordon est étranglé, et ainsi de cinq ou six autres qui suivent; si au contraire il est faible et respectueux, il s'incline, baise la signature du sultan et se laisse étrangler complaisamment. En 1810, plusieurs têtes étaient exposées à la porte du sérail, et entre autres celle du pacha de Bagdad, brave jeune homme, assassiné par trahison après une résistance désespérée.

⁶ On appelle les esclaves en frappant des mains. Les Turcs n'aiment pas à dépenser inutilement leurs paroles, et ils n'ont pas de sonnettes.

⁷ La chibouque on pipe turque; le bec est en ambre et le fourneau orné de pierres précieuses s'il appartient à des Turcs d'un rang élevé.

⁸ Les *maugrabis* sont des mercenaires mauresques.

⁹ Les *delhis* sont les enfants perdus de la cavalerie, ce sont toujours eux qui commencent l'attaque.

pour assister aux exercices d'adresse et de force exécutés avec la lame effilée du sabre ou le djerrid émoussé. Le kisar et ses Maures veillèrent seuls aux portes massives du harem.

IX.

Sa tête était appuyée sur sa main ; son regard était fixé sur le sombre azur des flots qui glissent avec rapidité et s'enflent doucement dans les sinueuses Dardanelles ; pourtant il ne voyait ni la mer, ni le rivage, ni même les turbans de la garde du pacha, qui, dans la mêlée d'un combat simulé, maniant le sabre d'un bras vigoureux, couraient en courant un tampon de bourre¹ ; il ne regardait pas la troupe occupée à lancer la javeline ; il n'entendait pas leurs ollahs² bruyants et sauvages : — il ne pensait qu'à la fille du vieux Giaffir !

X.

Aucune parole ne s'échappait des lèvres de Sélim ; la pensée de Zuleika s'exprimait par un soupir ; et lui continuait à regarder à travers la jalousie, pâle, muet, tristement immobile. Les yeux de Zuleika étaient tournés vers lui, mais elle cherchait vainement à deviner ce qui l'occupait ; sa douleur était égale, quoique différente ; une flamme plus douce brûlait dans son cœur, et cependant ce cœur, soit crainte, soit faiblesse, elle ignorait pourquoi, s'abstenait de parler. Néanmoins il faut qu'elle parle, — mais par où commencer ? « Il est étrange qu'il se détourne ainsi de moi ! C'est pour la première fois que nous nous voyons ainsi ; ce n'est pas ainsi que nous devons nous quitter. » Trois fois elle traversa lentement l'appartement ; elle examina son regard : il était encore immobile ; elle saisit l'urne remplie des parfums de l'atargul des Persans³, et répandit la liqueur odorante sur le plafond peint⁴ et le parquet de marbre : les gouttes que la folâtre jeune fille jeta sur ses vêtements tombèrent sur sa poitrine sans qu'il y fit attention, comme si cette poitrine aussi eût été de marbre : « Quoi ! toujours sombre ! cela ne doit pas être : — ô mon cher Sélim ! pouvais-je attendre cela de toi ? » En ce moment elle aperçut un groupe charmant des plus b. Les fleurs de l'Orient : « Il les aimait autrefois ; elles lui plairaient encore offertes par la main de Zuleika. » A peine la pensée enfantine était exprimée, que déjà la rose était cueillie. Le moment d'après vit l'angélique beauté assise aux pieds de Sélim : « Cette rose est un message que le bulbul⁵ envoie pour calmer les chagrins de mon frère ; il te fait dire que ce

soir ses chants les plus doux se prolongeront pour Sélim ; et quoique ses accents soient empreints d'une certaine tristesse, il essaiera cette fois des airs plus gais, dans l'espoir que ses chansons nouvelles chasseront de ton front ces sombres pensées.

XI.

» Mais quoi ! refuser ma pauvre fleur ! vraiment je suis bien malheureuse ! Pourquoi abaisser ainsi ton front sur moi ? Ne sais-tu pas quelle est celle qui t'aime le mieux ? O cher Sélim ! ô plus que cher ! dis, est-ce moi que tu hais ou que tu crains ? Viens, repose ta tête sur mon sein, et mes baisers berceront ton sommeil, puisque mes paroles et même les chants de mon fabuleux rossignol ne peuvent rien sur toi. Je sais que notre père est sombre quelquefois, mais j'avais encore à apprendre ceci de toi : je ne sais que trop qu'il ne t'aime pas ; mais l'affection de Zuleika, l'as-tu donc oubliée ? Ah ! ne me trompé-je point ? — Le projet du pacha ! — ce parent, ce bey de Carasman est peut-être un de tes ennemis ? S'il en est ainsi, je jure par le temple de La Mecque, si toutefois les femmes peuvent jurer par un lien dont l'approche leur est interdite, que, sans ton libre consentement, sans ton ordre, le sultan lui-même n'obtiendrait pas ma main ! Crois-tu donc que je pourrais m'éloigner de toi et partager mon cœur en deux ? Ah ! si l'on m'arrachait d'auprès de toi, où serait ton amie ? où serait mon guide ? le passé n'a point vu, l'avenir ne verra pas mon âme séparée de la tienne. Azrael⁶ lui-même, quand sortira de son carquois de mort la flèche qui sépare tout ici-bas, réunira nos deux cœurs dans une même cendre ! »

XII.

La vie, — la respiration, — le mouvement, — le sentiment lui revinrent ; il releva la jeune fille agenouillée ; il ne souffrait plus. — Dans son œil ardent brillèrent des pensées longtemps retenues dans l'ombre, des pensées qui brûlent, — et aux rayons desquelles l'âme se fond. Comme une rivière jusque-là cachée derrière son rideau de saules apparaît tout à coup et dévoile le brillant miroir de son onde ; comme la foudre éclate et s'élance du nuage noir qui l'emprisonnait, ainsi toute son âme flamboyait dans son regard à travers ses longs cils. Un cheval de bataille qui entend le son de la trompette, un lion réveillé par un limier imprudent, un tyran effleuré par la pointe d'un poignard mal dirigé, ne sont pas saisis d'une énergie plus convulsive que n'en manifesta Sélim en

¹ Les Turcs se servent, pour apprendre à manier le cimeterre, d'un tampon de bourre, et un petit nombre seulement peuvent le fendre d'un seul coup ; quelquefois on emploie un turban très-dur. Le *djerrid* est un combat avec des javelines émoussées, très-animé et plein de grâce.

² *Ollah, Allah il Allah !* Les poètes espagnols appellent ces cris *leñtes* ; la prononciation est *Ollah*. Pour un peuple aussi silencieux, les Turcs sont singulièrement prodigues de ce cri, principalement pendant le *djerrid*, à la chasse et surtout en combattant. Leur vivacité sur le champ de bataille et leur gravité dans leur intérieur, avec leurs pipes et leurs conbolois, forment le contraste le plus piquant.

³ *Atargul*, l'essence de rose ; celle de Perse est la plus estimée.

⁴ Les plafonds, les boiseries ou plutôt les murs des appartements turcs, dans les grandes maisons, sont ordinairement peints ; le sujet, qui est toujours le même, représente Constantinople. Les couleurs ont de l'éclat, mais la perspective y est noblement méprisée. Les bordures sont formées de cimetières et d'armes assez ingénieusement entremêlés.

⁵ On a beaucoup discuté pour savoir si le chant de cet *amant de la rose* est triste ou gai, et l'opinion avance que M. Fox a provoqué quelques controverses savantes sur l'opinion des anciens à ce sujet. Je n'ose hasarder une conjecture, quoique disposé pour l'erreur *mallem*, si toutefois M. Fox s'était trompé.

⁶ *Azrael* est l'ange de la mort.

entendant ce serment. Alors, laissant éclater ses sentiments jusque là comprimés : « Maintenant, tu es à moi ! » s'écria-t-il, « à moi pour toujours ; à moi pour la vie, et par-delà peut-être ! — maintenant tu es à moi, et ce serment sacré, bien que prononcé par toi seule, nous lie tous deux. Ta tendresse te l'a dicté, et tu as bien fait ; ce serment sauve plus d'une tête ; mais ne pâlis point : — la moindre boucle de ta chevelure a droit d'obtenir de moi plus que de la tendresse ; il n'est pas un des cheveux groupés autour de ton front charmant que je voulusse blesser pour tous les trésors ensevelis dans les cavernes d'Istakar¹. Ce matin des nuages se sont abaissés sur moi ; une pluie de reproches est tombée sur ma tête, et peu s'en est fallu qu'il ne m'ait appelé lâche ! J'ai maintenant des motifs pour être brave : le fils de son esclave méprisée, — ne tressaille pas, c'est le terme dont il s'est servi, — ce fils, qui ne sait point se vanter, pourra lui faire voir un courage que n'intimideront ni ses paroles, ni ses actes. Son fils ! — Oui, grâce à toi, peut-être je le suis, du moins je le serai ; mais que notre serment mutuel demeure un secret entre nous. Je connais le misérable qui veut malgré toi obtenir ta main de Giaffir ; jamais richesse ne fut plus honteusement acquise, jamais âme plus vile n'habita le corps d'un musselim². N'est-il pas né en Égripo³ ? Qu'Israël montre une race plus méprisable ! Mais laissons cela : — que nul ne soit instruit de notre serment ; le temps révélera le reste. Laisse Osman-Bey à moi et aux miens ; j'ai des partisans pour les jours du danger. Ne crois pas que je sois ce que je semble ; j'ai à ma disposition des armes, des amis, et de la vengeance ! »

XIII.

« Ne pas croire que tu sois ce que tu sembles ! ô mon Sélim ! Quel douloureux changement s'est opéré en toi ! Ce matin je t'ai vu si doux, si affectueux ; mais maintenant combien tu es différent de toi-même ! Mon amour t'était certainement connu auparavant ; il n'a jamais été moindre, il ne saurait s'accroître. Te voir, t'entendre, rester auprès de toi, détester la nuit, je ne sais pourquoi, si ce n'est parce que nous ne nous voyons que pendant le jour : vivre avec toi, avec toi mourir, voilà l'espérance que je ne puis me refuser ; baiser ta joue, tes yeux, tes lèvres, comme cela, — comme cela ; — mais c'est assez : Allah ! tes lèvres sont de feu ! quelle fièvre s'est allumée dans tes veines ! Le même incendie a presque gagné les miennes, et je sens la rougeur monter à mes joues. Adoucir tes souffrances dans la maladie ou soigner ta santé ; partager ta fortune en la ménageant, ou te sourire dans la pauvreté, et sans murmurer t'en alléger de moitié le fardeau ; faire tout, excepté de fermer tes yeux mourants, car je le tenterais en vain ; c'est à cela seul que mes pensées aspirent : puis-je en faire et peux-tu

en demander davantage ? Mais, Sélim, dis-moi pour quoi nous avons besoin de tant de mystère. J'en cherche en vain la raison ; mais tu le veux, qu'ainsi soit ; cependant j'ai peine à comprendre ce que tu veux dire en me parlant d'« armes » et d'« amis. » Je me proposais de faire entendre à Giaffir le serment que je t'ai fait ; sa colère ne le révoquerait pas, mais sans aucun doute il me permettrait de rester libre. En quoi est-il étrange que je désire être ce que j'ai toujours été ? Dès l'âge le plus tendre, quel autre que toi Zuleika t'elle vu ? Quel autre que toi peut-elle désirer de voir, toi le compagnon de ses promenades solitaires, toi qui partageas les jeux de son enfance ? Ces pensées chéries qui ont commencé avec ma vie, dis, pourquoi ne les avouerais-je plus ? Que s'est-il passé qui m'oblige à cacher une vérité qui fit jusqu'à ce jour ton orgueil et le mien ? Nos lois, notre religion, notre Dieu me défendent de paraître aux regards d'un étranger ; jamais je n'aurai un seul instant la pensée de me plaindre de cette loi de notre prophète : je suis heureuse de lui obéir, car en me laissant ta présence il m'a tout laissé. Il me serait affreux d'être donnée malgré moi à un époux que je n'ai jamais vu : ce sentiment, pourquoi en ferais-je mystère ? pourquoi me demandes-tu le secret ? Je sais que le pacha, fier et hautain, ne t'a jamais vu d'un œil affectueux ; et il lui arrive si souvent de s'emporter sans motifs ! Dieu nous garde de jamais lui en donner ! Je ne sais, mais la dissimulation pèse à mon cœur, comme un péché : dis-moi donc, Sélim, si cette dissimulation est coupable, comme je le sens intérieurement ; hâte-toi de m'éclairer, et ne me laisse pas à des pensées qui m'alarment. Ah ! voici venir le tchocadar⁴. La guerre simulée a cessé, mon père revient ; je tremble maintenant de rencontrer ses yeux : — Sélim, pourrais-tu me dire pourquoi ? »

XIV.

« Zuleika ! — retourne à la tour où est ton appartement. — Je me présenterai à Giaffir : il faut que je m'entretienne avec lui de firmans, d'impôts, de levées d'hommes, de gouvernement. Il est venu des rives du Danube de funestes nouvelles ; notre visir voit noblement décimer ses rangs par des victoires dont le giaour peut lui rendre grâce ! Notre sultan a un moyen expéditif pour récompenser des triomphes aussi coûteux. Mais écoute : quand le tambour du crépuscule appellera les troupes au repas et au sommeil, Sélim se rendra auprès de toi : alors nous sortirons furtivement du harem pour nous promener sur les bords de la mer. Les murs de nos jardins sont élevés ; nul importun ne les franchira pour écouter nos paroles ou troubler notre entrevue, et si on s'y hasardait, j'ai une lame que quelques-uns ont sentie et que d'autres peuvent sentir encore. C'est alors que Sélim t'en apprendra plus que tu n'en as connu ou pensé jusqu'ici. Fie-toi

¹ Les trésors des sultans préadamites. (Voy. d'Herbelot, art. *Istakar*.)

² Le musselim est un gouverneur immédiatement au-dessous du pacha : les wayvodes occupent le troisième rang, puis viennent les agas.

³ *Egripo*. C'est le nom turc de Négrepont. Si l'on en croit le proverbe, les Turcs d'Egripo, les Juifs de Salonique et les Grecs d'Athènes sont ce qu'il y a de pire au monde.

⁴ Le *tchocadar*. Un des domestiques qui escortent un fonctionnaire.

à moi, Zuleika; — ne me crains pas ! Tu sais que j'ai une clef qui ouvre le harem. »

« Te craindre, mon Sélim ! Jamais jusqu'à ce jour un mot semblable.... — »

« Ne perds pas un moment ; je garde la clef. — Les satellites d'Haroun ont déjà reçu quelques récompenses : ils en attendent d'autres. Cette nuit, Zuleika, tu apprendras mon histoire, mes projets et mes craintes. Mon amour ! je ne suis point ce que je semble, »

LA FIANCÉE D'ABYDOS.

CHANT SECOND.

I.

Les vents mugissent sur les vagues d'Hellé comme dans cette nuit orageuse où l'amour qui l'avait fait partir oublia de sauver le jeune, le beau, l'intrépide nageur, unique espoir de la fille de Sestos ! Oh ! lorsqu'il vit briller seul à l'horizon le fanal allumé sur la tour de son amante, en vain le vent qui se levait, l'écumait des brisants et les cris des oiseaux de mer l'avertissaient de rester ; en vain les nuages dans les airs et les ondes au-dessous lui défendaient de partir : aveugle et sourd à leurs menaces, ses yeux ne virent que ce phare de l'amour, seule étoile qui brillait pour lui dans le ciel ; son oreille n'entendit que les chants de sa bien-aimée : « O vagues ! ne séparez pas longtemps deux amants ! » Elle est vieille, cette histoire ; mais il est encore de jeunes cœurs à qui l'amour inspire-rait le même dévouement.

II.

Les vents mugissent, et la mer d'Hellé roule et soulève ses vagues sombres, et la nuit qui descend étend son voile sur cette plaine que le sang arrosa en vain, sur le désert où régna le vieux Priam ; des tombes, voilà tout ce qui reste de son empire, tout, — excepté les rêves immortels qui charmaient la cécité du vieillard de Scio.

III.

Et cependant, — car ces lieux, je les ai visités,

mes pas ont foulé ce rivage sacré, mes bras ont fendu cette onde tumultueuse, — cependant, ô vieux poète ! rêver et pleurer avec toi, avec toi parcourir ces antiques plaines, croire que chaque tertre de gazon contient la cendre d'un héros véritable, et qu'autour de cette scène indubitable de ton poème c'est bien ton « large Hellespont¹ » qui précipite comme autrefois ses vagues ; que ce soit là longtemps mon partage ! Et quel est le cœur froid qui, à l'aspect de ces lieux, pourrait te refuser créance ?

IV.

La nuit a couvert de son ombre les flots d'Hellé, et ne s'est point levée encore sur le mont Ida, cette lune qui éclaira jadis les héros d'Homère. Nul guerrier maintenant n'accuse sa paisible lumière, mais les bergers reconnaissants la bénissent encore. Leurs troupeaux paissent sur la sépulture de celui qui tomba sous la flèche de Paris : ce colossal amas de terre dont le fils de Jupiter Ammon fit fièrement le tour², ce monument élevé par des nations, couronné par des rois, n'est aujourd'hui qu'un monticule solitaire et sans nom ! Au dedans, — Achille, qu'elle est étroite ta sépulture ! — Au dehors, les étrangers seuls peuvent dire le nom de celui qui était là-dessous. La poussière dépasse de beaucoup en durée la pierre des tombeaux ; mais toi, — ta poussière même a disparu.

V.

Cette nuit, Diane ne viendra que tard réjouir les regards du berger et dissiper les terreurs du nautonier ; jusque là, nul fanal allumé sur la côte ne guidera le cours de l'errante nacelle ; les lumières éparses qui brillaient le long de la baie se sont éteintes l'une après l'autre : la seule lampe dont la clarté s'aperçoit encore à cette heure solitaire luit dans la tour de Zuleika. Oui, il y a de la lumière dans cette chambre silencieuse ; sur son ottomane de soie sont jetés les grains d'ambre odorant sur lesquels ont erré ses doigts de fée³ ; auprès (comment a-t-elle pu oublier ce joyau ?), la sainte amulette⁴ de sa mère, incrustée d'émeraudes, sur laquelle est gravé le texte du Koursi, qui doit protéger dans cette vie et garantir l'autre ; à côté de son camboloïo⁵ on voit un exem-

¹ La discussion sur l'épithète donnée par Homère à l'Hellespont et sur la signification qu'il a voulu attacher au mot *αἰατος*, a fourni une matière abondante aux hypothèses des savants. J'ai entendu sur les lieux mêmes une de ces contestations, et, cherchant à trancher la question, je m'amusai à traverser l'Hellespont à la nage ; je pourrai sans doute recommencer plus d'une fois avant que ce débat soit terminé. C'est de ce mot que dépend l'authenticité de l'histoire de la divine Troie. Il est probable qu'Homère mesurait les distances comme une coquette mesure la durée des heures, et en appelant *sans limite* une longueur d'un demi-mille, il faisait comme cette dernière, qui promet un attachement éternel, lequel doit durer trois semaines.

² Avant d'envahir la Perse, Alexandre visita le tombeau d'Achille, et déposa sur l'autel une couronne de laurier. Il fut imité par Caracalla ; ce dernier même empoisonna, dit-on, un de ses amis, nommé Festus, pour avoir l'occasion d'instituer de nouveaux jeux patrocléens. J'ai vu les montons paître sur les tombeaux d'Œsietes et d'Antiloque. Le premier est au milieu de la plaine.

³ Lorsqu'on frotte l'ambre il s'en exhale un parfum qui, sans avoir beaucoup de force, n'est pas désagréable (*not desagréable*).

[En déconvrant que dans quelques-uns des premiers exemplaires le *not* avait été omis, Byron écrivit à M. Murray : — « Il y a une déplorable erreur qu'il faut corriger à l'instant, c'est l'omission du *not* devant *desagréable* dans la note sur l'ambre rosé. Je vous en prie, ne laissez pas partir un exemplaire sans le rétablissement du *not*. Je voue le prote aux dieux infernaux.]

⁴ La croyance aux amulettes gravées sur des pierres ou enfermées dans des boîtes d'or est encore générale en Orient ; elles se composent de versets du Koran. On les porte suspendues au cou, au poignet ou au bras. Le verset du Koursi (le trône), dans le second chapitre du Koran qui décrit les attributs du Très-Haut, passe pour la plus efficace et la plus sublime de toutes les sentences ; les personnes pieuses le portent de préférence.

⁵ *Comboloïo* ou chapelet turc. Les manuscrits orientaux, surtout en Perse, sont ornés et illustrés avec beaucoup de magnificence. Les femmes grecques sont maintenues dans une profonde ignorance ; mais plusieurs jeunes musulmanes sont parfaitement élevées, sinon dans le goût de certaines coteries chrétiennes. Peut-être quelques-unes de nos *bleues* ne perdraient-elles pas à *blanchir*.

plaire du Coran richement enluminé; un grand nombre de fragments poétiques sauvés des naufrages du temps et transcrits en brillants caractères par des copistes persans, et par-dessus ces papiers, son luth, aujourd'hui négligé, mais dont la voix n'a pas toujours été muette. Autour de sa lampe d'or ciselée s'épanouissent des fleurs dans des urnes de la Chine; les plus riches tissus des métiers d'Iran, les parfums de Schiras, en un mot, tout ce qui peut charmer les yeux et les sens est rassemblé dans cet appartement somptueux, et pourtant il a un air de tristesse. La divinité qui habite cette cellule de péri, pourquoi est-elle absente par une nuit si orageuse?

VI.

S'enveloppant dans l'un de ces vêtements noirs que les plus nobles musulmans ont seuls le droit de porter pour protéger contre le vent ce sein aussi cher à Selim que le ciel lui-même, marchant d'un pas timide à travers les broussailles, et tressaillant maintes fois aux sombres murmures des vents dans le feuillage, jusqu'à ce que, parvenue sur un terrain plus égal, son cœur tremblant commença à battre plus librement, la jeune fille suivit son guide silencieux. Sa terreur lui faisait désirer de revenir sur ses pas; mais comment abandonner Selim? comment mettre le reproche sur ces lèvres où respire la tendresse?

VII.

A la fin ils arrivèrent à une grotte creusée par la nature, mais que l'art avait agrandie, où souvent elle était venue, solitaire, accorder son luth et apprendre les versets de son Coran. Là, que de fois, dans ses jeunes rêveries, sa pensée avait cherché à deviner ce que pouvait être le paradis! Où va l'âme de la femme après la mort? c'est ce que son prophète n'avait pas daigné dire; mais la demeure de Selim était certaine; et elle ne croyait pas qu'il pût longtemps se plaire dans le monde des élus, loin de celle qu'il avait aimée par-dessus tout dans celui-ci. Et quelle présence pourrait lui être plus chère? quelle houris pourrait le charmer la moitié autant?

VIII.

Depuis qu'elle n'était venue dans ce lieu, des changements paraissaient s'être opérés dans la grotte; peut-être que la nuit y déguisait les objets vus à la clarté du jour: cette lampe de bronze jetait tristement une lueur qui n'avait rien de céleste; mais dans un coin de la cellule ses regards rencontrèrent des objets plus étranges. Là étaient des armes en faisceaux qui ne ressemblaient pas à celles que manient sur le champ de bataille les delhis, dont le front est ceint d'un turban; on y voyait des glaives dont la garde et la lame étaient étrangères; une de ces lames était rougie — par un crime peut-être! Ah! le sang se verse-t-il sans crime? On voyait aussi sur une planche une coupe

qui paraissait contenir autre chose que du sorbet. Que signifiait tout cela? Elle se tourna pour voir son Selim: — « Oh! est-ce bien lui? »

IX.

Il avait dépouillé sa robe magnifique; le haut turban ne couronnait plus son front; mais à sa place un châle rouge, légèrement roulé à l'entour de sa tête, ceignait ses tempes; ce poignard, dont la garde était ornée d'une perle digne d'un diadème, n'éclatait plus à sa ceinture, où l'on voyait seulement des pistolets sans ornement; à son baudrier pendait un sabre, et sur son épaule était négligemment jeté le manteau blanc, cette mince capote que porte le Candiotte errant; par-dessous, — sa veste à plaques d'or recouvrait sa poitrine comme une cuirasse; au-dessous du genou, ses bottines étaient revêtues de lames d'argent. N'eût été l'air de commandement qui éclatait dans son regard, son accent, son geste, on l'eût pris au premier abord pour un jeune galiongi¹.

X.

« J'ai dit que je ne suis pas ce que je semble; tu vois maintenant que je t'ai dit vrai. J'ai à te raconter des choses que jamais tu n'aurais pu imaginer; si elles sont véritables, que d'autres en portent la peine. C'est en vain que je voudrais encore te taire ce récit, je ne puis consentir à te voir l'épouse d'Osman; mais si tes lèvres elles-mêmes ne m'avaient appris combien j'occupe de place dans ce jeune cœur, je ne pourrais, je ne devrais pas te révéler encore les noirs secrets du mien. Ici je ne parle pas de mon amour; c'est au temps, à la vérité et au péril à le prouver. Mais d'abord, — oh! je t'en conjure! ne sois jamais la compagne d'un autre! — Zuleika! je ne suis pas ton frère! »

XI.

« Tu n'es pas mon frère! — Rétracte cette parole. — Dieu! me voilà donc laissée seule sur la terre à pleurer..... je n'ose pas maudire — le jour qui fut témoin de ma naissance solitaire! Oh! maintenant tu ne m'aimeras donc plus! J'ai senti mon cœur défaillir, il pressentait un malheur; mais non, vois toujours en moi ce que j'étais, ta sœur, — ton amie, — ta Zuleika. Peut-être m'as-tu emmenée ici pour me tuer; si tu crois avoir des motifs de vengeance, tiens, voilà ma poitrine! — frappe! Mille fois plutôt être morte que de vivre étrangère à toi, et peut-être pire encore, car je vois maintenant pourquoi Giaffir a toujours paru ton ennemi; et moi, hélas! je suis la fille de Giaffir, et c'est à cause de moi que tu fus méprisé, outragé. Si tu me laisses vivre, — et que je ne sois plus ta sœur, oh! dis-moi d'être ton esclave! »

XII.

« Mon esclave, Zuleika! — non, c'est moi qui suis le tien. Mais, ma bien-aimée, calme ce transport: ton sort continuera à être lié au mien, je le jure par le

¹ *Galionge* ou *galiongi*, un marin, c'est-à-dire un marin turc. Sur un vaisseau turc les Grecs sont matelots et les Turcs portent le mousquet. Leur costume est fort pittoresque; j'ai vu plus d'une fois le capitain-pacha le prendre quand il voulait garder l'incognito. Ils ont ordinairement les jambes nues. Les

brodequins que j'ai décrits comme argentés sont ceux que j'ai vus à un voleur arnaute (qui avait quitté la profession) et chez qui je logeais, près de Gastouni, en Morée; ils étaient composés d'écaillés comme le dos d'une armadille.

temple du prophète ! Que cette pensée soit un baume à ta douleur. Que les versets du Coran gravés sur la lame de mon sabre¹ en dirigent les coups pour nous protéger tous deux au jour du péril, si je tiens ce serment solennel. Le nom dans lequel ton cœur avait mis jusqu'ici ton orgueil, ce nom doit changer ; mais, apprends-le, ô ma Zuleika ! les liens qui nous unissaient se sont relâchés, mais non pas rompus, quoique ton père soit mon plus mortel ennemi. Mon père était à Giaffir ce qu'à toi semblait être Sélim ; ce frère consumma le trépas d'un frère, mais épargna mon enfance, et me bérça d'une illusion mensongère qu'on peut aujourd'hui lui rendre. Il m'éleva, non avec tendresse, mais comme le neveu d'un Caïn² ; il me surveilla comme un lionceau qui ronge sa chaîne et qui peut un jour la briser. Le sang de mon père bouillonne dans chacune de mes veines ; cependant, pour l'amour de toi, je différerai ma vengeance, quoique je ne doive plus rester ici. Mais d'abord, bien-aimée Zuleika, apprends comme Giaffir accomplit cet odieux forfait.

XIII.

» Comment leurs dissentiments devinrent de la haine, si ce fut l'amour ou l'envie qui les rendit ennemis, peu importe, et je l'ignore ; il suffit des torts les plus légers pour troubler le repos des âmes ombrageuses. Le bras d'Abdallah était fort à la guerre ; les chants des Bosniaques en ont conservé la mémoire, et les hordes rebelles de Paswan³ n'ont pas oublié combien un tel hôte leur était odieux ; mais je ne dois te raconter ici que sa mort, funeste ouvrage de la haine de Giaffir, et comment la découverte du secret de ma naissance, quel qu'en soit d'ailleurs le résultat, m'a rendu libre.

XIV.

» Quand Paswan, après de longues années de combats livrés d'abord pour défendre sa vie, puis pour assurer sa puissance, prit dans les murs de Widdin une attitude trop fière, nos pachas se rallièrent autour du trône impérial ; les deux frères ne furent pas les derniers ni les moindres d'entre les chefs puissants qui accoururent, et chacun d'eux amena des forces séparées. Ils déployèrent aux vents leurs queues de cheval, et vinrent dans la plaine de Soplhie planter leurs tentes

et occuper chacun le poste qui leur était assigné ; assigné, hélas ! inutilement à l'un d'eux ! Qu'est-il besoin de tant de paroles ? Par l'ordre de Giaffir, un poison subtil comme son âme, versé dans la coupe mortelle, envoya Abdallah au ciel. Au retour de la chasse, couché dans son bain et brûlé par la fièvre, il ne soupçonnait pas que, pour étancher sa soif, la colère d'un frère lui préparait un semblable breuvage : un serviteur gagné apporta la coupe, il en but une gorgée⁴ ; il ne lui en fallut pas davantage ! Si tu doutes de la vérité de mon récit, Zuleika, interroge Haroun, — il te confirmera mes paroles.

XV.

» Le crime consommé, et la révolte de Paswan comprimée, bien que jamais domptée, Giaffir obtint le pachalik d'Abdallah : — tu ne sais pas tout ce que, dans notre divan, peut au pire des hommes procurer la richesse. — Les honneurs d'Abdallah furent conférés à un homme couvert du sang de son frère ; il est vrai que cette acquisition épuisa presque ses trésors mal acquis, mais il les eut bientôt remplacés. Veux-tu savoir comment ? Regarde ces terres incultes, et demande au paysan décharné si ses gains lui paient ses sueurs ? — Pourquoi le farouche usurpateur m'a épargné et a partagé avec moi son palais, je l'ignore. La honte, le regret, le remords, le peu de crainte inspiré par un enfant, et puis l'adoption d'un fils par celui à qui le ciel n'en avait point accordé, quelque intrigue inconnue, un caprice, ont pu contribuer à me sauver la vie ; — mais cette vie n'est point paisible : il ne peut, lui, faire fléchir son caractère hautain, ni moi lui pardonner le sang d'un père.

XVI.

» Dans son palais ton père a des ennemis ; tous ceux qui rompent son pain ne lui sont pas dévoués : à ceux-là si je révélais ma naissance, le nombre de ses jours, de ses instants même serait court. Ils n'ont besoin que d'une volonté qui les guide, que d'une main qui leur montre où il faut frapper. Mais Haroun est le seul qui connaisse et qui ait jamais connu cette histoire, dont le dénouement approche. Élevé dans le palais d'Abdallah, il occupait dans son sérail l'emploi qu'il occupe ici. — Il le vit mourir. Mais que pouvait un simple

¹ Les cimetières turcs portent quelquefois gravés sur la lame le nom de la manufacture où ils ont été fabriqués, mais plus souvent un verset du Coran en lettres d'or. Parmi ceux que je possède il en est un d'une forme singulière : il est très-large, et la pointe recourbée imite les ondulations des vagues ou des flammes. Je demandai à l'Arménien qui me le vendit en quoi ces figures pouvaient ajouter à la valeur de l'arme. Il me répondit en italien qu'il n'en savait rien, mais que les Turcs croyaient que les blessures en étaient plus dangereuses et le préféraient comme *plus féroce*. Sans trouver ce motif bien raisonnable, je l'achetai à cause de sa singularité.

² Les allusions à un personnage ou à un événement de l'Ancien Testament sont aussi communes chez les musulmans que chez les Turcs ; les premiers se piquent même de mieux connaître la vie, souvent fabuleuse, des patriarches qu'elle n'est racontée dans les livres saints, et, n'étant pas satisfaits d'Adam, ils ont une biographie des Prédamites. Salomon est le roi des sorciers et Moïse un prophète qui ne le cède qu'à Christ et à Mahomet. Zuleika est le nom persan de la femme de Putiphar, et ses

amours avec Joseph forment le sujet d'un des plus beaux poèmes orientaux. Il n'y a donc pas d'infraction à la couleur locale en mettant dans la bouche d'un musulman les noms de Caïn et de Noé.

[M. Murray ayant exprimé quelque doute sur l'emploi du nom de Caïn dans la bouche d'un infidèle, Byron lui envoya la note qu'on vient de lire — au bénéfice des ignorants. « Pour ma poésie en elle-même, » dit-il, « je n'en fais pas plus de cas que d'un pain de sucre ; mais pour la vérité des costumes et des paysages je combattrais jusqu'à la mort. »]

³ Paswan Oglou, le rebelle de Widdin, qui, pendant les dernières années de sa vie, brava le pouvoir de la sublime Porte.

⁴ Giaffir, pacha d'Argyro-Castro ou de Scutari, je ne sais lequel des deux, fut mis à mort de la même manière par l'Albanais Ali. Pendant que j'étais dans le pays, Ali-Pacha épousa la fille de sa victime quelques années après cet assassinat, qui se consumma dans un bain à Sophia ou à Andrinople ; le poison fut mis dans une tasse de café que présente toujours un domestique ayant le sorbet lorsqu'on est habillé.

esclave? Venger son maître? hélas! il était trop tard; ou soustraire son fils à un destin semblable? c'est ce qu'il fit; et lorsqu'il vit l'orgueilleux Giaffir heureux et triomphant sur les ruines de ses ennemis vaincus, de ses amis trahis, il conduisit aux portes de son palais l'orphelin sans appui; il demanda qu'on épargnât ma vie, et ne le demanda pas en vain. On eut soin de cacher ma naissance à tout le monde, et surtout à moi: c'est ainsi que la sûreté de Giaffir fut garantie. Bientôt il quitta la Roumélie et vint fixer sa résidence sur la rive asiatique, loin des bords du Danube et des possessions de mon père. Haroun est le seul qui me connaisse; ce Nubien a senti que les secrets d'un tyran sont des chaînes dont le captif s'affranchit avec joie, et m'a révélé toutes ces choses et d'autres encore. Ce sont là les hommes qu'Allah, dans sa justice, envoie aux coupables: — des esclaves, des instruments, des complices, — jamais des amis.

XVII.

» Tout cela, Zuleika, est dur à entendre; mais ce qui me reste à te dire le sera bien plus encore: dussent mes paroles blesser ta timidité, je ne dois rien te cacher. Je t'ai vue tressaillir en voyant ce costume, et cependant je l'ai souvent porté et le porterai longtemps encore. Ce galiongi, auquel tu as engagé ta foi, est le chef de ces hordes de pirates qui ont leurs lois et leurs vies au bout de leurs épées; ta pâleur doublerait au récit de leur effrayante histoire. Ces armes que tu vois, mes soldats les ont apportées; les bras qui les manient ne sont pas loin; c'est aussi pour ces hommes grossiers qu'est remplie cette coupe; dès qu'ils l'ont vidée, ils ne reculent plus: que notre prophète leur pardonne! ce n'est que dans le vin qu'ils sont infidèles.

XVIII.

» Que pouvais-je faire? Proscrit ici, amené à force d'insultes à désirer l'exil, laissé dans l'oisiveté, — car les craintes de Giaffir m'interdisaient le coursier et la lance; — et cependant, — ô Mahomet! combien de fois le despote ne m'a-t-il pas outragé en plein divan, comme si ma faible main s'était refusée à tenir la bride et le glaive! Il alla même à la guerre sans moi, et me laissa ici inactif, inconnu, abandonné avec les femmes aux soins d'Haroun, sevré d'amour et de gloire; pendant que toi, — dont la tendresse, tout en m'amollissant peut-être, m'avait longtemps consolé, on t'envoya à Bruse pour y attendre l'issue des combats. Haroun, qui me vit porter avec douleur le joug de mon inaction, consentit, non sans effroi, à laisser partir son captif, et brisa ma chaîne pour une saison, en me faisant promettre de revenir la veille du jour où le commandement de Giaffir serait expiré. Je cherche-

rais inutilement à te peindre l'ivresse qui inonda mon cœur quand mon regard, libre enfin, contempla la terre, l'océan, le soleil et le ciel, comme si mon âme les eût pénétrés, et que toutes leurs plus intimes merveilles me fussent apparues! Un seul mot peut te peindre tout ce que j'éprouvai en ce moment: — j'étais libre! Ton absence même cessa de m'être pénible; le monde, — le ciel même étaient à moi!

XIX.

» L'esquisse d'un Maure fidèle me transporta loin de ce rivage oisif. Je brûlais de voir les îles semées comme des perles sur le diadème de pourpre de l'océan: je les visitai l'une après l'autre, et les vis toutes¹; mais quand et où je me suis joint à ces hommes avec qui j'ai juré de triompher ou de mourir, j'aurai le temps de te le raconter quand nos projets seront accomplis et que notre destinée sera fixée.

XX.

» Il est vrai que c'est une réunion d'hommes sans lois, aux formes peu attrayantes, au caractère peu endurant; il s'y trouve réunis des individus de toutes les croyances, de tous les pays; mais une franchise sans bornes, un bras toujours prêt à frapper, l'obéissance aux ordres de leur chef, un cœur qui ne recule devant aucune entreprise et ne voit jamais rien avec les yeux de la crainte, l'amitié pour chacun, la fidélité pour tous, et la vengeance vouée à ceux qui succombent, voilà ce qui en fait des instruments précieux pour servir des projets plus importants encore que les miens. J'ai étudié de près les plus distingués d'entre eux; mais je prends surtout conseil de la prudence du Franck circonspect. Il en est qui s'élèvent à de plus hautes pensées. Ici les derniers patriotes de Lambro² jouissent d'une liberté anticipée; et rassemblés autour du feu de la caverne, on les entend souvent discuter des plans chimériques pour briser le joug des rayas³. Que leurs cœurs se soulagent en paroles; qu'ils s'entretiennent de l'égalité des droits, chimère que l'homme n'a jamais connue. Et moi aussi, j'aime la liberté! Oui! qu'on me laisse errer sur les flots comme jadis le patriarche de la mer⁴, ou mener sur la terre la vie nomade du Tartare⁵! Ma tente sur le rivage, ma galère sur l'océan, sont pour moi plus que les cités et les sérails. Emporté par mon coursier ou poussé par la brise, à travers les sables du désert ou l'écume des vagues, où tu voudras, bondis, mon cheval barbe! glisse, ma proue légère! Mais, ô ma Zuleika! sois l'étoile qui guide mes pas errants! partage et bénis ma nacelle; plane sur mon arche, colombe de paix et de promesse⁶, ou, puisque cet espoir nous est refusé dans un monde agité, sois l'arc-en-ciel levé sur ma

¹ Les Turcs ne connaissent guère d'autres îles que celles de l'Archipel. C'est à cette mer que le texte fait allusion.

² Lambro Canzani. Grec fameux par ses tentatives pour délivrer son pays. Abandonné par les Russes, il se fit pirate, et l'Archipel devint le théâtre de ses exploits. On dit qu'il vit enco- e à Saint-Petersbourg. Lui et R'ga sont les deux plus célèbres des révolutionnaires grecs.

³ Rayah. On appelle ainsi tous ceux qui paient la capitation nommée *karatch*.

⁴ Ce premier des voyages est du petit nombre de ceux que les Turcs se vantent de bien connaître.

⁵ La vie nomade des Arabes, des Tartares et des Turcomans est décrite dans tous les livres des voyageurs orientaux. Qu'elle possède un charme particulier, c'est ce qu'on ne peut nier: un jeune renégat français avona à Chateaubriand qu'il ne s'était jamais senti seul et galopant dans le désert sans un indicible ravissement.

⁶ Le plus étendu et le plus beau des passages que lui inspira

vie orageuse, le rayon du soir dont le sourire écarte les nuages et colore le lendemain d'un rayon prophétique¹. Bénis — comme les sons que le muezzin fait entendre du haut des murs de La Mecque aux pèlerins purs et prosternés à sa voix, caressants — comme cette mélodie des jours de la jeunesse qui arrache une larme furtive à l'éloge muet, doux — comme le chant natal à l'oreille de l'exilé, — résonneront les accents si chers de ta voix longtemps aimée ! Pour toi, dans ces îles brillantes, un hodoir est préparé, beau comme Aden² au premier jour de sa création. Mille glaives, avec le cœur et le bras de Sélim, attendent, s'agitent, prêts à protéger ou à frapper à ton commandement ! Entouré de ma bande, Zuleika auprès de moi, je parerai ma fiancée des dépouilles des nations ! On peut bien échanger contre de tels soucis et de telles joies la langueur et l'oisiveté du harem. Je ne m'aveugle pas sur ma destinée : partout m'attendent d'innombrables périls et un unique amour. Que la fortune me soit contraire, que de faux amis me trahissent, ton cœur adoré me paiera de tous mes travaux. Qu'il m'est doux de songer qu'aux jours les plus sombres de mes malheurs, dussé-je trouver tout changé autour de moi, toi seule me resteras fidèle ! Que ton âme ait la fermeté de celle de Sélim ! que la mienne soit pour toi tendre comme est la tienne ! et, mettant en commun nos douleurs et nos joies, que nos pensées se confondent et que rien ne nous sépare ! Une fois libres, mon devoir m'appellera à la tête de ma troupe ; amis entre nous, ennemis du reste des hommes³, en cela nous ne faisons que suivre la pente fatalement assignée par la nature à notre espèce guerroyante. Vois ! là où cesse le carnage, où s'arrête la conquête, l'homme fait une solitude qu'il nomme la paix ! Moi aussi, je veux, comme les autres, user de mon adresse et de ma force ; mais je ne veux de territoire que la longueur de mon sabre. Le pouvoir ne règne qu'à la condition de diviser ; il n'a de ressource que dans l'heureuse alternative de la ruse ou de la force : que la force soit notre ressource à nous ; la ruse viendra plus tard, quand les villes nous auront renfermés dans la geôle sociale. Là, ton âme elle-même pourrait faillir. — Que de fois la corruption a ébranlé des cœurs que le péril n'avait pu faire fléchir ! Et plus souvent que l'homme encore, on a vu la femme, dès que la mort ou l'infortune, ou même seulement une disgrâce, avaient frappé celui qu'elle aimait, se plonger dans le sein des plaisirs, et déshonorer..... Loin de moi le soupçon ! — Il n'est point fait pour Zuleika ! Mais, après tout, la vie n'est qu'un jeu de

hasard ; et ici, il ne nous reste rien à gagner, mais nous avons beaucoup à craindre. Oui, à craindre ! — l'incertitude, la peur de te voir ravie à mon amour, soit par la puissance d'Osman, soit par la volonté inflexible de Giafir : cette crainte disparaîtra devant la brise favorable que l'amour a promise pour cette nuit à ma voile. Nul danger ne peut effrayer le couple qu'a béni son sourire ; qu'importe que leurs pas soient errants ? leurs cœurs sont en repos. Avec toi, toutes les fatigues me seront douces, tous les climats auront des charmes ; la terre, la mer, tout nous sera égal : notre monde sera dans nos bras. Les vents peuvent mugir sur le pont de ma galère, pourvu que je sente tes bras me presser d'une plus vive étreinte. Le dernier murmure de mes lèvres sera, non un soupir vers la vie, mais une prière pour toi. Le courroux des éléments ne peut effrayer l'amour, qui n'a pas de plus redoutable ennemi que la civilisation ; là sont les seuls écueils qui puissent retarder notre course : *ici* des dangers d'un moment, *là* des années de naufrage ! Mais loin de nous les pensées qui revêtent des formes effrayantes ! Ce moment va accomplir notre évasion ou l'empêcher à jamais. Je n'ai plus que quelques mots à ajouter pour terminer mon récit. Toi, tu n'as qu'un mot à dire, et les flots nous entraînent loin de nos ennemis. Oui, — *nos ennemis* ! Diminuera-t-elle, la haine que me porte Giafir ? Et n'est-il pas ton ennemi, cet Osman qui voudrait nous séparer ?

XXI.

» Je fus de retour au temps fixé pour sauver la tête de mon gardien et garantir sa fidélité de tout soupçon. Pen de personnes savaient et nul ne fit connaître que j'avais ainsi erré sur les flots et voyagé d'île en île. Depuis cette époque, bien que je sois séparé de ma troupe, et qu'il ne m'arrive que rarement de quitter la terre, aucune expédition ne se fait et ne se fera qu'elle n'ait été concertée et ordonnée par moi : je forme le plan, j'adjuge les dépouilles ; il convient que je prenne une part plus active aux travaux. Mais mon récit a duré trop longtemps, le temps presse ; ma barque est à flot, et nous ne laissons derrière nous que des objets de haine ou de crainte. Demain Osman arrive avec sa suite ; — cette nuit doit briser ta chaîne ; et si tu veux sauver ce bey orgueilleux, peut-être même la vie de celui à qui tu dois la tienne, à l'instant même partons, — partons ! Cependant, quoique j'aie reçu ta foi, si, effrayée de ce que je viens de t'apprendre, tu veux rétracter ce serment volontaire, je reste ici ; —

la révision de ses épreuves est, sans contredit, le magnifique mouvement d'éloquence qui commence avec ce vers : — « O ma Zuleika ! partage et embellis ma nacelle. » — Pour l'énergie et la véhémence des idées, pour l'harmonie des phrases et le choix des mots, ce morceau de poésie est à la hauteur de tout ce qu'on est le plus convenu d'admirer.

¹ *And tints to-morrow with prophetic ray.*

On trouve dans le manuscrit de Byron jusqu'à six variantes de ce vers.

² *Yannat al Aden* est le séjour de l'éternité, le paradis des musulmans.

³ Vous me demandez quelques réflexions, et je vous en-

voie pour Sélim dix-huit vers d'une tendance sérieuse, sinon éthique. — Une épreuve de plus, ce sera positivement la dernière, ou tout au moins l'avant-dernière. L'approbation de M. Canning *, je l'avoue, me rend fier. Pour vous faire mes excuses de vous vexer continuellement avec mes changements, je vous envoie Cobbett ; il confirmera votre orthodoxie.

Lord Byron à M. Murray.

* Voici l'opinion de M. Canning — « J'ai reçu les livres, et parmi eux *la Fiancée d'Abydos* ; c'est vraiment très-beau. Lord Byron (un jour que nous nous rencontrâmes chez M. Ward) fut assez bon pour me promettre un exemplaire. Je me rappelle cet honneur, pour l'importance, mais parce que je serais réellement flatté d'un pareil présent. »

oui, résolu à ne pas souffrir que tu sois l'épouse d'un autre, je reste au péril de ma tête! »

XXII.

La vierge demeura muette et immobile, comme cette statue de la Douleur, alors qu'ayant perdu son dernier espoir une mère devint marbre; tout, dans Zuleika, offrit l'image d'une jeune Niohé. Mais avant que ses lèvres ou son regard eussent répondu, le portique du jardin fut soudain éclairé par la lueur éclatante d'une torche; une seconde brilla bientôt, puis une autre, et une autre encore : « Oh! fuis! mon... — tu ne l'es plus; — fuis, ô mon plus que frère! » Dans toutes les parties du jardin étincelle la rouge clarté des torches menaçantes; et il n'y a pas que des torches, — car chaque main droite tient un glaive nu. Ils se divisent, cherchent, reviennent sur leurs pas, et brandissent l'acier brillant à la lueur des flambeaux. A leur suite on aperçoit Giaffir, furieux et agitant son cimeterre. Ils approchent, ils touchent presque la grotte : — ah! cette grotte sera-t-elle le tombeau de Sélim?

XXIII.

Il demeura intrépide : — « Le moment est venu, — bientôt passé; — un baiser, Zuleika : — c'est mon dernier! Mes hommes ne sont pas loin du rivage, ils entendront peut-être ce signal, et verront du moins la lumière de mon arme; mais ils sont trop peu nombreux; — c'est un acte téméraire : n'importe, — encore cet effort! » En même temps il s'avança vers l'entrée de la caverne : l'écho répéta au loin la détonation de son pistolet. Zuleika ne tressaillit pas, ne pleura pas; le désespoir glaça ses yeux et son cœur. — « Ils ne m'entendent pas! ou, s'ils rament vers nous, ils n'arriveront que pour me voir mourir. Ce bruit a attiré nos ennemis de ce côté. Sors de ton fourreau maintenant, glaive de mon père, jamais tu ne vis un combat plus inégal! Adieu, Zuleika! — ma bien-aimée! retire-toi; cependant reste dans la grotte : — tu y seras en sûreté. Avec toi, sa colère s'exhalera en paroles. Ne bouge pas, de peur que quelque lame, quelque balle égarée ne t'atteigne. Ne crains rien pour lui. — Que je meure plutôt que de chercher ton père dans cette lutte! non, — quoiqu'il ait versé ce poison; non, — quoiqu'il m'ait appelé lâche! Mais présenterai-je humblement ma poitrine à leur acier? non, et, ton père excepté, ils vont sentir mes coups! »

XXIV.

D'un bond, il s'élance sur la rive. Déjà le plus rapproché de ceux qui le poursuivent est tombé à ses pieds, et n'offre plus qu'une tête béante, un tronc palpitant : un autre subit le même sort; mais un essaim d'ennemis l'entoure; à droite, à gauche, il se fraie un passage, et déjà il touche presque les flots : son bateau approche, il n'en est plus séparé que par une longueur de cinq rames; ses compagnons font des efforts désespérés. Arriveront-ils à temps pour le sauver? Déjà les vagues les plus avancées mouillent ses pieds; ses soldats plongent dans la baie, leurs sabres

brillent à travers l'écume; couverts d'eau, — ardents, — infatigables, ils luttent contre les flots; — les voûtes qui touchent la terre! Ils viennent — pour grossir le nombre des victimes. — Le meilleur de leur sang a rougi l'onde amère.

XXV.

Échappé aux balles, à peine effleuré par le glaive, trahi, entouré, Sélim avait atteint l'endroit où la rive et les vagues se touchent. Déjà son pied s'imprimait pour la dernière fois sur le sable, son bras portait le dernier coup de mort. — Oh! pourquoi se retournait-il pour voir encore celle que son regard cherchait en vain? Ce léger délai, ce fatal regard va décider sa mort ou river pour jamais sa chaîne. Au milieu des périls et des douleurs, combien l'espérance est lente à abandonner les amants! Il avait le dos tourné à la vague écumeuse, derrière lui et tout près étaient ses compagnons; tout à coup une balle a sifflé dans l'air : « Ainsi tombent les ennemis de Giaffir! » Quelle est cette voix? A qui cette carabine? A qui cette balle qui a résonné dans les ombres de la nuit, tirée de trop près pour ne pas donner la mort? A toi, — meurtrier d'Abdallah! Ta haine donna au père un lent trépas; le fils a trouvé une fin plus prompte : le sang qui jaillit à gros bouillons de sa poitrine rougit la blanche écume de la mer; — si un gémissement tenta de s'exhaler de ses lèvres, il fut étouffé par les vagues mugissantes!

XXVI.

L'aurore écarte lentement les nuages; il ne reste du combat que peu de trophées; aux cris qui avaient fait retentir la baie, dans l'ombre de la nuit, a succédé le silence; le théâtre du carnage en conserve encore quelques vestiges, tels que des tronçons d'épée des traces de pas et l'empreinte de mains convulsives se voient encore sur le sable; plus loin une torche brisée, un bateau sans rames; et, à l'endroit où la mer touche la plage, on aperçoit au milieu des algues une capote blanche! elle est déchirée en deux, elle porte une tache rouge que la vague ne peut effacer. Mais celui qu'elle couvrait, où est-il? Vous qui voulez pleurer sur sa dépouille, allez la demander aux vagues qui le transportent le long du promontoire de Sigée et le rejettent sur la rive de Lemnos. Les oiseaux de mer planent en criant sur la proie que leurs becs affamés épargnent encore, pendant que, secouée sur son oreiller sans repos, sa tête se soulève bercée par le balancement des flots. Cette main, dont le mouvement n'est pas de la vie, semble faire un effort pour se dresser menaçante, tantôt se levant avec la vague, tantôt s'abaissant avec elle. Et qu'importe que ce cadavre repose dans une tombe vivante? L'oiseau qui déchirera ce corps abattu ne fera que priver les vers de la proie qui leur revient. Le seul cœur qui eût saigné, les seuls yeux qui eussent pleuré en le voyant mourir, qui eussent vu ses membres dispersés réunis dans une tombe, et arrosé de larmes de deuil son turban funéraire¹, ce cœur s'est brisé, — ces yeux se sont fermés — même avant les siens.

¹ Il n'y a que des tombeaux des hommes qui portent un turban sculpté

XXVII.

Auprès des vagues d'Hellé une voix de deuil se fait entendre ; les yeux des femmes sont humides, et pâle est la joue des hommes. Zuleika ! dernier rejeton de la race de Giaffir ! l'époux qu'on te destinait est venu trop tard : il ne voit pas, il ne verra pas ton visage ! Les sons lointains du wul-wulleh ¹ n'arrivent-ils pas à son oreille ? Tes femmes qui pleurent sur le seuil, les voix qui chantaient l'hymne funèbre du Coran, les esclaves qui, les bras croisés, attendent en silence, les gémissements du palais, les cris de douleur emportés par la brise lui apprennent ton destin ! Tu n'as pas vu tomber ton Sélim ! Dans cet instant terrible où il sortit de la grotte, ton cœur se glaça ! Il était ton espoir, — ta joie, — ton amour ; — il était tout pour toi, — et cette dernière pensée pour celui que tu ne pouvais sauver suffit pour te donner la mort ; tu jetas un cri déchirant, et puis tout fut tranquille. Paix à ton cœur brisé, à ta tombe virginale ! Heureuse de n'avoir perdu de la vie que ce qu'elle a de pire ! Cette douleur, — bien que profonde, — bien que fatale, — elle fut ta première ! Trois fois heureuse de n'avoir jamais à ressentir ni à redouter les tourments de l'absence, de la honte, de l'orgueil, de la haine, de la vengeance, du remords ! et cette angoisse qui est plus que de la démence ! ce ver qui ne dort pas et ne meurt jamais ; cette pensée qui rembrunit les jours et rend les nuits horribles, qui craint l'ombre et fuit la lumière, qui circule autour du cœur palpitant et le déchire ! oh ! pourquoi ne pas le consumer — et s'éloigner ensuite ? Malheur à toi, pacha imprudent et impitoyable ! En vain tu convres ta tête de cendres, en vain tu revêts le cilice de cette même main qui versa le sang d'Abdallah, — de Sélim. Qu'elle arrache maintenant ta barbe dans l'accès d'un inutile désespoir : celle dont ton cœur était fier, la fiancée promise à la couche d'Osman, celle que ton sultan n'eût pu voir sans la vouloir pour épouse, ta fille est morte ! Espoir de ta vieillesse, rayon solitaire de ton crépuscule, elle s'est conchée, l'étoile qui brillait sur les rives d'Hellé ! Qui a éteint sa lumière ? — le sang que tu as répandu ! Écoute, Giaffir : à cette question de ton désespoir : « Mon enfant, où est-elle ? » — l'écho répond : « Où est-elle ? »

XXVIII.

Dans l'enceinte où brillent des milliers de tombeaux, au-dessus desquels élève son feuillage sombre le cyprès attristé mais plein de vie, car il ne se fane jamais, quoique chacune de ses branches et de ses feuilles soit empreinte d'une éternelle douleur, comme celle d'un premier amour malheureux, — il est un lieu qui fleurit

toujours, même dans ce jardin de la mort ; — une rose solitaire y déploie son éclat doux et pâle : on la dirait plantée des mains du Désespoir, — tant elle est blanche et frêle ; — il semble que la brise la plus légère va disperser ses feuilles dans les airs, et cependant c'est en vain qu'elle est assaillie par la gelée et les orages, c'est en vain qu'une main plus impitoyable que les frimas l'arrache aujourd'hui à sa tige, — demain la voit renaître ! Un génie la cultive avec amour et l'arrose de larmes célestes ! Les filles d'Hellé peuvent croire qu'elle n'a rien de terrestre ; la fleur qui brave le souffle destructeur de la tempête épanouit ses boutons sans l'abri d'un berceau, et n'a besoin pour fleurir ni des pluies printanières, ni des chaleurs de l'été. Là, chante tout le long de la nuit un oiseau invisible, — mais peu éloigné ; on ne voit pas ses ailes aériennes, mais doux comme la harpe qu'une houri fait vibrer, résonnent ses chants ravissants et prolongés. On pourrait croire que c'est le bulbul ; mais quoique triste, la voix de ce dernier n'a pas de tels accents, car ceux qui les entendent ne peuvent plus s'éloigner ; ils restent là et se prennent à pleurer comme s'ils aimaient en vain ! Et néanmoins les larmes qu'ils versent sont si douces, c'est une douleur si dégagée de crainte, qu'ils ne voient qu'avec peine l'aurore interrompre ce mélancolique concert, et voudraient prolonger encore leur veille et leurs larmes, tant ses chants sont sauvages et beaux ! Mais aux premières lueurs du jour, cette magique mélodie expire. Il en est même (et c'est ainsi que les doux rêves de la jeunesse nous abusent, mais qui anrait le courage de les blâmer ?), il en est qui dans les inflexions de cette voix touchante ont cru reconnaître le nom de Zuleika. C'est de la cime de son cyprès que résonne dans l'air ce doux nom ; c'est dans l'humide terre qui recouvre sa cendre virginale que la rose blanche a les racines de sa tige. Il y a quelque temps on y mit un marbre ; le soir le vit placer, — le matin il avait disparu ! Ce ne fut pas une main mortelle qui put enlever cette masse profondément fixée en terre, et la transporter sur le rivage ; car, si nous en croyons les légendes d'Hellé, ce fut là qu'on le retrouva le lendemain, à l'endroit même où était tombé Sélim, baigné par ces mêmes flots qui avaient déposé à son corps une sépulture plus sainte. On dit que la nuit on voit s'incliner en cet endroit une tête livide coiffée d'un turban ; et aujourd'hui ce marbre gisant au bord des ondes s'appelle « l'oreiller du Fantôme du Pirate » ! Au lieu où il était d'abord, continue à fleurir cette rose de tristesse et de deuil, solitaire, humide, froidement pure et pâle, semblable à la joue de la beauté qui pleure au récit de quelque infortune ³.

¹ Chant de mort des femmes turques. Les esclaves sont silencieux, l'étiquette musulmane ne leur permet point de laisser paraître leur douleur en public.

² « Je revenais au lieu de ma naissance, et je m'écriai : Les amis de ma jeunesse, où sont-ils ? » Et l'écho répondit : « Où sont-ils ? » (*Manuscrit arabe.*)

Cette citation, dont j'ai emprunté l'idée, doit être déjà familière aux lecteurs ; elle est citée dans la page 67 des *Plaisirs de la Mémoire*, et ce poème est assez connu pour qu'il me suffise d'y renvoyer.

³ *La Fiancée*, dans son état actuel, est mon premier ouvrage

complet de quelque étendue (j'excerpte la satire, dont il ne faut plus parler), car le *Giaour* est une suite de fragments, et *Childe-Harold* ne sera jamais achevé, j'en ai bien peur. Ce poème a été publié le jeudi 2 décembre ; mais je ne sais pas encore comment il a été accueilli. Qu'il réussisse ou non, la faute n'en sera pas au public, dont j'ai beaucoup à me féliciter pour ma part. Je dois beaucoup plus au sujet en lui-même qu'à tous mes lecteurs futurs ; il m'a arraché à la réalité pour me transporter dans le royaume de l'imagination ; il a remplacé pour moi l'amertume du présent par des souvenirs agréables et m'a rappelé un pays dont j'ai gardé les souvenirs les plus brillants. *Journal de Byron*, 5 déc. 1815.

LE CORSAIRE.

« — I suol pensar! In lui dormir non ponno, »
TASSO, *Jerusalemme liberata*, canto x.

A THOMAS MOORE.

MON CHER MOORE,

Je vous dedie cette production¹, qui sera la dernière que j'infligerai à la patience du public d'ici à quelques années. J'avoue que je saisis avec empressement cette occasion d'orner mes pages d'un nom consacré par la fermeté de vos principes politiques et par des titres si divers et si incontestables. Lorsque l'Irlande vous range au nombre de ses plus inébranlables patriotes, lorsqu'elle vous nomme le premier de ses poètes, et que l'Angleterre répète et ratifie cet hommage, permettez à celui qui regarde comme perdues toutes les années qui ont précédé notre première rencontre, d'ajouter l'humble mais sincère suffrage de l'amitié à la voix de plusieurs nations. Il servira au moins à vous prouver que je n'ai point oublié le plaisir que j'ai trouvé dans votre société, et que je suis loin de renoncer à l'espoir d'en jouir de nouveau, quand vos loisirs et vos goûts vous permettront de réparer vis-à-vis de vos amis les torts d'une absence toujours trop longue pour eux.

On dit parmi vos amis, et j'y crois par avance, que vous êtes occupé de la composition d'un poème dont la scène doit se passer en Orient. Personne mieux que vous ne peut traiter un pareil sujet. Les malheurs de votre pays, l'imagination ardente et splendeur de ses fils, la beauté et la sensibilité de ses femmes s'y retrouveront sans doute. Lorsque Collins donnait à ses églogues irlandaises le nom d'Orientales, il ne savait pas combien il disait vrai au fond. Votre imagination créera un soleil plus chaud, des horizons moins sombres; mais vous possédez déjà la fierté, la tendresse et l'originalité qui justifient vos prétentions à descendre de l'Orient, origine que vous démontrez mieux à vous seul que tous les antiquaires de votre pays.

Me sera-t-il permis d'ajouter quelques mots sur un sujet où l'on est souvent prolix et toujours fastidieux? Je voudrais parler de moi. J'ai beaucoup écrit, et publié assez de livres pour excuser un silence plus long que ne sera le mien; mais mon intention est de ne point tenter d'ici à quelque temps la patience des dieux, des hommes et des colonnes. J'ai essayé dans ce poème le rythme que je crois le plus

propre au génie de notre langue, quoiqu'il ne soit pas pour cela le plus difficile, savoir, le bon vieux vers héroïque, trop négligé aujourd'hui. La strophe de Spenser est peut-être trop lente et trop pompeuse pour un récit, quoique, je l'avoue, ce soit celle qui m'est la plus chère. Scott est le seul de la génération actuelle qui ait jusqu'ici complètement triomphé de la fatale facilité du vers octosyllabique, et ce n'est pas la moins belle victoire de ce fécond et puissant génie. Pour les vers blancs, Milton, Thompson et nos poètes dramatiques sont des fanaux qui brillent dans l'obscurité, et nous avertissent de l'existence des rochers âpres et dangereux sur lesquels ils sont allumés. Le grand vers héroïque à rimes plates n'est peut-être pas la mesure la plus populaire; mais comme je n'avais point choisi le premier pour flatter l'opinion publique, je le quitte de même sans plus longue explication, et je me hasarderai de nouveau dans un rythme que je n'ai encore employé que dans une composition que je regrette et regretterai toujours d'avoir publiée.

Quant à mon sujet en particulier, et en général quant à toutes mes compositions, je me réjouirais d'être parvenu à rendre mes héros plus parfaits et plus aimables, s'il est possible, car c'est sur leur caractère qu'ont porté en général les critiques, et l'on a voulu même me rendre responsable de leurs mérites et de leurs défauts, comme s'ils m'étaient personnels. Eh bien! soit... Si je me suis laissé aller à la triste vanité de me peindre moi-même, les tableaux sont probablement ressemblants; car ils ne sont pas flatés. Mais les personnes qui me connaissent jugeront de la ressemblance, et je tiens peu à l'opinion des autres. Je n'éprouve pas le besoin de démontrer, excepté à mes amis, que l'auteur n'est pas si méchant que les fils de son imagination; et je ne puis m'empêcher d'être un peu surpris, et peut-être aussi de sourire de certaines méprises bizarres, lorsque je vois des poètes (bien supérieurs à moi, il est vrai) n'être jamais soupçonnés d'aucune parenté avec leurs héros, qui souvent ne sont guère moins immoraux que le giaour, et peut-être... Mais non, je conviens que Childe-Harold est un caractère repoussant; quant à son type primitif, qu'on le cherche partout où l'on voudra².

¹ Le *Corsaire* fut commencé le 8 décembre 1815 et achevé le 31 du même mois. Si l'on considère la merveilleuse beauté de ce poème, on avouera qu'il y a peu d'exemples dans l'histoire littéraire d'une pareille rapidité de composition. Lord Byron convient qu'il a été écrit *con amore* et emprunté à l'histoire même de sa vie. Dans le manuscrit original le principal rôle de femme auquel l'auteur avait donné les traits d'une de ses connaissances s'appelait Francesca; sur les épreuves il remplaça ce nom par celui de Médora.

² Cette allusion politique ayant été blâmée par un ami, lord Byron envoya une seconde dédicace à M. Moore, en lui disant de choisir. Voici sa lettre :

» MON CHER MOORE,

« 7 janvier 1814.

» Je vous ai écrit une longue lettre de dédicace que je supprime,

quoiqu'elle exprimât sur vous une opinion que tout le monde s'honore de partager. J'y parlais trop de poésie et de politique, et d'ailleurs elle finissait par un sujet peu divertissant pour le lecteur, c'est-à-dire que je me mettais moi-même en scène. J'aurais pu la refaire; mais qu'en est-il besoin? Mes éloges n'auraient rien ajouté à votre réputation si solidement établie, et vous connaissez mon admiration pour vos talents, et le plaisir que j'éprouve à jouir de votre conversation. En vous demandant, en qualité d'ami, la permission de vous dédier ce poème, je ne désire qu'une chose, c'est qu'il soit digne de vous.

» Votre affectionné et dévoué, BYRON. »

³ On ne saurait décider, d'après ce passage, si Byron acceptait ou refusait cette identité avec ses personnages; mais certainement il se trompait lorsqu'il avançait qu'on lui imputait les crimes dont se souillaient plusieurs de ses héros. Personne n'a

Si cependant cette impression valait la peine d'être combattue, il serait heureux pour moi que l'homme, que le poète qui fait également les délices de ses lecteurs et de ses amis, le poète favori de tous les cercles et l'idole du sien, me permit aujourd'hui comme toujours de me dire

Son plus fidèle, dévoué et obéissant serviteur,
BYRON.

LE CORSAIRE.

CHANT PREMIER.

« . . . , Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria. »

DANTE.

I.

« Sur les ondes joyeuses de la mer sombre et bleue, comme elles nos pensées sont sans bornes, et nos âmes libres comme elles ; aussi loin que la brise peut porter, partout où les vagues écument, voilà notre empire, voilà notre patrie. Ce sont là nos royaumes, où notre puissance n'a point de limites. Notre pavillon est le sceptre auquel obéissent tous ceux qui le rencontrent. Dans notre vie turbulente et sauvage, nous passons, avec une égale jouissance, du travail au repos et du repos au travail. Oh ! qui pourrait peindre nos émotions ?... Ce n'est pas toi, esclave énervé de qui l'âme malade défaillirait sur la vague bondissante ; ni toi, vaniteux seigneur d'indolence et de folles débauches, pour qui le sommeil n'a plus de douceur, et le plaisir plus de charmes. Oh ! — excepté celui dont le cœur l'a éprouvé, et a bondi triomphant sur les vastes ondes, — qui peut dire le sentiment plein d'exaltation et le jeu délirant du poulx alors que tressaille l'homme errant sur cette voie sans bornes et sans traces ? qui peut désirer pour lui-même le combat imminent, et faire ses délices de ce que les autres appellent danger ? qui cherche avec joie ce que les lâches fuient avec crainte, et, là où défaillent les faibles, ne fait que sentir, — et sentir jusqu'au plus profond du cœur qui se gonfle, — ses espérances s'éveiller et grandir son courage ?

« La mort est pour nous sans terreur, — pourvu que nos ennemis meurent avec nous ; — seulement elle nous semble encore plus insipide que le repos : n'elle vienne quand elle voudra ! nous nous hâtons de jouir de la vie, et quand nous la perdons, qu'importe que ce soit par les maladies ou dans les combats ? Que celui qui traîne son existence, épris de la décrépitude, se cramponne à sa couche et y consume ses jours dans la souffrance ; que son épaisse respiration soulève péniblement son sein, et que sa tête paralysée tremble sur ses épaules ; à nous la fraîche tombe de gazon, et non le lit fiévreux ! Tandis que, râle à râle, il rend son âme épuisée, la nôtre, avec une angoisse, — d'un seul bond, — échappe à toute con-

trainte. Son cadavre peut se vanter de son urne et de son étroit caveau, et ceux qui abhorraient sa vie peuvent doré sa tombe. A nous des larmes, rares, mais sincères, quand l'océan nous sert de linceul et de sépulture. Et les banquets même nous paient un tribut d'affectueux regrets dans la coupe enpourprée qui se couronne en notre mémoire et dans la courte épitaphe qu'on nous dédie au jour du danger, quand, après la victoire, ceux qui survivent se partagent le butin et s'écrient, le front obscurci d'un triste souvenir : — Que de joie eût exalté en ce jour le cœur des braves qui ne sont plus ! »

II.

Tels étaient les accents qui retentissaient autour du feu de la garde, dans l'île du corsaire ; tels étaient les sons qui allaient éveiller les échos des rochers, et qui semblaient des chants à des oreilles aussi sauvages ! Répartis en groupes sur le sable doré, les pirates jouent, — boivent, — causent ou aiguissent la lame de leur poignard ; ils choisissent les armes, assignent à chacun son épée, et voient sans émotion le sang qui la ternit ; on répare les chaloupes, on replace la rame ou l'aviron ; les uns errent pensifs sur la plage, d'autres s'occupent à tendre des pièges aux oiseaux, ou à sécher au soleil les filets humides ; ceux-ci portent un regard avide vers l'endroit de l'horizon où il leur semble voir une voile ; ceux-là racontent leurs exploits passés, et se demandent vers quelle proie nouvelle on conduira leur courage : peu importe, — c'est l'affaire de leur chef, la leur c'est d'obéir et d'avoir foi au succès de ses entreprises. Mais ce chef, quel est-il ? Partout son nom est fameux et redouté ; — ils n'en demandent et n'en savent pas davantage. Il ne se montre à eux que pour commander ; sa parole est brève, mais son coup-d'œil est sûr de même que sa main. Il ne se mêle point à la joie de leurs banquets ; mais en faveur de ses succès ils lui pardonnent son silence. Pour lui la coupe ne se remplit jamais, elle passe devant lui sans qu'il y goûte ; — quant aux mets dont il se nourrit, le plus frugal de ses hommes les laisserait aussi passer volontiers sans y toucher : un pain grossier, les végétaux les plus simples, quelquefois le luxe des fruits de l'été, font tous les frais de sa table, dont un ermite se contenterait à peine. Mais pendant qu'il repousse loin de lui les jouissances grossières des sens, son âme semble fortifiée par cette abstinence : « Qu'on vogue vers ce rivage ! » — On y vogue. « Faites ceci ! » — On le fait. « En rang, et suivez-moi ! » La proie est conquise. Ses paroles sont rapides comme ses actes ; tous obéissent ; il en est peu qui lui demandent les motifs de ses ordres : une réponse courte, un coup d'œil de mépris, c'est tout ce qu'il leur daigne accorder.

III.

« Une voile ! — une voile ! » C'est une prise en espé-

jamais reconnu Byron dans le Corsaire pas plus qu'on n'a cherché des analogies dans l'hypocrisie de Khamia sur les bords du fleuve Derwent, et la lâcheté de Marimon près de la Tweed.

WALTER SCOTT.

La durée du poème pourra paraître trop restreinte eu égard

au nombre des événements qui y sont accumulés ; mais toutes les îles de la mer Égée ne sont qu'à quelques heures de distance du continent, et le lecteur vaudra bien prendre le vent comme je l'ai souvent trouvé moi-même.

rance! Quelle nation? — quel pavillon? Que dit le télescope? Hélas! ce n'est pas une prise! — mais c'est une voile amie : le pavillon rouge se déroule au souffle de la brise. Oui, c'est un de nos navires qui rentre au port. — Que cette brise lui soit propice! — avant la nuit il aura jeté l'ancre. Déjà le cap est doublé, — notre baie reçoit cette proue qui fend avec fierté l'onde écumeuse. Avec quelle majesté il s'avance! Déployant ses blanches ailes, voyez-le fuir, — c'est ce qui ne lui arrive jamais devant l'ennemi. Il marche sur les eaux comme un être animé, et semble défier les éléments au combat. Qui ne braverait le feu des batailles — et les naufrages — pour être salué roi de son tillac peuplé?

IV.

Le câble glisse avec un bruit rauque sur le flanc du vaisseau; les voiles sont ployées, et le voilà qui se balance sur son ancre : les oisifs rassemblés sur la plage aperçoivent déjà le canot qu'on descend à la proue. Il est équipé. — Les rames frappent l'onde en cadence jusqu'à ce que sa quille touche le sable. Leur arrivée est saluée par des cris d'allégresse et des voix amies; la main presse la main; on sourit, on s'interroge, on se répond à la hâte, et le cœur se promet les joies d'un banquet fraternel.

V.

La nouvelle se répand, et la foule augmente; au milieu du bruit des voix et des rires, la femme exprime ses inquiétudes par des accents plus tendres : — les noms d'amis, d'époux, d'amants, sont dans chacune de ses paroles : « Oh! sont-ils sains et saufs? Nous ne demandons pas des nouvelles de vos succès; — mais les verrons-nous? Entendrons-nous leurs voix chéries? Là où gronde la bataille, où mugit la vague, — ils se sont sans doute conduits en gens de cœur? — Mais qui sont ceux qui ont survécu? Qu'ils se hâtent de venir agréablement nous surprendre, et que leurs baisers chassent le doute de nos yeux charmés! »

VI.

« Où est notre chef? nous avons des dépêches à lui remettre. — La joie qui accueille notre arrivée — sera courte; mais elle est sincère, et quoique de peu de durée, — elle nous fait du bien. Allons, Juan, conduis-nous sur-le-champ vers notre chef : ce devoir rempli, nous reviendrons nous mettre à table; et chacun apprendra ce qu'il désire savoir. » Par un sentier creusé dans le roc, ils gravissent lentement la montagne au sommet de laquelle la tour d'observation domine la baie. Sur leur passage s'offrent d'épais buissons, des flegres sauvages, des sources argentées, pleines de fraîcheur, dont les ondes éparées jaillissent en pétillant de leurs bassins de granit et semblent inviter à les boire. Ils montent de roc en roc. — Quel est auprès de cet antre cet homme solitaire dont les regards sont tournés vers la mer, appuyé tout pensif sur son épée, qui dans sa main redoutable ne fait pas souvent office de bâton de repos? « C'est lui. — C'est Conrad. — Le voilà, — comme à son ordinaire, — seul; va, Juan, va lui annoncer notre visite. Il regarde le vaisseau — Dis-lui que nous sommes porteurs de

nouvelles pressantes. Nous n'osons pas encore l'aborder, — tu connais son mécontentement lorsque des importuns s'approchent sans son ordre. »

VII.

Juan se rend auprès de lui et les annonce. — Sans articuler une parole, Conrad fait un signe d'assentiment. Juan les appelle; ils viennent. — Il répond à leur salut en s'inclinant légèrement, mais ses lèvres restent muettes : « Chef, ces lettres viennent de l'espion grec qui nous avertit de l'approche d'une prise ou d'un danger. Quelles que soient ces nouvelles, nous pouvons dire que... » — « Silence! silence! » — Il met fin à leur babil. Interdits, ils se détournent, et se communiquent à voix basse leurs conjectures. Leurs regards furtifs cherchent à lire dans ses yeux l'impression que lui fait éprouver la lecture de cette missive; comme s'il devinait leur intention, soit fierté, soit afin de leur dérober son émotion ou ses inquiétudes, il détourne la tête pour lire. — « Mes tablettes, Juan; écoute, — où est Gonzalvo? » — « A bord du navire à l'ancre. » — « Qu'il y reste. — Porté-lui cet ordre. — Retournez à vos postes. — Préparez-vous à partir avec moi : c'est moi qui vous commande cette nuit. » — « Cette nuit! seigneur Conrad? » — « Oui, au coucher du soleil. Vers ce soir, la brise soufflera. Mon corselet, — mon manteau; — une heure, et nous partons. Attache ton cor. Qu'il n'y ait pas de rouille à la batterie de ma carabine, et qu'elle ne trompe pas mon attente; qu'on aigüise mon sabre d'abordage, et que la garde en soit élargie. Que l'armurier s'en occupe sur-le-champ; la dernière fois, il a plus fatigué mon bras que n'a fait l'ennemi. Veille à ce que le canon de signal soit tiré exactement pour nous avertir quand l'heure qui nous reste sera expirée. »

VIII.

Ils s'inclinent et s'éloignent à la hâte pour retourner bientôt sur le liquide abîme; mais ils n'en murmurent pas, — car c'est Conrad qui les guide; et qu'il oserait mettre en doute ce qu'il a décidé? Homme de solitude et de mystère, il est rare qu'on le voie sourire, qu'on l'entende soupirer; son nom inspire l'effroi aux plus farouches de sa troupe, et fait pâlir leurs fronts basanés; il gouverne leur âme avec ce tact d'un esprit supérieur qui éblouit, domine le vulgaire, et lui impose. Quelle est cette magique puissance que ces hommes sans lois reconnaissent et envient, mais à laquelle ils ne peuvent résister? Qui peut enchaîner ainsi leur confiance? Le pouvoir de la pensée! — la magie de l'âme! ce pouvoir conquis par le succès et habilement conservé, qui fait servir à sa volonté la faiblesse des autres, emploie leurs bras comme des instruments sans qu'ils s'en doutent, et s'approprie leurs plus brillants exploits. Il en a toujours été, il en sera toujours ainsi sous le soleil; toujours le grand nombre travaillera au bénéfice d'un seul! C'est la loi de la nature. — Mais que le malheureux qui travaille n'accuse pas et ne hâsse pas celui qui recueille le fruit de ses sueurs. Oh! s'il connaissait le poids des chaînes splendides, comme son humble infortune lui paraîtrait légère!

IX.

Différent des anciens héros, démons dans leurs actes, mais dieux du moins par le visage, les traits de Conrad n'ont rien qui commande l'admiration, quoique ses noirs sourcils ombragent des yeux étincelants. Il est robuste, sans être d'une vigueur herculéenne, il n'a rien de gigantesque, sa taille ne dépasse pas la proportion ordinaire. Cependant, aux yeux de l'observateur attentif, il y a dans l'ensemble de sa personne quelque chose qui le distingue de la foule¹. Ce que c'est, on l'ignore; mais cette impression n'en est pas moins réelle, quoiqu'on cherche vainement à se l'expliquer. Le soleil a bruni ses joues; son front haut et pâle est voilé par les boucles nombreuses de sa noire chevelure, souvent le mouvement de sa lèvre supérieure révèle malgré lui des pensées hautes qu'il réprime, mais ne peut entièrement dissimuler. Sa voix est douce, sa contenance calme; pourtant on voit qu'il se passe en lui quelque chose qu'il voudrait cacher. Les lignes profondes de ses traits et les couleurs mobiles de son visage attiraient parfois l'attention, et confondaient les conjectures, comme si cet abîme ténébreux de sa pensée couvait des sentiments terribles et indéfinissables; cela était peut-être, mais personne ne le pouvait dire, tant son regard sévère était prompt à réprimer toute investigation trop puissante. Peu d'hommes pouvaient soutenir le choc de son œil pénétrant. Quand les yeux de la ruse essayaient de sonder son cœur et de pénétrer les mouvements changeants de son visage, il avait l'art de détourner les projets de l'observateur, et le forçait de reporter son attention sur lui-même, dans la crainte de dévoiler à Conrad quelque pensée cachée au lieu de lui arracher le secret des siennes. Il y avait comme un démon dans son rire qui soulevait des émotions de rage et de crainte; et lorsqu'on avait lu la haine dans son regard sinistre, il fallait dire adieu à l'espérance et à la pitié²!

¹ Ceux qui ont connu lord Byron retrouveront dans le portrait du corsaire quelques traits de sa ressemblance. Le régime asiatique auquel se soumettait le noble poète est également rappelé dans le détail des habitudes de Conrad. Par quel singulier goût un auteur d'un aussi beau talent, un poète aussi habile à peindre les sombres et profondes traces que laissent sur le cœur humain le remords et le crime, aimait-il à prêter quelques-uns de ses propres traits aux bandits et aux corsaires, qu'il dessinait avec un pinceau qui rappelle Salvator? On peut à cette question faire plus d'une réponse, sans prétendre cependant être tout à fait dans le vrai. Cela peut venir d'un tempérament qu'une mélancolie native et radicale, comme Hamlet, par exemple, prédispose à s'identifier avec ces scènes si saisissantes, si pathétiques, où la conscience inquiète lutte contre l'orgueil et se réjouit de se trouver dans les positions coupables et dangereuses; de même que quelques hommes aiment, sans savoir pourquoi, à marcher sur le bord d'un précipice ou suspendus sur un pont fragile, à contempler l'abîme dans lequel s'engloutit avec fracas le torrent. Peut-être ces dégoûtements ne sont-ils qu'un caprice d'artiste, comme on prend le manteau, le poignard, la lanterne sourde d'un bravo en temps de carnaval; ou bien encore que, se sentant dans son élément en peignant le sombre et l'horrible, lord Byron, emporté par la chaleur de la composition, aurait pris quelque chose de ses héros, comme un acteur qui met à la fois sur la scène ses propres émotions et le rôle tragique dont il est chargé. Ne pourrait-on pas encore supposer avec son caractère

X.

Les signes extérieurs par lesquels se manifestent les passions mauvaises sont difficiles à saisir. C'est intérieurement, — intérieurement que travaillait le génie du mal! L'amour trahit tous les sentiments divers qui l'agitent. — La haine, l'ambition, la fraude ne se manifestent que par un sourire amer; c'est à peine si une imperceptible contraction des lèvres, une pâleur légère répandue sur des traits étudiés, annoncent la présence de passions profondes; pour les examiner et les juger, il faut les voir sans être vu. Alors — dans ces pas précipités, ces yeux levés en l'air, ces poings fermés, ces pauses douloureuses d'un homme qui écoute en tressaillant si quelque importun ne vient pas troubler sa redoutable solitude; alors — dans ces traits qui reproduisent les angoisses du cœur, dans ces sentiments qui éclatent, non pour disparaître, mais pour se fortifier encore; ces sentiments — convulsifs, — contraires, — glacés ou brûlants, — qui enflamment la joue, ou couvrent le front d'une froide sueur, — dans tous ces signes, qui que tu sois, contemple, si tu le peux sans trembler, contemple son âme, — vois-le dans son repos, alors que le sommeil vient adoucir sa destinée, vois — comme ce cœur solitaire et flétri est déchiré par la pensée corrosive d'un passé qu'il abhorre! Vois... — Mais qui a jamais vu, qui verra jamais l'homme tel qu'il est, — les profondeurs de l'âme à découvert?

XI.

Et pourtant la nature n'avait pas destiné Conrad à commander à des coupables, et à devenir l'instrument le plus redoutable du crime; — son âme avait subi de grandes altérations avant que ses actes l'entraînaient à déclarer la guerre à l'homme et à être félon envers le ciel. Le monde l'avait trompé; il s'y était montré trop sage dans ses discours, trop insensé dans sa conduite; trop ferme pour ployer, trop fier pour s'abaisser, ses vertus mêmes avaient contribué

comme qu'afin de prouver son mépris pour la critique, qui avait cherché cette ressemblance dans *Childe-Harold*, il voulait prouver combien il attachait peu d'importance à ces rapprochements et comment il savait commander l'attention et le respect, même en donnant une partie de ses traits à des pirates et à des criminels?

Sir WALTER SCOTT.

² Si on m'objectait que le caractère de Conrad n'est point dans la nature, je chercherais à m'appuyer de plusieurs coïncidences historiques que j'ai trouvées depuis.

« Ecce lui, prisonnier, » dit Rolandini, « s'enfermait dans un silence menaçant; il fixait sur la terre son visage féroce et ne donnait point d'essor à sa profonde indignation. De toutes parts, cependant, les soldats et les peuples accouraient; ils voulaient voir cet homme jadis si puissant, et la joie universelle éclatait de toutes parts.... Ecce lui était d'une petite taille, mais tout l'aspect de sa personne, tous ses mouvements indiquaient un soldat; son langage était amer, son comportement superbe, et par son seul regard il faisait trembler les plus hardis. » (Sismondi, t. III, p. 219.)

Voiez dans Jornandès le portrait de Genserik, roi des Vandales, qui conquit à lui seul Carthage et Rome : — « Gizericus, statura mediocris, et qui casu claudicans, animo profundus, sermone rarus, luxurie contemptor, ira turbidus, habendi cupidus, ad sollicitudines gentes providentissimus. » Je demande pardon de citer ces terribles réalités pour justifier la création toute fictive de mon géant et de mon corsaire.

à le rendre dupe; il les maudit comme la cause de ses malheurs, au lieu d'en accuser les perfides qui le trahissaient. Il oublia que dans le bien fait à des hommes meilleurs, il pourrait encore trouver le bonheur et les moyens de faire de nouveaux heureux. Craint, — repoussé, — calomnié avant que sa jeunesse eût perdu sa force, il laissait trop les hommes pour connaître le remords, et, n'écoulant que la voix de son ressentiment, il se crut appelé à venger sur tous les torts de quelques-uns. Il se savait criminel, — mais il regardait les autres hommes comme n'étant pas meilleurs qu'on ne le croyait lui-même; et les plus sages d'entre eux lui paraissaient des hypocrites qui cachaient ce que de plus hardis faisaient ouvertement. Il se savait détesté, mais il savait que ceux qui ne l'aimaient pas tremblaient et le redoutaient du moins. Solitaire, farouche, bizarre, il n'inspirait à personne ni affection ni mépris; son uom pouvait affliger, ses actes surprendre, mais ceux qui le craignaient n'osaient pas le mépriser : l'homme foule aux pieds le vermineux, mais il s'arrête avant d'éveiller le venin endormi du serpent roulé en longs anneaux; le premier se retournera peut-être, mais il ne se vengera pas; le dernier meurt, mais il ne laisse point après lui son ennemi vivant; il l'entoure de ses redoutables nœuds; on peut l'écraser, non le vaincre, — et son dard donne la mort!

XII.

Dans l'homme, le mal n'est jamais sans mélange de bien : — se ravivant au cœur de Conrad, un sentiment plus doux n'avait pas encore voulu le quitter; maintes fois il s'était raillé de ceux qui se laissent enchaîner par une passion digne d'un insensé ou d'un enfant; et pourtant ce fut en vain qu'il voulut s'en garantir, et chez lui aussi cette passion méritait le nom d'amour. Oui, c'était de l'amour, un amour constant, immuable, éprouvé pour une seule femme dont rien n'avait pu le détacher. Chaque jour de belles captives s'offraient à ses regards; sans les rechercher ni les fuir, il passait froidement devant elles; dans son île plus d'une beauté pleurerait sa liberté perdue, aucune n'avait pu lui surprendre un moment de faiblesse. Oui, c'était de l'amour, si l'on doit ce nom à une tendresse éprouvée par les tentations, fortifiée par le malheur, demeurée ferme dans tous les climats, qui avait résisté à l'absence, et, — chose plus rare encore, — que le temps n'avait pu lasser; ses espérances déçues, ses projets renversés, ne pouvaient l'attrister en présence de son sourire; devant elle tombait sa colère, et les douleurs de la maladie n'avaient pu lui arracher contre elle le plus léger signe d'impatience et d'humeur; toujours il la revoyait avec joie et la quittait avec calme, de peur que son air chagrin n'allât jusqu'à son cœur; cette tendresse, que rien n'avait interrompue ni menacé d'interrompre, c'était certes de l'amour, — s'il en fut jamais sur la terre! Il était criminel, — il méritait tous les reproches; — mais son amour était pur; de toutes ses vertus, il n'avait conservé que celle-là, et le crime lui-même n'avait pu éteindre dans son cœur ce sentiment si doux.

XIII

Il s'arrêta un moment, jusqu'à ce que ses soldats, se dirigeant à la hâte vers la vallée, eussent passé le premier détour du sentier : « Étranges nouvelles! — J'ai traversé bien des périls, et je ne sais pourquoi celui-ci me semble devoir être le dernier! Mon cœur me le dit; mais la crainte ne m'arrêtera pas, et mes compagnons ne me verront pas reculer devant ce nouveau danger. Il y a de la témérité à aller au-devant de l'ennemi; mais notre perte est assurée si nous attendons ici la mort qu'on nous prépare. Mon plan est hardi; mais si la fortune nous sourit, nous aurons des pleurs à nos funérailles. Oui, — qu'ils dorment, — que leurs rêves soient paisibles : l'aurore ne fit jamais luire à leur réveil de plus brillants rayons que ceux que je leur prépare si la brise me seconde, et qui vont, cette nuit, réchauffer ces tardifs vengeurs des mers. Allons prendre congé de Médora. — O mon cœur défaillant! puisse le sien ne ressentir de longtemps le poids qui t'opprime! Et cependant il fut un temps où j'étais brave! — orgueil insignifiant ici où tout le monde est brave! Les insectes eux-mêmes ont un aiguillon pour défendre ce qui leur est cher; ce courage vulgaire que nous partageons avec les animaux, qui doit au désespoir ses plus redoutables efforts, mérite à peine qu'on en parle; — mais j'ai ambitionné une plus noble gloire : j'ai voulu apprendre à ceux que je commande comment le courage peut balancer le nombre; j'ai longtemps marché à leur tête, — et leur sang n'a point coulé en vain; ici, point de milieu : — il faut périr ou vaincre! Eh bien! soit. — Ce qui me répugne, ce n'est pas de mourir, c'est de les conduire à des périls auxquels la fuite ne pourra pas les soustraire. Jusqu'ici mon sort m'a bien rarement occupé; mais mon orgueil s'indigne de me voir ainsi pris au piège. A quoi auront abouti mon habileté et mes ruses? à tout risquer sur une seule carte, espoir, puissance, vie! O destin! — Accuse ta folie, et non le destin! — Il peut te sauver encore; il n'est pas trop tard. »

XIV.

C'est ainsi qu'il s'entretenait avec lui-même, jusqu'à ce qu'enfin il atteignit le sommet de sa colline, qu'une tour couronnait. Il s'arrêta avant de franchir le portail; — car il entendit les accents mélancoliques et doux de cette voix qu'il ne pouvait se lasser d'entendre; à travers la haute jalousie vibraient ces sons lointains, mais ravissants, et voici ce que chantait l'oiseau de beauté :

Ce tendre sentiment, en mon âme il habite,
Et je le cache à tous les yeux,
Si ce n'est quand mon cœur auprès du tien palpite,
Puis redevient silencieux.

2

Un inscible feu, flamme éternelle et sombre,
Là brûle lentement comme sur un tombeau :
En vain le désespoir le couvre de son ombre,
Toujours il respleschit, inutile flambeau!

5

Pense à moi! lorsqu'auprès de ma tombe récente

Tu viendras à passer ; pense alors , pense à moi !
 Il n'est plus qu'un malheur dont mon cœur s'épouvante ,
 C'est que mon souvenir ne plane plus sur toi.

4

Pour la dernière fois ma voix résonne encore ;
 On peut donner des pleurs à qui dort sans retour :
 Une larme de toi , c'est tout ce que j'implore ,
 Seul prix , hélas ! de tant d'amour.

Il franchit le portail , traverse le corridor , et entre dans l'appartement au moment où la dernière vibration expire : « Ma chère Médora ! En vérité , ton chant est plein de tristesse. »

« Voudrais-tu qu'il fût gai dans l'absence de Conrad ? Quand tu n'es pas là pour m'entendre , ma pensée et mon âme se trahissent dans mes chants ; alors chacun de mes accents est l'écho de mon cœur , et ce cœur parlerait lors même que ma bouche serait muette ! Oh ! combien de nuits , étendue sur cette couche solitaire , mon imagination alarmée a prêté aux vents les ailes de la tempête , et cru entendre dans la brise qui enflait doucement ta voile le murmure avant-coureur des orageux aquilons ! Le soufide le plus doux me semblait une voix prophétique et sombre qui te pleurait flottant sur la vague cruelle ; alors je me levais pour ranimer la clarté du fanal , de peur que des mains infidèles ne laissassent expirer sa flamme ; et puis je passais des heures inquiètes à regarder les étoiles , et le matin venait , — et tu étais loin encore. Oh ! comme alors la bise glaçait mon sein ! comme le jour était sinistre à ma vue troublée ! et cependant je continuais à regarder , et pas une voile à l'horizon n'était accordée à mes larmes , — à ma sollicitude , — à mon amour ! Enfin , — il était midi , — je découvris un mât , je le saluai avec transport ; — il s'approcha ; — hélas ! il passa outre. J'en vis venir un autre : — ô Dieu ! c'était enfin le tien ! Quand cesseront des jours si pénibles ? Mon cher Conrad ! ne veux-tu donc jamais goûter un bonheur tranquille et sûr ? Tu as certainement plus de richesses qu'il ne t'en faut , et plus d'une patrie aussi brillante que celle-ci nous invite à ne plus errer : tu sais que ce n'est pas le péril que je redoute , je ne tremble que lorsque tu n'es pas ici ; et ce n'est pas pour ma vie , mais pour la tienne , cent fois plus chère. Mais tu fuis l'amour , et ne soupîres qu'après les combats ; chose étrange ! que ce cœur , qui pour moi est encore si tendre , lutte contre la nature et ses plus doux penchants. »

« Oui , étrange en effet. — Il y a longtemps que ce cœur est changé ; foulé aux pieds comme le ver impuissant , il s'est vengé comme le serpent ; il ne lui reste sur terre d'espoir que dans ton amour , et il ose à peine entrevoir dans le ciel une lueur de pardon. Mais ces sentiments que tu condamnes font partie de mon amour ; ma tendresse pour toi , ma haine pour les hommes , sont tellement inséparables , que je cesse de t'aimer si je cesse de les haïr. Cependant ne crains rien , — le passé te garantit dans l'avenir la durée de mon amour. Mais , — ô Médora ! que ton cœur se ré-

signe à ce nouvel effort : à l'instant même , — mais pour un temps fort court , — il faut que je te quitte. »

« Quoi ! tu me quittes ! et à l'instant ! — Mon cœur l'avait pressenti : ainsi s'évanouissent toujours mes rêves de bonheur. A l'instant nous séparer ! — mais cela est impossible ! — un de tes navires vient à peine de jeter l'ancre dans la baie ; l'autre est encore absent ; l'équipage a besoin de repos avant de braver de nouvelles fatigues. Mon ami ! tu t'amuses de ma faiblesse ; tu veux fortifier d'avance mon cœur contre une séparation à venir ; mais ne te joue plus de ma douleur , il y a dans ce badinage moins d'enjouement que d'amertume. N'en parlons plus , Conrad ! — Mon bien-aimé ! viens prendre le repas que mes mains t'ont préparé ; douce occupation que de pourvoir aux besoins de ta table frugale ! Vois ! j'ai cueilli les fruits qui m'ont paru devoir être les plus exquis , et quand ma main hésitait dans son choix , en ce doux embarras , j'ai donné la préférence aux plus beaux ; trois fois mes pas ont fait le tour de la colline pour trouver l'onde la plus fraîche ; va ! ton sorbet ce soir sera délicieux ; vois comme il pétillait dans son vase de neige ! Le jus enivrant de la treille ne réjouit jamais ton cœur ; quand la coupe paraît , tu es plus qu'un musulman ; mais je ne t'en blâme pas : je me réjouis de cette sobriété de goûts que d'autres regardent comme une privation pénible. Mais viens , la table est mise ; notre lampe d'argent est allumée , et ne craint pas le sirocco humide ; mes femmes et moi nous formerons des danses , ou nous te ferons entendre le concert de nos voix ; ou bien je prendrai ma guitare , dont tu aimes les accords ; j'essaierai d'en tirer des sons qui te plaisent ; — ou si son harmonie offense tes oreilles , nous lirons ensemble dans l'Arioste les malheurs et l'abandon de la belle Olympie ! Certes , si tu me quittais maintenant , tu serais plus coupable que celui qui manqua de foi à cette beauté trompée , ou que ce héros parjure qui... — Je t'ai vu sourire quand par un ciel sans nuage je te montrais l'île d'Ariane , qu'on découvre du haut de ces rocs , et lorsque , moitié en plaisantant , moitié effrayé de voir ce doute se réaliser un jour , je te disais : « C'est ainsi que Conrad me quittera pour ne plus revenir ! » — Et Conrad m'a trompée , car — il est revenu. »

« Il reviendra toujours , oui , toujours , ma bien-aimée ! Tant qu'il y aura pour lui de la vie sur la terre , de l'espérance au ciel , il reviendra. Mais le temps fuit d'une aile rapide , et le moment de nous quitter s'approche. Pourquoi je pars , où je vais , c'est ce qu'il ne te servirait de rien de savoir , puisque tout doit se terminer par ce mot déchirant : — Adieu ! Cependant , si j'en avais le temps , je te ferais part de tout. — Sois sans crainte , — les ennemis que je vais combattre ne sont pas redoutables ; notre île sera gardée par des guerriers plus nombreux que de coutume , prêts à la garantir d'une surprise et à soutenir un long siège. Je ne te laisse point seule ; pendant mon absence , nos matrones et tes femmes resteront près de toi ; console-toi en pensant que , lorsque nous nous reverrons ,

la sécurité rendra notre repos plus doux. Écoute! — j'entends le son du cor; — c'est Juan qui donne le signal du départ. — Un baiser; — un autre, — encore un. — Oh! adieu! »

Elle se lève, s'élance et s'attache à son embrassement. Le cœur de Conrad est oppressé, il n'ose relever vers les siens ces beaux yeux d'azur, baissés dans les angoisses d'une douleur sans larmes. Le long des bras qui la soutiennent flotte dans un sauvage désordre sa longue chevelure blonde. C'est à peine si Conrad sent battre ce cœur où règne son image, que l'excès même du sentiment a rendu presque insensible. Écoutez! c'est la voix tonnante du canon qui donne le signal. Il annonce que le soleil se couche, et Conrad maudit le soleil. Il presse encore, il presse comme un insensé cette femme qui l'étreint, silencieuse, et le caresse, suppliante. D'un pas chancelant il porte Médora sur sa couche, la contemple un moment, comme s'il ne devait plus la voir; — il sent que pour lui il n'y a qu'elle sur la terre, imprime un baiser sur son front glacé, — s'éloigne. — « Est-il parti, Conrad?

XV.

« Est-il parti? » Question cruelle, trop souvent produite dans la solitude soudaine! « Il n'y a qu'un moment encore, il était là! et maintenant.... » — Elle se précipite hors du portail, et c'est alors enfin que ses larmes coulent abondantes, larges, brillantes, rapides, à l'insu de celle qui les verse; cependant ses lèvres refusent encore d'articuler le mot : « Adieu! » car dans ce mot fatal, quoi que nous puissions promettre, — espérer, — croire, — c'est le désespoir qui s'exhale. Déjà, dans chaque trait de ce visage immobile et pâle, la douleur a imprimé des traits que le temps ne peut plus en effacer. Le tendre azur de ces grands yeux pleins d'amour s'est glacé à force de regarder le vide; mais tout à coup n'est-ce pas lui qu'ils aperçoivent encore, tout là-bas, bien loin? Alors sa prunelle en délire recommence à flotter, et semble nager à travers le voile noir et brillant de ses longs cils, humectés d'une rosée de tristesse qui se renouveltera souvent : « Il est parti! » Elle porte sur son cœur ses mains convulsives, puis les élève suppliantes vers le ciel. Ses yeux se reportent vers l'océan; elle voit les vagues qui se gonflent et la voile qui se déploie. Elle n'a plus le courage de regarder, elle rentre, l'âme navrée : « Ce n'est point un rêve, — me voilà bien seule avec ma douleur! »

XVI.

L'inflexible Conrad descend rapidement de roc en roc sans tourner la tête. Il tressaille chaque fois qu'un détour du sentier offre malgré lui à sa vue ce qu'il ne voudrait pas voir, sa demeure solitaire et charmante qui domine sur la hauteur, le premier objet qui, sur les flots, se présente à ses regards et salue son retour; et cette femme, — étoile mélancolique et voilée de tristesse, astre de beauté dont les rayons l'éclairaient au loin, il n'ose arrêter sur elle ni sa pensée ni ses regards. Là est pour lui le repos, — mais sur le bord du précipice. Un moment il est tenté de

s'arrêter, et de donner aux vagues ses projets, au hasard sa destinée; mais non, cela ne sera pas : un chef digne de commander peut s'attendrir, il ne cède pas aux pleurs d'une femme. Il voit son navire, remarque combien le vent est favorable, et rappelle à lui toutes les forces de son âme; il reprend sa marche précipitée; et lorsqu'arrive à son oreille le tumulte confus de la plage, les cris, les signaux, le bruit des rames; quand ses yeux aperçoivent le mousse au haut du mât, l'ancre qu'on enlève, la voile qui se déploie, les mouchoirs qu'agitent les mains de la foule, muets ailleurs à ceux qui vont affronter les flots; mais surtout quand son rouge pavillon a frappé sa vue, alors il s'étonne que son cœur ait été si faible; son regard s'enflamme, son sang bouillonne, il est redevenu lui-même; il bondit, — il vole, — jusqu'à ce que ses pas aient atteint l'endroit où se termine le roc, où la plage commence. Là il s'arrête, moins pour respirer la fraîcheur de la brise que les flots lui envoient que pour reprendre sa dignité accoutumée, et ne pas se présenter aux regards des siens dans le désordre d'une marche précipitée; car Conrad avait appris à gouverner la multitude par ces artifices qui servent de voile et souvent même de bouclier à l'orgueil. Il avait de la dignité dans le port, et cet air de réserve qui semble éviter les regards et commander le respect et la crainte; il avait l'aspect imposant, et ce coup d'œil haut et fier qui repousse la familiarité indiscrete, sans néanmoins manquer de courtoisie; c'est par ces moyens qu'il se conciliait l'obéissance. Mais cherchait-il à plaire? Il savait ployer avec tant d'art, que sa douceur chassait la crainte dans ceux qui l'écoutaient; toute l'amabilité des autres ne pouvait égaler le charme de sa parole, et il y avait une puissance irrésistible dans les sons graves et tendres de cette voix qui semblait partir du cœur. Mais ce n'était pas là son allure ordinaire; il cherchait bien plus à dompter qu'à persuader; les mauvaises passions de sa jeunesse l'avaient habitué à faire moins de cas de l'affection que de l'obéissance.

XVII.

Sa garde se range à ses côtés; Juan est debout devant lui. — « Tous nos hommes sont-ils prêts? » — « Tous sont déjà embarqués : la dernière chaloupe n'attend plus que notre chef. » — « Mon épée et mon manteau! » Aussitôt son épée est à sa ceinture et son manteau sur ses épaules : « Faites venir Pédro! » Il vient. — Conrad s'incline avec toute la politesse dont il daigne honorer ses amis : « Reçois ces tablettes et lis-les avec soin, elles contiennent des instructions importantes. Que la garde soit doublée, et quand le vaisseau d'Anselme sera de retour, dis-lui de se conformer de point en point à ces ordres. Dans trois jours, si le vent nous est propice, le soleil éclairera notre retour; — jusque là, que la paix soit avec toi! » Il dit, serre la main du pirate son collègue, puis s'élance fièrement dans la chaloupe. La rame entr'ouvre les vagues, et à chacun de ses coups jaillissent des étincelles phosphoriques. On aborde le vaisseau. — Conrad est debout sur son tillac; — le sifflet fait entendre ses sons aigus, — les matelots exécutent la ma-

nœuvre. — Il remarque la promptitude avec laquelle son navire obéit au gouvernail, l'agilité et l'adresse de l'équipage, — et daigne en témoigner sa satisfaction. Il tourne vers le jeune Gonzalve des yeux approbateurs. — Pourquoi a-t-il tout à coup tressailli? Quelle souldaine tristesse a paru le saisir? Hélas! sa tour, du haut de son rocher, a frappé ses regards, et le souvenir des adieux s'est réveillé en lui. Sa Médora, — en ce moment, contemple-t-elle le vaisseau? Ah! jamais il n'a mieux senti combien elle lui est chère! Mais il lui reste beaucoup à faire avant que le jour paraisse. — Il rappelle son courage, se détourne, et descend avec Gonzalve dans la cabine pour lui communiquer son plan, — ses moyens — et son but; une lampe les éclaire; devant eux est une carte marine avec tous les instruments nécessaires à la science navale. Leur entretien se prolonge jusqu'à minuit; des yeux que l'inquiétude tient éveillés ne s'aperçoivent pas de la fuite des heures. Cependant, poussé par le souffle propice de la brise, le vaisseau vole sur les ondes avec la rapidité du faucon. Il traverse un groupe d'îles; il en double les hauts promontoires, et bien avant l'aube il arrive en vue du port. Là, dans une étroite baie, les corsaires découvrent la flotte du pacha; ils comptent ses galères, et remarquent l'imprudente sécurité des musulmans endormis. Le vaisseau de Conrad passe devant leur flotte sans en être remarqué, et va tranquillement jeter l'ancre à l'endroit qu'il a choisi pour son embuscade, abrité derrière la saillie d'un cap qui élève dans les airs sa figure âpre et fantastique. Alors les corsaires, qui ne se sont point livrés au sommeil, se préparent à agir, également prêts à combattre sur la terre ou sur les flots; Conrad, appuyé sur le bord du navire, penché sur le gouffre écumant, parle avec calme, — et pourtant il parle de combats et de sang!

LE CORSAIRE.

CHANT SECOND.

« Conoscesté i dubiosi desiri? »
DANTE.

I.

Dans la baie de Coron sont rassemblées de nombreuses galères. Les lampes brillent à travers les fenêtres de la ville; car cette nuit Seyd, le pacha, donne une fête à l'occasion de sa victoire en espérance, alors qu'il reviendra triomphant et ramènera les pirates chargés de fers; il l'a juré par Allah et son cimetière. Fidèle à son serment et à sa parole, il a réuni sur la côte tous ses vaisseaux, et la multitude des guerriers accourus à sa voix fait retentir au loin ses

orgueilleuses clameurs; déjà ils se partagent les prisonniers et le butin, quoique l'ennemi qu'ils méprisent soit loin encore. Ils n'ont qu'à mettre à la voile; sans doute le soleil de demain verra les pirates enchaînés et leur repaire détruit. Cependant les sentinelles peuvent se livrer au sommeil, si cela leur convient, triompher en dormant et rêver de carnage. Voyez-les se disperser sur le rivage et exercer leur bouillante valeur sur le Grec inoffensif. Il sied si bien au brave en turban de tirer le cimetière devant un esclave! On pille sa maison, mais on veut bien lui laisser la vie; car aujourd'hui leurs bras sont forts et éléments, et ils dédaignent de frapper parce qu'ils le peuvent impunément, à moins que ce ne soit dans un caprice de gaieté et pour ne pas en perdre l'habitude. La nuit s'écoule au milieu des plaisirs et des festins; ceux qui veulent garder leurs têtes, force leur est de sourire, de servir ce qu'ils ont de meilleur aux bouches musulmanes, et de contenir leurs malédictions jusqu'à ce que la côte soit délivrée de leur présence.

II.

Dans son palais, sur une ottomane élevée, est étendu Seyd, coiffé de son turban; autour de lui sont rangés les chefs barbus qu'il est venu commander. Le banquet est terminé, le dernier pilaff est enlevé; — il a même osé, dit-on, boire des breuvages proscrits; mais ses esclaves servent au reste de la compagnie le jus moins excitant de la fève d'Arabie¹. Des longues chibouques² s'échappent des nuages de fumée, et les almas³ dansent aux sons d'une musique bizarre. L'aurore verra s'embarquer les chefs; la mer est perfide dans l'ombre de la nuit, et après la débauche on dort plus tranquillement sur des couches de soie que sur la vague houleuse. S'amuse qui pourra; qu'on attende pour combattre le dernier moment et qu'on se fie plus au Coran qu'à la force de son bras; cependant l'armée nombreuse du pacha justifie et au-delà son orgueilleuse attente.

III.

A la porte extérieure se présente avec une respectueuse circonspection un esclave que sa charge attache à ce poste; il incline profondément la tête, et sa main touche le sol avant que sa langue se hasarde à articuler son message. « Un derviche échappé de l'île des Corsaires est ici; — il demande à dire lui-même le reste⁴. » Seyd fait d'un regard un signe d'assentiment, et sur-le-champ le saint homme est introduit en silence. Ses bras sont croisés sur sa robe d'un vert foncé; sa démarche est mal assurée, l'abattement se peint dans ses traits; cependant les austérités plus que les années semblent l'avoir vieilli; c'est le jeûne et non la crainte qui a pâli son visage; son front est

¹ Café

² Chibouque. Pipe turque.

³ Les almas sont des danseuses.

⁴ On a objecté que le déguisement de Conrad n'est point dans la nature. Peut-être a-t-on raison; cependant voici un fait historique à peu près analogue :

• Désirant connaître par ses propres yeux la situation des Van-

dales, Majorien se hasarda, après avoir changé la couleur de ses cheveux, à visiter Carthage avec le titre de son propre ambassadeur. Genseric fut profondément humilié lorsqu'il découvrit qu'il avait reçu et laissé échapper l'empereur romain. Cette anecdote peut être rejetée comme invraisemblable, mais c'est une fiction qu'on n'a pu inventer qu'à l'époque d'un héros. Gibbon, *Histoire de la Décadence*, t. 6, p. 430.

orné d'une chevelure noire consacrée à son Dieu et que surmonte fièrement un haut capuchon; les longs plis de sa robe enveloppent sa taille et cachent sa poitrine, où bat un cœur tout plein de l'amour du ciel. D'un air humble, mais assuré, il soutient les regards curieux dirigés sur lui et qui cherchent à deviner l'objet de sa visite avant que la volonté du pacha lui ait permis de parler.

IV.

« Derviche, d'où viens-tu? » — « De la tanière des pirates, d'où je me suis échappé. » — « Quand et comment es-tu tombé en leur pouvoir? » — « Notre navire, parti de Scalanova, se rendait à l'île de Scio; mais Allah n'a pas daigné sourire à notre voyage; — ce sont les pirates qui ont profité des gains de nos marchands; ils nous ont donné des fers. Je ne craignais pas la mort; je n'avais d'autre richesse que l'errante liberté qu'on venait de me ravir. Je profitai des chances de fuite que m'offrait la nuit la barque d'un pêcheur; je saisis l'occasion et m'échappai. Ici je suis en sûreté. — Auprès de toi, puissant pacha, que peut-on avoir à craindre? »

— « En quel état se trouvent les pirates? se disposent-ils à défendre leur butin et leur caverne de voleurs? sont-ils informés de nos préparatifs? savent-ils que la flamme va consumer leur nid de scorpions? »

— « Pacha, un captif attristé, qui ne songe qu'au moyen de fuir, n'est guère propre à jouer le rôle d'espion; je n'entendais que le mugissement des vagues inquiètes, ces vagues qui refusaient de m'arracher à ce rivage; je ne contemplais que le soleil et le ciel, ce soleil trop brillant, ce ciel trop bleu pour les regards d'un captif; je sentais qu'il fallait être libre pour jouir de tout cela, et que pour sécher mes larmes je devais commencer par briser ma chaîne. Du moins tu peux juger par mon évasion qu'ils ne songent guère aux périls qui les menacent, car, s'ils eussent fait une garde vigilante, j'aurais vainement essayé de profiter des moyens de fuite auxquels je dois de me trouver ici en ce moment. Les sentinelles insouciantes qui ne m'ont pas vu fuir ne veilleront pas avec plus de soin quand ta flotte approchera de leur île. Pacha, — mon corps demande à réparer ses forces affaiblies; j'ai besoin de nourriture pour apaiser ma faim, de repos pour me remettre des fatigues de la mer; permets que je me retire. — Que la paix soit avec toi et avec tous ceux qui t'entourent; — permets que j'aie le repos qui m'est nécessaire. »

— « Demeure, derviche, j'ai d'autres questions encore à te faire; reste, te dis-je : je t'ordonne de t'asseoir; m'entends-tu? Obéis, je veux encore t'interroger; les esclaves t'apporteront de la nourriture; tu ne jeûneras pas lorsque tout le monde ici se livre aux joies du banquet. Quand tu auras mangé, prépare-toi à me répondre avec clarté et détails. — Je n'aime pas les mystères. »

Je ne sais quelle agitation s'empara de l'homme

pieux, mais il jeta sur le divan des regards peu satisfaits; il témoigna peu de goût pour le repas qu'on lui offrait et fort peu de respect pour les convives. Mais ce mouvement d'humeur qui parut sur son visage fut presque aussitôt réprimé; il s'assit en silence et reprit son premier calme. Le repas servi, il se gardait de ces mets somptueux, comme si quelque poison y eût été mêlé. « Pour un homme si longtemps condamné au jeûne et à la fatigue, il me semble qu'il fait peu honneur au magnifique repas qui est devant lui. — Qu'as-tu donc, derviche? Mange. Te crois-tu à la table d'un chrétien? prends-tu mes amis pour tes ennemis? pourquoi dédaigner le sel, ce gage sacré qui une fois accepté é moussle le tranchant du sabre, réunit les tribus hostiles et nous fait respecter comme un frère l'ennemi que nous avons pour hôte? »

— « Ce sel assaisonne des mets délicats, — et moi, ma nourriture, ce sont les racines les plus communes; ma boisson. l'eau du premier ruisseau venu; d'ailleurs mes vœux et les règles de mon ordre¹ me défendent de rompre le pain avec qui que ce soit, ami ou ennemi. Cela peut paraître étrange, mais je parle à mes risques et périls; toute ta puissance, pacha, que dis-je? le trône même du sultan — ne me ferait pas goûter au pain ou à un mets quelconque, — à moins d'être seul. Si j'enfreignais les lois de notre ordre, la colère du prophète pourrait entraver mon pèlerinage au temple de La Mecque. »

— « Eh bien! comme tu voudras. — Garde tes austérités. — J'ai une question à t'adresser, tu pourras ensuite te retirer en paix. Combien sont les pirates? — Que vois-je? ce ne peut être le jour! — Quelle étoile, — quel soleil jette sur la baie ces flots de lumière? — On dirait un lac de feu. — Aux armes! — aux armes! Trahison! mes gardes, mon cimetière! Nos vaisseaux sont la proie des flammes, — et moi je suis ici! Derviche maudit! — voilà donc les nouvelles que tu apportes! — Tu n'es qu'un vil espion. — Qu'on s'en empare! — qu'on le tue à l'instant! »

Le derviche s'est levé à la vue de cette soudaine lumière, et le changement qui s'effectue dans sa personne inspire l'effroi à tous les spectateurs. Le derviche s'est levé, non dans un pieux costume, mais comme un guerrier qui s'élance sur son coursier. Il a rejeté loin de lui son capuchon et sa robe. — On voit reluire sa cotte de mailles et briller les éclairs de son glaive; son casque étroit, mais resplendissant, son noir panache, son regard étincelant, son visage sombre le font apparaître aux regards des musulmans comme un génie infernal aux coups redoutables duquel il est impossible de se dérober. La confusion, le bruit, la lueur de l'incendie et des torches, les cris d'effroi, le cliquetis des fers qui se croisent, les hurlements des combattants, tout donne à ce lieu l'aspect de l'enfer. Les esclaves effrayés se dispersent et cherchent vainement à fuir; ils rencontrent sur la mer l'incendie, sur le rivage le glaive. C'est en vain que le pacha irrité leur crie de s'emparer du derviche, —

¹ Les derviches sont partagés en différents ordres et ont des colléges comme les moines

autant vaudrait leur ordonner de s'emparer de Zatanai¹. Il vit leur terreur, — et réprima sur-le-champ le premier mouvement de désespoir qui ne lui avait présenté d'autre alternative que de mourir les armes à la main lorsqu'il avait vu éclater l'incendie avant le signal donné. Il vit leur terreur, — prit le cor qui pendait à son bandrier et en tira un son aigu. On y répond. — « Ils vont vite en besogne mes braves compagnons; comment ai-je pu douter de leur promptitude à me secourir, et les soupçonner d'avoir voulu m'abandonner seul en ce lieu? » Il étend son long bras et fait décrire un cercle à son sabre, dont les coups rapides réparent le temps pendant lequel il est demeuré oisif. Sa fureur achève sur ses ennemis ce que leur effroi a déjà commencé, et tous s'enfuient lâchement devant le glaive d'un seul homme. L'appartement est jonché de turbans coupés en deux, et à peine s'en trouve-t-il un qui ose lever le bras pour défendre sa tête. Seyd lui-même, troublé par la surprise et la fureur, recule devant lui tout en le menaçant; ce n'est point un lâche, et pourtant il redoute ses coups, tant la terreur grandit son ennemi. La vue de ses galères en flammes le met hors de lui; il arrache sa barbe et s'éloigne en écumeant de rage², car déjà les pirates ont franchi la porte du sérail, ils ont pénétré dans l'intérieur, et la mort marche devant eux. Les musulmans s'agenouillent, jettent leurs armes et demandent quartier. C'est en vain. — Le sang coule par torrents; les corsaires se hâtent d'accourir en foule au lieu où les sons du cor de Conrad les appellent et où les gémissements des mourants, les cris de ceux qui implorent la vie, annoncent l'œuvre de carnage qui a signalé son bras. A la vue de leur chef seul et semblable à un tigre dans sa tanière ensanglantée, ses compagnons jettent des cris de joie. Mais il se hâte d'interrompre cette expression de leur dévouement : « C'est bien; — mais Seyd nous échappe, — et il faut qu'il meure. — Nous avons beaucoup fait, — il nous reste encore plus à faire : leurs galères brûlent, — pourquoi pas aussi leur ville? »

V.

A peine il a parlé — que chacun d'eux prend une torche, et bientôt du minaret au portique le palais est la proie des flammes. Une joie farouche éclate dans les yeux de Conrad; mais elle s'éteint aussitôt, car des cris de femmes arrivent à son oreille et, comme un glas de mort, retombent sur son cœur, que les hurlements du combat n'ont pu émouvoir. « Oh! qu'on enfonce les portes du harem! — qu'on respecte les femmes! — vous m'en répondez sur votre tête. — Rappelez-vous que nous avons des épouses; le moindre outrage serait puni de mort. L'homme est notre ennemi, et quand nous le tuons nous sommes dans notre droit; mais nous avons toujours épargné, nous épargnerons toujours le sexe le plus faible. Mon Dieu!

je l'avais oublié. — Mais le ciel ne me pardonnerait jamais la mort de ces êtres sans défense. Me suive qui voudra. — Je pars; — il est temps encore d'alléger nos âmes d'un crime de moins. » Il monte l'escalier croulant; — il enfonce la porte; ses pieds ne sentent pas le plancher brûlant; il peut à peine respirer au milieu des torrents de fumée, mais il n'en continue pas moins sa marche de chambre en chambre. Ses compagnons le suivent; on cherche et on finit par trouver l'appartement des femmes; chacun saisit dans ses bras robustes une belle éplorée, l'emporte sans regarder ses charmes, calme sa terreur et ses cris et soutient son corps chancelant avec tous les soins dus à la beauté sans défense, tant Conrad a su apprivoiser leurs cœurs sauvages et retenir dans le respect des bras sur lesquels le sang fume encore. Mais quelle est-elle celle que Conrad tient dans ses bras et qu'il emporte loin du théâtre de l'incendie et du carnage? C'est la bien-aimée de l'homme que son glaive a voué au trépas, c'est la reine du harem, — l'esclave de Seyd!

VI.

A peine si Conrad eut le temps d'adresser quelques paroles à Gulnare³ et de calmer les frayeurs de cette beauté tremblante, car, dans cet intervalle dérobé par la pitié à la guerre, l'ennemi, voyant qu'il n'était pas poursuivi, suspendit sa fuite précipitée, — puis se rallia, — puis revint au combat! Seyd s'en est aperçu; il a remarqué le petit nombre des pirates comparé à celui de ses guerriers; il rougit de son erreur, et s'indigne d'une déroute causée par la surprise et la peur : « *Alla il Alla!* » Tous ont répété ce cri de vengeance. La honte se transforme en rage; ils veulent réparer leurs torts ou mourir; il faut que la flamme réponde à la flamme, le sang au sang; il faut faire rebrousser les flots de la victoire. Bientôt la lutte s'engage avec un nouvel acharnement, et ceux qui combattaient pour vaincre ont maintenant leur vie à défendre. Conrad voit le péril, — il voit ses compagnons affaiblis repoussés par des troupes fraîches : « Encore un effort, — un seul; — ouvrons-nous un passage! » Ses soldats forment leurs rangs, — se serrent, — chargent, — plient, — tout est perdu! Comprimés dans un cercle plus étroit, assiégés, ils continuent à lutter sans espoir, mais non sans courage. — Maintenant ils ne combattent plus en rang; investis, — coupés, — massacrés, — foulés aux pieds, chacun d'eux frappe également et en silence des coups désespérés, et, tombant de lassitude plutôt que vaincu, porte un dernier coup en rendant le dernier soupir, jusqu'à ce que le glaive ne soit plus retenu que par l'étreinte de la mort.

VII.

Avant que les musulmans ralliés eussent recommencé le combat, Gulnare et ses femmes avaient été,

¹ Zatanai. Satan.

² C'est un effet assez commun d'une violente colère chez les musulmans. On lit dans les *Mémoires du prince Eugène* que le seraskier, ayant reçu une blessure à la cuisse et se voyant forcé de

quitter le champ de bataille, s'arracha la moustache par lambeaux.

³ Gulnare est un nom de femme qui signifie textuellement *fleur de grenadier*.

par ordre de Conrad, mises en sûreté dans la maison d'un disciple de Mahomet. Là, elles essayèrent les larmes que leur avait fait répandre la crainte de la mort et des outrages; ce fut alors que la jeune Gulnare aux yeux noirs, recueillant ses pensées qu'avait égarées le désespoir, s'étonna de la courtoisie qui avait adouci la voix et les regards de Conrad : chose étrange ! ce pirate, couvert de sang, lui avait alors paru plus aimable que Seyd dans ses moments les plus tendres. Le pacha aimait comme s'il eût cru que son esclave devait s'estimer heureuse du cœur qu'il lui accordait ; le corsaire lui avait donné sa protection, avait calmé ses frayeurs, comme si son hommage eût été un droit de la femme : « C'est un désir coupable, et, qui pis est pour une femme, il est inutile ce désir; mais je brûle de revoir ce guerrier, ne fût-ce que pour le remercier, ce que j'ai oublié de faire dans ma terreur, de m'avoir conservé une vie à laquelle mon amoureux seigneur n'avait pas songé. »

VIII.

Et elle le voit au plus fort du carnage, entouré de morts auxquels il porte envie, et dont le souffle exhalé semble soutenir sa poitrine haletante. Seul et loin des siens, il tient tête à une nuée d'ennemis auxquels il fait payer cher leur victoire. Enfin, étendu par terre, — perdant tout son sang, — ne pouvant trouver la mort qu'il implore, il est pris, afin d'expier tous les maux qu'il a faits. On épargne sa vie, mais c'est pour prolonger son supplice; la vengeance, inventant pour lui de nouvelles tortures, n'étanche son sang que pour le verser de nouveau, mais goutte à goutte; car le regard insatiable de Seyd voudrait le voir toujours mourant — sans mourir jamais ! Est-ce bien là celui qu'elle a vu, il n'y a qu'un moment, victorieux, et n'ayant besoin pour être obéi que d'un signe de sa main sanglante ? C'est lui en effet, — désarmé, mais intrépide; son seul regret est de vivre encore; ses blessures ne sont pas assez graves, et cependant il les a cherchées avec ardeur et eût baisé la main qui eût mis fin à son existence. Pourquoi, de tous ces coups qu'il a reçus, ne s'en est-il pas trouvé un seul capable d'envoyer son âme... — il n'ose dire au ciel ? Seul de tous les siens, doit-il rester vivant, lui qui, plus qu'aucun autre, a tout fait pour recevoir la mort ? Alors il sent amèrement — ce que doit sentir un cœur mortel quand il voit ainsi la fortune le rejeter subitement au bas de sa roue, juste châtiment de ses crimes, et qu'il entend les menaces du vainqueur lui promettre de languissantes tortures pour acquitter sa dette. — Ses pensées sont douloureuses et sombres; mais ce même orgueil qui a guidé son bras l'aide alors à cacher ce qui se passe en lui. Son calme farouche indique plutôt un vainqueur qu'un captif; quoiqu'il soit affaibli par les fatigues et les blessures, bien peu ont pu s'en apercevoir, tant il promène autour de lui un regard assuré. En vain la multitude, revenue de ses frayeurs, fait entendre au loin ses clameurs insolentes, les braves qui l'ont vu de près n'insultent pas à l'ennemi qui leur apprend à

trembler; et les gardes farouches qui le conduisent le contemplent en silence avec une secrète terreur.

IX.

On lui envoie un chirurgien, — mais ce n'est pas l'humanité qui l'amène, — il vient pour s'assurer quelle somme de souffrances peut être infligée encore à ce peu de vie qui lui reste; on lui en trouve assez pour supporter de lourdes chaînes, et promettre à la torture une sensibilité suffisante; demain, le soleil à son coucher verra commencer le supplice du pal, et, le jour suivant, en se levant avec l'aurore, il viendra contempler comment la victime supporte ses souffrances. De toutes les tortures, celle-là est la plus longue et la pire, car à toutes les autres agonies elle ajoute le tourment de la soif, qui se prolonge de jour en jour sans que la mort consente à l'éteindre, pendant qu'autour du fatal poteau voltigent les vautours affamés : « De l'eau ! — de l'eau ! — » la haine avec un sourire repousse la prière du malheureux patient; — car s'il boit, il meurt. C'est là le supplice qui attend Conrad ! — Le chirurgien et les gardes sont partis, le laissant seul avec son orgueil et dans ses chaînes.

X.

Comment décrire ce qui se passe en lui ? Il est douteux qu'il le sache lui-même. Il est un combat intérieur, un chaos de l'âme où tous ses éléments réunis sont en convulsion, se livrant dans les ténèbres une guerre aveugle et intestine, au milieu des grincements du remords impénitent; le remords ! ce démon imposteur qui n'avait jamais parlé, et qui nous crie quand le mal est fait : « Je t'ai averti ! » Voix inutile ! Les courages brûlants, indomptables, souffrent et se révoltent; les faibles seuls se repentent, même dans ces heures de solitude où nous sentons d'une manière plus intense, où l'homme tout entier se découvre à l'homme : alors nulle passion, nulle pensée dominante ne vient comme autrefois jeter un voile sur tout le reste; l'âme embrasée d'un regard toute la multitude des souvenirs qui viennent l'assaillir de toutes parts et débordent par des milliers d'issues : les rêves expirants de l'ambition, les regrets de l'amour, notre gloire en péril, notre vie menacée, les joies non goûtées, le mépris ou la haine pour ceux qui triomphent de notre malheur, le passé irréparable, l'avenir qui s'avance trop rapidement pour que nous sachions si c'est l'enfer ou le ciel qu'il nous amène; des actes, des pensées, des paroles, jamais totalement oubliés, mais dont le souvenir n'a jamais été aussi poignant qu'à cette heure; des fautes légères ou aimables, qui maintenant nous apparaissent comme autant de crimes; le sentiment rongeur de maux mystérieux, qui pour être cachés n'en sont pas moins amers; tout ce spectacle enfin que les yeux d'aucun mortel ne peuvent soutenir, ce sépulcre ouvert, — ce cœur d'homme mis à nu avec toutes ses douleurs exhumées, jusqu'à ce que l'orgueil s'éveillant arrache à l'âme son miroir et le brise. Oui, — l'orgueil peut voiler tout cela, — et le courage tout

braver, — tout, — tout, avant et par-delà le plus affreux trépas. Nul n'est exempt de quelque crainte, et celui qui en trahit le moins n'est qu'un hypocrite avide de louanges : il n'en mérite point le lâche qui fait étalage d'intrépidité, et s'enfuit, mais bien celui qui regarde la mort en face — et meurt silencieux ; qui, préparé dès longtemps à son dernier voyage, quand la mort s'approche, lui épargne la moitié du chemin !

XI.

Dans la plus haute chambre de sa plus haute tour, le pacha a fait enfermer Conrad, chargé de fers. L'incendie a dévoré son palais, — cette forteresse a recueilli son captif et sa cour. Conrad ne pouvait guère blâmer sa sentence, car, s'il eût été vainqueur, le même sort eût été le partage de son ennemi. Il est seul ; — dans sa solitude il interroge son cœur coupable ; mais cette pensée, il la maîtrise ; cependant il est une idée sur laquelle il ne peut ni oser s'arrêter : — « Que deviendra Médora en apprenant ces nouvelles ? » Alors, mais seulement alors, il lève ses mains enchaînées, et dans sa rage il se raidit contre ses fers ; mais bientôt il trouve, — on affecte, — on rêve le calme, et sourit en dérision de sa propre douleur : « Vient-ils maintenant les tortures quand elles voudront, — j'ai besoin de repos pour me fortifier contre elles ! » En parlant ainsi, il se traîne péniblement vers sa natte, et quels que soient ses rêves, il ne tarde pas à s'endormir. Il était à peine minuit quand le combat avait commencé, car les plans de Conrad avaient été exécutés aussitôt que conçus ; et le carnage met si bien les moments à profit, qu'un rapide intervalle lui avait suffi pour consommer ses crimes. Depuis le moment où Conrad avait débarqué, une heure l'avait vu déguisé, — déconvert, — vainqueur, — pris, — condamné, et — tour-à-tour corsaire sur les flots, — général sur terre, — détruire, sauver, — recevoir des fers — et s'endormir.

XII.

Il paraît reposer tranquille ; — c'est à peine si l'on entend sa respiration : — ah ! que ce repos n'est-il celui de la mort ! — Il dort. — Qui se penche ainsi sur son paisible sommeil ? Ses ennemis sont partis, — et ici il n'a point d'amis ; est-ce un ange du ciel qui vient lui apporter le pardon ? Non, c'est une créature terrestre sous de célestes traits ! Sa blanche main tient une lampe — dont elle cache la lueur, de peur qu'un rayon de lumière ne vienne à tomber trop brusquement sur les paupières de ces yeux maintenant fermés, qui ne peuvent s'ouvrir qu'à la douleur, et qui une fois ouverts — ne se fermeront plus que pour le dernier sommeil. Cette beauté à l'œil si noir, à la joue si éclatante, à la brune chevelure entremêlée de diamants, à la taille de fée, — au pied rival de la blanche neige, et qui touche la terre silencieux comme elle, comment a-t-elle pénétré jusqu'ici à travers les gardes et les ténèbres de la nuit ? Ah ! demandez plutôt de quoi n'est pas capable la femme qui, comme

toi, Gulnare, obéit à l'inspiration de la jeunesse et de la pitié. Le sommeil fuyait ses paupières, et pendant le sommeil agité du pacha, occupé encore dans ses songes murmurants du pirate son prisonnier, elle a quitté son côté, emportant l'anneau qui lui sert de sceau, et que plus d'une fois en jouant elle a mis à son doigt ; — à la faveur de ce signe respecté, elle a traversé sans obstacle les gardes à moitié endormis ; épuisés par le combat et les coups qu'ils ont échangés, leurs yeux portaient envie au sommeil de Conrad ; grelottants et appesantis, à la porte de la tourelle, ils ont étendu à terre leurs membres fatigués, et ont cessé de veiller : leur tête se soulève à peine pour reconnaître l'anneau du pacha, sans faire attention à la main qui le porte.

XIII.

Elle contemple Conrad avec étonnement : « Peut-il dormir paisible pendant que d'autres yeux pleurent sa défaite ou ses ravages, pendant que l'inquiétude guide en ce lieu mes pas errants ? — Quel charme soudain m'a rendu cet homme si cher ? Il est vrai que je lui dois la vie ; je lui dois plus encore : il nous a soustraites, mes femmes et moi, à des maux pires que la mort. Il est trop tard pour m'arrêter à ces réflexions. — Mais, silence ! — Il interromp son sommeil. — Comme il soupire péniblement ! — Il remue. — Le voilà réveillé ! »

Conrad soulève la tête ; — ébloui par la lumière, il ne sait s'il doit en croire ses yeux ; sa main fait un mouvement ; — le bruit de ses chaînes ne lui apprend que trop qu'il est encore du nombre des vivants : « Que vois-je ? si ce n'est pas une divinité aérienne, il faut que mon geôlier soit doué d'une beauté merveilleuse ! »

— « Pirate ! tu ne me connais pas ; — mais tu vois une femme reconnaissante d'une action dont ta vie n'a offert que trop rarement l'exemple. Regarde-moi ! — et rappelle-toi celle que ton bras a arrachée aux flammes et à tes soldats, plus à craindre encore. Je viens à toi dans l'ombre de la nuit ; — je ne sais trop le motif qui m'amène, — pourtant mes intentions n'ont rien d'hostile ; — je ne voudrais pas te voir mourir. » — « S'il en est ainsi, femme compatissante, tes yeux sont les seuls que l'attente de mon supplice ne remplit pas de joie ; la fortune s'est rangée de leur côté, qu'ils usent de leur droit. Toutefois je remercie leur courtoisie ou la tienne, qui m'envoie à ma dernière heure un confesseur aussi charmant ! » Chose étrange ! une sorte de gaité se mêle à l'extrême infortune ; — elle n'apporte aucun soulagement ; — cet enjouement de la douleur ne saurait nous donner le change ; mais ce sourire, tout amer qu'il est, — c'est pourtant un sourire ; et parfois on a vu les plus vertueux et les plus sages plaisanter jusque sur l'échafaud ! Ce n'est pas de la joie, quoique cela y ressemble ; — tout le

⁴ On pourrait citer comme exemple sir Thomas More, et Anne de Boleyn dans sa tour : passant sa main sur son col, elle remarqua qu'il était trop petit pour pouvoir donner grande peine au bour-

reau. Pendant une partie de la révolution française il fut de mode de laisser pour testament une *plaisanterie*, et le nombre de ces quolibets formerait un recueil assez considérable, mais fort peu gai.

monde peut y être trompé, excepté nous-mêmes. Quel que fût le sentiment qu'éprouvât Conrad en ce moment, un rire insensé dérida à demi son front : une sorte de gaieté était empreinte dans son accent, comme si c'eût été le dernier moment de joie qu'il goûtât sur la terre; toutefois cela n'était pas dans sa nature, car, dans sa courte carrière, la tristesse et l'agitation avaient rempli presque toutes ses pensées.

XIV.

« Corsaire! ta sentence est prononcée; — mais je puis, en profitant d'un moment d'abandon et de faiblesse, alourcir le courroux du pacha. Je voudrais te sauver, — et te sauver à l'instant même; mais le temps nous manque, et l'état de tes forces s'y opposerait; cependant tout ce qu'il sera possible de faire, je le ferai : je tâcherai du moins de faire proroger la sentence qui t'accorde à peine un jour; en vouloir maintenant davantage nous serait fatal, cette vaine tentative nous perdrait tous deux, et toi-même tu ne le voudrais pas. »

« En effet! je ne le voudrais pas. — Mon âme est aguerrie à tout; je suis tombé trop bas pour craindre une chute nouvelle. Ne te livre point à des projets périlleux, ne me flatte point de l'espoir d'échapper par la fuite à des ennemis avec lesquels je ne pourrais me mesurer : incapable de vaincre, — fuirais-je lâchement? Serais-je donc le seul de ma troupe qui n'oserait mourir? Cependant il est une femme — dont le souvenir ne peut se détacher de moi, et en pensant à elle je sens mes yeux humides s'attendrir comme les siens. Je n'avais que quatre choses au monde : — mon vaisseau, — mon épée, — mon amour, — mon Dieu! Ce dernier, je l'ai quitté dans ma jeunesse, — et il me quitte maintenant; — et l'homme en m'accablant ne fait qu'accomplir sa volonté. Je n'insulterai pas à son trône par des prières arrachées à un lâche désespoir. Je respire, — je sais souffrir, c'est assez pour moi. Mon épée a échappé à ma main malheureuse, qui aurait dû mieux garder une arme si fidèle; mon vaisseau est submergé, — ou pris; — mais mon amour... — Oh! pour elle ma voix monterait vers le ciel! Elle est tout ce qui peut encore m'attacher à la terre! — Ma mort va briser ce cœur si tendre, et flétrir une beauté.... — Avant que la tienne m'eût apparu, Gulnare! mes yeux n'ont jamais demandé si d'autres pourraient l'égaliser. »

— « Tu en aimes donc une autre? — Mais que m'importe? — cela ne me regarde pas, — ne peut jamais me regarder. — Cependant — tu aimes, — et... — Oh! je porte envie à celles dont le cœur peut s'appuyer sur des cœurs aussi fidèles, — qui jamais n'éprouvent de vide, — dont jamais la pensée ne s'égare et ne soupire après des visions — semblables à celles où a créées mon imagination. »

— « Gulnare! — je croyais que tu aimais celui pour qui mon bras t'a arrachée à une tombe de feu. » — « Moi! aimer le farouche Seyd! Oh! — non! — non! — il n'a point mon amour! — Cependant il fut un temps où ce cœur s'efforçait de répondre à sa passion; — mais ce fut inutilement. Je sentais, — je sens — que

pour aimer — il faut être libre. Je ne suis qu'une esclave, une esclave préférée tout au plus, appelée à partager sa splendeur, et on me croit bien heureuse! Il me faut souvent subir cette question : « M'aimes-tu? » et je brûle de répondre : « Non! » Oh! il est dur d'avoir à supporter une telle tendresse et de lutter en vain pour n'y pas répondre par de l'aversion; mais il est plus dur encore de sentir se contracter un cœur qu'un autre peut-être remplit de sa présence. Il prend ma main sans que je la lui donne — ni la retire. — Mon cœur ne bat ni plus vite — ni plus lentement, — il reste calme et froid; et lorsqu'il laisse aller ma main, elle retombe comme un bras privé de vie, en s'éloignant d'un homme que je n'ai jamais assez aimé pour pouvoir le haïr. Mes lèvres restent froides sous ses baisers, et le souvenir du reste me donne un frisson glacial. Oui, — si j'avais éprouvé les transports de l'amour, en lui substituant la haine ce serait sentir encore; mais non, — je le quitte sans regret, — je le revois sans plaisir, — et souvent, quoique présent, — il est absent de ma pensée; et, quand viendra la réflexion, — et il faut bien qu'elle vienne, — je crains qu'elle n'amène désormais que le dégoût. Je suis son esclave; — mais, en dépit de mon orgueil, je préfère mon esclavage au rang de son épouse! Oh! que ne puis-je voir cesser son insipide amour! Puisse-t-il en aimer une autre et me laisser — hier encore — j'aurais pu dire à mon indifférence! Oui, — si j'affecte maintenant pour lui une tendresse qu'il ne m'a jamais vue, souviens-toi, — captif! que c'est pour briser ta chaîne, pour m'acquitter envers toi de la vie que je te dois, pour te rendre à tout ce qui t'est cher ici-bas, à celle qui partage un amour que je ne puis jamais connaître. Adieu! — Voici venir le jour, — il faut que je m'éloigne. Il m'en coûtera cher; — mais pour aujourd'hui du moins ne crains pas la mort! »

XV.

Elle presse sur son cœur ses mains enchaînées, baisse la tête, s'éloigne et disparaît silencieuse comme un songe de bonheur. Est-ce bien elle qui était là? Et maintenant, lui, est-il seul? Quelle est cette perle liquide qui est tombée brillante sur sa chaîne? C'est une de ces larmes sacrées versées sur les douleurs d'autrui, et qui s'échappent des yeux de la pitié, pures, brillantes, et déjà polies par une main divine.

O larme trop persuasive, — trop dangereuse! — larme toute-puissante dans les yeux de la femme! — arme de sa faiblesse, qu'elle manie habilement pour sauver ou subjuguier, — qui lui sert à la fois de lance et de bouclier! fuyons : la vertu s'émeut, la sagesse s'égare à contempler trop complaisamment sa douleur! Qui a amené la perte de l'empire du monde? qui a fait fuir un héros? une larme timide de Cléopâtre! Mais pardonnons au triumvir sa douce faiblesse; combien pour une cause semblable — ont perdu, non la terre, — mais le ciel! combien livrent leurs âmes à l'ennemi du genre humain, et se condamnent à d'éternelles douleurs pour en épargner à une beauté légère!

XVI.

L'aurore se lève, — et ses rayons éclairent les traits

altérés de Conrad sans lui ramener l'espérance de la veille. Que sera-t-il avant qu'il soit nuit ? Peut-être un objet inanimé sur lequel le corbeau agitera ses ailes funèbres, que ses yeux fermés n'apercevront pas ; pendant que ce soleil se couchera, et que la rosée du soir, lumentant ses membres engourdis, viendra rafraîchir la terre et tout ranimer dans la nature, — tout, — excepté lui ! —

LE CORSAIRE.

CHANT TROISIÈME.

« Come vedi — encor non m'abbandonna. »
DANTE.

I.

Sur les collines de la Morée s'abaisse avec lenteur le soleil couchant, plus charmant à sa dernière heure¹. Ce n'est pas une clarté obscure comme dans nos climats du nord, c'est une flamme sans voile, une lumière vivante. Les rayons jaunes qu'il darde sur la mer calmée dorent la verte cime de la vague onduleuse et tremblante. Au vieux rocher d'Egine et à l'île d'Hydra le dieu de l'allégresse envoie un sourire d'adieu ; il suspend son cours pour éclairer encore ces régions qu'il aime, mais d'où ses autels ont disparu. L'ombre des montagnes descend rapidement et vient baiser ton golfe glorieux, Salamine indomptée. Leurs arcs azurés, prolongés au loin à l'horizon, se revêtent d'un pourpre plus foncé sous la chaleur de son regard ; çà et là sur leurs sommets des teintes plus claires attestent son joyeux passage et reflètent les couleurs du ciel, jusqu'à ce qu'enfin sa lumière est voilée aux regards de la terre et de l'océan, et derrière son rocher de Delphes il s'affaisse et s'endort. Ce fut par un soir comme celui-là qu'il jeta son rayon le plus pâle, lorsque ton sage, ô Athènes ! le vit pour la dernière fois ; avec quelle anxiété les meilleurs d'entre tes fils suivirent du regard sa mourante clarté, dont le départ allait clore le dernier jour de Socrate immolé² ! Pas encore ! — pas encore ! — le soleil s'arrête sur la colline, il prolonge l'heure précieuse du suprême adieu ; mais aux regards d'un mourant, triste est sa lumière, sombres sont les teintes naguère si douces de la montagne ; Phébus semble jeter un voile de tristesse sur cette terre aimable, cette terre à laquelle jusqu'alors il avait toujours souri ; mais avant qu'il eût disparu derrière la cime du Cithéron, la coupe de mort était vidée ; — l'âme avait pris son vol, l'âme de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir, qui vécut et mourut comme nul ne saura vivre et mourir.

Mais voyez ! des hauteurs de l'Hymète à la plaine, la reine des nuits prend possession de son silencieux empire³ ; nulle vapeur humide, avant-coureur de l'orage, ne voile son beau front, ne ceint ses brillants contours. La blanche colonne salue avec reconnaissance la venue de l'astre dont sa corniche reflète les rayons, et du haut du minaret le croissant, son emblème, étincelle de ses feux. Les bosquets d'oliviers, au loin épars aux lieux où le doux Céphise promène son filet d'eau, le cyprès mélancolique près de la mosquée sainte, le riant kiosque et sa brillante tourelle⁴, et, près du temple de Thésée, ce palmier solitaire s'élevant triste et sombre au milieu de ce calme sacré, tous ces objets revêtus de teintes variées captivent la vue, — et insensible serait celui qui les verrait avec indifférence. La mer Égée, dont à cette distance on n'entend plus la voix, apaise le courroux de ses ondes ; son vaste sein, reflétant des teintes plus suaves, se déroule en longues nappes de saphir et d'or mêlées aux ombres de mainte île lointaine, dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'océan.

II.

Mais ce n'est pas là le sujet de mes chants. O Athènes ! pourquoi mes pensées se reportent-elles vers toi ? Oh ! qui peut voir la mer qui baigne ton rivage, et penser à autre chose qu'à ton nom ? tant la magie qui s'y attache fait taire tout autre souvenir ! Quel est celui qui, t'ayant vue au coucher du soleil, belle Athènes, pourra jamais oublier ton aspect contemplé à la clarté du soir ? Ce ne sera pas moi, — dont le cœur, en dépit du temps et de la distance, reste enchaîné par un magique amour au groupe de tes Cyclades. Et puis cet hommage n'est point étranger au sujet que je chante ; l'île de mon corsaire t'appartenait autrefois. — Oh ! que ne la possèdes-tu encore avec la liberté !

III.

Le soleil s'est couché, — et plus sombre que la nuit, s'affaisse le cœur de Médora avec le dernier rayon qui cesse d'éclairer la hauteur où est placé le signal. — Le troisième jour se lève et s'écoule, et il n'est pas de retour, — et il n'envoie point de ses nouvelles, l'ingrat ! Pourtant le vent est propice, quoique faible ; d'orages, il n'y en a point. Hier soir, le vaisseau d'Anselme est revenu, et la seule nouvelle qu'il ait donnée, c'est qu'on n'a point rencontré Conrad ! Si Conrad eût attendu ce navire, l'état des choses eût été bien différent. La brise de la nuit commence à souffler ; ce jour-là Médora l'a passée occupée à épier à l'horizon tout ce qui, à ses regards inquiets, pouvait offrir l'apparence d'un mât ; elle est assise sur la hauteur. — Enfin, cédant

¹ Les vers qui ouvrent ce chant n'ont peut-être pas grand rapport avec le reste de l'ouvrage : ils appartiennent à un poème imprimé (mais non publié) et ont été écrits dans le printemps de 1811. Le lecteur m'excusera, s'il le peut. — B. (Ces vers forment le début de la *Malédiction de Minerve*.)

² Socrate but la ciguë un peu avant le coucher du soleil (heure de l'exécution), malgré les représentations de ses disciples, qui le priaient d'attendre l'heure officielle.

³ Le crépuscule est beaucoup plus court en Grèce que dans notre pays ; les jours sont plus longs en hiver, mais plus courts en été.

⁴ Un kiosque est une maison de campagne chez les Turcs. Le palmier est aujourd'hui hors des murs, non loin du temple de Thésée, dont un mur le sépare. Le Céphise est bien peu de chose et l'Ilissus est à sec.

à son impatience, elle descend au milieu de la nuit sur le rivage, où elle erre désolée, sans faire attention à l'écume que la vague envoie sur ses vêtements, comme pour l'avertir de s'éloigner : elle ne voit rien, — ne sent rien — et n'ose quitter ce lieu ; elle ne s'aperçoit pas de la fraîcheur de la brise ; c'est au cœur seul qu'elle a froid, jusqu'à ce que son inquiétude s'élève à un degré de certitude si entière que la vue même de Conrad lui eût fait perdre la vie ou la raison.

Enfin, elle voit arriver une chaloupe triste et délabrée ; ceux qu'elle ramène ont rencontré d'abord celle qu'ils cherchent ; quelques-uns sont blessés, — tous dans la condition la plus misérable. — Ils sont en petit nombre ; — tout ce qu'ils savent, c'est qu'ils ont échappé. Comment ? — Ils l'ignorent. Chacun d'eux cherche à se dérober aux regards et attend en silence que son compagnon exprime le premier ses conjectures sur le destin de Conrad : il semble qu'ils ont quelque chose à dire, mais qu'ils craignent que leurs paroles n'arrivent aux oreilles de Médora. Elle les comprend aussitôt ; mais elle ne tremble pas, elle ne succombe pas à sa douleur et à l'isolement de sa destinée ; sous des formes délicates et belles étaient cachés des sentiments pleins de force, qui ne se révélèrent qu'après avoir recueilli toute leur énergie. Tant que dura l'espoir, — ils se firent jour par l'attendrissement, les anxiétés, — les larmes. — Quand tout fut perdu, — sa sensibilité ne s'éteignit pas. — Seulement, elle dormit ; et sur son sommeil s'éleva cette courageuse énergie qui lui dit : « Tu n'as plus rien à aimer. — Tu n'as plus rien à craindre. » Cette force surnaturelle ressemble à la vigueur brûlante que puise le délire dans l'ardeur de la fièvre.

« Vous vous taisez. — Je n'ai pas besoin que vous me parliez, — ne me dites pas une parole, — pas une syllabe, — car je sais tout. — Pourtant je voudrais vous demander ; — ma lèvre tremblante s'y refuse. — Voyons, que votre réponse soit prompte. — Dites-moi où on a déposé son corps. »

« Madame, nous l'ignorons. — C'est à peine si nous avons pu nous échapper la vie sauve. Mais voici un de nos camarades qui prétend qu'il n'est pas mort : il l'a vu enchaîné, sanglant, — mais vivant encore. »

Elle n'en entend pas davantage, — sa force est épuisée ; — elle sent refluer son sang, et accourir en foule les pensées qu'elle a jusque là tenues écartées ; ces dernières paroles ont accablé son âme désolée et sombre : elle chancelle, — tombe, — et les vagues, en l'entraînant évanouie, lui eussent peut-être tenu lieu d'un autre cercueil. Les pirates de leurs mains rudes, mais les larmes aux yeux, lui donnent à la hâte les secours que réclame la pitié ; ils jettent des gouttes de l'onde amère sur son visage où déjà est empreinte la pâleur de la mort ; la relèvent, — agitent l'air autour d'elle, — la soutiennent, — et la rappellent à la vie ; puis, appelant ses femmes, ils leur confient cette beauté mourante qu'ils ne peuvent con-

templer sans douleur : alors ils se rendent à la caverne d'Anselme pour lui faire un récit toujours pénible quand ce n'est pas celui d'une victoire.

IV.

Dans ce conseil, il y eut des débats animés et étranges ; on y parla de rançon, de délivrance, de vengeance, de tout, excepté de repos et de fuite. Le génie de Conrad respirait encore en eux, et leur interdisait le désespoir ; quel que soit son destin, ceux qu'il a instruits et commandés le sauveront vivant, ou mort le vengeront. Malheur à ses ennemis ! un petit nombre de braves a survécu dont les bras sont aussi redoutables que leurs cœurs sont fidèles.

V.

Dans l'appartement secret du harem¹, l'implacable Seyd rêve au supplice de son prisonnier ; sa pensée erre tour-à-tour de l'amour à la haine, tantôt auprès de Gulnare, tantôt dans le cachot de Conrad. La belle esclave est à ses pieds ; épiant les mouvements de son visage, elle essaie de dissiper sa sombre et farouche tristesse ; pendant que ses grands yeux noirs cherchent, par d'inquiets regards, à éveiller sa sympathie, lui il fait semblant de regarder les grains de son rosaire², mais ne voit en réalité que les tortures de sa victime.

« Pacha ! tu as triomphé ; et la victoire plane sur ton cimier. — Conrad est en ton pouvoir, — tout le reste a succombé ! son destin est fixé. — Il faut qu'il meure : il a mérité son sort, — mais il n'est pas digne de ton courroux ; il me semble que si on lui donnait un moment sa liberté, en acceptant, pour sa rançon, tous ses trésors, on ne ferait pas un mauvais marché ; on vante beaucoup les richesses amassées par ce pirate. — Plût au ciel qu'elles devinssent la propriété de mon pacha ! Vaincu, affaibli par ce combat fatal, — surveillé, — traqué, — il sera une proie facile. Si, au contraire, on le fait mourir, les débris de sa bande embarqueront leurs trésors, et iront chercher un rivage plus sûr. »

— « Gulnare ! — si pour chaque goutte de son sang on m'offrait une perle aussi précieuse que le diadème de Stamboul ; si pour chacun de ses cheveux une mine vierge d'or massif brillait à mes yeux suppliante ; si tous les trésors dont il est parlé, ou qui sont rêvés dans nos contes arabes, étaient devant moi, — toutes ces richesses ne le sauveraient pas ! Ses jours n'eussent pas été prolongés d'une heure si je ne le savais dans les fers et en mon pouvoir, si, dans ma soif de vengeance, je ne m'occupais à chercher le supplice qui inflige les plus longues tortures, qui fait le plus tard mourir. »

— « Non, Seyd, je ne cherche point à arrêter ta fureur, qui est trop juste pour être adoucie par la élémence : je ne proposais que de t'assurer la possession de ses richesses. — Ainsi délivré, il ne serait pas libre ; privé de la moitié de sa puissance et de son monde, un ordre de toi suffirait pour assurer sur-le-champ sa capture. »

¹ Ce passage a été ajouté pendant l'impression. — ² Le *combail*, ou le rosaire mahométan se compose de quatre-vingt-dix-neuf grains.

— « Assurer sa capture ! — Et je relâcherais pour un seul jour ce brigand lorsqu'il est déjà dans mes fers ? rendre la liberté à mon ennemi ? — à la demande de qui ? à la tienne, belle sollicituse ! — à ta vertueuse reconnaissance, jalouse de s'acquitter envers le corsaire galant et généreux qui, impitoyable pour tout le reste, t'épargna toi et tes femmes, sans regarder sans doute à la beauté de la prise, — et mes remerciements et mes éloges sont également dus. — Mais écoute ! j'ai un conseil à faire entendre à ton oreille délicate : je me défie de toi, femme ! et chacune de mes paroles confirme mes soupçons. Emportée dans ses bras hors du sérail en flammes, — dis-moi, l'attendais-tu pour t'enfuir avec lui ? Tu peux t'épargner le soin de répondre ; — j'ai lu ta confession dans la rougeur coupable de ton visage ; or sus, ma belle dame, songe à toi, et prends garde : sa vie n'est pas la seule qui réclame ta sollicitude ! Encore une parole, et..... — Non, — il n'est pas nécessaire que j'en entende davantage. Maudit soit l'instant où il t'enleva du milieu des flammes ! mieux eût valu pour toi que l'incendie..... — Mais — non, — je t'aurais pleurée alors avec la douleur d'un amant. — Maintenant c'est ton maître qui te parle. — Femme perfide ! ignores-tu que je puis, quand je voudrai, couper tes ailes volages ? Je n'ai pas l'habitude, dans mon courroux, de m'arrêter aux paroles ; prends garde à toi ; — ta trahison pourrait bien ne pas rester impunie. »

Il se lève, et s'éloigne lentement, d'un air farouche ; la fureur est dans son regard, la menace dans son adieu. Ah ! celui-là connaissait bien peu la femme qu'un visage irrité n'intimida jamais, que les menaces n'ont jamais pu dompter. Il ne se doutait guère, ô Gulnare ! de ce que ton cœur pouvait sentir dans son amour, pouvait oser dans sa colère. Les soupçons de Seyd ont paru l'offenser ; cependant elle ignore encore combien est profondément enraciné dans son cœur le sentiment d'où naît sa compassion. Elle est esclave : — un captif a naturellement droit à sa sympathie, car entre eux le nom seul diffère ; sans trop savoir ce qu'elle fait, — elle brave de nouveau la colère du pacha ; ses supplications sont encore repoussées, — et c'est alors enfin qu'elle sent s'élever dans son cœur ce conflit de la pensée, source des malheurs de la femme !

VI.

Cependant, les jours et les nuits se succèdent, et leur retour silencieux et monotone ramène les mêmes ennuis, les mêmes inquiétudes. — L'âme de Conrad a dompté la terreur pendant cet intervalle d'incertitude effrayante où chaque heure peut commencer pour lui un supplice pire que la mort, où chaque pas qu'il entend à la porte de son cachot peut être celui de l'homme chargé de le conduire là où le pal et la hache l'attendent ; où chaque son de voix qui arrive jusqu'à lui est peut-être le dernier qui frappe son oreille. La terreur n'a point de prise sur lui ; cette âme altière s'était montrée aussi peu résignée à la mort qu'elle y était peu préparée ; maintenant elle est abattue, — son énergie est altérée peut-être. — Cependant il soutient en silence cette épreuve, la plus redoutable qu'il

ait encore soutenue. La chaleur du combat, le fracas de la tempête, laissent à peine à l'âme agitée assez de loisir pour accorder une seule pensée à la peur ; mais, se voir chargé de chaînes dans un cachot solitaire, languir en proie à toutes les pensées contraires qui viennent nous assaillir ; face à face avec notre propre cœur, méditer sur des fantes irrévocables et sur le sort qui nous attend ; — savoir qu'il est trop tard pour nous soustraire à l'un, — pour réparer les autres ; — compter les heures qu'il nous reste encore à vivre, sans un ami pour nous encourager et nous dire que la mort nous sied bien ; autour de nous, des ennemis tout prêts à forger l'imposture et à flétrir par leurs calomnies la dernière scène de notre drame ; devant nous, des tortures que l'âme peut braver, mais incertaine si la faiblesse de la chair pourra les soutenir, et si un seul cri échappé à la douleur ne ravira pas au courage sa dernière, sa plus précieuse palme ; cette vie que nous quittons sur la terre, nous la voir refusée au ciel par les âmes charitables qui ont mis en monopole la miséricorde divine, et, ce qui est plus pour nous qu'un paradis problématique, — le ciel de nos terrestres espérances, — la bien-aimée de notre cœur, la voir ravie à notre amour, voilà, voilà les pensées dont le corsaire doit soutenir le conflit, voilà les tortures plus que mortelles qu'il lui faut endurer ; et il les endure. — De quelle manière ? Peu importe. C'est déjà quelque chose que de n'y pas succomber.

VII.

Le premier jour se passe, — il ne voit point Gulnare. — Le second, — le troisième s'écoulet, — et elle ne vient pas ; mais ce que sa bouche a promis, ses charmes l'ont effectué, sans quoi il n'aurait pas vu luire un autre soleil. Le quatrième jour vient de se clore, et aux ténèbres de la nuit une tempête vient mêler sa majestueuse horreur : oh ! comme Conrad prête une oreille avide au mugissement de la mer irritée, qui jamais jusqu'alors n'avait troublé son sommeil ! comme, à la voix de son élément chéri, s'allume son imagination impétueuse ! Combien de fois ces vagues l'ont porté sur leurs ailes ! leur agitation même lui plaisait : il lui devait la rapidité de sa course ; et maintenant leur choc bruyant retentit à son oreille ; cette voix, depuis longtemps connue, il l'entend tout près de lui ; — mais, hélas ! c'est en vain ! Le vent mugit au-dessus de sa tête ; les détonations de la foudre font trembler la tourelle qui lui sert de prison, et à travers ses barreaux l'éclair darde ses feux, plus doux aux regards de Conrad que la clarté des étoiles ; il approche ses chaînes des barreaux étincelants ; il espère qu'il n'aura pas en vain provoqué ce péril. Il étend vers le ciel ses mains chargées de fers, il demande à sa pitié de permettre qu'une de ses foudres anéantisît cet être, son ouvrage. Le métal de ses chaînes et sa prière impie attirent également le tonnerre ; — la tempête poursuit sa route et dédaigne de frapper ; ses détonations lointaines s'affaiblissent, — cessent ; — Conrad alors se sent isolé, comme si un ami infidèle eût repoussé ses gémissements !

VIII.

Il est minuit ; — de la porte massive des pas légers s'approchent , — ils s'arrêtent ; — on n'entend plus rien ; lentement se ment le verrou et tourne la clef lugubre. C'est elle , — son cœur l'a deviné ! Quels que puissent être ses torts , c'est pour lui un ange protecteur, belle comme une vision céleste à la dévotion d'un ermite. Cependant elle est changée depuis sa dernière visite dans ce cachot ; sa joue est plus pâle , toute sa personne plus agitée ; elle fixe brusquement sur lui ses yeux noirs , qui disent sa pensée avant que ses lèvres l'expriment. — « Il te faut mourir ! oui , il te faut mourir ! — Il ne te reste qu'une ressource , — la dernière , — la pire de toutes , — si la torture ne l'était pas. »

IX.

— « Gulnare , je n'en cherche aucune. — Ce que je t'ai déjà dit , je te le dis encore , — Conrad n'est point changé : pourquoi chercherais-tu à sauver les jours d'un pirate , et à détourner de moi un châtiment que j'ai mérité ? Non-seulement ici , mais ailleurs encore , j'ai , par un grand nombre d'actes punissables , acheté la vengeance de Seyd. »

— « Pourquoi je cherche à te sauver ? Parce que... — Oh ! ne m'as-tu pas épargné pis encore que l'esclavage ? Pourquoi je cherche à te sauver ? — Le malheur t'a-t-il rendu avengle aux tendres émotions d'un cœur de femme ? L'avouerai-je ? quoique mon cœur répugne à dire ce qu'une femme peut sentir mais doit taire , — c'est parce que , — en dépit de tes crimes , — mon cœur s'est ému pour toi. Tu m'as inspiré d'abord la crainte , — puis la reconnaissance ; par toi , j'ai tour à tour connu la pitié , — la fureur , — l'amour. Ne me réponds pas ; ne me dis pas ce que je sais déjà , que tu en aimes une autre , et que j'aime inutilement : il se peut qu'elle m'égale en tendresse et me surpasse en beauté ; mais moi , je me précipite dans des dangers qu'elle n'oserait braver. Est-il bien vrai que tu lui sois véritablement cher ? Si j'étais à toi , — tu ne serais pas seul ici : épouse d'un pirate , et laisse son époux errer sans elle sur les mers ! Qu'a-t-elle à faire dans ses foyers , la délicate femme ? Mais , ne me parle pas maintenant ; sur ta tête et la mienne le tranchant cimeterre est suspendu à un fil ; si tu as encore du courage et si tu veux être libre , prends ce poignard , — lève-toi et suis-moi ! »

— « Oui , avec ces chaînes ! chargé de ces ornements , je marcherai d'un pied léger au milieu des gardes endormis ? L'as-tu donc oublié ? est-ce là le costume d'un fugitif ? et cet instrument est-il dans un combat une arme bien redoutable ? »

— « Incrédule corsaire ! j'ai gagné les gardes , mûrs pour la révolte et cédant à l'appât de l'or. Je n'ai qu'un mot à dire pour faire tomber tes chaînes : seule et sans aide , serais-je ici en ce moment ? Depuis que nous nous sommes vus , j'ai mis le temps à profit ; si je me suis rendue coupable , c'est dans ton intérêt que j'ai commis ce crime. — Le crime ! — Ce n'en est point un que de punir ceux de Seyd , ce tyran détesté.

Conrad , — il faut qu'il meure ! Je te vois frémir , mais mon âme est changée ; — outragée , méprisée , humiliée , il faut que je me venge ! accusée de ce que jusqu'ici mon cœur avait dédaigné , moi qui , dans les chaînes de mon amer esclavage , ne suis restée que trop fidèle ! Oui , tu peux sourire ! — Mais je ne lui avais point donné de sujets de plainte ; je ne lui étais pas infidèle alors. — Tu ne m'étais pas cher comme maintenant : mais il me l'a dit , et ces tyrans jaloux qui , en nous tourmentant , nous donnent la tentation de les trahir , méritent le destin que prédisent leurs lèvres chagrines. Je ne l'ai jamais aimé ; — il m'a achetée , — un peu cher peut-être , — puisqu'il y avait en moi un cœur qu'il n'a pu acheter. J'étais une esclave soumise : il a prétendu que sans sa victoire je me serais enfuie avec toi. Tu sais que c'est un mensonge ; mais que les prédictions de tels prophètes s'accomplissent ! leurs paroles sont des présages que l'insulte se charge de vérifier. Le répit qu'on t'a accordé n'est pas dû à mes prières ; cette grâce momentanée donne le temps de te préparer de nouvelles tortures , et d'aggraver mon désespoir. Ma vie aussi est menacée par lui ; mais son caprice me réserve pour servir aux plaisirs d'un maître. Quand il sera las de ma beauté passagère et de moi , le sac est là pour me recevoir , — et la mer n'est pas loin ! Quoi donc ? suis-je un jonet destiné à amuser un imbécile jusqu'à ce que la dorure soit partie ? Je te vis , — je t'aimai , — je te dois tout. — Je veux te sauver , ne fût-ce que pour te montrer comme une esclave est reconnaissante. Mais , s'il n'avait pas ainsi menacé mon honneur et ma vie (et il tient les serments qu'a prononcés sa colère) , je t'aurais sauvé encore , — mais j'eusse épargné les jours du pacha. — Maintenant je suis toute à toi , préparée à tout. — Tu ne m'aimes pas ; tu ne me connais pas , — si ce n'est sous un jour défavorable. Hélas ! c'est mon premier amour — et ma première haine. — Oh ! si tu pouvais mettre ma foi à l'épreuve , je ne te verrais pas tressaillir , tu ne redouterais pas le feu qui brûle un cœur asiatique ! Cette flamme est maintenant pour toi le fanal du salut : elle te montre dans le port une barque maînote : mais dans une chambre qu'il nous faut traverser , dort — qu'il ne s'éveille plus ! — l'oppressur Seyd ! »

— « Gulnare , — Gulnare , — je n'ai jamais senti plus bas mon abjecte fortune , ma gloire flétrie. Seyd est mon ennemi. Il se préparait à exterminer ma bande d'un bras impitoyable , mais à force ouverte ; c'est pourquoi je suis venu sur mon vaisseau pour détruire par le cimeterre celui qui voulait nous détruire ; c'est mon arme , à moi , le cimeterre , — non le poignard perfide. — Qui respecte la vie d'une femme n'attende pas à celle d'un ennemi endormi. J'ai sauvé la tienne , avec joie , Gulnare , mais non dans un but semblable , — Ne me laisse pas croire que mon humanité s'est méprise. — Adieu , — que ton cœur se calme. — La nuit s'avance ; — c'est la dernière accordée à mon repos terrestre ! »

— « Le repos ! le repos ! Le soleil à son lever verra palpiter tes chairs , et tes membres tressaillir d'angoisse sur le fatal poteau. J'ai entendu l'ordre , — j'ai vu , —

je ne le verrai pas ; si tu meurs , je meurs avec toi. Ma vie , — mon amour , — ma haine , — mon tout ici-bas va se décider maintenant. — Corsaire ! ce n'est qu'un coup à frapper ! sans ce coup la fuite nous est impossible. — Comment éviter sa poursuite certaine ? Mes injures subies en silence , ma jeunesse déshonorée , — mes longues années consumées sans fruit , un seul coup va venger tout cela et mettre fin à nos craintes à venir. Mais , puisque l'épée te sied mieux que le poignard , j'essaierai ce qu'il y a de fermeté dans la main d'une femme. Les gardes sont gagnés ; — un moment , et tout est fini. — Corsaire ! tous deux nous allons être en sûreté , on c'en est fait de nous ! si ma faible main me trahit , les vapeurs du matin planeront sur ton échafaud et sur mon linceul. »

X.

Elle est sortie et a disparu avant qu'il ait pu répondre ; mais son inquiet regard la suit de loin ; il relève et rassemble de son mieux les chaînes dont il est chargé , de manière à réduire leurs dimensions et amortir leur bruit ; et maintenant que ni portes , ni verrous n'arrêtent plus ses pas , il s'élance après Gulnare de toute la vitesse que lui permettent la gêne et le poids de ses fers. Le passage qu'il suit est long et tortueux. Où le conduira-t-il ? il l'ignore. Ni lampes , ni gardes sur son chemin. Enfin il aperçoit de loin une faible lumière ; se dirigera-t-il vers cette lueur qu'il distingue à peine , ou s'en détournera-t-il ? Il s'abandonne au hasard ; un air frais comme le vent du matin vient rafraîchir son front. Il arrive dans une galerie ouverte ; à ses yeux brillent les dernières étoiles de la nuit et le ciel déjà blanchissant ; mais il y arrête à peine ses regards ; son attention est attirée par une clarté qui vient d'une chambre solitaire. Il marche dans cette direction ; une porte légèrement entr'ouverte révèle la lumière intérieure , et rien de plus. Une figure en sort à pas précipités , s'arrête , — se détourne , s'arrête encore. — C'est elle enfin ! point de poignard dans sa main , — rien qui annonce un crime. — « Béni soit ce cœur amolli par la pitié ! — elle n'a pu se résoudre à frapper. » Il la regarde encore , — son œil égaré se détourne avec épouvante de la lumière soudaine du jour. Elle s'arrête , — rejette en arrière ses longs cheveux flottants qui lui voilaient presque entièrement le sein et le visage , comme si sa tête venait de se pencher sur je ne sais quel objet de doute et d'effroi. Il l'aborde ; — sur son front , — à son insu , — une tache que dans sa précipitation sa main y a laissée , — ce n'est qu'une tache légère ; — sa couleur est tout ce qu'il en a distingué , et il s'est hâté de détourner la vue. — O faible , mais irrécusable témoignage du crime ! — c'est du sang !

XI.

Il avait vu le spectacle des combats ; — seul dans sa prison , il avait médité sur le supplice promis au coupable ; il avait éprouvé les tentations du crime et ses châtimens , — et la chaîne dont ses bras étaient chargés pouvait y rester à jamais ; mais ni les combats , — ni la captivité , — ni les remords , — ni tout ce qui a remué son âme avec le plus de violence , ne l'ont

fait frissonner , n'ont glacé le sang dans ses veines comme la vue de cette tache pourpre ; cette goutte de sang , cette légère trace qu'a laissée le crime , a effacé à ses yeux la beauté de Gulnare ! Il avait vu répandre le sang , — il l'avait vu sans émotion ; — mais ce sang coulait dans les combats , versé par la main de l'homme !

XII.

« C'est fini , — il a failli s'éveiller ; — mais c'est fini. Corsaire ! il est mort ; — ta conquête me coûte cher. Tout ce que nous pourrions dire maintenant serait inutile. — Fuyons ! — fuyons ! notre barque nous attend , — le jour commence à paraître. Ceux qui ont été gagnés par moi me sont complètement dévoués , et ceux des tiens qui ont échappé au glaive vont se joindre à eux : plus tard ma voix justifiera mon bras , lorsque nos voiles nous auront éloignés de ce rivage abhorré. »

XIII.

Elle frappe des mains ; — soudain on voit accourir dans la galerie ses vassaux , — grecs ou maures , tous équipés pour le départ. Prompts et silencieux , ils détachent ses fers ; le voilà de nouveau libre , libre comme le vent des montagnes ! Mais il est triste comme si le poids de ses chaînes avait passé à son cœur ! On observe un silence profond. — A un signe de Gulnare , une porte s'ouvre et laisse voir une secrète issue qui conduit au rivage ; la ville est derrière eux. — Ils se hâtent d'atteindre la plage où la vague se joue sur le sable d'or. Conrad suit les pas de Gulnare ; il s'abandonne à ses guides. Peu lui importe maintenant d'être sauvé ou livré ; la résistance est aussi inutile que si Seyd vivait encore pour ordonner son supplice.

XIV.

On s'embarque , la voile se déploie au souffle léger de la brise. — Que de souvenirs se pressent dans la mémoire de Conrad ! Il demeure absorbé dans une muette contemplation , jusqu'au moment où le cap derrière lequel s'abrita naguère son navire élève devant lui sa masse gigantesque. Ah ! — depuis cette nuit fatale , dans un espace de temps bien court , s'est accumulé un siècle de terreur , de douleur et de crime. Au moment où il voit l'ombre du cap lointain se projeter au-dessus du mât , il voile sa face , son cœur se serre de tristesse ; sa pensée se reporte sur Gonzalve et ses compagnons , sur sa passagère victoire , sur sa défaite ; il songe à celle qui est loin de lui , à sa bien-aimée , qui l'attend , solitaire ; il se retourne et voit — Gulnare l'homicide !

XV.

Elle observe ses traits jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus soutenir son aspect glacial et son air répulsif ; alors le caractère farouche répandu sur son visage , et qui lui est étranger , fait place à des larmes abondantes , mais tardives. Elle tombe à ses pieds , elle presse sa main : « Allah ! peut me condamner , mais toi , tu dois m'absoudre. Sans ma criminelle action , où serais-tu maintenant ? Fais-moi des reproches , — mais pas encore ; — oh ! épargne-moi en ce moment ! je ne suis pas ce que je semble. — Dans cette nuit terrible , je

n'avais pas ma raison. — N'achève pas de me rendre insensée; si j'avais moins aimé, — je serais moins coupable, mais tu ne vivrais pas — pour me haïr — si tu veux. »

XVI.

Elle ne l'a pas compris; c'est lui-même qu'il blâme plus encore que celle dont à son insu il a causé les malheurs et le crime; mais profonde, sombre et sans voix, sa pensée saigne en silence dans la solitude de son cœur. On continue à voguer; le vent est bon, la mer propice, les vagues blêmes se jouent autour de la proue du navire, qu'elles poussent en avant. Bien loin à l'horizon, on aperçoit un point léger. — Il s'élargit. — On découvre un mât, — des voiles; — c'est un vaisseau armé en guerre! Leur petite barque a été aperçue par les hommes de quart sur son tillac, et ses voiles sont augmentées; d'un cours majestueux, il s'avance agile, terrible; un éclair brille. — Un boulet dépasse la barque, et sans atteindre personne il rase, en sifflant, les vagues. Conrad sort tout à coup de sa rêverie silencieuse; il se lève, ses traits rayonnent d'une joie depuis longtemps absente: « Ce sont les miens, — voilà mon pavillon rouge! Je le revois, — je le revois! — J'ai encore des amis sur l'océan. » On a reconnu son signal, on répond à sa voix: la chaloupe est mise en mer, on baisse les voiles. « C'est Conrad! c'est Conrad! » s'écrie-t-on de toutes parts sur le tillac; ni la voix confuse des chefs, ni la discipline ne peuvent réprimer leurs transports. C'est avec joie et orgueil qu'ils le voient monter de nouveau sur le pont de son vaisseau; un sourire éclaircit ces farouches visages, et peu s'en faut qu'ils ne le pressent dans leurs bras vigoureux. Et lui, oubliant à demi ses dangers et sa défaite, répond à leurs félicitations comme il sied à un chef tel que lui, serre la main d'Anselme d'une cordiale étreinte, et se sent capable encore de vaincre et de commander.

XVII.

Après cette première effusion de leur cœur, ils s'affligent d'avoir reconquis leur chef sans combattre; ils étaient partis, préparés à le venger; — s'ils avaient su que la main d'une femme s'était chargée de ce soin, cette femme eût été leur reine. — Ils n'ont pas sur le choix des moyens les mêmes scrupules que l'orgueilleux Conrad. La vue de Gulnare fait naître parmi eux l'étonnement et un sourire de curiosité; ils se parlent à voix basse; et cette femme, tout à la fois au-dessus et au-dessous de son sexe, qui n'a point pâli devant le sang, se sent troublée par leurs regards. Elle tourne vers Conrad ses yeux suppliants, abaisse son voile, garde le silence, et les bras humblement croisés sur sa poitrine, — satisfaite de voir Conrad hors de danger, — abandonne le reste au destin. Malgré l'horrible frénésie dont son cœur avait été capable, extrême dans son amour comme dans sa haine, dans le bien comme dans le mal, après le pire des forfaits, elle était restée femme!

XVIII.

Conrad l'a remarqué, il a senti dans son cœur — pouvait-il moins faire? — haine pour son crime, pitié

pour son malheur; ce qu'elle a fait, aucune larme ne peut l'effacer; et le ciel doit le punir au jour de sa colère: mais — le mal est fait; il sait, quel que soit son crime, que c'est pour lui que ce poignard a frappé, que ce sang a été versé; et il est libre! — et pour lui elle a sacrifié tout sur la terre, et plus que tout dans le ciel! Et maintenant il se tourne vers cette esclave aux yeux noirs qui baisse sous son regard son front humilié. A présent, qu'elle est changée! — faible et timide, à tous moments les couleurs de son visage sont remplacées par une pâleur mortelle, — où il n'y a de rouge que cette tache effrayante que le meurtre y a imprimée! Il lui prend la main, — elle tremble, — mais trop tard; — si douce au toucher de l'amour, — si fatalement énergique dans la haine, il serre cette main, elle tremble, — et la sienne aussi a perdu sa fermeté; l'accent de sa voix est altéré. « Gulnare! » Mais elle ne répond pas. — « Chère Gulnare! » Elle relève ses yeux; — toute sa réponse est là, — elle tombe dans ses bras. Pour la reposer de cet asile, il lui eût fallu plus ou moins qu'un cœur d'homme; mais, qu'il ait raison ou tort, il ne l'écarte pas de son sein. Peut-être, sans les pressentiments qui assiégent son cœur, sa dernière vertu irait rejoindre les autres. Mais non; Médora elle-même pardonnerait le baiser qui ne demande rien de plus à une beauté si charmante, le premier et le dernier que la faiblesse ait dérobé à la constance sur des lèvres où l'Amour a mis tout son souffle, sur des lèvres — dont les soupirs entrecoupés exhalent un parfum si enivrant qu'on dirait que ce dieu vient de les éventer de son aile.

XIX.

A l'heure du crépuscule, ils aperçoivent leur île solitaire. Les rochers mêmes semblent leur sourire; le port retentit de mille bruits joyeux; la flamme des signaux brille sur les hauteurs; les chaloupes sillonnent la baie onduleuse, et les dauphins les poussent en se jouant à travers l'écume des flots; l'oiseau des mers lui-même fait entendre, comme pour saluer leur retour, les sons rauques de sa voix discordante. Après de ces flambeaux qu'ils voient briller de loin à travers les jalousies, leur imagination leur peint les amis qui en entretiennent la clarté. Oh! qui peut sanctifier les joies du foyer comme le regard charmant jeté par l'espérance du sein orageux de l'océan?

XX.

Parmi les lumières qu'on voit briller au loin dans l'île et sur la côte, Conrad cherche des yeux la tour de Médora. Il regarde en vain: tous remarquent avec surprise que seule elle est dans l'ombre. Cela est étrange; c'est pour la première fois qu'à son retour il n'y voit pas briller une clarté amie; peut-être aussi que cette lumière n'est pas éteinte, mais seulement voilée. Conrad descend dans la première chaloupe qui se dirige vers le rivage, et son impatience accuse la lenteur des rames. Oh! que n'a-t-il des ailes plus agiles encore que celles du faucon, pour s'élancer sur la montagne avec la rapidité d'une flèche! A peine a-t-on cessé de ramer, il ne peut attendre, — il ne voit rien; — il se précipite dans les flots, fend l'onde amère,

gravit la plage, et monte par le sentier qui lui est familier.

Il arrive à la porte de la tour, — il s'arrête, — il écoute; au dedans aucun bruit, au dehors tout est ténèbres. Il frappe avec force. — Personne ne vient ni ne répond; rien n'annonce qu'on l'ait entendu, ou qu'on soupçonne sa présence; il frappe de nouveau, — mais faiblement, — car sa main tremblante refuse de seconder l'impatience de son cœur oppressé. On ouvre, — c'est un visage connu, — mais ce n'est pas celle qu'il brûle de serrer dans ses bras. On garde le silence! — lui-même essaie deux fois de parler, deux fois il sent ses questions expirer sur ses lèvres; il saisit le flambeau, — sa lumière va tout éclaircir, — le flambeau lui échappe et s'éteint dans sa chute. Il n'attend pas qu'on le rallume; autant vaudrait lui demander d'attendre la clarté du jour; mais un autre flambeau jette dans le corridor sombre sa clarté vacillante; il entre dans l'appartement, — ses yeux voient ce que son cœur ne pouvait croire, — ce que pourtant il avait pressenti.

XXI.

Il ne se détourne pas, — ne parle pas, — ne se sent point défaillir : son œil est fixe; son corps, que l'inquiétude faisait tout à l'heure trembler, est maintenant immobile; il contemple de ce long et douloureux regard que nous aimons à prolonger, sachant, sans oser nous l'avouer, que nous regardons en vain! Vivante, elle était si calme et si belle, qu'elle a conservé jusque dans la mort une douce sérénité. Et les fleurs que tiennent ses mains glacées¹, elle semble les presser d'une dernière étreinte, comme si son sommeil était simulé, et qu'il ne fût pas temps de la pleurer encore. La frange noire de ses longs cils, se projetant de ses paupières de neige, voile encore... — il y a là quelque chose dont la pensée ne peut soutenir la vue. — Oh! c'est sur les yeux surtout que la mort exerce son pouvoir; elle chasse l'intelligence de son trône de lumière! elle a éteint ces astres d'azur dans cette longue et dernière éclipse, mais elle a laissé aux lèvres le charme qui les entoure; cependant, cependant, on dirait qu'elles s'abstiennent de sourire dans un repos qui ne durera que peu d'instants; mais ce blanc linceul, l'immobilité mate de ces longues tresses blondes, flottant naguère à tous les vents sans que leurs liens de fleurs pussent les contenir, et la pâleur de cette joue si pure, tout cela annonce la présence de la mort. — Elle n'est plus, — que fait-il là encore?

XXII.

Il ne fait point de question; — un regard jeté sur ce front immobile et glacé lui a tout appris. C'en est assez, — elle est morte, — qu'importe comment? L'amour de sa jeunesse, l'espoir d'un avenir meilleur, la source de ses vœux les plus doux, de sa plus tendre sollicitude, le seul être vivant qu'il ne pût pas haïr, lui est enlevé, — et il a mérité son sort, mais il n'en sent pas moins l'amertume. — L'homme vertueux demande

des consolations à ces célestes régions inaccessibles au coupable; l'orgueilleux, — l'homme égaré, — qui, trouvant que cette terre contient bien assez de douleur, ont placé ici-bas toute leur félicité, ceux-là perdent tout quand elle leur échappe : — c'est peu de chose peut-être, — mais qui peut froidement se voir arracher tout ce qui faisait ses délices? Plus d'un œil stoïque, plus d'un visage sévère, sert à masquer un cœur où la douleur n'a pas beaucoup à apprendre; et plus d'une pensée corrosive se cache, sans s'effacer, derrière ces sourires qui conviennent le moins à ceux qui les affectent le plus.

XXIII.

Ceux qui sentent avec le plus d'intensité expriment mal ces vagues douleurs d'un cœur souffrant, où mille pensées aboutissent à une seule, et qui demande vainement à chacune d'elles un refuge que toutes lui déniaient; nulle parole n'est suffisante pour dévoiler les mystères de l'âme, car la vérité refuse toute éloquence à la douleur. Conrad sent son âme accablée par ce coup subit, et un moment la stupeur lui a donné une sorte de repos. Cette molle sensibilité de la nature, que nous avons tous puisée à la mamelle d'une mère, Conrad l'éprouve maintenant; elle emplit de larmes ses yeux mâles, et le voilà qui pleure comme ferait un enfant : c'est la faiblesse de son cerveau qui se trahit, sans que sa souffrance en soit soulagée. Nul n'a vu ses larmes, — peut-être que devant des témoins il eût contenu cet inutile épanchement de sa douleur : elles n'ont pas coulé longtemps; il les a bientôt essuyées, et s'éloigne avec un cœur brisé, — sans remède, — sans espoir. Le soleil paraît, — mais pour Conrad le jour est sombre; la nuit vient, — pour ne plus le quitter. Il n'est point d'obscurité comme celle que répandent les nuages de l'âme sur les yeux impuissants de la douleur, — la douleur, cet aveugle qu'on ne peut comparer à aucun autre. Il ne peut — ni ne veut voir, — se rejette vers les ombres les plus épaisses, — et refuse le secours d'un guide!

XXIV.

Son cœur, que la nature avait fait doux, — avait été poussé au crime²; trahi de bonne heure, et abusé trop longtemps, ses sentiments, purs comme l'eau qui tombe goutte à goutte dans la grotte, s'étaient durcis comme elle; moins limpides peut-être, après avoir passé par le filtre de ses épreuves terrestres, ils avaient fini par se congeler et se pétrifier. Les tempêtes minent le rocher et la foudre le brise, ainsi s'est brisé le cœur de Conrad. A l'ombre de son front âpre croissait une fleur; quelque lugubre que fût cette ombre, — n'importe, — elle vivait sous cet abri. Le tonnerre est venu; il a détruit à la fois et le dur granit et le lis gracieux : l'aimable fleur n'a pas laissé une feuille, pour dire son malheur; mais elle s'est consumée et flétrie tout entière au lieu même qui l'a vue mourir; et de son froid protecteur il ne reste que des fragments noircis épars sur un sol aride.

¹ C'est l'habitude dans le Levant de jeter des fleurs sur le corps de ceux qui viennent d'expirer, et de placer un bouquet de roses dans la main des jeunes femmes. — ² Ce paragraphe ne se trouve pas dans le manuscrit original.

XXV.

Voici l'aurore ; — il en est peu qui osent se hasarder à interrompre sa solitude : cependant Anselme se dirige vers la tour. Il n'y est pas, — on ne l'a point vu sur le rivage ; on s'alarme, avant la nuit l'île est parcourue dans tous les sens ; un second jour, puis un troisième s'écoulent dans ces recherches ; on fatigue les échos à répéter son nom ; on fouille vainement montagnes, — grottes, — cavernes : enfin on trouve sur la plage la chaîne brisée d'une barque : l'espérance renaît, — on suit ses traces sur la mer. Tout

est inutile. — Les mois se succèdent, et Conrad ne vient pas, — et jamais il n'est revenu : nul vestige, nulle nouvelle de son sort ne sont venus apprendre où vit sa douleur, où a péri son désespoir ! Ses compagnons pleurèrent longtemps celui qu'eux seuls pouvaient pleurer ; ils élevèrent un beau monument à sa bien-aimée ; pour lui, nulle pierre funéraire ne consacra sa mémoire. — Sa mort est douteuse, le souvenir de ses actes n'est que trop répandu ; il a légué à l'avenir le nom d'un corsaire qui mêla une seule vertu à des milliers de crimes¹.

ODE A NAPOLEON BONAPARTE².

« Expende Annibalem, — quot libras in duce summo
Invenies? » JUVÉNAL, sat. X.

« L'empereur Népès fut reconnu par le sénat, par les Italiens et par les provinces de la Gaule. On célébra hautement ses vertus morales et ses talents guerriers, et ceux dont son gouvernement servait les intérêts annoncèrent en style prophétique le rétablissement de la félicité publique. »

« Par sa honteuse abdication, il prolongea sa vie de quelques années dans une position ambiguë qui tenait de l'empereur et de l'exilé, jusqu'à ce que.... » GIBBON, *Décad. des Rom.*, vol. VI, p. 220 s.

I.

C'en est donc fait ! — Hier encore tu étais roi, et tu faisais la guerre aux rois ; — et maintenant tu es quelque chose qui n'a point de nom, tant est grand ton abaissement. — Et néanmoins tu vis ! Est-ce là l'homme aux mille trônes, qui semait la terre des ossements de ses ennemis ? Comment peut-il ainsi se survivre à lui-même³ ? Depuis l'ange rebelle faussement nommé l'Étoile de l'aurore, nul homme, nul démon n'est tombé de si haut.

II.

Insensé ! pourquoi fus-tu le fléau de tes semblables qui fléchissaient si humblement le genou devant toi ? Devenu aveugle à force de concentrer ta vue sur toi seul, tu dessillas les yeux du reste des hommes. Doué d'une force incontestée, — de la puissance de sauver, — une tombe est le seul présent que tu aies fait à ceux qui t'adoraient, et il a fallu ta chute pour apprendre aux hommes combien dans l'ambition il y a de petitesse.

¹ C'est dans le *Corsaire* que pour la première fois lord Byron donna libre carrière à son imagination ; c'est alors qu'il montra cette éloquence naturelle et coulant de source, cette rapidité dans la narration, cette puissance d'images si saisissante et qui n'a cependant rien de forcé, cette vigueur d'émotions et cette sublimité de pensées qui le caractérisent. Quelle souplesse, quelle transparence, quelle concision, quelle harmonie dans le style ! Toujours l'idée juste, l'expression passionnée, la situation nouvelle ; jamais un mot superflu ou déplacé. On se demande comment à cet âge, avec sa vie plutôt errante et vagabonde que studieuse, il a pu arriver à une telle perfection de composition et de style. Il faut l'attribuer à l'émulation que lui inspira la faveur inattendue et passagère du public, qui, éloignant de son cœur sa mélancolie naturelle, imprima à son talent une vigueur surprenante. Sir EGERTON BAYDGE.

² Le lecteur se rappelle que lord Byron écrivait en janvier 1814, lors de la publication du *Corsaire* : « Mon intention positive est de quitter pour quelque temps la poésie. » Il renouvelle avec affectation cette promesse dans toutes ses lettres de février et de mars. Le 9 avril au matin il écrivait : — « Plus de vers désormais ; j'ai donné ma démission. Je ne veux plus danser sur les planches. » Le soir, un supplément à la *Gazette officielle* annonça l'abdication de Fontainebleau, et le poète viola ses vœux le lendemain

matin en composant cette ode, qu'il publia aussitôt, quoique sans son nom. On lit sur ses tablettes : « 10 avril, boxé une heure ; — écrit une ode à Napoléon Bonaparte ; — la recopier ; — mangé six bismis ; — bu quatre bouteilles d'eau de Seltz, — et perdu le reste de ma journée. »

³ Je vous envoie une épigraphe tirée de Gibbon, qui se trouve par hasard on ne peut mieux appropriée au sujet. *Lord Byron à E. Murray, 12 avril 1814.*

⁴ Je ne sais pas, mais je pense que moi, oui, moi (un insecte en comparaison de cet être), je n'ai pas joué ma vie sur des dés autant de milliers de fois que cet homme ; mais, après tout, une couronne n'est peut-être pas digne que l'on meure pour elle ; cependant fallait-il survivre à Lodi pour aboutir là ? Oh ! que Juvénal ou Johnson ne peuvent-ils sortir du tombeau ! *Expende quot libras in duce summo invenies.* Je savais qu'ils ne pesaient pas grand-chose dans la balance de la mort, mais je croyais que leur poussière vivante pesait plus de carats. Hélas ! ce diamant impérial a un défaut, et c'est à peine maintenant s'il pourrait servir à un vitrier. La plume de l'historien ne lui donnera pas la valeur d'un ducat. Bah ! mais ce n'est pas moi qui l'abandonnerai maintenant, quoique tous ses admirateurs l'aient quitté lâchement. *Tablettes de Byron, 9 avril.*

III.

Merci de cette leçon; — elle sera plus instructive pour les guerriers à venir que tout ce qu'une philosophie superbe a vainement prêché et prêchera. Il est brisé sans retour, ce charme dont l'esprit des hommes était fasciné, qui leur faisait adorer ces idoles du sabre, au front d'airain, aux pieds d'argile.

IV.

Le triomphe, la vanité, les joies de la bataille¹ — la voix de la victoire, cette voix qui fait trembler la terre et qui était l'âme de ta vie; l'épée, le sceptre, cette domination irrésistiblement imposée à l'homme, — tout cela est brisé! — Ténébreux génie! à quel supplice délirant doit être livrée ta mémoire!

V.

Le désolateur désolé! le vainqueur renversé! l'arbitre de la destinée des autres suppliant pour la sienne! Est-ce un reste d'espérance impériale qui t'aide à supporter avec calme un tel changement, ou serait-ce la crainte de la mort? Mourir souverain — ou vivre esclave! — Ton choix est ignoblement courageux.

VI.

Celui qui jadis voulut fendre avec ses mains le tronc d'un chêne² ne songeait pas à l'étreinte qui l'attendait. Que se passa-t-il en lui lorsque, enchaîné à l'arbre qu'il avait voulu rompre, — seul, — il porta autour de lui ses regards? Abusant de ta force, tu as agi avec la même imprudence que lui, et ton sort a été plus funeste: il mourut déchiré par les bêtes féroces; mais toi, tu es condamné à dévorer ton propre cœur.

VII.

Le Romain³, quand son cœur brûlant eut éteint sa soif dans le sang de Rome, jeta son poignard, et, dans sa grandeur sauvage, il osa reprendre le chemin de sa demeure; il l'osa, méprisant du fond de son âme des hommes qui avaient subi un tel joug et avaient souffert que son pouvoir se terminât ainsi. Abdiquer de lui-même une puissance que lui seul avait élevée, ce fut là toute sa gloire.

VIII.

L'Espagnol, quand la passion du pouvoir eut perdu son charme excitant, échangea des couronnes contre des chapelets, un empire contre une cellule; exact à compter les grains de son rosaire, subtil à argumenter sur la foi, sa folie se donna carrière. Pourtant, mieux eût valu pour lui qu'il n'eût jamais connu

ni la chapelle d'un bigot, ni le trône d'un despote.

IX.

Mais toi, — c'est forcément que la foudre est arrachée à ta main. — Trop tard tu quittes ce haut pouvoir auquel s'attachait ta faiblesse; tout mauvais génie que tu es, c'est un spectacle qui contriste le cœur que de voir les cordes du tien ainsi détendues, de penser que le monde, ce noble ouvrage de Dieu, a servi de marchepied à une créature aussi vile.

X.

Et la terre a versé son sang pour celui qui est aussi avare du sien! Et les monarques ont fléchi devant lui un genou tremblant et l'ont remercié de leur avoir conservé leurs trônes! O liberté! combien tu nous es chère quand nous voyons tes plus puissants ennemis se montrer si pusillanimes! Oh! puissent les tyrans ne jamais laisser après eux un nom plus brillant pour égarer le genre humain!

XI.

Tes actes funestes sont écrits dans le sang, et n'y sont point écrits en vain. — Tes triomphes nous disent une gloire qui n'est plus, et en font seulement ressortir les taches. Si tu étais mort comme meurent les gens d'honneur, un nouveau Napoléon pourrait s'élever encore, à la honte de l'humanité; — mais qui voudrait planer à la hauteur du soleil pour se coucher dans une nuit aussi obscure?

XII.

Mise dans la balance, la cendre du héros ne pèse pas plus que l'argile vulgaire. Il est juste, ô mort! le niveau que tu étends sur tout ce qui expire; et pourtant il semble qu'une étincelle plus noble devrait animer ces vivantes grandeurs qui nous éblouissent et nous effraient, et que le mépris ne devrait pas se jouer ainsi des conquérants de la terre.

XIII.

Et cette femme, fleur affligée de l'orgueilleuse Autriche, celle qui est encore ton impériale épouse, comment son cœur a-t-il soutenu cette douloureuse épreuve? est-elle demeurée à tes côtés? doit-elle aussi courber le front? doit-elle partager ton tardif repentir, ton long désespoir, ô homicide découronné? Si elle t'aime encore, garde précieusement ce joyau, il vaut à lui seul ton diadème disparu⁴.

XIV.

Hâte-toi de te rendre dans ton île sombre, et re-

¹ *Certaminis gaudia*. Cassiodore mit ces paroles dans la bouche d'Attila, lorsqu'il harangua son armée avant la bataille de Châlons.

² Passé six jours hors de la ville; — à mon retour retrouvé ma petite pagode. — Napoléon est renversé de son piédestal. C'est sa faute; comme Milton, il a voulu fendre le chêne, mais il s'est refermé sur lui, et maintenant les bêtes, le lion, le léopard et jusqu'au fauve chakal peuvent le déchirer à loisir. Depuis que l'hiver moscovite lui a gelé les mains, il s'est défendu avec les ongles et avec les dents. Le dernier coup a dû laisser des marques, et je parie comme disent les yankees, qu'il leur jouera encore un tour de sa façon. *Tablettes de Byron*, 8 avril.

³ Sylla. — Nous trouvons l'idée de cette strophe dans ce qu'il

écrivait sur ses tablettes le lendemain soir. « M'est avis que Sylla se comporta mieux: il se vengea et abdiqua au faite de sa grandeur, tout dégouttant encore du meurtre de ses ennemis, laissant ainsi le plus mémorable exemple que l'on puisse citer de mépris pour le genre humain. Dioclétien se conduisit bien. Amurat se donna à propos. Charles-Quint aussi; mais Napoléon est le plus maladroit de tous. »

⁴ On sait que le comte Scipberg, gentilhomme de la suite de l'empereur d'Autriche, qui fut présenté pour la première fois à Marie-Louise quelques jours après l'abdication de Napoléon, devint dans la suite son chambellan, puis son mari. Il était, dit-on, de fort bonne mine. Le comte est mort en 1831.

garde la mer; cet élément peut te voir sourire, — il n'a jamais connu ton joug; ou bien promène-toi sur la plage et que ta main oisive écrive sur le sable que maintenant la terre aussi est libre! que le pédagogue de Corinthe t'a transmis sa destinée¹.

XV.

Nouveau Timour! enfermé dans la cage de son captif², quelles pensées vont t'occuper dans ta prison? Une seule: « Le monde fut à moi! » A moins qu'à l'exemple du roi de Babylone tu n'aies perdu la raison en même temps que le sceptre, la vie ne pourra contenir longtemps cet esprit dont le vol s'étendit si loin, si longtemps obéi, — si peu digne de l'être.

XVI.

Ou, pareil à celui qui déroba le feu du ciel³, te verra-t-on opposer au malheur un front intrépide, et, impardonné comme lui, partager son vautour et son rocher? Condamné par la justice de Dieu, — maudit par l'homme, ton dernier acte, bien qu'il ne soit pas le pire, excite la raillerie de Satan; lui, du moins, dans sa chute il garda son orgueil, et s'il eût été mortel, il serait mort avec fierté.

XVII.

Il fut un jour, — il fut une heure⁴ où la terre était

à la France, — la France à toi, — où l'abdication volontaire de cet immense pouvoir t'eût conféré une gloire plus pure que celle qui s'attache au nom de Marengo, et eût jeté sur ta fin un éclat radieux dans le long crépuscule des âges, malgré quelques nuages de crime.

XVIII.

Mais il faut absolument que tu sois roi et que tu revêtes la pourpre, comme si ce vêtement puéril pouvait, dans ton cœur, étouffer le souvenir. Où est-il ce costume fané? où sont les colifichets que tu aimais à porter, l'étoile, — le cordon, — le cimier? Orgueilleux! enfant gâté de l'empire! dis-moi, t'a-t-on enlevé tous tes joujoux?

XIX.

En est-il un seul parmi les grands de la terre sur lequel l'œil fatigué puisse se reposer, qui, sans briller d'une coupable gloire, n'offre pas matière au mépris⁵? Oui, il en est un, — le premier, le dernier, — le meilleur, le Cincinnatus de l'Occident, celui que l'envie n'osait hair, celui qui a légué à la postérité le nom de Washington, pour faire rougir l'homme de cette exception solitaire⁶.

¹ Denys le Jeune, qui passe pour avoir été encore un plus grand tyran que son père, ayant été banni à deux reprises de Syracuse, se retira à Corinthe, où il fut obligé de se faire maître d'école pour gagner sa vie.

² La cage où fut enfermé Bajazet par ordre de Timour.

³ Prométhée.

⁴ Les trois dernières stances que lord Byron écrivit, à la prière de M. Murray, pour éviter le timbre, qui était alors imposé à toutes les publications n'excédant pas une feuille, ne furent point publiées avec le reste du poëme. « Je ne les aime pas autant, » dit lord Byron, « et il aurait mieux valu les supprimer. Le fait est que je ne puis pas toujours faire ce qu'on me demande, même quand j'en serais bien aise; et au bout d'une semaine je ne me soucie plus d'un ouvrage. »

⁵ Dans les tablettes manuscrites de lord Byron commencées à Ravenne en mai 1821, nous trouvons les lignes suivantes: « Que vais-je écrire? un autre journal? je ne le pense pas. Chaque sujet l'emporte tour à tour; je l'appellerai: « *mon Dictionnaire*. » — « Auguste. » — J'ai été frappé à plusieurs reprises de ce caractère: était-ce un grand homme? Assurément, mais ce n'est pas un de mes héros. J'ai toujours considéré Sylla comme la plus haute physionomie historique; il quitta le pouvoir au moment où il était trop grand pour daigner le conserver, et prouva par là combien il méprisait ses contemporains. Quant à Auguste, il trouva une autorité déjà solidement établie; s'il avait abdiqué, l'état serait retombé dans l'anarchie; mais la république ne serait pas ressuscitée; quand même Brutus et Cassius eussent gagné la bataille de Philippes, ils ne l'auraient pas relevée. Elle mourut avec les Gracques, le reste ne fut plus qu'une lutte entre les artisans. Quant

à la question du despotisme, si Auguste avait pu être sûr que tous ses successeurs lui ressemblaient (je ne parle pas d'Octave), ou si Napoléon avait pu persuader au monde qu'aucun de ses successeurs ne l'imiterait, la société antique et le monde moderne fussent restés éternellement plongés dans un sommeil léthargique. Supposez pour un moment qu'au lieu de Tibère et de Caligula, Auguste eût eu pour successeurs immédiats Nerva, Trajan, les Antonins, ou même Titus et son père; combien nous le jugerions différemment! bien loin qu'il ait gagné au contraste, je crois qu'une partie de notre sévérité à son égard vient de ce qu'il a eu Tibère pour successeur, tandis qu'une partie de notre admiration pour Jules César vient de ce que son œuvre a été consommée par Auguste. En vérité, il est fort difficile de décider lequel produit les pires souverains, de l'élection populaire ou de la légitimité. Les consuls romains sont là comme exemple; encore ne régnaient-ils qu'un an et se trouvaient-ils en quelque sorte dans l'obligation de se distinguer personnellement. Il est encore plus difficile de dire laquelle est la plus mauvaise de toutes les formes de gouvernement: toutes sont détestables; quant à la démocratie, c'est la pire de toutes. Qu'est-ce, en effet, que la démocratie? Une aristocratie de mendicants. »

⁶ Comme un ami lui rappelait sa récente promesse de ne plus écrire d'ici à quelques années, Byron répondit: « Il y avait une réserve mentale dans mon pacte avec le public en faveur de l'anonyme; et quand même cette réserve n'eût pas existé, il était impossible de rester muet devant une pareille provocation. C'est un triste devoir, après tout. Je fais plus de cas de la poésie que de votre peuple héroïque, jusqu'à ce que — l'île d'Elbe devienne un volcan et nous le revomisse. — Je ne puis me figurer que tout soit fini. »

LARA.

LARA.

CHANT PREMIER.

I.

Les vassaux² se réjouissent dans le vaste domaine de Lara, et l'esclavage a presque oublié sa chaîne féodale; le maître qu'ils n'espéraient plus revoir, mais qu'ils n'avaient point oublié, de son long et volontaire exil est enfin de retour : au château qui s'anime, les visages sont rians; les coupes sont sur la table, les bannières flottent sur les créneaux, le foyer se rallume et réfléchit sur les vitraux peints sa flamme hospitalière; de gais convives font cercle autour de l'âtre, leur joie se peint dans leurs yeux et s'exhale en bruyants éclats.

II.

Le seigneur de Lara est de retour : et pourquoi Lara avait-il traversé les mers ? Après la mort de son père, trop jeune encore pour apprécier une telle perte, il s'était vu maître de lui-même ; héritage de douleur, redoutable empire que le cœur humain n'exerce qu'au

prix de son repos ! — Sans avoir personne qui contrôlât ses actions, on lui signalât, quand il en était temps encore, les mille sentiers qui conduisent au crime, c'est dans la fougue du jeune âge, et lorsqu'il avait le plus besoin d'être commandé, que Lara fut appelé à commander aux autres. Il est inutile de suivre sa jeunesse dans tous les détours de sa carrière; la lice qu'il avait parcourue dans son inquiétude avait été courte, mais pourtant assez longue pour le laisser à demi brisé³.

III.

Et Lara avait, jeune encore, quitté son pays natal ; mais depuis le moment où, pour la dernière fois, il avait agité sa main en signe d'adieu, on avait peu à peu perdu sa trace, jusqu'à ce qu'enfin son souvenir dans le cœur de tous s'était presque éteint. Son père était mort, et tout ce que les vassaux de Lara savaient de lui, c'est qu'il était absent; privés de sa présence et de ses nouvelles, il n'était resté sur son compte que des conjectures inquiètes dans quelques-uns, et froides dans le grand nombre. C'est à peine si, dans son château, son nom est prononcé; son por-

¹ Quelques jours après avoir achevé l'*Ode à Napoléon Bonaparte*, lord Byron prit la résolution la plus bizarre qui puisse jamais entrer dans la tête d'un homme célèbre. Révolté de la violence avec laquelle ses ennemis, non contents de noircir sa moralité et sa vie privée, affectaient de déprécier son talent; mortifié de voir que ses amis eux-mêmes craignaient que ces calomnies sans cesse renouvelées n'eussent un jour quelque influence sur le jugement de la postérité, il prit la résolution, non seulement de ne plus rien imprimer à l'avenir, mais de détruire tout ce qu'il avait imprimé. Dans ce but, le 29 avril il écrivit à son libraire pour lui soumettre un billet à ordre. « Il est inutile, » ajoutait-il, « de justifier ma conduite; mon seul motif c'est que cela me plaît, et il ne s'agit pas de choses assez importantes pour avoir besoin de m'expliquer davantage. » Cependant M. Murray ayant fait un appel à son bon naturel et à sa modération, il répondit quarante-huit heures après : « Si votre note est sérieuse et que cela vous causât réellement du dommage, il y a un moyen bien simple de tout terminer; déchirez mon mandat : c'est très-sérieusement que je désire supprimer tous mes ouvrages; mais je ne voudrais nuire à qui que ce fût, et surtout à vous. »

L'extrait suivant de ses tablettes reproduit la situation d'esprit de lord Byron à cette époque : « M. Murray a eu une lettre de son frère, libraire à Edimbourg, qui lui dit qu'il est bien heureux d'avoir un pareil poète, comme on dirait un cheval de charge, un âne ou quelque autre objet, absolument comme M. Packwood, qui répondait à une demande de l'*Ode sur les Rasoirs* : « Oui, certes, nous nourrissons un poète. » Le même illustre libraire écossais envoya l'autre jour une commande de livres de poésie et de livres de cuisine, avec cet agréable post-scriptum : « Le *Harold* et la *minière* sont beaucoup demandés. » Voilà la gloire ! et après tout, cela vaut autant que *Life in others' breath*. C'est comme si l'on partageait les acheteurs entre Hannah Glasse et Hannah More. »

² 17 mars. J'ai lu les *Disputes des Littérateurs*, un nouvel ouvrage du savant et amusant d'Israël. C'est une secte colère, et je désire fort en être dehors. — Je n'irai certainement pas avec eux dans Coventry. — Pourquoi diable aussi me suis-je fait écri-

vailleur ? Il est trop tard d'en rechercher les motifs, et tous les regrets sont en pure perte; mais si c'était à recommencer — je recommencerais à écrire probablement. Telle est la nature humaine, au moins la mienne. Cependant j'aurais meilleure opinion de moi si je m'arrêtais maintenant. Si j'avais une femme et que cette femme eût un fils, je m'efforcerais de lui donner les goûts et les occupations les plus anti-poétiques; j'en ferais un avocat ou un pirate. Je ne sais quoi enfin, excepté un poète. S'il venait à écrire, je serais sûr alors que ce n'est pas mon fils, et je le désérterais. »

³ 19 avril. Je n'écrirai plus sur mes tablettes, et pour m'empêcher de retomber dans cette faute je déchire le reste des pages blanches. O malheureux que je suis ! je deviendrai fou. »

Ces passages sont extraits des tablettes de mars et d'avril. Dans les derniers jours de mai il commença à écrire *Lara*, qui est regardé comme la suite du *Corsaire*. *Lara* fut publié sous le voile de l'anonyme dans le même volume que l'élégant poème de Rogers, *Jacqueline*. Ce rapprochement bizarre de deux ouvrages qui n'ont ensemble aucun point de ressemblance donna lieu à plusieurs plaisanteries : « Que pensez-vous, » dit Byron dans une de ses lettres, « de *Jacques* et de *Larry* ? Un de mes amis lisait *Larry* et *Jacques* dans la diligence de Brighton : un voyageur ayant pris le livre demanda quel était l'auteur. — Il lui fut répondu qu'ils étaient deux. — Ah ! une association. Quelque chose dans le genre de Sternhold et Hopkins. » — N'est-ce pas là une excellente remarque ? Je serais désolé d'avoir échappé à la grossière comparaison *Arcades ambo et cantare pares*. »

⁴ Quoique le nom de Lara soit espagnol, comme aucun détail du poème ne fixe ni le pays ni le temps dans lequel vivait le héros, le mot *rassal*, qui ne pourrait s'appliquer aux classes inférieures en Espagne, où il n'y a jamais eu de vassaux attachés au sol, a été mis ici pour désigner les compagnons de notre héros tout d'imagination. B.

Lord Byron laisse voir dans un autre endroit qu'il voulait faire de Lara un grand seigneur de Morée.

⁵ C'est en grande partie sa propre histoire que fait ici lord Byron. — SIR WALTER SCOTT.

trait noircit dans son cadre usé; un autre chef console la fiancée qui lui fut promise; les jeunes l'oublient, et les vieux sont morts : « Et cependant il est encore vivant ! » s'écrie son héritier, impatient de porter un agréable deuil. Cent écussons décorent de leur sombre beauté l'antique et dernière résidence des Lara; mais dans ce long cortège de poudreux trophées il en est un qui manque, et le château gothique saluerait avec joie son retour.

IV.

Il revient enfin, sombre et solitaire, d'où? on l'ignore; pourquoi? c'est ce qui n'importe à personne; les premières félicitations terminées, ce n'est pas de son retour, mais de sa longue absence, qu'on eût pu s'étonner : toute sa suite se compose d'un page dans un âge encore tendre, et dont l'aspect annonce un étranger. Les années avaient marché; leur fuite est aussi rapide pour l'homme errant que pour l'homme sédentaire; mais le défaut de nouvelles d'un autre climat semblait avoir appesanti les ailes du Temps. Ils le voient, ils le reconnaissent, et pourtant le présent leur paraît douteux, et le passé un rêve. Il vit, et il est encore dans la force de l'âge, quoique la fatigue ait altéré ses traits, et que le temps ait laissé sur lui quelques traces de son passage. Quelles qu'aient pu être ses fautes, si toutefois on s'en souvient encore, les vicissitudes de la fortune peuvent l'avoir instruit; depuis longtemps on n'a appris de lui ni bien ni mal; son nom peut soutenir encore la gloire de sa race. Jadis son âme était hautaine et fière, mais ses fautes, après tout, ont été celles que l'amour du plaisir fait commettre à la jeunesse : quand le cœur n'est pas irrévocablement endurci, ce sont là des torts dont on se corrige, et qui n'imposent pas de longs remords.

V.

Et il est changé en effet; — il est facile de s'apercevoir que, quel qu'il soit, il n'est pas ce qu'il a été : les rides qui sillonnent son front annoncent des passions, mais des passions éteintes; on remarque en lui l'orgueil, mais non plus l'ardeur du jeune âge, un aspect glacial, le dédain de la louange, une mine altière, et des yeux qui d'un seul regard pénètrent la pensée d'autrui; et ce ton léger, ce sarcasme¹, ces

traits accrés d'un cœur que le monde a fait saigner, traits lancés comme en jouant, et infligeant des blessures que dissimulent ceux qui les reçoivent, voilà ce qu'on observe dans Lara, et je ne sais quoi encore, que ni sa parole ni son regard ne peuvent révéler; l'ambition, la gloire, l'amour, ce but commun que tous poursuivent, que quelques-uns seulement savent atteindre, ne semblent plus s'agiter dans son cœur, mais on voit que naguère ces passions y étaient vivantes; et par moments des sentiments profonds et inexplicables viennent éclairer son visage livide.

VI.

Il n'aime pas qu'on l'interroge sur le passé; il n'aime pas à raconter les merveilles des déserts dans les contrées lointaines qu'il a parcourues seul — et inconnu, — à l'en croire; cependant, ces climats, il n'est pas croyable que ses yeux les aient vus en vain, et qu'il n'ait rapporté aucune expérience de ses relations avec les hommes, ses semblables; mais ce qu'il a vu, il dédaigne de le faire connaître aux autres, comme peu digne de leur attention; quand la curiosité devient trop pressante, son front se rembrunit, et sa parole est plus brève.

VII.

On est heureux de le revoir, et la société lui fait un accueil amical; issu de haut lignage, allié aux plus hautes familles, il est admis dans les cercles des grands du pays; il se mêle à leurs gais carroufels, et les voit couler leurs heures tristes ou joyeuses²; mais, simple spectateur de leurs plaisirs ou de leurs ennuis, il n'y prend aucune part; il ne les suit pas dans cette lice où tous se précipitent, tenus en haleine par l'espérance trompeuse qui fait luire à leurs yeux la fumée des honneurs, l'or plus substantiel, les faveurs de la beauté, le dépit d'un rival. On dirait qu'il est isolé au centre d'un cercle mystérieux dont l'approche est interdite; il y a dans son regard quelque chose de sévère qui tient la frivolité à distance; les âmes timides qui le voient de près l'examinent en silence, et se communiquent tout bas leurs terreurs; le petit nombre des esprits sages et bienveillants avouent qu'ils le croient meilleur que son air ne semble l'annoncer.

¹ Un des caractères les plus remarquables de la poésie de lord Byron, malgré la diversité des formes qu'il a employées successivement et le puissant cachet d'originalité dont il les a marquées, est la ressemblance qui existe entre ses différents personnages, à tel point qu'entre les mains d'un écrivain moins supérieur l'effet général serait d'une monotonie désespérante. Tous ses héros, à peu d'exceptions, sont des Childe-Harold; tous ressentent tour à tour les poignantes sensations de la douleur et de la joie, tous ont un sens profond de ce qui est noble et honorable, tous sont exaspérés par la plus légère injure en conservant le masque du stoïcisme et en affectant le mépris du genre humain. La vigueur d'une première passion, l'éclat des sensations de la jeunesse, sont représentés uniformément comme ternis par une première imprudence, par les remords d'une faute, et la source des joies et des illusions comme tarie par une connaissance prématurée de la vanité et du néant des plaisirs de ce monde. Ces traits généraux sont communs à tous les sombres héros de lord Byron, depuis l'illustre pèlerin jusqu'à celui qui porte le turban d'Alp le renégat. A Byron seul il était permis d'offrir plusieurs fois au public le

même caractère. Son génie si varié, qui puisait aux sources mêmes de la passion, savait tellement en combiner les effets que l'intérêt était toujours éveillé, quoique le principal personnage fût toujours à peu près jeté dans le même moule. Ce ne sera pas un des moins remarquables phénomènes littéraires de cet âge que pendant une période de quatre ans, malgré le nombre de talents poétiques élevés, un seul auteur, un auteur qui se servait de sa plume avec l'indolence superbe d'un homme de qualité et choisissait des sujets toujours identiques, ait pu, malgré le sombre coloris dont il revêtait ses héros, conserver la faveur du public que lui avait méritée sa première publication; — et cependant les choses se sont passées ainsi entre lord Byron et le public.

Sir WALTER SCOTT.

² Cette description du retour soudain et inattendu de Lara, qui vient après ses longs voyages reprendre sa place dans la société, rappelle d'une manière frappante le caractère qu'avait parfois la physionomie de l'auteur au milieu de ces réunions de l'aristocratie et de la beauté. Sir WALTER SCOTT.

VIII.

Chose étrange! dans sa jeunesse, il était tout action et vie, altéré de plaisir, et ne haïssant pas les combats; les femmes, — les champs de bataille, — l'océan, — tout ce qui promettait des plaisirs ou des dangers, il avait tout goûté tour à tour; — il avait tout épuisé ici-bas, et avait trouvé sa récompense, non dans un milieu froid et uniforme, mais dans un excès de jouissance ou de douleur; car c'est dans cette intensité d'émotion qu'il cherchait un refuge contre sa pensée. La tempête de son cœur souriait avec mépris au faible choc des éléments; dans l'extase de son cœur, il avait regardé le ciel, et lui avait demandé si par-delà le firmament il existait des ravissements comparables aux siens; portant tout à l'excès, esclave de tous les extrêmes, comment s'est-il réveillé de ce rêve extravagant? Hélas! il ne le dit pas, — mais il s'est réveillé pour maudire ce cœur flétri qui a refusé de se briser.

IX.

Les livres (l'homme jusqu'alors avait été son seul livre) paraissent maintenant attirer davantage son attention, et souvent il lui est arrivé, par un soudain caprice, de se séquestrer complètement pendant plusieurs jours; et alors ses domestiques, bien rarement appelés auprès de lui, disent avoir entendu toute la nuit le bruit de ses pas résonner dans la galerie sombre ou sont rangés, en lugubre cortège, les portraits antiques de ses pères; ils ajoutent à voix basse, et d'un air mystérieux, « qu'ils ont cru entendre prononcer des paroles qui ne semblaient pas venir d'une bouche mortelle. On, en rira qui voudra, il en est parmi eux qui ont vu ils ne savent pourquoi, mais enfin des choses fort extraordinaires. Pourquoi ses regards sont-ils si souvent fixés sur cette tête de mort, déterrée par des mains profanes, et constamment placée sur sa table, à côté de son livre ouvert, comme pour écarter toute autre présence que la sienne? Pourquoi veille-t-il à l'heure où tout le monde dort? Pourquoi n'entend-il point de musique et ne reçoit-il personne? Il doit y avoir dans tout cela quelque chose qui n'est pas bien; — mais le mal, où est-il? certaines gens pourraient le dire, — mais ce serait une trop longue histoire; et puis, ces personnes ont trop de discrétion et de prudence pour exprimer autre chose que des conjectures; mais si elles en voulaient dire davantage, — elles le pourraient. » C'est ainsi qu'à table les vassaux de Lara s'entretenaient de leur seigneur.

X.

Il était nuit, — la rivière transparente réfléchit la clarté des étoiles. Ses eaux sont si calmes qu'on les croirait immobiles, et pourtant elles s'enfuient avec la rapidité du bonheur, en reflétant dans leur miroir magique les immortelles clartés qui peuplent le firmament: ses rives sont bordées d'arbres nombreux et touffus et des fleurs les plus belles que l'abeille puisse choisir, telles que Diane enfant en eût composé sa guirlande et que l'innocence les offrirait à l'objet de son amour. Les ondes se déroulent en replis sinueux et brillants comme les anneaux d'un serpent. Le silence

était si profond, l'air et la terre si calmes, qu'une apparition même ne vous eût point effrayé, assuré que rien de mauvais ne pouvait se plaïre à errer dans un tel lieu, par une telle nuit. Il fallait être bon pour jouir d'un pareil moment: ainsi pensa Lara, et il n'y resta pas longtemps, mais reprit en silence le chemin de son château. Son âme ne pouvait contempler de tels spectacles; ils lui rappelaient d'autres jours, des cieux plus purs, des lunes plus brillantes, des nuits plus douces et plus fréquentes, des ornements qui aujourd'hui... — Non, non, que l'orage éclate sur son front, sa fureur passera sans même qu'il la sente. — Mais une nuit comme celle-ci, une nuit de beauté, c'est pour son âme une ironie amère.

XI.

Il rentra dans la salle solitaire, et sa grande ombre se projeta sur le mur. Là étaient peintes les choses des anciens temps; c'était tout ce qu'ils avaient laissé de leurs vertus et de leurs crimes, si on en excepte de vagues traditions, et les caveaux sombres qui recèlent leur poussière, leurs faiblesses et leurs fautes; et peut-être encore une demi-colonne de la page pompeuse qui transmet d'âge en âge des récits spécieux, et où la plume de l'histoire, inscrivant son éloge ou son blâme, ment d'un air de vérité, et n'en ment pas moins véritablement. Il méditait en marchant à grands pas; la lune brillait à travers les jalouses serrées, éclairait les dalles du parvis, et la voûte haute et cannelée, et les figures de saints qui surmontaient les fenêtres gothiques, dans l'attitude de la prière, et dont les formes fantastiques semblaient croître à l'œil, et vivre, — mais non d'une vie mortelle; et cependant ses cheveux noirs et hérissés, son front rembruni, et le large panache qui se balançait sur sa tête, le faisaient ressembler à un spectre, et prêtaient à son aspect tout ce que la tombe a de terreurs.

XII.

C'était l'heure de minuit, — tout dormait; la lampe solitaire jetait une clarté douteuse, comme si elle eût répugné à interrompre la nuit. Écoutez! quel mur, mure s'entend dans le château de Lara? — un son, — une voix, — un cri, — un cri d'alarme, — éclatant, prolongé; — et puis le silence! — Les ont-ils vraiment entendus, ces accents frénétiques qui les réveillent en sursaut? Ils se lèvent, et, tremblant dans leur courage, se précipitent à l'endroit où la voix a semblé appeler du secours; ils viennent tenant d'une main des flambeaux à demi allumés, et de l'autre leurs épées qu'ils ont prises à la hâte en oubliant le ceinturon.

XIII.

Froid comme le marbre que couvrait son corps, pâle comme le rayon reflété sur son visage, gisait Lara; près de lui était son sabre à demi tiré du fourreau, et que sa main semblait avoir laissé échapper dans un mouvement de terreur surnaturelle: pourtant il conservait sa fermeté, ou du moins l'avait conservée jusqu'à ce moment, et son front contracté semblait défier encore; tout insensible qu'il était, une soif de meurtre mêlée d'effroi haletait sur ses lèvres; on y voyait encore empreinte une menace à moitié articulée, l'im-

précation d'un orgueilleux désespoir ; ses yeux à demi fermés conservaient encore, dans leur spasme, ce regard de gladiateur, qui en était l'expression fréquente, et qui restait maintenant fixé dans un horrible repos. On le relève, — on le transporte ; — silence ! il respire, il parle ; les couleurs reparaissent sur ses joues basanées ; la pâleur de ses lèvres s'efface ; ses yeux obscurcis, égarés, roulent dans leur orbite ; chaque membre tressaillant encore a repris ses fonctions ; il parle, mais les mots qu'il prononce ne paraissent pas appartenir à sa langue natale ; dans ses paroles distinctes, mais étrangères à ceux qui l'écoutent, on ne tarde pas à reconnaître les accents d'un autre climat ; et en effet, elles s'adressent à une oreille qui ne l'entend pas, — hélas ! et ne peut l'entendre !

XIV.

Son page s'approche ; seul il paraît comprendre le sens de ses paroles ; on voit, par les altérations qu'éprouvent les couleurs de ses joues et de son front, que les discours de Lara ne sont pas de nature à être avoués par lui, ou interprétés par son page ; — cependant ce dernier, à la vue de l'état où se trouve son maître, témoigne moins de surprise que le reste des spectateurs. Il se penche sur Lara gisant et lui répond dans cette langue inconnue qui semble être la sienne ; et Lara écoute ces douces paroles ; on dirait qu'elles calment les horreurs de son rêve, — si toutefois c'est un rêve qui a pu ainsi terrasser un cœur qui n'a nul besoin de douleurs idéales.

XV.

Quoi que sa démente ait rêvé, ou que ses yeux aient vu, c'est son secret ; s'il en conserve le souvenir, il ne le révélera pas. L'aurore reparait et verse une vigueur nouvelle dans son corps ébranlé ; il ne demande de soulagement ni aux médecins ni aux prêtres, et bientôt il est redevenu lui-même dans ses actes et ses discours. Il passe son temps de même manière qu'autrefois ; sa bouche n'a pas plus de sourire, son front plus de sévérité que de coutume, et, si maintenant il voit venir la nuit avec plus d'inquiétude, il n'en laisse rien voir à ses vassaux étonnés, qui témoignent par leur tremblement qu'ils ont moins oublié leurs terreurs. Ils n'osent sortir seuls, et ne se hasardent dehors que deux à deux, ayant grand soin de ne pas approcher de la redoutable galerie ; le souffle du vent dans les plis de la bannière, le bruit de la porte, la tapisserie qui se froisse, le parquet sonore, les grandes et lugubres ombres des arbres environnants, le vol de la chauve-souris, les murmures de la brise du soir, tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, à l'heure où la nuit vient rembrunir de son ombre les murs sombres et grisâtres, frappe leur pensée de terreur.

XVI.

Craintes inutiles ! Cette heure de mystérieuse horreur n'est plus revenue, ou Lara a su feindre un oubli qui accroît l'étonnement de ses vassaux sans diminuer leur effroi. — Le retour de sa raison lui a-t-il ôté le souvenir de ce qui s'est passé ? on peut le croire ; car pas un mot, pas un regard, pas un geste de leur sei-

gneur ne trahit devant eux un sentiment qui leur rappelle ce moment de fièvre de son esprit malade. Était-ce un songe ? Était-ce sa voix qui articulait ces accents étranges et terribles ? Venait-il de lui ce cri qui les a réveillés en sursaut ? Était-ce bien lui dont le cœur oppressé et défaillant avait cessé de battre, dont le regard les fit reculer d'épouvante ? Ceux qui ont vu ses souffrances en frissonnent encore ; est-il donc le seul qui les ait oubliées ? ou ce silence indiquerait-il que ce souvenir est entré trop avant dans sa mémoire pour être exprimé par des paroles, qu'il est fixé, indestructible, sans mélange, dans ce mystère corrosif qui ronge le cœur de manière à montrer l'effet tout en recélant la cause ? Il n'en est point ainsi de lui. Effet et cause, il a tout enseveli dans son cœur ; des yeux superficiels ne pourraient discerner le progrès de pensées que des lèvres mortelles ne peuvent révéler qu'à demi et que les paroles sont impuissantes à exprimer.

XVII.

Mélange inexplicable, on trouvait en lui beaucoup à aimer et à haïr ; l'opinion variait sur son destin caché ; mais, dans l'éloge ou le blâme, son nom n'était jamais oublié. Son silence donnait beaucoup à parler ; — on cherchait à le deviner, — on l'épiait, — on eût voulu pénétrer le secret de sa destinée. Qu'avait-il été, qu'était-il cet inconnu qui venait comme une apparition, et dont on connaissait seulement les ancêtres ? Un ennemi des hommes ! mais quelques-uns disaient l'avoir vu surpasser la gaieté du cercle le plus joyeux ; seulement ils avouaient qu'en l'observant de près on voyait la joie de son sourire pâlir peu à peu et se flétrir dans un rire moqueur. Ce sourire venait jusqu'à sa lèvre, mais n'allait jamais au-delà. Nul n'avait retrouvé son rire dans son regard. Et pourtant ses yeux n'étaient pas sans douceur ; quelquefois on voyait que la nature ne lui avait pas donné un cœur dur ; mais, dès qu'on s'en apercevait, il semblait réprimer cette faiblesse comme indigne de sa fierté. Il s'endurcissait alors, dédaignant de lever un seul doute dans cette demi-estime que lui accordaient les autres hommes. On eût dit une pénitence que s'imposait un homme dont les affections avaient autrefois peut-être troublé le repos, une douleur vigilante qui le condamnait à haïr, pour avoir trop aimé.

XVIII.

Il y avait dans lui un mépris vital de toute chose, comme s'il eût épuisé le malheur. Il demeurait étranger sur la terre des vivants ; esprit exilé d'un autre monde, et qui venait errer dans celui-ci ; homme aux sombres pensées, qui se créait par goût des périls auxquels il échappait par hasard, mais vainement, car leur souvenir était pour lui une source d'exaltation et de regrets tout ensemble. Donné d'une plus grande capacité d'amour qu'il n'en est accordé à la plupart des enfants de la terre, ses premiers rêves de vertu dépassèrent la limite de la vérité, et à une jeunesse abusée succéda une virilité oragense. Regrettant les années consumées dans la poursuite d'un fantôme et le gaspillage de facultés destinées à un plus digne

emploi, il était resté avec des passions ardentes dont la fureur, après avoir débordé et répandu la désolation sur sa voie, avait laissé ses meilleurs sentiments en proie à une lutte intestine et à d'amères réflexions sur sa vie agitée. Mais conservant sa fierté et refusant de s'accuser lui-même, il attribuait à la nature une part du blâme, et rejetait toutes ses fautes sur l'enveloppe de chair qu'elle a donnée pour prison à l'âme et pour nourriture aux vers, jusqu'à ce qu'il en vint à confondre le bien et le mal, et à prendre pour l'œuvre du destin les actes de la volonté. Il avait l'âme trop haute pour descendre à l'égoïsme commun; il savait parfois sacrifier son intérêt à celui d'autrui, non qu'il cédât à la pitié ou au sentiment du devoir, mais parce qu'il ne savait quelle étrange perversité de pensée qui le poussait avec un secret orgueil à faire ce que nul autre que lui n'eût voulu faire. Cette même impulsion, dans un moment de tentation, l'égarait pareillement dans la voie du crime; tant il planait au-dessus ou retombait au-dessous des hommes au milieu desquels il se sentait condamné à vivre! tant il avait à cœur de se séparer en bien ou en mal de quiconque partageait sa condition mortelle! Cette condition, il l'avait en horreur, et son âme avait fixé son tronc bien loin du monde dans des régions de son choix. De là, regardant froidement passer à ses pieds le reste des humains, son sang coulait plus calme dans ses veines : heureux s'il n'avait jamais été réchauffé par le crime! heureux s'il avait toujours conservé cette lenteur glaciale! Il est vrai qu'il vivait comme tout le monde et paraissait faire tout ce que faisaient les autres hommes; il ne se révoltait pas brusquement contre les lois de la raison, c'était dans son cœur et non dans sa tête qu'était sa démenace. Rarement il s'égarait dans ses discours; rarement il dévoilait ses pensées de manière à choquer ses auditeurs.

XIX.

Malgré cet air glacial et mystérieux et ce désir apparent de rester inconnu, il avait l'art (si toutefois ce n'était pas un don de la nature) de graver son souvenir dans le cœur des autres : ce n'était peut-être pas de l'amour, — ni de la haine, — ni rien de ce qui peut s'exprimer par des paroles; mais nul ne le voyait impunément, et quand on l'avait vu on ne pouvait s'empêcher de s'enquérir de lui. Ceux à qui il parlait en gardaient mémoire, et ses paroles, même légères, faisaient impression : on ne pouvait dire ni comment ni pourquoi, mais il s'enlaçait forcément à l'esprit de ses auditeurs et y laissait imprimé un souvenir d'amour ou de haine; quelle que fût la date du sentiment qu'il avait inspiré, amitié, intérêt ou aversion, l'impression était profonde et durable; vous ne pouviez pénétrer son âme, et vous étiez tout étonné de voir qu'il avait trouvé le chemin de la vôtre; sa présence vous poursuivait; malgré vous, vous lui accordiez de l'intérêt. C'est en vain que vous tentiez de vous débattre dans ce filet intellectuel, son génie semblait d'autorité vous interdire de l'oublier.

XX.

On donne une fête où se rendent les chevaliers, les

dames et tout ce que le pays a de plus distingué par la richesse et la naissance. Lara est du nombre des convives accueillis au château d'Othon. L'allégresse circule dans la salle étincelante de lumière; le banquet et le bal déploient tour à tour leurs splendeurs, et la danse, où brille un cortège de beautés charmantes, joint par une chaîne fortunée l'harmonie et la grâce. Heureux les cœurs jeunes et les mains jolies qui s'unissent dans ces groupes bien appareillés! A ce spectacle, les fronts soucieux se dérident, la vieillesse sourit et se croit ramenée aux jours du bel âge; la jeunesse elle-même, dans cet enivrement des cœurs, oublie que ces doux moments se passent sur la terre.

XXI.

Et Lara contemplant tout cela avec une joie tranquille : si son âme était triste, son front mentait; il suivait des yeux toutes ces beautés agiles dont les pas légers ne réveillaient pas d'échos. Appuyé contre un haut pilier, les bras croisés, le regard attentif, il n'a pas remarqué qu'un œil sévère est fixé sur lui. L'altier Lara n'a pas continué d'endurer un regard scrutateur comme celui-là. Enfin il s'en aperçoit. La figure de cet homme lui est inconnue; mais il semble chercher la sienne, et la sienne seule. Une sombre investigation le préoccupe; son extérieur annonce un étranger; jusqu'à présent il a examiné Lara sans en être aperçu; enfin leurs yeux se rencontrent, empreints chez l'un d'une curiosité vive, chez l'autre d'un muet étonnement. L'émotion commence à se peindre dans le regard de Lara, comme si celui de l'étranger lui eût été suspect. Le visage fixe et sévère de l'inconnu semble en dire plus que le vulgaire ne peut en deviner.

XXII.

« C'est lui! » s'écrie l'étranger, et cette parole est répétée à voix basse par tous ceux qui l'ont entendue. « C'est lui! » — « Qui, lui? » se demande-t-on de toutes parts, jusqu'à ce qu'enfin ces mots, devenus plus distincts, arrivent aux oreilles de Lara. Ils ont si rapidement circulé qu'il serait difficile de rester impassible devant l'étonnement général et le coup d'œil de cet inconnu. Mais Lara n'a point bougé, ses traits n'ont pas changé; — la surprise qui s'était d'abord manifestée dans son regard immobile et attentif s'est maintenant effacée; sans lever ni baisser les yeux, il les promène autour de lui, pendant que l'étranger continue à l'examiner, et, se rapprochant de lui, s'écrie avec une ironie hautaine : « C'est lui! — comment est-il ici? — qu'y fait-il? »

XXIII.

C'en était trop; Lara ne pouvait laisser passer de telles questions, articulées d'un ton si haut et si menaçant. Fronçant le sourcil, mais d'un accent froid, où respire moins d'arrogance que de fermeté calme, il se tourne vers l'audacieux questionneur : — « Mon nom est Lara! — quand je connaîtrai le tien, ne doute pas de mon empressement à reconnaître comme je le dois la courtoisie d'un tel chevalier. Je suis Lara! — as-tu besoin d'en savoir davantage? Je n'écluse aucune question et ne porte pas de masque. »

— « Tu n'écluses aucune question! Réfléchis, —

n'en est-il aucune à laquelle ton cœur doit répondre, et qui répugne à ton oreille? Et moi, me crois-tu donc inconnu aussi? Regarde-moi encore! ta mémoire du moins ne t'a pas été donnée en vain. Oh! jamais tu ne pourras annuler une moitié seulement de la dette qu'elle t'a imposée; l'éternité te défend d'oublier. » Lara jette sur son visage un regard lent et investigateur, mais il n'y peut rien découvrir qu'il connaisse ou qu'il veuille consentir à connaître; — sans daigner répondre, il secoue la tête d'un air de doute, et, laissant percer à demi son mépris, il se détourne pour s'éloigner; mais le farouche étranger lui crie de rester: « Un mot! — Je te somme de rester, et de répondre à un homme qui, si tu étais noble, serait pour le moins ton égal; mais vu ce que tu as été et ce que tu es encore, — ne fronce pas le sourcil, mon seigneur; si ce que je te dis est faux, il te sera facile de me contredire; — mais, vu ce que tu as été et ce que tu es encore, je n'ai pour toi que du mépris; je me défie de ton sourire, mais ton air menaçant ne m'intimide pas. N'es-tu pas cet homme dont les actions..... »

— « Qui que je sois, je n'entendrai pas plus longtemps de telles paroles, un tel accusateur; ceux qui y attachent de l'importance peuvent écouter le reste, et accepter pour vrais les contes merveilleux sans doute que tu as à leur faire, après avoir si bien et si courtoisement commencé. Qu'Othon fête ici un hôte si poli, je lui en témoignerai ma pensée et mes remerciements. » Othon, surpris, croit alors devoir intervenir. « Quelles que soient les révélations que vous ayez à vous faire, ce n'est ni le moment ni le lieu convenable; vous ne devez pas troubler la joie de cette réunion par des paroles hostiles. Sir Ezzelin, si tu as quelque chose à dévoiler qui intéresse le comte Lara, tu peux attendre à demain pour t'expliquer ici ou ailleurs, comme il vous plaira à tous deux de le régler; je me porte ton garant; tu n'es pas inconnu, quoique, récemment arrivé de pays lointains, comme le comte Lara, une longue absence t'ait rendu en quelque sorte étranger parmi nous; et si, comme je le crois, le courage et les sentiments de Lara sont dignes de sa naissance, il ne démentira pas la noblesse de sa race, et ne refusera pas d'accéder à ce qu'exigent les lois de chevalerie. »

— « Eh bien! à demain, » répond Ezzelin; « qu'on mette à l'épreuve notre mérite et notre sincérité à tous deux; je ne dirai rien que de vrai; j'y engage ma vie et mon épée, ainsi que ma part du séjour des élus! » Que répond Lara? son âme se replie sur elle-même, soudainement absorbée dans une contemplation profonde; les paroles et les regards de toute l'assemblée semblent dirigés sur lui seul; mais il demeure silencieux; il promène autour de lui des yeux distraits; sa pensée est ailleurs, bien loin, — bien loin. — Hélas! cet oubli de tout ce qui l'entoure n'annonce que trop des souvenirs profonds.

XXIV.

« A demain! — oui, à demain! » Ces mots sont les seuls qui s'échappent des lèvres de Lara; sur son visage aucune émotion ne se trahit; dans ses grands

yeux la colère n'allume point de flammes; cependant il y a quelque chose dans le ton de sa voix qui indique une détermination forte, bien qu'inconnue. Il prend son manteau, s'incline légèrement, et quitte l'assemblée. Au moment où il passe devant Ezzelin, il répond par un sourire au coup d'œil menaçant dont ce seigneur semble vouloir l'accabler: ce n'est pas le sourire de la gaieté, ni celui d'un orgueil contenu, exhalant par le dédain le courroux qu'il ne peut dissimuler; c'est le sourire d'un homme qui a dans son cœur la conscience de tout ce qu'il veut faire, de tout ce qu'il peut endurer. Cela annonce-t-il la paix et le calme d'une âme vertueuse, ou l'endurcissement sans remède d'un cœur vieilli dans le crime? Hélas! l'un et l'autre ont une assurance trop semblable pour qu'on puisse en croire les traits et le langage; c'est par les actes, et par les actes seuls, qu'on peut discerner cette vérité, dont la découverte est si difficile aux cœurs inexpérimentés.

XXV.

Et Lara appelle son page, et sort. Ce jeune serviteur obéit au moindre mot, au moindre signe de son maître; seul il l'a suivi du sein de ces lointains climats où un soleil plus brillant chauffe les âmes; pour Lara, il a quitté sa terre natale; appliqué à ses devoirs, et calme quoique jeune, silencieux comme celui qu'il sert, il montre une fidélité au-dessus de sa condition et de son âge. Bien qu'il connaisse la langue du pays de Lara, il est rare que ce dernier lui transmette ses volontés dans cette langue; mais dès que Lara lui fait entendre quelques paroles dans l'idiome de sa patrie, il accourt et répond aussitôt; ces accents connus, chers comme ses montagnes natales, éveillent dans son oreille leurs échos absents, et lui rappellent ses amis, sa famille, qu'il a quittés, abjurés pour un seul homme, — son ami, son tout; sur la terre, il n'a point d'autre guide; comment s'étonner de le voir rarement s'éloigner de lui?

XXVI.

Svelte est sa taille, et délicats les traits de ce visage qu'a bruni son soleil natal, tout en respectant ses joues où monte souvent une rougeur involontaire; ce n'est pas cet incarnat charmant de la santé dans lequel le cœur tout entier vient se refléter, c'est la teinte malade d'une souffrance secrète, c'est une rougeur fébrile et passagère. La flamme ardente de son regard semble venir d'en haut, allumée par une pensée électrique, malgré le voile de ses longs cils qui ombrage ses noires prunelles, et tempère leur ardeur d'une teinte mélancolique; cependant on y lit moins de douleur que d'orgueil, ou si c'est de la douleur, c'en est une qui ne saurait être partagée: il ne se plait ni aux amusements de son âge, ni aux espiègleries de jeune homme, ni aux tours de page; on le voit pendant des heures entières tenir ses regards attachés sur Lara, et s'absorber dans cette contemplation inquiète. Lorsqu'il n'est pas avec son seigneur, il s'en va errer seul; ses réponses sont brèves, jamais il ne fait de questions; il a pour promenade les bois, pour délassement quelque livre étranger, pour lit de repos le bord d'un

ruisseau limpide ; il semble, comme celui qu'il sert, vivre à part de tout ce qui captive les yeux ou remplit le cœur, ne point fraterniser avec les hommes, et n'avoir reçu de la terre que le présent amer — de l'existence.

XXVII.

S'il aime quelque chose au monde, c'est Lara ; mais son affection ne se manifeste que dans son respect et ses actes, dans de muettes attentions, et sa sollicitude, qui devine ses desirs, les accomplit avant que sa bouche les ait exprimés. Et néanmoins il y a dans tout ce qu'il fait je ne sais quelle hauteur ; on voit que cette âme n'est pas de trempe à endurer les réprimandes. Son zèle est supérieur à celui que témoignent des mains serviles, mais il n'obéit que dans ses actes, son air commande ; on dirait que ce sont ses desirs, plus encore que ceux de Lara, qu'il exécute, et assurément il ne le sert pas pour un salaire. Son maître ne lui impose que des tâches légères, comme de tenir son étrier, de porter son épée, ou d'accorder son luth, ou quelquefois encore de lui lire des livres des temps passés, écrits en langues étrangères. Jamais il ne se mêle aux autres serviteurs ; il ne leur témoigne ni déférence ni dédain, mais une noble réserve qui fait voir combien peu il sympathise avec cette troupe familière : quel que soit son rang ou sa naissance, son âme pent s'incliner devant Lara, mais non descendre jusqu'à eux. Il semble d'une extraction plus haute, et avoir connu de meilleurs jours. Sa main ne porte point l'empreinte de travaux serviles ; sa blancheur toute féminine, rapprochée du velouté de cette joue, semblerait annoncer un autre sexe, n'était son costume : je ne sais quoi dans son regard de plus hardi et de plus fier que n'en comporte le regard d'une femme, et une violence cachée plus en harmonie avec son climat brûlant qu'avec son corps délicat et frêle. Cette véhémence reste contenue dans son cœur, sans se trahir par des paroles ; mais à son air on la devine. Kaled est son nom, mais le bruit court qu'il en portait un autre avant de quitter les montagnes de sa patrie. Souvent il lui arrive d'entendre répéter ce nom tout haut, à côté de lui, sans y répondre, comme s'il n'était pas familier à son oreille ; ou bien on le voit se retourner brusquement, comme s'il se rappelait tout à coup que c'est son nom qu'on vient de prononcer ; à moins que ce ne soit la voix de Lara qui l'appelle, car alors l'oreille, les yeux, le cœur, en lui tout s'éveille.

XXVIII.

Il avait jeté les yeux sur la salle joyeuse, et avait remarqué, comme tout le monde, cette querelle imprévue. Quand il entendit autour de lui la foule s'étonner que l'orgueilleux Lara restât aussi calme, et supportât cette insulte infligée par un étranger, et à ce titre doublement blessante, le jeune Kaled rougit et pâlit tour à tour. Ses lèvres blanchirent, ses joues s'enflammèrent, et à son front monta cette froide sueur qui s'élève quand le cœur agité s'affaisse sous le poids de pensées devant

lesquelles la réflexion recule. Oui, — il est des choses qu'il faut oser dès qu'on les a conçues, et dont l'exécution doit à peine attendre que la pensée en soit instruite. Quelle que fût l'idée qui préoccupât Kaled, elle suffit pour fermer ses lèvres et torturer son cerveau. Ses yeux restèrent fixés sur Ezzelin jusqu'au moment où Lara jeta en passant un sourire de dédain au chevalier. Quand Kaled vit ce sourire il changea tout à coup de visage, comme s'il venait d'y reconnaître quelque chose ; sa mémoire en lisait plus dans une telle expression que n'en disait aux autres l'aspect de Lara. Il s'élança rapidement auprès de lui, et dans un moment tous deux eurent disparu, laissant après eux dans la salle comme un vide. Tous les regards étaient tellement fixés sur Lara, tous les cœurs s'identifiaient tellement à cette scène, que du moment où sa grande ombre cessa de se projeter sur le portique et d'y relever la lueur éclatante des flambeaux, chacun sentit son cœur battre plus vite, et une émotion profonde soulever sa poitrine, comme lorsque nous sortons de quelque rêve bien noir auquel nous ne croyons pas, mais que nous redoutons toutefois, parce que le pire est toujours le plus près de la vérité. Ils sont donc partis, — mais Ezzelin est là, le visage pensif, l'air impérieux ; mais il ne reste pas longtemps, avant qu'une heure se soit écoulée il tend la main à Othon, et sort.

XXIX.

La foule s'est retirée, et les convives reposent ; le châtelain courtois et ses hôtes empressés ont été demander le sommeil à leur couche accoutumée, où se calme la joie, où voudrait dormir la douleur, où l'homme fatigué des agitations de son être s'affaisse dans le doux oubli de la vie : là reposent les espérances fébriles de l'amour, les ruses de la perfidie, les tourments de la haine, les projets de l'ambition trompée ; sur tous les yeux l'oubli secoue ses ailes, et l'existence éteintes s'étend dans un cercueil. Quel autre nom donner à la couche du sommeil ? sépulcre de la nuit, foyer universel où gisent nus et sans défense la faiblesse et la force, le vice et la vertu ; heureux de respirer un moment sans avoir la conscience de son être, l'homme bientôt se réveille pour lutter contre la crainte de la mort, et pour fuir, bien que chaque jour éclaire pour lui de nouvelles douleurs, ce dernier sommeil, sans contredit le plus doux, puisque c'est le plus exempt de rêves.

LARA.

CHANT SECOND¹.

I.

Les ombres de la nuit pâlissent ; les vapeurs groupées en flocons autour des montagnes se fondent dans les lucars du matin, et la lumière éveille le monde. L'homme a un jour de plus pour grossir son passé, et

¹ Lord Byron semble avoir pris un plaisir bizarre à détruire dans son second chant la plupart des espérances qu'il avait fait concevoir dans son premier chant ; car si Ezzelin ne reparait pas

la mystérieuse vision de Lara dans son antique château devient un morceau inintelligible et inutile à la marche du poème. Le caractère de Médora, que nous avons trouvée établie dans l'île du

le conduire à peu de chose, si ce n'est à sa fin; mais la puissante nature s'élance, comme de son berceau; le soleil est au ciel et la vie sur la terre, les fleurs dans la vallée, la splendeur dans les rayons du jour, la santé dans le souffle de la brise, et la fraîcheur dans l'onde des ruisseaux. Homme immortel! contemple l'éclat de tant de beautés, et dis-toi, dans la joie de ton cœur: « Tout cela est à moi! » Regarde, pendant que tes yeux enchantés peuvent voir encore; le jour n'est pas loin où tout cela ne sera plus à toi; alors, pleure qui voudra sur ta cendre insensible, ni la terre ni le ciel ne te donneront une larme; il ne se formera pas un nuage, il ne tombera pas une feuille de plus pour cela, et la brise ne t'accordera pas un soupir; mais les vers se repaîtront de ta dépouille et prépareront ton argile à fertiliser le sol.

II.

L'aube a paru, — il est midi. — Convoqués par Othon, les seigneurs sont assemblés dans son château. C'est l'heure désignée qui doit prononcer sur la réputation de Lara un arrêt de vie ou de mort; c'est l'heure où Ezzelin doit articuler son accusation; il dira la vérité quelle qu'elle soit: il en a donné sa parole, et Lara a promis de l'entendre à la face du ciel et des hommes. Pourquoi ne vient-il pas? quand il s'agit de révélations si importantes, il me semble que le sommeil de l'accusateur est bien prolongé.

III.

L'heure est passée, et Lara est là, avec un air d'assurance et de froide patience. Pourquoi Ezzelin ne vient-il pas? L'heure est passée, on murmure, et le front d'Othon se rembrunit. « Je connais mon ami; je ne puis douter de sa parole; s'il est vivant encore, attendez-vous à le voir ici; la demeure où il a passé la nuit est située entre mes domaines et ceux du noble Lara; mon château se fût trouvé honoré d'un pareil hôte, et sir Ezzelin n'eût pas dédaigné d'accepter l'hospitalité chez moi; mais il en a été empêché par la nécessité de se procurer les preuves nécessaires pour se préparer à l'entrevue de ce jour; j'ai engagé ma parole pour lui, je l'engage encore, ou moi-même, s'il le faut, je rachèterai la tache imprimée à son honneur de chevalier. »

Il dit. — Lara lui répond: « Je suis venu ici, à ta demande, pour entendre les fables perfides d'un étranger dont les paroles auraient dû déjà blesser mon cœur si je ne l'avais méprisé comme un insensé ou un ennemi indigne de ma colère. Je ne le connais pas, — mais il paraît qu'il m'a connu dans des pays où..... — Mais pourquoi m'arrêter à de pareils contes? représente-moi ce faiseur d'histoires, ou soutiens son engagement ici, chez toi, à la pointe de ton épée. » — Soudain, le fier Othon rougit de colère; il jette son gant et tire son glaive. « Je préfère cette dernière alternative, et voilà comment je réponds pour mon hôte absent.

D'un visage dont rien n'altère la livide pâleur,

quelque près qu'il soit de sa tombe ou de celle d'autrui; d'une main dont l'insouciance froideur annonce son habitude à manier le glaive, d'un regard calme, mais déterminé à ne point épargner son ennemi, Lara tire sans hésiter son arme du fourreau. En vain les seigneurs se pressent autour d'eux; rien ne peut arrêter la fureur d'Othon. Ses lèvres laissent tomber des paroles insultantes; elle doit être bonne l'épée qui pourra les soutenir.

IV.

Le combat fut court; dans sa rage aveugle, le présomptueux Othon offre sa poitrine au fer de son adversaire: atteint par un coup adroit, il est blessé; il tombe, mais sa blessure n'est pas mortelle. « Demande la vie! » Il ne répond pas, et alors peu s'en faut qu'il ne se relève plus de ce carreau sanglant, car en ce moment le front de Lara se couvre d'une teinte infernale et devient presque noir; il agite son glaive irrité avec plus de furie qu'au moment où la pointe de celui de son ennemi était dirigée contre sa poitrine; auparavant il se maîtrisait, maintenant sa haine implacable déborde de son cœur; il est si peu disposé à épargner son ennemi blessé que, lorsqu'on vient arrêter son bras, il est tenté de tourner son arme altérée de sang contre ceux dont la pitié s'interpose entre Othon et lui; mais ce premier mouvement cède à un moment de réflexion. Cependant ses regards restent attachés sur Othon; on dirait qu'il dédaigne un combat inutile qui laisse la vie à un ennemi vaincu, et qu'il cherche à reconnaître à quelle distance du tombeau la blessure qu'il a faite a mis sa victime.

V.

On relève Othon, baigné dans son sang; et le médecin défend qu'on lui adresse pour le moment aucune question, soit par geste, soit de vive voix; les autres seigneurs se réunissent dans un château voisin; et Lara irrité, et sans se soucier d'eux, Lara, vainqueur dans ce combat soudain dont il est la cause, s'éloigne à pas lents dans un silence hautain; il monte sur son coursier, prend le chemin de sa demeure, sans jeter un seul regard sur le château d'Othon.

VI.

Mais où était-il ce météore d'une nuit qui brillait menaçant et a disparu avec le retour de la lumière? Où est cet Ezzelin qui est venu et s'est éloigné sans plus laisser de traces de ses intentions? Il a quitté le château d'Othon longtemps avant l'aurore et au milieu des ténèbres; mais la route est si bien battue qu'il n'était pas possible qu'il s'égarât; sa demeure était tout près; mais on ne l'y a pas trouvé, et le lendemain on a fait des recherches qui n'ont rien appris, sinon qu'il est absent. Sa chambre est vide, son coursier est dans l'étable; son hôte s'alarme; sa suite murmure et s'attarde. On fait des perquisitions le long de la route et dans le voisinage, dans la crainte de rencontrer les marques de la rage de quelques brigands, mais on ne

Pirate, sans nous inquiéter d'où elle était venue, se trouve terni par la nature ambiguë de ses relations avec sir Ezzelin: et plus loin enfin le généreux et magnanime Conrad, qui avait préféré la

mort et les supplices à la vie et à la liberté achetées par un assassinat, est représenté comme un lâche meurtrier.

trouve rien. Sur les buissons, pas une goutte de sang, pas un lambeau de son manteau déchiré; la victime en tombant ou en se débattant n'aurait foulé le gazon; ces indices ordinaires du meurtre n'existent pas. Des doigts sanglants n'ont point laissé sur le sol les marques de ces étreintes convulsives de mains agonisantes qui ont cessé de se défendre. Ces signes se trouveraient si un assassinat avait été commis; mais il n'en est rien, et on conserve le doute et l'espoir; on forme d'étranges soupçons, on prononce tout bas le nom de Lara; on parle de sa réputation équivoque; mais sitôt qu'il paraît on se tait, on attend l'absence de cet homme, que l'on redoute, pour reprendre l'entretien mystérieux et se livrer aux plus noires conjectures.

VII.

Les jours s'écoulent, et les blessures d'Othon sont guéries, mais non son orgueil. Il ne dissimule plus sa haine; il est puissant, il est l'ennemi de Lara et l'ami de quiconque lui veut du mal. Et maintenant il s'adresse aux tribunaux de son pays, et demande compte à Lara de la disparition d'Ezzelin. Quel autre que Lara pouvait avoir à redouter sa présence? Qui l'a fait disparaître, sinon l'homme sur qui eussent pesé les accusations promises s'il eût vécu pour les articuler? La rumeur générale, rendue plus bruyante encore par l'ignorance; cette avidité de la foule pour tout ce qui est mystérieux; l'isolement apparent d'un homme qui ne cherche ni à se concilier la confiance, ni à captiver l'affection de personne; l'indomptable férocity qui se trahit en lui; son habileté à manier le glaive, lui qui n'a jamais fait la guerre; cette habileté, où donc son bras l'a-t-il acquise? cette férocity comment lui est-elle venue? car ce n'est pas cette fureur aveugle et soudaine qu'un mot allume et qu'un mot peut calmer, c'est le sentiment profond d'une âme sans pitié pour l'objet sur lequel s'est fixée sa colère, d'une âme qu'une longue habitude du pouvoir et du succès a rendue inexorable; tout cela, joint à cette disposition naturelle de l'espèce humaine à condamner plutôt qu'à approuver, a fini par soulever contre Lara une tempête redoutable même pour lui, et telle que la voulaient ses ennemis; et maintenant il est appelé à répondre de l'absence d'un homme qui, vivant ou mort, ne cesse de le poursuivre.

VIII.

Le pays contenait un grand nombre de mécontents maudissant la tyrannie sous laquelle ils courbaient la tête; la plus d'un despote avide et cruel égrégait en loi ses caprices. De longues guerres au dehors, et de fréquentes discords au dedans, avaient frayé la voie au carnage et à de coupables ambitions n'attendant qu'un signal pour renouveler les forfaits de ces troubles civils dans le quels on ne reconnaît point de neutres, mais seulement des amis et des ennemis. Chaque seigneur, renfermé dans sa forteresse féodale, était souverain, obéi en parole et en action, abhorré au fond de l'âme. C'est ainsi que les domaines de Lara lui avaient été transmis en héritage, et avec eux des cœurs mécontents et des bras paresseux; mais sa longue absence de son pays natal l'avait laissé pur du

crime de l'oppression, et depuis son retour la douleur de sa domination avait peu à peu banni tout sentiment d'effroi. Ses serviteurs seuls conservaient une sorte de terreur respectueuse, mais c'était pour lui plus que pour eux que leurs craintes étaient excitées. D'abord ils l'avaient jugé défavorablement, mais maintenant ils l'estimaient malheureux; ses nuits sans sommeil, son silence étrange, ils les attribuaient à une disposition malade, entretenue par la solitude; et bien que depuis peu ses habitudes d'isolement eussent jeté de la tristesse dans sa demeure, la bienveillance en égayait le seuil. Les malheureux n'en paraient jamais sans soulagement; pour eux du moins son âme connaissait la pitié. Il n'avait pour les grands que de la froideur, pour les puissants que du dédain, mais il aimait à reporter ses regards sur les humbles. Il leur parlait peu; mais sous son toit ils trouvaient souvent l'asile, jamais le reproche. Ceux qui l'observaient pouvaient voir que de jour en jour le nombre de ses vassaux augmentait; mais depuis la disparition d'Ezzelin surtout, il faisait parade de courtoisie et d'hospitalité. Peut-être que sa querelle avec Othon lui faisait redouter quelque piège préparé contre sa tête importune. Mais quel que fût son motif, il est certain qu'il se concilia dans le peuple plus de partisans que les seigneurs ses égaux. Si c'était calcul de sa part, ce calcul était sage. La foule le jugeait tel qu'elle le trouvait; réduits à l'exil par des maîtres cruels, ils ne lui demandaient qu'un abri, et il l'accordait. Nul paysan ne pleurait sa cabane par lui dévastée, et le serf n'avait point à se plaindre de sa condition; avec lui l'avare vieillesse voyait son trésor en sûreté, et jamais le mépris ne venait insulter au pauvre. La jeunesse était retenue auprès de lui par les festins et l'espoir des récompenses, jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour le quitter. À la haine, il offrait dans un prochain avenir les chères représailles d'une vengeance différée; à l'amour condamné par l'inégalité des rangs à soupirer en vain, il promettait la beauté de son choix, dignement conquise par la victoire. Maintenant tout est mûr, il n'attend plus que le moment de proclamer l'abolition d'un esclavage qui déjà n'existe plus que de nom. Ce moment est venu; c'est celui où Othon croit enfin s'être assuré la vengeance qu'il cherche depuis si longtemps. Ses sommations ont trouvé le criminel dans son château, environné de milliers de bras récemment délivrés de leurs chaînes féodales, de la terre, et ne doutant pas de la protection du ciel. Ce matin même il a affranchi les esclaves attachés à la glèbe; à dater de ce jour ils ne bêcheront le sol que pour creuser la tombe des tyrans! c'est là leur cri de guerre. Il faut un mot d'ordre au jour de combat pour justifier l'injustice et mettre en relief le bon droit. La religion, — la liberté, — la vengeance, — n'importe, il suffit d'un mot pour mener le genre humain au carnage, de quelques phrases fatieuses, inventées et propagées par la ruse, pour faire régner le crime, et engraisser les loups et les vers.

IX.

Dans ces contrées les grands avaient acquis une telle

puissance, que leur monarque enfant régnait à peine ; c'était un moment favorable pour augmenter les forces des factieux. Les serfs méprisaient le roi et le haïssaient, lui et les seigneurs. Ils n'attendaient qu'un chef contre la tyrannie ; ils en trouvèrent un inséparablement lié à leur cause, et que les circonstances forçaient, dans l'intérêt de sa défense personnelle, à se plonger de nouveau au milieu des luttes des hommes. Séparé par une destinée mystérieuse de ceux que la nature ne lui avait pas donnés pour ennemis, Lara, depuis cette nuit fatale pour lui, s'était préparé à faire face à tout événement, mais non seul. Des motifs, peu importe lesquels, le portaient à éviter toute investigation dans sa conduite en des climats lointains ; en confondant sa cause avec celle de tous, dût-il même succomber, il différerait sa chute. Ce calme lugubre qu'il avait si longtemps conservé, l'orage qui après s'être épuisé s'était endormi dans son sein, réveillé tout à coup par des événements appelés, selon toute apparence, à pousser ses sombres destinées jusqu'à leur dernière limite, a fait explosion, et l'a rendu ce qu'il avait été naguère, ce qu'il est encore. Il n'a fait que changer de théâtre ; il a peu de souci de la vie, et moins encore de la gloire, mais il n'en est que plus propre à jouer cette partie désespérée. Il sait qu'il est en butte à la haine des hommes ; mais il sourit à la mort, pourvu qu'il entraîne ses ennemis dans sa chute. Que lui importe, à lui, la liberté des peuples ? Il n'élève les humbles que pour courber les puissants. Il avait espéré le repos dans sa sombre tanière ; mais l'homme et le destin viennent l'y assiéger : accoutumé aux attaques des chasseurs, qu'ils viennent, il est prêt à leur tenir tête ; il leur faudra tuer leur proie, ils ne la prendront point au piège. Farouche, taciturne, sans ambition, il est resté jusqu'à ce jour spectateur calme sur le théâtre de la vie ; mais ramené dans l'arène, il redevient chef redoutable et aguerri ; dans sa voix, — dans son aspect, — dans ses gestes — éclate une nature sauvage, et le gladiateur perce dans son regard.

X.

Qu'ai-je besoin de décrire après tant d'autres les combats livrés, les vautours rassasiés, les flots de sang versé, les vicissitudes des champs de bataille, la force victorieuse, la faiblesse vaincue, les ruines fumantes, les murs croulants ? Cette lutte ressemble à toutes les autres, si ce n'est que des passions cruelles lui prêtent leur funeste acharnement et en bannissent les remords. Nul ne demande quartier, car le cri de la merci n'eût point été écouté ; le prisonnier meurt sur le champ de bataille. Une égale fureur anime les deux partis, qui triomphent tour à tour ; les champions de la liberté comme ceux de la tyrannie croient n'avoir immolé que peu d'ennemis tant qu'il en reste à immoler encore. Il est trop tard pour arrêter le glaive dévastateur ; le pays est en proie à la désolation et à la famine. La torche est allumée, la flamme se propage, et le carnage sourit aux victimes que chaque jour entasse.

XI.

Forts de l'énergie que leur donne l'impulsion nou-

velle à laquelle ils obéissent, les partisans de Lara obtiennent d'abord des succès ; mais cette inutile victoire devient la cause de leur ruine. Ils cessent de former leurs rangs à la voix de leur chef ; ils se jettent aveuglément et sans ordre sur l'ennemi, et ne comprennent pas qu'autre chose est d'arracher la victoire, autre chose de s'en assurer la possession. L'amour du pillage, la soif de la vengeance précipitent la perte de ces brigands indisciplinés. En vain Lara fait tout ce qu'un chef peut faire pour contenir la furie insensée de ses soldats ; c'est vainement qu'il essaie de contenir leur opiniâtre ardeur. — La main qui alluma l'incendie ne peut réussir à l'éteindre. Leur habile ennemi pourra seul arrêter leurs ravages, et montrer à cette bande vagabonde sa folle erreur. Les retraites simulées, les embuscades nocturnes, les fatigues journalières, les combats différés, la longue privation des provisions attendues, le sommeil non abrité sous un ciel humide, le rempart opiniâtre, qui se rit de tout l'art de l'assiégeant, et lasse sa patience en trompant son espoir, ils n'avaient point songé à tout cela : un jour de bataille ils rivalisaient avec de vieux guerriers ; mais ils préféraient l'enivrement du carnage et une mort prompte à des souffrances de tous les instants : la famine et les maladies déciment chaque jour leurs rangs ; de la joie immodérée du triomphe, ils passent au mécontentement, et l'âme de Lara est la seule qui demeure inébranlable. Il lui en reste bien peu pour obéir à sa voix et seconder son bras, et une armée où l'on comptait plusieurs milliers de soldats se trouve réduite à une faible troupe ; mais ce sont les plus résolus et les plus braves qui sont demeurés fidèles, et qui aujourd'hui regrettent une discipline qu'ils dédaignaient naguère. Un espoir reste encore, la frontière n'est pas loin ; ils peuvent y trouver un refuge contre le glaive de leurs concitoyens, et porter dans le territoire d'un état voisin les douleurs d'un exilé et la haine d'un proscrit : sans doute il est dur de dire adieu à la terre natale, mais il est plus dur encore de choisir entre la soumission et la mort.

XII.

La résolution en est prise, — ils marchent. — La nuit propice leur prête son flambeau pour éclairer leur fuite sombre et secrète. Déjà ils voient sa tranquille lumière dormir sur la surface des flots qui séparent les deux états ; déjà ils aperçoivent, — est-ce bien là la rive ? arrière ! elle est bordée de bataillons ennemis. Que faire ? revenir sur ses pas ou fuir ? — Que voient-ils briller derrière eux ? c'est la bannière d'Othon ; — c'est la lance de ceux qui les poursuivent ! Ces feux allumés sur la hanteur, sont-ce les feux des bergers ? Hélas ! ils jettent une clarté trop grande pour que la fuite soit possible : coupés de toutes parts, ils sont comme traqués dans leur désespoir ; moins de sang a souvent acheté une victoire plus importante.

XIII.

Ils s'arrêtent un moment — pour reprendre haleine. Marcheront-ils en avant ou attendront-ils qu'on vienne à eux ? peu importe. — S'ils chargent les ennemis rangés en bataille sur la rive, qui sait ? quel-

ques-uns peut-être parviendront à rompre leur ligne, quelque serrés que soient leurs rangs. « C'est à nous de les attaquer ; il y aurait lâcheté à les attendre ! » Tous les glaives sont tirés, la main de chaque cavalier a saisi les rênes. Dans la première parole que va prononcer Lara, combien aurait entendu la voix de la mort !

XIV.

Il a tiré son glaive. — Il y a trop de calme dans son air pensif pour que ce soit celui du désespoir ; il y a là plus d'indifférence qu'il ne sied au brave d'en montrer dans un pareil moment s'il a quelque sensibilité pour ses semblables. Il porte ses regards sur Kaled, qui, toujours à ses côtés, est trop fidèle pour manifester le moindre effroi ; c'est peut-être la clarté douteuse de la lune qui répand sur les traits du jeune page cette teinte inaccoutumée de pâleur et de deuil, expression profonde de la sincérité de son zèle et non de sa terreur. Lara l'a remarqué ; il pose sa main sur la sienne, et, dans cet instant critique, elle ne tremblait pas ; sa bouche était muette ; son cœur battait à peine, ses yeux seuls semblaient dire : « Nous ne nous séparerons pas ! Tes soldats peuvent succomber, tes amis peuvent fuir : adieu à la vie, mais non à toi ! » Lara donne le signal, et la petite troupe serre ses rangs et se précipite sur les lignes de l'ennemi. Les coursiers obéissent à l'éperon, les cimetières flambaient, l'acier résonne. Inférieurs en nombre, mais non en courage, ils opposent à l'audace le désespoir, et font face à l'ennemi. Le sang mêle ses flots à ceux du fleuve, qui conserve jusqu'au matin sa couleur pourprée.

XV.

Devant ses ordres, ralliant les siens, les animant par son exemple, partout où l'ennemi gagne du terrain, où ses guerriers succombent, Lara les encourage de la voix, brandit son glaive ou frappe, et cherche à leur inspirer un espoir que lui-même n'a plus. Nul ne fuit, car ils savent que la fuite serait vaine ; mais ceux qui lâchaient pied reviennent sur leurs pas pour frapper encore en voyant les plus intrépides de leurs ennemis reculer devant le regard et les coups de leur chef : maintenant qu'il est presque seul et entouré d'ennemis, tantôt il porte la mort dans leurs rangs, tantôt il rallie le petit nombre des siens ; il ne s'épargne pas. — Tout à coup il croit voir l'ennemi ployer. — Voilà le moment venu, il élève son bras en l'air, il agite..... — Pourquoi cette tête ornée d'un panache s'est-elle soudainement affaissée ? Le coup est parti ; — la flèche lui est entrée dans le sein ! Ce geste fatal l'a laissé à découvert, et la mort a rabattu ce bras orgueilleux. La parole de triomphe expire sur ses lèvres ; cette main qu'il a levée, comme elle perd sa vigueur ! Pourtant elle retient machinalement le glaive, pendant que la main gauche laisse échapper les rênes ; Kaled s'en empare. Étourdi par sa blessure, et penché sans mouvement sur l'arçon de sa selle, Lara ne s'est pas aperçu que son page inquiet entraîne son coursier hors de la mêlée : cependant ses soldats continuent à combattre ; ceux qui tuent sont maintenant trop mêlés pour faire attention à ceux qui meurent !

XVI.

Le jour luit sur des mourants et des morts, des cuirasses pourfendues, des têtes sans cimier ; le coursier, sans son cavalier, est couché par terre ; l'effort de son dernier soupir a fait rompre les sanglantes courroies de sa selle ; près de lui palpitent encore d'un reste de vie le talon qui l'éperonnait, la main qui tenait ses rênes ; il en est qui sont gisants aux bords de ce fleuve dont les ondes semblent insulter aux lèvres des mourants ; cette soif haletante, dont sont dévorés ceux qui meurent de l'ardente mort du soldat, pousse en vain la bouche brûlante à implorer une goutte, — une dernière goutte, afin de se rafraîchir pour la tombe. Ils se traînent avec des mouvements faibles et convulsifs sur le gazon ensanglanté ; les restes défaillants de leur vie se consomment en ce dernier effort ; enfin ils atteignent l'onde et se baissent pour boire. Ils sentent déjà sa fraîcheur, déjà leurs lèvres s'en approchent. — Pourquoi s'arrêtent-ils ? Ils n'ont plus de soif à satisfaire, — ils ne l'ont point étanchée, et pourtant ils ne l'éprouvent plus ; c'était une douleur poignante, — ils viennent de l'oublier !

XVII.

Sous un tilleul écarté du théâtre de ce combat qui sans lui n'eût jamais eu lieu, est couché un guerrier qui respire, mais voué à la mort ; c'est Lara qui voit sa vie s'écouler rapidement avec son sang : celui qui fut son page, et qui maintenant est son seul guide, Kaled, agenouillé, se penche sur son côté entr'ouvert, et essaie avec son écharpe d'étancher ce sang qui, à chaque convulsion du mourant, jaillit à flots plus noirs, puis, à mesure que sa respiration devient plus faible et plus rare, s'épanche goutte à goutte et non moins fatalement : il peut à peine parler, mais il fait signe à Kaled que ses efforts sont vains et ne font qu'ajouter à sa souffrance. Il serre la main qui cherche à adoucir cette angoisse, et remercie par un triste sourire ce page sombre qui ne craint rien, ne sent rien, est étranger à tout, et ne voit que ce front gâché appuyé sur ses genoux, que ce pâle visage dont les yeux presque éteints sont la seule lumière qui pour lui brille ici-bas.

XVIII.

Les vainqueurs arrivent après avoir longtemps cherché Lara sur le champ de bataille ; leur victoire n'est rien tant que Lara ne sera pas en leur pouvoir ; ils voudraient le faire enlever, mais ils voient que ce serait inutile ; et lui, il les regarde avec un calme dédain ; il se réconcilie avec le destin qui le soustrait par la mort à la haine des vivants : et Othou accourt, et mettant pied à terre, il regarde couler le sang de l'ennemi qui répandit le sien, et l'interroge sur son état. Lara, sans lui répondre, le regarde à peine, comme s'il l'avait déjà oublié, et se tourne vers Kaled ; — à dater de ce moment, ses paroles, on les entend, mais nul ne peut les comprendre. Il parle dans cette langue inconnue à laquelle l'attache irrésistiblement quelque souvenir étrange. Ils s'entretiennent d'autres événements ; — mais ce qu'ils disent, —

Kaled seul le sait ; seul il a l'intelligence des paroles de Lara ; et il lui répond à demi-voix, pendant qu'on les contemple dans un muet étonnement ; tous deux, en ce moment suprême, semblent presque oublier le présent dans le passé, partager ensemble je ne sais quelle destinée distincte, dont nul autre qu'eux ne peut pénétrer le mystère.

XIX.

Leur entretien est long, quoiqu'ils se parlent avec un accent affaibli. — Ceux qui les entendent ne peuvent juger de ce qu'ils disent que par le ton de leur voix. A ce compte on pourrait croire, aux intonations du jeune Kaled, que sa mort est plus proche que celle de Lara, tant elles sont tristes, émuës, entrecoupées, les paroles prononcées par ses lèvres pâles qui remuent à peine ; la voix de Lara, quoique basse, était d'abord distincte et calme, jusqu'au moment où la mort est venue lui communiquer son rôle ; mais c'est en vain qu'on essaierait de lire sur son visage ce qui se passe au-delà de lui, tant ses traits ont conservé un caractère impénitent, sombre, impassible ; seulement à sa dernière agonie son regard s'est tourné affectueusement vers son page ; il y eut un moment où les accents de Kaled ayant cessé de se faire entendre, Lara leva la main et montra l'Orient, soit que la venue du jour frappât sa vue, car en cet instant le soleil paraissait à l'horizon et chassait devant lui les nuages, soit que le souvenir de quelque événement lui fit diriger sa main vers les lieux qui en avaient été le théâtre. Kaled parut ne point le savoir lui-même, mais il se détourna comme s'il eût eu en horreur le jour qui se levait ; il cloigna ses regards de la lumière matinale pour les reporter sur le front de Lara — où tout devenait nuit ; néanmoins il conservait encore le sentiment, quoique sa perte eût été pour lui un bienfait ; car quelqu'un ayant approché de lui la croix du salut, et lui ayant fait toucher le saint rosaire, dont le secours pouvait être nécessaire à son âme sur le point de partir, il jeta sur ces objets sacrés un coup d'œil profane et se prit à sourire. — Le ciel lui pardonne, si ce fut de dédain : et Kaled, sans proférer une parole, se détournant du visage de Lara ses yeux pleins de désespoir, d'un air mécontent, d'un geste brusque, repoussa la main qui tenait le gage sacré, comme si sa vue ne pouvait que troubler le mourant, paraissant ignorer que de ce moment commençait sa vie véritable, cette vie d'immortalité assurée à ceux-là seulement dont la foi au Christ est éprouvée.

XX.

Mais Lara a jeté un soupir profond et pénible ; le voile qui couvre ses yeux s'est épaissi ; ses membres se sont étendus convulsivement, et sa tête est retombée sur les genoux faibles qui la soutiennent sans se lasser ; il presse la main qu'il tient sur son cœur. — Ce cœur ne bat plus, mais Kaled ne quitte pas son étreinte glacée ; il interroge, et interroge en vain les mouvements de ce cœur qui ne lui répond pas. « Il bat ! » — Arrière, vain rêveur ! il n'est plus. — Ce que tu regardes fut autrefois Lara.

XXI.

Il le contemple, comme si n'avait pas encore passé l'esprit hautain de cette humble argile ; ceux qui l'entourent l'arrachent à sa rêverie, mais ne peuvent détourner son regard fixe et immobile ; et lorsqu'on l'a relevé du lieu où il supportait dans ses bras ce corps inanimé, lorsqu'il voit cette tête, que son sein voudrait soutenir encore, rouler comme de la terre rendue à la terre, il ne s'est point élançé sur cette chère dépouille, il n'a point arraché les boucles brillantes de sa noire chevelure ; mais il se raidit debout, et continue à regarder, puis il chancelle et tombe, ne respirant guère plus que celui qu'il a tant aimé. Que celui qu'il a aimé ! Oh ! jamais pareil amour ne brûla dans une poitrine d'homme ! Ce moment critique a enfin révélé ce long secret qui n'était caché qu'à demi ; sous ses vêtements qu'on écarte pour rappeler à la vie ce cœur dont les douleurs semblent finies, on découvre une femme ; Kaled a repris ses sens, et ne rougit pas ; — que lui font désormais son honneur et son sexe ?

XXII.

Et Lara ne repose pas où reposent ses pères ; mais on lui a creusé sa tombe aussi avant, au lieu même où il est mort ; et son sommeil mortel n'en est pas moins profond, quoiqu'un prêtre n'ait pas béni sa sépulture et que nul marbre ne la décore ; et il a été pleuré par une douleur solitaire, moins bruyante, mais plus durable que celle qu'un peuple accorde au trépas de son chef. Toutes les questions qu'on lui fit sur le passé furent inutiles ; on employa vainement la menace, elle garda le silence jusqu'à la fin : elle ne dit pas d'où elle était venue, ni pourquoi elle avait tout quitté pour un homme qui semblait peu aimant. Pourquoi l'aimait-elle ? Questionneur insensé ! — tais-toi. — L'amour au cœur de l'homme est-il l'œuvre de sa volonté ? Il était peut-être pour elle affectueux et tendre : ces esprits sévères et sombres ont des pensées que ne peut discerner l'œil du vulgaire ; et quand ils aiment, vos sourieurs ne sauraient deviner comment battent ces cœurs forts, avares de paroles. Ce n'étaient pas des liens ordinaires qui enchaînaient à Lara le cœur et l'esprit de Kaled ; mais cette étrange histoire, elle ne l'a jamais révélée, et les lèvres qui auraient pu la dire sont maintenant scellées à jamais.

XXIII.

On déposa Lara en terre ; sur sa poitrine, outre la blessure qui avait donné le repos à son âme, on trouva de nombreuses cicatrices qui n'y avaient pas été mises par cette guerre récente : où que se fût passé l'été de sa vie, il semble que ses jours ont dû s'écouler au milieu des combats ; mais on ne sait rien ni de sa gloire ni de ses crimes ; ces cicatrices indiquent seulement qu'il y a eu quelque part du sang versé, et Ezzelin qui eût pu dire le reste, ne revint plus ; — cette nuit fatale fut sans doute sa dernière.

XXIV.

Cette nuit-là même, si l'on en croit le récit des paysans, à l'heure où la lumière de Cynthie allait disparaître devant l'aurore, où un nuage de vapeur

voilà presque son disque pâissant, un serf, qui s'était levé de bonne heure pour travailler dans la forêt et y gagner le pain de ses enfants, traversait la vallée intermédiaire; en passant près de la rivière qui sépare les terres d'Othon des vastes domaines de Lara, il entendit un bruit de pas; — un cheval et son cavalier sortirent du bois; sur le devant de la selle était un objet qu'enveloppait un manteau; le cavalier avait la tête baissée, et on ne pouvait voir son visage. Étonné de cette apparition à une pareille heure, et pressentant qu'il y avait là un crime, le villageois se tint à l'écart, et se mit à épier l'inconnu; celui-ci, arrivé au bord du fleuve, s'élança de son cheval, et, soulevant le fardeau qu'il portait, monta sur la rive et le lança dans l'onde; puis il resta immobile, puis il jeta ça et là des regards inquiets, puis les reporta sur les flots, dont il suivit le courant, comme si leur surface trahissait quelque chose; tout à coup il s'arrêta, se baissa. Autour de lui étaient épars des monceaux de pierres charriées par les pluies d'hiver; il prit les plus pesantes, et les lança avec un soin tout particulier. Pendant ce temps le serf s'était approché, en rampant, d'un endroit d'où sans être vu il pouvait tout observer de plus près; il put flotter quelque chose qui ressemblait à la poitrine d'un homme; il crut même distinguer sur les vêtements je ne sais quoi qui brillait comme une étoile de métal; mais avant qu'il eût le temps de bien observer ce que c'était, une pierre énorme atteignit le cadavre flottant, qui coula à fond.

Il revint à la surface, mais sans qu'il fût possible de le distinguer, laissa empreinte sur les flots une couleur pourprée, puis disparut entièrement. Le cavalier continua de regarder, jusqu'à ce que le dernier cercle imprimé à l'eau se fût évanoui; alors il se retourna, et, courbé sur son cheval, il s'éloigna à toute bride. Sa figure était masquée; le villageois, dans sa terreur, ne put distinguer les traits du mort, si toutefois c'en était un; mais s'il est vrai qu'il y eût une étoile sur sa poitrine, tel est le signe que portent les chevaliers, et l'on sait qu'Ezzelin en avait une dans la nuit qui précéda cette matinée. Si c'est ainsi qu'il a péri, Dieu veuille avoir son âme! On n'a pu découvrir son corps; les vagues l'ont porté dans l'océan, et la charité aime à croire que Lara fut étranger à sa mort¹.

XXX.

Et Kaled, — Lara, — Ezzelin ne sont plus, tous trois privés de pierre funéraire. Tous les efforts ont été vains pour éloigner la première du lieu où le sang de son chef avait coulé; la douleur, il est vrai, avait abattu cette âme trop fière; elle versait peu de larmes, ses plaintes n'étaient jamais bruyantes; mais voulait-on l'arracher de cette place où elle se figurait presque le voir encore, elle devenait furieuse, ses yeux étincelaient comme ceux d'une tigresse à qui on enlève ses petits; si on la laissait consumer en ce lieu ses journées solitaires, elle passait son temps à s'entretenir avec des êtres fantastiques, tels que les enfante le cer-

¹ L'incident dont il est question dans cette strophe fut suggéré à lord Byron par le récit de la mort du duc de Gaudia. Burchard nous en a transmis les détails les plus dramatiques, dont voici la substance :

• Le 8 juin, le cardinal de Valenza et le duc de Gaudia, fils du pape, soupaient avec leur mère Vanozza près de l'église Saint-Pierre-aux-Liens. Plusieurs autres personnes étaient présentes à ce festin. L'heure du départ approchant, le cardinal rappela à son frère qu'il était temps de retourner au palais apostolique : ils monterent sur leurs chevaux, ou plutôt sur leurs mules, suivis d'une faible escorte, et marchèrent ensemble jusqu'au palais du cardinal Sforza. Là le duc informa le cardinal qu'avant de se rendre chez lui il avait une visite amoureuse à faire. Il renvoya donc toute sa suite, excepté son *stafiero* et une personne masquée qui était venue lui rendre visite pendant le souper, et depuis un mois on environ se rendait chaque jour au palais apostolique. Il mit cette personne en eroupe sur sa mule et s'avança dans la rue des Juifs. Là, il quitta son domestique, lui ordonnant de l'attendre une certaine heure, après quoi il pouvait retourner au palais. Or, cette nuit-là le duc fut assassiné et son corps jeté dans la rivière; son domestique fut également assailli et mortellement blessé. En vain chercha-t-on à le sauver, sa situation était si désespérée qu'il ne put donner aucun renseignement sur le meurtre de son maître. Au matin les serviteurs du duc, ne le voyant pas paraître, commencèrent à s'alarmer, et un d'eux informa le pontife de l'excursion de ses fils et de l'absence du duc. Le pape fit peu d'attention à cette nouvelle; il conjectura que le duc avait été attiré par quelque courtisane pour passer la nuit avec elle, et que, n'osant pas quitter la maison en plein jour, il attendait la nuit pour revenir chez lui. Cependant, lorsque le soir arriva et qu'il se vit trompé dans son attente, il tomba dans une profonde anxiété et commença à faire interroger différentes personnes pour obtenir des renseignements. Parmi ces derniers était un homme nommé Giorgio Schiavoni, qui, yant déchargé du bois de charpente de son bateau sur le rivage, était resté à bord pour le veiller. Ayant été interrogé pour savoir s'il n'avait pas vu jeter quelque chose dans la rivière la nuit précédente, il répondit qu'il avait vu

deux hommes à pied qui débouchèrent de la rue et regardèrent attentivement autour d'eux pour observer si personne ne passait; ne rencontrant personne, ils s'en allèrent, et quelque temps après deux autres revinrent et se mirent de nouveau à observer les lieux, puis ils donnèrent le signal à leur compagnon. Alors s'avancant un homme monté sur un cheval blanc, ayant derrière lui un cadavre dont la tête et les bras pendaient d'un côté et les pieds de l'autre; les deux personnes à pied soutenaient le corps pour l'empêcher de tomber. Ils s'avancèrent ainsi jusqu'à l'endroit où l'égout de la ville se décharge dans la rivière, et, tournant la tête du cheval vers le fleuve, les deux personnes prirent le cadavre par la tête et les pieds, et, remissant toutes leurs forces, le précipitèrent dans les flots. La personne à cheval leur demanda s'ils avaient fini, à quoi ils répondirent : *Signor, si*. Il se tourna alors vers le fleuve, et voyant un manteau emporté par le courant, il demanda quel était cet objet blanchâtre. On lui répondit que c'était le manteau. Alors l'un d'eux jeta des pierres et le fit s'enfoncer. Les délégués du pontife reprochant à Giorgio de n'avoir rien révélé au gouverneur, celui-ci répondit qu'il avait vu dans sa vie plus de cent cadavres jetés ainsi dans la rivière à la même place, et qu'on n'avait jamais fait d'enquête sur ces événements, qu'en conséquence il avait regardé cela comme un fait sans importance. On rassembla aussitôt les pêcheurs et les matelots, et on leur ordonna de fouiller la rivière. La nuit d'après, ils trouvèrent le corps du duc; ses halats étaient intacts; il avait trente ducats dans sa bourse; il était percé de neuf blessures, une à la gorge et les autres à la tête et sur tout le corps. Lorsque le pontife apprit que son fils avait ainsi été massacré et jeté dans la rivière, il s'abandonna à toute sa douleur, et s'enferma dans sa chambre, pleura amèrement. Le cardinal de Ségovie et plusieurs autres amis du pape restèrent à la porte sans pouvoir être admis. Depuis le mercredi soir jusqu'au samedi suivant, le pape ne prit point de nourriture, et ne dormit point depuis le jeudi matin jusqu'au jeudi d'après; cependant, cédant aux prières de ses amis, il commença à réprimer sa douleur et consentit à ne pas porter préjudice à sa propre santé, en n'écoulant que son propre chagrin. (Histoire de Léon X, par Roscoe, p. 263, t. I^{er}.)

veau agité de la douleur, et leur adressait ses tendres plaintes; elle s'asseyait sous l'arbre où ses genoux avaient soutenu sa tête, là elle croyait le voir encore dans la posture où elle l'avait vu tomber, et se rappelait ses paroles, ses regards, son étreinte mourante; elle avait coupé sa chevelure d'ébène qu'elle conservait précieusement dans son sein, d'où elle la retirait souvent pour en essuyer la terre et étancher le sang de la blessure d'un fantôme. Elle lui faisait des ques-

tions et répondait pour lui, puis se levait brusquement et lui faisait signe de fuir devant un spectre imaginaire, puis s'asseyait au pied d'un tilleul, et cachait son visage dans ses mains maigries, ou traçait sur le sable des caractères inconnus. — Cela ne pouvait durer longtemps. — Elle repose à côté de celui qu'elle aimait; son secret, elle ne l'a dit à personne; son amour, elle ne l'a que trop bien prouvé¹.

MÉLODIES HÉBREUSES².

AVERTISSEMENT.

Les poèmes suivants furent composés, à la demande de mon ami l'honorable Douglas Kinnaird, pour faire partie d'un choix de mélodies hébreuses. Ils ont été publiés avec la musique, arrangée par MM. Braham et Nathan.

Janvier 1815.

MÉLODIES HÉBREUSES.

ELLE MARCHE DANS SA BEAUTÉ³.

I.

Elle marche dans sa beauté, semblable à la nuit des climats sans nuages et des cieux étoilés; tout ce qu'ont de plus beau la lumière et l'ombre est réuni dans ses traits et dans ses yeux, brillante de ces molles et tendres clartés que refuse le ciel à la splendeur du jour.

II.

Une ombre de plus, un rayon de moins diminuerait de moitié cette grâce ineffable qui ondoie dans les tresses de sa noire chevelure, ou éclaire doucement ce visage où des pensées d'une sérénité suave annoncent combien est pure cette demeure, combien elle leur est chère.

III.

Et sur cette joue, et sur ce front si doux, si calme, si éloquent, ce sourire séduisant, ces teintes animées,

annoncent des jours passés dans la vertu; une âme en paix avec tous, un cœur dont l'amour est innocent!

LA HARPE DU ROI-POÈTE.

I.

La harpe du roi-poète, du chef des peuples, du bien-aimé du ciel, cette harpe que tu avais sanctifiée, ô musique! à qui tu avais donné des sons tirés des profondeurs de ton âme, et que tu ne pouvais entendre sans pleurer, que tes pleurs redoublent, ses cordes sont brisées! Elle adoucissait les hommes au cœur d'airain; elle leur donnait des vertus qu'ils n'avaient pas; nulle oreille si insensible, nulle âme si froide, qui ne s'émeût, qui ne s'embrasât à ses sons; et la harpe de David était devenue plus puissante que son trône!

II.

Elle disait les triomphes de notre roi; elle glorifiait noire Dieu et lui portait notre hommage; elle faisait résonner nos vallées joyeuses; les cèdres s'inclinaient, les montagnes tressaillaient; ses sons montaient vers le ciel et y demeuraient! Depuis, on a cessé de l'entendre sur la terre; mais à la voix de l'Amour et de la Dévotion sa mère, l'âme s'éveille encore et déploie ses ailes, écoutant des sons qui semblent venir du ciel, et bercée par des rêves que ne peut interrompre la clarté du jour⁴.

¹ *Lara*, quoique contenant beaucoup de bons passages, est une nouvelle preuve de ce fait assez triste et qui est vrai de toutes les continuations, depuis celle de *l'Énéide*, par un grand poète italien du moyen âge, jusqu'à *Polly*, suite de l'opéra du *Mendiant*, à savoir que l'on doit, en général, épargner au public les post-scriptum aussi longs que le corps de la lettre. (L'évêque HÉBERT.)

Lara possède des charmes que n'a pas *le Corsaire*; il appartient davantage à la vie domestique et a plus de rapports avec les hommes civilisés; il est plus intellectuel, mais beaucoup moins passionné, moins vigoureux, moins brillant: quelquefois même il est languissant; en un mot, il est plus diffus. Sir E. BRIDGES.

Lara, qui paraît être la suite du *Corsaire*, excite le même intérêt sombre et profond, et abonde en sentiments élevés, quoique la dispartition de Médora prive le récit de cette douceur enchanteresse qui contrastait avec la partie terrible, et rend le héros moins intéressant. Le caractère de *Lara* est aussi trop élaboré⁵,

et sa rencontre nocturne avec le fantôme est racontée en termes trop sonores; mais il y a une beauté infinie dans l'esquisse, dans le portrait du sombre page et dans les réflexions semées au milieu du récit.

JEFFREY.

² Lord Byron n'aimait point à convenir de la part qu'il avait eue dans la composition de ces *Mélodies*. M. Moore l'ayant un jour légèrement plaisanté sur la musique de quelques-unes d'entre elles: — Sunburn Nalham, pourquoi me jetez-vous toujours à la tête ces *Mélodies*? Ne vous ai-je pas dit que c'était l'œuvre de Kinnaird et la faute de la bonté de mon tempérament?

³ Ces stances furent écrites par lord Byron en revenant d'un bal où il avait vu madame (aujourd'hui lady) Wilmot Horton, femme du gouverneur de Ceylan. Ce jour-là Mrs. W. H. parut tout en larmes avec de nombreuses paillettes sur ses vêtements.

⁴ Les hymnes de David sont également remarquables par la sublimité et la douceur de l'expression, par l'élevation et la pureté du sentiment religieux. La poésie sacrée d'aucune autre nation ne peut soutenir de comparaison avec eux; ils sont entrés si profondément dans ce que le sentiment religieux a de plus intime et de plus universel tout à la fois, que, si on en excepte quelques pas-

⁵ Qu'est-ce que le critique entend par *élaboré*? J'écrivis *Lara* en me déshabillant, au retour des bals et des mascarades, pendant l'année si remplie de fêtes de 1811.

Lettres de Byron, 1822.

SI LA-HAUT NOUS AIMONS ENCORE.

I.

Si là-haut nous aimons encore, si dans ce monde situé par-delà les limites du nôtre le cœur conserve sa tendresse, si les yeux y sont les mêmes, sauf les larmes, — qu'il serait doux d'habiter ces sphères inconnues ! qu'il serait doux de mourir à l'instant même ! de s'envoler loin de la terre, et de voir toutes nos craintes s'absorber dans ta lumière, ô éternité !

II.

Il doit en être ainsi : ce n'est pas pour nous que nous tremblons au bord de la tombe, et que, nous efforçant de franchir le gouffre, nous nous retenons aux derniers liens de l'existence. Ah ! croyons que dans cet avenir le cœur retrouvera les cœurs qu'il aime, qu'ils se désaltèreront ensemble aux ondes immortelles et seront inséparablement unis.

LA SAUVAGE GAZELLE.

I.

La sauvage gazelle peut bondir avec joie sur les collines de Juda, et s'abreuver à tous les ruisseaux qui arrosent le saint territoire ; elle peut déployer son agilité aérienne, et son brillant regard peut reluire de fierté et de joie

II.

Ici, Juda a vu des pas aussi agiles, des yeux plus brillants, et, dans ces lieux témoins d'un bonheur qui n'est plus, de plus belles habitantes. Les cèdres se balancent sur le Liban ; mais les vierges de Juda, au port plus majestueux encore, elles sont parties !

III.

Les palmiers qui ombragent ces plaines sont plus heureux que la race dispersée d'Israël ; car, prenant racine dans le sol, ils y demeurent et y déploient leur grâce solitaire : ils ne peuvent quitter le lieu qui les a vus naître, ils ne pourraient vivre sur un autre sol.

IV.

Mais nous, il nous faut errer, malheureux et flétris ; il nous faut mourir en terre étrangère ; et là où sont les cendres de nos pères, peut-être les nôtres ne reposeront jamais : il ne reste plus une pierre de notre temple, et la dérision est assise sur le trône de Solyme.

AH ! PLEUREZ SUR CEUX QUI PLEURENT.

I.

Ah ! pleurez sur ceux qui pleurent au bord des fleuves de Babylone, dont les autels sont déserts et la patrie un songe ; pleurez sur la harpe brisée de Juda ;

pleurez ; — où habitait leur Dieu habitent ceux qui n'ont point de Dieu !

II.

Où lavera Israël ses pieds ensanglantés ? Quand Sion reprendra-t-elle ses chants si doux ? Quand la mélodie de Juda réjouira-t-elle encore les cœurs qui battaient à sa voix céleste ?

III.

Tribus aux pieds errants, aux cœurs fatigués, comment vous envoler ? où trouverez-vous un lieu de repos ? Le ramier a son nid, le renard sa tanière, tout homme a une patrie, — Israël n'a qu'une tombe.

SUR LES RIVES DU JOURDAIN.

I.

Sur les rives du Jourdain errent les chameaux de l'Arabe. Si on voit sur sa colline prier les sectateurs des faux dieux, l'adorateur de Baal s'incline sur le mont Sinaï ; et cependant, là, — là même, — ô Dieu ! tu laisses dormir ton tonnerre !

II.

Là — où ton doigt écrivit sur les tables de pierre, là — où brilla ton ombre aux regards de ton peuple, ta gloire enveloppée dans son vêtement de feu, toi que nul vivant ne peut voir sans mourir !

III.

Oh ! dans l'éclair fais étinceler ton regard ; arrache la lance à la main brisée de l'oppresser. Combien de temps encore les tyrans fouleront-ils ton sol ? Combien de temps, ô Dieu ! ton temple restera-t-il sans culte ?

LA FILLE DE JEPHTÉ.

I.

O mon père ! — puisque notre pays et notre Dieu demandent que ta fille expire, puisque ta victoire fut achetée par ton vœu, — frappe ce sein nu que je te présente !

II.

Mes chants de deuil ont cessé ; les montagnes ne doivent plus me revoir. Immolée par la main que j'aime, le coup sera pour moi sans douleur.

III.

Et n'en doute pas, ô mon père ! — le sang de ton enfant est pur comme la bénédiction que j'implore avant qu'il coule, comme la dernière pensée qui adoucit ma dernière heure.

IV.

Laisse là les lamentations des vierges de Solyme ; que rien ne trouble la fermeté du juge et du héros

sages, qui sont le propre d'un peuple guerrier dans un siècle moins civilisé, ces chants forment le fond même du rituel chrétien. Ces chants, qui charmaient la solitude des grottes d'Enzedi, qui retentissaient dans la bouche des Hébreux au fond des vallées, sur les collines, dans les bois de la Judée, ont été répétés d'âge en âge dans toutes les contrées du globe, dans les îles les plus éloi-

gnées de l'Océan, parmi les forêts d'Amérique ou les sables d'Afrique. Combien de cœurs ont été par eux adoucis, purifiés ou exaltés ! Combien de malheurs y ont trouvé une consolation secrète ! Sur combien de sociétés n'ont-ils pas attiré la bénédiction divine en donnant un organe à la ferveur de leur dévotion !

MILLMAN.

J'ai gagné pour toi la grande bataille; mon père et mon pays sont libres!

V.

Quand ce sang que j'ai reçu de toi aura jailli, quand la voix que tu aimes sera muette, que ma mémoire soit encore ton orgueil, et n'oublie pas que j'ai souri en mourant!

O BEAUTÉ RAVIE DANS TA FLEUR!

I.

O beauté ravie dans ta fleur! un lourd tombeau ne pèsera pas sur toi; mais sur ton gazon fleuriront les roces, prémices de l'année, et le sauvage cyprès y balancera son doux et mélancolique ombrage.

II.

Et souvent aux bords des flots bleus de cette onde murmurante, la Douleur viendra incliner sa tête; et nourrissant sa pensée de longues rêveries, elle ne quittera qu'à regret ce lieu, et y marchera doucement, l'insensée! comme si le bruit de ses pas pouvait troubler le repos des morts!

III.

Écartons tout cela! nous savons que les larmes sont vaines, que la mort n'écoute ni n'entend nos douleurs. Cela nous empêchera-t-il de nous plaindre? y aura-t-il une larme de moins? Et toi-même — qui me dis d'oublier, ton visage est pâle, tes yeux sont humides.

MON ÂME EST SOMBRE

I.

Mon âme est sombre; — oh! hâte-toi de faire résonner la harpe que je puis encore entendre; et que sous tes doigts gracieux, ses touchants murmures viennent caresser mon oreille; s'il me reste au fond du cœur une espérance chérie, elle s'éveillera au charme de ces accords: si mes yeux ont encore une larme, elle coulera, et cessera de brûler mon cerveau.

II.

Mais que ta mélodie soit mélancolique et grave, que tes premiers accents ne respirent pas la gaieté: je te le dis, ménestrel, il faut absolument que je pleure, ou ce cœur gros de tristesse va se briser, car il a été nourri dans la douleur, et depuis longtemps il souffre dans le silence et l'insomnie. Le moment de sa plus grande souffrance est arrivé; il faut qu'il éclate — ou cède au charme de l'harmonie.

JE TE VIS PLEURER.

I.

Je te vis pleurer, — une grosse larme apparut brillante sur ton œil d'azur; il me sembla voir une goutte de rosée sur une violette; je te vis sourire, — auprès de toi le saphir perdit son éclat; il ne put rivaliser avec les vivants rayons qui emplirent ton regard.

II.

Comme les nuages reçoivent du soleil une teinte

harmonieuse et foncée, que peut à peine effacer l'ombre du soir qui s'approche, c'est ainsi que tes sourires communiquent leur joie pure à l'esprit le plus sombre; leurs rayonnantes clartés laissent après elles une teinte lumineuse qui continue à éclairer le cœur.

TES JOURS SONT FINIS.

I.

Tes jours sont finis, ta renommée commence; les chants de ta patrie racontent les triomphes du fils de son choix, le carnage dont fuma son épée, les exploits qu'il a accomplis, les victoires qu'il a remportées, la liberté qu'il a reconquise.

II.

Tu es tombé; mais tant que nous serons libres tu ne connaîtras pas la mort! Le sang généreux que tu as versé dédaigna d'abreuver la terre: c'est lui qui circule dans nos veines, c'est ton âme que nous respirons.

III.

Ton nom, quand nous chargerons l'ennemi, sera notre cri de guerre! ta mort, le sujet des chants que les voix de nos vierges entonneront en chœur! Des larmes seraient une insulte à ta gloire; nous ne te pleurerons pas.

CHANT DE SAUL AVANT SA DERNIÈRE BATAILLE.

I.

Chefs et guerriers! si la flèche ou l'épée me percent en guidant au combat l'armée du Seigneur, que le cadavre d'un roi n'arrête pas votre marche; plongez votre acier dans le cœur des enfants de Gath!

II.

Toi qui portes mon arc et mon bouclier, si tu vois les soldats de Saül reculer devant l'ennemi, étends-moi sanglant à tes pieds! Que je subisse le destin qu'ils n'ont osé affronter.

III.

Adieu aux autres; mais ne nous séparons pas, héritier de mon trône, fils de mon cœur. Brillant est le diadème, sans limites la puissance, ou royale la mort qui nous attend aujourd'hui!

SAUL.

I.

Toi dont la magie peut évoquer les morts, fais apparaître le prophète à mes regards. « Samuel, lève ta tête du cercueil! Roi, regarde le fantôme du prophète! » La terre s'entr'ouvrit; il était debout au milieu d'un nuage: s'écartant de son lincol, la lumière changeait de couleur. La mort était peinte dans ses yeux fixes et vitreux; sa main était flétrie, et ses veines desséchées; les os de ses pieds, réduits et décharnés, brillaient d'une effrayante blancheur. De ces lèvres immobiles, de ce corps qu'aucune respiration n'animait, sortit une voix creuse, semblable au

bruit d'un vent souterrain. Saül, à cette vue, tomba à terre, comme tombe le chêne soudainement frappé de la foudre.

II.

« Qui trouble mon sommeil? Quel est-il celui qui évoque les morts? Est-ce toi, ô roi? Regarde ces membres dépourvus de sang et glacés : ils sont à moi ; c'est ainsi que seront les tiens demain quand tu seras venu me rejoindre. Avant la fin du jour qui s'approche, ainsi seras-tu, ainsi ton fils. Adieu, mais seulement pour un jour, puis nous mèlerons nos poussières. Toi et ta race, vous serez gisants et percés par les flèches d'un grand nombre d'ares ; et le glaive qui est à ton côté, ta main le tournera contre ton cœur. Sans couronne, sans vie, sans tête, tomberont le fils et le père, la maison de Saül ¹.

TOUT EST VANITÉ.

I.

Gloire, sagesse, amour, puissance, étaient mon partage ; j'avais la santé et la jeunesse ; les vins les plus rares emplissaient ma coupe, des formes charmantes me prodiguaient leurs caresses ; j'échauffais mon cœur au soleil de la Beauté, et sentais mon âme s'allanguir ; tout ce que la terre peut donner de splendeur royale, tout ce qu'un mortel peut en désirer, je l'avais.

II.

Je cherche dans ma mémoire quels sont les jours que je pourrais consentir à revivre au prix de tout ce que cette vie et cette terre ont de plus séduisant. Nul jour ne s'est levé, nulle heure ne s'est écoulée d'un plaisir sans amertume, et nul joyau ne paraît ma puissance qui ne fût douloureux autant qu'il était brillant.

III.

Avec de l'adresse et des charmes on rend inoffensif le serpent des campagnes ; mais celui qui s'enlace autour du cœur, oh ! qui a la puissance de le charmer ? Il n'écoute point la voix de la sagesse ; l'harmonie ne peut rien sur lui ; mais son dard ne cesse de percer l'âme condamnée à endurer ce supplice.

QUAND LE FROID DE LA MORT ENVELOPPE CETTE ARGILE SOUFFRANTE.

I.

Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante, où va l'âme immortelle ? Elle ne peut mourir, elle ne peut rester ; mais elle part en laissant derrière elle son obscure poussière. Alors, dégagée du corps, suit-elle dans les cieux la route de chaque planète, ou remplit-elle à la fois les royaumes de l'espace, oeil universel à qui tout se découvre ?

II.

Éternelle, illimitée, toujours nouvelle, pensée invisible, mais qui voit tout ; tout ce que renferment la terre et le ciel sera présent à son regard et à son souvenir. Tous ces faibles et obscurs vestiges du passé, que la mémoire a peine à retenir, l'âme les embrasse d'un coup d'œil, et tout ce qui fut lui apparaît à la fois.

III.

Son regard remontera à travers le chaos avant que la création eût peuplé la terre, et, pénétrant aux limites du ciel le plus lointain, le suivra jusqu'aux lieux où commence son cours. Évoquant devant elle tout ce que l'avenir doit créer ou détruire, sa vue s'étendra sur tout ce qui sera ; elle verra s'éteindre les soleils, s'écrouler les systèmes, immobile elle-même dans son éternité.

IV.

Au-dessus de l'amour, de l'espérance, de la haine, ou de la crainte, elle vivra pure et sans passion : un siècle fuira pour elle comme une année terrestre ; ses années auront la durée d'un moment. Toujours, toujours, sans avoir besoin d'ailes, sur tout, à travers tout, volera sa pensée ; objet éternel et sans nom, ayant oublié ce que c'est que de mourir.

VISION DE BALTHAZAR.

I.

Le roi était sur son trône ; les satrapes remplissaient la salle du festin. Mille lampes brillantes éclairaient le splendide banquet ; mille coupes d'or, estimées divines dans Juda, — les vases de Jéhova contenaient le vin du Gentil qui n'a pas de Dieu.

II.

A cette même heure, dans cette même salle, on vit paraître sur le mur les doigts d'une main qui écrivait comme sur du sable ; c'étaient les doigts d'un homme ; — une main solitaire parcourait les lettres, et les traçait comme une bague.

III.

A cette vue, le monarque tressaillit et fit cesser les réjouissances ; son visage devint pâle, et tremblante sa voix. « Qu'on fasse venir les hommes de science, les plus sages de la terre ; qu'ils expliquent les paroles effrayantes qui troublent notre royale joie. »

IV.

Ils sont bons les prophètes de la Chaldée ; mais ici échoua leur habileté, et les lettres inconnues restèrent inexplicables, terribles ; et les vieillards de Babylone sont sages et savants, mais en cette occasion leur sagesse fut inutile, ils regardèrent — et restèrent confondus.

¹ « Depuis que nous avons parlé des sorcières, » disait Byron à Céphalonie en 1825, « que pensez-vous de la sorcière d'Endor ? Je l'ai toujours regardée comme la plus belle et la mieux conçue des scènes fantasmatiques qui aient jamais été écrites ou imaginées, et vous serez certainement de mon avis si vous examinez toutes les circonstances et le rôle des différents acteurs ; vous serez

frappé de la dignité et de la simplicité du langage ; cela surpasse toutes les histoires du même genre que je connais. Le *Méphisophélès* de Goethe est une belle création du même ordre ; mais je crois qu'on doit attribuer la première place à celle-ci, qui a déjà la priorité chronologique. »

V.

Un captif dans le pays, un étranger, un jeune homme, entendit les ordres du roi; il comprit le sens de ces mots mystérieux. Tout autour les lampes brillèrent, la prophétie était là devant ses yeux; il la lut cette nuit-là; — le lendemain prouva qu'elle était vraie.

VI.

« La tombe de Balthazar est prête, la fin de son royaume est venue; lui-même a été pesé dans la balance; argile méprisable, il a été trouvé trop léger. Le linceul sera son manteau royal, la pierre funèbre son dais; le Mède est à ses portes! le Persan sur son trône! »

SOLEIL DE CEUX QUI NE DORMENT PAS.

Soleil de ceux qui ne dorment pas! astre mélancolique! dont la tremblante clarté luit à travers les larmes, et nous fait voir les ténèbres que tu ne peux dissiper, comme tu ressembles au bonheur qui a laissé un profond souvenir! Ainsi luit le passé, cette lumière des anciens jours, dont les rayons impuissants brillent sans échauffer; nocturne lumière que contemple la douleur qui veille; lueur distincte, mais lointaine, — claire, — mais si froide!

SI J'AVAIS UN CŒUR FAUX COMME TU LE PENSES.

I.

Si j'avais un cœur faux comme tu le penses, je n'aurais pas eu besoin d'errer loin de la Galilée; je n'avais qu'à abjurer ma croyance pour effacer la malediction qui est, dis-tu, le crime de ma race.

II.

Si le méchant ne triomphe jamais, alors Dieu est avec toi! Si l'esclave est le seul qui pèche, tu es libre et sans tache! Si l'exilé sur la terre est proscrit là-haut, vis dans ta foi; moi, je veux mourir dans la mienne.

III.

Pour cette foi, j'ai perdu plus que tu ne peux me donner, comme le sait le Dieu qui permet que tu prospères; dans sa main sont mon cœur et mon espérance, — et dans la tienne, la contrée et la vie que pour lui j'abandonne.

REGRETS D'HÉRODE APRÈS LA MORT DE MARIAMNE¹.

I.

O Mariamne! le cœur qui fit verser ton sang saigne maintenant pour toi; la vengeance est étouffée par la douleur, et le délire du remords succède à la fureur. O Mariamne! où es-tu? Tu ne peux entendre mon amère justification; et si tu le pouvais, — tu me pardonnerais maintenant, dût le ciel rester sourd à ma prière.

II.

Est-elle donc morte? — Ont-ils donc osé obéir à la frénésie de ma jalouse démenée? Ma colère a porté l'arrêt de mon désespoir. Le glaive qui l'a frappée se balance au-dessus de ma tête. — Mais tu es froide et glacée, femme adorée dont je suis l'assassin! Et c'est vainement que mon sombre cœur soupire après celle qui plane là-haut solitaire, et laisse ici mon âme indigne d'être sauvée.

III.

Elle n'est plus, celle qui partagea mon diadème; elle est morte, emportant mon bonheur dans sa tombe. J'ai arraché de la tige de Juda cette fleur qui ne s'épanouissait que pour moi. A moi le crime, à moi l'enfer, à moi l'éternelle désolation du cœur; je les ai trop méritées ces tortures qui me consomment sans relâche.

SUR LE JOUR DE LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM
PAR TITUS.

I.

Du sommet de la dernière colline d'où l'on découvre ton temple, jadis sacré, je te vis, ô Sion! quand tu tombas au pouvoir de Rome: c'était ton dernier soleil qui se couchait, et les flammes de ta ruine se reflétèrent dans le dernier regard que je fixai sur tes remparts.

II.

Je cherchai des yeux ton temple; je cherchai le toit de mes pères, et un moment j'oubliai mon prochain esclavage; je n'aperçus que le feu de la mort qui dévorait ton sanctuaire, et les bras enchaînés qui rendaient la vengeance inutile.

III.

Que de fois cette colline où j'étais spectateur avait réfléchi l'éclat des derniers rayons du soleil, pendant que moi, assis sur la hauteur, je regardais la lumière descendre le long de la montagne éincelante qui dominait ton temple!

IV.

C'était sur cette même montagne que je me trouvais alors, mais je ne fis pas attention à la clarté mourante du crépuscule. Oh! que n'ai-je vu briller à sa place la lumière de la foudre, et le tonnerre éclater sur la tête du vainqueur!

V.

Mais les dieux des païens ne profaneront jamais le sanctuaire où daigna régner Jéhova; et tout dispersé et méprisé que soit ton peuple, toi seul, ô Père! seras l'objet de notre culte.

ASSIS AU BORD DES FLEUVES DE BABYLONE.

I.

Assis au bord des fleuves de Babylone, nous pleu-

¹ Mariamne, femme d'Hérode-le-Grand, ayant été soupçonnée d'infidélité par son mari, fut mise à mort. C'était une femme d'une beauté sans égale et d'un puissant génie. Son malheur fut d'avoir été aimée jusqu'à la frénésie par un homme qui avait plus ou moins trempé dans le meurtre de son grand-père, de son père,

de son frère et de son oncle, et qui avait à deux fois ordonné qu'on la sacrifiait dans le cas où lui-même viendrait à périr. Peu après cet acte de cruauté, Hérode fut poursuivi par le fantôme de Mariamne, jusqu'à ce que le désordre de son esprit troublât sa santé et le mit au tombeau
MILLMAN.

rions au souvenir de ce jour où notre ennemi, rouge de sang et de carnage, fit sa proie des hauts lieux de Solyme; où les filles désolées de Sion, les yeux en pleurs, se virent au loin dispersées.

II.

Pendant que nous regardions avec tristesse couler à nos pieds ces flots libres d'entraves, nos vainqueurs nous ont demandé des chants; mais non, jamais l'étranger n'obtiendra de nous ce triomphe! Que ma main soit séchée avant que ma harpe résonne pour l'ennemi de Sion.

III.

Cette harpe est suspendue au saule. O Jérusalem! il faut que ses sons soient libres; c'est le seul gage que m'ait laissé de toi le jour qui a vu finir ta gloire, et jamais je ne mêlerai ses accords à la voix de nos spoliateurs.

LA DESTRUCTION DE SENNACHÉRIB.

I.

L'Assyrien s'est élancé sur nous comme le loup sur un troupeau; et ses cohortes étincelaient de pourpre et d'or; et leurs lances brillaient comme les étoiles dans la mer lorsque, la nuit, elle roule ses vagues d'azur sur le rivage de Galilée.

II.

Nombreuses comme les feuilles des forêts quand l'été déploie sa verdure, parurent au coucher du soleil les bannières de cette armée; comme les feuilles des forêts lorsqu'a soufflé l'automne, cette armée le lendemain fut flétrie et dispersée.

III.

Car l'ange de la mort déploya ses ailes sur le vent et souffla en passant à la face de l'ennemi; et les yeux des soldats endormis furent glacés par le froid de la mort, et leurs cœurs battirent une fois encore, puis se turent pour jamais!

IV

Et là gisait le coursier avec ses naseaux ouverts, mais ils n'étaient plus soulevés par le souffle de son orgueil; et l'écume de son agonie blanchissait le gazon, froide comme celle que déposent les vagues sur les roches où elles se brisent.

V.

Là gisait le cavalier, le visage décomposé et pâle, la rosée sur son front et la rouille sur sa cuirasse; et les tentes étaient silencieuses, les bannières abandonnées, les lances couchées par terre, les clairons muets.

VI.

Et les veuves d'Assur font retentir leurs gémissements, et dans le temple de Baal les idoles sont brisées, et la puissance des Gentils, sans que le glaive l'ait frappée, s'est fondue comme la neige sous le regard du Seigneur.

UN ESPRIT PASSA DEVANT MOI.

EXTRAIT DE JOB.

I.

Un esprit passa devant moi : je vis sans voile la face de l'Immortalité. — Un profond sommeil fermait tous les yeux, excepté les miens. — Et elle était là, devant moi, — sans forme, — mais divine : le long de mes os, ma chair effrayée tressaillit; mes cheveux humides se dressèrent, et une voix parla ainsi :

II.

« L'homme est-il plus juste que Dieu? L'homme est-il plus pur que celui devant qui les séraphins eux-mêmes sont faillibles? Créatures d'argile! — vains habitants de la poussière! l'insecte vous survit, et êtes-vous plus justes? Choses d'un jour! vous êtes flétries avant que la nuit vienne, inattentives et aveugles à l'inutile lumière de la sagesse! »

LE SIÈGE DE CORINTHE².

A JOHN HOBHOUSE, ESQ.,

CE POÈME EST DÉDIÉ PAR SON AML.

AVERTISSEMENT.

22 janvier 1816.

En 1715, la grande armée des Turcs, sous le premier visir, voulant s'ouvrir un passage au cœur de la Morée et former le siège de Napoli di Romani, la plus forte

place du pays, jugea qu'il valait mieux commencer par assiéger Corinthe; en conséquence, ils livrèrent plusieurs assauts. La garnison se trouvait affaiblie, et le gouverneur, voyant qu'il était impossible de résister à des forces aussi considérables, songea à capituler; mais pendant les pourparlers, le feu prit par accident dans

¹ Les *Mémoires*, quoique inférieures aux autres ouvrages de lord Byron, prouvent cependant une grande habileté de versification et une puissance de diction qui aurait assigné un rang fort honorable à tout autre auteur. JEFFREY.

² Le *Siège de Corinthe*, qui paraît, d'après le manuscrit, avoir été commencé en juillet 1815, fut publié en janvier 1816. M. Murray ayant offert 1000 guinées pour le manuscrit de ce

poème et celui de *Parisina*, le poète répondit : — « Votre offre est extrêmement libérale et bien au-dessus de la valeur de ces deux poèmes; mais je ne dois ni ne veux l'accepter, car je ne puis consentir à les publier séparément. Je ne dois pas hasarder la faveur méritée ou non que m'ont valu mes premiers poèmes, sur des compositions qui, je le sens, ne sont point ce qu'elles devraient être, quoiqu'elles puissent très-bien passer comme des

le camp des Turcs à un magasin de poudre, dont l'explosion causa la mort de cinq à six cents infidèles. Cet événement donna une telle exaspération aux Turcs, qu'ils refusèrent toute espèce d'accommodement, donnèrent l'assaut avec impétuosité, emportèrent la ville et massacrèrent le gouverneur Minotti et toute la garnison. Ceux qui furent épargnés restèrent prisonniers de guerre; parmi eux se trouvait Antonio Bembo, providiteur extraordinaire¹.

Histoire des Turcs, t. III, p. 151.

LE SIÈGE DE CORINTHE².

En l'an de grâce dix-huit cent dix³, nous étions une société de gais pèlerins qui voyagions par terre et par mer. Oh ! nous n'engendrions pas la mélancolie; passant les rivières à gué, gravissant les hautes collines, nous ne donnions pas à nos chevaux un seul jour de répit; souvent une caverne ou un hangar nous servit de chambre à coucher; sur le lit le plus dur, nous dormions d'un profond sommeil; enveloppés dans notre rude capote⁴, sur le plancher plus rude encore de notre barque agile, ou étendus sur la grève, ayant les selles de nos chevaux pour oreillers, nous nous réveillions le lendemain frais et dispos; nous donnions libre carrière à nos pensées et à nos paroles; nous avions la santé, nous avions l'espérance, nous avions les fatigues, les contre-temps des voyages, mais point de chagrin; nous comptions parmi nous des gens de tous les pays, de toutes les religions : — il y en avait qui disaient leur rosaire; les uns professaient le culte de la mosquée, les autres de l'église, et quelques-uns, si je ne me trompe, n'en professaient aucun : à tout prendre, on eût cherché bien loin, qu'on n'eût pu trouver une réunion plus mêlée ni plus joyeuse.

ouvrages sans prétention et paraître avec quelques poésies légères. Je vous renvoie votre mandat et je désire que vous ne m'exposiez pas de nouveau à la tentation. Ce n'est point par dédain pour l'idole universelle que je refuse, ni parce que je me trouve trop riche; mais le devoir ne doit pas être subordonné au fait. Je suis charmé que le nom du *copiste* vous soit d'un favorable augure pour la moralité du poème, mais il ne faudrait pas trop vous y fier, car mon copiste écrirait tout ce que je lui demanderais en toute innocence de cause.

[Le copiste était lady Byron. Lord Byron donna carte blanche à M. Gifford pour retrancher ce qui lui déplairait dans le poème. M. Gifford usa singulièrement de cette confiance sans bornes, et entre autres méprises biffa un des plus beaux passages du poème.]

¹ Napoli di Romani n'est plus aujourd'hui la capitale de la Morée; c'est Tripolitza, où réside le pacha et où est établi le centre du gouvernement. Napoli est près d'Argos. Je visitai ces trois places en 1810 et 1811, et dans le cours de mes promenades, depuis mon premier débarquement dans le pays en 1809, j'ai traversé huit fois l'isthme, soit en allant d'Athènes en Morée par les montagnes, soit en passant du golfe d'Athènes dans celui de Lépante. Les deux routes sont également belles et pittoresques, quoique très-différentes : celle de la mer est un peu monotone; mais comme l'on ne perd jamais de vue la terre et que l'on côtoie de très-près le rivage, les îles de Salamine, de Poros, d'Égine et tout le continent offrent des paysages magnifiques.

² Relativement au rythme de ce poème, Byron écrivit à un de ses amis : — « Je crains en toute humilité que l'aimable lecteur ne prenne pour de la précipitation et de la négligence la forme irrégulière et peu usitée de ce poème. Je n'ai point encore employé ce rythme dans mes autres poèmes, qui passent généralement pour assez corrects.

³ Une grande partie du *Siège de Corinthe* est écrite dans une

Mais il en est qui sont morts, d'autres sont partis, d'autres sont dispersés au loin et solitaires; d'autres sont dans les rangs des rebelles, sur ces collines qui dominent les vallées de l'Épire, aux lieux où la liberté se réfugie encore de temps à autre, et venge dans le sang les maux de l'oppression; d'autres sont dans des contrées lointaines, d'autres enfin sont inquiets et agités dans leur patrie; mais jamais, oh ! non, jamais, nous ne nous réunirons encore pour voyager et nous égarer ensemble.

Mais ces rudes journées se sont gaiement passées, et maintenant qu'elles coulent pour moi lentes et monotones, mes pensées, comme les hirondelles, rasant la surface des mers, et, voyageur ailé, me transportent de nouveau à travers cieus et champs; voilà ce qui fait que ma muse s'éveille, et que souvent, trop souvent, j'invite à me suivre au loin le petit nombre de ceux qui veulent bien souffrir mes vers. Étranger, — veux-tu m'accompagner maintenant, et t'asseoir avec moi au sommet de l'Acro-Corinthe?

I.

Bien des générations ont passé sur Corinthe; elle a essuyé le souflet de la tempête et de la guerre; pourtant Corinthe est debout encore, forteresse dressée aux mains de la liberté. La fureur des ouragans, le choc des tremblements de terre ont laissé intact son roc blanchissant, clef de pierre d'une contrée qui, toute déchue qu'elle soit, conserve toute sa fierté sur cette colline; limite placée entre deux mers qui, roulant à droite et à gauche leurs flots pourprés, comme si elles allaient se combattre, s'arrêtent et laissent à ses pieds expirer leur colère. Mais si tout le sang versé sous ses remparts depuis le jour

mesure que les savants appellent anapeste (quoique je n'en sois pas bien sûr, étant un peu rouillé sur mon *Gradus*). C'est avec intention que quelques vers sont plus longs ou plus courts que leurs compagnons, et que la rime est tour à tour plus ou moins rapprochée. Je ne prétends pas que tout soit pour le mieux, mais j'aurais été assurément plus uniforme si j'avais cru que cette innovation dût nuire au succès de mon poème. Je n'ai songé qu'à varier les essais que je présente au public. En effet, le rythme du *Cor-saire* n'est pas celui de *Lara*; le *Glaour* ne ressemble pas à *la Fiancée*; *Childe-Harold* est également dans une autre mesure; enfin ce dernier poème offre encore une nouvelle forme. Pardonnez-moi toutes ces extravagances et cet égoïsme. » *Lettres de Byron*, février 1816.

⁴ Le jour de Noël 1813, lord Byron envoya ce fragment à M. Murray en lui disant : — « Je vous envoie des vers écrits depuis quelque temps et qui sont destinés à ouvrir le *Siège de Corinthe*. Je les avais oubliés, et peut-être aurait-il mieux valu pour moi ne jamais les avoir retrouvés. Décidez cette question de concert avec votre synode. »

⁵ Dans une de ses excursions maritimes, lord Byron faillit faire naufrage par suite de l'ignorance du capitaine. C'était un vaisseau de guerre turc. « Fletcher, » dit le poète, « poussait des hurlements, les Grecs invoquaient leurs saints, les musulmans Allah, le capitaine fondait en larmes. Je fis tout ce que je pus pour consoler Fletcher; mais le trouvant incorrigible, je m'enveloppai dans ma capote albanaise et je me couchai paisiblement. »

Ce merveilleux sang-froid du poète a été également remarqué par M. Hobhouse : « Voyant qu'à cause de son infirmité il ne pouvait nous aider dans les manœuvres du vaisseau, après avoir plaisanté son domestique sur ses terreurs, non-seulement il s'enveloppa de son manteau et se coucha comme nous l'avons dit, mais le danger passé, on le trouva profondément endormi. »

qui vit mourir le frère de Timoléon, ou celui qui éclaira la déronde du despote de la Perse, jaillissait tout à coup de la terre qui en fut abreuvée. Corinthe verrait bientôt cette mer de sang franchir l'innutile barrière de son isthme : ou si l'on pouvait réunir les ossements de tous ceux que le glaive y a moissonnés, cette pyramide rivale s'élevant sous ce ciel transparent, dépasserait en hauteur l'Acropolis, qui semble caresser les nuages de son front couronné de tours¹.

II.

Sur la cime sombre du Cithéron brille l'éclat de deux fois dix mille lances ; de là, dans toute l'étendue de la plaine de l'isthme, de l'un à l'autre rivage, la tente est dressée, le croissant étincelle le long des lignes belliqueuses des musulmans ; là s'avancent les spahis² basanés, sous le commandement de leurs pachas barbus. Aussi loin que la vue peut s'étendre, la plage est convertie de cohortes en turban ; le chameau de l'Arabe s'agenouille ; le Tartare fait caracolier son coursier ; le Turcoman a quitté son troupeau³ pour ceindre le cimenterre ; le tonnerre de l'artillerie fait taire le mugissement des flots. La tranchée est ouverte ; le souflet du canon donne des ailes aux globes sifflants de la mort ; à chaque instant des fragments se détachent des murailles ébranlées par le pesant boulet, et du haut des remparts, au milieu des nuages de fumée et de poussière, un feu redoutable et bien nourri répond aux sommations des infidèles.

III.

Mais celui qui se tient le plus près des remparts et en presse la chute avec le plus d'ardeur, versé dans la science funeste de la guerre plus qu'aucun des fils d'Othman, et d'un courage aussi fier que le fut jamais un chef vainqueur sur le champ du carnage ; celui qu'on voit presser les flancs de son coursier, voler de rang en rang et d'exploits en exploits, repousser les sorties des assiégés et rallier les musulmans en fuite ; ou qui, lorsqu'une batterie bien défendue est demeurée imprenable, met courageusement pied à terre, et rend une nouvelle vigueur aux soldats qui ralentissaient leur feu ; le premier, le plus

ardent des guerriers que le sultan de Stamboul s'enorgueillit de compter dans cette armée, soit qu'il conduise ses bataillons à l'ennemi, qu'il ajuste le tube meurtrier, qu'il manie la lame, ou fasse décrire un cercle rapide à son redoutable cimenterre, — c'est Alp, le renégat de l'Adriatique!

IV.

Il est né à Venise, — d'une famille illustre ; mais récemment exilé de sa patrie, il porte contre ses concitoyens ces armes dont ils lui ont enseigné l'usage, et maintenant son front rasé est ceint d'un turban. A travers mille vicissitudes, Corinthe, ainsi que la Grèce, avait enfin passé sous la domination de Venise ; et là, sous ses remparts, dans les rangs des ennemis de la Grèce et de Venise, il combattait avec toute l'ardeur d'un converti nouveau et fervent qui sent bouillonner dans son cœur le souvenir de mille injures. Venise avait cessé d'être pour lui ce qu'autrefois elle se glorifiait d'être, « Venise la libre, » et dans le palais de Saint-Marc, des délateurs ténébreux avaient confié à « la gueule du lion » une accusation anonyme dirigée contre lui : il eut le temps de fuir et de sauver sa vie, pour en passer le reste au milieu des camps ; c'est alors qu'il apprit à sa patrie à regretter sa perte : vainqueur de la croix, il l'abaissa devant le croissant et chercha dans les combats la vengeance ou la mort.

V.

Coumourgi⁴, — celui dont la dernière scène orna le triomphe d'Engène, alors que sur la plaine sanglante de Carlowitz, le dernier et le plus redoutable de ceux qui succombèrent, il mourut sans regretter la vie, mais en maudissant la victoire des chrétiens ; — Coumourgi, — ne durera-t-elle pas la gloire de ce dernier conquérant de la Grèce, jusqu'à ce que des mains chrétiennes aient rendu aux Grecs la liberté que Venise leur donna naguère ? Un siècle s'est écoulé depuis qu'il a rétabli la domination musulmane, et maintenant il commande l'armée des Othomans, il a placé à la tête de l'avant-garde Alp, qui a justifié cette confiance par plus d'une cité réduite en cendres.

¹ *Le Giaour, le Corsaire, la Fiancée d'Abydos, Lara, le Siège de Corinthe*, se succédèrent avec une rapidité extraordinaire et obtinrent un succès d'enthousiasme.

Outre leurs beautés intrinsèques, ces poèmes reçoivent un nouveau charme du climat romantique sous lequel ils nous transportent, et des costumes orientaux, si éblouissants et si exacts. La Grèce, le berceau de la poésie, que nous connaissons grâce aux études de notre enfance, nous fut présentée au milieu de ses ruines et pliant sous la douleur ; ses ravissants paysages dédiés aux dieux, qui pour être détronés de leur Olympe n'en conservent pas moins le prestige poétique, se reflètent et posent devant nous dans les vers de Byron. Puis au-dessus, cette haute moralité qui ressort de la comparaison entre la Grèce antique et la Grèce moderne, entre les philosophes et les héros qui habitèrent jadis ce beau pays et leurs descendants réduits à obéir à des Scythies ou à cacher dans les âpres retraites de leurs montagnes classiques une indépendance sauvage et précaire. Le style et les descriptions orientales, si harmonieuses qu'elles jettent du charme jusque sur les absurdités de ces contes orientaux, servent à rehausser des beautés qui auraient pu se passer des ornements si gracieux. L'impression merveilleuse produite par ce genre de poésie me confirme dans ma croyance à un principe que nul ne conteste,

mais que presque personne n'applique, savoir, que chaque auteur doit, à l'exemple de lord Byron, délinier avant tout d'une façon nette et précise le lien de la scène, le personnage et le sujet qu'il veut représenter devant le lecteur. Sir WALTER SCOTT.

² Les lanciers turcs sont restreints au service militaire et s'arment à leurs frais.

³ Les Turcomans mènent une vie errante et patriarcale ; ils habitent sous des tentes.

⁴ Ali Coumourgi, favori de trois sultans et grand-visir d'Achmet III, après avoir repris en une seule campagne le Péloponèse sur les Vénitiens, fut blessé mortellement à la bataille de Peterwaradin, dans la plaine de Carlowitz, en Hongrie, au moment où il s'efforçait de rallier ses gardes. Il mourut le lendemain de ses blessures. Le dernier ordre qu'il donna fut celui de décapiter le général Brenner et quelques autres prisonniers allemands. Ses dernières paroles furent : — « Oh ! que ne puis-je traiter ainsi tous ces chiens de chrétiens ! » paroles et conduite dignes de Caligula. Sans bornes étaient l'ambition et la présomption de ce jeune homme. Comme on lui disait que le prince Eugène, qui s'avancait contre lui, était un grand général : — « Eh bien ! » dit-il, « ma gloire s'en augmentera d'autant. »

et prouvé par plus d'un exploit de mort combien son cœur est affermi dans sa foi nouvelle.

VI.

Les remparts commencent à faiblir ; l'artillerie les foudroie sans relâche ; les batteries envoient sur les créneaux une pluie continue de boulets ; les coulèvrines échauffées font retentir leurs détonations ; çà et là une maison est incendiée par l'explosion des bombes ; l'édifice s'écroule sous le souffle volcanique du projectile éclaté ; la flamme s'en échappe en longues colonnes rougeâtres, ou, dispersée en innombrables météores, va éteindre dans les cieux ses terrestres étoiles ; des torrents de fumée viennent s'ajouter aux nuages, et finissent par former une vaste atmosphère de soufre, impénétrable aux rayons du soleil

VII.

Mais Alp n'est pas seulement animé par la vengeance longtemps différée lorsqu'il apprend aux guerriers musulmans à s'ouvrir le chemin de la brèche, car dans ces murs est renfermée une jeune fille ; il espère la conquérir sans le consentement d'un père inexorable qui la lui a refusée dans sa colère, alors que sous son nom chrétien il avait aspiré à sa main virginale. En des temps plus heureux, quand son âme s'ouvrait à la joie et que le nom de traître ne planait pas encore sur lui, que de fois le carnaval l'avait vu briller dans les salons ou la gondole ! que de fois il avait donné les plus douces sérénades que jamais beauté italienne ait entendues s'exhaler à minuit des flots de l'Adriatique !

VIII.

Et beaucoup pensèrent que la jeune Francesca avait donné son cœur ; car depuis ce temps, sa main, recherchée par des partis nombreux, n'avait été accordée à personne et était demeurée libre des chaînes de l'église ; et lorsque l'Adriatique porta Lanciotto aux rivages musulmans, la jeune fille devint pensive et pâle ; le sourire abandonna ses lèvres ; on la voyait plus souvent au confessionnal, plus rarement aux bals et aux fêtes ; ou, si elle y paraissait, ses yeux baissés y dédaignaient les cœurs qu'ils avaient subjugués ; ses regards étaient distraits ; sa parure moins brillante, sa voix moins vive au milieu des chants, ses pas légers moins rapides parmi ces danses que d'autres voyaient interrompre à regret au lever de l'aurore.

IX.

Minotti avait été envoyé par l'état pour gouverner le pays qui s'étend depuis Patras jusqu'à la mer d'Eubée, et que les généraux de Venise avaient soustrait à la domination musulmane à l'époque où Sobieski avait abattu son orgueil sous les remparts de Buda et sur les rives du Danube ; Minotti, investi des pouvoirs du doge, était venu occuper les remparts de Corinthe alors que la paix, longtemps exilée de la Grèce, lui souriait de nouveau, avant que la perfidie eût violé cette trêve qui l'avait affranchie du joug des infidèles. Sa fille charnante l'avait accompagné, et jamais beauté plus ravissante n'avait paru sur ce rivage depuis le jour où l'épouse de Ménélas, abandonnant son seigneur

et sa patrie, apprit aux mortels quels maux accompagnent d'illégitimes amours.

X.

Le rempart est en ruines ; la brèche est ouverte ; demain, aux premiers rayons de l'aube, les assiégeants se fraieront une voie à travers cette masse disjointe, et l'assaut redoutable sera donné. Tous les postes sont assignés d'avance ; déjà est prête cette troupe d'élite de Tartares et de musulmans ; ces *enfants perdus*, qui méprisent jusqu'à la pensée de la mort, s'ouvrent un passage à coups de cimeterre, on pavent de leurs cadavres la route des braves qui les suivent, prenant pour marche-pied — le dernier qui succombe.

XI.

Il est minuit : sur les brunes montagnes la ronde et froide lune verse ses rayons ; la mer roule ses flots bleus ; le ciel bleu s'étend là-haut, comme un autre océan, parsemé de ces îles de lumière qui rayonnent d'un éclat si merveilleux, si éthéré. Qui n'a pas souvent, après les avoir contemplées dans leur splendeur, ramené à regret ses regards sur la terre, et souhaité des ailes pour prendre son vol et se mêler à leurs éternelles clartés ? Les vagues des deux mers reposent calmes, transparentes, azurées comme l'air ; à peine si leur écume ébranle les cailloux de la plage, et leur murmure est doux comme celui des ruisseaux. Les vents dorment assoupis sur les vagues ; les bannières laissent retomber leurs plis le long des lances qui les supportent, et que surmontent un lumineux croissant ; rien ne vient interrompre ce profond silence, si ce n'est la voix de la sentinelle répétant le mot d'ordre, le hennissement aigu du coursier ou l'écho de la colline qui répond ; et le vaste murmure de cette sauvage armée s'étendit de l'une à l'autre rive, comme le frémissement du feuillage, quand monte dans l'air la voix du muezzin pour faire entendre à minuit le signal accoutumé de la prière. Sa parole cadencée et plaintive s'élève sur la plaine comme la voix d'un esprit solitaire ; il y a dans son harmonie je ne sais quoi de triste et de doux, comme lorsque la brise touche les cordes d'une harpe, et y éveille cette mourante et vague mélodie inconnue à la musique humaine. Elle résonne à l'oreille des assiégés comme l'annonce prophétique de leur chute ; elle communique à l'assiégeant lui-même je ne sais quelle impression lugubre et terrible ; c'est ce frisson inexplicable et soudain pendant lequel le cœur cesse un instant de battre, pour accélérer ensuite ses pulsations, comme honteux de la sensation étrange que son silence a produite ; c'est ce tressaillement que nous donne le tintement soudain d'une cloche funèbre, son glas n'annonçât-il que la mort d'un inconnu.

XII.

La tente d'Alp est dressée sur le rivage ; les bruits expirent, la prière est dite ; les sentinelles sont posées, la ronde de nuit est faite, tous les ordres sont donnés et exécutés : encore une nuit d'anxiété, et demain la vengeance et l'amour lui paieront avec usure ce long retard. Il ne lui reste plus que quelques heures ; il a besoin de repos pour réparer ses forces que récla-

mera plus d'un exploit sanglant ; mais ses pensées se pressent dans son âme comme des vagues agitées. Il est seul au milieu de cette armée ; il n'est point animé de ce fanatisme impatient d'arborer le croissant sur la croix , et faisant bon marché de sa vie , assuré que le paradis l'attend avec ses touris et leur immortel amour , il ne sent point cette exaltation brûlante du patriote bravant les fatigues et prodiguant son sang pour défendre le sol natal. Il est seul , — renégat armé contre son pays ; il est seul au milieu des guerriers qu'il commande , sans un cœur , sans un bras auquel il puisse se fier. Ils le suivent , car il est vaillant , et avec lui on est assuré d'un riche butin ; ils lui obéissent , car il sait l'art de plier et de conduire les volontés du vulgaire : mais ils ne lui pardonnent que difficilement son origine chrétienne. Ils lui envient jusqu'à la gloire parjure dont il s'est converti sous un nom musulman , et n'ont pas oublié que leur chef le plus brave fut autrefois un Nazaréen redouté. Ils ne savent pas jusqu'où peut descendre l'orgueil d'un cœur qui a vu ses sentiments déçus et flétris ; ils ne savent pas combien est brûlante la haine dans des âmes passées de la douleur à un farouche endurcissement , et tout ce qu'il y a de force dans le zèle faux et fatal de ceux que la vengeance a convertis. Il les gouverne : — on peut gouverner les pires de tous les hommes avec de l'audace et la résolution ferme de dominer ; tel est l'empire du lion sur le jackal : le jackal fait lever la proie , le lion l'immole ; puis la colue hurlante accourt se gorger des débris de la victoire.

XIII.

La tête d'Alp brûle d'une chaleur fébrile ; son cœur bat avec une rapidité convulsive ; en vain il se retourne sur sa couche , appelant le repos ; sitôt qu'il commence à sommeiller , il se réveille en sursaut avec un poids sur le cœur. Le turban presse douloureusement son front brûlant ; sa cotte de mailles pèse comme du plomb sur sa poitrine ; et cependant il a souvent et longtemps dormi tout armé sur une couche plus dure et sous un ciel plus inclement que celui qui étend son pavillon sur sa tête. Il ne peut dormir , il ne peut attendre le jour dans sa tente ; il se lève et porte ses pas le long du rivage , où des milliers d'hommes dorment couchés sur le sable. Ils n'ont rien pour appuyer leur tête ; plus nombreux sont leurs périls , plus pénibles leurs travaux , et pourtant ils dorment ; pourquoi lui n'en ferait-il pas autant ? Ils rêvent le butin qui leur est promis ; et pendant que tous ces hommes goûtent paisiblement ce sommeil , leur dernier peut-être , il erre , lui , dans sa veille douloureuse , et porte envie à ceux que son regard contemple.

XIV.

Il sent son âme un peu soulagée par la fraîcheur de la nuit. L'air froid , mais calme , humecte son front d'un baume éthéré ; derrière lui est le camp ; — en face le golfe de Lépante , dentelé de criques et de baies , le haut sommet des montagnes de Delphes est couronné d'une neige immuable , éternelle , la même

qu'ont respectée mille étés glorieux qui ont lui sur ce golfe , sur ces montagnes , sur ce climat ; elle ne se fonde pas comme l'homme devant la puissance du temps. Le tyran et l'esclave disparaissent devant les rayons du soleil ; mais ce voile blanc que salue ton regard sur ces montagnes , ce voile si léger , si fragile , pendant que la tour s'écroule , que l'arbre se brise , il continue à briller du haut de ses créneaux rocheux. Elle a la forme d'un mont escarpé , la hauteur d'un nuage ; on dirait un drapeau mortuaire suspendu là par la Liberté alors qu'elle s'exila à regret de cette terre bien-aimée où longtemps son génie prophétique avait parlé par la voix des Muses ; à chaque pas ses pieds chancelants foulaient des campagnes flétries , des autels brisés ; c'est en vain qu'en rencontrant ces monuments glorieux elle essayait de rallumer sa flamme dans des âmes découragées ; inutiles efforts ! attendons que de meilleurs jours aient lui , et qu'il se soit levé ce soleil qui éclaira la déroute des Perses et vit sourire le Spartiate expirant.

XV.

Alp a ces temps illustres présents à sa mémoire , en dépit de sa trahison et de ses crimes ; et pendant qu'il se promène ainsi dans le silence de la nuit , pendant que , méditant sur le passé et le présent , il évoque le souvenir des morts glorieux qui dans les mêmes lieux ont versé leur sang pour une meilleure cause , il sent quelle gloire faible et sonillée attend le chrétien parjure qui mène au combat une horde en turban , dirige un siège criminel , et dont le triomphe est un sacrilège. Tels n'étaient pas ces héros que ressuscite son imagination , ces guerriers dont la cendre dort autour de lui : leurs phalanges combattirent sur cette terre , dont les remparts n'étaient pas alors inutiles ; ils tombèrent martyrs , mais immortels ; et maintenant leurs noms vivent dans le souffle de la brise , dans le murmure des flots ; les bois sont peuplés de leur gloire ; la colonne muette , solitaire , grisâtre , réclame avec leur argile sainte un droit de parenté ; leur ombre voltige autour de la montagne sombre ; leur mémoire brille dans le cristal des fontaines ; le faible ruisseau , le fleuve majestueux associe pour jamais leur renommée à ses ondes. En dépit du joug qui pèse sur elle , cette terre appartient encore à la gloire et à eux ; son nom est le signal qui réveille le monde. Quand l'homme veut accomplir un acte glorieux , il se tourne vers la Grèce , et , s'inspirant à son souvenir , il s'apprête à marcher sur la tête des tyrans ; il la regarde , puis s'élance à la conquête d'un trône ou de la liberté.

XVI.

Alp continue à rêver en silence sur la plage , aspirant la fraîcheur de la nuit. Elle n'a ni flux ni reflux : cette mer qui roule éternellement , toujours la même : c'est à peine si ses vagues , dans leur plus grande colère , dépassent d'une verge la limite de la plage ; la lune impuissante les voit couler sans qu'elles se soucient de son départ ou de sa venue ; calmes ou agitées , au large ou le long des côtes , elle n'influe en rien sur

¹ Il est inutile de rappeler au lecteur que le flux et le reflux sont à peine sensibles dans la Méditerranée.

leur cours. Le rocher découvert jusqu'à sa base, et que le flot a respecté, plane sur la lame mugissante qui ne vient pas jusqu'à lui; le bas de la plage est bordé d'une bande d'écume que la mer y a déposée depuis des siècles, et qu'un étroit ruban de sable jaune sépare de la verte pelouse du rivage.

En se promenant sur la grève, Alp s'était approché des remparts; il n'en était plus qu'à une portée de carabine; mais les assiégés ne l'avaient point aperçu; autrement, comment aurait-il pu échapper à leur feu? Des traitres étaient-ils glissés parmi les chrétiens, ou leurs mains étaient-elles engourdies, leurs cœurs glacés? Je l'ignore; mais sur les murailles, la lumière d'aucun mousquet ne brilla, aucune balle ne partit, quoiqu'il se tint sous le feu du bastion qui flanquait la porte du côté de la mer; il entendait la voix de la sentinelle, et peu s'en fallait qu'il ne comprit les paroles d'humeur qui lui échappaient en se promenant de long en large sur le pavé sonore; et il vit, au pied des murailles, des chiens décharnés qui faisaient sur les morts leur hideux carnaval; trop occupés pour aboyer contre lui, ils dévoraient en grognant les carcasses et les membres. Ils avaient enlevé la peau du crâne d'un Tartare, comme on détache la pelure d'une figue mûre, et on entendait crier leurs crocs blancs contre le crâne plus blanc encore qui glissait de leurs mâchoires fatiguées¹. Rongeant nonchalamment les os des morts, à peine s'ils pouvaient se soulever sur le théâtre de leur festin, tant ils avaient amplement réparé un long jeûne aux dépens de ceux qui étaient tombés pour leur servir cette nuit de pâture. Alp reconnut aux turbans étendus à terre qu'il y avait là les cadavres des plus braves de sa troupe. Les schalls de leur coiffure étaient verts et cramoisis; chaque tête n'avait qu'une longue touffe de cheveux², tout le reste était rasé et nu. Les chiens avaient englouti les crânes; les cheveux restaient encore entremêlés dans leurs mâchoires. Mais tout près du rivage, au bord du golfe, un vautour battait des ailes à un loup échappé des collines, mais que la présence des chiens tenait à distance et empêchait de prendre sa part de la curée humaine. Toutefois il s'était approprié un quartier de cheval que becquetaient les oiseaux de proie sur les sables de la baie.

XVII.

Alp détourna la vue de ce spectacle hideux: au milieu des combats sa fermeté n'avait point été ébranlée; mais il préférerait la vue d'un guerrier expirant dans les flots de son sang encore chaud, dévoré par la soif brûlante de l'agonie et se débattant en vain contre le trépas, au spectacle de ces morts pour qui toute douleur a cessé, et qui ne sont plus qu'un cadavre putride. Il y a dans l'heure du péril je ne sais quoi qui exalte l'orgueil sous quelque forme que se présente la mort; car la Gloire est là pour publier les noms de ceux qui succombent, et les actes de vaillance ont

pour témoin l'Honneur! Mais quand tout est fini, il y a quelque chose d'humiliant pour la nature humaine à parcourir cette plaine sanglante, jonchée de morts sans sépulture; à voir les vers de la terre, les oiseaux de l'air, les bêtes des forêts, s'y donner rendez-vous, regarder l'homme comme leur proie, et se réjouir de son trépas.

XVIII.

Près de là sont les ruines d'un temple construit par des mains depuis longtemps oubliées; deux ou trois colonnes et de nombreux fragments de marbre et de granit que les herbes recouvrent, voilà tout ce qui en reste! Sois maudit, ô temps! qui ne laisseras pas plus debout les choses à naître que celles qui nous ont précédés! Sois maudit, ô temps! qui n'épargneras jamais du passé qu'autant qu'il en faudra pour que l'avenir pleure sur ce qui fut et sur ce qui sera: ce que nous avons vu, nos enfants le verront, débris des choses qui ont disparu, fragments de pierre élevés par des créatures d'argile!

XIX.

Il s'assit sur la base d'une colonne, et passa sa main sur son front, comme un homme plongé dans une profonde rêverie; son attitude était penchée; sa tête était abaissée sur sa poitrine, brûlante, agitée, oppressée; ses doigts erraient convulsivement sur son front, comme la main se promène sur le clavier sonore pour préluder à l'air qu'elle veut en tirer. Pendant qu'il est ainsi absorbé dans sa morne tristesse, tout à coup il a entendu gémir le vent de la nuit. Est-ce bien le vent qui, soufflant à travers les fentes de quelque rocher, a exhalé ce son doux et plaintif? Il relève la tête et regarde la mer; mais elle est aussi unie qu'une glace; il regarde les longues herbes, — pas un brin ne se balance; ce son si doux, d'où peut-il donc provenir? Il regarde les bannières, — les bannières ne bougent pas; il en est de même des feuilles sur la colline du Cithéron, et pas un soufile n'arrive jusqu'à sa joue; d'où vient donc le léger bruit qu'il a subitement entendu? Il tourne la tête à gauche; — ses yeux ne l'abusent-ils pas? là est assise une femme jeune et belle!

XX.

Il a tressailli d'une terreur plus grande que si un ennemi armé était près de lui. « Dien de mes pères! que vois-je? Qui es-tu et que viens-tu faire si près d'un camp ennemi? » Sa main tremblante se refuse à faire le signe de la croix, de cette croix à laquelle il ne croit plus. Il allait y recourir involontairement; mais sa conscience l'arrête. Il regarde, il voit. Il reconnaît ce visage si beau, cette taille gracieuse: c'est Francesca qui est auprès de lui, la vierge qui aurait pu être sa fiancée! Les couleurs de la rose sont encore sur ses joues, mais mêlées à des teintes moins vives. Où est le charme attrayant de ses lèvres charmantes? Il a disparu ce sourire qui animait leur incarnat. Le calme

¹ J'ai vu de mes propres yeux un pareil spectacle sous les murs du sérail de Constantinople, dans les petites cavités creusées par le Bosphore, dans le rocher qui forme une terrasse étroite entre le mur et les flots. Je crois que Hobhouse en a parlé dans son

voyage. Ces cadavres étaient probablement ceux des janissaires réfractaires:

² Cette touffe ou longue tresse n'est jamais coupée. Les Turcs croient que c'est par là que Mahomet les transportera en paradis

océan qui est là devant eux a moins d'azur que ses beaux yeux ; mais ils sont immobiles comme ces froides vagues, et leur regard, quoique brillant, est glacé ; la robe légère qui presse sa taille laisse à découvert son sein éblouissant ; à travers les flots de sa noire chevelure qui retombe sur ses épaules, on aperçoit ses bras nus, blancs et arrondis ; et avant de répondre, elle lève vers le ciel une main si pâle et si transparente, qu'à travers on eût pu voir briller la lune.

XXI.

« J'ai quitté mon repos pour venir à celui que j'aime le plus au monde, afin que je sois heureuse et qu'il soit béni. J'ai franchi les gardes, les portes, les remparts ; à travers les ennemis et tous les obstacles, je suis arrivée sans crainte jusqu'à toi. On dit que le lion se détourne et s'enfuit à l'aspect d'une vierge dans l'orgueil de sa pureté ; le Tout-Puissant, qui protège l'innocence contre le tyran des forêts, a daigné pareillement étendre sur moi sa merci, et me dérober aux mains de l'infidèle. Je viens, — et si je viens en vain, jamais, non, jamais, nous ne nous reverrons ! Tu as commis un crime effroyable en abandonnant la foi de tes pères, mais rejette loin de toi le turban, fais le signe de la croix, et sois pour toujours à moi ; efface de ton cœur la tache noire qui le souille, et demain va nous voir réunis pour ne plus nous quitter. »

— « Et où dresser notre couche d'hyménée ? au milieu des mourants et des morts ? car demain nous livrons au carnage et aux flammes les enfants et les autels des chrétiens. Demain, au lever de l'aurore, j'en ai fait le serment, nul autre que toi et les tiens ne sera épargné : mais toi, je te transporterai dans un lieu enchanteur, où nos mains seront unies, où nous oublierons nos douleurs. C'est là que tu seras ma fiancée, après que j'aurai derechef abaissé l'orgueil de Venise, après que ses fils abhorrés auront senti ce bras, qu'ils ont voulu avilir, châtier avec un fouet de scorpions ceux que le vice et l'envie ont faits mes ennemis. »

Elle posa sa main sur la sienne ; — quoique cette impression fût légère, elle porta un frémissement subtil jusqu'à la moelle de ses os, glaça son cœur, et le mit dans l'impuissance de se mouvoir. Quelque faible que fût cette étreinte pleine d'un froid si mortel, il lui était impossible de dégager sa main. Jamais l'étreinte d'un objet si cher n'avait porté à son cœur ce sentiment de crainte qu'il éprouva cette nuit, alors qu'il sentit ses veines se glacer sous le contact de ces doigts

minces, longs et blancs. La chaleur brûlante de son front disparut, son cœur devint muet et comme pétrifié, lorsque, portant les yeux sur ce visage, il vit combien son aspect était différent de ce qu'il l'avait connu : blanc, mais pâle, — il n'était plus éclairé par ce rayon de l'intelligence qui animait naguère les traits de la physionomie et les faisait mouvoir, comme les vagues étincelant sous un chaud soleil ; et ses lèvres avaient le calme, l'immobilité de la mort, et nul souffle n'arrivait avec ses paroles, et nulle respiration ne soulevait son sein, et le cours du sang paraissait suspendu dans ses veines. Bien que ses yeux brillassent, ses paupières étaient immobiles, et leur regard était vague et fixe comme celui d'un somnambule marchant dans son rêve inquiet ; semblable aux figures d'une tapisserie, qui vous regardent d'un air lugubre ; mouvantes sous la bise, par une soirée d'hiver, aperçues à la vacillante lueur d'une lampe qui s'éteint, ces formes inanimées semblent revivre à la vue épouvantée ; on dirait dans l'obscurité qu'elles vont descendre des sombres murailles d'où leurs images nous menacent, et où elles se balancent, ballottées par le souffle qui agite la toile !

« Si ce n'est pour l'amour de moi, que ce soit du moins pour l'amour du ciel ; — je te le dis encore, — arrache le turban de ton front parjure, et promets-moi d'épargner les fils de ta patrie outragée, — sinon c'en est fait de toi, et tu ne verras plus, — je ne dis pas la terre, elle n'est plus pour nous, — mais le ciel et moi. Si tu m'accordes ce que je te demande, bien qu'un sort funeste doive être ton partage, il effacera à moitié ton crime, et la porte de la miséricorde peut s'ouvrir encore pour toi ; mais que tu diffères un instant de plus, et tu subis la malédiction de celui dont tu as déserté la loi ; lève vers le ciel un dernier regard, et vois son amour se fermer à jamais pour toi. Il y a en ce moment près de la lune un léger nuage ; — il marche, et bientôt il l'aura dépassée² ; — si, lorsque ce voile vapoureux aura cessé de nous dérober son disque, ton cœur n'est pas changé, alors Dieu et les hommes seront vengés ; terrible sera ton destin, plus terrible encore ton immortalité dans le mal.

Alp leva les yeux, il vit au ciel le nuage dont elle lui parlait ; mais son cœur était gonflé et égaré par un indomptable orgueil : cette passion mauvaise, la première qui avait régné dans son cœur, roulait comme un torrent par-dessus toutes les autres. Lui ! demander grâce ! lui ! se laisser effrayer par les paroles in-

¹ Dans l'été de 1803, lord Byron, alors dans sa seizième année, revenait chaque soir se coucher à Newstead, malgré l'offre qu'on lui faisait d'un lit à Annesley ; il donnait pour raison qu'il avait peur des portraits de famille des Chaworth, qui l'avaient, disait-il, pris en haine à cause du fameux duel. M. Moore pense que ces vers lui auront peut-être été inspirés par ce souvenir d'enfance.

² L'on m'a dit que l'idée de ces cinq vers avait obtenu l'approbation de juges compétents ; j'en suis fort aise, mais elle ne m'appartient pas. On peut la voir beaucoup mieux rendue à la page 182 de l'édition anglaise de Vathek, un livre auquel j'ai souvent renvoyé mes lecteurs et que j'ai toujours relu avec de nouvelles jouissances. Voici ce passage : — « Prince, » dit le génie en s'adressant au calife, « un bandeau est sur tes yeux : la Providence t'a confié les intérêts de sujets innombrables, et c'est ainsi que tu

remplis ta mission ! La mesure de tes crimes est comblée et tu lâtes toi-même le moment de ton châtiement. Tu sais qu'au-delà de ces montagnes Elbhs et ses suppôts maudits tiennent leur cour infernale, et, séduit par un fantôme, tu t'apprêtes à les rejoindre. Il te reste encore un seul moyen de te sauver : renvoie Nonrouhar à son père, qui a déjà un pied dans la tombe ; rase ta forteresse, témoin de tes abominations ; chasse Carathis de tes conseils ; sois juste envers tes sujets ; respecte les ministres du prophète ; fais oublier tes impiétés par une vie exemplaire, et au lieu de continuer tes jours dans d'indignes voluptés, pleure tes crimes sur les tombeaux de tes ancêtres. Tu vois ce nuage qui cache le soleil, dans un instant il se sera éloigné ; si alors ton cœur n'est pas changé, tu n'as plus à espérer de merci. »

sensées d'une vierge timide ! lui, que Venise outragea, jurer de sauver ses fils dévoués à la tombe ! Non, quand ce nuage serait plus terrible que le tonnerre, et destiné à le foudroyer.

Sans répondre un mot, il fixe sur le nuage un regard attentif : il suit son mouvement ; le nuage est passé : la lumière de la lune tombe à plein sur sa figure ; alors il parle ainsi : — « Quel que soit mon destin, je ne sais point changer, — il est trop tard ! Dans l'orage, le roseau tremble et plie, puis se relève ; l'arbre se brise. Je dois rester ce que m'a fait Venise, son ennemi en tout, sauf mon amour pour toi ; mais tu es en sûreté ; oh ! fais avec moi ! » A ces mots il se retourne ; mais elle est partie ! Il n'a plus auprès de lui que la colonne de marbre. A-t-elle disparu sous terre ? s'est-elle évanouie dans l'air ? Il ne sait, — ses yeux n'ont rien vu, — mais là il n'y avait plus rien.

XXII.

La nuit est passée, le soleil resplendit comme pour éclairer un jour de fête. L'aurore se dégage, légère et brillante, de son manteau de vapeurs, et midi luira sur une chaude journée. Entendez-vous la trompette et le tambour, et les sons lugubres de la trompe barbare, et les bannières dont le vent agite les plis, et les coursiers qui hennissent, et le bruit de cette multitude qui se ment, et le cliquetis de l'acier, et ces cris au loin répétés : « aux armes ! aux armes ! » Les queues de cheval sont enlevées de terre, les glaives sortent des fourreaux, les rangs se forment, on n'attend plus que le signal. Tartares, Spahis, Turcomans, levez vos tentes, marchez à l'avant-garde, montez à cheval, donnez de l'éperon, entourez la plaine afin de couper toute retraite aux assiégés, et que, jeune ou vieux, aucun chrétien n'échappe, pendant que l'infanterie, s'avancant en masses redoutables, s'ouvrira au prix de son sang un passage à travers la brèche. Les coursiers sont bridés et hennissent sous la main qui les guide, toutes les têtes sont recourbées sur le poitrail, toutes les crinières flottent au souffle des vents, tous les mors sont blanchis d'écume ; les lances sont en arrêt, les mèches allumées, les canons pointés, tout prêts à mugir et à détruire les murailles qu'ils ont déjà entamées ; les phalanges des janissaires se forment ; Alp les commande, son bras est nu ainsi que la lame de son cimeterre ; le khan et les pachas sont tous à leur poste ; le vizir lui-même est à la tête de l'armée. Quand la couleuvrine donnera le signal, en avant ! ne laissez personne de vivant à Corinthe, pas un prêtre à ses autels, pas un chef dans ses palais, pas un âtre dans ses maisons, pas une pierre sur ses murailles. Dieu et le prophète ! — Allah hu ! que ce cri redoutable monte jusqu'aux cieux ! « La brèche est là qui nous attend ; les échelles sont préparées pour l'escalade ; vos mains sont sur la garde de vos sabres ; qui peut vous arrêter ? Celui qui le premier abattra la croix rouge pourra me demander ce qu'il voudra, je promets de le lui accorder ! » Ainsi dit Commourgi, l'intrépide vizir ; on lui répond en brandissant les sabres et les lances, et mille voix font entendre les ac-

clamations d'une belliqueuse joie. — Silence. — Attention au signal. — Fen !

XXIII.

Tels on voit des loups se précipiter sur un buffle sauvage ; le noble animal mugit, ses yeux jettent des flammes ; malheur au premier que sa fureur rencontre, il le pétrit sous ses pieds redoutables, ou le fait voler dans les airs, avec ses cornes sanglantes ; ainsi les musulmans s'avancent contre les remparts ; ainsi sont repoussés les premiers assaillants ; le boulet brise les cuirasses, immole les guerriers, et laboure la terre que jonchent leurs cadavres comme des morceaux de verre brisé ; des rangs entiers tombent moissonnés comme l'herbe qui couvre la plaine quand sur la fin du jour le faucheur a terminé sa tâche ; tant le carnage est grand parmi les premiers qui se présentent devant la brèche.

XXIV.

Ainsi qu'on voit les grandes marées assaillir les hauts rochers du rivage, et en détacher d'énormes blocs par leurs attaques incessantes, jusqu'à ce que leurs blanches cimes s'écroulent avec le fracas du tonnerre, comme les avalanches dans les vallées des Alpes, ainsi les fils de Corinthe, épuisés et accablés par le nombre, succombent à la fin aux assauts continus et répétés de la multitude des Ottomans. Ils serrent leurs rangs devant l'armée des infidèles, et tombent par masses compactes sans reculer d'un pas, et disputant le terrain pied à pied. Il n'y a là de muet que la mort ; les coups de tranchant et de pointe, les détonations de la carabine, les supplications des vaincus, les cris des vainqueurs se mêlent aux décharges de l'artillerie. Les villes lointaines qui entendent ce bruit se demandent de quel côté s'est rangée la victoire, si elles doivent se réjouir ou s'affliger de cette voix tonnante qui mugit à travers les montagnes, et remplit leurs échos de sons nouveaux et terribles. Ce jour-là elle fut entendue à Salamine et à Mégare, et même, assure-t-on, dans la baie du Pirée.

XXV.

Depuis la pointe jusqu'à la garde, les épées et les sabres sont rougis de sang ; mais la ville est prise, et le pillage commence ; après le combat vient le massacre. Des cris perçants s'élèvent des maisons saccagées ; entendez-vous les pas des fuyards clapoter dans le sang qui ruisselle dans les rues glissantes ? çà et là, aux endroits où une position favorable se présente, des groupes de dix ou douze hommes résolus s'arrêtent, font volte face, et, adossés à une muraille, tiennent l'ennemi en échec ou meurent en combattant.

Dans l'un de ces groupes on remarque un vieillard ; ses cheveux sont blancs, mais son bras de vétéran est redoutable encore ; il a vaillamment soutenu le poids de cette sanglante journée ; les cadavres de ceux qu'il a immolés forment un demi-cercle autour de lui ; aucune blessure encore ne l'a atteint ; tout en reculant, il continue à combattre et ne se laisse pas entourer. Sous son corselet brillant, d'anciens combats ont laissé plus d'une cicatrice ; mais toutes les blessures qui couvrent son corps datent d'une époque antérieure ; quoi-

que vieux, bien peu de jeunes hommes pourraient lutter contre son bras de fer. Les ennemis auxquels il tient tête à lui seul sont plus nombreux que les cheveux de sa tête grise. De droite à gauche son sabre se promène; plus d'une mère ottomane pleurera dans ce jour un fils qu'il n'était point né encore quand Minotti, n'ayant pas encore vingt ans, avait pour la première fois trempé son glaive dans le sang musulman. Il eût pu être le père de tous ceux à qui ce jour-là son courroux fit mordre la poussière. Il avait fait payer à plus d'un père le fils que la guerre lui avait autrefois ravi, et depuis le jour où ce fils avait expiré dans le détroit des Dardanelles¹, son bras terrible avait sacrifié à ses mânes plus d'une hécatombe humaine. Si le carnage apaise les ombres de ceux qui ne sont plus, l'ombre de Patrocle se vit immoler moins de victimes que le fils de Minotti mort sur la limite qui sépare l'Europe de l'Asie. Il fut inhumé sur ce rivage où depuis des milliers d'années tant de guerriers ont trouvé leur tombeau. Il ne reste rien d'eux pour nous dire où ils reposent et comment ils ont succombé, pas une pierre sur leur gazon, pas un ossement dans leur tombe; mais ils vivent dans des chants qui confèrent l'immortalité.

XXVI.

Entendez-vous le cri d'Allah? Voici venir une troupe des musulmans les plus braves : celui qui marche à leur tête a le bras nu; les coups de ce bras impitoyable n'en sont que plus rapides; découvert jusqu'à l'épaule, il leur montre la route du carnage; c'est à ce signe qu'on le reconnaît dans les combats. D'autres guerriers offrent à l'ennemi avide l'appât d'une plus riche dépouille; plus d'un cimetière a une poignée plus riche, aucun une lame plus rouge; d'autres ont le front ceint d'un turban plus magnifique; — Alp ne se fait reconnaître qu'à son bras nu; vous le trouverez au plus fort de la mêlée! sur ce rivage nulle bannière n'est plus rapprochée de l'ennemi que la sienne; nul drapeau dans l'armée musulmane que les Delhiis suivent plus volontiers. Il resplendit comme une étoile détachée des cieux! Où apparaît ce bras terrible, là combattent ou combattaient tout à l'heure les plus vaillants; là les cris qui demandent vainement quartier au sabre vengeur du Tartare; là le héros qui meurt en silence sans daigner pousser un gémissement, ou celui qui, affaibli par sa blessure, étreignant le sol ensanglanté, rassemble le peu de force qui lui reste pour immoler encore un ennemi.

XXVII.

Le vieillard, resté debout et intrépide, a suspendu la marche d'Alp. « Rends-toi, Minotti; sauves tes jours et ceux de ta fille. » — « Jamais, renégat, jamais! quand la vie que tu m'offres durerait éternellement. »

— « Francesca! — ô ma fiancée! — doit-elle aussi périr victime de ton orgueil? » — « Elle est en sûreté. » — « Où? où? » — « Dans le ciel, où n'ira jamais ton âme parjure, — loin de toi, innocente et pure. » Un sourire farouche erre sur les lèvres de Minotti lorsqu'il

voit Alp chanceler en entendant ses paroles, comme si son glaive l'eût frappé.

— « O Dieu! quand est-elle morte? » — « La nuit dernière, et je ne pleure point le départ de son âme; il ne restera personne de ma noble race pour être esclave de Mahomet et de toi; viens! » — Il est vain ce défi, — Alp est déjà avec les morts! Pendant que les paroles de Minotti entraînent dans son cœur plus pénétrantes, plus vengeresses que n'eût pu faire la pointe de son glaive, s'il eût en le temps de frapper, du portail d'une église voisine, longtemps défendue, où avaient pris position le petit nombre des braves échappés à la mort, il est parti une balle qui a étendu Alp sur le carreau; avant que personne ait pu voir la blessure ouverte dans le crâne de l'infidèle, il tourne sur lui-même et tombe pour ne plus se relever; au moment de sa chute, un éclair brille dans ses yeux comme une flamme, et fait bientôt place aux ténèbres éternelles qui couvrent son cadavre palpitant. Il ne lui reste de vie qu'un léger frémissement qui parcourt tous ses membres. Ses compagnons l'étendent sur le dos; son front et sa poitrine sont souillés de poussière et de sang, et de ses lèvres sort, en se coagulant, le sang de la vie, fraîchement épanché de ses profondes veines; mais son pouls est sans mouvement; pas un sanglot d'agonie n'échappe à ses lèvres; ni parole, ni soupir, ni râle ne l'accompagne dans la mort; avant que sa pensée même pût prier, il a passé, sans espoir dans la miséricorde divine, reste jusqu'au bout — un renégat.

XXVIII.

Ses compagnons et ses ennemis poussent un grand cri, ceux-ci de joie, ceux-là de fureur; puis le combat recommence; les glaives se heurtent, les lances percent, les coups de tranchant et de pointe s'échangent, les guerriers mordent la poussière. De rue en rue, Minotti dispute pas à pas la dernière portion de terrain qui lui reste des pays soumis à son commandement; les débris de sa troupe valeureuse le secondent de leurs bras et de leur courage. On peut encore tenir dans l'église d'où est partie la balle providentielle qui, par le trépas d'Alp, a vengé à demi la chute de la ville : c'est là qu'ils se dirigent en laissant derrière eux une traînée de sang et de cadavres; c'est ainsi que, le visage tourné vers l'ennemi, chacun de leurs coups infligeant une blessure, le chef chrétien et sa troupe se joignent à ceux qui sont renfermés dans l'église; c'est là qu'ils pourront un moment respirer, abrités par le massif édifice.

XXIX.

Répit passager! Les guerriers en turban, dont la foule s'accroît sans cesse, continuent à s'avancer avec des cris de rage et une vigueur nouvelle. Leur nombre est si grand que même pour eux la retraite est impossible, car ils ne sont plus séparés que par un étroit espace du lieu où les chrétiens se défendent encore; et c'est en vain que les plus avancés chercheraient à fuir à travers cette épaisse colonne; il leur faut de toute

¹ Dans la bataille navale qui se livra entre les Turcs et les Vénitiens à l'embouchure des Dardanelles.

nécessité combattre ou mourir. Ils meurent; mais avant que leurs yeux soient fermés, des vengeurs s'élèvent sur leurs cadavres; de nouveaux combattants viennent furieux combler les rangs éclaircis pour succomber à leur tour, et les bras des chrétiens se sont lassés de frapper que de nouveaux assaillants continuent à surgir. Les Ottomans sont arrivés à la porte; sa masse d'airain résiste encore; de toutes les issues partent des balles meurtrières, et de toutes les fenêtres brisées s'échappe une pluie de soufre: mais le portail chancelle et faiblit, — l'airain cède, les gonds crient, — la porte s'ébranle, — tombe: — tout est fini; plus de résistance, c'en est fait de Corinthe!

XXX.

Sombre, farouche, Minotti, resté seul, est debout sur les marches de l'autel: au-dessus de lui brille l'image de la Madone, sous des teintes célestes, avec des yeux de lumière et des regards d'amour; on l'a placée au-dessus de cet autel sacré pour fixer nos pensées sur des choses divines alors qu'agenouillés nous la voyons, avec l'Enfant-Dieu sur ses genoux, nous sourire doucement et offrir au ciel le tribut de nos prières. Elle sourit encore; elle sourit au milieu du carnage qui l'entoure: Minotti lève vers elle ses yeux âgés; puis, après s'être signé en soupirant, il prend une torche allumée, et reste immobile et silencieux. Les musulmans entrent et s'avancent la flamme et le fer à la main.

XXXI.

Les caveaux creusés sous le pavé de mosaïque renferment les morts des siècles passés; leurs noms sont gravés sur les dalles; mais le sang dont elles sont teintées empêche de les lire; les armoiries sculptées, les couleurs bizarres du marbre veiné, tout cela est taché de sang, tout cela est couvert de tronçons de glaives, de cimiers brisés, le parvis est semé de morts, et, au-dessous, d'autres morts reposent glacés dans une longue rangée de cercueils; à la pâle clarté qui pénètre à travers une grille, on peut les voir réunis dans leur majesté sombre; mais la guerre a pénétré dans leur noire demeure; à côté des tombeaux elle a rassemblé ses sulfureux trésors, entassés en masses épaisses auprès de ces morts décharnés: c'est là que, pendant le siège, les chrétiens ont établi leur magasin principal; une trainée de poudre récemment faite y communiquait, c'est la ressource dernière et fatale que s'est réservée Minotti contre son ennemi victorieux.

XXXII.

Les musulmans arrivent; peu de chrétiens combattent encore, ou ils combattent en vain: faute d'ennemis vivants, et pour apaiser la soif de vengeance maintenant éveillée, les barbares vainqueurs percent de coups les cadavres des morts, tranchent des têtes inanimées, renversent les statues de leurs niches, dépouillent les chapelles de leurs riches offrandes, et leurs profanes mains se disputent les vases d'argent que les saints ont bénits. Ils s'avancent vers le grand

autel; il offre en ce moment un spectacle éblouissant à voir! Voici sur la table sainte la coupe d'or consacrée; massive et profonde, comme un prix resplendissant, elle brille aux regards des spoliateurs: ce matin même elle a contenu le vin sacré, changé par le Christ en son sang divin, et qu'ont bu au lever du jour ses adorateurs pour fortifier leurs âmes avant de marcher au combat. Quelques gouttes restent encore au fond du calice. Autour de l'autel sont rangés douze candélabres splendides, composés du métal le plus pur; cette dépouille, c'est la dernière et la plus riche de toutes.

XXXIII.

Déjà ils s'approchent, déjà la main étendue des plus avancés va atteindre ce trésor, quand le vieux Minotti étend sa torche et en touche le salpêtre. L'explosion s'est faite. — Église, caveaux, autel, butin, cadavres, musulmans, chrétiens, tout ce qui reste des vivants ou des morts, lancé en l'air avec l'édifice brisé, expire dans un effroyable mugissement! La ville en ruines, les murailles renversées, les vagues refoulées, — les collines ébranlées, et qui ont failli s'entr'ouvrir comme dans un tremblement de terre, — les mille objets informes emportés vers le ciel dans un nuage de flamme par l'explosion terrible — ont proclamé la fin de la lutte acharnée qui a trop longtemps désolé ce rivage; tout ce qui avait vie ici-bas monte dans les airs comme des fusées; plus d'un guerrier de haute taille, consumé et rétréci par la flamme, n'est plus qu'un mince charbon qui jonche la plaine. Une pluie de cendres inonde la terre; les uns tombent dans le golfe, et des milliers de cercles se dessinent sur sa surface; d'autres vont tomber au loin dans la campagne, et l'isthme est jonché de leurs cadavres. Sont-ce des chrétiens ou des musulmans? Que leurs mères les voient et le disent! Lorsqu'ils dormaient dans leurs berceaux; et que chaque mère contemplait en souriant le doux sommeil de son fils, elle était loin de penser qu'un jour ces membres délicats seraient arrachés et dispersés. Celles qui leur ont donné le jour ne pourraient maintenant les reconnaître; ce rapide moment n'a pas laissé trace de figure ou de forme humaine, si ce n'est çà et là un crâne ou un ossement: la plage est au loin couverte de soliveaux enflammés, de pierres calcinées et fumantes, profondément enfoncées dans le sol. Tous les êtres vivants qui entendirent ce fracas épouvantable disparurent: les oiseaux s'envolèrent; les chiens sauvages s'enfuirent en hurlant, et laissèrent là les cadavres sans sépulture; les chameaux abandonnèrent leurs gardiens; le bœuf lointain brisa son joug; — le coursier, plus rapproché du choc, s'élança dans la plaine en brisant sa sangle et ses rênes; la grenouille fit entendre dans ses marais un croassement plus fort et plus discordant; les loups remplirent de leurs hurlements l'écho des montagnes cavernueuses, ébranlé encore par le prolongement de la détonation. Les chacals firent entendre leur vagissement plaintif¹, semblable à celui d'un enfant ou au cri d'un chien qu'on

¹ Je crains d'avoir commis une trop grande licence poétique en transplantant le chacal d'Asie en Grèce, où je n'en ai jamais

aperçu; mais ils habitent en grand nombre les ruines d'Éphèse. Ils cloissent les décombres pour leur retraite et suivent les armées.

châtie; les ailes subitement tendues, les plumes hérissées, l'aigle s'envola de son aire et se rapprocha du soleil; à la vue des nuages épaissis au-dessous de lui

et des flots de fumée qui venaient l'assaillir, il éleva plus haut son vol en jetant de grands cris. — Ainsi fut Corinthe perdue et conquise¹.

PARISINA².

A SCROPE BERDMORE DAVIES, ESQ.

LE POÈME SUIVANT EST DÉDIÉ

Par celui qui a longtemps admiré ses talents et apprécié son amitié.

22 janvier 1816.

AVERTISSEMENT.

Le poème suivant repose sur un événement rapporté par Gibbon dans les *Antiquités de la maison de Brunswick*. Je crains qu'aujourd'hui un pareil sujet ne paraisse indigne d'être mis en vers sous les yeux d'un lecteur prude ou blasé. Les poètes dramatiques de la Grèce, et quelques-uns de nos meilleurs écrivains ont été d'un avis différent; je pourrais leur joindre Alfieri et Schiller sur le continent. Le récit de Frizzi nous apprend comment se sont passées les choses. Le nom d'Azo a été substitué à celui de Nicolas, comme plus poétique.

« Sous le règne de Nicolas III, Ferrare fut ensanglantée par une tragédie domestique. Averti par un valet, le marquis découvrit de ses propres yeux la liaison incestueuse de sa femme Parisina et de Hugo son fils naturel, beau et vaillant jeune homme. Ils furent décapités dans la prison par ordre d'un époux et d'un père, qui devoit ainsi sa honte et survécut à leur exécution. On doit le plaindre s'ils étaient coupables; s'ils étaient innocents, il fut encore plus malheureux; dans aucun des deux cas je ne puis approuver une pareille sévérité de la part d'un père. »

Œuvres mêlées de Gibbon, t. III, p. 470.

¹ *Le Siège de Corinthe*, quoique écrit peut-être avec un peu d'affectation et sans beaucoup d'harmonie entre ses différentes parties, est une composition de premier ordre; la misanthropie de l'auteur s'y laisse moins apercevoir, et l'intérêt est puissamment éveillé par le mélange habile de scènes passionnées et du tumulte de la guerre. Quoique le contraste soit souvent trop étudié, les détails en sont exécutés avec un fini, une souplesse et une énergie merveilleuse. JEFFREY.

² Ferrare est aujourd'hui bien déclinée et toute dépeuplée; mais le palais existe encore, et j'ai vu la cour où Hugo et Parisina furent décapités, selon le récit de Gibbon.

³ Ce poème, le plus achevé peut-être de tous les ouvrages de lord Byron, fut composé à Londres dans l'automne de 1815 et publié en février 1816. Quoique les beautés de l'ouvrage fussent universellement reconnues et que des fragments harmonieux en fussent sur toutes les lèvres, le sujet choisi par l'auteur révolta la pudeur des journalistes de l'époque, qui se contentèrent de l'annoncer en exprimant le regret qu'un si grand poète se fût permis d'exciter la compassion en faveur d'un amour incestueux, au point de paraître l'excuser. Cependant un rédacteur du *Blackwood's Magazine* fit sur l'exécution de ce poème quelques remarques qui doivent être prises en considération avant de ranger lord Byron dans la classe des insulteurs de la morale publique. — « Dans *Parisina*, » dit le critique, « à peine a-t-on le temps de connaître la faute, que l'attention est portée sur le châtimement : avant qu'on ait condamné soi-même les deux coupables, la justice

PARISINA³.

I.

C'est l'heure où sous la feuillée le rossignol module ses chants; c'est l'heure où la voix des amants soupire tout bas des serments si doux, où le souffle de la brise forme avec le murmure de l'onde voisine un concert qui enchante l'oreille solitaire. Sur les fleurs la rosée scintille; au firmament brillent les étoiles; sur les flots un azur plus foncé, sur le feuillage un vert plus sombre, et au ciel ce clair-obscur, cette brune clarté, cette ombre suave et pure qui suit le déclin du jour alors que le crépuscule disparaît devant la présence de la lune.

II.

Mais ce n'est pas pour écouter le bruit de la cascade que Parisina quitte son palais; ce n'est pas pour regarder les clartés célestes qu'elle marche dans l'ombre de la nuit; et si elle s'assied dans le bocage, ce n'est pas pour respirer les parfums de la fleur épanouie. — Elle écoute, mais ce n'est pas le chant du rossignol, — bien que son oreille attende des accents tout

de ce monde a commencé pour eux. Le crime de la princesse semble en quelque sorte le dernier mot de la malheureuse destinée qui pèse sur elle. Non-seulement lord Byron a évité tous les détails qui pouvaient rappeler cet amour incestueux, mais il l'a représenté comme une sorte de punition. Notre horreur pour le crime d'Hugo est diminuée par l'idée qu'il venge la mort de Bianca. Cette fatalité inexorable qui dans les anciennes tragédies grecques pèse sur la maison d'Atrée enveloppe de ses horribles conséquences la maison d'Este. Nous retrouvons dans la bouche d'Hugo cette voix mystérieuse et prophétique qui annonçait à Agamemnon, au milieu de son triomphe, que le jour des calamités approchait. Les lamentations du cheur antique ne font pas une plus lugubre impression que le discours d'Hugo dans la salle du jugement sur l'esprit troublé d'Azo. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet à propos de *Manfred*. »

Voici les faits historiques tels qu'ils sont rapportés par Frizzi dans son *Histoire de Ferrare* :

« Ce fut une année malheureuse pour le peuple de Ferrare, car un événement tragique ensanglantait la cour du souverain. Nos annales, soit imprimées, soit manuscrites, à l'exception de l'ouvrage grossier et incorrect de Sardi et d'un autre, nous ont conservé les détails de cette tragédie. J'ai supprimé plusieurs circonstances, surtout dans le récit de Bandelli, qui écrivait un siècle plus tard et qui ne s'accorde pas avec les historiens contemporains.

« Le marquis, dans l'an 1405, avait eu de Stella dell'Assassino

aussi doux. Un bruit de pas s'entend à travers l'épais feuillage, et sa joue devient pâle, — et son cœur bat avec vitesse. A travers les feuilles frémissantes une voix douce arrive jusqu'à elle, et le sang revient à sa joue, et son sein se soulève : un moment encore, et ils seront ensemble : — ce moment a passé, — et son amant est à ses genoux.

III.

Et maintenant, que leur importe le monde et ses vicissitudes? Les êtres qui y vivent, — la terre, le ciel, ne sont rien à leur esprit et à leurs yeux. Aussi insensibles que les morts eux-mêmes à tout ce qui est autour, au-dessus, au-dessous d'eux, on dirait que, ne respirant que l'un pour l'autre, tout le reste a disparu pour eux. Leurs soupirs même sont pleins d'une joie si profonde, que si elle ne diminuait, cette démente du bonheur consumerait les cœurs soumis à son ardente puissance : l'idée de crime, de péril, ne leur vient point dans ce rêve tumultueux de leur tendresse. Parmi ceux qui ont ressenti le pouvoir de cette passion, qui la crainte a-t-elle arrêté dans de pareils moments? qui a songé à leur peu de durée? Mais quoi? — déjà les voilà passés! Hélas! il faut nous réveiller avant de savoir que ces douces visions ne reviendront plus.

IV

Ils s'éloignent lentement et avec regret de ce lieu témoin de leurs coupables joies; malgré l'espoir et la promesse de se revoir, ils s'affligent comme si cette séparation était la dernière. Le soupir fréquent, — le long embrassement, — la lèvre qui voudrait ne plus se détacher, pendant que se reflète sur le visage de Parisina ce ciel qui, elle le craint, ne lui pardonnera jamais, comme si chacune de ses étoiles, témoin silencieux, avait vu de là-haut sa faiblesse, — le soupir fréquent, le long embrassement, les retiennent enchaînés dans ce lieu. Mais le moment est venu, et il faut se séparer, le cœur douloureusement oppressé, avec ce frisson profond et glacé qui suit de près les actions criminelles.

V.

Et Hugo est retourné à son lit solitaire pour y convoiter l'épouse d'un autre; mais elle, il lui faut reposer sa tête coupable près du cœur confiant d'un époux. Mais une agitation febrile semble troubler son sommeil. Sa joue enflammée trahit les rêves qui l'occupent; dans son insomnie elle murmure un nom qu'elle n'oserait prononcer à la clarté du jour; elle presse son époux contre ce cœur qui palpite pour un autre :

un fils nommé Ugo; beau et héroïque jeune homme. Parisina Malatesta, seconde femme de Nicolo, traitait cet enfant, comme tout ordinairement les marâtres, avec peu d'égards, au grand regret du marquis, qui le chérissait d'une façon toute particulière. Un jour elle demanda à son époux la permission de faire un voyage; le marquis y consentit à la condition que Ugo l'accompagnerait. Il espérait, par tous ces moyens, parvenir à faire cesser l'aversion qu'elle avait conçue pour celui-ci. Son but, hélas! ne fut que trop fidèlement atteint, puisque pendant ce voyage non-seulement elle cessa de le haïr, mais en devint passionnément amoureuse. Après son retour le marquis n'eut plus d'occasion de renouveler ses anciens reproches. Il arriva qu'un jour un domestique du marquis, nommé Zoese, d'autres disent Giorgio, passant devant l'appartement de Parisina, en vit sortir une de ses femmes tout épouvantée et fondant en larmes. Lui en ayant demandé le motif, celle-ci répondit que sa maîtresse l'avait battue pour une faute légère; et, donnant carrière à son ressentiment, elle ajouta qu'il lui serait facile de s'en venger en dévoilant la liaison criminelle qui existait entre Parisina et son beau-fils. Le serviteur prit acte de cette déclaration et rapporta le tout à son maître. Celui-ci refusa de croire à cette horrible nouvelle; mais, hélas! il ne se convainquit que trop de sa réalité en regardant lui-même, le 18 mai, par une ouverture qu'il avait fait pratiquer dans le plafond de la chambre de sa femme. Il entra aussitôt dans une grande fureur et donna l'ordre de les arrêter, ainsi que Aldobrandino Rangoni de Modène et deux suivantes, comme coupables d'avoir favorisé cette liaison incestueuse.

Il ordonna qu'on les fit paraître sur-le-champ devant un tribunal, et les juges durent prononcer leur sentence selon les formes ordinaires de la loi. C'était la peine de mort. Quelques personnes intercédèrent en faveur des coupables, entre autres Ugocion Contrario, qui avait beaucoup d'influence sur l'esprit de Nicolo, et aussi son vieux serviteur Alberto dal Sale. Tous les deux, baignés de larmes et embrassant ses genoux, implorèrent sa pitié, donnant toutes les raisons qu'ils pouvaient inventer pour excuser les coupables, faisant valoir toutes les considérations qui devaient l'engager à déguiser au public ces détails scandaleux. Mais son colere le rendit inflexible, et il donna l'ordre que la sentence fût mise à exécution.

Dans la nuit du 21 mai, Ugo, et après lui Parisina, furent décapités dans la prison même et dans cet effroyable cachot que l'on voit aujourd'hui au-dessous de la chambre Anzora, au pied de la tour du Lion, à l'extrémité de la rue Giovecca. Zoese, celui

qui l'avait dénoncée, l'accompagna en lui donnant le bras jusqu'au lieu de l'exécution. Elle crut pendant tout le chemin qu'elle allait être précipitée dans une basse fosse et demandait à chaque pas si elle approchait; on lui répondit qu'elle devait périr par la hache. Elle s'informa de ce qu'était devenu Ugo, et ayant appris qu'il était mort, elle s'écria en soupirant amèrement : — « Désormais je ne tiens plus à la vie! » Lorsqu'elle fut près du billot elle se dépoilla elle-même de ses ornements, et s'enveloppant la tête d'un voile elle la tendit au coup fatal, qui termina cette lugubre scène. Rangoni et les deux suivantes subirent ensuite le même sort. Ils furent enterrés, comme on le voit par le registre de la bibliothèque de Saint-François, dans le cimetière de ce couvent. On ne sait rien du sort des femmes.

Le marquis passa écillé toute cette nuit horrible en se promenant à grands pas dans sa chambre; il s'informa auprès du capitaine si Ugo était mort; celui-ci lui ayant répondu que oui, il s'abandonna à toute sa douleur, s'écriant avec beaucoup de gémissements : — « Oh! que ne suis-je mort, puisque j'ai été forcé à condamner ainsi mon fils Ugo! » Et se mettant à déchirer avec ses dents une canne qu'il tenait à la main, il passa le reste de la nuit à gémir et à pleurer, appelant à plusieurs reprises son cher Ugo. Le lendemain il réfléchit qu'il lui fallait justifier sa conduite, puisqu'elle ne pouvait rester secrète; il ordonna qu'on en rédigeât le procès-verbal, et l'envoya à toutes les cours d'Italie.

En recevant cette nouvelle, le doge de Venise, Francesco Foscari, donna l'ordre, sans publier ses motifs, de suspendre les préparatifs d'un tournoi qui, sous les auspices du marquis et aux frais de la ville de Padoue, devait se donner sur la place Saint-Marc pour célébrer son avènement à la dignité de doge.

Non content de cette double exécution, le marquis, poussé par un inconcevable besoin de vengeance, ordonna en outre que plusieurs femmes mariées, bien connues pour tenir la même conduite que Parisina, fussent comme elle décapitées; entre autres Barberina, on, comme quelques-uns l'appellent, Laodomia Ronci, femme du principal juge, subit sa sentence dans le lieu ordinaire des exécutions, ou autrement dans le quartier Saint-Jacques, devant la forteresse actuelle au-delà de Saint-Paul. On ne peut dire combien étrange parut cette conduite dans un prince qui avait des motifs pour être plus indulgent que les autres; quelques-uns cependant l'approuvèrent.

Cette citation de Frizzi a été traduite par lord Byron et ajoutée à la première édition de *Parisina*.

et lui s'éveille à cette douce étreinte ; il prend ces soupirs en songe, ces caresses brûlantes pour celles qu'il avait accoutumé de bénir, et heureux à cette pensée, peut s'en faut qu'il ne pleure de tendresse sur celle qui l'adore jusque dans son sommeil.

VI.

Il la presse, endormie, sur son cœur, et prête l'oreille à ses paroles entrecoupées : il entend.... — Pourquoi le prince Azo a-t-il tressailli comme s'il avait entendu la voix de l'archange ? Et il a raison de tressaillir. — Jamais arrêt plus redoutable ne tonnera sur sa tombe quand il s'éveillera pour ne plus dormir et pour comparaître devant le trône de l'Éternel. Il a raison, — son repos ici-bas est détruit pour toujours par ce qu'il vient d'entendre. Le nom qu'elle a murmuré en dormant a révélé son crime et le déshonneur de son époux. Et quel est-il ce nom, dont le son sur sa couche a retenti terrible comme la vague irritée qui rejette une planche sur la rive, et lance sur la pointe des rocs le malheureux qui s'enfonce pour ne plus reparaître, tant il est violent le choc dont son âme est assaillie ? Et quel est-il ce nom ? C'est celui d'Hugo, — de son... — Certes, il ne l'eût jamais soupçonné ! — D'Hugo ! — lui, cet enfant d'une femme qu'il a aimée, — ce fils né pour son malheur, — ce fruit de sa jeunesse imprudente, alors qu'il trahit la confiance de Bianca, l'imprudente jeune fille, qui s'était fiée à sa foi et dont il avait refusé de faire son épouse.

VII

Il porta la main à son poignard ; mais il le remit dans le fourreau avant de l'en avoir entièrement tiré. — Quelque indigne qu'elle fût de vivre, il ne put se résoudre à immoler tant de beauté ; — et puis elle était là, souriante, endormie. — Non, non, il fit plus, il ne voulut pas la réveiller, mais il la contempla avec un regard... — si elle se fût réveillée en ce moment, ce regard eût suffi pour glacer ses sens et la replonger dans le sommeil. — De grosses gouttes d'une sueur froide sillonnaient le front d'Azo et brillaient à la lueur de la lampe. Elle ne parle plus, — mais tranquille elle dort, — nendant que dans sa pensée, à lui, ses jours sont comptés.

VIII.

Le lendemain il interroge, et apprend de la bouche d'un grand nombre de témoins la preuve de tout ce qu'il craint de savoir, leur crime actuel, ses futures douleurs ; les suivantes de Parisina, qui ont longtemps agi de connivence avec elle, cherchent à sauver leurs jours, et rejettent sur elle — le blâme, — la honte, — le châtiment ; elles dévoilent tout ; elles font connaître les moindres détails qui peuvent confirmer pleinement la vérité de leur récit, et bientôt le cœur et l'oreille d'Azo, torturés par ces révélations, n'ont rien de plus à sentir ou à entendre.

IX.

Il n'était point homme à souffrir les délais : dans la chambre du conseil, le chef de l'antique maison d'Este est assis sur son trône de justice ; ses nobles et ses gardes sont présents ; les deux coupables sont devant lui, tous deux jeunes, — et l'une combien belle ! Lui, il est désarmé, ses mains sont enchaînées ; — O Christ ! faut-il qu'un fils paraisse en cet état devant son père ! Et pourtant il faut qu'Hugo se présente ainsi devant le sien, qu'il entende sa bouche irritée lui prononcer sa sentence et raconter sa honte ! et néanmoins il ne paraît pas accablé, quoique jusque-là sa bouche soit restée muette.

X.

Tranquille, pâle, silencieuse, Parisina attend son arrêt. Que son sort est changé ! Tout à l'heure encore l'expression de son regard répandait la joie dans la salle brillante où les plus hauts seigneurs étaient fiers de la servir, — où les beautés s'essayaient à imiter sa douce voix, — son charmant maintien, à reproduire dans leur port, dans leurs manières, les grâces de leur reine ; alors, — si une larme de douleur eût coulé de ses yeux, mille guerriers se fussent élancés, mille glaives fussent sortis du fourreau pour venger sa querelle !. Maintenant — qu'est-elle ? et que sont-ils ? Peut-elle commander ? voudraient-ils obéir ? Tous plongés dans une silencieuse indifférence, les yeux baissés, le sourcil froncé, les bras croisés, l'air glacial, dissimulent à peine le sourire de mépris qui effleure leurs lèvres ; ses chevaliers, ses dames, sa cour — sont là ; et lui, le mortel de son choix, dont la lance en arrêt n'eût attendu qu'un ordre de ses yeux, qui — si son bras était libre un moment — viendrait la délivrer ou mourir, l'amant de l'épouse de son père, — lui aussi, il est enchaîné à côté d'elle, et il ne voit pas ses yeux gonflés nager dans les larmes, moins pour sa propre infortune que pour la sienne à lui ; ces paupières — où des veines d'un violet tendre erraient sur l'albâtre le plus pur qui ait jamais appelé le baiser, — pleines maintenant d'un feu livide, semblent comprimer plutôt que voiler ses yeux pesants, immobiles, et qui lentement s'emplissent de larmes.

XI.

Et lui aussi il aurait pleuré sur elle, sans tous ces regards fixés sur lui. Sa douleur, s'il en éprouvait, restait assoupie ; son front s'élevait hautain et sombre ; quelle que fût l'affliction que ressentit son âme, il ne pouvait consentir à s'humilier devant la foule ; pour tant il n'osait regarder Parisina : le souvenir des heures qui ne sont plus, — son crime, — son amour, — son état actuel, — le courroux de son père, — la haine des gens de bien, — sa destinée dans ce monde et dans l'autre, — et sa destinée à elle ! — oh ! le courage lui manquait pour contempler ce front où la mort est em-

* Un judicieux écrivain reproche sérieusement à lord Byron d'avoir copié ce passage d'après le récit bien connu de la mort de Marie-Antoinette, par M. Burke.

• En vérité, » dit M. Coleridge, « il y a parmi nous une école de critiques qui semblent croire que toute espèce d'image et de pensée

n'est qu'une affaire de mémoire, et, comme s'il n'y avait pas de fontaines grandes et petites dans le monde, font jaillir tous les ruisseaux qu'ils voient couler de quelque source creusée dans un réservoir humain. »

preinte! autrement, son cœur ennu eût trahi des remords pour tous les maux qu'il avait causés.

XII.

Et Azo prit la parole : — « Hier encore, une épouse et un fils faisaient mon orgueil; ce rêve a été dissipé ce matin; avant la fin du jour, je n'aurai plus ni l'un ni l'autre. Ma vie languira solitaire; eh bien! — soit : — tout le monde à ma place eût fait ce que je fais; ces nœuds sont rompus, — non par moi; soit encore, — le châtimement est prêt! Hugo, le prêtre t'attend, et puis — la récompense de ton crime! Va-t'en! adresse au ciel tes prières avant que les étoiles du soir aient paru; — vois si tu peux y trouver le pardon; sa miséricorde peut encore t'absoudre. Mais ici, il n'y a point de lieu sur la terre où toi et moi nous puissions seulement une heure respirer ensemble : adieu! Je ne te verrai pas mourir; — mais toi, objet fragile! tu verras sa tête; — va-t'en! Je ne puis achever; va! femme au cœur dissolu; ce sang, ce n'est pas moi qui le verse, c'est toi : va! si tu peux survivre à cette vue, et délacte-toi dans la vie que je te donne. »

XIII.

Et ici le sombre Azo se cacha le visage, — car il sentit sur son front se gonfler et battre ses artères, comme si tout son sang eût reflué à son cerveau; il resta donc quelque temps la tête baissée, et passa sa main tremblante sur ses yeux, pour les dérober aux regards de l'assemblée. Cependant Hugo, levant ses mains enchaînées, demande à son père de l'entendre un moment : son père, silencieux, le lui accorde.

« Ce n'est pas que je craigne la mort, — car tu m'as vu à tes côtés m'ouvrir un chemin sanglant sur les champs de bataille; tu sais qu'elle ne fut pas oisive l'épée que m'ont enlevée tes esclaves, et qu'elle a répandu à ton service plus de sang que n'en fera couler la hache qui m'attend. Tu m'as donné la vie, libre à toi de la reprendre, c'est un présent dont je n'ai pas à te remercier; je n'ai pas non plus oublié les injures de ma mère, son amour méprisé, son honneur sacrifié, la honte qu'elle a léguée à son enfant; mais elle dort dans le cercueil où ton fils, ton rival, va bientôt descendre. Son cœur brisé, — ma tête coupée, — attesteront du sein de la tombe toute la tendresse de ton premier amour, — de ta paternelle sollicitude. Il est vrai que je t'ai offensé, — mais offense pour offense; — cette femme, estimée ton épouse, cette autre victime de ton orgueil, tu savais qu'elle m'était depuis longtemps destinée. Tu la vis, tu convoitais ses charmes, — et, me reprochant ton propre crime, — ma naissance, tu me représentas à elle — comme ne la méritant pas, comme indigne d'être son époux, et pourquoi? parce que je n'étais pas le légitime héritier de ton nom, parce que je ne pouvais, par droit de naissance, m'asseoir sur le trône d'Este; et cepen-

dant, si j'avais encore quelques étés à vivre, mon nom éclipserait en gloire le nom d'Este, et cette gloire serait à moi seul. J'eus une épée, — j'ai un cœur capable de me conquérir un cimier aussi superbe qu'on en ait vu jamais briller dans toute la longue succession de tes ancêtres couronnés; les éperons de chevalier ne sont pas toujours portés avec le plus de gloire par ceux dont la naissance est la plus haute; et les miens, en lançant mon cheval de bataille, lui ont fait dépasser souvent plus d'un chef de naissance princière, alors que je chargeais l'ennemi au cri électrisant de « Este et victoire! » Je ne plaiderai pas la cause d'un coupable; je ne te demanderai pas de laisser moissonner au temps ce petit nombre d'heures et de jours que je pouvais avoir à vivre avant de devenir une cendre insensible; le délire de mon passé devait être court, il l'a été. Malgré le mépris attaché à ma naissance et à mon nom, et bien que ton aristocratique orgueil dédaignât d'honorer un être tel que moi, — cependant quelques-uns des traits de mon père se reconnaissent dans les miens et dans mon âme; — je suis toi tout entier. C'est de toi que je tiens — ce que j'ai au cœur d'indomptable : — de toi — pourquoi te vois-je tressaillir? — de toi me sont venus dans toute leur vigueur mon bras fort, mon âme de feu; — j'ai reçu de toi, non-seulement la vie, mais encore tout ce qui m'a fait tien. Vois l'ouvrage de ton coupable amour! Il t'a puni en te donnant un fils trop semblable à toi! Je n'ai rien de bâtard dans l'âme, car comme la tienne elle ne veut d'aucun joug; et pour ce qui est de ma vie, ce don passerager que tu m'as fait, et que tu vas si tôt reprendre, je n'y attachais pas plus de prix que toi alors que le casque armait ton front, et que côte à côte nous faisions sur les morts galoper nos coursiers; le passé n'est rien — et l'avenir ne peut que reproduire le passé; et néanmoins je regrette de n'avoir pas alors vu terminer ma carrière; car, bien que tu aies causé la ruine de ma mère, que tu te sois approprié la fiancée qui m'était destinée, pourtant je sens que tu es encore mon père; et quelque dur que soit ton arrêt, il n'est pas injuste, même venant de toi. Engendré dans le crime, je meurs dans la honte; ma vie finit comme elle a commencé : le fils a failli comme a failli son père, et dans moi tu dois nous punir tous deux. Aux yeux des hommes ma faute semble la plus grande, mais entre nous Dieu jugera! »

XIV.

Il dit, — et, croisant ses bras, fit résonner les fers dont ils étaient chargés; et parmi tous les chefs qui étaient là rangés, pas un qui ne sentit ses oreilles blessées en entendant le cliquetis de ces lugubres chaînes; puis tous les regards se portèrent sur les funestes charmes de Parisina¹. Comment va-t-elle supporter son arrêt de mort? Elle était restée, comme je l'ai dit,

¹ « Voudriez-vous m'envoyer *Marmion*? je crains qu'il ne se trouve quelque ressemblance entre cette scène de *Parisina* et un passage du second chant de *Marmion*. J'ai peur de m'être rencontré; certes je ne desirais point imiter ce qui est innimitable. Demandez à M. Gifford si je dois dire deux mots de cette concor-

dance fortuite. J'ai suivi le récit de Gibbon, qui indique naturellement cette situation; mais je ne suis pas très-rassuré. » *Lettres de lord Byron à M. Murray, 5 février 1816.*

Le passage de *Marmion* est celui où Constance de Haverley paraît devant le conclave.

paisible et pâle, cause vivante des malheurs d'Hugo : ses yeux immobiles, mais ouverts et hagards, ne s'étaient pas une seule fois tournés à droite ou à gauche ; — pas une fois ses charmantes paupières ne s'étaient fermées, ou n'avaient voilé ses regards ; mais venant à se dilater, elles formaient comme un cercle blanc autour de ses prunelles d'azur. — Et là elle se tenait debout, le regard vitreux, comme s'il y eût eu de la glace dans son sang tourné ; mais de temps à autre une grosse larme lentement amassée glissait de la longue frange noire de ses blanches paupières : c'était une chose non à entendre raconter, mais à voir ! Et ceux qui la virent s'étonnèrent que des yeux humains laissassent tomber de telles larmes. Elle voulut parler, — la parole à moitié articulée s'arrêta dans son gosier et ne forma qu'un sourd gémissement où tout son cœur sembla s'exhaler. Ce bruit cessa, — elle essaya encore une fois de parler, et alors sa voix éclata dans un cri prolongé ; puis elle tomba à terre comme un marbre ou comme une statue renversée de sa base, plus semblable à un objet n'ayant jamais eu vie, — à une image inanimée de l'épouse d'Azo, — qu'à la femme coupable et pleine de vie, poussée au crime par ses passions comme par autant d'aiguillons irrésistibles, mais ne pouvant supporter la révélation de ses fautes et le désespoir. Elle vivait encore — et on la fit trop tôt revenir de cet évanouissement pareil à la mort. — Mais sa raison ne revint pas tout entière. Ses facultés avaient cédé à la tension trop forte de la douleur ; et, de même qu'un arc détendu par la pluie ne décoche plus que des traits égarés, de même les fibres fragiles de son cerveau n'envoyaient plus que des pensées vagues et sans suite. — Pour elle il n'y avait plus de passé, — l'avenir était une nuit ténébreuse où elle entrevoyait à peine un sentier douloureux et sombre, comme un voyageur qui, égaré dans un désert par une nuit d'orage, marche à la lueur des éclairs. Elle craignait, — elle sentait que quelque chose de coupable pesait sur son cœur, comme un poids glacé ; — elle savait qu'il y avait là du crime, de la honte ; que quelqu'un devait mourir, — mais qui ? Elle l'avait oublié. — Était-elle vivante encore ? était-ce bien la terre qu'elle foulait ? le ciel, qu'elle voyait là-haut ? des hommes qui l'entouraient ? on étaient-ce des démons, ces êtres qui la regardaient avec des yeux menaçants, elle qui ne voyait autrefois devant elle que des visages souriants et amis ? Tout était confus et vague dans son esprit égaré et discordant ; c'était un chaos d'espérances et de craintes insensées. Partagée entre le rire et les pleurs, poussant jusqu'au délire la douleur et la joie, elle était en proie à un rêve convulsif ; car tel était le caractère du changement qui s'était fait en elle : oh ! c'est vainement qu'elle tentera de se réveiller !

XV.

Les cloches du convent, balancées dans la tour grisâtre, font entendre leur tintement lent et monotone, qui va retentir douloureusement dans les cœurs. Écoutez ! l'hymne résonne dans les airs. C'est le chant entonné pour les morts, ou pour les vivants qui le seront bientôt ! Pour l'âme d'un homme qui va quitter ce monde, l'hymne de mort s'élève, la cloche funèbre

sonne. Il touche au terme de sa vie mortelle ; il est agenouillé aux pieds d'un moine ; chose douloureuse à dire, — déchirante à voir ; — il est agenouillé sur la pierre nue et froide ; le billot est devant lui, les gardes l'environnent, — le bourreau est là prêt à frapper ; — son bras est nu, afin que le coup soit prompt et sûr ; il examine le tranchant de la hache qu'il a tout à l'heure aiguisée : et cependant tout autour la foule silencieuse forme un cercle pour voir mourir un fils par l'ordre de son père !

XVI.

C'est un délicieux moment encore que celui qui précède le coucher de ce soleil, se raillant de ce jour tragique dans l'appareil de ses plus beaux rayons ; ses feux du soir tombent à plein sur la tête condamnée d'Hugo, pendant qu'il fait au moine sa dernière confession, et qu'avec les sentiments d'une contrition sainte il écoute, humblement prosterné, l'absolution qui efface nos mortelles souillures. Le soleil éclaire cette tête inclinée, attentive, et ces cheveux châtains dont les boucles retombent sur son cou nu ; mais ses rayons surtout, reflétés sur la hache qui brille auprès de lui, la font reluire d'un vif et funèbre éclat. — Oh ! elle est amère cette heure suprême ! Les plus insensibles ont éprouvé un frisson de terreur : le crime est odieux, l'arrêt est juste, — et pourtant ce spectacle fait fremir !

XVII.

Elles sont achevées les dernières prières de ce fils déloyal, — de cet amant audacieux : son rosaire est dit, sa confession faite, son dernier moment est venu ; — déjà on l'a dépouillé de son manteau ; on va maintenant couper sa brune chevelure ; c'est fait, — elle est tombée sous les ciseaux. — Le vêtement qu'il portait, — l'écharpe que Parisina lui avait donnée, — ne doivent pas l'accompagner dans la tombe. On les lui fait quitter, et un mouchoir va lui bander les yeux ; mais non, — sa fierté repousse cette dernière humiliation. Ses sentiments jusque là comprimés se font jour à demi dans l'explosion d'un dédain profond, au moment où la main du bourreau s'avance pour couvrir ces yeux, qui n'en ont pas besoin, et qui sauront regarder la mort en face. « Non, — ma vie, mon sang sont à vous, mes mains sont enchaînées, — mais qu'on me laisse mourir les yeux libres ! — frappe ! » — Ce disant, il mit sa tête sur le billot ; ce fut là sa dernière parole : « Frappe ! » Et la hache brillante s'abattit, — et sa tête roula, — et son corps sanglant et palpitant alla retomber sur la poussière, qui but la pluie de sang échappée à flots de ses veines. Ses yeux et ses lèvres s'agitèrent dans une convulsion rapide, — puis restèrent pour toujours immobiles. Il mourut comme doit mourir l'homme qui a failli, sans ostentation, sans orgueil ; il avait fléchi les genoux et prié ; il n'avait point dédaigné l'assistance d'un prêtre, ni désespéré de la bonté divine. Et pendant qu'il était agenouillé devant le prêtre, son cœur était pur de tout sentiment terrestre ; son père courroucé, — son amante, — qu'étaient-ils pour lui dans ce moment ? Plus de reproche, — plus de désespoir, — plus de pensée que pour le ciel, — plus de paroles que pour la prière, — sauf le

peu de mots qui lui échappèrent quand, présentant sa tête à la hache du bourreau, il demanda à mourir les yeux non voilés, seuls adieux qu'il laissa aux témoins de son supplice.

XVIII.

Silencieux comme les lèvres que venait de fermer la mort, tous les spectateurs retinrent leur souffle : mais un frisson électrique parcourut la foule quand descendit la hache meurtrière sur celui dont la vie et l'amour se terminaient ainsi ; chacun refoula dans son cœur un soupir imparfaitement étouffé ; mais nul autre bruit saisissant ne s'entendit que celui de la hache résonnant avec un son lugubre sur le billot ; nul autre, un seul excepté : — quel est ce cri déchirant qui fend l'air, ce cri de démenée et d'horreur, pareil à celui d'une mère à qui son enfant est ravi par un coup mortel et soudain ? Ces accents montent vers le ciel, comme ceux d'une âme en proie à d'éternels tourments. C'est d'une des fenêtres du palais d'Azo qu'est partie cette voix horrible ; et tous les regards se sont portés dans cette direction ; mais on ne voit ni n'entend plus rien ! C'était le cri d'une femme, et jamais le désespoir n'en poussa de plus effrayant ; et ceux qui l'entendirent souhaitèrent pour elle que ce fût le dernier.

XIX.

Hugo n'est plus ; et depuis ce jour Parisina n'a reparu ni dans le palais ni dans les jardins : son nom, comme si elle n'eût jamais existé, — fut banni de toutes les bouches, pareil à ces mots que s'interdisent la décence ou la crainte ; jamais on n'entendit le prince Azo parler de son épouse ou de son fils ; nul tombeau ne consacra leur mémoire ; on ne les inhuma point en terre sainte, du moins le chevalier qui mourut ce jour-là. Mais le destin de Parisina est resté caché, comme la poussière des morts sous les planches du cercueil. Vécut-elle dans un convent ? y acheta-t-elle péniblement le pardon du ciel par des années de pénitence et de remords, par les austérités, le jeûne et les nuits sans sommeil ? mourut-elle par le poison ou le poignard en punition de son audacieux et criminel amour ? ou bien, succombant à de moins longues tortures, le coup qui trancha la vie d'Hugo mit-il aussi fin à la sienne, et la pitié du ciel permit-elle que le brisement subit de son cœur mit un terme à ses tourments ? Nul ne le sait et nul ne le saura jamais. Mais quelle qu'ait été sa fin ici-bas, sa vie avait commencé et se termina dans la douleur !

XX.

Et Azo trouva une autre épouse, et d'autres fils grandirent à ses côtés, mais nul aussi beau et aussi vaillant que celui qui se consumait dans la tombe ; ou s'ils le furent, il n'accorda à leurs mérites que des regards distraits, ou ne les vit qu'avec un soupir étouffé. Mais jamais une larme ne sillonna sa joue, jamais un sourire ne dérida son front ; et sur ce front majestueux se gravèrent les rides de la pensée, ces sillons que creuse avant le temps le soc brûlant de la douleur, ces cicatrices de l'âme mutilée que laisse après elle la guerre dont elle est le théâtre. Il n'y avait plus pour lui de joie ou de douleur ; il ne lui restait ici-bas que des nuits sans sommeil, des jours qui lui pesaient, une âme morte au blâme ou à la louange, un cœur se fuyant lui-même, — ne voulant point fléchir, — ne pouvant oublier, et livré aux pensées, — aux émotions les plus intenses, au moment même où il semblait le plus calme. La glace la plus épaisse ne durcit l'onde qu'à sa surface, — au-dessous l'eau vive continue à couler, et coulera toujours. C'est ainsi que son cœur, sous sa couche de glace, continuait à être assailli par ces pensées que la nature y enracina trop profondément pour que nous puissions les bannir en même temps que nos larmes. Lorsque, faisant effort sur nous-mêmes, nous arrêtons au passage ces eaux que le cœur épanche, nous ne les tarissons pas pour cela ; — ces larmes refoulées retournent à leur source ; là, dans un cristal plus limpide, dans un lit plus profond, elles demeurent invisibles, inépanchées, mais vives, et jamais plus abondantes que lorsqu'elles se révèlent le moins. Agité intérieurement par d'involontaires retours de tendresse pour ceux qu'il avait fait mourir, impuissant à combler le vide qui faisait son tourment ; sans l'espoir de les retrouver aux célestes demeures où se réunissent les âmes des justes, avec la conscience qu'il n'avait prononcé qu'une condamnation juste, qu'eux-mêmes avaient été les instruments de leur malheur, la vieillesse d'Azo n'en fut pas moins misérable. Quand des branches sont gâtées, si une main habile les émonde, l'arbre acquiert une vigueur nouvelle et reverdit avec orgueil ; mais si la foudre dans sa colère sillonne et brûle les rameaux, le reste du tronc se dessèche et ne produit plus une seule feuille.

POÉSIES DOMESTIQUES¹.

L'ADIEU.

Ils s'aimaient dans leurs jeunes ans
 Mais, las! la calomnie a des poisons cuisants;
 La constance est au ciel; la vie est épineuse
 La jeunesse présomptueuse;
 Puis le courroux contre un objet aimé
 Jette dans l'âme un délire enflammé.

 Mais jamais plus ils ne trouvèrent
 De quoi remplir le vide en leurs cœurs déchirés,
 Et, comme deux rochers qu'un choc a séparés,
 Isolés tous deux demeurèrent.
 Entre eux un abîme a grandi;
 Mais ce qui fut laisse une trace
 Qui demeure et que rien n'efface,
 Ni les frimas du nord, ni les feux du midi.

COLERIDGE, *Christabel*.

I.

Adieu! Et quand ce devrait être pour toujours, eh
 bien! pour toujours adieu! Quoique tu sois inexorable,
 jamais mon cœur ne se révoltera contre toi.

II.

Que ne peux-tu lire dans ce cœur, où si souvent
 reposa ta tête alors que descendait sur toi ce som-
 meil paisible que tu ne connaîtras plus désormais!

III.

Que ne peut ce cœur dévoiler à tes regards ses plus
 intimes pensées! Tu avouerais alors que ce n'était pas
 bien de le dédaigner ainsi.

IV.

Dût le monde l'approuver en cela, — dût-il sourire
 aux coups que tu me portes, c'est une offense
 pour toi que des louanges fondées sur les douleurs
 d'autrui.

V.

Bien des défauts sans doute ont vicié ma nature;
 mais pour m'infliger une blessure incurable, ne pou-
 vait-on choisir un autre bras que celui qui naguère
 me pressait d'une douce étreinte?

VI.

Pendant ne t'abuse pas; l'amour peut s'affaïsser

par un lent déclin; mais ne crois pas qu'on puisse
 par un brusque effort arracher ainsi deux cœurs l'un
 à l'autre.

VII.

La vie anime encore le tien; — le mien, quoique
 saignant, est condamné à battre encore, torturé par
 cette éternelle pensée que nous pouvons ne plus nous
 revoir.

VIII.

Il y a plus de douleur dans ces paroles que dans
 les larmes versées sur les morts; tous deux nous vi-
 vrons, mais chaque aurore nous réveillera sur une
 couche veuve;

IX.

Et quand tu chercheras des consolations, quand
 les premiers accents s'échapperont de la bouche de
 notre enfant, lui apprendras-tu à dire : « Mon père! »
 alors que les soins d'un père lui sont interdits?

X.

Quand ses petites mains te presseront, quand ses
 lèvres toucheront les tiennes, pense à celui dont la
 prière te bénira, pense à celui dont ton amour eût fait
 le bonheur.

XI.

Si ses traits ressemblent à celui que tu ne dois
 peut-être plus revoir, alors tu sentiras doucement
 trembler ton cœur, et ses battements seront pour
 moi.

XII.

Tu connais peut-être tous mes torts, nul ne peut
 connaître tout mon délire; quoique flétries, toutes
 mes espérances t'accompagnent.

XIII.

Tous mes sentiments ont été ébranlés; ma fierté,
 que le monde entier n'eût pu faire plier, plie devant
 toi. — Il n'est pas jusqu'à mon âme qui, abandonnée
 par toi, ne m'abandonne.

XIV.

Mais c'en est fait, — toutes les paroles sont inutiles,

¹ Sur ces six pièces, les trois premières furent composées quel-
 que temps avant le départ de lord Byron; les trois autres, pendant
 les premiers mois de son séjour à Genève; elles se rapportent au
 malheureux événement qui fut la crise décisive de la vie orageuse
 du poète, je veux dire sa séparation d'avec lady Byron, dont,
 après tout ce qui a été supposé et écrit, on ignore encore les
 véritables motifs.

C'est seulement par rapport au rôle de lord Byron dans cette
 affaire que le public peut se croire en droit d'y porter ses regards;
 mais aussi longtemps que l'autre partie gardera le silence pour des
 motifs de haute convenance que nous respectons, il sera impos-
 sible de porter un jugement équitable et définitif sur ce débat
 domestique. Chaque lecteur peut décider selon ses sympathies,
 d'après les renseignements que l'on possède.

Il y a cependant deux points importants à établir, c'est que,
 premièrement, lord Byron n'a jamais connu le motif positif qui

provoqua cette séparation de lady Byron en 1816; et, secondement,
 que jusqu'à sa mort il ne renonça jamais à l'espoir de se réconcil-
 ier avec elle. Ces faits sont établis de la manière la plus évidente
 par le récit de M. Moore, la correspondance et les conversations
 subséquentes du poète. M. Kennedy, dans sa relation du voyage
 de lord Byron à Céphalonie, rapporte les paroles suivantes : —
 « Lady Byron conserve tout mon respect; je n'ai jamais connu la
 cause de sa séparation; je suis prêt et serai toujours prêt à une
 réconciliation, quelles que soient les avances qu'il me faille faire. »
 M. Moore a conservé les détails d'une démarche que fit lord Byron
 avant son départ de la Suisse pour avoir une explication avec lady
 Byron. Cette démarche fut-elle renouvelée, on l'ignore; mais ce
 qui est positif, c'est qu'elle n'eut point de résultats, et peut-être
 le comprendra-t-on en lisant quelques-unes des pièces suivantes
 Voir les *Mémoires de M. Moore*, t. III, p. 289.

— de ma part elles sont plus vaines encore ; mais nous ne pouvons brider la pensée, elle se fait jour malgré nous.

XV.

Adieu ! — Ainsi séparé de toi, ayant vu briser mes liens les plus chers, brûlé au cœur, solitaire, flétri, je ne puis mourir davantage.

ESQUISSE ¹.

Honnête — honnête Jago, si tu es le diable,
je ne puis le tuer. SHAKESPEARE.

Née au grenier, élevée à la cuisine, ensuite promue en grade et appelée à orner la tête de sa maîtresse ; puis — pour je ne sais quel service qu'on ne nomme pas, et qu'on ne peut deviner qu'au salaire, — élevée de la toilette à la table de ses maîtres, où s'émerveillent de la servir des gens qui valent mieux qu'elle ; d'un œil impassible, d'un front qui ne sait pas rougir, elle dine dans l'assiette qu'autrefois elle lavait ; ayant toujours un conte à ses ordres et un mensonge sur les lèvres, — confidente de droit, espion universel, et — qui pourrait, grands dieux ! deviner son autre emploi ? gouvernante d'un enfant unique ! Elle enseigna à lire à l'enfant, et l'enseigna si bien que par la même occasion elle apprit elle-même à épeler. Elle fit ensuite de grands progrès dans l'écriture, comme l'atteste mainte calomnie anonyme fort proprement écrite : ce que ses artifices eussent fini par faire de son élève, Dieu le sait ; — mais heureusement qu'une âme haute sauva le cœur, cette âme dont la droiture ne pouvait être égarée, et qui cherchait, haletante, la vérité qu'elle ne pouvait entendre. La perversité fut déjouée dans ses calculs par cette jeune âme ; elle ne se laissa pas hébéter par la flatterie, — aveugler par la bassesse, — infecter par le mensonge, — souiller par la contagion, — énerver par la faiblesse, — gâter par l'exemple ; — maîtresse de la science, elle ne fut point tentée de regarder en pitié des talents plus humbles ; elle que le génie a laissée modeste, — que la beauté n'a point rendue vaine, — que l'envie n'a pu porter à infliger douleur pour douleur, — que la fortune n'a pu changer, — ni l'orgueil exalter, — ni la passion courber, ni la vertu armer d'austérité — jusqu'à ce jour. Dans sa noble sérénité, la plus pure de son sexe, il ne lui manque qu'une douce faiblesse, — celle de pardonner. Trop vivement irritée contre des fautes que son âme ne peut jamais connaître, elle croit que tout le monde ici-bas doit lui ressembler : ennemie de tous les vices, on ne peut dire qu'elle soit l'amie de la vertu, car la vertu pardonne à ceux qu'elle voudrait corriger.

Mais revenons à mon sujet : — j'ai quitté trop longtemps le funeste refrain de ce chant véridique. — Quoique toutes ses fonctions antérieures aient cessé, elle gouverne maintenant le cercle qu'elle servait naguère. Si les mères, — on ne sait pourquoi, — tremblent devant elle ; si les filles la redoutent dans l'intérêt de

leurs mères ; si d'anciennes habitudes, — ces faux liens qui enchaînent parfois les esprits les plus élevés aux esprits les plus bas, — si tout cela lui a conféré le pouvoir d'infiltrer trop profondément l'essence mortelle de ses ressentiments ; si, comme un serpent, elle se glisse dans votre demeure jusqu'à ce que la noire bave qu'elle laisse après elle dévoile sa marche rampante ; si, comme une vipère, elle s'enlace à votre cœur et y laisse un venin qu'elle n'y a pas trouvé, pourquoi s'étonner que cette sorcière haineuse, toujours aux aguets pour nuire, travaille à faire un pandémonium du lieu qu'elle habite, et à régner, nouvelle Hécate d'un enfer domestique ? Elle est habile à faire ressortir les teintes de la calomnie avec tout le bienveillant mensonge des demi-mots, en mêlant le vrai au faux, — l'ironie au sourire, — un fil de candeur à une trame d'imposture ; elle a un air de brusquerie et de franchise affectée pour cacher les projets de son âme dure, de son cœur glacé ; des lèvres qui mentent, — un visage formé pour la dissimulation, d'où le sentiment est exilé et où est peinte la moquerie pour tous ceux qui sentent : joignez à cela un masque que désavouerait la Gorgone, une peau de parchemin — et des yeux de pierre. Voyez comme les canaux de son sang jaunâtre montent jusqu'à sa joue pour s'y épaissir en boue stagnante, encaissés dans un lit semblable à la cuirasse jaune du centipède, ou à la verte écaille du scorpion — (car nous ne pouvons trouver que dans les reptiles des couleurs qui conviennent à cette âme ou à ce visage). — Voyez ses traits : c'est un miroir fidèle où son âme se reflète : ce portrait n'est pas chargé, — pas un coup de pinceau auquel on ne puisse ajouter encore ; ainsi la fit la nature, ou plutôt ses manœuvres, qui ont créé ce monstre après que leur maîtresse eut abandonné la partie ; — constellation femelle, canicule de ce petit ciel où tout, sous son influence, se flétrit ou meurt.

O misérable ! qui n'as point de larmes, — point de pensée, si ce n'est de joie sur la ruine que tu as consommée, un temps viendra, qui n'est pas loin, où tu ressentiras plus de souffrances que tu n'en infliges maintenant ; où tu t'apitoieras en vain sur ton égoïste individu, et hurleras de douleur sans que personne te plaigne. Puisse l'énergique malédiction des affections brisées retomber sur ton cœur, et la foudre que tu allumas te consumer toi-même ! Puisse la lèpre de ton âme te rendre aussi infecte pour toi-même que tu l'es pour le genre humain, jusqu'à ce que ton égoïsme se tourne en haine noire, — telle que ta volonté la créerait pour autrui ; jusqu'à ce que ton cœur dur se calcine et devienne cendre, que ton âme se vautre dans sa hideuse enveloppe. Oh ! puisse ta tombe être sans sommeil comme le lit, — la couche veuve et brûlante que tu as dressée pour nous ! Alors, quand tu voudras fatiguer le ciel de tes prières, regarde tes victimes terrestres, — et désespère ! désespère jusque dans la mort ! — et lorsque tu pourriras, ton argile empoisonnée fera périr les vers. Sans l'amour que j'ai porté et

¹ « Je vous envoie le rêve de ma dernière nuit, et je vous prie d'en faire tirer cinquante exemplaires pour être distribués à des

amis. Je désire que M. Gifford les examine ; c'est un sujet pris dans la vie réelle. *Lettres à M. Murray, 30 mars 1816.*

que je dois porter encore à celle dont ta perversité voudrait briser tous les liens, — ton nom, — ton nom parmi les hommes — serait attaché par moi au poteau de la honte, et, l'exaltant au-dessus de tes pareilles, moins abhorrées que toi, je t'enverrais pourrir dans une infamie éternelle.

29 mars 1816.

STANCES A AUGUSTA¹.

QUAND TOUT ÉTAIT LUGUBRE ET SOMBRE.

I.

Quand tout était lugubre et sombre autour de moi, que la raison voilait à demi sa lueur, — que l'espérance laissait percer à peine une étincelle mourante qui ne faisait que m'égarer davantage dans ma route solitaire ;

II.

Dans cette nuit profonde de l'esprit, dans cette lutte intérieure de l'âme ; alors que, craignant d'être accusés d'un excès de bienveillance, les faibles désespèrent, — les cœurs froids s'éloignent ;

III.

Quand ma fortune changea, — que l'amour s'en-vola et que la haine décocha contre moi tous ses traits, tu fus l'étoile solitaire qui continua jusqu'à la fin à briller pour moi.

IV.

Oh ! bénie soit ta constante lumière qui veilla sur moi, comme eût fait le regard d'un séraphin, et, s'interposant entre moi et la nuit, ne cessa de luire doucement sur ma tête !

V.

Et quand vint le nuage qui tenta de voiler tes rayons, — doux astre ! tu redoublas l'éclat de ta pure flamme, et chassas bien loin les ténébres.

VI.

Que ton génie continue à planer sur le mien, et lui apprenne ce qu'il doit braver et ce qu'il lui faut souffrir. Il y a plus de puissance dans une seule de tes douces paroles que dans le blâme du monde entier, ce blâme que j'affronte.

VII.

Tu fus pour moi comme un arbre chéri que les vents courbent sans le briser, et qui, avec une affectueuse fidélité, balance son feuillage sur un tombeau.

VIII.

Les autans peuvent mugir, — les cieux épancher leurs torrents ; là on t'a vu, — là on te verra encore, inébranlable au milieu de l'orage, répandre sur moi tes feuilles pleurantes.

IX.

Mais toi et les tiens, vous ne vous flétrirez pas, quel que soit le destin qui me tombe en partage ; car le ciel

récompensera par un beau soleil ceux qui furent bien-veillants, — et toi plus qu'eux tous.

X.

Qu'ils se brisent donc les liens de l'amour déçu, — les tiens ne se briseront jamais ; ton cœur peut sentir, — mais il ne peut changer ; ton âme, quoique douce, ne saurait être ébranlée.

XI.

Quand tout se détachait de moi, tu restas et tu es encore la même ; — et après toutes les épreuves que mon cœur a subies, la terre n'est pas un désert, même pour moi.

STANCES A AUGUSTA.

EN VAIN IL S'EST COUCHÉ, LE SOLEIL DE MON SORT.

I.

En vain il s'est couché, le soleil de mon sort ; en vain l'étoile de ma destinée a pâli, ton cœur indulgent refusa de voir les torts que tant d'autres découvraient en moi ; tu connaissais ma douleur, et pourtant tu n'hésitas pas à la partager ; et l'amour que peignit mon âme, je ne l'ai jamais trouvé qu'en toi.

II.

Lorsque autour de moi sourit la nature, dernier sourire qui réponde au mien, j'y ai foi, à celui-là, parce qu'il me rappelle le tien ; et quand les vents sont en guerre avec l'océan, comme le sont avec moi les cœurs auxquels je croyais, si les vagues me font éprouver une émotion, c'est parce qu'elles m'entraînent loin de toi.

III.

Bien que j'aie vu briser le rocher où s'abritait mon dernier espoir, et que ses débris aient disparu sous les flots, bien que je sente que mon cœur est une proie livrée à la souffrance, — il ne sera pas son esclave. Plus d'une douleur me poursuit : on pourra m'effacer, non me mépriser ; — ils peuvent me torturer, ils ne me dompteront pas ; — c'est à toi que je pense, — non à eux.

IV.

Mortelle, tu ne m'as point trompé ; — femme, tu ne m'as point abandonné ; aimée, tu ne m'as point affligé ; calomniée, tu n'as point chancelé ; — estimée, tu ne m'as point désavoué ; quand tu me quittais, tu ne me fuyais pas ; quand tes regards me surveillaient, ce n'était pas pour me diffamer, et tu ne te taisais pas pour laisser parler l'imposture.

V.

Cependant je n'ai ni mépris ni blâme pour le monde, pour cette guerre du grand nombre contre un seul ; — mon âme n'était pas faite pour l'apprécier, et ce fut folie à moi de ne pas m'en éloigner plus tôt : si cette

¹ La sœur du poète, l'honorable miss Leigh. Ces strophes, — dernier remerciement à celle dont la bonté inaltérable fut le seul soutien de l'auteur pendant ses chagrins de famille, — sont les derniers vers qui aient été écrits par lord Byron en Angleterre. Dans un billet à M. Rogers, daté du 16 avril, le poète dit : —

« Ma sœur est dans ce moment près de moi ; elle quitte Londres demain. Nous ne nous reverrons peut-être plus jamais. Veuille donc, en conséquence, m'excuser de ne pouvoir passer la soirée avec vous et M. Shéridan. » Lord Byron s'embarqua le 23.

erreur m'a coûté cher, plus cher que je ne pouvais le prévoir, j'ai vu que, malgré tout ce qu'elle m'a fait perdre, elle n'a pas pu me priver de toi.

VI.

Dans ce naufrage où mon passé a péri, il est une leçon du moins que j'ai pu recueillir. J'y ai appris que ce qui m'était le plus cher méritait le plus d'être aimé : il est pour moi une source au désert ; dans mon domaine inculte un arbre reste ; un oiseau chante dans ma solitude, et son chant me parle de toi.

24 juillet 1816.

ÉPIQUE A AUGUSTA¹.

MA SŒUR ! MA BIEN-AIMÉE SŒUR !

I.

Ma sœur ! ma bien-aimée sœur ! s'il est un nom plus cher et plus pur, que ce nom soit le tien ! Des montagnes et des mers nous séparent ; mais ce ne sont pas des pleurs que je demande, mais une affection qui répond à la mienne : en quelque lieu que je sois, pour moi tu es toujours la même. Il reste encore deux buts à ma destinée : un monde à parcourir, et un foyer avec toi.

II.

Le premier est peu de chose ; — l'autre, si je l'avais, serait le port de ma félicité ; mais tu as d'autres devoirs et d'autres liens, et je ne veux rien leur enlever. Un sort étrange est échu en partage au fils de ton père, sort irrévocable et dont rien ne peut adoucir la rigueur. L'opposé du destin de notre aïeul m'a été infligé² : il n'en a point de repos sur l'océan, ni moi sur le rivage.

III.

Si j'ai recueilli sur un autre élément que lui mon héritage de tempêtes ; si, sur des écueils périlleux que je n'avais pas vus ou n'avais pu prévoir, j'ai soutenu ma part des bourrasques mondaines, la faute en fut à moi ; je n'essaierai pas de me justifier et d'abriter mes erreurs derrière des paradoxes ; j'ai moi-même été complice de ma chute, et le pilote zélé de mes propres malheurs.

IV.

A moi la faute, à moi la peine. Toute ma vie n'a été qu'un combat, depuis le jour qui, en me donnant l'être, me donna en même temps ce qui empoisonna ce don, une destinée, — une volonté d'égarément ; et parfois j'ai trouvé dure cette lutte, et la pensée m'est venue de briser mes liens d'argile : mais maintenant je me

résigne à vivre quelque temps, ne fût-ce que pour voir ce qui peut me survenir encore.

V.

Dans ma courte existence, j'ai vu périr des royaumes et des empires, et pourtant je ne suis pas vieux ; et quand je considère cela, je vois se dissoudre la chétive écume de mes propres tempêtes, de ces années orageuses, agitées comme les vagues de la vaste mer : quelque chose, — je ne sais quoi, communique à mon âme une sorte de résignation. — La douleur, quand ce ne serait que pour l'amour d'elle-même, ce n'est jamais en vain que nous l'achetons.

VI.

Peut-être s'agite au-dedans de moi le sentiment de la fierté blessée, — ou ce froid désespoir que produit à la longue l'habitude du malheur ; — peut-être un climat plus élément, un air plus pur (car les changements de l'âme peuvent quelquefois être assignés à cette cause, et le corps s'accoutume à porter une armure légère), m'ont communiqué un calme étrange qui ne serait point le partage d'une destinée plus paisible que la mienne.

VII.

Parfois je sens presque comme je sentais dans mon heureuse enfance ; les arbres, les fleurs, les ruisseaux, qui me rappellent les lieux que j'habitais avant que ma jeune âme eût été sacrifiée aux livres, m'apparaissent comme autrefois ; ce sont des amis que mon cœur ne peut revoir sans attendrissement, et même par moments il me semble que je pourrais trouver quelque objet vivant à aimer, — mais aucun comme toi.

VIII.

Ici les paysages des Alpes fournissent un aliment à la contemplation ; — l'admiration est un sentiment bientôt épuisé ; mais ces tableaux inspirent quelque chose de plus digne : ici être seul, ce n'est point être malheureux, car j'y vois beaucoup de choses que je désire le plus de voir ; et surtout, je puis contempler ici un lac plus charmant, non plus cher, que le nôtre d'autrefois.

IX.

Oh ! si tu étais seulement avec moi ! — Mais je suis dupe de mes propres désirs, et j'oublie que la solitude que j'ai tant exaltée perd tout son prix dans ce regret unique ; peut-être en est-il d'autres que je ne manifeste point ; — je ne suis pas de ceux qui se plaignent, et néanmoins je sens s'émouvoir ma philosophie et des larmes mouiller mes yeux émus.

¹ La *Quarterly Review* s'exprimait ainsi sur ces strophes : — « Nous ne connaissons peut-être rien d'aussi profondément triste et beau dans tous les ouvrages de lord Byron. » Ces vers furent également composés à Biondi et envoyés pour être publiés s'ils obtenaient l'approbation de M. Leigh. — « Il y a, » dit Byron, « dans mon manuscrit une épître à ma sœur sur laquelle je désire vous consulter avant la publication ; si vous ne l'approuvez pas, retranchez-la. » Le 5 octobre il écrivait : — « Ma sœur a opté pour la suppression ; son avis doit être suivi. Comme je n'en ai pas gardé copie, faites-m'en faire une sur le manuscrit, car il m'est impossible de me rappeler un seul vers de ce que j'ai écrit. Dieu me garde, si

je continue à écrivain j'aurai épuisé mon cerveau avant trente ans ; mais dans ce moment la poésie est ma seule consolation. Demain je pars pour l'Italie. » Cette épître fut publiée pour la première fois en 1850.

² L'amiral Byron n'avait jamais fait de voyage sans essuyer une tempête. Il était connu des matelots sous le sobriquet de Jack-Mauvais-Temps. Mais malgré tous ces assauts il revint toujours sain et sauf. Il échappa lors du naufrage du *Wager*, qui faisait partie de l'expédition d'Anson. Lui-même fit le tour du monde quelques années après.

X.

J'ai rappelé à ta mémoire notre lac chéri auprès du vieux manoir, qui peut-être un jour ne m'appartiendra plus. Le Léman est beau ; mais ne crois pas que j'oublie le doux souvenir d'un rivage plus cher. Il faudra que le temps fasse bien des ravages dans ma mémoire avant que, *lui ou toi*, mes yeux cessent de vous voir ; et néanmoins, comme tout ce que j'ai aimé, ces objets, ou sont loin de moi, ou je leur ai dit un éternel adieu.

XI.

Le monde entier se déroule devant moi ; je ne demande à la nature que ce qu'elle ne me refusera pas, — de me réchauffer au soleil de son été, de participer au calme de son ciel, de voir sans masque son bienveillant visage, et de ne jamais le contempler avec apathie. Elle fut ma première amie, et maintenant elle sera ma sœur — jusqu'à ce que je te revoie.

XII.

Je peux étouffer tous mes sentiments, sauf celui-ci, que je ne voudrais pas éteindre en moi ; — car je vois enfin des sites pareils à ceux où commença ma vie, — les premières scènes de mon existence, les seules qui me conviennent. Si j'avais appris plus tôt à fuir la foule, je serais meilleur que je ne puis être aujourd'hui ; les passions qui m'ont déchiré auraient dormi ; je n'aurais pas souffert, et *toi*, tu n'aurais pas pleuré.

XIII.

Qu'avais-je à démêler avec une fausse ambition ? Peu avec l'amour, et bien moins encore avec la gloire ; et cependant tous trois sont venus à moi à mon insu ; ils ont grandi avec moi, et ils ont fait de moi tout ce qu'il est en leur pouvoir de faire, — un nom. Pourtant ce n'était pas là ce que je cherchais ; certainement j'avais un but plus noble. Mais tout est fini, — je suis une unité de plus à ajouter aux millions de dupes qui ont existé avant moi.

XIV.

Pour ce qui est de l'avenir, l'avenir de ce monde m'importe peu ; je me suis survécu à moi-même de plus d'un jour, ayant survécu à tant de choses qui ne sont plus ; mes années n'ont point été un sommeil, mais des veilles incessantes les ont occupées ; ma vie aurait pu remplir un siècle avant d'avoir vu s'écouler un quart de cet espace.

XV.

Quant à ce qui me reste encore à vivre, je m'y résigne volontiers ; et pour le passé je ne suis pas sans reconnaissance, — car au milieu de mes innombrables agitations, il s'est glissé parfois des moments de bonheur ; quant au présent, je ne veux pas étouffer davantage mes sentiments. — Et je ne cacherai pas qu'avec tout cela je puis encore, en jetant les yeux autour de moi, adorer la nature avec un cœur fervent.

XVI.

Pour toi, ma sœur unique et bien-aimée, je sais

que je suis en sûreté dans ton cœur, comme toi dans le mien ; toi et moi — nous avons été et sommes encore — des êtres qui ne peuvent renoncer l'un à l'autre ; peu importe que nous soyons réunis ou séparés ; depuis le commencement de la vie jusqu'à son lent déclin, nous sommes enlacés ; — vienne la mort lentement ou vite, notre premier lien est aussi le plus durable !

VERS COMPOSÉS EN APPRENANT QUE LADY BYRON ÉTAIT MALADE¹.

Et tu as été triste, — et je n'étais pas avec toi ! et tu as été malade, et je n'étais pas là ! pourtant je croyais que la sante et la joie seules pouvaient être où je n'étais pas, — et ici la souffrance et l'affliction ! En est-il donc ainsi ? — Il en est comme je l'avais prédit, et l'avenir sera pire encore ; car l'âme se replie sur elle-même, et le cœur après son naufrage reste froid et glacé, rassemblant péniblement les débris épars. Ce n'est pas dans la lutte de l'orage que nous sommes accablés et que nous souhaitons de ne plus être, c'est dans le silence qui le suit, c'est sur le rivage, quand tout est perdu, sauf une vie courte et chétive.

Je suis trop bien vengé ! — mais c'était mon droit : quelles que fussent mes fautes, tu n'étais pas la Némésis chargée de me punir, — et le ciel n'avait pas fait choix d'un instrument si proche. Miséricorde est faite aux miséricordieux ! — si tu l'as été, elle te sera accordée aujourd'hui. Tes nuits sont bannies des domaines du sommeil ! — Oui, on peut te flatter, mais tu sentiras une intime agonie qui ne guérira pas, car tu as pour oreiller une malédiction trop profonde. Tu as semé dans ma douleur ; il te faut recueillir une moisson amère de maux aussi réels ! J'ai en bien des ennemis, mais aucun comme toi ; car contre les autres je pouvais me défendre et me venger, ou changer leur haine en amitié ; mais toi, dans ton implacabilité inviolable, tu n'avais rien à craindre, — protégée par ta propre faiblesse et par mon amour, qui n'a fait que trop de concessions, et a épargné, en considération de toi, ceux qu'il n'eût pas dû épargner. — C'est ainsi que, sur la créance que t'accordait le monde, — sur la folle renommée de ma jeunesse orageuse, — sur des choses qui n'étaient pas, et des choses qui sont, sur cette base tu as construit un monument auquel le crime a servi de ciment ! Clytemnestre morale de ton époux, tu as immolé, d'un glaive dont je ne me déliais pas, réputation, paix, espérance, et jusqu'à cette vie meilleure qui, sans la froide trahison de ton cœur, eût pu renaitre encore de ce tombeau de nos démêlés, et trouver un plus noble devoir que celui de nous séparer. Mais tu as fait un vice de tes vertus ; tu en as froidement fait trafic, en vue de la colère présente et de la fortune à venir, — et tu as acheté à tout prix la sympathie d'autrui. Ainsi entrée dans des voies tortueuses, cette sincérité qui distinguait ta jeunesse

¹ Cette pièce, dont le début a été publié dans les *Mémoires de M. Moore*, fut écrite immédiatement après la rupture de cette dé-

marche de réconciliation dont nous avons parlé ; elle n'était point destinée à être publiée ; ce n'est qu'à regret que nous l'insérons ici

cessa de l'accompagner, — et parfois avec un cœur ignorant de ses propres crimes. l'imposture, les allégations inconciliables, les équivoques, les pensées qui habitent dans les esprits à double face, — le coup d'œil d'intelligence, qui sait mentir silencieusement, — les prétextes tirés de la prudence, avec leurs avantages

concomitants, — l'acquiescement à tout ce qui, de manière ou d'autre, conduit au terme désiré, — tout trouva place dans ta philosophie. Les moyens étaient dignes du but, et le but est atteint. — Je n'aurais pas voulu te faire ce que tu m'as fait.

Septembre 1816.

MONODIE¹

SUR LA MORT DE R. B. SHERIDAN,

PRONONCÉE AU THÉÂTRE DE DRURY-LANE².

Un soir d'été, quand le dernier rayon du jour expirant s'efface parmi les pleurs du crépuscule, qui n'a pas senti le charme de cette heure suave descendre sur son cœur comme la rosée sur la fleur? Plein d'un sentiment pur qui absorbe et saisit l'âme, à cette pause mélancolique de la nature, à ce moment où elle reprend haleine, pont sublime jeté par le temps entre la lumière et les ténèbres, qui n'a pas éprouvé ce calme profond et solennel, cette pensée muette à qui il faut, pour s'épancher, non des paroles, mais des larmes, cette harmonie sainte, — ce regret, cette sympathie glorieuse pour les soleils qui disparaissent? Ce n'est pas une douleur poignante, c'est une douce tristesse qui n'a pas de nom, chère aux âmes tendres, distinctement sentie, — mais sans amertume; mélancolie suave, larme transparente, où n'entre aucune souffrance mondaine, aucun sentiment d'égoïsme; larme versée sans honte, — et sécrétée sans douleur!

Pareil à l'émotion que nous inspire cette heure où la lumière du jour décroît le long des collines, est le sentiment qui pénètre notre cœur et nos yeux quand meurt tout ce qui dans le génie peut mourir. Une haute intelligence s'est éclipmée; — une puissance a passé du jour aux ténèbres, — ne laissant après elle aucune lumière égale à la sienne, aucun nom rival de son nom, ce foyer où venaient converger tous les rayons de la gloire! l'éclair de l'esprit, — la lumière de l'intelligence, — la flamme de la poésie, — l'éclat de l'éloquence, ont disparu avec leur soleil; — mais

il nous reste les créations durables d'un esprit immortel; fruits d'un matin brillant, d'un midi glorieux; portion impérissable de celui qui est mort trop tôt; mais ce n'est là qu'une petite partie d'un tout admirable; lumineux segments du cercle de cette âme qui embrassait tout, — éclairait tout de ses rayons, sachant tour à tour égayer, — émouvoir, — plaire, — ou frapper de terreur. Dans les conseils de la nation, ou à la table des festins, il savait à son gré remuer les sentiments des hommes; les voix les plus hautes l'applaudissaient à l'envi, et les plus superbes renommées se faisaient une gloire de le louer. Quand s'éleva la clameur de l'Indostan opprimé³, en appelant au ciel de la tyrannie de l'homme, il fut le tonnerre, — la verge vengeresse, le châtiment, — la voix déléguée de Dieu, cette voix qui, parlant par sa bouche, ébranla les nations, et arracha à force de splendeur l'homme involontaire des sénats vaincus et tremblants⁴.

C'est ici qu'à nos yeux charmés apparaissent dans toute leur jeunesse et leur fraîcheur les gaies créations de sa muse, le dialogue incomparable, — l'impérissable saillie dont la source ne tarissait jamais, les portraits animés, beaux de ressemblance, et portant à nos cœurs la vérité qui les inspira: ces êtres merveilleux de son imagination, qu'anima le souffle de sa pensée, vous pouvez encore les voir ici, dans leur premier séjour, brillants du feu divin de ce nouveau Prométhée, auréole de la lumière des anciens jours, ils attestent encore la splendeur de l'astre paternel.

¹ M. Sheridan mourut le 7 juillet 1816, et cette monodie fut écrite à Diodati le 17 du même mois, à la requête de Douglas Kinnaird. — « J'ai fait aussi bien que j'ai pu, » dit lord Byron; « mais lorsque je n'ai pas choisi moi-même mon sujet, je me dégage de toute responsabilité. » Une épreuve du poëme avec ces mots: — « A la requête d'un ami » — lui étant tombée entre les mains, — « Je vous prie, » écrit-il, « d'effacer cela, ou sinon d'ajouter: « Par — un homme de qualité, » ou — « un homme d'esprit; » — c'est une bagatelle mélancolique. »

² La monodie composée par Sheridan en l'honneur de Garrick fut récitée sur les mêmes planches par M. Yates en mars 1779. — « Un jour, » dit Byron, « je la lui vis entre les mains: il tomba sur la dédicace adressée à la donataire lady Spencer. Il s'abandonna aussitôt à la plus effroyable colère, s'écriant que c'était un guet-apens, qu'il n'avait jamais rien dédié à une pareille femme; et il continua sur ce ton pendant une demi-heure à propos de sa dédicace. Si tous les écrivains étaient aussi sincères cela ne laisserait pas que d'être plaisant. » *Journal de Byron*, 1821.

³ Voyez les éloges que Pitt, Fox, Burke, prodiguèrent au discours de M. Sheridan contre Hastings, dans la chambre des communes. M. Pitt prit la chambre de s'ajourner afin d'examiner la question plus froidement et de ne point juger sous le coup de cet enchantement.

⁴ Avant mon départ d'Angleterre, » dit Gibbon, « j'assistai au mémorable spectacle du procès de M. Hastings dans la chambre des communes. Il ne m'appartient pas d'absoudre ou de condamner le gouverneur de l'Inde, mais l'éloquence de M. Sheridan m'arracha mes applaudissements, et je ne pus entendre sans émotion le compliment tout personnel qu'il m'adressa en face de la nation anglaise. Pendant quatre jours ce brillant génie continua de déployer ses prestiges. » Un de ses collègues ayant demandé à Sheridan comment il avait pu gratifier Gibbon de l'épithète de *lumineux*, il répondit à voix basse: — « J'ai dit *volumineux*. »

⁵ Je n'ai entendu Sheridan qu'une seule fois et peu de temps; mais j'aimais sa voix, ses manières et son esprit; c'est le seul orateur qui ne m'a jamais paru trop long. *J. de Byron*, 1821.

Mais s'il est des hommes à qui les erreurs fatales où tombe la sagesse donnent une lâche joie, des hommes qui triomphent quand des âmes d'une trempe céleste sont en dissonance avec leur harmonie native, qu'ils s'arrêtent : — ah ! ils ignorent que ce qui leur paraît vice n'est peut-être que du malheur¹. Il est dur le destin de celui sur qui le regard public est sans cesse fixé, pour lui décerner l'éloge ou le blâme ; point de repos à son nom ; et puis le martyre de la gloire plaît à la sottise. L'ennemi secret, dont l'œil toujours ouvert vous surveille, — tout à la fois accusateur, — juge, — espion ; les adversaires hostiles, — les sots, — les jaloux, — les vaniteux, — les envieux qui vivent des douleurs d'autrui, — voilà la mente ardente à tout ravaler, qui traque la gloire jusqu'au tombeau, épie toutes les fautes que le génie audacieux doit en partie à son ardeur innée, dénature la vérité, et, entassant mensonge sur mensonge, élève peu à peu une pyramide de calomnie : c'est là le partage réservé au talent. Mais si à ces maux se joignent la pauvreté hâve et l'incurable maladie, si le génie doit descendre de ses hautes régions pour guerroyer contre la misère qui assiège sa porte², pour apaiser l'exigence insolente, pour faire face à la rage sordide, — lutter contre le déshonneur et ne trouver dans l'espérance qu'un renouvellement de caresses déloyales, que les nœuds dont le serpent de la perdition vous enlauce ; si de tels maux viennent assaillir l'homme, faut-il s'étonner que le plus fort succombe ? Les poitrines qui ont le don de sentir avec énergie renferment des cœurs élec-

triques ; — chargés du feu céleste, noirs par de rudes collisions, déchirés au dedans, entourés de nuages, l'aile des orageaux les emporte au sein d'une atmosphère pesante, où la pensée devenue foudre s'allume, éclate et gronde.

Mais si ces choses ont existé, c'est loin de notre scène comique ; une tâche plus douce nous est dévolue, celle de rendre à la gloire l'hommage qui lui est dû, de pleurer le flambeau qui vient de s'éteindre, et d'apporter l'obole de nos louanges en paiement des plaisirs que nous lui devons depuis si longtemps. Vous, orateurs qui siégez encore dans nos conseils, pleurez l'héroïque vétéran de vos combats ! le digne rival de la merveilleuse constellation des *trois*³ ! celui dont les paroles étaient des étincelles d'immortalité ! Et vous, poètes, à qui la muse du drame est chère, il fut votre maître, soyez *ici* ses émules ! Hommes à la parole spirituelle, à la conversation éloquentes⁴ ! il fut votre frère, — c'est à vous de porter ses cendres ! Tant qu'une intelligence presque illimitée, complète autant que diverse⁵, tant que l'éloquence, — l'esprit, — la poésie — et la gaité, cette aimable consolatrice des terrestres soucis, auront des droits sur notre âme, — tant que nous serons fiers de reconnaître la noble prééminence du talent, — nous chercherons longtemps en vain son égal, et, contemplant avec douleur tout ce qui nous reste de lui, nous gémirons que la nature n'ait formé qu'un tel homme, et ait brisé le moule — où fut jeté Sheridan.

¹ Une seule fois je vis Sheridan pleurer ; c'était pendant un splendide dîner où j'avais l'honneur d'être assis à ses côtés : une observation que l'on fit devant lui sur la bêtise des whigs, qui refusaient des places pour garder leurs principes, lui fit venir les larmes aux yeux. — « Monsieur, il est facile à lord G., au comte G., au marquis B., à lord H., qui depuis des milliers d'années possèdent, soit d'aujourd'hui, soit par héritage, quelques grosses sinécures, de parler de leur patriotisme et de se préserver de la tentation ; mais connaissent-ils quelle force il a fallu pour résister à ceux qui avec tout autant d'orgueil, autant de talent au moins et plus de passions, n'ont jamais su pendant tout le cours de leur vie ce que c'était que d'avoir un schelling dans sa poche ? » Et en prononçant ces mots il pleura. Je l'ai souvent entendu répéter qu'il n'avait jamais eu un schelling à lui ; aussi était-il obligé de faire de nombreux emprunts. En 1813 je le rencontrai chez mon homme d'affaires ; après nous être serré la main il sortit. Avant de m'occuper de mes propres affaires je ne pus m'empêcher d'interroger cet homme sur celle de Sheridan : — « Oh ! répliqua l'atorney, c'est toujours pour la même chose, pour empêcher une saisie. » — « Et qu'allez-vous faire ? » lui dis-je. — « Rien quant à présent. Qu'est-ce qui voudrait poursuivre le vieux Sherry ? à quoi cela avancerait-il ? » Et il se mit à rire et à raconter les bons mots de Sheridan. Tel était Sheridan, il pouvait attendre jusqu'à un attorney. Depuis Orphée on n'avait rien vu de pareil. *Journal de Byron, 1821.*

² Ceci est un fait. Quelques jours avant sa mort Sheridan écrivait à M. Rogers : — « Je suis absolument sans argent et plongé dans l'affliction ; ils vont briser mes fenêtres, pénétrer dans la chambre de miss Sheridan et m'enlever 150 l. me sauveraient ; pour l'amour de Dieu, venez me voir. » M. Moore alla sur-le-champ porter la somme demandée. Ce billet est du 15 mai. Le 13 juillet les restes de Sheridan furent déposés dans Westminster ; le drap mortuaire fut tenu par le duc de Bedford, le comte de Lauderdale, le comte Mulgrave, le lord évêque de Londres, lord Holland et le comte Spencer.

³ Fox, Pitt, Burke. Lorsqu'on demandait à Fox quel était le meilleur discours qu'il eût entendu, il répondait : « Celui de Sheridan sur le procès d'Hastings, dans la chambre des communes. » Lorsqu'il le prononça, Fox lui conseilla de le répéter ; et Sheridan s'appliqua à ce que son second discours fût aussi différent que possible du premier ; mais il n'atteignit pas la même hauteur, malgré les éloges de Burke, qui s'écriait par intervalle : — « Voilà le véritable style, quelque chose entre la poésie et la prose, et mieux que l'un et l'autre. » *Journal de Byron, 1821.*

⁴ J'ai souvent rencontré Sheridan dans le monde, il était charmant ; je l'ai vu écarter Whitbread, aveugler madame de Staël, réduire Colman au silence et surpasser sans peine des hommes d'une haute capacité. Je l'ai rencontré dans Wite-Hall avec les Melbourne, chez le marquis de Ravistock, chez Robins l'huissier-priseur, chez sir Humphry Davis, chez Rogers, en un mot dans les cercles les plus élevés et les plus spirituels, et il se montrait partout également bon convive et homme aimable.

Journal de Byron, 1821.

⁵ Lord Holland m'a raconté un trait curieux de la sensibilité de Sheridan. Une nuit que nous émettions nos différents avis sur les hommes marquants de l'époque, je dis : — « Tout ce que Sheridan a fait est un chef-d'œuvre dans son genre : il a écrit la meilleure comédie (*l'Ecole du scandale*), le meilleur drame (bien supérieur, selon moi, à cette piquante de Gilles, l'opéra du *Mendiant*), la meilleure farce (*le Critique*), la seule chose qu'on puisse dire c'est que c'est trop bon pour une farce ; enfin, pour terminer dignement, il a prononcé le plus beau discours qu'on ait jamais entendu dans le parlement. Quelqu'un rapporta cette conversation à Sheridan, qui l'ouït en larmes. Pauvre Brinsley ! si c'étaient des larmes de joie, j'aurais dû plutôt dire en deux mots qu'avoir fait *l'Iliade* ou prononcé sa fameuse philippique n'était qu'une même chose. Je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir qu'en sap, renant que mes éloges lui avaient causé un moment de satisfaction. » *Journal de Byron, 17 décembre 1821.*

LE PRISONNIER DE CHILLON.

AVERTISSEMENT.

Lors que ce poëme fut écrit, je ne connaissais pas suffisamment l'histoire de Bonniward, autrement j'aurais cherché à agrandir mon sujet en parlant de son courage et de ses vertus; je dois les renseignements suivants à la bonté d'un citoyen de la république de Genève, qui s'honore de cet homme digne des meilleurs temps de l'antique liberté.

« François de Bonniward, fils de Louis de Bonniward, originaire de Seyssel et seigneur de Lunès, naquit en 1496. Il fit ses études à Turin. En 1510, Jean-Aimé de Bonniward, son oncle, lui résigna le prieuré de Saint-Victor, qui aboutissait aux murs de Genève et qui formait un fief considérable.

« Ce grand homme — (Bonniward mérite ce titre par la force de son âme, la droiture de son cœur, la noblesse de ses intentions, la sagesse de ses conseils, le courage de ses démarches, l'étendue de ses connaissances et la vivacité de son esprit), — ce grand homme, qui excitera l'admiration de tous ceux qu'une vertu héroïque peut encore émouvoir, inspirera encore la plus vive reconnaissance dans les cœurs des Genevois qui aiment Genève. Bonniward en fut toujours un des plus fermes appuis : pour assurer la liberté de notre république il ne craignit pas de perdre souvent la sienne; il oublia son repos; il oublia ses richesses, il ne négligea rien pour affermir le bonheur d'une patrie qu'il honora de son choix. Dès ce moment il la chérit comme le plus zélé de ses citoyens; il la servit avec l'intrépidité d'un héros, et il écrivit son histoire avec la naïveté d'un philosophe et la chaleur d'un patriote.

« Il dit, dans le commencement de son *Histoire de Genève*, que, *dès qu'il eut commencé à lire l'histoire des nations, il se sentit entraîné par son goût pour les républiques, dont il épousa toujours les intérêts. C'est ce goût pour la liberté qui lui fit sans doute adopter Genève pour sa patrie.*

« Bonniward, encore jeune, s'annonça hautement comme le défenseur de Genève contre le duc de Savoie et l'évêque.

« En 1519, Bonniward devint le martyr de sa patrie. Le duc de Savoie étant entré dans Genève avec cinq cents hommes, Bonniward craignit le ressentiment du duc; il voulut se retirer à Fribourg pour en éviter les suites; mais il fut trahi par deux hommes qui l'accompagnaient, et conduit par ordre du prince à Grolée, où il resta prisonnier pendant deux ans. Bonniward était malheureux dans ses voyages; comme ses malheurs n'avaient point ralenti son zèle pour Genève, il était toujours un ennemi redoutable pour ceux qui la menaçaient, et par conséquent il devait être exposé à leurs coups. Il fut rencontré en 1550 sur le Jura par des voleurs, qui le dépouillèrent et qui le mirent encore entre les mains du duc de Savoie. Ce prince le fit enfermer dans le château de Chillon, où il resta sans être interrogé jus qu'en 1556; il fut alors délivré par les Bernois, qui s'emparèrent du pays de Vaud.

« Bonniward, en sortant de sa captivité, eut le plaisir de trouver Genève libre et réformée. La république s'em-

pressa de lui témoigner sa reconnaissance et de le dédommager des maux qu'il avait soufferts; elle le reçut bourgeois de la ville au mois de juin 1556; elle lui donna la maison habitée autrefois par le vicaire-général, et elle lui assigna une pension de deux cents écus d'or tant qu'il séjournerait à Genève. Il fut admis dans le conseil des deux-cents en 1557.

« Bonniward n'a pas fini d'être utile : après avoir travaillé à rendre Genève libre, il réussit à la rendre tolérante. Bonniward engagea le conseil à accorder aux ecclésiastiques et aux paysans un temps suffisant pour examiner les propositions qu'on leur faisait. Il réussit par sa douceur : on prêcha toujours le christianisme avec succès quand on le prêcha avec charité.

« Bonniward fut savant : ses manuscrits, qui sont dans la bibliothèque publique, prouvent qu'il avait bien lu les auteurs classiques latins et qu'il avait approfondi la théologie et l'histoire. Ce grand homme aimait les sciences et il croyait qu'elles pouvaient faire la gloire de Genève; aussi il ne négligea rien pour les fixer dans cette ville naissante. En 1551 il donna sa bibliothèque au public; elle fut le commencement de notre bibliothèque publique, et ses livres sont en partie les rares et belles éditions du quinzième siècle qu'on voit dans notre collection. Enfin, pendant la même année, ce bon patriote institua la république son héritière, à condition qu'elle emploierait ses biens à entretenir le collège, dont on projetait la fondation.

« Il paraît que Bonniward mourut en 1570; mais on ne peut l'assurer, parce qu'il y a une lacune dans le Nécrologe depuis le mois de juillet 1570 jusqu'en 1571. »

SONNET SUR CHILLON.

Souffle éternel de l'âme indépendante, ô liberté! tu n'es jamais plus brillante que dans les cachots, car là c'est dans le cœur que tu habites, — le cœur que nul autre amour que le tien ne peut captiver; et lorsque tes fils sont consignés aux fers, — et à la ténébreuse horreur d'un humide caveau, leur martyre fonde la victoire de leur patrie, et la gloire de l'indépendance vole sur les ailes de tous les vents. Chillon! ta prison est un lieu saint, et ton triste pavé un autel, — car il a été foulé par Bonniward, et ses pas y ont laissé leur empreinte comme dans un champ! — ces traces, qu'on se garde de les effacer! elles en appellent de la tyrannie à Dieu.

LE PRISONNIER DE CHILLON¹.

I.

Mes cheveux sont blancs², mais ce n'est pas l'œuvre des années; ils n'ont pas non plus blanchi en une seule

¹ Lord Byron écrivit ce beau poëme dans une petite auberge du village de Onchy, près de Lausanne, où il fut retenu par le mauvais temps pendant deux jours, en juin 1816. — « ajoutant

ainsi, » dit M. Moore, « un attrait de plus aux environs de ce lac déjà immortel. »

² Ma sœur m'écrivit qu'elle a lu ce poëme à M. de Luc, vieillard

nuit, comme cela est arrivé à d'autres à la suite de frayeurs soudaines. Ce n'est pas la fatigue qui a courbé mes membres, ils se sont rouillés dans un vil repos, car ils ont été la proie d'un cachot; et j'ai eu le sort de ceux à qui on a interdit, comme un fruit défendu, la jouissance de la terre et de l'air; mais ce fut pour la religion de mon père que j'endurai la captivité, que je recherchai la mort. Mon père est mort sur le chevalet, martyr de sa fidélité à sa croyance; et pour la même cause, ses enfants ont habité une prison ténébreuse. De sept que nous étions — nous ne sommes plus qu'un; six jeunes hommes et un vieillard ont fini comme ils avaient commencé, fiers de la rage de la persécution; l'un de mes frères sur le bûcher, et deux sur le champ de bataille, ont scellé leur croyance de leur sang, et sont morts comme leur père, pour le Dieu renié par leurs ennemis; — trois ont été jetés dans un cachot, et c'est moi qui en suis le dernier débris.

II.

Il y a sept piliers de structure gothique dans les cachots profonds et antiques de Chillon; il y a sept colonnes massives et grisâtres, qu'éclaire obscurément une lueur triste et captive, un rayon de soleil égaré et comme perdu à travers les crevasses de l'épaisse muraille, rampant sur l'humide pavé comme le météore qu'un marais exhale; et à chaque pilier il y a un anneau, et à chaque anneau une chaîne; ce fer est un métal corrodant, car sur mes membres ses dents imprimées ont laissé des marques qui ne s'effaceront plus jusqu'à ce que j'aie pour jamais quitté ce jour nouveau pour moi, et que ne peuvent supporter sans douleur mes yeux qui n'ont point vu se lever ainsi le soleil pendant bien des années, — je n'en puis dire le nombre, j'ai cessé d'en faire le long et pénible compte le jour où le dernier de mes frères succomba et mourut, et où, vivant encore, je demeurai gisant à ses côtés.

III.

Chacun de nous fut enchaîné à un des piliers, et nous étions trois, — et pourtant chacun de nous était seul; nous ne pouvions bouger d'un seul pas, nous n'apercevions les traits l'un de l'autre qu'à la clarté pâle et livide qui nous rendait méconnaissables à nous-mêmes: ainsi réunis, — et pourtant séparés, les fers aux mains, la tristesse au cœur, c'était une douceur encore, dans cette privation des éléments purs de la terre, de pouvoir converser, de nous consoler mu-

tuellement, de nous faire part de nos espérances, de nous faire des récits d'autrefois, d'entonner des chants héroïques et courageux; mais ces chants même se refroidirent; nos voix, autrefois pleines et sonores, prirent un son lugubre et discordant; on eût dit l'écho des murs de la prison; peut-être était-ce une illusion, — mais elles me semblaient avoir perdu leur accent accoutumé.

IV.

J'étais l'aîné des trois, c'était à moi à soutenir le courage des autres et à les consoler; — je fis de mon mieux et les autres aussi. Le plus jeune, que mon père aimait parce qu'il avait les traits de notre mère, — avec ses yeux bleus comme l'azur du ciel, c'est pour lui surtout que j'étais douloureusement ému; comment ne pas l'être en voyant pareil oiseau dans un tel nid? car il était beau comme le jour, — (quand le jour était beau pour moi comme pour les aiglons, alors que j'étais libre), — beau comme un jour polaire, cet enfant du soleil au vêtement de neige, dont la durée embrasse la longue clarté d'un été sans sommeil; il en avait la pureté et l'éclat. Doué d'une gaieté aimable, il n'avait de larmes que pour les malheurs d'autrui, et alors elles coulaient abondantes comme les ruisseaux qui sillonnent le flanc des montagnes, à moins qu'il ne pût soulager les maux dont il ne pouvait supporter la vue.

V.

L'autre avait une âme aussi pure; mais la nature l'avait formé pour combattre contre son espèce; robuste de corps, son intrépidité eût bravé le monde entier armé contre lui; il était fait pour mourir avec joie en combattant au premier rang, — mais non pour languir dans les chaînes. Le bruit de ses fers abattit son courage, je le vis s'affaïsser en silence. — Peut-être en fut-il de même de moi; mais je me fis effort pour ranimer ces restes d'une famille si chère. C'était un chasseur des montagnes, il y avait poursuivi le daim et le loup; pour lui ce cachot était un gouffre, et des pieds captifs le pire de tous les maux.

VI.

Au pied des murs de Chillon, le lac Léman étend ses vastes ondes à une profondeur de mille pieds; c'est du moins ce qu'a mesuré la sonde du hant des blancs crêneaux que les flots environnent; vagues et murailles forment autour de ce lieu un double rem-

agé de quatre-vingt-dix ans, né en Suisse, et qu'il en a été enchanter. Il était avec Rousseau à Chillon, et il avoue que la description est scrupuleusement exacte. Je me rappelai ce nom et je le trouvai effectivement dans *les Confessions*, vol. III, p. 247, l. VIII.

De tous ces amusements celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac que je fis en bateau avec *De Luc* père, sa bonne, ses deux fils et ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde. Je gardai le souvenir des sites qui m'avaient frappé à l'autre extrémité du lac, dont je fis la description quelques années après dans *la Nouvelle Héloïse*.

Ce de Luc nonagénaire doit être un des deux fils; il vit en Angleterre, infirme, mais conservant toutes ses facultés. Il est extraordinaire qu'il ait vécu si longtemps, et non moins bizarre

d'avoir fait ce voyage avec Jean-Jacques et d'avoir lu dans sa vieillesse un poème d'un Anglais qui avait fait précisément la même circumnavigation. *Lord Byron*, 9 avril 1817.

Le château de Chillon est situé entre Clarens et Villeneuve; cette dernière ville s'élève à l'extrémité du lac de Genève; le Rhône débouche à gauche de Chillon; et en face sont les hauteurs de la Moillière et la chaîne des Alpes, au-dessus de Boveret et de St-Gingo; derrière, un torrent descend le long d'une colline; le lac baigne les murs, et il a à cet endroit 800 pieds de profondeur, mesure française. L'intérieur est distribué en prisons, dans lesquelles on renferma d'abord les protestants, puis après eux les prisonniers d'état. Le long du mur est une pontre noircie par le temps et sur laquelle les prisonniers étaient exécutés. Dans les cachots sont sept piliers, ou plutôt huit : ce dernier ne fait qu'un avec la muraille. Le pavé conserve encore la trace des

part, et en fout comme une tombe vivante. Le caveau sombre où nous étions est situé au-dessous de la surface du lac; chaque jour nous entendions les clapotements de l'onde résonner au-dessus de nos têtes, et il m'est arrivé, quand un vent impétueux se jouait dans le ciel, heureux et libre, de sentir son écume pénétrer à travers les barreaux; et alors le roc lui-même s'ébranlait, et moi je n'en étais point ému, car j'aurais vu venir en souriant la mort qui m'eût affranchi de mes fers.

VII.

J'ai dit que le moins jeune de mes frères était plongé dans l'accablement; j'ai dit que son cœur pouvait languir abattu; il refusait toute nourriture, non parce qu'elle était rude et grossière, car nous étions habitués au régime des chasseurs, et c'était là le moindre de nos soucis; au lait de la chèvre des montagnes on avait substitué l'eau des fossés; notre pain était celui qu'ont trempé les larmes des captifs depuis des milliers d'années, depuis le jour où pour la première fois l'homme condamna son semblable à vivre comme une brute dans une cage de fer. Mais qu'était cela pour lui et pour nous? Il n'y avait pas là de quoi affaiblir son courage ou son corps; l'âme de mon frère était de celles qu'eût glacées le séjour même d'un palais, sans la faculté de parcourir les flancs escarpés de la montagne et d'y respirer un air libre. Mais pourquoi différer encore la vérité?— Il mourut. Je le vis et je ne pus soutenir sa tête ni atteindre jusqu'à sa main mourante, — pas même quand la mort l'eut glacée, malgré les inutiles efforts que je fis pour briser ou ronger mes fers. Il mourut, — et ils détachèrent sa chaîne et creusèrent pour lui une étroite fosse dans le sol humide de notre prison. Je les suppliai en grâce de l'inhumer dans un endroit éclairé par le jour; — c'était une pensée folle, mais je me figurais que même après sa mort ce cœur d'homme libre ne pouvait reposer dans un semblable cachot. J'aurais pu m'épargner cette inutile demande; — ils ne firent qu'en rire froidement — et l'enterrent là : une terre aplatie et sans gazon recouvrit celui qui nous était si cher; au-dessus resta suspendue sa chaîne vide, digne monument d'un pareil homicide!

VIII.

Mais lui, le favori, la fleur de notre maison, le plus aimé de tous depuis sa naissance, l'image de sa mère par sa beauté, l'enfant chéri de la famille, l'objet de la suprême pensée d'un père martyr et de ma dernière sollicitude, celui pour qui je ménageais ma vie, afin qu'il fût moins malheureux maintenant et libre un jour; lui aussi qui jusque-là avait conservé une gaieté naturelle ou inspirée, lui aussi fut atteint, et je vis de jour en jour cette jeune fleur se flétrir sur sa tige.....

O Dieu! c'est quelque chose d'effrayant à voir que le départ de l'âme humaine, sous quelque forme que ce spectacle se présente :—je l'ai vue s'échapper au milieu des flots de sang;—je l'ai vue sur les vagues courroucées de l'océan, lutter dans l'agitation d'une agonie convulsive; j'ai contemplé sur sa couche pâle et sépulcrale le crime en proie à ses terreurs délirantes : mais c'étaient là des spectacles d'horreur. — Ici rien de semblable; ici une mort lente, mais sûre; il s'éteignit dans une résignation si calme; il se vit décliner, dépérir avec tant de tranquillité et de douceur; sans une larme pour lui-même, son âme tendre ne s'affligeait que sur ceux qu'elle laissait après elle; et pendant tout ce temps sa joue avait une fraîcheur qui semblait donner un démenti à la mort, et dont les teintes ne disparurent que lentement et par degrés, comme les couleurs d'un arc-en-ciel qui s'efface. — Ses yeux conservaient un éclat transparent qui illuminait en quelque sorte la prison; pas une parole de murmure, — pas un soupir sur sa fin prématurée, — quelques mots d'entretien des jours meilleurs, — quelques mots d'espérance pour soutenir mon courage; — car j'étais accablé par le sentiment de cette perte, la dernière et la plus grande de toutes; et puis les soupirs arrachés à la faiblesse de la nature expirante, et qu'il s'efforçait d'étouffer, devinrent de moments en moments plus lents et plus rares : j'écoutai, mais je n'entendis plus rien; — j'appelai, car mes craintes m'avaient rendu insensé; je savais que mes cris étaient vains; mais mon effroi ne voulait pas des conseils de ma raison; j'appelai, il me sembla entendre un son. — D'un bond impétueux je brisai ma chaîne; je m'élançai vers lui : — il n'y était plus; seul je restais dans ce noir séjour, seul je vivais, seul je respirais l'air humide et maudit de mon cachot; le dernier, le seul, le plus cher anneau qui existât encore entre moi et le gouffre éternel, et qui me rattachât à ma race malheureuse, venait de se rompre en ce lieu fatal. De mes deux frères, l'un était sous terre, l'autre dessus, — tous deux avaient cessé de vivre : Je pris cette main qui était là immobile; hélas! la mienne était tout aussi froide; je n'avais plus la force de me mouvoir, mais je sentis que j'étais vivant encore, sentiment qui rend l'âme frénétique quand nous savons que ceux que nous aimons ne le seront plus jamais. Je ne sais pourquoi je ne pus mourir; je n'avais plus d'espérance terrestre, — mais j'avais la foi, et elle m'interdisait une mort égoïste.

IX.

Ce qui m'arriva alors en ce séjour, je ne le sais pas bien, — je ne l'ai jamais su; — je perdais d'abord l'impression de la lumière et de l'air, puis aussi de l'obscurité : je n'avais aucune pensée, aucun sentiment, — rien;

pas de Bonnivard, qui resta là enfermé plusieurs années. C'est près de ce château que Rousseau a placé la catastrophe qui termine son livre; c'est là que Julie tomba dans l'eau en voulant sauver un de ses enfants. Le château est vaste et s'aperçoit de très-loin sur les bords du lac; les murailles sont blanches. B.

« L'hi-tour des premiers temps de ce château, » dit M. Tennant, qui le visita en 1821, « est très-obscur : quelques historiens placent sa fondation en 1120, et d'autres en 1253; mais on

ignore le nom de son fondateur. Charles V, duc de Savoie, assiégea Chillon, disent les chroniques, et le prit en 1536; il y trouva de grands trésors et quelques malheureux qui gémissaient dans les prisons, et au nombre desquels était le grand Bonnivard. Sur le pilier où l'on dit que cet infortuné fut enchaîné, j'ai vu gravé à la main le nom de l'auteur dont le beau poëme a plus contribué à sauver de l'oubli les noms de Chillon et de Bonnivard que les maux réels qu'a soufferts cet infortuné. »

— j'étais comme une pierre parmi ces pierres, je végétais aussi inerte que le rocher stérile au milieu des brouillards ; pour moi tout était vide , froid , décoloré ; ce n'était ni la nuit — ni le jour ; ce n'était pas même la lumière du cachot si insupportable à ma vue fatiguée, c'était un vide absorbant l'espace, une immobilité — sans lieu fixe ; il n'y avait pour moi ni étoiles, — ni terre, — ni temps, — ni devoir, — ni changement, — ni vertu, — ni crime, — mais le silence, et une respiration muette qui ne tenait ni de la vie ni de la mort ; une mer de repos stagnant, mer sombre, sans limite, silencieuse, immobile.

X.

Une lueur arriva à mon cerveau : — c'était le gazouillement d'un oiseau ; il cessa, puis recommença ; jamais l'oreille n'entendit de chant aussi doux ; la mienne en fut reconnaissante ; mes yeux surpris et charmés errèrent autour de moi, et en cet instant ils ne virent pas ma misère ; mais peu à peu mes sens respirèrent leur cours accoutumé ; je vis le pavé et les murs de ma prison se clore sur moi comme auparavant ; je vis la vacillante lueur du soleil ramper comme elle avait fait jusqu'à ce jour ; mais dans la crevasse qui lui laissait un passage était posé cet oiseau, aussi joyeux, aussi familier, et même plus, que s'il eût été sur un arbre ; c'était un oiseau charmant, avec des ailes d'azur et un chant qui disait des milliers de choses, et semblait les dire toutes pour moi ! Je n'avais jamais vu, je ne verrai jamais son pareil. Il semblait, comme moi, avoir besoin d'un compagnon ; mais il n'était pas la moitié aussi affligé, et il était venu pour m'aimer alors qu'il n'y avait plus personne au monde qui pût m'aimer comme lui ; il était venu sur le bord de mon cachot pour me consoler et me rappeler au sentiment et à la pensée. Je ne sais s'il était libre, ou s'il avait quitté sa cage pour se poser dans la mienne ; mais je connaissais trop la captivité, cher oiseau, pour désirer la tienne ! Je ne sais si c'était un habitant du paradis qui, sous cette forme ailée, était venu me voir ; car — le ciel me pardonne cette pensée, qui me fit tout à la fois et pleurer et sourire ! je me suis souvent figuré que c'était l'âme de mon frère qui m'était venu visiter ; mais il finit par s'envoler, et alors je vis bien qu'il était mortel, — sans quoi il ne serait pas ainsi parti en me laissant doublement seul, — seul comme le cadavre sous le drap mortuaire, — seul comme un nuage solitaire isolé dans le ciel par un jour radieux, alors que dans le reste du firmament brille un azur sans tache ; sorte de menace déplacée suspendue dans l'atmosphère alors que le ciel est bleu et la terre riante.

XI.

Et il se fit dans mon sort une espèce de changement ; mes gardiens devinrent compatissants, je ne sais pourquoi : ils étaient accoutumés à la vue de la souffrance ; mais cela fut ainsi : — on ne rattacha pas les anneaux de ma chaîne brisée, et j'eus la liberté de faire le tour

de ma prison, de la parcourir dans sa largeur, puis dans sa longueur, puis dans tous les sens. Je fis aussi le tour de chaque pilier, reprenant ma promenade où je l'avais commencée, mais évitant avec soin de marcher sur la tombe de mes frères, dont aucune élévation du sol n'indiquait la place ; et s'il arrivait par mégarde que mes pas profanassent leur humble sépulture, ma respiration devenait pénible, oppressée, et je sentais mon cœur défaillir.

XII.

Je creusai des marches dans le mur ; ce n'était pas pour m'échapper, car la terre renfermait tous ceux qui sous une forme humaine m'avaient aimé ; et désormais ce globe ne pouvait être pour moi qu'une prison plus vaste. Je n'avais ni enfant, — ni père, — ni parents, — ni compagnon de misère ; cette idée me vint et me fit plaisir, car rien que de penser à eux m'eût rendu fou ; mais j'étais curieux de monter aux barreaux de ma fenêtre, et de reposer une fois encore sur les hautes montagnes un regard paisible et charmé.

XIII.

Je les vis : — elles étaient les mêmes, elles n'étaient pas changées comme moi ; je vis sur leur sommet leurs mille ans de neige, — à leurs pieds le lac immense, et le Rhône rapide aux flots d'azur ; j'entendis les torrents bondir et murmurer dans leur lit de rochers et à travers les buissons brisés ; je vis de loin resplendir la ville aux blanches murailles, et des voiles plus blanches encore effleurant l'onde ; j'aperçus aussi une petite île¹ qui semblait me sourire, la seule qu'on pût découvrir ; c'était une petite île verdoyante, qui ne paraissait guère plus étendue que le sol de ma prison ; mais dans son enceinte il y avait trois grands arbres, et sur elle soufflait la brise des montagnes ; et autour d'elle coulaient des eaux limpides ; et il y croissait de jeunes fleurs aux belles couleurs, aux doux parfums. Les poissons nageaient le long des murs du château, et tous paraissaient joyeux ; l'aigle volait emporté sur les ailes de l'aquilon naissant, il me sembla ne l'avoir jamais vu fuir aussi rapidement, et alors de nouvelles larmes mouillèrent mes paupières, et je me sentis troublé, — et je regrettai d'avoir quitté ma chaîne récente ; et quand je redescendis, l'obscurité de mon sombre séjour retomba sur moi comme un poids pesant, comme une tombe fraîchement creusée qui se ferme sur celui que nous voulions sauver, — et cependant mon regard épuisé avait presque besoin d'un tel repos.

XIV.

Le temps s'écoula ; si ce furent des mois, des années ou des jours, je l'ignore, — je n'en tenais pas le compte ; je n'avais aucun espoir de rouvrir mes yeux à la lumière, et de voir dissiper les ténèbres qui les couvraient ; enfin des hommes vinrent me mettre en liberté, je ne demandai pas pourquoi, je ne m'occupai pas de savoir où l'on allait me conduire. Être libre ou

¹ Entre l'entrée du Rhône et Villeneuve, non loin de Chillon, est une petite île, la seule que j'aie vue dans mon voyage sur le lac, que j'ai sillonné en tous sens ; elle n'a que très-peu d'arbres,

pas plus de trois. Son isolement et son peu d'étendue lui donnent un aspect tout particulier.

prisonnier avait fini par m'être indifférent ; j'avais appris à aimer le désespoir. Lors donc que ces hommes se présentèrent, et mirent fin à ma captivité, ces lourdes murailles étaient devenues pour moi une sorte d'ermitage. — Je les regardais comme ma propriété ! Il me sembla presque qu'on venait m'arracher une seconde fois au toit paternel. Je m'étais lié d'amitié avec les araignées, je suivais des yeux leur silencieux travail ; j'aimais à voir les souris jouer au clair de la

lune ; et pourquoi aurais-je été moins sensible que ces animaux ? nous habitions le même séjour ; et moi, leur monarque à tous, j'avais droit de vie et de mort, — et cependant, chose singulière, nous avions appris à vivre tous en paix. — Mes chaînes et moi, nous étions devenus amis, tant une longue communion contribue à nous faire ce que nous sommes : — et moi-même, ce ne fut qu'en soupirant que je me vis libre¹.

LE RÊVE.

LE RÊVE².

I.

Notre vie est double ; le sommeil a son monde à lui, monde limitrophe de ce que nous nommons à tort la mort et l'existence : le sommeil a son monde à lui, vaste domaine de fantastique réalité ; et dans leur développement les rêves respirent ; ils ont des larmes, des tourments, et sont susceptibles de joie ; ils laissent un poids sur les pensées de notre réveil, ils enlèvent un poids aux fatigues de notre veille. Ils divisent notre être, ils deviennent une portion de nous-mêmes et de notre temps ; ils sont comme les messagers de l'éternité ; ils passent comme des esprits du passé, — ils parlent comme des sibylles de l'avenir, ils exercent sur nous un pouvoir, — une tyrannie de plaisir et de douleur ; ils font de nous ce que nous n'étions pas, — ce qu'ils veulent ; ils nous effraient des visions du passé, nous font trembler devant des ombres évanouies. — Cela est-il vrai ? Le passé est-il autre chose qu'une ombre ? Que sont les rêves ? Des créations de l'âme ? — L'âme peut produire des substances, peupler les mondes de sa création d'êtres plus brillants que tout ce qui a existé jusqu'à ce jour, et animer des formes qui survivront à toute chair. Je voudrais retracer une vision que j'ai rêvée peut-être dans le sommeil, — car en elle-même, une pensée, une pensée du sommeil peut embrasser des années, et résumer une longue vie en une heure.

II.

Je vis deux êtres dans tout l'éclat de la jeunesse ; ils étaient sur une colline verdoyante et d'une pente douce, la dernière d'une longue chaîne de collines qu'elle terminait comme un promontoire, excepté qu'il n'y avait pas d'océan qui baignât sa base, mais un vivant paysage, et une mer de bois et de maisons, et les demeures des hommes çà et là disséminées, et la fumée s'élevant des toits rustiques en ondoyants flocons ; — cette colline était couronnée d'un diadème d'arbres rangés en cercle, qu'y avait placés non le caprice de la nature, mais celui de l'homme : ces deux êtres, une jeune fille et un jeune homme, étaient là qui contemplaient, — elle, ce spectacle beau comme elle, — mais lui ne regardait qu'elle, et tous deux étaient jeunes, et l'une était belle ; et tous deux étaient jeunes, — mais leur jeunesse ne se ressemblait pas. Comme la lune charmante au bord de l'horizon, la jeune fille touchait au moment d'être femme ; le jeune homme comptait quelques étés de moins, mais son cœur avait de beaucoup devancé son âge, et à ses yeux il n'y avait qu'un visage aimé sur la terre, et ses rayons l'éclairaient en ce moment ; il l'avait contemplé jusqu'à ce que dans son cœur son empreinte fût devenue ineffaçable ; il ne vivait, ne respirait qu'en elle ; elle était sa voix ; il ne lui disait rien, mais dès qu'elle parlait, toutes ses fibres étaient ébranlées ; elle était sa vue, car ses regards suivaient les siens ; il ne voyait que par ses yeux qui coloraient

¹ L'intention de Byron n'était pas de peindre en particulier le caractère de Bonivard. Le but du poème, comme celui du célèbre morceau de Sterne sur le prisonnier, était de considérer l'effet général de la captivité, son influence délétère sur l'intelligence, jusqu'à ce que l'infortuné arrive à ne faire qu'un avec sa prison et ses chaînes. Cette dégradation mentale repose sur des faits : dans les Pays-Bas, où la détention perpétuelle remplace la peine capitale, on en a de nombreux exemples ; à certains jours de l'année ces victimes d'une législation qui s'appelle humaine sont exposées sur la place publique pour empêcher qu'on n'oublie leur crime et le châtiment qu'il a reçu ; avec leurs cheveux gras, leurs traits hagards, leurs yeux que blesse la lumière du soleil, leurs oreilles qui écoulent ce bruit dont ils ont perdu l'habitude, ces malheureux ressemblent plutôt à des fantômes grossièrement taillés à l'image des hommes qu'à des êtres doués d'une âme. On nous a assuré qu'ils devenaient généralement fous ou idiots, selon que l'esprit ou le corps l'em-

portait lorsque tout rapport harmonieux entre eux était rompu.

On dira peut-être que ce singulier poème est plus attachant qu'agréable ; la prison de Bonivard est, comme celle d'Ugolin, un sujet trop lugubre pour que le peintre ou le poète puisse jamais parvenir à en adoucir l'horreur. Quelque sombre qu'en soit le coloris, ce poème rivalise avec les autres ouvrages de lord Byron, et il est impossible de le lire sans se sentir le cœur brisé à la vue de ce qu'a souffert cette innocente victime.

WALTER SCOTT.

² Dans la première édition de ce poème, lord Byron lui avait donné pour titre *la Destinée*. M. Moore dit que le poète répandit plus d'une larme en l'écrivant, et caractérise cet ouvrage avec beaucoup de justesse en le nommant la plus mélancolique et la plus pittoresque *story of wandering life*, histoire d'une vie errante, qui soit jamais sortie de la plume et du cœur d'un homme. Ce poème fut écrit à Diodati en juillet 1816.

pour lui tous les objets; — il avait cessé de vivre dans lui-même; elle était sa vie, l'océan où venait aboutir le cours de ses pensées; au son de sa voix, au contact de sa main, son sang refluit ou coulait plus rapide, et son visage changeait tumultueusement — sans que son cœur connût la cause de son agonie. Mais elle ne partageait pas ces tendres sentiments; ses soupirs n'étaient pas pour lui; il était pour elle un frère, — et pas davantage; c'était beaucoup, car elle n'avait point de frère, si ce n'est celui à qui son amitié enfantine avait donné ce nom; elle était l'unique rejeton d'une race antique et honorée¹. — C'était un nom qui lui plaisait et lui déplaisait tout ensemble. — Et pourquoi? Le temps le lui apprit douloureusement — quand elle en aima un autre; en ce moment même elle en aimait un autre, et elle était au sommet de cette colline, regardant au loin si son coursier volait rapide comme son impatience.

III.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. Je vis un vieux manoir, et devant ses murs un coursier caparaçonné : dans un antique oratoire se trouvait le jeune homme dont j'ai parlé; — il était seul et pâle, et se promenait de long en large : bientôt il s'assit, prit une plume, et traça des mots que je ne pus deviner; puis il appuya sur ses mains sa tête inclinée, et parut en proie à une agitation convulsive; — puis il se leva, et de ses dents et de ses mains tremblantes déchira en morceaux ce qu'il avait écrit, mais il ne versa pas de larmes². Et il se calma, et une sorte de tranquillité parut sur son front. En ce moment, la femme qu'il aimait entra; elle souriait, son visage était serein, et pourtant elle savait qu'elle était aimée de lui; — elle savait, car c'est une chose qui s'apprend vite, que sur le cœur de ce jeune homme se projetait son ombre, et elle voyait qu'il était malheureux, mais elle ne voyait pas tout³. Il se leva, et lui prit la main avec une froide douceur; un instant d'ineffables pensées se peignirent dans ses traits, puis elles s'évanouirent ainsi qu'elles étaient venues; il laissa retomber la main qu'il tenait, et s'éloigna à pas lents : mais ce n'était point un adieu qu'il venait de lui dire, car ils se séparèrent en souriant; il franchit la porte massive du vieux manoir, et, montant sur son coursier, il poursuivit sa route; et depuis jamais plus il ne repassa cet antique seuil.

IV.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve.

L'adolescent était devenu homme : dans les déserts des climats brûlants il s'était fait une patrie, et son âme s'abreuvait des rayons de leur soleil; des hommes à figure étrange et basanée l'entouraient; lui-même n'était plus ce qu'il avait été; il errait de mer en mer, de rivage en rivage. Une foule d'images se pressaient autour de moi comme des vagues, mais il faisait partie de toutes; et la dernière me le fit voir se reposant de la chaleur du midi, couché parmi des colonnes abattues, à l'ombre des murs en ruines qui avaient survécu aux noms de ceux dont ils étaient l'ouvrage; il dormait; à côté de lui paraissaient des chameaux, et près d'une source étaient attachés de nobles coursiers; et un homme veillait, vêtu d'une robe flottante, pendant qu'autour de lui dormait le reste de sa tribu; et au-dessus de leur tête se déployait un firmament bleu et sans nuage, d'une transparence si belle et si pure, que dans le ciel il n'y avait de visible que Dieu⁴.

V.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. La femme objet de son amour était devenue l'épouse d'un autre qui ne l'aimait pas mieux que lui. — Elle était dans sa patrie, à mille lieues de la sienne, à lui. — Là elle vivait entourée d'une ceinture de beaux enfants, filles et garçons. — Mais quoi! ses traits portaient l'empreinte de la douleur, le reflet prononcé d'un combat intérieur, et ses yeux inquiets et abattus semblaient chargés de pleurs qu'ils n'avaient pu répandre. D'où pouvait provenir sa peine? — Elle avait tout ce qu'elle aimait, et celui qui l'avait tant aimée n'était pas là pour troubler, par de coupables espérances, de criminels desirs, ou une affliction mal comprimée, la pureté de ses pensées. D'où pouvait provenir sa peine? Elle ne l'avait point aimé, elle ne lui avait jamais donné lieu de se croire aimé; il ne se pouvait qu'il entrât pour quelque chose dans le chagrin qu'il minait son âme, — et qu'il fût pour elle un spectre du passé.

VI.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. Le pèlerin était de retour, — je le vis debout devant un autel; — une gente fiancée était auprès de lui. La figure de la jeune fille était belle, mais ce n'était point l'étoile qui avait lui sur son adolescence. Pendant qu'il était à l'autel, son front prit le même aspect, il éprouva le même tremblement qui, dans la solitude de l'antique oratoire, avait naguère arité son sein;

¹ « Notre mariage, » dit lord Byron en 1821, « devait éteindre des inimitiés pour lesquelles nos pères avaient répandu tant de sang; il devait réunir deux riches patrimoines, il devait au moins ne donner qu'un seul cœur à deux personnes rapprochées par l'âge; elle est mon aînée de deux ans, — et — voyez quel a été le résultat. »

² La peinture que lord Byron fait ici de ses amours d'enfance montre combien le génie et l'imagination peuvent poétiser les réalités de la vie, et donner aux objets et aux circonstances les plus ordinaires une illustration impérissable. La vieille salle dans Annesley connue sous le nom de l'antique oratoire rappellera longtemps le souvenir de la jeune fille et du jeune homme qui l'avaient prise pour lui de leur rendez-vous. Le portrait du coursier des amants, quoi qu'il fût de la race très-romantique

des chevaux de Nottingham, ajoute encore au charme général de la scène. MOORE.

³ J'ai longtemps aimé M. A. C., et je ne le lui ai jamais dit, quoiqu'elle l'ait découvert d'elle-même. Je me rappelle mes sensations, mais je ne puis les écrire. *Tablettes de Byron*, 1822.

⁴ Ce portrait est on ne peut plus ressemblant. Cette description de l'Orient est achevée. Le fond du tableau, le premier plan, le ciel, toutes les parties en sont disposées avec une telle harmonie qu'aucun détail n'éclipse la figure principale. C'est souvent dans la plus légère et impénétrable touche que l'on aperçoit le plus la main du maître. Il suffit d'un rayon sorti du foyer de l'imagination du poète pour inonder de lumière l'esprit du lecteur.

WALTER SCOTT.

et puis, — comme alors, — d'ineffables pensées se peignirent dans ses traits; — puis elles s'évanouirent ainsi qu'elles étaient venues, et il parut calme et tranquille, et il prononça les vœux nécessaires; mais il n'entendit pas ses propres paroles, et tous les objets tournèrent autour de lui. Dès lors il ne vit plus ni ce qui était, ni ce qui aurait dû être; mais le vieux manoir, et la grande salle accoutumée, et l'appartement qu'il se rappelait encore, et le lieu, le jour, l'heure, le soleil et l'ombre, tout ce qui se rattachait à ce lieu et à cette heure, et enfin celle qui était l'arbitre de sa destinée, toutes ces choses lui revinrent en mémoire, et se placèrent entre la lumière et lui. Qu'avaient-elles à faire là en un pareil moment ?

VII.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. La femme qu'il aimait, — oh! comme la maladie de l'âme l'avait changée! son intelligence avait déserté sa demeure, ses yeux n'avaient plus leur éclat accoutumé, et son regard n'avait plus rien de terrestre; elle était devenue la souveraine d'un royaume fantastique; ses pensées étaient des combinaisons de choses sans suite, et des formes impalpables et inaperçues des autres yeux étaient familières aux siens. C'est là ce que le monde appelle folie; mais la folie des sages est d'un caractère bien plus profond, et c'est un don redoutable que le regard de

la mélancolie; qu'est-ce autre chose que le télescope de la vérité, qui dépouille la distance de ses illusions, nous fait voir la vie de près dans toute sa nudité, et ne rend la froide réalité que trop réelle?

VIII.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. Le pèlerin était seul comme auparavant; les êtres qui l'entouraient tout à l'heure étaient partis ou en guerre avec lui; il était en butte aux traits du malheur et du désespoir, assiégé par la haine et la contention; la douleur était mêlée à tout ce qu'on lui servait, jusqu'à ce qu'enfin, comme cet ancien roi de Pont², les poisons avaient fini par former sa nourriture, et avaient perdu sur lui tout pouvoir; il vivait de ce qui eût donné la mort à d'autres hommes; il avait pris pour amis les montagnes; il conversait avec les étoiles et l'esprit vivant de l'univers, et ils lui enseignaient la magie de leurs mystères; pour lui le livre de la nuit était ouvert, et les voix de l'abîme lui révélaient une merveille, un secret. — Eh bien! soit.

IX.

Mon rêve était fini; il n'y survint aucun autre changement. C'était un rêve étrange que celui qui me traçait ainsi, presque comme une réalité, le cours de ces deux destinées, — l'une se terminant dans la folie, — toutes deux dans le malheur.

Juillet 1816.

POÉSIES DIVERSES

COMPOSÉES EN 1814-15-16.

LA TOURNÉE DU DIABLE

RAPSDIE INCOMPLÈTE.

Le diable fut de retour en enfer à deux heures; il y resta jusqu'à cinq; à cinq il dina, mangea quelques homicides en ragoût, un ou deux rebelles accommodés à la sauce d'Irlande, des saucisses de juif suicidé; — après quoi il songea à ce qu'il ferait. « Parbleu, » dit-il, « je ferai une promenade en voiture. J'ai été à pied ce matin, j'irai en carrosse ce soir; mes enfants se plaisent beaucoup dans les ténèbres, et je verrai un peu comment vont les affaires de mes favoris.

« Et quelle sorte de voiture prendrai-je ? » se de-

manda ensuite Lucifer; — « si je suivais mon goût, je monterais dans un chariot de blessés, et je sourirais à la vue de leur sang. Mais ils doivent être encombrés, et maintenant c'est de la célérité qu'il me faut; je veux parcourir mes domaines dans le rayon le plus étendu possible, et voir si l'on ne m'escamote pas quelques âmes.

« J'ai une voiture de cérémonie à *Carlton House*, une berline à *Seymour Place*; mais je les ai prêtées à deux de mes amis qui, en retour, font prendre à leurs chevaux mon pas favori: et puis ils tiennent les rênes avec tant de grâce! à la fin de leur promenade je leur réserve à tous deux quelque chose.

« Allons toujours sur la terre, et nous verrons. »

¹ Cette touchante peinture reproduit avec exactitude plusieurs détails que lord Byron a racontés en prose dans son mémoranda sur sa disposition d'esprit la veille de son mariage; il se peint marchant à grands pas, en proie aux réflexions les plus mélancoliques à la vue de ses habits de noces. Le jour même de la célébration il se promena seul dans la campagne jusqu'à ce qu'on vint l'avertir pour la cérémonie. Ce fut à l'église qu'il vit pour la première fois de la journée sa fiancée et sa famille. Il s'agenouilla, répéta les mots consacrés après le prêtre; mais un nuage obscurcissait ses yeux, ses pensées étaient ailleurs et lorsqu'il se réveilla en entendant les félicitations de ceux qui l'entouraient, il était marié. MOORE.

² Mithridate.

³ J'ai dernièrement écrit une rapsodie sans but, sans ordre et qui n'a pas été terminée, que j'ai appelée *la Chasse du diable*, et dont j'ai pris l'idée dans *la Promenade du diable* de Porson. *Journal de Byron*, 1815.

« La seule copie de cet étrange et bizarre poème, » dit M. Moore, « que lord Byron ait jamais écrite fut donnée par lui à lord Holland. Quoique plein de vigueur et d'imagination, il est en général grossièrement exécuté et manque de la condition qui caractérise les beaux vers de M. Coleridge, que lord Byron adoptant un bruit qui a longtemps prévalu attribuait au professeur Porson. »

Ce disant, il s'élança sur notre globe, et d'un saut, passant de Moscou en France, il enjamba le détroit et posa son pied fourchu sur une route à péage, non loin du domicile d'un évêque.

Mais j'oubliais de dire qu'il s'arrêta un moment en chemin pour jeter les yeux sur la plaine de Leipsick; et si douce à sa vue fut la clarté sulfureuse qui l'éclairait, si mélodieuse à son oreille la clameur du désespoir, qu'il se percha sur une montagne de cadavres, et de là contempla avec délices ce spectacle. Il y avait longtemps qu'il ne s'était trouvé à pareille fête, et qu'il n'avait vu faire aussi bien son œuvre; car les flots de sang avaient tellement rougi la campagne, qu'elle avait la couleur des vagues de l'enfer! Alors il laissa éclater un rire inmodéré et bruyant, et s'écria: « Il me semble qu'ici on n'a pas besoin de moi! »

Mais le son le plus doux qui vint caresser son oreille, ce fut la voix d'une veuve éplorée; et l'aspect le plus délicieux à ses regards, ce fut la larme glacée que l'horreur avait gelée dans l'œil d'azur d'une vierge assise auprès du cadavre de son amant. — Ses longs cheveux blonds retombaient en désordre autour d'elle; et elle regardait le ciel d'un air égaré, qui semblait demander s'il y avait là un Dieu! Et couché près du mur d'une cabane en ruine, les joues creuses, les yeux demi-fermés, un enfant expirait de besoin; et déjà avait commencé le carnage qui succède au combat, et le massacre de ceux qui cherchent vainement à fuir.

Mais le diable a atteint nos blancs rochers. Je vous prie de me dire ce qu'il y fit. Si ses yeux étaient bons, il ne vit la nuit que ce que nous voyons tous les jours: mais il fit sa tournée, tint un journal, où il consigna toutes les merveilles nocturnes dont il était témoin, et en vendit les actions à des libraires de Pater-Noster-Row, qui lui en offrirent un bon prix, — et partant le dupèrent!

Le diable vit venir une voiture qu'il prit pour la malle, à la couleur de l'habit du cocher; il présenta donc à ce dernier sa queue en guise de pistolet, et le saisit à la gorge: « Ah! ah! » dit-il, « qu'avons-nous là? c'est une barouche neuve et un pair antique! » Sur quoi il remit le cocher sur son siège, lui disant de ne rien craindre, mais de rester fidèle à son fouet, à ses rênes, à sa catin et à sa bière; ajoutant: « Après le plaisir de contempler un lord au conseil, c'est ici que j'aime à le voir. »

Le diable se rendit ensuite à Westminster, et se dirigea vers la chambre des communes; mais, chemin faisant, il apprit que les lords étaient convoqués; et pensant, comme un ci-devant aristocrate, qu'il était bon de jeter un coup d'œil sur les pairs, quoiqu'il fût

fort ennuyé de les entendre, il entra dans la noble chambre comme s'il eût fait lui-même partie de l'assemblée, et alla se placer, dit-on, fort près du trône.

Il vit lord Liverpool, sage en apparence, et lord Westmoreland, très-certainement imbécile; et Jean de Norfolk, — homme de belle taille, ma foi! — et Chatam, si semblable à son ami William; et il vit des larmes dans les yeux de lord Eldon, parce que les catholiques ne voulaient pas se révolter, en dépit de ses prières et de ses prophéties; et il entendit, — ce qui étonna un peu Satan lui-même, — un certain président de cour articuler quelque chose qui ressembla beaucoup à un *jurement*. Et le diable fort choqué se dit: « Partons, car je vois que nous avons là-bas de bien meilleures manières: si lorsqu'il passera ma frontière ce gaillard se hasarde à haranguer ainsi, je prie-rai l'ami Moloch de le rappeler à l'ordre. »

POÉSIES DE WINDSOR.

VERS COMPOSÉS EN VOYANT SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE RÉGENT ENTRE LES CIRQUELS DE HENRI VIII ET DE CHARLES I^{er}, DANS LE CAVEAU ROYAL DE WINDSOR.

Des lieux les plus sacrés renommé contemplateur,
Près de Charles sans tête est ce Henri sans cœur;
Entre eux, cet autre objet que le sceptre décore
Quel est-il? — C'est un roi. — Le nom seul manque encore.
Vrai Charles pour son peuple, Henri pour sa moitié,
En lui les deux tyrans ont revu la lumière.
La justice ou la mort mêle en vain leur poussière;
Les vampires royaux, farouches, sans pitié,
Revivent. A quoi sert un tombeau — s'il dégorge
Cette cendre et ce sang pour en former un George?

STANCES ¹.

JE N'OSE PRONONCER TON NOM.

I.

Je n'ose prononcer ton nom, je n'ose le transcrire; il y a là un son douloureux, une renommée coupable; mais la larme brûlante qui maintenant sillonne ma joue révèle les pensées profondes qui habitent dans ce silence du cœur.

II.

Trop courtes pour notre passion, trop longues pour notre repos, ont été ces heures; — comment pourrais-je cesser leur amertume ou leur joie? Nous nous repen-tons, — nous rétractons nos serments, nous voulons briser notre chaîne, — nous voulons nous séparer, — nous ne savons que revolter l'un vers l'autre.

III.

Oh! à toi la joie, à moi le crime! Pardonne-moi, beauté adorée! Oublie-moi si tu veux; — mais ce cœur qui t'appartient expirera sans souillure, et, soumis à ton seul pouvoir, — il ne sera pas brisé par la main de l'homme.

¹ Vous m'avez demandé une chanson, et je vous envoie un essai qui m'a coûté beaucoup de peine et qui est loin cependant

de faire votre affaire; s'il en est ainsi jetez-le au feu sans phrase.
Lord Byron à M. Moore, 10 mai 1814.

IV.

Et mon âme, dans sa plus sombre amertume, farouche avec les superbes, sera humble avec toi : et nos jours coulent aussi rapides et nos moments plus doux avec toi à mon côté qu'avec le monde à nos pieds.

V.

Un soupir de ta douleur, un regard de ton amour, va me changer ou me fixer, me récompenser ou me punir ; — les cœurs égoïstes s'étonneront de tout ce que je sacrifie ; — tes lèvres répondront, non à eux, mais aux miennes.

Mai 1814.

ADRESSE DESTINÉE A ÊTRE RÉCITÉE A LA RÉUNION
CALÉDONNIENNE.

Qui ne s'est point senti ému d'un noble enthousiasme à la lecture des annales où la gloire a gravé le nom invaincu des fiers Calédoniens, ces montagnards qui bravèrent les chaînes de Rome et repoussèrent le Danois à l'ardente chevelure ; ces hommes au bras fort, à la claymore brillante, qu'aucun ennemi n'a pu intimider, aucun tyran asservir ? Ils ne sont plus, — mais leurs fils vivent encore, et la gloire les couronne d'un double laurier. Les bannières du Gaël et du Saxon se confondent. Angleterre, réunis leur mâle vigueur à la tienne. Le sang qui coulait dans les veines de Wallace coule encore avec la même chaleur, mais il n'est versé maintenant que pour la gloire et toi ! Oh ! n'oublie pas les droits du vétéran du Nord, donne-lui des secours, — le monde lui a donné la gloire !

Les guerriers subalternes, les braves obscurs qui ont sans hésiter prodigué leur vie sur les pas des puissants, qui dorment sous le gazon sans gloire, foulés par leurs camarades vainqueurs et plus heureux, nous ont légué, — c'est tout ce qu'ils pouvaient nous léguer, — l'enfant orphelin et l'épouse solitaire : voyez-la sur les collines nébuleuses d'Albyn lever douloureusement vers le ciel ses yeux humides de pleurs ; évoquant dans ses présages sombres les maux de l'avenir, elle voit les fantômes sanglants des guerriers lui apparaître dans les nuages et les ténèbres de la tempête ; et cependant sa voix attristée entonne le chant solitaire, la douce et mélancolique lamentation pour celui qui tarde à revenir, celui dont les reliques lointaines implorent vainement le *Coronach*, la sauvage harmonie qui résonne en l'honneur du brave.

C'est au ciel, — et non à l'homme, — à adoucir l'explosion récente de ces douleurs de la nature ; pourtant l'affection et le temps peuvent enlever aux pleurs versés pour un objet chéri une moitié de leur amertume ; la reconnaissance nationale peut donner à la veuve un oreiller sans épines pour appuyer sa tête, peut alléger la sollicitude de son cœur maternel, et sauver de l'indigence la postérité du soldat.

Mai 1814.

FRAGMENT D'UNE ÉPÎTRE A THOMAS MOORE

« Que disais-je ? » — Mais je n'ajouterai pas une syllabe de plus en prose ; je suis votre homme « sur tous les tons, » cher Tom ; — en avant donc ! aventurons-nous à la nage, sur le fleuve du vieux temps, soutenus par ces vessies boursoufflées qu'on appelle rimes. Si notre poids les fait crever, et si nous allons à fond, nous nous noierons du moins dans un boubier respectable, où avant nous se sont noyés en foule les plongeurs du Pathos, où dort le dernier poème de Sonthey ; véritable suicide de cet insensé qui, à moitié ivre de son vin muscat, s'avisa de sortir de son trou, et lit naufrage en eau calme, chantant « gloire à Dieu » en stances lourdes et tout à fait neuves, telles que depuis Sternhold on n'en a jamais vu.

Les journaux vous ont sans doute appris tout le tapage, les fêtes et le fracas qu'on a faits pour l'arrivée de ces Russes ; il vous ont dit la suite de sa majesté, depuis le cocher jusqu'à l'hetman. La semaine dernière je l'ai vu à deux bals et à une soirée ; pour un prince, je l'ai trouvé un peu trop gaillard. Vous savez qu'on nous a habitués à des grâces tout à fait différentes.

J'avoue que l'air du czar m'a semblé avoir plus de vivacité et d'éclat ; mais en fait de favoris il est pauvrement partagé. Il était en habit bleu, sans crachat, en enlote de casimir, et valsait avec la Jersey, qui, plus ravissante que jamais, paraissait, comme toutes les personnes invitées, charmée de la présence de sa majesté.

Juin 1814.

ÉPÎTRE DE CONDOLÉANCE A SARA,

COMTESSE DE JERSEY,

SUR CE QUE LE PRINCE RÉGENT AVAIT RENVOYÉ SON
PORTRAIT A MISTRESS MEE¹.

Quand l'orgueilleux triomphe du maître impérial à qui Rome esclave obéissait tout en l'abhorrant offrit aux regards de la foule les bustes glorieux des sages et des héros, pendant que passait le cortège, dans toute cette pompe, qu'admirait-on de plus ? Qui imprimait l'admiration sur tous les visages ? La pensée de Brutus, — car son image n'était pas là ! son absence faisait sa gloire ; — cette absence gravait sans mélange son souvenir dans les regrets de tous, et consacrait son nom d'une manière plus durable que n'eût pu faire une statue colossale d'or massif.

De même, belle Jersey, si notre avide regard, dans un étonnement muet et vain, cherche tes traits au milieu de tous ces charmes reproduits par le pinceau et dont ta beauté eût effacé l'éclat ; si ce présomptueux vieillard, digne héritier du trône et de l'es-

¹ Les journaux se sont procuré, je ne sais comment, l'*Adresse de condoléance à lady Jersey* sur le renvoi de son portrait par le régent, et l'ont publiée avec mon nom sans même me le de-

mander ou s'informer si la pièce était authentique. Mandite soit leur impudence ; elle a mis à bout ma patience, tellement que je ne veux rien ajouter sur ce sujet. *Lettres de Byron.*

prit de son père, si ses yeux corrompus et son cœur flétri ont pu consentir à se séparer de ta douce image, à lui la honte de cette absence de goût ; à nous la douleur de contempler cette phalange de beautés sans son chef ; toutefois, une pensée égoïste nous console : nous perdons le portrait, mais nous gardons nos cœurs.

Que nous offriront maintenant les voûtes de sa galerie ? un jardin où se trouvent toutes les fleurs, — hormis la rose ; — une fontaine à laquelle il ne manque que son onde limpide ; une nuit où brillent toutes les étoiles, excepté l'astre de Diane ; toutes ces beautés présentes nous ne les verrons pas ; nos regards s'en détourneront pour rêver à toi, et s'arrêteront plus longtemps sur cette image évoquée pour la mémoire que sur tous ces portraits qu'il présente vainement à notre suffrage.

Puisse l'éclat de ton midi briller longtemps encore, et puisses-tu conserver tout ce que la vertu demande d'hommages : les belles formes de la jeunesse, — la grâce du visage, — les yeux qui portent la vie et la joie, — le regard empreint de sérénité, les tresses brillantes de ces cheveux noirs qui ombragent sans le cacher un front plus que beau, ce coup d'œil qui nous subjugué, et cette animation magique répandue sur toi, qui ne permet pas à nos yeux de se reposer, mais les oblige à regarder de nouveau, et les récompense sans cesse par la découverte de nouveaux charmes. Ils n'ont point diminué, ils sont toujours aussi brillants, bien que leur éclat soit trop éblouissant pour la vue d'un vieil imbécile ; il te faut attendre que tous tes charmes soient partis si tu veux plaire au cœur vil qui ne plaît à personne, — à ce froid libertin dont le regard envieux et blasé a passé devant ton portrait sans paraître le voir, qui a cherché dans son étroite cervelle le moyen de manifester tout à la fois sa haine pour la beauté de la liberté et pour la *tienne*.

AOÛT 1814.

A BALTHAZAR.

I.

Balthazar ! quitte la table du festin, et ne meurs pas dans la satiété des plaisirs ; regarde ! pendant que devant toi brûlent encore les paroles écrites, le mur étincelant. Les hommes saluent plus d'un despote du titre mensonger d'oint du Seigneur ; mais toi, ô le plus débile et le pire des tyrans, n'est-il pas écrit que tu dois mourir ?

II.

Val arrache les roses qui couronnent ta tête, — cette parure sied mal à des cheveux blancs ; les guirlandes de la jeunesse sont maintenant déplacées pour toi plus encore que ton diadème, dont tu as terni tous les bijoux ; — rejette donc loin de toi ce colifichet sans valeur, qui, porté par toi, est l'objet du

mépris même de tes esclaves, et apprends à mourir comme meurent des hommes meilleurs !

III.

Oh ! tu fus de bonne heure pesé dans la balance, et tu as été trouvé léger de parole et de mérite ; avant que finit pour toi la jeunesse, ton âme était déjà morte, et il ne restait de toi qu'une masse d'argile. Ta vue excite le rire du mépris ; mais l'Espérance, détournant de toi ses regards baignés de larmes, déplore que le ciel t'ait fait naître, indigne que tu es de régner, de vivre, ou de mourir.

STANCES ÉLÉGIAQUES SUR LA MORT DE SIR PETER PARKER ¹.

I.

Il y a des larmes pour tous ceux qui meurent, du deuil sur le plus humble tombeau ; mais, quand les braves succombent, les nations font entendre le cri funèbre, et la Victoire pleure.

II.

Pour eux les soupirs les plus purs de la douleur traversent le sein ému de l'océan : en vain leurs ossements gisent sans sépulture, toute la terre devient leur mausolée !

III.

Ils trouvent un monument dans toutes les pages de l'histoire, une épitaphe dans toutes les langues : l'heure présente, le siècle à venir les pleurent et leur appartiennent.

IV.

Pour eux se tait la joie des festins ; *leur nom* est le seul mot prononcé, pendant qu'en leur honneur, et en mémoire de leurs hauts faits, la coupe circule silencieuse.

V.

Célébrés par la foule qui ne les a pas connus, regrettés par leurs ennemis qui les admirent, qui ne voudrait partager leur destinée glorieuse ? qui ne voudrait mourir de la mort qu'ils ont choisie ?

VI.

C'est ainsi, valeureux Parker, que seront consacrées ta vie, ta mort, ta gloire ; les jeunes courages t'admireront et trouveront un modèle dans ta mémoire.

VII.

Mais il est des cœurs que ta mort a fait saigner, que ta gloire ne peut consoler, et qui n'entendent qu'en frémissant parler d'une victoire où succomba un guerrier si cher, si intrépide.

VIII.

Où fuiront-ils pour te pleurer moins ? Quand cesseront-ils d'entendre prononcer ton nom chéri ? Le temps ne peut amener l'oubli quand la douleur est entretenue par la gloire.

¹ Ce brave officier mourut en août 1814, dans sa vingt-neuvième année, à la tête d'une brigade de gens de son vaisseau (*le Ménélas*), au moment où il les excitait à s'emparer du camp amé-

ricain, près de Baltimore. Il était cousin-germain de lord Byron, mais ils ne s'étaient jamais rencontrés depuis leur enfance.

IX.

Hélas ! c'est sur eux, et non sur toi, qu'ils ne peuvent s'empêcher de pleurer. Elle ne peut qu'être profonde l'affliction qu'inspirent les morts quand cette douleur est la première qu'ils aient jamais causée.

Octobre 1814.

STANCES¹.

PARMI LES JOIES QUE LE MONDE NOUS DONNE.

« O lacrymarum fons, lenero sacros
Ducuntium ortus ex animo : quater
Felix ! in imo qui scatenem
Pectore te, pia nymphe, sensit. »
GRAY, *Poemata*.

I.

Parmi les joies que le monde nous donne, il n'en est point de comparable à celles qu'il nous ôte, quand l'éclat de la pensée jeune s'efface dans le triste déclin du sentiment ; au bel âge, ce n'est pas seulement la fraîcheur de la joue qui passe vite, mais le tendre incarnat du cœur est déjà parti que la jeunesse dure encore.

II.

Alors ce petit nombre d'âmes qui flottent encore après le naufrage du bonheur, sont poussées sur les écueils du crime ou entraînées dans l'océan des dérégléments : leur boussole est perdue, ou son aiguille leur montre vainement le rivage que leur barque fracassée n'abordera jamais

III.

Alors vient le froid mortel de l'âme, semblable à la mort elle-même ; elle ne peut ressentir les maux d'autrui, elle n'ose songer aux siens ; cette torpeur glaciale a gelé la source de nos larmes, et dans le regard c'est la glace seule qui brille.

IV.

En vain des lèvres s'échappent abondamment les éclairs de l'esprit ; en vain la gaité cherche à distraire le cœur dans ces heures de la nuit qui ne donnent plus le repos d'autrefois ; c'est comme la guirlande dont le lierre environne la tourelle en ruines : à l'extérieur elle est verdoyante et fraîche, mais par-dessous détériorée et grisâtre.

V.

Oh ! si je pouvais sentir ce que j'ai senti, — ou être ce que j'ai été, ou pleurer sur ce qui n'est plus

comme je pleurais autrefois ; de même qu'au désert la source la plus saumâtre paraît douce, ainsi couleraient pour moi ces larmes au milieu du champ flétri et inculte de la vie².

Mars 1815.

STANCES.

NULLE D'ENTRE LES FILLES DE LA BEAUTÉ.

I.

Nulle d'entre les filles de la Beauté n'a une magie comme la tienne ; et ta voix est douce à mon oreille comme la musique sur l'eau alors que l'océan charmé semble se taire pour l'entendre, que les vagues brillantes restent silencieuses et immobiles, et que les vents enchaînés paraissent rêver.

II.

Et l'astre des nuits file sa chaîne brillante au-dessus du liquide abîme dont le sein se soulève doucement comme celui d'un enfant endormi : ainsi l'âme s'incline devant toi pour l'entendre et t'adorer, pleine d'une émotion suave et profonde comme celle qui, par une nuit d'été, gonfle l'océan.

WATERLOO.

(ODE IMITÉE DU FRANÇAIS.)

NOUS NE TE MAUDISSONS PAS, WATERLOO.

I.

Nous ne te maudissons pas, Waterloo ! bien que ta plaine ait été arrosée du sang de la liberté ; c'est là qu'il fut versé, mais la terre ne l'a point bu ; jaillissant avec force de tous ces cadavres, comme une trombe de l'océan, il s'élève et va se mêler dans les airs au sang de Labédoyère — et de celui dont la tombe honorée renferme « la brave des braves. » Il forme dans le ciel un rougeâtre nuage ; mais il retournera aux lieux d'où il est sorti ; quand il sera plein il éclatera. — Jamais tonnerre n'a retenti comme celui qui ébranlera alors le monde étonné ; — jamais éclair n'a brillé comme celui qui sillonnera le ciel ! pareil à l'étoile mystérieuse, prédite autrefois par le prophète, qui doit répandre sur la terre une pluie de flamme et changer les rivières en sang³.

II.

Le chef est tombé, mais non pas sous vos coups, vainqueurs de Waterloo ! Quand le soldat citoyen ne

¹ Ces vers furent donnés par lord Byron à M. Power du Strand, qu'il publia avec une fort belle musique par sir John Stewenson.

Je suis plaisant, en vérité, de vous envoyer une chanson mélancolique ; mais un événement malheureux, la mort du pauvre Dorset et le souvenir de l'amitié que j'ai eue pour lui, ne me laissait guère en état d'écrire ce qui vous aurait convenu. J'ai composé ces vers pour vous, et comme un cadeau pour Power, s'il vent les accepter. Ne vous croyez pas déshonoré en les mariant avec la musique. Je ne m'inquiète pas de ce que dira Power, il est généralement peu complimenteur à mon égard et ne fait pas de concession au *no! le* auteur lorsque les phrases sont viles, comme dit Polonius. *Lord Byron à M. Moore.*

² Vous rappelez-vous les vers que je vous ai envoyés l'année dernière ? Je n'ai pas, comme M. Fitzgerald, de prétention au titre de *vetes*, mais n'étaient-ils pas quelque peu prophétiques ?

Je me rappelle les vers du commencement : — « Parmi les joies que le monde nous donne. » — Je les regarde comme les plus vrais, quoique les plus mélancoliques que j'aie jamais écrits. *Lettres de Byron, mars 1816.*

³ Voir l'*Apocal.*, ch. VIII, v. 7. — « Le premier ange sonna, et il commença à pleuvoir du feu et du sang ; le second ange sonna, et on vit une grande montagne qui vomissait des flammes, et la montagne fut précipitée dans la mer, et le tiers de la mer devint rouge comme du sang ; le troisième ange sonna, et il tomba du ciel une grande étoile qui brûlait comme une lanterne, et elle s'éteignit dans les rivières et les sources d'eau ; et le nom de cette étoile est Absinthe, et le tiers des eaux devinrent de l'absinthe, et beaucoup d'hommes moururent pour avoir bu de ces eaux amères. »

commandait à ses égaux que pour les conduire où la gloire souriait au fils de la liberté, lequel de tous les despotes coalisés pouvait se mesurer avec ce jeune général ? Qui pouvait se vanter d'avoir vaincu la France avant que la tyrannie régnât seule et sans partage, avant que, poussé par l'ambition, le héros s'abaissât à n'être plus que roi ? Alors il tomba : — périsse comme lui quiconque voudra asservir l'homme au joug de l'homme !

III.

Et toi aussi, guerrier au blanc panache¹, toi à qui ton propre royaume a refusé un tombeau² ! mieux eût valu pour toi continuer à guider les bataillons de la France contre des armées d'esclaves mercenaires que d'aller te livrer à la mort et à la honte pour un méprisable titre de roi comme celui que porte le despote de Naples, et qu'il a acheté de ton sang. Quand tu lançais ton cheval de bataille dans les rangs ennemis comme un fleuve qui franchit ses rives, pendant qu'autour de toi volaient en éclats les casques pourfendus, les glaives brisés, — tu étais loin de prévoir le destin qui t'attendait ; cet orgueilleux panache a donc été abattu sous les coups déshonorants d'un esclave ! Il fut un temps où, pareil à la lune qui règle l'océan, ce panache ondoyait dans l'air et servait de ralliement au guerrier ; à travers les flots noirs et sulfureux de la fumée du combat, le soldat cherchait du regard ce cimier inspirateur, et, le voyant briller au premier rang, il sentait ranimer son courage. Là où l'agonie de la mort était la plus courte, où la bataille multipliait le plus ses débris, à l'ombre de l'étendard avancé de l'aigle à la crête brûlante (porté sur les ailes du tonnerre, et resplendissant des rayons de la victoire, qui eût pu alors arrêter son vol ?), là où les lignes ennemies étaient rompues ou se débattaient dans la plaine, là on était sûr de voir Murat charger ! là il ne chargera plus !

IV.

Sur nos gloires détruites marchent les envahisseurs ; la victoire pleure sur ses trophées abattus. — Mais que la Liberté se réjouisse ! que son cœur éclate dans sa voix ! la main sur son épée, elle sera doublement adorée. La France a deux fois appris cette « leçon morale » chèrement achetée, que son salut ne réside pas dans un trône avec Capet ou Napoléon, mais dans l'égalité des lois et des droits, dans l'union des cœurs et des bras pour défendre la grande cause, — la cause de cette liberté que Dieu a départie avec la vie à tout ce qui est sous le ciel, et que le crime voudrait faire

disparaître de la terre, lui dont la main farouche et prodigue sème comme du sable la richesse des nations, et verse leur sang comme de l'eau dans un impérial océan de carnage.

V.

Mais le cœur et l'intelligence, et la voix du genre humain, s'élèveront de concert, — et qui résistera à cette fière alliance ? Il est passé le temps où l'épée subjuguait. — L'homme peut mourir, — l'âme se renouvelle ; même dans ce monde de soucis et de bassesse, la liberté ne manquera jamais d'héritier, des millions d'hommes ne respirent que pour hériter de son indomptable génie ; — quand elle assemblera de nouveau ses armées, les tyrans croiront en elle et tremblent. Ils rient de cette menace impuissante ; des larmes de sang n'en couleront pas moins³.

FAUT-IL DONC TE QUITTER, O MON GLORIEUX CHEF !

(IMITÉ DU FRANÇAIS.)

I.

Faut-il donc te quitter, ô mon glorieux chef ! séparé du petit nombre de ceux qui te sont restés fidèles ! Qui dira la douleur du guerrier, l'angoisse délirante de ce long adieu ? L'amour de la femme, le dévouement de l'amitié, quel qu'ait été sur moi leur empire, — que sont-ils, comparés à ce que j'éprouve, à la fidélité qu'un soldat t'a vouée ?

II.

Idole de l'âme du soldat, sans rival dans les batailles, tu ne fus jamais plus grand qu'aujourd'hui. Beaucoup ont pu gouverner le monde, tu es le seul qu'aucune calamité n'a fait fléchir. Longtemps à tes côtés j'ai affronté la mort et porté envie à ceux qui succombaient et dont la mourante acclamation bénissait celui qu'ils servaient si bien⁴.

III.

Que n'ai-je partagé leur tombe glacée ! Je ne verrais pas aujourd'hui les lâches terreurs de tes ennemis oser à peine laisser un homme auprès de toi, comme s'ils craignaient qu'il ne te délivrât ! Oh ! même sous les voûtes d'un cachot, toutes leurs chaînes me seraient légères en présence de ton âme indomptée.

IV.

Celui qui est sourd à la prière de notre fidélité, si sa gloire empruntée venait à s'obscurcir, s'il rentrait dans son obscurité natale, ses sycophantes viendraient-

¹ Pauvre Murat ! quelle fin ! Sa plume blanche servait de point de ralliement dans une bataille comme jadis le panache de Henri IV. Il refusa de se confesser² et de se laisser panser, ne voulant enchaîner ni son âme ni son corps. *Lettres de Byron*.

² On prétend que l'on a exhumé les dépouilles mortelles de Murat et qu'on les a brûlées.

³ A propos de politique, comme dit Caleb Quotem, relisez, je vous prie, les vers qui terminent mon *Ode sur Waterloo*, écrite en 1815 ; rapprochez-les de l'assassinat du duc de Berri en 1820, et dites-moi si je ne mérite pas le titre de *vates* tout aussi bien que Fitzgerald et Coleridge :

Byron se trompe : Murat s'est confessé, ainsi que Napoléon.

Crimson tears will follow yet ;

et n'ont-elles pas coulé, ces larmes de sang ? *Let. de Byron*, 1820.

⁴ Tout le monde pleurait, mais surtout Savary, ministre de la police, qui devait sa fortune à l'empereur. Il embrassait les genoux de son maître, et écrivit une lettre à lord Keilch pour lui demander la permission d'accompagner Napoléon à quelque titre que ce fût.

⁵ A Waterloo, on vit un soldat qui venait d'avoir le bras brisé par un boulet l'arracher avec l'autre main, et le jetant en l'air crier à ses camarades — « Vive l'empereur ! jusqu'à la mort ! » — Il y a plusieurs exemples de ce genre ; vous pouvez comparer sur l'authenticité de celui-ci. *Lett. partic. écrites de Bruxelles*.

ils la partager avec lui ? S'il possédait maintenant cet empire du monde, que tu abdiquas avec tant de sérénité, achèterait-il avec ce trône des cœurs comme ceux qui t'appartiennent encore ?

V.

Mon chef, mon roi, mon ami, adieu ! Je n'avais jamais fléchi le genou ; jamais je n'avais supplié mon souverain comme j'implore aujourd'hui ses ennemis ; tout ce que je demande, c'est d'être admis aux périls qu'il lui faut braver ; c'est de partager à côté du héros sa chute, son exil et sa tombe.

ODE A L'ÉTOILE DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

(IMITÉ DU FRANÇAIS.)

I.

Étoile des braves ! — dont les rayons ont versé tant de gloire sur les vivants et sur les morts, prestige radieux et adoré ! dont la présence faisait lever des millions d'hommes en armes ; — éclatant météore d'origine immortelle ! pourquoi t'élever dans le ciel, pour t'éteindre ensuite sur la terre ?

II.

Les âmes des héros immolés formaient tes rayons ; l'éternité resplendissait dans ton auréole ; au ciel la gloire, sur la terre l'honneur, composaient l'harmonie de ta sphère martiale, et ta lumière brillait aux regards humains comme un volcan dans les cieux.

III.

Ta lave roulait en fleuve de sang, et ses flots balayaient les empires ; pendant que tu répandais tes clartés jusqu'aux derniers confins de l'espace, au-dessous de toi la terre tremblait sur sa base, et le soleil, pâle et découronné, l'abandonnait l'empire du firmament.

IV.

Un arc-en-ciel t'avait précédée et grandit avec toi, formé de trois couleurs brillantes et divines¹, appropriées à ce céleste signe ; car la main de la Liberté les avait nuancées comme les teintes d'une perle immortelle.

V.

Une couleur était empruntée aux rayons du soleil, une autre à l'azur foncé des yeux d'un séraphin, la troisième au voile blanc et radieux d'un esprit pur. Les trois réunies ressemblaient au tissu d'un céleste rêve.

VI.

Étoile des braves ! tes rayons palissent, et les ténèbres vont de nouveau prévaloir. Mais, ô arc-en-ciel des hommes libres ! nos larmes et notre sang couleront pour toi. Si jamais ta brillante promesse s'évanouit, notre vie ne sera plus qu'un fardeau d'argile.

VII.

Et les pas de la Liberté sanctifient les silencieuses cités des morts, et ils sont beaux dans la mort ceux qui tombent fièrement dans ses rangs ; et bientôt, ô déesse ! puissions-nous être à jamais avec eux ou avec toi !

ADIEUX DE NAPOLEON.

(IMITÉ DU FRANÇAIS.)

I.

Adieu au pays qui vit le funèbre éclat de ma gloire naître et ombrager la terre de son nom ; — il m'abandonne maintenant, mais les pages de son histoire, les plus brillantes comme les plus sombres, seront pleines de ma renommée. J'ai fait la guerre au monde ; il ne m'a vaincu que lorsque le météore des conquêtes m'entraîna trop loin ; j'ai lutté contre les nations, à qui, dans mon isolement, j'inspire encore l'effroi, unique et dernier captif entre des millions de guerriers.

II.

Adieu, France ! Quand ton diadème ceignit mon front, je te fis la perle et la merveille de la terre ; — mais ta faiblesse ordonne que je te laisse comme je t'ai trouvée, déshéritée de ta gloire et déchue de ta vertu. Oh ! que n'ai-je encore ces cœurs belliqueux qui, vainqueurs dans toutes mes guerres, sont tombés sans fruit en luttant contre l'orage ! — L'aigle, dont le regard fut alors fasciné et troublé, planerait encore dans le ciel, en fixant d'un œil assuré le soleil de la victoire !

III.

Adieu, France ! — Mais si quelque jour la liberté revient visiter tes rivages, alors souviens-toi de moi ; — la violette croît encore au fond de tes vallées ; quoique flétrie, tes pleurs la feront reflourir ; — alors, je pourrai vaincre encore les armées ennemies qui nous entourent, et ton cœur pourra encore s'éveiller à ma voix. — Dans la chaîne qui nous retient captifs, des anneaux peuvent se briser ; tourne-toi alors vers moi, et appelle le chef de ton choix.

ENDOS MIS A L'ACTE DE SÉPARATION

EN AVRIL 1816.

L'an passé, femme aimable et tendre,
Tu me jurais — « amour, respect, » — et cætera ;
Ce que vaut ce serment que ta voix fit entendre,
Ce papier le dira.

LES TÉNÉBRES².

J'eus un rêve qui n'était pas tout entier un rêve³.
Le soleil brillant était éteint, et les étoiles erraient

¹ Le drapeau tricolore.² Cette pièce, dans le manuscrit original, est intitulée *le Rêve*.³ Dans ce poëme, lord Byron a abandonné ce système, qui lui est propre, de montrer toujours au lecteur le but où il tend ; et il s'est contenté d'offrir une masse d'idées puissantes disposées

sans ordre et dont il est difficile de saisir la liaison ; une foule d'images terribles se pressent et se confondent devant nous comme dans le rêve d'un homme qui a le délire, chimères épouvantables à l'existence desquelles l'esprit refuse de croire, qui étourdissent le lecteur et troublent même l'esprit de ceux qui sont les plus accoutumés aux bizarreries de la muse. Le sujet est l'invasion

obscurément dans l'éternel espace, dépouillées de leurs rayons et sans suivre de route réglée; et la terre glacée flottait aveugle et noire dans l'air que la lune n'éclairait pas; le matin venait, s'en allait, — et revenait sans amener le jour, et les hommes avaient oublié leurs passions dans la terreur de cette désolation; et tous les cœurs, glacés, dans une prière égoïste, implorèrent la lumière; et ils vivaient autour de grands feux allumés; — et les trônes, les palais des rois couronnés, — les cabanes, les habitations de tout genre, étaient brûlés pour éclairer les ténèbres; les villes étaient devenues la proie de l'incendie, et les hommes étaient rassemblés autour de leurs demeures embrasées pour se regarder les uns les autres encore une fois; heureux ceux qui vivaient à proximité des volcans et de leur cime lumineuse! un effrayant espoir était tout ce qui restait au monde, les forêts étaient livrées aux flammes, — mais d'heure en heure on les voyait tomber et disparaître, — et les trônes pétillants s'éteignaient avec un dernier craquement, — et puis tout redevenait ténèbres. Leur lumière désespérante, tombant en éclairs passagers sur les visages des hommes, leur donnait un aspect qui n'était pas de ce monde; les uns, étendus à terre, cachaient leurs yeux et pleuraient; d'autres appuyaient leurs mentons sur leurs poings fermés et souriaient; d'autres enfin couraient çà et là, alimentaient les bûchers funèbres, et regardaient avec inquiétude le ciel monotone étendu comme un drap mortuaire sur l'univers décédé; puis ils se roulaient dans la poussière en blasphémant, gringaient des dents et hurlaient; les oiseaux effrayés jetaient des cris, voltigeaient sur la terre et agitaient leurs ailes inutiles; les animaux les plus sauvages étaient devenus timides et tremblants; et les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu de la foule; elles sifflaient, mais ne piquaient pas: — on les tuait pour les manger. Et la guerre, qui s'était quelque temps reposée, recommençait à se gorger de carnage; — un repas était acheté avec du sang, et chacun rassasiait à part son appétit farouche et sombre. Plus d'amour; toute la terre n'avait qu'une pensée, — celle de la mort, et d'une mort immédiate et sans gloire. — Toutes les entrailles étaient en proie aux tortures de la faim; les hommes mouraient, et leurs os comme leur chair restaient sans sépulture; maigres et décharnés, ils se dévoraient entre eux; les chiens eux-mêmes attaquaient leurs maîtres, tous, un

seul excepté; resté auprès d'un cadavre, il en écarta les oiseaux, les animaux de proie et les hommes affamés, jusqu'à ce que la faim les eût fait succomber eux-mêmes, ou que d'autres morts alléchassent leurs maigres mâchoires; lui-même ne chercha aucune nourriture; mais, exhalant un hurlement plaintif et prolongé avec un cri rapide de douleur, il mourut en léchant la main dont les caresses ne lui répondaient plus. Peu à peu la famine moissonna la foule; d'une cité populeuse deux hommes seulement vivaient encore, et ils étaient ennemis: ils se rendirent tous deux derrière les cendres mourantes d'un autel où une multitude de choses saintes avaient été entassées pour un usage sacrilège; transis de froid, de leurs mains glacées et décharnées ils grattèrent les cendres encore chaudes, et leur faible souffle, en quête d'un peu de vie, parvint à faire une flamme qui à peine en était une; sa lueur s'étant un peu augmentée, ils levèrent les yeux l'un vers l'autre, — se virent, jetèrent un cri, et moururent; — ils moururent au spectacle de leur laideur mutuelle, chacun d'eux ignorant qui était celui sur le front duquel la famine avait écrit: « Maudit! » Le monde était désert; les pays populeux et puissants n'étaient plus qu'une masse inerte où il n'y avait ni saisons, ni végétation, ni arbres, ni hommes, ni vie, — une masse de mort, — un chaos d'argile durcie. Les fleuves, les lacs et l'océan étaient immobiles, et rien ne remuait dans leurs silencieuses profondeurs; les navires sans équipages pourrissaient sur la mer, et leurs mâts tombaient pièce à pièce; en tombant ils dormaient sur l'abîme que rien ne soulevait plus; — les vagues étaient mortes; les marées étaient dans la tombe, ou les avait précédées la lune leur reine; les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, et les nuages n'existaient plus; les ténèbres n'en avaient plus besoin, — les ténèbres étaient l'univers!

Biodati, juillet 1816.

LE TOMBEAU DE CHURCHILL².

FAIT LITTÉRAL.

J'étais près de la tombe d'un homme qui, comète passagère, n'a brillé qu'une saison; je vis la plus humble des sépultures, et néanmoins je contemplai avec un sentiment de douleur et de respect ce gazon négligé, cette pierre silencieuse, où était gravé un nom confondu avec les noms inconnus épars autour de lui;

de la terre par les ténèbres, qui sont appelées, comme dans Shakspeare, — le fossoyeur de la mort. — La réunion d'images terribles que le poète a placées devant nous ne fait que mieux sentir l'extravagance du plan. A dire vrai, ces créations fantastiques sont dangereuses pour l'imagination d'un poète aussi exalté que Byron, dont le Pégase avait plutôt besoin d'un frein que d'un éperon. L'infini dans lequel elles laissent le poète et le manque de précision les rendent pour la poésie ce que le mysticisme est pour la religion. La pensée du poète n'en devient que moins saisissable, et après s'être mis au-dessus de l'intelligence ordinaire il finit par ne plus comprendre. En vain le poète entasse-t-il les images poétiques, c'est comme si un peintre voulait prendre pour canevas un image qui passe. WALTER SCOTT.

¹ Les Ténèbres sont un immense et sombre tableau de ce monde lorsque le soleil sera éteint, que la race humaine aura disparu. Ce morceau est écrit avec une vigueur sans égale, mais

aussi avec quelque chose de l'exagération allemande et les détails les plus fantastiques. L'idée fondamentale est terrible au-delà de tout ce que l'on peut imaginer, mais elle pèse trop douloureusement sur l'esprit pour que l'on puisse la contempler avec plaisir, même en se mettant au point de vue du poète. JEFFREY.

² Sur le manuscrit de ces vers lord Byron a écrit: « Le poème suivant, comme toutes mes compositions en général, est fondé sur un événement réel. J'ai cherché à imiter le style d'un grand poète dans ses beautés et dans ses défauts; je dis le style, car je n'ai pas la prétention d'égaliser ses idées. Si l'on y trouve quelque ridicule, il faut me l'attribuer au moins autant qu'à M. Wordsworth, qui n'a pas de plus grand admirateur que moi. J'ai mélangé ce que j'appelle les défauts et les beautés de son style, et on peut dire que dans pareille occasion, quelle que soit la part de l'éloge et celle du blâme, il y a toujours quelque chose de flatteur pour l'écrivain original. »

et je demandai au jardinier de ce lieu pourquoi les étrangers venaient, à l'occasion de cette plante, mettre à contribution sa mémoire et l'obliger à remonter à travers l'épaisse nuit d'un demi-siècle; et il me répondit : — « Ma foi, je ne sais pas comment il arrive si souvent que les voyageurs se font pèlerins; il est mort avant mon entrée en fonctions, et ce n'est pas moi qui ai creusé sa tombe. » Est-ce donc là tout? me dis-je; et nous déchirons le voile de l'immortalité; et nous ambitionnons je ne sais quel honneur et quel éclat dans les âges à venir pour essayer cet affront! et si tôt encore, et voilà tout le succès qui attend nos efforts! Pendant que je parlais, l'architecte de tout ce que foulent nos pas, car la terre n'est autre chose qu'un marbre funéraire, essaya d'extraire quelque souvenir de cette argile dont le mélange pourrait embarrasser la pensée d'un Newton, n'était que toute vie doit aboutir à une vie unique, dont celle-ci n'est qu'un rêve; — soudain, comme si le crépuscule d'un ancien soleil eût lui dans sa mémoire, il parla ainsi : — « Je crois que l'homme dont vous parlez, et qui repose dans cette tombe à part, fut dans son temps un écrivain fameux; c'est pourquoi les voyageurs se détournent de leur route pour lui rendre honneur, — et me donner, à moi, ce qu'il plaira à votre seigneurie. » Sur quoi, on ne peut plus satisfait, je tirai d'un coin avare de ma poche certaines pièces d'argent que, malgré moi, je donnai à cet homme, quoique cette dépense me gênât. — Je vous vois sourire, ô profanes! parce que je vous dis tout simplement la vérité. Riez de vous-mêmes, et non de moi, — car j'écoutai avec un intérêt profond et les larmes aux yeux cette homélie naturelle du vieux fossoyeur, dans laquelle se trouvaient réunies l'obscurité et la renommée, la gloire et le néant d'un nom¹.

Diodati, 1816.

PROMÉTHÉE.

I.

Titan! à tes yeux immortels les souffrances de la race humaine, vues dans leur douloureuse réalité, ne furent pas, comme pour les dieux, un objet de dédain. Quelle fut la récompense de ta compassion? une souffrance muette et intense; le rocher, le vautour et la chaîne, tout ce que les cœurs fiers peuvent ressentir d'angoisses, les tourments qu'ils dissimulent, l'intolérable sentiment de la douleur qui ne parle que dans la solitude, craignant encore que le ciel ne l'écoute, et attend pour gémir que sa voix n'ait point d'échos.

II.

Titan! tu as connu la lutte entre la souffrance et la volonté, cette lutte qui torture quand elle ne tue pas; et le ciel inexorable, l'aveugle tyrannie du destin, le

principe de haine qui gouverne le monde, qui crée pour son plaisir des êtres qu'il pourrait anéantir, l'a refusé jusqu'à la faveur de mourir : le don malheureux de l'éternité fut ton partage, — et tu l'as noblement supporté. Tout ce que le maître du tonnerre put arracher de toi fut la menace qui lui renvoyait les tourments de ton supplice, résultat prévu par toi, et que tu ne voulus pas lui révéler pour le fléchir; et ton silence fut son arrêt; et dans son âme s'éleva un repentir inutile, et un douloureux effroi si mal dissimulé, que les foudres tremblèrent dans sa main.

III.

Ton crime divin fut d'être bon, de diminuer par tes préceptes la somme de l'humaine misère, et d'aprendre à l'homme à puiser sa force dans son âme; mais bien qu'arrêté dans ton œuvre par le ciel, ton énergie patiente, ta fermeté et la résistance de ton esprit invulnérable nous ont légué une grande leçon : tu es pour les mortels le symbole et le signe de leur destin et de leur force; comme toi l'homme est en partie divin, onde trouble dont la source est pure; et l'homme peut partiellement prévoir sa funèbre destinée, connaître sa misère, sa force de résistance et le malheur sans mélange de sa triste existence. Mais à tous les maux l'âme humaine peut opposer elle-même, aussi forte que toutes les douleurs, une volonté ferme, une conscience intime et profonde qui, au sein des tortures, trouve en elle sa propre récompense, triomphe alors qu'elle ose défier, et fait de la mort une victoire.

Diodati, juillet 1816.

FRAGMENT.

SI JE POUVAIS REMONTER LE FLEUVE DE MES ANS.

Si je pouvais remonter le fleuve de mes ans jusqu'à la première source de nos sourires et de nos larmes, je ne voudrais pas recommencer le cours des heures, et voguer de nouveau entre des rives minées par les eaux et des fleurs desséchées; je le laisserais couler comme il fait maintenant, et se perdre dans la foule des ondes inconnues.

Qu'est-ce que la mort? — le repos du cœur? le tout dont nous faisons partie? car la vie n'est qu'une vision, — il n'y a de vie pour moi que ce que je vois des êtres vivants; et cela étant, — les absents sont les morts qui viennent troubler notre tranquillité, étendre autour de nous un lugubre linceul, et mêler de douloureux souvenirs à nos heures de repos.

Les absents sont les morts, — car eux, ils sont froids, et ne peuvent plus redevenir ce que nous les avons vus; et ils sont changés et tristes, — ou si ceux

¹ Le tombeau de Churchill était pour Byron un spectacle plein d'enseignements douloureux. Quoiqu'ils différassent de caractère et de génie, il y a pourtant de la ressemblance dans leur histoire et leur caractère. La satire de Churchill coulait avec plus de facilité, quoique avec non moins d'amertume; d'un autre côté, il ne peut être comparé à Byron pour la tendresse et l'imagination; tous deux se mirent au-dessus de l'opinion du monde et obtinrent une

réputation et une popularité qu'ils semblaient dédaigner. Leurs écrits montrent une générosité naturelle, mais mal réglée, et un besoin d'orgueilleuse indépendance porté jusqu'à l'extrême. Tous deux poussèrent leur haine de l'hypocrisie au-delà des bornes de la prudence et suivirent leur verve satirique sans aucun ménagement; enfin tous deux moururent dans la fleur de l'âge et sur la terre étrangère. WALTER SCOTT.

qu'on n'oublie point n'ont pas tout oublié, puisqu'ils sont séparés de nous, — qu'importe qu'il y ait entre nous une barrière de terre ou d'eau? c'est peut-être l'une et l'autre, mais cette séparation doit un jour cesser dans l'union sombre de l'insensible poussière.

Les habitants souterrains de notre globe ne sont-ils que la décomposition informe de millions d'hommes redevenus argile, que les cendres de milliers de siècles semées partout où l'homme a porté ou portera ses pas? ou bien habitent-ils leurs cités silencieuses, chacun dans sa cellule solitaire? ont-ils leur langue à eux, et le sentiment d'une existence dépourvue de souffle, — sombre et intense, comme minuit dans sa solitude? — O terre! où sont ceux qui ne sont plus? — Et pourquoi sont-ils nés? Les morts sont tes héritiers, — et nous, nous ne sommes que des bulles d'air à ta surface; et la clef de tes profondeurs est dans la tombe, cette porte d'ébène de ta caverne peuplée, où je voudrais errer en esprit, et contempler nos éléments transformés en des choses sans nom, et pénétrer de mystérieuses merveilles, et explorer l'essence des grandes âmes qui ne sont plus¹.

Diodati, juillet 1816.

SONNET.

AU LAC LÉMAN.

Rousseau, — Voltaire, — notre Gibbon — et de Staël, ces noms, ô Léman²! sont dignes de tes rivages, et tes rivages dignes de tels noms! Si tu n'existais plus, leur mémoire rappellerait ton souvenir. Pour eux tes rives ont été charmantes, comme pour tout le monde; mais ils les ont rendues plus charmantes encore, car c'est le privilège des esprits puissants de sanctifier dans le cœur des hommes les ruines de la demeure qu'ont habitée la sagesse et le génie; mais auprès de toi, ô lac de beauté! en glissant doucement sur ta mer de cristal, combien nous sentons mieux encore la flamme de ce généreux enthousiasme qui nous rend fiers des fils de l'immortalité, et donne de la réalité au souffle de la gloire.

Diodati, juillet 1816.

STANCES.

I.

Brillant est le séjour qu'habite ton âme; jamais esprit plus aimable n'a brisé son enveloppe mortelle pour occuper une place éclatante dans les rangs des bienheureux. Sur la terre tout déjà en toi était divin comme le sera éternellement ton âme, et nos regrets doivent s'apaiser en songeant que ton Dieu est avec toi.

¹ Dans ce morceau, comme dans beaucoup d'autres, on peut voir combien Byron imite les livres saints et quelle perfection il atteint dans ce qu'on appelle le style biblique. Ce fragment, entre autres, ressemble à une leçon de *Job*.

² Genève, Ferney, Copet, Lausanne. — « J'ai traversé » dit lord Byron, « tout le pays que décrit Rousseau, l'*Émile* à la main, et je suis frappé au-delà de tout ce que l'on peut dire de la beauté et de l'exactitude des descriptions. Je vous envoie une branche de l'acacia de Gibbon et quelques feuilles des roses de

II.

Léger sera le gazon de ta tombe! que sa verdure soit comme une émeraude, que pas un nuage n'obscurcisse les souvenirs que nous conservons de toi; que de jeunes fleurs et des arbres toujours verts croissent sur le lieu de ta sépulture, que l'on n'y aperçoive point de cyprès ni d'ifs : à quoi bon plaindre les bienheureux?

STANCES.

ILS DISENT QUE LE BONHEUR C'EST L'ESPÉRANCE.

Ils disent que le bonheur c'est l'espérance; mais le véritable amour attache au passé plus de prix encore, et la mémoire réveille les pensées qui nous sont chères; venues les premières, elles seront les dernières à s'éteindre.

Et tout ce que la mémoire aime le plus, c'est ce que l'espérance appelait de ses vœux; et tout ce qu'adora et perdit l'espérance s'est fondu dans le domaine de la mémoire.

Hélas! tout cela n'est qu'illusion; l'avenir nous trompe longtemps à l'avance; nous ne pouvons redevenir ce que nous regrettons, et n'osons réfléchir à ce que nous sommes.

A THOMAS MOORE.

Mon bateau touche au rivage, et mon navire est en mer; mais avant que je parte, Tom Moor, voici une double santé pour toi!

J'envoie un soupir à ceux qui m'aiment, un sourire à ceux qui me haïssent; et que le ciel sur ma tête soit serein ou sombre, j'ai un cœur préparé à tout.

Quoique l'océan mugisse autour de moi, il me portera sur ses vagues; quand je n'aurais autour de moi qu'un désert, il s'y trouve des sources qu'on peut découvrir.

Quand il ne resterait qu'une goutte dans la citerne, quand je serais mourant sur ses bords, avant de tomber de faiblesse, c'est à toi que je boirais.

Avec cette eau, comme maintenant avec ce vin, le vœu qui accompagnerait ma libation serait : — Paix aux tiens et aux miens! je bois à toi, Tom Moore.

LE ROI DES TISSERANDS.

CHANT DES LUDDISTES¹.

I.

Comme nos frères de là-bas²,
Payons avec du sang, c'est le sang qui délivre;

son jardin que je viens de visiter ainsi que sa maison. Vous trouverez dans sa vie une mention honorable de cet acacia, sous lequel il se promenait la nuit qu'il acheva son histoire. Madame de Staël a rassemblé à Copet la plus agréable société de toute l'Europe. » *Lettres de Byron*, 1816.

¹ Les Luddistes ou briseurs de métiers, ainsi appelés du nom de *Ludd*, leur chef.

² Les Américains.

Sachons mourir dans les combats
Si libres nous ne pouvons vivre.
Faisons tomber tous les tyrans
Devant le roi des tisserands.

2.

Quand la trame sera complète,
Enfants, contre le glaive échangeons la navette;
Jetons sur le despote à nos pieds renversé
Un lincoen teint du sang que lui-même a versé.

5.

Aussi noir que la boue en ses veines stagnante,
Ce sang est la rosée utile et bienfaisante
Qui doit faire fleurir l'arbre par nous planté,
L'arbre des tisserands et de la liberté.

STANCES.

1.

Nos nocturnes promenades, nous ne les prolonge-
rons plus si tard, quoique le cœur soit toujours aussi
aimant, et la lune aussi brillante.

II.

Car le glaive use le fourreau, et l'âme use la poi-
trine; et il faut que le cœur s'arrête pour reprendre
haleine, et l'amour lui-même a besoin de repos.

III.

Quoique la nuit ait été faite pour l'amour, et que
le jour revienne trop tôt, nous ne les prolongerons
plus si tard, nos nocturnes promenades.

SUR LE BUSTE D'HÉLÈNE PAR CANOVA.

Dans ce marbre charmant, supérieur aux œuvres
et à la pensée de l'homme, tu vois ce que la nature
pourrait, mais n'a pas *voulu* faire, et ce que *peuvent*
le génie du beau et Canova! La puissance de l'ima-
gination est dépassée, l'art du poète est vaincu;
voilà l'*Hélène* du cœur, avec l'immortalité pour
douaire.

LA LAMENTATION DU TASSE.

LA LAMENTATION DU TASSE¹.

1.

Qu'elles sont longues les années! — comme elles
pèsent sur les fibres agitées du poète, sur son âme
au vol d'aigle, ces longues années d'outrage, de ca-
lommie, d'injustice; cette accusation de folie, cette
solitude d'un cachot², ce cancer de l'âme ulcérée,
alors qu'une soif impatiente de lumière et d'air dé-
vore le cœur; et ces barreaux abhorrés, dont l'ombre
hideuse, interceptant les rayons du soleil, porte au

cerveau, par l'intermédiaire de ma prunelle convul-
sive, une sensation brûlante de pesanteur et de tris-
tesse; et la Captivité sans voile, debout avec un rire
moqueur sur le seuil de cette porte qui ne s'ouvre
jamais et ne laisse passer à travers les barreaux que
le jour et des aliments sans saveur que j'ai mangés
seul, jusqu'à ce qu'enfin ils ont perdu leur insociable
amertume. Et je puis prendre mes repas comme une
bête féroce, couché dans la caverne qui est ma tanière,
— et peut-être — ma tombe³. Tout cela m'a miné et
peut me miner encore; mais je dois le supporter. Je

¹ Il y a un poème dans lequel lord Byron a laissé de côté les passions sombres et impétueuses, dans lequel il a modifié son caractère et son style, dans lequel celui qui semblait n'avoir mission que de peindre sous leurs formes les plus terribles le remords, le désespoir, la démence, l'agonie et la mort montre qu'il avait un cœur qui ressentait également les plus douces et les plus pures émotions, un cœur qui était capable de comprendre les chagrins et la mélancolie des esprits les plus ordinaires. *Le Prisonnier de Chillon* est un poème à la lecture duquel l'enfance a répandu les premières larmes sur des douleurs cependant si étrangères à son innocence; l'âme douce et pieuse des femmes a pris sous sa protection, et le vieillard déjà détaché de ce monde a branlé sa tête blanchie en signe d'approbation à la peinture de cet amour fraternel qui répand les rayons de lumière sur cette terre qu'il va quitter, et nous montre notre nature déchue se rapprochant par le sacrifice et la mort de sa première nature. *La Lamentation* n'est pas moins pathétique et touchante que le *Prisonnier de Chillon*; lord Byron ne s'est point abandonné ici aux inspirations terribles, il n'a point voulu se plonger dans les ténèbres de ce cachot pour décrire l'agonie et le désespoir de la victime, mais il nous montre le poète calme dans sa prison et chantant une lamentation douce, mélancolique, plaintive, pleine de résignation, tempérée par des souvenirs d'un bonheur qui ne doit plus revenir et soutenu par l'espoir d'une réputation immortelle. A force de s'être nourri de sa douleur, la souffrance a perdu sur lui toute prise; nous pouvons nous imaginer qu'il a prononcé lui-même ce monologue un matin ou une nuit dans sa

prison, écoutant à la fois la voix de son cœur, le bruissement de la nature, qu'il ne pouvait plus voir, mais qu'il se créait sans cesse par la puissance de son imagination. WILSON.

² Le biographe du Tasse, l'abbé Serassi, a prouvé de manière à ne laisser aucun doute que la première cause du supplice du poète fut le désir qu'il avait d'échapper, soit momentanément, soit tout à fait, à la servitude de la cour d'Alphonse. En 1575 le Tasse résolut de visiter Rome et de profiter des indulgences du jubilé. « Ce voyage, » dit l'abbé, « augmenta les soupçons que l'on avait conçus sur son désir de s'attacher à une autre cour, et fut la source des infortunes du poète. A son retour à Ferrare le duc refusa de lui donner audience; il se vit repoussé des maisons de toutes les personnes qui dépendaient de la cour; aucune des promesses qu'on lui avait faites par la bouche du cardinal Albano ne fut accomplie. C'est alors que le Tasse, après avoir souffert pendant quelque temps ces affronts, se voyant disgracié par le duc et la princesse, abandonné par ses amis, insulté par ses ennemis, ne put se contenir plus longtemps dans les bornes de la modération, et donnant carrière à son ressentiment, se répandit en expressions injurieuses contre la maison d'Este, mandissant les services qu'il avait pu rendre, rétractant tous les éloges qu'il avait pu donner dans ses vers à ses princes ou à ceux de leur suite, et les désignant tous comme une bande de poltrons, d'ingrats et de débauchés. A la suite de ses paroles, il fut arrêté et conduit à l'hôpital de Santa-Anna et renfermé seul dans une cellule comme un fou.

SERASSI, *Vita del Tasso*.³ Dans l'hôpital de Santa-Anna on montre une cellule sur la

ne m'abaisse pas au désespoir, car j'ai lutté contre mon supplice; je me suis fait des ailes qui m'ont servi à franchir l'étroite enceinte des murs de mon cachot, et j'ai délivré de l'oppression le saint sépulcre, et je me suis transporté au milieu des hommes et des choses divines et mon génie, planant sur la Palestine, a chanté la guerre sacrée entreprise en l'honneur de l'Homme-Dieu qui habita la terre et qui est au ciel, ce Dieu qui a daigné fortifier et mon corps et mon âme. Afin de rendre mes souffrances méritoires, j'ai employé le temps de ma captivité à chanter les pieux exploits des libérateurs de Solyme.

II.

Mais j'ai terminé; — il est achevé ce travail plein de charmes : ô toi, fidèle ami ! qui pendant plusieurs années as soutenu mon courage, si je mouille de larmes ton dernier feuillet, sache que mes infortunes ne m'en ont arraché aucune. Mais toi, ô ma jeune création ! ô fille de mon âme ! qui venais te jouer autour de moi et me sourire, dont la vue me faisait oublier mes malheurs, et toi aussi tu es partie, — et avec toi mes délices : et c'est pourquoi je pleure, et mon cœur saigne après ce dernier coup porté à un roseau déjà brisé. Maintenant que je ne t'ai plus, que me restera-t-il ? car j'ai encore des douleurs à endurer, — et comment ? je ne sais. — Mais il y a dans mon intelligence une vigueur innée qui me fournira des ressources. Je ne me suis pas laissé abattre, parce que je n'avais pas de remords ni de motifs d'en avoir ; ils m'ont appelé fon, — et pourquoi ? ô Léonore ! ne répondras-tu pas, toi, à cette question ? En effet, il y avait folie à moi d'oser élever mon amour jusqu'à toi ; mais ce n'était pas une folie de l'intelligence : je connaissais mon tort, et si je supporte ma punition sans fléchir, ce n'est pas que je la ressente moins. Tu étais belle, et je n'étais point aveugle, voilà le crime pour lequel on m'a séquestré du genre humain ; mais, en dépit des tortures qu'on m'inflige, je puis encore, dans mon cœur, multiplier ton image ; l'amour heureux se dissipe par la satiété ; les amants malheureux sont les amants fidèles ; leur destinée est de voir dépérir tout sentiment, hormis un seul ; et dans cette passion unique

s'absorbent toutes les autres, comme des fleuves rapides se jettent dans l'océan ; mais notre océan à nous est sans fond et sans rivage.

III.

J'entends au-dessus de ma tête les cris prolongés et furieux de ceux dont le corps et l'âme sont également captifs ; j'entends les coups de fouet qui les déchirent, et leurs hurlements qui redoublent, et leurs blasphèmes à demi articulés ! Il y a ici des hommes infectés d'un mal moral pire que la frénésie, des hommes qui se plaisent à tourmenter des âmes déjà malades, à obscurcir encore par d'inutiles tortures le peu de lumière qui leur est laissée, à servir comme elle veut l'être la méchanceté cruelle de leur tyran² ; c'est avec ces hommes et avec leurs victimes que je suis classé ; c'est au milieu de tels bruits et de tels spectacles que j'ai vécu de longues années, et que peut-être je terminerai ma vie : eh bien ! soit, — alors du moins je goûterai le repos.

IV.

J'ai été patient, je le serai encore ; j'avais oublié la moitié de ce que je voulais oublier, mais ces souvenirs se réveillent. — Oh ! que ne puis-je oublier comme on m'oublie ! — Serai-je sans colère contre ceux qui m'ont renfermé dans ce lazaret d'innombrables douleurs, où le rire n'est pas de la gaité, ni la pensée de l'intelligence, ni les paroles un langage, ni les hommes des hommes ; où les cris répondent aux imprécations, les clameurs aux coups ; où chacun est torturé dans un enfer à part ? — car nous sommes une foule dans nos solitudes. Ici les habitants sont nombreux, mais séparés les uns des autres par un mur dont l'écho répète les cris insensés de la folie. — Quand tous peuvent entendre, nul ne prête l'oreille à la voix de son voisin, — nul ! excepté un seul, le plus misérable de tous, qui n'était pas fait pour être assimilé à ces êtres, et enchaîné entre des malades et des insensés. Serai-je sans colère contre ceux qui m'ont mis ici, qui m'ont avili dans l'opinion des hommes, m'ont privé de l'usage de mon intelligence, ont flétri mes pensées comme choses à fuir et à craindre ? Ces

porte de laquelle est gravée cette inscription : — « *Rispettate, o posteri, la celebrità di questa stanza, dove Torquato Tasso, inferno più di tristezza che delirio, ritenuto dimoro anni vii, mesi li. scrisse verse e prose, e fu rimesso in libertà ad istanza della città di Bergamo, nel giorno vi. Luglio, 1586.* »

La prison est au-dessous du rez-de-chaussée de l'hôpital ; le jour ne parvient qu'à travers une fenêtre grillée, laquelle donne sur une petite cour qui est commune à toutes les autres prisons. Cette cellule a neuf pieds de long sur cinq ou six de large, et sept environ de haut. Le bois de lit a été emporté morceaux par morceaux par les visiteurs que le culte du poète a amenés à Ferrare ; la porte elle-même est fort endommagée par de nombreuses entailles. Le poète fut enfermé dans cette chambre vers le milieu de mars 1579, et il y resta jusqu'au mois de décembre 1580, où il fut transporté dans une chambre plus vaste, où il pouvait, selon ses propres expressions, — « *philosopher et se promener.* » — L'inscription est inexacte quant au motif positif de son élargissement ; sa liberté avait en effet été promise à la ville de Bergame, mais elle ne lui fut accordée que grâce à l'intercession de Vincenzo Gonzagua, prince de Mantoue. HONROUSE.

⁴ Dans une lettre à son ami Scipion Gonzagua, quelque temps après son arrestation, le Tasse s'écrie : — « Ah ! malheureux que

je suis ! j'avais l'intention d'écrire, outre deux poèmes épiques sur les plus beaux sujets, quatre tragédies dont j'ai le plan dans ma tête ; j'avais également esquissé plusieurs ouvrages en prose sur les sujets les plus élevés et de l'utilité la plus universelle. Je voulais combiner la philosophie et l'éloquence de telle façon que le monde aurait conservé de moi un souvenir éternel. Hélas ! je voulais entourer ma vie de gloire et d'illustrations ; mais aujourd'hui, accablé sous le poids de mes malheurs, j'ai perdu tout espoir de conquérir un nom glorieux. La crainte d'une captivité éternelle augmente ma mélancolie ; les outrages que l'on me fait souffrir la redoublent. Ma barbe est hirsute ; mes habits, ma chevelure sont en désordre. Assurément si CELLE qui a si peu répondu à mon amour me voyait dans un pareil état et dans une pareille affliction, elle aurait pitié de moi. » *Opere*, t. X, p. 587.

² Pendant la première année de sa captivité, le Tasse souffrit toutes les tortures de la solitude : il avait été confié à la garde d'un geôlier qui, quoique poète lui-même et homme de lettres, ne se faisait remarquer que par la plus impitoyable obéissance aux ordres de son souverain. Son nom était Agostino Mosti. Le Tasse, dans une lettre à sa sœur, dit en parlant de la conduite de son geôlier à son égard : — « *Ed usa meco ogni sorte di rigore ed inumanità.* » HONROUSE.

angoisses, ne les leur rendrai-je pas? ne connaîtront-ils pas aussi à leur tour les gémissements étouffés de cette souffrance intérieure qui lutte pour être calme, de cette froide douleur qui déconcerte le stoïcisme et ruine son triomphe? Non! — je suis trop fier encore pour vouloir me venger; — j'ai pardonné aux princes leurs outrages, et je ne demande qu'à mourir. Ohi, sœur de mon souverain! pour l'amour de toi je déracine toute amertume de mon cœur; qu'a-t-elle à faire où tu habites? — Ton frère hait, — je ne puis haïr¹; tu n'as point de pitié, — je garde mon amour.

V.

Vois un amour qui ne sait pas désespérer², mais qui, ayant conservé toute son ardeur, est encore ce qu'il y a de meilleur en moi; il habite dans les profondeurs de mon cœur clos et silencieux, comme habite la foudre au sein du nuage qui la recèle, enveloppée dans son noir et tournoyant linceul, jusqu'au moment où, la nue venant à être heurtée, le dard céleste part et vole! C'est ainsi qu'au choc électrique de ton nom, la pensée vive et prompte s'allume dans tout mon être, et pendant quelque temps tous les objets voltigent autour de moi tels qu'ils furent jadis; — ils s'évanouissent, — je redeviens le même. Et pourtant ce ne fut point l'ambition qui donna naissance à mon amour; je connaissais ton rang et le mien, et je savais qu'une princesse ne peut être l'amante d'un poète; nulle parole, nul soupir ne trahit cet amour, il se suffisait à lui-même, il renfermait sa propre récompense; et s'il s'est révélé dans mes yeux, hélas! ils ont été assez punis par le silence des tiens, et toutefois je ne m'en plains point. Tu étais pour moi une relique sainte enfermée dans une châsse de cristal; je t'adorais à une distance respectueuse, baisant avec humilité le sol consacré par ta présence, non parce que tu étais une princesse, mais parce que l'amour t'avait revêtue de gloire et avait donné à tes traits une beauté qui me frappait d'effroi, — oh! non, ce n'était pas de l'effroi, c'était ce religieux respect inspiré par Dieu même; et dans cette sévérité adorable il y avait quelque chose qui surpassait toute douceur. — Je ne sais comment cela se faisait, — mais ton génie dominait le mien, — mon étoile restait muette devant toi: — s'il y eut présomption à aimer ainsi sans but, cette fatalité douloureuse m'a coûté cher; mais tu es pour moi d'un prix qui surpasse tout à mes yeux, et sans toi je mériterais d'habiter cette cellule où m'a plongé l'injustice. Ce même amour à qui je dois mes chaînes leur a ôté une moitié de leur poids; et, bien que l'autre moitié soit pesante encore, il m'a donné la force de la porter, d'élever vers toi un cœur où tu

règles sans partage, et de tromper les calculs de la douleur.

VI.

Il n'y a rien là qui doive étonner. — Depuis ma naissance mon âme s'est enivrée d'amour; l'amour s'est mêlé à tout ce que j'ai vu ici-bas; je me suis fait des idoles même des objets inanimés; au milieu des fleurs sauvages et solitaires, parmi les rochers au pied desquels elles croissent, je me créais un paradis où je m'étendais à l'ombre des arbres ondoyants et rêvais sans compter les heures. Cette vie errante m'attirait des réprimandes; et les sages, me voyant, secouaient leurs vieilles têtes blanchies, et disaient qu'avec de tels matériaux on ne faisait que des hommes malheureux; qu'un pareil enfant finirait dans la douleur, et que les châtimens seuls pourraient me corriger; — et alors ils me frappaient, et moi, je ne pleurais pas, mais je les maudissais dans mon âme, et retournais à mes retraites chéries pour y pleurer seul et me plonger derechef dans ces rêves qui naissent sans sommeil. Et à mesure que mes années augmentaient, je ne sais quel trouble confus, quelles douces peines vinrent remplir mon âme haletante; et tout mon cœur s'exhala en un besoin unique, mais indéfini, mobile, jusqu'au jour où je trouvai l'objet que je cherchais, — et cet objet était toi; et alors je perdis mon être, qui s'absorba tout entier dans le tien. — Le monde disparut, — tu anéantis pour moi la terre.

VII.

J'aimais la solitude; — mais je ne m'attendais guère à passer je ne sais quelle portion de ma vie séquestrée de l'existence et n'ayant de communication qu'avec des insensés et leurs tyrans; si j'avais été leur égal, depuis longtemps mon âme, comme la leur, eût contracté la corruption de son tombeau; mais qui m'a vu dans les convulsions de l'insanie? qui m'a entendu déchirer? Peut-être dans nos cellules nous souffrons plus que le matelot naufragé sur sa plage déserte; l'univers entier est devant lui, mon univers à moi est *ici*; c'est à peine le double de l'espace qu'on devra accorder à mon cercueil. Lui du moins en mourant peut lever les yeux, et son dernier regard peut maudire le ciel; — les miens ne se lèveront pas vers lui pour l'accuser, quoique la voûte de mon cachot s'interpose comme un nuage entre le ciel et moi.

VIII.

Cependant je sens quelquefois décliner mon intelligence³; mais j'ai la conscience de son déclin; — je vois des lumières inaccoutumées briller dans ma prison; parfois un étrange démon me tourmente et

¹ Peu de temps après, le Tasse fit un appel à la clémence d'Alphonse dans un *canzone* d'une grande beauté, qui ne put toucher le cœur de son persécuteur.

² Quant à l'indifférence que l'on dit que la princesse montra à l'égard du malheureux poète et le peu de démarches qu'elle fit pour obtenir sa liberté, n'y a-t-il pas autant de raisons pour la justifier que pour la condamner? ne craignait-elle pas pour elle-même? et en prenant trop chaudement les intérêts du poète ne risquait-elle pas de se perdre sans le sauver? Foscolo.

³ Je ne me plains pas, » écrivait le Tasse quelque temps après

son arrestation, « de ce que mon cœur est accablé d'une tristesse sans fin, de ce que ma tête est pesante, de ce que mes soupirs et mes prières n'obtiennent point de réponse, de ce que mon corps est devenu débile et maigre; je n'accorde à toute cette douleur qu'une larme passagère; mais ce qui m'afflige, c'est l'infirmité de mon esprit: mon intelligence dort et ne pense pas; mon imagination paresseuse ne crée plus rien; mes sens négligent de me fournir les images des choses, ma main se refuse à écrire, ma plume oublie son devoir; il semble que je sois enchaîné dans mes mouvements, et je plie sous un affaîssement moral que rien ne peut peindre. »

m'inflige mille petites douleurs imperceptibles à l'homme sam et libre, mais qui sont beaucoup pour moi qu'ont si longtemps fait souffrir les tristesses du cœur, le défaut d'espace, tout ce qui se peut endurer, tout ce qui peut avilir. J'avais cru n'avoir d'ennemi que l'homme; mais il se peut que des esprits se soient ligués avec lui. — Toute la terre m'abandonne, — le ciel m'oublie; — en l'absence de toute protection, les puissances du mal peuvent essayer sur moi leur pouvoir — et triompher de la créature épuisée qu'elles attaquent. Pourquoi mon âme est-elle éprouvée dans cette fournaise comme l'acier dans le feu? parce que j'ai aimé, parce que j'ai aimé ce qu'on ne pouvait voir sans aimer, à moins d'être plus ou moins qu'un homme, et que moi.

IX.

Il fut un temps où je sentais vivement; — ce temps n'est plus; — mes cicatrices se sont durcies, sans quoi ma tête se serait brisée contre ces barreaux, quand un rayon du soleil venait à les traverser comme pour insulter à ma misère; — si je supporte, si j'ai supporté tout ce que je viens de dire et bien d'autres choses encore qu'aucune parole ne peut exprimer, — c'est que je n'ai pas voulu mourir en sanctionnant par une mort volontaire le mensonge stupide à l'aide duquel on m'a emprisonné ici; je n'ai pas voulu imprimer à ma mémoire, comme un sceau infamant, l'accusation de folie, appeler sur mon nom flétri la pitié des hommes, et signer moi-même la sentence prononcée

par mes ennemis. — Ce nom sera immortel. — Un jour ma prison sera un temple que les nations viendront visiter en souvenir de moi. Ferrare! quand tu ne seras plus la résidence de tes ducs, quand tu tomberas et verras s'écrouler pierre à pierre tes palais déserts, le laurier d'un poète sera ton unique couronne, — la prison d'un poète ton plus grand titre de gloire, pendant que l'étranger contempera étonné tes remparts dépeuplés¹! Et toi, Léonore, toi qui avais honte d'être aimée d'un homme tel que moi, — qui rougissais d'apprendre que tu pouvais être chère à d'autres qu'à des monarques, va dire à ton frère que mon cœur, indompté par la douleur, les années, l'ennui, — et peut-être aussi par une teinte de l'infirmité qu'on a voulu m'imputer, — car comment résister à la longue infection d'une telle tanière, de cet antre qui communique sa pourriture à l'intelligence? — va lui dire que mon cœur t'adore encore; — et ajoute — que lorsque les tours et les créneaux qui protègent ses banquets, ses danses et ses fêtes seront oubliés ou délaissés, cette cellule, — oui, — cette cellule, sera un lieu consacré! Mais toi, quand cette magie dont t'environnent la naissance et la beauté aura disparu, tu auras une moitié du laurier qui ombragera ma tombe². Nulle puissance sur la terre ne pourra séparer nos deux noms, comme rien pendant la vie n'a pu l'arracher de mon cœur. Oui, Léonore! ce sera notre destinée d'être unis pour toujours, — mais trop tard³.

¹ Ceux qui croient aux châtimens terrestres sont priés d'observer que la cruauté d'Alphonse obtint sa récompense même de son vivant: il survécut à l'affection de ses sujets et de ses serviteurs, qui l'abandonnèrent à son lit de mort; son corps fut enterré sans aucun honneur; ses dernières volontés ne furent pas exécutées, son testament fut détruit; son parent, don César, fut excommunié par le Vatican, et après une lutte qui dura peu de temps, Ferrare se vit délivrée pour toujours de la domination de la maison d'Este.

² En juillet 1586, après une captivité de sept ans, le Tasse sortit de sa prison. Espérant recueillir la succession de sa mère et voulant embrasser encore une fois sa sœur Cornélie, il se rendit à Naples, où il fut accueilli par de nombreux témoignages d'admiration. En descendant à Mola di Gaeta, il reçut un singulier témoignage de l'enthousiasme qu'avait partout excité son talent: Marco di Sciarra, fameux capitaine d'une nombreuse troupe de bandits, envoya complimenter le poète et lui offrit non-seulement le libre passage, mais une escorte pour la route, lui assurant que lui et ses compagnons seraient fiers d'exécuter tous ses ordres. Voyez MAMO, *Vita del Tasso*, p. 219.

³ Dans la bibliothèque de Ferrare, on conserve les manuscrits

originaux de la *Jérusalem* du Tasse et du *Pastor fido* de Guarini, avec des lettres du Tasse et une de Titien à l'Arioste: ainsi que l'encrier, la chaise, le tombeau et la maison de ce dernier: mais comme l'infortuné fixe davantage l'attention de la postérité, la cellule où fut renfermé le Tasse dans l'hôpital de Santa-Anne attire beaucoup plus de visiteurs que le monument de l'Arioste, au moins cela n'a paru ainsi. Il y a deux inscriptions, l'une sur la porte d'entrée, la seconde dans la prison; elles engagent le visiteur à déployer toute son indignation à ce spectacle, avertissement dont certes il n'a pas besoin. Ferrare est bien déchue et presque dépeuplée; cependant le château existe encore en entier, et j'ai vu la cour où Parisina et Hugo eurent la tête tranchée, suivant le dire de Gibbon.

Le manuscrit de ce poème est daté des Apennins, le 20 avril 1817; il fut donc écrit après un seul jour de résidence à Ferrare, que Byron traversa en allant à Florence. Dans une lettre datée de Rome, il dit: — « *La Lamentation du Tasse*, que j'ai envoyée de Florence, doit être arrivée, je pense. » — « Ce sont, au total, d'assez passables vers, » comme disait le père de Pope à son fils encore enfant. E.

BEPPO, HISTOIRE VÉNITIENNE.

ROSALINDE. — Adieu, monsieur le voyageur; voyez-vous, vous grasseyez et vous portez un costume étranger. Dépouillez les avantages que vous tenez de votre pays; oubliez où vous êtes né; regrettez que Dieu vous ait donné les traits que vous portez; sinon, c'est à peine si je croirai que vous ayez mis le pied dans une gondole.

SHAKESPEARE, *Comme il vous plaira*, acte IV, scène 1.

Note des commentateurs.

C'est-à-dire que vous avez été à Venise, ville très-fréquentée par les jeunes Anglois de qualité de cette époque, et qui était alors ce que Paris est maintenant, — le siège de toute sorte de dissolutions. S. A. *

BEPPO¹.

I.

On sait, ou du moins on doit savoir, que dans tous les pays catholiques, quelques semaines avant le mardi-gras, la population s'en donne à cœur joie; on achète le repentir avant de se faire dévot, et, sans distinction de rang ou d'état, chacun appelle à son aide le violon, la bonne chère, la danse, le vin, les masques, et autres choses qu'on peut avoir en les demandant.

II.

Dès que la nuit a couvert le ciel de son manteau sombre (et plus il fait noir mieux cela vaut), commence l'heure moins prisée des époux que des amants, et la pruderie rejette au loin ses chaînes; et la gaieté mobile se hausse sur la pointe des pieds, riant avec tous les galants qui l'assiègent; et il y a des chansons et des refrains, des cris et des fredons, des guitares et toute sorte de musique.

III.

Et il y a des costumes brillants, mais fantastiques, des masques de tous les temps et de toutes les nations, des Turcs et des Juifs, des arlequins et des paillasses, des tours de force, des Grecs, des Romains, des niais d'Amérique et des Indous; on peut prendre le vêtement qu'on préfère, excepté l'habit ecclésiastique, car dans ce pays-là il n'est permis à personne de se moquer du clergé; — ainsi, gare à vous, libres penseurs! je vous en avertis

IV.

Mieux vaudrait vous ceindre de ronces en guise d'habit et de culottes que de porter sur vous une seule nippie irrévérencieuse envers les moines; dissiez-vous jurer que ce n'est que pour rire, on vous enverrait cuire au brasier de l'enfer; il n'est fils de bonne mère qui n'attisât pour vous les feux du Phlégeton; pas un qui voudût dire une messe pour ralentir l'ébullition de la chaudière où l'on ferait bouillir vos os, à moins pourtant de payer double.

V.

Mais, à cette exception près, vous pouvez porter tout ce qu'il vous plaît, en fait de pourpoint, de cape ou de manteau, tels que vous pourriez les choisir à Mounmouth street et à la foire aux chiffons, dans un but de gravité ou de bouffonnerie; et l'on trouve même en Italie des lieux semblables, seulement leur nom est plus joli, et prononcé avec un accent plus doux; car, si j'en excepte Covent-Garden, je ne connais point en Angleterre de place appelée *Piazza*.

VI.

Cette époque de réjouissance s'appelle carnaval, mot qui, traduit, signifie « adieu à la chair. » On l'a nommé ainsi parce que le nom répond à la chose, et que pendant toute la durée du carême on se nourrit de poisson frais ou salé. Mais pourquoi on prélude au carême avec tant de gaieté, c'est ce que je ne saurais dire; peut-être est-ce par la même raison qui fait que nous trinquons avec nos amis au moment de les quit-

¹ *Beppo* fut écrit à Venise en octobre 1817, et acquit aussitôt après sa publication (mai 1818) une immense popularité. Les lettres de Byron prouvent qu'il attachait dans le principe peu d'importance à cette composition; il était loin de croire avoir ouvert une nouvelle route où son esprit était destiné à obtenir les plus beaux triomphes. — « J'ai composé, » dit-il à M. Murray, « un poème *humorous* dans le genre de M. Whistlecraft; il est fondé sur une anecdote vénitienne qui m'a beaucoup amusé; il a

pour titre *Beppo*; c'est l'abréviation de *Giuseppe*, qui est le Joseph italien. On y trouve de la politique et beaucoup d'audace. » — Et ailleurs : — « M. Whistlecraft est mon modèle immédiat; mais Berni est le père de ce genre de composition. Il convient, selon moi, on ne peut mieux à notre langue; nous en ferons l'épreuve, cela servira au moins à prouver que je puis traiter des sujets gais et à me justifier de l'accusation de monotonie. » Lord Byron voulait que M. Murray acceptât *Beppo* comme un cadeau, ou, pour nous servir de son expression, — « comme une partie du traité pour le quatrième chant de *Childe-Harold*. » — Il ajoutait : — « Je vous en enverrai d'autres dans le même genre, car je connais le genre de vie des Italiens; et quant aux vers et à la peinture des passions, je suis encore passablement vigoureux.

* Roger Ascham, précepteur de la reine Élisabeth, dit dans son *Maître d'école* : — « Quoique je n'aie passé que neuf jours à Venise, j'y ai vu, dans ce court intervalle, plus de libertés pécheresses que je n'en ai entendu rapporter à Londres en neuf ans. »

ter, avant le départ de la diligence ou du paquebot.

VII.

Et ainsi ils disent adieu aux plats de viande, aux mets solides, aux ragoûts fortement épicés, et vivent pendant quarante jours de poissons mal apprêtés, n'ayant point de sauces pour les assaisonner; circonstance qui fait naître bien des soupirs et des grimaces, et plus d'un jurement qui répugnerait à ma muse, parmi les voyageurs accoutumés dès leur enfance à manger leur saumon au moins avec la sauce aux anchois.

VIII.

C'est pourquoi je prends l'humble liberté de recommander aux amateurs de « sauces au poisson, » avant de s'embarquer, de prier leur cuisinier, leur femme ou leur ami de faire un tour au Strand, et d'acheter en gros (ou, s'ils sont déjà partis, de leur expédier par la voie la plus sûre) une provision de *ket-chup*, de *soy*, de vinaigre du Chili et de sauce d'Harvey, ou, par le Seigneur ! vous courez risque de mourir de faim pendant le carême ;

IX.

C'est-à-dire si vous êtes de la religion romaine, et qu'étant à Rome vous veuillez faire comme les Romains, selon le proverbe ; — car nul étranger n'est obligé de faire maigre : si donc vous êtes ou protestant ; ou malade, ou femme, et que vous préféreriez dîner en pécheur, avec un ragoût, — dinez, et allez au diable ! Mon intention n'est pas d'être impoli ; mais c'est là le châtiment, pour ne rien dire de pire.

X.

Parmi tous les lieux où le carnaval était le plus gai au temps jadis, par les danses, les chansons, les sérénades, les bals, les masques, les mimes, le mystère, et par plus d'amusements que je n'en puis ou n'en pourrais jamais énumérer, Venise portait le grelot entre toutes les villes ; — et au moment que j'ai choisi pour y placer mon histoire, la cité fille de la mer était dans toute sa gloire.

¹ Je ne restai qu'un jour à Florence, étant pressé d'arriver à Rome ; cependant j'allai visiter les deux galeries ; l'on en sort ivre du spectacle de tant de beautés ; je vis là des sculptures et des peintures qui pour la première fois me donnèrent une idée de ce que le beau monde entendait par son *cant* relativement à ces deux arts, dont les procédés sont tout artificiels. Ce qui me frappa le plus fut un portrait de la maîtresse de Raphaël, le portrait de la maîtresse du Titien, une *Vénus*, du Titien dans la galerie de Médicis, la *Vénus* de Canova dans une autre galerie.

Lettres de Byron, 1829.

² Je suis peu versé en peinture pour ma part, et je m'en inquiète peu ; mais je préfère surtout les Vénitiens, et par-dessus tout Giorgione ; je me rappelle très-bien son *Jugement de Salomon*, dans la galerie Marischalchi. La véritable mère est belle, on ne peut plus belle. *Lettres de Byron*, 1817.

³ Voici comment lord Byron rend compte lui-même de la visite qu'il fit au palais Manfredi au mois d'avril 1817 : — « Aujourd'hui j'ai été visiter le palais Manfredi, renommé pour sa collection de tableaux ; parmi eux est un portrait de l'Arioste, par Titien, qui surpasse tout ce qu'on peut se figurer des ressources de la peinture. C'est la poésie du portrait et le portrait de la poésie ; il y a là aussi quelques honorables dames âgées de plusieurs siècles dont j'oublie le nom, mais dont je me rappellerai toujours la figure : je n'ai jamais vu plus de beauté, de douceur et de dignité sur un visage.

XI.

Elles ont encore de jolis visages ces Vénitiennes, des yeux noirs, des sourcils arqués, une expression charmante, comme celles qu'ont copiées d'après les Grecs les anciens artistes, mal imitées par les modernes ; et lorsqu'on les voit appuyées sur leurs balcons, on les prendrait pour autant de Vénus du Titien (la meilleure est à Florence¹ ; — allez la voir, si vous voulez), ou on les dirait détachées d'un tableau de Giorgione²,

XII.

Dont les teintes sont d'une vérité et d'une beauté suprêmes ; et parmi tous les tableaux du palais Manfredi³, celui-là, quel que soit le mérite des autres, est, selon moi, le plus ravissant ; peut-être sera-t-il aussi de votre goût, et c'est pour cela que j'en parle dans mes rimes : ce n'est qu'un portrait de son fils, de sa femme et de lui ; mais quelle femme ! l'amour doué de vie⁴ ;

XIII.

L'amour plein de vie et grand comme nature, non l'amour idéal, non la beauté idéale, qui n'est qu'un beau nom, mais quelque chose de mieux, quelque chose de si réel, que tel devait être exactement le ravissant modèle, un objet qu'on achèterait, qu'on mendierait ou qu'on volerait s'il n'y avait pas impossibilité et honte à le faire : la figure rappelle, avec un peu de tristesse peut-être, une figure que vous avez vue, mais que vous ne verrez plus ;

XIV.

Une de ces images qui voltigent autour de nous quand nous sommes jeunes et que nous fixons nos regards sur tous les visages. Hélas ! les charmes qui nous apparaissent un moment, la grâce suave, la jeunesse, la fraîcheur, la beauté qui agréent, nous en revêtons des êtres sans nom, astres dont nous ignorons et ignorerons toujours et la position et le cours, comme la pléiade égarée qu'on n'aperçoit plus ici-bas⁵.

C'est un genre de physionomie à vous rendre fou, parce que l'on sent qu'elle conservera toujours sa présence d'esprit. Il y a aussi une *Mort du Christ* qui passe pour le chef-d'œuvre du Titien, et dont Bonaparte offrit en vain cinq mille louis. Comme je ne suis pas connoisseur, je n'en dis rien et j'en pense encore moins, excepté d'une des figures. Il y en a dix mille autres, et parmi eux quelques beaux Giorgione ; il y a un portrait original de Laure et Pétrarque, abominables tous les deux ; Pétrarque a non-seulement le costume, mais les traits et l'air d'une vieille femme, Laure ne ressemble pas du tout à une jeune ni à une belle personne. Ce qui m'a le plus frappé dans cette collection, c'est la parfaite ressemblance des figures de femmes avec celles que l'on rencontre aujourd'hui en Italie : la reine de Chypre et la femme de Giorgione, surtout la dernière, sont des Vénitiennes du siècle où j'écris ; ce sont les mêmes yeux, la même expression de figure, et, à mon avis, il n'y a pas de femme plus parfaite. Vous observerez toutefois que je ne me connais nullement en peinture et que je la déteste, à moins qu'elle ne me rappelle quelque chose que j'ai vu, ou que je puisse voir quelque jour.

⁴ Cette description ne paraît pas être basée sur l'histoire ; suivant Vasari et d'autres, Giorgione ne fut jamais marié et mourut jeune.

⁵ Que septem dici, sex tamen esse solent.

OVID.

XV.

Je disais donc que les Vénitiennes sont comme un portrait de Giorgione, et telles elles sont en effet, surtout vues à leur balcon (car la beauté gagne quelquefois à être regardée de loin), alors qu'elles se montrent, comme une héroïne de Goldoni, en dehors de la jalousie ou par-dessus la rampe; et, à vrai dire, elles sont pour la plupart très-jolies et aiment un peu à se laisser voir, ce qui est vraiment dommage;

XVI.

Car les regards amènent des œillades, les œillades des soupirs, les soupirs des désirs, les désirs des paroles, et les paroles une lettre qui vole sur les ailes de Mercures aux pieds légers, lesquels font ce métier parce qu'ils n'en savent pas de meilleur; et alors Dieu sait tout le mal qui peut résulter quand l'amour lie deux jeunes gens d'une même chaîne, les rendez-vous coupables, les lits adultères, les enlèvements, les brisements de vœux, de cœurs et de têtes.

XVII.

Shakspeare, dans *Desdémona*, a représenté le sexe vénitien comme plein de beauté, mais de réputation suspecte; et aujourd'hui encore, de Venise à Vérone, il est probable que les choses sont ce qu'elles étaient, excepté cependant que nous ne voyons plus un mari, sur un simple soupçon, étouffer une femme de vingt ans parce qu'elle a un « cavalier servente. »

XVIII.

Leur jalousie, si toutefois ils sont jaloux, est, à tout prendre, de bonne composition, non pareille à celle de ce noir démon d'Othello qui étouffe les femmes dans un lit de plume; mais plus digne de ces joyeux compagnons qui, lorsque le joug matrimonial les fatigue, au lieu de se tourmenter le cerveau pour une femme, en prennent sur-le-champ une autre — ou celle d'un autre¹.

XIX.

Vites-vous jamais une gondole? Dans le doute, je vais vous en faire une description exacte: c'est un long bateau couvert, fort commun ici, sculpté à la proue, construit d'une façon légère, mais compacte, manœuvré par deux rameurs qu'on nomme « gondoliers; » il glisse sur l'eau avec un air lugubre pareil à un cercueil placé dans un canot, et nul ne peut découvrir ce que vous y dites ou y faites.

XX.

Ces gondoles remontent et descendent les longues lagunes, ou passent sous le Rialto² nuit et jour, vite ou lentement; autour des théâtres leur noire multitude attend sous sa livrée lugubre, — mais il s'en faut de beaucoup qu'elles soient destinées à la tristesse, car parfois elles recèlent beaucoup de gaieté, comme les voitures de deuil quand les funérailles sont finies.

XXI.

Mais je reviens à mon histoire. — C'était, il y a quelques années, trente ou quarante ans plus ou moins; le carnaval était à son moment le plus brillant, de même que toute espèce de bouffonnerie et de déguisements; une certaine dame alla voir les mascarades; je ne sais ni ne puis deviner son vrai nom; nous l'appellerons donc Laure, s'il vous plaît, parce que c'est un nom qui entre dans mon vers avec facilité.

XXII.

Elle n'était ni vieille, ni jeune, ni à cet âge que certaines gens appellent un « certain âge, » quoique ce soit, à mon sens, l'âge le plus incertain, vu que personne n'a pu me dire, et que je n'ai jamais pu, par sollicitations, cadeaux ou larmes, obtenir encore de qui que ce soit de nommer, définir, de vive voix ou par écrit, la période précise désignée par ce mot; — ce qui, sans contredit, est on ne peut plus absurde.

XXIII.

Laure était encore dans sa fraîcheur; elle avait mis le temps à profit. Le temps, de son côté, n'avait pas voulu être avec elle en reste de politesse, et l'avait traitée avec ménagement, en sorte qu'habillée elle avait fort bonne mine partout où elle allait; une jolie femme est toujours bien accueillie, et le déplaisir avait rarement rembruni le front de Laure: ses lèvres ne cessaient de sourire, et la flatterie de ses yeux noirs récompensait les regards attachés sur elle.

XXIV.

C'était une femme mariée; c'est commode, parce que dans les pays chrétiens on se fait une loi de regarder avec plus d'indulgence les faux pas d'une femme mariée; tandis que s'il arrive aux demoiselles de faire quelque folie (à moins que dans l'intervalle un hyménée opportun ne vienne apaiser le scandale), je ne sais trop comment elles peuvent s'en tirer, à moins qu'elles ne s'arrangent de manière à tenir la chose secrète.

XXV.

Son mari naviguait sur l'Adriatique, et faisait aussi de temps à autre des voyages dans d'autres mers; et quand il était en quarantaine (précaution de quarante jours contre la maladie), sa femme montait parfois à son étage le plus élevé, d'où elle pouvait facilement apercevoir son vaisseau. C'était un marchand qui faisait le commerce avec Alep; son nom était Giuseppe, et par abréviation Beppo.

XXVI.

Il était basané comme un Espagnol, brûlé par le soleil dans ses voyages, et partant d'une taille avantageuse; quoique teint, pour ainsi dire, dans une tannerie, c'était un homme plein de sens et de vigueur; — jamais marin ne gouverna mieux un navire. Elle

¹ La jalousie n'est pas à l'ordre du jour à Venise, et les poignards sont passés de mode; les duels pour des sujets d'amour sont inconnus, au moins avec les mariés.

² Abréviation anglaise. Rialto n'est pas le nom du pont, mais

de l'île; les Vénitiens disent le pont du Rialto comme nous disons le pont de Westminster. C'est dans cette île qu'est la Bourse; je m'y suis souvent promené comme sur une terre classique. Du temps d'Antonio et de Bassanio elle ne le cédait à aucune autre place.

de son côté, quoique ses manières montrassent fort peu de rigueur, passait pour une femme à principes rigides, tellement qu'elle était presque réputée invincible.

XXVII.

Mais il y avait plusieurs années qu'ils ne s'étaient vus; certaines gens croyaient que son vaisseau avait fait naufrage; d'autres, qu'il s'était endetté et ne se pressait pas de revenir dans sa patrie; plusieurs offraient de parier, ceux-ci qu'il reviendrait, ceux-là qu'il ne reviendrait pas, car jusqu'à ce que la perte les ait rendus sages, la plupart des hommes aiment à appuyer leur opinion d'une gageure

XXVIII.

On dit que leur dernière séparation avait été fort pathétique, comme le sont fréquemment ou doivent l'être les séparations, et ils eurent un pressentiment prophétique qu'ils ne devaient plus se revoir (sorte de sentiment moitié morbide, moitié poétique, que j'ai vu à une ou deux personnes), le jour où il laissa tristement agenouillée sur le rivage cette Ariane de l'Adriatique.

XXIX.

Et Laure attendit longtemps et versa quelques larmes; elle fut même tentée de prendre le denil, ce qu'elle aurait fort bien pu faire. Elle perdit presque entièrement l'appétit, et ne put dormir la nuit d'un sommeil tranquille; au moindre bruit des volets et des jalousies, elle s'imaginait que c'était un voleur ou un esprit; elle jugea donc prudent de se pourvoir d'un vice-mari, spécialement pour la protéger.

XXX.

En attendant que Beppo fût de retour de sa longue croisière et vint de nouveau réjouir son cœur fidèle, elle choisit (et que ne choisirent-elles pas, pour peu que vous ayez l'air de contrarier leur choix?), elle choisit un homme dont certaines femmes raffolent tout en en disant du mal; — c'était un petit-maitre, dûment reconnu pour tel, un comte réunissant, disait-on, les avantages de la fortune à ceux de la naissance, et très-libéral dans ses plaisirs.

XXXI.

Et puis c'était un comte, et puis il savait la musique et la danse, le violon, le français et le toscan, et ce dernier talent n'est pas d'une acquisition facile, veuillez bien le croire, car il est peu d'Italiens qui parlent l'étrusque pur. Il était aussi juge compétent en matière d'opéra, et connaissait le fort et le fin du brodequin et du cothurne; et nul auditoire vénitien ne pouvait laisser passer un chant, une scène, un air, dès qu'il avait crié : « *Secatura!* »

XXXII.

Son « bravo! » était décisif, et ce témoignage flatteur était attendu par l'académie dans un respectueux silence; les musiciens tremblaient lorsqu'il promenait autour de lui son regard, dans la crainte qu'une

fausse note ne leur échappât. Le cœur harmonieux de la prima dona battait violemment, tant elle redoutait la terrible condamnation de son « bah! »; le soprano, la basse, et jusqu'à la haute-contre, le souhaitaient à cinq brasses sous le Rialto.

XXXIII.

Il patronisait les *improvisatori*, et lui-même était homme à improviser quelques stances, savait faire des vers, chanter une chanson, conter une histoire, vendait des tableaux, et était aussi bon danseur que peuvent l'être les Italiens, quoique en cela ils cèdent assurément la palme aux Français; enfin c'était un *cavaliero* parfait, et il passait pour un héros, même aux yeux de son valet de chambre.

XXXIV.

Et puis il était fidèle autant qu'amoureux; en sorte qu'aucune femme (bien que ces dames soient un peu sujettes à jeter les hauts cris) ne pouvait se plaindre qu'il eût jamais mis de jolies âmes en peine; son cœur était de ceux qui nous attachent le plus, de cire pour recevoir, de marbre pour retenir. C'était l'un de ces amants de la bonne vieille école, qui deviennent plus constants à mesure qu'ils se refroidissent.

XXXV.

Il ne faut pas s'étonner qu'avec de tels avantages il eût tourné une tête de femme, quelque sage et posée qu'elle fût; — d'ailleurs Laure n'espérait plus que Beppo revînt; légalement il était comme n'existant plus : on n'avait reçu de lui ni lettres ni nouvelles, il ne donnait aucun signe de vie, et déjà elle avait attendu plusieurs années; et véritablement, lorsqu'un homme ne veut pas nous faire savoir qu'il est vivant, il est mort, ou doit l'être.

XXXVI.

D'ailleurs (et Dieu sait que c'est un très grand péché) en-deçà des Alpes chaque femme a pour ainsi dire le droit d'avoir deux hommes; je ne saurais dire qui a le premier introduit cet usage, mais les *cavaliers serventes* sont chose commune, et personne n'y fait la moindre attention; on peut appeler cet état de choses (pour ne rien dire de plus) un *second mariage* qui corrompt le premier.

XXXVII.

Le mot en usage autrefois était « *cicisbeo* »; mais il est devenu vulgaire et indécent; les Espagnols donnent à ce personnage le nom de « *cortejo* »¹, car la même mode existe depuis quelque temps en Espagne; elle a pénétré du Pô jusqu'au Tage, et peut-être un jour franchira-t-elle la mer. Mais Dieu garde la vieille Angleterre de telles pratiques! car alors que deviendraient les dommages-intérêts et les divorces?

XXXVIII.

Toutefois je pense, avec tout le respect que je dois à la partie célibataire du beau sexe, que les femmes

¹ *Cortejo*, et *cortejo* en aspirant suivant la prononciation gutturale des Arabes. Nous n'avons point de terme correspondant en anglais. Dans tous les pays du midi on retrouve ce personnage.

mariées méritent la préférence dans le tête-à-tête ou la conversation générale, — et cela soit dit sans application spéciale à l'Angleterre, à la France ou à toute autre nation, — parce que là les demoiselles connaissent le monde, sont à leur aise, et, étant naturelles, plaisent naturellement.

XXXIX.

Il est bien vrai que votre miss, jeune bouton près d'éclorre, est quelque chose de charmant; mais au premier abord elle est timide et gauche, tellement alarmée qu'elle en est alarmante; rougissant ou ricanaux toujours; moitié dégagée, moitié boudeuse, et regardant sa maman, dans la crainte qu'il n'y ait à redire dans ce qui se passe autour d'elle; l'appartement des enfants se montre dans tout ce qu'elle dit; — d'ailleurs elle sent toujours la tartine de beurre.

XL.

Mais « *cavalier servente* » est le mot en usage dans la bonne société, pour exprimer cet esclave surnuméraire, dont le poste est auprès de la dame, qui fait en quelque sorte partie de son vêtement et n'obéit qu'à sa parole. Son emploi n'est pas une sinécure, comme bien vous pensez; il va chercher le carrosse, les domestiques, la gondole, et porte l'éventail, la palatine, les gants et le châle.

XLI.

Avec toutes ces habitudes pécheresses, je dois dire que l'Italie est un pays qui me plaît beaucoup, à moi qui aime à voir chaque jour briller le soleil, et la vigne, sans avoir besoin d'espallier, courir en festons d'arbre en arbre, semblable au décor d'une comédie ou d'un mélodrame qui attire la foule, quand le premier acte se termine par une danse au milieu des vignobles imités du midi de la France.

XLII.

J'aime, par un soir d'automne, sortir à cheval sans être obligé de recommander à mon domestique d'avoir bien soin de rouler mon manteau en bandoulière, parce que le temps n'est pas des plus sûrs: je sais aussi que sur ma route, où la vue est charmée par le méandre des vertes allées, si quelque obstacle m'arrête, ce sont des voitures qui ploient sous le poids des raisins; — en Angleterre, ce serait du fumier, des boues ou une charrette de brasseur.

XLIII.

J'aime aussi à dîner avec des becsfigues, à voir le soleil se coucher avec l'assurance qu'il se lèvera demain, non en jetant un regard timide et clignotant à travers les brouillards du matin, comme l'œil terne et dolent d'un homme ivre, mais avec le ciel tout entier à lui; que la journée sera belle et sans nuage, et que je ne serai pas forcé d'emprunter la lueur de ces chandelles de deux liards allumées au milieu des vapeurs qu'exhale la chaudière fumante de Londres.

XLIV.

J'aime la langue de l'Italie, ce doux latin bâtarde, suave comme les baisers d'une bouche de femme, qui résonne comme s'il était écrit sur du satin, avec ses syllabes où le doux midi respire, et ses liquides qui coulent avec tant de facilité qu'aucun son discordant n'y offense l'oreille, comme dans nos langues rudes et gutturales du nord, que nous sommes obligés de siffler et de cracher.

XLV.

J'en aime aussi les femmes (pardonnez-moi ma folie), depuis la paysanne à la joue fraîche et brune, aux grands yeux noirs qui vous envoient une volée de ces rayons qui disent tant de choses, jusqu'à la grande dame au front mélancolique, au teint plus clair, au regard vague et humide, le cœur sur les lèvres, l'âme dans les yeux, douce comme son climat et radieuse comme son ciel¹.

XLVI.

Ève de cette terre, qui est encore le paradis! beauté italienne! n'as-tu pas inspiré Raphaël, qui mourut dans tes bras, et qui, dans les œuvres que nous légua son pinceau, rivalise avec tout ce que nous connaissons du ciel ou pouvons désirer? — Comment, même avec l'enthousiasme de la lyre, peindre par des paroles ta gloire passée et actuelle pendant qu'ici-bas le génie de Canova peut créer encore?

XLVII.

« Angleterre! avec tous tes défauts je t'aime encore, » disais-je à Calais, et je ne l'ai pas oublié; j'aime à parler et à deviser autant qu'il me plaît; j'aime le gouvernement (mais ce n'est pas celui que nous avons); j'aime la liberté de la presse et de la plume; j'aime l'*Habeas corpus* (quand nous le possédons); j'aime un débat parlementaire, surtout quand il ne se prolonge pas trop tard.

XLVIII.

J'aime les impôts, pourvu qu'ils ne soient en trop grand nombre; j'aime un feu de charbon de terre, quand il n'est pas trop coûteux; j'aime le bifteck autant qu'un autre, et n'ai pas de répugnance pour un pot de bière; j'aime la température quand elle n'est pas trop pluvieuse, c'est-à-dire que j'aime deux mois de l'année. Et qu'ainsi Dieu sauve le régent, l'église et le roi! ce qui veut dire que j'aime tout et toute chose.

XLIX.

Notre armée permanente et nos marins licenciés, la taxe des pauvres, la réforme, la dette nationale et la mienne, nos petites émeutes seulement pour montrer que nous sommes un peuple libre, nos légères banqueroutes dans la gazette, notre climat brumeux, nos femmes glaciales, toutes ces choses, je puis les pardonner ou les oublier; j'ai d'ailleurs beaucoup de

¹ Dans ces vers l'auteur s'élève au-dessus du ton ordinaire de cette composition; il est entraîné par son enthousiasme jusqu'à une hauteur inaccoutumée. C'est le seul exemple que l'on rencontre dans tout l'ouvrage, c'est le seul passage où l'auteur trahit

le secret de son propre génie et sa parenté avec une classe de poètes plus élevés que ceux dont il a cherché dans ce poème à imiter le genre. JEFFREY.

vénération pour nos récentes gloires, et suis fâché seulement que nous les devions aux tories

L.

Mais je reviens à mon histoire de Laure, — car je m'aperçois que la digression est un péché qui, peu à peu, devient très-ennuyeux pour moi, et pourrait fort bien aussi déplaire au lecteur, — l'indulgent lecteur qui peut devenir plus exigeant, et, sans égard pour les aises de l'auteur, manifester le désir formel de savoir où il veut en venir : position critique et embarrassante pour un poète.

LI.

Oh ! que n'ai-je l'art d'écrire facilement des choses d'une lecture facile ! que ne puis-je escalader le Parnasse où siègent les muses qui inspirent ces jolis poèmes dont le succès est assuré ! avec quel empressement j'imprimerais (pour enchanter le monde) une histoire grecque, syrienne ou assyrienne, et vous vendrais, mêlés à du sentimentalisme occidental, des échantillons du plus bel orientalisme !

LII.

Mais je suis un de ces gens qui n'ont point de nom (un dandy manqué revenu de voyage) ; quand j'ai besoin d'une rime pour accrocher mon vers vagabond, je prends la première que me présente le Lexique de Walker ; on si je n'en puis trouver une bonne, j'en mets une mauvaise, moins soucieux que je ne devrais l'être de la critique des épilogueurs ; je serais même tenté de descendre à la prose, mais les vers sont plus à la mode : — va donc pour les vers.

LIII.

Le comte et Laure firent leur nouvel arrangement, qui, comme cela arrive parfois, dura sans interruption pendant une demi-douzaine d'années ; ce n'est pas qu'ils n'eussent aussi leurs petits démêlés, ces bouffées de jalousie qui n'ont jamais amené de rupture : dans ces sortes d'affaires, il en est bien peu sans doute qui n'aient éprouvé ces bourrasques de bouderie, depuis les pécheurs de haut parage jusqu'à la canaille.

LIV.

Mais, somme toute, c'était un heureux couple, aussi heureux que pouvait les rendre un amour illégitime : le galant était tendre, la dame était belle, leurs chaînes étaient si légères qu'elles ne valaient pas la peine, qu'on les brisât ! Le monde les voyait d'un œil d'indulgence ; les dévots seuls souhaitaient « que le diable les emportât ! » Il ne les emporta point : bien souvent il attend, et laisse les vieux pécheurs servir d'hameçon aux jeunes.

LV.

Mais ils étaient jeunes : oh ! que serait l'amour sans la jeunesse, et que serait la jeunesse sans l'amour ? La jeunesse lui donne joie, douceur, vigueur,

vérité, cœur, âme, et tous ces dons qui semblent venir d'en haut ; mais avec les années il languit, il devient déplaisant ; — c'est l'une de ces choses que l'expérience n'améliore pas : ce qui explique peut-être pourquoi les vieillards sont toujours si ridiculement jaloux.

LVI.

C'était le temps du carnaval, comme je l'ai déjà dit trente-six stances plus haut ; Laure fit donc les préparatifs que vous faites quand vous vous proposez d'aller passer la soirée au bal de M^{lle}. Boelin, soit comme spectateur, soit comme acteur ; la seule différence, c'est que — *ici* nous avons six semaines de figures masquées.

LVII.

Laure, quand elle était habillée, était (comme je l'ai déjà dit) la plus jolie femme qu'on pût voir, fraîche comme l'ange peint sur l'enseigne d'une nouvelle auberge, ou le frontispice d'un nouveau *magasin* contenant les modes du mois dernier, colorié, et avec une feuille d'argent entre la gravure et le titre, de peur que les parties du discours ne tachent les parties de la toilette.

LVIII.

Ils se rendirent au *Ridotto* : — c'est une salle où l'on va danser, souper et danser encore ; son nom véritable serait peut-être celui de bal masqué ; mais cela n'est d'aucune importance pour mon récit ; c'est, sur une petite échelle, une réunion semblable à notre Vauxhall, excepté qu'elle ne saurait être gâtée par la pluie. La compagnie était « *mêlée* » (par le mot que je souligne, je veux dire qu'elle ne méritait pas votre attention) ;

LIX.

Car par « *compagnie mêlée* » on entend qu'à l'exception de vous, de vos amis, et d'une cinquantaine d'autres que vous pouvez saluer sans hauteur, le reste n'est qu'une réunion de gens de bas étage, peste des lieux publics, où ils affrontent basement le regard fashionable de deux cents personnes bien nées, appelées « *le monde* », je ne sais trop pourquoi, quoique je les aie connues.

LX.

C'est ce qui a lieu en Angleterre ; c'est du moins ce qui avait lieu sous la dynastie des dandys¹, à laquelle a peut-être succédé depuis quelque autre classe d'imitateurs imités. — Hélas ! comme ils déclinent vite et sans retour les démagogues de la mode ! tout est fragile ici-bas ; comme on perd vite l'empire du monde par l'amour, par la guerre, et quelquefois par la gelée !

LXI.

Napoléon fut écrasé par le Thor septentrional, qui assomma son armée avec son marteau de glace ; il

¹ J'aimais les dandys : ils ont toujours été polis envers moi, quoiqu'en général ils dédaignassent le peuple littéraire et persécutassent madame de Staël, Lewis, Horace, Twiss et leurs semblables. La vérité est que, quoique j'aie commencé de bonne heure à me met-

tre à l'ouvrage j'avais une teinte de dandysme dans ma minorité, et j'en conservai probablement quelque chose : ce qui me concilia l'amitié des chefs à l'âge de vingt-quatre ans.

se vit arrêté par les *éléments*¹, comme un baleinier ou un novice qui ouvre pour la première fois une grammaire française; il avait plus d'un motif de se défier des chances de la guerre; et quant à la fortune, — mais je n'ose la maudire, parce que plus j'y réfléchis, plus je me sens disposé à croire à sa divinité²;

LXII.

Elle gouverne le présent, le passé, l'avenir; elle nous porte bonheur à la loterie, en amour et en mariage; je ne puis dire qu'elle ait encore beaucoup fait pour moi, non que je veuille déprécier ses faveurs, elle et moi nous n'avons pas encore clos nos comptes, et nous verrons comment elle me dédommagera de mes mésaventures passées; en attendant, je n'importunerai plus cette déesse, si ce n'est pour lui adresser mes remerciements quand elle aura fait ma fortune.

LXIII.

Pour retourner, — et retourner encore à notre histoire; — le diable l'emporte! cette histoire me glisse sans cesse entre les doigts, parce qu'elle est obligée de se ployer aux caprices de la stance, — et c'est pourquoi elle languit: ce rythme une fois commencé, je ne puis l'interrompre; comme les chanteurs de nos théâtres, je suis tenu de suivre l'air et la mesure; mais si je parviens à me tirer de ce mètre-ci, j'en prendrai un autre la première fois que j'en aurai le loisir.

LXIV.

Ils se rendirent au *Ridotto*. (C'est un endroit où je me propose d'aller moi-même demain³, uniquement pour donner à mes pensées quelque diversion, car je me sens un peu triste; et je m'amuserai à deviner quelle espèce de visage chaque masque recèle; et comme j'ai une tristesse qui parfois ralentit le pas, je ferai naître ou trouverai quelque chose qui la retienne en arrière pendant une demi-heure.)

LXV.

Cependant Laure traverse la foule joyeuse, le sourire dans les yeux et sur les lèvres: aux uns elle parle à demi-voix, aux autres tout haut; à ceux-ci elle fait une révérence, à ceux-là un léger salut, se plaint de la chaleur; à peine elle a parlé, son amant apporte la limonade; elle y goûte un peu; puis, promenant autour d'elle ses regards, blâme et plaint à la fois ses amies les plus chères de s'être aussi ridiculement accoutrées.

LXVI.

L'une a de faux cheveux; une autre, trop de fard; une troisième, — où a-t-elle acheté cet effroyable turban? une quatrième est si pâle qu'elle va sans doute s'évanouir; une cinquième a l'air commun, gauche et

provincial; la soie blanche d'une sixième a une teinte jaune; la mousseline si mince d'une septième sans doute lui portera malheur; et voilà qu'une huitième paraît: « Je n'en veux pas voir davantage! » de peur que, comme les rois de Banquo, elles n'atteignent la vingtaine.

LXVII.

Pendant qu'elle regardait ainsi les autres, tous les yeux se fixaient sur elle; elle entendait les éloges que les hommes lui donnaient à voix basse, et résolut de ne pas bouger qu'ils n'eussent fini; les femmes seules trouvèrent tout à fait surprenant qu'à son âge elle eût encore tant d'adorateurs; — mais les hommes sont si dépravés que ces créatures au front d'airain ont toujours de leur goût.

LXVIII.

Pour ma part, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi des femmes sans pudeur... — mais je ne veux pas discuter maintenant une chose qui est le scandale du pays; seulement je ne vois pas pourquoi il en serait ainsi; et si j'étais en robe à rabat, de manière à pouvoir déclamer autant qu'il me plairait, je prêcherais sur cette matière tant et tant, que Wilberforce et Romilly citeraient mon homélie dans leurs prochains discours.

LXIX.

Pendant que Laure regardait et était regardée, souriant et parlant sans savoir comment ni pourquoi; pendant que les dames de sa connaissance contemplaient d'un œil jaloux ses airs et son triomphe, et que des cavaliers élégamment vêtus défilaient devant elle, s'inclinaient en passant, et se mêlaient à son babil; un homme, plus que tous les autres, tenait ses regards fixés sur elle avec une rare persévérance.

LXX.

C'était un Turc couleur d'acajou; Laure le vit et fut d'abord contente, parce que les Turcs sont grands partisans de la philogynie, bien que la manière dont ils en usent avec leurs femmes soit déplorable; on dit qu'ils achètent une pauvre femme comme on achète un cheval, et la traitent comme un chien: ils en ont plusieurs, quoiqu'ils ne les fassent jamais voir; la loi leur accorde quatre épouses et des concubines « *ad libitum* ».

LXXI.

Ils les enferment, les voilent et les gardent chaque jour; c'est à peine si on leur permet de voir leurs parents du sexe masculin; en sorte que leurs moments ne s'écoulent pas aussi gaiement qu'on le suppose parmi les nations du nord; et puis leur réclusion doit leur donner un air pâle; et comme les Turcs abhorrent les longues conversations, leurs journées se passent à ne

¹ Lorsque Brummel fut obligé de se retirer en France, il ne savait pas un mot de français et il prit une grammaire pour étudier cette langue. Notre ami Scrope Davies, auquel on demandait quels étaient les progrès de Brummel en français, répondit que — « Brummel avait été arrêté, comme Napoléon, par les éléments. » J'ai mis ce calembour dans *Beppo*; c'est un échange de politesse et non un vol, car Scrope a fait son profit dans plusieurs dîners (comme il en est convenu lui-même) de bons

mots que je lui avais dits le matin. *Journal de Byron*, 1821.

² Comme Sylla, j'ai toujours cru que tout dépendait ici-bas du hasard. Je ne connais pas une seule bonne pensée ni une seule bonne action qu'on ne puisse attribuer à cette bonne déesse, la Fortune. *Journal manuscrit*.

³ Sur la marge du manuscrit original lord Byron avait écrit: — « 19 janvier 1818. Le lendemain est un dimanche, et grand ridotto. »

rien faire ou à se baigner, à soigner leurs enfants, à faire l'amour et à se parer.

LXXII.

Elles ne savent pas lire, et par conséquent ne se mêlent pas de critique littéraire; ni écrire, ce qui fait qu'elles n'affectent pas le rôle de muses; elles ne font ni jeux de mots ni épigrammes, n'ont ni romans, ni sermons, ni pièces de théâtre, ni revues. — Le savoir dans le harem vous ferait bientôt un joli schisme! mais fort heureusement que ces beautés-là ne sont pas des « bas-bleus ». Nul Botherby ne s'empresse de venir leur montrer « un passage charmant dans le dernier poème qui a paru ».

LXXIII.

Là, point de rimeur antique et solennel qui, ayant toute sa vie pêché à la gloire pour n'attraper jamais qu'un goujon à la fois, n'en continue pas moins sa pêche avec ostentation, et reste ce qu'il était, le « Triton des fretins », le sublime de la médiocrité, le fou de sens rassis, l'écho d'un écho, le pédagogue des femmes beaux-esprits, des poètes en herbe, — et, pour tout dire, un sot,

LXXIV.

Débitant fièrement ses oracles en phrases pompeuses, laissant tomber un *bon* approbateur qui n'est pas *bon* en droit; bourdonnant comme les mouches autour de toute clarté nouvelle, la plus bleue des mouches bleues; vous fatiguant de son blâme, vous torturant de ses éloges, avalant toute crue le peu de réputation qu'il peut attraper, traduisant des langues dont il ne connaît pas même l'alphabet, et suant des pièces si médiocres que de mauvaises seraient meilleures.

LXXV.

On déteste un auteur qui n'est qu'auteur, un de ces hommes en uniforme de fou, barbouillés d'encre, si nerveux, si habiles, si susceptibles et si jaloux, qu'on ne sait que leur dire ni qu'en penser, à moins de gonfler ces ballons d'orgueil avec une paire de soufflets; les plus fats d'entre les fats sont préférables à ces rognures de papier, à ces mouchures mal éteintes du flambeau de la nuit.

LXXVI.

Nous en voyons plusieurs de cette espèce; nous en voyons d'autres aussi qui sont hommes du monde, qui connaissent le monde comme des hommes doivent le connaître: Scott, Rogers, Moore, et tous ces confrères d'élite, qui pensent à autre chose encore qu'à la plume; mais pour les enfants de la sottise, ces hommes qui voudraient passer pour des gens d'esprit et ne savent pas être des gens comme il faut, je les laisse à leur « *le thé est prêt* » de chaque jour, à leur élégante coterie, à leur femme de lettres.

LXXVII.

Les pauvres et chères musulmanes dont je parle n'ont aucun de ces hommes instructifs et agréables; l'un d'eux serait pour elles une nouvelle invention, aussi inconnue que les cloches dans un clocher turc; je pense qu'il ne serait peut-être pas mal (bien que

les projets les mieux semés produisent quelquefois une mauvaise récolte) d'envoyer un auteur en mission pour prêcher dans ces pays-là notre usage chrétien des parties du discours.

LXXVIII.

Point de chimie qui leur révèle ses gaz; pas de cours de métaphysique; aucune bibliothèque circulante qui recueille au passage les romans religieux, les contes moraux, les tableaux de mœurs contemporaines; point d'expositions annuelles de peinture; elles ne suivent pas le cours des étoiles du haut de leurs mansardes, et, grâce à Dieu, n'étudient pas les mathématiques.

LXXIX.

Pourquoi j'en rends grâce à Dieu, peu importe; on croira facilement que j'ai mes raisons pour cela; et comme elles n'ont peut-être rien de bien flatteur, je les garde pour ma vie (à venir) en prose; je crois que j'ai une certaine prédisposition à la satire, et néanmoins il me semble qu'à mesure qu'on vieillit on est plus enclin à rire qu'à gronder, bien que le rire, sitôt qu'il est passé, nous laisse doublement sérieux.

LXXX.

O gaieté et innocence! vous qui êtes l'eau et le lait de la vie! heureux mélange, boisson de plus heureux jours! dans ce siècle de péché et de carnage, l'homme abominable n'étanche plus sa soif avec un breuvage aussi pur. N'importe, je vous aime toutes deux, et toutes deux vous aurez mon hommage. Oh! qui nous rendra le vieux Saturne et son règne de sucre candi? — En attendant, je bois à votre retour avec de l'eau-de-vie.

LXXXI.

Le Turc de notre Laure continuait à la regarder fixement, moins à la manière musulmane qu'à la mode chrétienne qui semble dire: « Madame, je vous fais beaucoup d'honneur, et tant qu'il me plaira de vous regarder, vous aurez la complaisance de ne pas bouger de place. » Si l'on pouvait conquérir une femme en la regardant, Laure était conquise; mais cela n'était pas possible avec elle, elle avait soutenu trop longtemps et trop bravement le feu de l'ennemi pour baisser pavillon devant le coup d'œil étrange de cet inconnu.

LXXXII.

Le matin allait paraître; à cette heure-là je conseille aux dames qui ont passé la nuit à danser ou à tout autre exercice de faire leurs préparatifs de retraite, et de quitter la salle avant le lever du soleil, parce qu'en l'absence des lustres et des bougies, il est à craindre que son éclat ne les pâlisse tant soit peu.

LXXXIII.

J'ai vu dans mon temps quelques bals et quelques fêtes, et il m'est arrivé pour quelque sotte raison de rester jusqu'à la fin; alors je regardais (j'espère que ce n'est point un crime), pour voir quelle était la dame qui soutenait le mieux le grand jour; et, bien que j'en aie vu des milliers dans la fleur de l'âge, de charmantes et qui plaisaient et peuvent plaire encore,

je n'en ai vu qu'une dont l'éclat pouvait, après la danse et les étoiles disparues, soutenir la présence du matin.

LXXXIV.

Je ne dirai pas le nom de cette aurore, et cependant je le pourrais, car elle n'était pour moi que cette admirable invention de Dieu, une femme charmante, que nous aimons tous à voir; mais je serais blâmable de citer des noms propres; pourtant, si vous désirez découvrir cette belle, allez au prochain bal de Londres ou de Paris, vous y remarquerez encore son visage effaçant tous les autres par sa fraîcheur.

LXXXV.

Laure, qui savait le danger qu'il y avait à s'exposer à la clarté du jour après avoir passé sept heures au bal au milieu de trois mille personnes, jugea qu'il était temps de faire sa révérence; le comte la suivait, portant son châle, et ils étaient sur le point de quitter la salle; mais voyez le malheur! ces maudits gondoliers s'étaient mis juste à la place où ils n'auraient pas dû se trouver.

LXXXVI.

En cela ils ressemblent à nos cochers, et la cause en est exactement la même, — la foule; ils se poussent, se heurtent, avec des blasphèmes à se disloquer la mâchoire, et font un vacarme non interrompu. Chez nous MM. de Bow-Street¹ maintiennent l'ordre, et ici une sentinelle est à deux pas; mais malgré tout cela, il s'échange bien des jurements et des mots révoltants qu'on ne peut redire ni supporter.

LXXXVII.

Le comte et Laure trouvèrent enfin leur gondole, et voguèrent jusqu'à leur demeure sur l'onde silencieuse, s'entretenant du bal auquel ils venaient d'assister, des danseurs et danseuses, ainsi que de leur toilette, entremêlant le tout d'un peu de médisance; déjà la barque s'approchait de l'escalier de leur palais, lorsque Laure, assise à côté de son adorateur, aperçut tout à coup le musulman qui se tenait là devant eux.

LXXXVIII.

« Monsieur, » dit le comte, dont le front commença singulièrement à se rembrunir, « votre présence inattendue en ce lieu m'oblige à vous en demander le motif. Je veux croire que c'est une méprise; je l'espère, du moins, et, pour couper court à tout compliment, je l'espère dans *votre* intérêt; vous me comprenez, sans doute, ou je me ferai comprendre. » — « Monsieur, » dit le Turc, « ce n'est pas du tout une méprise.

LXXXIX.

« Cette dame est *ma femme*! » Jugez de l'étonnement qui se peignit sur le visage de la dame; elle changea de couleur, et ce n'était pas sans raison; mais là où une Anglaise s'évanouirait, les Italiennes ne vont pas si loin; elles se bornent à se recommander un peu à leurs saints, et puis reviennent à elles, complètement ou peu s'en faut; ce qui épargne beaucoup d'esprit de

corne de cerf, de sels, d'eau jetée au visage, et de lacets coupés, comme c'est l'usage en pareil cas.

XC.

Elle dit, — que dit-elle? pas un mot: mais le comte, considérablement caluë par ce qu'il venait d'entendre, invite poliment l'étranger à entrer: « Nous discuterons ces matières beaucoup mieux à la maison, » lui dit-il: « ne nous ridiculisons pas en public, en faisant une scène et une esclandre; tout ce que nous y gagnerions serait de faire causer et rire à nos dépens. »

XCI.

Ils entrent, et demandent qu'on serve le café. — Le café vient, breuvage que prennent également les Turcs et les chrétiens, quoique la manière de le préparer ne soit pas la même. Alors Laure, qui a recouvré ses esprits, et à qui la parole est revenue, s'écrie: « Beppo! quel est votre nom païen? Dieu me bénisse! votre barbe est d'une merveilleuse longueur! Comment se fait-il que vous soyez resté si longtemps absent? Ne comprenez-vous pas combien c'était mal à vous?

XCII.

« Êtes-vous bien *réellement et véritablement* Turc? Avez-vous épousé d'autres femmes? Est-il vrai qu'elles se servent de leurs doigts en guise de fourchette? Sur ma parole, voilà le plus joli châle que j'aie jamais vu! voulez-vous me le donner? On dit que vous ne mangez point de porc. Comment avez-vous fait pendant tant d'années pour... — Dieu me bénisse! ai-je jamais? non, jamais je n'ai vu un homme jaunir à ce point! Votre foie est-il malade?

XCIII.

« Beppo! cette barbe ne vous sied pas bien; avant que vous ayez vieilli d'un jour, elle sera coupée: pourquoi la portez-vous? Oh! j'oubliais; — dites-moi, ne trouvez-vous pas que ce climat-ci est plus froid? Quel air vous avez! Vous ne sortirez pas dans ce singulier costume, de peur que quelqu'un ne vous reconnaisse et n'aille conter votre histoire. Comme vos cheveux sont courts! mon Dieu! comme ils ont grisonné!

XCIV.

Que répondit Beppo à toutes ces questions? je n'en sais rien. Il avait été jeté sur le rivage où fut Troie anciennement, où aujourd'hui il n'y a plus rien; comme de raison, on en avait fait un esclave, lui donnant pour tout salaire du pain et la bastonnade, jusqu'à ce que, certaines bandes de pirates ayant débarqué dans une baie voisine, il s'était réuni à ces vauriens, avait prospéré, et était devenu un renégat de réputation équivoque.

XCV.

Et il devint riche, et avec la richesse lui vint un si violent désir de revoir sa patrie, qu'il regarda comme un devoir d'y rentrer, et de ne pas rester toute sa vie écumeur de mer; il lui arrivait parfois de sentir en lui-même un vide, comme Robinson dans son

¹ Les officiers de paix.

fle ; il loua donc un navire venant d'Espagne et se rendant à Corfou : c'était une belle polacre, ayant douze hommes d'équipage, et chargée de tabac.

XCVI.

Il s'embarqua, non sans courir de grands risques, emportant avec lui ses richesses (acquises Dieu sait comment), et il gagna le large, quelque téméraire que fût cette entreprise ; il dit que la Providence l'avait protégé ; — pour ma part, je ne dis rien, — de peur de différer d'opinion avec lui ; — n'importe, le navire fut équipé, mit à la voile, et eut une heureuse traversée, sauf trois jours de calme à la hauteur du cap Bone.

XCVII.

Arrivé à Corfou, il transporta à bord d'un autre navire son chargement, sa personne et ses bêtes, et se fit passer pour un marchand turc, faisant le commerce de diverses marchandises dont je ne me rappelle plus le nom. Quoi qu'il en soit, il se tira d'affaire par cette ruse, sans quoi on l'aurait peut-être fusillé ; et c'est ainsi qu'il débarqua à Venise¹, pour y re-

prendre sa femme, sa religion, sa maison et son nom chrétien.

XCVIII.

Sa femme le reçut ; le patriarche le rebaptisa (notez qu'il fit un cadeau à l'église) ; il quitta ensuite le costume qui le déguisait, et emprunta pour un jour les habits du comte. Ses amis après sa longue absence ne l'en estimèrent que davantage, voyant qu'il avait de quoi leur donner d'excellents dîners, dans lesquels il leur prêtait souvent à rire par ses histoires ; — mais je n'en crois pas la moitié.

XCIX.

Quoi qu'il eût souffert dans sa jeunesse, l'opulence et le plaisir de conter indennisèrent sa vieillesse ; bien que Laure le fit quelquefois enrager, j'ai su que le comte et lui ne cessèrent pas d'être amis. Me voilà arrivé au bout d'une page qui, étant terminée, terminera cette histoire ; il serait à désirer qu'elle eût fini plus tôt ; mais une fois entamées les histoires s'allongent on ne sait trop comment.

MAZEPPA².

AVERTISSEMENT.

« Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Pologne : il avait été élevé page de Jean-Casimir, et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentil-

homme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna, et y porta Mazeppa, demi mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent : il resta longtemps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considé-

¹ « Vous me demandez, » dit lord Byron dans une lettre écrite en 1820, « un volume sur l'Italie. Je suis peut-être plus en état que tout autre Anglais de connaître, en effet, les habitudes de ce peuple, ayant vécu avec des Italiens et dans certains endroits où aucun Anglais n'avait résidé avant moi (dans la Romagne, par exemple) ; mais il y a plusieurs raisons pour lesquelles je ne voudrais pas traiter un pareil sujet : leur morale n'est pas notre morale, leurs mœurs ne sont pas nos mœurs, nous ne les comprendrions pas ; leur éducation conventuelle, la servitude où sont les cavaliers, leurs habitudes de pensée et de vie domestique sont entièrement différentes des nôtres, et la différence est d'autant plus frappante que vous vivez plus intimement avec eux. Je ne connais pas de moyens de faire connaître un peuple à la fois réservé et débauché, sérieux de caractère et bouffon dans ses amusements, susceptible d'impression, de passion, qui sont à la fois soudains ou durables, ce que vous ne trouverez dans aucune autre nation ; ils n'ont pas de société, au moins ce que nous appelons ainsi, comme on peut le voir dans leur comédie. Ils n'ont pas de véritable comédie, même dans Goldoni, parce qu'il n'existe pas de société que l'on puisse peindre sur le théâtre. Leurs *conversazioni* ne sont pas du tout une société. Ils vont au théâtre pour parler, et en compagnie pour se taire ; les femmes s'assoient en cercle ; les hommes se rassemblent en groupes ou bien encore ils jettent au *loto reale* de très-petites sommes. Leurs académies sont des concerts comme les nôtres, avec une meilleure musique et plus de dehors. Ce qu'ils ont de mieux, ce sont les bals du carnaval et les mascarades, alors que chacun abdique sa raison pour six semaines. Après leur dîner et leur souper ils improvisent des vers et font des plaisanteries, mais dans un goût qui ne nous conviendrait nullement, à nous autres gens du nord. Quant à leur intérieur, l'opposition est encore plus grande : les femmes, depuis

celle du pêcheur jusqu'à la plus grande dame, ont certaines règles, certaines traditions, certain décorum qui forment en quelque sorte les règles du jeu de l'amour, règles qui souffrent peu de déviations. Elles sont extrêmement tenaces et jalouses comme des furies, ne permettant même pas à leurs amants de se marier si elles peuvent l'empêcher, et les gardant à côté d'elles en public et dans leur intérieur aussi près qu'elles le peuvent : en un mot, elles changent le mariage en adultère régularisé. Un mot explique cette conduite : elles se marient pour leur famille et aiment pour elles-mêmes. L'exacte fidélité envers un amant est un devoir d'honneur, tandis qu'elles regardent leur mari comme un marchand qu'il faut contenter, et voilà tout. Lorsqu'on parle du caractère d'une personne mâle ou femelle, on ne la juge pas d'après sa conduite comme épouse ou comme époux, mais comme maîtresse ou comme amant. Si j'avais à écrire un in-quarto je ne pourrais qu'amplifier ce que je viens de résumer en peu de mots. »

² Ce poème rapide, animé et agréable, comme l'appelle M. Gifford, fut écrit à Ravenne dans l'automne de 1818. Nous empruntons le passage suivant à une *Revue* du temps :

« Mazeppa est un épisode plein de beauté, fondé sur une très-touchante histoire. Cet ouvrage est tout à fait digne de lord Byron. Le fond de l'histoire est bien connu : c'est celle d'un jeune Polonais qui fut attaché nu sur le dos d'un cheval sauvage à la suite d'une intrigue avec la femme d'un noble de la contrée. Il fut emporté par son coursier jusque dans les déserts de l'Ukraine ; là il fut délivré par quelques Cosaques, recouvra la santé et devint longtemps après le chef de cette nation, chez laquelle il avait été amené d'une façon si singulière. Lord Byron a mis les étranges incidents de cette histoire dans la bouche de Mazeppa lui-même, dont le récit est moitié sérieux, moitié plaisant. Son interlocuteur est Charles XII lui-même, pendant un de ses bivouacs si tristes,

ration parmi les Cosaques : sa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine. » — VOLTAIRE, *Histoire de Charles XII*, p. 196.

« Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui ; le colonel Gieta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans la fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille. » — P. 216.

« Le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit pendant la marche ; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenant plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs, qui le cherchaient de tous côtés. » — P. 218.

MAZEPPA.

I.

C'était après la terrible journée de Pultawa, alors que la fortune abandonna le royal Suédois ; tout autour, le sol était jonché des cadavres d'une armée qui avait combattu et versé son sang pour la dernière fois. La puissance et la gloire des armes, déesses inconstantes comme les hommes, leurs adorateurs, avaient passé au czar victorieux, et les murs de Moscou étaient en sûreté une fois encore, jusqu'au jour redoutable et funeste qui, dans une année plus mémorable, devait éclairer la honte et la défaite d'un nom plus haut, d'une armée plus puissante, un naufrage plus grand, une chute plus profonde, coup de tonnerre qui vint frapper un homme et ébranler le monde.

II.

Telle était la fortune de la guerre ; Charles, blessé, avait enfin appris à fuir ; la nuit, le jour, le voyait traverser en fugitif les campagnes et les rivières, couvert de son sang et de celui de ses sujets ; car des milliers périssaient pour protéger cette fuite, et pas une voix ne s'élevait pour réprimander l'ambition à cette heure d'abaissement où la vérité n'avait plus rien à redouter du pouvoir ; son cheval est tué, Gieta lui donne le sien, — et va mourir prisonnier des Russes. Celui-là aussi succombe après plusieurs lieues d'inutiles fatigues courageusement soutenues ; et c'est dans la profondeur des forêts, à la lueur lointaine des feux des sentinelles et de ceux des ennemis qui l'entourent, c'est là qu'il faut qu'un roi étende son corps fatigué. Est-ce pour conquérir de tels lauriers, un tel repos, que les nations s'épuisent en efforts ? Accablé de douleur et de fatigue, on le dépose au pied d'un arbre ; le sang de ses blessures est figé ; ses membres sont engourdis ; la nuit est froide

et sombre ; la fièvre qui échauffe son sang lui refuse la faveur passagère d'un sommeil agité : et cependant, au milieu de tout cela, il supporte en roi son adversité, et dans cette extrémité douloureuse, il faisait de ses souffrances les vassales de sa volonté : elles demeuraient en lui muettes et subjuguées, comme naguère autour de lui les nations.

III.

Quelques généraux l'accompagnent, — hélas ! bien peu, débris échappés au désastre d'une seule journée ; mais cette petite troupe est héroïque et fidèle. Tous s'étendent par terre, tristes et silencieux, auprès du monarque et de son coursier ; car le danger met de niveau l'homme et la brute, et la nécessité les rend égaux. Parmi eux est Mazeppa, l'hetman de l'Ukraine, le guerrier calme et intrépide ; il prépare sa couche sous un chêne vieux et robuste comme lui. Mais d'abord, bien qu'éténué par cette longue marche, le prince des Cosaques panse son coursier, lui fait une litière de feuilles, peigne sa crinière et ses fanons, desserre sa sangle, lui ôte la bride, et se réjouit de le voir manger ; car jusqu'à ce moment il avait craint que son cheval fatigué ne refusât de brouter sous la rosée de la nuit : mais il était aussi robuste que son maître, et peu difficile en fait de litière et de nourriture. Il était vif et docile tout à la fois, et faisait tout ce qu'on exigeait de lui ; velu, agile et vigoureux, il emportait son maître en vrai coursier tartare, obéissait à sa voix, venait à son appel, et le reconnaissait au milieu d'une foule : eût-il été entouré de milliers d'hommes, — par une nuit ténébreuse et sans étoiles, — depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ce cheval suivait son maître comme un faon.

IV.

Cela fait, Mazeppa étend sur la terre son manteau, et pose sa lance contre le tronc du chêne. Il examine si ses armes sont en bon état, si elles n'ont pas souffert de la longue marche de cette journée, si la poudre est dans le bassinet, si la pierre est solidement attachée au chien ; — il parcourt de la main la poignée et le fourreau de son sabre, regarde s'ils n'ont point endommagé son ceinturon. — Alors seulement le guerrier vénérable tire de son havresac et de sa cantine ses petites provisions, qu'il offre en totalité ou en partie au monarque et à ses compagnons, avec beaucoup moins de façons que ne feraient des courtisans à un banquet. Charles, avec un sourire, partage un instant ce frugal repas, pour manifester une gaieté feinte et se montrer supérieur à la fois et à ses blessures et à son malheur ; — puis il dit : « De toute notre troupe, bien qu'elle se compose de gens au cœur ferme, au bras fort, également aguerris aux escarmouches, à la marche ou au métier de fourrageur, nul, j'en suis sûr, n'en a moins

lorsque Charles fuyait avec quelques amis vers la Turquie après la sanglante défaite de Pultawa. La disposition de ce poème est pleine de grâce et de beauté : l'âge de Mazeppa, l'indifférence stoïque avec laquelle il se soumet à l'infortune, le sang-froid du royal insensé qui l'écoute, les dangers qui entourent le narrateur et son auditoire, tout contribue à préparer l'esprit à la terrible

histoire de l'hetman. Rien ne saurait émouvoir davantage que la peinture de cet amour, de la punition qui le suivit, de l'issue qui couronna le supplice de l'amant.

« Pour de plus amples détails sur l'hetman Mazeppa, voyez *l'Histoire de Pierre-le-Grand*, par M. BARTOW.

dit et n'en a plus fait que toi, Mazeppa ! Depuis Alexandre, jamais on n'a vu sur terre de couple aussi bien assorti que ton Bucephale et toi : toute la gloire de la Scythie doit baisser pavillon devant la tienne, quand il s'agit de franchir au galop les champs et les rivières. » Mazeppa répondit : « Maudite l'école où j'ai appris à monter à cheval ! — « Pourquoi cela, vieil hetman, » reprit Charles, « puisque tu as si bien appris à exceller dans cet art ? » Mazeppa dit : « Ce serait une longue histoire, et nous avons encore bien du chemin à faire, avec une escarmouche par-ci par-là contre un ennemi qui est dix contre un, avant que nos chevaux puissent brouter à l'aise au-delà du rapide Borysthène ; et, sire, vos membres doivent avoir besoin de repos ; je servirai de sentinelle à votre troupe. — « Je veux, » dit le monarque suédois, « que tu me contes cette histoire, peut-être me procurera-t-elle le bienfait du sommeil ; car en ce moment c'est vainement que mes yeux l'appellent. »

— « Eh bien ! dans cet espoir, sire, je vais remonter le cours de mes soixante-dix ans de souvenirs. J'étais, je crois, dans mon vingtième printemps, — oui, c'est cela ; — à cette époque Casimir était roi, — Jean-Casimir ; — j'ai été son page pendant six ans, dans mon jeune âge : c'était un monarque savant, ma foi ! et qui ne ressemblait guère à votre majesté : il ne faisait pas la guerre, celui-là, et ne gagnait pas des royaumes pour les reperdre ensuite ; et, sauf les débats de la diète de Varsovie, son règne s'écoula dans un repos tout à fait messéant. Ce n'est pas qu'il n'eût aussi ses tracasseries ; il aimait les muses et les femmes ; et quelquefois elles sont si fantasques, qu'il lui arriva souvent de souhaiter d'être au milieu des camps ; mais sa mauvaise humeur une fois passée, il prenait une autre maîtresse ou un nouveau livre ; et puis il donnait des fêtes prodigieuses, — tout Varsovie accourait à son palais pour admirer sa cour splendide et la dignité princière de ses dames et de ses seigneurs : c'était le Salomon de la Pologne ; ainsi l'appelaient ses poètes, à l'exception d'un seul, qui, ne recevant pas de pension, fit une satire, et se vanta de ne pas savoir flatter. C'était une cour de tournois et de hâteleurs, où chacun s'essayait à versifier : je me rappelle avoir moi-même fait des vers, et composé des odes que je signai : « Thyrsis au désespoir. » Il y avait là un certain palatin, un comte de haut lignage, riche comme une mine de sel ou d'argent¹ ; il était fier, vous le croirez sans peine, comme s'il fût venu du ciel : peu de personnes au-dessous du trône étaient aussi riches que lui en noblesse et en écus ; à force de contempler ses trésors, de méditer sur sa généalogie, il avait fini par en perdre la tête et s'imaginer, par je ne sais quelle confusion d'idées, que le mérite de ces choses lui appartenait ; sa femme ne partageait pas cette opinion, — elle était plus jeune que lui de trente ans, — et chaque jour son jour lui devenait de plus en plus insupportable ; en sorte qu'après je ne sais combien de vœux, d'espérances et de craintes, quelques larmes

d'adieu à la vertu, un ou deux songes agités, quelques regards jetés sur la jeunesse de Varsovie, quelques chansons, quelques danses, elle attendit les chances habituelles, ces accidents heureux qui rendent si tendres les dames les plus froides, pour décorer le comte de titres nouveaux qu'on dit être des passe-ports pour le ciel, et dont, chose étrange, se vantent rarement ceux qui les ont le plus mérités.

V.

« J'étais alors un joli garçon ; à soixante-dix ans il doit m'être permis de dire que dans mon jeune temps, vassaux, chevaliers, hommes ou jennes gens, bien peu pouvaient me le disputer en agréments frivoles ; car j'avais vigueur, jeunesse, gaieté, un visage qui n'était pas comme celui que vous voyez, mais aussi gracieux que maintenant il est rébarbatif ; car le temps, les soucis et la guerre, en labourant mon front, en ont pour ainsi dire déraciné mon âme ; et mes parents auraient peine à me reconnaître en comparant ce que je suis à ce que j'étais ; au reste ce changement s'est effectué longtemps avant que la vieillesse eût choisi mes traits pour y écrire ses annales. Vous savez que les années n'ont point fait décliner ma force, mon courage, mon intelligence, sans quoi je ne serais pas ici, à cette heure, à vous conter de vieilles histoires, sous un chêne, n'ayant pour dais qu'un ciel sans étoiles. Mais je poursuis : la beauté de Thérèse, — il me semble la voir en ce moment passer entre moi et ce châtaignier, tant son souvenir est encore vif et chaud ; et cependant je ne puis trouver d'expressions pour vous dire comment était faite celle que j'aimais tant : elle avait cet œil asiatique, fruit du mélange de la beauté turque avec notre sang polonais ; noir comme le ciel qui est au-dessus de nous ; mais il s'en échappait une lumière tendre comme le premier lever de la lune au milieu de la nuit. Ces grands yeux noirs, qu'on voyait nager dans des flots de clartés ruisselantes, et qui semblaient se fondre à leurs propres rayons, étaient tout amour, moitié langueur, moitié flamme ; on eût dit le regard de ces saints qui expirent sur le bûcher en levant vers le ciel des yeux ravis, comme si c'était pour eux une joie de mourir. Son front ressemblait à un lac par un beau jour d'été, alors que le soleil dore de ses feux l'onde transparente, que ses vagues ne laissent échapper aucun murmure, et que le ciel se mire dans son cristal. Ses joues et ses lèvres... — mais à quoi bon poursuivre ? — Je l'aimais alors, — je l'aime encore ; et ceux qui me ressemblent, heureux ou malheureux, aiment avec une farouche énergie. Et néanmoins, jusque dans notre fureur, nous aimons encore, et nous sommes poursuivis dans notre vieillesse par l'ombre vaine du passé ; tel est Mazeppa jusqu'au dernier soupir.

VI.

« Nous nous vîmes, — nos regards se rencontrèrent ; — je la vis et je soupirai, elle ne me parla pas, et pourtant elle me répondit. Il y a des milliers d'ac-

¹ Cette comparaison doit être pardonnée à un Polonais, la principale richesse de ce pays consistant en mines de sel.

cents et de signes que nous entendons, que nous voyons, et que nul ne peut définir; — étincelles involontaires de la pensée, qui s'échappent du cœur oppressé, et forment un étrange langage, à la fois mystérieux et intense; anneaux de cette chaîne brillante qui unit à leur insu de jeunes cœurs et de jeunes âmes; métal électrique qui, on ne sait comment, sert de fil conducteur à la flamme absorbante. — Je vis, et soupirai, — et pleurai en silence, et néanmoins je restai, quoique à regret, dans les limites d'une timide réserve; enfin je lui fus présenté, et nous pûmes de temps à autre nous entretenir sans éveiller le soupçon. — Ce fut alors, et alors seulement, que je souhaitai de parler, que je m'y résolus; mais, faibles et tremblantes, les paroles expiraient sur mes lèvres. Un jour enfin, — il est un jeu, un passe-temps sot et frivole, avec lequel on trompe l'ennui de la journée; c'est... — j'en ai oublié le nom; — nous y jouâmes elle et moi, je ne sais par quel étrange hasard; je me souciais peu de gagner ou de perdre; c'était assez pour moi d'être à portée d'entendre et de voir l'être que j'aimais le plus. — Je l'observais comme une sentinelle (puissent les nôtres faire aussi bien leur devoir par cette nuit sombre!), quand je crus m'apercevoir, et je ne me trompais pas, qu'elle était pensive, ne faisait aucune attention à son jeu, était insensible à la perte ou au gain, et cependant continuait à jouer pendant des heures entières, comme si sa volonté l'eût enchaînée à cette place, mais dans un tout autre but que celui de gagner. Alors il me vint une pensée rapide comme l'éclair, c'est qu'il y avait dans son air quelque chose qui me disait de ne pas désespérer; et sur-le-champ je parlai: mes paroles étaient incohérentes, — elles n'avaient pas grande éloquence; cependant elle m'écouta; — c'est assez: — qui écoute une première fois écoutera une seconde; son cœur assurément n'est pas de glace, et un refus n'est pas sans appel.

VII.

» J'aimai, et je fus aimé. — On dit, sire, que vous n'avez jamais connu ces douces faiblesses; si cela est, j'abrègerai le récit de mes joies ou de mes douleurs; il vous semblerait absurde et inutile; mais tous les hommes ne sont pas nés pour régner, ou sur leurs passions, ou, comme vous, sur eux-mêmes et sur les peuples à la fois. Je suis, — ou plutôt j'étais — prince; j'ai commandé à des milliers d'hommes, j'ai pu les conduire au chemin du péril et du carnage; mais je n'ai jamais pu exercer sur moi-même le même empire. — Mais continuons: j'aimai et je fus aimé; en vérité, c'est une destinée heureuse, mais ce bonheur, lorsqu'il est à son comble, se termine dans la douleur. — Je la voyais en secret, et l'heure qui me conduisait au hondoir de cette dame était livrée au supplice de l'attente. Mes jours et mes nuits n'étaient rien, — je ne vivais plus que pour cette heure, à laquelle ma mémoire, durant le long intervalle entre le jeune âge et la vieillesse, ne m'offre rien à comparer. — Je donnerais l'Ukraine pour revivre une fois encore de tels moments, — pour redevenir page, l'heureux page qui était maître d'un cœur tendre et de sa propre épée, et n'a-

vait pour tout trésor que ces dons de la nature, la jeunesse et la santé. — Je la voyais en secret; — il en est qui pensent qu'il y a double plaisir à se voir ainsi; je n'en sais rien. — J'aurais donné ma vie pour pouvoir l'appeler mienne à la face du ciel et de la terre; car je murmurais souvent d'être obligé de ne la voir qu'à la dérobee.

VIII.

» Bien des yeux sont ouverts sur les amants; il en fut ainsi de nous: — dans ces occasions, le diable devrait du moins être civil. — Le diable! il est possible que je l'accuse à tort; ce fut peut-être l'ouvrage de quelque saint malencontreux, qui, fatigué de son oisiveté, exhala contre nous sa bile pieuse. — Quoi qu'il en soit, une belle nuit, des espions mis en embuscade nous surprirent et s'emparèrent de nous. Le comte était un peu plus qu'irrité, — j'étais désarmé; mais quand j'eusse été couvert d'acier de pied en cape, qu'eussé-je pu faire contre le nombre? — C'était dans le voisinage de son château, loin de la ville et de tout secours, et presque à la pointe du jour; je crus que mes moments étaient comptés, et qu'un autre soleil ne se lèverait pas pour moi; après avoir fait une prière à la vierge Marie, et peut-être aussi à un saint ou deux, je me résignai à mon sort, et l'on me conduisit à la porte du château. Je n'ai jamais su ce qu'était devenue Thérèse; depuis cette époque nos destinées ont été séparées. — Elle était grande, comme bien vous le pensez, la colère de l'orgueilleux comte palatin, et certes ce n'était pas sans raison; mais ce qui le rendait surtout furieux, c'était la crainte que cet accident n'affectât sa généalogie future; il n'en revenait pas de voir imprimer une telle tache à son écusson, lui qui était le plus noble de sa race; comme il était à ses propres yeux le premier des hommes, il croyait l'être aussi aux yeux des autres, et surtout aux miens. Corblen! un page lui faire cet affront! encore si c'eût été un roi, il eût pu se résigner à la chose; mais un morveux de page! — je compris sa rage, — mais je ne saurais la peindre.

IX.

— « Amenez le cheval! » — Le cheval fut amené; c'était vraiment un noble animal, un coursier tartare, de la race de l'Ukraine, qui paraissait avoir dans les membres la vitesse de la pensée; mais il était sauvage, sauvage comme le daim sauvage, jusqu'alors indompté, et vierge encore de la bride et de l'éperon. — Il avait été pris la veille seulement; hennissant, la crinière hérissée, résistant fièrement, mais en vain, tout écuman de colère et de terreur, l'enfant du désert est amené vers moi; ils m'attachent sur son dos, ces lâches esclaves; ils m'y enchaînent par des liens redoublés, puis, le laissant libre, le frappent d'un coup de fouet soudain: — En avant! — en avant! — et nous voilà lancés! — Les torrents sont moins impétueux et moins prompts.

X.

» En avant! — en avant! — J'avais perdu la respiration, — je ne vis point de quel côté le cheval se précipitait: à peine si le jour venait de paraître; et lui, couvert d'écume, il volait. — En avant! — en avant!

— Les derniers sons de voix humaine que j'entendis, au moment où j'étais ainsi dardé loin de mes ennemis, furent les éclats de rire féroces qui venaient de cette canaille, et que le vent apporta un instant à mon oreille : furieux, je dégageai ma tête et brisai la corde qui fixait mon cou à la crinière du cheval en guise de bride, et, me relevant à demi avec de convulsifs efforts, je leur envoyai ma malédiction avec un hurlement ; mais le bruit des pas de mon coursier, la rapidité foudroyante de son galop, les empêchèrent peut-être de m'entendre : j'en serais fâché, — car je souffrirais de savoir que je n'ai pu leur rendre leur insulte. Je la leur ai bien rendue plus tard : de ce château, de son pont-levis et de ses fortifications, il ne reste pas aujourd'hui une pierre, un fossé ou une barrière, ni dans ses champs une touffe d'herbe, sauf celle qui croît sur un pan de mur à l'endroit où était la pierre du foyer. Vous passeriez par là bien des fois sans vous douter qu'il y avait là une forteresse ; j'ai vu ses tourelles en flammes, leurs créneaux fendus et croulants, et le plomb fondu coulant comme une pluie de la toiture brûlée et noircie, dont l'épaisseur n'a point été à l'épreuve de ma vengeance. Dans ce jour de douleur où, voué par eux à la mort, j'étais lancé comme sur le rayon d'un éclair, ils étaient loin de prévoir qu'un jour je viendrais avec dix mille hommes de cavalerie remercier le comte de sa cavalcade incivile. Ils me jouèrent un vilain tour lorsque, me donnant un cheval sauvage pour guide, ils m'attachèrent à son flanc blanchi d'écume : je leur en ai joué un qui valait le leur, — car le temps finit par mettre toutes choses de niveau ; — et pourvu que nous sachions attendre le moment propice, il n'y a point de puissance humaine, si elle n'a pas été pardonnée, qui puisse échapper aux recherches patientes, aux longues veilles de celui qui convoie comme un trésor le souvenir d'un outrage.

XI.

« En avant ! en avant ! mon coursier et moi nous volions sur les ailes des vents, laissant loin derrière nous toute habitation humaine ; nous fendions l'air comme ces météores qui traversent les cieux lorsqu'avec un bruit soudain l'aurore boréale vient dissiper la nuit. Nous n'avions sur notre route ni ville ni village, mais une plaine immense et déserte que bornait à l'horizon une noire forêt ; et sauf les créneaux de quelques forteresses élevées autrefois contre les Tartares, et que j'apercevais de loin sur les hauteurs, je ne voyais aucune trace d'homme ; l'année précédente, une armée turque avait passé dans ces lieux, et là où le spahis a imprimé le sabot de son cheval, la verdure fuit le sol ensanglanté. Le ciel était sombre, terne et grisâtre, et une sourde brise glissait avec des gémissements auxquels j'aurais bien voulu mêler les miens ; — mais emporté par la rapidité de ma course au loin, au loin, je ne pouvais ni soupirer ni prier. Une pluie de sueur froide dé coulait de mon front sur la crinière hérissée du cheval, qui, continuant à rouler de fureur et d'effroi, poursuivait son vol rapide. Quelquefois je m'imaginais qu'il allait ralentir sa course ; mais non, le poids léger de mon corps n'était rien pour sa robuste

colère ; ce n'était pour lui qu'un aiguillon, chaque mouvement que je faisais pour délivrer mes membres gonflés de leur douloureuse étreinte ajoutait à sa rage et à son épouvante. J'essayai de faire entendre ma voix ; — elle était faible et basse, et néanmoins elle le faisait tressaillir comme si on l'eût frappé du fouet ; et à chacun de mes accents il bondissait comme si le bruit soudain d'une trompette eût résonné à son oreille ; cependant mes liens étaient trempés de mon sang qui coulait le long de mes membres, et mon gosier était dévoré d'une soif plus brûlante que la flamme.

XII.

« Nous arrivâmes à la forêt sauvage : — elle était si vaste que d'aucun côté je n'en pus découvrir les limites. Ça et là s'élevaient des arbres antiques et vigoureux que n'auraient pu faire ployer les vents les plus violents qui souflent des solitudes de la Sibirie, et dépouillaient en passant les bois de leur feuillage ; — mais ces arbres étaient en petit nombre, et l'espace qui les séparait était rempli à perte de vue par de jeunes et verts arbustes ; ceux-ci étaient dans tout le luxe de leur parure annuelle. On était loin encore de ces soirées d'automne qui frappent de mort les feuilles des bois, et les dispersent colorées d'un rouge sans vie, pareil au sang coagulé des corps restés sur le champ de bataille lorsqu'une longue nuit d'hiver a gelé toutes ces têtes sans sépulture, et les a tellement durcies que le bec du corbeau s'efforce vainement d'entamer leurs joues glacées : c'était un immense et sauvage taillis, parsemé ça et là d'un châtaigner, d'un chêne vigoureux, d'un pin robuste, mais à une grande distance les uns des autres, — fort heureusement pour moi, sans quoi je m'en fusse mal trouvé. — Les branches pliaient devant nous sans me déchirer ; et je trouvais la force de supporter mes blessures déjà cicatrisées par le froid. — J'étais rassuré par mes liens contre le danger de tomber ; nous glissions comme le vent à travers le feuillage, laissant derrière nous les arbustes, les arbres et les loupes ; la nuit je les entendis nous suivre à la piste ; j'entendis sur nos talons résonner leur galop, qui lasse la rage du limier et le feu du chasseur : partout où nous allâmes, ils nous suivirent et ne nous quittèrent même pas au lever du soleil. A la pointe du jour je les vis derrière nous à une verge au plus de distance, nous suivant en longue file à travers le bois, de même que, la nuit, le bruit de leurs pas furtifs, qui faisaient frissonner les feuilles, avait frappé mon oreille. Oh ! que n'aurais-je pas donné alors pour pouvoir, armé d'une épée ou d'une lance, mourir en combattant au milieu de cette horde, et ne succomber du moins qu'après avoir immolé plus d'un ennemi ! Quand mon coursier avait commencé sa course, je souhaitais de la voir bientôt terminée ; mais maintenant je doutais de sa vigueur et de sa vitesse ! Doute illusoire ! sa nature agile et sauvage lui avait donné la vigueur d'un chevreuil des montagnes. La neige qui de ses éblouissants tourbillons aveugle et accable le villageois à deux pas de sa cabane, dont il ne franchira pas le seuil, égale à peine

dans sa chute la rapidité avec laquelle il traversa l'enceinte de la forêt, infatigable, indompté et plus que sauvage; furieux comme un enfant gâté à qui on refuse quelque chose; ou, plus furieux encore, — comme une femme contrariée et qui veut faire à sa tête.

XIII.

» Nous avions franchi la forêt; il était plus de midi, et quoiqu'on fût au mois de juin, l'air était froid; peut-être mon sang s'était-il refroidi dans mes veines: la souffrance prolongée dompte les plus courageux. Je n'étais pas alors ce que je semble maintenant; mais, impétueux comme un torrent d'hiver, je laissais éclater mes sentiments avant d'en avoir pu moi-même déterminer les motifs. Si l'on considère la fureur, le ressentiment et les craintes auxquels j'étais livré, les tortures que j'endurais, le froid, la faim, la douleur, la honte et le désespoir qui m'oppressaient: me voir ainsi nu et garrotté, moi, né d'une race d'hommes dont le sang, quand on les irrite et qu'un pied téméraire les foule, ressemble à celui du serpent à sonnettes levant sa crête et prêt à percer son ennemi; comment s'étonner que ce corps épuisé s'affaîsât un moment sous le poids de ses maux? La terre fuyait sous moi, les cieux roulaient alentour; il me sembla que je tombais; je me trompais, j'étais trop bien attaché. Mon cœur défaillit, mon cerveau devint douloureux, battit un instant, puis cessa de battre: les cieux tournèrent comme une immense roue; je vis les arbres vaciller comme des hommes ivres, et un faible éclair passa sur mes yeux, qui ensuite ne virent plus rien: celui qui meurt ne peut mourir plus que je ne mourus alors. Accablé par la torture de cette course infernale, je sentais les ténèbres qui me couvraient s'éloigner, puis revenir encore; je fis effort pour sortir de cette léthargie, mais ne pus réussir à rappeler mes sens: j'éprouvais ce qu'éprouverait un homme flottant sur une planche au milieu de l'Océan, ballotté sur l'onde, tantôt submergé, tantôt soulevé par les vagues qui le lancent vers une rive déserte. Ma vie onduleuse ressemblait à ces clartés fantastiques qui, au milieu de la nuit, luisent à nos yeux fermés, dans les premiers accès de la fièvre; mais cette sensation disparut sans beaucoup de douleur, pour faire place à un trouble confus bien plus pénible; j'avoue que je redouterais d'éprouver de nouveau la même souffrance au moment où je mourrai; et pourtant je conjecture que nous devons en ressentir beaucoup plus avant de redevenir poussière; n'importe, j'ai plus d'une fois découvert hardiment mon front devant la mort.

XIV.

• Le sentiment me revint; où étais-je? Glacé, engourdi, étourdi, je sentis à chaque pulsation la vie reprendre peu à peu possession de mon être; puis j'éprouvai pendant quelque temps une douleur convulsive, qui rendit tous cours à mon sang épaissi et glacé; des bruits discordants arrivaient à mon oreille; je sentis de nouveau mon cœur tressaillir; la vue me revint, bien qu'obscurcie, comme si un épais cristal eût été placé entre les objets et moi. Il me sembla entendre auprès de moi le bruissement des vagues; j'entrevis

aussi le ciel parsemé d'étoiles; — ce n'est point un songe; le sauvage coursier nage dans un fleuve plus sauvage encore! La rivière large et brillante étend au loin ses ondes en poursuivant son cours, et nous sommes au milieu, luttant contre les flots et nous dirigeant vers un rivage inconnu et silencieux. L'eau m'a tiré de mon engourdissement, et son baptême a rendu à mes membres raidis une vigueur passagère. Le poitrail de mon coursier brise les vagues qu'intrépide il affronte, et nous continuons d'avancer! Enfin nous atteignons la rive glissante; c'était un port de salut qui avait peu de prix pour moi, car derrière nous tout était lugubre et sombre, et devant nous je ne voyais que ténèbres et terreurs. Combien d'heures de la nuit ou du jour je restai dans cette suspension de mes souffrances, je ne le puis dire; à peine savais-je si ce soufile que j'aspirais était encore de la vie.

XV.

Le coursier sauvage, dont le poil est humide, dont la crinière ruisselle, les jambes fléchissent et les flancs fument, redouble d'efforts pour graver la rive escarpée. Nous parvenons au sommet: une plaine immense se déroule à travers les ténèbres de la nuit, et semble s'étendre bien loin, bien loin, bien loin, comme ces précipices que nous voyons dans nos rêves; l'œil ne peut en découvrir les limites; çà et là, quelques taches blanchâtres, quelques touffes d'un sombre gazon, se détachaient en masses confuses, à la clarté de la lune qui se levait à ma droite; mais rien dans cette ténébreuse solitude n'annonçait la présence d'une habitation humaine; pas de clarté vacillante brillant dans le lointain comme un astre hospitalier; pas même un feu follet qui vint se jouer de mes maux: cette dérision m'eût fait du bien alors; sans pouvoir m'abuser, elle eût été bien venue! car au milieu de mes souffrances, elle m'eût rappelé quelque chose de la demeure des hommes.

XVI.

» Nous continuâmes à avancer, — mais d'un pas tardif et lent; la sauvage vigueur du coursier était enfin épuisée; las et abattu, une faible écume coulait de sa bouche, et il se traînait péniblement. Un enfant débile eût pu en ce moment le conduire; mais cela ne me servait de rien: je ne pouvais profiter de sa faiblesse actuelle, — j'étais attaché, et eussé-je été libre, la force m'eût manqué peut-être. Je fis encore quelques efforts pour briser les liens qui m'enchaînaient si étroitement; ce fut en vain, je ne fis que les resserrer davantage, et abandonnai bientôt des tentatives qui ne faisaient qu'ajouter à mes souffrances. Ma course étourdissante semblait sur le point de se terminer, quoique je ne me visse près d'atteindre aucun but. Quelques rayons lumineux annoncèrent la venue du soleil. — Avec quelle lenteur, hélas! il se leva! Je crus que le voile des vapeurs grisâtres du matin ne ferait jamais place au jour; comme il fut long à se dissiper! — Que de temps s'écoula avant que l'astre du jour eût coloré l'Orient de sa flamme pourpre, détroné les étoiles, éteint les rayons de leurs chaires, et du haut de son trône eût rempli la terre d'une lumière unique, entièrement à lui!

XVII.

« Le soleil se leva, et dissipa le nuage de vapeurs étendu sur la surface de cette région solitaire; mais que n'eût servi de traverser plaine, forêt, rivière? aucune trace d'hommes ou d'animaux n'était empreinte sur cette terre luxuriante et sauvage; nul vestige de voyageur, nul de travail; l'air même était muet; pas un bourdonnement d'insecte, pas une voix d'oiseau ne s'élevait des herbes ou des buissons. Haletant comme s'il allait expirer, l'animal épuisé marcha encore quelques werstes; et toujours nous étions seuls, ou du moins semblions l'être. Enfin, pendant que nous cheminions d'un pas affaibli, je crus entendre sortir d'un groupe de noirs sapins le hennissement d'un cheval. Est-ce le vent qui souffle dans ces branches? Non, non! Voici venir de la forêt une troupe de cavalerie! je la vois qui accourt au galop. Un nombreux escadron s'avance! je veux pousser un cri, — mes lèvres étaient sans voix. Les coursiers s'élancent en caracolant; mais où sont ceux qui doivent tenir les rênes? Mille chevaux et pas un cavalier! Mille chevaux aux crins mouvants, à la queue flottante, aux larges naseaux que n'a jamais comprimés la douleur, à la bouche que le mors et la bride n'ont point ensanglantée, aux pieds légers dont le fer n'approcha jamais, aux flancs qui n'ont senti encore ni le fouet ni l'éperon; mille chevaux sauvages et libres, comme les vagues roulantes de l'océan, accourent en foule avec un bruit de tonnerre, comme pour saluer notre débile approche. Cette vue ranime mon coursier; il accélère un moment son pas chancelant; il leur répond par un faible et sourd hennissement, puis il tombe. Étendu par terre, il exhale péniblement son dernier souffle; puis ses yeux deviennent ternes, ses membres immobiles: c'en est fait, son premier et dernier voyage est achevé! Ses camarades s'avancent, — ils le voient tomber, et moi, ils me voient bizarrement attaché sur son dos par mille liens que mon sang a rougis. Ils s'arrêtent, ils tressaillent, — se mettent à flaire l'air, galoppent un moment çà et là, approchent, s'éloignent, caracolent alentour, puis tout à coup reculent en bondissant, commandés par un grand cheval noir qui semble le patriarche de sa tribu, et dont les flancs velus n'ont pas un seul poil blanc; ils rouffent, — écumant, — hennissent, — s'écartent, puis, à la vue d'un homme, par un mouvement instinctif, prennent leur galop vers la forêt. — Ils m'abandonnèrent à mon désespoir, enchaîné au cadavre de mon malheureux coursier étendu sous moi sans vie, ne sentant plus l'étrange fardeau dont je ne pouvais débarrasser ni lui ni moi; — et là nous restions gisants, le mourant sur le mort! Je ne m'attendais pas à ce qu'un autre jour se levât sur ma tête inabritée et sans défense.

« Je restai ainsi enchaîné depuis l'aube jusqu'au crépuscule, comptant douloureusement les heures trop lentes, avec tout juste assez de vie pour voir descendre sur moi mon dernier soleil, dans cette certitude désespérante qui fait qu'à la fin nous nous résignons à ce qui nous semblait autrefois le pire et le dernier des

maux à redouter; destin inévitable, — véritable bien-fait qui, pour venir de bonne heure, n'en est pas moins précieux; et pourtant, à nous voir le craindre et le fuir avec tant de soin, on dirait que c'est un piège auquel la prudence peut échapper. Parfois nous le souhaitons et l'implorons; parfois nous le demandons au glaive dont notre main tourne la pointe contre nous-mêmes; et cependant c'est un remède lugubre et hideux même à des maux intolérables, et sous aucune forme il n'est le bien-venu. Et néanmoins, chose étrange! les enfants du plaisir, ceux qui, dans leurs orgies, ont abusé de la beauté, de la table, du vin et de l'opulence, meurent calmes, plus calmes souvent que l'homme qui a eu la misère pour héritage: car celui qui a parcouru tour à tour tout ce qu'il y avait de beau et de nouveau n'a rien à espérer, rien à regretter; et, sauf l'avenir (que les hommes envisagent, non en raison du bien ou du mal qu'ils ont fait ici-bas, mais en raison de la force ou de la faiblesse de leurs nerfs), il n'a peut-être rien qui doive l'affliger ou le troubler; — mais l'infortuné espère toujours voir la fin de ses maux, et la mort, qu'il devrait saluer comme une amie, paraît à sa vue malade venue tout exprès pour lui ravir sa récompense, l'arbre de son nouveau paradis. Demain lui aurait tout donné, l'aurait indemnisé de ses souffrances et relevé de sa ruine; demain aurait été le premier d'une série de jours où il n'y aurait eu rien à déplorer ni à maudire, le commencement d'une longue suite d'années brillantes, radieuses et souriantes, à travers le voile de ses pleurs, récompense de tant d'heures douloureuses; demain lui aurait donné le pouvoir, demain il aurait pu commander, briller, punir, sauver; — faut-il que cette aurore n'éclaire que sa tombe!

XVIII.

« Le soleil approchait de l'horizon — et j'étais encore enchaîné à ce cadavre raide et glacé; je crus que nous mèlerions en ce lieu nos poussières; mes yeux obscurcis avaient besoin du trépas: nul espoir de délivrance ne m'apparaissait. Je levai mes derniers regards au ciel; et là, entre moi et le soleil, je vis voler le corbeau impatient qui, pour commencer son repas, avait peine à attendre que les deux victimes fussent mortes; il s'envolait, se posait à terre, puis s'envolait encore, et à chaque fois se rapprochait de nous; à la lueur du crépuscule, je voyais ses ailes étendues, et un moment il vint se poser si près de moi que j'aurais pu le frapper si j'en avais eu la force; mais le léger mouvement de ma main, le sable faiblement effleuré, le son débile qui sortit avec effort de mon aride gosier, et qu'on pouvait à peine appeler une voix, tout cela suffit à la fin pour l'écarter. — J'ignore le reste; — tout ce que je me rappelle de mon dernier rêve, c'est que je ne sais quelle étoile charmante qui, fixant dans le lointain mes yeux obscurcis, oscillait au bout d'un mobile rayon; et puis encore la sensation froide, lourde, vague et pénible du retour de mes sens, que suivit de nouveau le calme de la mort; puis un souffle de respiration me revint; puis un léger frisson, une courte pause; une défaillance glaciale coagula mon cœur; des étincelles traversèrent mon cerveau, — un

baïllement, une palpitation, un élanement de douleur, un soupir, et ce fut tout.

XIX.

« Je m'éveillai. — Où étais-je? — Est-ce un visage humain qui me regarde? Est-ce un toit qui m'abrite? Est-ce sur un lit que mes membres reposent? Est-ce dans une chambre que je me trouve? Ces yeux brillants dont le bienveillant regard est fixé sur moi, sont-ce des yeux mortels? Je refermai les miens, doutant si je n'étais pas encore plongé dans mon premier assoupissement. Une jeune fille à la taille svelte et haute, à la longue chevelure, était assise auprès du mur de la chaumière, occupée à me veiller. Au premier reveil de ma pensée, mes regards rencontrèrent les siens; de temps en temps ses grands yeux sauvages et noirs me contemplaient avec une inquiète sollicitude : je regardai, regardai encore, et me convainquis enfin que ce n'était pas une vision, — mais que je vivais en effet, et n'avais plus à craindre de servir de repas au vautour; et quand la jeune fille de l'Ukraine vit que mes yeux appesantis s'étaient ouverts, elle sourit; — et moi j'essayai de parler, mais ne pus y réussir; — et elle s'approcha, et, mettant un doigt sur ses lèvres, me fit comprendre que je ne devais pas tenter de rompre le silence jusqu'à ce que le retour de mes forces me permit le libre usage de la parole; ensuite elle posa sa main sur la mienne, arrangea l'oreiller qui soutenait ma tête; puis, marchant sur la pointe des pieds, ouvrit doucement la porte et parla à voix basse. — Jamais je n'entendis une si douce voix! Il y avait de la musique jusque dans le bruit de ses pas; — mais ceux qu'elle appelait n'étaient pas

éveillés, et elle sortit; mais auparavant elle jeta encore un regard sur moi, me fit un nouveau signe pour me dire que je n'avais rien à craindre, qu'il y avait du monde dans la pièce voisine, qu'en ce lieu tout était à mes ordres et qu'elle allait bientôt revenir; en son absence, il me sembla que je souffrais d'être seul.

XX.

« Elle revint avec son père et sa mère. — Mais qu'ajouterai-je encore? Je ne vous fatiguerai pas du récit de mes aventures depuis le jour où je devins l'hôte du Cosaque : ils m'avaient trouvé sans mouvement dans la plaine, — m'avaient transporté à la cabane la plus rapprochée, — et là m'avaient rappelé à la vie, — moi, — destiné un jour à régner sur eux! Ainsi, l'insensé qui voulut assouvir sur moi sa rage, en raffinant sur mon supplice, m'envoya au désert, garrotté, nu, sanglant et seul, pour passer du désert sur un trône. — Quel mortel peut prévoir sa destinée? — Que nul ne se décourage, que nul ne désespère! demain le Borysthène verra peut-être nos coursiers brouter en paix sur la rive ottomane, — et jamais je n'ai éprouvé à voir un fleuve autant de joie que j'en aurai à saluer celui-là quand nous serons en sûreté sur ses bords¹. Camarades, bonne nuit! » — L'hetman s'étendit sous l'ombrage du chêne, sur un lit de feuilles qu'il s'était préparé; ce coucher n'avait rien d'incommode ni de nouveau pour un homme accoutumé à prendre son repos en tout lieu et à toute heure; le sommeil ne tarda pas à fermer ses paupières. Si vous êtes surpris que Charles ait oublié de le remercier de son récit, lui ne s'en étonna pas : — depuis une heure le roi dormait².



ODE A VENISE.

ODE A VENISE.

I.

O Venise! Venise! quand tes murailles de marbre seront de niveau avec tes ondes, le cri des nations s'élèvera sur les ruines de tes palais, et sur les bords de la mer agitée il y aura une grande lamentation! Si moi, pèlerin du nord, je pleure sur toi, que doivent donc faire tes enfants? — Tout, hormis de pleurer; et cependant ils ne murmurent que dans leur sommeil. Comme ils diffèrent de leurs pères! ils sont à ceux qui furent ce qu'est le verdâtre limon que laisse la

mer en se retirant à la vague impétueuse qui renvoie le matelot chez lui sans son navire; et c'est ainsi qu'ils rampent lâchement comme des crabes dans leurs rues sur pilotis. O douleur! faut-il que les siècles aient légué une pareille moisson! De treize siècles de richesse et de gloire, il ne reste que des cendres et des larmes; tous les monuments que rencontre le regard de l'étranger, église, palais, colonne, portent une empreinte de deuil; le lion lui-même paraît dompté, et les bruits rauques du tambour des barbares font entendre chaque jour leur dissonance monotone; cet écho de la voix des tyrans résonne le long de ces suaves

¹ Charles, s'apercevant que la bataille était perdue, comprit que la seule ressource qui lui restait était de fuir précipitamment; il monta donc à cheval et se retira avec les débris de son armée vers l'endroit appelé Perevolochna, situé à l'angle formé par le Vorskla et le Borysthène; là, accompagné de Mazeppa et de quelques centaines de compagnons, Charles traversa cette dernière rivière à la nage et s'enfonça dans un pays désert où il courait risque de périr de faim. A la fin il atteignit le Bog, où il fut très-bien accueilli par le pacha turc. L'envoyé russe auprès de la Sublime-

Porte demanda que Mazeppa fût livré à Pierre; mais le vieil hetman échappa à son sort, grâce à une maladie qui hâta sa mort. BARNOW, *Histoire de Pierre-le-Grand*, p. 196.

² Le manuscrit de *Mazeppa* est de la main de Thérèse, comtesse de Guiccioli. Il est impossible de ne pas supposer que le poète avait en vue plusieurs circonstances de sa propre histoire lorsqu'il traçait le portrait de la belle Polonaise *Thérèse*, celui de son jeune amant et la rage jalouse du vieux comte palatin.

ondes qui, balancées autrefois sous une nuée de gondoles, à la lueur du flambeau des nuits, n'exhalaient que de doux concerts, — que le murmure confus d'une foule joyeuse, dont le plus grand péché était dans le battement trop vif du cœur, dans le trop plein du bonheur. Hélas ! l'âge peut seul réprimer cette ardeur du sang et détourner le cours de ce fleuve luxuriant et voluptueux de sensations douces. Mais ces erreurs sont préférables aux sombres saturnales des nations arrivées au terme de leur décadence, alors que le vice marche en montrant à découvert son front hideux, que la gaieté est de la démente, et ne sourit que pour égorger ; que l'espérance n'est qu'un délai trompeur, cet éclair de vie qui luit au malade dans l'instant qui précède sa mort : alors la faiblesse, ce dernier refuge mortel de la souffrance, et la torpeur des membres, triste commencement de la course froide et vacillante dont la mort remporte la palme, glacent peu à peu le sang dans les veines et amortissent les pulsations ; toutefois c'est un soulagement pour la chair accablée de tortures ; le moribond croit revenir à la vie, et il prend pour la liberté le silence de sa chaîne ; et le voilà qui parle encore de vivre, et de ses esprits qui renaissent, — malgré sa faiblesse, et de l'air pur qu'il voudrait respirer ; et tout en parlant il ne s'aperçoit pas que l'haleine lui manque, que ses doigts maigres ne sentent pas ce qu'ils touchent ; cependant un nuage s'étend sur sa vue, — la chambre tourne autour de lui, — et des ombres fantastiques qu'il s'efforce en vain de saisir voltigent et brillent devant lui, jusqu'à ce qu'enfin son cri étouffé expire dans un dernier râle, et tout n'est plus que glace et ténèbres, — et la terre que ce qu'elle était dans le moment qui précéda notre naissance.

II.

Plus d'espoir pour les nations ! — Parcourez les annales du genre humain depuis des milliers d'années : — les vicissitudes journalières, le flux et le reflux des siècles qui se suivent, le présent, éternelle répétition du passé, tout cela ne nous a rien ou presque rien appris : nous continuons à nous appuyer sur des choses qui se brisent sous notre poids, et épuisons nos forces à frapper dans le vide ; car c'est notre propre nature qui nous jette bas : nous ressemblons aux animaux dont nous faisons à toute heure des hécatombes pour alimenter nos festins, — il faut qu'ils aillent où les mène leur conducteur, fût-ce à la mort. Hommes qui pour les rois versez votre sang comme de l'eau, qu'ont-ils donné en retour à vos enfants ? un héritage de servitude et de malheurs, un aveugle esclavage avec des coups pour salaire. Eh quoi ! n'est-il pas fumant de sueur et de sang le soc de la charrue qui vous moissonne et sur lequel vous tombez à tour de rôle, heureux de donner cette preuve *infaillible* de loyauté, baisant la main qui vous conduit au trépas, et fiers de fouler les sillons ensanglantés ? Tout ce que vos pères vous ont transmis, tout ce que le temps vous a légué de libre, et l'histoire de sublime, provient d'une autre source ! — Vous voyez et lisez, vous admirez et soupirez, et vous n'en allez pas moins vous faire im-

moler ! sauf un petit nombre d'esprits qui ne se sont point laissé ébranler dans leurs convictions par les crimes soudains accomplis au bruit des prisons tout à coup écroulées, quand chacun a soif de boire les eaux délicieuses qui jaillissent de la source de la liberté, — quand la foule, rendue furieuse par des siècles de servitude, fait entendre ses cris et se précipite pour obtenir la coupe qu'on lui présente ; car les peuples doivent y boire l'oubli d'une chaîne pesante et douloureuse sous laquelle ils ont été longtemps attelés pour labourer le sable ; — ou si leurs labeurs ont fait croître le grain doré, ce n'a pas été pour eux, courbés qu'ils étaient sous le joug, et leurs palais affadés n'ont ruminé que l'herbe de la douleur ; — oui, ce petit nombre d'esprits, — en dépit des forfaits qu'ils abhorrent, n'ont pas confondu avec leur sainte cause ces écarts passagers des lois de la nature, qui, de même que la peste et les tremblements de terre, frappent pour un temps et passent, laissant à la terre, à l'aide de ses saisons, le soin de réparer le dommage par quelques étés et d'enfanter encore des villes et des générations, — belles, parce qu'elles seront libres, — car, ô tyrannie ! pas un seul bouton n'y fleurira pour toi !

III.

Gloire, puissance, liberté, trinité sainte ! comme vous planiez noblement sur ces remparts ! Aux jours où Venise excita l'envie des peuples, une ligue formée des nations les plus puissantes put abattre mais n'éteignit pas son génie. — Tous s'intéressèrent à sa destinée : les monarques admis à ses banquets conurent et aimèrent leur hôtesse, et tout en l'abaissant ils ne purent apprendre à la haïr. — Les peuples sentirent comme les rois, car depuis des siècles elle était l'objet du culte des voyageurs de tous les pays ; ses crimes mêmes étaient d'un ordre plus doux — et produits par l'amour ; elle ne s'abreuvait point de sang, ne s'engraissait pas sur des cadavres, mais portait la joie partout où s'étendaient ses inoffensives conquêtes ; car ses armes avaient fait triompher la croix qui, du haut du ciel, sanctifiait ses bannières protectrices sans cesse interposées entre la terre et le croissant infidèle ; et si l'on vit ce dernier pâlir et décroître, le monde le doit à la cité qu'il a chargée de chaînes dont le bruit résonne aujourd'hui aux oreilles de ceux qui doivent à ses luttres glorieuses ce nom de liberté, duquel ils se parent. Et néanmoins elle partage avec eux une douleur commune, et, devenue « royaume » sous la domination de ses vainqueurs, elle a appris ce que tous savent, et nous plus que personne, avec quels mots dorés les tyrans abusent des nations.

IV.

Le nom de république a disparu des trois quarts du globe gémissant ; Venise est écrasée, la Hollande daigne accepter un sceptre et endurer la pourpre royale ; si le Suisse libre encore parcourt ses montagnes indépendantes, ce n'est pas pour longtemps, car depuis peu la tyrannie est devenue avisée ; elle choisit ses moments pour mettre le pied sur les étincelles de nos cendres. Il est par-delà l'océan un pays dont la population forte est élevée dans le culte de la liberté, pour

laquelle ses pères ont combattu et qui lui a été léguée comme un héritage d'affection et de courage, comme une distinction glorieuse du reste des nations qui s'inclinent à un signe du monarque, comme si son sceptre stupide était une baguette magique et donnait la science innée. Seul ce grand peuple lève sur l'Atlantique un front libre et fier, indompté et sublime! — Il a appris à ses aînés, nouveaux Ésaïes, que le pavillon orgueilleux qui flotte comme un rempart sur le dernier des rochers d'Albion peut s'abaisser devant ceux dont les bras vaillants ont acheté leurs droits bon marché en les payant avec du sang. Mieux vaut cette destinée ;

dût le sang des hommes couler à flots, qu'il coule, qu'il déborde, plutôt que de serpenter lâchement dans nos veines, à travers mille canaux oisifs, chargé d'entraves comme ces ondes que des digues emprisonnent, et pareil dans ses mouvements à un malade qui se lève pendant son sommeil, fait trois pas et tombe : — plutôt que de croupir dans nos marais, mieux vaut reposer dans le glorieux ossuaire des Thermopyles avec ces Spartiates expirés et libres encore, — on franchir l'abîme des mers, ajouter un sillon de plus à l'océan, une âme à celles qui animaient nos pères, un homme libre à l'Amérique.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

« Les feux d'un mystique savoir
De mes jours éclairent le soir ;
Devant mon crépuscule sombre
L'avenir projette son ombre. »

CAMPBELL.

DÉDICACE.

Femme charmante ! si pour la froide et brumeuse patrie qui m'a donné le jour, mais où je ne veux pas mourir, j'ose, dans cette unique et grossière copie des chants sublimes du midi, imiter le rythme du grand poète de l'Italie, la faute en est à toi ; et si je n'ai pu atteindre à son immortelle harmonie, ton cœur indulgent me le pardonnera. Dans la confiance de la beauté et de la jeunesse, tu as voulu, et pour toi vouloir et être obéi c'est même chose ; mais ce n'est que dans les chaudes régions du sud que s'entendent de tels accents, que se déploient de tels charmes, que d'une bouche si belle s'exhale un langage si doux. — Quels efforts ne ferait pas tenter cette voix persuasive !

Ravenne, 21 juillet 1819.

PRÉFACE.

Dans le cours d'une visite faite à Ravenne dans l'été de 1819, on suggéra à l'auteur qu'ayant déjà composé quelque chose sur la prison du Tasse, il devrait en faire autant sur l'exil du Dante. A Ravenne, la tombe du poète est l'objet qui attire le plus l'attention des habitants et des étrangers.

L'idée me parut heureuse, et le résultat, le voici : quatre chants en *terza rima* que j'offre aujourd'hui au public ; s'ils sont à la fois compris et agréés, mon intention est de continuer le poème à travers une suite d'autres chants jusqu'à nos jours. Le lecteur est prié de s'imaginer pour un moment que Dante s'adresse à lui dans l'intervalle qui s'écoula depuis qu'il eut achevé *la Divine Comédie* jusqu'à sa mort. C'est peu de temps avant ce dernier événement qu'il prédit les destinées de l'Italie dans les siècles à venir. En traitant ce sujet, j'avais devant les yeux la Cassandre de Lycophron et la prophétie de Nérée dans Horace, et toutes les prophéties de l'Écriture sainte. Le rythme que j'ai adopté est la *terza rima* de Dante, que je ne crois pas avoir jamais vu employé dans notre langue, si ce n'est peut-être par M. Hayley, dont je ne connais la traduction que par un ex-

trait cité dans les notes du calife Vathek. Ainsi donc, sauf erreur, ce poème peut être regardé comme une innovation en fait de mètre ; les chants sont courts et à peu près de la même étendue que ceux du poète dont j'ai emprunté le nom, hélas ! probablement en vain. Au nombre des inconvénients de la profession d'auteur, par le temps qui court, il est difficile à quiconque porte un nom bien ou mal acquis d'échapper à la traduction : j'ai eu le bonheur de voir le quatrième chant de *Childe-Harold* traduit en italien en *versi sciolti*, ce qui transforme en *vers blancs* un poème écrit dans la strophe *spencerean*, sans égard à la division naturelle des stances et du sens. Si le poème actuel, qui est pour l'Italie un sujet national, devait éprouver le même sort, je prierais le lecteur italien de ne pas oublier que si j'ai échoué dans l'imitation de son *padre Alighieri*, j'aurai échoué en imitant celui que tout le monde étudie et qu'un petit nombre comprend, puisqu'au jour où j'écris on n'est pas encore fixé sur le sens de l'allégorie du premier chant de *l'Enfer*, à moins qu'on n'adopte l'ingénieuse et vraisemblable hypothèse du comte Marchetti.

Le lecteur devra me pardonner d'autant plus facilement si j'échoue, que je ne suis pas bien sûr qu'il eût vu mon succès avec plaisir. En effet, les Italiens, par un sentiment de nationalité bien pardonnable, sont singulièrement jaloux de la seule chose qui leur reste comme nation, leur littérature. Au milieu de la guerre que se font les romantiques et les classiques, ils sont très-disposés à blâmer dans un étranger, même quand il s'agit de les louer et de les imiter, sa présomption ultramontaine. Je puis d'autant mieux concevoir ces répugnances que je sais qu'un accueil pareil serait fait en Angleterre à un Italien imitateur de Milton ou à une traduction de Monti, de Pindemonte ou d'Arici que l'on présenterait à la génération naissante comme un modèle à suivre dans ses essais poétiques. Mais je m'aperçois que je tombe dans un tête-à-tête avec le lecteur italien, tandis que c'est au lecteur anglais que j'ai affaire ; ainsi donc, quel que soit leur nombre, je vais prendre congé des uns et des autres.

LA PROPHÉTIE DU DANTE¹.

CHANT PREMIER.

Me voilà donc rentré dans le monde fragile de l'homme². Je l'avais quitté depuis si longtemps que je l'avais oublié; l'humaine argile pèse de nouveau sur moi; — j'ai trop tôt perdu l'immortelle vision qui suspendait mes terrestres douleurs; avec elle j'ai traversé ce gouffre profond d'où l'on ne revient pas, et où j'ai entendu les cris des âmes en détresse, condamnées sans espoir; j'ai visité cet autre lieu de moindres tourments, d'où l'homme purifié par le feu peut prendre un jour son essor et se réunir à la troupe des anges; là ma brillante Béatrice est apparue à ma vue charmée; puis, gravissant d'étoile en étoile jusqu'au trône du Tout-Puissant sans être foudroyé par les rayons de sa gloire, je suis arrivé à la base de l'éternel triangle, de ce Dieu, le premier, le dernier, le meilleur, l'impénétrable, le triple, l'unique, l'infini, le grand, l'âme universelle! O Béatrice! sur ton corps charmant pèsent depuis longtemps la terre et le marbre glacé; séraphin unique et pur de mon premier amour, amour si ineffable, si exclusif, que depuis rien sur la terre n'a pu toucher mon cœur; te rencontrer dans le ciel c'était rencontrer l'objet sans lequel, pareille à la colombe éloignée de l'arche, mon âme errante eût continué à te chercher, et n'eût reposé ses ailes qu'après t'avoir trouvée; sans ta lumière, mon paradis eût été incomplet. Depuis que le soleil a fait luire mon dixième été, tu as été ma vie, l'essence de ma pensée; je t'ai aimée avant de connaître le nom de l'amour³, et ton image brille encore radieuse à mes yeux obscurcis par l'âge, épuisé que je suis par les persécutions, et les années, et l'exil, et les larmes versées pour toi, car d'autres maux ne m'ont point appris les larmes; je ne suis pas homme à ployer devant

la tyrannie des factions ou les clameurs de la multitude; et quoique ma longue lutte ait été sans fruit et que je ne doive plus revoir ma terre natale, ne fût-ce que pour y mourir, excepté lorsque, perçant le nuage suspendu sur les Apennins, mon imagination me représente cette Florence, autrefois si fière de moi; cependant ils n'ont point vaincu l'âme inflexible et haute du vieil exilé. Mais, quoique non voilé, il faut qu'à la fin le soleil se couche, et la nuit vient: je suis vieux d'années, et d'actions, et de contemplation, et j'ai vu la destruction face à face et sous toutes ses formes. Le monde m'a laissé pur comme il m'a trouvé, et si je n'ai pas encore recueilli son suffrage, je ne l'ai point recherché par d'indignes artifices: l'homme outrage, le temps venge, et peut-être mon nom formera un monument qui ne sera pas sans gloire, quoique mon ambition n'ait jamais eu pour but d'aller grossir la liste de ces esprits étroits, coureurs de renommée, dont le souffle inconstant des hommes entle la voile, et qui se font gloire de prendre place dans les chroniques sanglantes du passé, avec les conquérants et autres ennemis de la vertu. J'aurais voulu voir ma Florence grande et libre⁴. O Florence! Florence! tu étais pour moi comme cette Jérusalem sur laquelle le Tout-Puissant pleura; « mais tu ne l'as pas voulu: » comme l'oiseau rassemble ses petits, je t'aurais abritée sous l'aile paternelle si tu avais voulu entendre ma voix; mais, comme la couleuvre, aveugle et féroce, contre le sein qui te réchauffait tu dardas ton venin, et tu confisquas mes biens, et tu condamnas mon corps au feu. Hélas! combien est amère la malédiction de sa patrie à celui qui donnerait ses jours pour elle, mais qui ne méritait pas de mourir par ses mains, et qui l'aime encore, qui l'aime jusque dans sa colère! Un jour viendra peut-être qu'elle reconnaîtra son erreur; un jour sa fierté ambitionnera de posséder la cendre qu'elle condamne à être jetée aux vents, et de transfé-

¹ Ce poème, que lord Byron appelait dans sa lettre d'envoi à M. Murray — la meilleure chose qu'il eût jamais faite, pourvu qu'on pût la comprendre, — fut écrit pendant l'été de 1819.

«..... Dans cette ville d'antique renom, jadis voisine de l'Adriatique, Ravenne, où sur la tombe du Dante, comme il l'avoue en plus d'un vers, il avait si souvent rencontré l'inspiration.» ROGERS.

La *Prophétie* néanmoins ne fut publiée pour la première fois qu'en mai 1820 et dédiée à la comtesse Guiccioli, qui nous a révélé l'origine de cette composition. « Quand je quittai Venise lord Byron promit de venir me voir à Ravenne. Le tombeau du Dante, la classique forêt de pins,

« *Twas in a grove of spreading pines he strayed.* » — DRYDEN.

les ruines antiques qui se rencontrent dans cette ville, me fournissaient un prétexte suffisant pour l'inviter. Il accepta mon offre, et arriva à Ravenne au mois de juin 1819, le jour de la fête du *Corpus Domini*. Comme il n'avait ni ses livres ni ses chevaux, ni rien de ce qui l'occupait à Venise, je le priai de vouloir bien écrire pour moi quelque chose sur le Dante, et, avec la facilité et l'activité qui lui étaient ordinaires, il composa la *Prophétie*. »

² Dante Alighieri naquit à Florence en mai 1265, d'une ancienne et honorable famille. Pendant la première partie de sa vie il se fit remarquer par ses talents militaires, et donna des preuves d'une bravoure éclatante dans un combat où les Florentins obtinrent une victoire signalée sur les habitants d'Arezzo. Les faveurs de la cour augmentèrent sa réputation: à l'âge de trente-cinq ans il fut nommé un des principaux magistrats de Florence.

Cette dignité était conférée par les suffrages du peuple. C'est de cette époque que datent les malheurs du poète. L'Italie était alors déchirée par les deux factions des guelfes et des gibelins. Dante joua un rôle important parmi ces derniers. Proscrit par le parti vainqueur, il fut banni, ses biens confisqués, et mourut en exil en 1321. Boccace le décrit ainsi: — « Il était de taille moyenne, et, depuis qu'il était parvenu à l'âge mûr, affable par caractère, grave dans ses manières et dans sa démarche; ses vêtements étaient simples et toujours appropriés à son âge; il avait le visage ovale, le nez aquilin, les yeux plutôt larges qu'autrement. Il était d'un caractère sombre, mélancolique et pensif, très-moderé dans ses discours, poli et courtois dans ses manières, enfin en public et dans sa vie privée Dante réunissait toutes les convenances.

³ Suivant Boccace, Dante fut amoureux longtemps avant d'avoir été soldat, et sa passion pour cette Béatrice qu'il a immortalisée commença lorsqu'il avait neuf ans et elle huit. L'on dit que leur première rencontre eut lieu dans un dîner que donnait le père de Béatrice, Folco Portinari. Il est certain que l'impression qu'elle produisit sur le cœur tendre et constant du Dante ne s'effaça pas par sa mort, qui arriva seize ans après. CHATELAIN.

⁴ « *L' esillo che m'è dato onor mi tegno*

.....
Cader ira' bono è pur di lode degno, »

Sonnet du Dante.

dans lequel il représente le Droit, la Générosité, la Tempérance bannis de parmi les hommes et cherchant un refuge auprès de l'Amour.

rer dans ses murs le tombeau de celui à qui elle a refusé un asile¹. Mais cela ne lui sera point accordé ; que mon argile repose où elle tombera ; non , la terre qui m'a donné le jour , mais qui dans sa fureur soudaine m'a repoussé loin d'elle et m'a envoyé respirer ailleurs , ne reprendra pas possession de mes ossements indignés parce que sa colère aura cessé de souffler et qu'il lui aura plu de rétracter son arrêt ; non , — elle m'a refusé ce qui était à moi , — mon toit paternel ; elle n'aura pas ce qui n'est pas à elle , ma tombe. Trop longtemps son courroux s'armant contre moi a tenu éloigné d'elle un fils prêt à verser son sang pour sa cause , un cœur qui lui était dévoué , une âme d'une fidélité éprouvée , un homme qui a combattu , travaillé , voyagé pour elle , accompli tous les devoirs d'un véritable citoyen , et qui pour toute récompense a vu le guelfe victorieux fulminer contre lui des lois de proscription. Ce ne sont pas là des choses qu'on puisse oublier ; Florence sera plutôt oubliée ; trop vive est la blessure , trop profonde l'injure , et trop prolongée la souffrance ; mon pardon serait plus grand , son injustice ne serait pas moindre , malgré son tardif repentir ; pourtant , je sens pour elle mes entrailles s'émouvoir ; et pour l'amour de toi , ô ma Béatrice ! je ne voudrais pas me venger du pays qui fut ma terre natale , cette terre consacrée par le retour de ta cendre ; comme une relique , elle protégera cette patrie homicide , et ton âme seule suffirait pour sauver les jours de mille ennemis. Comme autrefois Marius dans les marais de Minturnes , ou sur les ruines de Carthage , il est des moments où je sens s'élever dans mon cœur des pensées de colère , où un songe offre à mes regards les dernières angoisses d'un lâche ennemi , où l'espoir du triomphe fait rayonner mon front ; — écartons ces pensées ! ce sont les dernières faiblesses de ceux qui , ayant longtemps souffert des maux plus qu'humains , et n'étant , après tout , que des hommes , ne trouvent de repos que sur l'oreiller de la vengeance , la vengeance qui dort pour rêver de sang , qui s'éveille avec la soif souvent trompée , mais inextinguible , d'un changement de fortune , alors que nous remonterons au pouvoir et que ceux qui nous foulaient aux pieds seront foulés à leur tour pendant que la mort et Até marcheront sur des fronts humiliés ou des têtes coupées. — Grand Dieu ! éloigne de moi ces pensées , — je remets en tes mains mes nombreuses injures , et ta verge puissante tombera sur ceux qui m'ont frappé. — Sois mon bouclier — comme tu l'as été dans mes périls et mes douleurs , dans les cités turbulentes , sur

les champs de bataille , — au milieu des fatigues et des chagrins endurés pour l'ingrate Florence. — J'en appelle de ma patrie à toi ! toi que j'ai vu récemment sur ton trône majestueux dans cette vision glorieuse , dont la vue avant moi n'avait été accordée à aucun mortel vivant , et que seul entre les hommes il m'a été donné de voir. Hélas ! de quel poids reviennent de nouveau peser sur mon front le sentiment de la terre et des choses terrestres , les passions corrosives , les affections monotones et vulgaires , les angoisses palpitantes du cœur , au sein de la torture morale , les longs jours , les nuits redoutées , le souvenir d'un demi-siècle de sang et de crimes , et le petit nombre d'années chétives que j'ai encore à attendre , années de vieillesse et de découragement , mais moins dures à supporter ; car j'ai été trop longtemps et trop irrévocablement naufragé sur le roc désolé et solitaire du désespoir pour lever encore les yeux vers la voile qui passe et fuit loin de cet affreux écueil , — pour élever ma voix , — car qui prêterait l'oreille à mes gémissements ? Je ne suis ni de ce peuple ni de ce siècle ; et néanmoins mes chants conserveront le souvenir de ces temps ; pas une seule page de leurs turbulentes annales n'eût attiré les regards de la postérité sur le spectacle de leurs fureurs civiles , si dans mes vers je n'avais embaumé plus d'un acte insignifiant comme ses auteurs : c'est la destinée des esprits de mon rang d'être torturés dans la vie , d'user leurs cœurs , de consumer leurs jours en d'interminables luttes , et de mourir solitaires ; alors on voit accourir vers leur tombe des milliers de pèlerins venus des climats où ils ont appris le nom de celui — qui maintenant n'est plus qu'un nom ; et prodiguant inutilement leurs hommages sur un marbre insensible , ils propagent sa gloire — lorsqu'il n'est plus là pour en jouir ; et la mienne du moins m'aura coûté cher : mourir n'est rien ; mais me voir ainsi dessécher feuille à feuille ; — faire descendre mon âme de ses hautes régions ; — végéter dans des sentiers étroits avec de petits hommes ; me voir en spectacle aux regards les plus vulgaires ; vivre errant , pendant que les loups eux-mêmes trouvent une tanière ; sans famille , sans foyers , sans tout ce qui rend la société douce et allège la douleur ; — éprouver la solitude des rois sans la puissance qui leur fait supporter leur couronne ; — envier son nid et ses ailes au ramier que je vois planer à l'endroit des Apennins d'où l'on découvre l'Arno , et qui va peut-être s'abattre dans les murs de ma ville inexorable , où sont encore mes enfants et leur mère fatale² , la

¹ « Et si quis prædictorum ullo tempore in fortiam dicti communis pervenerit , talis perveniens igne comburatur , sic quod moriatur. »

Seconde sentence de Florence contre Dante et les quatorze citoyens accusés avec lui.

Le 27 janvier 1301 Dante fut condamné à une amende de 8,000 l. et à deux ans de bannissement , et , dans le cas où l'amende ne serait pas payée , à la confiscation de tous ses biens. Le 41 mars de la même année il fut condamné à une peine que l'on n'infligeait qu'aux scélérats les plus abominables. Le décret qui le condamnait lui et ses compagnons d'exil à être brûlés s'ils tombaient entre les mains de la justice du pays , fut découvert pour la première fois

en 1772 par le comte Louis Savioli. Tiraboschi l'a rapporté en entier.

² Cette dame , dont le nom était Gemma , issue d'une des premières familles guelfes , nommée Corso Donati , était le principal adversaire des gibelins. Elle est représentée par Giannozzo Manetti ; *Admodum morosa , ut de Xantippe , Socratis philosophi conjuge , scriptum esse legimus*. Mais Léonard Arétin est scandalisé de ce que Boccace a dit dans la *Vie du Dante* que — les hommes littéraires ne se mariaient pas.

« Qui il Boccaccio non ha pazienza , e dice , le moglie esser contrarie agli studj ; e non si ricorda che Socrate il più nobile filosofo che mai fosse . ebbe moglie e figliuoli e uffici della re-

froide compagne qui m'apporta la ruine pour dot¹ ; — voir et sentir tout cela, et le savoir irréparable, c'est la leçon amère qui m'a été donnée ; mais elle m'a laissé libre : je n'ai ni bassesse ni lâcheté à me reprocher ; on a fait de moi un exilé, — non un esclave.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT SECOND.

L'esprit fervent des anciens jours, alors que les paroles s'accomplissaient et que la pensée éclairait les ténèbres de l'avenir et faisait voir aux hommes la destinée des enfants de leurs enfants, évoquée de l'abîme des temps à naître, de ce chaos des événements où dorment ébauchées les formes qui doivent passer par l'épreuve de la mortalité ; cet esprit qui portaient en eux les grands prophètes d'Israël, il est aussi dans moi ; et si je dois avoir le sort de Cassandre, si, au milieu du tumulte des factions, les hommes n'entendent point cette voix qui s'élève du désert, ou si, l'entendant, ils n'y prêtent point attention, qu'eux seuls en répondent, et moi, que mes propres sentiments soient ma récompense, la seule que j'aie jamais connue. N'as-tu pas assez saigné, et dois-tu saigner encore, ô Italie ? Ah ! l'avenir qui se dévoile à mes regards, aux sombres rayons d'une clarté sépulcrale, me fait oublier mes propres infortunes dans tes malheurs irréparables. Nous ne pouvons avoir qu'une patrie, et tu es encore la mienne ; — mes os reposeront dans ton sein ; mon âme vivra dans ta langue, dont le règne a pris fin en Occident en même temps que notre vieille domination romaine. Mais je ferai naître une langue nouvelle aussi noble et plus douce, également propre à exprimer l'ardeur des héros et les soupirs des amants ; elle trouvera un langage pour tous les besoins. Ses paroles, brillantes comme ton ciel, réaliseront les rêves les plus ambitieux du poète, et feront de toi le rossignol de l'Europe. A côté de ton parler, tous les autres paraîtront comme le gazouillement d'oiseaux inférieurs, et toute langue s'avouera barbare, comparée à la tienne. Voilà ce que tu devras à celui que tu as tant outragé, à ton barde toscan, au gibelin proscrit. Malheur ! malheur ! Le voile des siècles à venir est déchiré. — Mille ans qui reposent encore immobiles, comme la surface de l'océan avant que l'aquilon ait soufflé, soulevant leurs vagues lugubres et sombres, flottent à mes regards du sein de l'éternité ; les orages dorment encore, les nuages restent en

place, le tremblement de terre n'est pas sorti des entraîles maternelles, le chaos sanglant attend la parole créatrice ; mais tout se prépare pour ton châtiment. Les éléments n'attendent plus que la voix qui doit dire : « Que les ténèbres soient, » et tu vas devenir une tombe ! Oui ! malgré ta beauté, tu sentiras le tranchant du glaive. Italie ! si belle qu'on dirait que le paradis revit en toi et a été rendu à l'homme régénéré, ah ! les fils d'Adam doivent-ils donc le perdre une seconde fois ? Italie ! toi dont les campagnes dorées, sans autre culture que les rayons du soleil, suffiraient pour faire de toi le grenier du monde ; toi dont le ciel a des étoiles plus brillantes, un azur plus foncé ! Italie, où l'été a construit son palais, qui fus le berceau du grand empire, qui vis naître la ville immortelle, parée des dépouilles des rois que des hommes libres avaient vaincus ; patrie des héros ; sanctuaire des saints ; où la gloire humaine d'abord, puis la gloire céleste ont établi leur siège ; Italie, qui surpasses tout ce que l'imagination a jamais rêvé de plus doux, alors que, — du haut des Alpes couronnées de leurs neiges horribles, de leurs rocs, de l'ombre touffue des pins, amants du désert, qui balancent au souffle de l'orage leur verdoyant panache, — l'œil te contemple avec amour et implore la faveur de voir de plus près tes champs qu'éclaire un chaud soleil, tes champs qui, plus on les approche, ô mon Italie ! plus on les aime, et qu'on aimerait plus encore s'ils étaient libres ; Italie ! — tu es condamnée à subir tour-à-tour la loi de tous les oppresseurs : le Goth est venu, — le Germain, le Franc et le Hun sont encore à venir. — Sur la colline impériale, le génie des ruines, déjà fier des exploits accomplis par les anciens Barbares, attend les nouveaux. Du haut du mont Palatin qui lui sert de trône, il contemple à ses pieds Rome conquise et sanglante ; la vapeur des sacrifices humains et du carnage des Romains infecte l'air, nagnère d'un si beau bleu ; le sang rougit les flots jaunes du Tibre chargé de cadavres ; le prêtre débile, la vierge plus faible encore et non moins sainte, tous deux voués aux autels, se sont enfuis avec des cris d'effroi et ont cessé leur ministère. Les nations se jettent sur leur proie, l'hère, l'Allemand, le Lombard, auxquels se joignent le loup et le vautour, plus humains qu'eux : ceux-ci mangent la chair et l'appent le sang des morts, puis ils s'éloignent ; mais les sauvages humains explorent tous les sentiers de la torture, et, insatiables encore, dévorés de la faim d'Ugolin, vont à la recherche de victimes nouvelles. Neuf fois la lune se leva sur ces scènes sanglantes². L'armée qui suivait la bannière d'un

publica nella sua città ; e Aristotele che, etc. etc., ebbe due mogli in varj tempi, ed ebbe figliuoli, e ricchezze assai. — E Marco Tullio — e Catone — e Varrone — e Seneca — ebbero moglie.»

Les exemples choisis par Léonard sont remarquablement malheureux, car, à l'exception de Sénèque, tous ces mariages n'ont pas été des plus fortunés. La Terentia de Cicéron et la Nantippe de Socrate n'ont guère contribué au bonheur de leurs maris. Caton répudia sa femme. Nous ne savons rien de Varron ni d'Aristotele, et quant à la femme de Sénèque, elle voulait, il est vrai, mourir avec lui, mais elle lui survécut de plusieurs années. Mais, dit Léonard, l'uomo e animale civile secondo piace a tutti i filo-

sofi ; et de là il conclut que la plus grande preuve de la sociabilité de cet animal est la prima congiunzione dalla quale multiplicata nasce la città.

¹ La violence de l'empérament de Gemma fut pour Dante une source d'amères contrariétés, et dans ce passage de l'*Enfer* ou un des personnages dit :

« La fera moglie più ch' altro, mi nuoce, »

les douleurs conjugales étaient sans doute présentes à son esprit.

GARY.

² Voyez *Sacro di Roma*, généralement attribué à Guichardin. Il y en a un autre écrit par un Jacopo Buonaparte. Le manu-

prince felon a laissé à tes portes les cendres de son général ; si le royal rebelle eût vécu, peut-être aurais-tu été épargnée, mais son sort a décidé du tien.

O Rome ! qui déponillas la France, ou qui fus sa dépouille, depuis Brennus jusqu'à Bourbon, jamais, jamais un drapeau étranger n'approchera de tes murs sans que le Tibre ne devienne un fleuve de deuil. Oh ! quand les étrangers passeront les Alpes et le Pô, écrasez-les, ô rochers ! fleuves, engloutissez-les, et pour toujours ! Pourquoi les avalanches restent-elles oisives, et se bornent-elles à écraser le pèlerin solitaire ? Pourquoi l'Éridan n'inonde-t-il de ses ondes fangeuses que les moissons du laboureur ? les hordes des Barbares, n'est-ce pas une plus noble proie ? Sur l'armée de Cambyse le désert étendit son océan de sable, et la mer engloutit dans ses flots Pharaon et toute son armée ; — montagnes et fleuves, que n'en faites-vous autant ? Et vous, hommes ! Romains, qui n'osez mourir, fils des vainqueurs de ceux qui ont vaincu l'orgueilleux Xercès aux lieux où reposent ces morts, dont la tombe n'a jamais connu l'oubli, les Alpes sont-elles plus faibles que les Thermopyles, leur passage plus attrayant aux regards d'un envahisseur ? Qui d'elles ou de vous ouvre à toutes les armées la porte de la montagne, et, sans inquiéter leur marche, leur laisse le passage libre ? Eh quoi ! la nature elle-même arrête le char du vainqueur et rend votre pays inexpugnable, si le sol pouvait l'être ; mais elle ne combat pas seule ; elle aide le guerrier digne de sa naissance dans un sol où les mères donnent le jour à des hommes : quant aux cœurs sans courage, les forteresses ne les sauraient défendre. — Le trou du pauvre reptile qui a conservé son aiguillon est plus sûr que des murs de diamant quand ils ne renferment dans leur enceinte que des cœurs tremblants. N'avez-vous pas du courage ? oui, la terre d'Ausonie a des cœurs, des bras, des armes, des guerriers à opposer aux oppresseurs ; mais tous les efforts sont vains quand la discorde jette des semences de malheur et de faiblesse dont l'étranger recueille les fruits. O mon beau pays ! si longtemps abattu, si longtemps le tombeau des espérances de tes enfants, quand il ne faut qu'un coup pour briser ta chaîne ! — et cependant le vengeur ne paraît point encore ; la discorde et le doute se jettent entre les tiens et toi, et réunissent leurs forces à celles qui luttent contre toi. Que faut-il donc pour t'affranchir et faire apparaître ta beauté dans tout son éclat ? rendre les Alpes infranchissables ; nous, ses enfants, nous n'avons pour cela qu'une chose à faire, — nous unir.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT TROISIÈME.

Du milieu de cette masse de fléaux sans cesse re-

naissants, la peste, le prince, l'étranger et le glaive, vases de colère qui ne se vident que pour se remplir et s'épancher de nouveau, je ne puis retracer tout ce qui se presse devant mon prophétique regard. La terre et l'océan n'offriraient pas un espace assez vaste pour y transcrire de telles annales, et cependant nul souvenir ne périra ; oui, tout est écrit, bien que ce ne soit pas par une plume humaine, là où les soleils et les astres les plus lointains prennent naissance ; déployée comme une bannière aux portes du ciel, flotte la liste sanglante de nos milléniales injures, et l'écho de nos gémissements perce à travers les concerts des archanges ; et le sang de l'Italie, de la nation martyre, ne s'élèvera pas en vain vers celui à qui appartiennent de toute éternité la toute-puissance et la miséricorde. Comme une harpe dont les cordes vibrent au souffle de la brise, le bruit de ta lamentation, dominant la voix des séraphins, ira toucher le cœur du Tout-Puisant ; et cependant moi, le plus humble de tes fils, créature d'argile épurée par l'immortalité, et rendue capable de sentir et de souffrir, dussent les superbes me railler, les tyrans me menacer, et des victimes plus résignées ployer devant l'orage parce que son souffle est rude, à toi, ô mon pays, que j'ai aimé comme je t'aime encore ! à toi je consacre la lyre de douleur et le triste don que j'ai reçu du ciel de lire dans l'avenir ; et si maintenant mon feu n'a plus l'éclat dont il brilla jadis à tes regards, pardonne ! je ne prédis tes malheurs que pour mourir ensuite ; ne crois pas qu'après un tel spectacle je puisse vivre encore ; un esprit invisible m'oblige de voir et de parler, et ma récompense sera de ne pas survivre à mes prédictions ; il faut que mon cœur s'épanche sur toi et puis se brise. Mais un moment encore, avant de reprendre la trame douloureuse et sombre de tes maux, je veux reposer mes regards sur les lueurs qui percent tes ténèbres ; quelques étoiles et plus d'un météore brillent à travers ta nuit ; sur ta tombe s'incline la beauté sculptée, que la mort ne peut flétrir ; et de tes cendres s'élèvent d'immortels génies qui feront ta gloire et les délices de la terre ; ton sol sera encore la patrie des sages, des esprits aimables, des savants, des magnanimes, des braves ; production aussi naturelle pour toi que l'été pour ton ciel ; vainqueurs aux rives étrangères et sur les mers lointaines¹, et découvrant de nouveaux mondes qui porteront leurs noms² ; tu es la seule que ne puisse sauver leur courage, et toute ta récompense est dans leur gloire, noble récompense pour eux, mais non pour toi. — Eh quoi ! ils verront grandir leur renommée, et toi tu resteras la même ? Oh ! plus illustre qu'eux tous sera le mortel, — et il peut naître encore, — le mortel sauveur qui te rendra libre, qui replacera sur ton front ton diadème si changé et porté par de modernes Barbares ; qui verra un soleil propice rame-

scri: original de ce dernier ouvrage est conservé dans la bibliothèque Royale de Paris ; il a pour titre — *Ragguaglio Storico di tutto l'orcorso, giorno per giorno, nel Sacco di Roma dell'anno MDXXVII*, scritto da Jacopo Buonaparte, gentiluomo Samminiatese, che vi si trova presente. — Il en existe une édition

imprimée à Cologne en 1736 ; en tête est placée une généalogie de la famille Bonaparte.

¹ Alexandre de Parme, Spinola, Pescara, le prince Eugène, Montécuculli.

² Christophe Colomb, Améric Vesputce, Sébastien Cabot.

ner ton aurore, ton aurore morale, trop longtemps voilée par les nuages et ces impures vapeurs sorties de l'Averne, que respire quiconque est avili par la servitude et à l'âme enchaînée. Néanmoins, durant cette éclipse d'un siècle de malheurs, des voix se feront entendre auxquelles la terre prêterait l'oreille; des poètes marcheront dans la voie que j'ai ouverte, et l'élargiront; ce ciel brillant qui sollicite les concerts des oiseaux leur inspirera des chants naturels et nobles; leurs accents seront harmonieux: les uns chanteront l'amour, d'autres la liberté; mais il sera petit le nombre de ceux qui, s'élevant sur les ailes de cet aigle, regarderont le soleil en face avec des yeux d'aigle, libres et sans peur comme le monarque des airs; dans leur vol ils raseront de plus près la terre. Que de phrases sublimes seront prodiguées en l'honneur de quelque petit prince avec toute la profusion de la louange! On verra le langage éloquentement imposteur attester l'impudeur du génie qui, trop souvent, comme la beauté, oublie le respect de lui-même et considère la prostitution comme un devoir. Celui qui l'entre dans le palais d'un tyran comme convive en sort esclave, sa pensée ne lui appartient plus; et le jour qui met un homme aux fers lui ravit la moitié de sa force virile². — L'énervement de l'âme lui ôte tout son courage; ainsi le barde placé trop près du trône ne peut s'abandonner à son inspiration, car il est tenu de plaire. — Quelle tâche servile que celle qui consiste uniquement à plaire, à polir des vers pour caresser les goûts et charmer les loisirs d'un royal maître, à ne traiter trop longuement aucune matière, excepté son éloge; à trouver, à saisir, à forcer, à inventer des sujets qui lui plaisent! Ainsi garrotté, ainsi condamné aux tribulations de la flatterie, il travaille, il se consume, tremblant toujours de se tromper; de peur que quelque noble pensée, ange rebelle, ne s'élève dans son cerveau, véritable crime de haute trahison, et que la vérité ne bégaye dans ses vers, il parle, comme l'orateur athénien, avec des cailloux dans la bouche. Mais dans la foule des faiseurs de sonnets, il s'en trouvera qui ne chanteront pas en vain, et celui qui sera à leur tête marchera mon égal³, et l'amour fera son tourment; mais sa douleur rendra ses larmes immortelles, et l'Italie saluera en lui le prince des poètes-amants, et les chants plus nobles qu'il consacrerait à la liberté décoreront son front d'une palme non moins belle. Mais plus tard les rives du Pô verront naître deux hommes plus grands encore que lui; le monde, qui lui avait souri, les persécutera jusqu'au jour où ils ne seront plus que cendre et reposeront avec moi. La lyre du premier fera époque et remplira la terre de récits de chevalerie; son imagination sera comme l'arc-en-ciel; son feu poétique res-

semblera à l'immortelle flamme du soleil, et sa pensée volera emportée sur d'infatigables ailes: le plaisir, comme un papillon nouvellement pris, secouera ses ailes charmantes sur le sujet traité par sa muse, et dans la transparence de son rêve brillant l'art se confondra avec la nature. — Le second, doué d'un génie plus tendre et plus mélancolique, épanchera sur Jérusalem les trésors de son âme; lui aussi il chantera les combats, et le sang chrétien versé aux lieux où le Christ versa le sien pour l'homme; et sa harpe majestueuse, détachée des saules du Jourdain, fera revivre les chants de Sion, racontera la lutte acharnée et le triomphe des guerriers pieux, et les efforts de l'enfer pour détourner leurs cœurs de leur grande entreprise, et la croix rouge flottant victorieuse aux lieux où la première croix fut rongie du sang de celui qui mourut pour le salut du monde; ce sera là le sujet sacré de son poème; la perte des années, de la faveur, de la liberté, même de sa gloire, un moment contestée, pendant que l'adulation des cours glissera sur son nom oublié, et qualifiera sa captivité d'acte bienveillant destiné à le sauver de l'insanie et de la honte, telle sera la récompense de l'homme envoyé sur la terre pour être le poète du Christ. — Digne récompense en effet! Florence n'a prononcé contre moi que la mort ou le bannissement, Ferrare lui donnera une cellule et la pitance des prisonniers: traitement plus dur que le mien et moins mérité, car moi, j'avais blessé les factions que j'avais tenté de comprimer; mais cet homme inoffensif, qui regardera le ciel et la terre avec les yeux d'un amant, et qui daignera embaumer dans ses célestes flatteries le prince le plus chétif qui fut jamais procréé pour régner, qu'aura-t-il fait pour mériter pareil châtiment? Il aura aimé peut-être. — L'amour malheureux n'est-il donc pas une torture assez grande, sans y ajouter encore une tombe vivante? Et cependant il en sera ainsi. — Lui et son émule, le barde de la chevalerie, consumeront de longues années dans l'indigence et la douleur, et, mourants découragés, légueront au monde, qui daignera à peine leur accorder une larme, un héritage qui profitera à toute la race humaine, les trésors de l'âme d'un véritable poète. En même temps leur patrie leur devra un redoublement de gloire unique et sans rivale. La Grèce elle-même n'offre point dans la longue suite de ses olympiades deux noms pareils à ceux-là; elle n'en a qu'un, puissant il est vrai, à leur opposer. — Et voilà donc la destinée de tels hommes sous le soleil⁴! L'élévation de leurs pensées, leur sensibilité palpitante, le sang électrique qui coule dans leurs veines, leur corps lui-même devenu âme à force de sentir ce qui est et d'imaginer ce qui devrait être, tout cela ne devrait-il aboutir pour eux qu'à une pareille ré-

¹ Vers de la tragédie grecque avec lequel Pompée prit congé de Cornélie en entrant dans le vaisseau où il fut tué.

² Le vers et l'idée sont pris dans Homère.

³ Pétrarque.

⁴ Qu'est-il besoin d'adopter cette méthode jalouse et trop commune de comparer ensemble les talents transcendants de l'Arrioste et du Tasse? comme s'il y avait aucun rapport entre eux?

Lecteur, si tu as eu le bonheur de lire la dernière production de la muse de lord Byron, combien n'as-tu pas admiré ces deux portraits si beaux et si touchants qui terminent le troisième chant de la *Prophétie du Dante*? on les voit face à face sans que l'un de précie, exalte l'autre, et caractérisés en vers si dantesques qu'ils semblent avoir été inspirés par le génie de Dante lui-même, l'*Inarricabile* 1836.

GLENKERVIE, Ricciardetto, p. 106.

compense? Le souflet des aigillons dispersera-t-il toujours leur brillant plumage? Oui, et cela doit être, car, formés de matière beaucoup trop pénétrable, ces oiseaux du paradis n'aspirent qu'à revoler vers leur demeure natale; ils s'aperçoivent bientôt que les brouillards de la terre ne conviennent pas à leur aile pure, et ils meurent ou s'avilissent, car l'âme succombe à une infection trop prolongée; le désespoir et les passions, implacables vautours, suivent de près leur vol, n'attendant que le moment propice pour les assaillir et les déchirer; et lorsqu'enfin les voyageurs ailés s'abattent, alors vient le triomphe des oiseaux de proie, alors ils fondent sur leurs victimes facilement vaincues et se partagent leurs dépouilles. Il en est cependant qui ont échappé, qui ont appris à souffrir; il en est qu'aucune puissance n'a pu faire fléchir, qui ont su se résister à eux-mêmes, tâche désespérée, la plus difficile de toutes; mais il s'en est trouvé, de ces hommes, et si dans l'avenir mon nom devait être rangé parmi les leurs, cette tranquille et austère destinée me rendrait plus fier qu'une gloire plus brillante, mais moins pure. Le sommet neigeux des Alpes approche le ciel de plus près que la crête orageuse du volcan : c'est du fond ténébreux de l'abîme que ce dernier projette sa splendeur. La montagne intérieurement déchirée, au sein brûlant de laquelle est arrachée une flamme passagère et douloureuse, respandit pendant une nuit de terreur, puis refoule ses feux dans leur enfer natal, l'enfer qui habite éternellement ses entrailles.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT QUATRIÈME.

Beaucoup sont poètes qui n'ont jamais confié au papier leurs inspirations; et ce sont peut-être les meilleurs : ils ont senti, ils ont aimé, et sont morts sans daigner faire part de leurs pensées à des âmes vulgaires; ils ont comprimé le dieu renfermé dans leur sein, et sont allés rejoindre les astres, privés des lauriers de la terre, mais bien mieux partagés que ceux qui sont dégradés par les luttes de la passion et les faiblesses attachées à leur gloire, vainqueurs de haut renom, mais couverts de cicatrices. Beaucoup sont poètes sans en porter le nom; car en quoi consiste la

poésie, sinon à trouver dans le sentiment énergique du bien et du mal une source de créations, à chercher une vie en dehors de nous-mêmes et des conditions de notre destinée, à vouloir, nouveaux Prométhées, ravir le feu du ciel pour en faire présent aux hommes? Hélas! des douleurs viennent payer ce bienfait; le bienfaiteur est puni d'avoir prodigué ses dons en vain, des vautours dévorent ses entrailles, et il languit enchaîné sur la rive à son roc solitaire. Soit : nous savons souffrir. — Ainsi, tous ceux dont l'intelligence toute-puissante s'affranchit du poids de la matière, ou l'allège et la spiritualise, quelle que soit la forme que leurs créations choisissent, tous ceux-là sont poètes; le marbre éloquent transformé en statue peut porter plus de poésie empreinte sur son front expressif qu'il n'y en eut jamais dans les chants de tous les poètes, Homère excepté. Dans un coup de pinceau sublime une vie tout entière peut reluire; il peut déplier la toile, et la faire briller d'une beauté tellement surhumaine que ceux qui fléchissent le genou devant ces divines idoles ne violent aucun commandement, car le ciel est là dans toute sa grandeur, transfusé, transfiguré. Et que peut faire de plus la poésie dans ses chants, qui ne font que peupler l'air de nos pensées et des êtres que nos pensées réfléchissent? Que l'artiste ait donc sa part de gloire, car il a sa part du péril, et il languit découragé quand l'approbation est refusée à ses travaux. — Hélas! le désespoir et le génie ne sont que trop souvent réunis! Dans les siècles que je vois passer devant moi, l'art reprendra avec une gloire égale le sceptre qu'il tenait en Grèce aux jours mémorables d'Appelles et de Phidias. Les ruines lui apprendront à ressusciter les formes grecques; et les âmes romaines revivront enfin dans des ouvrages romains exécutés par des mains italiennes; et des temples plus majestueux que les anciens temples offriront au monde de nouvelles merveilles. A l'image de l'austère Panthéon, s'élancera jusqu'au ciel un dôme¹ ayant pour base un temple qui surpassera tous les édifices connus, et où le genre humain viendra en foule s'agenouiller; jamais pareille enceinte ne s'offrit aux regards des hommes; toutes les nations accourront déposer leurs péchés à cette porte colossale du ciel. L'architecte hardi à qui sera confiée l'audacieuse tâche d'élever cet édifice verra tous les arts reconnaître sa souveraineté²; soit que, sorti du marbre sous son ciseau, l'Hébreu³ à la voix duquel Is-

¹ La coupole de Saint-Pierre.

² Si, dit Joshua Reynolds, la haute admiration et l'estime dans laquelle Michel-Ange a été tenu par toutes les nations et par tous les siècles doit être mise sur le compte d'une prévention, il faut convenir que ces préventions ont une cause; mais quelle qu'en soit l'origine ou de quelque nom que l'on appelle notre admiration pour lui, je ne pense pas paraître trop présomptueux en me rangeant, non parmi ses imitateurs, mais parmi ses adorateurs. J'ai pris une autre route plus en rapport avec mes facultés et le goût du siècle où je vis. Cependant, quoique je me sente trop faible pour une pareille tentative, si j'avais à recommencer, je voudrais marcher sur les pas de ce grand maître, baiser la frange de ses vêtements, atteindre la plus minime de ses perfections; ce serait assez de gloire pour le plus ambitieux. *Discours de sir* JOSHUA REYNOLDS, t. II, p. 216.

³ La statue de Moïse, sur le tombeau de Jules II.

SONETTO.

Di Giovanni Battista Zappi.

Chi è costui, che in dura pietra scollo,
Siede gigante; e le più illustre, e conte
Opere dell'arte avvanza, e ha vive, e pronte
Le labbra sì, che le parole ascolto?
Quest'è Mosè; ben me l' diceva il folto
Onor del menlo, e l' doppio raggio in fronte,
Quest'è Mosè, quando scendea dal monte,
E gran parte del Nume avea nel volto.
Tal ora allora, che le sonanti, e vaste
Acque ei sospese a se d'intorno, e tale
Quando il mar chiuse, e ne fe tomba altrui.
E voi sue turbe un rio vitello alzaste?
Alzata avete imago a questa eguale?
Ch'era men fallo l'adorar costui.

raël quitta l'Égypte, ordonne aux vagues de s'arrêter ; soit que son pinceau étende les couleurs de l'enfer sur les damnés debout devant le trône du souverain juge¹, tels que je les ai vus, tels que chacun les verra ; soit que son génie élève des temples d'une majesté inconnue avant lui, c'est moi qui serai la source principale où viendra puiser sa pensée², moi le gibelin, moi qui ai traversé les trois royaumes qui forment l'empire de l'éternité. Au milieu du cliquetis des glaives et du choc des cimiers, le siècle qu'aperçoivent mes regards prophétiques n'en sera pas moins le siècle du beau, et pendant que le malheur pèsera sur les nations, le génie de ma patrie s'élèvera ; cède majestueux du désert, la beauté de son feuillage frappera tous les regards ; aussi odorant que beau, aperçu de loin, il exhalera vers le ciel son encens natal. Les souverains, suspendant un moment le jeu sanglant des batailles, déroberont une heure au carnage pour contempler ou la toile ou la pierre ; ceux-là même qui sont les ennemis de toute beauté sur la terre, forcés d'admirer, sentiront la puissance de ce qu'ils détruisent ; mais l'art, se méprenant dans sa reconnaissance, élèvera des monuments et des emblèmes à des tyrans qui ne voient en lui qu'un jouet, et prostituera ses charmes à d'orgueilleux pontifes qui n'emploient l'homme de génie que comme on emploie une bête de somme, à porter un fardeau, à servir dans un besoin donné, afin de vendre son travail et de trafiquer de son génie. Celui qui travaille pour les nations est pauvre peut-être, mais il est libre ; celui qui sue pour les rois n'est qu'un chambellan doré qui, vêtu et gagé, se tient à la porte, esclave respectueux et patelin. O puissance qui régnes et qui inspires ! comment se fait-il que ceux dont le pouvoir sur la terre ressemble le plus en apparence au tien dans le ciel te ressemblent le moins en attributs divins ; marchent sur le front humilié des nations, et puis nous assurent que c'est de toi qu'ils tiennent leurs droits ? Comment se fait-il que ces fils de la gloire, qui disent tenir d'en haut leurs inspirations,

ceux dont le nom est le plus souvent dans la bouche des peuples, sont condamnés à passer leurs jours dans l'indigence et la douleur, ou à n'arriver à la grandeur que par le chemin de la honte, en portant une flétrissure plus profonde et une chaîne plus brillante ? ou si leur destinée les a placés dans une position plus élevée, ou si les tentations n'ont pu les arracher à leur humble condition, pourquoi faut-il qu'ils aient à soutenir au-dedans d'eux-mêmes une épreuve plus rude, la guerre intérieure des passions profondes et ardentes ? Florence ! quand ton cruel arrêt fit raser ma demeure, je t'aimais ; mais la vengeance de mes vers, la haine des injures, qui croit avec les années et accumule mes malédictions, voilà ce qui vivra, ce qui doit survivre à ce que tu as de plus cher, à ton orgueil, à tes richesses, à ta liberté, et à ce fleau, le plus infernal de tous les maux ici-bas, la domination exercée dans un état par des tyrans pygmées : car cette domination n'est pas limitée aux rois, et les démagogues ne leur cèdent qu'en durée, leur règne étant plus court. En toutes les choses mortellement fatales qui font que les hommes se haïssent eux-mêmes et entre eux, en discorde, en lâcheté, en cruauté, en tout ce qui est sorti de l'union incestueuse du péché avec la mort, enfant du péché, en tout ce qui constitue l'oppression sous ses formes les plus hideuses, le chef factieux n'est que le frère du sultan, le copiste cruel du pire des despotes. Florence ! que de fois, pareille au captif qui cherche à briser sa chaîne, cette âme solitaire a, malgré tes injures, soupiré après le moment de revoler vers toi ! L'exilé est de tous les prisonniers le plus à plaindre³, il a pour prison le monde entier, pour barreaux les mers, les montagnes et l'horizon qui le séparent du seul coin de terre où — quel que soit son destin — est pour lui la patrie dans laquelle il est né, dans laquelle il lui serait doux de mourir. — Florence ! quand cette âme solitaire ira se réunir aux âmes qui lui ressemblent, tu reconnaîtras ce que je vau ; tu chercheras à honorer par une urne vide mes cendres,

¹ Le Jugement dernier, dans la chapelle Sixtine. On aperçoit à chaque pas dans les ouvrages de Michel-Ange combien il était profondément pénétré de la poésie de Dante. Les démons du *Jugement dernier*, avec leurs passions si ardentes et si variées, ont leur prototype dans la *Divine Comédie* ; les figures qui sortent du tombeau montrent combien il avait étudié l'enfer et le purgatoire, et le sujet du *Serpent d'airain*, dans la chapelle Sixtine, rappelle sur-le-champ, dans le vingt-cinquième chant de l'*Enfer*, les luites et les contorsions de l'homme qui se débat sous les étreintes et les blessures venimeuses du serpent. L'*Exécution d'Aman* à l'angle opposé de la voûte est, sans contredit, inspiré par les vers suivants :

« Poi piovve dentro all'alta fantasia
Un crocicillo dispettoso e fiero
Nella sua vista, e cotai si moria.
Intorno ed esso era l'grande Assero,
Ester sua sposa, e 'l giusto Mardocheo,
Che fu al dire ed al far così intero. » DEPPA.

² J'ai lu quelque part, si je ne me trompe, que Michel-Ange avait une affection tellement marquée de Dante, qu'il avait dessiné toute la *Divine Comédie*, mais que le volume qui contenait ses études fut perdu dans un naufrage.

³ Les dessins de Michel-Ange sur le Dante, » dit Duppa, » formaient un large in-folio avec le commentaire de Landino et sur la marge il avait esquissé à la plume tous les sujets intéressants.

Ce livre passa ensuite aux mains d'Antonio Montolfi, architecte et sculpteur florentin, qui, ayant été nommé architecte à Saint-Pierre, s'embarqua avec tous ses effets, parmi lesquels était cette édition du Dante ; le vaisseau fit naufrage et le volume fut perdu.

³ Dans son *Convito* Dante parle dans les termes les plus touchants de son bannissement, et de la pauvreté, de la détresse où il se trouva : — « Hélas ! » dit-il, « pourquoi a-t-il plu au Maître de l'univers que cette occasion ne se soit jamais présentée ? Pourquoi a-t-il permis que les autres commissent des injustices envers moi et que je souffrisse injustement ? J'ai souffert la pauvreté depuis qu'il a plu aux citoyens de la plus belle et de la plus illustre fille de Rome, Florence, de me rejeter de son doux sein, où j'avais pris naissance et où j'avais été élevé jusqu'à l'âge mûr, et où, si tel est son bon plaisir, je désire de tout mon cœur reposer mon esprit fatigué et terminer le peu de jours que j'ai à passer sur la terre. J'ai erré partout où s'étend notre langue, montrant, malgré moi, la blessure que la destinée m'a faite et que l'on impute souvent comme un crime à l'innocent. Je suis un vaisseau sans nauonnier et sans voile, poussé dans tous les ports et sur tous les rivages par le vent de la triste pauvreté. J'ai parié devant plusieurs qui, d'après les récits qu'on leur avait faits de moi, s'imaginaient que j'étais tout autre ; la vue de ma personne a non-seulement diminué à leurs yeux le mérite de ce que j'avais écrit, mais de ce que je pourrais écrire. »

que tu n'obtiendras jamais ¹. — Hélas ! que t'ai-je fait, ô mon peuple ? » Tous tes traitements sont empreints de rigueur ; mais ici ils dépassent les limites ordinaires de la perversité humaine ; car j'ai été tout ce qu'un citoyen pouvait être : mon élévation était ton ouvrage ; dans la paix comme dans la guerre, j'étais tout à toi, et en retour tu t'es armée contre moi. — C'en est fait : peut-être ne dois-je jamais

franchir l'éternelle barrière interposée entre nous ; je mourrai seul, en voyant avec des yeux prophétiques les jours mauvais qu'il m'est donné de voir, et les prédisant à ceux qui ne m'écouteront pas ; ce fut aussi là le sort des anciens prophètes ; mais un jour la vérité éclairera leurs yeux ; ils la verront à travers leurs larmes, et reconnaîtront le prophète sur sa tombe ².

POÉSIES DIVERSES

COMPOSÉES DE 1817 A 1821.

VERSICULES ⁴.

J'ai lu *Christabel* tout d'un trait.

— Parfait.

Et le *Missionnaire* aussi.

— Merci.

J'ai feuilleté *Marguerite* un moment.

— Vraiment ?

D'*Ilderim* une page ou deux ⁵.

— Grands dieux !

Puis j'ai lu ce que Scott a fait sur Waterloo.

— Oh ! oh !

J'ai fini par Wordsworth, poète au petit lait.

— Laid ! laid !

Etc., etc., etc.

A. M. MURRAY.

Pour allécher le lecteur, John Murray, vous avez publié *Marguerite d'Anjou*, qui ne se vendra pas de sitôt (du moins vous n'en avez pas vendu encore) ; et puis, pour ajouter à nos étonnements, vous avez, sans remords, imprimé *Ilderim* ; or, prenez garde de faire de mauvaises affaires, parce que, voyez-vous ? s'il vous arrivait de faillir, ces livres-là seraient pour vous une fort mauvaise caution.

Surtout ne communiquez pas ces vers au *Morning-Post* ou à Perry ⁶ ; ce serait une trahison qui me mettrait dans une situation critique ! car, d'abord, il me

¹ Vers l'année 1516 les amis du Dante obtinrent qu'il pût rentrer dans son pays et dans ses possessions, à la condition qu'il paierait une certaine amende, et qu'il demanderait publiquement pardon à la république dans une église. Voici quelle fut sa réponse à cette ouverture : — « Quant à votre lettre, que j'ai reçue avec tout le respect et l'affection qu'elle mérite, je vois combien vous avez à cœur mon retour dans ma patrie ; j'en suis d'autant plus reconnaissant qu'un exilé trouve rarement des amis. Mais, après mûre considération, je dois, par ma réponse, désappointer l'espérance de quelques petits esprits, et je me confie au jugement que votre impartialité et votre prudence vous dicteront. Votre neveu et le mien m'a écrit ce que je savais déjà par d'autres amis, que, d'après un décret sur les exilés, je pouvais rentrer à Florence, pourvu que je payasse une certaine somme et que jeme soumise à l'humiliation de demander et de recevoir l'absolution. Je vois là-dedans, mon père, deux propositions à la fois ridicules et inconvenantes ; je parle de l'inconvenance de ceux qui m'imposent de telles conditions, car dans votre lettre, dictée par le jugement et la discrétion, il n'y a rien de pareil. Une telle invitation est-elle digne du Dante ? Après avoir passé près de quinze ans dans l'exil, est-ce ainsi qu'ils récompensent mon innocence, qui est évidente, et mes travaux et mes études ? Loin de l'homme et du philosophe cette bassesse de cœur qui viendrait s'offrir elle-même aux fers ! loin de l'homme qui demande justice, ce compromis avec ses persécuteurs en leur payant une amende !

» Non, mon père, ce n'est pas de cette manière que je dois rentrer dans ma patrie ; mais, certes, j'y rentrerai à la hâte si vous pouvez m'en fournir un moyen qui convienne à l'honneur et à la réputation du Dante ; si je n'ai pas d'autre moyen, eh bien ! je resterai éternellement exilé. Ne puis-je pas également partout jouir de la vue du ciel et des étoiles ? Ne pourrais-je pas partout contempler, sous la voûte du ciel, le Dieu qui console sans me rendre infâme aux yeux du peuple de Florence ? Le pain, je l'espère, ne me manquera pas. » Et il continua à éprouver combien est amer le pain de l'étranger et combien il est dur de monter l'escalier d'autrui. Ses concitoyens persécutèrent jusqu'à sa mémoire. Il fut excommunié, après sa mort, par le pape.

² « *Escrivere più volte non solamente a particolari cittadini del*

reggimento, ma ancora al popolo, e intra l' altre una epistola assai lunga che cominciava : — Popule mi, quid feci tibi ? » Vita di Dante, scritta da LIONARDO ARETINO.

³ Dante mourut à Ravenne en 1321, dans le palais de son protecteur, Guido Novello da Polenta, qui témoigna sa douleur et son respect pour le poète en lui faisant faire de magnifiques obsèques, et en donnant l'ordre d'élever un monument qu'il ne put pas voir achever. Les compatriotes du Dante reconquirent trop tard la valeur de celui qu'ils avaient perdu. Au commencement du siècle suivant ils demandèrent que les dépouilles mortelles de cet illustre citoyen leur fussent rendues pour être déposées parmi les tombeaux de leurs ancêtres ; mais le peuple de Ravenne refusa de rendre ce tombeau, qui témoignait de sa généreuse hospitalité. Les négociations des Florentins, quoique renouvelées depuis sous les auspices de Léon X, et conduites par la puissante médiation de Michel-Ange, n'eurent pas plus de succès.

Aucun poème n'a vu aussi rapidement croître sa réputation que la *Divine Comédie*. Après la mort du poète, vers l'an 1530, Giovanni Visconti, archevêque de Milan, choisit six des plus savants hommes de l'Italie, deux théologiens, deux philosophes et deux Florentins, et les chargea de réunir leurs efforts pour composer un vaste commentaire. Il en existe une copie dans la bibliothèque Laurentienne. A Florence, on fonda une chaire publique pour expliquer ce poème, qui faisait à la fois la gloire et la honte de la ville. Ce décret est de l'année 1573, et cette même année Boccace reçut cent florins d'appointements pour ouvrir un cours public dans une des églises. L'exemple de Florence fut promptement imité par Bologne, Pise, Plaisance et Venise.

⁴ J'ai été un peu malade de la fièvre, qui a fini par me quitter, mais à la longue, après une semaine de délire, de soif, de pulsations horribles, d'insomnie, j'ai recouvré la santé, grâce à de l'eau d'orge et à mon refus de voir mon médecin. C'est une maladie épidémique à Venise. Voici des petits vers que j'ai faits une fois que je ne pouvais dormir.

⁵ Le *Missionnaire* est de M. Bowles ; *Ilderim*, de M. Gally ; *Knight* et *Marguerite d'Anjou*, de miss Holford.

⁶ Propriétaire du *Morning Chronicle*.

faudrait, dans mon batelet, soutenir l'abordage d'une galère¹; et supposé que je fusse vainqueur du champion d'Assyrie, j'aurais ensuite à rompre une lance avec le chevalier femelle².

25 mars 1817.

ÉPÎTRE DE M. MURRAY AU DOCTEUR POLIDORI³.

J'ai lu, sans perdre temps, votre pièce, docteur,
Et vraiment, dans son genre, elle vous fait honneur;
Elle humecte les yeux; son artifice habile
Donne des pamoisons et purge de la bile.

J'en aime la morale ainsi que l'action;
Le nœud n'est pas trop mal, le dialogue est bon;
Votre héros rugit, votre héroïne pleure;
Sur la fin tout le monde expire. A la bonne heure.
En un mot votre drame est, je crois, ce qu'il faut.
Quant à le publier, si je vous fais défaut,
Ce n'est pas, croyez-moi, que je ne sois sensible
A tout ce qu'il contient de mérite ostensible;
Mais — c'est que, — voyez-vous? — dans ce siècle maudit,
Les drames imprimés sont de mauvais débit:
Manuel m'a fait perdre un argent fou; *l'Oreste*
De *Sotheby* (ce drame est son meilleur, au reste)
Est demeuré chez moi si longtemps invendu
Que maintenant, ma foi, c'est de l'argent perdu.
J'ai fait plus d'une annonce habile, décevante;
Mais voyez mon commis et mon livre de vente;
Ivan, *Ina*, parmi cent autres brimborions,
De l'arrière-boutique encombrement les rayons.

Et puis, voilà-t-il pas Byron qui m'expédie,
Plié dans une lettre, un bout de tragédie
Qui n'en est pas plus une, ainsi qu'on le verra,
Que *Daruley*, *Kehama*, qu'*Ivan* et cetera.
Depuis un an il baisse, et son talent s'épuise;
Il faut qu'il ait perdu son esprit à Venise.
Enfin, monsieur, s'il faut nettement m'expliquer,
Dans de nouveaux périls je n'ose m'embarquer.
Je vous écris en hâte, excusez les ratures;
Cette lettre est tracée au fracas des voitures.
Ma chambre est pleine: ici le critique Gifford
Discute d'un article et le faible et le fort,
Et, glosant sur les noms et sur les particules,
Corrige doctement des points et des virgules.

Le Quarterly. — Peut-être auriez-vous ce talent!
Faites pour la *Revue* un article excellent:
Par exemple, prenez pour sujet Sainte-Hélène;
Ou bien, si vous vouliez, monsieur, prendre la peine,
Aussi brièvement qu'on pourra l'exprimer,
De nous dire comment... — Mais, pour me résumer,
Je disais — que ma chambre en beaux esprits abonde,
Crabbe, Campbell, Croker, Frère, Ward, tout le monde;
Tout homme comme il faut, pourvu qu'il soit bien mis,
Dans mon humble retraite est poliment admis.

Je reçois aujourd'hui plus d'un auteur notable;
Crabbe, Hamilton, Chantrey paraîtront à ma table;
Ils sont là maintenant, parlant du coup fatal
Qui vient de nous ravir cette pauvre de Staël.

Son livre sur la France avançait; quel dommage!
Puisse la vérité briller dans cet ouvrage!
Ainsi notre temps passe; ainsi nous caquetons. —
Mais revenons un peu, docteur, à nos montons.
J'en suis vraiment fâché, mais, d'honneur, sur mon âme,
Voyez-vous? je ne puis imprimer votre drame,
A moins qu'O'Neill n'y joue; alors on pourrait voir.
Je ne respire pas du matin jusqu'au soir;
Je suis mort, ma cervelle est pleine jusqu'au faite,
Et je ne sais vraiment où donner de la tête.
Sur ce, docteur, je suis, d'un cœur sincère et vrai,
Votre humble et très-pressé serviteur,

JOHN MURRAY.

ÉPÎTRE A M. MURRAY.

1.

Cher Murray, qui diable vous presse
De mettre incontinent mon dernier chant⁴ sous presse?
Hobhouse vous l'apporte en toute sûreté,
Dans son porte-manteau fort bien empaqueté;
Et si nul en chemin d'ici-là ne le vole,
Vous l'allez recevoir bientôt, sur ma parole.

2.

Quant au journal que vous nous promettez,
Et que déjà vous nous vantez,
C'est bien; pour moi, maintenant je termine
Mon *Beppo*, que je vous destine.
Pour vous au net je le mettrai,
Et puis je vous l'ex' édifierai.

3.

De Galt vous avez le voyage;
C'est peu de chose, assurément,
Et vous ne pourriez décemment
Commencer par un moindre ouvrage.
L'auteur, emphatique saurien,
Ignorant le français comme l'italien,
Pour écrire son sot grimoire,
Sans doute possédait le don divinatoire.

4.

Quelles pertes, d'ailleurs, ne répareraient pas
Spence et son commérage! on le lira, je pense.
Puis, vous avez *Marie* et sa correspondance;
Cela, joint à *Beppo*, pourra faire fracas
Et du public vaincre l'indifférence.

5.

Puis vous avez, par-dessus le marché,
Gordon, général émérite,
Aidant son maître moscovite
A décrasser son peuple, ours du Nord mal léché,
Pour qui faire sa barbe est un affreux péché.

6.

Quant à l'écrivain, pauvre diable,
Au personnage habile et sans argent
Avec qui vous voulez conclure un préalable,
En fait de mérite indigent,
Venise pourrait bien vous présenter votre homme;
Mais veuillez, s'il vous plaît, me préciser la somme.

Venise, 8 janvier 1818.

¹ Jen de mots sur M. Gally Knight, auteur d'*Ilderim*.

² Miss Holford, auteur de *Marguerite d'Anjou*.

³ Pour ce qui a rapport au docteur Polidori et à ses tragédies, voyez les *Mémoires de Moore*, t. III. — « Aucun ouvrage ne m'a jamais autant déplu, » dit lord Byron, « que les tracasseries, la mauvaise humeur de ce jeune homme; mais il a quelque

talent, et c'est un homme d'honneur, qui se corrigera. Intéressez-vous pour lui, car il le mérite. Vous n'avez pas encore essayé des tragédies médicales, prenez celle-là. » *Lord Byron à M. Murray*, 24 août 1817.

⁴ Le quatrième chant de *Childe-Harold*.

A M. MURRAY.

I.

Strahan, Tanson, Lintot de notre époque, patron et publicateur des rimes, pour toi le poète gravit péniblement le Pindé, mon Murray.

II.

A toi, son manuscrit en main, se présente, muet d'espoir et de crainte, l'auteur qui demande à prendre son essor; tu imprimes tout, — tu vendis quelquefois, — mon Murray.

III.

Sur le tapis vert de ta table je vois le dernier numéro du *Quarterly*; — mais où est ton nouveau *Magazin*, mon Murray?

IV.

Sur tes rayons les plus élégants brillent les livres que tu estimes les plus divins, — l'*Art de la Cuisine*, et mes ouvrages, mon Murray.

V.

Excursions, voyages, essais, sermons, tout cela, je pense, amène de la farine à ton moulin; et puis tu as encore l'*Almanach de la marine royale*, mon Murray.

VI.

Et Dieu me garde de terminer sans mentionner le *Bureau des longitudes*, quoiqu'il me reste à peine de la place sur cet étroit papier, mon Murray.

Venise, 25 mars 1818.

A THOMAS MOORE.

I.

Que fais-tu maintenant, ô Thomas Moore? Que fais-tu maintenant, ô Thomas Moore? Es-tu occupé à soupirer ou à faire ta cour? Fais-tu des vers ou l'amour? Es-tu dans les baisers ou dans les roucoulements, dis, Thomas Moore?

II.

Mais voici venir le carnaval, ô Thomas Moore! Voici venir le carnaval, ô Thomas Moore! Voici venir le masque et la chanson, le fifre et le tambourin, la guitare et le plaisir, ô Thomas Moore!

ÉPITAPHE DE WILLIAM PITT.

Celui dont la dépouille est sous ce marbre enfouie
Mentit dans la chapelle et dort dans l'abbaye ¹.

ÉPIGRAMME.

Cobbett a fort bien fait, chacun en conviendra,
D'exhumer les os, Thomas Payne;
Si de venir le voir ici tu prends la peine,
En enfer, à son tour, il te visitera.

SUR L'ANNIVERSAIRE DE MON MARIAGE.

Voici venir le jour qui commence l'année:
J'accepte, mes amis, vos vœux et votre espoir;
Souhaitez-moi pourtant, s'il vous plaît, de revoir
Cette époque souvent, jamais cette journée.

SUR LA NAISSANCE

DE JOHN WILLIAM RIZZO HOPNER.

Cet enfant unira, j'espère,
Au bon sens paternel la grâce de sa mère,
Et, pour qu'aucun bonheur ne lui manque ici-bas,
L'appétit de Rizzo charmera ses repas ².

SONNET A GEORGES IV, SUR LE RETRAIT DE LA
CONDAMNATION DE LORD ÉDOUARD FITZGERALD.

Être le père de l'orphelin, tendre la main du haut du trône, et relever le fils de celui qui expira autrefois pour soustraire un royaume au sceptre de ton père, c'est être véritablement roi, c'est transformer l'envie en louanges ineffables. Renvoie tes gardes, confie-toi à de tels actes, car quelles mains se lèveront, sinon pour te bénir? Sire, n'était-il pas facile et n'est-il pas doux de te faire aimer et d'être tout-puissant par la clémence? Maintenant ta souveraineté est plus absolue que jamais; tu règnes en despote sur un peuple libre, et ce ne sont pas nos bras, mais nos cœurs que tu enchaînes ³.

Bologne, 12 août 1819.

L'AVATAR IRLANDAIS.

I.

Avant que la fille de Brunswick soit refroidie dans son cercueil, et pendant que les vagues portent ses cendres vers sa patrie, Georges le Triomphant s'avance sur les flots vers l'île bien-aimée qu'il chérit — comme son épouse.

II.

Il est vrai qu'ils ne sont plus, les grands hommes qui ont signalé cette ère de gloire si brillante et si courte, arc-en-ciel de la liberté, ce petit nombre d'années dérobées à des siècles d'esclavage et pendant lesquelles l'Irlande n'eut point à pleurer sa cause trahie ou écrasée.

III.

Il est vrai que les chaînes du catholicisme résonnent sur ses haillons; le château est encore debout; mais le sénat n'est plus, et la famine, qui habitait ses montagnes esclaves, étend son empire jusqu'à son rivage désolé:

IV.

Jusqu'à son rivage désolé, — où l'émigrant s'arrête

¹ On sait que le parlement tient ses séances dans la chapelle de Saint-Stephen, contiguë à l'abbaye de Westminster. Cette épigramme n'est qu'un calembour, le même mot exprimant en anglais *mentir* et *être couché*.

² Lord Byron écrivit ces vers pour la naissance du fils du vice-consul anglais à Venise; ils ne sont guère remarquables que pour avoir été traduits en vers dans plus de dix langues, notamment en grec, en latin, en italien, en vénitien, en allemand, en fran-

çais, en espagnol, en illyrien, en hébreu, en arménien, en samaritan.

³ Aussi le prince a annulé la condamnation de Fitzgerald. *Ecco un sonetto*, voilà un sonnet pour vous autres; Fitzgerald de longtemps ne vous en donnera un pareil. Vous pouvez y mettre mon nom si cela vous plaît. Le prince mérite toute louange bonne ou mauvaise; c'est un véritable trait de prince.

Lord Byron à M. Murray.

un moment pour contempler encore sa terre natale avant de la quitter pour toujours, ses larmes tombent sur sa chaîne qu'il vient de briser, car la prison qu'il quitte est le lieu de sa naissance.

V.

Mais il vient ! il vient, le Messie de la royauté, semblable à un énorme Léviathan poussé par les vagues ! Recevez-le donc comme il convient d'accueillir un tel hôte, avec une légion de cuisiniers et une armée d'esclaves !

VI.

Il vient, dans la verte primeur de la soixantaine, jouer son rôle de roi au milieu de la cérémonie qui se prépare. — Mais vive à jamais le trêfle dont il est couvert ! si le vert qu'il porte à son *chapeau* pouvait passer à son *cœur* !

VII.

Si ce cœur depuis longtemps flétri pouvait reverdir, et si une source nouvelle de nobles affections pouvait y naître, la liberté pourrait te pardonner ces danses sous le poids de tes chaînes et ces cris de ton esclavage, qui attristent le ciel.

VIII.

Est-ce démençance ou bassesse de ta part ? Fût-il Dieu lui-même, — au lieu d'être, comme il l'est, fait de la plus grossière argile, avec plus de vices au cœur qu'il n'a de rides au front, ton dévouement servile lui ferait honte, et il s'éloignerait.

IX.

Oui, hurle à sa suite ! Que tes orateurs torturent leur imagination pour caresser son orgueil ! — Ce n'était pas ainsi que sur la liberté implorée en vain l'âme indignée de ton Grattan faisait luire les foudres de sa parole.

X.

Grattan à jamais glorieux ! le meilleur entre les bons ! si simple de cœur, si sublime dans tout le reste ! doué de tout ce qui manquait à Démosthènes, son rival ou son vainqueur dans tout ce que possédait l'Athénien.

XI.

Lorsque Tullius s'éleva à l'apogée de Rome, quoiqu'il n'eût point d'égaux, d'autres l'avaient précédé ; l'œuvre était commencée ; — mais Grattan sortit comme un dieu de la tombe des âges, le premier, le dernier, le sauveur, l'*unique*.

XII.

Il eut le talent d'Orphée pour toucher les brutes, et le feu de Prométhée pour embraser le genre humain ; la tyrannie elle-même, en l'écoutant, se sentit émue ou resta muette, et la corruption recula terrifiée devant le regard de son génie.

XIII.

Mais revenons à notre sujet ! revenons aux despotes et aux esclaves ! aux banquets fournis par la famine ! aux réjouissances dont la douleur fait les frais ! L'accueil de la vraie liberté est simple ; mais l'esclavage

extravague dans ses démonstrations quand une semaine de saturnales vient à relâcher sa chaîne.

XIV.

Que l'indigente splendeur que t'a laissée ton naufrage décore le palais (comme le banqueroutier cherche à cacher sa ruine sous un étalage de luxe), Erin voici ton maître. Dépose tes bénédictions aux pieds de celui qui te refuse les siennes !

XV.

Où si en désespoir de cause la liberté est obtenue de force, si l'idole de bronze s'aperçoit que ses pieds sont d'argile, ce sera parce que la terreur ou la politique auront arraché ce que les rois ne donnent jamais qu'à la manière des loups quand ils abandonnent leur proie.

XVI.

Chaque animal a sa nature, celle d'un roi est de *régner* ; — *régner* ! ce seul mot comprend la cause de toutes les malédictions consignées dans les annales des siècles, depuis César le redouté jusqu'à Georges le méprisé !

XVII.

Mets ton uniforme, ô Fingal ! O'Connell, proclame ses perfections ! *ses perfections*, à lui !!! et persuade à ta patrie qu'un demi-siècle de mépris fut une erreur de l'opinion et que « Henri » est bien le plus mauvais sujet et le plus charmant jeune prince qui soit au monde. »

XVIII.

Ton aune de ruban bleu, ô Fingal ! fera-t-elle tomber les fers de plusieurs millions de catholiques ? ou plutôt ne sont-ils pas pour toi une chaîne plus étroite encore que celles de tous les esclaves qui maintenant saluent de leurs hymnes celui qui les a trahis ?

XIX.

Oui ! « bâtissez-lui une demeure ! » que chacun apporte son obole ! jusqu'à ce que, comme une autre Babel, s'élève le royal édifice ! Que tes mendians et tes ilotes réunissent leur pitance — et donnent un palais en retour d'un dépôt de mendicité et d'une prison.

XX.

Servez, — servez, pour Vitellius, le royal repas, jusqu'à ce que le despote glouton en ait jusqu'à la gorge ! et que les hurlements de ses ivrognes le proclament le quatrième des imbéciles et des oppresseurs du nom de « Georges ! »

XXI.

Que les tables gémissent sous le poids des mets ! Qu'elles gémissent comme ton peuple pendant des siècles de malheur ! Que le vin coule à flots autour du trône de ce vieux Silène, comme le sang irlandais a coulé et doit couler encore.

XXII.

Mais que *son nom* ne soit pas ta seule idole. — Contemple à sa droite le moderne Séjan ! Ton Cast-

⁴ Henri V. — Shakspeare met cette phrase dans la bouche de *Falstaff* parlant de son royal compagnon de débauche. *N. d. T.*

lereagh! Ah! qu'il soit tien encore! misérable dont le nom n'a jamais été prononcé qu'accompagné de malédictions et de railleries!

XXIII.

Jusqu'à ce jour où l'île qui devait rougir de lui avoir donné naissance, comme le sang qu'elle a versé a nourri ses sillons, semble fière du reptile sorti de ses entrailles, et pour prix de ses assassinats lui prodigue les acclamations et les sourires!

XXIV.

Sans un seul rayon du génie de sa patrie, sans l'imagination, le courage, l'enthousiasme de ses fils, — le lâche peut faire douter Erin qu'elle ait donné le jour à un être aussi vil.

XXV.

Sinon — qu'elle cesse de s'enorgueillir de ce proverbe qui proclame que sur le sol d'Erin aucun reptile ne peut naître; — voyez-vous le serpent, avec son sang de glace et le venin qui le gonfle, réchauffer ses anneaux dans le sein d'un roi!

XXVI.

Crie, bois, mange et adule, ô Erin! Le malheur et la tyrannie t'avaient déjà mis bien bas; mais l'accueil que tu fais aux tyrans t'a fait descendre plus bas encore.

XXVII.

Mon humble voix s'éleva pour défendre tes droits; mon vote d'homme libre fut donné à ton affranchissement; ce bras, quoique faible, se fût armé pour ta querelle, et dans ce cœur, bien qu'usé, il y avait encore un battement pour toi.

XXVIII.

Oui, je t'aimais, toi et les tiens, bien que tu ne sois pas ma terre natale; j'ai connu parmi tes fils de nobles cœurs et de grandes âmes, et j'ai pleuré avec le monde entier sur la tombe de tes patriotes; mais maintenant je ne les pleure plus,

XXIX.

Car ils dorment heureux dans leurs sépultures lointaines, tes Grattan, tes Curran, tes Shéridan, tous ces chefs longtemps illustrés dans la guerre de l'éloquence, qui, s'ils n'ont pas retardé ta chute, l'ont du moins honorée.

XXX.

Oui, ils sont heureux sous la froide pierre de leurs tombeaux anglais! Leurs ombres ne s'éveilleront pas aux clameurs qu'aujourd'hui tu exhalas, et le gazon qui recouvre leur libre argile ne sera pas foulé par

des oppresseurs et des esclaves qui baisent leurs chaînes.

XXXI.

Jusqu'à ce jour j'avais porté envie à tes fils et à ton rivage, bien que leurs vertus fussent proscrites, leurs libertés en fuite: il y avait je ne sais quoi de si chaleureux et de si sublime dans un cœur irlandais, que je porte envie — à tes morts!

XXXII.

Ou, si quelque chose peut faire taire un instant mon mépris pour une nation si servile malgré ses blessures encore saignantes, une nation qui, foulée aux pieds comme le ver, ne se retourne pas contre le pouvoir, c'est la gloire de Grattan et le génie de Moore!

STANCES A L'ÉRIDAN¹.

I.

Fleuve qui baignes de tes flots l'antique cité² où habite la dame de mon amour, pendant qu'elle se promène sur tes bords, et que peut-être elle reporte vers moi un souvenir faible et passager;

II.

Que ton onde vaste et profonde n'est-elle le miroir de mon cœur où ses yeux puissent lire les mille pensées que maintenant je te confie, agitées comme tes vagues, impétueuses comme ton cours!

III.

Que dis-je! — le miroir de mon cœur! Ton onde n'est-elle pas forte, rapide et sombre? Tu es ce que furent et ce que sont mes sentiments; et ce que tu es, mes passions l'ont été longtemps.

IV.

Peut-être le temps les a-t-il un peu calmées, — mais non pour toujours; tu franchis tes rives, fleuve sympathique! et pendant quelque temps tes flots en ébullition débordent, puis rentrent dans leur lit; les miens se sont affaîssés et ont disparu,

V.

Laissant après eux des ruines; et maintenant nous avons repris notre ancien cours: toi, pour aller te réunir à l'océan; — moi, pour aimer celle que je ne devrais pas aimer.

VI.

Ces flots que je contemple couleront sous les murs de sa cité natale, et murmureront à ses pieds; ses yeux te regarderont quand, fuyant les chaleurs de l'été, elle viendra respirer l'air du crépuscule.

¹ Vers le milieu d'avril 1819, lord Byron alla de Venise à Ravenne où il devait trouver la comtesse Guiccioli. Les vers suivants, qui ont été admirés autant qu'aucun autre de ses ouvrages, furent écrits, suivant le témoignage de madame Guiccioli, pendant son voyage, lorsqu'il naviguait sur l'*Eridan*. En les envoyant en Angleterre, en mai 1820, il disait: — « Ces vers ne doivent pas être publiés; regardez-les, je vous prie, comme des vers de société, écrits d'après des sentiments tout personnels. » Ils ont paru pour la première fois en 1821.

² Ravenne ville que lord Byron avait aimée plus qu'aucun

autre endroit après la Grèce. — « Il résida dans cette ville, » dit madame Guiccioli, « un peu plus de deux ans, et la quitta avec le plus grand regret et avec le pressentiment que son départ serait le signal de mille maux. Il était continuellement occupé à faire du bien; plusieurs familles lui doivent le peu de jours heureux qu'elles ont jamais connus. Son arrivée fut regardée comme une bonne fortune, et son départ comme une calamité publique. »

Dans le troisième chant de *Don Juan*, lord Byron a décrit la vie tranquille qu'il menait dans cette ville.

VII.

Elle te regardera, — et, plein de cette pensée, je l'ai regardé ; et depuis ce moment, ne séparant plus son souvenir de toi, je n'ai pu penser à tes ondes, je n'ai pu les nommer ni les voir sans un soupir pour elle!

VIII.

Ses yeux brillants se réfléchirent dans tes flots ; — oui ! ils verront cette même vague que je fixe en ce moment : vague fortunée ! les miens ne la reverront plus, même en rêve !

IX.

Le flot qui emporte mes larmes ne reviendra plus ; reviendra-t-elle, celle que ce flot va rejoindre ? — Éridan ! tous deux nous foulons tes rives, tous deux nous errons sur tes bords, moi près de ta source, elle près de l'océan au flot bleu.

X.

Mais ce qui nous sépare, ce n'est ni l'éloignement, ni la profondeur des vagues, ni de vastes territoires ; c'est la barrière d'une destinée différente, aussi différente que les climats qui nous ont donné le jour.

XI.

Un étranger s'est pris d'amour pour la dame de ces bords ; il est né bien loin par-delà les montagnes ; mais son sang est tout méridional, comme s'il n'avait jamais senti le souffle des sombres autans qui glacent les mers du pôle.

XII.

Mon sang est tout méridional ; sans quoi je n'aurais pas quitté ma patrie et je ne serais pas, en dépit de douleurs que l'oubli n'effacera jamais, redevenu l'esclave de l'amour, — ou tout au moins de toi.

XIII.

C'est en vain que j'essaierais de lutter ; — je consens à mourir jeune. — Que je vive comme j'ai vécu, que j'aime comme j'ai aimé ; si je redeviens poussière, c'est de la poussière que je suis sorti, et alors, du moins, rien ne pourra plus émouvoir mon cœur.

STANCES COMPOSÉES SUR LA ROUTE DE FLORENCE
A PISE ¹.

I.

Oh ! ne me parlez plus d'un nom grand dans l'histoire ; les jours de notre jeunesse sont les jours de notre gloire ; le myrte et le lierre sur un front de vingt-deux ans valent tous vos lauriers, quel qu'en soit le nombre.

II.

Que sont des guirlandes et des couronnes pour un front sillonné de rides ? c'est la rosée printanière sur une fleur morte. Loin d'une tête blanchie de pareils ornements ! que m'importent des lauriers qui ne peuvent donner que la gloire ?

III.

O renommée ² ! si jamais j'ai pris plaisir à tes louanges, c'est moins à cause de tes phrases sonores que pour lire dans les yeux brillants de celle qui m'est chère qu'elle ne me jugeait pas indigne de l'aimer.

IV.

C'est là surtout que je te cherchais, c'est là seulement que je te trouvais ; le plus beau des rayons de ton auréole, c'était son regard ; quand quelque chose brillait en moi dont l'éclat se reflétait dans ses yeux, alors je connaissais l'amour, et je sentais la gloire.

STANCES ³.

SI LE FLEUVE DE L'AMOUR.

I.

Si le fleuve de l'amour pouvait couler toujours, si le temps ne pouvait rien sur lui, — nul autre plaisir ne vaudrait celui-là ; et nous chéririons notre chaîne comme un trésor. Mais puisque nous cessons de soupirer avant de cesser de vivre, puisque, fait pour voler, l'amour a des ailes, par ce motif, aimons pendant une saison, et que cette saison soit le printemps.

II.

Quand des amants se quittent, leur cœur se brise de

¹ J'ai composé ces stances, excepté la quatrième (que je viens d'achever), sur la route de Florence.

Journal de Pise, 6 novembre 1821.

² Dans le même journal on trouve le passage suivant, à la fois triste et curieux : — « Aussi loin que la réputation peut aller, j'entends pendant la vie d'un homme, j'en ai eu ma part, peut-être une part certainement plus grande que je ne le méritais : j'ai reçu, à ma connaissance, plusieurs compliments flatteurs d'endroits où l'on ne croirait jamais qu'un nom puisse pénétrer ; il y a deux ans, ou plutôt trois, c'était en août, juin ou juillet 1819, je reçus à Ravenne une lettre en vers anglais de Drontheim, en Norvège, écrite par un Norvégien, et contenant les compliments ordinaires ; le même mois je reçus une invitation pour me rendre dans le Holstein, d'un M. Jacobson, de Hambourg, je crois ; à cette lettre était jointe une traduction de la chanson de Médora, dans le *Corsaire*, par une baronne westphalienne, (ce n'était pas celle de Thundertentronk), avec quelques vers d'elle très-jolis et dans le goût de ceux de Klopstock, et une traduction en prose au sujet de ma femme. Comme cela la regardait plutôt que moi, je la lui envoyai avec la lettre de M. Jacobson. N'est-ce pas une chose bizarre que de recevoir de quelqu'un que l'on ne connaît pas une invitation pour passer l'été dans le

Holstein lorsqu'on est en Italie ? La lettre était adressée à Venise. M. Jacobson me parlait des roses sauvages qui croissent l'été dans le Holstein ; pourquoi alors les Cimbres et les Teutons émigrèrent-ils ? Quelle étrange chose c'est que la vie de l'homme ! Si je me présentais moi-même à la porte de la maison où est ma fille, la porte me serait fermée au nez, à moins, ce qui n'est pas impossible, que je ne tuasse le portier ; et si j'étais allé cette année-là et peut-être aujourd'hui, à Drontheim, la ville la plus éloignée de la Norvège, ou dans le Holstein, je serais reçu à bras ouverts chez des étrangers qui ne me sont unis par aucun lien de parenté. Aussi loin que peut s'étendre la réputation d'un homme, mon nom s'est répandu ; mais en vérité, cela a été bien compensé par d'autres misères, et telles que je ne crois pas que jamais homme littéraire ait eu autant à souffrir. Je regarde ces compensations comme des conditions de notre pauvre nature. »

³ Un ami de lord Byron, qui était avec lui à Ravenne lorsqu'il écrivait ces stances, dit qu'elles furent composées, comme beaucoup d'autres pièces, non pas avec l'intention de les publier, mais uniquement pour le soulager dans un moment de souffrance. Il avait été douloureusement frappé de plusieurs événements qui le forçaient à quitter subitement l'Italie, et au moment où il écrivait cette chanson, il était malade d'un accès de fièvre.

douleur ; tout espoir est perdu pour eux ; ils croient n'avoir plus qu'à mourir. Quelques années plus tard , oh ! comme ils verraient d'un œil plus froid celle pour laquelle ils soupirent ! Enchaînés l'un à l'autre dans toutes les saisons , ils dépouillent plume à plume les ailes de l'amour ; — dès lors il ne s'envole plus ; mais , privé de son plumage , il grelotte tristement après que le printemps est passé.

III.

Comme un chef de faction , le mouvement est sa vie. — Tout pacte obligatoire qui contrôle sa puissance obscurcit sa gloire ; il quitte dédaigneusement un territoire où il ne règne plus en despote. Il ne peut rester stationnaire ; il faut qu'enseignes déployées , ajoutant chaque jour à son pouvoir , il marche sans cesse en avant ; — le repos l'accable , la retraite le tue : l'amour ne souffre point un trône dégradé.

IV.

Amant passionné , n'attends pas que les années s'écoulent pour t'éveiller ensuite comme d'un songe , alors que , vous reprochant avec des paroles de raillerie et de colère vos imperfections mutuelles , vous serez hideux aux yeux l'un de l'autre. — Quand la passion commence à décliner , mais subsiste encore , n'attends pas que les contrariétés aient achevé de la flétrir : dès que l'amour décroît , son règne est terminé. — Séparez-vous donc de bonne amitié , — et dites-vous adieu.

V.

C'est ainsi que votre affection aura laissé en vous des souvenirs pleins de charmes : vous n'aurez point attendu que , fatigués ou aigris , vos passions se soient émoussées dans la satiété. Vos derniers baisers n'auront pas laissé de froides traces ; — les traits auront conservé leur expression affectueuse , et les yeux , miroir de vos douces erreurs , réfléchiront un bonheur qui , pour avoir été le dernier , n'en fut pas moins suave.

VI.

Il est vrai que les séparations demandent plus que de la patience ; quels désespoirs n'ont-elles point fait naître ! Mais , en s'obstinant à rester , que fait-on , sinon enchaîner des cœurs qui , une fois refroidis , se heurtent contre les barreaux de leur prison ? Le temps engourdit l'amour , la continuité le détruit ; l'amour , enfant ailé , veut des cœurs jennes comme lui ; il y a pour nous une

douleur plus cuisante , mais plus courte , à sevrer nos joies qu'à les user.

LE BAL DE CHARITÉ.

Qu'importent les angoisses d'un époux et d'un père ? qu'importe que dans l'exil ses douleurs soient grandes ou petites , pourvu qu'ELLE s'entoure de la gloire du pharisien , et que les dévots patronisent son « bal de charité ? » Qu'importe qu'un cœur sensible , bien que coupable , soit entraîné à des excès devant lesquels il eût reculé autrefois ? — Les souffrances du pécheur ne sont que justice , et la dévote réserve sa charité pour le bal¹.

ÉPIGRAMME SUR L'ANNIVERSAIRE DE MON MARIAGE.

A PÉNÉLOPE.

Ce jour , dont je maudis l'aurore ,
De tous nos jours fut le plus malheureux ;
Voilà *sir* ans nous n'étions qu'un encore ,
Depuis cinq ans nous sommes deux.

SUR LE TRENTE-TROISIÈME ANNIVERSAIRE DE MA
NAISSANCE (22 JANVIER 1821²).

Parcourant cette vie et ses ennuis cuisants ,
A travers ce sentier fangeux , pénible et sombre ,
De trente-trois mes ans ont donc atteint le nombre !
Que m'en reste-t-il ? Rien ; mais j'ai trente-trois ans.

ÉPIGRAMME.

SUR CE QUE LA COMPAGNIE DES CHAUDRONNIERS AVAIT RÉSOLU DE
PRÉSENTER UNE ADRESSE A LA REINE CAROLINE³.

Les chaudronniers avec force métal
Doivent , dit-on , aller trouver la reine.
Ils peuvent s'épargner la peine
D'une procession digne du carnaval ,
Car de bronze et d'airain là-bas on n'a que faire ,
Et c'est vraiment de l'eau qu'on porte à la rivière⁴.

A M. MURRAY.

Pour Oxford⁵ et pour Waldegrave⁶
Vous donnez plus que pour moi , c'est très-grave.
Mon cher Murray , vous avez tort :
Un chien vivant vaut bien un lion mort ;
Le proverbe le dit. Un lord vivant , j'espère ,
Vaut pour le moins deux lords en terre ;

¹ Ces vers furent écrits en lisant dans les journaux que lady Byron avait été patronesse dans un bal pour les pauvres.

² Dans le journal de lord Byron à la date du 21 janvier 1821 , on dit : — « l'inc ; — fait des visites ; — rentré chez moi ; — lui ; remarqué une anecdote dans la correspondance de Grimm : il dit que Regnard et la plupart des poètes comiques étaient gens bilieux et mélancoliques , et que M. de Voltaire , qui est très-gai , n'a jamais fait que des tragédies , et que la comédie gaie est le seul genre où il n'ait point réussi. C'est que celui qui rit et celui qui fait rire sont deux hommes fort différents. Dans ce moment je me sens aussi bilieux qu'a jamais pu l'être le plus grand auteur comique , autant que Regnard lui-même , qui , après Molière , passe pour avoir écrit la meilleure comédie , et que l'on dit s'être suicidé. Je ne suis guère en train de continuer ma tragédie. Demain est mon jour de naissance , c'est-à-dire à minuit... Dans douze minutes j'aurai complété mes trente-trois ans , et je vais

me coucher , affligé d'avoir vécu si longtemps et d'avoir fait si peu de choses..... Voilà trois minutes que minuit est sonné , et j'ai maintenant trente-trois ans.

« Illeu ! fugaces , Posthume , labuntur animi. »

³ Je ne les regrette pas tant pour ce que j'ai fait que pour ce que j'aurais pu faire.

⁴ La procession des chaudronniers au palais de Brandebourg fut une des plus absurdes niaiseries du bizarre procès de la reine.

⁵ Voilà une épigramme pour vous ; elle n'est pas indigne de Wordsworth , homme d'un vaste mérite , quoique peu connu. Je dois en grande partie sa lecture , comme je vous l'ai dit à Mestri , à ma passion pour la pâtisserie. *Let. de Byr. , 22 janv. 1821.*

⁶ *Mémoires d'Horace Walpole sur les neuf dernières années du règne de George II.*

⁷ *Mémoires de James , comte Waldegrave , gouverneur de Georges III , lors qu'il n'était que prince de Galles.*

Puis le vers se vend mieux que la prose, entre nous ;
Mais le papier me manque ; au fait, décidez-vous.

Si vous l'avez pour agréable,
C'est bien ; sinon, mon cher, allez au diable !.

STANCES.

Quand un homme n'a point dans sa patrie de liberté
pour laquelle il puisse combattre, qu'il aille combattre
pour celle de ses voisins. Qu'il pense à la gloire de la
Grèce et de Rome, et qu'il se fasse casser la tête pour
sa peine.

Faire du bien au genre humain est un plan cheva-
lesque, qui est toujours noblement récompensé ; bat-
tez-vous donc pour la liberté partout où vous pourrez,
et si vous n'êtes ni fusillé ni pendu, vous avez la chance
d'être fait baron.

SUR LE SUICIDE DE LORD CASTLEREAGH².

Honneur à toi, patriote sublime !
Tu suivis de Caton l'exemple magnanime :
Il aimait mieux, de Rome inflexible soutien,
Mourir pour son pays, comme toi pour le tien,
Que voir la tyrannie assise aux bords du Tibre ;
Toi, tu t'es immolé pour qu'Albion fût libre.

SUR LE MÊME.

Il s'est donné la mort ! — Si c'était, l'insensé !
Le premier sang qu'il eût jamais versé !

SUR LE MÊME.

Qui s'est tué ? — Celui dont le bras détesté
Avait, depuis longtemps, tué la liberté.

LES BAS-BLEUS³,

ÉGLOGUE LITTÉRAIRE.

Nimium ne crede colori. — VIRG.

Charmautes créatures ! ne vous fiez pas trop à la couleur,
dussent vos cheveux être aussi rouges que vos bas sont bleus.

ÉGLOGUE PREMIÈRE.

La scène est à Londres, devant la porte de la salle d'un cours.

Arrive TRACY qui aborde INKEL.

Inkel. Vous arrivez trop tard.

Tracy. Est-ce fini ?

Inkel. Ce ne sera pas fini d'une heure ; mais les
bancs ressemblent à un parterre de fleurs, tant est
grand le nombre des dames qui y figurent ; c'est une
mode qu'elles ont créée ; de même qu'on dit les « beaux-
arts », de même on peut donner le nom de « belle pas-

sion » à la manie dont ces dames se sont éprises pour la
science ; et elles ont fait de tous nos beaux messieurs
des amateurs de lecture.

Tracy. Je ne le sais que trop, et j'ai usé ma pa-
tience en m'efforçant d'étudier vos publications nou-
velles. C'est Vamp, Scamp, Monthy, Wordswords et
compagnie⁴, avec leur damnable...

Inkel. Arrêtez, mon bon ami ; savez-vous à qui vous
parlez ?

Tracy. Parfaitement, mon cher ; vous êtes connu
dans *Pater noster Row*⁵. Vous êtes un auteur, un
poète.

¹ Je ne puis accepter votre offre courtoise ; ces matières
doivent se traiter entre vous et M. Douglas. Kinnaird est mon
homme de confiance et un homme d'honneur ; vous pouvez lui
donner toutes vos raisons mercantiles, telles que la mauvaise
saison, l'indifférence du public ; sa seigneurie écrit trop, sa po-
pularité décline, on le contrefait à l'étranger, les critiques sont
sévères, et mille autres raisons auxquelles je laisse Douglas, qui
est un orateur, répondre.

Lord Byron à M. Murray, 23 août 1821.

² On remarquera que cette pièce et les deux distiques qui la
suivent sont postérieurs à 1821. Nous avons cru devoir, à leur
égard, intervertir l'ordre chronologique. *N. d. T.*

³ Cette plaisanterie, que lord Byron appelle lui-même une
bouffonnerie, n'était point destinée à être publiée ; elle fut écrite
en 1821 et parut pour la première fois dans le *Libéral*. Les allu-
sions personnelles qui y abondent sont, pour la plupart, très-
intelligibles, et, à peu d'exceptions près, elles ont un cachet de
si bonne humeur, que les personnes attaquées seront les pre-
mières à en rire. Dans l'année de 1781 il fut à la mode, parmi
plusieurs dames, d'avoir des réunions le soir, où le beau sexe

pouvait entrer en conversation avec des hommes spirituels et lit-
téraires animés par le plaisir de plaire. Ces sociétés furent dési-
gnées sous le nom de club des Bas-Bleus. L'origine de ce nom
n'étant pas bien connue, il peut être utile de la rappeler : un des
membres éminents de ces réunions, qui les a commencées, était
Stillingfleet ; son habillement était singulièrement grave, et remar-
quable en particulier parce qu'il portait des bas bleus. Tel était
le charme de sa conversation qu'on avait coutume de dire, lors-
qu'il manquait : « Nous ne pouvons rien faire sans les bas bleus. »
C'est ainsi que peu à peu le nom s'établit.

Boswell, édition Croker, t. IV, p. 380.

Sir William Forbes, dans sa *Vie du docteur Breallie*, dit
qu'un étranger de distinction entendant prononcer ce mot le tra-
duisit par *bas bleus*. Miss Hanna More, qui en était elle-même
membre, écrivit un poème sous le titre de *Bas bleus*, où elle
fait le portrait des principaux personnages qui composaient ces
réunions.

⁴ Voyez les vers sur Wordswords et Southey dans *Don Juan*.

⁵ *Pater noster Row*, rue célèbre comme étant le bazar des
librairies.

Inkel. Et vous imaginez vous que je puisse vous entendre de sang-froid décrier les Muses?

Tracy. Excusez-moi : je n'ai pas eu l'intention d'offenser les neuf Sœurs, quoique, à vrai dire, le nombre de ceux qui prétendent à leurs faveurs soit tel... — Mais laissons là cette matière : je sors de la boutique d'un libraire contiguë à celle d'un pâtissier, en sorte que, lorsque je ne trouve pas sur les rayons du bibliopole le livre que je cherche, je n'ai qu'à faire deux pas pour me rendre chez le voisin ; car vous savez que c'est là qu'on trouve tous les livres qu'on désire. Je viens donc de parcourir une critique charmante, si saupoudrée d'esprit, si aspergée de grec ! votre ami, — vous savez qui y est si joliment flagellé, que, pour me servir de l'expression en usage, c'est on ne peut plus « *rafratchissant*⁴. » Quel mot admirable !

Inkel. C'est vrai ; il a quelque chose de si doux et de si frais ! — peut-être s'en sert-on un peu trop souvent ; les journaux eux-mêmes ont fini par l'adopter, — mais n'importe. Vous dites donc qu'ils ont houspillé notre ami !

Tracy. Ils ne lui ont pas laissé un lambeau, — pas une guenille de sa réputation présente ou passée, qui, disent-ils, est une honte pour le siècle et la nation.

Inkel. Je suis fâché d'apprendre cela, car vous savez que l'amitié.... — Notre pauvre ami ! — Mais je prévoyais que les choses se termineraient ainsi. Notre amitié est telle que je ne veux rien lire de ce qui pourrait la blesser. N'auriez-vous pas par hasard la *Revue* dans votre poche ?

Tracy. Non ; j'ai laissé là-bas une douzaine d'auteurs et autres (J'en suis désolé, vraiment, puisqu'il s'agit d'un collègue) ; je les ai laissés disputant et se démenant comme autant de lutins, et brûlant d'impatience de voir la suite de tout ceci.

Inkel. Allons les rejoindre.

Tracy. Quoi donc ! n'allez-vous pas rentrer au cours ?

Inkel. La salle est encombrée ; un spectre ne trouverait pas à s'y placer. D'ailleurs notre ami Scamp est aujourd'hui si absurde....

Tracy. Comment pouvez-vous le savoir avant de l'avoir entendu ?

Inkel. J'en ai entendu tout autant qu'il m'en faut ; et, à vous parler franchement, ma retraite a eu pour motif ses absurdités stupides, non moins que la chaleur.

Tracy. Je vois que je n'aurai pas perdu grand'chose.

Inkel. Perdu ! — un fatras pareil ! j'aimerais mieux inoculer à ma femme la bave d'un chien enragé que d'écouter deux heures durant le galimatias dont il nous inonde, pompé avec tant d'effort, dégorgé avec tant de peine, que.... — Venez, — ne me faites pas dire du mal du prochain.

Tracy. Moi vous en faire dire !

Inkel. Vous ! Je n'ai rien dit jusqu'au moment où vous m'avez forcé, en disant la vérité....

Tracy. De dire du mal ? est-ce là votre déduction ?

Inkel. En disant du mal de Scamp, je suis l'exemple, je ne le donne pas. C'est un imbécile, un imposteur, un miais.

Tracy. Et la foule d'aujourd'hui prouve qu'un imbécile en produit beaucoup d'autres. Mais, nous deux, nous serons sages.

Inkel. Alors, je vous en prie, retirons-nous.

Tracy. Je ne demanderais pas mieux, mais...

Inkel. Pour vous attirer dans cette serre chaude, il faut qu'il y ait pour vous un objet d'attraction plus vif que Scamp et la harpe juive qu'il appelle sa lyre.

Tracy. C'est vrai, — je l'avoue, une beauté charmante....

Inkel. Une demoiselle ?

Tracy. Miss Lilas !

Inkel. Le bas-bleu ? l'héritière ?

Tracy. L'ange !

Inkel. Le diable ! Eh ! mon cher ! tirez-vous de ce mauvais pas aussi vite que vous pourrez. Vous épouser miss Lilas ! ce serait vous perdre : elle est poëte, chimiste et mathématicien.

Tracy. C'est un ange.

Inkel. Dites plutôt un angle. Si vous l'épousez, vous ne tarderez pas à en venir aux querelles. Je vous dis, mon cher, que c'est un bas-bleu, aussi bleu que le firmament.

Tracy. Est-ce là un motif pour que notre union n'ait pas lieu ?

Inkel. Hum ! je puis dire n'avoir vu de longtemps d'union heureuse résulter d'un hyménée avec la science. Elle est si instruite en toute chose et si empressée à s'ingérer dans tout ce qui se rattache aux objets scientifiques, que....

Tracy. Quoi ?

Inkel. Je ferais peut-être tout aussi bien de me taire ; mais cinq cents personnes vous diront que vous avez tort.

Tracy. Vous oubliez que lady Lilas est riche comme un juif.

Inkel. Est-ce la demoiselle ou les écus de la maman que vous couchez en joue ?

Tracy. Mon cher, je serai franc avec vous : — j'ai en vue ces deux objets à la fois. La demoiselle est une fort belle fille.

Inkel. Et vous ne vous sentez aucune répugnance pour la succession de son excellente mère, qui, je vous en avertis, m'a tout l'air de vouloir vivre pour le moins autant que vous.

Tracy. Qu'elle vive, et aussi longtemps qu'il lui plaira ; je ne demande que le cœur et la main de sa fille.

Inkel. Son cœur est dans son encrier ; — sa main sur une plume.

Tracy. A propos, — voudriez-vous me composer une chanson de temps à autre ?

Inkel. Dans quel but ?

Tracy. Vous savez, mon cher ami, qu'en prose j'ai, à tout prendre, un talent fort honnête ; mais en vers...

Inkel. Vous êtes un terrible homme, il faut l'avouer.

⁴ Cette locution affectée a été employée pour la première fois dans la *Revue d'Édimbourg*, probablement par M. Jeffrey.

Tracy. J'en conviens; et cependant, au temps où nous vivons, il n'y a pas d'appât plus certain pour gagner le cœur des belles, qu'une stance ou deux; et, comme je suis incompetent dans cette matière, auriez-vous la bonté de m'en fournir quelques-unes?

Inkel. En votre nom?

Tracy. En mon nom. Je les recopierai et les lui glisserai dans la main pas plus tard qu'au prochain raout.

Inkel. Êtes-vous donc tellement avancé que vous puissiez vous hasarder à ce point?

Tracy. Comment donc! me croyez-vous subjugué par les yeux d'un « bas-bleu » au point de n'oser lui dire en vers ce que je lui ai dit en prose, pour le moins aussi sublime?

Inkel. Aussi sublime! S'il en est ainsi, vous n'avez nul besoin de ma muse.

Tracy. Mais considérez, mon cher Inkel, qu'elle est « bas-bleu ».

Inkel. Aussi sublime! — M. Tracy, — je n'ai plus rien à vous dire. Tenez-vous-en à la prose. — Aussi sublime!! — Mais...! je vous souhaite le bonsoir.

Tracy. Arrêtez, mon cher ami; — songez donc..., — j'ai tort, je l'avoue; mais, je vous en prie, composez-moi une chanson.

Inkel. Aussi sublime!!

Tracy. L'expression m'est échappée.

Inkel. Cela se peut, M. Tracy; mais cela dénote un bien mauvais goût.

Tracy. Je le confesse, — je le sais, — je le reconnais; — que faut-il vous dire de plus?

Inkel. Je vous comprends. Vous dépréciez mes talents par d'insidieuses attaques jusqu'au moment où vous croyez pouvoir les faire servir à votre avantage.

Tracy. Et n'est-ce pas là une preuve que j'en fais cas?

Inkel. J'avoue qu'en effet cela change beaucoup l'état de la question.

Tracy. Je sais ce que je fais; et vous qui n'êtes pas moins homme du monde que poète, vous n'aurez pas de peine à comprendre que je n'ai jamais pu avoir l'intention d'offenser par mes paroles un génie tel que vous, qui d'ailleurs êtes mon ami.

Inkel. Sans doute; vous devez savoir à présent ce qui est dû à un homme de...—Mais, venez,—donnez-moi une poignée de main.

Tracy. Vous saviez, et vous savez, mon cher ami, avec quel empressement j'achète tout ce que vous publiez.

Inkel. C'est l'affaire de mon libraire; je me soucie fort peu de la vente; et en effet les meilleurs poèmes commencent toujours par se vendre mal: témoin les

épopées de Renégat, les drames de Botherby¹, et mon grand roman à moi....

Tracy. On en a fait amplement l'éloge; je l'ai vu louer dans la « Revue de la vieille fille². »

Inkel. Quelle revue?

Tracy. C'est le *Journal de Trévoux*³ de l'Angleterre œuvre ecclésiastique de nos jésuites anglais. Ne l'avez-vous jamais vue?

Inkel. C'est un plaisir que j'ai encore à me procurer.

Tracy. Je vous conseille alors de vous dépêcher.

Inkel. Pourquoi?

Tracy. J'ai entendu dire que l'autre jour il a failli rendre l'âme.

Inkel. Bien, c'est signe qu'il ne manque pas tout à fait d'esprit.

Tracy. Certainement. Irez-vous au raout de la comtesse de Fiddle-Come?

Inkel. J'ai une carte et je m'y rendrai; mais pour le moment, aussitôt qu'il plaira à l'ami Scamp de descendre de la lune (où il va sans doute chercher son esprit égaré), aussitôt qu'il aura donné un instant de répit à sa manie professorale, je suis engagé à la collation de lady Bluebottle, pour y prendre ma part d'un souper froid et d'une conversation instructive: c'est une sorte de réunion dont Scamp est l'occasion, les jours où a lieu son cours et où on lui sert de la langue froide et des louanges; et j'avoue pour ma part que cette réunion n'a rien de désagréable. Voulez-vous y venir? Miss Lilas y sera.

Tracy. Voilà un métal attractif.

Inkel. Oui, certes, — pour la poche.

Tracy. Vous devriez encourager ma passion au lieu de la contrarier. Mais, allons, car, si j'en juge par le bruit que j'entends....

Inkel. Vous avez raison; partons avant qu'on ne vienne ici, si nous ne voulons que ces dames nous tiennent une heure à leur audience, exposés au supplice d'être mis sur la sellette par toute la ruche des « bas-bleus. » Diantre! les voilà qui arrivent; je reconnais le vieux Botherby, à sa voix en faux-bourdon, à son ton *ex cathedra*! Oui! c'est lui-même. Pauvre Scamp! va rejoindre tes amis, sinon il te paiera dans ta propre monnaie.

Tracy. Il n'y a rien là que de juste; ce sera leçon pour leçon.

Inkel. C'est évident. Mais, au nom du ciel! éloignons-nous, si nous voulons éviter ce fléau. Venez, venez, je pars.

Inkel sort.

Tracy. Vous avez raison, je vous suis; je n'ai tout juste que le temps de recourir au: « *Sie me servit Apollo*⁴. » Nous allons avoir toute la bande à nos trous-

¹ MM. Southey et Sotheby.

² La *Revue de ma grand-mère*. Voir les *Mémoires de Moore*, t. IV. Cet ennuyeux journal a été en effet renvoyé aux grand-mamans.

³ Le *Journal de Trévoux*, en cinquante-six volumes, est une des collections les plus estimées pour l'histoire littéraire; cette comparaison élève la *Revue anglaise* bien au-dessus de sa valeur.

⁴ Sotheby est un bon homme, il rime bien, sinon sagement; mais une fois qu'il vous prend par le bouton de l'habit ou ne peut le quitter. Un soir, dans un raout chez mistress Hope, il m'assomma de quelque chose comme *Agamemnon* ou *Oreste*, ou quelque autre de ses pièces, malgré mes symptômes de désespoir, car j'étais amoureux et je voyais précisément le moment où ni mère, ni mari, ni rivaux, ni adorateurs ne se trouvaient auprès de mon idole, qui était aussi belle que les statues de la galerie où se don-

ses, bas-bleus, dandys, douairières, scribes en sous-ordre, tous accourant en foule chez lady Bluebottle pour humecter leurs gosiers délicats d'un verre de madère.

Tracy sort.

ÉGLOGUE SECONDE.

Un appartement chez lady Bluebottle. — Une table servie.

SIR RICHARD BLUEBOTTLE seul.

Jamais homme fut-il plus mal marié que moi? Sot que je suis de m'être tant pressé! Ma vie est retournée, et mon repos détruit. Mes jours, qui s'écoulaient naguère dans un vil si doux, sont maintenant occupés pendant les douze heures du cadran. Que dis-je, douze heures! — Parmi les vingt-quatre heures, en est-il une seule que je puisse dire à moi? Au milieu de ce tourbillon de promenades en voiture, de visites, de danses, de diners, de cette manie d'apprendre, d'enseigner, d'écrivasser, de briller dans les sciences et les arts, au diable si je puis me distinguer de ma femme; car, quoique nous soyons deux, je ne sais comment elle s'y prend, mais elle a soin que toute chose se fasse de manière à proclamer éternellement que nous ne faisons qu'un. Mais ce qui me désespère plus encore que les mémoires à acquitter chaque semaine (quoique ce point-là me soit très-douloureux), c'est cette bande nombreuse, plaisante, médisante, d'écrivassiers, de beaux-esprits, de professeurs, blancs, noirs, bleus, qui prennent ma maison pour une auberge, et y font bombance à mes dépens, — car il paraît qu'ici c'est l'hôtesse qui paie la carte; — nul plaisir! nul loisir! nulle considération pour ce que je souffre! mais toujours entendre un sot jargon qui m'étourdit la cervelle, un babil superficiel, pillé dans les revues par l'insipide coterie des « bas-bleus », canaille qui ne sait même pas... — Mais, chut, les voilà qui viennent! plutôt à Dieu que je fusse sourd! cela n'étant pas, je serai muet.

Entrent lady BLUEBOTTLE, lady BLUEMOUNT, messieurs BOTHERBY, INKEL, TRACY, miss MAZARINE, miss LILAS et autres, avec SCAMP, le professeur, etc., etc.

Lady Blueb. Ah! bonjour, sir Richard; je vous amène quelques amis.

Sir Rich. (à part et après avoir salué). Si ce sont des amis, ce sont les premiers.

Lady Blueb. Mais la collation est prête. Je vous prie de vous asseoir sans cérémonie. M. Scamp, vous êtes fatigué; mettez-vous près de moi. (Tout le monde se place.)

Sir Rich. (à part). S'il accepte, c'est alors que ses fatigues vont commencer.

Lady Blueb. M. Tracy, — lady Bluemont, — miss Lilas, veuillez, je vous prie, vous asseoir; et vous aussi, M. Botherby.

Both. Oh! madame, j'obéis.

Lady Blueb. M. Inkel, j'ai à vous gronder : vous n'étiez pas au cours.

Inkel. Excusez-moi, j'y étais; mais la chaleur m'a forcé de sortir au plus bel endroit, — hélas! et lorsque...

Lady Blueb. Il est vrai qu'on étouffait; mais vous avez perdu une bien belle séance!

Both. La meilleure des dix.

Tracy. Qu'en savez-vous? il doit y en avoir encore deux.

Both. Parce que je le défie d'aller au-delà des merveilleux applaudissements d'aujourd'hui. La salle même en était ébranlée.

Inkel. Oh! si c'est à ce signe qu'il faut s'en rapporter, j'accorde que notre ami Scamp a atteint aujourd'hui son apogée. Miss Lilas, permettez-moi de vous servir — une aile.

Miss Lilas. Je n'en prendrai pas davantage, monsieur, je vous remercie. Qui fera le cours, le printemps prochain?

Both. Dick Dunder.

Inkel. C'est-à-dire, s'il vit encore à cette époque.

Miss Lilas. Et pourquoi ne vivrait-il pas?

Inkel. Par l'unique raison qu'il est un sot. Lady Bluemount, un verre de madère?

Lady Bluem. Volontiers.

Inkel. Comment va votre ami Wordswords, ce trésor de Windermère? Reste-t-il fidèle à ses lacs, comme les sangsues qu'il chante, ainsi qu'Homère chantait les héros et les rois?

Lady Blueb. Il vient d'obtenir un emploi.

Inkel. De laquais?

Lady Bluem. Fi donc! ne profanez pas de vos sarcasmes un nom aussi poétique.

Inkel. J'ai parlé sans mauvaise intention; seulement je plaignais son maître; certes, le poète des colporteurs peut, sans déroger, porter une nouvelle livrée; d'autant plus que ce n'est pas la première fois qu'il a retourné ses croyances et son habit.

Lady Bluem. Fi donc! vous dis-je; si sir George vous entendait...

Lady Blueb. Ne faites pas attention à ce que dit notre ami Inkel: nous savons tous, ma chère, que c'est sa manière.

Sir Rich. Mais cet emploi...

Inkel. C'est peut-être comme celui de notre ami Scamp, un emploi de professeur.

Lady Blueb. Pardonnez-moi, — il est employé au timbre. Il a été nommé collecteur¹.

Tracy. Collecteur!

Sir Rich. Comment?

Miss Lilas. Quoi?

Inkel. Je penserai souvent à lui en achetant un chapeau neuf²; c'est là que paraîtront ses œuvres.

naît la fête. Sotheby me tenait par le bouton et me déchirait le cœur. William Spencer, qui aime la plaisanterie et ne s'épargne pas une méchanceté, vit ma position, et s'approchant de nous deux il me prit par l'habit et m'adressa un adieu pathétique, « car, » dit-il, « je vois bien que c'en est fait. » Sotheby nous quitta alors. *Sic me servavit Apollo. Journal de Byron, 1821.*

¹ M. Wordswords a un bureau de timbre pour le Cumberland et le Westmorland.

² Les droits du timbre en Angleterre ne s'appliquent pas seulement, comme chez nous, aux journaux et aux actes légaux; ils affectent, en outre, une foule d'objets et d'industries tels que les colporteurs, les fiacres, la chapellerie, etc. *N. d. T.*

Lady Bluem. Monsieur, elles ont pénétré jusqu'au Gange.

Inkel. Je n'irai pas les chercher si loin. — Je puis les avoir chez Grange¹.

Lady Blueb. Oh ! fi !

Miss Lilas. C'est très-mal !

Lady Bluem. Vous êtes trop méchant.

Both. Très-bien !

Lady Bluem. Comment, bien ?

Lady Blueb. Il n'y attache aucun sens ; c'est sa manière de parler.

Lady Bluem. Il devient impoli.

Lady Blueb. Il n'y attache aucun sens, demandez-le-lui plutôt.

Lady Bluem. Dites-moi, je vous prie, monsieur, avez-vous voulu dire ce que vous avez dit ?

Inkel. Peu importe ; jamais ce qu'il veut dire ne saurait gâter ce qu'il dit.

Both. Monsieur ?

Inkel. Soyez satisfait, je vous prie, de votre portion de louange ; c'est dans votre défense que j'ai parlé.

Both. En toute humilité, vous m'obligerez de me laisser ce soin.

Inkel. Ce serait votre perte. Tant que vous vivrez, mon cher Botherby, ne vous défendez jamais vous-même, non plus que vos ouvrages ; chargez-en un ami. A propos, — votre pièce est-elle reçue à la fin ?

Both. A la fin ?

Inkel. C'est que, voyez-vous ? je croyais, — c'est-à-dire — des bruits de foyer donnaient à entendre... — vous savez que le goût des acteurs est comme ci, comme ça².

Both. Monsieur, le foyer est dans l'enchantement, ainsi que le comité.

Inkel. Oui, certes, — vos pièces excitent toujours « la pitié et la terreur ; » comme disent les Grecs : elles « purgent l'esprit ; » je doute que vous laissiez après vous quelqu'un qui vous égale.

Both. J'ai écrit le prologue, et me proposais de vous demander pour l'épilogue un assaisonnement de votre esprit.

Inkel. Il sera toujours temps d'y penser quand on jouera la pièce. Les rôles sont-ils distribués ?

Both. Les acteurs se les disputent, comme c'est l'habitude dans ce plus litigieux de tous les arts.

Lady Blueb. Nous nous rendrons tous ensemble à la première représentation.

Tracy. Et vous avez promis l'épilogue, Inkel ?

Inkel. Pas tout à fait. Cependant, pour soulager mon ami Botherby, je ferai ce que je pourrai, quoique je sache que j'aurai double peine.

Tracy. Pourquoi cela ?

Inkel. Pour ne pas rester trop au-dessous de ce qui précède.

Both. Sous ce rapport, je suis heureux de pouvoir dire que j'ai l'esprit tranquille. Vos talents, M. Inkel, sont...

Inkel. Laissez là mes talents ; occupez-vous des rôles de votre pièce ; c'est là votre affaire, à vous.

Lady Bluem. Vous êtes, je pense, monsieur, auteur de poésies fugitives ?

Inkel. Oui, madame ; et je suis quelquefois aussi lecteur très-fugitif : par exemple, il est rare que je me pose sur Wordswords ou son ami Mouthy sans prendre aussitôt ma volée.

Lady Bluem. Monsieur, vous avez le goût trop vulgaire ; mais le temps et la postérité rendront justice à ces grands hommes, et la sévérité de cet âge lui sera reprochée.

Inkel. Je ne m'y oppose aucunement, pourvu que je ne sois pas du nombre de ceux qui doivent prendre l'infection.

Lady Blueb. Vous doutez peut-être qu'ils puissent jamais prendre ?

Inkel. Pas du tout ; au contraire. Les lakistes, en fait de pensions et de places, ont déjà pris et continueront à prendre — tout ce qu'ils pourront, — depuis un denier jusqu'à une guinée. Mais laissons, je vous prie, ce désagréable sujet.

Lady Bluem. N'importe, monsieur ; le temps approche.

Inkel. Scamp ! ne sentez-vous pas votre bile s'émouvoir ? Que dites-vous à cela ?

Scamp. Ils ont du mérite, je l'avoue ; seulement leur système reste inconnu par le seul fait de son absurdité.

Inkel. Pourquoi donc ne pas le dévoiler dans l'une de vos leçons ?

Scamp. Ce n'est qu'aux temps passés que s'étendent mes attributions.

Lady Blueb. Allons, trêve d'aigreur : — la joie de mon cœur est de voir le triomphe de la nature sur tout ce qui tient à l'art. Sauvage nature ! — grand Shakspeare !

Both. Et à bas Aristote !

Lady Bluem. Sir George³ pense exactement comme lady Bluebottle ; et milord Soixante-Quatorze⁴, qui protège notre cher barde, et qui lui a donné sa place, a la plus grande estime pour le poète qui, chantant les colporteurs et les ânes, a trouvé le moyen de se passer du Parnasse.

Tracy. Et vous, Scamp ?

Scamp. J'avoue que je suis embarrassé.

Inkel. Ne vous adressez pas à Scamp, qui n'est déjà que trop fatigué d'écoles anciennes, d'écoles nouvelles, d'écoles qui n'en sont pas, d'écoles de tout genre.

Tracy. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut que

¹ Grange, demeure où était un fameux pâtissier et frmitier dans Piccadilly.

² Lorsque je faisais partie du comité de Drury-Lane, le nombre des pièces dans les cartons était d'environ cinq cents. M. Sotheby nous offrit obligeamment toutes ses tragédies. Je plaidai en sa faveur, et après de longues discussions avec mes collègues du comité, *Ivan* fut accepté, lu et distribué. Mais, hélas ! au

milieu des répétitions, à la suite d'une querelle entre Kean et l'auteur, M. Sotheby retira sa pièce. *Journal de Byron*, 1821.

³ Feu sir Georges Beaumont, ami intime de M. Wordswords.

⁴ Ce n'est pas le comte actuel de Lonsdale, mais Jacques, le premier comte qui offrit de construire et d'armer à ses frais un vaisseau de soixante-quatorze canons à la fin de la guerre d'Amérique. De là le sobriquet qu'on lui donne dans le texte.

les uns ou les autres soient des imbéciles ; je voudrais bien savoir qui.

Inkel. Et moi je ne serais pas fâché de savoir qui sont ceux qui ne le sont pas ; cela nous épargnerait bien des recherches.

Lady Blueb. Trêve d'observations ; que rien ne vienne entraver cet « épanouissement de notre raison, cet essor de l'âme. » O mon cher Botherby ! sympathisez ! J'éprouve maintenant un tel ravissement, que je suis prête à m'envoler, tant je me sens élastique et légère¹ !

Inkel. Tracy, ouvrez la fenêtre.

Tracy. Je lui souhaite beaucoup de joie.

Both. Au nom du ciel, milady Bluebottle, ne comprimez pas cette douce émotion, qu'il nous est si rarement donné d'éprouver sur la terre. Laissez-lui un libre cours ; c'est une impulsion qui élève nos esprits au-dessus des choses terrestres ; c'est le plus sublime de tous les dons, c'est pour lui que ce pauvre Prométhée fut enchaîné à sa montagne. C'est la source de tout sentiment — et la véritable cause de la sensibilité ; c'est la vision du ciel sur la terre ; c'est le gaz de l'âme ; c'est la faculté de saisir les ombres au passage, et d'en faire des substances ; c'est quelque chose de divin.

Inkel. Vous verserai-je du vin, mon ami ?

Both. Je vous remercie, je n'en prendrai plus d'ici à dîner.

Inkel. A propos, — dînez-vous aujourd'hui chez sir Humphry² ?

Tracy. Ou plutôt chez le duc Humphry ; c'est plus dans vos habitudes.

Inkel. Cela pouvait être autrefois ; mais, maintenant, nous autres écrivains, nous adoptons pour hôte le chevalier de préférence au duc. La vérité est qu'aujourd'hui un auteur se met tout à fait à son aise, et (son éditeur excepté) dîne avec qui bon lui semble. Mais il est près de cinq heures, et il faut que j'aille au pare.

Tracy. J'y ferai un tour avec vous jusqu'à la tombée de la nuit. Et vous, Scamp ?

Scamp. Excusez-moi ; il faut que je travaille à mes notes pour ma leçon de la semaine prochaine.

Inkel. C'est juste. Il faut qu'il prenne garde de ne pas citer au hasard dans les « Extraits élégants. »

Lady Blueb. Eh bien ! levons la séance ; mais n'oubliez pas que miss Diddle³ nous a invités à souper.

Inkel. Et puis, à deux heures du matin nous nous réunirons tous de nouveau pour nous reconforter de science, de jambon et de champagne.

Tracy. Et d'excellente salade au homard !

Both. Je fais grand cas de ce repas ; car c'est alors que nos sentiments coulent de source.

Inkel. Cela est certain ; le sentiment est alors indubitablement plus vrai : je souhaiterais qu'il en fût de même de la digestion.

Lady Blueb. Bah ! — ne faites pas attention à cela ; car une minute de sentiment vaut — Dieu sait quoi.

Inkel. Vaut la peine qu'on le cache pour lui-même ou ses suites. — Mais voici votre carrosse.

Sir Rich. (à part). Je souhaiterais que tous ces gens-là fussent affligés de la malédiction de mon mariage !

Tous sortent.

LA VISION DU JUGEMENT⁴,

PAR QUEVEDO REDIVIVUS,

POÈME SUGGÉRÉ PAR L'OUVRAGE QU'A PUBLIÉ SOUS CE MÊME TITRE L'AUTEUR DE « WAT-TYLER ».

« Un Daniel mis en jugement ! oui, un Daniel ! Je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot. »
SHAKESPEARE.

PRÉFACE.

On a dit avec raison qu'un fou en fait d'autres, et l'on a poétiquement observé que les fous se précipitent là où les anges marchent timidement.

That fools rush in where angels fear to tread. — Pope.

Si M. Southey ne s'était précipité là où il n'avait rien à

faire, ou s'il s'était sagement abstenu d'aller là où il n'ira certes pas un jour, le poème suivant n'aurait pas été composé. Il n'est pas impossible qu'il soit aussi bon que le sien, et il ne saurait être pire sous le rapport de la stupidité naturelle ou acquise ; la flatterie grossière, la lourde impudence, l'intolérance du renégat, le *cant* impie de l'auteur de *Wat Tyler*, sont quelque chose d'assez prodigieux pour

¹ Historique.

² Feu Humphry Davy, président de la Société royale.

³ Fen miss Lydia White, dont les fonctions hospitalières n'ont pas été remplacées dans le cercle des artistes de Londres. Femme accomplie, instruite, aimable, mais très-excentrique.

⁴ Si nous avions pu et voulu suivre exactement l'ordre chronologique, nous aurions dû placer avant ce poème, pour l'expliquer, les deux premiers chants de *Don Juan*. Ces chants furent imprimés sans le nom de lord Byron ; mais tout le monde recon-

nut l'illustre auteur, et M. Southey ne fit que se rendre l'organe de l'opinion commune en déplorant et en condamnant l'esprit dans lequel avait été conçu ce poème.

En 1821, le lauréat publia une pièce de vers intitulée *Vision du Jugement*, que lord Byron appelle, pour la tourner en ridicule, *Apothéose de George III*. Dans la préface de ce poème, après quelques observations sur sa versification en général, M. Southey ajouta les remarques suivantes.

« Je crains bien que le public ne se montre peu favorable à ses

former le sublime de son être et la quintessence de ses attributs.

En voilà assez pour son poème ; maintenant un mot sur sa préface. Dans cette préface il a plu au magnanime lauréat de tracer le portrait d'une prétendue école satanique, sur

laquelle il appelle la sévérité du législateur, ajoutant, par ce moyen, à ses autres lauriers ceux d'un dénonciateur. S'il existe ailleurs que dans son imagination une semblable école, n'est-il pas suffisamment défendu contre elle par sa propre vanité ? La vérité est qu'il y a certains auteurs que

innovations ; mais il faudrait que cette répugnance fût dirigée par un jugement plus sain et s'inquiétât plutôt de la morale que du mode de composition, de l'esprit que de la forme ; ne devrait-elle pas plutôt se prononcer contre ces monstrueux assemblages d'horreur et d'impiété qui ont souillé depuis quelque temps la poésie anglaise ? Pendant un demi-siècle la littérature s'est distinguée par la pureté de sa morale ; elle s'est montrée le produit et la source tout à la fois des progrès de nos mœurs nationales ; un père pouvait sans crainte mettre entre les mains de son fils un livre sorti des presses anglaises, pourvu qu'il ne portât pas sur le frontispice l'indication catégorique qu'il s'adressait à des maisons de prostitution ; le nom d'un éditeur honorable était une garantie suffisante ; cela était surtout vrai pour la poésie. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : malheur à ceux qui ont détruit cette sécurité ! plus est grand le talent du coupable, plus impardonnable est la faute, et plus éternelle sera leur infamie. Soit que les lois soient impuissantes en elles-mêmes à combattre le mal ou qu'elles soient appliquées avec trop d'indulgence, il est certain que la célébrité du coupable lui vaut le privilège de l'impunité. D'un autre côté, des ouvrages aussi pernicieux n'auraient jamais été publiés ni même écrits s'ils avaient été repoussés par l'opinion publique comme ils devaient l'être. Toute personne qui achète de pareils livres ou les introduit dans sa maison propage le mal, et devient, autant qu'il est en lui, le complice du crime.

La publication d'un livre licencieux est le plus grand délit que l'on puisse commettre contre le repos de la société : c'est une faute dont on ne peut déterminer la conséquence et que le repentir de l'écrivain ne peut parvenir à réparer ; quel que soit le remords qu'il éprouve à sa dernière heure, et cette heure arrivera, il n'est d'aucune utilité ; la sincérité de ce repentir ne peut détruire un seul exemplaire des milliers qui ont été vendus, et aussi longtemps que le livre continue d'être lu, aussi longtemps l'auteur est coupable envers ses descendants, et son âme reste chargée du poids toujours plus pesant de sa faute.

Ces remarques sont loin d'être sévères si l'on songe au dommage causé à la société, même quand elles s'appliquent à ces écrivains immoraux qui, sans avoir conscience du mal que produisent leurs livres, caressent par légèreté les vices des hommes et les font aimer en les recouvrant d'un vernis agréable. Comment qualifier et flétrir ceux qui ne peuvent s'excuser ni sur leur étourderie ni sur l'empoiement de la jeunesse, mais qui écrivent de sang-froid et de propos délibéré ; de ces hommes au cœur corrompu, à l'imagination dépravée, qui créent un système pour justifier leurs excès, se sont révoltés contre les plus saintes lois de la société, qui ont blasphémé cette religion révélée, que tous leurs efforts et leurs bravades ne pourront jamais ébranler, qui travaillent à rendre les autres aussi malheureux qu'eux-mêmes, en leur injectant le germe empoisonné qui leur ronge le cœur ? L'école d'où émanent ces ouvrages peut, à proprement parler, s'appeler l'école satanique. Quoique leurs productions respirent l'esprit de Bélial dans sa partie licencieuse, et l'esprit de Moloch dans ces peintures horribles qu'ils se plaisent à représenter, on peut dire que leur caractère principal est un esprit d'orgueil satanique et d'audacieuse impiété, qui aboutit au désespoir et au néant.

Le danger existe pour la politique comme pour la morale, car leurs intérêts sont intimement liés. Un de nos plus remarquables et de nos meilleurs logiciens a dit avec beaucoup de raison que la chute d'un gouvernement pouvait s'expliquer et se déduire de la corruption des mœurs du peuple par une démonstration aussi inattaquable qu'en mathématiques. Machiavel insiste à chaque page sur cet aphorisme, — que « lorsque les mœurs d'un peuple sont généralement corrompues, le gouvernement ne peut longtemps subsister » — Cette vérité est confirmée à chaque instant par l'histoire. Or il n'existe aucun moyen de répandre plus rapidement et plus promptement la corruption dans les mœurs que d'empoisonner les sources de la littérature.

Que les chefs de l'état aient l'œil à ce danger, car, pour nous

servir des paroles orientales, — si nos médecins pensent que le moyen de guérir le mal est de le tolérer, que le Seigneur, dans sa merci, nous endureisse à la souffrance, car un miracle seul peut nous sauver.

Ces observations se justifient d'elles-mêmes : nous avons saisi l'occasion d'aborder ce sujet, parce qu'il est du devoir de tout homme dont l'opinion peut avoir quelque influence de dénoncer ceux des écrivains qui travaillent à détruire les fondements de toute espèce de vertu et de tout bonheur ici-bas.

Lord Byron répondit comme on va voir :

M. Southey, dans sa pieuse préface d'un poème non moins blasphématoire que *Wat Tyler* est sédition, et tout aussi absurde que ce premier ouvrage, si sincère, prie la législature de considérer que c'est la tolérance accordée à de pareils livres qui a produit la révolution française, (je ne parle pas des livres comme *Wat Tyler*, mais des productions de l'école satanique). Cela est faux, et M. Southey le sait bien. Tous les écrivains français quelque peu indépendants ont été persécutés : Voltaire et Rousseau ont été exilés, Marmontel et Diderot mis à la Bastille. Une guerre continuelle a été faite à la classe des écrivains tant que le despotisme a duré. En second lieu, la révolution française n'a point été produite par des livres quels qu'ils soient ; mais elle aurait éclaté quand même ces écrivains n'auraient pas existé. C'est la mode, aujourd'hui, d'attribuer tous les maux à la révolution française et de n'en jamais indiquer le véritable motif. Le motif réel, ce furent les exactions du gouvernement lorsque le peuple ne pouvait ni payer ni souffrir davantage ; sans cela les encyclopédistes auraient pu déclamer tout à leur aise. Et la révolution anglaise, la première, j'entends, quel en fut le motif ? Les puritains étaient assurément aussi pieux et aussi moraux que Wesley et son biographe ; ce sont les actes tyranniques du gouvernement, et non les pamphlets, qui ont engendré les révolutions du passé et qui menacent d'en produire de nouvelles.

Je regarde un changement comme inévitable, quoique je ne sois pas un révolutionnaire ; je désire voir la constitution anglaise réformée et non détruite. Né aristocrate et resté tel par tempérament, possédant la plus grande partie de ma fortune en biens fonds, qu'aurais-je à gagner à une révolution ? Peut-être y perdrais-je plus que M. Southey avec toutes ses places et les cadeaux qu'il reçoit pour ses panégyriques ; mais une révolution est inévitable, je le répète. Le gouvernement peut se glorifier de la répression de quelques émeutes ; ce sont les vagues qui viennent mourir sur le rivage, tandis que la grande marée s'approche dans le lointain et menace de tout engloutir. M. Southey n'accuse d'attaquer la religion nationale ; la conserve-t-il en écrivant des biographies comme celle des Wesley ? Un culte est bientôt remplacé par un autre ; il n'y a jamais eu et il ne peut y avoir de pays sans religion. Citerons-nous encore la France ? Mais la secte des théophilantropes n'eût jamais qu'un petit nombre d'acolytes, et à Paris seulement. Si l'église d'Angleterre est renversée, elle le sera par les sectaires ; et non par les sceptiques. Les peuples sont trop sages, trop bien instruits, trop certains de leur propre importance, pour se soumettre à l'impie du doute. Il peut y avoir un petit nombre de raisonnements incrédules ; mais leurs opinions sans enthousiasme, sans passions, ne feront jamais de prosélytes, à moins, toutefois, qu'on ne les persécute, ce qui donne plus de vigueur à toutes les opinions.

M. Southey, avec une lâche ferocité, se réjouit, par anticipation, de voir les objets de sa haine se repentant sur leur lit de mort. Il compose une plaisante *Vision du Jugement*, qui, en prose comme en vers, est pleine d'impiété et d'impudence. Quelles seront nos sensations réciproques dans ce terrible moment ? c'est ce que ni lui ni nous ne sommes en état de décider. En attendant, je prétends, avec plusieurs hommes sensés, que je n'ai pas attendu mon lit de mort pour me repentir de plusieurs de mes actions. Malgré cet orgueil diabolique que le généreux renégat impute dans sa rancune à ceux qui le méprisent, que la somme du bien ou celle du mal l'emportera, c'est ce que je ne

M. Southey accuse, comme Scrub, d'avoir parlé mal de lui parce qu'ils se sont permis de rire tout à leur aise.

Je crois connaître assez bien la plupart des écrivains auxquels il fait allusion pour pouvoir affirmer que, selon leurs moyens respectifs, ils ont fait plus de bien à leur prochain

dans une année que M. Southey ne s'est fait de mal dans toute sa vie par ses absurdités, et c'est tout dire. Mais j'ai quelques questions à lui adresser :

Premièrement, M. Southey est-il l'auteur de *Wat Tyler*?

Deuxièmement, n'a-t-il pas été déclaré non admissible

à puis savoir; mais comme mes ressources ont été plus abondantes, je réduirai mon apologie à une seule assertion (qu'il sera facile de prouver au besoin) : dans ma position j'ai fait plus de bien dans une année donnée que M. Southey dans tout le cours de sa vie de girouette. Il y a plusieurs actions dont je puis m'enorgueillir avec raison sans craindre les calomnies d'un aboyeur; il y en a d'autres que je me rappelle avec douleur et remords; mais le seul acte de ma vie que M. Southey puisse réellement connaître, parce qu'il est connu de quelqu'un qui m'a approché et qui est aujourd'hui son ami, est loin d'avoir rien de déshonorant pour l'un ou pour l'autre.

• Je n'ignore pas les différentes calomnies que M. Southey a répandues en plusieurs occasions; ce sont les mêmes qu'il a venues à son retour de Suisse contre moi et plusieurs autres; elles ne lui ont fait aucun bien dans le monde, et, s'il est conséquent avec sa doctrine, elles lui en feront encore moins dans l'autre. Quelle sera sa contenance à son lit de mort? c'est ce que je ne puis prédire; qu'il s'arrange avec son créateur comme moi avec le mien. Il y a quelque chose de ridicule et d'impie à voir un écrivain se vanter le droit de lancer une damnation éternelle contre des créatures de Dieu, quand on a dans son bagage littéraire des livres tels que *Wat Tyler*, *l'Apothéose de Georges III* et l'épigramme sur Martin le régicide. Une des consolations de M. Southey paraît être une note latine tirée d'un ouvrage de M. Landor, l'auteur de *Cebir*, — « dont l'amitié, » dit-il, « l'honorera lorsque les éphémères réputations et les éphémères querelles du jour seront oubliées. » Je n'en envie pour ma part ni cette amitié ni la gloire qu'il en retirera, comme la fortune de M. Téchusson, jusqu'à la troisième et la quatrième génération. Cette amitié durera probablement aussi longtemps que les poèmes épiques de M. Southey, lesquels, dit Porson (ainsi que je l'ai rappelé il y a dix ou douze ans dans *les Bardes anglais*), seront en réputation lorsque Homère et Virgile seront oubliés, mais pas avant. — Pour le présent je le quitte. »

M. Southey ne laissa point cette réutation sans réponse. Le 5 janvier 1822, il adressa à l'éditeur du *Courrier de Londres* une lettre que nous transcrivons en entier :

« J'arrive aux accusations de sa seigneurie contre moi; en étiquant les injures que contient sa réponse, il ne reste au fond que cette affirmation : — « M. Southey, à son retour de Suisse en 1817, répandit mille calomnies qu'il savait lui-même être autant de mensonges contre lord Byron et plusieurs autres. » — A ceci je réponds par un *démenti direct et positif*. Si l'on m'avait dit dans ce pays que lord Byron s'était fait Turc ou moine de la Trappe, qu'il avait formé un harem ou doté un hôpital, ou tout autre conte aussi ridicule, j'aurais pu le répéter dans la conversation en le prenant pour ce qu'il valait; j'aurais parlé de lui comme du baron Géramb, de l'homme vert, des jongleurs indiens, ou de tout autre objet à la mode. Je n'avais aucune raison pour m'abstenir de parler librement de sa seigneurie, et je pensais que si on venait à lui rapporter mes paroles, il s'en inquiéterait aussi peu que de l'histoire de lord Guildford, qui avait, dit-on, monté un rhinocéros; il pourrait monter un rhinocéros, que personne n'en serait étonné. Mais n'ayant pris sur lui aucune information, parce que je ne désirais rien savoir, et par conséquent je n'avais rien à répéter; lorsque je parlai des merveilles de mon voyage, ce fut des onze mille vierges de Cologne, de la chute d'Alpnaht, et non de lord Byron.

• Une fois seulement dans mon voyage de Suisse, j'ai fait allusion à sa seigneurie; comme le passage a été tronqué dans le journal, je saisis l'occasion de le rétablir. J'ai dit dans la *Quarterly*, en parlant incidemment du Jungfrau, que — « c'était l'endroit où Manfred avait rencontré le diable et l'avait vaincu, quoique le diable eût gagné sa cause dans ce monde ou dans l'autre s'il n'avait pas plaidé plus faiblement pour lui-même que son avocat ne l'eût fait pour obtenir sa canonisation. »

• Quant aux autres personnes que lord Byron m'accuse de calomnier, je suppose qu'il fait allusion à quelques-uns de ses amis

dont j'ai vu les noms écrits sur le manuscrit de Mont-Anvert, suivis de l'épithète d'athée écrite en grec, et d'un indigne commentaire dans la même langue. Je transcrivis sur mon portefeuille les noms avec l'épithète et le commentaire, et je parlai de cette circonstance à mon retour. Si je l'avais publié, le gentleman en question n'aurait pas réclamé contre un nom qu'il a si souvent pris lui-même.

• Quant aux injures que lord Byron me prodigue et aux éloges qu'il s'accorde, je les laisse pour ce qu'ils sont, j'y suis accoutumé, et bien loin de m'irriter contre les ennemis qui emploient de pareilles armes, j'éprouve quelque satisfaction en pensant qu'ils usent à cela une partie de la malignité qu'ils auraient employée ailleurs, et qu'ils ne voudraient pas s'adresser à quelqu'un dont ils n'auraient rien à craindre. La vipère, quoique venimeuse, est impuissante lorsqu'elle lance son venin contre un rocher. Il est rare que je réponde par un mot ou une parole mordante à ceux qui m'attaquent perpétuellement; mais quoique abhorrant, comme je le fais, des personnalités qui déshonorent la polémique littéraire, éloigné par principes et par goût des controverses, je ne fais cependant pas profession d'impassibilité : lorsque l'offense et l'offenseur sont tels qu'ils appellent le fer rouge et la verge, j'ai prouvé que je savais au besoin m'en servir.

• La violente sortie de lord Byron est produite par un des châtimens de cette espèce, et non par ce qu'on a pu lui rapporter il y a quatre ans de mes conversations; il faut en chercher l'origine dans certaines remarques sur *l'école satanique* insérées dans ma préface de *la Vision du Jugement*. Il serait à souhaiter pour lord Byron qu'il pût être toujours aussi satisfait de ses écrits que je le suis pour mon compte de mon jugement sur cette école impie. Plusieurs personnes, surtout dans ma famille, m'ont exprimé leur reconnaissance pour avoir ainsi appliqué le fer rouge là où l'opinion publique en marquait la place. Le critique écossais, avec cette honorable impartialité qui le distingue, a jugé convenable de supprimer le texte de mes remarques et de les imputer à la jalousie. Je le crois sur parole. Il était également incapable de leur attribuer un motif plus élevé ou d'en inventer un pire. Comme je n'ai jamais, dans aucun cas, recherché sa malveillance compassante, je le remercie, de son côté, à cette occasion, montré dans toute sa difformité.

• Lord Byron, lui aussi, s'est bien gardé de citer mes paroles; il ne dit pas qu'elles sont dirigées contre les auteurs de livres licencieux et blasphématoires, contre les hommes qui, non contents de se livrer à leurs propres vices, travaillent à rendre les autres esclaves de la sensualité, contre des écrivains qui, mêlant l'impiété à la calomnie, cherchent à détruire le ciment de l'ordre social et à porter la profanation dans les familles et le cœur des individus.

• Sa seigneurie a pensé qu'il n'était pas au-dessous de lui de m'appeler un écrivassier de toutes sortes d'ouvrages. Passe pour l'épithète d'écrivassier; le mot ne durera pas comme celui d'*école satanique*. Mais si je suis réellement un écrivassier, le suis-je également de toutes espèces d'ouvrages? Je vais dire à lord Byron ce que je n'ai pas écrit et quelles sortes de livres je n'ai pas faits : je n'ai jamais publié de libelle contre mes amis et mes connaissances, et, après avoir exprimé mon regret d'avoir écrit ces libelles, je ne les ai pas publiés de nouveau; je n'ai jamais abusé du pouvoir que possède chaque auteur pour blesser le caractère d'un homme ou le cœur d'une femme; je n'ai jamais lancé dans le monde un livre auquel je n'oserais jamais mettre mon nom et que je craindrais de réclamer devant un cour de justice s'il était volé par un libraire; je n'ai jamais travaillé pour les maisons de prostitution ni écrit aucun de ces détestables livres qui ont perverti la littérature, à la honte du genre humain : mes mains sont pures, on n'y voit point de ces taches que tous les parfums de l'Arabie ne sauraient faire disparaître.

• Quant aux ouvrages que j'ai faits, il ne m'appartient pas d'en parler ici, excepté dans ce qui a rapport à *l'école satanique* et

au bénéfice de la loi par le premier juge de sa chère Angleterre, sous prétexte que cette production était blasphématoire et séditieuse ?

Troisièmement, n'a-t-il pas été appelé en plein parlement, par William Smith, un renégat rancuneux ?

Quatrièmement, n'est-il pas poète lauréat, malgré ses vers sur Martin le régicide, qui lui santent continuellement aux yeux ?

Cinquièmement, en réunissant ces quatre *item*, comment ose-t-il appeler l'attention des lois sur les publications des autres, quelles qu'elles soient ?

Je ne dis rien d'un pareil procédé, sa bassesse se dénonce d'elle-même ; mais je désire toucher quelques mots du *motif*, qui n'est autre que les plaisanteries qui ont été faites sur M. Southey dans plusieurs publications récentes, et du genre de celles qui lui furent adressées autrefois dans l'*Anti-Jacobin* par ses patrons actuels. De là toutes ces déclamations sur l'école satanique et le reste. Tout cela est digne de lui, *qualis ab incepto*.

S'il y a quelques passages dans le poème suivant qui blessent les opinions politiques d'une portion du public, il faut en remercier M. Southey ; il aurait pu écrire des hexamètres comme il a écrit sur tout sans que l'auteur s'en inquiète, s'ils avaient été écrits sur un autre sujet ; mais chercher à canoniser un monarque qui, quelles qu'aient été ses vertus privées, ne fut ni un roi glorieux ni un roi patriote, qui employa la plus grande partie de son règne à faire la guerre à l'Amérique et à l'Irlande, pour ne rien dire de son agression contre la France, est une exagération qui appelle nécessairement une réponse. De quelque manière que le poète nous le présente dans cette vision nouvelle, sa vie publique n'en sera pas plus favorablement jugée par l'histoire. Quant à ses vertus privées, quoiqu'elles aient été un peu coûteuses à la nation, on ne peut les mettre en doute. Relativement aux personnages surnaturels intro-

duits dans ce poème, je ne puis rien en dire, ne sachant rien de plus sur leur compte que Robert Southey lui-même, quoique ayant (en ma qualité d'honnête homme) plus de droit que lui d'en parler, je les ai aussi traités plus sensément. Les jugements de cette pauvre créature insensée de lauréat relativement à l'autre monde ressemblent à son jugement ici-bas : s'il n'était pas complètement ridicule, il serait pire. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup plus à en dire quant à présent.

QUEVEDO REDIVIVUS.

P. S. Il est possible que quelques lecteurs, dans ce temps d'objections, puissent m'objecter la liberté avec laquelle j'ai fait parler dans cette vision les saints, les anges et les autres personnages spirituels ; mais, s'il faut citer des précédents, je les renverrai au *Voyage de ce monde dans l'autre* de Fielding, et à mes propres visions, à moi, ledit *Queredo*, en espagnol ou traduites. Le lecteur est également prié de remarquer qu'il ne s'agit ici ni de prêcher, ni de discuter aucun point de doctrine ; que la personne de la Divinité est soigneusement tenue hors de vue. Le lauréat n'a pas en la même discrétion : il a jugé à propos de la faire parler, non pas comme un savant théologien, mais comme pouvait le faire le très-peu savant M. Southey. Toute l'action se passe en dehors du ciel, et la *Femme de Bath* de Chaucer, la *Morgante maggiore* de Pulci, le *Comte du Tonneau* de Swift et plusieurs autres ouvrages déjà cités, sont des exemples de la liberté avec laquelle les saints peuvent parler dans des ouvrages qui n'ont point la prétention d'être sérieux.

Q. R.

(*) M. Southey, étant, comme il le dit, — bon chrétien et vindicatif, — nous menace, je le sais, de répliquer à notre réponse ; il faut espérer que pendant ce temps ses facultés visionnaires auront acquis plus de jugement proprement dit, autrement il se fourverrait dans de nouveaux dilemmes. Ces jacobins apostats nous fournissent, en vérité, des armes bien trempées ; en veut-on un échantillon ? M. Sou-

à son coryphée, l'auteur de *Don Juan*. J'ai dénoncé cette école à l'animadversion publique, comme ennemie de la religion, des institutions et de la morale du pays ; je l'ai désignée sous un nom auquel son propre chef a pris soin de répondre ; j'ai mis une pierre dans ma fronde, et elle a blessé au front le Goliath ; j'ai attaché son nom au pilori, et la honte durera autant que la fante. L'en arrache qui pourra.

• Un dernier conseil à lord Byron avant de terminer. — Lorsqu'il m'attaquera de nouveau, que ce soit en vers, car lorsqu'un qui a si peu d'empire sur lui-même gagnera infiniment à être obligé de *garder la mesure*, et lorsqu'il vaudra se livrer à des insultes aussi basses et aussi violentes, le rythme pourra, jusqu'à un certain point, en adoucir la vulgarité. •

Lord Byron n'avait pas attendu cette dernière recommandation pour attaquer M. Southey en vers ; le 1^{er} octobre 1821 il écrivait à M. Moore :

« J'ai écrit environ soixante stances d'un poème in-octavo (dans le style de Pulci, que l'on croit en Angleterre inventé par Whistlercraft, et qui est aussi ancien que les montagnes en Italie) sous le titre de *la Vision du Jugement*, par *Queredo Redivivus*. Mon intention est de refaire l'*Apothéose* de Georges au point de vue whig, sans oublier le poète lauréat pour sa préface et ses autres dédémérites. •

Lord Byron était déjà avancé dans la composition de ce poème lorsque la lettre de M. Southey, dans le *Courrier*, lui tomba entre les mains. A cette vue sa Seigneurie fut tellement exaspérée que, sans se contenter d'une vengeance avec la plume, il envoya à l'instant un déli mortel au poète lauréat par l'intermédiaire de M. Douglas Kinnaird, auquel il écrivit en ces termes le 6 février 1821 :

« J'ai reçu la prétendue réponse de Southey. Il ne nous reste qu'à l'appeler en champ clos ; la question est de savoir s'il viendra, car s'il ne venait pas il serait ridicule que je fisse sans aucun résultat un long et dispendieux voyage. Vous devez être mon second et en cette qualité je désire vous consulter ; je m'en rap-

porte à vous comme à un homme versé dans les lois du duel. Je viendrai en Angleterre aussi incognito que possible et je m'en retournerai de la même manière (en supposant que je sois le survivant, n'ayant d'autre but que j' puisse me ramener dans ce pays que celui de vider les querelles accumulées pendant mon absence. »

M. Kinnaird, appréciant avec justice l'exaspération momentanée sous l'impression de laquelle lord Byron avait écrit le cartel contenu dans sa lettre, et voyant combien tout cela paraissait absurde à son ami avant que se fût écoulé le temps nécessaire pour rapporter une réponse de Keswick à Ravenne, mit la missive guerrière dans sa poche ; pendant ce temps, lord Byron avait continué son attaque en vers, et la *Vision du Jugement*, après des négociations infructueuses avec plusieurs éditeurs de Londres, vit pour la première fois le jour en 1822 dans les pages de l'infortuné *Libéral*.

En 1821, lorsque M. Southey s'adressa à la chancellerie pour empêcher la publication de *Wat Tyler*, le lord-chancelier Eldon prononça le jugement suivant : — « J'ai examiné toutes les dépositions et j'ai lu moi-même le livre ; la demande établit que l'ouvrage a été composé par M. Southey en 1794, que c'est sa propriété, et qu'il a été publié par des défenseurs sans l'autorisation de l'auteur ; elle réclame des dommages-intérêts et qu'on arrête la publication. J'ai consulté les précédents jugements rendus dans de pareilles circonstances, et j'ai trouvé une interprétation qui a en sa faveur une grande autorité, celle du lord-chef de la justice Eyre, qui a expressément établi qu'on ne peut réclamer de dommages-intérêts pour un ouvrage qui est de nature à faire tort à la morale publique. C'est d'après ce principe que la cour décida dans l'affaire de Walcott. Après mûre réflexion, je me range à cet avis, et je ne puis accorder la répression de cette publication jusqu'à ce que M. Southey ait établi ses droits à la propriété de cet ouvrage. »

William Smith M. P., pour Norwich, fit une violente sortie contre M. Southey dans la chambre des communes le 14 mars 1817. M. Southey répondit dans le *Courrier*.

they loue par malheur un M. Landor, qui cultive une gloire très-secrète en faisant des vers latins. Il paraît qu'il y a quelque temps le poète lauréat lui dédia une de ses odes fugitives pour le louer de l'énergie d'un poème intitulé *Gebir*. Qui supposerait que dans ce même *Gebir* ledit Sauvage Landor¹, car tel est son prénom caractéristique, met dans les enfers le propre héros que son ami, M. Southey, place dans le ciel : — oui, Georges III lui-même ? Et voyez comme Sauvage se montre incisif quand tel est son caprice ! voici le portrait de notre gracieux souverain :

Le prince Gebir étant descendu dans les enfers, les ombres de ses ancêtres couronnés sont éroquées à sa prière ; il s'écric en s'adressant à son guide fantastique :

« Quel bruit ! Quel est ce misérable près de nous ? Quel est ce misérable, avec ses sourcils blancs et son front incliné ? Écoutez quel est celui qui, précipité de son trône, tremble et crie en voyant cette épée suspendue sur sa tête. Hélas ! est-il aussi parmi mes ancêtres ? Je hais le despote et je méprise les lâches. Était-il notre compatriote ? »

« Hélas ! ce roi, il naquit en Ibérie ; mais sa race maudite y fut apportée par les vents impétueux du nord-est. » — « C'était donc un guerrier qui ne craignait pas les dieux ? » — « *Gebir*, il craignait les démons, et non les dieux, quoiqu'il parût les adorer tous les jours. Il n'était pas guerrier, et cependant il coûta la vie à des milliers d'hommes, comme s'il eût semé des pierres pour essayer sa fronde. Cette calme cruauté, ce froid caprice, ô délire du genre humain ! furent couronnés et adorés. » *Gebir*, p. 28.

J'omets ici quelques Ithyphalliques de Savagius, désirant plutôt les couvrir d'un voile, si son grave mais quelque peu indiscret adorateur veut le permettre. Il faut avouer, toutefois, que ces prédicateurs de grandes leçons morales fréquentent une singulière compagne.

LA VISION DU JUGEMENT.

I.

Saint Pierre était assis à la porte du ciel : ses clefs étaient rouillées, et la serrure était dure, tant ses fonctions l'avaient peu occupé depuis quelque temps ; non que la place fût pleine, loin de là ; mais depuis l'ère française de « quatre-vingt-huit », les diables avaient redoublé d'efforts, avaient « tiré le câble », comme disent les matelots ; ce qui avait fait virer la plupart des âmes dans une direction opposée.

II.

Tous les anges détonnaient et étaient enroués à force de chanter, n'ayant à peu près que cela à faire, si ce n'est de monter le soleil et la lune, de ramener dans ses limites une jeune étoile vagabonde ou une comète s'émancipant, comme un jeune poulain, dans l'espace éthéré, et brisant une planète d'un mouvement de sa queue, comme une baleine en se jouant fait parfois chavirer des bateaux.

III.

Les anges gardiens étaient remontés dans les hauteurs du ciel, reconnaissant l'insuffisance de leur

sollicitude ici-bas ; on ne s'occupait plus là-haut des affaires terrestres, si ce n'est dans le noir bureau de l'ange greffier, qui, voyant se multiplier avec une rapidité effrayante les faits criminels ou calamiteux, avait dépoillé ses deux ailes de toutes leurs plumes, et cependant était encore arriéré dans son procès-verbal des maux de l'humanité.

IV.

Depuis quelques années ses occupations avaient pris un tel accroissement, qu'il s'était vu forcé, bien malgré lui sans doute, comme ces terrestres chérubins qu'on nomme ministres, de chercher des collaborateurs et de prier ses pairs célestes de venir à son aide, si on ne voulait qu'il succombât sous le poids d'un travail qui s'augmentait chaque jour ; on lui adjoignit comme secrétaires six anges et douze saints.

V.

C'était là un joli bureau, — du moins pour le ciel ; et cependant ils ne manquaient pas de besogne, tant chaque jour voyait rouler de chars de conquérants et remettre de royaumes à neuf ; pas de journée qui ne tuât au moins ses six ou sept mille hommes, tellement qu'à la fin, quand le carnage de Waterloo vint couronner l'œuvre, ils jetèrent la plume de dégoût, — tant cette page était souillée de sang et de poussière,

VI.

Ceci soit dit en passant ; il ne m'appartient pas de dire ce qui répugne aux anges : le diable lui-même, en cette occasion, abhorra son ouvrage, trop repu qu'il était par l'infenale orgie : quoiqu'il eût lui-même aiguisé tous les glaives, il sentit presque s'éteindre sa soif innée du mal. (Ici nous devons consigner la seule œuvre méritoire de Satan, c'est qu'il a établi son droit de réversibilité sur les deux généraux.)

VII.

Passons par-dessus quelques années d'une paix hypocrite, pendant lesquelles la terre n'a pas été mieux peuplée ; l'enfer l'a été comme de coutume, et le ciel point du tout ; — elles forment le bail des tyrans, qui ne contiennent rien de nouveau si ce n'est les noms ; ce bail finira un jour : en attendant ils se multiplient « avec sept têtes et dix cornes », toutes par devant, comme la bête prophétisée par saint Jean ; mais nos bêtes, à nous, ont les cornes plus formidables que la tête.

VIII.

En l'an premier de la seconde aurore de la liberté², mourut Georges III, qui, sans être tyran lui-même, protégea les tyrans, jusqu'au jour où tous ses sens éclipsés perdirent à la fois et le soleil de l'âme et le soleil extérieur ; jamais meilleur fermier ne secoua la rosée des herbes de son pré, jamais pire monar-

¹ Walter Savage Landor, esq., auteur du *Comte Julien*, tragédie ; des *Conversations imaginaires*, en trois séries, et de plusieurs autres ouvrages. Ami d'enfance de M. Southey, la différence de leurs opinions politiques n'altéra jamais un seul

moment cette union. M. Landor a longtemps résidé en Italie.

² Georges III mourut le 29 janvier 1820, cette année fameuse où l'esprit révolutionnaire fermenta dans tout le midi de l'Europe.

que ne laissa un royaume ruiné! Il mourut! — laissant après lui ses sujets, — une moitié aussi insensée que lui, — et l'autre non moins aveugle.

IX.

Il mourut! — Sa mort ne fit pas grand bruit sur la terre; il y eut quelque pompe à ses funérailles; il y eut profusion de velours, de dorure, de bronze; il y eut de tout, excepté des larmes, — sauf celles qu'y versa l'hypocrisie, car ce sont choses qui s'achètent, et qui ont leur tarif; il y eut une infusion fort honnête d'élégies — achetées pareillement; et les torches, les manteaux de deuil, les bannières, les hérauts d'armes, les débris des vieux usages gothiques,

X.

Formèrent un mélodrame sépulcral. Entre tous les imbéciles qui accoururent en foule pour se joindre au cortège, ou pour le voir passer, qui se souciait du cadavre? Tout l'intérêt était concentré dans le convoi, toute la douleur dans le noir; pas une pensée qui allât au-delà du drap mortuaire; et quand on déposa dans le caveau le somptueux cercueil, cette pourriture de quatre-vingts ans enfermée dans l'or parut une dérision de l'enfer.

XI.

Mélez donc son corps à la poussière! Il eût pu redevenir plus promptement ce qu'il doit être un jour si on eût laissé ses éléments primitifs se réunir naturellement à la terre, au feu, à l'air; mais ces hautes factices ne font que gâter ce que la nature le fit à sa naissance, aussi nu que l'argile vulgaire de ces millions d'hommes, dont on ne fait point de momies. — Et après tout, l'embaumement ne fait que prolonger pour lui l'œuvre de la dissolution.

XII.

Il est mort, — et la terre extérieure n'a plus rien de commun avec lui; il est inhumé; sauf le mémoire des pompes funèbres et le grimoire lapidaire, le monde est fini pour lui, à moins pourtant qu'il n'ait laissé un testament hanovrien; mais quel est le procureur qui le demandera à son fils, son fils en qui revivent ses qualités, excepté cette vertu de ménage, la plus rare de toutes, la fidélité à une femme méchante et laide?

XIII.

« Dieu sauve et épargne le roi! » C'est une grande économie à Dieu d'épargner les rois; mais, s'il veut être économe, je ne vais pas à l'encontre, car je ne suis pas de ceux qui préfèrent voir damner: je ne sais même si je ne suis pas le seul qui ait conçu le faible espoir de diminuer les maux à venir, en limitant par quelques petites restrictions l'éternité de la chaude juridiction de l'enfer.

XIV.

Je sais que c'est impopulaire; je sais que c'est blasphématoire; je sais qu'on s'expose à être damné en faisant des vœux pour que personne ne le soit; je sais mon catéchisme; je sais que nous sommes inondés

des doctrines les plus orthodoxes; je sais que l'église d'Angleterre est la seule qui soit dans le vrai, et que les deux fois deux cents autres églises et synagogues ont fait un marché diablement mauvais.

XV.

Dieu vous soit en aide à tous! et à moi aussi! Je suis, Dieu le sait, aussi impuissant que le diable peut le désirer, et il n'est pas plus difficile de me damner que d'amener à terre un poisson pris ou de conduire un agneau à la boucherie; non que je me croie pourtant digne de figurer dans la poêle immortelle où doit frire presque tout ce qui est né pour mourir.

XVI.

Saint Pierre était assis à la porte du ciel, et s'en dormait sur ses clefs, quand tout à coup il se fit un grand bruit, qu'il n'avait pas entendu depuis longtemps, semblable au sifflement du vent, des eaux et des flammes, en un mot, un mugissement paraissant provenir d'êtres gigantesques, et qui aurait fait pousser un cri d'exclamation à tout autre qu'à un saint; mais lui, après avoir d'abord tressailli, puis cligné de l'œil, se contenta de dire: « Encore une étoile éteinte, je suppose! »

XVII.

Mais avant qu'il eût eu le temps de rentrer dans son repos, un chérubin lui frappa les yeux de son aile droite; — sur quoi saint Pierre, ayant baillé et s'étant frotté le nez: « Saint portier, » lui dit l'ange, « lève-toi, je te prie; » et en même temps il déploya une aile fort belle, resplendissante de célestes couleurs, comme brille ici-bas la queue d'un paon: le saint répondit: « Eh bien! de quoi est-il question? Est-ce Lucifer qui est de retour avec tout ce tintamarre? »

XVIII.

« Non, » dit le chérubin; « Georges le troisième est mort. » — Et qui est Georges le troisième? répondit l'apôtre; « quel Georges? quel troisième? » — « Le roi d'Angleterre, » dit l'ange. — « Fort bien, il pourra marcher ici sans être couloyé par des rois; mais a-t-il encore sa tête sur ses épaules? Je le demande, parce que le dernier que nous avons vu venir a éprouvé quelques difficultés, et ne se fût jamais mis dans les hommes grâce du ciel s'il ne nous eût jeté sa tête au visage.

XIX.

« C'était un roi de France¹, autant qu'il m'en souviennent. Cette tête, qui n'avait pu conserver une couronne sur la terre, osa, à ma face, prétendre à celle de martyr, — ni plus ni moins que la mienne! Si j'avais eu mon épée, comme au temps où je coupais des oreilles, je l'aurais étendu sur le carreau; mais n'ayant que mes clefs au lieu de ma lame, je me bornai à faire rouler par terre sa tête, qu'il tenait à la main

XX.

« Et alors il jeta des cris si piteux, que tous les

¹ Louis XVI fut guillotiné en janvier 1793.

saints accoururent et le firent entrer ; là , il est assis côte à côte près de saint Paul , Paul le parvenu ! La peau de saint Parthelemy , dont il s'est fait au ciel un capuchon , et qui , sur la terre , a racheté ses péchés de manière à en faire un martyr , ne servit pas plus à propos que ne l'a fait cette stupide caboche.

XXI.

« Mais s'il eût eu sa tête sur les épaules , l'a faire eût pris une tout autre tournure : la sympathie , à ce qu'il semble , agit en cette occasion comme un talisman sur les saints qui le virent ; et c'est ainsi que le ciel a remplacé cette tête imbécile sur le tronc qui la portait. Je n'ai rien à redire à cela ; il paraît que c'est la coutume d'annuler ici tout ce qui se fait de sage sur la terre. »

XXII.

L'ange répondit : « Pierre ! ne faites pas la moue : le roi qui nous arrive a sa tête intacte , et le reste aussi ; et cette tête n'a jamais trop su ce qu'elle faisait. — C'était une marionnette , qu'on faisait mouvoir par des fils d'archal ; on le jugera sans doute comme tous les autres. Vous et moi , notre office n'est pas de nous enquerir de ces choses , mais de nous occuper de notre rôle , qui est de faire ce qu'on nous ordonne. »

XXIII.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi , la caravane des anges arrivait avec la rapidité d'un ouragan , fendant les champs de l'espace comme le cygne fend le cristal argenté d'une rivière (par exemple , le Gange , le Nil , ou l'Indus , ou la Tamise , ou la Tweed). Au milieu d'eux était un vieillard , ainsi que sa vieille âme , tous deux frappés d'une cécité complète. Le cortège fit halte devant la porte , et , enveloppé de son suaire , le compagnon de voyage resta assis sur un nuage.

XXIV.

Mais à l'arrière-garde de cette brillante phalange , un esprit d'un aspect différent balançait ses ailes semblables à ces nues recelant le tonnerre qui planent sur une côte dont la plage stérile est féconde en naufrages ; son front ressemblait à la mer agitée par la tempête ; des pensées farouches , impénétrables , gravaient un éternel courroux sur sa face immortelle , et son regard assombrissait l'espace.

XXV.

En s'approchant , il jeta sur cette porte , que le péché ni lui ne franchiront jamais , un tel coup d'œil de haine surnaturelle , que saint Pierre regretta de se trouver dehors ; il fit résonner ses clefs avec grand bruit , et sua dans sa peau apostolique : comme de

raison , sa transpiration n'était que de l'ichor ou quelque autre liqueur spirituelle

XXVI.

Les archanges eux-mêmes se serrèrent les uns contre les autres comme des oiseaux quand plane le faucon ; la peur les gagna jusqu'au bout des plumes de leurs ailes , et ils formèrent un cercle semblable à la ceinture d'Orion autour du vieux et chétif personnage confié à leur garde , qui savait à peine où ses guides le menaient , quoiqu'ils traitassent avec égard ses mânes royales ; car nous savons , par des renseignements authentiques , que tous les anges sont torys.

XXVII.

Les choses en étaient là quand la porte s'ouvrit , et l'éclat de ses gonds flamboyants jeta sur l'espace une vaste flamme de diverses couleurs , dont les teintes s'étendirent même à notre petite planète , formant une aurore boréale sur le pôle nord , la même qu'aperçut du milieu des glaces l'équipage du capitaine Parry dans le « détroit de Melville ¹. »

XXVIII.

Et de la porte ainsi ouverte sortit radieux un être de lumière puissant et beau , rayonnant de gloire comme une bannière qui flotte victorieuse après une bataille dont l'empire du monde a été le prix : mes chétives comparaisons abondent naturellement en images terrestres , car la nuit de la matière obscurcit nos meilleures conceptions , à nous autres hommes , à l'exception de Johanna Southcote ² ou de ce fou de Robert Southey.

XXIX.

C'était l'archange Michel : tout le monde sait comment sont faits les anges et les archanges , puisqu'il n'est pas d'écrivain qui n'en ait au moins un à produire , depuis le chef des démons jusqu'au prince des anges ; on en voit aussi dans quelques tableaux d'église , quoique , à vrai dire , ceux-ci ne répondent guère à l'idée que nous nous formons des esprits immortels ; mais je laisse aux connaisseurs le soin d'expliquer leurs mérites.

XXX.

Michel , les ailes déployées , s'avança dans sa gloire et dans sa vertu , noble ouvrage de celui de qui procède toute gloire et tout bien ; après avoir franchi le portail , il s'arrêta ; devant lui les jeunes chérubins et les vieux saints (quand je dis *jeunes* , je veux parler de leur mine et non de leurs années ; je n'entends nullement dire qu'ils n'étaient pas plus vieux que saint Pierre , mais seulement qu'ils avaient l'air tant soit peu plus avenant) ,

¹ Voyez le voyage du capitaine sir Edward Parry en 1829 , entrepris dans l'espoir de découvrir un passage dans la mer du Nord. « Je crois qu'il est impossible de peindre avec des paroles la beauté et l'immensité de ce merveilleux phénomène : l'arc lumineux était divisé en masses irrégulières qui oscillaient sans ordre dans différentes directions et embrasaient tout l'horizon de leurs aspects variés à l'infini. Une partie de l'arc , celle qui se rapprochait du zénith , se replia vingt fois sur elle-même comme le ferait

un serpent. L'extrémité nord était recourbée comme la houlette d'un berger. La pâle lumière de l'aurore ressemblait à celle du phosphore ; on apercevait , lorsque l'aurore était plus avancée , une légère bande de rouge , mais jamais d'autres couleurs. »

² Johanna Southcote , la vieille lunatique , qui se donnait pour la mère d'un nouveau Messie , mourut en 1815. Elle avait beaucoup de sectaires. On trouve de curieux renseignements sur cette femme dans le tome XXIV , p. 496 , de *Quarterly Review*.

XXXI.

Les chérubins et les saints s'inclinèrent devant cette puissance archangélique, la première des essences angéliques, dont l'aspect était celui d'un dieu; mais celui-là n'avait jamais nourri d'orgueil dans son céleste cœur; tout grand, tout exalté qu'il était, il n'avait de pensée que pour le service de son créateur, et savait qu'il n'était que le vice-roi du ciel.

XXXII.

Lui et l'esprit silencieux et sombre s'abordèrent. — Ils se connaissaient l'un l'autre en bien comme en mal; telle était leur puissance qu'aucun d'eux n'avait pu oublier son ami d'autrefois, son futur ennemi; pourtant il y avait dans leurs yeux un noble, immortel et magnanime regret; comme si la destinée, plus que leur volonté, avait donné à leur guerre l'éternité pour durée et les sphères pour champ clos.

XXXIII.

Mais ici ils se trouvaient sur un terrain neutre : nous savons d'après Job que trois fois l'an on a peu près, il est permis à Satan de visiter le ciel; et que « les enfants de Dieu, » comme ceux de la poussière, sont tenus alors de lui faire compagnie; nous pourrions montrer dans le même livre avec quelle politesse est conduite la conversation entre les puissances du bien et du mal, — mais cela nous mènerait trop loin.

XXXIV.

Ceci n'est point un traité de théologie où il soit nécessaire d'examiner, les textes hébreux ou arabes à la main, si Job est une allégorie ou un fait; ceci est un récit véridique; c'est pourquoi je choisis dans ce que je raconte les faits qui peuvent le mieux écarter toute idée d'imposture; tout ce que cet ouvrage contient est littéralement vrai et aussi authentique que vision le fut jamais.

XXXV.

Les deux esprits se trouvaient sur un terrain neutre, devant la porte du ciel. Semblable au seuil d'un palais d'Orient est le lieu où se débat le grand procès de la mort, et d'où les âmes sont expédiées vers l'un ou l'autre monde; c'est pourquoi Michel et son antagoniste prirent un air civil; bien qu'ils ne s'embrassassent pas, néanmoins son altesse de ténèbres et son altesse de lumière échangèrent un regard plein de courtoisie.

XXXVI.

L'archange salua, non comme un de nos modernes élégants, mais à l'orientale et avec une gracieuse inclinaison de tête, appuyant une main radieuse sur l'endroit où, dans les honnêtes gens, on suppose qu'est la place du cœur. Il se tourna vers Satan comme vers un égal, avec une bienveillance sans servilité; Satan accueillit son ancien ami avec plus de hauteur, et comme un vieux Castillan pauvre et noble accueillerait un riche parvenu.

XXXVII.

Il se contenta d'incliner légèrement son front diabolique; puis le relevant, il se prépara à revendiquer son droit, et à établir que le roi Georges ne devait pas être exempté du supplice éternel, pas plus que tant d'autres rois que mentionne l'histoire, doués de plus de sens et de cœur que lui, et qui depuis longtemps ont pavé l'enfer de leurs bonnes intentions¹.

XXXVIII.

Michel commença : « Quels droits peux-tu faire valoir sur cet homme, maintenant mort et amené devant le Seigneur? Quel mal a-t-il fait depuis le commencement de sa carrière mortelle. pour justifier tes prétentions sur lui? Parle! et si tu as raison, fais ta volonté; si dans le cours de sa vie terrestre il a grandement failli à ses devoirs comme roi et comme homme, parle, et il est à toi; sinon, laisse-le entrer. »

XXXIX.

— « Michel! » répondit le prince de l'air, « sur le seuil même de celui que tu sers, je viens revendiquer mon sujet : j'espère démontrer qu'ayant été mon adorateur dans la chair, il doit l'être également en esprit, quelque intérêt que vous lui portiez, toi et les tiens, parce que ni le vin ni la luxure n'ont été du nombre de ses faiblesses; et néanmoins sur le trône il n'a commandé à des millions d'hommes et n'a régné que pour me servir.

XL.

» Regarde *notre* terre, ou plutôt la *mienn*e; il fut un temps où elle appartenait *davantage* à ton maître; mais je ne m'enorgueillis pas de la conquête de cette pauvre planète; hélas! celui que tu sers ne doit pas m'envier mon partage : avec toutes ces myriades de mondes brillants qui se meuvent autour de lui et l'adorent, il aurait pu oublier cette chétive création d'êtres misérables : je pense que peu d'entre eux valent la peine d'être damnés, à l'exception de leurs rois;

XLI.

» Et ceux-ci uniquement comme une sorte de redevance, pour établir mon droit de suzeraineté; et puis, lors même que je le voudrais, vous savez fort bien que ce serait un soin superflu : ils sont devenus si pervers, que l'enfer n'a rien de mieux à faire que de les abandonner à eux-mêmes : tel est l'état de démenche et de crime où les a réduits leur corruption innée, que le ciel ne peut améliorer leur situation, ni moi l'empirer.

XLII.

» Regardez la terre, disais-je, et, je le répète encore, à l'époque où ce vieux, avengle, insensé, impuissant, chétif et pauvre vermineux commença à régner, dans la première fleur de sa jeunesse, le monde et lui avaient un aspect tout autre qu'aujourd'hui; une grande portion de la terre et toute l'étendue des mers le reconnaissaient pour roi : à travers plus d'un

¹ Aucun saint ne se montra peut-être plus affecté de l'inutilité des bonnes résolutions que le docteur Johnson. Il avait coutume de dire : « L'enfer est pavé de bonnes intentions. »

orage, ses îles avaient flotté sur l'abîme du temps, car elles étaient alors la patrie des mâles vertus.

XLIII.

» Jeune, il avait saisi le sceptre; il ne l'a quitté que vieux : voyez l'état où il a trouvé son royaume et celui où il l'a laissé; lisez les annales de son règne : voyez-le d'abord confiant à un favori le timon des affaires; voyez croître dans son cœur la soif de l'or, ce vice du mendiant, cette passion des cœurs les plus vils; et pour ce qui est du reste, jetez les yeux sur l'Amérique et sur la France.

XLIV.

» Il est vrai, du commencement jusqu'à la fin, il ne fut qu'un instrument (déjà je me suis assuré de ceux qui l'ont fait mouvoir); n'importe, qu'il soit brûlé comme instrument. Dans toute la suite des siècles passés, depuis que le genre humain a connu la domination des monarques, — interrogez les sanglantes annales du crime et du carnage, — cherchez le pire élève qu'ait produit l'école de César, et citez-moi un règne plus inondé de sang, plus encombré de morts.

XLV.

» Toujours il a fait la guerre à la liberté et aux hommes libres : les peuples comme les individus, ses sujets comme les étrangers, dès qu'ils prononçaient le mot « liberté! » étaient sûrs de trouver dans Georges III leur premier adversaire. Quel est le roi dont l'histoire fut souillée d'autant de calamités nationales et individuelles? J'accorde son abstinence domestique; il eut, je le sais, ces vertus neutres qui manquent à la plupart des monarques.

XLVI.

» Je sais qu'il fut époux fidèle, assez bon père et maître passable. Tout cela est beaucoup, et surtout sur un trône, de même que la tempérance est plus méritoire à la table d'Apicius qu'au souper d'un anachorète. Je lui concède tout ce que les plus bienveillants peuvent lui concéder; tout cela était bien pour lui, mais non pour ces millions d'hommes qui trouvèrent toujours en lui ce que l'oppression voulait qu'il fût.

XLVII.

« Le Nouveau-Monde secona son joug; l'ancien hémisphère gémit sous le poids des maux que lui ou les siens ont préparés, sinon complétés : il laisse sur plus d'un trône des héritiers de ses vices, sans aucune de ces vertus timides qui appelaient sur lui la compassion; ces fainéants qui dorment, ou ces despotes qui ont maintenant oublié une leçon qui leur sera donnée encore, et veillent sur les trônes de la terre, qu'ils tremblent!

XLVIII.

» Cinq millions de ces chrétiens primitifs professant la foi qui fait votre grandeur sur la terre, imploreraient une portion de ce vaste tout qu'ils possédaient autrefois, — la liberté d'adorer, non pas votre Seigneur seulement, Michel, mais vous, et vous aussi, saint Pierre!

Froides doivent être vos âmes si vous n'abhorrez pas celui qui fut l'ennemi de la participation des catholiques à tous les privilèges d'une nation chrétienne.

XLIX.

» Il est vrai qu'il leur permit de prier Dieu; mais il leur refusa ce qui en était la conséquence, une loi qui les aurait placés sur le même niveau que ceux qui ne vénéraient pas les saints. » Ici saint Pierre se leva brusquement et s'écria : « Vous pouvez emmener le prisonnier. Si jamais, tant que je serai portier, le ciel ouvre ses portes à ce guelpêtre, puisse-je être damné moi-même!

L.

» J'aimerais mieux échanger mes fonctions contre celles de Cerbère (qui certes ne sont pas une sinécure) que de voir ce royal bigot, cet échappé de Bedlam, parcourir les champs azurés du ciel, je vous en donne ma parole! » — « Saint! » répondit Satan, « vous faites bien de ressentir les injures qu'il a infligées à vos satellites¹; et pour peu que vous soyez disposé à l'échange dont vous avez parlé, je tâcherai d'obtenir de notre Cerbère qu'il veuille bien venir au ciel. »

LI.

Ici Michel s'interposa : « Bon saint! et vous, diable, pas si vite, je vous prie; vous dépassez tous deux les bornes de la discrétion. Saint Pierre! vous avez l'habitude d'être plus poli. Satan! excusez la chaleur de son expression, et le tort qu'il a eu de descendre au niveau du vulgaire : les saints eux-mêmes s'oublient quelquefois sur le banc judiciaire. Avez-vous quelque chose à ajouter? » — « Non. » — « Veuillez, je vous prie, appeler vos témoins. »

LII.

Alors Satan se tourna et fit un signe de sa main basanée; ses qualités électriques allèrent se communiquer aux nuages plus loin que nous ne pouvons le concevoir, bien qu'il nous arrive parfois de retrouver Satan dans nos propres cieux; le tonnerre infernal ébranla les mers et la terre dans toutes les planètes, et les batteries de l'enfer firent gronder l'artillerie que Milton mentionne comme l'une des plus sublimes inventions de Satan.

LIII.

C'était un signal donné à ces âmes réprouvées qui voient le privilège de leur damnation s'étendre bien au-delà des limites des mondes passés, présents ou futurs; aucune station spéciale ne leur est assignée sur les registres de l'enfer; elles ont la permission d'errer librement partout où leur inclination et leurs affaires les appellent, où une proie les attire, ce qui ne les empêche pas d'être damnées.

LIV.

Elles sont fières de ce privilège, comme on peut le croire; c'est pour elles comme une sorte d'ordre de chevalerie ou de clef de chambellan attachée à leur ceinture², ou comme une entrée de faveur, ou toute

¹ Résistance persévérante de Georges III aux réclamations des catholiques.

² Une clef d'or ou dorée, qui sort de dessous les basques de leur habit, indique un lord-chambellan.

autre franc-maçonnerie semblable. J'emprunte mes comparaisons à la poussière, étant poussière moi-même. Que ces esprits ne s'offensent pas de la bassesse de ces similitudes ; nous savons que leurs fonctions sont plus relevées que cela.

LV.

Quand le grand signal eut été donné du ciel à l'enfer, — distance dix millions de fois plus grande que celle qui sépare la terre du soleil ; car nous pouvons dire, à une seconde près, le temps que reste en route chacun des rayons qui disperse les brouillards de Londres, alors que le soleil dore les girouettes, ces fauux obscurs éclairés trois fois l'an, quand toute-fois l'été n'est pas trop rigoureux ¹.

LVI.

Je puis donc dire le temps que le signal mit à parcourir cette distance. — Ce fut une demi-minute : je sais que les rayons solaires prennent plus de temps à se mettre en route ; mais aussi leur télégraphe est moins sublime, et ils ne pourraient jouter à la course contre les courriers de Satan revenant chez eux à tire d'aile. Il faut plusieurs années à chaque rayon de soleil pour arriver à sa destination, — il ne faut pas au diable une demi-journée.

LVII.

À l'extrémité de l'espace apparut une petite tache de la grandeur d'un écu (il m'est arrivé sur la mer Égée d'en voir autant dans le ciel avant une bourrasque) ; ce point s'approcha, et, en grossissant, prit une autre forme ; on eût dit un vaisseau aérien qui voguait et gouvernait ou était gouverné (je ne sais quelle est l'expression la plus grammaticale dans cette dernière phrase, qui fait bégayer ma stance ;

LVIII.

Mais choisissez vous-même) ; et puis il prit la forme d'une nuée ; et c'en était une effectivement, — une nuée de témoins. Mais quelle nuée ! jamais armée de sauterelles ne les égala en nombre ; leurs myriades obscurcissaient l'espace ; leurs cris bruyants et divers ressemblaient à ceux d'une troupe d'ois sauvages (si on peut comparer des nations à des oies), et c'était bien le cas de dire que « l'enfer était déchaîné. »

LIX.

Là le gros John Bull exhalait un énergique juron, et fulminait son *God dam* accoutumé ; l'Irlandais baragouinait son « par Jésus ! » — « Que me voulez-vous ? » s'écriait l'Écossais flegmatique ; l'ombre française jurait en des termes que je n'ose reproduire en entier, mais que le premier cocher venu vous traduirait ; et du sein de ce vacarme on distinguait la voix de Jonathan ² qui disait : « Il paraît que *notre* président va entrer en guerre. »

LX.

Il y avait en outre les Espagnols, les Hollandais et les Danois ; enfin c'était une immense armée d'ombres venues de toutes les parties du globe, depuis

l'île d'Otaliti jusqu'à la plaine de Salisbury ; ombres de tous les climats et de toutes les professions, de tous les âges et de tous les métiers, toutes prêtes à porter témoignage contre le règne de ce bon roi, aussi hostiles qu'au jeu de cartes les trêles le sont aux piques ; toutes appelées à comparaître à ce grand procès pour voir si les rois ne peuvent pas être damnés comme vous et moi.

LXI.

Quand Michel vit cette multitude, il commença par pâlir autant que le peuvent les anges ; puis, comme un crépuscule d'Italie, son visage prit toutes les couleurs, semblable à la queue d'un paon, où à la lumière du soleil couchant qui perce à travers la rosace gothique de quelque vieille abbaye, ou à une truite en core fraîche, ou à l'éclair brillant pendant la nuit à l'horizon lointain, ou à un frais arc-en-ciel, ou à une grande revue de trente régiments habillés de rouge, de vert et de bleu.

LXII.

Alors il s'adressa à Satan : « Comment donc, — mon bon vieil ami, car c'est ainsi que je vous considère : quoique les partis différents auxquels nous appartenons nous obligent à combattre l'un contre l'autre, je ne vous ai jamais regardé comme un ennemi personnel ; notre dissidence est toute *politique*, et j'espère que, quoi qu'il puisse advenir là-bas, vous connaissez la grande considération que je vous porte : et c'est ce qui me fait regretter les erreurs dans lesquelles il peut vous arriver de tomher ; —

LXIII.

» Comment, mon cher Lucifer, avez-vous pu vous méprendre à ce point sur la demande que je vous ai faite d'appeler vos témoins ? Mon intention n'a pas été de vous voir produire en témoignage la moitié de la terre et de l'enfer ; tout cela est superflu, puisqu'il suffit de la déposition véridique de deux témoins honnêtes et probes : nous perdons notre temps, que dis-je ! notre éternité, entre l'accusation et la défense : si nous voulons entendre l'une et l'autre, nous allons mettre au supplice notre immortalité. »

LXIV.

Satan répondit : « La chose m'est indifférente sous le point de vue personnel : je puis avoir cinquante âmes préférables à celle-ci avec beaucoup moins d'embarras que déjà nous n'en avons eu ; si j'ai traité la question de sa défunte majesté d'Angleterre, c'est seulement pour la forme : vous pouvez en disposer ; Dieu m'est témoin que j'ai là-bas autant de rois qu'il m'en faut ! »

LXV.

Ainsi parla le démon (appelé naguère Multiface « par le multi-écritvaillier Southey). » — « Alors nous appellerons une ou deux personnes parmi les myriades rangées autour de notre congrès, et nous nous dispenserons du reste, » dit Michel. « Qui jouira du privilège de parler le premier ? Il y a de quoi choisir

¹ Allusion à l'expression d'Horace Walpole : — « L'été est venu avec sa rigueur ordinaire. »

² L'Américain.

— qui prendrons-nous ? » Alors Satan répondit : « Il y en a un grand nombre ; mais vous pouvez choisir John Wilkes, tout comme un autre. »

LXVI.

Au même instant sortit de la foule un esprit de mine originale, l'air gai, l'œil éveillé, revêtu d'un costume maintenant passé de mode ; car dans l'autre monde les gens conservent longtemps les modes de celui-ci ; on y voit réunis tous les costumes, bons ou mauvais, depuis Adam, depuis la feuille de figuier d'Ève, jusqu'au jupon court plus moderne, et qui n'habille guère plus.

LXVII.

L'esprit promena ses regards sur la foule assemblée, et s'écria : « Mes amis de toutes les sphères, nous attraperons un rhume au milieu de ces nuages ; c'est pourquoi procédons à notre affaire. Pourquoi cette convocation générale ? Si ces gens que je vois revêtus d'un suaire sont des francs-tenanciers, si ces cris que j'entends ont une élection pour objet, vous voyez en moi un candidat qui n'a jamais retourné son habit ! Saint Pierre, puis-je compter sur votre suffrage ? »

LXVIII.

— « Monsieur, » répliqua Michel, « vous vous méprenez ; les choses dont vous parlez appartiennent à une vie antérieure ; celles qui nous occupent ici, dans le ciel, ont un caractère plus auguste ; le tribunal est assemblé pour juger des rois : maintenant, vous êtes au fait. » — « Alors je suppose, » dit Wilkes, « que ces messieurs, qui ont des ailes, sont des chérubins ; et cette âme que je vois là-bas ressemble furieusement à Georges III, seulement elle me semble beaucoup plus vieille que lui. — Dieu me bénisse ! je crois qu'il est aveugle. »

LXIX.

— « Il est ce que vous le voyez, » dit l'ange, et son sort dépend de ses actes ; si vous avez quelque accusation à porter contre lui, la tombe permet au plus humble mendiant de s'élever en témoignage contre les têtes les plus superbes. » — « Il y a des gens, » dit Wilkes, « qui pour prendre cette liberté n'attendent pas qu'elles soient dans le cercueil, — et, en mon particulier, je leur ai dit ma pensée quand j'étais sous le soleil. »

LXX.

— « Répétez donc, au-dessus du soleil, ce que vous avez à lui reprocher, » dit l'archange. — « Quoi donc ! répondit l'esprit, « maintenant que nos vieilles querelles sont passées, irai-je déposer contre lui ? Ma foi, non. D'ailleurs sur la fin je l'ai battu à plates coutures, lui, ses lords et ses communes : je n'aime pas, au ciel, à revenir sur d'anciens griefs, vu qu'après tout, sa conduite n'a rien eu que de très-naturel dans un prince. »

LXXI.

» Sans doute ce fut sottise et méchanceté à lui d'opprimer un pauvre diable comme moi, qui n'avais pas

un sou vaillant ; mais c'est bien moins lui que je blâme que Bute et Grafton ; je n'ai nulle envie de le voir puni de leurs torts, puisqu'il y a longtemps qu'ils sont damnés, et sont encore maintenant à la place qu'ils occupent en enfer. Pour ce qui est de moi, j'ai pardonné, et je vote son *habeas corpus* dans le ciel. »

LXXII.

— « Wilkes, » dit le diable, « je vous comprends ; vous étiez devenu à moitié courtisan avant de mourir¹, et paraissez croire qu'il n'y aurait pas de mal à le devenir entièrement de ce côté-ci de la barque à Caron ; vous oubliez que son règne est fini ; quoi qu'il advienne, il ne sera plus souverain : vous avez perdu vos peines, car ce qui peut arriver de mieux, c'est qu'il soit votre voisin. »

LXXIII.

» Au reste, j'ai su à quoi m'en tenir le jour où je vous ai vu avec votre air goguenard rôder et cluchoter autour de la broche où Béal, de service ce jour-là, arrosait William Pitt, son élève, avec la graisse de Fox ; j'ai su, dis-je, à quoi m'en tenir, je ferai bâillonner ce drôle, — conformément à l'un de ses propres *bills*.

LXXIV.

» Appelez Junius ! » Une ombre sortit de la foule ; et à ce nom une curiosité générale se manifesta ; en sorte que les ombres cessèrent de se mouvoir à leur aise dans leur marche aérienne, mais se pressèrent et s'entassèrent (bien inutilement, on le verra) ; les mains et les genoux furent comprimés comme le vent dans une vessie, ou, ce qui est plus triste encore, comme dans une colique humaine.

LXXV.

L'ombre s'avance : — figure grande, mince, avec des cheveux gris, et qui semblait avoir déjà été une ombre sur la terre ; ses mouvements étaient prompts, son air annonçait de la vigueur, mais rien n'indiquait son origine ou sa naissance : tantôt elle se rapetissait, puis grandissait de nouveau ; ses traits peignaient tantôt une sombre tristesse, tantôt une sauvage joie ; mais, quand on les regardait, on les voyait changer à chaque instant, — sans jamais se résumer en rien de positif.

LXXVI.

Plus les ombres l'examinaient avec attention, moins elles pouvaient distinguer à qui appartenait ces traits ; cette énigme semblait embarrasser le diable lui-même ; sa physionomie variait comme un rêve, prenant, tantôt une forme, tantôt une autre ; plusieurs personnes dans la foule juraient qu'elles le connaissaient parfaitement ; l'un soutenait que c'était son père, sur quoi un autre affirmait que c'était le frère du cousin de sa mère ;

LXXVII.

Un autre, que c'était un duc, un chevalier, un ora-

¹ Pour de plus amples détails sur la vie de John Wilkes, qui mourut chambellan de la ville de Londres, on peut consulter toutes les histoires de Georges III.

teur, un homme de loi, un prêtre, un nabab, un accoucheur¹; mais le mystérieux personnage changeait de physionomie au moins aussi souvent que les gens d'hypothèse : bien qu'il fût là exposé aux regards de tout le monde, l'embarras ne faisait que s'accroître; c'était une fantasmagorie vivante, — tant il était volatil et diaphane².

LXXXVIII.

A peine veniez-vous de déclarer que c'était un tel, *presto*, il devenait un autre, et ce changement à peine effectué se modifiait encore; il passait avec tant de rapidité d'un aspect à un autre, que sa mère elle-même, si toutefois il en avait jamais eu une, n'eût pu reconnaître son fils; si bien qu'à la fin, à force de chercher à pénétrer ce « masque de fer épistolaire », le divertissement devenait une fatigue;

LXXXIX.

Car il lui arrivait quelquefois, comme Cerbère, de sembler être « trois personnes à la fois, » comme le dit pertinemment mistriss Malaprop³; puis on aurait pu croire qu'il n'en était pas même une; tantôt de nombreux rayons lui formaient une auréole; tantôt une épaisse vapeur le cachait à la vue comme les brouillards dans une journée de Londres : un moment il était Burke, une autre fois Tooke, dans l'imagination des gens, et souvent il passait pour sir Philip Francis.

LXXX.

J'ai aussi une hypothèse — qui m'appartient exclusivement; je ne l'ai jamais fait connaître jusqu'à ce jour, de peur de nuire à quelqu'un de ceux qui entourent le trône ou de faire tort à un pair ou à un ministre sur qui pourrait peut-être tomber le blâme : cette hypothèse, la voici : c'est, — public bénévole, prêtez l'oreille! — c'est que ce que nous avons jusqu'à présent appelé Junius n'était *réellement, véritablement* personne.

LXXXI.

Je ne vois pas pourquoi il faudrait une main pour écrire des lettres, lorsque nous voyons tous les jours qu'il n'est pas besoin de tête pour cela; nous voyons pareillement que cette dernière condition n'est pas du tout indispensable pour faire des livres : et véritablement, jusqu'à ce qu'on se soit accordé sur celui à qui revient l'honneur de cet ouvrage, cette question sera comme celle du Niger, et on se tourmentera à chercher si le Niger a une embouchure, et les lettres de Junius un auteur.

LXXXII.

« Qui es-tu et qu'es-tu? » dit l'archange. — « A cet égard tu peux consulter mon titre, » répondit cette puissante ombre d'une ombre : « je n'ai pas gardé mon secret un demi-siècle pour venir le divulguer

maintenant. » — « As-tu des reproches à faire au roi Georges, » continua Michel, « ou quelque chose à alléguer contre lui? » Junius répondit : « Vous feriez mieux de commencer par lui demander sa réponse à ma lettre.

LXXXIII.

« Les accusations que j'ai consignées par écrit survivront au bronze de son épitaphe et de sa tombe. » — « Ne te reproches-tu pas, » dit Michel, « quelque exagération passée, quelque allégation qui, fautive, deviendrait ta condamnation, et, vraie, la sienne? Tu mis trop d'amertume, — n'est-ce pas, — dans le farouche emportement de ta colère? » — « Ma colère! » s'écria le fantôme d'un air sombre; « j'aimais ma patrie, et je le haïssais, lui!

LXXXIV.

« Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit : que la responsabilité du reste retombe sur sa tête ou sur la mienne! » Ainsi parla le vieux *Nominis Umbra*⁴, et en même temps il se dissipa en ecclésiastique fumée. Alors Satan dit à Michel : « N'oubliez pas de faire déposer Georges Washington, John Horne, Tooke et Franklin. » — Mais en ce moment on entendit crier : « Place! place! » bien que pas un fantôme ne bougeât.

LXXXV.

Enfin, à force de jouer des coudes, et avec l'aide du chérubin chargé de ce service, le diable Asmodée se fit jour jusqu'au cercle; son voyage paraissait l'avoir fatigué. Quand il eut jeté bas son fardeau; « Qu'est-ce ceci? » s'écria Michel; « comment donc! mais ce n'est pas une ombre. » — « Je le sais, » dit l'Incube : « mais c'en sera bientôt une, si vous me laissez régler cette affaire.

LXXXVI.

« Diable soit du renégat! je me suis foulé l'aile gauche, tant il est lourd; on dirait qu'il a quelqu'un de ses ouvrages attachés autour du cou. Mais venons au fait : pendant que je planais sur l'escarpement du Skiddaw⁵ (ou il pleuvait comme d'habitude), je vis au-dessous de moi scintiller une lumière; je m'abattis et surpris ce drôle rédigeant un libelle dans lequel il défigurait l'histoire non moins que la sainte Bible.

LXXXVII.

« La première est l'écriture du diable, et la dernière est la vôtre, excellent Michel; vous comprenez donc que l'affaire nous concerne tous. Je l'ai saisi tel que vous le voyez là, et l'ai amené pour être jugé sommairement : c'est à peine si j'ai été en l'air dix minutes, — un quart d'heure au plus : je gagerais que sa femme est encore à table à prendre son thé. »

LXXXVIII.

Ici Satan prit la parole et dit : « Je connais cet

¹ Parmi les différentes personnes auxquelles on a attribué les *Lettres de Junius*, on compte le duc de Portland, lord Georges Sackville, sir Philip Francis, M. Burke, M. Dunning, le révérend John Horne Tooke, M. Hugh Boyd, le docteur Wilmot.

² Je ne sais que penser. Junius est-il mort? S'il a été emporté par une attaque d'apoplexie, restera-t-il dans le tombeau sans renvoyer son fantôme sur la terre pour apprendre son nom à la

postérité? Non, cet homme ne peut être mort; on le découvrira. Je l'aime, car il haïssait bien. Sir Francis Philip mourut en décembre 1818. *Journal de Byron*, 25 novembre 1815.

³ Personnage d'une des comédies de Sheridan.

⁴ La devise bien connue de Junius, *Stat nominis umbra*.

⁵ M. Southey habite sur les bords du Derwentwater, près de la montagne Skiddaw.

homme de longue date, et voilà déjà quelque temps que je l'attends ici : il serait difficile de trouver un drôle plus sot ou plus vain dans sa petite sphère ; mais certes, mon cher Asmodée, ce n'était guère la peine de mettre sous votre aile pareille marchandise : il fût venu nous trouver de lui-même, et on pouvait s'épargner les frais de transport.

LXXXIX.

« Mais, puisque le voilà, voyons ce qu'il a fait. » — « Ce qu'il a fait ? » s'écria Asmodée ; « il anticipe sur ce qui vous occupe à l'instant même, et griffonne comme s'il était secrétaire-général des Destins. Quand un pareil âne prend la parole, comme celui de Balaam, qui sait jusqu'où il peut porter l'impudence ? » — « Écoutez, » dit Michel, « ce qu'il a à dire pour sa défense ; vous savez que nous sommes formellement tenus d'en agir ainsi. »

XC.

Alors le poète, charmé de trouver un auditoire, ce qui sur la terre lui était rarement arrivé, commença à tousser, à cracher, et à donner à sa voix cette intonation lugubre et solennelle que ne connaissent que trop bien les malheureux auditeurs des poètes une fois en train de déclamer leurs vers ; mais il se sentit arrêté tout court par son premier hexamètre aux pieds gouteux, dont pas un ne voulait bouger.

XCI.

Mais avant qu'il pût parvenir à mettre en récitatif ses dactyles boiteux, on entendit murmurer à haute voix l'armée entière des chérubins et des séraphins ; et Michel se leva avant d'avoir pu saisir un mot de tous les vers fatigants qu'il débitait, et s'écria : « Au nom du ciel, l'ami, arrêtez-vous ! Il vaudrait mieux... — *Non Di, non homines*, — vous savez le reste ! »

XCII

Un tumulte général se répandit parmi la foule, qui paraissait détester cordialement les vers ; comme de raison, les anges avaient trop de chant lorsqu'ils étaient de service, et la génération des ombres en avait trop entendu de son vivant et tout récemment pour rechercher l'occasion d'en entendre encore. Le monarque, jusque-là resté muet, s'écria : « Quoi donc ! quoi donc ? ! Pye³ est-il de retour ? C'est assez ! — c'est assez ! »

XCIII

La confusion s'accrut ; une toux universelle éclata dans le ciel, comme dans un débat parlementaire lorsque Castlereagh a parlé assez longtemps (c'est-à-dire avant qu'il fût premier ministre : maintenant *les esclaves l'entendent*) ; quelques-uns crièrent : « A la porte ! à la porte ! » comme au spectacle, si bien que, poussé à bout, le poète à la fin pria saint Pierre

(poète lui-même) de s'interposer seulement en faveur de sa prose.

XCIV.

Le drôle n'avait pas un extérieur désagréable ; il avait un visage qui tenait beaucoup du vautour ; un nez crochu et un œil de faucon donnaient un air de vivacité et une sorte de grâce mordante à une physiologie qui, quoique un peu trop grave, n'était pas, à beaucoup près, aussi laide que son cas ; mais celui-là était incurable, c'était une véritable monomanie de suicide poétique.

XCV.

Alors Michel sonna de sa trompette, et fit taire le bruit par un bruit plus grand, comme cela a lieu quelquefois sur la terre : à l'exception de quelques murmures qui interrompront çà et là le silence respectueux, il est peu de voix qui osent s'élever encore après avoir été complètement dominées. Le poète eut alors la faculté de plaider sa mauvaise cause avec toutes les attitudes d'un homme content de son petit mérite.

XCVI.

Il dit — (je ne donne que le sommaire), — il dit qu'en écrivant il n'avait aucune mauvaise intention ; il avait la manie d'écrire sur tous les sujets ; il y gagnait d'ailleurs son pain, qu'il beurrerait des deux côtés ; ce serait abuser des moments de l'assemblée (il avait la bonté de le craindre) que de nommer ses ouvrages, dont la simple énumération prendrait plus d'un jour. Il se contenterait d'en citer quelques-uns : « *Wat Tyler*, » — « *Vers sur Blenheim*, » — « *Waterloo*. »

XCVII.

Il avait écrit l'éloge d'un régicide ; il avait écrit l'éloge de tous les rois sans exception ; il avait écrit pour les républiques, et puis contre les républiques avec plus d'amertume que jamais ; il s'était fait autrefois l'apôtre de la « pantisocratie », système plus ingénieux que moral ; puis il s'était fait ardent anti-jacobin, — avait retourné son habit, et, s'il l'eût pu, aurait retourné sa peau.

XCVIII.

Il avait, dans ses chants, flétri toutes les batailles, et puis il en avait célébré la gloire ; il avait qualifié de « métier cruel » les travaux de ceux qui écrivent dans les revues, et lui-même était devenu le plus vil des critiques rampants, — nourri, payé et protégé par ceux-là même qui avaient attaqué ses œuvres et sa moralité : il avait écrit des vers blancs et de la prose plus blanche encore, et en plus grande quantité qu'on ne saurait croire⁴.

XCIX.

Il avait écrit la vie de Wesley : — ici, se tournant vers Saïan, « Monsieur, » lui dit-il, « je suis prêt à

1 Mediocribus esse poësis
Non di, non homines, non concessere columnæ. Non.

² Cette habitude du roi de répéter ses paroles a fourni à Pierre Pindare (le docteur Wolcott) d'excellentes épigrammes.

³ Henry James Pye, le prédécesseur de M. Southey dans la place de poète lauréat, mourut en 1815. Il siégea quelque temps

au parlement. C'était un excellent homme pour tout ce qui ne concernait pas la poésie.

⁴ Ce sarcasme sur la profession de Southey, celle d'auteur, peut paraître singulier dans la bouche d'un homme qui recevait chaque année plusieurs milliers de livres sterling du riche libraire d'Albemarle Street. BLACWOOD, 1822.

écrire la vôtre, en deux volumes in-octavo proprement reliés, avec notes et préface, et tout ce qui peut allécher le pieux acheteur; le succès est assuré, car les critiques qui en rendront compte seront choisis par moi : fournissez-moi donc les documents nécessaires, afin que je puisse vous ajouter à la liste de mes autres saints. »

C.

Satan s'inclina et garda le silence. « Eh bien ! si une aimable modestie vous fait rejeter mon offre, que dit Michel ? Il en est bien peu sur qui on puisse écrire des mémoires plus divins. Ma plume n'est plus aussi neuve qu'elle l'était ; mais tous les ouvrages lui sont bons, et je vous ferai reluire comme votre trompette. Pour le dire en passant, la mienne a plus de cuivre que la vôtre, et le son en est meilleur. »

CI.

« Mais, à propos de trompettes, voilà ma vision ! Vous tous, vous allez en juger. Oni, mon jugement guidera le vôtre, et ma sagesse va décider qui doit entrer au ciel ou tomber en enfer. Je règle toutes ces choses par intuition, le présent, le passé, l'avenir, le ciel, l'enfer, enfin tout, comme le roi Alphonse¹. C'est ainsi qu'en voyant double, j'épargne à la Divinité bien des embarras. »

CII.

Il essa de parler, et tira un manuscrit de sa poche ; tout ce que purent lui dire les diables, les saints ou les anges fut inutile ; rien ne put arrêter le torrent ; il lut donc les trois premiers vers ; mais au quatrième, toute l'armée spirituelle exhalant une variété d'odeurs, les unes d'ambrosie, les autres de soufre, disparut avec la rapidité de l'éclair devant la discordante mélodie².

CIII.

Ces grands vers héroïques opérèrent comme un talisman ; les anges se bouchèrent les oreilles et jouè-

rent des ailes ; les diables, assourdis, se sauvèrent en hurlant dans l'enfer ; les ombres s'enfuirent en grommelant, dans leurs domaines (car on ne sait pas encore au juste en quel lieu elles habitent, et je laisse à chacun son opinion sur cette matière) ; Michel eut recours à sa trompette ; — mais, hélas ! ses dents étaient agacées, impossible de souffler dans son instrument !

CIV.

Saint Pierre, connu depuis longtemps pour un saint un peu vif, leva ses clefs, et, au cinquième vers, en asséna un coup au poète, qui alla tomber dans son lac, comme un autre Phaëton, mais plus à l'aise, car il ne se noya pas, une autre trame ayant été tissée par les destinées pour la couronne finale du lauréat le jour où la réforme triomphera ici ou ailleurs.

CV.

D'abord il alla au fond, — comme ses ouvrages ; mais bientôt il revint sur l'eau, conformément à sa nature ; car, par suite de leur corruption même, toutes les choses corrompues sont légères comme le liège³, ou comme ces feux follets, ces émanations lumineuses qui voltigent à la surface d'un marais : il est probable que, réfugié dans sa tanière, silencieux comme un livre ennuyeux sur les rayons d'une bibliothèque, il épia le moment d'écrire une « vie, » ou une « vision ; » car, comme dit Welborn, le diable s'est fait pur tain.

CVI.

Quant au reste, pour en venir à la conclusion de ce rêve véridique, j'ai perdu le télescope qui préservait ma vue de toute illusion, et me montrait ce que j'ai montré à mon tour ; tout ce que je pus voir dans cette dernière confusion, c'est que le roi Georges se faufilait dans le ciel ; et quand le calme succéda au tumulte, je le laissai s'exercant sur le centième psaume⁴.

¹ Alphonse, en parlant du système de Ptolémée, dit que — si on l'avait consulté lors de la création du monde, il aurait épargné au Créateur plusieurs absurdités.

² Voyez le récit d'André sur l'apparition qui disparut ensuite en laissant derrière elle un délicieux parfum et un mélodieux murmure, ou bien encore *l'Antiquaire*, vol. I, p. 225.

³ Un corps mort va d'abord au fond ; puis, lorsqu'il tombe en pourriture, il remonte à la surface.

⁴ *La Vision du Jugement*, comme on l'a déjà dit, parut dans le *Libéral*, journal rédigé en grande partie par MM. Hazlitt et Leigh Hunt, et qui ne put se soutenir, malgré quelques articles du plus haut mérite sortis de la plume de lord Byron. Dans son ouvrage intitulé : *Lord Byron et ses Contemporains*, M. Hunt a attaqué le poète relativement à ce malheureux journal, et ses acensations ont été recueillies, comme pièces historiques, par la *Quarterly Review*.

M. Hunt se représente comme poussé par lord Byron à entreprendre cet infortuné magazine. De son côté, lord Byron prétend qu'il dut céder aux instances de M. Hunt.

Gènes, 9 octobre 1822. — « Je crains que ce journal ne soit une mauvaise affaire, mais j'ai dû me sacrifier pour les autres. Je ne puis en retirer aucun avantage. Je crois que les frères Hunt sont d'honnêtes gens, et il est sûr qu'ils sont fort pauvres. Ils m'ont pressé de m'embarrasser dans cette affaire, et j'y ai consenti dans une heure fatale ; cependant je ne m'en plains pas si je puis leur rendre service. J'ai fait pour Hunt tout ce qui était en mon pouvoir ; mais il est tout à fait sans ressources : sa femme est malade ;

ses six enfants ne sont point faciles à contenter ; et lui-même, dans les affaires d'intérêt, est un véritable enfant. La mort de Shelley l'a laissé dans un complet dénuement, et je n'ai pu le voir dans cet état sans faire tout mon possible pour le remettre à flot. »

De son côté, M. Hunt représente lord Byron cessant ses relations avec le *Libéral* en partie d'après les conseils de ses amis d'Angleterre, MM. Moore, Holthouse, Murray, en partie parce que l'affaire ne s'annonçait point comme lucrative.

« C'est une erreur de supposer que lord Byron n'était nullement influencé par l'espoir du profit ; il attendait des gains considérables du *Libéral*. Tout le monde sait que les ouvrages périodiques qui ont un grand débit sont une source de richesses. Lord Byron avait bien calculé le matériel. » *Lord Byron et ses Contemporains*, page 50.

« L'absence des vastes profits, et le néant des visions dorées qu'il avait conçues d'après le succès de la *Revue d'Edimbourg*, tel fut le plus amer des déceptions de lord Byron, et le principal motif qui le décida à nous abandonner. » Page 51.

Maintenant laissons parler lord Byron.

Gènes, 18 novembre 1822. — « Ils attribuent ma rupture à toutes sortes de motifs. Moi, j'aurais abandonné un homme comme Hunt, parce qu'il était malheureux ! Pouvais-je avoir aucun motif pécuniaire dans ma liaison avec cet homme ? »

Gènes, 25 novembre 1822. — « Voyez ce que vous et vos amis vous avez fait par votre rudesse détalée. Vous avez cimenté une union que vous cherchez maintenant à détruire. Lors même que les Hunt eussent prospéré, cette entreprise ne pouvait continuer,

L'AGE DE BRONZE,

OU

CARMEN SECULARE ET ANNUS HAUD MIRABILIS¹.Impar congressus Achilli².L'AGE DE BRONZE³.

I.

Le « bon vieux temps » est revenu — (tous les temps sont bons quand ils sont vieux); — le temps actuel pourrait l'être s'il voulait; il y a eu de grandes choses, il y en a encore; et pour qu'il y en ait de plus grandes, les simples mortels n'ont qu'à vouloir : un espace plus vaste, un champ plus vert se déroule devant ceux qui « jouent leur jeu à la face du ciel⁴. » Je ne sais si les anges pleurent; mais les hommes ont assez pleuré, — à quelle fin? — pour pleurer encore!

II.

Tout a été dit, — le bien et le mal; lecteur, rappelle-toi que lorsque tu étais enfant, Pitt était tout; ou sinon tout, du moins si grande était sa puissance,

selon toutes probabilités. Assurément je ne les quitterai pas dans l'adversité, quoiqu'il m'en coûte ma réputation, ma fortune et bien des ennuis. J'ai déjà expliqué mes motifs dans la lettre que vous avez jugé à propos de montrer : ce sont les véritables, et je les maintiens; je les ai répétés à Hunt lorsqu'il me questionna au sujet de cette lettre : il en a été violemment blessé et ne me pardonnera jamais intérieurement; je ne me rappelle pas qu'il y eût dans cette lettre rien qui pût le choquer. Si son journal avait réussi, et que j'eusse pu lui aider davantage, je l'aurais bientôt abandonné de même pour le laisser naviguer seul. Dans l'état actuel des choses, je ne puis ni ne veux le laisser au milieu du naufrage. Quant à une communauté de sentiments, de pensées, d'opinions entre Hunt et moi, il y en a peu ou point. Nous nous rencontrons rarement, je pourrais dire presque jamais. Je le regarde comme un homme capable, et ayant de bons principes; je ne sais dans quel monde il a vécu, à moins que ce ne soit dans quelque terre inconnue. Hélas! pauvre Shelley, comme il se railerait de tout ceci s'il vivait!

Le critique examine ensuite la façon inconvenante dont M. Hunt parle des manières, des habitudes, de la conversation de lord Byron :

« A nos yeux, le narrateur n'a aucune des qualités nécessaires pour traiter un pareil sujet. Son livre prouve qu'il ignore quelles sont les manières du monde, et qu'il est incompetent pour juger de ce qu'elles devraient être. Le portrait détaillé qu'il fait de ses propres habitudes est une véritable caricature, et l'homme qui a cherché à écrire ce livre sur le ton général de la conversation n'a pas plus de droit à juger de la conversation d'un homme comme lord Byron que du dialogue d'une comédie du grand monde. Nous croyons sans peine que lord Byron ne réservait pas ce qu'il avait de mieux à dire pour un pareil *compagnon*. Nous croyons aussi que la conversation sérieuse de lord Byron, même dans les détails les plus ordinaires, était souvent inintelligible pour M. Hunt. Nous sommes moralement certain que, dans la compagnie de cet homme, lord Byron ne songeait souvent qu'à s'égayer de cet hôte ignorant et burlesque. Nous considérons donc le témoignage de M. Hunt comme inadmissible de prime-abord. Mais que pouvons-nous ajouter lorsque nous voyons qu'il est en opposition perpétuelle avec la correspondance de lord Byron et le témoi-

gnage oral d'hommes dont les talents surpassent bien loin M. Hunt, et qui ont eu l'avantage d'entretenir avec lord Byron des relations sur un pied de parfaite égalité, et qui tous se reconnaissent pour donner un démenti à cet indigne et ingrat commentaire du poète? Il est par trop intolérable que lord Byron, qui a déjà tant à répondre devant le public de sa conduite personnelle et de la manière dont il a employé de si grands talents; il est, dis-je, par trop fort que lord Byron, en outre du blâme des hommes capables de l'apprécier, soit attaqué après sa mort par ceux qu'il a nourris, qui son corps soit arraché à son lit de repos par des créatures qui ne peuvent rien toucher de ce que révère le genre humain sans le souiller. »

¹ Chant séculaire et année non admirable. *N. d. T.*

² Inégal adversaire, il combattit Achille. Dans le texte le mot *congressus* est souligné, par allusion au congrès de la Sainte-Alliance, dont il est parlé dans ce poème. En donnant cette signification au mot *congressus*, le poète a voulu faire entendre par un calembour que le congrès des rois est un adversaire inégal contre l'Achille populaire. *N. d. T.*

³ Ce poème fut écrit par lord Byron à Gènes dans le commencement de l'année 1825, et publié à Londres par John Hunt. Son authenticité a été beaucoup contestée dans le temps.

⁴ Ceci répond à notre locution — cartes sur table. — J'ai préféré ce sens à celui que d'autres traducteurs ont donné à ce passage. *N. d. T.*

⁵ M. Fox avait coutume de dire : — « Je ne manque jamais de mots, mais Pitt ne manque jamais du mot. » — Cette anecdote se trouve dans tous les mémoires du temps.

⁶ Le tombeau de Fox, dans l'abbaye de Westminster, est à huit pouces de celui de Pitt.

« O pensée bien faite pour humilier l'orgueil humain ! les deux puissants rivaux dorment côte à côte ! Les pleurs qui tombent sur le tombeau de Fox roulent sur la bière de son ennemi ; le funèbre *Requiem* célébré pour Pitt retentit dans le tombeau de Fox. Cet écho solennel semble crier : — Ici cessent toutes les discordes ; n'ayez pas deux jugements pour ceux que la tombe a faits frères, mais cherchez sur la terre des hommes qui leur ressemblent. » Sir WALTER SCOTT.

bien que la momie de Cléopâtre traverse ces mêmes flots où elle fit perdre à Antoine l'empire du monde; bien que l'urne d'Alexandre soit donnée en spectacle sur ces mêmes rivages qu'il pleura de ne pouvoir conquérir, quoiqu'ils fussent inconnus. — Combien de vanité, et pire encore, dans ces regrets d'un insensé, dans ces larmes du Macédonien! Il pleura de n'avoir plus de mondes à conquérir : la moitié de la terre ignore son nom, ou ne connaît de lui que sa mort, sa naissance et ses ravages, pendant que la Grèce, sa patrie, est esclave, sans avoir la paix de l'esclavage. Il pleura de « n'avoir plus de mondes à conquérir! » lui qui ne comprenait pas la forme de ce globe qu'il brûlait d'asservir! qui ignorait même l'existence de cette île du Nord qui possède son urne et ne connut jamais son trône¹.

III.

Mais où est-il le héros moderne, et tout autrement puissant, qui, sans être né roi, attela des monarques à son char; le nouveau Sésostri² dont les rois dételés, à peine affranchis du mors, croient déjà avoir des ailes, et dédaignent la poussière qui les vit ramper naguère, enchaînés au char impérial du grand homme? On! où est-il le champion et l'enfant de tout ce qu'il y a de grand ou de petit, de sage ou d'insensé? qui jouait aux empires, avait des trônes pour enjeu, l'univers pour tapis, — des ossements humains pour dés? Contemplez-en le résultat dans cette île solitaire³, et, selon l'impulsion de votre nature, pleurez ou souriez. Gémissez de voir la rage de l'aigle superbe réduite à becqueter les barreaux de son étroite cage; souriez de voir celui devant qui les nations se taisaient querellant chaque jour sur des rations disputées; pleurez de le voir se lamenter à son dîner sur des plats réduits ou des vins retranchés; s'occuper de petites discussions sur de petits objets. Est-ce là l'homme qui châtiât ou hébergeait les rois? Voyez la balance de sa fortune dépendre du rapport d'un chirurgien⁴ ou des harangues d'un comte⁵! La remise d'un buste différé⁶, un livre refusé troublera le sommeil de celui qui tint le monde en éveil. Est-ce là le dompteur des puissants, devenu aujourd'hui l'esclave de tout ce qui peut contrarier ou irriter, d'un vil geôlier⁷, d'un espion importun, d'un étranger curieux qui prend des notes⁸? Plongé dans un caclot, il eût été grand encore; mais combien était bas et petit cet état mitoyen entre une prison et un palais, cet état où si peu de cœurs pouvaient comprendre les souffrances! Ses plaintes sont sans fonde-

ment, — mylord présente son mémoire; ses rations de vin et d'aliments lui sont dûment distribuées; sa maladie est une fiction, il n'y eut jamais de climat si pur d'homicide, — en douter est un crime, et l'opiniâtre chirurgien qui défend sa cause a perdu sa place et gagné les suffrages du public⁹. N'importe, souriez, — bien que les tortures de son esprit et de son cœur dédaignent et délient les tardifs secours de l'art, bien qu'il n'ait à son lit de mort que quelques amis dévoués et l'image de ce bel enfant que son père ne doit plus embrasser, — bien qu'elle chancelle, cette intelligence qui tint si longtemps et tient encore le monde en respect : souriez, — car l'aigle captif rompt sa chaîne, et des mondes plus relevés que celui-ci redeviennent sa conquête¹⁰.

IV.

Oh! si son âme dans son glorieux essor conserve encore, comme un faible crépuscule, le sentiment de son règne éclatant, comme il doit sourire quand il regarde ici-bas, et voit combien peu de chose il était et voulait être! En vain l'empire de son nom s'est étendu plus loin encore que celui de son ambition presque sans bornes; en vain, le premier en gloire comme en malheur, il goûta les joies et les amertumes du pouvoir; en vain les rois joyeux d'avoir échappé à leurs chaînes voudraient singer leur tyran : comme il doit sourire en voyant ce tombeau solitaire, éclatant funal qui domine l'océan! En vain son geôlier, fidèle à ses fonctions jusqu'au dernier moment, le crut à peine en sûreté sous le plomb de son cercueil, et ne permit même pas qu'une ligne gravée sur le couvercle indiquât la date de la naissance et de la mort de celui qu'il renfermait; ce nom sanctifiera cet obscur rivage, et deviendra un talisman pour tous, sauf pour celui qui le portait. Les flottes dont la brise d'Orient enfile les voiles entendront leurs mousses le saluer du haut des mâts : tandis que la colonne triomphale de la France s'élèvera, comme celle de Pompée, dans un ciel désert, l'île des rochers qui possède ou possèdera sa cendre sera comme un buste du héros dominant l'Atlantique, et la puissante nature fait plus pour honorer sa sépulture qu'une mesquine envie ne lui refuse. Mais que lui fait tout cela? l'appât de la gloire peut-il toucher son âme affranchie ou sa cendre captive? Il ne se soucie guère de savoir en quoi consiste sa tombe : s'il dort, peu lui importe, de même s'il existe; mieux instruite, son ombre verra la caverne grossière où sa cendre repose dans cette île de rochers du même œil qu'elle eût vu élever son mau-

¹ Un sarcophage de breccia, que l'on supposait contenir les cendres d'Alexandre, tomba entre les mains de l'armée anglaise à la suite de la capitulation d'Alexandrie, en février 1802. Georges III le donna au Musée britannique.

² Sésostri, dit Diodore, « se faisait traîner dans un char par huit rois qu'il avait vaincus. »

³ Sésostri frappa sa vue : il était assis sur un char élevé que traînaient des esclaves couronnés, harnachés d'or; sa main tenait un arc et un javelot; ses membres gigantesques étaient recouverts d'écaillés d'or. » POPE, *le Temple de la Gloire*.

⁴ Sainte-Hélène.

⁵ M. Barry O'Meara.

⁶ Le comte Bathurst.

⁷ Le buste de son fils.

⁸ Sir Hudson Lowe.

⁹ Voyez l'intéressante relation de la visite que fit le capitaine Basil Hall à Sainte-Hélène, dans son voyage à Loo-choo.

¹⁰ O'Meara, chirurgien de Napoléon à Sainte-Hélène, et, sur le conseil de l'amirauté, destitué, à cause d'une dénonciation par lui faite contre sir Hudson Lowe.

¹¹ Bonaparte mourut le 5 mai 1821.

¹² Ce n'est pas de la colonne de la place Vendôme, mais de celle de Boulogne, que veut sans doute parler l'auteur. N. d. T.

solée dans le Panthéon de Rome ou dans son simulacre français. Il n'a que faire de cela; mais la France éprouvera le besoin de cette dernière et faible consolation; son honneur, sa gloire, sa fidélité revendiqueront ses os pour en surmonter une pyramide de trônes, ou afin que, portés à l'avant-garde un jour de bataille, ils deviennent, comme ceux de Duguesclin¹ un talisman de victoire². Quoi qu'il en soit, un jour viendra peut-être où son nom battra la charge, comme le tambour de Ziska³.

V.

O ciel! dont il était l'image en puissance; ô terre! dont il était une des plus nobles créatures; ile dont le nom vivra dans l'avenir, toi qui vis le jeune aiglon briser sa coquille! Alpes, qui vites ce vainqueur de cent batailles planer sur vos sommets dans son premier essor! Rome, qui as vu surpassés les exploits de tes Césars! hélas! pourquoi a-t-il franchi le Rubicon, — le Rubicon des droits reconquis par l'homme, pour se mêler à la tourbe des rois et des parasites? Égypte! qui vis tes Pharaons oubliés, sortant de leur long repos, quitter leurs vieilles tombes et tressaillir dans leurs pyramides en entendant le tonnerre d'un nouveau Cambyse; pendant que les noires ombres de quarante siècles, debout comme des géants sur les bords fameux du Nil⁴ ou au sommet des hautes pyramides, contemplaient étonnées le désert peuplé de bataillons vomis par l'enfer, s'entre-choquant avec fracas et semant le sable aride de leurs cadavres pour fumer cette plage infectée! Espagne! qui, oubliant un moment ton Cid, vis flotter sur Madrid son étendard! Autriche! qui vis ta capitale prise deux fois, et deux fois épargnée pour conspirer sa chute! vous, race de Frédéric! — Frédéric de nom seulement, qui avez menti à votre origine — et avez hérité de lui tout, excepté sa gloire; qui, écrasés à Iéna, rampants à Berlin, tombâtes les premiers, et ne vous relevâtes que pour marcher à la suite de votre vainqueur! vous qui habitez où habita Kosciusko, et vous rappelez encore la dette de sang que vous légua Catherine, et qui n'est point payée! Pologne! sur qui passa l'ange vengeur, en te laissant ce qu'il t'avait trouvée, un désert désolé, oubliant tes injures non encore réparées, tes peuples partagés, ton nom éteint, tes soupirs pour la liberté, les larmes que tu verses depuis si longtemps, ce nom qui blesse l'oreille du tyran, — Kosciusko! en avant! — en avant! — en avant! — La guerre a soif du sang des serfs et de leur czar; les minarets de Moscou, de la cité à demi-barbare, resplendissent au soleil, mais c'est un soleil qui se couche! Moscou! limite de sa longue carrière, que Charles, le farouche Suédois, ne put voir, quoiqu'il en

versât des larmes glacées, — il te vit. — En quel état? avec tes clochers et tes palais en feu. A cet incendie le soldat prêta sa mèche enflammée, le paysan livra son chaume, le marchand ses marchandises amoncelées, le prince son palais, — et Moscou ne fut plus! O! des volcans le plus sublime! devant ta flamme celle de l'Etna pâlit, l'incépisable Hécla s'efface; comparé à toi, qu'est le Vésuve? un spectacle commun et usé, devant lequel s'extasiaient les touristes. Tu t'élèves seul et sans rival jusqu'à ce feu à venir, où doivent expirer tous les empires.

Et toi! élément opposé! qui donnas aux conquérants de rudes et redoutables leçons dont ils n'ont point profité! — ton aile de glace frappa l'ennemi débile et chancelant, jusqu'à ce que les guerriers tombèrent aussi nombreux que les flocons de neige; sous les coups de ton bec torpide, de tes serres silencieuses, des bataillons entiers expirèrent à la fois et dans une commune agonie! En vain la Seine cherchera sur ses rives les milliers de ses braves si brillants et si fiers! En vain la France rappellera ses jeunes hommes sous ses herceaux de pampres; leur sang coule plus rapide que les flots de ses vendanges, ou se congèle dans leurs momies glacées dont les champs du Nord sont couverts. En vain le chaud soleil de l'Italie voudrait réveiller ses fils engourdis; pour eux ses rayons sont impuissants. De tous les trophées de cette guerre, que verra-t-on revenir? — le char fracassé du conquérant! et son cœur que rien n'a pu briser! Le cor de Rolland résonne de nouveau, et ne résonne point en vain. Lutzen, où mourut le Suédois victorieux⁵, le voit vaincre, mais, hélas! ne le voit pas mourir. Dresde contemple trois despotes fuyant de relief devant leur maître, leur maître comme auparavant; mais ici la fortune, lassée, quitte le champ de bataille, et la trahison de Leipsick a vaincu l'invincible; le chacal saxon abandonne le lion, pour servir de guide à l'ours, au loup et au renard; le monarque des forêts retourne à la tanière de son désespoir, mais il n'y trouve point de repos!

O vous tous! ô France! qui vis tes campagnes si belles ravagées comme un sol ennemi disputé pied à pied, jusqu'au jour où la trahison, son unique vainqueur, vit des hauteurs de Montmartre Paris foulé aux pieds! Et toi, ile⁶ qui du haut de tes remparts vois l'Étrurie te sourire, toi l'asile momentanément choisit son orgueil jusqu'au moment où il revola dans les bras de la gloire périlleuse, sa fiancée, qui le pleurait encore! O France! reprise en une seule marche qui ne fut tout entière qu'un long triomphe! O sanglant, mais inutile Waterloo! qui prouve que les imbéciles peuvent avoir à leur tour leurs jours de succès, victoire

¹ Duguesclin, connétable de France, mourut au milieu de ses triomphes, devant Châteaufort de Randon, en 1350. La garnison anglaise, qui s'était engagée à se rendre au bout d'un certain temps, sortit le lendemain de sa mort, et le commandant déposa respectueusement les clefs de la forteresse sur sa bière, de telle façon qu'il paraissait s'être rendu à l'ombre du guerrier.

² On sait que depuis 1850 chaque session a vu présenter des pétitions nombreuses pour la translation des cendres de l'empereur. Or, la pétition de Byron date de 1825. N. d. T.

³ Jean Ziska, célèbre chef de hussites. On rapporte qu'en mourant il ordonna qu'on employât sa peau à recouvrir un tambour. Les Bohémiens conservent pour lui une vénération superstitieuse.

⁴ A la bataille des Pyramides, en juillet 1798, Bonaparte s'écria : — « Soldats! du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. »

⁵ Gustave-Adolphe mourut à la grande bataille de Lutzen, en novembre 1632.

⁶ L'île d'Elbe.

obtenue moitié par ânerie, moitié par trahison ! O monotone Sainte-Hélène, avec ton géolier, — écoutez ! écoutez Prométhée ¹ en appeler du haut de son rocher à la terre, à l'air, à l'océan, à tout ce qui ressentit ou ressent encore sa puissance et sa gloire, à tout ce qui est destiné à entendre un nom éternel, comme l'éternel retour des saisons ; il leur enseigne cette leçon si longtemps, si souvent, si vainement enseignée : — « Apprenez à ne point commettre d'injustice. » Un seul pas dans la bonne voie eût fait de cet homme le Washington du monde opprimé, un seul pas dans la fausse voie a donné son nom en doute à tous les vents du ciel ; il fut tour-à-tour le roseau de la fortune et la verge des rois, le Moloch ou le demi-dieu de la gloire, le César de son pays, l'Annibal de l'Europe, sans avoir conservé dans sa chute leur dignité décente. Et cependant la vanité elle-même aurait pu lui indiquer une route plus sûre vers la gloire que celle qu'il choisit, en lui montrant dans les inutiles annales de l'histoire mille conquérants pour un seul sage. Tandis que la pacifique mémoire de Franklin monte vers le ciel, en calmant la foudre qu'il en avait arrachée, ou en faisant jaillir de la terre aussi électrisée la liberté et la paix, heureux apanage du sol qui s'enorgueillit d'avoir été son berceau ² ; tandis que Washington laisse un nom qui ne périra plus tant qu'il y aura dans l'air un écho pour le répéter ³ ; tandis que l'Espagnol lui-même, malgré sa soif de guerre et d'or, oublie Pizarre pour applaudir Bolivar ⁴ ; hélas ! pourquoi faut-il que ce même océan Atlantique, qui porta la liberté sur ses vagues amies, baigne la tombe d'un tyran, — le roi des rois, et néanmoins l'esclave des esclaves, qui brisa les fers de millions d'hommes pour renouer ces mêmes chaînes que son bras avait rompues, qui foula aux pieds les droits de l'Europe et les siens, pour osciller entre une prison et un trône ?

VI.

Mais il n'en sera point ainsi : — l'étincelle a jailli ! — voyez ! l'Espagnol basané sent renaître son antique flamme ; cette vaillante énergie qui tint les Maures en échec pendant huit siècles de succès et de revers alternés a tout à coup reparu, — et où ? sur cette terre vengeresse où le mot Espagne était naguère synonyme de celui de crime, où flotta la bannière de Cortès et de Pizarre ; le nouveau monde a voulu justifier son nom. C'est le vieux soufflet aspiré par de nouvelles poitrines, et ranimant les âmes dans la chair dégradée, le même qui repoussa les Perses du rivage où *était* la

Grèce. — Non ! elle est redevenue la Grèce. Une cause commune donne la même pensée à des myriades d'hommes, esclaves de l'Orient, ou ilotes de l'Occident ; déroulé sur le sommet des Andes et de l'Atlas, le même étendard flotte sur les deux hémisphères ; l'Athénien a repris le glaive d'Harmodius ⁵ ; le guerrier du Chili abjure la domination de son maître étranger ; le Spartiate sent qu'il est redevenu Grec ; la jeune liberté attache au front des Caciques les plumes de leur panache ; le sanhédrin des despotes cernés sur l'un et l'autre rivage, s'éloigne vainement devant l'Atlantique mugissante ; à travers le détroit de Calpe la marée redoutable s'avance, effleure légèrement la terre de France à demi asservie, inonde de ses flots le herceau de la vieille Espagne, et peu s'en faut qu'elle ne réunisse l'Ausonie à son vaste océan ; repoussée de ce côté, mais non pour toujours, elle se précipite sur la mer Égée, se rappelant la journée de Salamine ! — Là, là s'élèvent des vagues que ne peuvent apaiser les victoires des tyrans. Les Grecs laissés à leurs propres forces, perdus, abandonnés au jour de leur adversité par les chrétiens auxquels ils ont donné leur foi, leurs terres et leurs îles ravagées, les discordes et la trahison intérieure encouragées, les secours eludés, les délais prolongés, dans l'espoir de faire de la Grèce une proie plus facile ⁶ ; — voilà l'histoire de ce peuple, à qui ses faux amis ont fait plus de mal que son ennemi acharné. Mais tant mieux ; c'est à des Grecs seuls, et non à des barbares portant un masque de paix, que la Grèce doit demander sa liberté. Comment pourrait l'autocrate de l'esclavage régner sur un peuple de serfs et affranchir les nations ? Mieux vaut encore servir l'orgueilleux musulman que d'aller grossir la caravane pillarde du Cosaque ; mieux vaut travailler pour des maîtres que d'attendre, esclave des esclaves, à la porte d'un Russe, — d'être classé par hordes, de former un capital humain, un troupeau, ne vivant que pour la servitude, répartis par milliers, et donnés en cadeau au premier courtisan favorisé du czar, pendant que le propriétaire immédiat ne goûte jamais le repos sans rêver aux déserts de la Sibérie ; mieux vaut pour les Grecs succomber à leur désespoir, et conduire le chameau, que d'être mangés par l'ours.

VII.

Mais ce n'est pas seulement sur les antiques climats où la liberté est contemporaine du temps, ce n'est pas seulement sur cette terre des Incas, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, que s'est

¹ Je renvoie le lecteur aux paroles de Prométhée dans Eschyle, lorsqu'il est abandonné par ses serviteurs, un peu avant l'arrivée du char des nymphes de la mer.

² Allusion au célèbre vers de Franklin :

Eripuit cælo fulmen sceptrumque tyrannis.

³ Le grand homme, ce n'est point Sylla, ni le dictateur, ni Washington, ou Aristide, c'est celui qui guide ses concitoyens par le talent, la vertu, et se rapproche de la Divinité. *Journal de Byron.*

⁴ Simon Bolivar, le libérateur de la Colombie et du Pérou,

mourut à San-Pedro, en décembre 1830, d'une maladie causée par un excès de fatigue. Relativement au projet de lord Byron de s'établir dans l'Amérique du Sud, en 1822, voyez les *Mémoires de Moore*, vol. V, p. 542.

⁵ Le fameux hymne attribué à Callistrate : — « Je porterai mon épée couverte de branches de myrte comme le brave Harmodios et son compatriote Aristogiton, qui rétablirent le gouvernement en tuant le tyran et mettant fin à l'oppression. »

⁶ L'on trouvera des détails authentiques sur les intrigues des Russes dans la Grèce dans l'*Histoire de la Révolution grecque*, par Gordon.

levée une nouvelle aurore : l'illustre et romantique Espagne rejette de nouveau de son sol l'invasisseur. Aujourd'hui ses campagnes ne servent plus de champ de bataille à la tribu romaine et à la horde punique; aujourd'hui le Vandale et le Visigoth, également abhorrés, ne souillent point ses plaines; et Pélage sur ses montagnes ne conduit point au combat ses belliqueux guerriers, beaux de mille ans de gloire. Cette semence a porté ses fruits, comme le Maure se le rappelle, en soupirant sur son rivage sombre. Longtemps les refrains du laboureur, les pages du poète ont consacré la mémoire des Abencerrages et des Zégris, de ces vainqueurs captifs et refoulés dans le royaume barbare d'où ils étaient venus. Mais ceux-là ont disparu; — leur culte, leur glaive, leur domination ne sont plus; mais ils ont laissé après eux des ennemis plus anti-chrétiens encore qu'ils ne l'étaient eux-mêmes : le monarque bigot et le prêtre cruel, l'inquisition et ses bûchers, l'auto-da-fé sanglant, alimenté de combustible humain, sous les yeux du Moloch catholique, tranquillement cruel, jouissant avec un visage inexorable de cette horrible fête d'agonie ! un souverain violent ou faible, et souvent l'un et l'autre à tour de rôle; la fierté mettant son orgueil dans la paresse; le noble depuis longtemps dégénéré; l'hidalgo dégradé, et le paysan moins vil, mais plus avili; un royaume dépeuplé; une marine autrefois glorieuse oubliant le gouvernail; une armée vaillante désorganisée; la forge d'où sortait la lame de Tolède, maintenant oisive; l'or étranger refluant sur tous les rivages, excepté sur ceux du peuple qui l'acheta de son sang; une langue qui rivalisait avec celle de Rome et que les nations parlaient comme la leur, négligée ou oubliée : — telle était l'Espagne ! telle elle n'est pas, et ne sera plus. Ces envahisseurs, sortis du sol natal, ont senti et sentent encore ce que peut le vieux courage castillan retrempé dans des âmes numantines. Debout ! debout encore, tauréador intrépide ! le taureau de Phalaris recommence à mugir; à cheval, hidalgo belliqueux ! reprends ton vieux cri : — « Saint Jacques et rallie-moi à l'Espagne ! » Oui, faites-lui un rempart de vos poitrines armées, renouvelez la harrière qui arrêta Napoléon, la guerre exterminatrice, la plaine déserte, les rues n'ayant d'habitants que les cadavres, les sauvages sierras, avec leurs troupes plus sauvages encore de guérillas, toujours prêts à s'élancer sur leur proie, comme des vautours; les remparts de Saragosse au désespoir, jamais plus grande que dans sa chute; l'homme sentant grandir son courage, et la jeune fille, plus brave qu'une Amazone, brandissant

son glaive; le couteau d'Aragon², l'acier de Tolède, la lance fameuse de la chevaleresque Castille, la carabine infatigable du Catalan, les cavaliers de l'Andalousie à l'avant-garde, la torche pour faire de Madrid un Moscou, et dans tous les cœurs la bravoure du Cid : — cela s'est vu, cela se verra, cela se voit. Avancez, Français, et venez conquérir, non l'Espagne, mais votre liberté !

VIII.

Mais, que vois-je ? un congrès³ ! Quoi ! ce nom sacré qui affranchit l'Atlantique ? Pouvons-nous en espérer autant pour notre Europe usée ? A ce nom, levez-vous comme l'ombre de Samuel aux monarchiques regards de Saül, prophètes de la jeune liberté, évoqués des climats de Washington et de Bolivar; Henry, Démosthènes des forêts, dont les foudres firent trembler le Philippe des mers⁴; et toi, ombre énergique de Franklin, revêtue de ces éclairs que désarma ta main; et toi, Washington, le dompteur des tyrans, levez-vous, et faites-nous rougir de nos vieilles chaînes, ou les briser. Mais qui compose ce sénat de privilégiés, destiné à affranchir les masses ? Qui renouvelle ce nom consacré, appliqué jusqu'à ce jour à des conseils ayant pour objet le bonheur du genre humain ? Qui sont ceux qui s'assemblent à ce saint appel ? La Sainte-Alliance, qui prétend que trois sont tout ! trinité terrestre, imitant celle du ciel, comme le singe contrefait l'homme. Pieuse unité ! ayant un but unique, — celui de faire de trois imbéciles un Napoléon. Comment donc ! mais les dieux de l'Égypte étaient rationnels, comparés à ceux-ci; leurs chiens et leurs bœufs savaient se mettre à leur place, et, tranquilles dans leur chenil ou leur étable, ne s'inquiétaient de rien, pourvu qu'ils fussent bien nourris; mais ceux-ci, plus affamés, veulent quelque chose de plus encore; il leur faut le pouvoir d'aboyer et de mordre, de jouer des cornes et d'éventrer. Oh ! combien étaient plus heureuses que nous les grenouilles d'Ésope ! car nos soliveaux, à nous, sont animés⁵; balançant sur les peuples leur lourde malveillance; ils les écrasent sous leurs coups stupides; et tous ont sottement à cœur de laisser peu de chose à faire à la grue révolutionnaire.

IX.

Trois fois heureuse Vérone ! depuis que l'impériale trinité fait luire sur toi sa sainte présence, fière d'un tel honneur, tu oublies dans ton ingratitude la tombe vantée de « tous les Capulets »⁶; même tes Scaliger, — car qu'était « Chien le grand », ce « *Can grande* »

¹ *Santiago y serra Espana* ! le vieux cri de guerre espagnol.

² Les Aragonais sont remarquablement adroits à se servir du fusil, comme ils l'ont montré dans la guerre contre les Français.

³ Le congrès des souverains de Russie, d'Autriche, de Prusse, qui se rassembla à Vérone dans l'automne de 1822.

⁴ Henry Patrick, de Virginie, membre du congrès américain, mourut en juin 1797. Lord Byron fait allusion à son fameux discours de 1763, dans lequel il s'écria : — « César eut son Brutus, Charles 1^{er} son Cromwell, et Georges III.... » — Ici il fut interrompu par des cris de trahison ! trahison ! mais il acheva froidement : — « Georges III doit profiter de leur exemple. »

⁵ Voir, dans La Fontaine, la fable des *Grenouilles qui demandent un roi*. N. d. T.

⁶ J'ai visité Vérone; l'amphithéâtre est admirable; il surpasse même ceux de la Grèce. Quant à l'authenticité de l'histoire de Juliette, les habitants semblent y tenir beaucoup; ils donnent la date 1503 et montrent sa tombe : c'est un sarcophage uni, ouvert et en partie dégradé; il est situé dans un jardin en friche et solitaire, qui était autrefois un cimetière. Cette position me frappa comme étant conforme à la légende et triste comme leur amour. J'ai rapporté quelque morceaux de granit pour donner à ma fille et à mes nièces. Les monuments gothiques des Scaliger me plaisent à moi, pauvre virtuoso. *Lett. de Byr., nov. 1816.*

dont je me hasarde à traduire le nom¹, comparé à ces roquets sublimes? Tu oublies aussi ton poète Catulle, dont les vieux lauriers font place à des lauriers nouveaux²; ton amphithéâtre, où s'assirent les Romains; Dante protégé par tes remparts, et ton heureux vieillard pour qui le monde ne s'étendait pas au-delà de tes murs, et qui ne connaissait pas le pays où il vivait³; que ne peuvent les hôtes royaux que renferme aujourd'hui leur enceinte lui ressembler sous ce rapport et n'en jamais sortir! Oni, jetez des cris! faites des inscriptions! élevez des monuments de honte pour dire à l'oppression que le monde est soumis! Encombrez le théâtre dans votre loyale rage, la comédie n'est pas sur la scène; le spectacle est riche en rubans et en étoiles; tu peux le contempler à travers les barreaux de ton cachot; bats des mains, on te le permet, bonne Italie, car c'est une liberté qu'on accorde à tes mains enchaînées!

X.

Spectacle resplendissant! voyez le czar petit-maitre⁴, l'autocrate de la valse et de la guerre, convoitant les applaudissements comme il convoite un royaume, et aussi propre à papillonner qu'à gouverner; Adonis calmonck, ayant de l'esprit comme un Cosaque, et des inspirations généreuses, quand la gelée ne vient pas les durcir, un moment à demi dilatées par un dégel libéral, mais glacées de nouveau à la première matinée froide; accordant tout à la vraie liberté, sauf de rendre les nations libres. Comme le dandy impérial parle avec onction de la paix! si les Grecs voulaient seulement être ses esclaves, avec quel empressement il affranchirait la Grèce! avec quelle générosité il rendit aux Polonais leur diète, puis ordonna à la turbulente Pologne de se tenir tranquille! avec quelle bonté il daignerait envoyer la douce Ukraine et ses aimables Cosaques faire la leçon à l'Espagne! comme il montrerait volontiers dans la fière Madrid sa charmante et royale personne, trop longtemps cachée aux regards du Midi! Si, pour obtenir cette faveur, il faut avoir les Russes pour amis ou pour ennemis, chacun sait qu'à ce prix elle n'est pas trop chèrement payée. Poursuis, homonyme de l'illustre fils de Philippe; ton Aristote La Harpe t'appelle; ce que fut autrefois la Scythie pour le conquérant macédonien, puissent l'être pour toi et tes Scythes les rivages de l'Ibérie! Cependant, ô ci-devant jeune homme! n'oublie pas le destin de ton prédécesseur sur les rives du Pruth: si jamais tu le trouves en semblable péril, tu as pour venir à ton aide plus d'une vieille femme, mais point de Catherine⁵. L'Espagne aussi a des rocs, des rivières et des défilés; — l'ours peut tomber dans les rets du lion. Les plaines de

Xérès et leur chaud soleil sont fatals aux Goths; penses-tu qu'un peuple vainqueur de Napoléon fléchira devant toi? Crois-moi, regagne tes déserts, fais de tes épées des socs de charrue, rase et dégrasse tes hordes de Baskirs, délivre tes états de l'esclavage et du knout, plutôt que d'entrer imprudemment dans une voie funeste, et d'infester de tes sales légions des pays dont le ciel et les lois sont purs. L'Espagne n'a pas besoin d'engrais: elle a un sol fertile, mais elle ne nourrit pas d'ennemis; et puis il n'y a pas longtemps que ses vautours se sont amplement rassasiés; voudrais-tu leur fournir une nouvelle proie? Hélas! ton rôle sera celui de pourvoyeur, et non de conquérant. Je suis Diogène, fussent les Huns et les Russes se tenir devant mon soleil et celui de tant de millions d'hommes; mais si je n'étais pas Diogène, j'aimerais mieux être un ver rampant qu'un *parcil* Alexandre! Soit esclave qui voudra, le cynique sera libre; les parois de son tonneau sont plus solides que les murs de Sinope; il continuera à porter sa lanterne au visage des rois, pour chercher parmi eux un « honnête homme. »

XI.

Et que fait la Gaule, cette prolifique patrie du *nec plus ultra* des ultras et de leur bande mercenaire? Que fait-elle avec ses chambres bruyantes, et leur tribune que doit escalader l'orateur avant de trouver la parole? À peine l'a-t-il trouvée, qu'un « vous mentez » répond à ses dires! Notre chambre des communes daigne parfois entendre; un sénat gauchois a plus de langue que d'oreille; Constant lui-même, leur unique maître dans la science parlementaire, doit combattre demain pour justifier son discours de la veille. Mais cela coûte peu à de véritables Francs, qui aiment mieux se battre qu'écouter, fût-ce même leur père. Qu'est-ce que l'obligation de présenter sa poitrine à une balle, comparée au supplice d'écouter longtemps sans interrompre? Il est vrai que cette habitude ne régnait pas dans l'ancienne Rome, alors que Tullius lançait les foudres de sa voix; mais Démosthènes l'a sanctionné en disant que l'éloquence c'était « l'action, l'action! »

XII.

Mais où est le monarque, A-t-il dîné? ou gémit-il encore sous le poids douloureux de l'indigestion? Les pâtés révolutionnaires ont-ils levé l'étendard de la révolte et changé en prison les royales entrailles? Des mouvements alarmants ont-ils agité les troupes, ou bien aucun *mouvement* n'a-t-il suivi des soupes perfides? Des cuisiniers carbonari⁶ n'ont-ils pas suffisamment carbonadé chaque service? ou les prescrip-

¹ Cane I Della Scala, surnommé le Grand, mourut en 1529. Il fut le protecteur du Dante, qui le chanta sous le titre du grand Lombard.

² Vérone est remarquable comme ayant été le berceau de plusieurs grands hommes.

Per cui la fama in te chiara risuona
Egredia, eccelsa, alma Verona.

³ Le fameux vieillard de Vérone de Claudien, qui *suburbium nunquam egressus est*.

⁴ L'empereur Alexandre, qui mourut en 1825.

⁵ L'habileté de Catherine délivra Pierre, surnommé le Grand par politesse, lorsqu'il était entouré par les musulmans sur les bords du Pruth.

⁶ Suivant Botta, les républicains de Naples qui, durant le règne du roi Joachim, se réfugièrent dans les cavernes des Abruzzes, et là formèrent une confédération secrète et furent les premiers qui prirent le nom, devenu depuis familier en Italie, de Carbonari.

tions cruelles de la faculté ont-elles interdit la réplétion? Ah! je vois à ton air d'abattement que toute la trahison de la France réside dans ses cuisiniers! Excellent et classique Louis, dis-moi, trouves-tu que ce soit une chose bien désirable que d'être « le Désiré »? C'était bien la peine de quitter ta calme et verdoyante retraite d'Hartwel¹, ta table d'Apiciens et tes odes d'Horace, pour gouverner un peuple qui ne veut pas se laisser gouverner, et qui aime mieux être fustigé que sermonné! Ah! ton caractère et tes goûts n'étaient pas faits pour un trône; tu es beaucoup mieux placé à table, doux épicurien, destiné tout au plus à faire un hôte bienveillant ou un bon convive, aimant à causer littérature, sachant par cœur une moitié de l'*Art poétique*, et l'*Art du gourmand* tout entier; homme instruit en tout temps, parfois homme d'esprit, et bon quand la digestion le permet; — mais impropre à gouverner des pays libres ou esclaves, la goutte était pour toi un martyr suffisant.

XIII.

Terminerai-je sans rien dire de la noble Albion, sans lui payer le tribut de louanges que lui doit tout franc Breton? « Les arts, — les armes, — et Georges, — et la gloire, — et les îles, — et l'Heureuse Angleterre, — la richesse, — et le sourire de la liberté, — nos côtes et leurs blancs rochers qui ont tenu l'invasion en respect, — les sujets satisfaits, tous à l'épreuve de l'impôt, — le fier Wellington avec son bec d'aigle recourbé, ce nez, ce crochet auquel est suspendu l'univers², — et Waterloo, — et le commerce, — et — (chut! pas un mot encore sur les impôts et la dette!) — et le jamais (assez) regretté Castlereagh, dont le canif a l'autre jour coupé le cou à une oie, — et « les pilotes qui ont maîtrisé la tempête³! » — (mais gardons-nous, même pour rimer, de nommer la réforme)⁴, ce sont là les sujets qu'on a si souvent chantés jusqu'à ce jour; je pense qu'il est inutile de les chanter encore; vous les trouverez partout, dans tant de volumes, qu'il n'est pas du tout nécessaire que vous les trouviez ici. Peut-être cependant y aurait-il moyen d'en rencontrer qui s'accordent avec la rime, et, chose plus étrange, avec la raison. C'est ce que rend possible ton génie, ô Canning! toi qui, élevé pour faire un homme d'état, étais né homme d'esprit; toi qui jamais dans cette chambre ennuyeuse ne pus ravalier à une prose décolorée ta poétique flamme; notre dernier, notre meilleur, notre seul orateur⁵, je puis, moi aussi, te louer; — les

torys n'en font pas davantage; que dis-je? ils n'en font pas autant; — ils te haïssent, Canning, parce que ton génie leur en impose plus encore qu'il ne les sert. Les limiers se rassembleront à la voix du chasseur, et partout où il ira, la meute docile le suivra; mais ne prends pas pour de l'affection leurs aboyantes clameurs; c'est une menace pour le gibier, non un tribut qu'ils t'adressent; beaucoup moins fidèles que les chiens à quatre pattes, une piste douteuse ferait rétrograder ces bipèdes. Les arçons de ta selle ne sont pas encore complètement affermis, et le royal étalon n'a pas le pied très-sûr⁶; le vieux cheval blanc est revêché; il bronche quelquefois, il se cabre, et l'illustre monture se vautre dans la boue avec son cavalier. Mais pourquoi s'en étonner? l'animal chasse de race.

XIV.

Hélas! la propriété territoriale! quelle langue, quelle plume déplorera le sort de nos gentilshommes *sans campagne*⁷? les derniers à imposer silence au cri de guerre, les premiers à faire de la paix une maladie. Pourquoi étaient nés ces patriotes campagnards? Pour chasser, voter, et élever le prix des céréales? Mais il faut que le blé baisse, comme toutes les choses mortelles, les rois, les conquérants, et les prix plus que tout le reste. Vous faudra-t-il donc tomber à chaque épi de blé qui tombe? Pourquoi avez-vous troublé le règne de Bonaparte? il était votre grand Triptolème; ses vices ne détruisaient que des royaumes, et maintenaient vos prix à la grande satisfaction de tous nos lords, il pratiquait en grain l'alchimie agraire, la hausse des *fermages*. Pourquoi faut-il que le tyran ait échoué contre les Tartares, et réduit le blé à des prix aussi bas! Pourquoi l'avez-vous enchaîné sur son île solitaire? Cet homme vous était beaucoup plus utile sur le trône. Il est vrai qu'il prodiguait sans mesure le sang et l'or; mais qu'importe? la Gaule en portera le blâme; mais le pain était cher, le fermier payait régulièrement, et au jour des adjudications, l'acre de terre se louait bien. Mais où est maintenant la bonne *ale* bue à la quittance finale? où est le tenancier fier de sa bourse bien garnie, et connu pour n'être jamais en arrière? la ferme qui ne manquait jamais de fermier? le marais transformé en terre productive? l'espoir appelant de ses vœux impatients l'expiration du bail, le doublement du *fermage*? Quel fléau que la paix! En vain des prix sont adjugés pour exciter l'émulation du laboureur, en vain les communes votent leur bill patriotique; l'intérêt de

¹ Hartwell, dans le comté de Buckingham, résidence de Louis XVIII pendant les dernières années de l'émigration.

² « Naso suspendit adunco. » HOR. *N. d. T.*

³ « Le pilote qui maîtrisa la tempête. » C'est le refrain d'une chanson en l'honneur de Pitt, par Canning.

⁴ Dans le texte, le vers précédent se termine par *storm*, tempête, qui rime effectivement avec *reform*. *N. du T.*

⁵ Je n'ai jamais entendu personne qui n'ait complètement représenté l'idéal de l'orateur. Grattan s'en serait rapproché, n'était son débit d'arlequin. Je n'ai point entendu Pitt. Fox me frappa comme un homme de discussion (*debater*), ce qui, à mes yeux, diffère autant d'un orateur que l'improvisateur diffère

d'un poète. Grey est imposant, mais il n'est point orateur; Canning s'en approche quelquefois. *Journal de Byron*, 1821.

⁶ A la suite du suicide de lord Londonderry, arrivé en août 1822, M. Canning, qui se préparait à partir pour l'Inde comme gouverneur général, fut nommé secrétaire d'état aux affaires étrangères, au grand déplaisir de Georges IV et des tories du cabinet. Il vécut pour vérifier quelques-unes des prédictions du poète, abandonner la politique *étrangère* de son prédécesseur, renverser le parti tory par une coalition avec les whigs, et préparer les voies à la réforme parlementaire.

⁷ Jeu de mots sur le terme *country gentleman*, gentilhomme de campagne, propriétaire terrien. *N. d. T.*

*la terre*¹ (vous comprendriez mieux si je disais *l'intérêt en terre*), — l'intérêt égoïste de la terre gémit sur toute l'étendue du territoire, épouvantée qu'elle est que l'abondance ne vienne à gagner le pauvre. Remontez donc, ô fermages ! haussiez vos prix, sans quoi le ministère perdra ses votes ; et le patriotisme, dont la délicatesse est si susceptible, fera descendre ses pains aux prix du cours ; car, hélas ! « les pains et les poissons », si inépuisables naguère, ont disparu ; — le four est clos, l'océan à sec, et il ne reste de tous les millions dépensés que la nécessité d'être modéré et content. Ceux qui ne le sont pas *ont eu leur tour*, — et chacun a le sien dans l'urne impartiale de la fortune ; maintenant, qu'ils trouvent leur récompense dans leur propre vertu, et prennent leur part des bienfaits qu'eux-mêmes ont préparés. Voyez la foule de ces Cincinnatus sans gloire, fermiers de la guerre, dictateurs de la ferme ; *leur soc de charrue*, c'était le glaive manié par des mains mercenaires, *leurs champs* étaient engraisés par le sang versé sur d'autres plages ; tranquilles dans leurs granges, ces laboureurs sabins envoyaient combattre leurs frères, — pourquoi ? pour les fermages ! Chaque année ils votaient libéralement notre sang, nos sueurs, des millions arrosés de larmes, — pourquoi ? pour les fermages ! Ils hurlaient, dinaient, buvaient, juraient de mourir pour l'Angleterre ; — pourquoi donc vivre ? — pour leurs fermages ! La paix a fait des mécontents de tous ces patriotes de la hausse ; la guerre, c'était pour eux les fermages ! Comment concilier tous les millions dépensés en pure perte avec leur amour de la patrie ? en les conciliant avec leurs fermages ! Et ne rendront-ils pas aux prêteurs les trésors qu'ils ont avancés ? Non : que tout périsse, — pourvu que les fermages haussent. Pour eux, bonheur, malheur, santé, richesse, joie, douleur, existence, but, religion, — les fermages ! les fermages ! les fermages ! Tu vendis ton droit d'aînesse, Esau, pour un plat de lentilles ; tu aurais dû obtenir davantage, ou manger moins ; maintenant que tu as avalé ton potage, tes réclamations sont inutiles ; Israël prétend que le marché est valable. Tel a été, propriétaires, votre appétit pour la guerre ; et maintenant que vous vous êtes gorgés de sang, vous criez pour une égratignure ! Eh quoi ! voudraient-ils étendre jusqu'aux écus leur tremblement de terre ? quand la propriété foncière s'écroule, entraîner le papier solide dans sa chute ? pourvu que les fermages haussent, laisser périr la banque et la nation, et fonder à la bourse un hospice des enfants trouvés ? Voyez-vous, au milieu des angoisses de la religion, notre mère l'église pleurer, Niobé nouvelle, sur les dîmes, ses enfants ? les prélats s'en vont — où sont allés les saints, et les pluralités² orgueil-

leuses sont réduites à l'unité. L'église, l'état, les factions luttent dans l'ombre, ballottés par le déluge dans leur arche commune. Dépouillée de ses évêques, de ses banques et de ses dividendes, une autre Babel s'élève, — mais l'Angleterre finit. Et pourquoi ? pour satisfaire d'égoïstes besoins, et soutenir la taupinière de ces fourmis agraires. « Va voir les fourmis, paresseux, et prends exemple sur elles ; » admire leur patience dans tous les sacrifices, jusqu'au jour où une leçon a été donnée à leur orgueil, où ils ont recueilli le prix des impôts et de l'homicide ; admire leur justice, qui voudrait refuser le paiement de la dette nationale : — et qui l'a élevée si haut, cette dette ?

XV.

Tournons maintenant notre voile vers ces rocs dangereux, ces nouvelles Simplegades, — les fonds publics, où Midas pourrait voir encore son désir satisfait en papier réel ou en or imaginaire. Ce magique palais d'Alcine étale plus de richesse que l'Angleterre n'en aurait à perdre si tous ses atomes étaient de l'or pur et tous ses cailloux venus du Pactole. Là joue la fortune, pendant que la rumeur publique tient les dés, et que le monde tremble d'apprendre la faillite d'un agent de change. Comme elle est riche l'Angleterre ! Non pas, à la vérité, en mines, en paix, en abondance, en blé, ou en huiles, ou en vins ; ce n'est pas une terre de Chanaan, pleine de lait et de miel ; elle n'a pas non plus force argent comptant (si ce n'est en monnaie de papier) ; mais, n'hésitons pas à le reconnaître, jamais pays chrétien fut-il aussi riche en juifs ? Ils se laissaient arracher les dents par le bon roi Jean, et maintenant, ô rois ! ils ont la bonté de vous arracher les vôtres ; ils contrôlent toutes choses, tous les gouvernements, tous les souverains, et font circuler un emprunt « de l'Indus au pôle. » Les trois frères, le banquier, — l'agent de change, — le baron³, volent au secours de ces royaux banqueroutiers dans leur détresse. Et ils ne s'en tiennent pas là ; Colombie voit de nouvelles spéculations suivre chacun de ses succès, et le philanthrope Israël daigne tirer de l'Espagne épuisée l'intérêt de ses capitaux. Sans la postérité d'Abraham la Russie ne peut marcher. C'est l'or et non le fer qui élève l'arc triomphal du conquérant. Deux juifs, deux rejetons du peuple choisi, peuvent par tout pays trouver la terre promise : — deux juifs maintiennent les Romains sous le joug, et viennent en aide au Hun maudit, plus brutal que ne l'étaient ses ancêtres ; deux juifs, — qui ne sont pas des Samaritains, — gouvernent le monde avec tout l'esprit de leur secte. Que leur importe le bonheur de la terre ? un congrès forme leur « nouvelle Jérusalem, » où ils sont alléchés par des

¹ C'est-à-dire l'intérêt agricole. Il y a dans le texte un jeu de mots que nous avons voulu conserver dans la traduction. La propriété foncière en Angleterre étant réunie dans un petit nombre de mains riches et puissantes, l'intérêt agricole, largement représenté dans la législation, est presque toujours prépondérant. *N. d. T.*

² Cumuls ecclésiastiques. *N. A. T.*

³ Le chef de l'illustre maison de Montmorency était désigné

sous le titre de premier baron chrétien, un de ses ancêtres passant pour avoir été le premier noble qui se fût converti en France au christianisme. Lord Byron fait probablement allusion à cette plaisanterie de M. de Talleyrand, qui, rencontrant M. de Montmorency dans le même salon que M. Rotschild quelque temps après que celui-ci eut été anobli par l'empereur d'Autriche, demanda, dit-on, — la permission de présenter le premier baron juif au premier baron chrétien.

baronies et des décorations. — O saint Abraham! que dis-tu quand tu vois tes sectateurs se mêler à ces pourceaux couronnés, qui ne crachent point sur leur « casaque juive, » mais les honorent comme faisant partie du cortège? — (O pape! qu'est devenu ton orteil mis en oubli? ne saurais-tu en administrer un coup à Judas? a-t-il donc cessé de « regimber contre l'aiguillon? ») O Abraham! vois-les de nouveau sur le rivage de Shylock ¹ coupant leur « livre de chair » sur le cœur des nations.

XVI.

Il présente un spectacle étrange, ce congrès destiné à réunir toutes les incohérences, toutes les disparates. Je ne parle pas des souverains; — ils se ressemblent tous, comme les pièces frappées à la monnaie: mais ceux qui font jouer les marionnettes, et dont la main tire les fils, sont plus diversifiés que leurs lourds souverains. Juifs, auteurs, généraux, chariatans, se liguant au yeux de l'Europe émerveillée de leurs vastes projets. Là cajole Metternich, le premier parasite du pouvoir; là Wellington oublie ses combats; là Châteaubriand compose un nouveau poème des *Martyrs*²; là des Grecs subtils³ intriguent pour le compte de stupides Tartares; là Montmorency, l'ennemi juré des chartes⁴, devient tout à coup un diplomate de grand éclat, et fournit des articles au *Journal des « Débats »*; selon lui, la guerre est sûre, — moins sûre cependant que sa démission insérée au *Moniteur*. Comment le cabinet dont il faisait partie a-t-il pu commettre une pareille bêtise? La paix vaut-elle un ministre ultrà? il tombe, peut-être pour se relever « presque aussi vite qu'il a conquis l'Espagne⁵. »

XVII

Mais en voilà assez sur ce sujet. — Un spectacle plus douloureux appelle le regard de la muse, qui ne peut le voir sans détourner les yeux. La fille d'un empereur, l'épouse d'un empereur, l'impériale victime — sacrifiée à l'orgueil, la mère de cet enfant, espoir d'un héros, du jeune Astyanax de la moderne Troie⁶, l'ombre encore pâle de la plus haute reine que la terre ait jamais vue ou verra jamais, voltige parmi les fantômes du jour, objet de pitié, débris du naufrage de la puissance. O mystification cruelle! L'Autriche ne pouvait-elle épargner sa fille? Que faisait là la veuve de France? Sa place était aux bords des vagues de Sainte-Hélène, son trône dans la

tombe de Napoléon. Mais non, — elle veut régner encore en miniature, escortée de son formidable chambellan, de cet Argus belliqueux, dont les yeux, qui ne s'élèvent pas au nombre de cent, doivent la suivre au milieu de ces misérables pompes⁷. Si elle ne partage plus, si elle partagea en vain un pouvoir qui, surpassant celui de Charlemagne, s'étendait de Moscou aux mers du Midi, elle gouverne encore le pastoral empire du fromage, où Parme voit le voyageur accourir pour noter les costumes de sa cour pygmée. Mais elle s'avance! et pendant que les nations la regardent et s'affligent, — Vérone la voit dépouillée de tous ses rayons avant que les cendres de son époux aient eu le temps de se refroidir dans leur terre inhospitalière (si toutefois ces cendres redoutables peuvent jamais se refroidir; — mais non, elles se ranimeront et briseront leur cercueil); elle vient! — L'Andromaque (non celle de Racine ou d'Homère), voyez! elle s'appuie sur le bras de Pyrrhus! Oui, le bras où fume encore le sang de Waterloo, qui brisa le sceptre de son époux, ce bras est offert et accepté! Une esclave ferait-elle plus, ou moins? — Et lui dans sa tombe récente! Ses yeux, son visage ne trahissent aucune lutte intérieure, et l'ex-impératrice est devenue ex-épouse! Voilà donc la puissance des affections et des devoirs sur le cœur des rois! Pourquoi ménageraient-ils les sentiments des hommes, quand ils font si bon marché des leurs?

XVIII.

Mais, fatigué de folies étrangères, je reviens à mon pays natal, et me contente d'esquisser ce groupe. — Le tableau viendra plus tard. Ma muse allait pleurer, mais avant que la première larme fût versée, elle aperçut sir William Curtis en jupon écossais, entouré des chefs de tous les clans highlandais, qui venaient saluer leur frère Vieh Ian alderman! Le Guildhalle⁸ était devenu gaélique et retentissait d'acclamations en langue herse, pendant que tout le conseil communal s'écriait: « Claymore⁹! » En voyant les tartans de l'orgueilleux Albyn ceindre comme un baudrier la taille grossière d'un Celte de la Cité¹⁰, ma muse éclata d'un rire si immodéré, que je m'éveillai, — et, par ma foi! ce n'était pas un rêve!

Lecteur, arrêtons-nous ici: — s'il n'y a pas de mal dans ce premier « *carmen*, » — peut-être en auras-tu un second.

¹ Venise.

² M. Châteaubriand, en qui le ministre n'a point fait oublier l'auteur, reçoit un singulier compliment d'un souverain littéraire: — « Ah! M. C., seriez-vous parent de ce Châteaubriand qui a écrit quelque chose? » On dit que l'auteur d'*Atala* se repent, un moment de sa *légitimité*.

³ Le comte Capo d'Istria, depuis président de la Grèce. Il fut assassiné en septembre 1831 par le frère et le fils d'un chef maitote qu'il avait emprisonné.

⁴ Le duc de Montmorency-Laval.

⁵ Allusion aux vers de Pope sur lord Peterborough: « Celui dont les canons percèrent les rangs ibériens forme aujourd'hui mes quinconces, taille mes vignes ou dompte la plaine indocile presque aussi vite qu'il a conquis l'Espagne. »

⁶ Napoléon François-Charles-Joseph, duc de Reichstadt,

mourut dans le palais de Schœnbrunn, le 22 juillet 1832, au moment où il atteignit sa vingt et unième année.

⁷ Le comte Neipperg, chambellan et second mari de Marie-Louise, n'avait qu'un œil.

⁸ Maison communale. *N. d. T.*

⁹ Mot écossais signifiant glaive, épée. *N. d. T.*

¹⁰ Georges IV, dit-on, se montra mécontent en entrant dans sa chambre d'Holyrood, habillé du tartan des Stuarts, de voir une personne exactement habillée de même: c'était sir William Curtis. Le chevalier avait le costume complet, jusqu'au couteau dans la jarrettière. Il demanda au roi comment il le trouvait. — « Fort bien, » répliqua sa majesté; « il ne vous manque qu'une enlère dans vos grègues. » Le mangeur de soupe à la tortue s'est fait graver avec son habillement celtique.

L'ILE,

ou

CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS.

AVERTISSEMENT.

Les principaux événements qui forment la base de ce poëme sont tirés en partie du récit de la révolte du vaisseau *la Bounty*, dans les mers du Sud, en 1789, par le lieutenant Bligh, en partie de la relation des îles Tonga par Marinier.

Gênes, 1825.

L'ILE¹.

CHANT PREMIER.

I.

L'heure de quart du matin était arrivée ; le vaisseau continuait sa marche et poursuivait avec grâce sa route liquide ; au milieu des vagues jaillissantes la proue majestueuse creusait un rapide sillon. En face, le monde des eaux se déroulait à perte de vue ; derrière, étaient semés les îlots de la mer du Sud. La nuit paisible, commençant à replier ses ombres et à se diaprer de lumière, était arrivée à ce moment qui sépare les ténèbres de l'aurore ; les dauphins, sentant l'approche du jour, s'élevaient à la surface, comme empressés de recevoir ses premiers rayons ; les étoiles voyaient leur clarté pâlir devant des clartés plus vives, et cessaient de baisser vers l'océan leurs brillantes paupières ; la voile, naguère obscurcie, reprenait sa blancheur, et une brise rafraîchissante soufflait sur les îlots. Déjà l'océan pourpré annonce la venue du soleil ; mais avant qu'il paraisse, quelque chose va se passer.

II.

Le chef vaillant dort dans sa cabine, plein de confiance dans ceux qui veillent ; ses songes lui retracent le rivage aimé de la vieille Angleterre, ses fatigues récompensées, ses périls terminés ; son nom a pris place sur la liste glorieuse de ceux qui ont été à la découverte du pôle qu'entourent les tempêtes. Le plus pénible est passé, et tout semble lui répondre du reste² ; pourquoi donc son sommeil ne serait-il pas paisible ? Hélas ! son tillac est foulé par des pieds indociles, et des mains audacieuses veulent s'emparer du commandement ; ce sont des jeunes cœurs soupi-

rant après l'une de ces îles qu'un beau soleil éclaire, où l'âme se réchauffe au sourire de l'été et de la femme ; ce sont des hommes sans patrie, qui, après une trop longue absence, n'ont point retrouvé le toit natal, ou l'ont trouvé changé ; hommes à demi civilisés, qui préfèrent une vie sauvage, douce et tendre à la vague incertaine. Les fruits spontanés que la nature prodigue sans culture ; les bois qui n'ont de sentiers que ceux que trace le caprice, les champs où l'abondance prodigue ses dons à tous indistinctement, la terre possédée en commun, n'appartenant à personne ; ce désir, que les siècles n'ont pu étouffer dans l'homme, de n'avoir de maître que sa volonté³ ; la terre, dont les trésors invendus sont à sa surface, et n'ayant d'or que ses produits et les rayons du soleil ; la liberté, qui dans chaque grotte trouve une demeure ; ce jardin universel, où tous peuvent se promener, où la nature avoue une nation pour sa fille, et se complait au spectacle de sa sauvage félicité ; nation heureuse, ayant pour toute richesse des coquillages et des fruits, pour marine des canots qui n'ont jamais perdu le rivage de vue, pour plaisirs la vague écumeuse et la chasse, et pour qui le spectacle le plus étrange c'est un visage européen ; voilà les objets, voilà le pays que ces étrangers brûlent de revoir ; cette vue leur coûtera cher.

III.

Brave Bligh, éveille-toi ! l'ennemi est à ta porte ! Éveille-toi ! éveille-toi ! Hélas ! il est trop tard ! les mutins ont fièrement pris place à la porte de ta chambre, et ont proclamé le règne de la fureur et de la crainte. Tes membres sont garrottés ; la baïonnette est appuyée sur ta poitrine ; ceux qui tremblaient naguère à ta voix te déclarent leur prisonnier, et te traînent sur le tillac, où désormais à ton commandement ne manœuvrera plus le gouvernail, ne s'enflera plus la voile. Le sauvage instinct qui cherche à étouffer sous des manifestations de colère la voix du devoir audacieusement violé éclate autour de toi, aux regards surpris de ceux qui redoutent encore le chef qu'ils sacrifient ; car l'homme ne peut jamais faire totalement taire sa conscience, à moins d'épuiser la coupe enivrante de la passion.

¹ *L'île* a été écrite à Gênes au commencement de l'année 1825, et publiée dans le mois de juin.

² Quelques heures avant la révolte, ma position était on ne peut meilleure : j'avais un vaisseau dans l'ordre le plus parfait, abondamment fourni de tout ce qui pouvait être nécessaire en munitions et en provisions ; le but de mon voyage était atteint et les deux tiers de ma mission étaient déjà remplis, et ce qui restait à faire s'annonçait sous les plus heureux auspices. BLIGH.

³ Les femmes d'Otaïti sont belles, douces, agréables dans leurs

manières et leur conversation, douées d'une grande sensibilité et suffisamment coquettes pour se faire admirer et aimer. Les chefs étaient tellement bien disposés à notre égard qu'ils voulaient nous forcer à rester parmi eux et nous promettaient de grands biens. Doit-on s'étonner qu'une bande de matelots sans aucune famille se soit exécutée là où se présentait une si belle occasion, au milieu de l'abondance, dans une des plus belles îles du monde, où il n'est nul besoin de travailler, et où les douceurs de la paresse sont au-delà de toute idée ? BLIGH.

IV.

En vain, sans te laisser imposer silence par l'aspect de la mort, ta voix, au péril de ta vie, fait un appel à ceux qui sont restés fidèles : ils ne viennent pas ; ils sont en petit nombre, et, comprimés par la terreur, ils sont forcés d'approuver ce que des cœurs plus farouches applaudissent. En vain tu leur demandes les motifs de leur conduite ; ils ne répondent que par un jurement et la menace d'un traitement plus rigoureux. On fait luire à tes yeux la lance éblouissante, on approche de ta gorge la pointe de la baïonnette. Les mousquets sont dirigés contre ta poitrine par des mains qui ne craindront pas d'achever leur crime. Tu les défiles avec toute la promptitude de la haine, et bientôt, ô Bligh ! il n'y aura plus entre la mort et toi que sa planche fragile ; elle ne contient d'autres provisions que ce qu'il en faut pour promettre ce trépas que leurs mains te refusent ; tout juste assez d'eau et de pain pour prolonger pendant quelques jours l'agonie des mourants. Néanmoins quelques cordages, un peu de toile, du fil à voile, véritables trésors pour l'homme exilé sur les solitudes de l'océan, sont ajoutés ensuite à la sollicitation pressante de ceux qui ne voient pour eux d'autre espoir que l'air et la mer ; on y joint encore l'intelligente boussole, cette vassale tremblante du pôle, cette âme de la navigation¹.

V.

« Lancez la chaloupe ! » s'écrie alors leur chef ; et qui osera répondre : « Non » à la révolte dans ce premier moment d'effervescence, dans les saturnales de sa puissance inespérée ? La chaloupe est descendue avec toute la promptitude de la haine, et bientôt, ô Bligh ! il n'y aura plus entre la mort et toi que sa planche fragile ; elle ne contient d'autres provisions que ce qu'il en faut pour promettre ce trépas que leurs mains te refusent ; tout juste assez d'eau et de pain pour prolonger pendant quelques jours l'agonie des mourants. Néanmoins quelques cordages, un peu de toile, du fil à voile, véritables trésors pour l'homme exilé sur les solitudes de l'océan, sont ajoutés ensuite à la sollicitation pressante de ceux qui ne voient pour eux d'autre espoir que l'air et la mer ; on y joint encore l'intelligente boussole, cette vassale tremblante du pôle, cette âme de la navigation².

VI.

Alors le chef qui s'est élu lui-même croit devoir amortir la première sensation de son crime, et ranimer le courage de ses compagnons, de peur que la passion ne revienne au port de la raison. — « Holà ! la tasse à boire³ ! » s'écrie-t-il. « De l'eau-de-vie pour

les héros⁴ ! » arriva-t-il un jour à Burke de s'écrier, voulant sans doute qu'on allât à la gloire épique par un liquide chemin. Nos héros de nouvelle date partageront son avis ; la coupe fut vidée avec de grands applaudissements, et ce cri : « *Huzza ! En route pour Otaïti*, » retentit de toutes parts. Quel cri étrange dans la bouche de ces fils de la révolte ! L'île paisible et son sol si doux, les cœurs amis, les banquets sans travail, la politesse prévenante inspirée par la seule nature, les richesses que n'a point amassées l'avarice, l'amour qui ne s'achète pas, tout cela peut-il avoir des charmes pour de farouches enfants des mers, chassés sur leur navire devant tous les vents du ciel ? Est-ce donc au prix du malheur d'autrui qu'ils se préparent à obtenir ce qu'implore vainement la douce vertu, le repos ? Hélas ! telle est notre nature : tous nous tendons au même but par des routes différentes ; nos facultés, notre naissance, notre patrie, notre nom, notre fortune, notre caractère et même notre constitution physique exercent sur notre argile flexible plus d'influence que tout ce qui est en dehors de notre étroite sphère. Et cependant une voix murmure au-dedans de nous, que nous entendons à travers le silence de la cupidité, le tintamarre de la gloire ; quelque croyance qu'on nous enseigne, quelque sol que nous foulions, la conscience de l'homme est l'oracle de Dieu !

VII.

La chaloupe est encombrée par le petit nombre de ceux qui sont restés fidèles ; cet équipage attend tristement son chef ; mais il en est qui sont restés à contre-cœur sur le tillac de cet orgueilleux navire, — moralement naufragé, — et qui voient d'un œil de compassion la destinée de leur capitaine ; pendant que d'autres, insultant aux maux qui l'attendent, rient de voir sa voile pygmée et sa barque si fragile et si chargée. Le léger nautille qui dirige sa nacelle, cet enfant de la mer, heureux navigateur de son canot-coquille, cette Mab⁵ des ondes, cette fée de l'océan, a une embarcation moins fragile, et plus de liberté, hélas ! dans ses mouvements. Quand l'ouragan aux ailes de flammes balaie l'abîme, il est en sûreté, — il trouve un port au fond des eaux, — et survit triomphant aux flottes des rois de la terre,

¹ Un peu avant le lever du soleil, lorsque j'étais endormi, M. Christian, le maître d'armes, le lieutenant des canonnières, et Thomas Burkitt, matelot, entrèrent dans ma cabine, se saisirent de moi et me lièrent les mains derrière le dos avec une corde, me menaçant de me tuer à l'instant si je parlais ou si je faisais le moindre bruit. Néanmoins je criai au secours aussi fort que je le pus ; mais ce fut inutilement. Les officiers, qui n'étaient pas complices de la révolte, étaient gardés par des sentinelles placées à leur porte ; à la mienne se tenaient trois hommes, outre les quatre du dedans ; tous, excepté Christian, avaient des mousquets et des baïonnettes ; lui, n'avait qu'un couteau. Je fus tiré hors de mon lit, et amené sur le pont, en chemise. Lorsque je demandai les motifs d'une telle violence, on me répondit de me taire. On ordonna au bosseman de mettre la chaloupe à la mer, en le menaçant, s'il ne se dépêchait pas, de prendre soin de lui. La chaloupe fut lancée, et MM. Heyward et Hallet, tous deux aspirants, et M. Samuel, le ministre, reçurent l'ordre de descendre dedans. Je demandai le motif d'un pareil ordre et je cherchais à persuader à ceux qui m'entouraient de ne pas per-

sister dans de pareils actes de violence. Mais mes représentations étaient sans effet, et je n'obtenais d'autres réponses que : « Tenez votre langue, ou vous êtes mort à l'instant. » BLIGH.

² On permit au bosseman et aux matelots qui devaient partir dans la chaloupe d'emporter du fil, des canevas, des lignes, des cordages, vingt-huit barriques d'eau ; on donna à M. Samuel cent cinquante livres de pain, une petite quantité de rhum et de vin, et aussi un cercle et un compas. BLIGH.

³ Les mutins ayant ainsi forcé leurs compagnons à partir dans la chaloupe, Christian ordonna qu'on servit une ration d'eau-de-vie à tous les gens de sa troupe. BLIGH.

⁴ Il paraît que ce fut le docteur Johnson qui donna cette réputation au cognac. « On lui conseilla, » dit Boswell, « de prendre un verre de clair. Il branla la tête et dit : « Le bordeaux est la liqueur des enfants, le porter celle des hommes ; mais celui qui veut devenir un héros doit boire de l'eau-de-vie. »

BOSWELL, éd. Croker, t. IV, p. 252

⁵ Mab ou Titania, l'épouse d'Obéron. N. d. T.

qui font trembler le monde, et que le vent anéantit.

VIII.

Quand tout fut prêt sur ce navire qui obéissait à un révolté, — un matelot, moins endurci que ses camarades, laissa voir cette vaine pitié qui ne fait qu'irriter le malheur. Son regard chercha celui de l'homme qui fut son chef, et lui exprima un sympathique repentir ; puis il porta une liqueur bienfaisante à sa bouche altérée et brûlante. Mais on l'observa, on le fit retirer, et aucun nuage de commisération ne vint plus obscurcir l'aurore de la révolte¹. Alors s'avança l'audacieux jeune homme qui récompensait l'affection de son chef en le sacrifiant ; et, montrant la frêle embarcation, il s'écria : « Partez sur-le-champ ! Le délai c'est la mort ! » Et néanmoins en ce moment même il ne put entièrement étouffer ses sentiments. Il suffit d'un mot pour éveiller en lui le remords d'un forfait qui n'était encore consommé qu'à demi ; et l'émotion qu'il déroba aux regards de ses complices se dévoila à son chef. Quand Bligh, d'un ton sévère, lui demanda ce qu'était devenue sa reconnaissance pour l'affection qu'il lui avait témoignée, et l'espoir qu'il avait conçu de voir son nom, célèbre un jour, ajouter un nouveau lustre aux mille gloires de l'Angleterre, ses lèvres convulsives ne purent articuler que ces mots terribles : « C'est cela ! c'est cela ! Je suis en enfer ! en enfer. »² Il n'en dit pas davantage ; mais, poussant son chef vers la barque, il le confia à cette arche fragile. Ce furent les seules paroles qui tombèrent de ses lèvres ; mais que de choses étaient contenues dans ce féroce adieu !

IX.

En ce moment, le soleil arctique s'élevait tout entier au-dessus des ondes ; tantôt la brise se taisait, tantôt elle murmurait du fond de son antre ; comme sur une harpe éolienne, ses ailes fébriles tantôt faisaient résonner les cordes de l'océan, tantôt les effleuraient à peine. D'une rame lente et désolée l'esquif sacrifié se dirigeait péniblement vers les rocs qu'on voyait de loin poindre comme un nuage au-dessus des flots. Cette chaloupe et ce vaisseau ne doivent plus se revoir ! Mais mon but n'est point de raconter leur lamentable histoire, leurs périls constants, leurs rares moments de consolation, leurs jours de dangers et leurs nuits de douleur, leur mâle courage, lors même qu'ils jugeaient leur position sans espoir ; la famine poursuivant sourdement son œuvre de destruction, et rendant le squelette d'un fils méconnaissable même à sa mère ; les maux qui

rendaient leur faible pitance plus insuffisante encore, et faisaient taire jusqu'au cri de la faim ; l'inconstance de l'océan, tantôt menaçant de les engloutir, tantôt les laissant lutter d'une rame paresseuse et avec de lents efforts contre une mer qui ne cédait qu'à regret à la force ; l'incessante fièvre de cette soif dévorante qui accueillait comme l'onde d'une source pure la pluie épanchée des nuages sur des membres nus, éprouvait une jouissance au milieu des froides averses d'une nuit orageuse, et tordait la voile humide pour en extraire une goutte qui humectait les ressorts desséchés de la vie ; l'ennemi sauvage auquel il fallait se soustraire pour demander à l'océan un refuge plus hospitalier ; ces spectres décharnés, échappés enfin au trépas pour faire le récit vridique des dangers les plus horribles que les annales de l'océan aient jamais offerts à l'effroi de l'homme et aux larmes de la femme.

X.

Nous les abandonnons à leur sort, qui ne resta pas ignoré, ni sans réparation. La vengeance réclame ses droits ; la discipline violée prend hautement en main leur cause, et toutes les marines outragées dans leur personne demandent le châtiment des infracteurs de leurs lois. Suivons dans leur fuite les révoltés, à qui une vengeance lointaine n'inspire aucun effroi. Les voilà qui fendent les vagues, — ils volent ! ils volent ! ils volent ! Leurs yeux une fois encore salueront la baie chérie ; une fois encore ces rivages sans loi vont recevoir les hommes hors la loi qu'ils ont accueillis naguère ; la nature et la divinité de la nature, — la femme, — les appellent sur des bords où ils n'auront d'accusateurs que leur conscience, où la terre est un héritage commun dont tous jouissent sans querelle ; où le pain se cueille comme un fruit³, où la possession des champs, des bois, des rivières, n'est contestée à personne. — L'âge *sans or*, celui où nul n'a son sommeil troublé par la pensée de l'or, règne sur ce rivage, ou plutôt y régna, jusqu'au jour où l'Europe en instruisit les habitants mieux qu'elle n'avait fait auparavant, leur donna ses coutumes, améliora les leurs, mais en même temps leur laissa l'héritage de ses vices. Oublions tout cela ! Voyons-les tels qu'ils étaient, bons avec la nature, ou se trompant avec elle. « Huzza ! vers Otaiti ! » tel est le cri qui résonne dans l'air pendant que s'avance le majestueux navire. La brise s'élève ; devant son souffle, la voile naguère détendue arrondit ses arceaux ; les flots bouillonnent plus rapides autour de la proue hardie qui les écarte sans effort.

¹ Isaac Martin avait le désir de me secourir, et au moment où il approcha la gourde de mes lèvres entièrement desséchées, nous exprimâmes nos sentiments mutuels par des regards ; mais on s'en aperçut, et il fut éloigné. Il descendit alors dans la chaloupe ; mais il fut forcé de revenir. Bligh.

² Christian dit alors : — « Venez, capitaine Bligh ; vos officiers et vos hommes sont maintenant dans la chaloupe, et vous devez aller avec eux ; si vous cherchez à faire la moindre résistance, vous serez à l'instant mis à mort et sans plus de cérémonie. Je fus descendu dans la chaloupe par une bande de scélérats armés. On nous attacha à la poupe du vaisseau avec une corde ; on nous jeta quelques pièces de porc et quatre coutelas. Après être restés quelque temps le jonc de ces misérables et le but de leurs

plaisanteries, nous fîmes poussés en pleine mer. Dix-huit personnes étaient avec moi dans la chaloupe ; lorsque nous fîmes éloignés, nous entendîmes les mutins pousser à plusieurs reprises, Huzza pour Otaiti. Christian, leur chef, était d'une famille respectable du nord de l'Angleterre ; lorsqu'il me poussa hors du vaisseau, je lui demandai si c'était là une manière de me prouver sa reconnaissance pour les témoignages d'amitié qu'il avait reçus de moi. Cette question le troubla, et il répondit avec beaucoup d'émotion : — « Capitaine Bligh, c'est une fatalité, je suis dans l'enfer. » Bligh.

³ Le célèbre arbre à pain, que le capitaine Bligh avait entrepris de transplanter.

Ainsi l'Argo¹ fendait l'onde vierge de l'Euxin; mais ceux qu'il portait tournaient encore les yeux vers la patrie; — ceux qui montent ce navire rebelle ont renié la leur, et la fuient comme le corbeau fuyait l'arche; et cependant ils se proposent de partager le nil de la colombe, et d'amollir aux feux de l'amour leurs farouches courages.

L'ILE.

CHANT SECOND.

I.

Qu'ils étaient doux les chants de Toubonai², au moment où le soleil d'été descendait dans la baie de corail! « Venez! » disaient les jeunes filles, « rendons-nous sous les plus charmants ombrages de l'île; allons entendre le gazouillement des oiseaux; le ramier roucoulera dans la profondeur de la forêt comme la voix des dieux de Bolaton; nous cueillerons les fleurs qui croissent sur les tombeaux, car elles ne fleurissent jamais mieux que là où repose la tête du guerrier; et nous nous assiérons à l'heure du crépuscule, nous verrons les rayons charmants de la lune se jouer à travers l'arbre *toua*, et, couchées sous son ombre, le mélancolique murmure de ses rameaux nous fera éprouver une douce tristesse, ou bien nous gravirons les rochers du rivage, et de là nous regarderons la mer lutter en vain contre le roc gigantesque qui refoule en colonne écumeuse les flots vaincus. Comme cela est beau à voir! Comme ils sont heureux ceux qui se débarrassent aux fatigues et au tumulte de la vie, pour contempler des scènes où il n'y a de luttes que celle de l'océan! Et, lui-même, il connaît l'amour, cet océan d'azur, alors que sous la douce influence de la lune sa crinière hérissée devient lisse et onduleuse

II.

» Oui, nous cueillerons les fleurs du sépulcre, puis nous ferons un banquet aussi délicieux que celui des esprits dans leurs fortunés bocages; puis nous nous plongerons, et nous jouerons dans les vagues; puis nous nous étendrons sur le gazon, et, humides encore après cet exercice plein de charmes, nous oindrons nos corps d'une huile odorante, nous tresserons les guirlandes cueillies sur les tombeaux, et parerons nos têtes des fleurs nées sur la sépulture des braves. Mais voici venir la nuit; le *Moua* nous appelle; le son des nattes retentit sous nos pas le long du chemin; tout à l'heure les torches de la danse refléteront leurs étincelantes clartés sur la verdure du *Marly*; et nous aussi nous y serons; et nous aussi nous rappellerons la mémoire de ces jours brillants et heureux, avant que *Fiji* eût fait résonner la conque des batailles, quand des canots chargés d'ennemis vinrent pour la première fois envahir ce rivage. Hélas! par eux la fleur de l'es-

pèce humaine verse son sang, par eux nos champs se couvrent d'herbes parasites, par eux on ignore ou on oublie le bonheur ravissant d'errer seul avec la lune et l'amour. Eh bien! soit, ils nous ont appris à manier la massue, à couvrir la plaine d'une pluie de flèches; qu'ils recueillent maintenant les fruits que leur art a semés! Mais cette nuit réjouissons-nous, demain nous partons. Donnez le signal de la danse; remplissez la coupe jusqu'aux bords! vidons-la jusqu'à la dernière goutte! demain nous pouvons mourir. Revêtons-nous des tissus de l'été; que le blanc *tappa* ceigne nos reins; que notre front, comme celui du printemps, soit couronné d'épaisses guirlandes, et qu'à notre cou brillent suspendus les grains de l'*houmi*; leurs vives couleurs contrasteront avec les brunes poitrines sous lesquelles battent nos cœurs.

III.

» Maintenant la danse est terminée; — cependant reste encore un moment! demeure! ne bannis point encore le sourire de la joie. Demain nous partons pour le *Moua*, mais ce n'est pas cette nuit, — cette nuit est pour le cœur. Enlacez-nous encore des guirlandes après lesquelles nous soupirons doucement, ô jeunes enchanteresses de l'aimable *Likou*; que vos formes sont ravissantes! comme tous les sens rendent hommage à vos beautés, pleines d'un charme suave, mais intense, comme ces fleurs qui, du sommet du *Mataloco*, exhalent leurs parfums sur l'océan! Et nous aussi nous verrons *Likou*; — mais, — ô mon cœur! — que dis-je? — demain nous partons! »

IV.

Tels étaient les chants, — telle était l'harmonie qui résonnait sur ce rivage lorsque les vents n'y avaient pas encore poussé les fils de l'Europe. Ces hommes avaient leurs vices, il est vrai, — mais ceux-là seulement qui croissent avec la nature, ils n'avaient que les vices de la barbarie; nous avons, nous, tout ce que la civilisation a de sordide mêlé à tout ce qu'il y a de sauvage dans l'homme déchu. Qui n'a pas vu le règne de l'hypocrisie, les prières d'Abel unies aux actions de Caïn? Il suffit d'ouvrir sa fenêtre pour voir l'ancien monde plus dégradé que le nouveau, — qui, lui-même, ne mérite plus ce nom de *nouveau*, excepté dans ces régions où la Colombie voit grandir deux géants jumeaux, enfants de la liberté, et où le Chimborazo promène son regard de Titan sur l'air, la terre et les flots, sans apercevoir un seul esclave.

V.

Tels étaient les chants d'une époque de tradition, où la gloire des morts revit dans des chants, ne laissant après elle d'autre trace que des sons dont le charme est à demi divin; époque qui n'offre point d'annales à l'œil du sceptique, et où la jeune histoire est tout entière confiée à l'harmonie, comme Achille

¹ Le vaisseau sur lequel Jason s'embarqua pour conquérir la toison d'or.

² Les trois premières sections sont tirées d'une chanson des insulaires de Tonga. Marinier en a donné une traduction en

prose. Toobonai ne fait point cependant partie de ce groupe d'îles; mais ce fut une de celles où Christian et ses camarades cherchèrent un refuge. J'ai changé et ajouté, tout en conservant autant que possible l'original.

enfant, tenant en main la lyre du centaure, apprenait à surpasser son père. Car les simples stances d'une ballade antique et populaire résonnant du haut des rocs, se mêlant au bruit des vagues ou au murmure du ruisseau, ou répétées par l'écho des montagnes, sont plus puissantes sur l'oreille et le cœur que tous les monuments érigés par les favoris de la victoire; elles plaisent, tandis que les hiéroglyphes ne sont qu'un sujet de travaux pour le savant et de conjectures pour l'étudiant; elles attirent, pendant que les volumes de l'histoire ne sont qu'une fatigue; elles sont le premier, le plus frais rejeton qui croisse sur le sol du sentiment. Tel était ce chant rude et sauvage, — le chant est cher au sauvage. — De pareils chants inspiraient la solitude de ces hommes du Nord qui vinrent et conquièrent; ils existent partout où des ennemis ne viennent pas détruire ou civiliser; ils touchent le cœur; que saurait faire de plus notre poésie savante?

VI.

Et maintenant les suaves accords de cette mélodie sans art venaient interrompre le voluptueux silence de l'atmosphère, la délicieuse sieste d'un jour d'été, l'après-midi des tropiques dans l'île de Toubonai; à cette heure toutes les fleurs étaient épanouies, l'air était embaumé; un premier soufuffle commençait à agiter le palmier; la brise, silencieuse encore, à soulever la vague et à rafraîchir la grotte altérée où celle qui chantait était assise avec le jeune étranger. C'est à lui qu'elle devait de connaître les désolantes joies de l'amour, trop puissant sur tous les cœurs, mais principalement sur ceux qui ignorent qu'on puisse cesser d'aimer, sur ceux qui, consumés par leur nouvelle flamme, se délectent comme des martyrs sur leur bûcher funéraire, et, dans l'extase qui les transporte, ne trouvent point dans la vie de joie comparable à celle de mourir; et ils meurent en effet, car la vie terrestre n'a rien qui approche, même par la pensée, de cette explosion de la nature; et tous nos rêves de bonheur dans une vie future se résument en un torrent d'un éternel amour.

VII.

Là était assise l'aimable sauvage du désert, déjà femme par ses formes, quoiqu'enfant par les années, selon l'âge assigné à l'enfance dans nos froids climats, où le crime est la seule chose qui croisse vite; enfant d'un monde enfant, dans sa pureté native, belle, aimante, précoce, noire comme la nuit, mais la nuit avec toutes ses étoiles, ou comme une grotte brillante de tous ses cristaux; des yeux qui étaient un langage et un charme, des formes semblables à celles d'Aphrodite portée dans sa conquête sur l'écume des flots, entourée de son cortège d'amours; voluptueuse comme la première approche du sommeil, et néanmoins pleine de vie, — car par moments sur ses joues basa-

nées apparaissait une éloquente rougeur; son sang, fils d'un chaud soleil, colorait son sein, et donnait à sa peau, d'un brun clair, une teinte transparente, pareille à ce rouge vif dont brille le corail vu à travers les vagues sombres, et qui attire le plongeur vers sa grotte pourprée. Telle était cette fille des mers du sud; douée de toute l'énergie de leurs vagues, elle portait l'esquisse de la félicité des autres et n'éprouvait de douleur que dans la diminution de leur joie; son âme ardente et chaleureuse, mais fidèle, ne connaissait point de bonheur plus doux que celui qu'elle donnait; ses espérances ne s'appuyaient en rien sur l'expérience, cette froide pierre de touche, dont l'épreuve décolore tous les objets: elle ne redoutait aucun mal, parce qu'elle n'en connaissait aucun, ou ceux qu'elle connaissait étaient bientôt, — trop tôt oubliés: ses sourires et ses larmes avaient passé comme passe un vent léger sur la surface d'un lac dont il ride le miroir sans le détruire; les sources cachées dans ses profondeurs, les ruisseaux des collines alimentent et renouvellent ses ondes si calmes, jusqu'au jour où un tremblement de terre renverse la grotte de la naïade, bouleverse la source, refoule les vagues, et change les eaux vivantes en une masse inerte, un désert amphibie, un humide marécage! Est-elle donc réservée, la jeune fille, à un semblable destin? Les vicissitudes éternelles ne font qu'attendre l'humanité avec plus de vitesse, et ceux qui tombent ne font que subir le sort que les mondes subiront un jour; mais s'ils ont été justes, leur âme immortelle planera sur les débris des mondes expirés.

VIII.

Et lui, quel est-il? c'est un enfant du Nord aux yeux bleus¹, né dans ces îles plus communes, mais presque aussi sauvages; c'est le blond fils des Hébrides, où mugit le Pentland avec sa mer tourbillonnante; bercé au soufuffle impétueux des vents, enfant de la tempête par le corps et par l'âme, ses jeunes yeux s'étaient ouverts sur l'écume de l'océan; depuis lors, il avait regardé l'abîme comme sa demeure, le géant confident de sa pensée rêveuse, le compagnon de ses rocheuses solitudes, le seul mentor de sa jeunesse, partout où voguait sa barque; jeune homme insouciant, se laissant aller au vent et à la vague, s'abandonnant aux décisions du hasard, nourri des légendes et des ballades de son pays natal; prompt à espérer, mais non moins ferme à souffrir, ayant éprouvé tous les sentiments, sauf le désespoir. Sous le ciel de l'Arabie, il eût été le nomade le plus hardi qu'on eût vu fouler les sables brûlants, et eût bravé la soif avec la persévérance d'Ismaël naviguant sur son vaisseau du désert²; il eût été sur les rives du Chili un fier Cacique, sur les montagnes de l'Hellade un Grec rebelle; né sous la tente d'un Tartare, il eût pu devenir un Tamerlan; élevé pour le trône, il eût peut-être fait un mauvais roi! car la même âme qui se fraie une route

¹ Georges Stewart était, dit Bligh, un jeune homme d'une bonne famille des Orkneys. Nous avions été si bien reçus par sa famille au retour de mon voyage en 1789, que sur cette seule garantie je fus enchanté de le prendre avec moi; outre cette re-

commandation il était matelot et avait un excellent caractère.

² Le vaisseau du désert. Tel est le nom pittoresque que les Orientaux donnent au chameau on un dromadaire, et qu'ils méritent, le premier par sa patience, le second par sa docilité

au pouvoir dès qu'elle y est arrivée ne trouve plus d'aliment qu'elle-même, et il ne lui reste plus qu'à marcher en sens inverse¹, et à plonger dans la douleur en quête de plaisirs : le même génie qui créa un Néron, la honte de Rome, avait dans un rang plus humble, et aidé par la discipline du cœur, formé l'éclatant contraste de son glorieux homonyme²; mais accordons-lui ses vices, admettons qu'il ne les tenait que de lui : combien, sans un trône, leur théâtre eût été rétréci !

IX.

Tu souris ; à ceux qui regardent toute chose avec des yeux éblouis, ces comparaisons semblent ambitieuses, rattachées au nom inconnu d'un homme qui n'a rien de commun avec la gloire ou Rome, avec le Chili, l'Hellade ou l'Arabie ; — tu souris ; — à la bonne heure, cela vaut mieux que de gémir ; et néanmoins il eût pu être tout cela : c'était un de ces hommes, un de ces esprits qui planent au-dessus des autres, qu'on voit toujours à l'avant-garde ; il eût été un héros patriote ou un chef despotique ; il eût fait la gloire ou le deuil d'une nation, né qu'il était sous des auspices qui font de nous plus ou moins que nous n'aimons à l'envisager. Mais tout cela, ce sont des visions ; ici qu'était-il en réalité ? un jeune homme dans sa fleur, un marin révolté ; Torquil aux blonds cheveux, libre comme l'écume de l'océan, l'époux de la fiancée de Toubonai.

X.

Assis auprès de Neuha, il contemplait les flots ; — Neuha, la fleur des filles de l'île, d'une haute naissance (ici un expert en blason va sourire, et demandera à voir l'écusson de ces îles ignorées), car elle descendait d'une longue race de vaillants et d'hommes libres, chevaliers nus d'une chevalerie sauvage, dont les tombes de gazon s'élèvent au bord de la mer ; et la tienne, Achille, — je l'ai vue, — ne nous en offre pas davantage. Un jour, arrivèrent les étrangers, porteurs du tonnerre, dans de vastes canots hérissés de foudres enflammées ; de leur sein s'élevaient des arbres gigantesques qui dépassaient le palmier en hauteur, et qui semblaient plonger leurs racines au sein de l'océan calmé ; mais dès que les vents s'éveillaient, on les voyait déployer des ailes larges comme celles que le nuage étend à l'horizon ; ils commandaient aux flots, et devant ces villes de la mer, les vagues elles-mêmes paraissaient moins libres ; Neuha, s'armant de la rame légère, darda son agile nacelle à travers les ondes, comme le renne à travers la neige, effleurant la blanche tête des brisants, légère comme une néréide dans son traîneau marin, et elle vint contempler et admirer la gigantesque carène soulevant et abaissant avec la vague sa masse pesante. On jeta l'ancre ; le navire resta immobile auprès du rivage, comme un énorme lion endormi au soleil, pendant qu'autour de lui volti-

geaient d'innombrables pirogues, semblables à un essaim d'abeilles bourdonnant autour de la crinière du roi des forêts.

XI.

L'homme blanc débarqua ! — Qu'est-il besoin de dire le reste ? Le Nouveau-Monde tendit à l'ancien sa main basanée ; ils étaient l'un à l'autre un spectacle merveilleux, et le lien de la curiosité ne tarda pas à se changer en une sympathie plus étroite sur cette terre du soleil. Affectueux fut l'accueil des pères ; plus tendre encore fut l'accueil de leurs filles, qui sentirent s'allumer dans leurs cœurs un sentiment plus doux. Leur union se resserra : les fils de la tempête trouvèrent la beauté unie à plus d'un visage basané ; celles-ci à leur tour admirèrent l'éclat d'un teint plus clair, qui paraissait si blanc dans un pays où la neige est inconnue. La chasse, la course, la liberté d'errer librement ; une île où chaque cabane offrait un foyer domestique ; le filet tendu dans la mer ; le canot agile lancé sur cet archipel au sein d'azur, semé d'îles brillantes ; le frais sommeil acheté par des travaux qui étaient des jeux ; le palmier, la plus haute des dryades, portant dans son sein Bacchus enfant, pendant que la crête qui ombrage le cep de vigne qu'il recèle rivalise de hauteur avec l'aire de l'aigle ; le banquet de *Cava*, l'igname ; la noix du cocotier, qui renferme à la fois la coupe, le lait et le fruit ; l'arbre à pain, qui, sans que la charrue ait sillonné la plaine, livre à l'homme ses moissons, et, dans des bosquets que l'or n'a point achetés, prépare sans le secours d'une fournaise ses pains de pur froment ; marché gratuit où chaque convive vient puiser, et où l'on n'a jamais à redouter la disette ; — tout cela, joint aux délices des mers et des bois, aux plaisirs gais et aux douces joies de ces riantes solitudes, avait apprivoisé la rudesse de ces hommes errants, les avait fait sympathiser avec ceux qui, moins sages peut-être, étaient du moins plus heureux ; tout cela avait fait ce que la discipline n'avait pu faire, et civilisé les fils de la civilisation.

XII.

De tous ces couples fortunés, Neuha et Torquil n'étaient pas le moins beau, tous deux enfants des îles, quoique une grande distance séparât leurs patries ; tous deux nés sous l'étoile des mers ; tous deux élevés au milieu de ces spectacles d'une nature sauvage, dont le souvenir nous est toujours cher : en dépit de tout ce qui peut s'interposer entre nous et les sympathies de notre enfance, nous revenons toujours aux objets qui ont frappé nos premiers regards. Celui dont la vue se reposa d'abord sur les cimes bleues des montagnes saluera avec amour le moindre pic azuré qu'il verra poindre à l'horizon, retrouvera dans chaque rocher le visage familier d'un ami, et pressera la montagne dans les bras de son imagination. J'ai long-

¹ Lucullus, dont la frugalité ne manquait pas de charme, avait des navets rôtis dans la ferme Sabine. POPE.

² Le consul Néron, qui fit cette marche admirable au moyen de laquelle il trompa Annibal et défit Asdrubal. C'est un fait d'armes presque inouï dans les annales militaires. La première nouvelle qu'Annibal eut de son retour fut la tête d'Asdrubal qui

vint tomber à ses pieds. A cette vue le Carthaginois s'écria avec un soupir — que « désormais Rome était la maîtresse du monde. » Ainsi c'est à cette victoire que Rome dut son élévation ; mais l'infamie qui s'attache à ce nom a éclipsé la gloire de celui qui le porta le premier. Quand on prononce le nom de Néron, qu'est-ce qui pense au consul ? Ainsi vont les choses de ce monde.

temps erré dans des pays qui ne sont pas le mien ; j'ai adoré les Alpes, aimé les Apennins, révéra le Parnasse et contemplé l'Ida et l'Olympe dominant l'océan de leurs cimes escarpées ; mais ce n'étaient ni les antiques souvenirs qu'ils rappellent, ni leurs imposantes beautés qui me tenaient plongé dans un muet ravissement ; les transports de l'enfant avaient survécu à l'enfance ; et c'était du haut de Loch-na-gar, autant que de l'Ida, que je contemplais Troie¹. Je mêlais au mont phrygien des souvenirs celtiques, et les torrents de l'Ecosse à la source limpide de Castalie. Pardonne-moi, ombre universelle d'Homère ! pardonne-moi, Plébus, cet égarement de mon imagination. Le nord et la nature m'ont appris à adorer vos scènes sublimes par le souvenir de celles que j'avais aimées autrefois.

XIII.

L'amour, qui rend toute chose sympathique et belle ; la jeunesse, qui fait de l'air un arc-en-ciel ; les périls passés, qui font mieux goûter à l'homme ces moments d'intervalle où il cesse de détruire ; la beauté mutuelle, qui communique une commotion soudaine aux cœurs les plus farouches comme la flamme électrique à l'acier, voilà ce qui absorba dans un sentiment commun ces deux âmes, le jeune homme et la jeune fille, celui qui était à demi sauvage et celle qui l'était tout à fait. Lui, la voix tonnante des combats cessa de vibrer dans sa mémoire et d'enivrer son cœur de sombres délices ; il cessa d'éprouver dans son repos cette impatience inquiète de l'aigle dans son aire quand le bec aigu et le regard perçant du monarque ailé cherchent une proie dans l'espace des cieux ; son cœur amolli était dans cette situation voluptueuse, tout à la fois élyséenne et efféminée, qui ne confère point de lauriers à l'urne du héros ; — ses palmes se flétrissent quand toute autre passion que celle du sang le consume ; et néanmoins, quand ses cendres reposent dans leur étroite demeure, le myrte ne donne-t-il pas une ombre aussi douce que le laurier ? Si César n'avait jamais connu que les baisers de Cléopâtre, Rome eût été libre, il n'eût point été le maître du monde. Et qu'ont fait pour la terre les actions et la renommée de César ? Nous en ressentons l'influence avec honte ; la sanction sanglante de sa gloire colore la rouille des chaînes que les tyrans nous imposent. En vain la gloire, la nature, la raison, la liberté, commandent à des millions d'hommes de se lever et de faire ce que Brutus seul a fait, — de chasser du rameau où ils ont été si longtemps perchés ces oiseaux moqueurs qui veulent imiter la voix du despotisme. Nous continuons encore à tomber sous la serre de ces chat-huants, de ces mangeurs de souris ; nous prenons pour faucons ces ignobles oies, quand nous voyons à leurs terreurs qu'il suffirait d'un mot de la liberté pour dissiper ces épouvantails.

XIV.

Mais dans l'amoureux oubli de la vie, Neuha, l'insulaire de la mer du Sud, était exclusivement épouse ; point de préoccupation mondaine venant la distraire de son amour ; point de société tournant en ridicule sa nouvelle et passagère flamme ; point de fats babillards exprimant tout haut leur admiration, ou s'efforçant, par d'adultères paroles, de ternir sa vertu, et sa gloire, et son bonheur. Laissant sa foi et ses sentiments à nu comme sa beauté, elle ressemblait à l'arc-en-ciel au milieu de l'orage. L'arc-en-ciel dont les couleurs, modifiées avec une variété brillante, se déploient toujours plus belles dans le firmament, et qui, quelles que soient les dimensions de son arc, la mobilité de ses teintes, est toujours le messager d'amour dont la présence écarte les nuages.

XV.

Dans cette grotte du rivage battu par la vague, ils avaient passé l'heure du midi des tropiques. Les heures ne leur semblaient pas longues : — ils ne les comptaient pas ; ils n'étaient pas informés de leur fuite par le tintement funèbre de l'horloge qui nous administre notre pitance journalière d'existence, et dont la voix d'airain nous avertit avec un rire insultant. Que leur importait l'avenir ou le passé ? Le présent les retenait sous son joug despotique ; ils avaient pour sablier le sable de la mer, et la marée voyait glisser leurs moments comme ses lames paisibles ; leur horloge, c'était le soleil dans sa tour immense ; qu'avaient-ils besoin de noter le cours du temps, eux dont les jours passaient comme des heures ? Le rossignol, leur seule cloche du soir, chantait doucement à la rose les adieux du jour². Cependant le vaste soleil se couclia à l'horizon, non à pas lents comme dans les climats du Nord, où il s'affaisse mollement sur les ondes ; mais d'un seul bond, dans toute son énergie et tout son éclat, comme s'il eût voulu pour toujours quitter le monde et priver sans retour la terre de ses feux, il plongea dans les flots son front radieux comme un héros qui s'élance impétueusement dans la tombe. Alors ils se levèrent, promènerent d'abord leurs regards sur le firmament, puis chacun d'eux regarda les yeux de l'autre pour y chercher la lumière, s'émerveillant qu'un soleil d'été fût si court, et se demandant si en effet le jour était fini.

XVI.

Et que cela ne semble point étrange ; l'enthousiasme religieux ne vit pas sur la terre, mais dans son ravissement, autour de lui passent inaperçus les jours et les mondes ; son âme est au ciel avant que la tombe ait recouvert sa cendre. L'amour a-t-il moins de puissance ? Non. — Lui aussi il marche les yeux glorieusement levés vers Dieu, ou s'attache à tout ce que

¹ Lorsque j'étais très-jeune, à l'âge de sept ans environ, à la suite d'une attaque de fièvre scarlatine, à Aberdeen, les médecins furent d'avis que j'allasse dans les Highlands. J'y passai quelques étés, et de là date mon amour pour les pays montagneux. Je ne puis oublier l'effet que produisit sur moi quelques années après en Angleterre la vue d'une montagne même en

miniature. Lorsque je retournai à Cheltenham, j'allai les visiter au coucher du soleil avec une émotion que je ne puis décrire. C'était un pen de l'enfantillage ; mais j'avais alors treize ans, et c'était pendant les jours saints.

² L'histoire des amours du rossignol et de la rose est aujourd'hui aussi familière à un lecteur de l'Occident qu'à ceux de l'Orient.

nous connaissons du ciel ici-bas, à cette autre moitié meilleure de nous-mêmes, dont la joie ou la douleur est plus que nôtre; flamme qui absorbe tout, qui, allumée par une autre flamme, se confond avec elle pour former une seule et même lumière; bûcher funèbre et pur, où, comme des bramines, des cœurs aimants prennent place et sourient. Combien de fois il nous arrive d'oublier le temps lorsque, dans la solitude, nous admirons le trône universel de la nature, ses forêts, ses déserts, ses eaux, qui forment le langage sublime par lequel elle répond à notre intelligence! Les étoiles et les montagnes ne sont-elles pas douces de vie? Un soufile n'anime-t-il pas les vagues? Les cavernes humides, n'y a-t-il pas du sentiment dans leurs larmes silencieuses? Non, non: — tous ces objets nous appellent à nous identifier avec eux, dissolvent avant son heure notre enveloppe d'argile, et immergent notre âme dans l'océan du grand tout. Dépouillons cette identité chérie et mensongère. — Qui songe à soi en contemplant le ciel? et même en reportant plus bas ses regards, quel homme, aux jours de sa jeunesse, avant que le temps fût venu instruire le cœur, quel homme pensa jamais à la bassesse de ses semblables ou à la sienne? Il a toute la nature pour empire, et pour trône l'amour.

XVII.

Neuha et Torquil se levèrent; l'heure du crépuscule arriva, mélancolique et douce, à leur berceau de rochers, dont les cristaux, s'allumant par degrés, reflétaient les naissantes clartés des étoiles. Le jeune couple, partageant le calme de la nature, prit lentement le chemin de sa cabane, construite sous un palmier; tantôt silencieux, tantôt souriant, comme le tableau qui l'entoure, charmant — comme le génie de l'amour — quand son front est serein! L'océan faisait à peine entendre un bruit plus fort que le murmure du coquillage¹ quand ce jeune enfant des mers, éloigné de l'onde maternelle, crie et ne veut pas s'endormir, exhalant en vain sa petite plainte, et demandant le sein gonflé de la vague sa nourrice. Les bois, plus sombres, inclinaient leurs rameaux comme pour goûter le repos; l'oiseau des tropiques dirigeait son vol circulaire vers les rochers où est bâti son nid, et le bleu firmament se déployait devant eux, comme un lac de paix offert à la piété pour étancher sa soif.

XVIII.

Mais quelle est cette voix qui résonne à travers les palmiers et les platanes? C'en est pas celle qu'un amant désire entendre à une telle heure et au milieu de ce silence des airs; ce n'est pas la brise du soir, soupirant sur la colline, faisant résonner les cordes de la nature, des rochers et des bois, ces lyres d'harmonie, les meilleures et les plus anciennes de toutes; avec l'écho, pour former le chœur; ce n'est pas un cri de guerre venant dissiper le charme de ces lieux; ce n'est pas non plus le monologue du hibou, cet ermite exhalant son âme solitaire, cet anachorète ailé, aux yeux grands et obscurcis, qui fait entendre à la nuit son chant funèbre; c'est un long sifflement naval, le plus perçant qui soit jamais sorti du gosier d'un oiseau de mer. A ce bruit succède le silence d'un moment, puis une rauque exclamation: « Holà! Torquil! mon garçon! Comment va? Oh! camarade, oh! » — « Qui m'appelle? » s'écria Torquil en regardant du côté d'où venait la voix. — « Me voici! » fut la réponse brève qu'il reçut.

XIX.

Mais en ce moment, un parfum parti de la même bouche se répandit dans l'air aromatisé du midi et servit de messenger à l'interlocuteur; ce n'était pas celui qui s'élève d'un parterre de violettes, mais celui qui, après avoir passé par une pipe fragile, plane comme un nuage sur le grog et sur l'ale; cette pipe avait déjà exhalé ses doux parfums sous l'une et l'autre zone; par tous les vents, sur toutes les mers, de Porthsmouth jusqu'au pôle, elle avait envoyé sa fumée, avait opposé sa vapeur aux foudres de la tempête, et ni la fureur des vagues, ni le soufile inconstant d'Éole, ni les mille changements de l'atmosphère, n'avaient pu interrompre ses tranquilles fonctions. Et qui était le porteur de cette pipe? — je puis me tromper, mais, selon moi, ce devait être un matelot ou un philosophe². Tabac sublime! qui du couchant à l'aurore charmes les fatigues du marin ou le repos du Turc, qui sur l'ottomane du musulman, partages ses heures, et rivalises avec l'opium et ses femmes; toi qui régnes dans toute ta splendeur à Stamboul, et qui, bien que plus modeste, n'en es pas moins chéri dans Wapping³ ou dans le Strand⁴; tabac divin dans les oukas, glorieux dans une pipe garnie d'ambre d'un jaune doré, comme

¹ Si le lecteur veut approcher de son oreille un coquillage placé sur le chambranle de la cheminée, il fera lui-même l'épreuve de ce que je dis ici. Si le texte lui paraît obscur il trouvera dans Gebir la même idée mieux exprimée en deux vers; je n'ai jamais lu le poème, mais j'ai entendu citer le poème par quelqu'un qui semblait être de l'opinion différente de la *Quarterly Review*, qui le qualifie dans sa réponse au critique de son Juvénal, d'un foible des descriptions les plus insensées. C'est à M. Landor, l'auteur de *Gebir*, ainsi qualifié, et de quelques poèmes latins qui rivalisent pour l'obscénité avec ceux de Martial et de Catulle, que l'immaculé M. Southey adresse sa déclamation contre l'impureté.

Voici les vers de M. Landor, auquel il est fait allusion: — « Je l'ai souvent vue avec ses deux mains soulever un crocodile desséché presque aussi grand qu'elle, écouter le bruit que font les écailles, et, croyant qu'il était encore en vie, appliquer près de son oreille sa bouche immense armée de dents. »

Dans l'excursion de Wordsworth on trouve le charmant passage qui suit:

« J'ai vu un enfant curieux appliquer à son oreille un coquillage aux lèvres unies; il écoutait en silence de toutes les forces de son âme, et ses gestes indiquaient sa joie; car il entendait des murmures harmonieux qui s'en échappaient en cadence. A ses yeux c'était le langage mystérieux de la mer, patrie commune de ce coquillage. C'est ainsi que pour le cœur du croyant ce coquillage est l'image fidèle de l'univers; il nous fournit l'idée la plus frappante du monde invisible, du flux et du reflux des choses humaines et du pouvoir éternel qui les domine, ainsi que de la paix intérieure qui subsiste au milieu d'une agitation sans fin. »

² Hobbes, le père de Locke et d'autres philosophes, était un fumeur invétéré; le nombre de ses pipes ne pouvait se compter.

³ Quartier de Londres habité en grande partie par les familles des matelots. *N. d. T.*

⁴ C'est le nom de l'une des rues principales de Londres.

d'autres beautés qui nous charment, c'est en grande toilette surtout que tes attraits vainqueurs nous éblouissent; mais tes adorateurs véritables admirent plus encore tes appas dans leur nudité! — Qu'on me donne un cigare.

XX.

A travers les ombres naissantes de la forêt, une figure humaine apparut tout à coup dans ce lieu solitaire; c'était un matelot vêtu d'une manière burlesque, une sauvagerie mascarade, comme celle qui semble sortir de la mer quand les navires passent la ligne, et que les matelots, dans le char prétendu de Neptune, célèbrent sur le tillac leurs grossières saturnales¹. On dirait que le dieu se plaît encore à voir son nom invoqué de nouveau, bien que d'une manière dérisoire, par ses véritables enfants, dans des jeux grotesques que n'ont jamais connus ses Cyclades natales. Le dieu des mers, du sein de son empire, se réjouit de voir revivre encore quelques faibles traces de son ancien culte. La jaquette de notre matelot, bien qu'en guenilles, la pipe inséparable, qui pour s'allumer n'avait jamais été en retard, son air décidé, sa démarche un peu balancée imitant le roulis de son cher navire, tout en lui annonçait son ancienne profession; d'autre part, une sorte de mouchoir était noué autour de sa tête assez négligemment et sans beaucoup d'art; et pour lui tenir lieu de culottes (trop tôt déchirées, hélas! car il n'est pas de bois si doux qui n'aient leurs épines), un singulier tissu, une sorte de natte légère, avait remplacé ses inexprimables². Du reste ses pieds et son cou nus; son visage brûlé du soleil, tenaient également du matelot et du sauvage. Quant à ses armes, elles venaient exclusivement de cette Europe à qui deux mondes rendent grâce de leur civilisation; le mousquet pendait à ses larges et brunes épaules, un peu voûtées par les dimensions incommodes de son logement nautique; en dessous était suspendu un coutelas sans son fourreau, qui avait été usé ou perdu; à sa ceinture était fixée une paire de pistolets, couple matrimonial — (cette métaphore n'est pas une plaisanterie; si l'un ne prenait pas feu, en revanche l'autre parlait avant le commandement); une baïonnette un peu moins dégagée de rouille que lorsqu'elle était sortie des caisses de l'armurier complétait son accoutrement et l'équipage hétéroclite dans lequel la nuit le voyait paraître.

XXI.

« Comment va, Ben Bunting? » cria Torquil à notre nouvelle connaissance, lorsqu'il vit sa personne à découvert; « quoi de neuf? » — « Hé! hé! » répondit Ben, « rien de neuf, mais des nouvelles à foison; une voile inconnue est en vue. » — « Une voile! comment cela? As-tu pu distinguer ce que c'était? Cela ne se peut pas: je n'ai pas aperçu sur la mer un seul chiffon de toile. » — « C'est possible, de la baie où tu étais, » dit Ben; « mais moi, de la hauteur où j'étais de quart, je

l'ai vue, et elle venait à plein vent. » — « Quand le soleil s'est couché où était-elle? avait-elle jeté l'ancre? » — « Non, elle a continué à porter sur nous jusqu'à ce que le vent ait tombé. » — « Son pavillon? » — « Je n'avais pas de lunette; mais, de son avant à son arrière, morbleu! ce navire m'a paru ne nous apporter rien de bon. » — « Est-il armé? » — « Je le crois; il est envoyé sans doute à notre recherche; il est temps, je pense, de virer de bord. » — « Virer de bord! qui que ce soit qui vienne nous donner la chasse, nous ne fuirons pas, ce serait agir en lâches; nous mourrons dans nos quartiers en vrais braves. » — « Bien! bien! cela est égal à Ben. » — « Christian sait-il cela? » — « Oui, il a rassemblé tout notre monde. On s'occupe à fourbir les armes; nous avons aussi quelques pièces de canon dont nous avons fait l'essai. On te demande. » — « C'est trop juste; et lors même qu'il en serait autrement, je ne suis pas homme à laisser mes camarades dans l'embarras. Ma Neuha! pourquoi faut-il que la destinée qui me poursuit enveloppe dans mon malheur une compagne si charmante et si fidèle! Mais, quel que soit le sort qui nous attende, ô Neuha! n'ébranle pas en ce moment mon courage; nous n'avons pas même le temps de verser une larme; quoi qu'il arrive, je suis à toi! » — « Fort bien, » dit Ben, « cela est bon pour des soldats de marine³. »

L'ÎLE.

CHANT TROISIÈME

I.

Le combat avait cessé; on ne voyait plus resplendir à travers les ténèbres ce vêtement de lumière qui entoure les canons au moment où ils donnent des ailes à la mort; les vapeurs sulfureuses s'élevaient dans l'air avaient quitté la terre et ne souillaient plus que l'azur du ciel; le mugissement sonore qui accompagnait naguère chaque décharge ne se faisait plus entendre; l'écho ne répétait plus les lugubres détonations, et avait repris son silence mélancolique; la lutte était terminée; les vaincus avaient subi leur sort; les révoltés étaient écrasés, dispersés ou pris, et ceux qui avaient survécu portaient envie aux morts. Bien peu avaient pu s'échapper, et ceux-là étaient poursuivis sur toute la surface de l'île qu'ils avaient préférée à leur rive natale; il semblait qu'il n'y eût plus d'asile pour eux sur la terre depuis qu'ils avaient renié celle qui les avait vus naître; traqués comme des animaux féroces, ils demandaient une retraite au désert, comme un enfant se réfugie au sein de sa mère; mais c'est en vain que les loups et les lions s'enfouissent dans leur tanière, et c'est plus inutilement encore que l'homme cherche à se dérober à la poursuite de l'homme.

II.

Il est un roc qui projette au loin sa base sur l'O-

¹ La joviale mais grossière cérémonie du baptême du passage de la ligne a été si souvent décrite qu'il suffit de la rappeler.

² Ses culottes. C'est qu'en effet on évite en anglais ce mot et beaucoup d'autres réputés peu décents. *N. d. T.*

³ Cela est bon pour les soldats de marine. C'est une des plaisanteries qu'a fait naître la vieille rivalité qui existe entre ces deux corps.

céan, alors même que sa fureur est la plus grande : en vain, comme un guerrier qui monte le premier à l'assaut, la vague escalade sa cime gigantesque ; elle en est soudain précipitée, et retombe sur la multitude ondulente qui combat sous la bannière des vents, mais qui maintenant est calme. C'est sous cet abri que se sont retirés les faibles débris de la troupe vaincue ; épuisés par la perte de leur sang et dévorés par la soif, ils ont toujours leurs armes à la main et conservent encore quelque chose de l'orgueil de leur résolution première, comme des hommes que leur sang-froid n'a pas abandonnés, et qui luttent contre leur sort, au lieu de s'en étonner. Leur destin actuel, ils l'avaient prévu et s'y étaient exposés en connaissance de cause ; néanmoins un espoir leur était resté : ils s'étaient dit que, sans être pardonnés, ils ne seraient point recherchés, qu'on les oublierait peut-être ou qu'on ne pourrait les découvrir dans leur retraite lointaine, point imperceptible sur ces mers immenses ; tout cela leur avait en partie fait perdre de vue la vengeance des lois de leur pays, cette vengeance dont maintenant ils voyaient et ressentaient les effets. Leur île verdoyante, ce paradis gagné par le crime, ne pouvait plus abriter leurs vertus ou leurs vices : ce qu'ils pouvaient avoir de bons sentiments ; était refoulé au fond de leurs cœurs pour ne plus laisser surgir à leurs regards que la conscience de leurs fautes. Proscrits jusque sur le sol de leur seconde patrie, c'en était fait d'eux ; en vain le monde était devant eux, toutes les issues étaient fermées. Leurs nouveaux alliés avaient combattu et versé leur sang pour leur querelle ; mais que pouvaient la lance, la massue et le bras d'Hercule contre le sulfureux sortilège, la magie de ce tonnerre qui immole le guerrier avant qu'il ait pu faire usage de sa force, et, semblable à un fléau pestilentiel, est en même temps le tombeau de la bravoure et du brave⁴ ? Eux-mêmes, malgré l'inégalité de la lutte, avaient fait tout ce que le courage peut oser et faire contre le nombre ; mais, quoique le désir de mourir libre soit inné en nous, la Grèce elle-même n'a pu se vanter que d'un seul combat des Thermopyles, jusqu'à *ce jour* où, transformant en glaive le métal de ses chaines, elle meurt en combattant pour ressusciter glorieuse !

III.

A l'abri de ce rocher s'était réfugié le petit nombre des vaincus ; pareils aux derniers restes d'un troupeau de daims, leurs yeux étaient pleins d'une agitation fébrile, leur visage abattu, et pourtant on voyait encore sur leur bois l'empreinte du sang du chasseur. Un petit ruisseau descendait en cascades de la cime du rocher et se frayait comme il pouvait un chemin vers la mer ; son cristal bondissant se jouait aux rayons du soleil, et ses flots doux jaillissaient de roc en roc en gerbes écumeuses ; dans le voisinage immédiat de l'immense et sauvage océan, son onde pure et fraîche comme l'innocence, mais moins exposée

qu'elle, faisait reluire au-dessus de l'abîme son torrent argenté, comme on voit briller du sommet d'un roc escarpé l'œil du chamois timide, pendant que bien loin au-dessous de lui les Alpes de l'océan soulevaient et abaissaient leur vaste et sombre azur. Ils se précipitèrent vers cette jeune source ; la soif de la colère et la soif de la nature absorbèrent tout autre sentiment. — Ils burent comme des hommes qui buvaient pour la dernière fois, et se débarrassèrent de leurs armes pour se délecter de cette bienfaisante rosée, abreuvèrent leurs gosiers desséchés, et lavèrent le sang de leurs blessures, qui peut-être ne devaient avoir que des chaines pour bandage. Alors, leur soif une fois étanchée, ils jetèrent autour d'eux de douloureux regards, paraissant s'étonner qu'un si grand nombre encore eût échappé aux fers et à la mort ; — mais tous restèrent silencieux ; chacun porta les yeux sur son voisin, comme pour lui demander des paroles que ses lèvres lui refusaient, comme si leur voix eût expiré en même temps que leur cause.

IV.

Sombre, et un peu à l'écart, se tenait Christian, les bras croisés sur la poitrine. La teinte colorée, l'air d'insouciance et d'intrépidité répandus naguère sur son visage avaient fait place à une couleur plombée et livide ; ses cheveux d'un brun clair, qui naguère ombrageaient sa tête en boucles gracieuses, maintenant se hérissaient sur son front comme des vipères irritées. Immobile comme une statue, comprimant ses lèvres comme pour refouler jusqu'à son haleine au fond de sa poitrine, il était appuyé contre le rocher dans une attitude muette et menaçante, et sauf un léger mouvement de son pied, dont le talon par intervalle creusait le sable, on eût dit qu'il était changé en marbre. A quelques pas de là, Torquil appuyait sa tête sur une saillie du roc ; il ne parlait pas, mais son sang coulait, — non qu'il fût blessé à mort, — sa blessure la plus dangereuse était intérieure : son front était pâle, ses yeux bleus à demi fermés, et les gouttes de sang qui souillaient ses blonds cheveux témoignaient que son affaiblissement ne provenait pas du désespoir. Auprès de lui était un autre individu, ayant les manières d'un ours, mais l'affection d'un frère : — c'était Ben Bunting, qui commença par laver et panser comme il put la blessure de son camarade. — puis alluma tranquillement sa pipe, ce trophée qui avait survécu à cent combats, cet astre ami qui tant de fois avait charmé ses nuits. Le quatrième et dernier personnage de ce groupe abandonné se promenait de long en large ; — puis il s'arrêtait, se baissait pour ramasser un caillou, — puis le laissait retomber ; — puis doublait le pas, — puis s'arrêtait de nouveau brusquement ; — puis jetait les yeux sur ses compagnons, se mettait à siffler un air qu'une pause venait bientôt interrompre ; — puis il reprenait ses premiers mouvements avec un mélange d'insouciance et de trouble. Voilà une longue description pour exprimer ce qui

⁴ Archidamus, roi de Sparte et fils d'Agésilas, voyant une machine qui jetait des pierres et des dards, s'écria que c'était le tombeau de la bravoure. On a au-si attribué ce mot à un cheva-

lier lorsqu'on fit pour la première fois usage de la poudre à canon ; mais l'anecdote originale est dans Plutarque.

occupa à peine un intervalle de cinq minutes ; mais aussi quelles minutes ! Des moments comme ceux-là sont autant d'éternités dans la vie de l'homme.

V.

Enfin Jack Skyscape, homme ayant les propriétés élastiques du mercure et la légèreté d'un éventail, plus brave que ferme, plus disposé à affronter la mort qu'à lutter contre le désespoir, s'écria : « Goddamn ! » syllabes énergiques qui forment le fond de l'éloquence anglaise, comme « l'allah ! » des Turcs, ou comme autrefois le « proh Jupiter ! » plus païen encore des Romains, servait d'expression à un premier mouvement, et d'écho à l'embarras. Jack était embarrassé, — jamais héros ne le fut davantage ; ne sachant que dire, il jura, et ne jura pas en vain ; ce son familier à son oreille réveilla Ben Bunting absorbé par sa pipe ; il l'ôta de sa bouche, prit un air capable, mais se contenta de terminer le jurement commencé par son camarade, péroraison qu'il me semble fort inutile de répéter¹.

VI.

Mais Christian, âme plus fortement trompée, ressemblait dans son immobilité morne à un volcan éteint ; silencieux, triste, farouche, l'empreinte encore fumante de la colère était sur sa face voilée d'un nuage, quand tout à coup levant ses yeux sombres, il regarda Torquil penché, faible et languissant à quelques pas de lui. « Voilà donc où nous en sommes réduits ! » s'écria-t-il ; « malheureux jeune homme ! toi aussi, ma démence a causé ta perte ! » Il dit, et s'avança vers le jeune Torquil encore souillé du sang qu'il venait de répandre, lui prit la main avec émotion, mais n'osa pas la presser, et recula comme effrayé de ses propres caresses, s'informa de son état ; et lorsqu'il apprit que sa blessure était plus légère qu'il ne l'avait pensé ou craint, un éclair de satisfaction brilla sur son front, autant du moins que pouvait le permettre un tel moment. « Oui, » s'écria-t-il, « nous sommes pris dans les rets du chasseur, mais l'ennemi ne trouvera pas dans nous une proie lâche ou commune ; sa victoire lui a coûté cher, elle lui coûtera cher encore ; — moi, il faut que succombe ; mais vous, mes amis, avez-vous la force de fuir ? Ce serait pour moi une consolation de vous voir survivre ; nous sommes en trop petit nombre pour combattre. Oh ! que n'avons-nous un seul canot, ne fût-ce qu'une coquille, pour vous transporter d'ici en un lieu où habite l'espérance ! Quant à moi, j'ai le destin que j'ai moi-même cherché ; celui d'être, mort ou vivant, toujours libre et sans peur. »

VII.

Il parlait encore, lorsque du promontoire dont la cime haute et blanche se projetait sur les flots, on vit poindre sur l'océan une tache noire : elle paraissait voler comme l'ombre d'une monette qui prend l'essor ; elle approcha, — et voilà tout à coup qu'on en distingua une seconde ; — tantôt elles étaient visibles, tantôt elles

disparaissaient dans les cavités des flots ; bientôt deux canots se dessinèrent aux regards, puis on ne tarda pas à reconnaître des visages amis dans les traits basanés de ceux qui les montaient ; les pirogues s'avancèrent en effleurant les flots écumeux et en agitant comme des ailes leurs légers avirons ; — tantôt posées sur la cime des vagues, tantôt précipitées à une immense profondeur au milieu du fracas de l'onde, amoncelant ses nappes d'écume ou lançant en l'air ses larges flocons réduits en une fine poussière comme celle du grésil ; enfin les deux barques, rasant les lames comme des oiseaux par un temps d'orage, vinrent toucher la rive. L'art qui les guidait semblait dû à la nature elle-même, — tant ils ont d'habileté sur les flots, ces insulaires, habitués à se jouer avec l'océan.

VIII.

Et quelle est cette femme qui la première s'élance sur le rivage comme une néréide sortant de sa conque, cette femme à la peau basanée mais brillante, aux yeux humides, étincelants d'amour, d'espoir et de constance ? C'est Neuha, — l'aimante, la fidèle, l'adorée ; — son cœur, où le sentiment débordait, s'épanche dans celui de Torquil ; elle sourit et pleure, et l'embrasse plus étroitement encore, comme pour s'assurer que c'est bien lui qu'elle presse dans ses bras ; elle tressaille à l'aspect de sa récente blessure ; puis, voyant qu'elle n'est pas dangereuse, elle sourit et pleure encore. Elle est fille d'un guerrier, elle peut supporter la vue du sang, s'émouvoir, s'affliger, mais non désespérer. Son amant vit. — Point d'ennemi, point de terreurs capables d'étouffer dans son cœur ce moment de délicieuse ivresse : la joie brille dans ses larmes ; la joie donne à son cœur ce battement si fort qu'on pourrait presque l'entendre, et le paradis respire dans les soupirs de cette enfant de la nature, oppressée sous le poids de son ravissement.

IX.

Les hommes farouches, témoins de cette entrevue, se sentirent émus ; qui ne le serait au spectacle de deux cœurs aimants qui se revoient ? Christian lui-même, en contemplant la jeune fille et le jeune homme, ne sentit point, il est vrai, ses yeux humides de larmes, mais une joie sombre se mêla dans son âme à ces pensées amères qui surgissent au souvenir sans espoir d'un bonheur qui n'est plus, quand tout a disparu, — tout, — jusqu'au dernier rayon de l'arc-en-ciel. « Sans moi ! » se dit-il, et il se détourna ; puis il regarda les deux jeunes gens, comme dans sa tanière un lion regarde ses lionceaux ; puis il retomba dans sa morne rêverie, comme un homme désormais indifférent à sa destinée ultérieure.

X.

Mais il fut court l'intervalle laissé à leurs pensées bonnes ou mauvaises ; sur les flots voisins du promontoire se fit entendre le bruit des rames ennemies. —

¹ Et qu'il nous a semblé également inutile de reproduire littéralement. Chaque nation a ses jurements. Ce n'est pas le produit dont l'importation est la plus urgente. N. d. T.

Hélas ! pourquoi ce son les effraie-t-il ? Tout ce qui les entoure semble ligué contre eux , tout , hormis la jeune fille de Toubonai : à peine a-t-elle aperçu dans la baie les chaloupes armées qui s'avancent en hâte pour consommer la ruine de ce qui reste des révoltés , à un signe qu'elle leur fait les sauvages qui l'entourent se rendent à leurs pirogues , et y embarquent leurs hôtes européens ; dans l'une on place Christian et ses deux compagnons ; mais Neuha et Torquil ne se sépareront plus. Elle le fait asseoir dans sa pirogue. — Fuyez ! fuyez ! Ils franchissent les brisants , sillonnent la baie avec la rapidité d'un trait , et , se dirigeant vers un groupe d'îlots où l'oiseau de mer suspend son nid , où le phoque établit son repaire , ils effleurent les cimes bleues des vagues ; rapide est leur fuite , et rapide la marche de ceux qui les poursuivent sans relâche. Un moment ils sont gagnés de vitesse ; l'instant d'après ils reprennent leurs avantages , et laissent loin derrière eux les menaces de leurs ennemis ; bientôt les deux canots se séparent et suivent deux directions différentes pour rendre la poursuite plus difficile. — Fuyez ! fuyez ! A chaque coup de rame il y va de la vie , et plus que de la vie pour Neuha : l'amour est embarqué sur la frêle nacelle , et son souffle la pousse vers une retraite protectrice , — et maintenant le refuge et l'ennemi ne sont plus qu'à deux pas , — encore , encore un moment ! — Fuis , arche légère , fuis !

L'ILE.

CHANT QUATRIÈME.

I.

Blanc comme une blanche voile sur une mer obscure , quand une moitié de l'horizon est sereine et l'autre nébuleuse , comme une voile qui voltige entre la vague sombre et le ciel , est le dernier rayon de l'espérance aux regards de l'homme placé dans un extrême péril. Son ancre est partie , mais nos yeux découvrent encore sa voile de neige à travers la plus rude tempête ; bien que chaque vague qu'elle franchit l'éloigne de plus en plus de nous , du rivage le plus solitaire le cœur ne cesse de la suivre.

II.

A peu de distance de l'île de Toubonai , un noir rocher s'élève du milieu des ondes ; c'est un asile pour les oiseaux , un désert pour l'homme ; là le phoque vient s'abriter contre le vent , s'endort pesamment dans sa noire caverne , ou se livre à ses lourds ébats aux rayons du soleil ; l'écho n'apporte à la pirogue que le hasard amène près de ce lieu que le cri perçant de l'oiseau des mers , ce pêcheur ailé de la solitude qui élève sur le roc nu sa jeune couvée. Une étroite bande de sable doré forme une sorte de plage ; c'est là que la jeune tortue , brisant son œuf , se traîne en rampant vers les flots paternels , nourrisson du jour , que la lumière fit éclore , et qu'un soleil créateur couve pour l'océan ; le reste n'est qu'un sombre précipice , un de ces lieux qui n'offrent que le désespoir au ma-

rin naufragé , qui lui font regretter le tillac qu'ont englouti les flots , et envier le destin de ceux qui ont péri. Tel était le lugubre asile que Neuha avait choisi pour y soustraire son amant à la poursuite de ses ennemis ; mais tous les secrets de ce lieu n'étaient pas révélés , elle y connaissait un trésor caché à tous les yeux.

III.

Près de cet endroit , avant que les canots se séparassent , les rameurs de l'esquif dépositaire du destin de Torquil passèrent par l'ordre de Neuha dans ce lui où était Christian , afin d'en accélérer la vitesse. Christian voulut s'y opposer ; mais , avec un sourire calme , la jeune fille , montrant du doigt l'île rocheuse , lui dit : « Fuyez et soyez heureux » , ajoutant qu'elle se chargeait de ce qui concernait le salut de Torquil. Ils partirent avec cet accroissement de force ; la pirogue s'élança rapide comme une étoile qui file , laissant loin derrière elle ceux qui la poursuivaient. Ceux-ci se dirigèrent alors en droite ligne vers le rocher auprès duquel était l'esquif de Neuha et de Torquil. Les deux amants redoublèrent d'efforts ; le bras de Neuha , bien que délicat , était adroit et robuste , accoutumé à lutter contre la mer , et le cédait à peine à la vigueur plus mâle de Torquil. Bientôt il n'y eut plus que la longueur d'une pirogue entre eux et ce roc escarpé , inexorable , n'ayant à sa base qu'une mer sans fond ; à une distance de cent pirogues était l'ennemi ; après leur fragile canot , quel allait être en ce moment leur refuge ? c'est ce que demanda Torquil avec un coup d'œil de demi-reproche qui semblait dire : — « Neuha m'a-t-elle amené ici pour m'y sacrifier ? Ce roc est-il un lieu de salut ? N'est-ce pas plutôt un tombeau , et cet énorme rocher un monument funèbre élevé au sein des mers ? »

IV.

Ils se reposèrent sur leurs rames ; Neuha se leva , et , montrant l'ennemi qui approchait , elle s'écria : « Torquil , suis-moi et suis-moi sans crainte ! » Elle dit , et soudain plongea dans les profondeurs de l'océan. Il n'y avait pas de temps à perdre. Ses ennemis étaient près de lui. Il voyait déjà leurs chaînes ; entendait leurs voix menaçantes ; ils faisaient force de rames , et en s'approchant , ils le sommaient de se rendre , l'appelant par le nom qu'il avait renié. Il plongea à son tour. Il était habile nageur , et c'est de là qu'allait maintenant dépendre son salut. Mais où et comment ? Il plongea et ne reparut plus ; l'équipage de la chaloupe regarda , plein d'étonnement , la mer et le rocher. Il n'y avait pas possibilité de débarquer sur ce précipice rude , escarpé et glissant comme une montagne de glace. Ils attendirent pendant quelque temps pour voir s'il reviendrait sur l'eau ; mais rien ne remonta à la surface des flots , qui continuèrent comme auparavant leurs paisibles ondulations ; ils avaient disparu dans l'abîme sans laisser d'eux aucune trace ; un léger bouillonnement avait seul suivi leur immersion , une faible écume blanche avait surgi un instant sur ce qui semblait leur dernière demeure , sorte de blanc sépulcre élevé sur ce couple qui n'avait point laissé après lui de marbre funéraire ; la pirogue

vide qu'on voyait sur les flots se balancer tranquille (comme l'affliction d'un héritier) : voilà tout ce qui rappelait la présence de Torquil et de sa fiancée ; et sans ce vestige unique, on eût pu croire que le tout n'était que la vision évanouie du rêve d'un matelot. Ils s'arrêtèrent et cherchèrent inutilement, puis ils s'éloignèrent ; la superstition elle-même leur défendit de rester plus longtemps. Les uns dirent que Torquil n'avait pas plongé dans les flots, mais qu'il s'était évanoui comme la flamme sépulcrale qui loit sur les tombeaux ; d'autres, qu'il y avait dans sa personne quelque chose de surnaturel, et que sa taille était plus haute que celle d'un mortel ; et tous s'accordèrent à déclarer que son visage et ses yeux portaient la sombre empreinte de l'éternité. Cependant, tout en s'éloignant du rocher, ils s'arrêtaient un moment auprès de chaque touffe de plantes marines qu'ils rencontraient, s'attendant à voir paraître quelque vestige de leur proie ; mais non, il s'était évaporé sous leurs yeux comme l'écume des flots.

V.

Et où était-il, le pèlerin de l'abîme, parti à la suite de sa nécréide ? Avaient-ils pour toujours cessé de verser des pleurs, ou, regus dans des grottes de corail, obtenu la vie de la pitié des vagues ? Habitaient-ils avec les mystérieux souverains de l'océan, faisant résonner avec les tritons la conque fantastique ? Neuha était-elle au milieu des syrènes, relevant les tresses de sa chevelure, ou les abandonnant aux vents et les laissant flotter sur les ondes ? ou bien avaient-ils péri, et dormaient-ils en silence dans le gouffre où ils s'étaient courageusement précipités ?

VI.

La jeune Neuha avait plongé dans l'abîme, et Torquil l'avait suivie : elle nageait dans sa mer natale comme si c'eût été son élément, tant il y avait de grâce et d'aisance dans le mouvement rapide dont elle fendait l'onde ; on voyait au sein des flots briller, comme un acier amphibie, ses pieds agiles qui laissaient derrière eux un long sillon de lumière. Presque aussi exercé qu'elle à sonder les profondeurs où les pêcheurs vont chercher les perles, Torquil, l'enfant des mers septentrionales, la suivit avec joie et sans peine dans sa route liquide. Neuha, lui montrant le chemin, commença par plonger plus avant ; puis, remontant à la surface des flots, — elle étendit les bras, essuya l'eau dont ruisselait sa chevelure, et fit entendre un rire dont le son fut répété par l'écho des rochers. Ils étaient arrivés au sein d'une cavité terrestre où ni arbres, ni champs, ni firmament, ne s'offraient au regard. Autour d'eux s'étendait une caverne spacieuse dont l'unique entrée était sous les flots¹, portique inaperçu du soleil, si ce n'est à tra-

vers le voile verdâtre des vagues, par l'un de ces beaux jours transparents où il y a fête sur l'océan et où le peuple des poissons se divertit. La jeune fille, avec sa chevelure, essuya les yeux de Torquil, et battit des mains de joie en voyant sa surprise ; puis elle le conduisit à un endroit où le roc paraissait faire saillie et former comme une grotte de triton ; car tout était ténèbres au premier moment, jusqu'à ce qu'un faible jour pénétrât par les fentes supérieures. Comme dans la nef à demi éclairée d'une vieille cathédrale, les monuments poudreux se refusent à la lumière, ainsi dans leur asile sous-marin la caverne empruntait à son aspect même la moitié de ses ténèbres.

VII.

La jeune sauvage tira de son sein une torche de pin étroitement enveloppée de *guanou*, le tout recouvert d'une feuille de plantain, afin de mettre à l'abri de l'humidité pénétrante l'étincelle recélée dans ce bois ; ce manteau l'avait maintenue sèche ; ensuite, dans un pli de la même feuille de plantain, elle prit un caillou, quelques brins de bois desséchés ; à l'aide du couteau de Torquil, elle fit jaillir une étincelle, alluma sa torche et éclaira la grotte. Elle était haute et vaste, et présentait une voûte gothique de formation naturelle ; l'architecte de la nature en avait élevé les arceaux ; un tremblement de terre avait sans doute érigé l'architrave ; l'arc-boutant avait peut-être été détaché du flanc de quelque montagne à l'époque où les pôles avaient fléchi et où l'onde était tout l'univers ; — peut-être aussi le feu absorbant de la terre l'avait-il solidifié quand le globe fumait encore sur son bûcher funèbre ; les cintres sculptés, les bas-côtés, la nef, s'y trouvaient exécutés par la nuit dans cette caverne, son ouvrage². En prêtant un peu à l'illusion, on eût pu voir grimacer en l'air ces figures fantastiques, et l'œil eût pu se reposer sur une mitre ou sur le crucifix d'une chapelle. C'est ainsi qu'avec les stalactites la nature en se jouant s'était bâti une église sous-marine.

VIII.

Et Neuha prit son Torquil par la main, et, agitant sous la voûte sa torche allumée, elle lui fit visiter chaque coin de leur nouvelle demeure, et lui en montra tous les secrets détours. Elle ne se borna pas là, car d'avance elle avait tout préparé pour adoucir le sort de son amant, ce sort partagé par elle : la natte pour reposer, le *guanou* pour se vêtir, et l'huile de sandal pour se défendre de l'humidité ; pour nourriture la noix de coco, l'igname, le fruit de l'arbre à pain ; pour table, une large feuille de plantain ou une écaille de tortue dont la chair fournissait le festin ; la gourde pleine d'une eau récemment puisée au ruisseau limpide, la banane mûre cueillie sur la colline ;

¹ On trouvera la description originale de cette caverne dans le neuvième chapitre du *Voyage extraordinaire à l'île Tonga*. J'ai pris la liberté poétique de la transplanter à Toulouai, qui est la dernière île où se réfugia Christian et ses compagnons.

² Cette description pourra paraître un peu minutieuse si on la compare à la relation de Mariner ; mais presque tous les voya-

geurs ont rencontré des phénomènes à peu près semblables sur terre, bien entendu, sans parler d'Ellora, Mungo-Park, dans son dernier voyage, dit avoir vu une montagne qui ressemblait si exactement à une cathédrale gothique, qu'une minutieuse inspection put seule le convaincre que c'était un ouvrage de la nature.

une provision de branches de pin pour maintenir une lumière perpétuelle, et elle-même, belle comme la nuit, répandant sur le tout le charme de sa présence, et éclairant de sa sérénité leur monde souterrain. Depuis que le navire de l'étranger avait approché leur île, elle avait prévu que la force ou la fuite pourraient être impuissantes, et elle avait, dans cette caverne de rocher, préparé à Torquil un refuge contre la vengeance de ses compatriotes. Chaque matin la brise avait poussé vers ce lieu sa pirogue agile chargée de tous les fruits les plus beaux ; chaque soir l'avait vue transporter au même endroit tout ce qui pouvait égayer ou embellir leur boudoir de cristal, et maintenant elle étala devant lui tous ses petits approvisionnements, la plus heureuse des filles de ces îles d'amour.

IX.

Voyant qu'il la regardait avec une surprise reconnaissante, elle pressa sur son cœur passionné cet amant sauvé par elle ; et tout en lui prodiguant ces douces caresses, elle lui raconta une vieille histoire d'amour, — car l'amour est vieux, vieux comme l'éternité, bien qu'il rajeunisse avec chaque être nouveau, né ou à naître¹ ; elle lui dit qu'un jeune chef, il y avait de cela mille lunes, s'amusant un jour à plonger pour pêcher des tortues, était arrivé, à la poursuite de sa proie, dans cette même caverne où ils se trouvaient en ce moment ; comment, plus tard, au milieu d'une guerre sanglante, il y abrita une jeune captive, une ennemie adorée, fille d'un père ennemi de sa tribu, et dont on n'avait sauvé la vie que pour la condamner à l'esclavage ; comment, quand la tempête de la guerre fut calmée, il conduisit sa nation insulaire à l'endroit où les flots couvrent de leur ombre verdâtre l'entrée de la caverne, puis plongea, — selon toute apparence, pour ne plus revenir ; comment ses compagnons étonnés, immobiles dans leurs pirogues, le crurent insensé, ou devenu la proie du bleu requin ; comment, pleins de tristesse, ils firent en ramant le tour du rocher environné par les ondes, puis s'arrêtèrent et se reposèrent sur leurs rames, lorsque tout à coup ils virent s'élever du sein des vagues une déesse, — telle du moins elle leur parut dans leur crainte respectueuse, et à ses côtés leur compagnon glorieux et fier de la néréide, sa fiancée ; comment, quand ce mystère eut été expliqué, le jeune couple fut ramené en triomphe au rivage, au bruit des conques et des acclamations joyeuses ; comment ils vécurent en joie et moururent en paix. Et pourquoi n'en serait-il pas de même de Torquil et de sa fiancée ? Je n'entreprendrai pas de dire les ravissantes caresses qui, dans cette sauvage retraite, suivirent ce récit ; pour eux, dans cette caverne, tout était amour, bien qu'ils fussent ensevelis dans une tombe plus profonde que celle où Abeilard, après vingt ans de mort, ouvrit les bras pour recevoir le corps d'Héloïse descendu dans leur

caveau nuptial, et pressa sur son cœur ranimé les restes adorés de son amante². Au dehors les vagues murmuraient autour de leur couche : ils ne faisaient pas plus attention à leur mugissement que s'ils eussent été privés de vie ; au-dedans leurs cœurs étaient toute leur harmonie, formée des murmures entrecoupés de l'amour, et de ses soupirs plus entrecoupés encore.

X.

Et ces hommes, cause et victimes avec eux de la calamité qui les exilait dans les profondeurs de ce rocher, où étaient-ils ? Ils fuyaient sur les flots pour sauver leurs jours ; ils demandaient au ciel le refuge que leur déniaient les hommes. Ils avaient vogué dans une autre direction, — mais où ? La vague qui les portait, portait aussi leurs ennemis, qui, désappointés dans leur première classe, se remirent avec une nouvelle ardeur à la poursuite de Christian. La colère ajoutant à leur impatience, ils redoublèrent d'efforts, comme des vautours à qui une première proie a échappé. Les fugitifs se virent bientôt gagnés de vitesse, et il ne leur resta plus qu'à chercher leur salut sur quelque roc inaccessible ou dans quelque anse écartée ; ils se dirigèrent vers le premier rocher qu'ils virent, pour y donner à la terre un dernier regard, comme victimes, ou mourir les armes à la main ; ils renvoyèrent les insulaires et leur canot ; ceux-ci offraient de combattre pour eux jusqu'à la fin, malgré l'infériorité de leur nombre ; mais Christian exigea qu'ils regagnassent leur île, et ne se sacrifiassent pas sans utilité ; car que pouvaient la lance et l'arc du sauvage contre les armes qui allaient être employées en cette occasion ?

XI.

Ils débarquèrent sur un espace étroit et sauvage, qui ne portait guère que l'empreinte des pas de la nature, préparèrent leurs armes ; et avec ce regard sombre, farouche et déterminé de l'homme réduit à la dernière extrémité, alors qu'il a dit adieu à l'espérance, qu'il ne lui reste même plus celle de la gloire pour fortifier son courage contre la perspective de la mort ou de la captivité, — ils attendirent l'ennemi, ces trois combattants, comme autrefois les trois cents qui rougirent les Thermopyles d'un sang sacré. Mais, hélas ! quelle différence entre les uns et les autres ! c'est la cause qui fait tout, qui dégrade ou sanctifie le courage dans sa chute. Au-dessus de leur tête nulle gloire éternelle, intense, ne brillait à travers les nuages de la mort et ne les appelait à elle ; point de patrie reconnaissante qui, leur souriant à travers ses pleurs, entonnât un hymne de louanges que dix siècles continueraient ; les yeux d'une nation ne se fixèrent pas sur leurs tombes ; nul héros ne leur enviera leur monument. Avec quelque bravoure que leur sang fût versé, leur vie était infâme, et leur crime formerait leur épitaphe. Et tout cela, ils le savaient

¹ Le lecteur se rappellera l'épigramme de l'Anthologie grecque, qui a été traduite dans presque toutes les langues modernes :

Qui que tu sois, voici ton maître.
Il l'est, le fut ou le doit être.

² La tradition rapporte que, lorsque le corps d'Héloïse fut descendu dans le tombeau d'Abeilard, qui avait été enterré vingt ans auparavant, ce dernier ouvrit ses bras pour le recevoir.

et le sentaient, celui-là, du moins, chef de la bande qui lui devait sa ruine; né peut-être pour de meilleurs destins, il avait joué sa vie sur des chances qui allaient se décider; maintenant les dés allaient être jetés, et toutes les probabilités étaient en faveur de sa chute; et quelle chute! Néanmoins il faisait face au danger, impassible comme le fragment de rocher où il s'était posté, et sur lequel il appuyait le canon de son fusil mis en joue, sombre comme un nuage noir devant le soleil.

XII.

La chaloupe s'approcha; ceux qui la montaient étaient bien armés, décidés à faire tout ce que le devoir exigerait d'eux, et insouciant du péril, comme l'est des feuilles qu'il abat le vent, qui poursuit sa course sans regarder en arrière. Et pourtant ils eussent préféré pour ennemis des étrangers à des compatriotes, et sentaient que ces malheureux, victimes de leur obstination, avaient été Anglais, bien qu'ils eussent cessé de l'être. Ils leur crièrent de se rendre, — pas de réponse; leurs armes furent mises en joue et brillèrent aux rayons du soleil. Nouvelle sommation, — pas de réponse. Pour la troisième fois ils leur offrirent la vie d'une voix plus haute que la première. L'écho seul des rochers répéta les sons mourants de leur dernière parole. Alors la lumière des mousquets brilla; leurs canons dardèrent des flammes, et la fumée s'éleva entre eux et leurs ennemis, pendant que les balles vinrent frapper, mais en vain, le rocher sonore, et retombèrent aplaties. Alors se fit entendre la seule réponse que dussent donner ceux qui avaient perdu toute espérance sur la terre et dans le ciel. Après cette première décharge, les assaillants s'approchaient, quand la voix de Christian cria : « A présent, feu! » Et avant que l'écho eût répété ses paroles, deux hommes tombèrent; les autres escaladèrent le flanc âpre du rocher, et, furieux de la démesure de leurs adversaires, ne s'occupèrent plus qu'à les joindre pour les combattre corps à corps. Mais le roc était escarpé; nul sentier n'y était pratiqué; chaque pas opposait un bastion à leur colère, tandis que, postés sur les sommets les plus inaccessibles que l'œil exercé de Christian avait parfaitement reconnus, tous trois continuèrent une défense désespérée dans des lieux dont l'aigle eût pu faire choix pour y placer son aire. Chacun de leurs coups portait, et les assaillants tombaient, brisés sur les récifs comme des coquillages; mais ceux qui survivaient étaient nombreux encore; ils continuèrent à monter, se dispersèrent çà et là, et finirent par cerner et dominer complètement les trois assiégés, qui, trop loin encore pour être pris, assez près pour être tués, virent leur destin ne tenir plus qu'à un fil, comme des requins qui ont avalé l'appât des pêcheurs; néanmoins ils se défendirent jusqu'au

dernier instant; pas un gémissement ne fit connaître à leurs ennemis qui des trois succombait; Christian mourut le dernier : blessé deux fois, quand on vit couler son sang, on lui demanda encore de se rendre; en ce qui concernait sa vie, il n'était plus temps; mais il n'était pas trop tard pour que la main d'un de ses semblables, fût-ce même celle d'un ennemi, lui fermât les yeux. Un de ses membres ayant été brisé, son corps avait fléchi, et il gisait étendu sur le rocher, comme un faucon privé de ses petits. La voix qui lui parlait sembla le ranimer ou réveiller en lui une émotion qu'exprima un faible geste; il fit signe aux plus avancées de venir à lui; pendant que ceux-ci s'approchaient, il souleva son fusil; — il avait tiré sa dernière balle, il arracha sur sa poitrine le bouton supérieur de sa veste¹, le mit dans le canon en guise de balle, ajusta, fit feu, et sourit de voir son ennemi tomber; puis, comme un serpent, il traîna en rampant son corps blessé et débile à l'endroit où le roc dominait les flots avec un escarpement aussi horrible que son désespoir, jeta un regard en arrière, ferma le poing, frappa dans un dernier mouvement de rage la terre qu'il allait quitter, puis se précipita : le roc reçut sur sa base son corps brisé comme du verre, n'offrant plus qu'une masse de sang sans un lambeau dont pût se repaître l'oiseau des mers ou le ver; une touffe de cheveux blonds entremêlée d'herbes et de sang, voilà tout ce qui resta de ses crimes et de lui; quelques fragments de ses armes (jusqu'au dernier moment sa main les avait retenues avec force) brillaient encore à quelque distance, — dispersés çà et là et destinés à se rouiller sous la rosée et l'écume des vagues. Après cela, il ne restait plus rien, — sauf une vie mal employée, et une âme! — mais qui peut affirmer où elle est allée? c'est à nous à porter les morts, non à les juger; et ceux qui vont les autres à l'enfer en prennent eux-mêmes la route, à moins qu'à ces farouches distributeurs des peines éternelles, Dieu ne pardonne leur mauvais cœur en faveur de l'état plus déplorable encore de leur cerveau.

XIII.

Le combat était terminé! tout avait disparu ou était pris; tout était, ou fugitif, ou captif, ou mort. Enchaînés sur ce même tillac ou ragnère, équipage courageux, ils figuraient avec honneur, étaient le petit nombre de ceux qui avaient survécu au combat livré dans l'île; mais le dernier rocher n'avait laissé aux maîtres vainqueurs aucune dépouille vivante. Ils gisaient glacés et baignés dans leur sang à l'endroit où ils avaient succombé. Les oiseaux de mer, accourus des flots voisins, vinrent tournoyer au-dessus d'eux, agitant leurs ailes humides, et leur donnant pour hymne funèbre le concert discordant de leurs cris affamés. Mais

¹ Dans l'Histoire de Frédéric II de Prusse, par Thibault, on trouve l'histoire romanesque d'un jeune Français et de sa maîtresse, qui paraissent être tous deux de bonne famille. Il s'enrôla volontairement, puis déserta à Schweidnitz; après une résistance désespérée, il fut repris, mais il tua d'un coup de mousquet chargé avec un bouton de son uniforme un officier qui cherchait à s'emparer de lui. Quelques circonstances de son

procès devant la cour martiale éveillèrent la curiosité des juges, qui manifestèrent le désir de connaître quel était son rang véritable. Il offrit de le découvrir, mais au roi seulement, auquel il demanda permission d'écrire. On la lui refusa. Frédéric, soit par curiosité, soit pour tout autre motif, laissa éclater une grande colère lorsqu'il sut que cette grâce lui avait été refusée.

plus bas, la vague, dans son éternelle indifférence, continua à onduler insouciant et tranquille; les dauphins continuèrent à se jouer à sa surface, l'oiseau volant à s'élancer vers le soleil, jusqu'à ce que, monté à une faible hauteur, son aile desséchée l'obligeât à redescendre pour s'humecter et reprendre un nouvel essor.

XIV

L'aurore avait paru; Neuha, s'étant à la pointe du jour élevée légèrement au-dessus de l'eau, pour voir les rayons du soleil naissant, et épier si personne ne s'approchait de la retraite amphibie où était caché son amant, aperçut à quelque distance une voile : ses plis ondulèrent, puis elle se gonfla, puis présenta au souffle de la brise sa large toile courbée en voûte. Le cœur de Neuha commença à battre de crainte, la respiration à lui manquer, dans le doute où elle était de la direction qu'allait prendre le navire. Mais non ! il ne s'approcha pas ; elle le vit s'éloigner de la baie, et son ombre décroître rapidement dans le lointain. Elle essuya ses yeux humides de l'écume des flots, et regarda de nouveau comme pour chercher un arc-en-ciel à l'horizon. Elle aperçut le navire déjà bien loin ; il diminua, ne parut bientôt que comme un point noir, — puis disparut. Tout était océan, tout était joie ! Elle plongea, et alla dans la grotte appeler son amant, lui dit tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle espérait, et tout ce que l'amour heureux voyait dans le passé et l'avenir ; elle reprit sa route humide ; Torquil suivit avec joie sur la vaste mer sa bondissante

néride ; ils firent à la nage le tour du rocher, pour remonter dans leur pirogue. La veille, lorsque les étrangers les avaient poursuivis, Neuha avait laissé son esquif flottant sans rame à la merci des flots ; mais après leur départ, elle avait été le reprendre, l'avait ramené et caché dans une embrasure du rocher, où maintenant ils le trouvèrent, et jamais ne vogua sur l'océan plus d'amour et de joie que n'en porta en ce moment cette fragile nacelle.

XV.

Ils revirent leur rivage bien-aimé, que ne souillait plus rien d'ennemi ; sur les flots plus de navire menaçant, de prison flottante : — tout était espérance et joie du foyer ! D'innombrables pirogues couvrirent la baie et ramenèrent les deux amants au son des conques marines ; les chefs vinrent les recevoir, la population accourut, et salua Torquil comme un fils retrouvé ; les femmes entourèrent Neuha, l'embrassèrent et lui demandèrent jusqu'où on les avait poursuivis, comment ils avaient échappé. Elle leur raconta tout ; une acclamation unanime frappa les airs, et depuis ce temps une nouvelle tradition donna au sanctuaire qui les avait abrités le nom de « caverne de Neuha ». Cent feux allumés sur les hauteurs illuminèrent les ténèbres de la nuit, et éclairèrent la fête générale en l'honneur de leur hôte rendu à la paix et au plaisir si chèrement achetés ; et cette nuit fut suivie d'heureux jours, tels qu'un monde enfant peut seul en offrir encore.

MANFRED,

POÈME DRAMATIQUE EN TROIS ACTES.

Horatio, il y a au ciel et sur la terre beaucoup de choses que n'a jamais soupçonnées votre philosophie. SHAKESPEARE, *Hamlet*.

MANFRED¹.

PERSONNAGES.

MANFRED.
UN CHASSEUR DE CHAMOIS.
L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE.
MANUEL.
HERMAN.
LA FÉE DES ALPES.
ARIMANE.
NÉMÉSIS.
LES DESTINÉES.
GÉNIES, etc.

La scène est dans les Hautes-Alpes, — partie au château de Manfred et partie dans les montagnes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE 1^{re}.

La scène représente une galerie gothique. — Il est minuit

MANFRED, seul.

Il faut remplir de nouveau ma lampe ; mais, alors même, elle ne brûlera pas aussi longtemps que je dois veiller : mon assoupissement, — quand je m'assoupis, — n'est point un sommeil ; ce n'est qu'une continuation de ma pensée incessante, à laquelle je ne puis alors résister. Mon cœur veille toujours ; mes yeux ne se ferment que pour regarder intérieurement ; et pourtant je vis, et j'ai l'aspect et la forme d'un

¹ Les extraits suivants des lettres de lord Byron à M. Murray sont tout ce que nous connaissons sur la manière dont a été composé *Manfred*.

Venise, 45 février 1817. — J'ai oublié de vous apprendre que je viens d'achever une espèce de drame en vers blancs commencé l'été dernier en Suisse. Ce poème dialogué est en trois actes,

mais très-métaphysique, très-bizarre et presque incompréhensible. Les personnages, excepté deux ou trois, sont les esprits de la terre et de l'air, ou bien encore les torrents. La scène est dans les Alpes ; le héros est une sorte de magicien tourmenté par un remords dont on ignore la cause ; il erre sur les montagnes, invoquant ces esprits qui lui apparaissent, mais qui ne peuvent

homme vivant. Mais la douleur devrait instruire le sage; souffrir, c'est connaître : ceux qui savent le plus sont aussi ceux qui ont le plus à gémir sur la fatale vérité; l'arbre de la science n'est pas l'arbre de vie. J'ai essayé la philosophie, et la science, et les sources du merveilleux, et la sagesse du monde, et mon esprit a le pouvoir de s'approprier ces choses, — mais elles ne me servent de rien; j'ai fait du bien aux hommes, et j'ai trouvé du bon même parmi les hommes, — mais cela ne m'a servi de rien; j'ai eu aussi des ennemis, nul d'entre eux ne m'a vaincu, beaucoup sont tombés devant moi, — mais cela ne m'a servi de rien : bien ou mal, vie, facultés, passions, tout ce que je vois dans les autres êtres a été pour moi comme la pluie sur le sable depuis cette heure à laquelle je ne puis donner un nom. Je ne redoute rien, et j'éprouve la malédiction de n'avoir aucune crainte naturelle, de ne sentir battre dans mon cœur ni désir, ni espoir, ni un reste d'amour pour quoi que ce soit sur la terre. — Maintenant, à ma besogne. —

Puissances mystérieuses! esprits de l'univers illimité! vous que j'ai cherchés dans les ténèbres et la lumière, — vous qui environnez la terre, et habitez une essence plus subtile, — vous dont la demeure est au sommet des monts inaccessibles, à qui les cavernes de la terre et de l'océan sont des objets familiers, — je vous évoque par le charme écrit qui me donne autorité sur vous : — levez-vous! paraissez!

Une pause.

Ils ne viennent pas encore. — Maintenant, par la voix de celui qui est le premier parmi vous, — par ce signe qui vous fait trembler, — au nom des droits de celui qui ne peut mourir, — levez-vous! paraissez! — paraissez!

Une pause.

S'il en est ainsi, — esprits de la terre et de l'air, vous ne m'éluderez point de cette manière : par une puissance plus grande que toutes celles que j'ai déjà nommées, par un charme irrésistible qui a pris naissance dans une étoile condamnée, débris brûlant d'un

monde démolé, enfer errant dans l'éternel espace; par la terrible malédiction qui pèse sur mon âme, par la pensée qui est en moi et autour de moi, je vous somme de m'obéir : paraissez!

On voit paraître une étoile à l'extrémité la plus sombre de la galerie; elle reste immobile, et l'on entend chanter une voix.

Premier génie. Mortel! j'ai quitté à ta voix mon palais élevé dans les nuages, que le crépuscule a bâti de son souffle, et que le soleil couchant d'un jour d'été colore d'une teinte de pourpre et d'azur broyée tout exprès pour mon pavillon. Quoique j'eusse pu refuser de me rendre à tes ordres, je suis accouru, porté sur le rayon d'une étoile; j'ai obéi à tes conjurations; mortel, — fais connaître tes volontés!

La voix du second génie. Le Mont-Blanc est le roi des montagnes; elles l'ont couronné il y a longtemps; il a un trône de rochers, un manteau de nuages, un diadème de neiges. Il a les forêts pour ceinture, et sa main tient une avalanche; mais avant de tomber, cette boule tonnante doit attendre mon commandement. La masse froide et mobile du glacier s'avance chaque jour; mais c'est moi qui lui permets de passer outre, ou qui l'arrête avec ses glaçons. Je suis le génie de ces lieux : je puis faire trembler la montagne, et l'agiter jusque dans sa basse caverneuse; — et toi, que me veux-tu?

La voix du troisième génie. Dans les profondeurs azurées des flots, où la vague est tranquille, où le vent est inconnu, où vit le serpent des mers, où la sirène orne de coquillages sa verte chevelure, comme l'orage sur la surface des eaux, a retenti ton évocation; dans mon paisible palais de corail, l'écho me l'a apportée : — au génie de l'océan fais connaître tes desirs!

Quatrième génie. Aux lieux où le tremblement de terre endormi repose sur un oreiller de feu, où bouillonnent des lacs de bitume, où les racines des Andes s'enfoncent aussi profondément dans la terre que leurs sommets s'élèvent haut vers le ciel, ta voix est venue jusqu'à moi, et pour obéir à tes ordres j'ai

le secourir. Enfin il s'adresse à Satan lui-même, qui évoque un fantôme dont il n'obtient qu'une réponse ambiguë et décourageante. Au troisième acte, on le trouve mort dans la tour où il avait coutume d'étudier son art. Vous pouvez voir, d'après cette esquisse, que je n'ai pas grande opinion de cette composition fantastique, mais au moins je l'ai rendue inabordable pour la représentation, car mes rapports avec Drury-Lane m'ont donné le plus grand mépris pour le théâtre. Je n'ai pas encore remis au net, et je me sens trop fatigué dans ce moment pour essayer de m'y mettre; mais lorsque ce sera fait, vous pourrez le jeter au feu ou le garder, selon que vous le jugerez convenable.

5 mars. — Je vous ai envoyé l'autre jour le premier acte de *Manfred*, un drame aussi insensé que la plus folle tragédie de Nat. Lee, qui était en trente-cinq actes et quelques scènes pardessus le marché; le mien n'est qu'en trois actes.

9 mars. — En vous remettant la fin de cette espèce de poème dramatique, dont vous avez reçu autrefois les deux premiers actes, je n'ai que peu d'observations à faire, si ce n'est de vous prier de ne pas le publier (si jamais il est publié) sans m'en donner avis auparavant. Je ne sais en vérité si tout cela est bon ou mauvais, et comme cette incertitude n'existait pas dans mon esprit à l'égard de mes principales publications, je suis porté à le placer très-bas. Vous le soumettrez à M. Gifford et à tous ceux

que vous voudrez. Ce drame, vous vous en convaincrez d'un coup d'œil, n'a point été disposé pour la scène, à peine l'a-t-il été pour la publication; il est écrit dans mon ancien style, et je l'ai composé avec une véritable horreur de la scène, et afin de le rendre injouable, connaissant le zèle de mes amis pour me faire obtenir ce qui me cause une invincible répugnance, savoir, d'être représenté. Sans doute je suis un singulier artiste et je devrais quitter le métier; mais que voulez-vous! sans ces travaux, je succomberais sous l'imagination et la réalité.

25 mars. — Quant au drame-sorcier, je répète que j'ignore entièrement s'il est bon ou mauvais; s'il est mauvais, il ne faut pour aucune raison en risquer la publication; s'il est bon, faites-en ce que vous voudrez. Je l'estime à 500 guinées, ou moins, comme cela vous arrangera. Peut-être, si vous le publiez, faudra-t-il mieux l'ajouter à votre volume d'hiver que de le donner séparément. Mon estimation vous montre le peu de cas que j'en fais; vous pouvez le jeter au feu si Gifford ne l'aime pas.

9 avril. — Quant à *Manfred*, les deux premiers actes sont les meilleurs; le troisième est faible. Mon inspiration s'est épuisée. Vous pouvez l'appeler un poème, car ce n'est pas un drame, et je ne voudrais pas lui donner le nom de poème en dialogue ou de pantomime.

Le troisième acte fut réécrit avant la publication.

quitté le lieu de ma naissance. — Ton charme m'a subjugué, que ta volonté me guide.

Cinquième génie. Je vole sur les ailes des vents; c'est moi qui allume l'orage; l'ouragan que je viens de quitter est encore brûlant des feux de la foudre; pour venir plus vite vers toi, au-dessus de la terre et des mers, j'ai voyagé sur l'aiglon; la flotte que j'ai rencontrée voguait d'un cours propice, et pourtant elle sombrera avant que la nuit soit écoulée.

Sixième génie. Ma demeure est dans l'ombre de la nuit, pourquoi ta magie m'inflige-t-elle le supplice de la lumière?

Septième génie. L'étoile qui règle ta destinée a été réglée par moi avant la naissance de la terre : jamais astre plus frais et plus beau n'accomplit dans l'air sa révolution autour du soleil; sa marche était libre et régulière; l'espace ne comptait pas dans son sein d'étoile plus charmante. Une heure survint, — et elle ne fut plus qu'une masse errante de flamme informe, une comète vagabonde, une malédiction, une menace suspendue sur l'univers, continuant à rouler par sa propre force, sans sphère, sans direction, brillante difformité du firmament, monstruosité dans les régions du ciel! Et toi, qui es né sous son influence, — toi, vermisseau auquel j'obéis et que je méprise, — un pouvoir qui n'est pas le tien, mais qui t'a été prêté pour me soumettre à toi, me force de descendre un instant en ce lieu, confondu avec ces génies pusillanimes qui baissent le front devant toi, et de m'entretenir avec un être aussi chétif que toi. — Fils de la poussière, que veux-tu de moi?

Les sept Génies. La terre, l'océan, l'air, la nuit, les montagnes, les vents, ton étoile, attendent tes ordres, fils de la poussière; à ta demande tous ces génies sont devant toi : — que veux-tu de nous, fils des mortels? — Parle!

Manf. L'oubli. —

Le premier génie. De quoi? — de qui? — et pour quoi?

Manf. De ce qui est au-dedans de moi, lisez-le là; vous le savez, et je ne puis le dire.

Le génie. Nous ne pouvons te donner que ce que nous possédons. — Demande-nous des sujets, le souverain pouvoir, l'empire d'une partie de la terre ou de sa totalité, ou un signe par lequel tu puisses commander aux éléments sur lesquels nous régnons; chacune de ces choses ou toutes ensemble deviendront ton partage.

Manf. L'oubli, l'oubli de moi-même. — Ne pouvez-vous pas, de tous ces royaumes cachés, que vous m'offrez avec tant de profusion, m'extraire ce que je demande?

Le génie. Cela n'est point dans notre essence, dans notre pouvoir. Mais tu peux mourir.

Manf. La mort me le donnera-t-elle?

Le génie. Nous sommes immortels, et nous n'oublions pas; nous sommes éternels, le passé nous est

présent aussi bien que l'avenir. Tu as notre réponse.

Manf. Vous vous raillez de moi; mais le pouvoir qui vous a amenés ici vous a mis à ma disposition. Esclaves! ne vous jouez pas de ma volonté! L'âme, l'esprit, l'étincelle de Prométhée, l'éclair de mon être enfin, est aussi brillant, aussi perçant et d'une portée aussi grande que le vôtre, et il ne le cédera pas au vôtre, quoiqu'emprisonné dans son argile. Répondez, ou vous apprendrez à me connaître!

Le génie. Nous répondrons comme nous avons répondu; tes propres paroles contiennent notre réponse.

Manf. Que voulez-vous dire?

Le Génie. Si, comme tu le dis, ton essence est semblable à la nôtre, nous avons répondu en te disant que ce que les mortels appellent la mort n'a rien de commun avec nous.

Manf. C'est donc en vain que je vous ai fait venir de vos royaumes? Vous ne pouvez ni ne voulez venir à mon aide?

Le génie. Parle, ce que nous possédons est à toi, nous te l'offrons; réfléchis avant de nous congédier; demande-nous encore — l'empire, la puissance, la force, et de longs jours.

Manf. Maudits! qu'ai-je à faire de longs jours? les miens n'ont déjà que trop duré : — arrière, partez!

Le génie. Réfléchis encore; pendant que nous sommes ici, nous ne demandons pas mieux que de te servir; n'y a-t-il aucun autre don que nous puissions rendre digne de t'être offert?

Manf. Non, aucun; pourtant, arrêtez, — un moment encore; avant que nous nous séparions, je désirerais vous voir face à face. J'entends vos voix, leur son est mélancolique et doux comme la musique sur les eaux, et je vois distinctement une grande étoile brillante et immobile. Montrez-vous à moi tels que vous êtes, un seul, ou tous, sous vos formes accoutumées.

Le génie. Nous n'avons point de forme au-delà des éléments dont nous sommes l'âme et le principe; mais choisis-en une : — c'est sous celle-là que nous paraîtrons.

Manf. Je n'ai pas de choix à faire; nulle forme sur la terre ne m'est hideuse ou belle. Que le plus puissant d'entre vous revête celle qu'il jugera convenable; — allons!

Le septième génie (paraissant sous la forme d'une belle femme). Regarde!

Manf. O Dieu! s'il en est ainsi, et si tu n'es pas l'illusion d'un cerveau en démence, je puis être encore le plus heureux des hommes. Je te presserai dans mes bras, et nous serons encore... (*l'apparition s'évanouit*). Mon cœur est écrasé!

Manfred tombe sans mouvement. — On entend une voix qui chante ce qui suit :

A l'heure où la lune brille sur les vagues, le ver luisant dans le gazon, le météore sur les tombeaux, le feu follet sur les marécages²; à l'heure où les étoiles filent, où l'écho répète la voix du hibou, où les

¹ Ces vers furent écrits en Suisse pendant l'année 1816, et envoyés en Angleterre avec le troisième chant de *Childe-Harold* : « Composés dit M. Moore, à la suite des dernières tentatives de

réconciliation restées infructueuses, il est inutile de dire à qui pensait le poète lorsqu'il traça ces vers. »

² *The isle or the morass.* Apprenant, en février 1818, qu'il

feuilles se taisent dans l'ombre silencieuse de la colline, alors mon âme planera sur la tienne avec un pouvoir et avec un signe.

Au sein du plus profond sommeil, ton esprit ne dormira pas; il y a des ombres qui ne s'évanouiront pas; il y a des pensées que tu ne peux bannir; en vertu d'un pouvoir que tu ignores, tu ne peux jamais être seul; tu es enveloppé comme dans un linceul, tu es emprisonné dans un nuage, et tu seras à jamais enfermé dans l'esprit de cette incantation.

Quoique tu ne me voies point passer à tes côtés, tes yeux me reconnaîtront pour un objet qui, bien qu'invisible, a été et doit être encore près de toi; et lorsque, agité par cette terreur secrète, tu tourneras la tête, tu t'étonneras de ne pas me voir, comme ton ombre, sur tes pas; et ce pouvoir qui se fera sentir à toi, tu seras condamné à dissimuler sa présence.

Un rythme et des accents magiques l'ont baptisé d'une malédiction, et un génie de l'air t'a enlacé dans un piège; il y a dans le vent une voix qui te défendra de te réjouir, et la nuit te refusera le repos de son firmament; le jour aura un soleil qui te fera désirer sa fin.

De tes larmes mensongères j'ai distillé une essence qui a le pouvoir de tuer; j'ai tiré de ton cœur un sang noir puisé à sa plus noire source; j'ai dérobé le serpent qui était sur ton sourire, où il roulait ses anneaux comme dans un buisson; j'ai pris sur tes lèvres le charme qui donnait à toutes ces choses leurs effets les plus malfaisants; après avoir fait l'essai de tous les poisons, j'ai trouvé que le plus énergique était le tien.

Par ton cœur froid et ton sourire de serpent, par l'abîme sans fond de ta fourberie, par tes yeux si remplis d'un semblant de vertu, par l'hypocrisie de ton âme toujours fermée, par la perfection de tes artifices qui ont été jusqu'à faire croire que tu avais un cœur humain, par les délices que te font éprouver les douleurs d'autrui, par ta confraternité avec Caïn, je te condamne et t'oblige à être toi-même ton enfer!

Et sur ta tête je verse le vase de malédiction qui te dévoue à cette épreuve; ta destinée sera de ne pouvoir ni dormir ni mourir; tu verras sans cesse la mort auprès de toi pour la désirer et la craindre; voilà que déjà autour de toi le charme opère, et une chaîne silencieuse pèse sur toi; contre ton cœur et ton cerveau tout ensemble l'arrêt fatal est prononcé; — maintenant flétris-toi!

SCÈNE II.

Le mont Jungfrau. — Il commence à faire jour. — Manfred est seul sur les rochers.

MANFRED.

Les esprits que j'ai évoqués m'abandonnent, — les

charmes que j'ai étudiés m'ont déçu, — le remède sur lequel je comptais me torture; je ne veux plus recourir à un aide surnaturel; il ne peut rien sur le passé; et quant à l'avenir, jusqu'à ce que le passé soit englouti dans les ténèbres, je n'ai que faire de le chercher. — O terre! ô ma mère! et toi, jour qui commences à poindre; et vous, montagnes, pourquoi y a-t-il en vous tant de beauté? je ne puis vous aimer. Et toi, œil brillant de l'univers, qui t'ouvres sur tous, et qui es pour tous un délice, — tu ne luis point sur mon cœur. Et vous, rochers, au sommet desquels je me tiens debout en ce moment, ayant à mes pieds le lit du torrent et les hauts pins qui le bordent, lesquels, vus à cette distance étourdissante, semblent des arbrisseaux; il suffirait d'un élan, d'un pas, d'un mouvement, d'un souffle, pour me briser sur ce lit de rochers et reposer ensuite pour toujours. — Pourquoi est ce que j'hésite? J'éprouve le désir de me précipiter de cette hauteur, et pourtant je n'en fais rien; je vois le péril, — pourtant je ne recule pas; mon cerveau a le vertige, pourtant mon pied est ferme: je ne sais quel pouvoir m'arrête et me condamne à vivre, si toutefois c'est vivre que de porter dans moi cette stérilité de cœur, et d'être le sépulcre de mon âme; car j'ai cessé de me justifier à moi-même mes propres actions, — dernière infirmité du mal.

Un aigle passe devant lui.

Où, toi qui fends les nuages d'une aile rapide, dont le vol fortuné s'élève le plus haut vers les cieux, tu fais bien de m'approcher de si près, — je devrais être ta proie, et servir de pâture à tes aiglons; tu t'éloignes à une distance où mon œil ne peut te suivre; mais le tien, en bas, en haut, devant, pénètre à travers l'espace. — Oh! que c'est beau! Comme tout est beau dans ce monde visible! comme il est magnifique en lui-même et dans son action! Mais nous, qui nous nommons ses souverains, nous, moitié poussière, moitié dieux, également incapables de descendre ou de monter, avec notre essence mixte nous jetons le trouble dans ses éléments, nous aspirons le souffle de la dégradation et de l'orgueil, luttant contre de vils besoins et des désirs superbes, jusqu'à ce qu'enfin notre mortalité prédomine; et les hommes deviennent — ce qu'ils ne s'avaient pas à eux-mêmes, ce qu'ils n'osent se confier les uns aux autres.

On entend de loin la flûte d'un berger.

Quelle est cette mélodie que j'entends? C'est la musique naturelle du chalumeau des montagnes, — car ici la vie patriarcale n'est pas une fable pastorale; — dans l'air de la liberté la flûte mêle ses sons au doux bruit des clochettes du troupeau bondissant¹; mon âme voudrait boire ces échos. — Oh! si je pouvais

était menacé d'une traduction de *Manfred* en italien, lord Byron écrivit à son ami M. Hoppner: « Si vous avez quelques moyens de voir cet homme, offrez-lui en mon nom la somme qu'il a obtenue ou qu'il croit pouvoir obtenir de son libraire, à la condition qu'il jettera sa traduction au feu, et qu'il s'engagera à ne plus recommencer la même tentative pour aucun de mes autres ouvrages. A cette condition, je lui enverrai immédiatement son argent. » Une négociation fut entamée sur ce pied,

et le traducteur, pour la somme de deux cents francs, rendit le manuscrit et s'engagea à ne jamais traduire aucun ouvrage du poète. On peut se former une idée de la capacité du traducteur lorsqu'on saura qu'il avait traduit le mot *reisp* par boîte de paille.

¹ Les rudiments de cette pensée et de plusieurs autres passages de *Manfred* se trouvent dans le journal de son voyage en Suisse, que lord Byron envoya ensuite à sa sœur. • 19 septembre. Ar-

être l'âme invisible d'un son délectable, une voix vivante, un souffle harmonieux, une jouissance incorporelle, — naître et mourir avec l'intonation fortunée qui m'aurait créé!

Un chasseur de chamois arrive en gravissant la montagne.

Le chass. C'est par ici que le chamois a bondi, ses pieds agiles ont trompé mon adresse : mes profits d'aujourd'hui ne paieront pas mes fatigues périlleuses. — Que vois-je? Cet homme n'est pas de notre profession, et cependant il est arrivé à une hauteur qu'entre tous nos montagnards nos meilleurs chasseurs pourraient seuls atteindre ; il est bien vêtu ; son aspect est mâle, et à en juger d'ici, il y a dans son air toute la fierté d'un paysan né libre. — Approchons-nous de lui.

Manf. (sans le voir). Se voir blanchir par la douleur comme ces pins flétris, ruines d'un seul hiver, sans écorce, sans branches¹, troncs foudroyés sur une racine maudite, qui ne sert qu'à donner le sentiment à la destruction ! Être ainsi, éternellement ainsi, — et avoir été autrement ! voir son front sillonné par des rides qu'y ont creusées non les années, — mais des moments, — des heures de tortures qui ont été des siècles, — des heures auxquelles je survivis ! — O vous, rochers de glace ! avalanches qu'il suffit d'un souffle pour précipiter comme des montagnes croulantes, venez, et écrasez-moi ! J'entends fréquemment au-dessus de ma tête et à mes pieds le fracas de vos bonds redoutables² ; mais vous passez sans m'atteindre ; vous allez tomber sur des êtres qui veulent vivre encore, sur la jeune forêt au verdoyant feuillage, sur la cabane ou le hameau du villageois inoffensif.

Le chass. Les brouillards commencent à s'élever du sein de la vallée, je vais l'avertir de descendre, sans quoi il pourrait bien lui arriver de perdre tout à la fois et sa route et la vie.

Manf. Les brouillards bouillonnent autour des glaciers ; les nuages se lèvent au-dessous de moi en flocons blancs et sulfureux, comme l'écume sur les flots irrités de la mer infernale dont chaque vague va se

briser sur un rivage peuplé où sont entassés les damnés comme les cailloux sur le sable. — Un vertige me saisit³.

Le chass. Il faut que je l'aborde avec précaution quand je serai près de lui ; le bruit soudain de mes pas peut le faire tressaillir, et il semble chanceler déjà.

Manf. On a vu des montagnes tomber, laissant un vide dans les nuages, faisant tressaillir sous le choc les Alpes leurs sœurs, remplissant les vertes vallées des débris de leur chute, faisant jaillir soudainement les rivières, dispersant leurs eaux en poussière liquide, et obligeant leurs sources à se tracer un nouveau cours ; — c'est ce qui est advenu, dans sa vieillesse, au mont Rosenberg : — que n'étais-je dessous !

Le chass. Mon ami ! prends garde, un pas de plus peut t'être fatal ! — Pour l'amour de celui qui t'a créé, ne te tiens pas sur le bord de ce précipice !

Manf. (sans l'entendre). C'eût été pour moi une tombe convenable ; mes os eussent reposé en paix à cette profondeur ; ils n'auraient pas été disséminés sur les rocs, le jouet des vents, — comme ils le seront — quand j'aurai pris cet élan. — Adieu, dieux qui vous ouvrez sur ma tête ; ne jetez pas sur moi ces regards de reproche, — vous n'avez pas été faits pour moi. — Terre, reçois ces atomes !

Au moment où Manfred va se précipiter, le chasseur le saisit et le retient.

Le chass. Arrête, insensé ! — Quoique la vie te soit à charge, ne souille pas de ton sang coupable la pureté de nos vallées ; viens avec moi, — je ne te lâcherai pas.

Manf. Je me sens défaillir, — ne me serre pas tant ; — je ne suis que faiblesse ; — les montagnes tournent autour de moi ; — je ne vois plus rien ; — qui es-tu ?

Le chass. Je te le dirai plus tard, — viens avec moi ; — les nuages s'amoncellent ; — là, — appuie-toi sur moi ; — place ici ton pied, — ici ; prends ce bâton, soutiens-toi un instant à cet arbuste ; — maintenant donne-moi la main, et tiens fortement ma ceinture ;

rivés au lac dans le cœur des montagnes, laissé nos chevaux et monté plus haut, rencontré de la neige ; la sueur coulait de mon front comme de l'eau ; le vent et la neige qui me soufflaient dans la figure me donnaient des vertiges, mais je tins bon et je marchai en avant ; Hohhouse parvint sur le plus haut sommet. L'ensemble de ces montagnes est superbe. Un berger jouait de sa cornemuse, et la musique des cloches des vaches (car la richesse des habitants consiste surtout en bétail) qui paissent dans les pâturages, lesquels s'élèvent bien au-dessus des plus hautes montagnes d'Angleterre ; les bergers dont la voix nous arrivait de précipice en précipice et qui jouaient tranquillement sur leur chalumeau, assis là où l'homme semblait ne pouvoir jamais se reposer ; le paysage qui encadrait cette scène, tout réalisait pour moi ce que j'avais pu entendre dire et imaginer de l'existence pastorale, et avec beaucoup plus de vérité qu'en Grèce ou en Asie-Mineure, où il y a trop de sabres et de mousquets ; là, si vous voyez à un homme une boulette dans la main droite, vous êtes bien sûr que la main gauche tient un mousquet ; mais ici tout est pur, solitaire, sauvage et patriarcal. Lorsque nous nous éloignons, les bergers jouèrent le *Ranz des Faches* et d'autres airs en signe d'adieu. La nature est venue ainsi à mon secours pour repeupler mon esprit.

¹ « Traversé des forêts de pins tout desséchés, des troncs couverts de gergures, des branches mortes, tout cela dans un seul hiver. Cette vue me rappela ma position et celle de ma famille. »

Journal du voyage en Suisse.

² Monté les montagnes Weigen ; — quitté nos chevaux ; — pris ma redingote et monté au sommet ; d'un côté notre vue embrassait Jungfrau, avec tous ses glaciers ; la Dent-d'Argent brillait comme un diamant, le Petit-Poits, aussi le Grand-Géant ; enfin, et ce n'était pas le moins élevé, le Wetterhorn. La hauteur du Jungfrau est de treize mille pieds au-dessus de la mer, et de onze mille au-dessus de la vallée. J'entendais les avalanches tomber presque toutes les cinq minutes.

³ Les nuages s'élevaient de la vallée opposée, montant le long des précipices perpendiculairement comme l'écume de l'océan de l'enfer pendant une marée du printemps : cela était blanc, sulfureux, et incommensurable en apparence. Le côté que nous montions n'était point aussi sauvage ; mais en arrivant au sommet nos regards tombèrent de l'autre côté sur une mer bouillonnante qui allait se briser contre les rochers au haut desquels nous nous tenions, et qui étaient taillés à pic de ce côté. En traversant ces masses de neiges je fis une boulette que je jetai à Hohhouse.

Journal du voyage en Suisse.

— doucement, — bien, — dans une heure nous serons au chalet ; — viens, nous trouverons bientôt un terrain plus sûr et une espèce de sentier que le torrent a creusé cet hiver : — allons, voilà qui est très-bien, — tu étais né pour être chasseur ; — suis-moi.

Ils descendent péniblement les rochers.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

Un chalet au milieu des Alpes de Berne.

MANFRED et LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

Le chass. Non, non ! — demeure encore, — tu partiras plus tard : ton esprit et ton corps sont dans un état qui ne permet pas que l'un se confie à l'autre, du moins pendant quelques heures ; quand tu seras mieux, je te servirai de guide ; — mais où irons-nous ?

Manf. Il n'importe : je connais parfaitement mon chemin, et n'ai plus besoin de guide.

Le chass. Tes vêtements et ton port annoncent une haute naissance. Tu es sans doute l'un de ces chefs nombreux dont les châteaux dominent les basses vallées. — Quel est celui dont tu es le seigneur ? J'en connais seulement le portail ; il est rare que mon genre de vie me conduise dans la plaine, pour me réchauffer au large foyer de ces vieilles demeures, ou m'y réjouir avec les vassaux ; mais les sentiers qui mènent de nos montagnes à leurs portes me sont familiers dès mon enfance ; lequel de ces châteaux est le tien ?

Manf. Peu importe.

Le chass. Eh bien ! excuse mes questions, et reprends un peu de gaieté. Allons, goûte mon vin ; il est vieux ; plus d'une fois il a dégelé mes veines au milieu de nos glaciers ; qu'aujourd'hui il en fasse autant pour toi. — Allons, buvons ensemble.

Manf. Arrière ! arrière ! sur les bords de cette coupe il y a du sang ! la terre ne le boira-t-elle donc jamais !

Le chass. Que veux-tu dire ? ta raison t'abandonne.

Manf. Je te dis que c'est du sang, — mon sang à moi ! la source pure qui coulait dans les veines de mes pères et dans les nôtres quand nous étions jeunes, et que nous ne formions qu'un cœur, et que nous nous aimions comme nous n'aurions pas dû nous aimer ; et ce sang a été versé ; mais il s'élève aujourd'hui, il rougit les nuages qui me ferment l'entrée du ciel, où tu n'es pas, où je ne serai jamais.

Le chass. Homme aux paroles étranges, tourmenté de quelque remords délirant qui peuple pour toi le vide, quels que soient tes terreurs et tes tourments, il est encore pour toi des consolations — dans les secours des hommes pieux, dans une religieuse patience.

Manf. La patience ! la patience ! arrière ! — Ce mot fut créé pour les bêtes de somme, non pour les oiseaux de proie ; prêche la patience à des mortels de ton argile. Je ne suis pas de ta race.

Le chass. J'en rends grâce au ciel ; je ne voudrais pas être de la tienne pour la libre gloire de Guillaume

Tell ; mais quel que soit ton mal, il faut l'endurer, et ces regimements sont inutiles.

Manf. Ne l'enduré-je pas ? — Regarde-moi, — je vis.

Le chass. C'est un état convulsif, ce n'est pas la vie de la santé.

Manf. Je te dis, homme, que j'ai vécu bien des années, et de longues années ; mais elles ne sont rien maintenant, comparées à celles qu'il me reste à vivre : des siècles, — des siècles, — l'espace et l'éternité, — et le sentiment de l'existence avec une soif ardente de la mort, soif jamais étanchée !

Le chass. Mais c'est à peine si ton front porte l'empreinte de l'âge mûr ; je suis de beaucoup ton aîné.

Manf. Penses-tu donc que c'est du temps que dépend l'existence ? Cela peut être ; mais nos actions, voilà nos époques : les miennes ont rendu mes nuits et mes jours impérissables, illimités, uniformes, comme les grains de sable sur le rivage ; innombrables atomes, désert froid et stérile sur lequel les vagues viennent se briser, mais où rien ne reste, que des squelettes, des débris, des rocs et des algues amères.

Le chass. Hélas ! il est fou, — mais je ne dois pas le quitter.

Manf. Plût au ciel que je fusse fou ! — car alors les choses que je vois ne seraient plus que le rêve d'un insensé.

Le chass. Quelles sont les choses que tu vois, ou que tu crois voir ?

Manf. Moi et toi : — toi, paysan des Alpes, — tes humbles vertus, ton toit hospitalier, ton âme patiente, pieuse, fière et libre, ton respect de toi-même, entretenu par des pensées d'innocence ; tes jours de santé, tes nuits de sommeil ; tes travaux ennoblis par le danger, et pourtant exempts de crimes ; l'espérance d'une vieillesse heureuse et d'un tombeau tranquille avec une croix et des fleurs sur son vert gazon, et l'amour de tes petits-enfants pour épitaphe ; voilà ce que je vois ; — et puis je regarde au dedans de moi ! — n'importe, — la douleur avait déjà sillonné mon âme.

Le chass. Voudrais-tu donc échanger ta destinée contre la mienne ?

Manf. Non, mon ami ! je ne voudrais point d'un marché qui te serait funeste ; je ne voudrais échanger mon destin contre celui d'aucun être vivant. Ce que je puis supporter dans la vie, — et je le supporte, quoique misérablement, — d'autres ne pourraient l'endurer en rêve, ils en mourraient dans leur sommeil.

Le chass. Et avec cela, — avec cette sensibilité attentive pour les douleurs d'autrui, se peut-il que le crime ait souillé ton âme ? Ne me le dis pas. Il n'est pas possible qu'un homme dont les pensées sont si bienveillantes ait immolé ses ennemis à sa vengeance.

Manf. Oh ! non, non, non ! mes offenses sont tombées sur ceux qui m'aimaient, sur ceux que j'aimais le plus : je n'ai jamais abattu un ennemi, si ce n'est pour ma défense légitime ; — mais mon embrassement a été fatal.

Le chass. Que le ciel te donne le calme ! que la pénitence te rende à toi-même ; je prierai pour toi.

Manf. Je n'en ai pas besoin, mais je puis endurer ta pitié ; je pars, — il est temps. — Adieu ! — Voilà de l'or, reçois aussi mes remerciements ; — point de refus, ce que je te donne t'est dû. — Ne me suis pas, — je connais mon chemin ; — les dangers de la montagne sont passés ; je te le répète, ne me suis pas.

Manfred sort,

SCÈNE II.

Une vallée des Alpes. — Une cataracte.

Arrive MANFRED.

Il n'est pas encore midi, — les rayons du soleil ! jettent sur le torrent un arc brillant de toutes les couleurs du ciel ; la colonne d'eau retombe en nappe d'argent le long du roc perpendiculaire et balance ses gerbes d'écume lumineuse, comme la queue du cheval pâle, du coursier géant, monté par la mort, décrit dans l'*Apocalypse*². Nul autre œil que le mien ne s'abreuve maintenant de cette vue enchanteresse ; je devrais être seul dans cette solitude, et partager avec le génie du lieu l'hommage de ces ondes. — Je vais l'appeler.

Manfred prend quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main, et les jette en l'air en murmurant les paroles magiques. Après un moment de silence, la Fée des Alpes paraît sous l'arc-en-ciel du torrent.

Beau génie ! avec ta chevelure de lumière, tes yeux éblouissants de gloire, tes formes qui rappellent les charmes des moins mortelles d'entre les filles de la terre, mais agrandis dans des proportions plus que terrestres, dans une essence d'éléments plus purs ; pendant que les couleurs de la jeunesse, ce tendre incarnat de la joue d'un enfant endormi sur le sein de sa mère et bercé par les battements de son cœur, ou ces teintes roses que le crépuscule d'été laisse après lui sur la neige virginal de hauts glaciers, rougeur pudique de la terre dans l'embrassement du ciel, — coloraient ton céleste visage et font paraître moins brillant l'arc-en-ciel qui te couronne ; beau génie ! sur ton front calme et pur, où se reflète cette sérénité d'âme qui à elle seule révèle ton immortalité, je lis que tu pardones à un fils de la terre, à qui les puissances les plus mystérieuses daignent quelquefois se communiquer, — de faire usage de tes secrets magiques — pour évoquer ainsi ta présence et te contempler un moment.

La fée. Fils de la terre ! je te connais, ainsi que

les puissances à qui tu dois ton pouvoir ; je te connais pour un homme à la pensée féconde, qui a fait tour à tour et le bien et le mal, extrême dans tous deux, et dont les souffrances ont été fatales à lui-même et aux autres. Je t'attendais, — que veux-tu de moi ?

Manf. Contempler ta beauté et rien de plus³. Ce qui est à la surface de la terre m'a rendu insensé, et je me réfugie dans ses mystères, et je pénètre jusqu'au séjour des esprits qui la gouvernent ; — mais ils ne peuvent rien pour moi. Je leur ai demandé ce qu'ils n'ont pu me donner, et maintenant je ne leur demande plus rien.

La fée. Quel est le vœu que ne peuvent exaucer ceux qui peuvent tout, les monarques de l'invisible ?

Manf. Il en est un ; mais pourquoi le redire ? ce serait inutile.

La fée. C'est ce que j'ignore ; fais-le-moi connaître.

Manf. C'est une torture que je vais m'infliger, mais n'importe ! ma douleur trouvera une voix. — Dès ma jeunesse, mon esprit ne marchait pas avec les âmes des hommes et ne regardait point la terre avec des yeux humains. La soif de leur ambition n'était pas la mienne ; le but de leur existence n'était pas le mien : mes joies, mes chagrins, mes passions, mon génie, tout faisait de moi un étranger. Quoique j'en portasse la forme, je n'avais aucune sympathie pour la chair respirante, et parmi les créatures d'argile qui m'entouraient, il n'y en avait point, excepté une. — J'en parlerai plus tard.

J'ai dit que je n'étais guère en communion avec les hommes et les pensées des hommes. Au contraire, ma joie était, dans la solitude, de respirer l'air pur des montagnes couvertes de neiges, sur la cime desquelles l'oiseau n'ose bâtir son nid, et dont le granit sans gazon n'est jamais effleuré par l'aile des insectes ; — ou bien de me plonger dans le torrent, et de rouler avec le rapide tourbillon de la vague sur le sein soulevé des fleuves et de l'océan ; luttés où mes forces naissantes s'exaltaient avec délices ! — ou bien encore de suivre à travers la nuit la marche de la lune et le cours brillant des étoiles, ou de saisir les éclairs dans l'orage, jusqu'à ce que mes yeux en fussent éblouis ; ou, l'oreille attentive, de regarder les feuilles éparées alors que les vents d'automne murmuraient leurs chants du soir. Tels étaient mes passe-temps, — toujours seul ! et si un des êtres au nombre desquels j'avais honte de me compter se rencontrait dans mon

¹ L'iris est formé par les rayons du soleil, se réfléchissant dans les torrents des Alpes. Cela fait absolument l'effet d'un arc-en-ciel venu pour rendre visite à la terre, et descendu tellement près, que vous pouvez marcher au milieu. Cet effet de lumière dure jusqu'à la nuit.

Avant de gravir la montagne, nous allâmes au torrent ; le soleil formait un arc-en-ciel avec la partie inférieure de ses couleurs principalement la pourpre et l'or. Ce rayon lumineux accompagnait chacun de vos mouvements ; ce phénomène n'existe qu'au soleil couchant. *Journal du voyage en Suisse.*

² Arrivé au pied du Jungfrau ; glaciers, torrents ; un de ces torrents a neuf cents pieds de hauteur, que l'on peut saisir d'un coup d'œil ; entendu une avalanche tomber comme le tonnerre ;

— glaciers énormes ; une tempête s'élève, — tonnerre ! éclairs, admirable ! Le torrent se courbe sur le rocher comme la croupe du cheval pâle galopant dans l'air ; c'est sous cette forme que l'on peut s'imaginer la mort dans l'*Apocalypse*. L'air n'est ni du brouillard ni de l'eau, mais quelque chose entre les deux. A cette immense hauteur la cataracte s'arrondit, s'élargissant et se condensant tour à tour. *Journal du voyage en Suisse.*

³ Il y a quelque chose de délicieux dans tout ce passage de l'apparition ; le dialogue est si habilement ménagé, que sa beauté nous fait oublier son invraisemblance, et sans pouvoir croire toujours à l'existence de pareils esprits, nous nous figurons pour un moment être en leur présence. *JEFFREY.*

chemin, je me sentais de nouveau dégradé jusqu'à eux, et me retrouvais tout argile.

Dans mes rêveries solitaires, je descendais dans les caveaux de la mort, recherchant ses causes dans ses effets; et de ces ossements, de ces crânes desséchés, de cette poussière amoncelée, j'osais tirer de criminelles conclusions. Pendant des années entières je passai mes nuits dans l'étude de sciences autrefois connues, maintenant oubliées; à force de temps et de travail, après de terribles épreuves et des austérités telles qu'elles donnent à celui qui les pratique, autorité sur l'air, et sur les esprits de l'air et de la terre, de l'espace et de l'infini peuplé, je rendis mes yeux familiers avec l'éternité : ainsi firent autrefois les mages et celui qui à Gadara évoqua du sein de leurs ondes Eros et Anteros¹, comme je t'évoque aujourd'hui; et avec ma science s'accrut en moi la soif de connaître, et la puissance et la joie de cette brillante intelligence, jusqu'à ce que...

La fée. Poursuis.

Manf. Oh ! je n'ai ainsi prolongé ce récit, je ne me suis appesanti sur l'éloge de ces vains attributs, que parce qu'à mesure que j'approche de la plaie vive de mon cœur désolé.... Mais, continuons. Je ne t'ai parlé ni de père, ni de mère, ni de maîtresse, ni d'ami, ni d'aucun des êtres auxquels j'étais enchaîné par les liens de l'humanité : si de telles personnes existaient, elles n'étaient point telles à mes yeux, — pourtant il en était une...

La fée. Ne t'épargne pas, — poursuis.

Manf. Elle me ressemblait. Elle avait, disait-on, mes yeux, mes cheveux, mes traits, tout, jusqu'au son de ma voix; mais tout cela avait chez elle un caractère plus doux et était tempéré par la beauté. Elle avait, comme moi, les pensées solitaires et rêveuses, la soif de connaître les choses cachées, et un esprit capable de comprendre l'univers. A cela elle ajoutait des facultés plus douces que les miennes, la pitié, le sourire et les larmes que moi je n'avais pas, et la tendresse; mais ce sentiment-là, je l'éprouvais pour elle; et l'humilité, que je n'eus jamais; ses défauts étaient les miens, ses vertus étaient à elle seule. Je l'aimais et je la fis mourir !

La fée. De ta main ?

Manf. Ce fut l'œuvre, non de ma main, mais de mon cœur. — qui brisa le sien : — son cœur regarda le mien et se flétrit. J'ai versé du sang, mais ce n'est pas le sien ; — et pourtant son sang fut versé, — je le vis couler — et ne pus l'étancher.

La fée. Et c'est pour un tel objet, — pour un être de la race que tu méprises et au-dessus de laquelle tu voudrais t'élever pour t'unir à nous et aux nôtres, que tu négliges les dons de notre science sublime, et retombes dans les lâches liens de la nature mortelle ! — Arrière !

Manf. Fille de l'air ! je te dis que depuis ce moment.... Mais des paroles ne sont qu'un vain souffle; regarde-moi dans mon sommeil, ou suis-moi des yeux dans mes veilles ; — viens alors t'asseoir à mes côtés !

ma solitude n'en est plus une ; elle est peuplée par les furies ; — la nuit m'a vu dans son ombre grincer des dents jusqu'au retour de l'aurore, et le jour me maudire jusqu'au coucher du soleil ; — j'ai imploré la démente comme un bienfait, — elle m'a été refusée. J'ai affronté la mort, — mais dans la guerre des éléments, les flots se sont reculés de moi, et le péril a passé près de moi sans me toucher ; — la main glacée d'un démon impitoyable me retenait par un seul cheveu, qui n'a jamais voulu se rompre. Je me suis plongé dans les profondeurs et les magnificences de mon imagination, — autrefois si riche en créations ; mais, comme la vague qui se soulève, elle m'a rejeté dans le gouffre sans fond de ma pensée. Je me suis plongé dans le monde, j'ai cherché l'oubli partout, excepté là où il se trouve, et c'est ce qu'il me reste à apprendre ; — mes sciences, ma longue étude des connaissances surnaturelles, tout cela n'est qu'un art mortel : — j'habite dans mon désespoir, — et je vis, — et vis pour toujours.

La fée. Peut-être pourrai-je t'être utile.

Manf. Pour cela il faut que ta puissance évoque les morts, ou me fasse dormir avec eux. Donne-moi le trépas ! — quelles que soient sa forme, son heure — et la souffrance qui l'accompagne, pourvu que ce soit la dernière.

La fée. Cela n'est pas dans mes attributions ; mais si tu veux jurer de m'obéir et de faire tout ce que je t'ordonnerai, je puis accomplir ton vœu.

Manf. Je ne jurerai rien : — moi obéir ! et à qui ? aux esprits que j'oblige à comparaître devant moi ? moi l'esclave de ceux qui étaient à mes ordres ? — jamais !

La fée. Est-ce là tout ? N'as-tu pas de réponse plus aimable à me faire ? Penses-y encore, et réfléchis avant de rejeter mon offre.

Manf. J'ai dit.

La fée. Cela suffit ! — Je puis donc me retirer ? — parle !

Manf. Retire-toi !

La fée disparaît.

Nous sommes les jouets du temps et de nos terreurs ; nos jours coulent inaperçus, et chacun d'eux nous enlève quelque chose ; et cependant nous vivons, abhorrant la vie, et néanmoins redoutant de mourir ; parmi les jours que nous passons à porter ce joug détesté, ce poids vital sous lequel le cœur se débat, affaîssé sous les chagrins, ou palpitant de douleur, ou d'une joie que termine la souffrance, ou l'épuisement ; — parmi tous les jours du passé et de l'avenir, car dans la vie il n'y a pas de présent, combien il en est peu, — combien moins que peu, — où l'âme cesse de souhaiter la mort ! et néanmoins elle recule devant le trépas, comme on retire sa main d'une eau glacée, quoiqu'il suffise de braver la première impression. Ma science m'offre encore une ressource : je puis évoquer les morts et leur demander en quoi consiste ce que nous redoutons d'être ; au pis-aller, j'aurai pour réponse le tombeau, et cela n'est rien. — Si on ne me répondait pas ! — mais le prophète enseveli a bien répondu à la sorcière d'Endor ; le monarque spartiate a bien obtenu que

¹ Le philosophe Jamblique. L'histoire de l'évocation d'Eros et d'Anteros se trouve dans la Vie de ce philosophe par Eumapius.

la vierge de Byzance lui répondit et lui révélât sa destinée. Il avait, sans le vouloir, immolé celle qu'il aimait, et mourut sans être pardonné, bien qu'il appelât à son aide le Jupiter phrygien, bien que dans Phigalie, par la voix des magiciens d'Arcadie, il suppliât l'ombre indignée de déposer sa colère, ou de fixer un terme à sa vengeance. — Elle lui répondit par des paroles d'un sens douteux, mais qui néanmoins reçurent leur accomplissement¹. Si je n'avais jamais vécu, celle que j'aime vivrait encore; si je n'avais jamais aimé, celle que j'aime serait encore belle, — et heureuse, et faisant le bonheur des autres. Qu'est-elle? qu'est-elle maintenant? une victime de mes fautes, — un objet sur lequel je n'ose arrêter ma pensée, — rien peut-être. Dans quelques heures mes doutes seront éclaircis, — et cependant maintenant je redoute ce que j'ose entreprendre : jusqu'à présent la vue d'un bon ou mauvais esprit ne m'avait jamais effrayé, — à présent je tremble, et sens sur mon cœur je ne sais quel froid dégel. Mais je puis faire même ce que j'abhorre le plus, et défier les humaines frayeurs. — La nuit approche.

Il sort.

SCÈNE III.

La cime du mont Jungfrau.

Arrive LA PREMIÈRE DESTINÉE.

La lune se lève, large, ronde, éclatante; sur ces neiges que le pied d'aucun mortel ne foula jamais, nous marchons chaque nuit sans y laisser d'empreinte; nous parcourons cette mer sauvage, ce brillant océan de glaces montagneuses; nous effleurons ces rudes brisants, semblables à des flots écumeux soulevés par la tempête et que le froid aurait subitement glacés², image d'un tourbillon liquide réduit à l'immobilité et au silence; et cette cime escarpée et fantastique, sculptée par quelque tremblement de terre, — où s'arrêtent les nuages pour s'y reposer en passant, — est consacrée à nos ébats et à nos veilles; ici j'attends mes sœurs, qui doivent se rendre avec moi au palais d'Arimane; c'est cette nuit que se célèbre notre grande fête; — je m'étonne qu'elles ne viennent pas.

Une voix chante dans le lointain. L'usurpateur captif, précipité de son trône, gisait immobile, oublié, solitaire; je l'ai éveillé, j'ai brisé sa chaîne, je lui ai donné une armée; — le tyran règne encore! Il reconnaîtra mes soins par le sang d'un million d'hommes, par la ruine d'une nation, — par sa fuite et son désespoir.

Une seconde voix. Le vaisseau voguait, le vaisseau voguait rapide; mais je ne lui ai pas laissé une voile, je ne lui ai pas laissé un mât; il ne reste pas une

planche de sa carène ou de son tillac; il n'a pas survécu un seul infortuné pour pleurer son naufrage; j'en excepte un cependant, que j'ai soutenu sur les flots par une touffe de ses cheveux, et c'était un objet bien digne de ma sollicitude, un traitre sur la terre, un pirate sur les flots; — mais je l'ai sauvé afin qu'il préparât pour mes yeux des calamités nouvelles.

La première dest. (répondant à ses sœurs). La ville est endormie; l'aurore la trouvera plongée dans les larmes : lente et sinistre, la noire peste s'est étendue sur elle; — des milliers déjà sont dans la tombe, des milliers périront encore; — les vivants fuiront les malades qu'ils devraient soigner; mais rien ne peut arrêter la contagion dont ils meurent. La douleur et le désespoir, la maladie et l'effroi enveloppent une nation; — heureux ceux qui meurent, et ne voient pas le spectacle de leur propre désolation; — cet ouvrage d'une nuit, — cette immolation d'un royaume, — cette œuvre de mes mains, tous les siècles me l'ont vu faire, et je la renouvellerai encore.

Arrivent LA SECONDE ET LA TROISIÈME DESTINÉES.

Toutes trois ensemble. Les cœurs des hommes sont dans nos mains; leurs tombes nous servent de marches-pieds; ils sont nos esclaves, nous ne leur donnons le soufle que pour le reprendre.

Première dest. Salut! où est Némésis?

Deuxième dest. Elle se livre à quelque œuvre importante; ce que c'est, je l'ignore; car mes mains étaient occupées.

Troisième dest. La voici.

Première dest. D'où viens-tu donc? Mes sœurs et toi, vous arrivez bien tard, cette nuit.

Arrive NÉMÉSIS.

Némésis. Je m'occupais à réparer des trônes brisés, à marier des imbéciles, à restaurer des dynasties, à venger les hommes de leurs ennemis et à les faire repentir ensuite de leur vengeance, à tourmenter les sages jusqu'à les rendre fous, à faire fabriquer aux sots des oracles nouveaux pour gouverner le monde, car les autres commençaient à n'être plus de mise. Les mortels osaient penser par eux-mêmes, peser les rois dans la balance, et parler de liberté, ce fruit défendu. — Partons! Nous avons laissé passer l'heure, montons sur nos nuages³.

Elles sortent.

SCÈNE IV.

Le palais d'Arimane. — Arimane est sur le globe de feu qui lui sert de trône. — Les génies rangés en cercle autour de lui.

Hymnes des GÉNIES.

Salut à notre maître! au prince de la terre et de l'air!

¹ L'histoire de Pausanias, roi de Sparte (qui commandait les Grecs à la bataille de Platée et qui périt ensuite pour avoir trahi les Lacédémoniens), et celle de Cléonice, se trouve dans la Vie de Cimon par Plutarque, et dans les *Laconiques* de Pausanias le sophiste.

² Nous arrivâmes à un marais; Hobhouse mit pied à terre pour mieux le traverser; je voulus passer avec mon cheval, mais il s'enfonça jus qu'à mention et nous restâmes tous les deux dans l'eau; je ne fus point lésé, nous nous mîmes à rire et nous continuâmes. Arrivés sur le Grindenwald nous montâmes encore,

et je me mis à courir sur le plus hant glacier comme une boursasque. *Journal du voyage en Suisse.*

³ Nous trouvons ceci sinon déplacé, au moins sans liaison avec le caractère général de la composition; et quoique l'auteur puisse nous dire que les calamités humaines sont naturellement des sujets de dérision pour les ministres de la vengeance, nous ne pouvons nous persuader que des allusions satiriques ou poltiques soient en aucune façon compatibles avec le genre d'émotions qu'il cherche à exciter. JEFFREY.

il marche sur les nuées et sur les eaux ; — il tient dans sa main le sceptre des éléments , qui à sa voix se dissolvent et font place au chaos ! Il souffle , — et la tempête agite l'océan ; il parle , — et les nuages lui répondent par la voix du tonnerre ; il regarde , — et les rayons du soleil fuient devant son regard ; il se ment , — et la terre tremble et se déchire. Sous ses pas éclatent les volcans ; son ombre est la peste ; les comètes précèdent sa marche dans les cieux brûlants , et devant sa colère les planètes sont réduites en cendre. La guerre lui offre chaque jour des sacrifices ; la mort lui paie son tribut ; la vie lui appartient avec toutes ses innombrables agonies , — et c'est lui qui est l'âme de tout ce qui est.

Arrivent LES DESTINÉES ET NÉMÉSIS.

Première dest. Gloire à Arimane ! Sa puissance s'accroît sur la terre , — mes sœurs et moi , nous avons exécuté ses ordres , et je n'ai pas négligé mon devoir !

Deuxième dest. Gloire à Arimane ! Nous qui courbons la tête des hommes , nous nous inclinons devant son trône.

Troisième dest. Gloire à Arimane ! Nous attendons un signe de sa volonté.

Némésis. Souverain des souverains ! nous sommes à toi , et tout ce qui vit est plus ou moins à nous , et presque tout ce qui est nous appartient entièrement ; néanmoins , pour accroître notre pouvoir en augmentant le tien , notre sollicitude est nécessaire , et c'est pourquoi nous sommes vigilantes. — Nous avons exécuté dans toute leur étendue tes derniers commandements.

Arrive MANFRED.

Un génie. Qui s'avance ? un mortel ! — Téméraire et vile créature , fléchis le genou et adore !

Deuxième génie. Je connais cet homme : — c'est un magicien d'une grande puissance et d'une science formidable !

Troisième génie. Fléchis le genou et adore , esclave ! — Quoi ! ne reconnais-tu pas ton souverain et le nôtre ? — Tremble et obéis !

Tous les génies. Prosterne-toi , ainsi que ton argile condamnée , fils de la terre ! ou crains le pire des châtimens.

Manf. Je le connais , et néanmoins tu vois que je ne fléchis pas le genou.

Quatrième génie. Nous t'apprendrons à le faire.

Manf. Je l'ai déjà appris ; que de nuits sur la terre nue j'ai courbé mon front dans la poussière et converti ma tête de cendres ! J'ai connu la plénitude de l'humiliation , car je me suis affaîssi devant mon désespoir et agenouillé devant ma désolation.

Cinquième génie. Oses-tu bien refuser à Arimane sur son trône ce que toute la terre lui accorde sans le voir dans la terreur de sa gloire ? Courbe-toi , te dis-je !

Manf. Dis-lui de se courber devant celui qui est au-dessus de lui , — devant l'Infini , le suprême régulateur des choses , — devant le Créateur , qui ne l'a point fait pour être adoré : — qu'il s'agenouille , et nous nous agenouillerons ensemble.

Les génies. Écrasons ce ver ! mettons-le en pièces ! —

Première dest. Arrêtez ! éloignez-vous ! il est à moi. Prince des puissances invisibles ! cet homme n'est pas un homme ordinaire , comme l'attestent son port et sa présence en ces lieux ; ses souffrances ont été , comme les nôtres , d'une nature immortelle ; sa science , ses facultés et sa volonté , autant que l'a permis l'argile qui emprisonne une essence éthérée , ont été telles que l'enveloppe humaine en contient rarement ; il a élevé son essor au-dessus des habitants de la terre , et n'a retiré de ses investigations d'autre fruit que de savoir ce que nous savons , — que la science n'est pas le bonheur , et n'a pour résultat que d'échanger une ignorance contre une autre. Ce n'est pas tout : — les passions , ces attributs inhérents à la terre et au ciel , dont nulle puissance , nul être n'est exempt , depuis le vermisseau jusqu'aux sommités de l'échelle créée , ont transpercé son cœur , et leurs conséquences ont fait de lui un objet tel que moi , qui ignore la pitié , je pardonne à ceux qui ont pitié de lui. Il est à moi , et à toi aussi peut-être ; — quoi qu'il en soit , nul autre esprit dans cette région n'a une âme comme la sienne ; — nul n'a pouvoir sur son âme.

Ném. Alors que vient-il donc faire ici ?

Première dest. Que lui-même réponde.

Manf. Vous connaissez ce que j'ai connu ; et sans un pouvoir supérieur , je ne serais pas au milieu de vous : mais il est des pouvoirs plus grands encore , — je viens les interroger sur ce que je cherche.

Ném. Que demandes-tu ?

Manf. Tu ne peux me répondre. Évoque les morts devant moi , — c'est à eux que s'adressent mes questions.

Ném. Grand Arimane , permets-tu que le désir de ce mortel soit exaucé ?

Ar. Oui.

Ném. Qui veux-tu exhumé ?

Manf. Un mort sans sépulture. Évoque Astarté.

Ném. Ombre ! ou esprit ! qui que tu sois , quelque portion que tu aies conservée des formes que tu reçus à ta naissance , de l'enveloppe d'argile qui a été rendue à la terre , repars à la clarté du jour ; reviens telle que tu étais , avec le même cœur et le même aspect , et dérobe-toi un moment aux vers de ta tombe. Parais ! — Parais ! — Parais ! Celui qui l'envoya là-bas réclame ici ta présence !

Le fantôme d'Astarté s'élève et se tient debout au milieu des génies.

Manf. Est-ce bien la mort que je vois ? l'incarnat est encore sur ses joues ; mais je vois que ce ne sont pas des couleurs vivantes ; c'est une rougeur malade , pareille à celle que l'automne imprime sur les feuilles mortes ! O Dieu ! comment se fait-il que je tremble de la regarder ? — Astarté ! — Non , je ne puis lui parler. — Dites-lui de parler ; que j'entende de sa bouche mon pardon ou sa condamnation.

Ném. Par la puissance qui a brisé la tombe qui te retenait , parle à celui qui vient de parler ou à ceux qui t'ont fait venir !

Manf. Elle garde le silence, et ce silence m'a plus que répondu.

Ném. Mon pouvoir ne va pas plus loin. Prince de l'air, toi seul peux faire davantage : — commande-lui de parler.

Ar. Esprit, — obéis à ce sceptre.

Ném. Elle se tait encore ! Elle n'est pas de notre ordre, elle appartient aux autres puissances. Mortel ! ta demande est vaine, et nous-mêmes nous sommes impuissants.

Manf. Entends-moi ! entends-moi ! — Astarté ! ma bien-aimée ! parle-moi : j'ai tant souffert ! — je souffre tant ! — regarde-moi ! La tombe ne t'a pas plus changée que je ne suis changé pour toi. Tu m'as trop aimé, et moi je t'ai trop aimée aussi : nous n'étions pas destinés à nous torturer ainsi l'un l'autre, et nous avons été bien coupables d'aimer comme nous avons aimé. Dis que tu ne me hais pas, — que je suis puni pour nous deux, — que tu seras du nombre des bienheureux, — et que je mourrai, car jusqu'à présent tout ce qu'il y a d'odieux ici-bas conspire à me retenir dans les liens de l'existence, — dans une vie qui me fait envisager l'immortalité avec effroi, comme un avenir calqué sur le passé. Pour moi, il n'y a plus de repos possible. Je ne sais ni ce que je demande ni ce que je cherche : je ne sens ce que tu es — et ce que je suis ; et il me serait doux d'entendre une fois encore avant de mourir la voix qui fut mon harmonie. — Parle-moi ! car je t'ai appelée dans le calme de la nuit : ma voix a réveillé l'oiseau endormi sous le feuillage silencieux, et j'ai réveillé le loup dans la montagne ; et j'ai appris aux échos des cavernes à répéter inutilement ton nom, et ils m'ont répondu, — tout m'a répondu, les esprits et les hommes, — mais toi, tu es restée muette. Parle-moi donc ! J'ai veillé plus longtemps que les étoiles, et mes regards t'ont vainement cherchée dans les cieux. Parle-moi ! J'ai erré sur la terre, et n'ai rien vu de semblable à toi. — Parle-moi ! Vois ces démons qui nous entourent : — ils s'attendent sur moi ; je ne les crains pas, je n'ai de sentiment que pour toi. — Parle-moi, quand tu ne devrais prononcer que des paroles de colère ; — dis-moi, — peu importe quoi, — mais que je t'entende une fois, — une fois encore !

Le fantôme d'Astarté. Manfred !

Manf. Poursuis, poursuis ! — toute ma vie est sur tes lèvres ! c'est bien ta voix !

Le fantôme. Manfred ! demain terminera tes maux terrestres. Adieu !

Manf. Un mot encore : — suis-je pardonné ?

Le fantôme. Adieu !

Manf. Dis, nous reverrons-nous ?

Le fantôme. Adieu !

Manf. Un mot de pardon ! Dis que tu m'aimes !

Le fantôme. Manfred !

Le fantôme d'Astarté disparaît.

Ném. Elle est partie, et il n'est plus possible de la rappeler ; ses paroles s'accompliront. Retourne sur la terre.

Un génie. Il est en proie aux convulsions du désespoir ; — voilà ce que c'est que d'être mortel, et de vouloir connaître ce qui est au-delà des limites de sa nature.

Un autre génie. Cependant, voyez, il se maîtrise, et rend sa souffrance tributaire de sa volonté. S'il eût été l'un de nous, c'eût été un esprit d'une effrayante puissance.

Ném. As-tu d'autres questions à adresser à notre grand monarque ou à ses adorateurs ?

Manf. Aucune.

Ném. Alors, adieu pour un temps.

Manf. Nous nous reverrons donc ? où ? sur la terre ? — où tu voudras. Pour la faveur qui m'a été accordée, recevez tous mes remerciements. Adieu !

Manfred sort.

ACTE TROISIÈME².

SCÈNE 1^{re}.

Une salle du château de Manfred.

MANFRED, HERMAN.

Manf. Quelle heure est-il ?

Herm. Encore une heure, et le soleil se couchera ; nous aurons un délicieux crépuscule.

Manfr. Dis-moi, tout a-t-il été disposé dans la tour comme je l'ai ordonné ?

Herm. Tout est prêt, seigneur : voici la clef et la cassette.

¹ Au-dessus de ce beau drame plane un sentiment moral, comme un sombre nuage qui recèle la tempête. Il fallait un crime comme celui que l'on nous montre dans le lointain pour fournir un aussi terrible et aussi éclatant exemple des hideuses aberrations de la nature humaine, quoique noble et majestueuse dans son principe : lorsqu'elle s'abandonne sans frein à ses désirs, à ses passions, à son imagination, la beauté, d'abord si innocemment adorée, est à la fin souillée, profanée et violée. Le crime, le remords, s'enchaînent l'un à l'autre, se succèdent dans une progression terrible. Nous nous figurons Astarté belle, jeune, innocente, coupable, assassinée, ensevelie, jugée et pardonnée ; cependant dans la visite qu'il lui est permis de rendre à la terre, sa voix est pleine de douleur, et sa contenance respire un trouble mortel. Nous ne faisons que l'entrevoir lorsqu'elle est encore belle et innocente, mais à la fin elle se dresse devant nous, silencieux fantôme, avec le regard fixe, éteint et sans passions, qui révèle la mort, le jugement dernier et l'éternité. Une haute moralité respire et circule dans chaque parole, dans cette démenace, cette désolation. Dans cette agonie, ces déchirements et ces

sombres évocations, nous apercevons, quoique confus et obscurcis, les éléments d'une existence plus pure.

Le professeur WILSON.

² Le troisième acte est originalement écrit. Lorsqu'on le montra à M. Gifford il exprima une opinion très-défavorable sur cette partie du drame, et M. Murray transmit cet avis à lord Byron. Voici comment le poète s'exprime dans ses lettres à cette occasion :

« Venise, 14 avril 1817. — Le troisième acte est certainement mauvais, et, comme l'homélie de l'archevêque de Grenade attaqué de paralysie, il porte la peine de la fièvre qui me consumait pendant que je l'écrivais. Pour aucune raison il ne peut être publié dans l'état actuel ; je le corrigerais ou je le réécrirai autrement ; mais l'inspiration est partie, et je ne puis rien faire sans elle. Le discours de Manfred au soleil est le seul endroit que je croie bon ; le reste est certainement aussi mauvais que possible, et je ne sais quel diable me possédait alors. Je suis charmé que vous m'ayez envoyé l'opinion de M. Gifford sans restriction ; me croyez-vous assez enfant pour lui en vouloir ? ne suis-je pas convaincu dans

Manf. C'est bien, tu peux te retirer.

Herman sort.

Manfred seul. Je sens en moi un calme, — une tranquillité inexplicable, qui jusqu'à présent n'a point appartenu à ce que j'ai connu de la vie ; si je ne savais que la philosophie est de toutes nos vanités la plus futile, le mot le plus vide dont le jargon de l'école ait jamais déçu nos oreilles, je croirais que le secret d'or, la pierre philosophale est enfin trouvée, et que son siège est dans mon âme. Cet état ne durera pas ; mais il est bon de l'avoir connu, ne fût-ce qu'une fois : il a agrandi mes pensées d'un sens nouveau, et je noterai dans mes tablettes qu'un tel sentiment existe. Qui est là ?

Herman entre.

Herm. Seigneur, l'abbé de Saint-Maurice demande à être admis en votre présence.

L'abbé de Saint-Maurice entre.

L'abbé. Que la paix soit avec le comte Manfred !

Manfr. Je te remercie, mon père ! Sois le bien-venu dans ces murs ; ta présence les honore, et bénit ceux qui les habitent.

L'abbé. Plût au ciel, comte, qu'il en fût ainsi ! — Mais je désirerais t'entretenir en particulier.

Manfr. Herman, laisse-nous. (*Herman sort.*) — Que me veut mon hôte vénérable ?

L'abbé. J'entre en matière sans plus de formalités : — mon âge, mon zèle, ma profession, mes bonnes intentions, excuseront la liberté que je prends ; j'invoquerai aussi notre voisinage, bien que nous nous connaissions peu. Il court des bruits étranges et d'une coupable nature, auxquels on mêle ton nom, ce nom glorieux depuis des siècles ! Puisse celui qui le porte aujourd'hui le léguer sans tache à ses descendants !

Manfr. Poursuis ! — j'écoute.

L'abbé. On dit que tu te livres à des études interdites aux recherches de l'homme, que tu es en rapport avec les habitants des sombres demeures, la foule des esprits malfaisants et impies qui errent dans la vallée de l'ombre de la mort. Je sais que tu es rarement en communication de pensées avec les hommes tes semblables, et que ta solitude, pour être celle d'un anachorète, n'a besoin que d'être sainte.

Manfr. Et qui sont ceux qui disent ces choses ?

L'abbé. Mes frères pieux, — les paysans effrayés, — tes propres vassaux, — qui te regardent avec des yeux inquiets. — Ta vie est en péril.

Manfr. Qu'on la prenne.

L'abbé. Je viens pour sauver, et non pour détruire. — Il ne m'appartient pas de chercher à sonder les secrets de ton âme ; mais si ces choses sont vraies, il

est temps encore de recourir à la pénitence et au pardon : réconcilie-toi avec la vraie église, et par l'église avec le ciel.

Manfr. Je t'entends. Voici ma réponse : quoi que je sois ou puisse avoir été, c'est un secret qui reste entre le ciel et moi ; — je ne choisirai par un homme pour mon médiateur. Ai-je transgressé vos ordonnances ? Qu'on le prouve, et qu'on me punisse !

L'abbé. Mon fils ! ce n'est pas de punition que j'ai parlé, mais de pénitence et de pardon : — c'est à toi de choisir. — Pour ce qui est de pardonner, nos institutions et notre foi me mettent à même d'aplanir au pécheur la voie vers des espérances plus hautes et des pensées meilleures ; quant au droit de punir, je l'abandonne au ciel. — « La vengeance est à moi seul ! » a dit le Seigneur ; et son serviteur se borne à répéter humblement cette redoutable parole.

Manfr. Vieillard ! ni le pouvoir des hommes pieux, ni la puissance de la prière, — ni les formes purificatoires de la pénitence, — ni la contrition du visage, — ni les jeûnes, — ni les souffrances, — ni, plus que tout cela, les tortures innées de ce profond désespoir qui est le remords sans la crainte de l'enfer, mais qui se suffit à lui-même, et transformerait en enfer le ciel même, — rien ne peut exorciser l'âme indépendante, rien ne peut lui arracher le sentiment énergique de ses propres fautes, de ses crimes, de ses tourments et de sa vengeance sur elle-même ; point de supplices à venir qui puissent égaler la justice que se fait à elle-même l'âme qui se condamne.

L'abbé. Tout cela est bien, car tout cela passera, et fera place à une espérance salutaire ; l'âme lèvera les yeux avec une calme assurance vers ce fortuné séjour où peuvent être admis tous ceux qui en ont la volonté, quelles qu'aient été leurs terrestres erreurs, pourvu que le repentir les ait expiées : le commencement de cette expiation est dans le sentiment de sa nécessité. — Parle, — et tous les enseignements de notre église te seront donnés, et tout ce que nous pouvons absoudre te sera pardonné.

Manfr. Quand le sixième empereur de Rome¹ vit arriver sa fin, victime d'une blessure que lui-même s'était faite pour se soustraire au supplice d'une mort publique infligée par un sénat naguère son esclave, un soldat, ému d'une fidèle pitié, voulut étancher avec sa robe officieuse le sang qui jaillissait de la gorge de son empereur ; le Romain expirant le repoussa, et, jetant sur lui un regard où une lueur de la puissance impériale brillait encore, il lui dit : « Il est trop tard ; — est-ce là de la fidélité ? »

ma conscience que cet acte est mauvais ? Je le recommencerais. En attendant, laissez dormir le drame, et rappelez-vous de ne le publier, pour quelque raison que ce soit, jusqu'à ce que j'aie achevé ce troisième acte. Je ne suis pas sûr de pouvoir le recommencer, et encore moins de réussir. »

• Rome, 5 mai. — J'ai récrit la plus grande partie et corrigé sur l'épreuve que vous m'avez envoyée. L'abbé est devenu un honnête homme, et les esprits sont rappelés au moment de la mort de Manfred. Vous trouverez, je l'espère, quelques bons passages dans ce nouvel acte, et s'il en est ainsi, imprimez-le

sans m'envoyer d'autres épreuves, avec les corrections de M. Gifford, s'il veut avoir cette bonté. »

¹ Othon, ayant été battu dans un engagement général près de Brixellum, se tua lui-même. Plotarque dit que quoique sa vie ait ressemblé à celle de Néron, ses derniers moments furent ceux d'un philosophe. Il consola les soldats, qui plaçaient son sort, et leur procura les moyens de se sauver lorsqu'ils le sollicitaient de lui rendre les derniers devoirs de l'amitié, Martial a dit :

Sit Calo, dum vivit, sane vel Casare major;
Dum moritur, numquid major Othone fuit ?

L'abbé. Où veux-tu en venir ?

Manfr. Je réponds avec le Romain : — « Il est trop tard ! »

L'abbé. Il ne saurait jamais être trop tard pour te réconcilier avec ton âme, et ton âme avec le ciel. N'as-tu donc plus d'espérance ? Je m'en étonne ! — Ceux-là même qui désespèrent du ciel se créent sur la terre des illusions, tige fragile à laquelle ils se rattachent comme des hommes qui se noient.

Manfr. Oui, mon père ! je les ai connues, ces illusions terrestres, aux jours de ma jeunesse ; j'éprouvais la noble ambition de m'emparer des volontés des hommes, d'éclairer les nations, de m'élever je ne sais où, — pour tomber peut-être, mais pour tomber comme la cataracte des montagnes après avoir bondi de sa plus éblouissante hauteur jusque dans les profondeurs de son abîme écumeux, d'où elle fait jaillir encore vers le ciel des colonnes de poussière liquide qui deviennent des nuages et retombent en pluie ; elle git bien bas, mais puissante encore. Mais ce temps n'est plus, mes pensées se sont méprises.

L'abbé. Et pourquoi ?

Manfr. Je n'ai pu faire fléchir ma nature ; car il doit servir, celui qui veut commander. — Il faut qu'il flatte, — qu'il supplie, — qu'il épie les occasions, — qu'il se glisse partout, qu'il soit un mensonge vivant, — celui qui veut être puissant parmi les êtres abjects dont se composent les masses ; je dédaignai de faire partie d'un troupeau, — même de loups, eussé-je dû en être le chef. Le lion est seul, ainsi suis-je.

L'abbé. Et pourquoi ne pas vivre et agir avec les autres hommes ?

Manfr. Parce que ma nature était antipathique à la vie ; et pourtant je n'étais pas cruel, car j'aurais voulu trouver, mais non créer, un lieu de désolation. — Je ressemblais au simoun solitaire, à ce vent dont l'haléine dévore et brûle ; il n'habite que le désert, il ne

souffle que sur des sables stériles où nul arbuste ne croît ; il se délecte sur leurs vagues sauvages et arides ; il ne cherche personne si personne ne le cherche, mais à tout ce qu'il rencontre son contact est mortel : tel a été le cours de mon existence, il s'est trouvé dans ma voie des objets qui ne sont plus.

L'abbé. Hélas ! je commence à craindre que tu n'aies aucune aide à attendre de moi et de ma profession. Si jeune encore ! Pourtant je désirerais...

Manfr. Regarde-moi ! Il est sur la terre une classe d'hommes qui deviennent vieux dans leur jeunesse, et meurent avant le midi de leur âge, mais non de la mort violente du guerrier ; il en est qui succombent aux plaisirs, d'autres à l'étude ; et quelques-uns meurent d'un excès de travail, quelques autres d'ennui ; ceux-ci de maladie, ceux-là d'insanie ! ; d'autres de brisements de cœur, car cette dernière maladie en tue plus que l'on n'en inscrit au livre du destin : elle revêt toutes les formes et prend bien des noms divers. Regarde-moi ! j'ai éprouvé toutes ces choses, et une seule suffirait pour donner la mort. Ne t'étonne donc pas que je sois ce que je suis, mais bien plutôt que j'aie jamais été, ou qu'ayant été, je sois encore sur la terre.

L'abbé. Écoute-moi, cependant.

Manfr. Vieillard ! je respecte ton ministère, je vénère les cheveux blancs ; je crois tes intentions pieuses ; mais tes efforts seraient impuissants. Ne m'accuse pas de manquer d'égards pour toi ; c'est plutôt dans ton intérêt que dans le mien que j'évite un plus long entretien : — ainsi donc, — adieu².

Manfred sort.

L'abbé. Cet homme aurait pu être une noble créature³. Il a toute l'énergie qui aurait pu produire un bel ensemble composé d'éléments généreux, s'ils avaient été sagement combinés ; en leur état actuel, c'est un effroyable chaos, — un mélange confus de

¹ Ce discours a été cité dans toutes les esquisses du caractère de Byron ; à un âge encore plus jeune, lorsqu'il n'avait que vingt-trois ans, il avait ainsi prophétisé : — « Il semble que je suis destiné à éprouver dans ma jeunesse toutes les misères de la vieillesse : mes amis sont tombés autour de moi, et je resterai comme un arbre solitaire avant d'être desséché moi-même ; les autres hommes peuvent chercher un refuge dans leur famille, je n'ai d'autres ressources que mes propres réflexions, et elles ne me fournissent guère comme consolation que l'amère satisfaction de survivre à mes meilleurs amis. En vérité, je suis bien malheureux ! je passe mes jours dans l'indifférence ; mes nuits sont sans sommeil ; je vais très-rarement en société, et lorsqu'on vient me trouver je m'enfuis. Je crois que je finirai par mourir fou. »

Lettres de Byron, 1811.

² Il me semble que si l'on songe un moment à l'action de l'esprit, on ne peut avoir aucun doute sur l'immortalité de l'âme. L'esprit est dans une activité perpétuelle ; j'ai cherché à douter, mais la réflexion a prouvé mon erreur. Notre état futur ressemblera-t-il à notre vie présente ? c'est une autre question ; mais que l'esprit soit éternel, cela me semble aussi positif que la mortalité du corps. *Journal de Byron, 1821.*

Je ne désire point rejeter le christianisme sans examen : au contraire, je suis très-désireux de croire, car je ne suis point heureux avec mes incertitudes religieuses.

Conversations de Byron avec Kennedy, 1823.

³ Parmi les grands poètes des temps modernes, trois seulement ont osé dépendre dans toute leur étendue et toute leur énergie

ces agonies auxquelles sont exposées, par le continuel retour d'un profond et amer scepticisme, de grandes et méditatives intelligences ; mais un seul a osé se représenter lui-même comme la victime de ces souffrances sans nom et indéfinissables : Gœthe a choisi pour ses doutes et sa mélancolie le terrible déguisement de son mystérieux Faust ; Schiller, plus hardi, a planté les mêmes angoisses dans le cœur superbe et héroïque de Wallenstein ; mais Byron n'a pas cherché de symbole éternel pour lui prêter les inquiétudes de son âme : il prend le monde et tout ce qui le compose pour théâtre, pour spectateur, et il se découvre devant tous les regards, luttant sans cesse et inutilement contre le démon qui le tourmente. Par moment il y a quelque chose de triste et d'accablant dans son scepticisme, mais le plus souvent il revêt un caractère élevé et solennel qui le rapproche de la foi. Quelles que soient les croyances du poète, nous, ses lecteurs, nous nous sentons trop ennoblis et trop élevés par le spectacle de cette mélancolie pour ne pas être confirmés dans notre croyance par ces doutes mêmes exprimés avec tant de majesté. Son scepticisme a son contre-poids dans sa grandeur ; il n'y a ni philosophie ni religion dans les angoisses et sauvages attaques qui ont été dirigées de plusieurs endroits contre ces doutes de l'intelligence, doutes involontaires et qui ne passeront pas. Les ténèbres et les spectres qui remplissent son imagination peuvent bien troubler un moment la nôtre ; mais au milieu des ténèbres il y a de fréquentes lumières, et la sublime tristesse que lui inspire le spectacle des mystères de l'existence humaine est toujours accompagnée d'un appel à l'immortalité de l'âme exprimé dans un langage divin. Le p. WILSON.

lumière et d'ombre, — d'esprit et de poussière, — de passions et de pensées pures livrées à une lutte désordonnée et sans frein, tantôt inactives, tantôt destructives. Il va périr, et pourtant je voudrais le sauver; je vais faire une nouvelle tentative, car de telles âmes méritent bien d'être rachetées, et mon devoir est de tout oser dans un but vertueux. Je le suivrai; — avec de la prudence, je réussirai.

L'abbé sort.

SCÈNE II.

Un autre appartement.

MANFRED, HERMAN.

Herm. Seigneur, vous m'avez ordonné de venir vous trouver au coucher du soleil : le voilà qui s'affaisse derrière la montagne.

Manfr. Hé bien ! je vais le contempler.

Manfred s'avance vers la fenêtre de l'appartement.

Astre glorieux ! idole de la nature enfant, de la race vigoureuse du genre humain, pure encore de toute souillure, de ces géants nés des amours des anges avec un sexe plus beau qu'eux-mêmes, ce sexe qui fit descendre du ciel et descendre sans retour les anges égarés; — astre glorieux ! tu fus adoré avant que fût révélé le mystère de ta création ; le premier tu annonças la gloire du Tout-Puissant ; tu réjouis au sommet de leurs montagnes les cœurs des bergers chaldéens, qui se répandirent en prières devant toi ! Dieu matériel, tu es le représentant de l'Inconnu, qui t'a choisi pour son ombre ! Étoile souveraine, centre d'un grand nombre d'étoiles ! tu rends notre terre habitable, tu ravives les teintes et les couleurs de tout ce qui vit dans le cercle de tes rayons ! Roi des saisons, monarque des climats et de tous ceux qui les habitent ! car, de près ou de loin, nos pensées comme nos traits se colorent à tes feux; — tu te lèves, tu resplendis, et tu te couches dans ta gloire. Adieu ! Je ne te verrai plus. Mon premier regard d'amour et d'admiration fut pour toi, reçois aussi mon dernier; tes rayons n'éclaireront aucun mortel à qui le don de la vie et de la chaleur ait été plus fatal qu'à moi ! Il est parti : je vais le suivre.

Manfred sort.

SCÈNE III.

Les montagnes. — On aperçoit à quelque distance le château de Manfred. — Une terrasse devant une tour. — Il est minuit.

HERMAN, MANUEL et autres domestiques de Manfred.

Herm. C'est véritablement étrange. Chaque nuit, pendant des années entières, il a poursuivi ses longues veilles dans cette tour, sans témoin. J'y suis entré, — nous y avons tous pénétré plus d'une fois; mais il serait impossible, d'après ce qu'elle contient, de juger d'une manière absolue de la nature des études auxquelles il se livre. Il est certain qu'il y a une chambre où personne n'est admis : je donnerais trois années de mes gages pour pénétrer ses mystères.

Man. Il pourrait y avoir du danger; contente-toi de ce que tu sais déjà.

Herm. Ah ! Manuel ! tu es vieux; tu as de l'expérience, et tu pourrais nous en apprendre beaucoup; — depuis combien d'années ?

Man. Avant que le comte Manfred fût né, je servais son père, auquel il est loin de ressembler.

Herm. C'est ce qui arrive à beaucoup d'enfants. Mais en quoi différent-ils ?

Man. Je ne parle pas des traits du visage ou des formes extérieures, mais du caractère et des habitudes : le comte Sigismond était fier, — mais gai et franc; c'était tout à la fois un guerrier et un homme de plaisir; il ne vivait pas au milieu des livres et de la solitude; il n'employait pas la nuit en lugubres veilles, mais en festins joyeux, et en passait les heures plus gaïement que celles du jour; il ne parcourait pas, comme un loup, les bois et les rochers, et ne s'isolait pas des hommes et de leurs plaisirs.

Herm. Merci de moi ! c'étaient d'heureux temps que ceux-là ! je voudrais en voir renaître de semblables dans ces vieilles murailles; elles m'ont tout l'air de les avoir oubliés.

Man. Il faudrait d'abord que ces murs changeassent de maître. Oh ! j'y ai vu d'étranges choses, Herman.

Herm. Allons, sois bon enfant; raconte-m'en quelques-unes pour passer le temps. Je t'ai entendu parler vaguement d'un événement qui est arrivé quelque part par ici, dans le voisinage de cette même tour.

Man. Je me la rappelle, cette nuit-là ! c'était l'heure du crépuscule, comme qui dirait maintenant; c'était une soirée comme celle-ci; — un nuage rougeâtre couronnait la cime de l'Eiglier, pareil à celui que nous y voyons en ce moment; — ils se ressemblent tellement que peut-être est-ce le même; le vent était faible et orageux, et la lune, qui se levait, commençait à faire briller la neige des montagnes; le comte Manfred était, comme maintenant, renfermé dans sa tour; ce qu'il y faisait, c'est ce que nous ignorons; il n'avait avec lui que celle qui était la seule compagne de ses rêveries et de ses veilles, — la seule de toutes les choses vivantes de la terre qu'il parût aimer, comme en effet les liens du sang lui en faisaient un devoir, Astarté; c'était sa sœur. — Chut ! qui va là ?

Entre l'abbé de Saint-Maurice.

L'abbé. Où est votre maître ?

Herm. Là-bas dans la tour.

L'abbé. J'ai besoin de lui parler.

Man. C'est impossible; il est seul, et ne peut recevoir personne en ce moment.

L'abbé. Je prends sur moi la responsabilité de ma faute, si c'en est une; mais il faut que je le voie.

Herm. Vous l'avez déjà vu ce soir.

L'abbé. Herman ! je te l'ordonne, frappe, et annonce au comte mon approche.

Herm. Nous n'osons pas.

L'abbé. Je vais donc m'annoncer moi-même.

Man. Mon révérend père, arrêtez, — arrêtez, je vous prie !

L'abbé. Pourquoi ?

* « Je vous en prie, a-t-on conservé dans le troisième acte le discours de Manfred au soleil ? c'était ce qu'il y avait de mieux, et quelque chose de plus beau que le Colysée. » *Lettres de Byron*, 1817.

Man. Venez par-ici, je vous en dirai davantage.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

L'intérieur de la tour.

MANFRED seul.

Les étoiles brillent au firmament, la lune se montre au-dessus des cimes neigeuses des montagnes ; — comme c'est beau ! J'aime à prolonger mes entretiens avec la nature ; car le visage de la nuit est plus familier à mes regards que celui de l'homme, et dans la beauté sombre et solitaire de son ombre étoilée j'ai appris la langue d'un autre monde. Je me rappelle qu'au temps de ma jeunesse, pendant mes voyages, par une nuit semblable à celle-ci, je me trouvai dans l'enceinte du Colysée¹, au milieu des plus imposants débris de la puissante Rome : les arbres qui croissaient le long des arches brisées balançaient leur noir feuillage sur le fond bleu de la nuit, et les étoiles brillaient à travers les fentes des ruines ; de loin, de l'autre côté du Tibre, les chiens faisaient entendre leurs aboiements ; plus près de moi, du palais des Césars s'échappait le long cri du hibou, et le soufles léger de la brise m'apportait par intervalles le chant des lointaines sentinelles. A travers les ouvertures pratiquées par le temps, quelques cyprès semblaient border l'horizon, et cependant ils n'étaient qu'à la portée d'un trait. Là où habitaient les Césars, et où habitent aujourd'hui les oiseaux de la nuit à la voix discordante, au milieu des arbres qui, croissant à travers les créneaux écroulés, enlacent leurs racines à la pierre du foyer impérial, le lierre a usurpé la place du laurier ; — mais le cirque sanglant des gladiateurs est debout encore, imposant débris, chef-d'œuvre de ruine ! tandis que les appartements de César et les palais d'Auguste rampent sur la poussière, décombres ignorés ! — Et toi, lune errante, tu brillais sur tout cet ensemble ; tu répandais une ample et tendre clarté qui adoucissait l'austère rudesse et les teintes heurtées de ces ruines, et comblais en quelque sorte les vides opérés par les siècles, laissant sa beauté à ce qui était beau, et rendant beau ce qui ne l'était pas ; et alors un religieux recueillement saisissait l'âme, et la pensée embrassait dans une adoration silencieuse les grands hommes d'autrefois, ces monarques qui, tout morts qu'ils sont, ont conservé leur sceptre, et du fond de leurs urnes gouvernent encore nos âmes. C'était une nuit comme celle-ci ! il est étrange que je me la rappelle en cet instant ; mais j'ai toujours éprouvé que c'est au moment où la pensée devrait le plus se recueillir qu'elle fait ses excursions les plus lointaines.

Entre l'abbé de Saint-Maurice.

L'abbé. Mon bon seigneur, pardonne-moi cette seconde visite ; ne sois point offensé de l'importunité de

mon humble zèle ; — que ce qu'il a de coupable retombe sur moi seul ; que ce qu'il peut avoir de salutaire dans ses effets descende sur ta tête, — que ne puis-je dire ton cœur ! — Oh ! si par mes paroles ou mes prières je parvenais à toucher ce cœur, je ramènerais au bercail un noble esprit qui s'est égaré, mais qui n'est pas perdu sans retour.

Manf. Tu ne me connais pas : mes jours sont comptés, et mes actes enregistrés ! Retire-toi ; ta présence ici pourrait te devenir fatale ; — sors !

L'abbé. Ton intention, sans doute, n'est pas de me menacer.

Manf. Non, certes ; je t'avertis seulement qu'il y a péril pour toi à rester ici, et je voudrais t'en préserver.

L'abbé. Que veux-tu dire ?

Manf. Regarde là, que vois-tu ?

L'abbé. Rien.

Manf. Regarde attentivement, te dis-je. — Maintenant dis-moi ce que tu vois.

L'abbé. Un objet qui devrait me faire trembler, — mais je ne le crains pas. — Je vois sortir de terre un spectre sombre et terrible, qui ressemble à une divinité infernale ; son visage est caché dans les plis d'un manteau, et des nuages sinistres forment son vêtement : il se tient debout entre nous deux, — mais je ne le crains pas.

Manf. Tu n'as aucune raison de le craindre, — il ne te fera pas de mal, — mais sa vue peut frapper de paralysie ton corps vieux et débile. Je te le répète, — retire-toi !

L'abbé. Et moi je réponds : — Jamais ! — je veux livrer combat à ce démon : — que fait-il ici ?

Manfr. Mais — oui, effectivement, — que fait-il ici ? — je ne l'ai pas envoyé chercher, — il est venu sans mon ordre.

L'abbé. Hélas ! homme perdu ! quels rapports peux-tu avoir avec de pareils hôtes ? je tremble pour toi ; pourquoi ses regards se fixent-ils sur toi, et les tiens sur lui ? Ah ! le voilà qui laisse voir son visage ; son front porte encore les cicatrices qu'y laissa la foudre ; dans ses yeux brille l'immortalité de l'enfer ! — Arrrière ! —

Manfr. Parle ! — quelle est ta mission ?

L'espr. Viens !

L'abbé. Qui es-tu, être inconnu ? réponds ! — parle !

L'espr. Le génie de ce mortel. — Viens ! il est temps.

Manfr. Je suis préparé à tout ; mais je ne reconnaissais pas le pouvoir qui m'appelle. Qui t'envoie ici ?

L'espr. Tu le sauras plus tard. — Viens ! viens !

Manfr. J'ai commandé à des êtres d'une essence

¹ Le début de cette scène est peut-être le plus beau passage du drame ; son caractère solennel, calme et majestueux, répand un air de grandeur sur la catastrophe, qui, sans cela, courrait risque de paraître extravagante et un peu trop dans le style de Méphistophélès et du docteur Faust. WILSON.

Je me rendis à minuit au Colysée pour le voir à la clarté de la lune ; mais que peut-on dire du Colysée ? il faut le voir. Je croi-

rais toute description impossible si je n'avais lu *Manfred*. Le voir à la pâle clarté de la lune comme le poète du nord dit du beau Melrose, le calme de la nuit, le murmure des échos, les ombres de la lune, la majesté de ces ruines forment un spectacle si sublime et si romantique que Byron seul pouvait le décrire comme il le mérite. Sa description est le Colysée lui-même.

MATTHEW, *Journal d'un Invalide*.

bien supérieure à la tienne, je me suis mesuré avec tes maîtres. Va-t'en.

L'espr. Mortel ! ton heure est venue ; — partons, te dis-je.

Manfr. Je savais et je sais que mon heure est venue ; mais ce n'est pas à un être tel que toi que je rendrai mon âme ; arrière ! je mourrai seul, — ainsi que j'ai vécu.

L'espr. En ce cas, je vais appeler mes frères. — Paraissez !

D'autres esprits s'élèvent.

L'abbé. Arrière ! maudits ! — arrière, vous dis-je ! — là où la piété a autorité, vous n'en avez aucune, et je vous somme au nom....

L'espr. Vieillard ! nous savons ce que nous sommes, nous connaissons notre mission et ton ministère ; ne prodigue pas en pure perte tes saintes paroles, ce serait en vain : cet homme est condamné. Une fois encore je le somme de venir. — Partons ! partons !

Manfr. Je vous défie tous ; — quoique je sente mon âme prête à me quitter, je vous défie tous ; je ne parlerai pas d'ici tant qu'il me restera un souffle pour vous exprimer mon mépris, — une ombre de force pour lutter contre vous, tout esprits que vous êtes ; vous ne m'arracherez d'ici que morceau par morceau.

L'espr. Mortel obstiné à vivre ! voilà donc le magicien qui osait s'élancer dans le monde invisible, et se faisait presque notre égal ! — Se peut-il que tu sois si épris de la vie, cette vie qui t'a rendu si misérable !

Manfr. Démon imposteur, tu mens ! ma vie est arrivée à sa dernière heure ; — *cela*, je le sais, et je ne voudrais pas racheter de cette heure un seul moment ; je ne combats point contre la mort, mais contre toi et les anges qui l'entourent ; j'ai dû mon pouvoir passé, non à un pacte avec ta bande, mais à mes connaissances supérieures, — à mes austérités, à mon audace, — à mes longues veilles, — à ma force intellectuelle et à la science de nos pères, — alors que la terre voyait les hommes et les anges marcher

de compagnie, et que nous ne vous cédions en rien ; je m'appuie sur ma force, — je vous défie, — vous dénie — et vous méprise ! —

L'espr. Mais tes crimes nombreux t'ont rendu... —

Manfr. Que font mes crimes à des êtres tels que toi ? doivent-ils être punis par d'autres crimes et par de plus grands coupables ? — Retourne dans ton enfer ! Tu n'as aucun pouvoir sur moi, *cela*, je le sais ; tu ne me posséderas jamais, *cela*, je le sais : ce que j'ai fait est fait ; je porte en moi un supplice auquel le tien ne peut rien ajouter. L'âme immortelle récompense ou punit elle-même ses pensées vertueuses ou coupables ; elle est tout à la fois l'origine et la fin du mal qui est en elle ; — indépendante des temps et des lieux, son sens intime, une fois affranchi de ses liens mortels, n'emprunte aucune couleur aux choses fugitives du monde extérieur ; mais elle est absorbée dans la souffrance ou le bonheur que lui donne la conscience de ses mérites. Tu ne m'as pas tenté, et tu ne pouvais me tenter ; je ne fus point ta dupe, je ne serai point ta proie ; — je fus et je serai encore mon propre bourreau. Retirez-vous, démons impuissants ! la main de la mort est étendue sur moi, — mais non la vôtre !

Les démons disparaissent.

L'abbé. Hélas ! comme tu es pâle ! — tes lèvres sont décolorées, — ta poitrine se soulève, — et, dans ton gosier, ta voix ne forme plus que des sons rauques et étouffés. — Adresse au ciel tes prières, — prie, — ne fût-ce que par la pensée, — mais ne meurs point ainsi.

Manfr. Tout est fini, — mes yeux ne te voient plus qu'à travers un nuage ; tous les objets semblent nager autour de moi, et la terre osciller sous mes pas : adieu, — donne-moi ta main.

L'abbé. Froide ! — froide ! et le cœur aussi. — Une seule prière ! — Hélas ! comment te trouves-tu ?

Manfr. Vieillard ! il n'est pas si difficile de mourir !

Manfred expire.

L'abbé. Il est parti ! — son âme a pris congé de la terre, — pour aller où ? je tremble d'y penser ; mais il est parti !

⁴ Dans la première édition ce dernier vers fut omis par mégarde. En découvrant cette omission lord Byron écrivit à M. Murray : — « Vous avez détruit tout l'effet et toute la morale du poème en omettant le dernier vers que prononce Manfred. »

» En juin 1820, lord Byron écrivit à son éditeur : — « Je vous envoie quelque chose qui vous intéressera ; c'est l'opinion du plus grand homme de l'Allemagne et peut-être de l'Europe sur un des grands hommes de votre catalogue (comme ils le sont tous dans vos annonces), en un mot c'est une critique de Goethe. Je vous envoie deux traductions, l'une anglaise et l'autre italienne ; gardez le tout dans vos archives, car les opinions d'un homme comme Goethe, favorables ou non, sont toujours intéressantes, et celle-ci est plus que favorable. Je n'ai jamais lu son *Faust*, car je ne sais pas l'allemand ; mais Matthew Lewys, en 1816, à Coligny, m'en traduisit la plus grande partie de vive voix, et j'en fus naturellement très-frappé ; mais c'est le Steinbach, le Jungfrau et quelques autres montagnes, bien plutôt que *Faust*, qui m'ont inspiré *Manfred*. La première scène, cependant, se trouve ressembler à celle de *Faust*. »

Voici le jugement de Goethe tiré du journal *l'Art et l'Antiquité* :

« La tragédie de Byron, *Manfred*, me paraît un phénomène merveilleux et m'a vivement touché. Ce poète métaphysicien s'est approprié mon *Faust*, et il en a tiré une puissante nourriture pour

son amour hypocondriaque ; il s'est servi pour ses propres passions des motifs qui poussaient le docteur, de telle façon qu'aucun d'eux ne paraît identique, et c'est précisément à cause de cette transformation que je ne puis assez admirer son génie ; le tout est si complètement renouvelé que ce serait une tâche intéressante pour la critique, non-seulement de noter ces altérations, mais leur degré de ressemblance ou de dissemblance avec l'original. L'on ne peut nier que cette sombre véhémence et ce désespoir exubérant ne deviennent à la fin accablants pour le lecteur ; mais malgré cette fatigue on se sent toujours pénétré d'estime et d'admiration pour l'auteur.

» Nous trouvons dans cette tragédie la quintessence du talent le plus extraordinaire qui soit jamais né pour être son propre bourreau. Le caractère de la vie et de la poésie de lord Byron ne peut guère s'apprécier avec justice et équité : il nous a confessé quelquefois ce qui le tourmente, il nous l'a répété, et à peine peut-on ressentir quelque compassion pour cette intolérable souffrance sur laquelle il revient sans cesse. Il y a, à proprement parler, deux femmes dont les fantômes le poursuivent, et qui dans cette pièce jouent les principaux rôles, l'une sous le nom d'Astarté, l'autre sous forme et qui n'a qu'une voix. Voici ce que l'on raconte relativement à la première de ces horribles aventures. — Lorsqu'il était jeune et entreprenant il porta ses vœux

MARINO FALIERO,

DOGE DE VENISE,

TRAGÉDIE HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

Dux inquieti turbidus Adriæ.

PRÉFACE.

La conspiration du doge Marino Faliero est un des événements les plus remarquables que l'on puisse rencontrer dans les annales du plus étrange gouvernement, du plus singulier peuple de l'Europe moderne ; elle eut lieu en 1355. Tout ce qui touche à Venise est ou fut extraordinaire ; à la contempler on croirait être le jouet d'un rêve ; son histoire est un roman. La catastrophe du doge est racontée dans toutes les chroniques, et particulièrement détaillée dans *les Vies des Doges*, par Marin Sanuto, cité dans l'appendice. Son récit est simple, clair et peut-être plus dramatique en lui-même qu'aucun drame habilement travaillé sur ce sujet.

Marino Faliero paraît avoir été un homme de talent et de courage. Je le trouve commandant en chef les forces de terre au siège de Zara, où il battit le roi de Hongrie et son armée de quatre-vingt mille hommes, dont il tua huit mille

hommes sans cesser de tenir les assiégés en échec. Cet exploit n'a de comparable dans l'histoire que celui de César à Alesia et celui du prince Eugène à Belgrade. Il fut encore pendant cette même guerre nommé commandant de la flotte et prit Capo-d'Istria. Il alla en qualité d'ambassadeur à Gènes et à Rome. C'est dans cette dernière ville qu'il reçut la nouvelle de son élection au dogat. Son absence montrait combien il devait peu cet honneur à l'intrigue, car il apprit en même temps la mort de son prédécesseur et sa propre élection. Mais il paraît avoir été d'un caractère violent. Sauto raconte que plusieurs années auparavant, étant podestat et capitaine à Trévise, il donna un soufflet à l'évêque parce qu'il tardait à apporter l'hostie. Et là-dessus l'honnête Sanuto l'accable de la prédiction que Thwackum fit à Square dans *Tom Jones* ; mais il ne nous apprend pas s'il fut puni ou réprimandé par le sénat pour cette violence. Il semble, d'ailleurs, avoir fait par la suite la paix avec l'église, car nous le voyons depuis ambassa-

sur une dame de Florence ; le mari découvrit leur amour et tua sa femme ; mais la nuit suivante il fut trouvé mort dans la rue, sans que l'on sût sur qui faire porter les soupçons. Lord Byron quitta Florence, et depuis ce temps ces fantômes le poursuivirent toute la nuit.

» Ce romanesque incident est confirmé par les innombrables allusions que renferme ce poème dans cette sombre contemplation de son passé coupable ; il s'applique lui-même la fatale histoire du roi de Sparte. Pausanias, général lacédémonien, qui, après avoir acquis beaucoup de gloire à la bataille de Platée, trahit la confiance de ses concitoyens en liant des intrigues secrètes avec les ennemis de son pays. Mais il fallut le sang de l'innocent pour déterminer sa perte. Tandis qu'il commandait la flotte des alliés dans la mer Noire, il se prit d'une passion violente pour une jeune fille de Bysance ; l'ayant à la fin obtenue de ses parents, on la lui livra pour une nuit. Celle-ci désira, par pudeur, que toutes les lumières fussent enlevées ; mais tandis qu'elle se dirigeait dans les ténèbres elle renversa une lampe. Pausanias s'éveilla en sursaut, et, croyant être attaqué par des assassins, saisit son épée et tua sa maîtresse. Depuis ce temps l'horrible fantôme ne le quitta jamais, et en vain implora-t-il le secours des dieux et les exorcismes des prêtres.

» Certes, celui-là doit avoir le cœur profondément torturé qui va choisir pour se l'approprier une pareille scène dans l'antiquité et qui en colore toutes ces images tragiques. Le monologue suivant, qui respire la fatigue et l'horreur de la vie, devient ainsi intelligible. Nous le recommandons comme exercice à tous ceux qui s'occupent de déclamation. Le monologue d'Hamlet est surpassé. » Gæthe joint ici le monologue de Manfred commençant par ces mots :

« We are the fools of time and terror. »

L'imperturbable bonne foi avec laquelle le vénérable critique change les imaginations fantastiques de son frère en poésie en des personnages et en des événements réels ne reculant point devant un double meurtre commis à Florence pour appuyer sa théorie, présente un échantillon de la disposition alors commune

à tous les esprits en Europe de se représenter lord Byron comme un homme plein de merveilleux et de mystère dans sa vie comme dans sa poésie. Ces bruits exagérés sont entièrement faux ; les nombreuses aventures que dans la foule de ses voyages romantiques on lui attribuait de toute part ont contribué à répandre sur le continent les idées les plus fausses sur la vie et le caractère de lord Byron, tellement que le lord Byron réel en chair et en os, esprit social et pratique, qui, malgré toutes ses fautes, est toujours resté Anglais, paraissait ensuite aux yeux des étrangers, ses admirateurs, pour un personnage vulgaire et prosaïque.

Vie de Byron, par MOORE.

Le lecteur nous saura gré de joindre à l'opinion du critique allemand celle de la *Revue d'Edimbourg* :

« *Manfred* est sans aucun doute l'ouvrage d'un génie éminent et original ; son seul défaut peut-être est de nous fatiguer par son uniformité et son ton solennel et terrible. Un autre écueil est la nature repoussante et douloureuse du sujet. Les chœurs lyriques des esprits sont trop longs et ne sont pas tous de la même hauteur ; il y a ça et là chez eux un peu de pédantisme, et Manfred lui-même s'abandonne trop à ses allusions classiques. Si nous considérons cet ouvrage comme un drame proprement dit, on même comme un poème achevé, nous serons obligés de convenir qu'il est un peu confus ; mais nous devons accepter la donnée de l'auteur ; il a tracé une sombre et magnifique esquisse de son sujet, qui n'admettait pas un dessin plus achevé ou des couleurs plus brillantes. Son obscurité forme une partie de sa grandeur ; les ténèbres qui l'enveloppent, l'éloignement de la scène, sont autant de moyens qui, en augmentant la majesté, redoublent notre curiosité et nous frappent d'une plus profonde terreur. L'on a prétendu dans un ingénieux article de l'*Edinburg Magazine* que le plan général de ce poème et beaucoup de détails étaient empruntés à l'histoire tragique du docteur Faust de Marlow. Le critique cite plusieurs passages où il cherche une ressemblance en donnant même quelquefois la préférence à Marlow. Nous ne pouvons adopter la même conclusion ; mais il y a assurément plusieurs ressemblances dans quelques parties ; c'est ainsi que, pour engager Faust à persister dans les études

deur à Rome et investi du fief de Val di Marino, dans la marche de Trévise, et du titre de comte par Lorenzo, comte-évêque de Ceneda. Pour ces faits mes autorités sont Sanulo, Victor Sandi, Andrea Navagero, et la relation du siège de Zara, publiée pour la première fois par l'infatigable abbé Morelli dans les *Monumenti veneziani di varia Letteratura*, imprimés en 1796. J'ai consulté tous ces auteurs dans leur langue originale.

Les modernes, Daru, Sismondi et Laugier, sont à peu près d'accord avec les anciens chroniqueurs. Sismondi attribue la conspiration à la *jalousie*; mais je ne trouve aucun auteur national qui confirme cette assertion. Victor Sandi dit bien à la vérité : — « Altri scrissero che... dalla gelosa suspizion di esso doge siasi fatto (Michel Steno) staccar con violenza; » — mais telle ne paraît pas avoir été l'opinion générale, et Sanulo ni Navagero n'en disent rien; Sandi lui-même, un moment après, ajoute que — « Per altre veneziane memorie iraspiri, che non il solo desiderio di vendetta lo dispose alla congiura ma anche la innata abituale ambizion sua, per cui anelava a farsi principe indipendente. » — Le motif qui le détermina fut sans doute la grossière injure que Steno écrivit sur le dos de la chaise du doge, et le châtimement disproportionné que les Quarante prononcèrent contre le coupable, qui était un de leurs *tre capi*. Il paraît d'ailleurs que les galanteries de Steno s'adressaient à une des suivantes de la dogaresse, et non à elle-même, dont la réputation ne semble pas avoir subi la plus légère atteinte et dont tous vantaient la beauté et la jeunesse. Personne n'affirme (à moins qu'on ne prenne le bruit rapporté par Sandi pour une affirmation) que le doge fût poussé par la jalousie; mais bien plutôt il n'écoula que son respect pour elle et les soins de son propre honneur, que ses services passés et sa dignité actuelle devaient rendre inviolable.

Je ne connais point d'auteur anglais qui ait rapporté cet

événement, à l'exception du docteur Moore dans son *Coup d'œil sur l'Italie*; son récit est faux, prolixe et rempli de plaisanteries grossières contre les vieux maris et les jeunes femmes. Il s'étonne qu'un si grand événement ait eu une pareille cause. Qu'un observateur aussi fin et aussi judicieux que l'auteur de *Zuleico* puisse s'étonner d'un fait aussi simple, voilà ce qui est inconcevable; ne sait-il pas qu'un bassin d'eau répandu sur la robe de mistress Masham priva le duc de Marlborough de son gouvernement et amena la paix déshonorante d'Utrecht; que Louis XIV fut entraîné dans une suite d'effroyables guerres parce que son ministre fut mécontent de lui voir critiquer une fenêtre et résolut de lui fournir d'autres occupations; qu'Hélène perdit Troie; que Lucrèce chassa les Tarquins de Rome, et la Cava les Maures d'Espagne; qu'un mari insulté appela les Gaulois à Clusium et de là à Rome; qu'un vers de Frédéric II à l'abbé de Bernis et une plaisanterie sur madame de Pompadour amenèrent la bataille de Rosbach; que de l'évasion de Dearbhorgil et de Mac-Marchal résulta l'asservissement de l'Irlande; qu'une pique entre Marie-Antoinette et le duc d'Orléans précipita l'expulsion des Bourbons; et, pour ne pas multiplier les exemples, Commode, Domitien, Caligula, tombèrent victimes, non pas de leur tyrannie publique, mais d'une vengeance particulière; et l'ordre de faire débarquer Cromwel au moment où il partait pour l'Amérique fut la ruine du roi et de la monarchie? En face de ces exemples une simple réflexion suffit, et il est vraiment extraordinaire que le docteur Moore ait pu s'étonner qu'un homme vieilli dans les commandements, qui avait rempli les fonctions les plus importantes, ait ressenti d'une façon terrible dans un siècle barbare la plus grossière injure que l'on puisse faire à un homme, soit prince, soit paysan; l'âge de Faliero, bien loin d'être une objection, n'est qu'un argument de plus.

sacrilèges, il est dit — que « les esprits des éléments le servaient comme des femmes ou de jeunes filles toutes nues et plus belles avec leurs sombres sourcils que ne l'est la reine de l'amour au sein d'albâtre. » — Et ailleurs, lorsque l'amoureux sorcier ordonne à Hélène de Troie de revivre pour être son amante et qu'il s'adresse à elle dans ses vers amoureux : — « Oui, c'est là cette figure qui fit lancer à la mer des milliers de vaisseaux et fit crouler les hautes tours d'Ilion; douce Hélène, rends-moi immortel avec un baiser; tes lèvres ont aspiré mon âme, vois comme elle fuit dans les airs. Viens, Hélène, et donne-moi une nouvelle âme. Je veux habiter ici, car le ciel est sur ta lèvre, et tout ce qui n'est pas Hélène est sans valeur à mes yeux. Oh! tu es plus belle que l'étoile du soir, qui efface en beauté des milliers d'étoiles, plus aimable que le monarque des cieux lorsqu'il se plonge dans les bras d'azur d'Arcthusé. »

La catastrophe est aussi peinte en vers d'une beauté classique :

« Coupée est la branche qui aurait pu devenir si droite et si grande, brûlé est le laurier d'Apollon qui fleurissait dans cet homme savant; Faust n'est plus; regardez sa chute terrible : que le sage, en voyant les tortures qu'il a souffertes, apprenne à respecter ce qui est au-dessus de la science humaine. »

Mais ces vers et beaucoup d'autres de ce vieux et curieux drame ne prouvent rien contre l'originalité de *Manfred*, car on n'y trouve aucune trace de l'orgueil, de la puissance d'abstraction, de la profonde misère qui font l'originalité de ce dernier. Faust est un sorcier vulgaire qui vend son âme au diable pour des plaisirs sensuels et du pouvoir sur la terre, et qui tremble et grince des dents lorsque vient l'heure de mettre le contrat à exécution. Le style de Marlow, quoique élégant, est faible et sans couleur quand on le compare avec la profondeur et la force

de celui de lord Byron, et les dégoûtantes bouffonneries dont sa pièce abonde ne permettent pas de la comparer avec son noble successeur. Dans le ton et le dessin général de cette composition, *Manfred* nous a plutôt rappelé le *Prométhée* d'Eschyle qu'aucune autre production moderne. Le redoutable isolement du principal personnage, les êtres surnaturels dont seul il comprend le langage, sa fièvre, sa fermeté, ses tortures, ont quelques ressemblances avec celle du Prométhée antique, rendues plus frappantes encore par la grandeur des images poétiques. Les principales différences consistent en ceci, que le sujet choisi par le poète grec était en quelque sorte sanctifié et consacré par la croyance générale de son pays, et que la terreur chez lui n'est jamais tempérée par la douceur qui respire dans plusieurs passages de son rival anglais. JEFFREY.

« J'aimais passionnément le *Prométhée* d'Eschyle : lorsque j'étais enfant c'était une des pièces grecques que nous lûmes trois fois dans une année à Harrow. Le *Prométhée*, *Médée* et les *Sept Chefs devant Thèbes* sont les seules tragédies qui m'aient jamais plu. Le *Prométhée* a toujours été tellement présent à ma mémoire que je puis facilement concevoir son influence sur tout ce que j'ai écrit; mais je récusé Marlow et sa progéniture. Je vous prie de me croire sur parole. » *Lettres de Byron*, 1817.

« Un biographe de l'abbé conteste l'exactitude de cette assertion. « Quelques écrivains, » dit-il, « qui trouvaient sans doute piquant d'attribuer de grands effets à de petites causes, ont prétendu que l'abbé avait insisté dans le conseil pour faire déclarer la guerre à la Prusse, par ressentiment contre Frédéric, et pour venger sa vanité poétique, humiliée par le vers du monarque bel esprit et poète —

Évitez de Bernis la stérile abondance.

« Je ne m'amuserai point à réfuter cette opinion ridicule : elle tombe par le fait si l'abbé, comme dit Ducloux, se déclara au contraire dans le conseil, constamment pour l'alliance avec la Prusse, contre le sentiment même de Louis XV et de madame de Pompadour. » *Bibl. univ.*

* En lisant ceci lord Byron écrivit de Venise : — « Jeffrey est très-bon pour *Manfred*, et défend son originalité, que personne n'a attaquée. Quant au germe de cet ouvrage, on peut le trouver dans le journal que j'ai envoyé à M. Leigh peu de temps après avoir quitté la Suisse. J'ai toute la scène de *Manfred* devant les yeux, comme si je n'étais que d'hier, et je pourrais désigner chaque endroit.

The young man's wrath is like straw on fire,
But like red hot steel is the old man's ire.
Young men soon give and soon forget affronts
Old age is slow at both.
L'ire de la jeunesse est comme un feu de paille,
Mais celle du vieillard est comme un glaive ardent
Tougi dans le foyer. Le jeune homme imprudent
Attaque à tout propos et cherche la bataille,
Et s'en repent bientôt; le vieillard est moins prompt
À faillir, et plus lent à pardonner l'affront.

Les réflexions de Laugier sont plus philosophiques.

* Tale fù il fine ignominioso di un' uomo, che la sua nascita, la sua età, il suo carattere dovevano tener lontano dalle passioni produttrici di grandi delitti. I suoi talenti per lungo tempo esercitati ne maggiori impieghi, la sua capacità sperimenta ne governi e nelle ambasciate, gli avevano acquistato la stima e la fiducia de' cittadini, ed avevano uniti i suffragi per collocarlo alla testa della repubblica. Innalzato ad un grado che terminava gloriosamente la sua vita, il risentimento di un' ingiuria leggiera insinuò nel suo cuore tal veleno che bastò a corrompere le antiche sue qualità, e a condurlo al termine dei scellerati; serio esempio, che prova non esservi età, in cui la prudenza umana sia sicura, e che n' l' uomo restano sempre passioni capaci a disonorarlo. quando non inrigili sopra se stesso. »

On le docteur Moore a-t-il trouvé que Faliero demanda la vie? J'ai consulté les chroniqueurs et n'ai rien vu de pareil. Il est vrai qu'il avoua tout. Il fut conduit au lieu du supplice, mais rien n'indique qu'il ait imploré la clémence de ses juges, et le fait de la torture semble prouver qu'il ne manqua point de fermeté. Une pareille lâcheté aurait été assurément relevée par les minutieux chroniqueurs, qui sont loin de lui être favorables; elle contrasterait trop fortement avec son caractère comme soldat, avec le siècle dans lequel il vécut, avec l'âge auquel il mourut, comme avec la vérité de l'histoire. Je ne sache rien qui puisse excuser une calomnie ainsi lancée après coup contre un personnage historique; c'est assurément aux morts et aux infortunés qu'appartient la vérité, et ceux qui sont morts sur un échafaud ont ordinairement assez de fautes à se reprocher sans qu'on leur en impute de nouvelles, que dément précisément cette hardiesse de caractère qui les a conduits à une fin tragique. Le voile noir qui remplace le portrait que Marino Faliero devait occuper parmi les juges, l'escalier des Géants où il fut couronné, puis découronné et décapité, frappèrent vivement mon imagination, ainsi que son caractère farouche et son étrange histoire. En 1819 je me mis plus d'une fois à la recherche de son tombeau dans l'église de San Giovanni et San Paolo; un jour que j'étais arrêté devant le monument d'une autre famille, un prêtre vint à moi et me dit : — « Je puis vous montrer des monuments plus beaux que celui-ci. » — Je lui dis que je cherchais les tombeaux de la famille Faliero et particulièrement du doge Marino. — « Oh ! » me dit-il, « je vais vous le montrer ; » — et, me conduisant en dehors, il me montra un sarcophage incrusté dans le mur, revêtu d'une inscription illisible. Il m'apprit que ce sarco-

phage venait d'un couvent voisin, et qu'il avait été transporté là lors de l'arrivée des Français; qu'il avait assisté à l'ouverture du cercueil, mais qu'il ne contenait que quelques ossements, sans que rien indiquât la fin de Faliero. La statue équestre dont j'ai fait mention au troisième acte, que j'ai placée devant l'église, n'est pas réellement celle d'un Faliero, mais celle de quelque obscur guerrier dont le nom a été perdu, quoique d'une date plus moderne.

Il y eut deux autres doges de cette famille avant Marino; Ordelaflo, qui mourut à la bataille de Zara en 1117 (où depuis son descendant vainquit les Huns), et Vital Faliero, qui régna en 1082. La famille originaire de Fano était une des plus illustres et des plus riches de la ville, qui contient les plus anciennes et les plus riches familles de l'Europe. L'étendue avec laquelle j'ai traité ce sujet prouve tout l'intérêt que j'y porte; que j'aie réussi ou non dans la tragédie, j'aurai du moins transporté dans notre langue un événement historique digne d'être conservé dans la mémoire des hommes.

Je médite cet ouvrage depuis quatre ans; avant d'en avoir scrupuleusement examiné tous les détails, j'étais assez porté à lui donner pour fondement la jalousie de Faliero¹; mais, voyant que cette interprétation n'avait aucun fondement historique et que la jalousie est une passion épuisée au théâtre, je lui ai donné une forme plus historique. J'y fus en outre engagé par feu Matthew Lewis, que je vis à Venise en 1817 : — « Si vous le représentez comme jaloux, » dit-il, « rappelez-vous que vous aurez à lutter contre des réputations déjà faites, sans parler de Shakspeare et des objections tirées de l'épouséme de ce sujet. Laissez au vieux doge son caractère ardent, qui vous soutiendra dans votre marche s'il est bien dessiné, et faites votre pièce aussi régulière que possible. » Sir William Drummond me donna à peu près les mêmes conseils. Ce n'est pas moi qui puis décider si je me suis plus ou moins rapproché de leurs instructions ou si elles m'ont été plus utiles que nuisibles. Je n'ai aucun projet pour le théâtre; peut-être dans son état actuel n'offre-t-il pas un grand sujet d'ambition. J'ai été trop longtemps derrière le rideau pour jamais songer à me faire jouer; je ne puis concevoir qu'un homme d'un caractère irritable se mette à la merci d'un auditoire. Le lecteur dédaigneux, le critique railleur, les traits amers d'une revue, sont des calamités éparses et éloignées; mais les trépidations avec lesquels un auditoire éclairé ou ignorant accueille une production qui, bonne ou mauvaise, a été pour l'écrivain un long travail mental, voilà un supplice palpable et immédiat augmenté encore par le doute où l'on est de la compétence de ses juges et par la certitude de l'imprudence que l'on a commise en les acceptant pour tels. Si j'étais capable d'écrire une tragédie que l'on jugeât digne d'être représentée, le succès me causerait peu de plaisir, et une chute beaucoup de peine; c'est pour cette raison que tout le temps que j'ai fait partie du comité d'un de nos théâtres, je n'ai jamais cherché à me faire jouer, et je ne le ferai jamais²; mais assurément il y a des talents

¹ En février 1817, lord Byron écrivait à M. Murray : « Consultez pour moi le *Coup d'œil sur l'Italie*, du docteur Moore. Dans l'un des volumes, vous trouverez un chapitre sur le doge Faliero (ce doit être Falieri), sur sa conspiration et les motifs qui ont déterminé sa conduite. Faites-moi copier ce passage et envoyez-le-moi tout de suite par la poste. Je ne puis trouver ici d'aussi bons renseignements, quoique l'on vous montre encore aujourd'hui le portrait reconvert d'un voile noir, le lien où il fut couronné, et celui où il fut décapité. J'ai fouillé tous les historiens, mais la censure de la vieille aristocratie n'a pas permis aux écrivains de publier les motifs, qui étaient probablement l'affront qu'il avait reçu d'un jeune patricien. Je veux écrire une tragédie sur ce sujet, qui me paraît éminemment dramatique; un vieu-

lard jaloux, et conspirant contre l'état dont il est le chef suprême. Cette dernière circonstance est très-remarquable et peut-être unique dans l'histoire.

² Tandis que je faisais partie du sous-comité de Drury-Lane, je puis certifier que mes collègues et moi nous fîmes tous nos efforts pour rendre la vogue au véritable drame. Je fis ce que je pus pour ressusciter de *Montfort*, et ce fut en vain; ce fut également en vain que je m'employai en faveur de *Ivan de Sotheby*, que l'on regardait comme une pièce à succès. J'engageai M. Coleridge à écrire une tragédie. Ceux qui ne sont pas à la caisse croiront à peine que l'*École de la médisance* fut la pièce qui fit le moins d'argent, par suite des nombreuses représentations qu'elle a déjà obtenues; c'est ce que m'a assuré Manager Dibdin, le di-

dramatiques dans un pays où existent Joanna Baillie¹, Millman² et John Wilson³. La Ville de la peste et la Prise de Jérusalem sont remplies du meilleur matériel pour la tragédie que l'on ait vu depuis Horace Walpole, si l'on en excepte quelques passages d'*Ethwald* et de *Montfort*. C'est aujourd'hui la mode de déprécier Horace Walpole, parce qu'il était noble et homme du monde; mais, pour ne rien dire de ses lettres incomparables et du *Château d'Otrante*, il est l'*ultimus Romanorum*, l'auteur de la *Mère mystérieuse*, tragédie du premier ordre, et non un drame d'amour larmoyant; il est l'auteur du premier roman et de la dernière tragédie de notre langue et digne assurément d'occuper une place plus élevée qu'aucun autre auteur de nos jours, quel qu'il soit⁴.

En parlant du drame de *Marino Faliero*, j'ai oublié de dire que dans mon désir, qui n'a pas été malheureusement réalisé, de me préserver de l'irrégularité justement reprochée au théâtre anglais, j'ai été amené à représenter la conspiration comme déjà formée lorsque le doge y accède, tandis qu'en réalité ce fut lui qui la prépara avec Israël Ber-

tuccio. Les autres caractères (excepté celui de la duchesse), les incidents et presque le temps de l'action, qui fut extraordinairement court, si l'on songe à la grandeur d'une parcellle enreprise, tout est strictement historique, si ce n'est que toutes les réunions eurent lieu dans le palais; mais je voulais montrer le doge au milieu de la troupe des conspirateurs au lieu de l'encadrer dans un dialogue monotone toujours avec les mêmes individus. Quant aux faits historiques, on peut consulter l'appendice.

MARINO FALIERO⁵.

PERSONNAGES.

HOMMES.

MARINO FALIERO, doge de Venise.

BERTUCCIO FALIERO, neveu du doge.

LIONI, patricien et sénateur.

BENINTENDE, président du conseil des Dix.

recteur. J'ignore ce qui a eu lieu depuis la *Bertram* de Maturin. Je peux par ignorance choquer quelque nouvel auteur, je lui en demande pardon; je suis absent d'Angleterre depuis cinq ans, et je n'ai point lu de journaux anglais depuis mon départ; je ne connais les nouvelles dramatiques que par la gazette parisienne de Galignani, que je ne reçois que depuis un an: qu'il ne m'impute donc aucunement le dessein de déprécier des auteurs tragiques ou comiques, auxquels je souhaite beaucoup de succès sans les connaître. La décadence du théâtre actuel, qui excite tant de lamentations, ne vient pourtant point de l'absence d'auteurs. Je ne connais rien de plus achevé que Kean, Kemble et Cook, dans leurs différents genres, ou bien Elliston dans la comédie *gentleman* et dans quelques situations tragiques; je n'ai jamais vu miss O'Neill, ayant fait van de ne rien voir qui pût diviser ou troubler le souvenir que j'ai gardé de Mrs. Siddons. Siddons et Kemble sont l'*idéal* de l'action tragique; je n'ai jamais rien rencontré qui leur ressemblât, même en *personne*; c'est pour cela que nous ne verrons plus *Coriolan* et *Macbeth*. On a reproché à Kean de manquer de dignité; on devrait se rappeler que c'est une grâce, et non un art que l'on peut obtenir par l'étude. Dans tous les rôles non *surnaturels* il est parfait; les défauts appartiennent ou semblent appartenir aux rôles eux-mêmes, et sont plus vrais que la nature. Quant à Kemble, on peut dire de son jeu ce que le cardinal de Retz disait du marquis de Montrose, que c'était le seul homme qui lui rappelât les héros de Plutarque.

¹ La Légende de famille de Mrs Baillie est le seul des drames de cet auteur qui ait jamais obtenu du succès au théâtre.

² Le reverend Henry Hart Milman, autrefois professeur de poésie à Oxford, et aujourd'hui recteur de Sainte-Marie. *Fazio*, qu'il écrivit avant de prendre son premier degré à Oxford, est la seule de ses tragédies qui ait réussi.

³ John Wilson, du collège de la Madeleine, à Oxford, aujourd'hui professeur de philosophie morale à l'Université d'Edimbourg, est l'auteur bien connu de *Marguerite Lindsay*, de *Ombres et lumières de la vie écossaise*, et le principal critique du *Blackwood's Magazine*.

⁴ Horace Walpole était doué de facultés qui lui auraient assuré le rang le plus élevé dans la littérature. La *Mère mystérieuse*, quelque repoussante que soit l'idée principale, restera comme un magnifique monument. Il est vrai, pour nous servir d'une de ses expressions, que lorsqu'il choisit un sujet aussi terrible, la mélancolie avait affaibli son goût au point de l'obliger à rêver quelque chose d'horrible; mais les bons vieux vers blancs, l'énergie du caractère de cette misérable mère et quelques autres personnages prouvent une force de conception et une vigueur de style propres à enfanter de grandes choses et nous ramènent à la première période du théâtre anglais, — « lorsque la terre était habitée par des géants... » CROKER.

⁵ Lord Byron acheva cette tragédie le 17 juillet 1820; il avait l'intention de la garder six ans en portefeuille avant de la livrer à l'impression; mais de pareilles résolutions, dans un siècle trique le nôtre, sont rarement mises à exécution. *Marino Faliero* fut

publié à la fin de la même année* et représenté sur le théâtre de Drury-Lane, au grand désespoir du poète et malgré ses réclamations répétées. M. Moore, tome 3 de ses *Notices*, cite plusieurs passages de la correspondance de lord Byron qui reproduisent exactement les sensations du poète dans cette circonstance.

Marino Faliero, à la grande satisfaction de l'auteur, obtint l'approbation de Ugo Foscolo. Quant à l'exactitude historique et à la sévérité vraiment antique de l'intrigue et du style, M. Gifford proclama cet ouvrage — « de l'anglais et du plus bel anglais. » — Cependant il fut accueilli peu favorablement par les critiques contemporains; un seul voulut bien convenir que cet ouvrage était à la hauteur de la renommée de lord Byron. — « Bien, » dit-il, « depuis longtemps ne nous a causé plus de satisfaction que l'avenir dramatique que fait entrevoir cette production de lord Byron. Sans aucun doute il n'a paru sur la scène anglaise aucune tragédie à la hauteur de *Marino Faliero* depuis Otway, qui s'était inspiré également d'un sujet emprunté à l'histoire de Venise. L'événement dont s'est emparé lord Byron est, à notre avis, le plus beau des deux sujets; nous disons *s'est emparé*, parce qu'il s'est conformé le plus scrupuleusement possible à la réalité historique. »

Le langage des critiques M. Jeffrey et l'évêque Héber est bien différent: le premier s'exprime ainsi:

« *Marino Faliero* a, sans contredit, de grandes beautés dramatiques et poétiques; cet ouvrage aurait suffi pour illustrer un jeune débutant; mais le nom de lord Byron fait naître une attente générale qui se montre plus difficile, et, en le jugeant sur le terrain où il s'est posé, nous ne pouvons regarder cet ouvrage que comme une chute. On doit attribuer ceci en partie à la difficulté d'enfermer dans les limites étroites d'un drame régulier le génie audacieux et abondant de sa poésie, et d'appliquer la chaleur de son talent aux préparatifs et aux détails minutieux d'une action théâtrale. Ce sont là des difficultés que rencontrent d'ailleurs tous les écrivains dramatiques, et quoiqu'elles soient incomparablement plus formidables pour les grands esprits, on ne peut douter que lord Byron n'en eût triomphé; mais nous ne pensons pas que ce soit contre cet écueil qu'est venu se briser son immense talent, il faut plutôt s'en prendre au mauvais choix du sujet, qui, bien loin de donner carrière aux grâces naturelles de son génie, entrave à chaque instant son imagination. Ses deux facultés les plus éminentes sont une tendresse exquise et une sublimité pleine de terreur; il a le don d'évoquer à son gré de délicieux fantômes d'amour, de beauté, d'innocence et de dévouement qui remplissent le cœur d'un ravissement céleste, et d'un autre côté, d'allumer un incendie infernal qui enveloppe et renverse tout sur son passage par caprice, par dédain, par besoin de se venger. Or il a choisi dans cette occasion un sujet qui

* Sur le manuscrit original envoyé de Ravenne, lord Byron a écrit: — « Commencé le 4 avril 1820; achevé le 16 juillet 1820, copié le 16 août 1820. La copie m'a coûté dix fois plus de temps que la composition, à cause de la chaleur [le thermomètre marquait 90° à l'ombre] et de mes occupations domestiques. »

MICHEL STÉNO, l'un des trois capi des Quarante.

ISRAEL BERTUCCIO, commandant de l'arsenal,

PHILIPPE CALENDARO,

DAGOLINO,

BERTRAM,

SEIGNEUR DE LA NUIT (« signore di notte »), l'un des officiers de la république.

PREMIER CITOYEN.

DEUXIÈME CITOYEN.

TROISIÈME CITOYEN.

VINCENZO,

PIETRO,

BATTISTA,

LE SECRÉTAIRE DU CONSEIL DES DIX.

GARDES, CONSPIRATEURS, CITOYENS, LE CONSEIL DES DIX, LA JUNTE, etc., etc.

FEMMES.

ANGIOLINA, femme du doge.

MARIANNA, son amie.

SUIVANTES, etc.

La scène est à Venise, en l'année 1533.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I^{re}.

Une antichambre dans le palais ducal.

PIETRO parle en entrant à BATTISTA.

Piet. Le messenger n'est pas de retour?

Batt. Pas encore; j'ai envoyé plusieurs fois, d'après vos ordres; mais la Seigneurie est encore au conseil, et dans de longs débats sur l'accusation de Sténo.

Piet. Oui, trop longs; — ainsi, du moins, pense le doge.

Batt. Comment supporte-t-il ces moments d'attente?

Piet. Avec une patience forcée. Assis devant la table ducal, couverte de tout l'appareil des affaires de l'état, pétitions, dépêches, jugements, actes, lettres de grâce, rapports, il semble absorbé dans ses fonc-

exclut l'un et l'autre de ces développements, un sujet sans amour ni haine, sans misanthropie ni pitié, ne contenant rien de voluptueux ni de terrible, mais dont toute la grandeur repose sur les soupçons d'un vieillard, dont tout l'intérêt est dans le tableau de la dignité conjugale et du bonheur domestique, dans le sobre et hantain triomphe d'une froide chasteté qui n'a point de tentation à combattre. Pour lord Byron, choisir un pareil sujet, c'était comme si un chevalier se fût jadis présenté dans la lice sans armes. En outre, ce sujet a le tort de rappeler continuellement *Vénise sauvée*. Jaffier est entraîné dans la conspiration par l'amour et la misère; le doge, par le ressentiment d'un outrage qui exclut toute idée de pardon. Le complot est découvert, dans l'un par l'amour, dans l'autre par l'amitié. Lord Byron a plus de sens et de vigueur, Otway plus de passion; les compagnons de Faliero sont meilleurs orateurs et meilleurs logiciens que Pierre et Renaud; mais la tendresse de Belvidère est plus touchante et plus naturelle que le stoïque décorum d'Angiolina. »

Après une discussion étendue sur les unités, l'évêque Héber termine ainsi :

« Nous ne pouvons trouver un exemple plus frappant de l'aveuglement produit par l'esprit de système sur les intelligences les plus élevées que l'exemple de lord Byron, lequel, dans des ouvrages exclusivement destinés à l'impression, s'est piqué d'observer des règles qui, quelle que soit leur utilité pour la scène, sont évidemment, quant à la lecture, parfaitement indifférentes. Le seul but des unités est de conserver l'illusion scénique, qui n'existe pas pour le lecteur. A la lecture, leurs avantages et leurs inconvénients sont neutralisés; elles ont été revêtues si souvent d'une poésie splendide que nous leur avons attribué une importance considérable, quels qu'en soient les désavantages et les inconvénients; mais de ce que les difficultés sont diminuées, il ne faut point pour cela les rechercher, et quoique, par suite de l'adresse et de la force d'un combattant, nous ne puissions distinguer tous les ornements dont il s'est plu à se couvrir pour se distinguer de la foule, si ces ornements sont à la fois embarrassants et pédantesques, non-seulement il double les obstacles qu'il a à surmonter, mais s'il succombe, sa chute n'en sera que plus éclatante et plus ridicule.

» *Marino Faliero* contient, sans aucun doute, plusieurs passages d'une éloquence toute-puissante et d'une grande poésie; mais le sujet est décidément mal choisi: il a le désavantage de lutter contre une ancienne pièce sur le même sujet, pièce demeurée populaire; la seule différence entre elles est que le Jaffier de lord Byron, au lieu de se joindre aux conspirateurs pour sortir de la pauvreté, aggravée par la souffrance d'une femme aimée et la haine de la tyrannie, s'est déterminé par le besoin de se venger d'une insulte d'ailleurs peu importante et pour châtier un libertin vulgaire. Le doge de Venise tente de renverser la république, dont il a été le premier et le plus fidèle serviteur; de massacrer ses anciens amis et compagnons d'armes, les magistrats et la noblesse du pays. Lord Byron prétend que tout cela est histo-

rique; mais tout ce qui est vrai n'est pas toujours vraisemblable. Il est possible cependant que l'esprit du doge ait été amené par une longue suite d'insultes à sentir ou à soupçonner dans chaque acte du sénat un dessein étudié et persévérant de le blesser et de l'insulter, et qu'une légère insulte ait suffi pour faire déborder le vase des inimitiés; que la punition accordée par le sénat, insuffisante à ses yeux, ait renversé la dernière digue de ce torrent qui s'était grossi peu à peu. Il est également possible qu'un vieillard ait été éperdument amoureux d'une jeune et belle femme, et que, comprenant tout le ridicule d'une union aussi disproportionnée, il ait pu pendant des mois et des années se tourmenter lui-même de l'opinion de ses concitoyens; que, quoique convaincu de la pureté de sa femme, il ait souffert de l'idée que les autres n'en étaient pas également persuadés, et qu'il ait attaché plus d'importance à l'insolence de ce Sténo en y cherchant une preuve des secrètes pensées du monde de Venise.

» Et nous pensons que si cette histoire de Faliero fût tombée entre les mains du barbare Shakspeare, le commencement en eût été placé bien antérieurement à l'événement; il aurait pris ses aises pour développer graduellement les traits caractéristiques qui décident le sort du héros; il eût analysé ces poisons subtils et de vieille date qui devaient détruire le repos et troubler l'intelligence d'un brave mais orgueilleux et irritable vétéran. Le malheur (et nous l'attribuons en grande partie à l'attachement de lord Byron pour les unités) est qu'au lieu d'énumérer cette accumulation d'insultes, à peine nous les fait-il connaître. Nous ne voyons rien des empiétements de l'oligarchie sur le pouvoir ducal; l'auteur n'aborde ce grief qu'en termes généraux à la fin de la pièce, pour justifier la conduite passée du doge, au lieu de le montrer comme la cause première et constante de ses douleurs, ce qui nous aurait fait sympathiser avec ses vœux et désirer le succès de son entreprise. La crainte que sa femme ne soit un objet de soupçon pour ses concitoyens manque également de développement, tandis que l'auteur ne donne d'autres motifs qu'un vers injurieux écrit sur le dos d'une chaise. Enfin, dans toute cette tragédie, nous voyons des événements importants naître de causes en apparence très-minimes, tandis que les motifs réels restent dans l'ombre. »

L'extrait suivant d'une lettre de janvier 1821 montre quelle était l'opinion de l'auteur sur cette pièce ainsi critiquée. Après avoir répété qu'il espérait bien qu'aucun entrepreneur ne serait assez audacieux pour mettre son ouvrage sur le théâtre, il continue ainsi :

« La pièce est trop régulière; — sa durée de vingt-quatre heures; — les changements de décorations très-rars; — rien de mélodramatique; — pas de surprises; — pas de reconnaissance; — pas d'embrûches; — pas d'occasions de secouer la tête et de frapper du pied; — enfin pas d'amour, le grand ingrédient des pièces modernes. Je suis persuadé que dans la grande tragédie il ne faut pas suivre nos grands auteurs dramatiques, ils sont pleins de fautes grossières qu'on ne leur pardonne qu'à cause de la beauté de leur style; mais il faut écrire naturellement et régu-

tions ; mais à peine entend-il le bruit d'une porte qui s'ouvre, ou les pas d'une personne qui s'approche, ou le murmure d'une voix ; il promène autour de lui un œil agité, il se lève de son siège, puis reste immobile, puis se rassied, et fixe ses regards sur quelque édit ; mais je remarque que depuis une heure il n'a pas tourné un feuillet.

Batt. On dit que son irritation est grande, — et on ne peut disconvenir que Sténo ne soit bien coupable de l'avoir aussi grossièrement outragé.

Piet. Oui, si c'était un homme pauvre et obscur : Sténo est patricien ; il est jeune, frivole, gai et fier.

Batt. Vous pensez donc qu'il ne sera pas jugé avec sévérité ?

Piet. Il suffirait qu'il fût jugé avec équité ; mais ce n'est pas à nous d'anticiper sur la sentence des Quarante.

Batt. Et la voici. — Vincenzo, quelle nouvelle ?

Entre Vincenzo.

Vinc. L'affaire est terminée ; mais on ne connaît

lièrement comme les Grecs ; il faut, sans les imiter cependant, adapter à notre temps et à nos mœurs le dessin général de leurs pièces, en exceptant les chœurs. Vous riez et vous vous dites : — « Pourquoi ne le fait-il pas ? » — J'ai déjà essayé, comme vous pouvez le voir dans *Marino Faliero*. Beaucoup de gens pensent que mon talent n'est nullement dramatique, et il ne m'est pas prouvé qu'ils aient tort. Si *Marino Faliero* réussit à la lecture, je ferais peut-être une nouvelle tentative, mais jamais pour la scène. Comme je crois que l'amour ne doit pas être la passion fondamentale de la tragédie, et que la plupart des pièces actuelles reposent sur l'amour, je ne serai point un écrivain populaire. A moins que l'amour ne soit *furieux, criminel et désespéré*, il n'est point propre à un sujet tragique, et lorsqu'il est émouvant et ivre, on ne doit pas l'employer, si ce n'est pour la galerie et les secondes loges. Si vous voulez vous faire une idée de mon but, prenez une traduction des tragiques grecs ; je ne dis point l'original, ce serait une impudente présomption de ma part, mais les traductions sont si inférieures aux originaux que je puis me risquer : voyez la simplicité de leur plan, et ne me jurez pas d'après nos vieux auteurs dramatiques, ce serait comparer de l'esprit-de-vin à de l'eau pure. Après tout, je suppose que vous ne pensez pas que des spiritueux soient un élément plus noble qu'une source limpide qui reflète le soleil ; or, telle est à mes yeux la différence qui existe entre les Grecs et nos paillasses (en exceptant toujours Ben Johnson, qui était un classique) ; ou bien prenez encore une traduction d'Alfieri, et dites-moi franchement votre avis. Mais ne me mesurez pas à l'aune de vos anciens et de vos nouveaux tailleurs : rien n'est aussi facile que d'embrouiller une intrigue. Mrs Centlivre, dans la comédie, a dix fois plus d'imagination que Congreve ; mais peut-on les comparer ? Cependant elle chasse Congreve du théâtre. »

Le 16 février, il écrivait de nouveau :

« Vous me dites que le doge ne sera pas populaire ; ai-je jamais écrit pour obtenir de la popularité ? Je vous défie de me montrer un seul de mes ouvrages, excepté un ou deux, qui soient populaires de style ou d'invention. Je crois qu'une nouvelle route doit s'ouvrir pour le drame : cette route consiste à ne suivre servilement ni le vieux drame, qui est grossièrement erroné, ni les écrivains français qui lui ont succédé. Il me paraît que la réunion d'un bon style et une obéissance plus scrupuleuse aux règles peuvent produire quelque chose qui ne déshonorerait point notre littérature ; j'ai également cherché à faire une pièce sans amour, où il n'y eût ni anneau, ni méprise, ni reconnaissance, ni crime, rien enfin de mélodramatique ; cela empêcherait mon ouvrage d'être populaire, mais ne prouverait pas que je me sois trompé. Ces défauts peuvent exister dans la conduite de la pièce, mais non dans le plan, qui est simple et sévère.

« Les reproches sont toujours inutiles et irritants, mais j'ai été profondément blessé d'être traité comme un gladiateur par ce *retiaire*, M. Elliston. Quant à ses excuses et à ses offres de compensation, quel rapport tout cela a-t-il avec son projet ? Il ressemble à Louis XIV, qui voulait acheter à tout prix Algernon, cheval de Sydney, et, sur son refus, donna ordre de le prendre de force. Sydney tua son cheval. Je ne puis pas tuer ma tragédie, mais j'aimerais mieux la jeter au feu que de la voir représenter. »

Le poète avait d'abord l'intention de dédier sa tragédie à son ami, M. Douglas Kinnaird ; mais la dédicace est restée jusqu'à ce jour en manuscrit ; la voici :

« A L'HONORABLE DOUGLAS KINNAIRD. — Mon cher Douglas, Je vous dédie cette tragédie à cause de votre indulgence pour elle,

et non parce que je pense en aucune façon qu'elle soit digne de vous être dédiée ; mais ses mérites fussent-ils dix fois plus considérables, ils ne pourraient jamais égaler l'active et généreuse amitié dont vous avez honoré pendant tant d'années votre obligé et affectionné ami, BYRON. »

Dans un autre moment le poète résolut de dédier cette tragédie à Goethe, dont les éloges sur *Manfred* lui avaient beaucoup plu ; mais cette dédicace partagea le sort de celle de M. Kinnaird ; elle ne parvint à Goethe qu'en 1831 ; elle fut présentée à Weimar par M. Murray jeune, et parut pour la première fois dans les *Mémoires de lord Byron*, par M. Moore. Il est à regretter que M. Moore ait omis plusieurs passages qui, depuis l'anéantissement des manuscrits, ne peuvent plus être retablis. — « Cette dédicace est écrite, » dit M. Moore, « dans le style le plus bizarre et le plus satirique, et la sévérité sans retenue avec laquelle il attaque les deux objets principaux de son antipathie me force à priver le lecteur de quelques-uns des passages les plus amusants. » Cette excuse est loin d'en être une, et M. Moore sera éternellement responsable des mutilations qu'il a fait souffrir à la pensée de lord Byron.

« AU BARON GOETHE. — Monsieur, dans l'appendix d'un ouvrage anglais traduit récemment en allemand et publié à Leipzig, on lit le jugement suivant, signé de vous, sur la poésie anglaise : — « On trouve, » dites-vous, « dans la poésie anglaise » beaucoup de génie, beaucoup d'étendue, de la profondeur » avec une dose suffisante de douceur et de force ; mais cependant tout cela ne constitue pas des poètes. »

« Je regrette de voir un grand homme tomber dans une grande erreur. Votre jugement prouve que le *Dictionnaire des dix mille auteurs anglais vivants* n'a pas encore été traduit en allemand. Vous avez lu dans la traduction de votre ami *Schlegel* : — « Quoi ! ils sont 10,000 ? — MACBETH. — Des oies, vilain ? » — Non, des auteurs. »

« Aujourd'hui, sur ces dix mille auteurs, il y en a neuf mille neufcent quatre-vingt dix sept poètes, tous vivants pour le moment, quels que soient leurs ouvrages, comme ne le savent que trop leurs libraires ; et parmi eux, il y en a quelques uns qui possèdent une meilleure réputation que moi, quoique moins grande que la vôtre. Il ne faut s'en prendre qu'à vos traducteurs allemands, si vous ne connaissez pas les ouvrages de . . .

.....

« Il y en a aussi un autre, nommé . . .

.....

« Je cite ces poètes comme échantillon pour vous éclairer : ce ne sont que deux des briques de notre Babel : briques de Windsor, par parenthèse ; elles peuvent donner une idée de l'édifice.

« L'on a prétendu quelque part que le caractère prédominant de la poésie anglaise d'aujourd'hui est le dégoût et le mépris pour la vie ; mais je soupçonne au contraire qu'un seul de vos ouvrages de prose a plus propagé à lui seul le mépris de la vie que tous les volumes de poésies qui ont jamais été écrits. Madame de Staël a dit que *Werther* avait causé plus de suicides que la plus belle femme, et je crois, pour ma part, qu'il a fait sortir de ce monde plus d'individus que Napoléon lui-même, excepté lorsqu'il suivait sa profession pour être un grand homme. Le jugement acrimonieux d'un célèbre journal du nord qui a parlé de vous en particulier, et des Allemands, vous a indisposé contre la poésie anglaise en même temps que contre la critique ; mais il ne faut pas faire attention à nos critiques, ce sont au fond de bonnes gens dans leurs deux professions, soit qu'ils exécutent la loi dans les tribunaux, soit qu'ils violent la justice au dehors ;

pas encore la sentence. J'ai vu le président sceller le parchemin qui portera au doge le jugement des Quarante, et je me hâte d'aller l'en instruire¹.

Ils sortent.

SCÈNE II.

MARINO FALIERO, doge, et BERTUCCIO FALIERO, son neveu.

Bert. Fal. Il est impossible que justice ne vous soit pas rendue.

Le Doge. Oui, comme me l'ont rendue les Avogadori², qui ont renvoyé ma plainte aux Quarante, afin que le coupable fût jugé par ses pairs, par son propre tribunal.

Bert. Fal. Ses pairs n'oseront pas le protéger : un pareil acte ferait rejaillir le mépris sur toute autorité.

Le Doge. Ne connais-tu pas Venise ? ne connais-tu pas les Quarante ? Mais nous verrons bientôt.

Bert. Fal. (à Vincenzo qui entre). Eh bien ! — quoi de nouveau ?

Vinc. Je suis chargé d'annoncer à votre altesse que la cour a prononcé son arrêt, et qu'aussitôt que les formes légales seront accomplies, la sentence sera envoyée au Doge ; en même temps les Quarante saluent le Prince de la République, et le prient d'agréer l'hommage de leurs respects.

Le Doge. Oui, — ils sont on ne peut plus respectueux et toujours humbles. La sentence est prononcée, dites-vous ?

Vinc. Oui, altesse : le président y apposait le sceau, lorsque j'ai été appelé, afin que sans perdre de temps il en fût donné avis au Chef de la République ainsi qu'au plaignant, tous deux réunis dans la même personne.

Bert. Fal. D'après ce que vous avez vu, avez-vous pu deviner la nature de leur décision ?

Vinc. Non, seigneur ; vous connaissez les habitudes de discrétion des tribunaux de Venise.

Bert. Fal. C'est vrai ; mais, pour un observateur intelligent et des yeux attentifs, il y a toujours moyen de deviner quelque chose : ce sera un chuchotement, ou un murmure, ou un air de gravité plus ou moins grande, répandu sur le tribunal. Les Quarante ne sont que des hommes, après tout, — des hommes estimables, sages, justes et circonspects, je l'accorde, — et discrets comme la tombe à laquelle ils condamnent le coupable ; mais avec tout cela, dans leurs traits, dans ceux des plus jeunes du moins, un regard scrutateur, un regard comme le vôtre, par exemple, Vincenzo, aurait pu lire la sentence avant qu'elle fût prononcée.

Vinc. Seigneur, j'ai sur-le-champ quitté la salle, sans avoir le temps de remarquer ce qui se passait, même extérieurement, parmi les juges ; d'ailleurs, mon poste auprès de l'accusé, Michel Sténo, m'obligeait... —

Le Doge (brusquement). Et quelle était sa contenance, à lui ? dites-nous cela.

Vinc. Calme, mais non abattu, il attendait avec résignation l'arrêt, quel qu'il pût être. — Mais voici qu'on l'apporte à votre altesse pour qu'elle en prenne lecture.

Entre le secrétaire des Quarante,

Le Secrét. Le haut tribunal des Quarante envoie ses salutations et ses respects au Doge Faliero, premier magistrat de Venise, et prie son altesse de vouloir bien lire et approuver la sentence prononcée contre Michel Sténo, né patricien, mis en accusation pour

personne n'a déploré plus que moi ce jugement précipité et injuste, et je m'en suis lavé les mains, à Coppet, devant votre ami Schlegel.

» Au nom de mes dix mille frères vivants et de moi-même, j'ai dû relever une opinion qui intéresse toute la poésie anglaise, et qui mérite d'autant plus d'attention qu'elle vient de vous.

» Mon principal objet, en m'adressant à vous, a été de témoigner mon sincère respect et mon admiration pour un homme qui, pendant la durée d'un siècle, a dirigé la littérature d'une grande nation, et qui passera à la postérité comme le premier caractère littéraire de ce siècle.

» Vous avez été heureux, monsieur, non-seulement dans les écrits qui ont illustré votre nom, mais dans votre nom lui-même, qui est assez harmonieux pour pouvoir être retenu par la postérité. Vous avez en ceci un grand avantage sur ceux de vos concitoyens, dont les noms auraient été peut-être immortels si quelqu'un avait pu les prononcer.

» On pourrait m'accuser, par suite de ce ton général de légèreté, de manquer de respect à votre égard, mais ce serait une erreur ; je suis toujours plaisant lorsque j'écris en prose. Vous regardant, monsieur, franchement et sincèrement, non-seulement avec vos compatriotes, mais avec toutes les autres nations, comme étant le premier caractère littéraire qui ait existé depuis la mort de Voltaire, je désirais vous dédier le présent ouvrage, non comme une tragédie ou un poème, mais comme une preuve de l'estime et de l'admiration d'un étranger pour celui qui a été surnommé en Allemagne le grand Gœtze. — J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur : BYRON. — Ravenne, 14 octobre 1820.

» P. S. L'on m'a dit qu'en Allemagne, aussi bien qu'en Italie, il y avait une grande lutte entre ce qu'on appelle les classiques et les

romantiques ; cette distinction n'existait pas en Angleterre, au moins il y a quatre ou cinq ans, lorsque je l'ai quittée. Quelques barbouilleurs anglais, il est vrai, insultaient Pope et Swift ; mais le motif était qu'ils ne pouvaient écrire ni en vers ni en prose, et personne ne les jugeait dignes de former une secte. Peut-être en est-il sorti quelque chose depuis, mais cela doit être de si mauvais goût, que je serais fâché de pouvoir y croire.

L'illustre Gœthe fut très-flatté de ce témoignage de l'admiration de lord Byron. Gœthe est mort à Weimar, au commencement de l'année 1832, année qui a été si fatale à plusieurs grands hommes en Europe, entre autres à Cuvier et à Scott.

Le lecteur sera sans doute frappé de l'excessive sévérité avec laquelle Jeffrey et l'évêque Héber jugent *Marino Faliero*, et de la préférence qu'ils donnent à la pièce d'Otway. Nous n'avons point cru devoir omettre ni adoucir ces critiques : ce sont en quelque sorte les pièces justificatives et le thermomètre de l'opinion publique au moment où parurent les divers chefs-d'œuvre de lord Byron. La critique d'ailleurs doit bien moins avoir pour but d'imposer une opinion au lecteur que de lui donner à réfléchir. Ainsi, pour des lecteurs français, le grand reproche de l'évêque Héber à lord Byron, à savoir, d'observer les unités, sera, nous n'en doutons point, une recommandation. D'ailleurs l'influence de la critique contemporaine sur l'humeur du poète a été trop grande pour qu'on n'attache pas d'importance à recueillir les témoignages les plus remarquables. *N. d. T.*

¹ Voyez l'Appendice note A.

² Les *Avogadori* étaient au nombre de trois ; ils jugeaient les criminels de complot contre l'état, et aucune délibération des conseils n'était valide si elle n'avait été sanctionnée par la présence de l'un d'eux.

des faits exprimés, ainsi que la peine, dans l'écrit que je vous présente.

Le Doge. Retirez-vous, et attendez hors de cet appartement.

Le Secrétaire et Vincenzo sortent.

Prends ce papier ; mes yeux troublés ne peuvent en distinguer les caractères.

Bert. Fal. Patience, mon cher oncle : pourquoi tremblez-vous ainsi ? — N'en doutez pas, tout sera comme vous le souhaitez.

Le Doge. Lis.

Bert. Fal. (lisant). « Décrété en conseil, à l'unanimité, que Michel Sténo, coupable, de son propre aveu, d'avoir, dans la dernière nuit du carnaval, gravé sur le trône ducal les paroles suivantes — ' : »

Le Doge. Voudrais-tu les répéter ? voudrais-tu les répéter, — toi, un Faliero ? Voudrais-tu appuyer sur l'éclatant déshonneur de notre maison, avilie dans son chef, — ce chef, le prince de Venise, la première des cités ? — Passe à la sentence.

Bert. Fal. Pardonnez-moi, seigneur. J'obéis. — *(Il continue de lire.)* « Condamne Michel Sténo à un mois de détention ². »

Le Doge. Poursuis.

Bert. Fal. Seigneur, c'est tout.

Le Doge. Que dis-tu ? — c'est tout ! est-ce que je rêve ? — c'est faux ; — donne-moi ce papier. — *(Il lui arrache le papier et lit :)* — « Le conseil condamne Michel Sténo... » — Mon neveu, ton bras !

Bert. Fal. Revenez à vous, soyez calme ; ce transport est sans motif raisonnable ; — je vais aller chercher du secours.

Le Doge. Arrête, — ne bouge pas, — c'est passé.

Bert. Fal. Je dois convenir avec vous que la peine est trop légère, comparée à l'offense ; — ce n'est pas une conduite honorable de la part des Quarante de punir d'un châtiment aussi faible un acte qui était un outrage infâme pour vous, et même pour eux, à qui vous commandez. Mais la chose n'est pas encore sans remède : vous pouvez appeler de leur décision à eux-mêmes ou aux Avogadori, qui, voyant que justice vous est refusée, prendront en main une cause qu'ils avaient déclinée, et vous vengeront d'un audacieux coupable. Ne le pensez-vous pas, mon oncle ? Mais pourquoi restez-vous ainsi immobile ? vous ne m'entendez pas ? — je vous en conjure, écoutez-moi ³.

Le Doge (jette par terre sa toque ducal, va pour la fouler aux pieds, quand son neveu l'en empêche). Oh ! que les Sarrazins ne sont-ils sur la place Saint-Marc ! voilà comme je leur rendrais hommage !

Bert. Fal. Au nom du ciel et de tous les saints, seigneur... —

Le Doge. Éloigne-toi ! Oh ! que les Gênois ne sont-ils dans le port ! Oh ! que les Huns, vaincus par moi à Zara, ne sont-ils rangés en bataille autour du palais !

Bert. Fal. Voilà un langage peu convenable dans la bouche d'un Duc de Venise.

Le Doge. Le duc de Venise ! qui est duc de Venise maintenant ? que je le voie, afin qu'il me rende justice.

Bert. Fal. Si vous oubliez le caractère et les devoirs de votre charge, rappelez-vous votre dignité d'homme, et calmez ce transport ; le duc de Venise... —

Le Doge (l'interrompant). Il n'y en a pas ; — c'est un mot, — un mot vide de sens. L'être le plus avili, lésé, outragé, le plus dénué de tout, obligé de mendier son pain si on lui en refuse, peut en obtenir d'un autre au cœur plus humain ; mais celui à qui justice est refusée par ceux dont le devoir est d'être justes est plus indigent que le mendiant qu'on repousse ; — c'est un esclave, — et c'est ce que je suis, et ce que tu es, ce qu'est toute notre maison, à dater de ce moment ; le dernier des artisans nous montrera au doigt, et le noble hautain peut nous cracher à la face. — Où est notre recours ?

Bert. Fal. Dans la loi, mon prince. —

Le Doge (l'interrompant). Tu vois ce qu'elle a fait pour moi. — Je n'ai demandé justice qu'à la loi, je n'ai cherché de vengeance que dans la loi, — je n'ai invoqué de juges que ceux que la loi a institués ; — souverain, j'en ai appelé à mes sujets, ces mêmes sujets qui m'ont fait souverain, et m'ont donné ainsi doublement droit de l'être. Les privilèges que me confèrent ma charge et leur libre choix, les droits que je tiens de ma naissance, ceux que j'ai acquis par mes services, les honneurs dont je suis revêtu, mon grand âge, mes cicatrices, mes cheveux blancs, les voyages, les travaux, les périls, les fatigues, le sang et la sueur d'une vie de près de quatre-vingts ans, tout cela a été mis dans la balance contre le plus abominable outrage, la plus grossière insulte, le mépris criminel d'un patricien vindicatif et audacieux, tout cela a été trouvé insuffisant ! Dois-je le souffrir ?

Bert. Fal. Je ne dis pas cela ; — dans le cas où votre appel serait rejeté, nous trouverons d'autres moyens d'arranger cette affaire.

Le Doge. Moi ! en appeler ! Es-tu bien le fils de mon frère ? un rejeton de la maison des Faliero ? le

¹ *Marino Faliero, dalla bella moglie altrì la gode, ed egli la mantiene. SANTO.*

² Ce n'est pas seulement dans l'ensemble de la pièce, tronquée et mutilée comme elle l'est, au lieu de se développer dans toute son ampleur, que nous sommes blessés du système de lord Byron ; nous retrouvons cette fatale influence dans sa versification, qui a la rudesse sans avoir la vigueur de celle d'Alfieri, et qui, au lieu de cette richesse et de cette variété de mètre qui distingue nos anciens dramaturges, ne se distingue de la prose que par l'uniformité avec laquelle elle est coupée en morceaux décasyllabiques. La sentence du collège de justice est naturellement et forcément prosaïque. Shakspeare et nos vieux auteurs l'auraient

donnée tout simplement en prose sans cette affectation (partagée d'ailleurs par beaucoup de modernes) d'encadrer des paroles officielles dans le même rythme que les sentiments les plus élevés.

³ La première scène nous montre le doge attendant avec impatience la sentence du sénat et s'emportant jusqu'au délire à cause de son peu de sévérité. Nous n'estimons pas que toute cette partie soit adroitement exécutée, et l'on peut excuser les lecteurs de ne pas partager la fureur du doge, puisque son neveu lui-même ne paraît pas d'abord le comprendre. Ce pacifique personnage commente la colère du vieillard dans un discours qui, exprimé en prose, ne perdrait rien de son charme. JEFFREY.

neveu d'un doge ? né de ce sang qui a déjà donné trois ducs à Venise ? Mais tu dis vrai, — nous devons être humbles à présent.

Bert. Fal. Mon prince ! mon oncle ! votre émotion est trop grande : — j'avoue la gravité de l'offense, et l'injustice qu'il y a à ne pas la punir convenablement ; toutefois ce transport excède la provocation, et même toute provocation : si nous sommes lésés, nous demanderons justice ; si elle nous est refusée, nous nous la ferons nous-mêmes ; mais tout cela peut se faire sans emportement. — La vengeance la plus terrible est fille du silence le plus profond. Je n'ai pas encore le tiers de votre âge, j'aime notre maison, je vous honore comme son chef, comme le guide et l'instructeur de ma jeunesse ; — mais bien que je comprenne votre douleur, et que j'entre en partie dans vos ressentiments, je suis consterné de voir votre colère, comme les vagues de l'Adriatique, franchir toutes les limites et s'exhaler en écume dans les airs.

Le Doge. Je te dis, — faut-il donc que je te dise — ce que ton père n'eût pas eu besoin de parole pour comprendre ? Ta sensibilité ne s'éveille-t-elle qu'au contact extérieur de la souffrance ? Es-tu sans âme, — sans fierté, — sans passion ? — n'as-tu point le sentiment intime de l'honneur ?

Bert. Fal. C'est la première fois que mon honneur a été mis en doute ; et de la part de tout autre que de vous, ce serait la dernière.

Le Doge. Tu connais l'offense grave de ce misérable, de ce vil, lâche et vindicatif scélérat qui vient d'être absous ; il n'a pas craint d'exhaler son poison infâme, dirigé contre l'honneur de qui ? grand Dieu ! — de ma femme ; il n'a pas craint d'attaquer ce qu'un homme a de plus cher et de plus sacré ; et sa lâche calomnie passant de bouche en bouche, accompagnée de sales et grossiers commentaires, ira fournir matière aux cyniques plaisanteries, aux blasphèmes obscènes de la populace ; pendant que les nobles, donnant au sarcasme un vernis de politesse, se diront à l'oreille le conte scandaleux, et approuveront d'un sourire le mensonge qui, me ravalant à leur niveau, fait de moi un mari dupé et complaisant, résigné à son déshonneur, — que dis-je ! — s'en faisant gloire.

Bert. Fal. Mais, après tout, c'est un mensonge ; — vous le savez, et tout le monde en est convaincu.

Le Doge. Mon neveu, un Romain illustre dit un jour : « La femme de César ne doit pas être soupçonnée ; » et il la répudia.

Bert. Fal. C'est vrai ; mais à cette époque...

Le Doge. Quoi donc ! ce que n'eût pas souffert un Romain, un prince de Venise le souffrirait ? Le vieux Dandolo refusa le diadème des Césars, et porta la toque ducale, que je foule à mes pieds, parce qu'elle est avilie.

Bert. Fal. Elle l'est en effet.

Le Doge. Elle l'est, — elle l'est ! je n'ai point vengé cette infamie sur la femme innocente ainsi calomniée lâchement pour avoir donné la main à un vieillard, parce que ce vieillard était l'ami de son père et le protecteur de sa maison ; comme s'il n'y avait d'amour dans le cœur des femmes que pour une jeunesse li-

bertine, pour des visages imberbes. — Je ne me suis point vengé sur elle ; mais j'ai invoqué contre lui la justice de mon pays, cette justice due à l'homme le plus obscur qui a une femme dont la foi lui est douce, qui a un toit dont le foyer lui est cher, qui a un nom dont l'honneur est tout pour lui, alors que tout cela est flétri par le souffle maudit de la calomnie et de l'outrage.

Bert. Fal. Et quelle réparation attendiez-vous donc ? Quel châtement vouliez-vous qu'on infligeât au coupable ?

Le Doge. La mort ! N'étais-je pas le chef de l'État ? ne m'avait-on pas insulté jusque sur mon trône ? ne m'avait-on pas rendu la risée des hommes qui me doivent obéissance ? N'étais-je pas outragé comme époux, avili comme homme, humilié, dégradé comme prince ? L'insulte et la trahison n'étaient-elles pas accumulées dans ce délit ? — Et on le laisse vivre ! Si au lieu du trône du doge, il eût choisi l'escabelle d'un paysan pour y graver son outrage, il eût teint de son sang le seuil de la cabane ; le vassal l'eût poignardé à l'instant même.

Bert. Fal. Soyez certain qu'il ne vivra pas au coucher du soleil ; — laissez-moi ce soin, et calmez-vous.

Le Doge. Arrête, mon neveu : hier cela eût suffi ; maintenant je n'en veux plus à cet homme.

Bert. Fal. Que voulez-vous dire ? l'offense n'est-elle pas doublée par cet infâme — je ne dirai pas acquittement ? c'est pire encore, puisque le même acte qui admet le délit le laisse impuni !

Le Doge. L'offense est doublée en effet maintenant, mais ce n'est pas par lui : les Quarante ont décrété un mois d'emprisonnement, — nous devons obéir aux Quarante.

Bert. Fal. Leur obéir ! eux qui ont méconnu leur devoir envers le souverain !

Le Doge. C'est juste ; — mon enfant, tu comprends la question maintenant ; en ma qualité, soit de citoyen qui demande justice, soit de souverain dont la justice émane, ils m'ont lésé dans mon double droit (car ici le souverain est en même temps citoyen) ; mais, malgré tout cela, qu'il ne soit pas touché un seul cheveu de la tête de Sténo ; — cette tête, il ne la gardera pas longtemps.

Bert. Fal. Il ne la garderait pas douze heures si vous me laissiez faire : si vous m'aviez écouté avec calme, vous auriez vu que mon intention n'était pas de laisser l'offense de ce scélérat impunie ; je voulais seulement vous voir réprimer cette explosion de colère, afin de concerter ensemble les moyens de nous en défaire.

Le Doge. Non, mon neveu : il faut qu'il vive, du moins pour le moment. — Une vie aussi méprisable que la sienne serait peu de chose à présent. Dans l'antiquité, certains sacrifices n'exigeaient qu'une victime, il fallait une hécatombe pour les grandes expiations.

Bert. Fal. Vos volontés seront ma loi : cependant j'aurais voulu vous montrer combien j'ai à cœur l'honneur de notre maison.

Le Doge. Ne crains rien, tu pourras le prouver en

temps et lieu ; mais ne sois pas trop emporté , comme je l'ai été moi-même. Je suis honteux maintenant de ma colère ; je te prie de me la pardonner.

Bert. Fal. Je reconnais enfin mon oncle ! l'homme politique et l'homme d'état , celui qui commande à la république et à lui-même ! Je m'étonnais de vous voir , à votre âge , oublier à ce point la prudence dans votre emportement , bien que la cause... —

Le Doge. Oui , songe à la cause , — ne l'oublie pas : — quand tu te livreras au sommeil , qu'elle vienne rembrunir tes rêves ; quand l'aurore paraîtra , qu'elle se place entre le soleil et toi , comme un nuage de mauvais augure dans un jour de fête ; — mais pas une parole , pas un mouvement ; — abandonne-moi le soin de tout ; nous aurons de l'occupation , et tu en prendras ta part. — Mais maintenant , retire-toi ; il convient que je sois seul.

Bert. Fal. (*relevant la toque ducale et la replaçant sur la table.*) Avant de partir , je vous prie de reprendre ce que vous avez repoussé , jusqu'à ce que vous le changiez contre une couronne. Maintenant je vous quitte , vous suppliant de compter sur moi et sur mon empressement à faire tout ce que le devoir prescrit à un parent fidèle et dévoué et à un citoyen et sujet non moins loyal.

Il sort.

Le Doge (seul). Adieu , mon digne neveu ¹. — (*Il prend la toque ducale.*) Colifichet frivole ! entouré de toutes les épines qui garnissent une couronne , sans investir le front insulté qui te porte de la toute-puissante majesté des rois ; jouet doré , inutile et dégradé , je te reprends comme je ferais d'un masque (*illa met sur sa tête*). Comme tu pèses douloureusement sur ma tête ! comme sous ton poids honteux mes tempes éprouvent une sensation fébrile ! Ne pourrais-je te transformer en diadème ? Ne pourrais-je briser ce sceptre de Briarce que tient un sénat aux cent bras , qui réduit le peuple à rien , et fait du prince un roi de théâtre ? Dans ma vie je suis venu à bout d'entreprises plus difficiles — exécutées pour ceux qui m'ont ainsi récompensé. — Ne puis-je donc les payer de retour ? Oh ! que l'on me rende une année ou même un jour seulement de ma robuste jeunesse , alors que mon corps obéissait à mon âme comme le coursier généreux à son cavalier ; alors je me serais élancé sur eux , et il ne m'eût pas fallu beaucoup d'aide pour jeter bas ces patriciens orgueilleux ; mais il me faut maintenant chercher des bras plus jeunes pour mener à fin les projets de cette tête blanchie ; — mais mes plans seront si bien conçus , que leur exécution n'exigera pas des forces herculéennes ; quoique ma pensée soit comme un chaos , et ne couve encore que des germes imparfaits , mon imagination est

dans son premier travail ; elle approche de la lumière les images obscures des choses , afin que le jugement choisisse avec maturité. — Les troupes sont en petit nombre dans... —

Entre Vincenzo.

Vinc. Quelqu'un demande audience à votre altesse.

Le Doge. Je suis indisposé , — je ne puis recevoir personne , pas même un patricien ; — qu'il porte son affaire au conseil.

Vinc. Seigneur , je vais transmettre votre réponse ; c'est une affaire de peu d'importance sans doute ; ce n'est qu'un plébéen , le patron d'une galère , je crois.

Le Doge. Le patron d'une galère , dites-vous ? c'est un serviteur de l'état. Qu'on l'introduise ; il vient peut-être pour un objet relatif au service public.

Vincenzo sort.

Le Doge (seul). Il faut sonder ce patron ; je veux savoir ce qu'il pense. Je sais que le peuple est mécontent : il a des motifs de l'être depuis la victoire des Génois dans la journée funeste de Sapienza ; il en a d'autres encore depuis qu'il n'est plus rien dans l'état , et dans la cité moins que rien , simple instrument condamné à servir les plaisirs patriciens des nobles. Les troupes , trop souvent bercées de vaines promesses , réclament le long arriéré de leur solde , et murmurent sourdement. — Au moindre espoir de changement , elles se soulèveront ; elles se paieront elles-mêmes par le butin. Mais les prêtres... — je doute que le clergé embrasse notre cause ; il me déteste depuis le jour où , impatienté , je frappai le trop lent évêque de Trévise , pour lui faire accélérer sa marche sainte ². Cependant on peut se les concilier , du moins le pontife de Rome , par des concessions opportunes ; mais sur toute chose il me faut de la célérité : je suis au crépuscule de mes jours ; à cet âge il reste à la vie peu de lumière. Si je pouvais délivrer Venise et venger mes injures , je croirais avoir assez vécu , et le moment d'après je ne demanderais pas mieux que de dormir avec mes pères ; s'il n'en doit pas être ainsi , mieux eût valu que sur mes quatre-vingts années , soixante fussent déjà où — peu m'importe quand — toutes doivent aller s'éteindre , — mieux eût valu qu'elles n'eussent jamais été , que de m'être trainé jusqu'ici pour devenir ce que ces infâmes oppresseurs voudraient faire de moi. Voyons , — il y a trois mille hommes de bonnes troupes cantonnés à...

Entrent Vincenzo et Israël Bertuccio.

Vinc. Avec la permission de votre altesse , le patron que je vous ai annoncé est ici et attend votre bon plaisir.

Le Doge. Vincenzo , laissez-nous. — (*Vincenzo sort.*) Vous , avancez ; — que demandez-vous ?

Isr. Bertucc. Réparation.

¹ Le jeune homme , ayant enfin retrouvé le langage que devait lui inspirer l'outrage fait à l'honneur de sa famille , laisse le doge ruminer un terrible plan de vengeance. En ce moment le capitaine des galères vient se plaindre d'une insulte que lui a faite un sénateur , et , voyant le doge s'emporter contre le sénat avec violence , il lui confie qu'il existe un complot pour renverser le gouvernement , et lui conseille de s'y joindre. Sa hauteesse , après une légère hésitation , consent à venir à minuit au milieu d'une

réunion de fanatiques plébéens. Quand même tous ces événements seraient positivement historiques , ce qui n'est pas , ils n'offrent point assez de vraisemblance pour être employés dans une tragédie moderne. JEFFREY.

² Historique. Voyez Marino Sanuto. Il dit que « le ciel permit que Faliero perdit la raison. — *Però fu permasso che il Faliero perdesse l'intelletto.* » *Lettres de Byron*

Le Doge. A qui?

Isr. Bertucc. A Dieu et au Doge.

Le Doge. Hélas ! mon ami , vous vous adressez à ce qu'il y a de moins respecté et de moins influent à Venise ; il faut présenter votre réclamation au Conseil.

Isr. Bertucc. Ce serait inutile ; celui qui m'a outragé en fait partie.

Le Doge. Il y a du sang sur ta figure : — d'où vient-il ?

Isr. Bertucc. C'est le mien , et ce n'est pas le premier que j'aie répandu pour Venise ; mais c'est le premier qu'une main vénitienne ait fait couler : un noble m'a frappé.

Le Doge. Est-il vivant ?

Isr. Bertucc. Il ne l'eût pas été longtemps , sans l'espoir que j'avais , et que j'ai encore , que vous , mon prince , soldat comme moi , vous rendrez justice à un homme à qui les lois de la discipline et de Venise ne permettent pas de se protéger lui-même ; — sinon , — je n'en dis pas davantage...

Le Doge. Mais tu agirais , — n'est-ce pas ?

Isr. Bertucc. Je suis homme , Seigneur.

Le Doge. Celui qui t'a frappé l'est pareillement.

Isr. Bertucc. Il en porte le nom ; bien plus , il est noble , — du moins à Venise ; mais , puisqu'il a oublié que je suis homme et m'a traité comme une brute , la brute se retournera contre lui , — le ver lui-même le fait bien.

Le Doge. Parle : — son nom , sa famille ?

Isr. Bertucc. Barbaro.

Le Doge. Quelle a été la cause ou le prétexte de cet outrage ?

Isr. Bertucc. Je suis commandant de l'arsenal¹ ; je m'occupe pour le moment à réparer quelques galères que les Génois ont un peu maltraitées l'année dernière. Ce matin est venu le noble Barbaro , fort en colère de ce que nos artisans avaient négligé chez lui je ne sais quels ordres frivoles , pour exécuter ceux de l'état ; j'ai osé justifier mes hommes ; — il a levé sur moi la main. Voyez mon sang ! c'est la première fois qu'il a coulé d'une manière déshonorante.

Le Doge. Avez-vous servi longtemps ?

Isr. Bertucc. Assez longtemps pour me rappeler le siège de Zara , et pour avoir combattu sous le vainqueur des Huns , quelque temps mon général , aujourd'hui le Doge Faliero.

Le Doge. Comment ! nous sommes camarades ? — Je n'ai revêtu que depuis peu la robe ducale , et vous avez été nommé commandant de l'arsenal avant mon retour de Rome ; c'est ce qui fait que je ne vous ai pas reconnu. A qui devez-vous votre place ?

Isr. Bertucc. Au dernier Doge ; je conserve mon ancien commandement comme patron d'une galère ; mon nouvel emploi m'a été donné en récompense de quelques cicatrices (ainsi daignait le dire votre pré-

décesseur). J'étais loin de m'attendre que les fonctions que je devais à sa bienveillance m'amèneraient un jour devant son successeur en suppliant malheureux , du moins pour une telle cause.

Le Doge. Êtes-vous grièvement blessé ?

Isr. Bertucc. D'une manière irréparable dans ma propre estime.

Le Doge. Parle ouvertement , ne crains rien ; violemment outragé comme tu l'es , quelle vengeance voudrais-tu tirer de cet homme ?

Isr. Bertucc. Celle que je n'ose nommer , et que j'obtiendrai cependant.

Le Doge. Que viens-tu donc faire ici ?

Isr. Bertucc. Je viens demander justice , parce que mon général est doge , et ne laissera pas fouler aux pieds l'un de ses vieux soldats. Si tout autre que Faliero eût occupé le trône ducal , un autre sang eût effacé celui-ci.

Le Doge. Tu viens me demander justice , — à moi ! doge de Venise , et je ne puis te l'accorder ; je ne puis l'obtenir pour moi-même. — Il n'y a pas une heure qu'on me l'a solennellement refusée !

Isr. Bertucc. Que dit votre altesse ?

Le Doge. Sténo est condamné à un mois d'emprisonnement.

Isr. Bertucc. Quoi ! celui qui osa souiller le trône ducal de ces mots infâmes qui ont honteusement retenti à toutes les oreilles dans Venise ?

Le Doge. Sans doute que l'écho de l'arsenal les a répétés ; ils ont accompagné le marteau tombant en mesure , et fourni un texte de plaisanterie à l'artisan goguenard ; ils ont mêlé leur gai refrain au bruit des rames , et les esclaves de nos galères les ont chantés en chœur , en se félicitant de n'être pas des radoteurs outragés comme le Doge.

Isr. Bert. Est-il possible ? un mois d'emprisonnement ! et c'est là toute la punition de Sténo ?

Le Doge. Tu as appris l'offense , tu connais maintenant le châtiment ; et tu me demandes justice , à moi ! Adresse-toi aux Quarante , qui ont prononcé la sentence contre Michel Sténo ; ils agiront sans doute de même avec Barbaro.

Isr. Bert. Oh ! si j'osais parler !

Le Doge. Parle , je puis tout endurer maintenant.

Isr. Bert. Eh bien ! vous n'avez qu'un mot à dire pour punir et venger , — je ne dis pas mon injure , qui est peu de chose ; car qu'est-ce que c'est qu'un coup , quelque honte qui s'y attache , quand l'injure ne s'adresse qu'à un être aussi chétif que moi ? — mais le lâche outrage fait à votre dignité et à votre personne.

Le Doge. Tu exagères mon pouvoir , qui n'est qu'un pouvoir de parade. Cette toque n'a rien de commun avec la couronne d'un monarque ; ce manteau peut exciter la compassion à aussi juste titre que les haillons d'un mendiant , et même davantage , car les

¹ Cet officier était le chef des ouvriers de l'arsenal et capitaine du *Bucinaure* , dont il répondait sur sa tête ; l'excuse d'une tempête n'était point admise. Il montait la garde au palais ducal pendant l'interrègne , et portait l'étendard rouge devant le nou-

veau doge lors de son inauguration. On lui donnait pour indemnité le manteau ducal et les deux bassins qui contenaient les distributions que le doge faisait au peuple.

Amelot de la Houssaye, 79.

guenilles d'un indigent lui appartiennent, et celles-ci ne sont que prêtées à la pauvre marionnette dont le rôle et la puissance sont limités à cette hermine.

Isr. Bert. Voudrais-tu être roi ?

Le Doge. Oui, — d'un peuple heureux.

Isr. Bert. Voudrais-tu être souverain seigneur de Venise ¹ ?

Le Doge. Oui, à condition que le peuple partageât cette souveraineté, et que ni lui ni moi ne fussions plus les esclaves de cette hydre aristocratique, aux proportions gigantesques, au corps venimeux, et dont les têtes empoisonnées exhalent parmi nous des vapeurs pestilentiellles.

Isr. Bert. Cependant tu es né et tu as vécu patricien.

Le Doge. Pour mon malheur je suis né tel ; ma naissance, en me faisant doge, m'a exposé à l'insulte. Mais si j'ai travaillé et combattu, c'est pour Venise et les Vénitiens, et non pour le sénat ; je n'ai eu en vue que le bien public et ma propre gloire : si j'ai versé mon sang sur les champs de bataille ; si j'ai commandé et vaincu ; si dans mes ambassades j'ai fait conclure ou refuser la paix, selon que l'exigeaient les intérêts de mon pays ; si, pendant près de soixante ans de services non interrompus, j'ai traversé les terres et les mers, c'était pour Venise seule, et j'étais assez récompensé lorsqu'à travers l'azur de ses lagunes je revoyais de loin briller les faîtes de ses toits ; mes sueurs et mon sang ne coulèrent jamais pour une caste, pour une secte ou une faction quelconque ! Mais veux-tu savoir pourquoi j'ai fait tout cela ? demande au pelican pourquoi il s'est déchiré le sein : si l'oiseau pouvait répondre, il dirait que c'est pour tous ses enfants.

Isr. Bert. Et néanmoins ils t'ont fait duc.

Le Doge. C'est vrai ; je ne le cherchais pas : ces chaînes dorées sont venues me trouver à mon retour de mon ambassade de Rome ; et ne m'étant jamais refusé jusque-là à aucune fatigue, à aucun fardeau imposé par l'état, je crus, malgré mon grand âge, devoir encore accepter cette charge, la plus élevée de toutes en apparence, mais la plus avilissante en effet par les devoirs et les humiliations qu'elle impose : je t'en prends toi-même à témoin, toi mon sujet outragé, qui vois que je ne puis faire rendre justice ni à toi ni à moi.

Isr. Bert. Vous la ferez rendre à l'un et à l'autre, si vous le voulez, ainsi qu'à des milliers d'autres opprimés qui n'attendent qu'un signal : — voulez-vous le donner ?

Le Doge. Tes paroles sont une énigme pour moi.

Isr. Bert. Bientôt je les rendrai claires au péril de ma vie, si vous daignez me prêter une oreille attentive.

Le Doge. Poursuis.

Isr. Bert. Nous ne sommes pas les seuls qui soient lésés, outragés, avilis, foulés aux pieds ; la population tout entière gémit, et comprime avec peine le sentiment de ses injures ; les troupes étrangères qu'entretient le sénat se plaignent de l'arriéré de leur solde ; les marins nationaux et la garde civique sympathisent avec leurs amis ; car quel est celui d'entre eux dont les frères, les enfants, le père, la femme ou la sœur, aient échappé à l'oppression ou à la souillure des patriciens ? La guerre malheureuse contre les Génois, soutenue à l'aide du sang du peuple et du produit pénible de ses sueurs, a augmenté encore le mécontentement ; — mais j'oublie qu'en tenant ce langage c'est mon arrêt de mort peut-être que je prononce !

Le Doge. Après ce que tu as souffert — tu crains de mourir ? alors, tais-toi, continue à vivre, et à être frappé par ceux pour qui tu as versé ton sang.

Isr. Bert. Non, je parlerai à tout risque, et si dans le doge de Venise je dois trouver un délateur, honte et malheur à lui ! il y perdra beaucoup plus que moi.

Le Doge. Ne crains rien de ma part, continue !

Isr. Bert. Sache donc qu'il existe une société de frères qui s'assemblent en secret, et s'encaignent par un serment ; cœurs vaillants et fidèles, hommes qui ont éprouvé l'une et l'autre fortune, qui depuis longtemps gémissaient sur le destin de Venise, et en ont le droit ; qui, l'ayant servie dans tous les climats, défendue contre ses ennemis du dehors, sont prêts à la défendre également contre ses ennemis intérieurs. Ils ne sont pas nombreux, et pourtant ils le sont assez pour le grand but qu'ils se proposent ; ils ont des armes, des ressources, du cœur, des espérances, une foi vive et un courage patient.

Le Doge. Qu'attendent-ils donc ?

Isr. Bert. L'heure de frapper.

Le Doge (à part). La cloche de Saint-Marc la sonnera ².

Isr. Bert. Maintenant j'ai remis en ton pouvoir ma vie, mon honneur, toutes mes espérances terrestres, dans la ferme conviction que des injures telles que les nôtres, nées de la même cause, produiront une seule et même vengeance. S'il en est ainsi, sois notre chef maintenant, — et plus tard notre souverain.

Le Doge. Combien êtes-vous ?

Isr. Bert. Tu n'auras ma réponse que lorsque j'aurai la tienne.

¹ A ceci l'amiral répondit : — « Monseigneur duc, si vous désirez vous faire roi et mettre en pièces toute cette lâche noblesse, comptez sur moi. J'ai du cœur ; je vous ferai roi de tout le pays, et alors vous pourrez les punir tous. » — Entendant ceci, le duc dit : — « Comment peut-on s'y prendre ? » — Et ils se mirent à discourir. Tel est le récit de Sanuto, et il n'existe pas d'autre version. On ne peut dire de quoi il tenait ces détails. Si cette conversation a eu lieu réellement, elle a dû se tenir sans témoins et n'a pu être révélée que par l'un des deux interlocuteurs. Il est plus probable que le chroniqueur a supposé ce qui

était vraisemblable ; et, comme il est certain que ce fut après une entrevue avec l'amiral que le doge se trouva mêlé à la conspiration, il n'y a aucun inconvénient à supposer cette conversation.

Résumé de l'Histoire de Venise, t. XX et XXI de la Bibliothèque de famille.

² Les cloches de Saint-Marc ne pouvaient être mises en branle que par l'ordre du doge. Un des prétextes que l'on eût donnés pour semer cette alarme était l'approche d'une flotte génoise dans les lagunes.

Le Doge. Eh quoi ! tu me menaces ?

Isr. Bert. Non, c'est une résolution que j'exprime. Je me suis livré moi-même ; mais les puits mystérieux creusés sous votre palais, les cellules non moins terribles appelées « les toits de plomb » n'ont point de tortures qui puissent me faire révéler le nom d'un seul de mes complices. Les *Pozzi*¹ et les *Piombi* y échoueraient ; ils peuvent m'arracher du sang, mais une délation, jamais. Je passerais le redoutable « pont des Soupirs »², joyeux de penser que le dernier des miens serait aussi le dernier répété par l'écho de l'onde maudite qui coule entre les bourreaux et les victimes, qui baigne à la fois les murs de la prison et ceux du palais : il en est qui me survivraient pour penser à moi et me venger.

Le Doge. Si tels sont tes projets et ton pouvoir, pourquoi venir ici demander une réparation que tu es sur le point de te faire à toi-même ?

Isr. Bert. Parce que l'homme qui demande protection à l'autorité, témoignant par là même de sa confiance et de sa soumission à cette autorité, peut difficilement être soupçonné de conspirer son renversement. Si je m'étais trop humblement résigné à cet outrage, un front chagrin, des menaces à demi articulées, m'eussent signalé à l'inquisition des Quarante. Mais une plainte bruyante, quelque passionnée que soit son expression, n'est pas à craindre, et inspire peu de défiance. Mais, outre ce motif, j'en avais un autre.

Le Doge. Quel était-il ?

Isr. Bert. J'avais entendu dire que le doge était irrité de l'acte des Avogadori qui renvoyait aux Quarante le jugement de Michel Sténo ; j'avais servi sous vous, je vous honorais, et comprenais que vous ne vous laisseriez pas insulter impunément ; votre esprit étant de ceux qui rendent au décuple le bien et le mal, je me proposais de vous sonder et de vous exciter à la vengeance. Maintenant vous savez tout, et le péril auquel je m'expose vous est un garant de la vérité de mes paroles.

Le Doge. Vous avez beaucoup hasardé ; mais c'est ce que doivent faire ceux qui veulent beaucoup gagner : l'unique réponse que je puisse vous donner — c'est que votre secret est en sûreté.

Isr. Bert. Est-ce tout ?

Le Doge. A moins que tout ne me soit confié, quelle réponse pouvez-vous attendre de moi ?

Isr. Bert. Il me semble que vous pouvez vous fier à celui qui vous confie sa vie.

Le Doge. Mais il faut que je connaisse votre plan, les noms et le nombre des conjurés ; alors peut-être je pourrai doubler votre nombre et mûrir vos projets.

Isr. Bert. Nous sommes déjà assez nombreux ; vous êtes le seul allié que nous désirions encore.

Le Doge. Faites-moi au moins connaître vos chefs.

Isr. Bertucc. Je le ferai sur votre assurance formelle de garder le secret que nous vous confierons.

Le Doge. Quand ? où ?

Isr. Bert. Cette nuit, je conduirai à votre appartement deux des principaux conjurés ; il y aurait péril à en amener un plus grand nombre.

Le Doge. Arrêtez ! Il faut que je réfléchisse à cela. Si je sortais du palais, si j'allais moi-même me rendre au milieu de vous ?

Isr. Bert. Vous viendrez seul.

Le Doge. Il n'y aura avec moi que mon neveu.

Isr. Bert. Non, quand ce serait votre fils.

Le Doge. Malheureux ! oses-tu bien parler de mon fils ? il est mort à Sapienza, les armes à la main pour cette ingrate république. Oh ! que n'est-il vivant et moi dans le cercueil ! Oh ! que ne peut-il revivre avant que je descende dans la tombe ! je n'aurais pas besoin de recourir à l'aide équivoque des étrangers !

Isr. Bert. Il n'est pas un de ces étrangers que tu suspectes qui ne te porte une affection filiale, pourvu que tu leur gardes la foi d'un père.

Le Doge. Le sort en est jeté. Où sera le rendez-vous ?

Isr. Bert. A minuit, je viendrai seul et masqué au lieu qu'il plaira à votre altesse de me désigner ; je vous y attendrai pour vous conduire là où vous recevrez notre hommage et jugerez de nos plans.

Le Doge. A quelle heure la lune se lève-t-elle ?

Isr. Bert. Tard ; mais l'atmosphère est brumeuse et sombre. Le sirocco règne.

Le Doge. A minuit donc, près de l'église où dorment mes pères³, et qui a emprunté son double nom aux apôtres Jean et Paul ; dans l'étroit canal qui l'avoisine se glissera, silencieuse, une gondole munie d'une seule rame⁴. Trouvez-vous là.

Isr. Bert. Je n'y manquerai pas.

Le Doge. Maintenant, vous pouvez vous retirer.

Isr. Bert. Je m'éloigne avec l'espoir que votre altesse persévérera dans sa grande résolution. Prince, je prends congé de vous.

Israël Bertuccio sort.

¹ Les prisons d'état appelées *Pozzi* ou Puits sont creusées dans des murs épais, et le prisonnier que l'on menait à la mort était conduit par la galerie, introduit à reculons dans une autre cellule sur le pont, et étranglé. La porte de cette prison est aujourd'hui murée, mais le passage reste ouvert et est connu sous le nom de Pont des Soupirs. HOBHOUSE.

² Ce profond escalier, où tu ne peux rien voir, conduit à des cachots dont le mur sombre et noir Est baigné par les flots, où jamais la lumière N'a pénétré ; plus loin s'avance un pont de pierre : C'est le pont des Soupirs ; au bout est un cachot, Dans son étroite enceinte étouffant la victime. — ROGERS.

³ Avant Faliero tous les doges étaient enterrés à Saint-Marc. Il est singulier que lorsque son prédécesseur André Pandolo mon-

rut, les Dix firent une loi que tous les doges à l'avenir seraient enterrés dans leurs familles, chacun dans leur église : — on eût dit une sorte de pressentiment. Aussi tout ce que je dis là des églises Saint-Jean et Saint-Paul, comme ayant servi de tombeau aux doges, ses ancêtres, est inexact. Faites de cela une note et mettez au bas : l'éditeur. Avec mes prétentions à l'exactitude, je ne veux pas même me trouver en faute pour les plus petites choses. L'on dira ce que l'on voudra de la pièce ; mais quant aux costumes et aux personnages, ce sont de véritables êtres historiques. *Lettres de Byron, octobre 1820.*

⁴ Une gondole ne ressemble pas à un bateau ordinaire, elle peut aller aussi bien avec une seule rame qu'avec deux. On ne prend souvent ainsi qu'une rame pour être seul, et depuis la décadence de Venise c'est par motif d'économie.

Le Doge seul. A minuit, près de l'église de Saint-Jean et de Saint-Paul, où dorment mes nobles ancêtres, je dois me rendre, — pourquoi? pour tenir conseil dans l'ombre avec des scélérats vulgaires qui conspirent la ruine des états. Mes illustres aïeux ne sortiront-ils pas de leurs caveaux où reposent deux doges qui m'ont précédé, et ne m'entraîneront-ils pas dans la tombe avec eux? plutôt à Dieu! car je reposerais avec honneur au milieu de leurs mânes honorés. Hélas! je ne dois pas penser à eux, mais à ceux qui m'ont rendu indigne d'un nom égalant en gloire les noms consulaires gravés sur les marbres de Rome; mais je lui rendrai dans nos annales son ancien lustre, en immolant avec joie à ma vengeance tout ce que Venise a de lâches, et en donnant la liberté à tout le reste; ou bien je le livrerai à toutes les noires calomnies du siècle, qui n'épargne jamais la réputation de celui qui échoue, et juge de César ou de Catilina par la vraie pierre de touche du mérite, — le succès¹.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

Un appartement dans le palais ducal.

ANGIOLINA, MARIANNA.

Ang. Qu'a fait répondre le doge?

Mar. Qu'il était pour l'instant obligé d'assister à une conférence; mais elle doit maintenant être terminée. Il n'y a pas longtemps que j'ai vu les sénateurs s'embarquer; et on peut apercevoir la dernière gondole glissant à travers la foule des barques dont les eaux brûlantes sont parsemées.

Ang. Plût au ciel qu'il fût de retour! Je le trouve bien agité depuis peu; le temps, qui n'a point dompté son caractère ardent, qui n'a pas même affaibli sa constitution physique, nourrie par une âme si active et si inquiète qu'elle consumerait un corps moins robuste, — le temps paraît avoir peu de puissance sur ses ressentiments ou ses chagrins. Différent des autres esprits de sa trempe, qui, dans le premier emportement de la passion, épanchent leur colère ou leur douleur, tout en lui porte un cachet d'éternité: ses pensées, ses sentiments, ses passions bonnes ou mauvaises, n'ont rien de la vieillesse; et sont front altier porte les cicatrices de l'âme, les pensées de l'âge, non sa décrépitude. Depuis quelque temps il est plus agité que de coutume: que n'est-il de retour! car seule j'ai quelque pouvoir sur son esprit troublé.

Mar. Il est vrai, son altesse a été, et avec raison, grandement offensée par l'affront de Sténo; mais je ne doute pas qu'au moment où nous parlons, le coupable ne soit condamné à expier son offense par un châtimement qui fera respecter la vertu des femmes et un noble sang.

Ang. Ce fut une insulte grossière; mais ce qui m'a affectée, ce n'est pas la calomnie effrontée de cet audacieux, c'est son effet, c'est l'impression profonde qu'elle a produite sur l'âme de Faliero, cette âme fière, irascible, austère, — austère pour tout autre que pour moi; je tremble quand je réfléchis aux suites qui peuvent en résulter.

Mar. Assurément le doge n'a aucun motif de vous soupçonner.

Ang. Me soupçonner, moi! Sténo lui-même ne l'a point osé. Quand il se glissa furtivement, à la clarté de la lune, pour écrire son mensonge, sa conscience lui reprocha cette action, et il crut voir dans chaque ombre projetée sur la muraille un témoin désapprobateur de sa lâche calomnie.

Mar. Il serait bon qu'il fût sévèrement puni.

Ang. Il l'est.

Mar. Quoi donc? la sentence est-elle prononcée? Est-il condamné?

Ang. Je l'ignore; mais il a été signalé comme le coupable.

Mar. Jugez-vous donc que ce soit une punition suffisante pour une telle injure?

Ang. Je ne voudrais pas être juge dans ma propre cause, et je ne sais quel degré de châtimement est nécessaire pour faire impression sur des âmes sans pudeur comme celle de Sténo; mais si le sentiment de son insulte n'entre pas plus avant dans l'âme de ses juges qu'il n'a effleuré la mienne, on l'abandonnera, pour toute peine, à sa confusion ou à son effronterie.

Mar. Quelque réparation est due à la vertu calomniée.

Ang. Qu'est-ce donc que la vertu, si elle a besoin de victimes, ou s'il faut qu'elle dépende des paroles des hommes? Un illustre Romain disait en mourant « qu'elle n'était qu'un nom; » elle ne serait que cela, en effet, si le souffle de la parole humaine pouvait la faire ou la défaire.

Mar. Bien des femmes, cependant, quoique fidèles et pures, se sentiraient profondément blessées d'une telle calomnie; et des dames moins rigides, comme il en est beaucoup à Venise, demanderaient justice à grands cris, et se montreraient inexorables.

Ang. Cela prouve que c'est le nom et non la chose qu'elles prisent: il faut que les premières aient trouvé la conservation de leur honneur une tâche fort difficile puisqu'elles ont besoin de le voir entouré d'une auréole de gloire; quant à celles qui ne l'ont point conservé, elles en recherchent l'apparence, comme elles rechercheraient un ornement dont elles sentent le besoin, sans pourtant le croire nécessaire; ces personnes vivent dans la pensée des autres, et veulent qu'on les croie honnêtes comme elles désirent paraître belles.

¹ Ce que Gifford dit du premier acte est très-consolant: — « C'est, » dit-il, « du bon anglais, du véritable anglais, chose rare aujourd'hui parmi vous. Je m'en réjouis, car Dieu sait comment j'ai fait pour me le rappeler. Je ne parle en anglais qu'avec mon domestique, qui est du Nottingham-Shire, et je ne

lis que vos publications, qui ne sont pas la langue, mais un véritable jargon. » Gifford dit que le style est du bon anglais, et Foscolo que les caractères sont de vrais Vénitiens. C'est en tout deux fois de gagnées. *Lord Byron, septembre 1820.*

Mar. Vous avez d'étranges idées pour une dame patricienne.

Ang. C'étaient celles de mon père, seul héritage qu'il m'ait laissé, avec son nom.

Mar. Femme d'un prince, du chef de la république, vous n'avez pas besoin d'un douaire.

Ang. Je n'en aurais pas demandé, lors même que j'eusse épousé un simple paysan ; mais je n'en sens pas moins combien je dois d'amour et de reconnaissance à mon père pour avoir donné ma main à l'ami fidèle et dévoué de sa jeunesse, au comte Val di Marino, aujourd'hui notre doge.

Mar. Et avec votre main, a-t-il aussi donné votre cœur ?

Ang. L'un ne l'eût pas été sans l'autre.

Mar. Néanmoins cette étrange disproportion d'âge, et, permettez-moi d'ajouter, le peu de conformité de vos caractères, pourraient faire douter au monde qu'une telle union fût propre à vous donner un bonheur constant et paisible.

Ang. Le monde a des pensées mondaines ; mais mon cœur s'est toujours renfermé dans mes devoirs, qui sont nombreux, mais jamais difficiles.

Mar. Et l'aimez-vous ?

Ang. J'aime toutes les nobles qualités qui méritent d'être aimées ; et j'aimais mon père qui, le premier, m'apprit à distinguer ce que nous devons aimer dans autrui, et à comprimer tout ce qui tendrait à fixer sur des passions basses les meilleurs et les plus beaux sentiments de notre nature. Il accorda ma main à Falerio : il l'avait connu noble, brave, généreux, riche de toutes les qualités du soldat, du citoyen, de l'ami ; je l'ai trouvé en tout tel que me l'avait représenté mon père. Ses défauts sont ceux qui habitent dans l'âme altière des hommes qui ont commandé : un excès d'orgueil, des passions profondément impétueuses, nourries par des habitudes de patricien, par une vie écoulée au sein des orages de la politique et de la guerre ; enfin un vif sentiment de l'honneur qui, renfermé dans de justes limites, est un devoir, mais devient un vice lorsqu'on l'exagère ; et c'est ce que je crains en lui. Et puis il a toujours été emporté ; mais ce défaut, il le rachète par une si grande noblesse de caractère, que la plus inconstante des républiques lui a prodigué toutes les charges les plus considérables depuis sa première campagne jusqu'à sa dernière ambassade, au retour de laquelle la dignité de doge lui a été décernée.

Mar. Mais antérieurement à ce mariage, votre cœur avait-il battu pour quelque noble et jeune cavalier dont l'âge fût plus assorti à une beauté telle que la vôtre ? ou, depuis, n'avez-vous vu personne qui aujourd'hui pût prétendre à la main de la fille de Lorédan, si cette main était encore à donner ?

Ang. J'ai répondu à votre première question quand j'ai dit que j'avais pris un époux.

Mar. Et la seconde ?

Ang. N'exige pas de réponse.

Mar. Pardonnez-moi si je vous ai offensée.

Ang. Ce n'est point un déplaisir que j'éprouve, mais de l'étonnement : j'ignorais qu'il fût permis à un cœur

soumis aux lois de l'hymen d'arrêter sa pensée sur ce qu'il aurait pu choisir, et de s'occuper d'autre chose que de l'objet de son premier choix.

Mar. C'est ce premier choix lui-même qui fait souvent penser que s'il était à refaire on choisirait plus sagement.

Ang. Cela se peut. De telles pensées ne me sont jamais venues.

Mar. Voici le doge ; — dois-je me retirer ?

Ang. Il vaut peut-être mieux que vous me quittiez ; il semble absorbé dans ses réflexions. — Comme il a l'air préoccupé !

Marianna sort.

Entrent le DOGE et PIETRO.

Le Doge, se parlant à lui-même. Il y a maintenant à l'arsenal un certain Philippe Calendaro, qui commande quatre-vingts hommes, et exerce une grande influence sur l'esprit de ses camarades ; c'est, dit-on, un homme hardi et populaire, plein de résolution et d'audace, non moins que de discrétion ; il serait bon de nous l'adjoindre ; sans doute qu'Israël Bertuccio s'est déjà assuré de lui, mais il conviendrait de... —

Piet. Pardon, seigneur, si j'interromps vos méditations ; le sénateur Bertuccio, votre parent, m'a chargé de vous demander de vouloir bien fixer une heure où il lui soit permis de s'entretenir avec vous.

Le Doge. Au coucher du soleil ; — attends un peu, — voyons : — dis-lui de venir à la seconde heure de la nuit.

Pietro sort.

Ang. Monseigneur !

Le Doge. Ma chère enfant, pardonnez-moi ; — pourquoi tant tarder à vous approcher de moi ? — Je ne vous voyais pas.

Ang. Vous étiez plongé dans vos réflexions, et celui qui vient de s'éloigner pouvait avoir des communications importantes à vous faire de la part du sénat.

Le Doge. De la part du sénat ?

Ang. Je n'ai pas voulu l'interrompre pendant qu'il s'acquittait envers vous de ses devoirs et de ceux du sénat.

Le Doge. Les devoirs du sénat ! vous vous méprenez, c'est nous qui avons envers le sénat des devoirs à remplir !

Ang. Je croyais que le duc commandait à Venise.

Le Doge. Il y commandera ; — mais laissons cela, — occupons-nous de choses plus gaies. Comment vous trouvez-vous ? Êtes-vous sortie ? Le jour est sombre ; mais le calme de l'onde est favorable à la rame légère du gondolier. Avez-vous reçu vos amies ? ou la musique a-t-elle charmé votre matinée solitaire ? Parlez, y a-t-il quelque chose que le doge puisse faire pour vous dans le cercle étroit assigné à son pouvoir ? Quelles splendeurs permises, quels honnêtes plaisirs, en société ou seule, pourraient donner quelque joie à votre cœur et le dédommager des heures pénibles passées avec un vieillard trop souvent consumé de nombreux soucis ? Parlez, vous serez satisfaite.

Ang. Vous êtes toujours si bon pour moi ! Je n'ai rien à désirer, ni à demander, si ce n'est de vous voir plus souvent, et plus calme

Le Doge. Plus calme ?

Ang. Oui, plus calme, mon seigneur. — Pourquoi cherchez-vous la solitude? Pourquoi vous voit-on marcher seul? Pourquoi sur votre visage ces émotions fortes, qui, sans se trahir entièrement, n'en laissent que trop voir...

Le Doge. N'en laissent que trop voir! — quoi? — que laissent-elles voir?

Ang. Un cœur mal à l'aise.

Le Doge. Ce n'est rien, mon enfant. — Mais vous savez quels soucis journaliers pèsent dans l'État sur ceux qui gouvernent cette république précaire, attaquée au-dehors par les Génois, au-dedans par les mécontents; — c'est là ce qui me rend plus pensif et moins calme que d'habitude.

Ang. Ces soucis existaient auparavant, et ce n'est que depuis peu de jours que je vous vois ainsi. Pardonnez-moi; il y a au fond de vos préoccupations quelque chose de plus que l'accomplissement de vos devoirs publics; une longue habitude et des talents tels que les vôtres vous les ont rendus légers, et même nécessaires pour préserver votre âme de la stagnation. Ni les périls, ni les hostilités des états voisins, ne sauraient vous affecter ainsi, vous qui avez tenu tête à tous les orages et que rien n'a pu abattre; vous qui, sur la route escarpée du pouvoir, n'avez jamais manqué d'haleine; qui, arrivé au sommet, pouvez regarder à vos pieds d'un œil calme, et sans éprouver de vertige. Si les galères de Gènes cinglaient dans le port, si la guerre civile hurlait sur la place Saint-Marc, vous ne seriez pas homme à défaillir; mais vous tomberiez comme vous êtes monté, en conservant un front inaltérable; — vos émotions actuelles sont d'une nature différente; c'est l'orgueil qui est blessé en vous, non le patriotisme.

Le Doge. L'orgueil! Angiolina; hélas! on ne m'en a pas laissé.

Ang. Oui, — ce même péché qui a causé la chute des anges, et auquel sont le plus exposés les mortels qui se rapprochent le plus de la nature des anges: les petits ne sont que vains, les grands sont orgueilleux...

Le Doge. J'avais l'orgueil de l'honneur, de votre honneur, profondément enraciné au cœur! — mais changeons de conversation.

Ang. Oh! non! — vous m'avez admise avec bonté au partage de vos joies; que je ne sois pas exclue de vos afflictions. S'il s'agissait d'affaires publiques, vous savez que je n'ai jamais cherché, que je ne chercherais jamais à vous arracher une seule parole; mais je vois que vos chagrins sont d'une nature privée; il m'appartient d'en alléger ou d'en partager le fardeau. Depuis le jour où la calomnie insensée de Sténo est venue troubler votre repos, vous êtes bien changé, et je voudrais, par mes soins, vous ramener à ce que vous étiez.

Le Doge. A ce que j'étais! — vous a-t-on dit la peine prononcée contre Sténo?

Ang. Non.

Le Doge. Un mois d'emprisonnement.

Ang. N'est-ce pas assez?

Le Doge. Assez! — Oui, pour un esclave ivre qui, sous les coups de fouet, murmure contre son maître; mais non pour un imposteur, un scélérat qui froidement, et de propos délibéré, vient flétrir l'honneur d'une dame et d'un prince jusque sur le trône de sa puissance.

Ang. Un patricien convaincu d'imposture me semble suffisamment puni: toute peine serait légère comparée à la perte de l'honneur.

Le Doge. De telles gens n'ont point d'honneur; une vie méprisable, voilà tout ce qu'ils ont, — et on la leur laisse.

Ang. Vous ne voudriez pas sans doute qu'il lui en coûtât la vie.

Le Doge. Maintenant, non: — puisqu'il est encore vivant, je ne demande pas mieux que de le laisser vivre autant qu'il pourra; il a cessé de mériter la mort; la protection donnée au coupable est la condamnation de ses cent juges; il est innocent, car à présent son crime est devenu le leur.

Ang. Oh! si cet impudent calomniateur avait payé de son jeune sang son absurde mensonge, il n'y aurait plus eu pour moi un seul moment de joie ou de sommeil paisible.

Le Doge. La loi divine n'ordonne-t-elle pas que le sang soit payé par le sang? Celui qui calomnie ne tue-t-il pas plus encore que celui qui verse le sang? Quand un homme est frappé, est-ce la douleur du coup ou la honte qui s'y attache qui en fait une mortelle injure? Les lois de l'homme ne veulent-elles pas que l'honneur soit vengé par le sang? et ce sang ne coule-t-il pas pour bien moins que l'honneur, pour un peu d'or? N'est-ce pas par le sang que la loi des nations punit la trahison? N'est-ce rien que d'avoir mis du poison dans ces veines où coulait un sang salutaire? N'est-ce rien que d'avoir souillé votre nom et le mien, — les deux plus nobles noms qui existent? N'est-ce rien que d'avoir rendu un prince la risée de son peuple, d'avoir méconnu le respect que le genre humain accorde à la jeunesse dans la femme, à la vieillesse dans l'homme, à la vertu dans votre sexe, à la dignité dans le nôtre? — Mais que ceux qui l'ont sauvé prennent garde à eux!

Ang. Le ciel nous commande de pardonner à nos ennemis.

Le Doge. Le ciel pardonne-t-il aux siens? Satan a-t-il échappé à la colère éternelle?

Ang. Ne parlez point avec cet emportement: Dieu vous pardonnera, ainsi qu'à vos ennemis.

Le Doge. Ainsi soit-il! que le ciel leur pardonne!

Ang. Et vous, leur pardonneriez-vous?

Le Doge. Oui, quand ils seront au ciel.

Ang. Et pas avant?

¹ Il y a dans cette scène entre Angiolina et le doge, malgré son intolérable longueur, beaucoup plus de force et de beauté que dans tout ce qui précède; elle cherche à allonger la fureur du vieillard, qui pense que la mort seule peut expier le crime de

l'insolent. Ce discours du doge est un peu gâté par les exagérations de rhétorique qui viennent au secours de sa colère démesurée et insensée, laquelle fait le fond même de la pièce.

JEFFREY.

Le Doge. Que leur importe mon pardon, le pardon d'un vieillard usé, méprisé, repoussé, outragé? qu'importe mon pardon ou mon ressentiment, tous deux impuissants et indignes d'attention? j'ai trop longtemps vécu. — Mais parlons d'autre chose. — Mon enfant! mon épouse outragée, fille de Lorédan, le brave, le chevaleresque! quand ton père t'unissait à son ami, qu'il était loin de prévoir qu'il te vouait au déshonneur! — hélas! au déshonneur non mérité, car tu es sans tache. Si tout autre que le doge eût été ton époux à Venise, cet outrage, cette flétrissure, ce blasphème, ne fussent jamais descendus sur toi. Si jeune, si belle, si vertueuse, si pure, essayer cet affront, et n'être pas vengée! —

Ang. Je suis trop bien vengée, car vous m'aimez et m'honorez encore; et votre confiance ne m'est point retirée; et tout le monde sait que vous êtes juste et que je suis fidèle. Que puis-je demander, que pouvez-vous exiger de plus?

Le Doge. Tout va bien, et ira peut-être mieux encore; mais, quoi qu'il arrive, vous, Angiolina, veuillez être indulgente à ma mémoire.

Ang. Pourquoi me parlez-vous ainsi?

Le Doge. N'importe pourquoi; mais quelle que soit l'opinion des autres à mon égard, je voudrais posséder votre estime maintenant et après ma mort.

Ang. Pourquoi en donteriez-vous? vous a-t-elle jamais manqué?

Le Doge. Approchez, mon enfant; j'ai quelque chose à vous dire. Votre père était mon ami; les vicissitudes de la fortune le rendirent mon obligé pour quelques-uns de ces services qui unissent plus étroitement les cœurs vertueux. Lorsque, affligé de sa dernière maladie, il désira notre union, ce n'était pas pour s'acquitter envers moi; sa loyale amitié m'avait depuis longtemps payé; son but était d'assurer à votre beauté orpheline un honorable abri contre les dangers qui dans ce vicieux nid de scorpions assiègent une jeune fille isolée et sans dot. Je ne pensai point comme lui; mais je ne voulus pas contrarier une pensée qui adoucissait ses derniers moments.

Ang. Je n'ai pas oublié avec quelle noble délicatesse vous me demandâtes de déclarer si mon jeune cœur nourrissait quelque secrète préférence à laquelle j'attachasse mon bonheur, ni l'offre que vous me fîtes de me donner une dot capable de m'égalier aux plus hauts partis de Venise, en renonçant à tous les droits que vous teniez des dernières volontés de mon père.

Le Doge. Ainsi je ne cédaï pas aux honteux caprices, aux appétits libertins d'un vieillard; je ne convoitai point une beauté virgine, une jeune épouse: ces passions, je les avais domptées dans ma plus fougueuse jeunesse; mon vieil âge n'était point infecté de cette lèpre de luxure qui souille les cheveux blancs des hommes vicieux, qui leur fait vider jusqu'à la lie la coupe des plaisirs pour y trouver un bonheur qui n'est plus, qui leur fait acheter par un égoïste hymen quelque jeune victime trop pauvre pour refuser un honnête établissement, trop sensible pour ne pas se savoir malheureuse. Notre hyménée ne fut pas de

cette espèce; je vous laissai libre dans votre choix: vous confirmâtes celui de votre père.

Ang. Je le fis, et le ferais encore à la face de la terre et du ciel; je n'ai jamais eu de regret pour moi, mais quelquefois pour vous, en songeant aux inquiétudes qui depuis peu vous agitent.

Le Doge. Je savais que mon cœur ne vous traiterait jamais avec dureté; je savais que ma vie ne vous importunerait pas longtemps; libre alors de choisir encore, la fille de mon plus ancien ami, sa digne fille, plus riche à la fois et plus sage, dans tout l'éclat de sa beauté de femme, plus éclairée dans son choix après ces années d'épreuves, héritière du nom et de la fortune d'un prince, et, pour prix de quelques années de pénitence passées à supporter un vieillard, à l'abri de tous les efforts que pourraient soulever contre ses droits les chicanes de la loi et des parents envieux, la fille de mon meilleur ami pourrait, dis-je, faire un nouveau choix plus convenable sous le rapport de l'âge, et non moins digne de ses affections.

Ang. Seigneur, pour accomplir tous mes devoirs, et donner ma foi à celui à qui j'étais fiancée, je n'ai consulté que mon cœur et le désir de mon père, sanctifié par ses dernières paroles. D'ambitieuses espérances ne troublèrent jamais mes songes; et si l'heure dont vous parlez arrivait, je saurais le prouver.

Le Doge. Je vous crois; et je sais que vous méritez ma confiance. Quant à l'amour, l'amour romanesque, je savais dans ma jeunesse que ce n'était qu'une illusion; jamais je ne l'avais vu durable, mais très-souvent fatal; il ne m'avait point séduit dans l'âge des passions, et ce n'est pas en ce moment qu'il eût pu me séduire, lors même qu'il eût existé. C'est en vous entourant de respect et d'attentions délicates, c'est en veillant à votre bonheur, en vous accordant tout ce que vous pouviez innocemment désirer, en traitant vos vertus avec bienveillance, en étendant sur vous une sollicitude inaperçue qui couvrait de son ombre ces petits défauts auxquels la jeunesse est sujette, de manière à ne pas les réprimer durement, mais à les écarter peu à peu, afin que votre changement vous parût l'effet de votre choix; c'est en mettant mon orgueil, non dans votre beauté, mais dans votre conduite, c'est par ma confiance, — une tendresse paternelle, — plutôt qu'un aveugle hommage, mon amitié, ma foi, c'est par ces moyens que je désirais obtenir votre estime.

Ang. Vous l'avez toujours eue.

Le Doge. Je le pense; car, quand vous m'avez choisi, vous connaissiez la disproportion de nos âges, et ne m'en avez pas moins choisi. Je ne fondais pas ma confiance sur mes qualités personnelles; et ce n'est pas sur elles, non plus que sur les avantages extérieurs, que je me reposerais si j'étais encore dans mon vingt-cinquième printemps; c'est au sang de Lorédan, ce sang pur qui coulait dans vos veines, c'est à l'âme que Dieu vous a donnée, — aux principes que votre père vous a inculqués, — à votre croyance au ciel, à vos douces vertus, — à votre foi, à votre honneur, que le mien se confiait.

Ang. Vous fîtes bien; je vous remercie de cette

confiance, qui a ajouté encore à mon estime pour vous.

Le Doge. Là où l'honneur est inné, fortifié encore par de sages principes, la fidélité conjugale est assise sur un roc inébranlable; là où il n'est pas, — là où fermentent les pensées légères, où les vanités des plaisirs mondains enveniment le cœur, où l'âme est assaillie par les désirs des sens, je sais qu'il serait insensé de demander des vertus chastes à un sang infecté, quand même la convoitise obtiendrait l'objet de ses vœux les plus ardents : le dieu du poëte lui-même, dût-il s'animer dans toute la beauté de son marbre divin, ou le demi-dieu Alcide dans sa virilité majestueuse et plus qu'humaine, ne suffiraient point à enchaîner un cœur où la vertu n'est pas; c'est la persévérance qui la constitue et qui en est le signe : le vice ne peut se fixer, la vertu ne peut changer. La femme qui a succombé une fois succombera toujours, car il faut au vice de la diversité, tandis que la vertu reste immobile comme le soleil, et tout ce qui se meut autour d'elle boit dans sa présence la vie, la lumière et la gloire¹.

Ang. Pensant ainsi, sentant si bien cette vérité dans les autres, pourquoi (je vous prie de m'excuser, seigneur), pourquoi vous abandonnez-vous à la plus violente, à la plus fatale des passions? Pourquoi vos augustes pensées sont-elles troublées par une haine infatigable contre un être aussi chétif que Sténo?

Le Doge. Vous êtes dans l'erreur. Ce n'est pas Sténo qui soulève ainsi ma colère; si c'était lui, j'aurais bientôt... Mais laissons cela.

Ang. Quel est donc le motif qui vous affecte profondément?

Le Doge. La majesté violée de Venise, insultée à la fois dans son prince et dans ses lois.

Ang. Hélas! pourquoi le vouloir considérer ainsi?

Le Doge. Cette pensée m'a poursuivi jusqu'au point de... — mais revenons à ce que je disais. Après avoir pesé toutes ces raisons, je vous épousai. Le monde rendit justice à mes motifs; ma conduite prouva qu'il ne se trompait pas, et la vôtre fut au-dessus de tout éloge : vous eûtes toute liberté; — respect et confiance absolue vous furent accordés par moi et les miens; et, issue de ce sang qui donne des princes à la république et détrône les rois aux rives étrangères, vous vous montrâtes en tout la première des dames de Venise.

Ang. Où voulez-vous en venir?

Le Doge. A cette conclusion, — qu'il a suffi du souffle d'un scélérat pour flétrir tout cela. — Un misérable, que son impudence, au milieu de notre grande

fête, m'a forcé de mettre à la porte, pour lui apprendre à se conduire dans le palais ducal; un pareil être laissera sur le mur le mortel venin de son cœur plein de fiel, et le poison circulera partout! et l'innocence de la femme, l'honneur de l'homme, deviendront le jouet du premier venu! et le double félon, après avoir insulté la modestie virginale par un affront grossier fait aux demoiselles de votre suite publiquement et en présence de nos plus nobles dames, se vengera de sa trop juste expulsion en imprimant une publique souillure à l'épouse de son souverain, et il sera absous par ses pairs irréprochables!

Ang. Mais il a été condamné à l'emprisonnement.

Le Doge. Pour de tels êtres, un cachot est une absolution; et la courte durée de sa prétendue captivité se passera dans un palais. Mais ne parlons pas de lui; c'est le vous maintenant qu'il s'agit.

Ang. De moi, seigneur?

Le Doge. Oui, Angiolina : ne soyez point surprise; j'ai différé cette communication autant que je l'ai pu; mais je sens que ma vie approche de son terme, et je désirerais que vous suivissiez les instructions que vous trouverez dans cet écrit. (*Il lui remet un papier.*) — Ne craignez rien; elles sont dans votre intérêt : prenez-en lecture en temps opportun.

Ang. Seigneur, pendant comme après votre vie, vous serez toujours honoré par moi. Mais puissiez-vous jouir de longs jours — plus heureux que ceux-ci! Cette exaltation se calmera, votre sérénité renaîtra, vous redeviendrez ce que vous devez être, — ce que vous étiez.

Le Doge. Je serai ce que je dois être, ou je ne serai rien. Mais jamais, — oh! non! jamais, jamais, sur le petit nombre d'heures ou de jours réservés encore au vieil âge de Faliero, le repos ne fera luire son doux crépuscule²! Jamais les ombres d'un passé qui ne fut pas sans mérite et sans gloire ne se projettent sur les dernières heures d'une vie qui touche à son déclin, pour m'adoucir l'approche du long sommeil de la tombe. Il ne me reste plus que bien peu de chose à demander ou à espérer, si ce n'est la considération due au sang que j'ai versé, à mes sueurs, aux fatigues que mon âme a subies, en travaillant à la gloire de mon pays. Comme son serviteur, — son serviteur, bien que son chef, — j'aurais été rejoindre mes aïeux avec un nom irréprochable et pur comme le leur; mais ce bienfait m'a été refusé. — Oh! que ne suis-je mort à Zara!

Ang. C'est là que vous sauvâtes la république; vivez donc pour la sauver derechef; une journée encore

¹ Ces passages, quoique peu dramatiques en eux-mêmes, possèdent une remarquable douceur et une grandeur imposante; ils nous rappellent, par la richesse du coloris, les plus beaux morceaux de Massinger. JEFFREY.

² La nature ingrate du sujet a suscité au poëte deux grands obstacles : le premier, qui est l'essence même de la pièce, vient de l'inégalité qui existe entre l'offense et l'effroyable tempête qui s'élève dans le cœur du vieillard ; l'autre consiste dans le caractère de la conspiration, qui n'excite aucune sympathie. Relativement au premier de ces deux obstacles, c'est évidemment la faute du poëte. Le doge est toujours poursuivi par le souvenir

de l'insulte qu'il a reçue, comme s'il éprouvait le besoin de s'épancher en déclamations ampoulées. Combien la cause est disproportionnée à l'effet, ou, comme le dirait sir Lucius O'Trigger : — « Quel dommage qu'une si bonne passion s'éparpille ainsi! » Othello, poursuivi par la plus épouvantable des douleurs qui ait jamais déchiré le cœur d'un homme, pourrait à peine s'exprimer avec plus d'emphase. Son langage, au contraire, est l'écho de son cœur; il n'a point recours aux images forcées; il y a équilibre entre son mal et la phrase qui l'exprime. C'est par suite de cette absence de proportion que nous refusons notre sympathie à Faliero. *Revue ecclésiastique.*

comme celle-là serait le meilleur châtiment à leur infliger, la seule vengeance digne de vous.

Le Doge. Une telle journée ne luit qu'une fois dans un siècle; peu s'en faut que ma vie n'ait atteint cette durée, et c'est assez pour moi que la fortune m'ait accordé une fois ce qu'elle accorde à peine de loin en loin au mortel le plus favorisé. Mais pourquoi parlé-je ainsi? Venise a oublié ce jour; — pourquoi donc me le rappeler? — Adieu, douce Angiolina! il faut que je me retire dans mon cabinet; j'ai beaucoup d'occupation — et le temps s'écoule.

Ang. Rappelez-vous ce que vous avez été.

Le Doge. Ce serait en vain! le souvenir du bonheur n'est plus du bonheur; le souvenir de la douleur est de la douleur encore.

Ang. Du moins, quelque occupation qui vous presse, je vous supplie de prendre un peu de repos: votre sommeil, depuis plusieurs nuits, a été si agité, que c'eût été vous faire du bien peut-être que de vous éveiller; mais j'espérais que la nature finirait par dompter les pensées qui troublaient ainsi votre sommeil. Une heure de repos vous rendrait à vos travaux avec une pensée plus libre, une vigueur nouvelle.

Le Doge. Je ne puis dormir; — je le pourrais, que je ne le devrais pas; car il n'y eut jamais plus de motifs de veiller: encore un petit nombre de jours et de nuits agitées, et je dormirai en paix; — mais où? — n'importe. Adieu, mon Angiolina.

Ang. Souffrez que je demeure avec vous un instant, — un seul instant encore! je ne puis supporter l'idée de vous laisser ainsi.

Le Doge. Viens donc, mon aimable enfant! — pardonne-moi: tu étais née pour quelque chose de mieux que de partager ma destinée qui touche à son déclin et s'avance rapidement vers la vallée sombre où siège la mort enveloppée de son ombre universelle. Quand je ne serai plus, — ce sera peut-être plus tôt que mon âge me permet de l'attendre, car, au-dedans, au-dehors, quelque chose se prépare qui peuplera les cimetières de cette ville plus que n'eût jamais fait la peste ou la guerre, — quand je ne serai plus rien de ce que j'étais, qu'il reste encore parfois sur tes lèvres un nom, dans ta mémoire une ombre, pour te rappeler celui qui te demande, non des larmes, mais un souvenir. Allons, ma fille, le temps presse.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un lieu écarté près de l'arsenal.

ISRAEL BERTUCCIO, PHILIPPE CALENDARO.

Cal. Hé bien! Israël, quel succès a obtenu votre plainte?

Isr. Bert. Un heureux succès.

Cal. Est-il possible? sera-t-il puni?

Isr. Bert. Oui.

Cal. De quelle peine? l'amende, ou la prison?

Isr. Bert. La mort!

Cal. Vous rêvez sans doute, ou votre intention est de vous venger par vos propres mains, comme je vous le conseillais

Isr. Bert. Oui; et pour boire une seule gorgée de vengeance, abandonner la grande réparation que

nous méditons pour Venise, changer une vie d'espoir en une vie d'exil, écraser un scorpion et en laisser mille autres percer de leurs dards mes amis, ma famille, mes compatriotes! non, Calendaro; les gouttes de sang qu'il a fait couler seront payées par le sien tout entier, — mais non-seulement par le sien; nous n'avons pas que des injures privées à venger; cela est bon pour des passions égoïstes et des hommes violents, mais cela n'est pas digne d'un tyrannicide.

Cal. Vous avez plus de patience que je ne me soucie d'en avoir. Si j'avais été présent quand vous avez reçu cette insulte, je l'aurais tué sur l'heure, ou je serais mort moi-même dans un inutile effort pour contenir ma colère.

Isr. Bert. Dieu merci! vous n'étiez pas là, — sans quoi tous nos projets eussent été entravés: en l'état actuel des choses, notre cause a encore un aspect favorable.

Cal. Vous avez vu le doge; — que vous a-t-il répondu?

Isr. Bert. Qu'il n'y avait point de châtiment pour des hommes tels que Barbaro.

Cal. Je vous avais bien dit qu'il n'y avait pas de justice à attendre de pareilles mains.

Isr. Bert. J'ai du moins réussi à écarter les soupçons par cette manifestation de confiance en la justice. Si j'avais gardé le silence, tous les sbires auraient eu l'œil sur moi, comme sur un homme qui médite une vengeance silencieuse, solitaire, implacable.

Cal. Mais pourquoi ne pas vous adresser au conseil? Le doge est un mannequin, et c'est à peine s'il peut obtenir justice pour lui-même. Pourquoi vous êtes-vous présenté à lui?

Isr. Bert. C'est ce que vous saurez plus tard.

Cal. Pourquoi pas maintenant?

Isr. Bert. Attendez jusqu'à minuit. Réunissez vos hommes, et dites à vos amis de préparer leurs compagnies; — que tout soit prêt pour frapper le coup décisif dans quelques heures peut-être; nous attendons depuis longtemps le moment favorable; cette heure-là, il se peut que le soleil de demain nous la donne; de plus longs délais produiraient un double danger; ayez soin que tous se rendent ponctuellement et en armes au lieu du rendez-vous, à l'exception de ceux des Seize, qui resteront au milieu des troupes pour attendre le signal.

Cal. Voilà d'agréables paroles, et qui mettent dans mes veines une nouvelle vie; je suis las de tous ces délais, de toutes ces hésitations; les jours suivent les jours, et chacun d'eux ne fait qu'ajouter un nouvel anneau à notre longue chaîne, qu'infliger à nos frères ou à nous de nouveaux outrages qui augmentent la force et l'orgueil de nos tyrans. Qu'on nous mette aux prises avec eux, et peu m'importe le résultat qui ne peut être que la mort ou la liberté.

Isr. Bert. Morts ou vivants, nous serons libres! la tombe n'a point de chaînes. Toutes vos listes sont-elles prêtes, et les seize compagnies sont-elles portées au complet de soixante hommes?

Cal. Toutes, à l'exception de deux, dans lesquelles

il y a vingt-cinq hommes de moins que dans les autres.

Isr. Bert. N'importe ; nous pouvons nous en passer. Quelles sont ces deux compagnies ?

Cal. Celles de Bertram et du vieux Soranzo , qui tout deux paraissent moins zélés que nous dans notre cause.

Isr. Bert. Votre nature ardente vous fait regarder comme un homme tiède quiconque est plus calme et plus posé que vous ; mais souvent il n'y a pas moins de résolution dans les esprits concentrés que dans ceux qui font le plus de bruit ; ne vous mêliez pas d'eux.

Cal. Je ne me mêlie pas du vieillard ; — mais il y a dans Bertram une hésitation, une sensibilité fatales à des entreprises comme la nôtre : j'ai vu cet homme pleurer comme un enfant sur les maux d'autrui, sans songer aux siens, quoique plus grands ; et, dans une querelle récente, je l'ai vu sur le point de se trouver mal à la vue du sang, quoique ce fût celui d'un vaurien.

Isr. Bert. Les vrais braves ont le cœur promptement ému, les larmes faciles, et leur sensibilité déplore ce que le devoir exige d'eux. Je connais Bertram depuis longtemps ; il n'existe pas sous le ciel une âme plus remplie d'honneur.

Cal. Cela se peut ; ce que j'appréhende de lui, c'est moins de la trahison que de la faiblesse ; cependant, comme il n'a ni maîtresse ni femme pour exploiter sa sensibilité, il se peut qu'il sorte convenablement de cette épreuve ; il est heureux qu'il soit orphelin, et n'ait d'amis que nous : une femme ou un enfant l'eussent rendu moins résolu qu'eux-mêmes.

Isr. Bert. De tels liens ne conviennent pas à des hommes appelés à la haute destinée de purifier une république corrompue ; nous devons mettre en oubli tous les sentiments, hormis un seul ; — nous ne devons avoir d'autres passions que notre projet ; — nous ne devons avoir d'objet en vue que notre patrie, et le trépas doit nous sembler beau si le sang de la victime monte vers le ciel et en fait descendre à jamais la liberté.

Cal. Mais si nous échouons... ?

Isr. Bert. Ils n'échouent jamais ceux qui meurent dans une grande cause ; le billot pourra boire leur sang, leur tête pourra se dessécher au soleil, leurs membres être exposés aux portes des villes, aux murailles des châteaux ; — mais leur esprit vivra et sera présent encore. En vain les années s'écoulent, en vain d'autres victimes subissent le même destin, elles ne font que grossir la pensée unique, intense qui bientôt fait taire toutes les autres, et finit par conduire les peuples à la liberté. Que serions-nous si Brutus n'avait pas vécu ? il est mort en combattant pour la liberté de Rome, mais il a laissé après lui une leçon immortelle, — un nom qui est une vertu, et une âme qui se multiplie en tout temps et partout où les méchants deviennent puissants, où un peuple devient esclave : lui et son noble ami furent appelés « les derniers Romains ! » Soyons les premiers des véritables Vénitiens, issus des enfants de Rome.

Cal. Nos ancêtres n'ont pas fui devant Attila dans

ces îles, où des palais se sont élevés sur des rives arrachées au limon des mers, pour reconnaître à sa place des milliers de despotes. Plutôt fléchir devant le roi des Huns, et avoir un Tartare pour maître, que d'obéir à ces vers à soie orgueilleux ! du moins le premier était un homme, et avait un glaive pour sceptre : ces êtres efféminés et rampants commandent à nos épées, et nous gouvernent d'un mot comme par un charme magique.

Isr. Bert. Ce charme sera bientôt rompu. Vous dites donc que tout est prêt ; aujourd'hui je n'ai pas fait ma ronde accoutumée, et vous savez pourquoi ; mais votre vigilance aura suppléé la mienne : les ordres récemment donnés par le conseil de redoubler d'efforts pour réparer les galères ont servi de prétexte à l'introduction dans l'arsenal d'un grand nombre des nôtres, en qualité d'ouvriers de la marine, ou pour former les équipages des flottes qui se préparent. — Tous sont-ils munis d'armes ?

Cal. Tous ceux qui ont été jugés dignes de cette marque de confiance ; il en est un certain nombre qu'il est bon de tenir dans l'ignorance jusqu'au moment de frapper ; alors on les armera : dans la première chaleur de ce moment de crise, ils ne pourront reculer, et force leur sera de marcher avec ceux au milieu desquels ils se trouveront.

Isr. Bert. C'est bien dit. Les avez-vous remarqués, ceux-là ?

Cal. J'ai pris note de la plupart, et j'ai recommandé aux autres chefs d'user de la même précaution dans leurs compagnies respectives. Autant que j'ai pu le voir, nous sommes assez nombreux pour rendre l'entreprise sûre si l'exécution a lieu demain ; mais jusque là, chaque instant perdu est une source de nouveaux périls.

Isr. Bert. Que les Seize se rassemblent à l'heure accoutumée, à l'exception de Soranzo, Nicoletto Blondo et Marco Giuda, qui continueront à veiller à l'arsenal. et devront se tenir prêts à agir au signal qui sera convenu.

Cal. Nous n'y manquerons pas.

Isr. Bert. Que tous les autres viennent ; j'ai un étranger à leur présenter.

Cal. Un étranger ! Connaît-il le secret ?

Isr. Bert. Oui.

Cal. Avez-vous bien pu mettre en péril la vie de vos amis par votre confiance téméraire dans un homme que nous ne connaissons pas ?

Isr. Bert. Je n'ai exposé d'autre vie que la mienne, — soyez-en certain : c'est un homme qui, en nous accordant son aide, rend notre succès doublement assuré ; et s'il s'y refuse, il n'en est pas moins en notre pouvoir ; il viendra seul avec moi, et ne saurait nous échapper ; mais il ne reculera pas.

Cal. Je ne puis en juger que lorsque je le connaîtrai. Est-il de notre classe ?

Isr. Bert. Oui, par les sentiments, quoique ce soit un fils de la grandeur ; c'est un homme capable d'occuper ou de renverser un trône, — un homme qui a fait de grandes choses et vu de grandes vicissitudes ; ce n'est point un tyran, bien qu'élevé pour la tyrannie.

nie; vaillant à la guerre, sage dans les conseils; noble par sa nature, quoique fier; actif, mais prudent; et avec tout cela, tellement asservi à certaines passions, qu'une fois blessé, comme il l'a été sur l'un des points les plus sensibles, la mythologie des Grecs n'avait point de farie comparable à celle dont les mains brûlantes déchirent ses entrailles, jusqu'à le rendre capable de tout oser pour satisfaire sa vengeance; ajoutez à cela qu'il a un esprit libéral, qu'il voit et déplore l'oppression du peuple, et sympathise à ses souffrances. Tout considéré, nous avons besoin d'un tel homme, et il a besoin de nous.

Cal. Et quel rôle vous proposez-vous de lui confier au milieu de nous?

Isr. Bert. Celui de chef peut-être?

Cal. Quoi! et vous résigneriez le commandement?

Isr. Bert. Sans nul doute; mon but est de mener notre entreprise à bonne fin, et non pas de me frayer la route du pouvoir. Mon expérience, quelques talents et vos suffrages m'ont désigné pour vous commander jusqu'à ce qu'un chef plus digne se présentât; si j'ai trouvé l'homme que vous-mêmes vous me préféreriez, pensez-vous que l'égoïsme ou l'amour d'une courte autorité me feront hésiter; que je ferai dépendre de moi seul tous nos intérêts, plutôt que de faire place à un homme possédant à un plus haut degré que moi toutes les qualités d'un chef? Non, non, Calendaro, connaissez mieux votre ami; mais vous en jugerez tous. — Séparons-nous! et retrouvons-nous à l'heure fixée. De la vigilance, et tout ira bien.

Cal. Digne Bertuccio, je vous ai toujours connu fidèle et brave, et je n'ai jamais hésité à exécuter les plans que vous aviez conçus. Pour ma part, je ne demande point d'autre chef que vous; ce que les autres décideront, je l'ignore; mais, dans toutes vos entreprises, je suis à vous, comme je l'ai toujours été. — Maintenant, adieu, jusqu'à ce que l'heure de minuit nous réunisse.

Il sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'espace entre le canal et l'église de San Giovanni e San Paolo, devant laquelle on voit une statue équestre. — Une gondole est dans le canal à quelque distance.

Arrive le DOGE, seul et déguisé.

Le Doge (seul). Je suis arrivé avant l'heure, cette heure dont le signal, résonnant sous la voûte de la nuit, devrait communiquer à ces palais une prophétique commotion, faire tressaillir ces marbres jusque dans leurs fondements, et réveiller ceux qui y dorment au moment où un rêve obscur, mais horrible, les avertis du sort qui les menace. Oui, cité orgueilleuse! il faut que tu sois purgée du sang corrompu qui fait de toi le lazaret de la tyrannie: cette tâche m'est imposée malgré moi, je ne l'ai pas cherchée; et c'est pourquoi j'ai été puni, car j'ai vu croître, s'étendre sous mes yeux cette peste patricienne, jusqu'au moment où elle est venue m'atteindre moi-même dans ma sécurité; et maintenant je suis souillé de cette

lèpre, et il faut que je lave les taches de la contagion dans les eaux qui guérissent. Temple majestueux où dorment mes ancêtres, dont les sombres statues projettent leur ombre sur le sol qui nous sépare des morts, où les cœurs pleins de vie de notre vaillante race sont réduits aux proportions d'une chétive poussière, où une poignée de cendres est tout ce qui reste de tant de héros qui ont ébranlé le monde! — temple des saints protecteurs de notre maison! caveaux où reposent deux doges, — mes aïeux! qui moururent, l'un sous le fardeau des affaires publiques, l'autre sur le champ de bataille; sépulture d'une longue race de guerriers et de sages qui m'ont légué leurs grands travaux, leurs blessures et leur rang, — que les tombeaux s'ouvrent, que l'église voie surgir dans son enceinte tous ces morts, et qu'ils accourent en foule fixer sur moi leurs regards! Je les prends à témoin, ainsi que toi, basilique vénérable, des motifs qui m'ont poussé dans cette entreprise; — qu'ils sachent que c'est pour venger leur noble sang, leur blason de gloire, leur nom illustre, avilis en moi, non par moi, mais par des patriciens ingrats, que par nos exploits nous avons voulu rendre nos égaux, non nos maîtres; — et toi surtout, Ordelafò, le brave, qui péris en combattant dans ces mêmes champs de Zara, qui depuis m'ont vu vaincre, les hécatombes de tes ennemis et des ennemis de Venise, que ton descendant a offertes à tes mânes, devaient-elles être ainsi récompensées? Ombres de mes aïeux! daignez me sourire; car ma cause est la vôtre, en tant que les choses de cette vie peuvent vous toucher encore; — votre gloire, votre nom, sont intéressés à ce débat et aux futures destinées de notre race! Que je réussisse, et je rendrai cette cité libre et immortelle, et le nom de notre maison plus digne de vous, dans le présent et dans l'avenir.

Entre Israël Bertuccio.

Isr. Bert. Qui va là?

Le Doge. Un ami de Venise.

Isr. Bert. C'est lui. Salut! seigneur; — vous avez devancé l'heure.

Le Doge. Je suis prêt à me rendre dans votre assemblée.

Isr. Bert. A merveille; je suis fier et charmé de voir tant de confiance et d'ardeur. Ainsi, depuis notre dernière entrevue, vos doutes se sont dissipés?

Le Doge. Non; — mais j'ai joué sur cette chance le peu de vie qui me reste: le dé en fut jeté la première fois que je prêtai l'oreille à ta tralison; — ne tressaille point! c'est le mot; je ne puis accoutumer ma langue à donner des noms innocents à des actes coupables, bien que je sois décidé à les commettre. Quand tu es venu tenter ton souverain, et que je t'ai écouté sans t'envoyer en prison, dès ce moment je suis devenu ton complice le plus criminel; tu peux maintenant, si cela te convient, faire à mon égard ce que j'aurais pu faire au tien.

Isr. Bert. Voilà d'étranges paroles, seigneur, et je ne crois pas les avoir méritées; je ne suis point un espion, et nous ne sommes pas des traîtres.

Le Doge. Nous, — nous! n'importe; — tu as acheté

le droit de dire *nous* ; — mais venons au fait. — Si le succès couronne cette entreprise, si Venise, rendue libre et florissante, quand nous serons descendus au cercueil, conduit ses générations sur nos tombeaux, et, par les petites mains de ses enfants, fait semer des fleurs sur la cendre de ses libérateurs, alors les résultats auront sanctifié notre action, et dans les annales de l'avenir nous serons mis sur la ligne des deux Brutus ; mais, dans le cas contraire, si, employant des moyens sanglants et la voie des complots, bien que dans un but légitime, nous devions succomber, alors nous serions des traîtres, honnête Israël ; — toi aussi bien que celui qui, il y a six heures, était ton souverain, et maintenant n'est plus que ton complice.

Isr. Bert. Ce n'est pas le moment d'examiner ces questions, autrement je pourrais répondre. — Allons à l'assemblée, car en restant ici nous pourrions être observés.

Le Doge. Nous sommes observés, et nous l'avons déjà été.

Isr. Bert. Par qui ? sachons qui nous observe, — et ce poignard... —

Le Doge. Arrête ; nous n'avons pas ici de mortels pour témoins : regarde là-bas, — que vois-tu ?

Isr. Bert. Je ne vois, à la clarté obscure de la lune, que la statue colossale d'un guerrier monté sur un superbe coursier.

Le Doge. Ce guerrier était le père des aïeux de mon père, et cette statue fut érigée en son honneur par la cité que son bras avait deux fois sauvée. — Penses-tu qu'il nous regarde ?

Isr. Bert. Seigneur, ce sont là des illusions ; le marbre n'a pas d'yeux.

Le Doge. Mais la mort en a ; je te dis, Israël, qu'il y a dans ces objets un esprit qui agit et qui voit, et qui se fait sentir, bien qu'invisible : et s'il est quelque charme assez puissant pour réveiller les morts, il se trouve dans des actes comme celui que nous allons accomplir. Crois-tu donc que les âmes des héros de ma race peuvent demeurer dans leur repos, pendant que le dernier de leurs descendants conspire avec des plébéiens au bord même de leur tombe irréprochable ?

Isr. Bert. Vous auriez dû faire ces réflexions — avant de vous engager dans notre grande entreprise. — Vous repentez-vous ?

Le Doge. Non ; mais je sens, et continuerai à sentir jusqu'à la fin. Je ne puis tout d'un coup éteindre une vie glorieuse, rapetisser ma taille au rôle que je dois jouer maintenant, et me résoudre, sans quelque hésitation, à immoler des hommes par surprise ; néanmoins ne doute pas de moi ; c'est ce sentiment même, c'est la conscience de ce qui m'a réunit à cette extrémité qui constitue la meilleure garantie. Il n'est point parmi tes complices d'artisan plus outragé, plus ravalé que moi, plus impérieusement poussé à obtenir réparation : telle est la nature des moyens auxquels ces tyrans infâmes m'ont forcé de recourir, que je les abhorre doublement pour les actes qu'il me faut accomplir afin de tirer vengeance des leurs.

Isr. Bert. Partons ! — écoutez : — l'heure sonne.

Le Doge. Allons ! — allons ! — c'est notre glas de mort, ou celui de Venise ! — Allons !

Isr. Bert. Dites plutôt que c'est le carillon de sa liberté triomphante ! — par ici, — le rendez-vous n'est pas loin.

Ils sortent.

SCÈNE III.

La maison où se rassemblent les conspirateurs.

DAGOLINO, DORO, BERTRAM, FEDELE TREVISANO, CALENDARO, ANTONIO DELLE BENDE, etc., etc.

Cal. (en entrant.) Tous sont-ils ici ?

Dag. Tous, à l'exception des trois qui sont à leur poste, et de notre chef Israël, que nous attendons d'un moment à l'autre.

Cal. Où est Bertram ?

Bert. Me voici !

Cal. Êtes-vous parvenu à compléter votre compagnie ?

Bert. J'avais jeté les yeux sur quelques hommes ; mais je n'ai pas osé leur confier le secret avant d'être assuré qu'ils méritaient ma confiance.

Cal. Il n'y a rien à leur confier : excepté nous et nos camarades les plus sûrs, nul n'est complètement instruit de nos intentions. Ils se croient secrètement engagés au service de la Seigneurie¹ pour châtier quelques jeunes nobles plus dissolus que les autres, et qui, par leurs excès, ont bravé l'autorité des lois ; mais une fois qu'ils auront marché, que leurs épées seront teintes du coupable sang des sénateurs les plus odieux, ils n'hésiteront pas à en sacrifier d'autres, surtout quand ils verront leurs chefs leur donner l'exemple ; et pour ma part, je leur en donnerai un si bon, que, dans l'intérêt de leur gloire et de leur vie, ils ne s'arrêteront pas que tous n'aient été exterminés.

Bert. Que dites-vous, tous ?

Cal. Qui voulez-vous épargner ?

Bert. Moi ! épargner ! je n'ai le pouvoir d'épargner personne. C'était seulement une question que j'adressais, pensant que, même parmi ces hommes criminels, il pouvait s'en trouver que leur âge ou leurs qualités pourraient désigner à la pitié.

Cal. Oui, une pitié comme celle que méritent et qu'obtiennent les tronçons séparés de la vipère coupée en morceaux, alors que, dans la dernière énergie d'une vie venimeuse, ils tressaillent au soleil d'un mouvement convulsif. Moi en sauver un seul ! j'aimerais autant épargner une des dents du serpent : ce sont tous les anneaux d'une même chaîne ; ils ne forment qu'une masse, qu'une vie, qu'un corps ; ils boivent, mangent, vivent et procréent ensemble ; ils prennent leurs ébats, mentent, oppriment et tuent de concert ; — qu'ils meurent donc comme un seul homme !

Dag. S'il en survivait un seul, il serait aussi dangereux que la totalité ; ce n'est pas leur nombre, qu'on le compte par dizaines ou par milliers, c'est

¹ Historique. Voir l'appendice.

l'esprit de cette aristocratie qu'il faut déraciner; s'il restait du vieil arbre un seul rejeton vivant, il prendrait racine dans le sol, et produirait encore un lugubre feuillage et des fruits amers. Bertram, il faut de la fermeté.

Cal. Prends-y garde, Bertram; j'ai l'œil sur toi.

Bert. Qui se méfie de moi?

Cal. Ce n'est pas moi; car si cela était, tu ne serais pas ici à nous parler de confiance: c'est de ta sensibilité, et non de ta fidélité qu'on se méfie.

Bert. Vous qui m'écoutez, vous devriez savoir qui je suis et ce que je suis: je me suis voué comme vous à renverser l'oppression; j'ai un cœur sensible, j'en conviens, et plusieurs d'entre vous l'ont éprouvé. Quant à ma bravoure, tu dois en savoir quelque chose, toi, Calendaro, qui m'as vu à l'œuvre; pour peu qu'à cet égard il te reste des doutes, je suis prêt à les éclaircir sur ta personne!

Cal. Je ne demande pas mieux, dès que nous aurons mis à fin notre entreprise, que ne doit pas interrompre une querelle particulière.

Bert. Je ne suis point querelleur; mais je suis homme à me conduire devant l'ennemi aussi bien qu'aucun de ceux qui m'écotent; sans cela m'aurait-on choisi pour faire partie des principaux conjurés? Cependant j'avouerai ma faiblesse naturelle; l'idée d'un égorgement général me fait tressaillir; la vue du sang ruisselant sur des têtes blanchies n'est point pour moi un spectacle de triomphe, et dans la mort infligée à un ennemi surpris je ne vois point de gloire; je ne sais malheureusement que trop que nous sommes forcés de commettre de tels actes sur ceux qui ont soulevé de tels vengeurs; mais s'il eût été possible, dans l'intérêt de notre propre gloire, d'excepter quelques têtes de cette proscription universelle, d'enlever à notre entreprise quelques taches de meurtre, afin qu'elle n'en fût pas complètement souillée, j'avoue que cela m'eût fait plaisir; et je ne vois rien là qui justifie les sarcasmes ou les soupçons.

Dag. Calme-toi, Bertram, car nous ne te soupçonnons pas; aie bon courage, c'est notre cause, et non notre volonté, qui exige de tels actes: les eaux pures de la liberté laveront toutes ces taches.

Entrent Israël Bertuccio et le doge, déguisé.

Dag. Salut! Israël.

Les conjurés. Sois le bien-venu! — brave Bertuccio, tu t'es bien fait attendre. — Quel est cet étranger?

Cal. Il est temps de le nommer; nos camarades sont prêts à l'accueillir comme un frère; je les ai prévenus que tu avais conquis un frère à notre cause; ce choix, ayant ton approbation, aura aussi la nôtre, tant est grande notre confiance en tous tes actes. Maintenant, qu'il se découvre.

Isr. Bert. Étranger, avancez!

Le doge se découvre.

Les Conj. Aux armes! — nous sommes trahis, — c'est le doge! Qu'ils meurent tous deux, notre capitaine qui nous livre et le tyran auquel il nous a vendus.

Cal., tirant son épée. Arrêtez! arrêtez! quiconque fera un pas vers eux cessera de vivre. Arrêtez! écoutez Bertuccio. — Eh quoi! l'épouvante vous a saisis

tous, parce qu'un vieillard seul, désarmé, sans défense, est au milieu de vous? — Israël, parle! que signifie ce mystère?

Isr. Bert. Qu'ils s'avancent! qu'ils s'immolent eux-mêmes en nous immolant, et consomment leur ingrat suicide! car à notre vie sont attachées la leur; leur fortune, leurs espérances.

Le Doge. Frappez! — Si j'avais craint la mort plus terrible que celle que peuvent m'infliger vos épées imprudentes, je ne serais pas ici en ce moment: — oh! le noble courage, fils de la crainte, qui vous pousse à vous attaquer à cette tête blanchie et sans défense! Voyez ces chefs vaillants! ils veulent réformer les États, renverser des sénats, et la vue d'un patricien les remplit de fureur et d'effroi! — Tuez-moi, vous le pouvez; je m'en inquiète peu. — Israël, sont-ce là les hommes, les cœurs intrépides dont vous m'avez parlé? regardez-les!

Cal. En vérité! il nous a fait honte, et avec raison. Est-ce là votre confiance dans votre fidèle chef Bertuccio? Vous tournez vos épées contre lui et l'étranger qu'il nous amène! Remettez-les dans le fourreau, et écoutez ce qu'il a à vous dire.

Isr. Bert. Je dédaigne de parler. Ils pouvaient et devaient savoir qu'un cœur comme le mien est incapable de trahir, et qu'investi par eux du pouvoir d'adopter tous les moyens que je jugerais nécessaires au succès de notre entreprise, je n'en ai jamais abusé. Ils devaient être certains que quiconque venait avec moi à cette assemblée, n'y venait que pour être, à son choix, ou notre complice, ou notre victime.

Le Doge. Et laquelle de ces deux alternatives me faudra-t-il subir? Vos actions m'autorisent à douter que la liberté du choix me soit laissée.

Isr. Bert. Seigneur, je serais mort ici avec vous si ces insensés ne s'étaient arrêtés; mais voyez, ils rougissent de cette folle impulsion d'un moment, et baissent la tête; croyez-moi, ils sont tels que je vous les ai représentés. — Parlez-leur.

Cal. Oui, parlez; nous vous écoutons avidement.

Isr. Bert. (aux conjurés). Vous n'avez rien à craindre; il y a plus, vous touchez au moment de triompher. — Écoutez donc, et vous verrez que je ne vous dis rien que de vrai.

Le Doge. Vous voyez ici, comme l'un de vous le disait tout à l'heure, un vieillard désarmé et sans défense; hier encore, vous m'avez vu revêtu de la pourpre officielle, souverain apparent de nos cent îles, présider dans le palais ducal, faire exécuter les décrets d'un pouvoir qui n'est pas à moi, ni à vous, mais à nos maîtres, — aux patriciens. Pourquoi j'étais là, vous le savez ou pensez le savoir; pourquoi maintenant je suis ici, celui d'entre vous qui a été le plus lésé, insulté, outragé, foulé aux pieds, jusqu'à douter s'il était un ver ou un homme, celui-là peut répondre pour moi, en se demandant quels motifs l'ont amené ici. Vous savez ce qui m'est récemment arrivé, tout le monde le sait et en juge autrement que ceux dont la sentence vient d'ajouter l'outrage à l'outrage. Épargnez-moi ce récit. — Elle est là, là, dans mon cœur, cette insulte! — mais des paroles

qui ne se sont déjà que trop exhalées en inutiles plaintes ne feraient que dévoiler plus encore ma faiblesse, et je viens ici pour donner de la force même aux forts, pour les stimuler à agir, et non pour combattre avec des armes de femme; mais qu'est-il besoin que je vous stimule? nos griefs privés sont nés des vices publics de cet État, qui n'est ni une république ni un royaume, puisqu'on y chercherait inutilement un roi et un peuple, mais qui réunit tous les défauts de l'antique Sparte, sans la tempérance et le courage qui constituaient ses vertus. Les seigneurs de Lacédémone étaient des soldats vaillants; les nôtres sont des sybarites, et nous des ilotes dont le plus avili, le plus opprimé, c'est moi, qui ne suis qu'un instrument paré pour jouer le premier rôle dans les cérémonies publiques, comme ces esclaves que les Grecs enivraient pour servir de jouet à leurs enfants. Vous êtes réunis pour renverser cette constitution monstrueuse, ce gouvernement qui n'en est pas un, ce spectre qu'il faut exorciser avec du sang; et alors nous ramènerons les jours de la vérité et de la justice; nous ferons fleurir, dans une république sincère et libre, non une égalité insensée, mais des droits égaux, proportionnés comme les colonnes d'un temple, qui se prêtent une force mutuelle, et donnent à tout l'édifice la solidité et la grâce, en sorte qu'on n'en saurait supprimer aucune partie sans rompre la symétrie de l'ensemble. Pour accomplir ce grand changement, je demande à me joindre à vous, si vous avez confiance en moi; sinon, voilà ma poitrine, frappez! — ma vie est compromise, et j'aime mieux mourir de la main d'hommes libres que de vivre un jour de plus pour jouer mon rôle de tyran, en ma qualité de délégué de la tyrannie: tel je ne suis point, tel je n'ai jamais été, — nos annales en font foi; j'en appelle à mon gouvernement passé, dans bien des contrées et bien des villes; elles vous diront si j'ai été un oppresseur, ou un homme plein de sympathie pour les maux de mes semblables. Peut-être que si j'avais été ce que le sénat voulait que je fusse, un mannequin couvert de pourpre et de colifichets, destiné à siéger au sein du sénat, comme un souverain en peinture, un fléau du peuple, une machine à signer des sentences, un partisan quand même du sénat et des « Quarante », un adversaire de toute mesure n'ayant pas l'assentiment des « Dix », un flatteur servile du conseil, un instrument, un sot, une marionnette, — ils n'eussent jamais pris sous leur protection le misérable qui m'a outragé. Ce que je souffre, c'est ma sympathie pour le peuple qui me l'a valu; beaucoup le savent, et ceux qui l'ignorent encore l'apprendront quelque jour: en attendant, quoi qu'il advienne, je mets au service de votre entreprise les derniers jours de ma vie, — mon pouvoir actuel, tel quel, non le pouvoir du doge, mais celui d'un homme qui a été grand avant qu'on le ravalât à la dignité de doge, et qui a encore du courage et des ressources individuelles; je joue ma gloire (et j'ai eu de la gloire), — ma vie — (c'est ce qu'il y a de moins important, car elle touche à son terme), mon cœur, — mes espérances, mon âme, — sur cette chance! Tel que je suis, je m'offre à vous

et à vos chefs; acceptez ou rejetez en moi un prince qui veut être citoyen ou rien, et qui, pour cela, a quitté un trône.

Cal. Vive Faliero! — Venise sera libre!

Les Conj. Vive Faliero!

Isr. Bert. Camarades! ai-je bien fait? l'adjonction de cet homme à notre cause ne vaut-elle pas une armée?

Le Doge. Trêve d'éloges et de félicitations. Suis-je des vôtres?

Cal. Oui, et le premier parmi nous, comme tu l'es dans Venise. — Sois notre chef et notre général.

Le Doge. Chef! — général! — J'étais général à Zara, chef à Rhodes et à Chypre, prince à Venise: je ne puis pas descendre, je veux dire que je ne suis pas propre à commander une bande de..... patriotes. Quand j'abdique mes dignités, ce n'est pas pour en revêtir de nouvelles, mais pour être l'égal de mes compagnons; — maintenant au fait: Israël m'a communiqué tout votre plan; — il est hardi, mais exécutable avec mon aide, et doit être mis immédiatement à exécution.

Cal. Dès que vous voudrez. N'est-ce pas, mes amis? j'ai tout disposé pour frapper un coup subit; quand sera-ce?

Le Doge. Au lever du soleil.

Bert. Si tôt?

Le Doge. Si tôt? — si tard? — Chaque heure accumule péril sur péril, et, plus que jamais, maintenant que je me suis réuni à vous. Ne connaissez-vous pas le Conseil et les « Dix », les espions, les précautions des patriciens qui se méfient de leurs esclaves, et plus encore du prince dont ils ont fait un esclave? Il faut frapper, vous dis-je, et sans retard, au cœur même de l'hydre; — les têtes alors tomberont.

Cal. Je vous approuve de toute l'énergie de mon âme et de mon épée; nos compagnies sont prêtes, composées chacune de soixante hommes, et, par l'ordre d'Israël, toutes sont maintenant sous les armes, chacune à son rendez-vous particulier, et dans l'attente de quelque grand coup; que tous se rendent au poste qui leur est assigné! Seigneur, quel sera le signal?

Le Doge. Quand vous entendrez la grande cloche de Saint-Marc, qui ne peut être sonnée que par l'ordre spécial du doge (dernier et chétif privilège qu'ils ont conservé à leur prince), marchez sur Saint-Marc!

Isr. Bert. Et là?

Le Doge. Dirigez-vous par des chemins divers; que chaque compagnie débouche par un point différent; répétez sur votre route que les Gênois approchent, qu'on a vu leur flotte, à la pointe du jour, se diriger vers le port; formez-vous en bataille autour du palais, dont la cour sera occupée par mon neveu et les clients de ma maison, tous sous les armes, et prêts à bien faire; quand la cloche sonnera, criez: « Saint-Marc! — l'ennemi est dans nos eaux! »

Cal. Je vois maintenant; — mais continuez, mon noble seigneur,

Le Doge. Tous les patriciens se rendront en foule au conseil, car ils n'oseront pas refuser d'obéir au signal terrible qui retentira du haut de la tour or-

gueilleuse de leur saint patron. Leur moisson, ainsi rassemblée, tombera sous le tranchant de nos glaives, comme sous la faucille; quant aux retardataires et aux absents, dans leur isolement, il nous sera facile d'en avoir raison après que la majorité aura été mise hors d'état de nuire.

Cal. Que ce moment n'est-il venu ! nous ne frapperons pas de main morte.

Bert. Avec votre permission, Calendaro, je répéterai la question que j'ai faite avant que Bertuccio eût adjoint à notre cause cet important allié qui, rendant son succès plus assuré, permet, par conséquent, de faire briller une lueur de clémence sur une partie de nos victimes : — tous sont-ils condamnés à périr dans ce carnage ?

Cal. Tous ceux du moins qui seront rencontrés par moi ou les miens ; nous aurons pour eux la clémence qu'ils ont eue pour nous.

Les conj. Tous ! tous ! Est-ce le moment de parler de clémence ? Quand nous ont-ils témoigné une pitié réelle ou feinte ?

Isr. Bert. Bertram, ta fausse compassion n'est pas seulement une folie, c'est encore une injustice envers tes camarades et la cause que nous défendons ! Ne vois-tu pas que si nous en épargnons quelques-uns, ils ne vivront que pour venger ceux qui auront succombé ? Et comment distinguer maintenant l'innocent du coupable ? Tous leurs actes sont un ; — c'est une émanation unique d'un seul corps, unis qu'ils sont tous pour nous opprimer ! C'est déjà beaucoup que nous laissons la vie à leurs enfants ; je ne sais même pas si ces derniers doivent tous être épargnés indistinctement : le chasseur peut réserver un des petits du tigre, mais qui songerait à conserver le père ou la mère, à moins de vouloir périr sous leurs griffes ? Toutefois, je me rangerai à l'avis du doge Faliero ; qu'il décide s'il faut en épargner quelques-uns.

Le Doge. Ne me demandez rien, — ne me tentez pas avec une semblable question. — Décidez vous-mêmes.

Isr. Bert. Vous connaissez leurs vertus beaucoup mieux que nous, qui ne connaissons que leurs vices publics et l'infâme oppression qui nous les fait détester ; s'il en est un parmi eux qui mérite de vivre, prononcez.

Le Doge. Le père de Dolfino était mon ami, Lando combattit à mes côtés, Marc Cornaro a partagé mon ambassade à Gênes ; j'ai sauvé la vie de Vaniero ; — la sauverai-je une seconde fois ? Plût à Dieu que je pusse les sauver, et Venise aussi ! Tous ces hommes ou leurs pères ont été mes amis jusqu'au moment où ils sont devenus mes sujets ; alors ils se sont détachés de moi comme des feuilles ingrates se détachent de la fleur sur laquelle a soufflé l'aquilon, et m'ont laissé

là, tige épineuse, solitaire, flétrie, ne pouvant plus rien abriter ; puisqu'ils m'ont laissé dépérir, qu'ils périssent !

Cal. Ils ne sauraient exister avec Venise libre.

Le Doge. Vous autres, quoique vous connaissiez et sentiez comme moi la masse de nos communs outrages, néanmoins vous ignorez quel poison est caché dans les institutions de Venise, poison fatal aux sources de la vie, aux liens de l'humanité, à tout ce qu'il y a de vertueux et de sacré sur la terre : tous ces hommes étaient mes amis ; je les aimais ; leur honorable affection me payait de retour ; nous avons servi et combattu ensemble ; ensemble on nous a vus sourire et pleurer ; nous mettions en commun nos douleurs et nos joies ; les liens du sang et du mariage nous unissaient ; nous croissions en âge et en honneurs, — jusqu'au moment où leur propre désir, et non mon ambition, les porta à me choisir pour leur prince. Dès lors adieu ! adieu les souvenirs affectueux, la communauté des pensées ! adieu le lien si doux des vieilles amitiés, alors que les survivants d'un passé qui appartient à l'histoire consolent ce peu de jours qui leur restent, en se chérissant mutuellement, et ne se rencontrent jamais sans voir sur le front l'un de l'autre se réfléchir un demi-siècle, sans évoquer une foule d'êtres maintenant dans la tombe qui reviennent parler à notre oreille des jours écoulés, et ne semblent pas tout à fait morts tant que de cette vaillante, joyeuse, insouciant et glorieuse bande qui ne formait qu'un cœur et qu'une âme, il reste deux vieillards qui ont conservé le souffle pour donner un soupir à leur mémoire, et une voix pour parler de hauts faits qui sans eux n'auraient d'interprète que le marbre funéraire. — Malheur à moi ! malheur à moi ! — Dois-je donc m'y résoudre ?

Isr. Bert. Seigneur, vous êtes ému : ce n'est pas le moment de penser à ces choses.

Le Doge. Encore un instant de patience. — Je ne recule pas : observez avec moi les sombres vices de ce gouvernement. Du moment où je fus doge, et dans la condition que leur volonté m'avait faite, — adieu le passé ! je fus mort pour tous, ou plutôt ils cessèrent d'exister pour moi : plus d'amis, plus d'affections, plus de vie privée ; tout me fut enlevé. On ne m'approcha plus, c'eût été donner de l'ombrage ; on ne pouvait plus m'aimer, la loi ne le prescrivait pas ; on fit de l'hostilité contre moi, c'était la politique du sénat ; on se joua de moi, c'était le devoir d'un praticien ; je fus lésé, cela était dans l'intérêt de l'état ; on ne pouvait me rendre justice, cela eût été suspect. Je devins donc l'esclave de mes propres sujets, en butte à l'inimitié de mes propres amis. J'eus pour gardes des espions ; — pour toute-puissance, des vêtements de parade ; — pour toute liberté, du faste ; — pour con-

¹ Le doge se trouve en face des conspirateurs, qui, dans le premier mouvement, veulent le sacrifier, lui et son introducteur ; mais ils sont apaisés et calmés par un discours de trois pages, qui n'a rien d'ailleurs de remarquable. Ils lui demandent alors si, dans le manège qui se prépare, il n'y a pas quelque sénateur que l'on puisse épargner. Faliero répond : « Ne m'interrogez

pas, ne me tentez pas par cette question, décidez vous-mêmes. »

Mais sur l'insistance de ceux-ci, il donne libre cours à des sentiments naturels aux gens de sa condition, mais peu propres à le recommander à ses nouveaux associés, et reste seul avec le chef des conspirateurs. Le contraste entre ces deux hommes devient encore plus frappant et plus habilement indiqué. JEFFREY.

seil, des géoliers; — pour amis, des inquisiteurs, — et pour vie, l'enfer ! Il ne me restait qu'une source de repos, et ils l'ont empoisonnée ! On a brisé sur mon foyer mes chastes pénates, et j'ai vu s'asseoir sur leurs autels l'obscénité et la dérision¹.

Isr. Bert. Vous avez été cruellement outragé, et avant qu'une autre nuit s'écoule vous serez noblement vengé.

Le Doge. J'avais tout enduré; — cela me faisait mal, mais je l'endurais, — jusqu'au moment où j'ai vu déborder le vase d'amertume, — jusqu'à cette dernière et flagrante insulte, non-seulement laissée sans réparation, mais encore sanctionnée; c'est alors que j'ai fait taire toute sympathie ultérieure, cette sympathie qu'ils avaient étouffée à mon égard depuis longtemps, au moment même où ils prêtaient devant moi le serment de leur fidélité hypocrite ! En cet instant, ils abjuraient leur ami en faisant un souverain, comme des enfants qui se font des jouets pour s'en amuser, — puis les brisent ! Dès lors je n'ai plus vu que des sénateurs complotant dans l'ombre contre le doge, et une réciprocité de haine et de crainte s'établit entre eux, eux craignant qu'il ne leur arrachât la tyrannie, et lui abhorrant ces tyrans. C'est pourquoi il n'y a entre ces hommes et moi aucune relation *privée*; ils n'ont pas le droit d'invoquer des liens qu'eux-mêmes ils ont rompus; je ne vois en eux que des sénateurs punissables pour leurs actes arbitraires; — comme tels, qu'il en soit fait justice.

Cal. Et maintenant il faut agir ! Amis, à nos postes, et puisse cette nuit être la dernière passée en paroles inutiles : il me faut à moi des actions ! Au point du jour, la grande cloche de Saint-Marc me trouvera éveillé.

Isr. Bert. Rendez-vous donc à vos postes : soyez fermes et vigilants ; songez aux maux que nous endurons, aux droits que nous voulons conquérir. Ce jour et cette nuit auront vu nos derniers périls ! Attendez le signal et alors marchez ; je vais rejoindre ma troupe ; que chacun soit prompt à accomplir la tâche qui lui est assignée. Le doge va retourner au palais afin de tout préparer pour le coup décisif ; séparons-nous pour nous réunir bientôt au sein de la liberté et de la gloire.

Cal. Doge, la première fois que nous nous reverrons, ce sera avec la tête de Sténo au bout de cette épée que je vous offrirai mon hommage !

Le Doge. Non, qu'on le garde pour le dernier ; ne

vous détournez, pour frapper une proie si chétive, que lorsqu'un plus noble gibier sera abattu ; son offense ne fut que l'ébullition du vice et de la corruption générale engendrée par l'aristocratie ; il n'eût pu, — il n'eût point osé la risquer dans des jours plus honorables. Tout ressentiment particulier contre lui est absorbé dans la pensée de notre grande entreprise. Un esclave m'insulte, je demande son châtimement à son maître orgueilleux ; si ce dernier s'y refuse, l'offense devient sienne, et c'est à lui d'en répondre.

Cal. Cependant, comme il est la cause immédiate de l'alliance qui donne à notre entreprise une consécration de plus, je lui dois tant de reconnaissance, que je ne serais pas fâché de le récompenser ainsi qu'il le mérite ; le puis-je ?

Le Doge. Vous voudriez couper la main, et moi la tête ; frapper l'écolier, moi le maître ; punir Sténo, moi le sénat. Je ne puis songer à des inimitiés particulières dans la vengeance générale, universelle ; qui, semblable au feu du ciel, doit tout dévorer sans distinction, comme en ce jour où la mer recouvrit les cendres de deux villes.

Isr. Bert. A vos postes donc ! je reste un moment pour accompagner le doge jusqu'au lieu de notre rendez-vous, et m'assurer qu'aucun espion n'est sur nos traces ; de là je cours me réunir à ma troupe sous les armes.

Cal. Adieu donc, — jusqu'au point du jour.

Isr. Bert. Adieu ! bon succès !

Les Conj. Il ne nous manquera pas. — Partons ! seigneur, adieu !

Les conjurés saluent le doge et Israël Bertuccio, et se retirent conduits par Philippe Calendaro. — Le doge et Israël Bertuccio restent.

Isr. Bert. Ils sont à nous ! — notre réussite est certaine ; c'est maintenant que vous allez être véritablement souverain, et vous léguerez à l'avenir un nom immortel qui dépassera les plus grands noms : on avait vu des rois frappés par des citoyens libres, des Césars immolés, des dictateurs brisés par des mains patriciennes, et des patriciens tomber sous le poignard populaire ; mais jusqu'à ce jour, quel prince a conspiré la liberté de son peuple, ou risqué sa vie pour affranchir ses sujets ? Loin de là, ils sont en conspiration permanente contre le peuple, s'occupant à lui forger des chaînes qu'il ne dépose que pour s'armer contre les autres peuples, ses frères, afin que l'oppres-

¹ J'aurais pardonné un coup de poignard ou le poison, tout enfin, excepté cette désolation calculée que l'on a entassée sur moi ; je suis seul près de mon foyer avec mes pénates, jonchant le sol autour de moi. Pouvez-vous supposer que j'oublie ou que je pardonne jamais cela ? Tout autre sentiment a été tué en moi, je ne suis plus sur la terre qu'un spectateur indifférent.

Lettres de Byron, 1819.

² Le grand défaut de *Marino Faliero*, c'est que la nature et le caractère de la conspiration n'excitent pas de sympathie ; peu importe que lord Byron ait été fidèle à l'histoire, si l'événement en lui-même manque d'effet dramatique. Comme Allieri, dont il se rapproche en plus d'un point, lord Byron s'enchaîne inexorablement à un fait historique qui se trouve être tout à fait en dehors des instincts et des sentiments ordinaires de l'humanité. Quelque élevé, quelque coloré que soit son style, la morale

manque ; on cherche en vain ce charme si difficile à définir, si facile à comprendre, qui, répandu sur une œuvre dramatique, excite dans les esprits généreux un enthousiasme divin pour les grands intérêts de l'humanité. Voilà la poésie de l'histoire, c'est ce qui constitue la beauté du *Guillaume Tell* de Schiller ; on la retrouve dans le *Brutus*, et jusqu'à un certain degré dans la conspiration de Pierre et de Jaffier, car le but de ces conspirations est de délivrer leur pays d'une tyrannie humiliante. Mais dans le complot de Marino Faliero, nous ne voyons qu'un homme qui, comme tous les ambitieux, fit d'une querelle particulière une querelle publique. Nous le voyons, pour se venger d'une prétendue injure, se jeter dans une entreprise qui aurait inondé Venise du sang le plus précieux. Est-ce là un de ces spectacles sublimes qui, selon l'aphorisme d'Aristote, sont propres à purger l'esprit par la compassion et la terreur ? *Revue éclectique.*

sion enfante l'oppression, que l'esclavage et la mort aiguissent, sans l'assouvir, l'insatiable appétit de ces Léviathans. Revenons, seigneur, à notre entreprise, — elle est grande, et la récompense plus grande encore; mais pourquoi restez-vous immobile et pensif? il n'y a qu'un moment vous étiez tout impatience.

Le Doge. Le sort en est-il donc jeté? faut-il qu'ils meurent?

Isr. Bert. Qui?

Le Doge. Ceux qu'unissaient à moi le sang, une amitié que le temps et des exploits communs avaient consacrée, — les sénateurs?

Isr. Bert. Vous avez prononcé leur sentence, et elle est juste.

Le Doge. Oui, elle le semble, et elle l'est en effet pour vous; vous êtes un patriote, un Gracchus plébéien, — l'oracle des rebelles, le tribun du peuple; — je ne vous blâme pas, — vous agissez conformément à votre vocation; ils vous ont frappé, opprimé, dégradé; et moi aussi: mais jamais vous ne leur avez parlé; vous n'avez jamais rompu leur pain, partagé leur sel; vous n'avez point approché leur coupe de vos lèvres; vous n'avez point grandi et vieilli avec eux, ri, pleuré avec eux, partagé la joie de leurs banquets; vous n'avez point souri en les voyant sourire, ni échangé avec eux un bienveillant accueil; vous n'avez point eu foi en leur parole; vous ne les avez point portés, comme moi, dans votre cœur. Mes cheveux sont blanchis; il en est de même de ceux des anciens du conseil. Je me souviens du temps où notre chevelure était noire comme le plumage du corbeau; alors nous parcourions ensemble, à la poursuite de notre proie, l'archipel de ces îles arrachées à la domination du musulman perfide; puis-je me résoudre à les voir baignés dans leur sang? Dans chaque coup de poignard qui leur sera porté je croirai voir mon propre suicide!

Isr. Bert. Doge! doge! cette vacillation est indigne d'un enfant; si vous n'êtes pas retombé dans une seconde enfance, rappelez votre fermeté, et ne me faites pas rougir pour vous et pour moi. Par le ciel! j'aimerais mieux succomber dans notre entreprise, ou y renoncer entièrement, que de voir l'homme que je vénère descendre de ses hautes résolutions à de pareilles faiblesses! Vous avez versé le sang dans les batailles, vous avez vu répandre le vôtre et celui des autres; et vous vous effraieriez d'en voir couler quelques gouttes des veines de ces vampires en cheveux blancs, de ces bourreaux de tant de milliers d'hommes, qui ne feront que rendre le sang dont ils se sont gorgés?

Le Doge. Soyez indulgent pour moi! vous me ver-

rez marcher du même pas que vous, et prendre ma part de tous vos périls; ne pensez pas que je chancelle dans ma résolution: oh! non! c'est la certitude même de tout ce que je suis décidé à faire qui me fait ainsi trembler. Mais laissons passer ces dernières émotions qui n'ont que la nuit et vous pour témoins, tous deux témoins indifférents; quand le moment sera venu, ce sera à moi à sonner le glas de mort et à frapper le coup terrible qui dépeuplera plus d'un palais, jettera bas les arbres généalogiques les plus hauts, dispersera leurs fruits sanglants, et stérilisera leur fécondité: je le ferai, je le veux, — je le dois, — je l'ai promis, et rien ne peut me détourner de ma destinée; mais je ne puis envisager sans frémir ce que je dois être, ce que j'ai été! soyez indulgent.

Isr. Bert. Raffermissiez votre âme; je ne sens point de tels remords; je ne les comprends pas. Pourquoi vos résolutions changeraient-elles? vous avez agi et vous agissez encore en toute liberté.

Le Doge. Ah! sans nul doute, — vous ne sentez pas de remords, ni moi non plus, sans quoi je te poignarderais à l'instant, pour sauver des milliers de vies, et en te tuant je ne serais point homicide; vous ne sentez pas de remords, vous marchez à cette œuvre de carnage comme si ces patriciens étaient des cerfs destinés à servir de but à vos carabines. Quand tout sera fini, vous aurez le cœur content, l'âme joyeuse, et vous laverez tranquillement vos mains rouges de sang; mais moi, qui dans cet effroyable massacre irai plus loin que toi et tous les tiens, que serai-je? que me faudra-t-il voir et faire? — O Dieu! ô Dieu! c'est vrai, tu as eu raison de me dire que j'agissais « par ma libre volonté, » et cependant tu te trompes; car je veux agir! n'en doute pas, — ne crains rien; je serai ton plus impitoyable complice! et cependant ce n'est ni à ma libre volonté ni à mon sentiment intime que j'obéis, — tous deux au contraire s'y opposent; mais il y a un enfer dans moi et autour de moi; et, comme le démon qui croit et tremble, j'abhorre mon action tout en la commettant. Partons! partons! va rejoindre tes compagnons, je vais rémuer les partisans de ma maison; n'en doute point, la grande cloche de Saint-Marc réveillera tout Venise, hormis son sénat égorgé; avant que le soleil plane sur l'Adriatique dans toute sa splendeur, il s'élèvera une voix de sanglots, et le mugissement des vagues sera étouffé par le cri du sang! je suis résolu; — partons!

Isr. Bert. De tout mon cœur! tiens la bride à ces mouvements de la passion; rappelle-toi le traitement que ces hommes t'ont fait subir, songe que ce sacrifice doit briser les fers de cette cité, et lui procurer des siècles de liberté et de bonheur: un tyran vérita-

* L'égoïsme profond qui pousse le doge à prendre part au complot le trahit à chaque instant; non pas qu'il reste insensible aux remords qui viennent le visiter par intervalles, mais la terrible unité d'un pareil caractère souffre de ces hésitations qui participent des faiblesses de la nature humaine, et le font reculer devant le meurtre et la désolation. Dans le tourbillon des passions tumultueuses qui s'emparent du cœur au moment d'agir, il est vraiment déraisonnable de lui mettre à la bouche ces effusions sentimentales d'une pitié affectée par ses amis. Ces remords

viennent trop tard, ils ne sont plus que de l'hypocrisie. Ces sentiments sont bons, mais déplacés; ils nous rappellent ces vers de Scarron sur Phlegyas faisant de la morale dans les régions infernales:

Cette sentence est vraie et belle,
Mais dans l'enfer de quoi sert-elle?

Quoique manquant d'effet dramatique, ce passage est d'ailleurs merveilleusement poétique. *R. vue ecclésiastique.*

ble dépeuplerait des empires, il n'éprouverait pas l'étrange pitié qui t'a ému en faveur de quelques hommes traîtres au peuple. Crois-moi, une telle pitié serait plus déplacée encore que l'indulgence du sénat pour Sténo.

Le Doge. Israël, tu as touché la corde douloureuse qui vibre dans mon cœur et y jette la dissonance. Allons, à notre tâche!

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE 4^{re}.

Le palais du patricien Lioni. — Lioni dépose le masque et le manteau que les nobles vénitiens portaient en public. — Il est accompagné d'un domestique.

LIONI.

Je vais me reposer; cette fête m'a véritablement fatigué; c'est la plus brillante que nous ayons eue depuis plusieurs mois, et pourtant je ne sais pourquoi elle m'a laissé une impression de tristesse, un poids douloureux pesait sur mon cœur, même au milieu du tourbillon enivrant de la danse; et bien que j'eusse devant moi la dame de mon amour, que ma main touchât sa main, ce poids m'oppressait, glaçait ma pensée et mon sang, et couvrait mon front d'une sueur froide comme celle de la mort; j'ai essayé, à l'aide d'une gaieté feinte, de secouer cette impression; tout a été inutile. Au milieu des accords d'une musique mélodieuse, les sons lointains d'un glas de mort parvenaient distinctement à mon oreille, comme les vagues de l'Adriatique, en se brisant contre le boulevard extérieur du Lido, dominant, pendant la nuit, les bruits de la cité: si bien que j'ai quitté la fête avant qu'elle fût parvenue à son point culminant; et je viens demander à ma couche, ou des pensées plus tranquilles, ou l'oubli. Antonio, prends mon masque et mon manteau, et allume la lampe de ma chambre.

Ant. Oui, seigneur; commandez-vous quelques rafraichissements?

Lioni. Aucun, excepté le sommeil, et celui-là ne peut se commander. J'espère l'obtenir, malgré l'agitation que j'éprouve. (*Antonio sort.*) Essayons si le grand air calmera mes esprits; la nuit est belle; le vent orageux qui soufflait de l'orient s'est retiré dans son antre, et la lune brille dans toute sa splendeur. Quel silence! (*Il s'approche d'une croisée ouverte.*) Et quel contraste avec le lieu que je viens de quitter, où l'éclat des grandes torches et la lueur plus pâle des lampes d'argent, se reflétant sur les tapisseries des murs, répandaient sur la vaste obscurité de ces galeries sombres aux vitraux obscurs une masse éblouissante de lumière artificielle, qui montre toutes choses autrement qu'elles ne sont! C'est là qu'essayant de rappeler le passé, après une heure pénible employée à la toilette pour donner à son visage les teintes de la jeunesse, après maint regard jeté sur la glace trop fidèle, la femme flétrie par l'âge s'élance dans tout l'orgueil de la parure; se fiant à cette lumière trompeuse et indulgente, elle oublie ses années et croit qu'on les oublie, mais elle se trompe. C'est là que la jeunesse, qui n'a

pas besoin de ces vains atours et n'y songe même pas, vient gaspiller sa fraîcheur véritable, sa santé, sa beauté virginal, dans l'atmosphère malsaine d'une foule échauffée par l'ardeur du plaisir. Elle sacrifie ses heures de repos à ce qu'elle prend pour du plaisir, et demain les premiers rayons du jour éclaireront des joues livides, des yeux éteints, qui avaient encore bien des années à attendre avant que l'âge leur donnât cet aspect. La musique, le banquet, la coupe écumante, les guirlandes, les fleurs, le parfum des roses, — les yeux brillants, les parures éclatantes, — les bras d'albâtre, les chevelures d'ébène, — les tresses, les bracelets, les seins surpassant en blancheur le plumage des cygnes, les colliers ruisselant des trésors de l'Inde, mais moins éblouissants encore que ce qu'ils entourent; ces robes légères et flottantes, comme ces légers nuages qui s'interposent entre le ciel et nos regards; ces pieds agiles, ces pieds de sylphides, dont la gracieuse petitesse laisse deviner la symétrie secrète du beau corps qui se termine si bien; — toute l'illusion de cet éblouissant tableau, ces enchantements réels et mensongers de l'art et de la nature qui nageaient devant moi jusqu'à me donner des vertiges, ces spectacles de la beauté dont s'enivraient mes yeux, comme l'Arabe du désert quand un mirage trompeur présente à sa soif abusée l'onde limpide d'un lac imaginaire, tout cela a disparu. — Il n'y a plus autour de moi que les flots et les étoiles, — qui se reflètent dans l'océan; spectacle plus beau que celui des torches dont une glace opulente réfléchit la lumière; et le vaste firmament, qui est à l'espace ce que l'océan est à la terre, déroule au loin ses plaines d'azur, rafraichies par le premier souffle du printemps. Au haut des cieux, la lune s'avance calme et belle; elle éclaire de sa lumière paisible les murs orgueilleux de ces vastes palais assis au milieu des flots; à les voir avec leurs colonnes de porphyre, leurs façades magnifiques, ornées des marbres conquis à l'Orient, ainsi rangés comme des autels le long du vaste canal, on les prendrait pour autant de trophées glorieux, sortis du sein des eaux; et leur aspect n'est pas moins imposant que ces géants de l'architecture, ces masses colossales et mystérieuses qui semblent élevées par des Titans, et qui, dans les plaines de l'Égypte, rappellent un passé dont il ne reste point d'autres annales. Tout est paisible et doux: aucun son rude ne se fait entendre; et, s'harmonisant avec la nuit, tout ce qui se meut glisse dans l'air comme un esprit aérien. Les sons d'une guitare vigilante qu'un amant fuyant le sommeil fait entendre sous le balcon de sa maîtresse éveillée; le bruit léger d'une croisée qui s'ouvre avec précaution pour lui faire connaître qu'il est entendu, pendant que le cœur du jeune homme frémit comme la corde mélodieuse en voyant une main jeune, délicate, blanche comme la lumière de la lune, avec laquelle elle se confond, qui tremble en ouvrant la fenêtre défendue pour faire entrer l'amour avec l'harmonie; la clarté phosphorique que la rame fait jaillir, le scintillement rapide des lumières lointaines sur les gondoles qui effleurent les ondes; les chants des gondoliers qui se répondent en chœur; une ombre qui çà et là se projette sur le Rialto; le faite

brillant d'un palais, ou la pointe d'un obélisque, voilà tout ce qui frappe l'oreille ou la vue dans la cité fille de l'océan et reine de la terre. — Qu'elle est bienfaisante et douce cette heure de silence ! ô nuit ! je te rends grâces, car tu as dissipé ces horribles pressentiments que je ne pouvais écarter au milieu de la foule : et maintenant, avec le secours salutaire de ta paisible et bénigne influence, je vais m'étendre sur ma couche, quoique ce soit vraiment faire injure à une nuit si belle que de l'employer à dormir¹.

On entend frapper en dehors.

Écoutons ! Quel est ce bruit ? qui vient me voir à pareille heure ?

Entre Antonio.

Ant. Seigneur, un homme qui vient, dit-il, pour affaires urgentes implorer la faveur d'être introduit près de vous.

Lioni. Est-ce un étranger ?

Ant. Sa figure est cachée sous son manteau, mais sa voix et ses gestes ne me sont pas inconnus ; je lui ai demandé son nom, mais il paraît répugner à le dire à tout autre qu'à vous ; il demande avec instance qu'on lui permette de vous approcher.

Lioni. Il y a quelque chose d'étrange dans l'heure que cet homme a choisie pour me voir et dans la manière dont il se présente ! cependant il n'y a pas grand danger à courir : ce n'est pas chez eux que les nobles sont poignardés ; après tout, néanmoins, quoique je ne me connaisse pas d'ennemis à Venise, il est sage d'user de quelques précautions. Fais-le entrer, et retire-toi ; mais appelle quelques-uns de tes camarades qui se tiendront dans la pièce voisine. — Quel peut être cet homme ?

Antonio sort et entre aussitôt accompagné de Bertram, enveloppé de son manteau.

Bert. Seigneur Lioni, je n'ai point de temps à perdre, ni vous non plus. — Faites retirer ce domestique ; j'ai à vous parler en particulier.

Lioni. Il me semble reconnaître la voix de Bertram ; — sors, Antonio. (*Antonio sort.*) Maintenant, étranger, que voulez-vous de moi à cette heure ?

Bert. (*se découvrant.*) Une faveur, mon noble patron ; vous en avez accordé un grand nombre à votre pauvre client Bertram ; ajoutez celle-ci à toutes les autres, et vous le rendrez heureux.

Lioni. Tu m'as connu, dès l'enfance, toujours prêt à t'être utile et à te procurer dans ta condition tous les avantages auxquels un homme de ta classe peut légitimement prétendre ; je te promettrais d'avance de t'accorder ce que tu as à me demander si, en considérant l'heure indue et le mode étrange de ta visite, je ne soupçonnais quelque motif mystérieux ; — mais parle : — que t'est-il arrivé ? quelque folle et subite querelle ? — une rasade de trop ? une prise de corps ? un coup de poignard ? — de ces choses qui arrivent

tous les jours ? Pourvu que tu n'aies pas versé de sang noble, je te garantis ta sûreté ; mais alors il faut t'éloigner, car des amis et des parents irrités, dans le premier emportement de la vengeance, sont plus à craindre à Venise que les lois.

Bert. Seigneur, je vous remercie ; mais —

Lioni. Mais quoi ? tu n'as pas levé une main téméraire contre un homme de notre ordre ? Si cela est, pars, fuis, et ne l'avoue pas ; — je ne voudrais point ta mort, — mais dans ce cas mon devoir me défend de te sauver ! quiconque a versé du sang patricien....

Bert. Je viens pour sauver du sang patricien et non pas pour en répandre ! Il faut que je me hâte de parler ; chaque minute perdue peut entraîner la perte d'une vie ; car le temps a échangé sa faux tardive contre une épée à deux tranchants, et au lieu de sable, il va prendre la cendre des sépulcres pour remplir son sablier ! — garde-toi de sortir demain !

Lioni. Pourquoi pas ? que signifie cette menace ?

Bert. N'en cherche pas la signification, mais fais ce que je te demande en grâce ; — demain ne bouge pas de ton palais, quels que soient les bruits que tu entendras ; quand le mugissement de la foule, — les clameurs des femmes, — les cris des enfants, — les gémissements des hommes, — le cliquetis des armes, — les roulements du tambour, — le son aigu du clairon, la voix des cloches bondissantes feraient entendre à la fois leur vaste et effrayant concert, — ne sors pas que le tocsin n'ait cessé, et même pour cela attends mon retour.

Lioni. Encore une fois, qu'est-ce que cela veut dire ?

Bert. Encore une fois, ne me le demande pas ; mais par tout ce qui est sacré pour toi sur la terre et au ciel, par toutes les âmes de tes pères, — par l'espérance que tu as de marcher sur leurs traces et de laisser après toi des descendants dignes d'eux et de toi, — par tout ce qu'il y a de bonheur dans ton passé et ton avenir, — par tout ce que tu as à craindre dans ce monde et dans l'autre, — par tous les bienfaits que je te dois et dont je m'acquitte aujourd'hui par un bienfait plus grand, reste chez toi, — repose-toi de ta sûreté sur tes dieux domestiques et sur ma parole si tu fais ce que je te conseille ; — sinon, tu es perdu.

Lioni. Je me perds, en effet, dans l'étonnement qui me saisit ; sûrement tu es dans le délire. Qu'ai-je à craindre ? quels sont mes ennemis ? Si j'en ai, pourquoi es-tu ligé avec eux, toi ? ou pourquoi as-tu attendu jusqu'à ce moment pour m'avertir ?

Bert. Je ne puis répondre à cela. Sortiras-tu en dépit de cet avis fidèle ?

Lioni. Je ne suis pas homme à me rendre à de vaines menaces dont j'ignore la cause. A quelque heure que le conseil s'assemble, je ne serai pas du nombre des absents.

¹ Le monologue de Lioni est une halte pleine de calme et de suavité au milieu des horreurs de la pièce, et un de ces obscurs pressentiments de quelque grande catastrophe, comme Shakspeare nous en montre fréquemment. Ce magnifique épisode est étranger au sujet et jaillit tout entier de la fantaisie du poète. Il appartient à cet ordre d'idées mélancoliques qui est particulier à

lord Byron, mais qui ne s'adapte pas avec le caractère des personnages du poème ; c'est la froide contemplation d'un esprit qui plane au-dessus des tempêtes de la vie humaine et des orages des passions, dédaignant de s'y mêler ou d'en subir l'influence.

Bert. Ne me parle point ainsi. Encore une fois, es-tu décidé à sortir?

Lioni. Je le suis, et rien ne m'en empêchera.

Bert. Alors, que le ciel ait pitié de ton âme! — Adieu!...

Il se dispose à s'éloigner.

Lioni. Arrête. — Quelque chose de plus que ma propre sûreté m'oblige à te rappeler; nous ne devons pas nous quitter ainsi, Bertram; il y a longtemps que je te connais.

Bert. Depuis mon enfance, seigneur, vous avez été mon protecteur; à cet âge d'insouciance où le haut rang oublie, ou plutôt n'a point encore appris à se rappeler ses froides prérogatives, nous étions ensemble, nous avons souvent mêlé nos jeux, nos sourires et nos larmes; mon père était le client de votre père, et moi j'étais, pour ainsi dire, le frère nourricier de son fils; nous avons passé ensemble plusieurs années. Moments heureux! moments chers à mon cœur! oh! qu'ils étaient différents de celui-ci!

Lioni. Bertram, c'est toi qui les as oubliés.

Bert. Ni maintenant, ni jamais; quoi qu'il pût advenir, je vous aurais sauvé. Quand nous devînmes hommes, quand vous vous livrâtes aux affaires publiques, comme il convenait à votre rang, et que d'humbles occupations devinrent le partage de l'humble Bertram, il ne fut cependant point oublié par vous; et si la fortune ne m'a pas été plus favorable, ce n'est pas la faute de celui qui est venu fréquemment à mon aide et m'a soutenu dans ma lutte contre les circonstances, ce torrent qui entraîne le faible. Jamais sang noble n'échauffa un cœur plus noble que le vôtre ne s'est montré à l'égard de Bertram, le pauvre plébéien. Que les sénateurs, vos collègues, ne vous ressemblent-ils!

Lioni. Qu'as-tu à dire contre les sénateurs?

Bert. Rien.

Lioni. Je sais qu'il est des esprits farouches et turbulents qui complotent dans l'ombre, qui se retirent dans les lieux écartés et ne sortent que la nuit, enveloppés de leur manteau, pour nous mandier; des soldats-licenciés, des anarchistes mécontents, d'effrénés libertins, vils suppôts des tavernes; tu ne hantes point ces gens; il est vrai que depuis quelque temps je t'ai perdu de vue; mais je t'ai connu menant une vie rangée, tu ne te liais qu'avec d'honnêtes gens, ta mine était joviale; que t'est-il donc arrivé? Ton œil creux, tes joues pâles, ton maintien agité semblent indiquer un cœur où luttent la douleur et la honte.

Bert. Douleur et honte plutôt à la tyrannie maudite qui infecte jusqu'à l'air qu'on respire à Venise et fait délirer les hommes, comme aux derniers moments de son agonie le pestiféré exhale une âme en démence!

Lioni. Bertram, des scélérats t'ont endoctriné; ce ne sont là ni ton langage ni tes sentiments d'autrefois; quelque misérable a soufflé dans ton âme le mécontentement. Je ne veux pas que tu te perdes ainsi. Tu étais bon et humain; tu n'es pas né pour les actes de bassesse que le vice et le crime voudraient te faire commettre; avoue-moi tout. — Confie-toi à moi. — Tu me connais. — Qu'avez-vous donc résolu de faire,

toi et les tiens, que moi, qui suis ton ami, moi, le fils unique de l'ami de ton père, en sorte que notre affection est un héritage que nous devons transmettre à nos enfants, tel que nous l'avons reçu, ou même en y ajoutant encore; qu'as-tu donc résolu de faire, que moi, je doive te regarder comme un homme dange-reux et me tenir renfermé chez moi comme une jeune fille malade?

Bert. Ne m'interrogez pas davantage; il faut que je parte.

Lioni. Et moi, que je sois assassiné! Parle, n'est-ce pas là ce que tu disais, mon cher Bertram?

Bert. Qui parle d'assassiner? ai-je parlé d'assassiner? — C'est faux! Je n'ai pas prononcé un pareil mot.

Lioni. Tu ne l'as pas prononcé; mais dans ton œil sauvage, si différent de ce que je l'ai connu, je vois reluire l'homicide. Si c'est de ma vie qu'il s'agit, prends-la; — je suis désarmé, — et alors pars! Je ne voudrais pas la tenir de la capricieuse pitié d'être pareils à toi et à ceux qui t'emploient.

Bert. Pour épargner ta vie je mets la mienne en péril, pour qu'il ne soit pas touché à un seul de tes cheveux j'expose des milliers de têtes, et quelques-unes aussi nobles, plus nobles même que la tienne.

Lioni. En vérité, excuse-moi, Bertram; je ne mérite pas qu'on m'excepte d'hécatombes aussi illustres. — Qui sont ceux qui courent des dangers et ceux qui nous en menacent?

Bert. Venise et tout ce qu'elle renferme sont comme une famille que la discorde a divisée, et ils périront avant le crépuscule de demain.

Lioni. Nouveaux mystères, plus effrayants encore! Il paraît que toi, ou moi, ou peut-être tous deux, nous touchons à notre perte. Explique-toi sans détour, et tu sauves ta vie, et tu te couvres de gloire; car il est plus glorieux de sauver que de tuer, et surtout de tuer dans l'ombre. — Et donc, Bertram! un tel rôle ne saurait te convenir; il serait beau, vraiment, de te voir porter sur une pique, aux yeux du peuple frissonnant d'horreur, la tête de celui dont le cœur fut ouvert! Et ce peut être là ma destinée, car, j'en fais ici serment, quel que soit le péril dont tu me menaces, je sortirai, à moins que tu ne me fasses connaître les motifs et les conséquences de la démarche qui t'amène ici.

Bert. N'est-il donc aucun moyen de te sauver? Les minutes volent, et tu es perdu! — toi! mon seul bienfaiteur, le seul être qui me soit resté fidèle dans toutes mes vicissitudes. Cependant, ne fais pas de moi un traître; laisse-moi te sauver, — mais épargne mon honneur.

Lioni. Où peut être l'honneur dans une ligue de meurtriers? Qui sont les traîtres, sinon ceux qui trahissent l'État?

Bert. Une ligue est un contrat d'autant plus sacré pour les cœurs honnêtes qui ne sont liés que par leur parole. A mon sens, il n'est pas de traître plus odieux que celui dont la trahison domestique enfonce le poignard dans des cœurs qui s'étaient fiés à lui.

Lioni. Et qui enfonce le poignard dans le mien?

Bert. Ce ne sera pas moi. J'aurais pu résoudre mon

âme à tout, hormis à cela. Tu ne dois pas mourir, toi ! Juge combien ta vie m'est chère, puisque je ris-que tant de vies, que dis-je ! la vie des vies, la li-berté des générations à venir, pour ne pas être l'as-sassin que tu me soupçonnes d'être. — Une fois, une fois encore, je t'en conjure, ne franchis pas le seuil de ton palais.

Lioni. C'est en vain. — Je sors à l'instant même.

Bert. Alors, périsse Venise plutôt que mon ami ! Je vais dévoiler, — livrer, — trahir, — détruire ! — Oh ! l'infâme scélérat que je vais devenir à cause de toi !

Lioni. Dis plutôt le sauveur de ton ami et de l'État ! — Parle, — n'hésite pas ; toutes les récompenses, tous les gages que tu réclameras pour ta sûreté et ton bien-être te seront accordés. Je te promets toutes les richesses que l'État accorde à ses plus dignes servi-teurs ; la noblesse elle-même sera ton partage, pourvu que tu te montres sincère et repentant.

Bert. J'ai fait de nouvelles réflexions ; cela ne se peut. — Je t'aime, — tu le sais, — ma présence ici en est la preuve, et quoique la dernière, ce n'est pas la moindre ; mais après avoir rempli mon devoir en-vers toi je dois le remplir envers mon pays. Adieu ! — nous ne devons plus nous revoir dans cette vie ! — adieu !

Lioni. Holà ! — Antonio ! — Pédro ! — gardez la porte, que personne ne passe. — Qu'on arrête cet homme.

Entrent Antonio et d'autres domestiques armés qui saisissent Bertram.

Lioni continuant. Ayez soin qu'il ne lui soit fait au-cun mal. Apportez-moi mon épée et mon manteau ; mettez quatre rames à la gondole. Dépêchez-vous. (*Antonio sort.*) Nous irons chez Giovanni Gradenigo, et nous enverrons chercher Marc Cornaro. — Ne crains rien, Bertram, cette violence n'est pas moins néces-saire à ta sûreté qu'à celle de l'État.

Bert. Où vas-tu me conduire prisonnier ?

Lioni. D'abord au Conseil des Dix, puis chez le doge.

Bert. Chez le doge ?

Lioni. Assurément. N'est-il pas le chef de l'État ?

Bert. Au lever du soleil, peut-être...

Lioni. Que veux-tu dire ? — Mais nous saurons cela plus tard.

Bert. En as-tu la certitude ?

Lioni. Autant que l'emploi des moyens de douceur nous permet de l'avoir ; au cas où ils ne suffiraient pas, tu connais les Dix et leur tribunal ; tu sais que Saint-Marc a des cachots, et ces cachots des tortures !

Bert. Applique-les donc avant l'aurore qui va bien-tôt paraître. — Encore un mot comme celui-là, et tu périras dans les supplices de la mort à laquelle tu me crois réservé.

Antonio rentre.

Ant. La gondole vous attend, seigneur, et tout est prêt.

Lioni. Veillez sur le prisonnier. Bertram, nous rai-sonnerons ensemble en nous rendant au palais du Ma-gnifico, le sage Gradenigo.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Le palais ducal ; l'appartement du doge.

LE DOGE et son neveu BERTUCCIO FALIERO.

Le Doge. Tous les gens de notre maison sont-ils rassemblés ?

Bert. Fal. Ils sont sous les armes et attendent le signal dans l'enceinte de notre palais de San Polo¹. Je viens chercher vos derniers ordres.

Le Doge. Il est fâcheux que nous n'ayons pas eu le temps de réunir un plus grand nombre de vassaux de mon fief de Val di Marino ; — mais il est trop tard.

Bert. Fal. Il me semble, seigneur, qu'il vaut mieux que les choses soient ainsi ; un rassemblement subit de nos forces eût éveillé des soupçons, et, quoique braves et dévoués, les vassaux de ce district sont trop gros-siers et trop bouillants pour conserver longtemps la discipline prudente que ce service exige, jusqu'à ce que nous en venions aux mains avec nos ennemis.

Le Doge. C'est vrai ; mais une fois le signal donné, voilà les hommes qu'il faut dans une entreprise telle que la nôtre ; ces esclaves des villes ont leurs prédi-lections, leurs antipathies particulières, leurs préjugés contre ou pour tel ou tel noble, ce qui peut les con-duire à dépasser le but, ou à épargner là où la clémence est folie. Les farouches paysans serfs de mon comté de Val di Marino exécuteraient les ordres de leur seigneur sans distinguer entre leurs ennemis par des motifs d'affection ou de haine ; peu leur importe que ce soit Marcello ou Cornaro, un Gradenigo ou un Foscari ; ils n'ont point l'habitude de trembler devant ces vains noms, ni de fléchir le genou devant une as-semblée civile ; il leur faut pour suzerain un chef bardé de fer et non un magistrat en hermine.

Bert. Fal. Nous sommes assez nombreux ; et quant aux dispositions de nos clients à l'égard du sénat, j'en réponds.

Le Doge. Eh bien ! le sort en est jeté : mais pour faire la guerre, pour un service en campagne, par-lez-moi de mes paysans. Je les ai vus faire pénétrer le soleil dans les rangs des Huns, pendant que vos pâles bourgeois, cachés sous leur tente, tremblaient aux sons de victoire de leurs propres trompettes. S'il y a peu de résistance, vous verrez ces citoyens devenus tous des lions, comme leur étendard ; mais, si la par-tie devient plus difficile, vous regretterez avec moi de n'avoir pas derrière vous une bande de nos campa-gnards.

Bert. Fal. Je m'étonne qu'avec ces idées-là vous vous soyez décidé à frapper si tôt le coup décisif.

Le Doge. C'est sur-le-champ ou jamais qu'il faut frapper de tels coups. Une fois que j'eus dompté la faiblesse et le lâche remords qui me tenaient au cœur, alors que je me laissai un instant émuouvoir au sou-venir du passé, j'eus hâte d'en venir à l'exécution : d'abord pour ne point céder de nouveau à de pareilles émotions, ensuite parce que, à l'exception d'Israël et de Philippe Calendaro, le courage et la fidélité de tous

¹ Le palais de la famille du doge.

nos conjurés ne m'étaient pas suffisamment connus ; aujourd'hui peut susciter parmi eux un traître contre nous, comme hier en a suscité mille contre le sénat ; mais une fois lancés, une fois l'épée au poing, il leur faudra marcher dans l'intérêt de leur propre salut ; une fois le premier coup frappé, l'instinct farouche de Caïn, le premier-né, cet instinct qui fermente toujours dans quelque coin du cœur humain, quoique les circonstances en compriment l'explosion, fera de tous ces hommes autant de loups furieux. Il suffit à la foule de la vue du sang pour lui en donner la soif, comme la première coupe de vin est le prélude d'une longue débauche. Quand ils auront commencé, il sera plus difficile de les arrêter que de les pousser en avant ; mais jusque là il suffit d'une parole, d'une paille, d'une ombre, pour changer leurs dispositions. — La nuit est-elle avancée ?

Bert. Fal. Le jour va bientôt paraître.

Le Doge. Alors il est temps de sonner la cloche. Nos hommes sont-ils à leurs postes ?

Bert. Fal. Maintenant, ils doivent y être ; mais ils ont ordre d'attendre, pour sonner, que vous en ayez donné le signal, transmis par moi-même.

Le Doge. C'est bien. — L'aube n'éteindra-t-elle donc jamais ces étoiles qui scintillent encore dans les cieux ? Ma résolution est prise et fermement arrêtée, et l'effort même qu'il m'a fallu faire sur moi pour me décider à purifier par la flamme cette république a mis plus de calme dans mon âme. J'ai pleuré, j'ai tremblé à la pensée de ce funeste devoir ; mais maintenant j'ai fait taire toute émotion inutile, et je regarde fixement la tempête qui s'approche, comme le pilote d'un vaisseau amiral. Cependant, le croiras-tu, mon neveu ? il m'en a coûté pour en venir là plus d'efforts que le destin des nations allait dépendre d'une bataille où je commandais l'une des deux armées, et où des milliers d'hommes devaient infailliblement périr ; oui, pour verser le sang corrompu de quelques despotes orgueilleux, pour accomplir un acte qui a rendu Timoléon immortel, il m'a fallu plus d'empire sur moi-même que pour affronter les fatigues et les dangers d'une vie de combats.

Bert. Fal. Je suis bien aise de voir votre sagesse première imposer silence à la fureur qui vous agitaient avant que votre parti fût arrêté.

Le Doge. C'est toujours ainsi que j'ai été : l'agitation s'empare de moi dans la première pensée d'une résolution, alors que rien ne vient limiter l'empire de la passion ; mais au moment d'agir j'ai toujours été aussi calme que les cadavres gisants autour de moi. C'est ce que n'ignoraient pas ceux qui m'ont fait ce que je suis ; ils ont compté sur le pouvoir que j'ai de dompter mes ressentiments une fois que leur première fougue s'est exhalée ; mais ils ne savaient pas qu'il est des outrages qui font de la vengeance une vertu réfléchie et non une impulsion d'aveugle colère. Dans le sommeil des lois, la justice veille : souvent les âmes outragées font servir au bien public leurs injures particulières, et se justifient à elles-mêmes leurs actes. — Il me semble que le jour commence à paraître, — n'est-il pas vrai ? Regarde, ta vue est plus jeune et

meilleure que la mienne ; — une fraîcheur matinale se répand dans l'air, et à mes yeux, du moins, la mer, vue de cette fenêtre, commence à prendre une teinte plus grisâtre.

Bert. Fal. C'est vrai ; l'aurore commence à poindre dans les cieux.

Le Doge. Pars donc ; va faire donner sur-le-champ le signal, et au premier son de la cloche marche sur le palais avec toutes les forces de notre maison ; j'irai t'y rejoindre. — Les Seize et leurs compagnies se mettront en mouvement simultanément et en colonnes séparées. — Ne manque pas de prendre position à la porte principale, pour expédier les Dix ; nous ne devons nous reposer de ce soin que sur nous-mêmes. — Quant à la populace patricienne, nous pouvons l'abandonner aux glaives plus indifférents de ceux qui sont ligués avec nous. Rappelle-toi que le cri de guerre est : « Saint-Marc ! — les Gênois sont dans le port ! aux armes ! Saint-Marc et liberté ! » — Maintenant, — il faut agir !

Bert. Fal. Adieu donc, mon oncle ! Nous nous reverrons libres et véritablement souverains, ou jamais !

Le Doge. Viens, mon cher Bertuccio, — que je t'embrasse ! — Hâte-toi, car le jour augmente. — Quand tu auras rejoint nos troupes, envoie-moi un messager pour me dire comment les choses vont ; puis fais sonner la cloche d'alarme de Saint-Marc.

Bertuccio Faliero sort.

Le Doge seul. Il est parti ! et chacun de ses pas décide d'une vie. — C'en est fait ! maintenant l'ange de la mort plane sur Venise, et suspend son vol avant d'épancher le vase de colère, comme l'aigle, regardant sa proie du haut des airs, cesse un moment d'agiter ses ailes puissantes, puis tout à coup fond sur elle avec sa serre infaillible. — O jour qui effleures lentement les eaux ! — marche ! — marche ! — je ne veux pas frapper dans l'ombre ; j'aime mieux voir que tous les coups portent. Et vous, vagues d'azur ! je vous ai déjà vues rougies du sang des Gênois, des Sarrasins et des Huns mêlé au sang de Venise, mais de Venise triomphante ; maintenant un seul sang va vous colorer ! celui des Barbares n'adoucirait pas pour nous l'horrible aspect de cette teinte pourprée ; amis ou ennemis, il ne tombera dans ce massacre que des concitoyens. Et j'ai vécu jusqu'à quatre-vingts ans pour cela ! moi que Venise nommait son sauveur ! moi, au nom de qui des millions de bonnets volaient en l'air, et des millions de voix s'élevaient vers le ciel, appelant sur moi ses bénédictions, et la gloire, et de longues années ! — Faut-il que je sois témoin d'un pareil jour ! Mais ce jour, marqué dans le calendrier d'un signe néfaste, sera le commencement d'une ère de bonheur et de gloire. Le doge Dandolo survécut à son quatre-vingt-dixième été pour vaincre des empires et refuser des couronnes ; moi, j'aurai abdiqué une couronne et rendu la liberté à ma patrie ; — mais, hélas ! par quels moyens ? Une noble fin doit les justifier. — Que sont quelques gouttes de sang humain ? C'est faux ! le sang des tyrans n'a rien d'humain ; ces Molochs incarnés se repaissent du nôtre, et il est temps de les rendre aux tombeaux qu'ils ont tant peuplés. — O monde !

ô hommes! qu'êtes-vous? que sont nos plus vertueux projets, qu'il nous faille punir le crime par le crime, et tuer, comme si la mort n'avait que cette voie, alors que quelques années eussent rendu le glaive superflu! Et moi, arrivé sur la limite de ces régions inconnues, faut-il que j'envoie tant de hérauts pour m'y précéder! — Ne nous arrêtons pas à ces pensées. (*Moment de silence.*) Écoutez! il m'a semblé entendre un murmure de voix lointaines et le bruit d'une troupe qui marche au pas! Cela nese peut. — Le signal n'a pas encore sonné. — Pourquoi ce retard? Le messager de mon neveu doit être en route, et peut-être qu'au moment où je parle tourne sur ses énormes gonds la porte de la tour où se balance la cloche colossale, le lugubre oracle dont la voix, interprète des tragiques pressentiments, ne résonne que pour la mort des princes ou l'état en péril. Qu'elle fasse son office; qu'elle fasse entendre pour la dernière fois son tocsin le plus terrible, jusqu'à faire trembler sur sa base la robuste tour! — Quoi! silencieuse encore? J'irais moi-même si mon poste n'était ici pour servir de point de ralliement aux éléments souvent hétérogènes dont se composent ces sortes de ligues⁴, et pour raffermir l'hésitation et la faiblesse en cas de résistance; car s'il doit y avoir lutte, c'est ici, dans le palais, que le combat sera le plus acharné. C'est ici que je dois être en ma qualité de chef de l'entreprise. — Mais, écoutons! — Il vient, — il vient, le messager de mon neveu, du brave Bertuccio. — Eh bien! quelles nouvelles? est-il en marche? tout va-t-il bien? — Qui vois-je ici? — Tout est perdu! — Néanmoins, faisons encore un effort.

Entre un Seigneur de la Nuit avec des gardes, etc., etc.

Le Seign. de la N. Doge, je t'arrête pour hante trahison!

Le Doge. Moi! ton prince! pour haute trahison? — Qui sont-ils ceux qui osent voiler leur propre trahison sous un tel ordre?

Le Seign. de la N. exhibant son ordre. Voici l'ordre du Conseil des Dix assemblés.

Le Doge. Où et pourquoi sont-ils assemblés? Ce conseil n'est légal que lorsque le prince le préside, et ce devoir est le mien. Je te somme, au nom du tien, de me laisser passer ou de me conduire à la Chambre du Conseil.

Le Seign. de la N. Duc, cela ne se peut : le Conseil n'est pas assemblé dans le lieu ordinaire de ses séances, mais au couvent de Saint-Sauveur.

Le Doge. Tu as donc l'audace de me désobéir?

Le Seign. de la N. Je sers l'État et le dois servir fidèle-

ment : j'ai pour mandat l'ordre de ceux qui gouvernent.

Le Doge. Jusqu'à ce que ce mandat soit revêtu de ma signature, il est illégal; et dans son application actuelle, c'est un acte de rébellion. As-tu bien calculé ce que vaut la vie, que tu oses ainsi assumer la responsabilité d'un acte illégal?

Le Seign. de la N. Mon devoir est d'agir et non de répliquer. — Je suis envoyé ici pour garder votre personne, et non pour vous entendre et vous juger.

Le Doge (à part). Il faut gagner du temps; — pourvu que la cloche sonne, tout peut encore aller bien. Hâte-toi, Bertuccio! — Hâte-toi! — Hâte-toi! — notre destinée tremble dans la balance, et malheur aux vaincus, que ce soit le prince et le peuple, ou le sénat et les esclaves! (*On entend sonner la grosse cloche de Saint-Marc.*) Elle sonne! elle sonne! (*Tout haut.*) Entends-tu, Seigneur de la Nuit? Et vous, esclaves, dépositaires tremblants d'un pouvoir mercenaire, c'est votre glas de mort! — Sonne, sonne, tocsin redoutable! Maintenant, misérables, par quelle rançon rachèterez-vous votre vie?

Le Seign. de la N. Malédiction! ayez la main sur vos armes et gardez la porte. Tout est perdu si on ne fait bientôt taire cette cloche terrible. Il faut que l'officier se soit égaré en route, ou qu'il ait rencontré quelque obstacle imprévu et funeste. Anselme, marche droit à la tour avec ta compagnie; que le reste demeure avec moi.

Une partie des gardes sortent.

Le Doge. Malheureux! si tu tiens encore à ta méprisable vie, implore ma pitié, elle n'a pas une heure à durer encore! Oui! oui! envoie tes lâches sicaires, ils ne reviendront plus.

Le Seign. de la N. Soit; ils mourront en faisant leur devoir, et moi aussi.

Le Doge. Insensé! l'aigle superbe vole à une proie plus noble que toi et tes myrmidons; — vis, pourvu que ta résistance n'expose point ta tête; et si une âme aussi ténébreuse peut regarder le soleil en face, apprend à être libre.

La cloche cesse de sonner.

Le Seign. de la N. Et toi, apprend à être prisonnier. — Il a cessé, le coupable signal qui devait lancer contre les patriciens la mente populaire. — Le glas de mort à sonné, mais ce n'est pas pour le sénat.

Le Doge (après un moment de silence). Tout est silencieux! tout est perdu.

Le Seign. de la N. Maintenant, Doge, dénonce-moi comme l'esclave rebelle d'un conseil de révoltés. N'ai-je pas fait mon devoir?

Le Doge. Tais-toi, misérable! Tu as fait un digne

⁴ Ce ne sont point les beaux sentiments pompeusement exprimés qui manquent dans cette pièce; mais, quoique placés dans la bouche des différents personnages, le poète en est seul responsable; ils semblent entièrement étrangers à la pièce; ils ne ressortent point naturellement des événements et ne concluent point à un but moral, car c'est surtout ce qui manque à cette tragédie. Tandis que, suivant les règles de la justice poétique, de sévères châtimens attendent les criminels, le poète, au contraire, s'efforce de justifier le crime du doge. Un autre défaut est l'absence de progression dramatique; l'action languit depuis le commencement jusqu'à la fin. La principale source de cette paralysie vient

de ce que le poète se substitue à ses caractères; c'est lui qui philosophe froidement lorsque les personnages devraient agir. Ce défaut est tellement capital que dans le moment le plus grave lorsque Falerio attend dans une horrible anxiété le signal de la terrible cloche, le doge trouve le loisir et le sang-froid de réciter des abstractions et des généralités sur les plaies de la nature; et lorsque le complot est dévoilé, il ne songe pas qu'il est déraisonnable et indigne de la fierté de son caractère de discuter techniquement la légalité de l'ordre avec lequel on l'arrête. La réponse de l'officier est beaucoup plus sensée. *Revue électorale.*

exploit, tu as gagné le prix du sang, et ceux qui t'emploient te récompenseront; mais tu as été envoyé ici pour me garder, et non pour éroder, comme tu viens toi-même de le dire; — remplis donc ta charge, mais que ce soit en silence, comme tu le dois; car, quoique ton prisonnier, je n'en suis pas moins ton prince!

Le Seign. de la N. Mon intention n'est pas de manquer au respect dû à votre rang; en cela je vous obéirai.

Le Doge (à part). A présent, il ne me reste plus qu'à mourir; et cependant combien il s'en est peu fallu que je ne réussisse! J'aurais succombé avec orgueil au milieu de mon triomphe; mais le voir ainsi m'échapper! —

Entrent des Seigneurs de la Nuit avec Bertuccio Faliero, prisonnier.

Le sec. Seign. de la N. Nous l'avons saisi sortant de la tour où, par l'ordre du doge, dont il était porteur, le signal avait commencé à sonner.

Le prem. Seign. de la N. Tous les passages qui conduisent au palais sont-ils occupés?

Le sec. Seign. de la N. Ils le sont tous; — mais cela n'est point important. Les chefs sont tous dans les fers; on en juge déjà quelques-uns. — Leurs complices sont dispersés, et plusieurs arrêtés.

Bert. Fal. Mon oncle!

Le Doge. Il est inutile de lutter contre la fortune; la gloire a déserté notre maison.

Bert. Fal. Qui l'eût pu croire? — Ah! un moment plus tôt!

Le Doge. Ce moment-là eût changé la face des siècles; celui-ci nous livre à l'éternité; — nous subirons notre sort comme des hommes dont le triomphe ne réside pas dans le succès, et dont l'âme, quoi qu'il advienne, sait faire face à toutes les destinées. Ne te laisse pas abattre, ce n'est qu'un court passage. — Je voudrais partir seul, mais si, comme cela est probable, il nous faut partir ensemble, montrons-nous, en mourant, dignes de nos pères et de nous.

Bert. Fal. Mon oncle, je ne vous ferai point rongir.

Le prem. Seign. de la N. Seigneurs, nous avons l'ordre de vous garder dans deux pièces séparées jusqu'au moment où le Conseil vous fera comparaître devant lui pour vous juger.

Le Doge. Nous juger! Veulent-ils donc pousser leur mystification jusqu'au bout? Qu'ils en agissent avec nous comme nous en aurions agi avec eux, mais avec moins de pompe. C'est un jeu d'homicide mutuel: nous avons joué à qui mourrait le premier; ils ont gagné, mais leurs dés étaient pipés. — Qui à été notre Judas?

Le prem. Seign. de la N. Je ne suis pas autorisé à répondre à cette demande.

Bert. Fal. J'y répondrai, moi. — C'est un certain Bertram, qui fait en ce moment ses révélations à la junte secrète.

Le Doge. Bertram, le Bergamasque! de quels vils instruments nous nous servons pour perdre ou pour sauver! Ce lâche, souillé d'une double trahison, va recueillir des récompenses et des honneurs; l'histoire le placera à côté des oies du Capitole, dont le cri nazillard éveilla Rome et à qui on décerna un triomphe annuel, tandis que Manlius, le vainqueur des Gaulois, fut précipité du haut de la roche Tarpeienne.

Le prem. Seign. de la N. Il se rendit coupable de trahison et voulut usurper la tyrannie.

Le Doge. Il sauva l'État et voulut réformer ce qu'il avait sauvé; — mais tout cela est inutile. — Allons, messieurs, faites votre œuvre.

Le prem. Seign. de la N. Noble Bertuccio, il faut que nous vous fassions passer dans une pièce intérieure.

Bert. Fal. Adieu, mon oncle! J'ignore si nous devons nous revoir dans cette vie; mais ils permettront sans doute que nos cendres soient réunies.

Le Doge. Oui, ainsi que nos âmes, qui survivront et feront ce que notre argile ainsi entravée n'a pu faire. Ils ne pourront anéantir la mémoire de ceux qui ont voulu les renverser de leurs trônes coupables, et notre exemple trouvera des imitateurs, bien que dans un avenir lointain.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

La salle du Conseil des Dix, qui, réunis aux sénateurs qu'ils se sont adjoints, composent la junte destinée à juger Marino Faliero et ses complices.

BENINTENDE, président du Conseil des Dix; Israël Bertuccio et PHILIPPE CALENDARO, retenus prisonniers; BERTRAM, LIONI; témoins, gardes, officiers, etc., etc.

Ben. 2. Après une démonstration aussi claire de pur crime, il ne reste plus qu'à prononcer sur ces hommes endurcis la sentence de la loi; — tâche douloureuse pour ceux dont le devoir est d'articuler l'arrêt, et pour ceux qui doivent l'entendre. Hélas! pourquoi faut-il que cette tâche retombe sur moi, et que l'époque de ma magistrature soit souillée, dans les âges à venir, par cette infâme et criminelle trahison, ourdie pour renverser un état juste et libre, connu du monde entier pour être le boulevard des chrétiens contre le Sarrasin et le Grec schismatique, contre le sauvage Hun et le Franc non moins barbare! une ville qui a ouvert à l'Europe les trésors de l'Inde, le dernier refuge des Romains contre les vengeances d'Attila, la reine de l'Océan, la triomphante rivale de l'orgueilleuse Gènes! c'est pour saper le trône de cette noble cité, que ces hommes perdus ont risqué et livré à la loi leurs misérables vies! — Qu'ils meurent donc!

Isr. Bert. Nous sommes prêts, c'est un service que nous ont rendu vos tortures. Qu'on nous fasse mourir.

Ben. Si vous avez quelque chose à dire qui puisse

¹ Le cinquième acte, qui s'ouvre par le jugement des conspirateurs, se rapproche davantage du style de Pierre et de ses compagnons dans la pièce d'Otway. Après eux le doge est introduit. Tout ce qui le concerne est énergiquement écrit. JEFFREY.

² Dans les notes de *Marino Faliero* il serait bon de dire que Benintende ne faisait pas réellement partie du Conseil des Dix, mais était grand chancelier, office séparé, quoique fort important. C'est moi qui ai fait ce changement. *Lettres de Byron.*

vous obtenir un adoucissement de peine, la junte est prête à vous entendre ; si vous avez quelques aveux à faire, il en est temps encore, et peut-être vous profiteront-ils.

Isr. Bert. Nous sommes ici pour écouter, et non pour parler.

Ben. La preuve de vos crimes résulte pleinement des aveux de vos complices et de toutes les circonstances qui viennent les corroborer ; néanmoins nous voudrions entendre de votre propre bouche un aveu complet de votre trahison : sur le bord de ce gouffre redoutable d'où l'on ne revient pas, la vérité seule peut vous profiter sur la terre et au ciel. Parlez donc ; quel était votre motif ?

Isr. Bert. La justice.

Ben. Votre but ?

Isr. Bert. La liberté.

Ben. Vos paroles sont brèves.

Isr. Bert. De même que ma vie : j'ai été élevé en soldat, et non en sénateur.

Ben. Vous croyez peut-être par ce laconisme braver vos juges et retarder la sentence.

Isr. Bert. Soyez aussi expéditifs que moi ; et soyez certains que je préfère cette faveur-là à votre pardon.

Ben. Est-ce là tout ce que vous avez à répondre au tribunal ?

Isr. Bert. Allez demander à vos bourreaux ce que les tortures nous ont arraché ; livrez-nous de nouveau à leur merci ; il reste à notre corps quelques gouttes de sang, et quelque sensibilité à nos membres meurtris : mais vous n'oseriez le faire ; car, si nous y succombions, — et vous ne nous avez laissé que bien peu de vie à dépenser sur vos chevaux déjà gorgés de notre sang, — vous perdriez le spectacle de notre supplice que vous voulez donner à vos esclaves, pour les effrayer et consolider leur esclavage ! Des gémissements ne sont pas des paroles, l'agonie n'est pas un assentiment ; l'affirmation ne mérite pas créance si la nature, succombant à l'excès de la douleur, oblige l'âme à un mensonge pour obtenir un court répit : — que prétendez-vous nous infliger, la torture ou la mort ?

Ben. Quels étaient vos complices ?

Isr. Bert. Le sénat.

Ben. Que voulez-vous dire ?

Isr. Bert. Demandez-le à ce peuple souffrant, que des crimes de vos patriciens ont poussé au crime.

Ben. Vous connaissez le doge ?

Isr. Bert. Je combattais sous ses ordres à Zara, pendant que vous étiez ici, occupés à gagner, par des discours, vos dignités actuelles ; nous risquions notre vie pendant que vos accusations et vos défenses n'exposaient que la vie des autres ; pour ce qui est du reste, tout Venise connaît son Doge par ses grandes actions et les insultes du sénat.

Ben. Avez-vous eu des conférences avec lui ?

Isr. Bert. Je suis fatigué de vos questions plus

encore que de vos tortures ; je vous prie de passer à la sentence.

Ben. Elle ne tardera pas. — Et vous, Philippe Callendaro, qu'avez-vous à objecter à votre condamnation ?

Cal. Je n'ai jamais été un grand parleur, et maintenant je n'ai pas grand'chose à dire qui en vaille la peine.

Ben. Une nouvelle application à la torture pourrait changer votre ton.

Cal. C'est vrai ; elle a déjà produit sur moi cet effet ; mais elle ne changera pas mes paroles, ou si elle le faisait....

Ben. Eh bien ?

Cal. Des aveux obtenus sur le chevallet auront-ils quelque valeur aux yeux de la loi ?

Ben. Assurément.

Cal. Quelque soit le coupable signalé par moi :

Ben. Sans aucun doute, nous le mettrons en jugement.

Cal. Et sa vie dépendra de ce témoignage ?

Ben. Pourvu que vos aveux soient complets et explicites, il aura à défendre sa vie à notre tribunal.

Cal. En ce cas, président, prends garde à toi ! car je jure par l'éternité qui s'ouvre béante devant moi que c'est toi, et toi seul, que je dénoncerai, si on me fait subir une seconde fois la torture.

Un Memb. de la J. Seigneur président, il serait peut-être convenable de procéder au jugement ; il n'y a plus rien à tirer de ces hommes.

Ben. Malheureux ! préparez-vous à une mort immédiate. La nature de votre forfait, nos lois, le péril de l'État, — ne vous laissent pas une heure de répit. — Gardes ! conduisez-les sur le balcon aux colonnes rouges, où le doge se place le jendi gras¹ pour assister au combat des taureaux ; là, qu'il en soit fait justice, et que leurs corps suspendus restent sur le lieu de l'exécution, exposés aux regards du peuple assemblé ! — et que le ciel ait pitié de leurs âmes.

La Junte. Ainsi soit-il !

Isr. Bert. Adieu, seigneurs ! c'est pour la dernière fois que nous nous trouvons ensemble.

Ben. Et de peur qu'ils ne tentent de soulever la multitude irritée, — gardes, qu'ils soient conduits bâillonnés² au lieu de l'exécution. — Qu'on les emmène !

Cal. Quoi ! ne pourrions-nous pas même dire adieu à un ami bien cher, ou adresser une dernière parole à notre confesseur ?

Ben. Un prêtre vous attend dans la pièce voisine ; quant à vos amis, cette entrevue leur serait pénible, et ne vous serait d'aucune utilité.

Cal. Je savais bien qu'on nous bâillonnait pendant notre vie, tous ceux du moins qui n'avaient pas le courage de dire librement leurs pensées au péril de leurs jours ; néanmoins, je croyais que dans nos derniers moments, la liberté de la parole, cette chétive

¹ *Giovedì grasso*, — jeudi gras. C'était le jour du jugement. Je n'ai pu transporter littéralement cette date dans la pièce.

² Historique. Voyez l'Appendice.

faveur accordée aux mourants , ne nous serait pas refusée ; mais puisque....

Isr. Bert. Laisse-les faire comme ils l'entendent , brave Calendaro ! Que nous importent quelques paroles de plus ou de moins ? Mourons sans recevoir d'eux la moindre marque de faveur ; notre sang ne s'en élèvera contre eux qu'avec plus de force , et témoignera contre leurs atrocités plus que ne pourrait le faire un volume prononcé ou écrit de nos dernières paroles. Notre voix les fait trembler ; — ils redoutent jusqu'à notre silence. — Qu'ils vivent en proie à leurs terreurs ! — Abandonnons-les à leurs pensées , et que les nôtres ne s'adressent plus qu'au ciel ! Marchez , nous sommes prêts.

Cal. Israël , si tu m'avais voulu croire , tout ceci ne serait pas arrivé , et ce pâle scélérat , ce lâche Bertram aurait....

Isr. Bert. Tais-toi , Calendaro ! A quoi bon penser à cela maintenant ?

Bert. Hélas ! j'aurais désiré vous voir mourir en paix avec moi. Ce rôle pénible , je ne l'avais point cherché ; il m'a été imposé. Dites-moi que vous me pardonnez ! Hélas ! je ne me pardonnerai jamais à moi-même ! — Ne me regardez pas avec colère.

Isr. Bert. Je meurs , et je te pardonne.

Cal. (*crachant vers lui*¹). Je meurs et je te méprise !

Les gardes emmènent Israël Bertuccio et Philippe Calendaro.

Ben. Maintenant que nous en avons fini avec ces criminels , il est temps que nous prononcions la sentence du plus grand coupable que présentent nos annales , du doge Faliero. Les preuves sont complètement acquises , les circonstances et la nature de son crime exigent une procédure rapide ; le ferons-nous venir pour entendre son arrêt ?

La Junte. Oui ! oui !

Ben. Avogadori , amenez le Doge en présence du Conseil.

Un Membre de la Junte. Et les autres , quand les fera-t-on comparaître ?

Ben. Quand nous aurons prononcé sur le sort de tous les chefs. Quelques-uns se sont enfuis à Chiozza , mais plusieurs milliers de soldats sont à leur poursuite ; et les précautions prises sur la terre ferme ainsi que dans les îles font espérer que pas un seul n'échappera pour aller en pays étranger exhaler contre le Sénat les calomnies de la trahison.

Entre le Doge , prisonnier , accompagné de gardes , etc.

Doge , car vous l'êtes encore , et légalement vous devez être considéré comme tel jusqu'au moment où on dépoillera de la toque ducale cette tête qui n'a pu porter avec une dignité calme une couronne plus noble que les empires ne peuvent en conférer , mais qui a conspiré la ruine de vos pairs , de ceux qui vous ont fait ce que vous êtes , et voulu éteindre dans le sang la gloire de Venise. — Les Avogadori ont déjà mis sous vos yeux toutes les preuves qui s'élèvent contre vous , et jamais plus nombreux témoignages n'ont exhumé leurs ombres sanglantes pour confondre un coupable. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Le Doge. Que vous dirai-je , puisque ma défense doit être votre condamnation ? Vous êtes tout à la fois les coupables et les accusateurs , les juges et les bourreaux ! — Faites usage de vos pouvoirs.

Ben. Vos principaux complices ayant tout avoué , il ne vous reste aucun espoir.

Le Doge. Et qui sont-ils ?

Ben. Ils sont nombreux ; mais le premier est devant vous , au sein de la cour , Bertram de Bergame ; — avez-vous quelques questions à lui adresser ?

Le Doge (*le regardant avec mépris*). Non.

Ben. Deux autres , Israël Bertuccio et Philippe Calendaro , ont avoué leur complicité avec le Doge.

Le Doge. Et où sont-ils ?

Ben. Ils sont dans leur dernière demeure , et rendent compte maintenant au ciel de ce qu'ils ont fait sur la terre.

Le Doge. Ah ! il est donc mort , le Brutus plébicien ! et l'ardent Cassius de l'arsenal aussi ! — Comment ont-ils pu venir leur dernière heure ?

Ben. Pensez à la vôtre , qui s'approche ! Ainsi , vous refusez de vous défendre ?

Le Doge. Je ne puis plaider ma cause devant mes inférieurs , et je ne vous reconnais pas le droit de me juger ; quelle loi vous le confère ?

Ben. Dans les grandes crises , la loi doit être refaite ou réformée. Nos pères n'avaient point établi de peine pour un tel crime , comme autrefois à Rome on avait oublié sur les tables de la loi le châtimement du parricide , parce qu'on ne pouvait appliquer de dispositions pénales à ce qui n'avait point de nom dans ces grands crimes , point de place dans leur pensée. Qui jamais eût pu prévoir que la nature humaine pût être souillée par l'homocide attentat d'un fils contre son père ,

¹ L'avis de Foscolo est que Calendaro crachant au visage de Bertram est fidèle au caractère de sa nation. L'objection , je n'y attends. Les Italiens et les Français , avec leurs mouchoirs de poche , — « ces drapeaux de l'abomination , » — crachent partout , et surtout vous crachent à la figure , puis trouvent que cracher sur la scène c'est se montrer trop familier ; mais nous qui ne crachons nulle part , excepté sur la figure d'un autre pour l'insulter , nous ne pouvons sentir cela. Rappelons-nous Massinger et Kean dans *Mr Giles Overreach*.

Lord thus I spit at thee and at thy counsel!

Je crache ainsi sur toi et ton conseil.

D'ailleurs , Calendaro ne crache pas à la figure de Bertram , mais sur lui , ainsi que font les musulmans en proie à une violente colère. Cependant il ne méprise pas Bertram , comme il

affecte de le dire , comme nous faisons tous lorsque nous pensons avoir affaire à un inférieur ; il est irrité de ne pouvoir mourir à sa manière , quoiqu'il soit loin de redouter la mort ; puis il se rappelle que dès le premier jour il a soupçonné et haï Bertram. Israël Bertuccio est plus froid et plus concentré ; il agit par *principe* et pour l'exemple ; Calendaro , d'après l'exemple et l'*impulsion* qu'il reçoit ; il y a là pour vous un argument. Le doge se répète , c'est vrai ; mais cela vient du développement de sa passion , et parce que , tout en s'adressant à différentes personnes , il n'est occupé que d'une seule chose qui domine son esprit. Les discours sont longs , c'est vrai , mais j'écris pour la lecture , et plutôt d'après les modèles français et italiens que d'après les vôtres. Je ne fais pas beaucoup de cas de tous nos vieux dramaturges ; qui , Dieu merci , sont assez prolixes , regardez-*y*. *Lettres de Byron*.

d'un prince contre son royaume? Votre crime nous a fait promulguer une loi qui constituera un précédent contre les grands coupables qui tenteraient un jour de monter à la tyrannie par la voie de la trahison, et qui, non contents de posséder un sceptre, voudraient le convertir en un glaive à deux tranchants! La place de Doge ne vous suffisait-elle pas? Qu'y a-t-il au-dessus de la seigneurie de Venise?

Le Doge. La seigneurie de Venise! vous m'avez trahi, vous, vous tous, traîtres qui siégez ici! J'étais votre égal par ma naissance, votre supérieur par mes actes; vous m'avez enlevé à mes honorables travaux, dans des contrées lointaines, — sur l'Océan, sur les champs de bataille, — au sein des villes; — vous m'avez choisi pour faire de moi une victime couronnée, enchaînée, pieds et poings liés, sur l'autel où vous seuls pouviez sacrifier. Mon élection, que j'ignorais, — je ne l'avais ni recherchée, — ni désirée, — ni rêvée; — on vint me surprendre à Rome, et il me fallut obéir; mais à mon arrivée, je vis qu'en addition à la jalouse vigilance qui vous a toujours conduits à frustrer, à contrarier les meilleures intentions de votre souverain, vous aviez, dans l'intervalle de mon départ de Rome à mon arrivée dans la capitale, réduit et mutilé le petit nombre de privilèges laissés au doge de Venise; tout cela je le supportai, et je le supporterais encore si le contact impur de votre licence n'était venu souiller jusqu'à mes foyers; et je vois parmi vous l'infâme qui m'a outragé, digne juge d'un tel tribunal.

Ben. (l'interrompant). Michel Sténo est ici en vertu de sa charge, comme membre des Quarante, les Dix ayant cru devoir s'adjoindre un certain nombre de sénateurs pour s'aider de leurs lumières dans une affaire aussi importante et aussi insolite; il lui a été fait remise de la punition prononcée contre lui, par ce motif que le Doge, institué pour prêter main-forte à la loi, ayant tenté d'abroger toutes les lois, n'a pas le droit de réclamer contre d'autres citoyens l'application de ces mêmes institutions que lui-même renie et foule aux pieds.

Le Doge. Sa PUNITION! J'aime bien mieux le voir siégeant ici, repaissant ses regards du spectacle de ma mort, que subissant la peine dérisoire à laquelle votre perverse, apparente et hypocrite justice l'avait condamné. Tout infâme que soit son crime, c'est la pureté même, comparé à votre protection.

Ben. Se peut-il que l'illustre Doge de Venise, courbé sous le poids des années et des honneurs de trois quarts de siècle, ait pu se laisser emporter comme un enfant, au point que la provocation irrésistible d'un jeune homme ait suffi pour étouffer en lui tout sentiment, toute sagesse, tout devoir, toute crainte salutaire!

Le Doge. Il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie; — c'est la dernière goutte versée qui fait déborder la coupe, et depuis longtemps la mienne était pleine. Vous opprimiez et le prince et le peuple; j'ai voulu affranchir l'un et l'autre, et j'ai échoué dans cette double tentative. Si j'avais réussi, j'eusse été récompensé par la gloire, la vengeance, la vic-

toire, et un nom tel qu'il eût fait rivaliser l'histoire de Venise avec celle de la Grèce et de Syracuse, alors qu'elles virent briser leurs fers et s'ouvrir pour elles une longue ère de bonheur et de gloire, et m'eût fait prendre place à côté de Gélon et de Thrasybule. — Puisque j'ai succombé, je sais que je n'ai à recueillir dans le présent que l'infamie et la mort. — L'avenir me jugera quand Venise ne sera plus ou sera libre; jusque-là la vérité sera esclave. N'hésitez pas; je n'aurais point eu de pitié pour vous, je ne vous en demande pas. J'ai joué ma vie à un jeu immense; j'ai perdu, prenez ce que j'aurais pris moi-même. Je me serais promené solitaire parmi vos tombeaux, vous pouvez accourir en foule autour du mien; qu'il soit par vous foulé aux pieds comme l'a été mon cœur de mon vivant.

Ben. Vous avonez donc votre crime et reconnaissez la justice de notre tribunal?

Le Doge. J'avoue avoir succombé. La fortune est femme; depuis ma jeunesse elle m'accorda ses faveurs, j'ai eu tort, à mon âge, de compter encore sur ses premiers sourires.

Ben. Vous ne contestez donc en rien notre équité?

Le Doge. Nobles Vénitiens! ne me tourmentez pas de questions, je suis résigné à tout; mais il y a encore en moi du sang de mes jours meilleurs, et je ne suis pas doué d'une patience excessive. Épargnez-moi tout interrogatoire ultérieur, qui ne servirait qu'à transformer un procès en débats. Mes réponses ne feraient que vous offenser et réjouiraient vos ennemis, déjà trop nombreux. Il est vrai que ces murs lugubres n'ont pas d'échos; mais les murs ont des oreilles et même des langues; et si la vérité n'a pas d'autres moyens de franchir cette enceinte, vous qui me condamnez, vous qui me redoutez et m'immolez, vous ne pourriez emporter dans votre tombe ce que je vous aurais dit en bien ou en mal; ce secret serait un fardeau trop pesant pour vos âmes: qu'il dorme donc dans la mienne, à moins que vous ne veuillez attirer sur vous un danger deux fois plus grand que celui auquel vous venez d'échapper. Telle serait ma défense si je voulais la rendre fameuse et lui donner toute la latitude qu'elle comporte; car les paroles vraies sont des choses, et celles des mourants leur survivent et quelquefois les vengent. Laissez les miennes ensevelies si vous voulez me survivre; acceptez ce conseil, et, quoique durant ma vie vous ayez souvent soulevé ma colère, laissez-moi mourir en paix; vous pouvez m'accorder cette faveur. — Je ne nie rien, ne me défends en rien, — ne vous demande rien, si ce n'est le privilège du silence et l'arrêt de la cour!

Ben. La plénitude de cet aveu nous épargne la dure nécessité d'employer la torture pour vous arracher la vérité tout entière.

Le Doge. La torture! vous m'y avez mis chaque jour depuis que je suis Doge; mais si vous voulez y ajouter les douleurs physiques, vous le pouvez; ces membres affaiblis par l'âge céderont aux étreintes du fer, mais il y a dans mon cœur une énergie qui lassera vos supplices.

Un officier entre.

L'Off. Nobles Vénitiens, la duchesse Faliero demande à être admise en présence de la Junte.

Ben. Qu'en pensez-vous, pères conscrits ? Devenons la recevoir ?

Un Membre de la Junte. Elle peut avoir d'importantes révélations à faire : ce motif doit faire accueillir sa demande.

Ben. Tout le monde est-il de cet avis ?

Tous. Oui.

Le Doge. O admirables lois de Venise ! qui admettent les témoignages de la femme dans l'espoir qu'elle déposera contre son mari ! Quelle gloire pour les chastes dames de Venise ! Mais ceux qui siègent dans cette enceinte, accoutumés à fêtrifier de leurs blasphèmes l'honneur des gens de bien, ne font que suivre leur vocation. Maintenant, lâche Sténo, si cette femme doit faillir, je te pardonne ta calomnie, ton acquittement, ma mort violente et jusqu'à ta méprisable vie.

La duchesse entre.

Ben. Madame, ce tribunal équitable a résolu de faire droit à votre demande, quelque insolite qu'elle soit. Quoi que vous ayez à nous dire, nous vous écouterons avec tout le respect dû à votre noblesse, à votre rang et à vos vertus. Mais vous pâlissez ! Soutenez la duchesse ! qu'on avance un siège.

Aug. Ce n'est qu'une faiblesse passagère. — Je suis mieux ; pardonnez-moi, — je ne m'assieds pas en présence de mon prince et de mon époux pendant que lui-même est debout.

Ben. Quel motif vous amène, madame ?

Aug. Des bruits étranges, mais qui ne sont que trop vrais, si je dois en croire tout ce que j'entends et tout ce que je vois, sont arrivés jusqu'à moi ; et je viens pour connaître toute l'étendue de mon malheur ; pardonnez la précipitation de ma démarche. Est-il vrai ? — je ne puis parler, — je ne puis formuler ma question ; — mais vos yeux qui se détournent, vos fronts sinistres, y ont répondu d'avance. — O Dieu ! ce silence est celui de la tombe !

Ben. (après un moment de silence). Madame, épargnez-nous, épargnez-vous à vous-même la répétition de ce qui fut pour nous un devoir terrible, impérieux, envers le ciel et les hommes !

Aug. Parlez toujours ; je ne puis, je ne puis, — non, je ne puis encore le croire, même à présent. Est-il condamné ?

Ben. Hélas !

Aug. Était-il coupable ?

Ben. Madame ! le trouble naturel de vos idées dans un pareil moment rend cette demande excusable ; dans tout autre cas, ce serait un délit grave que de former un tel doute contre l'équité d'un tribunal si élevé. Mais interrogez le Doge, et s'il nie en présence des preuves produites contre lui, croyez-le aussi innocent que vous-même.

Aug. Est-il vrai ? monseigneur, — mon souverain, — toi l'ami de mon pauvre père, — toi qui fus si grand

sur les champs de bataille, si sage dans les conseils, démens les paroles de cet homme ! — Tu gardes le silence !

Ben. Il a déjà avoué son crime, et vous voyez que maintenant il ne le nie pas.

Aug. Oui, mais il ne doit pas mourir ! — Épargnez le peu d'années qui lui restent ; la honte et la douleur les réduiraient à un petit nombre de jours ! Un jour de culpabilité impuissante ne doit pas effacer seize lustres d'actions glorieuses.

Ben. Son arrêt doit être exécuté sans délai et sans rémission. — Le décret est rendu.

Aug. Il est coupable, mais il peut encore y avoir pour lui de la clémence.

Ben. La clémence, en cette occasion, ne se concilierait pas avec la justice.

Aug. Hélas ! seigneur, celui qui n'est que juste est cruel. Qui resterait vivant sur la terre si tous étaient jugés d'après les seules règles de la justice ?

Ben. Le salut de l'État exige son châtimement.

Aug. Sujet, il a servi l'État ; général, il l'a sauvé ; souverain, il l'a gouverné.

Un Membre du Conseil. Conspirateur, il l'a trahi.

Aug. Sans lui il n'y aurait point aujourd'hui d'État à sauver ou à détruire ; et vous qui prononcez ici la mort de votre libérateur, sans lui vous seriez à ramper dans les galères musulmanes, ou, chargés de chaînes, vous travaillerez dans les mines des Huns !

Un Membre du Conseil. Non, madame, il en est qui périeraient plutôt que de vivre esclaves !

Aug. S'il en est dans cette enceinte, tu n'es pas du nombre : les vrais braves sont généreux pour les vaincus. — N'est-il plus d'espoir ?

Ben. Il n'y en a plus, madame.

Aug. (se tournant vers le Doge). Meurs donc Faliero ! puisqu'il le faut ; meurs comme doit mourir l'ami de mon père. Tu t'es rendu coupable d'une grande faute ; mais la dureté de ces hommes l'a plus qu'à demi effacée. Je les aurais implorés, — suppliés, — comme le mendiant affamé qui demande du pain ; — ma voix en pleurs eût invoqué leur clémence, comme ils invoqueront celle de Dieu, qui leur répondra ainsi qu'ils me répondent. — si cela n'eût été indigne de ton nom et du mien, et si la froide cruauté écrite dans leurs regards ne m'annonçait des cœurs lâches qui se vengent. Subis donc ta destinée comme un prince doit la subir.

Le Doge. J'ai vécu trop longtemps pour ne pas savoir mourir ! Tes prières ne feraient pas plus d'impression sur ces hommes que les bécotements de l'agneau n'en font sur le boucher, ou les pleurs des matelots sur la vague irritée. Je ne voudrais pas même d'une vie éternelle s'il me fallait la tenir des mains de misérables au joug coupable et monstrueux desquels j'ai voulu soustraire les peuples gémissants !

Mich. Sténo. Doge ! j'ai un mot à te dire, ainsi qu'à cette noble dame, que j'ai si gravement offensée. Plût au ciel que de ma part la douleur, la honte ou

le repentir pussent anéantir l'inexorable passé! Mais puisque cela ne se peut, disons-nous du moins adieu en chrétiens, et séparons-nous en paix. C'est avec un cœur contrit que j'implore, non votre pardon, mais votre compassion à tous deux, et que j'offre pour vous à Dieu mes prières, quelque impuissantes qu'elles soient.

Ang. Sage Benintende, aujourd'hui premier juge de Venise, c'est à vous que je m'adresse, en réponse à ce que vient de dire ce seigneur. Dites à l'infâme Sténo que les paroles calomnieuses d'un être tel que lui n'ont jamais excité dans le cœur de la fille de Lorrédan qu'un sentiment de pitié! Je préfère mon honneur à mille vies, si elles pouvaient toutes se concentrer dans la mienne; mais je ne voudrais pas qu'il en coûtât la vie à personne pour avoir attaqué ce qu'il n'est donné à aucune puissance humaine d'atteindre, — le sentiment de la vertu, dont la récompense n'est pas dans ce qu'on pense d'elle, mais en elle-même. Pour moi, les paroles du calomniateur ont été ce qu'est le vent pour le rocher; mais, — hélas! — il est des esprits plus irritables sur lesquels de tels outrages font l'effet de l'ouragan sur les flots; il est des âmes pour qui l'ombre seule du déshonneur est une réalité plus terrible que la mort et la malédiction éternelle, des hommes qui ont le tort de s'effaroucher à la moindre raillerie du vice, et qui, sachant résister à toutes les attractions du plaisir, à toutes les angoisses de la douleur, ne peuvent sans effroi voir le moindre souflet ternir le nom superbe sur lequel ils avaient élevé leurs espérances, jaloux de ce nom comme l'aigle de son aire. Puisse ce que nous voyons maintenant, ce que nous sentons et souffrons, servir de leçon à ces misérables, et leur apprendre à ne pas se jouer, dans leur dépit, à des êtres d'un ordre supérieur. Ce n'est pas la première fois qu'il a suffi d'un insecte pour mettre le lion en fureur; une flèche au talon fit mordre la poussière au brave des braves; le déshonneur d'une femme amena la ruine de Troie; le déshonneur d'une femme fut cause que Rome chassa pour jamais ses rois; un époux outragé conduisit les Gaulois à Clusium, puis à Rome, qui périt pour un temps; l'univers avait supporté les cruautés de Caligula, un geste obscène lui coûta la vie; l'insulte d'une vierge fit de l'Espagne une province maure, et deux lignes calomnieuses de Sténo auront décimé Venise, mis en péril un sénat de huit cents ans, détrôné un prince, abattu sa tête découronnée, et forgé de nouveaux fers à un peuple gémissant! Que le misérable, comme la courtisane qui incendia Persépolis, soit fier de cet exploit, il le peut, — c'est un orgueil digne de lui! mais qu'il n'insulte pas par ses prières aux derniers moments d'un homme qui, quoi qu'il puisse être aujourd'hui, fut

un héros; rien de bon ne saurait venir d'une telle source, et de lui nous ne voulons rien, maintenant ni jamais : nous le laissons à lui-même, c'est le laisser dans l'abîme le plus profond de la bassesse humaine. Le pardon est fait pour les hommes, non pour les reptiles; — nous n'avons pour Sténo ni pardon ni colère; les êtres tels que lui sont nés pour darder leur venin, les êtres supérieurs pour souffrir; c'est la loi de la vie. L'homme qui meurt de la morsure de la vipère peut bien écraser la bête rampante, mais il ne sent point de colère, le reptile a obéi à son instinct; et il est des hommes reptiles, dont l'âme est plus rampante que le ver qui se repait des dépouilles de la tombe!

Le Doge (à Ben.). Seigneur! achevez ce que vous regardez comme votre devoir.

Ben. Avant de procéder à l'accomplissement de ce devoir, nous prions la princesse de vouloir bien se retirer; il lui sera trop douloureux d'en être témoin.

Ang. Je le sais, mais je dois le souffrir, car cela fait partie de mon devoir. — Je ne quitterai point mon mari que je n'y sois contrainte par la force. — Poursuivez, ne craignez point de ma part des cris, des soupirs ou des larmes : dût mon cœur se briser, il se taira. — Parlez, j'ai là quelque chose qui domptera tout.

Ben. Marino Faliero, Doge de Venise, comte de Val di Marino, sénateur, pendant quelque temps général de la flotte et de l'armée, noble vénitien, plus d'une fois chargé par l'État des plus hauts emplois, écoute ta sentence! Convaincu, par un grand nombre de témoignages et de preuves, ainsi que par tes propres aveux, d'un crime de trahison inouï jusqu'à ce jour, — la peine prononcée contre toi est la mort. Tes biens seront confisqués au profit de l'État; ton nom sera rayé de ses annales, excepté le jour où nous célébrerons par de publiques actions de grâces notre délivrance miraculeuse; ce jour-là ton nom sera noté dans nos calendriers, avec les tremblements de terre, la peste, l'ennemi étranger et le grand ennemi des hommes, et nous remercierons annuellement le ciel d'avoir préservé nos vies et notre patrie de tes complots pervers. La place où, en ta qualité de Doge, devait être mis ton portrait parmi ceux de tes illustres prédécesseurs, sera laissée vacante et couverte d'un voile noir, et au-dessous seront gravés ces mots : « C'est ici la place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes. »

Le Doge. « Ses crimes! » Mais qu'importe? tout cela sera inutile. Ce voile noir étendu sur mon nom proscriit, ce voile qui cachera ou semblera cacher mes traits, attirera plus les regards que les mille portraits de vos esclaves délégués, — de ces tyrans du peuple qui étaleront sur la toile leurs costumes bril-

⁴ La duchesse est affectée et froide, elle n'a pas même pour son mari ce degré d'amour qu'un enfant a pour son père ou un pupille pour son tuteur. Dans son long et son meilleur discours, au moment le plus touchant de la catastrophe, elle trouve le temps de moraliser avec pédantisme sur des lions pris au piège, sur Achille, Hélène, Lucrèce, le siège de Clusium, Caligula, la Caaba, Persépolis. Les vers sont beaux en eux-mêmes, il est

vrai, et s'ils avaient été placés dans la bouche de Benintende comme l'oraison funèbre du Doge, ou plutôt dans celle de son avocat pendant le procès, ils auraient été parfaitement à leur place. Mais jamais un esprit ni masculin ni féminin, sous le coup de la plus profonde affliction, ne trouvera le sang-froid nécessaire pour faire des excursions chez les anciens et les modernes.

lants. « Décapité pour ses crimes ! » — *Quels crimes ?* Ne vaudrait-il pas mieux rappeler les faits, afin que le spectateur pût approuver ou du moins apprendre le motif de ces crimes ? Quand il saura qu'un Doge a conspiré, qu'on lui dise pourquoi, cela fait partie de votre histoire.

Ben. Le temps se chargera de résoudre cette question ; nos fils jugeront le jugement de leurs pères, que maintenant je prononce. Comme Doge, revêtu du manteau ducal, tu seras conduit à l'escalier des Géants, lieu de ton investiture et de celle de tous nos princes ; là, après qu'on t'aura ôté la couronne ducal, au lieu même où elle te fut décernée, tu auras la tête tranchée ; et que le ciel ait pitié de ton âme !

Le Doge. Est-ce là la sentence de la Junte ?

Ben. Oui.

Le Doge. Je l'accepte.—Et quand aura lieu l'exécution ?

Ben. Immédiatement. — Fais ta paix avec Dieu : dans une heure tu seras en sa présence.

Le Doge. J'y suis déjà, et mon sang montera vers le ciel avant les âmes de ceux qui vont le répandre. — Toutes mes terres sont-elles confisquées ?

Ben. Elles le sont, ainsi que tes joyaux, tes trésors, tes biens de toute nature, excepté deux mille ducats dont tu peux disposer.

Le Doge. Cela est dur ; — j'aurais désiré réserver mes terres près de Trévise, que je tiens, par investiture, de Laurence, comte-évêque de Ceneda, et qui devait constituer un fief perpétuel transmissible à mes héritiers ; j'aurais désiré, dis-je, les partager entre ma femme et mes parents, abandonnant à l'État mon palais, mes trésors et tout ce que je possède à Venise.

Ben. Tes parents sont eux-mêmes frappés d'interdit ; leur chef, ton neveu, est menacé d'une accusation capitale ; mais le Conseil ajourne pour le moment sa décision à son égard. Si tu veux faire une dotation à ta veuve, ne crains rien, justice lui sera rendue.

Aug. Seigneur, je ne prendrai point ma part des dépouilles de mon mari ! sachez qu'à dater de ce jour je me consacre à Dieu, et vais chercher un refuge dans le cloître.

Le Doge. Allons ! ce moment est pénible, mais il prendra fin. Avez-vous quelque chose encore à m'imposer outre la mort ?

Ben. Il ne te reste plus qu'à te confesser et à mourir. Le prêtre est revêtu de ses habits sacerdotaux, le cimetière est tiré du fourreau ; l'un et l'autre t'attendent. — Mais, surtout, ne songe point à parler au peuple ; une foule innombrable se presse autour des portes, mais elles sont fermées : les Dix, les Avogadori, la Junte et les principaux des Quarante assisteront seuls à ton supplice, et sont prêts à escorter le Doge.

Le Doge. Le Doge ?

Ben. Oui ! le Doge. Tu as vécu et tu mourras souverain ; jusqu'au moment qui précédera la séparation de ta tête et de ton corps, cette tête et la couronne ducal resteront unies. Tu oublieras ta dignité quand tu te ravalas à compléter avec d'obscurs coupables ; nous

ne l'oublions pas, nous, et, jusque dans ton châtiement, nous respectons la dignité du prince. Tes vils complices sont morts comme meurent des chiens ou des loups ; mais toi, tu succomberas comme succombe le lion sous les coups des chasseurs, entouré par ceux qui éprouvent encore pour toi une noble compassion, et déplorent cette mort inévitable qu'a provoquée ta sauvage colère, ta royale audace. Maintenant nous te laissons à tes préparatifs ; qu'ils soient courts, et bientôt nous t'accompagnerons à l'endroit où naguère nous avons été unis à toi comme tes sujets et ton sénat, et où maintenant ces liens doivent être pour jamais rompus. — Gardez ! escortez le Doge jusqu'à son appartement.

Ils sortent.

SCÈNE II.

L'appartement du Doge.

LE DOGE, prisonnier ; LA DUCHESSE.

Le Doge. Maintenant que le prêtre est parti, il serait inutile de prolonger de quelques minutes ma misérable existence ; encore une douleur, celle de te quitter, et je laisserai dans le sablier le peu de sable qui y reste encore de l'heure qui m'a été accordée. — Le temps et moi nous avons réglé nos comptes.

Aug. Hélas ! et c'est moi qui suis la cause de tout ceci : la cause innocente ; c'est ce funèbre hyménée, cette lugubre union, que, pour complaire aux vœux de mon père, tu promis de contracter au moment de sa mort, qui a scellé la tienne.

Le Doge. Non : il y avait en moi quelque chose qui me prédisposait à subir un grand revers ; je m'étonne seulement qu'il ait attendu si longtemps ; et cependant il m'avait été prédit.

Aug. Comment, prédit ?

Le Doge. Il y a bien longtemps de cela, si longtemps que l'époque en est douteuse dans ma mémoire ; et néanmoins nos annales l'ont conservée : j'étais jeune, je servais le sénat et la république en qualité de podestat et capitaine de la ville de Trévise. Un jour de fête, l'évêque, qui portait le saint-sacrement, excita mon impatience et ma colère par sa lenteur et sa réponse arrogante aux reproches que je lui adressais ; je levai sur lui la main, le frappai, et le fis tomber par terre avec son fardeau sacré. Après s'être relevé, il étendit vers le ciel ses mains tremblantes d'un pieux courroux, puis, montrant l'hostie sainte qui avait échappé de ses mains, il se tourna vers moi, et dit : « Un moment viendra où celui que tu as renversé te renversera : la gloire désertera ta maison, la sagesse abandonnera ton âme, et au milieu de la maturité de ton esprit, une démence de cœur te saisira ; tu seras déchiré par les passions à une époque de la vie où, chez les autres hommes, les passions s'éteignent ou se transforment en vertus ; la majesté de la vieillesse ne couronnera ta tête que pour la faire tomber ; les honneurs seront les avant-coureurs de ta ruine, les cheveux blancs de ta honte, les uns et les autres de ta mort, mais non de cette mort qui sied au vieillard. » Ce disant, il continua son chemin.—Sa prédiction se vérifie.

Aug. Et comment, ainsi averti, ne vous êtes-vous

pas efforcé de détourner de vous cette fatale destinée, et d'expié par la pénitence le tort que vous aviez eu ?

Le Doge. J'avoue que les paroles de l'évêque pénétrèrent au fond de mon cœur, tellement que je me les suis rappelées au milieu du tourbillon de la vie, où elles me faisaient tressaillir comme la voix d'un spectre dans un rêve surnaturel ; et je me repentis ; mais je n'ai jamais eu pour habitude de reculer en quoi que ce fût ; quel que dût être mon avenir, je ne le pouvais changer, et je ne le craignais pas. — Ce n'est pas tout : tu ne peux avoir oublié une circonstance que tout le monde se rappelle. Le jour de mon débarquement ici comme Doge, à mon retour de Rome, un brouillard épais précéda le *Bucentaure*, semblable à la colonne sombre qui marchait devant Israël à sa sortie d'Égypte, en sorte que le pilote perdit sa route, et nous fit aborder entre les piliers de Saint-Marc, où l'on exécute les criminels, au lieu de nous débarquer, selon l'usage, à la *riva della Paglia*. — Tout Venise frissonna à ce présage.

Ang. Ah ! que sert-il maintenant de se rappeler ces choses ?

Le Doge. J'éprouve une consolation à penser que ces choses sont l'œuvre de la destinée : j'aime mieux céder aux dieux qu'aux hommes ; j'aime mieux accorder une foi aveugle à la fatalité, et ne voir dans ces mortels, dont la plupart, je le sais, sont vils comme la poussière, et aussi impuissants que vils, que des instruments d'une puissance supérieure ; ils n'ont rien pu par eux-mêmes, — ils n'ont pu vaincre celui qui avait tant de fois vaincu pour eux !

Ang. Employez le peu d'instant qui vous restent à des pensées d'une nature plus consolante, et en prenant votre vol vers les cieux, soyez en paix même avec ces misérables.

Le Doge. Je suis en paix : je la dois, cette paix, à la certitude qu'un jour viendra où les enfants de leurs enfants, où cette ville orgueilleuse, et ces flots azurés, et tout ce qui fait la gloire et la splendeur de ces lieux, tout cela ne sera plus que désolation et malédiction, et Venise deviendra la risée des nations, une Carthage, une Tyr, une Babel de l'océan !

Ang. Cessez de parler ainsi : le flot des passions déborde sur vous jusqu'au dernier moment ; vous vous abusez vous-même, et ne pouvez rien contre vos ennemis. — Soyez plus calme.

Le Doge. Je suis déjà dans l'éternité : elle se déroule devant moi ; et je vois, — d'une manière aussi palpable que je contemple ton doux visage pour la dernière fois, — je vois les jours dont mes prédictions menacent ces murs baignés par les flots et ceux qui les habitent.

Un Garde, s'avançant. Doge de Venise, les Dix attendent votre altesse.

Le Doge. Adieu donc, Angiolina ! — que je t'em-

brasce encore ; — pardonne au vieillard qui fut pour toi un époux affectueux, mais fatal ; chéris ma mémoire : je n'en aurais pas réclamé autant pour moi de mon vivant ; mais maintenant tu peux me juger avec plus d'indulgence, en voyant que toutes mes mauvaises pensées sont calmées. Et puis, de tous les fruits de mes longues années, la gloire, la richesse, la puissance, la renommée, un grand nom, de tous ces fruits qui ordinairement laissent quelques fleurs sur la tombe d'un homme, il ne me reste rien, pas une parcelle d'amour, d'amitié ou d'estime, rien dont la fastueuse douleur d'une famille pût extraire seulement une épitaphe ; une heure a suffi pour déraciner toute ma vie antérieure, et j'ai survécu à tout, excepté à ton cœur, asile de pureté, de bonté, de douceur, dont la douleur silencieuse, mais sincère, conservera.... — Comme tu pâlis ! — Hélas ! elle s'évanouit ! — le pouls et la respiration lui manquent ! — Gardes ! prêtez-moi votre aide, — je ne puis la laisser en cet état ; et cependant peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, puisque chaque moment d'insensibilité lui épargne une torture. Quand elle aura secoué cette mort passagère, je serai avec l'Éternel. — Appelez ses femmes. — Encore un regard ! — Que sa main est froide ! — aussi froide que sera la mienne avant qu'elle ait repris ses sens. — Oh ! donnez-lui les soins les plus attentifs, et recevez mes derniers remerciements. — maintenant je suis prêt.

Les suivants d'Angiolina entrent et entourent leur maîtresse évanouie. — Le Doge sort accompagné des gardes.

SCÈNE III.

La cour du palais ducal ; les portes extérieures sont fermées pour empêcher le peuple d'y pénétrer. — Le Doge, revêtu du costume de sa dignité, s'avance au milieu du Conseil des Dix et d'autres patriens, suivi par des gardes jusqu'à la marche supérieure de l'escalier des Géants, où les Doges prêtaient serment ; c'est là qu'est placé l'exécuteur, son glaive à la main. — En arrivant, un membre du Conseil des Dix dépouille la tête du Doge de la toque ducal.

LE DOGE.

Le Doge. A dater de ce moment le doge n'est plus rien, et me voilà enfin redevenu Marino Faliero : c'est quelque chose que cela, quoique ce ne soit que pour un moment. C'est ici que j'ai été couronné. Le ciel m'est témoin que je ressens plus de joie à résigner ce brillant jouet, ce colifichet ducal, que je n'en éprouvai à recevoir ce fatal ornement.

L'un des Dix. Tu trembles, Faliero !

Le Doge. Oui, mais c'est de vieillesse ¹.

Ben. Faliero, as-tu à faire au sénat quelque recommandation compatible avec la justice ?

Le Doge. Je recommande mon neveu à sa clémence, ma femme à sa justice ; il me semble qu'entre l'État et moi tout doit être compensé par ma mort, et par une telle mort.

¹ Cette réponse fut aussi celle de Bailly, maire de Paris, aux bourreaux qui lui faisaient le même reproche. L'ai trouvé, depuis que cette tragédie est achevée, et en lisant pour la première fois *l'Enise sauvée*, la même réponse faite par Renault dans une

occasion différente. Il y a encore d'autres ressemblances entre les deux pièces, mais elles sont purement accidentelles, car on n'aurait pas de peine à découvrir le plagiaire quand il s'agit d'une pièce aussi répandue que celle d'*Otway*.

Ben. Il sera fait droit à l'une et à l'autre de ces demandes, malgré ton crime inouï.

Le Doge. Inouï ! oui : l'histoire nous présente une foule de conspirateurs couronnés ligés contre le peuple ; mais un souverain qui meurt pour le rendre libre, cela ne s'est vu que deux fois.

Ben. Et qui sont ceux qui sont morts pour une telle cause ?

Le Doge. Le roi de Sparte et le doge de Venise, — Agis et Faliero.

Ben. Vous reste-t-il encore quelque chose à dire ou à faire ?

Le Doge. Puis-je parler ?

Ben. Tu le peux ; mais rappelle-toi que le peuple est hors de la portée de la voix humaine.

Le Doge. Ce n'est pas aux hommes que je m'adresse, mais au temps et à l'éternité¹ dont je vais faire partie. Éléments, avec qui je vais tout à l'heure me confondre, que ma voix soit comme une âme pour vous ! vagues d'azur, qui portiez ma bannière ! vents, qui vous jouiez dans ses plis avec amour, qui tant de fois avez enlé ma voile et prêté vos ailes à ma flotte victorieuse ! et toi, ma terre natale, pour laquelle mon sang a coulé ! et toi, terre étrangère qui as bu ce sang volontairement épanché par plus d'une blessure ! marbres, qui tout à l'heure n'absorberez pas le peu qui m'en reste, car il montera vers le ciel ! ceux, qui le recevrez ! soleil, qui brille sur toutes ces choses, et toi qui allumes les soleils et qui les éteins ! je vous prends tous à témoin ! Je ne suis pas innocent, — mais eux le sont-ils ? Je meurs ; mais je

serai vengé ; les siècles lointains m'apparaissent flottants sur l'abîme des temps à venir ; et avant que mes yeux se ferment, il leur est donné de voir le châtimement réservé à cette ville orgueilleuse, et ma malédiction planera à jamais sur elle et sur ses enfants ! — Oui, elles couvent silencieuses les heures d'où doit naître le jour où la cité qui éleva un rempart contre Attila courbera la tête lâchement et sans combat devant un Attila bâtard, sans même verser, pour se défendre, autant de sang qu'il en coulera tout à l'heure de ces vieilles veines, épuisées pour la protéger. — Elle sera vendue et achetée, et donnée en apanage à des maîtres qui la mépriseront² ! D'empire elle deviendra province, de capitale petite ville, avec des esclaves pour sénat, des mendiants pour nobles³ et un peuple de courtisanes ! O Venise ! quand l'Hebreu occupera tes palais⁴, le Hun tes citadelles ; quand le Grec, maître de tes marchés, s'y promènera en souriant ; quand, dans tes rues étroites, les patriciens mendieront un pain amer, et, dans leur honteuse indigence, feront de leur noblesse un motif de compassion ! quand le petit nombre de ceux qui auront conservé quelque débris de l'héritage de leurs glorieux ancêtres ramperont aux pieds du lieutenant barbare d'un viceroy, dans ce même palais où ils régnèrent en souverains, dans ce même palais où ils mirent à mort leur souverain ; quand, se parant d'un nom illustre qu'ils auront déshonoré, nés d'une mère adultère, orgueilleuse de ses impudiques amours avec le gondolier robuste ou le soldat étranger, ils se feront gloire de trois générations de bâtardise⁵ ; quand tes fils, des-

¹ La sentence prononcée, le Doge est conduit en grande pompe au lieu de l'exécution ; son dernier discours est un superbe et prophétique galimatias, quelque chose de péniblement travaillé, mais d'éloquent et de terrible. JEFFREY.

² Si cette malédiction dramatique paraît exagérée, que le lecteur se rappelle les circonstances historiques de la période que prophétise le Doge, ou plutôt le peu d'années qui la précèdent. Voltaire calculait les *notre bene meretrici de Venise* à douze mille patentes, sans compter les volontaires et la milice locale. J'ignore quelle était son autorité, mais c'est peut-être la seule partie de la population qui n'ait pas diminué. Venise contenait autrefois deux cent mille habitants, et maintenant elle n'en a pas quatre-vingt-dix mille, et quels sont-ils ? On peut à peine concevoir, et nul ne saurait décrire, à quel degré d'avilissement les réduits l'infamie tyrannie de l'Autriche. Depuis la décadence actuelle de Venise, sous les Barbares, il y a cependant quelques honorables exceptions.

³ Voici comment Gritti nous représente la noblesse indigente de Venise :

« Sono un povero ladro aristocratico
Errante per la Veneta palude,
Che i denti per il mio dardo panatico
Aguzzo in su la cote e in su l'incude ;
Mi slombò in piedi, e a seder' mi suaticò,
Ballotando or la fame, or la virtude ;
Frego, piango, minaccio, insisto, adulo,
Ed ho me stesso, e la mia patria in culo. »

Vous voyez devant vous un pauvre grand seigneur,
Errant dans les marais de l'antique Venise,
Fauté d'un peu de pain, qui chaque jour arguise
Ses dents contre le marbre, et montre au voyageur
Pour quelque argent comptant, avec force courbettes,
De son palais des et les profondeurs secrètes,
Mon vote incessamment demeure suspendu :
Tantôt la faim l'emporte, et tantôt la vertu.

Je rampe, encense, adule, et, pauvre, misérable,
Je me donne moi-même et ma patrie au diable.

⁴ Les principaux palais de la Brenta appartiennent maintenant aux juifs, qui, dans les premiers temps de la république, ne pouvaient habiter que le Mestri, et n'avaient pas le droit d'entrée dans la ville de Venise. Tout le commerce est dans les mains des juifs, des Grecs, et des Italiens de la garnison.

⁵ Il faut avouer, dit l'évêque Heber, que le Doge supporte l'adversité avec une patience qui paraîtrait plus héroïque si elle était moins prolixe. Il est impossible qu'un homme condamné à mort se rappelle sa querelle avec l'évêque de Trévise et le présage funeste qui accompagna son entrée à Venise ; mais il y a peu d'hommes qui, durant une dernière et courte entrevue avec une femme aimée, emploieraient autant de temps à raconter des histoires qui ne touchent qu'eux ; et nous devrions d'autant moins l'attendre de ce fier courage qu'il doit être pressé d'en finir. On peut faire la même question à la prophétie sur Venise ; le langage et les mots dont se sert Faliero sont assurément terribles et saisissants, mais nous n'y trouvons rien de dramatique ni de caractéristique. Une prophétie faite ainsi, après les événements, est le plus artificiel de tous les procédés dramatiques. D'ailleurs quel auditoire pourrait, dans une pareille circonstance, entendre sans ennui et sans fatigue un aussi long discours ? Il est probable que Marino Faliero marcha à la mort comme notre Sydney :

Il ne rechercha point, dans un brillant discours,
Les applaudissements de cette foule immonde
Dans l'espoir d'arracher une heure, une seconde,
Moins encore, — au couteau prêt à trancher ses jours.

Son dernier discours à l'exécuteur avait été probablement celui-ci :

« Esclave, fais ton métier ! frappe comme je frappais l'ennemi ! frappe comme j'aurais frappé ces tyrans ! frappe de toute la force de mon anathème ! et ne frappe qu'une fois. »

(*Quart. Rev.*, v. XXII, p. 90.)

endus au point le plus bas dans l'échelle des êtres , seront cédés aux vaincus par les vainqueurs qui n'en voudront pas , méprisés comme lâches par de moins lâches qu'eux , et repoussés par les viciés eux-mêmes pour des vices monstrueux qu'aucun code ne pourra spécifier ni nommer ; quand de l'héritage de Chypre , aujourd'hui soumise à ton sceptre ¹ ; il ne te restera que son infamie transmise à tes filles , dont la prostitution fera oublier la sienne ; — quand tous les maux des États conquis s'attacheront à toi , le vice sans splendeur , le péché privé même du brillant relief de l'amour , mais à la place de ce dernier , l'habitude d'une débauche grossière , un libertinage sans passion , une impudicité froide et compassée , réduisant en art les faiblesses de la nature ; — quand tous ces fléaux et d'autres encore seront ton partage ; quand le sourire sans joie , les amusements sans plaisir , la jeunesse sans honneur , la vieillesse sans dignité ; quand la bassesse et l'impuissance , et la conscience de tes maux ¹ qui n'éveilleront en toi ni résistance ni murmure , auront fait de toi , ô Venise ! le dernier et le pire des déserts peuplés ; alors , dans le dernier rôle de ton agonie , au milieu de tous tes assassinats , rappelle-toi le mien ! caverne de brigands ivres du sang de leurs princes , enfer au milieu des eaux , Sodome de l'océan ! je te dévone aux dieux infernaux , toi et ta race de serpents ! (*Ici le Doge se tourne vers l'exécuteur et lui dit :*) Esclave ! fais ton métier ! frappe comme je frappais l'ennemi ! frappe comme j'aurais frappé ces tyrans ! frappe de toute la force de mon anathème ! et ne frappe qu'une fois !

Le Doge se jette à genoux , et au moment où l'exécuteur lève son glaive , la toile tombe.

SCÈNE IV.

La piazza et la piazzetta de Saint-Marc. — Le peuple est rassemblé en foule autour des grilles du palais ducal , qui sont fermées.

CITOYENS.

Prem. Cit. J'ai atteint la grille , et je puis distinguer les Dix rangés autour du Doge , dans leur costume de cérémonie.

Sec. Cit. Je ne puis , malgré mes efforts , aller jus-

qu'à toi. Que se passe-t-il ? tâchons du moins d'entendre , puisqu'il n'y a que ceux qui sont près de la grille qui aient la possibilité de voir.

Le prem. Cit. Un d'eux s'est approché du Doge ; voilà qu'on dépouille sa tête de la toque ducale. — Maintenant il lève les yeux au ciel ; je les vois briller , je vois le mouvement de ses lèvres. — Silence ! — silence ! Ce n'est qu'un murmure. — Maudit éloignement ! on ne peut comprendre ses paroles ; mais sa voix grossit comme les sourds grondements du tonnerre. Oh ! si nous pouvions seulement entendre une phrase !

Sec. Cit. Silence ! peut-être pourrions-nous saisir quelques sons.

Prem. Cit. C'est en vain , je ne puis l'entendre. — Ses cheveux blancs flottent au souffle des vents , comme l'écnme sur les vagues ! Maintenant , — maintenant , — il s'agenouille ; — et à présent ils forment un cercle autour de lui , et on n'aperçoit plus rien ; — mais je vois l'épée levée en l'air. — Ah ! écoutez ! elle frappe !

Le peuple murmure.

Trois. Cit. Ils ont assassiné celui qui voulait nous affranchir.

Quat. Cit. Il a toujours été bon pour le peuple.

Cinq. Cit. Ils ont sagement fait de tenir les grilles fermées. Si nous avions su , avant de venir , ce qui allait se passer , — nous aurions apporté des armes pour forcer les portes.

Six. Cit. Êtes-vous bien sûr qu'il soit mort ?

Prem. cit. J'ai vu l'épée s'abattre. — Voyez ! que vient-on nous montrer ?

Sur le balcon du palais , dont la façade donne sur la place , s'avance un chef des Dix , tenant à la main un glaive ensanglanté ; il l'agitte trois fois aux yeux du peuple et dit :

« La justice a frappé le grand coupable. »

Les grilles s'ouvrent ; le peuple se précipite vers l'escalier des Géants , où l'exécution a eu lieu. Ceux qui sont les plus avancés crient à ceux qui sont derrière eux :

La tête sanglante roule sur les marches de l'escalier des Géants !

La toile tombe.

¹ Si la prophétie du doge étonne , que l'on lise celle faite par Alamani deux cent soixante-dix ans plus tard. « Il existe une singulière prophétie sur la république de Venise : Si tu ne changes pas , est-il dit à l'orgueilleuse république , ta liberté , qui déjà chancelle , ne survivra pas d'un siècle à mille ans. Si nous remontons à l'époque où fut fondée la liberté de Venise , nous trouvons que l'élection du premier Doge eut lieu en 697 ; nous ajoutons cent ans à 1697 , et nous trouvons que le sens littéral de cette prédiction est : Votre liberté ne durera pas au-delà de 1797. Rappelez-vous que Venise perdit sa liberté en 1796 , la cinquième année de la république française , et vous conviendrez que jamais prédiction n'a été mieux confirmée par l'événement. Vous remarquerez ces trois vers d'Alamani , auxquels personne jusqu'ici n'a fait attention :

« Se non cangi pensiero , un secol solo
Non conterà sopra l' millesimo anno
Tua libertà , che va fuggendo a volo.

Plusieurs prophéties ont été moins vraies , et beaucoup ont été appelés prophètes pour moins

INGUENÈ , *Histoire littéraire de l'Italie* , t. IX , p. 444.

² Comme pièce , *Marino Faliero* manque de passions qui intéressent par leur profondeur et leur diversité ; il révolte par la disproportion qui existe entre la cause et l'effet produit. La diction est souvent pénible , et la versification sans douceur et sans élasticité. Elle est généralement verbeuse. L'impression qui en résulte est celle d'un ouvrage qui n'est point naturellement sorti du cœur ou du cerveau , un ouvrage péniblement élaboré , que le grand écrivain se serait imposé comme une tâche difficile. Tout y est grossier et exagéré à dessein , et l'auteur est plutôt déclamatoire qu'éloquent. Lord Byron est sans aucun doute un poète de premier ordre , et il a assez de talent pour se faire un nom parmi les dramaturges , mais il ne doit pas dédaigner l'amour , l'ambition , la jalousie ; il ne doit pas substituer ce qui n'est que bizarre et extraordinaire à ce qui est naturellement et universellement intéressant ; il ne peut , malgré toutes ces exagérations , exciter notre sympathie pour un vieillard insensé et pour la pruderie d'une femme qui n'a même pas eu l'honneur de combattre , et remplacer ces grandes et simples passions , qui sont propres en quelque sorte à tous les hommes , et qui font faire des miracles à la muse dramatique. JEFFREY.

APPENDICE.

NOTE A.

HISTOIRE DE MARINO FALIERO, XLIX^e DOGE DE VENISE, 1354.

Le onzième jour de septembre de l'année 1354, Marino Faliero fut élu doge de la république de Venise. Il était comte de Val de Marino, dans la marche de Trévise, chevalier et possesseur d'une grande fortune. Aussitôt que cette élection fut consommée, il fut résolu, dans le grand conseil, d'envoyer une députation de douze membres au-devant du duc, qui était alors à Rome en qualité d'ambassadeur. Le saint-père lui-même tenait sa cour à Avignon. Lorsque messer Marino Faliero fut au moment de débarquer dans la ville, le 5 octobre 1354, il s'éleva un brouillard épais dont l'air fut entièrement obscurci, et il fut forcé de descendre à terre sur la place Saint-Marc, entre les deux colonnes, dans l'endroit où l'on exécutait d'ordinaire les malfaiteurs; et chacun pensa que c'était là un bien funeste présage. Je ne dois non plus omettre ce que j'ai lu dans une chronique : lorsque messer Faliero était podestat et capitaine de Trévise, l'évêque se fit attendre avec le saint-sacrement un jour de procession, et, comme ledit Marino Faliero était très-violent et très-orgueilleux, il soufleta l'évêque et faillit le jeter à terre. En conséquence le ciel permit que Marino Faliero perdit l'usage de sa raison au point de devenir l'instrument de sa propre ruine.

Marino Faliero était doge depuis neuf mois et six jours lorsque son ambition lui suggéra l'idée de se rendre le maître absolu de Venise de la façon suivante, qui est racontée dans une chronique.

Quand arriva le jeudi, auquel jour on est accoutumé de faire la course aux taureaux, la course eut lieu comme d'habitude. La course terminée, on se rendit en corps, selon l'usage, dans le palais du doge, pour passer la soirée avec les dames. La danse se prolongea jusqu'au coup de la première cloche. Après la danse, collation. Lorsque le duc était marié, c'était lui qui restait chargé de tous les frais. Après le banquet chacun retourna chez soi.

Il se trouvait à cette soirée un certain Michel Sténo, assez mince gentilhomme et très-jeune, mais adroit et audacieux et qui était amoureux d'une des filles de la duchesse. Michel Sténo était au milieu des dames dans le *solajo*, lorsqu'il commit une incouvenance qui força le duc de lui ordonner de sortir. Ser Michel pensa qu'un pareil affront ne pouvait être supporté, et lorsque la fête fut terminée et tout le monde retiré, il alla, guidé par son ressentiment, dans la salle du conseil, et écrivit sur la chaise où le duc avait coutume de s'asseoir, car alors les doges ne recouvraient pas leur siège de velours ou d'étoffes, mais s'asseyaient sur une chaise de bois, les mots suivants : — « *Marino Faliero, le mari d'une jolie femme; un en jouit, et lui l'entretient.* » — Le matin on aperçut cette inscription, et la chose parut très-scandaleuse. Le sénat ordonna que les *avogadori* de la république eussent à découvrir l'auteur de cette insulte avec la plus grande diligence. Une somme considérable fut immédiatement promise à celui qui mettrait sur les traces du coupable, et à la fin on sut que c'était Michel Sténo. Le conseil ordonna qu'il fût arrêté, et alors il avoua que, dans un moment de colère et de dépit occasionné par son expulsion publique du salon en présence de sa maîtresse, il avait écrit ces mots outrageants. Le conseil en délibéra, et, prenant en considération sa jeunesse et son amour, ordonna qu'il serait gardé en prison pendant deux mois, puis banni

pour un an du territoire de la république. Cette sentence, peu sévère, irrita considérablement le duc, qui dit que le sénat n'avait pas suffisamment vengé sa dignité outragée, et que l'on aurait dû condamner Michel Sténo à être pendu ou au moins à être banni pour la vie.

Or, il était dans la destinée de monseigneur le duc Marino d'avoir la tête coupée; et comme il est besoin, lorsqu'un événement doit arriver, d'une cause quelconque, il arriva que le lendemain du jour où la sentence avait été prononcée contre Sténo, un gentilhomme de la maison de Barbaro, homme d'un caractère violent, alla à l'arsenal et demanda différentes choses au maître des galères. L'amiral de l'arsenal était présent et répondit : — « Non, cela ne peut se faire. Une dispute s'éleva entre le jeune noble et l'amiral, et le gentilhomme frappa l'amiral au-dessus de l'œil, et comme il portait une bague au doigt, il le blessa. L'amiral, exaspéré et tout sanglant, courut chez le doge pour se plaindre et lui demander de punir sévèrement ce gentilhomme de la maison Barbaro. — « Que veux-tu que je fasse pour toi? » lui dit le doge; « rappelle-toi l'injure grossière qui m'a été faite et la manière dont on a puni ce misérable Michel Sténo, qui en était l'auteur; voilà comment le Conseil des Quarante respecte notre personne. »

Là-dessus l'amiral répondit : — « Seigneur, si vous voulez devenir prince et couper en morceaux ces lâches gentilhommes, j'ai du cœur, aidez-moi; bientôt vous serez maître absolu, et vous pourrez vous venger d'eux tous. »

Entendant cela, le duc dit : — « Comment pourrait-on s'y prendre? » Et ils se mirent à en discourir.

Le duc appela son neveu ser Bertuccio Faliero, qui habitait dans le même palais que lui, et ils lui firent part du complot; et avant de se séparer, ils envoyèrent chercher Philippe Calendaro, marin d'une grande réputation, et Israël Bertuccio, homme très-adroit et très-rusé. Ils résolurent de s'associer d'autres personnes, et pendant plusieurs nuits consécutives ils se rendirent ainsi dans le palais du doge. Les personnes qui furent successivement initiées à la conspiration étaient Niccolo Faggiolo, Giovanni da Corfu, Stefano Faggiolo, Niccolo dalle Bende, Niccolo Biondo et Stefano Trivisano.

On décida que seize ou dix-sept chefs stationneraient dans les divers quartiers de la ville, chacun à la tête de quarante hommes armés et préparés, mais auxquels on ne laisserait point connaître leur destination. Le jour marqué, ils devaient exciter ça et là quelque tumulte, afin que le duc eût un prétexte pour faire sonner les cloches de Saint-Marc. Ces cloches n'étaient mises en mouvement que sur l'ordre du doge. Au son de cette cloche les seize ou dix-sept chefs devaient se rendre à Saint-Marc par les rues qui débouchent sur la Piazza; et lorsque les nobles et les principaux citoyens se rendraient sur la Piazza, pour connaître la cause de ce tumulte, les conspirateurs devaient les mettre en pièces. Ceci achevé, Marino Faliero était proclamé seigneur de Venise. Ce plan étant arrêté, ils en fixèrent l'exécution au 15 avril 1355. Ce complot fut conduit avec tant de mystère que personne ne découvrit leurs machinations. Mais le Seigneur, qui a toujours protégé cette glorieuse cité, et qui, content de la piété et de la loyauté de ses habitants, ne l'a jamais abandonnée, inspira à un Bertramo, de Bergame, l'idée de découvrir ce complot de la façon suivante. Ce Bertramo, qui appartenait à ser Niccolo Lioni, de Santo-Stefano, avait entendu un mot ou deux de ce qui devait se passer; en conséquence, dans le mois d'avril, il alla dans la maison dudit ser Niccolo Lioni, et lui révéla tous les détails du complot. Ser Niccolo, en entendant toutes ces choses, resta comme mort d'effroi et d'étonnement. Bertramo, après lui avoir appris toutes les circonstances, le

pria de lui garder le secret, lui disant que s'il lui avait fait cet aveu c'était afin de l'empêcher d'aller sur la Piazza le 15 avril, et afin de lui sauver la vie. Bertramo allait se retirer, lorsque Niccolò Lioni donna ordre à ses serviteurs de l'arrêter. Ser Niccolò se rendit ensuite à la maison de messer Giovanni Gradenigo Nasoni, qui dans la suite fut élu doge et qui habitait le Santo Stefano; là il lui raconta tout. La matière lui sembla d'une haute importance, et tous deux allèrent à la maison de Marco Cornaro, qui habitait San-Felice, et lui ayant parlé, tous trois décidèrent de retourner à la maison de Niccolò Lioni pour interroger ledit Bertramo; et l'ayant questionné et entendu toutes ses réponses, ils le laissèrent emprisonné. Ils allèrent alors dans la sacristie de San-Salvatore et envoyèrent leurs serviteurs avertir les Conseillers, les Avogadori, les Capi di Dieci et ceux du grand conseil. Lorsque tous furent rassemblés on leur read l'événement. Ils restèrent immobiles et frappés de stupeur. Ils se déterminèrent à envoyer vers Bertramo, qui fut amené devant eux. Ils l'interrogèrent et se convinquirent qu'il disait vrai. Quoiqu'ils fussent fort troublés ils convinrent de leurs mesures. Ils mandèrent les chefs des Quarante, les Seigneurs de la Nuit, les Capi de Sestieri et le cinque della Pace. Ils leur ordonnèrent de s'adjoindre des hommes fidèles et éprouvés, de se rendre dans les maisons des principaux conspirateurs et de les arrêter. On s'assura aussi du chef de l'arsenal, afin que les conspirateurs ne pussent se défendre. À la nuit tombante ils s'assemblèrent dans le palais, firent fermer toutes les portes et firent défendre au gardien des cloches de les sonner. Tout fut exécuté. Les conspirateurs furent arrêtés et amenés dans le palais, et le Conseil des Dix, voyant que le doge était du nombre, s'adjoignit vingt des principaux citoyens pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre, sans toutefois leur donner voix délibérative.

Les conseillers étaient ser Giovanni Mocenigo, du Sestiero de San-Marco; ser Almorò Veniero de Santa-Marina, du Sestiero de Castello; ser Tommaso Viadro, du Sestiero de Capparegio; ser Giovanni Sanudo, du Sestiero de Santa-Croce; ser Pietro Trivisano, du Sestiero de San-Paolo; ser Pan alione Barbo il Grando, du Sestiero de Ossodaro. Les Avogadori de la république étaient Zufredo Morosini et ser Orio Pasqualigo; mais ils ne votaient pas. Ceux du Conseil des Dix étaient ser Giovanni Marcello, ser Tommaso Sanudo et ser Michele Dolfino. Les chefs du Conseil des Dix étaient ser Luca da Legge, et ser Pietro da Pietro da Mosto, inquisiteurs dudit conseil, et ser Marco Polani, ser Marino Veniero, ser Lando Lombardo, ser Nicoletto Trivisano, du Santo-Angelo.

Dans la même nuit, un peu avant le lever du jour, ils établirent une Junte composée de vingt membres choisis parmi les plus sages, les plus considérables et les plus âgés de Venise. Ils pouvaient délibérer, mais non voter. On n'admit personne de la maison Falerio; Niccolò Falerio et un autre Niccolò Falerio de San-Tommaso furent exclus du conseil parce qu'ils appartenaient à la famille du doge. Cette décision fut généralement louée. Voici les noms des vingt membres qui le composaient : ser Marco Giustiniani, procureur; ser Andrea Erizzo, procureur; ser Lionardo Giustiniani, procureur; ser Andrea Contarini, ser Simone Dandolo, ser Niccolò Volpe, ser Giovanni Loredano, ser Marco Diedo, ser Giovanni Gradenigo, ser Andrea Cornaro, cavalier; ser Marco Soranzo, ser Rinieri du Mosto, ser Gazano Marcello, ser Marino Morosini, ser Stefano Belegno, ser Niccolò Lioni, ser Filippo Orio, ser Marco Trivisano, ser Jacopo Bragadino, ser Giovanni Foscarino.

Ces vingt personnes furent adjointes au Conseil des Dix;

alors on envoya chercher le doge Marino Falerio, qui était en ce moment dans son palais, causant avec des personnes de grande distinction, dont aucune ne savait ce qui se passait. Au même moment Bertuccio Israello, qui était chargé de guider les conspirateurs de Santa-Croce, fut arrêté, enchaîné et amené devant le Conseil; Zanello da Brin, Nicoletto di Rosa, Nicoletto Alberto et le Guardiaga furent également arrêtés avec quelques matelots et d'autres citoyens de divers rangs, et l'on ne put plus douter de la réalité du complot.

Le 16 avril, un jugement du Conseil des Dix condamna Filippo Calendaro et Bertuccio Israello à être pendus sous les piliers rouges du balcon du palais, du haut duquel le doge assiste aux courses de taureaux. Ils furent pendus avec un bâillon dans la bouche.

Le jour suivant furent condamnés Niccolò Zuccolo, Nicoletto Blando, Nicoletto Doro, Marco Guida, Jacomello Bagolino, Nicoletto Fidele, fils de Filippo Calendaro, Marco Torello, dit Israelli, Stefano Trivisano, le changeur de Sainte-Marguerite et Antonio delle Bende. Ils furent arrêtés à la Chiozza au moment où ils cherchaient à prendre la fuite. Ils furent pendus successivement, les uns seuls, les autres deux à deux, aux colonnes du palais, en commençant par les piliers rouges et en avançant du côté du canal. Les autres prisonniers furent acquittés parce que, bien qu'ayant été au nombre des conspirateurs, ils n'avaient pas pris une part active. Plusieurs des chefs leur avaient fait croire qu'ils étaient ainsi armés pour le service de l'État, et afin de s'assurer de certains criminels. Nicoletto Alberto, le Guardagia, Bartholomeo Cerico et son fils, ainsi que plusieurs autres furent acquittés.

Le vendredi 16 avril, le Conseil des Dix rendit un jugement qui condamnait le doge Marino Falerio à avoir la tête tranchée, et ordonnait que l'exécution aurait lieu au haut de l'escalier de pierre où les doges prêtent serment avant d'entrer en fonctions. Le jour suivant, 17 avril, les portes du palais étant fermées, le doge fut exécuté vers midi; son bonnet de doge lui fut enlevé un moment avant qu'il n'arrivât au lieu du supplice. Lorsque l'exécution fut consommée, l'un dit qu'un membre du Conseil des Dix s'avança vers les colonnes extérieures qui donnent sur la place Saint-Marc, et, montrant l'épée ensanglantée au peuple, s'écria à haute voix : — « La justice terrible a atteint le traître. » — Alors on ouvrit les portes, et le peuple s'élança pour voir le cadavre mutilé du doge.

Il est à remarquer que ser Giovanni Sanudo, le conseiller, n'était pas présent lorsque ladite sentence fut prononcée, à cause qu'il était malade et obligé de rester chez lui; aussi il y eut quatorze voix, à savoir, cinq conseillers et neuf du Conseil des Dix. L'on adjoignit à l'État tous les biens du doge et des autres conspirateurs; le Conseil des Dix accorda seulement au doge la permission de disposer de deux mille ducats. Il fut résolu que tous les conseillers et tous les Avogadori de la république, ceux du Conseil des Dix et les membres de la Junte qui avaient concouru à la condamnation du doge et des autres conjurés, auraient le droit de sortir armés dans Venise le jour et la nuit depuis Grado jusqu'à Cavagere, et d'avoir deux valets également armés, pourvu qu'ils habitassent dans leur maison, et ceux qui n'avaient pas de valets pouvaient transmettre ce privilège à leurs fils ou frères, mais seulement au nombre de deux. La permission de porter des armes fut également accordée aux quatre notaires de la Chancellerie, ou Cour suprême qui reçoit les dépositions; c'étaient Amedeo, Nicoletto di Lorino, Steffanello et Pietro de Compostelli, secrétaires des Seigneurs de la Nuit.

Lorsque les traîtres eurent été pendus et le doge déca-

pité, l'État jouit d'une grande tranquillité. J'ai lu dans une chronique que le corps du doge fut placé dans une barque avec huit torches, et conduit au tombeau de sa famille, dans l'église Saint-Jean et Saint-Paul, où il fut enterré. Ce tombeau est maintenant placé au milieu de la petite église de Santa-Maria della Pace, bâtie par l'évêque Gabriel de Bergame; c'est un cercueil de pierre sur lequel sont gravés ces mots : *Hic jacet dominus Marinus Falctro dux*. On ne peignit pas son portrait dans la salle du Grand Conseil; mais à la place qu'il avait dû occuper on lit : *Hic est locus Marini Falctro, decapitati pro criminibus*. L'on croit que sa maison fut donnée à l'église de Saint-Apostolo; c'est ce grand bâtiment qui s'élève près du pont. Mais on cette tradition est fautive, ou la famille l'a rachetée depuis, car elle appartient aujourd'hui à la famille Faliero. Je ne puis omettre de mentionner que quelques-uns voulaient mettre à la place de son portrait l'inscription suivante : *Marinus Falctro dux; temeritas me cepit, poenas hui, decapitatus pro criminibus*. D'autres proposèrent le distique suivant :

Dux Venetum jacet hic, patriam qui prodepe tentans,
Sceptra, decus, censum perdidit atque caput.

NOTE B.

On lit dans le journal de Byron, 11 février 1821 : J'ai lu une lettre de Pétrarque, relative à la conspiration du doge Marino Faliero, et qui contient l'opinion du poète à ce sujet.

« Cette lettre prouve :

« 1° Que Marino Faliero était un ami personnel de Pétrarque : *antica dimestichezza*, vieille intimité; c'est l'expression dont se sert le poète;

« 2° Que Pétrarque pensait qu'il avait plus de bravoure que de bon sens; *più di coraggio che di senno*;

« 3° Que Pétrarque éprouvait quelque jalousie de ce que Marino Faliero avait obtenu une paix que lui-même avait vainement sollicitée;

« 4° Qu'on lui avait conféré la dignité de doge sans qu'il l'eût jamais recherchée ni sollicitée, *che nè chiederà, nè s'aspettara*; que cette dignité n'avait jamais été conférée avant lui dans un pareil cas, *cio che non si concedette a nessun altro*; preuve de la haute estime que l'on faisait de son talent;

« 5° Qu'il avait eu jusque là une réputation de sagesse, *si usurpo per tanti anni una falsa fama di sapienza*.

« De ces indications historiques et de beaucoup d'autres l'on peut inférer que Marino Faliero possédait plusieurs des qualités, mais non l'habileté d'un héros; et que, ses passions étaient trop violentes. La version ridicule et ignorante du docteur Moore tombe ainsi à terre. Pétrarque dit que « il n'y avait pas eu de son temps de plus grand événement en Italie », et diffère également des autres historiens, en disant que « Faliero était sur les bords du Rhôn, au lieu de Rome. » Les autres récits disent que la députation vénitienne le rencontra à Ravenne. Ce n'est pas à moi de concilier ces deux variantes; s'il avait réussi, il aurait changé la face de Venise et peut-être de l'Italie. Aujourd'hui on en sont-elles toutes deux !

LE CIEL ET LA TERRE,

MYSTÈRE

FONDÉ SUR CE PASSAGE DE LA GENÈSE, CHAP. VI :

« Et il arriva... que les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles; et ils prirent pour femmes celles d'entre elles qui leur plurent. »

Et la femme pleurant le démon qu'elle adore. — COLERIDGE.

PERSONNAGES.

Anges. — SAMIASA,
AZAZUEL,
L'ARCHANGE RAPHAEL.
Hommes. — NOÉ,
IRAD,
SEM,
JAPHET, } fils de Noé.
Femmes. — ANAH,
AHOLIBAMAH.
CHOEUR DES ESPRITS DE LA TERRE.
CHOEUR DES MORTELS.

LE CIEL ET LA TERRE¹.SCÈNE 4^{re}

Une contrée boisée et montagneuse près du mont Ararat. —
Il est minuit.

ANAH, AHOLIBAMAH.

AN. Notre père dort. Voici l'heure où ceux qui nous aiment ont coutume de descendre à travers les sombres nuages qui couronnent le mont Ararat. Comme mon cœur bat !

¹ *Le Ciel et la Terre*, mystère, fut écrit à Ravenne, en octobre 1821. En l'envoyant le mois suivant à M. Murray, lord Byron écrivait : — « Voici un drame lyrique intitulé *mystère*; vous le trouverez suffisamment pieux, je l'espère, car quelques-uns des chœurs pourraient avoir été écrits par Sternhold et Hopkins eux-mêmes, surtout pour la mélodie. Comme il est plus étendu, plus lyrique et plus grec que je ne l'avais d'abord projeté, je ne l'ai pas séparé en actes, mais je donne à ce que je vous envoie le nom de *première partie*, car il y a une suspension de

l'action qui peut s'arrêter là si l'on veut, ou avoir une suite, comme c'est mon projet. Je désire que la première partie soit publiée avant que la seconde ne soit écrite, parce que si elle ne réussit pas, il faudra mieux s'arrêter que de se lancer dans des expériences malheureuses. »

quoique revue sans délai par M. Gifford et imprimée, cette tragédie, ou ce mystère, ne fut publiée qu'en 1822, dans le second numéro du *Libéral*, et ne fut jamais achevée.

Ahol. Commençons notre invocation.

An. Mais les étoiles sont cachées. Je tremble.

Ahol. Et moi aussi ; mais ce n'est pas de crainte : je ne crains que de les voir tarder longtemps.

An. Ma sœur, quoique j'aime Azariel plus que... — Oh ! beaucoup trop ! Qu'allais-je dire ? mon cœur devient impie.

Ahol. Et où est l'impiété d'aimer des natures célestes ?

An. Mais, Aholibamah, j'aime moins Dieu depuis que son ange m'aime. Cela ne saurait être bien ; et quoique je ne croie pas mal faire, je sens mille craintes dont ma conscience s'alarme.

Ahol. Unis-toi donc à quelque fils de la poussière, travaille et file ; Japhet t'aime depuis longtemps : marie-toi, et donne le jour à des êtres d'argile !

An. Je n'aimerais pas moins Azariel s'il était mortel ; pourtant je suis bien aise qu'il ne le soit pas. Je ne puis lui survivre ; et quand je pense que ses ailes immortelles planeront un jour sur le sépulchre de l'humble fille de la terre qui l'adora comme il adore le Très-Haut, la mort me semble moins terrible ; et cependant je le plains : sa douleur durera des siècles, du moins telle serait la mienne pour lui si j'étais le séraphin, et lui l'être périssable.

Ahol. Dis plutôt qu'il choisira quelque autre fille de la terre, et l'aimera comme il aimait Anah.

An. Si cela devait être, et qu'elle l'aimât, plutôt le savoir heureux que de lui coûter une seule larme !

Ahol. Si je pensais qu'il en fût ainsi de l'amour de Samiasa, tout séraphin qu'il est, je le repousserais avec mépris. Mais faisons notre invocation ! — Voici l'heure.

An. Séraphin ! du sein de ta sphère, quelle que soit l'étoile qui contienne ta gloire ; soit que, dans les éternelles profondeurs des cieux, tu veilles avec les sept archanges¹, soit que dans l'espace antique et infini des mondes poursuivent leur marche devant tes ailes brillantes, entends-moi ! Oh ! pense à celle à qui tu es cher ! et lors même qu'elle ne serait rien pour toi, songe que tu es tout pour elle. Tu ne connais pas, — et puissent de telles douleurs n'être infligées qu'à moi ! — tu ne connais pas l'amertume des larmes. L'éternité est dans tes jours ; la beauté sans aube et sans déclin brille dans tes yeux ; tu ne peux sympathiser avec moi, si ce n'est en amour, et là tu dois avouer que jamais argile plus aimante n'a pleuré sous le ciel. Tu parcoures d'innombrables mondes ; tu vois la face de celui qui t'a fait grand, comme il a fait de moi l'une des moindres créatures de la race exilée d'Eden ; et cependant, séraphin chéri, entends-moi ! car tu m'as aimée, et je ne voudrais quitter la vie qu'en apprenant ce que je ne pourrais apprendre sans en mourir, que tu oublies, dans ton éternité, celle dont la mort n'a pu empêcher le cœur de battre pour toi, tout immortelle essence que tu es ! Il est grand l'amour de ceux qui aiment dans le péché et dans la

crainte ; et je les sens qui livrent à mon cœur un indigne combat. Pardonne, ô mon séraphin ! pardonne à une fille d'Adam de telles pensées, car la douleur est notre élément, et le bonheur un Eden dérobé à notre vue, quoiqu'il vienne parfois se mêler à nos rêves. L'heure approche qui me dit que nous ne sommes pas tout à fait abandonnées. — Parais ! parais ! séraphin ! mon Azariel ! Viens ici, et laisse les étoiles à leur propre lumière.

Ahol. Samiasa ! en quelque partie des célestes régions que tu commandes ; — soit que tu combattes contre les esprits qui osent disputer l'empire à l'auteur de toute puissance ; soit que tu rappelles quelque étoile errante égarée à travers les espaces de l'abîme, et dont les habitants, mourants de la chute de leur monde, partagent la triste destinée de la poussière qui habite celui-ci ; soit que, te joignant aux chérubins inférieurs, tu daignes partager leur hymne, — Samiasa ! je t'appelle, je t'attends et je t'aime. Beaucoup pourront t'adorer, ce ne sera pas moi : si ton esprit t'invite à descendre vers moi, descends et partage mon sort ! Quoique je sois formée d'argile, et toi de rayons plus brillants que ceux du soleil sur les ondes d'Eden, ton immortalité ne saurait payer mon amour d'un amour plus ardent. Il est en moi un rayon qui, bien qu'il lui soit interdit de briller, fut allumé, je le sens, à la lumière de Dieu et à la tienne. Il peut rester longtemps caché. Ève, notre mère, nous a légué la mort et la caducité, — mais mon cœur les brave : quoique cette vie doive prendre fin, est-ce une raison pour que toi et moi nous soyons séparés ? Tu es immortel, — et moi aussi : — je sens, je sens mon immortalité déborder toutes les douleurs, toutes les larmes, toutes les terreurs, et sa voix, pareille à l'éternel mugissement des vagues, crier à mon oreille cette vérité : — « Tu vivras toujours ! » Si ce sera une vie de bonheur, je l'ignore, et ne veux point le savoir ; ce secret appartient au Tout-Puissant, qui couvre de nuages les sources de nos biens et de nos maux ; mais toi et moi, il ne peut jamais nous détruire ; il peut nous changer, non nous anéantir ; nous sommes d'une essence aussi éternelle que la sienne, et s'il nous fait la guerre, nous lui ferons la guerre à notre tour : avec toi, je puis tout endurer, même une immortelle douleur ; tu n'as pas craint de partager la vie avec moi, pourquoi reculerais-je devant ton éternité ? Non, quand le dard du serpent devrait me transpercer, quand tu serais toi-même semblable au serpent, enlance-moi de tes replis ! et je sourirai, et je ne te maudirai pas ; et je te presserai d'une aussi énergique étreinte que... — mais descends ; viens mettre à l'épreuve l'amour d'une mortelle pour un immortel. Si les cieux contiennent plus de bonheur que tu ne peux en donner et en recevoir, demeure où tu es !

An. Ma sœur ! ma sœur ! je vois leurs ailes se frayer une route lumineuse à travers les ténèbres de la nuit.

Ahol. Les nuages s'écartent devant eux comme s'ils apportaient la lumière de demain.

¹ Suivant les théologiens, les archanges sont au nombre de sept et occupent le huitième rang dans la hiérarchie céleste.

An. Mais si notre père apercevait cette clarté ?

Ahol. Il croirait que c'est la lune qui, à la voix d'un sorcier, paraît une heure trop tôt.

An. Ils viennent ! il vient ! — Azariel !

Ahol. Courons à leur rencontre ! Oh ! pendant qu'ils planent là-haut, que n'ai-je des ailes pour emporter mon âme vers le cœur de Samiasa !

An. Vois ! leur présence a éclairé tout l'occident, comme si le soleil se couchait une seconde fois ; — vois ! sur la cime tout à l'heure cachée de l'Ararat, brille maintenant un doux arc-en-ciel aux mille couleurs, trace éblouissante de leur passage ! Et, maintenant, voilà que la montagne est redevenue obscure comme l'écume que le Léviathan fait jaillir sur les flots lorsqu'il sort de ses retraites profondes, pour se jouer à la surface tranquille des vagues, disparaît aussitôt que le géant des mers s'est replongé dans l'abîme jusqu'aux lieux où dorment les sources de l'océan.

Ahol. Ils ont touché la terre ! Samiasa !

An. Mon Azariel ! Elles sortent.

SCÈNE II.

IRAD, JAPHET.

Ir. Ne te laisse point abattre : que sert de promener ainsi tes pas errants, d'ajouter ton silence à celui de la nuit, et de lever vers les étoiles les yeux chargés de pleurs ? Elles ne peuvent rien pour toi.

Jap. Mais leur vue me fait du bien ; — peut-être qu'en ce moment elle les regarde comme moi. Il me semble qu'un objet si beau devient plus beau encore quand ses regards se fixent sur la beauté, l'éternelle beauté des choses immortelles. O Anah !

Ir. Mais elle ne t'aime pas.

Jap. Hélas !

Ir. Et l'orgueilleuse Aholibamah me dédaigne également.

Jap. Je plains aussi ton sort.

Ir. Qu'elle garde son orgueil ; le mien m'a donné la force de supporter ses mépris ; peut-être l'avenir se chargera de me venger.

Jap. Peux-tu trouver de la joie dans une telle pensée ?

Ir. Ni joie ni douleur. Je l'aimais sincèrement ; je l'aurais plus aimée encore si elle n'avait payé de retour ; maintenant je l'abandonne à des destinées plus brillantes, si elles lui semblent telles.

Jap. Quelles destinées ?

Ir. J'ai lieu de croire qu'elle en aime un autre.

Jap. Anah ?

Ir. Non, sa sœur.

Jap. Quel autre ?

Ir. C'est ce que j'ignore ; mais son air, sinon ses paroles, me dit qu'elle en aime un autre.

Jap. Oui ; mais il n'en est pas de même d'Anah : elle n'aime que son Dieu.

Ir. Que t'importe qui elle aime, si elle ne t'aime pas ?

Jap. C'est vrai ; mais j'aime.

Ir. Et moi aussi, j'aimais.

Jap. Et maintenant que tu n'aimes plus, ou crois ne plus aimer, en es-tu plus heureux ?

Ir. Oui

Jap. Je te plains.

Ir. Moi ! et de quoi ?

Jap. D'être heureux, privé que tu es de ce qui fait mon tourment.

Ir. Je mets l'amertume de tes paroles sur le compte de ton esprit malade, et je ne voudrais pas sentir comme toi pour plus d'or que n'en rapporteraient les troupeaux de nos pères si on les échangeait contre le métal des enfants de Caïn, — contre cette poussière jaune, qu'ils essaient de nous offrir en paiement, comme si cette matière inutile et décolorée, ce rebut de la terre, pouvait être l'équivalent du lait, de la laine, de la chair, des fruits, et de tout ce que nos troupeaux et le désert produisent. — Va ! Japhet, adresse tes soupirs aux étoiles, comme les loups hurlent à la lune ; — je vais me livrer au repos.

Jap. J'en ferais autant si je pouvais reposer.

Ir. Tu ne viens donc pas à nos tentes ?

Jap. Non, Irad ; je vais me rendre à la caverne qui communique, dit-on, avec le monde souterrain, et livre passage aux esprits intérieurs de la terre quand ils viennent errer sur sa surface.

Ir. Et pourquoi ? qu'as-tu à faire là ?

Jap. Je vais chercher dans la sombre tristesse de ce lieu un adoucissement à la mienne : ce lieu de désolation convient à mon cœur désolé.

Ir. Mais il offre des dangers. Des bruits et des apparitions étranges l'ont peuplé de terreurs. Je veux t'y accompagner.

Jap. Non, Irad ; crois-moi, je n'ai aucune mauvaise pensée, et ne crains aucun mal.

Ir. Mais moins il y a de rapport entre toi et les êtres malfaisants, plus ils te seront hostiles : tourne tes pas d'un autre côté, ou permets que je reste avec toi.

Jap. Ni l'un ni l'autre, Irad ; je dois m'y rendre seul.

Ir. Alors, que la paix soit avec toi ! Irad sort.

Jap. (seul). La paix ! je l'ai cherchée là où elle devrait se trouver, dans l'amour, — et avec un amour qui peut-être en était digne ; et, à sa place, qu'ai-je obtenu ? — un cœur accablé, — un esprit découragé, — des jours monotones, des nuits inexorables au doux sommeil. La paix ! quelle paix ! le calme du désespoir, le silence de la forêt solitaire, interrompu seulement par le souffle de la tempête qui fait gémir ses rameaux ; tel est l'état sombre et agité de mon âme épuisée. La terre est devenue perverse ; des signes et des présages nombreux annoncent qu'un changement approche et qu'une catastrophe terrible menace les êtres périssables. O mon Anah ! quand viendra l'heure redoutable, quand s'ouvriront les sources de l'abîme, tu auras pu trouver un refuge sur mon cœur ; il t'aurait abritée du courroux des éléments, ce cœur qui batte vainement pour toi, et qui alors battra plus vainement encore, tandis que le tien... — ô Dieu ! que ta colère l'épargne, elle au moins ! elle est pure au milieu des pécheurs, comme une étoile au sein des nuages qui voilent quelque temps sa splendeur sans pouvoir l'éteindre. Mon Anah ! combien je t'aurais adorée ! mais tu ne l'as pas voulu ; et néanmoins je voudrais te sauver, — je voudrais te voir vivre encore quand

l'océan sera le tombeau de la terre ; quand , sans plus rencontrer de rocs ni de banes de sable qui l'arrêtent , le Léviathan , roi de la mer sans rivage et de l'univers liquide , s'étonnera de l'immensité de son empire.

Japhet sort.

Entrent NOÉ et SEM.

Noé. Où est ton frère Japhet ?

Sem. Il est allé , a-t-il dit , trouver Irad , selon sa coutume ; mais je crains qu'il ne se soit dirigé vers les tentes d'Anah , autour desquelles on le voit errer chaque nuit comme une colombe voltige autour de son nid dévasté ; on peut-être a-t-il porté ses pas vers la caverne qui s'ouvre au cœur de l'Ararat.

Noé. Que fait-il là ? c'est un lieu mauvais sur cette terre , où tout est mauvais ; car il s'y rassemble des êtres pires encore que les hommes pervers. Il persiste à aimer cette fille d'une race condamnée , cette fille qu'il ne pourrait épouser lors même qu'elle l'aimerait , et elle ne l'aime pas. O cœurs malheureux des hommes ! faut-il qu'un fils de mon sang , connaissant la destinée et la perversité de la race actuelle des humains , et sachant que son heure s'approche , se livre à des sentiments qui lui sont interdits ! Conduis-moi , il faut que nous le trouvions.

Sem. Ne va pas plus loin , mon père ; je vais chercher Japhet.

Noé. Ne crains rien pour moi : les êtres malfaisants ne peuvent rien contre l'homme élu par Jéhovah. — Marchons.

Sem. Vers les tentes du père des deux sœurs ?

Noé. Non , vers la caverne du Caucase.

Noé et Sem sortent.

SCÈNE III.

Les montagnes. — Une caverne , et les rochers du Caucase.

JAPHET seul.

Solitudes , qu'on dirait éternelles ; et toi , caverne dont on ne peut mesurer la profondeur ; et vous , montagnes , si pittoresques et si terribles dans votre beauté , avec la majestueuse rudesse de vos rochers , et vos arbres gigantesques qui enfouissent leurs racines sur la pierre escarpée , où le pied de l'homme , s'il pouvait atteindre jusque-là , n'oserait se poser ! — Oui , vous semblez éternelles ! et pourtant , dans quelques jours , peut-être même dans quelques heures , vous serez changées , brisées , renversées devant la masse des eaux ; elles pénétreront jusque dans les dernières profondeurs de cette caverne , qui semble conduire dans un monde souterrain , et les dauphins se joueront dans la tanière du lion ! Et l'homme ! — ô hommes ! ô mes frères ! quel autre que moi pleurera sur votre tombe universelle ? qui survivra pour vous pleurer ? Hélas ! homme comme vous , en quoi ai-je mérité de vivre plus que vous ? Que deviendront les lieux chéris où je venais rêver à mon Anah alors que j'espérais encore , et les solitudes plus sauvages , mais non moins chères peut-être , où je venais exhaler mon désespoir ? Se peut-il , grand Dieu ! quoi ! ce pic orgueilleux dont la cime étincelante ressemble à une étoile lointaine , disparaîtra sous les flots bouillonnants ! Le soleil levant ne viendra plus refouler loin de sa cime les flot-

tantes vapeurs ; le soir , nous ne verrons plus derrière sa tête s'abaisser le large disque du jour , en laissant sur son front une couronne brillante de mille couleurs ! Il ne sera plus le phare du monde , où les anges venaient prendre terre , comme au lieu le plus rapproché des étoiles ! Se peut-il que ce mot , « jamais plus , » soit fait pour lui , pour toute chose , excepté pour nous et les créatures rampantes réservées par mon père sur l'ordre de Jéhovah ! Ces créatures , mon père les sauvera , et moi je n'aurai pas le pouvoir de soustraire la plus charmante des filles de la terre à une condamnation à laquelle échapperont le serpent et sa femelle ; car ils vivront , ces reptiles , pour conserver et propager leur espèce , pour siffler et piquer dans quelque nouveau monde sorti fumant et humide encore du limon qui doit recouvrir le cadavre de celui-ci jusqu'à ce que , sous la chaleur du soleil , le marais salé redevenue un globe habitable , et serve de monument unique et de sépulcre universel à des myriades d'êtres actuellement pleins de vie ! Que de souffle arrêté en un jour ! Monde jeune et beau , dévoué à la destruction , c'est avec un cœur brisé que je te contemple jour par jour , nuit par nuit , ces jours et ces nuits qui sont déjà comptés. Je ne puis te sauver , je ne puis même sauver celle dont l'amour m'eût fait t'aimer encore davantage ; mais je suis une portion de ton argile , et je ne puis penser à ta fin prochaine sans éprouver.... — O Dieu ! peux-tu bien... — (Il s'interrompt.)

On entend sortir de la caverne un bruit semblable à un vent violent , puis des éclats de rire. — Un Esprit sort et passe.

Jap. Au nom du Très-Haut , qui es-tu ?

L'Esp. (riant). Ha ! ha ! ha !

Jap. Par tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre , parle.

L'Esp. (riant). Ha ! ha !

Jap. Par le déluge qui s'approche ! par la terre que l'océan va engloutir ! par l'abîme qui va ouvrir toutes ses sources ! par le ciel qui va convertir en mers ses nuées ! par le Tout-Puissant qui crée et brise ! fantôme inconnu , vague et terrible , parle-moi ! pour-quoi ris-tu de cet effroyable rire ?

L'Esp. Pourquoi pleures-tu ?

Jap. Pour la terre et tous ses enfants.

L'Esp. Ha ! ha ! ha !

L'Esprit disparaît.

Jap. Comme ce démon insulte aux tortures du monde , à la ruine prochaine d'un globe sur lequel le soleil luira sans y trouver de vie à réchauffer ! Comme la terre dort ! Et tout ce qu'elle enserme dort aussi , à la veille de mourir ! Pourquoi s'éveilleraient-ils ? pour aller au-devant de la mort ? Quels sont ces objets qui ressemblent à la mort vivante , et parlent comme des êtres nés avant ce monde expirant ? Ils approchent comme des nuages !

Divers Esprits sortent de la caverne.

Un Esprit. Réjouissons-nous ! la race abhorrée qui n'a pu conserver dans Eden son haut rang , mais a prêté l'oreille à la voix de la science isolée de la puissance , touche à l'heure de sa mort ! Ce n'est pas lentement , un à un , qu'ils doivent succomber ; ce ne seront pas la gloire , la douleur , les années , les cha-

grins du cœur, la marche destructive du temps qui les moissonneront. Voici venir leur dernier jour; la terre deviendra un océan! et sur l'immensité des vagues, il n'y aura de souffle que celui des vents! Les anges fatigueront leurs ailes sans trouver un lieu pour s'abattre; pas un rocher n'élèvera sa cime du milieu de ce tombeau liquide, pour offrir un refuge au désespoir, ou signaler l'endroit où il expira, après avoir longtemps promené ses regards sur une mer sans limites, attendant un reflux qui n'est point arrivé. Partout sera le vide, partout la destruction! Un autre élément sera le roi de la vie, et les enfants abhorrés de la poussière périront tous; et de toutes ces couleurs de la terre, il ne restera plus qu'un azur sans bornes; et tout sera changé sur la montagne pittoresque et dans la plaine unie; les cèdres et les pins lèveront en vain leurs cimes. Tout sera submergé dans l'inondation universelle; l'homme, la terre et le feu mourront; le ciel et la terre n'offriront plus aux yeux de l'Éternel qu'un espace immense et sans vie. Sur l'écume des flots, qui construira une demeure?

Jap. (s'avançant). Cesera mon père! La semence de la terre ne périra pas; le mal seul sera retranché. Loin d'ici, démons qui triompez du malheur des hommes, qui hurlez votre hideuse joie alors que Dieu détruit ce que vous n'osez détruire! Hâtez-vous de fuir! retournez dans vos antres souterrains! jusqu'à ce que les vagues vous poursuivent dans vos profondes retraites, et que votre fatale race, lancée au loin dans l'espace, devienne le misérable jouet de tous les vents.

L'Esp. Fils de l'élu! quand toi et les tiens vous aurez bravé le vaste et terrible élément; quand sera brisée la barrière de l'abîme, toi et les tiens serez-vous bons et heureux? — Non! la douleur sera le partage du nouveau monde et de la race nouvelle. — Les hommes seront moins beaux, ils vivront moins longtemps que ces glorieux géants qui parcoururent le globe dans leur orgueil, que ces fils nés des amours du ciel avec les vierges de la terre. Il ne vous restera du passé que les larmes; et n'as-tu pas de honte de survivre à tes frères, de continuer à manger, à boire, à engendrer? Se peut-il que tu aies le cœur assez lâche et assez vil pour entendre annoncer cette immense destruction sans éprouver la douleur courageuse qui te porterait à attendre les flots appelés pour dissoudre le monde, plutôt que de partager l'asile de ton père favorisé, et de bâtir ta demeure sur la tombe de la terre noyée? Il n'est qu'une âme aveugle et lâche qui consente à survivre à son espèce. La mienne hait la tienne, comme appartenant à une autre classe d'êtres; mais nous ne haïssons pas notre propre race. Il n'en est aucun parmi nous qui n'ait laissé dans le ciel un trône vacant, pour habiter ici dans l'obscurité, plutôt que de laisser ses frères souffrir sans lui. Va, misérable! — vis, et donne une vie comme la tienne à d'autres misérables! Et quand les flots destructeurs mugiront sur leurs ravages accomplis, porte envie aux géants patriarches qui ne seront plus, méprise

ton père pour leur avoir survécu! et toi-même, rougis d'être son fils!

La voix des Esprits s'élève en chœur du sein de la caverne.

Chœur des Esp. Réjouissons-nous! la voix humaine ne viendra plus dans les airs interrompre notre joie par ses prières; les hommes n'adoreront plus; et nous, qui depuis des siècles avons cessé d'adorer le Seigneur par qui la prière est impérieusement exigée, aux yeux de qui l'omission d'un sacrifice est un crime, nous verrons se déchainer les sources amères de l'abîme jusqu'à ce qu'un seul élément fasse l'œuvre de tous les autres dans le chaos, et périr ces créatures orgueilleuses de leur chétive argile, et leurs os blanchis, éparpillés dans les cavernes, dans les antres, dans les crevasses des montagnes, ou la mer les poursuivra jusque dans leurs dernières retraites; les animaux eux-mêmes, dans leur désespoir, cesseront de faire la guerre à l'homme et de s'attaquer entre eux, et le tigre se couchera pour mourir à côté de l'agneau, comme s'il était son frère; et toutes choses redeviendront ce qu'elles étaient, silencieuses et incréées, à l'exception du ciel; seulement il sera fait une courte trêve avec la mort; elle consentira à épargner de faibles débris de la création antérieure, à la condition d'engendrer de nouvelles nations pour son usage; ces débris flotteront sur les eaux du déluge, et quand elles seront retirées, quand la chaleur du soleil aura cuit et raffermi le sol fumant encore, ils donneront le jour à de nouveaux êtres; et alors reviendront les années, — les maladies, — les douleurs, — les crimes, avec leur cortège d'agitation et de haine, jusqu'au jour... —

Jap. (les interrompant). Où la volonté éternelle daignera expliquer ce rêve de biens et de maux, rappeler à lui tous les temps et toutes choses, les rassembler sous ses puissantes ailes, abolir l'enfer! et rendant à la terre régénérée sa beauté primitive, lui restituer son Éden dans un paradis sans fin, où l'homme ne pourra plus succomber un jour, où les démons eux-mêmes seront justes!

Les Esp. Et quand s'accomplira cette merveilleuse prophétie?

Jap. Quand le Rédempteur viendra, d'abord dans les souffrances, puis dans sa gloire.

Un Esp. Jusque-là continuez à vous débattre sous votre chaîne mortelle, jusqu'à ce que la terre ait vieilli; faites une guerre inutile, et à vous-mêmes, et à l'enfer, et au ciel, jusqu'à ce que les nuages soient rouges des vapeurs exhalées du sang des champs de bataille. Il y aura de nouveaux temps, de nouveaux climats, de nouveaux arts, de nouveaux hommes; mais les vieilles larmes, les vieux crimes, les vieux maux d'autrefois, continueront à se reproduire parmi vous sous différentes formes; les mêmes tempêtes morales inonderont l'avenir, comme les vagues dans quelques heures les tombeaux des géants glorieux¹.

Chœur des Esp. Frères! réjouissons-nous! Mortel, adieu! Écoutez! écoutez! déjà nous entendons la voix

¹ Gigantes autem erant super terram in diebus illis. Postquam enim ingressi sunt filii Dei ad filias hominum, illaque genuerunt, isti sunt potentius à seculo viri famosi. *Genèse*, chap. vi, v. 4.

lugubre de l'océan qui s'enfle et gronde; les vents balancent déjà leurs ailes rapides; les nuages ont presque rempli leurs réservoirs; les sources de l'abîme vont se déchaîner, et les cataractes du ciel vont s'ouvrir¹; et cependant les hommes voient ces redoutables présages sans en prendre souci; — leur aveuglement continue comme par le passé. Nous entendons des bruits qu'ils ne peuvent entendre; la menaçante armée des tonnerres se rassemble; mais son arrivée est différée encore de quelques heures; les bannières brillent déjà dans les cieux, mais elles ne sont pas encore déployées, et le regard perçant des esprits peut seul les apercevoir. Hurle! hurle! ô terre! tu es plus rapprochée de ta mort que de ton berceau récent; tremblez, montagnes, qui devez bientôt disparaître sous le débordement des flots! les vagues viendront assaillir les cimes de vos rochers; et les coquillages, les petits coquillages, les hôtes les plus chétifs de l'océan, seront déposés là où l'aigle couve maintenant ses aiglons. — Quels cris il fera entendre en planant sur la mer impitoyable! En vain il appellera à lui sa naissante famille, la vague envahissante seule lui répondra; — c'est vainement aussi que l'homme lui enviera ses larges ailes qui ne le sauveront pas, — où pourra-t-il reposer son vol alors qu'à perte de vue l'espace ne lui offrira que l'océan, son tombeau? Frères, réjouissons-nous! élevons les accents de nos voix surhumaines! — Tout mourra, hormis un faible débris de la postérité de Seth, — de la postérité de Seth, soustraite à la mort, et réservée à de futures douleurs. Mais des fils de Caïn aucun ne survivra, et toutes ses filles si belles seront englouties sous les vagues dévastatrices; ou, flottant à leur surface, leurs longs cheveux épars sur les ondes, elles accuseront la cruauté du ciel, qui n'a pas voulu épargner des créatures si charmantes jusque dans la mort. L'arrêt est prononcé, tous doivent mourir! et à la clameur universelle des humains succédera l'universel silence! Fuyons, frères, fuyons! mais réjouissons-nous! nous sommes tombés! ils tombent! Ainsi périssent tous ces chétifs ennemis du ciel qui reculent devant l'enfer!

Les Esprits prennent leur vol et disparaissent.

Jap. (seul). Dieu a proclamé la sentence de la terre; l'arche de salut de mon père l'a annoncée; les démons eux-mêmes la crient du fond de leurs cavernes; le livre d'Énoch² l'a depuis longtemps prédite dans ces pages muettes dont le silence en dit plus à l'esprit que la foudre à l'oreille; et cependant les hommes n'ont point écouté, et ils n'écoutent pas; mais ils marchent aveuglément à leur destinée, qui, bien que si prochaine, n'émeut pas plus leur stupide incrédulité que leurs derniers cris n'ébranleront la volonté du Très-Haut, ou l'océan obéissant et sourd qui l'accomplit. Nul signe n'arbore encore sa bannière dans les airs; les nuages sont en petit nombre, et ils ont leur apparence accoutumée; le soleil se lèvera sur le dernier jour de la terre, comme il se leva sur le qua-

trième jour de la création, quand Dieu lui commanda de naître, et qu'il fit briller sa première aurore; alors sa naissante lumière n'éclaira pas le père du genre humain, non formé encore, — mais alla éveiller avant la prière de l'homme les concerts plus doux des oiseaux créés avant lui, qui, dans le vaste firmament du ciel, prennent leur vol comme les anges, et comme eux saluent le ciel chaque jour avant les fils d'Adam: l'heure de leur hymne matinal approche; — déjà l'orient se colore; — bientôt ils vont chanter! et le jour va paraître! comme si la redoutable catastrophe n'était pas toute prête à éclater! Hélas! les premiers laisseront retomber sur les ondes leurs ailes fatiguées; et le jour, après le cours rapide et brillant de quelques aurores, — oui, le jour se lèvera; mais sur quoi? — sur un chaos pareil à celui qui précéda la lumière, et qui, en se renouvelant, anéantira le temps! car, sans la vie, que sont les heures? pas plus pour la poussière que n'est l'éternité pour Jéhovah, qui créa le temps et l'éternité. Sans lui l'éternité elle-même ne serait qu'un vide: sans l'homme, le temps meurt avec l'homme, et est englouti dans cet océan qui n'a point de source, comme la race humaine sera dévorée par celui qui va submerger le monde naissant. — Que vois-je? des enfants de la terre et des fils de l'air? Non, ce sont tous des enfants du ciel, tant ils sont beaux. Je ne puis distinguer leurs traits; je ne vois que leurs formes: avec quelle grâce ils descendent la montagne grisâtre dont leur approche écarte les brouillards! Après les farouches et sombres esprits dont l'inférieure immortalité vient d'exhaler l'hymne impie du triomphe, leur présence est douce à mon cœur comme une apparition d'Éden. Peut-être viennent-ils m'annoncer le délai accordé à notre jeune monde, ce délai que mes prières ont tant de fois imploré. — Ils viennent! Anah! O Dieu! et avec elle... —

Entrent SAMIASA, AZARIEL, ANAH et AHOLIBAMAH.

An. Japhet!

Sam. Quoi! un fils d'Adam!

Azar. Que fait ici l'enfant de la terre, pendant que toute sa race sommeille?

Jap. Ange! que fais-tu sur la terre quand tu devrais être au ciel?

Azar. Ignorez-tu ou as-tu oublié qu'une partie de nos fonctions consiste à veiller sur ce globe?

Jap. Mais tous les bons anges ont quitté la terre, qui est condamnée; les mauvais esprits eux-mêmes fuient le chaos qui s'approche. Anah! Anah! toi que j'ai si vainement et si longtemps aimée et que j'aime encore! pour quoi te promènes-tu avec cet Esprit en ce moment où nul Esprit bon ne prolonge son séjour ici-bas?

An. Japhet, je ne puis te répondre; cependant pardonne-moi.

Jap. Puisse le ciel, qui bientôt ne pardonnera plus, te pardonner, — à toi! car tu es grandement tentée

Ahol. Retourne vers tes frères, fils insolent de Noé! nous ne te connaissons pas.

¹ Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ. et cataractæ cœli aperti sunt. *Genèse*, chap. vii, v. 11.

² Le livre d'Énoch, conservé chez les Éthiopiens, est, dit-on, antérieur au déluge.

Jap. Un temps viendra peut-être où tu me connaîtras mieux, et où ta sœur me retrouvera ce que j'ai toujours été.

Sam. Fils du patriarche qui a toujours été juste devant son Dieu, quelles que soient tes afflictions, et tes paroles semblent mêlées de douleur et de colère, en quoi Azariel ou moi avons-nous pu te faire injure?

Jap. Injure ! la plus grande de toutes les injures ; mais tu as raison, bien qu'elle fût poussière, je ne la méritais pas, je ne pouvais la mériter. Adieu, Anah ! Ce mot je l'ai dit si souvent ! mais maintenant je le prononce pour la dernière fois. Ange ! ou qui que tu sois, as-tu le pouvoir de sauver cette belle, — ces belles filles de Caïn ?

Azar. Les sauver ! et de quoi ?

Jap. Se peut-il que vous aussi vous l'ignoriez ? Anges ! anges ! vous avez partagé le péché de l'homme, et peut-être devez-vous aussi partager son châtiment, ou du moins ma douleur.

Sam. La douleur ! C'est pour la première fois que j'entends un fils d'Adam me parler en énigmes.

Jap. Et le Très-Haut ne les a-t-il pas expliquées ? Alors c'en est fait de vous, et d'elles aussi.

Ahol. Eh bien ! soit ! s'ils aiment comme ils sont aimés, ils n'hésiteront pas plus à subir la destinée des mortels, que je ne reculerai devant une immortalité de souffrances avec Samiassa !

An. Ma sœur ! ma sœur ! ne parle point ainsi.

Azar. As-tu peur, mon Anah ?

An. Oui, pour toi : je sacrifierais volontiers la plus grande partie de ce qui me reste de cette courte vie pour épargner à ton éternité une seule heure de douleur.

Jap. C'est donc pour lui, pour le séraphin, que tu m'as abandonné ! ce n'est rien si tu n'as pas aussi abandonné ton Dieu ! car de telles unions entre une mortelle et un immortel ne sauraient être heureuses ni saintes. Nous avons été envoyés sur la terre pour travailler et mourir ; et eux, ils furent créés pour servir au ciel le Très-Haut : mais s'il a le pouvoir de te sauver, l'heure ne tardera pas à venir où les hommes n'auront de recours que dans l'aide céleste.

An. Ah ! il parle de mort.

Sam. De mort, à nous ! et à celles qui sont avec nous ! Si cet homme ne semblait accablé d'affliction, je sourirais.

Jap. Ce n'est pas pour moi que je m'afflige et que je crains ; je serai épargné, non pour mes mérites, mais pour ceux d'un père vertueux, qui a été trouvé assez juste pour sauver ses enfants. Que sa puissance de rédemption n'est-elle plus grande ! Plût à Dieu que, par l'échange de ma vie contre celle qui seule pouvait rendre la mienne heureuse, la dernière et la plus charmante des filles de Caïn pût être admise dans l'arche qui recevra les débris de la race de Seth !

Ahol. Et penses-tu que nous, qui avons dans nos veines ardentes le sang de Caïn, le premier né d'Adam, — Caïn le fort ! Caïn, engendré dans le paradis, — nous consentirions à nous mêler aux enfants de Seth, Seth, le dernier fruit de la vieillesse d'Adam ? Non, non, quand le salut de toute la terre devrait en dé-

pendre, si la terre était en péril ! Notre race a vécu séparée de la tienne depuis le commencement ; il en sera de même pour l'avenir.

Jap. Ce n'est pas à toi que je m'adressais, Aholibamah ! Il ne t'a que trop transmis de son sang orgueilleux, celui de tes aïeux que tu vantes, celui qui versa le premier sang, et le sang d'un frère encore ! Mais toi, mon Anah ! laisse-moi t'appeler ainsi, quoique tu ne sois pas à moi ; je ne puis renoncer à te donner ce nom, bien qu'il me faille renoncer à toi ; mon Anah ! toi qui me fais quelquefois penser qu'Abel a laissé une fille dont la race pieuse et pure revit en toi, tant tu ressembles peu au reste des filles hautesaines de Caïn, si ce n'est par la beauté, car toutes sont belles à voir... —

Ahol. (*l'interrompant*). Voudrais-tu donc qu'elle ressemblât d'âme et de corps à l'ennemi de notre père ? Si je le croyais, si je pensais qu'il y eût en elle quelque chose d'Abel !... — Retire-toi, fils de Noé, tu crées l'inimitié.

Jap. Fille de Caïn, c'est ce que fit ton père.

Ahol. Mais il n'a pas tué Seth ; et qu'as-tu à voir dans d'autres actes qui restent entre son Dieu et lui ?

Jap. Tu dis vrai ; son Dieu l'a jugé, et je n'aurais pas parlé de son action si tu n'avais toi-même semblé te faire gloire de lui appartenir, et ne pas désavouer ce qu'il a fait.

Ahol. Il fut le père de nos pères, le premier né de l'homme, le plus fort, le plus brave et le plus énergique. Rougirai-je de celui à qui nous devons l'être ? Regarde les enfants de notre race ; vois leur stature et leur beauté, leur courage, leur vigueur, le nombre de leurs jours.

Jap. Ils sont comptés.

Ahol. Soit ! mais tant que durera le souffle qui les anime, je me glorifierai dans mes frères et dans mes pères.

Jap. Mon père et ma race ne se glorifient que dans leur Dieu ; Anah ! et toi ?

An. Quoique notre Dieu ordonne, le Dieu de Seth et de Caïn, je dois obéir, et je m'efforcerai d'obéir avec résignation. Mais, dans cette heure de vengeance universelle (si cette heure doit luire), si j'osais demander à Dieu quelque chose, ce ne serait pas de vivre, et de survivre seule à toute ma famille. Ma sœur ! ô ma sœur ! que serait le monde, que seraient d'autres mondes, que serait l'avenir le plus brillant, sans le passé si doux, — sans ton amour, — sans l'amour de mon père, — sans toute cette vie, tous ces objets qui sont nés avec moi ! étoiles radieuses éclairant ma ténébreuse existence de douces lumières qui n'étaient pas à moi ! Aholibamah ! oh ! s'il y a possibilité de pardon, — demande-le, obtiens-le : je hais la mort s'il faut que tu meures.

Ahol. Eh quoi ! ce rêveur, avec l'arche de son père, cet épouvantail qu'il a construit pour faire peur aux hommes, a-t-il donc effrayé ma sœur ? Ne sommes-nous pas aimées par des séraphins ? et lors même que nous ne le serions pas, irions-nous placer notre vie sous la protection d'un fils de Noé ? Ah ! plutôt mille fois... — Mais c'est un insensé qui rêve les pires de

tous les rêves, les visions engendrées par l'amour rebuté dans un cerveau que les veilles ont échauffé. Qui ébranlera ces pesantes montagnes, cette terre solide? Qui dira à ces nuages et à ces eaux de prendre une forme différente de celle que nous et nos pères leur avons vu revêtir dans leur cours éternel? Qui le pourra?

Jap. Celui qui d'une parole les a créés.

Ahol. Qui a entendu cette parole?

Jap. L'univers, qui à sa parole s'élança dans la vie. Ah! tu souris encore avec dédain! Demande à tes séraphins : s'ils ne l'attestent pas, ce titre ne leur est pas dû.

Sam. Aholibamah, confesse ton Dieu!

Ahol. J'ai toujours reconnu celui dont nous sommes l'ouvrage, Samiasa, ton Créateur et le mien; c'est un Dieu d'amour, non de douleur.

Jap. Hélas! qu'est-ce que l'amour, sinon de la douleur? Celui-là même qui créa la terre dans son amour, eut bientôt à s'affiliger sur ses premiers, ses plus parfaits habitants.

Ahol. On le dit.

Jap. C'est la vérité.

Entrent NOË et SEM.

Noë. Japhet! que fais-tu ici avec les enfants des pécheurs? Ne crains-tu pas de partager leur châtiment qui s'approche?

Jap. Mon père, ce ne saurait être un péché que de chercher à sauver un enfant de la terre; regardez, elles ne sauraient être criminelles, puisqu'elles sont dans la compagnie des anges.

Noë. Voilà donc ceux qui désertent le trône de Dieu pour choisir des femmes dans la race de Caïn; ces fils du ciel, qui recherchent les filles de la terre pour leur beauté!

Azar. Patriarche! tu l'as dit.

Noë. Malheur, malheur, malheur à de telles unions! Dieu n'a-t-il pas établi une barrière entre la terre et le ciel, et limité chaque être à son espèce?

Sam. L'homme n'a-t-il pas été fait à l'image de Jéhovah? Dieu n'aime-t-il pas ce qu'il a fait? et faisons-nous autre chose que d'imiter son amour pour les êtres qu'il a créés?

Noë. Je ne suis qu'un homme, et il ne m'appartient pas de juger les hommes, encore moins les fils de Dieu; mais notre Dieu ayant daigné communiquer avec moi, et me révéler ses jugements, je réponds que dans l'action des séraphins qui descendent de leur éternel séjour dans un monde périssable et à la veille de périr, il ne saurait y avoir rien de bon.

Azar. Et si c'était pour sauver?

Noë. Ce n'est pas vous, avec toute votre gloire, qui pouvez sauver ce qu'a condamné celui qui vous a faits glorieux. Si votre mission était une mission de salut, elle serait générale, et ne se bornerait pas à deux créatures, quelle que fût leur beauté; et en effet elles sont belles, mais elles n'en sont pas moins condamnées.

Jap. O mon père! ne dites pas cela.

Noë. Mon fils! mon fils! si tu veux éviter leur châtiment, oublie qu'elles existent; bientôt elles auront cessé d'être, tandis que toi tu seras le père d'un monde nouveau et meilleur.

Jap. Que je menre avec celui-ci, et avec elles!

Noë. Tu le mériterais pour une telle pensée; mais il n'en sera point ainsi; tu seras sauvé par celui qui a le pouvoir de sauver.

Sam. Et pourquoi lui et toi, plutôt que celles que ton fils préfère à tous deux?

Noë. Demande-le à celui qui te fit plus grand que moi et les miens, mais à la toute-puissance duquel tu es soumis ainsi que nous. Mais je vois venir le plus doux de ses messagers, le moins sujet à être tenté.

L'archange RAPHAËL⁴ entre.

Raph. Esprits! dont la place est auprès du trône, que faites-vous ici? est-ce ainsi que vous faites votre devoir de séraphins, maintenant que l'heure approche où la terre doit être abandonnée à elle-même? Retournez avec les « sept » élus offrir le glorieux hommage de vos adorations et de votre encens. Votre place est au ciel.

Sam. Raphaël! le premier et le plus beau des enfants de Dieu, depuis quand est-il interdit aux anges de fouler cette terre qui vit si souvent Jéhovah ne pas dédaigner d'imprimer sur son sol la trace de ses pas? Il aime ce monde et le créa pour aimer; combien de fois, d'une aile joyeuse, nous avons apporté ici ses messages! l'adorant dans ses moindres ouvrages, veillant sur cette planète, la plus jeune de ses domaines, et désireux de conserver digne de notre maître cette dernière œuvre née de son auguste parole! Pourquoi nous montres-tu un front sévère, et pourquoi nous parles-tu de destruction prochaine?

Raph. Si Samiasa et Azariel étaient restés à leur poste avec les chœurs des anges, ils auraient vu écrit en lettres de feu le dernier décret de Jéhovah, et ne s'informerait pas auprès de moi de la volonté de leur Créateur; mais l'ignorance accompagne toujours le péché; la science des Esprits eux-mêmes diminue en raison de l'accroissement de leur orgueil, car l'aveuglement est le premier fruit du désordre. Alors que tous les bons anges se sont éloignés de la terre, vous y êtes restés, mus par d'étranges passions, et abaissés par des affections mortelles pour une mortelle beauté : mais jusqu'ici Dieu vous pardonne et vous rappelle parmi vos égaux irréprochables. Partez! partez! ou restez, et perdez par ce délai votre éternité!

Azar. Et toi! si le séjour de la terre est interdit par le décret que nous ignorions jusqu'à ce moment, n'es-tu pas aussi coupable que nous de te trouver ici?

Raph. Je suis venu pour vous rappeler dans votre sphère, au nom puissant et par l'ordre de Dieu; ses ordres me sont toujours chers, et le devoir que je viens remplir en ce moment ne l'est guère moins pour

⁴ Dans le manuscrit original, Michaël. — « Je vous renvoie l'épreuve, » écrit Byron à M. Murray; « j'ai adouci tout ce qui avait paru devoir être adouci à M. Gifford, et changé le nom de

Michaël en celui de Raphaël, qui était un ange de manières plus douces. » *Lettres de Byron*, 6 juillet 1822.

moi. Jusqu'à présent nous avons foulé ensemble l'éternel espace; continuons à parcourir ensemble les étoiles. Il est vrai, la terre doit mourir! sa race, rappelée dans ses entrailles, doit se flétrir ainsi qu'un grand nombre des objets qu'elle contient; mais cette terre ne saurait-elle être créée ou détruite sans qu'il se fasse un large vide dans les rangs immortels, immortels encore dans leur incommensurable forfaiture? Satan, notre frère, est tombé; sa volonté brûlante à mieux aimé affronter la souffrance que de continuer à adorer. Mais vous, séraphins, qui êtes purs encore, vous qui êtes moins puissants que ce plus puissant de tous les anges, rappelez-vous sa chute, et voyez si la satisfaction de tenter l'homme peut compenser la perte du ciel trop tard regretté? Longtemps j'ai combattu, longtemps je dois combattre encore l'esprit orgueilleux qui ne put supporter la pensée d'avoir été créé, et refusa de reconnaître celui qui l'avait placé parmi les chérubins, radieux comme des soleils vis-à-vis d'étoiles inférieures, et éclipsant les archanges placés à sa droite. Je l'aimais; — il était si beau! ô ciel! excepté celui qui l'avait fait, qui jamais égala Satan en beauté et en puissance? Que ne peut l'heure qui le vit faillir être oubliée un jour! c'est un souhait impie. Mais vous! qui n'êtes point déchus encore, que son exemple vous instruisse! L'éternité avec lui, ou avec son Dieu, voilà le choix que vous avez à faire: il ne vous a point tentés; il ne peut tenter les anges, que ses pièges ne peuvent plus atteindre: mais l'homme a écouté sa voix, et vous celle de la femme; — elle est belle, et la voix du serpent moins fascinante que son baiser. Le serpent n'a vaincu que la poussière, mais elle fera tomber du ciel de nouveaux anges violateurs des célestes lois. Fuyez! il en est temps encore. Vous ne pouvez mourir, mais ces filles de la terre mourront; et vous, le ciel retentira de vos cris douloureux pour ces créatures d'argile périssable, dont la mémoire survivra de beaucoup dans votre immortalité au soleil qui leur donna le jour. Songez que votre essence n'a de commun avec la leur que la faculté de souffrir! Pourquoi vous associer aux douleurs qui doivent être le partage des enfants de la terre, — nés pour voir leur existence labourée par les ans, semée par les soucis et moissonnée par la mort, propriétaire du sol de l'humanité? Lors même que leur vie n'eût point été abrégée par la colère de Dieu, et qu'on les eût laissés se frayer à travers le temps un chemin vers la tombe, ils n'en eussent pas moins été la proie du péché et de la douleur.

Ahol. Qu'ils fuient! j'entends la voix qui annonce que nous devons mourir avant l'âge où sont morts nos patriarches en cheveux blancs, et que là-haut un océan est préparé, pendant qu'ici-bas les eaux de l'abîme s'élèveront, et iront se joindre aux torrents des ciens. Un petit nombre, il paraît, sera seul épargné; la race de Caïn n'y est point comprise, et c'est vainement qu'elle lèvera les yeux vers le Dieu d'Adam. Puisqu'il en est ainsi, ma sœur, puisque nos supplications ne sauraient obtenir du Seigneur la rémission d'une seule heure de souffrance, séparons-nous de ce que nous avons adoré; présentons-nous aux vagues, comme nous

nous présenterions au glaive, sinon sans émotion, du moins sans peur, gémissant moins pour nous que pour ceux qui nous survivront dans un esclavage mortel ou immortel, et, après le départ des ondes écoulées, pleureront sur les myriades qui ne pourront plus pleurer. Fuyez, séraphins, vers vos régions éternelles, où il n'y a point de vents qui mugissent, de vagues qui grondent. Notre sort, à nous, est de mourir; le vôtre, de vivre à jamais: mais ce qui vaut mieux d'une éternité de mort ou de vie, le Créateur est le seul qui le sache. Obéissez-lui comme nous lui obéirons. Je ne voudrais pas, pour toute la miséricorde accordée à la race de Seth, garder vivante cette argile une heure de plus que sa volonté ne l'ordonne, ni vous voir perdre une portion de sa grâce. Fuyez! et quand vos ailes vous emporteront loin de ce séjour, songe, Samiasa, que mon amour montera avec toi dans le ciel! et si, en suivant son vol, mes yeux restent sans larmes, c'est que la fiancée d'un ange dédaigne de pleurer. — Adieu! maintenant tu peux venir, mer inexorable!

An. Nous faut-il donc mourir? me faut-il donc te perdre aussi, Azariel? O mon cœur! mon cœur! tes présages étaient vrais! et pourtant, tu étais si heureux! le coup, bien que prévu, me frappe comme s'il ne l'était pas: n'importe, quitte-moi. Ah! pourquoi? mais que je ne te retienne pas; — fuis! mes douleurs ne peuvent qu'être courtes; mais les tiennes seraient éternelles si tu étais exilé du ciel à cause de moi. Tu n'as déjà que trop daigné faire pour une fille d'Adam! Notre partage, c'est la douleur; non-seulement sur nous, mais sur les esprits qui n'ont pas dédaigné de nous aimer, descendent la souffrance et la honte. Le premier qui nous enseigna la science fut précipité de son trône d'archange, dans je ne sais quel monde inconnu: et toi, Azariel! non, tu ne connaîtras pas la douleur à cause de moi. Pars! et ne pleure pas! tu ne peux pleurer; mais ta douleur sans larmes n'en sera peut-être que plus poignante; oublie donc celle à qui les flots de l'océan destructeur n'apporteront point d'angoisse pareille à celle-ci! Fuis! fuis! quand tu seras parti, il me sera moins difficile de mourir.

Jap. Oh! ne dis pas cela! — Mon père! et toi, archange! dans la pure et austère sérénité de ce front, je lis la miséricorde céleste; qu'elles ne soient point la proie de l'océan sans rivage; que notre arche les regoive, ou que je cesse de vivre!

Noé. Silence! enfant des passions, silence! si tu ne peux maîtriser ton cœur, que du moins ta bouche n'outrage pas ton Dieu! vis comme il l'exige: — meurs, quand il l'ordonnera, de la mort des justes, et non comme la race de Caïn. Cesse de t'affliger, ou gémis en silence; cesse de fatiguer le ciel de tes lamentations égoïstes. Voudrais-tu que Dieu commit un péché pour toi? c'en serait un que de changer ses décrets dans le seul intérêt d'une douleur mortelle. Sois homme! et supporte ce que la race d'Adam doit et peut supporter.

Jap. Oui, mon père! Mais, quand tous auront péri, quand nous resterons seuls flottants sur le désert azuré, quand les vagues qui nous porteront cachieront

dans leur profondeur notre terre chérie, et, plus chéris encore, des amis, des frères silencieux, tous ensevelis dans cet abîme sans fond ; qui pourra alors arrêter nos larmes et nos cris ? Dans le silence de la destruction trouverons-nous le repos ? O Dieu ! soyez Dieu, et épargnez pendant qu'il en est temps encore ! Ne renouvez point la chute d'Adam. Le genre humain ne se composait alors que de deux ; mais si multipliés sont maintenant les habitants de la terre, que les vagues et les fatales gouttes de pluie tomberont moins nombreuses que ne le seraient leurs tombeaux, s'il en était accordé à la race de Caïn.

Noë. Silence, présomptueux enfant ! chacune de tes paroles est un crime. Ange ! pardonne au désespoir de ce jeune homme.

Rap. Séraphins ! le langage de ces mortels est celui de la passion, vous ! qui êtes ou devez être impassibles et purs, vous pouvez retourner au ciel avec moi.

Sam. Nous pouvons aussi n'en rien faire. Nous avons fait notre choix, nous en subirons les conséquences.

Rap. Est-ce là votre réponse ?

Azar. Ce qu'il a dit, je le dis aussi.

Rap. Encore ! A dater de ce moment, dépouillés que vous êtes de votre pouvoir, étrangers à votre Dieu, je vous quitte.

Jap. Hélas ! où iront-ils ? où iront-elles ? Écoutez ! écoutez ! des sons lugubres s'échappent du sein de la montagne ; ils vont en augmentant ; il n'y a pas dans la montagne un souffle de vent, et cependant toutes les feuilles tremblent, toutes les fleurs se détachent : la terre gémit comme sous un poids accablant.

Noë. Écoutez ! écoutez le cri des oiseaux de mer ! Leur multitude s'étend comme un nuage dans l'atmosphère assombri ; ils planent autour de la montagne, où jamais une aile blanche, humide des flots amers, n'avait osé prendre son essor, même au milieu des tempêtes les plus violentes. Ce sera bientôt leur unique rivage, et puis il n'y en aura plus pour eux !

Jap. Le soleil ! le soleil ! il se lève, mais non avec sa lumière bienfaisante, et le cercle noir qui entoure son disque irrité annonce à la terre que son dernier jour a lui ! Les nuages ont repris les teintes de la nuit, seulement ils ont une couleur bronzée à l'endroit de l'horizon où naguère se levaient des aurores plus brillantes.

Noë. Voyez-vous luire cet éclair ? c'est le messager du tonnerre lointain ! Il approche ! partons ! partons ! laissons aux éléments leur criminelle proie ! rendons-nous au lieu où notre arche sainte élève ses flancs protecteurs et à l'épreuve du naufrage.

Jap. O mon père ! arrêtez ! n'abandonnez pas mon Anah à la fureur des vagues.

Noë. Ne devons-nous pas leur abandonner tout ce qui respire ? Partons !

Jap. Je resterai.

Noë. Meurs donc avec eux ! Oses-tu bien lever les yeux vers ce ciel prophétique, et essayer de sauver ce

que tout s'unit à condamner, dans un irrésistible accord avec la juste colère de Jéhovah ?

Jap. La fureur et la justice peuvent-elles marcher ensemble ?

Noë. Blasphémateur ! oses-tu bien murmurer dans un pareil moment ?

Rap. Patriarche ! montre-toi encore père ! désarme ton front : en dépit de sa démence, ton fils vivra ; il ne sait ce qu'il dit ; néanmoins, il ne boira pas avec des sanglots étouffés l'écume amère des vagues grossissantes ; mais, quand son délire sera calmé, il sera aussi juste que toi ; comme ces fils du ciel, il ne périra pas avec les filles des hommes.

Ahol. La tempête approche ; le ciel et la terre s'unissent pour la destruction de tout ce qui a vie. Entre notre force et l'éternelle puissance, la lutte est inégale !

Sam. Mais la nôtre est avec toi ; nous vous emporterons dans quelque étoile paisible, où Anah et toi, vous partagerez notre sort ; et si tu ne regrettes pas la terre, nous oublierons aussi la perte du ciel.

Anah. O tentes de mon père ! ô berceau de ma naissance ! ô montagnes, vallées, forêts ! quand vous ne serez plus, qui essuiera mes larmes ?

Azar. L'ange ton époux. Ne crains rien ; bien que nous soyons exilés du ciel, il nous reste plus d'un asile d'où nul ne pourra nous chasser.

Rap. Rebelle ! tes paroles sont aussi coupables que tes actes seront désormais impuissants : le glaive de feu qui chassa du paradis le premier né étincelle encore dans la main de l'archange.

Azar. Il ne peut nous tuer ; adresse à la poussière tes menaces de mort, et parle de glaive à ceux qui ont du sang à répandre. Que sont tes glaives à nos yeux immortels ?

Rap. Le moment est venu de faire l'épreuve de ta force ; tu vas apprendre enfin combien est vaine la lutte contre les volontés de ton Dieu ; toute ta force était dans ta foi.

On voit arriver des Mortels qui fuient et cherchent un refuge.

Chœur de Mortels. Le ciel et la terre se confondent ! — Dieu ! ô Dieu ! qu'avons-nous fait ? épargne-nous ! Écoute ! il n'est pas jusqu'aux bêtes des forêts qui ne hurlent leurs prières ! le dragon sort en rampant de son repaire, et vient, effrayé, inoffensif, se mêler aux hommes ; les oiseaux remplissent l'air des cris de leur souffrance ! O Jéhovah ! écarte encore la verge de ta colère ; prends en pitié le désespoir du monde, ton ouvrage ! entends les supplications, non pas de l'homme seulement, mais de toute la nature !

Rap. Adieu, terre ! Et vous, malheureux fils de la poussière, je ne puis ni ne dois vous secourir ; votre arrêt est porté !

Raphaël sort.

Jap. Certains nuages volent comme des vautours après leur proie, pendant que d'autres, immobiles comme des rocs, attendent l'ordre d'épancher les torrents de leur colère¹. Un vêtement d'azur ne couvrira plus le firmament ; nulle étoile n'y brillera plus :

¹ Dans sa description du déluge, qui est un morceau de main de maître, lord Byron nous paraît avoir eu devant les yeux le tableau de Poussin, avec le ciel suspendu comme une couver-

ture de plomb au-dessus des eaux, ce soleil pâle et éteint, les rochers et les arbres qui disparaissent sous les eaux, et quelques figures luttant en vain contre les vagues envahissantes. JEFFREY.

la mort s'est levée à la place du soleil, une clarté pâle et sépulcrale s'est répandue sur l'atmosphère mourante.

Azar. Viens, Anah ! quitte cette prison qui a le chaos pour fondement : les éléments viennent la rendre à l'état d'où elle est sortie ; à l'abri de ces ailes tu seras en sûreté, comme autrefois l'aiglon sous celles de sa mère. — Laissons mugir le chaos avec tous ses éléments déchainés ! ne t'effraie pas du fracas de leur lutte bruyante ! Nous allons explorer un monde plus brillant que celui-ci, et où tu respireras le souffle d'une vie aérienne ; il est d'autres firmaments que ces nuages sombres.

Azariel et Samiâa s'envolent et disparaissent avec Anah et Aholibamah.

Jap. Elles sont parties ! elles ont disparu au milieu de la clameur du monde abandonné ; et soit qu'elles vivent, soit qu'elles meurent avec tout ce qui a vie sur la terre maintenant près de sa fin, rien désormais ne peut plus rendre Anah à mes yeux !

Chœur de Mortels. O fils de Noé ! aie pitié de tes frères ! Quoi ! veux-tu donc nous laisser tous, — tous, — tous à la merci des flots, pendant qu'un milieu de la guerre des éléments tu seras tranquille et sans crainte dans ton arche favorisée ?

Une Mère (présentant son enfant à Japhet). Oh ! reçois cet enfant dans l'arche ! Je l'ai enfanté dans la douleur, mais j'ai souri de joie en le voyant suspendu à ma mamelle. Pourquoi est-il né ? Qu'a-t-il fait, — mon fils non sevré encore, — pour mériter la colère ou le mépris de Jéhovah ? Qu'y a-t-il donc dans mon lait de si coupable, qu'il faille que la mort arme le ciel et la terre pour détruire mon enfant et étouffer sous les vagues son souffle innocent ? Sauve-le, fils de Seth ! ou sois maudit — avec celui qui t'a créé, ainsi que ta race, à laquelle on nous sacrifie.

Jap. Silence ! ce n'est pas l'heure de maudire, mais de prier.

Chœur de Mortels. De prier !!! Et où montera la prière, quand les nuages gonflés s'abaissent sur les montagnes, et y versent leurs torrents ; quand l'océan débordé renverse toutes les barrières, et abreuve jusqu'à la soif des déserts ? Maudit soit celui qui te créa toi et ton père ! nous savons que nos malédictions sont vaines ; il nous faut mourir ; mais, puisque notre sort ne peut être aggravé, pourquoi élèverions-nous nos hymnes ? pourquoi ploierions-nous nos genoux devant l'implacable Tout-Puissant ? Après tout, nous n'en mourrons pas moins. S'il a créé la terre, qu'il rougisso de n'avoir fait un monde que pour le détruire. — Voilà qu'elles accourent, les vagues délétères ! elles accourent dans leur fureur ! et leur mugissement rend muette la nature pleine de santé et de vie. Les arbres des forêts, contemporains de l'heure

qui vit naître le paradis, avant qu'Ève apportât à Adam la science pour dot, ou qu'Adam chantât son premier hymne d'esclavage, ces arbres gigantesques, verts encore dans leur vieillesse, les flots ont dépassé leur cime ; leurs fleurs sont arrachées par l'océan, qui monte, monte, monte toujours. En vain nous levons les yeux vers les cieux ; les cieux s'abaissent, se confondent avec les mers, et eachent Dieu à nos regards suppliants. Fuis, fils de Noé, fuis, prends tes aises dans la tente qui t'a été dressée sur l'océan ; vois flotter sur les eaux les cadavres des hommes parmi lesquels s'écoulèrent tes beaux jours, et alors élève vers Jéhovah l'hymne de ta reconnaissance.

Un Mortel. Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! Quoique les eaux couvrent la terre, c'est l'œuvre de sa parole, adorons ses décrets ! Il me donna la vie ; en me l'ôtant il ne fait que reprendre ce qui lui appartient : et quand mes yeux devraient se fermer pour jamais, quand ma voix suppliante ne pourrait plus se faire entendre au pied de son trône, béni soit le Seigneur pour ce qui est passé, comme pour ce qui est ; car toute chose est à lui, depuis la première jusqu'à la dernière, le temps, — l'espace, — l'éternité, — la vie, — la mort, le vaste domaine du connu, et le champ illimité de l'inconnu. Ce qu'il a fait, il peut le défaire ; irai-je, pour un léger souffle de vie, blasphémer et gémir ? Non, j'ai vécu avec la foi, je mourrai avec elle ; et, dùt l'univers chanceler sur sa base, je resterai inébranlable.

Chœur de mortels. Où fuir ? sur les hautes montagnes ? leurs torrents se précipitent en mugissant au-devant de l'océan qui s'avance, qui a déjà submergé les collines, et pénétré les profondeurs de toutes les cavernes.

Une femme. Oh ! sauvez-moi, sauvez-moi ! Notre vallée n'est plus : mon père et la tente de mon père, mes frères et les troupeaux de mes frères, les arbres charmants qui à midi nous prêtaient leur ombre, et le soir nous faisaient entendre le doux chant des oiseaux, le petit ruisseau qui rafraîchissait nos verts pâturages, tout cela a disparu. Ce matin, quand j'ai gravi la montagne, je me suis retournée pour bénir ce séjour, et pas une feuille ne paraissait prête à tomber ; — et maintenant ces lieux ne sont plus ! — Pourquoi suis-je née ?

Jap. Pour mourir ! pour mourir jeune, heureuse de ne pas voir le tombeau de l'univers, sur lequel je suis condamné à pleurer en vain. Quand tous périssent, pourquoi faut-il que je survive ?

Les eaux montent ; les hommes fuient de tous côtés ; les vagues en atteignent un grand nombre ; le chœur des Mortels se disperse et cherche un refuge dans les montagnes ; Japhet reste debout sur un rocher ; on aperçoit l'arche qui flotte dans le lointain et s'avance vers lui.

¹ La fuite des Esprits avec les enfants de la poussière est un épisode que ne sanctionnent ni la raison, ni le bon goût, ni l'opinion populaire, ni l'histoire, ni la tradition ; elle ne se rencontre que dans la mythologie, que les enfants apprennent sur les bancs du collège et qu'ils méprisent d'eux-mêmes dès qu'ils ne sont plus des enfants ; et dans les romans, que le bon sens des derniers siècles avait chassés de la littérature, mais que le sens

supérieur de notre âge de lumières semble vouloir remettre en honneur. Milton est si loin de rien contenir d'aussi monstrueux et d'aussi inconcevable qu'un amour sexuel entre des créatures spirituelles d'une part et matérielles de l'autre, qu'Adam parle à Raphaël de l'effet que produisent sur lui les charmes de sa femme comme d'une faiblesse dont il semble honteux.

² L'impression que produit la lecture de ce poème, ou plutôt

SARDANAPALE⁽¹⁾,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

A L'ILLUSTRE GÛTHE,

UN ÉTRANGER OSE OFFRIR L'HOMMAGE D'UN VASSAL LITTÉRAIRE A SON SEIGNEUR-LIGE, LE PREMIER DES ÉCRIVAINS DE SON SIÈCLE,

Qui a créé la littérature de son pays

ET ILLUSTRÉ CELLE DE L'EUROPE.

L'INDIGNE PRODUCTION QUE L'AUTEUR SE HASARDE A LUI DÉDIER EST INTITULÉE

SARDANAPALE¹.

PRÉFACE.

En publiant les tragédies suivantes², je ne puis que répéter qu'elles n'ont point été écrites pour être représentées. L'opinion publique s'est prononcée sur une première tentative faite par les directeurs de théâtres. Quant à mes sentiments particuliers, comme il paraît que MM. les directeurs ne les font point entrer en ligne de compte, je n'en parlerai pas.

Pour la partie historique de cette tragédie, le lecteur devra consulter les notes.

L'auteur a déjà, dans un premier ouvrage, essayé de conserver les unités, et dans un autre, d'en approcher autant que possible, son avis étant qu'en leur absence on peut bien faire de la poésie, mais non du drame; il sait l'impopularité de cette opinion auprès de la littérature actuelle de l'Angleterre, mais ce n'est pas là un système qui lui est particulier. Cette opinion était, il n'y a pas longtemps encore,

de la première partie de ce poëme, car ce n'est qu'une première partie, est celle que laissent toujours les ouvrages de Byron. Il déploie çà et là la plus grande vigueur et une grande sévérité de style; c'est une nouvelle preuve de cette vérité, qui certes n'a pas besoin d'être démontrée, que l'élevation du style ne peut s'obtenir qu'en se maintenant rigoureusement dans les limites les plus sévères; et cela se peut faire sans choquer les plus sensibles et sans avoir besoin de fournir un sujet d'attaque à la moralité farouche du chancelier. Lord Byron a évidemment cherché à soutenir l'intérêt du poëme en esquissant à grands traits dans toute leur primitive simplicité, et en y ajoutant le moins de fictions possible, les idées des premiers habitants de la terre: point de détour, de réticence, de préparation; le poëte se place sur-le-champ au cœur de son sujet. Sur tout ce poëme plane je ne sais quelle fatalité terrible, et cette teinte sombre que le Poussin a jetée sur son inimitable tableau du *Déluge*. Nous voyons beaucoup de calamités, mais nous en supposons encore davantage; rien ne pourra échapper, les efforts de l'homme seront impuissants comme les lois de la nature sont interrompues. La perversité de l'homme, les lois de la création interverties, les mortels frappés d'une juste terreur, les démons visitant la terre, une solennité sombre et mystérieuse, des amours étranges, tels sont les matériaux que le poëte a rassemblés et mis en œuvre. Les défauts, à savoir, ces passages prosaïques et de trop longs monologues, viennent du sujet même; mais Byron les a vaincus par la sublimité de ses descriptions et la hardiesse de ses situations. Les préjugés ou l'ignorance peuvent s'armer contre lui, mais tant qu'il existera parmi nous des hommes capables de comprendre la poésie, ils avoueront que cet ouvrage n'est pas au-dessous de la réputation d'un auteur aussi distingué. CAMPBELL.

Parvenu à la vieillesse, me connaissant moi-même, et appréciant mes travaux à leur juste valeur, je ne puis songer, sans un sentiment de reconnaissance et de défiance de moi-même, aux termes dans lesquels est conçue cette dédicace; je ne puis les interpréter autrement que comme le généreux hommage d'un esprit supérieur, non moins original par le choix de ses sujets que par sa manière de les traiter. GÛTHE.

² *Sardanapale* parut originairement dans le même volume que *les Deux Foscari* et *Cain*.

(¹) Dans le manuscrit original, lord Byron a écrit: *Mémoire*. Ravenne, 27 mai 1821. J'ai commencé *Sardanapale* le 15 jan-

vier 1821, et j'ai composé les deux premiers actes très-lentement, et à intervalles séparés; les trois derniers actes ont été écrits depuis le 13 mai 1821, par conséquent en quinze jours. Voici différents extraits du journal et de la correspondance de lord Byron à cette époque:

15 janvier 1821. Esquissé le plan et le caractère des principaux personnages d'une tragédie de *Sardanapale* que je me propose d'écrire. J'ai pris les noms de mes héros dans Diodore de Sicile. (Je sais l'histoire de Sardanapale, et je la sais bien depuis l'âge de douze ans.) J'ai lu un passage du neuvième volume de l'*Histoire de la Grèce* par Mitford, où il justifie la mémoire du dernier des rois assyriens. Apporté à Thérèse une traduction italienne de la *Sapho* de Grilparzer; elle m'a querellé parce que je lui ai dit que l'amour n'était pas le thème *le plus élevé* en fait de sujet tragique; et ayant pour elle l'avantage de parler sa langue naturelle, joint à cette éloquence particulière aux femmes en parlant de l'amour, elle a réfuté mes arguments: je crois qu'elle avait raison. Je mettrai dans *Sardanapale* plus d'amour que je n'en avais d'abord eu l'intention.

25 mai. J'ai achevé quatre actes, j'ai fait *Sardanapale* brave (quoique voluptueux, selon que l'histoire nous le représente), et aussi aimable qu'il est au pouvoir de mon faible talent de le représenter. J'ai précieusement conservé les unités jusqu'ici, et j'é-père ne point m'en écarter dans le cinquième acte, mais non pour la scène.

30 mai. Je vous envoie la tragédie par ce courrier. Vous remarquerez que les unités sont strictement gardées; la scène se passe toujours dans la même chambre; la durée est celle d'une nuit d'été, neuf heures ou un peu moins; quoiqu'elle commence avant le coucher du soleil, elle finit avant qu'il ne se lève. Je ne l'ai point écrite pour la scène, pas plus que *Marino Faliero*, mais je prendrai cette fois de meilleures précautions pour que l'on ne s'en empare pas.

14 juillet. J'espère que l'on ne prendra pas *Sardanapale* pour une pièce politique; rien n'est plus loin de mon intention, et je n'ai songé qu'à l'histoire d'Asie. Mon but a été de dramatiser, à l'exemple des Grecs (*aveu modeste*), des événements historiques et mythologiques dignes d'attention. Vous trouverez le tout fort dissemblable de la manière de Shakspeare: et tant mieux dans un certain sens, car je le regarde comme le plus détestable des modèles, quoique le plus extraordinaire des écrivains. Mon but a

celle de tous les écrivains en Europe, et elle s'est maintenue chez les peuples les plus civilisés; mais nous avons changé tout cela, et nous goûtons les avantages de cette révolution.

L'auteur est loin de s'imaginer que ce qu'il fera, en se conformant à ce précepte, pourra approcher de ses prédécesseurs, tant classiques qu'irréguliers. Seulement, il explique pourquoi il a préféré une méthode régulière, quoique imparfaite, à l'abandon absolu de toutes règles, quelles qu'elles soient. S'il s'est trompé, la faute en est à l'architecture, et non à l'art en lui-même¹.

Dans cette tragédie, je me suis efforcé de suivre le récit de Diodore de Sicile, en l'adaptant à la régularité dramatique, et en me rapprochant autant que possible des unités. C'est ainsi que je montre la conspiration éclatant et réussissant le même soir, tandis que, selon l'histoire, ce ne fut qu'à la suite d'une longue guerre.

SARDANAPALE.

PERSONNAGES.

HOMMES.

SARDANAPALE, roi de Ninive et d'Assyrie, etc.

ARBACE, Mède, qui aspire au trône.

BÉLÉSÈS, Chaldéen et devin.

SALÉMÈNE, beau-frère du roi.

ALTADA, officier du palais.

ZAMÈS.

PANIA.

SFÉRO.

BALÉA.

FEMMES.

ZARINA, la reine.

MYRRHA, jeune Ionienne, esclave favorite de Sardanapale.

FEMMES composant le harem de Sardanapale; GARDES, SERVITEURS, PRÊTRES, CHALDEENS, MÉDES, etc., etc.

¹ La scène est à Ninive, dans une des salles du palais.

ACTE PREMIER.

SCÈNE 1^{re}.

Une salle du palais.

SALÉMÈNE, seul.

Il est coupable envers la reine, mais il est son époux; il est coupable envers ma sœur, mais il est mon frère; il est coupable envers son peuple, mais il est encore son souverain, et je dois rester à la fois son ami et son sujet. Il ne faut pas qu'il périsse ainsi. Je ne verrai pas la terre boire le sang de Nemrod et de Sémiramis, et un empire de treize siècles finir comme un conte de berger; il faut le réveiller de sa léthargie. Dans son cœur efféminé il y a encore un courage insouciant, que la corruption n'a pu entièrement étouffer, et une énergie cachée, comprimée par les circonstances, mais non détruite; — trempée, mais non pas noyée, dans l'océan des voluptés. S'il était né sous le chaume, il se fût frayé un chemin jusqu'au trône; né sur le trône, il n'en laissera point à ses fils; il ne leur léguera qu'un nom dont ils seront loin de priser l'héritage. — Cependant, il n'est pas perdu sans retour; il peut encore racheter sa mollesse et sa honte en devenant ce qu'il doit être, et cela lui est aussi facile que d'être ce qu'il est et ne devrait pas être. Serait-il plus fatigant pour lui de gouverner ses peuples que d'user ainsi sa vie, de commander une armée que de gouverner un sérail? Il se consume en plaisirs sans saveur, énerve son âme et use ses forces dans des fatigues qui ne lui donnent pas la santé comme la chasse ou la gloire comme la guerre; — il faut le réveiller. Hélas! il ne faut pour cela rien moins qu'un coup de tonnerre. (On entend les sons d'une musique

été d'être aussi simple et aussi sévère qu'Allieri, et j'ai tant que possible rapproché la poésie du langage familier. Le malheur de ce temps est que l'on ne peut pas mettre en scène un roi ou une reine sans que l'on ne vous accuse de faire de la politique et des personnalités: telle n'a point été mon intention.

22 juillet. Le poème est publié. Je pense qu'ils conviendront que je sais employer plus d'un style. *Sardanapale* est cependant plutôt un caractère comique dans le genre de Richard III. « Songez aux unités, qui sont le but de tous mes travaux; je suis très-aise que M. Gifford aime cette tragédie. Quant au million, vous voyez que j'ai consulté tout le monde, excepté le goût extravagant du jour pour les coups de théâtre. »

Sardanapale fut publié en décembre 1821, et obtint beaucoup de succès auprès des lecteurs.

On lit dans la *Vie du docteur Parr*: « Dans le cours de la soirée le docteur cria: — Avez-vous lu *Sardanapale*? — Oui, monsieur. — Bien, et vous est-il possible de fermer les yeux depuis? — Non. — Bien, bien, n'ajoutez pas un mot. Ce soir-là, le souvenir de cette belle tragédie agissait sur le docteur comme un charme horriblement fascinateur. »

« Dans cette préface, dit M. Jeffrey, lord Byron renouvelle ses protestations qu'il n'a jamais écrit pour la scène, à l'égard de laquelle il éprouve la plus grande aversion; aussitôt il saisit également cette occasion pour faire l'éloge des unités, qu'il regarde comme nécessaires à l'existence du drame, et ajoute que cette opinion avait été jusqu'à présent l'opinion de la littérature européenne, et que c'est encore aujourd'hui celle des peuples les plus civilisés. Nous ne pensons pas que cette opinion soit très-consistante, et qu'elle trouve beaucoup de crédit auprès des personnes véritablement douées du génie dramatique. Un drame n'est pas à proprement parler un dialogue, mais une action, et

suppose nécessairement que quelque chose va se passer devant les yeux des spectateurs assemblés. Tout le style doit être soumis à ce principe fondamental: il doit être un accompagnement de l'action, et calculé pour exciter les émotions et fixer l'attention d'une réunion de spectateurs. Si un auteur n'a pas ceci sans cesse présent à l'esprit, s'il n'a pas toujours devant les yeux, en écrivant, une foule inépuisable composée d'éléments divers, il peut être poète, mais il ne sera jamais auteur dramatique. Si lord Byron ne consent pas à imprégner ses scènes laborieusement travaillées de la partie vivante du drame, s'il ne recherche pas les effets de scène, s'il n'est pas poursuivi par les fantômes des personnages qu'il a évoqués, si en écrivant une véhémence invective il ne songe pas à la manière dont M. Kean dirait ce passage, s'il ne presse pas les applaudissements du parterre, alors il peut être sûr que ni ses sentiments, ni son génie, ne sont d'accord avec la scène. Pourquoi alors prendre la forme dramatique? Les descriptions didactiques, élégantes et raisonnées, ne compenseront jamais dans une pièce l'absence du génie dramatique et d'invention, tandis que d'un autre côté la poésie a une vie qui lui appartient, et n'a pas besoin de recourir à ce masque dramatique.

La prétention de lord Byron à faire triompher aujourd'hui le système des unités, comme étant adopté dans toute l'Europe, n'est qu'un caprice et une contradiction: si jamais homme s'est affranchi de toute espèce de règle, c'est lord Byron. La poésie anglaise s'est élevée au-dessus des unités: on ne peut les défendre qu'en supposant que la scène elle-même est réellement le lieu où une action donnée est jouée, et qu'elle ne pourrait être représentée ailleurs; or, cette supposition est évidemment en dehors de toute vérité et de toute vraisemblance. »

Revue d'Edimbourg, t. XXXVI.

mélodieuse.) Écoutez ! le luth , la lyre , le tambourin ; les sons amollissants d'une musique lascive , la douce voix des femmes et de ces êtres qui sont moins que des femmes se mêlent aux accents de la débauche , pendant que le grand roi , le souverain de toute la terre connue , chancelle couronné de roses , et abandonne son diadème à la première main hardie qui osera s'en saisir. Les voilà qui viennent ! déjà arrivent jusqu'à moi les parfums que sa suite exhale ; je vois briller dans la galerie les pierreries étincelantes des jeunes beautés qui forment tout à la fois sa troupe chantante et son conseil ; et au milieu d'elles , sous des vêtements aussi efféminés , et presque aussi femme qu'elles , voici venir le petit-fils de Sémiramis , l'homme-reine. — Il vient ! l'attendrai-je ? oui , et je l'aborderai sans crainte , et je lui dirai ce que disent de lui et des siens tous les gens vertueux. Ils viennent , les esclaves , précédés du monarque soumis à ses esclaves.

SCÈNE II.

Entre Sardanapale , dans un costume efféminé , vêtu d'une robe flottante , la tête couronnée de roses , accompagné d'un cortège de femmes et de jeunes esclaves.

SARDANAPALE , s'adressant à quelques-uns des gens de sa suite.

Que le pavillon sur l'Euphrate soit décoré de guirlandes , illuminé et disposé pour un banquet spécial ; à l'heure de minuit nous y souperons : ayez soin que rien ne manque , et tenez les galères prêtes. Une brise fraîche ride la surface du fleuve limpide ; nous nous embarquerons tout à l'heure. Belles nymphes qui daignez partager les moments fortunés de Sardanapale , nous nous reverrons dans cette heure délicieuse où nous serons réunis comme les étoiles au-dessus de nos têtes , où vous formerez un ciel aussi brillant que le leur ; jusque là chacune peut disposer de son temps ; et toi , Myrrha , ma charmante Ionienne , veux-tu aller avec elles , ou rester avec moi ?

Myrr. Seigneur !

Sard. Seigneur ! pourquoi donc , ô ma vie ! me réponds-tu si froidement ? c'est le malheur des rois de recevoir de semblables réponses. Dispose de tes heures , tu disposes des miennes ; — dis-moi , veux-tu accompagner nos convives , ou charmer mes instants ?

Myrr. Le choix du roi est le mien.

Sard. Je t'en prie , ne parle point ainsi ; mon plus grand bonheur est de satisfaire tous tes desirs. Je n'ose exprimer les miens , de peur qu'ils ne soient en opposition avec les tiens , car tu es trop prompt à sacrifier tes pensées à celles des autres.

Myrr. Je préfère rester ; je n'ai d'autre bonheur que de te voir heureux ; mais...

Sard. Mais ! pourquoi ce *mais* ? Ta volonté chérie est la seule barrière qui s'élèvera jamais entre toi et moi.

Myrr. Je crois que c'est maintenant l'heure fixée pour le conseil ; il est convenable que je me retire.

Sal. (*s'avancant*). L'esclave ionienne a raison : qu'elle se retire.

Sard. Qui répond ? Ah ! c'est vous , mon frère ?

Sal. Le frère de la reine , et votre très-fidèle vassal , royal seigneur.

Sard. (*aux femmes de sa suite*). Comme je l'ai dit , que chacune dispose de son temps jusqu'à minuit , où nous vous prions de nous accorder de nouveau votre présence.

La cour se retire.

A Myrrha qui s'éloigne :

Myrrha , je croyais que toi tu restais.

Myrr. Grand roi , tu ne me l'as pas dit.

Sard. Je l'ai lu sur ton visage ; je devine jusqu'au moindre regard de ces yeux ioniens ; ils me disaient que tu ne me quitterais pas.

Myrr. Sire , votre frère...

Sal. Le frère de la reine , favorite d'Ionie ! peux-tu bien me nommer sans rougir ?

Sard. Sans rougir ! il faut que tu n'aies pas plus d'yeux que de cœur ; tu la fais rougir comme le jour mourant sur le Caucase , quand le soleil couchant colore la neige d'une teinte de rose , et puis tu lui fais un reproche de ton propre aveuglement. Eh quoi ! tu verses des larmes , ma Myrrha ?

Sal. Qu'elle pleure ; ce n'est pas pour elle seule , elle est la cause de larmes plus amères.

Sard. Maudit soit celui qui fait couler ces pleurs !

Sal. Ne te maudis pas toi-même ; des millions d'hommes le font déjà.

Sard. Tu t'oublies ; ne me fais pas ressouvenir que je suis roi.

Sal. Plût au ciel !

Myrr. Mon souverain , et vous , mon prince , permettez que je m'éloigne.

Sard. Puisque tu le veux , et que cet homme brutal vient d'affliger une âme si douce , j'y consens. Mais rappelle-toi que nous devons bientôt nous revoir : j'aimerais mieux perdre un empire que ta présence.

Myrrha sort.

Sal. Peut-être perdras-tu pour jamais l'un et l'autre !

Sard. Mon frère , il faut du moins que je sache régner sur moi-même pour écouter un pareil langage : mais ne me fais pas sortir de ma nature.

Sal. C'est de cette nature trop facile , beaucoup trop facile , que je voudrais te faire sortir. Oh ! que ne puis-je te réveiller , fût-ce contre moi-même !

Sard. Par le dieu Baal ! cet homme voudrait faire de moi un tyran.

Sal. Tu l'es en effet. Penses-tu donc qu'il n'y ait de tyrannie que celle des chaînes et du sang ? Le despotisme du vice , — la faiblesse et la corruption d'une vie fastueuse , — la négligence , — l'apathie , les maux de la mollesse et de la sensualité , — enfantent dix mille tyrans dont la cruauté subalterne surpasse dans ce qu'ils ont de pire les actes d'un maître énergique , quelque dure et pesante que soit sa domination. Le décevant et séduisant exemple de tes débauches ne corrompt pas moins qu'il n'opprime , et mine tout à la fois ton vain pouvoir et ceux qui devraient le soutenir ; en sorte que l'invasion étrangère et la guerre civile te seront également funestes ; tes sujets n'auront pas le courage de résister à la pre-

mière; la dernière trouvera en eux, non des adversaires, mais des complices.

Sard. Qui donc te rend l'interprète du peuple?

Sal. Le pardon des outrages infligés à ma sœur; une tendresse naturelle pour mes jeunes neveux; ma fidélité au roi, fidélité qui trouvera bientôt, peut-être, l'occasion de se manifester autrement que par des paroles; mon respect pour la race de Nemrod, et un autre motif encore que tu ne connais pas.

Sard. Quel est-il?

Sal. C'est un mot qui t'est inconnu.

Sard. Nomme-le; j'aime à m'instruire.

Sal. La vertu.

Sard. Moi! je ne connais pas ce mot! je n'entends que cela résonner à mon oreille; — les cris de la populace, les sons de la trompette, me sont moins odieux; ta sœur ne me parlait pas d'autre chose.

Sal. Pour passer à un sujet de conversation plus agréable, entends parler de vice.

Sard. Qui m'en parlera?

Sal. Les vents eux-mêmes, si tu veux prêter l'oreille à l'écho qui répète la voix de la nation.

Sard. Allons, je suis indulgent, tu le sais; patient, tu l'as souvent éprouvé; — parle, quel motif t'amène?

Sal. Ton péril.

Sard. Poursuis.

Sal. Entends-moi donc; toutes les nations, et elles sont nombreuses celles que ton père t'a laissées en héritage, exhalent hautement contre toi leur indignation.

Sard. Contre moi? Que veulent ces esclaves?

Sal. Un roi.

Sard. Et que suis-je donc?

Sal. A leurs yeux tu n'es rien; mais aux miens tu es un homme qui pourrait encore être quelque chose.

Sard. Les insolents! que demandent-ils? N'ont-ils pas la paix et l'abondance?

Sal. Quant à la première, ils en ont plus que la gloire n'en comporte; pour la seconde, ils en ont moins que le roi ne pense.

Sard. A qui la faute, si ce n'est aux satrapes infidèles qui ne s'acquittent pas mieux de ce soin?

Sal. La faute en est aussi un peu au monarque, qui ne voit rien de ce qui se passe hors de son palais, ou qui n'en sort que pour se rendre à quelque résidence d'été, pour y attendre la fin des chaleurs. O glorieux Baal! qui créas ce vaste empire et fus admis au rang des dieux, ou du moins brillas comme tel dans une longue suite de siècles de gloire, cet homme, réputé ton descendant, n'a jamais vu en roi ces royaumes que tu lui léguas en héros, et qui furent conquis au prix de ton sang et de tant d'années de travaux et de périls; pourquoi? pour fournir aux frais d'un banquet joyeux et aux exactions d'un favori.

Sard. Je te comprends: — tu voudrais faire de moi un conquérant. Par tous les astres où lit la science des Chaldéens, — ces esclaves remuants mériteraient de me voir, pour leur malheur, exaucer leurs vœux et les conduire à la gloire.

Sal. Pourquoi non? Sémiramis, — une femme, — a bien conduit nos Assyriens sur ces rives du Gange, que le soleil éclaire de ses premiers rayons.

Sard. C'est vrai; et comment en est-elle revenue?

Sal. En homme, — en héros; trompée dans son espoir, mais non vaincue. Accompagnée de vingt gardes seulement, elle effectua sa retraite en Bactriane.

Sard. Et combien en laissa-t-elle dans l'Inde, pour servir de pâture aux vautours?

Sal. Nos annales ne le disent pas.

Sard. Eh bien! moi, je dirai qu'il eût mieux valu qu'elle filât dans son palais vingt vêtements de lin que de rentrer en Bactriane avec vingt hommes, abandonnant aux corbeaux, aux loups et aux hommes, — les plus féroces des trois espèces, des myriades de sujets dévoués. Est-ce donc là la gloire? En ce cas, je consens à vivre pour jamais dans l'ignominie.

Sal. Toutes les âmes belliqueuses n'ont pas le même destin. Sémiramis, la glorieuse mère de cent rois, quoiqu'elle eût échoué dans l'Inde, réunit la Perse, la Médie et la Bactriane aux royaumes qu'elle gouverna autrefois, — et que tu pourrais gouverner.

Sard. Je les gouverne. — Elle ne fit que les subjuguier.

Sal. Le moment peut-être approche où ils auront plus besoin de son glaive que de ton sceptre.

Sard. Il y eut autrefois un certain Baccelus, n'est-ce pas? J'en ai entendu parler à mes jeunes Grecques: elles disent que ce fut un dieu, c'est-à-dire un dieu de la Grèce, une idole étrangère au culte de l'Assyrie. Il fit la conquête de ce royaume opulent, de cette Inde dont tu parles, et où Sémiramis fut vaincue.

Sal. J'ai entendu parler de cet homme; tu vois que c'est pour ses exploits qu'on en a fait un dieu.

Sard. C'est dans sa divinité que je veux l'honorer; — comme homme, j'en fais peu de cas. Holà! mon échanton!

Sal. Que veut le roi?

Sard. Adorer ton nouveau dieu, ton ancien conquérant. Qu'on me donne du vin.

Entre l'échanton.

Sard. (à l'échanton). Apporte-moi la coupe d'or incrustée de pierreries connue sous le nom de coupe de Nemrod. Enplis-la jusqu'aux bords, et hâte-toi.

L'échanton sort.

Sal. Est-ce le temps de reprendre tes interminables excès?

L'échanton entre avec du vin.

Sard. (prenant la coupe). Mon noble parent, si ces Grecs barbares, habitants des lointains rivages qui bordent nos états, ne mentent pas, ce Bacchus a conquis toute l'Inde, n'est-il pas vrai?

Sal. Oui, sans doute, et c'est pour cela qu'on en a fait un dieu.

Sard. Il n'en est rien; de toutes ses conquêtes, quelques colonnes qui sont à lui, et seraient à moi si je les croyais dignes d'être achetées et transportées ici, voilà tout ce qui reste des mers de sang qu'il versa, des royaumes qu'il dévasta, et des cœurs qu'il

brisa. Mais cette coupe contient ses véritables titres à l'immortalité, — l'immortel raisin dont il exprima l'âme, et qu'il nous donna pour réjouir celle de l'homme, en expiation du mal qu'avaient fait ses victoires. Sans ce titre, il n'eût eu que le nom d'un mortel, comme il en eut la tombe, et ne serait aujourd'hui, comme mon aïeule Sémiramis, qu'un monstre humain, couvert d'une demi-gloire. C'est ce jus qui le déifia ; — que maintenant il t'humanise, mon morose et grondeur de frère : bois avec moi au dieu des Grecs !

Sal. Pour tous tes royaumes, je ne voudrais pas blasphémer ainsi la religion de mon pays.

Sard. C'est-à-dire qu'à tes yeux il est un héros parce qu'il a versé le sang par torrents ; et n'est pas un dieu pour avoir transformé un fruit en un breuvage enchanté, qui dissipe le chagrin, ravive la vieillesse, inspire la jeunesse, fait oublier à la lassitude ses travaux, à la crainte ses dangers, et ouvre à notre âme un monde nouveau quand celui-ci a perdu sa saveur. Eh bien ! je bois à toi et à lui, comme à un homme véritable qui, en bien ou en mal, a fait tout ce qu'il a pu pour étonner le genre humain.

Sal. Veux-tu, en ce moment, recommencer tes orgies ?

Sard. Quand cela serait, je préférerais une orgie à un trophée, car elle ne coûterait de larmes à personne. Mais ce n'est pas maintenant mon intention : puisque tu ne veux pas me faire raison, tu peux continuer. (*A l'échanson.*) Enfant, retire-toi.

L'échanson sort.

Sal. J'aurais voulu dissiper ton rêve ; il vaut mieux être réveillé par moi que par la révolte.

Sard. Qui se révolterait ? Pourquoi ? Quel en serait le prétexte ou la cause ? Je suis le roi légitime, descendu d'une race de rois qui n'ont point eu de prédécesseurs. Que t'ai-je fait ? qu'ai-je fait au peuple, pour que tu me mystifies, ou qu'il se révolte contre moi ?

Sal. Je ne parle point de ce que tu m'as fait.

Sard. Mais tu penses que j'ai des torts envers la reine, n'est-ce pas ?

Sal. Je pense ! non, j'affirme que tu es coupable envers elle.

Sard. Patience, prince, et écoute-moi. Elle est en possession de tout le pouvoir, de toute la splendeur attachés à son rang ; elle est respectée ; les héritiers du trône d'Assyrie sont placés sous sa tutelle ; elle jouit des honneurs et de tous les apanages de la souveraineté. Je l'ai épousée comme font les monarques, — pour les avantages qu'elle m'apportait ; je l'ai aimée comme la plupart des maris aiment leurs femmes. Si elle ou toi vous vous êtes imaginé que j'étais homme à m'enchaîner comme un paysan chaldéen à sa moitié, vous n'avez connu ni moi, ni les monarques, ni l'humanité.

Sal. Je t'en supplie, parlons d'autre chose : mon sang dédaigne la plainte, et la sœur de Salémène ne réclame point un amour forcé, même du souverain de l'Assyrie ! Elle ne voudrait point d'une affection qu'il lui faudrait partager avec des courtisanes étrangères et des esclaves ioniennes. La reine se tait !

Sard. Et pourquoi son frère n'en fait-il pas autant ?

Sal. Je ne suis que l'écho de la voix de l'empire ; quiconque dédaigne cette voix ne saurait longtemps régner.

Sard. Esclaves ingrats et grossiers ! ils murmurent de ce que je n'ai pas versé leur sang, de ce que je ne les ai pas envoyés sécher par millions dans la poussière des déserts, ou blanchir de leurs ossements les rives du Gange, ou décimés par des lois cruelles, ou de ce que je n'ai pas employé leurs sueurs à bâtir des pyramides ou les murs de Babylone.

Sal. Pourtant, ce sont là des trophées plus dignes d'une nation et de ses princes que des chants, des luths, des banquets, des concubines, que le gaspillage des trésors et le mépris des vertus.

Sard. J'ai pour trophées des villes fondées par moi : par exemple, Tarse et Anchiale, toutes deux construites en un jour. Ma belliqueuse aïeule, la reine sanguinaire, la chaste Sémiramis, qu'aurait-elle pu faire de plus, si ce n'est de les détruire ?

Sal. C'est vrai. Je reconnais ton mérite dans la fondation de ces villes, provoquée par un caprice, et célébrée par des vers où ton nom et le leur sont dénoncés aux mépris de la postérité.

Sard. Ses mépris ! par Baal, les villes, quoique superbement bâties, ne l'emportent pas sur les vers ! Dis ce qu'il te plaira contre moi, contre ma manière de vivre ou de régner ; mais respecte cette inscription véridique et concise ; certes, ces quelques lignes contiennent l'histoire de toutes les choses humaines ; les voici : — « Le roi Sardanapale, fils d'Anacyndaraxès, a construit en un jour Anchiale et Tarse. Mangez, buvez, aimez ; tout le reste ne vaut pas une chiquenande. »

Sal. La digne morale, la sage inscription offerte par un roi à ses sujets !

Sard. Oh ! sans doute, tu eusses préféré qu'elle fût rédigée en style d'édit ; par exemple : — « Obéissez au roi, — portez votre argent à son trésor, — recrutez ses phalanges, — versez votre sang à son commandement, prosternez-vous et adorez, ou levez-vous et travaillez ; » ou bien qu'elle fût conçue en ces termes : — « Dans ce lieu, Sardanapale tua cinquante mille de ses ennemis ; c'est ici que sont leurs tombeaux, et voilà son trophée. » Je laisse cela aux conquérants ; c'est assez pour moi si je puis faire en sorte que mes sujets sentent moins le fardeau des misères humaines, et descendent sans gémir dans la tombe. Tout ce que je fais, je leur permets de le faire : nous sommes tous hommes.

Sal. Tes pères ont été révéérés comme dieux.

Sard. Oui, dans la poussière et dans la mort, où ils ne sont ni dieux ni hommes. Ne me parle pas de cela ! les vers sont dieux, du moins ils se sont repus de vos dieux, et ne sont morts que lorsque ce mets leur a manqué. Ces dieux n'étaient que des hommes ; regarde leur descendant ; — je sens en moi mille choses mortelles, mais rien de divin, — à moins que ce ne soit ce penchant que tu condamnes, et qui me porte à aimer et à être miséricordieux, à pardonner les folies

de mon espèce, et (c'est bien là un sentiment humain) à être indulgent pour les miennes.

Sal. Hélas ! c'en est fait de Ninive ! — Malheur, — malheur à la cité sans rivale !

Sard. Que crains-tu ?

Sal. Tu es gardé par tes ennemis ; dans quelques heures peut-être éclatera la tempête qui doit te renverser, ainsi que les tiens et les miens ; encore un jour, et ce qui existe de la race de Bélus n'existera plus.

Sard. Qu'avons-nous à redouter ?

Sal. L'ambition perfide dont les pièges t'environnent ; mais il y a encore une ressource : confie-moi ton sceau royal, je réprimerai les complots, et mettrai à tes pieds les têtes de tes principaux ennemis.

Sard. Leurs têtes — Combien ?

Sal. Dois-je m'arrêter à les compter lorsque la tienne elle-même est en péril ? Laisse-moi partir ; donne-moi ton sceau, — et pour le reste, fie-toi à moi.

Sard. Je ne confierai à personne un pouvoir illimité de vie et de mort. Quand nous ôtons la vie aux hommes, nous ne savons ni ce que nous leur enlevons, ni ce que nous leur donnons.

Sal. Hésiterais-tu à ôter la vie à ceux qui veulent te ravir la tienne ?

Sard. C'est une question difficile ; cependant, je réponds : oui. Ne peut-on se dispenser d'en venir là ? Qui sont ceux que tu soupçonnes ? — qu'on les arrête.

Sal. Je te prie de ne point me questionner à cet égard ; ma réponse circulerait bientôt parmi la troupe babillarde de tes maîtresses, de là au palais, puis dans la ville, et tout serait manqué. — Fie-toi à moi.

Sard. Tu sais que je l'ai toujours fait ; prends mon sceau royal.

Il lui donne son aureau.

Sal. J'ai encore une demande à te faire.

Sard. Quelle est-elle ?

Sal. Que tu venilles bien cette nuit ajourner le banquet dans le pavillon sur l'Euphrate.

Sard. Ajourner le banquet ! Je n'en ferai rien, en dépit de tous les conspirateurs qui ont jamais ébranlé un royaume ! Qu'ils viennent et exécutent leur œuvre ; ils ne me feront point pâlir ; je ne m'en lèverai pas un moment plus tôt ; je n'en boirai pas une coupe de moins ; une rose de moins ne couronnera pas mon front ; ils ne m'ôteront pas une seule heure de joie. — Je ne le crains pas.

Sal. Mais tu t'armeras, n'est-ce pas, s'il est nécessaire ?

Sard. Peut-être. J'ai une superbe armure, un glaive d'une admirable trempe, un arc et une javeline que Nemrod aurait pu envier ; ces armes sont un peu lourdes, mais mon bras les manie. Maintenant que j'y pense, il y a longtemps que je ne m'en suis servi, même à la chasse. Les as-tu vues, mon frère ?

Sal. Est-ce un temps convenable pour badiner ainsi ? S'il le faut, t'en serviras-tu ?

Sard. Si je m'en servirai ! Oh ! si cela est absolument nécessaire, si ces esclaves insensés ne peuvent être gouvernés qu'à cette condition, je manierai le glaive de manière à leur faire souhaiter de le voir changer en quenouille.

Sal. Ils disent que c'est ainsi que ton glaive s'est transformé.

Sard. C'est faux ! mais qu'ils le disent ; les anciens Grecs, si nous en croyons les chants de nos captives, en disaient autant du plus grand de leurs héros, Hercule, parce qu'il aimait une reine de Lydie ; tu vois que chez toutes les nations le peuple saisit avec empressement toutes les calomnies qui peuvent avilir ses souverains.

Sal. On ne parlait point ainsi de tes pères.

Sard. Non, parce qu'on les craignait ; les peuples étaient occupés à travailler et à combattre ; ils n'échangeaient leurs chaînes que contre des armes ; aujourd'hui ils ont la paix et des loisirs ; ils ont la liberté de se réjouir et de railler ; je ne m'en offense pas, je ne donnerais pas le sourire d'une belle fille pour tous les suffrages populaires qui ont jamais tiré un nom du néant. Que sont les langues empoisonnées de ce vil troupeau, que l'abondance a rendu insolent, pour que j'attache du prix à sa bruyante approbation, ou que je redoute ses assourdissantes clameurs ?

Sal. Tu as dit que c'étaient des hommes ; comme tels, leur affection est quelque chose.

Sard. Celle de mes chiens aussi, et j'en fais plus de cas, car ils sont plus fidèles ; — mais, agis ; tu as mon sceau ; — puisqu'ils veulent faire du bruit, qu'on les ramène à la raison, mais sans moyens violents, à moins qu'il y ait nécessité de le faire. Je hais toute souffrance donnée ou reçue ; nous en portons assez en nous-mêmes, depuis le plus humble vassal jusqu'au plus haut monarque ; au lieu d'ajouter mutuellement au fardeau des misères mortelles qui pèsent sur les hommes, il vaut mieux diminuer par un soulagement réciproque la somme fatale des maux imposés à la vie ; mais cela, ils l'ignorent, ou veulent l'ignorer. Baal m'est témoin que j'ai fait pour me les concilier tout ce qu'il était possible de faire : je n'ai point fait la guerre ; je n'ai décrété aucun nouvel impôt ; je ne suis point intervenu dans leur vie civile ; je leur ai laissé passer leurs jours comme ils l'entendaient, passant les miens comme je l'entends.

Sal. Tu ne remplis pas tous les devoirs d'un roi ; c'est pourquoi ils disent que tu n'es pas fait pour régner.

Sard. Ils mentent. Malheureusement, je suis incapable d'autre chose que de régner ; sans cela je céderais ma place au dernier des Mèdes.

Sal. Il est un Mède du moins qui aspire à te remplacer.

Sard. Que veux-tu dire ? — c'est ton secret : tu désires que je m'abstienne de te questionner, et je ne suis pas curieux de ma nature. Prends les mesures nécessaires ; et puisque la nécessité l'exige, j'approuve et sanctionne tout ce que tu feras. Jamais homme n'eut plus à cœur de gouverner paisiblement une nation paisible : s'ils me font sortir de mon caractère, mieux vaudrait pour eux qu'ils eussent évoqué de ses cendres le sombre Nemrod, « le puissant chasseur. » Je changerai ces royaumes en un vaste désert ; et ceux qui furent des hommes, et qui, par leur propre choix, n'auraient plus voulu l'être, seront traqués par moi

comme des bêtes fauves. Ils insultent à ce que je suis; — ce que je serai dépassera tout ce que leurs calomnies ont pu inventer de pire, et c'est à eux-mêmes qu'ils devront s'en prendre.

Sal. Tu peux donc enfin t'émouvoir !

Sard. M'émouvoir ! qui ne s'émue au spectacle de l'ingratitude ?

Sal. Je ne m'arrêterai pas à te répondre par des paroles; ce sont des actions qu'il faut. Maintiens éveillée cette énergie qui sommeille parfois, mais qui n'est pas morte dans ton âme, et tu peux donner encore autant de gloire à ton règne que de puissance à ton empire. Adieu.

Salémène sort.

Sard. (*seul*). Il est parti, emportant à son doigt mon anneau, qui est pour lui un sceptre. Il est aussi ferme que je suis insouciant; et les esclaves méritent de sentir la main d'un maître. J'ignore de quelle nature est le danger : il l'a découvert, qu'il le comprime. Dois-je consumer ma vie, — cette vie si courte, — à me prémunir contre tout ce qui pourrait l'abréger ? Elle ne vaut pas tant de peines; ce serait mourir d'avance que de vivre ainsi dans la frayeur de la mort, occupé à rechercher sans cesse des conspirations; soupçonnant tous ceux qui m'entourent parce qu'ils sont près de moi, et tous ceux qui sont loin à cause de leur éloignement même. Mais s'il en doit être ainsi, s'ils m'exilent et de l'empire et de la vie, eh bien ! qu'est-ce que l'empire, et qu'est-ce que la vie ? J'ai aimé, j'ai vécu, j'ai multiplié mon image; mourir est un acte non moins naturel que ces actes de notre argile mortelle ! Il est vrai que je n'ai pas versé des fleuves de sang, comme je l'aurais pu, jusqu'à faire de mon nom le synonyme de la mort, une terreur et un trophée. Mais je ne le regrette pas; ma vie, c'est l'amour : si je verse jamais le sang, ce sera contre mon gré. Jusqu'à ce jour, pas une goutte de sang assyrien n'a coulé pour moi; pas une obole n'est sortie des vastes trésors de Ninive pour des objets qui pouvaient coûter une larme à ses fils. Si donc ils me haïssent, c'est parce que je ne hais pas; s'ils se révoltent, c'est parce que je n'opprime point. O hommes ! on doit vous gouverner avec des faux, et non avec des sceptres; il faut vous faucher comme l'herbe, si on ne veut recueillir des herbes mauvaises et une moisson pourrie de mécontentements, qui souillent le sol et changent la fertilité en désert. Je ne veux plus y penser. — Holà ! quelqu'un !

Entre un domestique.

Sard. Esclave, dis à Myrrha l'Ionienne que je souhaite sa présence.

Le domestique. Roi, la voici. *Myrrha* entre.

Sard. (*au domest.*). Retire-toi ! (*A Myrrha.*) Être plein de beauté ! tu devines presque mon cœur avant qu'il ait parlé; il battait pour toi, et voilà que tu viens : laisse-moi penser que, lorsque nous ne sommes point ensemble, une influence inconnue, un doux oracle, nous fait, quoique invisible, communiquer entre nous, et nous attire l'un vers l'autre.

Myr. Je le crois.

Sard. Je sens l'existence de ce pouvoir, mais j'ignore son nom : quel est-il ?

Myr. Dans ma terre natale c'est un dieu, et dans mon cœur c'est un sentiment exalté qui a quelque chose de divin; mais j'avoue qu'il est mortel, car ce que j'éprouve, c'est quelque chose d'humble, et cependant d'heureux, ou du moins qui aspire à l'être; mais... —

Myrrha s'arrête.

Sard. Toujours quelque chose vient s'interposer entre nous et ce que nous regardons comme le bonheur : que je fasse tomber l'obstacle qui s'oppose au tien, comme ta voix timide me l'annonce, et le mien sera complet.

Myr. Mon seigneur !

Sard. Mon seigneur ! — mon roi ! — sire ! mon souverain ! voilà, c'est toujours ainsi; on ne me parle qu'avec terreur. Je ne puis voir un sourire, si ce n'est à la folle lumière d'un grand banquet, quand l'ivresse a rétabli l'égalité entre mes bouffons et moi, ou quand l'intempérance m'a ravalé jusqu'à leur abaissement. Myrrha, tous ces noms de seigneur, — de roi, — de sire, — de monarque, — je puis les entendre de la bouche des esclaves et des nobles; — il fut même un temps où j'en faisais cas, c'est-à-dire où je les souffrais; mais quand je les entends sortir des lèvres que j'adore, de lèvres que les miennes ont pressées, un froid glacial passe à mon cœur; je sens alors tout ce qu'il y a de faux dans ce rang suprême qui refoule le sentiment dans l'âme de ceux qui me sont le plus chers, et je regrette de ne pouvoir déposer ma tiare importune, partager avec toi une cabane sur le Caucase, et ne porter qu'une couronne de fleurs.

Myr. Que n'en est-il ainsi !

Sard. Est-ce là en effet ce que tu sens ? — Pourquoi ?

Myr. Parce que tu saurais alors ce que tu ne sauras jamais

Sard. Quoi donc ? —

Myr. Ce que vaut un cœur, du moins un cœur de femme.

Sard. J'en ai éprouvé mille, — et mille, et mille encore.

Myr. Des cœurs ?

Sard. Je le pense.

Myr. Pas un seul ! Un temps viendra peut-être où tu feras cette épreuve.

Sard. Ce temps viendra; écoute, Myrrha : Salémène a déclaré, — pourquoi et comment il l'a deviné, Bélus, le fondateur de ce vaste royaume, le sait mieux que moi; — mais enfin Salémène a déclaré que mon trône était en péril.

Myr. Il a bien fait.

Sard. Et tu tiens ce langage, toi qu'il a traité avec un si dur mépris, toi qu'il a chassée de notre présence avec ses barbares sarcasmes, toi qu'il a fait pleurer et rougir ?

Myr. Je devrais rougir et pleurer plus souvent; il a bien fait de me rappeler à mon devoir. Mais tu parles de périls, — de périls qui te menacent... —

Sard. Oui, il parle de noirs complots ourdis par des Mèdes, — de mécontentements dans l'armée et le peuple, et de je ne sais quoi encore; — c'est un labyrinthe où je me perds, — un confus amas de me-

naces et de mystères : tu connais l'homme, — tu sais que c'est son habitude ; mais il est vertueux. Viens, n'y pensons plus, — ne nous occupons que de la fête de cette nuit.

Myr. Il est temps de penser à autre chose qu'à des fêtes. Tu n'as point dédaigné ses sages avis ?

Sard. Quoi donc ? — as-tu peur ?

Myr. Peur ! — Je suis Grecque, puis-je craindre la mort ? Esclave, puis-je redouter ma liberté ?

Sard. Pourquoi donc te vois-je pâlir ?

Myr. J'aime.

Sard. Et moi, n'aimé-je pas ? Je t'aime plus, — beaucoup plus que la vie et le vaste empire que je suis menacé de perdre ; — pourtant je ne pâliss point.

Myr. Cela prouve que tu n'aimes ni toi ni moi : car celui qui aime s'aime lui-même pour l'amour de l'objet aimé. C'est pousser trop loin l'imprudencé : la vie et la couronne ne doivent point se perdre ainsi.

Sard. Se perdre ! — Quel est le chef audacieux qui oserait tenter de me les ravir ?

Myr. Qui pourrait craindre de le tenter ? Quand celui qui gouverne s'oublie, qui se souviendra de lui ?

Sard. Myrrha !

Myr. Ne me regarde point avec colère ; je t'ai vu trop souvent me sourire pour que ce regard mécontent ne soit pas pour moi un châtiment plus amer que tous ceux qu'il peut faire présager. — Roi, je suis votre sujette ! maître, je suis votre esclave ! homme, je vous ai aimé ! — je vous ai aimé, par je ne sais quelle fatale faiblesse ; bien que je sois Grecque, élevée dans la haine des rois, — esclave, et maudissant mes fers, — Ionienne, et conséquemment, lorsque j'aime un étranger, plus dégradée par cette passion que par mes chaînes ! pourtant je vous ai aimé. Si cet amour a été assez fort pour dompter toute ma nature antérieure, pourquoi ne revendiquerait-il pas le privilège de vous sauver ?

Sard. Me sauver, beauté charmante ! Tu es merveilleusement belle ; et ce que je te demande, c'est ton amour, — et non ma sécurité.

Myr. La sécurité peut-elle être où l'amour n'est pas ?

Sard. Je parle de l'amour de la femme.

Myr. C'est au sein de la femme que vous commencez à boire la vie ; ses lèvres vous ont enseigné vos premières paroles ; elle sèche vos premières larmes, et recueille vos derniers soupirs lorsque déjà l'homme a reculé devant l'ignoble tâche de veiller les derniers instants de celui qui fut son maître.

Sard. Mon éloquente Ionienne ! ta parole est une musique ; elle me rappelle les chœurs de ces chants tragiques, qui, tu me l'as dit souvent, forment le passe-temps favori de la patrie lointaine de tes pères. Oh ! ne pleure pas, — calme-toi.

Myr. Je ne pleure pas. — Mais, je t'en prie, ne me parle pas de mes pères et de ma patrie.

Sard. Cependant tu en parles souvent.

Myr. C'est vrai, — c'est vrai : malgré qu'on en ait, l'objet qui remplit la pensée se trahit sur les lèvres ; mais quand un autre que moi parle de la Grèce, cela me fait mal.

Sard. Eh bien donc ! comment voudrais-tu me sauver, ainsi que tu le disais ?

Myr. En t'apprenant à te sauver toi-même, et non-seulement toi, mais ces vastes royaumes, des fureurs de la pire de toutes les guerres, — la guerre entre frères.

Sard. Eh ! mon enfant, j'abhorre toute espèce de guerre et les guerriers ; je vis au sein de la paix et des plaisirs : que peut faire de plus un homme ?

Myr. Hélas ! seigneur, avec le commun des hommes, l'appareil de la guerre n'est que trop souvent nécessaire pour conserver les bienfaits de la paix, et, pour un roi, il vaut mieux quelquefois inspirer la crainte que l'amour.

Sard. Je n'ai jamais cherché à inspirer que ce dernier sentiment.

Myr. Et tu n'as obtenu ni l'un ni l'autre.

Sard. Est-ce bien toi, Myrrha, qui me dis cela ?

Myr. Je parle de l'amour populaire, qui n'est que l'amour de soi ; on l'obtient en tenant les hommes dans une crainte respectueuse et sous le joug des lois, sans toutefois qu'ils soient opprimés. — Il faut du moins qu'ils ne croient point l'être, ou, s'ils le savent, qu'ils le jugent nécessaire pour se soustraire à une oppression plus dure, celle de leurs passions. Un roi de festins, de fleurs, de vin et de débauches, un roi d'amour et de plaisir, ne fut jamais un roi de gloire.

Sard. La gloire ! qu'est-ce que cela ?

Myr. Demande-le aux dieux, tes ancêtres.

Sard. Ils ne peuvent répondre ; les prêtres ne parlent en leur nom que lorsque quelque nouveau tribut est apporté à leur temple.

Myr. Consulte les annales des fondateurs de ton empire.

Sard. Elles sont tellement souillées de sang que je ne puis les lire. Mais qu'exiges-tu de moi ? L'empire a été fondé ; je ne puis multiplier à l'infini les empires.

Myr. Conserve le tien.

Sard. J'en jouirai du moins. Viens, Myrrha, rendons-nous sur l'Euphrate ; l'heure nous y invite, la galère est prête ; le pavillon dressé pour notre retour, et orné pour le banquet du soir, resplendira de beauté et de lumière, si bien que les étoiles au-dessus de nos têtes le prendront pour une étoile rivale, et on nous verra couronnés de fleurs nouvelles comme....

Myr. Des victimes.

Sard. Non, des souverains ; comme ces rois bergers du temps patriarcal, qui ne connaissaient pas de plus brillants diadèmes que les guirlandes de l'été, et dont les triomphes ne coûtaient point de larmes. Allons !

Pania entre.

Pan. Que le roi vive à jamais !

Sard. Tant qu'il pourra aimer, pas une heure au-delà. Combien je déteste ce langage qui fait de la vie un mensonge, en flattant la poussière de l'espoir de l'éternité ! Eh bien ! Pania, sois bref.

Pan. Je suis chargé par Salémène de réitérer au roi la prière qu'il lui a déjà faite, de ne point quitter le palais, au moins pour aujourd'hui : le général, à son retour, fera connaître ses motifs ; ils sont tels qu'ils

justifieront sa hardiesse et lui obtiendront peut-être le pardon de la liberté qu'il a prise.

Sard. Eh quoi! veut-on donc me mettre en chartre privée? Suis-je déjà captif? ne puis-je même respirer l'air du ciel? Va dire au prince Salémène que, dût l'Assyrie tout entière s'insurger, et des myriades de révoltés assiéger ces murs, je sortirai.

Pan. Je dois obéir; cependant...

Myr. O monarque! écoute: — combien de jours et de mois n'es-tu pas resté dans l'enceinte de ton palais, étendu mollement sur la soie, sans vouloir te montrer aux yeux de ton peuple; privant tes sujets de ta présence, laissant les satrapes sans contrôle, les dieux sans culte, et toute chose dans l'anarchie de l'inaction; si bien que tout, hormis le mal, dormait dans le royaume! Et maintenant tu refuserais de rester ici un seul jour, — un jour qui doit peut-être assurer ton salut? Au petit nombre de ceux qui te sont restés fidèles, tu refuserais quelques heures pour eux, pour toi, pour la race de tes ancêtres, pour l'héritage de tes fils?

Pan. C'est la vérité! d'après l'empressement que le prince a mis à m'envoyer en votre présence sacrée, je prends la liberté de joindre ma faible voix à celle qui vient de parler.

Sard. Non, cela ne sera pas.

Myr. Au nom de ton empire!

Sard. Partons!

Pan. Au nom de tous tes fidèles sujets, qui se rallieront autour de toi et des tiens!

Sard. Ce sont des illusions; il n'y a pas de péril: — c'est une sotte invention de Salémène pour montrer son zèle et se rendre nécessaire.

Myr. Par tout ce qu'il y a de juste et de glorieux, conforme-toi à ce conseil.

Sard. A demain les affaires!

Myr. Oui, et cette nuit la mort!

Sard. Eh bien! qu'elle me vienne inattendue, qu'elle me surprenne au milieu de la joie et des plaisirs, de la gaieté et de l'amour; que je tombe comme la rose cueillie! — Plutôt finir ainsi que de me flétrir lentement!

Myr. Eh quoi! tous les motifs les plus capables d'agir sur le cœur d'un monarque ne pourront obtenir de toi que tu renonces à une fête frivole?

Sard. Non.

Myr. Eh bien! fais-le pour l'amour de moi!

Sard. De toi, ô ma Myrrha?

Myr. C'est la première faveur que j'aurai demandée au roi d'Assyrie.

Sard. C'est vrai, et quand ce serait mon royaume, je te l'accorderais. Eh bien! pour l'amour de toi, je me rends. Pania, retire-toi! tu m'entends.

Pan. Et j'obéis.

Pania sort.

Sard. Tu m'étonnes, Myrrha; quel est ton motif pour me faire ainsi violence?

Myr. Ta sûreté et la certitude qu'il n'y a qu'un

danger imminent qui puisse engager le prince à te faire une demande aussi pressante.

Sard. Si je ne le redoute pas, pourquoi le redouterais-tu?

Myr. C'est parce que tu ne crains pas, que je crains pour toi.

Sard. Demain tu souriras de ces vaines terreurs.

Myr. Si tout est perdu, je serai là où nul ne pleure, et cela vaudra mieux que le pouvoir de sourire; et toi?

Sard. Je serai roi comme auparavant.

Myr. Où?

Sard. Avec Baal, Nemrod et Sémiramis, seul monarque en Assyrie, ou ailleurs avec eux encore. Le destin m'a fait ce que je suis, — et il peut faire que je ne sois plus rien, — mais il faut que je sois cela ou rien; je ne vivrai pas avili.

Myr. Si tu avais toujours pensé ainsi, personne n'eût osé songer à t'avilir.

Sard. Et qui le fera maintenant?

Myr. Ne soupçonnes-tu personne?

Sard. Soupçonner! — c'est le fait d'un espion. Oh! combien de moments précieux nous perdons en vaines paroles et en terreurs plus vaines encore! Holà! qu'on vienne! — Esclaves, préparez la salle de Nemrod pour le banquet du soir; s'il faut que mon palais soit changé en prison, du moins nous porterons gaiement nos fers; si l'Euphrate nous est interdit, ainsi que le pavillon d'été qui orne ses rives charmantes, ici du moins on ne nous menace pas encore. Holà! quelqu'un!

Sardanapale sort.

Myr. (seule). Pourquoi faut-il que j'aime cet homme? les filles de ma patrie n'aiment que des héros. Mais je n'ai point de patrie! l'esclave a tout perdu, tout, hormis ses chaînes: je l'aime; hélas! aimer ce que nous n'estimons pas, de toutes les chaînes c'est là la plus pesante. Eh bien! soit; l'heure approche où il aura besoin de l'amour de tous, et où il n'en trouvera dans personne. Il y aurait plus de lâcheté à l'abandonner maintenant qu'il n'y eût eu d'héroïsme, dans l'opinion de mon pays, à le poignarder sur son trône à l'apogée de sa puissance; je n'ai été faite ni pour l'un ni pour l'autre de ces actes. Si je pouvais le sauver, ce n'est pas lui, mais moi que j'en aimerais davantage; et j'en ai besoin, car je suis déchue dans ma propre estime depuis que j'aime ce voluptueux étranger; et néanmoins, il me semble que ce qui me le fait encore plus aimer, c'est de le voir en butte à la haine des Barbares, ces ennemis naturels de tout ce qui a du sang grec dans les veines. Si je pouvais seulement éveiller dans son cœur une seule pensée semblable à celle qui animait les Phrygiens eux-mêmes alors qu'ils combattaient entre la mer et les remparts d'Ilion, il foulerait à ses pieds la multitude des Barbares, et triompherait. Il m'aime, et je l'aime; l'esclave aime son maître, et voudrait l'affranchir du joug de ses propres vices. Sinon, il me reste un moyen de liberté! et si je ne puis lui apprendre à régner, je puis du moins lui apprendre la seule manière dont un roi doit quitter son trône. Il ne faut pas que je le perde de vue.

Elle sort

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I^{re}.

Le portique du même appartement dans le palais.

BÉLÉSÈS, seul.

Le soleil s'approche de l'horizon ; on dirait qu'il s'affaisse avec plus de lenteur en laissant , pour la dernière fois , tomber son regard sur l'empire d'Assyrie. Sa rouge clarté brille au milieu de ces nuages sombres , comme le sang dont elle est l'avant-coureur. Soleil qui vas disparaître , étoiles qui vous levez dans les cieux , si ce n'est pas en vain que je vous ai étudiés et que j'ai lu dans chacun de vos rayons les édicts de vos orbes , qui font frémir le temps lui-même des destinées qu'il apporte aux nations , la dernière heure de l'Assyrie est venue. Et néanmoins que cette heure est calme ! Une chute si grande devrait être annoncée par un tremblement de terre ; — c'est un soleil d'été qui la révèle. Pour le Chaldéen , dont le regard sait lire dans les astres , ce disque porte écrit sur sa page éternelle la fin de ce qui semblait éternel. Mais , ô soleil infailible ! brûlant oracle de tout ce qui vit , source de toute vie , et symbole de celui qui la donne , pourquoi ne nous annonces-tu que les calamités ? Pourquoi ne nous révéles-tu pas des jours plus dignes de ton lever glorieux du sein de l'océan ? Pourquoi ne pas darder dans l'avenir un rayon d'espérance , tout aussi bien que de colère ? Entends-moi ! oh ! entends-moi ! je suis ton adorateur , ton prêtre , ton serviteur ; — je t'ai contemplé à ton lever et à ton coucher , et j'ai courbé mon front devant ton midi , alors que mes yeux n'osaient s'élever vers toi. J'ai épié ton réveil , je t'ai prié , je t'ai offert des sacrifices , je t'ai consulté , je t'ai craint , je t'ai interrogé , et tu m'as répondu ; — mais tes réponses sont toujours restées enfermées dans un cercle fatal. Tandis que je parle , il s'affaisse. — Il est parti , — laissant un reflet de sa beauté , mais non de sa science , à l'occident charmé qui se délecte au milieu des teintes de sa mourante gloire. Cependant qu'est-ce que la mort quand elle est glorieuse ? c'est un coucher de soleil ; et les mortels doivent s'estimer heureux de ressembler aux dieux , ne fût-ce que dans leur déclin.

Arbace entre par une porte intérieure.

Arb. Bélésès , pourquoi te vois-je ainsi absorbé dans ta dévotion ? Es-tu occupé à contempler la disparition de ton dieu dans les espaces d'un jour inconnu ? Nous avons affaire à la nuit , — elle est venue.

Bél. Mais elle n'est pas partie.

Arb. Qu'elle s'écoule , — nous sommes prêts.

Bél. Oui ! que n'est-elle à sa fin !

Arb. Est-ce que le doute se serait emparé du prophète alors qu'à ses yeux les astres font briller la victoire ?

Bél. Je ne doute pas de la victoire , mais du vainqueur.

Arb. Eh bien ! que ta science règle cela ; en attendant , j'ai préparé assez de lances étincelantes pour éclipser l'éclat de nos alliées , les planètes. Rien ne s'oppose plus à nos projets. Le roi-femme , l'être moins

qu'une femme est à présent sur les flots avec ses compagnes ; l'ordre est donné pour que la fête ait lieu dans le pavillon. La première coupe qu'il boira sera la dernière vidée par la race de Nemrod.

Bél. C'était une race vaillante.

Arb. C'est maintenant une race affaiblie. — Elle est usée ; — nous la régènerons.

Bél. En es-tu sûr ?

Arb. Son fondateur fut un chasseur ; — je suis un soldat ; — qu'y a-t-il à craindre ?

Bél. Le soldat.

Arb. Et le prêtre peut-être ; mais si tu pensais ainsi , si c'est encore ta pensée , pourquoi ne pas garder ton roi des concubines ? pourquoi exciter mon courage ? pourquoi me pousser à cette entreprise , qui n'est pas moins la tienne que la mienne ?

Bél. Regarde le ciel.

Arb. Je le regarde.

Bél. Que vois-tu ?

Arb. Un beau crépuscule d'été et une multitude d'étoiles.

Bél. Et parmi elles , remarques-tu la plus matinale , la plus brillante , dont la lumière vacille et va bientôt disparaître dans le bleu firmament ?

Arb. Eh bien ?

Bél. C'est ton étoile natale , — c'est la planète qui présida à ta naissance.

Arb. (*mettant la main sur le fourreau de son épée*). Mon étoile est dans ce fourreau ; quand elle brillera , elle éclipsera les comètes. Pensons à ce qu'il faut faire pour justifier tes planètes et leurs présages. Quand nous aurons vaincu , elles auront des temples , — oui , et des prêtres aussi ; — et toi tu seras le pontife de — de tels dieux qu'il te plaira ; car j'ai remarqué qu'ils sont toujours justes , et qu'à leurs yeux le plus brave est le plus dévot.

Bél. Oui , et les plus braves sont aussi pour eux les plus religieux. — Tu ne m'as pas vu tourner le dos sur le champ de bataille.

Arb. Non ; je te reconnais pour capitaine aussi vaillant que tu es habile dans le culte de la Chaldée : maintenant te plairait-il d'abdiquer un moment le prêtre et de me faire voir le guerrier ?

Bél. Pourquoi pas l'un et l'autre ?

Arb. Cela n'en vaudra que mieux ; et cependant je suis presque honteux de voir que nous aurons si peu à faire. Cette guerre de femme dégrade jusqu'au vainqueur. Revenir de son trône un despote hardi , sanguinaire ; lutter contre lui le fer à la main , vainqueur ou vaincu , c'eût été digne d'un héros ; mais lever mon épée contre ce ver à soie , entendre peut-être sa voix mourante et plaintive... —

Bél. N'en crois rien ; il y a en lui quelque chose qui peut encore te donner de l'occupation , et , fût-il même ce que tu le crois , ses gardes sont braves et commandés par l'impassible et austère Salémène.

Arb. Ils ne résisteront pas.

Bél. Pourquoi non ? ils sont soldats.

Arb. C'est vrai ; c'est pourquoi il leur faut un soldat qui les commande.

Bél. C'est ce qu'est Salémène.

Arb. Mais il n'est pas leur roi. D'ailleurs il hait l'être efféminé qui nous gouverne, à cause de la reine sa sœur. N'as-tu pas remarqué qu'il s'éloigne de toutes les fêtes ?

Bél. Mais il ne s'éloigne pas du conseil ; — il y est toujours assidu.

Arb. Et toujours contrarié ; que faut-il de plus pour faire de lui un rebelle ? un insensé sur le trône, son sang déshonoré et lui-même rebuté ! comment donc ? c'est pour le venger que nous travaillons.

Bél. Plût à Dieu qu'on pût l'amener à penser ainsi ! j'en doute.

Arb. Si nous le sondions ?

Bél. Oui, si l'occasion s'en présente.

Entre Baléa.

Bal. Satrapes, le roi ordonne que vous soyez présents à la fête cette nuit.

Bél. Entendre, c'est obéir. Dans le pavillon sans doute ?

Bal. Non, ici, dans le palais.

Arb. Comment, dans le palais ? ce n'était pas là l'ordre.

Bal. C'est l'ordre maintenant.

Arb. Et pourquoi ?

Bal. Je l'ignore. Puis-je me retirer ?

Arb. Demeure.

Bél. (à part, à Arbace.) Laisse-le partir. (A Baléa.) Oui, Baléa, remercie le monarque de notre part, baise le bord de son manteau impérial, et dis-lui que ses esclaves ramasseront les miettes qu'il daignera laisser tomber de sa royale table à l'heure de... — C'est à minuit, je pense ?

Bal. A minuit, dans la salle de Nemrod. Seigneurs, je m'humilie devant vous, et prends congé.

Baléa sort.

Arb. Ce changement subit de lieu n'annonce rien de bon ; il y a là-dessous quelque mystère : pourquoi changer ainsi ?

Bél. Et ne change-t-il pas mille fois par jour ? L'indolence est ce qu'il y a au monde de plus capricieux ; — ses projets se modifient plus souvent qu'un général ne fait de marches et de contre-marches quand il veut amener son adversaire à faire quelques fautes. — A quoi réfléchis-tu ?

Arb. Il aimait ce joli pavillon ; c'était pendant l'été son séjour favori.

Bél. Il a aimé aussi la reine, — et puis, après elle, trois mille courtisanes. — Il n'est rien que tour à tour il n'ait aimé, hormis la sagesse et la gloire.

Arb. Quoi qu'il en soit, — il y a là quelque chose qui ne me plaît pas ; puisqu'il a changé, — nous devons en faire autant : l'attaque était facile dans ce pavillon solitaire, où il n'eût été entouré que de gardes appesantis par le vin et de courtisans ivres ; mais dans la salle de Nemrod... —

Bél. Comment donc ! il me semblait que l'orgueilleux guerrier craignait de trouver, pour arriver au trône, une voie trop facile. — Serais-tu donc fâché de voir qu'il y a un pas ou deux plus glissants que tu ne t'y attendais ?

Arb. Quand le moment viendra, tu verras si j'ai peur. Tu m'as vu jouer gaîment ma vie ; mais aujourd'hui il y va beaucoup plus que de ma vie ; — il y a un royaume pour enjeu.

Bél. Je t'ai prédit que tu le gagnerais ; — poursuis donc et sois vainqueur.

Arb. Si j'étais devin, je m'en serais prédit autant ; mais obéissons aux étoiles. Je ne veux me broïiller ni avec elles ni avec leur interprète. Qui vient ici ?

Entre Salémène.

Sal. Satrapes !

Bél. Mon prince.

Sal. Je suis charmé de vous rencontrer ; — je vous cherchais tous deux, mais ailleurs qu'au palais.

Arb. Pourquoi cela ?

Sal. Ce n'est pas l'heure.

Arb. L'heure ! — quelle heure ?

Sal. De minuit.

Bél. Minuit, seigneur ?

Sal. Quoi donc ? n'êtes-vous pas invités ?

Bél. Oh ! oui, — nous l'avions oublié.

Sal. Est-il habituel d'oublier l'invitation d'un souverain ?

Arb. C'est que nous ne l'avons reçue qu'à l'instant même.

Sal. Que faites-vous ici ?

Arb. Notre service nous y appelle.

Sal. Quel service ?

Bél. Le service de l'État. Nous avons le privilège d'approcher le monarque, mais nous l'avons trouvé absent.

Sal. Et moi aussi, j'ai un service à faire.

Arb. Pourrions-nous connaître sa nature ?

Sal. C'est d'arrêter deux traitres. Gardes ! à moi !

Les gardes entrent.

Sal. (continuant.) Satrapes, vos épées !

Bél. (rendant son épée.) Seigneur, voici nos cimetières.

Arb. (tirant la sienne du fourreau.) Viens prendre la mienne.

Sal. (s'avançant.) Je vais la prendre.

Arb. Tu en recevras la lame dans le cœur, — la poignée ne quittera pas ma main.

Sal. (tirant son épée.) Ah ! ah ! tu veux donc résister ? c'est bien : — cela épargnera un jugement et un funeste pardon. Soldats, frappez ce rebelle !

Arb. Soldats ! oui : — seul, tu ne l'oserais pas.

Sal. Seul ! esclave insensé ! qu'y a-t-il en toi qui puisse faire reculer un prince ? Nous redoutons ta trahison, mais non pas ta force : ta dent n'est rien sans son venin, c'est la dent du serpent, non du lion. Qu'on l'immole !

Bél. (s'interposant.) Arbace ! où est votre raison ? n'ai-je pas rendu mon épée moi ? fiez-vous comme moi à la justice de notre souverain.

Arb. Non, j'aime mieux me fier aux étoiles, dont tu nous parles tant, et à ce faible bras ; je veux mourir maître de mon souffle et de mon corps, — et je ne veux pas que personne les enchaîne.

Sal. (aux gardes). Vous l'entendez, et moi aussi ; ne le prenez pas, — tuez-le.

Les gardes attaquent Arbace, qui se défend avec tant de bravoure et d'adresse qu'il les fait reculer.

Sal. Eh quoi ! faut-il donc que je fasse l'office de bourreau ? Lâches ! vous allez voir comment on punit un traître.

Salémène attaque Arbace.

Sardanapale entre avec sa suite.

Sard. Arrêtez ! — sous peine de la vie, vous dis-je. Eh quoi ! êtes-vous sourds ou ivres ? Mon épée ! fou que je suis, je ne porte point d'épée. (*A un garde.*) Voyons, toi, donne-moi ton arme.

Sardanapale prend l'épée d'un soldat, se jette entre les combattants et les sépare.

Sard. Jusque dans mon palais ! Je ne sais qui me retient que je ne vous perce de mon glaive, audacieux querelleurs !

Bél. Sire, c'est votre justice.

Sal. Ou — votre faiblesse.

Sard. (levant son épée). Comment ?

Sal. Frappe ! pourvu que tu frappes aussi le traître, — que tu n'épargnes un moment, sans doute, que pour le livrer aux tortures, — j'y consens.

Sard. Qui ? lui ! qui ose attaquer Arbace ?

Sal. Moi !

Sard. Prince, vous vous oubliez. En vertu de quel titre ?

Sal. (montrant le sceau). Du tien !

Arb. (confus). Le sceau du roi !

Sal. Oui ! et que le roi le confirme.

Sard. Je ne te l'ai pas remis pour un semblable usage.

Sal. Je l'ai reçu de vous pour garantir votre sûreté, — j'en ai fait l'usage que j'ai cru le meilleur. Prononcez vous-même. Ici je ne suis que votre esclave, il y a un moment j'étais votre représentant.

Sard. Eh bien ! remettez vos glaives dans le fourreau.

Arbace et Salémène remettent leur épée dans le fourreau.

Sal. Je remets le mien dans le fourreau, et je vous supplie de garder le vôtre ; c'est le seul sceptre qui vous reste d'une manière assurée.

Sard. Il est bien pesant, la poignée me blesse la main. (*A un garde.*) Soldat, reprends ton arme. Eh bien ! seigneurs, que signifie tout cela ?

Bél. C'est au prince à répondre.

Sal. De mon côté est la fidélité ; du leur, la trahison !

Sard. Trahison ! — Arbace ! trahison, et Bélésès ! voilà des noms que je n'aurais jamais cru voir réunis.

Bél. Où est la preuve ?

Sal. Je répondrai quand le roi aura demandé l'épée de ton collègue en trahison.

Arb. (à Salémène). Cette épée a été tirée aussi souvent que la tienne contre ses ennemis.

Sal. Elle vient de l'être contre son frère, elle le sera dans une heure contre lui-même.

Sard. Cela n'est pas possible : il n'oserait ; — non — non, je ne veux point entendre de pareilles choses. Ces vaines accusations sont propagées dans les cours par de basses intrigues et par de vils merce-

naires qui vivent de la calomnie déversée sur les gens de bien. Il faut qu'on vous ait trompé, mon frère.

Sal. Qu'il commence par rendre son épée, que par cet acte de soumission il se proclame votre sujet, et je répondrai à tout.

Sard. Si je le croyais ! — mais non, cela ne se peut : le Mède Arbace, — ce guerrier loyal, franc, sincère, — le meilleur capitaine de tous ceux qui disciplinent mes peuples, — non, je ne lui ferai point l'insulte de l'obliger à rendre un cimetière qu'il ne rendit jamais à nos ennemis. Satrape, gardez votre arme.

Sal. (lui rendant le sceau). Monarque, reprenez votre sceau.

Sard. Non, garde-le ! mais tâche d'en user avec plus de modération.

Sal. Sire, j'en ai usé dans l'intérêt de votre honneur, et je vous le rends parce que je ne puis en faire l'usage que mon honneur me prescrit. Confiez-le à Arbace.

Sard. Je le devrais : il ne me l'a jamais demandé.

Sal. N'en doute pas, il l'obtiendra sans ce vain semblant de respect.

Bél. Je ne sais qui a pu prévenir si fort le prince contre deux sujets dont personne n'a égalé le zèle pour le bien de l'Assyrie.

Sal. Tais-toi, prêtre factieux, guerrier perfide ; tu réunis dans ta personne les vices les plus hideux des deux professions les plus dangereuses. Garde tes paroles emmiellées et tes homélies menteuses pour ceux qui ne te connaissent pas. Le crime de ton complice est au moins un crime hardi, qui n'est point déguisé par les ruses que t'enseigne la Chaldée.

Bél. L'entendez-vous ! ô mon souverain, fils de Bélus ? il blasphème le culte d'un empire qui fléchit le genou devant vos pères.

Sard. Ah ! pour cela, je vous prie de l'absoudre ; je me dispense du culte des morts, sentant que je suis mortel, et convaincu que la race dont je suis issu est — ce que je la vois, — de la cendre.

Bél. Roi, n'en croyez rien ; vos ancêtres sont avec les astres, etc.,

Sard. Tu iras les rejoindre là-haut avant qu'ils se lèvent si tu continues à prêcher sur ce ton ; — comment donc ! mais c'est un crime d'état au premier chef.

Sal. Seigneur... —

Sard. Me faire ici la leçon sur le culte des idoles d'Assyrie ! Qu'il soit libre ; — donnez-lui son épée.

Sal. Mon seigneur, mon roi, mon frère, réfléchissez, je vous prie !

Sard. Oui, oui, n'est-ce pas ? pour être sermonné, étourdi, assourdi de l'histoire des morts, et de Baal, et de tous les mystères astrologiques de la Chaldée !

Bél. Monarque, respectez-les.

Sard. Oh ! pour cela, je les aime. J'aime à les contempler dans la voûte azurée, et à les comparer aux yeux de ma Myrrha ; j'aime à voir leurs rayons se refléter dans l'onde argentée et tremblante de l'Enphrate, quand la brise légère de la nuit ride la surface liquide et soupire dans les roseaux qui ornent ses

bords : mais que ce soient des dieux, comme quelques-uns le disent, ou le séjour des dieux, comme d'autres le prétendent, ou simplement des flambeaux de la nuit ; que ce soient des mondes ou des luminaires distincts des mondes, je l'ignore et me soucie peu de le savoir. Il y a dans mon incertitude je ne sais quoi de doux, que je n'échangerais pas contre votre science chaldéenne. D'ailleurs, je sais que tout ce que l'argile humaine peut connaître de ce qui est au-dessus ou au-dessous d'elle — se réduit à rien. Je vois l'éclat des astres, et je sens leur beauté ; — quand ils brillent sur mon tombeau, ils ne feront plus sur moi aucune impression.

Bél. Dites plutôt, sire, que vous les connaîtrez mieux.

Sard. J'attendrai, s'il vous plaît, pontife ; je ne suis pas pressé de posséder cette science. Cependant, recevez votre épée, et sachez que je préfère votre service militaire à votre ministère de prêtre, — quoique je ne me soucie ni de l'un ni de l'autre.

Sal. (à part). Ses débauches l'ont privé de sa raison ; il faut que je le sauve malgré lui.

Sard. Veuillez m'écouter, satrapes, et toi surtout, mon prêtre, parce que je me méfie de toi plus que de ce guerrier ; et je m'en méfiera plus encore si tu n'étais à demi soldat : séparons-nous en paix ; — je ne parle pas de pardon, — on ne l'accorde qu'aux coupables ; je n'affirmerai pas que vous l'êtes, et cependant vous savez que votre vie dépend d'un souffle de ma bouche, et que la moindre appréhension de ma part vous serait fatale. Mais ne craignez rien, — car je suis clément et point du tout dominé par la crainte ; — vivez donc. Si j'étais ce que vous me croyez, de vos têtes suspendues aux portes de ce palais les dernières gouttes de votre sang couleraient dans la poussière, seule portion de ce royaume convoité par elles sur laquelle elles régneraient. — Mais n'en parlons plus. Comme je l'ai dit, je ne vous crois pas coupables, et je ne vous estime pas non plus innocents. Des hommes qui valent mieux que vous et moi sont prêts à vous accuser, et si j'abandonnais votre destinée à des juges plus sévères et à des preuves de tout genre, je pourrais sacrifier deux hommes qui, quels qu'ils puissent être maintenant, ont été autrefois fidèles. Vous êtes libres, seigneurs.

Arb. Sire, cette clémence... —

Bél. (l'interrompant). Est digne de vous ; et, bien qu'innocents, nous vous rendons grâces.

Sard. Prêtre ! gardez vos actions de grâces pour Bélus ; son descendant n'en a pas besoin.

Bél. Mais étant innocents... —

Sard. Vous devez vous taire ; — le crime a la voix haute. Si vous êtes fidèles, on vous a fait outrage, et vous devez éprouver de la douleur, non de la reconnaissance.

Bél. Sans doute, si la justice était toujours rendue sur la terre par un pouvoir tout-puissant ; mais l'innocence est souvent obligée de recevoir la justice comme une faveur.

Sard. Cela serait bon dans un sermon ; mais ici c'est

déplacé. Je vous prie de garder ces belles choses pour plaider devant le peuple la cause de votre souverain.

Bél. Je pense qu'il n'y a pas pour cela de motifs.

Sard. Point de motifs, peut-être ; mais beaucoup de gens qui cherchent à en faire naître : — si vous rencontrez de ces gens-là dans l'exercice de vos fonctions sur la terre, ou si vous en lisez l'existence au ciel dans le scintillement mystérieux des étoiles qui vous servent de chroniques, n'oubliez pas qu'entre le ciel et la terre il y a quelque chose de pire que celui qui gouverne un grand nombre de sujets et n'en immole aucun ; qui, sans se haïr lui-même, néanmoins aime assez ses semblables pour épargner ceux qui ne l'épargneraient pas s'ils devenaient un jour les maîtres ; — mais c'est ce qui est encore douteux. Satrapes, vous êtes libres de faire ce qu'il vous plaira de vos personnes et de vos épées ; mais à dater de ce moment, je n'ai besoin ni des uns ni des autres. Salémène, suivez-moi.

Sardanapale sort avec Salémène et sa suite, laissant Arbace et Bélésès.

Arb. Bélésès !

Bél. Eh bien ! que penses-tu ?

Arb. Que nous sommes perdus.

Bél. Que le royaume est à nous.

Arb. Eh quoi ! ainsi soupçonnés, — le glaive suspendu sur nos têtes par un cheveu que pourrait briser le souffle impérieux qui nous a épargnés ! — j'ignore pourquoi.

Bél. Ne cherche point à le savoir ; mais mettons le temps à profit. L'heure est encore à nous, — notre puissance est la même, — cette nuit est la même aussi que nous avions destinée à notre entreprise. Rien n'est changé pour nous, si ce n'est que nous ignorions qu'on nous soupçonnait, et que maintenant nous le savons avec une certitude qui rend tout délai une folie.

Arb. Pourtant... —

Bél. Quoi ! encore des doutes ?

Arb. Il a épargné notre vie ; que dis-je ? il nous a défendus contre Salémène.

Bél. Et combien de temps serons-nous épargnés ? jusqu'à la première minute d'ivresse.

Arb. Ou plutôt de sobriété ! Quoi qu'il en soit, il a noblement agi ; il nous a royalement donné ce que nous avions lâchement mérité de perdre. —

Bél. Dis donc courageusement.

Arb. L'un et l'autre peut-être. Mais cette action m'a touché, et, quoi qu'il advienne, je n'irai pas plus loin.

Bél. Et tu perdrais l'empire du monde ?

Arb. Je perdrai tout plutôt que l'estime de moi-même.

Bél. Je rougis de voir que nous devons la vie à ce roi, dont le sceptre est une quenouille !

Arb. Mais nous ne la lui devons pas moins, et je rougissais d'ôter la vie à qui me la donne.

Bél. Tu peux endurer tout ce qu'il te plaira ; — les astres en ont décidé autrement.

Arb. Dussent-ils descendre du ciel et marcher devant moi dans toute leur splendeur, je ne les suivrai pas.

Bél. Voilà une faiblesse — pire que celle d'une femme effrayée d'avoir rêvé de la mort et s'éveillant dans les ténèbres. Allons donc ! allons donc !

Arb. Quand il partait, il m'a semblé voir en lui Nemrod ; il ressemblait à la statue impériale qui a l'air d'être le monarque des rois qui l'entourent dans ce temple où elle règne, tandis qu'eux ne font que lui servir de décoration.

Bél. Je t'avais dit moi-même que tu en faisais trop peu de cas, et qu'il y avait en lui quelque chose de royal ; — qu'en conclure ? Il n'en est qu'un plus noble ennemi.

Arb. Et nous que plus lâches ! — Oh ! pourquoi faut-il qu'il nous ait épargnés ?

Bél. Voudrais-tu donc être ainsi sacrifié sur-le-champ ?

Arb. Non ; — mais il eût été mieux de mourir que de vivre ingrat.

Bél. Oh ! certains hommes ont l'âme étrangement faite ! tu envisageais froidement ce que quelques-uns appellent un crime d'État, et des insensés une trahison, — et voilà que tout à coup, parce que, par je ne sais quel caprice, ce roi débauché s'interpose orgueilleusement entre toi et Salémène, tu es changé ! — te voilà devenu — quoi ? — un Sardanapale ! je ne connais pas de nom plus ignominieux que celui-là.

Arb. Il y a une heure, malheur à qui m'eût donné ce nom ! sa vie eût tenu à peu de chose. — Maintenant je te pardonne, comme il nous a pardonné. — Sémiramis elle-même n'en eût point fait autant.

Bél. Non, — la reine n'aimait pas partager l'autorité royale même avec un époux.

Arb. Désormais je le servirai loyalement.

Bél. Et humblement.

Arb. Non, seigneur, mais avec fierté, — car je serai vertueux, je serai plus près du trône que toi du ciel ; pas tout à fait si hautain peut-être, mais plus élevé. Tu peux faire ce qu'il te plaira : — tu as des codes, des mystères, des règles pour le juste et l'injuste, dont je manque pour me conduire ; moi, je m'abandonne à la direction d'un cœur simple. Et maintenant tu me connais.

Bél. As-tu fini ?

Arb. Oui, avec toi.

Bél. Et tu me trahiras sans doute comme tu me quittes ?

Arb. C'est là la pensée d'un prêtre, et non d'un soldat !

Bél. Comme tu voudras ; — trêve à ces querelles, et contente-toi.

Arb. Non, — il y a plus de périls dans ton esprit subtil que dans une phalange.

Bél. Puisqu'il en est ainsi, — j'irai seul en avant.

Arb. Seul !

Bél. Les trônes n'ont de place que pour un.

Arb. Mais celui-ci est occupé.

Bél. Par un monarque méprisé, ce qui est pire que s'il était vacant. Réfléchissez, Arbace ; je vous ai toujours aidé, chéri, encouragé ; j'aimais à vous servir, dans l'espoir de servir l'Assyrie et de la sauver. Le ciel même semblait d'accord avec nous, et tout nous

souriait jusqu'au dernier moment, où tout à coup votre ardeur s'est échangée en une honteuse faiblesse ; mais maintenant, plutôt que de voir gémir ma patrie, je veux être son sauveur ou la victime du tyran, ou peut-être l'un et l'autre, comme il arrive quelquefois ; et si je triomphe, Arbace sera mon sujet.

Arb. Ton sujet !

Bél. Pourquoi pas ? cela vaut mieux que d'être l'esclave, et l'esclave pardonné, d'un roi-femme, d'un Sardanapale.

Entre Pania.

Pan. Seigneur, je suis porteur d'un ordre du roi.

Arb. Avant de le connaître, nous obéissons.

Bél. Cependant, quel est-il ?

Pan. Cette nuit même il vous est enjoint de vous rendre dans vos satrapies respectives de Babylone et de Médie.

Bél. Avec nos troupes ?

Pan. Mon ordre ne comprend que les satrapes et leur suite.

Arb. Mais... —

Bél. Il faut obéir : dis que nous partons.

Pan. Mon ordre est de vous voir partir, et non de transmettre votre réponse.

Bél. (*à part*). Oh ! oh ! (*A Pania.*) Nous vous suivons.

Pan. Je vais commander la garde d'honneur à laquelle votre rang vous donne droit ; puis j'attendrai votre convenance, pourvu que le délai ne dépasse pas une heure.

Pania sort.

Bél. Obéis donc à présent.

Arb. Sans nul doute.

Bél. Oui, jusqu'aux portes du palais qui nous sert maintenant de prison, — pas plus loin.

Arb. Tu as en effet touché la corde véritable ! Le royaume dans sa vaste étendue ne nous offre à tous deux que des cachots.

Bél. Dis plutôt des tombeaux.

Arb. Si je le pensais, cette bonne épée en creuserait un de plus que le mien.

Bél. Elle aura suffisamment à faire ; j'augure plus favorablement que toi. A présent sortons d'ici comme nous pourrions ; tu reconnais avec moi que cet ordre est une condamnation.

Arb. Quelle autre interprétation pourrait-on lui donner ? c'est la politique des monarques de l'Orient : — le pardon et le poison, — des faveurs et un glaive, — un voyage lointain et un sommeil éternel. Combien de satrapes du temps de son père... — car lui, je l'avoue, est ennemi du sang, ou du moins il l'a été jusqu'à ce jour.

Bél. Mais maintenant il ne le sera pas et ne saura l'être.

Arb. J'en doute. Combien, du temps de son père, j'ai vu de satrapes se mettre en route pour aller prendre possession de puissantes vice-royautés, qui ont rencontré la mort en voyage ! Je ne sais comment cela se faisait ; mais tous tombaient malades en chemin, tant la route était longue et pénible.

Bél. Gagnons seulement l'air libre de la ville, et nous abrègerons le voyage.

Arb. Peut-être qu'aux portes mêmes on nous l'abrégera.

Bél. Non, ils n'osent risquer la chose; leur projet est de nous faire périr secrètement, mais non dans le palais ou dans l'enceinte de la ville, où nous sommes connus et où nous pouvons avoir des partisans; s'ils avaient eu l'intention de nous tuer ici, nous ne serions déjà plus du nombre des vivants. Partons.

A. b. Si je croyais qu'il n'en voulait point à ma vie!

Bél. Insensé! Eloignons-nous. — Quel autre but pourrait avoir le despotisme alarmé? Allons rejoindre nos troupes, et marchons.

Arb. Vers nos provinces?

Bél. Non, vers ton royaume. Nous avons du temps, du cœur, de l'espoir, de la puissance et des moyens que nous laissent amplement leurs demi-mesures. — Partons.

Arb. Au milieu de mon repentir, me faut-il donc encore retomber dans le crime?

Bél. La défense personnelle est une vertu, et le seul boulevard de tout droit. Partons, dis-je! quittons ce lieu; on y respire un air épais et funeste; les murailles y sentent la prison. — Sortons, ne leur laissons pas le temps de délibérer davantage; notre prompt départ prouve notre zèle civique; notre prompt départ empêche le digne Pania, qui doit nous escorter, d'anticiper sur les ordres qui pourraient lui être donnés à quelques parasanges d'ici; non, il n'y a pas d'autre parti à prendre que... — Partons, dis-je.

Il sort avec Arbace, qui le suit à regret.

Entrent SARDANAPALE et SALÉMÈNE.

Sard. Eh bien! tout est réparé sans effusion de sang, le plus sot de tous les remèdes; nous sommes maintenant en sûreté par l'exil de ces hommes.

Sal. Oui, comme celui qui marche sur des fleurs est à l'abri de la vipère enlacée autour de leurs racines.

Sard. Que voudrais-tu donc que je fisse?

Sal. Je désirerais vous voir annuler ce que vous avez fait.

Sard. Révoquer mon pardon?

Sal. Fixer la couronne qui chancelle maintenant sur votre tête.

Sard. Ce serait tyrannique, Salémène.

Sal. Mais sûr.

Sard. Nous sommes en sûreté. Quel danger peuvent-ils nous susciter sur la frontière?

Sal. Ils n'y sont pas encore, — et si l'on m'en croyait, ils n'y arriveraient jamais.

Sard. Je t'ai écouté avec impartialité. — Pourquoi n'en ferais-je pas autant pour eux?

Sal. Vous le saurez plus tard; maintenant je m'éloigne pour rassembler votre garde.

Sard. Et tu nous rejoindras au banquet?

Sal. Sire, veuillez m'en dispenser : — je ne suis point un ami de la table; commandez-moi pour tout autre service que celui de bacchante.

Sard. Mais il est convenable de se réjouir de temps en temps.

Sal. Et convenable aussi que quelqu'un veille pour ceux qui se réjouissent trop souvent. Puis-je sortir?

Sard. Oui; — reste un moment, mon fidèle Salémène, mon frère, mon fidèle sujet, meilleur prince que je ne suis roi. Tu aurais dû être le monarque, toi, et moi je ne sais quoi; peu importe; mais ne crois pas que je sois insensible à ta vertueuse sagesse, à ton affection franche et sincère, à ton indulgence pour mes folies, bien que tu ne sois pas pour moi ménager de reproches. Si, contre ton avis, j'ai épargné ces hommes, ou du moins leur vie, — ce n'est pas que je doute que ton avis fût salutaire; mais laissons-les vivre : ne chicanons pas sur leur vie, et qu'ils se corrigent. Leur bannissement me laissera dormir tranquille, ce que leur mort n'eût pas fait.

Sal. Pour avoir voulu sauver des traîtres vous courez le risque de dormir pour toujours. — Un moment de rigueur eût épargné des années de crime. Permettez que je vous en débarrasse.

Sard. Ne me tente pas; ma parole est donnée.

Sal. Mais elle peut être révoquée.

Sard. C'est une parole royale.

Sal. Et qui devrait être décisive. Cet exil, cette demi-indulgence, ne servira qu'à les irriter. — Il faut que la grâce soit entière, sans quoi elle est nulle.

Sard. Je m'étais borné à les destituer, ou du moins à les éloigner de ma présence; n'est-ce pas toi qui m'as pressé de les renvoyer dans leurs satrapies?

Sal. C'est vrai; j'en avais oublié, si toutefois ils arrivent dans leur gouvernement; c'est alors que vous auriez raison de me reprocher mon conseil.

Sard. Et s'ils n'y arrivent pas, — prends-y garde; — il faut qu'ils s'y rendent en toute sûreté sinon — songe à la tienne.

Sal. Permettez que je sorte; j'en ai soin de veiller à leur sûreté.

Sard. Va donc, et pense plus favorablement de ton frère.

Sal. Je servirai toujours loyalement mon souverain.

Salémène sort.

Sard. (seul). Cet homme est d'un caractère trop inflexible; il a la dureté du roc; mais il en a aussi l'élévation : il est exempt des souillures de la commune argile, — tandis que moi, je suis fait d'une argile plus molle, imprégnée de fleurs; mais nos fruits doivent être conformes à notre nature. Si j'ai erré cette fois, ma faute est de celles qui pèsent le plus légèrement sur ce sens inconnu, auquel je ne sais quel nom donner, mais qui me cause une impression parfois de peine et parfois de plaisir; cet esprit qui semble placé auprès de mon cœur pour compter ses battements, non pour les accélérer, et qui m'interroge comme n'ose jamais faire aucun mortel, ni même Baal, bien que ce soit une divinité rendant des oracles, bien que le visage de son marbre majestueux fronce le sourcil quand le voile ténébreux du soir vient assombrir son front et lui donner je ne sais quelle expression mobile, au point qu'il me semble parfois qu'il va parler. Chassons ces vaines pensées, ne songeons qu'à la joie. Voilà justement son messager qui m'arrive.

Entre Myrrha.

Myr. Roi, le ciel est couvert; le tonnerre gronde sourdement dans les nuages qui s'approchent, et l'é-

clair dardant ses flèches de feu nous annonce une horrible tempête. Quitteras-tu donc le palais ?

Sard. Une tempête, dis-tu ?

Myr. Oui, seigneur.

Sard. Pour moi, je ne serais pas fâché de varier l'uniformité du spectacle, et de contempler la guerre des éléments ; mais cela n'accommoderait guère les vêtements de soie et les visages délicats de nos convives. Dis, Myrrha, es-tu de celles qui craignent le mugissement des nuages ?

Myr. Dans mon pays nous respectons leur voix comme les augures de Jupiter.

Sard. Jupiter ! Ah ! oui, votre Baal, à vous ; — le nôtre préside aussi au tonnerre, et de temps à autre la chute d'une ou deux foudres atteste sa divinité. Il arrive parfois que ses coups s'égarent et vont frapper ses propres autels.

Myr. Ce serait un funeste présage.

Sard. Oui, pour les prêtres. Eh bien ! nous ne sortirons pas cette nuit de l'enceinte du palais ; c'est ici que la fête aura lieu.

Myr. Maintenant, que Jupiter soit loué ! il a entendu la prière que tu ne voulais pas entendre ; les dieux sont plus bienveillants pour toi que tu ne l'es toi-même ; ils interposent cet orage entre tes ennemis et toi pour te protéger contre eux.

Sard. Enfant ! oh ! s'il y a du danger, il me semble qu'il est tout aussi grand dans ces murs que sur les bords du fleuve.

Myr. Non ; ces murailles sont hautes et solides ; elles sont gardées : il faut pour arriver jusqu'à toi que la trahison franchisse plus d'un détour, plus d'une porte massive ; mais dans le pavillon, il n'y a pas de moyens de défense.

Sard. Quand il y a trahison il n'y a pas de sûreté, ni dans le palais, ni dans la forteresse, ni au sommet du Caucase, qu'entoure un rempart de nuages, et où l'aigle suspend son aire sur des rocs inaccessibles ; de même que la flèche atteint le roi des airs, le poignard atteindra le roi de la terre. Mais rassure-toi : les deux satrapes, innocents ou coupables, sont bannis, et déjà loin de ces lieux.

Myr. Ils vivent donc ?

Sard. Toi ! si sanguinaire ?

Myr. Je ne reculerais pas devant l'infliction d'un juste châtiment à ceux qui attentent à ta vie ; si j'étais autrement, je ne mériterais pas la mienne. D'ailleurs tu as entendu le prince Salémène.

Sard. Voilà qui est étrange ! la douceur et la sévérité sont également liguées contre moi et me poussent à la vengeance.

Myr. C'est une vertu grecque.

Sard. Mais non une vertu royale. — Je n'en veux pas, ou si je m'y abandonne, ce sera contre des rois mes égaux.

Myr. Ces hommes aspiraient à le devenir.

Sard. Myrrha, ce sont là des sentiments de femme ; ils proviennent de la crainte.

Myr. Pour toi.

Sard. N'importe, c'est de la crainte. J'ai observé que ton sexe, une fois irrité, pousse, dans sa timidité, sa vindicative fureur à un degré de persévérance que je ne voudrais pas imiter ; je te croyais exempte de ce travers, aussi bien que de la puérile faiblesse des femmes d'Asie.

Myr. Seigneur, il ne m'appartient pas de vanter mon amour ou mes qualités ; j'ai partagé votre splendeur, je partagerai vos périls. Peut-être trouverez-vous un jour plus de fidélité dans une esclave que dans des myriades de sujets ; mais puissent les dieux écarter ce présage ! j'aime mieux être aimée sur la foi de ce que je sens que de vous prouver mon amour dans vos afflictions, que peut-être tous mes soins ne pourraient adoucir.

Sard. Là où existe l'amour parfait, l'affliction ne saurait pénétrer ; sa présence ne fait qu'y ajouter encore, et bientôt elle reconnaît son impuissance et s'éloigne. Entrons ; l'heure approche ; il faut nous préparer à recevoir les hôtes conviés à notre banquet.

Ils sortent ¹.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

La salle du palais est illuminée. — Sardanapale et ses hôtes sont à table. — On entend le bruit d'une tempête, et le tonnerre gronde à plusieurs reprises pendant le banquet.

SARDANAPALE, ZAMÈS, ALTADA, MYRRHA, etc.

Sard. Remplissez jusqu'aux bords ! Voilà qui est bien : je suis ici dans mon vrai royaume, au milieu de ces yeux brillants et de ces visages éclatants de bonheur et de beauté. Ici la douleur ne saurait nous atteindre.

Zam. Ici ni ailleurs ; — où est le roi le plaisir brille.

Sard. Ceci ne vaut-il pas mieux que les chasses de Nemrod, ou que ces expéditions de mon aïeule insensée chassant aux royaumes, et, après les avoir conquis, ne pouvant les conserver ?

Alt. Tout puissants qu'ils aient été, comme tous ceux de votre royale race, nul de vos prédécesseurs n'égalait Sardanapale, qui a placé son bonheur dans la paix, seule gloire véritable.

Sard. Et dans le plaisir, dont la gloire n'est que le chienin, cher Altada. Que cherchons-nous ? les jouissances ! Nous avons abrégé la route qui y conduit, et nous n'avons pas voulu y marcher à travers les cendres humaines en creusant une tombe sous chacun de nos pas.

Zam. Non ; tous les cœurs sont heureux, et toutes les voix bénissent le roi pacifique qui tient le monde en joie.

Sard. En es-tu bien sûr ? J'ai entendu parler différemment. Il en est qui disent qu'il y a des traîtres.

Zam. Ce sont des traîtres qui disent cela, — c'est impossible ; quels seraient leurs motifs ?

Sard. Leurs motifs ? c'est vrai. — Remplissez ma

¹ Le second acte, qui contient les détails de la conspiration d'Arbace, découverte par la vigilance de Salémène, et que l'in-

concevable indulgence de Sardanapale refuse de punir, est languissant et de peu d'intérêt. JEFFREY.

coupe ! Ne pensons pas à ces gens-là ; ils n'existent pas ; ou s'ils existent , ils sont loin.

Alt. Convives , attention à la santé que je vais porter ! que tout le monde tombe à genoux. Buons au salut du roi ; — buons au monarque , au dieu Sardanapale !

Zamès et les convives s'agenouillent et s'écrient :

Au dieu Sardanapale , plus grand que son aïeul Baal !

Au moment où ils s'agenouillent , le tonnerre gronde ; quelques-uns se lèvent effrayés.

Zam. Pourquoi vous levez-vous , mes amis ? Les dieux ses ancêtres , par la voix de la foudre , expriment leur assentiment.

Myr. Ou plutôt leur menace. Roi , comment peux-tu souffrir cette folle impiété ?

Sard. Impiété ! — Si mes prédécesseurs sont des dieux , je ne ferai pas honte à leur lignage. Mais levez-vous , mes pieux amis ; gardez vos dévotions pour le dieu qui tonne en ce moment : je désire être aimé , non adoré.

Alt. Vous devez être l'un et l'autre ; c'est le devoir de tout fidèle sujet.

Sard. Il me semble que le tonnerre redouble ; la nuit est affreuse.

Myr. Oh ! oui , pour ceux qui n'ont pas de palais à offrir à leurs adorateurs.

Sard. Tu as raison , ma Myrrha , et si je pouvais convertir mon royaume en un vaste abri pour les malheureux , je le ferais.

Myr. Tu n'es donc pas un dieu , puisque tu ne peux mettre à exécution un vœu d'une bienveillance aussi universelle.

Sard. Et vos dieux , donc , qui le peuvent et ne le font pas ?

Myr. Ne parlons pas de cela , de peur de les irriter.

Sard. C'est vrai ; ils n'aiment pas plus que les hommes à être censurés. Mes amis , il me vient une pensée : s'il n'y avait pas de temple , croyez-vous qu'il y eût des adorateurs de l'air , surtout lorsqu'il est en colère et qu'il fait du bruit comme en ce moment ?

Myr. Le Persan prie sur sa montagne.

Sard. Oui , quand le soleil luit.

Myr. Si ce palais était sans toiture et en ruines , crois-tu qu'il y eût beaucoup de flatteurs qui viendraient baiser la poussière sur laquelle le roi serait étendu ?

Alt. La belle Ionienne est trop satirique envers une nation qu'elle ne connaît pas suffisamment ; les Assyriens ne connaissent de bonheur que celui du roi , et c'est dans l'hommage qu'ils lui rendent qu'ils mettent leur orgueil.

Sard. Mes hôtes , pardonnez à la belle Grecque sa parole un peu vive.

Alt. Lui pardonner , sire ! après vous , c'est elle que nous honorons le plus. Silence ! qu'ai-je entendu ?

Zam. Ce n'est que le bruit de quelque porte éloignée , ébranlée par le vent.

Alt. J'ai cru reconnaître le cliquetis des... — Écoutez encore.

Zam. C'est la pluie qui bondit sur le toit.

Sard. C'est assez : Myrrha , mon amour , ta lyre est-elle prête ? Chante-nous un hymne de Sapho , tu sais celle qui dans ton pays se précipita... —

Pania entre avec son épée et ses vêtements ensanglantés ; les convives se lèvent en désordre.

Pan. (aux gardes). Veillez aux portes , et courez vite aux murs extérieurs. Aux armes ! aux armes ! le roi est en danger ! Monarque , excusez cet empressement , — c'est celui de la fidélité.

Sard. Parle !

Pan. Il est arrivé ce que Salémène craignait ; les perfides satrapes... —

Sard. Tu es blessé ; — donnez du vin. Reprends haleine , brave Pania.

Pan. Ce n'est rien ; la chair seule est entamée. Je suis plus fatigué de la hâte que j'ai mise à venir avertir mon souverain que de ma blessure.

Myr. Eh bien ! les rebelles ?

Pan. A peine Arbace et Bélèsès sont arrivés à leurs quartiers dans la ville , qu'ils se sont refusés à aller plus loin ; et lorsque j'ai essayé de faire usage des pouvoirs qui m'avaient été délégués , ils ont appelé à leur aide leurs troupes , qui se sont audacieusement soulevées.

Myr. Toutes ?

Pan. Un trop grand nombre.

Sard. Dis tout ce que tu sais ; n'épargne pas la vérité à mon oreille.

Pan. Ma faible garde s'est montrée fidèle , et ce qui en reste l'est encore.

Myr. Sont-ce les seuls qui soient restés dans le devoir ?

Pan. Non , nous avons encore les Bactriens , commandés par Salémène , qui s'était déjà mis en marche , en conséquence des soupçons que lui inspiraient les généraux mèdes. Ils sont nombreux , tiennent tête aux rebelles , disputent le terrain pied à pied , et se sont concentrés autour du palais , où ils se proposent de réunir toutes leurs forces et de sauver le roi. (Il hésite.) Je suis chargé de... —

Myr. Ce n'est pas le moment d'hésiter.

Pan. Le prince Salémène supplie le roi de s'armer , ne fût-ce que pour un moment , et de se montrer aux soldats ; sa seule présence pourrait faire en ce moment plus qu'une armée entière.

Sard. Allons ! mes armes !

Myr. Tu veux donc... —

Sard. Si je le veux ? — Voyons , qu'on se dépêche ! — Laissez mon bouclier , il est trop lourd : — une légère cuirasse et mon épée. Où sont les rebelles ?

Pan. Le plus fort du combat est à un stade tout au plus du mur extérieur.

Sard. Alors , je puis combattre à cheval. Holà ! Sféro ! qu'on amène mon cheval. Il y a assez d'espace même dans les cours et près de la porte extérieure pour faire manœuvrer la moitié des cavaliers de l'Arabie.

Sféro sort pour chercher les armes du roi.

Myr. Comme je t'aime !

Sard. Je n'en ai jamais douté.

Myr. Maintenant je te connais.

Sard. (à un de ses serviteurs). Qu'on apporte aussi ma lance. — Où est Salémène ?

Pan. Au poste d'un soldat, au plus fort de la mêlée.

Sard. Va le trouver sur-le-champ. — Le passage est-il libre ? Peut-on communiquer entre le palais et les troupes ?

Pan. Oui, sire, du moins lorsque je l'ai quitté, et je n'ai pas de crainte ; nos soldats faisaient bonne contenance, et la phalange était formée.

Sard. Dis-lui d'épargner sa personne pour le moment ; ajoute que je n'épargnerai pas la mienne, — et que je vais le rejoindre.

Pan. Ce mot décide la victoire.

Pania sort.

Sard. Altada ! — Zamès ! — allons, armez-vous ! Vous trouverez des armes dans l'arsenal. Qu'on mette les femmes en sûreté dans les appartements reculés, qu'une garde y soit placée avec l'ordre formel de ne quitter ce poste qu'avec la vie. Zamès, tu en prendras le commandement. Altada, va l'armer, et reviens. Ton poste est près de notre personne.

Zamès, Altada et tous sortent, à l'exception de Myrrha. — Sféro et d'autres officiers du palais arrivent portant les armes du roi.

Sf. Roi, voici votre armure.

Sard. (s'armant). Donnez-moi ma cuirasse, — bien ; mon baudrier, maintenant mon épée : j'oubliais le casque, — où est-il ? C'est bien ; — non, il est trop lourd : vous vous êtes trompé, ce n'est pas celui-ci que je voulais, mais l'autre qui porte un diadème.

Sf. J'ai craint que les pierreries dont il est orné n'attirassent trop les regards et n'exposassent votre front sacré. — Croyez-moi, celui-ci, quoique moins riche, est d'un métal plus solide.

Sard. Tu as craint ! Serais-tu devenu un rebelle ? Ton devoir est d'obéir : retourne sur tes pas et... — Non, — il est trop tard, — je m'en passerai.

Sf. Portez du moins celui-ci.

Sard. J'aimerais autant porter le Caucase ! c'est une vraie montagne que j'aurais sur la tête.

Sf. Sire, il n'est pas un soldat qui voulût combattre exposé ainsi. Tout le monde vous reconnaîtra ; car l'orage a cessé, et la lune brille de tout son éclat.

Sard. Je sors pour qu'on me reconnaisse, et par ce moyen je le serai plus tôt. Maintenant — ma lance ! je suis armé. (*Sur le point de sortir, il s'arrête, et se tourne vers Sféro.*) Sféro, — j'avais oublié : — donne-moi un miroir.

Sf. Un miroir, sire ?

Sard. Oui, le miroir de bronze poli rapporté parmi les dépouilles de l'Inde ; — mais dépêche-toi.

Sféro sort.

Myrrha, retire-toi dans un lieu sûr. Pourquoi n'es-tu pas avec les autres femmes ?

Myr. Parce que ma place est ici.

Sard. Et quand je serai parti ?

Myr. Je te suis.

Sard. Toi, au combat !

Myr. Si cela était, je ne serais pas la première fille de la Grèce qui aurais pris ce chemin. J'attendrai ici ton retour.

Sard. Ce lieu est spacieux, c'est le premier où l'ennemi pénétrera s'il est vainqueur ; si cela arrivait, et que je ne revinsse pas ? —

Myr. Nous nous rejoindrons !

Sard. Où ?

Myr. Dans le lieu où tous doivent se réunir un jour, — au séjour des ombres, s'il est, comme je crois, un rivage par-delà le Styx ; et s'il n'en est pas, dans le tombeau.

Sard. Oseras-tu ?

Myr. J'oserai tout ! excepté de survivre à ce que j'ai tant aimé, et de consentir à devenir la proie d'un rebelle. Pars ! et déploie tout ton courage.

Sféro rentre avec le miroir.

Sard. (*se mirant*). Cette cuirasse me sied à ravir, le baudrier mieux encore, et le casque pas du tout.

Il rejette le casque après l'avoir essayé de nouveau.

Il me semble que je suis très-bien sous cette parure ; il s'agit maintenant de la mettre à l'épreuve. Altada ! Où est Altada ?

Sf. Sire, il attend dehors et tient votre bouclier, par droit de naissance transmis d'âge en âge.

Sard. Myrrha, embrasse-moi ; — encore ! — encore ! — aime-moi, quoi qu'il advienne ; ma principale gloire sera de me rendre plus digne de ton amour.

Myr. Pars, et reviens vainqueur !

Sardanapale et Sféro sortent².

Maintenant me voilà seule ; tous sont partis ; combien peu reviendront ! Qu'il soit vainqueur, dussé-je périr ! S'il est vaincu, je meurs ; car je ne veux pas lui survivre. Il s'est enlacé à mon cœur, je ne sais ni comment ni pourquoi : ce n'est pas parce qu'il est roi, car maintenant son royaume vacille sous son trône, et la terre s'ouvre pour ne lui donner d'elle qu'un tombeau ; et cependant je l'en aime davantage. O puissant Jupiter ! pardonne-moi ce monstrueux amour pour un Barbare qui ne connaît pas l'Olympe ! Oui, je l'aime maintenant, maintenant, beaucoup plus que... — Écoutez ! — j'entends les cris des combattants ! on dirait qu'ils s'approchent. S'il doit en être ainsi (*elle tire une fiole*), ce subtil poison de Colchide, que mon père apprit à composer sur le rivage de l'Euxin, et

¹ Cet endroit du troisième acte, où Sardanapale demande un miroir pour se regarder dans son armure, rappelle un passage de Juvenal sur Othon. M. Gifford vous aidera à le découvrir. Ce trait de caractère est peut-être trop familier, mais il est historique, quant à Othon du moins, et parfaitement dans le caractère d'un efféminé. *Lord Byron à M. Murray.*

* Ille tenet peculum, palliici gestamque Othonis,
Actoris Arunc spoliū, quo se ille videbat
Armatus, quum jam tolli vexilla juberet

Res memoranda novis annalibus, atque recenti
Historia, speculum civilis sarcina belli. — Juv., Sat. II.

² Au troisième acte, le roi et les courtisans sont troublés au milieu de leur banquet par la nouvelle de la conspiration. La bataille qui suit, si l'on peut pour un moment se faire illusion sur l'in vraisemblance d'un combat livré entre deux armées dans une salle de festin, est très-bien dépeinte, et Sardanapale déploie ce mélange de mollesse, de courage, de légèreté et de grâce, qui est le propre de son caractère. L'évêque HENRI.

qu'il m'enseigna à conserver, ce poison me délivrera ! Il m'eût déjà délivrée depuis longtemps si je n'avais aimé jusqu'à oublier presque que j'étais esclave : — là où, hormis un seul, tous sont esclaves et fiers de leur servitude, pourvu qu'ils soient servis à leur tour par d'autres placés plus bas dans l'échelle de l'esclavage, on oublie que des chaînes portées comme parures n'en sont pas moins des chaînes. Encore des cris ! et puis le cliquetis des armes ! et maintenant, — et maintenant... —

Entre Altada.

Alt. Holà ! Sféro ! holà !

Myr. Il n'est pas ici, que lui voulez-vous ? Où en est le combat ?

Alt. Il est douteux et terrible.

Myr. Et le roi ?

Alt. Se conduit en roi. Je cherche Sféro pour lui procurer une nouvelle lance et son casque. Jusqu'à présent il combat nu-tête, et beaucoup trop exposé. Ses soldats l'ont reconnu, et l'ennemi aussi ; et, à la clarté brillante de la lune, sa tiare de soie et sa chevelure flottante ont fait de lui un but par trop royal. Toutes les flèches sont dirigées sur son superbe visage, sur son beau front, et sur le large bandeau qui le ceint.

Myr. O vous, Dieux ! qui lancez vos foudres sur la terre de mes aïeux, protégez-le ! — Avez-vous été envoyé par le roi ?

Alt. Par Salémène, qui m'a expédié secrètement, à l'insu de l'insouciant monarque. Le roi ! le roi combat comme il s'amuse ! Holà ! Sféro ! Sféro ! Je vais à l'arsenal ! il doit y être.

Altada sort.

Myr. Il n'y a pas de déshonneur, — non, — il n'y a pas de déshonneur à avoir aimé cet homme. Peu s'en faut même que je ne désire maintenant ce que je n'avais jamais désiré auparavant, qu'il soit Grec. S'il y eut de la honte à Alcide à porter les vêtements et la quenouille de la Lydienne Omphale, certes, celui qui depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge viril, élevé dans la mollesse, s'élève tout à coup au niveau d'Hercule, et passe du banquet au champ de bataille comme à une couche d'amour, celui-là mérite une fille grecque pour amante, un poète grec pour ménestrel, un tombeau grec pour monument.

Un Officier entre.

Myr. Où en est la bataille, seigneur ?

L'Of. Perdue ! perdue presque sans ressources. Zamès ! où est Zamès ?

Myr. A la tête des gardes qui veillent à l'appartement des femmes.

L'officier sort.

Il est parti ; et il s'est borné à me dire que tout est perdu ! Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ? Dans ces mots si courts sont submergés un royaume et un roi, une race de treize siècles, des vies innombrables, et la fortune de tous ceux qui survivront ; et moi aussi, dans ce naufrage je dois périr avec les grands de la terre, pareille à la bulle d'eau qui se brise avec la vague qui la portait. Du moins mon sort est dans mes mains ; nul insolent vainqueur ne me comptera au nombre de ses dépouilles.

Pania entre.

Pan. Fuyez avec moi, fuyez avec moi, Myrrha ;

hâtons-nous, nous n'avons pas un moment à perdre ; — c'est tout ce qui nous reste maintenant à faire.

Myr. Le roi ?

Pan. M'a envoyé ici pour vous emmener de l'autre côté du fleuve par un passage secret.

Myr. Il vit donc ? —

Pan. Il m'a chargé de mettre vos jours en sûreté, et vous prie de vivre pour l'amour de lui, jusqu'à ce qu'il puisse vous rejoindre.

Myr. Abandonnera-t-il donc la lutte ?

Pan. Il tiendra jusqu'au dernier moment ; et cependant il fait tout ce que le désespoir peut faire, et dispute pied à pied son propre palais.

Myr. Ils ont donc pénétré ici ? — Oui, leurs clameurs retentissent dans les salles antiques, qui, avant cette nuit fatale, n'avaient jamais été profanées par des voix rebelles. C'en est fait de la race d'Assyrie ! c'en est fait du sang de Nemrod ! son nom même va s'éteindre.

Pan. Venez avec moi, — venez !

Myr. Non, je veux mourir ici ! — Partez, et dites à votre roi que je l'ai aimé jusqu'au dernier moment.

Sardanapale entre avec Salémène et ses soldats ; Pania quitte Myrrha et se joint à eux.

Sard. Puisqu'il en est ainsi, nous mourrons ou nous sommes nés, — dans notre propre palais. Serrez vos rangs, — tenez ferme. J'ai dépêché un fidèle satrape à la garde commandée par Zamès ; c'est une troupe fraîche et dévouée, elle va arriver. Tout n'est pas perdu. Pania, veille sur Myrrha.

Pania retourne prendre place auprès de Myrrha.

Sal. Nous pouvons reprendre haleine. Mes amis, encore une charge pour l'Assyrie !

Sard. Dis plutôt pour la Bactriane ! Mes fidèles Bactriens, je veux désormais être roi de votre nation ; et quant à ce royaume, nous en ferons une province.

Sal. Écoutez ! Les voici, — les voici !

Bélèsés et Arbace entrent avec les rebelles.

Arb. En avant ! nous les tenons dans le piège. Chargez ! chargez !

Bél. En avant ! en avant ! Le ciel combat pour nous et avec nous. — En avant !

Ils attaquent le roi, Salémène, et leurs troupes, qui se défendent jusqu'à l'arrivée de Zamès avec les gardes déjà mentionnés ; alors les rebelles sont repoussés et poursuivis par Salémène ; au moment où le roi va aussi pour les poursuivre, il rencontre Bélèsés.

Bél. Arrête, tyran ! — je vais d'un coup terminer cette guerre.

Sard. En vérité ! mon prêtre belliqueux, mon généreux prophète, mon fidèle et reconnaissant sujet ! Rends-toi, je te prie ; au lieu de tremper mes mains dans un sang sacré, je te réserve un plus digne sort.

Bél. Ton heure est venue.

Sard. Non, c'est la tienne. — Quoique je ne sois qu'un astrologue novice, j'ai dernièrement consulté les étoiles, et, en parcourant le zodiaque, j'ai lu ton destin dans le signe du scorpion, ce qui veut dire que tu vas être maintenant écrasé.

Bél. Ce ne sera pas par toi.

Ils combattent ; Bélèsés est blessé et désarmé.

Sard. (levant son épée pour le tuer, s'écrie) : Invoque

maintenant tes planètes; s'élanceront-elles du ciel pour sauver leur prophète et leur réputation?

Une troupe de rebelles entre et délivre Bélèsès. Ils attaquent le roi, qui à son tour est délivré par un détachement de ses soldats qui chassent les rebelles.

Le scélérat s'est montré prophète, après tout! Poursuivons-les, — allons! — la victoire est à nous!

Il sort à la poursuite des rebelles.

Myr. (à Pania). Poursuis donc! Pourquoi restes-tu ici? Pourquoi quittes-tu les rangs de tes compagnons d'armes, et les laisses-tu vaincre sans toi?

Pan. J'ai ordre du roi de ne pas vous quitter.

Myr. Moi! ne t'occupe pas de moi. — Il n'est pas un soldat dont le bras maintenant ne soit nécessaire; je ne demande pas de gardes, je n'en ai pas besoin. Quoi donc! quand le destin du monde va se décider, veiller sur une femme! Pars, te dis-je, ou tu es déshonoré! Mais j'irai moi-même, faible femme, me jeter dans la mêlée sanglante; et si tu veux me garder, que ce soit là du moins où ton bouclier pourra couvrir ton souverain.

Myrrha sort.

Pan. Arrêtez! — Elle est partie! Si quelque chose lui arrive, malheur à moi! Elle est plus chère à Sardanapale que son propre royaume, pour lequel cependant il combat; et puis-je moins faire que lui qui manie un cimeterre pour la première fois? Revenez, Myrrha, et je vous obéis, dussé-je désobéir au roi.

Pania sort. — Altada et Séro entrent par la porte opposée.

Alt. Myrrha! Eh quoi! elle est partie! pourtant elle était ici au moment du combat, et Pania avec elle. Que peut-il leur être arrivé?

Sf. Je les ai vus tous deux sains et saufs quand les rebelles ont pris la fuite; ils sont probablement retournés au harem.

Alt. Si le roi est vainqueur, comme cela est maintenant probable, et qu'il ne retrouve plus son Ionienne, notre sort sera pire que celui des rebelles captifs.

Sf. Courons sur leurs traces; elle ne peut être loin, et en la retrouvant, nous ferons à notre souverain un présent plus riche que son royaume reconquis.

Alt. Baal lui-même ne combattit jamais avec plus de courage pour conquérir l'empire que son fils voluptueux pour le conserver. Il défie tous les augures des amis ou des ennemis; pareil à l'air brûlant d'un soir d'été qui conve une tempête, il éclate, fait briller les éclairs de son épée foudroyante et inonde la terre d'une pluie de sang. C'est un homme incompréhensible.

Sf. Pas plus que les autres hommes. Tous, nous sommes les enfants des circonstances. Partons! — tâchons de retrouver cette esclave, ou préparons-nous à être livrés à la torture, à cause de son fol amour, et à nous voir condamnés sans être coupables.

Altada et Séro sortent.

Salémène entre avec ses soldats, etc., etc.

Sal. Le triomphe est flatteur; ils sont repoussés du palais, et nous avons ouvert une communication régulière avec les troupes stationnées de l'autre côté de l'Euphrate; elles sont peut-être restées fidèles; elles le seront sans aucun doute quand elles apprendront

notre victoire. Mais où est le principal vainqueur? où est le roi?

Sardanapale entre accompagné de sa suite, etc., et de Myrrha.

Sard. Me voici, mon frère.

Sal. Sain et sauf, j'espère.

Sard. Pas tout à fait; mais n'en parlons pas; nous avons purgé le palais d'ennemis. —

Sal. Et la ville également, je pense. Notre nombre s'accroît; j'ai ordonné qu'un gros de Parthes, jusque là tenu en réserve, et composé de troupes fraîches et braves, poursuivit l'ennemi dans sa retraite, qui ne tardera pas à devenir une fuite.

Sard. C'en est déjà une; du moins ils courent plus vite que je n'ai pu les suivre avec mes Baetriens qui marchaient fort bon pas. Je n'en peux plus; que l'on me donne un siège.

Sal. Sire, voilà le trône.

Sard. Ce n'est pas un lieu de repos pour l'esprit ou pour le corps; qu'on me donne un divan, une escabelle, peu m'importe, pourvu que je puisse reprendre haleine.

On approche un siège.

Sal. Cette heure est devenue la plus brillante et la plus glorieuse de votre vie.

Sard. Et la plus fatigante. Où est mon échanson? qu'on m'apporte de l'eau.

Sal. (souriant). C'est la première fois que vous lui avez donné un pareil ordre; moi-même, le plus austère de vos conseillers, je vous engage à prendre un breuvage plus pourpré.

Sard. Du sang, — sans doute! mais il y en a en assez de répandu; quant au vin, j'ai appris aujourd'hui tout ce que vaut l'élément liquide: j'en ai bu trois fois, et, trois fois renouvelant mes forces mieux que n'eût pu faire le jus du raisin, il m'a mis à même de retourner à la charge. Où est le soldat qui m'a présenté de l'eau dans son casque?

Un des gardes. Il est mort, sire: une flèche lui a percé le crâne au moment où, secouant les dernières gouttes qui étaient dans son casque, il allait le replacer sur sa tête.

Sard. Il est mort! sans avoir été récompensé! et mort pour avoir étanché ma soif! Pauvre esclave! cela est dur! S'il vivait je l'aurais rassasié d'or; tout l'or de la terre ne pourrait payer le plaisir que m'a fait cette gorgée d'eau, car j'avais le gosier desséché comme maintenant.

On apporte de l'eau — Il boit.

Je commence à revivre; à dater de ce jour je garde le vin pour l'amour et l'eau pour la guerre.

Sal. Sire, et ce bandage qui entoure votre bras?

Sard. C'est une égratignure du brave Bélèsès.

Myr. O ciel! il est blessé!

Sard. C'est peu de chose; cependant, à présent que je suis plus calme, j'éprouve une certaine douleur.

Myr. Vous avez bandé votre blessure avec... —

Sard. Avec le bandeau de mon diadème; c'est la première fois que cet ornement m'a servi à quelque chose.

Myr. (aux serviteurs). Allez vite chercher le plus habile médecin ; je vous en prie , retirez-vous ! — Je déferai l'appareil et panserai votre blessure.

Sard. Je le veux bien , car le sang y bat avec force. Mais est-ce que tu te connais aux blessures ? Pourquoi fais-je cette demande ? Vous ne devineriez pas , mon frère , où j'ai trouvé cette enfant ?

Sal. Réunie aux autres femmes comme une gazelle effrayée ?

Sard. Non, comme la compagne du jeune lion ; dans sa rage féminine (et féminine veut dire furieuse, parce que dans la femme toutes les passions sont portées à l'extrême), elle ressemblait à la jeune lionne dont le chasseur a enlevé les lionceaux ; et, les cheveux épars, les yeux étincelants, elle animait les soldats du geste et de la voix.

Sal. En vérité !

Sard. Tu vois que je ne suis pas le seul dont cette nuit ait fait un guerrier ; je me suis arrêté pour la contempler, et ses joues enflammées, ses grands yeux noirs étincelants à travers le long voile de ses cheveux épars, ses veines azurées sur son front transparent, ses narines dilatées, ses lèvres entr'ouvertes, sa voix qui résonnait à travers le tumulte du combat, comme un luth qu'on entend à travers les sons discordants des cymbales ; ses bras étendus, effaçant par leur blancheur l'éclat de l'acier que tenait sa main, et qu'elle avait arraché à un soldat mort ; tout cela la faisait apparaître aux yeux des soldats comme la prophétesse de la victoire, ou la Victoire elle-même descendue parmi nous pour saluer ses enfants.

Sal. (à part). C'en est trop, voilà de nouveau l'amour qui s'empare de lui, et tout est perdu si nous ne donnons le change à ses pensées. *(Tout haut.)* Sire, je vous en conjure, songez à votre blessure ; vous disiez tout à l'heure qu'elle était douloureuse.

Sard. Cela est vrai ; mais je ne dois pas y penser.

Sal. J'ai pris toutes les dispositions nécessaires ; je vais maintenant voir comment ont été exécutés les ordres que j'ai donnés ; je reviendrai ensuite prendre les vôtres.

Sard. C'est bien.

Sal. (en se retirant). Myrrha !

Myr. Prince !

Sal. Vous avez montré cette nuit un courage qui, si le roi n'était l'époux de ma sœur... — Mais le temps presse ; vous aimez le roi ?

Myr. J'aime Sardanapale.

Sal. Mais vous voudriez qu'il continuât à être roi ?

Myr. Je ne voudrais pas qu'il fût moins qu'il ne doit être.

Sal. Eh bien donc ! pour qu'il soit roi, pour qu'il soit à vous, pour qu'il soit ce qu'il doit être, ou ne doit pas être, pour qu'il vive, faites en sorte qu'il ne retombe pas dans la mollesse. Vous avez plus d'empire sur son esprit que n'en a la sagesse dans ces murs, ou la rébellion au dehors. Veillez à ce qu'il n'y ait pas en lui de rechute.

Myr. Je n'avais pas besoin pour cela de la voix de

Salémène ; je n'y manquerai pas : tout ce que peut la faiblesse d'une femme...

Sal. Est une puissance illimitée sur un cœur tel que le sien. Usez-en sagement.

Salémène sort.

Sard. Myrrha ! quoi ! tu parles tout bas à mon inflexible frère ? sais-tu que je deviendrai jaloux ?

Myr. Vous auriez raison, sire ; car il n'existe pas sur la terre un homme plus digne de l'amour d'une femme, — de la confiance d'un soldat, — du respect d'un sujet, — de l'estime d'un roi, — de l'admiration du monde.

Sard. Fais son éloge, mais avec moins de chaleur ; je ne veux pas que ces lèvres charmantes consacrent leur éloquence à ce qui me laisse dans l'ombre ; cependant ce que tu dis est vrai.

Myr. Maintenant retirez-vous pour faire visiter votre blessure ; appuyez-vous sur moi, je vous prie.

Sard. Oui, mon amour ! mais ce n'est pas parce que je souffre.

Tous sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

On aperçoit Sardanapale endormi sur un divan ; son sommeil est par moments troublé ; Myrrha veille auprès de lui.

MYRRHA, en le regardant.

Je me suis glissée auprès de lui pendant qu'il repose, si c'est un repos qu'un sommeil convulsif. Dois-je l'éveiller ? non ; il paraît maintenant plus tranquille. O toi ! dieu du repos, qui tiens sous ton sceptre les paupières fermées, et les doux songes, et le sommeil profond, si profond que rien ne peut le faire cesser, oh ! ressemble à ta sœur, la Mort, — si calme, — si immobile, — car nous ne sommes jamais plus heureux que dans l'empire de cette sœur sombre, silencieuse, et qui n'a pas de réveil. Il remue de nouveau ; — les mouvements de la douleur se manifestent sur ses traits, comme le souffle soudain de la brise ride la surface du lac tranquille endormi sous l'ombre de la montagne ; ou comme le vent agite les feuilles d'automne qui, languissantes, immobiles, pendent au rameau chéri. Il faut que je l'éveille ! — non, pas encore : qui sait ce que le réveil va lui ôter ? il semble souffrir. Mais si cette douleur doit faire place à une douleur plus grande ? La fièvre de cette nuit tumultueuse, la douleur de sa blessure, toute légère qu'elle est, produisent peut-être ces symptômes, et me donnent, à moi, plus d'inquiétude qu'à lui de souffrance. Abandonnons-le aux soins maternels de la nature ; veillons, non pour la contrarier, mais pour la seconder.

Sard. (s'éveillant). Non, — quand vous multiplieriez les astres à l'infini, quand vous m'en feriez partager l'empire avec vous ! je n'achèterais pas à ce prix l'empire de l'éternité. Arrière ! — arrière ! — vieux chasseur des premiers hôtes des forêts ! et vous qui avez chassé aux hommes, comme s'ils étaient des bêtes féroces ! autrefois mortels sanguinaires, — aujourd'hui idoles plus sanguinaires encore, si vos prêtres ne men-

tent pas ! Et toi , — spectre sanglant de mon aïeule , qui foules à tes pieds le cadavre de l'Inde , — arrière , arrière ! Où suis-je ? où sont les fantômes ? où — Non , — ce n'est pas une illusion trompeuse : je les reconnaitrais au milieu de tout ce que les morts peuvent évoquer de plus terrible de leur gouffre ténébreux pour effrayer les vivants. Myrrha !

Myr. Hélas ! comme tu es pâle ! des gouttes de sueur s'amassent sur ton front , pareilles à la rosée de la nuit. Mon bien-aimé , silence ! — calme-toi. Tes paroles semblent d'un autre monde , et tu es le souverain de celui-ci. Rassure-toi , tout ira bien.

Sard. Ta main , — Bien , — c'est ta main ; c'est une main vivante : presse la mienne , — plus étroitement encore , jusqu'à ce que je me sente redevenu ce que j'étais.

Myr. Reconnais-moi du moins pour ce que je suis , et serai toujours , — ta Myrrha.

Sard. Je reviens à moi , je reviens à la vie. Ah ! Myrrha ! j'ai été là où nous serons.

Myr. Seigneur !

Sard. J'ai été dans le séjour de la tombe , — où les vers sont souverains , et où les rois sont..... Mais je ne croyais pas que la mort fût ainsi ; je pensais que ce n'était rien.

Myr. Ce n'est rien en effet , excepté pour les âmes timides qui anticipent par la pensée sur ce qui ne sera peut-être jamais.

Sard. O Myrrha ! si le sommeil fait voir de telles choses , que ne doit pas révéler la mort !

Myr. Je ne sais point de maux que la mort doive montrer que la vie n'ait déjà fait voir à ceux qui ont longtemps vécu. S'il est en effet un rivage où l'âme doit survivre , ce sera comme âme qu'elle vivra , et d'une manière incorporelle ; ou s'il lui reste encore quelque ombre de cette importune enveloppe d'argile qui s'interpose entre l'âme et le ciel , et nous enchaîne à la terre , — notre fantôme , quoi qu'il puisse avoir à craindre , du moins ne redoutera pas la mort.

Sard. Je ne la redoute pas ; mais j'ai senti , — j'ai vu — une légion de morts.

Myr. Et moi aussi. La poussière sur laquelle nous marchons fut autrefois animée et souffrante. Mais continue : qu'as-tu vu ? parle ; cela te soulagera , et dissipera les ombres qui assiègent ton esprit.

Sard. Il me semblait....

Myr. Non , attends , tu es fatigué , — tu souffres , tu es épuisé ; tout cela affaiblit à la fois l'esprit et le corps : tâche plutôt de t'endormir de nouveau.

Sard. Pas en ce moment , — je ne voudrais plus rêver , quoique je sache maintenant que ce que j'ai vu n'était qu'un songe : — pourras-tu en supporter le récit ?

Myr. Je puis tout supporter , quels que soient les rêves de vie ou de mort que je partage avec toi , en imagination , ou en réalité.

Sard. Celui-ci semblait réel , je te l'assure : mes yeux étaient ouverts quand j'ai vu les fantômes s'enfuir , — car c'est alors qu'ils se sont enfuis.

Myr. Poursuis.

Sard. Il me semblait , ou plutôt je rêvais que j'étais

ici , — ici , — dans ce même lieu ; nous étions à table , et je me croyais l'un des convives , n'ayant autour de moi que des égaux ; mais à ma droite et à ma gauche , au lieu de toi et de Zamès , de nos convives habituels , était assis à ma gauche un spectre au visage hautain , sombre et terrible ; je ne pus le reconnaître , et pourtant je l'avais vu , quoique je ne pusse dire où : il avait les traits d'un géant ; son œil était brillant , mais immobile ; ses longs cheveux retombaient sur ses larges épaules , derrière lesquelles s'élevait un énorme carquois garni de flèches empenées avec des plumes d'aigle qui hérissaient leurs pointes à travers les serpents de sa chevelure. Je l'invitai à remplir la coupe placée entre nous , mais il ne me répondit pas. — Je la remplis , — il ne la prit pas ; mais ses yeux s'arrêtèrent sur moi ; si bien que je tremblai sous la fixité de son regard ; je fronçai le sourcil comme il convient à un roi offensé , — il ne fronça pas le sien , mais continua à me regarder avec une inaltérable immobilité qui ajouta encore à ma terreur ; je voulus , pour le fuir , m'adresser à des êtres plus doux , et te cherchai à ma droite , où tu as coutume de t'asseoir. Mais... —

Il s'arrête.

Myr. Que vis-tu au lieu de moi ?

Sard. Sur ton siège , — à la place que tu occupes dans nos banquets , — je cherchai ton charmant visage ; — mais au lieu de toi , — un spectre décharné , aux cheveux gris , ayant du sang dans les yeux , du sang sur les mains ; un fantôme sépulcral , vêtu comme une femme , portant une couronne sur son front ridé par l'âge , ayant le sourire de la vengeance sur les lèvres , et dans les yeux une flamme lascive , était assis : — mon sang se glaça.

Myr. Est-ce tout ?

Sard. Dans sa main droite , — sa main décharnée et crochue , elle tenait une coupe dans laquelle bouillonnait du sang ; et dans la gauche , une autre coupe pleine de... — je ne pus voir ce que c'était , car je détournai les yeux. Tout autour de la table étaient assis une suite de spectres couronnés , d'aspects divers , mais ayant tous une expression uniforme.

Myr. Et tu ne sentais pas que ce n'était qu'une illusion ?

Sard. Non : tout était si palpable que j'aurais pu les toucher. J'examinais successivement chaque visage dans l'espoir d'en trouver un que j'eusse antérieurement connu : mais non , — tous se tournèrent vers moi , et me regardèrent ; ils ne buvaient ni ne mangeaient , mais regardaient , si bien que je me vis comme changée en marbre , ainsi qu'ils le paraissaient eux-mêmes , mais en marbre vivant , car je trouvais en eux de la vie ainsi qu'en moi. Il y avait entre nous je ne sais quelle horrible sympathie , comme s'ils se fussent dépourvus d'une portion de mort pour venir à moi , et moi de la moitié de ma vie pour me réunir à eux ; notre existence ne tenait ni du ciel ni de la terre. — Ah ! puisse-je voir la mort tout entière plutôt qu'une telle existence !

Myr. Et enfin ?

Sard. Enfin , j'étais immobile et froid comme un marbre , quand le chasseur et la vieille femme se le-

vèrent, en me souriant, — oui, le gigantesque mais noble chasseur me sourit, — du moins ses lèvres, car ses yeux ne bougèrent pas, — et sur les minces lèvres de la vieille parut aussi une sorte de sourire; — tous deux se levèrent, et les spectres couronnés placés à droite et à gauche se levèrent aussi, comme pour suivre l'exemple des deux ombres principales, — simples imitateurs, même après la mort; — mais moi, je ne bougeai pas, je ne sais quel courage désespéré s'infusa dans tous mes membres, et enfin je n'eus plus peur de ces fantômes, et me mis à rire à leur face. Mais alors ! alors le chasseur posa sa main sur la mienne ; je la pris, je la serrai, — mais elle s'évanouit sous mon étreinte ; lui aussi disparut, ne me laissant que le souvenir d'un héros, car il en avait l'air.

Myr. C'en était un : l'ancêtre d'une race de héros, et le tien.

Sard. Oui, Myrrha ; mais la femme, — la femme qui restait se jeta sur moi, et brûla mes lèvres de ses bruyants baisers ; et, rejetant les coupes qu'elle tenait dans chaque main, il me sembla que leurs poisons se répandaient par flots autour de nous, jusqu'à former deux fleuves hideux. Cependant elle continuait à s'attacher à moi, pendant que les autres fantômes, pareils à une rangée de statues, restaient immobiles comme dans nos temples ; elle me serrait dans ses bras, et moi je cherchais à la repousser, comme si, au lieu d'être son descendant, j'enusse été le fils qui la tua pour punir son inceste. Alors, — alors, je me trouvai au milieu d'un épais chaos d'objets hideux et informes : j'étais mort et vivant, — enterré et ressuscité, — dévoré par les vers, purifié par la flamme, évaporé dans l'air ! Tout ce que je me rappelle ensuite, c'est qu'au milieu de ces tortures, j'appelais ta présence, et te cherchais, lorsque je m'éveillai et te trouvai près de moi.

Myr. Tu m'y trouveras toujours, dans ce monde et dans l'autre, si ce dernier existe ; mais ne pense plus à ces choses, — simple produit des derniers événements sur un corps non accoutumé à la fatigue, et néanmoins surchargé de travaux qui feraient fléchir les plus robustes courages.

Sard. Je me sens mieux ; maintenant que je te re-vois, ce que j'ai vu ne me semble plus rien.

Salémène entre.

Sal. Le roi est-il déjà réveillé ?

Sard. Oui, mon frère, et je voudrais n'avoir pas dormi ; car tous les prédécesseurs de notre race m'ont apparu, afin, je crois, de m'entraîner auprès d'eux. Mon père était aussi avec eux ; mais, je ne sais pourquoi, il se tenait à l'écart, me laissant entre le chasseur auteur de notre race, et la reine homicide qui immola son époux, et que tu appelles glorieuse.

Sal. C'est ainsi que je vous appelle vous-même, maintenant que vous avez montré une âme semblable à la sienne. Je propose que nous fassions une sortie à la pointe du jour, et que nous attaquions de nouveau les rebelles, qui continuent à se recruter, repoussés, mais non tout à fait vaincus.

Sard. Où en est la nuit ?

Sal. Il reste encore quelques heures d'obscurité ; profitez-en pour vous reposer encore.

Sard. Non, pas cette nuit, si elle n'est pas encore finie. Il m'a semblé que ce rêve avait duré des heures.

Myr. Une heure à peine ; j'ai veillé auprès de vous ; c'était une heure longue et pénible, mais une heure seulement.

Sard. Tenons donc conseil ; demain nous ferons une sortie.

Sal. Mais auparavant j'avais une grâce à demander.

Sard. Elle est accordée.

Sal. Écoutez-la avant de me faire une réponse trop prompte. C'est à vous seul que je désire parler.

Myr. Prince, je me retire.

Myrrha sort.

Sal. Cette esclave mérite sa liberté,

Sard. Sa liberté seulement ? cette esclave mérite de partager un trône.

Sal. Prenez patience, — ce trône n'est pas vacant, et c'est de celle qui l'occupe avec vous que je voulais vous entretenir.

Sard. Comment ? de la reine ?

Sal. D'elle-même. J'ai jugé convenable, pour sa sûreté et celle de ses enfants, de les faire partir à la pointe du jour pour la Paphlagonie, où commande notre parent Cotta ; là, à tout événement, la vie de vos fils, mes neveux, sera en sûreté, et avec eux, leurs justes prétentions à la couronne dans le cas où...

Sard. Je viendrais à périr. C'est bien penser ; — qu'ils partent avec une escorte sûre.

Sal. Elle est déjà prête, ainsi que la galère qui doit descendre l'Euphrate ; mais avant leur départ, ne consentirez-vous pas à voir... —

Sard. Mes fils ? Cela pourrait énerver mon courage ; les pauvres enfants pleureraient ; et que puis-je faire pour les consoler ? Je n'ai à leur offrir que des espérances trompeuses et des sourires forcés. Tu sais qu'il m'est impossible de feindre.

Sal. Mais je pense du moins que vous êtes capable de sentir ; en un mot, la reine demande à vous voir avant de vous quitter pour jamais.

Sard. Pourquoi ? dans quel but ? Je suis prêt à lui accorder tout ce qu'elle voudra me demander, — hormis cette entrevue.

Sal. Vous connaissez, vous devez connaître assez les femmes, puisque vous en avez fait une étude si approfondie, pour savoir que ce qu'elles demandent dans tout ce qui touche le cœur est plus cher à leurs affections ou à leurs caprices que le monde extérieur tout entier. Je pense comme vous du désir de ma sœur ; mais c'est son désir, — elle est ma sœur, — vous êtes son époux ; — voulez-vous le lui accorder ?

Sard. Ce sera inutile, mais qu'elle vienne.

Sal. Je vais la chercher.

Salémène sort.

Sard. Nous avons trop longtemps vécu séparés pour nous revoir, — et nous revoir maintenant ! N'ai-je pas assez de soucis et de chagrins à supporter seul ? Pourquoi uniraient-ils leurs afflictions ceux que l'amour a cessé d'unir ?

Salémène rentre avec Zarina.

Sal. Du courage, ma sœur ! ne faites pas rougir notre sang par d'indignes frayeurs ; mais rappelez-vous de quelle race nous sortons. La reine est en votre présence, sire.

Zar. Je vous en prie, mon frère, laissez-moi.

Sal. Puisque vous le désirez... Salémène sort.

Zar. Seule avec lui ! Nous sommes bien jeunes encore, et pourtant combien d'années se sont écoulées depuis le jour où nous nous sommes vus pour la première fois ! et tout ce temps, je l'ai passé dans le veuvage du cœur. Il ne m'aimait pas ; cependant il me semble peu changé, — changé pour moi seule ; — que le changement n'est-il mutuel ! Il ne me parle point, — à peine il me regarde ; — pas une parole, — pas un regard ; — cependant il y avait de la douceur dans son air et dans sa voix ; il était indifférent, mais non sévère. Seigneur !

Sard. Zarina !

Zar. Non, pas Zarina, — ne dites pas Zarina ; ce ton, ce mot, effacent de longues années et des choses qui les ont rendues plus longues encore.

Sard. Il n'est plus temps de songer à ces rêves du passé. Ne nous faisons pas, — c'est-à-dire ne me faites pas de reproches, — pour la dernière fois —

Zar. Et la première. Je ne vous en ai jamais adressé.

Sard. Il est vrai ; et cette réflexion pèse plus sur mon cœur que... — mais notre cœur n'est pas en notre pouvoir.

Zar. Notre main non plus ; mais j'ai donné l'un et l'autre.

Sard. Votre frère m'a dit que vous désiriez me voir avant de partir pour Ninive avec... *(Il hésite.)*

Zar. Nos enfants. C'est vrai ; je voulais vous remercier de n'avoir pas séparé mon cœur de tout ce qui lui reste maintenant à aimer, — de ceux qui sont à vous et à moi, qui vous ressemblent, et me regardent comme vous me regardiez autrefois ; — mais ils n'ont pas changé, eux.

Sard. Ils ne changeront jamais. Je veux qu'ils vous soient dévoués.

Zar. Ce n'est pas seulement avec l'aveugle affection d'une mère, c'est aussi comme épouse que j'aime ces enfants. Ils sont maintenant le seul lien qui existe entre nous.

Sard. Croyez que je vous ai rendu justice. Faites qu'ils ressemblent plutôt à votre race qu'à leur père. Je les laisse avec confiance auprès de vous ; rendez-les dignes d'un trône ; ou si ce partage leur est refusé... — Vous avez entendu le bruit de cette nuit tumultueuse ?

Zar. Je l'avais presque oublié ; je bénirais tout malheur, à moins qu'il ne vous atteignit, auquel je devrais de vous revoir.

Sard. Le trône, — et ce n'est pas la peur qui me fait parler, — le trône est en péril, et peut-être n'y monteront-ils jamais ; mais que jamais ils ne le perdent de vue. J'oserais tout pour le leur transmettre ; mais si j'échoue, ils doivent alors le reconquérir vaillamment, et l'occuper sagement. Qu'ils fassent de la royauté un meilleur usage que moi.

Zar. Ils n'apprendront de moi qu'à honorer la mémoire de leur père.

Sard. Qu'ils apprennent la vérité de vous, plutôt que d'un monde injuste. S'ils vivent dans l'adversité, ils éprouveront trop tôt le mépris de la foule pour les princes sans couronne, et on rejettera sur eux les fautes de leur père. Mes fils ! — j'aurais pu tout supporter si j'avais été sans enfants.

Zar. Oh ! ne parle point ainsi, — n'empoisonne pas le repos qui me reste, en regrettant d'être père. Si tu triomphes, ils régneront et honoreront celui qui conserva pour eux un trône dont il se souciait peu lui-même ; et si... —

Sard. Si l'empire est perdu, le monde entier leur criera : « Remerciez-en votre père », et à ce cri ils mêleront leur malédiction.

Zar. Ils n'en feront rien ; mais plutôt ils honoreront le nom de celui qui, mourant en roi, à sa dernière heure aura plus fait pour sa gloire que beaucoup de monarques dans une longue suite de jours, qui signalent la fuite du temps, mais ne constituent point des annales.

Sard. Nos annales approchent peut-être de leur fin ; mais du moins, quel qu'ait pu être le passé, elles finiront comme elles ont commencé, avec gloire.

Zar. Cependant, écoute la prudence, — prends soin de tes jours ; vis du moins pour ceux qui t'aiment.

Sard. Et qui sont-ils ? une esclave qui aime par passion, — je ne dirai pas par ambition : elle a vu mon trône ébranlé, et elle aime encore ; — quelques amis qui ont partagé mes plaisirs et qui ne font qu'un avec moi ; — car si je tombe, ils ne seront plus rien ; — un frère que j'ai offensé ; — des enfants que j'ai négligés, — et une épouse...

Zar. Qui t'aime.

Sard. Et me pardonne ?

Zar. Cette pensée ne m'est jamais venue ; je ne puis pardonner avant d'avoir condamné.

Sard. Mon épouse !

Zar. Oh ! sois béni pour ce mot ! Je n'espérais plus l'entendre de ta bouche.

Sard. Oh ! tu l'entendras de la bouche de mes sujets. Oui, — ces esclaves que j'ai nourris, choyés, comblés de paix, gorgés d'abondance, jusqu'à les rendre rois eux-mêmes, — vrais monarques dans leur maison ; les voilà maintenant qui se révoltent en foule, et ils demandent la mort de celui qui fit de leur vie un jubilé ; tandis que le petit nombre de ceux qui ne me doivent rien me sont restés fidèles ! cela est vrai, mais cela est monstrueux.

Zar. Ce n'est peut-être que trop naturel : car, dans les âmes perverses, les bienfaits se changent en poison.

Sard. Et les âmes vertueuses tirent le bien du mal, plus heureuses que l'abeille, qui ne tire son miel que de fleurs salutaires.

Zar. Recueille donc le miel sans t'enquérir d'où il vient. Sois convaincu — que tous ne t'ont point abandonné.

Sard. Je te crois, puisque je vis. Si je n'étais encore roi, je ne serais pas longtemps mortel, c'est-à-dire là où les mortels sont, non là où ils doivent être.

Zar. Je ne sais ; mais vis pour l'amour de mes — je veux dire de tes enfants !

Sard. Ma douce Zarina¹, toi que j'ai offensée ! Je suis l'esclave des circonstances et de mes impulsions. — Emporté au gré du moindre souffle, déplacé sur le trône, — déplacé dans la vie, je ne sais ce que j'aurais pu être ; mais je sens que je ne suis pas ce que je devrais être ; — n'en parlons plus. Mais écoute : je n'étais pas fait pour apprécier un amour tel que le tien, une âme comme la tienne, et pour adorer ta beauté, comme j'ai encensé de moindres charmes, sans autre motif sinon que cette adoration était un devoir, et que je détestais tout ce qui avait l'apparence d'une chaîne pour moi ou pour les autres (et ceci, la rébellion elle-même peut l'avouer). Entends cependant mes paroles, qui sont peut-être les dernières : personne n'a estimé plus que moi tes vertus, bien que je n'aie pas su en profiter ; — j'ai ressemblé au mineur qui, rencontrant une veine d'or vierge, découvre ce qui ne lui sera d'aucune utilité ; il l'a trouvée, mais elle n'est point à lui, — elle appartient à un maître qui l'a placée là pour creuser la terre, non pour partager les richesses qui brillent à ses pieds ; il n'ose ramasser cet or ni le peser, il faut qu'il continue à gémir en remuant la terre.

Zar. Oh ! si tu as à la fin découvert que mon amour est digne d'estime, je n'en demande pas davantage ; mais fuyons ensemble, et pour moi, — permets-moi de dire pour nous, — il y aura encore du bonheur. L'Assyrie n'est pas toute la terre ; nous nous ferons un monde à nous, et nous serons plus heureux que je ne l'ai jamais été et que tu ne l'as été toi-même avec un empire à tes pieds.

Entre Salémène.

Sal. Il faut que je vous sépare ; — les moments s'écoulent, nous n'en avons point à perdre.

Zar. Frère inhumain ! veux-tu donc abrégier des instants si précieux et si chers ?

Sal. Si chers !

Zar. Il s'est montré si bon envers moi, que je ne puis songer à le quitter.

Sal. Ainsi cet adieu de femme se termine, comme toutes les séparations de ce genre, par la résolution de ne pas se séparer ; je le prévoyais, et c'est malgré moi que j'ai cédé à vos désirs, mais cela ne doit point être.

Zar. Ne doit point être ?

Sal. Reste et pèris.... —

Zar. Avec mon époux.... —

Sal. Et tes enfants.

Zar. Hélas !

Sal. Ma sœur, écoutez-moi comme ma sœur : — tout est prêt pour assurer votre salut et celui de vos enfants, notre dernière espérance ; ce n'est pas seulement une question de sentiment, quoique ce fût déjà beaucoup, — c'est encore une question d'état : il n'est rien que les rebelles ne fissent pour s'emparer de la postérité de leur souverain, et détruire ainsi.... —

Zar. Ah ! n'achève pas !

Sal. Écoutez-moi donc : quand ils auront échappé aux mains des Mèdes, les rebelles auront perdu le but principal qu'ils se proposent, — l'extinction de la race des Nemrod. Quand le roi actuel devrait succomber, ses fils vivront pour vaincre et le venger.

Zar. Mais ne puis-je rester seule ?

Sal. Quoi ! laisser vos enfants ! orphelins du vivant de leurs parents ! — si jeunes, les laisser dans une terre étrangère, et si loin !

Zar. Non, — mon cœur se brisera.

Sal. Maintenant vous savez tout, décidez !

Sard. Zarina, il a raison ; il nous faut céder pour un temps à cette nécessité. En restant ici vous pouvez perdre tout ; en partant, vous sauvez ce qui reste de plus précieux pour nous et pour les cœurs fidèles qui battent encore dans cet empire.

Sal. Le temps presse.

Sard. Partez donc. Si nous nous revoions jamais, peut-être serai-je plus digne de vous ; — sinon, rappelez-vous que mes fautes, bien que non réparées, sont terminées. Cependant, je crains que sur le nom flétri et sur les cendres de celui qui fut jadis tout-puissant en Assyrie, tu ne verses plus de larmes. — que... — mais voilà mon courage qui faiblit, cela ne doit point être ; c'est de la fermeté qu'il me faut maintenant ; c'est de cette nature qu'ont été toutes mes fautes. — Cache-moi tes larmes ; — je ne te dis pas de ne point en répandre ; — il serait plus facile d'arrêter l'Euphrate à sa source que les larmes d'un cœur fidèle et tendre ; — mais que je ne les voie pas ; elles m'ôte-raient la force dont je me suis armé. Mon frère, conduis-la.

Zar. O Dieu ! je ne le verrai plus !

Sal. (*s'efforçant de l'entraîner*). Il le faut, ma sœur ; je dois être obéi.

Zar. Je veux rester ! — Laisse-moi, tu ne m'em-mèneras pas. Faut-il donc qu'il meure seul, et que je vive seule ?

Sal. Il ne mourra pas seul ; mais vous avez vécu seule pendant plusieurs années.

Zar. Cela est faux ! je savais qu'il vivait, et moi je vivais avec son image. Laisse-moi.

Sal. (*l'entraînant*). Il faut donc que j'emploie la

¹ Nous doutons que l'auteur soit resté fidèle à l'esprit et aux mœurs de l'époque de Sardanapale dans le tableau de la honte et du désespoir de Myrrha d'être enfermée dans le sérail, de la colère de Salémène, et du remords qu'éprouve Sardanapale de son infidélité envers Zarina. Si pen que nous connaissions des usages des Assyriens, nous avons quelque raison de penser, d'après les coutumes des peuples contemporains, que la polygamie n'était nullement regardée comme un crime, et que la prin-

cipale épouse n'était nullement fondée à s'en plaindre comme d'une infidélité. En Grèce, même à l'époque de Myrrha, la captivité était regardée comme un malheur, non comme une chose infamante. Mais quel est le critique qui aurait le courage d'insister sur d'aussi légères erreurs, quand elles sont pour le poète une occasion de mettre en relief toutes les splendeurs de son imagination ? L'évêque HEBER.

vioence ; vous la pardonnerez à l'affection d'un frère.

Zar. Jamais ! au secours ! Sardanapale ; souffriras-tu qu'il m'arrache d'auprès de toi ?

Sal. Tout est perdu si nous ne mettons pas ce moment à profit.

Zar. Ma tête tourne , — mes yeux s'obscurcissent. — Où est-il ?

Sard. (*s'avançant*). Non , — déposez-la. — Elle est morte , — et vous l'avez tuée.

Elle s'évanouit.

Sal. Ce n'est que l'épuisement amené par l'excès de la passion : le grand air la fera revenir à elle. Je vous en prie , éloignez-vous. — (*A part.*) Il faut que je profite de ce moment pour la transporter sur la galère royale où ses enfants sont embarqués. (*Il l'emporte.*)

Sard. (*seul*). Voilà encore , voilà ce que je dois souffrir , — moi qui jamais n'infligeai volontairement la moindre douleur ! mais cela n'est point , — elle m'aimait et je l'aimais ; — fatale passion ! pourquoi n'expirés-tu pas *en même temps* dans les deux cœurs que tu as embrasés à la fois ? Zarina , il me faut payer chèrement le désespoir qui est maintenant ton partage. Si je n'avais aimé que toi , je règnerais maintenant sans obstacle , monarque respecté de mes peuples. Dans quel abîme une seule déviation du sentier des devoirs entraîne ceux-là mêmes qui réclament l'hommage du genre humain , comme un droit de leur naissance , et qui l'obtiennent jusqu'à ce qu'ils le perdent par leur faute !

Myrrha entre.

Sard. Vous ici ! qui vous a appelée ?

Myr. Personne ; — mais j'ai entendu de loin une voix de douleur et de lamentation , et je pensais... —

Sard. Il ne vous est point permis d'entrer ici sans y être invitée.

Myr. Je pourrais peut-être rappeler de votre part des paroles plus douces , quoiqu'elles exprimassent aussi des reproches ; vous me les adressiez parce que je craignais de me rendre importune , résistant à mes propres desirs et à vos ordres qui m'enjoignaient de vous approcher à toute heure et sans être appelée : — mais je me retire.

Sard. Non , restez , — puisque vous êtes venue. Pardonnez-moi , je vous prie ; les événements m'ont aigri et m'ont donné de l'humeur ; — n'y faites pas attention : je redeviendrai bientôt ce que j'étais.

Myr. J'attends avec patience ce que je verrai avec plaisir.

Sard. Un moment avant votre entrée dans cette salle , Zarina , reine d'Assyrie , en est sortie.

Myr. Ah !

Sard. Pourquoi tressaillir ?

Myr. Ai-je tressailli ?

Sard. Vous avez bien fait d'entrer par une autre porte , autrement vous vous seriez rencontrées : cette douleur du moins lui est épargnée.

Myr. Je sais la plaindre.

Sard. C'est trop , c'est outrepasser la nature ; — ce sentiment n'est ni mutuel ni possible ; vous ne pouvez la plaindre , et elle ne doit que...

Myr. Mépriser l'esclave favorite ? pas plus que je ne me suis méprisée moi-même.

Sard. Vous ! méprisée ! vous qui faites l'envie de votre sexe ! vous qui réglez sur le cœur du maître du monde !

Myr. Fussiez-vous le maître de vingt mille mondes , — comme vous êtes à la veille peut-être de perdre celui qui vous était soumis , — je me suis autant avilie en devenant votre maîtresse que si vous n'étiez qu'un paysan , — et plus encore , si ce paysan était Grec.

Sard. Vous parlez bien.

Myr. Je ne dis que la vérité.

Sard. Quand vient l'heure de l'adversité , tous deviennent courageux contre celui qui tombe ; mais , comme je ne suis pas encore tombé tout à fait , et ne me sens pas disposé à entendre des reproches par cela même peut-être que je les mérite , séparons-nous du moins en paix.

Myr. Nous séparer !

Sard. Toutes les créatures humaines qui ont existé ne se sont-elles pas séparées ? toutes celles qui existent maintenant ne doivent-elles pas se séparer un jour ?

Myr. Pourquoi ?

Sard. Pour votre sûreté ; je me propose de vous donner une escorte pour vous reconduire dans votre patrie. Si vous n'avez pas été tout à fait reine , les présents que vous emporterez vous feront une dot égale au prix d'un royaume.

Myr. Je vous en prie , ne parlez point ainsi.

Sard. La reine est partie ; vous pouvez sans honte imiter son exemple. Je veux succomber seul , — je ne veux partager que le plaisir...

Myr. Et moi je n'ai de plaisir qu'à ne vous point quitter. Vous ne m'éloignerez point de vous.

Sard. Pensez-y mûrement. Bientôt peut-être il sera trop tard.

Myr. Tant mieux ; car alors vous ne pourrez me séparer de vous.

Sard. Je n'en ai pas la volonté ; mais je pensais que vous le désiriez.

Myr. Moi !

Sard. Vous parliez de votre avilissement.

Myr. Et je le sens vivement , plus vivement que tout au monde , si ce n'est l'amour.

Sard. Alors , que la fuite vous en délivre.

Myr. La fuite ne détruira point le passé ; — elle ne me rendra ni mon honneur ni mon cœur. Non , je veux triompher ou succomber avec vous. Si vous êtes vainqueur , je vivrai pour jouir de votre grande victoire ; si votre destinée est autre , je ne pleurerai pas , mais je la partagerai. Vous ne doutiez pas de moi il y a quelques heures.

Sard. De votre courage , jamais ; — de votre amour , tout à l'heure pour la première fois , et vous seule avez pu m'en faire douter. Ces paroles... —

Myr. N'étaient que des paroles. Je vous en prie , cherchez les preuves de mon amour dans la conduite que vous avez daigné louer en moi cette nuit même , et dans ma conduite ultérieure , quel que doive être votre destin.

Sard. Je suis satisfait ; et , confiant dans ma cause

je pense que nous pourrions encore triompher et reconquérir la paix, — seule victoire que j'ambitionne. Je ne mets point la gloire dans la guerre, — la renommée dans les conquêtes. La nécessité de soutenir mes droits par la force pèse plus lourdement sur mon cœur que tous les outrages sous lesquels ces hommes voudraient courber ma tête. Jamais, jamais je n'oublierai cette nuit, quand je devrais vivre pour l'ajouter au souvenir des autres. Je croyais avoir fait de mon règne inoffensif une ère de paix au milieu de nos sanglantes annales, une verte oasis dans le désert du siècle, sur quoi l'avenir tournerait ses regards charmés, pour le perpétuer, en regrettant de ne pouvoir rappeler le règne d'or de Sardanapale. Je croyais avoir fait de mon royaume un paradis, et de chaque lune nouvelle une époque de nouveaux plaisirs. Je prenais les acclamations de la populace pour de l'amour, — la voix de mes amis pour celle de la vérité, — les lèvres de la femme pour ma seule récompense; — elles le sont aussi, ma Myrrha! embrasse-moi. (*Il l'embrasse.*) Qu'ils prennent maintenant mon royaume et ma vie. ils auront l'un et l'autre; mais toi, jamais!

Myr. Non, jamais! L'homme peut dépouiller l'homme de tout ce qui est grand, de tout ce qui brille: — les empires s'écroulent, — les armées sont vaincues, — les amis nous abandonnent, — les esclaves fuient, — tous nous trahissent, — ceux-là surtout, ceux-là les premiers qui nous doivent le plus; tous, excepté le cœur qui aime sans intérêt! tel est le mien, — mets-le à l'épreuve.

Salémène entre.

Sal. Je vous cherchais. — Comment! elle est encore ici!

Sard. Ne recommence pas tes reproches. Ton visage annonce des événements plus importants que la présence d'une femme.

Sal. La seule femme qui dans un tel moment a de l'importance pour moi est en sûreté: — la reine est embarquée.

Sard. Est-elle bien? parle.

Sal. Oui; sa faiblesse passagère est dissipée, du moins elle s'est transformée en un silence sans larmes; son pâle visage et ses yeux brillants, après un regard jeté sur ses enfants endormis, se sont tournés vers les tours du palais, pendant que la galère agile voguait rapidement à la lueur des étoiles; mais elle n'a rien dit!

Sard. Plût au ciel que je n'en ressentisse pas plus qu'elle n'en a dit!

Sal. Il est trop tard maintenant pour se livrer à ces regrets! ils ne sauraient guérir une seule douleur; d'autres objets doivent nous occuper: je viens vous annoncer la nouvelle certaine que les rebelles de la Médie et de la Chaldée, commandés par leurs deux chefs, sont de nouveau en armes, et, formant leurs rangs, se préparent à nous attaquer; on dit que d'autres satrapes se sont réunis à eux.

Sard. Quoi! de nouveaux rebelles? Marchons sur eux les premiers.

Sal. C'était d'abord notre intention; mais il y au-

rait maintenant imprudence à le faire. Si demain à midi nous recevons les renforts que j'ai envoyé chercher par des messagers sûrs, nous pourrions hasarder une attaque, et espérer la victoire; mais jusque là, mon avis est d'attendre l'ennemi.

Sard. J'abhorre ce délai; il y a sans doute moins de dangers à combattre derrière de hautes murailles, à précipiter les ennemis dans des fossés profonds, ou à les voir se débattre sur les chevaux de frise; mais ce genre de combat me déplaît, — j'y perds toute mon ardeur; mais une fois lancé sur eux, fussent-ils entassés les uns sur les autres comme des montagnes, il faut que j'en vienne aux mains avec eux; si je dois mourir, que ce soit dans la chaleur de la mêlée! — Qu'on me laisse donc attaquer.

Sal. Vous parlez en jeune soldat.

Sard. Je ne suis pas soldat, mais homme; ne me parle pas de soldats, j'en déteste le nom et ceux qui s'en font gloire; mais qu'on me mette à même de tomber sur les rebelles.

Sal. Vous devez ne pas exposer témérairement votre vie; elle n'est pas comme la mienne ou celle de tout autre de vos sujets: toute la guerre en dépend; seule, elle la fait naître, l'allume et peut l'éteindre; — seule, elle peut la prolonger ou la finir.

Sard. Terminons donc l'une et l'autre, cela vaudrait peut-être mieux que de les prolonger; je suis las de l'une et peut-être de toutes deux.

Une trompette sonne.

Sal. Écoutez!

Sard. Répondons au lieu d'écouter.

Sal. Et votre blessure?

Sard. Elle est pansée, — elle est guérie; — je l'avais oubliée. Partons! la lancette d'un chirurgien m'aurait percé plus profondément. L'esclave qui m'a fait cette blessure pourrait être honteux d'avoir frappé un si faible coup.

Sal. Puisse maintenant personne n'en porter de plus sûr!

Sard. Oui, si nous sommes vainqueurs; sinon c'est à moi qu'ils laisseront une tâche qu'ils feraient bien d'épargner à leur roi. Marchons!

Sal. Je vous suis.

Les trompettes sonnent encore.

Sard. Allons, mes armes! mes armes, vous dis-je!

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I^{re}.

La même salle du palais.

MYRRHA et BALÉA.

Myr. (*s'approchant d'une fenêtre*). Le jour enfin a paru. Quelle nuit l'a précédé! qu'elle a été belle dans le ciel! L'orage passager qui l'a traversée n'a fait qu'ajouter la variété à sa magnificence! Mais combien elle a été hideuse sur la terre où la paix, l'espérance, l'amour et la joie, foulés aux pieds par les passions humaines, ont fait place en un instant à un chaos dont les éléments divers ne se sont pas encore dégagés! —

La guerre continue ! Le soleil peut-il bien se lever si brillant ? comme il chasse devant lui les nuages qui se déroulent en vapeurs plus charmantes qu'un ciel uniformément serein, et qui figurent des dômes d'or, des montagnes de neige, des vagues plus pourprées que celles de l'océan, et reproduisent une image de la terre si ressemblante qu'on la croirait permanente ; si fugitive que nous ne pouvons prendre que pour une vision ses teintes mobiles éparées sur la voûte éthérée : et cependant ce spectacle saisit l'âme, la console, s'identifie avec elle, si bien que le lever et le coucher du soleil deviennent des heures consacrées à la douleur et à l'amour ; celui qui les voit avec indifférence n'a jamais connu les régions habitées par les deux génies qui ennoblissent et purifient nos cœurs, en sorte que nous ne changerions pas leurs adorables rigueurs contre toutes les joies bruyantes qui frappent l'air de leurs clameurs ; il n'a point vu ces palais qu'ils ont élevés, et où leurs adorateurs viennent se reposer et respirer un moment. Dans ce rapide moment de calme et de fraîcheur, ils aspirent du ciel ce qu'il leur en faut pour supporter avec une pacifique résignation le reste des heures fatigantes de la vie mortelle, pendant qu'en apparence ils se livrent, comme les autres hommes, à leurs tâches respectives de peine et de plaisir, deux noms pour exprimer un même sentiment que, dans sa mobilité, notre souffrance intérieure voudrait varier en variant les sons qui le désignent, mais dont la réalité échappe à tous nos efforts pour être heureux.

Bal. Vous vous livrez à une rêverie bien paisible : pouvez-vous regarder ainsi se lever le soleil de notre dernier jour peut-être ?

Myr. C'est pour cela même que je le contemple ; je reproche à mes yeux, qui peut-être ne le reverront plus, de l'avoir regardé souvent, trop souvent, sans la vénération et le transport dus à cet astre, qui empêche la terre d'être aussi fragile que je le suis dans ce corps mortel. Venez, regardez le dieu de la Chaldée ; quand je le contemple, je me convertis presque à votre Baal.

Bal. Il règne aujourd'hui dans les cieux comme autrefois sur la terre.

Myr. Il règne maintenant avec plus de puissance ; jamais monarque terrestre n'eut la moitié du pouvoir et de la gloire concentrés dans un seul de ses rayons.

Bal. Assurément c'est un dieu !

Myr. Nous le croyons ainsi, nous autres Grecs, et néanmoins je pense quelquefois que cet astre éclatant doit être plutôt un séjour habité par des dieux qu'un dieu lui-même. Le voilà maintenant qui perce les nuages et remplit mes yeux d'une lumière qui m'empêche de voir le reste du monde. Je ne puis plus regarder.

Bal. Écoutez ! — n'avez-vous rien entendu ?

Myr. Non, ce n'est qu'une illusion ; on combat hors des murs et non plus dans l'intérieur du palais comme la nuit dernière : le palais est devenu une forteresse depuis cette heure périlleuse, et ici, au centre même, entourés de vastes cours et de salles royales aux proportions gigantesques, qu'il faut emporter l'une après l'autre avant de pénétrer aussi loin que la

première fois, nous sommes hors de la portée du péril, — aussi bien que de la gloire.

Bal. Mais ils sont déjà venus jusqu'ici.

Myr. Oui, par surprise, et la valeur les en a repoussés : maintenant, nous avons tout à la fois le courage et la vigilance pour nous garder.

Bal. Puissent-ils réussir !

Myr. C'est ce que souhaitent plusieurs, ce que redoutent un plus grand nombre ; c'est une heure pleine d'anxiété. Je cherche à n'y point penser. Hélas ! c'est vainement.

Bal. On dit que la conduite du roi dans le dernier combat n'a pas moins étonné ses fidèles sujets qu'elle n'a effrayé les rebelles.

Myr. Il est facile de frapper d'étonnement ou d'effroi une horde vulgaire d'esclaves ; mais il s'est bravement conduit.

Bal. N'a-t-il pas tué Bélésès ? J'ai entendu dire aux soldats qu'il l'avait étendu à terre.

Myr. C'est vrai ; mais ce misérable a été délivré pour triompher peut-être de celui dont le courage l'a vaincu et dont la clémence l'a épargné : clémence imprudente, qui a mis sa couronne en péril !

Bal. Écoutez !

Myr. Vous avez raison ; on s'approche, mais lentement.

On voit entrer des soldats portant Salémène blessé d'un javelot qui est encore dans la plaie ; ils le déposent sur un divan qui meuble l'appartement.

Myr. O Jupiter !

Bal. Tout est donc perdu ?

Sal. C'est faux ! Tuez-moi l'esclave qui dit cela, si c'est un soldat.

Myr. Ce n'en est point un, épargnez-le. Ce n'est que l'un de ces papillons de cour qui voltigent dans le cortège d'un roi.

Sal. En ce cas, qu'il vive.

Myr. Vous vivrez aussi, je l'espère.

Sal. Je voudrais vivre une heure encore, afin de connaître le résultat du combat ; mais j'en doute. Pourquoi m'avez-vous transporté ici ?

Un Sold. Par ordre du roi. Quand le javelot vous a frappé, vous êtes tombé évanoui. Le roi nous a ordonné de vous transporter dans cette salle.

Sal. Il a bien fait : puisqu'on me croyait mort dans cet évanouissement, cette vue aurait pu décourager les soldats ; mais, — c'est en vain ; je sens revenir ma faiblesse.

Myr. Laissez-moi voir la blessure, je m'y connais un peu : dans ma patrie cet art fait partie de l'instruction qu'on nous donne. La guerre étant continuelle, nous sommes accoutumés à de tels spectacles.

Le Sold. Il vaudrait mieux extraire le javelot.

Myr. Arrêtez ! non, cela n'est pas possible.

Sal. Alors c'en est fait de moi !

Myr. Le sang qui coulerait en abondance me ferait craindre pour votre vie.

Sal. Moi, je ne crains pas la mort. On était le roi quand vous m'avez transporté loin du lieu où j'ai été frappé ?

Le Sold. Il était en ce même endroit, encourageant

de la voix et du geste les troupes alarmées qui vous avaient vu tomber, et déjà commençaient à ployer.

Sal. Avez-vous entendu nommer celui qui me remplace dans le commandement ?

Le Sold. Non, seigneur !

Sal. Allez donc en toute hâte trouver le roi, et dites-lui que la dernière demande que je lui fais, c'est de confier mon poste à Zamès, jusqu'à ce qu'Ofratanès, satrape de Suz, ait opéré sa jonction tant différée et si ardemment désirée. Laissez-moi ici, nos guerriers ne sont pas tellement nombreux qu'on puisse se passer de votre présence.

Le Sold. Mais, mon prince... —

Sal. Partez, vous dis-je ! voilà un courtisan et une femme, c'est tout autant qu'il en faut à un malade. Comme on ne m'a pas permis d'expirer sur le champ de bataille, je ne veux pas de soldats oisifs autour de mon lit de mort. Partez, et exécutez l'ordre que je vous donne !

Les soldats sortent.

Myr. Ame vaillante et glorieuse ! la terre doit-elle donc te perdre si tôt ?

Sal. Aimable Myrrha, c'est la mort que j'aurais choisie si j'avais réussi à sauver le monarque ou la monarchie ; du moins j'ai la satisfaction de ne pas leur survivre.

Myr. Vous devenez plus pâle.

Sal. Donnez-moi votre main ; ce javelot brisé ne fait que prolonger mes tortures, sans prolonger assez mon existence pour me rendre utile ; je l'arracherai moi-même et ma vie en même temps, si je pouvais seulement apprendre où en est le combat !

Sardanapale entre avec quelques soldats

Sard. Mon bien-aimé frère !

Sal. Et la bataille est perdue ?

Sard. Tu me vois ici.

Sal. J'aimerais mieux vous voir ainsi ! (Il arrache le javelot de sa blessure et expire.)

Sard. Et on me verra ainsi, à moins qu'Ofratanès n'arrive avec les renforts, faible et dernier roseau sur lequel s'appuie notre espoir.

Myr. N'avez-vous pas reçu un message de votre frère mourant, qui vous désignait Zamès pour lui succéder dans le commandement ?

Sard. Je l'ai reçu.

Myr. Où est Zamès ?

Sard. Mort.

Myr. Et Altada ?

Sard. Mourant.

Myr. Pania ? Sféro ?

Sard. Pania vit encore ; mais Sféro est en fuite ou prisonnier. Je suis seul.

Myr. Tout est donc perdu ?

Sard. Nos remparts, malgré notre petit nombre, peuvent encore tenir contre les forces actuelles de l'ennemi si la trahison ne s'en mêle ; mais en rase campagne... —

Myr. Je pensais que l'intention de Salémène était de ne pas risquer une sortie avant d'avoir reçu les renfort qu'il attendait.

Sard. C'est moi qui lui ai fait abandonner cette détermination.

Myr. Eh bien ! c'est la faute d'un homme de cœur.

Sard. C'est une faute funeste. O mon frère ! je donnerais ces royaumes dont tu étais le plus bel ornement ; je donnerais mon épée et mon bouclier, seule gloire qui me reste, pour te rappeler à la vie. Mais je ne te pleurerai pas ; tu seras honoré comme tu as désiré l'être. Ce qui m'afflige le plus, c'est que tu aies quitté la vie avec la pensée que je pouvais survivre à l'antique royauté de notre race, pour laquelle tu es mort. Si je parviens à la reconquérir, je te donnerai pour apaiser ton ombre le sang de milliers d'hommes, les larmes de millions de rebelles (celles de tous les gens de bien t'appartiennent déjà). Sinon, bientôt nous nous rejoindrons, si le souffle qui est en nous vit par-delà la tombe : — tu lis dans mon âme maintenant et tu me rends justice. Que je serre pour la dernière fois cette main encore chaude ! que je presse ce cœur qui a cessé de battre, contre celui qui palpite si douloureusement ! (Il embrasse le corps de Salémène.) Maintenant, qu'on emporte le corps.

Un Sold. Où ?

Sard. Dans mon propre appartement. Placez-le sous mon dais, comme si c'était le corps du roi ; cela fait, nous aviserons aux honneurs qu'il faut rendre à de telles cendres.

Des soldats emportent le corps de Salémène. — Pania entre.

Sard. Eh bien ! Pania, as-tu placé les sentinelles et donné les ordres convenus ?

Pan. Sire, j'ai obéi.

Sard. Les soldats conservent-ils leur courage ?

Pan. Sire...

Sard. Tu m'as répondu ! Quand un roi demande deux fois la même chose, et qu'on répond à sa question par une autre, c'est un funeste augure. Quoi donc ! sont-ils découragés ?

Pan. La mort de Salémène, et les cris de victoire des rebelles en le voyant tomber, ont excité en eux....

Sard. Non du découragement, mais de la rage, — c'est là du moins ce qui aurait dû arriver. Mais nous trouverons moyen de ranimer leur énergie.

Pan. Une telle perte est bien faite pour mettre la victoire même en deuil.

Sard. Hélas ! qui le sent plus vivement que moi ? Cependant, ces murs où nous sommes assiégés peuvent opposer quelque résistance, et les renforts que nous attendons se fraieront un chemin à travers l'armée ennemie, pour faire de nouveau de la demeure de leur souverain ce qu'elle était, — un palais, non une prison ou une forteresse. Un officier entre précipitamment.

Sard. Ton visage annonce de tristes nouvelles. — Parle.

L'Off. Je n'ose pas.

Sard. Tu n'oses pas ! quand des millions de nos sujets osent se révolter les armes à la main ! voilà qui est étrange. Je t'en prie, romps ce silence de la loyauté qui craint d'affliger son souverain ; je puis en supporter plus que tu n'as à en dire.

Pan. Tu entends ; poursuis.

L'Off. La partie du rempart qui borde le fleuve vient d'être renversée par une inondation soudaine de l'Enphrate, qui, gonflé par les pluies tombées dernièrement dans les hautes montagnes où il prend sa source, a franchi ses rives et détruit cette muraille.

Pan. C'est un funeste augure ! Depuis des siècles il existe une prédiction qui annonce que « jamais la ville ne tombera sous les efforts de l'homme, à moins que le fleuve ne se déclare son ennemi. »

Sard. Je puis pardonner l'augure, mais non le ravage. Quelle quantité de murailles a été emportée ?

L'Off. Environ vingt stades¹.

Sard. Et tout cet espace est laissé accessible aux assiégeants ?

L'Off. Pour le moment le courroux du fleuve rend toute attaque impossible ; mais du moment où il rentrera dans son lit et où les barques pourront le traverser, le palais est au pouvoir des rebelles.

Sard. C'est ce qui n'arrivera jamais. En dépit des hommes, des dieux, des éléments et des augures, tous ligüés contre un homme qui ne les a pas provoqués, la demeure de mes pères ne sera point une caverne pour que les loups y viennent hurler.

Pan. Avec votre permission je vais me rendre sur les lieux, et prendre les mesures nécessaires pour fortifier l'espace laissé sans défense aussi bien que le temps et nos moyens le permettent.

Sard. Cours-y sur-le-champ, et rapporte-moi aussi promptement qu'une investigation approfondie le comporte le véritable état des choses par suite de cette irruption des eaux.

Pania et l'officier sortent.

Myr. Ainsi voilà les flots eux-mêmes qui s'arment contre vous.

Sard. Jeune fille, ils ne sont point mes sujets, et il faut leur pardonner, puisque je ne puis les punir.

Myr. Je me réjouis de voir que cet augure ne vous a point abattu.

Sard. Les augures ne peuvent plus rien sur moi : ils ne peuvent rien me dire que je ne me sois déjà dit moi-même depuis minuit : le désespoir anticipe sur tout ce qui peut survenir.

Myr. Le désespoir !

Sard. Non, ce n'est pas tout à fait le mot ; quand nous savons tout ce qui peut arriver, et que nous y sommes préparés, notre résolution, si elle est ferme, mérite un nom plus noble que celui de désespoir. Mais que nous importent les mots ? bientôt nous en aurons fini avec eux et avec toute chose.

Myr. Hormis un dernier acte, le plus important pour tous les mortels, celui qui couronne tout ce qui fut, tout ce qui est, — tout ce qui sera : — la seule chose commune à tous les hommes, quelles que soient les différences de naissance, de langue, de sexe, de natures, de couleurs, de traits, de climats, de temps, de sentiments, d'intelligence ; — point de réunion universelle auquel nous tendons, pour lequel nous som-

mes nés, et vers lequel nous marchons dans ce labyrinthe mystérieux qu'on nomme la vie.

Sard. Le fil de notre existence tirant à sa fin, livrons-nous à la joie. Ceux qui n'ont plus rien à craindre peuvent sourire à ce qui naguère causait leur effroi, comme des enfants qui découvrent le secret d'un frivole épouvantail.

Pania rentre.

Pan. Sire, les choses sont comme on vous l'a rapporté : j'ai doublé la garde pour veiller près de la brèche occasionnée par les eaux, en diminuant le nombre de ceux qui sont préposés à la défense de la partie des remparts la mieux fortifiée.

Sard. Tu as rempli fidèlement ton devoir, et comme je l'attendais de toi, mon digne Pania ! Le moment approche où les liens qui nous unissaient n'existeront plus. Prends cette clef (*il lui donne une clef*) ; elle ouvre une porte secrète derrière ma couche royale, où est déposé maintenant le plus noble fardeau qu'elle ait jamais porté, quoiqu'une longue suite de souverains se soient étendus sur l'or qui la compose ; — et en effet, elle porte celui qui naguère était Salémène. Cherche le lieu caché où ce passage te conduira, il renferme un trésor² ; prends-le pour toi et tes compagnons. Quel que soit votre nombre, il y en a autant que vous pourrez en porter. Je veux aussi que les esclaves soient affranchis, et que tous les habitants du palais, de l'un et de l'autre sexe le quittent dans une heure. Mettez à flot les barques royales, naguère destinées au plaisir, et qui doivent maintenant servir à votre sûreté. Le fleuve est large et grossi encore par la crue des eaux ; plus puissant qu'un roi, il n'a rien à craindre des assiégeants. Fuyez et soyez heureux.

Pan. Oui, sous votre protection, si vous accompagnez votre fidèle garde.

Sard. Non, Pania, cela ne peut être ; éloigne-toi, et laisse-moi à ma destinée.

Pan. C'est la première fois que j'aurai désobéi ; mais maintenant... —

Sard. Tout le monde me brave donc aujourd'hui, et l'insolence dans mon propre palais imite la trahison à l'extérieur ? Plus d'hésitation ; ce sont mes ordres, mes derniers ordres. Veux-tu t'y opposer, *toi*, Pania ?

Pan. Mais — cependant — ce n'est pas encore... —

Sard. Eh bien, jure donc ici que tu obéiras quand je te donnerai le signal.

Pan. Mon cœur affligé, mais fidèle, vous le jure.

Sard. Il suffit. Maintenant, fais apporter des fagots, des pommes à pin, des feuilles fétides et tous les combustibles qu'une étincelle peut embraser ; qu'on apporte aussi du cèdre, des essences précieuses, des épices, de grandes planches pour former un vaste bûcher ; qu'on y joigne de l'encens et de la myrrhe, car c'est un grand sacrifice que je veux offrir ; tu feras disposer tous ces matériaux autour du trône.

Pan. Seigneur !

Sard. J'ai parlé, et tu as juré d'obéir.

¹ Environ deux milles et demi.

² Athénée fait monter ces trésors à plusieurs myriades de talents d'or et autant de talents d'argent. Cette somme est évidem-

ment exagérée, car on se perdrait à l'évaluer en chiffres ; cependant l'exagération même d'Athénée prouve que ces trésors devaient être considérables. ROLLIN.

Pan. Je vous serais fidèle sans l'avoir juré.

Pania sort.

Myr. Quel est votre dessein?

Sard. Tu connaîtras bientôt — ce que la terre n'oubliera jamais.

Pania revient avec un héraut d'armes.

Pan. Mon roi, au moment où j'allais exécuter vos ordres, on a amené devant moi ce héraut qui demande audience.

Sard. Qu'il parle.

Le Hér. Le Roi Arbace....—

Sard. Quoi! déjà couronné? mais poursuis.

Le Hér. Bélèsès, le grand prêtre sacré....—

Sard. De quel dieu ou de quel démon? — De nouveaux autels s'élèvent avec de nouveaux rois; mais continue. Tu as été envoyé pour exécuter les volontés de ton maître, et non pour répondre aux miennes.

Le Hér. Et le satrape Ofratanès.

Sard. Comment! il est des vôtres?

Le Hér. (montrant un anneau). Acquier la certitude qu'il est maintenant dans le camp des vainqueurs; tu vois la bague qui lui sert de sceau.

Sard. C'est la sienne. Digne trio, en effet! Pauvre Salémène! tu es mort à propos pour ne pas voir une trahison de plus; cet homme était ton fidèle ami et mon sujet le plus dévoué. Poursuis.

Le Hér. Ils t'offrent la vie; tu seras libre de choisir ta résidence dans l'une des provinces éloignées; tu seras gardé et surveillé sans être captif, et tu couleras tes jours en paix; mais à condition que les trois jeunes princes seront livrés comme otages.

Sard. (ironiquement). Les généreux vainqueurs!

Le Hér. J'attends ta réponse.

Sard. Ma réponse, esclave! Depuis quand les esclaves ont-ils décidé du sort des rois?

Le Hér. Depuis qu'ils sont libres!

Sard. Organe de la révolte! toi, du moins, tu recevras le châtiment dû à la trahison, quoique tu n'en sois que le représentant. Pania, que du haut des remparts sa tête soit jetée dans les rangs des rebelles, et son corps dans le fleuve. Qu'on l'emmène!

Pania et les gardes saisissent le héraut d'armes.

Pan. Jamais je n'ai obéi à aucun de vos ordres avec plus de plaisir qu'à celui-ci. Soldats, emmenez-le! Ne souillez point du sang d'un traître ce séjour de la royauté; mettez-le à mort hors de cette enceinte.

Le Hér. Un mot seulement; roi, mes fonctions sont sacrées.

Sard. Et que sont donc les miennes, que tu oses me demander de les abdiquer?

Le Hér. Je ne fais qu'exécuter les ordres que j'ai reçus. Le danger que me fait courir mon obéissance, un refus me l'eût également attiré.

Sard. Ainsi, des monarques d'une heure de durée sont aussi despotiques que des souverains élevés dans la pourpre, et placés sur le trône depuis leur naissance!

Le Hér. Ma vie dépend d'un mot de ta bouche. La tienne (je le dis avec humilité), — il se peut que la tienne soit dans un danger non moins imminent; serait-il digne des derniers instants d'une race comme

celle de Nemrod d'ôter la vie à un héraut pacifique et désarmé, dans l'exercice de ses fonctions, et de fouler aux pieds, non-seulement ce qu'il y a de plus sacré chez les hommes, mais ce lien plus saint encore qui nous unit aux dieux?

Sard. Il a raison. — Qu'on le laisse libre. — Le dernier acte de ma vie ne sera pas un acte de colère. Approche, héraut; prends cette coupe d'or (il prend sur une table une coupe d'or qu'il lui donne); mets-y ton vin et pense à moi en la vidant; ou fonds-la en lingot, et ne songe qu'à son poids et à sa valeur.

Le Hér. Je te remercie doublement, et pour m'avoir conservé la vie, et pour m'avoir fait ce don magnifique qui me la rend encore plus précieuse. Mais porterai-je une réponse?

Sard. Oui; je demande une heure de trêve pour réfléchir au parti que je dois prendre.

Le Hér. Une heure seulement?

Sard. Une heure. Si à l'expiration de ce terme tes maîtres ne reçoivent pas d'autre réponse de moi, ils doivent en conclure que je repousse leurs conditions, et agir en conséquence.

Le Hér. Je ne manquerai pas de transmettre fidèlement ta volonté.

Sard. Écoute! encore un mot.

Le Hér. Quel qu'il soit, je ne l'oublierai pas.

Sard. Présente mes compliments à Bélèsès, et dis-lui que dans un an je lui donne rendez-vous.

Le Hér. En quel lieu?

Sard. A Babylone. C'est de là du moins qu'il viendra me rejoindre.

Le Hér. Tu seras ponctuellement obéi.

Le héraut sort.

Sard. Pania! — c'est maintenant, mon fidèle Pania! — hâte-toi d'exécuter mes ordres.

Pan. Seigneur, — les soldats s'en occupent déjà. Les voici qui viennent.

Des soldats entrent et construisent un bûcher autour du trône.

Sard. Plus haut, mes braves; mettez-y plus de bois; faites que les fondements du bûcher soient tels qu'il ne s'éteigne pas faute d'aliments, et qu'aucun secours officieux ne puisse l'éteindre. Que le trône en forme le centre; je ne veux le laisser aux nouveaux venus qu'embrasé d'un feu inextinguible. Arrangez-le tout comme s'il s'agissait d'incendier une forteresse de nos ennemis invétérés. Maintenant, il prend quelque apparence! Qu'en dis-tu, Pania? ce bûcher sera-t-il suffisant pour les funérailles d'un roi?

Pan. Oui, et pour celles d'un royaume. A présent je vous comprends.

Sard. Et tu ne me blâmes pas?

Pan. Non. — Permettez seulement que je mette le feu au bûcher, et que j'y monte avec vous.

Myr. Ce devoir me regarde.

Pan. Une femme!

Myr. C'est le devoir d'un soldat de mourir pour son souverain: c'est celui d'une femme de mourir avec celui qu'elle aime.

Pan. Voilà qui est étrange!

Myr. Moins rare, Pania, que tu ne l'imagines. Vis cependant. Adieu, le bûcher est prêt.

Pan. Je rougirais de laisser mon souverain avec une femme seulement pour partager sa mort.

Sard. Un trop grand nombre déjà m'ont précédé dans la tombe. Pars, va t'enrichir.

Pan. Et vivre misérable !

Sard. Songe à ton serment : — il est sacré et irrévocable.

Pan. Puisqu'il en est ainsi, adieu !

Sard. Cherche bien dans mon appartement ; emporte sans scrupule tout l'or que tu y trouveras ; rappelle-toi que ce que tu y laisseras sera pour les esclaves qui me tuent. Quand tu auras tout mis en sûreté sur tes barques, au moment où tu quitteras le palais, fais retentir dans les airs le son prolongé de la trompette. Les bords du fleuve sont trop éloignés, le bruit de ses flots est trop grand maintenant, pour que le signal donné sur ses rives puisse être porté par l'écho jusqu'ici. Fuis alors avec tes compagnons, mais en détournant la tête de ce côté ; suis le cours de l'Euphrate : si tu arrives dans la Paphlagonie, où la reine est en sûreté avec ses trois fils à la cour de Cotta, dis, dis-lui ce que tu as vu en partant, et prie-la de se rappeler ce que j'ai dit lors d'une séparation encore plus douloureuse.

Pan. Donnez-moi votre main royale, que je la presse une fois encore sur mes lèvres, ainsi que ces pauvres soldats qui se pressent autour de vous, et qui voudraient mourir avec vous !

Les soldats et Pania entourent Sardanapale, et baisent sa main ainsi que les pans de sa robe.

Sard. Mes meilleurs et mes derniers amis ! n'énervons pas mutuellement nos courages. Partez sans délai ; les adieux doivent être prompts, quand c'est pour toujours, si l'on ne veut qu'ils changent les moments en éternité, et qu'ils trempent de larmes les derniers grains douloureux du sablier de la vie. Partez, et soyez heureux. Croyez-moi, je ne suis pas à plaindre maintenant ; ou, si je le suis, c'est bien plus pour le passé que pour le présent ; quant à l'avenir, il est entre les mains des dieux, s'il en existe : je le saurai bientôt. Adieu, — adieu ! Pania et les soldats sortent.

Myr. Ces hommes étaient fidèles : c'est une consolation pour nous que nos derniers regards puissent tomber sur des visages amis.

Sard. Et sur des visages charmants, belle Myrrha ! — Mais écoute-moi ! le terme fatal s'approche : — si en ce moment tu éprouves une répugnance secrète à t'élancer dans l'avenir, à travers les flammes de ce bûcher, parle : pour avoir cédé à ta nature, je ne t'en aimerai pas moins, peut-être même davantage ; et tu as encore le temps de fuir.

Myr. Allumerai-je l'une des torches entassées sous la lampe qui brûle éternellement devant l'autel de Baal, dans la salle voisine ?

Sard. Oui. Est-ce là ta réponse ?

Myr. Tu vas voir.

Myrrha sort.

Sard. (seul.) Elle est inébranlable ! O mes pères ! vous que je vais rejoindre, purifié peut-être par la mort de quelques-unes des grossières souillures de la

nature matérielle ; je n'ai pas voulu que des esclaves révoltés déshonorassent par leur présence votre antique demeure. Si je n'ai pas conservé votre héritage tel que vous me l'avez légué, du moins ce palais, qui en contient une portion brillante, vos trésors, vos armes consacrées, vos archives, vos monuments, vos trophées, dont ils auraient paré leurs triomphes ; tout cela, pour vous le rendre, je l'emporte avec moi dans cet élément destructeur, image la plus vraie de l'âme, en ce qu'il laisse le moins de traces des matières consumées par son action dévorante. — La clarté de ce grand bûcher funéraire de la royauté ne sera pas seulement une colonne de fumée et de flammes, un phare éphémère à l'horizon, pour n'offrir ensuite qu'un monceau de cendres. Non non, ce sera une leçon pour les siècles, pour les nations rebelles, pour les princes voluptueux. Le temps couvrira de l'oubli les annales de plus d'un peuple, les exploits de plus d'un héros ; il anéantira plus d'un empire, à l'instar de ce premier des empires ; mais il respectera mon dernier acte, pour l'offrir comme un problème que peu oseront imiter, que nul n'osera mépriser ; et peut-être cet exemple détournera-t-il plus d'un roi d'imiter une vie qui m'a conduit à une telle fin.

Myrrha revient avec une torche dans une main, et une coupe dans l'autre.

Myr. Vois, j'ai allumé le flambeau qui doit éclairer notre vol vers les astres.

Sard. Et la coupe ?

Myr. Il est d'usage dans ma patrie de faire une libation aux dieux.

Sard. Et dans la mienne de faire une libation aux hommes ; c'est une coutume que je n'ai pas oubliée ; et, quoique seul, je viderai une coupe en mémoire de tant de banquets joyeux.

Sardanapale prend la coupe qu'il renverse après avoir bu, et s'écrie en voyant tomber une goutte :

Cette libation est pour l'excellent Belésès.

Myr. Pourquoi le nom de cet homme se présente-t-il à ta pensée, plutôt que celui de son complice de scélératesse ?

Sard. L'un n'est qu'un soldat, un instrument, une sorte d'épée vivante dans la main d'un ami ; l'autre fait jouer les fils de cette marionnette guerrière ; mais je les bannis de mon souvenir. — Un moment encore, ma Myrrha ! Est-ce librement et sans crainte que tu m'accompagnes ?

Myr. Crois-tu donc qu'une fille grecque n'oserait pas faire pour l'amour ce que fait une veuve indienne pour obéir à l'usage ?

Sard. Alors, nous n'attendons plus que le signal.

Myr. Il tarde bien à retentir.

Sard. Allons, adieu ! un dernier embrassement !

Myr. Viens ; mais ce n'est pas le dernier, il en reste un encore.

Sard. Il est vrai : le feu mêlera nos cendres.

Myr. Oui, mes cendres se mêleront aux tiennes, pures comme mon amour pour toi, dégagées des souillures de la terre et des passions terrestres. Une seule pensée m'afflige.

Sard. Laquelle?

Myr. C'est qu'aucune main amie ne recueillera nos deux poussières dans une urne commune.

Sard. Tant mieux ; mieux vaut qu'elles soient dispersées dans l'air et jetées à tous les vents que d'être souillées par le contact de mains de traitres et d'esclaves. Dans ce palais en flammes, dans les ruines fumantes de ces gigantesques murailles, nous laissons un monument plus imposant que l'Égypte n'en a construit dans ces montagnes de briques amoncelées par elle pour servir de tombeaux à ses rois ou à ses brèufs ; car on ne sait encore si ces pyramides orgueilleuses sont destinées à leurs monarques ou à leur bonf-dieu, Apis : étranges monuments, qui ont perdu le souvenir du motif qui les érigea !

Myr. Adieu donc, ô terre ! et toi, le plus beau lien de la terre ! adieu, Ionie ! Puisses-tu toujours être libre et belle ! et que jamais les calamités n'approchent tes rivages ! Ma dernière prière a été pour toi,

tu as aussi mes dernières pensées, hormis une seule.

Sard. Et celle-là ?

Myr. Elle est pour toi.

La trompette de Pania se fait entendre.

Sard. Écoute !

Myr. Maintenant !

Sard. Adieu, Assyrie ! je t'aimais, ô ma terre natale ! terre de mes aïeux ; je t'aimais plus comme ma patrie que comme mon royaume ; je t'ai rassasiée de paix et de plaisirs ; et voilà ma récompense ! A présent, je ne te dois rien, pas même un tombeau. (*Il monte sur le bûcher.*) Maintenant, Myrrha !

Myr. Es-tu prêt ?

Sard. Comme la torche que tu tiens.

Myrrha met le feu au bûcher.

Myr. Le bûcher est allumé ! Je viens.

Au moment où Myrrha s'élance dans les flammes, la toile tombe.

LES DEUX FOSCARI²,

TRAGÉDIE HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

Le père s'adoucît, mais le gouverneur est inflexible.

SUÉRIDAN. — *Le Critique.*

LES DEUX FOSCARI.

PERSONNAGES.

FRANCESCO FOSCARI, Doge de Venise.

JACOPO FOSCARI, fils du Doge.

MARINA, femme du jeune Foscari.

JACOPO LOREDANO, patricien.

MARCO MEMMO, membre du Conseil des Quarante

BARBARIGO, sénateur.

AUTRES SÉNATEURS, LE CONSEIL DES DIX, GARDES, SERVITEURS, etc.

La scène est à Venise, dans le palais ducal.

ACTE PREMIER.

SCÈNE 1^{re}.

Une salle dans le palais ducal.

LOREDANO et BARBARIGO se rencontrent.

Lor. Où est le prisonnier ?

Barb. Il se remet de la question qu'il a subie.

Lor. L'heure fixée hier pour la reprise du procès est passée. — Allons rejoindre nos collègues au Conseil, et presser la comparution de l'accusé.

¹ Lord Byron a été beaucoup plus heureux dans son *Sardanapale* que dans le *Doge de Venise*, non-seulement parce que le sujet est au fond éminemment tragique, mais parce qu'il se rapproche davantage du genre de tragédie qu'affectionnait lord Byron. L'histoire du dernier roi assyrien est assez connue pour exciter cet intérêt qui s'attache à tous les noms illustres et aux révolutions d'une époque reculée, et suffisamment obscure et antique pour admettre toutes les nuances de caractère et toutes les innovations historiques qu'il plaît au poète d'introduire. Tout ce que nous savons de Ninive et de ses rois est majestueux, indistinct et mystérieux.

Les développements du caractère de Sardanapale appartiennent tout entiers à lord Byron ; et quoiqu'il se soit renfermé volontairement dans des bornes restreintes, par suite de son respect pour les unités, ce caractère est admirablement dessiné ; aucune création de lord Byron ne nous semble prouver chez l'auteur plus de vigueur de conception, plus de délicatesse de touche, plus de richesse et de coloris dans le style. Il avait, il est vrai, un sujet admirablement choisi dans l'histoire du dernier et infortuné descendant de Bélus. Quoique accusé, à tort ou à raison, par ses ennemis triomphants, des vices les plus révoltants et

d'une mollesse qui surpassait tout ce que l'on pouvait permettre même aux despotes les plus indolents de l'Asie, nous voyons Sardanapale, à l'heure du danger, se mettre à la tête de ses troupes, les guider et combattre en personne avec une habileté et un courage dignes de ses vaillants ancêtres.

Je me rappelle que lord Byron m'a dit qu'il avait depuis sept ans dans la tête le sujet de *Sardanapale* lorsqu'il commença à l'écrire. TRELAWNEY.

² La tragédie des *Deux Foscari* a été écrite à Ravenne du 11 juin au 20 juillet 1821, et publiée avec *Sardanapale* le mois de décembre suivant. « Cette tragédie vénitienne, écrivait lord Byron à M. Murray, est rigoureusement historique. Je suis bien fâché que Gifford ne goûte pas mes nouveaux drames ; ils diffèrent complètement des drames anglais modernes ; mais j'ai la conviction que par la suite, lorsqu'on les appréciera mieux, ils trouveront grâce, sinon auprès d'un parterre, ils ne lui sont pas destinés, du moins auprès du lecteur. C'est à dessein que cette pièce est simple, que les situations sont sévères, les discours succincts, et que j'en ai banni toute espèce d'affectation, *offrant*. J'ai voulu montrer dans les *Deux Foscari* les passions comprimées, et non faire du bavardage dans le goût du jour ; ce qui

Barb. Non ; accordons-lui encore quelques minutes pour reposer ses membres torturés ; il a été épuisé hier par la question , et peut y succomber si on la renouvelle.

Lor. Eh bien ?

Barb. Je ne vous le cède pas dans l'amour de la justice , ni dans ma haine pour les ambitieux Foscari , le père , le fils , et toute leur race dangereuse ; mais le malheureux a souffert plus que ne peut endurer la plus stoïque énergie

Lor. Sans avouer son crime ?

Barb. Peut-être sans en avoir commis aucun. Mais il a avoué la lettre au duc de Milan , et cette erreur est à moitié expiée par ses souffrances.

Lor. Nous verrons.

Barb. Loredano , vous poussez trop loin une haine héréditaire.

Lor. Jusqu'où ?

Barb. Jusqu'à l'extermination.

Lor. Quand ils auront cessé de vivre , vous pourrez parler ainsi. — Allons au Conseil.

Barb. Un moment ; — le nombre de nos collègues n'est pas encore complet ; il en manque encore deux avant que nous puissions procéder.

Lor. Et le président du tribunal , le Doge ?

Barb. Lui , — avec une fermeté plus que romaine , il arrive toujours le premier pour siéger dans ce procès malheureux contre son dernier et unique enfant.

ne m'aurait pas été plus difficile qu'à un autre , comme je l'ai prouvé dans d'autres ouvrages de ma jeunesse qui ne sont cependant pas dramatiques.

Nay if thou'lt mouth
I'll rant as well as thou.

» S'il ne s'agit que de crier , je crierai autant que toi. » Le meilleur précis historique des événements qui forment la base de cette pièce se trouve dans le second volume des *Esquisses de l'histoire de Venise* , par le révérend M. Smedley.

« Le règne de Francesco Foscari eut une durée peu commune , trente-quatre ans , et ces années furent marquées par des guerres continuelles pendant lesquelles le courage , la fermeté , la loyauté de l'illustre Doge ajoutèrent quatre riches provinces à l'empire de Venise et augmentèrent sa gloire et sa domination. Ardent , entreprenant , avide de conquêtes , Foscari n'avait été élu Doge que malgré une forte opposition , et il s'aperçut bientôt que le trône qu'il avait convoité si ardemment était loin d'être un lieu de repos. En conséquence , lors de la paix de Ferrare , qui termina en 1453 une guerre désastreuse , présentant pour l'avenir des fatigues non moins grandes , poursuivi par les factions qui lui attribuaient tous les revers , il offrit au sénat d'abdiquer. Le sénat refusa. Il renouvela son offre neuf ans après , lorsqu'une plus longue expérience des soins du pouvoir l'eut confirmé dans son opinion. A cette occasion le Conseil , bien plus pour rester fidèle à la constitution que par attachement pour la personne du prince , non-seulement refusa une seconde fois , mais exigea que Foscari s'engageât par serment à garder jusqu'à sa mort le fardieu du gouvernement.

» Plus tard , Foscari apprenait que la vie , à de telles conditions , était la plus insupportable des douleurs. Sur ses quatre fils , trois l'avaient déjà précédé dans la tombe ; son espoir reposait sur son dernier fils , Jacopo , qui devait soulager sa vieillesse et perpétuer le nom de Foscari. Le jeune homme venait de se marier avec une femme de l'illustre maison de Contarini , et le vieillard tira de cette union et de la joie publique qui éclata à cette occasion les plus favorables augures. Quatre années s'étaient à peine écoulées depuis ce mariage si heureux , qu'une longue suite de calamités que la mort interrompit seule vint fondre sur le fils et sur son malheureux père. En 1445 , Jacopo Foscari fut dénoncé au Conseil des Dix comme ayant reçu des présents des souverains étrangers , et , en particulier , de Philippe Maria Visconti. Cette faute , selon la loi de Venise , était un des plus grands crimes que pût commettre un noble. Jacopo eût-il été innocent , il lui était difficile de prouver son innocence devant un tribunal vénitien. Sous les yeux de son père , forcé de présider ce monstrueux tribunal , les tortures arrachèrent un aveu au prisonnier , et ce fut son père qui prononça l'arrêt par lequel il était exilé pour le reste de ses jours à Napoli di Romani. Dans la traversée , une grave maladie le força de s'arrêter à Trieste , et le Doge obtint , à force de prières , qu'on lui assignât un séjour moins lointain ; on lui permit de résider à Trévise , et sa femme partagea son exil.

» Au commencement de l'hiver , 1450 , tandis que Jacopo Foscari restait en apparence dans le lieu d'exil qui lui avait été assigné , un assassinat fut commis dans les rues de Venise. Hermolao Donato , membre du Conseil des Dix , fut assassiné à la porte de sa maison un jour qu'il revenait du Conseil ; l'assassin resta

inconnu. L'énormité du crime et la majesté du Conseil des Dix demandaient une victime , et les collègues du magistrat assassiné recherchèrent par tous les moyens l'auteur de cet attentat. Le soir du meurtre , un domestique de Jacopo Foscari avait été vu dans les rues de Venise , et le lendemain matin , ayant été rencontré dans les bateaux de Mestre , il répondit à un membre du Conseil des Dix qui lui demandait des nouvelles , en lui racontant l'assassinat quelques heures avant que le bruit s'en fût répandu. Il semble assurément qu'un pareil aveu dénotait de sa part une absence complète de participation ; car l'auteur de ce crime n'aurait pas été si insensé que de se dénoncer prématurément. Il en parut autrement au Conseil des Dix , et ce qui aurait dû être une preuve d'innocence lui parut une preuve de culpabilité.

» Le serviteur fut arrêté , interrogé , et horriblement torturé ; mais après avoir été mis huit fois à la torture , on ne put parvenir à lui arracher aucune parole. Jacopo Foscari avait éprouvé la sévérité du Conseil , et son père voyait tous les jours son autorité limitée par une inquiète surveillance ; donc le Conseil des Dix devait être l'objet de l'inimitié des Foscari. En vertu de cette barbare et absurde supposition , le jeune Foscari fut rappelé de Trévise , replacé sur ce chevalet qu'avait , avant lui , occupé son serviteur , torturé en présence de son père , quoiqu'il persistât jusqu'à la fin à nier le crime.

» Toutes ces injustices n'avaient pas diminué un seul instant l'ardent amour que Foscari nourrissait pour son ingrate patrie. A la suite de ce second jugement , on lui défendit toute communication avec sa famille , on le sépara de sa femme , on le priva de la vue de ses enfants , on ne voulut pas lui permettre d'embrasser un père qui avait déjà dépassé les limites de la vieillesse ordinaire ; enfin , on ne lui laissa rien de ce qui pouvait le rattacher à la vie ; cent fois mieux valait la mort. Rougé par cette affliction de cœur , après six ans de vaines prières pour obtenir sa grâce , il adressa , dans l'été de 1463 , une lettre au duc de Milan , en implorant ses bons offices auprès du sénat. Il laissa cette lettre ouverte ; elle fut saisie par les espions dont il était entouré dans son exil , et portée au Conseil des Dix. Comme il l'avait espéré en l'écrivant , on la rappela aussitôt à Venise pour répondre du nouveau crime d'avoir imploré l'intercession d'un gouvernement étranger auprès de son gouvernement.

» Pour la troisième fois , Francesco Foscari entendit l'acte d'accusation dirigé contre son fils , et pour la première fois celui-ci avoua entièrement le crime dont on l'accusait , et déclara avec calme qu'il avait écrit cette lettre pour être ramené dans Venise , dût-il y être ramené comme un malfaiteur. Cette prompte et volontaire déclaration ne suffit pas pour persuader ses juges. Un aveu trop franc , dirent-ils , ne méritait pas plus de confiance qu'un refus opiniâtre , et ils eurent recours au supplice qu'ils avaient déjà employé , la torture , pour arracher un désaveu , de même que jadis ils avaient voulu obtenir un aveu. Le malheureux père vit de ses propres yeux son fils attaché jusqu'à trente fois à la corde maudite ; mais la rage des bourreaux ne put rien , et lorsque la nature cessa d'offrir une résistance , on transporta dans les appartements du Doge le cadavre inanimé , sanglant , brisé , du supplicé ; ses persécuteurs confirmèrent la sentence d'exil , en y ajoutant une année de captivité. Avant de s'embarquer , on lui accorda la grâce d'une entrevue avec sa famille. Le Doge ainsi que le rapporte Sanuto , éloquent sans le savoir le

Lor. Oui, oui, — son dernier.

Barb. Rien ne pourra-t-il vous émouvoir ?

Lor. Croyez-vous qu'il soit ému ?

Barb. Il n'en témoigne rien.

Lor. C'est ce que j'ai remarqué ; — le misérable !

Barb. Mais hier on m'a dit qu'à son retour de l'appartement ducal, au moment où il franchissait le seuil, le vieillard s'est évanoui.

Lor. Le mal commence à agir.

Barb. Il est en partie votre ouvrage.

Lor. Il devrait être entièrement mon œuvre ; — mon père et mon oncle ne sont plus.

Barb. J'ai vu leur épitaphe ; on y lit qu'ils sont morts empoisonnés ¹.

Lor. Le Doge déclara un jour que jamais il ne se croirait souverain, tant que Piétro Loredano vivrait. Les deux frères ne tardèrent pas à tomber malades ; — il est souverain.

Barb. Souverain malheureux.

Lor. Ne doivent-ils pas l'être ceux qui font des orphelins ?

Barb. Est-ce le Doge qui vous a rendu orphelin ?

Lor. Oui.

Barb. Quelles sont vos preuves ?

Lor. Quand les princes agissent en secret, les preu-

Doge était un vieillard décrépit, marchant avec le secours d'une béquille. Lorsqu'il vit son fils, il lui parla avec la plus grande fermeté, tellement que l'on eût pu croire qu'il s'adressait à un autre qu'à son fils, et cependant c'était bien son fils, son seul fils ; et comme celui-ci le pria d'intercéder en sa faveur : « Va, Giacopo, » dit-il, « soumets-toi aux lois de ton pays, et n'en demande point davantage. » Cet effort était, non pas au-dessus du courage du père, mais des forces du vieillard : lorsqu'il sortit, il tomba dans les bras de ses serviteurs. Giacopo fut conduit à Candie, dans sa prison, où la mort vint bientôt mettre fin à sa torture.

■ Francesco Foscari, moins heureux, lui survécut, mais si profondément affligé, si faible, qu'il lui était impossible de remplir ses hautes fonctions ; il restait enfermé dans sa chambre, ne sortait jamais, et n'assistait point aux conseils. La constitution de Venise était organisée de telle sorte que cette absence du premier fonctionnaire de l'État ne porta aucun préjudice dans l'administration ; la place du Doge était remplie, au Conseil et au dehors, par un député. Il paraît, d'ailleurs, que l'on montra quelque indulgence pour le grand âge et les chagrins domestiques de Foscari, puisque l'on décida que toute espèce de faveur ne serait accordée que pour un temps limité. Mais d'autres péripéties se préparaient. Giacopo Loredano, qui en 1467 fut nommé membre du Conseil des Dix, appartenait à une famille qui nourrissait une haine héréditaire contre la famille des Foscari. Son oncle Pietro, après s'être illustré comme amiral de Venise, s'était mis, à son retour dans la capitale, à la tête du parti qui s'opposait aux projets belliqueux, et telle était son influence qu'il parvenait souvent à obtenir la majorité pour son opposition. Dans un moment de dépit, Foscari dit en plein sénat, que « tant que Loredano vivrait, il ne se croirait pas réellement Doge. » Peu de temps après, l'amiral, commandant en qualité de provvediteur une des armées opposées à Philippe-Maria, mourut subitement à la suite d'un repas donné pendant une suspension d'armes. La fatale coïncidence de cette mort avec les paroles de Foscari fut remarquée par tous ; on remarqua également que son frère Marco Loredano, un des Avogadori, mourut de la même manière au moment où il dirigeait une instruction contre l'un des gendres de Foscari, accusé de péculat. Ces bizarres coïncidences, qui ne paraissent pas d'ailleurs avoir obtenu grand crédit auprès de l'opinion publique, étaient oubliées de tous, excepté d'un seul homme. Giacopo, fils de l'un, neveu de l'autre, renouvela cette accusation, et écrivit sur la tombe de son père, à Sainte-Hélène : *Mort empoisonnée* ; il s'engagea par un vœu solennel à le venger, et ne remplît que trop bien son dessein.

■ Lorsque Pietro Loredano vivait encore, Foscari, désirant terminer au moyen d'une alliance cette antique inimitié, offrit la main de sa fille à l'un des fils de son rival. Le jeune homme vit la jeune fille, témoigna ouvertement de son dédain, et refusa en ajoutant l'insulte de telle façon que, dans cette querelle ainsi ravivée, Foscari pouvait se regarder comme l'offensé ; mais Giacopo Loredano en jugea autrement : il attendit pendant de longues années que le moment lui fût favorable pour exécuter ses desseins, et jugea le moment arrivé lorsqu'il fut élu membre du Conseil des Dix. S'appuyant sur l'inviolabilité de cette haute dignité, il se hasarda à proposer la déposition du vieux Doge ; cette proposition fut accueillie froidement. Après avoir deux fois refusé sa démission, ceux-ci sentaient toute l'inconséquence

d'une pareille contradiction. Une Junte fut élue pour les aider dans leurs délibérations, et parmi les assesseurs élus par le Grand-Conseil, qui ignorait complètement dans quel but, se trouva Marco Foscari, procureur de Saint-Marc et frère du Doge lui-même. Les Dix s'aperçurent qu'en refusant son assistance, ils pouvaient exciter des soupçons, tandis qu'en se procurant son approbation, ils donnaient à leur conduite les apparences de l'impartialité. Cette nomination fut donc ratifiée, mais on exclut Marco Foscari des débats : on le renferma dans un appartement séparé, en lui faisant promettre le secret ; enfin il fut forcé de signer une délibération à laquelle il n'avait point pris part.

■ Le Conseil resta en séance pendant huit jours et passa autant de nuits, après quoi une députation fut envoyée vers le Doge pour lui demander son abdication.

■ Le vieillard parut surpris de cette demande ; mais il les reçut avec dignité et répondit qu'il avait juré de ne point abdiquer, et qu'il tiendrait sa promesse ; qu'il lui était impossible de se démettre lui-même, mais que si son abdication leur semblait utile, ils pouvaient adresser une requête en conséquence au Grand-Conseil. Mais les membres du Conseil des Dix, craignant de soulever une pareille discussion, et s'attribuant une prérogative qui dépassait les pouvoirs que leur donnait la constitution, déchargèrent Foscari de son serment, déclarèrent son siège vacant, lui assignèrent une pension de deux mille ducats, et lui ordonnèrent de quitter le palais dans l'espace de deux jours, sous peine de confiscation de tous ses biens. Loredano se trouva désigné par le hasard du règlement, et jouit de la barbare satisfaction de présenter lui-même le décret au Doge. — « Qui êtes-vous, signor ? » demanda le Doge à un autre membre du Conseil des Dix qui accompagnait Loredano et qu'il n'avait pas d'abord reconnu. — « Je suis le fils de Marco Memmo. » — « Ah ! votre père, dit Foscari, était beaucoup de mes amis. » Il déclara ensuite qu'il se soumettait aux désirs du suprême Conseil des Dix, et, dépouillant le bonnet et la robe ducal, il rendit son anneau, qui fut aussitôt brisé en sa présence.

■ Le matin, lorsqu'il se préparait à quitter le palais, on lui conseilla de prendre une chaise particulière afin de passer inaperçu à travers la foule qui remplissait les cours environnantes. Il déclina cette proposition avec une dignité tranquille, disant qu'il voulait descendre par ce même escalier qu'il avait monté trente ans auparavant ; il descendit l'escalier des Géants, appuyé sur son frère. Arrivé au bas, il s'appuya sur son bâton, et tournant autour du palais, il s'écria en partant : « Les services que j'ai rendus à la patrie m'ont conduit dans cette enceinte, et c'est la malice seule de mes ennemis qui m'en arrache. »

■ Foscari n'était un objet de haine que pour l'oligarchie : le peuple l'avait toujours aimé, et il peut paraître étrange qu'il ne lui ait point témoigné sa sympathie en cette occasion ; mais les regrets eux-mêmes étaient défendus au peuple de Venise par ses tyrans, et quelque compassion qu'il pût nourrir secrètement pour ce Doge humilié et outragé, le Conseil des Dix défendit, sous peine de mort, que l'on prononçât son nom. Le cinquième jour qui suivit la déposition de Foscari, Pascale Malipieri fut élu Doge. Le prince détrôné entendit les cloches de Saint-Marc sonner l'avènement de son successeur, il réprima toute émotion ; mais cet effort même lui coûta la vie ; il se rompit un vaisseau, et mourut au bout de quelques heures. »

¹ *Feneno sublatu*s. Cette tombe est dans l'église de Santa Elena.

ves et les poursuites sont également difficiles ; mais j'ai assez des premières pour rendre les secondes inutiles.

Barb. Mais vous aurez recours aux lois ?

Lor. A toutes les lois qu'il voudra bien nous laisser.

Barb. Elles sont telles dans cette république que les réparations y sont plus faciles que chez aucun autre peuple. Est-il vrai que — sur vos livres de commerce, source de la richesse de nos plus nobles maisons, vous avez écrit ces mots : « Le Doge Foscari doit pour la mort de Marco et Pietro Loredano, mon père et mon oncle ? »

Lor. Cela est écrit ainsi.

Barb. Et ne l'effacerez-vous pas ?

Lor. Quand le compte sera balancé.

Barb. Et comment ?

Deux sénateurs traversent la scène pour se rendre dans la salle du Conseil des Dix.

Lor. Vous voyez que le nombre est complet ; suivez-moi.

Loredano sort.

Barb. Te suivre ! je t'ai trop longtemps suivi dans ta carrière de vengeance, comme la vague suit celle qui la précède, submergeant à la fois la carcasse du navire que fait craquer le souffle des vents déchainés, et le malheureux qui crie dans ses flancs entr'ouverts à la vue des flots qui s'y précipitent ; mais ce fils et ce père pourraient toucher les éléments et suspendre l'orage, et moi je dois les poursuivre sans relâche comme les vagues. — Oh ! que ne suis-je comme elles aveugle et sans remords ! — Le voici qui s'avance ! — tais-toi, mon cœur ! ils sont tes ennemis et doivent être tes victimes : te laisseras-tu émouvoir pour ceux qui ont failli te briser ?

Les gardes entrent, conduisant le jeune Foscari prisonnier ?

Un Garde. Laissons-le reposer. Seigneur, arrêtez-vous.

Jac. Fosc. Je te remercie, mon ami. Je suis faible ; mais tu t'exposes à être réprimandé.

Le Garde. J'en courrai le hasard.

Jac. Fosc. C'est bienveillant de ta part : — je trouve encore de la compassion, mais point de merci : c'est la première fois qu'on m'en témoigne.

Le Garde. Et ce pourrait être la dernière si ceux qui gouvernent nous voyaient.

Barb. (s'avançant vers le garde). Il en est un qui te voit ; mais ne crains rien, je ne serai ni ton juge ni ton accusateur ; quoique l'heure soit passée, attends les derniers ordres. Je suis du Conseil des Dix, et ma présence te servira d'excuse : quand le dernier ap-

pel se fera entendre, nous entrerons ensemble. — Veille attentivement sur le prisonnier.

Jac. Fosc. Quelle est cette voix ? C'est celle de Barbarigo, l'ennemi de notre maison et l'un du petit nombre de mes juges.

Barb. Pour balancer un tel ennemi, s'il existe, ton père siège parmi tes juges.

Jac. Fosc. C'est vrai, il est mon juge.

Barb. N'accuse donc point la sévérité des lois qui permettent à un père d'avoir voix délibérative dans une matière qui touche au salut de l'Etat... —

Jac. Fosc. Et à celui de son fils. Je me sens défaillir, j'ai besoin de respirer un peu d'air ; laissez-moi, je vous prie, approcher de cette fenêtre qui domine les flots.

Un officier entre, s'approche de Barbarigo, et lui parle à l'oreille.

Barb. (aux gardes). Laissez-le approcher. Je ne puis lui parler davantage ; j'ai transgressé mon devoir en lui adressant ce peu de mots, et je suis obligé de rentrer dans la salle du Conseil.

Barbarigo sort. — Le garde conduit Jacopo Foscari auprès de la fenêtre.

Le garde. Ici, seigneur, elle est ouverte. — Comment vous trouvez-vous ?

Jac. Fosc. Comme un enfant ! — O Venise !

Le Garde. Et vos membres ?

Jac. Fosc. Mes membres ! combien de fois ils m'ont emporté bondissant sur cette mer d'azur, alors que je guidais la gondole, dans ces joûtes enfantines où, masqué en jeune gondolier, tout noble que j'étais, je disputais en jouant le prix de la vigueur à mes joyeux rivaux ; pendant qu'une foule de beautés plébéiennes et patriciennes nous encourageaient jusqu'au but par leurs sourires enivrants, l'expression de leurs souhaits, leurs monchoirs agités en l'air, leurs battements de mains ! — Combien de fois, d'un bras plus robuste encore, d'un cœur plus hardi, j'ai fendu la vague irritée, quand d'une brassée je rejetais en arrière les flots qui inondaient ma chevelure, et insultais à la lame audacieuse qui venait, comme une coupe de vin, humecter le bord de mes lèvres, je suivais le mouvement des vagues, et, plus elles m'emportaient haut, plus j'étais fier ; souvent, en me jouant, je plongeais au fond de leur verdâtre et vitreux empire, et j'allais toucher les coquillages et les plantes marines, invisible aux spectateurs qui tremblaient de ne plus me revoir ; bientôt je reparaissais les mains pleines d'objets qui prouvaient que j'avais parcouru le fond de l'abîme : tout fier, je rendais un libre cours à mon ha-

* Loredano est le seul personnage qui s'élève au-dessus de la médiocrité ; tous les autres caractères sont faibles et sans naturel ; Barbarigo est un confident monotone et insignifiant.

L'évêque HÉBER.

* L'inconvénient et, il faut le dire, l'absurdité de sacrifier à la règle des unités, frappe le lecteur à chaque instant dans ce drame. En cette occasion, par exemple, tout l'intérêt se reporte sur le jeune Foscari, qui, poussé par un invincible besoin de revoir sa patrie, revient dans Venise malgré son bannissement. Évidemment, le seul moyen de nous faire comprendre, partager et plaindre ses horribles souffrances, aurait été de nous le montrer

dans son exil, accablé de douleurs et formant la résolution de revoir sa patrie, ou bien encore hésitant au moment de mettre le pied sur cette terre qui va l'engloutir : nous aurions alors une explication des motifs qui le font agir, et la clef d'un caractère aussi extraordinaire ; mais comme cela aurait choqué une des trois unités, nous le voyons pour la première fois au moment où il sort de la question et où, conduit dans le palais du Doge, il se meurt de désespoir de quitter sa nouvelle prison. Aussi éprouvons-nous plus d'étonnement que de sympathie quand nous apprenons que cet homme n'est ainsi torturé que par suite de son ardent amour pour sa patrie. JEFFREY.

leine longtemps suspendue, et, frappant de nouveau les ondes avec vigueur, écartant les flots d'écume qui m'entouraient, je poursuivais ma route avec la légèreté d'un oiseau de la mer. — J'étais alors enfant.

Le Garde. Soyez homme maintenant, jamais la fermeté virile ne vous fut plus nécessaire.

Jac. Fosc. (*regardant par la fenêtre*). Ma belle, mon unique Venise! — c'est maintenant que je respire! Comme ta brise, ta brise de l'Adriatique éventa ma face! Il y a dans le soufflé des airs un charme natal qui est doux à mes veines, qui rafraîchit et calme mon sang! Quelle différence avec les vents brûlants des horribles Cyclades, qui hurlaient à Candie autour de mon cachot, et me faisaient défaillir!

Le Garde. La couleur revient sur vos joues : que le ciel vous donne la force de supporter ce que l'on peut encore vous faire souffrir! Je ne puis y penser sans frémir.

Jac. Fosc. Sans doute, ils ne me banniront plus? — non, — non, qu'ils me torturent; j'ai encore de la force.

Le Garde. Avouez, et vous ne serez plus mis à la question.

Jac. Fosc. J'ai avoué une première fois, — une seconde : deux fois ils m'ont exilé.

Le Garde. Et à la troisième ils vous tueront.

Jac. Fosc. Qu'ils me tuent! pourvu que je sois enterré au lieu de ma naissance! j'aime mieux n'être ici que poussière que de vivre partout ailleurs!

Le Garde. Comment pouvez-vous tant aimer le sol qui vous hait?

Jac. Fosc. Le sol! — oh! non! ce sont les enfants du sol qui me persécutent; mais ma terre natale me recevra comme une mère dans ses bras. Je ne demande qu'un tombeau vénitien, un cachot, tout ce qu'on voudra, pourvu que ce soit ici.

Un officier entre.

L'Officier. Amenez le prisonnier.

Le Garde. Seigneur, vous entendez l'ordre.

Jac. Fosc. Oui, je suis accoutumé à de tels ordres; c'est la troisième fois qu'ils m'ont torturé : — prête-moi donc ton bras!

L'Officier. Prenez-le mien; mon devoir est d'être auprès de votre personne.

Jac. Fosc. Vous! — c'est vous qui avez présidé hier à mon supplice; — arrière! — je marcherai seul!

L'Officier. Comme il vous plaira, seigneur; ce n'est pas moi qui avais signé la sentence; mais je n'ai pas osé désobéir au Conseil quand il m'a commandé... —

Jac. Fosc. De m'étendre sur leur effroyable instrument. Je t'en prie, ne me touche pas, — c'est-à-dire pas encore : ils ne tarderont pas à renouveler cet ordre; jusque-là, tiens-toi loin de moi! Quand je regarde ta main mon sang se fige, mes membres frissonnent au pressentiment de tortures nouvelles, et une sueur glacée couvre mon front, comme si... — mais marchons. J'ai supporté ces tourments, — je puis les supporter encore. — Quel aspect a mon père?

L'Officier. Son aspect accoutumé.

Jac. Fosc. Il en est ainsi de la terre, du firmament, de la mer azurée, de notre cité brillante, de ses édifices, de la gaieté de ses places publiques; en cet instant même le joyeux murmure de la foule arrive jusqu'ici, ici, dans ces salles où des inconnus gouvernent, où des inconnus sans nombre sont jugés et immolés en silence; — tout a conservé le même aspect, tout, jusqu'à mon père! rien ne sympathise avec Foscari, pas même un Foscari! — Seigneur, je vous suis.

Jacopo Foscari et l'officier sortent. — Memmo entre avec un autre sénateur.

Mem. Il est parti; — nous sommes venus trop tard. — Pensez-vous que les Dix siégeront longtemps aujourd'hui?

Le Sén. On dit que le prisonnier est on ne peut plus endurci, et persiste dans son premier aveu; mais je n'en sais pas davantage.

Mem. C'est déjà beaucoup; les secrets de ces salles terribles nous sont cachés à nous, les premiers nobles de la République, comme ils le sont au peuple.

Le Sén. Si l'on en excepte les vagues rumeurs, qui, pareilles à ces contes de revenants débités dans le voisinage des châteaux en ruines, — n'ont jamais été prouvées ni totalement niées, — les actes réels du gouvernement sont aussi peu connus que les impénétrables mystères de la tombe.

Mem. Mais avec le temps nous faisons un pas vers la connaissance de ces secrets, et j'espère bien faire un jour partie des décemvirs.

Le Sén. Ou devenir Doge?

Mem. Non, si je puis l'éviter.

Le Sén. C'est le premier poste de l'État; de nobles aspirants peuvent légitimement y aspirer, et légitimement l'obtenir.

Mem. Je le leur abandonne; quoique né noble, mon intention est limitée : j'aimerais mieux être une des unités qui composent le Conseil impérial et collectif des Dix, que de briller isolément, magnifique zéro. — Qui vient ici? La femme de Foscari!

Marina entre accompagnée d'une suivante.

Mar. Quoi! personne? — Je me trompe, ils sont encore deux; mais ce sont des sénateurs.

Mem. Très-noble dame, commandez-nous.

Mar. Moi commander! — Hélas! ma vie a été une longue supplication, et inutile encore.

Mem. Je vous comprends; mais je ne dois pas répondre.

Mar. (*avec énergie*). Il est vrai, nul ici ne doit répondre, sinon sur le cheval; nul ne doit questionner, excepté ceux... —

Mem. (*l'interrompant*). Noble dame¹, songez où vous êtes en ce moment.

Mar. Où je suis! — Dans le palais du père de mon époux. —

Mem. Le palais du Doge.

Mar. Et la prison de son fils; — c'est vrai, je ne l'ai point oublié, et à défaut d'autre souvenir plus proche et plus amer, je remerciais l'illustre Memmo de me rappeler les plaisirs de ce lieu.

¹ C'était une Contarini, « fille d'une maison qui, parmi ses ancêtres coulés en bronze monumental, comptait déjà huit Doges. » ROGERS.

Mem. Soyez calme.

Mar. (*levant les yeux vers le ciel*). Je le suis ; mais , ô toi , Dieu éternel , peux-tu demeurer calme en présence d'un monde tel que celui-ci ?

Mem. Votre mari peut encore être acquitté.

Mar. Il l'est dans le ciel ; je vous en prie , sénateur , ne me parlez pas de cela ; vous êtes un homme en place , le Doge aussi ; il a maintenant un fils , moi un époux en jugement ; ils sont là , ou du moins ils y étaient il y a une heure , face à face , le juge et l'accusé . Le condamnera-t-il ?

Mem. J'espère que non .

Mar. Mais , s'il ne le fait pas , il s'en trouvera qui les condamneront tous deux .

Mem. Ils le peuvent .

Mar. Et chez eux la puissance et la volonté ne font qu'un en perversité : — mon époux est perdu !

Mem. Il n'en est rien , la justice est juge à Venise .

Mar. Si cela était , il n'y aurait plus de Venise aujourd'hui ; mais qu'elle vive , pourvu que les bons ne meurent qu'à l'heure où la nature les appellera ; mais les Dix vont plus vite qu'elle , et nous devons obéir . (*Un faible cri se fait entendre*.) Ah ! — un cri de douleur !

Le Sén. Écoutons .

Mem. C'est un cri de... —

Mar. Non , non , ce n'est pas de mon époux , — de Foscarì !

Mem. C'était la voix... —

Mar. Ce n'était pas la sienne ! Non ; lui pousser un cri ! cela serait bon pour son père ; mais lui ! — lui ! — il mourra en silence .

Un nouveau cri de douleur .

Mem. Quoi ! encore !

Mar. C'est sa voix ! à ce qu'il m'a semblé : je ne puis le croire . S'il faiblissait , je ne cesserais pas de l'aimer ; — mais — non , — non , — non . — Ce doit être une effroyable torture que celle qui lui a arraché un gémissement

Le Sén. Sensible comme vous l'êtes aux maux de votre époux , voudriez-vous donc qu'il supportât en silence des douleurs au-dessus des forces d'un mortel ?

Mar. Nous avons tous nos tortures à souffrir . Quand on devrait priver de la vie et le Doge et son fils , je n'ai pas laissé stérile l'illustre maison des Foscarì ; quoi qu'ils puissent endurer en quittant la vie , j'en ai enduré autant en la donnant à ceux qui leur succéderont ; mais c'étaient des tortures joyeuses que les miennes ; et pourtant elles étaient assez déchirantes pour m'arracher des cris ; mais je n'en ai point poussé , car j'espérais mettre au jour des héros , et je ne voulais pas les accueillir avec des larmes .

Mem. Tout est redevenu silencieux .

Mar. Tout est fini peut-être ; mais non , il a rappelé son énergie , et maintenant il brave ses bourreaux .

Un officier entre précipitamment .

Mem. Eh bien ! ami , que cherchez-vous ?

L'Off. Un médecin . Le prisonnier s'est évanoui .

L'officier sort .

Mem. Madame , il vaudrait mieux vous retirer .

Le Sén. Je vous en prie , retirez-vous .

Mar. Laissez-moi ; je veux aller le secourir .

Mem. Vous ! Rappelez-vous , madame , que l'entrée de ces salles est interdite à tout autre qu'aux Dix et à leurs familiers .

Mar. Oui ; je sais que nul de ceux qui entrent là n'en sort comme il y est entré , — que beaucoup n'en sortent jamais ; mais on ne m'empêchera pas d'y pénétrer .

Mem. Hélas ! c'est vous exposer à un dur refus et à des délais plus cruels encore .

Mar. Qui m'en empêchera ?

Mem. Ceux dont c'est le devoir .

Mar. C'est leur devoir de fouler aux pieds tout sentiment d'humanité , tous les liens qui rattachent l'homme à l'homme ; de rivaliser avec les démons , qui un jour les récompenseront par d'innombrables tortures ! Cependant je passerai... —

Mem. C'est impossible .

Mar. C'est ce que nous verrons . Le désespoir défie le despotisme lui-même . Il y a quelque chose dans mon cœur qui me ferait passer à travers les lances hérissées d'une armée . Penses-tu donc qu'il suffise de quelques geôliers pour m'arrêter ? Laisse-moi passer ; nous sommes dans le palais du Doge ; je suis la femme de son fils , de son fils innocent , et ils l'entendront de ma bouche .

Mem. Vous ne ferez qu'exaspérer davantage ses juges .

Mar. Que sont des juges qui se laissent aller à la colère ? Qu'on me laisse passer .

Marina sort .

Le Sén. Je la plains !

Mem. C'est l'acte du désespoir : elle ne sera pas admise sur le seuil !

Le Sén. Et lors même qu'elle le serait , elle ne peut sauver son époux . Mais voici l'officier de retour

L'officier traverse la scène accompagné d'une autre personne .

Mem. Je ne croyais pas que les Dix fussent capables même de ce mouvement de compassion , ou permis- sent qu'on secourût le patient .

Le Sén. De la compassion ! En est-il à rappeler au sentiment , l'infortuné trop heureux d'échapper à la mort par l'évanouissement , dernière ressource de la nature contre la tyrannie de la douleur ?

Mem. Je m'étonne qu'ils ne le condamnent pas sur le-champ .

Le Sén. Ce n'est pas là leur politique : ils veulent le laisser vivre , parce qu'il ne craint pas la mort ; et le bannir , parce que , hormis son pays natal , toute la terre n'est pour lui qu'une vaste prison , et que chaque souffle d'air étranger qu'il respire est un poison lent qui le consume sans le tuer .

Mem. Plus d'une preuve confirme ses crimes ; mais il ne les avoue pas .

Le Sén. Il n'y a contre lui d'autre preuve que la lettre qu'il dit avoir adressée au duc de Milan , dans le but avoué qu'elle tomberait entre les mains du sénat , et qu'on le ramènerait à Venise .

Mem. En qualité d'accusé ?

Le Sén. Oui; mais dans son pays; et, de son propre aveu, c'est tout ce qu'il demandait¹.

Mem. L'accusation de corruption a été prouvée.

Le Sén. Pas clairement, et l'accusation d'homicide a été annulée par la confession faite à son lit de mort par Nicolas Erizzo, meurtrier du dernier président du Conseil des Dix².

Mem. Pourquoi alors ne pas l'acquitter?

Le Sén. C'est ce dont ils auront à répondre; car il est bien connu qu'Almoro Donato, comme je l'ai dit, fut tué par Erizzo, dans un but de vengeance particulière.

Mem. Il faut qu'il y ait quelque chose de plus dans cet étrange procès que ne le révèlent les crimes apparents de l'accusé. — Mais voici deux membres du Conseil des Dix; retirons-nous.

Memmo et le sénateur sortent.

LOREDANO et BARBARIGO entrent.

Barb. On a été trop loin, croyez-moi; il n'était pas convenable de laisser continuer la procédure dans un tel moment.

Lor. Ainsi donc, le Conseil des Dix doit se séparer, et la justice s'arrêter dans son cours, parce qu'une femme sera venue s'introduire au milieu de nos délibérations?

Barb. Non, ce n'est pas pour ce motif; vous avez vu l'état du prisonnier.

Lor. N'est-il pas revenu à lui?

Barb. Oui, pour succomber encore à la moindre torture nouvelle.

Lor. C'est ce qu'on n'a point essayé.

Barb. Vous avez tort de vous en plaindre; la majorité du Conseil était contre vous.

Lor. Grâce à vous, seigneur, et au vieux Doge imbécile, qui avez ajouté vos voix à celles qui l'ont emporté sur la mienne.

Barb. Je suis juge; mais j'avoue que cette partie de mes austères fonctions qui prescrit la question, et nous oblige d'être témoins de ses douloureuses tortures, me fait désirer... —

Lor. Quoi?

Barb. Que vous éprouviez quelquefois ce que j'éprouve toujours en pareille occasion.

Lor. Allez, vous êtes un enfant, aussi infirme dans vos sentiments que dans vos résolutions, changeant

au moindre soufle, ébranlé par un soupir, ému par une larme; — admirable juge pour Venise! digne homme d'État pour partager ma politique!

Barb. Il n'a point versé de larmes.

Lor. Deux fois il a poussé un cri.

Barb. Un saint n'eût pu s'empêcher d'en faire autant, même avec la couronne céleste devant les yeux, s'il eût été soumis à la cruauté ingénieuse qu'on a déployée contre lui; mais il n'a pas crié pour implorer la pitié; pas une parole, pas un gémissement ne lui ont échappé; ces deux cris n'avaient rien de suppliant; la douleur les arrachait, et nulle prière ne les a suivis.

Lor. Il a plusieurs fois murmuré entre ses dents des paroles inarticulées.

Barb. C'est ce que je n'ai point entendu; vous étiez plus près de lui.

Lor. Je l'ai entendu.

Barb. Il m'a semblé, à ma grande surprise, que vous étiez saisi de compassion; car, lorsqu'il s'est évanoui, vous avez été le premier à demander pour lui des secours.

Lor. Je craignais que cet évanouissement ne fût le dernier.

Barb. Et ne vous ai-je pas entendu dire souvent que vous ne souhaitiez rien tant que sa mort et celle de son père?

Lor. S'il meurt innocent, c'est-à-dire sans avouer son crime, il sera regretté.

Barb. Eh! quoi! voudriez-vous donc tuer aussi sa mémoire?

Lor. Voudriez-vous que sa fortune passât à ses enfants? C'est ce qui doit avoir lieu s'il meurt sans être flétri.

Barb. Quoi! guerre aussi à ses enfants!

Lor. Et à toute sa race, jusqu'à l'anéantissement des siens ou des miens.

Barb. Et la cruelle agonie de son épouse pâlissante, et l'expression convulsive et contrainte du front majestueux et fier de son vieux père, dont la douleur se trahissait à de rares intervalles par un léger frémissement, ou par une grosse larme, essuyée bientôt pour faire place à une austère sérénité; tout cela n'a pu vous émouvoir!

Loredano sort.

Il est silencieux dans sa haine, comme Foscari l'é-

¹ Nuit et jour rêvant au passé, songeant au présent, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Ses regrets, son impatience augmentaient; son désir de revoir sa patrie devint un délire; il résolut de la revoir, dût-il lui en coûter la vie. Il écrivit une lettre adressée au duc de Milan (dont le nom, depuis si illustre, serait resté éternellement obscur, sans le caprice d'une branche de chêne qui décida de sa destinée), implorant son influence auprès de l'état de Venise. Il eut soin d'égarer cette lettre afin qu'on la trouvât. ROGERS.

Ce duc de Milan était François Sforce. Son père travaillait aux champs lorsque quelques soldats passant par là lui proposèrent de l'enrôler. — « Laissez-moi jeter ma pioche dans ce chêne, dit-il, et si elle reste suspendue je vous suivrai. » Elle resta, et le paysan, qui y vit un présage, s'enrôla. Il devint successivement soldat, général, prince, et son petit-fils, se promenant dans son palais de Milan, disait à Paul Jovius : — « Vous voyez bien ces gardes et cette grandeur; je dois tout cela à la branche

de chêne où resta attachée la pioche de mon grand-père. »

² La sentence extraordinaire prononcée contre lui existe encore dans les archives de Venise; elle est rédigée en ces termes : « Giacomo Foscari, accusé du meurtre d'Hermolao Donato, a été arrêté et interrogé; et, d'après les témoignages, les circonstances et les pièces du procès, il paraît évidemment coupable dudit crime; néanmoins, par suite de ses obstinations et des enchantements et sortilèges qu'il possède, il n'a point été possible d'obtenir de lui la vérité, qui résulte d'ailleurs des témoignages et des pièces écrites : car lorsqu'il était attaché à la corde, il n'a laissé échapper ni un murmure ni un gémissement, mais il a murmuré en lui-même quelques paroles impossibles à distinguer; cependant, comme l'honneur de l'État le requiert, il a été condamné à être banni dans l'île de Candie. » Croirait-on que, le véritable assassin ayant été déconvert dans la suite, on ne révoqua pas cette cruelle et injuste sentence? Voyez les *Esquisses de l'Histoire de Venise*, t. II, p. 97.

taut dans ses souffrances ; et l'infortuné m'a plus ému par son silence que mille cris n'auraient pu faire. Quelle scène affreuse quand son épouse désolée s'est précipitée dans la salle de notre tribunal, et a vu ce que nous pouvions à peine regarder, tout accoutumés que nous sommes à de tels spectacles ! Je ne dois plus penser à cela, de peur que la compassion pour nos ennemis ne me fasse oublier leurs injures antérieures, et perdre le fruit de la vengeance que Loredano médite pour lui et pour moi ; mais la mienne se contenterait de moindres représailles que celles dont il a soif, et je voudrais modérer sa haine trop profonde par des pensées plus indulgentes ; mais du moins Foscari a obtenu maintenant quelque répit, accordé sur la demande des anciens du Conseil, émus sans doute par la présence sordaine de sa femme au milieu de nous, et par le spectacle de ses souffrances. — Mais les voici ; quel air de faiblesse et d'abattement ! Je n'ai pas le courage de les regarder en cet état douloureux : partons, et essayons d'adoucir Loredano.

Barbarigo sort.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

Une salle du palais ducal.

LE DOGE et un SÉNATEUR.

Le Sén. Vous plaît-il de signer le rapport maintenant, ou préférez-vous le renvoyer à demain ?

Le Doge. Maintenant ; je l'ai parcouru hier : il n'y manque plus que la signature : donnez-moi la plume. (*Le Doge s'assied et signe.*) — Voilà, seigneur !

Le Sén. (*regardant le papier.*) Vous avez oublié de signer.

Le Doge. Je n'ai pas signé ? Ah ! je m'aperçois que l'âge affaiblit ma vue ; je n'avais pas remarqué qu'il n'y avait pas d'encre à ma plume.

Le Sén. (*mettant de l'encre à la plume et plaçant le papier devant le Doge.*) Votre main tremble aussi, seigneur : permettez, comme cela... —

Le Doge. C'est fini, je vous remercie.

Le Sén. Ainsi, l'acte ratifié par vous et par les Dix donne la paix à Venise.

Le Doge. Il y a bien des années qu'elle n'en a joui : puisse-t-il s'en écouler autant avant qu'elle reprenne les armes !

Le Sén. Voilà bientôt trente-quatre ans de guerres presque continuelles avec les Turcs et les états d'Italie. La République avait besoin de quelque repos.

Le Doge. Sans doute : je l'ai trouvée reine de l'océan et je la laisse souveraine de la Lombardie ; j'ai la consolation d'avoir ajouté à son diadème les joyaux de Brescia et de Ravenne, Créma et Bergame lui appartiennent également ; c'est ainsi que son empire sur terre s'est étendu sous mon règne, tandis qu'elle n'a rien perdu de sa domination sur mer.

Le Sén. C'est très-vrai, et vous méritez la reconnaissance de la patrie

Le Doge. Peut-être.

Le Sén. Sa gratitude devrait se manifester.

Le Doge. Je ne me suis pas plaint, seigneur.

Le Sén. Mon prince, pardonnez.

Le Doge. Pourquoi ?

Le Sén. Mon cœur saigne pour vous.

Le Doge. Pour moi, seigneur ?

Le Sén. Et pour votre... —

Le Doge. Arrêtez !

Le Sén. Je parlerai, seigneur : je vous ai, ainsi qu'à toute votre maison, trop d'obligations passées et actuelles, pour ne pas m'intéresser vivement au sort de votre fils.

Le Doge. Cela entre-t-il dans les devoirs de votre commission ?

Le Sén. Quoi ! seigneur ?

Le Doge. Ce bavardage sur des choses que vous ignorez. Mais le traité est signé ; rapportez-le à ceux qui vous ont envoyé.

Le Sén. J'obéis. Le Conseil m'avait également chargé de vous prier de vouloir bien fixer une heure pour sa convocation.

Le Doge. Dites-leur que ce sera quand il leur plaira, en ce moment même si cela leur convient : je suis le serviteur de l'État.

Le Sén. Ils voudraient vous laisser le temps de prendre quelque repos.

Le Doge. Je n'en ai pas besoin ; je ne veux pas que mon repos fasse perdre une heure à l'État. Qu'ils se rassemblent quand ils voudront ; on me trouvera où je dois être et *tel* que j'ai toujours été.

Le sénateur sort. — *Le Doge* reste silencieux. — *Un serviteur* entre.

Le Serv. Prince !

Le Doge. Parlez.

Le Serv. L'illustre dame Foscari demande une audience.

Le Doge. Faites-la entrer. Pauvre Marina !

Le serviteur sort. — *Le Doge* reste silencieux comme auparavant. — *Marina* entre.

Mar. Mon père, je vous importune. Vous désiriez peut-être rester seul ?

Le Doge. Il n'y a point d'importunité de votre part, mon enfant. Vous pouvez disposer de mon temps quand l'État ne le réclame pas.

Mar. Je désirais vous parler de lui.

Le Doge. De votre époux ?

Mar. Et de votre fils.

Le Doge. Poursuivez, ma fille.

Mar. J'avais obtenu des Dix la permission de rester auprès de mon époux pendant un certain nombre d'heures.

Le Doge. Vous l'aviez obtenue.

Mar. Elle est révoquée.

Le Doge. Par qui ?

Mar. Par les Dix. — Quand nous sommes arrivés au pont des Soupirs, que je me disposais à passer avec Foscari, le sombre gardien ne m'a pas permis d'aller plus loin. Un messager a été envoyé aux Dix ; mais la Cour n'étant plus en séance, et aucune permission écrite ne m'ayant été donnée, on m'a renvoyée

en me disant que, jusqu'à la réunion prochaine du haut tribunal, les murs de la prison doivent continuer à nous séparer.

Le Doge. En effet, dans la précipitation avec laquelle la Cour s'est ajournée, on a omis cette formalité; et jusqu'à ce qu'elle se réunisse, il est douteux que l'on fasse droit à votre demande.

Mar. Jusqu'à ce qu'elle se réunisse! Et quand ils se réuniront, ils le livreront de nouveau à la torture; et c'est par le renouvellement de son supplice que, lui et moi, nous devons acheter l'entrevue du mari et de la femme, ce lien le plus saint qui soit sous le ciel. — O Dieu! peux-tu voir cela?

Le Doge. Mon enfant! — mon enfant!

Mar. (brusquement). Ne m'appellez pas votre enfant; vous n'aurez bientôt plus d'enfant; vous n'en méritez pas, vous qui pouvez parler aussi tranquillement d'un fils dans des circonstances qui feraient verser des larmes de sang à des Spartiates! Ceux-ci, il est vrai, ne pleuraient pas leurs fils morts sur le champ de bataille, mais il n'est pas écrit qu'ils les laissaient périr pièce à pièce sans étendre la main pour les sauver!

Le Doge. Vous me voyez : je ne puis pleurer; — je le voudrais; mais si chacun des cheveux blancs qui sont sur ma tête était une jeune vie, si cette toque ducale était le diadème de la terre, si cet anneau ducal, avec lequel j'ai épousé la mer, était un talisman capable d'imposer silence à ses vagues, eh bien! je donnerais tout cela pour lui.

Mar. Il n'en faudrait pas tant pour le sauver.

Le Doge. Cette réponse prouve que vous ne connaissez pas Venise. Hélas! comment la connaissez-vous? Elle ne se connaît pas elle-même avec tous ses mystères. Écoutez-moi : ceux qui en veulent à Foscari n'en veulent pas moins à son père; la ruine du père ne sauverait pas le fils; ils visent au même but par des moyens divers, et ce but est... — mais ils n'ont pas encore vaincu.

Mar. Ils vous ont écrasés tous deux.

Le Doge. Pas encore, — je vis.

Mar. Et votre fils, combien de temps vivra-t-il?

Le Doge. Malgré tout ce qui s'est passé, j'espère qu'il vivra autant d'années et plus heureux que son père. L'imprudent jeune homme, dans l'impatience de femme qu'il avait de revoir sa patrie, a tout détruit avec cette fatale lettre qu'on a interceptée; ce fut un grand crime que je ne puis nier ni excuser : comme père ou comme doge. S'il avait pris patience encore un peu de temps dans son exil à Candie, j'avais des espérances, — il les a toutes éteintes. — Il faut qu'il retourne...

Mar. En exil?

Le Doge. Je l'ai dit.

Mar. Et ne puis-je l'accompagner?

Le Doge. Vous savez que cette demande vous a été refusée deux fois par le conseil des Dix; il n'est pas probable que votre troisième requête soit écoutée, maintenant qu'une aggravation d'offense de la part de votre époux rend ses juges plus sévères encore.

Mar. Sévères! dites atroces! Ces vieux démons hu-

main avec un pied dans la tombe, des yeux éteints qui ne connaissent d'autres larmes que celles d'une caducité imbécile, avec leurs cheveux blancs, longs et rares, leurs mains tremblantes, des têtes aussi faibles que leurs cœurs sont durs, ils jurent, ils cabalent, ils disposent de la vie des hommes, comme si la vie n'avait pas plus de prix à leurs yeux que la sensibilité de leurs longtemps amortie dans leurs âmes maudites.

Le Doge. Vous ne savez pas... —

Mar. Je sais, — oui, je sais, — et vous devez le savoir comme moi, — que ce sont des démons; autrement, comment des hommes nés des flancs de la femme, et qui ont sucé son lait, qui ont aimé, ou du moins ont parlé d'amour, qui ont uni leurs mains par des serments sacrés, — qui ont fait danser leurs petits-enfants sur leurs genoux, ou peut-être ont pleuré leurs douleurs, leurs dangers, ou leur mort; qui ont, ou du moins avaient l'apparence humaine, comment auraient-ils pu en agir comme ils l'ont fait avec les vôtres, et avec vous-même, qui les soutenez?

Le Doge. Je vous pardonne, car vous ne savez pas ce que vous dites.

Mar. Vous, vous le savez; mais vous ne sentez rien. —

Le Doge. J'ai eu tant à supporter, que les paroles ont cessé de faire impression sur moi.

Mar. Oh! sans doute, vous avez vu couler le sang de votre fils, et votre chair n'a pas tressailli : après cela, que sont les paroles d'une femme? elles ne peuvent pas plus vous émouvoir que ses larmes.

Le Doge. Femme, cette douleur bruyante, je te le dis, n'est rien, comparée à celle qui... — mais je te plains, ma pauvre Marina!

Mar. Plains mon mari, ou je ne veux pas de ta compassion; plains ton fils! Toi plaindre! c'est un mot étranger à ton cœur; — comment est-il venu sur tes lèvres?

Le Doge. Je supporte ces reproches, bien qu'ils soient injustes. Si tu pouvais seulement lire... —

Mar. Ce n'est pas sur ton front, ni dans tes yeux, ni dans tes actes; — où donc pourrais-je voir cette sympathie? où est-elle?

Le Doge. (montrant du doigt la terre). Là!

Mar. Dans la terre?

Le Doge. Où je serai bientôt : quand elle pèsera sur ce cœur, bien plus légère, malgré le marbre dont elle sera chargée, que la pensée qui maintenant l'opprime, tu me connaîtras mieux.

Mar. Êtes-vous donc en effet si digne de pitié?

Le Doge. De pitié! nul n'accolera jamais à mon nom ce mot avilissant dont les hommes aiment à voiler leur orgueil triomphant : mon nom, en tant que je l'ai porté, restera ce qu'il était quand je l'ai reçu.

Mar. Sans les malheureux enfants de celui que tu ne peux ou ne veux pas sauver, ce nom finirait avec toi.

Le Doge. Plût au ciel! Il eût mieux valu, et pour lui et pour moi, qu'il ne fût jamais né : — j'ai vu notre maison déshonorée.

Mar. C'est faux! jamais cœur plus noble que le sien, plus sincère, plus fidèle, plus aimant, plus loyal, ne

battit dans une poitrine d'homme. Je ne changerais pas mon époux exilé ; persécuté , mutilé , opprimé , mais non avili , écrasé , abattu , mort ou vivant , contre le plus grand prince ou paladin de l'histoire ou de la fable , quand il m'offrirait avec sa main l'empire du monde. Déshonoré ! lui déshonoré ! je te le dis , ô Doge ! c'est Venise qui est déshonorée ! si le nom de mon époux doit faire son plus grand titre de honte , à elle , c'est à cause de ce qu'il souffre , et non de ce qu'il a fait : c'est vous tous qui êtes des traîtres et des tyrans ! — Si vous aimiez votre pays comme cette victime qui passe en chancelant du cachot à la torture , et se soumet à tout plutôt qu'à l'exil , vous vous jetteriez à ses pieds et vous lui demanderiez le pardon de votre effroyable crime.

Le Doge. Il était en effet tout ce que vous avez dit. La mort des deux fils que le ciel m'a enlevés m'a été moins douloureuse que le déshonneur de Jacopo.

Mar. Encore ce mot !

Le Doge. N'a-t-il pas été condamné ?

Mar. Ne condamne-t-on que des coupables ?

Le Doge. Le temps peut réhabiliter sa mémoire ; — j'aime à l'espérer. Il fut mon orgueil , mon... — mais maintenant tout est inutile ; — je ne suis pas sujet à répandre des larmes , et pourtant j'ai pleuré de joie à sa naissance ; ces pleurs étaient un sinistre augure.

Mar. Je dis qu'il est innocent ! et ne le fût-il pas , notre sang et nos proches doivent-ils nous renier dans ce fatal moment ?

Le Doge. Je ne l'ai point renié ; mais j'ai d'autres devoirs que ceux d'un père , devoirs dont l'État ne m'a pas dispensé ; deux fois je l'ai demandé , deux fois on me l'a refusé. Il faut donc que je les remplisse¹.

Un domestique entre.

Le Dom. Un message des Dix.

Le Doge. Qui en est porteur ?

Le Dom. Le noble Loredano.

Le Doge. Lui ! — Faites-le entrer.

Le domestique sort.

Mar. Dois-je me retirer ?

Le Doge. Peut-être n'est-ce pas nécessaire , s'il s'agit de votre époux ; sinon... — (*A Loredano qui entre.*) Eh bien ! seigneur , quel est votre bon plaisir ?

Le Doge. Je vous apporte celui des Dix.

Le Doge. Ils ont bien choisi leur envoyé.

Lor. C'est leur choix qui m'amène ici.

Le Doge. Cela fait honneur à leur discernement , non moins qu'à leur courtoisie. — Poursuivez

Lor. Nous avons décidé...

Le Doge. Nous ?

Lor. Les Dix , assemblés en conseil.

Le Doge. Quoi ! se sont-ils réunis de nouveau sans me le faire savoir ?

Lor. Ils désiraient épargner votre sensibilité , non moins que votre âge.

Le Doge. Voilà qui est nouveau ; quand leur est-il arrivé d'épargner l'un ou l'autre ? Je ne les en remercie pas moins.

Lor. Vous savez qu'ils ont le pouvoir d'agir à leur discrétion , soit en présence du Doge , soit en son absence.

Le Doge. Il y a bien des années que j'ai appris cela , longtemps avant de devenir Doge ou d'avoir rêvé à une telle promotion. Vous n'avez pas besoin , seigneur , de me donner des leçons ; je siégeais au Conseil que vous n'étiez encore qu'un jeune patricien.

Lor. Oui , du temps de mon père. Je le lui ai entendu dire ainsi qu'à l'amiral son frère. Votre altesse peut se les rappeler ; tous deux sont morts subitement.

Le Doge. Si cela est , il vaut mieux mourir ainsi que de prolonger une vie douloureuse.

Lor. Sans doute ; mais en général , les hommes sont bien aises de vivre leur temps.

Le Doge. Et n'ont-ils pas vécu le leur ?

Lor. La tombe le sait : ils sont morts , comme j'ai dit , subitement.

Le Doge. Qu'y a-t-il à cela de si étrange , qu'il vous faille répéter ce mot avec emphase ?

Lor. Loin de me sembler étrange , aucune mort ne m'a jamais paru plus naturelle que la leur. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Le Doge. Que voulez-vous que je pense à propos de mortels ?

Lor. Qu'ils ont de mortels ennemis.

Le Doge. Je vous entends ; vos pères ont été les miens , et vous êtes leur héritier en tout.

Lor. Vous savez mieux que personne si j'ai raison de l'être.

Le Doge. Je le sais. Vos pères furent mes ennemis , et je sais qu'il a circulé sur moi des rumeurs mensongères ; j'ai lu aussi leur épitaphe , dans laquelle leur mort est attribuée au poison. Elle est probablement aussi vraie que la plupart des épitaphes ; mais ce n'en est pas moins une fable.

Lor. Qui ose dire cela ?

Le Doge. Moi ! — Il est vrai que vos pères furent mes ennemis , aussi acharnés que peut l'être leur fils ; je fus aussi le leur ; mais mon hostilité fut ouverte et déclarée : jamais je n'eus recours au complot dans le Conseil , aux cabales dans la République ; jamais je n'entrepris rien en secret contre leur vie par le fer ou le poison. La preuve , c'est que vous vivez.

Lor. Je ne craignais rien.

¹ L'intérêt de la pièce repose sur des sentiments si particuliers à un seul individu , si bizarres , si excentriques , qu'ils n'excitent aucune sympathie ; tout le drame roule sur des incidents qui ne sont ni touchants ni naturels. Le jeune Foscari subit deux fois la torture (le premier n'est qu'un interrogatoire , il consent à passer pour traître à sa patrie afin d'être retiré de son exil ; enfin , il meurt victime de ce regret qui ne peut être satisfait. Cependant le vieux Foscari assiste , enveloppé dans un profond

silence , au supplice de son fils , craignant de montrer la moindre compassion pour son sort , réprimant tout regard , tout geste , toute parole de pitié , tant est grand l'effroi que lui inspire le conseil des Dix , gouverné par un certain Loredano , que personnellement connaît , et qui lui fait faire tomber dans ses filets le père et le fils , malgré leur obéissance passive à tous ses ordres.

JEFFREY.

Le Doge. Vous n'avez aucun motif de me craindre, étant ce que je suis ; mais si j'étais tel que vous me représentez, il y a longtemps que vous seriez hors d'état de craindre. Continuez à me haïr ; je ne m'en inquiète guère.

Lor. Je ne savais pas encore que la vie d'un noble de Venise fût en danger par le seul fait de la colère d'un Doge, en supposant qu'elle procède par des moyens patents.

Le Doge. Mais moi, seigneur, je suis, ou du moins j'ai été quelque chose de plus qu'un simple Doge, par mon sang, mon caractère et les ressources dont je dispose ; ils ne l'ignoraient pas ceux qui redoutaient mon élection, et qui depuis ont tout tenté pour m'abattre. Soyez persuadé que si avant ou depuis cette époque vous aviez à mes yeux valu la peine qu'on cherchât à obtenir votre absence, un mot de moi eût suscité contre vous des gens qui vous eussent réduit à rien. Mais j'ai toujours agi avec le plus grand scrupule légal, et ce scrupule n'a pas en seulement les lois pour objet, malgré l'extension que vous leur avez donnée (et ici je ne vous considère que comme une voix sur les Dix), extension dont j'aurais pu abuser dans l'intérêt de mon autorité si j'eusse été enclin à la violence ; mais, comme je le disais, je me suis conformé avec le respect d'un prêtre pour l'autel, même aux dépens de mon sang, de mon repos, de ma sûreté, de tout, hormis de mon honneur, à tous vos décrets, à tout ce qui intéressait la gloire et le bien-être de l'État. Maintenant, seigneur, remplissez votre commission.

Lor. Les Dix, jugeant inutile de recourir de nouveau à la question, ou de continuer le procès, lequel ne tend qu'à manifester l'obstination du coupable, renoncent à appliquer strictement la loi qui prescrit la torture jusqu'à confession pleine et entière ; et considérant que le prisonnier a en partie avoué son crime en ne désavouant pas la lettre adressée au duc de Milan, le Conseil a décidé que Jacopo Foscari retournera au lieu de son exil, dans la même galère qui l'a amené ici.

Mar. Dieu soit loué ! Du moins ils ne le traîneront plus devant cet horrible tribunal. Que ne puis-je l'amener à penser comme moi ! ce qu'il y aurait à mes yeux de plus heureux, non-seulement pour lui, mais pour tous ceux qui habitent ici, ce serait de fuir loin d'une telle patrie.

Le Doge. Ma fille, ce n'est point là penser en Vénitienne.

Mar. Non, c'est une pensée trop humaine. Pourrai-je partager son exil ?

Lor. Les Dix n'ont rien décidé à cet égard.

Mar. Je le pensais ; cela eût été trop humain ; mais il n'y a point d'interdiction à cet égard ?

Lor. Il n'en a point été question.

Mar. (au Doge). En ce cas, mon père, vous pouvez m'obtenir ou m'accorder cette faveur. (*A Loredano.*) Vous, seigneur, vous ne vous opposerez point sans doute à ce que j'accompagne mon époux ?

Le Doge. Je tâcherai.

Mar. (à Loredano). Et vous, seigneur ?

Lor. Madame, il ne m'appartient pas d'anticiper sur le bon plaisir du tribunal.

Mar. Le bon plaisir ! Quel mot pour désigner des décrets de... —

Le Doge. Ma fille, savez-vous en présence de qui vous parlez ?

Mar. En présence d'un prince et de son sujet.

Lor. Son sujet !

Mar. Oh ! cela vous fait mal. — Eh bien ! selon vous, vous êtes son égal ; mais vous ne le seriez pas si lui n'était qu'un paysan. Eh bien ! oui, vous êtes un prince, un noble prince ! et moi, que suis-je donc ?

Lor. Le rejeton d'une noble maison.

Mar. Unie par l'hyménée à une maison non moins noble. Quelle est donc la présence capable d'imposer silence à mes libres pensées ?

Lor. La présence des juges de votre époux.

Le Doge. Et la déférence due à la moindre parole prononcée par ceux qui gouvernent à Venise.

Mar. Gardez ces maximes pour la tourbe de vos artisans pusillanimes, de vos marchands, de vos esclaves, Dalmates et Grecs, vos tributaires, vos citoyens muets, votre noblesse masquée, vos sbires, vos espions, vos galériens, tous ceux enfin dans l'esprit desquels vos enlèvements et vos noyades nocturnes, vos cachots pratiqués près des toits du palais ou sous le niveau de l'onde, vos réunions mystérieuses, vos jugements secrets, vos exécutions subites, votre pont des Soupirs, votre salle de strangulation, vos instruments de tortures, vous ont fait passer pour des êtres d'un autre monde pire que celui-ci ! Gardez-les pour eux ; je ne vous crains pas ; je vous connais ; j'ai connu, j'ai éprouvé ce qu'il y a en vous de pire dans l'inférieur procès de mon malheureux époux ! Traitez-moi comme vous l'avez traité ; c'est ce que vous avez déjà fait dans votre conduite à son égard. Qu'aurais-je donc à craindre de vous, lors même que je serais d'une nature timide, ce que je ne crois pas être ?

Le Doge. Vous entendez ; elle parle en insensée.

Mar. Je parle imprudemment, mais non en insensée.

Lor. Madame, je n'emporte point au-delà du seuil de cette enceinte le souvenir des paroles que j'y ai entendues, si ne n'est de celles qui auront été échangées entre le Duc et moi pour le service de l'État. Doge, avez-vous quelque réponse à me faire ?

Le Doge. J'ai à vous répondre de la part du Doge, et aussi peut-être de la part d'un père.

Lor. C'est auprès du Doge seulement que j'ai été envoyé.

Le Doge. Eh bien ! répondez que le Doge choisira lui-même son ambassadeur, ou ira s'expliquer en personne. Quant au père... —

Lor. Je rappelle le mien. — Adieu ; je baise les mains de cette illustre dame, et je m'incline devant le Doge.

Loredano sort.

Mar. Êtes-vous content ?

Le Doge. Je suis ce que vous voyez.

Mar. C'est-à-dire un mystère.

Le Doge. Tout est mystère pour les mortels : qui peut

comprendre les choses de ce monde, si ce n'est celui qui les créa ? Le petit nombre de ceux qui en sont capables, ces génies privilégiés qui ont longtemps étudié ce livre hideux qu'on appelle l'homme, — qui ont médité sur ces pages lugubres et sanglantes, son cœur et son cerveau, ceux-là n'obtiennent qu'une science fatale à ceux qui la cherchent. Tous les crimes que nous trouvons dans autrui, la nature les a mis en nous ; tous nos avantages, nous les tenons de la fortune : la naissance, la richesse, la santé, la beauté, sont des accidents, et quand nous crions contre le destin, nous ferions bien de nous rappeler que la fortune ne nous ôte que ce qu'elle nous a donné. — Nous n'avions en propre que notre nudité, nos convoitises, nos appétits, nos vanités, cet héritage universel de maux contre lesquels il nous faut lutter, et qui sont le moins nombreux dans les rangs les plus humbles, où la faim absorbe tout dans un besoin unique et vulgaire, et où cette loi universelle qui fait un devoir à l'homme de gagner sa subsistance à la sueur de son front fait taire toutes les passions, hormis la crainte de la famine ! Tout est bas en nous, tout est faux et vide ; — tout n'est qu'argile, depuis le premier jusqu'au dernier, autant l'urne du prince que le vase de terre du potier. Notre gloire dépend du souffle des hommes, notre vie de moins encore, sa durée est fondée sur des jours, nos jours sur les saisons, notre être tout entier sur quelque chose qui n'est pas nous ! — Ainsi, nous sommes des esclaves, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits ; — rien ne découle de notre volonté ; la volonté elle-même n'est pas moins subordonnée à un brin de paille qu'à une tempête. C'est quand nous croyons commander que nous obéissons le plus incontestablement, et toujours le but définitif auquel nous tendons est la mort ; la mort, dont la venue est aussi indépendante de notre concours et de notre volonté que le fut notre naissance. D'où je conclus qu'il faut que nous ayons péché dans quelque monde antérieur, et que *celui-ci* est un enfer : heureusement qu'il n'est pas éternel.

Mar. Ce sont là des choses dont nous ne pouvons être juges sur la terre.

Le Doge. Et comment serons-nous les juges les uns des autres, nous tous formés de la terre, et moi qui suis appelé à juger mon fils ? J'ai gouverné ma patrie fidèlement, — victorieusement. — On peut en voir la preuve dans la carte de ses possessions d'autrefois et d'aujourd'hui ; mon règne a doublé ses domaines ; et pour me récompenser, la reconnaissance de Venise m'a laissé ou va me laisser seul.

Mar. Et Foscari ? J'oublierai tout, pourvu qu'on me laisse avec lui.

Le Doge. On vous y laissera. On ne peut guère vous le refuser.

Mar. S'ils me le refusent, je fuirai avec lui.

Le Doge. Cela ne se peut. Et où fuiriez-vous ?

Mar. Je l'ignore, et peu m'importe ; — en Syrie, en Égypte, chez les Ottomans, — partout où nous pourrions vivre sans nous voir enchaînés, entourés d'espions, soumis aux décrets des inquisiteurs d'État.

Le Doge. Vousdriez-vous donc avoir un renégat pour époux, et faire de lui un traître ?

Mar. Il ne l'est pas ! La patrie seule est coupable en repoussant de son sein le meilleur, le plus brave de ses fils. La tyrannie est de beaucoup la pire des trahisons. — Croyez-vous qu'il n'y ait de rebelle que parmi les sujets ? Le prince qui oublie ou enfreint son mandat est un trigaïd plus odieux que le chef de voleurs.

Le Doge. Je ne puis me reprocher un tel manque de foi.

Mar. Non, vous observez et faites observer des lois en comparaison desquelles celles de Dracon sont un code de clémence.

Le Doge. J'ai trouvé la loi établie, je ne l'ai point faite. Si j'étais sujet, je pourrais trouver des réformes à effectuer ; mais, comme prince, jamais je ne consentirai à changer, dans l'intérêt de ma maison, la charte que nous ont léguée nos pères.

Mar. L'ont-ils établie pour la ruine de leurs enfants ?

Le Doge. Sous de telles lois Venise est devenue ce qu'elle est ; — elle a égalé en exploits, en durée, en puissance, et je puis dire aussi en gloire (car nous avons eu parmi nous des âmes romaines), tout ce que l'histoire nous raconte de Rome et de Carthage dans leurs plus beaux jours, alors que le peuple régnait par l'intermédiaire du sénat.

Mar. Dites plutôt qu'il gémissait sous d'inflexibles oligarques.

Le Doge. Peut-être ; cependant ce peuple a subjugué le monde. Dans de tels états, un individu, qu'il soit le plus riche et le plus élevé en dignités, ou le dernier des citoyens, n'est rien quand il s'agit de maintenir en vigueur une politique invariablement dirigée vers de grandes fins.

Mar. Cela prouve que vous êtes plus Doge que père.

Le Doge. Cela prouve qu'avant tout je suis citoyen. Si nous n'avions pas eu pendant plusieurs siècles des milliers de citoyens semblables, et j'espère que nous en aurons encore, Venise n'existerait pas.

Mar. Maudite soit la ville où les lois étouffent la nature !

Le Doge. Si j'avais autant de fils que j'ai d'années, je les donnerais tous, non sans douleur, mais enfin je les donnerais à l'État, pour le servir sur terre ou sur mer ; ou, s'il le fallait, comme il le faut, hélas ! pour subir l'ostracisme, l'exil, ou la prison, et tout ce que sa volonté pourrait leur infliger de plus terrible encore.

Mar. Est-ce là du patriotisme ? Ce n'est à mes yeux qu'une horrible barbarie. Laissez-moi voir mon époux, le sage Conseil des Dix, malgré toute sa cruauté jalouse, ne poussera pas sa rigueur contre une faible femme jusqu'à m'interdire l'accès de son cachot.

Le Doge. Je prendrai sur moi d'ordonner que vous soyez admise.

Mar. Et que dirai-je à Foscari de la part de son père ?

Le Doge. Qu'il ait à obéir aux lois.

Mar. Rien de plus? ne le verrez-vous point avant son départ? c'est pour la dernière fois peut-être.

Le Doge. La dernière! — mon fils! — la dernière fois que je verrai le dernier de mes enfants! Dites-lui que j'irai le voir.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I^{re}.

La prison de Jacopo Foscari.

JACOPO FOSCARI, seul.

Pas d'autre lumière que cette faible lueur projetée sur des murs dont l'écho n'a jamais répété que les accents de la douleur, le soupir d'une longue captivité, le bruit des pieds chargés de fers, le gémissement de la mort, l'imprécation du désespoir! c'est donc pour cela que je suis revenu à Venise! J'entrevois, il est vrai, un faible espoir; je me disais que le temps, qui use le marbre, aurait peut-être usé la haine dans le cœur des hommes; mais je les connaissais mal, et il me faut ici consumer le mien, qui a toujours battu pour Venise avec la tendresse de la colombe éloignée de son nid, lorsqu'elle prend l'essor pour aller revoir sa chère couvée. (*Il s'approche du mur.*) Quels sont ces caractères tracés sur l'inexorable muraille? Pourrai-je les lire à cette lueur incertaine? Ah! ce sont les noms des malheureux qui ont été ici avant moi; c'est la date de leur désespoir, l'expression laconique d'une douleur trop grande pour être verbeuse. Cette page de pierre contient leur histoire, comme une épitaphe; et le pauvre captif a gravé sa plainte sur la muraille de son cachot, comme l'amant grave sur un arbre son nom et celui de sa bien-aimée. Hélas! je reconnais des noms qui m'ont été familiers, et qui furent flétris comme le mien. Je vais l'ajouter à cette liste; il est propre à figurer dans cette chronique, qui ne peut être écrite et lue que par des malheureux.

Il grave son nom sur le mur.

Entre un familier des Dix⁴.

Le Fam. Je vous apporte votre nourriture.

Jac. Fosc. Déposez-la à terre, je vous prie; je n'ai plus faim; mais mes lèvres sont desséchées; — où est l'eau?

Le Fam. La voici.

Jac. Fosc. (*après avoir bu*). Je vous remercie; je suis mieux.

Le Fam. J'ai l'ordre de vous informer que la continuation de votre procès est ajournée.

Jac. Fosc. Jusques à quand?

Le Fam. Je l'ignore. — J'ai aussi l'ordre d'admettre votre illustre épouse.

Jac. Fosc. Ah! leur rigueur se relâche; — j'avais cessé de l'espérer. Il était temps.

Marina entre.

Mar. Mon bien-aimé!

Jac. Fosc. (*l'embrassant*). Ma fidèle épouse! mon unique amie! Quel bonheur!

Mar. Nous ne nous séparerons plus.

Jac. Fosc. Comment! voudrais-tu partager mon cachot?

Mar. Oui, et la torture aussi, la tombe, tout, — tout avec toi; mais la tombe le plus tard possible, car là nous ne nous connaissons plus; néanmoins je veux aussi la partager avec toi; — j'endurerai tout, excepté une séparation nouvelle; c'est déjà trop pour moi d'avoir survécu à la première. Comment te trouves-tu? en quel état sont tes membres épuisés? Hélas! pourquoi le demander? la pâleur... —

Jac. Fosc. La joie de te revoir si tôt et d'une manière si inattendue a fait refluer le sang vers mon cœur et rendu mes joues comme les tiennes; car toi aussi tu es pâle, ma douce Marina.

Mar. C'est l'obscurité de cet éternel cachot où le soleil n'a jamais pénétré, c'est la lugubre lueur de cette torche qui semble tenir des ténèbres plus que de la lumière, en mêlant aux vapeurs du cachot sa fumée bitumineuse, c'est là ce qui obscurcit tout ce que nous regardons, tout, jusqu'à tes yeux; mais non, ils brillent; oh! comme ils brillent!

Jac. Fosc. Et les tiens! Mais la clarté de la torche m'empêche de voir.

Mar. Et moi, sans elle je ne verrais rien. Pouvais-tu voir ici?

Jac. Fosc. Rien d'abord; mais l'habitude et le temps m'ont familiarisé avec les ténèbres; et le pâle demi-jour de ces rayons qui se glissent à travers les fissures faites par les vents était plus doux à mes regards que le soleil éclairant de sa splendeur d'autres édifices que ceux de Venise; mais un moment avant ton arrivée, j'étais occupé à écrire.

Mar. Quoi?

Jac. Fosc. Mon nom: regarde, le voici à côté de celui qui m'a précédé ici, si les dates de ce cachot sont véridiques.

Mar. Et qu'est-il devenu?

Jac. Fosc. Ces murs se taisent sur la fin des captifs, ou n'y font qu'obscurément allusion. Ces murs sinistres ne reçoivent que les morts ou ceux qui doivent bientôt mourir. — Tu me demandes ce qu'il est devenu. — On fera bientôt sur moi la même demande, à laquelle répondront le doute et d'effrayantes conjectures, — à moins que tu ne racontes mon histoire.

Mar. Moi parler de toi!

Jac. Fosc. Et pourquoi non? tous alors parleront de moi; la tyrannie du silence n'est pas durable, et quel que soit le mystère qui couvre les événements, les gémissements des justes se feront jour à travers tous les ciments, même celui d'une tombe vivante! Je n'ai point de doute sur ma mémoire; mais j'en ai sur ma

⁴ Lord Byron, dans sa tragédie, s'est conformé aussi fidèlement que pouvait le permettre son action dramatique à la vérité historique. Nous devons remarquer, cependant, qu'après que Jacopo eut été torturé, il fut transporté dans le palais ducal, et

non dans un des Pozzi; qu'il mourut, non à Venise, mais à Canca; qu'il s'écoula quinze mois entre sa mort et la déposition de son père; enfin, que le Doge mourut chez lui, et non dans le palais. *Esquisses de l'Histoire de Venise*, t. II, p. 103.

vie, et je ne crains ni la mort ni les jugements de l'avenir.

Mar. Ta vie est en sûreté.

Jac. Fosc. Et ma liberté?

Mar. L'âme doit se créer la sienne

Jac. Fosc. Voilà de nobles paroles; mais ce n'est qu'un son, une musique enivrante, mais passagère, après tout; l'âme est beaucoup, mais elle n'est pas tout. L'âme m'a donné la force de résister aux risques de la mort, aux tortures positives, plus cruelles encore, s'il est vrai que la mort soit un profond sommeil; tout cela, je l'ai supporté sans un gémissement, ou du moins le cri que j'ai poussé a fait honte à mes juges plus qu'à moi; mais cela n'est pas tout; car il est des choses plus redoutables: tel est cet étroit cachot où je puis passer encore bien des années.

Mar. Hélas! ce cachot est tout ce que tu possèdes de ce vaste royaume dont ton père est le prince.

Jac. Fosc. Cette pensée n'est guère propre à me le faire endurer patiemment. Mon sort est celui de bien d'autres; beaucoup de captifs peuplent les cachots; mais il n'en est aucun comme le mien, si près du palais de mon père; cependant quelquefois mon courage se réveille et l'espérance se glisse jusqu'à moi parmi ces faibles rayons de lumière, mêlés d'atomes de poussière, qui composent tout notre jour; car, à l'exception de la torche du geôlier et d'une mouche luisante qui s'est laissé prendre la nuit dernière dans cette énorme toile d'araignée, je n'ai jamais rien vu ici qui ressemblât à un rayon. Hélas! je sais jusqu'où le courage peut nous soutenir, car j'en ai, et je l'ai prouvé devant les hommes; il s'affaisse dans la solitude: mon âme est née pour la société.

Mar. Je serai avec toi!

Jac. Fosc. Ah! si cela était! Mais ils ne l'ont jamais permis, — ils ne le permettront jamais, et je resterai seul: point de société, point de livres, ces menteuses images des hommes imposteurs. J'ai demandé ces esquisses de notre espèce auxquelles on donne le nom d'annales, d'histoire, et que les hommes transmettent à la postérité, comme des portraits; on me les a refusées; ces murs sont donc devenus mon étude: avec toutes leurs lacunes et leurs taches sinistres, ils sont des tableaux plus fidèles de l'histoire de Venise que cette salle située non loin d'ici où l'on voit les portraits d'une longue suite de Doges avec leurs dates et le récit de leurs actions.

Mar. Je viens t'apprendre le résultat de leur dernière délibération sur ton sort.

Jac. Fosc. Je le connais, — regarde! (*Il montre ses membres pour rappeler les tortures qu'il a subies.*)

Mar. Non, non, plus de cela: ils renoncent à cette atrocité.

Jac. Fosc. Qu'ont-ils donc décidé?

Mar. Que tu retourneras à Candie.

Jac. Fosc. Alors j'ai perdu ma dernière espérance. Je pouvais endurer ma prison, car elle était à Venise; je pouvais supporter la torture, il y avait quelque chose dans l'air natal qui soutenait mes esprits, comme un vaisseau sur l'océan ballotté par la tempête n'en continue pas moins sa course et fend majestueusement les vagues écumantes; mais là-bas, loin de Venise, dans cette île maudite d'esclaves, de captifs, d'infidèles, comme un navire naufragé sur la grève, je sentais mon âme dépérir dans mon sein, et j'y mourrai lentement si l'on m'y renvoie.

Mar. Et ici?

Jac. Fosc. Je mourrai d'un seul coup, par des moyens plus doux et plus prompts. Eh! quoi! me refuserait-on le sépulchre de mes pères, comme on m'a privé de leur toit et de leur héritage?

Mar. Mon époux! j'ai demandé à t'accompagner dans ton exil, mais dans un autre espoir. Ton amour pour une terre ingrate et tyrannique est de la passion et non du patriotisme. Quant à moi, pourvu que je te voie, avec un visage tranquille, jouir librement de la terre et de l'air, peu m'importent les climats et les régions que j'habite. Cet amas de palais et de prisons n'est pas un paradis; ses premiers habitants furent de malheureux exilés.

Jac. Fosc. Malheureux en effet, je ne le sais que trop!

Mar. Et pourtant tu vois comment, fuyant devant le Tartare, exilés dans ces îles, rappelant leur antique énergie, seul débris qui leur restât de l'héritage de Rome, ils surent se créer une Rome de l'océan⁴. Comment donc un mal qui conduit si souvent à un bien pourrait-il t'accabler ainsi?

Jac. Fosc. Si j'avais quitté mon pays, comme ces anciens patriarches qui allaient chercher des régions nouvelles, emmenant avec eux leurs troupeaux; si j'avais été exilé comme les juifs chassés de Sion, ou comme nos ancêtres, repoussés par Attila de la fertile Italie, dans les îlots stériles, j'aurais donné à la perte de mon pays quelques larmes et plus d'une pensée; puis, m'adressant à mes compagnons d'exil, je les aurais invités à fonder avec moi une seconde patrie et un nouvel état; peut-être aurais-je pu supporter cela; — cependant je ne sais.

Mar. Pourquoi pas? Ce sort a été celui de millions d'hommes; ce doit être celui de myriades encore.

Jac. Fosc. Il est vrai, — on ne parle que de ceux qui ont survécu, de leurs travaux, de leurs nouvelles possessions, de leur nombre, de leurs succès; mais qui pourrait compter les cœurs brisés par cette séparation, ou après le départ? qui dira tous ceux qui ont succombé à cette fièvre fatale qui, du sein des flots orageux, évoque la verdure de la terre natale aux yeux du pauvre exilé que la fièvre tourmente tellement que c'est à peine si on peut l'empêcher de fouler ces

⁴ Dans l'excellent et hardi ouvrage de lady Morgan sur l'Italie, je trouve l'expression de Rome de l'océan appliquée à Venise: la même phrase se retrouve dans *les Deux Foscari*. Mon éditeur peut rendre témoignage que la tragédie a été écrite et envoyée en Angleterre quelque temps avant la réception de

l'ouvrage de lady Morgan, qui ne m'arriva que le 16 août. Je me hâte cependant de faire remarquer cette coïncidence et de rendre témoignage à celle qui a paru la première devant le public. Je suis fort inquiet de tout ceci par suite des accusations de plagiat que l'on a répétées depuis quelque temps contre moi. BYRON.

champs imaginaires !¹ telle est encore cette mélodie², qui, s'adressant au montagnard éloigné de ses rochers et de son ciel orageux et sombre, charme sa tristesse rêveuse par des airs si pénétrants et si doux, qu'il s'enivre de ce poison magique, en nourrit sa pensée et meurt. Tu appelles cela de la faiblesse ; je dis, moi, que c'est de la force ; c'est la source de tout sentiment honnête : celui qui n'aime pas son pays ne peut rien aimer.

Mar. Obéis-lui donc ; c'est lui qui t'a donné le jour.

Jac. Fosc. Ah ! oui, sans doute, je sens peser sur mon âme comme la malédiction d'une mère ; j'en porte le sceau ineffaçable. Les exilés dont tu parles émigraient par peuplades entières. Dans la route, ils se tenaient tous par la main ; c'est ensemble qu'ils plantaient leurs tentes. Moi, je suis seul !

Mar. Tu ne seras plus seul, — je partirai avec toi.

Jac. Fosc. Ma bien-aimée, Marina ! — Et nos enfants ?

Mar. Je crains que l'odieuse politique de l'État, qui considère tous les liens comme des fils qu'elle peut briser à volonté, ne permette pas qu'ils nous accompagnent.

Jac. Fosc. Pourras-tu consentir à les quitter ?

Mar. Il m'en coûtera bien des angoisses ; mais j'aurai la force de les quitter, tout jeunes qu'ils sont, ces pauvres enfants, afin de t'enseigner à être toi-même moins enfant ; apprends, à mon exemple, à dompter tes sentiments quand de grands devoirs l'exigent ; notre premier devoir sur la terre est de savoir souffrir.

Jac. Fosc. N'ai-je pas souffert ?

Mar. Beaucoup trop d'une injuste tyrannie, et assez pour t'apprendre à ne pas reculer maintenant devant un destin qui, comparé à ce que tu as déjà subi, est de la clémence.

Jac. Fosc. Ah ! tu ne t'es jamais trouvée loin de Venise ; tu n'as jamais vu ses belles tours s'effacer par degrés dans l'horizon lointain, tandis que le sillon tracé par le navire semblait labourer profondément ton cœur. Tu ne sais pas ce que c'est que de voir le soleil se coucher, calme dans sa gloire, derrière les spirales de la cité natale qu'il colore de ses rayons de pourpre et d'or ; et après avoir, dans un songe agité, rêvé de ces objets si chers, tout à coup se réveiller et ne plus les voir.

Mar. Je partagerai avec toi cette douleur. Pensons à notre départ de cette cité chérie, puisque tu sembles la chérir, et de ce magnifique appartement que sa gratitude t'accorde. Nos enfants resteront confiés aux soins du Doge et de mes oncles ; nous devons nous embarquer avant la nuit.

Jac. Fosc. C'est bientôt ; ne verrai-je pas mon père ?

Mar. Tu le verras.

Jac. Fosc. Où ?

Mar. Ici, ou dans l'appartement ducal. — Il ne l'a point dit. Je désirerais que tu supportasses ton exil comme lui.

Jac. Fosc. Ne le blâme point. Il m'arrive parfois de murmurer un moment contre lui ; mais il ne pouvait agir autrement. Un témoignage de sensibilité ou de compassion de sa part aurait attiré sur sa tête vénérable les soupçons des Dix, et sur la mienne des maux nombreux.

Mar. Nombreux ! Quelles sont donc les douleurs qu'ils t'ont épargnées ?

Jac. Fosc. Celle de quitter Venise sans voir ni lui ni toi. On aurait pu me refuser maintenant cette faveur comme lors de mon premier exil.

Mar. Il est vrai, et en cela je suis moi-même redevable à l'État ; je le serai davantage encore quand nous voguerons tous deux sur le libre océan, — bien loin, — bien loin, — fût-ce au bout du monde, pour ne plus revoir cette terre abhorrée, injuste et... —

Jac. Fosc. Ne la maudis point. Quand je me tais, qui oserait accuser ma patrie ?

Mar. Qui ? les hommes et les anges ! le sang des myriades de victimes s'élevant vers le ciel, les gémissements des esclaves enchaînés, des captifs et même des épouses, des fils, des pères et des sujets, tenus dans l'esclavage par dix têtes chauves, et enfin, ce qui n'est pas le moindre grief, ton silence. Si tu pouvais dire quelque chose en sa faveur, qui la louerait comme toi ?

Jac. Fosc. Puisqu'il le faut, occupons-nous donc de notre départ. Qui vient ici ?

Loredano entre, des familiers le suivent.

Lor. (aux familiers). Retirez-vous ; mais laissez la torche.

Les deux familiers sortent.

Jac. Fosc. Soyez le bienvenu, noble seigneur, je n'aurais pas cru que ce triste lieu pût attirer une telle présence.

Lor. Ce n'est pas la première fois que j'ai visité ces lieux.

Mar. Et ce ne serait pas la dernière si chacun était récompensé comme il le mérite. Venez-vous ici pour nous insulter, pour nous servir d'espion ou d'otage ?

Lor. Rien de tout cela n'entre dans mes attributions, noble dame. Je suis envoyé auprès de votre époux pour lui annoncer le décret des Dix.

Mar. Cette obligeance vient trop tard.

Lor. Comment ?

Mar. Je l'ai instruit de l'indulgence de vos collègues, avec moins de précautions et de douceur, sans doute, que la délicatesse de vos sentiments ne l'eût désiré ; mais il sait tout. Si vous venez pour recevoir nos

¹ La calenture, maladie particulière aux matelots dans les pays chauds.

* So by a calenture misled,
The mariner with rapture sees
On the smooth ocean's azure bed
Enamell'd fields and verdant trees :
With eager haste he longs to rove
In that fantastic scene, and thinks
It must be some enchanted grove,
And in he leaps, and down he sinks. — SWIFT.

* Tel, égaré par la calenture, le matelot contemple avec ravissement le doux lit d'azur de l'océan, les campagnes émaillées et les arbres verdoyants, il souhaite ardemment d'errer au milieu de ce paysage fantastique, et pense que ce doit être quelque bosquet enchanté ; il se précipite, et disparaît sans fondre.

² Allusion à l'air suisse le *Ranz des vaches*, et aux effets qu'il produit.

remerciements, recevez-les et partez! Ce cachot est assez sombre sans vous; il est assez plein de reptiles non moins repoussants, quoique leur morsure soit moins à craindre.

Jac. Fosc. Calme-toi, je te prie. A quoi bon de telles paroles?

Mar. Pour lui apprendre qu'il est connu.

Lor. Laissez cette belle dame user du privilège de son sexe.

Mar. Seigneur, j'ai des fils qui vous remercieront mieux un jour.

Lor. Vous ferez bien de les élever sagement. Ainsi, Foscarei, vous connaissez votre sentence?

Jac. Fosc. Me faudra-t-il donc retourner à Candie?

Lor. Oui, — pour la vie.

Jac. Fosc. Ce n'est pas pour longtemps.

Lor. J'ai dit — pour la vie.

Jac. Fosc. Et moi je répète — que ce n'est pas pour longtemps.

Lor. Une année d'emprisonnement à Canéa, — puis l'île entière pour prison.

Jac. Fosc. C'est pour moi-même chose que cette liberté et l'emprisonnement qui doit la précéder. Est-il vrai que mon épouse m'accompagnera?

Lor. Oui, si elle y consent.

Mar. Qui a obtenu cet acte de justice?

Lor. Un homme qui ne fait pas la guerre aux femmes.

Mar. Mais qui opprime les hommes. Toutefois, qu'il reçoive mes remerciements pour la seule faveur que je pouvais solliciter ou accepter de lui ou de ceux qui lui ressemblent.

Lor. Il les accepte comme on les lui offre.

Mar. Qu'il lui prospèrent dans la même proportion! — pas davantage.

Jac. Fosc. Est-ce là, seigneur, tout ce que vous avez à nous dire? Nous n'avons que peu de temps pour nos préparatifs, et vous voyez que votre présence n'est pas agréable à cette dame, dont la famille est aussi noble que la vôtre.

Mar. Plus noble.

Lor. Comment, plus noble?

Mar. Oui, comme étant plus généreuse! Nous disons qu'un coursier est généreux, pour exprimer la pureté de sa race; quoique je sois de Venise, où l'on ne voit guère que des chevaux de bronze, c'est ce que je tiens des Vénitiens qui ont parcouru les côtes de l'Égypte et de l'Arabie. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi, dans le même sens, un homme généreux? Si la race est quelque chose, c'est par ses qualités plutôt que par son ancienneté; et la mienne, qui est aussi ancienne que la vôtre, est meilleure par ses produits. — Vous n'avez pas besoin de froncer le sourcil; retirez-vous; allez consulter votre arbre généalogique, si riche de fenilles et de fruits, et là rougissez devant des ancêtres qui auraient rougi d'un tel fils. — Va-t'en, cœur froid, gonflé de haine!

Jac. Fosc. Encore! Marina?

Mar. Encore! toujours Marina! Ne vois-tu pas qu'il ne vient ici que pour rassasier sa haine pour la der-

nière fois, du spectacle de notre misère? qu'il la partage!

Jac. Fosc. Ce serait difficile.

Mar. Nullement: il la partage maintenant. — Il peut cacher sous un front de marbre, sous un sourire d'ironie, le trait qui le déchire; mais il partage notre souffrance. Quelques mots de vérité peuvent confondre les ministres de Satan, comme leur maître lui-même; j'ai un moment brûlé au vif son âme, comme avant peu le feu éternel la consumera à tout jamais. Vois comme il se détourne de moi; et cependant il tient dans ses mains et la mort, et les chaînes, et l'exil, qu'il peut répartir à volonté sur ses semblables; mais tout cela c'est pour lui un glaive, et non une cuirasse, car je l'ai percé de part en part jusqu'à son cœur de glace. Que me font ses regards menaçants? Le pire qui puisse nous arriver, à nous, c'est de mourir, et à lui, c'est de vivre; c'est pour lui la pire des destinées; chaque jour l'enchaîne plus étroitement au tentateur.

Jac. Fosc. C'est véritablement de la démence!

Mar. Cela se peut; et qui nous a rendus insensés?

Lor. Elle peut continuer, cela ne me fait rien.

Mar. C'est faux! Vous êtes venu ici pour repaître froidement votre lâche orgueil de la vue de nos maux infinis! Vous êtes venu pour qu'on vous sollicite vainement, — pour observer nos larmes, pour recueillir nos gémissements, pour contempler votre ouvrage dans la ruine du fils d'un prince, — mon époux; enfin, pour fouler aux pieds le malheur, action qui fait horreur au bourreau, lui qui fait horreur à tous les hommes. Êtes-vous content? Nous sommes malheureux, seigneur, au-delà de ce que vos complots pouvaient faire, de ce que votre vengeance pouvait désirer. Et que sentez-vous maintenant?

Lor. Ce que sentent les rochers.

Mar. Frappés de la foudre, ils ne sentent rien: mais ils n'en sont pas moins brisés. Viens, Foscarei! partons, et laissons là ce felon, seul digne habitant de ce cachot qu'il a souvent peuplé, mais jamais comme il devrait l'être tant que lui-même n'y gémissait pas solitaire.

Le Doge entre

Jac. Fosc. Mon père!

Le Doge (*l'embrassant*). Jacopo! mon fils! — mon fils!

Jac. Fosc. Mon père, je vous revois! qu'il y a longtemps que je ne vous ai entendu prononcer mon nom, — notre nom!

Le Doge. Mon fils, si tu pouvais savoir!...

Jac. Fosc. J'ai rarement murmuré, mon père!

Le Doge. Je sens trop que tu dis vrai.

Mar. (*montrant Loredano*). Doge, regardez!

Le Doge. Je le vois. — Que voulez-vous dire?

Mar. De la prudence!

Lor. Comme c'est la vertu que cette noble dame pratique le plus, elle fait bien de la recommander.

Mar. Misérable! ce n'est pas une vertu, c'est une politique nécessaire à ceux qui sont forcés d'avoir affaire au vice; c'est par ce motif que je la conseille, comme je la conseillerais à celui qui serait près de poser le pied sur une vipère.

Le Doge. Ma fille, tout cela est superflu ; je connais Loredano depuis longtemps.

Lor. Vous pourrez le connaître mieux.

Mar. Oui, il ne pourrait pas vous connaître pire.

Jac. Fosc. Mon père, ne perdons pas ces derniers instants qui nous restent à écouter d'inutiles reproches. Est-ce en effet la dernière fois que nous nous voyons ?

Le Doge. Tu vois ces cheveux blancs !

Jac. Fosc. Et je sens en outre que les miens ne blanchiront jamais comme eux. Embrassez-moi, mon père ! Je vous aimai toujours, — jamais plus que maintenant. Veillez sur mes enfants, — sur les enfants de votre dernier enfant ; qu'ils soient pour vous tout ce que je fus jadis, et jamais ce que je suis à présent. Ne pourrai-je pas les voir aussi ?

Mar. Non, — pas ici.

Jac. Fosc. Ils peuvent voir leur père en tout lieu.

Mar. Je voudrais qu'ils vissent leur père dans un lieu où la crainte ne viendrait pas se mêler à l'amour et glacer leur jeune sang dans leurs veines. Aucun soin ne leur a manqué ; ils dorment tranquilles, et ils ont ignoré que leur père fut un proscrit. Je sais que sa destinée sera peut-être un jour leur héritage ; mais que ce soit leur héritage, et non leur partage actuel. Leurs sens, bien qu'ouverts à l'amour, sont encore accessibles à la terreur ; et ces murs humides, ces vagues fangeuses et verdâtres qui flottent au-dessus du lieu où nous sommes, ce cachot profond sous le niveau de la mer, et dont les crevasses exhalaient des vapeurs pestilentielles, tout cela pourrait leur faire du mal ; ce n'est pas une atmosphère qui leur convienne, quoique vous, — et vous, — et vous surtout, comme le plus digne, noble Loredano, vous puissiez le respirer sans danger.

Jac. Fosc. Je n'avais pas réfléchi à cela ; mais je me rends. Je partirai donc sans les voir ?

Le Doge. Non ; ils vous attendront dans mon appartement.

Jac. Fosc. Et je dois les quitter — tous ?

Lor. Il le faut.

Jac. Fosc. Pas un seul ?

Lor. Ils sont à l'État.

Mar. Je pensais qu'ils étaient à moi.

Lor. Ils sont à vous en tout ce qui tient aux soins maternels.

Mar. C'est-à-dire à tous les soins pénibles : s'ils sont malades, c'est moi qui les soignerai ; s'ils meurent, ce sera à moi de les ensevelir et de les pleurer ; mais s'ils vivent, vous en ferez des soldats, des sénateurs, des esclaves, des exilés, — tout ce que vous voudrez. Quant aux filles, si elles ont des dots, on en fera cadeau à des nobles ! Voilà les soins que prend l'État et des fils et des mères !

Lor. L'heure approche, et le vent est propice.

Jac. Fosc. Qu'en savez-vous ici, où le vent ne souffle jamais ?

Lor. Il était favorable quand je suis venu ; la galère est à la portée du trait de la riva di Schiavoni.

Jac. Fosc. Mon père, je vous prie de me précéder, et de préparer mes enfants à voir leur père.

Le Doge. De la fermeté, mon fils

Jac. Fosc. Je tâcherai d'en avoir.

Mar. Adieu, adieu du moins à ce cachot détesté, et à celui dont les bons offices t'ont procuré en partie ton emprisonnement passé.

Lor. Et sa délivrance actuelle

Le Doge. Il dit vrai.

Jac. Fosc. Sans doute ; mais je ne lui dois quo d'échanger mes chaînes contre des chaînes plus pesantes. Il le savait bien, ou il ne l'eût pas sollicité : mais je ne lui fais pas de reproche.

Lor. Le temps presse, seigneur.

Jac. Fosc. Hélas ! je ne m'attendais pas à quitter avec tant de répugnance un séjour comme celui-ci ; mais quand je songe que chacun des pas qui m'éloignent de ce cachot m'éloigne aussi de Venise, je me retourne vers ces murs lugubres et... —

Le Doge. Mon fils ! point de larmes.

Mar. Laissons-les couler ; il n'a point pleuré sur le chevalet quand il y avait de la honte à le faire ; ici, il n'y en a point. Les larmes soulageront son cœur, — ce cœur trop sensible, — et moi je trouverai un moment pour essayer ces pleurs ou y mêler les miens ! Je pourrais moi-même pleurer maintenant ; mais je ne donnerai pas cette satisfaction à ce misérable. Partons. Doge, précédez-nous.

Lor (au familier). Ici la torche.

Mar. Oui, éclairez-nous, comme pour nous conduire au bûcher funèbre, pendant que Loredano nous suit avec le deuil d'un héritier.

Le Doge. Mon fils, tu es faible ! prends ma main.

Jac. Fosc. Hélas ! faut-il que la jeunesse s'appuie sur la vieillesse ! c'est moi qui devrais être le soutien de la vôtre.

Lor. Prenez ma main.

Mar. Ne le touche pas, Foscari, elle te piquera. Seigneur, tenez-vous à distance ! Soyez sûr que s'il n'y avait que votre main pour nous tirer d'un gouffre où nous serions plongés, aucune des nôtres ne s'étendrait pour la saisir. Viens, Foscari, prends la main que l'autel t'a donnée ; elle n'a pu te sauver : mais elle te soutiendra toujours.

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

Une salle du palais ducal.

Entrent LOREDANO et BARBARIGO.

Barb. Avez-vous confiance en ce projet ?

Lor. Certainement.

Barb. C'est bien dur à son âge.

Lor. Dites plutôt qu'il y a de l'humanité de notre part à l'affranchir des soucis du gouvernement.

Barb. Cela lui brisera le cœur.

Lor. La vieillesse n'a point de cœur à briser. Il a vu celui de son fils à demi brisé, et, à l'exception d'un mouvement de sensibilité qu'il a eu dans son cachot, il est resté impassible.

Barb. Sans doute, à en juger par l'expression de

ses traits; mais je l'ai vu quelquefois dans un calme si plein de désespoir, que la douleur la plus bruyante n'avait rien à lui envier. Où est-il, Loredano?

Lor. Dans la partie du palais qui lui est réservée, avec son fils et toute la race des Foscari.

Barb. Ils se disent adieu.

Lor. Pour la dernière fois. Il dira bientôt adieu à sa dignité de Doge.

Barb. Quand s'embarque le fils?

Lor. Aussitôt après ce long adieu. Il est temps de les avertir de nouveau.

Barb. Pas encore; n'abrégez point pour eux ces derniers moments.

Lor. Ce ne sera pas moi; nous avons des affaires plus importantes, qui doivent nous occuper. Ce jour sera le dernier du règne du vieux Doge, comme il est le premier du dernier bannissement de son fils. C'est là de la vengeance!

Barb. Trop implacable, à mon sens.

Lor. Non, elle n'est que modérée; — ce n'est pas même vie pour vie, selon la règle universelle des représailles: ils me doivent encore celle de mon père et celle de mon oncle.

Barb. Le Doge n'a-t-il pas fortement nié ce crime?

Lor. Sans nul doute.

Barb. Et cela n'a-t-il point ébranlé vos soupçons?

Lor. Non.

Barb. Mais, si cette déposition doit être obtenue par notre influence mutuelle dans le Conseil, la chose doit se faire avec toute la déférence due à son âge, à son sang et à ses actions.

Lor. Mettez-y autant de cérémonie que vous voudrez, pourvu que la chose se fasse. Vous pouvez, si cela vous convient, lui députer le Conseil qui, se prosternant devant lui, comme autrefois Barberousse devant le pape, lui demandera de vouloir bien avoir la politesse d'abdiquer.

Barb. S'il refuse?

Lor. Nous en élirons un autre, et nous le déposerons.

Barb. Mais aurons-nous la loi pour nous?

Lor. Quelle loi? — Les Dix sont la loi; et s'ils ne l'étaient pas, je me ferais législateur dans cette affaire.

Barb. A vos risques et périls?

Lor. Il n'y en a aucun; je vous l'affirme, nous en avons le droit.

Barb. Mais il a déjà deux fois sollicité la permission de se retirer, et deux fois elle lui a été refusée.

Lor. Raison de plus pour faire droit à sa requête à la troisième.

Barb. Sans qu'il le demande?

Lor. Cela prouvera l'impression que ses premières instances ont produites: si elles étaient sincères, il devra nous remercier; sinon, son hypocrisie sera punie. Venez; nos collègues doivent être réunis en ce moment; allons les rejoindre, et cette fois enfin soyez ferme dans vos résolutions. J'ai préparé des arguments qui ne manqueront pas de faire impression sur eux et de leur faire voter sa déposition; et j'ai sondé leur pensée, et leurs vues ont été sondées, et pourvu qu'avec vos scrupules habituels vous n'allez pas nous entraver, tout ira bien.

Barb. Si j'étais certain que ceci ne doit pas être pour le père le prélude d'une persécution semblable à celle dont le fils a été victime, je vous appuierais.

Lor. Je vous assure qu'il n'a rien à craindre; il peut trainer ses quatre-vingt-cinq ans aussi longtemps qu'il pourra: on n'en veut qu'à son trône.

Barb. Mais il est rare que les princes détrônés vivent longtemps.

Lor. Pour les hommes de quatre-vingts ans, cela est plus rare encore.

Barb. Et pourquoi ne pas attendre ce petit nombre d'années qui lui restent?

Lor. Parce que nous avons assez attendu, parce qu'il a vécu plus longtemps qu'il ne faut. Allons au Conseil!

Loredano et Barbarigo sortent. — Entrent Memmo et un Sénateur.

Le Sén. Une convocation pour nous rendre au Conseil des Dix! Pour quel motif?

Mem. Les Dix seuls peuvent répondre; il est rare qu'ils fassent connaître d'avance leurs intentions. Nous sommes convoqués, cela suffit.

Le Sén. Pour eux, mais non pour nous; je voudrais savoir pourquoi.

Mem. Vous le saurez bientôt si vous obéissez; dans le cas contraire, vous saurez également pourquoi vous auriez dû obéir.

Le Sén. Je ne prétends pas désobéir, mais...

Mem. A Venise, mais est un traître. Point de mais, si vous ne voulez passer sur le pont des Soupirs, que rarement on repasse.

Le Sén. Je me tais.

Mem. Pourquoi cette hésitation? Les Dix ont appelé à leur délibération vingt-cinq patriciens du Sénat; — vous êtes de ce nombre, moi aussi, et je crois que nous devons nous regarder comme très-honorés d'un choix qui nous réunit à un corps si auguste.

Le Sén. Il est vrai; je ne dis plus rien.

Mem. Comme nous espérons, seigneur, et cette espérance est permise à tous ceux qui sont de race noble, faire un jour partie du Conseil des Dix, c'est assurément pour les délégués du Sénat une occasion de s'instruire que d'être, quoique novices, admis dans le Conseil et initiés à ses mystères.

Le Sén. Nous allons pénétrer dans ces secrets: ils valent sans doute la peine d'être connus.

Mem. Comme il y va de notre vie si nous les divulguons, nul doute qu'ils n'aient de l'importance, du moins à vos yeux et aux miens.

Le Sén. Je n'ai point demandé une place dans le sanctuaire; mais, puisqu'on m'a choisi malgré moi, je remplirai mon devoir.

Mem. Ne soyons pas les derniers à nous rendre à la convocation des Dix.

Le Sén. Tout le monde n'est pas encore arrivé; mais je suis de votre avis, — allons.

Mem. Les premiers venus sont les mieux accueillis dans les convocations urgentes. — Nous ne serons pas des derniers.

Ils sortent. — Entrent le Doge, Jacopo Foscari et Marina.

Jac. Fos. Ah! mon père! je dois partir, et j'y con-

sens ; cependant, — je vous prie d'obtenir pour moi la faveur de retourner dans ma patrie¹. Quelque éloigné que soit le terme assigné à mon exil, qu'on me fixe une époque, ce sera un fanal pour mon cœur ; qu'on ajoute à ma condamnation toutes les peines qu'on voudra ; mais que je puisse revenir un jour.

Le Doge. Jacopo, mon fils, obéis à la volonté de notre patrie ; ce n'est pas à nous de voir au-delà.

Jac. Fosc. Mais du moins il m'est permis de jeter un regard en arrière. Pensez à moi, je vous prie.

Le Doge. Hélas ! tu fus toujours le plus cher de mes enfants quand ils étaient nombreux, et tu dois l'être maintenant que tu es le dernier ; mais si l'État demandait l'exil des cendres exhumées de tes trois vertueux frères, à présent dans la tombe, quand leurs ombres désolées viendraient pour s'y opposer voltiger autour de moi, je n'en obéirais pas moins à un devoir supérieur à tous les devoirs.

Mar. Mon époux ! partons ; ceci ne fait que prolonger notre douleur.

Jac. Fosc. Mais on ne nous appelle point encore ; les voiles de la galère ne sont pas déployées. — Qui sait ! le vent peut changer.

Mar. Cela ne changerait ni leur cœur ni ta destinée ; les rames de la galère lui auront bientôt fait quitter le port.

Jac. Fosc. O éléments ! où sont vos orages ?

Mar. Dans les cœurs des hommes. Hélas ! rien ne pourra-t-il te calmer !

Jac. Fosc. Jamais marinier n'adressa au saint, son patron, des prières plus ferventes pour obtenir des vents propices que je ne vous en adresse, ô saints protecteurs de ma cité natale ! Vous ne l'aimez pas d'un plus céleste amour que moi. Soulevez du fond de l'abîme les vagues de l'Adriatique ; déchaînez le vent qui commande aux tempêtes, jusqu'à ce que la mer rejette mon corps brisé sur la rive paternelle, sur le stérile Lido, afin que je puisse mêler ma poussière au sable qui borde la terre que j'adore et que je ne reverrai plus.

Mar. Me souhaites-tu donc un sort pareil, à moi qui serai auprès de toi ?

Jac. Fosc. Non, non, — je ne le souhaite point pour toi, tu es trop bonne, trop affectueuse ! Puisses-tu vivre longtemps, mère de ces enfants que ta tendresse fidèle va priver pour un temps d'un tel support ; mais pour moi seul, puissent tous les vents du ciel bouleverser la mer et battre le navire, jusqu'à ce que les matelots effrayés, tournant sur moi leurs regards désespérés, tels qu'autrefois les Phéniciens sur Jonas, me précipitent hors du navire, comme une offrande pour apaiser les vagues. Le flot qui me détruira sera plus miséricordieux que l'homme ; il me portera mort, il est vrai, mais enfin il me portera sur la rive natale ;

la main des pêcheurs me creusera une tombe sur la plage désolée, qui, dans ses mille naufrages, n'aura jamais reçu de victime plus déchirée que le cœur qui sera alors... — mais pourquoi ne se brise-t-il pas ? pourquoi est-ce que je vis ?

Mar. Pour te maîtriser avec le temps, je l'espère, pour dompter une sensibilité inutile ; jusqu'ici tu avais souffert en vilenie ; qu'est-ce que cet exil, comparé à tout ce que tu as enduré sans te plaindre, — à l'emprisonnement, à la torture ?

Jac. Fosc. Une double, une triple, une décuple torture ! Mais tu as raison, il faut me résigner. Mon père, votre bénédiction !

Le Doge. Plût au ciel qu'elle pût te sauver ! mais je ne te la donne pas moins.

Jac. Fosc. Pardonnez... —

Le Doge. Quoi donc ?

Jac. Fosc. Ma naissance à ma pauvre mère ; à moi d'avoir vécu ; à vous-même, ainsi que je vous le pardonne, le don de la vie que je vous dois comme à mon père.

Mar. De quoi es-tu coupable ?

Jac. Fosc. De rien. Ma mémoire ne me reproche guère que de la douleur ; mais mon châtiment a tellement dépassé la mesure commune, que je dois en conclure que je fus criminel. Si cela est, que ce que j'ai souffert ici-bas me préserve d'un sort pareil dans l'avenir !

Mar. Ne crains rien : ceci est réservé à tes oppresseurs.

Jac. Fosc. J'espère que non.

Mar. Comment cela ?

Jac. Fosc. Je ne puis leur souhaiter tout le mal qu'ils m'ont infligé.

Mar. Tout ! Les démons incarnés ! puissent-ils être mille fois dévorés par le ver qui ne meurt jamais !

Jac. Fosc. Ils peuvent se repentir.

Mar. Alors le ciel n'acceptera pas la pénitence tardive de ces réprouvés.

Un officier entre avec des gardes.

L'Off. Seigneur, le navire est au rivage ; — le vent se lève ; — nous sommes prêts à vous accompagner.

Jac. Fosc. Et moi prêt à partir. Une fois encore, mon père, votre main.

Le Doge. La voici. Hélas ! comme la tienne tremble !

Jac. Fosc. Non, vous vous trompez ; c'est la vôtre qui tressaille, mon père. Adieu !

Le Doge. Adieu ! N'as-tu plus rien à nous dire ?

Jac. Fosc. Non, rien. (*A l'officier.*) Prêtez-moi l'appui de votre bras, seigneur !

L'Off. Vous pâlissez ; — laissez-moi vous soutenir. — vous êtes plus pâle encore. — Oh ! du secours ! de l'eau !

Mar. Ah ! il se meurt.

Jac. Fosc. Maintenant, je suis prêt ; — mes yeux se troublent étrangement. — Où est la porte ?

Mar. Retirez-vous ! laissez-moi le soutenir. — Mon

¹ Unerved, and now unsettled in his mind
From long and exquisite pain, he sobs and cries,
Kissing the old man's cheek, Help me, my Father!
Let me, I pray thee, live once more among ye:
Let me go home. — My son, returns the Doge,
Mastering his grief, if thou art indeed my son,
Obey. Thy country wills it. — ROGENS.

• Accablé, et la raison égarée par cette longue et affreuse tor-

ture, il pousse des sanglots et s'écrie en embrassant le vieillard :
« Mon père, viens à mon secours ; permets-moi, je t'en conjure,
de vivre encore quelque temps parmi vous, de revoir encore une
fois le toit paternel. — Mon fils, répond le Doge, commandant à
sa douleur, si tu es vraiment mon fils, obéis aux ordres de ton
pays. »

bien-aimé! ô Dieu! comme son pouls est faible! son cœur ne bat presque plus!

Jac. Fosc. La clarté! est-ce la clarté que je vois? — Je me sens défaillir.

L'officier lui présente de l'eau.

L'Off. Peut-être que le grand air lui fera du bien.

Jac. Fosc. Je n'en doute pas; — mon père, — ma femme, — vos mains!

Mar. La mort est dans cette humide étreinte; ô Dieu! — mon Foscari, comment te trouves-tu?

Jac. Fosc. Bien!

Il meurt.

L'Off. Il est mort!

Le Doge. Il est libre!

Mar. Non, non, il n'est pas mort¹. Il doit y avoir encore de la vie dans ce cœur; il n'a pu me quitter ainsi.

Le Doge. Ma fille!

Mar. Laisse-moi, vieillard! Je ne suis plus ta fille; — tu n'as plus de fils. O Foscari!

L'Off. Il faut que nous emportions le corps.

Mar. Ne le touchez pas, vils geôliers! Votre lâche ministère se termine avec sa vie et ne va pas au-delà du meurtre, même d'après vos lois meurtrières. Laissez ces restes à ceux qui sauront les honorer.

L'Off. Il faut que j'aille informer leurs seigneuries et prendre leurs ordres.

Le Doge. Informez de ma part, de la part du Doge, que leur pouvoir ne s'étend plus sur ces cendres; tant qu'il a vécu il leur était soumis comme doit l'être un sujet; — maintenant il m'appartient, — malheureux enfant!

L'officier sort.

Mar. Et je vis encore?

Le Doge. Vos enfants vivent, Marina.

Mar. Mes enfants! oui, — ils vivent, et il faut que je vive afin de les élever pour servir l'État et puis mourir comme leur père est mort. Oh! quel bienfait serait la stérilité dans Venise! que ma mère n'a-t-elle été stérile!

Le Doge. Mes malheureux enfants!

Mar. Eh quoi! tu commences donc enfin à sentir! — toi! — où est maintenant ton stoïcisme d'homme d'État?

Le Doge (se laissant tomber auprès du corps de son fils). Ici!

Mar. Oui, pleure! je croyais que tu n'avais pas de larmes; tu les as ménagées jusqu'au moment où elles te sont inutiles; mais pleure! il ne pleurera plus, lui, — non, jamais, jamais!

Entrent Loredano et Barbarigo.

Lor. Que vois-je?

Mar. Ah! le démon vient insulter aux morts! Arrière, Lucifer incarné! c'est ici une terre sainte; les cendres d'un martyr la consacrent. Retourne dans ton séjour de tourments.

Bar. Madame, nous ignorions ce douloureux événement; nous passions ici au retour du Conseil.

Mar. Passez donc.

Lor. Nous cherchions le Doge.

Mar. (montrant le Doge étendu à terre auprès du corps de son fils). Voyez, le voilà livré aux occupations que vous lui avez procurées. Êtes-vous content?

Barb. Nous ne troublerons point les douleurs d'un père.

Mar. Non; vous vous contentez de les produire. Laissez-nous donc.

Le Doge (se levant). Seigneurs, je suis prêt.

Barb. Non, pas à présent.

Lor. Cependant l'affaire est importante.

Le Doge. S'il en est ainsi, je ne puis que vous répéter que je suis prêt.

Barb. Ce ne saurait être maintenant, quand Venise vacillerait sur l'abîme comme un vaisseau fragile. Je respecte vos afflictions.

Le Doge. Je vous remercie. Si les nouvelles que vous m'apportez sont mauvaises, vous pouvez me les dire; rien ne peut faire impression sur moi après le spectacle qui est ici sous nos yeux; si elles sont bonnes, dites-les encore; ne craignez pas qu'elles me consolent.

Barb. Je le voudrais.

Le Doge. Je ne m'adressais pas à vous, mais à Loredano. Il me comprend.

Mar. Ah! je m'y attendais.

Le Doge. Que voulez-vous dire?

Mar. Voyez-vous? le sang commence à couler des lèvres glacées de Foscari; — le corps saigne en présence de l'assassin! (A Loredano.) Lâche meurtrier légal! regarde comme la mort elle-même porte témoignage contre tes attentats!

Le Doge. Ma fille! c'est une illusion de votre douleur. (A ses serviteurs.) Emportez le corps. Seigneurs, s'il vous plaît, dans une heure je vous en tendrai.

Le Doge sort avec Marina et ses serviteurs qui emportent le corps. — Loredano et Barbarigo restent.

Barb. Nous ne devons pas le troubler en ce moment.

Lor. Il a dit lui-même que rien ne pourrait plus faire impression sur lui.

Barb. Ce sont des paroles; mais la douleur de

— — — Generous as brave;
Affection, kindness the sweet offices
Of duty and love were from his tender, si years
To him as need for as his daily bread
And to become a by-word in the streets.
Bringing a stain on those, who gave him life,
And those, alas! now worse than fatherless —
To be proclaimed a ruffian, a night-stabber,
He on whom none before had breathed reproach —
He lived but to disprove it. That hope lost,
Death follow'd. Oh, if justice be in Heaven,
A day must come of ample retribution! — ROBERTS.

• Généreux autant que brave, l'affection, la bienveillance, les

doux offices de l'amour et du devoir, lui furent, dès ses plus tendres années, aussi familières et nécessaires que son pain quotidien, tout cela pour devenir le sujet des conversations publiques, pour déverser le déshonneur sur ceux qui lui ont donné le jour, et sur des enfants, hélas! plus malheureux que s'ils étaient orphelins, tout cela pour être proclamé un criminel, un assassin nocturne. Cet homme, auquel on n'avait jamais eu rien à reprocher, ne vivait que dans l'espoir de se justifier; ce dernier espoir enlevé, la mort suivit. Oh! s'il y a une justice au ciel, le jour des expiations viendra. »

mande la solitude, et il y aurait de la barbarie à l'interrompre.

Lor. La douleur se nourrit dans la solitude, et rien n'est plus propre à la distraire des lugubres visions de l'autre monde que de la rappeler par moments à celui-ci. Les gens occupés n'ont pas le temps de pleurer.

Barb. Et c'est pour cela que vous voulez priver ce vieillard de toute occupation ?

Lor. La chose est décrétée. La loi est rendue par la Junte et les Dix ; qui s'y opposera ?

Barb. L'humanité.

Lor. Parce que son fils est mort ?

Barb. Et pas encore enseveli.

Lor. Si nous avions connu cet événement avant que la loi fût rendue, cela l'aurait peut-être empêchée de passer ; mais maintenant cette circonstance ne saurait en suspendre l'effet.

Barb. Je n'y consentirai pas.

Lor. Vous avez consenti à tout ce qui est essentiel. Laissez-moi le soin du reste.

Barb. Pourquoi presser maintenant son abdication ?

Lor. Les sentiments privés ne doivent pas faire obstacle aux mesures d'intérêt public, et un accident naturel ne doit pas faire révoquer demain ce que l'État a décidé aujourd'hui.

Barb. Vous avez un fils ?

Lor. Oui, — et j'eus un père.

Barb. Toujours inexorable ?

Lor. Toujours.

Barb. Laissons-lui donner la sépulture à son fils avant de lui communiquer ce décret.

Lor. Qu'il rappelle à la vie mon père et mon oncle, et j'y consens. Les hommes et même les vieillards peuvent devenir ou paraître les pères d'une postérité nombreuse, mais ils ne peuvent ranimer un seul atome de la poussière de leurs ancêtres. Entre le Doge et moi les victimes ne sont pas égales ; il a vu son fils expirer de mort naturelle ; mon père et mon oncle ont succombé à des maladies violentes et mystérieuses. Je n'ai point fait usage du poison ; je n'ai suborné aucun maître expert dans l'art destructeur de guérir pour leur abrégier le chemin vers la guérison éternelle ; ses fils, et il en avait quatre, — sont morts, sans que j'aie eu recours à des substances homicides.

Barb. Êtes-vous sûr que lui-même en a fait usage ?

Lor. Très-sûr.

Barb. Et cependant il paraît plein de franchise.

Lor. Il n'y a pas longtemps que Carmagnola croyait aussi franc et sincère.

Barb. Cet étranger ? ce traître ?

Lor. Lui-même. Dans la matinée qui suivit la nuit où les Dix, présidés par le Doge, venaient de décider sa perte, il rencontra le Duc et lui demanda en plaisantant « s'il devait lui souhaiter le bonjour ou une bonne nuit. » Le Doge répondit « qu'il avait effectivement passé une nuit de veille « dans la quelle, » ajouta-t-il avec un gracieux sourire, « il a été souvent question de vous¹. » En effet, il avait été question de sa

mort, qu'on avait résolue huit mois avant de le faire mourir ; et le vieux Doge, qui le savait, lui sourit avec une sinistre dissimulation, huit longs mois avant, — huit mois d'une hypocrisie qu'on ne connaît qu'à quatre-vingts ans. Le brave Carmagnola est mort ; le jeune Foscari et ses frères sont morts aussi, — mais moi, je ne leur ai jamais souri.

Barb. Carmagnola était-il votre ami ?

Lor. Il était le huchier de Venise. Dans sa jeunesse il avait été son ennemi, mais dans son âge mûr il devint son sauveur, puis sa victime.

Barb. Ah ! il semble que ce soit là le destin de tous ceux qui sauvent les cités. L'homme contre qui nous agissons maintenant n'a pas seulement sauvé Venise, il a encore rangé d'autres villes sous ses lois.

Lor. Les Romains, que nous imitons, décernaient une couronne à celui qui prenait une ville, et une aussi à celui qui sauvait un citoyen sur le champ de bataille : les deux récompenses étaient égales. Or, si nous mettons en regard les villes prises par le doge Foscari et les citoyens qu'il a fait périr ou dont la mort est son ouvrage, on trouvera que la différence est contre lui, quand même on ne ferait entrer en ligne de compte que des meurtres privés comme celui de mon père.

Barb. Êtes-vous donc irrévocablement fixé dans votre résolution ?

Lor. Qui aurait pu me changer ?

Barb. Ce qui me change moi-même ; mais, vous, je le sais, votre cœur est de marbre, et la haine y reste ineffaçable. Mais quand tout aura été accompli, quand le vieillard sera déposé, son nom dégradé, tous ses fils morts, sa famille abattue, et vous et les vôtres triomphants, dormirez-vous ?

Lor. Plus profondément que jamais.

Barb. C'est une erreur ; et vous vous en apercevrez avant de dormir avec vos pères.

Lor. Ils ne dorment pas dans leur tombe prématurée ; ils ne dormiront que lorsque Foscari remplira la sienne. Chaque nuit je les vois errer d'un air courroucé autour de ma couche, me montrer du doigt le palais ducal et m'exciter à la vengeance.

Barb. Rêve d'une imagination malade ! Il n'y a pas de passion plus superstitieuse que la haine ; et la passion opposée, l'amour lui-même, ne peuplé pas les airs d'autant de fantômes que cette démenche du cœur.

Un officier entre.

Lor. Où allez-vous ?

L'Off. Je vais, par ordre du Doge, tout préparer pour les funérailles de son fils.

Barb. Le caveau des Foscari s'est fréquemment ouvert depuis quelques années.

Lor. Il sera bientôt rempli et fermé à jamais.

L'Off. Puis-je passer outre ?

Lor. Vous le pouvez.

Barb. Comment le Doge supporte-t-il cette dernière calamité ?

L'Off. Avec la fermeté du désespoir. En présence de témoins il parle peu ; mais j'aperçois de temps à

¹ Fait historique. Voyez Daru, t. II.

autre le mouvement de ses lèvres ; et de la chambre voisine je l'ai une ou deux fois entendu murmurer : — « mon fils ! » d'une voix à peine distincte. Je vais remplir mes ordres.

L'officier sort.

Barb. Le coup qui l'a frappé va intéresser tout Venise en sa faveur.

Lor. C'est juste ! il faut nous hâter : allons réunir les délégués chargés de porter la résolution du Conseil.

Barb. Je proteste contre cette démarche en ce moment.

Lor. Comme il vous plaira ; — je vais néanmoins prendre les voix, et nous verrons qui l'emportera de votre avis ou du mien.

Barbarigo et Loredano sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I^{re}.

L'appartement du Doge.

LE DOGE, et ses serviteurs.

Un Serv. Mon seigneur, la députation attend ; mais si une heure autre vous convient mieux, elle se conformera à votre bon plaisir.

Le Doge. Toutes les heures me sont égales ; faites-les entrer.

Le serviteur sort.

Un Officier. Prince, j'ai exécuté votre ordre.

Le Doge. Quel ordre ?

L'Officier. Un ordre douloureux, celui de requérir la présence de... —

Le Doge. Oui, — oui, — oui ; je vous demande pardon ; ma mémoire commence à faiblir et je me fais vieux, presque aussi vieux que mon âge. Jusqu'à présent j'avais lutté contre lui, mais il commence à prendre le dessus.

Entre la députation, composée de six membres de la Seigneurie et du chef des Dix.

Le Doge. Nobles seigneurs, quel est votre plaisir ?

Le Chef des Dix. En premier lieu, le Conseil présente au Doge ses compliments de condoléance sur le malheur privé qui vient de le frapper.

Le Doge. En voilà assez. — Parlons d'autre chose.

Le Chef des Dix. Le Doge refuse d'accepter l'hommage de nos respects ?

Le Doge. Je l'accepte comme on me l'offre. — Poursuivez.

Le Chef des Dix. Les Dix, s'étant adjoint une junte de vingt-cinq sénateurs choisis entre les patriciens les plus nobles, ont délibéré sur l'état de la République,

et sur les soucis accablants qui, en ce moment, doivent peser doublement sur vos années, si longtemps vouées au service de votre pays. Ils ont jugé convenable de solliciter avec respect de votre sagesse, qui ne peut s'y refuser, la résignation de l'anneau ducal, que vous avez porté si longtemps et avec tant d'honneur ; et, pour montrer qu'ils ne sont point ingrats, et s'acquitter de ce qu'ils doivent à votre vieillesse et à vos services, ils vous accordent un apanage de vingt mille ducats d'or, pour donner à votre retraite toute la splendeur qui convient à celle d'un souverain.

Le Doge. Ai-je bien entendu ?

Le Chef des Dix. Dois-je répéter ?

Le Doge. Non, — avez-vous fini ?

Le Chef des Dix. J'ai parlé. On vous accorde vingt-quatre heures pour rendre votre réponse.

Le Doge. Je n'ai pas besoin de vingt-quatre secondes.

Le Chef des Dix. Nous allons nous retirer.

Le Doge. Restez ! Vingt-quatre heures ne changeront rien à ce que j'ai à dire.

Le Chef des Dix. Parlez.

Le Doge. Deux fois j'ai exprimé le désir d'abdiquer, et deux fois on s'y est refusé ; bien plus, on a exigé de moi le serment de ne jamais renouveler cette demande. J'ai juré de mourir dans le plein exercice des fonctions que le pays m'a confiées ; je les ai remplies avec honneur et conscience. — Je ne puis violer mon serment.

Le Chef des Dix. Ne nous réduisez pas à la nécessité d'ordonner par un décret ce que nous voudrions obtenir de votre consentement.

Le Doge. La Providence prolonge mes jours pour m'éprouver et me châtier ; mais vous n'avez pas le droit de me reprocher mon grand âge, puisque chacune de mes heures fut consacrée à ma patrie. Je suis prêt à donner ma vie pour elle, après lui avoir sacrifié des objets plus chers que la vie ; mais quant à ma dignité, — je la tiens de la République entière ; quand la volonté générale se sera prononcée, alors vous aurez ma réponse ¹.

Le Chef des Dix. Cette réponse nous afflige ; mais elle ne peut vous servir de rien.

Le Doge. Je me soumettrai à tout ; mais je ne ferai point un pas ; décrétez ce que vous voudrez.

Le Chef des Dix. Est-ce là la réponse que nous devons rapporter à ceux qui nous envoient ?

Le Doge. Vous avez entendu.

Le Chef des Dix. Avec le respect qui vous est dû, nous nous retirons.

La députation sort. — Un serviteur entre.

Le Serv. Seigneur ! la noble dame Marina demande audience.

¹ « Alors, ô vieillard ! le calice d'amertume fut rempli jus qu'à bord, cependant tu survivais. Mais il était un homme, l'âme et le chef de toutes ses persécutions, qui ne fut point satisfait, acharné sur sa proie, la dévorant, buvant son sang sans pouvoir se rassasier, un homme dont le nom était aussi illustre que le tien, membre du Conseil des Dix, un des trois invisibles ; il se nommait Loredano. Lorsque les lionceaux furent morts, il voulut chasser le lion de sa tanière, et, guidant à son tour la meute que celui-ci

avait longtemps gouvernée, cette meute féroce, qui toujours aboie devant les grandeurs déchues, ne voulut point permettre que Foscari fût plus longtemps Doge, lui reprochant son grand âge, appelant oubli de ses devoirs et mépris des lois, cette solitude chère à ses charmes. — « Je consens à me retirer, » dit-il, « mais j'ai juré de rester, et je ne puis manquer à mon serment ; fais de moi comme il vous plaira. » — ROGERS.

Le Doge. Mon temps est à sa disposition.

Marina entre.

Mar. Seigneur, je crains d'être importune. — Peut-être désirez-vous être seul?

Le Doge. Seul je suis, et seul je resterai pour toujours, quand le monde entier se presserait autour de moi; mais nous saurons tout supporter.

Mar. Oui, et pour l'amour de ceux qui restent, nous nous efforcerons... — O mon époux!

Le Doge. Donne cours à ta douleur; je ne puis te consoler.

Mar. Né dans une autre patrie, il aurait pu vivre, lui, qui était si bien formé pour le bonheur de la vie privée, lui si aimant, si aimé! Qui eût pu goûter, qui eût pu donner plus de bonheur que mon pauvre Foscarei? Il ne manquait à sa félicité et à la mienne que de ne pas être Vénitien.

Le Doge. Ou le fils d'un prince.

Mar. Oui; tout ce qui favorise le bonheur imparfait ou l'ambition des autres hommes, par une destinée étrange, lui est devenu fatal. La patrie et le peuple qu'il aimait, le prince dont il était le fils aimé, et... —

Le Doge. Qui bientôt aura cessé d'être prince.

Mar. Comment!

Le Doge. Ils m'ont ôté mon fils, et maintenant ils en veulent à mon diadème usé et à mon anneau ducal. Qu'ils reprennent ces colifichets.

Mar. Oh! les tyrans! Et dans un pareil moment encore!

Le Doge. C'est le moment le plus convenable; il y a une heure j'eusse été sensible à ce nouveau coup.

Mar. Et maintenant, n'en aurez-vous aucun ressentiment? O vengeance! Mais celui qui, s'il eût été suffisamment protégé, pourrait maintenant protéger à son tour, ne peut venir au secours de son père.

Le Doge. Et il ne le devrait point contre sa patrie, eût-il mille vies au lieu de celle que... —

Mar. Que leurs tortures lui ont arrachée. Ce peut être là du pur patriotisme. Je suis femme: mon époux et mes enfants étaient ma patrie; je l'aimais! — combien je l'aimais! je lui ai vu traverser des souffrances qui eussent fait reculer les premiers martyrs. Il n'est plus! et moi qui aurais donné mon sang pour lui, je n'ai à lui donner que des larmes! Mais si je pouvais obtenir le châtiment de ses persécuteurs! — Bien, bien; j'ai des fils qui seront un jour des hommes.

Le Doge. Votre douleur vous égare.

Mar. J'aurais cru pouvoir supporter sa mort, quand je le voyais courbé sous le poids d'une pareille oppression! Oui, je pensais que j'aimerais mieux le voir mort que gémissant dans une captivité prolongée; — je suis punie de cette pensée maintenant. Que ne suis-je dans sa tombe!

Le Doge. Il faut que je le voie encore une fois.

Mar. Venez avec moi.

Le Doge. Est-il... —

Mar. Notre lit nuptial est maintenant son cercueil.

Le Doge. Est-il dans son linceul?

Mar. Venez, venez, vieillard.

Le Doge et Marina sortent. — *Barbarigo et Loredano* entrent.

Barb. (au serviteur). Où est le Doge?

Le Serv. Il vient de se retirer à l'instant même avec l'illustre veuve de son fils.

Lor. Où?

Le Serv. Dans l'appartement où le corps repose.

Barb. Retournons donc sur nos pas.

Lor. Vous oubliez que nous ne le pouvons pas. Nous avons l'ordre exprès de la Junte de l'attendre ici, et de nous réunir à ses membres dans la démarche dont ils sont chargés. Ils ne tarderont pas à venir.

Barb. Et feront-ils immédiatement connaître leur message au Doge?

Lor. Lui-même a désiré que les choses se fissent promptement. Sa réponse ne s'est pas fait attendre; il en doit être de même de la nôtre; on a eu égard à sa dignité, on a songé à sa fortune; — que voudrait-il de plus?

Barb. Mourir dans sa charge. Il n'aurait pu vivre longtemps; mais j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui conserver ses titres, et je me suis opposé à cette proposition jusqu'au dernier moment, bien qu'en pure perte. Pourquoi faut-il que le vote général m'envoie ici malgré moi!

Lor. Il était bon que quelqu'un d'une opinion différente de la nôtre nous servit de témoin, afin que l'imposture ne fit pas courir le bruit qu'une majorité injuste craignait d'exposer ses actes aux regards de la minorité du Conseil.

Barb. On n'a pas moins eu pour but, je le pense, de m'humilier pour punir mon inutile opposition. *Loredano*, vous êtes ingénieux dans le choix de vos moyens de vengeance. Je dirai même que vous êtes poétique, un véritable *Ovide* dans l'art de *haïr*; c'est ainsi (bien que ce soit pour vous un objet secondaire; mais les yeux de la haine sont un vrai microscope), c'est ainsi que je vous dois, afin sans doute de faire ressortir le mérite des plus zélés, d'être associé, malgré moi, au message de votre Junte.

Lor. Comment! — ma Junte?

Barb. La vôtre! elle parle votre langage, épie vos moindres signes, approuve vos plans et fait votre œuvre; n'est-elle pas vôtre?... —

Lor. Vous parlez imprudemment. Il ne serait pas bon qu'on vous écoutât.

Barb. Oh! un jour viendra qu'ils en entendront bien davantage; ils ont même été au-delà des limites de leur pouvoir, et quand cela arrive dans les États même les plus avilis, l'humanité outragée se lève et punit.

Lor. Vous parlez sans réflexion.

Barb. C'est ce qui reste à prouver. Voici nos collègues.

La députation rentre.

Le Chef des Dix. Le Duc sait-il que nous cherchons sa présence?

Un Serv. Je vais l'en informer.

Le serviteur sort.

Barb. Le duc est avec son fils.

Le Chef des Dix. Dans ce cas nous ajournerons notre message après les funérailles. Retournons. Il sera temps encore demain.

Lor. (à part à Barbarigo). Que le feu d'enfer qui dé-

vorait le mauvais riche consomme éternellement ta langue ! Je la ferai arracher de ta bouche babillarde, jusqu'à ce que tu n'exhalas plus que des sanglots avec du sang ! (Tout haut et s'adressant à la députation.) Sages seigneurs, je vous prie de ne rien précipiter.

Barb. Soyez humains.

Lor. Voici le Doge !

Le Doge entre.

Le Doge. J'obéis à votre appel.

Le Chef des Dix. Nous venons renouveler la demande que nous vous avons déjà faite.

Le Doge. Et moi, je viens vous faire ma réponse.

Le Chef des Dix. Quelle est-elle ?

Le Doge. Vous l'avez entendue.

Le Chef des Dix. Entendez donc notre décret définitif et irrévocable.

Le Doge. Au fait ! au fait ! Je connais les formalités officielles et les préambules pleins de douceur qui accompagnent les actes de violence. — Poursuivez.

Le Chef des Dix. Vous n'êtes plus Doge ; vous êtes délié de votre serment impérial comme souverain ; il faut vous dépoillier de votre robe ducal. Mais, en considération de vos services, l'État vous alloue l'apanage déjà mentionné dans notre précédente entrevue. On vous laisse trois jours pour quitter ce palais, sous peine de voir confisquer votre fortune particulière.

Le Doge. Cette dernière clause, je le dis avec orgueil, n'enrichira pas le trésor.

Le Chef des Dix. Votre réponse, Doge ?

Lor. Votre réponse, Francesco Foscari ?

Le Doge. Si j'avais pu prévoir que mon grand âge fût préjudiciable à l'État, le chef de la République ne se serait jamais montré assez ingrat pour placer l'intérêt de sa dignité avant celui du pays ; mais ma vie ayant été depuis tant d'années employée au service de la patrie et ne lui ayant pas été inutile, je désirais lui en consacrer encore les derniers instants. Néanmoins puisque le décret est rendu, j'obéis.

Le Chef des Dix. Si l'espace de trois jours ne vous suffit pas, nous consentirons volontiers à l'étendre jusqu'à huit, en témoignage de notre estime.

Le Doge. Je n'ai pas besoin de huit heures, seigneur, ni même de huit minutes : — voici l'anneau ducal et voici le diadème. (Il ôte son anneau et sa toque.) Ainsi, l'Adriatique est libre d'en épouser un autre.

Le Chef des Dix. Il n'est pas besoin d'y mettre tant de précipitation.

Le Doge. Je suis vieux, seigneur, et même pour faire peu de chemin je suis obligé de me mettre de bonne heure en route. Il me semble voir parmi vous un visage qui m'est inconnu ; — sénateur, votre nom, vous dont le costume annonce le chef des Quarante ?

Memo. Seigneur, je suis le fils de Marco Memmo.

Le Doge. Ah ! votre père était mon ami ; — mais les fils et les pères... — Holà ! mes serviteurs, ici.

Un serr. Mon prince !

Le Doge. Plus de prince ! — (Montrant la députation des Dix.) Voici les princes des princes. — Préparez-vous à partir d'ici à l'instant.

Le Chef des Dix. Pourquoi si brusquement ? Cela fera du scandale.

Le Doge (aux Dix). Vous aurez à en répondre ; cela vous regarde. — (Aux domestiques.) Allons, dépêchez-vous. Il est un fardeau que je vous prie de porter avec soin, bien que maintenant on ne puisse plus lui faire de mal ; mais j'y veillerai moi-même.

Barb. Il veut parler du corps de son fils.

Le Doge. Faites venir Marina, ma fille.

Marina entre.

Tenez-vous prête, il nous faut aller pleurer ailleurs.

Mar. Partout.

Le Doge. Oui, mais en liberté, sans ces espions jaloux attachés aux pas des grands. Seigneurs, vous pouvez vous retirer : que vous faut-il de plus ? nous partons. Craignez-vous que nous n'emportions avec nous ce palais ? Ces vieilles murailles, dix fois plus vieilles que moi, et je suis bien vieux, vous ont servi, et moi aussi, elles et moi nous aurions bien des choses à vous dire ; mais je ne leur demande point de s'écrouler sur vous ! elles le feraient comme autrefois les colonnes du temple de Dagon sur l'Israélite et les Philistins ses ennemis. Je crois que la même puissance serait donnée à une malédiction comme la mienne provoquée par des hommes tels que vous ; mais je ne mandis point. Adieu, seigneurs ! Puisse le Doge suivant valoir mieux que le Doge actuel !

Lor. Le Doge actuel est Pascal Malipieri.

Le Doge. Il ne le sera que lorsque j'aurai franchi le seuil de ces portes.

Lor. La grande cloche de Saint-Marc sonnera bientôt pour son inauguration.

Le Doge. Ciel et terre ! vous sonnerez cette cloche, moi vivant ! et je l'entendrai ! — Je serai donc le premier Doge qui ait entendu la cloche sonner pour son successeur : plus heureux que moi mon coupable prédécesseur, l'inflexible Faliero ! cette insulte du moins lui fut épargnée.

Lor. Eh quoi ! regrettez-vous un traître ?

Le Doge. Non, — seulement je porte envie aux morts.

Le Chef des Dix. Seigneur, si vous persistez à quitter ainsi brusquement le palais ducal, sortez du moins par l'escalier secret qui conduit au quai du canal.

Le Doge. Non, je descendrai maintenant l'escalier que j'ai monté pour prendre possession du pouvoir, — l'escalier des Géants, au haut duquel je fus investi de la dignité de Doge ! Mes services m'ont fait monter cet escalier, la haine de mes ennemis m'en précipite. Il y a trente-cinq ans que j'ai été installé, que j'ai traversé ces mêmes salles dont je ne comptais sortir que mort, — mort peut-être en combattant pour mes

* Déposé, lui qui avait si longtemps et si glorieusement régné ! On ôta de son front le bonnet ducal ; on le dépouilla de sa robe ; on brisa devant lui son sceau et son anneau, mais rien ne put ébranler sa douceur et sa fermeté ; il resta le même devant les

Dix qui vinrent lui apporter le décret. Foscari en vit un qu'il ne connaissait point, et s'informa de son nom. « Je suis le fils de Marco Memmo. — Ah ! » repliqua-t-il, « ton père était mon ami. » ROGERS.

concitoyens, — mais non pas enassé ainsi par eux. Mais, venez; mon fils et moi nous nous en irons ensemble, lui, pour prendre possession de son tombeau, moi pour implorer le mien¹.

Le Chef des Dir. Eh quoi! en public?

Le Doge. C'est publiquement que j'ai été élu, c'est publiquement que je veux être déposé. Marina! venez-vous?

Mar. Voici mon bras.

Le Doge. Et voilà mon bâton; je pars soutenu par ce double appui.

Le Chef des Dir. Cela ne doit pas être. — Le peuple s'en apercevra.

Le Doge. Le peuple! — Il n'y a pas de peuple, vous le savez bien, sans quoi vous n'oseriez pas en agir ainsi avec lui et avec moi. Il y a une populace peut-être, dont les regards vous feront rougir; mais ils n'oseront gémir et vous maudire que des yeux et du fond du cœur.

Le Chef des Dir. La passion vous fait parler, autrement... —

Le Doge. Vous avez raison, j'ai plus parlé qu'à mon ordinaire. Ce n'est pas là mon faible habituel; mais ce sera pour vous une excuse, en faisant voir que j'approche d'une caducité qui autorise votre action, à défaut de la loi. Adieu, seigneurs.

Barb. Vous ne partirez pas sans une escorte convenable à votre rang; nous accompagnerons respectueusement le Doge à son palais particulier. Dites, mes collègues, n'êtes-vous pas de cet avis?

Plusieurs voix. Oui! oui!

Le Doge. Vous ne viendrez pas! — à ma suite, du moins. Je suis entré ici comme souverain : — j'en sors par les mêmes portes, mais comme citoyen. Toutes ces vaines cérémonies sont de lâches insultes, qui ne font qu'ulcérer davantage le cœur et appliquent du poison pour antidote. La pompe est pour les princes; — je ne le suis plus! — C'est faux, je le suis encore, mais seulement jusqu'à cette porte. Ah!

Lor. Écoutez!

On entend sonner la grande cloche de Saint-Marc.

Barb. La cloche!

Le Chef des Dir. De Saint-Marc, qui sonne pour l'élection de Malipieri.

Le Doge. J'en reconnais le son. Je l'ai entendu une fois, une fois seulement, et il y a de cela trente-cinq ans; même alors je n'étais pas jeune.

Barb. Asseyez-vous, seigneur; vous tremblez.

Le Doge. C'est le glas de mort de mon pauvre enfant! mon cœur souffre amèrement.

Barb. Veuillez vous asseoir.

Le Doge. Non, jusqu'à présent j'ai eu pour siège un trône. Marina! partons.

Mar. Je suis prête.

Le Doge. (*fait quelques pas, puis s'arrête*). Je me sens altéré; — qui veut me donner une coupe d'eau?

Barb. Moi. —

Mar. Et moi. —

Lor. Et moi. —

Le Doge (*prend la coupe des mains de Loredano*). J'accepte de votre part, comme de la main la plus convenable en un pareil moment.

Lor. Pourquoi?

Le Doge. On dit que le cristal de Venise a une telle antipathie contre les poisons, qu'il se brise dès que quelque chose de venimeux vient à le toucher. Vous teniez cette coupe; elle ne s'est point brisée.

Lor. Eh bien! seigneur?

Le Doge. Cela prouve que le proverbe est faux, ou que vous êtes de bonne foi. Pour moi, je ne crois ni l'un ni l'autre: c'est une sotte tradition.

Mar. Vos idées s'égarent; vous feriez bien de vous asseoir et de ne pas partir encore. Ah! vous êtes maintenant dans l'état où était mon époux.

Barb. Il s'affaisse! — Soutenez-le! vite! — une chaise! Soutenez-le!

Le Doge. La cloche continue à sonner! — Éloignons-nous! — mon cerveau brûle!

Barb. Je vous en supplie, appuyez-vous sur nous.

Le Doge. Non! un souverain doit mourir debout. Mon pauvre enfant! Écartez vos bras! — Cette cloche!

*Le Doge tombe et meurt*².

Mar. Mon Dieu! mon Dieu!

Barb. (*à Loredano*). Voyez, votre œuvre est complète.

Le Chef des Dir. N'y a-t-il aucun secours? Qu'on appelle.

Un Serv. Tout est fini.

Le Chef des Dir. Si cela est, du moins ses obsèques seront dignes de son nom et de Venise, de son rang et de son dévouement aux devoirs de sa charge tant que l'âge lui a permis de les remplir dignement. Mes collègues, dites, en sera-t-il ainsi?

Barb. Il n'a point eu la douleur de mourir sujet là où il avait régné; que ses funérailles soient celles d'un prince³!

¹ « Et maintenant il sort, l'heure est passée, je n'ai plus rien à faire ici. — Mais ne crains-tu pas les regards de la foule? prends ce chemin dérobé. — Non, par où je suis entré je veux me retirer; et, s'appuyant sur sa béquille, il quitta le palais qui lui avait servi trente ans de résidence; il descendit cet escalier gardé par des géants monstrueux, terribles, et par où il était monté jadis au pouvoir. Arrivé au bas, il s'arrêta, et, toujours appuyé sur sa béquille, il se retourna et dit: Je suis entré par la seule recommandation de mes services; je m'en vais chassé par la malice de mes ennemis. » Puis il se retira dans sa maison, aussi pauvre que lorsqu'il en était sorti, au milieu des soupirs de la foule qui n'osait parler. ROGERS.

² Le vieux Foscarei ne mourut point dans le palais, mais dans sa propre maison, non aussitôt après être descendu par l'escalier

des Géants, mais un jour plus tard, en entendant, dit M. de Sismondi, le son des cloches qui sonnaient en action de grâces pour l'élection de son successeur. Il mourut subitement d'une hémorragie causée par une veine qui éclata dans sa poitrine.

Un peu avant que je n'eusse atteint l'âge de seize ans, dit lord Byron, je fus témoin d'un accident pareil qui arriva à une jeune personne à la suite d'émotions diverses; elle ne mourut pas cependant sur-le-champ, mais elle succomba plusieurs années après, d'un second assaut. » Voir *Don Juan*, c. vi, st. 39.

³ Par un décret du Conseil, les insignes du souverain pouvoir, dont le Doge s'était dépourvu lors de sa déposition, lui furent rendus à sa mort; il fut enterré avec toute la magnificence d'usage dans l'église des Mineurs. Le nouveau Doge était rangé dans la suite parmi les pleureurs.

Le Chef des Dix. Nous sommes tous d'accord.

Tous (excepté Loredano). Oui.

Le Chef des Dix. Que la paix du ciel soit avec lui.

Mar. Seigneurs, permettez : c'est une vraie mystification. Cessez de vous jouer de cette triste dépouille ; il n'y a qu'un moment, lorsque vivait encore ce vieillard, qui a reculé les limites de votre empire et rendu votre puissance immortelle comme sa gloire, votre haine froide, inexorable, l'a banni de son palais, l'a fait descendre de son hant rang ; et maintenant que ces honneurs ne sont plus rien pour lui, et il ne les accepterait pas s'il pouvait les connaître, vous voulez entourer d'une pompe vaine et superflue la victime que vous avez foulée aux pieds. Des funérailles de prince seront un reproche pour vous et non un honneur pour lui.

Le Chef des Dix. Madame, nous ne révoquons pas aussi facilement nos décisions.

Mar. Je le sais, en ce qui concerne les tortures infligées aux vivants. Je pensais que les morts étaient hors de votre puissance, quoique quelques-uns sans doute soient livrés à des esprits dont le pouvoir ressemble à celui que vous exercez sur la terre. Laissez à mes soins son cadavre, comme vous m'auriez abandonné les restes de sa vie que vous avez charitablement abrégée. C'est un dernier devoir que je remplis ; j'y trouverai peut-être à mon désespoir un triste soulagement. La douleur est fantastique ; elle aime les morts et l'appareil de la tombe.

Le Chef des Dix. Persistez-vous à vous charger de ce soin ?

Mar. Oui, seigneur ; quoique sa fortune ait été dépensée tout entière au service de l'État, j'ai encore

mon douaire qui sera consacré à ses funérailles et à celles de....— Elle s'arrête maîtrisée par son agitation.

Le Chef des Dix. Gardez votre douaire pour vos enfants.

Mar. Oui, ils sont orphelins, grâce à vous.

Le Chef des Dix. Nous ne pouvons accueillir votre demande. Ses dépouilles mortelles seront exposées avec la pompe usitée, et suivies à leur dernière demeure par le nouveau Doge, revêtu du costume de simple sénateur.

Mar. J'ai entendu parler de meurtriers qui ont enterré leur victime ; mais c'est pour la première fois qu'on aura vu l'hypocrisie entourer de tant de splendeur ceux qu'elle a tués. J'ai entendu parler des larmes des veuves.— Hélas ! j'en ai versé quelques-unes, — toujours grâce à vous ! J'ai entendu parler d'héritiers en deuil ; — vous n'en avez point laissé au défunt et vous voudriez en jouer le rôle. Eh bien ! seigneurs, que votre volonté soit faite, comme un jour, je l'es père, celle du ciel s'accomplira également.

Le Chef des Dix. Savez-vous, madame, à qui vous parlez, et à quoi vous expose un pareil langage ?

Mar. Je connais ceux à qui je parle mieux que vous-mêmes, et les dangers que je cours tout aussi bien que vous ; je brave les uns, et je fais face aux autres. Vous faut-il encore d'autres funérailles ?

Barb. Ne faites pas attention à ses paroles imprudentes : sa position doit lui servir d'excuse.

Le Chef des Dix. Nous n'en tiendrons aucun compte.

Barb. (à Loredano qui écrit sur ses tablettes). Qu'écrivez-vous sur vos tablettes avec tant d'attention ?

Lor. (montrant le corps du Doge). J'écris qu'il m'a payé !

La toile tombe.

¹ *L'ha pagata* historique. Voir *l'Hist. de Venise*, par Darn. Le manuscrit original donne ici les deux vers qui suivent :

« *Le Chef des Dix.* Quelle était cette dette ? »

« *Loredano.* Une dette juste et ancienne qu'il avait contractée envers la nature et envers moi. »

Ils furent ajoutés par M. Gifford sur la marge du manuscrit. Lord Byron avait écrit : « Si le dernier vers paraît obscur à ceux qui ne se rappellent pas que dans le premier acte Loredano parle de l'inscription qu'il avait gravée sur son livre : « Doit le Doge Foscari, pour la mort de mon père et celle de mon oncle, » vous pouvez ajouter :

« *Le Chef des Dix.* Que vous devait-il ? »

« *Loredano.* Sa vie et celle de son fils en expiation de la mort de mon père et de mon oncle. »

« Mais d'où venait cette haine mortelle qui produisit tous ces malheurs, la haine de Loredano ? C'était un legs que lui avait laissé son père, qui, avant Foscari, avait régné à Venise, et, comme le venin dans la queue du serpent, cette haine grossit et s'accrut peu à peu. Lorsque son père mourut, le bruit se répandit : « *Mort empoisonnée !* » Ces paroles effrayèrent comme si elles s'étaient échappées du tombeau de son père ; il les grava sur le marbre ou la pierre funéraire et, comme un marchand, il inscrivit sur son livre, parmi les débiteurs qu'il ne devait oublier ni jour ni nuit, « poursuivre *Francesco Foscari* pour la mort de mon père, » laissant le reste en blanc, afin de le remplir plus tard. Lorsque le noble cœur de Foscari eut enfin cessé de battre,

il prit le volume avec le même sang-froid et remplit ainsi le blanc : « Il m'a payé. » Vous qui de jour en jour avez médité et poursuivi une vengeance impitoyable, attendant que l'heure sonne d'aiguiser vos dents, et, comme ce Pisan qui rongea le crâne chevelu de celui qui l'avait offensé, si c'est votre droit, vengez-vous, mais craignez de léguer votre vengeance à vos enfants. » ROGERS.

Considérés comme tragédies, nous devons avouer que *Sardanapale* et les *Deux Foscari* nous paraissent lourds, verbeux, sans élégance, manquant de cette passion et de cette énergie qui respirent dans les autres ouvrages de Lord Byron, et surtout de cette abondance d'images, de cette originalité de pensées, de cette harmonieuse versification qui le caractérisent. Ces deux pièces sont presque toujours solennelles, polies et pleines d'ostentation, allongées par d'interminables préparations à des catastrophes qui n'arrivent jamais ; quelques éclairs sont perdus dans ce brouillard épais de sentiments déclamatoires ; l'auteur semble s'être tenu à égale distance de la jeunesse et de la vigueur de ses premières compositions, ainsi que de la douceur et de la flexibilité des vieux maîtres du drame : il y a quelques vers charmants, d'autres pleins d'énergie, mais ils sont en général très-pen harmonieux, au lieu de cette familiarité gracieuse et de ces idiosyncrismes mélodieux de Shakspeare. Lord Byron se rapproche trop de la prose dans ses dialogues, et dépare le ton solennel de sa diction par des images communes et ordinaires. JEFFREY.

LE DIFFORME TRANSFORMÉ¹.

DRAME EN TROIS PARTIES.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage est tiré en partie du *Faust* du grand Goëthe, d'un roman intitulé *les Trois Frères*², publié il y a déjà quelques années, et auquel M. Lewis avait emprunté précédemment *le Démon des Rois*. L'auteur ne donne aujourd'hui que les deux premières parties et un chœur du troisième acte; le reste paraîtra peut-être dans la suite.

LE DIFFORME TRANSFORMÉ.

PERSONNAGES.

L'INCONNU, ensuite CÉSAR.
ARNOLD.
BOURBON.
PHILIBERT.
CELLINI.
BERTHE.
OLYMPIE.

ESPRITS, SOLDATS, CITOYENS DE ROME, PRÊTRES, PAYSANS, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE 1^{re}.

Une forêt.

ARNOLD entre avec sa mère BERTHE.

Bert. Va-t'en, bossu!

Arn. Je suis né comme cela, ma mère³.

Bert. Va-t'en, incube! cauchemar! seul avorton de sept fils que j'ai eus.

Arn. Plût au Ciel que j'eusse été un avorton, et n'eusse jamais vu la lumière!

Bert. Oui, plût au Ciel! mais puisque tu l'as vue, — va-t'en, — va-t'en, et fais de ton mieux. Ton dos peut porter une charge; il est plus haut, sinon aussi large que celui des autres.

Arn. Il porte son fardeau; — mais mon cœur! soutiendra-t-il celui dont vous l'accablez, ma mère? Je vous aime, ou du moins je vous aimais; vous seule

¹ Ce drame fut commencé à Pise, en 1821, mais il ne fut publié qu'en janvier 1824. M. Medwin dit :

« Dans une de mes visites du matin à lord Byron, il me montra le *Difforme transformé*; puis, le passant à Shelley, ainsi qu'il avait l'habitude de lui communiquer son travail de chaque jour, il dit : « Shelley, je viens d'écrire une sorte de drame dans le goût de Faust; dites-moi ce que vous en pensez. » Après l'avoir lu attentivement, Shelley le rapporta. « Eh bien! dit lord Byron, comment le trouvez-vous? — C'est ce que j'ai lu de moins bon de vous; c'est une mauvaise imitation de Faust, et, en outre, il s'y trouve deux vers qui appartiennent tout entiers à Southey. » Lord Byron changea de couleur, et demanda avec précipitation : « Quels sont ces vers? » Shelley répondit :

« And water shall see thee.
And fear thee and flee thee. »

« Et l'eau te verra, et te craindra, et te fuira. »

« Ils sont dans la *Malédiction de Kehama*. » Sa seigneurie jeta aussitôt le poëme au feu. Il ne laissa voir aucune émotion pendant tout le temps que brûlait le manuscrit; était-ce par haine de Southey ou par respect pour l'opinion de Shelley, qu'il commit ainsi ce suicide volontaire, c'est ce que je n'ai jamais su, mais je n'ai jamais été plus surpris que lorsque je vis, deux ans après, annoncer le *Difforme transformé*, que je croyais avoir péri à Pise; peut-être l'auteur en avait-il une autre copie ou l'avait-il récrit sans changer un mot si ce n'est la suppression des deux vers de *Kehama*; sa mémoire était excellente, et il pouvait réciter tout ce qu'il avait écrit. »

M. Shelley, qui a écrit une copie du *Difforme transformé*, que nous avons devant les yeux, a mis en marge :

« Ce sujet a toujours plu à lord Byron; je pense qu'il en a eu l'idée lors de son séjour en Suisse. Il m'envoya chaque fragment à mesure qu'il l'avait achevé, et je le recopiai à cette époque. Sa plus grande frayeur était d'être accusé de plagiat, d'écrire avec difficulté ou de chercher ses idées; c'est ainsi qu'il donna l'édition des poëtes anglais d'Aikin, de peur qu'elle ne fût vue chez lui par quelque visiteur anglais qui l'eût été redire en Angleterre; c'est aussi dans cette intention qu'il datait soigneusement le jour où il commençait un ouvrage, et celui où il le finissait. Je ne pense pas qu'il ait jamais corrigé un seul vers de ce drame après

l'avoir écrit; il composait et corrigeait mentalement. Je ne sais comment il le finira, mais il m'a dit que tout le plan était conçu dans sa tête. C'est à cette époque qu'une allusion brutale fut dirigée contre son infirmité; ce fut lui-même qui me l'apprit, à moins que je ne l'aie su d'une autre personne. Il n'y avait pas une action de lord Byron, il n'y a pas un de ses vers qui ne fût ou ne soit influencé par le souvenir de cette infirmité naturelle. »

² *Les Trois Frères* sont un roman publié en 1803; l'auteur est M. Joshua Pickersgill junior. C'est un de ces romans de haute volée où la terreur pétrifie et annihile l'esprit à chaque pas (pour nous servir des expressions de M. Pickersgill lui-même). C'est l'histoire d'un malheureux jeune homme qui, par un pacte avec l'esprit du genre humain, obtint la force et la beauté. Le traité qui lui vaut tous ces présents est scellé avec du sang, et doit être ouvert un jour; mais il ne l'est pas encore au moment où s'arrête le drame. Il ressemble par beaucoup de points au *Nain noir* de Mucklestane Moore, et nous sommes porté à croire que ce dernier a emprunté, comme lord Byron, plus d'un trait à la légende oubliée des *Trois Frères*. CAOBY.

« J'ai lu le *Nain noir* avec le plus grand plaisir, dit lord Byron, et je comprends parfaitement maintenant pourquoi ma tante et ma sœur sont si intimement convaincues que j'en suis l'auteur. Si vous me connaissiez aussi bien qu'elles me connaissent, vous seriez peut-être tombé dans la même méprise. »

Lord Byron à M. Murray.

« Ce n'est point d'ailleurs une supposition extraordinaire, dit Walter Scott, que celle d'un être vivant dans la solitude, poursuivi par la conscience de sa difformité, et se croyant l'objet des railleries de tout le monde. Ce personnage a existé. Le nom de ce pauvre infortuné était David Ritchie, natif de Tweed-Dale. Il était fils d'un laboureur, et devait être né avec son infirmité, quoiqu'il l'attribuât à de mauvaises habitudes prises dans l'enfance. Il était fabricant de brosses à Edimbourg, et avait voyagé dans plusieurs villes, se livrant à son industrie; mais il avait été chassé de partout à cause de la répugnance universelle qu'excitait sa difformité. »

³ La mère de lord Byron, dans ses accès de mauvaise humeur, faisait de la difformité de son fils l'objet de ses railleries et de ses reproches; elle passait subitement (comme nous l'apprenons

dans la nature pouvez aimer un être tel que moi. Vous m'avez nourri, — ne me tuez pas !

Bert. Oui, — je t'ai nourri, parce que tu étais mon premier né, et je ne savais si je donnerais le jour à un second fils moins laid que toi, caprice monstrueux de la nature. Mais va-t'en, et ramasse du bois.

Arn. J'y vais ; mais quand je reviendrai, parlez-moi avec bonté. Quoique mes frères soient beaux et forts, et aussi libres que le daim auquel ils donnent la chasse, ne me repoussez pas ; eux et moi, nous avons été nourris du même lait.

Bert. Tu as fait comme le hérisson, qui vient pendant la nuit teter la mère du jeune taureau, en sorte que la laitière trouve le lendemain matin les mamelles taries et le pis malade !. N'appelle pas mes autres enfants tes frères ! ne m'appelle pas ta mère ; car si je t'ai enfanté, j'ai fait comme la poule imbécile qui parfois fait éclore des vipères en couvant des œufs étrangers. Va-t'en, magot, va-t'en ! *Berthe sort.*

Arn. (seul). O ma mère ! — Elle est partie, et je dois exécuter ses ordres. — Ah ! je le ferais avec plaisir si je pouvais seulement espérer en retour un mot de bonté. Que faire ?

Arnold se met à couper du bois : tout en travaillant il se blesse à la main.

Voilà que je ne pourrai plus travailler du reste de la journée. Maudit soit ce sang qui coule si vite ! car maintenant une double malédiction m'attend à la maison ; — quelle maison ? Je n'ai point de maison, point de parents, point d'espèce. — Je ne suis point fait comme les autres créatures, ni destiné à partager leurs jeux et leurs plaisirs. Dois-je donc saigner comme elles ? Oh ! que ne peut chacune de ces gouttes en tombant à terre en faire naître un serpent qui les morde comme elles m'ont mordu ! Oh ! que ne peut le démon, auquel on me compare, venir en aide à son image ! Si j'ai sa laideur, pourquoi pas aussi son pouvoir ? Est-ce parce que je n'ai pas la volonté ? Il suffirait d'un mot bienveillant de la bouche de celle qui m'a donné la vie pour me réconcilier avec mon aspect odieux. Lavons ma blessure.

Arnold s'approche d'un ruisseau et se baisse pour y plonger la main : tout à coup il recule.

Ils ont raison ; et dans ce miroir de la nature je me vois tel qu'elle m'a fait. Je ne veux plus arrêter mes regards sur cette vue, et j'ose à peine y penser. Hideuse créature que je suis ! les eaux elles-mêmes semblent me railler en reproduisant mon horrible image, — qu'on prendrait pour un démon placé au fond de cette source pour empêcher les troupeaux de venir y boire.

Il garde un moment le silence.

Et continuerai-je à vivre, à charge à la terre et à moi-même, objet de honte pour celle qui m'a donné

le jour ? Ce sang qui coule si abondamment d'une simple égratignure, essayons de lui ouvrir une plus large issue, afin que mes maux s'écoulent pour jamais avec lui ; rendons à la terre ce corps odieux, composé de ses atomes ; qu'il se dissolve, qu'il retourne à ses éléments primitifs, qu'il prenne la forme n'importe de quel reptile, pourvu que ce ne soit pas la mienne, et qu'il devienne un monde pour des myriades de nouveaux vermineux ! Voyons si ce couteau tranchera mon existence, et coupera cette tige flétrie de la nature, comme il a coupé la verte branche de la forêt.

Arnold fixe son couteau en terre, la pointe en l'air.

Le voilà placé, et je puis me précipiter sur sa pointe. Mais encore un regard à ce beau jour qui ne voit rien d'aussi hideux que moi, et à ce doux soleil qui m'a réchauffé, mais en vain. Les oiseaux ! oh ! comme ils chantent gaiement ! qu'ils chantent, car je ne veux point qu'on me pleure ; que leurs plus joyeux accords soient le glas de mort d'Arnold ; les feuilles tombées, mon monument, et le murmure de la source voisine, ma seule élégie. Mon bon couteau ! tiens-toi ferme pendant que je vais m'élancer sur toi.

Au moment où il va pour se précipiter sur le couteau, son regard est tout à coup arrêté par un mouvement qu'il aperçoit dans le ruisseau.

L'onde se meut sans qu'aucun vent ait soufflé ; mais changerai-je ma résolution pour une eau qui s'agite ? La voilà qui se meut encore ! Ce n'est pas l'air qui me semble lui communiquer ce mouvement, mais je ne sais quelle puissance souterraine du monde intérieur. Que vois-je ! un brouillard ! rien de plus ? —

Un nuage s'élève de la source. Arnold le contemple, le nuage se dissipe, et un grand homme noir s'avance vers lui.

Arn. Que veux-tu ? parle ! Es-tu un esprit ou un homme ?

L'Inc. Puisque l'homme réunit les deux natures, pourquoi un même mot n'exprimerait-il pas ces deux choses ?

Arn. Ta forme extérieure est celle de l'homme, et cependant tu peux être un démon.

L'Inc. Tant d'hommes le sont, ou passent pour tels, que tu peux me placer sans inconvénient dans l'une ou dans l'autre de ces catégories. Mais voyons : tu veux te tuer, — achève.

Arn. Tu es venu m'interrompre.

L'Inc. Quelle résolution que celle qui peut être interrompue ! Si j'étais le diable, comme tu le crois, un moment de plus, et ton suicide t'aurait livré à moi pour toujours ; et pourtant c'est ma venue qui te sauve.

Arn. Je n'ai pas dit que tu étais le démon, mais que ton approche ressemblait à la sienne.

L'Inc. A moins de le fréquenter (et tu ne sembles

par une lettre de ses parents d'Écosse, des caresses les plus passionnées à l'antipathie et au dégoût, puis le dévot de baisers et jurait qu'il avait les yeux aussi beaux que ceux de son père.

QUARTERLY REVIEW.

* Cette accusation est aujourd'hui reconnue fautive, la petite-se

de la bouche de l'animal ne lui permettant pas de commettre le crime dont on l'accuse. Si l'on veut lire une amusante controverse à ce sujet, on peut consulter le *Gentleman's Magazine*, vol. LXXX et LXXXI.

guère accoutumé à te trouver en si bonne compagnie), tu ne peux dire comment est son approche; quant à son aspect, jette les yeux sur cette onde, puis sur moi, et juge lequel de nous deux a le plus de ressemblance avec l'être au pied fourchu qui fait l'épouvante du vulgaire.

Arn. Prétendrais-tu, oserais-tu me railler de ma difformité naturelle?

L'Inc. Si je reprochais au buffle son pied fourchu, ou à l'agile dromadaire sa bosse sublime, ces animaux seraient charmés du compliment; et cependant ils sont plus agiles, plus forts, ils ont plus de puissance d'action et de résistance que toi et que tous les êtres les plus courageux et les plus beaux de ta race. Ta forme est naturelle; seulement la nature s'est méprise dans sa prodigalité, en donnant à un homme les attributs d'une autre espèce.

Arn. Donne-moi la force du buffle et son pied redoutable lorsqu'à l'approche de son ennemi il fait voler la poussière, ou fais que je possède la longue et patiente agilité du dromadaire, ce vaisseau du désert! — alors je supporterai avec la patience d'un saint tes diaboliques sarcasmes.

L'Inc. Je le veux bien.

Arn. (surpris). Tu le peux?

L'Inc. Peut-être. Que veux-tu encore?

Arn. Tu te moques de moi.

L'Inc. Non, certes. Voudrais-je railler celui que tout le monde raille? ce serait un triste divertissement. Pour te parler le langage des hommes (car tu ne peux encore parler le mien), le forestier ne chasse pas le malheureux lapin, mais bien le sanglier, le loup ou le lion, abandonnant le menu gibier au petit bourgeois qui se met en campagne une fois l'an pour approvisionner sa cuisine de ces morceaux vulgaires.

Arn. En ce cas ne perds point ton temps avec moi : je ne t'ai point appelé.

L'Inc. Tes pensées ne sont pas éloignées des miennes. Ne me renvoie pas : il n'est pas facile de me rappeler quand on a besoin de moi.

Arn. Que feras-tu pour moi?

L'Inc. Je changerai de forme avec toi, si tu veux, puisque la tienne te déplaît, ou je te donnerai celle que tu désireras.

Arn. Oh! alors, tu es certainement le démon; car il est le seul qui puisse consentir à revêtir ma laideur.

L'Inc. Je te montrerai les formes les plus belles que le monde ait jamais vues, et tu choisiras.

Arn. A quelle condition?

L'Inc. Belle question! il y a une heure tu aurais donné ton âme pour avoir l'extérieur des autres hommes, et maintenant tu hésites quand il s'agit de revêtir la forme des héros.

Arn. Non; je ne veux ni ne dois compromettre mon âme.

L'Inc. Quelle est l'âme de quelque valeur qui voudrait habiter une telle carcasse?

Arn. C'est une âme ambitieuse, quelque peu digne d'elle que soit son logement. Mais fais-moi connaître ton pacte : faut-il signer avec du sang?

L'Inc. Pas avec le tien.

Arn. Avec quel sang donc?

L'Inc. Nous parlerons de cela plus tard. Mais je ne serai point exigeant avec toi, car je vois en toi de grandes choses. Tu n'auras d'autre engagement que ta volonté, d'autre pacte que tes actions. Es-tu content?

Arn. Je te prends au mot.

L'Inc. Commençons donc!

(*L'Inc. s'approche de la source, puis se tourne vers Arnold.*) Un peu de ton sang.

Arn. Pourquoi faire?

L'Inc. Pour mêler avec la magie des eaux et rendre le charme efficace.

Arn. (lui présentant son bras blessé). Prends-le tout!

L'Inc. Pas à présent; quelques gouttes suffiront.

L'inconnu prend quelques gouttes du sang d'Arnold dans le creux de sa main, et les jette dans la source.

« Ombres de la Beauté! ombres de la Puissance!
» paraissez à ma voix. Le moment est venu! sortez
» charmantes et dociles du fond de cette source,
» comme le géant enfant des nuages parcourt la montagne de Hartz¹. Venez telles que vous étiez, afin
» que mes yeux puissent voir dans l'air le modèle de
» la forme que je créerais. Apparaissent brillantes
» comme l'iris quand elle déploie son arc dans les
» nues; — tel est son désir (il montre Arnold), tel
» est mon commandement! démons héroïques, — dé-
» mons autrefois revêtus de la forme du stoïcien ou
» du sophiste, — ou de celle de tous les vainqueurs,
» depuis l'enfant de la Macédoine jusqu'à ces orgueilleux Romains qui ne venaient au monde que
» pour détruire. Ombres de la Beauté! ombres de la
» Puissance! paraissez à ma voix. — Le moment est
» venu! »

Divers fantômes s'élèvent du fond des eaux et passent tour à tour devant l'inconnu et Arnold.

Arn. Que vois-je?

L'Inc. Le Romain au nez aquilin, aux yeux noirs, qui jamais ne vit son vainqueur, qui jamais ne mit le pied sur un pays sans le ranger aux lois de Rome, tandis que Rome elle-même se soumit à lui et à tous ceux qui héritèrent de son nom.

Arn. Ce fantôme est chauve; et c'est la beauté que je cherche. Si je pouvais avec ses défauts obtenir aussi sa gloire!

L'Inc. Son front fut ombragé de plus de lauriers que de cheveux. Tu vois son aspect; prends ou refuse. Je ne puis te promettre que sa forme; sa gloire sera longtemps un objet d'ambition, et l'on combattra longtemps pour l'obtenir.

¹ C'est une croyance allemande très-connue que cette ombre gigantesque sur le Brocken. Le Brocken est la plus haute des montagnes de Hartz, dont la chaîne pittoresque s'étend dans le royaume de Hanovre. Depuis l'époque des traditions les plus

reculées, le Brocken a été le théâtre du merveilleux. Pour de plus amples renseignements sur le phénomène auquel lord Byron fait allusion, voyez sir David Brewster, *Magie naturelle*, p. 128.

Arn. Je veux aussi combattre, mais non en César pour rire. Passons à un autre. Son aspect peut être beau, mais il ne me convient pas.

L'Inc. En ce cas tu es plus difficile que la sœur de Caton, ou la mère de Brutus, ou Cléopâtre, car seize ans, âge où l'amour n'est pas moins dans les yeux que dans le cœur; mais soit! Ombre, disparaïs!

Le fantôme de Jules César s'évanouit.

Arn. Se peut-il que l'homme qui ébranla la terre sous ses pas ait disparu sans laisser de traces?

L'Inc. Tu te trompes. Sa substance a laissé après elle assez de tombeaux, assez de calamités et plus de gloire qu'il n'en faut pour éterniser sa mémoire; mais quant à son ombre, elle n'est pas plus que la tienne au soleil, seulement elle est un peu plus haute et plus droite. En voici un autre.

Un second fantôme passe.

Arn. Quel est celui-ci?

L'Inc. Il fut le plus brave et le plus beau des Athéniens; considère-le bien.

Arn. Il est plus gracieux que le dernier; comme il est beau!

L'Inc. Tel fut le fils de Clinias, à la chevelure bouclée. — Veux-tu revêtir sa forme?

Arn. Plût au ciel qu'elle m'eût été donnée en naissant! mais puisque j'ai la faculté de choisir, voyons-en d'autres.

L'ombre d'Alcibiade disparaît.

L'Inc. Regarde maintenant.

Arn. Quoi! ce satyre trapu, au teint basané, au nez court, aux yeux ronds, avec ses jambes cagneuses, ses larges narines, sa courte taille et sa mine de Syllène²! J'aime mieux rester ce que je suis.

L'Inc. Et pourtant il fut la perfection terrestre de toute beauté morale et la personnification de toute vertu. Mais tu n'en veux pas?

Arn. Si avec sa forme j'avais aussi ce qui faisait compensation! — Non.

L'Inc. Je ne puis te le promettre; mais tu peux essayer et trouver la chose plus facile, soit avec cette forme, soit avec la tienne.

Arn. Non, je ne suis pas né pour la philosophie, quoique j'en aie besoin. Qu'il parte.

L'Inc. Évanouis-toi, buveur de eiguë.

L'ombre de Socrate disparaît; une autre lui succède.

Arn. Quel est celui-ci dont la barbe frisée et le mâle aspect rappellent Hercule, si ce n'est que son œil

joyeux tient plus de Bacchus que de ce sévère expurgateur de l'empire infernal qu'on nous représente appuyé d'un air triste sur sa massue victorieuse, comme s'il regrettait l'indignité de ceux pour lesquels il a combattu.

L'Inc. C'est celui à qui l'amour fit perdre l'ancien monde.

Arn. Je ne puis le blâmer; car moi, j'ai aventuré mon âme, parce que je n'ai pas trouvé ce qu'il préférait à l'empire du monde.

L'Inc. Puisque vous sympathisez en ce point, voulez-vous revêtir ses traits?

Arn. Non. Comme tu m'as donné la faculté de choisir, je deviens difficile, ne fût-ce que pour voir des héros que je n'aurais jamais pu voir de ce côté du sombre rivage qu'ils ont quitté pour venir voltiger devant nous.

L'Inc. Va-t'en, triumvir; ta Cléopâtre t'attend.

L'ombre d'Antoine disparaît; une autre la remplace.

Arn. Quel est celui-ci, qui a vraiment l'air d'un demi-dieu, jeune et brillant avec une chevelure dorée et une stature qui, sinon plus haute que celle des humains, a je ne sais quelle grâce immortelle et indicible dont il est revêtu comme le soleil de ses rayons, — un je ne sais quoi qui brille en lui, et qui n'est pourtant que l'éclatante émanation de quelque chose de plus noble encore? Cet être n'était-il qu'un homme?

L'Inc. Que la terre le dise, s'il reste encore quelques atomes de lui ou de l'or plus solide qui composait son urne.

Arn. Qui était cet homme, la gloire de l'espèce humaine?

L'Inc. La honte de la Grèce pendant la paix, son foudre de guerre dans les combats, — Démétrius le Macédonien et le preneur de villes.

Arn. Voyons d'autres ombres.

L'Inc. (à l'ombre). Retourne dans les bras de Lamia. L'ombre de Démétrius Poliocrète s'évanouit; une autre paraît. Je trouverai ton affaire, ne crains rien, mon bossu. Si les ombres de ceux qui ont existé ne plaisent point à ton goût délicat, j'animerai s'il le faut le marbre idéal jusqu'à ce que j'aie trouvé une enveloppe nouvelle qui convienne à ton âme.

Arn. Mon choix est fait; je m'en tiens à celui-ci.

L'Inc. Je ne puis que louer ton goût. C'est le divin fils de la Néréide d'ambre et de Pelée; regarde ses longs cheveux voués au fleuve Sperchius, aussi beaux

¹ Dans l'un des journaux de lord Byron, on lit: « Alcibiade fut, dit-on, heureux dans toutes ses batailles; mais *quelles* sont les batailles d'Alcibiade? qu'on me les indique: quand vous citez Céar, Annibal, Napoléon, on trouve sur-le-champ, Pharsale, Munda, Alesia, Cannes, Thrasympènes, Hebra, Lodi, Wagram, Marengo, Iéna, Austerlitz, Friedland, Moskova. Mais il est moins facile de découvrir les victoires d'Alcibiade, comme l'on rattache Leuctres et Mantinée au nom d'Épaminondas, Marathon à celui de Miltiade, à Salamine celui de Thémistocle, les Thermopyles à celui de Léonidas; cependant au total il n'est pas de nom dans l'antiquité qui nous apparaisse environné de plus de charmes et de séduction que celui d'Alcibiade, pourquoi? je l'ignore; qui le sait le dise. »

² Les dehors de Socrate étaient ceux d'un satyre et d'un bouffon; mais son âme était la vertu même, et il s'échappait de sa

bonche des discours si éloquentes et si divins, qu'ils perçaient le cœur de ses auditeurs, et leur arrachaient des larmes. — PLATON.

³ La beauté et le port de Démétrius Poliocrète étaient si inimitables, qu'aucun peintre ou statuaire ne pouvait obtenir sa ressemblance: c'était un mélange de grâce et de dignité, quelque chose d'aimable et de sévère; la vivacité de la jeunesse était tempérée par la majesté du héros et du roi; il y avait dans toute sa personne une alliance heureuse qui plaisait et intimidait. Dans ses heures de relâchement, c'était le plus joyeux de tous les compagnons; dans sa conversation, le plus délicat de tous les princes; et cependant fallait-il se montrer, rien n'égait son activité. Entre tous les dieux, il paraissait surtout vouloir imiter Bacchus, qui n'était pas seulement terrible à la guerre, mais qui savait faire succéder le repos aux combats, et répandre partout la joie et les plaisirs. — PLUTARQUE.

et aussi brillants que les flots d'ambre du riche Pactole, qui roule sur un sable d'or : vois-les briller à travers le cristal de cette source et onduler comme des fleurs flottantes au souffle de la brise. Tel il était auprès de Polixène, conduit à l'autel par un amour pur et légitime, contemplant son épouse troyenne pendant que le remords causé par le trépas d'Hector et les pleurs de Priam se mêlaient dans son cœur aux sentiments profonds de sa tendresse pour la modeste vierge, dont la jeune main tremblait dans celle du meurtrier de son frère. C'est ainsi qu'il était dans le temple ! Tu le vois tel que le vit la Grèce avant que la flèche de Pâris eût immolé le plus grand de ses fils.

Arn. Je le regarde comme si j'étais son âme, lui dont la forme va bientôt servir d'enveloppe à la mienne.

L'Inc. Tu as bien choisi. L'extrême difformité ne doit s'échanger que contre l'extrême beauté, s'il est vrai, comme le dit un proverbe des hommes, que les extrêmes se touchent.

Arn. Allons ! dépêche-toi ! je suis impatient.

L'Inc. Comme une jeune beauté devant son miroir. Elle et toi vous voyez, au lieu de ce qui est, ce que vous voudriez qui fût.

Arn. Devrai-je attendre ?

L'Inc. Non, ce serait dommage. Mais d'abord, un mot ou deux : sa stature a douze coudées ; voudrais-tu t'élever si fort au-dessus de la taille de notre époque, et devenir un Titan, ou, pour parler canoniquement, voudrais-tu devenir un fils d'Anak ?

Arn. Pourquoi non ?

L'Inc. Ambition glorieuse ! j'aime à te voir surtout dans les nains ! Un mortel de taille philistine aurait échangé sa stature de Goliath contre celle d'un petit David ; mais toi, mon petit nabot, tu aspiras à la taille plus qu'à l'héroïsme. Si tel est ton désir, il sera satisfait ; cependant, crois-moi, en t'éloignant un peu moins des proportions de l'humanité actuelle, tu la domineras plus facilement ; car tel que tu es maintenant, tu verrais tous les hommes te courir sus, comme pour chasser un nouveau Memmoth ; et d'autre part leurs maudits engins, leurs couleuvrines, et cætera, pénétreraient à travers l'armure de notre ami Achille avec plus de facilité que la flèche de l'adultère Pâris ne perça son talon que Thétis avait oublié de baptiser dans le Styx.

Arn. Fais alors ce que tu jugeras convenable.

L'Inc. Tu seras aussi beau que l'objet que tu vois, aussi fort qu'il l'était, et...—

Arn. Je ne demande pas à être vaillant, car la difformité est naturellement pleine d'audace¹. Il est dans son essence de chercher à se mettre au niveau des autres hommes et même à les surpasser par l'énergie de l'âme et du cœur. Il y a dans tous ses mouvements un aiguillon qui l'excite à obtenir ce qui est refusé à

d'autres dans les objets de concurrence universelle, pour compenser la parcimonie de la nature marâtre. Elle recherche, par d'intrépides exploits, les sourires de la fortune, et souvent, comme Timour le Tartare boiteux, elle les obtient.

L'Inc. Bien parlé ! Et sans doute tu resteras ce que tu es. Je puis congédier cette ombre destinée à servir de moule à l'enveloppe de chair dont j'allais revêtir cette âme hardie qui n'en a pas besoin pour accomplir de grandes choses.

Arn. Si aucune puissance ne m'avait offert la possibilité d'un changement, mon âme aurait fait de son mieux pour se frayer un chemin sous le poids fatigant, funeste et décourageant de la difformité qui pèse sur mon cœur ainsi que sur mes épaules, comme une montagne, et qui me rend hideux ou haïssable aux yeux des hommes plus heureux. C'est avec un soupir, non d'amour, mais de désespoir, que j'aurais regardé ce sexe dont la beauté est le type de tout ce que nous connaissons ou rêvons de plus beau par-delà ce monde qu'il embellit ; et avec un cœur plein d'amour, je n'aurais pas cherché à plaire à ce qui ne pouvait me payer de retour, à cause de cette enveloppe hideuse qui me condamne à l'isolement. J'aurais pu tout supporter si ma mère ne m'avait pas repoussé loin d'elle. L'ours lèche ses nourrissons et finit par leur donner une sorte de forme ; — ma mère a vu que la mienne était sans remède. Si, comme une Spartiate, elle m'avait exposé avant que je connusse la partie passionnée de la vie, j'aurais été confondu avec le sol de la vallée, — plus heureux de n'être rien que d'être ce que je suis. Mais, même en mon état actuel, le plus laid, le plus vil et le dernier des hommes, avec du courage et de la persévérance, peut-être serais-je devenu quelque chose ; — c'est ce qui est arrivé à des héros jetés dans le même moule que moi. Tout à l'heure tu m'as vu maître de ma propre vie et prêt à en faire le sacrifice ; celui qui est maître de sa vie est le maître de quiconque craint de mourir.

L'Inc. Choisis entre ce que tu as été et ce que tu veux être.

Arn. J'ai choisi. Tu as ouvert une perspective plus brillante à mes yeux et plus douce à mon cœur. Tel que je suis maintenant, je puis être craint, admiré, respecté, aimé, excepté de ceux dont je voudrais l'être, et qui tiennent à moi de plus près. Comme tu m'as permis de choisir une forme, je prends celle qui est maintenant sous nos yeux. Dépêche ! dépêche !

L'Inc. Et moi, quelle forme prendrai-je ?

Arn. Sans doute que celui qui dispose à son gré de toutes les formes prendra la plus belle de toutes, une forme supérieure même à ce qu'était ce fils de Pélée qui est devant nous. Il pourrait prendre celle du prince qui le tua, celle de Pâris ; ou — s'élevant plus

¹ « Quelque imperfection que l'on ait en soi, dit lord Bacon, qui vous rende un objet de mépris, l'on a aussi un aiguillon qui vous révèle et qui vous pousse à seconder ce mépris ; c'est pourquoi toutes les personnes difformes sont extrêmement braves, d'abord dans l'intérêt de leur propre dignité, puis, par la force des choses, ils sont plus perspicaces à découvrir les faiblesses

des autres. Leurs supérieurs ne leur font point l'honneur d'en être jaloux, parce qu'ils croient pouvoir les dédaigner, et leurs compétiteurs les laissent en repos, ne voulant jamais croire qu'ils puissent parvenir, jusqu'à ce qu'ils le voient de leurs propres yeux, de telle sorte que, pour un esprit supérieur, une infirmité est un véritable avantage. »

haut encore, — il peut revêtir la beauté du dieu des poètes, beauté qui à elle seule est une poésie.

L'Inc. Je me contenterai de moins que cela ; car, moi, j'aime la variété.

Arn. Ton aspect est sombre, mais non dépourvu de grâce.

L'Inc. Si je voulais, je serais plus blanc, mais j'ai un penchant pour le noir ; — c'est une couleur si franche ! avec elle on n'est exposé ni à rougir de honte, ni à pâlir de crainte ; mais je l'ai portée assez longtemps, et maintenant, je vais prendre ta forme.

Arn. La mienne ?

L'Inc. Oui, tu feras un échange avec le fils de Thétis, et moi, avec le fils de Berthie, la progéniture de ta mère. Chacun son goût ; tu as le tien, — j'ai le mien.

Arn. Hâte-toi ! hâte-toi !

L'Inc. Sur-le-champ.

L'inconnu prend de la terre, la pétrit sur le gazon, puis s'adresse au fantôme d'Achille.

« Belle ombre du fils de Thétis ! qui dors sous le gazon qui couvre Troie, avec de la terre rouge, je fais une créature à ton image, comme lit l'être qui créa Adam, et dont j'imité l'action¹. Argile, anime-toi ; que ces joues se colorent du vernillon de la rose, alors qu'entr'ouvrant son bouton elle revêt ses premières couleurs ! Violettes que je cueille, transformez-vous en ses yeux ! et toi, onde où le soleil réfléchit sa lumière, change-toi en sang ; que ces tiges d'hyacinthe deviennent sa longue chevelure, et qu'elle flotte sur son front comme elle se balançait dans l'air ! Formons son cœur avec le granit que je détache de ce rocher, mais que sa voix ressemble au gazonnement des oiseaux qui chantent sur ce chêne ! Composons sa chair de l'argile le plus pur qui nourrissait les racines du lis, et qu'abreuvait la plus douce rosée ! Que ses membres soient les plus agiles qui aient jamais été formés, et son aspect le plus beau qu'on puisse voir sur la terre ! Éléments qui m'entourez, mêlez-vous, animez-vous ; connaissez-moi, entendez-moi et jaillissez à ma parole ! Rayons du soleil, chauffez cette animation terrestre ! C'est fini, il a pris son rang dans la création. »

Arnold tombe inanimé ; son âme passe dans la forme d'Achille qui se lève ; le fantôme a disparu peu à peu à mesure que le corps auquel il a servi de modèle a été composé.

Arn. (sous sa forme nouvelle.) J'aime et je serai aimé ! O vie ! à la fin, je te sens ! Esprit glorieux !

L'Inc. Arrête ! que ferons-nous de l'enveloppe que tu as quittée, de cette masse informe, de ce corps hideux dans lequel tu étais tout à l'heure ?

Arn. Que m'importe ? que les loups et les vautours s'en accommodent si cela leur convient.

L'Inc. S'ils s'en emparent, s'ils ne s'en éloignent pas avec effroi, tu pourras dire que la paix règne et que les champs ne leur offrent pas une meilleure proie.

Arn. Laissons la ce cadavre ; peu importe ce qu'il deviendra.

L'Inc. Cela n'est pas poli, c'est même ingrat. Quel qu'il soit, ce corps a logé ton âme un certain temps.

Arn. Oui, c'est un fumier qui récevait une perle maintenant enchâssée dans l'or comme doivent l'être les joyaux.

L'Inc. Mais si je t'ai donné une nouvelle forme, ce doit être en vertu d'un échange loyal et non d'un larcin ; car ceux qui créent des hommes sans l'aide de la femme ont depuis longtemps pris patente et n'aiment pas du tout les contrefacteurs. Le diable a le droit de prendre les hommes, mais non de les faire, — quoi qu'il recueille le bénéfice de la fabrication première. — Il faut donc trouver quelqu'un qui revête la forme que tu as quittée.

Arn. Qui voudrait y consentir ?

L'Inc. Je ne sais trop, c'est pourquoi je me chargerai moi-même de ce soin.

Arn. Toi ?

L'Inc. Je te l'avais dit avant que tu habitasses ton palais actuel de beauté.

Arn. C'est vrai. J'ai tout oublié dans le transport de joie que m'a causée cette immortelle transformation.

L'Inc. Dans quelques minutes je serai ce que tu étais, et tu me verras toujours auprès de toi, comme ton ombre.

Arn. Je voudrais qu'on m'épargnât ce désagrément.

L'Inc. Cela n'est pas possible. Eh ! quoi ! déjà ce que tu es aurais peur de voir ce que tu étais ?

Arn. Fais ce qu'il te plaira.

L'Inc. (s'adresse au corps d'Arnold étendu sur la terre.) « Argile qui n'es pas morte, mais où il n'y a pas d'âme, quoique aucun homme ne voulût te choisir, néanmoins un immortel daigne l'accepter. Tu es argile, et aux yeux d'un esprit toute argile est égale. Feu sans lequel rien ne peut vivre ! feu dans lequel rien ne peut vivre, hormis la fabuleuse Salamandre ; où ces âmes immortelles errantes et qui brûlent dans des flammes inextinguibles supplantent celui qui ne pardonne pas et implorent avec des hurlements une seule goutte d'eau ; feu ! seul élément dans lequel ni poisson, ni quadrupède, ni oiseau, ni reptile, si ce n'est le ver qui ne meurt pas, ne peuvent conserver un moment leur forme ; toi qui les absorbes tous, toi qui es pour l'homme une sauve-garde et un danger ; feu ! premier né de la création, et fils menaçant de la destruction quand le ciel en aura fini avec le monde ; feu ! aide-moi à rappeler la vie dans ce corps raide et glacé qui est là gisant ! sa resurrection dépend de moi et de toi ! Une légère étincelle de flamme, et il redeviendra ce qu'il était ; mais j'occuperai la place de son âme ! »

Un feu follet voltige dans le bois et vient se reposer sur le front du corps ; l'inconnu disparaît ; le corps se lève.

Arn. (sous sa nouvelle forme.) Oh ! horrible !

L'Inc. (sous la forme primitive d'Arnold.) Quoi ! tu trembles ?

¹ Adam signifie terre rouge ; c'est avec ce limon que fut formé le premier homme.

Arn. Non ; — je frissonne seulement. Où est allée la forme dont tu étais revêtu tout à l'heure ?

L'Inc. Dans le monde des ombres. Mais parcourons celui-ci. Où veux-tu aller ?

Arn. Faut-il que tu m'accompagnes ?

L'Inc. Pourquoi non ? Des gens qui valent mieux que toi fréquentent plus mauvaise compagnie.

Arn. Qui valent mieux que moi !

L'Inc. Oh ! je vois que ta nouvelle forme t'a rendu fier : j'en suis bien aise. Te voilà aussi devenu ingrat ! Tant mieux, tu fais des progrès ; — deux transformations en un instant ! te voilà déjà vieilli dans les voies du monde. Mais souffre-moi, tu verras d'ailleurs que je te serai utile dans ton pèlerinage. Mais, voyons, décide où tu veux que nous allions

Arn. Où le monde est le plus peuplé, afin que je puisse voir ses œuvres.

L'Inc. C'est-à-dire là où règne l'activité de la guerre et de la femme. Voyons ! l'Espagne, — l'Italie, — le nouveau monde atlantique, — l'Afrique avec ses Maures ! En vérité il y a peu de choix à faire : les hommes sont, comme à l'ordinaire, acharnés les uns contre les autres.

Arn. J'ai entendu dire de grandes choses de Rome.

L'Inc. C'est un excellent choix. — Il serait difficile de trouver mieux depuis que Sodôme a cessé d'exister ; et puis on peut s'y donner carrière, car au moment où nous parlons, le Franc, le Hun, la race ibérique des vieux Vandales, prennent leurs ébats sur les féconds rivages du jardin du monde.

Arn. Comment nous y rendrons-nous ?

L'Inc. Comme des chevaliers vaillants, sur de bons coursiers. Holà ! mes chevaux ! Il n'y en eut jamais de meilleurs depuis que Phaéton fut précipité dans l'Éridan. Holà ! nos pages !

Deux pages entrent avec quatre chevaux noirs

Arn. Voilà de magnifiques chevaux.

L'Inc. Et d'une noble race. Trouve-moi leurs pareils en Barbarie ou en Arabie !

Arn. Les nuages de vapeur qui s'échappent de leurs fiers naseaux embrasent l'air, et des étincelles de flammes pareilles à des mouchecons phosphoriques tourbillonnent autour de leur crinière ; comme ces vulgaires insectes qui voltigent vers le soir autour des vulgaires coursiers.

L'Inc. Montez, monseigneur ; eux et moi, nous sommes vos serviteurs.

Arn. Et ces pages aux yeux noirs, comment les nommez-vous ?

L'Inc. C'est toi qui les baptiseras.

Arn. Quoi ! avec de l'eau bénite ?

L'Inc. Pourquoi pas ? les plus grands pécheurs font les meilleurs saints.

Arn. Ces pages sont vraiment beaux, et ne sauraient être des démons.

L'Inc. C'est vrai ; le diable est toujours laid, et ce qui est beau n'est jamais diable.

Arn. Celui qui porte le cor doré, et qui a le visage si vermeil, je l'appelle *Ihuon* ; car il ressemble à l'aimable enfant de ce nom, perdu dans la forêt, et qu'on

n'a plus retrouvé ; quant à l'autre, dont l'air est plus sombre et plus pensif, qui ne sourit pas, mais qui est sérieux et calme comme la nuit, je l'appellerai *Memnon*, d'après ce roi d'Éthiopie dont la statue fait de la musique une fois par jour. Et toi ?

L'Inc. J'ai dix mille noms et deux fois autant d'attributs ; mais comme je porte une figure humaine, je prendrai un nom humain.

Arn. Plus humain que ta forme, quoiqu'elle ait été la mienne.

L'Inc. Appelle-moi donc César.

Arn. Mais c'est un nom impérial, qui a été porté par les maîtres du monde.

L'Inc. C'est pour cela qu'il convient au diable déguisé, — puisque tu me prends pour le diable, à moins que tu ne veuilles me croire pape.

Arn. Eh bien, soit ! va pour César. Pour moi je continuerai à m'appeler tout simplement Arnold.

Cés. Nous y ajouterons un titre : « comte Arnold » ; c'est un nom qui sonne bien et fera beaucoup d'effet sur un billet doux.

Arn. Ou dans un ordre du jour, la veille d'une bataille.

Cés. (chante). A cheval ! à cheval ! Mon coursier noir frappe du pied la terre, et aspire l'air dans ses naseaux ! Il n'est pas de coursier arabe qui connaisse mieux son cavalier ; il gravira la colline sans se fatiguer ; plus elle sera haute, plus il ira vite. Dans les marais il ne ralentira point le pas ; dans la plaine on ne pourra pas l'atteindre ; dans les ondes il n'enfoncera pas ; sur les bords des ruisseaux il ne s'arrêtera pas pour boire ; on ne le verra point haletant dans la course, ni affaibli au combat ; sur les cailloux il ne bronchera point ; le temps ni la fatigue ne pourront l'abattre ; il ne deviendra pas poussif dans l'étable ; mais, sans autres ailes que ses pieds, il volera comme le griffon. Ne sera-ce pas un voyage délicieux ? Vive la joie ! jamais nos coursiers noirs ne feront de faux pas ! Des Alpes au Caucase courons, ou plutôt volons ! Ces montagnes disparaîtront derrière nous en un clin d'œil.

Ils montent à cheval et disparaissent.

SCÈNE II.

Un camp sous les murs de Rome.

ARNOLD et CÉSAR.

Cés. Tu es arrivé à bon port.

Arn. Oui, en passant sur des cadavres ; mes yeux sont pleins de sang.

Cés. Essuie-les, et vois-y clair. Diantre ! sais-tu que tu es un conquérant ? Te voilà le chevalier favori et le frère d'armes du brave Bourbon, ci-devant connétable de France, à la veille de devenir le maître de Rome, qui fut le maître de la terre sous ses empereurs, et qui, empire hermaphrodite, changeant de sexe sans changer de sceptre, est aujourd'hui la maîtresse de l'ancien monde.

Arn. Comment, l'ancien monde ? y en a-t-il un nouveau ?

Cés. Pour vous autres hommes. Vous connaîtrez bientôt son existence par ses riches productions, des

maladies nouvelles et son or; une moitié de l'univers le nommera le nouveau monde, parce que vous ne connaissez rien que sur le douteux témoignage de vos oreilles et de vos yeux.

Arn. Ce sont eux que je veux croire.

Cés. Croyez-les! Ils vous tromperont agréablement, et cela vaut mieux que l'amère vérité.

Arn. Chien!

Cés. Homme!

Arn. Démon!

Cés. Votre très-obéissant et très-humble serviteur.

Arn. Dis plutôt mon maître. Tu m'as entraîné jusqu'ici à travers des scènes de carnage et de débauche.

Cés. Et où voudrais-tu être?

Arn. Oh! en paix, en paix!

Cés. Et qui est en paix dans l'univers? Depuis l'étoile jusqu'au vermineau rampant, tout ce qui a vie est en mouvement, et dans la vie la commotion est le dernier degré de la vie. La planète tourne jusqu'à ce qu'elle devienne comète, et, détruisant les étoiles sur son passage, elle disparaît. Le ver chétif rampe sur la terre, vivant de la mort d'autres êtres, et cependant il faut qu'il vive et meure, soumis à ce je ne sais quoi qui le fait vivre et mourir. Tu es tenu d'obéir à ce qui commande l'obéissance de tous, à la loi immuable de la nécessité. La révolte contre ses décrets ne réussit pas.

Arn. Et quand elle réussit? —

Cés. Ce n'est plus la révolte.

Arn. Réussira-t-elle maintenant?

Cés. Bourbon a ordonné de livrer l'assaut, et à la pointe du jour il y aura de l'ouvrage.

Arn. Hélas! faut-il que Rome succombe! Je vois d'ici le temple gigantesque du vrai Dieu et de son saint fidèle, l'apôtre Pierre. Il élève son dôme et son divin symbole vers ce même ciel où le Christ monta par le chemin de la croix, rendu par son sang un gage de bonheur et de gloire, comme autrefois de tortures pour lui, fils de Dieu et Dieu lui-même, seul et dernier refuge de l'homme.

Cés. On y voit, et on y verra encore...

Arn. Pourquoi?

Cés. Le crucifix là-haut, et plus d'un autel là-bas, comme aussi des couleuvrines sur les remparts, et des arquebuses, et je ne sais quoi encore, sans compter les hommes qui doivent y mettre le feu pour tuer d'autres hommes.

Arn. Et ces arceaux superposés, ces constructions éternelles, qu'on a peine à croire l'ouvrage de l'homme; ce théâtre où les empereurs et leurs sujets (ces sujets étaient des *Romains*) contemplaient le combat des monarques du désert et des forêts, le lion et l'éléphant, ces enfants de la solitude, jusque là indomptés, qu'on faisait lutter dans l'arène? il ne leur restait plus de peuples à conquérir, et il fallait que la forêt payât son tribut de vie à leur amphithéâtre, il fallait que les guerriers de la *Dacie* s'égorgeassent

entre eux pour amuser un moment le peuple romain, et puis l'on passait à un nouveau gladiateur. Faut-il aussi que cela soit détruit?

Cés. La ville, ou l'amphithéâtre? l'église de Saint-Pierre, ou toutes les autres églises? car tu confonds ces choses et moi avec elles.

Arn. Demain le signal de l'assaut sera donné au premier chant du coq.

Cés. S'il se termine le soir avec le premier chant du rossignol, ce sera une nouveauté dans l'histoire des grands sièges; car après de longues fatigues, il faut bien que les hommes aient leur proie.

Arn. Le soleil se couche aussi calme, et peut-être plus beau que le jour où Rémus franchit le premier fossé de Rome.

Cés. Je l'ai vu.

Arn. Toi?

Cés. Oui, mon cher; tu oublies que je suis, ou du moins que j'étais un esprit, jusqu'au moment où j'ai pris ta défroque, et un nom pire encore. Maintenant je suis César et bossu. Eh bien, le premier des Césars était chauve, et, si l'on en croit l'histoire, il faisait plus de cas de ses lauriers comme perruque que comme gloire¹. Ainsi va le monde; mais cela ne doit pas nous empêcher d'être gais. Tout bonhomme que je suis, j'ai vu ton Romulus tuer son frère, ce jumeau sorti du même flanc que lui, parce qu'il avait sauté un fossé. Rome n'avait pas de murs alors; le premier ciment de la ville éternelle fut le sang d'un frère, et si demain le sang de ses habitants coule à grands flots jusqu'à ce que le Tibre déborde et que ses eaux deviennent aussi rouges qu'elles sont jaunes, cela ne sera rien auprès du carnage dont ce peuple de brigands, cette postérité du fratricide, a rougi la terre et l'océan, qui furent pendant tant de siècles le théâtre de ses exploits destructeurs.

Arn. Mais qu'a fait leur postérité éloignée, cette population actuelle, qui a vécu dans la paix du ciel, et s'est réchauffée au soleil de la piété?

Cés. Et qu'avaient fait ceux que les anciens Romains ont écrasés? — Écoute.

Arn. Ce sont des soldats qui chantent dans leur insouciance frivole, à la veille de tant de trépas et peut-être du leur.

Cés. Et pourquoi ne feraient-ils pas entendre le chant du cygne? Il est vrai que ce sont des cygnes noirs.

Arn. Je vois que tu es savant.

Cés. Dans la grammaire assurément. J'ai de tout temps été élevé pour la profession de moine; j'étais autrefois très-versé dans la connaissance des lettres étrusques, et si je voulais, je rendrais leurs hiéroglyphes aussi intelligibles que votre alphabet.

Arn. Et pourquoi ne le fais-tu pas?

Cés. J'aime mieux transformer l'alphabet en hiéroglyphe; il en est de même de vos hommes d'État, de vos prophètes, pontifes, docteurs, alchimistes,

¹ Suetone rapporte que la calvitie de Jules César fut pour lui une source d'amertumes, et que cet accident lui valut de nombreux sarcasmes de la part de ses ennemis. De tous les honneurs

qui lui furent conférés par le peuple et le sénat, il n'en fut aucun qu'il regut avec plus de satisfaction que le droit de porter tout le jour une couronne de lauriers.

philosophes, et je ne sais quoi encore; ces gens-là ont construit plus de tours de Babel sans dispersion nouvelle que la gent bégayante sortie de la vase du déluge, ces humains primitifs qui échouèrent et se séparèrent, pourquoi? Parbleu, parce que nul ne pouvait comprendre son voisin. Les hommes sont mieux avisés maintenant; le non-sens et l'absurdité ne sont plus une raison déterminante de séparation. Tout au contraire, c'est-là ce qui constitue la base fondamentale de leur sécurité; c'est leur Shibboleth, leur Koran, leur Thalmud, leur cabale, la pierre angulaire sur laquelle ils bâtissent.

Arn. (l'interrompant). Éternel goguenard, tais-toi! Comme le chant grossier de ces soldats s'adoucit dans le lointain et acquiert la cadence d'un hymne harmonieux! Écoutons.

Cés. Oui, j'ai entendu chanter les anges.

Arn. Et hurler les démons.

Cés. Et les hommes aussi. Écoutons : j'aime la musique

On entend dans le lointain la voix des soldats qui chantent ce qui suit :

« Les bandes noires ont franchi les Alpes et leurs
» neiges; avec Bourbon le proscrit elles ont traversé
» le large Éridan; nous avons battu tous nos enne-
» mis; nous avons fait prisonnier un roi; nul ne nous
» vit jamais tourner le dos. Ainsi chantons! vive à
» jamais Bourbon! Quoique nous soyons tous sans
» sou ni maille, nous allons donner un nouvel assaut
» à ces vieilles murailles; avec Bourbon à notre tête,
» à la pointe du jour, nous nous réunirons devant les
» portes, et tous ensemble nous forcerons les murs ou
» nous les franchirons. Quand chacun de nous posera
» sur l'échelle un pied courageux, nous pousserons
» des cris de joie, et il n'y aura de muet que la mort.
» Avec Bourbon, nous escaladerons les remparts de
» la vieille Rome, et alors qui comptera les dépouilles
» de tous ces édifices? Vivent, vivent les lis! à bas les
» clés de Saint-Pierre! Dans la vieille Rome aux sept
» collines, nous prendrons à l'aise nos ébats. Le sang
» coulera dans ses rues; son Tibre en sera rougi, et
» ses temples antiques résonneront du bruit de nos
» pas. Vive Bourbon! vive Bourbon! vive Bourbon!
» c'est le refrain de notre chanson! En avant, en
» avant! avec l'Espagne pour avant-garde, notre
» armée cosmopolite s'avance; après l'Espagnol vien-
» nent les tambours de l'Allemagne, et les lances des
» Italiens sont brandies contre leur mère; mais nous
» avons pour chef un enfant de la France, en guerre
» avec son frère! Vive Bourbon! vive Bourbon! sans
» foyer, sans patrie, nous suivrons Bourbon au pillage
» de la vieille Rome. »

Cés. Voilà une chanson qui, ce me semble, ne doit guère être du goût des assiégés.

Arn. Oui, s'ils sont fidèles à leur refrain; mais voici le général avec ses officiers et les hommes qui ont sa confiance; un rebelle de bonne mine, ma foi!

Entre le connétable de Bourbon avec sa suite, etc.

Phil. Qu'avez-vous, noble prince? vous ne paraîsez pas gai.

Bourb. Pourquoi le serais-je?

Phil. La plupart le seraient à la veille d'une conquête comme celle qui nous attend.

Bourb. Si j'en étais sûr!

Phil. Ne doutez pas de nos soldats. Quand les murs seraient de diamant, ils les briseraient. C'est une redoutable artillerie que la faim.

Bourb. Ils ne broncheront pas; c'est la moindre de mes inquiétudes. Comment échoueraient-ils, ayant Bourbon à leur tête et stimulés par la faim? — Quand ces vieux remparts seraient des montagnes, et ceux qui les défendent pareils aux dieux de la fable, je compterais sur mes Titans; — mais maintenant... —

Phil. Ce n'est, après tout, qu'à des hommes que nous avons affaire.

Bourb. C'est vrai; mais ces murs ont vu des siècles de gloire, et il en est sorti d'héroïques génies. Le passé de Rome triomphante, et son ombre actuelle, sont peuplés de ses guerriers. Il me semble les voir errer comme des ombres sur les remparts de la ville éternelle, étendre vers moi leurs mains glorieuses et sanglantes, et me faire signe de m'éloigner.

Phil. Laissez-les faire! La menace de ces ombres vous fera-t-elle reculer?

Bourb. Elles ne me menacent point. J'aurais bravé, je crois, les menaces d'un Sylla; mais elles joignent et lèvent vers le ciel leurs mains livides et suppliantes; leurs visages maigres et leurs regards fixes fascinent le mien. Regarde!

Phil. Je ne vois que de hauts créneaux, et...

Bourb. Et de ce côté?

Phil. Pas même une sentinelle : elles se tiennent prudemment derrière le parapet pour éviter quelques balles égarées de nos lansquenets à qui il pourrait prendre envie de s'exercer à la fraîcheur du crépuscule.

Bourb. Tu es aveugle.

Phil. Si c'est l'être que de ne voir que ce qui est.

Bourb. Dix siècles ont rassemblé leurs héros sur ces murs. Le dernier Caton est là qui déchire encore ses entrailles plutôt que de survivre à la liberté de cette Rome que je veux rendre esclave, et le premier César, entouré du cortège de ses victoires, marche de créneaux en créneaux.

Phil. Rangez donc sous vos lois la ville pour laquelle il a vaincu, et soyez plus grand que lui.

Bourb. Oui, il le faut, ou je périrai.

Phil. Cela n'est pas possible. Mourir dans une telle entreprise, ce n'est pas mourir, c'est voir se lever l'aurore d'un jour éternel.

Le comte Arnold et César s'avancent.

Cés. Et ceux qui sont tout uniment des hommes — sont-ils aussi condamnés à suer sous les rayons brûlants de cette dévorante gloire?

Bourb. Ah! salut au caustique bossu! ainsi qu'à son maître, le plus beau de notre armée, aussi brave

⁴ Charles de Bourbon était cousin de François I^{er}, et connétable de France. Ayant été persécuté par la reine-mère pour

avoir refusé l'offre de sa main, il passa au service de l'empereur Charles V.

que beau, aussi généreux qu'aimable! Nous vous trouverons à tous deux de l'occupation avant l'aube.

Cés. N'en déplaît à votre altesse, elle trouvera elle-même suffisamment de quoi s'occuper.

Bourb. Le cas échéant, il n'y aura pas de travailleur plus zélé que toi, bossu.

Cés. Vous pouvez me donner ce nom, car vous n'avez vu par derrière, en votre qualité de général, placé à l'arrière-garde au moment de l'action; — mais vos ennemis n'en pourraient dire autant.

Bourb. La réplique est bonne, car je l'ai provoquée; — mais la poitrine du Bourbon s'est toujours présentée et se présentera toujours au danger, aussi promptement que la vôtre, fussiez-vous le diable.

Cés. Si je l'étais, j'aurais pu m'épargner la peine de venir ici.

Phil. Pourquoi cela?

Cés. La moitié de vos bandes courageuses ira bientôt à lui de son propre mouvement, et vous y enverrez l'autre plus promptement encore et non moins sûrement.

Bourb. Arnold, votre ami le bossu n'est pas moins serpent dans ses discours que dans ses actes.

Cés. Votre altesse se méprend beaucoup: le premier serpent était un flatteur, — je n'en suis pas un; et, quant à mes actes, je ne pique que lorsque je suis piqué.

Bourb. Vous êtes brave et cela me suffit; vous êtes aussi prompt à la répartie qu'à l'action, — et cela vaux mieux encore. Je ne suis pas seulement un soldat, mais le camarade des soldats.

Cés. C'est une fort mauvaise compagnie, altesse, et pire encore pour leurs amis que pour leurs ennemis, en ce sens qu'avec les premiers la connaissance est de plus longue durée.

Phil. Eh bien! drôle, tu portes l'insolence au-delà des privilèges d'un bouffon.

Cés. Vous entendez par là que je dis la vérité; je mentirai si vous voulez, rien n'est plus facile; alors vous me louerez de vous avoir appelé un héros.

Bourb. Philibert, laisse-le; il est brave, et avec sa figure hasanée et son dos protubérant, on l'a toujours vu le premier au combat ou à l'assaut et le plus patient à supporter les privations; quant à sa langue, dans un camp on peut prendre quelques licences, et les vives réparties d'un gai vaurien sont de beaucoup préférables, selon moi, aux jugements grossiers et stupides d'un esclave grondeur, triste et affamé, à qui il faut, pour le contenter, un bon repas, du vin, du sommeil et quelques maravédís, avec lesquels il se croit riche.

Cés. Il serait heureux que les princes de la terre n'en demandassent pas davantage.

Bourb. Tais-toi.

Cés. Oui, mais je ne resterai pas inactif. Ne soyez pas chiche de paroles, vous n'en avez pas pour longtemps.

Phil. Que prétend cet audacieux bavard?

Cés. Bavarder comme d'autres prophètes.

Bourb. Philibert, pourquoi le tourmenter? N'avons-nous pas assez à penser? Arnold, demain je commanderai l'assaut.

Arn. C'est ce que j'ai appris, seigneur

Bourb. Et vous me suivrez?

Arn. Puisqu'il ne me sera pas permis de marcher le premier.

Bourb. Pour stimuler notre armée en proie aux plus dures privations, il faut que son chef soit le premier à mettre le pied sur le premier échelon de l'échelle la plus avancée.

Cés. Sur le plus haut échelon, j'espère: c'est ainsi qu'il prendra le rang qui lui est dû.

Bourb. Peut-être que demain la grande capitale du monde sera en notre pouvoir. A travers tous les changements successifs, la ville aux sept collines a conservé sa domination sur les peuples; les Césars ont fait place aux Alarics, les Alarics aux pontifes Romains, Goths ou prêtres sont restés les maîtres du monde. Siège de la civilisation, de la barbarie ou de la religion, les murs de Romulus sont demeurés le cirque d'un empire. Eh bien! ils ont eu leur tour, — nous aurons le nôtre; espérons que nous combattrons aussi bien, et que nous gouvernerons mieux.

Cés. Sans doute, les camps sont l'école des droits civiques. Que ferez-vous de Rome?

Bourb. Nous la rendrons ce qu'elle était.

Cés. Au temps d'Alaric?

Bourb. Non, esclave! au temps du premier César, dont tu portes le nom, comme plus d'un chien... —

Cés. Et plus d'un roi! C'est un grand nom pour des chiens de combat.

Bourb. Il y a un démon dans cette langue de serpent à sonnettes. Ne parleras-tu jamais sérieusement?

Cés. Jamais à la veille d'une bataille: — cela ne serait pas d'un soldat. C'est au général à réfléchir; nous autres aventuriers, nous pouvons rire. De quoi nous inquiéterions-nous? notre chef est une divinité tutélaire qui prend soin de nous. Règle générale, que les soldats pensent le moins possible! si jamais ces gens-là se mettent à réfléchir, il vous faudra prendre Rome à vous tout seul.

Bourb. Vous pouvez narguer, car, heureusement pour vous, vous ne vous en battez pas plus mal.

Cés. Je vous remercie de cette liberté que vous me donnez; c'est la seule solde que j'aie encore touchée au service de votre altesse.

Bourb. Eh bien! demain vous vous paierez vous-même. Voyez ces remparts, c'est là qu'est mon trésor. Mais, Philibert, il faut nous rendre au conseil. Arnold, nous requérons votre présence.

Arn. Prince! disposez de moi au conseil comme sur le champ de bataille.

Bourb. En toute occasion nous apprécions vos services, et demain à la pointe du jour vous occuperez un poste de confiance.

Cés. Et moi! quel sera mon poste?

Bourb. De marcher à la gloire sur les pas de Bourbon. Bonne nuit!

Arn. (à César). Prépare notre armure pour l'assaut, et attends-moi dans ma tente.

Bourbon, Arnold, Philibert, etc., sortent.

Cés. Dans sa tente! penses-tu donc que je te laisse éloigné de moi, on que ce coiffe contrefait qui con-

tenait ton principe vital soit autre chose pour moi qu'un masque ? Parbleu ! les voilà donc ces hommes , ces héros , ces guerriers , la fleur des bâtarde d'Adam ! Voilà ce que c'est que de donner à la matière la faculté de penser ; substance opiniâtre , ses pensées et ses actes sont un chaos , et sans cesse elle retombe dans ses premiers éléments. Eh bien ! je vais m'amuser avec ces chétives poupées : c'est le passe-temps d'un esprit à ses heures de loisir. Quand cela m'ennuiera , j'ai de l'occupation parmi les astres que ces pauvres créatures croient faits tout exprès pour le plaisir de leurs yeux. Ce serait l'affaire d'un moment que d'en faire descendre un à présent au milieu de ces gens-là et de mettre le feu à leur fourmillière. Comme les fourmis courraient sur le sol brûlant , et , cessant de se déchirer les unes les autres , comme elles feraient entendre une oraison universelle ! Ha ! ha !

César sort.

DEUXIÈME PARTIE.

SCÈNE 1^{re}.

Les murs de Rome. — L'assaut ; l'armée est en marche avec les échelles pour escalader les remparts ; en tête marche Bourbon , avec une écharpe blanche sur son armure.

CHŒUR D'ESPRITS DANS LES AIRS.

1

L'aurore se lève , triste et sombre. Où fuit l'alonette silencieuse ? Où se cache le soleil voilé ? Le jour a-t-il réellement commencé ? La nature jette un œil attristé sur la ville illustre et sainte ; autour d'elle il se fait un vacarme capable de réveiller les saints qui dorment dans son enceinte , et de ranimer les cendres héroïques parmi lesquelles le Tibre précipite ses ondes jaunâtres. O sept collines ! éveillez-vous , avant d'être ébranlées dans votre base !

2

Entendez le bruit régulier des pas ! Mars lui-même en règle les mouvements ! Ils observent tous la mesure , comme les marées obéissent à la lune ! Ils marchent à la mort en réglant leurs pas comme les vagues de l'océan qui franchissent les môles en conservant toujours leur symétrie , et en se brisant par files régulières. Entendez les armures qui résonnent ! Voyez le guerrier fixer un regard courroucé sur les remparts ; voyez ces échelles dont les échelons ressemblent à la peau rayée d'une couleuvre.

3

Regardez ces remparts hérissés de guerriers , garnis dans toute leur étendue de canons à la gueule noireie , de lames étincelantes , de mêches allumées , de mousquets infernaux prêts à vomir la mort ! Tous les instruments de carnage , anciens et nouveaux , sont réunis dans cette lutte , aussi nombreux qu'un nuage de sauterelles. Ombre de Rémus ! ce jour est aussi terrible que celui où ton frère commit son crime ! Des chré-

tiens sont armés contre l'autel du Christ ; — son destin doit-il ressembler au tien ?

4

A mesure qu'ils s'approchent , la terre tremble sous leurs pas ; un bruit sourd accompagne d'abord leur marche , comme celui de l'océan à demi réveillé , jusqu'au moment où , devenu plus fort et plus bruyant son choc réduit les rochers en poussière ; — ainsi s'avancent les flots de cette armée ! Héros dont le nom est immortel ! Guerriers puissants ! ombres éternelles ! premières fleurs des sanglantes prairies dont Rome est environnée ; Rome , cette mère d'un peuple qui n'eut point de frère ! dormirez-vous pendant que les querelles des nations déracinent vos lauriers ? Vous qui pleurâtes sur Carthage en cendres , ne pleurez pas ; — *frappez !* car Rome est dans le deuil !

5

Les guerriers de vingt nations diverses s'avancent ! Depuis longtemps la famine leur a distribué leurs rations. Aussi nombreux , mais plus redoutables que des troupes de loups , la haine et la faim les poussent vers les remparts. O cité glorieuse ! faut-il que tu deviennes un objet de pitié ! Romains , combattez tous comme vos pères ! Alarie était un ennemi clément , comparé aux farouches bandits de Bourbon ! Lève-toi , cité éternelle ; lève-toi ! Mets plutôt le feu de tes propres mains à tes portiques que de voir de tels hôtes souiller de leur présence le moindre de tes foyers.

6

Vois ce spectre sanglant ! Les enfants d'Ilion ne trouvent pas d'Hector ; les fils de Priam aimaient leur frère ; le fondateur de Rome oublia sa mère quand il tua son vaillant frère jumeau , et se souilla d'un crime inexpiable. Vois-tu l'ombre gigantesque planer de toute sa hauteur sur les remparts ? Le jour où il franchit ta première enceinte , ta fondation fut attristée du présage de ta chute. Maintenant , bien que tu sois aussi haute qu'une nouvelle tour de Babel , qui peut arrêter ses pas ? Enjambant tes édifices les plus élevés , Rémus réclame sa vengeance , ô Rome !

7

Leur fureur l'atteint maintenant : la flamme , la fumée et des bruits infernaux t'environnent , ô merveille du monde ! Dans tes murs , sous tes murs , est la mort ! L'acier résonne sous l'acier ; l'échelle craque et se brise sous son fardeau d'airain , qu'on voit au loin reluire , et à ses pieds les blasphèmes retentissent ! De nouveaux assaillants paraissent ! Chaque guerrier qui succombe est remplacé par un autre qui gravit à son tour le rempart. La mêlée devient plus sanglante : le sang de l'Europe inonde tes fossés. Rome , tes murs peuvent tomber ; mais cet engrais fertilisera tes champs , et les couvrira d'une moisson vivante ; mais , ô Rome ! malheur à tes foyers ! — Cependant , sois Rome encore ; au milieu de tes douleurs , combats comme aux jours de tes triomphes !

* On rapporte que Scipion l'Africain pleura à la vue de l'incendie de Carthage , et récita un vers d'Homère. Il aurait mieux fait d'accorder la capitulation.

8

O dieux Pénates! ne souffrez pas que vos foyers soient livrés de nouveau à l'inflexible Até! Ombres des héros, ne vous soumettez pas à ces Nérons étrangers! Si le fils meurtrier de sa mère répandit le sang de Rome, il était votre frère : c'était un Romain qui opprimait les Romains; — l'étranger Brennus fut repoussé. Saints et martyrs, levez-vous! vos titres sont plus sacrés encore! Divinités puissantes des temples qui s'écroulent, vous dont la ruine est encore imposante! et vous, fondateurs plus puissants de la vraie foi et des autels chrétiens, — accourez tous frapper les assaillants! Tibre! Tibre! que tes flots témoignent du courroux de la nature. Que tout cœur vivant se soulève d'indignation, comme le lion qui se retourne contre le chasseur! Quand tu devrais être brisée, et n'être qu'un vaste tombeau, ô Rome! sois toujours la Rome des Romains!

Bourbon, Arnold, César et autres arrivent au pied du rempart. Arnold se dispose à y appuyer son échelle, lorsqu'il en est empêché par Bourbon.

Bourb. Arrêtez, Arnold! je suis le premier.

Arn. Il n'en sera rien, seigneur.

Bourb. Arrêtez, vous dis-je! Suivez-moi! je suis fier d'être suivi par un tel homme; mais je ne souffrirai pas qu'on me précède.

Bourbon appuie son échelle et commence à monter.

Maintenant, enfants! en avant! en avant!

Un coup de feu l'atteint et il tombe.

Cés. Et le voilà par terre.

Arn. Puissances éternelles! Le découragement va s'emparer de l'armée; mais vengeance! vengeance!

Bourb. Ce n'est rien. Donnez-moi votre main.

Bourbon prend la main d'Arnold et se lève; mais au moment où il met le pied sur l'échelle, il retombe.

Arnold! c'est fait de moi. Cachez ma mort, et tout ira bien; — cachez ma mort, vous dis-je. Jetez mon manteau sur ce qui ne sera bientôt plus que poussière; que les soldats ne le voient pas.

Arn. Il faut vous transporter hors d'ici; le secours de... —

Bourb. Non, mon brave; ma mort est venue. Mais qu'est-ce qu'une vie de plus ou de moins? L'âme de Bourbon plane encore sur l'armée. Qu'ils n'apprennent qu'après la victoire que je ne suis plus qu'une argile insensible. — Faites alors ce qu'il vous plaira.

Cés. Votre altesse voudrait-elle baiser la croix? — Nous n'avons pas de prêtre ici; mais la garde d'une épée pourra vous servir; — c'est ainsi que fit Bayard⁴.

Bourb. Esclave railleur! me faire entendre ce nom-là en un pareil moment! Mais je l'ai mérité.

Arn. (à César). Coquin, tais-toi.

Cés. Quoi! lorsqu'un chrétien meurt, ne puis-je lui offrir, en bon chrétien, un *vade in pace*?

Arn. Silence! — Oh! comme ils sont ternes ces yeux qui regardaient le monde avec dédain, les yeux de celui qui ne voyait point d'égal!

Bourb. Arnold, si jamais vous voyez la France... — mais écoutez! écoutez! l'assaut redouble d'acharnement. — Oh! une heure, une minute de vie pour mourir dans ces remparts! Hâtez-vous, Arnold! hâtez-vous! ne perdez pas de temps; — ils prendront Rome sans vous.

Arn. Et sans vous!

Bourb. Non, non; mon âme les guidera encore. Couvrez mon cadavre, et ne dites pas que j'ai cessé de vivre. Partez! et soyez vainqueur!

Arn. Mais je ne dois pas vous quitter ainsi.

Bourb. Il le faut, — adieu. — En avant! la victoire est à nous!

Bourbon meurt.

Cés. (à Arnold). Venez, comte; à l'ouvrage.

Arn. Tu as raison; je pleurerai après.

Arnold couvre d'un manteau le corps de Bourbon, et monte à l'échelle en s'écriant:

Bourbon! Bourbon! En avant, mes enfants! Rome est à nous!

Cés. Bonne nuit, seigneur connétable; tu étais un homme, toi.

César suit Arnold; ils atteignent le créneau; ils sont renversés.

Une jolie culbute! votre seigneurie est-elle meurtrie?

Arn. Non.

Il remonte à l'échelle.

Cés. Il est franc du collier quand il est une fois échauffé; et, par ma foi, ce n'est pas un jeu d'enfant. Comme il frappe! Il pose sa main sur le créneau. — Il le saisit comme on embrasserait un autel; voilà qu'il y pose le pied, et, — qu'est-ce qui arrive ici? — Un Romain?

Un homme tombe.

Le premier oiseau de la convée! Il est tombé en dehors du nid. Eh bien! camarade?

Le Blessé. Une goutte d'eau?

Cés. D'ici au Tibre, il n'y a d'autre liquide que du sang.

Le Blessé. Je meurs pour Rome!

Il meurt.

Cés. Bourbon aussi, dans un autre sens. Oh! tous ces hommes immortels! avec leur généreux mobile! Mais il faut que j'aille rejoindre mon jeune maître; il doit être maintenant au Forum. En avant! en avant!

César monte à l'échelle. — La scène finit.

⁴ Se sentant mortellement blessé, Bayard ordonna à un des gens de sa suite de le placer sous un arbre, le visage tourné vers l'ennemi. Alors, les yeux fixés sur la garde de son épée, qu'il tenait embrassée en guise de croix, il fit sa prière et attendit avec calme le moment de la mort.

Histoire de Charles V, par ROBERTSON.

² Le 6^{er} mai 1527, le connétable et son armée vinrent mettre le siège devant Rome; l'attaque commença le lendemain. Bourbon

portait un habit blanc par-dessus son armure, afin, disait-il, d'être reconnu de ses amis et de ses ennemis. Il guida l'armée au pied des murailles, et livra un assaut terrible, qui fut repoussé avec une égale vigueur. Voyant que son armée pliait, il saisit une échelle de la main d'un soldat, et se préparait à monter, lorsqu'il fut atteint d'une balle de mousquet, et tomba. Sentant qu'il était blessé à mort, il ordonna qu'on dérobât son cadavre à ses soldats, et expira sur-le-champ. ROBERTSON.

SCÈNE II.

La ville de Rome. — Les assiégeants et les assiégés combattent dans les rues. — Les citoyens fuient en désordre.

CÉSAR entre.

Je ne puis trouver mon héros ; il est confondu dans la foule héroïque qui poursuit maintenant les fuyards, ou combat les désespérés. Que vois-je ici ? Un ou deux cardinaux qui ne paraissent pas très-épris du martyre. Comme ces vieilles jambes rouges décampent ! S'ils pouvaient se débarrasser de leurs grègues comme ils ont fait de leur chapeau, ce serait tant mieux pour eux ; ils ne serviraient pas de point de mire au pillage. Mais qu'ils fuient. Les flots de sang ne tacheront point leurs bas ; car leurs bas sont rouges.

Survient une troupe de combattants. — Arnold est à la tête des assiégeants.

Le voici qui arrive tenant par la main ces deux jumeaux bénins, la gloire et le carnage. Holà ! conte !

Arn. En avant ! Ne leur donnons pas le temps de se rallier.

Cés. Je t'en prévieni, ne sois pas si téméraire ; à un ennemi fuyant, il faut faire un pont d'or. Je t'ai donné la beauté extérieure et une exemption de certaines maladies du corps, mais non de celles de l'âme, ce qui est hors de mon pouvoir. Quoique je t'aie revêtu de la forme du fils de Thétis, cependant je ne t'ai pas trempé dans le Styx et contre l'épée d'un ennemi ; je ne garantis pas plus ton cœur chevaleresque que le talon du fils de Pélée ; sois donc prudent et rappelle-toi que tu es encore mortel.

Arn. Et quel homme ayant du cœur voudrait combattre s'il était invulnérable ? ce serait une singulière plaisanterie. Penses-tu que lorsqu'on fait la chasse aux lions, je sois homme à courir après les lièvres ?

Arnold se précipite dans la mêlée.

Cés. Voilà un bel échantillon de l'humanité ! Fort bien ! son sang est échauffé ; quand il en aura perdu quelques gouttes, cela calmera sa fièvre.

Arnold attaque un Romain qui bat en retraite du côté du portique.

Arn. Rends-toi, esclave ; je te promets la vie sauve.

Le Rom. Cela est bientôt dit.

Arn. Et bientôt fait. — Ma parole est connue.

Le Rom. Et mes actions vont l'être.

Ils recommencent le combat ; César s'avance.

Cés. Arrête, Arnold ! tu as affaire à un artiste célèbre, à un habile sculpteur, qui n'est pas moins exercé à manier l'épée et la dague. Il se sert également bien du mousquet ; c'est lui qui a tiré sur Bourbon du haut du rempart.

Arn. Ah ! c'est lui ? Eh bien ! c'est son monument qu'il a sculpté.

Le Rom. Je puis vivre encore assez pour sculpter celui de gens qui valent mieux que toi.

Cés. Bien dit, mon tailleur de marbre, Benvenuto ! Tu te connais aux deux métiers ; et celui qui tuera Cellini accomplira une tâche non moins rude que la tienne lorsque tu travaillais les blocs de Carrare¹.

Arnold désarme et blesse légèrement Cellini, qui tire de sa ceinture un pistolet et fait feu, puis s'éloigne et disparaît sous le portique.

Comment te trouves-tu ? Tu as un avant-goût du banquet de Bellone.

Arn. (chancelle). Ce n'est qu'une égratignure. Prête-moi ton écharpe ; il ne m'échappera pas ainsi.

Cés. Où es-tu blessé ?

Arn. À l'épaule gauche. Le côté du bras qui tient l'épée est intact, et cela me suffit. J'ai soif. Je voudrais un peu d'eau dans un casque.

Cés. C'est un liquide qui est maintenant en grande réquisition, mais qu'il n'est pas facile de se procurer.

Arn. Ma soif augmente ; — mais je trouverai le moyen de l'éteindre.

Cés. Ou de te faire éteindre toi-même.

Arn. La chance est égale ; je jeterai le dé. Mais je perds mon temps à bavarder ; dépêche-toi, je te prie.

César attache l'écharpe au bras d'Arnold.

Pourquoi restes-tu là à ne rien faire ? Pourquoi ne frappes-tu pas ?

Cés. Les anciens philosophes regardaient tranquillement le monde comme de simples spectateurs les jeux olympiques. Lorsque je trouverai un prix digne d'être disputé, je deviendrai un nouveau Milon.

Arn. Oui, en luttant contre un chêne.

Cés. Contre une forêt quand cela me conviendra. Je combats contre des masses, ou pas du tout. En attendant, poursuis ton œuvre, comme moi la mienne, qui se borne à regarder faire, puisque tous ces ouvriers récoltent ma moisson gratis.

Arn. Tu es toujours un démon.

Cés. Et toi, un homme.

Arn. Tel aussi je veux me montrer.

Cés. Ce que sont les hommes.

Arn. Et que sont-ils ?

Cés. Tu le sens et tu le vois.

Arnold s'éloigne et se mêle au combat, qui continue par groupes détachés.

SCÈNE III.

Saint-Pierre. — L'intérieur de l'église. — Le pape est à l'autel. — Prêtres accourant en désordre. — Citoyens cherchant un asile et poursuivis par les soldats.

CÉSAR entre.

Un Sold. esp. Frappez, camarades ! Emparez-vous de ces candélabres ! cassez-moi les reins à ce moine tondu ! son rosaire est en or !

¹ « Levant mon arquebuse, dit Benvenuto Cellini, je la déchargeai hardiment sur un personnage qui dépassait les autres de la tête ; mais le bruyard m'empêcha de voir s'il était à pied ou à cheval. Alors, me tournant vers Alessandro et Gecchino, je les engageai à faire feu et leur montrai comment on pouvait échapper aux coups des assiégeants. Nous fîmes deux fois feu ; je m'approchai alors avec précaution des murailles, et j'aperçus

qu'il régnait une confusion extraordinaire parmi les assaillants ; nous avions atteint le duc de Bourbon. C'était, comme je l'apprenais depuis, le même que celui qui s'élevait au-dessus de tous les autres. » (Vol. II, p. 420.) Voilà entre autres une des mille anecdotes dont fourmillent les *Mémoires de Cellini*, et que personne n'a remarquée.

Un Sold. luth. Vengeance! vengeance! le pillage après, mais la vengeance maintenant; — voilà l'Antechrist!

Cés. (s'interposant). Eh bien! schismatique, que prétends-tu faire?

Le Sold. luth. Détruire au nom du Christ cet orgueilleux Antechrist. Je suis chrétien.

Cés. Oui, si bien que le fondateur de ta foi y renoncerait en voyant de pareils prosélytes. Il vaudrait mieux t'en tenir au pillage.

Le Sold. luth. Je dis que c'est le diable en personne.

Cés. Chut! Garde ce secret, de peur qu'il ne te reconnaisse pour l'un des siens.

Le Sold. luth. Voudrais-tu le sauver? je te répète que c'est le diable, ou le vicaire du diable sur la terre.

Cés. Et c'est justement pour cela que tu ne dois pas lui faire de mal; voudrais-tu te brouiller avec tes meilleurs amis? tu ferais mieux de te tenir tranquille; son heure n'est pas encore venue.

Le Sold. luth. Nous allons voir.

Le soldat luthérien se précipite en avant; un des gardes du pape l'atteint d'une balle, et il tombe au pied de l'autel.

Cés. (au luthérien). Je te l'avais prédit.

Le Sold. luth. Ne me vengeras-tu pas?

Cés. Moi? nullement. Tu sais que la « vengeance appartient au Seigneur : » tu vois que les intrus sont mal venus auprès de lui.

Le Sold. luth. (mourant). Oh! si je l'avais tué, je serais allé au ciel, couronné d'une éternelle gloire! Dieu, pardonne à la faiblesse de mon bras qui n'a pu l'atteindre, et reçois ton serviteur dans ta miséricorde. Notre triomphe est encore glorieux; l'orgueilleuse Babylone n'est plus; la prostituée des sept collines a échangé sa robe d'écarlate contre le cilice et la cendre!

Le luthérien meurt.

Cés. Oui, y compris la tienne. C'est bien, antique Babel.

Les gardes du pape se défendent avec acharnement pendant que le pontife s'échappe par un passage secret, et s'enfuit au Vatican, puis au château Saint-Ange¹.

Cés. Allons! voilà qui s'appelle se battre comme il faut. Le prêtre et le soldat! les deux grandes professions sont aux prises! Je n'ai pas vu de pantomime plus comique depuis le jour où Titus prit Jérusalem. Mais les Romains eurent l'avantage alors; c'est maintenant leur tour.

Les Sold. Il s'est enfui! mettons-nous à sa poursuite.

Un Sold. Ils ont barré l'étroit passage, obstrué du reste par une masse de cadavres!

Cés. Je suis bien aise qu'il ait échappé : c'est à moi en partie qu'il le doit. Je ne voudrais pas pour tout au monde voir abolir ses bulles; je leur dois la moitié de mon empire. En retour de ses indulgences, nous pouvons bien en avoir un peu pour lui. — Non, non, il ne faut pas qu'il succombe; — et d'ailleurs sa délivrance actuelle pourra fournir matière à un nouveau miracle

à l'appui de son infailibilité (*Aux soldats espagnols.*) Eh bien! coupe-jarrets, pourquoi restez-vous là les bras croisés? Si vous ne vous dépêchiez, il ne vous restera pas un seul chaînon d'or pieux. Et vous êtes des catholiques! Voudriez-vous donc revenir d'un semblable pèlerinage sans une seule relique? Les luthériens eux-mêmes ont une dévotion plus vraie : voyez comme ils dépouillent les autels!

Les Sold. Par saint Pierre! il dit vrai; les hérétiques emporteront tout ce qu'il y a de meilleur.

Cés. Quelle honte ce serait pour vous! Allez donc! aidez-les dans leur conversion.

Les soldats se dispersent, plusieurs quittent l'église, d'autres entrent.

Ils sont partis; d'autres arrivent. Ainsi le flot succède au flot dans ce que ces gens-là appellent l'éternité, se croyant les vagues de l'océan, tandis qu'ils n'en sont que l'écume. — Allons, une autre!

Entre Olympia poursuivie par des soldats; — elle s'élance sur l'autel.

Un Sold. Elle est à moi!

Un autre Sold. (arrêtant le premier). Tu mens; c'est moi qui, le premier, l'ai dépistée; et, fût-elle la nièce du pape, je ne la céderai pas.

Ils se battent.

Trois Sold. (s'avançant vers Olympia). Vous pouvez ajuster vos prétentions; je vais faire valoir les miennes.

Ol. Esclave de l'enfer! tu ne me toucheras pas vivante.

Le trois. Sold. Vivante ou morte!

Ol. (embrassant un crucifix d'or massif). Respecte ton Dieu!

Le trois. Sold. Oui, quand il est d'or et qu'il brille. Ma fille, c'est ta dot que tu tiens là dans tes bras.

Au moment où il s'avance, Olympia avec un violent et soudain effort, lance le crucifix qui va frapper le soldat et l'étendre à terre.

Grand Dieu!

Ol. Ah! tu le reconnais maintenant?

Le trois. Sold. J'ai le cerveau fracassé! Camarades, à mon secours! Oh! tout est ténèbres!

Il meurt.

Autre Sold. (accourant). Tuez-la, quand elle aurait mille vies; elle a tué notre camarade.

Ol. Une telle mort sera la bien-venue! La vie que vous me donneriez, nul esclave qui en voudrait. Grand Dieu! au nom de votre Fils rédempteur et de sa sainte Mère, recevez-moi, telle que je voudrais m'approcher de vous, digne d'elle, et de lui, et de vous!

Arnold entre.

Arn. Que vois-je? Maudits chacals! arrêtez!

Cés. (à part et riant). Ha! ha! en voilà de la justice! Ces gens-là ont les mêmes droits que lui. Mais voyons ce qui va s'ensuivre.

Sold. Comte, elle a tué notre camarade.

Arn. Avec quelle arme?

¹ Le château Saint-Ange fut assiégé du 6 mai au 5 juin; pendant ce temps, la ville de Rome fut souillée par le meurtre, le pillage et tous les excès imaginables. Si l'on veut connaître les

détails de ces scènes de violence, consultez le *Sac de Rome*, par Jacopo Thonaparte, « *gentiluomo samminiatese che vi se trovò presente*, » et la *Vie de Cellini*, vol. 1, pag. 121.

Le Sold. Avec cette croix, sous le poids de laquelle il est écrasé; voyez-le ici gisant, plus semblable à un ver qu'à un homme; elle lui a lancé le crucifix à la tête.

Arn. Vraiment! voilà une femme digne de l'amour d'un brave; si vous l'étiez, vous l'auriez honorée. Mais éloignez-vous, et rendez grâce à votre bassesse; c'est le seul dieu que vous ayez à remercier de votre existence. Si vous aviez touché un seul cheveu de cette tête élevée, j'aurais éclairci vos rangs plus que n'a fait l'ennemi. Partez, chacals! rongez les os que le lion vous laisse; mais attendez pour cela sa permission.

Un Sold. (murmurant). Alors, que le lion conquière à lui tout seul.

Arn. (le frappe et le renverse). Mutin, va te révolter en enfer! Obéis sur la terre!

Les soldats attaquent Arnold.

Venez! j'en suis enchanté! Je vais vous montrer, esclaves que vous êtes, comment on doit vous commander: vous allez connaître celui qui vous a précédés sur ces murs que vous hésitez à escalader, jusqu'au moment où vous avez vu du haut des créneaux flotter ma bannière! Maintenant que vous êtes entrés, le courage vous est donc revenu?

Arnold renverse le plus avancé, les autres jettent bas leurs armes.

Les Sold. Quartier! quartier!

Arn. Apprenez donc vous-mêmes à l'accorder. Connaissiez-vous maintenant celui qui vous a guidés sur les créneaux de la ville éternelle?

Les Sold. Nous le connaissons; mais pardonnez un moment d'erreur dans la chaleur de la victoire à laquelle vous nous avez conduits.

Arn. Retirez-vous! Allez à vos quartiers! vous les trouverez établis au palais de Colonna.

Ol. (à part). Dans la maison de mon père!

Arn. (aux soldats). Laissez vos armes vous n'en avez plus besoin, et souvenez-vous de tenir vos mains nettes, ou je vous baptiserai dans une eau aussi rouge que l'est maintenant le Tibre.

Les Sold. (déposant leurs armes et partant). Nous obéissons.

Arn. (à Olympia). Madame, vous êtes en sûreté.

Ol. Je le serais si j'avais seulement un couteau; mais n'importe, — mille voies sont ouvertes à la mort, et avant que tu parviennes jusqu'à moi, sur ce marbre, au pied de cet autel d'où je contemple ma destruction, ma tête sera brisée. Homme, Dieu veuille te pardonner!

Arn. Je désire mériter son pardon et le tien, quoique je ne t'aie point offensée.

Ol. Non, tu as seulement saccagé ma cité natale. — Point offensée! tu as fait de la maison de mon père une caverne de voleurs! — Point offensée! tu as inondé ce temple du sang des Romains et des prêtres! et maintenant tu voudrais me sauver pour faire de moi... — mais cela ne sera jamais!

Elle lève les yeux vers le ciel, s'entoure des plis de sa robe, et se prépare à se précipiter du haut de l'autel du côté opposé à celui où se tient Arnold.

Arn. Arrêtez! arrêtez! Je jure... —

Ol. Épargne à ton âme, déjà maudite, un parjure

qui te rendrait odieux à l'enfer lui-même. Je te connais!

Arn. Non, tu ne me connais pas; je ne suis pas de ces gens-là, quoique... —

Ol. Je te juge par tes compagnons. C'est à Dieu à te juger tel que tu es; je te vois rongi du sang de Rome; prends le mien, c'est tout ce que tu auras de moi; et ici, sur le marbre de ce temple, dont les fonts baptismaux m'ont vue consacrée à Dieu, je lui offre un sang moins saint, mais non moins pur que l'eau sacrée sanctifiée par les saints, aussi pur qu'il l'était le jour où le baptême racheta mon enfance!

Olympia fait un geste de dédain à Arnold, et se précipite du haut de l'autel sur le marbre.

Arn. Dieu éternel! je te reconnais maintenant! Au secours! au secours! Elle est morte.

Cés. (s'approche). Me voici.

Arn. Toi! mais, viens, sauve-la!

Cés. (l'aider à relever Olympia). Elle y a été de franc jeu! La chute est grave.

Arn. Oh! elle est sans vie.

Cés. Dans ce cas, je ne puis rien pour elle: la résurrection n'est pas de mon ressort.

Arn. Esclave!

Cés. Oui, esclave ou maître, c'est tout un: il me semble pourtant que de bonnes paroles ne gâtent jamais rien.

Arn. Des paroles! — Peux-tu la secourir?

Cés. J'essaierai. Nous ne ferons peut-être pas mal de l'asperger avec quelques gouttes de cette eau bénite.

Il apporte de l'eau bénite dans son casque.

Arn. Elle est mêlée de sang.

Cés. En ce moment, il n'y en a pas à Rome de plus claire.

Arn. Qu'elle est pâle! qu'elle est belle! La vie l'a abandonnée! Vivante ou morte, ô toi! essence de toute beauté, je ne veux aimer que toi!

Cés. C'est ainsi qu'Achille aimait Penthésilée: avec sa forme, il paraît que tu as aussi son cœur, et cependant le sien n'était pas très-tendre.

Arn. Elle respire! mais non, ce n'était que le faible et dernier soufïe que la vie dispute à la mort.

Cés. Elle respire.

Arn. Tu le dis, donc c'est vrai.

Cés. Tu me rends justice; — le diable dit la vérité plus souvent qu'on ne croit; mais il a affaire à un auditoire ignorant.

Arn. (sans l'écouter). Oui, son cœur bat! Hélas! pourquoi faut-il que le seul cœur que j'aie jamais désiré voir battre à l'unisson du mien palpite sous la main d'un assassin!

Cés. Réflexion sage, mais qui vient un peu tard.

Arn. Vivra-t-elle?

Cés. Autant que peut vivre la poussière.

Arn. Elle est donc morte?

Cés. Bah! bah! tu es mort toi-même sans le savoir. Elle reviendra à la vie, — à ce que tu appelles la vie, à cet état où tu es maintenant; mais il nous faut recourir à des moyens humains.

Arn. Nous allons la transporter au palais de Colonna, où j'ai arboré ma bannière.

Cés. Viens donc ! Relevons-la.

Arn. Doucement.

Cés. Aussi doucement qu'on porte les morts, par la raison peut-être qu'ils ne peuvent plus sentir les cahots.

Arn. Mais vit-elle réellement ?

Cés. Ne crains rien ! mais, si plus tard tu en as regret, ne t'en prends pas à moi.

Arn. Qu'elle vive seulement !

Cés. Le souffle de sa vie est encore dans son sein, et peut se ranimer. Comte ! comte ! je suis ton serviteur en toutes choses, et voilà un emploi nouveau pour moi. Il est rare que j'en exerce du même genre ; mais tu vois quel ami dévoué tu as dans celui que tu appelles démon. Sur la terre, vous n'avez souvent que des démons pour amis : moi, je n'abandonne pas le mien. Allons, emportons ce beau corps, moitié esprit, moitié argile ! Je suis presque amoureux d'elle, comme les anges le furent jadis des premières nées de son sexe.

Arn. Toi ?

Cés. Moi ! mais ne crains rien, je ne serai pas ton rival.

Arn. Mon rival !

Cés. J'en serais un formidable ; mais depuis que j'ai tué les sept maris de la fiancée de Tobie (il a suffi d'un peu d'encens pour arranger l'affaire), j'ai mis de côté l'intrigue : ce que l'on y gagne vaut rarement ce qu'il a en coûté pour l'obtenir, et surtout pour s'en défaire ; car voilà la difficulté, du moins pour les mortels.

Arn. Silence, je te prie ! doucement ! il me semble que ses lèvres remuent, que ses yeux s'ouvrent !

Cés. Comme des astres, sans doute ; car c'est une métaphore à l'usage de Lucifer et de Vénus.

Arn. Au palais Colonna, comme je te l'ai dit.

Cés. Oh ! je connais mon chemin dans Rome.

Arn. Allons ! marchons doucement.

Ils sortent en transportant Olympia. — La scène finit.

TROISIÈME PARTIE.

SCÈNE 1^{re}.

Un château des Apennins, entouré d'une contrée sauvage, mais riante. Chœur de villageois chantant devant les portes.

LE CHŒUR.

1

La guerre est terminée ; le printemps est de retour. La fiancée et son amant sont rentrés au manoir : ils

sont heureux, réjouissons-nous ! Que leurs cœurs aient un écho dans chaque voix !

2

Le printemps est de retour ; la violette est partie, la première née du premier soleil : elle n'est pour nous qu'une fleur d'hiver ; la neige des montagnes ne la fait point périr ; elle lève sa tête humide de rosée, et ses yeux bleus rélèchissent l'azur du jeune firmament ;

3

Et quand vient le printemps avec sa légion de fleurs, la fleur la plus aimée s'éloigne de la foule avec ses parfums célestes et ses couleurs virginales.

4

Cueillez les autres fleurs ; mais rappelez-vous celle qui les devança dans le sombre décembre, celle qui fut leur étoile du matin, et dont la présence nous annonça l'approche des longs jours ; même au milieu des roses, n'oubliez jamais la violette, la violette virginale.

Cés s'entre.

Cés. Les guerres sont finies ; nos épées sont oisives ; le coursier mord son frein ; le casque est appendu à la muraille. L'aventurier se repose ; mais son armure se rouille ; le vétéran s'engourdit, et bâille dans le château. Il boit ; mais qu'est-ce que boire ? une trêve à la pensée ! Les sons belliqueux du cor ne le réveillent plus.

Le Chœur. Mais le linier aboie ; le sanglier est dans la forêt, et l'orgueilleux faucon est impatient de prendre son essor : le voilà sur le poing du noble, perché comme un cimier ; et les oiseaux, désertant leurs nids, troublent l'air de leurs cris.

Cés. Ombre de la gloire ! faible image de la guerre ! mais la chasse n'a point d'annales, ses héros point de renommée, depuis Nemrod, l'inventeur de la chasse, le fondateur d'empires, qui le premier épouvanta les forêts et les fit trembler pour leurs hôtes. Quand le lion était jeune, et dans tout l'orgueil de sa puissance, les forts se faisaient un jeu de lutter contre lui ; armés d'un hant sapin en guise de lance, ils attaquaient le Mammoth, ou frappaient à travers le ravin le Behemoth écuman. La taille de l'homme égalait alors en hauteur les tours de notre temps. Premier né de la nature, il était sublime comme elle.

Le Chœur. La guerre est terminée ; le printemps est de retour. La fiancée et son amant sont rentrés au manoir : ils sont heureux, réjouissons-nous ! Que leurs cœurs aient un écho dans chaque voix !

Les villageois sortent en chantant.

Ici s'arrête le manuscrit.

CAÏN¹,

MYSTÈRE EN TROIS ACTES.

« Or le serpent était le plus subtil de tous les animaux que
le Seigneur Dieu avait créés. » — GENÈSE, ch. III, v. 1.

A SIR WALTER SCOTT, BARONNET,

CE MYSTÈRE DE CAÏN

est dédié par son obligé ami et fidèle serviteur,

L'AUTEUR².

PRÉFACE.

Le drame qui suit est intitulé *mystère* ; c'est le nom que l'on donnait aux anciennes pièces de théâtre qui traitaient

à peu près le même sujet ; elles étaient appelées *mystères* ou *moralités*. L'auteur est loin d'avoir pris avec son sujet les libertés dont ne se faisaient point faute les auteurs de ces pièces profanes en Angleterre, en France, en Espagne,

¹ *Caïn* fut commencé à Ravenne, le 16 juillet 1821, achevé le 9 septembre, et publié dans le même volume que *Sardanapale* et *les Deux Foscari*, au mois de décembre de la même année.

Aucun ouvrage de lord Byron n'a peut-être excité autant d'admiration sous le rapport de la capacité déployée par l'auteur ; aucun ne l'a exposé à autant d'attaques et de récriminations.

Non-seulement *Caïn* fut l'objet des critiques les plus sévères dans les journaux de l'époque, mais il donna naissance à un écrit spécial intitulé : *Remontrances à M. Murray sur une publication récente*, par un Oxonien.

En apprenant que son éditeur était menacé de poursuites sérieuses, par suite de la publication du *mystère*, lord Byron écrivit à M. Murray :

« *Pise*, 8 février 1822. Je devais m'attendre à des attaques ; mais je lis dans les journaux que l'on vous attaque également. Comment et de quelle façon pouvez-vous être responsable de ce que j'écris, c'est ce que je suis encore à m'expliquer.

« Si *Caïn* est un ouvrage blasphématoire, le *Paradis perdu* l'est également, et les expressions du gentleman d'Oxford (dans l'ouvrage cité) : « Mal, sois mon bien, » sont précisément tirées de ce poème. Lucifer ne dit rien de plus dans mon *mystère*.

« *Caïn* n'est point une thèse de théologie, mais un drame, et rien que cela. Si Lucifer et Caïn parlent comme l'on peut supposer qu'il faut qu'ils parlent, le premier meurtrier et le premier rebelle, pourquoi les autres personnages ne parleraient-ils pas selon leurs caractères ? On n'a jamais refusé au drame le droit de faire agir les passions les plus violentes.

« J'ai même évité de faire intervenir la Divinité, comme elle paraît dans l'Écriture et chez Milton (mais à tort, selon moi) ; je l'ai remplacée par un ange, de peur de choquer aucune susceptibilité en donnant une idée imparfaite de ce que doit se figurer l'homme le plus prosaïque du langage de Jéhovah ; les anciens mystères le mettaient déjà en scène très-fréquemment, j'ai évité cela dans celui de *Caïn*. La tentative d'intimidation qu'ils essaient sur vous, parce qu'ils savent bien qu'elle ne réussirait pas avec moi, me paraît une des lâchetés les plus odieuses qui puissent déshonorer une époque. Quoi ! lorsque les éditeurs de Gibbon, Hume, Priestley, Drummond, ont été laissés en paix depuis soixante-dix ans, vous seriez provoqué par un ouvrage de *fiction* ! Il doit y avoir quelque secret au fond de tout ceci, quelque inimitié personnelle ; autrement ce serait incroyable.

« Je ne puis que dire : *Me adsum qui feci*. Renvoyez-moi, je vous en prie, toutes les attaques dirigées contre vous ; je veux et je dois les subir toutes : que si vous avez perdu de l'argent

dans cette publication, je vous rendrai l'équivalent de votre déficit, ou la totalité du prix du manuscrit ; je désire que vous disiez que vous étiez, ainsi que M. Gifford et M. Hobhouse, opposé à la publication de ce *mystère*, que moi seul je l'ai voulu, et que moi seul dois en supporter la responsabilité légale, ou de toute autre sorte que l'on voudra m'imposer. Si ces poursuites se continuaient, je viendrais en Angleterre, afin qu'on sache à qui s'adresser ; tenez-moi au courant ; je ne permettrai jamais que vous éprouviez aucun dommage à cause de moi. Faites de cette lettre l'usage que vous voudrez. BYRON.

« P. S. Je vous écris, à propos de ce bruit de passions mauvaises et d'absurdités, sur les bords de l'Arno, par une lune d'été (car ici notre hiver est plus clair que votre été) qui se reflète dans les eaux du fleuve, sur les ponts, sur les palais. Comme tout cela est calme et limpide ! quels atomes nous sommes devant ces étoiles d'un ciel toujours pur ! »

Cette lettre fut versifiée et parut dans les *Notes Ambrosiane* du *Blackwood's Magazine*.

Un individu du nom de Benbow s'étant emparé de *Caïn*, M. Shawell, aujourd'hui sir Lancelot, s'adressa au lord chancelier Eldon pour garantir à M. Murray la propriété de ce *mystère*.

Le lecteur peut consulter les *Mémoires de Moore* pour avoir une idée des chagrins que causa à lord Byron la violence des attaques dirigées contre *Caïn*. Il parut dans le *Bijou*, en 1828, un fragment de M. Coleridge intitulé *le Bijou*, et qui, sans aucun doute, fut inspiré par la lecture de ce *mystère*.

² Sir Walter Scott annonça à M. Murray qu'il acceptait la dédicace, dans une lettre que l'on va lire :

« *Édimbourg*, 4 décembre 1821. — Mon cher monsieur, j'accepte avec la plus profonde reconnaissance l'honneur que veut bien me faire lord Byron de placer mon nom en tête du grand et terrible drame de *Caïn*. Je puis être partial en sa faveur, vous conviendrez que j'ai quelque raison ; mais, en vérité, je ne crois pas que sa muse ait pris jamais un essor aussi élevé qu'aujourd'hui. Il a égalé Milton sur son propre terrain ; il s'y trouve plusieurs passages hardis et qui pourront choquer certains lecteurs, auxquels viendront se joindre les prudes et les envieux ; mais alors, si l'on est conséquent, il faut condamner le *Paradis perdu*. Les sophismes et les hardis blasphèmes de l'esprit du mal et de son disciple amènent un résultat que l'on pouvait prévoir : la consommation du premier meurtre, et la ruine, et les remords de l'assassin.

« Je ne vois aucune raison d'accuser l'auteur de manichéisme.

en Italie, comme pourront s'en convaincre les lecteurs qui voudraient consulter ces collections¹; l'auteur s'est efforcé de conserver à chaque personnage le langage conforme à son caractère. Lorsqu'il a emprunté les paroles mêmes de l'Écriture, il a fait aussi peu de changements que le pouvait comporter les obligations imposées par le rythme.

Le lecteur se rappelle que la *Genèse* ne dit pas qu'Ève ait été tentée par un démon, mais par le serpent, qui obtint la préférence, parce qu'il était le plus rusé de tous les animaux. Quelque interprétation que les pères et les rabbins aient donnée de ce passage, je prends les mots comme je les trouve, et je réponds, comme faisait l'évêque Watson, modérateur, à Cambridge, lorsqu'on lui citait les pères de l'église : « Voici le livre, » en montrant les Écritures². Qu'on sache bien que mon drame n'a rien à démêler avec le *Nouveau Testament*, qu'on ne peut invoquer en cette occasion sans faire un anachronisme. Je ne suis que peu familiarisé avec les auteurs qui ont traité des sujets du même genre. Depuis l'âge de vingt ans je n'ai jamais lu Milton; mais je l'avais lu si souvent auparavant, que cela revint au même. J'ai lu la *Mort d'Abel*, de Gessner, pour la dernière fois, à l'âge de huit ans, à Aberdeen; j'en ai conservé un souvenir confus, mais agréable, et je ne me souviens d'aucun détail, si ce n'est que la femme de Caïn s'appelait Mahala, et celle d'Abel, Thirza; je les ai nommées, l'une Adah, l'autre Zillah.

Ce sont les premiers noms de femme que l'on rencontre dans la *Genèse*; ils sont donnés aux femmes de Lamech; on ne désigne pas celles de Caïn et d'Abel. Que la similitude dans le choix du sujet ait amené quelque ressemblance dans la manière de le traiter, c'est ce que j'ignore et ce dont je m'inquiète peu³.

Le lecteur se rappellera que l'on ne trouve nulle part, dans les livres de Moïse ni dans l'*Ancien Testament*⁴, d'allusions à une seconde vie; on peut consulter, sur les motifs de cette singulière omission, la *Légation divine* de Warburton. Je ne sais si ses raisons satisferont, mais il n'en existe

pas de meilleures; j'ai cependant supposé que Caïn connaissait cette croyance sans qu'on puisse, je suppose, m'accuser d'avoir perverti les Écritures.

Quant au langage placé dans la bouche de Lucifer, il m'était difficile de le faire parler comme un ministre; mais j'ai cherché à contenir les impiétés dans les limites d'une raillerie spirituelle. S'il avait tenté Ève sous la forme d'un serpent, c'est que nulle part, dans l'Écriture, il n'est fait allusion à rien de semblable, mais qu'il ne s'agit que du serpent et de son talent comme serpent.

Nota. Le lecteur s'apercevra que l'auteur a adopté en partie, à l'occasion de ce poème, l'opinion de Cuvier, qui pensait que le monde a été bouleversé plusieurs fois de fond en comble avant la création de l'homme. Ce système, fondé sur la découverte de plusieurs os énormes d'animaux inconnus, bien loin d'être contraire au récit de Moïse, ne sert qu'à le confirmer. La version de Lucifer, que le monde précédent était peuplé d'êtres plus intelligents et aussi forts en comparaison que le *Mammoth*, est une fiction poétique, dans le but de l'aider à parvenir à ses fins.

Je dois ajouter qu'il existe une mélodragédie d'Alfieri, intitulée *Abel*; je ne l'ai jamais lue, non plus qu'aucun des ouvrages posthumes de cet auteur, excepté sa vie.

CAÏN.

MYSTÈRE⁵.

PERSONNAGES.

HOMMES. — ADAM.

CAÏN.

ABEL.

ESPRITS. — L'ANGE DU SEIGNEUR.

LUCIFER.

FEMMES. — ÈVE.

ADAH.

ZILLAH

Le diable emprunte le langage de cette secte; il est vrai que, ne pouvant nier l'existence du bon principe, il cherche à exalter le mauvais principe, et à le présenter comme l'égal de Dieu; mais de tels arguments dans la bouche d'un tel être ne peuvent induire en erreur. Lord Byron aurait pu rendre encore plus frappante l'évidence de ces sophismes, en plaçant dans la bouche d'Adam ou de quelque esprit du bien les raisons qui expliquent comment le mal moral peut exister simultanément avec la bienveillance du Créateur. La grande clef de ce *mystère* est peut-être l'imperfection même de nos facultés, les peccables ressentent fortement les douleurs momentanées qui nous accablent, mais ne soupçonnent point assez du système général qui régit l'univers pour comprendre comment l'existence de ces maux passagers se concilie avec la bonté du Créateur.

« Vous avez besoin d'un talent aussi énergique que celui de Lord Byron pour venir jeter quelque diversité dans votre littérature, car à l'exception de John Bull, vous paraissiez être dans une terreuse stagnation à Londres. »

¹ *Journal du Diable* de M. Payne Collier, *Histoire du Diable* d'anciens, t. II, p. 35.

² Je ne me suis jamais mis en peine de répondre aux arguments que les révérends posaient aux articles de La dans les classes de théologie, et je n'ai jamais regardé comme embarrassants les témoignages qu'ils invoquaient, mais j'avais dans ces moments l'habitude de prendre le *Nouveau Testament* à la main, et de leur dire *En voici un codex*. Voici la source de toute vérité, pourquoi suivre des contaires que les sophistes en ont fait deviner et qu'ils ont souillés les passions des hommes?

³ *Vie de l'évêque de Watson*, t. I, p. 65.

⁴ On lit ici dans le manuscrit : « Je m'attends à être accusé de manichéisme au de toute autre hérésie faussant en l'âme, le tout

jetant une formidable figure aux yeux, sonnait d'une façon terrible aux oreilles de ceux qui seraient aussi embarrassés de donner la définition de ces mots que les pieux et impartiaux inventeurs de ces épithètes. Je puis d'ailleurs me justifier de ces acensations; je puis même les retorque.

⁵ Il y a de nombreux passages dans l'*Ancien Testament* qui expliquent quelque chose de plus qu'une allusion à l'immortalité de l'âme. A la vérité, l'*Ancien Testament* abonde en phrases qui, si l'on n'admet pas l'existence de cette croyance, seraient intelligibles. Ainsi, dans l'*Ecclesiaste*, ch. XII v. 7 : « Alors la poussière redeviendra poussière, ce qu'elle était auparavant, et l'esprit retournera à Dieu, qui l'a créée. »

« Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront : les uns pour obtenir une vie meilleure, les autres brilleront comme la voûte du firmament, et ceux qui ont pratiqué la justice brilleront éternellement comme des étoiles. Ch. X v. 2. »

« Je sais que mon Rédempteur vit et qu'il descendra sur la terre au jour du jugement dernier, et qu'après les vers de la tombe auront alors devore mon corps, cependant je verrai Dieu dans ma chair. » *Job*, ch. XIX v. 25.

Il serait trop long de citer tous les passages de l'*Ancien Testament* qui prouvent non seulement que l'on croyait à l'immortalité de l'âme, mais à la résurrection des corps. *British Review*.

« Lord Byron a jugé à propos d'appeler son drame *mystère*, non que l'on donnât, comme chacun sait, dans toute l'Europe, avant l'époque de la réforme, à ces représentations dramatiques des mystères de notre religion, qui avinèrent et si peu édifiants qu'ils nous paraissent aujourd'hui, étaient peut-être le moyen le plus propre à approcher ces événements à nos rudes et ignorants ancêtres; mais à l'exception du choix du sujet, le *mystère* de

ACTE PREMIER.

SCÈNE 1^{re}.

Le pays en dehors du paradis. — Lever du soleil.

ADAM, ÈVE, CAÏN, ABEL, ADAH, ZILLAH, offrant un sacrifice.

Adam. Dieu éternel! infini! Sagesse suprême! toi qui, d'une parole, du sein des ténèbres de l'abîme, fis jaillir la lumière sur les eaux. — Salut! Jéhovah! au retour de la lumière, salut!

Ève. Dieu! qui nommas le jour, et séparas le matin et la nuit, jusqu'alors confondus; — qui divisas les flots, et donnas le nom de firmament à une partie de ton ouvrage, salut!

Abel. Dieu! qui des éléments composas la terre, — l'océan, — l'air — et le feu; qui, après avoir créé le jour et la nuit, ainsi que les mondes sur lesquels se répandent leur lumière et leur ombre, formas des êtres pour en jouir, les aimer et t'aimer toi-même, — salut! salut!

Adah. Dieu éternel! Père de toutes choses! qui créas ces êtres bons et beaux, pour être aimés par-dessus tout, à l'exception de toi, — permets qu'en t'aimant je les aime aussi: — salut! salut!

Zil. O Dieu! qui, aimant et bénissant toutes les œuvres de tes mains, permis cependant que le serpent se glissât dans le paradis, et en expulsât mon père, préserve-nous de tout mal à venir: — salut! salut!

Adam. Caïn, mon fils, mon premier né, pourquoi demeures-tu muet?

Caïn. Pourquoi parlerais-je?

Adam. Pour prier².

Caïn. N'avez-vous pas prié?

Adam. Oui, et avec ferveur.

Caïn. Et d'une voix haute. Je vous ai entendu.

Adam. Et Dieu aussi, je l'espère.

Abel. Ainsi soit-il.

Adam. Mais toi, mon premier né, tu continues à garder le silence.

Caïn. Il vaut mieux que je me taise.

Adam. Pourquoi?

Caïn. Je n'ai rien à demander³.

Adam. Et rien dont tu doives rendre grâce?

Caïn. Non.

Adam. Ne vis-tu pas?

Caïn. Ne dois-je pas mourir?

Ève. Hélas! voilà déjà le fruit de l'arbre défendu qui commence à tomber.

Adam. Et il nous faut le ramasser. O Dieu! pourquoi as-tu planté l'arbre de la science?

Caïn. Et pourquoi n'avez-vous pas cueilli le fruit de l'arbre de vie? Vous auriez pu alors le braver.

Adam. O mon fils! ne le blasphème pas: ce sont là des paroles du serpent.

Caïn. Pourquoi pas? Le serpent a dit vrai: c'était l'arbre de la science; c'était l'arbre de vie: la science est bonne, et la vie est bonne; en quoi l'une et l'autre seraient-elles un mal?

Ève. Mon enfant! tu parles comme je parlais dans le péché, avant ta naissance. Que je ne voie pas mon malheur se renouveler dans le tien. Je me suis repentie: que je ne voie pas, hors de cette enceinte, mon fils tomber dans les pièges qui, jusque dans le Paradis, ont perdu ses parents. Contente-toi de ce qui est. Si nous l'avions fait, tu serais content aujourd'hui. — O mon fils!

Adam. Nos prières sont terminées; éloignons-nous d'ici. Que chacun se rende à son travail; — il n'est pas pénible, bien que nécessaire: la terre est jeune, elle nous donne ses fruits avec bienveillance, et sans beaucoup de travail.

Ève. Caïn, mon fils, vois ton père content et résigné; fais comme lui.

Adam et Ève sortent.

Zillah. Ne le veux-tu pas, mon frère?

Abel. Pourquoi garder sur ton front cette tristesse, qui ne peut servir qu'à attirer la colère de l'Éternel?

Adah. Caïn, mon bien-aimé, me regarderas-tu, moi aussi, d'un air sombre?

Caïn. Non, Adah, non. Je désirerais être seul un moment. Abel, je suis malade jusqu'au cœur, mais cela passera. Précède-moi, mon frère; — je ne tarderai pas à te suivre. Et vous aussi, mes sœurs, ne vous arrêtez pas; votre douceur ne doit pas recevoir un accueil farouche: je vous suis dans l'instant.

Adah. Si tu tardes, je viendrai te chercher ici.

lord Byron n'a aucune ressemblance avec ses prototypes; ces derniers, quoique absurdes et grossiers de forme, avaient toujours un but religieux. Le *mystère* actuel est malheureusement trop renommé pour avoir été composé dans un but tout contraire. HEBER.

¹ Le drame s'ouvre par un hymne qu'Adam et sa famille, à l'exception de Caïn, adressent au Tout-Puissant. Lord Byron nous dit dans sa préface, avec quelque pen de ce goût qu'il n'a certainement pas puisé dans le sang anglais, et qui lui fait refuser à Shakspeare le nom de poète dramatique, qu'il n'a pas lu Milton depuis l'âge de vingt ans. Dès les premiers vers nous le croyons sans peine. HEBER.

² La prière, dit lord Byron, à Céphalonie, ne doit pas consister dans l'action de s'agenouiller ou de répéter certains mots d'une manière solennelle; la dévotion est une affection de cœur, et je la ressens quand je regarde les merveilles de la création; je m'incline devant la majesté du ciel, et, lorsque je savoure les jouissances de la vie, la santé et le bonheur, je prouve ma reconnaissance pour Dieu, à qui je les dois. Tout cela est bien, dis-

je; mais pour être chrétien il faut aller plus loin. — J'ai plus lu la Bible que vous ne le croyez, me dit-il; j'ai une Bible que ma sœur, qui est une excellente femme, m'a donnée, et je la lis très-souvent. Il alla dans sa chambre à coucher, et revint en apportant une Bible de poche bien reliée, qu'il me montra.

Conversations du docteur Kennedy avec lord Byron, p. 155.

³ L'homme privé de toute espèce de liberté pourrait-il élever encore au ciel une voix suppliante? Non; mais il faut confier aux dieux le soin de notre fortune; les pensées des dieux sont sages, leurs dispensations justes; ils savent ce qui peut être le plus utile ou le plus agréable, et donnent des biens réels au lieu de prospérité imaginaire; ils regardent d'un œil de compassion notre faiblesse, et l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. JUVÉNAL.

Quoique la Divinité, dit Owen, soit portée par sa bonté à combler de bienfaits les créatures, cependant elle attend de leur raison les témoignages extérieurs de la dévotion; c'est ce que Juvénal cherche à marquer, et pourquoi il recommande la pratique scrupuleuse du culte extérieur. GIFFORD.

Abel. La paix de Dieu soit avec ton esprit, mon frère!

Abel, Zillah et Adah sortent.

Caïn (seul). Et voilà donc la vie ! — le travail ! Et pourquoi dois-je travailler ? Parce que mon père n'a pas su conserver sa place dans Eden. Qu'avais-je fait, moi ? — Je n'étais pas né ; je ne demandais pas à naître, et je n'aime pas l'état dans lequel cette naissance m'a placé. Pourquoi a-t-il cédé au serpent et à la femme ? ou, après avoir cédé, pourquoi a-t-il été puni ? Qu'y avait-il en cela ? L'arbre était planté, et pourquoi pas pour lui ? sinon, pourquoi l'avoir placé près de cet arbre, à l'endroit où il croissait, le plus beau de tous les arbres ? Ils n'ont à toutes les questions qu'une réponse : « C'était sa volonté, et il est bon. » Qu'en sais-je ? Parce qu'il est tout-puissant, s'ensuit-il qu'il soit suprêmement bon ? Je ne juge que par les fruits, — et ils sont amers, — et il faut que je m'en nourrisse, pour une faute qui n'est pas la mienne. Que vois-je ? un esprit qui a la forme des anges ; cependant l'aspect de son essence spirituelle a quelque chose de plus sévère et de plus triste. Pourquoi est-ce que je frémis ? Pourquoi le craindrais-je plus que ces autres esprits célestes, que je vois chaque jour brandir leurs glaives redoutables devant les portes près desquelles je m'arrête souvent à l'heure du crépuscule, alors que je viens, avant que la nuit descende sur ces murs inhabités, jeter un coup d'œil sur ces jardins, mon légitime héritage, et sur les arbres

immortels qui couronnent les créneaux défendus par les chérubins ? Je n'ai point peur de ces anges armés de feux. Pourquoi celui qui maintenant s'approche m'inspirerait-il de l'effroi ? Il me paraît de beaucoup leur supérieur en puissance et leur égal en beauté ; et pourtant on dirait qu'il n'est pas aussi beau qu'il l'a été ou qu'il pourrait l'être. La douleur semble le faire la moitié de son immortalité. En est-il donc ainsi ? L'humanité n'est donc pas seule à connaître la souffrance ? Il vient.

Lucifer entre.

Lucifer. Mortel !

Caïn. Esprit, qui es-tu ?

Lucifer. Le maître des esprits.

Caïn. Cela étant, comment se fait-il que tu les quittes, et viens visiter la poussière ?

Lucifer. Je connais les pensées de la poussière ; j'ai pitié d'elle et de toi.

Caïn. Comment ! tu connais mes pensées ?

Lucifer. Ce sont les pensées de tout ce qui est digne de penser ; c'est la partie immortelle de toi-même qui parle en toi.

Caïn. Quelle partie immortelle ? Ceci n'a pas été révélé. Nous avons été privés de l'arbre de vie par la folie de mon père, tandis que, par la précipitation de ma mère, le fruit de l'arbre de la science fut trop tôt cueilli, et ce fruit, c'est la mort !

Lucifer. On t'a trompé : tu vivras.

⁴ Nous ne savons absolument rien des crimes commis par Lucifer, tel que lord Byron nous le représente ; bien loin de là, la première impression que nous recevons, à son entrée, est toute favorable. Il possède non-seulement la beauté, la sagesse, et cette indomptable audace dont l'a doué Milton, et que l'on peut supposer s'être rencontrées chez un être d'une nature d'origine divine, quoique déchu ; mais il est représenté comme malheureux sans avoir commis de crime, et comme plaignant les malheurs de l'homme. Même avant qu'il ne paraisse, nous sommes disposés, autant que le poète a pu y parvenir à force d'habileté, à sympathiser avec tout être qui se pose au gouvernement de dévolah ; les conversations, les incidents qui se succèdent, aboutissent à la même conclusion, que tout ce qui est mal, et que si le diable eût été à la place du Créateur, il aurait fait le bonheur des créatures. Cet argument et ces insinuations ne trouvent point de contradictions, et la seule réponse est le châtiment qui atteint, non pas le maître, mais son disciple, et l'intention n'est pas moins perfide et le poison moins subtil, parce que le langage dont se sert l'auteur est toujours modéré, et parce que l'accusateur du Tout-Puissant ne s'abandonne à aucune insulte grossière. Que les croyances modernes qui sont in-jurées dans ce drame soient celles de lord Byron, nous ne le pouvons croire que difficilement. Nous ne pensons pas davantage que cette terrible caricature de la divinité soit une recommandation convertie de cet athéisme auquel ont été amenés par leurs doutes quelques philosophes modernes ; nous aimons mieux supposer que l'auteur n'a voulu qu'obtenir la gloire fantastique de soutenir un paradoxe, de montrer la puissance de sa logique et de sa poésie aux dépens des sentiments religieux et universels, et de donner un échantillon de ce que doivent avoir pour lui d'indulgence ses admirateurs ; mais nous ne pouvons, avec quelques-uns de nos contemporains, lui accorder qu'il ait écrit selon sa conscience : nous estimons trop haut son intelligence pour croire qu'il ait cherché à être utile au genre humain en faisant de son mieux pour le rendre mécontent de son sort. L'évêque HEEER.

Milton, avec un tact admirable, n'a pas mis de raisonnements métaphysiques dans la bouche de Satan. On ne trouve pas de

récriminations, de doutes mesquins, de petits syllogismes chez l'archange tombé. Un orgueil élevé, sublime, forme le trait distinctif de son caractère ; il se ressent encore de son origine divine, et tout le danger de ses discours et de ses actions est neutralisé par l'impossibilité où se trouve l'homme de sympathiser en aucune façon avec lui. Le Satan de Milton n'est pas un être moitié démon moitié homme, ayant assez d'éléments terrestres pour pouvoir servir de type au sceptique malin, et assez de nature céleste pour jeter un caractère divin sur sa malignité ; le Lucifer de lord Byron n'est ni un noble ni un lâche démon ; il n'agit point, il n'a point en lui de poésie ; c'est un pauvre diable incertain, bavard, mauvais métaphysicien, n'ayant point assez d'esprit pour échapper au moins à la damnation des critiques ; il ne parle ni en poète ni en homme de sens. Thomas d'Aquin l'aurait loué plutôt à cause de sa mauvaise logique qu'à cause de son impiété, et saint Dunstan l'aurait pris par le nez avant que le malheureux eût en le temps de s'en apercevoir.

BLACKWOOD.

Le caractère d'impiété qui perce dans ce mystère consiste surtout en ceci : que les blasphèmes gratuits, placés dans la bouche de Caïn et de Lucifer, sont laissés sans réponse ; de telle façon qu'ils semblent introduits dans le but d'être mis en évidence et comme étant le dernier mot de l'auteur, ne gardant aucune précaution pour diminuer l'influence qu'ils pouvaient avoir sur l'esprit du lecteur ; au contraire, les arguments, si l'on peut leur donner ce nom, dirigés contre la sagesse et la bonté du Créateur, sont présentés avec le plus grand art, et le noble poète s'est surtout efforcé d'excuser les caractères de l'esprit du mal et du premier meurtrier. Il nous représente Satan comme un élégant, poétique et sentimental philosophe, une sorte de Manfred ; l'autre, comme un enfant ignorant, orgueilleux et indomptable.

Lucifer est justifié de toute espèce de participation dans la tentation d'Eve, qui est rejetée tout entière sur le serpent, en sa capacité de serpent. L'auteur s'appuie sur ce que l'*Ancien Testament* ne fait aucune allusion à la personne du démon et prétend qu'en cela le *Nouveau Testament* fait un anachronisme. *Revue délectative.*

Caïn. Je vis ; mais je vis pour mourir , et vivant , je ne vois rien qui rende la mort haïssable , si ce n'est une répugnance innée , un lâche mais invincible instinct de vie , que j'abhorre , comme je me méprise , et que pourtant je ne puis surmonter ; — c'est ainsi que je vis. Plût au ciel que je n'eusse jamais vécu !

Lucifer. Tu vis , et dois vivre pour toujours : ne crois pas que l'argile qui forme ton enveloppe extérieure soit l'existence ; — elle cessera d'être , et alors tu ne seras pas moins que tu n'es maintenant.

Caïn. Pas moins ? Et pourquoi pas plus ?

Lucifer. Peut-être seras-tu comme nous sommes.

Caïn. Et vous ?

Lucifer. Nous sommes éternels.

Caïn. Êtes-vous heureux ?

Lucifer. Nous sommes puissants.

Caïn. Êtes-vous heureux ?

Lucifer. Non. Et toi , l'es-tu ?

Caïn. Comment le serais-je ? Regarde-moi !

Lucifer. Pauvre argile ! Et tu prétends être malheureux ! toi !

Caïn. Je le suis. — Et toi , avec toute ta puissance , qu'es-tu ?

Lucifer. Un esprit qui aspira à devenir celui qui t'a créé , et qui ne t'aurait pas fait ce que tu es.

Caïn. Ah ! tu ressembles presque à un dieu ; et... —

Lucifer. Je ne suis pas Dieu ; n'ayant pu le devenir , je ne voudrais pas être autre que je suis. Il a vaincu ; qu'il règne !

Caïn. Qui ?

Lucifer. Le créateur de ton père et de la terre.

Caïn. Et du ciel , et de tout ce qu'ils contiennent ; c'est ce que j'ai entendu chanter à ses séraphins ; c'est ce que dit mon père.

Lucifer. Ils disent — ce qu'ils sont obligés de chanter et de dire , sous peine d'être ce que je suis , — ce que tu es : — moi , parmi les esprits ; toi , parmi les hommes.

Caïn. Et quoi donc ?

Lucifer. Des âmes qui ont le courage d'user de leur immortalité ⁴ , des âmes qui osent regarder le tyran tout-puissant face à face , et dans son éternité , et lui dire que le mal , son ouvrage , n'est pas un bien ! S'il nous a faits , comme il le dit , — ce que j'ignore , et ne crois pas , — s'il nous a faits , il ne peut nous défaire ; nous sommes immortels ! — Bien plus , il nous a voulus ainsi , afin de pouvoir nous torturer ; — qu'il le fasse ! Il est grand ; — mais , dans sa grandeur , il n'est pas plus heureux que nous dans notre lutte ! La bonté n'eût pas créé le mal ; a-t-il fait autre chose ? Mais qu'il continue à siéger sur son trône vaste et solitaire , occupé à créer des mondes , pour alléger le poids de l'éternité à son immense existence , à sa solitude sans

partage ; qu'il entasse planète sur planète. Il est seul dans sa tyrannie infinie , indissoluble ; que ne peut-il s'écraser lui-même ! ce serait le don le plus précieux qu'il eût jamais fait : mais qu'il règne , et se multiplie dans la souffrance ! Esprits et hommes , nous sympathisons du moins , — et , souffrant de concert , nous rendons plus supportables nos innombrables souffrances par la sympathie illimitée de tous avec tous ! Mais lui , si malheureux dans son élévation , livré à l'inquiète activité de sa misère , il faut qu'il crée , et crée encore. —

Caïn. Tu me parles de choses qui depuis longtemps nagent dans ma pensée comme des visions ; je n'ai jamais pu concilier ce que je voyais avec ce que j'entendais. Mon père et ma mère me parlent de serpents , et de fruits , et d'arbres ; je vois les portes de ce qu'ils appellent leur paradis gardées par des chérubins armés d'épées flamboyantes , qui en interdisent l'accès et à eux et à moi ; je sens le poids du travail journalier et de la pensée incessante ; autour de moi mes regards errent sur un monde où je semble n'être rien , et je sens s'élever en moi des pensées telles qu'on les croirait capables de dominer toutes choses ; — mais je croyais que ce malheur était mon partage *exclusif*. — Mon père s'est résigné à son abaissement ; ma mère a oublié l'audace qui lui donna soif de science , au risque d'une malédiction éternelle ; mon frère n'est qu'un jeune berger , offrant les prémices de son troupeau à celui qui a voulu que la terre n'accordât ses fruits qu'à nos sueurs ; ma sœur Zillah chante chaque jour un hymne plus matinal que celui des oiseaux ; et mon Adah , ma bien-aimée , elle aussi , ne comprend pas la pensée qui m'opprime : jusqu'à présent je n'avais rencontré personne qui sympathisât avec moi. Tant mieux. — Je préfère la société des esprits.

Lucifer. Et si la nature de ton âme ne t'avait rendu digne d'une telle société , tu ne me verrais pas maintenant devant toi , comme tu me vois : comme autrefois , il eût suffi d'un serpent pour te fasciner.

Caïn. Ah ! c'est donc toi qui as tenté ma mère ?

Lucifer. Je ne tente personne , si ce n'est avec la vérité : l'arbre n'était-il pas celui de la science ? et n'y avait-il pas encore des fruits sur l'arbre de vie ? Est-ce moi qui lui ai dit de ne pas les cueillir ? Est-ce moi qui ai placé des objets défendus à la portée d'être innocents et curieux en raison de leur innocence même ? J'aurais fait de vous des dieux ; et celui qui vous a chassés l'a fait « dans la crainte que vous ne mangiez des fruits de vie , et ne deveniez dieux comme lui. » Sont-ce là ses paroles ?

Caïn. C'est ainsi que me les ont répétées ceux qui les ont entendues au bruit de la foudre.

Lucifer. Quid donc était le démon ? celui qui n'a pas voulu vous laisser vivre , ou celui qui vous aurait fait

⁴ Dans ce long dialogue , le tentateur dit à Caïn (qui est supposé l'ignorer) que l'âme est immortelle , et que les âmes qui osent s'apercevoir de leur immortalité sont condamnées par Dieu à souffrir éternellement. Cette opinion , qui est la morale attendue de la pièce , si l'on peut s'exprimer ainsi , est développée dans les vers qui suivent. HÉBER.

Il n'y a rien dans *Caïn* , dit lord Byron , contre l'immortalité de l'âme , que je me souviens ; ce ne sont point là mes opinions ; mais dans un drame , le premier ange révolté et le premier meurtrier doivent parler selon leur caractère.

Lettres de Byron.

vivre à jamais au sein des joies et du pouvoir de la science?

Caïn. Plût au ciel qu'ils eussent cueilli le fruit des deux arbres, ou n'eussent touché ni à l'un ni à l'autre ¹!

Lucifer. Déjà l'un est à vous, l'autre peut encore vous appartenir.

Caïn. Comment?

Lucifer. En vous montrant ce que vous êtes dans votre résistance. Rien ne peut éteindre l'âme, si l'âme veut être elle-même, et se faire le centre de tout ce qui l'entoure. — Elle fut créée pour commander.

Caïn. Mais as-tu tenté mes parents?

Lucifer. Moi? chétive argile! pourquoi et comment les aurais-je tentés?

Caïn. Ils disent que le serpent était un esprit.

Lucifer. Qui le dit? Cela n'est point écrit là-haut : l'orgueilleux Créateur ne saurait à ce point dénaturer la vérité. Mais les terreurs exagérées de l'homme et sa vanité puérile peuvent lui avoir fait rejeter sa lâche défaite sur la nature spirituelle. Le serpent *était* le serpent, — et rien de plus; et pourtant il n'était point inférieur à ceux qu'il a tentés; sa nature était d'argile comme la leur, — mais il leur était supérieur en sagesse, puisqu'il triompha d'eux, et devina la science fatale à leurs étroites joies. Crois-tu que je voudrais revêtir la forme de créatures destinées à mourir?

Caïn. Mais le serpent avait en lui un démon.

Lucifer. Il ne fit qu'en éveiller un dans ceux à qui parla sa langue fourchue. Je te répète que le serpent n'était autre chose qu'un serpent; demande aux chérubins qui gardent l'arbre tentateur. Quand mille générations auront passé sur ta cendre insensible et sur celle de ta race, la race qui habitera alors le monde couvrira peut-être la première faute de l'homme d'un voile fabuleux, et m'attribuera une forme que je méprise, comme je méprise tout ce qui fléchit devant celui qui n'a créé des êtres que pour les voir s'humilier devant sa farouche et solitaire éternité; mais nous qui voyons la vérité, nous devons la dire. Tes crédules parents prêtèrent l'oreille à un objet rampant, et succombèrent. Pour quel motif des esprits les auraient-ils tentés? qu'y avait-il donc de si attrayant dans les étroites limites de leur Paradis, pour que des esprits qui embrassent l'espace... — Mais je te parle de choses que tu ignores, en dépit de ton arbre de la science.

Caïn. Mais, quelle que soit la science dont tu me parles, j'ai le désir de la connaître. J'en ai soif, et j'ai un esprit capable de la comprendre.

Lucifer. Et le courage de la regarder en face?

Caïn. Mets-moi à l'épreuve.

Lucifer. Oserais-tu regarder la mort?

Caïn. Elle ne s'est point encore montrée

Lucifer. Mais elle doit être subie.

Caïn. Mon père dit que c'est quelque chose d'effrayant; quand son nom est prononcé, ma mère pleure, Abel lève les yeux au ciel, Zillah baisse les siens vers la terre et murmure une prière, Adah me regarde et demeure muette.

Lucifer. Et toi?

Caïn. D'indicibles pensées se pressent dans mon cœur et le brûlent quand j'entends parler de cette Mort toute-puissante, qui, à ce qu'il paraît, est inévitable. Pourrais-je lutter contre elle? En jouant contre le lion, dans mon enfance, il m'est arrivé de lutter jusqu'à ce qu'il se dégageât, et s'enfuit, en rugissant, de mon étreinte.

Lucifer. Elle n'a point de forme extérieure; mais elle absorbera tout ce qui est né de la terre.

Caïn. Ah! je croyais que c'était un être: quel autre qu'un être peut faire de tels maux aux êtres?

Lucifer. Demande au Destructeur.

Caïn. A qui?

Lucifer. Au Créateur. — Appelle-le comme tu voudras: il ne crée que pour détruire.

Caïn. Je l'ignorais; mais je l'ai pensé, depuis que j'ai entendu parler de la mort: quoique je ne sache pas ce que c'est, cependant il me semble que ce doit être quelque chose d'horrible. Je l'ai cherchée dans la vaste solitude de la nuit; et quand je voyais sous les murs d'Éden des gigantesques ombres au milieu desquelles les glaives des chérubins faisaient luire leurs éclairs, il me semblait que j'allais la voir apparaître ²; car il s'élevait dans mon cœur un désir, mêlé de crainte, de connaître ce qui nous faisait tous trembler; — mais rien ne venait. Et alors, détournant mes yeux fatigués de ce paradis défendu qui fut notre bercail, je les reportais vers ces clartés qui brillent là-haut, dans l'azur, et qui sont si belles; elles aussi doivent-elles mourir?

Lucifer. Peut-être; — mais elles doivent longtemps survivre et à toi et aux tiens.

Caïn. J'en suis bien aise; je ne voudrais pas les voir mourir, — elles sont si charmantes! Qu'est-ce que la mort? ce doit être une chose terrible, je le crains, je le sens; mais ce que c'est, je ne puis le dire: nous en sommes tous menacés, et ceux qui ont péché, et ceux qui n'ont pas péché, comme d'un mal. — En quoi consiste ce mal?

Lucifer. A redevenir terre.

Caïn. Mais le connaîtrai-je?

Lucifer. Comme je ne connais pas la mort, je ne puis te répondre.

Caïn. Si je devenais une terre insensible, il n'y aurait pas grand mal à cela. Plût à Dieu que je n'eusse jamais été que poussière!

Lucifer. C'est là un lâche souhait, qui te place au-dessous de ton père, car il désira savoir.

¹ Caïn paraît croire qu'en mangeant une seule fois du fruit de l'arbre de vie, il eût obtenu l'immortalité. Plût à Dieu, dit-il, qu'ils eussent cueilli l'un et l'autre fruit, ou qu'ils les eussent respectés tous deux. Cette supposition n'a pas le moindre fondement: l'arbre de vie était de ceux dont Adam pouvait manger librement et dont il avait déjà mangé probablement

souvent. Ce droit lui fut refusé à la suite de son péché. HARNES.

² Il peut sembler très-prosaïque, mais il est certainement très-pieux d'observer que la première famille qui ait habité la terre était déjà familiarisée avec la mort des animaux. Abel en offrait en sacrifice; on conçoit donc difficilement qu'ils eussent tant de peine à se figurer ce que c'était que la mort. JEFFREY.

Caïn. Mais il ne désira pas vivre ; ou plutôt, que ne cueillait-il le fruit de l'arbre de vie !

Lucifer. Il en fut empêché.

Caïn. Erreur fatale ! de n'avoir pas arraché d'abord ce fruit : mais avant qu'il cueillit la science, il ignorait la mort. Hélas ! c'est à peine maintenant si jessaie ce que c'est, et pourtant je la crains. — Je crains je ne sais quoi !

Lucifer. Et moi qui sais tout, je ne crains rien. Tu vois ce qu'est la véritable science.

Caïn. Veux-tu m'enseigner tout ?

Lucifer. Oui, à une condition.

Caïn. Quelle est-elle ?

Lucifer. C'est que tu te prosterneras et m'adoreras, — comme ton seigneur.

Caïn. Tu n'es pas le Seigneur que mon père adore ?

Lucifer. Non.

Caïn. Es-tu son égal ?

Lucifer. Non ; — je n'ai rien et ne veux rien avoir de commun avec lui ! quelle que soit ma place, au-dessus ou au-dessous de lui, il n'est rien que je ne préfère à la nécessité de partager ou de servir sa puissance. J'existe à part ; mais je suis grand : — il en est beaucoup qui m'adorent ; il y en aura plus encore. — Sois l'un des premiers.

Caïn. Je n'ai pas encore fléchi le genou devant le Dieu de mon père, quoique mon frère Abel me conjure souvent de me joindre à lui dans ses sacrifices : — pourquoi donc m'humilierais-je devant toi ?

Lucifer. N'as-tu jamais courbé le front devant lui ?

Caïn. Ne te l'ai-je pas dit ? — Ai-je besoin de te le dire ? Ta science profonde n'a-t-elle pas dû te l'apprendre ?

Lucifer. Celui qui ne se courbe pas devant lui s'est courbé devant moi.

Caïn. Mais je ne veux fléchir ni devant lui ni devant toi.

Lucifer. Tu n'en es pas moins mon adorateur : dès que tu ne l'adores pas, tu es à moi.

Caïn. Qu'est-ce donc qu'être à toi ?

Lucifer. Tu le sauras ici, — et plus tard.

Caïn. Fais-moi seulement connaître le mystère de mon être.

Lucifer. Suis-moi où je te conduirai.

Caïn. Mais il faut que je me retire pour aller cultiver la terre, — car j'ai promis..... —

Lucifer. Quoi ?

Caïn. De cueillir les prémices de quelques fruits.

Lucifer. Pourquoi ?

Caïn. Pour les offrir avec Abel, sur un autel.

Lucifer. Ne disais-tu pas tout à l'heure que tu n'avais jamais courbé ton front devant celui qui t'a créé ?

Caïn. Oui ; — mais j'ai cédé aux sollicitations pressantes d'Abel ; l'offrande est plus sienne que mienne, — et Adah.... —

Lucifer. Pourquoi hésites-tu ?

Caïn. Elle est ma sœur ; nous sommes nés le même jour, du même flanc ; ses larmes m'ont arraché cette promesse ; et, plutôt que de la voir pleurer, je puis tout endurer, — tout adorer.

Lucifer. Suis-moi donc !

Caïn. J'y consens.

Entre ADAM.

Adam. Mon frère, je viens te chercher ; c'est maintenant notre heure de repos et de joie, — et nous en goûtons moins en ton absence. Tu n'as pas travaillé ce matin, mais j'ai fait ta tâche : les fruits sont mûrs et brillants comme la lumière qui les mûrit. Viens.

Caïn. Ne vois-tu pas ?

Adam. Je vois un ange ; nous en avons vu plus d'un. Veut-il partager l'heure de notre repos ? Il est le bienvenu.

Caïn. Mais il n'est pas comme les anges que nous avons vus.

Adam. Y en a-t-il donc d'autres ? Mais il est le bienvenu comme eux ; ils ont daigné être nos hôtes. Y consent-il ?

Caïn. Le veux-tu ?

Lucifer. Je te demande d'être le mien.

Caïn. Il faut que j'aïlle avec lui.

Adam. Et tu nous quittes ?

Caïn. Oui.

Adam. Moi aussi.

Caïn. Chère Adah !

Adam. Laisse-moi t'accompagner.

Lucifer. Non, cela ne se peut.

Adam. Qui es-tu, toi, qui t'interposes entre le cœur et le cœur ?

Caïn. C'est un Dieu.

Adam. Comment le sais-tu ?

Caïn. Il parle comme un Dieu.

Adam. Ainsi faisait le serpent, et il mentait.

Lucifer. Tu te trompes, Adah ! — L'arbre n'était-il pas celui de la science ?

Adam. Oui, — à notre éternelle douleur.

Lucifer. Cependant cette douleur est une science ; il n'a donc pas menti : s'il vous a perdus, c'est avec la vérité ; et la vérité dans son essence ne peut être que bonne.

Adam. Mais tout ce que nous en connaissons a amené malheur sur malheur : notre expulsion du lieu de notre naissance, et la crainte, et le travail, et les sueurs, et la fatigue ; le remords de ce qui fut, — et l'espérance de ce qui n'arrive pas. Caïn ! ne va pas avec cet esprit, supporte ce que nous avons supporté, et aime-moi. — Je t'aime.

Lucifer. Plus que ta mère et ton père ?

Adam. Oui. Est-ce là aussi un péché ?

Lucifer. Non, pas encore. Mais un jour c'en sera un pour vos enfants.

Adam. Quoi ! ma fille ne pourra-t-elle aimer son frère Énoch ?

Lucifer. Non comme tu aimes Caïn.

Adam. O mon Dieu ! quoi ! ils ne s'aimeront pas, et leur tendresse ne donnera pas le jour à des êtres destinés à s'aimer comme eux ? Mon sein ne les a-t-il pas allaités tous deux ? Leur père n'est-il pas né des mêmes flancs à la même heure que moi ? ne nous sommes-nous pas aimés, et en multipliant notre être n'avons-nous pas multiplié des êtres qui s'aimeront l'un l'autre comme nous les aimons, — et comme je t'aime,

Caïn? Ne va pas avec cet esprit ; il n'est pas des nôtres.

Lucifer. Le péché dont je vous parle n'est pas mon ouvrage, et ne saurait être un péché en vous, — quoi qu'il puisse être en ceux qui vous remplaceront dans votre condition mortelle¹.

Adah. Quel est le péché qui n'est pas un péché en lui-même? Le crime et la vertu peuvent-ils dépendre des circonstances? — S'il en est ainsi, nous sommes les esclaves de...—

Lucifer. Des êtres plus grands que vous sont esclaves; et de plus grands qu'eux et vous le seraient pareillement s'ils ne préféraient l'indépendance au milieu des tortures aux lâches tourments de l'adulation qui s'adresse par des hymnes, le son des harpes et des prières commandées, à celui qui est tout-puissant, uniquement parce qu'il est tout-puissant; non par amour pour lui, mais dans des vues d'égoïsme et de crainte.

Adah. La toute-puissance doit être la suprême bonté.

Lucifer. En a-t-il été ainsi dans Éden?

Adah. Démon! ne me tente pas avec ta beauté; tu es plus beau que n'était le serpent, et aussi trompeur que lui.

Lucifer. Aussi sincère. Demande à Ève, votre mère: ne possède-t-elle pas la science du bien et du mal?

Adah. O ma mère! tu as cueilli un fruit plus fatal à ta postérité qu'à toi-même; toi, du moins, tu as passé ta jeunesse dans le paradis, dans un commerce fortuné et innocent avec les esprits bienheureux; mais nous, tes enfants, qui n'avons point connu Éden, nous sommes entourés de démons qui imitent la parole de Dieu, et se servent, pour nous tenter, de nos pensées de mécontentement et de curiosité, — comme tu fus tentée par le serpent, dans l'innocente imprudence et le confiant abandon du bonheur; je ne puis répondre à l'immortel objet qui est là, devant moi; je ne puis le haïr; je le regarde avec un plaisir mêlé d'effroi, et je ne le fuis pas: il y a dans son regard une attraction puissante qui fixe mes yeux sur les siens; mon cœur palpite avec force, il m'effraie et me séduit tout ensemble, et je me sens attirée de plus en plus vers lui! — Caïn! Caïn! — sauve-moi de lui.

Caïn. Que craint mon Adah? ce n'est point un mauvais esprit.

Adah. Ce n'est point Dieu ni un des anges de Dieu: j'ai vu les chérubins et les séraphins; il ne leur ressemble pas.

Caïn. Mais il y a des esprits plus élevés encore, — les archange.

Lucifer. Et de plus élevés que les archange.

Adah. Oui, mais ils ne sont pas du nombre des esprits bienheureux.

Lucifer. Si le bonheur consiste dans l'esclavage, — non.

Adah. J'ai entendu dire que les séraphins sont ceux qui aiment le plus, — les chérubins ceux qui savent le plus: — celui-ci doit être un chérubin, — puisqu'il n'aime pas.

Lucifer. Et si la science supérieure absorbe l'amour, que doit-il être celui qu'on ne peut plus aimer dès qu'on le connaît? S'il est vrai que les chérubins, qui savent tout, aiment le moins, l'amour des séraphins ne peut être que de l'ignorance. Le châtiment qui a puni l'audace de tes parents prouve que ces deux choses ne sont pas compatibles. Choisis entre l'amour et la science, — puisqu'il n'y a pas d'autre choix; ton père a déjà choisi, son adoration n'est que de la crainte.

Adah. O Caïn! choisis l'amour.

Caïn. Pour toi, mon Adah! Je ne l'ai pas choisi; — il est né avec moi; mais hormis toi, je n'aime rien.

Adah. Nos parents?

Caïn. Nous ont-ils aimés quand ils ont cueilli sur l'arbre ce qui nous a tous expulsés du paradis?

Adah. Nous n'étions point nés alors; — et quand nous l'aurions été, Caïn, ne devrions-nous pas les aimer, nos enfants aussi?

Caïn. Mon petit Énoch! et sa sœur qui bégaye encore! Si je pouvais les voir heureux, j'oublierais presque...— Mais trois fois mille générations ne le feront pas oublier! Jamais les hommes ne chériront la mémoire de l'homme qui jeta la semence du mal en même temps que celle du genre humain! Ils ont cueilli le fruit de la science et le péché, — et, non contents de leur propre malheur, ils nous ont engendrés, moi, — toi, — le petit nombre de ceux qui maintenant existent, et toute cette innombrable multitude, ces millions, ces myriades qui peuvent naître, pour hériter des douleurs accumulées par les siècles! — Et je dois être le père de tels êtres! Ta beauté et ton amour, — mon amour et ma joie, l'ivresse d'un moment et le calme qui la suit, tout ce que nous aimons dans nos enfants et dans nous-mêmes, eh bien! tout cela ne servira qu'à leur faire traverser, ainsi qu'à nous, une longue suite d'années de péchés et de douleurs, ou une courte vie d'afflictions entremêlées de rapides instants de plaisir, pour nous conduire tous à ce but inconnu, — la mort! Il me semble que l'arbre de la science n'a pas rempli sa promesse: — si nos parents ont péché, du moins ils auraient dû connaître toute science, — et le mystère de la mort. Que savent-ils? — qu'ils sont misérables. Il n'était pas besoin de serpent et de fruits pour nous apprendre cela.

Adah. Je ne suis pas malheureuse, Caïn; et si tu étais heureux...—

Caïn. Sois donc heureuse seule. — Je ne veux point d'un bonheur qui m'humilie, moi et les miens.

Adah. Seule, je ne voudrais ni ne pourrais être heureuse; mais au milieu de ceux qui nous entourent, il me semble que je pourrais l'être, en dépit de la Mort, que je ne crains pas, ne la connaissant pas; mais qui doit être un fantôme terrible, si j'en juge par ce que j'en ai entendu dire.

Lucifer. Et tu ne pourrais, dis-tu, être heureuse seule?

Adah. Seule! ô mon Dieu! qui pourrait, seul, être heureux ou bon? Ma solitude me semblerait un pé-

¹ Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance de plusieurs de ces passages avec d'autres de *Manfred*.

ché si je ne pensais que je vais bientôt revoir mon frère, son frère, et nos enfants et nos parents.

Lucifer. Cependant ton Dieu est seul; est-il heureux et bon dans sa solitude?

Adah. Il n'est point seul; il s'occupe du bonheur des anges et des mortels, et, en répandant la joie, il est heureux lui-même. En quoi peut consister le bonheur, si ce n'est à faire des heureux?

Lucifer. Interroge ton père, récemment exilé d'Éden; interroge son fils premier né; interroge ton propre cœur, il n'est pas tranquille.

Adah. Hélas! non! Et toi, — es-tu du nombre des habitants du ciel?

Lucifer. Si je n'en suis pas, demande-s-en la raison à cette universelle source de bonheur que tu proclames, à ce Créateur grand et bon de la vie et des êtres vivants; c'est son secret, et il le garde pour lui. Nous sommes tenus de souffrir; quelques-uns résistent, et tout cela en vain, disent les séraphins; mais la chose vaut la peine d'être tentée, puisqu'on n'en est pas mieux pour ne pas l'essayer: il y a dans l'esprit une sagesse qui le dirige vers le vrai, comme dans le bleu firmament, vos yeux, à vous, jeunes mortels, se portent naturellement vers l'étoile qui veille toute la nuit, et sourit au lever de l'aurore.

Adah. C'est une belle étoile; je l'aime pour sa beauté.

Lucifer. Et pourquoi ne pas l'adorer?

Adah. Notre père n'adore que l'Invisible.

Lucifer. Mais les symboles de l'Invisible sont ce qu'il y a de plus beau parmi les choses visibles; et cette brillante étoile est le chef de l'armée du firmament.

Adah. Notre père dit qu'il a vu Dieu lui-même, qui le créa, lui et notre mère.

Lucifer. Toi, l'as-tu vu?

Adah. Oui, — dans ses ouvrages

Lucifer. Mais dans sa personne?

Adah. Non, — si ce n'est dans mon père, qui est l'image même de Dieu; ou dans ses anges, qui sont semblables à toi, et plus brillants, quoiqu'en apparence ils soient moins puissants et moins beaux: ils nous apparaissent dans la silencieuse splendeur d'un beau jour, et sont tout lumière à nos yeux; mais toi, tu ressembles à une nuit éthérée, alors que de longs nuages blancs se dessinent sur un fond de pourpre, et que d'innombrables étoiles, qu'on prendrait pour autant de soleils, parsèment de leur brillante poussière la voûte mystérieuse du ciel; elles sont si belles, si nombreuses, si charmantes! sans éblouir, elles nous attirent si doucement à elles, que je ne puis les regarder sans que mes yeux se mouillent de larmes; et il en est de même de toi. Tu parais malheureux; ne

nous rends pas malheureux nous-mêmes, et je pleurerai pour toi!

Lucifer. Hélas! ces larmes! si tu savais que de flots il en sera répandu!

Adah. Par moi?

Lucifer. Partous.

Adah. Qui sont-ils?

Lucifer. Des millions de millions, — des myriades de myriades, — la terre peuplée, — la terre dépeuplée, — l'enfer trop peuplé, dont le germe est dans ton flanc.

Adah. O Caïn! cet esprit nous maudit.

Caïn. Laisse-le dire; je veux le suivre.

Adah. Où?

Lucifer. Dans un lieu d'où il reviendra vers toi au bout d'une heure; mais durant cette heure, il verra les choses de bien des jours.

Adah. Comment cela se peut-il?

Lucifer. Votre Créateur, avec de vieux mondes, n'a-t-il pas fait ce monde nouveau en quelques jours? Et moi, qui l'aidai dans cette œuvre, ne puis-je pas faire voir en une heure ce qu'il a fait en un grand nombre d'heures, ou détruit en quelques-unes?

Caïn. Va, je te suis.

Adah. Reviendra-t-il réellement dans une heure?

Lucifer. Oui; avec nous les actions sont affranchies du temps; nous pouvons condenser l'éternité dans une heure, ou faire d'une heure une éternité. Notre existence n'est pas mesurée comme celle des hommes; mais c'est là un mystère. Caïn, viens avec moi!

Adah. Reviendra-t-il?

Lucifer. Oui, femme! Il est le premier et le dernier, à l'exception d'un seul, qui reviendra de ce lieu; seul entre tous les mortels, il te sera ramené, pour rendre ce monde là-bas, à présent silencieux et dans l'attente, aussi peuplé que celui-ci; maintenant ses habitants sont en petit nombre.

Adah. Où habites-tu?

Lucifer. Dans tout l'espace. Où habiterais-je? Là où réside ton Dieu ou tes dieux, là je réside aussi; il partage avec moi toute chose: la vie et la mort, — le temps, — l'éternité, — le ciel et la terre, — et cet espace qui n'est ni le ciel ni la terre, mais qui est habitée par ceux qui peuplèrent ou peupleront l'un et l'autre: voilà mes domaines! En sorte qu'une partie de son royaume est à moi, et que j'en possède un autre qui n'est point à lui. Si je n'étais pas ce que j'ai dit, serais-je ici? Ses anges sont à la portée de ta vue.

Adah. Il en était ainsi quand le beau serpent parla pour la première fois à ma mère.

Lucifer. Caïn! tu as entendu. Si tu as la soif de la science, je puis la satisfaire; je ne te ferai goûter à aucun fruit qui puisse te priver d'un seul des biens que le vainqueur t'a laissés. Suis-moi.

¹ Il y a dans le portrait de Caïn beaucoup de vigueur; il semble d'ailleurs que dans le but de donner à Lucifer cette finesse spirituelle, comme il annonce qu'a été son intention, lord Byron lui a été sa dignité diabolique, nécessaire à l'intérêt du drame. Il a à peine laissé au diable sa couleur. Le Satan de Milton, avec sa majesté foudroyée, sa splendeur éclipsée, mais non éteinte,

nous tient suspendus entre la terreur et l'étonnement; il a conservé un reflet de ce qu'il a perdu. Lord Byron nous offre un Lucifer beau, pensif, élégant, avec un air de tristesse et de souffrance qui le confond dans la foule des opprimés, et semble réclamer notre pitié. Aussi, dans ce dialogue avec Adah, il cherche à se concilier notre sympathie. *British Critic.*

Caïn. Esprit, je l'ai dit.

Lucifer et Caïn sortent.

Adah. (les suit en s'écriant) : Caïn! Mon frère!
Caïn!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

L'abîme de l'espace.

CAÏN et LUCIFER.

Caïn. Je marche dans l'air, et ne tombe pas ; cependant je crains de tomber.

Lucifer. Aie foi en moi ; et l'air, dont je suis le prince, te soutiendra.

Caïn. Le puis-je sans impiété ?

Lucifer. « Crois, — et tu ne tomberas pas ! Doute, et tu mourras ! » Ainsi serait conçu le décret de l'autre Dieu, qui m'appelle démon devant ses anges ; ce nom est répété par eux à de misérables êtres qui, ne sachant rien au-delà de leurs faibles sens, adorent le mot qui frappe leur oreille, et acceptent pour bon ou mauvais ce qui, dans leur avilissement, leur est donné pour tel. De telles lois ne sauraient me convenir : adore ou n'adore pas, tu n'en verras pas moins les mondes qui existent par-delà ton monde chétif ; et ce n'est pas moi qui, pour punir tes doutes, te condamnerai à souffrir après ta courte existence. Un jour viendra où, s'avancant sur quelques gouttes d'eau, un homme dira à un homme : « Crois en moi, et marche sur les eaux ; » et l'homme marchera sur les vagues sans danger. Je ne te dirai pas de croire en moi, et ne ferai pas de ta croyance une condition de salut. Mais, viens, franchis d'un vol égal au mien le gouffre de l'espace, et je te ferai voir ce que tu n'oseras nier. — L'histoire des mondes passés, présents et à venir.

Caïn. Qui que tu sois, dieu ou démon, est-ce notre terre que je vois là-bas ?

Lucifer. Ne reconnais-tu pas la poussière dont ton père fut formé ?

Caïn. Se peut-il ? Ce petit globe bleu qui flotte tout là-bas dans l'éther, accompagné d'un autre globe inférieur, semblable à celui qui éclaire nos nuits terrestres, est-ce là notre paradis ? Où sont ses murs et ceux qui les gardent ?

Lucifer. Montre-moi où est situé le paradis.

Caïn. Comment le pourrais-je ? pendant que nous avançons comme des rayons du soleil, ce globe va toujours s'amointrissant, et à mesure qu'il diminue, il se forme autour de lui une auréole semblable à celle que je voyais briller autour de la plus grande des étoiles quand je les contemplais près des limites du paradis : il me semble qu'à mesure que nous nous éloignons d'eux, ces deux globes se confondent avec les myriades d'étoiles qui nous entourent, et vont en augmenter le nombre.

Lucifer. Et s'il y avait des mondes plus vastes que le tien, habités par des êtres plus grands, plus nombreux que ne seraient les grains de poussière de ta terre chétive ; s'ils se transformaient en innombrables atomes animés, tous vivants, tous condamnés à mourir, tous malheureux, que dirais-tu ?

Caïn. Je serais fier de la pensée qui connaîtrait de telles choses.

Lucifer. Mais si cette haute pensée était attachée à une servile masse de matière ; si, connaissant de telles choses, aspirant à de telles choses, et à une science plus étendue encore, elle était asservie aux plus grossiers, aux plus vils besoins, tous dégoûtants et bas ; si la plus exquise de tes jouissances n'était qu'une attrayante dégradation, une impure et énervante déception, ayant pour objet de te solliciter à engendrer de nouvelles âmes et de nouveaux corps, tous prédestinés à être aussi fragiles, bien peu aussi heureux !...

Caïn. Esprit ! je ne connais la mort que comme une chose effrayante, dont j'ai entendu parler à mes parents, que comme un hideux héritage qu'ils m'ont légué en même temps que la vie, héritage malheureux, autant que j'ai pu en juger jusqu'à présent. Mais, esprit ! si ce que tu dis est vrai (et intérieurement je sens une prophétique torture qui l'atteste, laisse-moi mourir ici : car donner le jour à des êtres qui doivent souffrir de longues années, pour mourir ensuite, ce n'est, il me semble, que propager la mort et multiplier l'homicide.

Lucifer. Tu ne peux mourir tout entier. — Il y a en toi quelque chose qui doit survivre.

Caïn. L'Autre n'a point parlé de cela à mon père alors qu'il le chassa du paradis avec la mort écrite sur

* Rien ne serait plus absurde que d'exiger que Lucifer parlât comme un professeur de théologie, et que les conversations du premier rebelle et du premier meurtrier fussent en tous points des chefs-d'œuvre de morale ; mais il ne fallait pas s'appuyer de l'autorité de Milton, ou de celle des anciens auteurs de mystères pour justifier ces dangereux paradoxes. Le fait est que toute cette argumentation, argumentation savamment élaborée, est dirigée contre la bonté du Créateur et la puissance de la Divinité, et que l'auteur laisse sans réponse ces audacieuses attaques. Le diable et son élève ont le champ libre ; ils ne rencontrent que de faibles protestations ou des réponses dépourvues de raisonnement ; et cette argumentation blasphématoire n'est pas simplement un épisode, un accident dans le cours de ce drame dirigé contre les sympathies communes à tous les hommes : c'est au contraire le fond même de la pièce, le morceau capital ; elle en occupe les deux tiers, tellement qu'il est difficile de croire qu'elle ait été écrite dans un autre but que celui de répandre ces funestes doctrines, ou, tout au moins, de laisser l'esprit dans le doute ; assurément lord Byron peut écrire en toute liberté sur

l'origine du mal, et creuser ce vaste sujet si plein d'angoisses et de perplexités, avec la force et l'indépendance permises dans toute discussion philosophique ; mais nous ne pensons pas que ce soit pour lui un rôle convenable de disputer avec partialité et passion au nom de Caïn et de Lucifer, sans se donner d'adversaires, et dans une forme qui double le danger si les arguments sont pernicieux, parce qu'elle ôte aux opposants la possibilité de répondre. JEFFREY.

Cette expression d'*argumentation élaborée* choqua Byron, qui écrivait dans une de ses lettres précédentes : — « Jeffrey appelle *élaboré* ce qui a été écrit au courant de la plume, au milieu des évolutions, des révolutions, des proscriptions et des persécutions de tous ceux qui m'intéressaient en Italie. On a dit la même chose de *Lara*, que j'écrivais en me débaltant, en rentrant chez moi du bal et de la mascarade. Cet ouvrage est peut-être le plus rapidement écrit de tous les miens, et ses défauts, quels qu'ils soient, viennent de la négligence, et non du travail ; je ne pense pas que ce soit un mérite ; mais telle est la vérité. » *Lettre de lord Byron.*

son front. Mais que du moins ce qu'il y a de mortel en moi périsse, afin qu'avec le reste je sois ce que sont les anges.

Lucifer. Je suis ange ; voudrais-tu être comme moi ?

Cain. Je ne sais pas ce que tu es : je vois ton pouvoir, je vois que tu me montres des choses par-delà mon pouvoir, par-delà toute la puissance de mes facultés mortelles, et néanmoins inférieures encore à mes desirs et à mes conceptions.

Lucifer. Quels sont les conceptions et les desirs assez humbles dans leur orgueil pour habiter avec des vers une demeure d'argile ?

Cain. Et qui es-tu, toi qui, en esprit, nourris un orgueil si haut, toi qui embrasses la nature et l'immortalité, — et qui néanmoins sembles porter le sceau de la douleur ?

Lucifer. Je semble ce que je suis ; et c'est pourquoi je te demande si tu veux être immortel.

Cain. Tu as dit que je devais être immortel en dépit de moi-même. Je l'ignorais jusqu'ici ; — mais, puisqu'il faut que cela soit, je veux, heureux ou malheureux, apprendre à anticiper sur mon immortalité.

Lucifer. Tu l'as déjà fait avant de me voir.

Cain. Comment ?

Lucifer. En souffrant.

Cain. La souffrance doit-elle donc être immortelle ?

Lucifer. Nous et tes fils nous verrons ; mais maintenant regarde ! N'est-ce pas un magnifique spectacle ?

Cain. O champs de l'air, dont la beauté surpasse l'imagination ; et vous, masses innombrables de lumière, qui vous multipliez sans cesse à mes yeux ! qu'êtes-vous ? que sont ces plaines d'azur, ce désert sans bornes, où vous flottez comme j'ai vu flotter les feuilles sur les fleuves limpides d'Eden ? votre carrière vous est-elle tracée ? ou, abandonnées aux seules lois de votre caprice, errez-vous dans un univers aérien d'une expansion sans limite, — dont la seule pensée donne le vertige à mon âme enivrée d'éternité ? ô Dieu ! ô dieux ! ou qui que vous soyez ! que vous êtes beaux ! qu'ils sont beaux vos ouvrages, ou vos accidents, de quelque nom enfin qu'on doive les nommer ! Puiss-je mourir comme meurent les atomes (si toutefois ils meurent), ou vous connaître dans votre puissance et dans votre science ! Mes pensées en ce moment ne sont pas indignes de ce que je vois, bien que je ne sois que poussière ; esprit ! que je meure, ou que je les voie de plus près.

Lucifer. N'en es-tu pas assez près ? retourne-toi, et regarde ta terre.

Cain. Où est-elle ? Je ne vois rien, si ce n'est une masse d'innombrables lumières.

Lucifer. Regarde par là !

Cain. Je ne puis la voir.

Lucifer. Pourtant elle brille encore.

Cain. Cela ? — là-bas ?

Lucifer. Oui.

Cain. Est-il bien vrai ? J'ai vu les mouches phosphoriques et les vers luisants briller au crépuscule dans les bosquets sombres et sur le vert gazon, et jeter plus de lumière que ce monde qui les porte.

Lucifer. Tu as vu briller les insectes et les mondes ; — qu'en penses-tu.

Cain. Je pense qu'ils sont l'eaux chacun dans sa sphère, et que la nuit qui les fait resplendir, la mouche phosphorique dans son vol, et l'étoile immortelle dans son cours, doivent être guidées.

Lucifer. Mais par qui, ou par quoi ?

Cain. Fais-le-moi voir.

Lucifer. Oseras-tu regarder ?

Cain. Comment puis-je savoir ce que j'oserais regarder ? Jusqu'à ce moment tu ne m'as rien montré où je n'aie osé fixer mes regards.

Lucifer. Suis-moi donc. Veux-tu voir des êtres mortels ou immortels ?

Cain. Que sont les êtres ?

Lucifer. En partie mortels, et en partie immortels. Mais quelles sont les choses qui t'intéressent le plus ?

Cain. Celles que je vois.

Lucifer. Quelles sont celles qui t'intéressaient plus encore ?

Cain. Les choses que je n'ai pas vues, et ne verrai jamais, — les mystères de la mort.

Lucifer. Si je te montrais des êtres qui sont morts, de même que je t'en ai fait voir beaucoup qui ne peuvent mourir ?

Cain. Montre-les-moi.

Lucifer. En avant donc, sur nos puissantes ailes !

Cain. Oh ! comme nous fendons l'azur ! Les étoiles pâlisent derrière nous ! La terre ! où est ma terre ? que je la regarde une fois encore, car c'est d'elle que j'ai été créé.

Lucifer. Elle est maintenant hors de ta vue ; ce n'est plus dans l'univers qu'un point plus imperceptible encore que toi-même ; mais ne crois pas pouvoir lui échapper ; tu retourneras bientôt à la terre et à toute sa poussière ; c'est la condition de ton éternité et de la mienne.

Cain. Où me conduis-tu ?

Lucifer. Vers ce qui était avant toi, vers le fantôme du monde, dont le tien n'est qu'un débris.

Cain. Quoi ! il n'est donc pas nouveau ?

Lucifer. Pas plus que la vie ; et la vie existait avant toi, avant moi, avant ce qui nous semble plus grand que toi et moi : beaucoup d'êtres n'auront pas de fin, et quelques-uns qui prétendent n'avoir pas eu de commencement ont eu une origine aussi chétive que la tienne ; des êtres plus puissants se sont éteints pour faire place à d'autres plus infirmes que ce que nous pouvons imaginer ; car il n'y a jamais eu et il n'y aura éternellement d'immuable que le temps et l'espace. Mais il n'y a que l'argile pour qui changer ce soit mourir ; toi, tu es d'argile, — tu ne peux comprendre que ce qui fut argile, et c'est ce que tu vas voir.

Cain. Argile ou esprit, — je puis voir tout ce que tu voudras.

Lucifer. En avant donc !

Cain. Mais les lumières s'éclipsent rapidement loin de moi. Quelques-unes tout à l'heure grossissaient à notre approche, et ressemblaient à des mondes.

Lucifer. Ce sont effectivement des mondes.

Cain. Contiennent-ils aussi des Édens ?

Lucifer. Peut-être.

Caïn. Et des hommes?

Lucifer. Oui, ou des êtres plus relevés.

Caïn. Et des serpents aussi, sans doute?

Lucifer. Voudrais-tu donc qu'il s'y trouvât des hommes et point de serpents? Les reptiles qui marchent debout sont-ils les seuls qui aient le droit de vivre?

Caïn. Comme les lumières s'éloignent! où allons-nous?

Lucifer. Dans le monde des fantômes, des ombres de ceux qui ne sont plus, et de ceux qui sont encore à naître.

Caïn. Mais l'obscurité s'accroît toujours; — les étoiles ont disparu.

Lucifer. Et cependant tu y vois.

Caïn. Comme cette clarté est lugubre! Plus de soleil, plus de lune, plus d'innombrables étoiles. L'azur pourpré du soir fait place à un sombre crépuscule, et cependant je vois de vastes masses; mais elles ne ressemblent pas aux mondes dont nous sommes approchés; ceux-ci, entourés de lumières, paraissent pleins de vie, même quand leur lumineuse atmosphère s'était dissipée et qu'on voyait se dessiner à leur surface les inégalités de leur sol, leurs profondes vallées, leurs hautes montagnes; quelques-uns jetaient des étincelles, d'autres laissaient apercevoir d'immenses plaines d'eau; d'autres étaient accompagnés de cercles radiants, de lunes flottantes qui offraient également l'aspect charmant de la terre; — au lieu de cela, — tout ici est terreurs et ténèbres.

Lucifer. Mais tout y est distinct. Tu désires voir la mort et des êtres devenus sa proie?

Caïn. Je ne la cherche pas; mais, comme je sais qu'elle existe, comme le péché de mon père l'a placée sous son empire, ainsi que moi et tout notre héritage, je ne serais pas fâché de voir maintenant ce que je dois voir forcément un jour.

Lucifer. Regarde!

Caïn. Je ne vois que ténèbres.

Lucifer. Elles existeront éternellement; mais nous allons ouvrir leurs portes.

Caïn. D'énormes tourbillons de vapeurs s'écartent devant nous. — Que signifie cela?

Lucifer. Entrons!

Caïn. Pourrai-je revenir sur mes pas?

Lucifer. Certainement; sans quoi, qui peuplerait la mort? Sa population est petite auprès de ce qu'elle sera, grâce à toi et aux tiens.

Caïn. Les nuages s'écartent de plus en plus, et nous entourent de leurs vastes cercles.

Lucifer. Avance!

Caïn. Et toi?

Lucifer. Ne crains rien; — sans moi tu n'aurais pu sortir des limites de ton monde. En avant! en avant!

Ils disparaissent dans les nuages.

SCÈNE II.

Hades (le gouffre de la mort¹).

LUCIFER et CAÏN entrent.

Caïn. Comme ils sont silencieux et vastes, ces mondes ténébreux! car il me semble qu'il y en a plusieurs; et pourtant ils sont plus peuplés que ces globes immenses et lumineux que j'ai vus nager dans l'air supérieur; leur nombre était si grand que je les aurais pris pour la brillante foule des habitants de je ne sais quel ciel incompréhensible, et non pour des globes destinés eux-mêmes à être habités, si, en les approchant, je n'eusse distingué une immensité palpable de matière, faite pour servir de demeure à des êtres vivants, plutôt que pour être elle-même douée de vie. Mais ici tout est obscur, tout porte l'empreinte du crépuscule, tout annonce un jour qui n'est plus.

Lucifer. C'est ici le royaume de la mort. — Veux-tu la voir paraître?

Caïn. Jusqu'à ce que je sache ce qu'elle est réellement, je ne puis répondre; mais si elle est ce que j'ai entendu dire par mon père dans ses lamentations sans fin, c'est une chose... — O Dieu! je n'ose y penser! Maudit soit celui qui inventa la vie qui mène à la mort! Maudite soit la masse de vie stupide qui, en possession de la vie, ne put la conserver, et la perdit, — même pour les innocents!

Lucifer. Maudis-tu donc ton père?

Caïn. Ne m'a-t-il pas maudit en me donnant le jour? Ne m'a-t-il pas maudit avant ma naissance, en osant cueillir le fruit défendu?

Lucifer. Tu dis vrai: entre ton père et toi la malédiction est mutuelle. — Mais tes enfants et ton frère?

Caïn. Qu'ils la partagent avec moi, moi leur père et leur frère! Quelle autre chose m'a-t-on léguée? je leur laisse mon héritage. — O vous! régions ténébreuses et sans bornes, ombres flottantes d'énormes fantômes, les uns complètement à découvert, d'autres se dessinant dans le vague, et tous imposants et lugubres, — qui êtes-vous? êtes-vous vivants, ou avez-vous vécu?

Lucifer. Ils appartiennent à l'un et à l'autre de ces deux états.

Caïn. Qu'est-ce donc que la mort?

¹ Il n'est pas facile d'apercevoir quel est le but philosophique ou scientifique du diable en conduisant son disciple à travers les solitudes de l'infini, afin de lui montrer le lieu où, selon le dire populaire dont nos nourrices ont bercé notre enfance, on pend les vieilles lunes pour les faire sécher; • son but ne peut être de prouver qu'il y a une autre vie au-delà du tombeau, puisque tout à l'heure il fomentait l'indignation de Caïn contre l'idée de la mort; et quoique dans le tableau de lord Byron le séjour des ténèbres soit un lieu de souffrances, cependant, du moment où Lucifer lui a appris que ces souffrances sont le par-

tage de ceux qui ont lutté avec lui contre Jehovah, est-il probable que Caïn y verra un motif de resserrer son alliance avec le mauvais esprit, et qu'il ne s'informerait pas si les vainqueurs jouissent d'un sort plus heureux? De toute façon, le spectacle des mondes ruinés était plus propre à inspirer à un mortel la soumission qu'à l'exciter à une résistance sans espoir de succès; et si sa haine contre Dieu s'en accroît, il n'y a point là de motifs de ressentiment contre son frère, qui est son compagnon de souffrance. L'ÉVÊQUE HERBES.

Lucifer. Quoi ! celui qui vous a créés n'a-t-il pas dit que c'était une autre vie ?

Caïn. Jusqu'à présent il n'a rien dit, si ce n'est que tous mourront¹.

Lucifer. Peut-être dévoilera-t-il un jour ce secret.

Caïn. Heureux ce jour-là !

Lucifer. Oui, heureux ! quand il sera révélé au milieu d'inexprimables agonies, accrues encore de douleurs éternelles, inligées à d'innombrables myriades d'atomes innocents qui sont encore à naître, et ne recevront la vie que dans ce seul but.

Caïn. Quels sont ces puissants fantômes que je vois flotter autour de moi ? ils n'ont pas la forme des intelligences que j'ai vues autour de notre regretté et inabordable Éden ; ils n'ont pas non plus celle de l'homme, telle que je l'ai vue dans Adam, dans Abel, dans moi, ou dans ma sœur bien-aimée, ou dans mes enfants ; et cependant leur aspect, bien que différent de celui des hommes et des anges, annonce des êtres qui, inférieurs à ceux-ci, sont pourtant supérieurs aux premiers : beaux et fiers, pleins de force ; mais d'une forme inexplicable. Ils n'ont ni les ailes des séraphins, ni les traits de l'homme, ni la forme des animaux les plus forts, et ne ressemblent à rien de ce qui a vie maintenant ; ils égalent en puissance et en beauté les êtres les plus puissants et les plus beaux qui respirent ; et néanmoins ils en diffèrent tellement que c'est à peine si je puis voir en eux des êtres vivants.

Lucifer. Cependant ils ont vécu.

Caïn. Où ?

Lucifer. Où tu vis.

Caïn. Quand ?

Lucifer. Ils habitaient ce que tu nommes la terre.

Caïn. Adam est le premier.

Lucifer. De ta race, je l'accorde ; — mais il est trop peu de chose pour être le dernier de celle-ci.

Caïn. Et que sont-ils ?

Lucifer. Ce que tu seras.

Caïn. Mais qu'ont-ils été ?

Lucifer. Des êtres vivants, supérieurs, élevés, bons, grands et glorieux, aussi supérieurs en tout à ce que ton père eût jamais pu être dans Éden que la soixante millièmes génération, dans sa triste et froide dégénération, sera inférieure à toi et à ton fils ; — quant à leur faiblesse, juge-s-en par ta propre chair.

Caïn. Malheureux que je suis ! Et ont-ils péri ?

Lucifer. Oui, sur leur terre, comme tu disparaîtras de la tienne.

Caïn. Mais la mienne était-elle la leur ?

Lucifer. Oui.

Caïn. Mais non dans son état actuel. Elle est trop petite et trop chétive pour contenir de telles créatures².

Lucifer. Il est vrai qu'elle était plus glorieuse.

Caïn. Et pourquoi est-elle déchue ?

Lucifer. Demande-le à celui qui fait déchoir.

Caïn. Mais comment ?

Lucifer. Par une inexorable destruction, par un effroyable désordre des éléments, qui fit rentrer dans le chaos un monde qui en était sorti. Ces choses, quoique rares dans le temps, sont fréquentes dans l'éternité. — Avance, et contemple le passé.

Caïn. Spectacle terrible !

Lucifer. Et vrai : regarde ces fantômes ! Il fut un temps où ils étaient aussi matériels que toi.

Caïn. Et dois-je devenir comme eux ?

Lucifer. Que celui qui t'a créé réponde à cette question. Je te montre ce que sont tes prédécesseurs ; ce qu'ils furent, tu le sens à un degré inférieur et autant que le comportement la faiblesse de tes sentiments et ta portion exiguë d'intelligence immortelle et de force terrestre. Ce que vous avez de commun avec ce qu'ils eurent, c'est la vie ; ce que vous aurez, — c'est la mort. Le reste de vos chétifs attributs est conforme à la nature de reptiles engendrés du limon d'un puissant univers, réduit à n'être plus qu'une planète à peine achevée, peuplée d'êtres dont le bonheur devait consister dans l'aveuglement, — paradis de l'ignorance, dont la science était écartée comme un poison. Mais vois ce que sont ou ce que furent ces êtres supérieurs ; ou, si cela te fait mal, retourne sur tes pas, et reprends ton labeur, la culture de la terre. — Je t'y ramènerai sain et sauf.

Caïn. Non : je préfère rester ici.

Lucifer. Combien de temps ?

Caïn. Pour toujours ! Puisqu'il faut un jour que de la terre je vienne ici, j'aime autant y rester ; je suis las de tout ce que la poussière m'a fait voir. — Je préfère vivre au milieu des ombres.

Lucifer. Cela ne se peut : tu vois maintenant comme une vision ce qui est une réalité. Pour te rendre propre à habiter ce lieu, tu dois passer par où ont passé les êtres qui sont devant toi, — par les portes de la mort.

Caïn. Par quelle porte sommes-nous entrés tout à l'heure ?

Lucifer. Par la mienne ! Mais comme tu dois retourner sur la terre, mon esprit soutient ton souffle dans

¹ La mort, le dernier et le plus terrible de tous les maux, est si loin d'être réellement un mal, qu'elle guérit infailliblement de tous les autres.

To die is landing on some silent shore
Where billows never beat, nor tempests roar ;
Ere well we feel the friendly stroke, 't is o'er, — GARTH.

« Mourir, c'est débarquer sur un rivage silencieux que ne battent point les vagues, où jamais ne mugit la tempête ; avant que nous ne sentions ce coup bienheureux, nous ne sommes déjà plus. »

² Si, suivant quelques calculs modernes, vous parvenez à prouver que le monde a quelques milliers d'années de plus que ne lui en donne la chronologie de Moïse, si vous détruisez

Adam et Ève, la pomme et le serpent, — que mettez-vous à leur place, et en quoi aurez-vous éloigné la difficulté ? Toute chose doit avoir eu un commencement, n'importe quand et comment ! Je pense, par moments, que l'homme doit être un débris de quelque créature supérieure qui, ayant été vaincue, a dégénéré en traversant le chaos ; lorsque les éléments ont été les plus forts, le type s'est de plus en plus enlaidi : tels sont les Lapons et les Esquimaux. Mais, même dans ce cas, les pré-ahamites ont eu un créateur, car il est plus naturel de s'imaginer l'existence d'un Dieu créateur que le concours fortuit des atomes. Tous les fleuves, pour aller se perdre dans l'océan, n'en ont pas moins une source. *Journal de Byron*, 1821.

ces régions où nul ne respire que toi. Regarde, mais ne pense pas à habiter ici jusqu'à ce que ton heure soit venue.

Caïn. Et ceux-ci, ne peuvent-ils plus revenir sur la terre?

Lucifer. Leur terre est à jamais disparue. — Les convulsions qu'elle a subies l'ont tellement changée, que c'est à peine s'ils pourraient reconnaître un seul endroit de sa surface nouvelle et à peine solidifiée. — C'était... — Oh! quel magnifique monde c'était!

Caïn. Il l'est encore. Ce n'est pas à la terre que j'en veux, bien que je sois condamné à la cultiver; ce qui m'irrite, c'est de ne pouvoir m'approprier sans travail ce qu'elle produit de beau; c'est de ne pouvoir rassasier mes mille pensées avides de science, ni calmer mes mille craintes de la mort et de la vie.

Lucifer. Ce qu'est ton monde, tu le vois; mais tu ne peux comprendre l'ombre de ce qu'il était.

Caïn. Et ces créatures énormes, ces fantômes qui paraissent inférieurs en intelligence aux êtres que nous venons de passer, ils ressemblent un peu aux hôtes sauvages des bois sur la terre, aux plus gigantesques d'entre ceux qui mugissent la nuit dans la profondeur des forêts; mais ils sont dix fois plus terribles et plus grands; leur taille dépasse la hauteur des murs d'Éden, confiés à la garde des cherubins; leurs yeux resplendissent comme les glaives flamboyants qui en défendent l'approche; leurs défenses se projettent comme des arbres dépouillés de leur écorce et de leurs branches. — Qu'étaient-ils?

Lucifer. Ce qu'est le Mammouth dans votre monde; mais les dépouilles de ceux-ci gisent par myriades dans ses entrailles.

Caïn. Et aucun d'eux ne vit à sa surface?

Lucifer. Non; car si ta race avait à leur faire la guerre, la malédiction lancée contre elle serait inutile; elle serait trop tôt anéantie.

Caïn. Mais pourquoi la guerre?

Lucifer. Tu as oublié la sentence qui chassa ta race d'Éden; — la guerre avec tous les êtres, la mort pour tous, et pour le plus grand nombre les maladies, les souffrances, les amertumes; tels ont été les fruits de l'arbre défendu.

Caïn. Mais les animaux en ont-ils aussi mangé, qu'il faille également qu'ils meurent?

Lucifer. Votre créateur vous a dit qu'ils étaient faits pour vous, comme vous pour lui. — Voudrais-tu que leur sort fût supérieur au vôtre? Si Adam n'était pas tombé, tous seraient restés debout.

Caïn. Hélas! les malheureux! il faut qu'ils partagent le sort de mon père, comme ses fils; comme eux aussi, sans avoir mangé leur part de la pomme; comme eux aussi, sans la possession de la science, si chèrement achetée! L'arbre mentait, car nous ne savons rien. Il promettait la science au prix de la mort, il est vrai; — mais la science enfin; mais qu'est-ce que l'homme sait?

Lucifer. Peut-être la mort conduit-elle à la suprême science; comme de toutes les choses c'est la seule qui soit certaine, elle conduit à la science la plus sûre. L'arbre disait donc vrai, bien qu'il donnât la mort.

Caïn. Ces ténébreux royaumes! je les vois, mais je ne les connais pas.

Lucifer. Parce que ton heure est encore loin, et que la matière ne peut comprendre entièrement l'esprit; — mais c'est déjà quelque chose que de savoir que de telles régions existent.

Caïn. Nous connaissons déjà l'existence de la mort.

Lucifer. Mais vous ne saviez pas ce qu'il y avait par-delà.

Caïn. Et maintenant je ne le sais pas encore.

Lucifer. Tu sais qu'il existe un état et plusieurs états par-delà le tien; — et c'est ce que tu ignorais ce matin.

Caïn. Mais tout semble n'être qu'ombre et obscurité.

Lucifer. Sois satisfait. Tout cela paraîtra plus clair à ton immortalité.

Caïn. Et cet espace liquide, d'un éclatant azur; cette plaine flottante qui s'étend à perte de vue, qui ressemble à de l'eau, et que je prendrais pour le fleuve qui sort du paradis et coule devant ma demeure, si cette onde n'était sans limites, sans rivage, et d'une couleur éthérée, — apprends-moi ce que c'est.

Lucifer. Il en est sur la terre de semblables, bien qu'inférieures à celle-ci, et tes enfants habiteront sur ses bords. — C'est le fantôme d'un océan.

Caïn. On dirait un autre monde, un soleil liquide. Et ces créatures extraordinaires qui se jouent à sa surface brillante?

* M. Gifford ayant, par l'entremise de M. Murray, engagé lord Byron à supprimer une partie de ce dialogue, lord Byron lui répondit : « Les deux passages ne peuvent être retranchés; sans cela Lucifer parlerait comme l'évêque de Londres, ce qui ne serait pas dans son caractère; c'est le système de Cuvier. L'autre passage est également dans le caractère de Satan; si c'est un non-sens, tant mieux; cela ne fera de mal à personne, et plus Satan est sot, moins il est dangereux. Quant à avoir des craintes, pensez-vous que ce langage puisse jamais induire personne en erreur? Caïn et Lucifer sont-ils des personnages plus impies que le Satan de Milton, ou le Prométhée d'Eschyle, ou même les *saducéens*, » « la Chute de Jérusalem par Milman? » Adam, Ève, Adah, Abel, ne sont-ils pas aussi pieux que le catéchisme lui-même? Gifford est un homme trop raisonnable pour penser que ces discours puissent jamais avoir d'influence sérieuse. Qui a jamais été corrompu par un poème? Je demande aussi la permission d'observer que je ne suis point en cause dans tout ceci,

mais j'étais obligé de peindre Caïn et Lucifer tels qu'on se les représente, et assurément je n'ai point outrepassé, en cette occasion, les privilèges de la poésie. Caïn est un homme orgueilleux; si Lucifer lui promettait un royaume, il augmenterait cet orgueil. Tout au contraire, le but du démon est de le rabaisser à ses propres yeux plus encore qu'il ne l'était, en lui montrant mille choses nouvelles et en le convainquant de son néant, jusqu'à ce que Caïn entre dans cette situation d'esprit qui amène la catastrophe: situation d'esprit produite, non pas par une jalouse primauté à l'égard d'Abel, ce qui l'aurait rendu méprisable, mais par une irritation intérieure, par la rage qui s'empare de lui en comparant son état actuel à celui qu'il rêve, et qui s'attaque plutôt à la vie en elle-même et à l'auteur de toute vie qu'à une créature en particulier. Son remords subit est la suite naturelle de la réflexion. Si son crime avait été prémédité, le remords ne serait venu que plus tard. »

Lucifer. Ce sont ses habitants, les Léviathans d'autrefois.

Caïn. Et cet immense serpent qui, du fond de l'abîme, lève son humide crinière et sa vaste tête dix fois plus haut que le cèdre le plus élevé, et qu'on dirait capable d'entourer de ses replis l'un de ces globes que nous venons de voir, — n'appartient-il pas à l'espèce de celui qui roulait ses anneaux sous l'arbre d'Éden?

Lucifer. Ève, ta mère, pourrait mieux que moi dire quelle espèce de serpent l'a tentée.

Caïn. Celui-ci semble trop terrible; l'autre, sans doute, était plus beau.

Lucifer. Ne l'as-tu jamais vu?

Caïn. J'en ai vu beaucoup de la même espèce (on me le disait du moins), mais jamais celui-là précisément qui fit cueillir à ma mère le fruit fatal; je n'en ai même jamais vu qui lui fût complètement semblable.

Lucifer. Ton père ne l'a pas vu?

Caïn. Non, ce fut ma mère qui le tenta — après avoir été tentée par le serpent.

Lucifer. Homme simple! toutes les fois que ta femme, ou les femmes de tes fils, induiront eux ou toi dans quelque tentation nouvelle et étrange, remonte à la source, et cherchez à connaître celui par qui d'abord elles auront été elles-mêmes tentées.

Caïn. Ton précepte vient trop tard : le serpent n'a plus de motif de tentation à offrir à la femme.

Lucifer. Mais il est encore des tentations auxquelles la femme peut induire l'homme, et l'homme la femme. — Que tes fils y prennent garde! Mon conseil est bienveillant, car il est principalement donné à mes dépens; il est vrai qu'on ne le suivra pas, je ne hasarde donc pas grand'chose.

Caïn. Je ne te comprends pas.

Lucifer. Tu n'en es que plus heureux! — Le monde et toi, vous êtes trop jeunes encore. Tu te crois bien criminel et bien malheureux, n'est-ce pas?

Caïn. Quant au crime, je ne le connais pas; mais pour la douleur, j'en ai ressenti beaucoup.

Lucifer. Premier-né du premier homme! ton état actuel de péché, — et le crime est dans ton cœur; — de douleur, — et tu souffres, c'est Éden dans toute son innocence, comparé à ce que tu seras peut-être bientôt; et l'état où tu seras alors, dans son redoublement de misère, sera un paradis, comparé à ce que les fils des fils de tes fils, se multipliant de génération en génération comme la poussière (dont ils ne feront en effet qu'augmenter la masse), doivent un jour endurer et faire. — Maintenant retournons sur la terre.

Caïn. Est-ce seulement pour m'apprendre cela que tu m'as conduit ici?

Lucifer. N'était-ce pas la science que tu cherchais?

Caïn. Oui, comme étant la route du bonheur.

Lucifer. Si la vérité y conduit, tu la possèdes.

Caïn. Alors le Dieu de mon père a bien fait de prohiber l'arbre fatal.

Lucifer. Mais il eût mieux fait encore de ne pas le planter. Mais l'ignorance du mal ne préserve pas du mal; il n'en poursuit pas moins son cours, partie intégrante de toutes choses.

Caïn. Non de toutes choses. Non, je ne puis le croire, — car j'ai soif du bien.

Lucifer. Et quels sont les êtres et les choses qui ne l'ont pas, cette soif? Qui désire le mal pour sa propre amertume? — *Personne*, — rien! C'est le levain de toute vie, de toute chose sans vie.

Caïn. Dans ces globes radieux et innombrables que nous avons vus briller de loin avant d'entrer dans cette région de fantômes, le mal ne peut pénétrer : ils sont trop beaux.

Lucifer. Tu les as vus de loin.

Caïn. Et qu'importe? La distance ne peut qu'affaiblir leur splendeur. — Vus de près, ils doivent être plus ineffables encore.

Lucifer. Approche des choses les plus belles de la terre, et juge de leur beauté en la regardant de près.

Caïn. Je l'ai fait. — L'objet le plus charmant que je connaisse est plus charmant encore vu de près.

Lucifer. Alors ce doit être une illusion. Quel est donc cet objet qui, vu de près, est encore plus beau à tes yeux que les plus beaux objets vus de loin?

Caïn. Ma sœur Adah. — Toutes les étoiles du ciel, l'azur foncé de la nuit, éclairé par un globe qui ressemble à un esprit, ou au monde d'un esprit; — les teintes du crépuscule, — le lever radieux du soleil, son coucher impossible à décrire, — car en le voyant descendre vers l'horizon mes yeux se remplissent de larmes, et je sens mon cœur flotter doucement avec lui à l'occident, dans son paradis de nuage; — la forêt ombreuse, — le vert bocage, — la voix de l'oiseau, de l'oiseau du soir, qui mêle ses chants d'amour à ceux des cherubins, quand sur les murs d'Éden le jour clôt sa carrière; tout cela est moins beau à mes yeux et à mon cœur que le visage d'Adah : mes regards se détournent du spectacle de la terre et du ciel pour la contempler.

Lucifer. Elle est belle, autant que peuvent l'être les rejetons de la mortalité fragile dans la première fleur de la jeune création, les fruits des premiers embrassements des auteurs de la race humaine; mais c'est toujours une illusion.

Caïn. Tu penses ainsi parce que tu n'es pas son frère.

Lucifer. Mortel! je n'ai de confraternité qu'avec ceux qui n'ont pas d'enfants.

Caïn. Alors tu n'en saurais avoir avec nous.

Lucifer. Il est possible que la tienne me soit acquise; mais si tu possèdes un objet charmant, qui surpasse à tes yeux toute beauté, pourquoi es-tu malheureux?

Caïn. Pourquoi est-ce que j'existe? Pourquoi toi-même es-tu malheureux? pourquoi tous les êtres le sont-ils? Celui-là même qui nous a faits doit l'être, comme créateur d'êtres malheureux! Produire la destruction ne saurait assurément être l'emploi du bonheur, et cependant mon père dit qu'il est tout-puissant : s'il est bon, pourquoi donc le mal existe-t-il? J'ai fait cette question à mon père, il m'a répondu que le mal était une voie pour arriver au bien. Bien étrange que celui qui doit naître de ce qui lui est le plus opposé. Je vis, il y a quelque temps, un agneau

piqué par un reptile ; le pauvre animal gisait écumant à côté de sa mère, dont l'inquiétude s'exhalait par de vains bêlements ; mon père cueillit quelques herbes, et les appliqua sur la blessure ; peu à peu le pauvre agneau fut rendu à sa vie insouciant, et se leva pour têter sa mère, qui, debout et tremblante de bonheur, se mit à lécher ses membres ranimés. « Vois, mon fils, » me dit Adâm, « comme le bien naît du mal même ! »

Lucifer. Qu'épondis-tu ?

Caïn. Rien, car il est mon père ; mais je pensai qu'il eût beaucoup mieux valu pour l'animal de n'avoir pas été piqué que d'acheter le retour de sa vie chétive par d'exprimables douleurs, bien qu'allégées par des antidotes.

Lucifer. Mais tu disais donc qu'entre tous les êtres que tu aimes, tu préfères celle qui a partagé avec toi le lait de ta mère, et donne le sien à tes enfants ? —

Caïn. Assurément : que serais-je sans elle ?

Lucifer. Que suis-je, moi ?

Caïn. N'aimes-tu rien ?

Lucifer. Qu'est-ce que ton Dieu aime ?

Caïn. Toutes choses, dit mon père ; mais j'avoue que leur arrangement ici-bas ne le témoigne guère.

Lucifer. Ainsi tu ne peux juger si j'aime ou non ; tu ignores si je ne suis pas un plan général et vaste dans lequel les objets particuliers viennent se fondre comme de la neige.

Caïn. La neige ! qu'est-ce que c'est ?

Lucifer. Estime-toi heureux de ne pas connaître ce que devra subir ta postérité lointaine ; mais continue à jouir de ton climat sans hiver.

Caïn. Mais n'aimes-tu pas quelque objet semblable à toi ?

Lucifer. T'aimes-tu toi-même ?

Caïn. Oui ; mais j'aime davantage celle qui me rend mes sentiments plus supportables ; celle qui, à mes yeux, est plus que moi, parce que je l'aime.

Lucifer. Tu l'aimes, parce qu'elle est belle comme était la pomme aux yeux de ta mère ; quand elle cessera de l'être, ton amour cessera, comme tout autre appétit.

Caïn. Cesser d'être belle ! comment cela se peut-il ?

Lucifer. Avec le temps.

Caïn. Mais le temps s'est écoulé, et jusqu'ici Adâm et ma mère sont beaux encore ; moins beaux qu'Adâm et les séraphins, — mais très-beaux, cependant.

Lucifer. Tout cela doit s'effacer en eux et en elle.

Caïn. J'en suis fâché ; mais je ne comprends pas en quoi cela pourrait diminuer mon amour pour elle. Et, quand sa beauté disparaîtra, il me semble que celui par qui toute beauté fut créée perdra plus que moi en voyant dépérir un si bel ouvrage.

Lucifer. Je te plains d'aimer ce qui doit périr.

Caïn. Et moi, je te plains de ne rien aimer.

Lucifer. Et ton frère, — n'est-il pas aussi près de ton cœur ?

Caïn. Pourquoi pas ?

Lucifer. Ton père l'aime beaucoup, — ton Dieu également.

Caïn. Et moi aussi.

Lucifer. C'est très-bien agir et avec humilité.

Caïn. Avec humilité !

Lucifer. Il est le second né de la chair, et le favori de ta mère.

Caïn. Qu'il garde sa faveur, puisque le serpent fut le premier à l'obtenir.

Lucifer. Et celle de ton père ?

Caïn. Que m'importe ? Ne dois-je pas aimer celui qui est aimé de tous ?

Lucifer. Et Jéhovah, — le Seigneur indulgent, — le généreux Créateur du paradis dont il vous interdit l'entrée ; — lui aussi, il sourit à Abel avec bienveillance.

Caïn. Je ne l'ai jamais vu, et j'ignore s'il sourit.

Lucifer. Mais tu as vu ses anges.

Caïn. Rarement.

Lucifer. Mais assez, cependant, pour être témoin de leur affection pour ton frère ; ses sacrifices sont favorablement accueillis.

Caïn. Qu'ils le soient ! Pourquoi me parles-tu de ces choses ?

Lucifer. Parce que tu y as déjà pensé.

Caïn. Et quand cela serait, pourquoi rappeler une pensée qui.... (Il s'arrête en proie à une violente agitation.) — Esprit ! nous sommes ici dans ton monde ; ne parlons pas du *mien*. Tu as dévoilé à mes regards des merveilles : tu m'as fait voir ces êtres puissants, antérieurs à Adam, qui ont foulé une terre dont la nôtre n'est que le débris ; tu m'as montré des myriades de mondes lumineux, dont le nôtre est le compagnon obscur et éloigné dans la carrière illimitée de la vie ; tu m'as fait voir des ombres de cette existence au nom redouté, que notre père nous a apportée, — la mort ; tu m'as fait voir beaucoup, — mais pas tout encore ; montre-moi la demeure de Jéhovah, son paradis spécial, — ou le *tien* ; où est-il ?

Lucifer. Ici, et dans tout l'espace.

Caïn. Mais comme tous les êtres, tu as un séjour qui t'est assigné, l'argile à la terre pour séjour ; les autres mondes ont aussi leurs habitants ; toutes les créatures douées d'une existence temporaire ont leur élément particulier ; et tu m'as dit que des êtres qui ont cessé d'être animés de *notre* souffle ont pareillement le leur ; Jéhovah et toi, vous devez avoir le vôtre, — vous n'habitez pas ensemble ?

Lucifer. Non, nous régnons ensemble ; mais nos demeures sont distinctes.

Caïn. Plût au ciel qu'un seul de vous deux existât ! Peut-être que l'unité de but établirait l'union dans des éléments qui maintenant se combattent. Esprits sages et infinis, comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous séparer ? N'êtes-vous pas comme des frères dans votre essence, votre nature et votre gloire ?

Lucifer. N'es-tu pas le frère d'Abel ?

Caïn. Nous sommes et nous resterons frères ; mais quand même il en serait autrement, l'esprit est-il comme la chair ? Peut-il y avoir désunion entre l'infini et l'immortalité ? Est-il possible qu'ils se divisent, et transforment l'espace en un champ de misère ? — et pourquoi ?

Lucifer. Pour régner.

Caïn. Ne m'as-tu pas dit que vous étiez tous deux éternels ?

Lucifer. Oui !

Caïn. Et cet azur immense que j'ai vu, n'est-il pas sans limites ?

Lucifer. Oui !

Caïn. Ne pouvez-vous donc régner tous deux ? — n'y a-t-il pas assez d'espace ? Pourquoi êtes-vous divisés ?

Lucifer. Nous régnons tous deux.

Caïn. Mais l'un de vous deux est l'auteur du mal.

Lucifer. Lequel ?

Caïn. Toi ! car si tu peux faire du bien à l'homme, pourquoi ne lui en fais-tu pas ?

Lucifer. Et pourquoi celui qui vous créa ne se charge-t-il pas de ce soin ? Je ne vous ai pas créés, moi ; vous êtes ses créatures, non les miennes.

Caïn. Laisse-nous donc ses créatures, comme tu nous appelles ; sinon montre-moi ta demeure, ou la sienne.

Lucifer. Je pourrais te montrer l'une et l'autre ; mais un temps viendra où tu habiteras à jamais l'une d'elles.

Caïn. Et pourquoi pas maintenant ?

Lucifer. C'est à peine si ton intelligence d'homme est capable de saisir avec calme et clarté le peu que je t'ai fait voir ; et tu prétendrais t'élever jusqu'au grand et double mystère des deux principes¹ ! et les contempler face à face sur leurs trônes mystérieux ! Pousse à l'ambition, car tu ne pourrais voir l'un ou l'autre sans mourir !

Caïn. Que je meure, pourvu que je les voie !

Lucifer. Voilà bien le fils de celle qui a cueilli la pomme ! Mais tu mourrais seulement, et ne les verrais pas ; cette vue est réservée pour l'autre état.

Caïn. Celui de la mort ?

Lucifer. C'en est le prélude.

Caïn. Alors je la redoute moins maintenant que je sais qu'elle mène à quelque chose de défini.

Lucifer. Maintenant je vais te ramener sur la terre, pour y multiplier la race d'Adam, manger, boire, travailler, trembler, rire, pleurer, dormir, et mourir.

Caïn. Et dans quel but ai-je vu les choses que tu m'as montrées ?

Lucifer. Ne demandais-tu pas la science ? et dans ce que je t'ai fait voir, ne t'ai-je pas appris à te connaître ?

Caïn. Hélas ! il me semble que je ne suis rien.

Lucifer. Et c'est à cela que doit aboutir toute la

science humaine : à connaître le néant de la nature mortelle. Transmets cette science à tes enfants, elle leur épargnera bien des douleurs.

Caïn. Esprit orgueilleux ! tu parles avec trop de fierté ; mais toi-même, tout superbe que tu es, tu as un supérieur.

Lucifer. Non ! par le ciel où il règne, par l'abîme et l'immensité des mondes et de la vie dont je partage avec lui l'empire ; — non ! j'ai un vainqueur, — il est vrai, mais point de supérieur. Il reçoit les hommages de tous, — mais aucun de moi ; je le combats encore comme je l'ai combattu dans le ciel. Pendant toute l'éternité, dans les impénétrables gouffres de la mort, dans les royaumes illimités de l'espace, dans l'infini des siècles, tout, tout lui sera disputé par moi. Monde après monde, étoile après étoile, univers après univers, tremblent dans la balance, jusqu'à ce que ce grand débat ait cessé, si jamais il cesse, ce qui n'arrivera que par l'anéantissement de l'un de nous deux ! Et qui peut anéantir notre immortalité, ou notre mutuelle et implacable haine ? En sa qualité de vainqueur, il appellera le vaincu le *mal* ; mais de quel *bien* est-il l'auteur ? Si j'étais le vainqueur, ses œuvres seraient réputées les seules mauvaises. Et vous, mortels jeunes et à peine nés, quels sont les dons qu'il vous a déjà faits dans votre monde chétif ?

Caïn. Ils sont en petit nombre, et quelques-uns bien amers.

Lucifer. Retourne donc avec moi sur la terre, pour y essayer le reste des célestes faveurs qu'il te réserve ainsi qu'aux tiens. Le bien et le mal sont tels par leur propre essence, et ne doivent pas leur qualité à celui qui les dispense ; si ce qu'il vous donne est bon, — appelez-le bon lui-même ; si c'est le mal qui vous vient de lui, ne me l'attribuez pas jusqu'à ce que vous en ayez vérifié la source ; jugez, non sur des paroles, fussent-elles prononcées par des esprits, mais sur les fruits tels quels de votre existence. Il est un *bon* résultat que vous devez à la fatale pomme : — c'est votre raison ; — qu'elle ne se laisse pas dominer par des menaces tyranniques, et imposer des croyances en opposition avec les sens extérieurs et le sentiment intime ; sachez penser et souffrir, — et créez-vous, dans votre âme, un monde intérieur, — là où le monde extérieur vous fait fauter ; c'est ainsi que vous vous rapprocherez de la nature spirituelle, et lutterez victorieusement contre la vôtre³.

Ils disparaissent.

¹ « Il est absurde, dit l'archevêque Tillotson, de supposer l'existence de deux principes opposés ; admettre qu'un être infiniment méchant et rusé, et infiniment puissant, ne peut faire de mal, parce qu'il a en face de lui un être infiniment bon et également puissant, c'est détruire toute notion de la Divinité ; car, en vertu de cette égalité éternelle, les deux principes se feraient éternellement contre-poids, et, se réduisant réciproquement à l'état passif, au lieu de deux divinités l'on aurait deux idoles incapables de bien et de mal. »

On peut consulter également l'*Origine du Mal*, par l'archevêque King, et le *Johnson* de Boswell, édit. Croker, t. II, p. 348.

« Le mal moral, dit le docteur, est le résultat du libre arbitre, qui explique le choix entre le bien et le mal. Il n'y a pas un homme qui ne préférât être libre avec toutes les conditions de

mal qui existent, que d'être une machine dans un monde sans mal. Je ne pourrais voir celui qui consentirait à être cette machine. »

³ Tout ce dont nous jouissons est un don volontaire du Créateur ; on ne peut donc arguer, comme d'une injustice ou d'un motif de se plaindre de sa bienveillance, que le bien ne soit pas plus grand. Nous lui devons tout notre bonheur, et il ne faut accuser que nous-mêmes s'il n'est pas plus considérable ; car nous n'avons aucun droit à être heureux, non plus qu'à posséder la vie ; nous ne pouvons pas plus nous plaindre à Dieu de notre malheur qu'un mendiant qui accuserait précisément l'homme qui l'aurait secouru. S'il possède quelque chose, il le doit à son bienfaiteur ; s'il ne possède pas davantage, c'est le résultat de sa misère originelle. JENYNS.

³ Quant à la question de l'origine du mal, qui se reproduit

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

Les environs d'Éden, comme dans l'acte premier.

Entrent CAÏN et ADAH.

Adah. Chut ! marche doucement, Caïn.

Caïn. Volontiers ; mais pourquoi ?

Adah. Notre petit Énoch dort sur ce lit de feuilles, à l'ombre du cyprès.

Caïn. Le cyprès ! c'est un arbre de tristesse qui semble pleurer sur les objets qu'il couvre de son ombre ; quelle raison te l'a fait choisir pour abriter notre enfant ?

Adah. Parce que ses branches interceptent le soleil, comme le ferait la nuit ; c'est pour cela qu'il m'a semblé propre à voiler le sommeil.

Caïn. Oui, le dernier — et le plus long sommeil ; — n'importe, — mène-moi vers lui.

Ils s'approchent de l'enfant.

Qu'il est charmant ! le pur incarnat de ses petites joues rivalise avec les feuilles de roses dont sa couche est semée.

Adah. Et ses lèvres, comme elles sont gracieusement entr'ouvertes ! Non, tu ne le baiseras pas maintenant, attends un peu, il va bientôt s'éveiller, — son sommeil de midi ne tardera pas à finir ; mais, jusque là, ce serait dommage de troubler son repos.

Caïn. Tu as raison ; jusqu'à son réveil je contredrai mon cœur. Il sourit et dort ! — Dors et souris, mon enfant, jeune héritier d'un monde presque aussi jeune que toi ; dors et souris ! Heureux âge, où les heures et les jours rayonnent de joie et d'innocence ! Toi, tu n'as pas cueilli le fruit fatal, — tu ne sais pas que tu es nu ! Doit-il venir un temps où tu seras puni pour des fautes inconnues, qui ne furent ni les tiennes ni les miennes ? Mais dors maintenant ! Un sourire plus vif colore ses joues et ses paupières brillantes qui tremblent abaissées sur ses longs cils, aussi noirs que le cyprès qui balance sur lui son ombre ; et, à travers ce voile, rit, jusque dans son sommeil, le transparent azur de ses yeux ! Sans doute il rêve, — de quoi ? du paradis ! — Oui ! rêve du paradis, enfant déshérité ! ce n'est qu'un rêve ; car jamais plus, ni toi, ni tes fils, ni tes pères, n'entreront dans ce lien de délices, qui leur est interdit !

Adah. Cher Caïn ! ne murmure pas auprès de ton

fils ces douloureux regrets du passé : pleureras-tu donc toujours le paradis ? Ne pouvons-nous pas nous en créer un autre ?

Caïn. Où ?

Adah. Ici, partout où tu voudras : où tu es, je ne sens pas l'absence de cet Éden tant regretté. Ne t'ai-je pas ? N'ai-je pas notre père, notre frère, Zillah, notre sœur chérie, et notre Ève, enfin, à qui nous devons tant, outre notre naissance ?

Caïn. Oui, — la mort est du nombre des bienfaits que nous lui devons.

Adah. Caïn ! cet orgueilleux esprit qui t'a emmené avec lui t'a rendu plus sombre encore. J'avais espéré que les merveilles qu'il t'avait promises de te montrer, et que, dis-tu, il t'a fait voir, ces visions des mondes présents et passés, auraient donné à ton âme le calme de la science satisfaite ; mais je vois que ton guide t'a fait du mal ; cependant je le remercie, et peux tout lui pardonner, puisqu'il t'a si tôt rendu à nous.

Caïn. Si tôt ?

Adah. Tu as à peine été absent deux heures : deux longues heures pour moi, mais deux heures seulement d'après le soleil.

Caïn. Et cependant je me suis approché de ce soleil, j'ai vu des mondes qu'il a éclairés et qu'il n'éclairera plus, et d'autres sur lesquels il n'a jamais brillé ; il me semblait que mon absence avait duré des années.

Adah. A peine des heures.

Caïn. En ce cas, l'esprit a une mesure à lui pour le temps. Il le calcule par ce qu'il voit d'agréable ou de pénible, de petit ou de grand. J'avais vu les œuvres immémorables d'êtres infinis ; j'avais vu passer sous mes yeux des mondes éteints ; et, en contemplant l'éternité, il me semblait avoir emprunté quelque chose de son immensité ; mais maintenant je sens de nouveau ma petitesse. L'esprit avait raison de dire que je n'étais rien.

Adah. Pourquoi a-t-il dit cela ? Jéhovah ne l'a point dit.

Caïn. Non : il se contente de nous faire le rien que nous sommes, et après avoir laissé entrevoir à la poussière Éden et l'immortalité, il la réduit de nouveau à n'être plus que poussière. — Pourquoi ?

Adah. Tu le sais, — à cause de la faute de nos parents.

Caïn. Que nous fait cette faute, à nous ? Ils ont péché, qu'ils meurent !

Adah. Ce que tu viens de dire n'est pas bien ; cette

sans cesse dans ce drame, lord Byron ne l'a ni éclairé ni approfondi, elle reste dans sa primitive et insondable obscurité. Sa seigneurie a, il est vrai, récapitulé quelques-uns des principaux arguments avec plus d'énergie et de concision que les vieux argumentateurs de l'école et les pères ; mais le résultat est le même. La métaphysique est une voie fautive pour la poésie ; cependant la donnée étant admise, lord Byron a déployé un grand esprit de déduction. Chacune des tentations du démon correspond à quelque mécontentement secret, quelque tristesse déjà existante dans l'esprit de Caïn ; de telle sorte que Lucifer n'est guère que la personification des propres idées du meurtrier d'Abel ; et, par la suite, les crimes et la folie dans lesquels Caïn se précipite ne sont point représentés comme des résultats accidentels de causes passagères, mais comme le produit d'une

colère concentrée, d'un état maladif se rapprochant de la frénésie, d'un esprit mécontent de lui-même et de tout ce qui l'entoure, tourmenté d'un insatiable besoin de savoir ce qui lui est inconnu et d'un fatal penchant à envisager les choses plutôt sous leur mauvais côté que sous le bon. Nous voyons là la terrible conséquence d'un esprit abandonné à tout son développement sans aucune retenue (et, à vrai dire, peut-être est-ce la disposition la plus commune à notre nature). JEFFREY.

Les censeurs peuvent dire tout ce qu'ils voudront, mais les paroles que l'auteur a mises dans la bouche de Caïn et d'Adah, surtout celles qui ont rapport à leur enfant, sont, si l'on excepte les notes des bois (*wood-notes wild*) de Shakspeare, ce que la poésie anglaise possède de plus admirable.

Sir EGERTON BRYDGES.

pensée ne vient pas de toi, mais de l'esprit qui était avec toi. Plût au ciel qu'ils pussent vivre, et moi mourir pour eux !

Caïn. J'en dis autant, — pourvu qu'une victime satisfasse l'être insatiable de vie ; pourvu que ce petit dormeur aux joues vermeilles ne connaisse jamais ni la mort ni les afflictions humaines, et n'en transmette pas l'héritage à ceux qui naîtront de lui.

Adah. Que savons-nous si quelque jour une expiation de ce genre ne rachètera pas notre race ?

Caïn. En sacrifiant l'innocent pour le coupable ? quelle expiation serait-ce ? Nous sommes innocents, nous : qu'avons-nous fait ? pourquoi serions-nous victimes d'une action commise avant notre naissance ? ou comment des victimes seraient-elles nécessaires pour expier ce péché mystérieux et sans nom, — si toutefois c'est un péché si grand que d'aspirer à connaître ?

Adah. Hélas ! tu pêches maintenant, mon cher Caïn ; tes paroles ont quelque chose d'impie à mon oreille.

Caïn. Alors, laisse-moi !

Adah. Jamais ! quand ton Dieu lui-même te laisserait !

Caïn. Dis-moi, que vois-je ici ?

Adah. Deux autels élevés par notre frère Abel, pendant ton absence, pour y offrir à Dieu un sacrifice à ton retour.

Caïn. Et comment savait-il que je serais disposé à prendre part aux offrandes que, d'un front soumis dont la lâche humilité indique moins d'adoration que de crainte, il présente chaque jour au Créateur pour capter sa bienveillance ?

Adah. Assurément il fait bien.

Caïn. Un seul autel peut suffire ; je n'ai point d'offrande.

Adah. Les productions de la terre, les fleurs nouvelles, les fruits, ce sont là des offrandes agréables au Seigneur quand elles sont présentées par un cœur doux et contrit.

Caïn. J'ai travaillé, j'ai cultivé la terre à la sueur de mon front, conformément à la malédiction ; — cela ne suffit-il pas ? Pourquoi serais-je doux ? parce qu'il me faut faire la guerre aux éléments avant qu'ils nous livrent le pain que nous mangeons ? Pourquoi serais-je reconnaissant ? parce que je suis poussière, et que je rampe dans la poussière jusqu'à ce que je sois rendu à la poussière ? Si je ne suis rien, — dois-je offrir sans motif des actions de grâces hypocrites, et me montrer satisfait de souffrir ? De quoi serais-je contrit ? du péché de mon père, déjà expié par ce que nous avons tous subi, et par ce que doit subir encore notre race dans les siècles prédits ? Ce petit enfant qui dort ne se doute pas qu'il porte en lui le germe du malheur de générations sans nombre ; mieux vaudrait que ma main le saisît dans son sommeil, et le brisât contre ces rochers, que de le laisser vivre pour... —

Adah. O mon Dieu ! ne touche pas l'enfant, — mon enfant ! — ton enfant ! ô Caïn !

Caïn. Ne crains rien ! pour tous les astres, pour toute la puissance qui les dirige, je ne voudrais pas faire éprouver à cet enfant un contact plus rude que le baiser d'un père !

Adah. Pourquoi donc ta parole est-elle si terrible ?

Caïn. Je disais que mieux vaudrait pour lui de cesser de vivre que de donner le jour à toutes les douleurs qui l'attendent, et, ce qui est plus cruel encore, qu'il doit léguer à ses descendants ; mais puisque cette parole te contrarie, je dirai seulement : — mieux eût valu qu'il ne fût jamais né.

Adah. Oh ! ne dis pas cela ! où seraient alors les joies d'une mère, le bonheur de le veiller, de le nourrir, de l'aimer ? Chut ! il s'éveille. Charmant Énoch ! (*Elle s'approche de l'enfant.*) O Caïn ! regarde-le ; vois comme il est plein de vie, de force, de santé, de beauté et de joie ! comme il me ressemble, — et à toi aussi, quand tu es paisible ! car alors nous sommes tous semblables, n'est-ce pas, Caïn ? Mère, père, fils, nos traits se réfléchissent les uns dans les autres, comme dans l'onde limpide, quand elle est paisible, et quand tu es paisible. Aime-nous donc, mon cher Caïn ! et aime-toi, pour l'amour de nous ; car nous t'aimons ! Vois ! comme il rit ! comme il étend ses petits bras ; comme il ouvre tout grands ses yeux bleus et les tient fixés sur les tiens, pour faire accueil à son père ! pendant que son petit corps s'agit comme si la joie lui donnait des ailes ! Que parles-tu de douleur ? Les chérubins, sans enfants, pourraient envier les jouissances d'un père. Bénis-le, Caïn ! il n'a point encore de paroles pour te remercier ; mais son cœur te remerciera, et le tien aussi.

Caïn. Enfant ! je te bénis, si la bénédiction d'un mortel peut t'être utile et te garantir de la malédiction du serpent !

Adah. Elle l'en garantira. Sans doute la subtilité d'un reptile ne saurait prévaloir contre la bénédiction d'un père.

Caïn. J'en doute ; mais je ne le bénis pas moins.

Adah. Notre frère vient.

Caïn. Ton frère Abel ?

Entre Abel.

Abel. Salut, Caïn ! mon frère, la paix de Dieu soit avec toi !

Caïn. Abel, salut !

Abel. Ma sœur m'a dit que tu as eu un entretien secret avec un esprit, et que tu l'as accompagné bien au-delà du rayon que nous avons l'habitude de parcourir dans nos promenades. Était-ce l'un de ces esprits que nous avons vus, et avec qui nous avons conversé comme nous ferions avec notre père ?

Caïn. Non.

Abel. Pourquoi alors t'entretenir avec lui ? ce peut être un ennemi du Très-Haut.

Caïn. Et un ami de l'homme. S'est-il montré tel à notre égard, le Très-Haut, — puisque c'est ainsi que tu l'appelles ?

Abel. Que tu l'appelles ! tes paroles sont étranges aujourd'hui, mon frère. Adah, ma sœur, laisse-nous un moment ; — nous avons un sacrifice à faire.

Adah. Adieu, mon cher Caïn ; mais, d'abord, embrasse ton fils. Puisse son esprit innocent et le pieux ministère d'Abel te rendre le calme et une sainte sérénité !

Adah sort avec son enfant.

Abel. Où as-tu été?

Caïn. Je n'en sais rien.

Abel. Qu'as-tu vu?

Caïn. Ceux qui ne sont plus ; les mystères immortels, illimités, tout-puissants, accablants de l'espace ; les innombrables mondes qui ont existé et qui existent, un tourbillon d'objets si extraordinaires, soleils, lunes, terres, roulant autour de moi dans leurs sphères avec une tonnante harmonie, que je me sens incapable de me livrer à une conversation mortelle ; laisse-moi, Abel.

Abel. Une lumière surnaturelle brille dans tes yeux ; — une teinte surnaturelle colore tes joues ; — quelque chose de surnaturel résonne dans ta voix ; — que signifie cela ?

Caïn. Cela signifie... — je t'en prie, laisse-moi.

Abel. Je ne te quitte pas que nous n'ayons prié et sacrifié ensemble.

Caïn. Abel, je t'en prie, sacrifie seul, — Jéhovah t'aime.

Abel. Il nous aime tous deux, j'espère.

Caïn. Mais tu es celui qu'il aime le mieux : cela m'est égal ; tu es plus propre à son culte que moi ; révère-le donc, — mais seul, — du moins sans moi.

Abel. Mon frère, je mériterais bien peu le nom de fils de notre père si je ne te révèrais comme mon aîné, si, dans le culte que nous rendons à Dieu, je ne t'appelais à te joindre à moi, et à me précéder dans l'exercice de ce sacerdoce : — c'est ton droit.

Caïn. Je ne l'ai jamais réclamé.

Abel. C'est ce qui m'afflige ; je te prie de le faire aujourd'hui ; ton âme semble placée sous l'influence de je ne sais quelle illusion puissante ; cela te calmera.

Caïn. Non, rien ne peut plus me calmer ; que dis-je ! bien que j'aie vu le calme dans les éléments, mon âme ne l'a jamais connu. Mon Abel, quitte-moi, ou permets que je te laisse à ton pieux projet.

Abel. Ni l'un ni l'autre ; nous devons remplir notre tâche ensemble. Ne me refuse pas.

Caïn. Tu le veux ; eh bien, soit ! que faut-il que je fasse ?

Abel. Choisis l'un de ces deux autels.

Caïn. Choisis pour moi : à mes yeux ils ne sont que du gazon et des pierres.

Abel. Choisis toi-même !

Caïn. J'ai choisi.

Abel. C'est le plus grand ; il te convient comme à l'aîné. Maintenant, prépare ton offrande.

Caïn. Où est la tienne ?

Abel. La voici : les prémices du troupeau, humble offrande d'un berger.

Caïn. Je n'ai pas de troupeau ; je cultive la terre, et ne puis offrir que ce qu'elle accorde à mes sueurs, — ses fruits. (*Il cueille des fruits.*) Les voici dans tout leur éclat et toute leur maturité.

Ils disposent leurs autels et y allument une flamme.

Abel. Mon frère, comme l'aîné, offre le premier les prières et les actions de grâces qui doivent accompagner le sacrifice.

Caïn. Non, — je suis novice dans ces choses ;

commence, je t'imiterai — comme je pourrai.

Abel (s'agenouillant). O Dieu ! qui nous as créés, qui as mis dans nos poitrines le souffle de vie ; qui nous as bénis ; qui, après le péché de notre père, au lieu de perdre tous ses enfants, comme tu le pouvais, si la miséricorde dans laquelle tu te complais n'avait tempéré ta justice, daignas nous accorder un pardon qui est un véritable paradis, vu l'énormité de nos offenses ; — unique roi de la lumière ! source de tout bien, de toute gloire, de toute éternité ; toi, sans qui tout serait mal, et avec qui rien ne peut faillir, à moins que ce ne soit dans quelque vue utile de ta bonté toute-puissante, — impénétrable, mais infailible ; — accepte de ton humble serviteur, du premier des bergers, les prémices des premiers troupeaux. — Cette offrande par elle-même n'est rien ; — car quelle offrande pourrait être quelque chose à tes yeux ? accepte-la, néanmoins, comme l'hommage de la reconnaissance de celui qui, le front prosterné dans la poussière d'où il est sorti, offre ce sacrifice à la face du ciel, en ton honneur et à la gloire de ton nom, dans les siècles des siècles !

Caïn (debout). Esprit ! qui que tu sois, ou quoi que tu sois ; tout-puissant, peut-être ! — bon, je l'ignore ; c'est à tes actes à le prouver ! Jéhovah sur la terre, et Dieu dans le ciel ! peut-être as-tu d'autres noms encore, car tes attributs paraissent aussi nombreux que tes œuvres ; — si ta faveur peut s'obtenir par des prières, accepte les nôtres ! si des autels peuvent concilier ta bienveillance, et un sacrifice te séduire, en voici ! Deux êtres ont élevé pour toi ces autels. Si tu aimes le sang, il y en a sur l'autel du pasteur, à ma droite ; il a égorgé en ton honneur les premiers nés de son troupeau, dont les chairs immolées exhalent vers le ciel un sanguinaire encens. Si ces fruits au goût suave, aux couleurs vermeilles, doux produits de la clémence des saisons, étalés à la face du soleil qui les a mûris, sur ce gazon que le sang n'a point souillé ; si ces fruits peuvent te plaire, en ce sens qu'ils sont intacts dans leurs formes et leur vie, et sont un échantillon de tes ouvrages, plutôt qu'une offrande destinée à appeler ton regard sur les nôtres ! si un autel sans victime, un autel pur de sang, peut mériter ta faveur, regarde celui-ci ! Quant à celui dont la main l'a paré, il est ce que tu l'as fait, et ne demande rien de ce qu'on ne peut obtenir qu'en s'agenouillant ; s'il est méchant, frappe-le ! tu es tout-puissant, et tu le peux : quelle résistance pourrait-il t'opposer ? S'il est bon, frappe-le ou épargne-le, comme il te plaira ! puisque tout repose sur toi, et que le bien et le mal semblent n'avoir de pouvoir que dans ta volonté ; si c'est le bien ou le mal qui préside à cette volonté, je l'ignore, n'étant ni tout-puissant ni capable de juger la toute-puissance, mais condamné seulement à subir ses décrets, que j'ai subis jusqu'ici.

Le feu allumé sur l'autel d'Abel forme une colonne de flamme brillante qui monte vers le ciel, pendant qu'un tourbillon renverse l'autel de Caïn et disperse les fruits sur la terre.

Abel (s'agenouillant). O mon frère ! prie ! Jéhovah est irrité contre toi !

Caïn. Pourquoi ?

Abel. Vois tes fruits jetés par terre et dispersés.

Caïn. Ils viennent de la terre, qu'ils y retournent; leurs semences, avant que vienne l'été, produiront de nouveaux fruits. Ton offrande de chair brûlée reçoit un meilleur accueil; vois comme le ciel aspire à lui la flamme quand elle est chargée de sang.

Abel. Ne pense pas à la manière dont mon offrande est agréée; mais prépare-s-en une autre avant qu'il soit trop tard.

Caïn. Je n'élèverai plus d'autels, et ne souffrirai pas qu'il en soit élevé.

Abel. Caïn! que prétends-tu?

Caïn. Jeter bas ce vil flatteur des nuages, ce messager fumant de tes sottes prières, — cet autel teint du sang des agneaux et des chevreux arrachés au lait maternel pour mourir égorgés!

Abel (se plaçant devant lui). Tu n'en feras rien! N'ajoute pas l'impiété de tes actes à celle de tes paroles! Cet autel restera debout. — Il est maintenant consacré par l'immortelle faveur de Jéhovah, qui a daigné accepter mon offrande.

Caïn. Satisfait à lui! Le sublime plaisir qu'il prend à respirer la vapeur des chairs et du sang peut-il être mis en balance avec la douleur de ces mères qui, par leurs bélements, appellent encore leurs nourrissons, ou avec les angoisses des ignorantes victimes elles-mêmes sous le pieux couteau? Écarte-toi; ce monument de sang ne restera pas debout à la face du soleil, pour faire honte à la création!

Abel. Mon frère, recule! Tu ne porteras pas une main violente sur mon autel; si tu veux tenter un autre sacrifice, libre à toi.

Caïn. Un autre sacrifice! Retire-toi, ou ce sacrifice pourrait bien...

Abel. Où veux-tu en venir?

Caïn. Éloigne, — éloigne-toi! — Ton Dieu aime le sang! — prends-y garde! — Éloigne-toi, si tu ne veux qu'il lui en soit offert encore!

Abel. En son puissant nom, je m'interpose entre toi et l'autel que sa faveur a honoré.

Caïn. Si tu as souci de ta vie, écarte-toi jusqu'à ce que j'aie dispersé ce gazon sur son sol natal; — sinon...—

Abel (s'opposant à lui). J'aime Dieu beaucoup plus que ma vie.

Caïn (saisit un tison sur l'autel, et en frappe Abel sur les tempes). Porte donc ta vie à ton Dieu, puisqu'il se complait à l'immolation de la vie!

Abel (tombe). Qu'as-tu fait, mon frère!

Caïn. Mon frère!

Abel. O Dieu! reçois ton serviteur, et pardonne à son meurtrier, car il n'a pas su ce qu'il faisait! — *Caïn, donne-moi, — donne-moi ta main! et dis à la pauvre Zillah...*

Caïn (après un moment de stupéfaction). Ma main! elle est rougie; et avec — quoi?

Long silence. — Il promène lentement ses regards autour de lui.

Où suis-je? Seul! Où est Abel? où est Caïn? Se peut-il que ce soit moi! Mon frère, éveille-toi! — Pourquoi restes-tu là, gisant sur le gazon? ce n'est pas l'heure du sommeil. — Pourquoi es-tu si pâle? qu'as-tu? — tu étais plein de vie ce matin! Abel! je t'en conjure, ne te joue pas de moi! Je t'ai frappé trop rudement; mais le coup n'est pas mortel. Ah! pourquoi m'as-tu résisté? Ceci est une feinte; tu veux m'effrayer. — Je n'ai porté qu'un coup, — un seul coup. — Remue, — remue donc! — de grâce, un seul mouvement! Là, comme cela, — c'est bien! — Tu respirez! que je sente ton souffle! O Dieu! ô Dieu!

Abel (d'une voix faible). Qui parle de Dieu?

Caïn. Ton meurtrier.

Abel. Alors que Dieu lui pardonne! Caïn, console la pauvre Zillah : — elle n'a plus qu'un frère maintenant!

Abel meurt⁴.

Caïn. Et moi, je n'en ai plus! — Qui m'a ravi mon frère? ses yeux sont ouverts! il n'est donc pas mort? La mort ressemble au sommeil, et le sommeil ferme nos paupières; ses lèvres aussi sont entr'ouvertes: donc il respire; et cependant je ne sens point sa respiration. — Son cœur! — son cœur! oh! voyons s'il bat! Il me semble... — Non! — non! il faut que ce soit une vision, ou que je sois devenu l'habitant d'un autre monde pire que celui-ci. La terre tourne autour de moi. — Qu'est ceci? — c'est humide.

Il porte la main au front d'Abel, puis la regarde.

Et pourtant il n'y a pas de rosée! c'est du sang, — mon sang, — le sang de mon frère et le mien, et répandu par moi! Que me sert de vivre maintenant que j'ai arraché la vie à ma propre chair? Mais il ne se peut pas qu'il soit mort! Est-ce la mort que le silence? non; il s'éveillera; veillons donc auprès de lui. La vie ne saurait être chose si fragile qu'on puisse la détruire si promptement! — Depuis, il m'a parlé; que lui dirai-je? — Mon frère? Non; il ne répondra pas à ce nom, car des frères ne se frappent pas entre eux. N'importe, — n'importe, — parle-moi! oh! une seule parole de ta douce voix, afin que je puisse supporter encore le son de la mienne!

Zillah survient.

Zillah. J'ai entendu un bruit étrange; qu'est-ce que cela peut être? Eh quoi! Caïn qui veille auprès de mon époux! Que fais-tu là, mon frère? dort-il? O ciel! que signifient cette pâleur et ce sang? — Non, non, ce n'est pas du sang; car, qui aurait pu verser son sang? Abel! qu'y a-t-il donc? — qui a fait cela? Il ne remue pas, il ne respire pas, et ses mains que je soulève retombent inanimées! Ah! cruel Caïn! comment n'es-tu pas venu à temps pour le sauver? qui que ce soit qui l'ait attaqué, tu étais le plus fort, tu devais te jeter

⁴ Le sacrifice de Caïn et celui d'Abel s'exécutent; Jéhovah accepte le second et refuse le premier; Caïn, dans sa fureur, cherche à renverser les autels élevés par Abel; celui-ci s'y oppose; il le frappe avec un tison à moitié brûlé. Cette scène est pesante et

mal disposée; elle ne frappera pas moins le lecteur par l'absence de toute poésie que comme peu conforme au texte de l'Écriture.

HÉBER.

entre lui et l'assaillant ! Mon père ! — Ève ! — Adah ! — venez ! la mort est dans le monde !

Zillah sort en appelant.

Caïn (seul). Et qui l'a fait venir ? — moi, — qui abhorre à tel point le nom de la mort que l'idée seule empoisonnait ma vie avant que je connusse son aspect, — je l'ai amenée ici, et j'ai livré mon frère à son froid et silencieux embrassement, comme si elle avait eu besoin de mon aide pour revendiquer son inexorable privilège ! Enfin je suis réveillé, — un rêve funeste m'avait rendu insensé ; — mais lui, il ne s'éveillera plus !

Arrivent Adam, Ève, Adah et Zillah.

Adam. Les cris douloureux de Zillah m'ont amené ici. — Que vois-je ? — Il n'est que trop vrai ! — mon fils ! — mon fils ! (*A Ève.*) Femme, contemple l'ouvrage du serpent et le tien !

Ève. Oh ! ne parle point de cela maintenant ; le dard du serpent est dans mon cœur ! Mon bien-aimé Abel ! Jéhovah ! m'enlever mon fils ! Oh ! ce châtement dépasse le crime d'une mère !

Adam. Qui a commis cet acte affreux ? — Parle, Caïn ; puisque tu étais présent. Est-ce quelque ange ennemi qui ne communique pas avec Jéhovah, ou quelque sauvage habitant des forêts ?

Ève. Ah ! un horrible trait de lumière m'apparaît comme la clarté de la foudre ! Ce tison énorme et sanglant arraché de l'autel, noirci par la fumée et rougi de... —

Adam. Parle, mon fils ! parle, et donne-nous l'assurance que, toute grande qu'est notre infortune, nous n'avons pas à y joindre un malheur plus grand encore.

Adah. Parle, Caïn ! et dis que ce n'est pas toi !

Ève. C'est lui ; je le vois maintenant ; — il baisse sa tête coupable, et couvre ses yeux féroces de ses mains ensanglantées !

Adah. Ma mère, tu l'accuses à tort. — Caïn ! justifie-toi de cette horrible accusation que la douleur arrache à notre mère.

Ève. Entends-moi, Jéhovah ! que l'éternelle malédiction du serpent soit sur lui ! il était fait pour sa race plutôt que pour la nôtre ; que le désespoir remplisse tous ses jours ! que...

Adah. Arrête ! Ne le maudis pas, ma mère, car il est ton fils ; — ne le maudis pas, ma mère, car il est mon frère et mon époux !

Ève. Par lui tu n'as plus de frère, — Zillah plus d'époux, — moi plus de fils ! — Pour cela je le maudis et le bannis à jamais de ma présence ! je brise tous les liens qui nous unissaient, comme il a brisé ceux de sa nature dans ce... — O mort ! mort ! pourquoi ne m'as-tu pas prise, moi qui t'ai méritée la première ? pourquoi ne me prends-tu pas maintenant ?

Adam. Ève, que cette douleur naturelle ne t'entraîne

pas jusqu'à l'impiété ! Un châtement redoutable nous a été depuis longtemps prédit ; maintenant, qu'il commence, supportons-le de manière à montrer à notre Dieu que nous sommes humblement soumis à sa volonté sainte.

Ève (montrant Caïn). Sa volonté !!! dis plutôt la volonté de cet esprit incarné de la mort, que j'ai mis au monde pour qu'il semât la terre de cadavres ! Que toutes les malédictions de la vie soient sur lui ! que ses tortures le chassent dans le désert comme nous le fûmes d'Éden, jusqu'à ce qu'il soit traité par ses enfants comme il a traité son frère ! Puissent les épées et les ailes des chérubins irrités le poursuivre nuit et jour, — des serpents naître sous ses pas, — les fruits de la terre se transformer en cendre dans sa bouche, — les feuilles sur lesquelles il appuiera sa tête pour dormir être semées de scorpions ! puisse-t-il rêver de sa victime, et, à son réveil, trembler continuellement devant la mort ! Que l'onde limpide se change en sang dès qu'il en approchera sa lèvre impure et cruelle ! que tous les éléments le repoussent, et que pour lui leurs lois soient inverties ! qu'il vive dans les souffrances dont meurent les autres, et que la mort soit quelque chose de plus que la mort pour celui qui le premier la fit connaître à l'homme ! Hors d'ici, fraticide ! désormais ce mot sera remplacé par celui de *Caïn* dans toute la suite des générations humaines, qui l'abhorreront, quoique leur père ! Puisse l'herbe se flétrir sous tes pas ! les bois te refuser leur ombre ! la terre un asile ! la poussière un tombeau ! le soleil sa lumière ! et le ciel son Dieu !

Ève s'éloigne.

Adam. Caïn ! retire-toi ; nous n'habiterons plus ensemble. Pars ! et laisse-moi le soin du mort. — Désormais je suis seul ; — nous ne devons plus nous revoir !

Adah. Oh ! ne le quitte point ainsi, mon père ; n'ajoute pas, sur sa tête, ta malédiction à celle d'Ève !

Adam. Je ne le maudis pas : que sa malédiction soit en lui-même ! Viens, Zillah !

Zillah. Je dois veiller auprès du corps de mon époux.

Adam. Nous reviendrons quand sera parti celui qui nous a préparé ce funeste office. Viens, Zillah !

Zillah. Un baiser encore à cette pâle argile et à ces lèvres naguère si pleines de vie. Mon cœur ! mon cœur !

Adam et Zillah s'éloignent en pleurant.

Adah. Caïn ! tu as entendu, il nous faut partir. Je suis prête, nos enfants le seront bientôt. Je porterai Énoch, et toi sa sœur. Partons avant que le soleil s'approche de l'horizon, et ne traversons pas le désert sous le voile de la nuit. — Parle-moi donc, à moi, à ton Adah.

Caïn. Laisse-moi !

¹ Les trois derniers vers ne sont pas dans le manuscrit original. En les envoyant à M. Murray pour qu'il les ajoutât au discours d'Ève, lord Byron dit : — • Il y a une petite pièce d'interprétation pour vous que j'ajoute aux vers déjà envoyés ; elle est telle que vous pouvez la désirer pour faire vos affaires ; mais n'oubliez pas

de joindre ces trois derniers vers, qui sont les fermiers du discours d'Ève. Faites-moi savoir ce qu'en pense Gifford. Pour moi, j'ai bonne opinion de la pièce et de la poésie ; c'est dans mon bon style métaphysique, et dans le style de *Manfred*. »

Adah. Hélas ! tous t'ont laissé !

Caïn. Et pourquoi restes-tu ? Ne crains-tu pas d'habiter avec celui qui a fait cela ?

Adah. Je ne crains que de te quitter, quel que soit mon éloignement pour l'action qui t'a privé d'un frère. Je ne dois pas en parler. Qu'elle reste entre toi et le grand Dieu.

Une voix s'écrie : Caïn ! Caïn !

Adah. Entends-tu cette voix ?

La voix. Caïn ! Caïn !

Adah. C'est le son de la voix d'un ange.

L'ange du Seigneur entre.

L'Ange. Où est ton frère Abel ?

Caïn. Suis-je le gardien de mon frère ?

L'Ange. Caïn ! qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie et monte jusqu'au Seigneur ! — Maintenant tu es maudit sur la terre qui a bu le sang fraternel versé par ta main égarée ! Désormais le sol que tu cultiveras ne cédera pas à tes efforts ; à dater de ce jour tu vivras en fugitif, et promèneras sur la terre ta vie errante et vagabonde !

Adah. Ce châtiment est au-dessus de ses forces. Vois, tu le repousses de la face de la terre, et la face de Dieu lui sera cachée ! S'il erre en fugitif, il arrivera que celui qui le rencontrera le tuera.

Caïn. Plût au ciel ! mais qui sont ceux qui me tuent ? où sont-ils sur la terre encore inhabitée ?

L'Ange. Tu as tué ton frère ; qui te répond que ton fils ne t'en fera pas autant ?

Adah. Ange de lumière ! sois miséricordieux ; ne dis pas que ce sein douloureux nourrit dans mon enfant le meurtrier de son père !

L'Ange. Il ne serait que ce qu'est son père. Le lait d'Eve n'a-t-il pas nourri celui que maintenant tu vois baigné dans les flots de son sang ? le fraticide peut bien engendrer le parricide. — Mais il n'en sera point ainsi. — Le Seigneur ton Dieu, et le mien, me commande d'imprimer son sceau sur Caïn, afin que nul n'attente à ses jours. Quiconque tuera Caïn attirera sur sa tête une vengeance sept fois plus terrible. Viens !

Caïn. Que veux-tu de moi ?

L'Ange. Mettre sur ton front une marque qui te mette à l'abri d'un forfait pareil à celui que tu as commis.

Caïn. Non, je préfère mourir.

L'Ange. Cela ne doit pas être.

L'ange met la marque sur le front de Caïn.

Caïn. Mon front brûle, mais moins encore que ce qu'il contient. Est-ce tout ? je suis prêt.

L'Ange. Depuis ta naissance, tu as été dur et rebelle comme le sol que tu dois désormais cultiver ; mais celui que tu as tué était paisible et doux comme les troupeaux qu'il gardait.

Caïn. Je suis né trop tôt après la chute de nos pères ; le souvenir du serpent n'avait point encore

quitté ma mère, et Adam pleurait encore la perte d'Éden. Je suis ce que je suis ; je n'avais point demandé à naître, et je ne me suis pas fait moi-même, mais si je pouvais par ma mort rappeler Abel à la vie, — et pourquoi non ? qu'il revienne à la lumière, et que moi je sois étendu là, saignant ! Ainsi Dieu rendra la vie à celui qu'il aime, et m'ôtera le fardeau d'une existence que je n'ai jamais aimée.

L'Ange. Qui effacera le meurtre ? Ce qui est fait est fait ; va ! accomplis la tâche de tes jours, et que tes actes ne ressemblent pas au dernier !

L'Ange disparaît.

Adah. Il est parti, éloignons-nous. J'entends notre petit Énoch pleurer dans son berceau.

Caïn. Ah ! il ne sait guère pourquoi il pleure ! et moi qui ai versé du sang, je ne puis verser des larmes ! Mais tonte l'onde des quatre fleuves ! ne pourrait laver la souillure de mon âme. Crois-tu que mon enfant vaudra encore me regarder ?

Adah. Si je pensais qu'il ne le voudrait pas, je... —

Caïn (l'interrompant). Non, plus de menaces, nous n'en avons eu que trop : va trouver nos enfants ; je vais te suivre.

Adah. Je ne veux pas te laisser seul avec le mort ; éloignons-nous ensemble.

Caïn. O témoin inanimé et éternel, dont le sang, que rien ne peut faire disparaître, assombrit la terre et le ciel ! Ce que tu es maintenant, je l'ignore ; mais si tu vois ce que je suis, sans doute tu pardonnes à celui à qui son Dieu ne pardonnera jamais, non plus que son âme ! — Adieu ! je ne dois pas, je n'ose pas toucher ce que tu es devenu par moi. Moi qui suis sorti du même flanc que toi, qui ai bu le même lait, qui, tant de fois dans mon enfance, t'ai pressé tendrement sur mon sein fraternel, je ne te reverrai plus, et je ne puis même faire pour toi ce que tu aurais dû faire pour moi, — déposer ta dépouille dans son tombeau, — le premier qui ait été creusé pour la race mortelle ! Mais qui l'a creusé, ce tombeau ? O terre ! en retour de tous les fruits que tu m'as donnés, je te donne celui-ci. — Allons maintenant au désert.

Adah (se baisse et imprime un baiser sur le corps d'Abel). Un sort funeste et prématuré, mon frère, a été ton partage ! De tous ceux qui portent ton deuil, je suis la seule qui ne doive pas pleurer. Ma tâche est d'essuyer des larmes, non d'en verser. Pourtant, de tous ceux qui gémissent, nul ne gémit plus que moi, et non-seulement sur toi, mais sur celui qui t'a tué. Maintenant, Caïn, me voilà prête à porter la moitié de ton fardeau.

Caïn. Nous dirigerons notre marche à l'orient d'Éden ; c'est le côté le plus aride, et qui convient le mieux à mes pas.

Adah. Conduis-moi ! tu seras mon guide ; puisse notre Dieu être le tien ! Maintenant, allons chercher nos enfants.

Caïn. Et celui qui est là gisant était sans enfants.

¹ Les quatre rivières qui coulaient autour de l'Éden, et conséquemment les seuls fleuves que Caïn connût sur la terre.

J'ai tari la source d'une race pacifique qui fût venue embellir son hymen récent, et qui eût tempéré la farouche ardeur de mon sang, par l'union de nos enfants avec ceux d'Abel ! O Abel !

Adah. La paix soit avec lui !

Caïn. Mais avec moi !...

Ils s'éloignent !.

• Le lecteur a vu, dans la lettre qui suit la dédicace, quelle était l'opinion de Walter Scott sur *Caïn*. M. Moore écrivit à lord Byron, à l'occasion de cette publication, la lettre suivante :

« J'ai lu *Foscari* et *Caïn* ; le premier de ces drames ne me plaît pas autant que *Sardanapale* ; il a le défaut de toutes ces sombres histoires vénitienes ; il est contre nature et improbable, et malgré toutes les beautés que vous y avez déployées, il n'excite que médiocrement notre sympathie. *Caïn*, au contraire, est plein de merveilleux et de terreur ; rien ne peut l'effacer de la mémoire. Si je ne me trompe, il entrera dans les profondeurs du cœur des lecteurs, et tandis que quelques-uns se choqueront des blasphèmes, les autres se prosterneront devant tant de grandeur. Qu'on parle maintenant d'Eschyle et de son *Prométhée* ! Il y a là vraiment le cachet du poète — et du diable. »

La réponse de lord Byron à M. Moore contient le résumé de tous les arguments qu'il croyait propres à servir de bouclier à son mystère :

« Quant à la question religieuse, pourrais-je jamais vous convaincre que les opinions des personnages de ce drame, qui semblent avoir effrayé tant de personnes, ne sont pas les miennes ? Comme tous les hommes d'imagination, je m'identifie, lorsque j'écris, avec le personnage que je peins ; mais à peine ai-je déposé la plume, que je me retrouve tel que je suis réellement. »

Dans le onzième chant de *don Juan*, lord Byron a décrit le concours de malédictions que souleva la publication de *Caïn* :

But Juan was my Moscou, and Faliero

My Leipsik, and my mont Saint-Jean seems Caïn.

« *Don Juan* fut mon Moscou, le doge *Faliero* mon Leipsick, et *Caïn* sembla mon Waterloo. »

Nous allons offrir maintenant un résumé des principales critiques contemporaines.

• Nous ne pensons pas qu'il y ait beaucoup de vigueur ni beaucoup d'originalité poétique dans aucun des caractères du mystère de lord Byron ; Eve, une seule fois, s'exprime avec énergie, mais non avec cette profonde émotion, ce sentiment maternel que la mort de son fils préféré doit réveiller en elle. Adam moralise sans dignité ; Abel est aussi monotone que pieux. Lucifer, quoique la conception en soit assez heureuse, est sentencieux et sarcastique comme un métaphysicien écossais ; et les raisonnements qu'il emploie pour engager Caïn à persévérer dans son impiété, le besoin de travailler et la crainte de la mort, resteraient sans influence sur l'esprit le plus mou et le plus timide. En effet, dans le plus beau climat de la terre, dans l'enfance de la nature, il eût été absurde de décrire, et lord Byron s'en est bien gardé ; les travaux auxquels Caïn pouvait être condamné, comme excessifs et intolérables. D'ailleurs, Caïn est trop heureux de son amour, il chérit trop violemment sa femme et son fils pour avoir eu beaucoup de temps à consacrer à ces sombres pensées, qui sont le propre d'une ambition déçue et d'une oisiveté débanchée.

• Quoiqu'il y ait dans ce drame plusieurs passages de premier ordre, le ton général de la poésie n'est pas tel qu'il puisse faire oublier ces imperfections de dessin. Le dialogue est froid et contraint ; les descriptions sont comme des ombres fantasmagoriques confuses et artificielles. Si l'on en excepte Adah, il n'est pas un personnage auquel on puisse s'intéresser ; et nous fermons le livre sans pouvoir nous rappeler un seul passage sentant seule-

ment, en général, que Lucifer a beaucoup parlé et peu agi, et que Caïn a été malheureux sans motifs et coupable sans but.

• Mais si, en tant que poème, *Caïn* ne doit ajouter que bien peu à la réputation de lord Byron, nous sommes malheureusement forcés d'observer que ces imperfections poétiques ne sont que les moindres de ses défauts. Ce n'est pas cependant, comme quelques-uns de ses admirateurs et de ses ennemis paraissent l'avoir supposé, une attaque directe contre l'Écriture et l'autorité de Moïse. Le langage de Caïn et de Lucifer ne doit pas plus offenser les oreilles des personnes pieuses que les paroles que Milton prête à des êtres de la même nature dans de semblables circonstances ; et quoique évidemment ce soit cette intention qui ait poussé les athées et les jacobins de Londres à répandre cet ouvrage à bas prix dans la populace, nous ne pensons pas qu'il puisse jamais beaucoup nuire et qu'aucune personne puisse être profondément persuadée par des insinuations qui ne tendent à aucun résultat pratique et des objections qui, évidemment, ne peuvent être résolues par la science humaine. » L'évêque HEDDER.

Voici un extrait du *Magazine*, de M. de Campbell :

« *Caïn*, mystère, est d'un ordre bien supérieur à *Sardanapale* et aux *Deux Foscari*. — Lord Byron n'a pas, il est vrai, rempli tout ce que nous espérons de la peinture gigantesque du premier meurtrier, car le côté passionné est à peine développé, si l'on en excepte le moment qui précède immédiatement le crime, et Caïn lui-même n'est que le ministre d'un agent surnaturel. Cette pièce n'est guère qu'un cadre où viennent se placer de puissantes abstractions sur la mort, la vie, l'éternité et le temps, de vastes mais obscures descriptions des abîmes infinis et des doutes hardis sur le grand problème de l'origine du mal. Au fond, ces arguments, esquissés à grands traits, ne sont que des lieux communs, mais ils sont revêtus d'un langage majestueux et déduits avec une audace surprenante. Les attaques dirigées contre la bonté de Dieu ne sont pas plus fortes que bien des passages de Milton, mais elles produisent une impression différente. En lisant *le Paradis perdu* nous ne nous figurons bien et Satan que comme deux grandes puissances ennemies créées par l'imagination du poète. La forme corporelle que Milton a donnée à ces intelligences, les habitations terrestres qu'il leur assigne, la beauté matérielle dont il les revêt, tout éloigne de leurs discours les idées d'impiété ; mais du Lucifer de lord Byron nous ne connaissons que ses discours ; il n'est créé que pour venir soutenir cette discussion abstraite, qui n'a point de rapports avec l'intrigue du drame. Lord Byron n'a point cherché à imiter la puissance descriptive de Milton, avec laquelle il a créé un ciel et un enfer, et fait des régions de l'espace des réalités sublimes, palpables par l'imagination ; avec laquelle il a esquissé, aussi nettement qu'en fit le faire le ciseau d'un sculpteur, les traits angéliques des messagers célestes.

• Le Lucifer de *Caïn* est une abstraction sans corps, l'ombre d'un argument, et tout le paysage dans lequel il se meut est obscur, vague et fuyant. Assurément le poète a déployé un talent peu ordinaire dans le voyage de l'esprit du mal et de sa victime dans le vaste tableau du monde des fantômes qu'ils parcourent, mais on ne retrouve pas là la grandeur imposante des créations de Milton. Et quoique plusieurs passages puissent choquer certaines personnes, nous sommes loin d'imputer, à l'occasion de ce mystère, des intentions impies à lord Byron. »

WERNER, OU L'HÉRITAGE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES¹.

A L'ILLUSTRE GOËTHE,

CETTE TRAGÉDIE EST DÉDIÉE PAR L'UN DE SES PLUS HUMBLÉS ADMIRATEURS.

PRÉFACE.

Le drame suivant est tiré en entier de *Krutzner*, histoire allemande publiée il y a plusieurs années dans les *Contes de Canterbury*, de Lee, composés, je crois, par deux sœurs. L'une ne fournit que *Krutzner* et une autre nouvelle; mais elles passent pour être beaucoup supérieures à tout le reste de la collection. J'ai adopté les caractères, le plan et même les paroles de cette nouvelle en beaucoup d'endroits. Quelques caractères ont été modifiés ou altérés, quelques noms ont été changés, et j'ai ajouté un personnage, Ida Stralenheim; pour tout le reste, j'ai suivi l'original. Fort jeune encore (j'avais alors environ quatorze ans), je lus cette nouvelle, qui fit sur moi une impression profonde et qui déposa en moi le germe de bien des choses que j'ai écrites depuis. Je ne crois pas que ce roman ait jamais été très-populaire, on peut-être sa popularité a-t-elle été éclipsée par d'autres grands écrivains qui ont suivi la même carrière; mais j'ai généralement vu que ceux qui l'avaient lu convenaient de la singulière puissance d'esprit et de conception que l'auteur avait déployée dans cette nouvelle. Je dis *conception* plutôt qu'exécution, car le sujet aurait pu être développé plus habilement. Parmi ceux qui partageaient mon avis relativement à cet ouvrage je pourrais citer plusieurs noms illustres, mais cela ne serait d'aucune utilité, car chacun doit juger d'après ses propres sentiments. Je renvoie le lecteur à l'histoire originale, afin qu'il puisse voir quels développements je lui ai donnés; et je crois qu'il trouvera plus de plaisir à lire le roman que le drame qui en a été tiré.

J'avais commencé un drame sur ce sujet dès 1815 (mon

premier essai dramatique, si l'on en excepte une tragédie, *Ulric et Ilvina*, que je fis à l'âge de treize ans et que j'eus le bon sens de brûler); j'avais déjà achevé un acte, lorsque différentes circonstances m'empêchèrent de continuer. Il doit exister parmi mes papiers, en Angleterre; mais comme on ne l'a point retrouvé, je l'ai récrit, et j'ai ajouté les actes suivants.

Le tout n'a point été écrit pour la représentation².

Pise, février 1822.

WERNER.

PERSONNAGES.

HOMMES. — WERNER ou SIEGENDORF.

ULRIC.
STRALENHEIM.
IDENSTEIN.
GABOR.
FRITZ.
HENRICK,
ERIC.
ARNHEIM.
MEISTER.
RODOLPHE.
LUDWIG.

LE PRIEUR ALBERT.

FEMMES. — JOSÉPHINE.

IDA STRALENHEIM.

Les trois premiers actes se passent sur la frontière de la Silésie, et les deux derniers au château de Siegendorf, près de Prague.

— *Époque*. La fin de la guerre de Trente Ans.

¹ La tragédie de *Werner* fut commencée à Pise, le 18 décembre 1821, achevée le 20 janvier 1822, et publiée à Londres au mois de novembre de la même année. Les critiques, à peu près sans exception, se montrèrent très-défavorables à *Werner*. L'un d'eux commence ainsi :

« Qui pourrait être assez absurde de prétendre qu'un dramaturge n'a pas le droit d'employer les ouvrages des littérateurs étrangers? Bien loin de là, nous croyons qu'on a rarement vu en Angleterre des auteurs qui aient tiré leurs sujets de leur propre fonds. Nous savons tous que Shakspeare lui-même a pris ses drames dans les *Nouvelles italiennes*, dans les *Sagas Danaises*, dans les *Chroniques Anglaises*, dans les *Vies de Plutarque*, partout enfin, excepté dans son cerveau. Mais a-t-il pris tout *Hamlet*, tout *Juliette*, tout *Richard III*, tout *Antoine* et *Cléopâtre*, dans ces sources étrangères? N'a-t-il pas inventé, dans le sens le plus élevé du mot, chacun des caractères de ces drames? Qui pense qu'un vieux nonvelliste italien ou faiseur de ballades a connu une Juliette telle que celle que nous connaissons? Qui croit que le *Hamlet* de Shakspeare, ce prince enthousiaste, ce mélancolique philosophe, cet esprit raffiné jusqu'à la subtilité, la plus incompréhensible et la plus merveilleuse de toutes les créations du génie humain, soit le même

que le rude, grossier et sanguinaire *Hamlet* du Nord? Qui suppose que Goethe a pris son *Faust* dans les complaintes populaires et les livres à un son sur les oracles et le docteur Faust? ou, pour prendre un exemple plus direct, qui a jamais accusé lord Byron d'avoir trouvé son *Sardanapale* dans Denys d'Halicarnasse?

« Mais dans le drame dont il s'agit, lord Byron n'a rien inventé, absolument rien; il n'y a pas dans toute la pièce un épisode, même le plus ordinaire, qui ne se trouve dans la nouvelle de miss Lee, absolument identique pour la cause, les personnages, et l'effet qu'il produit. Quant aux caractères, non-seulement on les retrouve tous dans *Krutzner*, mais beaucoup mieux développés. Nous pensons même que, si nous n'avions pas été aussi familiarisés avec l'admirable ouvrage de miss Lee, il nous aurait été impossible de comprendre le but de son noble imitateur ou copiste dans les passages qui paraissent avoir été le plus travaillés. Le fait est que cette imitation littérale et mot à mot est quelque chose de si nouveau dans le monde littéraire, qu'aucun de ceux qui n'ont pas lu les *Contes de Canterbury* ne pourront se faire une idée de ce dont il s'agit.

² *Werner* est cependant le seul des drames de Byron qui ait réussi à la représentation; il fait encore partie du répertoire.

ACTE PREMIER.

SCÈNE 1^{re}.

La grande salle d'un château délabré dans le voisinage d'une petite ville, sur la frontière nord de la Silésie. — La nuit est orageuse.

WERNER⁴ et JOSÉPHINE.

Josép. Mon bien-aimé, calme-toi.

Wern. Je suis calme.

Josép. Pour moi, oui ; mais non pour toi : ta démarche est précipitée ; quelqu'un dont le cœur serait tranquille ne parcourrait point d'un pas si rapide une chambre comme la nôtre. Si c'était un jardin, je te croirais heureux et j'aimerais à te voir aller avec l'abeille de fleur en fleur ; mais ici...

Wern. L'air est froid ; la tapisserie laisse pénétrer le vent qui l'agite. Mon sang est glacé.

Josép. Oh ! non !

Wern. (*souriant*). Pourquoi ? Voudrais-tu donc le voir glacé ?

Josép. Je voudrais lui voir son cours naturel.

Wern. Qu'il continue à couler jusqu'à ce qu'il soit versé ou arrêté dans son cours, — peu m'importe quand.

Josép. Ne suis-je donc plus rien dans ton cœur ?

Wern. Tu es tout.

Josép. Comment peux-tu donc désirer ce qui doit briser le mien ?

Wern. (*s'approchant d'elle lentement*). Sans toi j'aurais été... — n'importe quoi, mais un mélange de beaucoup de bien et de beaucoup de mal ; ce que je suis, tu le sais ; ce que j'aurais pu ou dû être, tu ne le sais pas ; mais je ne t'en aime pas moins, et rien ne nous séparera.

Werner s'éloigne brusquement, puis se rapproche de Joséphine.

L'orage de la nuit influe peut-être sur moi ; je suis un être accessible à toutes les impressions ; je me ressens encore de ma dernière maladie, dans laquelle, en veillant à mon chevet, mon amour, tu as plus souffert que moi.

Josép. Te voir rétabli, c'est beaucoup ; te voir heureux... —

Wern. En as-tu connu qui le fussent ? Laisse-moi être malheureux avec le reste des hommes.

Josép. Pense à tous ceux qui, dans cette nuit d'orage, frissonnent sous la bise aiguë et la pluie battante dont chaque goutte les courbe davantage vers la terre qui ne leur offre d'autre abri que sa surface.

Wern. Et ce n'est pas là ce qu'il y a de pire : qu'importe une chambre commode ? c'est le repos qui est tout. Les malheureux dont tu parles, oui, le vent hurle autour d'eux, et la pluie ruisselante les pénètre jusqu'à la moelle. J'ai été soldat, chasseur, voyageur ; aujourd'hui je suis indigent, et dois connaître par expérience les privations dont tu parles.

Josép. N'es-tu pas à l'abri de ces privations ?

Wern. Oui, d'elles seules.

Josép. C'est déjà quelque chose.

Wern. Sans doute, pour un paysan.

Josép. L'homme d'une haute naissance doit-il méconnaître le bienfait d'un asile que ses habitudes de délicatesse lui rendent plus nécessaire encore qu'au paysan, alors que le vent de la fortune l'a poussé sur les écueils de la vie ?

Wern. Ce n'est pas cela, tu le sais ; tout cela, nous l'avons supporté, je ne dirai pas avec patience, quoique tu en aies fait preuve, — mais enfin nous l'avons supporté.

Josép. Eh bien ?

Wern. Quelque chose de plus que nos souffrances extérieures (quoiqu'elles fussent suffisantes pour déchirer nos âmes) vient souvent me torturer, et maintenant plus que jamais. Sans cette maladie malencontreuse qui m'a saisi sur cette frontière inculte, qui a épuisé tout à la fois mes forces et mes ressources, et qui nous laisse... — Non, c'est plus que je n'en puis supporter ! — Sans cette circonstance j'aurais été heureux, ainsi que toi. — J'aurais soutenu la splendeur de mon rang, — l'honneur de mon nom, — du nom de mon père, — et surtout...

Josép. (*l'interrompant*). Mon fils, — notre fils, — notre Ulric, depuis longtemps absent, eût été de nouveau pressé dans mes bras, et sa présence eût rassasié de joie le cœur de sa mère. Voilà douze ans ! il n'en avait alors que huit². — Il était beau, il doit l'être encore, mon Ulric, mon fils adoré !

⁴ *Werner* — nous voulons dire *Krutzner*, — est admirablement peint ; qui ne reconnaît en lui le type d'un caractère trop commun, malheureusement : l'homme d'un talent brillant, d'un esprit ardent, allié de puissants amis, plein d'avenir, qui, après s'être livré à toutes ses fantaisies, avoir vécu uniquement pour lui-même, trouve enfin un revers et tombe en proie à d'auteurs regrets, qui ne sont cependant pas un repentir sincère ? Toutes les faiblesses du caractère de *Krutzner* sont encore plus frappantes dans le drame de *Werner*. S'il est moins criminel, en revanche il est plus faible et sa conduite dépend davantage du hasard ; son remords d'avoir volé un rouleau d'or à un homme qui voulait usurper ses biens et le jeter en prison est peut-être exagéré, et quoique l'horreur qu'il éprouve en apprenant la mort de Stralenheim soit naturelle, elle ne peut détruire la joie qu'il doit éprouver d'être délivré de son ennemi et rendu à la richesse. — « Si ses malheurs paraissent trop grands pour la foule, » dit son biographe, « rappelons-nous combien il lui aurait été facile de les éviter en restant fidèle à ses devoirs à une époque antérieure de sa vie. » C'est là la morale du drame, mais

elle n'est que faiblement indiquée dans le drame de lord Byron : *Werner* est plutôt la victime de ce qu'on pourrait appeler le hasard. Lord Byron n'a pas senti la grandeur naturelle de ce caractère. *Revue électrique*.

² Le sujet de *Werner*, qui est plein de ressources et de mouvement, a été mal dit et alambiqué par lord Byron. La structure générale de la pièce, considérée sous le rapport dramatique, est d'une simplicité ridicule. Prenez pour exemple la première scène entre Werner et sa femme ; l'auteur a recouru à ce vieil expédient de deux personnages se racontant réciproquement des événements qui doivent leur être tellement familiers qu'il n'y a aucun prétexte pour qu'ils y reviennent ainsi en détail dans la conversation. Nous pensions que la plume de la critique avait tellement ridiculisé ce moyen dramatique que personne n'oserait désormais l'employer. Lord Byron aurait pu tout aussi bien faire apparaître un dieu ou un génie pour réciter le prologue, comme le pratiquaient les anciens, ou adopter le plan de *Térence*, qui faisait paraître quelque Sosie ou quelque malheureux Darius pour prévenir le public des intentions de l'auteur. Werner

Wern. J'ai été souvent poursuivi par la fortune ; elle vient de m'atteindre dans un lieu où je ne puis plus faire de résistance, où je suis malade, pauvre et seul.

Josép. Seul ! mon cher époux ?

Wern. Ou pire encore, — enveloppant tout ce que j'aime dans mon infortune actuelle, plus cruelle qu'un isolement complet. *Seul* je serais mort, et tout eût été fini pour moi dans un tombeau sans nom.

Josép. Et je ne t'aurais pas survécu ; mais, je t'en conjure, rassure-toi ! Nous avons lutté longtemps, et ceux qui sont aux prises avec la fortune finissent par triompher d'elle ou par la fatiguer ; ou ils arrivent au but, ou ils cessent de ressentir leurs maux. Console-toi, — nous retrouverons notre enfant.

Wern. Nous étions à la veille de le retrouver, et de nous voir indemnisés de toutes nos souffrances passées ; — et nous voir ainsi déçus !

Josép. Nous ne sommes pas déçus.

Wern. Ne sommes-nous pas sans argent ?

Josép. Nous n'avons jamais été riches.

Wern. J'étais né pour la richesse, le rang, le pouvoir ; je les ai goûtés, je les ai aimés ; hélas ! j'en ai abusé et les ai perdus par le courroux de mon père dans ma jeunesse extravagante ; mais cet abus a été expié par de longues souffrances. La mort de mon père m'ouvrait de nouveau une voie libre, semée toutefois de périls. Le parent, l'être froid et rampant, qui a si longtemps tenu ses yeux fixés sur moi, comme le serpent sur l'oiseau à qui la frayeur fait battre des ailes, m'aura devancé, se sera approprié mes droits, et ses usurpations lui auront procuré la fortune et le rang des princes.

Josép. Qui sait ? notre fils est revenu peut-être auprès de son aïeul, et a revendiqué ses droits.

Wern. Vain espoir ! depuis son étrange disparition de la maison de mon père, comme s'il eût voulu hériter de mes fautes, on n'a eu de lui aucune nouvelle. Je l'avais quitté, en le laissant chez son aïeul, sur la promesse de ce dernier que sa colère ne s'étendrait pas jusqu'à la troisième génération ; mais on dirait que le ciel réclame son inflexible prérogative, et veut, dans la personne de mon fils, visiter les fautes et les erreurs de son père.

Josép. J'ai meilleur espoir. Jusqu'à présent, du moins, nous avons trompé les poursuites de Strahlenheim.

Wern. Nous l'aurions pu sans cette fatale indisposition, plus funeste qu'une maladie mortelle ; car si elle n'ôte pas la vie, elle nous ôte tout ce qui en fait la consolation ; en ce moment même, il me semble que je suis entouré de toutes parts des pièges de ce démon avare ; — qui sait s'il n'a pas jusqu'ici suivi notre piste ?

Josép. Il ne connaît pas ta personne, et nous avons laissé à Hambourg les espions qu'il avait si longtemps attachés à nos pas. Notre voyage inattendu et ton chan-

gement de nom rendent toute découverte impossible ; on ne nous croit ici que ce que nous semblons.

Wern. Ce que nous semblons ! ce que nous sommes : — des mendiants malades, sans espoir même à nos propres yeux. — Ha ! ha !

Josép. Hélas ! quel rire amer !

Wern. qui devinerait, sous cet extérieur, l'âme fière du rejeton d'une illustre race ? qui, sous cet habit, l'héritier d'un domaine de prince ? qui, dans cet œil éteint et morne, l'orgueil du rang et de la naissance ? et, sous ce front hâve, ce visage creusé par la faim, le seigneur de ces châteaux où mille vassaux trouvent chaque jour une table abondante ?

Josép. Tu ne t'occupais pas de ces choses mondaines ; mon *Werner*, quand tu daignas choisir pour ton épouse la fille étrangère d'un exilé errant.

Wern. La fille d'un exilé était un parti sortable pour le fils d'un proscrit ; mais j'espérais encore l'élever au rang pour lequel nous étions nés tous deux. La maison de ton père était illustre, quoique déchue de sa splendeur, et sa noblesse pouvait rivaliser avec la nôtre.

Josép. Ton père ne pensait point ainsi, quoiqu'il sût que nous étions nobles ; mais si mon seul titre auprès de toi eût été ma naissance, elle n'eût été à mes yeux que ce qu'elle est.

Wern. Et qu'est-elle donc à tes yeux ?

Josép. Tout ce qu'elle nous a valu : — rien.

Wern. Comment, — rien ?

Josép. Ou pire encore ; car dès l'origine elle a été un cancer dans ton cœur ; sans elle nous aurions supporté gaiement notre pauvreté, comme des millions de mortels la supportent ; sans ces fantômes de tes ancêtres féodaux, tu aurais pu gagner ton pain comme tant d'autres ; ou si cette nécessité l'eût semblé trop dégradante, tu aurais essayé, par le commerce et par d'autres occupations civiles, à réparer les torts de la fortune.

Wern. (avec ironie). Je serais devenu un bon bourgeois anséatique ? Excellent !

Josép. Quoi que tu aies pu être, tu es pour moi ce qu'aucun état humble ou élevé ne saurait jamais changer : le premier choix de mon cœur, — qui t'a choisi sans connaître ta naissance, tes espérances, ton orgueil ; sans connaître de toi autre chose que tes douleurs ; tant qu'elles dureront laisse-moi les consoler ou les partager ; quand elles finiront, que les miennes finissent avec elles ou avec toi.

Wern. Mon bon ange ! telle je t'ai toujours trouvée ! Cet emportement, ou plutôt cette faiblesse de mon caractère, ne fit jamais naître en moi une pensée injurieuse pour toi ou pour les tiens. Tu n'as point entravé ma fortune : ma propre nature, quand j'étais jeune, était suffisante pour me faire perdre un empire, si un empire eût été mon héritage ; mais maintenant, châtié, dompté, épuisé et instruit à me connaître... — perdre tout cela pour notre fils et pour toi !

apprend avec un imperturbable sang-froid à sa femme, qu'il a épousée il y a vingt ans, que son père l'a déshérité, qu'ils ont eu un fils qu'ils n'ont pas vu depuis douze ans, que son véritable

nom n'est pas *Werner*, et mille autres choses qui lui doivent être aussi inconnues. Docteur MAGINN.

Crois-moi, lorsque dans mon vingt-deuxième printemps, mon père m'interdit sa maison, à moi, le dernier rejeton de mille aïeux (car j'étais alors le dernier), j'éprouvai un choc moins douloureux qu'à voir, malgré leur innocence, mon enfant et la mère de mon enfant enveloppés dans la proscription que mes fautes ont méritée; et, cependant, alors mes passions étaient toutes des serpents vivants, enlacés autour de toi comme ceux de la Gorgone.

On entend frapper à la porte.

Josép. Écoute!

Wern. On frappe!

Josép. Qui peut venir à cette heure? Nous recevons peu de visites.

Wern. La pauvreté n'en reçoit jamais qui ne la rendent plus pauvre encore. Eh bien! je suis préparé.

Werner met la main dans son sein, comme pour y chercher une arme.

Josép. Oh! ne prends donc pas cet air. Je vais ouvrir; ce ne peut être quelque chose d'important dans ce lieu retiré, dans cette contrée inculte: — le désert met l'homme à l'abri de l'homme.

Elle va à la porte et ouvre.

IDENSTEIN ¹ entre.

Idenst. Bonne nuit à ma belle hôtesse, et au digne, — comment vous nommez-vous, mon ami?

Wern. Ne craignez-vous pas de le demander?

Idenst. Craindre? parbleu! je crains en effet. On dirait, à vous voir, que je demande quelque chose de mieux que votre nom.

Wern. De mieux, monsieur!

Idenst. De mieux ou de pire, comme le mariage; que dirai-je de plus? Voilà un mois que vous logez dans le palais du prince. — Il est vrai que depuis douze ans son altesse l'a abandonné aux revenants et aux rats; — mais, enfin, c'est un palais. — Je dis que voilà un mois que vous logez chez nous, et cependant nous ne savons pas encore votre nom.

Wern. Mon nom est Werner.

Idenst. Un beau nom, ma foi! aussi beau qu'on en vit jamais figurer sur l'enseigne d'un boutiquier. J'ai, au lazaret de Hambourg, un cousin dont la femme portait ce nom-là. C'est un officier de santé; aide chirurgien, il espère devenir chirurgien un jour, et il a fait des miracles dans sa profession. Vous êtes peut-être allié de mon parent?

Wern. De votre parent?

Josép. Oui, nous sommes parents éloignés. (*Bas à Werner.*) Ne pouvez-vous vous accommoder à l'humeur de cet ennuyeux bavard, jusqu'à ce que nous sachions ce qu'il nous veut?

Idenst. J'en suis vraiment charmé; je m'en doutais, j'avais quelque chose dans le cœur qui me le disait: — c'est que, voyez-vous, cousin, le sang ce n'est pas de l'eau; et, à propos d'eau, ayons du vin, et buvons à notre plus ample connaissance; les parents doivent être amis.

Wern. Vous paraissez avoir déjà assez bu; et quand cela ne serait pas, je n'ai pas de vin à vous offrir, à moins que ce ne soit le vôtre; mais vous le savez ou devriez le savoir: vous voyez que je suis pauvre et malade, et vous ne voulez pas voir que je désire être seul; mais, au fait, quel motif vous amène?

Idenst. Quel motif pourrait m'amener?

Wern. Je ne sais, quoique je devine ce qui pourra vous faire sortir.

Josép. (*à part.*) Patience, cher Werner.

Idenst. Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé?

Josép. Comment le saurions-nous?

Idenst. La rivière a débordé.

Josép. Hélas! pour notre malheur, nous le savons depuis cinq jours, puisque c'est le motif qui nous retient ici.

Idenst. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'un grand personnage qui a voulu traverser, malgré le courant et les représentations de trois postillons, s'est noyé au-dessous du gué, avec cinq chevaux de poste, un singe, un caniche et un valet.

Josép. Pauvres créatures! en êtes-vous bien sûr?

Idenst. Oui, du singe, du valet et des chevaux; mais jusqu'à présent on ignore encore si Son Excellence a péri ou non; ces nobles sont durs en diable à noyer, comme il convient à des hommes en place; mais ce qui est certain, c'est qu'il a avalé l'eau de l'Oder en assez grande quantité pour faire crever deux paysans: en ce moment un Saxon et un voyageur hongrois qui, au péril de leur vie, l'ont arraché au gouffre des eaux, ont envoyé demander pour lui un logement ou un tombeau, selon que l'individu sera mort ou vivant.

Josép. Et où le recevrez-vous? Ici, j'espère; si nous pouvons vous êtes utiles, — vous n'avez qu'à parler.

Idenst. Ici? non! mais dans l'appartement même du prince, comme il convient à un hôte illustre; — les pièces sont humides, sans doute, n'ayant pas été habitées depuis douze ans; mais comme il vient d'un endroit beaucoup plus humide encore, il n'est pas probable qu'il s'y enrhumme, s'il est encore susceptible de s'enrhumer; — et, dans le cas contraire, il sera encore plus mal logé demain; en attendant, j'ai fait allumer du feu, et préparer tout ce qu'il faudrait au cas où il en réchapperait.

Josép. Le pauvre homme! j'espère de tout mon cœur qu'il se rétablira.

Wern. Intendant, avez-vous appris son nom? (*À part à sa femme.*) Ma Joséphine, retire-toi; je vais sonder cet imbécile.

Joséphine sort.

Idenst. Son nom? mon Dieu, qui sait s'il a maintenant un nom? Il sera temps de le lui demander quand il sera en état de répondre, ou bien lorsqu'il faudra mettre le nom de son héritier dans son épitaphe. Tout à l'heure vous trouviez mauvais que je demandasse le nom des gens.

Wern. C'est vrai, vous parlez sagement.

¹ Le plus amusant personnage de tout ce lugubre drame est, sans contredit, M. Idenstein; c'est lui qui fait les plus beaux dis-

cours; on se demande seulement où il a pu é toute cette éloquence. *Recueil ecclésiastique.*

Gabor entre.

*Gab*¹. Si je suis importun, je demande mille pardons.

Idenst. Oh ! nullement ! vous êtes dans le palais ; cet homme est étranger comme vous ; je vous prie de ne pas vous gêner ; mais où est Son Excellence, et comment se porte-t-elle ?

Gab. Son Excellence est trempée et fatiguée, mais hors de danger : elle s'est arrêtée pour changer de vêtement, dans une chaumière où j'ai moi-même quitté les miens pour ceux-ci ; elle est presque entièrement remise de son bain, et sera bientôt ici.

Idenst. Holà ! oh ! qu'on se dépêche ! Ici, Hermán, Weillburg, Pierre, Conrad !

Entrent divers valets auxquels Idenstein donne des ordres.

Un noble couche au palais cette nuit ; — ayez soin que tout soit en ordre dans la chambre damassée ; — entretenez le poêle. — J'irai moi-même au cellier, — et madame Idenstein (c'est mon épouse, étranger) fournira le linge de lit ; car, à dire vrai, c'est un article merveilleusement rare dans l'enceinte de ce palais, depuis une douzaine d'années que son Altesse l'a quitté. Et puis, son Excellence soupera sans doute ?

Gab. Ma foi ! je ne saurais dire ; je pense que son oreiller lui plaira mieux que la table, après le plongeon qu'il a fait dans la rivière ; mais pour que vos provisions ne se perdent pas, je me propose de souper moi-même, et j'ai là dehors un ami qui fera honneur à votre repas avec tout l'appétit d'un voyageur.

Idenst. Mais êtes-vous sûr que son Excellence... — quel est son nom ?

Gab. Je n'en sais rien.

Idenst. Et cependant vous lui avez sauvé la vie.

Gab. J'ai aidé en cela mon ami.

Idenst. Voilà qui est étrange ! sauver la vie à un homme qu'on ne connaît pas !

Gab. Il n'y a rien là d'étrange ; car il est des gens que je connais si bien que je ne me donnerais pas cette peine-là pour eux.

Idenst. Dites-moi, mon ami, qui êtes-vous ?

Gab. Ma famille est hongroise.

Idenst. Et vous l'appellez ?

Gab. Peu importe.

Idenst. (A part). Je crois que tout le monde s'est fait anonyme ; personne ne se soucie de me dire son nom. (à Gabor) Dites-moi, je vous prie, Son Excellence a-t-elle une suite nombreuse ?

Gab. Suffisamment nombreuse.

Idenst. Quel est le nombre de ses gens ?

Gab. Je ne les ai pas comptés. C'est le hasard qui nous a amenés justement à temps pour retirer Son Excellence par la portière de son carrosse.

Idenst. Oh ! que ne donnerais-je pas pour sauver un grand personnage ! — Sans doute, vous aurez pour récompense une jolie somme ?

Gab. Peut-être.

Idenst. A combien croyez-vous pouvoir l'évaluer ?

Gab. Je ne me suis pas encore mis aux enchères ; en attendant, ma meilleure récompense serait un verre de votre Hockheimer. — un verre orné de riches grappes et de devises à Bacchus, plein jusqu'au bord du vin le plus vieux de votre cellier ; en retour de quoi, au cas où vous seriez en danger de vous noyer, genre de mort qui très-probablement ne sera pas le vôtre, je vous promets de vous sauver pour rien. Vite, mon ami, et songez que pour chaque rasade que je sablerai, une vague de moins coulera sur votre tête.

Idenst. (à part). Je n'aime guère cet homme-là. Il semble discret et bref, deux qualités qui ne me conviennent pas du tout ; toutefois il aura du vin ; si cela ne le déboutonne pas, la curiosité ne me permettra pas de dormir de la nuit.

Idenstein sort.

Gab. (à Werner). Ce maître de cérémonies est l'intendant du palais, je présume. L'édifice est beau, mais délabré.

Wern. L'appartement destiné à celui que vous avez sauvé est mieux disposé que celui-ci pour recevoir un malade.

Gab. Je m'étonne que vous ne l'occupiez pas ; car vous paraissez être d'une santé délicate.

Wern. (brusquement). Monsieur !

Gab. Veuillez m'excuser. Ai-je dit quelque chose qui vous offense ?

Wern. Rien, mais nous sommes étrangers l'un à l'autre.

Gab. C'est justement pour cela que nous devons faire connaissance. Il me semble avoir entendu dire à notre hôte affairé que vous étiez ici passagèrement, par le hasard, comme moi et mes compagnons.

Wern. C'est vrai.

Gab. Or donc, comme nous ne nous sommes jamais vus et qu'il est probable que nous ne nous reverrons jamais, je m'étais proposé d'égayer un peu, pour moi du moins, ce vieux donjon-ci, en vous demandant de partager notre repas.

Wern. Veuillez m'excuser ; ma santé...

Gab. Comme il vous plaira. J'ai été soldat, et peut-être ai-je des manières un peu brusques.

Wern. J'ai servi également, et je sais reconnaître l'accueil d'un soldat.

Gab. Dans quelle arme ? au service impérial ?

Wern. (d'abord rapidement, puis s'interrompant). J'ai commandé, — non, c'est-à-dire j'ai servi ; mais il y a de cela bien des années, à l'époque où la Bohême prit pour la première fois les armes contre l'Autriche.

Gab. Tout cela est fini maintenant, et la paix a obligé des milliers de cœurs vaillants à chercher tant

¹ Le drame a plusieurs défauts de communs avec la nouvelle dont il est tiré. Gabor est un personnage inexplicable ; il est toujours sur le point de se montrer sous une face nouvelle et inconnue ; une sorte d'horreur mystérieuse entoure ce personnage insaisissable : c'est ainsi que le peint le romancier. Dans le drame,

c'est un soldat de fortune, sentimental, fantasque et plein d'audace, qui paraît, puis disparaît, sans que l'on sache pourquoi, et finit comme un véritable mercenaire. Ce personnage est une véritable chute. *Revue éclectique*.

bien que mal des moyens d'existence; et, à dire vrai, quelques-uns prennent pour cela la voie la plus courte.

Wern. Quelle est-elle?

Gab. La première qui se présente à eux. Toute la Silésie et les forêts de la Lusace sont occupées par des bandes d'anciens soldats, qui prélèvent sur le pays les frais de leur entretien : les châtelains sont obligés de rester dans leurs châteaux ; — hors de là, la route n'est pas sûre pour le riche comte ou le fier baron en voyage. Ce qui me console, c'est qu'en quelque endroit que j'aie, je n'ai pas grand-chose à perdre.

Wern. Et moi, rien.

Gab. C'est encore plus dur. Vous avez été soldat, dites-vous?

Wern. Je l'ai été.

Gab. Vous en avez encore la mine. Tous les soldats sont ou doivent être camarades, lors même qu'ils sont ennemis. Quand nos épées sont tirées, il faut qu'elles se croisent, et que nos mousquets soient pointés les uns contre les autres ; mais quand une trêve, une paix, ou n'importe quoi, fait rentrer l'acier dans le fourreau et laisse dormir l'étincelle qui doit allumer la mèche, alors nous sommes frères. Vous êtes pauvre et malade, je ne suis pas riche, mais je me porte bien ; je puis me passer de bien des choses ; vous paraîsez manquer de ceci (*il tire sa lourse*) : voulez-vous partager?

Wern. Qui a pu vous faire croire que j'étais réduit à mendier?

Gab. Vous-même, en me disant en temps de paix que vous étiez soldat.

Wern. (*le regardant d'un air de méfiance*). Vous ne me connaissez pas.

Gab. Je ne connais personne, pas même moi : comment connaîtrais-je quelqu'un que je ne vois que depuis une demi-heure?

Wern. Monsieur, je vous remercie. Votre offre serait généreuse si elle s'adressait à un ami ; faite à un étranger, à un inconnu, elle est pleine de bienveillance, quoique un peu imprudente ; mais je ne vous en remercie pas moins. Je suis indigent sans l'être de profession, et quand j'aurai un service de ce genre à demander, je m'adresserai à celui qui a été le premier à m'offrir ce que peu de gens obtiennent, même en le demandant. Veuillez m'excuser. *Werner sort.*

Gab. (*seul*). Il m'a l'air d'un bon enfant, quoique usé, comme la plupart des bons enfants, par la peine ou le plaisir, qui se disputent avant le temps les lambeaux de notre vie, je ne sais laquelle de ces deux causes agit le plus promptement. Quoi qu'il en soit, cet homme me semble avoir connu des jours meilleurs, et n'est-ce point le cas de quiconque a vu le jour d'hier ? Mais voici notre sage intendant avec le vin : en faveur de la coupe, je supporterai l'échanson.

Entre *Idenstein*.

Idenst. Le voilà le supernaculum ! il a vingt ans comme un jour.

Gab. C'est l'âge des jeunes femmes et du vieux vin ; et c'est grand dommage que de ces deux choses excellentes, l'une s'améliore par les années, et l'autre

se détériore. Remplissez jusqu'aux bords. — Je bois à notre hôtesse ! — à votre belle épouse !

Il prend le verre.

Idenst. Belle ! — fort bien ; j'espère que vous vous connaissez en vin comme en beauté ; néanmoins je vous ferai raison.

Gab. La femme charmante que j'ai rencontrée dans la salle voisine, et qui m'a rendu mon salut avec un air, un port, des yeux, qui auraient fait honneur à ce palais dans ses jours les plus brillants, bien que sa mise fût adaptée à l'état actuel de délabrement de cette demeure, — cette femme n'est-elle pas votre épouse ?

Idenst. Je voudrais bien qu'elle le fût ! mais vous vous méprenez : c'est la femme de l'étranger.

Gab. A la voir on la prendrait pour celle d'un prince ; bien que le temps ait déjà marché pour elle, elle conserve encore beaucoup de beauté et de majesté.

Idenst. Et c'est plus que je ne puis dire de madame *Idenstein*, du moins pour la beauté ; quant à la majesté, elle a quelques-uns de ses attributs dont elle pourrait bien se passer ; — mais peu importe !

Gab. Cela m'est égal. Mais qui peut être cet étranger ? Son air a quelque chose de supérieur à sa position apparente.

Idenst. En cela nous différons. Il est pauvre comme *Job*, et pas tout à fait aussi patient ; mais j'ignore ce qu'il peut être, et je ne connais de lui que son nom ; encore ne l'ai-je appris que ce soir.

Gab. Mais comment est-il venu ici ?

Idenst. Dans une vieille et misérable calèche, il y a environ un mois ; à peine arrivé, il est tombé malade, et s'est vu à deux doigts de la mort ; il aurait dû mourir.

Gab. Voilà une sensibilité véritable ! — Mais pourquoi ?

Idenst. Qu'est-ce que la vie quand on n'a pas de quoi vivre ? Il est sans le sou.

Gab. En tout cas, je m'étonne qu'un homme comme vous, qui paraîsez donc d'une si rare prudence, ait pu recevoir dans cette noble résidence des hôtes réduits à un tel dénûment.

Idenst. C'est vrai ; mais la pitié, vous le savez, entraîne le cœur à faire ces folies ; et puis il faut dire aussi qu'ils avaient à cette époque certains objets de prix qui les ont fait vivre jusqu'au moment actuel ; j'ai donc pensé qu'ils pouvaient loger ici tout aussi bien qu'à la petite taverne, et j'ai mis à leur disposition quelques-unes des chambres les plus délabrées. Ils ont servi à les aérer, aussi longtemps, du moins, qu'ils ont pu payer leur bois.

Gab. Pauvres gens !

Idenst. Oui, excessivement pauvres.

Gab. Et toutefois peu faits à la pauvreté, si je ne me trompe. Où allaient-ils ?

Idenst. Oh ! Dieu le sait ; peut-être au ciel. Il y a quelques jours, c'était pour *Werner* le voyage le plus probable.

Gab. *Werner* ! j'ai entendu ce nom-là ; mais c'est peut-être un nom supposé.

Idenst. Vraisemblablement ! Mais, écoutez ! on en-

tend un bruit de roues et de voix, et j'aperçois la lumière des torches. Aussi sûr qu'il y a une destinée, Son Excellence est arrivée. Il faut que je me rende à mon poste; ne vous joindrez-vous point à moi pour l'aider à descendre de voiture, et lui présenter à la porte vos humbles devoirs?

Gab. Je l'ai retiré de son carrosse dans un moment où il aurait donné sa baronnie ou son comté pour éloigner les flots qui le suffoquaient. Il a maintenant assez de valets : tantôt ils se tenaient à l'écart, secouant sur la rive leurs oreilles trempées, hurlant tous : *Au secours !* et n'en offrant aucun ; quant aux *devoirs* dont vous parlez, — j'ai fait le mien *alors*, faites le *vôtre* maintenant. Partez et amenez-nous Son Excellence, en l'accompagnant de vos salutations rampantes !

Idenst. Moi ramper ! — Mais je perdrais l'occasion... — Au diable ! il sera ici avant que je sois *là-bas*.

Idenstein sort à la hâte. — *Werner* rentre.

Wern. (*à part*). J'ai entendu un bruit de carrosse et de voix ; comme tous les bruits me troublent ! (*Apercevant Gabor.*) Encore ici ! ne serait-ce pas un espion de mon persécuteur ? l'offre qu'il m'a faite si subitement, à moi inconnu, n'annonçait-elle pas un secret ennemi ? Les amis ont moins d'empressement sur ce chapitre.

Gab. Monsieur, vous semblez rêveur ; et cependant le moment n'est pas propice à la méditation. Ces vieux murs seront bientôt bruyants. Ici vient d'arriver le baron, comte (ou quel que puisse être ce noble à demi noyé), à qui le village et ses pauvres habitants montrent plus de respect que n'en ont témoigné les éléments.

Idenst. (*en dehors*). Par ici ! — par ici, Excellence ! — prenez garde ! l'escalier est un peu obscur et tant soit peu délabré ; mais si nous avions attendu un hôte aussi important... — Veuillez prendre mon bras, monseigneur.

Stralenheim entre avec *Idenstein* et des domestiques ; les uns font partie de sa suite, les autres appartiennent au domaine dont *Idenstein* est l'intendant.

Stral. Je me reposerai ici un moment.

Idenst. (*aux domestiques*). Holà ! une chaise !

Stralenheim s'assied.

Wern. (*à part*). C'est lui !

Stral. Je suis mieux maintenant. Qui sont ces étrangers ?

Idenst. Avec votre permission, Monseigneur, il en est un qui prétend ne pas vous être étranger.

Wern. (*haut et brusquement*). Qui dit cela ?

Tout le monde le regarde avec surprise.

Idenst. Mais personne ne vous parle, ni ne parle de vous ! Voici quelqu'un que Son Excellence daignera sans doute reconnaître. (*Il montre Gabor.*)

Gab. Je ne veux point importuner sa noble mémoire.

Stral. Je pense que c'est l'un des étrangers à qui je dois mon salut. (*Montrant Werner.*) N'est-ce point là l'autre ? L'état où j'étais quand on est venu à mon secours doit excuser la difficulté que j'éprouve à reconnaître ceux à qui je suis si redevable.

Idenst. Lui ! non ! Monseigneur, il a plus besoin

de secours qu'il n'est capable d'en donner : c'est un pauvre voyageur harassé et malade ; il a récemment quitté le lit qu'il a cru un moment ne devoir plus quitter.

Stral. Il me semblait qu'ils étaient deux.

Gab. Nous étions deux, en effet ; mais dans le service rendu à Votre Seigneurie, un seul, et il est absent, a véritablement contribué à vous secourir, sa bonne étoile a voulu qu'il fût le premier. Mon bon vouloir ne le cédait pas au sien ; mais sa force et sa jeunesse m'ont devancé ; ne perdez donc point vos remerciements avec moi. Je me trouve heureux d'avoir été le second d'un principal plus important que moi.

Stral. Où est-il ?

Un Domestique. Monseigneur, il est resté dans la cabane où Votre Excellence s'est reposée une heure, et il a dit qu'il serait ici demain.

Stral. Jusque-là, je ne puis offrir que des remerciements ; mais alors...

Gab. Je n'en demande pas davantage, et c'est à peine si j'en mérite autant. Mon camarade parlera pour lui.

Stral. (*à part, après avoir fixé ses regards sur Werner*). Cela ne se peut ! et cependant il faut avoir l'œil sur lui. Il y a vingt ans que je ne l'ai vu ; et quoique mes agents ne l'aient point perdu de vue, la prudence m'a fait un devoir de me tenir à distance, de peur de l'effrayer, et de lui faire soupçonner mes plans. Pourquoi faut-il que j'aie laissé à Hambourg ceux qui auraient pu me dire si c'est lui ou non ? Je devrais être déjà le propriétaire de Siégendorf, et j'étais parti à la hâte dans ce but ; mais les éléments eux-mêmes paraissent ligués contre moi, et ce débordement subit peut me retenir ici prisonnier jusqu'à ce que...

Il s'arrête, regarde *Werner*, puis continue.

Il faut surveiller cet homme. Si c'est lui, il est tellement changé, que son père lui-même, s'il sortait du tombeau, passerait près de lui sans le reconnaître. Il me faut de la prudence : une erreur gâterait tout.

Idenst. Votre Seigneurie semble rêveuse ; vous plairait-il de vous rendre à votre appartement ?

Stral. C'est la fatigue qui me donne cet air abattu et pensif. J'irai prendre du repos.

Idenst. La chambre du prince est prête, avec tous les meubles qui lui ont servi lors de son dernier séjour, et qui ont encore tout leur éclat. (*À part.*) Ils sont un peu délabrés et humides en diable, mais passables à la lumière ; et c'est bien assez pour ces nobles à vingt quartiers : celui qui les porte peut bien coucher aujourd'hui dans une demeure du genre de celle dans laquelle il doit un jour reposer à jamais.

Stral. (*se levant et se retournant vers Gabor*). Bonne nuit, braves gens ! Monsieur, j'espère qu demain vous me trouverez plus en état de reconnaître votre service. En attendant, je vous serais obligé de vouloir bien un instant me tenir compagnie dans ma chambre.

Gab. Je vous suis.

Stral. (*après avoir fait quelques pas, s'arrête et appelle Werner*). Mon ami !

Wern. Monsieur!

Idenst. Monsieur! Ah! mon Dieu! pourquoi ne dites-vous pas Monseigneur, ou Excellence? Veuillez, Monseigneur, excuser le manque d'éducation de ce pauvre homme : il n'est pas accoutumé à se trouver en semblable présence.

Stral (à *Idenstein*). Paix! intendant.

Idenst. Ah! je suis muet.

Stral (à *Werner*). Êtes-vous ici depuis longtemps?

Wern. Longtemps?

Stral. Je désirais une réponse et non un écho.

Wern. Vous pouvez demander l'un et l'autre à ces murs. Je n'ai pas l'habitude de répondre à ceux que je ne connais pas.

Stral. En vérité! vous pourriez néanmoins répondre poliment à une demande faite avec bienveillance.

Wern. Quand j'en aurai la conviction, j'y répondrai de même.

Stral. L'intendant m'a dit que vous aviez été retenu ici par votre maladie. — Si je pouvais vous être utile, — voyageant dans la même direction?

Wern. (brusquement). Je ne voyage pas dans la même direction.

Stral. Qu'en savez-vous? Vous ignorez quelle route je suis.

Wern. Je sais qu'il n'y a qu'un voyage où le riche et le pauvre suivent la même route. Vous vous êtes écarté de ce sentier redoutable il y a quelques heures, et moi il y a quelques jours : nous suivons donc deux routes opposées, quoique notre destination soit la même.

Stral. Votre langage est au-dessus de votre position.

Wern. (avec une ironie amère). Croyez-vous?

Stral. Ou du moins au-dessus de ce qu'annonce votre mise.

Wern. Il est heureux que je ne sois pas au-dessous, comme cela arrive parfois aux gens bien vêtus; mais enfin que me voulez-vous?

Stral. (surpris). Moi?

Wern. Oui, vous! Vous ne me connaissez pas et vous me questionnez; et vous vous étonnez que je ne vous réponde pas quand j'ignore quel est celui qui m'interroge. Expliquez ce que vous désirez de moi, et alors j'éclaircirai vos doutes et les miens.

Stral. Je ne savais pas que vous aviez des motifs pour vous tenir sur la réserve.

Wern. Bien des gens en ont; — n'en avez-vous pas vous-même?

Stral. Aucun qui puisse intéresser un étranger.

Wern. Pardonnez donc à cet humble étranger, à cet inconnu, s'il désire rester tel pour un homme qui ne peut rien avoir de commun avec lui.

Stral. Monsieur, mon dessein n'est pas de vous contrarier : quelque peu agréable que soit votre humeur, je ne voulais que vous rendre service; — mais, bonne nuit! Intendant, précédez-moi. (À *Gabor*.) Monsieur... m'accompagnez-vous?

Stralenheim sort avec ses domestiques, *Idenstein* et *Gabor*.

Wern. C'est lui! je suis pris dans les filets. Avant mon départ de Hambourg, Giulio, son dernier inten-

dant, m'informa qu'il avait obtenu un ordre de l'électeur de Brandebourg pour arrêter Kruitznier (tel était le nom que je portais) dès qu'il paraîtrait sur la frontière. Les privilèges de la ville libre ont sauvé ma liberté jusqu'à ce que je fusse sorti de ses murs. — Insensé que je fus de les quitter! Mais je croyais que cet humble costume, que cette route détournée, auraient trompé les limiers paresseux envoyés à ma poursuite; que faire? Il ne me connaît pas personnellement, et, moi-même, il m'a fallu les yeux de la crainte pour le reconnaître au bout de vingt ans; nous nous étions vus si rarement et si froidement dans notre jeunesse! Mais ceux qui l'entourent! Je comprends maintenant les avances de ce Hongrois, qui sans doute n'est qu'un instrument, qu'un espion de *Stralenheim*, chargé par lui de me sonder et de s'assurer de moi. Sans ressource, malade, pauvre; — retenu en outre par le fleuve débordé, barrière infranchissable même pour le riche aidé de tous les moyens que peut procurer l'or pour maîtriser le péril en exposant la vie des hommes, — quel espoir me reste? Il y a une heure, je croyais ma position désespérée, et maintenant elle est telle que le passé me semble un paradis : un jour de plus et je suis découvert! — à la veille de recouvrer mes honneurs, mes droits, mon héritage; quand il suffirait d'un peu d'or pour me sauver en favorisant ma fuite!

Idenstein entre en causant avec *Fritz*.

Fritz. Sur-le-champ.

Idenst. Je vous dis que c'est impossible.

Fritz. Toutefois il faut le tenter, et si un exprès échoue il faut en envoyer d'autres, jusqu'à ce qu'on reçoive la réponse du commandant de Francfort.

Idenst. Je ferai ce que je pourrai.

Fritz. Souvenez-vous de ne rien épargner; vous serez récompensé au décuple.

Idenst. Le baron repose-t-il?

Fritz. Il s'est jeté dans un grand fauteuil près du feu, où il sommeille; il a ordonné qu'on n'entrât pas avant onze heures; c'est alors qu'il se mettra au lit.

Idenst. Dans une heure d'ici j'aurai fait de mon mieux pour le servir.

Fritz. N'oubliez pas.

Fritz sort.

Idenst. Que le diable emporte ces grands personnages! Ils pensent que toutes choses ne sont faites que pour eux. Il me faut maintenant aller faire lever de dessus leurs grabats une demi-douzaine de vassaux grelottants, et les envoyer à Francfort en traversant la rivière au péril de leur vie. Il me semble que l'expérience qu'a faite le baron il y a quelques heures aurait dû lui inspirer quelque humanité envers ses semblables; mais non : « il le faut », et tout est dit. Quoi donc! êtes-vous ici, monsieur Werner?

Wern. Vous avez bientôt quitté votre noble hôte.

Idenst. Oui, il sommeille, et semble vouloir ne laisser dormir personne. Voilà un paquet pour le commandant de Francfort, qu'il me faut expédier à tous risques et coûte que coûte; mais je n'ai pas de temps à perdre; bonne nuit!

Idenstein sort.

Wern. « A Francfort! » Le nuage grossit! Oui,

« le commandant ! » Cela répond parfaitement aux démarches antérieures de ce démon calculateur à froid, qui s'interpose entre moi et la maison de mon père. Sans doute, il demande un détachement pour me faire conduire dans quelque forteresse secrète. — Ah ! plutôt...

Werner regarde autour de lui et saisit un couteau qu'il trouve sur une table, dans un coin.

Maintenant, du moins, je suis mon maître. Écoutez, on vient ! Qui sait si Stralenheim attendra même le semblant d'autorité dont il veut couvrir son usurpation ? Il est certain qu'il me soupçonne. Je suis seul, une suite nombreuse l'accompagne ; je suis faible, il est fort ; il a pour lui la richesse, le nombre, le rang, l'autorité ; moi, je suis sans nom, ou le mien ne peut qu'amener ma perte, jusqu'à ce que je sois sur mes domaines ; lui, il est fier de ses titres, qui exercent plus d'ascendant encore dans cette petite et obscure bourgade que partout ailleurs. Silence ! on approche encore. Pénétrons dans le secret passage qui communique avec le... — Non, le silence règne ; — mon imagination m'abusait ; — tout est calme comme dans l'intervalle redoutable qui s'écoule entre l'éclair et la foudre. — Je dois imposer silence à mon âme au milieu de ses périls ; cependant, retirons-nous pour m'assurer si le passage que j'ai découvert est resté inconnu : il me servira du moins de refuge pendant quelques heures.

Werner tire un panneau de boiserie, et sort en le fermant après lui.

GABOR et JOSÉPHINE entrent.

Gab. Où est votre mari ?

Josép. Je le croyais ici : il n'y a pas longtemps, je l'ai laissé dans cette chambre ; mais ces appartements ont de nombreuses issues, et il a peut-être accompagné l'intendant.

Gab. Le baron Stralenheim a beaucoup questionné l'intendant au sujet de votre mari, et, à vous parler franchement, je doute qu'il lui veuille du bien.

Josép. Hélas ! que peut-il y avoir de commun entre l'orgueilleux et opulent baron et l'inconnu Werner ?

Gab. C'est ce que vous savez mieux que moi.

Josép. Et d'ailleurs vous intéresseriez-vous en sa faveur plutôt qu'à celui dont vous avez sauvé les jours ?

Gab. J'ai contribué à le sauver quand il était en péril ; mais je ne me suis pas engagé à le servir dans des actes d'oppression. Je connais ces nobles et les mille moyens qu'ils ont de fouler le pauvre. J'en ai fait l'expérience, et mon indignation s'allume quand je les vois conspirer la ruine du faible : — c'est là mon seul motif.

Josép. Il ne serait pas facile de convaincre mon mari de vos bonnes intentions.

Gab. Est-il donc si soupçonneux ?

Josép. Il ne l'était pas autrefois ; mais le temps et le malheur l'ont fait ce que vous le voyez.

Gab. J'en suis fâché pour lui ; le soupçon est une pesante armure qui embarrasse celui qui la porte plus qu'elle ne le protège. Bonne nuit ! J'espère le revoir à la pointe du jour.

Gabor sort. — Idenstein rentre accompagné de quelques paysans ; Joséphine se retire à l'extrémité de la salle.

Le premier Paysan. Mais si je me noie ?

Idenst. Eh bien ! vous serez largement payé pour cela, et je ne doute pas que vous n'ayez souvent risqué beaucoup plus pour bien moins.

Second Paysan. Mais nos femmes et nos enfants ?

Idenst. Ne peuvent y perdre, et peut-être y gagnent-
ront.

Troisième Paysan. Je n'en ai point, et je tenterai l'aventure.

Idenst. C'est bien cela. Voilà un brave garçon, et digne de faire un soldat. Je vous ferai entrer dans les gardes du corps du prince si vous réussissez, et en outre vous aurez en bel or, bien luisant, deux thalers.

Le troisième Paysan. Pas davantage ?

Idenst. Fi de votre avarice ! Comment un vice si bas peut-il s'allier à tant d'ambition ? Je te dis, l'ami, que deux thalers subdivisés en petite monnaie constitueront un trésor. Est-ce que cinq cent mille héros ne risquent pas journellement leur vie et leur âme pour le dixième d'un thaler ? Quand as-tu possédé la moitié de cette somme ?

Le troisième Paysan. Jamais. — Néanmoins, il m'en faut trois.

Idenst. Ah ! tu oublies, coquin, de qui tu es né le vassal.

Troisième paysan. Du prince, et non de l'étranger.

Idenst. Maraude ! en l'absence du prince c'est moi qui suis le souverain ; et le baron est une de mes connaissances particulières, et même un peu mon parent. — « Cousin Idenstein, m'a-t-il dit, vous mettez en réquisition une douzaine de vilains. » Ainsi donc, vilains, en avant ! — marchez ! — marchez, vous dis-je ! et si un seul pli de ce paquet est mouillé par l'Oder, prenez-y garde ! pour chaque feuille de papier avarié, une de vos peaux sera convertie en parchemin sur un tambour, comme la peau de Ziska, afin de battre la générale contre tous les vassaux réfractaires qui ne peuvent pas faire l'impossible. — Partez, vers de terre !

Il sort en les chassant devant lui.

Josép. (s'avançant). Il me tarde de fuir le spectacle trop fréquent de cette tyrannie féodale exercée sur d'impuissantes victimes. Je ne puis rien pour elles ; je ne veux pas être témoin de leurs souffrances. Ici même, dans cette obscure localité, dans ce canton ignoré, on retrouve l'insolence de la richesse indigente contre de plus indigents qu'elle, l'orgueil de la servilité nobiliaire à l'égard d'une classe plus servile encore, le vice allié à la misère, l'opulence en haillons ! Quel état de choses ! Dans ma chère Toscane, ce pays qu'échauffe un doux soleil, nos nobles étaient citoyens et marchands, comme Cosme de Médicis. Nous avions nos maux ; mais ils ne ressemblaient pas à ceux-ci. La pauvreté n'excluait pas le bonheur dans nos vivantes et fécondes vallées ; un aliment y pendait à chaque brin d'herbe, et de chaque pampre coulait ce breuvage enchanteur qui réjouit le cœur de l'homme ; c'est là qu'un soleil bienfaisant, rarement voilé par les nuages, ou, lors-

qu'il l'est, laissant après lui sa chaleur, pour consoler de l'absence de ses rayons, rend les mortels plus heureux, sous le manteau léger ou la robe flottante, que les rois ne le sont sous leur pourpre splendide. Mais ici, les despotes du Nord paraissent vouloir imiter le vent glacial de leur climat; leur tyrannie pénétre jusque sous les haillons du vassal grelottant, pour lui torturer l'âme, comme les frimas lui torturent le corps! Et voilà les souverains parmi lesquels mon époux brûle de prendre place! Et telle est la force de son orgueil nobiliaire, — que vingt années de traitements tels que pas un père, dans une classe plus humble, n'eût eu le courage de les infliger à son fils, n'ont rien changé à sa nature primitive! mais moi, dont la naissance est noble aussi, j'ai reçu de la tendresse paternelle une leçon différente. O mon père! que ton âme, longtemps éprouvée ici-bas, et qui maintenant goûte dans le ciel le repos des élus, jette un regard sur nous et sur notre Ulric, ce fils dont nous appelons si impatientement le retour! J'aime mon fils comme tu m'as aimée! Mais que vois-je? Werner, est-ce toi? Est-il possible? En quel état te voilà!

Werner entre brusquement, un couteau à la main, par le panneau secret, qu'il ferme précipitamment après lui.

Wern. (*qui d'abord ne la reconnaît pas*). Je suis découvert! en ce cas, je poignarderai... — (*La reconnaissant*.) Ah! Joséphine! pourquoi ne reposes-tu pas?

Josép. Reposer! Mon Dieu! que signifie cela?

Wern. (*montrant un rouleau d'or*). Voilà de l'or, — cet or, Joséphine, nous délivrera de ce donjon détesté.

Josép. Comment l'as-tu acquis? — Ce couteau...

Wern. Il n'est pas teint de sang, — *pas encore!* partons; — rendons-nous à notre chambre.

Josép. Mais d'où viens-tu?

Wern. Ne me le demande pas! Mais songeons où nous irons. — Ceci, — ceci nous ouvrira un chemin. (*Montrant l'or*.) — Je les défie maintenant!

Josép. Je n'ose te croire coupable d'un acte déshonorant.

Wern. Déshonorant!

Josép. Je l'ai dit.

Wern. Éloignons-nous; c'est la dernière nuit, j'espère, que nous passerons ici.

Josép. J'espère que ce ne sera pas la pire.

Wern. Tu l'espères! moi j'en suis sûr. Mais allons à notre chambre.

Josép. Encore une question: — qu'as-tu fait?

Wern. (*d'un air farouche*). Je me suis abstenu de faire ce qui aurait tout terminé pour le mieux; n'y pensons pas! Partons!

Josép. Hélas! pourquoi faut-il que je doute de toi!

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

Une salle du même palais.

IDENSTEIN entre avec FRITZ et autres.

Idenst. La belle affaire! la jolie affaire! l'honnête

affaire! un baron volé dans le palais d'un prince! où jamais, jusqu'à ce jour, pareille chose n'était arrivée!

Fritz. Cela n'était guère possible, à moins que les rats ne dérobaient aux souris quelques lambeaux de tapisserie.

Idenst. Oh! faut-il que j'aie vécu pour être témoin d'un pareil jour! L'honneur de notre endroit est perdu à jamais.

Fritz. Fort bien; mais il s'agit maintenant de découvrir le coupable. Le baron est déterminé à ne pas perdre cette somme sans faire des recherches.

Idenst. Et moi aussi.

Fritz. Mais qui soupçonnez-vous?

Idenst. Qui je soupçonne? tout le monde au dehors, — au dedans, — en haut, — en bas... — Le ciel me soit en aide!

Fritz. La chambre n'a-t-elle pas d'autres entrées?

Idenst. Aucune autre.

Fritz. En êtes-vous sûr?

Idenst. Très-sûr. J'ai vécu et je suis ici depuis ma naissance, et s'il y en avait, je les aurais vues ou j'en aurais entendu parler.

Fritz. Alors ce doit être quelqu'un qui avait accès dans l'antichambre.

Idenst. Sans aucun doute.

Fritz. Ce nommé Werner est pauvre?

Idenst. Pauvre comme un cancre. Mais il est logé si loin dans l'autre aile, d'où il n'y a aucune communication avec la chambre du baron, que ce ne saurait être lui. En outre, je lui ai dit bonne nuit dans la grande salle qui est presque à un mille d'ici, et qui ne conduit qu'à son appartement; j'ai pris congé de lui à peu près au moment où ce vol, cet infâme larcin, paraît avoir été commis.

Fritz. Et cet autre, l'étranger?

Idenst. Le Hongrois?

Fritz. Celui qui a aidé à repêcher le baron dans l'Oder?

Idenst. Ce n'est pas impossible. Mais, à propos, — ne pourrait-ce pas être quelqu'un de vos gens?

Fritz. Comment? nous, Monsieur?

Idenst. Non, — j'en dis pas vous, mais quelque valet en sous-ordre. Vous dites que le baron dormait dans le fauteuil, — le fauteuil de velours, — dans sa robe de chambre brodée; devant lui était la table; sur la table un pupitre avec des lettres, des papiers et plusieurs rouleaux d'or, dont un seul a disparu; la porte n'était pas fermée au verrou, et l'accès en était facile.

Fritz. Mon bon monsieur, ne soyez pas si prompt; l'honneur du corps qui forme la suite du baron est irréprochable, depuis l'intendant jusqu'au marmiton, excepté dans les prévarications honnêtes et permises, comme dans les mémoires, les poids, les mesures, l'office, la cave, la sommiellerie, où chacun peut faire de petits profits; comme aussi dans les ports de lettres, la perception des fermages, les provisions, les pots-de-vin convenus avec les honnêtes marchands qui fournissent nos nobles maîtres; mais quant à ces petites filouteries, nous les méprisons comme les gages de bouche. Et puis, si l'un de nos gens avait fait la chose, il n'eût pas eu la simplicité de s'exposer à la

potence pour un seul rouleau ; il aurait fait rade sur le tout, et eût emporté jusqu'au pupitre s'il était portatif.

Idnst. Il y a de la justesse dans ce raisonnement.

Fritz. Non, monsieur, soyez-en persuadé, le coupable n'est pas parmi nous ; c'est quelque petit filou vulgaire, sans génie et sans art. Toute la question est de savoir qui a pu pénétrer dans la chambre, indépendamment du Hongrois et de vous.

Idnst. Vous ne me soupçonnez pas, sans doute ?

Fritz. Non, monsieur, j'honore trop vos talents...

Idnst. Et mes principes, j'espère ?

Fritz. Cela va sans dire. Mais, au fait, qu'y a-t-il à faire ?

Idnst. Rien ; — mais il y a beaucoup à dire. Nous offrirons une récompense ; nous remunerons ciel et terre ; nous informerons la police (quoiqu'il n'y en ait pas de plus rapprochée que celle de Francfort) ; nous poserons des affiches à la main (car nous n'avons pas d'imprimeur), et mon aide se chargera de les lire (car il n'y a guère ici que lui et moi qui sachions lire) ; nous enverrons des vilains pour déshabiller les mendiants et fouiller les poches vides ; nous ferons aussi arrêter tous les bohémiens, tous les gens sales et mal vêtus. Si nous ne mettons pas la main sur le coupable, nous ferons du moins des prisonniers ; et quant à l'or du baron, — si on ne le trouve pas, du moins il aura la grande satisfaction d'en dépenser deux fois la valeur pour évoquer l'ombre de ce rouleau. Voilà, j'espère, de l'alchimie pour les pertes de votre maître.

Fritz. Il en a trouvé une meilleure.

Idnst. Où ?

Fritz. Dans un immense héritage. Le comte Siégendorf, son parent éloigné, est mort près de Prague, dans son château ; et monseigneur va prendre possession de ses domaines.

Idnst. N'y avait-il pas un héritier ?

Fritz. Oh ! oui ; mais il y a longtemps qu'on l'a perdu de vue, et peut-être n'est-il plus de ce monde. C'était un enfant prodigne, éloigné depuis vingt ans de son père, qui a refusé de tuer pour lui le veau gras ; par conséquent, s'il vit encore, il faut qu'il se résigne à mâcher les écorces. Mais s'il venait à paraître, le baron trouverait le moyen de le faire taire : il est politique et a beaucoup d'influence dans certaines cours.

Idnst. C'est fort heureux.

Fritz. Il existe bien, il est vrai, un petit-fils que le feu comte avait retiré des mains de son fils, et élevé comme son héritier ; mais sa naissance est douteuse.

Idnst. Comment cela ?

Fritz. Son père avait contracté imprudemment un mariage d'amour, une sorte de mariage de la main gauche, avec la fille aux yeux noirs d'un exilé italien, noble aussi, dit-on, mais qui n'était point un parti digne d'une maison telle que celle des Siégendorf. Le

grand-père vit cette alliance avec déplaisir, et quoi qu'il eût pris le fils avec lui, il ne voulut jamais revoir ni le père ni la mère.

Idnst. Si le jeune homme est un garçon de courage, il peut encore faire valoir ses droits, et filer une trame que votre baron aura de la peine à débrouiller.

Fritz. Quant à du courage, il n'en manque pas : on dit qu'il offre un heureux mélange des qualités de son père et de son grand-père : — impétueux comme le premier, politique comme le second ; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il a disparu aussi, il y a quelques mois.

Idnst. Comment diable ?

Fritz. Tout juste. Ce ne peut être que le diable qui lui a mis dans la tête de partir dans un moment aussi critique, à la veille de la mort du vieillard dont son absence brisa le cœur.

Idnst. N'a-t-on assigné aucune cause à ce départ ?

Fritz. Un grand nombre, dont peut-être aucune n'est la véritable. Les uns ont dit qu'il était allé à la recherche de ses parents ; d'autres, qu'il a voulu s'affranchir de la contrainte que lui imposait le vieillard (mais cela n'est guère probable, car ce dernier en raffolait) ; un troisième prétendait qu'il avait été prendre du service dans les armées ; mais la paix ayant suivi de près son départ, il serait de retour si c'eût été là le motif réel de son absence ; un quatrième enfin conjecturait charitablement, vu qu'il y avait en lui quelque chose d'étrange et de mystérieux, que le jeune homme, dans la sauvage exubérance de sa nature, était allé joindre les bandes noires qui dévastent la Lusace, les montagnes de la Bohême et la Silésie, depuis que, dans ces dernières années, la guerre a fait place à un système de *condottieri* et de brigandage, chaque troupe ayant son chef, et chefs et soldats ligués contre le genre humain.

Idnst. Cela ne se peut : un jeune héritier, élevé dans le luxe et l'opulence, risquer sa vie et son honneur avec des soldats licenciés, des gens sans aveu !

Fritz. Le ciel sait ce qu'il en est ! mais il est des natures humaines si imbuës d'un goût farouche pour les entreprises hasardeuses, qu'elles cherchent le péril comme un plaisir. J'ai entendu dire que rien ne peut civiliser l'Indien ni apprivoiser le tigre, leur enfance fût-elle nourrie de lait et de miel. Après tout, vos Wallenstein, vos Tilly, vos Gustave, vos Bannier, vos Torstenson et vos Weimar n'étaient que des brigands sur une grande échelle ; maintenant qu'ils ne sont plus et que la paix est proclamée, ceux qui veulent se livrer au même passe-temps doivent agir pour leur compte. Voici venir le baron et l'étranger saxon qui a le plus contribué hier à le sauver, mais qui n'a quitté que ce matin la chaumière sur les rives de l'Oder.

Stralenheim entre avec Ulric ⁴.

⁴ Ce qui manque surtout à ces personnages, c'est l'originalité. Je ne veux point dire qu'ils aient été copiés (passez-moi le mot, car je n'aime point à dire volés) dans miss Lee ; ce serait de la stupidité, puisque lord Byron indique la source d'où il les a tirés : ce sont d'anciennes connaissances pour le Parnasse byronien.

Ulric, le personnage favori, n'est autre que le Giaour, Conrad, Lara, Alp, transformés en Bohémiens : *Celum, non animam mutant* ; c'est le même plat avec une nouvelle sauce. On sera surtout frappé de la ressemblance en le comparant à Lara. Tous les deux d'une naissance illustre, quittant mystérieusement leur

Stral. Généreux étranger, puisque vous refusez toute autre récompense que des remerciements insuffisants, vous me réduisez même à ne pouvoir vous payer ma dette en paroles; et vous me faites rougir de la stérilité de ma reconnaissance, dont l'expression est si peu de chose comparée à ce que votre courage bienveillant a fait en ma faveur.

Ulr. Ne parlons plus de cela, je vous prie

Stral. Mais ne puis-je vous servir? Vous êtes jeune, et votre nature est de celles qui produisent les héros; vous êtes bien fait, brave: les jours que je vous dois en sont la preuve; et sans doute avec des qualités aussi brillantes, vous affronteriez les périls de la guerre sur les pas de la gloire avec le même courage que vous avez déployé pour sauver un inconnu d'une mort imminente. Vous êtes né pour la carrière des armes. J'ai servi moi-même; j'ai un grade que je dois à ma naissance et à mes services; j'ai des amis qui seront les vôtres. Il est vrai que cet intervalle de paix est peu favorable à une pareille profession; mais l'inquiétude qui travaille les esprits ne permettra pas que cet état de choses soit de longue durée; après trente ans de combats, la paix n'est qu'une petite guerre dont chaque forêt est le théâtre; ce n'est véritablement qu'une trêve armée. La guerre reprendra ses droits; en attendant, vous pourrez obtenir un grade servant de point de départ à un autre plus élevé; et, par mon influence, vous ne sauriez manquer d'arriver aux plus hauts postes. Je parle du Brandebourg, où je suis en crédit auprès de l'électeur; en Bohême, je suis étranger comme vous, et c'est sur sa frontière que nous sommes en ce moment.

Ulr. Je suis Saxon, comme vous le voyez à mon costume, et naturellement je dois mes services à mon souverain. Si je décline votre offre, c'est avec le même sentiment qui vous l'a inspirée.

Stral. Comment donc! mais c'est une véritable usure! Je vous dois la vie, et vous me refusez le moyen d'acquitter l'intérêt de ma dette, pour accumuler sur moi de nouvelles obligations jusqu'à ce que j'en sois écrasé!

Ulr. Attendez, pour le dire, que j'en réclame le paiement.

Stral. Ainsi, monsieur, puisque vous ne voulez pas y consentir, — vous êtes de naissance noble?

Ulr. Je l'ai entendu dire à ma famille.

Stral. Vos actions le prouvent. Puis-je vous demander votre nom?

Ulr. Ulric.

Stral. Le nom de votre famille?

Ulr. Quand je m'en serai rendu digne, je vous répondrai.

Stral. (à part). C'est sans doute un Autrichien que la prudence oblige à cacher sa noblesse sur ces fron-

tières sauvages et dangereuses, où le nom de son pays est abhorré. (Haut à Fritz et à Idenstein.) Eh bien! messieurs, avez-vous réussi dans vos perquisitions?

Idenst. Passablement, Monseigneur.

Stral. Le voleur est donc pris?

Idenst. Mais — pas positivement

Stral. Ou, du moins, soupçonné?

Idenst. Ah! pour cela, oui, très-véritablement soupçonné.

Stral. Qui peut-il être?

Idenst. Ne pourriez-vous pas nous le dire, Monseigneur?

Stral. Comment le pourrais-je? j'étais endormi.

Idenst. Et moi aussi, ce qui fait que je n'en sais pas plus que Votre Excellence.

Stral. L'imbécile!

Idenst. Si votre Seigneurie, qui a été volée, ne reconnaît pas le voleur, comment moi, qui ne l'ai pas été, le distinguerais-je parmi tant de gens? permettez-moi de dire à Votre Excellence que rien ne peut faire reconnaître le voleur à la mine; il ressemble à tout le monde, et peut-être a-t-il encore meilleur visage que d'autres; ce n'est qu'à la harpe du tribunal et en prison que les gens avisés reconnaissent un criminel: que celui qui vous a volé y paraisse seulement, et je réponds que, coupable ou non, son visage le fera condamner.

Stral. (à Fritz). Dis-moi, Fritz, je te prie, ce qu'on a fait pour se mettre sur les traces du voleur.

Fritz. Ma foi, Monseigneur, on n'a guère fait jusqu'à présent que des conjectures.

Stral. Sans parler de la perte que, je l'avoue, m'affecte maintenant très-matériellement, je désirerais découvrir le coupable par des motifs d'intérêt public; car un voleur aussi adroit, capable de se faire jour parmi mes gens, de traverser un si grand nombre de chambres éclairées et habitées, d'arriver jusqu'à moi pendant mon sommeil, et de me dérober mon or sous mes yeux à peine fermés, un tel coquin aura bientôt dévalisé votre bourgade, monsieur l'intendant.

Idenst. C'est vrai, s'il y avait quelque chose à y prendre.

Ulr. De quoi s'agit-il?

Stral. Vous n'êtes venu nous joindre que ce matin, et vous ne savez pas encore qu'on m'a volé la nuit dernière.

Ulr. J'en ai entendu dire quelque chose en traversant le vestibule du palais, mais voilà tout.

Stral. C'est un étrange événement; l'intendant peut vous mettre au courant.

Idenst. Très-volontiers. Vous saurez donc...

Stral. (avec impatience). Différez votre histoire jusqu'à ce que vous soyez certain de la patience de votre auditeur.

patric, soupçonnés d'avoir été les chefs de hardis malfaiteurs, et revenant chez eux avec un train magnifique; tous deux accusés par le peuple, pendant leur longue absence, de crimes inconnus, et se défaisant de leurs rivaux par le moyen expéditif du meurtre; tous les deux braves, beaux parleurs, sourcils froncés, œil brillant, chevelure noire et le reste. Maintenant, dussé-je

passer pour un barbare, je dirai que je ne puis sympathiser avec de pareils caractères, et que, bien loin de me paraître des types sublimes, ils me paraissent des modèles de vulgarité. Il est facile de peindre le crime; mais il n'est point aussi aisé de lui donner les apparences de la vertu. Docteur MAGIN.

Idenst. Je ne puis m'en assurer qu'à l'épreuve. Vous saurez donc.....

Stral. (*l'interrompant et s'adressant à Ulric*). Voici l'affaire : j'étais endormi dans un fauteuil, ayant devant moi une table sur laquelle il y avait de l'or (en plus grande quantité que je n'en voudrais perdre); un coquin subtil est parvenu à se faire jour à travers mes domestiques et les gens du château, et m'a emporté cent ducats en or, que je ne serais pas fâché de retrouver : voilà tout. Comme je me sens encore faible, voudriez-vous, au service important que vous m'avez rendu hier, en ajouter un autre moins considérable, mais auquel je mets aussi du prix? c'est d'aider ces gens, qui me paraissent un peu tièdes, à recouvrer mon argent.

Ulric. Très-volontiers, et sans perdre de temps — (*À Idenstein.*) Venez avec moi, monsieur.

Idenst. On avance rarement les choses avec tant de hâte, et.....

Ulric. On les avance moins encore en ne bougeant pas; mais nous raisonnerons en marchant.

Idenst. Mais....

Ulric. Montrez-moi l'endroit, et je vous répondrai.

Fritz. J'irai avec vous, monsieur, avec la permission de Son Excellence...

Stral. Va, et emmène avec toi ce vieil âne.

Fritz. Partons!

Ulric. (*à Idenstein*). Viens, vieil oracle! explique-nous tes énigmes.

Il sort avec Idenstein et Fritz.

Stral. (*seul*). Voilà un jeune homme qui m'a l'air résolu, actif, belliqueux; il est beau comme Hercule avant qu'il eût entrepris le premier de ses travaux; quand il est en repos, son front révèle des pensées au-dessus de son âge, jusqu'à ce que son regard s'anime sous le regard qui l'interroge. Je voudrais me l'attacher; j'ai besoin de quelques esprits de cette trempe auprès de moi, car il faudra lutter pour obtenir cet héritage, et quoique je ne sois pas homme à céder sans combat, il en est de même de ceux qui s'interposent entre moi et l'objet de mes desirs. Le jeune homme, dit-on, est plein de cœur, mais dans un moment de caprice et de folie il a disparu, laissant à la fortune le soin d'appuyer ses droits : c'est bien. Le père, que je suis à la piste depuis quelques années, comme pourrait le faire un limier, sans jamais le voir, mais aussi sans jamais perdre sa trace, était parvenu à me mettre en défaut; mais *ici* je le tiens, et c'est mieux encore; ce doit être lui! Tout me le dit, et la voix des indifférents qui ignorent le motif de mes recherches me le confirme encore. — Oui, cet homme, son aspect, le mystère et l'époque de son arrivée, ce que l'intendant me dit (car je ne l'ai pas vue) de l'air de dignité et de l'aspect étranger de sa femme; l'antipathie qui s'est manifestée entre nous la première fois que nous nous sommes trouvés ensemble, comme le lion et le serpent reculent en présence l'un de l'autre, par un secret instinct qui leur dit qu'ils sont ennemis mortels, sans être destinés mutuellement à se servir de proie; tout, — tout m'affermir dans cette opinion. Quoi qu'il en soit, nous nous mesurerons.

Dans quelques heures, l'ordre arrivera de Francfort si le fleuve ne continue pas à monter (et le temps annonce qu'il ne tardera pas à baisser); je mettrai sa personne en sûreté dans une prison, où il fera connaître son état véritable et son nom, et lors même qu'il ne serait pas ce que je soupçonne, quel mal y aura-t-il après tout? Ce vol aussi (à part la perte réelle qui en résulte pour moi) est un incident heureux. Cet homme est pauvre, et par conséquent suspect; il est inconnu et nécessairement sans défense. — Il est vrai que nous n'avons pas de preuves de sa culpabilité; — mais quelles preuves a-t-il lui-même de son innocence? Si, sous d'autres rapports, c'était un homme indifférent pour moi, je soupçonnerais plutôt le Hongrois, qui a en lui quelque chose que je n'aime pas; d'ailleurs, à l'exception de l'intendant, des gens du prince et des miens, il est le seul qui ait eu accès dans mon appartement.

Gal or entre.

Ami, comment vous trouvez-vous?

Gab. Comme ceux qui se trouvent bien partout quand ils ont soupé et dormi, n'importe comment; — et vous, Monseigneur?

Stral. Chez moi, l'article du repos va mieux que celui de la bourse; mon auberge va probablement me coûter cher.

Gab. J'ai entendu parler de votre perte; mais c'est une bagatelle pour un homme de votre rang.

Stral. Vous penseriez autrement si vous étiez le perdant.

Gab. Je n'ai jamais eu à moi tant d'argent à la fois, et je ne puis, par conséquent, décider la question. Mais je vous cherchais. Vos courriers sont revenus sur leurs pas; — je les ai rencontrés en route.

Stral. Vous! Pourquoi?

Gab. A la pointe du jour, j'ai été voir où en était la baisse des eaux, impatient que j'étais de continuer mon voyage. Vos messagers se sont vus comme moi dans la nécessité d'attendre; et voyant qu'il n'y a pas de remède, je me résigne au bon plaisir du fleuve.

Stral. Que les vauriens ne sont-ils au fond de ses eaux! Pourquoi n'ont-ils pas du moins tenté le passage? je l'avais ordonné à tous risques.

Gab. Si vous aviez pu ordonner aux flots de l'Oder de s'entr'ouvrir, comme fit Moïse à la mer Rouge (qui n'était certainement pas plus rouge que les eaux gonflées du fleuve courroucé), et si l'Oder vous eût obéi, ils auraient pu tenter l'aventure.

Stral. Il faut que je voie cela : les maraudeurs! les esclaves! — mais ils me le paieront!

Stralenheim sort.

Gab. (*seul*). Voilà bien mon noble, féodal et égoïste baron! l'épitomé de ce qui nous reste des preux chevaliers du bon vieux temps! Hier, il aurait donné ses domaines (s'il en a), et plus encore, ses seize quartiers, pour autant d'air qu'il en eût fallu pour remplir une vessie, pendant que, la tête à demi sortie de la portière de son carrosse submergé, il se débattait contre les flots; et maintenant il s'emporte contre une demi-douzaine de valets, parce qu'eux aussi tiennent à leur vie! Mais il a raison, cet attachement est bien

étrange de leur part : un homme tel que lui n'a-t-il pas le droit de leur faire tout risquer au gré de son caprice ? O monde ! tu n'es véritablement qu'une triste plaisanterie !

Gabor sort.

SCÈNE II.

L'appartement de Werner dans le palais.

Entrent JOSÉPHINE et ULRIC.

Josép. Reste là un moment, et laisse-moi te regarder encore ! Mon Utric ! — mon bien-aimé ! — se peut-il — après douze ans !

Ulr. Ma mère !

Josép. Oui, mon rêve s'est réalisé. — Qu'il est beau ! — au-delà de tout ce que j'ai jamais désiré ! O ciel ! reçois les remerciements d'une mère, et les larmes de sa joie ! c'est bien ton ouvrage ! — en un tel moment, ce n'est pas seulement un fils, c'est un sauveur qui nous arrive !

Ulr. Si un tel bonheur m'est réservé, il doublera ce que maintenant j'éprouve, et allégera mon cœur d'une portion de sa longue dette : la dette du devoir, non de l'amour ; car je n'ai jamais cessé de vous aimer. — Pardonnez-moi ce long délai, je n'en suis pas coupable !

Josép. Je le sais ; mais je ne puis maintenant m'occuper de sujets de douleur ; je doute même si j'en éprouvai jamais, tant ce transport délicieux les a effacés de ma mémoire ! — Mon fils !

Werner entre.

Wern. Que vois-je ! — encore de nouveaux visages !

Josép. Non, regarde-le ! Que vois-tu ?

Wern. Un jeune homme pour la première fois.

Ulr. (s'agenouillant). Depuis douze longues années, mon père !

Wern. O Dieu !

Josép. Il perd connaissance.

Wern. Non, je suis mieux. — Utric ! (*Il l'embrasse.*)

Ulr. Mon père ! Siegendorf !

Wern. (tressaillant). Silence ! mon fils ; — les murs peuvent entendre ce nom.

Ulr. Eh bien ?

Wern. Eh bien... — mais nous parlerons de cela plus tard. Rappelle-toi que je ne dois être connu ici que sous le nom de Werner ! Viens ! viens encore dans mes bras ! Ah ! tu es tout ce que j'aurais dû être, et que je n'ai pas été. Joséphine ! sans doute la tendresse d'un père ne m'éblouit pas ; mais si j'avais vu ce jeune homme au milieu de dix mille autres des plus distingués, mon cœur l'aurait choisi pour mon fils.

Ulr. Et pourtant vous ne m'avez pas reconnu !

Wern. Hélas ! j'ai dans mon âme quelque chose qui, au premier coup d'œil, ne me fait voir dans les hommes que du mal.

Ulr. Ma mémoire a mieux servi ma tendresse : je n'ai rien oublié ; et souvent, sous les orgueilleux lambris de... (je ne le nommerai pas, puisque, dites-vous,

il y a péril à le faire) — ; mais au milieu des pompes féodales du manoir de votre père, combien de fois, au coucher du soleil, j'ai tourné mes regards vers les montagnes de la Bohême, et pleuré de voir un autre jour se clore sur vous et sur moi, séparés que nous étions par ces hautes barrières ! Elles ne nous sépareront plus.

Wern. Je l'ignore. Sais-tu que mon père a cessé de vivre ?

Ulr. O ciel ! je l'avais laissé dans une vieillesse pleine de verdeur, semblable à un chêne chargé d'ans, mais opposant encore un tronc robuste au choc des éléments, au milieu des jeunes arbres qui tombent autour de lui : il y a de cela trois mois à peine.

Wern. Pourquoi l'as-tu quitté ?

Josép. (embrassant Utric). Peux-tu le lui demander ? N'est-il pas ici ?

Wern. C'est vrai ! il est allé à la recherche de son père et de sa mère, et il les a trouvés ; mais comment ? et dans quel état ?

Ulr. Tout va s'améliorer. Ce que nous avons à faire, c'est d'aller soutenir nos droits ou plutôt les vôtres ; car je renonce à toute prétention, à moins que votre père n'ait disposé en ma faveur de la plus grande partie de ses biens ; dans ce cas, je ferai valoir mes droits pour la forme ; mais j'espère qu'il en est autrement, et que tout vous appartient.

Wern. As-tu entendu parler de Stralenheim ?

Ulr. Hier je lui ai sauvé la vie ; il est ici.

Wern. Tu as sauvé le serpent qui nous perçera tous !

Ulr. Je ne vous comprends pas ; ce Stralenheim, qu'a-t-il de commun avec nous ?

Wern. Plus que tu ne penses : il revendique l'héritage de mon père ; il est notre parent éloigné, notre plus mortel ennemi.

Ulr. J'entends son nom pour la première fois. Le conte, il est vrai, parlait quelquefois d'un parent qui, dans le cas où la ligne directe viendrait à s'éteindre, pourrait avoir un jour des droits à sa succession ; mais ses titres n'ont jamais été nommés devant moi. Et qu'importe d'ailleurs ? son droit s'efface devant le nôtre.

Wern. Oui, si nous étions à Prague ; mais ici il est tout-puissant ; il a tendu ses pièges autour de moi, et si j'ai pu m'y soustraire jusqu'à ce jour, ce n'est pas à sa bienveillance, mais à la fortune que j'en dois rendre grâce.

Ulr. Vous connaît-il personnellement ?

Wern. Non ; mais il a des soupçons qui se sont trahis hier soir ; et je ne dois peut-être ma liberté temporaire qu'à son incertitude.

Ulr. Je pense que vous l'accusez à tort (pardonnez-moi cette expression) ; mais Stralenheim n'est pas ce que vous croyez ; ou, s'il l'est, il m'a des obligations passées et actuelles. Je lui ai sauvé la vie ; à ce titre, il m'accorde sa confiance. Il a été volé depuis qu'il est ici ; il est malade, il est étranger, et, comme tel, n'étant pas capable de faire lui-même les recherches pour

découvrir le scélérat qui l'a dévalisé, j'ai pris l'engagement de le remplacer en cette occasion ; et c'est là le principal motif qui m'a amené ici ; mais en cherchant l'argent d'un autre, j'ai trouvé moi-même un trésor, — je vous ai trouvé.

Wern. (avec agitation). Qui t'a appris à prononcer ce nom de scélérat ?

Ulr. Quel nom plus noble puis-je donner à des voleurs vulgaires ?

Wern. Qui t'a appris à flétrir un inconnu d'un stigmate infernal ?

Ulr. Je n'obéis qu'à mes propres sentiments quand je qualifie un malfaiteur d'après ses actes.

Wern. Qui t'a dit, enfant longtemps regretté, et que je retrouve pour mon malheur, que mon propre fils pourrait impunément m'insulter ?

Ulr. J'ai parlé d'un scélérat : qu'y a-t-il de commun entre un pareil être et mon père ?

Wern. Tout ! ce scélérat est ton père !

Josép. O mon fils ! ne le crois pas ; — et cependant...
(*La voix lui manque.*)

Ulr. (Il tressaille, regarde fixement Werner, puis il lui dit lentement :) Et vous l'avouez !

Wern. Ulric, avant d'oser mépriser ton père, prends à peser et à juger ses actes. Jeune, impétueux, nouvellement entré dans la vie, élevé au sein de l'opulence, est-ce à toi de mesurer la force des passions ou les tentations du malheur ? Attends (ce ne sera pas pour longtemps, le malheur vient, comme la nuit, d'un pas rapide), — attends ! — attends que tu aies vu comme moi tes espérances flétries, — que le chagrin et la honte soient devenus tes serviteurs, la famine et la pauvreté tes convives, le désespoir ton camarade de lit : — alors, lève-toi, non comme un homme qui a dormi ; lève-toi, et prononce ! Si jamais ce jour arrivait pour toi, si tu voyais le serpent qui a enlacé de ses replis tout ce que toi et les tiens vous avez de plus cher et de plus précieux, étendu endormi devant toi, et les replis du reptile s'interposant seuls entre le bonheur et toi ; si le hasard mettait en ton pouvoir celui qui ne respire que pour te ravir ton nom, tes biens et jusqu'à ta vie ; si tu te voyais un couteau à la main, la nuit te couvrant de son manteau, le sommeil fermant toutes les paupières, même celles de ton plus mortel ennemi ; si tout t'invitait à lui donner la mort, jusqu'à ce sommeil qui en est l'image, et que sa mort seule pût te sauver ; — remercie Dieu, alors, ô mon fils ! si, content d'un faible larcin, tu te détournes : c'est ce que j'ai fait.

Ulr. Mais... —

Wern. (brusquement). Entends-moi ! Je n'endurerai aucune voix d'homme, — c'est à peine si j'ose écouter la mienne (si toutefois c'est encore une voix humaine) ; — entends-moi ! Tu ne connais pas cet homme. — Je le connais, moi. Il est lâche, perfide, avare. Tu te crois en sûreté parce que tu es jeune et brave ; mais apprends que nul ne peut se soustraire à la haine implacable, et bien peu à la trahison. Mon plus grand ennemi, Stralenheim, logé dans un palais, couché dans la chambre d'un prince, était livré à mon couteau ! Un instant, — un léger mouvement, — la

moindre impulsion, m'eussent délivré de lui et de toutes mes terreurs sur la terre. Il était en mon pouvoir, — mon couteau était levé ; — il s'est détourné de lui, — et me voilà en sa puissance ! — n'y es-tu pas pareillement ? Qui m'assure qu'il ne te connaît pas, que ses artifices ne t'ont pas amené ici pour t'immoler, ou te plonger avec tes parents dans un cachot ?

Il s'arrête.

Ulr. Achevez, — achevez !

Wern. Moi, il m'a toujours connu, poursuivi dans tous les temps, — dans toutes les positions, — sous tous les noms ; — pourquoi pas toi aussi ? Es-tu plus versé que moi dans la connaissance des hommes ? Il m'a entouré de pièges, a semé sur ma voie des reptiles ; dans ma jeunesse, il eût suffi de mon mépris pour les écarter de ma présence ; mais aujourd'hui mon dédain ne ferait que leur fournir de nouveaux poisons. Veux-tu m'écouter avec plus de patience ? Ulric ! Ulric ! — Il est des crimes qui sont atténués par les circonstances, et des tentations que la nature ne peut ni maîtriser ni éviter.

Ulr. (regarde d'abord son père, puis Joséphine). Ma mère !

Wern. Oui ! je le prévoyais ; il ne te reste plus que ta mère. Moi, j'ai perdu à la fois et mon père et mon fils : je reste seul !

Werner sort précipitamment.

Ulr. Arrêtez !

Josép. (à Ulric). Ne le suis pas ; attends que cet orage se soit calmé. Penses-tu que je ne l'aurais pas suivi moi-même si cela eût pu lui faire du bien ?

Ulr. Je vous obéis, ma mère, quoiqu'à regret. Mon premier acte ne sera pas un acte de désobéissance.

Josép. Oh ! il est bon ! Ne le condamne pas sur son propre témoignage ; mais crois-en ta mère, qui a tant souffert avec lui et pour lui : ce n'est là que la surface de son âme ; elle contient de meilleures choses dans ses profondeurs.

Ulr. Ce ne sont donc là que les principes de mon père ? ma mère ne les partage donc pas ?

Josép. Il ne pense pas lui-même comme il parle. Hélas ! de longues années de chagrin le changent ainsi quelquefois.

Ulr. Expliquez-moi donc plus clairement les prétextes de Stralenheim, afin qu'après avoir considéré ce sujet sous toutes ses faces, je sache ce que j'ai à lui dire, ou que je puisse du moins vous délivrer de vos périls actuels. Je prends l'engagement de le faire. — Que ne suis-je arrivé quelques heures plus tôt !

Josép. Ah ! plutôt au ciel !

Gabor et Idenstein entrent avec divers domestiques.

Gab. (à Ulric). Je vous cherchais, camarade. Voilà donc ma récompense ?

Ulr. Que voulez-vous dire ?

Gab. Corbleu ! suis-je arrivé à mon âge pour cela ? (*A Idenstein.*) N'étaient tes cheveux gris et ta bêtise, je...

Idenst. Au secours ! ne me touchez pas ! Mettre la main sur un intendant !

Gab. Je ne te ferai pas l'honneur de sauver ton cou de la potence en t'étranglant moi-même.

Idenst. Je vous remercie de ce sursis ; mais il est des gens qui en ont plus besoin que moi-même.

Ulr. Expliquez-moi cette singulière énigme, ou....

Gab. Voici le fait : le baron a été volé, et le digne personnage que vous voyez a daigné faire tomber sur moi ses bienveillants soupçons, moi qu'il a vu hier pour la première fois.

Idenst. Fallait-il donc que je soupçonnasse mes amis et connaissances ? Sachez que je hante meilleure compagnie que cela.

Gab. Tu ne tarderas pas à hanter la meilleure et la dernière de toutes, celle des vers, méchant coquin !

Gabor le saisit.

Ulr. (*s'interposant*). Point de violence ! il est vieux, désarmé ; — contenez-vous, Gabor.

Gab. (*laissant aller Idenstein*). Vous avez raison, je suis un sot de m'oublier parce que des imbéciles me prennent pour un fripon ; c'est un hommage de leur part.

Ulr. (*à Idenstein*). Comment vous trouvez-vous ?

Idenst. Au secours !

Ulr. Je vous ai secouru, Idenstein.

Idenst. Tuez-le, et j'en conviendrai.

Gab. Je suis calme, — je te laisse la vie !

Idenst. C'est plus qu'on ne fera pour vous, s'il y a des juges et des jugements en Allemagne. Le baron décidera.

Gab. Te soutient-il dans ton accusation ?

Idenst. Certainement.

Gab. Une autre fois il pourra couler à fond avant que je me baisse pour l'empêcher de se noyer. Mais il vient....

Stralenheim entre ; Gabor va à lui.

Mon noble Seigneur, me voici...

Stral. Eh bien ?

Gab. Avez-vous quelque chose à régler avec moi ?

Stral. Qu'aurais-je à régler avec vous ?

Gab. Vous le savez, si le bain d'hier ne vous a pas ôté la mémoire ; mais c'est une bagatelle. Pour m'expliquer catégoriquement, je suis accusé par cet intendan d'avoir dévalisé votre personne ou votre chambre : l'accusation vient-elle de vous ou de lui ?

Stral. Je n'accuse personne.

Gab. Ainsi vous m'acquitez, baron ?

Stral. Je ne sais qui accuser ou acquitter ; je sais à peine qui je dois soupçonner.

Gab. Mais du moins vous pouvez savoir qui vous ne devez pas soupçonner. Je suis insulté, — opprimé par vos gens, et c'est auprès de vous que je réclame : — qu'ils apprennent de vous leur devoir ! Pour cela, ils doivent commencer par chercher le voleur parmi eux ; en un mot, si j'ai un accusateur, que ce soit un homme digne d'être l'accusateur d'un homme tel que moi ; je suis votre égal.

Stral. Vous ?

Gab. Oui, monsieur, et votre supérieur peut-être ; mais continuez, — je ne demande pas des demi-mots, des conjectures, il ne s'agit pas ici de produire des preuves ; je sais assez ce que j'ai fait pour vous et ce que vous me devez pour attendre mon paiement

sans le prendre moi-même, si votre or me tentait. Je sais aussi que, fussé-je le fripon que l'on me suppose, mon service récent ne vous permettrait pas de poursuivre ma mort sans vous couvrir d'une honte qui effacerait tout l'honneur de votre écusson. Mais ce n'est rien, je vous demande justice de vos injustes serviteurs ; je demande que votre bouche désavoue la sanction dont ils prétendent couvrir leur insolence ; c'est bien le moins que vous deviez à l'inconnu qui n'en demande pas davantage, et qui n'avait jamais songé à en demander autant.

Stral. Ce ton peut être celui de l'innocence.

Gab. Morbleu ! qui oserait en douter, sinon des coquins qui ne l'ont jamais connue ?

Stral. Vous vous échauffez, monsieur.

Gab. Dois-je me transformer en glaçon sous le souffle de quelques valets et de leur maître ?

Stral. Ulric, vous connaissez cet homme ? je l'ai trouvé dans votre compagnie !

Gab. Nous vous avons trouvé dans l'Oder, nous aurions dû vous y laisser.

Stral. Je vous offre mes remerciements, monsieur.

Gab. Je les ai mérités ; mais d'autres peut-être m'en eussent accordé davantage si je vous avais laissé à votre destin.

Stral. Ulric ! vous connaissez cet homme ?

Gab. Pas plus que vous s'il ne rend pas témoignage à mon honneur.

Ulr. Je puis garantir votre courage et votre honneur autant que peut me le permettre notre courte liaison.

Stral. Alors je suis satisfait.

Gab. (*avec ironie*). Facilement, il me semble. Qu'y a-t-il donc dans son affirmation de plus que dans la mienne ?

Stral. J'ai dit que j'étais satisfait, non que vous étiez absous.

Gab. Encore ! suis-je accusé, oui ou non ?

Stral. Allons donc ! vous devenez par trop insolent. Si les circonstances et les soupçons s'élèvent contre vous, est-ce ma faute ? Ne suffit-il pas que je n'intervienne en rien dans la question de votre culpabilité ou de votre innocence ?

Gab. Seigneur, seigneur, ce n'est pas là de la franchise ; c'est une lâche équivoque ; vous savez que vos doutes sont des certitudes pour tous ceux qui vous entourent. — Il y a dans vos regards une voix, dans le froncement de vos sourcils une sentence ; vous abusez de votre pouvoir sur moi ; mais prenez-y garde ! vous ne connaissez pas celui que vous prétendez fouler aux pieds.

Stral. Tu menaces !

Gab. Moins que vous n'accusez. Vous insinuez contre moi l'imputation la plus lâche, j'y réponds par un avis plein de franchise.

Stral. Comme vous l'avez dit ; il est vrai que je vous dois quelque chose ; il paraît que votre intention est de vous payer par vos mains.

Gab. Ce n'est pas du moins avec votre or.

Stral. C'est avec de l'insolence.

A ses gens et à Idenstein.

Vous pouvez laisser cet homme ; qu'il soit libre de continuer son chemin. Ulric, adieu.

Stralenheim sort avec Idenstein et ses gens.

Gab. (le suivant). Je le suivrai.

Ulr. (l'arrêtant). Restez.

Gab. Qui m'en empêchera ?

Ulr. Votre propre raison, après un moment de réflexion.

Gab. Me faut-il supporter un tel affront ?

Ulr. Bah ! nous sommes tous obligés de supporter l'arrogance de ceux qui sont au-dessus de nous. — Les plus hauts ne peuvent désarmer Satan, ni les plus humbles ses vice-gérants sur la terre. Je vous ai vu braver les éléments et supporter des choses qui auraient fait jeter sa peau à ce ver à soie ! — et il suffira de quelques paroles ironiques pour vous déconcerter !

Gab. Dois-je souffrir qu'on me prenne pour un voleur ? Passe encore pour un bandit de la forêt : — il y a dans son métier quelque chose de hardi ; — mais dérober l'argent d'un homme endormi !

Ulr. Il paraît donc que vous n'êtes pas coupable ?

Gab. Ai-je bien entendu ? vous aussi ?

Ulr. C'est une simple question que je fais.

Gab. Au juge qui me la ferait, je répondrais « non » ; — à vous, voici ma réponse...

Il tire son épée.

Ulr. (tirant la sienne). De tout mon cœur.

Josép. Au secours ! au secours ! au meurtre !

Joséphine sort en criant. — Gabor et Ulric se battent ; Gabor est désarmé au moment où arrivent Stralenheim, Joséphine, Idenstein, etc.

Josép. O Dieu puissant ! il est hors de danger.

Stral. (à Joséphine). Qui ?

Josép. Mon...

Ulr. (l'interrompant avec un regard sévère, puis se tournant vers Stralenheim.) Tous deux ! il n'y a pas grand mal.

Stral. Quelle est la cause de tout ceci ?

Ulr. Je pense que c'est vous, baron ; mais puisqu'il n'en est résulté aucun mal, ne vous inquiétez pas. — Gabor, voici votre épée. La première fois qu'il vous arrivera de vous en servir, que ce ne soit pas contre vos amis.

Ulric appuie sur ces derniers mots, qu'il prononce avec lenteur et à voix basse.

Gab. Je vous remercie, moins pour ma vie que pour votre conseil.

Stral. Ces querelles doivent finir ici.

Gab. (prenant son épée). Elles finiront. Vous m'avez fait tort, Ulric, plus par vos doutes injurieux que par votre épée ; je préférerais voir cette dernière dans mon cœur que le soupçon dans le vôtre. J'aurais pu supporter les absurdes insinuations de ce noble : — l'ignorance et les méfiances stupides font partie de son apanage et dureront plus longtemps que ses domaines ; — mais il peut encore trouver en moi à qui parler : — vous m'avez vaincu ; j'étais un sot, dans ma colère, de m'imaginer que je pouvais me mesurer avec vous, vous que j'avais vu déjà triompher de plus grands périls qu'il ne pouvait y en avoir dans ce bras. Quoi qu'il

en soit, nous nous reverrons un jour, — mais bons amis.

Gabor sort.

Stral. Je ne veux pas en endurer davantage ! cet outrage, ajouté à ses insultes, peut-être à son crime, a effacé le peu que je devais à son aide tant vanté ; car c'est à vous surtout que je dois la vie. Ulric, n'êtes-vous pas blessé ?

Ulr. Je n'ai pas même une égratignure.

Stral. (à Idenstein). Intendant, prenez vos mesures pour vous assurer de cet homme. Je révoque ma première indulgence ; je veux l'envoyer à Francfort avec une escorte dès que les eaux du fleuve seront baissées.

Idenst. M'assurer de lui ! il a encore son épée ; — il paraît s'en servir à merveille, c'est probablement son métier ; moi, je suis dans le civil.

Stral. Imhécile ! cette vingtaine de vassaux qui sont sur vos talons ne suffisent-ils pas pour en arrêter une douzaine comme lui ? Allons, partez.

Ulr. Baron, je vous supplie !

Stral. Je veux être obéi. Pas de réponse.

Idenst. Allons ! puisqu'il le faut absolument. — En avant ! vassaux ! Je suis votre commandant et je formerai l'arrière-garde : un sage général ne doit jamais exposer sa précieuse vie, — sur laquelle tout repose. J'aime cet article du code de la guerre.

Idenstein sort avec ses domestiques.

Stral. Venez, Ulric. Que fait ici cette femme ? Oh ! je la reconnais : c'est l'épouse de l'étranger qu'on nomme « Werner. »

Ulr. C'est son nom.

Stral. En vérité ! votre mari est-il visible, belle dame ?

Josép. Qui le cherche ?

Stral. Personne, — pour le moment ; mais, Ulric, j'ai à vous parler en particulier.

Ulr. Je vais me retirer avec vous.

Josép. Non, vous êtes le dernier arrivé ; on doit vous céder la place. (*Bas à Ulric, en se retirant.*) O Ulric ! prends garde ! souviens-toi qu'un seul mot d'imprudence peut nous perdre.

Ulr. (bas à Josép). Ne craignez rien.

Joséphine sort.

Stral. Ulric, je pense que je me puis fier à vous : vous m'avez sauvé la vie, — et de tels services font naître une confiance illimitée.

Ulr. Parlez.

Stral. Des circonstances mystérieuses, qui datent de loin, et sur lesquelles je ne m'expliquerai pas maintenant plus explicitement, m'ont rendu cet homme importun ; — peut-être me sera-t-il fatal.

Ulr. Qui ? Gabor, le Hongrois ?

Stral. Non, — ce « Werner, » avec son faux nom et son déguisement.

Ulr. Comment cela est-il possible ? il est le plus pauvre entre les pauvres, et la pâle maladie habite encore ses yeux creux ; cet homme est dénué de tout.

Stral. C'est possible ; — n'importe. — Mais s'il est l'homme que je le soupçonne d'être, et mes ap-

prehensions à cet égard sont confirmées par tout ce que je vois, il faut nous assurer de sa personne avant douze heures.

Ulr. Et en quoi cela peut-il me concerner ?

Stral. J'ai envoyé demander à Francfort, au gouverneur qui est mon ami, une escorte convenable ; j'y suis autorisé par un ordre de la maison de Brandebourg ; — mais cette maudite inondation intercepte toute communication, et peut l'intercepter encore pendant quelques heures.

Ulr. Elle diminue.

Stral. Tant mieux.

Ulr. Mais quel intérêt puis-je avoir à cela ?

Stral. Après avoir tant fait pour moi, vous ne pouvez être indifférent à ce qui m'est d'une importance plus grande que la vie que je vous dois. — Ayez l'œil sur cet homme ; il m'évite, il sait que maintenant je le connais ; — surveillez-le, comme vous surveilleriez le sanglier réduit aux abois par le chasseur ; — comme lui, il faut qu'il succombe.

Ulr. Pourquoi ?

Stral. Il s'interpose entre moi et un magnifique héritage. Oh ! si vous le voyiez ! Mais vous le verrez.

Ulr. Je l'espère.

Stral. C'est le domaine le plus riche de la riche Bohême. La guerre l'a épargné : il est si voisin de la ville forte de Prague, que le fer et le glaive l'ont à peine effleuré ; en sorte que maintenant, outre sa fertilité propre, sa valeur est doublée par la comparaison avec les domaines déserts dont il est entouré.

Ulr. Vous en faites une description fidèle.

Stral. Ah ! vous en conviendriez si vous pouviez le voir ; — mais vous le verrez, vous dis-je.

Ulr. J'en accepte l'augure.

Stral. Demandez-moi alors la récompense que vous jugerez digne de vous et des obligations que nous vous aurons, moi et les miens.

Ulr. Ainsi, cet homme isolé, pauvre, malade, cet étranger mourant, s'interpose entre vous et ce paradis ? — (*A part.*) Comme Adam entre le diable et l'Éden.

Stral. Comme vous dites.

Ulr. N'a-t-il aucun droit ?

Stral. Aucun. C'est un enfant prodigue, déshérité, qui, depuis vingt ans, a déshonoré sa race par tous ses actes, mais surtout par son mariage, par ses relations avec des bourgeois, des boutiquiers, des marchands et des juifs.

Ulr. Il a donc une femme ?

Stral. Vous rougiriez d'avouer une telle mère. — Vous avez vu celle qu'il appelle son épouse ?

Ulr. Ne l'est-elle pas ?

Stral. Pas plus qu'il n'est votre père : — c'est une Italienne, la fille d'un proscrit, et qui vit d'amour et de privations avec ce Werner.

Ulr. Ils sont donc sans enfants ?

Stral. Il y a, ou il y avait un bâtard, que le vieillard, — le grand-père (vous savez que la vieillesse est faible) avait pris auprès de lui pour se réchauffer le cœur sur la route glaciale de la tombe ; mais ce jeune homme n'est point pour moi un obstacle. Il s'est enfui,

personne ne sait où ; et quand même il serait présent, ses prétentions sont trop peu de chose pour me donner de l'inquiétude. — Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

Ulr. Vos vaines craintes : un pauvre homme presque en votre pouvoir, — un enfant de naissance douteuse, voilà ce qui effraie un grand seigneur !

Stral. On doit tout craindre quand on a tout à gagner.

Ulr. C'est vrai, et on doit tout faire pour arriver à son but.

Stral. Vous avez touché la corde la plus sensible. Puis-je compter sur vous ?

Ulr. Il serait trop tard pour en douter.

Stral. Qu'une sottise pitié n'ébranle pas votre âme (car l'extérieur de cet homme est fait pour toucher) ; c'est un misérable, qui peut tout aussi bien m'avoir volé que le drôle sur qui planent les soupçons, si ce n'est que les circonstances le compromettent moins ; car il est logé loin d'ici, et sa chambre n'a point de communication avec la mienne. A vrai dire, j'ai trop bonne opinion d'un sang allié au mien pour le croire capable de se ravaler à un pareil acte. D'ailleurs, il a été soldat et brave, quoique trop emporté.

Ulr. Et nous savons, Monseigneur, que ces gens-là ne déponillent que ceux dont ils ont fait sauter la cervelle, ce qui fait qu'ils en héritent, et ne les volent pas. Les morts, qui ne sentent plus rien, ne peuvent rien perdre, et par conséquent ne peuvent être volés ; leur déponille est un legs, voilà tout.

Stral. Je vois que vous aimez à rire. Eh bien ! me promettez-vous d'avoir l'œil sur cet homme, et de m'instruire de la moindre tentative qu'il pourrait faire pour fuir ou s'échapper ?

Ulr. Soyez assuré que je serai en sentinelle auprès de lui, et que vous ne le surveilleriez pas mieux vous-même.

Stral. En retour, je suis à vous à toujours.

Ulr. J'y compte bien aussi.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

Une salle du même palais, où se trouve l'issue du corridor.

Entrent WERNER et GABOR.

Gab. Monsieur, je vous ai dit mon histoire : si vous voulez m'accorder un refuge pour quelques heures, c'est bien ; — sinon, j'irai tenter fortune ailleurs.

Wern. Comment un malheureux tel que moi peut-il en abriter un autre ? J'ai besoin moi-même d'un asile autant que le daim poursuivi par les chasseurs a besoin d'une retraite. —

Gab. Ou le lion blessé, de sa caverne. Vous m'avez plutôt l'air d'être homme à faire face à vos ennemis et à éventrer le chasseur.

Wern. Ah !

Gab. Je ne m'en inquiète pas, car je serai moi-même fort disposé à en faire autant. Mais voulez-vous me donner un refuge ? Je suis opprimé comme vous, — pauvre comme vous, — déshonoré.... —

Wern. (vivement). Qui vous dit que je suis déshonoré ?

Gab. Personne ; je n'ai pas dit que vous l'étiez , je n'ai établi le parallèle que sous le point de vue de la pauvreté ; mais je vous disais que je l'étais , et j'allais ajouter avec vérité aussi injustement que vous.

Wern. Encore ! que moi ?

Gab. Ou que tout autre honnête homme. Que diable voulez-vous ? Sans doute vous ne me croyez pas coupable de ce lâche larcin !

Wern. Non , non , — je ne le puis.

Gab. Voilà ce que j'appelle un homme d'honneur ! Quant à ce jeune damoiseau. — quant à votre Harpagon d'intendant , et votre noble bouffi , — tous , — tous m'ont soupçonné ; et pourquoi ? parce que j'étais plus mal vêtu qu'eux , et que mon nom est obscur ; cependant si nous avions une fenêtre à la poitrine , mon âme s'y montrerait plus hardiment que la leur ; mais voilà ce que c'est : — vous êtes pauvre et sans appui , — et cela plus que moi-même.

Wern. Qu'en savez-vous ?

Gab. Vous avez raison. Je demande asile à un homme que je dis être sans appui ; si vous me le refusez , je l'aurai mérité. Mais vous , qui semblez avoir éprouvé la salutaire amertume de la vie , vous devez savoir par sympathie que tout l'or du Nouveau-Monde dont l'Espagne se vante ne saurait tenter l'homme qui connaît sa valeur véritable , à moins (et dans ce cas je reconnais son prix) , à moins qu'on ne l'ait obtenu par des moyens qui ne fassent point peser un cauchemar sur notre sommeil.

Wern. Que voulez vous dire ?

Gab. Ce que je dis. Je croyais m'être expliqué clairement : vous n'êtes point un voleur , — moi non plus , et , en honnêtes gens , nous devons nous aider mutuellement.

Wern. C'est un monde maudit que celui-ci !

Gab. Il en est de même du plus voisin des deux mondes à venir , comme disent les prêtres (et ils doivent s'y connaître) ; je m'en tiens donc à celui-ci ; — je suis peu désireux d'endurer le martyre , et surtout avec une épitaphe de voleur sur ma tombe. Je ne vous demande asile que pour une nuit ; demain les eaux du fleuve auront baissé , et , comme la colombe de l'arche , j'en tenterai le passage.

Wern. Baissé , dites-vous ! peut-on l'espérer ?

Gab. A midi on en avait l'espoir.

Wern. Alors nous serions sauvés.

Gab. Êtes-vous en péril ?

Wern. La pauvreté l'est toujours.

Gab. Je le sais par une longue expérience. Voulez-vous me venir en aide ?

Wern. A votre pauvreté ?

Gab. Non : — vous n'êtes pas le docteur que je choiserais pour guérir une telle maladie ; je parle du péril qui me menace ; vous avez un toit , je n'en ai point ; je ne cherche qu'une retraite.

Wern. C'est juste ; comment serait-il possible qu'un malheureux comme moi possédât de l'or ?

Gab. Honnêtement , à dire vrai , ce serait difficile ;

et pourtant je serais tenté de vous souhaiter l'or du baron.

Wern. Osez-vous insinuer...

Gab. Quoi ?

Wern. Savez-vous à qui vous parlez ?

Gab. Non , et je ne suis pas homme à m'en soucier beaucoup (On entend du bruit en dehors.) Écoutez , ils viennent.

Wern. Qui ?

Gab. L'intendant et ses limiers lâchés après moi ; je les attendrais ; mais ce serait en vain qu'on espérerait obtenir justice de pareilles gens. Où irai-je ? cachez-moi n'importe où. Je vous jure , par tout ce qu'il y a de plus sacré , que je suis innocent : faites comme si vous étiez à ma place.

Wern. (à part). O juste Dieu ! ton enfer n'est pas à venir ! Suis-je vivant encore ?

Gab. Je vois que vous êtes ému ; cela témoigne en votre faveur : je pourrai reconnaître ce service.

Wern. N'êtes-vous point un espion de Stralenheim ?

Gab. Non certes ! et si je l'étais , qu'y a-t-il à espionner en vous ? Je me rappelle cependant ses questions fréquentes sur vous et votre épouse ; cela pourrait donner à penser ; mais vous savez mieux que personne à quoi vous en tenir ; pour moi , je suis son plus mortel ennemi.

Wern. Vous ?

Gab. Après le retour dont il a payé le service que j'ai contribué à lui rendre , je suis son ennemi : si vous n'êtes pas son ami , vous viendrez à mon aide.

Wern. J'y consens.

Gab. Mais comment ?

Wern. (montrant le panneau). Il y a là un ressort secret : rappelez-vous que je l'ai découvert par hasard , et que je ne m'en suis servi que pour ma sûreté.

Gab. Ouvrez-le , et je m'en servirai dans le même but.

Wern. Je l'ai découvert comme je vous le disais. Cette ouverture conduit dans des murs sinueux assez épais pour que l'on puisse marcher dans leur intérieur , et qui , toutefois , n'ont rien perdu de leur force et de leur solidité ; on y trouve pratiquées des cellules et des niches obscures : je ne sais où aboutit ce passage ; ne cherchez point à pénétrer trop avant , donnez-m'en votre parole.

Gab. Cela est inutile. Comment voulez-vous que je me dirige dans les ténèbres , à travers les détours inconnus d'un labyrinthe gothique ?

Wern. Oui ; mais qui sait où ce labyrinthe peut aboutir ? Remarquez bien que je n'en sais rien ! — Mais qui sait s'il ne conduit pas dans la chambre de votre ennemi , tant elles sont singulièrement construites , ces galeries , ouvrage des Teutons nos ancêtres , à une époque où l'homme , dans ses édifices , cherchait moins à se fortifier contre les éléments que contre ses voisins ? N'allez pas au-delà des deux premiers détours ; si vous le faites , quoique je n'aie jamais été au-delà , je ne réponds pas des conséquences.

Gab. J'en réponds , moi. Mille remerciements !

Wern. Vous trouverez plus facilement le ressort de l'autre côté ; et quand vous voudrez revenir , il cédera au plus léger contact.

Gab. J'entre; — adieu!

Gabor entre dans le passage secret.

Wern. (seul). Qu'ai-je fait? Hélas! qu'avais-je fait avant pour que j'éprouve maintenant ces craintes? Toutefois, que ce soit pour moi une sorte d'expiation de sauver cet homme dont le sacrifice eût peut-être empêché le mien. — Ils viennent, pour s'en retourner chercher ailleurs ce qui est devant eux.

Idenstein entre avec d'autres.

Idenst. Il n'est pas ici. Il a donc disparu par les fenêtres gothiques, par le pieux secours des saints peints sur les vitraux rouges et jaunes. Le soleil les traverse chaque jour de ses rayons à son lever et à son coucher; il fait ruisseler sa lumière sur de longues barbes blanches, des croix rouges, des crosses dorées, des armes, des capuchons, des casques, des cottes de mailles, des longues épées; il éclaire tous les fantastiques ornements de ces fenêtres chargées des images de vaillants chevaliers et de saints ermites dont les portraits et la gloire sont confiés à quelques carreaux de cristal que chaque souffle de vent proclame aussi fragiles que toute autre vie et toute autre gloire. Quoi qu'il en soit, il est parti.

Wern. Qui cherchez-vous?

Idenst. Un coquin!

Wern. Fallait-il, pour cela, aller si loin?

Idenst. Nous cherchons celui qui a volé le baron.

Wern. Êtes-vous certains de connaître le coupable?

Idenst. Aussi certains que vous êtes là devant nous; mais où est-il allé?

Wern. Qui?

Idenst. Celui que nous cherchons.

Wern. Vous voyez qu'il n'est point ici.

Idenst. Et cependant nous l'avons vu entrer dans cette salle. Êtes-vous complices, où êtes-vous sorciers?

Wern. J'agis avec franchise; c'est un crime aux yeux de bien des gens.

Idenst. Il est possible que j'aie, plus tard, une ou deux questions à vous adresser; mais, pour le moment, nous allons continuer à chercher l'autre.

Wern. Vous feriez bien de commencer sur-le-champ votre interrogatoire; je puis ne pas être toujours aussi patient.

Idenst. Eh bien! je désirerais savoir si vous n'êtes pas l'homme que cherche Stralenheim.

Wern. Insolent! N'avez-vous pas dit qu'il n'était point ici?

Idenst. Oui; mais il en est un qu'il recherche avec persévérance; et peut-être bientôt il se verra investi, à cet effet, d'une autorité supérieure à la sienne et à la mienne. Mais, venez mes enfants! Dépêchons-nous; nous sommes en défaut.

Idenstein sort avec sa suite.

Wern. Dans quel labyrinthe m'entraîne ma mystérieuse destinée! Un acte de bassesse m'a été moins fatal que le scrupule qui m'a fait m'abstenir d'un crime bien plus grand. Éloigne-toi, pensée perverse, qui t'élèves dans mon cœur! Il est trop tard! je ne veux pas trampler mes mains dans le sang.

Utrie entre.

Utr. Mon père, je vous cherchais.

Wern. N'y a-t-il pas à cela du danger pour toi?

Utr. Non; Stralenheim ignore complètement les liens qui nous unissent; bien plus, il m'a chargé de surveiller vos actions, me croyant entièrement dévoué à ses intérêts.

Wern. Je ne puis le penser; c'est un piège qu'il nous tend à tous deux pour prendre du même coup de filet et le père et le fils.

Utr. Je ne puis m'arrêter à toutes ces craintes futiles, et suspendre ma marche devant les incertitudes qui, semblables à des ronces, s'élèvent sur notre voie. Il faut que je me fraie un chemin à travers ces obstacles, comme un villageois qui, désarmé et sans défense, entendraient les pas d'un loup dans le taillis où il travaille. Les filets sont destinés à prendre des grives, et non des aigles. Nous les franchirons ou nous les briserons.

Wern. Dis-moi comment.

Utr. Ne devinez-vous pas?

Wern. Non.

Utr. C'est singulier. La pensée ne vous en est-elle pas venue la nuit dernière?

Wern. Je ne te comprends pas.

Utr. En ce cas, nous ne nous comprendrons jamais. Mais, pour changer d'entretien... —

Wern. Pour le continuer, tu veux dire: nous parlions des moyens de nous mettre en sûreté.

Utr. Vous avez raison, je m'exprimais mal. Je vois plus clairement ce dont il s'agit, et notre situation m'apparaît dans son vrai jour. Les eaux du fleuve baissent; dans quelques heures les mirmidons de Stralenheim arriveront de Francfort; alors vous serez prisonnier, pire encore peut-être, et moi je serai proscrit, et déclaré bâtard, pour faire place au baron.

Wern. Et quel remède trouves-tu? J'avais dessein de me servir de cet or pour m'évader; mais maintenant je n'ose ni m'en servir ni le montrer, et c'est à peine si j'ose moi-même le regarder. Il me semble qu'il porte mon crime pour exergue au lieu de l'empreinte de l'état; et à la place de la tête du souverain, je crois y voir la mienne ayant pour chevelure des coulouvres sifflantes, bouclées autour de mes tempes, et criant à tous ceux qui m'approchent: Voilà un voleur.

Utr. Il ne faut point en faire usage, maintenant du moins. Mais prenez cette bague. (Il remet un bijou à Werner.)

Wern. C'est une pierre précieuse. Elle a appartenu à mon père!

Utr. Et comme telle, elle vous appartient maintenant. Servez-vous-en pour gagner l'intendant, afin qu'il mette à votre disposition la vieille calèche et des chevaux, et que vous puissiez partir avec ma mère au lever du soleil.

Wern. Te laisserai-je dans le péril au moment où tu viens de m'être rendu?

Utr. Ne craignez rien. Il n'y aurait de danger que si nous fuyions ensemble, car ce serait trahir notre

intelligence. L'inondation n'intercepte que la communication directe entre ce bourg et Francfort ; en cela elle nous est favorable. La route de Bohême n'est pas impraticable, et quand vous aurez gagné une avance de quelques heures, ceux qui vous poursuivront trouveront les mêmes obstacles. La frontière une fois franchie, vous êtes sauvé.

Wern. Mon noble fils !

Ulr. Silence ! point de transports ! nous nous y livrerons au château de Siégendorf ! Cachez votre or, montrez à Idenstein la bague ; je connais cet homme, j'ai lu à travers son âme ; de cette manière deux buts seront atteints. Stralenheim a perdu de l'or, non des bijoux : cette bague ne peut donc être à lui ; et d'ailleurs, comment soupçonner son possesseur d'avoir dérobé l'or du baron, quand il lui eût été facile de convertir cette bague en une somme plus considérable que celle que Stralenheim a perdue hier pendant son sommeil ? N'ayez avec Idenstein ni trop de timidité ni trop d'arrogance, et il vous servira.

Wern. Je suivrai en tout tes instructions.

Ulr. Je vous aurais épargné cette démarche. Mais si j'avais pu prendre intérêt à vous, surtout en vous donnant ce joyau précieux, tout eût été éventé.

Wern. Mon ange gardien ! voilà qui compense, et au delà, le passé, mais que deviendras-tu en notre absence ?

Ulr. Stralenheim ne sait rien des liens qui nous unissent ; je ne resterai avec lui qu'un jour ou deux pour endormir les soupçons ; puis j'irai rejoindre mon père.

Wern. Pour ne plus nous quitter ?

Ulr. Je l'ignore ; mais, du moins, nous nous reverrons une fois encore.

Wern. Mon fils ! mon ami ! mon unique enfant ! mon sauveur ! Oh ! ne me hais pas !

Ulr. Moi ! haïr mon père !

Wern. Hélas ! mon père m'a haï ; pourquoi pas moi ?

Ulr. Votre père ne vous connaissait pas comme je vous connais.

Wern. Il y a des scorpions dans tes paroles ! Tu me connais ! dans mon état actuel tu ne peux me connaître ; je ne suis pas moi-même ; cependant ne me hais pas, je le serai bientôt.

Ulr. J'attendrai : cependant soyez persuadé que tout ce qu'un fils peut faire pour ses parents, je le ferai pour les miens.

Wern. Je le vois et je le sens. Hélas ! je sens en outre — que tu me méprises.

Ulr. Pourquoi vous mépriserais-je ?

Wern. Dois-je renouveler mon humiliation ?

Ulr. Non ; j'y ai mûrement pensé, ainsi qu'à vous ; mais n'en parlons plus, ou du moins pour le moment. Votre erreur a doublé tous les périls de votre maison, en guerre secrète avec celle de Stralenheim : nous ne devons songer qu'à tromper sa vengeance. Je vous ai indiqué un moyen.

Wern. Le seul, et je t'embrasse avec la même joie que m'a causée le retour d'un fils qui ne s'est montré à moi que pour devenir mon sauveur.

Ulr. Vous serez sauvé ; que cela suffise. Si une fois nous étions dans nos domaines, la présence de Stralenheim nous troublerait-elle dans la jouissance de nos droits ?

Wern. Assurément, dans la situation où nous sommes, quoique l'avantage puisse rester, comme il est d'usage, au premier possesseur, surtout s'il fonde son droit sur les liens du sang.

Ulr. Du sang ! c'est un mot qui a plusieurs significations ; dans les veines et hors des veines, ce n'est pas la même chose, — et cela doit être, quand ceux qui sont du même sang deviennent ennemis comme les frères thébains ; lorsqu'une partie du sang est mauvaise, quelques gouttes répandues à propos purifient le reste.

Wern. Je ne te comprends pas.

Ulr. C'est possible ; — peut-être convient-il qu'il en soit ainsi ; — et cependant, allons, préparez-vous ; il faut que ma mère et vous, vous partiez cette nuit même. Voici l'intendant : sondez-le avec la bague ; ce trésor plongera dans son âme vénale comme la sonde dans l'océan, et en rapportera du limon et de la fange, et toutefois nous servira à avertir notre navire du voisinage des écueils. La cargaison est riche, il faut lever l'ancre sans tarder ! Adieu ! le temps presse ; cependant donnez-moi votre main, mon père !

Wern. Laisse-moi t'embrasser.

Ulr. On peut nous voir : maîtrisez vos émotions jusqu'au dernier instant. Tenez-vous à distance de moi comme d'un ennemi.

Wern. Maudit soit celui qui nous oblige à étouffer les meilleurs et les plus doux sentiments de mon cœur, et dans un pareil moment encore !

Ulr. Oui, maudissez : — cela vous soulagera. Voici l'intendant.

Idenstein entre.

Monsieur Idenstein, où en êtes-vous ? avez-vous saisi le coquin ?

Idenst. Non, ma foi.

Ulr. Parbleu ! il y en a bien d'autres ; vous aurez une autre fois une chasse plus heureuse. Ou est le baron ?

Idenst. Il est retourné dans son appartement ; et puisque j'y pense, je vous dirai qu'il vous demande avec l'impatience d'un noble.

Ulr. Les grands seigneurs veulent qu'on leur réponde à l'instant, comme le coursier bondissant au coup d'éperon : il est fort heureux aussi qu'ils aient des chevaux ; car s'ils n'en avaient pas, il nous faudrait, je crains, traîner leur char, comme des rois entraînaient celui de Sésostri.

Idenst. Quel était ce Sésostri ?

Ulr. Un ancien Bohémien, — un empereur d'Égypte.

Idenst. Un Égyptien ou un Bohémien, c'est même chose ; car on leur donne indifféremment ces deux noms, et ce Sésostri en était un ?

Ulr. On me l'a dit ; mais il faut que je vous quitte. Intendant, votre serviteur ! — (A Werner d'un ton leste.) Werner, si c'est là votre nom, bonsoir !

Ulr. sort.

Idenst. Un joli homme, bien élevé, et s'exprimant fort bien. Il sait se mettre à sa place; avez-vous vu, monsieur comme il a rendu à chacun ce qui lui est dû?

Wern. Je m'en suis aperçu, et j'applaudis à son discernement et au vôtre.

Idenst. C'est bien, — c'est très-bien. Vous aussi, vous connaissez votre rang; et pourtant, je ne sais trop si je le connais bien, moi.

Wern. (montrant la bague). Ceci pourrait-il vous aider dans cette connaissance?

Idenst. Comment! — quoi? — Eh! une pierre précieuse!

Wern. Elle est à vous, à une condition.

Idenst. A moi? — parlez.

Wern. A condition que vous me permettez de la racheter plus tard trois fois sa valeur: c'est une bague de famille.

Idenst. Une famille! — la nôtre! Une pierre précieuse! la surprise m'ôte la respiration!

Wern. Il faut aussi que vous me fournissiez, une heure avant le point du jour, les moyens de quitter ce lieu.

Idenst. Est-ce vraiment une pierre fine? laissez-moi la regarder: c'est un diamant, ma foi, par tout ce qu'il y a de glorieux!

Wern. Allons, je me confie à vous; vous avez deviné, sans doute, que ma naissance est au-dessus de ce qu'annonce mon extérieur actuel.

Idenst. Je ne puis dire que je l'aie deviné, quoique cette bague en soit une assez bonne preuve; voilà le véritable indice d'un noble sang.

Wern. J'ai d'importantes raisons pour désirer garder l'incognito en poursuivant mon voyage.

Idenst. Vous êtes donc l'homme que cherche Strahlenheim?

Wern. Je ne le suis pas; mais si l'on me prenait pour lui, il pourrait en résulter de graves embarras pour moi en ce moment, et pour le baron plus tard. C'est afin d'éviter ce double inconvénient que je veux tenir mon départ secret.

Idenst. Que vous soyez ou ne soyez pas l'homme en question, cela ne me regarde pas; d'ailleurs je n'obtiendrai jamais la moitié de ce que vous m'offrez en servant ce noble orgueilleux et avaricieux, qui voudrait soulever tout le pays pour rattraper quelques ducats, et n'a jamais offert de récompense précise; — mais, *ce diamant!* que je le voie encore!

Wern. Regardez-le à votre aise! à la pointe du jour il sera à vous.

Idenst. O adorable brillant! préférable à la pierre philosophale! pierre de touche de la philosophie elle-même. Œil étincelant de la mine! étoile de l'âme! pôle magnétique vers lequel se tournent tous les cœurs comme des aiguilles aimantées! Esprit rayonnant de la terre! placé sur le diadème des rois, tu attires plus d'hommages que n'en obtient la majesté acalée sous le poids d'une couronne douloureuse à la tête qui la porte comme aux millions de cœurs qui saignent pour lui donner du lustre! Seras-tu bien à moi? Il me semble déjà que je suis un petit roi, un alchimiste for-

tuné, — un sage magicien qui a lié le diable par un pacte, sans lui vendre son âme. Mais venez, Werner, ou de quelque nom qu'il faille vous appeler...

Wern. Continuez à m'appeler Werner; vous me connaîtrez plus tard sous un plus noble titre.

Idenst. Je crois en toi! sous ton humble vêtement, tu es l'esprit dont j'ai longtemps rêvé. — Mais viens, je te servirai, tu seras aussi libre que l'air, en dépit des eaux. Partons; je te prouverai que je suis honnête — (ô cher diamant!); je te fournirai, Werner, de tels moyens de fuite, que si tu étais un limaçon les oiseaux ne t'atteindraient pas. — Oh! permets que je le regarde encore! J'ai à Hambourg un mien beau-frère très-connaisseur en pierres fines. Combien de carats peut-il bien peser? — Viens, Werner, je vais te donner des ailes.

Ils sortent.

SCÈNE II.

La chambre de Strahlenheim.

STRALENHEIM et FRITZ.

Fritz. Tout est prêt, monseigneur.

Stral. Je n'ai pas sommeil, cependant j'ai besoin de me coucher; non que j'espère reposer, je sens je ne sais quel poids sur mes esprits, je ne sais quelle sensation trop allanguissante pour me permettre de veiller, trop poignante pour me permettre de dormir. C'est comme un nuage répandu sur le firmament, qui intercepte les rayons du soleil, et cependant ne se résout pas en pluie, mais s'interpose éternellement entre la terre et le ciel, comme l'envie entre l'homme et l'homme. Je vais tâcher de sommeiller.

Fritz. Puissiez-vous reposer profondément!

Stral. Je le sens et je le crains.

Fritz. Pourquoi donc craindre?

Stral. Je ne sais pourquoi, et c'est ce qui fait que je crains davantage je ne sais quoi d'indéfinissable. — Mais c'est une folie. A-t-on, comme je l'ai ordonné, changé aujourd'hui les serrures de cette chambre? L'aventure de la nuit dernière rend cette précaution utile.

Fritz. Certainement! cela a été exécuté conformément à votre ordre, sous mon inspection et sous celle du jeune Saxon qui vous a sauvé la vie. Je pense qu'on l'appelle « Ulrie ».

Stral. Tu penses! méprisant esclave! de quel droit tourmentes-tu ta mémoire, qui devrait être prompte, heureuse et fière de retenir le nom du sauveur de ton maître, comme une litanie qu'il est de ton devoir de répéter chaque jour? — Retire-toi! tu penses! en vérité! toi qui restais à hurler et à secouer tes vêtements humides sur la rive, pendant que je luttais contre la mort, et que l'étranger, s'élançant dans l'onde mugissante, est venu me rendre à la vie! Je veux témoigner à lui ma reconnaissance et à toi mon mépris. Tu penses, et c'est à peine si tu peux te rappeler son nom! Je ne perdrai pas mon temps à t'en dire davantage. Réveille-moi de bonne heure.

Fritz. Bonne nuit. J'espère que demain Votre Seigneurerie se trouvera mieux portante et de meilleure humeur.

La scène se termine.

SCÈNE III.

Le passage secret.

GABOR seul.

J'ai compté quatre, — cinq, — six heures, comme la sentinelle d'avant-poste, — au triste son de la cloche, cette voix lugubre du temps; car lors même qu'elle sonne pour le bonheur, chacun de ses tintements enlève quelque chose à la jouissance. C'est toujours un glas de mort, même quand c'est un hymen qu'elle annonce; alors chacun de ses sons emporte une espérance; on dirait qu'elle sonne les funérailles de l'amour descendu dans la tombe de la possession pour ne plus ressusciter; mais lorsqu'elle tinte pour le trépas d'un parent chargé d'années, c'est un écho de bonheur qui résonne à l'oreille avide d'un héritier. J'ai froid, — je suis dans les ténèbres; — j'ai soufflé dans mes doigts, — j'ai compté et recompté mes pas, — j'ai heurté ma tête contre je ne sais combien de solives poudreuses; — j'ai excité parmi les rats et les chauves-souris une insurrection générale, si bien que le trépignement de leurs pattes et le bruissement de leurs ailes empêchent tout autre bruit d'arriver jusqu'à moi. J'aperçois une lumière: autant que j'en puis juger dans les ténèbres, elle est à quelque distance; mais elle scintille comme à travers une fente ou le trou d'une serrure dans la direction de la partie habitée: approchons-nous-en par curiosité. La clarté lointaine d'une lampe est un événement dans un pareil repaire. Fasse le ciel qu'elle ne me conduise à aucune tentation! sinon, le ciel me vienne en aide pour que j'échappe sain et sauf, ou que j'obtienne l'objet convoité! Elle brille encore! quand ce serait l'étoile de Lucifer, ou Lucifer lui-même, couronné des rayons de cette clarté, je ne puis me contenir plus longtemps. Doucement! voilà qui est à merveille! j'ai franchi un détour; — comme cela; — non. — Fort bien! la lumière se rapproche. Voici un coin ténébreux; — bon, — le voilà passé. Arrêtons-nous. Si ce passage allait me conduire à un danger plus grand que celui auquel je me suis dérobé? — n'importe, — il a le mérite de la nouveauté, et les nouveaux périls sont comme les nouvelles maîtresses: ils ont quelque chose de plus attrayant. — Avançons, coûte que coûte, — si je me trouve dans un mauvais pas, j'ai ma dague pour me défendre. — Continue à luire, petite lumière! tu es mon *ignis fatuus*! mon feu follet stationnaire! — Bien! bien! il a entendu mon invocation: il m'exauce.

La scène se termine.

SCÈNE IV.

Un jardin.

WERNER entre.

Je n'ai pu dormir! — et maintenant l'heure approche; tout est prêt. Idenstein a tenu sa parole: la voiture nous attend hors du bourg, sur la lisière de la forêt. Maintenant les étoiles commencent à pâlir dans le ciel. C'est pour la dernière fois que je vois ces horribles murailles. Oh! jamais! jamais je ne les oublierai! je suis venu ici pauvre, mais non déshonoré, et je

parts avec une tache, si ce n'est sur mon nom, du moins dans le cœur; j'emporte un ver rongeur et immortel que ni la splendeur qui m'attend, ni mes droits recouvrés, ni les terres et la souveraineté de Siégendorf ne pourront assoupir un seul moment. Il faut que je trouve quelque moyen de restitution qui soulage en partie mon âme; mais comment sans m'exposer à être découvert? — Il le faut cependant, et dès que je serai en sûreté, je veux y réfléchir. Le délire de ma misère m'a entraîné à cette infamie; le repentir peut l'expier: je ne veux rien avoir de Stralenheim sur la conscience, quoiqu'il cherche à me dépouiller de tout, à me ravir ma fortune, ma liberté, ma vie! — Et cependant il dort aussi paisible peut-être que l'enfance; il dort sous de pompeux rideaux, sur des oreillers de soie, tel qu'autrefois moi-même lorsque... — Écoutez! Quel est ce bruit? encore! Les branches des arbres s'agitent, et quelques pierres se sont détachées de cette terrasse.

Ulric saute en bas de la terrasse.

Ulric! ah! toujours le bien-venu! trois fois le bien venu en ce moment! Ta tendresse filiale...

Ulr. Arrêtez! avant de m'approcher, dites-moi...

Wern. D'où vient l'air étrange que je te vois?

Ulr. Est-ce mon père que je contemple, ou...

Wern. Quoi?

Ulr. Un assassin?

Wern. Insensé ou insolent!

Ulr. Répondez-moi, mon père, si vous tenez à votre vie ou à la mienne.

Wern. A quoi dois-je répondre?

Ulr. Êtes-vous ou n'êtes-vous pas l'assassin de Stralenheim?

Wern. Je n'ai jamais assassiné personne. Que veux-tu dire?

Ulr. N'avez-vous pas cette nuit, comme la nuit précédente, pénétré dans le passage secret? N'êtes-vous pas entré de nouveau dans la chambre de Stralenheim? et... (*Ulric s'arrête.*)

Wern. Poursuis.

Ulr. N'est-il pas mort de votre main?

Wern. Grand Dieu!

Ulr. Vous êtes donc innocent! mon père est innocent! embrassez-moi! Oui, — votre son de voix, votre air! — oui, oui! — tout me le dit; mais dites-le vous-même!

Wern. Si jamais une telle pensée est venue, de propos délibéré, s'offrir à mon esprit ou à mon cœur; si, lorsqu'elle m'est apparue un moment à travers l'irritation de mon âme découragée, je ne l'ai pas repoussée au fond de l'enfer, que le ciel soit pour jamais ravi à mes regards et à mes espérances!

Ulr. Mais Stralenheim est mort!

Wern. C'est horrible! c'est hideux! c'est affreux! Mais qu'ai-je de commun avec ce crime?

Ulr. Aucune serrure n'est forcée; on ne voit aucune trace de violence, si ce n'est sur le corps de la victime. Une partie de ses gens a été avertie; mais, comme l'intendant est absent, j'ai pris sur moi le soin d'aller prévenir la police. Nul doute qu'on n'ait péné-

tré secrètement dans sa chambre. Pardonnez-moi si la nature...

Wern. O mon fils ! quels maux inconnus, œuvre d'une sombre fatalité, s'accumulent comme des nuages sur notre maison !

Ulr. Mon père ! vous êtes innocent à mes yeux ; mais aux yeux du monde en sera-t-il de même ? Que dis-je ? pensez-vous que les juges, si jamais... — Mais partez à l'instant même.

Wern. Non ! je ferai face au danger. Qui osera me soupçonner ?

Ulr. Vous n'aviez point d'hôtes auprès de vous, — point de visiteurs, — nul être vivant autre que ma mère ?

Wern. Ah ! le Hongrois

Ulr. Il est parti ! il a disparu avant le coucher du soleil.

Wern. Non, je l'ai caché dans cette même galerie secrète et fatale.

Ulr. Je vais l'y trouver.

Ulr. va pour sortir, Werner l'arrête.

Wern. C'est trop tard : il a quitté le palais avant moi ; j'ai trouvé le panneau secret ouvert, ainsi que les portes qui conduisent à la salle où aboutit le passage. Je pensais qu'il avait profité d'un moment favorable pour échapper sans bruit aux nymphes d'Idenstein qui le traquaient hier soir.

Ulr. Vous avez refermé le panneau ?

Wern. Oui, et ce n'est pas sans trembler du péril qu'il m'avait fait courir, et sans mandire sa stupide négligence qui risquait de faire découvrir l'asile de celui dont il avait reçu un abri.

Ulr. Vous êtes sûr de l'avoir fermé ?

Wern. J'en suis certain.

Ulr. C'est bien ; mais il eût été mieux de ne pas faire de cette retraite un repaire de... (*Il s'arrête.*)

Wern. De voleurs ! tu veux dire : je dois le supporter, et je le mérite ; mais je ne m'attendais pas...

Ulr. Non, mon père, ne parlez point de cela ; ce n'est pas le moment de penser à des crimes secondaires ; pensons plutôt à prévenir les conséquences d'un attentat plus grand. Pourquoi donner asile à cet homme ?

Wern. Pouvais-je le refuser ? un homme poursuivi par mon plus grand ennemi, accusé de mon propre crime ; victime immolée à ma sûreté, demandant un abri de quelques heures au misérable dont l'acte lui avait rendu cet abri nécessaire ! Quand eût été un loup, j'en aurais pu, dans de telles circonstances, le repousser.

Ulr. Et il a reconnu ce service en vrai loup ; mais il est trop tard pour faire ces réflexions. Il faut que vous partiez avant l'aube ; je resterai ici pour trouver le meurtrier, si c'est possible.

Wern. Mais ma fuite soudaine fera planer sur moi les soupçons d'assassinat ; si je reste, il y aura deux victimes au lieu d'une : le Hongrois fugitif qui semble être le coupable, et...

Ulr. Qui semble ! Quel autre que lui pourrait-ce être ?

Wern. Ce n'est pas moi sur qui tout à l'heure tu avais des doutes, — toi, mon fils !

Ulr. Conservez-vous des doutes sur le fugitif ?

Wern. Mon fils ! depuis que je suis tombé dans l'abîme du crime (quoique ma faute soit d'une nature moins grave), depuis que j'ai vu opprimer l'innocence à ma place, je puis douter même de la culpabilité du criminel. Toi, ton cœur, ému d'une vertueuse indignation, est prompt à accuser sur de simples apparences, et voit un criminel peut-être dans celui dont l'innocence est entourée de quelques légers nuages.

Ulr. Et que fera donc le monde qui ne vous connaît pas, ou ne vous a connu que pour vous opprimer ? N'en courez pas les hasards. Partez ! j'aplanirai tout. Idenstein, dans son propre intérêt, et séduit d'ailleurs par le présent de la bague, gardera le silence ; — en outre il est complice de votre fuite.

Wern. Moi, je fuirais ! je souffrirais que mon nom fût accolé à celui du Hongrois ! ou que, comme le plus pauvre, on me choisit de préférence pour m'infliger la fétresse du meurtre !

Ulr. Bah ! laissez tout cela ! ne songez qu'à l'héritage et au domaine de votre père, pour lesquels vous avez si longtemps soupiré en vain ! Votre nom, dites-vous, quel nom ? vous n'en avez point ; car celui que vous portez est supposé.

Wern. C'est vrai ; et néanmoins je ne voudrais pas le voir gravé en caractères de sang dans la mémoire des hommes, même en ce canton obscur et isolé ; — d'ailleurs, les recherches...

Ulr. Je pourrais à tout ce qui vous concerne. Nul ne vous connaît ici pour l'héritier de Siegendorf ; si Idenstein s'en doute, ce n'est qu'un soupçon, et il n'est qu'un imbécile ; d'ailleurs, sa sottise sera si occupée, que force lui sera d'oublier l'inconnu Werner, afin de songer à des intérêts plus importants pour lui. Les lois, si elles ont jamais été en vigueur dans ce village, sont toutes suspendues à la suite de la guerre de trente ans ; c'est à peine si elles s'élèvent lentement de la poussière où les armées, dans leur marche, les ont refoulées. Stralenheim, quoique noble, est inconnu en ce lieu, si ce n'est à ce titre, sans domaine, sans autre influence que celle qui a péri avec lui. Il est peu d'hommes dont l'autorité se prolonge au-delà des huit jours qui suivent leurs funérailles, à moins que ce ne soit sur des parents mus par l'intérêt ; ce n'est pas ici le cas : il est mort isolé, inconnu ; — une tombe solitaire, obscure comme ses mérites, sans écusson, c'est tout ce qu'il obtiendra, et tout ce dont il a besoin. Si je découvre l'assassin, tant mieux ; — sinon, croyez que nul autre ne le découvrira ; tous ces laquais pourront hurler sur sa cendre, comme ils faisaient autour de lui quand il allait périr sur l'Oder ; mais ils ne remuneront pas plus aujourd'hui qu'alors. Partez ! partez ! je ne dois pas attendre votre réponse ! — Voyez, les étoiles ont presque disparu, et une teinte blanchâtre commence à altérer la noire chevelure de la nuit. Ne me répondez pas : — pardonnez-moi si j'use d'autorité ; c'est votre fils qui vous parle, votre fils si longtemps perdu, retrouvé si tard ! — Appelons ma mère ; marchez rapidement et sans bruit, et laissez-moi le soin du reste ; je réponds de l'événement en ce qui vous regarde ; et

c'est là le point principal ; c'est mon premier devoir, et j'y serai fidèle. Nous nous verrons au château de Siégendorf ; nos bannières s'y déploieront encore avec gloire ! Pensez à cela seulement, et abandonnez-moi tous les autres soins ; ma jeunesse saura faire face à tout. — Partez ! et que votre vieillesse soit heureuse ! — Je vais embrasser ma mère une fois encore ! et qu'en suite le ciel vous soit en aide !

Wim. Ce conseil est prudent ; — mais est-il honorable ?

Ulr. L'honneur d'un fils consiste, avant tout, à sauver son père.

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I^{re}.

Une salle gothique du château de Siégendorf, près de Prague.

Entrent ÉRIC et HENRICK, de la suite du comte.

Éric. De meilleurs temps sont à la fin venus ; ces vieux murs ont reçu de nouveaux maîtres, qui avec eux ont ramené la joie ; nous avons grand besoin de ce double cadeau.

Henr. Il est possible que les partisans de la nouveauté se réjouissent d'avoir de nouveaux maîtres, quoiqu'ils les doivent à la tombe ; mais, quant à la joie et aux festins, il me semble que l'hospitalité féodale du comte Siégendorf pouvait rivaliser avec celle de tout autre prince de l'empire.

Éric. Quant aux jouissances de la coupe et de la bonne chère, nous étions assez bien, sans nul doute ; mais pour ce qui est de la joie et du plaisir, sans lesquels un repas est faiblement assaisonné, notre partage était des plus chétifs.

Henr. Le vieux comte n'aimait pas la joie bruyante des festins ; êtes-vous sûr que celui-ci en soit plus partisan ?

Éric. Jusqu'ici il s'est montré aussi affable que généreux, et nous l'aimons tous.

Henr. Son règne a vu à peine une année suivre sa lune de miel, et la première année d'une royauté ressemble à la première de l'hymen : bientôt nous connaîtrons son véritable caractère.

Éric. Puisse-t-il rester toujours ce qu'il est ! et puis, son brave fils, le comte Ulric ! — voilà un chevalier ! quel dommage qu'il n'y ait plus de guerre !

Henr. Pourquoi ?

Éric. Regarde-le, et réponds toi-même.

Henr. Il est très-jeune ; il a la beauté et la force d'un jeune tigre.

Éric. Cette comparaison n'est pas d'un vassal fidèle.

Henr. Peut-être est-elle d'un vassal sincère.

Éric. C'est dommage, disais-je, qu'il n'y ait plus de guerre. Dans un salon, qui, mieux que le comte Ulric, sait déployer cette noble fierté qui impose sans offenser ? A la chasse, qui manie comme lui la lance, quand, avec ses terribles défenses, le sanglier éventre à droite et à gauche les limiers hurlants, et gagne la forêt ? Qui monte à cheval, qui porte un fau-

con au poing comme lui ? A qui l'épée sied-elle mieux ? Sur quel front de chevalier le panache a-t-il plus de grâce ?

Henr. Personne, j'en conviens ; laisse faire, si la guerre est longue à venir, il est homme à la faire pour son compte, s'il n'a pas déjà commencé.

Éric. Que veux-tu dire ?

Henr. Tu ne peux nier que ceux qu'il attache à sa suite, et dont le plus grand nombre n'est pas né sur ces domaines, ne soient de ces sortes de bandits que...
(*Il s'arrête.*)

Éric. Eh bien !

Henr. Que la guerre, dont tu es si enthousiaste, laisse après elle. Comme d'autres mères, elle gâte les pires de ses enfants....

Éric. Folie ! ce sont tous des hommes de fer, comme les aimait le vieux Tilly.

Henr. Et qui aimait Tilly ? demande-le à Magdebourg ; qui aimait Wallenstein ? — Ils sont allés tous deux....

Éric. Jouir du repos de la tombe ; quant au sort qui les attend au-delà, ce n'est pas à nous de le dire.

Henr. Ils auraient bien dû nous laisser un peu de leur repos. Gratifié d'une paix nominale, le pays est parcouru dans tous les sens par — Dieu sait qui ! Ils se mettent en campagne la nuit, et disparaissent au lever du soleil, et ne font pas moins de ravages, plus peut-être, qu'une guerre ouverte.

Éric. Le comte Ulric, — qu'est-ce que tout cela a de commun avec lui ?

Henr. Avec lui ! il pourrait empêcher cet état de choses ; si, comme tu dis, il aime la guerre, pourquoi ne la fait-il pas à ces maraudeurs ?

Éric. Tu devrais le lui demander à lui-même.

Henr. J'aimerais autant demander au lion pourquoi il ne lappe pas du lait.

Éric. Le voici.

Henr. Diable ! tu retiendras ta langue, n'est-ce pas ?

Éric. Pourquoi pâlis-tu ?

Henr. Ce n'est rien. — Taisez-vous.

Éric. Je me tairai sur ce que tu as dit.

Henr. Je t'assure que mes paroles n'avaient aucun sens : — histoire de plaisanter ; d'ailleurs, Ulric doit épouser la gentille baronne Ida de Stralenheim, l'héritière du feu baron ; sans doute qu'elle adoucira ce que de longues guerres intestines ont laissé de sauvage dans tous les caractères, et surtout dans les hommes qui, nés pendant leur cours, ont été élevés sur les genoux de l'homicide, et baptisés, pour ainsi dire, dans le sang. Je t'en prie, bouche close sur tout ce que j'ai dit.

Ulric et Rodolphe entrent.

Salut, comte.

Ulric. Bonjour, mon brave Henrick. Éric, tout est-il prêt pour la chasse ?

Éric. Les meutes sont parties pour la forêt, les vassaux battent les taillis, et le jour s'annonce bien. Ferais-je venir la suite de Votre Excellence ? Quel cheval voulez-vous monter ?

Ulric. Le cheval bai Walstein.

Éric. Je crains qu'il ne soit pas rétabli des fatigues de lundi dernier; c'était une belle chasse : vous avez tué quatre sangliers de votre main.

Ulr. C'est vrai, Éric, je l'oubliais. — Je monterai donc le gris, le vieux Ziska. Voilà quinze jours qu'il n'est sorti.

Éric. Il sera à l'instant caparaçonné. De combien de vassaux immédiats voulez-vous être suivi?

Ulr. Je laisse ce soin à Weillburgh, notre écuyer.

Éric sort.

Rodolphe!

Rod. Seigneur.

Ulr. Il est arrivé de fâcheuses nouvelles de...

Rodolphe lui fait remarquer Henrick.

Eh bien! Henrick, que faites-vous là?

Henr. J'attends vos ordres, Seigneur

Ulr. Allez trouver mon père, présentez-lui mes devoirs, et sachez s'il n'a rien à me dire avant que je monte à cheval.

Henrick sort.

Rodolphe! nos amis ont essayé un échec sur les frontières de Franconie. On assure que les troupes envoyées contre eux doivent être renforcées. Il faut que j'aille bientôt les rejoindre.

Rod. Attendez des avis ultérieurs et plus certains.

Ulr. C'est ce que je me propose; — certes, rien ne pouvait déranger davantage tous mes plans.

Rod. Il sera difficile d'excuser votre absence auprès du comte votre père.

Ulr. Oui; mais l'état embarrassé de notre domaine de la Haute-Silésie servira de prétexte à mon voyage. En attendant, lorsque nous serons occupés à la chasse, emmenez les quatre-vingts hommes sous le commandement de Wolffe; — vous aurez soin de suivre la forêt : vous la connaissez?

Rod. Aussi bien que dans cette nuit où nous avons...

Ulr. Nous n'en parlerons que lorsque nous aurons obtenu le même succès. Quand vous aurez rejoint les nôtres, remettez cette lettre à Rosemberg (il lui donne une lettre); vous ajouterez que j'ai envoyé ce faible renfort avec vous et Wolffe, pour précéder mon arrivée, quoique en ce moment ce sacrifice m'ait coûté; car mon père tient à ce que le château soit entouré d'une nombreuse suite de vassaux, jusqu'à ce que ce mariage soit fini avec ses fêtes, ses niaiseries, et que le carillon nuptial ait cessé de faire entendre son tapage.

Rod. Je croyais que vous aimiez la baronne Ida.

Ulr. Certainement; — mais il ne s'ensuit pas que je veuille enchaîner ma jeunesse et ma rapide et brûlante carrière de gloire à la ceinture d'une femme, quand ce serait celle de Vénus; — toutefois, je l'aime comme une femme doit être aimée, sincèrement et sans partage.

Rod. Et avec constance?

Ulr. Je le crois, car je n'aime qu'elle. — Mais, je n'ai pas le temps de m'arrêter aux bagatelles du cœur; avant peu nous devons faire de grandes choses. Vite, hâtez-vous, Rodolphe!

Rod. A mon retour, je trouverai la baronne Ida transformée en comtesse Siegendorf.

Ulr. Mon père le désire. Et, en vérité, ce n'est pas une mauvaise politique : cette union avec le dernier rejeton de la branche rivale détruit le passé et reconstruit l'avenir.

Rod. Adieu.

Ulr. Demeurez encore, — nous ferons bien de rester ensemble jusqu'à ce que la chasse soit commencée; alors vous vous éloignerez, et vous ferez ce que j'ai dit.

Rod. Je n'y manquerai pas. Mais, pour revenir à ce que nous disions tout à l'heure, — ce fut un acte bienveillant de la part du comte, votre père, d'envoyer chercher à Königsberg cette belle orpheline, et de la saluer du nom de sa fille.

Ulr. On ne peut plus bienveillant! considérant surtout le peu de bienveillance qui existait entre les pères de leur vivant.

Rod. N'est-ce pas une fièvre qui a emporté le dernier baron?

Ulr. Comment le saurais-je?

Rod. J'ai entendu dire que sa mort était enveloppée d'un étrange mystère; — c'est même à peine si l'on sait le lieu précis où il est mort.

Ulr. Quelque village obscur sur la frontière de Saxe ou de Silésie.

Rod. Il n'a point laissé de testament, — nulle trace de ses volontés dernières?

Ulr. Je ne saurais le dire, n'étant ni confesseur, ni notaire.

Rod. Ah! voici la baronne Ida.

Ida Stralenheim entre.

Ulr. Vous êtes matinale, ma charmante cousine!

Ida. Je ne le suis pas trop, mon cher Utric, si ma présence ne vous est point importune. Pourquoi m'appellez-vous cousine?

Ulr. (en souriant). Ne sommes-nous pas cousins?

Ida. Oui, mais je n'aime pas ce nom-là; il a quelque chose de si froid! on dirait, en le prononçant, que vous pensez à notre généalogie, et que votre indifférence se borne à peser notre sang.

Ulr. (tressaillant). Notre sang!

Ida. Pourquoi le vôtre s'est-il tout à coup retiré de vos joues?

Ulr. Serait-il vrai?

Ida. Mais non; le voilà qui se répand de nouveau, comme un torrent, sur votre front.

Ulr. (se remettant). S'il s'est retiré, c'est que votre présence l'a fait refluer vers mon cœur, qui ne bat que pour vous, charmante cousine.

Ida. Encore cousine?

Ulr. Eh bien! je vous appellerai ma sœur.

Ida. Ce nom me déplaît encore davantage. — Plût à Dieu que nous n'eussions jamais été parents!

Ulr. (d'un air sombre). Plût à Dieu!

Ida. O ciel! pouvez-vous préférer un tel vœu?

Ulr. Chère Ida, ma voix n'a été que l'écho de la vôtre.

Ida. Oui, Utric; mais je n'ai point accompagné mes paroles d'un regard comme le vôtre, et je savais à peine ce que je disais. Mais que je sois votre sœur ou votre cousine, tout ce que vous voudrez, pourvu que je vous sois quelque chose.

Ulr. Vous serez tout pour moi, — tout...

Ida. Vous l'êtes déjà pour moi; mais je puis attendre.

Ulr. Chère Ida!

Ida. Appelez-moi Ida, votre Ida; car je veux être à vous, et à vous seul. — Et, en effet, il ne me reste plus que vous depuis que mon pauvre père... (*Elle s'arrête.*)

Ulr. Il vous reste *le mien* — et moi.

Ida. Cher Ulric, combien je désirerais que mon père pût être témoin de mon bonheur, auquel il ne manque plus que sa présence!

Ulr. Vraiment?

Ida. Vous l'auriez aimé; vous lui auriez été cher, car les braves s'aiment l'un l'autre; ses manières étaient un peu froides, son âme était fière : c'est l'apanage de la naissance; mais sous cet extérieur de gravité... — Oh! si vous l'aviez connu, si vous aviez été près de lui pendant son voyage, il ne serait pas mort sans un ami pour alléger la solitude de ses derniers moments.

Ulr. Qui dit cela?

Ida. Quoi?

Ulr. Qu'il est mort dans l'isolement?

Ida. La rumeur publique, la disparition de ses serviteurs qu'on n'a jamais revus. Elle devait être bien redoutable la maladie qui les a tous moissonnés!

Ulr. Puisqu'ils étaient près de lui, il n'est donc pas mort seul et sans secours

Ida. Hélas! qu'est-ce qu'un valet à notre lit de mort, alors que l'œil, prêt à se fermer, cherche vainement un objet aimé! On dit qu'il est mort d'une fièvre.

Ulr. On dit! cela est.

Ida. Je rêve quelquefois autre chose.

Ulr. Tous les rêves sont faux.

Ida. Et, pourtant, je le vois comme je vous vois.

Ulr. Où?

Ida. Dans mon sommeil; — je le vois couché, pâle et sanglant, et un homme tenant un couteau levé sur lui.

Ulr. Vous ne voyez pas son visage?

Ida. (*le regardant*). Non! O mon Dieu! et vous, le voyez-vous?

Ulr. Pourquoi cette question?

Ida. Parce que vous avez l'air d'un homme qui voit devant lui un assassin.

Ulr. (*agité*). Ida, c'est un enfantillage; votre faiblesse me gagne, je l'avoue à ma honte; cela vient de ce que tous vos sentiments sont partagés par moi. Veuillez, ma chère enfant, changer...

Ida. Enfant! en vérité! j'ai compté ma quinzième année.

Un cor résonne.

Rod. Seigneur, entendez-vous le cor?

Ida. (*avec humeur à Rodolphe*). Pourquoi le lui dire? ne peut-il l'entendre sans que vous lui serviez d'écho?

Rod. Pardonnez-moi, belle baronne.

Ida. Je ne vous pardonnerai pas, à moins que vous ne m'aidiez à dissuader le comte Ulric de se rendre aujourd'hui à la chasse.

Rod. Madame, vous n'avez pour cela nul besoin de mon aide.

Ulr. Je ne puis m'en dispenser.

Ida. Vous n'irez pas.

Ulr. Je n'irai pas?

Ida. Non, ou vous n'êtes point un vrai chevalier. — Venez, cher Ulric; cédez-moi sur ce point pour aujourd'hui seulement : le temps est incertain, vous êtes pâle, et semblez mal à votre aise.

Ulr. Vous plaisantez.

Ida. Nullement; demandez à Rodolphe.

Rod. Il est vrai, Seigneur; depuis un quart d'heure vous avez plus changé que je ne vous ai vu faire depuis des années.

Ulr. Ce n'est rien; mais, dans tous les cas, le grand air me remettra. Je suis un vrai caméléon, je ne vis que de l'atmosphère; vos fêtes dans les salons, vos joyeux banquets, ne nourrissent pas mon âme; — il me faut la forêt, il me faut respirer l'air libre des hautes montagnes, où j'aime tout ce qu'aime l'aigle.

Ida. Hormis sa proie, j'espère.

Ulr. Charmante Ida, souhaitez-moi une heureuse chasse, et je vous rapporterai pour trophées huit hures de sangliers.

Ida. Vous persistez donc à partir? vous ne partirez pas! venez, je chanterai pour vous.

Ulr. Ida, vous n'êtes guère faite pour être l'épouse d'un soldat.

Ida. Je ne demande point à l'être; j'espère bien que ces guerres sont pour jamais finies, et que vous vivrez en paix dans vos domaines.

Entre Werner, en qualité de comte Siégendorf.

Ulr. Mon père, je vous salue, et je regrette que ce soit pour vous quitter si tôt. — Vous avez entendu le cor; les vassaux attendent.

Siég. Qu'ils attendent. — Vous oubliez que demain est le jour fixé pour la fête par laquelle on doit célébrer, à Prague, le rétablissement de la paix. L'ardeur que vous mettez à la chasse ne vous permettra guère d'être de retour aujourd'hui; ou du moins vous serez trop fatigué pour pouvoir demain vous joindre au cortège des nobles.

Ulr. Comte, vous occuperez ma place et la vôtre; je n'aime pas toutes ces cérémonies.

Siég. Non, Ulric. Il ne conviendrait pas que seul entre tous nos jeunes nobles...

Ida. Et le plus noble de tous par sa mine et ses manières.

Siég. (*à Ida*). C'est vrai, ma chère enfant; mais pour une jeune demoiselle, vous mettez dans vos paroles un peu trop de franchise. — Ulric, rappelez-vous notre position; songez que nous ne sommes que depuis peu réintégrés dans notre rang. Croyez-moi, cette absence en une pareille occasion serait remarquée dans toute autre maison, et surtout dans la nôtre. En outre le ciel, qui nous a rendu l'héritage de nos aïeux en même temps qu'il a donné la paix au monde, a doublement droit à nos actions de grâces; nous devons le remercier, d'abord pour notre patrie, ensuite pour nous-mêmes, de ce qu'il a permis que nous soyons ici pour partager ses bienfaits.

Ulr. (*à part*). Il ne lui manquait plus que d'être

dérot. (*A son père.*) Eh bien ! Seigneur, je vous obéis. (*A un domestique.*) Ludwig, congédiez les vassaux.

Ludwig sort.

Ida. Ainsi, vous lui accordez sur-le-champ ce que j'aurais pu demander en vain pendant des heures entières.

Siég. (*souriant*). J'espère, petite rebelle, que vous n'êtes pas jalouse de moi. Vous voudriez donc sanctionner la désobéissance envers tout autre que vous ? Mais rassurez-vous ; le temps viendra bientôt où vous exercerez sur lui un pouvoir plus doux et plus sûr.

Ida. Mais je désirerais gouverner dès à présent.

Siég. Gouvernez votre harpe, qui vous attend avec la comtesse dans sa chambre. Elle se plaint que vous faites infidélité à la musique ; elle désire votre présence.

Ida. Adieu donc, mes généreux protecteurs. Utric, viendrez-vous m'entendre ?

Utr. Tout-à-l'heure.

Ida. Soyez persuadé que mes chants seront préférables aux sons de votre cor ; soyez ponctuel à venir, je vous jouerai la marche du roi Gustave.

Utr. Pourquoi pas celle du vieux Tilly ?

Ida. Ce monstre ! jamais ! je croirais tirer de ma harpe des gémissements, et non de l'harmonie, si je le prenais pour sujet de mes chants. — Mais venez promptement ; votre mère sera heureuse de vous voir.

Ida sort.

Siég. Utric, je désire vous parler en particulier.

Utr. Mon temps vous appartient. (*Bas, à Rodolphe.*) Rodolphe, éloigne-toi ; fais ce que je t'ai dit, et que j'aie une prompte réponse de Rosenberg.

Rod. Comte Siégendorf, avez-vous quelques ordres à me donner ? je pars pour un voyage au-delà de la frontière.

Siég. (*tressaille*). Ah ! où ? quelle frontière ?

Rod. La frontière de Silésie, pour me rendre... (*Bas, à Utric.*) Où lui dirai-je que je vais ?

Utr. (*Bas, à Rodolphe.*) A Hambourg (*A part.*) ce mot suffira, je pense, pour mettre un terme à son interrogatoire.

Rod. Comte, pour me rendre à Hambourg.

Siég. (*agité*). A Hambourg ? non, je n'ai rien à faire de ce côté-là ; je n'ai aucun rapport avec cette ville. Ainsi, que Dieu vous soit en aide !

Rod. Adieu, comte de Siégendorf.

Rodolphe sort.

Siég. Utric, cet homme qui vient de partir est un de ces étranges compagnons dont je me proposais de vous entretenir.

Utr. Seigneur, il est noble de naissance, et appartient à l'une des premières maisons de la Saxe.

Siég. Il ne s'agit pas de sa naissance, mais de sa conduite. On parle de lui d'une manière peu favorable.

Utr. C'est ce qui arrive à la plupart des hommes. Le monarque lui-même n'est pas à l'abri de la médisance de son chambellan ou de l'ironie du dernier courtisan dont il a fait un ingrat en le comblant d'honneurs.

Siég. S'il faut parler clairement, il court des bruits

plus que fâcheux sur ce Rodolphe ; on dit qu'il fait partie des bandes noires qui infestent la frontière.

Utr. Ajoutez-vous foi à ces on dit ?

Siég. Dans ce cas, oui.

Utr. Dans tous les cas, je croyais que vous connaissiez assez le monde pour ne pas considérer une accusation comme une sentence définitive.

Siég. Mon fils, je vous comprends, vous voulez parler de.... Mais ma destinée a tellement jeté sur moi ses filets, que, semblable à la mouche que l'araignée a prise dans sa toile, je ne puis que me débattre, sans pouvoir les briser. Prenez garde, Utric ; vous avez vu où les passions m'ont conduit ; vingt longues années d'indigence et de malheur n'ont pu les amortir. Vingt mille ans encore de moments pareils à ceux que j'ai passés, et qui seraient des années si la douleur était chargée de les compter, ne pourraient effacer ou expier la démence et la honte d'un instant. Utric, écoutez les avis de votre père ! — Je n'ai pas écouté le mien, et vous me voyez.

Utr. Je vois Siégendorf heureux et chéri, en possession des domaines d'un prince, honoré de ceux qu'il gouverne, ainsi que de ses égaux.

Siég. Peux-tu bien me dire heureux, quand je crains pour toi ? chéri, quand tu ne m'aimes pas ? Tous les cœurs, hormis un seul, peuvent éprouver de l'affection pour moi ; — mais si celui de mon fils reste froid...

Utr. Qui ose dire cela ?

Siég. Nul autre que moi ; je le vois, — je le sens plus douloureusement que ne sentirait votre glaive dans son cœur l'adversaire qui oserait vous tenir ce langage. Mais mon cor survit à sa blessure.

Utr. Vous vous trompez ; mon caractère n'est pas accoutumé à des manifestations extérieures de tendresse ; séparé de mes parents pendant douze années, comment pourrait-il en être autrement ?

Siég. Et moi, ne les ai-je point également passées, ces douze années, dans la douleur de votre absence ? Mais c'est en vain que je vous parlerais : des remontrances n'ont jamais corrigé la nature. Changeons de sujet de conversation ; considérez, je vous prie, que si vous continuez à fréquenter ces jeunes nobles violents, connus par de funestes exploits (oui, des plus funestes, s'il faut en croire le bruit public), ils vous conduiront...

Utr. (*avec impatience*). Je ne me laisserai jamais conduire par personne.

Siég. J'espère aussi que vous ne conduirez jamais de tels hommes ; afin de vous arracher, une fois pour toutes, aux périls de votre jeunesse et de votre audace, j'avais jugé convenable de vous faire épouser Ida Stralenheim, — d'autant plus que vous paraissiez l'aimer.

Utr. J'ai dit que je me conformerais à vos ordres, quand vous m'ordonneriez d'épouser Hécate ; un fils peut-il en dire davantage ?

Siég. Un fils qui parle ainsi en dit trop. Il n'est point dans la nature de votre âge, de votre sang ni de votre caractère de parler si froidement, ou d'agir avec tant d'insouciance, dans une matière qui couronne ou détruit la félicité d'un homme ; car il n'est

point de repos sur l'oreiller de la gloire si l'amour n'y appuie point sa tête. Quelque penchant impérieux, quelque sombre démon, s'est mis à votre service pour égarer le mortel qui le croit son esclave, et pour asservir toutes ses pensées; autrement, vous m'auriez dit sur-le-champ : « J'aime la jeune Ida ! et je l'épouserai ; » ou bien : « Je ne l'aime pas, et toutes les puissances de la terre ne me la feront jamais aimer. » — C'est ainsi, moi, que j'aurais répondu.

Ulr. Mon père ! vous vous êtes marié par amour.

Siég. C'est vrai ; et c'est là que j'ai trouvé mon unique refuge dans bien des infortunes.

Ulr. Ces infortunes n'auraient jamais eu lieu sans ce mariage d'amour.

Siég. Voilà encore un langage contraire à votre âme et à votre nature. Qui jamais à vingt ans a fait pareille réponse ?

Ulr. Ne m'avez-vous pas recommandé de ne pas suivre votre exemple ?

Siég. Jeune soplisme ! en un mot, aimez-vous ou n'aimez-vous pas Ida ?

Ulr. Qu'importe, si je suis prêt à vous obéir en l'épousant ?

Siég. Pour vous, la chose peut être indifférente ; mais pour elle, il y va de sa vie tout entière. Elle est jeune, elle est belle, elle vous adore ; — elle est revêtue de tous les dons qui peuvent répandre sur vous le bonheur et faire de votre vie un rêve ineffable, ce je ne sais quoi que les poètes ne peuvent peindre, et que la philosophie pourrait échanger contre la sagesse si la sagesse ne consistait pas à aimer la vertu ; celle qui donnera tant de bonheur en mérite un peu en retour. Je ne voudrais pas voir son cœur se briser pour un homme qui n'aurait point de cœur à briser, ou se flétrir sur sa tige comme la rose pâissante, abandonnée par l'oiseau qu'elle prenait pour le chantre des nuits, comme disent les contes d'Orient. Elle est....

Ulr. La fille de Stralenheim, votre ennemi. Néanmoins, je l'épouserai, quoique, à dire vrai, en ce moment je ne sois pas violemment épris d'une telle union.

Siég. Mais elle vous aime.

Ulr. Je l'aime également ; c'est pour cela que je voudrais y penser deux fois.

Siég. Hélas ! c'est ce que l'amour n'a jamais fait.

Ulr. Alors, il est temps qu'il commence, qu'il ôte le bandeau de ses yeux, et qu'il regarde avant de prendre son élan ; jusqu'ici il a agi en aveugle.

Siég. Mais vous consentez à cet hymen ?

Ulr. J'y ai consenti, et j'y consens encore.

Siég. Fixez donc le jour.

Ulr. L'usage et la courtoisie veulent que ce soit la dame qui le fixe.

Siég. Je m'engagerai pour elle.

Ulr. C'est ce que je ne voudrais faire pour aucune femme ; et comme je voudrais ne plus rien voir changer à ce que j'aurais une fois décidé, quand elle aura donné sa réponse, je donnerai la mienne.

Siég. Mais il est de votre devoir de faire les avances.

Ulr. Comte, ce mariage est votre œuvre ; chargez-vous donc de tous ces soins ; mais, pour vous complaire, je vais maintenant offrir mes devoirs à ma mère, auprès de qui, vous savez, Ida se trouve en ce moment. — Que voulez-vous de moi ? vous m'avez défendu d'aller me livrer à de mâles amusements hors de l'enceinte du château : je vous obéis ; vous voulez que je me transforme en amoureux de salon, pour ramasser des gants, des éventails et des aiguilles, pour écouter des chants et de la musique, pour épier des sourires, pour sourire moi-même à un babil frivole, pour contempler les yeux d'une femme, comme si c'étaient des étoiles dont nos regards impatients fixent la pâissante clarté le matin d'un jour de bataille qui doit décider de l'empire du monde ; — que peuvent faire de plus un fils et un homme ?

Ulric sort.

Siég. (seul). C'est trop faire ! — c'est trop de soumission, et pas assez de tendresse ! Il me paie en une monnaie qu'il ne me doit pas ; telle a été ma destinée, que je n'ai pu jusqu'à présent remplir auprès de lui les devoirs d'un père ; mais sa tendresse ne m'en est pas moins due ; car il n'a jamais été absent de ma pensée, et, les yeux baignés de larmes, je n'ai cessé de soupirer après le jour où je reverrais mon enfant ; et maintenant je l'ai trouvé ! mais comment ? — plein d'obéissance, mais aussi de froideur ; soumis en ma présence, mais indifférent, mystérieux, — concentré, — réservé, — s'absentant fréquemment pour aller où ? — personne ne le sait ; — lié avec les plus dissipés de nos jeunes seigneurs, quoique, et c'est une justice à lui rendre, jamais il ne s'abaisse à leurs vulgaires plaisirs ; néanmoins il existe entre eux un lien dont j'ignore la nature. Leurs yeux sont fixés sur lui, — ils le consultent, — se groupent autour de lui comme autour d'un chef ; mais Ulric ne me témoigne, à moi, aucune confiance ! Ah ! puis-je l'espérer, après que... — Eh quoi ! la malédiction de mon père descendrait-elle jusqu'à mon fils ? Le Hongrois est-il près d'ici pour répandre encore du sang ? ou bien serait-ce toi, ombre de Stralenheim, qui erres dans cette enceinte pour y frapper d'une fatale influence ceux qui ne t'ont pas immolé, il est vrai, mais qui t'ont ouvert la porte du trépas ? Ce crime n'a pas été commis par nous ; nous sommes innocents de ta mort. Tu étais notre ennemi, et pourtant je t'épargnai dans un moment où ma ruine dormait avec toi, pour s'éveiller avec ton réveil ! Je me contentai de prendre... — Or maudit ! tu es comme un poison dans mes mains ; je n'ose me servir de toi ni m'en séparer ; la manière dont je t'ai obtenu me fait penser que tu souillerais toutes les mains comme la mienne. — Cependant, infâme métal, pour expier une faiblesse et la mort de celui à qui tu appartenais, quoiqu'elle ne soit l'ouvrage ni de moi ni des miens, j'ai fait autant que s'il eût été mon frère ! j'ai recueilli son orpheline Ida, — je l'ai chérie comme celle qui doit être ma fille

Un domestique entre.

Le Dom. Monseigneur, l'abbé que vous avez envoyé

chercher attend qu'il plaise à Votre Excellence de le recevoir.

Le domestique sort. — Le prieur Albert entre.

Le Pr. Paix à ces murs et à tous ceux qui les habitent !

Siég. Soyez le bien-venu, mon père ! et puisse votre prière être entendue ! tous les hommes en ont besoin, et moi...

Le Pr. Vous avez droit plus que personne aux prières de notre communauté. Notre couvent, fondé par vos ancêtres, est encore protégé par leurs enfants.

Siég. Oui, mon père, continuez à prier chaque jour pour nous dans ces temps d'herésie et de sang, quoique le Suédois schismatique Gustave soit parti.

Le Pr. Pour l'éternelle demeure des infidèles, pour ce séjour des douleurs sans fin, où sont les grincements de dents, les larmes de sang, le feu éternel, et le ver qui ne meurt pas.

Siég. Il est vrai, mon père ; — et pour écarter ces douleurs, ces tourments d'un homme qui, bien qu'appartenant à notre église sainte et sans tache, cependant est mort privé de ces secours chers et suprêmes qui aplanissent le chemin de l'âme à travers les souffrances du purgatoire, voici une donation que je vous offre humblement, afin d'obtenir des messes pour le repos de son âme.

Siégendorf remet au prieur l'or qu'il avait pris à Strahlenheim.

Le Pr. Comte, si je le reçois, c'est parce que je sais trop bien qu'un refus vous offenserait. Soyez persuadé que tout cet argent sera employé en aumônes, et qu'on n'en dira pas moins les messes que vous demandez. Notre monastère n'a pas besoin de donations, grâce à celles que lui a faites jadis votre maison ; mais notre devoir est de vous obéir, ainsi qu'aux vôtres, en toutes choses légitimes. Pour qui les messes seront-elles dites ?

Siég. Pour... — pour... — un mort.

Le Pr. Son nom ?

Siég. Ce n'est pas un nom, mais une âme que je voudrais soustraire à la damnation.

Le Pr. Je ne veux point pénétrer dans vos secrets ; nous prions pour un inconnu comme nous ferions pour le plus élevé des mortels.

Siég. Des secrets ! je n'en ai pas ; mais, mon père, celui qui est mort pouvait en avoir un ; ou bien il a légué... — non, il n'a rien légué ; mais je consacre cette somme à des intentions pieuses.

Le Pr. C'est une action louable dans l'intérêt de nos amis défunts.

Siég. Mais le défunt n'était pas mon ami ; il était le plus mortel, le plus acharné de mes ennemis.

Le Pr. C'est encore mieux ; employer nos richesses à obtenir le ciel pour les âmes de nos ennemis morts est digne de ceux qui savaient leur pardonner pendant leur vie.

Siég. Mais je n'ai pas pardonné à cet homme, je l'ai haï jusqu'au dernier moment comme il me haïssait lui-même ; en ce moment je ne l'aime pas, mais...

Le Pr. De mieux en mieux ! c'est là de la religion toute pure : vous voulez soustraire à l'enfer celui que

vous haïssez : compassion tout à fait évangélique ; — et avec vos propres deniers encore !

Siég. Mon père, cet or n'est point à moi.

Le Pr. A qui appartient-il donc ? vous m'avez dit que ce n'était point un legs.

Siég. Peu importe l'origine de cet or ; — qu'il vous suffise de savoir que celui à qui il appartenait n'en aura plus besoin, si ce n'est pour acheter les prières de vos autels ; il est à vous et à votre monastère.

Le Pr. N'y a-t-il point de sang sur cet or ?

Siég. Non ; mais il y a pire que du sang. — Il y a une infamie éternelle.

Le Pr. Celui qui le possédait est-il mort dans son lit ?

Siég. Hélas ! oui.

Le Pr. Mon fils, vous retombez dans votre vengeance si vous regrettez que votre ennemi ne soit pas mort de mort violente.

Siég. Sa mort a été effroyablement tachée de sang.

Le Pr. Vous disiez qu'il était mort dans son lit, et non sur le champ de bataille.

Siég. Il périt je sais à peine comment ; — mais il fut assassiné dans l'ombre. Maintenant vous savez tout ; — il fut égorgé dans son lit ! — Oui. — Vous pouvez me regarder ! je ne suis pas l'assassin. Sur ce point, je puis affronter votre regard, comme un jour celui de Dieu.

Le Pr. N'avez-vous été en rien complice de sa mort ?

Siég. Non, par le Dieu qui voit et frappe !

Le Pr. Ne connaissez-vous pas celui qui le tua ?

Siég. J'ai seulement soupçonné quelqu'un ; il m'était étranger ; aucun rapport ne nous unissait ; il n'a point agi par mes ordres, et je ne l'ai jamais connu qu'un jour.

Le Pr. Vous êtes donc pur de toute culpabilité ?

Siég. (vivement). Oh ! le suis-je ? — Parlez.

Le Pr. Vous l'avez dit, et vous devez le savoir.

Siég. Mon père ! j'ai dit la vérité, rien que la vérité, sinon toute la vérité. Répétez-moi que je ne suis pas coupable ; car le sang de cet homme pèse sur moi comme si je l'avais versé, et cependant, j'en atteste le Dieu qui abhorre le sang humain, sa mort n'est pas mon ouvrage ! — Bien plus, je l'épargnai quand j'aurais pu et peut-être dû le frapper, si toutefois il est permis d'immoler un ennemi tout-puissant dans l'intérêt de sa défense personnelle ; mais priez pour lui, pour moi et pour toute ma maison ; car, comme je l'ai dit, bien que je sois innocent, j'éprouve, je ne sais pourquoi, un douloureux remords, comme s'il avait succombé sous mes coups ou de la main de quelqu'un des miens. Priez pour moi, mon père ; j'ai moi-même prié en vain.

Le Pr. Je le ferai. Consolerez-vous ! vous êtes innocent et devez être calme comme l'innocence.

Siég. Mais le calme, je le sens, n'est pas toujours le partage de l'innocence.

Le Pr. Il en sera ainsi quand votre âme se sera recueillie et calmée. Rappelez-vous la grande solennité des fêtes de demain, dans laquelle vous et votre vaillant fils devez prendre rang parmi nos premiers sci-

gneurs ; que votre front s'éclaircisse au milieu des prières où nous remercierons Dieu d'avoir mis un terme à l'effusion du sang ; qu'un sang que vous n'avez point versé ne jette pas un nuage sur vos pensées : cet excès de sensibilité serait condamnable. Consolez-vous, oubliez ces choses, et laissez les remords aux coupables.

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE 1^{re}.

Grande et magnifique salle gothique du château de Siégendorf, décorée de trophées, de bannières et des armoiries de la famille.

Entrent ARNHEIM et MEISTER, de la suite du comte de Siégendorf.

Arn. Dépêchez-vous ! le comte va bientôt revenir, les dames sont déjà sous le portail. Avez-vous envoyé des messagers à la recherche de l'individu en question ?

Meist. J'ai fait parcourir Prague dans toutes les directions, afin de faire les recherches nécessaires, au moyen du signalement que vous avez donné. Le diable emporte les banquets et les processions ! tout le plaisir, s'il y en a, est pour les spectateurs. Il n'y en a pas pour nous, qui faisons le spectacle.

Arn. Allez, voici madame la comtesse.

Meist. J'aimerais mieux monter tout un jour, à la chasse, une rosse éreintée, que de faire partie de la suite d'un grand personnage dans ces ennuyeuses cérémonies.

Arn. Partez ! allez faire là-bas vos railleries.

Ils sortent. — Entrent la comtesse Joséphine Siégendorf, et Ida Stralenheim.

Josép. Enfin, Dieu soit loué ! la cérémonie est terminée.

Ida. Comment pouvez-vous parler ainsi ? je n'ai jamais rien rêvé de si beau. Ces fleurs, ce feuillage, ces bannières, ces seigneurs, ces chevaliers, ces diamants, ces manteaux, ces panaches, ce bonheur empreint sur tous les visages, ces coursiers, cet encens, ce soleil rayonnant à travers les vitraux, jusqu'à ces tombes revêtues d'une beauté si calme, ces hymnes pieux qui semblaient venir du ciel plutôt que d'y monter ; l'orgue faisant résonner sa voix grave, comme un tonnerre harmonieux ; toutes ces robes blanches, tous ces regards tournés vers le ciel ; le monde en paix et tous en paix avec tous ! O ma tendre mère ! (Elle embrasse Joséphine.)

Josép. Ma chère enfant ! car j'espère que vous le serez bientôt.

Ida. Oh ! je le suis déjà ! sentez comme mon cœur bat.

Josép. En effet, mon amour ! puisse-t-il ne battre jamais avec plus d'amertume !

Ida. Jamais ! comment cela se pourrait-il ? qui pourrait nous affliger ? Je ne puis sans souffrir entendre parler de douleurs ; comment serait-on triste quand on s'aime aussi tendrement que vous, Ulric et votre fille Ida ?

Josép. Pauvre enfant !

Ida. Est-ce que vous me plaignez ?

Josép. Non ; je vous envie seulement avec un sentiment douloureux ; cette envie ne ressemble point à ce que le monde entend par ce mot, à ce vice universel, si toutefois il est un vice qui soit plus général qu'un autre.

Ida. Je ne veux pas qu'on dise du mal d'un monde qui contient encore et vous et mon Ulric. Avez-vous jamais rien vu de semblable à lui ? Comme il les dominait tous par sa taille ! Comme tous les yeux le suivaient ! Les fleurs jetées de chaque fenêtre tombaient à ses pieds plus nombreuses que devant tout autre ; partout où il a marché, sans doute elles croissent encore, pour ne jamais se flétrir.

Josép. Vous le gâteriez, petite flatteuse, s'il vous entendait.

Ida. Il ne m'entendra jamais ; je n'oserais pas lui en dire autant. — Je le redoute.

Josép. Pourquoi ? il vous aime.

Ida. Mais je ne puis jamais trouver des paroles pour lui exprimer ce que je sens pour lui. Et puis, quelquefois il me fait peur.

Josép. Comment cela ?

Ida. Un nuage obscurcit tout à coup ses yeux bleus, pendant qu'il reste silencieux.

Josép. Ce n'est rien : tous les hommes, surtout dans ces temps de trouble, ont beaucoup à penser.

Ida. Mais je ne puis penser à autre chose qu'à lui.

Josép. Cependant il y a d'autres hommes aussi beaux que lui aux yeux du monde ; par exemple, le jeune comte de Wadkorf, dont les yeux aujourd'hui n'ont cessé d'être fixés sur vous.

Ida. Je ne l'ai pas vu, je ne voyais qu'Ulric. L'avez-vous remarqué au moment où chacun a fléchi le genou ? je pleurais, et, à travers mes larmes abondantes, il m'a semblé le voir me sourire.

Josép. Moi, je ne voyais que le ciel, vers lequel mes yeux et ceux de tout un peuple étaient levés.

Ida. Je pensais aussi au ciel en regardant Ulric.

Josép. Venez, retirons-nous ; ils seront bientôt ici pour le banquet. Allons quitter ces plumes ondoyantes et ces robes trainantes.

Ida. Et surtout ces pesants joyaux ; ils me blessent la tête et le cœur, qui battent douloureusement sous l'éclat dont ils brillent à mon front et à ma ceinture. Ma chère mère, je vous suis.

Elles sortent. — Le comte Siégendorf, en grand costume, entre avec Ludwig.

Siég. Ne l'a-t-on pas trouvé ?

Lud. On fait partout d'exactes perquisitions ; et, si cet homme est à Prague, soyez sûr qu'on le trouvera.

Siég. Où est Ulric ?

Lud. Il a pris l'autre chemin, avec quelques jeunes nobles ; mais il n'a pas tardé à les quitter ; et si je ne me trompe, il n'y a pas une minute que j'ai entendu Son Excellence franchir au galop, avec sa suite, le pont-levis de l'ouest.

Entre Ulric, revêtu d'un costume splendide.

Siég. (à Ludwig.) Allez, et veillez à ce qu'on conti-

nue sans interruption à chercher l'individu en question.

Ludwig sort.

O Ulric! combien j'ai désiré votre présence!

Ulr. Votre vœu est satisfait, — me voici.

Siég. J'ai vu le meurtrier.

Ulr. Qui? où?

Siég. Le Hongrois qui a tué Stralenheim.

Ulr. Vous rêvez!

Siég. Aussi vrai que j'existe, je l'ai vu, je l'ai entendu! Il a même osé prononcer mon nom.

Ulr. Quel nom?

Siég. Werner! c'était le mien.

Ulr. Il ne doit plus l'être: oubliez-le.

Siég. Jamais! jamais! Toutes mes destinées ont été rattachées à ce nom; il ne sera pas gravé sur ma tombe, mais il peut m'y conduire.

Ulr. An fait, — le Hongrois?

Siég. Écoutez! — l'église était remplie; l'hymne pieux s'élevait vers le ciel; la voix des nations, plutôt que celle des cœurs, entonnait le *Te Deum*, et rendait grâce à Dieu de ces jours de paix obtenus après trente années de guerres, toutes plus sanglantes les unes que les autres. Je me levai avec tous les seigneurs, et au moment où, du haut de notre galerie ornée d'écussons et de bannières, je promenais mes regards sur toutes ces têtes levées, je vis.... — Ce fut pour moi comme un éclair qui m'empêcha de voir tout autre objet; — je vis le visage du Hongrois; je m'évanouis. Quand j'eus repris mes sens, je regardai au même endroit, et ne le revis plus. Le chant d'actions de grâces était fini, et le cortège s'était remis en marche.

Ulr. Continuez.

Siég. Lorsque nous arrivâmes au pont de Muhlau, toute cette foule qui le couvrait, ces barques innombrables chargées de citoyens en habits de fête, qui glissaient sur les vagues au dessous de nous; la rue décorée, le long cortège, la musique retentissante, le tonnerre lointain de l'artillerie, qui semblait dire un long et bruyant adieu à ses grands exploits; les étendards qui flottaient sur ma tête, le bruit de tous ces pas, le mugissement de cette foule précipitant ses vagues comme un torrent, — rien, — rien ne pouvait écarter de mon souvenir cet homme, que cependant mes yeux ne voyaient plus.

Ulr. Vous ne l'avez donc plus revu?

Siég. J'avais soif de revoir cet homme, comme un soldat mourant implore une gorgée d'eau; je ne le vis pas; mais à sa place...

Ulr. Eh bien! à sa place?

Siég. Mes yeux rencontraient sans cesse votre ondoyant panache qui, placé sur la tête la plus haute et la plus charmante, dominait tout cet océan de plumes dont les flots inondaient les rues brillantes de Prague.

Ulr. Quel rapport cela a-t-il avec le Hongrois?

Siég. Beaucoup; car je l'avais alors oublié, pour ne penser qu'à mon fils, lorsque, au moment où l'artillerie se taisait, où la musique cessait, où la foule, interrompant ses acclamations, s'embrassait, j'entendis une voix sourde et basse, mais plus distincte et plus

perçante à mon oreille que la voix tonnante du bronze, prononcer ce nom; — « Werner. »

Ulr. Qui le prononçait?

Siég. Lui! Je me retournai, — je le vis, et je tombai!

Ulr. Et pourquoi? Vous a-t-on vu?

Siég. Ceux qui m'entouraient, me voyant évanoui et en ignorant la cause, me transportèrent hors de ce lieu. Vous étiez trop loin dans le cortège des jeunes seigneurs pour venir à mon aide.

Ulr. J'y viendrai maintenant.

Siég. Comment?

Ulr. En cherchant cet homme, ou... — Quand nous l'aurons trouvé, qu'en ferons-nous?

Siég. Je ne sais.

Ulr. Pourquoi donc le chercher?

Siég. Parce qu'il n'est point de repos pour moi que je ne l'aie trouvé. Son destin, celui de Stralenheim, le nôtre, semblent enchaînés ensemble! c'est un nœud mystérieux qui ne peut se dénouer que...

Un domestique entre.

Le Dom. Un étranger demande à parler à Votre Excellence.

Siég. Qui est-il?

Le Dom. Il ne s'est point nommé.

Siég. N'importe, faites-le entrer.

Le domestique introduit Gabor et se retire.

Ah!

Gab. C'est donc Werner!

Siég. (avec hauteur). Celui que vous avez connu sous ce nom, monsieur; et vous?

Gab. (regardant autour de lui.) Je vous reconnais tous deux: le père et le fils, à ce qu'il semble. Comte, j'ai su que vous, ou les vôtres, vous me faisiez chercher; me voici.

Siég. Je vous cherchais et je vous ai trouvé. Vous êtes accusé (votre propre cœur doit vous dire pourquoi) d'un crime tel que... (*Il s'arrête.*)

Gab. Nommez-le et j'en accepterai les conséquences.

Siég. Il le faudra, — à moins.

Gab. D'abord, qui m'accuse?

Siég. Toutes choses, sinon tout le monde: le bruit général, ma présence sur les lieux, — le théâtre du crime, — enfin toutes les circonstances se réunissent pour vous désigner comme le coupable.

Gab. Et moi seul? Réfléchissez avant de répondre: n'est-il point d'autre nom que le mien compromis dans cette affaire?

Siég. Scélérat! qui te fais un jeu de ton crime! De tous les hommes, aucun ne connaît mieux que toi l'innocence de celui contre lequel ta bouche voudrait exhaler ta sanglante calomnie; mais je n'adresserai point d'inutiles paroles à un misérable; je me bornerai à ce qu'exige strictement la justice. Réponds donc sur-le-champ, et sans équivoque, à mon accusation.

Gab. Elle est fautive.

Siég. Qui dit cela?

Gab. Moi.

Siég. Tes preuves?

Gab. La présence de l'assassin.

Siég. Nomme-le.

Gab. Il peut avoir plus d'un nom. Il fut un temps où Votre Seigneurie en avait plusieurs.

Siég. Si c'est moi que tu veux désigner, je brave tes accusations.

Gab. Vous le pouvez en toute sûreté; je connais l'assassin.

Siég. Où est-il?

Gab. (*montrant Ulric*). Auprès de vous.

Ulric se précipite sur Gabor; Siégendorf le retient.

Siég. Imposteur maudit! Mais on n'attendra point à tes jours; ces murs m'appartiennent, tu seras en sûreté dans leur enceinte. (*Se tournant vers Ulric*.) Ulric, repousse comme moi cette calomnie; j'avoue qu'elle est si monstrueuse, que je n'aurais pu croire qu'un homme en fût capable; calme-toi : elle se réfutera d'elle-même; mais ne le touche pas.

Ulric s'efforce de composer son visage.

Gab. Regardez-le, comte, et puis écoutez-moi.

Siég. (*à Gabor*). Je vous entends. (*Regardant Ulric*.) Grand Dieu! tu ressembles...

Ulric. A quoi?

Siég. A ce que je t'ai vu dans cette nuit terrible où nous nous rencontrâmes dans le jardin.

Ulric. (*se remettant*). Ce n'est rien.

Gab. Comte, vous êtes tenu de m'entendre : je ne vous cherchais pas, c'est vous qui m'avez fait venir. Quand je m'agenouillai au milieu du peuple, dans l'église, je ne m'attendais pas à rencontrer l'indigent Werner sur le siège des sénateurs et des princes; mais vous avez voulu me voir, et me voici devant vous.

Siég. Poursuivez, monsieur.

Gab. Auparavant, permettez-moi de vous demander à qui la mort de Stralenheim a été profitable; est-ce à moi — qui suis aussi pauvre que je l'étais, et que les soupçons attachés à mon nom ont rendu plus pauvre encore? Dans ce dernier attentat, on n'a enlevé au baron ni bijoux ni or; on n'a pris que sa vie, — et cette vie était un obstacle aux prétentions de certains hommes qui convoitaient un rang et une fortune de prince.

Siég. Ces insinuations, aussi vagues que vaines, ne retombent pas moins sur moi que sur mon fils.

Gab. Ce n'est pas ma faute; mais que les conséquences retombent sur celui d'entre nous qui se sent coupable. C'est à vous que je m'adresse, comte Siégendorf, parce que je vous sais innocent, et vous croiez juste; mais avant que je poursuive, — osez-vous me protéger? osez-vous m'ordonner de continuer?

Siégendorf regarde d'abord le Hongrois, puis Ulric qui a détaché du ceinturon son sabre, resté dans le fourreau, et trace, avec la pointe, des lignes sur le plancher.

Ulric. (*regarde son père, et dit*) : Qu'il continue.

Gab. Comte, je suis désarmé; — dites à votre fils de déposer son sabre.

Ulric. (*le lui offre avec mépris*). Prends-le.

Gab. Non, Seigneur, il suffit que nous soyons dés-

armés l'un et l'autre. — Je ne voudrais pas porter un glaive que peut avoir souillé un sang versé ailleurs que dans les combats.

Ulric. (*jette son sabre avec mépris*). Ce même glaive, — ou un autre, épargna un jour votre vie, lorsque vous étiez désarmé et à ma merci.

Gab. C'est vrai, — je ne l'ai point oublié; vous m'avez épargné pour servir vos vues particulières, pour faire peser sur moi une ignominie qui ne m'appartenait pas.

Ulric. Poursuis, le récit est digne, sans doute, de celui qui le fait. (*A Siégendorf*.) Mais convient-il que mon père en entende davantage?

Siég. (*prenant son fils par la main*). Mon fils, je connais mon innocence, et je ne mets pas la vôtre en doute; — mais j'ai promis à cet homme d'être patient : qu'il continue.

Gab. Je n'abuserai pas de vos instants en vous parlant longuement de moi; j'ai débuté de bonne heure dans la vie, — et je suis ce que le monde m'a fait. L'hiver dernier, je me trouvais à Francfort-sur-l'Oder, où je vivais obscurément. Le hasard me conduisit quelquefois dans des lieux de réunion, où j'entendis raconter en février une étrange circonstance. Un corps de troupes, envoyé par l'État, avait, après une vive résistance, réussi à s'emparer d'une bande d'hommes désespérés qu'on supposait des maraudeurs du camp ennemi; il se trouva que c'étaient des brigands que le hasard ou quelque expédition avait entraînés au-delà des limites ordinaires de leurs opérations, — les forêts de la Bohême, — et amenés jusqu'en Lusace. Plusieurs d'entre eux, disait-on, étaient d'un haut rang; — on laissa dormir un moment les lois rigoureuses de la guerre, et enfin ils furent escortés jusqu'aux frontières, et placés sous la juridiction de la ville libre de Francfort. J'ignore depuis ce qu'ils sont devenus.

Siég. Quel rapport cela peut-il avoir avec Ulric?

Gab. Parmi eux se trouvait, disait-on, un homme que la nature avait comblé de ses dons : — on vantait sa naissance, sa fortune, sa jeunesse, sa force, sa beauté plus qu'humaine, son courage sans pareil; et l'on attribuait à la magie son ascendant sur ses compagnons, et même sur ses juges, tant était grande son influence; — je n'ai pas grande foi à la magie, si ce n'est à celle de l'or : — je le crus donc riche; — une vive curiosité me portait à rechercher ce prodige, ne fût-ce que pour le voir.

Siég. Et le vites-vous?

Gab. La suite vous l'apprendra. Le hasard me favorisa : un tumulte populaire avait rassemblé une grande foule sur la place publique : c'était l'une de ces occasions où l'âme se montre tout entière, où les hommes apparaissent tels qu'ils sont; du moment que mes yeux rencontrèrent les siens, je m'écriai : « Le voilà! » Quoiqu'il fût alors, comme depuis, au milieu des grands de la ville, j'étais sûr de ne pas me tromper; je l'épiai longtemps et de près, j'examinai sa taille; — ses gestes, — ses traits, — sa démarche, — et au milieu de tout cela, au milieu de tous ces dons natu-

rels et acquis, je crus discerner l'œil de l'assassin et l'âme du gladiateur.

Ulr. (*Souriant*). Voilà une histoire intéressante.

Gab. Elle le sera plus encore. — Il me parut l'un de ces hommes audacieux, devant lesquels la fortune s'incline, — et qui tiennent souvent dans leurs mains la destinée des autres. D'ailleurs une sensation inexplicable m'attirait vers cet homme, comme si ma fortune devait être fixée par lui ; — en cela j'étais dans l'erreur.

Siég. Et vous pourriez bien y être encore.

Gab. Je le suivis, je sollicitai son attention, — je l'obtins, — mais non son amitié ; — son dessein était de quitter la ville secrètement ; — nous partîmes ensemble, — et ensemble nous arrivâmes dans la bourgade obscure où Werner était caché, et où nous sauvâmes les jours de Stralenheim. Maintenant nous voici arrivés à la catastrophe : osez-vous en entendre davantage ?

Siég. Je le dois, — ou j'en ai trop entendu.

Gab. Je reconnus en vous un homme au-dessus de sa position, et si je ne devinai pas dès-lors le rang où je vous trouve aujourd'hui, c'est que j'avais rarement vu, dans les rangs les plus élevés, des hommes ayant l'âme aussi grande que vous. Vous étiez pauvre ; vous aviez tout de la misère, sauf ses haillons : j'offris de partager avec vous ma bourse, quelque légère qu'elle fût : vous refusâtes.

Siég. Mon refus m'a-t-il rendu votre obligé, que vous veniez ainsi me le rappeler ?

Gab. Cependant, vous m'avez une obligation quoiqu'il en soit d'une autre nature ; et moi je vous dus, au moins en apparence, ma sûreté, quand les esclaves de Stralenheim me poursuivaient, en m'accusant de l'avoir volé.

Siég. Je vous ai abrité ; et c'est vous, vipère réchauffée dans mon sein, qui venez m'accuser, moi et les miens ?

Gab. Jen'accuse personne, — si ce n'est pour me défendre. Vous, comte, vous vous êtes constitué accusateur et juge : votre palais est ma cour ; votre cœur, mon tribunal. Soyez juste, et je serai indulgent.

Siég. Vous indulgent ! vous ! lâche calomniateur !

Gab. Moi ! du moins il dépendra de moi de l'être. Vous me fîtes cacher — dans un passage secret, connu de vous seul, me dites-vous. Au milieu de la nuit, ennuyé de veiller dans les ténèbres, et incertain si je pourrais retrouver ma route, je vis de loin une lumière scintiller à travers les fentes : je m'en approchai, et je parvins à une porte, — une porte secrète qui donnait dans une chambre ; là, ayant, d'une main prudente et circonspecte, pratiqué une faible ouverture, je regardai, et vis un lit ensanglanté, et sur ce lit Stralenheim !

Siég. Endormi ! et tu l'as assassiné, — misérable !

Gab. Il était déjà tué, et saignant comme une victime. Tout mon sang se glaça.

Siég. Mais il était seul ! Tu ne vis personne, tu ne vis pas le...

Son émotion l'oblige à s'arrêter.

Gab. Non, non, celui que vous n'osez pas nommer, et que j'ose à peine me rappeler, n'était pas en ce moment dans la chambre.

Siég. (*à Utric*). Alors, mon fils, tu es innocent encore. — Un jour, je m'en souviens ; tu me suppliais de déclarer que j'étais innocent ; à présent je t'en dis autant !

Gab. Patience ! je ne reculerai pas maintenant, quand mes paroles devraient ébranler ces murs menaçants qui s'élèvent au-dessus de nous. Vous vous rappelez, — sinon vous, du moins votre fils, — que les serrures avaient été changées, sous son inspection spéciale, dans la matinée de ce même jour ; comment il était entré, c'est à lui de le dire ; — mais dans une antichambre dont la porte était entr'ouverte, je vis un homme qui lavait ses mains sanglantes, et tournait un regard farouche et inquiet vers le corps de la victime. — Mais ce corps ne remuait plus.

Siég. O Dieu des pères !

Gab. Je vis son visage comme je vois le vôtre ; — mais ce n'était pas le vôtre, quoiqu'il vous ressemblât ; — reconnaissez-le dans celui du comte Utric, tel que je le vois maintenant, quoique son expression ne fût pas alors ce qu'elle est à présent ; — mais il l'avait encore tout à l'heure au moment où je l'ai accusé de ce crime.

Siég. C'est vrai !

Gab. (*l'interroignant*). Écoutez-moi jusqu'au bout ; vous le devez maintenant. — Je me crus trahi par vous et par lui (car je découvris alors qu'il existait un lien entre vous) ; je crus que vous ne m'aviez accordé ce prétendu refuge que pour faire de moi la victime de votre forfait ; et ma première pensée fut la vengeance. J'avais laissé mon épée, et, quoique je fusse armé d'un poignard, je ne pouvais lutter contre lui d'adresse ou de force, comme j'en avais fait l'épreuve dans la même matinée. Je rebroussai chemin et m'enfuis dans les ténèbres ; le hasard me fit gagner la porte secrète de la salle, puis la chambre où vous étiez endormi. Si je vous avais trouvé éveillé, Dieu seul peut dire à quels actes la vengeance et le soupçon m'eussent porté contre vous ; mais jamais le crime ne dormit comme dormait Werner cette nuit-là.

Siég. Et cependant j'eus d'horribles rêves, et mon sommeil fut si court que je m'éveillai avant que les étoiles eussent disparu. Pourquoi m'as-tu épargné ? — Je rêvais de mon père, — mon rêve s'est vérifié.

Gab. Ce n'est pas ma faute si j'en ai révélé le mystère. — Eh ! bien done, je m'enfuis et me cachai ; — le hasard, après un si long intervalle, m'a enfin amené ici, et m'a fait voir Werner dans le comte Siégen-dorf ; Werner, que j'avais cherché vainement sous le chaume, habitait le palais d'un souverain ! Vous avez voulu me voir, vous m'avez vu. — Maintenant — vous connaissez mon secret, et vous pouvez en peser la valeur.

Siég. (*après un moment de silence*). Vraiment !

Gab. Est-ce la vengeance ou la justice qui vous plonge dans cette rêverie ?

Siég. Nl'une ni l'autre. Je pesais la valeur de votre secret.

Gab. Je vais vous la faire connaître en peu de mots : — Quand vous étiez pauvre, et moi, quoique pauvre, assez riche pour secourir une pauvreté qui pouvait porter envie à la mienne, je vous offris ma bourse, — vous refusâtes de la partager : — je serai plus franc avec vous ; vous êtes riche, noble, en crédit auprès de l'empereur : vous me comprenez ?

Siég. Oui

Gab. Pas tout à fait : vous me croyez vénal et ne pouvez me croire sincère ; il n'en est pas moins vrai que ma destinée m'a rendu l'un et l'autre. Vous m'aidez : je vous aurais aidé ; et d'ailleurs, j'ai souffert dans ma réputation pour sauver la vôtre et celle de votre fils. Pesez mûrement ce que je vous ai dit.

Siég. Osez-vous attendre le résultat d'une délibération de quelques minutes ?

Gab. (jette un regard sur *Ulric*, appuyé contre un pilier). Et dans le cas où j'y consentirais ?...

Siég. Je réponds de votre vie sur la mienne. Entrez dans cette tour. (Il ouvre une porte basse.)

Gab. (hésitant.). Voilà le second asile sûr que vous m'offrez.

Siég. Le premier ne l'était-il pas ?

Gab. Je n'en sais trop rien, même aujourd'hui, — mais j'essaierai du second. J'ai d'ailleurs une autre garantie. — Je ne suis pas venu seul à Prague ; et, dans le cas où l'on m'enverrait dormir avec Stralenheim, il est des langues qui parleront pour moi. Que votre décision soit prompte.

Siég. Elle le sera. — Ma parole est sacrée et irrévocable dans l'enceinte de ce château ; mais elle ne s'étend pas plus loin.

Gab. Je la prends pour ce qu'elle vaut.

Siég. (montrant le sabre d'*Ulric*, qui est resté par terre). Prenez aussi cette arme, — je vous ai vu la regarder avidement, et lui, avec méliance.

Gab. (ramassant le sabre). Je le veux bien ; j'aurai les moyens de vendre cher ma vie.

Gabor entre dans la tour, dont Siégendorf ferme la porte sur lui.

Siég. (s'avance vers *Ulric*). Maintenant, comte *Ulric*, car je n'ose plus l'appeler mon fils, que dis-tu ?

Ulr. Ce qu'il a dit est la vérité.

Siég. La vérité, monstre !

Ulr. La vérité, mon père ! et vous avez bien fait d'écouter son récit : pour parer à un danger, il faut le connaître. Il faut faire taire cet homme,

Siég. Oui, avec la moitié de mes domaines ; et plût au ciel qu'avec l'autre moitié nous pussions effacer ce forfait !

Ulr. Ce n'est point le moment de dissimuler ou de se payer de paroles. J'ai dit que son récit est conforme à la vérité, et j'ajoute de nouveau qu'il faut le faire taire.

Siég. Comment ?

Ulr. Comme on a fait taire Stralenheim. Êtes-vous assez simple pour ne vous être aperçu de rien jusqu'ici ? Quand nous nous sommes rencontrés dans

le jardin, à moins d'avoir pris l'assassin sur le fait, comment aurais-je pu connaître la mort du baron Stralenheim ? Si j'avais effectivement donné l'alarme aux gens de la maison du prince, est-ce à moi, est-ce à un étranger qu'on eût confié le soin d'avertir la police ? Si notre départ n'avait précédé de plusieurs heures la découverte du crime, aurions-nous pu nous arrêter en route ? Et vous, *Werner*, vous, l'objet de la haine et des craintes du baron, auriez-vous pu fuir ? Je vous cherchais et je vous sondais, doutant s'il y avait en vous dissimulation ou faiblesse : je reconnus que vous n'étiez que faible, et pourtant je vous ai trouvé tant d'assurance que je doutais parfois de votre faiblesse.

Siég. Parricide ! non moins qu'assassin vulgaire ! quel est l'acte de ma vie, quelle est celle de mes pensées, qui ont pu te faire supposer que j'étais propre à devenir ton complice ?

Ulr. Mon père, n'évoquez pas la discorde entre nous. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est de l'union et de l'action, et non des querelles entre le père et le fils. Pendant que vous étiez à la torture, pouvais-je être calme ? Pensez-vous que j'aie entendu le récit de cet homme sans quelque émotion ? — Vous m'avez appris à sentir pour vous et pour moi ; quelle autre sympathie avez-vous jamais mise dans mon cœur ?

Siég. O malédiction de mon père ! tu agis maintenant.

Ulr. Qu'elle agisse ! le tombeau la contiendra ! Des cendres sont de faibles ennemis ; il est plus facile de leur résister que de contreminer une taupe qui se fraie sous vos pas une route aveugle, mais vivante. Cependant, écoutez-moi encore ! — Si vous me condamnez, rappelez-vous celui qui me conjurait jadis de l'écouter. Qui m'a enseigné qu'il y avait des crimes que l'occasion rendait excusables, que la passion constituait notre nature, que la faveur du ciel s'attachait aux biens de la fortune ? qui m'a fait voir son humanité placée sous l'unique sauvegarde de sa sensibilité nerveuse ? qui m'a privé de tout moyen de revendiquer mon rang et mes droits à la face du jour par une action déshonorante qui imprimait sur mon front le stigmate de la bâtardise, et sur le vêtre celui de l'infamie ? L'homme tout à la fois violent et faible invite à faire ce qu'il désire faire sans l'oser. Est-il étrange que j'aie fait ce que vous avez pensé ? Pour nous, la question du bien et du mal est nulle ; maintenant c'est aux effets et non aux causes que nous devons songer. Par un mouvement instinctif, j'avais sauvé la vie de Stralenheim sans le connaître, comme j'aurais sauvé celle d'un paysan ou d'un chien ; quand je l'ai connu, je l'ai tué, non par vengeance, mais parce qu'il était notre ennemi : c'était un rocher placé sur notre passage, et je l'ai brisé comme eût fait la foudre, parce qu'il s'interposait entre nous et notre destination véritable. Comme étranger, je l'ai sauvé, et il me devait la vie ; au jour de l'échéance, j'ai repris ce qui m'était dû. Lui, vous et moi, nous étions au bord d'un gouffre, et j'y ai précipité notre ennemi. Vous avez le premier allumé la torche, vous m'avez montré le chemin,

montrez-moi maintenant celui de notre sûreté, — ou laissez-moi m'occuper de ce soin.

Siég. J'ai fini avec la vie!

Ulr. Ayons fini avec ce qui ronge la vie, — avec ces discordes intestines, ces vaines récriminations sur des choses consommées sans retour. Nous n'avons plus rien à apprendre ou à cacher; je n'éprouve aucune crainte, et j'ai, dans cette enceinte, des hommes que vous ne connaissez pas, et qui sont prêts à tout oser. Vous êtes en crédit auprès du gouvernement; ce qui se passera ici n'excitera que faiblement sa curiosité; gardez votre secret, contenez-vous, ne bougez pas, ne parlez pas; — abandonnez-moi le reste; il ne faut pas qu'il y ait entre nous l'indiscrétion d'un tiers.

Ulr. sort.

Siég. (seul). Veillé-je? Est-ce ici le château de mes pères? Est-ce bien là mon fils? Mon fils! *le mien!* Moi qui abhorrai toujours le mystère et le sang, me voici plongé dans un enfer de sang et de mystères! Il faut me hâter, ou le sang va couler encore: — celui du Hongrois! — *Ulr.*, — il paraît qu'il a des partisans; j'aurais dû m'en douter. Oh! l'insensé que je suis! Les loups rôdent par bandes! Il a comme moi la clef de la porte opposée de la tour. C'est maintenant qu'il faut agir, si je ne veux être le père de nouveaux crimes, non moins que du criminel! Holà! Gabor! Gabor!

Il entre dans la tour, dont il ferme la porte après lui.

SCÈNE II.

L'intérieur de la tour.

GABOR et SIÉGENDORF.

Gab. Qui m'appelle?

Siég. C'est moi, — Siégendorf! Prends ceci et fuis! ne perds pas un moment! (*Il détache de sa poitrine une étoile de diamant et d'autres bijoux, qu'il jette dans la main de Gabor.*)

Gab. Que ferai-je de cela?

Siég. Ce que tu voudras; vends-les ou garde-les, et prospère; mais fuis sans retard, ou tu es perdu!

Gab. Vous vous êtes engagé sur l'honneur à veiller à ma sûreté.

Siég. J'exécute en ce moment ma promesse. Fuis; je ne suis pas le maître, à ce qu'il paraît, de mon château, — de mes gens, — ni même de ces murs, — ou je leur ordonnerais de crouler sur moi! Fuis, ou tu seras égorgé par...

Gab. Est-il vrai? adieu donc! Toutefois, Comte, rappelez-vous que c'est vous qui avez cherché cette fatale entrevue.

Siég. Je le sais; qu'elle ne devienne pas plus fatale encore! — Pars!

Gab. Faut-il prendre le même chemin par lequel je suis entré?

Siég. Oui, il est sûr encore; mais ne t'arrête pas à Prague; — tu ne sais pas à qui tu as affaire.

Gab. Je le sais trop bien, — et je le savais avant vous, malheureux père! Adieu.

Gabor sort.

Siég. (seul, et prêtant l'oreille). Il a franchi l'escalier! Ah! j'entends la porte se refermer sur lui! Il est sauvé! sauvé! — Ombre de mon père! — Je ne me sou tiens plus.

Il s'appuie sur un banc de pierre contre le mur de la tour.

Ulr. entre avec une troupe de gens armés, le sabre nu.

Ulr. Dépêchez-le! — il est ici!

Lud. Le Comte, Monseigneur!

Ulr. (reconnaissant Siégendorf). Vous ici! mon père!

Siég. Oui; s'il te faut une autre victime, frappe!

Ulr. (s'apercevant qu'il n'a plus ses bijoux). C'est le scélérat qui vous a dépouillé? Vassaux! hâtez-vous d'aller à sa recherche! Vous voyez que je disais vrai; — le misérable a dépouillé mon père de bijoux capables de former l'apanage d'un prince! Partez! je vous suis à l'instant!

Tous sortent, à l'exception de Siégendorf et d'*Ulr.*

Que signifie cela? où est le scélérat?

Siég. Il y en a deux; lequel cherches-tu?

Ulr. Ne parlons plus de cela! il faut que nous le trouvions. Vous ne l'avez pas laissé échapper?

Siég. Il est parti.

Ulr. Par votre assistance?

Siég. Je lui ai donné toute mon aide.

Ulr. Adieu donc.

Ulr. va pour s'éloigner.

Siég. Arrête, je te l'ordonne! — je t'en supplie! O *Ulr.*! veux-tu donc me quitter?

Ulr. Eh quoi! je resterais pour me voir dénoncer, — arrêter, charger de chaînes, et tout cela à cause de votre incorrigible faiblesse, de votre demi-humanité, de vos remords égoïstes, de votre pitié indécise qui sacrifie toute votre race pour sauver un misérable et l'enrichir par notre ruine! Non, Comte; à dater d'aujourd'hui vous n'avez plus de fils!

Siég. Je n'en ai jamais eu; et plutôt au ciel que tu n'en eusses jamais porté le vain nom! Où iras-tu? je ne voudrais pas te voir partir dénué de toute protection.

Ulr. Laissez-moi ce souci. Je ne suis pas seul; je ne suis pas seulement le vain héritier de vos domaines; mille, que dis-je? dix mille glaives, dix mille cœurs, sont à ma disposition.

Siég. Les brigands de la forêt! au milieu desquels le Hongrois te vit pour la première fois à Francfort!

Ulr. Oui, — des hommes! — qui méritent ce nom! Que vos sénateurs veillent sur Prague! ils se sont un peu trop hâtés de célébrer le retour de la paix; tous les gens de cœur ne sont pas morts avec Wallenstein!

Entrent JOSÉPHINE et IDA.

Josép. Qu'avons-nous appris, mon Siégendorf? Dieu soit loué! tu es sain et sauf.

Siég. Sain et sauf!

Ida. Oui, mon cher père!

Siég. Non, non; je n'ai plus d'enfants; ne me donnez plus ce nom de père, le pire de tous les noms.

Josép. Que veux-tu dire mon cher époux?

Siég. Que tu as mis au jour un démon!

Ida (prenant la main d'Ulric). Qui ose parler ainsi d'Ulric?

Siég. Ida, prends garde! il y a du sang sur cette main.

Ida (se baissant pour baiser la main d'Ulric). Quand ce serait le mien, mes baisers l'effaceraient.

Siég. Vous l'avez dit.

Ulr. Arrière! c'est le sang de ton père!

Ulric sort.

Ida. Grand Dieu! Et j'ai pu aimer un tel homme!

Ida tombe évanouie; Joséphine reste muette d'horreur.

Siég. Le misérable les a tués tous deux! — ma Joséphine! Maintenant, nous sommes seuls! — Tout est fini pour moi! — Maintenant, ô mon père, ouvre-moi ton tombeau; ta malédiction est retombée sur moi plus terrible en me frappant dans mon fils! — La race des Siegdorf est éteinte!

DON JUAN.

Difficile est communia propriè dicere. — Non.

AVANT-PROPOS.

On trouve dans les *Mémoires sur lord Byron*, de M. Moore, de nombreux détails relatifs aux circonstances dans lesquelles les divers chants de *Don Juan* parurent successivement; nous estimons néanmoins qu'il peut être curieux de mettre sous les yeux du lecteur quelques-uns des passages les plus remarquables de la correspondance de lord Byron à propos de ce poème.

19 septembre 1818. — J'ai fini le premier chant (composé d'environ 180 octaves). C'est un ouvrage dans le goût et dans le style de *Beppo*; le succès de ce dernier poème m'a encouragé à continuer. Le nouveau s'appelle *Don Juan*, et contient un assez grand nombre de plaisanteries sur toutes sortes de sujets. Mais j'ai peur qu'il ne soit — du moins c'est l'avis de ceux qui l'ont lu — trop libre, eu égard à la chasteté de notre époque. Cependant je tenterai l'aventure, en me couvrant du voile de l'anonyme; si cet échantillon ne réussit pas, je m'en tiendrai là. Ce poème est dédié à Southey, en bons vers simples et *sauvages*, qui rappellent la conduite politique du lauréat.

25 janvier 1819. — Imprimez-le tout entier, à l'exception des vers sur Castlereagh, puisque je ne suis pas sur les lieux pour lui répondre. J'ai cédé aux représentations que l'on m'a faites; ainsi donc, il est inutile de détailler mes arguments en faveur de mon propre ouvrage et de ma *poeshie*; mais je proteste. Si le poème est poétique, il restera; sinon, il sera oublié. Le reste est « cuir et pruneau » et n'a jamais eu d'influence sur aucun livre pour ou contre. L'insipidité d'une œuvre peut seule l'empêcher de vivre. Quant au *cant* du jour, je le méprise, comme j'ai toujours fait de tous les autres ridicules *fashions* qui, si l'on n'y prenait garde, nous rendraient fardés et enluminés, comme on représente les anciens Brelous. Si l'on admet cette pruderie, il faut mettre sous le boisseau la moitié de l'Arioste, La Fontaine, Shakspeare, Beaumont, Fletcher, Massinger, Ford, tous les écrivains du règne de Charles II, en un mot *quelque chose* de tous ceux qui ont écrit avant Pope, et beaucoup dans Pope lui-même. Lisez-le, ce que personne aujourd'hui ne fait; faites-le, et je vous pardonnerai, quoique l'inévitable conséquence sera que vous devriez brûler à l'instant tout ce que j'ai écrit, et tous les misérables Claudiens du jour, excepté Scott et Crabbe.

1^{er} février 1819. — Je n'ai pas encore commencé à recopier le second chant, qui est achevé, et cela, par suite de la pa-

resse qui m'est naturelle, et du découragement qu'a produit chez moi le déluge d'eau et de lait dans lequel on a noyé le premier chant. Je leur dis tout cela, comme à vous, afin que de votre côté vous le leur répétiez; car je n'ai rien sous la main. S'ils m'avaient dit que la poésie était mauvaise, je me serais rendu; mais ils conviennent du contraire, et ne me chicanent que sur la *moralité*. C'est la première fois que j'entends ce mot sortir de la bouche d'un honnête homme; ordinairement ce sont les fripons qui s'en servent pour masquer leurs projets. Je maintiens que *Don Juan* est le plus moral de tous les poèmes, et que si le lecteur ne peut pas en découvrir la moralité, c'est sa faute et non pas la mienne.

6 avril 1819. — Vous ne ferez pas des cantiques de mes chants; le poème réussira s'il est spirituel (*lively*); s'il est stupide il échouera; mais je ne consentirai à aucune de vos mutilations, que je donne au diable. Si cela vous convient, publiez-le anonymement, ce sera peut-être le meilleur parti; mais je m'ouvrirai mon chemin bravement, envers et contre tous, comme un porc-épic.

12 août 1819. — Vous avez raison, Gifford a raison, Crabbe a raison, Hobhouse a raison, vous avez tous raison, et moi seul ai tort. Mais, je vous en prie, laissez-moi cette satisfaction; coupez-moi dans le tronc et sur les branches, démembrer-moi dans le *Quarterly Review*, dispersez au loin *disjecti membra poetæ*, comme ceux de la femme du lévite; donnez-moi en spectacle aux hommes et aux anges; mais ne me demandez pas de faire des modifications, car je ne puis pas : je suis obstiné et paresseux, voilà toute la vérité. Vous me demandez le plan de *Donny Johnny*; je n'ai pas de plan, je n'ai pas eu de plan, je vais où j'ai des matériaux. Mais si, comme Tony Lumpkin, « l'on me tourmente de la sorte lorsque je suis en veine, » le poème sera mauvais et je reviendrai au genre sérieux. S'il ne réussit point, je laisserai le sujet où il en est, attendu les égards que l'on doit au public; mais si je le continue, ce sera à ma manière. Vous pouvez aussi bien faire jouer à Hamlet ou à Diggory le rôle d'un fou dans une camisole serrée qu'empêcher ma bouffonnerie si mon goût me porte à être bouffon; leurs gestes et mes pensées seront absurdes ou à faire pitié, et ridiculement gênés. Eh quoi! mais l'âme de pareilles compositions est dans leur licence même, ou du moins dans la liberté de cette licence, si l'on veut, et non pas dans l'abus. C'est comme le jugement du jury et de la patrie, ou comme l'*habeas corpus*, une très-belle chose, mais surtout dans la réversion; personne ne veut être jugé, pour avoir le plaisir

de prouver qu'il possède ce privilège. Mais trêve à ces réflexions. Vous attachez trop d'importance à un ouvrage qui n'a aucune prétention à être un ouvrage sérieux. Me supposez-vous d'autres intentions que d'avoir voulu m'amuser et amuser les autres, — écrire une satire badine avec aussi peu de poésie que possible? voilà quel a été mon but. — Quant à l'indécence, lisez, je vous prie, dans *Bosswell*, ce que Johnson, le pesant moraliste, dit de Prior et de Paulo Purgante¹.

24 août 1819. Gardez l'anonymie, et voyons venir. Si tout cela devenait sérieux et que vous vous trouvasiez vous-même dans le boublier, avouez que je suis l'auteur; je ne reculerais jamais, et si vous faites cette déclaration, je pourrai toujours vous répondre, comme Guatimozin à son ministre : chacun a ses charbons. Je désire avoir été mieux inspiré, mais dans ce moment-ci je suis en dehors du monde; mes nerfs sont épuisés, et je commence à le craindre, je suis au bout de raison.

Les autres particularités qui peuvent fournir des éclaircissements sur ce poème seront données en notes. On ne peut se faire une idée de l'animadversion et de la colère que souleva de toutes parts l'apparition des deux premiers chants. Ils furent publiés à Londres en juillet 1819, sans nom d'auteur ni d'éditeur, en un mince in-quarto. A l'instant même, la presse périodique regorgea des *judicia doctorum, nec non aliorum*.

Nous trouvons dans les conversations que M. Kennedy eut avec lord Byron à Céphalonie, quelques semaines avant la mort du poète, les paroles suivantes : « Je ne puis concevoir, dit lord Byron, pourquoi l'on a toujours voulu identifier mon caractère et mes opinions avec celles des personnages imaginaires qu'en ma qualité de poète j'avais droit et liberté de créer. »

« — L'on n'aura certainement pas égard à votre réclamation, » lui dit-il. « L'on est trop disposé à croire que vous vous êtes peint vous-même dans *Childe-Harold*, *Lara*, le *Giaour* et *Don Juan*, et que ces caractères ne sont que les censeurs chargés d'exprimer vos sentiments personnels. »

« — En vérité, » répliqua-t-il, « l'on me traite avec une grande injustice, et l'on n'a jamais agi de cette façon envers aucun poète; même dans *Don Juan* j'ai été méconnu complètement. Je prends un homme vicieux, sans principes; je le conduis à travers les rangs de cette société, dont les dehors brillants cachent des vices secrets; et certainement j'ai affaibli la vérité et adouci les teintes de mes tableaux. »

« — Cela peut être vrai; mais la question est de savoir quels ont été votre but et vos motifs pour ne peindre que des scènes de vice et de démence? »

« — C'a été d'arracher le manteau sous lequel la société, à force de mensonges et de dehors, dérobe la vue de ses vices, et de montrer le monde tel qu'il est. »

FRAGMENT

TRUVÉ SUR LA COUVERTURE DU MANUSCRIT DU CHANT PREMIER.

Plût à Dieu que je fusse devenu poussière, comme il n'est que trop vrai que je suis un composé de sang, d'os, de moelle, de passions et de sentiment; — alors,

du moins, le passé serait passé sans retour, — et quant à l'avenir — (mais j'écris ceci en trebuchant, ayant bu avec excès aujourd'hui, si bien qu'il me semble que je marche la tête en bas). Je disais donc — que l'avenir est une affaire sérieuse, — de sorte que... — De grâce, — donnez-moi du vin du Rhin et de l'eau de Seltz!

DÉDICACE².

I.

Robert Southey! tu es poète, — poète lauréat, et le représentant de toute la race poétique. Il est vrai que tu as fini par passer dans le camp des tories, ce qui n'est pas rare par le temps qui court. — Et maintenant, mon épique renégat, que fais-tu? Tu es sans doute avec les lakistes, tant ceux qui sont en place que ceux qui n'y sont plus: nid d'oiseaux harmonieux, semblables, à mon sens, aux « vingt-quatre merles dans un pâté; »

II.

« Lequel pâté ayant été ouvert, tous les merles se prirent à chanter » (cette vieille légende et cette similitude nouvelle sont ici parfaitement de mise); « plat succulent, bien digne d'être servi au roi, » ou au régent, grand amateur de semblables morceaux; — et voilà-t-il pas Coleridge lui-même qui vient de prendre sa volée, en vrai faucon, il est vrai, empêtré dans son capuchon, — et qui s'est mis à expliquer à la nation sa métaphysique! — je serais charmé qu'il voulût bien nous expliquer son explication³

III.

Tu sais, Robert, que tu es tant soit peu insolent, dans ton dépit de ne pouvoir primer tous les gazouilleurs d'ici bas, et rester le seul merle du pâté; il en résulte qu'après d'impuissants efforts, tu retombes épuisé, comme le poisson volant qui s'abat mourant sur le tillac d'un navire; tu cherches à voler trop haut, Robert, et, ton aile desséchée ne pouvant te soutenir, tu ne tardes pas à dégringoler.

IV.

Et Wordsworth, qui, dans une « Excursion » passablement longue (cinq cents pages in-quarto, si je ne me trompe), nous a donné un échantillon de l'immense version de son nouveau système, bien propre à embarrasser les sages; c'est de la poésie, — il l'affirme du moins, — et qui peut passer pour telle pendant la canicule; celui qui la comprendra serait à même d'ajouter un nouvel étage à la tour de Babel.

V.

Si bien, messieurs, qu'à force de vous isoler de toute compagnie meilleure, et de vous borner exclusivement à votre conclave de Keswick⁴, il s'est

¹ Voyez le *Bosswell* de Cooke, t. IV, p. 45.

² Cette dédicace fut supprimée en 1819, après une longue résistance de la part de Byron; mais peu de temps après sa mort elle fut révélée au public par un article du *Westminster Review*, que l'on attribue généralement à sir John Hobhouse; et pendant

plusieurs années ces vers se vendirent ouvertement dans les rues. Il ne servirait donc de rien de les exclure de cette édition.

³ La *Biographie littéraire* de M. Coleridge parut en 1817.

⁴ M. Southey est le seul poète qui ait jamais habité Keswick. M. Wordsworth, qui résidait autrefois à Grasmere, a, pendant

opéré une mutuelle transfusion de vos intelligences ; et vous êtes arrivés enfin à cette conclusion des plus logiques, que la poésie n'a des palmes que pour vous ; il y a dans cette idée quelque chose de si étroit, qu'il serait à désirer que vous voulussiez bien échanger vos lacs contre l'océan.

VI.

Je ne voudrais pas imiter cette pensée mesquine, ni donner à mon égoïsme l'empreinte d'un vice aussi bas, pour toute la gloire que votre conversion vous a rapportée ; car l'or n'a pas dû être le seul prix dont elle ait été payée. Vous avez reçu votre salaire ; est-ce pour cela que vous avez travaillé ? Wordsworth occupe un emploi¹ dans l'excise². Il faut avouer que vous êtes de grands misérables, — ce qui n'empêche pas que vous ne soyez poètes, et assis sans conteste sur la colline immortelle.

VII.

Que sur vos fronts les lauriers cachent l'impudence, et peut-être aussi un reste de rougeur vertueuse ; — gardez-les : — je ne veux ni de vos palmes ni de vos fruits ; — et quant à la gloire que vous voudriez accaparer ici-bas, la carrière est ouverte à tous, et quiconque possède le feu sacré peut la parcourir : Scott, Rogers, Campbell, Moore et Crabbe débattront avec vous cette question dans la postérité.

VIII.

Pour moi, dont la muse va simplement à pied, je n'irai pas vous attaquer sur votre cheval ailé. Puisse votre destinée vous accorder, quand il lui plaira, la gloire que vous enviez et le talent qui vous manque ; rappelez-vous qu'un poète ne perd rien pour rendre pleine justice au mérite de ses confrères, et que se plaindre de l'injustice du présent n'est pas un titre assuré aux éloges de l'avenir.

IX.

Celui qui lègue ses lauriers à la postérité (et c'est un héritage qu'elle s'empresse rarement de revendiquer) en est presque toujours assez médiocrement pourvu, et son témoignage à cet égard lui est plus nuisible qu'utile ; si l'on voit ça et là quelque phénomène glorieux surgir, comme Titan, de l'immersion de l'océan, la plus grande partie des appelants va — Dieu sait où, — car lui seul peut le savoir.

X.

Si, dans les jours mauvais, Milton, poursuivi par la calomnie, en appelait au temps pour le venger ; si le temps, prenant en main sa vengeance, a dévoué

à l'exécration ses persécuteurs, et fait du nom de Milton l'équivalent de sublime, c'est que, lui, il ne s'était pas renié lui-même dans ses chants ; il n'avait pas fait de son talent un crime ; après avoir flétri le père, il n'avait pas encensé le fils ; mais, ennemi des tyrans, il était mort comme il avait vécu.

XI.

Ah ! si le vieil aveugle, — sortant de sa tombe, comme Samuel, venait de nouveau par ses prophéties glacer le sang des rois, ou s'il pouvait revivre, blanchi par les années et le malheur, avec ses yeux éteints et ses filles sans cœur, — épuisé, — pâle³, — indigent ; adorerait-il un sultan ? obéirait-il à l'ennuque intellectuel, Castlereagh ?

XII.

Scélérat patelin, au sang glacé, au douxcreux visage ! il a trempé ses mains jeunes et délicates dans le sang de l'Irlande ; puis, sa soif de carnage réclamant un plus vaste théâtre, il est venu s'abreuver aux rives d'Albion ; le plus vulgaire des instruments que la tyrannie pût choisir, il a tout juste assez de talent pour allonger la chaîne que d'autres ont rivée, et pour présenter le poison qu'une autre main prépara.

XIII.

Orateur, il a pour toute éloquence un fatras si ineffectablement, si légitimement stupide, que ses plus grossiers flatteurs n'osent la louer, et qu'elle n'excite même pas le sourire de ses ennemis, c'est-à-dire de tous les peuples. Pas une étincelle ne jaillit par mégarde de l'incessant travail de cette meule d'Ixion, qui tourne et tourne toujours, offrant au monde le tableau de tourments sans fin et d'un mouvement perpétuel.

XIV.

Ouvrier maladroit, même dans son dégoûtant métier, il a beau rapetasser et raccommoder, toujours son travail laisse quelque lacune dont ses maîtres s'effraient : des États à mettre sous le joug, des pensées à comprimer, une conspiration ou un congrès à organiser ; — forgeant des chaînes au genre humain, il confectionne l'esclavage, remet à neuf les vieux fers ; la haine de Dieu et des hommes forme son salaire.

XV.

Si l'on doit juger de la matière par l'intelligence, énérvé jusqu'à la moelle, cet être inerte et neutre n'a que deux objets en vue, servir et ployer ; il s'imagine que la chaîne qu'il porte peut s'adapter même à des hommes ; ses maîtres nombreux ont en lui un nou-

plusieurs années, occupé Mount Rydal, près d'Ambleside. Le professeur Wilson possède une élégante villa à Windermere. Celeridge, Lamb, Lloyd, et d'autres, classés par la *Revue d'Édimbourg* dans l'école des lacs, n'ont jamais eu aucun rapport avec cette partie de l'Angleterre dite des Lacs.

¹ La place de Wordsworth doit être dans l'excise ou bien dans les douanes, — en outre de celle qu'il occupe à la table de lord Londale, où ce charlatan poétique et ce parasite politique se jette sur les morceaux avec une avidité gloutonne ; le jacobin converti s'est fait depuis longtemps le sycophante bouffon des préjugés de l'aristocratie.

² L'excise est une administration qui répond à nos droits réunis, ou plutôt à notre exercice sur les vins. M. Wordsworth, poète admirable et surtout homme de bien, occupe une place de receveur dans l'excise. *N. d. T.*

³ « Pâle, mais non cadavéreux. » Les deux filles aînées de Milton lui volaient, dit-on, ses livres, en outre de ce qu'elles trouvaient à prendre sur les dépenses de la maison. Quelle douleur n'a-t-il pas dû ressentir comme père et comme savant en s'apercevant de cette conduite honteuse ! Hayley le compare au roi Lear. (Voyez la troisième partie de la *Vie de Milton*, par M. Hayley.)

vel Eutrope ¹; — aveugle au mérite comme à la liberté, à la sagesse comme à l'esprit; ne craignant rien, — par la raison qu'il n'y a point de sentiment dans la glace; il n'est pas jusqu'à son courage que la stagnation n'ait fait passer à l'état de vice.

XVI.

De quel côté porter mes regards pour ne point voir ses entraves? car jamais il ne me les fera sentir. — Italie! ton âme romaine, un moment réveillée, est retombée abattue sous le mensonge que ce manéquin politique a soufflé sur toi ²; le bruit de tes chaînes et les récentes blessures de l'Irlande trouveront une voix, et parleront pour moi. — Il reste encore à l'Europe des esclaves, — des alliés, — des rois, — des armées, et Southey pour chanter tout cela en pitoyables vers.

XVII.

En attendant, — baronnet lauréat, — je te dédie ce poème, en langage simple et sans art; si je ne prêche pas en vers adulateurs, c'est que, vois-tu? j'ai gardé mon « uniforme » ³; j'ai encore à faire mon éducation politique; et puis l'apostasie est tellement à la mode, que conserver sa foi est une tâche véritablement herculéenne; n'est-il pas vrai, mon tory, mon ultra-Julien ⁴?
Venise, 16 septembre 1818.

¹ Pour le portrait d'Eutrope, l'ennuque et le ministre d'Arcadius, consultez Gibbon.

² On sait le rôle que joua lord Castlereagh dans ce congrès de Vienne, où les peuples furent mis à l'en an. Au mépris de la foi jurée, Venise fut livrée à l'Autriche, et Gènes à la Sardaigne.
N. d. T.

³ M. Fox et le club whig, à cette époque, adoptèrent un uniforme bleu et jaune; de là la couleur des couvertures de la *Revue d'Édimbourg*.

⁴ Je n'entends point parler ici du héros de notre ami Landor, le perfide comte Julien; mais du héros de Gibbon, vulgairement connu sous le nom de l'Apostat.

⁵ Commencé à Venise le 6 septembre, achevé le 1 novembre 1818. B.

⁶ Le général Vernon, qui servit avec éclat dans la marine, et se distingua particulièrement à la prise de Porto-Bello; il mourut en 1737.

⁷ Second fils de George II, se distingua aux batailles de Dettingen et de Fontenoy, et surtout à Culioden, où il battit le prétendant en 1746; mais il déshonora sa victoire par le cruel abus qu'il en fit, ou qu'il permit à ses soldats d'en faire. Il mourut en 1765.

⁸ Le général Wolfe, le brave commandant de l'expédition dirigée contre Québec, termina sa carrière en combattant contre les Français en 1759.

⁹ En 1759, l'amiral lord Hawke détruisit complètement la flotte française équipée à Brest pour faire une descente sur les côtes de l'Angleterre; en 1763 il fut nommé premier lord de l'Amirauté, et mourut comblé d'honneurs en 1781.

¹⁰ Ferdinand, duc de Brunswick, gagna la bataille de Minden en 1762; il chassa les Français de Hesse; lors de la paix de 1763 il se retira dans le duché de Brunswick, et s'occupa, le reste de sa vie, de franc-maçonnerie. Il mourut en 1792.

¹¹ Fils du troisième duc de Rutland, se signala en 1745, lors de l'invasion tentée par le prétendant; fut nommé, en 1759, commandant des forces britanniques en Allemagne. Il est mort en 1776.

¹² Officier-général anglais et auteur dramatique, se distingua, en 1762, dans la défense du Portugal contre les Espagnols; et en Amérique par la prise de Ticonderoga; mais il fut obligé de se rendre, avec son armée, au général Gates. Il mourut en 1792.

DON JUAN.

CHANT PREMIER ⁵.

I.

J'ai besoin d'un héros : besoin fort extraordinaire dans un temps où chaque année, chaque mois, nous en produisit un nouveau, jusqu'au moment où, son charlatanisme ayant rempli les gazettes, le siècle s'aperçut que ce n'est pas le héros véritable; je me soucie fort peu de ces gens-là; je prendrai donc notre vieil ami don Juan. — Nous l'avons tous vu, dans la pantomime, envoyé au diable un peu avant que son temps fût venu.

II.

Vernon ⁶, le boucher Cumberland ⁷, Wolfe ⁸, Hawke ⁹, le prince Ferdinand ¹⁰, Granby ¹¹, Burgoyne ¹², Képpel ¹³, Howe ¹⁴, ont fait parler d'eux dans leur temps, soit en bien, soit en mal, et ont servi d'enseigne comme aujourd'hui Wellesley ¹⁵; chacun d'eux défile à son tour, comme les monarques de Banquo, tous suivants de la gloire, tous enfants d'une même mère ¹⁶; la France aussi a eu Bonaparte ¹⁷ et Dumouriez, dont le souvenir est consigné dans le *Moniteur* et le *Courrier*.

¹³ Second fils du comte d'Albermale; placé à la tête de la flotte du canal, il livra un engagement partiel, en 1778, à la flotte française, laquelle trouva moyen de s'échapper; traduit en conséquence devant une cour martiale, il fut honorablement acquitté. Il est mort en 1786.

¹⁴ Lord Howe se distingua en plusieurs occasions pendant la guerre d'Amérique; lors de la guerre avec la France, il prit le commandement de la flotte anglaise, amena l'ennemi à une action le 1^{er} juin 1794, et obtint une victoire complète. Il est mort chargé d'ans et d'honneurs en 1799.

¹⁵ Le marquis de Wellesley, aujourd'hui duc de Wellington.
N. d. T.

¹⁶ Il y a dans le texte : *Nine farrow of that sow*; — *neuf marcassins de la même truie*. Allusion au langage des sorcières à Macbeth :

« Four in sow's blood, that has eaten
Her nine farrow. »

« Verse le sang d'une truie qui a dévoré ses neuf marcassins. »
N. d. T.

¹⁷ Nous trouvons dans les manuscrits de lord Byron la note suivante relativement à cette stance :

« Dans la huitième et dernière leçon du cours de critique, fait par M. Hazlitt, à l'institution de Larrey, je suis accusé d'avoir porté Bonaparte aux cieux au temps de sa prospérité, et d'avoir ensuite brûlé ignominieusement l'objet de mon idolâtrie. » Or, les premiers vers que j'écrivis sur Bonaparte sont l'ode à Napoléon après son abdication, en 1814; tout ce que j'ai écrit depuis est postérieur à sa chute; — je n'en ai jamais parlé au temps de sa prospérité. J'ai considéré son caractère à différentes périodes, dans la force et dans la faiblesse; ses fanatiques m'ont accusé d'injustice, ses ennemis ont vu en moi son plus chaud partisan, et cela, dans plusieurs publications anglaises ou étrangères.

« Quant à l'exactitude de mon portrait, j'ai pour moi une importante autorité. Il y a un an et quelques mois, j'eus le plaisir de voir à Venise mon ami, l'honorable Douglas Kinnaird. Il me dit que, dans son voyage en Allemagne, il avait eu l'honneur d'obtenir plusieurs entretiens d'un des membres de la famille Bonaparte, Eugene Beauharnais. Dans une de ses visites il lui fit et lui traduisit les vers du troisième chant de *Childe Harold* qui se rapportent à Bonaparte. Il m'informa qu'il était autorisé par cet illustre personnage, préconisé encore comme tel par la

III.

Barnave¹, Brissot², Condorcet³, Mirabeau⁴, Pétion⁵, Clotot⁶, Danton⁷, Marat⁸, Lafayette, ont été des Français célèbres, comme chacun sait; il en est d'autres encore dont on a gardé le souvenir : Joubert⁹, Hoche¹⁰, Marceau¹¹, Lannes¹², Desaix¹³, Moreau¹⁴, auxquels on pourrait joindre un grand nombre d'autres guerriers très-remarquables dans leur temps, mais dont les noms ne s'adaptent nullement à mes vers.

IV.

Il fut un temps où Nelson était, pour la Grande-Bretagne, le dieu de la guerre; il devrait l'être encore; mais le cours des choses a changé; on ne parle plus de Trafalgar; ce nom est paisiblement relégué dans l'urne

légitimité européenne, d'affirmer que la ressemblance était parfaite.

» Ce n'est point une vanité puérile qui me presse à publier ce fait; mais M. Hazlitt accuse ma versatilité et en induit l'inexactitude de mes portraits. Il conviendra qu'un membre de la famille Bonaparte peut être admis comme une autorité compétente; je dirai ensuite à M. Hazlitt que je n'ai jamais flatté Napoléon pendant qu'il était sur son trône, que je ne l'ai jamais insulté depuis sa chute; je n'ai fait que peindre les incroyables antithèses de son caractère.

» M. Hazlitt m'accuse, dans un autre endroit, de m'être peint moi-même dans *Childe Harold*. Il y a longtemps que j'ai démenti cette assertion; mais cela fût-il vrai, Locke ne nous dit-il pas que tout ce qu'il sait sur les facultés de l'entendement humain, il l'a tiré de son propre esprit? Je n'en appellerai pas de l'opinion de M. Hazlitt sur ma poésie; mais je prie ce gentleman de ne pas m'insulter en me prêtant le plus honteux de tous les crimes, savoir, de déprécier, au moment de l'adversité, le même homme que j'avais loué publiquement. Les premiers vers que j'aie jamais écrits sur Bonaparte sont pour le blâmer, en 1814; les derniers, de 1818, quoique non encore favorables, sont plus impartiaux et moins sévères. Est-il devenu plus heureux depuis 1814? » *B. Venise*, 1819.

¹ Barnave, un des plus ardens promoteurs de la révolution française, fut élu en 1791 président de l'assemblée constituante; lors de la fuite de la famille royale, il fut envoyé comme commissaire pour la ramener à Paris; en 1792, lorsque la correspondance de la cour tomba entre les mains du parti victorieux, les Jacobins prétendirent avoir trouvé des pièces qui établissaient ses liaisons avec la royauté. Il fut guillotiné en novembre 1793.

² Brissot, de Warville publia, à l'âge de vingt ans, plusieurs traités, dont l'un le fit mettre à la Bastille. Il fut un des principaux chefs de la révolte du Champ-de-Mars, en juillet 1789. Dénoncé par Robespierre, il fut conduit à la guillotine en octobre 1793.

³ Condorcet fut, en 1792, nommé président de l'assemblée législative. Ayant attaqué la nouvelle constitution en 1793, il fut dénoncé, prit la fuite, fut arrêté, et s'empoisonna. Ses ouvrages ont été rassemblés en vingt et un volumes.

⁴ Mirabeau, si connu comme le premier chef et le principal acteur de la révolution française, mourut en 1791.

⁵ Pétion, maire de Paris en 1791, prit une part active à l'emprisonnement du roi; devenu suspect à Robespierre en 1794, il se réfugia dans le département du Calvados. On trouva son cadavre dans la campagne, à moitié dévoré par les loups.

⁶ Jean-Baptiste (plus connu sous le nom d'Anacharsis) Clotot. En 1791, à la barre de l'assemblée législative, il se donna le titre d'orateur du genre humain. Devenu suspect à Robespierre, il fut condamné à mort en 1794. Arrivé sur l'échafaud, il demanda à être décapité le dernier, désirant faire quelques observations sur certains principes pendant que l'on guillotina ses complices; grâce qui lui fut accordée.

⁷ Danton joua un rôle important dans les premières années de la révolution française. Après la chute du roi il fut fait ministre de la justice. Ses violentes déclamations produisirent les san-

de notre héros; c'est maintenant l'armée qui est populaire, ce qui n'arrange guère les marins; d'ailleurs, le prince a une prédilection spéciale pour le service de terre, sans plus se souvenir de Duncan, Nelson, Howe et Jervis.

V.

De braves guerriers vivaient avant Agamemnon; il y en a eu d'autres depuis; il s'est trouvé des hommes vaillants et sages, comme lui, sans lui ressembler en tout; mais ils n'ont point brillé dans les pages du poète, et c'est pourquoi on les a oubliés. — Je ne fais le procès à personne; mais dans le siècle actuel je ne trouve aucun héros qui convienne à mon poème (je veux dire à mon nouveau poème); ainsi donc, comme je l'ai dit, je prendrai mon ami don Juan¹⁵.

glantes journées de septembre. Dénoncé par le comité de salut public, il finit sa carrière sur l'échafaud.

⁸ Ce misérable figura parmi les chefs du 10 août et les assassins de septembre. En mai 1793, il fut dénoncé et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui l'acquitta. Sa sanglante carrière fut tranchée par le poignard de Charlotte Corday.

⁹ Joubert, qui sortit des rangs des simples soldats pour monter jusqu'au grade de général, se distingua à Laona, Montenotte, Millesimo, Cava, Montebello, Rivoli, et surtout dans le Tyrol. Opposé à Suvarov, il fut tué à Novi, en 1799.

¹⁰ En 1796, Hoche fut nommé commandant de l'expédition dirigée contre l'Irlande; il sortit de Brest en décembre, mais une tempête dispersa sa flotte, et l'entreprise échoua. A son retour, il obtint le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse; mais il mourut soudainement en septembre 1797; on croit qu'il fut empoisonné.

¹¹ Le général Marceau se distingua d'abord dans la Vendée; il fut tué à Altenkirchen.

» Sur sa jeune tombe, plus d'un soldat farouche versa de grosses larmes en déplorant ce trépas qu'il enviait; car celui-là est mort pour la France; il est tombé en combattant pour reconquérir ses droits. » *Childe Harold*.

¹² Lannes, duc de Montebello, surnommé le Roland et l'Ajazz du camp français, était fils d'un pauvre ouvrier. Il se distingua à Millesimo, Lodi, Aboukir, Acre, Montebello, Austerlitz, Iéna, Pultusk, Eylau, Friedland, Tudela, Saragosse, Eckmühl, et enfin à Essling, où il fut tué, en mai 1809, d'un boulet de canon. « Je l'ai trouvé nain, dit Napoléon, mais je le perds géant. »

¹³ A la prise de Malte et aux batailles de Chebreiss et des Pyramides, Desaix déploya la plus grande bravoure; son équité et sa douceur lui avaient valu en Égypte le titre de sultan juste; il périt mortellement blessé à Marengo, au moment où la victoire se décidait pour les Français; son corps fut embaumé à Milan, et porté, par ordre de Napoléon, à l'hospice du mont Saint-Bernard.

¹⁴ Un des plus remarquables des généraux républicains: en 1813, en apprenant les revers de Napoléon en Russie, il se joignit aux armées alliées; il fut frappé d'un boulet de canon à la bataille de Dresde en 1813; cette alliance est la seule tache de sa vie. « Ceux, observe sir Walter Scott, qui, allant plus loin que nous, trouveront que sa conduite en cette occasion ressemble beaucoup à celle de Coriolan et du connétable de Bourbon conviendront que sa fuite, comme celle de ces grands hommes, fut atténuée par une mort prompte et violente. »

¹⁵ M. Coleridge parle ainsi du *Don Juan* espagnol, de l'original *Atheista fulminato*: « Rang, fortune, talents, connaissances acquises, beauté, santé, vigueur, tous les dons de la nature, encore embellis par les habitudes d'une naissance élevée et le caractère national, sont supposés se réunir pour former la personne de don Juan, et lui fournir les moyens de pousser, jusqu'à ses dernières conséquences pratiques la doctrine qui consiste à regarder son égoïsme comme le seul principe de toute action, de tout événement, comme la source de toutes nos idées, de toutes nos sensations. Obéir à ses penchants est sa seule vertu; satisfaire ses

VI.

La plupart des poètes épiques se jettent dès l'abord *in medias res* ; Horace en fait la grande route de l'épopée. Puis, quand cela vous convient, votre héros raconte ce qui a précédé ; il vous fait ce récit par voie d'épisode, après dîner, commodément assis auprès de sa maîtresse, dans quelque charmant séjour, tel qu'un palais, un jardin, le paradis, ou une grotte, qui sert de taverne à l'heureux couple.

VII.

C'est la méthode ordinaire, mais ce n'est pas la mienne — J'ai pour habitude de commencer par le commencement : la régularité de mon plan m'interdit toute divagation, comme une faute capitale ; et dût mon premier vers me coûter une heure à filer, je débiterai par vous dire quelque chose du père de don Juan, et aussi de sa mère, si vous le voulez bien.

VIII.

Il était né à Séville, cité agréable, célèbre par ses oranges et ses femmes¹. — Il faut plaindre celui qui ne l'a pas vue ; le proverbe le dit², — et je suis tout à fait de son avis. Il n'y a pas dans toute l'Espagne de ville plus jolie, à l'exception peut-être de Cadix ; — mais bientôt vous pourrez en juger : — les parents de don Juan habitaient sur les bords du fleuve, du noble fleuve appelé Guadalquivir.

IX.

Son père avait nom José, — *don José*, comme de raison ; c'était un véritable *hidalgo*, sans une goutte de sang israélite ou maure dans les veines ; son origine remontait aux plus gothiques gentilshommes de l'Espagne ; jamais meilleur cavalier ne monta à cheval, ou, une fois en selle, ne descendit la garde, que José, qui engendra notre héros, lequel engendra... — mais c'est ce que nous verrons par la suite. — Hé bien, donc, pour reprendre,

X.

Sa mère était une femme savante, versée dans la connaissance de toutes les sciences connues, ou qui ont un nom dans les langues de la chrétienté ; ses vertus n'avaient d'égal que son esprit, si bien qu'à la voir ainsi exceller dans tout ce qu'elle faisait, les gens les plus habiles étaient tout honteux devant elle, et les gens de bien ne pouvaient s'empêcher d'éprouver une secrète envie.

passions et ses appétits, son seul but ; c'est par l'instinct de chacun que la nature révèle ses volontés ; il n'y a de mal que lorsque cette volonté personnelle n'est point satisfaite, car d'après les lois de l'esprit, chaque individu est dans le vrai lorsqu'il agit conformément à la voix de ses propres penchants. »

Wallenstén.

¹ Les femmes de Séville sont, en général, très-belles, avec des yeux noirs et une démarche plus gracieuse qu'un Anglais ne peut même se l'imaginer ; joignez-y l'habillement le plus propre à faire ressortir tous ces avantages, et en même temps le plus décent. En vérité, elles sont séduisantes, mais elles n'ont qu'une seule idée, et l'emploi de toute leur vie est l'intrigue. La femme d'un duc est pour la gauderie comme la femme d'un paysan, et réciproquement. *B.* 1819.

² Quién no ha visto Sevilla,
No ha visto maravilla.

XI.

C'était une mine que sa mémoire. Elle savait par cœur tout Caldéron, et la plus grande partie de Lope, en sorte que si un acteur venait à oublier son rôle, elle pouvait lui servir de souffleur ; la science de Feinagle³ eût été pour elle une science inutile ; elle l'eût obligé à fermer boutique ; — jamais il n'eût pu réussir à créer une mémoire comparable à celle qui ornait le cerveau de dona Inez.

XII.

Les mathématiques étaient sa science de prédilection⁴ ; sa vertu la plus noble, la magnanimité ; son esprit (elle visait parfois à l'esprit) était de l'attique pur ; dans ses discours sérieux, elle portait l'obscurité jusqu'au sublime ; enfin elle était en toute chose ce qu'on peut appeler un prodige : — sa robe du matin était de basin ; elle portait, le soir, une robe de soie, ou, dans l'été, de mousseline et autres étoffes, qu'il serait trop long d'énumérer.

XIII.

Elle savait le latin, — je veux dire l'oraison Dominicale ; en fait de grec, — elle savait l'alphabet, — j'en ai la presque certitude ; elle lisait par-ci par-là quelques romans français, quoiqu'elle ne parlât pas très-bien cette langue ; quant à l'espagnol, elle y donnait peu d'attention ; du moins sa conversation était obscure ; ses pensées étaient des théorèmes, ses paroles un problème, comme si elle eût cru que le mystère dût les ennoblir.

XIV.

Elle avait du goût pour l'anglais et l'hébreu, et trouvait de l'analogie entre ces deux langues ; elle le prouvait par je ne sais quelles citations des livres sacrés ; mais je laisse ces preuves à ceux qui les ont vues. Il est une remarque toutefois que je lui ai entendu faire, et sur laquelle chacun est libre d'avoir l'opinion qu'il lui plaira : « c'est que le mot hébreu qui signifie *je suis*⁵, est toujours employé en anglais comme sujet du verbe *damner*⁶. »

XV.

Il est des femmes qui savent faire usage de leur langue ; — elle était une lecture académique vivante ; dans chacun de ses yeux il y avait un sermon, sur son front une homélie ; elle était pour elle-même un directeur expert sur tous les cas, comme le défunt et regretté sir Samuel Romilly⁷, ce commentateur des lois, cet

³ Le professeur Feinagle de Baden, qui, en 1812, sous le patronage spécial des *bas-bleus*, fit un cours de mnémonique à l'institution royale.

⁴ Lady Byron ne manque pas de bonnes idées, mais elle ne peut pas les exprimer ; elle fait aussi des vers, mais ils sont rarement bons. Ses lettres sont toujours énigmatiques, souvent inintelligibles. Elle se guide d'après ce qu'elle appelle des règles fixes et des principes mathématiques. *Lord B.*

⁵ « Je suis celui qui est ; » nom que Dieu se donne lui-même dans la Bible. *N. d. T.*

⁶ On conçoit que cette allusion au jurement favori des Anglais perd nécessairement de son sel dans une traduction. *N. d. T.*

⁷ Sir Samuel Romilly, l'éminent légiste de la chancellerie, perdit sa femme le 29 octobre 1818, et se tua le 2 décembre. — Il viendra le jour des expiations, lors même que je ne devrais pas vivre suffisamment pour le voir ; j'ai enfin vu succomber

aristarque du gouvernement, dont le suicide a été une sorte d'anomalie ; — nouvel et triste exemple que « tout est vanité. » — (Le jury a rendu à son égard un verdict d'insanie.)

XVI.

Enfin, c'était une arithmétique ambulante ; on eût cru voir marcher les « Nouvelles de miss Edgeworth », fraîchement déballées¹, ou les livres de mistriss Trimmer sur l'éducation², ou « l'Épouse de Cœlebs³ » à la recherche des amants ; c'était la morale elle-même personnifiée, où même l'envie ne pouvait rien reprendre ; elle laissait aux autres femmes les défauts de son sexe ; elle n'en avait pas un seul, — ce qui est le pire de tous.

XVII.

Oh ! elle était parfaite au-delà de toute comparaison ! pas une sainte moderne qu'on pût mettre en parallèle avec elle ; elle était tellement supérieure à toutes les tentations du malin esprit, que son ange gardien avait fini par abandonner son poste ; ses moindres mouvements étaient aussi réguliers que ceux des meilleures pendules d'Harrison. Rien ne pouvait, sur la terre, la surpasser en vertus, hormis ton « huile incomparable, » ô Macassar⁴ !

XVIII.

Elle était parfaite ! mais, hélas ! la perfection est insipide dans ce monde pervers, où nos premiers parents ne durent leur premier baiser qu'à leur exil de ce paradis, séjour de paix, d'innocence et de félicité (je serais curieux de savoir à quoi ils employaient les douze heures de la journée). Par ce motif, don José, en vrai fils d'Eve qu'il était, allait cueillant des fruits divers sans la permission de sa moitié.

XIX.

C'était un mortel d'un caractère insouciant, n'ayant pas grand goût pour la science ou pour les savants ; il aimait à aller partout où bon lui semblait, sans se soucier de ce que sa femme pourrait en penser. Le monde, qui, comme c'est l'usage, prend un malin plaisir aux dissensions d'un royaume ou d'une famille, disait tout bas qu'il avait une maîtresse ; quelques-uns lui en donnaient deux ; mais il n'en faut qu'une pour mettre la discorde dans un ménage.

XX.

Or, dona Inez, avec tout son mérite, avait une

haute opinion de ses bonnes qualités ; il faut la patience d'un saint à femme que son mari néglige : il est bien vrai qu'Inez était une sainte par sa moralité, mais elle avait un diable de caractère ; elle mêlait parfois des fictions aux réalités, et quand elle pouvait jeter son seigneur et maître dans l'embarras, elle ne s'en faisait faute.

XXI.

C'était chose facile avec un homme souvent en faute et jamais sur ses gardes ; et puis, les plus circonspects ont beau faire, il y a dans la vie des moments, des heures, des jours d'abandon, où il suffirait d'un coup d'éventail pour vous assommer ; et les dames frappent quelquefois excessivement fort ; l'éventail se transforme en glaive dans leur main, et il serait difficile d'en dire la raison.

XXII.

Les jeunes filles savantes ont grand tort d'épouser des gens sans éducation, ou des hommes qui, bien que parfaitement élevés, finissent par se fatiguer d'une conversation scientifique ; je ne crois pas devoir en dire davantage sur ce chapitre ; je suis bon homme, je suis garçon ; mais — vous, qui êtes mariés à des beautés intellectuelles, dites-le-nous franchement, ces dames ne sont-elles pas vos maîtres ?

XXIII.

Don José et sa femme avaient parfois querelle. *Pourquoi ?* c'est ce que personne ne pouvait deviner ; bien des gens cependant cherchaient à le savoir ; mais ce n'était ni leur affaire ni la mienne ; j'abhorre la curiosité, c'est un vice si bas ! Mais s'il est au monde une chose où j'excelle, c'est d'arranger les affaires de mes amis, n'ayant point de soucis domestiques en propre.

XXIV.

Je crus donc, dans la meilleure intention du monde, devoir intervenir ; mais mon zèle officieux fut assez mal accueilli ; je crois que les deux époux avaient le diable au corps ; car, à dater de ce moment, il me fut impossible de trouver l'un ou l'autre au logis ; il est vrai que leur concierge m'a avoué depuis... — mais n'importe ; ce qu'il y eut de pire pour moi dans cette affaire, c'est qu'un jour, dans l'escalier, le petit Juan m'arrosa à l'improviste d'un sceau d'eaux ménagères.

Romilly, qui était un de mes assassins ! Lorsque cet homme faisait tous ses efforts pour déraciner toute ma famille, le tronc, les branches et les fruits ; lorsque, après avoir gagné mon homme d'affaires, il s'acharna à notre poursuite ; lorsqu'il porta la désolation dans mes pénates, pensait-il qu'au bout de trois ans à peine un événement douloureux, mais commun à tous les mortels, et que l'on pouvait prévoir, jetterait sa carcasse dans un carrefour, et imprimerait son nom au milieu d'un verdict de folie ? avait-il réfléchi (lui qui dans sa soixantième....) quels devaient être mes sentiments, lorsque femme, enfants, sœur, nom, réputation, patrie, tout était immolé en sacrifice sur un autel légal, et cela, dans un moment où ma santé était affaiblie, ma fortune embarrassée, mon esprit troublé par des revers inattendus ; lorsque j'étais encore jeune, et que j'aurais pu réparer les fautes que j'avais commises, et remettre ordre à mes affaires ? Mais il est dans le tombeau. » *Lettres de Byron*, 7 juin 1819.

¹ Maria Edgeworth, auteur d'un *Traité sur l'éducation pra-*

tique, Lettres sur les femmes littéraires, le Château Rackrent, les Contes moraux. — « En 1813, dit lord Byron, je me rappelle avoir rencontré miss Edgeworth dans le monde fashionable de Londres, dans les assemblées du jour, et à un déjeuner chez sir Humphry Davy, où j'étais invité ; elle ne ressemblait pas mal à ce que nous autres Écossais nous appelons *Jeannie deans-looking body*. Elle est sinon belle, du moins de figure agréable ; on n'aurait jamais imaginé qu'elle pût écrire son nom, tandis que son père causait, non comme s'il eût été capable d'écrire autre chose, mais comme si c'était la seule chose digne d'être écrite. *Journal de Byron*, 1821.

² *Essai sur un nouveau plan d'éducation, le Manuel du professeur.*

³ Miss Hannah Moore, auteur de *Cœlebs à la recherche d'une femme*, roman en forme de sermon, qui a eu beaucoup de succès dans le temps, et qui est aujourd'hui oublié.

⁴ Allusion aux vertus incomparables de l'huile de Macassar.

XXV.

C'était un petit frisé, franc vaurien depuis sa naissance, véritable singe malfaisant; ses parents raffolaient de ce turbulent marmot, et c'était le seul point sur lequel ils étaient d'accord; au lieu de se disputer, ils eussent mieux fait d'envoyer le petit drôle à l'école, ou de le fonetter d'importance à la maison, pour lui apprendre à vivre.

XXVI.

Don José et dona Inez menaient depuis quelque temps une vie fort malheureuse, désirant, non le divorce, mais la mort l'un de l'autre; cependant, ils observaient aux yeux du monde toutes les convenances de la vie conjugale; toute leur conduite était celle de gens comme il faut. Ils ne donnaient aucun signe de divisions domestiques; mais le feu, longtemps étouffé, éclata à la fin, et leur mésintelligence devint un fait incontestable¹;

XXVII.

Car Inez fit venir des apothicaires et des médecins, et essaya de prouver que son mari était fou²; mais, comme il avait des intervalles lucides, elle décida ensuite qu'il n'était que *vicieux*. Cependant, quand on lui demanda ses preuves, on ne put obtenir d'elle aucune explication, si ce n'est que dans ce qu'elle avait fait elle avait été mue par son devoir envers Dieu et les hommes; — ce qui ne laissa pas que de paraître fort singulier.

XXVIII.

Elle tenait un registre où elle inscrivait toutes les fautes de son mari; elle ouvrit même certaines malles contenant des livres et des lettres dont on pourrait tirer parti dans l'occasion; du reste elle était appuyée par tout Séville, sans compter sa vieille grand-mère (qui radotait); les témoins de ses dires allèrent partout

les répétant, et se constituèrent, de leur chef, avocats, inquisiteurs et juges, les uns pour s'amuser, d'autres pour servir de vieilles rancunes.

XXIX.

Et puis, cette femme douce et bonne supportait avec tant de sérénité les malheurs de son époux! à l'instar de ces dames spartiates qui voyaient tuer leurs maris, et prenaient l'héroïque résolution de n'en plus parler; — elle entendait sans s'émouvoir toutes les calomnies déversées sur lui, et contemplait ses tortures avec un calme si sublime, que tout le monde s'écriait: «Quelle magnanimité!»

XXX.

Cette patience de nos amis, quand le monde se déchaine contre nous, est, sans contredit, de la philosophie; et puis il est fort agréable de passer pour magnanime, surtout lorsque, chemin faisant, nous en venons à nos fins. Une telle conduite ne rentre pas dans ce que les légistes appellent «*malus animus*»; certes, la vengeance en personne n'est point une vertu, mais est-ce *ma* faute, à moi, si les autres vous font du mal?

XXXI.

Si nos dissentiments remettent sur le tapis de vieilles histoires avec l'addition d'un ou deux mensonges, on ne peut m'en blâmer; ce n'est la faute de personnes. — Ces histoires sont de notoriété traditionnelle; d'ailleurs leur résurrection fait ressortir notre gloire par le contraste, et c'est justement ce que nous désirions; puis la science profite de cette exhumation: — les scandales morts sont d'excellents sujets de dissection.

XXXII.

Une réconciliation avait été tentée par leurs amis³, puis par leurs parents⁴, qui n'avaient fait qu'empirer

¹ Lady Byron avait quitté Londres, à la fin de janvier, pour aller visiter son père, dans le comté de Leicester; lord Byron devait aller la rejoindre quelque temps après. Ils se quittèrent dans les meilleurs termes; elle lui écrivit en route une lettre pleine d'intimité et de bonne humeur; mais immédiatement après son arrivée à Kirkby Mallory, son père écrivit à lord Byron pour lui faire savoir qu'elle ne retournerait plus dans la maison commune. Au moment où ce coup terrible vint le frapper, ses embarras pécuniaires, qui s'étaient accrus pendant toute l'année précédente, étaient parvenus à leur comble. — MOORE.

Voici le récit de lady Byron. — « Je quittai Londres le 13 janvier 1816, pour Kirkby Mallory, résidence de mon père et de ma mère; lord Byron m'avait signifié, dans une lettre du 6 janvier, son désir formel que je quittasse Londres aussitôt que je pourrais le faire; ma santé ne me permettait pas de supporter les fatigues d'un voyage avant le 15. Avant mon départ, j'avais la persuasion profonde que lord Byron agissait sous une préoccupation de *démence*. Cette opinion m'était inspirée par les rapports que me faisaient sur lui ses plus intimes amis et ceux qui l'approchaient, lesquels avaient plus d'occasions que moi-même de l'observer. Durant la dernière partie de mon séjour à la ville, on me représenta même qu'il pourrait bien se détruire lui-même. Avec l'assentiment de la famille, je consultai le docteur Baillie, en qualité d'ami (le 8 janvier), sur cette maladie; je lui fis connaître l'état des choses et le désir de lord Byron que je quittasse Londres. Le docteur Baillie pensa que mon absence pouvait être regardée comme présentant les apparences d'un dérangement mental; car le docteur Baillie, n'ayant pas accès auprès de lord Byron, ne pouvait se prononcer sur ce point positivement. Il me

prescrivit, dans mes correspondances avec lord Byron, de n'aborder que des sujets légers et calmants. Ce fut dans cette situation d'esprit que je quittai Londres, décidée à suivre les conseils du docteur Baillie. » LADY BYRON.

² Je fus surpris un jour par un docteur (le docteur Baillie) et un jurisconsulte (le docteur Lusington, qui entrèrent en quelque sorte de force dans ma chambre; ce ne fut que dans la suite que j'appris le but réel de leur visite. Je trouvai leurs questions singulières, frivoles, quelquefois importunes, sinon impertinentes; mais qu'aurais-je fait et dit si j'avais su qu'ils étaient envoyés pour acquérir des preuves de ma folie? Je ne doute pas que les réponses que je fis à ces émissaires ne fussent point très-rationnelles ni très-régulières, car j'avais l'esprit préoccupé de bien autre chose; mais le docteur Baillie ne pouvait en conscience me donner un certificat pour Bedlam, et peut-être le légiste fit-il un rapport assez favorable à ceux qui l'avaient envoyé. Je ne puis cependant accuser lady Byron de cette machination; probablement elle l'ignorait; ce fut l'œuvre d'une autre. Sa mère me détesta toujours, et n'avait même pas la pudeur de dissimuler sa haine, même dans sa maison. *LORD B.*

« Ma mère, dit lady Byron, traita toujours lord Byron avec considération et bonté, jusque dans les moindres circonstances de la vie; jamais un mot irritant ne s'échappa de ses lèvres pendant toute la durée de ses relations avec lui. » LADY BYRON.

³ M. Rogers, M. Hobhouse, etc.

⁴ Le très-honorable R. Witham Horton. Voici un fragment d'une nouvelle écrite par lord Byron, en 1817: « Peu d'heures après, nous étions bons amis, et au bout de quelques jours, elle partit pour l'Aragon avec mon fils, dans l'intention de visi-

les choses (il serait difficile de dire à qui des parents ou des amis il vaut mieux recourir en pareille occasion, — je ne puis dire grand'chose ni des uns ni des autres). Les gens de loi faisaient leur possible pour amener un divorce; mais à peine si on avait payé les premiers frais de justice des deux parts, que, malheureusement, don José mourut.

XXXIII.

Il mourut; et c'est bien dommage, car, d'après ce que j'ai pu recueillir des juristes les plus experts dans cette matière (quoiqu'ils missent dans leurs paroles beaucoup d'obscurité et de circonspection), sa mort vint gêner une cause charmante; ce fut aussi une grande perte pour la sensibilité du public, qui, en cette occasion, s'était manifestée avec éclat.

XXXIV.

Mais quoi! il mourut, emportant dans sa tombe la sensibilité du public et les honoraires des gens de loi; sa maison fut vendue, ses domestiques congédiés; un jnifprit l'une de ses deux maîtresses, un prêtre l'autre; — du moins on le dit. — D'après ce que m'ont affirmé les médecins, il mourut d'une fièvre lente tierce, et laissa sa veuve à son aversion.

XXXV.

Cependant José était un galant homme; je puis le dire, moi qui l'ai parfaitement connu; je ne reviendrai donc plus sur le chapitre de ses faiblesses; d'ailleurs nous en avons à peu près épuisé le catalogue: si de temps à autre ses passions dépassèrent les limites

de la discrétion, et furent moins paisibles que celles de Numa (aussi nommé Pompilius), c'est qu'il avait été mal élevé, et était né bilieux.

XXXVI.

Quels qu'aient été ses mérites ou ses torts, l'infortuné avait été soumis à bien des épreuves. Avouons-le, — puisque cela ne peut faire de bien à personne, — ce fut un moment cruel que celui qui le trouva seul, assis à son foyer désert, entouré des débris de ses pénales mutilés¹: on n'avait laissé à sa sensibilité ou à son orgueil d'autre alternative que la mort ou la cour ecclésiastique². — Il prit donc le parti de mourir.

XXXVII.

Comme il était décédé *intestat*, Juan se vit l'unique héritier d'un procès en chancellerie³, de maisons et de terres que, dans le cours d'une longue minorité, des mains capables sauraient mettre à profit. La tutelle fut tout entière confiée à Inez; ce qui était juste et conforme au vœu de la nature; un fils unique, élevé par une mère veuve⁴, est toujours beaucoup mieux élevé qu'un autre.

XXXVIII.

La plus sage des femmes, comme aussi des veuves, elle résolut de faire de Juan un véritable prodige, digne en tout point de sa haute naissance (son père était de Castille et sa mère d'Aragon); elle voulut qu'il possédât tous les talents d'un chevalier, dans l'hypothèse où notre seigneur le roi ferait de nouveau la guerre. Il apprit donc à monter à cheval, à faire des

ter son père et sa mère; je ne l'accompagnai pas tout d'abord, ayant déjà été en Aragon; mais je devais rejoindre toute la famille quelques semaines plus tard, dans un de leurs châteaux mauresques. Durant son voyage, je reçus une lettre très-affectueuse de dona Josépha, qui me donnait des nouvelles de sa santé et de celle de mon fils. Après son arrivée au château, j'en reçus une seconde encore plus amicale, me pressant, en termes très-tendres et même passionnés, de la rejoindre sur-le-champ. Au moment où je me préparais à quitter Séville, j'en reçus une troisième, celle-là de son père don José di Cardozo, qui me pria de la manière la plus polie de rompre mon mariage.

Je lui répondis, avec la même politesse, que je ne ferais rien de semblable. Survint une quatrième lettre de dona Josépha, qui m'informa que la lettre de son père était écrite d'après son désir particulier. — Je demandai de connaître les motifs; elle répliqua, par un exprès, que la connaissance des motifs n'était d'aucune utilité, qu'elle n'avait point d'explications à donner, qu'elle était une femme dévouée et insultée. Je lui demandai pourquoi, alors, elle m'avait écrit les deux lettres précédentes, qui me priaient en termes si passionnés de venir la rejoindre en Aragon. Elle répondit qu'elle me croyait privé de mon bon sens; qu'étant incapable de prendre soin de moi-même, j'eusse à partir seul pour ce voyage, et qu'après être arrivé chez don José di Cardozo, j'aurais trouvé là la plus tendre des épouses et une canisole de force. Je n'avais rien à répondre à cette preuve d'affection; mais je réitérai mon désir de connaître quelques-uns de ses motifs; elle me répondit qu'elle ne le dirait qu'à l'acquisition. A cette époque nos querelles domestiques étaient devenues le sujet de toutes les conversations, et le monde, qui décide toujours selon la vérité, non-seulement en Aragon, mais en Andalousie, décida que, non-seulement j'avais tous les torts, mais que toute l'Espagne ne pouvait contenir un homme dont la conduite fût aussi répréhensible. Ma conduite comprenait tous les crimes qui pouvaient être commis, et même quelques-uns d'imaginaires; on ne me condamnait guère qu'à l'auto-da-fé. Mais que l'on n'aille pas croire que nous fûmes abandonnés par

nos amis dans l'adversité; ce fut tout le contraire. Les miens se pressèrent autour de moi pour me condamner, me donner leurs avis, et me consoler en m'exprimant leur désapprobation; ils me dirent tout ce qui a été et sera éternellement dit sur un pareil sujet, hochaient la tête, me plaignaient les larmes aux yeux, puis allaient dîner.

¹ Dans une lettre datée de Venise, 19 septembre 1818, à l'époque où il écrivait le premier chant, lord Byron dit: « J'aurais pardonné le poignard et le poison, tout enfin, excepté la désolation préméditée entassée sur moi. Je me tiens seul à mon foyer, au milieu de mes pénales dispersés autour de moi. Pensez-vous que j'aie oublié ou pardonné cela? Tout autre sentiment a été anéanti en moi; je ne suis plus qu'un simple spectateur sur la terre, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion d'en sortir. » Et dans *Marino Faliero*:

« Il ne me restait qu'une seule source de tranquillité, et ils l'ont empoisonnée. Mes dieux Lares sans taches sont dispersés autour de mon foyer, et sur leurs débris s'asseoient la débauche et l'insulte. »

² *Doctors commons*. Cette cour prononce les séparations de corps. La chambre des lords est seule compétente en matière de divorce. N. d. T.

³ La cour de la chancellerie est la plus haute juridiction civile de l'Angleterre. Les questions de tutelle lui sont spécialement attribuées. N. d. T.

⁴ J'ai réfléchi à un singulier rapprochement: ma fille, ma femme, ma sœur consanguine, ma mère, la sœur de ma mère, ma fille naturelle et moi-même, nous sommes ou nous étions tous enfants uniques. La mère de ma sœur n'a eu également qu'une fille de ce second mariage (elle-même était fille unique), et mon père n'a eu que moi de son second mariage avec ma mère. Une telle réunion d'enfants uniques dans une seule famille est singulière et à quelque chose de fatal; mais les animaux les plus farouches, comme les lions, les tigres et même les éléphants, quoique d'un naturel plus doux en comparaison, sont aussi ceux qui ont le moins grand nombre de petits. *Journ. de Byr., 1821.*

armes, à manier un fusil, à escalader une forteresse — ou un couvent de nonnes.

XXXIX.

Mais ce que dona Inez désirait par-dessus tout, ce dont elle s'assurait chaque jour par elle-même, en présence de tous les savants professeurs qu'elle lui donnait, c'est que son éducation fût strictement morale. Elle s'occupait beaucoup de ses études, toutes lui étaient soumises au préalable : arts, sciences, on enseignait tout à Juan; j'en excepte pourtant l'histoire naturelle.

XL.

Les langues, en particulier les langues mortes; les sciences, surtout les sciences abstraites; les arts, spécialement ceux qui sont le moins susceptibles d'une application pratique, devinrent la base de ses études; mais on eut grand soin d'écarter de lui toute lecture un peu libre, tout ce qui pouvait faire allusion, de près ou de loin, à la propagation de l'espèce; et cela, pour éviter qu'il ne devint vicieux.

XLI.

Ce qui embarrassait parfois dans ses études classiques, c'étaient les indécentes amours de ces dieux et de ces déesses qui firent tant de bruit dans les premiers âges du monde, et ne portèrent jamais ni pantalons ni corsets; ses vénérables pédagogues essuyaient parfois de vertes réprimandes, et excusaient du mieux qu'ils pouvaient leur *Enéide*, leur *Iliade* et leur *Odysée*; car dona Inez redoutait la mythologie.

XLII.

Ovide est un mauvais sujet, comme le prouvent ses vers; la morale d'Anacréon est encore pire; dans Catulle, on trouverait à peine un poème décent; je ne crois pas que l'*Ode de Sapho* soit d'un fort bon exemple, malgré l'opinion de Longin, qui prétend qu'il n'existe pas d'hymne où le sublime s'élève sur de plus larges ailes; mais les chants de Virgile sont purs, à l'exception pourtant de cette horrible églogue qui commence par : « *Formosum pastor Corydon*. »

XLIII.

L'irréligion de Lucrèce est une nourriture trop forte pour de jeunes estomacs; quoique Juvénal eût un but louable, je ne puis m'empêcher de croire qu'il eut tort de pousser, dans ses vers, la franchise jusqu'à la grossièreté; et puis, quelle personne bien élevée peut se plaire aux épigrammes nauséabondes de Martial?

XLIV.

Juan les lut dans la meilleure édition, expurgée par des mains savantes. Ces gens-là écartent judicieusement du regard de l'écolier tout ce qui pourrait blesser des yeux chastes; mais, craignant de trop défigurer par cette omission leur barde modeste, et déplorant vivement cette mutilation, ils ont soin de réunir tous les passages supprimés dans un appendix qui, par le fait, tient lieu d'index.

XLV.

Là, au lieu d'être éparpillés dans les pages du livre, on les a rassemblés en masse; ils se présentent, rangés en ordre de bataille, aux regards de la jeunesse ingénue, jusqu'à ce qu'un censeur moins rigide les renvoie en leurs niches respectives, au lieu de les laisser, se regardant l'un l'autre, comme les statues d'un jardin, et avec plus d'indécence encore.

XLVI.

Il y avait aussi un missel (c'était le missel de la famille), orné comme le sont les anciens livres de messe; celui-ci était enluminé des dessins les plus grotesques; comment ceux qui voyaient sur la marge toutes ces figures se caressant pouvaient fixer leurs regards sur le texte et prier, c'est ce qui dépasse les limites de mon intelligence; — mais la mère de don Juan gardait ce livre pour elle, et en donnait un autre à son fils.

XLVII.

On lui faisait des sermons; il en lisait aussi parfois; les homélies et la vie des saints occupaient ses loisirs. Aguerri à la lecture de Jérôme et de Chrysostôme, de pareilles études ne lui étaient point pénibles; mais, pour apprendre à acquiescer et conserver la foi, aucun de ceux que je viens de citer n'est comparable à saint Augustin, qui, dans ses confessions charmantes, fait envier à ses lecteurs ses transgressions.

XLVIII.

Ce livre était pareillement interdit au petit Juan; — je ne puis dire qu'en cela sa mère ait eu tort, s'il est vrai que cette éducation-là soit la bonne. Elle le perdait à peine un instant de vue; les femmes qui la servaient étaient vieilles; si elle en prenait une nouvelle, on pouvait être assuré d'avance que c'était un prodige de laideur; c'est à quoi elle n'avait jamais manqué du vivant de son époux. — J'en recommande autant à toutes les femmes mariées.

XLIX.

Le jeune Juan croissait en grâce et en sainteté; à six ans, c'était un enfant charmant; à onze, il promettait d'avoir un jour la plus jolie figure du monde; il s'appliquait à ses études, faisait des progrès, et tout semblait annoncer qu'il était sur la vraie route du ciel, car une moitié de son temps se passait à l'église, l'autre dans la société de ses professeurs, de son confesseur et de sa mère.

L.

Je disais donc qu'à six ans c'était un enfant charmant; à douze, c'était un beau garçon des plus tranquilles; il avait eu une enfance un peu récalcitrante; mais il avait fini par s'approprier au milieu d'eux, et ils n'avaient pas travaillé en vain à amortir son naturel : tout l'annonçait du moins, et sa mère faisait remarquer avec joie combien son jeune philosophe était déjà sage, calme et appliqué.

¹ Ceci est un fait : Il y a ou il y avait une édition avec toutes les épigrammes licencieuses de Martial placées par eux à la fin.

LI.

J'avais à cet égard des doutes, peut-être en ai-je encore; mais ce n'est pas le moment de m'expliquer sur ce point. J'ai beaucoup connu son père; j'ai quelque tact à juger des caractères; — mais il serait injuste de conclure du père au fils, soit en bien, soit en mal. Sa femme et lui étaient un couple mal assorti; — mais j'abhorre la médisance, — je proteste contre toute parole désobligeante, fût-ce même en plaisantant.

LII.

Pour moi, je ne dis rien, — rien; — mais je dis seulement, — et j'ai mes raisons pour cela, — que, si j'avais un fils unique à élever (et je remercie Dieu de n'en point avoir), ce n'est pas avec dona Inez que j'enfermerais pour apprendre son catéchisme. Non, — non, — je l'enverrais de bonne heure au collège, car c'est là que j'ai appris ce que je sais.

LIII.

Car là on apprend, — je ne prétends pas me faire gloire de ce que j'y ai appris; — je passerai donc là-dessus, aussi bien que sur le grec que j'ai oublié depuis; je disais donc qu'on y apprend... — mais *verbum sat*; il me semble qu'en même temps j'y ai puisé, comme tout le monde, certaines connaissances, — n'importe, — je n'ai jamais été marié; — mais je crois pouvoir affirmer que ce n'est pas ainsi qu'on doit faire élever son fils.

LIV.

Le jeune Juan était alors dans sa seizième année, grand, beau, un peu fluet, mais bien fait; vif comme un page, quoique un peu moins espiègle; tout le monde, excepté sa mère, le regardait presque comme un homme; mais s'il arrivait à quelqu'un de le dire en sa présence, elle entraînait en fureur et se mordait les lèvres pour s'empêcher de crier; car la précocité était, à ses yeux, ce qu'il y avait de plus atroce.

LV.

Parmi ses nombreuses connaissances, toutes choisies pour leur sagesse et leur dévotion, était dona Julia. Dire seulement qu'elle était belle, ce serait donner une faible idée des charmes nombreux qui lui étaient aussi naturels que le parfum à la fleur, le sel à l'océan, à Vénus sa ceinture, à Cupidon son arc (mais cette dernière comparaison est sottise et rebattue).

LVI.

La noire prune de son œil oriental s'accordait avec son origine mauresque (il faut dire, en passant, que son sang n'était pas tout espagnol; et vous savez qu'en Espagne c'est presque un péché). Quand tomba Grenade la fière, quand Boabdil s'enfuit en pleurant, parmi les ancêtres de dona Julia, les uns passèrent en Afrique, d'autres restèrent en Espagne; c'est ce dernier parti qu'adopta sa trisaïeule.

LVII.

Elle épousa un hidalgo dont j'ai oublié la généalo-

gie, et qui transmet à sa postérité un sang moins noble que celui qu'il avait reçu; ses parents virent ce mariage avec déplaisir, car les membres de la famille étaient si pointilleux sur le chapitre de la noblesse qu'ils ne se mariaient qu'entre eux, et épousaient leurs cousines — et jusqu'à leurs tantes et leurs nièces; mauvaise habitude, qui détériore l'espèce en la multipliant.

LVIII.

Ce croisement païen renouvella la race, gâta le sang, mais améliora beaucoup la chair; car de la souche la plus laide qu'il y eût dans la vieille Espagne, sortit une branche aussi belle que fraîche: les garçons cessèrent d'être courtauds, les filles d'être plus qu'ordinaires; mais je dois rapporter un bruit qui courait, quelque envie que j'eusse de le taire: on dit que la grand'mère de dona Julia donna à son mari plus d'enfants de l'amour que de fruits légitimes.

LIX.

Quoi qu'il en soit, la race continua de s'améliorer d'une génération à l'autre, jusqu'à ce qu'elle se résûma en un fils unique qui ne laissa qu'une seule fille; on devine que cette fille n'est autre que Julia, dont j'aurai beaucoup à parler; elle était mariée, charmante, chaste, et âgée de vingt-trois ans.

LX.

Ses yeux (j'ai toujours singulièrement aimé les beaux yeux) étaient grands et noirs. Quand elle se taisait, leur flamme était à demi voilée; mais dès qu'elle parlait, à travers leur douce hypocrisie flamboyait une expression de fierté plutôt que de colère, d'amour surtout; quelque chose s'y montrait qui n'était pas le désir, mais qui eût pu le devenir si son âme ne l'eût réprimé à propos.

LXI.

Sa chevelure brillante ornait un front blanc et lisse où rayonnait l'intelligence; son sourcil ressemblait à l'arc-en-ciel; sur sa joue toute empourprée de l'éclat de la jeunesse, montaient parfois de soudaines et transparentes lueurs, comme si l'éclair eût couru dans ses veines. En vérité, sa grâce et son air avaient quelque chose de peu commun; sa taille était haute. — Je déteste les femmes trapues.

LXII.

Elle était mariée depuis quelques années à un homme de cinquante ans; ces maris-là foisonnent; et pourtant je suis d'opinion qu'au lieu d'un mari de cinquante ans, il vaudrait mieux en avoir deux de vingt-cinq, surtout dans les pays rapprochés du soleil; et maintenant que j'y pense, *mi rien in mente*, il me semble que les femmes de la vertu la plus sauvage préférèrent un époux qui n'a pas encore atteint la trentaine.

LXIII.

C'est fâcheux, je l'avoue; la faute en est à ce soleil indécant qui ne peut laisser en repos notre argile chétive, mais qui la chauffe, la cuit, la brûle, si

bien que, nonobstant jeûnes et prières, la chair est fragile et l'âme se perd : ce que les hommes appellent galanterie, et les dieux adultère, est beaucoup plus commun dans les pays chauds.

LXIV.

Heureux les peuples du moral septentrion, où tout est vertu, où l'hiver envoie le péché grelotter tout nu (ce fut la neige qui mit saint Antoine à la raison) ! où un jury estime la valeur d'une femme en fixant comme il lui plaît l'amende imposée au galant, à qui on fait d'ordinaire payer un bon prix, parce que c'est un vice dont on fait commerce, et qui a son tarif.

LXV.

L'époux de Julia avait nom Alfonso; homme de bonne mine pour son âge, et que sa femme n'aimait ni ne haïssait : ils vivaient ensemble comme tant d'autres, supportant, par un accord tacite, leurs torts réciproques, et n'étant précisément ni un, ni deux ; cependant il était jaloux, bien qu'il n'en témoignât rien, car la jalousie n'aime pas à mettre le public dans sa confiance.

LXVI.

Julia était on ne peut mieux avec dona Inez, — je n'ai jamais pu deviner pourquoi ; — il n'y avait pas dans leurs goûts beaucoup de sympathie, car Julia n'avait de sa vie touché une plume ; certaines gens disent tout bas (mais, à coup sûr, ils mentent, car la médisance voit partout des motifs intéressés) qu'avant le mariage de don Alfonso, dona Inez avait oublié avec lui sa haute prudence.

LXVII.

On ajoute qu'ayant continué à cultiver cette liaison, qui, avec le temps, avait pris un caractère beaucoup plus chaste, elle s'était également liée d'amitié avec sa femme ; c'était effectivement ce qu'elle avait de mieux à faire : sa sage protection ne pouvait que flatter dona Julia ; en même temps, c'était un compliment adressé au bon goût d'Alfonso ; et si elle ne pouvait (qui le peut ?) imposer un silence complet à la médisance, en tout cas elle lui donnait par-là beaucoup moins de prise.

LXVIII.

Je ne puis dire si Julia fut mise au fait par d'autres, ou si elle découvrit les choses par ses propres yeux ; mais nul ne pouvait s'en douter ; du moins elle n'en laissa jamais rien apercevoir : peut-être l'ignorait-elle, peut-être y fut-elle indifférente d'abord, ou le devint-elle plus tard. Je ne sais vraiment que dire ou penser à cet égard, tant elle gardait soigneusement son secret.

LXIX.

Elle vit Juan et le caressa : c'était un si joli enfant ! — Certes il n'y avait là aucun mal ; et rien n'était plus innocent, lorsqu'elle avait vingt ans et qu'il en avait treize ; mais quand il en eut seize et elle vingt-trois, il n'est pas certain que cette vue n'eût fait sourire ; ce petit nombre d'années amène d'étonnantes modifications surtout, chez les peuples brûlés du soleil.

LXX.

Quelle que fût la cause de ce changement, il est certain qu'ils n'étaient plus les mêmes ; la dame était devenue réservée, le jeune homme timide ; lorsqu'ils s'abordaient, leurs yeux étaient baissés, leur bouche presque muette, et leur regards exprimaient un grand embarras ; à coup sûr, il en est qui ne douteront pas que Julia ne connût fort bien la raison de tout ceci ; mais, quant à Juan, il ne soupçonnait pas plus ce qui en était que ne peut se former une idée de l'océan celui qui ne l'a jamais vu.

LXXI.

Toutefois Julia avait quelque chose de tendre jusque dans sa froideur ; ce n'était qu'avec un doux tremblement que sa petite main se dégageait de la sienne, lui laissant pour adieu une pression pénétrante, mais si légère et si suave, qu'on eût pu mettre en doute sa réalité ; mais jamais baguette de magicien, jamais la puissance d'Armide, n'opérèrent un changement pareil à celui que produisit sur le cœur de don Juan ce contact fugitif.

LXXII.

Lorsqu'elle l'abordait, elle ne souriait plus, il est vrai, mais son visage portait l'empreinte d'une tristesse plus douce que son sourire. Si son cœur couvrait des pensées plus profondes, elle ne les avouait pas ; mais, refoulées dans ce cœur brûlant, cette contrainte même ne les lui rendait que plus chères. L'innocence elle-même a plus d'un artifice ; elle n'ose pas toujours se fier à la franchise, et la jeunesse enseigne l'hypocrisie à l'amour.

LXXIII.

Mais la passion a beau dissimuler, elle se révèle par son mystère même, comme le ciel le plus noir présage la tempête la plus terrible ; ses agitations se trahissent dans le regard vainement étudié, et, quelque forme qu'elle revête, c'est toujours la même hypocrisie : la froideur ou le ressentiment, le dédain ou la haine, sont des masques qu'elle porte fréquemment, et toujours trop tard.

LXXIV.

Et puis c'étaient des soupirs d'autant plus profonds qu'on voulait davantage les comprimer, des regards dérobés que le larcin rendait plus doux, une subite rougeur, sans motif de rougir ; on tremblait en s'abordant ; on était agité, inquiet, quand on s'était quitté. Tous ces petits préludes à la possession sont inséparables d'une passion naissante, et servent à prouver combien l'amour est embarrassé quand il fait voile avec un cœur novice.

LXXV.

Le cœur de la pauvre Julia était dans un singulier état : elle sentit qu'il allait lui échapper, et résolut de faire un noble effort pour elle-même et pour son époux ; elle appela à son aide l'honneur, l'orgueil, la religion et la vertu ; sa résolution fut véritablement des

* Pour plus de détails sur la recette de saint Antoine, voyez la *Vie des Saints* de M. Alban Butler.

plus héroïques, et eût pu presque faire trembler un Tarquin. Elle implora la grâce de la Vierge Marie, comme étant la plus compétente à juger de sa position.

LXXVI.

Elle jura de ne plus revoir Juan, et dès le lendemain elle alla rendre visite à sa mère. La porte du salon s'ouvrit; vite elle tourna la tête pour voir qui entra; grâces en soient rendues à la Vierge, ce n'est pas Juan! Elle en fut reconnaissante, et pourtant un peu fâchée. — La porte s'ouvre de nouveau: — cette fois ce doit être Juan. — Non! Je crains bien que l'on n'ait pas prié la Vierge ce soir-là.

LXXVII.

Alors elle se dit qu'une femme vertueuse doit faire face à la tentation et la vaincre, que la fuite est une lâcheté, qu'aucun homme ne fera désormais sur son cœur la moindre sensation, c'est-à-dire rien qui aille au-delà de cette préférence habituelle que nous éprouvons en toute occasion pour des gens auxquels nous trouvons plus d'agrémens qu'à d'autres, sans avoir pour eux d'autres sentimens que ceux que nous aurions pour un frère.

LXXVIII.

Et s'il lui arrivait par hasard, — qui sait? le diable est si fin! — s'il lui arrivait de découvrir que chez elle tout n'est pas comme elle le désirerait; si, libre encore, toutefois, elle s'apercevait que tel ou tel amant pourrait lui plaire, eh bien! une femme vertueuse peut réprimer de telles pensées, et elle ne s'en trouve que mieux après en avoir triomphé; si cet homme demande, on en est quitte pour refuser: c'est un essai que je recommande aux jeunes femmes.

LXXIX.

Et puis, n'y a-t-il pas cette chose qu'on nomme l'amour divin, brillant, immaculé, pur et sans mélange; un amour tel que peuvent l'éprouver des anges, et des matrones qui ne se croient pas moins infaillibles qu'eux; un amour platonique et parfait, enfin « un amour comme le mien? » se disait Julia. — Et, à coup sûr, elle le pensait; et c'est aussi ce que j'aurais voulu voir penser si j'avais été l'objet de ses célestes rêveries.

LXXX.

Un tel amour est innocent, et peut exister sans danger entre jeunes gens. On peut donner un baiser, d'abord sur la main, puis sur la bouche. Pour moi, j'esuis complètement étranger à ces choses; mais j'ai entendu dire que ces libertés forment la limite de ce que peuvent se permettre ceux qu'un pareil amour tient sous sa loi; s'ils vont au-delà, c'est un crime; mais ce n'est pas ma faute, — je les en préviens d'avance.

LXXXI.

Ainsi, l'amour, mais l'amour contenu dans les limites du devoir, telle fut l'innocente résolution adoptée par Julia à l'égard du jeune don Juan; elle pensa que cet amour pourrait au besoin lui être utile à lui-même: guidé par ce flambeau céleste, allumé à un autel trop pur pour que sa flamme vit jamais ternir son éclat, avec quelle douce persuasion les leçons de l'amour et les siennes lui apprendraient — je ne sais trop quoi, et Julia n'en savait pas davantage.

LXXXII.

Animée de cette résolution, protégée par une armure à toute épreuve, — sa pureté d'âme; sûre désormais de sa force, convaincue que son honneur était un roc, une digue insurmontable, à dater de ce jour elle se dispensa, on ne peut plus sagement, de tout contrôle incommode: savoir si Julia était à la hauteur de pareille tâche, c'est ce que la suite nous apprendra⁴.

LXXXIII.

Son plan lui semblait innocent et fort exécutable; assurément, avec un jeune homme de seize ans, la médisance ne pouvait guère trouver à mordre, et, dans le cas contraire; convaincue de la pureté de ses intentions, sa conscience était en repos. — Une conscience tranquille est un baume si doux! On a vu les chrétiens se brûler les uns les autres, persuadés que les apôtres eussent agi comme eux.

LXXXIV.

Et si dans l'intervalle son mari venait à mourir, — à Dieu ne plaise qu'une telle pensée lui vienne, même en rêve (et ce disant, elle soupirait)! jamais elle ne survivrait à une telle perte; — mais enfin, supposant que la chose arrivât, ce n'est qu'une supposition *inter nos* (je devrais dire *entre nous*, car dans ce moment Julia pensait en français, mais la rime s'y oppose);

LXXXV.

C'est une simple supposition que je fais: Juan, ayant atteint sa majorité, serait un parti sortable pour une veuve de condition; dans sept ans la chose pourrait encore se faire; jusque-là (pour continuer cette hypothèse) le mal, après tout, ne serait pas très-grand, car il s'instruirait dans les rudiments de l'amour, je veux parler de celui que font là-haut les séraphins.

LXXXVI.

En voilà assez pour Julia. Revenons à Juan: pauvre enfant! il ne comprenait rien à son état, et ne s'en faisait aucune idée précise. Impétueux dans ses impulsions, comme la Médée d'Ovide, ce sentiment, nouveau pour lui, l'émerveillait; mais il était loin de

⁴ Dans cette peinture des scrupules et de la résistance de dona Julia avant leur première et mutuelle faute, le poëte déploie la connaissance la plus raffinée de tous les subterfuges et de tous les paradoxes que le cœur humain appelle à son secours au moment de faillir; c'est peut-être la partie la moins répréhensible du poëme. On apprendra à redouter les premiers symptômes du

péché, *sceleris primordia*, à apprécier la faiblesse de la raison et la force de la passion, d'après l'issue de cette liaison; mais dans la description qui suit de la chute de dona Julia, le musc de lord Byron perd bientôt le peu de mérite qu'elle avait pu gagner aux yeux du moraliste. COLTON.

sè douter que ce fût une chose toute simple, qui n'avait rien d'alarmant, et qui, avec un peu de patience, pouvait devenir charmante.

LXXXVII.

Silencieux, pensif, oisif, agité, rêveur, préférant à sa demeure l'isolement de la forêt, tourmenté d'une blessure invisible, sa douleur, comme toutes les douleurs profondes, se plongeait dans la solitude; et moi aussi, j'aime la solitude, mais entendons-nous, il me faut la solitude, non d'un ermite, mais d'un sultan, et pour grotte, un harem.

LXXXVIII.

Une pareille solitude,
Où le transport s'enlace à la sécurité,
Amour ! est le séjour de la béatitude ;
Là le cœur rend hommage à ta divinité.

Le poète que je cite n'écrit vraiment pas mal¹ ; j'en excepte pourtant le second vers ; car cet enlacement du *transport* et de la *sécurité* forme une phrase tant soit peu obscure.

LXXXIX.

Le poète a voulu, sans doute, exprimer une vérité qui tombe sous le sens, qui est sentie par tout le monde, dont chacun a pu faire ou pourra faire l'expérience : à savoir, que personne n'aime à être dérangé dans ses repas ni dans ses amours. — Je n'en dirai pas davantage sur l'enlacement et le transport, attendu que tout cela est connu depuis longtemps ; mais je prierai la « sécurité » de vouloir bien tirer le verrou.

XC.

Le jeune Juan errait au bord des limpides ruisseaux, pensant des choses inexprimables. Il s'étendait sous l'ombrage des bois, aux lieux où le liège déployait ses sauvages rameaux ; c'est là que les poètes trouvent les matériaux de leurs livres, et il nous arrive quelquefois de les lire, pourvu que leur plan et leur prosodie nous conviennent, à moins pourtant qu'ils ne soient intelligibles, comme Wordsworth.

XCI.

Il continua (Juan, et non Wordsworth) cette communion exclusive avec son âme fière, jusqu'à ce que dans cette abstraction profonde, son grand cœur eût mitigé son mal en partie, sinon en totalité ; il s'y prit du mieux qu'il put, avec des sentiments peu sujets à contrôle ; et, sans avoir la conscience de son état, il fit comme Coleridge, et devint métaphysicien.

XCII.

Il médita sur lui-même, sur l'univers, sur le problème de l'homme, sur les étoiles, se demandant comment diable tout cela avait été produit ; puis il pensa aux tremblements de terre, à la guerre, aux

dimensions que pouvait avoir la lune, aux ballons, aux nombreux obstacles qui s'opposent à ce que nous ayons une connaissance complète de l'empire illimité de l'air ; — puis il se prit à penser aux beaux yeux de dona Julia.

XCIII.

Dans de telles contemplations, la vraie sagesse peut discerner des désirs sublimes, de hautes aspirations, innées dans quelques hommes, et inculquées à la plupart de ceux qui s'imposent ce tourment sans trop savoir pourquoi. Il était bien étrange qu'un cerveau si jeune s'inquiât de ce qui se passait dans l'air ; si vous voyez en cela un effet de la philosophie, je pense, moi, que la puberté y était bien pour quelque chose.

XCIV.

Il méditait sur les feuilles et sur les fleurs ; il entendait une voix dans toutes les brises ; puis il pensait aux nymphes des bois et aux immortels bocages où ces divinités venaient s'offrir aux regards des hommes ; il perdait sa route, il oubliait l'heure ; puis, quand il regardait sa montre, il s'étonnait que le Temps, ce divin vieillard, eût marché si vite ; — alors aussi il s'apercevait qu'il avait manqué le dîner.

XCV.

Parfois il jetait les yeux sur son livre ; c'était Boscan² ou Garcilasso³ ; comme le feuillet soulevé par le souflet du vent, son âme était agitée sur la page mystérieuse par la poésie de son intelligence, pareille à ces esprits auxquels les magiciens ont jeté un charme, et qu'ils livrent au souflet des vents, si nous en croyons certains contes de vieille femme.

XCVI.

Ainsi coulaient ses heures solitaires ; il lui manquait quelque chose, et il ne savait quoi ; ni ses rêveries brûlantes, ni les chants du poète, ne pouvaient lui donner ce que demandait son âme haletante : un sein pour y appuyer sa tête et entendre les battements d'un cœur palpitant d'amour. — sans parler de plusieurs choses encore que j'oublie, ou, du moins, qu'il n'est pas nécessaire que je mentionne encore.

XCVII.

Ces promenades solitaires, ces rêveries prolongées, ne pouvaient échapper à l'attention de la tendre Julia ; elle comprit que Juan n'était pas à son aise ; mais ce qui peut et doit en effet surprendre, c'est que dona Inez n'importuna aucunement son fils de questions ou de conjectures, soit qu'elle ne s'aperçût de rien, ou ne voulût rien voir, ou ne pût rien découvrir, comme cela arrive à tant de gens habiles.

XCVIII.

Cela peut paraître étrange ; cependant, rien n'est plus commun : par exemple, les maris dont les moi-

¹ *Gertude de 11 yon'ing*, par Campbell ; c'est, je crois, le début du second chant ; mais je cite de mémoire.

² Juan Boscan Almogavà de Barcelonne mourut en 1545. De concert avec son ami Garcilasso, il introduisit le style italien dans la poésie castillane, et commença son innovation en écrivant des sonnets à la manière de Pétrarque.

³ Garcilasso de la Vega, d'une noble famille de Tolède, fut en même temps soldat et poète ; après avoir servi avec distinction en Allemagne, en Afrique et en Provence, il fut tué en 1536, par une pierre jetée du haut d'une tour, qui l'atteignit au front, tandis qu'il marchait en tête de son bataillon. Quelques-uns de ses poèmes ont été récemment traduits en anglais par M. Wiffen.

tiés se permettent de sauter à pieds joints par-dessus les obligations écrites de la femme et d'enfreindre le... — pourriez vous me dire le chiffre du commandement transgressé par ces dames (je l'ai oublié, et je pense qu'on ne doit jamais faire de citation qu'à bon escient)? Je disais donc que lorsque ces messieurs sont jaloux, ils ne manquent jamais de tomber dans quelque bêtise, dont leurs femmes ont grand soin de nous instruire.

XCIX.

Un mari véritable est toujours soupçonneux, ce qui n'empêche pas que ses soupçons ne portent toujours à faux. Ou il est jaloux de quelqu'un fort innocent du fait, ou il prête aveuglément les mains à son propre déshonneur, en recevant chez lui quelque ami déloyal; cette dernière hypothèse ne manque jamais de se réaliser; et quand l'épouse et l'ami ont pris leur volée, c'est de leur perversité qu'il s'étonne, et non de sa sottise.

C.

Les parents aussi ont parfois la vue courte; avec leurs yeux de lynx ils n'aperçoivent jamais ce que le monde voit avec une joie maligne, quelle est la maîtresse du jeune héritier un tel, quel est l'amant de miss Fanny, jusqu'au moment où une maudite escapade vient anéantir le plan de vingt années; et tout est fini : la mère se désole, le père jure, et se demande pourquoi diable il a eu des héritiers.

CI.

Mais la sollicitude d'Inez était si grande, sa vue si exercée, que force nous est de penser qu'en cette occasion elle avait des motifs tout particuliers pour abandonner Juan à cette tentation nouvelle. Quel était ce motif, c'est ce que je ne dirai pas pour le moment; peut-être voulait-elle compléter l'éducation de Juan, ou peut-être ouvrir les yeux de don Alfonso au cas où il ferait de sa femme une trop rare estime.

CII.

Un jour, — c'était un jour d'été; — l'été est véritablement une saison fort dangereuse, comme aussi le printemps vers la fin de mai; nul doute que le soleil n'en soit la raison déterminante; mais quelle qu'en soit la cause, on peut dire, sans crainte de trahir la vérité, qu'il y a des mois où la nature s'émancipe davantage : — mars a ses lièvres, mai peut bien avoir son héroïne.

CIII.

C'était un jour d'été, — le six juin : — j'aime à donner des dates précises, à indiquer, non-seulement le siècle et l'année, mais le mois; ce sont des espèces de relais où les destins changent de chevaux et font en même temps changer de ton à l'histoire, puis reprennent leur galop à travers royaumes et empires, ne laissant guère d'autres traces de leur passage que la chronologie, si l'on en excepte pourtant les *post-obits* théologiques; —

CIV.

C'était le six juin, vers six heures et demie, — peut-être sept; — Julia était assise dans un bosquet aussi charmant que ceux qui abritent les houris dans ce

ciel païen décrit par Mahomet et Anacréon Moore, lui à qui furent donnés la lyre et les lauriers, ainsi que tous les trophées de la muse triomphante; — il les a loyalement conquis; puisse-t-il les garder longtemps! —

CV.

Julia était assise, mais n'était pas seule; je ne puis dire comment cette entrevue avait été amenée; et quand même je le saurais, je ne le dirais pas; — en toute chose il faut être discret. Peu importe comment et pourquoi cela était arrivé, mais enfin Julia et Juan étaient là face à face. — Quand deux visages comme les leurs sont ainsi en présence, il serait sage de fermer les yeux; mais c'est bien difficile.

CVI.

Qu'elle était belle! tout son cœur se peignait dans la rougeur brûlante de sa joue. O amour! que de perfection dans ton art mystérieux! tu fortifies le faible, et tu abats le fort. Combien elle est décevante la sagesse de ceux que ton charme a séduits! — Immense était le précipice ouvert devant elle; immense était sa foi en sa propre innocence.

CVII.

Elle pensait à sa force et à la jeunesse de Juan, à ce qu'une prudence craintive avait d'insensé, à la vertu victorieuse, à la foi conjugale, et puis elle pensait aux cinquante ans d'Alfonso; autant eût valu que cette dernière pensée ne lui vint pas, car c'est un chiffre qui a rarement le don de plaire. Dans tous les climats que recouvre la neige ou qu'échauffe le soleil, ce nombre sonne mal en amour, quoiqu'il n'en soit pas de même en finance.

CVIII.

Quand une personne vous dit : « Je vous ai répété cela *cinquante* fois », elle entend par-là vous faire un reproche, et c'est souvent ce qui a lieu; quand un poète dit : « J'ai fait *cinquante* vers », c'est presque une menace de vous les réciter; c'est par bandes de *cinquante* que les voleurs commettent leurs crimes. Il est bien vrai qu'à *cinquante* ans on obtient rarement amour pour amour; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'on peut en acheter beaucoup pour *cinquante* louis.

CIX.

Julia avait de l'honneur, de la vertu, de la fidélité et de l'amour pour don Alfonso; elle jura intérieurement, par tous les serments qu'on fait ici-bas aux puissances de là-haut, de ne jamais profaner l'anneau qu'elle portait, et d'étouffer jusqu'au moindre désir contraire à la sagesse; et tout en se disant ces choses et bien d'autres encore, elle posait négligemment une de ses mains sur celle de Juan; c'était une méprise : — elle croyait ne toucher que la sienne.

CX.

Sans s'en apercevoir, elle s'appuya sur l'autre, qui jouait avec les boucles de ses cheveux; et, à son air préoccupé, on voyait qu'elle luttait contre des pensées qu'elle ne pouvait comprimer. Certes, c'était fort mal à la mère de Juan de laisser ainsi en tête-à-tête

ce couple imprudent, elle qui, pendant tant d'années, avait surveillé son fils avec une telle vigilance; — j'ai la certitude que la mienne n'en eût point fait autant.

CXI.

Peu à peu, la main qui tenait celle de Juan confirma sa pression d'une manière douce, mais sensible, comme pour lui dire : « retenez-moi, s'il vous plaît ». Toutefois, on ne saurait douter qu'elle n'eût d'autre intention que de presser ses doigts d'une pure et platonique étreinte; elle eût reculé avec effroi, comme au contact d'un crapaud ou d'un aspic, si la pensée lui fût venue qu'il y avait là de quoi faire naître un sentiment dangereux aux yeux d'une épouse imprudente.

CXII.

Je ne sais trop ce que Juan en pensa, mais il fit ce que vous auriez fait à sa place; ses jeunes lèvres remercièrent cette main par un baiser reconnaissant; puis, rougissant de l'excès de son bonheur, il s'écarta avec une sorte de désespoir, comme s'il eût craint d'avoir mal fait; l'amour est si timide dans un cœur novice! Elle rougit, mais sans colère; elle essaya de parler, mais en vain, tant sa voix était devenue faible.

CXIII.

Le soleil disparut à l'horizon, et la lune montra son disque jaunissant : la lune est dangereuse en diable; ceux qui l'ont appelée *chaste* ont, à mon sens, commencé trop tôt leur nomenclature; le plus long jour, le vingt-et-un juin lui-même, voit s'accomplir moins d'actes pervers que n'en éclaire en trois heures la lune souriante, — tout en conservant son air modeste.

CXIV.

Il y a dans cette heure un dangereux silence, un calme qui permet à l'âme de s'ouvrir tout entière sans pouvoir retrouver la force de se maîtriser; la lumière argentée qui revêt d'un charme saint l'arbre et la tourrelle, qui donne à toute la nature un caractère de beauté et de douceur intime, pénètre aussi jusqu'au cœur, et y répand une amoureuse langueur qui n'est pas le repos ¹.

CXV.

Et Julia était assise auprès de Juan, à demi enlacée par son bras frémissant, dont elle ne cherchait que faiblement à s'éloigner, et qui tremblait comme le sein sur lequel il s'était posé; sans doute elle ne croyait pas qu'il y eût à cela aucun mal; sans quoi il lui eût été facile de se dégager de son étreinte; mais quoi! cette situation avait son charme, et alors — Dieu sait ce qui s'ensuivit! — Je ne puis continuer; je suis presque fâché d'avoir commencé.

CXVI.

O Platon! Platon! avec tes maudites rêveries et le contrôle illusoire que suppose ton système sur les mouvements ingouvernables du cœur humain, tu as

frayé la route à plus d'immoralité que toute la légion des poètes et des romanciers! — Tu es un sot, un charlatan, un fat, — et tu n'as été tout au plus de ton vivant qu'un personnage de vertu fort équivoque!

CXVII.

Et la voix de Julia se perdit, ou ne s'exhala plus que par des soupirs, jusqu'au moment où il était trop tard pour tenir une conversation sensée; les pleurs inondèrent ses yeux charmants; plutôt à Dieu qu'elle n'eût eu aucun motif d'en répandre! mais, hélas! qui peut aimer et rester sage? Non que le remords ne vint combattre la tentation; elle luttait quelque peu, se repentait beaucoup, et, tout en murmurant bien bas : « Je ne consentirai jamais », — elle consentit.

CXVIII.

On dit que Xercès offrit une récompense à qui pourrait lui inventer un nouveau plaisir. A mon sens, sa majesté demandait là une chose fort difficile et qui lui aurait coûté fort cher. Pour ma part, je suis un poète des plus modérés; il me faut un brin d'amour (pour passer le temps); je ne demande pas de nouveaux plaisirs; les anciens me suffisent, pourvu qu'ils durent.

CXIX.

O plaisir! tu es véritablement une chose charmante, quoique nous soyons assurés d'être damnés à cause de toi. A chaque printemps, je prends la ferme résolution de me corriger avant la fin de l'année; je ne sais comment cela se fait, mais autant en emporte le vent. Pourtant j'ai la certitude que ce vœu de continence peut être religieusement observé; j'en suis fort affligé et on ne peut plus honteux, et je compte, l'hiver prochain, me réformer complètement.

CXX.

Ici il faut que ma chaste muse prenne une petite liberté; — ne vous effarouchez pas, lecteur plus chaste encore! elle promet de ne plus s'émanciper ensuite, et d'ailleurs il n'y a pas de quoi prendre beaucoup l'alarme; la liberté dont je parle est une licence poétique qui peut avoir quelque chose d'irrégulier; et, comme je fais grand cas d'Aristote et de ses règles, il est juste que je lui demande pardon quand il m'arrive de faillir quelque peu : —

CXXI.

Cette licence consiste à prier le lecteur de vouloir bien supposer que depuis le six juin (époque fatale sans laquelle toute mon habileté poétique serait prodiguée en pure perte, faute d'événements à raconter), et sans perdre de vue Julia et don Juan; que depuis le six juin, dis-je, il s'est écoulé plusieurs mois! prenons que c'était en novembre; mais je ne puis fixer le jour, — cette date est plus obscure que les autres.

CXXII.

Mais nous y reviendrons. — Il est doux à minuit,

¹ Je me sens toujours plus religieux en face des rayons du soleil, comme s'il y avait quelque union secrète entre une aspiration vers une lumière et une pureté plus grandes et celui qui allume cette sombre lanterne du monde extérieur. La nuit est

aussi un spectacle saisissant, et surtout lorsque je regardais la lune et les étoiles à travers le télescope d'Herschell, et que je voyais que c'étaient des mondes. *Journal de Byron*, 1821.

par un beau clair de lune, sur les flots bleus de l'Adriatique, d'entendre de loin s'élever sur les ondes la voix du gondolier mêlée au bruit cadencé de la rame; il est doux de voir surgir l'étoile du soir; il est doux d'entendre la brise murmurer de feuille en feuille; il est doux de contempler au firmament l'arc-en-ciel appuyant sa base sur l'océan, et décrivant sa courbe de l'un à l'autre horizon!

CXXIII.

Il est doux d'entendre la voix du chien fidèle saluer de ses aboiements notre retour au logis; il est doux de savoir qu'il est des yeux qui remarqueront notre arrivée, et où notre présence fera briller la joie; il est doux d'être éveillé par le chant de l'alouette, ou bercé par le murmure des cascades! Il y a de la douceur dans le bourdonnement des abeilles, la voix des jeunes filles, le chant des oiseaux, les accents de l'enfance et ses premières paroles!

CXXIV.

Douce est la vendange quand les grappes amoncées couvrent à profusion la terre humide de leur jus pourpré. Il est doux d'échapper au tumulte des villes pour chercher la gaieté des champs. Douce à l'œil de l'avare est la vue de ses monceaux d'or; douce est au cœur d'un père la naissance de son premier-né; douce est la vengeance, surtout aux femmes, le pillage aux soldats, la part de prise aux marins.

CXXV.

Doux est un héritage, et plus doux encore le décès inattendu de quelque vieille douairière, ou d'un vieux parent ayant complété sa soixante-dixième année, après nous avoir trop longtemps fait attendre, à nous autres jeunes gens, un domaine, des écus ou un château: ces vieillards semblent toujours prêts à rendre l'âme, mais leur charpente est si solidement construite que tous les Israélites assiégent l'héritier de leurs maudites créances après décès.

CXXVI.

Il est doux de gagner ses lauriers, n'importe comment, avec la plume ou l'épée; il est doux de rétablir la concorde; il est doux aussi parfois de se quereller, surtout avec un ami qui nous excède; doux est le vin vieux en bouteille, et la bière en tonneau. Il nous est cher l'être faible et sans appui dont nous prenons la défense contre le monde, et plus cher encore l'asile de notre enfance, que nous n'oublions jamais, quoique nous y soyons oubliés.

CXXVII.

Mais plus doux que ceci, que cela, que tout au monde, est un premier amour passionné; — seul, il survit à tout le reste, comme au cœur d'Adam le souvenir de sa chute; le fruit de l'arbre de la science a été cueilli, — tout est connu; à dater de ce moment, la vie n'offre plus rien qui mérite d'être rappelé, qui soit digne de prendre place à côté de ce péché divin, que la fable a sans doute voulu désigner

par l'impardonnable crime de Prométhée dérobant le feu du ciel.

CXXVIII.

L'homme est un étrange animal, qui fait un étrange usage de sa nature et des différents arts; il aime surtout à montrer sa capacité par quelque invention nouvelle. Nous vivons dans un siècle où les singularités foisonnent, où tous les talents trouvent des chaulands. Commencez d'abord par la vérité: si vous y perdez vos peines, l'imposture vous offre encore un débouché certain.

CXXIX.

Que de découvertes contradictoires nous avons vues (indice certain qu'on a du génie et que la poche est vide)! L'un invente des nez artificiels, un autre la guillotine; celui-ci vous brise les os, celui-là vous les remet en place; mais il faut avouer que la vaccine a salutairement fait contrepoids aux fusées à la Congreve.

CXXX.

On a fait, avec de la fécule, d'assez mauvais pain. Le galvanisme a fait grimacer quelques cadavres; mais il est loin d'avoir aussi bien fonctionné que le premier appareil de la *Société humaine*¹, au moyen duquel les gens sont *désasphyxiés* gratis; combien de nouvelles et merveilleuses machines ont paru dans les derniers temps!

CXXXI.

.

CXXXII.

Nous sommes au siècle des inventions brevetées pour la destruction des corps et le salut des âmes, toutes propagées avec les meilleures intentions du monde. La lampe de sûreté de sir Humphry Davy, avec laquelle les mines de charbon peuvent, par la méthode qu'il prescrit, être exploitées sans danger; les voyages à Tombuctou, les expéditions aux pôles, sont des moyens d'être utile aux hommes qui valent peut-être bien la boucherie de Waterloo.

CXXXIII.

L'homme est un phénomène auquel on ne comprend rien, étonnant au-delà de toute expression; c'est pourtant dommage que, dans ce monde sublime, le plaisir soit un péché, et parfois le péché un plaisir; peu de mortels savent le but vers lequel ils tendent; mais que ce soit la gloire, la puissance, l'amour ou la richesse que nous poursuivions, nous marchons dans des sentiers confus et embarrassés; et quand nous arrivons au but, nous mourons, voyez-vous? et alors... —

¹ Société instituée pour rappeler les noyés à la vie et offrir des moyens de sauvetage aux navires en détresse. *N. d. T.*

CXXXIV.

Et alors, quoi? — Je n'en sais rien, ni vous non plus; — ainsi, bonsoir. Revenons à notre histoire : c'était au mois de novembre, alors que les beaux jours sont rares, que les montagnes commencent à blanchir à l'horizon, et mettent une cape de neige par-dessus leur manteau d'azur; que la mer mugit autour du promontoire, que la lame bruyante se brise contre le rocher, et que le soleil, en astre sage et rangé, se couche à cinq heures.

CXXXV.

La nuit, comme disent les *watchmen*, était nébuleuse; point de lune, point d'étoiles; le vent se taisait, ou ne se faisait entendre que par bouffées soudaines; maint foyer resplendissait encore d'un feu alimenté par un bois pétillant, autour duquel la famille était rassemblée. Il y a dans cette clarté-là quelque chose d'aussi gai qu'un ciel d'été, sans un seul nuage; j'aime fort, pour ma part, le coin du feu, les grillons, la salade de homards, le champagne et la causette¹.

CXXXVI.

Il était minuit; — dona Julia était au lit et dormait, du moins c'est probable, — quand tout à coup il se fit à sa porte un bruit à éveiller les morts, s'ils ne l'avaient déjà été, comme nous l'avons tous lu; nous savons aussi qu'ils se réveilleront une fois encore. La porte était fermée au verrou; une main la frappait à coups redoublés, et une voix s'écriait : « Madame! madame! répondez-moi donc! »

CXXXVII.

« Au nom du ciel! madame, — madame, — voilà mon maître² qui arrive avec la moitié de la ville sur ses talons! — Y eut-il jamais pareille malédiction! Ce n'est pas ma faute, — je faisais bonne garde. — Bon Dieu! tirez le verrou un peu plus vite; — ils sont maintenant sur l'escalier; en une seconde ils seront tous ici; peut-être il peut fuir encore; — sans doute la fenêtre n'est pas *tellement* élevée... »

CXXXVIII.

Pendant ce temps, don Alfonso arrivait avec des torches, des amis et des domestiques en grand nombre; la plupart de ces gens-là étaient mariés, et, en conséquence, ne se faisaient pas grand scrupule de troubler le sommeil d'une femme perverse qui osait, à la sourdine, décorer le front de son mari : les exemples de cette nature sont contagieux; si l'on n'en punissait pas une, on ne serait plus maître des autres.

CXXXIX.

Je ne puis dire comment ni pourquoi le soupçon était entré dans la tête de don Alfonso; mais, pour un cavalier de sa condition, il y avait une extrême impolitesse à venir ainsi, sans avis préalable, tenir audience autour du lit de sa femme, et à convoquer des laquais armés de carabines et d'épées pour prouver qu'il était *ce qu'il* abhorrait le plus au monde.

CXL.

Pauvre dona Julia! réveillée comme d'un profond sommeil (remarquez bien — que je ne dis point — qu'elle ne dormait pas), elle se mit à jeter des cris, à bâiller, à pleurer; sa suivante Antonia, qui était fine mouche, se hâta de jeter les couvertures du lit en un monceau, comme si elle venait d'en sortir à l'instant même; je ne puis dire pourquoi elle mettait tant de soin à prouver que sa maîtresse n'avait pas couché seule.

CXLI.

Mais Julia la maîtresse, et Antonia la suivante, avaient l'air de deux pauvres innocentes qui, ayant peur des revenants, mais encore plus des hommes, s'étaient dit que deux femmes imposeraient à un homme, et, en conséquence, s'étaient couchées doucement côte à côte pendant l'absence du mari, jusqu'au moment où le déserteur, de retour, viendrait dire : « Ma chère, je suis le premier qui ai quitté la partie. »

CXLII.

Enfin, Julia retrouva la voix, et s'écria : « Au nom du ciel! don Alfonso, qu'est-ce que cela signifie? êtes-vous atteint de folie? Oh! que ne suis-je morte avant de devenir la victime d'un tel monstre! Que veut dire cette violence au milieu de la nuit? est-ce un accès d'humeur ou d'ivrognerie? Osez-vous bien me soupçonner, moi que la seule pensée du soupçon ferait mourir? Allons, cherchez partout! — Alfonso reprit : « C'est ce que je vais faire. »

CXLIII.

Il chercha, ils cherchèrent; tout fut fouillé : cabinet, garde-robe, armoires, embrasures des fenêtres; ils trouvèrent une grande quantité de linge et de dentelles, grand nombre de paires de bas, des pantoufles, des brosse, des peignes, et autres articles de toilette servant à la propreté et à l'entretien de la beauté des dames; ils enfoncèrent la pointe de leurs épées dans les tapisseries et les rideaux, et blessèrent plusieurs volets et quelques planches.

¹ Lady Mary W. Montague était une femme extraordinaire : elle pouvait traduire Épictète, et a écrit une chanson digne d'Aristippe, en voici un couplet :

• Lorsque les longues heures de la vie publique sont terminées, et que nous nous trouvons en face du champagne et du poulet, puisse chaque plaisir embellir ce moment, bannis soient loin de nous la discrétion et les scrupules •

Là, M. Bowles. — Que dites-vous d'un pareil souper, avec une pareille femme, et de sa description? Il me semble que cette strophe contient la *purée* de toute la philosophie d'Épicure.

Lord B. à M. Bowles.

² Une nuit que la comtesse Guiccioli me trouvait repassant *Don Juan*, elle tomba par hasard sur la strophe 157 du premier chant, et me demanda ce qu'elle contenait; je lui répondis : « Rien, si ce n'est que votre mari va venir. » Comme je dis cela en italien avec quelque emphase, elle resta immobile de frayeur et dit : — « Oh! mon Dieu, va-t-il venir? » pensant qu'il s'agissait du sien. — Vous pouvez supposer combien nous rîmes lorsqu'elle s'aperçut de son quiproquo; vous vous en amusez comme moi, il n'y a pas trois heures que cela nous est arrivé.

Lettres de Byron, 8 novembre 1819.

CXLIV.

Ils cherchèrent sous le lit, et y trouvèrent... — n'importe, — ce n'était pas ce qu'ils cherchaient; ils ouvrirent les fenêtres, et regardèrent en bas si le sol ne portait point la trace de pas fraîchement imprimés; mais ils n'aperçurent rien; alors ils se regardèrent les uns les autres: il est singulier, et je ne sais comment m'expliquer cette méprise, que de tous ces chercheurs, pas un ne s'avisait de regarder *dans* le lit, aussi bien que *dessous*.

CXLV.

Pendant ces perquisitions, la langue de Julia n'était pas endormie. — « Oui, cherchez, cherchez, » criait-elle; « accumulez insulte sur insulte, outrage sur outrage! Est-ce donc pour cela que je me suis mariée! pour cela que j'ai si longtemps souffert à mes côtés, sans me plaindre, un mari comme Alfonso! Mais je ne veux plus l'endurer désormais, et je sortirai de cette maison s'il y a encore en Espagne des lois et des avocats.

CXLVI.

« Oui, don Alfonso, qui désormais n'êtes plus mon époux, si toutefois vous avez jamais mérité ce nom; pouvez-vous bien agir ainsi à votre âge? — vous avez la soixantaine, — cinquante ou soixante, — cela n'y fait rien; — est-il sage ou convenable de compromettre sans motif l'honneur d'une femme vertueuse? Ingrat, parjure, barbare don Alfonso! comment avez-vous pu vous faire de votre épouse une pareille idée?

CXLVII.

« Est-ce pour cela que j'ai dédaigné d'user des prérogatives de mon sexe, que j'ai pris un confesseur si vieux et si sourd que nulle autre que moi n'eût pu le supporter? Jamais il n'a eu la moindre occasion de me réprimander, et mon innocence l'a plus d'une fois tellement étonné, qu'il doutait presque que je fusse mariée. — Quel regret vous aurez quand vous apprendrez que j'ai fait un faux pas!

CXLVIII.

« Est-ce pour cela que je n'ai pas voulu faire choix d'un *cortejo*¹ parmi les jeunes gens de Séville? pour cela que je n'allais presque nulle part, si ce n'est aux combats de taureaux, à la messe, au spectacle, en soirée et au bal? pour cela que j'ai éconduit indistinctement tous mes adorateurs, jusqu'à en être presque incivile? pour cela que le général comte d'O'Reilly, qui a pris Alger², déclare à qui veut l'entendre que j'en ai fort mal usé avec lui?

CXLIX.

« Le *musico* italien Cazzani n'a-t-il pas, six mois durant, chanté inutilement son amour? Son compatriote, le comte Corniani, ne m'a-t-il pas proclamée la seule femme vertueuse de l'Espagne? Ne pourrais-je pas ajouter à cette liste un grand nombre de Russes

et d'Anglais, le comte Strongstroganoff, à qui j'ai fait souffrir le martyre, et lord Mount Coffeehouse³, ce pair d'Irlande qui, l'année dernière, s'est tué pour l'amour de moi, en faisant un excès de boisson?

CL.

« N'ai-je pas eu à mes pieds deux évêques, le duc d'Ichar et don Fernan Nunez? Est-ce ainsi que l'on traite une épouse fidèle? Je voudrais bien savoir dans quel quartier de la lune nous sommes; je vous sais gré de ne point me battre; c'est une grande modération de votre part, car l'occasion est belle. — Oh! le vaillant homme! Avec vos épées nues et vos carabines armées, avouez que vous faites une jolie figure!

CLI.

« C'était donc là le motif de ce soudain départ, sous prétexte d'affaires indispensables avec votre procureur, ce fieffé coquin que je vois là, déconcerté, tout honteux de la sottise qu'il a faite? Quoique je vous méprise tous deux, il est à mes yeux le plus coupable; sa conduite n'est pas susceptible d'excuse, car il n'a agi qu'en vue d'un vil salaire, et non par intérêt pour vous ou pour moi.

CLII.

« S'il est venu ici pour dresser un procès-verbal, au nom du ciel! que ce monsieur procède. Vous avez mis l'appartement dans un joli état! — Vous avez là, monsieur, une plume et de l'encre à votre disposition; — que tout soit relaté avec précision; je désire vous voir gagner vos honoraires; — mais comme ma femme de chambre n'est point habillée, vous m'obligerez de faire sortir vos espions. » — « Oh! » s'écria Antonia en sanglotant, « je serais capable de leur arracher les yeux! »

CLIII.

« Voilà le cabinet, voilà ma toilette, voilà l'anti-chambre; — cherchez par-dessus, par-dessous; ici est le canapé; là, le grand fauteuil, la cheminée, — qui est tout à fait disposée pour receler un galant. J'ai besoin de dormir; vous m'obligerez donc de ne plus faire tant de bruit, jusqu'à ce que vous ayez découvert l'autre mystérieux où se cache ce trésor; — quand vous l'aurez trouvé, que j'aie, comme vous, le plaisir de le voir.

CLIV.

« Et maintenant, *hidalgo*, que vous avez déversé sur moi le soupçon et mis tout le monde en émoi, soyez assez aimable pour me dire *quel* est l'homme que vous cherchez. Comment le nommez-vous? Est-il de haut lignage? qu'on me le montre; — j'espère qu'il est jeune et beau. Est-il d'une taille avantageuse? dites-le moi, — et soyez assuré que, puisque vous vous avisez de ternir ainsi mon honneur, du moins ce n'aura pas été en vain.

CLV.

« Peut-être n'a-t-il pas soixante ans; à cet âge il

¹ Le *cortejo* espagnol est le *cavaliere servente* italien.

² Dona Julia se trompe: le comte O'Reilly ne prit pas Alger; mais Alger faillit le prendre. Lui, son armée et sa flotte, levèrent

le siège avec de grandes pertes et très-peu d'honneur, en 1775.

³ Cette raillerie sur les titres de quelques pairs irlandais, qu'on appelait *pairs de l'union*, est excellente. IIII.

serait trop vieux pour valoir la peine qu'on le tuât, et pour éveiller les alarmes jalouses d'un époux si jeune (Antonia, donne-moi un verre d'eau); j'ai véritablement honte d'avoir répandu ces larmes, elles sont indignes de la fille de mon père; ma mère ne prévoyait pas, en me donnant le jour, que je tomberais au pouvoir d'un monstre.

CLVI.

» Peut-être est-ce d'Antonia que vous êtes jaloux; vous avez vu qu'elle dormait à mon côté quand vous avez fait irruption avec vos drôles. Regardez partout : — nous n'avons rien à cacher, monsieur; seulement, une autre fois, vous voudrez bien vous faire annoncer, et, par respect pour la décence, attendre un instant à la porte, que nous soyons habillées, pour recevoir si bonne compagnie.

CLVII.

» Et maintenant, monsieur, j'ai fini, et n'ajoute plus rien; le peu que j'ai dit pourra servir à montrer qu'un cœur ingénu peut gémir en silence sur des torts qu'il lui répugne de dévoiler. — Je vous livre à votre conscience comme auparavant; elle vous demandera un jour pourquoi vous m'avez infligé ce traitement. Dieu veuille que vous ne ressentiez pas alors le plus amer chagrin! — Antonia, où est mon mouchoir? »

CLVIII.

Elle dit, et se rejette sur son oreiller; ses traits sont décolorés; ses yeux noirs flamboient à travers ses larmes, comme des cieux où les éclairs se mêlent à la pluie; ses longs cheveux épars ombragent comme d'un voile la pâleur de ses joues; leurs boucles noires cherchent vainement à cacher ses éblouissantes épaules, dont ils font encore ressortir la neige; — ses lèvres charmantes sont entr'ouvertes, et son cœur bat plus haut que sa poitrine ne respire.

CLIX.

Le *senhor don Alfonso* était confus; Antonia faisait à grands pas le tour de la chambre, où tout était sens dessus dessous, et, levant le nez en l'air, elle jetait des regards de colère sur son maître et ses mirmidons, parmi lesquels il n'y en avait pas un, à l'exception du procureur, que cela amusât. — Quant à ce dernier, nouvel Achate, fidèle jusqu'à la mort, pourvu qu'il y eût dissension, peu lui importait la cause, sachant que la décision du débat appartierait aux tribunaux.

CLX.

Le nez au vent, il restait immobile; ses petits yeux suivaient tous les mouvements d'Antonia, et toute son attitude exprimait le soupçon. Il avait peu de soucis des réputations, pourvu qu'il eût matière à procès; il n'avait guère pitié de la jeunesse et de la beauté, et n'ajoutait point foi aux dénégations, à moins qu'elles ne fussent appuyées d'un nombre compétent de faux témoignages.

CLXI.

Cependant, Alfonso restait les yeux baissés, et il faut convenir qu'il faisait une sotte figure; après avoir fouillé dans tous les recoins, et traité une jeune femme avec tant de rigueur, il n'en était pas plus avancé; et maintenant les reproches qu'il se faisait à lui-même ve-

naient s'ajouter à ceux que sa femme, depuis une demi-heure, lui avait si vigoureusement prodigués, et dont l'averse était tombée sur lui, rapide, lourde et drue, — comme une pluie d'orage.

CLXII.

Il essaya d'abord, tant bien que mal, une excuse à laquelle on ne répondit que par des pleurs, des sanglots et des symptômes de maux de nerfs, qui ont toujours pour prélude des élancements, des palpitations, des bâillements, enfin tout ce que l'on veut. Alfonso vit sa femme, et celle de Job lui revint en mémoire; il vit aussi en perspective les parents de Julia, et alors il s'efforça de recueillir toute sa patience.

CLXIII.

Il se préparait à parler, ou plutôt à balbutier; mais la prudente Antonia l'interrompit avant que le marteau fût tombé sur l'enclume de sa parole, par un : « Je vous prie, monsieur, de quitter la chambre et de n'en pas dire davantage, si vous ne voulez faire mourir madame. » — Alfonso marmotta : « Le diable l'emporte! » mais il en resta là; le temps des paroles était passé. Après avoir jeté un regard de travers, il fit, sans trop savoir pourquoi, ce qui lui était ordonné.

CLXIV.

Avec lui sortit son escouade; le procureur se retira le dernier, ne s'éloignant qu'avec répugnance, et restant à la porte jusqu'à ce qu'Antonia l'en eût chassé; — grandement contrarié de cet étrange et imprévu *hiatus* dans les faits de la cause d'Alfonso, faits qui, tout à l'heure encore, avaient une si équivoque apparence. Pendant qu'il ruminait le cas, on ferma brusquement la porte à sa face légale.

CLXV.

À peine on eut tiré le verrou, que... — ô honte! ô crime! ô douleur, ô race féminine! comment pouvez-vous faire de telles choses et conserver votre réputation intacte, à moins qu'on ne soit aveugle dans ce monde et dans l'autre? Rien n'est plus précieux qu'une renommée sans tache! Mais continuons, car j'en ai encore beaucoup à dire. Vous saurez donc, et je le dis à regret, que le jeune Juan sortit du lit à moitié suffoqué.

CLXVI.

On l'avait caché, — je ne prétends pas dire comment, et je ne saurais dire où; fluet et facile à pelotonner, Juan pouvait tenir dans un petit espace, soit rond, soit carré; mais je ne le plaindrais pas, lors même qu'il eût été étouffé par ce joli couple; certes il valait mieux mourir ainsi que d'être noyé, comme l'ivrogne Clarence, dans un tonneau de malvoisie.

CLXVII.

En second lieu, je ne le plains pas, parce qu'il n'avait que faire de commettre un péché interdit par le ciel, formellement prohibé par les lois humaines. Il faut avouer, du moins, que c'était commencer de bonne heure; mais, à seize ans, la conscience parle moins haut qu'à soixante, alors que nous récapitulons nos vieilles dettes, établissons le bilan du mal, et trouvons en faveur du diable une diable de balance.

CLXVIII.

Je ne sais comment vous peindre sa position. Il est écrit dans la chronique des Hébreux que les médecins, laissant là pilules et potions, ordonnèrent au vieux roi David, dont le sang coulait avec trop de lenteur, l'application d'une jeune fille, par manière de vésicatoire, et l'on prétend que ce remède réussit complètement ; peut-être fut-il administré d'une manière différente, car David lui dut la vie, mais Juan faillit en mourir.

CLXIX.

Que faire ? Alfonso va revenir sur ses pas aussitôt qu'il aura congédié ses imbéciles. Antonia se mit l'imaginative à la torture, mais ne put rien trouver. — Comment donc parer cette nouvelle attaque ? D'ailleurs, dans quelques heures, le jour allait paraître. Antonia cherchait ; Julia, silencieuse, imprimait sur la joue de Juan ses lèvres pâlisantes.

CLXX.

Ses lèvres, à lui, allèrent au-devant des siennes ; ses mains s'occupèrent à ramener les tresses de ses cheveux épars ; même dans ce moment critique, ils ne pouvaient tout à fait maîtriser leur amour, et oubliaient à demi leur danger et leur désespoir. La patience d'Antonia fut alors à bout : — « Allons, allons, » dit-elle avec beaucoup de colère ; « ce n'est pas le moment de rire. — Il faut que je dépose ce joli monsieur dans le cabinet.

CLXXI.

« Veuillez, je vous prie, garder vos folies pour une nuit plus opportune ; — qui peut avoir mis mon maître dans cette humeur ? Qu'en adviendra-t-il ? — Je suis dans une frayeur ! — Cet enfant a le diable au corps ; voyons, est-ce le moment de batifoler ? Est-ce une plaisanterie ? Ne savez-vous pas que tout cela peut se terminer par du sang ? Vous perdrez la vie, moi, ma place, ma maîtresse, tout ; et pourquoi ? pour ce visage de demoiselle.

CLXXII.

« Encore, si c'était un vigoureux cavalier de vingt-cinq à trente (allons, dépêchez-vous) ! Mais pour un enfant faire tout ce bruit ! vraiment, madame, votre choix m'étonne. — (Allons, monsieur, entrez donc.) — Mon maître ne doit pas être loin. Bien ! à présent le voilà sous clef, et pourvu que nous ayons jusqu'à demain pour nous retourner ! (Juan, n'allez pas dormir du moins.) »

CLXXIII.

L'arrivée de don Alfonso, qui, cette fois, était seul, interrompit la harangue de l'honnête camériste ; comme elle faisait mine de vouloir rester, il lui dit de sortir ; elle n'obéit à cet ordre qu'avec répugnance ; mais il n'y avait pour le moment aucun remède ; sa présence ne pouvait être d'aucune utilité. Ayant donc jeté sur les deux époux un long et oblique regard, elle moucha la chandelle, salua et sortit.

CLXXIV.

Après une minute de silence, — Alfonso se mit à

faire quelques excuses bizarres pour ce qui venait d'arriver ; son intention n'était pas de justifier sa conduite, qui avait été fort incivile, pour ne rien dire de plus ; mais il avait eu, pour en agir ainsi, d'amples raisons, dont il ne spécifia pas une seule dans sa plaidoirie : son discours, en total, offrait un fort bel échantillon de cette partie de la rhétorique que les savants appellent « parler pour ne rien dire ». »

CLXXV.

Julia ne dit rien, quoiqu'elle eût à sa disposition une réponse toujours prête, au moyen de laquelle une matrone qui connaît le faible de son mari n'a besoin pour tourner la médaille que de quelques mots placés à propos, qui, ne fussent-ils qu'un tissu de fables, ont pour résultat certain, sinon de convaincre, du moins de clore le bec ; ce moyen consiste à répondre avec fermeté, et, pour un amant que le mari soupçonne, de lui reprocher trois maîtresses.

CLXXVI.

Julia, en effet, avait assez beau champ, — car les amours d'Alfonso avec Inez n'étaient point un mystère ; peut-être que le sentiment de sa faute la rendit confuse, — mais cela ne se peut ; on sait par expérience qu'une femme n'est jamais à court de bonnes raisons ; — peut-être son silence venait-il d'un sentiment de délicatesse ; peut-être craignait-elle d'offenser l'oreille de don Juan, qui, elle le savait, avait fort à cœur la réputation de sa mère.

CLXXVII.

Il pouvait y avoir encore un autre motif, ce qui ferait deux : Alfonso n'avait rien dit qui eût trait à Juan ; — il avait parlé de sa jalousie, mais il n'avait point nommé l'heureux amant qu'il soupçonnait d'être caché dans sa maison. Il est bien vrai que sa pensée n'en cherchait que davantage à percer ce mystère ; dans de telles circonstances, parler d'Inez, c'était reporter sur don Juan les idées d'Alfonso.

CLXXVIII.

Sur des points aussi délicats, il suffit de l'allusion la plus détournée ; le silence est ce qu'il y a de mieux ; d'ailleurs, les dames ont un *tact* — (cette expression moderne me paraît bien sotte, mais j'en ai besoin pour tenir mon vers compact) ; les dames, dis-je, ont un tact qui, lorsqu'on leur fait subir un interrogatoire un peu trop pressant, leur sert merveilleusement à se maintenir à distance de la question : ces charmantes créatures mentent avec tant de grâce, que le mensonge leur sied à ravir.

CLXXIX.

Elles rougissent, et nous les croyons ; c'est ainsi du moins que j'ai toujours fait. Essayer de répondre est à peu près inutile, car alors leur éloquence devient prodigue de paroles ; et, lorsqu'enfin elles sont hors d'haleine, elles soupirent, elles baissent leurs yeux languissants, laissent échapper une larme ou deux, et aussitôt nous faisons notre paix ; et ensuite, —

* Il y a dans le texte *rigmarole*. Il est à regretter que ce mot nous manque. N. d. T.

et ensuite, — et ensuite, — on s'assied et l'on soupe.

CLXXX.

Alfonso termina son plaidoyer, et implora son pardon, qui lui fut à moitié refusé et à moitié accordé ; on y mit des conditions qu'il trouva très-dures, en lui refusant plusieurs petites choses qu'il demandait. Il était là comme Adam aux portes du paradis, tourmenté et poursuivi par d'inutiles repentirs ; il la suppliait de ne plus lui opposer ses refus, quand, tout à coup, ses yeux s'arrêtèrent sur une paire de souliers.

CLXXXI.

Une paire de souliers ! — qu'est-ce que cela faisait ? pas grand'chose s'ils étaient propres à chauffer le pied mignon d'une dame ; mais (je ne saurais vous dire combien cet aveu me coûte), ceux-ci étaient d'une taille masculine ; les voir, s'en emparer, fut l'affaire d'un moment. — « Ah ! bonté divine ! je sens claquer mes dents, mon sang se glacer ! » — Alfonso commença par examiner leur forme, puis il entra dans un nouvel accès de fureur.

CLXXXII.

Il sortit pour aller chercher son épée ; et, sur-le-champ, Julia courut au cabinet : — « Fuyez, Juan, fuyez ! au nom du ciel ! — pas un mot de réplique, — la porte est ouverte, — vous pouvez vous échapper par le corridor que vous avez traversé si souvent ; — voici la clef du jardin ; — fuyez, — fuyez ; — adieu ! — dépêchez-vous ! — dépêchez-vous ! — j'entends la marche précipitée d'Alfonso ; — il ne fait point encore jour, — il n'y a personne dans la rue. »

CLXXXIII.

On ne peut pas dire que l'avis fût mauvais ; par malheur, il venait trop tard ; c'est le prix dont il faut d'ordinaire payer l'expérience, sorte de taxe personnelle imposée par la destinée ; en un moment Juan gagna la porte de la chambre, et eut bientôt gagné celle du jardin ; mais il rencontra Alfonso en robe de chambre, qui menaça de le tuer ; — sur quoi, d'un coup de poing, il l'étendit à terre.

CLXXXIV.

La lutte fut terrible ; — la lumière s'éteignit ; Antonia criait : « Au viol ! » et Julia : « Au feu ! » mais pas un domestique ne bougea pour prendre part à la mêlée. Alfonso, ébrillé à souhait, jurait ses grands dieux qu'il serait vengé cette nuit même ; Juan de son côté blasphémait une octave plus haut ; son sang bouillait ; quoique jeune, c'était un vrai Tartare, et il se sentait peu disposé à devenir martyr.

CLXXXV.

L'épée d'Alfonso était tombée à terre avant qu'il pût en faire usage, et ils continuèrent à lutter corps à corps ; par bonheur, Juan ne la vit pas, car il était naturellement fort peu maître de lui-même, et si cette arme lui fût tombée sous la main, c'en était fait des jours d'Alfonso. — O femmes ! songez à la vie de vos

époux et de vos amants, et ne vous condamnez pas à un double veuvage !

CLXXXVI.

Alfonso s'efforçait de retenir son ennemi ; Juan étouffait Alfonso pour lui faire lâcher prise, et le sang commençait à couler ; heureusement que ce n'était que par le nez ; enfin, au moment où l'épuisement des forces ralentissait la violence de la lutte, Juan réussit à se dégager par un coup adroitement porté, mais il y perdit son unique vêtement ; il prit la fuite comme Joseph, en l'abandonnant : je soupçonne que là s'arrête la comparaison entre ces deux personnages.

CLXXXVII.

Enfin on apporta de la lumière ; laquais et servantes survinrent, et un étrange spectacle s'offrit à leur vue : Antonia livrée à une attaque de nerfs, Julia évanouie, Alfonso appuyé contre la porte et pouvant à peine respirer, des débris de vêtements épars sur le parquet, du sang, des traces de pas d'homme, et puis c'était tout. Juan gagna la porte du jardin, tourna la clef dans la serrure, et, ne se souciant guère de ceux qui étaient en dedans, ferma la porte en dehors.

CLXXXVIII.

Ici se termine ce chant. — Qu'est-il besoin de dire que Juan, complètement nu, protégé par la nuit, qui place souvent fort mal sa protection, trouva son chemin, et gagna sa demeure dans un singulier état ? Le scandale charmant qui circula le lendemain, les propos qui à cette occasion coururent pendant neuf jours, et la demande en divorce formée par Alfonso, tout cela, comme de raison, fut inséré dans les journaux anglais.

CLXXXIX.

Si vous êtes curieux de connaître l'affaire dans tous ses détails, les dépositions, les noms des témoins, les plaidoiries tendantes à renvoyer de la plainte, ou à annuler les poursuites, il y a plus d'une édition ; les versions diffèrent, mais toutes sont fort amusantes ; la meilleure est celle du sténographe Gurney², qui fit tout exprès le voyage de Madrid.

CXC.

Mais dona Inez, pour donner le change au scandale le plus étendu qui, depuis des siècles, eût fait l'entretien de l'Espagne, du moins depuis la retraite des Vandales, fit vœu d'abord (et tous les vœux qu'elle avait faits, elle les avait tenus) de brûler, en l'honneur de la Vierge, plusieurs livres de bougies ; puis, sur l'avis de quelques vieilles matrones, elle envoya son fils à Cadix, pour s'y embarquer.

CXCI.

Elle voulait qu'afin de réformer sa morale antérieure, et de s'en créer une nouvelle, il voyageât par terre et par mer dans tous les pays de l'Europe,

¹ Lord Byron a probablement emprunté l'incident des souliers à la ballade écossaise. Voir *Museum musical* de Johnson, t. V, p. 466.

² William Brodie Gurney, le remarquable sténographe du parlement, succéda à son père dans cette fonction : son grand-père était l'auteur d'un traité sur la brachygraphie.

surtout en France et en Italie (c'est du moins ce que font beaucoup de gens). Julia fut mise dans un couvent ; sa douleur fut grande ; mais on jugera mieux de ses sentiments en lisant sa lettre que nous allons transcrire.

CXCH.

« On m'annonce que c'est une chose résolue : vous partez ; ce parti est sage, — il est convenable ; mais il ne m'en est pas moins pénible. Désormais je n'ai plus de droit sur votre jeune cœur ; c'est le mien qui est victime, et il consentirait à le devenir encore ; un excès d'amour fut le seul artifice dont j'usai. — Je vous écrivis à la hâte, et la tache qui est sur ce papier ne vient point de ce que vous pourriez croire ; mes yeux sont brûlants et endoloris, mais ils n'ont point de larmes.

CXCHH.

« Je vous ai aimé, je vous aime encore ; à cet amour j'ai tout sacrifié : ma fortune, mon rang, le ciel, l'estime du monde et la mienne ; et cependant je ne regrette point ce qu'il m'a coûté, tant le souvenir de ce rêve m'est cher encore ; toutefois, si je parle de ma faute, ce n'est pas que je m'en fasse gloire : nul ne saurait me juger plus sévèrement que moi-même. Je griffonne ces lignes, parce que je ne puis rester en repos. — Je n'ai rien à vous reprocher, rien à vous demander.

CXCV.

« Dans la vie de l'homme, l'amour est un épisode ; pour la femme, c'est toute l'existence ; la cour, les camps, l'église, les voyages, le commerce, occupent l'activité de l'homme ; l'épée, la robe, le gain, la gloire, lui offrent en échange, pour remplir son cœur, l'orgueil, la renommée, l'ambition ; et il en est bien peu dont les affections résistent à de telles diversions. Les hommes ont toutes ces ressources ; nous n'en avons qu'une ¹ : aimer de nouveau, et nous perdre encore ².

CXCV.

« Vous marcherez, brillant de plaisir et d'orgueil ; vous en aimerez beaucoup, beaucoup vous aimeront. Sur la terre, tout est fini pour moi ; il ne me reste plus qu'à renfermer au fond de mon cœur, pendant quelques années encore, ma honte et ma profonde douleur ; ce tourment, je puis le supporter ; mais je ne puis rejeter loin de moi la passion qui me dévore comme naguère. — Adieu donc, — par-

donnez-moi ; aimez-moi ; — non, ce mot maintenant est inutile ; — mais je le laisserai.

CXCVI.

« Mon cœur a été tout faiblesse ; il l'est encore ; il me semble pourtant que j'aurai la force de calmer mon esprit ; mon sang se précipite encore là où ma pensée est fixée, comme rouillent les vagues dans la direction que le vent leur imprime ; j'ai un cœur de femme : il ne peut oublier. — Follement aveugle à tout, sauf à une seule image, comme l'aiguille, dans ses vibrations, cherche le pôle immobile ; ainsi mon tendre cœur oscille autour d'une idée fixe et unique.

CXCVII.

« Je n'ai plus rien à dire, et ne puis me résoudre à quitter la plume ; je n'ose poser mon cachet sur ce papier ; et pourtant je le pourrais sans inconvénient : mon malheur ne saurait s'accroître. Je ne vivrais déjà plus si l'on mourait de douleur. La mort dédaigne de frapper l'infortuné qui s'offre à ses coups ; il me faut survivre même à ce dernier adieu, et supporter la vie, pour vous aimer et prier pour vous ! »

CXCVIII.

Elle écrivit ce billet sur du papier doré sur tranche, avec une jolie petite plume de corbeau toute neuve. Sa petite main blanche tremblait comme une aiguille aimantée quand elle approcha la cire de la lumière, et pourtant il ne lui échappa pas une larme. Le cachet portait un héliotrope gravé sur une coralline blanche, avec cette devise : « Elle vous suit partout ; » la cire était superfine, et sa couleur d'un beau vermillon.

CXCVIX.

Telle fut la première aventure périlleuse de don Juan ; c'est au public à décider si je dois poursuivre le récit des autres ; nous verrons l'accueil qu'il fera à ce premier échantillon. Sa faveur est comme une plume au chapeau d'un auteur, et son caprice ne fait jamais grand mal ; s'il nous accorde son approbation, peut-être dans un an lui donnerons-nous la suite de ce poème.

CC.

Mon poème est une épopée, il sera divisé en douze chants, qui contiendront successivement, outre des récits de guerre et d'amour, une tempête ³, une énumération de navires, de généraux et de rois ré-

¹ Que les hommes sont heureux d'aller à la guerre, d'exposer leur vie, de se livrer à l'enthousiasme de l'honneur et du danger ! Mais il n'y a rien au dehors qui soulage les femmes. *Corinne*.

² La scène où le jeune don Juan se cache dans le lit de l'amoureuse matrone, où elle repousse avec une audacieuse éloquence et un torrent de quolibets les trop justes soupçons de son mari jaloux, est fort belle, si elle n'est très-chaste ; tout y est agréablement comique et un peu libertin ; mais pourquoi le poète fait-il adresser ensuite, par cette femme sans pudeur, une lettre pleine de l'amour le plus pur, le plus dévoué et le plus chaud, à son jeune avant, profanant ainsi le saint langage du cœur, et l'associant indirectement au sensualisme le plus dégradant ? — Toutes nos notions du bien et du mal sont à la fois confondues ; notre foi en la vertu, ébranlée dans son principe, et toute idée de bonne

foi et de constance mise à néant : voilà ce dont nous nous plaignons. JEFFREY.

³ Pour votre tempête, prenez Eurus, Zéphire, Auster et Borée, et faites-les entrer tous dans une strophe ; ajoutez-y de la pluie, des éclairs, le tonnerre (aussi fort que vous le pourrez) *quantum sufficit* ; mêlez vos nuages et vos vagues jusqu'à ce qu'ils moussent, et saupoudrez votre description ça et là avec du sable mouvant ; remuez bien votre tempête dans votre tête avant de frapper le grand coup. Pour une bataille, prenez bon nombre d'images et de descriptions dans l'*Illiade*, avec une ou deux épiques de l'*Énéide*, et, s'il vous reste des survivants, vous pouvez les faire périr dans une escarmouche ; assaisonnez cela avec des comparaisons, et vous aurez une excellente bataille.

SWIFT, Recette pour une épopée.

gnants; de nouveaux personnages seront introduits; les épisodes seront au nombre de trois; j'ai sur le chantier un panorama de l'enfer, dans le style de Virgile et d'Homère, de manière à mériter à ma composition le nom d'épique ¹.

CCI.

Toutes ces choses seront spécifiées en temps et lieu, et en stricte conformité avec les règles d'Aristote, ce *vade mecum* du vrai sublime, qui produit tant de poètes et quelques imbéciles. Les poètes prosaïques aiment les vers blancs; moi, la rime me convient; les bons ouvriers ne se plaignent jamais de leurs outils; j'ai en réserve un système de merveilleux mythologique et des décorations surnaturelles d'un fort bel effet ².

CCII.

Il n'y a qu'une légère différence entre moi et les confrères épiques qui m'ont précédé, et je crois qu'ici tout l'avantage est de mon côté (non que je n'aie d'autres mérites encore, mais celui-ci ressortira d'une manière plus spéciale); ces messieurs brodent tellement, qu'il est fort difficile de retrouver son chemin à travers leur labyrinthe de fables, tandis que dans cette histoire tout est vrai à la lettre.

CCIII.

Pour peu qu'on en doute, je puis en appeler à l'histoire, à la tradition, aux faits, aux journaux, dont personne ne conteste la véracité, à des tragédies en cinq actes et à des opéras en trois, tous ces témoignages viendront corroborer mes assertions; mais ce qu'on peut dire, à cet égard, de plus concluant, c'est que moi-même et plusieurs personnes nous avons vu, de nos propres yeux vu, don Juan enlevé par le diable ³.

CCIV.

Si jamais je déroge jusqu'à la prose, j'écirai des commandements poétiques qui éclipsent, à n'en

point douter, tous ceux qui les ont précédés; là j'enrichirai mon texte de beaucoup de choses que tout le monde ignore, et je porterai les préceptes au plus haut point d'élévation; l'ouvrage aura pour titre : « Longin entre deux vins, ou les poètes mis à même d'être leur propre aristote. »

CCV.

Tu croiras en Milton, en Dryden, en Pope; tu n'exalteras pas Wordsworth, Coleridge, ni Southey, parce que le premier est irréparablement timbré, le second ivre, et le troisième affecté et verbeux ⁴; il serait difficile de rivaliser avec Crabbe, et l'Hippocrène de Campbell est quelque peu à sec; tu ne déroberas point à Rogers, et ne commettras point d'infidélité avec la muse de Moore.

CCVI.

Tu ne convoiteras pas la muse de Sotheby, ni son Pégase, ni rien qui lui appartienne; tu ne porteras pas faux témoignage comme font les « bas bleus » — il est un de ces personnages-là, du moins, qui ne s'en fait pas faute; en un mot, tu n'éciras que ce qu'il me plaira : c'est là la critique véritable, et vous pouvez baiser ou non la férule, — comme il vous conviendra; mais, par le ciel! si vous ne la baisez pas, je vous en ferai sentir le poids.

CCVII.

Si quelques personnes s'avaient de dire que cette histoire n'est pas morale, je les prierais d'abord de ne pas jeter les hauts cris avant de se sentir blessées; qu'elles veuillent bien relire cet ouvrage, et qu'elles osent soutenir ensuite — mais personne n'aura ce front-là — que cette histoire n'est pas tout à la fois morale et gaie! D'ailleurs, je me propose de faire voir, dans le chant douzième, l'endroit même où vont les méchants.

CCVIII.

Si, après tout, il se trouve des gens assez aveugles

¹ Lord Byron peut à peine réclamer le titre d'épopée pour son *Don Juan*, si la définition du *Dictionnaire de Trévoux* est exacte.

ÉPIQUE, qui appartient à la poésie héroïque, on poème qui décrit quelque action signalée d'un héros. Le poème épique est un discours inventé avec art pour former les mœurs par des instructions déguisées sous les allégories d'une action importante, racontée d'une manière vraisemblable et merveilleuse. La différence qu'il y a entre le poème épique et la tragédie, c'est que dans le poème épique les personnes ne sont point introduites, aux yeux des spectateurs, agissant par elles-mêmes, comme dans la tragédie, mais l'action est racontée par le poète. — BRYDGES.

² Pour votre mythologie, prenez des divinités, mâles et femelles, autant que vous pourrez en employer; séparez-les en deux camps égaux; mettez Jupiter au milieu; que Junon lui monte la tête, que Vénus l'adonneisse; n'oubliez pas, en toute occasion, de faire usage du rapide Mercure; si vous avez besoin de démons, empruntez-les au *Paradis perdu* de Milton, et tirez vos anges du Tasse. L'usage de ces agents divins est fort simple, et puisque aucun poème épique ne peut exister sans eux, le parti le plus sage est de les réserver pour les grandes occasions.

SWIFT.

³ Dans la vieille pièce espagnole intitulée *Athleta fulminato*, l'original de *Don Juan*.

⁴ Il y a des lakistes, mylord, oui, toute l'école de Glaramara, de Skiddaw et de Dummairaise, qui ont la vanité de déprécier vos talents poétiques. M. Southey pense que vous n'auriez jamais

traversé la mer si vous n'aviez lu son *Thalaba*. M. Wordsworth croit en toute humilité que personne n'aurait jamais songé qu'un arbre pût être beau et une montagne élevée avant ses étonnantes perceptions. M. Charles Lamb pense que vous n'auriez jamais écrit *Beppo* s'il n'avait plaisanté, et *Lara* s'il n'avait soupiré. M. Lloyd soupçonne sa seigneurie d'avoir lu ses *Nugæ Canora*. Toutes ces prétentions sont ridicules, j'en conviens, et vous avez parfaitement le droit de vous en moquer tout à votre aise; mais il y a un lakiste qui a fait l'éloge de votre seigneurie. Et pourquoi? parce que votre seigneurie l'a loué. C'est Coleridge, qui, enhardi par un petit compliment contenu dans une de vos lettres, se hasarda à produire au grand jour les charmes longtemps ensevelis de *Christabel*. — Avec quel succès? c'est ce que sait son libraire. Pauvre Coleridge! quoique son livre ne se soit pas vendu, il a distribué à votre seigneurie maints éloges en prose. Vous pouvez peser Wordsworth sur sa vanité, Southey sur sa pousse; mais de quel droit parler du goût de M. Coleridge pour la bonté? En vérité, mylord, je ne crains point de vous dire que je regarde ce vers : « Coleridge est ivre, » comme une personnalité, une personnalité honnête. Comme Coleridge n'a jamais lu *Don Juan*, ou que, s'il le lit, il oublierait tout le lendemain, il n'y a rien là qui le regarde, mais que penseront ses amis? Chacun d'eux (s'il en a) n'est-il pas, après avoir lu ce vers, parfaitement en droit d'imprimer et de publier, s'il lui plaît, tout ce que le monde sait des habitudes et de la vie de votre seigneurie? Et si quel qu'un le faisait, qu'en penseriez-vous, mylord? JOHN BULL.

à leur propre bien pour mépriser cet avertissement, des gens assez égarés par la tortuosité de leur esprit pour n'en pas croire mes vers et leurs propres yeux, et pour s'écrier qu'ils ne peuvent trouver la morale de ce poëme, je leur déclare, si ce sont des ecclésiastiques, qu'ils en ont menti; et si cette observation est faite par des officiers ou des critiques, je leur dirai qu'ils sont dans l'erreur.

CCIX.

Je compte sur l'approbation du public, et prie les lecteurs de vouloir bien m'en croire sur parole, au sujet de la morale de mon livre, morale que je veux combiner avec leur amusement (comme on donne un joujou de corail à un enfant qui fait ses dents); en attendant, ils voudront bien se rappeler mes prétentions au laurier épique : de peur que la prudence de certains lecteurs ne se montre récalcitrante, j'ai gagné à prix d'argent la *Revue de ma Grand'Mère*. — J'entends la revue britannique de ce nom¹.

CCX.

Mon envoi était contenu dans une lettre adressée à l'éditeur, qui m'a répondu courrier par courrier, en me faisant ses remerciements. — Il me doit un bel article; mais s'il lui prenait envie de mettre sur le chevalet ma muse gentille et de violer sa promesse, s'il niait avoir rien reçu de moi, et couvrirait ses pages de fiel au lieu de miel, tout ce que je pourrais dire : — C'est qu'il a reçu mon argent.

CCXI.

Je pense qu'à l'aide de cette nouvelle sainte-alliance, je puis être assuré de la faveur publique et délier tous les magasins d'art et de science, quotidiens, mensuels, ou trimestriels; je n'ai pas essayé d'augmenter le nombre de leurs clients; on m'a dit que ce serait inutile, et que l'*Edimbourg Review* et le *Quarterly Review* vous martyrisent de la bonne façon un auteur dissident.

CCXII.

Non ego hoc ferrem, calida juventa,
Consule Planco²,

a dit Horace, et je le dis comme lui; je veux donner à entendre par cette citation qu'il y a six ou sept bonnes années (longtemps avant que je songeasse à dater mes lettres des bords de la Brenta), j'étais prompt à la riposte; et, en effet, je n'étais pas endu-

rant dans ma bouillante jeunesse, alors que George le Troisième était roi.

CCXIII.

Mais aujourd'hui, à trente ans, j'ai des cheveux gris — (je voudrais bien savoir comment ils seront à quarante; l'autre jour j'ai été sur le point de commander une perruque); — mon cœur n'est pas beaucoup plus vert; en un mot, j'ai dans mon printemps gaspillé mon été, et ne me sens plus l'énergie nécessaire pour batailler; j'ai dépensé ma vie, intérêt et principal, et ne crois plus, comme autrefois, mon âme invincible.

CCXIV.

Jamais, — jamais, — non, jamais plus sur moi ne descendra, comme une rosée, cette fraîcheur du cœur qui, dans tout ce que nous voyons d'attrayant ici-bas, puise ces émotions charmantes et nouvelles que nous recelons dans nos cœurs, comme l'abeille son trésor! Pensez-vous que ce sont ces objets qui ont produit le miel? Hélas! il n'était point en eux, mais dans cette puissance que nous avons de doubler jusqu'au parfum d'une fleur.

CCXV.

Jamais, — jamais, — jamais plus, ô mon cœur! tu ne peux être mon seul monde, mon univers! Autrefois tout en tout, maintenant tu t'isoles, tu ne peux plus être ma joie ou mon supplice; l'illusion s'est dissipée pour toujours, et tu es insensible; mais tu n'en vaux pas moins pour cela : à ta place j'ai acquis beaucoup de jugement, seulement je m'étonne beaucoup qu'il ait pu trouver à se loger.

CCXVI.

J'ai passé le temps d'aimer; désormais il n'est charmes de jeune fille, de femme mariée, et encore moins de veuve, qui puissent faire de moi l'insensé que je fus autrefois; — enfin, je ne dois plus mener la vie que j'ai menée; j'ai perdu l'espérance crédule des mutuelles affections; l'usage copieux du bordeaux m'est pareillement interdit; donc, pour me constituer un vice décent, un vice de vieillard, j'ai presque envie de prendre l'Avarice³.

CCXVII.

L'Ambition fut mon idole; elle s'est brisée devant les autels de la Douleur et du Plaisir, et ces deux déités m'ont laissé plus d'un gage sur lesquels la réflexion peut s'exercer à loisir : maintenant j'ai dit comme la tête de bronze du moine Bacon : « LE TEMPS

¹ Pour cette strophe, voir la réclamation de l'éditeur du *British Review*, et la lettre de Byron à l'éditeur de la *Revue de ma Grand'Mère*. « Je vous envoie, » dit lord Byron, par le dernier courrier, » une lettre bouffonne à publier en réponse au bouffon Roberts, qui a jugé à propos de tresser une petite corbeille à sa taille. C'est écrit à main levée, et au milieu d'événements qui disposent peu à la gaieté; il s'y trouvera peut-être plus d'amertume qu'il n'en faut pour ce petit punch acide.

Bologne, 24 août 1819.

² « Je n'aurais point supporté une telle insulte lorsque j'étais dans la vigueur de l'âge, sous le consulat de Plancus. »

³ Cette affectation à rappeler l'avarice de don Juan et l'insistance pleine d'humeur qu'il met à s'en louer montrent combien lord Byron prenait au sérieux ce bon vieux vice de genti-

homme. Cette parcimonie était loin, cependant, de celle que Bacon condamne comme empêchant l'homme d'être charitable; c'est ce qui prouve sa libéralité bien connue à cette même période. MOORE.

La charité; — donner un shilling sauve une âme. S'il en est ainsi, j'ai plus donné dans ma vie à mes semblables, quelquefois par vice, mais rarement, et plutôt souvent par vertu, — que je ne possède maintenant. Je n'ai jamais autant donné dans ma vie à une maîtresse que j'ai quelquefois donné à un pauvre homme malheureux; — mais il ne s'agit pas de cela, les misérables qui m'ont persécuté toute ma vie triompheront, et l'on ne me rendra justice que lorsque la main qui écrit ceci sera aussi froide que les cœurs qui l'ont aiguillonné.

Journal de Byron, 1821.

EST, LE TEMPS FUT, LE TEMPS N'EST PLUS ¹ ! » — La brillante jeunesse, ce chimérique trésor, a été par moi gaspillée de bonne heure : — j'ai dépensé mon cœur en passion, et mon cerveau en rimes.

CCXVIII.

A quoi aboutit la gloire ? à remplir un certain espace sur un papier incertain : quelques-uns la comparent à une colline qu'on gravit, et dont le sommet, comme celui de toutes les collines, se perd au milieu des vapeurs ³ ; et c'est pour cela que les hommes écrivent, parlent, prêchent ; que les héros tuent, que les poètes brûlent ce qu'ils nomment « la lampe de leurs veilles », pour avoir, quand l'original ne sera plus que poussière, un nom, un portrait détestable, et un buste pire encore ⁴ !

CCXIX.

Que sont les espérances de l'homme ? Un ancien roi d'Égypte, Chéops, construisit la première et la plus vaste des pyramides, pensant que c'était justement ce qu'il lui fallait pour conserver sa mémoire entière et sa momie inviolable ; mais quelqu'un, fouillant la pyramide, s'avisait de porter sur son cercueil une coupable main. Ne comptons donc pas, ni vous ni moi, sur un monument, puisqu'il ne reste pas une pincée de la poussière de Chéops ⁵.

CCXX.

Mais, en ami de la vraie philosophie, je me dis souvent : « Hélas ! tout ce qui est né doit mourir, et la chair est une herbe que fauche la mort ; tu n'as pas trop mal passé ta jeunesse, et si tu avais à la recommencer — elle n'en aurait pas moins un terme ; — c'est pourquoi remercie ton étoile de ce que les choses ne sont pas pires ; lis ta Bible et veille à ta bourse. »

CCXXI.

Mais pour le moment, aimable lecteur, et vous, achetez plus aimable encore, permettez que le poète — (c'est moi) — vous donne une poignée de main, prenne congé de vous, et vous souhaite le bonsoir !

¹ La vieille légende de frère Bacon dit que la tête de bronze qu'il façonna de manière qu'elle pût parler, après avoir prononcé successivement « c'est le moment, c'était le moment, le moment est passé. » l'occasion de l'instruire ayant été négligée, tomba d'elle-même de son piédestal et se brisa en mille pièces.

² J'ai eu de la tristesse ; je viens de lire les journaux. J'ai réfléchi à ce que c'était que la réputation, en lisant dans un procès de meurtre que M. Wych, épicier à Tonbridge, avait vendu du lard, de la farine, du fromage, et aussi, je crois, quelques plumes à une vieille sorcière accusée. Il avait sur son comptoir (je cite fidèlement) un livre, la *Vie de Pamela*, qu'il déchirait pour envelopper ses marchandises. On a trouvé parmi le fromage, etc., un feuillet de *Pamela* roulé autour du lard. Qu'aurait dit Richardson, le plus vain et le plus heureux des auteurs vivants (tant qu'il a vécu), lui qui avec Aaron Hill avait coutume de prophétiser la fin de Fielding (l'Homère en prose de la vie humaine), et de Pope (le plus parfait de tous les poètes) ; qu'aurait-il dit s'il avait vu ses livres passer de dessus la toilette des princes français sur le comptoir d'un épicier pour servir à entourer le lard d'une bohémienne accusée de meurtre.

Journal de Byron, 1821.

³ Ah ! qui dira jamais combien est âpre à graver la colline au sommet de laquelle étincelle le temple de la Gloire ! DEATTE.

⁴ Il est impossible de ne pas regretter que lord Byron, qui a

Si nous nous entendons, nous nous reverrons ; dans le cas contraire cet échantillon sera le dernier dont j'aurai fatigué votre patience ; — il serait à souhaiter que d'autres suivissent mon exemple.

CCXXII.

Fils de ma solitude, allez, mon petit livre,
Allez votre chemin ; aux vagues je vous livre ;
Si vous avez du bon, comme je le prétends,
Le monde vous lira longtemps ⁶.

Quand je vois qu'on loue Southey, que Wordsworth est compris, je ne puis m'empêcher de réclamer aussi ma part de gloire. — Les quatre premiers vers qu'on vient de lire sont de Southey ; pour Dieu, lecteur, n'allez pas me les attribuer.

DON JUAN.

CHANT SECOND.

I.

O vous ! instituteurs de la jeunesse des nations ! pédagogues de la Hollande, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne ou de l'Espagne ! fouettez vos élèves, je vous prie, en toute occasion ; cela régénère leur moral. Quant à la douleur physique, ne vous en inquiétez pas. Rien ne servit à don Juan d'avoir la meilleure des mères et des éducations ; tout cela ne l'empêcha pas de perdre son innocence, et de la manière la plus drôle, encore.

II.

Si on l'avait mis dans une école publique, et qu'il y eût fait sa troisième, ou même sa quatrième, sa besogne quotidienne eût tenu son imagination à froid, du moins s'il eût été élevé dans le nord ; il est possible que l'Espagne soit une exception ; mais l'exception confirme toujours la règle. — Un jeune homme de seize ans, occasionnant un divorce, avait là, on le conçoit, de quoi intriguer singulièrement ses précepteurs.

vécu du temps de Laurence et de Chantrey, n'ait jamais posé devant un de ces inimitables artistes, dont le canevas et le marbre ont éternisé, avec un merveilleux succès, les traits et la démarche des grands hommes de notre siècle, nos Wellington, nos Canning, nos Scott, nos Southey.

Quarterly Review, t. XLIV, p. 221.

³ Cette stance paraît avoir été inspirée par le passage suivant du *Quarterly*, t. XIX, p. 205. « C'était l'opinion des Égyptiens que l'âme n'abandonnait pas le corps tant que celui-ci demeurait intact. Pour confirmer cette opinion, le roi Chéops, dit Hérodote, employa trois cent soixante mille de ses sujets, pendant vingt ans, à élever au-dessus de l'*angusta domus*, destinée à contenir ses restes, un tombeau de pierres égal en pesanteur à six millions de tonnes, ce qui est juste trois fois autant que celle du vaste Breakwater placé au milieu du détroit de Plymouth ; et afin de mettre cette précieuse cendre encore plus en sûreté, on ne pouvait parvenir à l'étroite chambre qui la contenait que par une suite de passages sinueux, fermés par des pierres d'une pesanteur énorme, et si soigneusement fermés, qu'on ne pouvait rien voir du dehors. Lorsque Shaw entra dans cette sombre cellule, il ne trouva, ni dans le cercueil, ni sur la pierre, un seul os de Chéops.

⁶ Voyez le *Pèlerinage* de Southey à l'*Atterloo*.

⁷ Commencé à Venise le 15 décembre 1818 — achevé le 20 janvier 1819.

III.

Pour moi, tout bien considéré, la chose ne m'étonne pas ; il y avait pour cela bien des raisons : d'abord sa mère, la mathématicienne, qui n'était qu'une... — peu importe ; son précepteur, vieil âne s'il en fut jamais ; puis une femme jolice (cela va sans dire, autrement la chose n'aurait sans doute pas eu lieu) ; — un mari un peu trop âgé, et pas trop d'accord avec sa jeune femme ; — et puis le temps, l'occasion.

IV.

Que voulez-vous ? il faut bien que le monde tourne sur son axe, emportant avec lui le genre humain, têtes et queues : il nous faut tous vivre et mourir, faire l'amour et payer l'impôt, et tourner notre voile au vent, de quelque côté qu'il souffle. Le roi nous commande, le docteur nous médicamente, le prêtre nous sermonne ; ainsi s'exhale notre vie ; léger souffle, vin, amour, ambition, gloire, guerre, dévotion, un peu de poussière, — et peut-être un nom.

V.

J'ai dit qu'on avait envoyé Juan à Cadix, — jolice ville dont je me souviens bien ; — c'est l'entrepôt du commerce colonial (ce l'était du moins avant que le Pérou eût appris à se révolter) ; et puis on y trouve de si jolies filles ! je veux dire des dames si gracieuses ! le cœur se gonfle rien qu'à les voir marcher ; c'est quelque chose de frappant, mais que je ne puis décrire ; je ne sais à quoi les comparer : — je n'ai jamais rien vu de pareil.

VI.

À un coursier arabe ? à un cerf majestueux ? à un cheval barbe nouvellement dompté ? à un caméléopard ? à une gazelle ? Non, — ce n'est pas encore cela ; — et puis leur mise ! leur voile et leur jupon court ! — Hélas ! ces détails rempliraient à eux seuls près d'un chant. — Et puis leurs pieds et leur tour de jambe ! — Ma foi, remerciez le ciel de ce que je n'ai point de métaphoré sous ma main. Allons, ma prudente muse, — soyons sage.

VII.

Chaste muse ! — Eh bien ! s'il le faut, soit ! — Le voile rejeté un instant en arrière par une main éblouissante, pendant qu'un regard irrésistible, qui vous rend pâle de bonheur ; vous brûle jusqu'au fond du cœur..... Terre de soleil et d'amour ! si jamais je t'oublie, puisse-je ne plus pouvoir — dire mes prières ; — jamais, non, jamais costume ne fut plus favorable aux caillades, à l'exception, toutefois, des fazzioli de Venise¹.

VIII.

Mais revenons à notre histoire. Dona Inez n'avait envoyé son fils à Cadix que pour qu'il s'y embarquât ; il n'entraîna point dans ses vues qu'il y séjournât. Pour-

quoi ? nous le laissons deviner au lecteur. — C'est à voyager sur mer qu'on destinait le jeune homme : comme si un vaisseau espagnol était une arche de Noé qui devait lui offrir un asile contre la perversité de la terre, et d'où il prendrait un jour son vol, comme une colombe de promission !

IX.

Don Juan, conformément à ses instructions, dit à son laquais de faire ses malles, puis reçut un sermon et de l'argent. Son voyage devait durer quatre printemps ; et, quelle que fût l'affliction d'Inez (car toutes les séparations sont douloureuses) ; elle espéra qu'il se corrigerait ; — peut-être le crut-elle ; elle lui remit aussi une lettre (qu'il ne lut jamais) toute pleine de sages conseils, — ainsi que deux ou trois lettres de crédit.

X.

Cependant, pour passer le temps, la vertueuse Inez établit une école de dimanche² pour de petits polissons, qui, en vrais paresseux, eussent préféré jouer comme des fous et faire le diable. Ce jour-là on apprenait à lire à des enfants de trois ans, et les mauvais sujets étaient fouettés ou mis en pénitence. Le grand succès obtenu dans l'éducation de Juan encourageait sa mère à éduquer une autre génération.

XI.

Juan s'embarqua ; — le vaisseau leva l'ancre ; le vent était bon, la mer passablement houleuse ; c'est une mer terrible en diable que celle de cette baie³ ; je l'ai assez souvent traversée pour en savoir quelque chose. Quand on est sur le tillac, l'eau vous fouette dans la figure et vous endurecit la peau : c'est là que se tenait don Juan, pour dire à l'Espagne un premier ; — peut-être un dernier adieu.

XII.

J'avoue que c'est un spectacle pénible que celui de la terre natale s'éloignant à l'horizon des flots qui grandissent ; à cette vue nous sentons notre énergie défaillir, surtout quand la vie est neuve encore. Je me souviens que la côte de la Grande-Bretagne paraît blanche ; mais celles de presque tous les autres pays paraissent bleues, lorsque nous les regardons de loin, — trompés par la distance, et à peine entrés dans notre carrière nautique.

XIII.

Don Juan, interdit et désolé, se tenait donc sur le tillac ; le vent sifflait, les cordages criaient, les matelots juraient, le navire craquait ; bientôt la ville ne fut plus qu'un point dans l'éloignement, tant on s'en éloignait avec rapidité. Le meilleur remède contre le mal de mer, c'est un beef-steak : essayez-en, monsieur, avant de vous moquer ; je vous assure que je dis vrai ; je m'en suis toujours fort bien trouvé ; — il est possible qu'il en soit de même de vous.

¹ *Fazzioli*, de petits mouchoirs, les voiles les plus commodess de St-Marc.

² Voyez les vers sur le *Bal de Charité*.

³ Il est écrit que Scott est parti pour les Orkneys par un vent frais, durant lequel vent, assure-t-il, ledit Scott ne doit

pas être à son aise, pour employer l'expression la plus adoucie. Seigneur, Seigneur, si ces ménestrels sédentaires avaient tâté d'une rafale dans un petit bateau ouvert ou d'un vent frais dans le Gat, combien cela leur apprendrait ce que c'est que leurs sensations actuelles ! *Lettres de Byron ; 1814.*

XIV.

Don Juan, debout, regardait fuir dans le lointain son Espagne natale. Les premières séparations sont une leçon difficile à digérer; les nations elles-mêmes l'éprouvent quand elles vont à la guerre; c'est une émotion indéfinissable, une sorte de choc qui fend le cœur; lors même que l'on quitte les gens et les lieux les plus déplaisants, on ne peut s'empêcher de lever les yeux vers le clocher.

XV.

Mais Juan laissait derrière lui plus d'un objet cheri : une mère, une maîtresse, et point d'épouse; de sorte qu'il avait beaucoup plus de sujets d'afflictions que bon nombre de gens plus avancés en âge; et, s'il est vrai que nous ne puissions retenir un soupir en quittant ceux avec qui nous sommes brouillés, il est naturel que nous pleurions ceux qui nous sont chers; — c'est-à-dire jusqu'à ce que des douleurs plus grandes viennent glacer les larmes dans nos yeux.

XVI.

Ainsi, Juan pleurait comme pleuraient les Hébreux captifs au souvenir de Sion, aux bords des fleuves de Babylone. Je voudrais pleurer; — mais ma muse n'est point une muse larmoyante, et on ne meurt pas de douleurs si légères; il faut que les jeunes gens voyagent, ne fût-ce que pour leur amusement; et la prochaine fois que leur domestique attachera derrière leur carrosse leur nouveau porte-manteau, ce chant en garni peut-être l'intérieur.

XVII.

Et Juan pleurait, et soupirait, et rêvait, pendant que l'amertume de ses larmes se mêlait à celle des mers : « Doux sur doux » (j'aime tant les citations, que vous voudrez bien excuser celle-ci; — c'est lorsque la reine de Danemarck jette des fleurs sur la tombe d'Ophélie); et, au milieu de ses sanglots, il réfléchissait à sa situation actuelle, et prenait la ferme résolution de se corriger.

XVIII.

« Adieu, Espagne! un long adieu! » s'écria-t-il; « peut-être ne te reverrai-je plus; peut-être dois-je mourir comme est mort plus d'un exilé, de la soif qu'il avait de revoir ton rivage. Adieu, beaux lieux que baigne l'onde du Guadalquivir! Adieu, ma mère! et puisque tout est fini entre nous, adieu aussi, ma chère Julia! — (Ici, il tira sa lettre, et la relut tout entière.)

XIX.

« Oh! si jamais je t'oublie, je jure... — mais cela est impossible, et ne saurait être. — Cet océan azuré se convertira en air, la terre elle-même se changera en

mer, avant que ton image ne s'efface de mon cœur, ô ma beauté! avant que je cesse un moment de penser à toi; quand l'âme est malade, rien ne peut la guérir. » — (Ici, le vaisseau fit un plongeon, et Juan sentit le Thal de mer.)

XX.

« Que plutôt le ciel vienne toucher la terre... » — (Ici, il se sentit plus malade encore.) « O Julia! que sont tous les maux comparés à celui-là? (Au nom du ciel, donnez-moi un verre de liqueur; Pedro, Batista, aidez-moi à descendre.) Julia! mon amie! — (Coquin de Pedro, te dépêcheras-tu?) O Julia! — (Ce maudit navire fait de tels soubresauts!...) — Julia, ma bien-aimée, entends mes supplications! » (Ici, le vomissement lui coupa la parole.)

XXI.

Il ressentit cette pesanteur glaciale du cœur, ou plutôt de l'estomac, qui accompagne, hélas! sans que le meilleur apothicaire y puisse rien, la perte d'une amante, la trahison d'un ami, ou la mort de ceux qui nous sont chers, quand nous sentons mourir avec eux une partie de nous-mêmes, et s'éteindre l'une après l'autre nos plus douces espérances. Nul doute que Juan n'eût été beaucoup plus pathétique encore; mais la mer fit sur lui l'effet d'un violent émétique.

XXII.

L'amour est une divinité capricieuse : je l'ai vu résister à une fièvre déterminée par sa propre ardeur, mais fort embarrassé d'une toux et d'un rhume, et trouvant une esquinancie fort difficile à traiter; il fait bonne contenance devant toutes les maladies nobles, mais il répugne aux indispositions vulgaires; il n'aime pas qu'un éternement vienne interrompre ses soupirs, ni qu'une inflammation rougisse ses yeux aveugles.

XXIII.

Mais ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est la nausée, ou une douleur dans la région inférieure des entrailles : l'amour, qui voit couler son sang avec un courage héroïque, recule devant l'application d'une serviette chaude; les purgatifs sont dangereux à sa puissance; le mal de mer lui est mortel. L'amour de Juan était parfait; sans cela, comment, au milieu du mugissement des vagues, eût-il résisté à l'état de son estomac qui en était à son premier voyage sur mer?

XXIV.

Le vaisseau, qu'on nommait « La Très-Sainte-Trinité », faisait voile pour le port de Livourne; c'était là que la famille de Moncada s'était fixée longtemps avant la naissance du père de Juan. Les deux familles étaient alliées, et Juan avait pour les Moncada une

¹ Dans l'année 1799, lorsque lord Byron était confié aux soins du docteur Glennie, à Dulwich, parmi les livres laissés à sa disposition se trouvait là un voyage intitulé : *Histoire du naufrage de la Junon, sur la côte d'Avraon*. Ce livre attira peu l'attention publique; mais il devint la lecture favorite des jeunes étudiants de Dulwich Grove, et l'impression qu'il fit sur l'esprit de Byron lui a peut-être suggéré l'idée de ces recherches curieuses sur les différentes narrations de naufrages, et par

lesquelles il s'est préparé lui-même à peindre avec autant de puissance une scène du même genre dans *Don Juan*.

Quant aux accusations relatives au naufrage, je crois vous avoir dit, à vous et à M. Holthouse, il y a quelques années, qu'il n'y avait pas une seule circonstance qui ne fût prise sur le fait; non, en vérité, d'après un seul naufrage, mais d'après les relations des différents naufrages. Lord Byron à M. Murray.

lettre d'introduction, qui lui avait été adressée le matin de son départ par ses amis d'Espagne, pour ceux de l'Italie.

XXV.

Sa suite se composait de trois domestiques et d'un précepteur, le licencié Pédriilo, qui savait plusieurs langues; mais en ce moment, étendu malade et sans voix sur son matelas, bercé dans son hamac, ses douleurs de tête augmentant à chaque lame nouvelle, il appelait la terre de tous ses vœux; en outre, l'eau qui entraît par les sabords rendait sa couche un peu humide et ajoutait à son effroi.

XXVI.

Ce n'était pas sans raison, car la brise augmenta sur le soir et devint un vent frais: il n'y avait pas là de quoi effrayer des marins; mais plus d'un homme étranger à la mer en eût pâli, car les marins sont une espèce à part. Au coucher du soleil, on commença à carguer les voiles; l'aspect du ciel annonçait que le vent serait violent, et pourrait bien emporter un mât ou deux.

XXVII.

A une heure, le vent, venant subitement à changer, jeta le vaisseau en travers de la lame qui frappa son arrière, et y pratiqua une brèche effrayante, fit sauter l'étambord, et endommagea la proue tout entière; avant qu'on eût pu obvier à ce danger critique, le gouvernail fut arraché; il était temps de recourir aux pompes: le navire contenait quatre pieds d'eau.

XXVIII.

Un certain nombre de matelots fut immédiatement employé aux pompes, tandis que le reste s'occupait à déballer une partie de la cargaison et je ne sais quoi encore, mais sans pouvoir arriver à la voie d'eau; à la fin ils la découvrirent, mais leur salut n'en demeura pas moins chose douteuse: l'eau s'élançait par cet endroit avec une abondance effrayante, pendant qu'on jetait draps, chemises, vestes, ballots de mousseline.

XXIX.

Dans l'ouverture; mais tout cela eût été inutile, et le navire aurait sombré malgré tous les efforts et tous les expédients, sans le secours des pompes. Je suis bien aise de les faire connaître à tous les marins qui pourraient en avoir besoin; car elles tirèrent cinquante tonneaux d'eau à l'heure, et tout eût été perdu sans leur inventeur, M. Mann, de Londres.

XXX.

A l'approche du jour, le temps parut se calmer un peu; on eut l'espoir de réduire la voie d'eau et de maintenir le navire à flot, quoique trois pieds d'eau continuassent à occuper constamment deux pompes à bras et une pompe à chaîne. La nuit recommença à fraîchir; sur le soir une raffale survint, quelques canons se détachèrent, et une bourrasque — impossible à décrire — jeta d'un seul coup le navire sur le flanc.

XXXI.

Là, il resta immobile et comme renversé; l'eau uitta la cale et inonda le tillac; il y eut alors une de

ces scènes que les hommes n'oublient pas de sitôt; car ils se rappellent les batailles, les incendies, les naufrages, enfin tout ce qui amène des regrets ou brise des espérances, des cœurs, des têtes et des échine; c'est ainsi qu'aiment à parler des noyés les plongeurs ou nageurs qui ont survécu.

XXXII.

Sur-le-champ on coupa le grand mât et le mât de misaine; le mât de misaine d'abord, puis vint le tour du grand mât; mais le navire n'en restait pas moins immobile comme une souche, en dépit de tous nos efforts. Le mât d'artimon et le beaupré furent également coupés (bien que notre intention eût été d'abord de ne sacrifier tous nos mâts qu'à la dernière extrémité); ainsi allégé, le vieux vaisseau se redressa avec violence.

XXXIII.

Comme on n'aura pas de peine à le croire, pendant que ceci se passait, bien des gens n'étaient pas à leur aise: les passagers trouvaient fort désagréable de perdre la vie et de déranger leurs habitudes; les meilleurs marins eux-mêmes, croyant leur dernier jour venu, avaient des velléités d'insubordination; car on sait qu'en pareil cas les matelots ne se font pas faute de demander du grog, voire même de boire au tonneau.

XXXIV.

Il n'y a rien, sans contredit, qui calme les esprits comme le rum et la vraie religion; on le vit bien en ce moment: ceux-ci pillaient, ceux-là buvaient des spiritueux, d'autres chantaient des psaumes, les vents faisaient la haute-contre, et la voix rauque des vagues faisait la basse. La peur avait guéri le mal de mer des passagers, et un étrange tintamarre de gémissements, de blasphèmes et de prières répondait en chœur à la mer mugissante.

XXXV.

De plus grands malheurs peut-être seraient résultés, sans notre don Juan, qui, avec un bon sens au-dessus de son âge, courut à la chambre aux liqueurs, et se plaça devant la porte, un pistolet dans chaque main; comme si la mort était plus terrible par le feu que par l'eau, son attitude tint en respect, malgré leurs juréments et leurs pleurs, tous ces matelots qui, avant de couler à fond, pensaient qu'ils ne pouvaient mieux faire que de mourir dans l'ivresse.

XXXVI.

« Donnez-nous encore du grog, » criaient-ils, « car tout sera fini pour nous dans une heure. » Juan répondait: « Non! Il est vrai que la mort nous attend, vous et moi; mais sachons du moins mourir en hommes, et ne succombons point comme des brutes. » Et il continua à garder son poste, et personne ne voulut s'exposer à une mort anticipée; il n'y eut pas jusqu'à Pédriilo, son très révérent précepteur, qui ne vit rejeter la demande qu'il faisait d'un peu de rum.

XXXVII.

Le bon vieillard avait perdu la tramontane, et faisait entendre de bruyantes et pieuses lamentations; il

se repentait de tous ses péchés, et faisait un dernier et irrévocable vœu de réforme; ce péril passé, il jurait bien de ne plus quitter ses occupations académiques et les cloîtres de la classique Salamanque, pour suivre les pas de don Juan comme un autre Sancho Panza.

XXXVIII.

Mais un éclair d'espérance vint luire encore; le jour parut et le vent se calma; les mâts étaient partis, la voie d'eau augmentait; tout autour, des bas-fonds; mais de rivage, point; cependant le navire se maintenait et surnageait encore. On eut de nouveau recours aux pompes, et, bien que tous les efforts précédents eussent été faits en pure perte, un rayon de soleil remit tout le monde à l'œuvre; les plus forts pompèrent, les plus faibles se mirent à préparer une voile.

XXXIX.

On passa cette voile sous la quille du navire, et, pendant un moment, ce moyen fut efficace; mais, avec une voie d'eau, et pas un bont de mât, pas un morceau de toile, que pouvait-on espérer? Néanmoins ce qu'il y a de mieux, c'est de lutter jusqu'au dernier instant; il n'est jamais trop tard pour faire totalement naufrage; et, bien qu'il soit vrai qu'on ne peut mourir qu'une fois, la mort n'a rien de très-agréable dans le golfe de Lyon.

XL.

C'est là que les vents et les vagues les avaient poussés; c'est de là qu'ils se voyaient entraînés contre leur volonté, car il leur avait fallu renoncer à diriger le bâtiment; ils n'avaient pas eu encore un jour tranquille où ils pussent se reposer et commencer à fabriquer un mât de ressource ou un gouvernail; il était impossible de répondre que le bâtiment pût surnager une heure seulement; et cependant, par bonheur, il surnageait encore, — quoique pas tout à fait aussi bien qu'un canard.

XLI.

Il est vrai que le vent avait un peu diminué; mais le navire était trop délabré pour pouvoir tenir longtemps dans cet état; le manque d'eau potable les faisait aussi beaucoup souffrir, et les provisions solides commençaient à diminuer sensiblement: en vain on interrogeait le télescope; on n'apercevait ni voile ni rivage, rien que la mer mugissante et la nuit qui s'approchait.

XLII.

Le temps redevint menaçant; — un vent frais souffla de nouveau, et l'eau entra dans la cale par l'avant et par l'arrière; néanmoins, quoique tout cela fût connu, le plus grand nombre montra de la patience, quelques-uns même de l'intrépidité, jusqu'au moment où les cuirs et les chaînes des pompes furent usés; — alors le navire, inutile débris, flotta à la merci des vagues, dont la merci ressemble à celle des hommes dans les guerres civiles.

XLIII.

Alors vint le charpentier (pour la première fois on voyait des larmes dans ses yeux); il déclara au capitaine ne pouvoir rien faire de plus. C'était un homme

âgé qui avait parcouru plus d'une mer orageuse, et s'il pleurait en ce moment, ce n'était pas la crainte qui mouillait ses paupières comme celles d'une femme; mais le pauvre diable avait une compagne et des enfants, deux choses désolantes pour des gens qui vont mourir.

XLIV.

En cet instant il devint évident que l'avant du vaisseau faisait effort et allait se détacher; alors toute distinction disparut: les uns se remirent en prières, et promirent des cierges à leurs saints; — mais il n'y en avait point à bord pour acquitter ce paiement; d'autres se mirent à regarder par-dessus l'avant; quelques-uns descendirent les chaloupes; il y en eut un qui demanda l'absolution à Pédrillo, qui, dans son trouble, l'envoya au diable.

XLV.

Le uns se firent attacher dans leur hamac; d'autres se vêtirent de leurs plus beaux habits comme pour une fête; ceux-ci maudissaient le jour où ils avaient reçu le don de la vie, grinçaient des dents, hurlaient, s'arrachaient les cheveux; ceux-là continuaient comme ils avaient commencé, s'occupant à mettre les chaloupes à la mer, bien convaincus qu'une chaloupe solide peut tenir sur une mer houleuse, pourvu que les lames ne la prennent pas en revers.

XLVI.

Ce qu'il y avait de pire dans leur condition, c'était qu'après plusieurs jours passés dans la plus grande détresse, il leur était maintenant difficile de trouver des provisions suffisantes pour alléger leurs longues souffrances. Les hommes, même lorsqu'ils vont mourir, répugnent à l'inanition; le mauvais temps avait avarié les vivres: deux tonneaux de biscuit, et un baril de beurre, ce fut tout ce que l'on put mettre dans le cutter.

XLVII.

On parvint à transporter dans la grande chaloupe quelques livres de pain gâté par l'humidité, un tonneau d'eau de la contenance d'à peu près vingt gallons, six bouteilles de vin. On réussit à tirer d'en bas une certaine quantité de bœuf salé, ainsi qu'un morceau de porc à peine suffisant pour fournir à une collation; — ajoutez à cela huit gallons de rum dans un petit baril.

XLVIII.

Le canot et la péniche avaient été mis en pièces au commencement de la tourmente; la grande chaloupe était en assez mauvais état; elle n'avait pour toute voile que deux couvertures, et pour mât qu'un aviron que fort heureusement un mousse y avait jeté par-dessus les bastingages; or, il était impossible que deux bateaux pussent contenir la moitié des individus à bord, et encore moins les approvisionnements qui leur étaient nécessaires.

XLIX.

C'était l'heure du crépuscule, et le jour sans soleil s'abaissa sur le désert des flots, comme un voile qui, si on l'écartait, ne laisserait voir que les traits de la

haine ne se masquant que pour mieux frapper. Ainsi s'offrit la nuit à leurs yeux sans espoir, projetant son ombre sur leurs pâles visages et sur l'abîme désert et sombre; depuis douze jours la terreur était à leur côté, et maintenant ils avaient la mort en face.

L.

On avait essayé de construire un radeau, avec peu d'espoir qu'il pût servir dans une mer agitée; c'était une tentative qui aurait pu prêter à rire, si le rire était possible en pareille occasion, à moins que ce ne soit le rire de gens qui ont trop bu, cette gaieté horrible et insensée, moitié épileptique, moitié hystérique : — sans un miracle, leur délivrance était impossible.

LI.

A huit heures et demie, on jeta à la mer éparres, boute-hors, cages à poules, tout ce qui pouvait soutenir les matelots sur les vagues et prolonger pour eux une lutte inutile; il n'y avait au ciel d'autre clarté que celle de quelques étoiles; les bateaux s'éloignèrent, encombrés de leur chargement; alors le navire porta à babord, fit un mouvement brusque et plongea la tête la première.

LII.

Alors s'éleva de la mer au ciel l'horrible adieu; — alors la clameur du timide — et le silence du brave; — quelques-uns s'élançèrent dans les flots avec d'affreux hurlements, comme pour aller au-devant de leur tombe; et la mer s'entr'ouvrit comme un enfer, et le navire aspira en sombrant la vague tourbillonnante, comme un homme qui lutte avec son ennemi et cherche à l'étrangler avant de mourir.

LIII.

Et il s'éleva d'abord une clameur universelle qui fit taire le bruit de l'océan, semblable au fracas de la foudre répercuté par les échos; puis on n'entendit plus rien, sauf le mugissement des vents et le brisement des vagues inexorables; seulement, par intervalle, on entendait, mêlé au mouvement convulsif de l'onde, un cri solitaire, la clameur étouffée de quelque robuste nageur à l'agonie.

LIV.

Comme nous l'avons dit, les barques avaient pris les devants; une partie de l'équipage y était entassée. Cependant il n'y avait guère pour ces hommes plus d'espoir qu'auparavant, car le vent soufflait avec tant de force qu'il n'était pas probable qu'on pût aborder à quelque rivage; et puis, quoiqu'en si petit nombre, ils étaient encore trop lorsqu'ils s'éloignèrent du vaisseau, ils étaient neuf dans le cutter, et trente dans la chaloupe.

LV.

Tout le reste avait péri; près de deux cents âmes avaient pris congé de leurs corps; et ce qu'il y a de pire, hélas! quand l'océan engloutit des catholiques dans ses ondes, c'est qu'il leur faut attendre plusieurs semaines avant qu'une messe enlève un seul charbon au brasier du purgatoire; en effet, jusqu'à ce que les gens sachent au juste ce qui s'est passé, ils ne sont

pas du tout disposés à dépenser leur argent pour les morts. — C'est que, voyez-vous? il en coûte trois francs pour chaque messe qu'on fait dire.

LVI.

Juan prit place dans la chaloupe et réussit à y faire entrer Pédrillo; on eût dit qu'ils avaient changé de rôle, Juan avait cet air de supériorité que donne le courage, pendant que les deux yeux du pauvre Pédrillo pleuraient le cas piteux de leur maître. Battista (ou par abréviation Tita) était mort pour avoir bu trop d'eau-de-vie.

LVII.

Il essaya aussi de sauver Pédro, son valet; mais la même cause amena sa perte : il était tellement ivre, qu'en voulant passer du navire dans le cutter, il tomba dans la mer, et trouva ainsi un tombeau d'eau et de vin; on ne put le repêcher, bien qu'il ne fût qu'à deux pas, parce que la mer grossissait de plus en plus, — et qu'il y avait déjà foule dans le bateau.

LVIII.

Juan avait un vieil épagneul qui avait appartenu à son père don José; il l'aimait, comme bien vous pensez, car la mémoire s'attache avec tendresse à de tels objets. Le pauvre animal se tenait en hurlant sur le bord du navire; quelque chose lui disait sans doute (les chiens ont le nez si intellectuel!) que le bâtiment allait sombrer; Juan le prit, le lança dans la chaloupe, et y sauta après lui.

LIX.

Il prit sur lui tout l'argent qu'il put, et en remplit aussi les poches de Pédrillo, qui le laissa faire ce qu'il voulut, ne sachant lui-même que dire ni que faire, et sentant renouveler ses frayeurs à chaque vague. Quant à Juan, comptant qu'ils échapperaient à ce péril, et convaincu qu'il n'y avait pas de maux sans remède, il embarqua, comme on vient de voir, son précepteur et son épagneul.

LX.

La nuit fut orageuse et le vent violent; la voile fut mise en panne, car quand la chaloupe était au sommet d'une haute lame, on n'osait ni déployer la voile, ni la serrer, malgré la force du vent. Chaque flot inondait la poupe, et les mouillait sans leur laisser un moment de repos; si bien que leurs personnes et leurs espérances étaient également à froid, et le pauvre petit cutter ne tarda pas à sombrer.

LXI.

Là périrent encore neuf personnes. La chaloupe continua à se maintenir au-dessus des flots; un aviron lui servait de mât; deux couvertures cousues ensemble et fortement attachées à l'aviron tenaient, tant bien que mal, lieu de voile; bien que chaque lame menaçât de remplir la frêle embarcation, et que le péril fût plus grand que jamais, ils donnèrent des regrets à ceux qui avaient péri avec le cutter, ainsi qu'à la perte du beurre et des tonneaux de biscuit.

LXII.

Le soleil se leva rouge et enflammé, pronostic cer-

tain de la continuation de la tempête : s'abandonner à la merci des vagues jusqu'au retour du beau temps, c'est tout ce qu'il était possible de faire pour le moment. Quelques cuillerées de rum et de vin, ainsi qu'un peu de pain avarié par l'humidité, furent distribués à chacun de ces malheureux, qui commençaient à tomber d'épuisement, et dont la plupart n'avaient pour tout vêtement que quelques guenilles.

LXIII.

Ils étaient trente entassés dans un espace qui permettait à peine de se remuer ; ils firent du mieux qu'ils purent pour obvier à cet inconvénient : une moitié s'asseyait pendant que l'autre moitié se tenait debout, bien qu'engourdie par l'immersion ; et ils se relevaient à tour de rôle ; c'est ainsi que, grelottants comme la fièvre tierce dans son frisson glacial, ils remplissaient leur barque avec le firmament pour tout manteau.

LXIV.

Il est un fait certain, c'est que le désir de vivre prolonge la vie ; tous les médecins savent que les malades, lorsqu'ils n'ont auprès d'eux ni femmes ni amis qui les tourmentent, survivent à des cas désespérés, uniquement parce qu'ils espèrent encore, et qu'Atropos ne fait pas briller à leurs yeux ses fatals ciseaux : rien qui s'oppose plus à la longévité que de désespérer de son rétablissement ; rien qui abrège d'une manière plus effrayante les misères humaines.

LXV.

On dit que les personnes qui vivent de rentes viagères vivent plus longtemps que d'autres ; — Dieu sait pourquoi, à moins que ce ne soit pour faire enrager leurs débiteurs ; — cependant la chose est incontestable ; si bien qu'il en est, je crois, qui ne meurent jamais. De tous les créanciers, les juifs sont les pires, et l'on sait que c'est là leur manière de prêter ; dans mon jeune temps, c'est de cette façon qu'ils m'ont fait des avances que j'ai eu beaucoup de peine à rembourser.

LXVI.

Il en est de même des gens qui se trouvent en pleine mer, dans une barque découverte : l'amour de la vie les fait vivre ; ils supportent plus qu'on ne saurait croire ou même imaginer, et résistent comme des rocs aux assauts de la tempête ; les souffrances et les dangers furent de tous temps le partage du marin, depuis Noé et son arche vagabonde. Il faut convenir que son équipage et sa cargaison étaient fort étranges ; on peut en dire autant de l'Argo, ce premier corsaire de l'ancienne Grèce.

LXVII.

Mais l'homme est un animal carnivore ; il faut qu'il mange au moins une fois par jour ; il ne peut, comme les bécasses, vivre par la succion, il lui faut une proie, comme au requin et au tigre ; bien que sa construction anatomique comporte, à la rigueur, une nourriture végétale, il est certain, néanmoins, que les travailleurs considèrent le bœuf, le mouton et le veau comme de meilleure digestion.

LXVIII.

Ainsi pensait également notre malheureux équipage. Sur le troisième jour, un calme survint qui renouvela d'abord leurs forces et fut comme un baume à leurs membres fatigués, et ils s'endormirent bercés comme des tortues sur l'azur de l'océan ; mais lorsqu'ils se réveillèrent, ils ressentirent une subite défaillance, et se mirent à dévorer leurs provisions, au lieu de les ménager prudemment.

LXIX.

Le résultat était facile à prévoir : — ils mangèrent tout ce qu'ils avaient, et burent leur vin, nonobstant toutes les remontrances alors, que leur restait-il pour dîner le lendemain ? Les insensés ! ils espéraient que le vent se leverait et les pousserait au rivage ; ces espérances étaient belles ; mais, comme ils n'avaient qu'un aviron, et très-fragile encore, il eût été plus sensé de ménager leurs vivres.

LXX.

Le quatrième jour parut, mais pas un souffle d'air ; l'océan dormait comme un enfant non sevré. Le cinquième jour trouva encore leur barque sur les flots ; le ciel et l'océan étaient bleus, et sereins et doux. — Avec leur unique aviron (si du moins ils en avaient eu deux !) que pouvaient-ils ? Cependant la rage de la faim se fit sentir ; en conséquence, malgré les supplications de don Juan, son épagneul fut tué et distribué par rations.

LXXI.

Le sixième jour on vécut de sa peau, et Juan, qui avait refusé de toucher à sa chair, parce que ce chien avait appartenu à son père, cédant maintenant à la faim de vautour qui s'était emparée de lui, après avoir fait quelques difficultés, accepta, non sans quelques remords, mais enfin accepta comme une éminente faveur l'une des pattes de devant de l'animal, qu'il partagea avec Pédrillo, et que celui-ci dévora en regrettant de ne pas avoir l'autre.

LXXII.

Le septième jour se leva, et point de vent encore. — Le soleil brûlant enflammait et dévorait leur peau ; et ils gisaient immobiles sur les flots comme des cadavres. D'espoir, il n'y en avait point, hormis dans la brise qui ne venait pas ; ils jetèrent les uns sur les autres de farouches regards. Tout était épuisé, eau, vin, vivres ; alors, quoiqu'ils restassent muets, vous eussiez vu reluire dans leurs yeux de loups un désir de cannibale.

LXXIII.

L'un d'eux enfin parla à l'oreille de son voisin, qui parla à l'oreille d'un autre, et bientôt la proposition fit la ronde ; alors s'éleva un sourd murmure, un sinistre accent de fureur et de désespoir ; dans la pensée de son camarade chacun avait reconnu la sienne jusque là comprimée, et l'on parla de tirer au sort la chair et le sang, afin de savoir qui mourrait pour servir de nourriture à ses semblables.

LXXIV.

Mais, avant d'en venir à cette extrémité, on se par-

tagea ce jour-là quelques casquettes de cuir et le pen de souliers qui restaient encore, et alors chacun regarda autour de lui dans un muet désespoir, et nul n'était disposé à s'offrir en sacrifice; enfin on prépara les fatals billets; quels matériaux employa-t-on pour cela? — Ma muse n'y peut penser sans frémir! — comme on n'avait pas de papier, faute de mieux, on prit à Juan, de vive force, la lettre de Julia.

LXXV.

Les lots furent faits, marqués, mêlés et tirés, dans un silence plein d'horreur, et leur distribution réprima jusqu'à la faim sauvage qui, pareille au vautour de Prométhée, avait demandé cette abomination. Elle n'était l'œuvre de personne en particulier; ils étaient poussés à cette résolution par le besoin impérieux de la nature, qui ne permettait à personne de rester neutre. — Le sort tomba sur l'infortuné précepteur de don Juan.

LXXVI.

Il demanda pour unique grâce qu'on le saignât jusqu'à la mort: le chirurgien avait sur lui ses instruments; il saigna Pédrillo, qui expira si tranquillement qu'il eût été difficile de déterminer le moment où il avait cessé de vivre. Il mourut, comme il était né, dans la foi catholique, pareil en cela à la plupart des gens qui meurent dans la croyance dans laquelle ils ont été élevés; il baisa d'abord un petit crucifix, puis il présenta la veine jugulaire et le poignet.

LXXVII.

Le chirurgien eut pour ses honoraires le choix du premier morceau; mais, ayant grande soif pour le moment, il préféra boire une gorgée du sang qui coulait de la veine entr'ouverte. Une partie du cadavre fut distribuée, l'autre fut jetée à la mer; les intestins et la cervelle servirent de régal à deux requins qui suivaient la chaloupe; — les matelots mangèrent le reste du pauvre Pédrillo.

LXXVIII.

Tous en mangèrent, hormis trois ou quatre, un peu moins friands que les autres de nourriture animale; à ceux-ci il faut ajouter Juan; il avait déjà refusé de goûter à son épagneul; or il n'était pas probable qu'il eût maintenant beaucoup plus d'appétit: ses compagnons ne devaient pas s'attendre à ce que, même dans cette extrémité, il mangeât avec eux son pasteur et son maître.

LXXIX.

Il fit bien de s'en abstenir, car les suites de ce repas furent on ne peut plus effrayantes: ceux qui avaient montré le plus de voracité tombèrent dans un délire furieux. — Grand Dieu! comme ils blasphémèrent! on les vit écumer et se rouler par terre, en proie à d'étranges convulsions; boire l'eau de la mer, comme si c'eût été celle du ruisseau de la montagne; se déchirer, grincer des dents, hurler, crier, jurer, et puis mourir en désespérés avec un rire d'hyène.

LXXX.

Cette punition du ciel réduisit de beaucoup leur nombre. Quant à ceux qui restaient, Dieu sait comme ils étaient maigres! Quelques-uns avaient perdu la mémoire; plus heureux en cela que ceux qui voyaient encore leurs maux; mais d'autres méritaient une dissection nouvelle, sans se laisser effrayer par l'exemple de ceux qui venaient de périr au milieu des tortures de la rage, pour avoir assouvi leur faim d'une manière si funeste.

LXXXI.

Ils jetèrent alors les yeux sur le contre-maître, comme le plus gras; mais, outre l'extrême répugnance qu'il éprouvait pour cette mesure, il fit valoir quelques raisons pour s'en exempter: la première qu'il alléguait, c'est que depuis peu il était légèrement indisposé; mais ce qui contribua surtout à le sauver, ce fut un petit cadeau qui lui avait été fait à Cadix par une souscription générale des dames de l'endroit.

LXXXII.

Il restait encore quelque chose du pauvre Pédrillo, mais on en était ménager; — les uns n'osaient y toucher; d'autres comprimaient leur appétit, ou n'en prenaient qu'une bouchée par-ci par-là; pour don Juan, il s'abstint complètement d'y toucher, et se mit à mâcher du plomb et un morceau de bambou; enfin ils prirent deux *boubis* et un *noddi*¹, et dès lors ils cessèrent de manger de la chair humaine.

LXXXIII.

Si le destin de Pédrillo vous révolte, rappelez-vous qu'Ugolin, après avoir poliment terminé son récit, ne dédaigne pas de ronger le crâne de son ennemi; si donc on mange ses ennemis en enfer, à plus forte raison peut-on dîner de ses amis quand on est naufragé et que les provisions manquent, sans être pour cela beaucoup plus horrible que le Dante.

LXXXIV.

Dans la même nuit il tomba une ondée de pluie que leurs bouches attendaient aussi impatiemment que la terre crevassée par les chaleurs de l'été. On ne sait ce que vaut de bonne eau que lorsqu'on se soufre de sa privation: si vous aviez été en Turquie ou en Espagne, si vous vous étiez trouvé en pleine mer dans une barque avec des gens affamés; si vous aviez entendu dans le désert la clochette du chameau, vous vous souhaiteriez... où est la vérité, — dans un puits.

LXXXV.

La pluie tombait par torrents, mais ils n'en étaient pas plus avancés; heureusement qu'ils trouvèrent un lambeau de toile, dont ils se servirent comme d'éponge; quand ils l'eurent suffisamment humecté, ils le tor dirent pour en exprimer l'eau; et, bien qu'un terrassier altéré eût préféré à ce breuvage un pot plein de porter, il leur sembla qu'ils savouraient pour la première fois le plaisir de boire dans toute sa volupté.

¹ *Boubi* et *noddi* sont des noms d'oiseaux. N. d. T.

LXXXVI.

Leurs lèvres desséchées, crevassées et saignantes aspirèrent cette onde comme si c'eût été du nectar; leurs gosiers étaient des fours; leurs langues étaient gonflées et noires comme celle du mauvais riche en enfer implorant vainement de la pitié du pauvre une goutte de rosée, alors que pour lui chaque goutte eût été une joie du ciel. — Si cela est vrai, il faut avouer qu'il y a des chrétiens qui ont une foi bien confortable.

LXXXVII.

Dans ce lugubre équipage se trouvaient deux pères dont chacun avait son fils auprès de lui : l'un de ces jeunes hommes paraissait plus robuste et plus aguerri que l'autre, mais il mourut le premier; quand il eut expiré, celui qui se trouvait le plus près du père le lui dit; celui-ci, jetant un regard sur son fils, se contenta de répondre : « La volonté de Dieu soit faite; je n'y puis rien; » puis il le vit jeter à la mer, sans une larme, sans un gémissement.

LXXXVIII.

L'autre vieillard avait un fils plus faible, au teint doux, à l'aspect délicat; le jeune homme résista longtemps et supporta son sort avec une patiente résignation; il parlait peu, et souriait de temps à autre comme pour alléger une partie du poids qu'il voyait peser sur le cœur de son père, avec la pensée profonde et mortelle qu'il leur faudrait bientôt se séparer.

LXXXIX.

Et, penché sur son fils, les yeux du père restaient fixés sur son visage; essuyant l'écume de ses lèvres pâlies, il le contemplait immobile; et quand tomba enfin l'onde tant désirée, quand les yeux de son enfant brillèrent à travers les nuages de la mort, et semblèrent un instant se ranimer, il exprima d'un linge mouillé quelques gouttes de pluie dans la bouche de son fils expirant; — mais en vain.

XC.

Le jeune homme rendit l'âme; — le père continua à soutenir le corps dans ses bras, et le regarda longtemps; mais lorsqu'enfin sa mort ne laissa plus aucun doute, qu'il sentit sur son cœur sa dépouille raide et glacée, qu'il n'y eut plus de poulx, plus d'espoir, ses yeux ne purent se détacher du cadavre jusqu'au moment où, jeté à la mer, le corps disparut sous les vagues; alors il tomba lui-même, muet et glacé, ne

donnant d'autre signe de vie que le mouvement convulsif de ses membres.

XCI.

En ce moment parut au-dessus de leur tête un arc-en-ciel qui, perçant les nuages épais et projetant sa vaste courbe sur la mer sombre, appuya sur l'azur tremblant sa base lumineuse. Tout, dans l'espace qu'il embrassait, brillait d'un plus vif éclat que ce qui était en dehors; bientôt les teintes s'élargirent, et ondoyèrent comme une bannière qui flotte au souffle des vents; puis il changea et prit la forme d'un arc tendu, et finit par disparaître aux yeux affaiblis des naufragés.

XCII.

Il changea, le céleste caméléon, l'enfant aérien de la vapeur et du soleil, né dans la pourpre, bercé dans le vermillon, baptisé dans l'or liquide, emmaillotté dans des langes de couleur brune, brillant comme le croissant sur un pavillon turc, et fondant toutes ses nuances en une seule, à peu près comme un œil poché dans une échauffourée récente (car force nous est parfois de boxer sans masque).

XCIII.

Nos marins naufragés y virent un heureux augure; — il est bon quelquefois de penser ainsi; c'était une vieille coutume des Grecs et des Romains, qui peut avoir son utilité quand il s'agit de relever le moral des imbéciles; or, si quelqu'un avait besoin d'encouragement, certes c'étaient nos gens; aussi ce fut pour eux l'arc-en-ciel de l'espérance, un vrai kaléidoscope céleste.

XCIV.

A peu près dans le même temps, un bel oiseau blanc, palmipède, ayant la grosseur et le plumage d'une colombe, égaré peut-être dans sa route, passa et repassa plusieurs fois sous leurs yeux, essaya même de se poser, bien qu'il vit et entendit les hommes dans la chaloupe; de cette manière il alla et vint, et voltigea autour d'eux jusqu'à la tombée de la nuit; — cet augure sembla meilleur encore.

XCV.

Mais ici, je dois également faire observer que l'oiseau de promesse fit tout aussi bien de ne pas se poser; car le ronlis de la chaloupe en faisait un juchoir moins sûr qu'une église; et quand eût été la colombe identique de l'arche de Noé, de retour de son heureux

⁴ Cette sublime et terrible description d'un naufrage est interrompue d'une façon bizarre et repoussante par des plaisanteries et des traits de mauvais goût, et nous passons immédiatement des lamentations d'un père sur la mort de son fils aux histoires facétieuses de don Juan réclamant la patte du chien de son père, et refusant un morceau de son tuteur, — comme si c'était une belle chose que d'avoir le cœur insensible, et comme si la pitié et la miséricorde n'étaient propres qu'à se voir déchirées par des plaisanteries! JEFFREY.

Je répondrai à votre ami, qui blâme ce mélange de plaisanterie et de sérieux, comme si dans cette occasion le sérieux ne rehaussait pas la plaisanterie. Sa métaphore est que nous ne sommes jamais brûlés et mouillés en même temps. Que soit louée

son expérience! Adressez-lui cette seule question sur le feu et l'eau: n'a-t-il jamais joué au cricket, et marché un mille en plein été? N'a-t-il jamais laissé tomber une goutte de thé sur sa main en offrant une tasse à une jolie femme, le tout au détriment de ses entortes de nankin? Ne s'est-il jamais baigné dans la mer en plein midi? N'a-t-il jamais retiré ses pieds de l'eau trop chaude, envoyant à tous les diables ses yeux et ses valets? N'est-il jamais tombé dans une rivière en pêchant, et n'est-il pas resté dans le bateau quoique mouillé et brûlé comme un vrai chasseur? Mais faites-lui mes compliments; c'est en tout point un savant homme un très-savant homme.

Lord Byron à M. Murray, 42 août 1819.

message, si elle leur fût tombée sous la main, ils l'eussent mangée, elle et sa branche d'olivier.

XCVI.

À l'approche de la nuit, le vent recommença à souffler, mais sans violence; les étoiles brillèrent; la chaloupe fit route, mais ils étaient dans un tel épuisement qu'ils ne savaient ni où ils étaient, ni ce qu'ils faisaient. Les uns se figuraient voir la terre, les autres disaient: « Non! » À chaque instant les brouillards trompaient leur vue; ceux-ci juraient qu'ils entendaient les brisants, ceux-là des coups de canon; il y eut un moment où tout le monde partagea cette dernière illusion.

XCVII.

Quand l'aurore parut, la brise avait cessé; tout à coup celui qui était de quart s'écria en jurant que si ce n'était pas la terre qui s'élevait avec les rayons du soleil, il consentait à ne la revoir de sa vie; sur quoi les autres se frottèrent les yeux; ils virent ou crurent voir une baie, et naviguèrent dans la direction du rivage; car c'était le rivage que peu à peu on aperçut distinct, escarpé, et palpable à la vue.

XCVIII.

Et alors il y en eut qui fondirent en larmes; d'autres, jetant autour d'eux des regards stupides, ne pouvaient séparer leurs espérances de leurs craintes, et semblaient ne plus avoir souci de rien; quelques-uns priaient — (pour la première fois depuis bien des années); et au fond de la chaloupe, il y en avait trois qui dormaient: on leur secoua la main et la tête, afin de les réveiller; mais on les trouva morts.

XCIX.

La veille, ils avaient rencontré, profondément endormie sur les eaux, une tortue de l'espèce bec de faucon; et, avançant doucement la main, ils avaient eu le bonheur de la prendre; ce repas leur donna encore un jour de vie, et fournit à leur moral une nourriture plus fortifiante encore, en leur inspirant un nouveau courage. Ils pensèrent que c'était quelque chose de plus que le hasard qui, au milieu de tels périls, était ainsi venu à leur secours.

C.

La terre semblait être une côte escarpée et rocheuse, et les montagnes grandissaient à mesure qu'ils s'en approchaient, portés par le courant. Il se perdaient en conjectures; car nul ne savait vers quelle partie du globe les flots les avaient portés, tant les vents avaient été variables. Ceux-ci pensaient que c'était le mont Etna; ceux-là, les montagnes de Candie, de Chypre, de Rhodes, ou d'autres îles.

CI.

Cependant le courant, aidé d'une brise fraîche qui s'éleva, continuait à pousser vers le rivage fortuné leur barque, semblable à celle de Caron par les spectres hideux et pâles qu'elle portait. Il ne s'y trouvait plus que quatre individus vivants et trois morts, qu'ils avaient vainement essayé de jeter à la mer, comme ceux qui les avaient précédés, quoique les deux re-

quins continuassent à suivre la chaloupe et à faire jaillir l'onde sur leurs visages.

CII.

La famine, le désespoir, le froid, la soif, la chaleur, avaient tour à tour exercé sur eux leurs ravages; et les avaient maigris au point qu'une mère n'eût pu reconnaître son fils parmi les squelettes de cet équipage décharné. Glacés pendant la nuit, brûlés pendant le jour, ils avaient péri l'un après l'autre, et s'étaient vus peu à peu réduits à ce petit nombre; mais ce qui hâta surtout leur mort, ce fut l'espèce de suicide qu'ils commirent en buvant de l'eau salée pour chasser Pédrillo de leurs intestins.

CIII.

En approchant de la terre, qui offrait alors devant eux son aspect inégal, ils aspirèrent la fraîcheur de la verdure balancée au panache ondoyant des forêts et embaumant au loin les airs: c'était pour leurs yeux fatigués comme un écran interposé entre eux et ces vagues étincelantes et ce ciel chaud et nu; charmant était à leurs regards tout objet qui pouvait distraire leur vue de l'abîme salé, immense, effrayant, éternel.

CIV.

Le rivage semblait désert, sans aucune trace d'hommes, et les vagues l'entouraient d'un formidable rempart; mais leur désir de toucher la terre était un délire: quoiqu'ils eussent devant eux les brisants, ils continuèrent à porter droit au rivage; un récif les en séparait; l'agitation et les bouillonnements de l'onde annonçaient sa présence; mais faute d'un meilleur point de débarquement, ils lancèrent la chaloupe vers la rive, et la submergèrent.

CV.

Mais Juan avait eu l'habitude de baigner ses jeunes membres dans le Guadalquivir, son fleuve natal; il avait appris à nager dans ses ondes charmantes, et ce talent lui avait été plus d'une fois utile; on aurait difficilement trouvé un nageur plus habile; peut-être même eût-il pu traverser l'Hellespont, comme nous avons fait, Léandre, M. Ekenhead et moi (et nous n'avons pas été peu fiers de cet exploit).

CVI.

Aussi, malgré sa faiblesse, la maigreur et la raideur de ses membres, il parvint à se soutenir sur l'eau; il s'efforça de lutter contre la vague rapide, et de gagner avant la nuit la rive escarpée et aride qui s'offrait devant lui. Ce qui lui fit courir le plus grand danger, ce fut un requin qui emporta par la cuisse l'un de ses compagnons; quant aux deux autres, ils ne savaient pas nager, et il fut le seul qui atteignit le rivage.

CVII.

Et encore il n'y fût point parvenu sans le secours de l'aviron qui, fort heureusement pour lui, se trouva sous sa main au moment où ses bras affaiblis ne pouvaient plus fendre les vagues; il le saisit et s'y cramponna pendant que les lames venaient l'assaillir avec violence; enfin, nageant, marchant et grim pant tour

à tour, il s'arracha aux flots, et roula à demi mort sur la grève.

CVIII.

Là, hors d'haleine, il enfouça fortement ses ongles dans le sable, de peur que la mer mugissante, qui ne l'avait laissé échapper qu'à regret, ne revint sur ses pas et ne le ramenât dans son insatiable tombeau; et là, il demeura étendu à l'endroit où la vague l'avait jeté, à l'entrée d'une caverne creusée dans le roc, avec tout juste assez de vie pour sentir la douleur et pour penser que ce reste d'existence avait peut-être été sauvé en vain.

CIX.

Avec de lents et douloureux efforts, il se leva, mais retomba aussitôt sur ses genoux saignants et ses mains convulsives; et alors il chercha des yeux ceux qui avaient été si longtemps ses compagnons sur les flots; mais aucun d'eux n'apparut pour partager ses souffrances, hormis un seul : c'était le cadavre de l'un des trois morts de faim, deux jours auparavant, qui venait de trouver un champ de repos sur une plage déserte et inconnue.

CX.

En regardant ainsi, il sentit un vertige s'emparer de son cerveau, et il retomba à terre; et alors la plage lui sembla tourner autour de lui, et il s'évanouit. Il tomba sur le côté, retenant encore de sa main humide l'aviron qui leur avait servi de mât; et, pareil à un lis flétri, il était là, gisant avec ses formes sveltes et ses traits pâles, aussi beau à voir que le fut jamais créature d'argile.

CXI.

Combien de temps le jeune Juan resta dans cette humide léthargie, il ne le sut pas, car la terre avait disparu pour lui, et le temps n'avait plus ni nuit ni jour pour son sang congelé, pour ses sens engourdis; et comment se dissipa ce profond évanouissement, il l'ignora aussi jusqu'au moment où les pulsations de ses membres endoloris, le battement convulsif de ses veines, lui annoncèrent le retour à la vie; car la mort, quoique vaincue, ne cédait pas sans combat.

CXII.

Ses yeux s'ouvrirent, puis se fermèrent, puis s'ouvrirent encore; car tout était douteux et confus; il croyait être encore dans la chaloupe, et sortir d'un léger sommeil; et alors le désespoir le reprit, et il le regretta de n'avoir pas dormi du sommeil de la mort; puis le sentiment lui revint, ses faibles yeux errèrent lentement autour de lui, et aperçurent la figure charmante d'une femme de dix-sept ans.

CXIII.

Elle était penchée sur lui, et sa petite bouche était rapprochée de la sienne, comme pour interroger son souffle; et peu à peu le doux frottement de cette main chaude et jeune ramenait à la vie ses esprits dociles; elle bassina ses tempes glacées, cherchait à rappeler le sang dans ses veines, lorsqu'enfin, répondant à son doux contact et à ses soins inquiets, un faible soupir de Juan vint payer ses bienveillants efforts.

CXIV.

Alors elle lui fit prendre quelques gouttes de cordial, et enveloppa d'un manteau ses membres à peine vêtus; son beau bras souleva cette tête languissante, et sur sa joue transparente, colorée d'un pur incarnat, elle appuya ce front mourant et pâle; puis elle exprima l'onde amère dont la tempête avait si longtemps imprégné sa chevelure, épiait avec inquiétude chaque mouvement convulsif qui arrachait un soupir à sa poitrine oppressée, — en même temps qu'à la sienne.

CXV.

Aidée de sa suivante, jeune aussi, bien que son aînée, d'une figure moins grave et de traits moins délicats, l'aimable fille le transporta avec précaution dans la grotte; — alors elles allumèrent du feu, et à la lueur de la flamme éclairant ces rochers que n'avait jamais vus le soleil, la jeune fille, ou n'importe qui elle était, se dessina distinctement, et apparut grande et belle.

CXVI.

Son front était orné de pièces d'or, qui brillaient sur sa chevelure brune, dont les flots retombaient en tresses derrière elle, et, quoique sa taille fût des plus hautes que comporte une stature de femme, ils descendaient presque jusqu'à ses pieds; il y avait en elle un air d'autorité qui annonçait une dame de distinction.

CXVII.

Comme je l'ai dit, ses cheveux étaient châtain; mais elle avait les yeux noirs comme la mort, les cils de la même couleur, ces longs cils qui sous leur ombre soyeuse recèlent une attraction si puissante; car de dessous leur frange noire, le regard est dardé avec une force que n'égala jamais la flèche la plus rapide; c'est le serpent déroulant ses anneaux, se déployant dans toute sa longueur, et révélant à la fois son venin et sa force.

CXVIII.

Son front était blanc et petit; les couleurs pures de ses joues ressemblaient à cette teinte de rose que le soleil couchant imprime au crépuscule; sa petite lèvre supérieure, — lèvre ravissante! qui fait que l'on soupire toujours dès qu'on l'a vue; car elle eût pu servir de modèle à un statuaire, race d'imposteurs, après tout; j'ai vu des femmes vivantes et palpables, dont la réalité surpassait de beaucoup leur stupide idéal de pierre.

CXIX.

Je vais vous dire pourquoi je parle ainsi, car il est juste de ne pas railler sans motif plausible : j'ai connu une dame irlandaise dont je n'ai jamais vu reproduire le buste d'une manière satisfaisante, quoiqu'elle eût souvent posé comme modèle; et certes, si jamais elle doit céder au temps inexorable, si la nature lui fait subir ses lois et ses rides, nous verrons détruire un visage dont le type ne saurait être conçu par la pensée humaine, et encore moins exécuté par un ciseau mortel.

CXX.

Telle était la dame de la grotte; son costume différait beaucoup de celui des Espagnoles; il était plus simple, mais les couleurs en étaient moins graves; car, comme vous savez, les Espagnoles, lorsqu'elles sortent, bannissent de leur mise toutes les couleurs éclatantes; et néanmoins, quand flottent autour d'elles la basquine et la mantille, mode qui, je l'espère, ne passera jamais, elles ont un air à la fois mystique et folâtre.

CXXI.

Mais il n'en était pas ainsi de notre demoiselle : sa robe était d'un fin tissu et de couleurs variées; à ses cheveux négligemment bouclés autour de son visage, l'or et les pierreries étaient entremêlés à profusion; sa ceinture étincelait; la plus riche dentelle ornait son voile, et plus d'une pierre précieuse brillait sur sa petite main; mais une chose affreuse, c'est que ses petits pieds de neige avaient des pantoufles, et point de bas.

CXXII.

Le costume de l'autre femme était à peu près semblable, mais d'étoffes plus grossières; elle ne portait pas autant de bijoux; les ornements de ses cheveux étaient d'argent, et devaient constituer sa dot; son voile, pareil pour la forme, était moins beau; son air, quoique assuré, était plus humble; sa chevelure, plus épaisse, était moins longue; ses yeux, tout aussi noirs, mais plus éveillés et moins grands.

CXXIII.

Et toutes deux le servaient, lui donnaient des vêtements et de la nourriture, et lui prodiguaient ces douces attentions qui sont — (je dois l'avouer) — de propreté féminin, et se montrent sous mille formes délicates; elles firent un excellent consommé, comestible que la poésie mentionne rarement, mais qui n'en est pas moins le meilleur aliment qu'on ait préparé depuis le jour où l'Achille d'Homère fit servir à dîner à ses nouveaux hôtes.

CXXIV.

Il faut que je vous dise ce qu'elles étaient, afin que vous n'alliez pas voir dans ce couple féminin des princesses déguisées; d'ailleurs, je hais les mystères et les surprises, si fort du goût de nos poètes modernes; en somme, ces deux jeunes filles paraîtront à vos regards curieux ce qu'effectivement elles étaient, la maîtresse et la suivante; la première était la fille unique d'un vieillard qui vivait sur les flots.

CXXV.

Il avait été pêcheur dans sa jeunesse, et c'était bien encore une espèce de pêcheur; mais il avait rattaché à ses excursions maritimes quelques autres spéculations d'une nature peut-être moins honorable : un peu de contrebande et de piraterie avait fait passer d'un grand nombre de mains dans les siennes un million de piastres mal acquises.

CXXVI.

C'était donc un pêcheur, — mais un pêcheur d'hommes, comme l'apôtre Pierre; — il allait de temps à autre à la pêche des vaisseaux marchands égarés, et en prenait parfois autant qu'il en voulait; il confisquait les cargaisons; le marché aux esclaves lui valait aussi d'honnêtes bénéfices, et il approvisionnait de plus d'un morceau friand cette branche du commerce turc, où, sans aucun doute, il y a beaucoup à gagner.

CXXVII.

Il était Grec, et dans son île (l'une des Cyclades les plus petites et des plus sauvages) il avait, du produit de ses méfaits, construit une très-belle maison où il vivait fort à son aise; Dieu sait tout l'or qu'il avait pris, tout le sang qu'il avait versé; c'était, avec votre permission, un vieillard peu moral; mais ce que je sais, moi, c'est que sa maison était un édifice spacieux, rempli de sculptures, de peintures et de dorures dans le goût barbaresque.

CXXVIII.

Il avait une fille unique, appelée Haïdée, la plus riche héritière des îles orientales, sans compter qu'elle était si belle que sa dot n'était rien au prix de ses sourires; n'ayant pas encore vingt ans, comme un arbre charmant, elle croissait dans sa beauté de femme, et, chemin faisant, elle avait éconduit plus d'un adorateur, pour apprendre plus tard à en accueillir un plus aimable.

CXXIX.

Ce jour-là même, au coucher du soleil, elle se promenait le long de la grève, au pied des rochers, lorsqu'elle trouva don Juan insensible, — pas tout à fait mort, mais peu s'en fallait, — don Juan presque mort de faim et à demi noyé; il était nu, et, comme de raison, cette vue la blessa; cependant elle se crut obligée, par un sentiment d'humanité, d'abriter un étranger qui se mourait, et qui avait une peau si blanche.

CXXX.

Le conduire chez son père, ce n'était pas précisément le moyen de le sauver; c'était plutôt livrer la souris au chat, ou porter dans son cercueil un homme tombé en léthargie; il y avait tant de « vous, » dans le bon vieillard, il ressemblait si peu aux Arabes, ces voleurs loyaux et intrépides, qu'il eût commencé par guérir charitablement l'étranger, pour le vendre dès qu'il aurait été rétabli.

CXXXI.

Elle fut donc de l'avis de sa suivante (une vierge en croit toujours sa suivante), et pensa qu'il valait mieux le cacher, pour le moment, dans la grotte; lorsqu'enfin ses yeux noirs s'ouvrirent, elles sentirent croître leur charité pour leur hôte, et leur compassion s'exalta au point de leur ouvrir la moitié de la barrière du ciel — (si nous en croyons saint Paul, c'est là le droit de péage qu'on est tenu d'acquitter là-haut).

¹ Mot grec qui signifie *prudence*.

CXXXII.

Elles allumèrent du feu comme elles purent avec les matériaux qu'elles recueillirent autour de la baie, — des planches, des rames brisées, tombant presque en poussière au premier contact, tant il y avait longtemps qu'elles étaient là ; un mât avait été réduit aux dimensions d'une béquille ; mais, par la grâce de Dieu, les débris de naufrage étaient si abondants, qu'il y avait de quoi allumer vingt feux au lieu d'un.

CXXXIII.

Juan avait un lit de fourrure et une pelisse, car Haïdée s'était dépouillée de ses zibelines pour lui faire un lit ; et afin qu'il fût plus à l'aise et plus chaudement, au cas où il viendrait à s'éveiller, Haïdée et sa suivante lui laissèrent chacune un jupon, se promettant de venir le revoir à la pointe du jour avec un plat d'œufs, du café, du pain et du poisson.

CXXXIV.

Elles le laissèrent donc à son repos solitaire ; Juan dormit comme un sabot, ou comme les morts qui (Dieu le sait) dorment enfin, peut-être, provisoirement du moins ; nulle vision de ses maux passés ne vint l'agiter par des rêves maudits, ces rêves qui parfois nous offrent l'importune image d'un temps qui n'est plus, si bien que les yeux abusés s'ouvrent chargés de larmes.

CXXXV.

Le jeune Juan dormit d'un sommeil sans rêve ; mais la vierge qui avait disposé sous sa tête un moelleux coussin, avant de sortir de la grotte, se retourna pour le regarder, et s'arrêta croyant qu'il l'appelait. Il dormait ; mais elle crût, ou du moins elle dit (le cœur a des absences comme la langue et la plume) qu'il avait prononcé son nom, — oubliant qu'en ce moment Juan ne le connaissait pas.

CXXXVI.

Et, pensive, elle retourna chez son père, enjoignant un silence absolu à Zoé, qui savait mieux qu'elle ce que cela signifiait, étant plus sage d'un an ou deux que sa maîtresse : un an ou deux, c'est un siècle quand ce temps est mis à profit, et Zoé avait employé cet intervalle, comme font la plupart des femmes, à acquérir cette somme de connaissances utiles qu'on apprend au bon vieux collége de la nature.

CXXXVII.

L'aurore parut, et trouva Juan dormant encore d'un profond sommeil dans sa grotte, et rien ne venait interrompre son repos ; le murmure du ruisseau voisin, et les rayons naissants du soleil exclu de sa retraite, ne le réveillèrent pas, et il put dormir son content ; et de fait il en avait besoin, car nul n'avait plus souffert que lui ; — ses souffrances étaient comparables à celles qui sont rapportées dans la relation de mon grand-père.

CXXXVIII.

Il en était autrement d'Haïdée ; son sommeil fut agité ; elle ne cessa de se retourner sur sa couche, s'éveilla vingt fois en sursaut, rêvant de je ne sais

combien de naufrages dont ses pieds, en marchant, heurtaient les débris, et de cadavres charmants étendus sur la plage ; elle éveilla de si bonne heure sa suivante, que celle-ci en murmura, et fit lever les vieux esclaves de son père, qui jurèrent en diverses langues, — en arménien, en turc, et en grec, — ne sachant que penser d'une telle lubie.

CXXXIX.

Mais elle se leva et les fit tous lever, alléguant je ne sais quoi sur le soleil, dont le lever et le coucher sont si doux à voir : et, en effet, c'est un beau spectacle que celui du brillant Phébus se montrant à l'horizon alors que les montagnes sont encore humides de vapeurs, que tous les oiseaux s'éveillent avec lui, et que la nuit est rejetée comme un vêtement de deuil porté pour un mari, — ou pour quelque autre animal semblable.

CXL.

Je disais donc qu'il n'y a rien de magnifique comme le lever du soleil ; c'est un plaisir que je me suis souvent donné dans les derniers temps ; il m'est même arrivé, dans ce but, de veiller toute la nuit, ce qui, disent les médecins, abrège l'existence ; vous tous donc, qui désirez être en règle sous le double rapport de la santé et de la bourse, commencez la journée à la pointe du jour, et lorsqu'à quatre-vingts ans vous descendrez au cercueil, faites graver sur la plaque que vous étiez dans l'habitude de vous lever à quatre heures.

CXLI.

Haïdée vit donc l'aurore face à face ; la sienne était la plus fraîche, bien que colorée d'une rougeur fébrile par l'agitation du sang qui, dans son cours rapide du cœur à la joue, se résout dans l'incarnat du visage, comme un torrent des Alpes qui, rencontrant la base d'une montagne, s'arrête devant cette barrière et forme un lac dont les eaux s'étendent en cercle ; ou tel que la mer Rouge, — mais la mer n'est pas rouge.

CXLII.

Et la vierge insulaire descendit le rocher, et d'un pas léger s'approcha de la grotte, pendant que le soleil l'accueillait du sourire de ses premiers rayons, et que la jeune aurore, la prenant pour sa sœur, lui donnait un baiser de ses lèvres humides de rosée ; si vous les aviez vues toutes deux, vous seriez tombé dans la même méprise, quoique la jeune mortelle, qui ne le cédait à l'autre ni en fraîcheur ni en beauté, eût encore sur elle l'avantage de ne pas être d'air.

CXLIII.

Et lorsque Haïdée entra timidement, mais d'un pas rapide, dans la caverne, elle vit que Juan avait dormi comme un enfant au berceau ; alors elle s'arrêta, et demeura comme immobile d'effroi (car il y a quelque chose qui effraie dans le sommeil) ; ensuite, s'avancant sur la pointe des pieds, elle le couvrit plus chaudement, pour défendre son sang du contact de l'air trop vif ; puis, silencieuse comme la mort, elle se pencha sur lui, et on eût dit que ses lèvres muettes buvaient sa respiration à peine perceptible.

CXLIV.

Comme un ange penché sur le lit de mort du juste, elle était inclinée sur lui ; et, dans cette atmosphère de paix et de silence, le jeune naufragé reposait tranquille et calme ; pendant ce temps, Zoé faisait frire des œufs ; car, sans nul doute, le jeune couple, après tout, songerait à déjeuner, — et pour prévenir ce désir, elle tira ses provisions du panier.

CXLV.

Elle savait que les meilleurs sentiments ont besoin de nourriture, et qu'un jeune naufragé doit avoir appétit ; et puis, étant moins amoureuse, elle bâillait un peu, et sentait ses veines refroidies par le voisinage de la mer : or donc, elle se mit à faire cuire le déjeuner ; je ne pense pas qu'elle leur donnât du thé, mais il y avait des œufs, des fruits, du café, du pain, du poisson, du miel, avec du vin de Scio, — et pour l'amour, et non pour l'argent.

CXLVI.

Quand les œufs furent prêts ainsi que le café, Zoé voulut éveiller Juan ; mais la petite main d'Haidée l'arrêta aussitôt ; et, sans parler, son doigt posé sur sa lèvre fit un signe que Zoé comprit ; ainsi le premier déjeuner étant perdu, il lui fallut en préparer un second, parce que sa maîtresse n'avait pas voulu lui permettre d'interrompre un sommeil qui semblait ne vouloir jamais finir ;

CXLVII.

Car il continuait à dormir, et sur ses joues maigries une rougeur fébrile se jouait comme les derniers feux du jour sur les cimes neigeuses des monts lointains : l'empreinte de la souffrance se voyait encore sur son front, dont les veines d'azur semblaient voilées, réduites et faiblement accusées ; les boucles de sa noire chevelure étaient encore chargées de l'écume des flots amers, dont l'humidité se mêlait aux vapeurs émanées des voûtes de la grotte.

CXLVIII.

Et elle restait penchée sur lui, et il reposait au-dessous d'elle, tranquille comme l'enfant qui dort sur le sein de sa mère ; affaissé comme les feuilles du saule quand les vents retiennent leur haleine ; assoupi comme les profondeurs de l'océan quand il est calme ; beau comme la rose qui complète la guirlande ; doux comme le jeune cygne dans son nid ; en un mot, c'était un fort joli garçon, quoique ses souffrances l'eussent un peu jauni.

CXLIX.

Il s'éveilla et regarda, et se serait rendormi, mais le charmant visage que ses yeux rencontrèrent les empêcha de se fermer, quoique la fatigue et la douleur lui eussent rendu agréable une prolongation de sommeil ; car Juan n'avait jamais été indifférent à un visage de femme ; même dans ses prières, il détournait les yeux des saints renfrognés, des martyrs barbus, pour les reporter vers la douce image de la vierge Marie.

CL.

Il se releva donc, et regarda la dame, qui fit un effort

pour parler, pendant que sur ses joues la pâleur le disputait à l'incarnat de la rose ; ses yeux étaient éloquentes, mais sa parole embarrassée, et toutefois elle lui dit en bon grec moderne, avec l'accent grave et doux de l'ionie, qu'il était faible et ne devait pas parler, mais manger.

CLI.

Or, Juan ne pouvait comprendre un seul mot, attendu qu'il n'était pas Grec ; mais il avait de l'oreille, et la voix de la jeune fille était le gazouillement d'un oiseau, si douce, si suave, d'un timbre si pur, que jamais on n'entendit une musique plus belle et plus simple ; c'était cette sorte de vibration qui trouve un écho dans nos larmes sans que nous puissions dire pour quoi, — cet accent irrésistible d'où la mélodie descend comme d'un trône.

CLII.

Et Juan regardait comme un homme éveillé par les sons d'un orgue lointain, doutant s'il ne rêve pas encore, jusqu'au moment où le charme est rompu par la voix du watchman, ou par quelque autre réalité de ce genre, ou par un maudit valet trop matinal qui vient frapper à la porte ; ce dernier bruit, en particulier, est fort déplaisant pour moi, qui aime à dormir le matin ; — car c'est la nuit que les étoiles et les femmes se montrent sous leur jour le plus avantageux.

CLIII.

Ce qui contribua aussi un peu à tirer Juan de ce sommeil, ou de ce rêve, comme on voudra l'appeler, ce fut l'appétit prodigieux qu'il ressentit : sans doute le fumet de la cuisine de Zoé parvint à son odorat ; la vue de la flamme qu'elle entretenait à genoux pour surveiller ses plats acheva de le réveiller, et il éprouva un grand besoin de manger, surtout un beef-steak.

CLIV.

Mais le bœuf est rare dans ces îles ; on y trouve, sans contredit, de la viande de chèvre, du chevreau et du mouton ; et quand un jour de fête vient à sourire à leurs habitants, ils mettent une grosse pièce à leurs broches barbares ; mais cela n'arrive que rarement, et à de longs intervalles ; car, parmi ces îles, il en est qui ne sont que des rochers, où l'on trouve à peine une cabane ; d'autres sont riantes et fertiles ; de ce nombre était celle-ci, qui, bien que peu étendue, était l'une des plus riches.

CLV.

Je dis donc que le bœuf y est rare, et je ne puis m'empêcher de penser que l'antique fable du Minotaure (et c'est avec raison que notre morale moderne s'en scandalise, et condamne le mauvais goût de la royale dame qui se déguisa en vache)... — je pense, dis-je, qu'écartant l'allégorie, on peut trouver un sens à cette fable : c'est que Pasiphaë encouragea la reproduction du gros bétail, dans le but d'augmenter le courage des Crétois à la guerre ;

CLVI.

Carnous savons tous que les Anglais se nourrissent principalement de bœuf ; — je ne parlerai pas de la

bière, parce que ce n'est qu'un liquide qui ne rentre point dans mon sujet, et conséquemment n'a que faire ici; nous savons tous aussi qu'ils sont fort épris de la guerre, plaisir un peu cher, — comme tous les autres plaisirs; il en était de même des Crétois, — d'où je conclus que c'est à Pasiphaë que bœuf et batailles étaient dus.

CLVII.

Mais reprenons notre récit. Le débile Juan, relevant la tête et s'appuyant sur le coude, vit ce qu'il n'avait pas vu depuis un certain temps : car tout ce qu'il avait mangé dans les derniers jours était cru; il vit donc trois ou quatre objets dont il remercia le Seigneur; et le vantour de la faim le déchirant encore, il tomba sur ce qu'on lui offrit comme aurait fait un prêtre, un requin, un alderman ou un brochet.

CLVIII.

Il mangea, et son appétit fut servi à souhait; et celle qui le veillait comme une mère lui aurait laissé franchir toutes les bornes, car elle souriait de voir un tel appétit dans un homme qu'elle avait cru mort; mais Zoé, plus âgée qu'Haidée, savait par tradition (car elle n'avait jamais lu) que les gens affamés doivent être alimentés lentement et nourris à la cuillère, si l'on ne veut pas qu'ils crèvent infailliblement.

CLIX.

Elle prit donc la liberté de représenter plutôt par des signes que par des paroles, attendu l'urgence du cas, que le jeune monsieur dont le destin avait intéressé sa maîtresse au point de lui faire quitter le lit pour venir à cette heure sur le rivage devait laisser là son assiette, à moins qu'il ne voulût mourir sur place; en même temps elle lui ôta ce qu'il avait devant lui, et refusa net de lui donner un seul morceau de plus, disant que ce qu'il avait mangé suffirait pour rendre un cheval malade.

CLX.

Ensuite, — comme il était nu, à l'exception d'un caleçon à peine décent, — elles se mirent à l'ouvrage, — jetèrent au feu ses guenilles récentes, et le vêtirent, pour le moment, à la turque, ou à la grecque, — en omettant néanmoins ce qui, par le fait, n'importait guère, le turban, les pantoufles, les pistolets et le poignard; — elles l'habillèrent à neuf, sauf quelques reprises, avec une chemise blanche et de spacieux hauts-de-chausses.

CLXI.

Et alors la jeune Haidée essaya d'entamer la conversation; mais Juan ne pouvait comprendre un mot, bien qu'il écoutât avec tant d'attention que, dans son empressement, elle ne songeait pas à s'arrêter; et comme il ne l'interrompait point, elle continua à parler à son protégé, à son ami, jusqu'à ce qu'ayant à la

fin fait une pause pour reprendre haleine, elle s'aperçut qu'il n'entendait pas le romain.

CLXII.

Et alors elle eut recours aux hochements de tête, et aux signes, et aux sourires, et aux éclairs du regard expressif; elle lisait dans le seul livre à son usage, dans les lignes de son beau visage; c'est là que par sympathie elle trouvait l'éloquente réponse que dardait un long et pénétrant regard où l'âme se dévoile tout entière; et c'est ainsi que dans un seul coup d'œil elle voyait un million de mots et de choses qu'elle interprétait.

CLXIII.

Bientôt, à l'aide des doigts et des yeux, et en répétant les mots après elle, il prit une première leçon dans sa langue; sans nul doute qu'il faisait plus attention à ses regards qu'à ses paroles; de même que celui qui étudie avec ardeur le firmament tourne plus souvent les yeux vers les étoiles que vers son livre, de même Juan apprit son *alpha bêta* dans les regards d'Haidée mieux qu'il ne l'eût fait dans des caractères imprimés.

CLXIV.

C'est plaisir que d'apprendre une langue étrangère des lèvres et des yeux d'une femme. — bien entendu quand maître et disciple sont tous deux jeunes, comme cela m'est arrivé, à moi!; elles sourient si tendrement quand on dit bien! quand on se trompe, elles sourient plus encore; et puis il s'entremêle des serremments de main, voire même un chaste baiser; — le peu que je sais, c'est comme cela que je l'ai appris :

CLXV.

C'est-à-dire quelques mots d'espagnol, de turc et de grec; d'italien, pas du tout, n'ayant eu personne pour me l'enseigner; quant à l'anglais, je ne puis me flatter d'en savoir beaucoup, ayant principalement appris cette langue dans les prédicateurs, Barrow, South, Tillotson, que j'étudie chaque jour, ainsi que Blair, et qui sont les plus hauts modèles d'éloquence dans la piété et dans la prose. Je hais vos poètes, et n'en lis aucun.

CLXVI.

Quant aux dames, je n'ai rien à en dire, échappé que je suis du beau monde anglais², où j'ai eu mon temps tout comme un autre, et puis aussi avoir eu tout comme un autre ma passion. — Mais, comme bien d'autres choses, j'ai oublié tout cela, ainsi que tous ces sots fashionables à qui je *pourrais* faire sentir ma ferule : ennemis, amis, hommes, femmes, ne sont plus maintenant pour moi que des rêves de ce qui fut, de ce qui ne saurait plus être.

CLXVII.

Revenons à don Juan. Il commença à entendre de

¹ A Séville, en 1809, lord Byron logeait dans la maison de deux femmes non mariées; dans son journal, il se montre comme ayant fait une cour empressée à la plus jeune des deux, à l'aide d'un dictionnaire. « Pendant quelque temps, dit-il, je réussissais à merveille, comme philologue et comme amant, jusqu'à ce qu'un jour la dame eut la fantaisie de me demander la bague que

je portais, mettant son cœur au prix de ce don; cela ne put s'arranger; je lui offris tout ce qu'elle voudrait, excepté la bague, ayant fait vœu de ne jamais la quitter. »

² En 1815 j'avais formé dans le monde fashionable de Londres une fraction, le segment d'un cercle, l'unité d'un million, quelque chose de rien; j'ai été le lion de 1812. *J. de Byr.*, 1821.

nouveaux mots et à les répéter ; mais il est des sentiments, universels comme le soleil, qui ne pouvaient pas plus être recelés dans son cœur que dans celui d'une nonne ; il était amoureux, — vous l'auriez été comme lui, — d'une jeune bienfaitrice ; elle le devint aussi, comme cela se voit fort souvent.

CLXVIII.

Et chaque jour, avec l'aube, — heure un peu matinale pour Juan, qui aimait assez à dormir, elle se rendait à la grotte, mais uniquement pour voir son oiseau reposer dans son nid ; et elle se mettait à effleurer doucement les boucles de ses cheveux, sans interrompre le sommeil de son hôte, exhalant sa fraîche haleine sur sa joue et sa bouche, comme le vent tiède du midi sur un parterre de roses.

CLXIX.

Et à chaque nouvelle aurore les couleurs de Juan devenaient plus fraîches, et chaque jour ajoutait à sa convalescence ; c'était pour le mieux, car la santé plaît dans le corps humain, outre que c'est l'essence du véritable amour ; la santé et l'oisiveté font sur la flamme des passions l'effet de l'huile et de la poudre ; on est aussi redevable de bonnes recettes à Cérès et à Bacchus, sans lesquels Vénus ne nous attaquerait pas longtemps.

CLXX.

Pendant que Vénus remplit le cœur (sans le cœur, à vrai dire, l'amour, quoique toujours bon, n'est pas tout à fait aussi bon), Cérès présente une assiette de vermicelle, — car l'amour doit être soutenu, aussi bien que la chair et le sang, — pendant que Bacchus verse du vin, ou nous offre une gelée ; les œufs et les huîtres sont aussi des aliments qui conviennent à l'amour ; qui se charge là-haut de nous les envoyer ? je l'ignore ; — ce peut être Neptune, Pan ou Jupiter.

CLXXI.

Quand Juan s'éveillait, il trouvait toujours de bonnes choses devant lui, un bain, un déjeuner, et les plus beaux yeux qui aient jamais fait battre un cœur de jeune homme, sans compter les yeux de la suivante, fort jolis aussi dans leur genre ; mais j'ai déjà parlé de tout cela, — et les répétitions sont fades et déplacées. — Eh bien ! donc, Juan, après s'être baigné dans la mer, revenait toujours au café et à la jeune Haïdée.

CLXXII.

Tous deux étaient si jeunes, Haïdée si innocente, que le bain n'avait rien qui les fit rougir ; elle voyait dans Juan l'être dont depuis deux ans elle avait rêvé chaque nuit, un je ne sais quoi fait pour être aimé, un mortel destiné à faire son bonheur, et qu'elle-même devait rendre heureux ; tous ceux qui aspirent à la félicité doivent la partager, — le bonheur est né ju-méan.

CLXXIII.

C'était un plaisir si grand de le voir, une telle expansion de l'existence de jouir avec lui de la nature, de tressaillir sous son contact, de le regarder dormir, de le voir éveillé ; vivre toujours avec lui, c'eût été

trop de bonheur ; mais elle frémissait à l'idée de s'en voir séparée ; il était son bien, son trésor de l'océan, un précieux débris que lui avaient jeté les vagues, — son premier, son dernier amour.

CLXXIV.

Une lune ainsi s'écoula, et la belle Haïdée visita chaque jour son jeune ami, et prit tant de précautions qu'il continua à rester ignoré dans sa retraite de rocher ; enfin son père se remit en mer pour aller à la recherche de certains navires marchands ; il partit, non comme au temps jadis, pour enlever une Io, mais pour capturer trois vaisseaux ragusains en destination pour Scio.

CLXXV.

Ce fut pour elle le signal de la liberté, car elle n'avait plus sa mère ; en sorte que son père étant absent, elle se trouva libre comme une femme mariée, ou comme toute autre femme qui peut aller partout où il lui plaît ; exempté même de l'importune présence d'un frère, elle était la plus libre des femmes qui se soient jamais regardées dans un miroir : notez que dans cette comparaison j'ai en vue les pays chrétiens, où il est rare qu'on tienne les femmes en garnison.

CLXXVI.

Alors elle prolongea ses visites et ses causeries (car il fallait bien causer). Juan avait fait assez de progrès dans le grec moderne pour proposer une promenade ; — car il avait peu sorti depuis le jour où, tel qu'une jeune fleur arrachée de sa tige, humide et languissant, il gisait sur la plage ; ils allèrent donc se promener dans l'après-midi, et virent se coucher le soleil en face de la lune.

CLXXVII.

C'était une côte sauvage et battue des brisants ; en haut, des rocs escarpés ; en bas, une plage sablonneuse et vaste, dont l'abord était défendu par des bas-fonds et des écueils ; çà et là s'ouvrait une anse qui offrait un aspect plus consolant à la barque battue des flots ; rarement cessait le mugissement des vagues menaçantes, excepté dans ces longs jours d'été où la surface de l'océan est unie comme celle d'un lac.

CLXXVIII.

L'ondulation légère qui venait mouiller la plage n'était guère plus considérable que la mousse du champagne dans un verre rempli jusqu'aux bords, le champagne, cette rosée de l'âme, cette pluie du cœur ! Il n'est rien tel que le vin vieux. Qu'on prêche tant qu'on voudra, — d'autant plus qu'on prêchera inutilement ; — à nous, aujourd'hui, le vin et les femmes, et le rire et la joie ; et à demain les sermons et l'eau de Seltz !

CLXXIX.

L'homme, animal raisonnable, doit s'enivrer ; le meilleur de la vie n'est qu'une ivresse ; c'est vers la gloire, la grappe, l'amour et l'or que tendent les espérances de tous les hommes et de toutes les nations ; sans cette sève, combien serait nu et stérile cet arbre étrange de la vie, si fertile parfois ! Mais, je le répète,

— enivrez-vous complètement, et quand vous vous réveillerez avec des maux de tête, voilà ce qu'il vous faudra faire :

CLXXX.

Sonnez votre valet, — dites-lui de vous apporter sur-le-champ du vin du Rhin et de l'eau de Seltz ; alors vous connaîtrez un plaisir digne de Xercès, le grand roi ; car ni le délicieux sorbet à la neige, ni le premier jet d'une source dans le désert, ni le bourgogne avec son coloris vermeil, après un long intervalle de voyage, d'ennui, d'amour ou de carnage, ne sauraient égaler cette rasade de vin du Rhin et d'eau de Seltz.

CLXXXI.

La côte, — il me semble que c'était la côte que je décrivais tout à l'heure ; — oui, c'était la côte ; — eh bien ! elle était en ce moment aussi calme que le ciel ; les sables étaient immobiles, les vagues bleues se taisaient, et tout était silence, hormis le cri de l'oiseau de mer, le bond du dauphin et le léger bruit de quelque petit flot contrarié par un roc ou un récif, et s'impatiant contre l'obstacle qu'il mouillait à peine.

CLXXXII.

Ils se promenaient donc en l'absence du père, qui, comme je l'ai dit, était parti pour une expédition ; et Haidée n'avait ni mère, ni frère, ni surveillant, à l'exception de Zoé, qui, bien qu'elle ne manquât jamais de se présenter au lever du soleil pour prendre les ordres de sa maîtresse, pensait n'avoir pas d'autre mission que son service journalier, et, en conséquence, se bornait à apporter de l'eau chaude, à tresser les longs cheveux d'Haidée, et à lui demander, de temps à autre, ses robes de rebut.

CLXXXIII.

C'était l'heure où le soir répand sa fraîcheur ; le disque rouge du soleil s'affaissait derrière la colline azurée, qui alors semblait la limite du monde, entourant la nature entière et d'ombre et de silence ; d'un côté s'étendait en demi-cercle l'horizon des montagnes ; de l'autre la mer calme, froide et profonde, et au-dessus de leur tête le firmament couleur de rose, au milieu duquel brillait une étoile solitaire, qu'on eût prise pour un œil.

CLXXXIV.

Ils se promenaient donc en se tenant par la main, marchant sur les cailloux brillants et sur les coquillages, foulant le sable dur et poli ; ils pénétrèrent dans les antiques et sauvages profondeurs creusées par les orages, façonnées en salles, en cellules, en voûtes cristallisées, comme si c'eût été l'ouvrage de l'art ; là ils s'assirent, et, les bras enlacés, ils s'abandonnèrent au charme profond du crépuscule aux teintes pourprées.

CLXXXV.

Ils regardèrent le ciel, dont la flottante splendeur se déployait en nappe vaste et brillante, semblable à un océan couleur de rose ; ils regardèrent la mer qui étincelait à leurs pieds, et d'où commençait à s'élever le large disque de la lune ; ils écoutèrent le clapotement

des vagues, les soupirs de la brise, ils virent leurs yeux noirs se darder mutuellement des flammes brûlantes ; à cette vue, leurs lèvres s'approchèrent, et s'unirent par un baiser.

CLXXXVI.

Un long, long baiser, un baiser de jeunesse, et d'amour, et de beauté, se concentrant comme des rayons en un foyer unique allumé au feu du ciel ; un de ces baisers qui sont l'apanage de nos premiers beaux jours, alors que le cœur, et l'âme, et les sens se meuvent de concert, que le sang est une lave, le poulx un incendie ; et que chaque baiser porte un ébranlement au cœur : — car, si je ne me trompe, la force d'un baiser se mesure à sa longueur.

CLXXXVII.

Par longueur j'entends la durée ; leur baiser dura... Dieu sait combien ! — sans doute, c'est un calcul qu'ils ne firent pas ; s'ils l'avaient fait, ils n'eussent pu prolonger pendant une seconde la somme de leurs sensations : ils ne se parlèrent pas, mais ils se sentirent invinciblement attirés l'un vers l'autre, comme si leurs âmes et leurs lèvres se fussent appelées ; et une fois réunies, elles adhèrent comme des abeilles qui essaient, — leurs cœurs étaient les fleurs d'où provenait leur miel.

CLXXXVIII.

Ils étaient seuls, mais non pas seuls comme ceux qui, s'enfermant dans une chambre, se croient dans la solitude ; la mer silencieuse, la baie réfléchissant la clarté des étoiles, l'éclat du crépuscule qui allait s'affaiblissant, les sables muets, et les cavernes profondes qui les entouraient, tout cela les faisait se rapprocher davantage l'un de l'autre, comme s'il n'y eût en sous le ciel de vie que la leur et que leur vie ne pût jamais mourir.

CLXXXIX.

Ils ne craignaient d'être ni vus ni entendus sur cette plage solitaire ; la nuit ne leur causait point d'effroi ; ils étaient tout en tout l'un à l'autre ; bien que leurs discours ne se composassent que de paroles entrecoupées, ils trouvaient *la* un langage ; les paroles de feu que dicte la passion étaient remplacées pour eux par un soupir, fidèle interprète de cet oracle de la nature, — un premier amour, — unique héritage qu'Ève, après sa chute, a légué à ses filles.

CXC.

Haidée ne parla point de scrupules, ne fit ni n'exigea de serments ; elle n'avait jamais entendu parler d'engagements et de promesses de mariage, ou des périls auxquels s'expose une jeune fille qui aime ; elle avait tout ce que comporte la plus complète ignorance, et, comme un jeune oiseau, volait vers son jeune ami ; l'idée de mensonge ne lui étant jamais venue, elle ne prononça même pas le mot de constance.

CXCI.

Elle aimait et était aimée, — elle adorait et était adorée ; suivant la loi de la nature, leurs âmes passionnées, absorbées l'une dans l'autre, eussent expiré dans cette ivresse, si des âmes pouvaient mourir ;

mais par degrés leurs sens se ranimèrent pour s'ancrer de nouveau, et renaître encore ; et Haïdée sentant battre son cœur contre celui de son bien-aimé, il lui sembla que désormais il ne pourrait plus battre isolément.

CXCII.

Hélas ! ils étaient si jeunes, si beaux, si seuls, si aimants, si faibles ! puis c'était l'heure où le cœur est toujours plein, où, n'étant plus maître de lui-même, il nous pousse à des actes que l'éternité ne peut effacer, l'éternité qui punit de rapides moments d'erreur par une pluie éternelle de feu, châtiment réservé à quiconque ici-bas cause à son prochain de la douleur ou du plaisir.

CXCIII.

Hélas ! pour Juan et Haïdée, ils s'aimaient tant ! ils étaient si aimables ! — depuis nos premiers parents, jamais couple aussi beau n'avait couru le risque de la damnation éternelle. Haïdée, dévote autant que belle, avait, sans nul doute, entendu parler des eaux du Styx, de l'enfer et du purgatoire ; — mais c'est justement au moment où il lui eût été le plus utile de s'en souvenir qu'elle l'oublia.

CXCIV.

Ils se regardent, et leurs yeux brillent à la clarté de la lune ; le bras d'albâtre d'Haïdée presse la tête de Juan, et le sien est enlacé à sa taille, perdu dans les flots de sa longue chevelure ; assise sur ses genoux, elle boit ses soupirs, et lui les siens, jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'un murmure confus et entrecoupé ; dans cette situation, on les prendrait pour un groupe antique demi-nu, tout amour, tout nature, et vraiment grec.

CXCV.

Et quand furent passés ces moments d'ivresse profonde et brûlante, et que Juan s'abandonna au sommeil dans ses bras, elle ne dormit pas, mais sa tendre et énergique étreinte continua à soutenir sa tête appuyée sur les trésors de son sein ; par intervalles, elle tourne ses regards vers le ciel ; puis les reporte sur le pâle visage qu'elle réchauffe sur son cœur ; et ce cœur, où débordait la joie, palpité en songeant à tout ce qu'elle a accordé et à tout ce qu'elle accorde encore.

CXCVI.

Le nouveau-né qui regarde une lumière, l'enfant qui boit à la mamelle, le dévot au moment de l'élévation de l'hostie, l'Arabe donnant l'hospitalité à un étranger, le matelot qui voit le vaisseau ennemi baisser pavillon, l'avare qui remplit son coffre-fort, éprouvent un ravissement ; mais leur joie n'égale point le bonheur de ceux qui voient dormir ce qu'ils aiment ;

CXCVII.

Car il repose avec tant de calme, cet objet bien aimé ! Tout ce qu'il a de vie s'identifie avec la nôtre ; il est là gracieux, immobile, désarmé, insensible, ne se doutant pas de la félicité qu'il nous donne ; tout ce qu'il a senti ou fait sentir, souffert ou fait souffrir,

est caché dans des profondeurs impénétrables au regard qui le contemple ; là repose l'objet aimé avec toutes ses fautes et tous ses charmes, comme la mort désarmée de ses terreurs.

CXCVIII.

Haïdée contemplait le sommeil de son amant, — et, seule avec l'amour, la nuit et l'océan, cette triple influence remplissait son cœur. Parmi les sables arides et les rocs sauvages, elle et son jeune naufragé avaient fait leur berceau là où rien ne pouvait venir troubler leur tendresse ; et ces étoiles innombrables qui remplissaient le bien fermement n'éclairaient point de félicité comparable à celle qui éclatait sur son visage.

CXCIX.

Hélas ! l'amour des femmes, on le sait, c'est une chose à la fois charmante et redoutable ; toute leur destinée est placée sur cette carte unique ; si elles perdent, la vie n'a plus à leur offrir que le spectacle dérisoire du passé, et leur vengeance est comme le bond du tigre, mortelle, prompt, écrasante ; elles ressentent, de leur côté, des tortures non moins réelles ; ce qu'elles intelligent, elles l'éprouvent.

CC.

Elles ont raison, car l'homme, souvent injuste envers l'homme, l'est toujours envers la femme ; le même sort leur est réservé à toutes ; elles ne peuvent compter que sur la trahison ; obligées de tenir leurs émotions secrètes, elles aiment en silence et sans espoir, jusqu'à ce que, convoitées par l'opulence, on achète leur main ; — et alors qu'ont-elles à attendre ? un époux ingrat, puis un amant déloyal, puis la toilette, les enfants, la dévotion, et c'est tout.

CCI.

Les unes prennent un amant, d'autres boivent, d'autres se font dévotes ; celles-ci s'occupent de leur ménage, celles-là se livrent à la dissipation. Il en est qui s'enfuient du domicile conjugal ; ces dernières ne font que changer de soucis, et perdent les avantages d'une position vertueuse ; le changement améliore rarement leurs affaires : dans l'ennuyeux palais comme dans la chaumière infecte, leur situation est fautive ; quelques-unes s'émancipent, puis écrivent un roman ¹.

CCII.

Haïdée était la fiancée de la nature, et elle ignorait tout cela ; Haïdée était l'enfant de la passion, née sous un climat où le soleil dardait une triple lumière, et rend brûlant jusqu'au baiser de ses filles aux yeux de gazelle ; elle n'était faite que pour aimer, que pour sentir qu'elle était à celui dont elle avait fait choix ; tout ce qu'on pouvait dire ou faire ailleurs n'était rien pour elle. — Ici battait son cœur ; hors de là elle n'avait rien à craindre, à espérer, à souhaiter ni à aimer.

CCIII.

Ah ! combien ces battements de cœur nous coûtent cher ! et cependant ils sont si doux dans leurs

¹ Lord Byron croyait que lady Caroline Lamb l'avait mis en scène dans son roman de *Glennarvon*.

causes comme dans leurs effets ! La sagesse, toujours aux aguets pour dégager la joie de son alchimie et pour redire de belles vérités ; la sagesse, dis-je, et la conscience elle-même, ont une rude tâche pour nous faire comprendre toutes ces vieilles et bonnes maximes ; si bonnes, en effet, que je m'étonne que Castlereagh ne les ait pas frappées d'un impôt.

CCIV.

C'en est fait ! — ils ont engagé leur cœur sur ce rivage solitaire ; les étoiles, flambeaux de leur hymen, ont versé leur belle lumière sur tant de beauté ; ils ont eu l'océan pour témoin, la caverne pour couche nuptiale ; leur union, sanctifiée par leurs sentiments, n'a eu pour prêtre que la solitude, et voilà qu'ils sont époux, et ils sont heureux ; car, à leurs jeunes yeux, chacun d'eux est un ange, et la terre un paradis ¹.

CCV.

O amour ! qui eus le grand César pour courtisan, Titus pour maître, Antoine pour esclave, Horace et Catulle pour écoliers, Ovide pour précepteur, et la sage Sapho pour femme savante (puissent plonger dans sa tombe celles que tenterait sa neutralité en amour ! le promontoire de Leucade domine encore les flots) ! ô amour ! tu es le dieu du mal, car, après tout, nous ne pouvons t'appeler diable.

CCVI.

Tu rends précaire la chasteté de l'état conjugal ; tu décores en riant le front des plus grands hommes : César, Pompée, Mahomet, Bélisaire, ont donné bien de l'occupation à la plume de l'histoire ; leur vie et leur fortune ont subi bien des vicissitudes ; les siècles s'écouleront sans nous ramener leurs pareils ; et pourtant il y a trois choses dans lesquelles ces quatre grands hommes se sont ressemblés : ils ont tous été héros, conquérants et cocus.

CCVII.

Tu fais des philosophes, par exemple, Épicure et Aristippe, gens matériels qui veulent nous entraîner à une conduite immorale par des théories on ne peut plus praticables ; s'ils pouvaient seulement nous assurer contre le diable, comme elle serait agréable cette maxime qui n'est pas tout à fait nouvelle : « Mangez, buvez, aimez ; que vous importe le reste ? » Ainsi disait le royal sage, Sardanapale.

CCVIII.

Mais Juan ! avait-il donc tout à fait oublié Julia ? et devait-il donc l'oublier si tôt ? J'avoue que pour moi la question est assez embarrassante ; mais sans doute que c'est la lune qui produit en nous ces changements-là ; et toutes les fois qu'une palpitation nouvelle fait battre notre cœur, c'est assurément son ouvrage ;

sans quoi, comment diable se fait-il qu'un nouveau visage ait tant de charmes pour nous autres pauvres créatures humaines ?

CCIX.

Je hais l'inconstance : — je méprise, je déteste, j'abhorre, je condamne, j'abjure le mortel tellement pétri de vif-argent que son cœur ne peut conserver aucun sentiment permanent. L'amour, l'amour constant a constamment été mon hôte ; et pourtant la nuit dernière, dans un bal masqué, je vis la plus jolie créature, fraîchement arrivée de Milan : oh bien ! sa vue me fit éprouver des sensations de scélérat.

CCX.

Mais bientôt la philosophie vint à mon secours, et me dit tout bas : « Songe aux liens sacrés qui t'enchaînent ! » — « C'est ce que je ferai, ma chère philosophie, » répondis-je. Mais quelles dents ! et puis, ô ciel ! quels yeux ! Je vais seulement m'informer si elle est femme ou demoiselle, ou ni l'une ni l'autre.... pure curiosité. — « Arrête ! » me cria la philosophie d'un air tout à fait grec (bien qu'elle fût alors masquée en Vénitienne) ;

CCXI.

« Arrête ! » Je m'arrêtai donc. — Mais revenons à ce que je disais : ce que les hommes nomment inconstance n'est que la juste admiration que nous éprouvons pour quelque objet privilégié à qui la nature a prodigué jeunesse et beauté ; et de même que nous ne pouvons nous empêcher d'adorer une ravissante statue dans sa niche, cette admiration pour la réalité n'est autre chose qu'un sentiment plus vif du beau idéal.

CCXII.

C'est la perception du beau, une magnifique extension de nos facultés, un sentiment platonique, universel, merveilleux, prenant sa source dans les astres, filtré à travers le firmament, et sans lequel la vie serait fort insipide ; en un mot, c'est l'usage de nos yeux, avec l'addition d'un ou deux sens, uniquement pour nous avertir que la chair est formée d'argile inflammable.

CCXIII.

Néanmoins, après tout, c'est un sentiment pénible et involontaire ; car, sans nul doute, si nous apercevions toujours dans la même femme des attraits aussi irrésistibles que le jour où elle nous apparut pour la première fois comme une autre Ève, cela nous épargnerait bien des tourments de cœur et bien des schellings (car il nous faut, de manière ou d'autre, les posséder ou gémir) ; et puis, si la même femme plaisait toujours, comme ce serait agréable pour le cœur et pour le foie !

¹ Don Juan est jeté sur le rivage des Cyclades, où il est recueilli par une belle et innocente jeune vierge, fille d'un vieux pirate grec, avec laquelle, on peut le supposer, don Juan jouera la même comédie qu'avec Julia. Les commencements de cet amour sont néanmoins retracés avec beaucoup de délicatesse. — La solitude de cette île déserte, la vie retirée de cette jeune fille,

qui ignore même sa propre innocence, — les malheurs du jeune homme, tout conspire pour rendre cette liaison vraiment romanesque. Combien il est été facile à lord Byron de se préserver de toute souillure ! Quelle cruelle barbarie de créer des êtres aussi parfaits pour les flétrir et les déshonorer ! C'est vraiment le suicide du génie. BLACKWOOD.

CCXIV.

Le cœur ressemble au firmament; comme lui il fait partie du ciel, et comme lui aussi il change nuit et jour; les nuages et le tonnerre, les ténèbres et la destruction, le traversent; mais après avoir été sillonné par la foudre, transpercé, déchiré, ses orages se résolvent en pluie; le sang du cœur, changé en larmes, s'épanche par les yeux; c'est ce qui constitue le climat anglais de notre vie.

CCXV.

Le foie est le lazaret de la bile; mais il remplit rarement ses fonctions, car la première passion y séjourne si longtemps, que toutes les autres s'y rattachent enlacées l'une à l'autre, comme des nœuds de vipères sur un fumier; c'est la fureur, la crainte, la haine, la jalousie, la vengeance, le remords; si bien que tous les maux proviennent de ce foyer, comme les tremblements de terre du feu caché qu'on nomme « central¹. »

CCXVI.

Cependant, je ne poursuivrai pas cette dissection anatomique; j'ai terminé maintenant deux cents et quelques stances, et c'est à peu près le nombre que j'accorderai à chacun des douze ou vingt-quatre chants de ce poème; je pose donc la plume, et fais la révérence, laissant don Juan et Hailée plaider pour eux et les leurs auprès de tous ceux qui daigneront me lire².

DON JUAN.

CHANT TROISIÈME³.

I.

Salut, Muse! *et cætera*. — Nous avons laissé don Juan endormi, ayant pour oreiller un sein blanc et heureux, veillé par des yeux qui n'avaient jamais connu les larmes, aimé par un jeune cœur trop plein de son bonheur pour sentir le poison qui se glissait en lui, et pour savoir que celui qui reposait là était un ennemi de son repos, avait souillé la source de sa vie

¹ Le chant se termine par un éloge ironique de la constance, de sa rareté, de son peu de mérite; le tout assaisonné de sarcasmes. d'où nous sommes amenés à penser que lord Byron n'avait pas une plus haute idée des hommes ni des femmes que ce plaisant profane qui a dit que là où il y avait deux frères, l'un des deux devait tuer l'autre, et qu'une Ève ne pouvait se contenter d'un seul Adam :

Elle aime mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme et ne pas coqueter. — COLTON.

² Vous dites que la moitié seulement est très-belle; vous vous trompez; car si cela était, ce serait le plus beau poème que l'on connût. Citez-moi un poème dont la moitié soit très-belle. Est-ce l'*Énéide*? est-ce Milton? est-ce Dryden? en est-il un seul, excepté Pope et Goldsmith, où tout est beau? et encore ce sont précisément ces deux-là que nos poètes d'étangs voudraient noyer. Si la moitié seulement de ce poème vous paraît bonne, que diable pouvez-vous demander de plus? Non, non; la poésie n'est ordinairement bonne que par éclair, et vous êtes heureux de rencontrer un trait brillant çà et là; vous pourriez aussi fa-

innocente, et changé en larmes le plus pur sang de ce cœur si pur.

II.

O amour! pourquoi dans ce monde est-il si fatal d'être aimé? Pourquoi à tes berceaux entrelaces-tu des branches de cyprès? Pourquoi ton plus fidèle interprète est-il un soupir? La femme qui aime les parfums cueille des fleurs, et les place sur son sein, — où elles vont mourir. Ainsi ces frères créatures, objet de notre adoration, ne sont pressées sur notre sein que pour y trouver la mort.

III.

Dans sa première passion, la femme aime son amant; dans toutes les autres, ce n'est que l'amour qu'elle aime; l'amour devient une habitude dont elle ne peut se défaire, qu'elle quitte et reprend à volonté comme un gant souple, comme vous vous en convaincrez en la mettant à l'épreuve. D'abord un homme unique a le privilège d'émouvoir son cœur; plus tard elle préfère l'homme au nombre pluriel, et ne trouve aux additions aucun inconvénient.

IV.

Je ne sais si c'est la faute des hommes ou la leur; mais ce qui est certain, c'est qu'une femme plantée là — (à moins qu'elle ne se jette pour le reste de ses jours dans la dévotion) — doit nécessairement, après un intervalle décent, être courtisée; sans doute, c'est à sa première affaire d'amour que son cœur est donné sans partage; cependant, il en est qui prétendent n'en avoir jamais eu aucune, mais celles qui en ont eu ne s'en tiennent jamais à une.

V.

Une chose douloureuse, et qui est un redoutable indice de la fragilité, de la folie et de la perversité humaine, c'est que l'amour et le mariage, bien que nés tous deux dans le même climat, sont rarement réunis; le mariage vient de l'amour comme le vinaigre du vin; c'est un breuvage de tempérance, peu agréable et âpre, à qui le temps a fait perdre son céleste bouquet, pour le transformer en boisson de ménage, insipide et commune.

cilement voir les étoiles en plein midi que rencontrer un poème parfait. » *Lord Byron à M. Murray.*

³ Lord Byron commença le troisième chant en octobre 1819; mais les clameurs que suscitait la publication des deux premiers chants l'avaient tellement découragé, qu'il laissa l'ouvrage de côté pendant quelque temps, et qu'il n'y travailla plus dans la suite que par boutades et à de longs intervalles. M. Moore, qui le visita pendant qu'il écrivait le troisième chant, dit : « Lord Byron devint tellement sensible au sujet de *Don Juan* (outre ses dispositions naturelles), que M. W. Banks, qui vint après moi lui rendre visite, ayant eu le malheur de lui dire qu'il avait entendu M. Saunders (on tont autre résidant alors à Venise) déclarer que dans son opinion « *Don Juan* n'était qu'un grand Pont-Neuf, » tel fut l'effet que ce mot méprisant produisit sur lui (bien que venant d'une personne qui, comme il le disait lui-même, n'était qu'un damné marchand de poisson salé), que pendant quelques temps, de son propre aveu, il lui fut impossible d'écrire un vers de ce poème; et un matin, ouvrant une armoire où gisait le manuscrit oublié, il dit à son ami : « Regardez, voilà le Pont-Neuf de M. Saunders. » — Les chants III, IV et V furent publiés ensemble en août 1821, toujours sans nom d'auteur ni d'éditeur.

VI.

Il y a une sorte d'antipathie entre le premier et le second état de la femme ; on emploie avec elle une flatterie peu honorable jusqu'au moment où la vérité lui apparaît trop tard. — Que faire alors, sinon désespérer ? Les mêmes choses changent si vite de nom ! Par exemple, la passion est applaudie dans un amant ; dans un mari, ce n'est qu'un ridicule conjugal.

VII.

Les hommes deviennent tout honteux de leur tendresse ; et puis, ils se lassent quelquefois un peu (mais, comme de raison, ce cas est fort rare), et alors il y a du relâchement de leur part ; les mêmes choses ne peuvent être toujours admirées, et pourtant il est dit expressément dans le contrat que tous deux sont liés jusqu'à la mort de l'un des conjoints. Désolante pensée ! perdre l'épouse qui était l'ornement de notre vie, et faire porter le deuil à notre livrée !

VIII.

Il faut convenir aussi qu'il y a, dans la vie domestique, certaines choses qui forment l'antithèse du véritable amour : les romans nous donnent le portrait en pied de toute la kyrielle des amours, mais ils ne nous représentent les mariages qu'en buste ; car nul ne prend intérêt aux tendresses matrimoniales ; il n'y a rien de répréhensible dans un baiser conjugal : croyez-vous que si Laure eût été la femme de Pétrarque, il eût passé sa vie à écrire des sonnets ?

IX.

Toutes les tragédies se terminent par une mort ; toutes les comédies finissent par un mariage ; les auteurs, dans l'un et l'autre cas, abandonnent le surplus à la foi des spectateurs, dans la crainte que leurs descriptions ne donnent une fausse idée ou ne restent au-dessous de ces deux existences ultérieures, qui du reste, pourraient plus tard les punir de leur faute ; laissant donc à chacune son prêtre et son livre de messe, ils ne parlent plus de la mort ni de la dame ¹.

X.

Les seuls auteurs, autant qu'il m'en souviennne, qui aient chanté le ciel et l'enfer, ou le mariage, sont le Dante ² et Milton ³ ; tous deux furent malheureux dans leurs affections conjugales ; quelque divergence de conduite ou de caractère détruisit leur union (il faut souvent bien peu de chose pour amener ce résultat) ; mais vous concevez que la Béatrice du Dante et l'Eve de Milton n'ont pas été peintes d'après leurs moitiés ⁴.

XI.

Il y a des gens qui prétendent que, sous ce nom de Béatrice, le Dante a voulu désigner la théologie, et

non pas sa maîtresse. Pour moi, et je prie qu'on veuille bien me pardonner mon opinion, je crois que c'est une vision du commentateur, à moins qu'il n'eût la certitude de ce qu'il disait, et n'appuyât son dire de bonnes raisons ; je suis d'avis que, dans ses plus mystiques abstractions, le Dante a voulu personnifier les mathématiques ⁵.

XII.

Haïdée et Juan n'étaient pas mariés, mais c'était leur faute, non la mienne ; il ne serait donc pas juste, chaste lecteur, de jeter le blâme sur moi, à moins que vous n'eussiez préféré les voir unis par le sacrement ; auquel cas, veuillez fermer le livre où il est question de ce couple égaré, avant que les conséquences ne deviennent trop énormes : il est dangereux de lire d'illégitimes amours.

XIII.

Pourtant, ils étaient heureux, — heureux dans l'illicite satisfaction de leurs désirs innocents ; mais, redoublant d'imprudence à chaque visite nouvelle, Haïdée oubliait que l'île appartenait à son père : quand nous avons ce que nous aimons il nous est dur d'y renoncer ; du moins au commencement, avant que la satiété soit venue ; elle faisait donc à Juan de fréquentes visites, et mettait le temps à profit, pendant que son père, le pirate, était en croisière.

XIV.

Qu'on ne trouve point trop étrange sa manière de lever des fonds, bien qu'il fit main basse sur tous les pavillons, car changez son titre en celui de premier ministre, et ses déprédations prendront le nom d'impôt ; mais lui, plus modeste, menait un genre de vie plus humble ; il faisait un plus honnête métier, et, poursuivant sur mer ses excursions, se bornait à exercer les fonctions de procureur maritime.

XV.

Le bon vieux gentilhomme avait été retenu par les vents et les vagues, ainsi que par quelques captures importantes ; dans l'espoir d'en faire d'autres, il était resté en mer, bien qu'une ou deux raffales eussent tempéré sa joie, en faisant sombrer l'une de ses prises ; il avait enchaîné ses captifs, les avait divisés en lots et numérotés comme les chapitres d'un livre ; tous portaient des menottes et des colliers, et valaient de dix à cent dollars par tête.

XVI.

Il disposa des uns à la hauteur du cap Matapan, parmi ses amis les Maïnotes ; il en vendit d'autres à ses correspondants de Tunis, à l'exception d'un homme qui, étant vieux et ne trouvant point d'acheteur, fut jeté à la mer ; quelques-uns des plus riches furent mis dans la cale, pour être échangés plus tard

¹ La vieille ballade *la Mort et la Dame*. Shakspeare y fait allusion.

² Dante appelle sa femme, dans l'enfer, *fierra moglie*.

³ La femme de Milton le quitta le premier mois de leur union ; elle n'avait pris la fuite, qu'aurait fait Milton ?

⁴ Quelle qu'en soit la cause, c'est un rapprochement non moins rasant que triste que, dans la liste des poètes mariés qui ont

été malheureux en ménage, on trouve des noms aussi illustres que Dante, Milton, Shakspeare, Dryden, et celui qui se place à côté des plus grands noms, et qui a été le plus malheureux de tous. Moore.

⁵ Lady Byron aurait fait un excellent argumentaire à Cambridge. *Journal de Byron*.

contre des rançons ; tout le reste fut enchaîné indistinctement, attendu que, pour les esclaves de qualité commune, il avait reçu des ordres considérables du dey de Tripoli.

XVII.

Il disposa de la même manière de ses marchandises, dont il se défit en détail dans différents marchés du Levant : toutefois il réserva une certaine portion du butin ; c'étaient de légers articles de toilette de femme dans le goût classique, des étoffes de France, des dentelles, des pinceaux, des cure-dents, une théière, un plateau, des guitares et des castagnettes d'Alicante, tous objets mis à part du reste des dépoüilles, et volés pour sa fille par le meilleur des pères.

XVIII.

Il choisit aussi, parmi un grand nombre d'animaux, un singe, un mâtin de Hollande, une guenon, deux perroquets, une chatte de Perse, avec ses deux petits, ainsi qu'un chien terrier qui avait appartenu à un Anglais ; son maître étant mort sur la côte d'Ithaque, les paysans avaient nourri la pauvre bête ; pour mettre en sûreté toute cette ménagerie, par le vent violent qu'il faisait, le pirate l'enferma dans une grande cage d'osier.

XIX.

Après avoir ainsi mis ordre à ses affaires maritimes, expédié çà et là quelque croiseur isolé, son vaisseau ayant besoin de quelques réparations, il fit voile pour l'île où sa fille charmante continuait ses soins hospitaliers ; mais comme cette partie de la côte était hérissée d'écueils et de récifs qui s'étendaient à une distance de plusieurs milles, le havre était situé du côté opposé de l'île.

XX.

Il y débarqua sans retard, n'ayant ni douane ni quarantaine pour lui faire d'impertinentes questions sur le temps qu'il était resté en mer et les lieux qu'il avait visités ; il quitta son navire en laissant des ordres pour qu'il fût le lendemain viré en carène, et qu'on s'occupât à le radoubler ; en sorte que tous les bras furent immédiatement employés à mettre à terre les marchandises, le lest, les canons et l'argent.

XXI.

Arrivé au sommet d'une colline d'où l'on découvrait les blanches murailles de sa demeure, il s'arrêta. — Quelles singulières émotions remplissent le cœur quand on est de retour d'un long voyage ! ce sont des inquiétudes sur l'état où nous allons trouver toutes choses ; c'est notre amour pour les uns, notre crainte des autres ; sentiments qui réveillent en nous le souvenir d'un passé depuis longtemps disparu, et ramènent nos cœurs à leur point de départ.

XXII.

Pour les maris ou les pères, l'approche du logis, après une longue excursion par terre ou par mer, doit naturellement inspirer quelques légers doutes ; — ce n'est pas une petite affaire que les femmes dans une famille (nul plus que moi n'a confiance au beau sexe, nul ne l'admire autant ; — mais il hait la flatterie,

aussi je ne le flatte jamais) ; — les femmes, dans l'absence de leurs maris, deviennent plus subtiles, et parfois les filles s'enfuient avec le sommelier.

XXIII.

Un honnête homme, à son retour, peut n'avoir pas la bonne fortune d'Ulysse ; toutes les femmes laissées à elles-mêmes ne pleurent pas leur mari, et ne montrent pas le même éloignement que Pénélope pour les baisers des adorateurs ; c'est grand hasard s'il ne trouve une belle urne érigée à sa mémoire, — et deux ou trois jeunes miss nées en son absence du fait d'un sien ami qui possède sa femme et sa fortune, — et si, par-dessus le marché, son argus ne lui mord les jambes.

XXIV.

S'il est célibataire, il est probable que sa belle aura épousé quelque riche avare ; mais tant mieux pour lui, car la brouille peut se mettre dans le couple fortuné ; et, la dame mieux avisée alors, il pourra reprendre, en qualité de cavalier servant, ses amoureux offices, ou bien la mépriser, et, afin que sa douleur ne soit pas muette, écrire des odes sur l'inconstance des femmes.

XXV.

Et vous, messieurs, qui avez déjà quelque chaste liaison de cette nature, — je veux dire une honnête amitié avec une femme mariée, — la seule qui ait quelque durée, — de tous les attachements le plus solide, et le véritable hyménée (l'autre n'est qu'un chaperon), — malgré tout cela, ne restez pas trop longtemps éloignés ; j'ai connu des absents à qui on faisait quatre infidélités par jour.

XXVI.

Lambro, notre procureur maritime, qui avait moins d'expérience sur terre que sur mer, en apercevant la fumée de son toit se sentit joyeux ; mais comme il n'était pas fort en métaphysique, il ignorait totalement la raison pour laquelle il n'était pas triste, comme aussi le motif de toute autre émotion forte ; il aimait son enfant, et eût pleuré sa perte, sans pouvoir, plus qu'un philosophe, dire pourquoi.

XXVII.

Il vit ses blanches murailles reluire au soleil, il vit les arbres de son jardin et leur verdure ombreuse ; il entendit le léger murmure de son ruisseau, l'aboïement lointain de son chien ; et, à travers le sombre et frais feuillage, il aperçut des figures en mouvement, des armes étincelantes (chacun est armé en Orient), et des vêtements aux couleurs variées, brillant comme des papillons.

XXVIII.

A mesure qu'il s'approchait, étonné de tous ces indices d'oisiveté, il entendit, — hélas ! non la musique des sphères célestes, mais les sons profanes et terrestres d'un violon. Il douta un instant si ses oreilles ne le trompaient pas ; il ne pouvait deviner la cause de tout ceci ; il distingua ainsi les sons d'un flageolet et d'un tambour, et puis des éclats de rire de l'espèce la moins orientale.

XXIX.

Continuant toujours à s'avancer, il descendit rapidement la pente de la colline ; puis, regardant sur la pelouse, à travers le feuillage que sa main écartait, entre autres signes de réjouissance, il vit une troupe de ses domestiques danser ainsi que des derviches qui tournent comme sur un pivot ; et Lambro reconnut que c'était la danse pyrrhique, cette danse martiale pour laquelle les Levantins ont un goût si prononcé.

XXX.

Plus loin étaient des groupes de jeunes Grecques, dont la première et la plus grande agitait en l'air un mouchoir blanc ; elles étaient rangées comme un collier de perles, et dansaient en se tenant par la main ; leurs longs cheveux châtain flottaient sur leur cou d'albâtre en boucles ondoyantes (dont la moindre eût suffi pour rendre fous dix poètes) ; celle qui conduisait la danse chantait ; toute la troupe virginale l'accompagnait en chœur, et bondissait en cadence.

XXXI.

Assis les jambes croisées autour des plats, ici des groupes joyeux commençaient à dîner ; on voyait des pilaus et des mets de toutes sortes, des flacons de vins de Samos et de Scio, et le sorbet rafraîchi dans les vases poreux ; leur dessert pendait au-dessus de leurs têtes, et, s'inclinant sur eux, l'orange et la grenade mûre se détachaient comme d'elles-mêmes.

XXXII.

Une troupe d'enfants, réunis autour d'un bouc blanc comme la neige, ornaient de fleurs ses cornes vénérables ; paisible comme un agneau non encore sevré, le patriarche du troupeau, dans sa docilité majestueuse, courbait doucement sa tête pacifique ; il mangeait dans la main, baissait le front en se jouant, faisant mine de vouloir frapper ; puis il cédait aux mains enfantines qui le ramenaient en arrière.

XXXIII.

Leurs classiques profils, leurs costumes brillants, leurs grands yeux noirs, leurs joues suaves et angéliques revêtues des couleurs de la grenade entr'ouverte, leurs longues chevelures, le geste qui enchante, le regard qui parle, l'innocence, apanage fortuné de l'enfance, tout cela faisait de ces petits Grecs un tableau charmant : si bien que le spectateur philosophe soupira — en pensant que ces enfants deviendraient hommes.

XXXIV.

Ailleurs, un bouffon nain se tenait au milieu d'un cercle tranquille de fumeurs en cheveux blancs, et leur contait des histoires ; il leur parlait de trésors secrets trouvés dans les vallées mystérieuses, d'étonnantes reparties faites par des plaisants arabes, de charmes pour faire de l'or et guérir des maladies, de rocs enchantés qui s'ouvrent à la main qui les frappe, de magiciennes qui d'un seul coup de baguette changent leurs maris en bêtes (mais ceci est une vérité).

XXXV.

Il ne manquait pas d'innocentes diversions pour l'imagination ou les sens ; chanson, danse, vin, musique, histoires persanes, tous amusements agréables qui n'ont rien de répréhensible ; mais Lambro vit tout cela avec aversion, mécontent de ce qu'on faisait en son absence des dépenses pareilles, redoutant ce *ne plus ultra* des calamités humaines, l'enflure¹ de ses comptes de dépenses hebdomadaires.

XXXVI.

Ah ! qu'est-ce que l'homme ? Quels périls environnent le mortel le plus heureux, même après son dîner ! — Un jour d'or sur un siècle de fer, c'est tout ce que la vie accorde au plus fortuné pêcheur ; le plaisir (du moins quand il chante) est une sirène qui attire, pour l'écorcher vif, le jeune novice ; l'accueil fait à Lambro, au banquet de ses gens, ressemblait à celui que fait la flamme à une couverture humide.

XXXVII.

Naturellement économe de paroles, et se faisant une joie de surprendre sa fille (en général, c'était l'épée au poing qu'il surprenait les hommes), il n'avait point envoyé d'express pour prévenir de son arrivée ; en sorte que personne ne bougea ; il resta donc longtemps immobile à s'assurer que ce qu'il voyait était véritable, beaucoup plus surpris que charmé de voir chez lui si nombreuse compagnie.

XXXVIII.

Il ne savait pas (hélas ! voyez un peu comme les hommes mentent !) qu'un faux rapport (propagé surtout par les Grecs) l'avait fait passer pour mort (de telles gens ne meurent jamais), et avait mis sa maison en deuil pendant plusieurs semaines ; mais maintenant les yeux étaient secs aussi bien que les lèvres ; l'incarnat était revenu aux joues d'Haïdée, et ses larmes ayant reflué vers leur source, elle tenait maison pour son propre compte.

XXXIX.

De là, tout ce riz, cette bonne chère, ces danses, ce vin, ce violon, qui faisaient de l'île un séjour de plaisir ; tous les domestiques passaient le temps à boire, sans rien faire, genre de vie qui leur plaisait infiniment. L'hospitalité de Lambro n'était rien, comparée à l'emploi que sa fille faisait de ses trésors ; c'était étonnant comme toutes choses allaient s'améliorant, pendant que pas une de ses heures n'était perdue pour l'amour.

XL.

Peut-être croirez-vous qu'à l'aspect inopiné de cette fête, Lambro entra en fureur ; et, en effet, il n'y avait pas là de quoi être fort content ; peut-être vous attendez-vous à quelque manifestation soudaine de son déplaisir, telle que le fouet, la torture, ou tout au moins la prison, pour apprendre à son monde à être plus rangé ; enfin, vous supposez que, recourant aux grands moyens, il montra les royaux penchans d'un pirate.

¹ The inflammation of his weekly bills. N. d. T.

XLI.

Vous êtes dans l'erreur : — c'était l'homme le plus doux dans ses manières, et le mieux appris qui eût jamais commandé un navire armé en course, ou escouffé son prochain; sous ses dehors d'homme comme il faut, jamais vous n'essiez deviné sa pensée véritable; nul courtisan ne l'eût égalé en hypocrisie, et rarement femme en recèle autant sous un cotillon; quel dommage qu'il aimât la variété d'une vie aventureuse! quelle perte c'était pour la bonne société!

XLII.

S'étant avancé vers la table la plus rapprochée, il frappa sur l'épaule du premier convive qui lui tomba sous la main, et, avec un certain sourire qui, pour le dire en passant, quoi qu'il pût exprimer, n'annonçait rien de bon, il lui demanda ce que voulaient dire ces réjouissances. Le Grec aviné auquel il s'adressait, beaucoup trop en train pour deviner la qualité du questionneur, remplit un verre de vin,

XLIII.

Et d'un air bachique, sans tourner sa tête facétieuse, il lui présenta par-dessus son épaule la coupe pleine jusqu'au bord, en disant : « On s'altère à parler, je n'ai pas de temps à perdre. » Un second ajouta avec un hoquet : « Notre vieux maître est mort; adressez-vous à notre maîtresse, qui est son héritière. » — « Notre maîtresse! » reprit un troisième. — « Notre maîtresse! — Bah! — vous voulez dire notre maître, — non pas l'ancien, mais le nouveau! »

XLIV.

Ces coquins, étant nouveau-venus, ne savaient pas à qui ils parlaient; — et le visage de Lambro se rembrunit; — un nuage sombre passa momentanément sur son regard; mais il réussit à réprimer poliment l'expression de ce qu'il éprouvait; et, s'efforçant de sourire, il demande à l'un d'eux de vouloir bien lui dire le nom et les qualités de son nouveau patron, qui, suivant les apparences, avait fait passer Haïdée à l'état d'épouse.

XLV.

« J'ignore, dit le drôle, qui il est et d'où il vient, — et je ne me soucie guère de le savoir; mais ce que je sais fort bien, c'est que voilà un chapon rôti merveilleusement gras, et que jamais meilleur vin n'arrosa aussi bonne chère; si cela ne vous suffit pas, adressez vos questions à mon voisin ici près; il vous répondra tant bien que mal, car nul n'aime plus que lui à s'entendre parler. »

XLVI.

J'ai dit que Lambro était un homme patient, et certes, en cette circonstance, il fit preuve d'autant de savoir-vivre qu'aurait pu en montrer le plus poli des enfants de la France, cette perle des nations; il

supporta ces sarcasmes contre ses proches, dissimula ses inquiétudes et les plaies de son cœur, et ne répondit rien aux insultes de tous ces gloutons serviles qui, sans perdre un coup de dent, continuaient à manger leur mouton.

XLVII.

Or, dans un homme habitué à être obéi, — à voir les gens aller et venir à son commandement, et ses ordres exécutés en un clin-d'œil, pour infliger ou la mort ou les fers, il peut sembler étrange de trouver des manières si douces; cependant, ces choses-là se voient, bien que je ne puisse expliquer pourquoi : sans doute celui qui a sur lui-même un tel empire est propre à gouverner, — presque autant qu'un guelfe².

XLVIII.

Non qu'il n'eût parfois ses moments de vivacité; mais cela ne lui arrivait jamais dans les occasions graves : alors, calme, concentré, silencieux et lent, il restait replié sur lui-même, comme un boâ dans la forêt; chez lui le coup ne suivait pas la parole; l'expression de colère une fois exhalée, il ne versait pas le sang; mais son silence était fatal, et son premier coup rendait un second peu nécessaire.

XLIX.

Il ne lit pas d'autres questions, et s'avança vers la maison par un chemin dérobé; en sorte que le petit nombre de ceux qu'il rencontra ne firent pas attention à lui, tant ils s'attendaient peu à le voir ce jour-là. Si l'amour paternel plaidait dans son cœur en faveur d'Haïdée, c'est plus que je ne saurais dire; mais, sans nul doute, à un homme réputé défunt, cette fête devait paraître un singulier deuil.

L.

Si tous les morts pouvaient en ce moment revenir à la vie (ce qu'à Dieu ne plaise!), ou quelques-uns, ou bien un grand nombre, par exemple, un mari ou sa femme (les similitudes conjugales ne sont pas plus mauvaises que d'autres), nul doute que, quels qu'eussent été leurs premiers discords, le temps actuel ne fût plus orageux encore. — Les larmes versées sur la tombe d'un mari ou d'une épouse accompagneraient très-probablement sa résurrection.

LI.

Il entra dans la maison où il n'était plus chez lui³, épreuve douloureuse au cœur de l'homme, et plus rude peut-être à supporter que les tortures mentales du lit de mort : trouver la pierre de notre foyer transformée en pierre tumulaire, et, sur ces dalles refroidies, voir dispersées et pâles les cendres de nos espérances! c'est là une douleur profonde dont un célibataire n'a pas d'idée.

¹ Le portrait de cet homme est une des meilleures, sinon la meilleure des sombres physionomies dessinées par lord Byron; et l'on se peut figurer le corsaire devenu vieux et père; mais, certainement, Michel-Ange et Caravage n'ont rien fait de mieux que cette tête anière. MACHIN.

² La maison régnante d'Angleterre fait remonter son origine

aux *guelfes*, l'une des deux grandes factions qui divisèrent autrefois l'Italie. N. d. T.

³ L'épisode du retour de Lambro dans ses foyers est une idée heureuse, ce caractère est un portrait vivant d'Ali Pacha, et son histoire renferme de nombreuses allusions à la vie du héros de Janina. GALT.

LII.

Il entra dans la maison où il n'était plus chez lui ; car sans des cœurs qui nous aiment il n'est pas de chez soi ; — et en franchissant le seuil sans être accueilli par une voix amie, il éprouva une sensation de solitude. Ici il avait habité longtemps ; ici avaient coulé le petit nombre de ses jours tranquilles ; ici son cœur abattu, ses yeux rusés, s'étaient attendris sur l'innocence de cette douce enfant, unique et saint asile où s'était réfugié ce qui lui restait de sentiments purs.

LIII.

C'était un homme d'un caractère étrange, doux dans ses manières, sauvage dans son humeur, modéré dans toutes ses habitudes, tempérant dans ses plaisirs comme dans ses repas, prompt à percevoir, ferme dans le malheur, et fait pour être, sinon entièrement bon, du moins quelque chose de mieux qu'il n'était : les injures de sa patrie et son impuissance à la sauver l'avaient percé au cœur, et, d'esclave, transformé en faiseur d'esclaves.

LIV.

L'amour du pouvoir et le rapide accroissement de ses richesses, l'endurcissement produit par une longue habitude, la vie périlleuse dans laquelle il avait vieilli, les ingrats qu'avait souvent faits sa éléance, les spectacles auxquels il avait accoutumé ses yeux, les mers terribles et les farouches compagnons de ses croisières, avaient coûté à ses ennemis un long repentir, rendu précieuse son amitié, et redoutable sa rencontre.

LV.

Mais un reste de l'antique génie de la Grèce faisait luire en son âme quelques rayons de cet héroïsme qui jadis guida ses prédécesseurs en Colchide, à la conquête de la toison d'or : il est vrai qu'il n'était pas épris d'un ardent amour de la paix. — Hélas ! sa patrie n'offrait aucune route vers la gloire ; et, pour venger sa dégradation, il avait pris le monde en haine, et s'était mis en guerre avec toutes les nations.

LVI.

Néanmoins, l'influence du climat avait versé sur son âme son élégance ionienne ; elle se manifestait fréquemment à son insu dans le goût qu'il avait mis au choix de sa demeure, dans l'amour de la musique et des scènes sublimes ; et quand le calme venait rafraîchir ses esprits, il se plaisait au doux murmure du ruisseau dont le cristal coulait à ses pieds, et la vue des fleurs lui causait de la joie.

LVII.

Mais tout ce qu'il avait d'amour était concentré sur cette fille bien-aimée ; c'était l'unique objet qui avait tenu son cœur accessible aux sentiments tendres, au milieu des sanglants exploits dans lesquels il avait été acteur ou témoin ; affection solitaire et pure, que rien ne venait contrarier ; il ne manquait plus que la perte de ce lien pour tarir dans son cœur la dernière goutte de lait de l'humaine tendresse, et pour faire

de lui un nouveau Polyphème, furieux de sa cécité.

LVIII.

La tigresse, furieuse de l'enlèvement de ses petits, est redoutable au berger et au troupeau ; l'océan, dans la guerre de ses vagues écumeuses, est effrayant pour le vaisseau voisin des écueils ; mais leur fureur s'épuise elle-même dans son choc, et leur violence sera plutôt calmée que la colère inflexible, isolée, profonde, muette, d'un cœur d'homme énergique, et surtout dans un père.

LIX.

Il est dur, quoique ce ne soit pas rare, de voir nos enfants impatients de s'éloigner de nous ; — ceux en qui nous aimons à nous revoir reportés à nos jours les plus brillants, ces autres nous-mêmes, refaits d'une plus pure argile, au moment où la vieillesse s'avance, où des nuages viennent obscurcir notre crépuscule, ils nous quittent obligeamment, en nous laissant toute-fois en bonne compagnie, — avec la goutte et la pierre.

LX.

Pourtant c'est une belle chose qu'une belle famille (pourvu qu'on ne nous la présente pas après dîner) ; il est beau de voir une mère nourrir ses enfants (si toutefois cela ne la maigrit pas) ; comme des chérubins autour d'un autel, ils se groupent autour du foyer (spectacle capable de toucher même un pêcheur). Une mère de famille, accompagnée de ses filles ou de ses nièces, brille comme une guinée entourée de pièces de sept schellings¹.

LXI.

Le vieux Lambro entra inaperçu par une porte secrète, et se trouva chez lui sur le soir ; pendant ce temps, la dame et son amant étaient à table dans toute leur beauté et toute leur gloire ; devant eux était une table incrustée d'ivoire, splendidement servie ; et, tout autour, se tenaient rangées de belles esclaves ; la vaisselle était d'or, d'argent et de pierreries ; la partie la moins précieuse se composait de nacre de perles et de corail.

LXII.

Le dîner comprenait une centaine de plats ; on y voyait de l'agneau et des noix de pistache, — enfin des mets de toute sorte, — et des soupes au safran, et des ris de veau ; les poissons étaient les plus beaux qui jamais aient été pris au filet, et accommodés de manière à satisfaire le goût le plus difficile d'un sybarite ; la boisson consistait en divers sorbets de raisin, d'orange et de jus de grenade exprimé à travers l'écorce, ce qui le rend plus agréable à boire.

LXIII.

Tous ces breuvages étaient rangés circulairement, chacun dans son aiguière de cristal ; des fruits et des gâteaux de dattes terminèrent le repas ; alors la fève de Moka, tout ce que l'Arabie pouvait offrir de plus pur, fut servie dans des petites tasses de belle porcelaine de Chine, posées sur des soucoupes de filigrane d'or, pour empêcher la main de se brûler : on avait

¹ Il y a des pièces d'or de sept schellings représentant le tiers d'une guinée. *N. d. T.*

fait bouillir dans le café du clou de girofle, de la cannelé et du safran, ce qui, à mon avis, n'était propre qu'à le gâter.

LXIV.

Les tentures de la salle étaient une tapisserie formée de pans de velours de teintes différentes, et ornés de fleurs de soie damassée; tout autour régnait une bordure jaune; celle du haut offrait, dans une riche et délicate broderie bleue; et en lettres lilas, de gracieuses devises persanes tirées des poètes, ou des moralistes, ce qui vaut beaucoup mieux.

LXV.

Ces inscriptions orientales sur les murs sont très-communes dans ces contrées; ce sont des espèces de moniteurs destinés à rappeler, comme les têtes de mort dans les banquets de Memphis, les paroles mystérieuses qui épouvantèrent Balhazar dans la salle du festin, et lui ravirent son royaume; les sages auront beau épancher les trésors de leur sagesse, vous trouverez toujours, en définitive, que le plus austère des moralistes, c'est le plaisir.

LXVI.

Une beauté devenue étique à la fin de la saison des bals, un grand génie mort d'un excès de boisson, un libertin se faisant méthodiste ou éclectique (car c'est le nom sous lequel ils aiment à prier), mais surtout un alderman frappe d'apoplexie, ce sont là des exemples qui vous suffoquent et démontrent que des veilles trop prolongées, le vin et l'amour n'offrent pas moins de dangers que la table.

LXVII.

Haïdée et Juan posaient leurs pieds sur un tapis de satin cramoisi, bordé de bleu pâle; leur sofa occupait trois côtés entiers de l'appartement, et paraissait tout neuf; les coussins (qui n'auraient point déparé un trône) étaient en velours écarlate; de leur centre éblouissant, un soleil d'or, relevé en bosse, faisait jaillir, comme en plein midi, ses rayons de soie et de lumière.

LXVIII.

Le cristal et le marbre, la vaisselle d'or et la porcelaine, étaient partout leur splendeur; des nattes indiennes et des tapis de Perse couvraient le carreau; le pied ne pouvait les salir sans que le cœur saignât; des gazelles et des chats, des nains, et des noirs, et telles autres créatures gagnant leur pain en qualité de ministres et de favoris — (c'est-à-dire en se dégradant), — abondaient là, aussi nombreux qu'à la cour ou à la foire.

LXIX.

On n'avait pas épargné les belles glaces; la plupart

des tables étaient d'ébène incrusté de nacre de perles ou d'ivoire; il y en avait qui étaient faites d'écaille de tortue, ou des bois les plus rares, ornées de ciselures d'or ou d'argent: par ordre, presque toutes étaient couvertes de mets, de sorbets glacés et de vins — tenus prêts à toute heure pour tous les arrivants.

LXX.

Entre tous les costumes, je décrirai celui d'Haïdée: elle portait deux jélicks; l'un était d'un jaune pâle; sous sa chemise, nuancée d'azur, de rose et de blanc, son sein se soulevait comme une petite vague; son second jélick, qui avait pour boutons des perles grosses comme des pois, étincelait d'or et de pourpre; et la gaze blanche rayée, qui formait sa ceinture, flottait autour d'elle comme un nuage diaphane autour de la lune.

LXXI.

Un large bracelet d'or sans fermoir pressait chacun de ses bras charmants: le métal en était si pur et si flexible, que la main l'élargissait sans effort, et qu'il s'adaptait de lui-même au bras qui lui servait de moule; il adhérerait à ces contours ravissants comme s'il eût craint de s'en séparer, et jamais on ne vit un métal plus pur enclorre une peau plus blanche¹.

LXXII.

Comme souveraine du territoire de son père, une semblable plaque d'or, roulée autour de son coude-pied, annonçait sa dignité²; douze anneaux brillaient à ses doigts; des pierreries étoilaient sa chevelure; le fin tissu de son voile était retenu au-dessous de son sein par une boucle de perles d'une valeur presque inestimable, et la soie orange de son pantalon turc flottait sur la plus jolie cheville du monde.

LXXIII.

Les vagues de ses longs cheveux châains ondoyaient jusqu'à ses talons, comme un torrent des Alpes que le soleil teint de sa lueur matinale; — s'ils n'étaient comprimés ils cacheraient entièrement sa personne³, et maintenant on dirait qu'ils s'indignent contre le filet de soie qui les retient, et cherchent à briser leurs entraves à chaque zéphyr qui vient lui offrir ses jeunes ailes pour éventail.

LXXIV.

Elle créait autour d'elle une atmosphère de vie; l'air même, éclairé par ses regards, semblait plus léger, tant ils étaient suaves et beaux, pleins de tout ce que nous pouvons nous figurer de plus céleste, purs comme Psyché avant qu'elle devint femme, — trop purs mêmes pour les liens terrestres les plus purs; en son irrésistible présence, on sentait qu'on pouvait s'agenouiller sans idolâtrie.

¹ Cet habillement est mauresque; les bracelets et le bandeau se portent comme je le dis. Le lecteur comprendra que, la mère d'Haïdée étant de Fez, sa fille porte l'habillement de son pays. B.

La peinture des vêtements d'Haïdée s'applique à une jeune fille albanaise, et non grecque GALT.

² Le droit de porter cette marque distinctive n'appartient qu'aux femmes du sang royal, ou qui font partie de la famille des deys.

³ Il n'y a là aucune exagération; je me rappelle avoir rencontré dans ma vie quatre femmes qui possédaient une pareille profusion de cheveux; trois étaient Anglaises, la quatrième était Levantine. Leur chevelure était tellement longue et épaisse, que lorsqu'elle était déroulée elle les couvrait entièrement, au point de pouvoir leur tenir lieu de vêtement. Une seule avait les cheveux noirs. La Levantine était peut-être celle qui avait les cheveux le moins foncés des quatre.

LXXV

Ses yeux, bien qu'aussi noirs que la nuit, étaient teints, selon la coutume du pays, mais inutilement; car ses grands yeux noirs, sous leur noire frange, insultaient, brillants rebelles, à cette teinte impuissante, et s'en vengeaient en se complaisant dans leur beauté native; ses ongles étaient colorés par le henna, qui n'avait rien pu ajouter à leur belle couleur rose, et ici encore l'art avait vu échouer sa puissance.

LXXVI.

Le henna doit avoir une teinte foncée pour faire ressortir la blancheur de la peau : celle d'Haidée n'avait pas besoin de ce secours; jamais l'aurore n'éclaira des cimes d'un blanc plus céleste; en la voyant, l'œil pouvait douter s'il était bien éveillé, tant elle avait l'air d'une vision; je puis me tromper, mais Shakspeare aussi dit qu'il y a folie à vouloir « dorer l'or raffiné, ou peindre le lis. »

LXXVII.

Juan avait un châle noir et or, un barracan blanc d'un tissu si transparent, qu'on pouvait voir, à travers, briller les pierreries étincelantes, comme les petites étoiles de la Voie-Lactée; un turban roulé en plis gracieux ceignait sa tête, où une aigrette d'émeraude avec des cheveux d'Haidée surmontait un croissant radieux qui jetait une lumière incessante et mobile.

LXXVIII.

En ce moment ils étaient divertis par leur suite : c'étaient des nains, de jeunes danseuses, des eunuques noirs, et un poète qui complétait leur nouvel établissement; ce dernier avait beaucoup de célébrité, et aimait à en faire parade; il était rare que ses vers n'eussent pas le nombre de pieds nécessaire; il se tenait habituellement à la hauteur des sujets qu'il traitait, et, payé pour satiriser ou pour aduler, « il tirait parti de la matière », comme dit le psalmiste.

LXXIX.

Il avait d'abord loué le présent et injurié le passé, contrairement à l'excellente coutume des vieux temps; il avait fini par devenir un véritable anti-jacobin oriental, préférant du pouding à l'absence de toute adulation¹; pendant quelques années, alors que ses chants paraissaient empreints d'indépendance, sa destinée avait été sombre; mais alors il chantait le sultan et le pacha avec la sincérité de Southey, et dans le style de Crashaw.

LXXX.

C'était un homme qui avait vu de nombreux changements, et qui changeait toujours avec l'exactitude de l'aiguille aimantée; son étoile polaire étant, non une étoile fixe, mais de celles qui se déplacent, — il savait l'art de cajoler, sa bassesse même l'avait fait échapper à la vengeance; et comme il avait le talent facile (excepté lorsqu'on le payait mal), il mentait avec une telle ferveur d'intention, — que, sans nul

doute, il avait bien gagné sa pension de poète lauréat.

LXXXI.

Mais il avait du génie : — quand un poète girouette en a, le « *valet irritabilis* » a grand soin qu'il ne se passe jamais une lune complète sans qu'on parle de lui; l'honnête homme lui-même n'est pas fâché de se voir l'objet de l'attention publique; mais pour revenir à mon sujet, — voyons, — où en étais-je? — Ah! — au troisième chant; — au couple charmant, — à leurs amours, leurs fêtes, leur maison, leur costume, et leur manière de vivre dans leur insulaire séjour.

LXXXII.

C'était un caméléon fieffé que leur poète; mais, en compagnie, ce n'en était pas moins un drôle fort agreable; il s'était vu choyé à plus d'une table d'hommages, où il faisait des harangues, étant entre deux vins; et, bien que rarement les convives comprissent ce qu'il voulait dire, ils daignaient cependant lui décerner, avec accompagnement de hoquets, ou lui beugler, ce tribut glorieux des applaudissements populaires, dont la cause première n'a jamais connu la seconde.

LXXXIII.

Maintenant, admis dans la haute société, ayant glané çà et là, dans ses voyages, des idées de liberté, il pensa que dans cette île solitaire, avec des amis, il pouvait, sans avoir à craindre une émeute, se dédommager de ses mensonges prolongés, chanter comme il avait chanté dans sa jeunesse chaleureuse, et conclure un court armistice avec la vérité.

LXXXIV.

Il avait voyagé parmi les Arabes, les Turcs et les Franks, et connaissait la vanité nationale des différents peuples; comme il avait vécu avec des personnes de tous les rangs, il avait pour toutes les occasions quelque chose de prêt, ce qui lui avait valu parfois des cadeaux et des remerciements. Il savait varier habilement ses adulations. « Faire à Rome comme les Romains » était une règle de conduite qu'il observait en Grèce.

LXXXV.

Aussi quand on lui demandait de chanter, il donnait à chaque nation quelque chose de national; peu lui importait que ce fût « *God save the king* » ou « *Ça ira* »; il ne consultait que l'à propos; sa muse faisait profit de tout, depuis le plus lyrique effort jusqu'aux plus prosaïques arguments : si Pindare chantait des courses de chevaux, qui empêchait qu'il n'eût un génie aussi souple que celui de Pindare?

LXXXVI.

Par exemple, en France il eût écrit une chanson; en Angleterre, une légende in-quarto en six chants; en Espagne il eût fait une ballade ou un *romancero* sur la dernière guerre; — de même en Portugal; en Allemagne, il se fût pavané sur le Pégase du vieux Goëthe — (voyez ce qu'en dit madame de Staël); en

¹ *Preferring pudding to no praise*; c'est-à-dire, se résignant à aduler pour vivre. Le pouding est un mélange de pâte, d'œufs, de lait et de divers ingrédients, tels que citron, raisins secs, etc. N. d. T.

Italie, il eût singé les *trecentisti*¹; en Grèce, il vous eût chanté un hymne dans le genre de celui-ci :

Iles de la Grèce ! îles de la Grèce ! où aima et chanta la brûlante Sapho, où fleurirent les arts de la guerre et de la paix, — où s'éleva Délos, où naquit Phébus ! un éternel été vous dore toujours, mais il ne vous reste rien, rien que votre soleil !

La muse de Scio² et celle de Téos³, la harpe du héros, le luth de l'amant, ont trouvé la gloire que refusent vos rivages ; leur terre natale est seule muette pour des chants que répètent les échos de l'occident par-delà les « îles Fortunées » de vos pères⁴ !

Du haut des montagnes on voit Marathon ; de Marathon on voit la mer ; c'est là que, rêvant seul un jour, j'e me disais que la Grèce pourrait être libre encore ; car, debout sur les tombes des Persans, je ne pouvais me croire esclave.

Un roi était assis sur le rocher dominant Salamine, la fille de la mer ; au-dessous de lui étaient des milliers de vaisseaux et des nations entières de guerriers ; — tout cela était à lui ! il les compta à la pointe du jour ; — au coucher du soleil, où étaient-ils ?

Et où sont-ils ? et où es-tu, ô ma patrie ? Sur ton silencieux rivage l'hymne héroïque ne résonne plus ; — le cœur des héros a cessé de battre ! Faut-il que ta lyre, si longtemps divine, se ravale en des mains comme les miennes !

Bien qu'enchaîné au milieu d'une race esclave, c'est quelque chose encore, dans cette disette de gloire, que de sentir, pendant que je chante, une patriotique rougeur me monter au visage ; car ici que reste-t-il à faire au poëte ? à rougir pour les Grecs, à pleurer sur la Grèce.

Suffit-il de pleurer sur des jours plus heureux ? suffit-il de rougir ? — Nos pères ont répandu leur sang ! Terre ! ouvre-toi et rends-nous un reste de nos Spartiates morts ! Oh ! sur les trois cents, accorde-nous-en seulement trois, et nous te promettons de nouvelles Thermopyles !

Eh quoi ! encore le silence ? le silence partout ? oh ! non ! les voix des morts retentissent comme le bruit d'un torrent lointain, et me répondent : « Qu'une seule tête vivante se lève, une seule ! — et nous venons, nous venons ! » Les vivants seuls sont muets !

C'est en vain, c'est en vain : faisons résonner d'autres cordes. Versez-nous du vin de Samos ! Laissez les combats aux hordes turques, ne faites couler d'autre sang que celui des vignes de Scio ! Entendez-vous répondre à cet ignoble appel les turbulentes bacchantes ?

Vous avez encore la danse pyrrhique ; on est la pyrrhique phalange ? De ces deux leçons, pourquoi oublier la plus noble et la plus mâle ? Vous avez les lettres de Cadmus, — croyez-vous qu'il les destinait à des esclaves ?

Versez-nous du vin de Samos ! nous ne voulons plus penser à ces choses ; ce vin divinisa les chants d'Anacréon : Anacréon servit, — mais il servit Polycrate, — un tyran sans doute ; mais alors, du moins, nos maîtres étaient nos compatriotes.

La liberté n'eut point d'ami plus fidèle et plus brave que le tyran de la Chersonèse ; ce tyran était Miltiade ! Oh ! que n'avons-nous encore un tyran comme lui ! elles seraient indissolubles ces chaînes-là !

Versez-nous du vin de Samos ! Sur les rochers de Soulli, sur les rives de Parga, existent encore les débris d'une race pareille à celle que portaient dans leurs flancs les mères de la Dorie ; et peut-être y a-t-il là une semence que ne désavouerait pas le sang des Héraclides.

Ne comptez pas sur les Franks pour votre délivrance : — ils ont un roi qui achète et vend ; c'est dans le glaive des Grecs, dans les rangs des Grecs, que le courage doit placer toute son espérance : la force turque et la fraude latine briseraient votre bouclier, quelque large qu'il fût.

Versez-nous du vin de Samos ! vos vierges dansent sous l'ombrage ; — je vois briller leurs beaux yeux noirs, mais à la vue de ces beautés charmantes, je sens les miens se remplir de larmes brûlantes, en pensant que de tels seins allaiteront des esclaves.

Placez-moi sur le promontoire de marbre de Sunium ; là, les vagues et moi nous mêlerons sans témoins nos gémissements ; comme le cygne, qu'on me laisse chanter et mourir : une patrie d'esclaves ne sera jamais la mienne. — Jetez par terre votre coupe de vin de Samos⁵ !

LXXXVII.

Ainsi chanta, ou du moins, ainsi aurait voulu, ou

¹ Les poëtes du quatorzième siècle, Dante, etc.

² Homère. — ³ Anacréon.

⁴ On croit généralement que les *νησοι Μακαραν* des poëtes grecs désignaient les îles du cap Vert ou les Canaries.

⁵ Cette ode glorieuse, pour appeler la Grèce à la liberté, est aussitôt suivie d'un déluge de froides et licencieuses plaisanteries ; de cette façon, tous les bons sentiments ne sont réveillés

momentanément en nous que pour nous accoutumer à les fouler aux pieds ; et nous sommes ainsi conduits par ces éternelles variations à la doctrine qui forme la base même de cet ouvrage : la non-existence de la constance des femmes et de l'honneur chez les hommes, et la folie qu'il y a à prétendre rencontrer ces vertus chez les autres, ou à les pratiquer pour un monde qui n'en fait aucun cas. JEFFREY.

pu, ou dû chanter en vers passables, notre moderne Grec, sans égaler Orphée; alors que la Grèce était jeune encore, on eût pu dans nos temps faire beaucoup plus mal; bons ou mauvais, ses vers témoignaient une certaine sensibilité; et la sensibilité dans un poète est la source où d'autres vont puiser la leur; mais ce sont de si grands menteurs que ces poètes! ils revêtent toutes les couleurs, comme les mains des teinturiers.

LXXXVIII.

Mais les mots sont les choses, et il suffit d'une goutte d'encre tombée comme la rosée sur une pensée, pour produire ce qui fera penser des milliers, peut-être des millions d'hommes. Chose étrange! quelques paroles écrites au lieu d'être prononcées de vive voix, peuvent devenir un anneau durable dans la chaîne des âges. A quelles chétives proportions le temps réduit l'homme fragile, pendant qu'un morceau de papier, — un chiffon comme celui-ci, par exemple, lui survit à lui-même, à sa tombe, et à tout ce qui est à lui!

LXXXIX.

Et quand ses os sont devenus poussière, que sa tombe a disparu, que son rang, sa génération, sa nation même, ne sont plus qu'une date ayant pris place dans les souvenirs chronologiques, un lourd manuscrit depuis longtemps oublié, ou une inscription lapidaire trouvée dans l'emplacement d'une caserne en creusant les fondations d'une fosse d'aisance, peuvent tout à coup révéler son nom et en faire un monument précieux.

XC.

Et il y a longtemps que la gloire fait sourire les sages; c'est quelque chose, et ce n'est rien: des paroles, une illusion, un souflet, — dépendant plus du style de l'historien que du nom qu'un individu laisse après lui: Troie doit à Homère ce que le whist doit à Hoyle. Le siècle actuel commençait à oublier le talent du grand Marlborough à assommer les gens, lorsque heureusement sa vie a été publiée par l'archidiacre Coxé.

XCI.

Milton est le prince des poètes, — disons-nous; un peu lourd, mais sans être moins divin: homme indépendant en son temps, instruit, pieux, sobre en amour et à table; mais le soin d'écrire sa vie étant échu à Johnson, voilà qu'on nous apprend que ce grand-prêtre des neuf Sœurs reçut le fouet au collège, — fut un père très-dur, — un médiocre époux; car la première mistress Milton déserta le logis¹.

XCII.

Certes, ce sont là des faits intéressants, comme le braconnage de Shakspeare, la vénalité de lord Bacon; comme la jeunesse de Titus et les premières promesses de César; comme Burns (que le docteur Currie nous décrit si bien); comme les fredaines de Cromwell; —

mais, bien que la vérité impose aux écrivains la nécessité de ces descriptions aimables, comme essentielles à l'histoire de leur héros, elles ne contribuent guère à sa gloire.

XCIII.

Tout le monde n'est pas moraliste comme Southey, alors qu'il déblatérât sur la *Pantisocratie*; ou Wordsworth, qui, avant d'être dans l'excise et salarié, assaisonnait de démocratie ses poésies de colporteur; ou Coleridge², longtemps avant que sa plume volage mit son aristocratie au service du *Morning-Post*; alors que lui et Southey, marchant dans la même voie, épousaient les deux associées (marchandes de modes à Bath).

XCIV.

Ces noms-là, maintenant, figurent comme des condamnés au pilori, véritable Botany-Bay en géographie morale; leur loyale trahison, leur rigueur de renégat, serviront d'excellent fumier à leur biographie un peu stérile. Soit dit en passant, le dernier in-quarto de Wordsworth est le plus gros qui ait encore paru depuis la naissance de la typographie; c'est un poème somnifère et glacial, intitulé « *L'Excursion* », écrit d'un style que j'ai en aversion.

XCV.

Là, il élève une digue formidable entre son intelligence et celle des autres; mais les poèmes de Wordsworth et de ses sectateurs, comme le *Shiloh* de Joanna Southcote³, et de sa secte, sont choses qui, dans ce siècle, ne frappent pas l'attention publique, — tant est petit le nombre des élus; leurs deux virginités surannées, au lieu de mettre au jour des divinités, n'étaient grosses que d'hydropisie.

XCVI.

Mais revenons à mon histoire: j'avoue que si j'ai un défaut, c'est la manie des digressions; — il m'arrive de laisser mon lecteur marcher tout seul, pendant que moi je me livre à des monologues sans fin; mais ce sont là mes *discours du trône* qui ajournent les affaires à la prochaine session; oubliant que chacune de mes omissions est une perte pour le monde, moins grande, cependant, que s'il s'agissait de l'Arioste.

XCVII.

Je sais que ce que nos voisins appellent *longueurs* (nous n'avons pas le *mot*, mais nous avons la *chose* dans une rare perfection, assurés que nous sommes, d'un poème épique de Robert Southey tous les printemps); je sais, dis-je, que ce n'est pas précisément ce qu'il y a de plus propre à allécher le lecteur; mais il ne me serait pas difficile de prouver, par quelques beaux exemples, que le principal ingrédient de l'épopée, c'est l'*ennui*.

XCVIII.

Nous savons, par Horace, « qu'Homère dort quel-

¹ Voyez la *Vie de Milton* par Johnson.

² Voyez la *Bio-graphie littéraire* de M. Coleridge, 1817.

³ Le nombre des disciples de cette fanatique monta, dit-on, dans un moment, jusqu'à cent mille; elle s'annonçait comme la mère d'un second *Shiloh*, dont elle prédisait confidentiellement

la venue prochaine. Un immense bercéau était préparé pour recevoir le prodige. Le docteur Reece et un autre médecin constatèrent son hydropisie. Elle fit un grand nombre de dupes jusqu'au moment de sa mort, arrivée en 1815.

quelquefois » ; nous savons, sans lui, que Wordsworth quelquefois veille, — pour montrer avec quelle complaisance il se traîne autour de ses laes, avec ses chers voituriers¹. Il demande un bateau pour naviguer sur les abîmes... de l'océan? — non, mais de l'air; et puis il implore de nouveau « une petite nacelle », et dépense une mer de salive pour la mettre à flot.

XCIX.

S'il lui faut absolument voyager dans la plaine éthérée, et que Pégase, attelé à sa « charrette », devienne rétif, ne pourrait-il pas emprunter le char de David, ou prier Médée de lui prêter un de ses dragons? Ou, s'il trouve cette monture trop classique pour ses goûts vulgaires, s'il craint de se casser le cou avec un pareil bidet, et qu'il veuille absolument s'approcher de la lune, l'imbécile ne pourrait-il pas demander un ballon?

C.

Des « colporteurs » ! des « bateaux » ! des « charrettes » ! Ombres de Pope et de Dryden, en sommes-nous donc venus à ce point d'humiliation qu'un pareil fatras, non-seulement échappe au mépris, mais flotte encore comme une vile écume sur le vaste abîme du pathos? que ces Jack Cades² du bon sens et de la poésie puissent siffler sur vos tombeaux? que le « petit batelier » et son « Peter Bell » viennent insulter en paix à la main que crayonna « Achitophel »?

CI.

A notre histoire! Le banquet était terminé, les esclaves partis; les nains et les jeunes danseuses s'étaient retirés. Les contes arabes et les chants du poète avaient cessé; les derniers bruits de joie venaient d'expirer; la dame et son amant, restés seuls, admiraient la teinte de rose dont le crépuscule inondait le firmament. — *Ave Maria!* sur la terre et les flots, cette heure céleste, ô Marie, est la plus digne de toi!

CII.

Ave Maria! bénie soit cette heure! bénis le temps, le climat, le lieu où si souvent j'ai senti dans tout son charme cette heure si belle et si suave descendre sur la terre! la cloche aux sons graves se balançait dans la tour lointaine; les mourantes vibrations de l'hymne du soir arrivaient jusqu'à moi; aucun souffle n'agitait l'air couleur de rose, et cependant les feuilles de la forêt bruissaient comme si la ferveur de la prière les eût fait tressaillir.

CIII.

Ave Maria! c'est l'heure de la prière! *Ave Maria!* c'est l'heure de l'amour! *Ave Maria!* ô Marie! permets que nous élevions nos regards vers ton fils et vers toi! *Ave Maria!* Oh! qu'il est beau ce visage! et ces yeux baissés sous les ailes de la Colombe Toute-Puissante! Qu'importe que ce ne soit là qu'une image

peinte! Non! ce tableau n'est pas une idole: — c'est la réalité même.

CIV.

Des casuistes charitables ont la bonté de dire dans des publications anonymes — que je n'ai pas de dévotion; mais dites à ces gens-là de se mettre en prières avec moi, et vous verrez qui de nous trouvera le plus court chemin pour aller au ciel. Mes autels, à moi, ce sont les montagnes, c'est l'océan, c'est la terre, l'air, les étoiles, — tout ce qui provient du grand Tout qui a produit l'âme, et auquel l'âme doit retourner.

CV.

Heure charmante du crépuscule! — Bois de pins, solitude ombreuse, antique forêt de Ravenne, que borne la rive silencieuse; toi qui couvres le sol où mugissaient naguère les vagues de l'Adriatique, jusqu'aux lieux où s'élevait la dernière forteresse des Césars; forêt toujours verte, que consacraient pour moi les pages de Boccace et la lyre de Dryden, oh! combien j'ai aimé le crépuscule et toi!

CVI.

La voix perçante des cigales, ces habitantes des pins qui vivent un été, et dont la vie est une chanson sans fin, se faisait seule entendre, avec le bruit de mes pas, et ceux de mon coursier, et la cloche de l'*Angelus* qui tintait à travers le feuillage; le fantôme chasseur de la race d'Onesti, sa mente infernale courant après sa proie, et cette troupe de jeunes beautés qui apprirent, par cet exemple, à ne pas fuir un amant sincère, — passaient comme des ombres devant les yeux de mon imagination.

CVII.

O Hespérus! que de bonnes choses nous te devons! Tu donnes un toit à l'homme harassé, le repas du soir à celui qui a faim, au jeune oiseau la chaleur de l'aile maternelle, au bœuf fatigué l'étable désirée; tout ce qu'il y a de paix autour de notre foyer, tout ce que nos dieux Pénates abritent de plus cher, ton heure de repos le rassemble autour de nous; tu rends aussi l'enfant à la mamelle de sa mère!

CVIII.

Heure suave! tu éveilles les désirs et attendris le cœur du voyageur voguant sur l'océan, le jour où il a dit adieu aux amis qui lui sont chers! Tu remplis d'amour le pèlerin qui chemine, alors qu'il tressaille en entendant la cloche de l'*Angelus* qui semble pleurer le déclin du jour mourant! est-ce là une illusion que la raison dédaigne? Ah! sans doute, rien ne meurt sans être pleuré!

CIX.

Quand Néron périt par le plus juste décret qui ait

¹ *Benjamin le voiturier*, de Wordsworth, parut en 1819.

² Célèbre démagogue, sous le règne de Henri VI; Shakspeare l'a mis en scène dans sa Trilogie de Henri VI, deuxième partie, acte IV.

³ Voici les paroles du comte Gamba: « La première fois que j'abordai le sujet de la religion avec lord Byron, ce fut à Ravenne, en 1829; nous nous promenions à cheval dans un grand

bois de pins; la solitude de ces lieux invitait aux méditations religieuses; c'était une belle journée de printemps. Comment, dit-il, peut-on douter de l'existence de Dieu, soit qu'on élève les yeux au ciel, soit qu'on les abaisse sur la terre? Comment, en descendant en nous-mêmes, pourrait-on douter qu'il n'existe pas quelque chose de plus noble et de plus durable que la poussière dont nous sommes formés? »

jamais détruit le destructeur, au milieu des acclamations de Rome délivrée, des nations affranchies et du monde joyeux, des mains invisibles semèrent des fleurs sur sa tombe : humble tribut, peut-être, de la pitié d'un cœur reconnaissant de quelque bienfait accordé par le tyran dans l'un des rares intervalles lucides laissés par l'enivrement du pouvoir

CX.

Mais me voilà encore dans les digressions : qu'à de commun Néron, ou tout autre bouffon impérial de son espèce, avec les actes de mon héros ? Pas plus que les habitants de la lune, dignes pendants de pareils fous. Il faut que mes facultés soient réduites à zéro, et que je sois, en poésie, descendu au niveau des *cuillères de bois* ! (c'est le nom dont nous autres Cantabres¹ nous affublons le dernier rang des candidats aux honneurs universitaires).

CXI.

Je sens que cette marche ennuyeuse ne prendra jamais. Aussi, en recopiant ce chant, je me propose de le scinder en deux ; à moins que je n'en fasse l'aven, nul ne décrira la chose, hormis un petit nombre de gens expérimentés ; et alors je prouverai que c'est une amélioration. — Je démontrerai que cette opinion du critique est tirée d'Aristote *passim*. — Voir *NOTES*, 2.

DON JUAN.

CHANT QUATRIÈME².

I.

Rien de si difficile, en poésie, que le commencement, si ce n'est peut-être la fin ; car il arrive souvent qu'au moment où Pégase va pour toucher le but, il se foule une aile, et nous dégringolons comme Lucifer précipité des cieux pour ses péchés ; notre péché est le même que le sien, et tout aussi difficile à corri-

ger : c'est l'orgueil qui pousse l'esprit à prendre un essor trop élevé, jusqu'à ce que notre faiblesse nous montre ce que nous sommes.

II.

Mais le temps, qui remet toute chose à son niveau, et l'adversité cuisante, apprennent enfin à l'homme, — et, il faut l'espérer, — au diable lui-même, que ni l'un ni l'autre n'ont l'intelligence vaste : tant que les chauds désirs de la jeunesse bouillonnent dans nos veines, nous ignorons cela, — le sang coule avec trop de rapidité ; mais quand le torrent s'élargit aux approches de l'océan, nous réfléchissons profondément sur chaque émotion passée.

III.

Dans mon enfance, je me croyais un habile garçon, et je désirais que les autres eussent de moi la même opinion ; c'est ce qui arriva quand je fus à un âge un peu plus mûr, et d'autres esprits reconnurent ma supériorité ; maintenant, ma fantaisie voit flétrir ses rameaux ; mon imagination replie ses ailes, et la triste vérité, planant sur mon pupitre, transforme le romantique en burlesque.

IV.

Et si je ris des choses mortelles, c'est pour ne pas pleurer ; et si je pleure, c'est parce que notre nature ne peut pas toujours se maintenir dans un état d'apathie ; car il nous faut plonger nos cœurs dans les profondeurs des flots du Léthé avant que ne s'assoupisse ce que nous désirons le moins voir : Thétis baptisa dans le Styx son fils mortel, une mère mortelle eût choisi pour cela le Léthé.

V.

Certaines gens m'ont accusé d'étranges desseins contre la croyance et la morale du pays³, et prétendent en trouver la preuve dans chaque vers de ce poème : je n'ai pas la prétention de me comprendre toujours bien moi-même, quand je veux me piquer de faire du

¹ L'auteur désigne par ce mot les étudiants de Cambridge. On a vu précédemment qu'il attribuait aux Cantabres, ou Vandales, la colonisation du Cambridge-Shire. *N. d. T.*

² C'est-à-dire, tirée de divers passages de la *Poétique* d'Aristote. *N. d. T.*

³ Le troisième chant, dans le premier manuscrit de l'auteur, renfermait presque toutes les strophes qui forment aujourd'hui le quatrième chant. Les chants III, IV et V furent publiés réunis en un volume in-8°, au mois d'août 1821. Voici quelques extraits de la correspondance de lord Byron avec M. Murray à propos de *Don Juan* :

Ravenne, 4 décembre 1819. Le troisième chant de *Don Juan* est complet ; il comprend à peu près deux cents strophes très-décentes, à mon avis du moins, mais il est inutile de discuter ce point.

10 décembre 1819. Je viens d'achever le troisième chant ; mais tout ce que j'ai lu et entendu dire sur les deux premiers m'a tellement découragé, que je renonce à publier la suite, au moins pour le moment. Les criailleries et le *cant* l'emportent ; je ne ferai aucune difficulté de restituer le prix du manuscrit.

7 février 1820. J'ai coupé le troisième chant en deux, parce qu'il était trop long, et je vous en avertis, parce que, dans le cas d'un règlement de compte entre nous, ces deux chants ne doivent compter que pour un, selon le plan primitif ; et, au fait, ces deux chants ne sont pas plus longs que le premier ; ainsi rappelez-vous que je n'ai pas fait cette division pour doubler le prix du manuscrit. Je n'ai pas encore mis ces chants à la poste, et

j'hésite à les publier, car ils n'ont pas la même verve que les premiers. Le haro universel ne m'a pas effrayé, mais il m'a blessé, et depuis ce moment je n'ai plus écrit *con amore*.

12 octobre 1820. Je ne me sens pas porté à continuer *Don Juan*. Que pensez-vous que m'ait dit une jolie dame italienne il y a quelques jours ? Elle l'avait lu en français, et me fit quelques compliments avec les restrictions obligées. Je lui répondis qu'elle avait raison, mais que je croyais que *Don Juan* vivrait plus longtemps que *Childe-Harold*. — « Ah ! dit-elle, j'aimerais mieux jouir pendant trois ans de la gloire d'avoir fait *Childe-Harold* que de posséder l'immortalité de *Don Juan*. » La vérité est que *Don Juan* est trop vrai, et que les femmes n'aiment pas qu'on dépoñille le clinquant du *sentiment* ; et elles ont raison, car elles se verraient privées d'une partie de leurs armes. Je n'ai jamais connu de femme qui, pour ce même motif, n'en voulût beaucoup à l'auteur des *Mémoires de Grammont*.

⁴ Lord Byron est la Cérès de la poésie, qui, par la magique puissance de ses sortilèges, cherche à transformer le monde moral en un troupeau de monstres. WATKINS.

Lord Byron a plongé sa plume dans les sources les plus secrètes de l'immoralité. Hélas ! il ne brille que pour s'éclipser ; il ne frappe que pour détruire. COLTON.

Don Juan est fréquemment profane, mais la profanation vient précisément de ce que l'auteur conserve tous les dehors religieux : la religion n'est invoquée qu'afin d'être tournée en ridicule, de compagnie avec tous les sentiments honnêtes et élevés.

beau et du très-beau ; mais le fait est que je n'ai point de projet, si ce n'est peut-être de me livrer un moment à la gaieté, mot nouveau dans mon vocabulaire.

VI.

Au lecteur charitable de notre climat réservé, cette manière d'écrire paraîtra exotique ; Pulci¹ fut le père de cette poésie semi-sérieuse ; il chanta dans un temps où la chevalerie était plus donquichottique qu'aujourd'hui ; son génie se délecta au milieu des sujets favoris de son temps : loyaux chevaliers, chastes dames, géants énormes, rois despotes ; mais, à l'exception de ces derniers, tout cela étant passé de mode, j'ai cru devoir prendre un sujet plus moderne.

VII.

Comment je l'ai traité, c'est ce que j'ignore ; pas mieux peut-être que ne m'ont traité ceux qui m'ont imputé des projets basés, non sur ce qu'ils ont vu dans mon ouvrage, mais sur ce qu'ils auraient voulu y voir. Mais, si cela leur fait plaisir, soit : nous vivons dans un siècle libéral, et les pensées sont libres ; cependant Apollon me tire par l'oreille et me dit de reprendre mon histoire.

VIII.

Le jeune Juan et sa bien-aimée avaient été laissés à la douce société de leurs cœurs ; l'impitoyable Temps lui-même ne pouvait, sans douleur, frapper de sa faux des cœurs aussi tendres ; tout ennemi qu'il est de l'amour, il gémissait de voir la fuite de leurs heures ; et cependant il était impossible qu'ils fussent destinés à vieillir ; ils devaient mourir dans leur fortune printemps avant que se fût envolé un seul charme, une seule espérance.

IX.

Leurs visages n'étaient pas faits pour porter des rides, leur sang pour se figer, leurs cœurs généreux pour défaillir ; leurs cheveux n'étaient pas destinés à blanchir ; mais, pareille aux climats qui ne connaissent ni la neige ni la grêle, leur vie ne devait être qu'un été continu : la foudre pouvait les atteindre et les réduire en cendre ; mais traîner le cours long et sinueux d'un déclin monotone, — non, non ; il y avait en eux trop peu d'argile.

X.

Ils étaient seuls encore une fois ; pour eux, être ainsi c'était un autre Eden ; ils ne s'ennuyaient que lorsqu'ils n'étaient point ensemble : l'arbre séparé par la hache de ses racines séculaires, — la rivière dont on a intercepté la source, — l'enfant tout à coup séparé pour toujours des genoux et du sein maternels, — dépériraient moins promptement que ces deux amants séparés l'un de l'autre. Hélas ! il n'y a pas d'instinct comme celui du cœur ! —

XI.

Le cœur, — qui peut se briser ! Heureux ! trois fois heureux ceux qui, formés de fragile matière, porcelaine précieuse de l'humaine argile, se brisent à la

première chute ! ils ne verront pas les jours s'enchaîner aux jours dans l'année monotone, et tout ce qu'il faut supporter et ne dire jamais, pendant que l'étrange principe de vie a souvent des racines plus profondes dans ceux qui souhaitent le plus de mourir.

XII.

« Ils meurent jeunes, ceux qui sont aimés des dieux », a dit un ancien ; et par-là ils échappent à bien des morts : la mort des amis, et, ce qui tue plus encore, la mort de l'amitié, de l'amour, de la jeunesse, de tout ce qui est, le souffle seul excepté ; et puisque le silencieux rivage attend à la fin ceux-là même qui se sont le plus longtemps dérobés aux traits du vieil archer, une mort précoce et pleurée est peut-être un bienfait².

XIII.

Haïdée et Juan ne pensaient point aux morts : le ciel, la terre et l'air semblaient faits pour eux ; ils ne trouvaient au temps d'autre tort que celui de fuir trop vite ; ils ne voyaient en eux rien de condamnable ; chacun d'eux était le miroir de l'autre ; ils voyaient mutuellement la joie étinceler dans leurs yeux, noirs comme une escarboucle ; et ils savaient que cet éclat était la réflexion des regards d'amour qu'ils échangeaient entre eux.

XIV.

La douce pression, le toucher saisissant, le moindre regard mieux compris que des paroles, qui disait tout, sans pouvoir jamais en trop dire, un langage pareil à celui des oiseaux, connu d'eux seuls, qui n'a de sens que pour les amants ; douces paroles, phrases enfantines, qui sembleraient absurdes à ceux qui ont cessé de les entendre, ou ne les ont jamais entendues ;

XV.

Ils avaient tout cela, car ils étaient encore enfants, et enfants ils auraient toujours été ; ils n'étaient pas faits pour remplir un rôle agité sur l'ennuyeuse scène du monde réel, mais comme deux êtres nés du même ruisseau, la nymphe et son bien-aimé, pour passer, invisibles, leur vie charmante dans les eaux et parmi les fleurs, sans connaître jamais le poids des heures humaines ;

XVI.

Les lunes changeantes avaient roulé autour d'eux, et avaient trouvé les mêmes ces amants dont elles avaient éclairé les joies, telles qu'elles en voyaient rarement dans leurs cours ; et les leurs n'étaient pas de celles qui s'amortissent par la satiété, car leurs esprits élastiques n'étaient point asservis au seul lien des sens ; et cet écueil de l'amour, la possession, était pour eux un charme qui ajoutait chaque jour à leur tendresse.

XVII.

Oh ! que cela est beau, et rare autant que beau ! Mais ils s'aimaient de cet amour où l'âme aime à s'absorber quand elle a pris en dégoût le vieux monde, quand nous sommes las de ses bruits et de ses spectacles in-

¹ Auteur du poëme de *Morgante Magiore*, traduit en entier de l'italien par lord Byron. N. d. T.

² Moins nous aurons eu du monde, plus nous aurons du ciel. MILMAN.

si pides, de ses intrigues, de ses aventures monotones, de ses petites passions, de ses mariages, de ses enlèvements, dans lesquels la torche de l'hymen ne fait que flétrir une courtisane de plus, dont la prostitution n'est ignorée que de son mari.

XVIII.

Dures paroles! dure vérité! vérité que beaucoup connaissent. Assez. — Ce couple fidèle et enchanter, qui ne trouvait jamais les heures trop lentes, à quoi devait-il d'être ainsi exempt de tout souci? A ces sentiments jeunes et innés que tous ont éprouvés, qui s'éteignent chez les autres hommes, mais qui, chez eux, étaient inhérents à leur nature; ces sentiments que, nous autres mortels, nous appelons romanesques, et auxquels nous portons envie tout en les taxant d'extravagance.

XIX.

Dans les autres hommes, c'est un état factice, un rêve d'opium¹, provenant d'un excès de jeunesse et de lecture; mais chez eux c'était leur nature ou leur destinée : les romans n'avaient point fait saigner leurs jeunes cœurs, car les connaissances d'Haïdée n'étaient pas très-grandes, et Juan avait été élevé saintement; si bien que leurs amours n'étaient pas plus motivés que ceux des rossignols ou des tourterelles.

XX.

Ils contemplaient le coucher du soleil : heure douce à tous les yeux, mais surtout aux leurs; car elle les avait faits ce qu'ils étaient; des cieux était descendu sur eux l'amour dont la puissance les avait vaincus, alors que le bonheur fut leur unique donaire, et que le crépuscule les vit enchaînés des liens de la passion. L'un de l'autre charmés, ils trouvaient un charme à tout ce qui leur rappelait un passé aussi doux à leur âme que la pensée présente.

XXI.

Je ne sais pourquoi, mais à cette heure du soir, pendant qu'ils regardaient, un soudain tremblement leur vint, et traversa la félicité de leur cœur, comme le vent qui passe sur les cordes d'une harpe ou sur une flamme quand nous entendons frémir l'une et voyons vaciller l'autre; un secret pressentiment les saisit tous deux; la poitrine de Juan exhala un lent et faible soupir, et une expression inaccoutumée parut dans les yeux d'Haïdée.

XXII.

Ses grands yeux noirs et prophétiques semblèrent se dilater et suivre le départ du soleil lointain, comme si son disque large et brillant allait emporter dans sa fuite leur dernier jour de bonheur; Juan regardait Haïdée comme pour l'interroger sur son destin; — il se sentait triste, mais, ne se connaissant aucun mo-

tif de douleur, son regard demandait au sien l'excuse d'un sentiment sans cause, ou du moins inexplicable.

XXIII.

Elle se tourna vers lui, et sourit, mais de cette manière qui ne fait pas sourire les autres; puis elle se détourna : le sentiment qui l'agita, quel qu'il pût être, fut de courte durée; sa sagesse ou son orgueil en triompha; et lorsque Juan, — en badinant peut-être, — parla de ce sentiment mutuel, elle répondit : « S'il en devait être ainsi... — mais — cela ne se peut; — ou du moins je ne survivrai pas pour en être témoin. »

XXIV.

Juan voulut lui faire de nouvelles questions, mais elle pressa ses lèvres contre les siennes et lui imposa silence; puis elle bannit de son cœur le sinistre augure, en lui opposant ce tendre baiser; et sans nul doute, de toutes les méthodes c'est la meilleure; il y a des gens qui préfèrent le vin : — ils n'ont pas tout à fait tort; j'ai essayé l'un et l'autre²; si bien que ceux qui veulent prendre un parti peuvent choisir entre les maux de tête et les tourments du cœur.

XXV.

Selon le choix que vous ferez, vous aurez à subir l'un ou l'autre de ces maux, la femme ou le vin : ces deux maladies sont un impôt sur nos joies; mais je serais réellement en peine de dire laquelle est préférable; si j'avais à donner un vote prépondérant, je trouverais des deux côtés de fort bonnes raisons et je déciderais alors, sans faire tort à l'une ni à l'autre de ces choses, qu'il vaut beaucoup mieux les avoir toutes deux que de n'en avoir aucune.

XXVI.

Juan et Haïdée se regardaient, les yeux humides d'une muette tendresse où venaient se confondre tous les sentiments d'ami, d'enfant, d'amant, de frère, tout ce que peuvent réunir et exprimer les plus nobles âmes, lorsque deux cœurs purs épanchés l'un dans l'autre aiment trop, et pourtant ne peuvent aimer moins; sanctifiant presque cet excès si doux par une immortelle volonté et un immortel pouvoir de se donner mutuellement le bonheur.

XXVII.

Dans les bras l'un de l'autre, cœur contre cœur, pourquoi ne moururent-ils pas alors? — Ils avaient trop longtemps vécu si jamais le moment devait venir où ils seraient séparés; les années ne pouvaient leur apporter que des douleurs. Le monde n'était pas fait pour eux; ses artifices n'avaient rien de commun avec des êtres passionnés comme en hymne de Sapho. L'amour était né avec eux, et tellement mêlé à leur nature, que pour eux ce n'était pas un sentiment, — c'était leur essence même.

¹ Les célèbres *Confessions d'un mangeur d'opium*, par M. de Quincey, parurent quelque temps après la publication de ce chant.

² L'effet de toute espèce de vin et des spiritueux sur moi est étrange : cela me calme, mais cela me rend sombre, sombre au moment où je les prends, et jamais gai après; mais cela me fait

perdre le souvenir pour un instant. La natation me ranime quelque peu; mais, en général, mon humeur est bien triste, et chaque jour elle le devient davantage; cela est sans remède, car je ne pense pas être beaucoup plus ennuyé que je l'étais à dix-neuf ans. *Journal de Byron*.

XXVIII.

Ils étaient nés pour vivre ensemble au fond des bois invisibles comme le rossignol qui chante; ils n'étaient pas faits pour habiter ces solitudes peuplées qu'on nomme la société, habitacles de la haine, du vice et des soucis. Voyez comme tout ce qui est né libre vit solitaire! Les oiseaux dont le chant est le plus doux vivent par couple; l'aigle plane seul; la mouette et le corbeau se jettent par bandes sur les cadavres, tout à fait comme les hommes.

XXIX.

Joue contre joue, dans un sommeil enchanteur, Haïdée et Juan faisaient donc la sieste; c'était un somme doux, mais léger; car de moments en moments quelque chose faisait tressaillir Juan, et un frémissement parcourait tous ses membres; les douces lèvres d'Haïdée murmuraient, comme un ruisseau, une musique sans paroles, et ses traits charmants étaient agités par ses rêves, comme des feuilles de rose par le souffle de la brise;

XXX.

Où, comme dans une vallée des Alpes s'émeuvent les flots d'une rivière profonde et limpide quand le vent effleure sa surface, ainsi Haïdée était agitée par un songe, ce mystérieux usurpateur de l'âme qui règne sur nous sans contrôle et nous oblige à être ce qu'il lui plaît; étrange existence! (car c'est encore une existence), sentir en l'absence des sens, et voir les yeux fermés!

XXXI.

Elle rêvait qu'elle était seule sur le rivage de la mer, enchaînée à un rocher; elle ne savait comment cela se faisait, mais elle ne pouvait se détacher de ce lieu, et le rugissement des flots augmentait, et les vagues s'élevaient autour d'elle, terribles, menaçantes, et elles dépassaient sa lèvre supérieure, si bien qu'elle ne pouvait plus respirer; et bientôt elles mugirent écumantes au-dessus de sa tête; chacune d'elles semblait devoir la noyer, et cependant elle ne pouvait mourir.

XXXII.

Et puis elle fut délivrée de ce supplice; et alors elle marcha sur la pointe des rocs, les pieds couverts de sang; elle tombait presque à chaque pas; et devant elle roulait, enveloppé d'un linceul, quelque chose qu'elle se sentait forcée de poursuivre, malgré son effroi, quelque chose de blanc qu'elle ne pouvait distinguer, et qui fuyait son regard et son étreinte; car elle cherchait à le voir et à l'étreindre, et le poursuivait; mais au moment où elle allait le saisir, il lui échappait toujours.

XXXIII.

La scène changea: — elle se trouvait dans une caverne dont les parois étaient tapissées de stalactites, vaste salle, ouvrage des siècles, et sculptée par les eaux, que venaient laver les vagues, et que visitaient les veaux marins. Sa chevelure était ruisselante; les prunelles de ses yeux semblaient fondues en larmes qui, tombant sur les pointes des rochers sombres, se cristallisaient soudain.

XXXIV.

Et à ses pieds, humide, froid, inanimé, pâle comme l'écume qui couvrait son front livide, et qu'elle s'efforçait en vain d'essuyer (combien doux naguère ces soins! combien inutiles aujourd'hui!), Juan était gisant, et rien ne pouvait ranimer le battement de son cœur éteint; et le funèbre bruissement de la mer résonnait à son oreille comme le chant d'une sirène, et ce rêve si court semblait une vie trop longue¹.

XXXV.

Et en regardant le mort, elle crut voir ses traits s'évanouir et faire place à d'autres, — qui lui rappelaient ceux de son père. Peu à peu la ressemblance avec Lambro devint frappante; — c'était bien son regard perçant et sa grâce hellénique; elle tressaille, s'éveille, et voit... Puissances du ciel! quel est ce regard sinistre qu'a rencontré le sien? C'est — le regard de son père — fixé sur elle et sur son amant!

XXXVI.

Elle jeta un cri et se leva, puis elle retomba en poussant un second cri, accablée de joie et de douleur, d'espérance et de crainte, de voir celui qu'elle croyait enseveli dans les abîmes de l'océan sortir tout à coup de la tombe, pour causer peut-être la mort de celui qu'elle aimait tant: quelque cher que lui eût été son père, ce fut pour Haïdée l'un de ces moments terribles... — j'en ai connu de semblables, — mais je ne dois pas en réveiller le souvenir.

XXXVII.

Au cri douloureux d'Haïdée, Juan s'élança, la reçut dans ses bras, et saisit son sabre suspendu à la muraille, pour décharger à l'instant sa vengeance sur celui qui causait tout ce désordre; alors Lambro, qui jusque là avait gardé le silence, sourit avec mépris, et dit: « Je n'ai qu'à prononcer un mot pour voir paraître mille cimetières prêts à frapper; remets, jeune homme, remets dans le fourreau ton épée impuissante. »

XXXVIII.

Et Haïdée l'enlaça dans ses bras: « Juan! c'est — c'est Lambro, — c'est mon père! Fléchis le genou

¹ Je m'éveille d'un rêve. — Eh! bien, est-ce que d'autres n'ont pas rêvé avant moi? — Quel rêve! — Mais elle ne m'a point vaincu. Je voudrais cependant que les morts voulussent reposer. — Ugh! comme mon sang s'est glacé! et je ne pouvais m'éveiller. — Hélas! hélas!

«..... Des ombres cette nuit ont répandu plus de terreur dans l'âme de Richard que ne l'eussent fait dix mille hommes armés de pied en cap.»

SHAKESPEARE.

Je n'aime pas ce rêve, je hais sa conclusion fatale. — Quoi! dois-je me laisser troubler par de vains fantômes? Oui, lorsqu'ils me rappellent... — peu importe! — Mais si je rêve encore ainsi, je tenterais si tous les sommeils ont de pareilles visions. Depuis que je me suis levé, j'ai été considérablement accablé. — Il est parti, mais, comme lord Ogleby, je suis blessé pour toute la journée. *Journal de Byron*, 1815.

avec moi, — il nous pardonnera ; — oui, — j'en ai la certitude ; — oui ! O mon père bien aimé ! dans cette angoisse de joie et de douleur, au moment où je baise avec transport le bord de ton vêtement, se peut-il que le doute se mêle à ma filiale allégresse ? Fais de moi ce que tu voudras, mais épargne ce jeune homme ! »

XXXIX.

Altier et impénétrable resta le vieillard : le calme était dans sa voix, le calme dans ses yeux, ce qui n'était pas toujours chez lui l'indice de l'humeur la plus paisible ; il la regarda, mais ne lui répondit pas ; puis il se tourna vers Juan, sur les joues duquel le sang montait et disparaissait tour-à-tour, décidé qu'il était à périr ; il était debout, les armes à la main, prêt à s'élancer sur le premier qui paraîtrait à la voix de Lambro.

XL.

« Jeune homme, ton épée ! » dit encore une fois Lambro. Juan répliqua : « Jamais ! tant que ce bras sera libre. » Le visage du vieillard pâlit, mais non de crainte, et, tirant un pistolet de sa ceinture, il reprit : « Que ton sang retombe donc sur ta tête. » Puis il examina attentivement la pierre, comme pour s'assurer si elle était en bon état ; — car il en avait depuis peu fait usage ; — après quoi il se mit tranquillement à armer son pistolet.

XLI.

Il résonne étrangement à l'oreille le bruit bref d'un pistolet qu'on arme quand vous savez que le moment d'après il va être déchargé contre votre personne, à douze pas de distance, plus ou moins : c'est la distance requise ; ce n'est pas trop près si vous avez un ancien ami pour ennemi ; mais quand on a essuyé une ou deux fois ce feu-là, l'oreille devient plus irlandaise et moins délicate.

XLII.

Lambro ajusta ; un instant de plus mettait fin à ce chant et aux jours de don Juan, quand Haïdée se jeta au-devant de son amant, et, aussi résolue que son père : « Sur moi, » s'écria-t-elle, « que la mort descende ! — La faute est à moi seule : sur ce fatal rivage le hasard l'a porté, — il ne le cherchait pas. Je lui ai engagé ma foi ; je l'aime, — je mourrai pour lui. Je connais votre caractère inflexible ; — connaissez celui de votre fille. »

XLIII.

Une minute auparavant, tout en elle était larmes, tendresse et enfance ; mais maintenant, debout et défiant toutes les craintes humaines, — pâle, immobile, inébranlable, elle allait au-devant du coup fatal. D'une stature supérieure à celle de son sexe, elle se grandissait de toute sa hauteur, comme pour offrir un but plus facile ; elle fixait sur son père un regard assuré, mais ne songeait même pas à arrêter son bras.

XLIV.

Il la regarda, elle le regarda ; c'est singulier comme ils se ressemblaient ! c'était la même expression, la même sérénité sauvage, presque les mêmes yeux, grands et noirs, se dardant mutuellement des flammes ; car, elle aussi, elle était capable de se venger s'il en était besoin. — Vraie lionne, bien qu'appriivoisée, devant son père le sang paternel bouillonnait dans ses veines, et prouvait qu'elle était vraiment sa fille.

XLV.

J'ai dit qu'ils se ressemblaient par les traits et la taille, ne différant que par le sexe et l'âge ; jusque dans la délicatesse de leurs mains ¹ il y avait cette conformité, indice d'une consanguinité véritable ; et, à les voir ainsi dans une attitude hostile, pleins d'une férocity fixe et résolue, alors qu'ils n'auraient dû s'accueillir mutuellement qu'avec des larmes de joie et des sensations douces, on reconnaît ce que peuvent les passions portées à leur dernier excès.

XLVI.

Le père hésita un moment, puis abaissa son pistolet et le remit à sa ceinture ; mais il resta immobile, les yeux fixés sur sa fille, comme s'il eût voulu lire au fond de son âme. « Ce n'est pas moi, » dit-il enfin, « ce n'est pas moi qui ai cherché la perte de cet étranger ; ce n'est pas moi qui ai créé cette désolation ; bien peu supporteraient un pareil outrage et s'abstiendraient de répandre le sang ; mais il faut que je fasse mon devoir ; — quant à la manière dont tu as rempli le tien, le présent est le garant du passé.

XLVII.

« Qu'il dépose son arme, ou, par la tête de mon père ! la sienne va rouler devant toi comme une boule ! » En achevant ces mots, il leva son sifflet et en tira un son aigu ; un autre sifflet lui répondit, et, au même instant, s'élancèrent en désordre une vingtaine de ses hommes, armés des pieds au turban ; il leur cria : « Arrêtez ou tuez ce Frank ! »

XLVIII.

En même temps, par un mouvement brusque, il écarta sa fille, et, pendant qu'il la retenait, ses gens s'interposèrent entre elle et Juan ; en vain elle s'efforça de se dégager de l'étreinte de son père, ses bras étaient comme les nœuds d'un serpent. Alors, comme une vipère irritée, s'élança sur sa proie la bande des pirates, hormis pourtant le premier, qui tomba l'épaule droite à demi séparée du tronc.

XLIX.

Le second eut le visage fendu en deux ; mais le troisième, vieux sabreur plein de sang-froid, para ses coups sur son cotelas, puis lui allongea bravement le sien ; si bien qu'en un clin d'œil son homme fut étendu, sans défense, à ses pieds, perdant un ruisseau

¹ Le lecteur observera la remarque que fait le poëte de la ressemblance des mains du père et de celles de la fille. Lord Byron doit la première idée de ce rapprochement à Ali-Pacha, le quel est certainement l'original de Lambro. Lorsque Sa Seigneurie et

son ami Hobhouse furent présentés à ce visir, Ali dit à lord Byron qu'il le reconnaissait pour un grand homme à la petitesse de ses oreilles et de ses mains. GALT.

de sang par deux blessures rouges et profondes, l'une au bras, l'autre à la tête.

L.

Alors on le garrotta sur la place, et on l'emporta hors de l'appartement; le vieux Lambro fit signe qu'on le conduisit au rivage, où deux navires devaient mettre à la voile à neuf heures. Ils le jetèrent dans une chaloupe, et, faisant force de rames, atteignirent quelques galiotes à l'ancre. Il fut déposé à bord de l'une d'elles, placé sous les écoutilles, et spécialement recommandé aux hommes de quart.

LII.

Le monde est plein d'étranges vicissitudes, et c'en était une fort désagréable que celle-là : un gentil-homme si richement pourvu des dons de la fortune, jeune et beau, jouissant avec transport du présent, au moment même où il y pense le moins, se voit tout à coup embarqué, blessé, enchaîné de manière à ne pouvoir bouger, et tout cela parce qu'une jolie fille s'est amonrachée de lui.

LIII.

C'est là que je vais le laisser, car je deviens pathétique, excité que je suis par la nymphe chinoise des larmes, le thé vert ! ses facultés prophétiques surpassent même celles de Cassandre ; car si mes pures libations vont au-delà de trois, je sens mon cœur devenir tellement sympathique que je suis obligé d'avoir recours au bohea noir ; c'est dommage que le vin soit si diétète, car le thé et le café nous laissent beaucoup trop sérieux,

LIII.

A moins d'être modifiés par toi, ô cognac, douce naïade des eaux du Philétyon ! Ah ! pourquoi faut-il que tu attaques le foie, et que, semblable aux autres nymphes, tu rendes tes amants malades ! J'aurais volontiers recours à un punch léger ; mais le *rack* (dans toutes les acceptions du mot), chaque fois que le soir j'en remplis mon verre jusqu'au bord, me réveille le lendemain matin avec son synonyme ².

LIV.

Je laisse pour le moment don Juan, non pas précisément sain et sauf, car le pauvre diable était grièvement blessé ; mais ses douleurs corporelles pouvaient-elles égaler la moitié de celles qui faisaient bondir convulsivement le cœur de son Haïdée ? Elle n'était pas de ces femmes qui pleurent, se désolent, s'emportent, puis se calment, et se laissent dompter par ceux qui les entourent. Sa mère était une Maure de Fez, où tout est un Éden ou un désert.

LV.

Là, l'olivier fait pleuvoir ses flots d'ambre dans des bassins de marbre ; là, les grains, les fleurs et les fruits

jaillissent de la terre et inondent le pays ; mais là aussi croît plus d'un arbre à poison ; là minuit prête l'oreille au rugissement du lion ; de vastes déserts déchirent le pied du chameau, ou submergent sous leurs vagues la caravane sans défense. Tel y est le sol, et tel le cœur de l'homme.

LVI.

L'Afrique appartient tout entière au soleil, et son humaine argile est embrasée, comme son territoire ; puissant pour le bien ou pour le mal, brûlant dès sa naissance, le sang mauresque est soumis à l'influence du ciel, et les fruits qu'il enfante ressemblent à ceux du sol ; la mère d'Haïdée avait eu pour donaire la beauté et l'amour, mais l'énergie de la passion se voyait dans ses grands yeux noirs, bien qu'endormie, comme un lion, auprès d'une source.

LVII.

Sa fille était formée d'un rayon plus doux, pareille à ces nuages d'argent qui, dans un beau ciel d'été, déploient leur suave blancheur jusqu'au moment où, lentement chargés de foudres, ils promènent sur la terre l'effroi, et dans l'air la tempête ; elle avait parcouru jusqu'à ce jour sa douce et blanche voie ; mais, exaltée par la passion et le désespoir, le feu de ses veines numides fit explosion, comme le simoun déchaîné sur la plaine que son souffle dévore.

LVIII.

Le dernier objet qui avait frappé ses regards, c'était Juan sanglant, couvert de blessures, et tombant au pouvoir de ses ennemis ; son sang inondait ce parquet où tout-à-l'heure encore il marchait, lui, le beau jeune homme, lui, son bien-aimé ; voilà ce qu'elle vit un moment, et puis elle ne vit plus rien ; elle poussa un gémissement convulsif ; après quoi ses mouvements cessèrent, et, dans les bras de son père, qui jusque là avait eu peine à la contenir, elle tomba comme un cèdre abattu par la cognée.

LIX.

Une veine s'était rompue ; ses lèvres charmantes et vermeilles étaient souillées du sang qui les inondait ; sa tête se penchait comme un lis surchargé de pluie ; on appela ses femmes, qui, les yeux baignés de pleurs, transportèrent leur maîtresse sur sa couche ; elles produisirent leur provision d'herbes et de cordiaux ; mais tous les soins lui furent inutilement prodigués ; on eût dit que la vie ne pouvait la retenir, ni la mort la détruire.

LX.

Elle resta des jours entiers dans le même état ; quoique froide, elle n'avait rien de livide, et ses lèvres avaient conservé leur vermillon ; son cœur ne battait

¹ J'ai cherché quelle pouvait être la raison par laquelle je m'éveille tous les matins à une certaine heure, et dans les mêmes dispositions de mélancolie, je puis même dire de désespoir, de découragement et de dégoût pour les choses mêmes qui me plaisaient la veille ; cela dure une heure ou deux, puis je me rendors, et je me réveille tranquille. Je fus atteint en Angleterre, il y a cinq ans, d'une sorte d'hypocondrie du même genre, accompa-

gnée d'une soif si violente, que j'ai bu plus de treize bouteilles d'eau de Seltz dans une nuit sans pouvoir apaiser ma soif. Aujourd'hui, je ne suis plus altéré, mais mon accablement moral n'est pas moins grand ; qu'est-ce ? — Le foie ? Je suppose que tout cela est de l'hypocondrie. *Journal de Byron*, 1821.

² Le *rack* est de l'eau-de-vie de sucre. Ce mot, en anglais, signifie aussi torture. *N, d, T.*

pas, et cependant la mort semblait encore absente; nul signe hideux n'annonçait qu'elle fût réellement morte; la corruption ne vint pas détruire l'espérance dans tous les cœurs; à regarder ses traits si doux on puisait de nouvelles pensées de vie, car ils semblaient pleins d'âme; — elle en avait tant, que la terre ne pouvait s'en approprier la totalité.

LXI.

La passion dominante s'y retrouvait encore, comme dans le marbre taillé par un habile ciseau, mais avec cette immobilité que le marbre imprime à la beauté de Vénus éternellement belle, aux éternelles douleurs de Laocoon, ou à l'éternelle agonie du gladiateur; l'énergique imitation de la vie forme toute la gloire de ces chefs-d'œuvre; cependant, on voit que ce n'est pas là de la vie, car ils sont toujours les mêmes.

LXII.

Elle s'éveilla à la fin, mais non comme ceux qui ont dormi : c'était plutôt le réveil des morts, car la vie lui semblait une chose nouvelle, une sensation étrange qu'elle éprouvait malgré elle; les objets frappaient sa vue, sans réveiller aucun souvenir; et cependant un poids douloureux pesait sur son cœur, qui, fidèle à son premier battement, lui ramenait le sentiment de la douleur sans sa cause, car les furies avaient cessé un moment de l'agiter.

LXIII.

Elle promenait un oeil vague sur les visages, et ne reconnaissait point les objets; elle voyait qu'on la veillait sans demander pourquoi, et ne faisait aucune attention à ceux qui étaient assis à son chevet; elle n'avait pas perdu la parole, bien qu'elle ne parlât pas; pas un soupir ne venait soulager sa pensée; un silence morne et une vive causerie furent vainement essayés par ceux qui la servaient; sa respiration indiquait seule qu'elle avait quitté la tombe.

LXIV.

Ses femmes lui demandaient ses ordres, elle ne les remarquait même pas; son père veillait près d'elle, elle détournait de lui ses regards; elle ne reconnaissait ni les individus ni les lieux qui lui avaient été le plus chers; on la promenait de chambre en chambre, mais elle ne se rappelait rien; elle se prêtait à tout avec douceur, mais sa mémoire était absente; enfin, ses yeux, qu'on voulait rappeler aux pensées d'autrefois, s'animent soudain d'une effrayante expression.

LXV.

Et alors un esclave lui parla d'une harpe; le harpiste vint et accorda son instrument; aux premières vibrations irrégulières et perçantes, elle fixa un instant sur lui ses yeux étincelants; puis elle se retourna vers la muraille, comme pour écarter des pensées douloureuses qui revenaient assiéger son cœur; et lui, d'une voix plaintive et lente, il commença un chant insulaire, un chant des anciens Grecs, avant que la tyrannie eût grandi.

LXVI.

Aussitôt ses doigts maigres et pâles battirent la mesure contre le mur; il changea de sujet, et chanta

l'amour : à ce nom redoutable tous ses souvenirs se réveillèrent; soudain brilla devant elle le rêve de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle était encore, si c'est être que d'exister ainsi; les nuages qui assombrissaient son cerveau se fondirent en un torrent de larmes, comme les vapeurs des montagnes se résolvent en pluie.

LXVII.

Courte consolation! vain soulagement! — La pensée revint trop tôt, et agita son cerveau jusqu'au délire; elle se leva comme si elle n'eût jamais été malade, et fondit sur tous ceux qu'elle rencontra comme sur des ennemis; mais nul ne l'entendit articuler une parole ou un cri, quoique son paroxysme approchât de sa fin; — sa démente dédaignait d'extravaguer, lors même qu'on la frappait, dans l'espoir de la sauver.

LXVIII.

Pourtant, elle montrait parfois une lueur de raison; rien ne put lui faire regarder la figure de son père, bien qu'elle fixât des regards intenses sur tous les autres objets, sans pouvoir jamais s'en rappeler aucun; elle refusait la nourriture et le vêtement; tous les moyens employés à cet égard avaient été inutiles : ni le changement de lieux, ni le temps, ni les soins, ni les secours de l'art, ne pouvaient procurer le sommeil à ses sens; — elle semblait avoir perdu pour toujours la faculté de dormir.

LXIX.

Elle languit ainsi douze jours et douze nuits; enfin, sans un gémissement, sans un soupir, sans un regard qui indiquât l'agonie finale, elle rendit l'âme; ceux qui étaient le plus près d'elle ne s'en aperçurent qu'au moment où le voile terne et sombre qui couvrait son gracieux visage étendait son ombre vitreuse sur ses yeux — si beaux, si noirs! — Oh! briller d'un tel lustre, et puis s'éteindre!

LXX.

Elle mourut, mais non pas seule : elle portait en elle un second principe de vie, un enfant du péché; créature innocente et belle qui eût pu naître un jour, mais qui termina sa courte existence avant d'avoir vu la lumière, et, sans avoir connu la vie, descendit dans la tombe où gisent, flétris du même soufflet, la tige et le bouton; et les rosées du ciel tombent vainement sur cette fleur saignante et sur ce fruit malheureux de l'amour.

LXXI.

Ainsi elle vécut, — ainsi elle mourut; la douleur ni la honte ne sauraient plus l'atteindre. Elle n'était pas faite pour traîner à travers la longue succession des années et des mois ce poids des douleurs intimes qu'on voit porter à des cœurs plus froids, jusqu'à ce que la vieillesse creuse leur tombe. Elle fut courte, mais ravissante, la carrière de ses jours et de ses plaisirs, — qui n'eussent pu se concilier avec une longue destinée! et elle dort si bien sur le rivage de la mer, où elle aimait tant à venir!

LXXII.

Cette île est maintenant déserte et stérile : ses mai-

sons détruites, ses habitants dispersés; il n'y reste que la tombe d'Haidée et celle de son père, et rien d'extérieur n'y parle d'argile humaine; vous ne pourriez reconnaître l'endroit où repose une créature si belle; nulle pierre n'apprend, nulle voix ne raconte ce qui fut; nul autre glas funèbre que le bruissement des vagues ne résonne en l'honneur de la beauté des Cyclades.

LXXIII.

Mais plus d'une vierge de la Grèce soupire son nom dans un chant d'amour; au foyer de plus d'un insulaire l'histoire de son père abrège la longueur des nuits; ils avaient, lui la valeur, elle la beauté en partage. Si elle aima imprudemment, elle paya sa faute de sa vie; — de manière ou d'autre, de telles erreurs se paient chèrement; que nul n'espère éviter ce danger, car l'amour, tôt ou tard, est son propre vengeur.

LXXIV.

Mais quittons ce sujet, qui devient trop triste, et mettons de côté ce feuillet douloureux: je ne me plais pas beaucoup aux descriptions de la folie; j'ai toujours peur qu'on ne m'en croie légèrement atteint moi-même; d'ailleurs, je n'ai pas encore fini sur ce chapitre; et comme ma muse est un capricieux lutin, nous allons porter ailleurs nos pas, et suivre un autre sillage avec Juan, que nous avons laissé demort quelques stances plus haut.

LXXV.

Blessé, enchaîné, « serré, confiné, claquemuré, » il s'écoula plusieurs jours et plusieurs nuits avant qu'il pût se rappeler le passé; et quand la mémoire lui revint, il se vit en pleine mer, courant sous le vent, faisant six nœuds à l'heure et ayant devant lui les rivages d'Ilion. Dans tout autre temps il eût pris plaisir à les voir, mais en ce moment il ne trouva pas grands charmes au cap Sigée.

LXXVI.

Là, sur la verte colline où sont dispersées les huttes d'un village, entre l'Hellespont et la mer, repose le brave des braves, Achille; du moins on le dit; Bryant dit le contraire. Plus loin s'élève, comme une tour, le vaste tombeau — on ignore de qui: de Patrocle, peut-être, ou d'Ajax, ou de Protésilas¹, héros qui, s'ils vivaient, nous égorgeraient encore.

LXXVII.

Des monticules sans marbre et sans nom, une plaine vaste et inculte bornée par des montagnes; plus loin l'Ida, toujours le même, et l'antique Scamandre, si toutefois c'est lui, tout cela reste encore. Ces lieux semblent formés exprès pour la gloire; cent mille hommes pourraient encore y combattre à l'aise. Mais

là où je cherchais les murs d'Ilion, pait la brebis paisible et rampe la tortue.

LXXVIII.

Des troupeaux de chevaux sauvages; çà et là quelques petits hameaux aux noms modernes et barbares; des bergers peu semblables à Paris, venant, émerveillés, contempler un moment cette jeunesse de l'Europe que ses souvenirs de collège conduisent sur ses bords; un Turc, son chapelet à la main, sa pipe à la bouche, et faisant grand cas de sa religion, voila ce que j'ai trouvé en ces lieux; mais pour des Phrygiens, du diable si j'en ai vu un seul!

LXXIX.

Ici on permit à don Juan de sortir de son étroite prison, et il vit qu'il était esclave; ses yeux parcoururent tristement le vaste azur des flots sur lesquels la tombe de plus d'un héros projetait son ombre; affaibli par la perte de son sang, c'est à peine s'il put articuler quelques questions; les réponses qu'on lui fit ne lui procurèrent pas des renseignements très-satisfaisants sur sa position passée ou présente.

LXXX.

Il vit quelques-uns de ses compagnons de captivité qui semblaient Italiens, et qui l'étaient en effet; il apprit de leur bouche leur histoire, qui était des plus singulières: c'était une troupe de chanteurs, tous régulièrement élevés dans cette profession, et qui se rendaient en Sicile pour y jouer l'opéra; ayant fait voile de Livourne, ils avaient été, non pas attaqués par un pirate, mais vendus par l'*impresario* à un prix peu exorbitant.

LXXXI.

L'un d'eux, le bouffe de la troupe, raconta à Juan leur curieuse aventure; car, bien que destiné à être vendu au marché turc, il avait conservé son enjouement, du moins en masque; le petit homme paraissait en fort bonne humeur; il portait son malheur gaiement et de bonne grâce, et se montrait beaucoup plus résigné que la prima donna et le ténor.

LXXXII.

Il raconta en peu de mots leur mésaventure, disant: « Notre machiavélique *impresario*, lorsque nous fûmes à la hauteur de je ne sais quel promontoire, fit des signaux et héla un brick inconnu: *Corpo di Caio Mario!* nous fûmes à la hâte transférés à son bord sans un seul *scudo di salario*; mais si le sultan a du goût pour le chant, nous aurons bientôt rétabli nos affaires.

LXXXIII.

« La prima donna, bien qu'un peu vieille, enlaidie par une vie dissipée, et sujette au rhume quand la salle est clair-semée, a pourtant quelques bonnes

¹ La Troade est une plaine admirable pour établir des suppositions et planter des choux; un bon jardinier et un écolier désert y peuvent exercer leurs jambes et leurs facultés, pour le plus grand avantage des lieux, ou, s'ils préfèrent monter à cheval, perdre leur temps, comme je l'ai fait, dans les boursiers du Scamandre, qui se répand au loin, comme si les vierges darda-

niennes lui offraient encore le tribut obligé. Le seul vestige de Troie ou de ses destructeurs consiste dans quelques tombeaux qui sont censés contenir les carcasses d'Achille, d'Ajax, d'Antiloque. Le mont Ida est toujours superbe, quoique les bergers d'aujourd'hui ne ressemblent pas à des Ganymèdes.

notes ; et puis , la femme du tenor , bien qu'elle ait peu de voix , est d'un aspect agréable ; le dernier carnaval , elle a fait beaucoup de bruit à Bologne , en enlevant le comte César Cicogna à une vieille princesse romaine.

LXXXIV.

» Et puis , nous avons les danseuses : d'abord la Nini , qui a plus d'une corde à son arc , toutes lucratives ; puis , cette petite rieuse de Pelegrini ; elle aussi a eu du bonheur au dernier carnaval : elle y a gagné cinq cents bons *zecchini* ; mais elle va si vite en dépense , qu'il ne lui reste pas un paul ; et puis encore la Grottesca , — quelle danseuse ! Partout où les hommes ont de l'âme ou du corps , elle est sûre de faire son chemin !

LXXXV

» Quant aux figurantes , elles ressemblent à toutes celles de cette clique : par-ci par-là une jolie personne dont la vue peut séduire ; le reste est tout au plus bon pour la foire. Il en est une cependant qui , bien que droite et raide comme une pique , a un certain air sentimental qui pourrait aller loin ; mais elle ne danse pas avec vigueur ; avec sa figure et sa taille , c'est vraiment dommage !

LXXXVI

» Pour les hommes , il n'y a pas grand'chose à en dire ; le *musicò* n'est qu'une vieille casserole fêlée ; mais , possédant une qualification spéciale , il pourra montrer sa face dans le sérail , et obtenir un emploi de domesticité ; je n'ai pas grande confiance dans son chant. Parmi tous ces individus du troisième sexe que le pape fait annuellement , on aurait de la peine à trouver trois gosiers parfaits.

LXXXVII.

» La voix du tenor est gâtée par l'affectation , et quant à la basse , c'est un animal qui ne sait que beugler ; la vérité est qu'il n'a reçu aucune éducation musicale ; c'est un ignorant qui n'a ni voix ni oreille ; mais , comme il est proche parent de la prima donna , qui a juré qu'il avait la voix sonore et moelleuse , on l'a engagé , bien qu'à l'entendre vous diriez un âne qui s'exerce au récitatif.

LXXXVIII.

» Il ne m'appartient pas de parler de ce que je puis valoir. Quoique jeune , — je vois , monsieur , — que vous avez l'air d'un homme qui a voyagé ; d'où je conclus que pour vous l'opéra n'est pas chose nouvelle. Avez-vous entendu parler de Raucocanti ? — C'est moi-même ; un jour viendra peut-être où vous m'entendrez. Vous n'étiez pas , l'année dernière , à la foire de Lugo ; mais la première fois que je serai engagé pour y chanter , — allez-y.

LXXXIX.

» Mais j'oubliais notre bariton : c'est un joli garçon , mais gonflé d'amour-propre ; une action gracieuse , pas l'ombre de science , une voix de peu d'étendue , et qui n'a rien de très-harmonieux ; il est toujours

mécontent de son lot , et c'est à peine s'il ferait un bon chanteur des rues. Dans les rôles d'amoureux , pour mieux exprimer sa passion , n'ayant pas de cœur à montrer , il montre ses dents. »

XC.

En ce moment , le récit éloquent de Raucocanti fut interrompu par les pirates qui , à heures fixes , venaient inviter tous les captifs à rentrer dans leurs tristes cabanons ; chacun d'eux jeta un douloureux regard sur les vagues qui , reflétant dans leur azur l'azur du ciel , bondissaient libres et joyeuses , puis ils descendirent un à un les écuelles.

XCI.

Le lendemain , — ils étaient dans les Dardanelles , — attendant le firman de Sa Sublimité , le plus impératif des talismans souverains , et qu'on esquivait toutes les fois qu'on le peut ; là , ils apprirent que pour s'assurer d'eux dans leurs cellules navales , on les enchaînerait deux à deux , femme à femme , homme à homme , en attendant qu'on les mit en vente sur le marché de Constantinople.

XCII.

Il paraît que lorsque cet arrangement se fit , les femmes se trouvèrent en nombre impair , et les hommes également : on avait d'abord été incertain si le soprano serait considéré comme du sexe masculin ; mais après quelque discussion à cet égard , on l'avait placé du côté des femmes , en manière d'éclaireur ; il fallut donc enchaîner ensemble un homme et une femme ; le hasard voulut que cet homme fût Juan , qui — (chose fort embarrassante à son âge) se vit appareillé avec une bacchante au visage frais et brillant.

XCIII

Malheureusement , avec Raucocanti fut attaché le tenor ; ils se haïssaient comme on ne se hait qu'au théâtre , et chacun d'eux trouvait sa destinée moins insupportable encore qu'un tel voisinage : dans leur mauvaise humeur ils se querellèrent , au lieu de prendre leur parti paisiblement ; si bien qu'en jurant à qui mieux mieux , chacun tira la chaîne de son côté , « *Arcades ambo* » , c'est-à-dire aussi mauvais garnements l'un que l'autre.

XCIV.

La compagne de Juan était une Romagnole élevée dans la marche de la vieille Ancône ; outre plusieurs autres attributs importants dans une *bella donna* , elle avait des yeux qui vous pénétraient jusqu'au fond de l'âme , — des yeux brillants , aussi noirs et aussi brillants qu'un charbon ; à travers le clair tissu de sa complexion de brunette , on voyait reluire un grand désir de plaire ; — qualité fort attrayante , surtout lorsqu'au désir se joint la faculté.

XCV.

Mais tout cela était perdu pour lui , car la douleur enchaînait tous ses sens ; les yeux de l'Italienne avaient beau lancer des éclairs , ils ne rencontraient

* Raucocanti peut se traduire par voix de cheval.

que des yeux ternes et sombres. Ainsi attachés ensemble, ni sa main, qui touchait la sienne, ni aucune autre partie de ce corps charmant (et il y en avait dont il n'était pas facile d'éviter le contact), ne pouvait agiter son poulx ni ébranler sa foi; peut-être aussi que ses récentes blessures y contribuaient un peu.

XCVI.

Peu importe; il ne faut jamais pousser les investigations trop loin; mais enfin un fait est un fait: nul chevalier ne pouvait être plus fidèle; nulle amante ne pouvait désirer une plus ferme constance; nous laisserons de côté les preuves, à l'exception d'une ou deux: on dit que nul « ne peut tenir du feu dans sa main en pensant aux glaces du Caucase »; bien peu le pourraient, sans doute; l'épreuve de don Juan n'était pas moins difficile, et pourtant il en sortit triomphant.

XCVII.

Ici, je pourrais entamer une chaste description, ayant moi-même, dans ma jeunesse, résisté à la tentation; mais plusieurs personnes, m'a-t-on dit, me reprochent d'avoir mis trop de vérité dans les deux premiers chants; je me hâterai donc de faire quitter le navire à don Juan, mon éditeur m'ayant positivement déclaré qu'il est plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de faire pénétrer ces deux chants dans les familles.

XCVIII.

Cela m'est fort égal; j'aime à céder; je renvoie donc le lecteur aux pages plus modestes de Smolett, de Prior, de l'Arioste, de Fielding, qui pourtant disent d'étranges choses pour un siècle aussi chatouilleux. Autrefois je maniais la plume avec beaucoup d'ardeur, et la guerre poétique était fort de mon goût; je me rappelle le temps où toute cette hypocrisie eût provoqué de ma part des observations dont je m'absiendrais aujourd'hui¹.

XCIX.

Comme les enfants aiment à batailler, mon enfance aimait les querelles; mais aujourd'hui je préfère rester en paix, et je laisse tout cela à la populace littéraire; soit que la gloire de mes vers s'éteigne du vivant de la main qui les traça, soit qu'elle fasse un bail de quelques siècles, le gazon de mon tombeau croîtra tout aussi longtemps, et se balancera, non aux sons de la lyre, mais au souffle de la brise nocturne.

C.

Chez ces poètes qui sont venus jusqu'à nous à travers la distance des temps et des langues, chez ces nourrissons de la gloire, la vie semble être la moins

dre portion de leur existence: quand vingt siècles s'accumulent sur un nom, c'est comme une boule de neige qui se grossit de tous les flocons qu'elle rencontre, et continue à rouler jusqu'à devenir peut-être une montagne de glace; mais, après tout, ce n'est que de la neige.

CI.

Et tous ces grands noms ne sont plus que des noms; et l'amour de la gloire, qu'une frivole convoitise, trop souvent fatale, dans son délire, à ceux qui voudraient voir leur poussière survivre, pour ainsi dire, à la destruction qui, immolant toute chose, ne doit laisser, « jusqu'à la venue du Juste », qu'un perpétuel changement! Mes pieds ont foulé la tombe d'Achille², et j'ai entendu douter de Troie; un jour on doutera de Rome.

CII.

Tout passe, jusqu'aux générations des morts; la tombe hérite de la tombe, jusqu'à ce que la mémoire d'un siècle se soit évanouie, et qu'il ait été enseveli pour faire place au siècle auquel il a donné naissance! Où sont les épitaphes qu'ont lues nos pères, à l'exception d'un petit nombre, glancées dans les ténèbres du sépulchre où dorment, sans noms, tant d'êtres innombrables qui en avaient un et l'ont perdu dans la mort universelle?

CIII.

Je passe chaque jour devant le lieu où périt dans sa gloire le héros enfant qui vécut trop longtemps pour le genre humain, mais mourut trop tôt pour l'humaine vanité, le jeune de Poix! Une colonne brisée, taillée avec goût, mais dont l'abandon accélère le déclin, raconte le carnage de Ravenne, pendant que des immondices et des plantes parasites s'accumulent à sa base.

CIV.

Je passe chaque jour devant le lieu où repose la cendre du Dante. Une petite coupole, plus simple que majestueuse, protège sa cendre; mais c'est la tombe du barde, et non la colonne du guerrier, qu'ici l'on révère. Un temps viendra où, partageant la même destinée, le trophée du conquérant et les pages du poète disparaîtront également dans la nuit qui recouvre les chants et les guerres antérieurs à la mort d'Achille et à la naissance d'Homère.

CV.

Cette colonne fut cimentée de sang humain; cette colonne est souillée d'immondices humains, comme si par ces souillures le paysan grossier voulait manifester son mépris pour ce lieu. Voilà comme on traite un trophée; qu'elle soit ainsi regrettée la mémoire de ces limiers de conquêtes dont l'instinct de sang et de gloire

¹ *Don Juan* fera son chemin; peu à peu on l'acceptera pour ce qu'il est: — une satire des défaits de la société actuelle, et non un éloge du vice; il lui est permis d'être voluptueux: je ne puis l'empêcher. — Aristote va plus loin; — Smolett (voyez lord Strutwell dans *Roderick Ramdom*) va dix fois plus loin; Fielding ne vaut pas mieux. — Jamais une jeune fille ne se laissera séduire en lisant *Don Juan*. Non, non, elle s'adressera pour cela aux poèmes de Little, aux romans de Rousseau, ou même à l'imma-

culée de Staël: car ceux-là l'encourageront, et non le *Don* qui se moque de l'amour, et..... et..... de beaucoup d'autres choses; mais n'en parlons pas: ça ira. *Lord Byron à M. Murray.*

² Je me suis promené tous les jours, pendant plus d'un mois en 1810, dans la plaine de Troie; et si quelque chose avait pu me diminuer mon plaisir, c'est que ce *blackguard* de Bryant eût attaqué la véracité d'Homère. *Journal de Byron*, 1821.

a fait connaître à la terre ces souffrances que le Dante n'a vues qu'aux enfers !

CVI.

Cependant, il y aura encore des poètes : quoique la gloire ne soit que fumée, cette fumée est de l'encens pour la pensée humaine, et le sentiment inquiet qui donna naissance aux premiers vers lui demandera ce qu'alors il lui demandait. De même que les vagues viennent à la fin se briser sur la plage, de même les passions, poussées à leurs dernières limites, éclatent en poésie¹ ; car la poésie n'est que passion ; il en était ainsi, du moins, avant qu'elle devint à la mode.

CVII.

Si dans le cours d'une vie amoureuse et contemplative, des hommes qui, chemin faisant, prennent leur part de toutes les passions, acquièrent la profonde et amère faculté de refléter leur image, comme dans une glace, avec des couleurs si vraies qu'on dirait qu'elles vivent ; en leur interdisant de les montrer, vous aurez raison peut-être, mais (à mon avis) vous aurez gâté un beau poème.

CVIII.

O vous qui faites la fortune des livres, charitables et bleus personnages du second sexe, dont les beaux yeux se chargent d'annoncer les poèmes nouveaux, me refuserez-vous votre « *imprimatur* » ? Quoi ! me condamnez-vous à l'oubli de l'office, ce Cornouailles où l'on pille les naufragés du Parnasse?... Ah ! faut-il que je sois le seul poète non admis à goûter votre thé de Castalie !

CIX.

Eh quoi ! ai-je donc cessé d'être « un lion² », un poète de bals, une marotte de salon, un enfant gâté littéraire ? Ne me verra-t-on plus, accablé de compliments insipides, m'écrier comme le sansonnet d'Yorick : « Je ne puis sortir d'ici ? » en ce cas, je vais, comme le poète Wordsworth³, furieux que personne ne le lise plus, m'écrier qu'il n'y a plus de goût au monde, que la gloire n'est qu'une loterie tirée par les bas bleus d'une coterie⁴.

CX.

O bleues si profondément, si obscurément, si admirablement bleues (comme l'a dit du ciel je ne sais quel

poète, et comme je le dis de vous, ô nos doctes dames !), on rapporte que vos bas sont bleus (Dieu sait pourquoi ; j'ai rarement eu l'occasion d'en voir de cette couleur), — bleus comme la jarrettière qui orne avec sérénité une jambe patricienne au bal de la cour ou au lever du roi.

CXI.

Pourtant, il est parmi vous d'angéliques créatures ; mais le temps n'est plus où, tandis que vous lisiez, nous lisions, vous dans mes stances, et moi, amant rimailleur, dans vos traits ; ou, — mais n'importe ! tout cela est passé ; quoi qu'il en soit, je n'ai point de répugnance pour les doctes natures, car parfois elles recèlent d'innombrables vertus ; je sais une dame qui appartient à cette école azurée : c'est la femme la plus charmante, la plus chaste, la meilleure, — mais tout-à-fait sotte.

CXII.

Humboldt, « le premier des voyageurs », mais qui n'est pas le dernier, si nous en croyons des rapports récents, a inventé, sous un nom que j'ai oublié, comme aussi la date de cette découverte sublime, un instrument aérien destiné à constater l'état de l'atmosphère en mesurant « l'intensité du bleu » ; ô lady Daphné ! permettez que je vous mesure !

CXIII.

Mais reprenons notre récit. — Le vaisseau chargé d'esclaves qui devaient être vendus dans la capitale, après les préliminaires d'usage, jeta l'ancre sous les murs du sérail ; sa cargaison étant saine et exempte de la peste fut débarquée, amenée au marché, et là, avec des Géorgiens, des Russes et des Circassiens, mise en vente pour servir à divers projets et à maintes passions.

CXIV.

Quelques-uns se vendirent cher ; on donna jusqu'à quinze cents dollars d'une jeune Circassienne, fille charmante, garantissant virginité, la beauté, lui prodiguant ses teintes les plus brillantes, l'avait ornée des plus célestes attraits : sa vente désappointa plus d'un enchérisseur qui avait été jusqu'à onze cents dollars⁵ ; mais, quand cette somme fut dépassée, ils virent que c'était pour le compte du sultan, et se retirèrent aussitôt.

¹ La *Fiancée d'Abydos* fut écrite en quatre nuits, pour me distraire de rêver à..... Sans cette circonstance, je ne l'eusse jamais écrite ; si je ne m'étais occupé alors, je serais devenu fou en dévorant mon propre cœur ; — nourriture amère.

Journal de Byron, 1815.

² Un dandy achevé, un élégant à la mode. C'est une expression que Byron emprunte au *Dictionnaire du dandysme*. N. d. T.

³ Dans le texte, il y a *Wordy* ; mais il est évident que c'est Wordsworth que l'auteur a voulu désigner : *words* signifiant *parole*, *wordy* devrait littéralement se traduire par *hâbleur*, *verbeux*, *rabâcheur*. N. d. T.

⁴ Loin de moi ce vain mot de *popularité*. Toutes les fois que le poète veut replier son âme sur elle-même, soit pour l'avertir de sa propre faiblesse, soit pour lui faire connaître sa force ; toutes les fois qu'on décrit le monde et la nature sous l'influence d'une abstraction idéale ; toutes les fois que la sagesse instinctive de l'antiquité et les passions héroïques s'unissent dans le cœur du poète avec la sagesse méditative de notre époque, pour faire l'histoire du passé et en même temps prophétiser l'avenir, le

poète doit s'attendre, pendant quelque temps, à ne rencontrer que quelques lecteurs isolés. WORDSWORTH, *Seconde préface*.

⁵ Voici comment un marchand allemand décrit les détails d'une vente d'esclaves ; j'ai été à même, dit M. Thornton, de m'assurer de l'exactitude de sa relation.

Les jeunes filles furent introduites devant moi, l'une après l'autre. Une Circassienne de dix-huit ans fut celle qui se présenta la première ; elle était bien habillée, et avait la figure couverte d'une voile ; elle s'avança vers moi, s'inclina, et me baisa la main. Son maître lui ordonna de marcher en avant et en arrière, pour montrer ses formes et l'élégance de sa démarche. Lorsqu'elle ôta son voile, elle laissa voir un buste de la plus grande beauté ; elle frotta ses joues avec du nankin mouillé, pour prouver qu'elle n'avait pas eu recours au fard pour augmenter ses couleurs. Elle ouvrit ses belles lèvres, et montra une rangée de dents d'une blancheur éblouissante. On me permit de tâter le pouls, afin de m'assurer si elle était d'une bonne constitution. Ensuite elle se retira pendant que nous délibérâmes sur le prix. Cette belle jeune fille fut vendue quatre mille piastres

CXV.

Douze négresses de Nubie furent vendues à un prix qu'elles n'auraient point obtenu sur le marché des Indes occidentales, bien que Wilberforce ait fait doubler la valeur des noirs depuis l'abolition; et il n'y a rien là qui doive étonner; car le vice est toujours plus libéral qu'un roi : les vertus, et même la plus sublime de toutes, la charité, sont économes; — le vice n'épargne rien quand il s'agit d'une rareté.

CXVI.

Mais pour ce qui est de savoir ce qu'il advint de cette jeune troupe, comment les uns furent achetés par des pachas, d'autres par des juifs; comment ceux-ci furent obligés de se courber sous des fardeaux, et ceux-là furent promus à divers commandements, en qualité de renégats; pendant que les femmes étaient tristement groupées ensemble, faisant des vœux pour n'être pas choisies par un visir trop vieux, et qu'on les achetait une à une pour en faire une maîtresse, une quatrième femme, ou une victime,

CXVII.

Tout cela doit être réservé pour la suite du poëme; notre discrétion ajournera aussi, pour le moment, et quelque désagréable que cela soit, le récit de ce qui arriva à notre héros, attendu que ce chant est déjà trop long; je sais combien les redites sont déplacées, mais je ne pourrais, ma muse l'exigeât-elle, en mettre moins; renvoyons donc la continuation de *Don Juan* à ce que, dans Ossian, on nomme le cinquième *duan*.

DON JUAN¹.

CHANT CINQUIÈME.

I.

Quand les poëtes érotiques chantent leurs amours en vers liquides, mielleux et doux, et accomplent

leurs vers comme Vénus attelle ses colombes, ils ne se doutent pas de tout le mal qu'ils peuvent faire; plus leur succès est grand, plus le péril est grave: témoins les vers d'Ovide. Il n'est pas jusqu'à Pétrarque lui-même qui, jugé sévèrement, ne soit le platonique corrupteur de la postérité.

II.

Je dénonce donc tout ouvrage érotique, excepté ceux qui sont écrits de manière à n'avoir rien d'attrayant, simples, — sans art, — concis, peu propres à séduire, attachant une morale à chaque faute; composés pour instruire plutôt que pour charmer, et attaquant tour-à-tour toutes les passions; aussi, à moins que mon Pégase ne soit mal ferré, ce poëme sera un modèle moral.

III.

Les rives d'Europe et d'Asie, toutes deux parsemées de palais; çà et là un vaisseau de guerre sillonnant le fleuve océanique²; Sainte-Sophie et sa coupole étincelante d'or³; les bois de cyprès; le haut Olympe au front blanchissant, les douze îles; enfin tout ce tableau plus magnifique que je ne saurais le rêver, encore moins le décrire: tel est le spectacle qui charmait la charmante Marie Montagu.

IV.

J'ai une passion pour le nom de « Marie; » c'était autrefois un son magique à mon oreille; et maintenant encore il évoque à demi dans ma pensée ces royaumes de féerie où je voyais ce qui ne devait jamais être; tous mes sentiments ont changé, mais celui-ci fut le dernier à varier; c'est un charme dont je ne me suis pas encore complètement affranchi. Mais voilà que je deviens triste, — et laisse refroidir une histoire qui ne doit pas être contée sur un ton pathétique.

V.

Le vent chassait devant lui les eaux de l'Euxin, et la vague se brisait écumante contre les roches bleues

¹ Le chant V fut commencé à Ravenne le 16 octobre 1820, et achevé le 30 novembre; il parut, comme nous l'avons dit plus haut, à la fin de 1821, avant les chants III et IV; puis le poëte fit une halte. Quels furent ses motifs? c'est ce que l'on apprendra par les extraits suivants de sa correspondance.

16 février 1821. Le cinquième chant est si loin d'être le dernier de *Don Juan*, que l'histoire commence à peine; je veux lui faire faire le tour de l'Europe, avec un assaisonnement de sièges, de batailles et d'aventures, et le faire périr, comme Anacharsis Clootz, au milieu de la révolution française. Combien ce poëme aura-t-il de chants? et quand sera-t-il terminé (même si je vis assez pour cela)? je l'ignore; mais voilà mon plan: Je veux en faire un *cavalier serviente* en Italie, la cause d'un divorce en Angleterre, et un Werther sentimental en Allemagne; de manière à montrer les différents ridicules de la société de chacun de ces pays, et à le représenter successivement *gâté* et *blasé* à mesure qu'il vieillit; ce qui est naturel.

6 juillet 1821. Sur les instances particulières de la comtesse Guiccioli, j'ai promis de ne pas continuer *Don Juan*; vous pouvez donc regarder ces trois chants comme les derniers du poëme; elle a lu les deux premiers dans la traduction française, et n'a cessé de me prier de ne pas continuer. Le motif en pourrait bien échapper à un observateur superficiel des mœurs étrangères; mais la vérité est que toutes les femmes desirant que l'on prêche

le sentiment, et que l'on ne détruise pas les illusions qui assurent leur empire. Don Juan détruit toutes ces illusions et se moque de beaucoup d'autres choses encore. Je n'ai jamais rencontré de femme qui ne se déclarât l'avocat de Rousseau et l'adversaire du comte de Grammont, de Gil Blas et de toutes les autres comédies de passions.

4 septembre 1821. Je parcours les Juans, qui sont excellents. Vos objections ne valent rien, vous vous en convaincrez par la suite. Je regrette de ne pas le continuer, car j'avais le plan de plusieurs chants dans différents pays. Vous ne parlerez pas de la note que je vous envoie, et qui vous expliquera pourquoi je ne continue pas.

Cette note, dont parle lord Byron, était de madame Guiccioli. « Rappelez-vous, mon Byron, la promesse que vous m'avez faite: jamais je ne pourrai vous exprimer la satisfaction que j'en éprouve, tant est grande la joie et la confiance que m'a inspirées votre sacrifice. »

² Ωκεανωτα ποταμο. Cette expression d'Homère a été beaucoup critiquée; elle ne répond point à nos idées atlantiques sur l'océan, mais elle s'applique suffisamment à l'Itellespont, au Bosphore, et à la mer Égée, toute parsemée d'îles.

³ Lady Marie Wortley se trompe étrangement lorsqu'elle dit que Saint-Paul ferait une étrange figure à côté de Sainte-Sophie. J'ai visité attentivement l'intérieur et le dehors de ces deux

des Symplegades. Quel coup d'œil lorsque de la « Tombe du Géant »¹, on suit les progrès de cette mer qui roule entre le Bosphore, frappant et baignant de ses flots l'Europe et l'Asie, et qu'on assiste tranquille à ce sublime spectacle ! De toutes les mers où le voyageur a eu des nausées, aucune n'offre des brisants plus dangereux que l'Euxin.

VI.

C'était l'un de ces jours piquants et froids qui commencent l'automne, où les nuits sont égales, mais non les jours ; à cette époque, les Parques coupent brusquement le fil de la destinée des marins ; les tempêtes bruyantes soulèvent les flots sur les mers, et le repentir des fautes passées dans le cœur de tous ceux qui voguent sur le vaste abîme : ils promettent d'amender leur vie, et pourtant ils n'en font rien ; parce que s'ils sont noyés ils ne le peuvent ; s'ils échappent, ils ne le veulent plus.

VII.

Sur le marché, on voyait une foule d'esclaves tremblants, de toute nation, de tout âge, de tout sexe. Chaque groupe, avec son marchand, occupait une place distincte. Pauvres gens ! leur bonne mine était bien changée ! Tous, à l'exception des noirs, semblaient regretter amèrement leurs amis, la terre natale et la liberté. Les noirs montraient plus de philosophie, accoutumés sans doute à l'esclavage, comme l'anguille à être écorchée.

VIII.

Juan était jeune, et plein d'espoir et de santé, comme on l'est à son âge ; j'avouerai pourtant qu'il avait l'air un peu triste, et que de temps à autre une larme furtive sillonnait sa joue ; peut-être le sang qu'il avait récemment perdu avait-il un peu abattu ses esprits ; et puis, perdre une grande fortune, une maîtresse et une position si confortable, pour être mis en vente parmi des Turcs !

IX.

Tout cela était bien fait pour ébranler l'âme d'un stoïque ; néanmoins, au total, son attitude était calme ; sa personne et la splendeur de son vêtement, dont il avait conservé quelques restes brillants, attiraient sur lui les regards, et faisaient deviner à sa mine qu'il était au-dessus du vulgaire ; et puis, malgré sa pâleur, il était si beau ! et puis, — on comptait sur sa raison.

X.

La place, semblable à un jeu de trictrac, quoique plus irrégulièrement bigarrée, était parsemée de groupes noirs et blancs exposés en vente. Les uns choisissaient le jais ; d'autres préféraient la couleur pâle. Parmi tous ces gens à vendre, un homme de trente ans, robuste et bien taillé, avec des yeux d'un gris

foncé où se peignait la résolution, se trouvait à côté de Juan, attendant un acheteur.

XI.

Il avait l'air anglais ; c'est-à-dire qu'il avait de la carrure, un teint blanc et coloré, de belles dents, des cheveux bouclés d'un brun foncé, un front ouvert, où la pensée, le travail ou l'étude avaient laissé quelques traces de soucis ; une écharpe tachée de sang soutenait l'un de ses bras ; il y avait dans son attitude un tel sang-froid qu'un simple spectateur n'eût pu en montrer davantage.

XII.

Mais voyant auprès de lui un jeune adolescent qui paraissait plein de cœur, quoique pour le moment fléchissant sous le poids d'une destinée qui avait abattu même des hommes, il ne tarda pas à manifester une sorte de brusque compassion pour le triste let d'un compagnon d'infortune si jeune encore. Quant à lui, il regardait sa mésaventure comme n'ayant rien que de très-ordinaire, comme une chose toute simple.

XIII.

« Mon enfant ! » lui dit-il, « dans cet assemblage confus de Géorgiens, de Russes, de Nubiens, et de je ne sais quoi encore, tous pauvres diables, ne différenciant que par la couleur, avec lesquels le hasard nous a confondus, il n'y a de gens comme il faut que vous et moi, ce me semble ; faisons donc connaissance, ainsi que nous le devons ; si je pouvais vous offrir quelque consolation, j'en serais charmé ; — de quelle nation êtes-vous, je vous prie ? »

XIV.

Quand Juan lui eut dit : « Je suis Espagnol », il répondit : « Je pensais en effet que vous ne pouviez pas être Grec ; ces chiens serviles n'ont pas tant de fierté dans le regard ; la fortune vous a joué un joli tour, mais c'est sa manière d'en user avec tous les hommes, pour les éprouver ; que cela ne vous inquiète pas : — dans huit jours elle changera peut-être ; elle m'a traité à peu près comme vous, avec cette différence qu'il n'y a rien là qui soit nouveau pour moi. »

XV.

— « Monsieur, » lui dit Juan, « oserais-je vous demander ce qui vous a amené ici ? » — « Oh ! rien de bien merveilleux : six Tartares et une chaîne. » — « Ce que je désirais savoir, c'est, si la demande n'est pas indiscrete, ce qui vous a valu ce destin. » — « J'ai servi quelques mois, et en divers lieux, dans l'armée russe, et, faisant dernièrement le siège d'une ville par ordre de Souwarow, au lieu de prendre Widdin², c'est moi qui ai été pris. »

XVI.

— « N'avez-vous pas des amis ? » — « J'en ai eu,

églises. Sainte-Sophie est, sans aucun doute, la plus curieuse, à cause de son immense antiquité et des souvenirs historiques qui s'y rattachent, tous les empereurs grecs, depuis Justinien, y ayant été couronnés, et quelques-uns massacrés près de l'autel, sans compter les sultans qui l'ont embellie successivement. Mais elle ne peut être mise sur le même rang que Saint-Paul

(je parle comme un Cockney). *Lettres de Byron*, 1810.

¹ Le Tombeau du Géant est une colline sur le rivage asiatique, et qui sert de but de pèlerinage pour les dévots, comme est Harrow ou Highgate. *HOMERUS.*

² Widdin est une des principales villes de la Bulgarie, située sur la rive droite du Danube.

mais, grâce à Dieu, il y a longtemps qu'ils ne m'ont importuné de leurs nouvelles. Maintenant que j'ai répondu sans hésiter à toutes vos questions, vous devez me montrer la même courtoisie. » — « Hélas ! » dit Juan, « ce serait une longue et douloureuse histoire. » — « Oh ! s'il en est réellement ainsi, sous les deux rapports vous faites bien de vous taire : une histoire lugubre attriste davantage quand elle est longue.

XVII.

« Mais ne vous découragez pas : à votre âge la fortune, bien que femme passablement inconstante, ne vous laissera pas longtemps dans une telle passe, attendu que vous n'êtes pas son mari. D'ailleurs, vouloir lutter contre notre destin, ce serait comme si l'épi voulait combattre la faucille. Les hommes sont le jouet des circonstances quand les circonstances semblent le jouet des hommes. »

XVIII.

— « Ce n'est pas, » dit Juan, « sur ma condition présente que je gémis, mais sur le passé ; j'aimais une jeune fille !... » Il s'arrêta, et son œil noir se remplit de tristesse ; une larme unique parut un moment sur les cils de sa paupière, puis tomba. « Mais, pour revenir à ce que je disais, ce n'est pas tant mon sort actuel que je déplore, car j'ai supporté des détresses auxquelles les plus robustes ont succombé,

XIX.

« Sur la mer orageuse ; mais ce dernier coup... » Ici il s'arrêta encore, et détourna la tête. — « Ah ! lui dit son ami, je me doutais qu'il y avait une femme dans votre affaire ; ce sont là des choses qui demandent une tendre larme, telle que j'en verserais moi-même si j'étais à votre place ; j'ai pleuré le jour où ma première femme est morte, et j'en ai fait autant quand ma seconde a pris la fuite.

XX.

« Ma troisième... » — « Votre troisième ! » s'écria don Juan en se retournant vers lui ; « vous pouvez à peine avoir trente ans : avez-vous donc trois femmes ? » — « Non... je n'en ai que deux vivantes : sans doute, une personne mariée trois fois n'est pas chose si rare ! » — « Eh bien ! votre troisième, que fit-elle ? vous a-t-elle quitté aussi, monsieur ? » — « Non, certes. » — « Eh bien ? » — « C'est moi qui l'ai quittée. »

XXI.

— « Vous prenez froidement les choses, » dit Juan. — « Que voulez-vous ! » reprit l'autre. « Il y a encore bien des arcs-en-ciel dans votre firmament ; mais tous les miens ont disparu. On commence la vie avec des sentiments chaleureux, des espérances magnifiques ; mais le temps décolore peu à peu nos illusions, et, comme le serpent, tous les ans quelque insigne méprise dépouille sa peau brillante.

XXII.

« Il est vrai qu'elle en prend une autre brillante et fraîche, ou même plus fraîche et plus brillante encore ; mais au bout de l'année, cette peau doit avoir la destinée de toute chair, quelquefois même elle ne

ture qu'une semaine ou deux ; — l'amour est le premier filet qui tend pour nous ses mailles homicides ; l'ambition, l'avarice, la vengeance, la gloire, servent de glu aux pièges éclatants où, dans nos derniers jours, nous venons voltiger, attirés par l'appât de l'or ou de la renommée. »

XXIII.

— « Tout cela est bel et bon, et peut être vrai, » dit Juan ; « mais je ne vois pas en quoi cela peut contribuer à améliorer votre condition ou la mienne. » — « Non, sans doute, reprit l'autre ; cependant vous m'avouerez qu'en plaçant les choses à leur véritable point de vue, on acquiert du moins l'expérience : par exemple, nous savons maintenant ce que c'est que l'esclavage, et notre malheur nous enseignera à nous mieux conduire quand nous serons maîtres. »

XXIV.

— « Que ne sommes-nous maîtres dès à présent, ne fût-ce que pour appliquer à ces païens, nos bons amis, les leçons qu'ils nous donnent ! » dit Juan en étouffant un douloureux soupir. « Dieu soit en aide à celui que sa mauvaise étoile envoie à pareille école ! » — « Cela viendra, » répondit l'autre ; « et peut-être avant peu verrons-nous ici notre situation s'améliorer ; en attendant (ce vieil eunuque noir semble nous examiner), je ne serais pas fâché que quelqu'un nous achetât.

XXV.

« Mais, après tout, qu'est-ce que notre état actuel ? il est fâcheux, et pourrait être plus agréable : — c'est le destin de tous les hommes ; la plupart des hommes, et principalement les grands, sont esclaves de leurs caprices, de leurs passions, et de je ne sais quoi encore ; la société elle-même, qui devrait produire en nous la bienveillante sympathie, détruit le peu que nous en avons : ne sympathiser pour personne est le véritable art social des stoïques du monde, — ces hommes sans cœur. »

XXVI.

En ce moment, un personnage noir du genre neutre et du troisième sexe s'avança, et, lorgnant les captifs, parut examiner leur mine, leur âge et leurs mérites, comme pour s'assurer s'ils convenaient à la cage qu'il leur destinait ; jamais un amant ne lorgna de plus près sa dame, un maquignon son cheval, un tailleur sa pièce de drap, un avocat ses épicures, un geôlier son prisonnier,

XXVII.

Que l'acheteur ne fait l'esclave qu'il marchande. Oh ! c'est charmant que d'acheter son semblable ! puis, nos passions nous mettent à l'encan tous tant que nous sommes, avec plus ou moins d'adresse : les uns se vendent à un beau visage, ceux-ci à un chef belliqueux, d'autres à une place ; chacun selon son âge et ses goûts. La plupart s'achètent à beaux deniers comptant ; mais tous ont leur tarif en raison de leurs vices : à celui-ci une couronne, à cet autre un coup de pied.

XXVIII.

L'eunuque, les ayant examinés avec soin, se tourna vers le maître, et commença à marchander d'abord l'un, puis tous deux; ils débattirent les prix, contestèrent, jurèrent même, comme s'ils eussent été à une foire chrétienne, marchandant un bœuf, un âne, un agneau ou un chevreau; on eût dit un combat, au bruit qu'ils faisaient pour l'emplette de cette couple magnifique d'animaux humains.

XXIX.

Enfin, on ne les entendit plus que grommeler; ils tirèrent leur bourse en rechignant, retournant chaque pièce d'argent, faisant sonner les unes, pesant les autres dans la main, mêlant par erreur des paras avec des sequins¹, jusqu'à ce que la somme exacte fût comptée; alors le marchand rendit de la monnaie, signa un reçu dans les règles, et commença à songer à son dîner.

XXX.

Je voudrais bien savoir s'il mangea de bon appétit, ou, dans le cas affirmatif, si sa digestion fut bonne; il me semble que pendant son repas il dut lui venir de singulières pensées, et que sa conscience dut lui faire de curieuses questions sur le point de savoir jusqu'où s'étend le droit divin de vendre la chair et le sang de nos semblables. Quand le poids de notre dîner nous oppresse, je suis d'avis que de nos vingt-quatre heures de douleur, celle-là est la plus pénible.

XXXI.

Voltaire dit : « Non »; il prétend que Candide ne trouvait jamais la vie plus tolérable qu'après dîner; il a tort : — à moins que l'homme ne soit un pore, la réplétion ajoute à ses souffrances; excepté pourtant lorsqu'il est ivre : car, quand la tête lui tourne, il ne sent point l'oppression du cerveau. Au sujet de la nourriture, je pense comme le fils de Philippe, ou plutôt d'Ammon (un monde et un père ne lui suffisaient pas);

XXXII.

Je pense, comme Alexandre, que l'action de manger, ainsi qu'une ou deux autres, nous fait doublement sentir notre condition mortelle; lorsqu'un rôti, un ragoût, du poisson, une soupe, accompagnés de quelques plats d'entremets, peuvent nous donner une sensation de plaisir ou de peine, qui osera s'enorgueillir d'une intelligence dont l'usage dépend si fort du suc gastrique²?

¹ Le sequin turc est une monnaie d'or valant à peu près sept shillings et six pences; le para ne vaut pas un demi-penny.

² J'ai souffert horriblement, la nuit dernière, d'une indigestion. J'ai remarqué, pendant que je souffrais, combien toutes les facultés de mon intelligence étaient anéanties. Je m'efforçai de les ranimer, je ne pus point y réussir; j'aurais eu l'âme mariée au corps s'ils n'étaient si profondément discordants. En effet, si l'un se relève lorsque l'autre tombe, n'est-ce pas un signe qu'ils sont créés pour divorcer naturellement? mais, dans l'état actuel des choses, ils me semblent tirer ensemble comme deux chevaux de poste. *Journal de Byron*, 1821.

³ L'assassinat auquel le poète fait allusion fut commis, le 8 décembre 1820, dans les rues de Ravenne, à cent pas de peine de la

XXXIII.

L'autre soir (c'était vendredi dernier), — c'est un fait réel et non une fable poétique, — je venais de passer ma redingote; mon chapeau et mes gants étaient encore sur la table, quand tout à coup j'entendis une détonation. — Il était à peine huit heures; — je cours aussi vite qu'il me fut possible, et trouvai le commandant de place étendu dans la rue, et pouvant à peine respirer¹.

XXXIV.

Le pauvre homme! pour je ne sais quelle raison, sans doute fort légère, on lui avait tiré cinq balles, et on l'avait laissé là mourir sur le pavé. Je le fis donc transporter chez moi, et monter dans mon appartement; on le déshabilla, et on examina ses blessures; — mais qu'est-il besoin de plus de détails? Tous les soins furent inutiles; il était mort dans une querelle italienne, tué par cinq balles parties d'un vieux canon de fusil.

XXXV.

Je le regardai, car je le connaissais beaucoup. J'ai vu bien des cadavres, mais jamais aucun dont les traits, après un accident de ce genre, parussent si calmes : bien que percé à l'estomac, au cœur et au foie, on eût dit qu'il dormait; l'épanchement intérieur du sang n'avait laissé à l'extérieur aucune trace hideuse, et c'est à peine si l'on eût pu dire qu'il était mort; en le contemplant je pensais ou disais :

XXXVI.

« Est-ce bien là la mort? Qu'est-ce donc que la vie ou la mort? Parle! » mais il ne parla pas; « éveillez-toi! » mais il continuait à dormir. — Hier encore, quel souffle était plus puissant que le sien : sa parole tenait en respect des milliers de guerriers; comme le centurion, il disait : « va! » et on allait; « viens! » et on venait. La trompette et le clairon étaient muets jusqu'à ce qu'il eût parlé; — et maintenant, un tambour couvert d'un crêpe, voilà tout ce qui lui reste.

XXXVII.

Et ceux qui attendaient ses ordres et le révéraient — vinrent en foule se ranger autour de son lit, pour jeter un dernier coup d'œil sur cette argile glorieuse qui avait saigné pour la dernière fois, mais non pour la première; et finir ainsi! lui qui tant de fois avait vu fuir devant son regard les ennemis de Napoléon! — lui le premier à la charge et dans les sorties, mourir assassiné dans une rue paisible!

maison de lord Byron. Voici comment il en raconte les détails :

9 décembre 1821. Je rouvre ma lettre pour vous raconter un événement qui, mieux que tout ce que je pourrais vous dire, vous donnera une idée de l'état de ce pays. Le commandant des troupes, au moment où j'écris, est couché mort dans ma maison : il a été assassiné à huit heures du soir, à deux cents pas de ma porte. Je mettais ma redingote, lors que j'entendis le coup. En entrant dans ma chambre, je trouvai tous mes gens sur le balcon, criant qu'un homme venait d'être assassiné; je m'élançai aussitôt dans la rue, ordonnant à Tita, le plus brave d'entre eux, de me suivre; les autres cherchaient à nous dissuader d'aller voir, car c'est l'habitude ici de fuir la victime tombée sous les coups des assassins. *Lettres de Byron*.

XXXVIII.

Les cicatrices de ses vieilles blessures étaient auprès des nouvelles, ces nobles cicatrices qui avaient fait sa gloire; et cette vue présentait un horrible contraste. — Mais laissons là ce sujet : ces choses demandent plus d'attention que je ne puis leur en donner. Je le regardai fixement, comme cela m'est souvent arrivé, afin de voir si je ne pourrais tirer de la mort quelque chose qui pût confirmer, ou ébranler, ou créer une foi quelconque.

XXXIX.

Mais tout était mystère. Nous sommes ici, et nous allons là. — Mais où? Cinq morceaux de plomb, ou trois, ou deux, ou même un seul, nous envoient bien loin! Ce sang n'est-il donc formé que pour être répandu? Eh quoi! chaque élément pourra décomposer les nôtres : l'air, — la terre, — l'eau, — le feu, vivront; et nous, nous mourrons, nous dont l'intelligence embrasse toutes choses? Laissons cela, et revenons à notre histoire.

XL.

L'acquéreur de Juan et de sa nouvelle connaissance conduisit son emplette vers une barque dorée, s'y plaça avec eux, et l'on s'éloigna avec toute la vitesse que pouvaient imprimer l'effort des rames et le mouvement des flots. Les deux captifs avaient l'air de gens qu'on mène au supplice, curieux de savoir ce que tout cela deviendrait, quand la caïque¹ s'arrêta dans une petite anse, au pied d'un mur ombragé de hauts cyprès à la verdure sombre.

XLI.

Là, leur conducteur ayant frappé au guichet d'une petite porte de fer, elle s'ouvrit, et ils s'avancèrent d'abord à travers un taillis flanqué des deux côtés de grands arbres; ils faillirent perdre leur route et ne marchaient qu'en tâtonnant, car la nuit était venue avant qu'ils eussent touché la plage. L'eunuque avait fait un signe aux rameurs, qui avaient repris le large sans dire un seul mot.

XLII.

Pendant qu'ils poursuivaient leur route sinueuse à travers des bosquets d'orangers, de jasmin et *cætera* (dont je pourrais vous parler longuement, attendu que nous n'avons pas dans le Nord une telle profusion de plantes orientales, si, dans les derniers temps, nos écrivains ne s'étaient mis en tête de transplanter des couches entières dans leurs ouvrages, et cela, depuis qu'un poëte a voyagé parmi les Turcs);

XLIII.

Pendant qu'ils marchaient, il vint à Juan une idée qu'il communiqua tout bas à son compagnon; — la même pensée vous serait venue, ainsi qu'à moi, en pareille occurrence. « Il me semble, dit-il, qu'il n'y aurait rien de bien répréhensible à frapper un coup qui nous rendrait libres; assommer ce vieux noir et décamper — serait plus tôt fait que dit. »

XLIV

— « Oui, répondit l'autre; mais, cela fait, qu'advientra-t-il? Comment sortir d'ici? Comment diable y sommes-nous venus? Mais, en nous supposant dehors, et notre peau sauvée du sort de saint Barthélemy, demain nous verrait dans quelque autre tanière, et pire que nous n'avons été jusqu'ici; d'ailleurs j'ai faim, et, comme Ésaï, je vendrais en ce moment mon droit d'aïnesse pour un beef-steak.

XLV

» Nous devons être dans le voisinage de quelque habitation; car la sécurité de ce vieux noir s'aventurant avec deux captifs dans un lien pareil prouve qu'il compte que ses amis ne dorment pas; un seul cri nous les amènerait tous sur les bras; regardons-y donc à deux fois avant de faire le saut, — et voyez où ce sentier nous a conduits; par Jupiter! le beau palais! — et illuminé encore! »

XLVI.

C'était en effet un vaste édifice qui s'offrait à leur vue : la façade semblait surchargée de dorures et de peintures, selon l'usage turc. — Faste de mauvais goût : car les Turcs sont peu avancés dans les arts dont ces pays furent jadis le berceau. Toutes les villas, le long du Bosphore, ressemblent à des écrans fraîchement peints, ou à une jolie décoration d'opéra.

XLVII.

Et à mesure qu'ils approchaient, l'agréable fumet des sauces, des rôtis, des pilaus, choses qui ne sont point indifférentes aux yeux d'un mortel affamé, vint réprimer les intentions farouches de Juan, et l'engager à se bien conduire. En ce moment, son ami, joignant à ce qu'il avait dit une clause conditionnelle, ajouta : « Au nom du ciel! tâchons d'avoir à souper maintenant; et puis, s'il faut faire du tapage, je suis votre homme. »

XLVIII.

Il en est qui conseillent de faire appel aux passions des hommes, d'autres à leur sensibilité, d'autres à leur raison : ce dernier moyen n'a jamais été beaucoup à la mode, car la passion considère tout raisonnablement comme hors de saison. Quelques orateurs prennent un ton pleureur; d'autres appliquent de vigoureux coups de fêrule; tous s'accordent à nous assommer de leurs arguments favoris; mais nul ne songe à être bref.

XLIX.

Mais voilà encore une digression : de tous les moyens de persuasion, — quoique je reconnaisse le pouvoir de l'éloquence, de l'or, de la beauté, de la flatterie, des menaces, d'un shelling, — il n'en est pas de plus sûr, par moments, de plus propre à maîtriser les meilleurs sentiments de l'homme, qui deviennent de jour en jour plus susceptibles, comme nous le voyons, que ce glas magique, irrésistible, le tocsin de l'âme, — la cloche du dîner.

¹ On donne ce nom aux légères et élégantes barques qui ornent les quais de Constantinople.

L.

La Turquie n'a pas de cloches, et pourtant on y dine; Juan et son ami n'entendirent point de signal chrétien appeler les convives; ils ne virent point une longue file de laquais entrer dans la salle du festin; mais ils sentirent le rôti, ils virent briller un large feu, et les cuisiniers, les bras nus, aller et venir; et ils regardèrent à droite et à gauche autour d'eux, avec les yeux de l'appétit et son prophétique regard.

LI.

Abandonnant alors toute idée de résistance, ils suivirent de près leur noir guide, qui ne se doutait pas que sa frêle existence avait été sur le point d'être supprimée; il leur fit signe de s'arrêter à quelque distance, frappa à la porte, qui s'ouvrit, et une salle vaste et magnifique déploya à leurs regards toute la pompe asiatique du luxe ottoman.

LII.

Je ne décrirai pas; la description est mon fort, mais dans notre époque brillante il n'est pas d'imbécile qui ne décrive son merveilleux voyage à quelque cour étrangère, n'enfante son in-quarto, et ne quête vos éloges: — c'est la ruine de son éditeur; mais pour lui c'est un jeu; et cependant la nature, torturée de mille manières, se résigne avec une patience exemplaire aux guides du voyageur, aux rimmes, aux toqristes, aux esquisses, aux illustrations.

LIII.

Cà et là dans cette salle, quelques personnes assises, les jambes croisées, jouaient aux échecs; d'autres causaient par monosyllabes; d'autres semblaient on ne peut plus satisfaites de leur costume; plusieurs fumaient dans des pipes superbes, ornées de bees d'ambre, d'un prix plus ou moins grand; quelques-uns se promenaient; ceux-ci dormaient, ceux-là préludaient au souper par un verre de rum¹.

LIV.

Lorsque l'eunuque noir entra avec sa couple d'infidèles achetés, quelques-uns levèrent un moment les yeux, sans ralentir leurs pas; mais ceux qui étaient assis ne firent pas le moindre mouvement; un ou deux regardèrent les captifs en face, comme on regarde un cheval dont on cherche à deviner le prix; quelques-uns, de leur place, firent au noir un signe de tête, mais personne ne l'importuna de sa conversation.

LV.

Il leur fit traverser la salle, puis une suite d'appartements magnifiques, mais silencieux, excepté là où le bruit d'un jet d'eau² dans un bassin de marbre résonnait au milieu de la tristesse sombre dont la nuit avait revêtu ces lieux, ou lorsqu'une porte entr'ouverte laissait voir une tête de femme dont l'œil noir

et curieux semblait s'enquérir d'où diable pouvait provenir ce bruit.

LVI.

Quelques lampes mourantes, suspendues aux vastes lambris, donnaient assez de lumière pour éclairer leur marche, mais pas assez pour montrer les chambres impériales dans tout l'éclat de leur magnificence; peut-être n'y a-t-il rien, — je ne dirai pas qui effraie, mais qui attriste davantage, soit la nuit, soit le jour, qu'une salle immense, sans âme qui vive pour faire diversion à la splendeur inanimée de l'ensemble.

LVII.

Deux ou trois personnes semblent si peu de chose! une seule n'est rien: dans les déserts, dans les forêts, au milieu d'une foule, ou sur le rivage des mers, c'est là qu'est la solitude, là qu'elle a toujours régné; mais dans une salle immense, dans une galerie colossale, que l'édifice soit moderne, ou construit depuis longtemps, on éprouve je ne sais quelle sensation de mort, surpris qu'on est de se trouver seul dans une enceinte destinée à recevoir un si grand nombre d'hommes.

LVIII.

Une petite pièce propre et commode, dans une nuit d'hiver, avec un livre, ou un ami, ou une dame non mariée, ou un verre de bordeaux, des *sandwichs* et de l'appétit, avec cela on peut passer une soirée anglaise, quoique ce ne soit pas à beaucoup près aussi imposant qu'un théâtre éclairé par le gaz. Pour moi, je passe mes soirées seul dans de longues galeries; c'est ce qui fait que je suis si mélancolique.

LIX.

Hélas! l'homme fait grand ce qui le fait petit; j'approuve cela dans une église: ce qui parle du ciel ne doit pas être fragile, mais solide et durable; et il est bon que le nom de ses auteurs se perde dans la nuit des temps; mais une vaste maison sied mal à l'homme, et une vaste tombe lui sied plus mal encore: — depuis la chute d'Adam, il me semble que l'histoire de la tour de Babel peut lui apprendre cela mieux que je ne pourrais le faire.

LX.

Babel était primitivement un rendez-vous de chasse de Nemrod; ce fut ensuite une ville fameuse par ses jardins, ses murailles et sa merveilleuse opulence: là régna Nabuchodonosor, roi des hommes, jusqu'au jour où il se mit à paître; là Daniel apprivoisa les lions dans leur caverne, à la grande admiration des peuples émerveillés; ce lieu fut aussi célèbre par Thibé et Pyrame, et par Sémiramis, cette reine calomniée³.

LXI.

Des historiens grossiers l'ont accusée à tort (je ne

¹ Rien n'est plus commun que de voir les Turcs boire plusieurs verres de liqueurs très-fortes pour se donner appétit; j'en ai vu prendre six verres de raky avant d'îner, et jurer qu'ils dinaient beaucoup mieux ensuite. J'en fis l'expérience, et il m'en advint comme à cet Écossais qui, ayant entendu dire que les oiseaux apelles kiti-wakes servaient à aguiser l'appétit, se plaignant, après

en avoir mangé six, de n'être pas plus affamé qu'en commençant.

² Je me rappelle avoir été reçu, par Ali-Pacha, dans une large chambre pavée de marbre, avec un bassin de marbre et une fontaine au milieu.

³ Babylone fut agrandie par Nemrod, fortifiée et embellie par Nabuchodonosor, et rebâtie par Sémiramis.

doute pas qu'il n'y ait eu complot de leur part) d'une affection inconvenante pour son cheval (l'amour, comme la religion, tombe parfois dans l'hérésie) : ce qui a pu donner naissance à cette fable monstrueuse (ces exagérations se voient de temps à autre), c'est probablement qu'on aura écrit *coursier* au lieu de *courrier* : je souhaiterais fort que l'affaire fût portée chez nous devant un jury ¹.

LXII.

Mais reprenons. — S'il arrivait (tout est possible par le temps qui court) que des infidèles, parce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas retrouver l'emplacement véritable de cette même Babel (bien que Claudius Rich, écuyer, en possède quelques briques, au sujet desquelles il a dernièrement écrit deux mémoires) ; s'il arrivait, dis-je, qu'ils ne voulussent pas ajouter foi au témoignage des juifs, ces incrédules que nous devons croire, bien qu'ils ne nous croient pas, nous autres ;

LXIII.

Que du moins ils se rappellent qu'Horace a exprimé d'une manière concise et élégante la folie bâtissante de ces hommes qui, oubliant le grand lieu de repos, se livrent exclusivement à l'architecture ; nous savons où tout doit aboutir, hommes et choses, morale triste comme toutes les morales, et le « *et sepulchri immemor struis domos* » montre que nous bâtissons des demeures quand nous ne devrions songer qu'à nous construire un tombeau.

LXIV.

Enfin, ils arrivèrent dans une partie retirée du palais, où l'écho se réveillait comme d'un long sommeil ; quoique ce lieu fût rempli de tout ce qu'on pouvait désirer, l'œil était éternuillé de ce nombre immense d'objets ne servant à rien ; là, l'opulence s'était épuisée à encombrer de meubles un appartement délicieux, dans lequel la nature étonnée se demandait où l'art avait voulu en venir.

LXV.

Cette chambre semblait cependant n'être que la première d'une longue enfilade ou suite d'autres pièces qui conduisaient Dieu sait où ; toutefois, les meubles y étaient d'une richesse extrême : des sofas si précieux, que c'était vraiment un péché que de s'y asseoir ; des tapis d'un travail si rare, qu'on eût souhaité pouvoir glisser dessus comme un poisson doré.

LXVI.

Mais le noir, daignant à peine jeter un coup d'œil sur ce qui plongeait les esclaves dans l'admiration, foulait sans scrupule ce que leurs pieds osaient à peine toucher, de peur de les souiller, comme si c'eût été la Voie-Lactée avec toutes ses étoiles ; puis, allongeant la main vers une certaine armoire ou buffet, niché là, dans ce coin que vous voyez, — ou si vous ne le voyez pas, ce n'est pas ma faute, —

LXVII.

Je tiens à être clair ; — le noir, dis-je, ayant ouvert ce meuble, en tira une grande quantité de vêtements, propres à habiller le musulman du plus haut parage ; la variété ne manquait pas ; et cependant, bien qu'il y eût amplement de quoi choisir, il jugea à propos d'indiquer lui-même le costume convenable aux chrétiens qu'il avait achetés.

LXVIII.

Celui dont il fit choix pour le plus âgé et le plus corpulent des deux fut d'abord un manteau candiotte allant jusqu'au genou, et un pantalon pas tout à fait assez étroit pour crever, mais digne par son ampleur d'un véritable Asiatique ; un châle dont le Cachemire avait fourni le tissu, des pantoufles jaunes, un poignard riche et commode, enfin tout ce qui constitue un dandy turc.

LXIX.

Pendant qu'il s'habillait, Baba, leur ami noir, leur faisait entrevoir les immenses avantages qu'ils finiraient probablement par obtenir, pourvu seulement qu'ils suivissent la voie convenable que la fortune semblait leur montrer si clairement ; et puis il ajouta « qu'il ne leur cacherait pas qu'ils amélioreraient beaucoup leur condition s'ils voulaient condescendre à la circoncision.

LXX.

» Pour lui, il se réjouirait de les voir devenir de vrais croyants ; toutefois il n'en laisserait pas moins sa proposition à leur choix. » L'autre, le remerciant de l'excessive bonté qu'il avait de leur laisser une voix dans la décision d'une bagatelle comme celle-là, « ne pouvait, dit-il, exprimer suffisamment toute son admiration pour les coutumes de cette nation polie.

LXXI.

» Pour sa part, il ne voyait pas de grandes objections à une pratique si respectable et si ancienne ; et, après avoir avalé quelques rafraîchissements, pour lesquels, il ne le cachait pas, il se sentait en appétit, il ne doutait nullement que quelques heures de réflexion ne le réconciliasent entièrement à cette mesure. » — « Vraiment, » dit Juan avec vivacité, « que je meure si j'en fais rien ; j'aimerais mieux me voir circoncire la tête !

LXXII.

» On me coupera mille têtes avant que... — « Veuillez, » reprit l'autre, « ne point m'interrompre ; vous m'avez empêché d'achever ce que j'avais à dire. Monsieur ! — comme j'avais l'honneur de vous le dire, — aussitôt que j'aurai soupé, j'examinerai si votre proposition est de nature à être acceptée ; à la condition, toutefois, que votre bonté grande permettra que la chose soit laissée à mon libre arbitre. »

¹ Au moment où lord Byron écrivait ce chant, le procès de la malheureuse reine Caroline, accusée, entre autres crimes, d'avoir en pour amant son chambellan Bergami, qui avait commencé par être *coursier*, occupait vivement l'attention en Italie

et en Angleterre. Lord Byron fait souvent allusion aux troubles domestiques de George IV.

² « Oublieux du tombeau, tu construis des maisons. »
HORACE.

LXXIII.

Baba regarda Juan, et dit : « Ayez la bonté de vous habiller. » — En même temps il lui montra un costume qu'une princesse eût été charmée de revêtir ; mais Juan, ne se sentant pas en humeur de mascarade, resta muet ; de la pointe de son pied chrétien il repoussa légèrement les vêtements qu'on lui offrait ; et quand le vieux nègre lui dit : « Dépêchez-vous », il répliqua : « Mon vieux monsieur, je ne suis point une dame. »

LXXIV.

— « J'ignore ce que vous êtes, et ne me soucie pas de le savoir, » dit Baba ; « mais veuillez faire ce que je vous prescris ; je dois être économe de temps et de paroles. » — « Du moins, » dit Juan, « vous me permettrez de vous demander la cause de ce singulier travestissement ? » — « Réprimez, » dit Baba, « cette curiosité ; ce mystère vous sera sans doute expliqué en temps et lieu : je ne suis pas autorisé à vous en dire davantage. »

LXXV.

— « En ce cas, si j'y consens, » dit Juan, « je veux bien que... » — « Arrêtez, » reprit le nègre, « n'allez pas me faire fâcher ; cette fierté est bonne, mais elle pourrait aller trop loin, et vous pourriez nous trouver peu disposés à la plaisanterie. » — « Comment donc, monsieur, » dit Juan, « sera-t-il dit qu'on m'aura fait revêtir les habits d'un autre sexe ? » Mais Baba, jetant le costume par terre, dit : « Achevez de me pousser à bout, et j'appellerai des gens qui ne vous laisseront plus aucun sexe. »

LXXVI.

« Je vous offre un fort beau costume ; il est vrai que c'est celui d'une femme ; mais enfin il y a un motif pour que vous le portiez. » — « Eh quoi ! malgré mon aversion et mon mépris pour ces vêtements effeminés ? » dit Juan après un moment de silence, et tout en jurant entre ses dents. « Que diable voulez-vous que je fasse de toute cette gaze ? » C'est ainsi que sa bouche profane désignait la plus magnifique dentelle qui ait jamais paré un visage de fiancée.

LXXVII.

Et puis, il jura encore ; et, tout en soupirant, passa un pantalon de soie couleur de chair ; puis on lui attachait une ceinture virginale recouvrant une fine chemise aussi blanche que du lait ; mais en mettant son jupon, il trébucha, ce qui, — comme nous disons, — on *whilk*¹, comme disent les Écossais (c'est la rime qui m'oblige à employer ce mot ; les rois sont moins impérieux qu'elle) ;

LXXVIII.

Ce qui (*whilk*, ou *which*, comme il vous plaira) provenait de sa maladresse et de son peu d'habitude à mettre cet accoutrement ; pourtant, après bien des peines et des délais, il parvint à ajuster toute sa toilette ; il est vrai que le nègre Baba lui donnait un coup de main

toutes les fois qu'il se présentait quelque obstacle ; enfin, ayant passé ses deux bras dans les manches d'une robe, il s'arrêta, et se considéra des pieds à la tête.

LXXIX.

Il restait encore une difficulté : — ses cheveux n'étaient pas assez longs ; mais il y avait une si grande abondance de fausses tresses qu'on lui eût bientôt fait une coiffure complète à la mode alors en usage dans le pays ; le tout fut entremêlé de pierreries pour correspondre à l'ensemble de sa toilette. Sur l'invitation de Baba, il avait peigné sa tête, et l'avait parfumée d'huile.

LXXX.

Alors, son équipage féminin étant au grand complet, avec quelque léger secours des ciseaux, du fard et du fer à friser, il eut, sous presque tous les rapports, l'air d'une jeune fille, et Baba s'écria en souriant : « Vous voyez, messieurs, qu'une transformation complète s'est effectuée ; et maintenant vous allez me suivre, messieurs ; c'est-à-dire — la dame. » Cedissant, il frappa des mains deux fois, et tout à coup quatre noirs se présentèrent.

LXXXI.

« Vous, monsieur, » dit Baba en faisant signe au compagnon de Juan, « vous allez accompagner ces messieurs à table ; mais vous, digne nonne chrétienne, vous allez me suivre : point de plaisanterie, monsieur ; quand je dis une chose, il faut qu'à l'instant elle se fasse ; que craignez-vous ? Croyez-vous être dans la tanière d'un lion ? vous êtes dans un palais où le vrai sage peut prendre un avant-goût du paradis du Prophète.

LXXXII.

« Allons donc, les hôtes de céans ne vous veulent point faire de mal, vous dis-je. » — « Tant mieux pour eux, » dit Juan ; « autrement ils sentiraient le poids de mon bras, qui n'est pas aussi léger que vous pourriez le croire. Je veux bien vous suivre ; mais j'aurais bientôt rompu le charme si quelqu'un s'avisait de me prendre pour ce que je parais ; j'espère, dans l'intérêt de vos gens, que ce déguisement ne donnera lieu à aucune méprise. »

LXXXIII.

— « Tête obstinée ! venez, et vous verrez, » dit Baba. Don Juan se tourna alors vers son camarade, qui, bien qu'un peu chagrin, ne pouvait s'empêcher de sourire à la vue de cette métamorphose. « Adieu ! » s'écrièrent-ils simultanément ; « ce pays semble fertile en aventures étranges et tout à fait neuves ; l'un de nous est à demi transformé en musulman, l'autre en jeune fille, par la puissance de ce vieux magicien noir que nous n'avions pas cherché. »

LXXXIV.

— « Adieu ! » répéta Juan ; « dans le cas où nous ne devrions plus nous revoir, je vous souhaite un bon ap-

¹ Ce qui s'exprime en anglais par *whilk*, et en écossais par *whilk*. Comme il s'agissait de rimer avec *milk*, *lait*, on conçoit

que, dans son prétendu embarras, le poète a dû recourir au mot écossais. N. d. T.

péit. » — « Adieu ! » répondit l'autre ; « quelque douloureuse que me soit cette séparation, quand nous nous reverrons, nous aurons bien des choses à nous dire. Quand le destin lève l'ancre, force nous est de le suivre. Conservez votre honneur intact, bien qu'Eve elle-même ait succombé. » — « Soyez tranquille, » s'écria la jeune fille, « le sultan lui-même ne m'enlèvera pas, à moins que sa Hautesse ne promette de m'épouser. »

LXXXV.

Et ainsi ils se séparèrent, en sortant chacun par une porte différente. Baba conduisit Juan de chambre en chambre, en lui faisant traverser des galeries resplendissantes, et marcher sur des carreaux de marbre, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à un portail gigantesque qui élevait de loin, dans l'ombre, sa masse hardie et colossale, l'air était embaumé de parfums délicieux ; on eût dit qu'ils approchaient d'un lieu saint, car tout était vaste, calme, odorant et divin.

LXXXVI.

La porte gigantesque était large, brillante et haute, en bronze doré, et couverte de sculptures curieuses, on y voyait des guerriers combattre avec acharnement : ici le vainqueur s'avance avec fierté, là est étendu le vaincu ; ici des captifs, les yeux baissés, suivent le cortège triomphal, et de loin on voit s'enfuir de nombreux escadrons ; ce travail paraît appartenir à une époque antérieure à celle où la race impériale, transplantée de Rome, succomba avec le dernier Constantin.

LXXXVII.

Le portail massif s'élevait à l'extrémité d'une vaste salle ; de chaque côté étaient assis deux petits nains, les plus petits qu'on puisse imaginer. Ces hideux diabolins semblaient avoir été mis là pour faire ressortir, par le ridicule, la porte énorme dont l'orgueil pyramidal planait au-dessus d'eux. Cette porte déployait dans tous ses traits une telle splendeur, que vous n'aperceviez point ces petites créatures,

LXXXVIII.

Si ce n'est au moment de marcher sur eux ; et alors vous reculiez d'horreur en voyant l'étonnante laideur de ces petits hommes, dont la couleur n'était ni noire, ni blanche, ni grise, — mais un mélange insolite qu'aucune plume ne saurait décrire, et que le pinceau pourrait seul peut-être retracer. C'étaient de difformes pygmées, sourds et muets, — de vrais monstres qui avaient coûté des sommes monstrueuses comme eux.

LXXXIX.

Ils avaient pour fonctions, — car ils étaient forts, tout petits qu'ils semblaient, et rendaient parfois des services qui exigeaient de la vigueur ; — ils avaient, dis-je, pour fonctions d'ouvrir cette porte, ce qui leur était facile, car les gonds en étaient aussi doux que

les vers de Rogers ; ils avaient aussi mission, par-ci, par-là, selon la coutume de l'Orient, de donner à quelque pacha rebelle la corde d'un arc pour cravate ; car ce sont, en général, des muets qu'on emploie à cet office.

XC.

Ils parlaient par signes, — c'est-à-dire qu'ils ne parlaient pas du tout ; pareils à deux incubes, leurs yeux étincelèrent quand Baba, les touchant du doigt, leur fit ouvrir les battants de la porte ; Juan éprouva un mouvement d'effroi lorsqu'il vit ces deux petits hommes diriger vers lui leurs yeux de serpent ; on eût dit que leur regard pouvait empoisonner ou fasciner tous ceux sur qui ils s'arrêtaient.

XCI.

Avant d'entrer, Baba s'arrêta pour donner à Juan, en sa qualité de guide, quelques légers avis : « Si vous pouviez, lui dit-il, modifier un peu cette démarche mâle et majestueuse, vous feriez tout aussi bien ; tâchez aussi (quoique ce ne soit pas grand'chose) — de vous balancer un peu moins à droite et à gauche, ce qui produit parfois un effet des plus bizarres ; enfin, si vous pouviez prendre un air un peu modeste

XCII.

» Ce serait chose convenable ; car les yeux de ces muets sont comme des aiguilles, et pourraient pénétrer à travers ces jupons. S'ils venaient à découvrir votre déguisement, vous savez que le Bosphore est profond et n'est pas loin d'ici ; et il pourrait advenir que vous et moi, avant le lever de l'aurore, nous arrivassions dans la mer de Marmara, sans bateau, et cousus dans des sacs, mode de navigation dont on ne se fait pas faute ici à l'occasion ¹. »

XCIII.

Après cet encouragement, il l'introduisit dans une pièce plus magnifique encore que la dernière ; le luxe y était entassé avec une telle profusion, que l'œil ne pouvait saisir aucun objet distinct, tant il était ébloui de l'éclat qui surgissait de toutes parts ; c'était une masse étincelante de pierreries et d'or, pleine de confusion dans sa magnificence.

XCIV.

La richesse avait fait des miracles ; — le goût, peu de choses : c'est ce qui arrive dans les palais de l'Orient, et même dans les demeures plus modestes des rois de l'Occident ; j'en ai vu six ou sept : l'or et les diamants n'y jettent pas grand lustre, et on y trouve beaucoup à reprendre : des groupes de mauvaises statues, des tables, des chaises, des tableaux, que je pourrais critiquer si j'en avais le temps.

XCV.

Dans ce salon impérial, à quelque distance, à demi couchée sous un dais, avec toute l'assurance d'une

¹ Il y a quelques années, la femme de Muchtar Pacha se plaignit à son père de l'infidélité supposée de son fils. Ali lui demanda quelle était sa complice ; et celle-ci eut la barbarie de lui donner une liste des douze plus belles femmes de Janina ; elles

furent arrêtées, liées dans des sacs, et jetées à la mer la nuit même. Un des gardes, qui était présent, me dit qu'aucune de ces malheureuses victimes ne laissa échapper une plainte, ou montra la plus légère marque de terreur.

reine, reposait une dame. Baba s'arrêta, et, s'agenouillant, fit signe à Juan, qui, bien que peu habitué à prier, fléchit instinctivement le genou, se demandant à lui-même ce que tout cela signifiait; cependant Baba continua à saluer et à incliner la tête, jusqu'à ce que ce cérémonial fût terminé.

XCVI.

La dame alors, se levant avec l'air qu'avait Vénus quand elle sortit des flots, fixa sur eux, comme une gazelle, deux yeux pareils à ceux de la déesse de Paphos, et dont l'éclat éclipsa toutes les pierreries qui l'entouraient; puis, levant un bras aussi blanc que les rayons de la lune, elle fit signe à Baba : celui-ci, après avoir baisé le bord de sa robe de pourpre, lui parla tout bas en montrant Juan, resté à quelques pas en arrière.

XCVII.

Son aspect était aussi imposant que son rang; sa beauté était de cette espèce écrasante qui ne pourrait que perdre à être décrite : j'aime mieux laisser votre imagination faire tous les frais de cette description que de l'affaiblir par ce que je pourrais dire de ses formes et de ses traits; vous seriez frappé d'aveuglement si je pouvais faire convenablement ressortir tous les détails : il est donc fort heureux, et pour vous, et pour moi, que l'expression me manque.

XCVIII.

J'ajouterai cependant que son âge était mûr; elle pouvait être dans son vingt-sixième printemps; mais il est des beautés auxquelles le temps s'abstient de toucher, détournant sa faux sur de vulgaires objets. Telle fut Marie, reine d'Écosse; il est vrai que les larmes et l'amour sont des choses qui détruisent; la douleur qui nous mine enlève sa magie à plus d'une enchanteresse; pourtant il en est qui ne deviennent jamais laides : témoin Ninon de Lenclos.

XCIX.

Elle adressa quelques mots à ses suivantes, qui formaient un chœur de dix ou douze jeunes filles, toutes vêtues de la même manière, et comme Juan, à qui Baba avait fait prendre leur uniforme; on les eût prises pour une troupe de nymphes, et elles auraient pu traiter de cousines les compagnes de Diane, du moins pour ce qui est de l'extérieur; au delà, je ne voudrais rien garantir.

C.

Elles firent leurs révérences et s'éloignèrent, mais par une autre porte que celle par laquelle Baba et Juan étaient entrés. Ce dernier était immobile à quelque distance, admirant tout ce qu'il voyait dans cet étrange salon; bien fait pour inspirer la surprise et l'admiration; car nous les éprouvons toutes deux, au point du tout; et je dois dire que je n'ai jamais compris le bonheur qu'il pouvait y avoir dans le « *nil admirari*. »

CI.

« N'admirer rien, c'est là le secret du bonheur :
Ce sont les propres mots de Creech le traducteur.

La vérité, simple et facile,

N'a pas besoin, Murray, des ornements du style. »

Ainsi disait Horace, il y a longtemps, comme nous le savons tous; ainsi Pope reproduit son précepte en le traduisant; mais si personne n'*avait admiré*, Pope aurait-il chanté? Horace eût-il trouvé des inspirations?

CII.

Quand toutes ces demoiselles furent sorties, Baba fit signe à Juan d'approcher, et lui ordonna pour la seconde fois de se mettre à genoux, et de baiser le pied de la dame. Quand Juan entendit cet ordre, il se leva de toute sa hauteur, et dit « qu'il était bien fâché, mais qu'il ne baiserait jamais d'autre chaussure que celle du pape. »

CIII.

Baba, indigné de cette fierté déplacée, lui fit de vertes remontrances; il le menaça même (mais tout bas) du fatal lacet; — tout fut inutile : Juan n'était pas homme à s'humilier, même devant l'épouse de Mahomet. Il n'y a rien au monde comme l'étiquette dans les appartements royaux ou impériaux, de même qu'aux courses de chevaux et aux bals de province.

CIV.

Il restait immobile comme Atlas, avec un monde de paroles résonnant à ses oreilles, et néanmoins refusant de fléchir; il sentait bouillonner dans ses veines le sang de tous ses ancêtres castillans; et, plutôt que de condescendre à déshonorer sa race, il eût préféré voir mille glaives lui arracher mille fois la vie; enfin, voyant qu'il était inutile d'insister à l'égard du « *pied*, » Baba lui proposa de baiser la main.

CV.

C'était là un honorable compromis, un lieu mitoyen de repos diplomatique, où l'on pouvait s'aboucher sur un pied plus pacifique. Juan déclara qu'il était prêt à s'acquitter de toutes les courtoisies convenables, ajoutant que celle-ci était la plus usitée et la meilleure, car, dans les pays du Midi, la coutume fait encore aux messieurs un devoir de baiser la main des dames.

CVI.

Il s'avança donc, quoique d'assez mauvaise grâce; et pourtant jamais les lèvres ne laissèrent leur impression passagère sur des doigts *mieux nés* ou plus beaux : de tels doigts la lèvre ne se détache qu'à regret; et au lieu d'un baiser elle en voudrait imprimer deux, comme vous vous en convaincrez si la main de celle qui vous est chère se met en contact avec votre bouche; que dis-je! il suffit souvent de la main d'une belle étrangère pour mettre en péril une année de constance.

CVII.

Après avoir considéré Juan de la tête aux pieds, la dame dit à Baba de se retirer : ordre que ce dernier exécuta dans la perfection, en homme habitué à battre en retraite, entendant les choses à demi-mot; il dit tout bas à Juan de ne rien craindre, le regarda en souriant, et prit congé, le contentement peint sur sa figure, comme un homme qui venait de faire une bonne action.

CVIII.

Dès qu'il fut sorti, il se fit un changement soudain : je ne sais quelles pensées occupaient la dame, mais sur son front brillant rayonna une émotion étrange; le sang, montant à sa joue transparente, la colora d'un rouge vif, comme ces nuages qu'on voit à l'horizon dans un ciel d'été; et dans ses grands yeux se peignit un mélange de sensations moitié de volupté, moitié d'orgueil.

CIX.

Sa taille avait toute la souple élégance de son sexe; ses traits, toute la douceur de ceux du diable quand il prit la forme d'un chérubin pour tenter Ève, et nous fraya (Dieu sait comment!) le chemin du mal; l'œil ne pouvait pas plus reprendre des défauts dans sa beauté que découvrir des taches dans le soleil; et pourtant on y sentait l'absence d'un je ne sais quoi; on eût dit qu'elle ordonnait plutôt qu'elle n'accordait.

CX.

Quelque chose d'impérial, ou d'impérieux, jetai, pour ainsi dire, une chaîne sur tout ce qu'elle faisait; ou plutôt, à son approche vous sentiez comme une chaîne peser sur vous; or, pour peu que le despotisme se montre, le bonheur le plus enivrant semble presque une peine; l'âme, au moins, est libre; en vain nous voudrions, contre son gré, faire obéir les sens; l'esprit finit toujours par faire prévaloir sa volonté.

CXI.

Son sourire même, si doux qu'il fût, était hautain; sa tête saluait sans qu'on la vit s'incliner; une volonté despotique perçait jusque dans ses petits pieds; on eût dit qu'ils avaient la conscience de son rang, et qu'ils ne marchaient que sur des têtes prosternées; enfin, pour compléter son air imposant, un poignard (c'est la coutume de sa nation) brillait à sa ceinture, et annonçait en elle l'épouse d'un sultan (et non la mienne, Dieu merci!).

CXII.

« Entendre et obéir, » telle avait été, depuis le berceau, la loi suprême de tout ce qui l'entourait; satisfaire toutes ses fantaisies, pour l'amuser ou lui plaire, telle avait été sa volonté, et le principal emploi de ses esclaves; son sang était illustre, sa beauté à peine terrestre; jugez alors s'il devait y avoir un frein à ses caprices; si elle avait été chrétienne, je crois, ma foi, que nous aurions enfin trouvé le « mouvement perpétuel ».

CXIII.

Tout ce qu'elle voyait et désirait lui était présenté; tout ce que, sans le voir, elle supposait exister, était cherché avec diligence, et quand on l'avait trouvé, on l'achetait à tout prix; innombrables étaient les emplettes qu'elle avait faites et les embarras que ses caprices avaient causés; néanmoins, il y avait tant de grâce dans sa tyrannie, que les femmes lui pardonnaient tout, hormis son visage.

CXIV.

Juan, le dernier de ses caprices, avait été aperçu

par elle en se rendant au marché. Elle avait sur-le-champ donné ordre de l'acheter, et Baba, qu'on trouvait toujours prêt quand il s'agissait d'un mauvais tour, savait parfaitement mener à fin ces sortes de transactions; elle manquait de prudence, mais lui il en avait; c'est ce qui explique le costume que Juan avait eu tant de répugnance à revêtir.

CXV.

Sa jeunesse et ses traits favorisèrent le déguisement; et si vous me demandez comment l'épouse d'un sultan pouvait hasarder ou combiner des fantaisies aussi étranges, je laisserai aux sultanes à décider la question : les empereurs ne sont que des maris aux yeux de leurs femmes, et les rois, aussi bien que les reines, sont souvent mystifiés, comme nous pouvons tous le constater avec une rigoureuse précision, les uns par expérience, les autres par tradition.

CXVI.

Mais revenons à notre objet principal. — Elle jugea alors que tous les obstacles étaient vaincus, et crut témoigner beaucoup de condescendance envers cet esclave devenu enfin sa propriété, lorsque, sans plus de préface, elle abaissa sur lui ses yeux bleus, où se mêlaient la passion et l'autorité, et se contenta de lui dire : « Chrétien, sais-tu aimer? » s'imaginant que, pour l'émouvoir, ce peu de mots suffisaient.

CXVII.

Et cela eût suffi, en effet, en temps et lieux convenables; mais Juan, l'âme encore pleine d'Haidée et de son île, et de sa figure ionienne, sentit le sang chaleureux qui colorait son visage refluer jusqu'à son cœur, et laisser sur ses joues la pâleur de la neige. Ces paroles le percèrent au fond de l'âme, comme des lances arabes, si bien qu'il ne dit mot, mais fondit en larmes.

CXVIII.

Elle fut vivement choquée, non de le voir pleurer, car les femmes pleurent à volonté; mais il y a dans les larmes d'un homme quelque chose de plus pénible et de plus poignant; les pleurs d'une femme attendrissent, ceux d'un homme brûlent presque comme du plomb fondu; on dirait que pour les lui arracher on lui enfonce une lance dans le cœur; en un mot, c'est pour elles un soulagement, pour nous une torture.

CXIX.

Elle eût voulu le consoler, mais ne savait comment, n'ayant point d'égaux, rien qui jusqu'à ce jour eût éveillé sa sympathie, n'ayant jamais su ce que c'était qu'un sentiment sérieux et triste, sauf quelques soucis houleux dont le nuage venait parfois obscurcir son front, elle s'étonnait que, si près de ses yeux, il y eût des yeux qui versassent des larmes.

CXX.

Mais la nature donne plus d'instinct que la grandeur ne peut en étouffer; et lorsqu'une sensation forte, bien qu'étrange, vient l'émouvoir, — le cœur des femmes est un sol si favorable au développement des sentiments tendres! A quelque nation qu'elles appartiennent

ment, dans toutes les situations, comme le Samaritain, elles versent sur nos blessures « le vin et l'huile ; » c'est ainsi que Gulbeyaz, sans savoir pourquoi, sentit ses yeux s'humecter d'une étrange moiteur.

CXXI.

Mais les larmes ont une fin comme toute autre chose. Juan, qui s'était livré à un tel épanchement de douleur en s'entendant brusquement demander « s'il avait aimé, » rappela bientôt la fermeté dans ses regards, auxquels la faiblesse qu'il se reprochait avait donné un nouvel éclat ; et, bien que sensible à la beauté, il s'indigna de n'être pas libre.

CXXII.

Gulbeyaz, pour la première fois de sa vie, se sentit fort embarrassée, car elle n'avait jamais entendu autre chose d'elle que des prières et des louanges ; comme, d'ailleurs, elle risquait sa vie pour se procurer un confortable tête-à-tête avec celui auquel elle se proposait de donner des leçons d'amour, perdre le temps était pour elle un vrai martyre, et déjà il s'était écoulé près d'un quart d'heure.

CXXIII.

A ce propos, je me permettrai de dire aux messieurs le temps précis qu'on accorde en pareil cas, — je veux dire dans les pays méridionaux ; quant à nous, on nous laisse plus de latitude ; mais ici un léger délai est un grand crime ; rappelez-vous donc que, par grâce singulière, vous n'avez tout juste que deux minutes pour votre déclaration : — une seconde de plus vous perdrait de réputation.

CXXIV.

Celle de Juan était bonne, et eût pu être meilleure encore ; mais il avait l'haïdée en tête. Ceci peut sembler étrange ; mais enfin il n'avait pu encore l'oublier, ce qui le faisait paraître excessivement impoli. Gulbeyaz, qui le regardait comme son débiteur pour l'avoir fait conduire dans son palais, commença à rougir jusqu'au blanc des yeux, puis devint pâle comme la mort, puis rougit de nouveau.

CXXV.

Enfin, d'un air tout à fait impérial, elle posa sa main sur la sienne, et, fixant sur lui des yeux qui, pour persuader, n'avaient pas besoin d'un empire, elle chercha dans les siens un amour qu'elle n'y trouva pas ; son front se rembrunit, mais sa bouche n'articula point de reproches ; ce moyen est le dernier qu'emploie une femme orgueilleuse ; elle se leva, et, après un moment de chaste hésitation, elle se jeta dans ses bras, et y resta immobile.

CXXVI.

L'épreuve était périlleuse, et Juan le sentit ; mais il était cuirassé par la douleur, la colère et l'orgueil ; il dégagea doucement ses bras d'albâtre, et la fit asseoir, faible et languissante, à son côté ; puis il se leva avec fierté, promena autour de lui ses regards ; puis, les reportant froidement sur Gulbeyaz, il s'écria : « L'aigle

captif refuse de s'accoupler ; et moi, je ne veux pas servir les caprices sensuels d'une sultane.

CXXVII.

« Tu me demandes si je sais aimer ! Juge à quel point j'ai aimé, puisque je ne t'aime pas ! Sous ce lâche déguisement, la quenouille et les fuseaux peuvent seuls me convenir. L'amour est pour ceux qui sont libres ! La splendeur de ces lieux ne m'éblouit pas ; quel que soit ton pouvoir, et il est grand, sans doute, en vain autour d'un trône les fronts s'inclinent, les genoux fléchissent, les yeux veillent, les mains obéissent, — nos cœurs sont à nous seuls. »

CXXVIII.

C'était là une vérité on ne peut plus triviale pour nous, mais non pour elle, qui n'avait jamais rien entendu de pareil ; elle s'imaginait que le moindre de ses commandements devait être reçu avec transport, et que la terre n'était faite que pour les reines et les rois. Si le cœur est placé du côté gauche ou du côté droit, elle le savait à peine, tant est grande la perfection à laquelle la légitimité amène ses croyants héréditaires, élevés dans la conscience de leurs droits royaux sur les hommes.

CXXIX.

D'ailleurs, comme nous l'avons dit, elle était si belle, que même, dans une condition beaucoup plus humble, elle eût pu faire d'un mortel un roi, ou allumer un incendie ; et puis, il est à présumer qu'elle comptait un peu sur ses charmes, rarement mis en oubli par celles qui les ont : elle estimait que sa beauté lui donnait un double droit divin ; et je partage à moitié cette opinion.

CXXX.

O vous qui dans votre jeunesse avez en à défendre votre chasteté contre les attaques désespérées de quelque douairière amoureuse de vous au temps de la canicule, et qui l'avez blessée par vos refus, rappelez-vous, ou, si vous ne le pouvez, figurez-vous sa rage ! et remettez-vous en mémoire tout ce qu'on a dit et écrit sur ce sujet ; et puis supposez une beauté accomplie en pareil cas.

CXXXI.

Supposez, — mais vous avez déjà supposé l'épouse de Putiphar, lady Booby¹, Phèdre, et tous les bons exemples que l'histoire nous présente dans ce genre ; quel dommage qu'ils soient si peu nombreux ceux qui citent les poètes et les précepteurs pour votre instruction, ô vous, jeunesse de l'Europe ! Mais quand vous aurez évoqué le souvenir du petit nombre que nous connaissons, vous n'aurez point encore une idée de la colère qui se peignit sur le front de Gulbeyaz.

CXXXII.

Une tigresse à qui on dérobe ses petits, une lionne, ou toute autre intéressante bête de proie, sont des comparaisons qui s'offrent d'elles-mêmes pour peindre la désolation des dames contrariées dans leurs volontés ;

¹ Personnage de *Joseph Andrews*, roman de Fielding.

mais, quoique je ne puisse me contenter à moins, ces similitudes n'expriment pas la moitié de ce que je voudrais dire : car qu'est-ce que le chagrin de se voir enlever un ou plusieurs enfants, comparé à la douleur de perdre toute espérance d'en avoir ?

CXXXIII.

L'amour de la progéniture est la loi générale de la nature, depuis la lionne et ses lionceaux jusqu'à la cane et ses canards ; rien n'aiguise leur bec ou leurs griffes comme une invasion parmi leurs nourrissons ou leur convée ; et quiconque a vu un *nourriciaire*¹ humain sait combien les mères se complaisent aux cris et aux rires de leurs enfants ; or, pour ne pas fatiguer plus longtemps votre patience, on peut juger par la force de l'effet de la force encore plus grande de la cause.

CXXXIV.

Si je disais que le feu sortait des yeux de Gulbeyaz, ce ne serait rien dire, — car ses yeux lançaient continuellement des flammes ; si je disais que ses joues se couvrirent de teintes les plus vives, je ferais seulement tort au teinturier : car l'expression de sa passion avait quelque chose de surnaturel ; jamais jusqu'à ce jour un seul de ses desirs n'avait été contrarié ; vous qui savez ce que c'est qu'une femme contrecarrée (et le nombre est grand de ceux qui savent cela), vous ne sauriez vous faire une idée de celle-ci.

CXXXV.

Sa fureur ne dura qu'une minute, et ce fut fort honteux : — un moment de plus l'eût tuée ; mais l'intervalle de sa durée fut comme un coup-d'œil rapide jeté sur l'enfer ; il n'y a rien de plus sublime qu'un courroux énergique, horrible à voir, mais grandiose à décrire, pareil à l'océan faisant la guerre aux rochers d'une île ; les passions profondes qui flamboyaient dans toute sa personne faisaient d'elle comme un bel orage incarné.

CXXXVI.

Ce serait comparer une tempête vulgaire à un typhon que de mettre en parallèle avec sa rage une fureur commune ; et cependant elle ne sentit pas le besoin de s'élancer dans la lune, comme le modéré Hotspur de notre barde immortel ; sa colère prit un diapason moins élevé ; ce fut peut-être le résultat de la douceur de son sexe ou de son âge ; — d'abord, elle se fût volontiers écriée, avec le roi Lear : « Tue, tue, tue ! » mais bientôt sa soif de sang s'éteignit dans les larmes.

CXXXVII.

Sa colère éclata comme un orage, et comme un orage elle passa, et passa sans paroles ; — par le fait, elle ne pouvait parler ; à la fin, la honte naturelle à son sexe se fit jour : jusque-là ce sentiment avait été faible en elle, mais alors il s'épancha librement comme l'eau à travers une subite issue ; car elle se sentait humiliée, et aux personnes de son rang, l'humiliation est parfois utile :

CXXXVIII.

Elle leur enseigne qu'ils sont de chair et de sang ; elle leur donne aussi à entendre que les autres, bien que d'argile, ne sont pas tout à fait de boue ; que les urnes et les cruches sont sœurs, — également fragiles, et l'œuvre du même potier, bien que n'étant pas nées des mêmes pères et mères : elle enseigne, — Dieu sait tout ce qu'elle peut enseigner ; parfois ses leçons corrigent, et très-souvent elles vont à leur but.

CXXXIX.

Sa première pensée fut de couper la tête de Juan ; la seconde, de se borner à couper — court à sa connaissance ; la troisième de lui demander où il avait été élevé ; la quatrième de l'amener à repentance par la raillerie ; la cinquième d'appeler ses femmes, et de se mettre au lit ; la sixième de se poignarder ; la septième de condamner Baba à la bastonnade ; — mais sa grande ressource fut de se rasseoir, et de pleurer, comme cela va sans dire.

CXL.

Elle songea à se poignarder ; mais à cela il y avait un inconvénient, c'est qu'elle avait le poignard sous la main ; car les corsets, en Orient, ne sont pas rembourrés, de sorte qu'un poignard les traverse pour peu qu'on frappe fort ; elle songea à tuer Juan, — mais, hélas ! le pauvre garçon ! bien qu'il l'eût mérité par son peu d'empressement, lui couper la tête n'était pas le moyen le plus sûr pour arriver au but, — c'est-à-dire à son cœur.

CXLI.

Juan fut ému ; il avait pris son parti sur la chance d'être empalé ou coupé par morceaux pour servir de nourriture aux chiens, ou mis à mort au milieu d'affreuses tortures, ou jeté aux lions, ou donné en amorce aux poissons ; et c'est ainsi qu'il s'était héroïquement résigné à tout, plutôt que de pécher, — à moins que ce ne fût de son plein gré ; mais tous ces grands préparatifs de mort se fondirent comme de la neige devant les pleurs d'une femme.

CXLII.

De même que Bob Acre sentait son courage lui glisser des mains, de même la vertu de Juan se relâcha, je ne sais trop comment ; d'abord il se demanda comment il avait pu refuser, puis s'il était temps encore de faire sa paix ; puis il accensa sa sauvage vertu, comme un moine se repent de son vœu, ou une dame de son serment, repentir qui se termine habituellement par une légère infraction aux deux engagements.

CXLIII.

Il se mit donc à bégayer quelques excuses ; mais, en pareille matière, les mots ne suffisent pas, dussiez-vous recourir à tout le vocabulaire des muses, au caquet le plus fashionable d'un dandy, ou à toutes les métaphores dont Castlereagh fait abus ; au moment même où un languissant sourire commençait à le flat-

¹ *Human nursery*. Ce mot nous manque ; il désigne la partie du logis réservée aux enfants. On dit séminaire, pénitencier,

pourquoi pas nourriciaire ? Dans la création des mots nouveaux, il faut accorder à un traducteur quelque licence. N. d. T.

ter de l'espoir d'obtenir sa grâce, mais avant qu'il osât s'aventurer plus loin, le vieux Baba entra un peu brusquement.

CXLIV.

« Épouse du soleil et sœur de la lune ! » (ce fut ainsi qu'il s'exprima) « impératrice de la terre, qui, par le froncement de vos sourcils dérangeriez l'harmonie des sphères, et dont le sourire fait danser de joie toutes les planètes, votre esclave vous apporte un message — (il espère qu'il n'est pas venu trop tôt), — un message qui mérite peut-être votre sublime attention : le soleil en personne m'envoie, comme un rayon, vous annoncer qu'il va venir ici. »

CXLV.

— « Est-ce comme vous le dites ? » s'écria Gulbeyaz ; plutôt au ciel qu'il ne voulût pas briller aujourd'hui ! Mais dites à mes femmes de former la voie lactée. Allez, ma vieille comète ! avertissez les étoiles ; et toi, chrétien, mêle-toi avec elles comme tu pourras, et si tu veux que je te pardonne tes mépris passés... » — Ici elle fut interrompue par un murmure confus, puis par une voix qui cria : « Le sultan arrive ! »

CXLVI.

D'abord vinrent les femmes de Gulbeyaz, en file respectueuse ; puis les eunuques blancs et noirs de Sa Hautesse, le cortège pouvait avoir un quart de mille de longueur ; Sa Majesté avait toujours la politesse de faire annoncer ses visites longtemps à l'avance, surtout de nuit ; car étant la dernière des quatre épouses de l'empereur, elle était, comme de raison, la favorite.

CXLVII.

Sa Hautesse était un homme d'un port grave, coiffé jusqu'au nez, et barbu jusqu'aux yeux ; sorti d'une prison pour monter sur le trône, il avait depuis peu succédé à son frère étranglé ; c'était un aussi bon souverain qu'aucun de ceux dont il est fait mention dans les histoires de Cantemir et de Knollès, où il en est bien peu qui brillent, à l'exception de Solyman, la gloire de leur race.

CXLVIII.

Il allait à la mosquée en grande pompe, et disait ses prières avec une « ponctualité plus qu'orientale ; » il abandonnait à son visir toutes les affaires de l'état, et montrait bien peu de curiosité royale ; je ne sais s'il avait des soucis domestiques ; nulle procédure n'attestait l'existence de discordes conjugales ; quatre femmes, et deux fois cinq cents concubines, toutes invisibles, ne donnaient pas plus d'embarras à gouverner qu'une reine chrétienne.

CXLIX.

S'il survenait par-ci par-là un faux pas, le crime et la criminelle faisaient peu de bruit ; l'histoire n'en passait guère que par une seule bouche : le sac et la mer réglaient tout sans délai, et gardaient fidèlement le secret ; le public n'en savait pas plus que ce vers ; nul scandale ne faisait de la presse un fleau ; — la morale s'en trouvait mieux, et les poissons pas plus mal.

CL.

Il voyait de ses propres yeux que la lune est ronde, et était certain que la terre est carrée, attendu qu'il avait voyagé à cinquante milles de distance et n'avait vu aucun signe qui indiquât qu'elle fût circulaire ; son empire était sans limites ; il est vrai que la paix en était un peu troublée çà et là par des pachas rebelles et des giaours envahisseurs ; mais il faut dire aussi qu'ils ne venaient jamais jusqu'aux « Sept-Tours, »

CLI.

Excepté dans la personne de leurs ambassadeurs qu'on y envoyait loger dès qu'une guerre éclatait, conformément au véritable droit des gens, qui, en effet, ne saurait vouloir que des misérables n'ayant jamais tenu une épée dans leurs sales mains diplomatiques puissent exhaler leur fiel, brouiller les gens, et rediger tranquillement leurs mensonges sous le nom de dépêches, et tout cela sans courir de risque, sans s'exposer même à voir roussir un de leurs favoris noirs.

CLII.

Il avait cinquante filles et quatre douzaines de fils : quant aux filles, dès qu'elles étaient grandes, on les confinait dans un palais, où elles vivaient comme des nonnes, jusqu'à ce qu'un pacha fût investi de quelque fonction lointaine ; alors, celle dont c'était le tour était mariée sur-le-champ, quelquefois à l'âge de six ans. — Cela peut paraître singulier, mais c'est vrai ; la raison en est que le pacha est tenu de faire un présent à son beau-père.

CLIII.

Ses fils étaient retenus en prison jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de remplir un lacet ou un trône, l'un ou l'autre ; mais les destins seuls savaient lequel des deux ; dans l'intervalle on leur donnait une éducation de prince, comme les preuves l'ont toujours démontré ; si bien que l'héritier présomptif était trouvé également digne de la potence et de la couronne.

CLIV.

Sa Majesté salua sa quatrième épouse avec tout le cérémonial de son rang ; celle-ci éclaircit ses yeux brillants, et adoucit son regard, comme il convient à une épouse qui a joué un tour à son mari ; ces femmes-là sont tenues de paraître doublement attachées au maintien de la foi conjugale, pour sauver le crédit de leur banque en faillite : aucun époux ne reçoit un accueil aussi cordial que celui que sa femme a qualifié pour le paradis.

CLV.

Sa Hautesse promenant autour d'elle ses grands yeux noirs, et, les arrêtant sur les jeunes filles, selon son habitude, aperçut Juan déguisé au milieu d'elles, ce qui ne lui causa ni surprise ni mécontentement ; seulement, s'adressant d'un air sage et posé à Gulbeyaz, qui s'efforçait de comprimer un soupir égaré, il lui dit : « Je vois que vous avez acheté une esclave

¹ La prison d'état, à Constantinople, dans laquelle la Porte enferme les ambassadeurs des puissances avec lesquelles elle est

en guerre, s'ils ne se dépêchent de partir ; le tout, sous prétexte de les protéger contre la fureur du peuple. *HOW.*

nonvelle; c'est grand dommage qu'une simple chrétienne soit si jolie ! »

CLVI.

Ce compliment, qui attirait tous les regards sur la vierge récemment achetée, la fit rougir et trembler. Ses camarades se crurent perdus. O Mahomet ! fallait-il que Sa Majesté fit tant d'attention à une gâour, tandis que ses lèvres impériales n'avaient presque jamais adressé la parole à l'une d'elles ! Il se fit un mouvement et un chuchotement général ; mais l'étiquette ne permit à personne de ricaner.

CLVII.

Les Turcs font bien, — du moins quelquefois, — d'enfermer les femmes, — parce que, malheureusement, dans ces climats funestes, leur chasteté n'a pas cette qualité astringente qui, dans le Nord, empêche les crimes précoces, et rend notre neige moins pure que nos mœurs : le soleil, qui dissout chaque année les glaces du pôle, produit sur le vice un effet tout contraire.

CLVIII.

C'est ce qui fait qu'en Orient on est extrêmement rigide. Dans ce pays-là *mariage* est synonyme de *cadenas*, avec cette différence que le premier, une fois qu'il a été croché, ne peut plus être remis en place, gâté qu'il est, comme une pièce de bordeaux mise en perce. Mais la faute en est à leur polygamie. Pourquoi aussi ne pas pétrir à toujours deux âmes vertueuses, pour en composer ce centaure moral qui a nom l'homme et la femme ?

CLIX.

Ici s'arrête notre chronique; nous allons donc faire halte; non que la matière nous manque; mais, conformément aux vieilles lois épiques, il est temps que nous carguions les voiles, et que notre poésie jette l'ancre. Pourvu que ce cinquième chant soit dûment applaudi, le sixième aura une teinte de sublime; en attendant, puisque Homère dort quelquefois, vous voudrez bien permettre à ma muse de prendre un petit somme.

APPENDICE AU CHANT CINQUIÈME.

APOPTHEGMES DE BACON.

On lit dans le *Journal de Byron*, 5 janvier 1821 : « A quatre heures du matin, j'ordonnai à Fletcher de copier sept ou huit apophthegmes de Bacon, dans lesquels j'ai découvert des fautes grossières qu'un écolier ne commettrait pas : voilà les savants ! Si un ignorant connu peut découvrir de pareilles balourdises, que doit-on penser du reste ? Je vais me mettre au lit, car je trouve que je deviens cynique. »

APOPTHEGMES DE BACON.

OBSERVATIONS.

91.

Michel-Ange, le fameux peintre, peignant, dans la chapelle du pape, un tableau de l'enfer, fit un des damnés si ressemblant à un des cardinaux, lequel était son ennemi, que chacun reconnaissait l'original dans la copie, à la première vue. Les choses en vinrent à ce point, que le cardinal s'en plaignit au pape Clément, le priant de faire effacer cette figure. Le pape lui répondit : Ne savez-vous pas que je puis retirer une âme du purgatoire, mais non de l'enfer ?

153.

Après le passage du Granique, Darius fit à Alexandre les propositions les plus séduisantes; celui-ci ayant consulté ses généraux pour savoir comment il devait répondre, Parménion dit : « Certainement j'accepterais ces offres si j'étais Alexandre. » — « Et moi aussi, » dit Alexandre, « si j'étais Parménion. »

158.

Lorsqu'on vint dire à Antigone que les ennemis lançaient des flèches en si grand nombre que le soleil en était obscurci : « Cela se trouve à merveille, car il fait chaud, » dit-il, « et nous combattrons à l'ombre. »

162.

Un philosophe discutait avec l'empereur Adrien, et discutait très-faiblement; un de ses amis, qui l'avait entendu, lui dit en sortant : « Il me semble que vous n'étiez pas le même qu'à votre ordinaire; j'en ai mieux répondu que vous si je l'avais voulu. » — « Comment voulez-vous, » répondit le philosophe, « que je lutte contre un homme qui commande trente légions ? »

164.

Un homme découvrit un jour une grande somme d'argent enfouie dans la maison de son père; et, se sentant fort embarrassé, il écrivit à l'empereur qu'il avait trouvé un trésor; l'empereur lui écrivit : « Usez-en. » L'homme au trésor répondit que sa condition et son état ne lui permettaient pas d'user d'une si grande somme; l'empereur lui écrivit de nouveau : « Abusez-en. »

178.

Un des sept sages a dit que les lois étaient comme des toiles d'araignée : les petits s'y prenaient, les grands passaient à travers.

Ce ne fut pas le portrait d'un cardinal, mais du maître des cérémonies de la cour pontificale.

Ce fut après la bataille d'Issus, pendant le siège de Tyr, et non aussitôt après le passage du Granique, que Darius fit ces propositions à Alexandre.

Ce mot n'est pas d'Antigone, mais de Léonidas, avant le combat des Thermopyles.

Cette anecdote appartient au règne d'Auguste, et non à celui d'Adrien.

Ceci arriva au père d'Hérode Atticus, et cette réponse fut faite par l'empereur Nerva, qui méritait que son nom ne fût pas oublié par le plus grand, le plus sage, le plus méprisable de tous les hommes :

If parts allure thee, think how Bacon shined,
The wisest, brightest, meanest of mankind. *Forster*

Ce mot est du Scythe Anacharsis, et non d'un Grec

¹ Cette stance, que lord Byron composa au lit, le 27 février 1821 (voyez les *Notices de Moore*, t. V, p. 407), ne se trouve pas dans la première édition. En s'apercevant de cette omission, lord Byron écrivit à M. Murray : « Pourquoi avez-vous omis une des stances qui terminent, et que je vous ai envoyées pour être ajoutées ? A cause des deux derniers vers, je suppose. »

« Maintenant je dois vous dire, une fois pour toutes, que je

ne permets à qui que ce soit au monde de prendre de pareilles libertés avec mes écrits, parce que je suis absent; je désire que l'on remplace cette strophe. J'ai lu le poème avec soin, et je vous dis que c'est là de la poésie. La petite coterie des poètes envieux peut dire ce qu'elle veut : la suite des temps prouvera qu'en cette occasion je ne me suis point trompé.

209.

Un orateur athénien dit à Démosthène : « Les Athéniens vous tuent s'ils deviennent fous. » Démosthène répondit : « Et ils vous tuent s'ils restent dans leur bon sens. »

Ce propos n'est pas de Démosthène, mais il fut tenu à Démosthène par Phocion.

221.

Sous Tibère, un philosophe, voyant le caractère de Caius, dit : « C'est de la boue détrempée dans du sang. »

Ceci a été dit non pas de Caius (Caligula, je présume), mais de Tibère lui-même.

97.

Un roi de Hongrie fit un évêque prisonnier, au milieu d'une bataille; le pape lui ayant écrit qu'il violait les privilèges de la sainte Église en retenant un des fils, le roi lui envoya l'armure dont l'évêque était revêtu au moment où il avait été pris, avec ces mots : *Vide num hæc sit vestis filii tui.*

Cette réponse ne fut pas faite au pape par un roi de Hongrie, mais par Richard-Cœur-de-Lion, en envoyant au pape la cuirasse de l'évêque de Beauvais.

267.

Une vieille femme offrait une pétition à Démétrius, roi de Macédoine; celui-ci répondit qu'il n'avait pas le temps; alors cette vieille élevant la voix : « Que ne chargez-vous un autre de régner ? »

Ceci n'arriva point à Démétrius, mais à Philippe, roi de Macédoine.

I.

VOLTAIRE.

Ayant avancé que Bacon était souvent inexact dans ses citations historiques, j'ai cru nécessaire de donner quelques exemples, au hasard, à l'appui de mon assertion. Ce ne sont que des erreurs sans importance; cependant, pour de pareilles erreurs, un écolier de quatrième serait foudroyé, et c'est pour avoir commis une demi-douzaine d'erreurs semblables que l'on a traité Voltaire d'écrivain superficiel, Voltaire, dit Warton, écrivain de recherches profondes beaucoup plus qu'on ne se l'imagine, et qui a dévoilé la littérature et les mœurs des époques encore barbares avec une admirable sagacité et une grande pénétration. Si l'on veut un second témoignage en faveur de Voltaire, on peut consulter l'excellent ouvrage de lord Holland sur la vie et les écrits de Lope de Vega, t. I, p. 215, édit. de 1817.

Voltaire a été appelé un écrivain superficiel par ce même homme, de cette même école qui appelle l'ode de Dryden une chanson d'homme ivre; cette école (elle s'appelle ainsi, je crois, parce qu'elle n'a pas encore complété son éducation), avec tout son bagage d'épopée et d'excursions, n'a rien produit qui vaille ces deux mots dans *Zaïre* : *Vous pleurez!*

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le désirez,
Que sous une autre loi... *Zaïre!* VOUS PLEUREZ!

On n'en a pas un seul discours de Tancrède. Toute la vie de ces apostats, de ces renégats, avec leur morale au thé et leurs trahisons politiques, ne peut offrir, malgré leurs prétentions à la vertu, une seule action qui égale ou approche la défense de la famille de Calas par ce grand et immortel génie, Voltaire l'universel!

Je me suis aventuré à faire remarquer cette absurdité d'un des plus grands génies qu'ait produits l'Angleterre,

et peut-être le monde entier, pour prouver combien nous sommes injustes en condamnant le plus grand génie de la France en raison d'inadvertances dont ne s'est pas fait faute le plus grand génie de l'Angleterre. Demande : Bacon était-il une plus grande intelligence que Newton?

II.

CAMPBELL.

Me trouvant en humeur de critiquer, je veux, après avoir relevé les erreurs de Bacon, dire deux ou trois mots, en passant, de l'ouvrage sur les poètes anglais, par Campbell, si célèbre à bon droit. Je fais ceci dans de bonnes intentions, et j'espère qu'on ne s'y méprendra pas. Si quelque chose pouvait ajouter à l'estime que je professe pour le talent et le caractère de M. Campbell, ce serait la glorieuse, classique et honorable défense de Pope, contre le cant vulgaire du jour, et Grub-street.

Les inadvertances dont je veux parler sont celles-ci :

Premièrement, en parlant d'Anstey, il l'accuse d'avoir pris ses principaux caractères dans *Smolett*; or le *Guide à Bath* d'Anstey fut publié en 1766, et *Humphrey Clinker* de Smolett (le seul ouvrage de Smolett auquel il ait pu prendre le caractère de Tabitha) fut écrit pendant la dernière résidence de Smolett à Leghorn, en 1770. Si quelqu'un a emprunté, Anstey est le prêteur et non le créancier. Je m'en rapporte aux propres dates de M. Campbell, dans les *Vies de Smolett et d'Anstey*.

Secondement, M. Campbell, dans la *Vie de Cowper* (note à la page 538, t. II), dit qu'il ne sait de qui Cowper veut parler dans ces deux vers :

Nor he who, for the bane of thousands born,
Built God a church and laugh'd his word to scorn.

Le calvinisme désigne ici Voltaire et l'église de Fernay, avec son inscription : *Deo erexit Voltaire*.

Troisièmement, dans la *Vie de Burns*, M. Campbell cite aussi Shakspeare :

To gild refined gold, to paint the rose
Or add fresh perfume to the violet.

Cette leçon n'est point conforme au texte original :

To gild refined gold, to paint the lily
To throw a perfume on the violet.

Un grand poète qui en cite un autre doit être correct; il doit aussi être exact lorsqu'il accuse un frère du Parnasse du crime terrible d'avoir emprunté; un poète peut tout emprunter (sauf de l'argent), de préférence aux pensées des autres, car il est sûr qu'on les lui réclamera; mais il est dur, lorsqu'on est le prêteur, d'être dénoncé comme débiteur; et c'est le cas d'Anstey vis-à-vis de Smolett.

Puisqu'il existe un honneur parmi les voleurs, qu'il y en ait quelque peu parmi les poètes; et personne n'y peut contribuer plus efficacement que M. Campbell, qui possède une réputation si bien établie d'originalité, et qui est le seul poète de notre époque (excepté Rogers) auquel on puisse reprocher (et dans ce cas c'est un reproche véritable) d'avoir trop peu écrit. Ravenne, 5 janvier 1821.

On lit dans le *Journal de lord Byron*, 10 janvier 1821 : « Les *Poètes de Campbell*, corrigé quelques lapsus calami; un bon ouvrage, — quoiqu'un style affecté; mais sa *Défense de Pope* est glorieuse; — il est vrai que c'est également sa cause; — l'important, — c'est un très-bon ouvrage et qui lui fait grand honneur. »

PRÉFACE

DES CHANTS SIXIÈME, SEPTIÈME ET HUITIÈME.

Les détails du siège d'Ismail, qui remplissent les deux chants suivants, VII et VIII, sont tirés d'un ouvrage français intitulé *Histoire de la Nouvelle-Russie*. Quelques-unes des actions que l'auteur attribue à don Juan ont un fondement historique; tel est le fait d'avoir sauvé un enfant; cela arriva au feu duc de Richelieu, alors jeune volontaire au service de la Russie, et qui devint, dans la suite, le fondateur et le bienfaiteur d'Odesa, où son nom et son souvenir vivront éternellement entourés de respect et de reconnaissance.

L'on trouvera également, dans ces chants, une ou deux stances sur le feu marquis de Londonderry; elles étaient écrites avant sa mort. Si le parti de l'oligarchie était mort avec lui, ces stances eussent été supprimées; mais je ne vois rien dans sa vie ni dans sa mort qui puisse restreindre la libre expression des opinions de ceux qu'il a passé toute sa vie à opprimer. Que ce fût un homme aimable dans la vie *privée*, cela peut être vrai ou non; mais cela n'a aucun rapport avec sa vie publique; et quant à pleurer sa mort, il en sera temps quand l'Irlande aura cessé de pleurer le jour de sa naissance. Comme ministre, je l'ai toujours regardé (et je suis ici l'organe de millions d'autres personnes) comme le ministre le plus despote et le plus dénué d'intelligence qui ait jamais tyrannisé un pays. C'est la première fois, depuis les Normands, que l'Angleterre a été insultée par un ministre qui ne parlait pas anglais, et que le parlementa souffert qu'on le régentât dans le style de mistress Malaprop¹.

Je ne dirai rien du genre de sa mort, sinon que si un pauvre radical, comme Waddington ou Watson, se fût coupé la gorge, on l'eût enterré dans un carrefour avec les emblèmes ordinaires du pieu et du maillet; mais le ministre était un élégant lunatique, un sentimental suicide, il se coupa habilement l'*artère carotide*. (Que bénie soit leur science anatomique!) Hélas! et le cortège! et l'abbaye! et les syllabes de la douleur qui s'échappaient involontairement du cœur des journalistes! et la harangue élogieuse du coroner en face du corps sanglant du décédé! (un Antoine digne d'un tel César), et la nauséabonde et atroce hypocrisie de cette foule dégradée de gens conjurés contre tout ce qui est sincère et honorable! Sa mort prouve, la loi en main, qu'il était nécessairement ou un félon ou un insensé². Ainsi, dans l'un ou l'autre cas, il n'y a pas grand sujet à panégyrique³. Pendant sa vie il a été — ce que tout le monde sait, et ce dont tout le monde souffrira encore pendant bien des années; à moins que sa mort ne serve de *leçon morale* aux Seigneurs⁴ de l'Europe. Les nations ont au moins cette consolation, de savoir que leurs oppresseurs ne sont pas heureux, et qu'ils jugent eux-mêmes leur pro-

pre conduite au point d'anticiper sur la sentence de la postérité. — Mais ne parlons pas davantage de cet homme, et que l'Irlande enlève les cendres de son Grattan du sanctuaire de Westminster. Le patriote de l'humanité doit-il reposer près du Werther de la politique?

Quant aux objections que l'on a faites sur les autres licences que contiennent les chants déjà publiés, je me contenterai de citer Voltaire : « La pudeur s'est enfuie des cœurs, et s'est réfugiée sur les lèvres; plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées; il croit regagner en langage ce qu'on a perdu en vertu. »

Ces paroles sur la vérité même, appliquées à la population corrompue et hypocrite qui forme le levain de la génération anglaise actuelle; et c'est la seule réponse qu'ils méritent. L'épithète de blasphémateur, celles de radical, libéral, jacobin, réformiste, dont ces dogues fatiguent les oreilles de ceux qui les écoutent, sont un honneur pour tout le monde quand on seinge pour quels hommes elles furent d'abord inventées.

Socrate et Jésus furent mis à mort comme *blasphémateurs*, et beaucoup d'entre ceux qui se sont opposés courageusement aux abus les plus grossiers que l'on a faits du nom de Dieu et de l'esprit de l'homme ont subi de même le martyre; mais la persécution n'est pas la réfutation, ni même le triomphe; le misérable infidèle, comme en l'appelle, est probablement plus heureux dans sa prison que le plus orgueilleux de ses assaillants. — Je n'ai rien à dire de ses opinions; — elles peuvent être bonnes ou mauvaises, — mais il a souffert pour elles, et ses souffrances endurées pour sa foi politique feront plus de prosélytes à son déisme que l'exemple de prélats hétérodoxes⁵ n'en fera au christianisme, que n'en fera à la tyrannie celui d'hommes d'état se suicidant, ou d'homicides salariés à cette alliance impie qui insulte le monde en prenant le nom de « sainte ». Je ne voudrais pas fouler aux pieds les êtres vils et les cadavres, mais il serait bon que les membres des classes d'où sont sortis ces personnages diminuassent un peu de cette hypocrisie, qui est le vice le plus monstrueux de cette époque menteuse de ravisseurs à double face; — mais en voici assez pour aujourd'hui.

Pise, juillet 1822.

DON JUAN.

CHANT SIXIÈME⁶.

I.

« Il est, dans les affaires des hommes, un flux et reflux qui, pris à la marée montante, » — vous savez le reste⁷, et la plupart d'entre nous en ont fait par-

¹ Voir la comédie de Sheridan; *les Rivaux*.² Je dis la loi en main, la loi de l'Angleterre, les lois de l'humanité, en général, sont plus indulgentes; mais, comme les légistes ont toujours le mot de loi à la bouche, il est bon de voir comment ils s'y conforment.³ A propos de ce passage, un *Magazine* du temps observa : « Lord Byron ne paraît pas savoir qu'il est très-possible pour un gentleman anglais d'être à-la-fois un félon et ce que l'on appelle communément un fou. »⁴ Il faut excepter Canning; Canning est un homme de génie presque universel, un orateur, un poète, un homme d'état. Un homme de mérite ne peut vouloir continuer l'œuvre de son prédécesseur lord C... Si jamais un homme fut capable de sauver le pays, c'est Canning; le vaudra-t-il? je l'espère pour ma part.⁵ Lorsque lord Sandwich dit qu'il ne connaissait pas de différence entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie, l'évêque Warburton répli-qua : « L'orthodoxie, mylord, c'est *ma doxie*; et l'hétérodoxie, c'est la *doxie d'un autre*. » Un prélat de nos jours semble avoir découvert une troisième espèce de *doxie* qui n'a pas encore grandement relevé, aux yeux des élus, ce que Bentham appelle *church of Englandism*.⁶ Les chants VI, VII et VIII furent écrits à Pise, en 1822, et publiés par M. John Hunt, en juillet 1823; la lettre suivante, du poète, explique comment il se remit à *Don Juan* :⁷ *Pise, 8 juillet 1822*. Il n'est pas impossible que je puisse avoir trois ou quatre chants de *Don Juan* prêts pour cet automne, ou un peu plus tard, ayant obtenu de ma dictatrice la permission de le continuer, pourvu cependant que je fusse désormais plus réservé, plus sur le décorum, plus sentimental, que dans le commencement. On peut voir comment je me suis conformé à ces ordres sévères, car l'embargo n'a été levé qu'à ces conditions.⁸ Voir Shakspeare, *Jules César*, act. 4, sc. 3.

fois l'expérience ; nous croyons du moins qu'il en est ainsi, quoique bien peu aient saisi le moment avant qu'il fût passé sans retour. Mais nul doute que tout ne soit pour le mieux ; — il ne faut pour s'en convaincre que considérer la fin : c'est quelquefois quand les choses sont au pire qu'elles prennent une face plus favorable.

II.

Il est, dans les affaires des femmes, un flux et reflux qui, pris à la marée montante, conduit.... — Dieu sait où : ce serait un habile navigateur que celui dont la carte indiquerait tous les courants de cette mer ; les rêveries de Jacob Behme ¹ ne sont pas comparables à ses tourbillons et à ses brisants ; les hommes avec leurs têtes réfléchissent à ceci, à cela ; les femmes avec leurs cœurs songent.... Dieu sait à quoi !

III.

Et néanmoins, une femme impétueuse, opiniâtre, entière, jeune, belle, audacieuse, — prête à risquer un trône, le monde, l'univers, pour être aimée à sa manière ; à balayer les étoiles dans le firmament, plutôt que de ne pas être aussi libre que les vagues quand souffle la brise, — une pareille femme (si toutefois il en existe) serait assurément un diable, et pourtant elle ferait bien des manichéens.

IV.

Trônes, mondes, et *cætera*, sont si souvent bouleversés par l'ambition la plus vulgaire, que lorsque c'est la passion qui les renverse nous oublions volontiers, ou, du moins, nous pardonnons ces écarts de l'amour. Si l'on se souvient encore d'Antoine, ce n'est pas à cause de ses conquêtes ; mais Actium, perdu pour les beaux yeux de Cléopâtre, contrebalance toutes les victoires de César.

V.

Il mourut à cinquante ans pour une reine de quarante : je suis fâché qu'ils n'aient pas eu quinze et vingt ans, car à cet âge les richesses, les royaumes, les mondes, ne sont qu'une vétille ; — je me souviens du temps où, pour faire ma cour, quoique je n'eusse pas grande abondance de mondes à perdre, je donnais ce que j'avais, — un cœur ; du train dont le monde allait, ce que je donnais valait un monde, car le monde entier ne pourrait jamais me rendre ces purs sentiments, disparus pour toujours.

VI.

C'était le « denier » de l'adolescent, et peut-être, comme celui de la veuve, il m'en sera tenu compte plus tard, sinon maintenant ; mais que ces choses-là comptent ou ne comptent pas, tous ceux qui aiment ou ont aimé avoueront avec moi que la vie n'a rien qu'on leur puisse comparer. Dieu est amour, dit-on, et l'amour est un dieu, ou du moins il l'était avant que la face de la terre fût ridée par les péchés et les larmes de.... — C'est à la chronologie à préciser l'époque

VII.

Nous avons laissé notre héros et notre troisième héroïne dans une position plus embarrassante qu'extraordinaire ; car il faut bien que les hommes risquent parfois leur peau pour ce fineste tentateur, une femme défendue ; les sultans abhorrent par trop cette sorte de péché, et ne sont pas du tout de l'avis de ce sage Romain, de l'héroïque, stoïque et sentencieux Caton, qui prêta sa femme à son ami Hortensius.

VIII.

Je sais que Gulbeyaz était extrêmement répréhensible ; je l'avoue, j'en gémis, je la condamne ; mais je déteste toute fiction, même en poésie : il me faut donc dire la vérité, dussiez-vous m'en blâmer. Sa raison étant faible et ses passions fortes, elle jugea que le cœur de son époux (quand même elle eût eu le droit de le revendiquer) était à peine suffisant, car il avait cinquante-neuf ans, et quinze cents concubines.

IX.

Je ne suis pas, comme Cassio, « un arithméticien ; » mais il appert de la « théorie des livres, » résumée avec une féminine précision, qu'en faisant entrer en ligne de compte l'âge de Sa Hauteesse, la belle sultane péchait par inanition ; car, au cas où le sultan se fût montré équitable envers toutes ses bien-aimées, elle ne pouvait réclamer que la quinze-centième partie de ce qui doit être un monopole, — le cœur.

X.

On remarque que les femmes sont litigieuses sur tous les objets de possession légale, et surtout lorsqu'elles sont religieuses, car alors la transgression est double à leurs yeux ; elles nous assiègent de procès et de poursuites, comme chaque session des tribunaux en fait foi, pour peu qu'elles soupçonnent que d'autres entrent en partage d'un bien auquel la loi leur donne un droit exclusif.

XI.

Or, si cela se fait en pays chrétien, les païennes aussi, quoique dans une latitude moins grande, sont sujettes à mener les choses rondement, à prendre ce que les rois appellent une « attitude imposante », et à combattre de pied ferme pour leurs droits conjugaux, quand leurs époux et maîtres les traitent avec ingratitude ; et comme quatre femmes ont un droit quadruple, le Tigre a ses jalousies aussi bien que la Tamise.

XII.

Gulbeyaz était la quatrième, et, comme je l'ai dit, la favorite ; mais qu'est-ce qu'une faveur partagée entre quatre ? La polygamie doit être redoutée avec raison, non-seulement comme un péché, mais comme une coutume insipide : un homme sage, uni à une femme modérée, trouvera difficilement de la philosophie pour un plus grand nombre ; et, à moins d'être

¹ Fameux visionnaire, né près de Gorkitz, en 1575, et fondateur de la secte des behmérites. Il trouva de nombreux disciples en

Allemagne, et il n'a pas manqué d'admirateurs en Angleterre. Le fameux William Law a donné une édition de ses œuvres.

mahométan, il s'abstiendra de transformer sa couche nuptiale en un « lit de Ware ¹ ».

XIII.

Sa Hautesse, le plus sublime des hommes, ainsi qualifié suivant les formes usitées pour tous les monarques, jusqu'au moment où ils sont livrés aux vers, ces finestes et affamés jacobins qui se sont repus des rois les plus superbes; — Sa Hautesse jeta les yeux sur les charmes de Gulbeyaz, s'attendant à un accueil d'amant (c'est par tout pays un accueil à l'écoissaise ²).

XIV.

Or, il faut distinguer ici; car quoique les baisers, les douces paroles, les embrassements, et *cætera*, puissent simuler — ce qui n'est pas, ce sont choses qu'on prend et qu'on ôte comme un chapeau, ou plutôt comme ces coiffures que porte le beau sexe; parure dont la tête ou le cœur se décore, mais qui ne fait pas plus partie de la tête que leurs caresses du cœur.

XV.

Une légère rougeur, un doux tremblement, une calme et suave expression de féminine extase, manifestée moins dans les yeux que par les paupières, qui s'abaissent pour cacher ce qui reçoit du mystère un charme de plus; voilà (pour un amant discret) les signes les plus infaillibles de l'amour, qui n'a pas de trône plus charmant que le cœur d'une femme sincère, car un excès de *chaleur* ou de *froidueur* détruit le charme.

XVI.

Si cette chaleur est fausse, elle est pire que la réalité; si elle est vraie, c'est un feu qui ne saurait longtemps durer; car, excepté dans la première jeunesse, nul ne voudrait se fier aux seuls désirs, gage précaire ³, sujet à être transféré au premier acheteur venu, au prix d'un misérable escompte; d'un autre côté, vos femmes par trop froides sont passablement insipides.

XVII.

C'est-à-dire que nous ne pouvons leur pardonner leur mauvais goût; car les amants, tardifs ou empressés, veulent entendre l'aveu d'une flamme mutuelle, et, eussent-ils pour maîtresse la monastique concubine de neige de saint François ⁴, voudraient la voir brûler d'une passion sentimentale; — en un mot, la gent amoureuse doit suivre la maxime horacienne : « *Medio tu tutissimus ibis.* »

XVIII.

Le « tu » est de trop, — mais qu'il y reste, le vers l'exige, c'est-à-dire le vers anglais, et non l'hexamètre antique; mais, après tout, il n'y a dans le dernier vers ni rime ni mesure; il était difficile de le faire plus mauvais, et il n'est là que pour terminer l'oc-

tave; traduisez-le, et vous y trouverez une règle de morale, sinon de prosodie.

XIX.

Si la belle Gulbeyaz se surpassa ce jour-là, je l'ignore; — quoi qu'il en soit, elle réussit, et le succès est beaucoup en toute chose, en affaires de cœur, comme dans tout autre article de la toilette des femmes. L'égoïsme, dans l'homme, dépasse encore l'artifice de la femme; elles mentent, nous mentons, tout le monde ment, ce qui n'empêche pas d'aimer; et nulle vertu, si on en excepte la famine, n'a pu encore arrêter ce père de tous les vices, — la propagation.

XX.

Laissons reposer ce royal couple : un lit n'est pas un trône, et peut-être dormaient-ils, que leurs rêves fussent de joie ou de douleur; cependant des joies déçues sont des douleurs aussi profondes que puisse en endurer l'humaine argile. Nos moindres afflictions sont celles dont nous pleurons; ce qui use l'âme, ce sont les petits chagrins journaliers, c'est la douleur tombant goutte à goutte, comme l'eau sur la pierre.

XXI.

Une femme acariâtre, un fils morose, un billet à payer non acquitté, protesté ou escompté à un taux ruineux; un enfant maussade, un chien malade, un cheval favori devenu boiteux au moment où vous le montez; une méchante et vieille douairière faisant un testament plus détestable qu'elle, qui vous laisse en moins la somme sur laquelle vous comptiez, — ce sont là des bagatelles, et cependant j'ai vu rarement quelqu'un qui n'en fût pas affecté.

XXII.

Je suis philosophe; j'envoie tout au diable, billets, bêtes, hommes et... — non! j'en excepte les femmes! Dans une bonne et franche malédiction s'exhale ma bile, et alors, mon stoïcisme ne me laissant plus rien qu'on puisse appeler douleur ou peine, mon âme peut se livrer tout entière aux travaux de la pensée; quoique j'ignore ce que c'est que l'âme et la pensée, leur origine, leur mode d'existence; — que le diable les emporte l'une et l'autre!

XXIII.

Quand on a bien anathématisé toutes choses, on se sent soulagé, comme lorsqu'on a lu la malédiction d'Athanase, qui a tant de charmes pour le vrai croyant; je doute que de nos jours on pût en adresser une pire à son plus mortel ennemi agenouillé devant soi, tant elle est solennelle, positive et bien formulée! Elle brille dans un livre de prières, comme l'arc-en-ciel dans une atmosphère qui vient de s'éclaircir.

XXIV.

Gulbeyaz et son époux dormaient, ou, du moins,

¹ A Ware, l'auberge connue par son enseigne, à la Tête du Sarrazin, contient encore le fameux lit, large de douze pieds carrés auquel Shakspeare fait allusion dans sa *Douzième Nuit*.

CLUTTERBUCK.

² Voir *l'Averley*.

³ *Precarious bond*. Le mot *bond* signifie tout à la fois lien, gage et billet à ordre; l'auteur y attache donc un double sens; nous avons préféré le mot qui répondait à son intention. *N.d.T.*

⁴ Allusion à la couche de neige où saint François se plongea pour échapper aux tentations de la chair. BUTLER. *Vie des Saints*.

l'un des deux. — Oh ! que la nuit est longue pour les épouses coupables qui brûlent pour un jeune bachelier, alors que sur leur couche douloureuse elles soupirent après la clarté du gris matin, épient ses premiers rayons à travers les jalousies obscures, s'agitent, se retournent, s'assoupissent, se raniment, et tremblent que leur trop légitime compagnon de lit ne s'éveille !

XXV.

Il s'en trouve sous le ciel de ces femmes, et aussi sous les ciels de lits à quatre colonnes et à rideaux soyeux, où les riches et leurs moitiés reposent leurs têtes dans des draps aussi blancs que la neige que le vent chasse dans les airs, comme disent les poètes. Fort bien ! c'est une loterie que le mariage. Gulbeyaz était impératrice ; mais peut-être avait-elle été aussi malheureuse que la *reine d'un paysan*¹.

XXVI.

Don Juan, sous le déguisement de femme, s'était, avec le long cortège des demoiselles, humblement incliné devant le regard impérial ; au signal accoutumé, toutes avaient repris le chemin de leurs chambres, dans ces longues galeries du sérail, où ces dames reposaient leurs membres délicats ; c'est là que des milliers de cœurs soupiraient après l'amour, comme l'oiseau prisonnier après les champs de l'air.

XXVII.

J'aime le beau sexe, et j'ai été, par moments, tenté de retourner le vœu du tyran qui souhaitait que le genre humain n'eût qu'une tête, afin de l'abattre d'un seul coup. Mon vœu n'est pas moins vaste, mais pas tout à fait si méchant, et, somme toute, beaucoup plus tendre que cruel : je désirais donc (non pas maintenant, mais quand j'étais adolescent) que l'espèce femme tout entière n'eût qu'une seule bouche de rose, afin de les baiser toutes à la fois, du nord au midi.

XXVIII.

O trop heureux Briarée ! de posséder tant de têtes et tant de bras, si tu avais tout le reste dans la même proportion ! — Mais ma muse recule à la pensée gigantesque d'être la fiancée d'un géant, ou de voyager en Patagonie ; retournons donc en Lilliput, et guidons notre héros dans le labyrinthe d'amour où nous l'avons laissé quelques lignes plus haut.

XXIX.

Il sortit avec les charmantes odalisques et se joignit à leur cortège au signal donné ; malgré tous les périls qu'il courait, et bien que les conséquences de telles escapades soient pires que tous les dominages-intérêts que les messieurs paient dans la morale Angleterre, où la chose a son tarif, il ne put s'empêcher, tout en marchant, de jeter par-ci par-là un coup d'œil sur leurs charmes, et de lorgner et leur gorge et leur taille.

XXX.

Néanmoins il n'oublia pas son rôle ; — elles continuaient à s'avancer le long des galeries et de salle en salle, troupe virginale et édifiante, flanquée par des ennuques, pendant qu'à leur tête marchait une matrone chargée de maintenir la discipline dans les rangs femmes, et d'empêcher dans leurs évolutions qu'aucune ne s'écartât ou ne parlât sans sa permission. Son titre était la « mère des vierges ».

XXXI.

J'ignore si elle était « mère », et si celles qui lui donnaient ce nom étaient « vierges » ; mais au sérail c'est là son titre, venu je ne sais d'où, mais tout aussi bon qu'un autre ; Cantemir² ou de Tott³ pourra vous le dire ; ses fonctions consistaient à écarter ou à étouffer tout penchant répréhensible parmi quinze cents jeunes filles, et à les punir quand elles étaient en faute.

XXXII.

Excellente sinécure, sans doute ; mais rendue plus facile par l'absence de tout autre homme que Sa Majesté, — qui, avec son aide, et au moyen de gardes, de verroux, de murailles, et d'un léger exemple par-ci par-là, seulement pour faire peur au reste, réussissait à maintenir, dans cette tanière de beautés, une atmosphère aussi froide que celle d'un couvent d'Italie, où toutes les passions n'ont, hélas ! qu'une seule issue.

XXXIII.

Et quelle est-elle ? La dévotion, cela va sans dire ; — comment pouvez-vous faire une telle question ? — Mais continuons : comme je le disais, cette longue file de demoiselles de tous pays, soumises à la volonté d'un seul homme, s'avancait d'un pas lent et majestueux, comme des nœmiphars flottants sur un ruisseau, ou plutôt sur un lac, — car les ruisseaux ne coulent *pas lentement*. — Cette troupe, dis-je, marchait d'un air virginal et mélancolique.

XXXIV.

Mais lorsqu'elles furent arrivées dans leurs appartements, là, comme des oiseaux, des écoliers ou des fous de Bedlam qui ont la clef des champs ; comme des vagues à la marée haute, ou des femmes, en général, affranchies de leurs entraves (qui, après tout, ne servent pas à grand'chose) ou comme des Irlandais à la foire, leurs gardes étant parties, et une sorte de trêve établie entre elles et l'esclavage, elles se mirent à chanter, à danser, à babiller, à sourire et à folâtrer.

XXXV.

Leur babil, comme de raison, roula principalement sur la nouvelle arrivée, ses formes, ses cheveux, son air, enfin toute sa personne ; quelques-unes étaient d'avis que sa robe ne lui allait pas bien ; on s'étonnait qu'elle n'eût pas de boucles d'oreilles ; plusieurs

¹ Les *bardes* de la reine Caroline, dans le *Times*, chantaient sur tous les tons, tant que dura le procès la neige de sa pureté fondue aux pieds.

² Démétrius Cantemir, prince de Moldavie ; son *Histoire de la*

grandeur et de la décadence de l'empire ottoman a été traduite en anglais par Tindal ; il mourut en 1725.

³ *Mémoire sur la situation de l'empire turc*, 1783.

disaient qu'elle s'approchait de l'été de son âge ; d'autres soutenaient qu'elle n'était encore que dans son printemps ; il y en avait qui la trouvaient un peu masculine dans sa taille, pendant que d'autres souhaitaient qu'elle le fût tout à fait.

XXXVI.

Mais personne ne doutait qu'elle ne fût ce qu'annonçait son costume, une demoiselle jolie, fraîche, « excessivement belle » et comparable aux plus ravissantes Géorgiennes ; elles s'étonnèrent aussi que Gulbeyaz fût assez simple pour acheter des esclaves qui, le cas advenant où Sa Hautesse se lasserait de son épouse, pourraient partager son trône, sa puissance et le reste.

XXXVII.

Mais, chose étonnante dans cette réunion virginale, quoique la beauté de leur nouvelle compagne fût assez grande pour leur donner du dépit, le premier examen terminé, elles trouvèrent en elle beaucoup moins à reprendre qu'il n'est d'usage chez le beau sexe, pour qui toute nouvelle venue, regardée avec des yeux chrétiens ou païens, est toujours « la plus laide créature du monde ».

XXXVIII.

Et cependant elles avaient, comme les autres, leurs petites jalousies ; mais en cette occasion, soit qu'il existe en effet des sympathies involontaires, soit par toute autre raison, sans avoir pu pénétrer le secret de son déguisement, elles éprouvèrent toutes une sorte de *concaténation*, comme le magnétisme, ou le diabolisme, ou ce qu'il vous plaira : — nous ne disputons pas sur le mot.

XXXIX.

Mais il est certain qu'elles ressentirent pour leur nouvelle compagne quelque chose de plus nouveau encore : une sorte d'amitié sentimentale et pénétrante, extrêmement pure, qui leur faisait désirer à toutes de l'avoir pour sœur, à l'exception de quelques-unes qui souhaitaient d'avoir un frère justement comme elle : un frère que dans leur patrie, la douce Circassie, elles eussent préféré au padisha¹, ou au pacha.

XL.

Parmi celles qui se sentaient le plus disposées à cette amitié sentimentale, il y en avait trois surtout : Lolah, Katinka² et Doudou³ ; afin d'être bref, et pour épargner au lecteur les descriptions, j'ajouterai qu'au dire des rapports les plus authentiques, elles étaient belles autant qu'on peut l'être, bien qu'à des degrés divers ; différentes entre elles de taille et de teint, par suite de la différence de leur âge et de leur patrie, toutes trois s'accordaient à admirer leur nouvelle connaissance.

XLI.

Lolah était brune comme l'Inde, et aussi ardente ;

Katinka était une Géorgienne au teint de lis et de rose, avec de grands yeux bleus, de beaux bras, une belle main, et des pieds si mignons qu'on eût dit qu'ils n'étaient pas faits pour fouler la terre, mais pour effleurer sa surface ; les charmes de Doudou semblaient n'avoir pas de meilleur encadrement qu'un lit, car elle avait un certain air d'embonpoint, d'indolence et de langueur ; mais elle était d'une beauté à vous faire tourner la tête.

XLII.

Doudou semblait une sorte de Vénus endormie, quoique très-propre à « tuer le sommeil » de ceux qui contemplaient le céleste incarnat de sa joue, son front attique, ou son nez digne du ciseau de Phidias ; il est vrai que ses formes offraient peu d'angles, et qu'elle eût pu être plus svelte sans y rien perdre ; et cependant, après tout, il eût été difficile de dire ce qu'on eût pu retrancher en elle sans nuire à chacun de ses charmes pris à part.

XLIII.

Elle n'était pas excessivement vive, mais elle s'insinuait dans votre âme, comme l'aube d'une journée de mai ; ses yeux n'éclatèrent pas à vous éblouir, mais à demi clos, ils captivaient doucement ceux qui les regardaient ; on eût dit (c'est une comparaison toute neuve) que, récemment enfantée par le ciseau, nouvelle statue de Pygmalion, elle s'éveillait, et que, la lutte entre la femme et le marbre n'étant pas achevée, elle s'épanouissait timidement à la vie.

XLIV.

« Comment vous nommez-vous ? » dit Lolah à la nouvelle venue. « — Juanna. — Fort bien, c'est un fort joli nom. » — « D'où venez-vous ? » lui demanda Katinka. « — D'Espagne. — Où est l'Espagne ? — Ne faites point de ces questions sottes, et ne montrez pas ainsi votre ignorance géorgienne ; fi donc ! » répondit Lolah, avec un accent un peu dur, à la pauvre Katinka ; « l'Espagne est une île, près de Maroc, entre l'Égypte et Tanger. »

XLV.

Doudou ne dit rien, mais elle s'assit auprès de Juanna, jouant avec son voile ou ses cheveux ; puis la regardant fixement, elle soupira, comme si elle l'eût plainte d'être là, jolie étrangère, sans ami et sans guide, et toute confuse de l'étonnement général qui, par tout pays, accueille les malheureux étrangers, avec de charitables observations sur leur maintien et leur physionomie.

XLVI.

Mais en ce moment la mère des vierges s'approcha, et dit : « Mesdames, il est temps d'aller se coucher. Je ne sais trop que faire de vous, ma chère », ajouta-t-elle en s'adressant à Juanna, la nouvelle odalisque : « nous n'attendions pas ici votre arrivée, et tous les lits

¹ Padisha est le nom turc du grand seigneur.

² Katinka était le nom de la plus jeune des trois jeunes filles dans la maison desquelles lord Byron résida pendant son séjour à Athènes, en 1810. Voir les *Mémoires de Moore*, t. I, p. 520.

³ Dans le texte il y a *Dudu*, qui se prononce *Doudou*. Nous avons cru devoir écrire ce nom en français comme il se prononce en anglais. *N. d. T.*

sont occupés : si vous voulez , vous partagerez le mien ; mais dès demain de bonne heure tout sera arrangé de la manière convenable. »

XLVII.

Ici Lolah intervint : — « Maman , vous savez que vous ne dormez pas très-bien ; je ne souffrirai pas qu'on trouble votre sommeil ; je prendrai Juanna avec moi ; nous sommes minces toutes deux , et chacune de nous tiendra moins de place que vous. Ne dites pas non ; c'est moi qui me charge de la jeune étrangère. » — Mais ici Katinka l'interrompit , et dit qu'elle aussi avait de la compassion et un lit.

XLVIII.

« D'ailleurs , » ajouta-t-elle , « je hais de coucher seule. » La matrone fronça le sourcil : « Pourquoi cela ? » — « Je crains les revenants , répondit Katinka ; il me semble voir un fantôme aux quatre coins de mon lit ; et puis j'ai des rêves affreux : je ne vois que gèbres , gïaours , gïms et goulès. » La dame répondit : « Entre vous et vos rêves , je crains bien que Juanna n'ait guère le loisir d'en faire.

XLIX.

« Vous , Lolah , vous continuerez à dormir seule , pour raisons à moi connues ; vous , de même , Katinka , jusqu'à nouvel ordre ; je placerai Juanna avec Doudou , qui est une fille tranquille , inoffensive , silencieuse , modeste , et qui ne passera pas la nuit à remuer et à babiller. Qu'en dites-vous , mon enfant ? » — Doudou ne dit rien , car ses qualités étaient de l'espèce la plus silencieuse.

L.

Mais elle se leva , baisa la matrone sur le front , entre les deux yeux , Lolah et Katinka sur les deux joues ; puis , inclinant légèrement la tête (les révérences ne sont en usage ni chez les Turcs , ni chez les Grecs) , elle prit Juanna par la main pour la conduire au dortoir , laissant à leur dépit ses deux compagnes piquées de la préférence accordée à Doudou par la matrone , mais gardant le silence par respect.

LI.

Le dortoir (*oda* est le nom turc) était une pièce spacieuse ; le long des murs étaient rangés des lits , des toilettes , — et bien d'autres objets encore que je pourrais décrire , car j'ai tout vu : qu'il suffise de savoir que rien n'y manquait ; c'était , en somme , une salle magnifiquement meublée , contenant tout ce que les dames peuvent désirer , sauf un ou deux articles , et encore ceux-là étaient-ils plus près d'elles qu'elles ne le soupçonnaient.

LII.

Donc , avons-nous dit , Doudou était une douce créature , qui , sans éblouir , était extrêmement séduisante ; elle avait les traits le plus réguliers du monde , de ces traits que les peintres ne peuvent saisir du premier coup , comme ces visages qui pèchent contre les proportions , — comme ces brusques ébauches de la

nature , que l'artiste attrape sur-le-champ , pleines d'expression , bonne ou mauvaise , qui frappent à la première vue , et dont la reproduction , soit qu'elle plaise ou déplaise , n'en est pas moins ressemblante.

LIII.

C'était un suave et doux paysage , où tout était harmonie , calme et repos , où tout était luxuriant et frais ; elle avait cette gaieté tranquille qui , si elle n'est pas le bonheur , en approche de plus près que toutes ces grandes passions que certaines gens qualifient de « sublimes » ; je voudrais les voir en essayer. J'ai vu les orages dans l'océan et dans la femme , et j'ai plaint les amants plus que les matelots.

LIV.

Mais elle était pensive plutôt que mélancolique , et sérieuse plutôt que pensive , et par-dessus tout elle avait une tranquille sérénité ; il ne semblait pas que jusque-là rien eût altéré la pureté de son âme. Chose étrange ! belle et à dix-sept ans , elle paraissait ignorer si elle était blonde ou brune , petite ou grande ; elle n'avait jamais arrêté sa pensée sur elle-même.

LV.

C'est pourquoi elle était douce et bonne comme l'âge d'or (quand l'or était inconnu , ce qui lui a valu son nom ; de même qu'on a pu dériver *lucis* de *non lucendo* , on l'a nommé en raison non de ce qu'il était , mais de ce qu'il n'était pas ; c'est un style devenu très-commun dans ce siècle , dont le diable peut bien décomposer le métal , mais ne saurait le fixer.

LVI.

Je pense que ce pourrait bien être de « l'airain de Corinthe » , qui était un mélange de tous les métaux , mais où le bronze dominait). Lecteur indulgent , passe-moi cette longue parenthèse , je n'ai pu la clore plus tôt , sur ma parole ! Place mes fautes dans la catégorie des tiennes ; ce qui veut dire : accorde-leur , ainsi qu'à moi , une interprétation favorable. Tu ne le veux pas ? — peu m'importe , — je n'en fais pas moins à ma tête.

LVII.

Il est temps de revenir à notre simple récit ; je reprends donc la suite. Doudou , avec une amabilité sans affectation , conduisit Juan , ou Juanna , dans tous les détours de ce labyrinthe de femmes , et lui décrivit chaque endroit , — chose étrange ! — en très-peu de paroles ; je n'ai à mon service qu'une comparaison , encore elle est absurde , pour peindre une femme silencieuse : c'est celle d'un tonnerre muet.

LVIII.

Puis , causant avec elle (je dis *elle* , parce que Juan était encore du genre *épique* ¹ , en apparence du moins (correctif nécessaire) , elle lui donna un aperçu des coutumes de l'Orient , et de la chaste intégrité de ses lois , en vertu desquelles plus un harem est nombreux , plus rigoureuses deviennent les vertus virginales des belles surnuméraires.

¹ Des deux genres. *N. d. T.*

LIX.

Puis elle donna à Juanna un chaste baiser; Doudou aimait beaucoup à baiser; à quoi, sans doute, nul ne saurait trouver à redire, car c'est un passe-temps fort agréable, pourvu qu'il soit innocent; et, entre femmes, un baiser ne signifie rien, si ce n'est qu'elles n'ont, pour le moment, rien de mieux ou de plus nouveau à leur portée. « Je baise, » rime à « bien aise », en réalité comme en vers⁴, heureux s'il n'en résultait pas de plus fâcheuses conséquences!

LX.

Dans la sécurité de l'innocence, elle se déshabilla, ce qui fut bientôt fait, car elle était vêtue sans art, comme un enfant de la nature. Si parfois il lui arrivait de donner un coup d'œil au miroir, c'était comme le faon, qui, en prenant son élan, aperçoit son ombre dans l'onde du lac, et revient sur ses pas pour admirer ce nouvel habitant des flots.

LXI.

Et elle quitta, l'une après l'autre, toutes les parties de son vêtement; mais ce ne fut pas sans avoir d'abord offert son aide à Juanna, qui le refusa par un excès de modestie; elle ne pouvait, en conscience, faire moins; cependant elle paya un peu cher cette politesse, en se piquant les doigts avec ces maudites épingles, inventées, sans doute, pour nos péchés, —

LXII.

Et qui font d'une femme une sorte de porc-épic qu'on ne saurait toucher impunément. Redoutez-les surtout, ô vous que le destin réserve, comme cela m'est arrivé dans ma jeunesse, à servir de femme de chambre à une dame; — enfant, je fis de mon mieux; en l'habillant pour un bal masqué, je plaçai les épingles en nombre suffisant, mais pas toujours où elles auraient dû être.

LXIII.

Mais ce sont là des futilités pour des gens sages, et j'aime la sagesse plus qu'elle ne m'aime; j'ai une tendance à philosopher sur tout, depuis un tyran jusqu'à un arbre; ce qui n'empêche pas que la *vérité*, cette vierge immaculée, continue à me fuir. Que sommes-nous? D'où venons-nous? Quelle sera notre existence ultérieure? Quelle est notre existence actuelle? Questions insolubles, et qui pourtant reviennent sans cesse.

LXIV.

Un silence profond régnait dans le dortoir; les lampes, placées à distance les unes des autres, ne jetaient qu'une lumière incertaine, et le sommeil planait sur les formes charmantes de toutes ces jeunes beautés. S'il est des esprits qui reviennent, c'est ici qu'ils auraient dû errer, dans leur plus aérien appareil; cela eût fait diversion à leurs promenades sépulcrales; ce eût été faire preuve de meilleur goût que de continuer à hanter de vieilles ruines ou de sauvages solitudes.

LXV.

Tout autour reposait un cercle nombreux de beau-

tés, semblables à ces fleurs différentes de tige, de couleur et de patrie, transplantées dans un jardin exotique, où elles croissent à grands frais à force de soins et de chaleur. L'une, avec sa chevelure châtain. nouée négligemment, et son beau front doucement incliné, comme le fruit qui pend au rameau, sommeillait avec une respiration calme, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir un double rang de perles.

LXVI.

Une autre, au milieu d'un rêve brûlant et délicieux, appuyait sur un bras d'albâtre sa joue vivement colorée; les boucles luxuriantes de sa noire chevelure étaient éparses sur son front. Elle souriait au milieu de son rêve, et, telle que la lune qui perce un nuage, découvrant la moitié de ses beautés, pendant qu'elle tressaillait sous son linceul de neige, on eût dit que ses charmes profitaient de l'heure discrète de la nuit pour se montrer timidement à la lumière.

LXVII.

Cela semble impliquer contradiction; mais il n'en est rien, car il faisait nuit; mais, comme je l'ai dit, la salle était éclairée de lampes. Une troisième, dans ses traits pâlisants, offrait l'image de la douleur qui dort; et on voyait, aux soulèvements de son sein, qu'elle rêvait d'un rivage adoré, de la patrie absente; et cependant des larmes sillonnaient lentement la noire frange de ses yeux, comme les gouttes de la rosée de la nuit brillent sur le noir rameau d'un cyprès.

LXVIII.

Une quatrième, immobile et silencieuse comme une statue de marbre, dormait d'un sommeil profond, muet et insensible; blanche, froide et pure comme un ruisseau glacé, ou le minaret de neige d'un pic des Alpes, ou l'épouse de Lot changée en sel, — ou tout ce qu'il vous plaira: — voilà un monceau de comparaisons; prenez et choisissez; — peut-être vous contenteriez-vous d'une figure de femme sculptée sur une tombe.

LXIX.

Mais quoi! une cinquième paraît; et quelle est-elle? Une dame d'un « certain âge », ce qui veut dire certainement âgée; — j'ignore quel pouvait être son âge, n'ayant jamais compté les années d'une femme au-delà de dix-neuf; mais enfin elle était là qui dormait, un peu moins belle qu'avant d'être arrivée à cette désolante période qui met à la retraite hommes et femmes, et nous envoie méditer sur nos péchés et sur nous-mêmes.

LXX.

Mais pendant ce temps-là, comment dormait, comment rêvait Doudou? C'est ce que les recherches les plus assidues n'ont pu m'apprendre, et je ne voudrais pas hasarder un seul mot qui ne fût pas vrai; mais à l'heure où la moitié de la nuit s'était écoulée, à l'heure où la lumière des lampes commençait à devenir bleuâtre et vacillante, où les fantômes planaient

⁴ *Kis* rhymes to *bliss* in fact as well as verse. *N. d. T.*

dans la salle, ou semblaient y planer aux regards de ceux qui affectionnent leur société, en ce moment, dis-je, Doudou poussa un cri,

LXXI.

Un cri si aigu, qu'il éveilla tout l'oda en sursaut, et causa une commotion générale : de tous les points de la salle, matrones, vierges, et celles dont on pouvait dire qu'elles n'étaient ni l'une ni l'autre, accoururent en foule, l'une poussant l'autre, comme les vagues de l'Océan, toutes tremblantes, étonnées, et ne sachant pas plus que moi ce qui avait pu éveiller si bruyamment la paisible Doudou.

LXXII.

Elle était effectivement bien éveillée ; autour de son lit ses compagnes arrivèrent d'un pas léger, mais précipité, avec leurs draperies flottantes, les cheveux épars, les yeux avides, la gorge, les bras et les pieds nus, et plus brillants qu'aucun météore du pôle septentrional ; — elles s'informèrent de la cause de son effroi, car elle semblait agitée, émue, effrayée ; ses yeux étaient dilatés, et ses joues couvertes d'une vive rougeur.

LXXIII.

Mais ce qui est surprenant, — et ce qui prouve combien c'est une excellente chose qu'un sommeil salutaire, — Juanna dormait profondément ; jamais époux ne ronila d'aussi bon cœur auprès de la compagne unie à son sort par le saint nœud du mariage. Les clameurs ne la purent tirer de cet état fortuné ; il fallut la réveiller, du moins on le dit ; — et alors, enfin, elle ouvrit des grands yeux, et bâilla, l'air modeste et surpris.

LXXIV.

Alors commença une stricte investigation. Comme toutes parlaient à la fois, exprimant leurs conjectures ou leur étonnement, et demandant le récit de ce qui s'était passé, un homme d'esprit et un sot eussent été également embarrassés de répondre d'une manière claire et intelligible. Doudou n'avait jamais passé pour manquer de sens ; mais, n'étant pas « orateur comme Brutus »¹, elle eut d'abord beaucoup de peine à s'expliquer.

LXXV.

Enfin, elle dit que, dormant d'un profond somme, elle avait rêvé qu'elle se promenait dans « une forêt obscure », comme celle où se trouva le Dante, à l'âge où tous les hommes sont bons, à mi-chemin de la vie, alors que les dames, couronnées de vertu, sont moins exposées à ce que les amants leur manquent de respect ; il lui semblait que cette forêt était pleine de fruits agréables, et d'arbres à végétation vigoureuse et à vastes racines.

LXXVI.

Et au milieu, croissait une pomme d'or, d'une énorme grosseur, — mais à une hauteur trop grande

pour qu'on pût la cueillir ; elle la contempla d'un œil avide, puis se mit à jeter des pierres et tout ce qui s'offrait à elle, pour faire tomber ce fruit qui continuait méchamment à adhérer à son rameau, où il se balançait à ses yeux, mais toujours à une hauteur désespérante ; —

LXXVII.

Tout à coup, lorsqu'elle y pensait le moins, il tomba de lui-même à ses pieds ; son premier mouvement fut de se baisser, afin de le ramasser et d'y mordre à belles dents ; mais au moment où ses jeunes lèvres s'apprétaient à presser le fruit d'or de son rêve, il en sortit une abeille, qui s'élança sur elle et la perça de son dard jusqu'au fond du cœur ; — et alors elle s'éleva éveillée en sursaut, et en poussant un grand cri.

LXXVIII.

Elle fit ce récit avec une certaine confusion et un grand embarras, comme on en éprouve habituellement après un rêve désagréable, quand on n'a personne auprès de soi pour vous en expliquer l'illusion et l'extravagance. J'en ai vu de singuliers qui semblaient avoir quelque chose de prophétique, et offrir une étrange coïncidence, pour employer l'expression en usage de nos jours².

LXXIX.

Les demoiselles, qui avaient redouté quelque grand malheur, commencèrent, comme cela est d'habitude après une fausse alarme, à gronder un peu Doudou de leur avoir causé une telle peur, et troublé pour rien leur sommeil. La matrone aussi, courroucée d'avoir quitté son lit chaud pour le rêve qu'il lui avait fallu entendre, reprimanda la pauvre Doudou qui soupira, disant qu'elle était bien fâchée d'avoir crié.

LXXX.

« J'ai entendu conter des histoires d'un coq et d'un taureau ; mais pour un rêve où il n'est question que d'une pomme et d'une abeille, interrompre notre sommeil, et faire lever l'oda tout entier, à trois heures et demie du matin, certes, il y a là de quoi nous faire penser que la lune est dans son plein. Assurément il y a en vous quelque chose qui ne va pas bien, mon enfant. Nous verrons ce que pensera demain, de cette vision hystérique, le médecin de Sa Hauteesse.

LXXXI.

» Et cette pauvre Juanna, encore ! la première nuit que cette chère enfant passe au milieu de nous, voir son repos troublé par une telle clameur ! — j'avais jugé à propos de ne pas faire coucher seule cette jeune étrangère, et, comme la plus paisible de toutes, Doudou, j'avais pensé qu'avec vous elle aurait passé une nuit tranquille ; mais je vais maintenant la confier aux soins de Lolah, — bien que son lit soit plus étroit que le vôtre. »

LXXXII.

A cette proposition, les yeux de Lolah brillèrent ;

¹ Voir la réponse d'Antoine à Brutus, dans le *Julius César* de Shakspeare. *N. d. T.*

² Un des avocats de la reine Caroline, parlant, devant la chambre

des lords, d'un des incidents les plus accusateurs de sa liaison avec Bergani, le représenta comme le résultat imprévu de coïncidences étranges.

mais la pauvre Doudou, avec de grosses larmes, résultat de son rêve ou de la réprimande, demanda en grâce qu'on lui pardonnât cette première faute, ajoutant d'une voix douce et suppliante qu'on voulût bien laisser Juanna auprès d'elle, et qu'à l'avenir elle garderait ses rêves pour elle seule.

LXXXIII.

Elle promet de ne plus rêver désormais, ou du moins de ne plus rêver si haut; elle ne comprenait pas comment elle avait crié; — c'était bien sot à elle, elle en convenait; c'était une aberration nerveuse, une folle hallucination, et un juste sujet de moquerie; — mais elle se sentait abattue, et priaît qu'on voulût bien la laisser; dans quelques heures elle aurait surmonté cette faiblesse, et serait complètement rétablie.

LXXXIV.

Ici Juanna intervint charitablement, disant qu'elle se trouvait fort bien où elle était, comme le prouvait le sommeil dont elle dormait tout à l'heure, lorsqu'un bruit pareil à celui du tocsin résonnait autour d'elle. Elle ne se sentait pas le moins du monde disposée à quitter sa compagne de lit, et à s'éloigner d'une amie qui n'avait d'autre tort que celui d'avoir une fois rêvé mal à propos.

LXXXV.

Quand Juanna eut parlé ainsi, Doudou se détourna et cacha son visage dans le sein de Juanna; on ne voyait plus que sa gorge, qui en ce moment avait la couleur d'un bouton de rose. Je ne saurais dire pourquoi elle rougit, ni expliquer le mystère de cette interruption du repos général; tout ce que je sais, c'est que les faits que je raconte ont toute la véracité qui a régné dans le monde dans ces derniers temps.

LXXXVI.

Souhaitons-leur donc bonne nuit, — ou, si mieux aimez, le bonjour : — car le coq avait chanté, la lumière du jour commençait à dorer les monts asiatiques, et le croissant de la mosquée à reluire aux regards de la longue caravane gravissant lentement, sous l'humidité de la rosée matinale, les pierreuses hauteurs qui flanquent l'Asie, aux lieux où le Kaff voit à ses pieds les Kurdes.

LXXXVII.

Au premier rayon, ou plutôt à la première lueur grisâtre de l'aurore, Gulbeyaz quitta sa couche d'insomnie, pâle comme la passion qui se lève, le cœur dévoré d'inquiétudes; elle mit son manteau, ses pierrieres, son voile. Le fabuleux rossignol exhalant son chant de tristesse, le cœur percé d'une épine cruelle, est cent fois plus léger de cœur et de voix que ces êtres passionnés, auteurs insensés de leurs propres douleurs.

LXXXVIII.

Et voilà justement la morale de cette composition, si les gens voulaient en saisir le véritable sens; — mais c'est ce qu'ils ne font qu'avec une certaine méfiance, attendu que les lecteurs charitables ont tous le don de fermer à la lumière leurs organes visuels; et puis les charitables écrivains aiment à s'accuser les uns les au-

tres, ce qui est très-naturel : le nombre en est trop grand pour qu'on puisse les flatter tous.

LXXXIX.

La sultane quitta donc un lit magnifique, plus doux que celui de l'efféminé Sybarite dont la sensibilité ne pouvait supporter le pli d'une feuille de rose; elle se leva si belle, que l'art ne pouvait presque rien pour elle : quoique pâlie par la lutte intérieure de l'amour et de l'orgueil, l'idée de son imprudence l'avait tellement agitée, qu'elle ne donna pas même un coup d'œil au miroir.

XC.

A pen près en même temps, ou peut-être un peu plus tard, se leva son illustre époux, sublime possesseur de trente royaumes, et d'une femme dont il était abhorré; — circonstance beaucoup moins importante dans ce climat, — du moins pour ceux à qui leur fortune permet de tenir au grand complet leur cargaison conjugale, — que dans les pays où deux femmes sont une marchandise prohibée.

XCI.

Il ne prenait pas grand souci de cette matière, ni même de toute autre; en sa qualité d'homme, il aimait à avoir sous la main une jolie femme, comme un autre un éventail; c'est pourquoi il avait une abondante provision de Circassiennes, pour s'amuser au sortir du divan; tontefois, depuis peu il s'était épris, pour les beautés de son épouse, de je ne sais quelle ferveur d'amour ou de devoir.

XCII.

Il se leva donc, et, après les ablutions ordinaires commandées par les usages de l'Orient, après avoir terminé ses prières et autres évolutions pieuses, il but six tasses de café pour le moins, puis se retira pour savoir des nouvelles des Russes, dont les victoires s'étaient récemment multipliées sous le règne de Catherine, proclamée encore par la gloire la plus grande des souveraines et des catins.

XCIII.

O toi, grand et légitime Alexandre, fils de son fils! que cette dernière épithète n'offense pas ton oreille, si elle parvient jusqu'à toi! — et, en effet, de nos jours les vers pénètrent presque jusqu'à Pétersbourg, et, grâce à leur redoutable impulsion, les vagues gigantesques du fleuve menaçant de la liberté vont mêler leur murmure aux mugissements de la Baltique; — pourvu que tu sois le fils de ton père, c'est tout ce que je demande!

XCIV.

Appeler les gens fils de l'amour, ou proclamer leurs mères les antipodes de Timon, ce *haisseur* du genre humain, ce serait une honte, une calomnie, ou tout ce qu'il plaira à la rime; mais les aïeux sont le gibier de l'histoire, et si le faux pas d'une dame imprimait un sceau criminel à toutes les générations, dites-moi, je vous prie, quelle généalogie aurait à montrer les gens les mieux nés?

XCV.

Si Catherine et le sultan avaient compris leurs véritables intérêts chose que les rois entendent rarement,

jusqu'à ce que de rudes leçons viennent la leur apprendre, il y avait un moyen, peut-être un peu précaire, de terminer leurs différends sans l'aide des princes et des plénipotentiaires : c'était de renvoyer, elle ses gardes, lui son harem, et, quant au reste, de s'absorber et de s'arranger à l'amiable.

XCVI.

Mais dans l'état où se trouvaient les choses, Sa Haute-tesse était chaque jour obligée de tenir conseil sur les voies et moyens de résister à cette belliqueuse harpie, cette moderne Amazone, cette reine des ribaudes ; et la perplexité des colonnes de l'état était grande ; car l'état pèse quelquefois d'un poids un peu lourd sur les épaules de ceux qui n'ont pas la ressource d'établir un nouvel impôt.

XCVII.

Quoi qu'il en soit, quand le sultan fut parti, Gulbeyaz se retira dans son boudoir, lieu charmant pour l'amour ou le déjeuner, lieu retiré, commode, solitaire, pourvu de tous les agréments qui embellissent ces joyeux réduits ; — mainte pierre précieuse étincelait aux lambris ; maint vase de porcelaine contenait des fleurs prisonnières, ces captives enchanteresses des heures d'un captif.

XCVIII.

La nacre de perle, le porphyre et le marbre décoraient à l'envi ce somptueux séjour ; on entendait du dehors le gazouillement des oiseaux, et les vitraux peints qui éclairaient cette grotte enchantée coloraient de nuances variées les rayons du jour ; — mais toute description est insuffisante à reproduire l'effet réel ; je préfère donc ne pas insister sur ces détails ; il vaut mieux ne donner qu'une esquisse : l'imagination du lecteur intelligent fera le reste.

XCIX.

C'est dans ce lieu qu'elle fit venir Baba, lui redemanda don Juan, et l'interrogea sur ce qui s'était passé depuis que les esclaves étaient sorties de sa présence, voulut savoir s'il avait partagé leur appartement, si toute chose avait été conduite convenablement, et si son déguisement avait été maintenu comme il devait l'être ; mais ce qu'elle désira surtout connaître, c'est où et comment il avait passé la nuit.

C.

Baba répondit avec quelque embarras à ce long catéchisme de questions, dans lequel les demandes étaient plus faciles à faire que les réponses, — qu'il avait fait son possible pour exécuter d'une manière satisfaisante les ordres qu'il avait reçus ; mais on voyait qu'il cachait quelque chose que son hésitation révélait plus qu'elle ne le masquait ; il se gratta l'oreille, infaillible ressource à laquelle ont recours les gens embarrassés.

CI.

Gulbeyaz n'était pas un modèle de patience, et qu'il s'agit de paroles ou d'actes, elle n'aimait guère à attendre ; elle voulait de la promptitude dans les réponses, et lorsqu'elle vit Baba hésiter dans les siennes comme un cheval qui bronche, elle l'embarrassa par

de nouvelles questions ; voyant que ses paroles devenaient de plus en plus décousues, son visage commença à s'enflammer, ses yeux à étinceler, et les veines d'azur de son front superbe à se gonfler et à se rembrunir.

CII.

Quand Baba vit ces symptômes, qu'il avait ne lui présager rien de bon, il la supplia de calmer sa colère, et de vouloir bien l'entendre jusqu'au bout ; — il n'avait pu empêcher ce qu'il allait raconter : alors il avoua que, ainsi que nous l'avons dit, Juan avait été confié aux soins de Doudou ; mais il ajouta que ce n'était pas sa faute, et le jura par la bosse du saint chameau et par le Koran.

CIII.

La directrice de l'oda, seule chargée de la discipline du harem, avait tout réglé elle-même aussitôt que les odalisques étaient arrivées dans leur appartement : car là se terminaient les fonctions de Baba ; et lui (le susdit Baba) n'avait pas osé en ce moment pousser les précautions plus loin, dans la crainte de faire naître des soupçons qui auraient encore empiré les choses.

CIV.

Il espérait, bien plus, il était sûr que Juan ne s'était pas trahi ; on ne pouvait douter que sa conduite n'eût été pure, vu qu'un acte insensé ou imprudent eût, non-seulement compromis sa sécurité, mais l'eût exposé, par sa découverte, à être enfermé dans un sac, et jeté à la mer. Ainsi Baba parla de tout, hormis du rêve de Doudou, qui pourtant n'était pas une plaisanterie.

CV.

Il laissa discrètement ce fait derrière la toile, et continua à pérorer, — et pérorerait encore sans avoir été interrompu, tant était intense l'angoisse qui contractait le front de Gulbeyaz ! Ses joues prirent une teinte cendrée, ses oreilles bourdonnèrent, la tête lui tourna comme si elle y eût reçu un coup violent, et la douloureuse rosée du cœur coula rapide et glacée sur son beau front, comme sur un lis la rosée du matin.

CVI.

Bien qu'elle ne fût pas de ces femmes à évanouissements, Baba crut qu'elle allait perdre connaissance, en quoi il se trompa : — ce n'était qu'une convulsion passagère, mais qu'aucune parole ne saurait décrire ; nous connaissons tous, et quelques-uns d'entre nous par expérience, cet anéantissement total qu'on éprouve quand il survient quelque chose d'extraordinaire. — Gulbeyaz éprouva donc dans cette courte agonie ce qu'elle n'aurait jamais pu exprimer ; — comment donc le pourrais-je ?

CVII.

Elle fut un moment, comme la pythonisse sur son trépied, torturée et puisant ses inspirations dans ses angoisses mêmes, alors que toutes les fibres du cœur sont violemment tirées en sens contraire, comme par des chevaux sauvages ; puis, ses forces diminuant et son énergie venant à s'affaïsser, elle retomba lentement sur son siège, et appuya sa tête convulsive sur ses genoux tremblants.

CVIII.

Son visage était caché; sa chevelure, retombant en longues tresses, comme les rameaux du saule pleureur, balayait le marbre où posait son siège, ou plutôt son sofa (car c'était une basse et moelleuse ottomane, toute garnie de coussins). Le noir désespoir soulevait et abaissait son sein, comme une vague qui se précipite sur une côte dont les rochers arrêtent sa course, mais reçoivent ses assauts.

CIX.

Sa tête était penchée, et sa longue chevelure tombante cachait ses traits mieux que n'eût fait un voile; l'une de ses mains reposait sur l'ottomane, inanimée, blanche comme la cire, pâle comme l'albâtre. Que ne suis-je peintre! Que ne puis-je grouper ce qu'il faut qu'un poète énumère longuement! Que mes paroles ne sont-elles des couleurs! Mais leurs teintes pourront peut-être servir d'esquisse ou d'indications rapides.

CX.

Baba, qui savait par expérience quand il fallait parler et quand il fallait se taire, garda alors le silence, attendant que la crise de Gulbeyaz fût passée, n'osant contrarier ni ses paroles ni son silence. Enfin, elle se leva, et se mit à parcourir la chambre à pas lents, mais toujours silencieuse; et son front s'éclaircit, mais non son regard troublé: le vent ne soufflait plus, mais la mer était encore houleuse.

CXI.

Elle s'arrêta, et releva la tête pour parler, — puis attendit encore, puis se remit à marcher, tantôt à grands pas, tantôt lentement; ce qui est toujours l'indice d'une profonde émotion. — Vous pouvez en quelque sorte deviner un sentiment dans chaque pas, comme Salluste l'observe au sujet de Catilina, qui, agité par les démons de toutes les passions, le laissait voir à sa manière de marcher.

CXII.

Gulbeyaz s'arrêta, et, faisant signe à Baba: « Esclave! amène les deux esclaves! » dit-elle d'une voix basse, mais que Baba ne se sentit pas d'humeur à braver; pourtant il tressaillit, manifesta quelque hésitation, et, feignant de ne pas avoir compris, supplia Sa Hauteesse de vouloir bien lui dire de quels esclaves elle voulait parler, dans la crainte d'une méprise pareille à la dernière.

CXIII.

« La Géorgienne et son amant, » répondit l'impériale épouse; — elle ajouta: « Que le bateau soit prêt du côté de la porte secrète du sérail; tu sais le reste. » Elle parut ne prononcer ces paroles qu'avec effort, en dépit de son amour offensé et de son farouche orgueil; Baba le remarqua avec empressement, et la conjura, par tous les poils de la barbe de Mahomet, de révoquer l'ordre qu'il venait d'entendre.

CXIV.

« Entendre, c'est obéir », dit-il; « néanmoins, sultane, songez aux conséquences; non que je ne sois prêt à exécuter vos ordres dans leur sens le plus ri-

goureux; mais tant de précipitation peut avoir des suites funestes, même aux dépens de Votre Majesté; je ne veux pas parler ici de votre ruine et de votre position critique en cas d'une découverte prématurée,

CXV.

» Mais de vos propres sentiments. Lors même que tout ce secret resterait caché sous les vagues dans leurs funestes abîmes, qui ont déjà enseveli tant de cœurs palpitants d'amour, — vous aimiez ce jeune homme, ce nouvel hôte du sérail, et si vous recourez à ce remède violent... — excusez la liberté que je prends, mais je vous assure que le moyen de vous guérir n'est pas de le tuer. »

CXVI.

« — Que connais-tu de l'amour et du sentiment? — misérable! Va-t'en! » s'écria-t-elle, les yeux enflammés de courroux; — « va-t'en, et exécute mes ordres! » Baba disparut, car pousser plus loin ses remontrances, c'était, il ne l'ignorait pas, s'exposer à devenir son propre bourreau; et bien qu'il désirât beaucoup sortir de cette fâcheuse affaire sans qu'il en résultât aucun mal pour autrui, cependant il préférerait sa tête à celle des autres.

CXVII.

Il courut donc remplir sa commission, non sans murmurer et grommeler, en bon Turc, contre les femmes de toutes conditions, mais surtout contre les sultanes et leurs manières d'agir, leur obstination, leur orgueil, leur indécision, leur manie de ne pas savoir deux jours de suite ce qu'elles veulent, les tourments qu'elles donnent, leur immoralité, toutes choses qui lui faisaient chaque jour bénir sa neutralité.

CXVIII.

Puis il appela ses confrères à son aide, et envoya l'un d'entre eux avertir le jeune couple de se parer sans délai, surtout de se peigner avec le plus grand soin, et de se préparer à paraître devant l'impératrice, qui s'était informée de leurs nouvelles avec la plus vive sollicitude: sur quoi Doudou parut surprise, et Juan tout interdit; mais, bon gré mal gré, il fallut obéir.

CXIX.

Et ici je les laisse se préparer à l'audience impériale. Quant à savoir si Gulbeyaz leur témoigna à tous deux de la commisération, ou s'en débarrassa comme font dans leur colère les autres dames de sa nation, — c'est une question qu'il m'est aussi facile de décider que de soulever un cheveu ou une plume; mais à Dieu ne plaise que je détermine à l'avance la manière dont un caprice féminin doit avoir son cours.

CXX.

Faisant donc des vœux pour eux, et doutant fort qu'ils se tirent d'affaire, je les quitte pour combiner une autre partie de cette histoire; car il nous faut de temps en temps changer les mets de ce banquet. Espérant donc que Juan échappera aux poissons, bien que sa position actuelle semble étrange et peu sûre, comme ces digressions sont permises, ma muse va s'occuper un peu de guerre.

DON JUAN.

CHANT SEPTIÈME¹.

I.

O amour ! ô gloire ! qui, voltigeant sans cesse autour de nous, vous posez si rarement, qu'êtes-vous ? Les cieux polaires n'ont point de météore plus éblouissant et plus passager ; engourdis et enchaînés à la terre glacée, nous levons les yeux vers ces deux lieux charmantes ; elles prennent mille et mille couleurs, puis nous laissent, transis, poursuivre notre route.

II.

Ce qu'elles sont, mon poème l'est également : poème indéfinissable et toujours changeant, sorte d'aurore boréale versifiée, éclairant un climat désert et glacial. Quand nous savons ce que nous sommes tous, force nous est de gémir sur nous-mêmes ; néanmoins, il ne saurait, j'espère, y avoir grand mal à rire de toute chose ; — car qu'est-ce, après tout, que toute chose, — sinon une *parade* ?

III.

Ils m'accusent, — moi, — l'auteur du présent poème, de — je ne sais trop quoi, — d'une tendance à ravalier et à tourner en dérision les facultés de l'homme, ses vertus, que sais-je enfin ? Ils me reprochent tout cela en termes passablement durs. Bon Dieu ! je ne les comprends pas ! Je n'en dis pas plus que n'en ont dit le Dante, Salomon, Cervantès,

IV.

Swift, Machiavel, Larochehoucault, Fénelon, Luther, Platon, Tillotson, Wesley et Rousseau, qui savaient que cette vie ne vaut pas une patate. Ce n'est ni leur faute ni la mienne s'il en est ainsi ; — pour ma part, je ne prétends être ni un Caton ni un Diogène. — Nous vivons et nous mourons ; mais lequel des deux vaut le mieux ? c'est ce que vous ne savez pas plus que moi.

V.

Socrate disait que « tout ce que nous savons, c'est que nous ne savons rien »² ; belle science, vraiment, qui rabaisse au niveau d'un âne tous les sages présents, passés et futurs. Newton (cette intelligence prover-

biale), hélas ! déclarait, après toutes ses grandes découvertes récentes, qu'il ne se considérait que « comme un enfant ramassant des coquillages au bord du grand océan de la vérité³. »

VI.

« Tout est vanité, » dit l'Ecclésiaste ; la plupart des prédicateurs en disent autant, ou le prouvent par leur manière de pratiquer le véritable christianisme ; enfin, c'est une vérité que tous connaissent, ou ne tarderont pas à connaître ; et dans ce vide univers avoué par les saints, les philosophes, les prédicateurs et les poètes, moi seul je ne pourrai, sans m'exposer à des querelles, proclamer le néant de la vie !

VII.

Chiens, ou hommes ! — car c'est vous faire trop d'honneur que de vous appeler chiens, vous ne les valez pas ; — libre à vous de lire ou de ne pas lire l'ouvrage où j'essaie de vous faire voir ce que vous êtes en toute chose. De même que les hurlements des loups n'empêchent pas la lune de poursuivre son cours, de même ma muse radieuse ne voilera pas pour vous un seul de ses rayons. Hurliez donc votre inutile rage, pendant que sur vos voies ténébreuses luira sa lumière argentée !

VIII.

« *Les farouches amours, et les perfides guerres* », je ne sais si je cite fidèlement ; — n'importe, c'est à peu près le sens, j'en suis sûr ; je chante les unes et les autres, et je vais de ce pas canonner une ville qui soutint un fameux siège par terre et par mer⁴, contre Souwaroff, en anglais Suwarow, qui aimait le sang comme un alderman aime la moelle.

IX.

La forteresse a nom Ismaël ; elle est située sur la rive gauche du bras gauche du Danube⁵ ; la ville, bâtie à l'orientale, était une forteresse du premier rang, et doit l'être encore, à moins que depuis on ne l'ait démantelée, ce qui est un jeu de conquérant ; elle est à peu près à quatre-vingts verstes de la mer, et elle a trois mille toises de tour⁶.

X.

On a compris dans ces fortifications un faubourg situé à la gauche de la ville, sur une hauteur qui la

¹ Le septième et le huitième chant contiennent une description étendue et détaillée du siège et de la prise d'Ismaël, avec force sarcasmes sur nos soldats mercenaires, ces bouchers en grand. Avec de pareilles opinions, ainsi développées, il est nécessaire, dans notre siècle de tyrannie et de philosophie, de jeter loin de soi le fourreau : je sais que j'aurai de terribles adversaires ; mais il faut livrer la bataille, et le résultat en sera bon pour l'humanité, quoi qu'il en puisse arriver à mon pauvre individu.

Lettres de Byron, août 1822.

² Griffonné cette page à ajouter au livre de Locke. Voici un jour d'achevé ; mais lequel vaut mieux de la vie ou de la mort ? les dieux seuls le savent, comme dit Socrate à ses juges en sortant du tribunal. Deux mille ans se sont écoulés depuis la déclaration du sage, et cette importante question n'est pas encore éclaircie.

Journal de Byron, 1821.

³ Quelques instants avant sa mort, il prononça ces paroles mémorables : « J'ignore ce que le monde pensera de moi ; mais à mes propres yeux je n'ai été qu'un enfant qui a joué sur le rivage

de la mer, ramassant et m'amusant à examiner, çà et là, de petits coquillages plus ou moins beaux, pendant que le vaste océan de la vérité déployait devant moi ses horizons inconnus. » Quelle leçon pour la vanité et la présomption des philosophes, surtout pour ceux qui n'ont pas même ramassé de petits coquillages ! Quelle préparation à ces doctrines qui seules peuvent jeter quelque lumière sur l'océan des vérités inconnues !

SIR DAVID BREWSTER.

⁴ En 1790. Le 30 novembre on s'approcha de la place ; les troupes de terre formaient un total de vingt mille hommes, indépendamment de sept à huit mille Cosaques.

Histoire de la Nouvelle-Russie, II t., p. 201.

⁵ Ismaël est située sur la rive gauche du bras gauche du Danube. *Ibid.*

⁶ — A peu près à quatre-vingts verstes de la mer : elle a près de trois mille toises de tour. — (Tous les détails relatifs à ce siège sont pris dans l'histoire ci-dessus mentionnée.)

domine : autour de cette élévation , un Grec a fait placer les palissades *perpendiculairement* sur le parapet, de manière à *entraver* le feu des assiégés, et à *favoriser* celui des assiégeants.

XI.

Cette circonstance pourra donner une idée des grands talents de ce nouveau Vauban ; mais les fossés en bas étaient profonds comme l'océan , et les remparts plus hauts que vous ne voudriez vous voir pendre : toutefois on avait négligé plus d'une précaution (excusez , je vous prie , ce jargon d'ingénieur) : il n'y avait ni ouvrage avancé , ni chemin couvert , pour vous dire au moins : « On ne passe pas. »

XII.

Mais un bastion de pierre , ouvert par une gorge très-étroite , et des murs aussi épais que beaucoup de crânes de ma connaissance ; deux batteries armées de pied en cap , comme notre saint Georges , l'une casematée ¹ , et l'autre à barbette ² , défendaient , d'une manière formidable , la rive du Danube ; du côté droit de la ville était un cavalier de quarante pieds d'élévation , garni de vingt-deux pièces de canon.

XIII.

Mais , du côté du fleuve , la ville était absolument ouverte , les Turcs ne croyant pas que les Russes pussent jamais avoir une flottille dans le Danube ; ils restèrent dans cette persuasion jusqu'au moment où ils furent envahis , époque à laquelle il était trop tard pour se raviser ; mais comme il n'était guère possible de passer le Danube à gué , ils regardèrent la flottille moscovite , en se contentant de crier : « Allah ! » et « Bis Millah ! »

XIV.

Les Russes étaient prêts à donner l'assaut ; mais , ô déesses de la guerre et de la gloire ! comment faire pour écrire le nom de tous ces Cosaques qui seraient immortels si l'on pouvait raconter leurs actions ? Hélas ! que manquait-il à leur renommée ? Achille lui-même n'était ni plus terrible ni plus couvert de sang que des milliers d'hommes de cette nation récemment policée , dont les noms n'auraient besoin — que de pouvoir être prononcés.

XV.

Toutefois , j'en citerai quelques-uns , ne fût-ce que pour ajouter à l'harmonie de mes vers. Là étaient Strongenoff , Strokonoff , Meknop , Serge Low , Arseniew de la Grèce moderne , Tschitshakoff , Roguenoff , Chohenoff , et autres , dont les noms contiennent chacun douze consonnes ; j'en trouverais encore bien d'autres si je voulais fouiller plus avant dans les Gazettes ; mais il paraît que la Gloire (cette capricieuse

catin) a de l'oreille en même temps qu'elle a une trompette ,

XVI.

Et ne peut faire entrer dans le vers ces syllabes discordantes , qui sont des noms à Moscou ; il s'en trouvait néanmoins aussi dignes de mémoire que jamais vierge le fut du carillon nuptial ; sons mélodieux , appropriés aux péroraisons que fait Londonderry pour gagner du temps. De tous ces noms finissant en « ischskin , ouskin , iffskchy , ouski » , je ne citerai que Rousamouski ,

XVII.

Scherematoff , Chrematoff , Koklophti , Koclobski , Kourakin et Mouskin Pouskin , tous hommes d'action et n'ayant point leurs pareils pour tenir tête à un ennemi et lui passer un sabre au travers du corps ; tous ayant peu de soucis de Mahomet et du mufti , et , si le parchemin renchérisait , prêts à faire servir leur peau , faute de mieux , à remplacer celle de leurs timballes.

XVIII.

Il y avait aussi des étrangers de grand renom , de divers pays , et tous volontaires ; gens qui ne combattaient ni pour leur patrie , ni pour leur roi , mais pour devenir un jour brigadiers , comme aussi pour se procurer le divertissement du sac d'une ville , passe-temps fort agréable pour des jeunes gens de leur âge. Parmi eux se trouvaient plusieurs Anglais vaillants , dont seize s'appelaient Thomson et dix-neuf Smith.

XIX.

Il y avait Jack Thomson et Bill Thomson ; — le reste des Thomson avaient nom *Jemmy* ³ , d'après le grand poète ; j'ignore s'ils avaient armoiries ou cimier ; mais , avec un tel parrain , on peut s'en passer. Parmi les Smith , on comptait trois Pierre ; mais le meilleur de tous pour porter ou parer un coup vigoureusement était ce Smith si renommé depuis « dans les quartiers d'Halifax ⁴ » ; alors il servait les Tartares.

XX.

Les autres étaient des Jack , des Gill , des Will et des Bill ⁵ ; mais quand j'aurai ajouté que l'aîné des Jack Smith était né dans les montagnes du Cumberland , et que son père était un honnête forgeron , j'aurai dit tout ce que je sais d'un nom qui occupe trois lignes dans la dépêche relative à la prise de Schmach-smith , village moldave , où il mourut , immortel dans un bulletin.

XXI.

Je voudrais bien savoir (quoique Mars soit un dieu dont je fais grand cas) si le nom d'un homme , dans un bulletin , peut compenser une balle dans le corps. J'espère qu'on ne me fera pas un crime de cette ques-

¹ Casemate ; c'est une sorte de cave faite sous le rempart , avec une ouverture pour pouvoir placer des canons ; le plafond est à l'épreuve des bombes.

² Lorsque le parapet d'une batterie est assez peu élevé pour que les canons puissent faire feu par dessus , sans être obligés de pratiquer des ouvertures , ces canons sont dits faire feu en barbette.

³ James Thomson , auteur du poème des *Saisons* ; Jemmy est un diminutif de James. *N. d. T.*

⁴ Voir la farce *Love Laughs at Locksmiths*.

⁵ Jack est le diminutif de John , Gill de Gile , Will et Bill de William. *N. d. T.*

tion ; car , bien que je ne sois qu'un simple nigaud , il me semble qu'un certain Shakspeare met la même pensée dans la bouche d'un des personnages de ces pièces dont tant de gens raffolent , et dont les citations fournissent de l'esprit à tant d'autres.

XXII.

Il y avait aussi des Français , braves , jeunes et gais ; mais j'ai trop de patriotisme pour citer leurs noms gaulois à propos d'une journée glorieuse ; j'aimerais mieux dire dix mensonges qu'un mot de vérité ; — la vérité , en ce cas , est trahison ; c'est trahir son pays , et comme traîtres sont abhorrés ceux qui , en anglais , parlent des Français autrement que pour démontrer comme quoi la paix doit faire de John Bull l'ennemi des Français.

XXIII.

Les Russes s'étaient proposé deux buts par la construction de deux batteries sur l'île qui avoisine Ismaël : le premier , de bombarder la place et d'en abattre les édifices publics et particuliers , sans se soucier des pauvres diables dont on causerait la mort. Il est vrai de dire que la configuration de la ville devait suggérer cette idée : comme elle était bâtie en amphithéâtre , chaque maison présentait à la bombe un admirable but.

XXIV.

Le second objet était de profiter de ce moment de consternation générale pour attaquer la flottille turque qui était , près de là , paisiblement à l'ancre ; mais un troisième motif , et vraisemblablement le plus plausible , était d'effrayer les Turcs et de les engager à capituler ; idée qui passe quelquefois par la tête des guerriers , à moins qu'ils ne soient comme des bouledogues et des chiens terriers.

XXV.

Une habitude blâmable , qui n'est que trop commune , celle de mépriser son ennemi , fut cause de la mort de Tchitchitzkoff et de Smith , l'un de ces dix-neuf « Smith » valeureux dont nous avons parlé tout à l'heure¹ ; mais ce nom est ajouté à tant de *Sirs* et de *Madams* , qu'on serait tenté de croire que le premier qui le porta fut *Adam* lui-même.

XXVI.

La hâte qu'on mit à établir les batteries russes rendit leur construction imparfaite ; ainsi la même cause qui fait qu'un vers n'a pas le nombre voulu de pieds , ou qui rembrunit la figure de Longman et de John Murray quand la vente d'un livre nouveau ne marche pas aussi rapidement que le désireraient ceux qui l'ont publié , peut aussi retarder pour quelque temps ce que l'histoire appelle tantôt « meurtre » , et tantôt « gloire ».

XXVII.

Soit stupidité de l'ingénieur , soit précipitation ou gaspillage , soit cupidité de l'entrepreneur voulant sauver son âme en fraudant en matière d'homicide , peu importe ; mais il est certain qu'on négligea de donner aux batteries la solidité nécessaire ; ou elles manquaient , ou l'ennemi ne les manquait pas ; et , dans les deux cas , elles ajoutaient beaucoup à la liste des tués.

XXVIII.

On calcula mal les distances , ce qui rendit fautive toutes les opérations navales ; trois brûlots perdirent leur aimable existence avant d'arriver au lieu où ils devaient produire leur effet ; on se pressa trop d'allumer la mèche , et rien ne put remédier à cette bêtise ; ils brûlèrent au milieu du fleuve pendant que les Turcs , bien que l'aube eût déjà paru , dormaient encore profondément.

XXIX.

Toutefois , à sept heures , ils se levèrent et virent la flottille russe commencer son mouvement ; il en était neuf lorsque , continuant à s'avancer résolument , elle se trouva à la portée d'un câble des remparts d'Ismaël , et commença une canonnade qui lui fut rendue , je puis dire , avec usure , accompagnée d'un feu de mousqueterie et de mitraille , ainsi que de bombes et d'obus de tous les calibres.

XXX.

La flotte soutint le feu des Turcs pendant six heures consécutives , et , secondée par les batteries de terre , elle fit jouer ses pièces avec une grande précision ; enfin , on reconnut que les canonnades ne suffisaient pas pour réduire la place , et , à une heure , le signal de la retraite fut donné. Une barque sauta ; une seconde dériva par la force du courant , et fut prise par les Turcs.

XXXI.

Les musulmans avaient aussi perdu beaucoup de monde et plusieurs vaisseaux ; mais à peine virent-ils l'ennemi s'éloigner que leurs débris² se jetèrent dans de petites barques , poursuivirent les Russes , les incommodèrent par un feu bien nourri , et essayèrent une descente ; mais en cela ils échouèrent ; le comte de Damas les rejeta pêle-mêle dans le fleuve , avec toute une gazette de carnage.

XXXII.

« Je ne tirerais pas » , dit l'historien , « si je voulais rapporter tout ce que les Russes firent de mémorable dans cette journée ; il me faudrait composer plusieurs volumes , et j'aurais encore beaucoup de choses à ajouter » ; ce disant , il n'en parle plus , mais se borne à faire sa cour à quelques étrangers de distinction présents à ce combat : le prince de Ligne³ , Langeron et

¹ Il y a dans le texte : « que nous avons tout à l'heure fait rimer avec *path*. » Ce dernier mot signifie *force*, *vallance*, et , dans la strophe XVIII , arrive à point nommé pour rimer avec *Smith*. *N. d. T.*

² Littéralement *fous* espèces de troupes qui , dans les armées turques , sont employées en enfants perdus. D'HERBELOT.

³ Parmi les étrangers , le prince de Ligne se distingua de manière à mériter l'estime générale ; de vrais chevaliers français , attirés par l'amour de la gloire , se montrèrent dignes d'elle : les plus marquants étaient le jeune duc de Richelieu , les comtes de Langeron et de Damas. • *Histoire de la Nouvelle Russie* , p. 201.

Damas, noms aussi grands qu'aucun de ceux que la gloire ait jamais inscrits dans ses fastes.

XXXIII.

Nous pouvons voir, par cet exemple, ce que c'est que la gloire; car combien de lecteurs vulgaires ignorent jusqu'à l'existence de ces trois preux chevaliers! (Ils vivent peut-être encore, qui sait?) La renommée est un but qu'on atteint ou qu'on manque; il y a du bonheur jusque dans la gloire; il faut le reconnaître. Il est vrai que les mémoires¹ du prince de Ligne ont pour lui entr'ouvert le rideau de l'oubli.

XXXIV.

Voilà donc des hommes qui ont vaillamment combattu et se sont comportés en héros; mais, perdus dans la multiplicité d'événements semblables, il est rare que leurs noms se retrouvent, et plus rare encore qu'on les cherche. C'est ainsi qu'une bonne renommée est sujette à subir de tristes mutilations, et s'éteint plus tôt qu'elle ne le devrait: sur chaque bulletin de nos modernes batailles je vous défie de vous rappeler dix noms.

XXXV.

Bref, cette dernière attaque, toute glorieuse qu'elle fût, fit voir qu'il y avait *quelque part quelque chose* qui n'allait pas, et l'amiral Ribas (connu dans l'histoire de Russie) conseilla fortement un assaut. Jeunes et vieux combattirent cette proposition, qui fit naître un long débat. Mais il faut que je m'arrête; car si je rapportais le discours de chaque guerrier, je doute que beaucoup de lecteurs voulussent monter à la brèche.

XXXVI.

Il y avait un homme, si toutefois c'était un homme; non que sa virilité pût être mise en question; car, s'il n'eût pas été un Hercule, sa carrière, au temps de sa jeunesse, aurait été aussi courte que le fut sa dernière maladie, causée par une indigestion, alors que, pâle, épuisé et maudit, il mourut sous un arbre, sur le sol de la verte province qu'il avait dévastée, comme une sauterelle dans le champ qu'a flétri son passage;

XXXVII.

C'était Potemkin, — grand homme dans un temps où la grandeur était le prix de l'homicide et de la débauche; si des décorations et des titres donnaient droit à la gloire, la sienne eût égalé la moitié de sa fortune. Cet homme, haut de six pieds, fit naître un caprice proportionné à sa taille dans le cœur de la souveraine des Russes, qui mesurait les hommes comme on mesure un clocher.

XXXVIII.

Pendant qu'on était dans l'indécision, Ribas envoya

un courrier au prince, et réussit à faire régler les choses comme il l'entendait. Je ne puis dire comment il s'y prit pour plaider sa cause; mais il eut promptement lieu d'être satisfait. Pendant ce temps, les travaux des batteries avançaient, et bientôt, sur le bord du Danube, quatre-vingts canons ouvrirent un feu des plus vifs, auquel il fut convenablement répondu.

XXXIX.

Mais le treize décembre, lorsque déjà une partie des troupes était embarquée, et qu'on allait lever le siège, un courrier, venu à franc-étrier, ranima le courage de tous les aspirants à la gloire de gazette, de tous les dillettanti dans l'art de la guerre; il remit une dépêche conçue en termes électrisants, annonçant la nomination au commandement de l'armée de cet amant des batailles, le feld-maréchal Souwaroff.

XL.

La lettre du prince au maréchal eût été digne d'un Spartiate si la cause qu'il fallait servir eût pu sourire à un noble cœur, s'il eût été question de défendre la liberté, la patrie ou les lois; mais comme il n'y avait d'autre mobile que l'ambition du pouvoir, jalouse de dominer tous les fronts de son front superbe, cette lettre n'a rien qui la recommande, sauf le style; on n'y lisait que ces mots: « Vous prendrez Ismaël, coûte que coûte². »

XLI.

« Dieu dit: Que la lumière soit! et la lumière fut! » « Que le sang coule! » dit l'homme, et il en déborde une mer! Le *fut* de cet enfant gâté de la nuit (car le jour ne vit jamais ses mérites) pouvait produire plus de maux en une heure que n'eussent pu en réparer trente étés brillants, eussent-ils été aussi beaux que ceux qui mûrirent le fruit d'Éden: car la guerre coupe non-seulement les branches, mais aussi les racines.

XLII.

Nos amis les Turcs, qui commençaient déjà à saluer de bruyants « Allahs » la retraite des Russes, éprouvèrent un damnable mécompte; on se fait rarement faute de croire son ennemi battu, ou abattu, si vous insistez sur la propriété des termes, chose dont je ne m'occupe guère dans le feu de la composition³; je disais donc que les Turcs furent étrangement déçus, eux qui, abhorrant le porc, tenaient cependant à sauver leur lard.

XLIII.

Car, le seize, on vit venir de loin deux hommes courant à toute bride; on les prit d'abord pour des Cosaques; leur bagage n'était pas lourd, car ils n'avaient

¹ Charles-Joseph, prince de Ligne, était né à Bruxelles; envoyé en 1782, par l'empereur Joseph II, près de Catherine, il devint son favori; elle le nomma feld-maréchal, et lui donna un gouvernement en Crimée; il fut envoyé en 1788, pour aider Potemkin, au siège d'Oczakoff; il mourut en 1814.

² La lettre du prince Potemkin à Souwaroff est très-courte; elle peint le caractère de ces deux personnages. La voici dans toute sa teneur: *Vous prendrez Ismaël à quelque prix que ce soit. Histoire de la Nouvelle-Russie*, p. 205.

³ Les jeux de mots, les calembours, ne sont pas susceptibles

d'une traduction littérale, et le traducteur doit, non les faire disparaître, car ce serait effacer un des traits de la physionomie du style qu'il reproduit, mais les remplacer par des équivalents. C'est ce que nous avons fait dans ce passage, comme dans quelques autres: *battu*, en anglais, s'exprime par *beaten*, ou *beat* par abréviation. *Beaten* est le mot grammatical. Byron, après avoir employé le mot *beat*, ajoute ou *beaten*, si vous tenez à la grammaire, chose dont je ne m'occupe guère, etc... Ici, la traduction littérale eût été un non-sens. N. d. T.

que trois chemises à eux deux ; ils étaient montés sur des coursiers de l'Ukraine. Lorsqu'on put distinguer de plus près ces deux hommes si simples, on reconnut en eux Souwaroff et son guide.

XLIV.

« Grande joie aujourd'hui à Londres ! » s'écrie quelque sot fieffé chaque fois qu'il y a à Londres grande illumination, de toutes les fascinations la première pour John Bull, cet habile personnage ; pourvu que les rues soient garnies de verres de couleur, ce sage (le susdit John) livre à discrétion sa bourse, son âme, sa raison, et même sa déraison, pour satisfaire, comme un gros papillon de nuit qu'il est, ce seul et unique sens.

XLV.

Il n'a que faire maintenant de « damner ses yeux », car ils le sont déjà ! ce jurement célèbre n'a plus pour le diable aucune valeur, car John a depuis peu perdu l'usage de ses deux yeux. Il appelle les dettes une richesse, et les impôts un paradis ; la famine au corps maigre et décharné a beau le regarder en face, il ne la voit pas, ou il jure que la famine est fille de Cérès.

XLVI.

Mais je reprends mon histoire ; — Grande joie au camp ! Joie au Russe, au Tartare, à l'Anglais, au Français, au Cosaque, sur lesquels Souwaroff est venu luire comme une lampe au gaz, présage d'un assaut glorieux ; comme le feu follet qui brille au bord des marais humides, conduit le voyageur dans une fondrière ; tout le monde suivait, n'importe où, la leur vacillante de cet étrange météore.

XLVII.

Mais certes, les choses prirent une face différente ; il y eut de l'enthousiasme et force acclamations ; la flotte et le camp saluèrent avec beaucoup de grâce, et tout annonça un prochain succès. L'armée se rapprocha et s'établit à une portée de canon de la place ; on construisit des échelles ; on répara les imperfections des premiers travaux ; on en fit de nouveaux ; on prépara des fascines et toutes sortes de machines bienveillantes.

XLVIII.

C'est ainsi que l'esprit d'un seul homme imprime à la foule une direction commune ; ainsi roulent les vagues sous le souffle du vent ; ainsi marche le troupeau sous la protection du taureau ; ainsi chemine un aveugle sous la conduite de son chien ; ainsi les moutons qui vont au pâturage suivent le bélier au tintement de sa clochette ; tel est l'empire des grands hommes sur les petits.

XLIX.

Tout le camp retentissait de cris de joie ; vous eussiez dit qu'ils allaient à la noce (je tiens la métaphore pour bonne, car guerre et mariage amènent du grabuge) ; il n'était pas jusqu'au dernier goujat qui ne sentit redoubler son amour du danger et du pillage ; et pourquoi ? parce qu'un petit homme, vieux, bizarre, à peine vêtu, était venu prendre le commandement.

L.

Mais cela était ainsi ; tous les préparatifs se firent avec activité ; la première attaque était composée de trois colonnes, n'attendant que le signal pour s'élan- cer sur l'ennemi ; trois autres colonnes étaient desti- nées à la seconde attaque, et animées d'une soif de gloire qu'un océan de carnage pouvait seul étancher ; la troisième attaque, par eau, n'avait que deux co- lonnes.

LI.

On construisit de nouvelles batteries, et on tint un conseil de guerre ; comme cela arrive quelquefois dans les grandes extrémités, on y vit régner l'unanimité, dont la plupart des conseils offrent si rarement l'exem- ple ; et toute difficulté ayant disparu, on vit briller, dans toute sa sublimité, l'astre de la gloire, pendant que Souwaroff, décidé à la conquérir, enseignait à ses recrues le maniement de la baïonnette.

LII.

C'est un fait avéré que lui, commandant en chef, ne dédaignait pas de faire manœuvrer, en personne, ses lourdauds de conscrits, trouvant ainsi le temps de faire l'office d'un caporal : c'est comme si vous vouliez accoutumer une jeune salamandre à avaler du feu de bonne grâce. Il leur montrait à monter à une échelle (qui ne ressemblait pas à celle de Jacob) et à franchir un fossé.

LIII.

Il fit aussi habiller des fascines comme des hom- mes, avec des turbans, des cimeterres et des poi- gnards, et fit charger à la baïonnette ces mannequins, comme s'ils eussent été des Turcs véritables ; quand ces recrues furent bien exercées à ces combats simu- lés, il les jugea propres à assaillir les remparts ; les habiles en rirent et en plaisantèrent ; il les laissa dire, mais il prit la ville.

LIV.

Tel était l'état des choses à la veille de l'assaut ; tout le camp était plongé dans un profond repos, ce que vous eussiez en peine à concevoir ; cependant des hommes résolus à tout affronter sont silencieux quand tout est prêt et qu'on n'attend plus que le signal. — Il y avait peu de bruit ; car les uns pensaient à leurs foyers et à leurs amis, et les autres à eux-mêmes et à leur dernière heure.

LV.

Souwaroff, surtout, était sur le qui-vive, inspec- tant, faisant faire l'exercice, donnant des ordres, plaisantant, méditant ; car, on peut l'affirmer en toute assurance, c'était l'homme le plus extraordi- naire qu'on pût voir : héros, bouffon, moitié démon, moitié poussière, priant, instruisant, ravageant, pillant ; tantôt Mars, tantôt Momus, et, la veille d'un assaut, arlequin en uniforme.

LVI.

Le jour qui précéda l'assaut, pendant qu'il s'occu- pait à exercer ses conscrits, — car ce grand conqué- rant se faisait caporal, — quelques Cosaques, rôdant comme des faucons autour d'une colline, rencontrè-

rent, à la tombée de la nuit, une troupe d'individus dont l'un parlait leur langue, — bien ou mal, n'importe : c'était beaucoup que de se faire comprendre ; quoi qu'il en soit, à sa voix, ou à ses paroles, ou à ses manières, ils reconnurent qu'il avait servi sous leur bannière.

LVII.

Aussitôt, sur sa demande, ils l'amènèrent, lui et ses camarades, au quartier-général. Leur costume était musulman ; mais il était facile de voir que c'étaient des Tartares déguisés, et que sous la veste turque battaient des poitrines chrétiennes : ce n'est pas la première fois que le christianisme a échangé sa grâce intérieure contre la pompe extérieure, et donné lieu à d'étranges méprises.

LVIII.

Souwaroff, qui était en manches de chemise, devant une compagnie de Cabmouks, faisant manœuvrer, criant, plaisantant, jurant contre les lambins, et donnant une leçon dans l'art sublime de tuer : — car ce grand philosophe, ne voyant dans l'humaine argile que de la boue, inculquait alors ses maximes, prouvant à toute intelligence martiale que la mort sur le champ de bataille valait une pension ;

LIX.

Souwaroff, quand il vit cette troupe de Cosaques et leur proie, se tourna, et, dirigeant vers eux son front couvert et son regard perçant : « D'où venez-vous ? » — « De Constantinople. Nous sommes des captifs échappés. » — « Qui êtes-vous ? » — « Ce que vous voyez. » Ce dialogue était laconique ; car celui qui répondait savait à qui il parlait, et était économe de mots.

LX.

« Vos noms ? » — « Le mien est Johnson ; celui de mon camarade, Juan ; les deux autres sont des femmes ; le troisième n'est ni homme ni femme. » Le général jeta sur la troupe un coup d'œil rapide, puis dit : « J'ai déjà entendu votre nom ; le second est nouveau pour moi ; il est absurde d'avoir amené ici ces trois autres personnes ; mais, n'importe. Il me semble avoir entendu votre nom dans le régiment de Nikolaïew. » — « Précisément. »

LXI.

— « Vous avez servi à Widdin ? » — « Oui. » — « Vous conduisiez l'attaque ? » — « C'est vrai. » — « Qu'êtes-vous devenu depuis ? » — « Je le sais à peine. » — « Vous étiez le premier sur la brèche ? » — « Du moins je n'ai pas été lent à suivre ceux qui pouvaient y être. » — « Ensuite ? » — « Une balle m'étendit par terre, et l'ennemi me fit prisonnier. » — « Vous serez vengé, car la ville que nous assiégeons est deux fois aussi forte que celle où vous avez été blessé. »

LXII.

« Où voulez-vous servir ? » — « Où vous voudrez. » — « Je sais que vous préférez les postes les plus périlleux, et je ne doute pas qu'après les maux que vous avez endurés, vous ne soyez le premier à attaquer l'ennemi. Et ce jeune homme au menton sans barbe,

aux vêtements déchirés, de quoi est-il capable ? — « Ma foi, général, s'il réussit en guerre comme en amour, c'est lui qui devrait monter le premier à l'assaut. »

LXIII.

— « Il le fera, s'il l'ose. » Ici, Juan s'inclina aussi profondément que le compliment le méritait. Souwaroff continua : « Par un heureux hasard, c'est votre régiment qui doit demain, ou peut-être ce soir, monter le premier à l'assaut. J'ai promis à divers saints que, sous peu, la charrue ou la herse passera sur ce qui fut Ismaël, sans être arrêtée par la plus superbe de ses mosquées. »

LXIV.

« Ainsi donc, mes enfants, à la gloire ! » Cela dit, il se retourna, et se remit à commander l'exercice dans le russe le plus classique, jusqu'à ce que tous les cœurs héroïques brûlassent d'une noble ardeur pour le pillage et la gloire : on eût dit un prédicateur qui, méprisant noblement tous les biens de la terre, hormis pourtant les dimes, les exhortait à attaquer et à immoler ces païens, qui avaient l'audace de résister aux armées de Catherine, l'impératrice chrétienne.

LXV.

Johnson, qui, par ce long colloque, comprit qu'il était dans les bonnes grâces du général, se décida à adresser encore la parole à Souwaroff, bien qu'il le vit absorbé de nouveau par son amusement favori. « Je suis on ne peut plus reconnaissant qu'on veuille bien m'accorder de mourir l'un des premiers ; mais si vous aviez la bonté de nous assigner à tous deux notre poste, mon ami et moi nous saurions quels devoirs nous aurons à remplir. »

LXVI.

— « C'est juste ! j'étais occupé, et j'oubliais. Vous, vous rentrerez dans votre ancien régiment, qui doit être maintenant sous les armes. Holà ! Katskoff (ici, il appela un aide-de-camp polonais), — conduisez monsieur à son poste, je veux dire au régiment de Nikolaïew. Le jeune étranger pourra rester avec moi ; c'est un beau garçon. On peut envoyer les femmes aux bagages ou à l'ambulance. »

LXVII.

Mais ici commença une espèce de scène. Les dames, qui n'étaient pas accoutumées à ce qu'on disposât d'elles d'une manière si nouvelle, bien que leur éducation de harem les eût prédisposées sans doute à la plus vraie des doctrines, l'obéissance passive, — levèrent alors la tête, les yeux enflammés et pleins de larmes ; et, pareilles à la poule qui étend ses ailes sur ses poussins, elles étendirent leurs bras

LXVIII.

Sur les deux braves ainsi promus et honorés par le plus grand capitaine qui ait jamais peuplé l'enfer de héros immolés, ou plongé une province ou un royaume dans la douleur. O mortels insensés ! pour qui l'expérience est vaine ! O laurier glorieux en effet, puisque, pour une seule feuille de cet arbre prétendu immortel, doit couler une mer sans reflux, une mer de sang et de larmes !

LXIX.

Souwaroff, qui avait très-peu d'égard pour les larmes, et pas beaucoup de sympathie pour le sang, ne vit pourtant pas sans une légère ombre de sensibilité ces femmes, les cheveux épars, en proie à de sincères douleurs; car, bien que l'habitude endureisse contre les souffrances de millions d'hommes les cœurs qui font leur métier du carnage, parfois une douleur isolée pourra toucher même des héros, — et Souwaroff l'était.

LXX.

Il dit du ton calmouek le plus tendre : « Parbleu, Johnson, comment diable avez-vous pu amener ici des femmes ? Il leur sera témoigné toutes les attentions possibles, et elles seront conduites en sûreté jusqu'aux fourgons ; par le fait, ce n'est que là qu'elles peuvent être en sûreté. Vous auriez dû savoir que cette espèce de bagage ne convient pas : à moins qu'elles n'aient un an de ménage, je hais les recrues mariées. »

LXXI.

— « N'en déplaise à Votre Excellence », répondit notre Anglais, « ce sont les femmes d'autrui et non les nôtres. Je suis trop au fait du service pour en enfreindre les règles, en amenant une femme à moi dans un camp ; je sais que dans une charge rien ne tourmente le cœur d'un héros comme de laisser après lui une petite famille. »

LXXII.

« Mais vous voyez ici deux dames turques, qui, après avoir, ainsi que leur domestique, favorisé notre fuite, nous ont accompagnés dans ce déguisement à travers mille périls. Pour moi, ce genre de vie n'est pas nouveau ; pour elles, frères créatures, c'est une position pénible. C'est pourquoi, si vous voulez que je combatte libre de toute préoccupation, je demande qu'elles soient traitées avec égard. »

LXXIII.

Pendant ce temps-là, ces deux pauvres filles, les larmes aux yeux, semblaient ne trop savoir quelle confiance accorder à leurs protecteurs ; leur surprise n'était pas moins grande ni moins juste que leur douleur de voir un vieillard, plus fou que sage dans son aspect, simplement vêtu, couvert de poussière, habit has, avec un gilet qui n'était pas très-propre ; de le voir, dis-je, plus redouté que tous les sultans du monde.

LXXIV.

En effet, comme elles pouvaient le lire dans tous les regards, tout semblait obéir à son moindre signe. Or, accoutumées qu'elles étaient à considérer le sultan comme une sorte de dieu, à le voir, resplendissant de pierreries, se prélasser dans toute la pompe du pouvoir comme un paon impérial (le paon, ce royal oiseau dont la queue est un diadème), elles ne pouvaient se figurer que le pouvoir pût se passer de cet accompagnement.

LXXV.

John Johnson, voyant leur embarras extrême, bien que peu versé dans la sensibilité orientale, leur offrit

des consolations à sa manière ; don Juan, beaucoup plus sentimental, jura qu'elles le reverraient à la pointe du jour, ou que toute l'armée russe s'en repentirait. Chose étrange ! elles trouvèrent dans cette assurance quelque consolation, — car les femmes aiment l'exagération.

LXXVI.

Puis, après beaucoup de larmes, de soupirs, et quelques légers baisers, ils se séparèrent pour le moment, — celles-ci pour attendre, selon que l'artillerie porterait juste ou faux, ce résultat que les sages nomment hasard, providence ou destin — (l'incertitude est un des nombreux bienfaits hypothéqués sur les domes de l'humanité), tandis que leurs chers amis allaient s'armer pour brûler une ville qui ne leur avait jamais fait de mal.

LXXVII.

Souwaroff, — qui ne voyait les choses qu'en gros, trop grossier lui-même pour les voir en détail ; qui ne faisait pas plus de cas de la vie que d'un fétu, qui ne voyait que du vent dans les gémissements d'une nation en deuil, et, pourvu que la victoire lui restât, ne se souciait pas plus de la perte de son armée que la femme et les amis de Job ne s'occupaient de ses maux ; — qu'était-ce pour lui que les sanglots de deux femmes ?

LXXVIII.

Rien ; — cependant l'œuvre de gloire se continuait dans les préparatifs d'une canonnade aussi terrible que celle d'Iliou, si Homère avait eu des obusiers sous la main ; mais ici, au lieu de tuer le fils de Priam, nous ne pouvons parler que d'escalade, de bombes, de tambours, de fusils, de bastions, de batteries, de baïonnettes, de boulets ; mots rudes que le gosier délicat de la Muse a peine à prononcer.

LXXIX.

O toi, éternel Homère ! qui sus charmer toutes les oreilles, et même les plus longues, tous les âges, bien qu'ils soient si courts, uniquement en maniant d'un bras poétique des armes dont les hommes ne feront plus usage, à moins que la poudre ne se montre beaucoup moins meurtrière que ne le souhaitent toutes les cours aujourd'hui liguées pour détruire la jeune liberté ; mais elles ne trouveront pas dans la liberté une nouvelle Troie ; —

LXXX.

O toi, éternel Homère ! j'ai maintenant à décrire un siège où plus d'hommes furent immolés avec des engins plus redoutables, et par des coups plus prompts que dans la campagne dont tu as rendu compte dans ta gazette grecque ; et cependant je dois reconnaître, comme tout le monde, que vouloir aller de pair avec toi serait aussi insensé à moi qu'à un ruisseau de rivaliser avec l'Océan ; ce qui n'empêche pas que nous autres modernes, nous ne nous égalions dans le carnage ;

LXXXI.

Sinon en poésie, du moins en fait : et le fait, c'est la vérité, ce grand desideratum, dont il faut pourtant retrancher quelque chose, toute fidèle et minutieuse

que soit la Muse à décrire chaque acte. Maintenant, la ville va être attaquée; de grandes actions se préparent, — comment les raconterai-je? Ames des généraux immortels! Phébus n'attend plus que vos dépêches pour en colorer ses rayons.

LXXXII.

O vous, grands bulletins de Bonaparte! ô vous, liste longue et moins pompeuse des tués et des blessés! ombre de Léonidas, qui combattiez si vaillamment alors que ma pauvre Grèce était, comme aujourd'hui, cernée par ses ennemis! ô Commentaires de César! ombres glorieuses! pour que je n'y perde pas mon latin, communiquez à la Muse une portion des teintes si belles, si passagères, de votre pâissant crépuscule!

LXXXIII.

Quand j'appelle « pâissante » l'immortalité des armes, je veux dire que chaque siècle, chaque année, et presque chaque jour, est malheureusement forcé de donner naissance à quelque héros à la manelle; lorsque nous venons à calculer la somme des actes les plus utiles à la félicité humaine, ce héros n'est plus qu'un boucher en grand, qui a su en imposer à de jeunes cervelles.

LXXXIV.

Médailles, grades, rubans, dentelle, broderie, écarlate, sont choses éternellement inhérentes à l'homme immortel, comme la pourpre à la prostituée de Babylone; un uniforme est pour les jeunes gens ce qu'est un éventail pour les femmes; il n'est pas de goujat en habit rouge qui ne se croie le premier à l'avant-garde de la gloire. Mais la gloire est la gloire; et si vous voulez savoir ce que c'est, — demandez-le au pourceau qui voit le vent!

LXXXV.

Du moins, il le sent, et quelques-uns disent qu'il le voit, parce qu'il court devant lui comme un pourceau; ou, si la simplicité de cette phrase vous déplaît, disons qu'il file devant lui comme un brick, un schooner, ou; — mais il est temps de terminer ce chant, avant que ma Muse ne se sente fatiguée. Le suivant sonnera un branle à mettre tout le monde en émoi, comme le bourdon d'un clocher de village.

LXXXVI.

Entendez-vous, à travers le silence de la nuit froide et monotone, le mouvement des armées qui forment leurs rangs? Voyez ces masses sombres qui se glissent sans bruit, et prennent position le long des remparts assiégés et de la rive hérissée du fleuve armé, tandis que la lueur incertaine des étoiles scintille à travers les sombres vapeurs qui se déroulent en pittoresques flocons. — Bientôt la fumée de l'enfer les couvrira d'un voile plus épais.

LXXXVII.

Arrêtons-nous ici pour un moment; imitons cette

pause courte, mais terrible, qui, séparant la vie de la mort, glaça un instant le cœur de ces hommes, dont plusieurs milliers respiraient leur dernier soufle! Un moment! — et tout redeviendra plein de vie: la marche, la charge, les cris des deux fois rivales: hurra! et allah! — et, le moment d'après, le cri de mort étouffé dans le mugissement de la bataille.

DON JUAN.

CHANT HUITIÈME¹.

I.

O sang et tonnerre! ô sang et blessures! Voilà des jurements bien vulgaires, n'est-ce pas, doux lecteur? voilà d'épouvantables consonnances: c'est vrai; pourtant c'est la seule explication du rêve de la gloire; et comme ce sont là les objets dont va s'occuper ma Muse véridique, comme ils forment le sujet de ses chants, c'est à eux aussi qu'il lui faut demander ses inspirations! Appelez-les Mars, Bellone, comme il vous plaira; — tout cela ne veut dire qu'une chose, la guerre.

II.

Tout était prêt: — le feu, le glaive, les hommes destinés à manier ces instruments terribles. L'armée, comme un lion qui sort de sa tanière, s'avança, les muscles et les nerfs tendus pour le carnage; — hydre humaine sortant de son marais pour souffler la destruction sur sa voie sinueuse, ayant pour têtes des héros, têtes à peine coupées qu'elles étaient remplacées par d'autres.

III.

L'histoire ne peut saisir les objets qu'en gros; mais si nous les connaissons en détail, peut-être qu'en balançant le profit et la perte, nous rabattrions un peu du mérite de la guerre; nous trouverions qu'acheter au prix de tant d'or quelques conquêtes, c'est payer bien cher d'assez minces résultats; il y a plus de gloire vertueuse à sécher une seule larme qu'à répandre des mers de sang!

IV.

Et pourquoi? parce que la première de ces gloires procure le contentement de soi-même, tandis que l'autre, malgré tout son éclat, ses acclamations, ses ponts, ses arcs-de-triomphe, ses pensions décernées par un peuple auquel peut-être il ne reste pas grand-chose, malgré les titres pompeux et les dignités qu'elle confère, peut bien exciter les ébahissements de la corruption; mais, après tout, hormis dans les combats de la liberté, elle n'est que la crécelle de l'homicide.

V.

Telle est la gloire des armes, telle elle sera toujours:

¹ Expression du psalmiste.

² Ce chant est rempli tout entier du récit de la prise d'Ismaël; la prose serait impuissante à donner la moindre idée des violences horribles et des scènes de carnage et de désolation dont cette malheureuse ville fut le théâtre: le noble écrivain en a reproduit

tous les détails avec cette énergie effrayante qui fait le caractère de sa poésie. Après avoir reculé, par l'imagination, les bornes de la terreur, lord Byron ne pouvait rester inférieur à lui-même en n'étant plus qu'historien. CAMPBELL.

il n'en est pas ainsi de Léonidas et de Washington ; chacun de leurs champs de bataille est un lieu sanctifié qui parle de nations sauvées, non de mondes désolés. Comme ces noms résonnent doucement à l'oreille ! Pendant que le nom des simples conquérants excitera l'étonnement ou la stupeur des âmes serviles et vaines, le leur servira de mot de ralliement jusqu'à ce que l'avenir soit libre.

VI.

La nuit était sombre ; à travers l'épais brouillard on ne distinguait que la flamme de l'artillerie, qui ceignait l'horizon d'un nuage de feu, et se reflétait dans les eaux du Danube¹, comme dans un miroir de l'enfer. Les détonations successives et leurs roulements prolongés assourdisaient l'oreille bien plus que n'eût fait le tonnerre, car les foudres du ciel nous épargnent ou nous frappent rarement ; — celles de l'homme réduisent des millions d'hommes en cendres !

VII.

La colonne désignée pour l'assaut eut à peine parcouru, au-delà des batteries russes, un espace de quelques toises, que les musulmans irrités se levèrent enfin, et répondirent aux tonnerres des chrétiens par un langage du même genre : alors un vaste incendie embrasa l'air, la terre et le fleuve ; le sol sembla trembler sous ce bruit effroyable, pendant que toute la ligne des remparts vomissait des flammes, comme l'Etna quand l'inquiet Titan s'agite dans sa caverne.

VIII.

Au même instant s'éleva un cri universel d'*Allah* ! qui, non moins bruyant que la voix des foudres de la guerre, alla jeter à l'ennemi un orgueilleux défi : « *Allah* ! » répétèrent la ville, le fleuve et le rivage ! Et, dans les nuages étendus comme un voile épais sur les combattants, vibra le nom de l'Éternel. Écoutez ! à travers tous les bruits, un bruit domine : Allah ! Allah ! hu² ! »

IX.

Toutes les colonnes étaient en mouvement ; mais celles qui attaquaient par eau virent leurs soldats tomber comme des feuilles, bien que commandés par Arseniew, ce fils renommé du meurtre, aussi brave qu'aucun de ceux qui affrontèrent jamais la bombe ou le boulet. « Le carnage, » dit Wordsworth, « est fils de Dieu » : si cela est vrai, il est frère du Christ, et se conduisit alors comme dans la Terre-Sainte.

X.

Le prince de Ligne fut blessé au genou ; le comte de Chapeau-Bras eut une balle dans le fond de son bonnet, et sa tête n'en fut pas blessée ; ce qui prouve que cette tête était la plus aristocratique qu'on pût voir, puisqu'elle ne reçut aucun mal, non plus que le bonnet ; de fait, la balle ne pouvait en vouloir à une tête de tout point légitime : « Poussière sur poussière, » dit-on ; — pourquoi pas plomb sur plomb ?

XI.

Le général Markow, brigadier, insistait pour qu'on emportât le prince blessé au milieu de milliers d'autres, gémissants et mourants auprès de lui, — tous gens de rien, qui pouvaient se tordre et se déchatter, et implorer de l'eau sans qu'aucune oreille les entendît. — Le général Markow, qui témoignait ainsi de sa sympathie pour l'élévation du rang, reçut une leçon propre à lui en inspirer plus encore, et eut la jambe cassée.

XII.

Trois cents bouches à feu vomirent leur émétique, et trente mille mousquets lancèrent une grêle de pilules pour provoquer un diurétique sanguin. O mortalité ! tu as tes bulletins mensuels, tes pestes, tes famines, tes médecins, ce qui n'empêche pas les maux présents, passés et futurs de tinter à nos oreilles comme l'horloge de la mort³ ; — mais tout cela doit céder au tableau fidèle d'un champ de bataille.

XIII.

Là, toutes les tortures accumulées, tellement que les hommes s'endurcissent en présence de ces innombrables douleurs qu'ils rencontrent partout où se porte leur regard ; — là, les voix gémissantes, l'agonie qui se roule dans la poussière, les yeux tout blancs, retournés dans leur orbite : — voilà le partage de milliers de soldats vulgaires, pendant que les autres gagneront peut-être un ruban à la boutonnière !

XIV.

Et pourtant j'aime la gloire, moi ; — la gloire, c'est magnifique : — songez combien il est doux, sur vos vieux jours, de vivre aux dépens de votre bon roi ! une modique pension allèche plus d'un sage ; et puis, les héros ne sont faits que pour fournir matière aux chants des poètes, ce qui vaut mieux encore ; ainsi, le plaisir de servir de texte à d'éternels récits de guerre, outre l'avantage de jouir de sa demi-solde le reste de ses jours, cela vaut bien la peine de décerner le genre humain.

XV.

Les troupes qui avaient déjà pris terre se portèrent à droite pour s'emparer d'une batterie ; les autres, débarquées plus bas, ne se mirent pas à l'œuvre moins promptement que leurs camarades : c'étaient des grenadiers ; ils gravirent un à un, aussi gaïement que des enfants qui montent sur le sein de leur mère, et escaladèrent le retranchement et la palissade avec autant d'ordre que s'ils eussent été à la parade.

XVI.

Et cela était admirable ; car le feu était si vif, que si le Vésuve, outre sa lave, était chargé de toutes sortes de projectiles infernaux⁴, il ne pourrait faire plus de ravages ; un tiers des officiers y périt, circonstance qui était loin de promettre la victoire aux gentilshom-

¹ Voir pour tous ces détails l'*Histoire de la Nouvelle-Russie*, t. III.

² Allah hu ! c'est le cri de guerre des Turcs ; ils appuient sur la dernière syllabe avec force.

³ Espèce de grillon, aussi nommé perce-bois. N. d. T.

⁴ Littéralement de balles, de bombes en d'enfers : with all sort of shot, and shells or hells ; l'auteur joue sur l'analogie de consonnance entre shell et hell. N. d. T.

mes occupés à l'assaut : quand le chasseur tombe , les chiens sont en défaut.

XVII.

Mais ici je laisse les affaires générales pour suivre notre héros dans sa carrière de gloire : il faut qu'il gagne ses lauriers à part ; car d'aller nommer l'un après l'autre cinquante mille héros , bien qu'ayant tous droit à une strophe ou à une élégie , cela formerait un lexique de gloire un peu long ; et , ce qu'il y a de pire , cela allongerait beaucoup notre histoire.

XVIII.

Force nous est donc d'abandonner le plus grand nombre à la gazette , — qui , sans nul doute , a rendu justice à tous ces morts , dormant d'un fameux somme dans les fossés , dans la plaine , partout où ils sentirent pour la dernière fois leur argile appesantir leurs âmes. — Trois fois heureux celui dont le nom a été correctement orthographié dans la dépêche ! J'ai connu un homme dont la mort a été annoncée sous le nom de *Grove* , quoiqu'il s'appelât *Grose*¹.

XIX.

Juan et Johnson joignirent un certain corps , et combattirent de leur mieux , ne sachant où ils étaient , et encore moins où ils allaient ; n'importe ! ils continuèrent à s'avancer , marchant sur les cadavres , tirant , frappant d'estoc et de taille , suant et s'échauffant , mais , au total , faisant assez bon marché de leur vie pour mériter à eux deux un brillant bulletin tout entier.

XX.

C'est ainsi qu'ils se vautrèrent dans la fange sanglante de ces milliers de morts et de mourants , — gagnant parfois un pied ou deux de terrain qui les rapprochaient de je ne sais quel angle que tout le monde s'efforçait d'atteindre ; d'autres fois , repoussés par un feu bien nourri qui tombait sur eux comme une pluie , non du ciel , mais de l'enfer , ils trebuchaient sur un camarade blessé , baigné dans son sang.

XXI.

Bien que ce fût la première affaire où se trouvât don Juan , et bien que la nuit passée sous les armes , et la marche silencieuse dans les froides ténèbres , où le courage n'est pas aussi bouillant que sous un arc-de-triomphe , l'eussent peut-être fait grelotter , bâiller , et appeler le jour , en jetant un coup d'œil sur les nuages épais et monotones qui empesaient le ciel ; — cependant , malgré tout cela , il ne prit pas la fuite.

XXII.

Le fait est qu'il ne le pouvait pas ; et quand il l'eût fait ! on a vu et l'on voit encore des héros qui n'ont guère mieux commencé : Frédéric-le-Grand daigna

fuir à Molwitz , pour la première et la dernière fois , car , comme un cheval , un faucon ou une fiancée , la plupart des mortels , après une chaude épreuve , se rompent à leur nouvelle allure , et combattent en vrais diables pour leur solde et leur opinion.

XXIII.

Juan était ce qu'Érin appelle , dans son langage sublime , le vieux Erse , ou l'Irlandais , on peut-être bien le *Punique* ; — les antiquaires , qui savent régler le temps comme le temps règle toutes choses , romaines , grecques , runiques , prétendent que la langue irlandaise est concitoyenne d'Annibal , et porte la tunique tyrienne de l'alphabet de Didon ; c'est une opinion aussi rationnelle qu'une autre , et pas du tout nationale ; —

XXIV.

Mais Juan était une essence de jeunesse² , un être d'impulsion , un enfant de poésie , tantôt nageant dans le sentiment (ou , si vous l'aimez mieux) , dans la sensation de la volupté ; puis , s'il s'agissait de détruire en aussi bonne compagnie que celle qui ne manque jamais d'accourir aux batailles , aux sièges et autres plaisirs de ce genre , il saisissait avec joie cette occasion nouvelle d'occuper ses loisirs ;

XXV.

Mais toujours sans malice : s'il faisait la guerre ou l'amour , c'était toujours avec ce que nous appelons « les meilleures intentions , » cette carte d'atout que nous produisons tous pour nous tirer d'affaire. Hommes d'état , héros , catins , gens de loi , quand on les interroge sur les motifs de leurs actes , ne manquent jamais de parer l'attaque en protestant de leurs bonnes intentions ; quel dommage que l'enfer en soit pavé³ !

XXVI.

Je me suis dit quelquefois que le pavé de l'enfer , — s'il est vrai qu'il soit pavé de cette manière , — doit être aujourd'hui singulièrement usé , non par le nombre de ceux que leurs bonnes intentions ont sauvés , mais par la masse de ceux qui vont là-bas sans être munis de ces bonnes intentions qui nivelaient et aplanaient autrefois cette rue sulfureuse de l'enfer , dont la ressemblance avec Pall-Mall⁴ est si grande.

XXVII.

Juan , par l'un de ces hasards étranges qui séparent souvent le guerrier du guerrier dans leur carrière sanglante , comme la plus chaste épouse de son mari constant tout juste au bout d'une année d'hymen ; Juan , par un de ces singuliers caprices de la fortune , fut fort étonné lorsque , après un feu très-vif de mousqueterie , il se trouva seul , loin de ses amis , qui battaient en retraite.

¹ Ceci est un fait ; voyez la *Gazette de Waterloo*. Je me rappelle que j'en fis la remarque à un de mes amis. Voilà bien la *réputation* ! Un homme meurt en combattant pour son pays ; il s'appelle *Grose* , on imprime *Grove* ! J'étais au collège avec le défunt ; c'était un homme très-aimable et très-distingué ; il était fort recherché à cause de sa gaieté , de ses saillies et de ses chansons à boire.

² *A broth of a boy*, littéralement , un consommé de jeunesse.
N. d. T.

³ Le proverbe portugais dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions.

⁴ Rue fashionable de Londres , dans le quartier de l'Ouest.
N. d. T.

XXVIII.

Je ne sais comment se fit la chose ; — il se peut que le plus grand nombre eût été tué ou blessé, et que le reste eût fait demi-tour ; circonstance qui embarrassa César lui-même, alors qu'à la vue de toute son armée, où abondait le courage, il saisit un bouclier et ramena ses Romains au combat.

XXIX.

Juan, qui n'avait point de bouclier à saisir, et qui n'était pas un César, mais un beau jeune homme qui se battait sans trop savoir pourquoi ; Juan, voyant dans quelle passe il se trouvait, s'arrêta une minute, et peut-être eût-il dû s'arrêter plus longtemps ; puis, pareil à un âne — (ne vous scandalisez pas, bénin lecteur : puisque le grand Homère a trouvé cette comparaison suffisante pour Ajax, Juan pourrait bien la préférer à une nouvelle) ;

XXX.

Donc, pareil à un âne, il marcha en avant, et, chose plus étrange, ne regarda pas en arrière ; mais, voyant briller devant lui, comme le jour sur la montagne, un feu suffisant pour aveugler ceux qui n'aiment pas la vue d'un combat, il chercha s'il ne pourrait pas réunir son bras et ses faibles efforts à des bataillons dont la plus grande partie n'étaient déjà plus que cadavres.

XXXI.

N'apercevant plus le commandant de son corps, ni le corps lui-même, qui avait entièrement disparu, — Dieu sait comment ! (je ne me charge pas d'expliquer tout ce qui, dans l'histoire, a une couleur suspecte ; mais on m'accordera, cependant, qu'il n'était pas étonnant qu'un jeune homme, cherchant la gloire, marchât droit devant lui, sans plus se soucier de son corps que d'une prise de tabac) ; —

XXXII.

N'apercevant ni commandant ni commandés, laissé à lui-même comme un jeune héritier, libre d'aller — il ne savait où ; — comme le voyageur suit un feu follet à travers buissons et fondrières, ou comme des marins naufragés se réfugient dans la cabane la plus voisine ; de même Juan, dirigé par l'honneur et par l'odorat, s'élança vers l'endroit où le feu le plus violent annonçait que l'ennemi y était en nombre.

XXXIII.

Il ne savait où il était, et ne se souciait pas beaucoup de le savoir : car il était en proie à une sorte de vertige ; la foudre circulait dans ses veines ; — il était sous l'influence du moment, comme il arrive aux imaginations ardentes ; et là où le feu le plus vif se voyait et s'entendait, là où le canon faisait retentir ses détonations les plus bruyantes, ce fut là qu'il courut, pendant que l'air et la terre étaient ébranlés par ton humaine découverte, moine Bacon !

XXXIV.

Comme il se précipitait ainsi, il rencontra ce qui

était naguère la seconde colonne sous les ordres du général Lasey ; cette colonne, beaucoup moins compacte maintenant, avait été réduite, comme plus d'un gros livre, à un élégant extrait d'héroïsme² ; Juan prit gravement place parmi les survivants, qui, faisant bonne contenance, continuaient à tirer sur les glacis.

XXXV.

Dans ce moment critique arriva aussi Johnson, qui « avait battu en retraite », comme on dit quand les gens se sauvent, plutôt que de se jeter à la gueule de la destruction, pour, de là, passer dans la tanière du diable ; mais Johnson était un habile homme qui savait quand et comment revenir à la charge, et ne s'en-fuyait que lorsque la fuite n'était autre chose qu'un stratagème courageux.

XXXVI.

C'est pourquoi, voyant tous les hommes de son corps, ou morts ou mourants, à l'exception de don Juan, vrai novice dont la valeur plus vierge ne songeait point à fuir, grâce à cette ignorance du danger, qui, comme l'innocence, comptant sur ses propres forces, inspire à ses élus une insouciance sécurité ; Johnson avait un peu rebroussé chemin, seulement pour rallier ceux qui s'enrhumant à « l'ombre de la vallée de la Mort ; »

XXXVII.

Et là, un peu à l'abri des balles que faisaient pleuvoir bastions, batteries, parapets, remparts, murs, fenêtres, maisons : — car dans cette immense ville, serree de près par la soldatesque chrétienne, il n'y avait pas jusque-là un seul ponce de terrain où l'on ne combattit comme le diable ; — il trouva un certain nombre de chasseurs dispersés par la résistance du gibier qu'ils avaient relancé.

XXXVIII.

Il les appela, et, chose étrange, ils vinrent à sa voix, différents en cela « des esprits du vaste abîme, » qu'on peut appeler longtemps, dit Hotspur, avant qu'ils quittent leurs retraites. Les motifs qui les animaient étaient l'incertitude, la honte de paraître avoir peur d'un boulet ou d'une bombe, et ce singulier instinct qui fait qu'à la guerre, de même qu'en religion, les hommes suivent, comme des troupeaux, le chef qui les guide.

XXXIX.

Par Jupiter ! c'était un noble garçon que ce Johnson ; et quoique son nom soit moins harmonieux que celui d'Ajax ou d'Achille, nous ne verrons pas de si tôt son égal sous le soleil : il tuait son homme aussi tranquillement que souffle la mousson (qui, pendant des mois entiers, reste invariable) : il était rare qu'on remarquât la moindre alteration dans ses traits, ses couleurs ou ses muscles, et il savait faire beaucoup de besogne sans bruit.

XL.

Il ne s'était donc sauvé que par réflexion, sachant

¹ La poudre fut, dit-on, découverte par ce frère.

² C'est sous le titre d'*Elegant Extracts*, extraits élégants, que

se publient, en Angleterre, la plupart des recueils contenant des morceaux choisis des poètes et des prosateurs. *N. d. T.*

que sur les derrières il en trouverait d'autres non moins désireux que lui de se débarrasser de ces appréhensions importunes, qui, comme des vents, viennent troubler parfois les estomacs héroïques. Bien que souvent leurs paupières soient prématurément fermées, tous les héros ne sont pas aveugles; mais lorsqu'une mort infaillible se présente à eux, ils reculent de quelques pas, seulement pour reprendre haleine.

XLI.

Or, comme nous l'avons dit, Johnson n'avait fui que pour revenir, avec beaucoup d'autres guerriers, à ce sombre rivage qu'Hamlet nous peint comme un passage redoutable. Mais cela ne donnait pas grand souci à Jack¹. Son âme, faisant sur les vivants l'effet du galvanisme sur les morts, agit sur eux comme sur un fil métallique, et les ramena au milieu du feu le plus violent.

XLII.

Vive Dieu! ils trouvèrent la seconde fois ce qui la première leur avait paru assez terrible pour s'y dérober par la fuite, malgré tout ce qu'on dit de la gloire, et tous ces immortels lieux communs qui électrisent un régiment (outre la solde, le shilling quotidien, qui donne du cœur au soldat); — ils trouvèrent, à leur retour, le même accueil qui fit pressentir aux uns et connaître aux autres l'approche de l'enfer.

XLIII.

Ils tombèrent comme les moissons sous la grêle, l'herbe sous la faux, ou le blé sous la faucille, prouvant cette vérité rebattue, que la vie est aussi frêle qu'aucun autre objet des désirs de l'homme. Les batteries turques les écrasèrent comme eût pu faire un fléau ou un habile boxeur, et il s'ensuivit une triste déconfiture des plus braves, qui eurent la tête cassée avant d'avoir pu armer leur fusil.

XLIV.

Les Turcs, de derrière les travers et les flancs des bastions voisins, tiraient comme de beaux diables, et enlevaient des rangs tout entiers, comme le vent balaie l'écume des flots; toutefois, Dieu sait pourquoi, le destin, qui nivelle sous ses changeants caprices les cités, les nations et les mondes, voulut qu'au milieu de ces sulfureux ébats Johnson et le petit nombre de ceux qui n'avaient pas décampé atteignissent le talus intérieur du rempart :

XLV.

D'abord un, deux, puis cinq, six, et une douzaine, escaladèrent promptement, car il y allait de la vie; la flamme arrivait par torrents, comme de la poix ou de la résine, était dardée d'en haut et d'en bas, si bien qu'il était difficile de décider lesquels avaient fait le meilleur choix, de ceux qui avaient été les premiers à montrer sur le parapet leur face guerrière, ou de ceux qui avaient fait consister leur courage à attendre encore.

XLVI.

Mais ceux qui escaladèrent virent favoriser leur au-

dace par un hasard ou une bétise : dans son ignorance, le Cohorn grec, ou ture, avait palissadé d'une manière qui surprendrait dans les forteresses des Pays-Bas ou de la France — (qui elles-mêmes doivent baisser pavillon devant notre Gibraltar); — au beau milieu du parapet susdit, ces palissades avaient été judicieusement placées,

XLVII.

En sorte qu'il y avait de chaque côté neuf à dix pieds sur lesquels on pouvait marcher; commodité très-grande pour nos gens, pour ceux-là du moins qui étaient restés vivants, et qui avaient ainsi la facilité de se mettre en ligne et de recommencer le combat. Ce qui leur fut aussi fort utile, c'est qu'ils purent d'un coup de pied jeter bas les palissades, lesquelles ne s'élevaient guère plus haut que l'herbe d'un pré.

XLVIII.

Parmi les premiers, — je ne dirai pas le *premier*, car ces questions de priorité dans de telles occasions peuvent soulever parfois de funestes querelles entre amis aussi bien qu'entre nations alliées : Bien hardi serait le Breton qui mettrait la patience partielle de John Bull à une aussi rude épreuve que d'oser lui dire que Wellington a été battu à Waterloo, quoique les Prussiens le prétendent,

XLIX.

Et que si Blücher, Bulow, Gneisenau, et je ne sais combien de noms encore en *au* et en *ow*, n'étaient pas venus à temps jeter la terreur² dans l'âme de ceux qui continuaient à combattre comme des tigres qui ont l'estomac vide, le duc de Wellington aurait cessé d'étaler ses ordres, comme aussi de recevoir ses pensions, les plus lourdes dont notre histoire fasse mention.

L.

Mais n'importe, — « Dieu sauve le roi! » et les rois! car s'il ne veille sur eux, je doute que les hommes les conservent longtemps encore; — il me semble entendre un petit oiseau qui chante que le temps n'est pas loin où le peuple sera le plus fort; il n'est pas de rose qui ne lâche des rnaades quand le harnais lui entre dans les chairs de manière à la faire souffrir au-delà des bornes, — et la populace finit par se lasser d'imiter Job.

LI.

D'abord elle murmure, puis elle jure; puis, comme David, elle lance au géant des cailloux polis; enfin, elle a recours aux armes que saisissent les hommes, quand le désespoir a rendu leurs cœurs moins dociles. Alors vient la corvée de la guerre; je soupçonne qu'elle reviendra, et je dirais volontiers « tant pis, » si je n'avais reconnu qu'une révolution seule peut sauver la terre des souillures de l'enfer.

LII.

Mais continuons : — Je disais donc que, non pas le *premier*, mais l'un des premiers, notre petit ami

¹ Diminutif de John. *N. d. T.*

² On sait que l'arrivée du corps prussien de Blücher décida

la bataille de Waterloo. Voir le *Mémoire du général Gourgaud*.

don Juan escaladait les murs d'Ismaël, comme s'il eût été élevé au milieu de telles scènes, — quoique celle-ci fût tout à fait nouvelle pour lui, et, je présume, pour beaucoup d'autres. La soif de la gloire, cette soif qui pénètre de part en part, le dévorait, tout généreux qu'il était, et quoique aussi chaleureux par le cœur qu'efféminé par les traits.

LIII.

Et il était là, lui, cet enfant qui, dès l'âge le plus tendre, avait appuyé sa tête sur le sein d'une femme; homme dans tout le reste, cette place était pour lui l'Élysée; et il eût même pu résister à cette épreuve difficile que Rousseau indique à la beauté inquiète : « Observez votre amant quand il sort de vos bras ; » mais Juan n'en sortait jamais tant que la beauté conservait des charmes,

LIV.

A moins qu'il n'y fût forcé par le destin, ou les flots, ou les vents, ou de proches parents, ce qui revient à peu près au même. Mais maintenant il était là — où tous les liens de l'humanité doivent céder au fer et à la flamme; et lui, dont le corps même était tout âme, jeté là par le sort ou les événements, qui courbent les têtes les plus hautes, pressé par le temps, le lieu, le voilà parti comme un coursier de race lancé dans la carrière.

LV.

Son sang bouillonnait devant la résistance, comme celui du chasseur devant une barrière à cinq barres, ou une grille élevée, alors que l'existence de nos jeunes Anglais dépend de leur poids, le plus léger courant le moins de risques : de loin il abhorrait la cruauté comme tous les hommes abhorrent le sang jusqu'à ce qu'ils soient échauffés; et même alors Juan sentait le sien se figer en entendant un gémissement douloureux.

LVI.

Le général Lasey, serré de près, voyant arriver si à propos à son aide une centaine de jeunes hommes qui semblaient tomber de la lune, remercia Juan, qui était le plus près de lui, et lui exprima l'espoir qu'il avait de prendre bientôt la ville, croyant s'adresser, non à quelque pauvre « besogneux ¹, » comme dit Pistol, mais à un jeune Livonien.

LVII.

Comme il lui parlait en allemand, Juan, qui savait l'allemand comme le sanscrit, s'inclina devant le général, son supérieur : car voyant un homme qui portait des rubans noirs et bleus, des crachats, des médailles, qui tenait à la main une épée sanglante, et lui adressait la parole d'un ton de remerciement, il reconnut qu'il avait affaire à un officier de haut rang.

LVIII.

L'entretien est court entre gens qui ne parlent pas

la même langue; et puis, en temps de guerre, à la prise d'une ville, quand maint cri de douleur vient couper le dialogue, que mainte énormité est commise dans l'intervalle d'une parole à l'autre, et que, pareil au tocsin des cloches, arrive à l'oreille un effroyable concert de soupirs, de clameurs, de hurlements, de gémissements, de prières, il ne saurait y avoir beaucoup de conversation.

LIX.

Aussi, ce que nous avons rapporté en deux longues octaves prit à peine une minute; mais cette courte minute embrassa tous les forfaits imaginables. L'artillerie elle-même, dominée par le fracas, devint muette; vous n'auriez pas plus entendu le tonnerre que le chant d'une linotte, dans ce bruit universel, cri déchirant de la nature humaine à l'agonie.

LX.

La ville était forcée. O éternité! —

Dieu fit les champs, l'homme les villes.

a dit Cowper. — Je ne suis pas loin d'être de son avis quand je vois dans la poussière Rome, Babylone, Tyr, Carthage, Ninive, ces villes dont le souvenir est venu jusqu'à nous, et tant d'autres dont nous n'avons jamais entendu parler; et, méditant sur le présent et le passé, je commence à croire que les forêts seront notre dernière demeure.

LXI.

De tous les hommes, si l'on en excepte Sylla, ce tueur d'hommes, qui, dans sa vie comme dans sa mort, fut, dit-on, le mortel heureux par excellence, entre tous les grands noms qui s'imposent à notre mémoire², le plus heureux fut, sans contredit, le général Boom, ce forestier du Kentucky : car, sans avoir versé d'autre sang que celui des ours et des daims, les jours solitaires et innocents de sa verte vieillesse s'écoulèrent dans les profondeurs du désert³.

LXII.

Le crime n'approcha point de lui; — il n'est pas fils de la Solitude; la santé ne l'abandonne pas, — car elle se plaît au désert rarement foulé; si les hommes ne vont pas l'y chercher, s'ils choisissent la mort de préférence à la vie, il faut le leur pardonner, emprisonnés qu'ils sont dans les villes, et enchaînés par l'habitude à ce qu'au fond de leurs cœurs ils abhorrent. Je cite l'exemple du général Boom qui, en chassant, vécut nonagénaire;

LXIII.

Et, ce qui est plus remarquable, il a laissé après lui un nom que d'autres s'efforcent vainement d'obtenir en décimant les hommes, et non-seulement un nom fameux, mais cette renommée vertueuse, sans laquelle la gloire n'est qu'un refrain de taverne; une renommée simple, pure, l'antipode de la honte, inat-

¹ Le *Bezonian* de Pistol est une corruption de *bisognoso* dans Shakespeare.

² *They lie in our faces stare*, qui nous regardent en face.

N. d. T.

³ Il y a des gens qui aiment les solitudes les plus sauvages. Le général Boom, un des premiers colons du Kentucky, était un

homme de ce caractère. A l'âge de soixante-dix ans, il s'est retiré au-delà du Missouri, dans un lieu qui porte son nom, et qui est éloigné de deux cents milles de la dernière ferme civilisée, espérant à cette distance être à l'abri de tout visiteur; mais les hommes blancs l'ont rattrapé, et il a reculé sa demeure de deux cents milles.

taquable à la haine et à l'envie; actif anachorète, il fut, jusque dans son vieil âge, l'enfant de la nature, ou l'homme de Ross devenu sauvage¹.

LXIV.

Il est vrai qu'il évitait le contact même de ses concitoyens; alors qu'ils vinrent bâtir sous ses arbres chéris, — il alla à quelques centaines de milles plus loin chercher des lieux où il y eût moins de maisons et plus de repos. La civilisation a un inconvénient, c'est la difficulté de plaire aux autres et de se plaire avec eux; mais quant à l'homme individuel, il ne le rencontrait jamais sans lui témoigner toute la bienveillance dont un mortel est capable.

LXV.

Il n'était pas seul : autour de lui croissait une tribu d'enfants de la forêt et de la chasse, qui avait devant elle un monde jeune, vierge et toujours nouveau; l'épée ni le chagrin n'avaient laissé de traces sur ces fronts exempts de rides, et nul vestige de douleur n'était empreint sur la face de la nature ou de l'homme; — la libre forêt les conservait tels qu'elle les avait reçus, libres et frais comme ses arbres et ses torrents.

LXVI.

Ils étaient grands, forts et agiles, comme ne le seront jamais les chétifs et pâles avortons des villes; car jamais les soucis ni le gain n'avaient attristé leurs pensées : les bois verdoyants étaient leur partage; nul affaïssement dans leurs facultés ne leur parlait de la vieillesse; la mode ne leur faisait pas singer ses difformes caprices; ils étaient simples, non sauvages, et leurs carabines, dont les coups étaient sûrs, n'étaient pas employées à des bagatelles.

LXVII.

L'exercice remplissait leurs jours, et le repos leurs nuits; la gaieté était la compagne de leurs travaux; ils n'étaient ni trop nombreux ni trop clairsemés; la corruption n'avait point d'asile dans leurs cœurs; la débauche et son aiguillon, le luxe et ses embarras, ne pouvaient rien sur l'âme des libres forestiers : sereines, mais point tristes, étaient les solitudes de ces heureux habitants des bois.

LXVIII.

En voilà assez sur la nature. — Maintenant, pour changer, nous allons retourner à tes immenses délices, ô civilisation! et aux fortunées conséquences des grandes sociétés : la guerre, la peste, les ravages du despotisme, le fléau de la royauté, la soif de la célébrité, les millions d'hommes que tuent les soldats pour gagner leurs rations, les scènes du boudoir de Catherine sexagénaire, avec la prise d'Ismaël pour intermède.

LXIX.

La ville était forcée; la première colonne se fraya d'abord une voie sanglante; — une seconde la suivit; le cimetière heurta les glaives et les baïonnettes, et

dans le lointain s'élevèrent vers le ciel les cris accablés de l'enfant et de la mère; et cependant des nuages sulfureux chargeaient de plus en plus le souffle du matin et celui de l'homme, là où le Turc, poussé au désespoir, disputait pied à pied le terrain de sa ville.

LXX.

Koutouzoff, le même qui, plus tard (tant soit peu secondé par la gelée et la neige), refoula Napoléon dans sa voie hardie et sanglante, se vit en ce moment refoulé lui-même. C'était un joyeux compagnon : en présence de ses amis comme de ses ennemis, il avait toujours le mot pour rire, alors même qu'il y allait de la vie et de la victoire; mais ici, il paraît que ses bons mots n'eurent aucun succès;

LXXI.

Car s'étant jeté dans un fossé, où le suivirent aussitôt plusieurs grenadiers qui teignirent la fange de leur sang, il parvint en grimpant jusqu'au parapet; mais son projet n'alla pas plus loin, car les musulmans les rejetèrent tous dans le fossé. Parmi ceux qui périrent en cette occasion, on regretta beaucoup le général Ribeaupierre.

LXXII.

Quelques troupes russes, emportées par le courant, avaient débarqué elles ne savaient où; ne pouvant retrouver leur route, elles avaient erré çà et là comme dans un rêve, lorsqu'à la pointe du jour elles arrivèrent dans ce lieu qui leur parut présenter une issue. Sans cette circonstance, le grand et joyeux Koutouzoff serait resté sans doute où sont encore les trois quarts de sa colonne.

LXXIII.

En longeant le rempart, après avoir pris le « cavalier², » au moment même où les soldats découragés de Koutouzoff commençaient à prendre, comme les caméléons, une légère teinte de peur, ces mêmes troupes ouvrirent la porte appelée « Kilia » à ces groupes de héros désappointés qui restaient coi, plongés jusqu'aux genoux dans une boue auparavant glacée, mais alors transformée en un marais de sang humain.

LXXIV.

Les Kozacks, ou, si vous l'aimez mieux, les Cosaques — (je ne me pique pas beaucoup d'exactitude sur l'orthographe; il me suffit de ne pas commettre de trop fortes bévues en statistique, en tactique, en politique et en géographie); — les Cosaques, dis-je, habitués à servir à cheval, et dilettanti fort médiocres dans la topographie des forteresses, mais combattant partout où leurs chefs l'ordonnent, — furent taillés en pièces.

LXXV.

Leur colonne, foudroyée par les batteries turques, était néanmoins parvenue sur le rempart, et croyait déjà pouvoir voir la ville, sans plus être inquiétée;

¹ L'homme de Ross est, dans Pope, le type de la vieillesse heureuse, comme, dans Virgile, le vieillard du Galèse. Voir les *Géorgiques*. N. d. T.

² Un *cavalier* est une élévation de terrain bordée d'un parapet et ordinairement située à la gorge d'un bastion.

mais, comme cela arrive aux plus braves, ils s'ahusaient : — les Turcs, feignant de lâcher pied, les laissèrent s'aventurer entre les angles de deux bastions, puis assaillirent ces chrétiens présomptueux.

LXXXVI.

Ainsi pris en queue, position fatale aux évêques comme aux soldats, ces Cosaques furent tous écharpés aux premiers rayons du jour; résiliant avant terme le bail de leur vie, ils périrent sans frissonner, sans trembler, et, sur leurs cadavres amoncelés le lieutenant-colonel Yesouskoi s'avança avec le brave bataillon de Polouzki.

LXXXVII.

Ce vaillant homme tua tous les Turcs qu'il rencontra; mais il ne les mangea pas, car il fut immolé à son tour par quelques musulmans qui persistaient encore à ne pas laisser brûler leur ville sans résistance. Les remparts étaient emportés; mais il était encore impossible de prévoir à laquelle des deux armées resterait la victoire : les coups répondaient aux coups; on disputait le terrain pied à pied; les uns ne voulaient pas reculer, ni les autres céder.

LXXXVIII.

Il y eut encore une autre colonne qui éprouva de grandes pertes; — et ici nous remarquerons, avec l'historien, qu'on ne devrait donner que le moins de cartouches possible aux soldats destinés à marcher aux exploits les plus glorieux; en effet, lorsqu'il faut décider la question par le contact de la brillante baïonnette, et emporter un poste de vive force, il arrive souvent que, par un reste de sollicitude pour leur existence, ils se bornent à échanger des coups de feu à une folle distance.

LXXXIX.

La colonne du général Meknop (sans le général, qui, étant mal secondé, avait été tué quelque temps auparavant) opéra enfin sa jonction avec ceux qui avaient osé escalader de nouveau ce rempart qui vomissait la mort; et, malgré la résistance sublime des Turcs, le bastion que le séraskier défendait fut emporté au prix d'énormes sacrifices.

LXXX.

Juan et Johnson, et quelques volontaires des plus avancés, lui offrirent quartier, mot qui sonne mal aux oreilles d'un séraskier, ou qui, du moins, ne sembla pas du goût de ce vaillant Tartare. Il mourut digne des larmes de sa patrie, sorte de martyr sauvage de l'héroïsme guerrier. Un officier de marine, Anglais, qui voulait le faire prisonnier, fut lui-même expédié;

LXXXI.

Car l'unique réponse à sa proposition fut un coup de pistolet qui l'étendit raide mort; sur quoi les autres, sans plus de retard, commencèrent à faire usage de l'acier et du plomb, — les métaux précieux les plus utiles en pareille occasion; pas une tête ne fut épargnée; — il périt là trois mille musulmans, et le séraskier tomba percé de seize coups de baïonnette.

LXXXII.

La ville est prise, — mais seulement par portions successives; — la mort est ivre de sang : pas une rue ou ne combatte jusqu'au dernier moment quelque cœur généreux, afin de défendre ceux pour lesquels il cessera bientôt de battre. La guerre elle-même a oublié son art destructeur pour ne se souvenir que de sa nature plus destructive encore, et l'échauffement du carnage, comme le limon du Nil fécondé par le soleil, fait naître de monstrueux spécimens de tous les crimes.

LXXXIII.

Un officier russe, marchant d'un pas martial sur un monceau de morts, se sentit saisir au talon, comme par la gueule du serpent dont Ève légua les morsures à sa postérité : vainement il secoua la jambe, jura, se démena, saigna, et appela à son secours, en hurlant comme un loup affamé : — les dents conservèrent leur agréable étreinte, comme les serpents subtils que nous ont décrits les anciens.

LXXXIV.

Un musulman mourant, ayant senti sur lui le pied d'un ennemi, le saisit et mordit ce tendon délicat que la Muse antique, ou quelque bel esprit moderne, a baptisé de ton nom, ô Achille! Les dents traversèrent le morceau de part en part, et ne l'abandonnèrent plus, même avec la vie; — car (mais c'est un mensonge) on dit que la tête coupée adhéraît encore à la jambe vivante.

LXXXV.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'officier russe resta boiteux pour la vie : car les dents du Turc, le serrant plus fortement qu'une brochette, le laissèrent invalide et estropié; le chirurgien du régiment ne put guérir son malade, et fut peut-être plus à blâmer que cette tête d'ennemi invétéré, qui fut coupée, et alors même ne lâcha prise qu'à regret.

LXXXVI.

Mais enfin le fait est vrai, — et le devoir d'un poète est d'échapper à la fiction toutes les fois qu'il le peut; car il n'y a pas grand art à laisser la poésie plus libre que la prose du jong de la vérité, à moins qu'on n'ait en vie que ce qu'on nomme parfois diction poétique, ou cet insatiable appétit de mensonge qui sert d'amorce à Satan pour pêcher aux âmes.

LXXXVII.

La ville est prise, mais non rendue! — Non! pas un musulman n'a mis bas les armes : le sang peut couler comme les flots du Danube au pied des murs de la ville; mais rien encore, dans les actes ni les paroles, n'annonce la crainte de la mort ou de l'ennemi. En vain le Moscovite qui s'avance pousse des hurlements de victoire : le dernier soupir du vainqueur répond à celui du vaincu.

LXXXVIII.

La baïonnette perce et le sabre tranche, et partout des vies sans nombre sont détruites, comme l'année expirante disperse les feuilles pourprées alors que la forêt, dépouillée sous le souffle des vents glacés, s'in-

cline et gémit : ainsi gémit la cité dépeuplée, restée nue et veuve de ses enfants les meilleurs et les plus courageux ; elle tombe, mais en éclats vastes et imposants, comme tombe le chêne avec les mille hivers accumulés sur sa tête.

LXXXIX.

C'est un sujet terrible ; mais la terreur ne rentre pas dans ma mission ; car la nature humaine étant un mélange de bien, de mal et de pire encore, source également féconde d'une mélancolique gaieté, en touchant trop longtemps la même corde, on court risque d'endormir les gens ; — que cela contente ou non, amis ou ennemis, je peins le monde exactement comme il est.

XC.

Une bonne action au milieu de tant de crimes est « tout à fait rafraîchissante », pour me servir de l'expression affectée de notre époque pharissienne, au ton doucereux ; elle pourra donc servir à tempérer ces vers un peu échauffés par le feu des conquêtes et ses conséquences, qui font de la poésie épique quelque chose de si rare et de si précieux.

XCI.

Sur un bastion pris, où gisaient des milliers de morts, un groupe encore chaud de femmes massacrées, qui avaient inutilement cherché là un refuge, offrait un spectacle qu'on ne pouvait voir sans frissonner ; et cependant, belle comme le plus beau mois du printemps, une jeune fille de dix ans se baissait et cherchait à cacher son petit sein palpitant au milieu de ces corps plongés dans un sanglant repos ¹.

XCII.

Deux horribles Cosaques, l'œil en feu et le glaive à la main, poursuivaient cette enfant : comparé à ces hommes, l'animal le plus sauvage des déserts de Sibérie a des sentiments purs et polis comme un diamant, l'ours est civilisé, le loup plein de douceur ; et ici qui devons-nous accuser ? leur nature, ou leurs souverains, qui mettent tout en usage pour enseigner à leurs sujets l'art de détruire ?

XCIII.

Leurs sabres étincelaient au-dessus de sa petite tête, dont les blonds cheveux se hérissaient d'épouvante ; son visage était caché parmi les cadavres. Quand Juan aperçut ce douloureux spectacle, je ne dirai pas positivement ce qu'il dit, de peur de blesser « les oreilles délicates » ; mais ce qu'il fit fut de tomber sur le dos des mécréants : ce qui est le meilleur moyen de raisonner avec des Cosaques.

XCIV.

Il taillada la hanche de l'un, fendit l'épaule de l'autre, et les envoya hurlant exhaler leur douleur et leur rage impuissante, et chercher des chirurgiens qui pussent cicatriser des blessures qu'ils n'avaient que trop méritées ², pendant que, devenu plus calme, promenant ses regards sur tous ces visages pâles et sanglants, don Juan relevait sa petite captive du monceau de cadavres, qui, un moment plus tard, fût devenu sa tombe.

XCV.

Et elle était aussi froide qu'eux ; et, sur son visage, un léger sillon de sang annonçait combien il s'en était peu fallu qu'elle ne partageât la destinée de toute sa famille, car le même coup qui venait d'immoler sa mère avait effleuré son front et y avait laissé une trace pourprée, comme un dernier lien avec ceux qu'elle avait aimés ; mais elle n'avait point d'autre mal, et, ouvrant ses grands yeux, elle regarda Juan avec une surprise effarée.

XCVI.

Leurs regards se rencontrèrent et se dilatèrent : dans celui de Juan brillaient la douleur, le plaisir, l'espérance, la crainte ; à la joie d'avoir sauvé la jeune fille se mêlait la crainte que quelque péril n'atteignît sa protégée ; ses yeux, à elle, peignaient ses terreurs enfantines et sa pénible angoisse, et son visage clair, transparent, pâle, et pourtant radieux, ressemblait à un vase d'albâtre éclairé intérieurement.

XCVII.

En cet instant même arriva John Johnson (je ne dirai pas *Jack*, car cela serait vulgaire, froid et commun, dans une occasion aussi importante que la prise d'une ville) ; Johnson arriva donc, suivi de plusieurs centaines de soldats, en s'écriant : — « Juan ! Juan ! mon enfant ! préparez-vous à bien faire ; je gage Moscou contre un dollar que vous et moi nous gagnerons le collier de Saint-George ³ !

XCVIII.

« Le séraskier est assommé ; mais le bastion de pierre tient encore : c'est là qu'est assis le vieux pacha, au milieu de plusieurs centaines de cadavres, fumant tranquillement sa pipe au bruit de notre artillerie et de la sienne. On dit que nos morts sont entassés en piles autour de la batterie ; mais elle n'en continue pas moins à faire feu, et épargille la mitraille comme une vigne les grains de raisin.

XCIX.

« Venez donc avec moi ! » Mais Juan répondit :

¹ Je sauvai la vie à une fille de dix ans, dont l'innocence et la candeur formaient un contraste bien frappant avec la rage de tout ce qui m'environnait. En arrivant sur le bastion où le combat cessa et où commençait le carnage, j'aperçus un groupe de quatre femmes égorgées, entre lesquelles cette enfant, d'une figure charmante, cherchait un asile contre la fureur de deux Cosaques qui étaient sur le point de la massacrer.

Duc de RICHELIEU. — Voyez *Histoire de la Nouvelle-Russie*, t. III, p. 217.

² Ce spectacle m'attira bientôt, et je n'hésitai pas, comme on peut le croire, à prendre entre mes bras cette infortunée, que les barbares voulaient y poursuivre encore. J'eus bien de la peine à me retenir et à ne pas percer ces misérables du sabre que je tenais suspendu sur leur tête : — je me contentai cependant de les d'oigner, non sans leur prodiguer les coups et les injures qu'ils méritaient...

RICHELIEU.

³ Ordre militaire de Russie.

« Regardez cette enfant, — je l'ai sauvée, je ne dois pas laisser sa vie exposée à de nouveaux périls ; mais indiquez-moi quelque lieu sûr où elle puisse calmer ses douleurs et son effroi, et je vous suis. » — Sur quoi Johnson jeta un coup d'œil autour de lui, — haussa les épaules, — chiffonna sa manche et sa cravate de soie noire, — et répondit : « Vous avez raison ; pauvre créature ! Comment faire ? Je n'en sais vraiment rien. »

C.

Juan dit : « Quelque chose qu'il y ait à faire, je ne la quitterai pas que sa vie ne soit assurée beaucoup plus que la nôtre. » — « Je ne répondrais ni de l'une ni de l'autre », reprit Johnson ; « mais du moins vous pourrez mourir glorieusement. » — Juan répondit : « Je supporterai tout ce qu'il faudra ; mais je n'abandonnerai pas cette enfant, qui est orpheline, et à qui je dois servir de père. »

CI.

Johnson dit : « Juan, nous n'avons pas de temps à perdre ; c'est une jolie enfant, extrêmement jolie ; — je ne vis jamais de pareils yeux ! — Mais écoutez ! choisissez entre votre réputation et votre sensibilité, votre gloire et votre compassion ! — Écoutez comme le fracas augmente ! — Aucune excuse n'est valable quand une ville est au pillage ; — je serais fâché de marcher sans vous ; mais, vive Dieu ! nous arriverons trop tard pour donner les premiers coups. »

CII.

Mais Juan restait inébranlable ; enfin Johnson, qui l'aimait réellement à sa manière, choisit avec discernement parmi son monde ceux qu'il jugea les moins portés au pillage. Il leur jura que si le moindre mal arrivait à l'enfant, ils seraient tous fusillés le lendemain ; mais que s'ils la rendaient saine et sauve, ils recevraient une somme ronde d'au moins cinquante roubles,

CIII.

Outre leur part de butin, qui serait la même que celle de leurs camarades. — Alors Juan consentit à marcher sous le feu tonnant du canon qui, à chaque pas, éclaircissait les rangs des soldats ; ce qui n'empêchait pas le reste de s'avancer avec ardeur. — Pourquoi s'en étonner ? Ils étaient échauffés par l'espoir du gain, et c'est ce qui se voit tous les jours : il n'y a pas de héros qui s'en tiennent entièrement à sa demi-solde.

CIV.

Et telle est la victoire, et tels sont les hommes ! du moins les neuf dixièmes de ceux que nous qualifions ainsi ; — ou les voies de Dieu sont bien étranges, ou il faut qu'il ait un autre nom pour la moitié de ceux que nous rangeons parmi les êtres humains. Mais revenons à notre sujet : Un brave khan tartare, — ou « sultan » comme l'appelle l'auteur, à la prose duquel je subordonne mon humble vers, — refusait absolument de se rendre ;

CV.

Mais, entouré de cinq fils vaillants (tel est le résultat de la polygamie, elle vous produit des guerriers par centaines partout où la loi ne poursuit pas le prétendu crime de bigamie), il ne voulait pas croire à la prise de la ville tant qu'il restait encore au courage l'appui d'un brin d'herbe. — Est-ce le fils de Priam, ou de Pélée, ou de Jupiter, que je décris ? nullement, — mais un bon, simple et calme vieillard combattant aux premiers rangs avec ses cinq enfants.

CVI.

Il s'agissait de le prendre. Les vrais braves, quand ils voient le brave accablé par la fortune, se sentent émus du désir de le protéger et de le sauver ; ces gens-là sont un mélange de bête féroce et de demi-dieu ; — tantôt furieux comme la vague mugissante, tantôt attendris par la pitié : comme le chêne robuste et noueux se balance parfois au souffle de la brise, la voix de la compassion soupire dans les âmes les plus farouches.

CVII.

Mais il ne voulait pas être pris ; et, à toutes les propositions qu'on lui faisait de se rendre, il répondait en moissonnant des chrétiens à droite et à gauche, aussi opiniâtre que Charles de Suède à Bender¹. Ses cinq fils courageux déliaient pareillement l'ennemi ; sur quoi la pitié russe devint moins tendre : car cette vertu, de même que la patience terrestre, est sujette à s'oublier devant la moindre provocation.

CVIII.

En dépit de Johnson et de Juan, qui prodiguaient toute leur phraséologie orientale, le suppliant au nom du ciel de mettre un peu moins d'énergie dans sa résistance, afin de leur fournir une excuse pour épargner un ennemi aussi acharné, — il continuait à s'escrier d'estoc et de taille, comme un docteur en théologie en discussion avec des sceptiques, et frappait, en jurant, ses amis comme les petits enfants battent leur nourrice.

CIX.

Il blessa même, bien que légèrement, Juan et Johnson ; sur quoi le premier en soupirant, le second en jurant, tombèrent sur le furibond sultan ; tous leurs compagnons, irrités contre un infidèle aussi têtue, se précipitèrent pêle-mêle sur lui et ses fils comme une averse, à laquelle ils résistèrent comme une plaine de sable.

CX.

Qui boit et qui est encore altérée. Enfin, ils succombèrent : — le second de ses fils tomba percé d'une balle ; le troisième fut sabré ; le quatrième, le plus chéri des cinq, périt sous les baïonnettes ; le cinquième, qui, élevé par une mère chrétienne, avait été négligé et maltraité de toutes les manières, à cause de sa laideur, n'en mourut pas moins avec empressement

¹ A Bender, après la bataille de Pultawa Charles donna une preuve de cette obstination déraisonnable qui fut la source de tous ses malheurs en Turquie. Lorsqu'on lui dit d'écrire

au grand-vizir, il répondit que cela était au-dessous de sa dignité.

pour sauver un père qui rougissait de lui avoir donné le jour.

CXI.

L'aîné était un indomptable et vrai Tartare; contempteur des nazaréens comme ne le fut jamais martyr élu par Mahomet, il n'avait devant les yeux que les vierges aux yeux noirs et aux voiles verts, qui, dans le paradis, préparent la couche des guerriers qui, sur la terre, ont refusé de se rendre; et lorsqu'une fois on les a vues, ces houris, comme d'autres jolies créatures, font de vous ce qu'elles veulent, grâce à leurs charmans minois.

CXII.

Ce qu'il leur plut de faire du jeune khan dans le ciel, je ne le sais, ni ne prétends le deviner; mais, sans contredit, elles préférèrent un beau jeune homme à des héros vieux et rébarbatifs; et cela se conçoit. C'est pour cela sans doute que lorsque nous promenons nos regards sur l'effrayante solitude d'un champ de bataille, pour un vétéran aux traits vieillis et farouches, nous trouvons dix mille jeunes et beaux petits-maitres expirants.

CXIII.

Et puis, ces houris prennent naturellement plaisir à escamoter les nouveaux mariés avant que les heures d'hyménée n'aient achevé leur ronde, avant que n'ait lui la clarté triste et assombrie de la seconde lune, avant qu'ils n'aient eu le temps de se repentir et de regretter parfois le célibat. Ces houris se hâtent donc de s'approprier, pour ainsi dire, les fruits de ces fleurs éphémères.

CXIV.

C'est ainsi que le jeune khan, l'œil fixé sur les houris, ne pensa point aux attraites de quatre épouses charmantes, mais s'élança bravement à la conquête de sa première nuit céleste. Bref, notre foi plus éclairée a beau se moquer, ces vierges aux yeux noirs font combattre les musulmans comme s'il n'y avait qu'un ciel unique; tandis que, si nous devons croire tout ce qu'on nous dit du ciel et de l'enfer, il doit y en avoir au moins six ou sept.

CXV.

La céleste vision frappait si vivement ses regards, qu'au moment même où la lance pénétra dans son cœur, il s'écria : « Allah ! » vit les mystères du paradis se dévoiler à ses regards, et la brillante éternité se lever sans nuage sur son âme, comme une immortelle aurore : — les prophètes, les houris, les anges et les saints lui apparurent dans une radieuse et voluptueuse auréole, — et alors il mourut,

CXVI.

Portant sur son visage l'expression d'un céleste ravissement. Le bon vieux khan avait depuis longtemps cessé de voir les houris, et n'avait plus guère d'yeux que pour sa florissante postérité, croissant avec gloire autour de lui, comme une forêt de cèdres. Quand il vit son dernier héros tomber comme un arbre abattu par la hache, et couvrir la terre de son poids glorieux, — il cessa un moment de combattre, et jeta les

yeux sur ce brave immolé, le premier, hélas ! et le dernier de ses fils.

CXVII.

Les soldats, le voyant abaisser la pointe de son cimeterre, s'arrêtèrent comme disposés à lui donner quartier, au cas où leur offre ne serait pas repoussée comme auparavant. Il ne remarqua ni leurs signes ni cette suspension d'hostilités : son cœur était comme déraciné, et pour la première fois tremblait comme un roseau, et, promenant ses regards sur ses enfants expirés, bien qu'il eût pris congé de la vie il sentit sa solitude.

CXVIII.

Mais ce ne fut qu'une émotion passagère : — d'un bond, il se précipita la poitrine en avant sur le fer des Russes, avec l'insouciance du papillon de nuit allant heurter ses ailes contre la lumière qui lui sert de tombeau. Pour obtenir un trépas plus sûr, il appuya de tout son poids sur les baïonnettes qui avaient percé ses fils, et, jetant sur eux un regard presque éteint, il exhala son âme d'un seul coup, par une large blessure.

CXIX.

Chose étrange ! ces soldats endurcis et farouches qui n'épargnaient ni le sexe ni l'âge dans leur carrière de carnage, quand ils virent ce vieillard percé de part en part, gisant à leurs pieds auprès de ses enfants, touchés de l'héroïsme de celui qu'ils venaient d'immoler, ces hommes ressentirent un moment d'émotion : bien qu'aucune larme ne mouillât leurs yeux enflammés et sanglants, ils ne purent s'empêcher d'honorer ce courageux mépris de la vie.

CXX.

Le bastion de pierre continuait encore son feu ; le principal pacha y gardait tranquillement son poste ; vingt fois il obligea les Russes à se retirer, et repoussa les attaques de toute leur armée ; à la fin, il daigna s'enquérir si le reste de la ville était en leur pouvoir ou tenait encore. Quand il apprit que l'ennemi en était maître, il envoya un bey porter sa réponse à la sommation de Ribas.

CXXI.

Pendant ce temps, il était assis, les jambes croisées, sur un petit tapis, et fumait sa pipe avec le plus grand sang-froid, au milieu des ruines embrasées ; — Troie ne vit rien d'égal au spectacle qui se déployait autour de lui, et cependant, plein d'un belliqueux stoïcisme, rien ne paraissait émouvoir son impassible philosophie ; mais, promenant doucement sa main sur sa barbe, il exhalait les parfums ambrosiens de sa pipe, comme s'il eût eu trois vies aussi bien que trois queues.

CXXII.

La ville était prise ; — peu importait qu'il se rendit, lui et son bastion ; son opiniâtre valeur est désormais inutile : Ismaël n'est plus ! Déjà l'arc argenté du croissant est abattu ; il est remplacé par la croix rouge de sang, mais non d'un sang rédempteur : la flamme des rues embrasées, comme la lune reflétée dans l'eau,

se réfléchit dans le sang, dans une mer de carnage.

CXXIII.

Tous les excès devant lesquels la pensée recule épouvantée; tout ce que les sens peuvent commettre de coupable; tout ce que nous avons vu, ouï dire, ou rêvé des misères de l'homme; tout ce que ferait le diable s'il tombait complètement en démenée; tout ce que la plume est impuissante à exprimer; tout ce que peuvent les hôtes de l'enfer, ou, non moins affreux que l'enfer, — ceux qui abusent de leur pouvoir; tous ces fléaux (comme cela s'est vu et se verra) furent déchainés à la fois.

CXXIV.

Si l'on vit çà et là briller quelque fugitive lueur de pitié; si quelque cœur plus noble que les autres, brisant son joug sanguinaire, put sauver un joli enfant, ou bien un vieillard ou deux; — qu'est-ce que cela, dans une ville anéantie avec ses milliers d'affections, de liens et de devoirs? Citadins de Londres! muscadins de Paris! voyez quel pieux passe-temps c'est que la guerre!

CXXV.

Songez au prix de combien d'infortunes et de crimes on achète le plaisir de lire une gazette; si vous en prenez peu de soucis, songez qu'un jour les mêmes maux peuvent vous atteindre! En attendant, les impôts, Castlereagh et la dette sont des enseignements qui valent bien des sermons ou des vers. Interrogez votre propre cœur et l'histoire actuelle de l'Irlande, puis tâchez de nourrir sa famine avec la gloire de Wellesley.

CXXVI.

Néanmoins, pour une nation patriote qui aime tant son pays et son roi, il est un sujet d'exaltation sublime. — Portez-le, Muses, sur vos plus brillantes ailes! En vain la dévastation, sauterelle redoutable, dépouillera vos plaines verdoyantes et dévorera vos moissons, jamais la famine n'approchera du trône; — l'Irlande peut mourir de faim, le grand George pèse deux quintaux.

CXXVII.

Mais terminons ce sujet : c'en était fait d'Ismaël; — malheureuse ville! l'incendie de ses tours se réfléchit au loin dans le Danube qui roulait des flots de sang. On entendait encore l'affreux hurlement de guerre et les cris aigus des victimes; mais le bruit des détonations allait s'affaiblissant; de quarante mille guerriers qui avaient défendu ces remparts, quelques centaines vivaient encore; — tout le reste était silencieux.

CXXVIII.

Néanmoins il est un point sur lequel nous devons rendre justice à l'armée russe en cette occasion : je veux parler d'une vertu fort à la mode par le temps qui court, et conséquemment digne de commémoration; le sujet est délicat, aussi le sera ma phrase; —

peut-être que la rigueur de la saison, les longs campements au cœur de l'hiver, le manque de repos et de vivres, les avaient rendus chastes; — mais enfin il se commit peu de viols.

CXXIX.

On tua beaucoup, on pilla plus encore; il y eut bien peut-être aussi, par-ci, par-là, quelque violence d'une autre espèce; — mais rien qu'on puisse comparer aux excès qui ont lieu quand les Français, cette nation dissipée, prennent une ville d'assaut. Je ne devine à cela d'autre cause que le froid et la commiseration; mais ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les dames, quelques centaines exceptées, restèrent presque aussi vierges qu'auparavant.

CXXX.

Il faut dire qu'il se fit dans les ténèbres quelques étranges méprises qui prouvaient l'absence de lanternes ou de goût; — et, en effet, la fumée était si épaisse, qu'on avait peine à distinguer un ami d'un ennemi; d'ailleurs, la précipitation fait naître, quoique rarement, ces quiproquos, alors même qu'une faible clarté semble devoir garantir les chastetés vénérables; quoi qu'il en soit, six vieilles filles, ayant chacune soixante-dix ans, furent déflorées par divers grenadiers.

CXXXI.

Mais, somme toute, la continence des vainqueurs fut grande; tellement qu'il y eut plus d'un désappointement parmi certaines prudes sur le déclin, qui, sentant les inconvénients du bienheureux célibat, s'étaient d'avance résignées, vu surtout que ce n'était pas leur faute, mais celle du destin, à supporter cette eroix et à contracter une sorte d'hyménée à la Sabine, exempt de frais et de délais matrimoniaux.

CXXXII.

Dans le tumulte s'éleva la voix de quelques comères d'un âge mûr (ces oiseaux, las de leur cage, n'étaient autres que des veuves de quarante ans), et on les entendit demander « si le viol n'allait pas bientôt commencer. » Mais dans cette soif dominante de meurtre et de pillage, il n'y avait guère place pour des péchés superflus : quant à la question de savoir si ces dames échappèrent ou non, c'est un mystère non encore éclairci; — seulement, je fais des vœux pour l'affirmative.

CXXXIII.

Sonwaroff était donc vainqueur, — digne émule, dans son métier, de Tamerlan ou de Gengis. Tandis que sous ses yeux les mosquées et les rues se consumaient comme du chanvre, et que le canon continuait à mugir, il traça d'une main sanglante sa première dépêche; voici ses paroles textuelles : — « Gloire à Dieu c. à l'impératrice! » (Puissances éternelles! acclamer de tels noms!) « Ismaël est à nous¹. »

¹ Dans l'original russe :

Slava bogu! slava valui
kreposti Vrali y Ya tam.

Sorte de refrain, car il était poète.

CXXXIV.

Il me semble que depuis « Menè, Menè, Tekel, » et « Upharsin, » ce sont là les mots les plus terribles qu'une main ou une plume de guerrier ait jamais tracés. Dieu me pardonne! je ne suis pas très-fort théologien. Ce que lut Daniel était la sténographie sévère et sublime du Seigneur; le prophète n'écrivit pas de plaisanterie sur le destin des nations; — mais ce Russe bel esprit sut, comme Néron, rimer en présence d'une ville en flammes¹.

CXXXV.

Il écrivit cette mélodie populaire, et la mit en musique avec accompagnement de cris de douleur et de gémissements; cette mélodie que personne n'oubliera, mais que bien peu chanteront, j'espère : — car, si je le puis, j'apprendrai aux pierres à se lever contre les tyrans de la terre. Qu'il ne soit pas dit que nous rampions encore devant les trônes; — mais vous, — enfants de nos enfants! rappelez-vous que nous avons fait voir ce qu'étaient les choses avant que le monde fût libre!

CXXXVI.

Cette heure, nous ne la verrons pas, mais vous la verrez; et comme, dans l'immense joie de votre millénium, vous pourrez à peine ajouter foi aux faits dont nous sommes témoins, j'ai cru devoir vous les décrire; mais puisse avec eux périr aussi leur mémoire! — Toutefois, si leur souvenir arrive jusqu'à vous, méprisez-les plus encore que vous ne méprisez les sauvages d'autrefois qui peignaient leurs membres nus, mais non avec du sang.

CXXXVII.

Et lorsque vous entendrez les historiens parler de trônes et de ceux qui les occupaient, que ce soit avec le sentiment que nous éprouvons quand nous contemplons les ossements du mammoth, et que nous nous demandons quel est le monde antique qui a vu de tels êtres; ou quand nous lisons sur des pierres égyptiennes des hiéroglyphes, agréables énigmes léguées à l'avenir, et nous tourmentons pour connaître ce qu'heureusement peut-être nous ne connaissons jamais, la destination véritable d'une pyramide.

CXXXVIII.

Lecteur! j'ai tenu parole, — du moins tout ce que le premier chant avait promis. Vous avez en maintenant des esquisses d'amour, de tempêtes, de voyages,

de guerre, toutes fort ressemblantes, vous en conviendrez, et on ne peut plus épiques, si la vérité simple n'y met point obstacle; car j'ai usé de beaucoup moins de circonlocutions que mes prédécesseurs. Je chante sans art, mais Phébus me prête de temps à autre une corde,

CXXXIX.

Dont je sais tirer tour-à-tour des sons graves, mordants ou joyeux. Quant à ce qui advint ou adviendra peut-être du héros de cette grande énigme poétique, je pourrais vous le dire si je voulais; mais, fatigué de battre en brèche les remparts obstinés d'Ismaël, il me convient de m'arrêter au beau milieu, pendant que Juan est en route pour porter la dépêche que tout Pétersbourg attend avec impatience.

CXL.

Cet honneur spécial lui fut conféré parce qu'il avait fait preuve de courage et d'humanité; — cette dernière vertu plaît aux hommes quand ils respirent un instant des barbaries que la vanité leur impose. On applaudit Juan d'avoir sauvé sa petite captive au milieu de la sauvage démente du carnage, — et j'ai la certitude qu'il fut plus satisfait de cette action que de son nouvel ordre de Saint-Vladimir.

CXLI.

L'orpheline musulmane partit avec son protecteur, car elle était sans foyer, sans parents, sans appui; tous les siens, comme la malheureuse famille d'Hector, avaient péri sur le champ de bataille ou sur les remparts; le lieu même de sa naissance n'était plus que le spectre de ce qu'il avait été; la voix du muezzin n'y annonçait plus l'heure de la prière! — Et Juan pleura, fit vœu de la protéger, et tint sa promesse².

DON JUAN.

CHANT NEUVIÈME³.

I.

O Wellington! (ou « Vilainton »⁴ : — car la renommée a deux manières de prononcer ces syllabes héroïques; la France, qui n'a pas même pu conquérir votre grand nom, en a fait un calembour; — victorieuse ou vaincue, elle rira toujours), vous avez obtenu de grosses pensions et beaucoup de louanges; si

¹ M. Tweddell, qui vit Souwaroff dans l'Ukraine, dit : « C'est un caractère des plus singuliers; il dinait chaque matin à neuf heures. — Il dormait presque nu; — il affectait une parfaite insouciance du froid et du chaud, et quittait sa chambre, où l'on suffoquait, pour passer ses troupes en revue, à peine vêtu d'une chemise de toile, lorsque le thermomètre de Réaumur marquait dix degrés au-dessous de la glace. — Ses manières offraient le même cachet d'originalité. Un jour que je dinais avec lui, il me cria de l'autre bout de la table : « Tweddell, les Français ont pris Portsmouth; je viens de recevoir un courrier d'Angleterre; le roi est dans la Tour, et Shéridan est protecteur. » Ces manières bizarres sont un calcul chez lui, il prétend que cela est nécessaire pour agir sur l'esprit de ses soldats. — Je lui demandai s'il était bien satisfait de la conduite de ses troupes après le massacre

d'Ismaël; il me répondit « qu'il se retira dans sa tente et pleura. »

² Les chants VI, VII et VIII, si nous en exceptons quelques détails sur le siège d'Ismaël, contiennent beaucoup moins de poésie que les précédents; mais l'amère et excentrique raillerie, mais la verve satirique de Byron, paraissent seules n'être jamais rassasiées. Il passe, avec une égale facilité, du grave au doux, du plaisant au sévère; sa versification est toujours aussi soignée.

CAMPBELL.

³ Les chants IX, X et XI furent écrits à Pise et publiés à Londres, par M. John Hunt, en août 1823.

⁴ Faut qu'lord Vilainton ait tout pris,
N'y a plus d'argent dans c' gueux d'Paris.

BERANGER.

quelqu'un s'avisait de vous contester votre gloire, l'humanité se leverait, et, d'une voix tonnante, ferait retentir le nom de « Ney ! »

II.

Je pense que vous n'en avez pas très-bien agi avec Kinnaird dans l'affaire de Marinet²; — il faut avouer que le tour n'est pas beau, et, comme beaucoup d'autres anecdotes, figurerait assez mal dans l'építaphe qu'on mettra sur votre tombe dans la vieille abbaye de Westminster. Quant au reste, il n'est pas nécessaire d'en parler; ce sont des histoires bonnes à conter à table à l'heure du thé³; mais, bien que vos années s'approchent rapidement de zéro, par le fait Votre Grâce n'est encore qu'un jeune héros.

III.

Quoique l'Angleterre vous doive (et vous paie) tant, cependant, sans contredit, l'Europe vous doit bien plus encore : vous avez raffermi la béquille de la légitimité, appui qui, de notre temps, n'est plus aussi sûr qu'autrefois. Les Espagnols, les Français et les Hollandais ont vu et senti avec quelle vigueur vous restaurez; et Waterloo a rendu le monde votre débiteur (seulement vos bardes auraient pu le chanter un peu mieux).

IV.

Vous êtes le « meilleur des coupe-jarrets; » — pourquoi tressaillir? l'expression est de Shakspeare, et j'en fais une application juste. La guerre n'est autre chose que l'art de brûler la cervelle aux gens, ou de leur couper la gorge, quand sa cause n'est pas sanctionnée par le bon droit. Si vous avez, une fois en votre vie, agi avec générosité, c'est ce que décidera le monde, et non les maîtres du monde; et, pour mon compte, je serais charmé d'apprendre à qui Waterloo a profité, si ce n'est à vous et aux vôtres.

V.

Je ne suis point flatteur; — vous avez été rassasié de flatterie : on prétend que vous l'aimez; — il n'y a là rien d'étonnant. Celui qui a passé sa vie au milieu des assauts et des batailles peut bien, à la fin, être un peu fatigué du tonnerre; et, avalant l'éloge plus volontiers que la satire, il est naturel qu'il aime à s'entendre louer de toutes ses lègues heureuses, appeler « sauveur des nations, » — non encore sau-

vées, et « libérateur de l'Europe, » — encore esclave⁴.

VI.

J'ai fini; allez maintenant dîner avec la vaisselle, présent du prince du Brésil, et envoyez à la sentinelle qui veille à votre porte⁵ une tranche ou deux de vos morceaux délicats. Le pauvre diable a combattu; mais il y a longtemps qu'il ne lui est arrivé si bonne aubaine. Ne dit-on pas aussi que le peuple a-faim? Nul doute que vous ne méritiez votre ration; mais veuillez, je vous prie, en donner quelques miettes à la nation.

VII.

Mon intention n'est pas de censurer; — un aussi grand homme que vous, mylord duc, est bien au-dessus de la censure. Et puis, les mœurs romaines de Cincinnatus sont fort peu en rapport avec l'histoire moderne; bien que, en votre qualité d'Irlandais, vous aimiez les pommes de terre, il n'est pas nécessaire que vous en dirigiez la culture; et un demi-million sterling pour votre ferme sabine, c'est un peu cher! — soit dit sans vouloir vous offenser.

VIII.

Les grands hommes ont toujours dédaigné les grandes récompenses : Épaminondas sauva Thèbes, et mourut sans laisser même de quoi payer ses funérailles⁶; George Washington eut des remerciements, et rien de plus, hormis la gloire pure (que peu d'hommes ont eue) d'avoir affranchi sa patrie; Pitt avait aussi son orgueil, et ce ministre d'état à l'âme fière est célèbre pour avoir ruiné gratis la Grande-Bretagne.

IX.

Excepté Napoléon, nul mortel n'eut en son pouvoir une occasion aussi belle, et n'en fit un plus mauvais usage. Vous pouviez affranchir l'Europe de l'unité des tyrans, et faire bénir votre nom de rivage en rivage; et, maintenant, — de quelle sorte est votre gloire? Faut-il que la muse vous la chante? Maintenant que les vaines acclamations de la populace ont cessé, allez l'entendre dans les cris de votre patrie affamée! Regardez le monde, et maudissez vos victoires!

X.

Comme dans ces nouveaux chants il est question d'exploits guerriers, à vous la muse sincère adresse

⁴ Il y a dans le texte : « L'humanité, d'une voix tonnante, répondrait NAY » (c'est-à-dire non), et au bas de la page se trouve en note : « Ne faut-il pas lire Ney ? » On voit que l'auteur a joué sur le mot. On sait que Ney fut fusillé en violation de la capitulation signée par Wellington et Davoust. *N. d. T.*

² Le feu lord Kinnaird fut reçu à Paris, en 1814, par le duc de Wellington et la famille royale : il se fit présenter à Bonaparte pendant les cent-jours; et la seconde restauration l'expulsa du territoire français en 1816. En 1817, il se lia, à Bruxelles, avec un nommé Marinet, impliqué dans une prétendue conspiration ayant pour but d'assassiner le duc dans les rues de Paris. Cet homme promit d'abord de faire à ce sujet d'importantes révélations; mais en arrivant à Paris il fut arrêté, mis en jugement avec un prétendu complice, et acquitté par le jury.

³ On sait qu'en Angleterre, vers la fin du repas, les dames se retirent pour aller préparer le thé. Les hommes, restés seuls, se donnent plus librement carrière. *N. d. T.*

⁵ Voyez les discussions du parlement après la bataille de Waterloo.

⁶ J'occupais le poste avec quatre autres. On nous envoya piler des bisuits et faire une soupe pour nourrir les dogues de lord Wellington; j'étais très-affamé, et je pensai que c'était là une excellente aubaine de pouvoir, pendant que nous cassions le bisuit, apaiser notre propre faim; chose que je n'avais pu faire depuis plusieurs jours. Je me rappelai l'enfant prodigue, et je pleurai, en nourrissant les chiens, sur mon humble situation et mes espérances renversées. — *Journal d'un soldat du 15^e régiment, pendant la guerre d'Espagne.*

⁷ Tous les grands hommes ont une qualité en propre, qui est la base et la source de leur réputation. Chez Épaminondas, elles étaient toutes réunies; il possédait la force du corps, l'éloquence, la vigueur d'esprit, le mépris des richesses.

DIODORÉ DE SICILE, l. XV.

des vérités que vous ne lirez pas dans les gazettes, mais qui doivent être proclamées sans salaire; il est temps de l'apprendre à la tribu mercenaire qui s'engraisse du sang et des dettes de son pays. Vous avez fait de grandes choses; mais, n'ayant pas l'âme grande, vous avez laissé à faire les plus grandes, — et perdu le genre humain.

XI.

La Mort rit; — allez méditer sur le squelette avec lequel les hommes figurent la chose inconnue qui cache le monde passé, semblable à un soleil qui s'est couché pour briller peut-être ailleurs d'un éclat plus radieux; — la Mort rit de tout ce qui vous fait pleurer: — regardez cet incessant épouvantail de tous, dont l'aiguillon, bien que dans son fourreau, nous menaçant toujours, change la vie en terreur! Remarquez comme sa bouche sans lèvres exhale, sans souffle, un affreux grincement!

XII.

Remarquez comme le spectre rit et insulte à tout ce que vous êtes! et pourtant il fut lui-même ce que maintenant vous êtes: il ne rit pas de l'une à l'autre oreille, car il n'en a pas; il a depuis longtemps cessé d'entendre, et pourtant il sourit encore; et lorsque, auprès de lui ou au loin, il arrache à l'homme ce manteau bien plus précieux que celui du tailleur, sa peau incarnée, blanche, noire, ou cuivrée, — les os morts font la grimace.

XIII.

Elle rit donc, la Mort! — triste gaieté! mais c'est comme cela; et avec un pareil exemple, pourquoi la vie ne ferait-elle pas comme sa supérieure? pourquoi ne foulerait-elle pas à ses pieds, en souriant, tous ces riens éphémères qui se succèdent comme des bulles d'eau sur un océan beaucoup moins vaste que l'éternel déluge qui dévore les soleils comme les rayons, — les mondes comme les atomes, — les années comme les heures?

XIV.

« Être ou n'être pas, voilà la question, » dit Shakspeare, qui est maintenant tout-à-fait à la mode. Je ne suis ni Alexandre ni Éphestion, et je n'ai jamais été très-passionné pour la gloire abstraite; mais je préfère de beaucoup une bonne digestion au cancer de Bonaparte. — Quand je pourrais, à travers cinquante victoires, m'élancer à l'infamie ou à la gloire, sans un estomac, — à quoi me servirait un grand nom?

XV.

« O dura ilia messorum! » — « O robustes boyaux des moissonneurs! » Je traduis dans l'intérêt incontestable de ceux qui savent ce que c'est qu'une indigestion, — ce supplice interne qui fait couler tout le Styx dans un seul petit foie. Les sueurs du paysan valent les domaines de son seigneur; que l'un travaille

pour gagner son pain, — que l'autre pressure pour toucher ses fermages; le plus heureux des deux sera celui qui dormira du meilleur somme.

XVI.

« Être ou n'être pas! » — Avant de décider, je serais bien aise de savoir ce que c'est que d'être. Il est bien vrai que nous raisonnons à perte de vue, et pensons, par ce que nous voyons, que rien n'échappe à nos regards; pour ma part, je ne me rangerai d'aucun parti tant que je ne les verrai pas une bonne fois d'accord. Pour moi, je suis quelquefois tenté de croire que la vie est la mort, au lieu de n'être qu'une simple affaire de respiration.

XVII.

« Que sais-je? » était la devise de Montaigne, ainsi que des premiers académiciens; l'un de leurs axiomes favoris était que toute la science de l'homme ne peut aboutir qu'au doute. La certitude n'existe pas; cela est aussi évident qu'aucune des conditions de notre nature; nous savons si peu ce que nous faisons en ce monde, que je doute même si le doute est vraiment l'action de douter.

XVIII.

Il est doux de flotter comme Pyrrhon³ sur une mer de spéculations; mais quoi! si le déploiement de la voile fait chavirer le bateau? vos sages ne connaissent pas grand'chose à la navigation; nager longtemps dans l'abîme de la pensée est un exercice fatigant: une station calme et peu profonde auprès du rivage, où l'on puisse, en se baissant, ramasser quelques jolis coquillages, est préférable pour les baigneurs modérés.

XIX.

« Mais le ciel, » dit Cassio, « est au-dessus de tout; — ne parlons donc plus de cela, et faisons notre prière! » Nous avons nos âmes à sauver depuis le faux pas d'Ève et la chute d'Adam, qui entraîna dans la tombe tout le genre humain, ainsi que les poissons, les quadrupèdes et les oiseaux. « La Providence préside même à la chute du passereau. » Quel crime a pu commettre le passereau? Nous n'en savons rien; peut-être s'est-il perché sur l'arbre objet de la convoitise d'Ève.

XX.

O vous, dieux immortels! qu'est-ce que la théogonie? Et toi aussi, homme mortel! qu'est-ce que la philanthropie? O monde! qui fus et qui es, qu'est-ce que la cosmogonie? Certaines gens m'ont accusé de misanthropie; et pourtant je ne sais pas plus ce qu'ils veulent dire par là que l'acajou de ce pupitre; je comprends la lycanthropie⁴: car, sans transformation, les hommes, pour la cause la plus légère, deviennent de vrais loups.

XXI.

Mais moi, le plus doux des hommes, comme Moïse

¹ O dura messorum ilia. — HORACE.

² Voyez la *Biographie universelle*, t. XXIX.

³ Pyrrhon, le philosophe éréatique, était en suspens sur toute chose; il ne concluait jamais, et lorsqu'il avait examiné soigneu-

sement une question sous toutes ses faces; il concluait en doutant de sa réalité. AUL. GEL.

⁴ Sorte de démence qui rapproche les hommes des animaux. TODD.

ou Mélanchton ; moi qui n'ai jamais rien fait d'excessivement malveillant, — et qui (bien que je n'aie pu de temps à autre m'empêcher de suivre les penchants du corps ou de l'esprit) ai toujours eu une tendance à l'indulgence, — pourquoi m'appellent-ils misanthrope ? Non parce que *je les hais*, mais parce qu'*ils me haïssent* : restons-en là.

XXII.

Il est temps de continuer notre excellent poëme : — car je soutiens qu'il est excellent, tant le corps de l'ouvrage que le « poëme », bien que l'un et l'autre ne soient jusqu'ici qu'imparfaitement compris ; — mais patience : plus tard la vérité, apparaissant dans son plus sublime appareil, se chargera de ce soin ; jusqu'à là, je dois me contenter de partager ses charmes et son exil.

XXIII.

Nous avons laissé notre héros (et je pense aussi le vôtre, ami lecteur) sur le chemin de la capitale des rustres policés par l'immortel Pierre, et qui, jusqu'à présent, se sont montrés plus braves que spirituels. Je sais que leur puissant empire a recueilli et recueille encore bien des flatteries, même celles de Voltaire, et c'est dommage. Pour moi, un autocrate absolu n'est pas seulement un barbare, c'est quelque chose de bien pire encore ;

XXIV.

Et je ferai la guerre, en paroles du moins (et, — le cas échéant, — en actions), à tous ceux qui font la guerre à la pensée ; — et de tous les ennemis de la pensée, les plus impitoyables de beaucoup ce sont et ce furent toujours les tyrans et les sycophantes. Je ne sais à qui restera la victoire ; quand j'aurais cette prescience, ce ne serait pas un obstacle à ma haine franche, complète, invétérée, pour tout despotisme, chez toutes les nations.

XXV.

Ce n'est pas que j'adule le peuple : il y a, sans moi, assez de démagogues et d'infidèles pour abattre tous les clochers, et mettre en leur place quelque sottise de leur façon. Savoir s'ils sèment le scepticisme pour recueillir l'enfer, comme le prétend le dogme un peu dur des chrétiens, je l'ignore ; — je désire que les hommes soient libres du joug de la populace comme de celui des rois, — du vôtre comme du mien.

XXVI.

Comme je ne suis d'aucun parti, je vais nécessairement offenser tous les partis ; — n'importe ! du moins mes paroles sont plus sincères et plus franches que si je cherchais à voguer avec le vent. Celui qui n'a rien à gagner n'a pas besoin d'artifice ; celui qui ne veut être ni oppresseur ni esclave peut parler librement ; ainsi ferai-je, et je ne joindrai pas ma voix aux cris du jackal de l'esclavage.

XXVII.

Elle est juste cette comparaison du *jackal* : — je les ai entendus la nuit, au milieu des ruines d'É-

phèse¹, hurler comme la meute mercenaire de ces lâches pourvoyeurs du pouvoir qui suivent la chasse pour profiter des restes, et flairent la proie que leurs maîtres réclament. Toutefois, les pauvres jackals, pourvoyeurs intelligents du brave lion, sont moins ignobles que les insectes humains qui chassent pour des araignées.

XXVIII.

Levez le bras seulement, et balayez-moi leur toile vous aurez rendu impuissants leur venin et leur bras. Peuple (ou plutôt peuples), écoutez-moi ! — pourstrivez votre œuvre sans relâche. La toile de ces tarentules s'étendra chaque jour jusqu'au moment où vous ferez cause commune ; il n'y a encore que la mouche espagnole et l'abeille attique qui aient piqué de leur aiguillon pour s'affranchir.

XXIX.

Nous avons laissé don Juan, qui s'était distingué dans la dernière tuerie ; nous l'avons, dis-je, laissé en route porteur de la dépêche où il était parlé de sang comme nous parlerions d'eau ; les cadavres amoncelés comme le chaume dans les cités silencieuses ne servaient qu'à amuser les loisirs de la belle Catherine ; elle regardait cette joute de nations comme un combat de coqs ; seulement elle tenait à ce que les siens restassent fermes comme des rocs.

XXX.

Il voyageait dans un *kibitka* (c'est une mandite voiture sans ressorts, qui, sur les routes raboteuses, vous laisse à peine un de vos os intact) ; là, il réfléchissait à loisir à la gloire, à la chevalerie, aux rois, aux ordres royaux et à tout ce qu'il avait fait, et il souhaitait que les chevaux de poste eussent les ailes de Pégase, ou du moins que les chaises de poste fussent rembourrées de plumes quand on voyage sur de mauvais chemins.

XXXI.

A chaque cahot, — et ils étaient fréquents, — il regardait sa petite protégée comme s'il eût désiré qu'elle souffrit moins que lui dans ces grands chemins abandonnés aux ornières, aux cailloux et au savoir-faire de la charmante nature, qui est un fort mauvais voyer, et n'admet pas de barques sur ses canaux dans les pays où Dieu prend sous sa direction personnelle la terre et l'eau, la culture et la pêche.

XXXII.

Du moins, lui, il ne paie pas de fermages, et il eût, sans contredit, le premier de ceux que nous avions coutume d'appeler « gentlemen fermiers », — rare tout-à-fait usée depuis qu'il n'y a plus de fermages, que les « gentlemen » sont dans une pitoyable condition, et que « les fermiers » ne peuvent relever Cérès de sa chute ; elle est tombée avec Bonaparte. — Quelles étranges réflexions à faire quand on voit les empires et les avoines tomber de compagnie !

XXXIII.

Juan reportait donc ses regards sur l'aimable en-

¹ Je n'ai jamais vu ni entendu de ces animaux en Grèce ; mais à Éphèse on en rencontrait par centaines.

fant qu'il avait arrachée à la mort ; — quel trophée ! O vous qui élevez des monuments souillés de sang humain , comme Nadir Shah , ce sophi constipé qui , après avoir fait de l'Indostan un désert , et laissé à peine au Mogol une tasse de café pour consoler ses douleurs , fut tué , le pêcheur ! parce qu'il ne pouvait plus digérer son dîner¹ ;

XXXIV.

O vous ! ou nous ! ou lui ! ou elle ! songez qu'une vie sauvée , surtout si elle est jeune ou jolie , laisse de plus doux souvenirs que les lauriers les plus vertés nés sur un sol fumé d'humaine argile , quand ils seraient accompagnés de tous les éloges qui aient jamais été dits ou chantés : quand elle serait célébrée sur toutes les harpes , si votre propre cœur ne fait chorus , la gloire n'est qu'un vain bruit.

XXXV.

O vous , grands auteurs lumineux , volumineux ; et vous , millions de scribes quotidiens , dont les pamphlets , les volumes , les journaux nous illuminent ! soit que le gouvernement vous salarie pour prouver que nous ne sommes pas dévorés par la dette publique ; — soit que , d'un talon mal appris , marchant , sans égard , sur les « cors des courtisans , » vos feuilles populaires vous fassent vivre en proclamant la famine de la moitié du royaume ; —

XXXVI.

O vous , grands auteurs ! — Mais , « à propos de bottes » , j'ai oublié ce que je voulais dire , comme cela est arrivé parfois à de plus sages ; c'était quelque chose ayant pour but de calmer toute irritation dans les casernes , les palais ou les chaumières ; certes , mes avis eussent été en pure perte , et c'est ce qui me console de ne plus m'en souvenir , quoiqu'ils fussent assurément impayables.

XXXVII.

Mais laissons-les ; — quelque jour on les retrouvera avec d'autres reliques d'un « monde antérieur » , quand ce monde-ci sera devenu *antérieur* lui-même , enfoui sous terre , sens dessus dessous , tordu , crispé , bouilli , rôti , frit ou brûlé , retourné ou noyé , comme tous les mondes précédents , sortis du chaos , et rentrés dans le chaos , couche définitive qui doit tous nous recouvrir.

XXXVIII.

Cuvier le dit ; — et alors , dans la nouvelle création élevée sur notre antique ruine , apparaîtront quelques anciens et mystérieux débris des choses détruites ; puis viendront les conjectures en l'air , comme nous en faisons sur les Titans ou les Géants , dont la taille avait quelques centaines de pieds , pour *ne pas* dire de milles , sur les mammoths et les crocodiles ailés.

XXXIX.

Jugez donc , si alors on venait à déterrer George IV !

Les nouveaux habitants de ce nouvel Orient se demanderont avec étonnement où pouvaient souper de tels animaux (car eux , ils n'auront que des proportions minimes ; les mondes eux-mêmes avortent quand ils enfantent trop fréquemment , et à force de remettre en œuvre les mêmes matériaux , toute création nouvelle a été s'amoindrissant ; — les hommes ne sont que les vers du sépulcre de quelque monde colossal).

XL.

Cette jeune humanité , fraîchement chassée de quelque autre paradis , condamnée à labourer , bêcher , suer , se démener , planter , recueillir , filer , moudre , semer , jusqu'à ce que tous les arts soient découverts , surtout l'art de la guerre et de l'impôt ; — quand elle contempera ces grandes reliques , n'y verra-t-elle pas les monstres d'un nouveau musée ?

XLI.

Mais j'ai le défaut de trop donner dans la métaphysique ; « le temps est hors de ses gonds » , — et moi aussi ; j'oublie tout à fait que ce poème est essentiellement badin , et m'égare dans des matières un peu arides. Je n'arrête jamais à l'avance ce que je dirai , et cela , vraiment , est par trop poétique : on doit savoir pourquoi et dans quel but on écrit ; mais , note ou texte , je ne sais jamais , quand j'écris un mot , celui qui va suivre.

XLII.

Si bien que j'erre à l'aventure , tantôt faisant un bout de récit , tantôt méditant ; — mais il est temps de narrer. J'ai laissé don Juan voyageant au pas de ses chevaux ; — maintenant nous allons faire du chemin en peu de temps. Je ne m'arrêterai pas aux détails de son voyage ; nous avons eu depuis peu tant de relations de *touristes* ! supposez donc que Juan est à Pétersbourg ; figurez-vous cette agréable capitale de neiges peintes ;

XLIII.

Figurez-vous Juan dans un salon plein de monde ; supposez-le vêtu d'un bel uniforme : habit écarlate , revers noirs , chapeau à trois cornes , avec un long panache flottant comme des voiles déchirées par l'orage ; culottes brillantes comme le Cairn Gorme² , de casimir jaune , je présume ; bas blancs de lait , tirés à ravir sur une jambe dont la symétrie faisait ressortir leur soie ;

XLIV.

Supposez-le l'épée au côté , le chapeau à la main , beau des avantages qu'il tenait de la jeunesse , de la gloire et du tailleur de régiment , — ce grand enchanteur qui , d'un coup de sa baguette , fait naître la beauté et pâlir la nature , étonnée qu'elle est de voir combien l'art relève son ouvrage (quand toutefois il n'emprisonne pas nos membres comme dans une géôle). — Voyez Juan comme placé sur un piédestal !

¹ Il périt dans une conspiration ; sa constipation l'avait rendu presque fou.

² Un cristal de couleur jaune , ainsi nommé d'une colline dans Inverness , où il a été découvert : on le connaît généralement

sous le nom de topaze écossaise ; mais il a été éclipsé par un autre beaucoup plus beau , qu'on a découvert près d'Invercauld.

on le prendrait pour l'Amour devenu lieutenant d'artillerie !

XLV.

Son bandeau, s'abaissant, a formé une cravate ; ses ailes se sont repliées à la dimension d'épaulettes ; son carquois, diminuant de volume, est devenu un fourreau ; ses flèches, transformées en une petite épée, ont gardé leur pointe acérée ; son arc s'est changé en un chapeau à trois cornes ; et pourtant, entre Juan et l'Amour, si grande est la ressemblance, que, pour ne pas le prendre pour Cupidon, Psyché devrait être plus habile que bien des épouses qui tombent dans des méprises tout aussi sottes.

XLVI.

Les courtisans ouvrirent de grands yeux, les dames chuchotèrent, et l'impératrice sourit ; le favori régnant fronça le sourcil. — J'ai tout à fait oublié de qui c'était alors le tour : car le nombre était grand de ceux qui avaient, à tour de rôle, occupé ce poste difficile depuis que Sa Majesté régnait seule ; mais, en général, c'était, pour la plupart, de robustes gaillards de six pieds de haut, tous faits pour rendre jaloux un Patagon.

XLVII.

Juan ne leur ressemblait pas ; il était svelte et fluët, pudibond et imberbe ; pourtant il y avait quelque chose dans sa tournure, et plus encore dans ses yeux, qui semblait dire que, bien qu'il eût l'air d'un séraphin, sous l'enveloppe de l'ange il y avait un homme. D'ailleurs, un adolescent plaisait parfois à l'impératrice, et elle venait tout récemment d'enterrer le beau Lanskoï¹.

XLVIII.

Il n'est donc pas étonnant qu'Yermoloff, ou Momonoff, ou Scherbatoff, ou tout autre *off* ou *on*, redoutassent que Sa Majesté, dans son cœur (qui n'était pas des plus sauvages), ne trouvât place pour une flamme nouvelle : pensée suffisante pour rembrunir l'aspect rude ou tendre de celui qui, dans le langage employé pour désigner son rang, occupait alors ce *haut poste officiel*.

XLIX.

Aimables dames, si vous voulez savoir le sens de cette diplomatique expression, allez entendre² l'Irlandais marquis de Londonderry³ ; et dans cet étrange flux de paroles entilées les unes aux autres, que personne ne comprend et auxquelles tout le monde obéit, peut-être réussirez-vous à glaner quelque plaisant non-sens ; car c'est là tout ce qu'offre à glaner cette moisson pâle et verbeuse.

L.

Je pense pouvoir m'expliquer sans l'aide de cette inexplicable bête de proie, — ce sphinx dont les paroles seraient toujours une énigme si ses actes ne se

chargeaient chaque jour de les commenter ; — cet hiéroglyphe monstrueux, — ce jet d'eau et de sang, — ce Castlereagh de plomb ! A ce propos, je vais vous dire une anecdote qui, heureusement, est fort courte et n'a pas grand poids.

LI.

Une dame anglaise demandait à une Italienne quelles étaient les fonctions positives et officielles de cet étrange personnage dont certaines femmes font cas, qu'on voit rôder autour de quelques beautés mariées, et qu'on nomme « cavalier servente » ; sorte de Pygmalion réchauffant des statues (je crains que ce ne soit trop vrai) sous le feu de son génie. L'Italienne, pressée de faire connaître lesdites fonctions, répondit : « Madame, je vous les laisse à deviner. »

LII.

C'est ainsi que je réclame de vous une supposition et l'interprétation la plus charitable et la plus chaste au sujet des attributions du favori impérial. C'était une place élevée, la plus élevée dans l'état par le fait, sinon par le rang ; et il était impossible que la perspective de voir un autre lui succéder n'inquiât pas le titulaire actuel, alors que la possession d'une paire de larges épaules suffisait pour faire hausser les actions du porteur.

LIII.

Juan, comme je l'ai dit, était un fort bel adolescent ; il avait conservé cette première fleur de beauté par-delà la saison virile, qui, avec sa barbe, ses favoris, et cætera, fait disparaître ce charme *parisien*⁴ qui renversa Ilion et fonda *Doctors Commons*⁵ ; — j'ai compulsé l'*Histoire des divorces*, et me suis assuré, après des recherches attentives, que Troie est la première action en dommages et intérêts dont il soit fait mention.

LIV.

Et Catherine, qui aimait tout le monde (sauf son époux, parti pour sa dernière demeure), et qui passait pour admirer beaucoup ces gigantesques cavaliers abhorrés des dames au goût délicat, avait néanmoins une touche de sentiment ; celui qu'elle avait adoré le plus était le regretté Lanskoï ; cet amant lui avait coûté bien des larmes, et n'eût fait néanmoins qu'un fort médiocre grenadier.

LV.

O toi ! « *terribila causa belli* ! » — porte de la vie et de la mort ! — mystérieux problème ! toi d'où nous sortons et où nous entrons, — comment expliquer que toutes les âmes soient baptisées à la source perpétuelle ? — Comment l'homme a succombé, je l'ignore, puisque l'arbre de la science a vu dénouiller ses rameaux de leurs premiers fruits ; mais comment, depuis lors, l'homme tombe et s'élève, c'est incontestablement toi qui en décides.

¹ Ce fut la grande passion de la grande Catherine.

² *Show his parts of speech*. Nous avons ici donné le sens du texte, sans chercher à reproduire l'expression littérale, qui dans notre langue n'aurait aucun sel. On voit, au soin que nous prenons de nous justifier, que c'est un privilège dont nous n'abusons pas. *N. d. T.*

³ Ceci était écrit longtemps avant le suicide de ce personnage.

⁴ C'est-à-dire *efféminé* ; c'est une épithète que l'auteur emprunte au nom du berger Paris. *N. d. T.*

⁵ Cour de justice où se plaident en première instance les procès en séparation et en divorce. *N. d. T.*

⁶ *Hor. Sat.*, l. I, sat. III.

LVI.

Il en est qui t'appellent « la pire de toutes les causes de guerre ; » moi, je soutiens que tu es la meilleure ; car, après tout, de toi nous venons, à toi nous allons, et tu vauds bien que pour l'obtenir on renverse un rempart, on ravage un monde ; car nul ne peut nier que tu ne repeuples les mondes petits et grands. Avec toi, ou sans toi, tout reste ou restera stationnaire sur cette aride terre, dont tu es l'océan.

LVII.

Catherine, qui était le grand épitomé de cette grande cause de guerre, de paix, de tout ce qu'il vous plaira (comme c'est la cause de tout ce qui est, vous pouvez choisir ou ceci ou cela) ; — Catherine, dis-je, fut bien aise de voir le beau messager, sur le panache duquel planait la victoire ; et lorsque, fléchissant le genou devant elle, il lui présenta la dépêche, occupée à le regarder, elle oublia d'en rompre le sceau.

LVIII.

Puis, se rappelant l'impératrice, sans pourtant oublier entièrement la femme (qui composait au moins les trois quarts de ce grand tout), elle ouvrit la lettre d'un air qui intrigua la cour ; tous les regards épiaient avec inquiétude les mouvements de son visage ; enfin, un royal sourire annonça le beau temps pour le reste du jour. Bien qu'un peu large, sa figure était noble, ses yeux beaux, sa bouche gracieuse.

LIX.

Grande fut sa joie, ou plutôt ses joies : d'abord une ville prise, trente mille hommes tués. La gloire et le triomphe resplendirent dans ses traits, comme un lever du soleil sur une mer orientale. Ceci étancha un moment la soif de son ambition : ainsi les déserts de l'Arabie boivent une pluie d'été, en vain ! — comme la rosée humecte à peine les sables arides, le sang ne sert qu'à laver les mains de l'ambition.

LX.

Sa seconde joie amusa son imagination ; elle sourit aux folles rimes de Souwaroff, renfermant dans un distique russe assez fade tout la gazette des milliers d'hommes qu'il avait tués !. Sa troisième joie fut assez féminine pour faire taire l'horreur qui court naturellement dans nos veines quand des êtres qu'on nomme souverains jugent à propos de tuer, et que des généraux n'y voient qu'une plaisanterie.

LXI.

Les deux premiers sentiments se manifestèrent complètement, et animèrent d'abord ses yeux, puis sa bouche ; toute la cour prit aussitôt un air riant, comme des fleurs arrosées après une longue sécheresse ; — mais lorsque, sur le jeune lieutenant à genoux devant elle, Sa Majesté, qui aimait presque autant la vue d'un beau jeune homme que celle d'une

dépêche nouvelle, laissa tomber un regard bienveillant, le monde entier fut dans l'attente.

LXII.

Bien qu'un peu corpulente, exubérante et cruelle quand elle était *en colère*, — en revanche, lorsqu'elle était contente, elle était aussi belle à voir que peuvent le désirer ceux qui, ayant encore toute leur vigueur, aiment une beauté fraîche, mûre et appétissante ; elle savait rendre avec usure un amoureux regard, et, à son tour, elle exigeait le paiement à vue et intégral des créances de Cupidon, sans permettre la plus légère déduction.

LXIII.

Ce dernier point, bien que parfois il ne soit pas à dédaigner, n'était pas très-nécessaire avec elle ; car on assure qu'elle avait de la beauté, et qu'elle était douce malgré son *air farouche* ; elle traitait on ne peut mieux ses favoris. Une fois que vous aviez franchi l'enceinte de son hondoïr, votre fortune était en assez bon train pour « enfler le cœur d'un homme » (comme dit sir Giles) : car, quoiqu'elle plongeât toutes les nations dans le veuvage, elle aimait l'homme individuellement.

LXIV.

Quelle chose étrange que l'homme ! Quelle plus étrange encore que la femme ! Quel tourbillon que sa tête ! Quel abîme profond et dangereux que tout le reste en elle ! Épouse ou veuve, vierge ou mère, sa volonté est aussi variable que le vent : ce qu'elle a dit ou fait n'est point un garant de ce qu'elle dira ou fera ; — tout cela est bien vieux, et pourtant c'est toujours nouveau !

LXV.

O Catherine ! (car, entre toutes les interjections, les *ô* ! et les *ah* ! l'appartiennent de droit, en amour comme en guerre) — quels singuliers rapports unissent entre elles ces pensées humaines qui se heurtent dans leurs cours ! Les *tiennes*, en ce moment, se divisèrent en catégories distinctes : ce qui absorba *d'abord* ton esprit, ce fut la prise d'Ismaël ; puis la glorieuse fournée des nouveaux chevaliers ; et, *troisièmement*, celui qui t'apportait la dépêche !

LXVI.

Shakspeare nous parle du « messager Mercure abattant son vol sur une montagne qui baise le ciel ; » il faut croire que quelque pensée semblable passa dans l'esprit de Sa Majesté pendant que son jeune messager était agenouillé devant elle. Il est vrai que la montagne était bien haute pour qu'un lieutenant s'aventurât à la gravir ; mais l'art a su aplanir jusqu'au sommet du Simplon, et, Dieu aidant, avec la jeunesse et la santé, tous les baisers sont des « baisers du ciel. »

LXVII.

Sa Majesté baissa les yeux ; le jeune homme leva les

¹ Souwaroff est aussi remarquable pour la brièveté de son style que par la rapidité de ses conquêtes. Après la prise de Tourtourkaya en Bulgarie, il n'écrivit à l'impératrice que ces deux vers :

Slawo Bogon, Slawa bowam,
Tourtourkaya awala, ia tam.

« Gloire à Dieu, gloire à toi, Tourtourkaya est pris : me voici. »

siens ; — si bien qu'ils s'éprouvèrent d'amour : — elle pour sa figure, sa grâce, et Dieu sait quoi encore ; car la coupe de Cupidon enivre à la première gorgée : quintessence de laudanum, « médecine noire » qui porte sur-le-champ à la tête, sans le vil expédient des rasades à plein verre ; car, en amour, l'œil boit et tarit toutes les sources de la vie (les larmes exceptées) ;

LXVIII.

Lui, de son côté, s'il n'éprouva pas de l'amour, tomba dans une passion non moins impérieuse, l'amour-propre, qui fait que lorsque quelqu'un au-dessus de nous, par exemple une cantatrice ou une danseuse à la mode, ou bien une duchesse, une princesse, une impératrice, daigne nous distinguer dans la foule et nous manifester (comme dit Pope) une prédilection vive, bien qu'inconsidérée, nous avons de nous-mêmes la meilleure opinion.

LXIX.

D'ailleurs, il était à cet âge heureux où toutes les femmes ont pour nous le même âge, — alors que nous nous engageons sans y regarder de si près, intrépides comme Daniel dans la fosse aux lions, pourvu que nous puissions amortir les feux de notre soleil dans le premier océan venu, et y créer un crépuscule, comme les rayons de Phébus s'éteignent dans l'onde salée, ou plutôt dans le sein de Thétis.

LXX.

Et Catherine (nous devons le dire en sa faveur), bien que sanguinaire et hautaine, offrait dans sa passion passagère quelque chose d'extrêmement flatteur ; en effet, chacun de ses amants était une sorte de roi, taillé sur un patron d'amour ; un royal époux en tout, sauf l'anneau de mariage ; et comme ce dernier point est ce qu'il y a de plus diabolique dans l'hymen, il semblait qu'on avait le miel de l'abeille, et point son aiguillon.

LXXI.

Ajoutez à cela sa beauté à son midi, ses yeux bleus ou gris — (ces derniers, quand ils ont de l'âme, sont tout aussi bons, et même meilleurs, comme le prouvent les meilleurs exemples : ceux de Napoléon et de Marie, reine d'Écosse, assurent à cette couleur une supériorité décidée, consacrée encore par l'autorité de Pallas, qui était trop sage pour avoir des yeux noirs ou bleus) ; —

LXXII.

Son doux sourire, sa taille alors majestueuse, son enbonpoint, son impériale condescendance, sa préférence accordée à un adolescent sur des hommes d'une tout autre taille (gaillards qu'ent pensionnés Messaline), ses charmes venus à point et dans toute leur vigueur juteuse, avec d'autres extras dont il est inutile que nous parlions ; tous ces avantages, ou même un seul, suffisaient pour flatter la vanité d'un jeune homme.

LXXIII.

Et cela suffit, car l'amour n'est que vanité ; il est égoïste depuis le commencement jusqu'à la fin, excepté lorsqu'il n'est qu'une démenée, qu'un esprit de vertige, cherchant à s'identifier avec le néant fragile de la beauté, auquel la passion rattache tout son espoir ; c'est pourquoi certains philosophes païens ont fait de l'amour le principe de l'univers.

LXXIV.

Outre l'amour platonique, outre l'amour de Dieu, l'amour sentimental, l'amour des couples fidèles — (il faut que je rime à tourterelle, ce bon vieux bateau à vapeur destiné à remorquer les vers contre la raison ; — la raison n'a jamais été camarade avec la rime, et s'est toujours beaucoup moins occupée de perfectionner les sons que le sens) ; — outre tous ces prétendus amours, il y a ce qu'on nomme les sens,

LXXV.

Ces mouvements qui nous agitent, ce désir du mieux, qui fait que nous aspirons à quitter notre sablonnière pour nous identifier avec une déesse : car telles, sans contredit, sont toutes les femmes au premier abord. Quel admirable moment ! combien singulière est la fièvre qui précède le langoureux désordre de nos sensations ! quel curieux procédé pour donner aux âmes leurs vêtements d'argile !

LXXVI.

La plus noble espèce d'amour, c'est l'amour platonique, soit pour commencer, soit pour finir ; puis vient celui qu'on peut appeler l'amour canonique, parce que le clergé l'a pris dans ses attributions ; la troisième espèce à noter dans notre chronique, et qu'on voit fleurir dans tous les pays de la chrétienté, c'est lorsque de chastes matrones, à leurs autres liens, ajoutent ce qu'on peut nommer un *mariage déguisé*.

LXXVII.

Fort bien, nous ne poursuivrons pas cette analyse ; — il faut que notre histoire s'explique par elle-même. La souveraine se sentit éprise, et Juan on ne peut plus flatté de se voir l'objet de son amour ou de sa luxure ; — les mots une fois écrits, je ne puis m'arrêter à les biffer ; — or ces deux choses sont tellement mêlées à la poussière humaine, qu'en nommant l'une on risque de les désigner toutes deux ; mais, dans ces matières, la puissante impératrice de Russie en agissait comme une simple grisette.

LXXVIII.

Il se fit dans la cour un chuchotement général ; chacun parla à l'oreille de son voisin ; les rides des vieilles douairières se crispèrent à cette vue ; les jeunes femmes se lancèrent mutuellement des oeil-lades, et, en communiquant leurs observations, on vit sourire maintes lèvres charmantes ; mais des larmes de jalousie parurent dans les yeux attristés de toute l'armée en permanence qui était là rangée.

* Plusieurs personnes qui ont vécu à la cour de Catherine affirment qu'elle avait les yeux bleus, et non gris, comme le prétend M. Rullières.

LXXIX.

Les ambassadeurs de toutes les puissances demandèrent qui était ce tout nouveau jeune homme qui promettait d'être grand dans quelques heures, ce qui est bien prompt (quoique la vie soit si courte). Déjà ils voyaient dans son cabinet tomber les roubles en pluie argentine et pressée, sans compter les décorations et le cadeau de quelques milliers de paysans ¹.

LXXX.

Catherine était généreuse; — toutes ces femmes-là le sont : l'amour, ce grand ouvreur du cœur et de toutes les voies qui y conduisent de près ou de loin, par en haut ou par en bas, par les barrières à péage petites ou grandes; — l'amour (bien qu'elle eût une maudite passion pour la guerre et ne fût pas la meilleure des épouses), à moins que nous ne donnions ce titre à Clytemnestre, et pourtant peut-être vaut-il mieux que l'un des époux meure que si tous deux traînaient leur chaîne); —

LXXXI.

L'amour avait porté Catherine à faire la fortune de chacun de ses amants; en cela elle différerait de notre demi-chaste Elisabeth, dont l'avarice répugnait à toutes espèces de débours, si l'histoire, cette menteuse fieffée, a dit vrai; et quand il serait avéré que la douleur d'avoir mis à mort un favori eût abrégé sa vieillesse, sa coquetterie vile et ambiguë, ainsi que sa ladrerie, font honte à son sexe et à son rang.

LXXXII.

Mais, quand le lever impérial fut terminé, et que le cercle fut dissous, tous les ambassadeurs se pressèrent autour du jeune homme, et lui offrirent leurs félicitations; il se vit aussi efléuré par les robes de soie de ces gentes dames qui se font une récréation de spéculer sur les jolies figures, surtout quand elles peuvent conduire à de hauts emplois.

LXXXIII.

Juan, qui, sans trop savoir pourquoi, se voyait l'objet de l'attention générale, répondit en s'inclinant avec grâce, comme s'il fût né pour le métier ministériel; quoique modeste, sur son front ouvert la nature avait écrit : « Homme comme il faut. » Il parlait peu, mais toujours à propos, et les grâces de ses manières flottaient autour de lui comme les plis d'une bannière.

LXXXIV.

Un ordre de Sa Majesté confia notre jeune lieutenant aux soins attentifs des premiers dignitaires de l'état; le monde se montrait pour lui plein de bienveillance (c'est ainsi qu'il en agit quelquefois au premier abord; la jeunesse ferait bien de se le rappeler); telle aussi se montra miss Protasoff, que ses mystiques fonctions avaient fait surnommer « l'éprou-

veuse, » terme que la muse ne se chargera pas d'expliquer.

LXXXV.

Avec elle donc, ainsi que son devoir l'exigeait, Juan se retira. — Je vais en faire autant, jusqu'à ce que mon Pégase soit las de toucher la terre. Nous venons maintenant d'arriver à une « montagne baisant le ciel; » elle est si haute, que je sens la tête qui me tourne et mes idées tourbillonner comme les ailes d'un moulin; c'est pour mes nerfs et mon cerveau un avertissement d'aller, avec ma monture, me promener au petit pas dans quelque vert sentier.

DON JUAN.

CHANT DIXIÈME.

I.

Newton, voyant tomber une pomme, distrait tout à coup de ses méditations par ce léger incident, y trouva, dit-on (car je ne réponds, ici-bas, des opinions ou des calculs d'aucun sage), y trouva le moyen de prouver que la terre tournait par un mouvement des plus naturels appelé « gravitation »; et, depuis Adam, c'est le seul mortel qui ait su tirer parti d'une chute ou d'une pomme ².

II.

L'homme est tombé par la pomme, et par la pomme il s'est élevé, si ce fait est vrai : car nous devons considérer la route frayée par Isaac Newton à travers le champ non pavé des étoiles comme une compensation des malheurs de l'humanité. Depuis, l'homme immortel a brillé par l'invention de toutes sortes de mécaniques, et le temps n'est pas loin où les machines à vapeur le conduiront à la lune.

III.

Et pourquoi cet exorde?—Ma foi, à l'instant même, et comme je prenais cette chétive feuille de papier, un noble enthousiasme s'est emparé de moi, et mon âme a fait une cabriolet; et quoique inférieur, je l'avoue, à ceux qui, par le moyen des lunettes et de la vapeur, découvrent des étoiles et voguent contre le vent, je veux essayer d'en faire autant à l'aide de la poésie.

IV.

J'ai vogué et je vogue encore contre le vent; mais quant aux étoiles, j'avoue que mon télescope est un peu terne; mais du moins j'ai quitté le rivage vulgaire, et, perdant la terre de vue, je voudrais sillonner l'océan de l'éternité; le mugissement des vagues n'a point effrayé ma nacelle frêle et légère, mais qui est encore à l'épreuve de la mer; et, comme maint bateau, elle pourra naviguer là où des vaisseaux ont coulé bas.

¹ Un domaine russe est estimé d'après le nombre d'esclaves qu'il contient.

² Le célèbre pommier dont l'un des fruits en tombant fit, dit-on, découvrir à Newton le système d'attraction a été déraciné

par le vent il y a quatre ans; l'anecdote de la pomme n'a été mentionnée ni par le docteur Stokley ni par M. Conduit; je prends, en conséquence, la liberté de l'omettre.

BREWSTER, *Vie de Newton*, p. 314.

V.

Nous avons laissé notre héros Juan au sein du favoritisme, dont il avait l'éclat et pas encore la honte¹. Et à Dieu ne plaise que mes muses (car j'en ai plus d'une sous ma main) s'aventurent à le suivre au-delà du salon; il suffit que la fortune le trouvât rayonnant de jeunesse, de vigueur, de beauté, et de tout ce qui, pour un moment, fixe la jouissance et lui ravit ses ailes.

VI.

Mais bientôt elles repoussent, et l'oiseau quitte son nid. « Oh ! dit le psalmiste, que n'ai-je les ailes de la colombe pour m'envoler et trouver le repos ! » Quel est l'homme qui, se rappelant ses jeunes années et ses jeunes amours, — bien que n'ayant plus maintenant qu'une tête blanchie, un cœur flétri, une imagination paralytique et limitée à la sphère de ses yeux presque éteints, — n'aimerait mieux soupirer comme son fils que de tousser comme son grand-père ?

VII.

Mais les soupirs s'apaisent, et les pleurs (même ceux d'une veuve) se tarissent comme l'Arno, dont le filet d'eau pendant l'été fait honte à la masse des ondes jaunâtres et profondes qui menacent, l'hiver, d'inonder ses rives. Telle est la différence qu'apportent quelques mois. On pourrait croire que la douleur est un champ fécond qui n'est jamais en jachère, et c'est vrai; seulement les charrues passent en d'autres mains, qui labourent de nouveau le sol pour y semer le plaisir.

VIII.

Mais la toux arrive quand les soupirs s'en vont, — et quelquefois même avant que les soupirs aient cessé; car souvent l'un amène l'autre avant que le front, uni comme la surface d'un lac, ait été sillonné d'une seule ride, avant que le soleil de la vie soit arrivé à dix heures; et tandis qu'une rougeur étiqne et passagère colore, comme celle d'un crépuscule d'été, la joue qui semble trop pure pour n'être que de l'argile, il en est des milliers qui brillent, aiment, espèrent, meurent; — qu'ils sont heureux ceux-là !

IX.

Mais Juan n'était pas destiné à mourir si tôt. Nous l'avons laissé dans le foyer de ces prospérités qu'on doit à la faveur de la lune, ou au caprice des dames, — gloire éphémère peut-être : mais qui dédaignerait le mois de juin parce que décembre doit venir avec son soufle glacé? Mieux vaut encore accueillir le doux rayon, et faire provision de chaleur contre les frimas de l'hiver.

X.

D'ailleurs, il avait des qualités capables de fixer les

dames d'un certain âge, plus encore que les jeunes : les premières savent ce que c'est; tandis que vos poulettes², à peine sorties de leur coque, ne connaissent de l'amour que ce qu'elles en ont lu dans les poètes, rêvé (car l'imagination nous jone de ces tours) dans des visions du ciel, cette patrie de l'amour. Il en est qui comptent l'âge des femmes par le nombre de leurs soleils ou de leurs années; je serais plutôt d'avis que c'est la lune qui doit servir à marquer les dates de ces chères créatures.

XI.

Et pourquoi? parce qu'elle est inconstante et chaste. Je ne sais pas d'autre raison, quelles que soient celles que des gens soupçonneux, toujours prêts à blâmer, seraient tentés de mettre sur mon compte; ce qui n'est pas juste et ne fait pas l'éloge « de leur caractère ou de leur goût », comme l'écrivit avec un air si singulier mon ami Jeffrey³; toutefois je le lui pardonne, et j'espère qu'il se le pardonnera; — sinon, raison de plus pour lui pardonner.

XII.

D'anciens ennemis devenus amis devraient continuer à l'être : c'est un point d'honneur, et je ne sache rien qui puisse justifier le retour à la haine : dût-elle étendre ses cent bras et ses cent jambes, je la fuirais comme l'aigle, et elle ne m'atteindrait pas. Les anciennes flammes, les nouvelles épouses, deviennent nos plus cruelles ennemies; des ennemis réconciliés doivent dédaigner de faire cause commune avec elles.

XIII.

Ce serait la pire des désertions. — Un renégat, l'arlequin Southey lui-même, ce mensonge incarné, rougirait de retourner dans le camp des « réformateurs », qu'il a abandonné pour l'étable à porcs du poète lauréat. De l'Islande aux Harbades, de la Calédonie à l'Italie, les honnêtes gens ne doivent pas tourner au moindre soufle, ni saisir, pour affliger un homme, le moment où il cesse de plaire.

XIV.

L'homme de loi et le critique ne voient de la littérature et de la vie que le côté honteux, et rien ne demeure inaperçu; mais beaucoup de choses sont passées sous silence par ceux qui explorent ces deux vallées de dispute. Tandis que le commun des hommes vieillit dans l'ignorance, le mémoire du légiste est comme le scalpel du chirurgien, disséquant les entrailles d'une question et tous les organes de la digestion.

XV.

Un homme de loi⁴ est un ramonneur moral, et voilà

¹ in the bloom
Of favouritism, but not yet in the blush.

² *New fledged chicks*, poulettes nouvellement emplumées.
N. D. T.

³ J'ai là le dernier article de Jeffrey; je suppose que son but est de me provoquer à faire une réponse; mais je n'en ferai rien, car je lui dois des égards pour sa bienveillance d'autrefois; je présume qu'il n'a pu résister au besoin de m'attaquer, et je ne

l'en blâme point, sachant quel est son caractère. — *Lettres de lord Byron*, juin 1822.

⁴ Il y a dans le texte, « un balai légal, a legal broom. » On sait que lord Byron soupçonnait M. Brougham, aujourd'hui lord Brougham, d'être l'auteur du fameux article inséré dans la *Revue d'Edimbourg* contre ses *Hours of Idleness*. Or, Brougham se prononce comme broom, balai. Il est probable que c'est sur ce nom que l'auteur a voulu jouer. Ne pouvant reproduire

pourquoi il est si sale; l'éternelle suie¹ lui communique une couleur dont il ne saurait se défaire en changeant de linge; toujours, dans ses habitudes, il conserve la noire teinture du noir grimpeur², du moins on peut le dire de vingt-neuf sur trente; il n'en est point ainsi de vous — je le confesse; comme César portait sa toge, vous portez la vôtre.

XVI.

Cher Jeffrey, naguère mon ennemi le plus redouté (autant que les vers et la critique peuvent diviser ici-bas de chétives marionnettes comme nous), tous nos petits dissentiments, du moins les *miens*, sont terminés; je bois « aux jours d'autrefois ! » — *auld lang syne*³ ! — Je ne vous ai jamais vu, peut-être ne vous verrai-je jamais; — mais au total, vous avez agi on ne peut plus noblement, j'en fais sincèrement l'aveu⁴.

XVII.

Et quand j'emploie l'expression écossaise d'*auld lang syne*, ce n'est pas à vous que je l'adresse, — et j'en suis fâché pour moi; car, de tous les habitants de votre fière cité, vous êtes, à l'exception de Scott, celui à la table duquel j'aimerais le mieux m'asseoir; mais je ne sais comment cela se fait, — peut-être est-ce un caprice d'écolier, et pourtant je ne cherche à faire ni de l'étalage ni de l'esprit; mais enfin je suis Écossais à demi par ma naissance, tout-à-fait par mon éducation, et tout mon cœur reflue à mon cerveau⁵;

XVIII.

Car *auld lang syne* me rappelle l'Écosse, et avec elle reviennent à ma mémoire ses *plaid*⁶, ses *snoods*⁷, ses collines bleuâtres, ses eaux limpides, la Dée, le Don, le mur noir du pont de Balgownie, tous les sentiments de mon jeune âge, tous les rêves si doux que je rêvais alors, chacun sous son vêtement spécial, comme la postérité de Banquo; — dans mon enfantine illusion, il me semble voir flotter devant moi l'image de mon enfance; n'importe, — c'est un regard en arrière vers les « jours d'autrefois », — *auld lang syne*. —

XIX.

Vous vous en souvenez; il fut un temps où, jeune et irritable, dans un accès de verve et de colère, je raillai les Écossais pour leur donner un échantillon de mon ressentiment et de mon esprit, et j'avoue qu'il y

avait dans mon fait beaucoup de susceptibilité et d'aigreur; mais c'est en vain qu'on se permet ces sortes de saillies; elles ne peuvent étouffer nos premiers sentiments, pleins de jeunesse et de fraîcheur; j'ébréchai en moi⁸ l'Écossais, je ne le tuai pas; et j'aime toujours le pays « des montagnes et des torrents. »

XX.

Don Juan, qui était positif ou idéal, — ce qui est à peu près la même chose, puisque ce que pense l'homme existe quand le penseur lui-même est moins réel que ce qu'il a pensé: car l'âme ne saurait périr, et fait contre le corps un énergique appel; ce qui n'empêche pas qu'on ne sente un certain embarras alors qu'au bord de cet abîme qu'on nomme l'éternité on ouvre de grands yeux, et qu'on ne sait pas plus ce qu'il y a ici que là; —

XXI.

Don Juan devint un Russe très-police; — comment? nous ne le dirons pas; pourquoi? il est inutile de le dire: peu de jeunes âmes peuvent résister au choc violent de la tentation la plus légère offerte sur leur voie; mais la *sienna* était alors, comme sur un coussin moelleux, digne de servir de siège d'honneur à un monarque: de joyeuses demoiselles, des danses, des festins et de l'argent comptant changeaient pour lui la glace en paradis, et l'hiver en été.

XXII.

La faveur de l'impératrice était agréable, et bien que la tâche fût un peu rude, les jeunes gens, à l'âge de Juan, doivent s'en tirer avec honneur. Il croissait comme un arbre verdoyant, également propre à l'amour, à la guerre ou à l'ambition, qui récompensent les plus heureux d'entre leurs adorateurs, jusqu'au moment où les ennuis du vieil âge font préférer à quelques-uns le signe monétaire.

XXIII.

À cette époque, comme on a pu le prévoir, entraîné par sa jeunesse et de dangereux exemples, don Juan devint, je le crains, un peu dissipé; cette disposition est fâcheuse, car non-seulement elle ravit à nos sentiments leur fraîcheur, — mais, comme elle se lie à toutes sortes d'incorrigibles vices de la fragilité humaine, — elle nous rend égoïstes, et fait que nos âmes s'isolent comme des huîtres dans leur coquille.

le jeu de mots dans notre traduction, nous avons cru devoir claqueter le mot balai, et lui substituer le mot véritable. *N. d. T.*

¹ Nouveau jeu de mots dans le texte. *Soot*, suie, se prononce comme *suit*, procès; aussi au bas de cette page on lit en note: « Faut-il lire *suit*? » *N. d. T.*

² *Dark creeper*. C'est plutôt *rampeur* qu'il faudrait ici, pour traduire avec exactitude, car *creep* signifie plus souvent ramper que grimper. *N. d. T.*

³ « *Auld lang syne*. » Mots écossais qui signifient *depuis bien longtemps*; ils répondent à notre expression *le bon vieux temps*, le temps jadis. *N. d. T.*

⁴ Cet hommage, payé à un ancien antagoniste, est tellement plein de franchise, de générosité et de dignité, qu'il suffirait pour extirper tout ressentiment du cœur du plus rancuneux. En outre, ces allusions à des souvenirs d'enfance rendent ce morceau un des plus touchants qui soient sortis de la plume de lord Byron. CAMPBELL.

⁵ Je n'aime pas à vous tourmenter sur vos romans écossais (comme on les appelle, quoique deux soient complètement anglais, et le reste moitié anglais moitié écossais); mais rien ne peut on ne pourra me persuader, depuis que j'ai passé dix minutes dans votre compagnie, que vous n'êtes pas l'homme. Ces romans ont un tel cachet de *auld lang syne* (j'ai été nourri de chansons écossaises jusqu'à l'âge de dix ans), qu'ils ne m'abandonnent jamais. *Lord Byron à sir Walter Scott, 12 janvier 1822.*

⁶ *Plaid*, manteau de tartan. *N. d. T.*

⁷ *Snood*, ruban, ceinture. *N. d. T.*

⁸ *I Scotch'd not kill'd the scotchman in my blood.*

To scotch, ébrécher, se prononce et s'écrit comme *scotch*, écossais. Ces jeux de mots sont fort ingénieux dans l'original; ils rappellent au lecteur la nature *serio-comique* du poëme; mais on conçoit quelles difficultés ils présentent au traducteur consciencieux qui ne veut rien enlever à son auteur, et tient à le reproduire tel qu'il est. *N. d. T.*

XXIV.

Passons cela. Nous passerons aussi les progrès ordinaires d'une intrigue entre gens de conditions aussi inégales qu'un jeune lieutenant et une reine qui, *sans être vieille*, n'est pourtant plus aussi jeune qu'elle l'était dans sa douce royauté de dix-sept ans. Les rois peuvent commander aux matériaux, mais non à la matière; et les rides, damnés démocrates, ne savent point flatter.

XXV.

Et le trépas, ce souverain des souverains, est en même temps le Gracchus du genre humain; sous le niveau de ses lois *agraires*, l'homme opulent qui s'écroule, combat, mugit et s'enivre, est l'égal du pauvre diable qui n'a jamais possédé un pouce de terrain, et tous deux sont réduits à quelques pieds de terre où le gazon, pour verdir, doit attendre la corruption; — le trépas, tout le monde en conviendra, est un réformateur.

XXVI.

Il vivait (non le trépas, mais Juan) dans un tourbillon de prodigalités, de tumulte, de splendeur, de pompe chatoyante, en ce gai climat des peaux d'ours, noires et fourrées, — qui (je le dis malgré ma répugnance à dire des choses désagréables), au moment où on y pense le moins, se montrent quelquefois, « sous la pourpre et le lin », plus appropriées à la royale prostituée de Babylone qu'à celle des Russies, — et neutralisent tout l'effet de ce luxe d'écarlate.

XXVII.

Cet état, nous ne le décrierons pas; nous pourrions peut-être en parler par oui-dire ou par réminiscence; mais, parvenu aux approches de cette obscure forêt du Dante, de cet horrible équinoxe, de cette odieuse portion des années humaines, de cette auberge à mi-chemin, de cette lutte grossière, au sortir de laquelle les voyageurs prudents conduisent avec circonspection les chevaux de poste de la vie, en leur faisant franchir l'aride frontière de la vieillesse, et se retournent pour donner à leur jeunesse un dernier regard et une dernière larme,

XXVIII.

Je ne décrierai pas, — c'est-à-dire si je puis m'en empêcher; je ne réfléchirai pas, — c'est-à-dire si je puis chasser la pensée qui, — comme le petit chien collé à la mamelle maternelle, — me poursuit à travers l'abîme de ce singulier labyrinthe; telle encore l'algue marine adhère au rocher; telle, aux lèvres d'une amante, la bouche amoureuse aspire son premier baiser; — mais, comme je l'ai dit, je ne *veux pas* philosopher, et je *veux* être lu.

XXIX.

Juan, au lieu de courtoiser la cour, était lui-même courtoisé, — chose qui arrive rarement; il en fut redevable en partie à sa jeunesse, et en partie à sa réputation de bravoure, et aussi à cette sève de vie qui

éclatait en lui comme dans un cheval de race; il devait beaucoup aussi à sa mise, qui faisait ressortir sa beauté, comme des nuages de pourpre parent le soleil; mais il le devait surtout à une vieille femme et au poste qu'il occupait.

XXX.

Il écrivit en Espagne, — et tous ses proches parents, voyant qu'il était en voie de succès et en position de placer ses cousins, lui répondirent le même jour. Plusieurs se préparèrent à émigrer, et, tout en prenant des glaces, on les entendit déclarer qu'avec l'addition d'une légère pelisse, le climat de Madrid et celui de Moscou étaient absolument les mêmes.

XXXI.

Sa mère aussi, dona Inez, voyant qu'au lieu de tirer sur son banquier, où les sommes au compte de son fils devenaient de plus en plus légères, il avait mis à ses dépenses un terme salutaire, — lui répondit « qu'elle était charmée de voir sa conduite au milieu des plaisirs que recherche la jeunesse insensée, vu que l'unique preuve que l'homme puisse donner de son bon sens, c'est d'apprendre à réduire ses dépenses.

XXXII.

» Elle le recommandait aussi à Dieu, ainsi qu'au Fils de Dieu et à sa mère, l'avertissait de se tenir en garde contre le culte grec, qui devait paraître singulier à des yeux catholiques; mais, en même temps, elle lui disait d'étouffer toute manifestation *extérieure* de répugnance, cela pouvant être vu de mauvais œil à l'étranger; du reste, elle l'informait qu'il avait un petit frère, né d'un second lit; et surtout elle louait l'amour *maternel* de l'impératrice.

XXXIII.

» Elle ne pouvait trop approuver une impératrice qui donnait de l'avancement aux jeunes gens, d'autant mieux que son âge, et, mieux encore, la nation et le climat, prévenaient tout scandale (par-ci, par-là, du moins) : — en Espagne, elle eût pu en être quelque peu contrariée; mais, dans un pays où le thermomètre descendait à dix degrés, ou à cinq, ou à un, ou à zéro, elle ne pouvait croire que la vertu dégelât avant la rivière. »

XXXIV.

O hypocrisie! que n'ai-je une *force de quarante ministres anglicans*¹ pour chanter tes louanges! Que ne puis-je faire entendre, et en ton honneur, un hymne aussi bruyant que les vertus que tu vantes tout haut et que tu ne pratiques pas! Que n'ai-je la trompette des chérubins, ou le cornet de ma bonne vieille tante, qui y trouva un paisible sujet de consolation lorsqu'il ne lui fut plus possible de voir à travers ses lunettes, ni de lire dans son livre de piété!

XXXV.

Elle n'était pas hypocrite, du moins, la pauvre chère âme; mais elle alla au ciel aussi loyalement

¹ Métaphore prise des machines à vapeur, qui ont « la force de quarante chevaux. » Cet espiègle de révérend Sydney Smith, se trouvant à dîner près d'un de ses confrères en théologie, observa

que la conversation de son ennuyeux voisin était « du poids de douze curés. »

qu'aucun des élus inscrits sur ce registre où sont répartis, pour le jour du jugement, les fiefs du ciel, dans une sorte de *Dooms-Day-Scroll*¹, semblable à celui avec lequel Guillaume-le-Conquérant récompensa ses compagnons d'armes, alors qu'il distribua les propriétés d'autrui à une soixantaine de mille de ses nouveaux chevaliers.

XXXVI.

Je ne puis m'en plaindre, moi dont les ancêtres Erneis, Radulphus, furent compris dans cette répartition; — quarante-huit manoirs (si ma mémoire n'est pas trop en défaut) furent leur récompense, pour avoir suivi les bannières de Guillaume²; je dois convenir qu'il n'était pas juste de dépouiller les Saxons de leurs peaux³ comme auraient fait des tanneurs; toutefois, comme ils en employèrent le produit à fonder des églises, vous jugerez sans doute qu'ils en firent un légitime usage.

XXXVII.

L'aimable Juan fleurissait; cependant il éprouvait parfois ce qu'éprouvent d'autres plantes appelées sensibles, qui fuient le toucher, comme les monarques fuient les vers, à l'exception de ceux que Southey peut leur offrir. Peut-être que, sous un ciel rigoureux, il sentait le besoin d'un climat où la Nèva n'attendit pas le premier mai pour dissoudre sa glace; peut-être aussi que ses devoirs lui pesaient, et que, dans les vastes bras de la royauté, il soupirait après la beauté;

XXXVIII.

Peut-être, — mais sans peut-être il est inutile de rechercher des causes jeunes ou vieilles; le ver rongeur s'attache aux joues les plus fraîches et les plus belles, comme il achève de dévorer les formes déjà flétries; le souci, comme un hôte, apporte chaque semaine son mémoire; nous avons beau tempérer, il faut finir par le solder: six jours s'écoulaient paisiblement, mais le septième amènera le spleen ou un créancier.

XXXIX.

Je ne sais comment cela se fit, mais il tomba malade; l'impératrice prit l'alarme; et son médecin (le même qui avait traité Pierre) trouva que son poulx ardent battait d'une manière trop *vive* pour n'être pas un augure de mort, et annonçait une disposition fébrile; sur quoi la cour fut on ne peut plus troublée, la souveraine effrayée, et toutes les médecines doublées.

XL.

Mystérieux furent les chuchotements, et nombreuses les conjectures: les uns dirent que Juan avait été empoisonné par Potemkin; d'autres parlèrent savamment de certaines tumeurs, d'épuisement, ou d'indispositions analogues; d'autres prétendirent que c'était un échauffement des humeurs,

dont les affections se lient étroitement à celles du sang; enfin il s'en trouva qui affirmèrent que « ce n'était que le résultat des fatigues de la dernière campagne. »

XLI.

Mais voici une ordonnance entre beaucoup d'autres:

« Sodæ sulphat. 3 vj.

Mannæ optim. 3 β.

Aq. fervent. f. 3 i β.

Tinct. sennæ haustus. 3 ij. »

(Ici le docteur lui appliqua les ventouses.)

« R. pulv. com. gr. iij. ipecacuanhæ. »

(Suivies de beaucoup d'autres que Juan déclina.)

« Bolus potassæ sulphuret. sumendus, et haustus ter in die capiendus⁴. »

XLII.

C'est ainsi que les médecins nous guérissent ou nous tuent, *secundum artem*; nous en plaisantons quand nous nous portons bien, mais sommes-nous malades, nous les envoyons chercher, sans avoir la moindre envie de rire; quand nous nous voyons tout près de ce vaste « *hiatus maximè deplendus*, » qui ne peut se combler qu'avec de la terre et une bêche, au lieu de nous abandonner de bonne grâce au courant du Léthé, nous importunons le doux Baillie, ou le benin Abernethy⁵.

XLIII.

Juan refusa d'obéir à ce congé qui lui était signifié; et, bien que la mort le menaçât d'un déménagement forcé, sa jeunesse et sa constitution triomphèrent et envoyèrent les docteurs dans une autre direction. Cependant son état était encore débile; les couleurs de la santé ne jetaient sur ses joues maigres que de rares et vacillants reflets; tout cela inquiéta la faculté, qui déclara qu'il était nécessaire que Juan voyageât.

XLIV.

Le climat, dirent-ils, était trop froid pour qu'un enfant du Midi pût y fleurir. Cette opinion rembrunit légèrement la chaste Catherine, qui, d'abord, goûta peu l'idée de perdre son mignon; mais, lorsqu'elle vit l'éclat de ses yeux se ternir, et lui-même abattu comme un aigle dont les ailes sont coupées, elle résolut de l'envoyer en mission, mais avec une pompe digne de son rang.

XLV.

Il y avait justement alors je ne sais quel point en discussion: il s'agissait d'une sorte de traité ou de négociation entre le cabinet anglais et le cabinet russe, soutenu, de part et d'autre, avec toutes les prévarications que les grandes puissances ont coutume de se permettre dans ces sortes d'affaires; c'était à propos de la navigation de la Baltique, des fourrures,

¹ Le *Doms-Day-Scroll* (Livre du Jugement), espèce de statistique féodale qui contient les titres les plus précieux de la noblesse normande d'Angleterre.

² Voyez le *Peeage de Collins*, t. VII, p. 71.

³ Je crois qu'une hyde de terre est l'expression véritable, et, comme telle, doit être soumise à la taxe du calenbour.

Hyde, qui signifie aussi peau, est une mesure de terre d'environ quarante arpents. *N. d. T.*

⁴ On voit que l'auteur semble se jouer de son art et de lui-même. C'était la première fois qu'on avait mis en vers une ordonnance d'apothicaire. *N. d. T.*

⁵ Docteurs renommés pour l'extrême simplicité de leur parole.

des huiles de baleine, du suif et des droits de Thétis, que les Anglais regardent comme leur *uti possidetis*¹.

XLVI.

En sorte que Catherine, qui s'entendait à pourvoir ses favoris, confia cette mission confidentielle à Juan, dans le double but de déployer sa royale munificence et de récompenser les services de notre héros. Le lendemain il prit congé, reçut ses instructions pour remplir son rôle, et fut comblé de présents et d'honneurs, qui montraient tout le discernement de la dispensatrice.

XLVII.

Mais elle avait du bonheur, et le bonheur est tout. En général, les reines ont un règne prospère; c'est une fantaisie de la fortune qu'il serait difficile d'expliquer. Mais continuons. Quoique Catherine fût déjà sur le retour, son année climatérique la tourmentait autant que son âge nubile; et bien que sa dignité lui fit un devoir d'étouffer toute plainte, le départ de Juan l'affecta au point que, dans le premier moment, elle ne put lui trouver un successeur convenable.

XLVIII.

Mais le temps, le consolateur, arrive à la fin, et vingt-quatre heures, et deux fois ce nombre de candidats sollicitant la place vacante, procurèrent à Catherine, pour la nuit suivante, un paisible sommeil; — non qu'elle se proposât de faire à la hâte un nouveau choix, non que la quantité l'embarrassât; mais, mettant à se décider toute la maturité nécessaire, elle laissa la lice ouverte à leur émulation.

XLIX.

Pendant que ce poste d'honneur est vacant, pendant un jour ou deux, ayez la bonté, lecteur, de monter avec notre jeune héros dans la voiture qui l'entraîne loin de Pétersbourg : une excellente calèche, qui avait eu autrefois la gloire d'étaler les autoocratiques armoiries de la belle czarine, alors que, nouvelle Iphigénie, elle se rendit en Tauride, fut donnée à son favori², et portait maintenant les siennes.

L.

Un bouledogue, un bouvreuil et une hermine, tous favoris de don Juan : car (que de plus sages que moi en déterminent la raison) il avait une sorte d'inclination ou de faiblesse pour ce qui n'est aux yeux de bien des gens qu'une incommode engeance, les animaux vivants. Jamais vierge de soixante ans ne montra un penchant plus décidé pour les chats et les oiseaux, et cependant il n'était ni vieux ni vierge.

LI.

Ces divers animaux, dis-je, occupaient chacun

leur place respective; dans d'autres voitures étaient les valets et les secrétaires; mais à côté de Juan était assise la petite Leila, qu'il avait arrachée aux sabres des Cosaques dans l'immense carnage d'Ismaël. Quoique ma muse vagabonde aime à prendre tous les tons, elle n'oublie pas la jeune fille, perle vivante et pure, sauvée par notre héros.

LII.

Pauvre petite ! elle était aussi belle que docile ; elle avait le caractère doux et sérieux, qualité aussi rare parmi les êtres humains qu'un homme fossile au milieu de tes antiques mammoths, ô grand Cuvier ! Peu propre était son ignorance à se heurter contre ce monde écrasant, où tous sont condamnés à faillir ; mais elle n'avait encore que dix ans : elle était donc tranquille, bien qu'elle ne sût pas pourquoi.

LIII.

Don Juan l'aimait et en était aimé comme n'aima jamais frère, père, sœur ou fille. Je ne puis dire positivement ce que c'était ; il n'était pas tout à fait assez vieux pour éprouver le sentiment paternel ; et cette autre classe d'affections qu'on nomme tendresse fraternelle ne pouvait non plus émouvoir son cœur, — car il n'avait jamais eu de sœur. Ah ! s'il en avait eu une, combien il eût souffert d'en être séparé !

LIV.

Encore moins était-ce un amour sensuel ; car il n'était pas de ces vieux débauchés qui recherchent le fruit vert pour fouetter dans leurs veines leur sang engourdi, comme les acides réveillent l'alcali dormant ; et bien que (ces choses-là sont l'œuvre de notre planète) sa jeunesse n'eût pas été des plus chastes, il y avait au fond de tous ses sentiments le platonisme le plus pur ; — seulement, il lui arrivait de les oublier.

LV.

Ici, il n'y avait pas de tentation à redouter ; il aimait l'orpheline qu'il avait sauvée, comme les patriotes (parfois) aiment une nation ; et puis il se disait avec orgueil que c'était à lui qu'elle devait de n'être pas esclave ; — sans compter qu'avec le secours de l'église, il pourrait devenir l'instrument de son salut. Mais ici nous noterons une circonstance assez singulière, c'est que la petite Turque refusait absolument de se convertir.

LVI.

Il était étrange que ses impressions religieuses eussent survécu au changement survenu dans sa destinée et aux scènes de terreur et de carnage dont elle avait été témoin ; mais, bien qu'entreprise par trois évêques, elle montra pour l'eau sainte une répugnance décidée ; elle témoigna aussi fort peu de goût pour la confes-

¹ C'est-à-dire leur domaine. N. d. T.

² L'impératrice alla en Crimée, accompagnée de l'empereur Joseph, je ne sais plus en quelle année. Le prince de Ligne, qui suivit l'impératrice dans le voyage qu'elle fit dans les provinces méridionales de la Russie, en 1787, donne les détails suivants :

« Nous trouvâmes, pendant plusieurs jours, une immense suite de déserts, primitivement habités par des hordes tartares ; à chaque relais s'élevaient des tentes aux armes de Sa Majesté, où

l'on trouvait dîner, déjeuner, collation et souper ; ces campements étaient décorés avec toute la magnificence asiatique. L'impératrice fit dans chaque ville des présents qui se montèrent à plus de 100,000 roubles. Des lianes entières de pays étaient illuminées. Chaque jour c'étaient des bals, des feux d'artifice ; pendant les deux derniers mois j'avais pour office, tous les jours, de jeter de l'argent par les fenêtres de notre voiture. J'ai distribué de la sorte plusieurs millions. »

sion ; peut-être n'avait-elle rien à confesser ; — n'importe par quel motif, l'église perdit auprès d'elle son latin, — et elle persista à croire que Mahomet était prophète.

LVII.

Dans le fait, le seul chrétien qu'elle pût supporter était Juan ; il semblait lui tenir lieu de la famille et des amis qu'elle avait perdus. Pour lui, il était *naturel* qu'il aimât ce qu'il protégeait : c'était donc un couple singulier qu'un tuteur si jeune et une pupille que rien ne rattachait à son protecteur, ni la patrie, ni l'âge, ni la parenté ; et, toutefois, cette absence de liens rendait les leurs plus tendres encore.

LVIII.

Ils traversèrent la Pologne, et Varsovie, célèbre par ses mines de sel et ses jongs de fer ; puis la Courlande, témoin de cette farce fameuse qui donna à ses ducs le nom disgracieux de « Biron »¹. C'est le même paysage que vit le Mars moderne, alors que, guidé par la gloire, cette sirène décevante, il alla à Moscou perdre, en un mois de frimas, vingt années de conquêtes et les grenadiers de sa garde.

LIX.

Qu'on ne prenne pas cela pour une anti-gradation : — « O ma garde ! ma vieille garde ! » s'écriait ce dieu d'argile. Quel spectacle ! Le Jupiter tonnant succombant sous le coupe-artère-carotide Castlereagh ! La neige glaçant la gloire ! Mais si nous voulons nous réchauffer en Pologne, nous avons là le nom de Kosciuszko ; ce nom peut, comme la flamme de l'Hécla, faire jaillir des feux du milieu des glaces.

LX.

Après la Pologne, ils traversèrent la vieille Prusse, et sa capitale Königsberg, qui, outre ses mines de fer, de plomb et de cuivre, se glorifie depuis peu du célèbre professeur Kant². Juan, qui se souciait de la philosophie comme d'une prise de tabac, poursuivait sa route à travers l'Allemagne, ce pays aux populations lentes, où les princes éperonnent plus leurs sujets que les postillons leurs chevaux.

LXI.

Ils parcoururent successivement Berlin, Dresde et autres lieux, et atteignirent enfin le Rhin, couronné de ses castels. — Sites gothiques et glorieux ! combien vous frappez toutes les imaginations, sans même en excepter la mienne ! Un mur grisâtre, une verte ruine, une pique rouillée, font franchir à mon âme la ligne équinoxiale qui sépare le monde présent du passé, et pen s'en fant qu'elle ne plane sur la fantastique limite.

LXII.

Mais Juan continua sa route à travers Manheim et Bonn, que domine le Drackenfels, pareil à un spectre des temps féodaux pour jamais disparus, toutes choses

auxquelles, pour le moment, je n'ai pas le temps de m'arrêter. De là il se dirigea vers Cologne, ville qui présente à l'observateur les ossements de onze mille vires, le plus grand nombre que la chair ait jamais connu.

LXIII.

Puis, en Hollande, il visita La Haye et Helvoetsluys, cette terre que les canaux sillonnent, cette humide patrie des Bataves, où le genièvre exprime cette liqueur pétillante qui tient lieu de richesse au pauvre. Les sénats et les philosophes en ont condamné l'usage ; — mais refuser au peuple un cordial qui souvent est à lui seul tout le vêtement, le vivre et le chauffage qu'un gouvernement charitable lui ait laissés, c'est, en vérité, se montrer cruel.

LXIV.

Là il s'embarqua, et, déployant sa voile, le bondissant navire vogua vers l'île des hommes libres, où un bon vent le poussait d'un souffle impatient ; l'écume jaillit au loin, la proue fendit l'onde salée, et le mal de mer fit pâlir plus d'un passager ; mais Juan, amariné comme il devait l'être par ses précédents voyages, resta debout, regardant passer les navires, et cherchant à découvrir les rochers d'Albion.

LXV.

Enfin, ils s'élevèrent comme une blanche muraille à l'horizon de la mer bleuâtre, et don Juan sentit ce que sentent assez vivement les jeunes étrangers eux-mêmes au premier aspect de la ceinture calcaire d'Albion, — une sorte d'orgueil de se trouver au milieu de ces hantains boutiquiers qui expédiaient fièrement leurs décrets et leurs marchandises de l'un à l'autre pôle, et obligeaient même les flots à leur payer tribut.

LXVI.

Je n'ai pas grand motif d'aimer ce coin de terre, qui renferme ce qui *aurait pu* être la plus noble des nations ; mais, bien que je ne lui doive guère plus que ma naissance, j'éprouve un mélange de regret et de vénération pour sa gloire mourante et ses vertus d'autrefois. Sept années d'absence (c'est la durée ordinaire de la déportation) suffisent pour éteindre les vieux ressentiments quand on voit sa patrie s'en aller au diable.

LXVII.

Ah ! si elle pouvait savoir pleinement, et sans restriction, combien maintenant son grand nom est partout abhorré, de quels vœux ardents la terre appelle le coup qui livrera, sans défense, son sein nu à la fureur du glaive, combien toutes les nations regardent comme leur plus cruelle ennemie, pire encore que le pire des ennemis, l'amie perfide qui appelait naguère le genre humain à la liberté, et voudrait aujourd'hui enchaîner jusqu'à sa pensée ! —

¹ Du temps de l'impératrice Anne, Biron, son favori, prit le nom et les armes des Biron de France. Il existe encore des filles de Courlande qui portent ce nom. Je me rappelle d'avoir vu l'une d'elles, en Angleterre, dans la bienheureuse année des alliés 1814, la duchesse de S..., à laquelle la duchesse

de Sommerset me présenta comme portant le même nom.

² Exclamation de Napoléon, à l'Élysée-Bourbon, le 25 juin 1815.

³ Emmanuel Kant, fondateur d'un Nouveau système de philosophie, était né à Königsberg ; il mourut en 1804.

LXVIII.

S'enorgueillira-t-elle ou se vantera-t-elle d'être libre, elle qui n'est que la première entre les esclaves? Les garçons sont captifs; — mais le geôlier, qu'est-il? victime lui-même des verrous et des barreaux; le privilège de tourner la clef sur le prisonnier, est-ce la liberté? Ils sont également privés de la jouissance de la terre et de l'air, celui qui veille sur la chaîne, et ceux qui la portent.

LXIX.

Don Juan eut un avant-goût des beautés d'Albion dans ses rochers, *cher Douvres!* ton port et ton hôtel, ta douane, avec toutes ses attributions délicates; tes garçons d'auberge couurant hors d'haleine à chaque coup de sonnette; tes paquebots dont tous les passagers servent de proie aux gens de terre et de mer; et enfin, ce qui n'est pas peu de chose pour les étrangers inexpérimentés, tes longs, longs mémoires, qui n'admettent aucune réduction.

LXX.

Juan, bien qu'insouciant, jeune, magnifique, riche en roubles, diamants, écus et crédit, et ne restreignant guère ses dépenses hebdomadaires, ne laissa pas que de s'étonner un peu, et paya, toutefois — (après que son majordome, Grec subtil et matois, eut lu et additionné le formidable grimoire); mais, comme on respire un air libre, quoique rarement réchauffé par le soleil, c'est un avantage qu'on ne saurait trop payer.

LXXI.

Qu'on attelle les chevaux! En route pour Canterbury! que notre roue sillonne le chemin caillouté et fasse voler la boue! En avant! avec quelle célérité va la poste! ce n'est pas comme en Allemagne, où les chevaux, barbotant dans la fange, ont l'air de vous mener à l'enterrement; sans compter les haltes que font les postillons pour s'enivrer de « schnapps; » mandits vauriens, sur lesquels les « Hundsfoot » et les « Verflucter » ne produisent pas plus d'effet que la foudre sur un conducteur électrique.

LXXII.

Or, il n'y a rien qui dilate la poitrine, qui fasse sur le sang l'effet du cayenne sur les sauces, comme d'aller ventre à terre, — n'importe où, pourvu qu'on aille vite, et seulement pour le plaisir d'aller; car moins on a de motifs de se presser, et plus grande est la satisfaction d'arriver au grand but de tout voyage — qui est de voyager.

LXXIII.

A Canterbury, ils virent la cathédrale; le heaume du prince Noir² et la dalle rougie du sang de Becket³ leur furent montrés, selon l'usage, par le bedeau, avec son air habituel d'affectation et d'indifférence.

— Voilà, cher lecteur, un nouvel exemple de ce qu'est la gloire! Tout vient aboutir à un casque rouillé, à un douteux ossement⁴ à moitié dissous dans la soude et la magnésie, si bien qu'il ne reste plus de l'humaine espèce qu'une potion amère.

LXXIV.

Naturellement cela produisit sur Juan un effet sublime; mille Crécy lui apparurent quand il contempla ce casque qui n'avait jamais fléchi que sous les coups du temps. Il ne put voir non plus sans un religieux respect le tombeau du prêtre hardi qui périt en essayant de mettre un frein aux rois, ces rois qui, *aujourd'hui* du moins, *sont tenus de parler* de loi avant d'égorger. La petite Leila regarda, et demanda pourquoi on avait élevé un pareil édifice.

LXXV.

Quand on lui apprit que c'était « la maison de Dieu », elle dit qu'il était fort bien logé; mais témoigna son étonnement qu'il souffrit dans sa maison des infidèles, ces cruels nazaréens qui avaient abattu ses saints temples au pays des vrais croyants; — et, voyant son front enfantin d'un nuage de douleur, elle se demanda comment Mahomet avait pu renoncer à une mosquée si noble, jetée comme une perle aux pourceux.

LXXVI.

En avant! en avant! traversons ces prairies cultivées comme un jardin, ce paradis de boublon et de produits fertiles: car, après des années de voyage dans des contrées plus chaudes, mais moins fécondes, un champ de verdure est pour le poète un spectacle qui lui fait pardonner l'absence de ces sites plus sublimes réunissant à la fois vignes, oliviers, précipices, glaciers, volcans, oranges et glaces.

LXXVII.

Et quand je pense à un pot de bière! — Mais je ne veux pas m'attendrir! — Ainsi donc, fonce, postillon! Pendant que les chevaux éperonnés dévoraient la carrière, Juan admirait ces routes d'une population nombreuse et libre, ce pays le plus cher, sous tous les rapports, à l'étranger comme à l'indigène, si on en excepte quelques sots qui, en ce moment, regimbent contre l'aiguillon, et n'attrapent pour leur peine que de nouvelles piqures.

LXXVIII.

Quelle chose délicieuse qu'une route à barrières! comme elle est douce et unie! On rase la terre, comme l'aigle, étendant ses vastes ailes, rase les champs de l'air. S'il y avait eu de parcs chemins du temps de Phaéton, le dieu de la lumière eût dit à son fils de satisfaire sa fantaisie avec la malle d'Yorek; — mais pendant que nous avançons, « *surgit amari aliquid*⁵, — le péage!

¹ Cher doit s'entendre ici dans le sens de ce contribuable qui, en acquittant ses impositions, répétait ce vers de *Tancrède*:

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

N. d. T.

² Sur le tombeau du prince est étendue une statue de bronze,

vêtue d'une cotte de mailles, et un casque enrichi d'une couronne qui était autrefois ornée de diamants.

³ Becket fut assassiné dans la cathédrale, en 1174.

⁴ L'inscription française placée sur le tombeau du prince Noir a été traduite dans l'*Histoire de Kent*.

⁵ « Voici venir quelque chose d'amer. » N. d. T.

LXXIX.

Hélas! combien tout paiement est douloureux! Prenez la vie des hommes, prenez leurs femmes, prenez tout, excepté leur bourse: comme Machiavel le démontre aux gens vêtus de la pourpre, c'est le moyen le plus prompt de soulever des malédictions unanimes. On hait un meurtrier beaucoup moins qu'un convoiteur de ce doux métal que chacun aime tant à choyer. — Égorgez la famille d'un homme, et il pourra le pardonner; mais gardez-vous bien de porter la main à sa poche.

LXXX.

Ainsi disait le Florentin: « Monarques, écoutez votre précepteur. » Au moment où le jour était sur son déclin, Juan arriva au sommet de cette haute colline qui plane avec orgueil ou mépris sur la grande cité. Vous qui avez dans les veines une étincelle de l'esprit cockney¹, souriez ou pleurez, selon que vous prenez bien ou mal les choses; — fiers Bretons, nous voici maintenant à *Shooter's Hill*².

LXXXI.

Le soleil se coucha, la fumée se leva comme du sein d'un volcan à demi éteint, couvrant un espace qui justifie le nom de « salon du diable », donné par quelques-uns à cet endroit merveilleux. Bien que ce ne fût point là sa ville natale et qu'il n'appartint pas à cette race d'hommes qu'il avait sous les yeux, Juan éprouva un sentiment de vénération pour cette terre, mère de ces mortels qui ont égorgé une moitié du monde, et tenté d'effrayer l'autre par leurs bravades³.

LXXXII.

Un énorme amas de briques, de fumée, de navires, masse hideuse et sombre, s'étendant à perte de vue; çà et là une voile se montrant un instant au regard, pour disparaître ensuite au milieu d'une forêt de mâts; d'innombrables clochers levant la tête au-dessus de leur atmosphère de bouille; une gigantesque et brunnâtre coupole, semblable à la coiffure d'un fou: — voilà la ville de Londres!

LXXXIII.

Mais Juan ne la vit point ainsi: dans chaque flocon de fumée il crut voir la magique vapeur échappée du fourneau d'un alchimiste, d'où sortait la richesse du monde (richesse d'impôts et de papier). Les sombres nuages qui, pesant sur la ville comme un joug, éteignaient la clarté du soleil comme celle d'une lanterne, n'étaient à ses yeux qu'une atmosphère naturelle, extrêmement saine, bien que rarement pure.

LXXXIV.

Il s'arrêta, — et j'en ferai autant, comme fait l'équipage d'un vaisseau de guerre avant de lâcher sa bordée. Avant peu, mes chers concitoyens, nous renouvellerons connaissance; j'essaierai alors de vous dire quelques vérités qui, justement parce que ce sont des vérités, ne vous paraîtront pas telles. Je serai pour vous une *mistriss Fry* mâle⁴; armé d'un moelleux balai, je balaierai vos salons, et ôterai de vos murs quelques toiles d'araignée.

LXXXV.

O *mistriss Fry*! pourquoi aller à *Newgate*⁵? pourquoi sermonner de pauvres mécréants? pourquoi ne pas commencer par *Carlton-House*⁶ et autres hôtels? Essayez votre savoir-faire sur le pêcheur impérial et endurci⁷! Réformer le peuple est une absurdité, un pur bavardage de philanthrope, si vous ne réformez pas ses supérieurs. — Fi donc! je vous croyais plus de religion que cela, *mistriss Fry*!

LXXXVI.

Apprenez la décence à ces sexagénaires; guérissez-les de la manie des tournées⁸, ainsi que des costumes à la hussarde et à l'écoissaise; dites-leur que la jeunesse une fois partie ne revient pas plus que les vivats payés ne réparent point les malheurs d'un pays, que sir *William Curtis*⁹ est un sot fieffé, trop stupide même pour les plus stupides excès, *Falstaff* sans esprit d'un *Hal* en cheveux blancs¹⁰, fou dont les grelots ne rendent plus aucun son.

LXXXVII.

Dites-leur, quoique ce soit peut-être trop tard, que sur le déclin d'une vie usée, avec un corps ruiné, bouffi et blasé, viser à paraître grand, ce n'est pas être bon; ajoutez que les meilleurs rois ont toujours vécu avec le plus de simplicité; et dites-leur... — mais vous n'en ferez rien, et j'ai assez babillé pour le moment; dans peu, je babillerais comme le cor de *Roland* à la bataille de *Roncevaux*.

DON JUAN.

CHANT ONZIÈME.

I.

Quand l'évêque *Berkeley* disait que « la matière n'existait pas, » et le prouvait¹¹; peu importait ce qu'il disait. On prétend qu'on chercherait inutilement

¹ Le cockney de Londres est l'équivalent du badaud de Paris. *N. d. T.*

² C'est le nom d'une colline d'où l'on découvre Londres.

N. d. T.

³ L'Inde, l'Amérique.

⁴ La quakeresse dont les soins généreux ont amené tant d'améliorations dans le sort des jeunes détenus, à *Newgate*.

⁵ C'est le nom d'une prison de Londres qui correspond à notre Conciergerie. *N. d. T.*

⁶ Le palais du roi. *N. d. T.*

⁷ L'auteur désigne ici *George IV*. *N. d. T.*

⁸ Pour l'intelligence de cette stance, voir le dernier paragraphe

de *l'Age de bronze*, ainsi que la note qui s'y rapporte. *N. d. T.*

⁹ Ce gros alderman est mort en 1829.

¹⁰ Voir, dans *Shakspeare*, la trilogie de *Henri IV*. *Falstaff* y figure comme le compagnon de débauche du prince de Galles, depuis *Henri V*. *N. d. T.*

¹¹ Le célèbre et ingénieux évêque de *Cloyne*, dans ses *Eléments des connaissances de l'homme*, nie, sans plus de cérémonie, l'existence de toute espèce de matière, et il ne pense pas que cette étrange conclusion puisse rencontrer un seul incrédule. « Il y a des vérités tellement incontestables, dit-il, qu'il n'est besoin que d'ouvrir les yeux pour les voir; tel est, selon moi, cet axiome: que tous les objets que l'on rencontre sur la terre

à combattre son système, qu'il est trop subtil pour le cerveau humain le plus aérien; et, cependant, qui peut y ajouter foi? Je briserais volontiers tout ce qui est matière, même la pierre, le plomb et le diamant, pour trouver que le monde est esprit, et porter une tête en niant que j'en porte une.

II.

Quelle sublime découverte que de faire de l'univers un moi universel, et de soutenir que tout est idéal, — que *tout est nous*! Je gage le monde (quoi qu'il puisse être) que ce n'est pas là un schisme. Ô doute! si tu es le doute, pour lequel certaines gens te prennent, ce dont je doute fort; ô seul prisme des rayons de la vérité, ne gâte pas ma gorgée de spiritualisme, cette eau-de-vie du ciel, que toutefois notre tête a de la peine à supporter!

III.

De temps à autre arrive l'indigestion (qui n'est pas « l'Ariel le plus mignon »); elle vient mettre à notre ambitieux essor une autre sorte de difficulté; et ce qui, après tout, contrarie mon spiritualisme, c'est que je vois que le regard de l'homme ne peut tomber nulle part sans y apercevoir la confusion des races, des sexes, des êtres, des astres et de cette merveille inexplicable, le monde, qui, au pis aller, est une magnifique méprise, —

IV.

S'il est l'œuvre du hasard, et, mieux encore, s'il fut créé ainsi qu'il est dit dans l'ancien texte; — dans la crainte d'en venir à cette conclusion, nous ne dirons rien contre ce qui est écrit: bien des gens regardent cela comme dangereux. Ils ont raison, notre vie est trop courte pour que nous ayons le temps d'agiter ces questions; nul ne pourra jamais les résoudre; un jour viendra que chacun les verra éclaircies, ou du moins dormira paisible.

V.

Je ferai donc trêve à toute discussion métaphysique portant sur des objets qui ne sont ni ici ni là; si je conviens que ce qui est est, j'appelle cela être clair et franc au suprême degré; la vérité est que depuis peu je suis devenu un peu plûtisique; je ne sais ce qui en est cause: — l'air peut-être; mais quand je souffre des accès de la maladie, je me sens beaucoup plus orthodoxe.

VI.

La première attaque me prouva sur-le-champ la divinité (dont je n'ai jamais douté, non plus que du diable); la seconde, la mystique virginité de la Vierge; la troisième, la commune origine du mal; la quatrième établit de prime abord toute la Trinité sur une base si incontestable, que je souhaitai dévotement que les trois fussent quatre, à l'effet d'en croire davantage.

VII.

A notre sujet. — L'homme qui, du haut de l'Acropolis, a contemplé l'Attique, ou celui qui a côtoyé le rivage où s'élève la pittoresque Constantinople, ou vu Tombouctou, ou pris du thé dans la métropole de porcelaine de la Chine aux petits yeux, ou qui s'est assis sur les briques de Ninive, celui-là pourra bien ne pas avoir, au premier abord, une haute idée de Londres; — mais, à un an de là, demandez-lui ce qu'il en pense.

VIII.

Don Juan était arrivé au sommet de Shooter's Hill¹; heure du jour, le coucher du soleil; lieu de la scène, cette hauteur d'où l'on découvre cette vallée de bien et de mal où les rues de Londres fermentent en pleine activité; autour tout était calme et silencieux; on n'entendait que le craquement des roues tournant sur leur axe, ou ce bourdonnement pareil à celui des abeilles, ce murmure confus qui s'exhale, avec l'écume, de l'ébullition des villes; —

IX.

Don Juan, dis-je, absorbé dans sa contemplation, suivait à pied sa voiture, descendait la colline, et, plein d'admiration pour un peuple aussi grand, donnait libre carrière à un sentiment qu'il ne pouvait comprimer. « Ici, » s'écriait-il, « la liberté a choisi son séjour; ici retentit la voix du peuple; les tortures, les cachots, les inquisitions ne la font point expirer; elle ressuscite à chaque nouveau *meeting*, à chaque élection nouvelle.

X.

« Ici sont des épouses chastes, des vies pures; ici on ne paie que ce qu'on veut; et si tout y est cher, c'est qu'on aime à gaspiller l'argent pour montrer ce qu'on a de revenu. Ici toutes les lois sont inviolables; nul ne tend des embûches au voyageur; toutes les routes sont sûres; ici... — » Il fut interrompu par la vue d'un couteau, accompagnée d'un « *damn your eyes*²! la bourse ou la vie! »

XI.

Ces accents d'homme libre provenaient de quatre bandits en embuscade; ils l'avaient aperçu marchant à pas lents à quelque distance de sa voiture, et, en garçons avisés, ils avaient, pour aller en reconnaissance, profité de l'heure opportune où l'imprudent voyageur attardé sur la route, à moins qu'il ne sache manier une arme, s'expose, dans cette île opulente, à perdre la vie ainsi que ses culottes.

XII.

Juan ne connaissait de la langue anglaise que le mot sacramentel « God damn! » encore l'avait-il entendu si rarement, qu'il le prenait quelquefois pour leur « sa-

n'ont de réalité que dans notre pensée. » Cette déduction est tirée directement de la théorie de Descartes et de Locke sur la nature de nos perceptions, théorie alors généralement adoptée, et suivant laquelle il n'y a dans l'esprit de l'homme que des idées indépendantes de tout phénomène matériel. Ainsi nous ne pouvons être convaincus de l'existence du monde matériel. Berkeley

a osé presque nier l'existence de la matière. Sir DAY. BREWSTER.

¹ Du sommet de la colline de Shooter, située à huit milles de Londres, sur la route de Londres, on a une vue délicieuse de la métropole et de la navigation sur la Tamise.

² « Vos yeux soient damnés! » jurement anglais de la plus énergique espèce. N. d. T.

lam, » ou « Dieu soit avec vous ! » — Et cette idée n'avait rien d'absurde ; car moi, qui suis à moitié Anglais (pour mon malheur), je puis dire n'avoir jamais entendu un Anglais souhaiter à son prochain que Dieu soit avec lui, si ce n'est dans ce sens : —

XIII.

Juan, néanmoins, comprit sur-le-champ le geste de ces gens, et comme il était tant soit peu vif et emporté, il tira un pistolet de dessous sa veste, et le déchargea dans le ventre d'un des assaillants, qui tomba, comme un bœuf se roule dans son pâturage, et, se débattant dans sa fange natale, beugla à son camarade ou subordonné le plus proche : « O Jack ! je suis expédié par ce gredin de Français ! »

XIV.

Sur quoi Jack et son monde décampèrent au plus vite ; les gens de la suite de Juan, qui étaient éparpillés à quelque distance, accoururent, tout surpris de ce qui venait de se passer, et offrant, comme c'est l'usage, leur tardif secours. Juan, voyant le ci-devant mignon de la lune¹ saigner si abondamment qu'on eût dit que tout ce qu'il avait de vie s'échappait par ses veines, demanda des bandages et de la charpie, et regretta d'avoir été si prompt à lâcher la détente.

XV.

« Peut-être, » pensa-t-il, « est-ce la coutume du pays d'accueillir les étrangers de cette manière ; je me souviens même d'avoir vu des aubergistes qui en agissent de même ; seulement, au lieu de vous voler avec une épée nue et un front farouche, c'est avec un salut respectueux qu'ils vous dévalisent. Mais que faire ? je ne puis laisser cet homme expirant sur la route : relevez-le donc, je vous aiderai à le porter. »

XVI.

Mais avant qu'on pût remplir ce pieux devoir, le mourant s'écria : « Arrêtez ! j'ai mon affaire. Oh ! un verre de *mar* !² Nous avons manqué notre coup ; qu'on me laisse mourir où je suis ! » Cependant le principe vital diminuait dans son cœur ; de sa blessure le sang ne tombait plus que par gouttes épaisses et noires ; sa respiration était pénible et rare ; de son cou gonflé il détacha un mouchoir, et s'écriant : « Donnez cela à Sara ! » — il mourut.

XVII.

La cravate teinte de sang tomba aux pieds de don Juan ; il ne pouvait dire positivement pourquoi elle lui avait été ainsi jetée, ni ce que signifiait l'adieu de cet homme. Le pauvre Tom avait été, en ville, un filou du bon ton, un roué fieffé, un vrai fendant, un

éclabousseur, un incroyable, jusqu'à ce que, les cartes ayant tourné contre lui, il s'était vu cribler, d'abord les poches, puis le corps.

XVIII.

Don Juan ayant fait de son mieux dans cette occurrence, aussitôt que l'enquête du coroner le lui permit, poursuivit sa route vers la capitale, trouvant fort dur qu'en douze heures de temps, et dans un espace fort court, il lui eût fallu tuer un homme libre pour sa défense personnelle ; ce qui ne laissa pas que de lui donner à réfléchir.

XIX.

Il avait envoyé dans l'autre monde un grand homme qui avait fait du bruit en son temps. Qui, dans une échauffourée, savait mieux que Tom attacher le grelot ? qui figurait mieux que lui à la chambrée ou au théâtre ? qui savait mieux empaumer un sot, ou, à la barbe de la police, voler à cheval sur la grande route ? qui, dans une partie avec Sara aux yeux noirs, sa connaissance, était plus avenant, plus comme il faut, plus empressé, plus spirituel ?

XX.

Mais Tom n'est plus, — ne parlons plus de Tom. Il faut que les héros meurent ; et, Dieu soit loué ! le plus grand nombre d'entre eux ne tardent pas à se rendre à leur dernier gîte. Salut ! Tamise ; salut ! Sur tes bords, le char de Juan roule avec le fracas du tonnerre, en suivant une route sur laquelle il n'est guère possible de se méprendre, à travers Kennington, et tous les autres *tons* qui nous font désirer d'arriver enfin à la ville⁴ ;

XXI.

A travers des *groves*⁵, ainsi nommés de ce qu'ils sont dépourvus d'arbres (comme *lucus* de l'absence de la lumière) : des sites appelés *Mount Pleasant*⁶, par la raison qu'ils n'offrent rien qui puisse plaire, et fort peu à graver ; de petites boîtes en briques qui semblent destinées à recevoir la poussière, avec les mots « A louer » inscrits sur chaque porte ; des *rows*⁷, modestement nommés « paradis », et qu'Eve eût quittés sans beaucoup de regrets ;

XXII.

Des fiacres, des charrettes de brasseurs, des barrières encombrées, un tourbillon de roues, un mugissement de voix, une confusion étrange ; ici, des tavernes vous invitant à prendre une pinte de « *purl* »⁸ ; là, des malles-postes fuyant avec une vitesse magique ; des barbiers étalant à leurs fenêtres des têtes de bois coiffées de perruques ; l'allumeur de réverbères versant lentement son huile dans le récipient de la

¹ C'est ainsi que, dans la tragédie de *Henri IV*, Falstaff désigne les brigands nocturnes, les voleurs de nuit.

² Genièvre de Hollande.

³ Les progrès de la science et de la langue rendent inutile toute traduction de ces expressions employées par le *mob* des escrocs et de leurs patrons.

⁴ *Ton*, dérivé de *town*, ville. *Kennington*, *Southampton*, etc.... comme nous disons Abbeville, Charleville. *N. d. T.*

⁵ *Groves*, bosquets ; beaucoup de rues de Londres portent ce nom. *N. d. T.*

⁶ Mont agréable, mont plaisant. *N. d. T.*

⁷ *Row*, file, rangée ; originairement on désignait ainsi les rues qui n'étaient bâties que d'un seul côté ; on emploie aussi le mot *terrace* dans ce cas spécial. Il y a à Londres plusieurs rues appelées *Paradise row*, *Paradise street*, *Paradise terrace*, etc.

⁸ Sorte de bière où l'on fait infuser de l'absinthe et autres liqueurs aromatiques.

lampe vacillante (car, dans ce temps-là, nous n'étions pas encore arrivés jusqu'au gaz¹) ;

XXIII.

C'est à travers tout cela et bien d'autres choses encore que le voyageur s'approche de la puissante Babylone. Soit qu'il vienne à cheval, en cabriolet ou en carrosse, à peu d'exceptions près, toutes les routes se ressemblent ; j'en pourrais dire davantage, mais je ne veux pas empiéter sur les privilèges du guide des voyageurs. Le soleil s'était couché depuis quelque temps, et on était arrivé à la limite qui sépare le crépuscule de la nuit, quand notre société traversa le pont.

XXIV.

Il y a quelque chose d'agréable dans le bruit de la Tamise, — qui revendique un instant l'honneur dû à son onde, — bien que sa voix soit à peine entendue au milieu des jurements multipliés. L'éclairage plus régulier de Westminster, la largeur des trottoirs, et cette basilique où réside le spectre de la gloire, la gloire, qui, sous l'image de la lune, verse sur l'édifice ses pâles rayons ; — tout cela fait, de cette partie de l'île d'Albion, une sorte de lieu consacré.

XXV.

Les forêts des druides ont disparu ; tant mieux : nous avons la pierre druidique de Henge, — mais qu'importe ? Bedlam existe encore avec ses chaînes prudentes, afin que les fous ne mordent pas ceux qui les visitent ; le banc du roi siège et juge plus d'un débiteur : le Mansion House² aussi (bien que certaines gens en plaisantent) me semble, à moi, une construction raide, mais grandiose ; mais l'abbaye³ vaut à elle seule toute la collection.

XXVI.

La file de lumières qui s'étend jusqu'à Charing-Cross, Pall-Mall⁴, et le reste, jette un éclat éblouissant ; autant vaudrait mettre la boue en parallèle avec l'or que de comparer à cet éclairage celui du continent, dont la nuit dédaigne d'illuminer les villes. Les Français n'étaient pas encore une nation éclairée, et quand ils le devinrent, — à la corde de leur lanterne, au lieu de réverbère, ils attachèrent un méchant homme⁵.

XXVII.

Une file d'aristocrates, ainsi suspendus le long des rues, peut illuminer le genre humain, comme aussi

les châteaux convertis en feux de joie ; mais les gens qui ont la vue basse préfèrent l'ancienne façon ; l'autre ressemble à du phosphore sur un linceul, véritable feu-follet qui peut bien inquiéter et effrayer, mais a besoin, pour éclairer, de brûler plus paisiblement.

XXVIII.

Mais Londres est si bien éclairé, que si Diogène recommençait à chercher son *honnête homme*, et ne le trouvait pas dans les diverses classes de la population de cette cité colossale, ce ne serait pas faute de lanternes pour aider ses investigations. J'ai fait ce que j'ai pu, dans la route de la vie, pour trouver ce trésor inconnu : je ne vois, dans le monde, qu'un attorney personnifié⁶.

XXIX.

Sur le pavé retentissant, remontant Pall-Mall à travers la foule des piétons et des voitures, qui commençait cependant à s'éclaircir à cette heure où le marteau tonnant⁷ rompait le long silence des portes fermées aux créanciers, et où la table servie de bonne heure recevait, à la tombée de la nuit, une société choisie ; — don Juan, notre jeune pêcheur diplomate, poursuivit sa route et passa devant quelques hôtels, le palais de Saint-James et les « enfers⁸ » de Saint-James.

XXX.

On arriva à l'hôtel : de la porte d'entrée déboucha une nuée de valets bien mis ; autour se rangea la foule, et, selon l'usage, une centaine de ces pédestres nymphes de Paphos qui abondent dans les rues de la pudique Londres dès que le jour a fait place à la nuit : commodos, mais immorales, elles servent, comme Malthus, à propager le goût du mariage. — Mais voici don Juan qui descend de voiture,

XXXI.

Et entre dans l'un des hôtels les plus charmants, surtout pour les étrangers, — et spécialement pour ces enfants de la faveur ou de la fortune, qui ne trouvent jamais exagérés les petits items d'un mémoire. Là (dans cet antre où vient chercher asile maint mensonge diplomatique éventé) habita ou habite plus d'un envoyé, jusqu'à ce qu'ils aillent fixer leur résidence dans quelque *square*⁹ opulent, et fassent blasonner leurs noms en bronze sur leur porte.

XXXII.

Juan, dont la commission était délicate et d'une

¹ Les rues de Londres furent éclairées au gaz, pour la première fois, en 1812.

² Maison commune de la Cité de Londres, résidence du lord maire. *N. d. T.*

³ L'abbaye de Westminster. *N. d. T.*

⁴ Charing-Cross et Pall-Mall sont deux quartiers de Londres des plus opulents. *N. d. T.*

⁵ Camille Desmoulins prenait en plaisantant le nom de procureur-général de la lanterne.

⁶ C'est à-dire un fripon. La loi anglaise étant on ne peut plus compliquée et diffuse, on conçoit que les gens de loi profitent de ces obscurités pour éterniser les procès et souvent les faire naître. L'attorney réunit les fonctions qui sont réparties chez nous entre les avoués et les avocats. *N. d. T.*

⁷ En Angleterre, les portes ont toutes des marteaux. Le nombre

des coups de marteau annonce la qualité du visiteur. Ainsi les domestiques ou les marchands ambulants ne frappent qu'un coup ; le facteur en frappe deux ; un égal trois ; un supérieur quatre, cinq ou six, ou même plus, selon le degré de supériorité ; le carillon des gens à équipage ne finit pas. Tout cela est passé en usage ; aristocrates ou démocrates, Tories ou radicaux, s'y conforment également. *N. d. T.*

⁸ Les enfers, les maisons de jeu, quel est leur nombre ? je l'ignore. Lorsque j'étais enfant je les connaissais sous le nom d'or et d'argent. Je failli une fois me fâcher avec un de mes amis qui me demandait on son âme irait après être sortie de ce monde parce que je lui répondis : — Dans l'enfer d'argent.

⁹ Le square est une place carrée, entourée d'édifices avec un jardin au milieu. *N. d. T.*

nature privée, bien que d'intérêt public, ne portait aucun titre qui annonçât d'une manière précise l'affaire pour laquelle il était envoyé. On savait seulement que, chargé d'une mission secrète, venait de débarquer sur nos rivages un étranger de distinction, jeune, beau, accompli, et qui passait (ajoutait-on tout bas) pour avoir tourné la tête à sa souveraine.

XXXIII.

Puis, le bruit de je ne sais quelles aventures étranges, de ses combats et de ses amours, avait aussi précédé son arrivée, et comme les têtes romanesques sont des peintres qui vont vite en besogne, surtout celles des Anglaises, qui ne se font pas faute de se donner carrière et de franchir sans façon les limites de la sobre raison, il se trouva on ne peut plus à la mode : ce qui, à nos esprits penseurs, tient lieu de passion.

XXXIV.

Je ne veux pas dire que ces dames soient sans passion ; tout au contraire ; seulement elle est dans la tête ; mais, comme les résultats sont tout aussi brillants que si le cœur agissait, qu'importe, après tout, le siège des élucubrations de ces dames ? Pourvu qu'on arrive au but, qu'importe que ce soit par le chemin de la tête ou par celui du cœur ?

XXXV.

Juan présenta, en main propre et à qui de droit, ses lettres de créance russes, et fut reçu avec toutes les grimaces obligées par ceux qui gouvernent au mode impératif, lesquels, voyant un beau jeune homme au doux visage, pensèrent (ce qui est l'essentiel dans les affaires d'État) qu'ils *feraient* cet adolescent, comme sur le chantre des bocages on voit fondre un faucon.

XXXVI.

En cela ils se trompaient, chose ordinaire aux vieillards ; mais plus tard nous reparlerons de cela, ou, si nous n'en parlons pas, ce sera parce que nous n'avons pas une très-haute idée des hommes d'État et de leur double visage ; gens qui vivent du mensonge, et pourtant n'osent mentir hardiment ; — or, ce que j'aime dans les femmes, c'est qu'elles ne veulent ou ne peuvent faire autrement que de mentir ; mais elles s'en acquittent si bien, qu'auprès de leurs mensonges la vérité elle-même a l'air de la fraude.

XXXVII.

Et, après tout, qu'est-ce qu'un mensonge ? ce n'est que la vérité en masque ; et je délie historiens, héros, légistes, prêtres, d'articuler un fait pur de tout mensonge, l'ombre seule de la vraie vérité anéantirait annales, révélations, poésie et prophéties, — à moins, pour ces dernières, que leur date ne précédât de quelques années les événements racontés.

XXXVIII.

Loués soient tous les menteurs et tous les mensonges ! Qui pourrait maintenant taxer de misanthropie ma

muse bienveillante ? elle sonne le « *Te Deum* » du monde, et son front rougit pour ceux qui ne rougissent plus ; — mais il est inutile de gémir ; faisons des courbettes comme les autres ; baisons les mains, les pieds ou toute autre partie des majestés, d'après le bon exemple de « la verte Érin¹ », dont le trèfle semble maintenant un peu usé.

XXXIX.

Don Juan fut présenté ; son costume et sa bonne mine excitèrent l'admiration générale ; — je ne sais lequel des deux fut plus ou moins admiré ; ce qu'on remarqua beaucoup aussi, ce fut un diamant monstrueux dont Catherine, dans un moment d'ivresse (fermentation ardente d'amour ou d'eau-de-vie), lui avait fait cadeau, comme l'apprit le public ; et, à dire vrai, il l'avait bien gagné.

XL.

Outre les ministres et leurs subalternes, tenus d'être polis envers les diplomates accrédités par les souverains qui branlent dans le manche jusqu'à ce que leur royale énigme soit pleinement expliquée, les commis eux-mêmes, — ces sales ruisseaux du ministère, dont l'inféctée corruption fait des rivières, n'eurent pas l'impolitesse de gagner leurs appointements ;

XLI.

Car nul doute qu'ils ne soient payés pour être insolents, vu que c'est leur occupation journalière dans les coûteux départements de la paix ou de la guerre ; si vous en doutez, demandez à votre voisin si, lorsqu'il s'est présenté (corvée affligeante et ennuyeuse), soit pour un passeport, soit pour toute autre entrave à la liberté, il n'a pas trouvé, dans cette race de mangeurs du budget, des roquets fort incivils.

XLII.

Mais Juan fut accueilli avec beaucoup d'empressement ; il faut que j'emprunte ces expressions raffinées à nos proches voisins, chez qui, comme dans un casier d'échecs, il existe une marche toute tracée pour la joie ou la douleur, non-seulement en parlant, mais encore en écrivant. Il paraît que l'insulaire est plus franc et plus ouvert que l'homme du continent, — comme si la mer (Billingsgate² en est un exemple) rendait même la langue plus libre.

XLIII.

Et pourtant il y a dans le *Damn* des Anglais quelque chose d'attique ; les jurons continentaux sont tous incontinentes, et portent sur des choses qu'aucun aristocrate ne voudrait nommer ; aussi moi-même je me tairai sur cette matière, vu que je ne veux ni commettre un schisme en politesse, ni articuler des sons incongrus ; — mais *Damn*, bien qu'un peu hardi, a je ne sais quoi d'éthéré ; c'est le platonisme du blasphème, la quintessence du jurement.

XLIV.

Pour la grossièreté franche, vous pouvez rester dans

¹ Voyez l'*Avatar irlandais*, page 522.

² Marché au poisson à Londres. *N. d. T.*

le pays ; pour la politesse véritable ou fausse (et elle commence à se faire rare), vous pouvez franchir l'onde azurée et la blanche écume ; la première, emblème (peu commun il est vrai) de ce que vous quittez ; la seconde, de ce que vous allez rencontrer. Toutefois ce n'est pas le moment de deviser sur des généralités ; les poèmes doivent se renfermer dans leur unité, comme celui-ci, par exemple.

XLV.

Dans le grand monde — (on entend, par ce mot, le pire et le plus occidental des quartiers de la ville ¹, et environ quatre mille individus que leur éducation est loin d'avoir prédisposés à la sagesse et à l'esprit, mais qui sont debout quand tout le monde est couché, et regardent en pitié le genre humain), dans ce monde-là, Juan, en sa qualité de patricien de vieille souche, fut bien accueilli par les personnes de distinction.

XLVI.

Il était garçon, ce qui est une circonstance importante aux yeux des demoiselles et des dames ; les espérances matrimoniales des premières s'en trouvent flattées ; et pour les dernières (à moins que l'amour ou la fierté ne les retienne), ce n'est pas non plus chose indifférente : une intrigue est une épine au côté d'un galant marié ; elle exige un certain décorum, elle double l'horreur du péché, — et, qui pis est, les embarras.

XLVII.

Mais Juan était bachelier² — ès-arts, ès-cœurs, ès-dons de plaire ; il dansait, chantait, avait un air aussi sentimental que la plus suave des mélodies de Mozart ; il savait être triste ou gai à propos, et sans « boutade ni caprice³ » ; et, quoique jeune, il avait vu le monde, — spectacle curieux, bien différent de ce qu'on en écrit.

XLVIII.

En le voyant, les vierges rougirent ; les joues des dames mariées se couvrirent aussi d'un incarnat moins fugitif ; car le fard et les visages fardés sont deux marchandises qu'on trouve sur les bords de la Tamise ; la jeunesse et la céruse revendiquèrent sur son cœur leurs droits accoutumés, ces droits qu'aucun homme comme il faut ne peut méconnaître entièrement ; les filles admirèrent sa mise ; les pieuses mères demandèrent quel était son revenu, et s'il avait des frères.

XLIX.

Les marchandes de modes qui fournissent à la toi-

lette des « miss à draperies⁴ » pendant toute la saison, à la condition d'être payées avant que les derniers baisers de la lune de miel ne se soient évanouis dans l'éclat d'un croissant, regardèrent cette initiation d'un riche étranger comme une occasion qui ne devait pas être négligée, — et donnèrent une telle latitude à leur crédit, qu'en acquittant les mémoires les époux futurs ne purent s'empêcher de jurer et de gémir.

L.

Les blenes, cette tribu d'âmes tendres qui soupirent sur des sonnets, et garnissent des pages de la dernière Revue l'intérieur de leurs têtes ou de leurs chapeaux, s'avancèrent dans tout l'éclat de leur azur ; elles estropièrent le français ou l'espagnol, firent à Juan une ou deux questions sur les nouveautés littéraires de son pays, voulurent savoir laquelle, du russe ou du castillan, était la langue la plus douce, et si, dans ses voyages, il avait vu Ilion.

LI.

Juan, qui était un peu superficiel, et n'était pas en littérature un très-grand Drawcansir⁵, se voyant interrogé par ce jury savant et spécial de matrones, ne savait trop que répondre ; ses travaux guerriers, amoureux ou officiels, l'application toute particulière qu'il avait apportée à la danse, l'avaient tenu éloigné des rives de l'Hypocrène, qui maintenant lui paraissaient bleues, de vertes qu'il les avait crues.

LII.

Toutefois il répondit au hasard, avec une confiance modeste et une calme assurance qui donnèrent du poids à ses élucubrations savantes, et passèrent pour arguments de bon aloi. Ce prodige, miss Araminte Smith (qui, à seize ans, avait traduit « l'Hercule furieux », d'un furieux style), lui faisant le meilleur visage possible, nota ses dires dans son album.

LIII.

Juan, — comme cela devait être, — savait plusieurs langues, — et s'en servait adroitement pour se tirer d'affaire, en causant avec ces beautés accomplies, qui néanmoins regrettaient qu'il ne fit pas de vers. Il ne lui manquait (auprès d'elles) que ce talent pour élever ses qualités jusqu'au sublime ; lady Fitz-Frisky et miss Mævia Mannish témoignèrent toutes deux un vif désir de l'entendre chanter en espagnol.

LIV.

Cependant il réussit assez bien, et fut admis comme aspirant dans toutes les coteries, dans les grandes as-

¹ Le quartier de l'Ouest est la partie fashionable de Londres.

N. d. T.

² But Juan was a bachelor, — of arts And parts, and hearts.

Bachelor signifie à la fois bachelier et garçon. N. d. T.

³ Mot de Shakspeare dans *Macbeth*.

⁴ *Drapery misses* ; ce mot n'est probablement plus un mystère pour personne ; il en était un pour moi, cependant, lorsque je revins de l'Orient, en 1811 ; il désignait une femme jeune, jolie, de bonne famille, fashionable, bien instruite par ses amies, et obtenant de sa marchande de modes une garde-robe à crédit,

qui devait être payée par le mari après le mariage. Cette énigme me fut alors expliquée par une jeune et jolie héritière, devant laquelle je tenais la mise des jolies virginités (comme disait M. Page) d'alors. Elle m'assura que la chose arrivait fréquemment à Londres ; et comme sa fortune considérable, sa rougeur et la simplicité de sa mise éloignaient d'elle tout soupçon à cet égard, j'avoue que j'accordai quelque crédit à cette consultation. S'il fallait citer des témoignages, je pourrais désigner et les costumes et celles qui les portaient. J'espère que cette habitude a cessé aujourd'hui.

⁵ Personnage de comédie, sorte de *fier-à-bras*. N. d. T.

semblées, ainsi que dans les petites réunions; là, comme dans le miroir de Banquo, il vit passer devant lui dix mille auteurs vivants, car c'est à peu près là leur nombre; comme aussi les quatre-vingts « plus grands poètes vivants », attendu qu'il n'est pas de chétif « Magazine » qui ne puisse montrer le sien.

LV.

Tous les dix ans, le plus grand poète vivant, comme le champion du pugilat, est obligé de prouver son titre et de le soutenir, bien que ce soit chose imaginaire. Moi-même, — quoique certes à mon insu, et sans avoir jamais ambitionné d'être le roi des fous, — j'ai longtemps passé pour le grand Napoléon de l'empire des vers.

LVI.

Mais Juan a été mon Moscou, *Faliero* mon Leipsick, et *Cain* semble devoir être mon Waterloo. La « belle alliance » des fats, descendue à zéro, peut se relever maintenant que le lion est abattu; mais je tomberai du moins comme est tombé mon héros; je veux ne pas régner du tout, ou régner en *monarque*; ou bien je mourrai captif dans quelque île solitaire. Southey sera mon sir Hudson Lowe, un tourne-casaque mon tourne-clef.

LVII.

Sir Walter régna avant moi; Moore et Campbell avant et après; mais, transformées aujourd'hui en vraies saintes, les Muses sont tenues d'errer sur la montagne de Sion avec des poètes ecclésiastiques, ou peu s'en faut; le pas de Pégase est devenu un amble psalmique, sous le très-révérénd Rowley Powley; et ce vieux Pistolet¹ moderne, — du moins par la crosse, — a donné des échasses au glorieux animal!

LVIII².

Il y a encore mon aimable Euphues, qui, dit-on, s'annonce comme une espèce de *moi moral*³; il est possible qu'il trouve un jour quelque difficulté à soutenir l'un ou l'autre de ces caractères, ou tous deux à la fois. Il en est qui discernent le premier rang à Coleridge; Wordsworth a des partisans au nombre de deux ou trois, et « *Savage Landor* », ce bœtien brailard, n'a-t-il pas pris pour un cygne cet oison de Southey?

LIX.

John Keats, tué par la critique au moment où il promettait quelque chose de grand, sinon d'intelligible, avait, sans grec, réussi depuis peu à parler des dieux comme on peut supposer qu'ils auraient pu parler eux-mêmes⁴. Pauvre garçon! il fut malheureux, son destin; chose étrange que l'intelligence! cette

particule de feu⁵ se laisse éteindre par un article de Revue!

LX.

Elle est longue la liste des aspirants vivants ou morts à ce but qu'aucun d'eux n'atteindra! — Nul du moins ne connaîtra enfin le vainqueur; car avant que le temps ait rendu son dernier arrêt, l'herbe croîtra au-dessus de son cerveau consumé et de sa cendre insensible. Autant que j'en puis juger, leurs chances ne sont pas grandes; — ils sont trop nombreux, comme ces trente tyrans postiches, quand Rome dégénérée vit salir ses annales.

LXI.

Nous sommes au *las-empire* littéraire, où ce sont les bandes prétoriennees qui gouvernent. — « Terrible métier! » pareil à celui de l'homme qui « cueille le fenouil marin⁶ », que d'être obligé de caresser et de flatter une soldatesque insolente comme on câlinerait un vampire. Pour moi, si j'étais en Angleterre, et en verve de satire, j'essaierais de me mesurer avec ces janissaires, et de leur montrer *ce que c'est qu'une guerre intellectuelle*.

LXII.

Je pense connaître un tour ou deux qui les forceraient à démasquer leur flanc; — mais je ne veux pas perdre mon temps à m'occuper d'aussi menu frétin: par le fait, je n'ai pas assez de bile; mon caractère est véritablement très-loin d'être rigoureux; le témoignage le plus fort du mécontentement de ma muse est un sourire; puis elle fait une courte et moderne révérence, et s'éloigne, bien certain de ne vous avoir fait aucun mal.

LXIII.

Mon Juan, que j'ai laissé en grand péril au milieu des poètes vivants et des bas bleus, traversa, non sans quelque léger profit, ce champ stérile; fatigué à temps, il s'éloigna, avant d'avoir été trop maltraité, d'un théâtre où il n'était ni le moindre ni le dernier; alors il s'éleva dans une sphère plus gaie, et prit place au milieu des hautes intelligences de l'époque, en vrai fils du soleil, non vapeur, mais rayon.

LXIV.

Il consacrait sa matinée aux affaires, — qui, disséquées, étaient, comme toutes les affaires, des riens laborieux amenant la lassitude, ce vêtement mortel qui pèse sur nous comme la tunique empoisonnée du centaure Nessus, nous étend épuisés sur un canapé, et nous fait parler avec une tendre horreur de notre dégoût pour toute espèce de travail, à moins qu'il ne

¹ Voir, dans le *Henri IV* de Shakspeare, le rôle de Pistol, dont nous avons fait Pistolet, pour conserver le jeu de mots de l'auteur: en anglais pistol signifie pistolet. *N. d. T.*

² Ici une stance est omise dans toutes les éditions. M. Murray ne possède pas de manuscrit de ce chant.

³ Un reviewer a donné le nom de *Byron moral* à M. Bryan Proctor, auteur d'esquisses dramatiques publiées sous le nom de *Barry Cornwall*.

⁴ On lit dans le *Dictionnaire biographique*: « Étant d'une santé délicate, on l'engagea à aller en Italie; arrivé en no-

vembre 1820, il mourut le mois suivant. On a attribué sa mort à une critique de ses ouvrages, faite par Gifford; mais il a, en réalité, succombé à une maladie de poitrine.

⁵ Divine particulum aure.

⁶ — Half way down

Hangs one that gathers samphire; dreadful trade!

Voyez suspendu au rocher, entre le ciel et la terre, l'homme qui cueille le fenouil marin; métier terrible!

SHAKSPEARE, *le Roi Lear*.

soit commandé par le bien du pays, qui n'en va pas mieux, quoiqu'il en soit bien temps.

LXV.

Ses après-midi se passaient en visites, en collations, à flâner, à boxer; et à l'heure du crépuscule, à faire, à cheval, le tour de ces tonnes végétales qu'on appelle « parcs », et qui ne contiennent pas assez de fruits ou de fleurs pour le repas d'une abeille; mais, après tout, ces bocages, pour nous servir de l'expression de Moore, sont le seul endroit où les beautés fashionables puissent faire un peu connaissance avec le grand air.

LXVI.

Puis vient la toilette, puis le diner, puis le monde s'éveille! Alors brillent les réverbères, les roues tourbillonnent; alors, à travers rues et squares, volent et résonnent les chars, vrais météores attelés; alors, sur le parquet, la craie imite la peinture; les guirlandes se déploient; alors les tonnerres de bronze ébranlent les portes qui s'ouvrent, et le petit nombre des élus pénètre par milliers dans un paradis terrestre d'or moulu.

LXVII.

C'est là que se tient la noble hôtesse, encore debout après sa millième révérence; c'est là que la valse, la seule danse qui apprenne aux jeunes filles à penser, fait adorer jusqu'à ses défauts. Salon, chambre, salle, tout est plein, tout déborde, et les derniers venus sont condamnés à faire queue sur l'escalier parmi les royales altesses et les dames, et à gagner à peine un pouce de terrain à la fois.

LXVIII.

Trois fois heureux celui qui, après avoir jeté un coup d'œil sur cette société d'élite, peut s'emparer d'un coin, d'une porte d'entrée ou d'un boudoir écarté; là, il peut s'installer comme un petit « Jack Horner, » et, laissant tourbillonner le Babel qui l'entoure, il peut tout contempler d'un air triste ou froncé, ou approbateur, ou comme simple spectateur, bâillant un peu à mesure que la nuit s'avance.

LXIX.

Mais ce n'est pas encore le moment; et celui qui, comme don Juan, joue un rôle actif, doit s'avancer avec précaution au milieu de cette mer étincelante de pierreries, de panaches, de perles et de soie, jusqu'à l'endroit où sa place est marquée; tantôt allanguissant son âme à la suave harmonie d'une valse; tantôt, d'un pas plus fier et d'un jarret agile, se signalant là où la science a elle-même formé son quadrille;

LXX.

Où, s'il ne danse pas, et qu'il ait des vues plus hautes sur une héritière, ou sur la femme de son voisin, qu'il prenne garde de ne pas laisser percer ses intentions d'une manière trop palpable. Plus d'un galant trop pressé s'est repenti de sa précipitation: l'impatience est un mauvais guide parmi des gens

éminemment réfléchis et qui aiment à mettre de la circonspection jusque dans leurs folies.

LXXI.

Mais tâchez, si vous le pouvez, de vous placer à côté d'elle à souper; ou, si vous avez été prévenu, mettez-vous vis-à-vis et jouez de la prune. — Oh! célestes moments! dont le souvenir domine tous les autres; sorte de farfadet¹ sentimental que la mémoire porte éternellement en croupe; ombre des plaisirs autrefois en vogue, maintenant évanouis! Il est difficile aux âmes tendres de dire quel flux et reflux d'espérances et de craintes peut soulever un seul bal.

LXXII.

Mais ces avis prudents ne s'adressent qu'au commun des mortels, tenus de mettre dans leurs poursuites circonspection et vigilance, dont un mot de moins ou de trop peut renverser les plans; et non au petit ou grand nombre (car le nombre varie) de ceux à qui leur bonne mine, surtout si elle est nouvelle, leur célébrité, leur réputation d'esprit, de courage guerrier, de sens ou de non-sens, donnent carte blanche pour faire ce qu'il leur plaît, ou ce qu'il leur a plu de faire tout récemment.

LXXIII.

Notre héros, en sa qualité de héros, jeune, beau, noble, riche, célèbre, et de plus étranger, dut, comme tout autre esclave, payer sa rançon avant d'échapper à tous les dangers qui entourent un homme marquant. En fait de tracas et de calamités, il en est qui citent la poésie, une maison en désarroi, la laideur, la maladie; je voudrais que ces gens-là connussent la vie des jeunes nobles.

LXXIV.

Ils sont jeunes, mais ne connaissent point la jeunesse, — qu'ils ont prématurément gaspillée; beaux, mais usés; riches sans un sou; ils dissipent leur vigueur dans des milliers de bras. Un juif leur avance des fonds, et c'est à lui que va leur fortune; l'un et l'autre sénat voient leurs votes partagés entre les supôts d'un tyran et la bande d'un tribun; et, après qu'ils ont voté, diné, bu, joué et paillardé, le caveau de la famille s'ouvre pour recevoir un lord de plus.

LXXV.

« Où est le monde? » s'écriait Young à quatre-vingts ans²; — « où est le monde au milieu duquel un homme est né? » Hélas! où est le monde? il y a huit ans, *il était là*. — Je le cherche, il a disparu comme un globule de verre brisé, réduit en poudre, évanoui, à peine aperçu, jusqu'à ce qu'une transformation silencieuse ait dissous la matière brillante. Hommes d'état, généraux, orateurs, reines, patriotes, rois et dandys, tous sont partis sur les ailes des vents.

LXXVI.

Où est Napoléon le-Grand? Dieu le sait. Où est le petit Castlereagh? c'est au diable à le dire. On sont

¹ Écossais, pour lutin. ² Young avait plus de quatre-vingt ans lorsqu'il publia son poème *la Résignation*.

Grattan, Curran, Shéridan, tous ceux qui enchaînaient le barreau ou le sénat à la magie de leur parole? où est la malheureuse reine, avec tous ses chagrins? où est la fille des rois, objet de l'amour de ces îles? où sont ces saints martyrs, les cinq pour cent¹, et où... — oh! où diable sont les fermages?

LXXVII.

Où est Brummel? à bas. Où est Long-Pole Wellesley? dégringolé. Où sont Whitbread, Romilly? où est George III? où est son testament² (qui ne sera pas de sitôt déchiffré)? et où est George IV, notre royal oiseau³? Il paraît qu'il est allé en Écosse se faire jouer du violon : « gratte-moi, je te gratterai », dit-on; voilà six mois que dure cette scène de royale démanigaison et de royaliste grattement.

LXXVIII.

Où est milord un tel? où est milady une telle? et les honorables mistriss et miss? quelques-unes mises à la réforme, comme un vieux chapeau d'opéra, mariées, démariées, remariées (c'est une évolution qu'on a vu fréquemment exécuter depuis peu). Où sont les acclamations de Dublin et les sifflets de Londres? où sont les Grenville? ils ont tourné casaque, comme de coutume. Où sont mes amis les whigs? au point précis où ils étaient.

LXXIX.

Où sont les lady Caroline, et les lady Frances? divorcées, ou en train de l'être. Annales brillantes où l'on trouve la liste des *raouts* et des bals; — *Morning-Post*, seul moniteur des panneaux brisés de nos équipages et de toutes les fantaisies de la mode, — dites-nous quelles ondes coulent aujourd'hui dans ces canaux. Les uns meurent, d'autres fuient, d'autres languissent sur le continent, parce que la rigueur des temps leur a laissé à peine un seul tenancier.

LXXX.

Quelques-uns, qui baissaient pavillon devant certains ducs prudents, ont fini par prendre parti pour leurs frères cadets⁴; quelques héritières ont mordu à l'hameçon d'un roué; quelques demoiselles sont devenues épouses; d'autres se sont contentées de devenir mères, et plusieurs ont perdu leurs regards jeunes et séduisants; enfin, la liste des mutations est à n'en point finir. Il n'y a dans tout cela rien d'étrange; mais ce qui ne laisse pas que de l'être, c'est l'extraordinaire rapidité de ces changements fort ordinaires.

¹ Je suis prêt à accepter toute hypothèse que l'on verra, afin d'être dehors des fonds tremblants de cette époque incertaine; il y aura une guerre quelque part, nul doute; et quelle qu'elle soit, elle fera baisser les fonds. Ainsi, je vous en prie, tirez-m'en par quelque expédient.

Lord Byron à W. Kinnaid, 18 janvier 1825.

² La vieille histoire du système de George I, renversé par George II, jamais on ne pourra calomnier sur ce point George III.

³ Voyez *Fum and Hum, les deux oiseaux de la royauté*, ajoutés par Moore à sa *Famille Fudge*.

⁴ Peut-être l'auteur veut-il faire ici allusion à la rivalité poli-

LXXXI.

Ne me parlez pas de vivre soixante-dix ans; en sept ans, j'ai vu, depuis le monarque jusqu'au plus humble individu sous le ciel, plus de changements qu'il n'en faudrait pour remplir honnêtement l'espace d'un siècle. Je savais qu'il n'y avait rien de durable; mais le changement est devenu trop changeant, sans en être plus nouveau; il n'y a rien de permanent dans la race humaine, si ce n'est l'exclusion des whigs du pouvoir.

LXXXII.

J'ai vu Napoléon, qui semblait un vrai Jupiter, réduit aux proportions d'un Saturne; j'ai vu un duc (peu importe lequel)⁵ devenu homme d'État plus stupide encore, s'il est possible, que sa physionomie raide et mate⁶. Mais il est temps que je hisse un autre pavillon et que j'aborde un autre sujet : — j'ai vu, — non sans frémir, le roi sifflé, puis caressé; je ne prétends pas décider lequel de ces deux traitements était le plus juste;

LXXXIII.

J'ai vu les propriétaires du sol sans un sou vaillant; — j'ai vu Joanna Southcote; — j'ai vu la chambre des communes transformée en piège à impôts; j'ai vu cette déplorable affaire de la feue reine; — j'ai vu des couronnes sur la tête des fous; — j'ai vu un congrès⁷ faisant tout ce qu'il y a de plus vil au monde; j'ai vu des peuples, comme des ânes surchargés, jeter bas leur fardeau, — c'est-à-dire les hautes classes;

LXXXIV.

J'ai vu de petits poètes, et de grands prosateurs, et d'interminables, — non éternels, — orateurs; j'ai vu les rentes en guerre contre les maisons et les terres; — j'ai vu les propriétaires fonciers jeter les hauts cris; j'ai vu le peuple foulé comme du sable par des esclaves à cheval; j'ai vu les liqueurs fermentées échangées par John Bull contre des « boissons légères⁸ »; j'ai vu John Bull s'avouer lui-même un imbécile.

LXXXV.

Mais, « *carpe diem*, » Juan, « *carpe, carpe!* »⁹ demain verra une autre race aussi gaie, aussi éphémère, et dévorée par la même harpie. « La vie est un pauvre comédien; » — en ce cas, jouez votre pièce¹⁰, manants! et surtout veillez beaucoup moins à ce que vous faites qu'à ce que vous dites; soyez hypocrites, soyez circonspects; soyez toujours, non ce que vous paraissez, mais ce que vous voyez.

tique du duc de Wellington chef des torics, et de son frère lord Wellesley, l'un des whigs les plus estimés et les plus consciencieux. *N. d. T.*

⁵ C'est évidemment au duc de Wellington que ceci se rapporte. *N. d. T.*

⁶ Il y a dans le texte, « visage de bois. » On sait que la physionomie de Sa Grâce ne brille pas par l'expression. *N. d. T.*

⁷ Le congrès de Vérone, en 1822.

⁸ Expression de Shakspeare, *Henri IV*.

⁹ Horace.

¹⁰ Shakspeare, *Henri IV*.

LXXXVI.

Mais comment raconter, dans d'autres chants, ce qui advint à notre héros dans ce pays faussement exalté comme une terre éminemment morale? Mais je m'arrête, — car il ne me convient pas d'écrire une *Atlantide*¹; mais il n'est pas hors de propos, cependant, de convenir, une fois pour toutes, que vous n'êtes pas une nation morale; et vous le savez sans qu'un poète trop sincère ait besoin de vous le dire.

LXXXVII.

Je dirai ce que vit Juan et ce qui lui arriva: bien entendu que je ne sortirai pas des limites posées par la courtoisie; et puis, n'oubliez pas que cet ouvrage n'est qu'une fiction, et qu'il n'y est question ni de moi ni des miens, ce qui n'empêchera pas maint scribe de découvrir, dans toute expression tant soit peu hasardée, des allusions tout à fait involontaires. N'en doutez pas, — quand je parle, c'est *catégoriquement*, jamais par voie d'allusion.

LXXXVIII.

Si Juan se maria avec la troisième ou quatrième fille de quelque sage comtesse en quête de maris; ou si, avec quelque vierge mieux partagée (je veux dire sous le rapport des matrimoniales faveurs de la fortune), il se mit à travailler régulièrement à la population du globe, dont notre légitime et redoutable mariage est la source; — ou s'il se vit actionné en dommages et intérêts pour avoir trop disséminé ses hommages, —

LXXXIX.

C'est ce qui nous reste encore à savoir. Tel que tu es, pars, ô mon poème! Et, néanmoins, je gage ton contenu contre la même quantité donnée de vers que tu seras attaqué autant qu'ouvrage sublime le fut jamais, par ceux qui se plaisent à dire que le blanc est noir. Tant mieux! quand je devrais être seul contre tous, je n'échangerais pas mes libres pensées contre un trône.

DON JUAN.

CHANT DOUZIÈME².

I.

Il n'est pas de moyen âge plus barbare que le moyen âge de l'homme; c'est — je ne saurais vraiment dire quoi; alors que nous flottons entre la folie et la sagesse, sans trop savoir ce que nous voulons; époque de la vie assez semblable à une page imprimée, lettres gothiques sur papier satiné, alors que nos cheveux grisonnent, et que nous ne sommes plus ce que nous étions; —

II.

Trop vieux pour la jeunesse, — trop jeunes, à trente-cinq ans, pour jouer avec les enfants, ou pour thésauriser avec les sexagénaires, je m'étonne qu'à cet âge nous vivions encore; mais cela étant, c'est un vrai fléau que cette époque; l'amour subsiste encore, quoiqu'il soit bien tard pour prendre femme; quant à tout autre amour, l'illusion a disparu; et l'argent, la plus pure de nos imaginations, ne brille qu'à travers un prisme que lui-même a créé³.

III.

O or! pourquoi appelons-nous les avarés misérables⁴? A eux les voluptés toujours nouvelles; à eux la seule ancre et le seul câble qui retiennent fortement tous les autres plaisirs petits et grands! Vous qui ne voyez l'homme économe qu'à table, qui méprisez son sobre repas, comme n'en étant pas un, et vous étonnez que le riche puisse être parcimonieux, vous ne savez pas quelles ineffables joies peuvent naître de chaque rognure de fromage épargnée!

IV.

L'amour ou la luxure affadit le cœur de l'homme; le vin beaucoup plus encore; l'ambition épuise; le jeu ne procure que des pertes; mais amasser de l'argent, d'abord lentement, puis plus vite, ajouter toujours

¹ Voyez la *Nouvelle-Atlantide*, ou *Mémoires et Mœurs de plusieurs personnes de qualité*, où l'auteur, M. Manley, prend toute liberté avec plusieurs personnages distingués de ce temps. Warburton l'appelle un livre fameux, plein de scandales, d'esprit de parti, écrit dans un style efféminé, languissant, et très-approprié, pour le sujet, au goût débauché de la loule.

² Les chants XII, XIII et XIV parurent à Londres en novembre 1825.

³ Dans une lettre demeurée inédite de lord Byron à M. Kinraid, datée du 18 janvier 1823, nous trouvons le passage suivant : « Je veux économiser, et j'ai déjà commencé, comme vous avez pu vous en convaincre par le surplus de mon revenu pour 1822, qui égale au moins la dette des États-Unis d'Amérique (voir le rapport du président au congrès), et vous secouez ma parcimonie par de judicieux déboursments quand la nécessité le requiert, et par une liquidation modérée; faites un recouvrement de toutes les petites sommes qui peuvent rapporter quelque intérêt; car, comme nous disons dans le Nord, avec plus de bon sens que de fidélité pour la rime, *every little makes a mickle*, ce sont les petits ruisseaux qui font les grandes rivières. J'espère que vous avez tous les recus et les quittances des sommes employées à liquider mes dettes, afin d'empêcher qu'on ne me réclame deux fois la même somme; ce qui pourrait arriver pendant mon absence. — Vous vous étonnerez peut-être de ce récent et furieux accès de lésinerie et d'avarice; mais il n'est pas si extra-

ordinaire qu'on pourrait le croire. Je n'ai pas d'ostentation naturelle, quoique insouciant et dépensant beaucoup, à cause de cette insouciance même; mes passions les plus extravagantes touchent à leur terme, comme cela doit être à l'âge de trente-cinq ans. Je regarde trente ans comme la limite après laquelle on cesse de trouver du plaisir dans les passions; pour ma part, je les abandonne à des corps plus jeunes et plus vigoureux que moi, et l'avarice est venue à mon tour; maintenant j'aime le *lucrer*, car il nous faut toujours aimer quelque chose : à chaque période de ma vie j'ai eu une passion nouvelle et de nouvelles sensations; cependant ce n'est pas pour moi; mais j'aimerais, si Dieu le permet, laisser à mes héritiers autre chose qu'un nom, et leur fournir l'occasion de rendre des services à leurs semblables sur une plus grande échelle. Je n'ai pas d'autre but; je me contenterai de pain et d'eau, qui sont une nourriture fort bonne et très-nourrissante.

⁴ ROSWELL. J'ai entendu le vieux M. Sheridan soutenir avec beaucoup d'ingénuité qu'un homme complètement avare (*miser*) est un homme heureux; un avare qui se donne tout entier au plaisir d'amasser.

JOHNSON. C'est un soufflet donné à l'opinion générale, qui a appelé un avare *miser* parce qu'il est misérable. Non, monsieur, un homme qui dépense et économise tout à la fois est le plus heureux des hommes, parce qu'il a les deux jouissances.

Roswell, éd. Croker, t. IV, p. 182.

quelque chose à son trésor, à travers toutes les tribulations (inséparables des choses de ce monde), voilà ce qui vaut mieux que l'amour ou le vin, le jeton du joueur et le clinquant de l'homme d'état. O or ! je te préfère encore au papier qui fait du crédit d'une banque une sorte de barque de vapeur.

V.

Qui tient la balance du monde ? Qui règne sur les congrès royalistes ou libéraux ? Qui soulève les patriotes sans chemise de l'Espagne ! (lesquels font tant jaser et tant crier tous les journaux de la vieille Europe) ? Qui tient l'ancien et le nouveau monde en douleur ou en joie ? Qui rend coulantes toutes les politiques ? Qui semble enfin l'ombre de Bonaparte et de sa noble audace ? le juif Rothschild, et son confrère chrétien, Baring.

VI.

Voilà, avec le vrai libéral Laffitte, les véritables souverains de l'Europe. Un emprunt n'est pas seulement une spéculation : il affermit un peuple, ou renverse un trône. Les républiques elles-mêmes commencent à s'endetter ; les coupons de Colombie ont des porteurs connus à la Bourse ; il n'est pas jusqu'à ton sol d'argent, ô Pérou ! qui ne se fasse escompter par un juif.

VII.

Pourquoi appeler l'avare misérable ? disais-je tout à l'heure : sa vie est frugale, chose qu'on a toujours louée dans un saint ou dans un cynique ; ce motif ne mettrait pas obstacle à la canonisation d'un ermite ; pourquoi donc blâmerait-on les austérités de la maigre opulente ? parce que, dites-vous, rien n'exige une pareille épreuve. Son abnégation n'en a que plus de mérite.

VIII.

Lui seul est poète ; — promenant ses regards d'un monceau d'or à l'autre, sa passion pure se délecte dans la possession de ces trésors, dont la seule espérance fait traverser aux nations l'abîme des mers ; pour lui les lingots d'or étincellent au sein de la mine obscure ; sur lui le diamant réfléchit ses feux éblouissants, tandis qu'à ses regards charmés l'émeraude fait luire ses rayons plus doux, qui tempèrent l'éclat des autres pierreries.

IX.

Les terres des deux hémisphères sont à lui ; le navire parti de Ceylan, de l'Inde ou du Cathay² lointain décharge pour lui seul les produits embaumés de ses voyages ; les routes gémissent sous le poids de ses chars remplis des présents de Cérès, et la vigne rougit comme les lèvres de l'aurore ; ses celliers mêmes pourraient servir de demeure à des rois ; tandis

que lui, méprisant les appétits des sens, commande en maître, souverain intellectuel de toute chose.

X.

Peut-être il a conçu de vastes projets ; peut-être se propose-t-il de fonder un collège, une course de chevaux³, un hôpital, une église, — et de laisser après lui quelque monument surmonté de sa maigre figure ; peut-être a-t-il projeté d'affranchir le genre humain avec ces mêmes métaux qui servent à l'avilir ; peut-être ambitionne-t-il d'être le plus opulent de sa nation, et de se délecter dans les voluptés du calcul.

XI.

Mais que ce soit l'un de ces motifs ou tout autre qui constitue le principe d'action du thésauriseur, les insensés appelleront sa manie une maladie ; et la leur, qu'est-elle ? Examinez chacun de leurs actes, guerres, festins, amours ; — tout cela procure-t-il aux hommes plus de bonheur que ne ferait le calcul minutieux des moindres sommes ? en résulte-t-il plus d'utilité pour le genre humain ? Maigre avare ! que les héritiers du dissipateur s'enquièreient auprès des tiens lequel des deux est le plus sage !

XII.

Quelle beauté dans les rouleaux ! que de charmes dans un coffre-fort contenant des lingots, des sacs de dollars, des pièces de monnaie (non de vieux conquérants dont les têtes et les armoiries pèsent moins encore que le mince métal sur lequel brille leur effigie), mais d'or de bon aloi, qui conservent, entourées d'une reluisante exergue, quelque face régnante moderne, bien réelle, bien stupide. — Oui ! l'argent comptant est la lampe d'Aladin !

XIII.

L'amour commande aux camps, au bocage, à la cour ; Car l'amour est le ciel, et le ciel est l'amour⁴.

Ainsi chante le poète, et il lui serait assez difficile de prouver son dire (en poésie, ce n'est pas chose facile, généralement parlant) ; peut-être l'auteur a-t-il raison en ce qui concerne le « bocage », du moins « grove », *bocage*, rime avec « love », amour ; mais je suis fort enclin à douter (autant que les propriétaires doutent de leurs fermages) que les « cours » et les « camps » soient d'une nature tout à fait aussi sentimentale.

XIV.

Mais à défaut de l'amour, c'est l'argent et l'argent seul qui y commande ; l'argent règne au bocage, et l'abat, qui plus est ; sans argent, les camps seraient faiblement peuplés, et il n'y aurait pas de cour ; sans argent, Malthus nous dit de ne pas prendre femme⁵. Ainsi l'amour, le dominateur, est dominé par l'ar-

¹ Les Descamisados.

² La Chine.

³ Die and endow a college, or a cat. — POPE.

⁴ Vers de Walter Scott dans *la Loi du Vénétriel*.

⁵ M. Malthus prétend que le moyen de diminuer le nombre des pauvres est de prêcher la continence aux classes inférieures, de les détourner autant qu'il est possible du mariage ; et s'ils sont

mariés, de les prêcher contre l'immoralité d'engendrer des enfants, ce péché ne devant être commis que par ceux qui peuvent les nourrir, et, si les malheureux persistent dans une habitude aussi inconvenante et aussi immorale, de leur refuser sévèrement toute espèce de secours communal. On ne doit donner aucune éducation, aucun secours, à l'enfant qui meurt de faim ; il n'est rien pour la société, qui n'a pas de place pour

gent, sur son propre terrain, comme la vierge Cynthia gouverne les marées : pour ce qui est de dire que « le ciel est l'amour, » pourquoi ne dirait-on pas aussi que le miel est de la cire ? Le ciel n'est pas l'amour, mais bien le mariage.

XY.

Tout amour n'est-il pas interdit, à l'exception du mariage ? qui est bien une sorte d'amour, effectivement ; et pourtant les deux mots n'ont jamais désigné la même idée ; l'amour peut et devrait toujours co-exister avec le mariage, et le mariage peut aussi exister sans l'amour ; mais l'amour sans bans est tout à la fois criminel et honteux, et devrait prendre un tout autre nom.

XVI.

Or, à moins que « la cour », « les camps », et « le bocage », ne contiennent absolument que des maris fidèles, n'ayant jamais convoité le bien d'autrui, je dis que le vers en question est un *lapsus penne* ; — ce qui ne laisse pas que d'être singulier dans mon « *buon camerado* » Scott, si célèbre pour sa moralité, que mon Jeffrey me l'offrait en exemple¹ ; — on vient de voir un échantillon de sa morale.

XVII.

Fort bien ; si je ne réussis pas, du moins j'ai réussi, et cela me suffit ; réussi dans ma jeunesse, seule époque de la vie où les succès soient nécessaires ; et les miens m'ont valu ce qui m'importait le plus ; je n'ai pas besoin de dire quoi : ce prix, quel qu'il fût, je l'ai obtenu ; il est vrai que, depuis peu, j'ai porté la peine de ces succès ; mais je ne les ai pas pour cela regrettés.

XVIII.

Ce procès en chancellerie ; — cet appel à des êtres qui ne sont pas nés encore, et que, sur la foi de leur conviction procréative, certaines gens baptisent du nom de postérité, ou de future argile, — me semble, pour s'appuyer, un roseau bien douteux ; car il est probable que la postérité ne les connaîtra pas plus qu'ils ne la connaîtront.

XIX.

Mais, moi-même, je suis la postérité, — et vous aussi ; et qui sont ceux dont nous nous souvenons ?

Ils ne se montent pas à une centaine. Si chacun écrivait les noms qu'il se rappelle, le dixième ou le vingtième serait fantif ; les vies mêmes de Plutarque n'en ont recueilli qu'un petit nombre, et encore nos annalistes ont-ils tonné contre eux ; et au dix-neuvième siècle, Mitford², avec une franchise toute grecque, donne au bon vieux Grec un démenti³.

XX.

Bonnes gens de tout étage, bénévoles lecteurs, auteurs impitoyables, sachez que, dans ce douzième chant, je me propose d'être aussi sérieux que si j'avais pour éditeurs Malthus et Wilberforce ; — ce dernier a affranchi les noirs, et vant à lui seul un million de batailleurs ; tandis que Wellington n'a fait qu'enchaîner les blancs, et Malthus fait la chose contre laquelle il écrit.

XXI.

Je suis sérieux ; — tous les hommes le sont sur le papier ; et pourquoi ne pourrais-je pas aussi forger mon système, et présenter au soleil ma petite lanterne⁴ ? Le genre humain semble maintenant absorbé dans ses méditations sur les constitutions et les bateaux à vapeur, tant soit peu vaporeux, pendant que des sages écrivent contre toute procréation, à moins que l'homme ne calcule ses moyens de nourrir des marmots du moment que sa femme les aura servis.

XXII.

Que cela est noble ! que cela est romantique ! Pour ma part, je pense que la « philo-génération » (voilà un mot tout à fait selon mon cœur, bien qu'il en existe un beaucoup plus court, si la politesse ne défendait de s'en servir : mais je suis résolu de ne rien dire de répréhensible) ; il me semble, dis-je, que la « philo-génération » devrait rencontrer chez les hommes plus d'indulgence.

XXIII.

A nos affaires maintenant. — O mon gentil Juan ! te voilà donc à Londres, dans ce lieu charmant où s'élaborent chaque jour tous les dangers qui peuvent atteindre la chaleureuse jeunesse dans sa folle carrière. Il est vrai que ta carrière, à toi, n'est pas nouvelle ; tu n'es point novice dans la course fougueuse

lui dans son sein, et elle ne peut rien, sinon de faire pendre la mère qui mettrait un terme aux souffrances de son enfant, plutôt que de le voir mourir de faim.

Les riches n'ont aucun sacrifice à faire. On ne leur demande que de recouvrir leurs cœurs d'une armure d'airain. Pour ne pas être suspectes de rendre plus odieux cet exécrable système, nous reproduisons fidèlement les paroles de l'impitoyable économiste.

SOUTHEY.

¹ Nous n'accusons pas lord Byron d'un dessein prémédité de corrompre la morale publique ; mais n'est-il pas permis de montrer combien cette tendance à ridiculiser tous les sentiments nobles et généreux est inférieure au procédé si grave et si éloquent de l'auteur de *Waverley*, qui a montré dans toute sa beauté la vie de famille ! JEFFREY, *Edinburgh Review*.

² Voyez *l'Histoire de la Grèce* par Mitford, *Græcia verna*. Son plus grand plaisir est de louer les tyrans, de déprécier Plutarque, de raconter des événements extraordinaires, et d'écrire avec finesse ; et ce qui peut paraître bizarre, c'est, après tout,

le meilleur historien moderne de la Grèce, dans notre langue, et peut-être le meilleur de tous les historiens modernes. — Après avoir énuméré ses défauts, il est convenable de dire ses qualités, son érudition, ses recherches, sa véhémence et sa partialité ; j'appelle ces deux dernières des qualités chez un écrivain, parce qu'elles le font écrire avec plus d'enthousiasme.

³ C'est à tort que les historiens modernes ont regardé Plutarque comme un auteur qui peut être cité avec la même confiance que Thucydide, Xénophon, César ou Tacite ; dans ses discussions historiques et ses traités, il laisse toujours la question indécise ; son but est de faire, en toute chose et à tout propos, l'éloge de ses compatriotes ; et puisque nous le trouvons fréquemment en contradiction avec les autres témoignages relativement aux actes publiés des héros dont il raconte l'histoire, il est à supposer qu'il s'est montré encore moins scrupuleux quant au choix des anecdotes de la vie privée, s'il ne les invente pas tout à fait.

MITFORD.

⁴ Mot de Young.

du jeune âge; mais tu te trouves dans un pays nouveau, que les étrangers ne peuvent jamais bien comprendre.

XXIV.

Ayant tant soit peu égard à la diversité des climats, à la nature ardente ou froide, vive ou calme, des tempéraments, je pourrais, comme un primat, lancer mes mandements sur l'état social du reste de l'Europe; mais, ô Grande-Bretagne! de tous les pays où la muse peut pénétrer, tu es celui sur lequel il est le plus difficile de rimer. Tous les pays ont leurs « lions¹; » mais toi, tu n'es tout entière qu'une magnifique ménagerie.

XXV.

Mais je suis dégoûté de politique. Commençons, *paulo majora*² : Juan, dans sa route, peu curieux d'être pris au trébuchet, avait, comme un patineur habile, effleuré la glace sans la rompre; quand il s'ennuyait de ce jeu, il folâtrait sans crime avec quelqu'une de ces belles créatures qui se font gloire d'une innocente *tantalisation*, et laissent tout dans le vice, sauf sa réputation.

XXVI.

Mais elles sont en petit nombre, et finissent toujours par faire quelque escapade ou conversion diabolique qui prouve que les consciences les plus pures peuvent se tromper de route dans les sentiers neigeux de la candide vertu; et alors, on s'étonne comme si un nouvel âne avait parlé à Balaam, et les chuchotements vont leur train, subtils comme le vif-argent, et, (remarquez-le bien) tout se termine par cette conclusion charitable : — « Qui l'eût pensé ? »

XXVII.

La petite Leila, avec ses yeux orientaux, son caractère asiatique et taciturne (qui voyait toutes les choses d'Occident avec peu de surprise, à la grande surprise des gens de condition qui s'imaginent que les nouveautés sont des papillons que le désœuvrement doit poursuivre pour s'en repaître); Leila, avec sa figure charmante et son histoire romanesque, devint une sorte de mystère fashionable.

XXVIII.

Il y eut parmi les dames une grande divergence d'opinions, — ainsi que cela est habituel chez le beau sexe, dans les grandes comme dans les petites choses. N'allez pas croire, belles créatures, que mon dessein soit de vous calomnier en masse; — je vous ai toujours aimées plus que je ne le dis; mais comme je suis devenu moral, je ne puis faire autrement que de vous accuser toutes d'une grande intempérance de langue; il y eut donc alors parmi vous une générale sensation à propos de l'éducation de Leila.

XXIX.

Sur un seul point vous étiez d'accord, — et vous

aviez raison : c'est qu'une jeune enfant si remplie de grâce, belle comme son pays natal, transplantée sur de lointains rivages, dernier bouton de sa race, dût notre don Juan se dominer pendant cinq, quatre, trois ou deux ans, serait beaucoup plus convenablement élevée sous les yeux de pairessees ayant passé le temps des folies.

XXX.

Il y eut donc une généreuse émulation, une sorte de concurrence générale : c'était à qui entreprendrait l'éducation de l'orpheline. Comme Juan était une personne de condition, en cette occasion, c'eût été un affront que de parler de souscription ou de pétition; mais seize douairières, dix sages femmes célibataires, dont l'histoire appartient au « moyen âge d'Hallam³; »

XXXI.

Et deux ou trois épouses dolentes, séparées de leur mari sans qu'un seul fruit parût leur rameau desséché, — demandèrent à former la jeune personne et à la produire; — car c'est là le mot consacré pour exprimer la première rougeur d'une vierge à un raout où elle vient étaler ses perfections; et je vous assure que leur première saison⁴ a toute la douceur du miel vierge (surtout si elles ont de la fortune).

XXXII.

Voyez tous les indigents et honorables misters⁵, les pairs percés au coude, les dandys sans ressources, les mères vigilantes, les sœurs prévoyantes (qui, pour le dire en passant, lorsqu'elles sont habiles, réussissent mieux que les hommes de la famille « à cimenter des unions où c'est l'or qui reluit); » voyez tous ces gens-là, semblables à des mouches qui s'abattent sur du sucre candi, s'empresser de dresser leurs batteries autour de la « fortune, » et de lui tourner la tête à force de vases et de flatteries!

XXXIII.

Chaque tante, chaque cousine a sa spéculation; que dis-je? les dames mariées mettent parfois dans la passion un tel désintéressement, que j'en ai vu courtiser une héritière pour le compte de leur amant. *Tantène*⁶! tant il y a de vertu dans le grand monde, en cette île bienheureuse à laquelle « Douvres » sert d'issue! Et cependant la pauvre riche, l'infortunée, objet de tant de sollicitude, a des motifs de regretter que son père n'ait pas laissé des héritiers mâles.

XXXIV.

Les unes sont bientôt dans le sac; d'autres rejettent trois douzaines d'aspirants. Il est beau de les voir éparpillant les refus et désappointant maintes cousines irritées (amies de la jeune héritière), qui commencent bientôt leurs accusations, telles que : « Si miss (une telle) n'avait pas l'intention de choisir le pauvre Fré-

¹ Merveilleux, incroyables, dandys par excellence. *N. d. T.*

² *Paulo majora canamus.* — *VING., Eg. N. d. T.*

³ Allusion à l'histoire du *moyen âge*, par Hallam. *N. d. T.*

⁴ La saison des soirées et des bals. *N. d. T.*

⁵ *Mister*, monsieur. Le titre d'honorable se donne aux cadets des familles nobles. *N. d. T.*

⁶ *Tantène animis cœlestibus iræ!* *VING.*

déric, *pourquoi* a-t-elle consenti à lire ses billets? *pourquoi* valser avec lui? *pourquoi*, je vous prie, paraître consentir hier soir, et dire *non* aujourd'hui?

XXXV.

» Pourquoi? — pourquoi? — D'ailleurs Frédéric lui était véritablement attaché; ce n'était pas pour sa fortune, il en a assez sans cela; il viendra un temps qu'elle regrettera sans doute de n'avoir pas saisi une si bonne occasion; mais la vieille marquise avait machiné quelque plan; demain, au raout, j'en veux dire deux mots à Auréa: après tout, le pauvre Frédéric pourra trouver mieux; — dites-moi, avez-vous vu la réponse qu'elle a faite à sa lettre?»

XXXVI.

Des uniformes pimpants et de brillantes armoiries sont tour-à-tour dédaignés par elle, jusqu'à ce que son tour arrive, après une funeste perte de temps, de cœurs et de paris, en faveur du fortuné raffleur de femmes opulentes; et lorsqu'enfin la gentille créature obtient pour époux un militaire, un écrivain ou un cocher, l'escouade des pauvres diables reponssés par elle se console en voyant le triste choix qu'elle a fait.

XXXVII.

Car parfois, cédant, de guerre lasse, aux importunités, ces dames acceptent un poursuivant de longue date, ou bien (ce qui peut-être est plus rare) tombent en partage à celui qui ne les recherchait nullement. Un veuf maussade ayant passé la quarantaine¹ est sûr (s'il est permis de citer des exemples) de gagner le gros lot: or, de quelque manière qu'il l'ait obtenu, je ne vois rien là de plus étrange que dans l'autre loterie.

XXXVIII.

Moi-même — (c'est un « exemple moderne » de plus; « il est vrai que c'est dommage, — et dommage que ce soit vrai »), on m'a choisi entre vingt adorateurs, quoique je ne fusse guère plus avancé en sagesse qu'en âge; mais, bien que je me fusse réformé avant que devinssent un ceux qui bientôt devaient redevenir deux, je ne démentirai pas le public généreux qui déclara monstrueux le choix qu'avait fait la jeune dame.

XXXIX.

Oh! pardonnez-moi mes digressions, — ou, du moins, continuez à me lire! Je ne disserte jamais que dans un but moral; c'est le *Benedicite* avant le repas; car, comme une vieille tante, un ami emuyeux, un tuteur rigide ou un prêtre zélé, ma muse se propose, dans ses exhortations, de réformer tout le monde, en tout temps et en tous lieux; c'est ce qui donne à mon Pégase cette grave allure.

XL.

Mais maintenant, je vais être immoral; je me propose de montrer les choses tout à fait telles qu'elles sont, non telles qu'elles devraient être; car j'avoue qu'à moins de voir clairement ce qui en est, nous

n'avons pas grande amélioration à attendre de cette vertueuse charrie qui glisse sur la surface, effleurant à peine le noir terreau fumé par le vice, dans l'unique intention de maintenir le prix de son blé.

XLI.

Mais commençons d'abord par disposer de la petite Leila; car elle était jeune et pure comme l'aube d'un beau jour, ou comme ce vieux terme de comparaison, la neige, qui est en réalité plus pure qu'agréable. Comme bien des gens que tout le monde connaît, don Juan fut charmé de trouver une vertueuse tutrice pour sa jeune protégée, à qui une liberté trop grande eût pu être peu profitable.

XLII.

En outre, il s'était aperçu que le rôle de tuteur ne lui allait pas (il serait à désirer que d'autres fissent la même découverte); il n'était pas fâché de rester neutre en semblable matière, car la sottise des pupilles rejaillit sur les tuteurs: lors donc qu'il vit tant de vénérables dames solliciter l'honneur d'approvoiser sa petite sauvage d'Asie, après avoir consulté la « société pour la suppression du vice, » il fit choix de lady Pinchbeck.

XLIII.

Elle était vieille, — mais avait été fort jeune; elle était vertueuse, — et l'avait été, je pense, quoique le monde ait la langue si médisante que... — Mais j'ai l'oreille trop chaste pour accueillir une seule syllabe répréhensible; dans le fait, il n'y a rien qui m'afflige tant que cet abominable caquetage, cette pâture ruinée par le troupeau des humains.

XLIV.

D'ailleurs j'ai remarqué (notez qu'en matière raisonnable et décente, j'étais autrefois un observateur fort superficiel); j'ai remarqué, dis-je, et, à moins d'être un sot, chacun a pu en faire autant, que les dames qui se sont un peu émancipées dans leur jeunesse, outre leur connaissance du monde et la conscience qu'elles ont des conséquences funestes d'une erreur, mettent plus de sagesse que les autres à prémunir contre les dangers que ne connaîtront jamais les âmes sans passion.

XLV.

Pendant que la prude rigide dédommage sa vertu en raillant les passions qu'elle ignore et envie, cherchant beaucoup moins à vous sauver qu'à vous nuire, ou, qui pis est, à vous ridiculiser, — la femme expérimentée est indulgente; elle gagne votre confiance par de douces paroles, vous conjure de réfléchir avant de vous lancer, et vous explique en détail le commencement, le milieu et la fin de cette grande énigme, l'épopée de l'amour.

XLVI.

Soit par cette raison, soit qu'elles aient plus de vigilance, attendu qu'elles en sentent plus le besoin, je erois qu'on peut affirmer, par l'exemple de bien des

¹ Ce vers embarrassera les commentateurs, mais sera parfaitement compris de la génération présente.

familles, que les filles dont les mères ont connu le monde, par expérience plus que dans les livres, sont infiniment plus propres à figurer au marché des vestales, au *Smithfield*¹ de l'hymen, que celles qui ont été élevées par des prudes sans âme.

XLVII.

J'ai dit que lady Pinchbeck avait fait parler d'elle; de quelle femme jeune et jolie n'en peut-on pas dire autant? Mais maintenant le fantôme de la médisance avait cessé de rôder autour d'elle; elle n'était plus citée que pour son amabilité et son esprit, et l'on colportait plusieurs de ses bons mots; et puis, elle était charitable et humaine, et passait (du moins dans les dernières années de sa vie) pour une épouse exemplaire.

XLVIII.

Altière dans les hauts cercles, affable dans le sien, elle réprimandait doucement la jeunesse toutes les fois, — ce qui veut dire chaque jour, — qu'elle manifestait une funeste disposition à mal faire. On ne saurait dire la quantité de bien qu'elle faisait; du moins, cela allongerait beaucoup trop mon récit; bref, la petite orpheline d'Orient lui avait inspiré un intérêt qui allait toujours croissant.

XLIX.

Ajoutez que Juan était dans ses bonnes grâces, parce qu'au fond elle lui croyait un bon cœur, un peu gâté, mais pas entièrement; ce qui, certes, devait étonner, si l'on considère de qui il était né, ainsi que les vicissitudes qu'il avait subies, et dont il pouvait à peine se rendre compte. Ce qui aurait suffi pour en perdre tant d'autres n'eût pas sur lui cet effet, du moins d'une manière complète, — car il avait passé dans sa jeunesse par un trop grand nombre d'épreuves pour qu'aucune pût le surprendre.

L.

Et ces vicissitudes vont bien à la jeunesse; car, lorsqu'elles surviennent dans un âge plus mûr, on s'en prend à la destinée, et l'on s'étonne que la Providence ne soit pas plus sage. L'adversité est la route qui conduit le plus sûrement à la vérité; celui qui a connu la guerre, les orages, et la fureur de la femme, qu'il compte dix-huit ou quatre-vingts hivers, a conquis l'inestimable avantage de l'expérience.

LI.

Jusqu'à quel point elle est profitable, c'est une autre question. — Notre héros vit avec joie sa petite protégée confiée en toute sécurité à une dame dont la fille cadette était depuis longtemps mariée, et par conséquent hors du toit maternel, ce qui lui permettait de transférer à une autre les perfections dont elle

l'avait ornée, héritage transmissible au prochain titulaire, comme le yacht du lord-maire, ou, pour me servir d'une comparaison plus appropriée à la muse, comme la conque de Cythérée.

LII.

J'appelle cela transmission, car il est une balance flottante de perfections dont chaque miss hérite à son tour, selon le pli de son esprit ou la courbe de son échine; celles-ci valsent, celles-là dessinent; les unes sondent l'abîme de la métaphysique, les autres se bornent à la musique; les plus modérées brillent par l'esprit, pendant que d'autres ont le génie des attaques nerveuses.

LIII.

Mais que ce soient les nerfs, l'esprit, le piano, la théologie, les beaux-arts, ou les corsets perfectionnés, qui constituent, de nos jours, l'hameçon présenté aux *gentlemen* ou aux lords de naissance légitime, l'année qui finit transfère son bagage à celle qui la suit; de nouvelles fournées de vestales réclament les regards des hommes et les éloges décernés à leur « élégance » et *cætera*, — toutes créatures sans pareilles demandant à s'appareiller.

LIV.

Mais maintenant je vais commencer mon poëme; on trouvera peut-être singulier, sinon très-neuf, que depuis le premier chant jusqu'ici je ne sois pas encore entré en matière. Ces douze premiers chants ne sont que des accords sans but, des préludes, pour essayer une ou deux cordes de ma lyre, ou pour en raffermir les chevilles; cela fait, vous allez avoir l'ouverture.

LV.

Mes muses se soucient, comme d'une pincée de colophane, de ce qu'on nomme succès ou non-succès; ces pensées-là ne sont pas à la hauteur du sujet qu'elles ont choisi; leur but est d'inculquer une « grande leçon morale »². Je croyais en commençant qu'environ deux douzaines de chants suffiraient; mais, à la requête d'Apollon, si mon Pégase n'est pas éreinté, je pense que je pourrai bien sans effort aller jusqu'à la centaine.

LVI.

Don Juan vit ce *microcosme* sur des échasses qu'on nomme le grand monde; car c'est le plus petit, bien que le plus haut juché; mais de même que l'épée a une poignée qui ajoute à sa puissance homicide quand l'homme ferraille à la guerre ou dans un duel, de même le monde inférieur, au nord, au midi, à l'ouest, à l'est, est tenu d'obéir au monde supérieur³, — qui est en quelque sorte sa poignée, sa lune, son soleil, son gaz, son humignon.

¹ Smithfield est à Londres le marché aux bestiaux; on y voit aussi quelquefois des hommes du peuple mettre leur femme en vente. C'est une sorte de divorce économique, contre lequel la loi sévit, et non un usage consacré, comme quelques étrangers affectent de le croire. *N. d. T.*

² Le même sentiment qui fait désirer au peuple français de conserver les tableaux et les statues des autres nations, fait naturellement désirer aux autres nations de rentrer en possession

de leurs biens, aujourd'hui que la victoire s'est déclarée pour elles. Dans mon opinion, il serait non-seulement injuste que les souverains alliés gratifissent la France de ce qui ne lui appartient pas, mais la mesure serait impolitique, en ce qu'elle ferait perdre l'occasion de donner à la France une grande leçon morale. WELLINGTON, *Paris*, 1815.

³ Enfin, partout la bonne société règle tout. VOLTAIRE.

LVII.

Il avait beaucoup d'amis ayant femme, et était bien vu des maris et des dames, jusqu'à ce degré d'amitié qui peut s'accepter ou non sans qu'il en résulte ni bien ni mal, n'étant destiné qu'à tenir en mouvement les carrosses des gens du monde et à les réunir en soirée par un billet d'invitation; grâce aux mascarades, aux fêtes et aux bals, le premier hiver, cette vie conserve son charme.

LVIII.

Un jeune célibataire ayant un nom et de la fortune a un rôle embarrassant à jouer; car la bonne société n'est qu'un jeu qu'on pourrait comparer au jeu royal de l'oie¹, où chacun a un but distinct, un objet en vue ou un plan à suivre: — les demoiselles cherchent à se doubler, les femmes mariées à sauver des difficultés aux vierges.

LIX.

Je ne dis pas que cela soit général; mais il s'en voit des exemples; il en est néanmoins qui se tiennent droites comme des peupliers, avec de bons principes pour racines; mais beaucoup ont une méthode plus *réticulaire*, — et « pêchent aux hommes » comme des sirènes à la lyre harmonieuse: car parlez six fois à la même demoiselle, et vous pouvez commander les habits de noce.

LX.

Peut-être recevrez-vous une lettre de la mère pour vous dire que les sentiments de sa fille ont été surpris; peut-être recevrez-vous une visite du frère à l'air fendant, au corps lacé, aux larges favoris, pour vous demander « quelles sont vos intentions. » Il semble que, de manière ou d'autre, le cœur de la vierge attende votre main; et, ballotté entre votre compassion pour elle et celle que vous éprouvez pour vous-même, vous ajouterez un nom de plus à la liste des cures matrimoniales.

LXI.

J'ai vu bâcler ainsi une douzaine de mariages, dont quelques-uns de la plus haute volée. J'ai aussi vu des jeunes-gens — qui, dédaignant de discuter des prétentions qu'ils n'avaient jamais songé à manifester, sans se laisser effrayer par des caquets de femmes, ni intimider par des moustaches, sont restés fort tranquilles, et ont vécu, ainsi que la belle inconsolable, beaucoup plus heureux que si l'hymen eût joint leurs destinées.

LXII.

Il existe aussi chaque soir, pour les novices, un péril, — moins grand, il est vrai, que l'amour ou le mariage, mais qu'il ne faut pas pour cela dédaigner: c'est, — mon intention n'est point et n'a jamais été de déprécier l'apparence de la vertu, même dans les gens vicieux: — elle donne à leur aspect une grâce extérieure; je veux seulement signaler cette espèce

amphibie de courtisanes couleur de rose, qui ne sont ni blanches ni écarlates. —

LXIII.

Telle est la froide coquette, qui ne peut dire « non », et ne veut pas dire « oui »; elle vous laisse bord au large et sous le vent, jusqu'à ce que la brise commence à fraichir; puis rit sous eape de voir votre cœur faire naufrage: c'est là la source de je ne sais combien de douleurs sentimentales; voilà ce qui, chaque année, envoie prématurément au cercueil de nouveaux Werthers; mais tout cela n'est qu'un innocent badinage; ce n'est pas tout à fait de l'adultère, c'est seulement de l'adultération.

LXIV.

« Grands dieux! que je deviens bavard! » Jasons donc. Le péril qui vient après celui-là, quoique le plus cruel à mon avis, c'est lorsque, sans égard pour « l'Église ou l'État² », une femme mariée fait ou se laisse faire sérieusement l'amour. A l'étranger, ces closes-là décident rarement du destin d'une femme (c'est là, ô voyageur! une vérité que tu ne tardes pas à apprendre); — mais, dans la vieille Angleterre, qu'une jeune épouse vienne à faillir, pauvre créature! la faute d'Ève n'était rien, comparée à la sienne!

LXV.

Car c'est un pays de stupidité et de bassesse, un pays de journaux et de procès, où un jeune couple du même âge ne peut se lier d'amitiésans que le monde n'y mette obstacle. Et puis vient le vulgaire expédient de ces maudits dommages et intérêts! Un arrêt douloureux pour ceux qui le provoquent — forme un triste complément aux romanesques hommages; sans compter ces agréables harangues des avocats, et ces dépositions qui divertissent les lecteurs.

LXVI.

Mais c'est un piège où ne tombent que des débutantes inexpérimentées; un léger vernis d'hypocrisie a sauvé la réputation d'innombrables pécheresses de haut parage, les plus charmantes oligarques de notre gynocratie; on peut les voir à tous les bals et à tous les dîners, parmi les plus fiers de notre aristocratie, tant elles sont aimables, gracieuses, charitables et chastes, et tout cela, parce qu'elles ont du *tact* en même temps que du goût.

LXVII.

Juan, qui n'était pas dans la classe des novices, avait encore une autre sauvegarde: il était dégoûté, — ce n'est pas *dégoûté* que je veux dire; mais enfin il avait déjà pris une telle dose d'amour bien conditionné, que son cœur était devenu moins facile à émouvoir: — voilà tout ce que j'ai voulu dire, sans avoir le moins du monde l'intention de déprécier l'île aux blanches rochers, aux blanches épaules, aux yeux bleus, aux bas plus bleus encore; la terre des dîmes,

¹ Vieux jeu d'enfant qui a été inventé, je crois, en Allemagne.
STUART.

² Formule sacramentelle des torics. On sait que le roi d'An-

gleterre est, tout à la fois, chef spirituel et politique, aux termes de la constitution. N. d. T.

des impôts, des créanciers et des portes à deux coups de marteau

LXVIII.

Mais jeune, et après avoir vécu au milieu de spectacles et de contrées romanesques, où c'est la mort et non un procès que la passion doit affronter, et où la passion elle-même tient du délire, don Juan, transporté dans un pays où l'amour n'est guère qu'une affaire de mode, lui trouvait un caractère moitié pédantesque, moitié mercantile, quelque estime qu'il pût avoir d'ailleurs pour cette morale nation; en outre (hélas! excusez et plaignez son manque de goût!), il ne trouva pas d'abord les femmes jolies.

LXIX.

Je dis d'abord, — car il reconnut à la fin, mais par degrés, qu'elles l'emportent de beaucoup sur les beautés plus brillantes nées sous l'influence de l'étoile d'Orient : nouvelle preuve que nous ne devons pas juger à la légère; et pourtant ce n'était pas faute d'expérience qu'il manquait de goût; — la vérité est, si les hommes voulaient en convenir, que les nouveautés plaisent moins qu'elles ne frappent.

LXX.

Bien que j'aie voyagé, je n'ai jamais eu le bonheur de remonter ces fleuves insaisissables de l'Afrique, le Nil ou le Niger, jusqu'à l'inabordable Tombouctou, lieux où la géographie ne trouve personne qui veuille lui offrir une carte exacte et fidèle : — car l'Europe trace en Afrique son sillon, comme un bœuf paresseux; mais si j'avais été à Tombouctou, on m'y aurait sans doute affirmé que le noir est la couleur de la beauté¹.

LXXI.

Cela est en effet. Je ne jurerais pas que le noir est blanc; mais je soupçonne fort qu'effectivement le blanc est noir, et que ce n'est qu'une question d'optique. Interrogez un aveugle, qui est le meilleur juge en cette matière. Vous attaquerez peut-être cette nouvelle proposition; — mais j'ai raison; ou, si j'ai tort, je ne me rendrai qu'à bon escient. Il n'est pour l'aveugle ni nuit ni aurore; mais pour lui tout est noir; et vous, que voyez-vous? une douteuse étincelle.

LXXII.

Mais voilà que je retombe dans la métaphysique, ce labyrinthe dont la clef est de la même nature que tons ces remèdes pour la guérison de la phthisie hectique, ces papillons de nuit voltigeant autour d'une flamme expirante. Cette réflexion me ramène au physique pur et simple, et aux charmes d'une beauté étrangère, comparée à ces perles transparentes et précieuses, véritables étés polaires, tout soleil, et quelques-unes de glace.

LXXIII.

Ou plutôt, disons que ce sont de vertueuses sirènes,

femmes jusqu'à la ceinture, poissons pour tout le reste; — non qu'il ne s'en trouve un certain nombre qui aient pour leur volonté un respect fort honnête; pareilles aux Russes qui, au sortir d'un bain chaud, se précipitent dans la neige², elles sont vertueuses au fond, alors même qu'elles sont vicieuses; elles s'échauffent dans d'imprudents écarts, mais ont toujours soin de tenir en réserve le remords, pour s'y plonger au besoin.

LXXIV.

Mais cela n'a rien de commun avec leur extérieur. Je disais donc qu'au premier abord, Juan ne les avait pas trouvées jolies; car une belle Anglaise cache la moitié de ses attraits, — sans doute par pitié; — elle aime mieux se glisser paisiblement dans votre cœur que de le prendre d'assaut, comme on s'empare d'une ville; mais une fois qu'elle est dans la place (si vous en doutez, essayez-en, je vous prie), elle la garde pour vous en fidèle alliée.

LXXV.

Elle n'a point la démarche du coursier arabe, ou de la jeune Andalouse qui revient de la messe; elle n'a point, dans sa mise, la grâce des Françaises, et la flamme de l'Ausonie ne brûle point dans son regard; sa voix, bien que douce, n'est point propre à gazouiller ces airs de *bravuras* (que j'apprends encore à aimer, quoique j'aie passé sept ans en Italie, et que j'aie une oreille qui me sert assez bien); —

LXXVI.

Elle ne saurait faire ces choses, non plus qu'une ou deux autres, avec cette aisance et ce piquant qui plaisent tant, pour donner au diable son dû; elle est un peu plus avare de ses sourires, et ne termine pas tout dans une entrevue (chose très-louable, et qui économise le temps et les tracasseries); — mais, quoique le terrain exige du temps et des soins, bien cultivé, il vous paiera avec usure.

LXXVII.

Et, en effet, s'il lui arrive de s'éprendre d'une grande passion, je vous assure que c'est une chose fort sérieuse; neuf fois sur dix ce sera caprice, mode, coquetterie, envie de primer, orgueil d'un enfant tout fier de sa ceinture neuve, ou désir de faire saigner le cœur d'une rivale; mais la dixième fois sera un ouragan, car dans ce cas il n'est rien dont ces dames ne soient capables.

LXXVIII.

La raison en est évidente : s'il survient un éclat, elles ont le sort des parias, et sont immédiatement déshéritées de leur caste; et lorsque la loi, dans sa susceptibilité, a rempli les journaux de mille commentaires, la société, cette porcelaine sans défaut (l'hypocrisie!), les bannit comme Marius, et les envoie s'asseoir sur les ruines de leur faute; car la réputation est une Carthage qu'on ne rebâtit pas de sitôt.

¹ Le major Denham dit qu'à son retour de ses voyages en Afrique, les premières femmes européennes qu'il vit lui parurent malades et languissantes.

² Les Russes ont l'habitude, on le sait, de se précipiter dans la Nèva en sortant de leurs bains chauds; plaisante antithèse qui ne semble leur faire aucun mal.

LXXIX.

Peut-être doit-il en être ainsi ; — c'est le commentaire de ce passage de l'Évangile : « Ne péchiez plus, et que vos péchés vous soient pardonnés ; » — mais, à cet égard, je laisse les saints solder entre eux leurs comptes. A l'étranger, quoique assurément on ait grand tort, une femme qui a failli trouve une porte plus large pour revenir à la Vertu, — comme on appelle cette dame, qui devrait être toujours au logis pour tout le monde.

LXXX.

Pour moi, je laisse la question où je la trouve, sachant qu'une vertu si susceptible n'aboutit qu'à donner aux gens mille fois plus d'indifférence pour elle, et qu'à les rendre beaucoup moins effrayés du péché en lui-même que de sa publicité. Quant à la chasteté, toutes les lois commentées par les plus rigoureux légistes ne l'enchaîneront jamais ; elles ne font qu'aggraver le crime qu'elles n'ont pu empêcher, en poussant dans le désespoir celles qui, peut-être, se seraient repenties.

LXXXI.

Mais Juan n'était pas casuiste, et n'avait point médité les leçons morales du genre humain ; d'ailleurs, sur plusieurs centaines qu'il avait vues, il n'avait pas rencontré une seule dame complètement à son goût. Il était un peu blasé ; — il ne faut pas s'étonner que son cœur fût maintenant plus difficile à entamer ; ses succès passés ne l'avaient pas rendu plus vain, mais sa sensibilité avait indubitablement diminué.

LXXXII.

Ajoutez à cela que divers objets, nouveaux pour lui, avaient distrahit son attention : il avait visité le parlement, et maint autre lieu ; il avait assisté, sous la galerie¹, aux débats de cette chambre des communes, où fulminaient (elles ne *fulminent* plus) des voix eloquentes, alors que le monde étonné fixait ses regards sur ces lumières du Nord, dont l'éclat s'étendait jusqu'aux lieux où broute le taureau porte-musc² ; il avait aussi, de temps à autre, pris place derrière le trône³ ; mais Grey⁴ n'était pas encore, et Chatam n'était plus⁵.

¹ A la Chambre des Communes, le public est admis dans une galerie supérieure. C'est sous cette galerie, et conséquemment dans l'enceinte législative même, que sont admis les étrangers de distinction. *N. d. T.*

² Voyez *le Voyage de Parry* à la recherche d'un passage par la mer du Nord.

³ C'est à la chambre des lords que les sessions s'ouvrent et se closent par le roi en personne. Le trône y reste en permanence. C'est derrière ce trône que prennent place quelques spectateurs privilégiés. *N. d. T.*

⁴ Charles, second comte Grey, entra à la chambre des pairs en 1807.

⁵ William Pitt, premier comte de Chatam, mourut en mai 1778, après avoir été transporté, mourant, hors de la chambre des lords, où il prononça un remarquable discours sur la guerre d'Amérique.

⁶ La nature lui avait prodigué tous ses dons : affable jusqu'à la familiarité, gai, bienveillant, instruit, il était probablement le seul héritier royal, en Europe, capable de lire dans leur propre langue les historiens grecs et romains ; sa bourse était ouverte

LXXXIII.

Toutefois, il vit à la clôture de la session ce spectacle majestueux, quand la nation est vraiment libre, le spectacle d'un roi assis sur un trône constitutionnel, le plus glorieux de tous, vérité ignorée des despotes, — jusqu'au jour où les progrès de la liberté auront complété leur éducation. Ce qui, dans ce spectacle, frappe de respect les yeux et le cœur, ce n'est pas la splendeur toute seule, — c'est la confiance du peuple.

LXXXIV.

Il vit aussi (quel qu'il puisse être aujourd'hui) un prince, alors le prince des princes⁶, riche d'espérance, à la fleur de l'âge ; il y avait jusque dans son salut une fascination magique ; bien que le signe de la royauté fût écrit sur son front, il avait *alors* le mérite rare dans tout pays d'être, de la tête aux pieds, et sans mélange de fatuité, un gentleman accompli⁷.

LXXXV.

Et Juan fut reçu, comme je l'ai dit, dans la meilleure société ; alors il lui advint ce qui, je le crains, n'arrive que trop souvent, quelque posé et débonnaire qu'on soit : — ses talents, son humeur agréable, son air si parfaitement distingué, l'exposèrent naturellement à des tentations, bien qu'il en évitât lui-même l'occasion.

LXXXVI.

Mais quoi, où, avec qui, quand et pourquoi, ce n'est pas chose qui puisse se dire à la hâte ; et comme j'ai un but moral (quoi qu'on en dise), il est probable que les yeux de pas un de mes lecteurs ne resteront à sec ; j'attaquerai leur sensibilité jusque dans ses derniers retranchements, et j'élèverai, dans le pathétique, un monument colossal comparable à celui que le fils de Philippe se proposait d'ériger avec le mont Athos⁸.

LXXXVII.

Ici finit le douzième chant de notre introduction. Quand le corps du poème sera commencé, vous lui trouverez une forme toute différente de ce qu'on prétend qu'il sera quand je l'aurai terminé ; le plan se mûrit encore ; je ne puis, lecteur, vous obliger à

à toutes les infortunes et ne fut jamais fermée pour le talent.

⁷ Puisque je me mets en avant, permettez-moi de vous parler du prince régent. Il demanda que l'on me présentât à lui dans un bal, et après quelques paroles gracieuses sur mes propres ébauches, il me parla de vous et de vos ouvrages immortels ; il vous préférait à tous les autres bardes passés ou vivants ; il me parla alternativement d'Homère et de vous, et me parut également familier avec les deux. Tout cela fut dit en un langage qui perdrait assurément en passant par ma bouche, et avec un ton et un goût qui me donnèrent la plus haute idée de ses qualités et de sa capacité. Je n'avais apprécié jusqu'alors que ses *manières*, qui sont bien supérieures à celles de quelque *gentleman* que ce soit de nos contemporains.

Lord Byron à Walter Scott, juillet 1812.

⁸ Un sculpteur offrit à Alexandre de tailler le mont Athos en une statue qui tiendrait dans une de ses mains une ville, et une rivière dans l'autre. Mais Alexandre est mort, et le mont Athos restera tel longtemps encore avant de voir de nouveau un peuple libre.

lire; c'est votre affaire, non la mienne : un homme qui se respecte ne doit ni rechercher le dédain, ni le craindre

LXXXVIII.

Et si mon tonnerre fait long feu, rappelez-vous, lecteur, que je vous ai déjà donné la plus terrible des tempêtes et la bataille la mieux conditionnée qu'on ait jamais brassée à l'aide des éléments et du sang, sans compter le plus sublime des... — Dieu sait quoi encore; un usurier n'en saurait exiger davantage. — Mais mon meilleur chant, après celui qui traitera de l'astronomie, sera consacré à « l'économie politique. »

LXXXIX.

C'est par là maintenant qu'on monte à la popularité; aujourd'hui qu'il reste à peine un échelas à la haie publique, enseigner au peuple le meilleur moyen de la franchir, est devenu un acte de charité patriotique; mon plan (mais je le tiens secret, ne fût-ce que pour me singulariser) sera très-certainement goûté. En attendant, lisez tous les écrits des amortisseurs de la dette nationale, et dites-moi ce que vous pensez de nos grands penseurs.

DON JUAN.

CHANT TREIZIÈME.

I.

Maintenant j'entends être grave; — il le faut bien, puisque de nos jours on trouve le rire trop sérieux. Une plaisanterie de la vertu contre le vice est réputée crime, et considérée comme dangereuse par la critique; d'ailleurs, le triste est une source de sublime, bien qu'un peu fatigant quand il se prolonge : mon poème va donc prendre un essor imposant et solennel, comme un vieux temple réduit à une seule colonne.

II.

Lady Adeline Amundeville (c'est un nom normand que peuvent retrouver dans les généalogies ceux qui explorent les derniers champs de ce terrain gothique) était de haut lignage, riche par le testament de son père, et belle même en cette île où les beautés abondent, dans cette Angleterre, — regardée avec raison, par les patriotes, comme le sol qui produit ce qu'il y a de mieux en corps et en âmes.

III.

Je n'irai pas à l'encontre; ce n'est pas mon affaire; je laisse à ces gens leur goût, sans nul doute excellent; des yeux sont des yeux; peu importe qu'ils soient noirs ou bleus, pourvu qu'ils fonctionnent; c'est sottise que de disputer sur la couleur; — les plus tendres sont les meilleurs. Le beau sexe doit toujours être beau; et nul homme, avant la trentaine, ne doit supposer qu'il y ait au monde une seule femme laide.

IV.

Et après cette époque tranquille et tant soit peu insipide, cet ennuyeux passage à des jours plus calmes où notre lune n'est plus dans son plein, nous pouvons nous aventurer à critiquer ou à louer; car l'indifférence commence à endormir nos passions, et nous marchons dans les voies de la sagesse; et puis, notre tournure et notre visage nous avertissent qu'il est temps de céder la place aux jeunes.

V.

Il en est, je le sais, qui voudraient reculer cette époque, résignant à regret leur poste, comme tous les gens en place; mais c'est pure chimère de leur part, car ils ont passé l'équateur de la vie; il leur reste encore le bordeaux et le madère pour arroser la sécheresse du déclin; ils ont aussi pour se consoler les meetings de comté, et le parlement, et les dettes, et que sais-je encore?

VI.

N'ont-ils pas la religion, la réforme, la paix, la guerre, les impôts, et ce qu'on appelle la « nation, » la lutte à qui dirigera dans l'orage le vaisseau de l'état, les spéculations agricoles et financières? N'ont-ils pas, pour se tenir en haleine, les joies d'une mutuelle haine, pour tenir lieu de l'amour, qui n'est qu'une hallucination? Or, la haine est de beaucoup le plus durable des plaisirs : on se presse d'aimer, on se déteste à loisir.

VII.

Ce bourru de Johnson, ce grand moraliste, déclarait ouvertement « qu'il aimait un franc haïsseur »¹; — c'est la seule vérité dont on ait fait l'aveu depuis mille ans et plus. Peut-être n'était-ce qu'une plaisanterie de ce vieillard accompli; — pour moi, je ne suis qu'un simple spectateur, et je porte mes regards partout où il y a des palais et des chaumières, à peu près à la manière du Méphistophélès² de Goëthe.

VIII.

Mais je ne mets d'excès ni dans l'amour ni dans la haine, quoiqu'il n'en ait pas toujours été ainsi. Si je raille parfois, c'est parce que je ne puis guère m'en empêcher, et que de temps à autre mon vers s'en accommode. Je ne demanderais pas mieux que de redresser les torts des hommes, et, au lieu de punir les crimes, je préférerais les réprimer, si Cervantes, dans sa trop véridique histoire de *Don Quichotte*, n'avait démontré l'inutilité de tels efforts.

IX.

De toutes les histoires c'est la plus triste, — d'autant plus triste qu'elle vous fait sourire; son héros est dans le vrai, et suit le droit chemin; — dompter les méchants, voilà son but unique; combattre à forces inégales, voilà sa récompense; c'est sa vertu qui constitue sa folie. Mais c'est un douloureux spectacle que celui de ses aventures; — et plus douloureuse encore est la moralité enseignée à tout ce qui pense, par cette véritable épopée.

¹ Monsieur, j'aime un homme qui haït bien, JOHNSON.

² Méphistophélès est le nom du diable dans le *Faust* de Goëthe.

X.

Redresser les torts, venger les opprimés, secourir la beauté, exterminer la félonie, lutter seul contre la force coalisée, affranchir du joug étranger les peuples sans défense, — hélas ! faut-il donc que de nobles vœux soient, comme de vieilles ballades, destinées seulement à fournir matière aux plaisirs de l'imagination, une plaisanterie, une énigme, un moyen comme un autre d'arriver à la gloire ? Socrate lui-même ne serait-il donc que le don Quichotte de la sagesse ?

XI.

Cervantes tua par le ridicule la chevalerie espagnole¹ ; il suffit de son rire pour abattre le bras droit de sa patrie ; — à compter de ce jour, les héros en Espagne ont été rares. Placé sous le charme de l'enthousiasme chevaleresque, le monde faisait place à sa brillante phalange ; l'œuvre de Cervantes a donc été funeste, et la ruine de la patrie a chèrement payé la gloire de l'écrivain².

XII.

Me voilà encore dans mes vieilles lunes³, — les digressions, et j'oublie lady Adeline Amundeville, la plus fatale beauté que Juan eût jamais rencontrée, bien qu'il n'y eût en elle ni méchanceté ni mauvaise intention ; mais la destinée et la passion tendirent le piège (notre volonté trouve dans la destinée une excellente excuse), et ils y furent pris ; que ne prennent-elles pas ? Mais je ne suis pas un OEdipe, et c'est un Sphinx que la vie.

XIII.

Je raconte la chose comme elle m'a été racontée, et je ne me permets pas de hasarder une solution ; « *Dixus sum* ⁴ ! » Revenons maintenant au couple en question. La charmante Adeline, au milieu du gai bourdonnement du monde, était la reine abeille, le miroir de tout ce qu'il y a de beau ; ses charmes faisaient parler tous les hommes, et rendaient muettes toutes les femmes. Cette dernière circonstance est un miracle, et était estimé tel ; il ne s'est pas renouvelé depuis.

XIV.

Elle était chaste jusqu'à désespérer l'envie, et mariée à un homme qu'elle aimait fort ; — homme connu dans les conseils de la nation, froid et tout à fait Anglais, imperturbable, bien qu'il sût agir avec vigueur dans l'occasion, fier de lui-même et de sa femme ; le monde ne pouvait rien articuler contre eux, et tous deux paraissaient tranquilles, — elle dans sa vertu, lui dans sa hauteur.

XV.

Il advint que des matières diplomatiques, des relations d'affaires le mirent fréquemment en rapport avec don Juan, dans l'exercice de leurs fonctions respectives. Bien que réservé, et peu sujet à se laisser prendre à des dehors spécieux, la jeunesse de Juan, sa patience, ses talents, firent impression sur cet esprit altier, et jetèrent la base de cette estime qui finit par rendre les hommes amis, comme on dit en style courtois.

XVI.

Lord Henry, aussi circonspect qu'on pouvait l'attendre de sa réserve et de son orgueil, était lent à juger les hommes ; — mais son jugement une fois porté sur un ami ou un ennemi, qu'il fût juste ou injuste, avait toute l'opiniâtreté de l'orgueil, dont le flot impétueux ne connaît point de reflux, et ne suit dans sa haine, comme dans son amour, d'autre guide que la loi de son bon plaisir.

XVII.

Aussi ses amitiés et ses aversions, bien que souvent fondées, ce qui le confirmait encore davantage dans ses préoccupations, étaient irrévocables comme les lois des Persans et des Mèdes. Il n'avait pas dans ses sentiments ces étranges accès des affections communes, ces intermittences de froid et de chaud, véritable fièvre tierce qui constitue la maladie de l'estime publique.

XVIII.

« Il n'est pas donné aux mortels de commander le succès⁵ ; *Fais plus*, Sempronius, — ne le mérite pas, » et, crois-moi, tu n'en seras pas pour cela plus mal partagé. Sois circonspect, épie le moment propice, et mets-le toujours à profit ; cède doucement, quand la pression est trop forte ; pour ce qui est de la conscience, apprends seulement à l'aguerrir ; car, comme un cheval de course, ou un boxeur qui s'exerce, convenablement préparée, elle arrivera à faire de grands efforts sans fatigue.

XIX.

Lord Henry aimait aussi à primer ; il en est de même de tous les hommes, les petits comme les grands ; les plus chétifs trouvent encore un inférieur, ils le pensent du moins, sur lequel ils exercent leur domination ; car rien n'est plus lourd à porter que l'orgueil solitaire ; c'est un poids accablant dont on aime généreusement à se décharger sur les autres, tout en continuant soi-même à faire route à cheval.

XX.

Légal de Juan par la naissance, le rang et la fortune, il ne pouvait réclamer aucune prééminence ; il

¹ Cervantes smiled Spain's chivalry away.

² Essai qui vaudra de traduire ce vers. *N. d. T.*

³ M. Spence, l'auteur d'un ingénieux voyage en Espagne, paraît croire que Cervantes écrivit son livre pour ridiculiser la chevalerie errante, et que, malheureusement pour l'Espagne, sa satire devint à la mode et étouffa non-seulement l'esprit chevaleresque, mais encore l'esprit religieux. D'abord nous devons observer que la chevalerie errante avait cessé d'exister longtemps avant l'époque où parut *Don Quichotte* ; ensuite nous re-

marquerons que, loin de chercher à ridiculiser l'héroïsme, Cervantes a eu, au contraire, d'établir toujours une distinction entre les folies du chevalier errant et les généreux élan du chevalier ; à tel point que don Quichotte lui-même, malgré toutes ses folies, nous inspire cependant du respect et de la compassion.

LOCKART.

⁴ Mot des *Joyeuses Commères de Windsor*, par Shakspeare.

⁵ *Dixus sum*, non OEdipus. *TR.*

⁶ Citation du *Caton* d'Adisson.

avait sur lui la supériorité de l'âge, et aussi de la patrie, comme il le croyait ; parce que les fiers Bretons ont la liberté de la langue et de la plume, liberté à laquelle visent toutes les nations modernes ; et lord Henry était un grand orateur, et peu de membres de la chambre prolongeaient plus tard les débats.

XXI.

C'étaient là des avantages ; et puis il pensait, — c'était son faible, et il n'y avait pas grand mal à cela, — il pensait être mieux que personne au fait des mystères de cour, attendu qu'il avait été ministre ; il aimait à enseigner ce qu'il avait appris ; il brillait surtout quand la politique venait à s'échauffer ; en un mot, il réunissait toutes les qualités qui parent l'homme, patriote toujours, homme en place quelquefois.

XXII.

Il aimait pour sa gravité le gentil Espagnol ; peu s'en fallait qu'il ne l'honorât pour sa docilité, parce que, quoique jeune, il acquiesçait avec douceur, ou contredisait avec une noble humilité. Il connaissait le monde, et ne voyait aucune dépravation dans des fautes qui ne sont le plus souvent que l'indice de la fertilité du sol, pourvu toutefois que les mauvaises herbes ne dépassent pas la première récolte, — car alors elles sont bien difficiles à extirper.

XXIII.

Et puis ils parlaient ensemble de Madrid, de Constantinople, et autres lieux lointains où les gens font ce qu'on leur ordonne, ou font ce qu'ils ne devraient pas, avec une grâce étrangère. Ils parlaient aussi de chevaux ; Henry, comme la plupart des Anglais, était bon cavalier, et grand amateur des courses de chevaux ; Juan, en vrai Andaloux qu'il était, savait conduire un cheval, comme les despotes un Russe.

XXIV.

Ainsi s'accrut leur intimité dans les raouts de la noblesse, aux diners diplomatiques, ou à d'autres encore : — car Juan, comme un frère de haut grade dans la franc-maçonnerie, était bien avec les ministériels *entrants* et *sortants*¹. Sur ses talents, Henry n'avait aucun doute ; ses manières révélaient en lui le fils d'une noble mère ; et on aime à faire preuve d'hospitalité envers celui dont l'éducation marche de pair avec sa condition.

XXV.

Au square trois étoiles, — car ce serait violer les règles que de nommer les rues : les hommes sont si méditants, si portés à semer de l'ivraie dans le bon grain d'un auteur, si empressés de trouver des allusions particulières et peu honorables, auxquelles on ne pensait pas, dans des affaires d'amour qui ont été, sont, ou doivent être un jour notoires ! c'est ce qui fait que je prends la précaution de déclarer que l'hôtel de lord Henry était situé dans le square trois étoiles.

XXVI.

Il est encore une autre raison pieuse qui me fait garder l'anonyme au sujet des squares et des rues : il ne se passe guère d'hiver qui ne voie une trahison domestique frapper au cœur quelque grande maison, — sorte de sujets que la médisance se plaît à mettre sur le tapis ; or, à moins de connaître d'avance les squares les plus chastes, il pourrait m'arriver, par mégarde, de tomber sur l'une de ces résidences funestes.

XXVII.

Il est vrai que je puis choisir Piccadilly, endroit où les peccadilles sont inconnues ; mais, sages ou sottes, j'ai mes raisons pour laisser là ce sanctuaire de pureté. Je ne veux donc désigner nominativement square, rue, ni place, jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu où il ne se soit rien passé de deshonnête, un vrai temple virginal de l'innocence du cœur ; tels sont... — mais j'ai perdu la carte de Londres.

XXVIII.

Or donc, à l'hôtel de lord Henry, au square trois étoiles, Juan était le bienvenu, et très-recherché ; comme l'étaient aussi maints rejetons de nobles souches, et d'autres qui n'avaient pour titre de noblesse que le talent, ou la richesse, qui est partout un excellent passeport ; ou seulement la mode, qui est effectivement la meilleure des recommandations : notez qu'une mise recherchée l'emporte fort souvent sur tout le reste.

XXIX.

Et puisque « il y a sûreté dans une multitude de conseillers, » comme dit gravement Salomon, ou comme on le lui fait dire ; — en effet, nous en voyons journellement la preuve dans les sénats, au barreau, dans les luttes de la parole, partout où peut se déployer la sagesse collective ; et c'est aussi la seule cause qu'on puisse donner de l'opulence et de la félicité actuelle de la Grande-Bretagne ; —

XXX.

Si donc « pour les hommes, il y a salut dans le nombre des conseillers, » — de même, pour le beau sexe, une société nombreuse empêche la vertu de s'endormir ; ou si elle vient à chanceler, elle se trouvera embarrassée par la difficulté de faire un choix, — la variété même deviendra un obstacle. Au milieu d'un grand nombre d'écueils, nous redoublons de précautions contre le naufrage ; il en est ainsi des femmes : dût l'amour-propre de quelques-unes s'en offenser, il y a sûreté dans une foule de fats.

XXXI.

Mais Adeline n'avait pas le moins du monde besoin d'un tel bouclier, qui ne laisse que bien peu de mérite à la vertu proprement dite, ou à la bonne éducation. Sa principale ressource était dans sa noble fierté, qui appréciait le genre humain à sa valeur ; quant à la coquetterie, elle dédaignait d'en faire usage. Sûre de

¹ *Ins and outs* ; expression consacrée pour dire le ministère et l'opposition. N. d. T.

l'admiration qui l'entourait, elle n'en était que faiblement émue; c'était pour elle une possession de tous les jours.

XXXII.

Envers tous elle était polie sans affectation; à quelques-uns elle témoignait cette attention qui flatte, de cette flatterie qui ne peut laisser après elle de traces dont une épouse ou une vierge ait à rougir; douce et généreuse courtoisie envers le mérite réel ou supposé, ne fût-ce que pour consoler l'homme illustre des ennuis de l'illustration,

XXXIII.

Qui est sous tous les rapports, et à peu d'exceptions près, un triste et emuieux apanage. Contemplez les ombres de ces hommes distingués qui furent ou sont encore les marionnettes de la gloire, la gloire de la persécution; contemplez ensuite les plus favorisés : à travers l'auréole dont le soleil couchant entoure ces fronts couronnés de lauriers, que reconnaissez-vous? — un nuage doré.

XXXIV.

Comme de raison, il y avait aussi, dans les manières d'Adeline, cette politesse calme et toute patricienne, qui, dans l'expression des sentiments de la nature, ne dépasse jamais la ligne équinoxiale. C'est ainsi qu'un mandarin ne trouve rien de beau; — du moins, son air ne laisse pas deviner que rien de ce qu'il voit puisse beaucoup lui plaire. Peut-être avons-nous emprunté cela aux Chinois, —

XXXV.

Ou peut-être à Horace; son « *Nil admirari* » était ce qu'il appelait « l'art d'être heureux; » art sur lequel les artistes ne sont pas d'accord, et qui n'a pas fait, entre leurs mains, de très-grands progrès. Cependant, il est bon d'être prudent; certes, l'indifférence ne saurait rendre malheureux, et, dans la bonne société, un fol enthousiasme n'est qu'une ivresse morale.

XXXVI.

Mais Adeline n'était pas indifférente; car (un lieu commun *maintenant*), de même que sous la neige le volcan couve dans son sein une lave brûlante, — *et cætera!* continuerai-je? — non! je déteste de courir après une métaphore usée; laissons donc là le volcan si souvent mis en réquisition. Pauvre volcan! combien de fois, moi et d'autres, nous l'avons attisé jusqu'à ce que la fumée nous étouffât!

XXXVII.

J'ai une autre comparaison à votre service : — que vous semble d'une honteille de champagne? Le froid l'a congelée en une glace vineuse, qui n'a laissé intactes que quelques gouttes de la rosée immortelle; cependant, au centre même, il reste encore un verre d'un liquide inestimable, le plus énergique qu'ait jamais exprimé, dans sa maturité la plus luxuriante, la grappe la plus généreuse.

XXXVIII.

C'est tout l'esprit de la liqueur, réduit à sa quintessence; c'est ainsi que les physionomies les plus froi-

des peuvent, sous un aspect glacial, receler un secret nectar. Le nombre de ces personnes est grand; — mais je n'ai en vue que celle à propos de laquelle je déduis maintenant ces leçons morales, qui ont toujours été dans le domaine de la muse. Les personnes froides sont inappréciables une fois qu'on a brisé leur glace maudite.

XXXIX.

C'est une sorte de passage du nord-ouest pour pénétrer dans l'Inde brûlante de l'âme; et, de même que les habiles navigateurs chargés de cette mission n'ont point encore exploré le pôle d'une manière exacte (bien que les efforts de Parry soient d'un heureux augure), de même on court risque d'échouer; car, si le pôle est fermé, ou gelé (et la chose n'est pas impossible), c'est un voyage ou un vaisseau de perdu.

XL.

Les jeunes novices feront bien de commencer par croiser paisiblement sur l'océan de la femme; quant à ceux qui n'en sont pas à leur début, ils doivent avoir le bon sens de gagner le port avant que le Temps, avec son gris pavillon, ne leur fasse le signal d'amer, avant que nous ne déclinions le préterit, le lugubre « *fuimus*, » de toutes les choses de ce monde, pendant que nous dévidons le fil fragile de la vie, entre notre héritier qui bâille et la goutte qui nous rouge.

XLI.

Mais il faut que le ciel s'amuse; ses amusements sont parfois, il est vrai, un peu cruels; — mais n'importe : le monde, aa total, mérite qu'on dise de lui (ne fût-ce que par manière de consolation) que tout y est pour le mieux. La maudite doctrine des Persans, celle des deux principes, laisse après elle plus de doutes qu'aucune autre doctrine qui ait jamais embarrassé ou tyrannisé la foi.

XLII.

L'hiver anglais, — se terminant en juillet pour recommencer en août, — venait de finir. A cette époque, paradis des postillons, les roues tourbillonnent, les routes sont sillonnées dans toutes les directions, à l'est, au sud, au nord, à l'ouest. Mais qui plaint les chevaux de poste? L'homme s'appuie sur lui-même, ou sur son fils, pourvu, toutefois, qu'au collège le susdit fils n'ait pas fait plus provision de dettes que de science.

XLIII.

L'hiver de Londres finit en juillet, — quelquefois un peu plus tard. En ceci je ne me trompe pas : quelques autres méprises que l'on mette sur mon compte, je dois ici donner à ma muse un brevet de météorologie; car le parlement est notre baromètre. Que les radicaux s'attaquent tant qu'ils voudront à ses autres actes, il n'en est pas moins vrai que ses sessions forment notre unique almanach.

XLIV.

Quand son vil-argent descend à zéro, — voyez partout en mouvement carrosses, chariots, bagages, équipages! Les roues volent du palais de Carlton-

Soho¹ ; heureux ceux qui peuvent obtenir des chevaux ! Les barrières sont obscurcies par des torrents de poussière ; Rotten Row² est veuf de la brillante chevalerie de notre âge ; et les fournisseurs, avec de longs mémoires et des figures plus allongées encore, soupirent en voyant les postillons se succéder comme l'éclair.

XLV.

Eux et leurs mémoires, arcadiens au même titre³, sont renvoyés aux calendes grecques d'une autre session. Hélas ! privés de l'argent comptant, qu'ils attendaient, quel espoir leur reste ? La possession complète de l'espoir, ou un billet généreux accordé par grâce à longue échéance, — jusqu'à ce qu'ils le fassent renouveler, — puis escompté avec une perte plus ou moins grande ; ajoutez-y la consolation d'avoir surfait.

XLVI.

Mais ce sont bagatelles. Assis dans son carrosse auprès de milady, milord salue d'un signe de tête et part au grand galop. Fouette, cocher ! « Des relais ! » s'écrie-t-on de toutes parts ; et les chevaux sont changés aussi promptement que les cœurs après le mariage ; l'obséquieux aubergiste a rendu la monnaie ; les postillons ont reçu un bon pour-boire ; mais avant que les roues arrosées recommencent à rouler en sifflant, le garçon d'écurie demande à son tour qu'on ne l'oublie pas.

XLVII.

Accordé ; le valet, ce gentleman des lords et des gentlemen, monte sur le siège de derrière, avec la femme de chambre de madame, pateline, attifée, mais plus modeste que ne saurait l'exprimer la plume d'un poète, — « *Così viaggiavano i ricchi* ! » Excusez s'il m'échappe, par-ci, par-là, quelques mots étrangers, quand ce ne serait que pour montrer que j'ai voyagé. Et à quoi servirait de voyager, je vous prie, si cela ne nous mettait à même de citer et d'ergoter ?

XLVIII.

L'hiver de Londres et l'été de la campagne touchaient à leur fin. Quand la nature porte la robe qui lui sied le mieux, peut-être est-il dommage de perdre les meilleurs mois de l'année à suer dans une ville, et d'attendre que le rossignol ait cessé de chanter, pour écouter des débats qui ne sont ni très-sages ni très-spirituels, jusqu'au moment où il sera loisible aux patriotes de se rappeler leur patrie véritable ; — mais (sauf les grouses) il n'y a rien à chasser jusqu'en septembre.

XLIX.

J'ai fini ma tirade. Le monde était parti ; les quatre mille individus pour qui la terre est faite avaient disparu pour chercher ce qu'ils appellent la solitude, c'est-à-dire avec trente domestiques pour parade, et

autant et même plus encore de visiteurs qui trouvent chaque jour leur couvert mis. Que nul n'accuse l'hospitalité de la vieille Angleterre ; — la quantité s'est condensée dans la qualité.

L.

Lord Henry et lady Adeline, imitant l'exemple de leurs pairs, les membres de la pairie, partirent pour se rendre à une magnifique résidence, une Babel gothique, vieille de mille ans ; nul ne pouvait se vanter d'une généalogie plus ancienne que la leur ; aucune n'avait brillé d'un plus grand nombre de héros et d'illustres beautés. Des chênes aussi vieux que leur race rendaient témoignage de leurs aïeux ; chaque arbre signalait une tombe.

LI.

Dans tous les journaux un paragraphe annonça leur départ ; telle est la gloire moderne ; c'est dommage qu'elle ne s'appuie que sur une annonce, ou autres moyens semblables ; avant que l'encre ait séché dans la plume, le nom est oublié ; *Morning-Post* fut le premier à proclamer la nouvelle, en ces termes : « Aujourd'hui sont partis pour leur campagne lord Henry Amundeville et lady Adeline.

LII.

» On assure que ce lord opulent se propose de recevoir, cet automne, une société choisie et nombreuse de ses nobles amis ; nous tenons de source certaine que le duc de D — doit y passer la saison de la chasse avec beaucoup d'autres personnages illustres et fashionables, ainsi qu'un étranger de haute distinction, l'envoyé charg par la Russie d'une mission secrète. »

LIII.

Nous voyons par là, — qui peut mettre en doute les dires du *Morning-Post* ? (ses articles ressemblent aux « trente-neuf articles⁵ », que s'empressent le plus de jurer ceux qui y croient le plus fermement) ; — nous voyons, dis-je, que notre joyeux Russo-Espagnol était appelé à briller du rellet de l'éclat de son lôte, avec ceux qui, comme dit Pope, « osant beaucoup, dinent » ; — c'est un fait bizarre, mais vrai, — que pendant la dernière guerre la liste de ces diners tenait plus de place dans les journaux que celle des tués ou des blessés. —

LIV.

En voici un échantillon : « Jeudi dernier, il y a eu un grand dîner, auquel assistaient lords A. B. C. » — Ici le nom des comtes et des ducs était annoncé avec non moins de pompe que celui d'un général vainqueur. Puis, immédiatement après, et dans la même colonne on lisait, sous la rubrique de Falmouth : « Nous avons eu ici le Royal Tout-à-Bas⁶, cet illustre régiment qui a fait des pertes douloureuses dans la dernière action ; les postes vacants sont remplis ; — voir la gazette. »

¹ Soho-Square sert de résidence à l'aristocratie. *N. d. T.*

² Promenade d'Hyde-Park, où figurent les équipages. *N. d. T.*

³ *Arcades ambo.* VIRGILE.

⁴ Ainsi voyagent les riches.

⁵ Les « trente-neuf articles » sont le *Credo* de l'église angli-

cane. Autrefois nul ne pouvait occuper une fonction civile ou politique sans jurer ces articles. On en a dispensé depuis, d'abord les catholiques, puis les dissidents. *N. d. T.*

⁶ *Slap-Dash.*

LV.

Le noble couple est parti pour *Norman Abbey*, jadis vieux monastère, et maintenant résidence plus vieille encore; — son architecture offrait un riche et rare mélange de gothique, auquel, de l'aveu des artistes, peu de monuments pouvaient être comparés²; peut-être le château est-il situé un peu trop bas, car les moines l'avaient adossé à une colline, pour abriter du vent leur dévotion.

LVI.

Il était encadré dans un heureux vallon couronné de grands bois, parmi lesquels, semblable à Caractacus ralliant son armée, le chêne druidique dressait contre les éclats de la foudre ses grands bras étendus; de dessous son feuillage on voyait, au lever du jour, sortir les habitants des forêts; et le cerf aux rameaux altiers, suivi de son troupeau, venait se désalterer dans l'onde d'un ruisseau, dont le murmure imitait le gazouillement d'un oiseau³.

LVII.

Devant le château était un lac limpide⁴, large, transparent, profond; l'onde en était renouvelée par une rivière dont les ilots calmés traversaient sa nappe paisible; dans les buissons et les joncs de la rive l'oiseau sauvage faisait sa couvée et suspendait son nid liquide; la forêt descendait en pente jusque sur ses bords, et mirait dans son cristal sa face verdoyante.

LVIII.

La rivière, au sortir du lac, s'élançait en cascade écumeuse et bruyante; puis ce fracas faisait place à des bruits plus aigus, — et enfin, comme un enfant qui s'apaise, l'onde transformée en ruisseau coulait avec plus de douceur; tantôt brillante comme une glace, tantôt cachant son cours sinueux dans les bois; tantôt claire, tantôt azurée, suivant la manière dont le firmament jetait ses ombres.

LIX.

Un débris glorieux du gothique édifice (alors que c'était une église consacrée au culte de Rome) s'élevait un peu à l'écart; c'était une voûte grandiose, qui avait autrefois couvert les ailes de la nef. Ces ailes avaient disparu, — malheureusement pour l'art; la voûte se déployait encore avec fierté au-dessus du sol, et, en contemplant cette arche vénérable, on se sentait ému, et on se prenait à gémir sur la puissance du temps et les ravages des tempêtes.

LX.

Dans une niche, auprès de son pinacle, on voyait autrefois douze saints de pierre; mais ils avaient été

abattus, non lors de la chute des moines, mais dans la guerre qui détrôna Charles, quand chaque maison était une forteresse, — comme nous l'apprennent les annales de plus d'une race illustre, alors détruite, — vaillants cavaliers qui combattirent en vain pour ceux qui ne surent ni abdiquer ni régner.

LXI.

Dans une niche plus élevée encore, senle, mais couronnée, la mère virginal de l'enfant-Dieu⁵, tenant son fils dans ses bras bienheureux, promenait autour d'elle ses regards; au milieu du ravage universel, le hasard l'avait épargnée; on eût dit qu'elle sanctifiait le sol environnant; c'est là peut-être une faiblesse superstitieuse et insensée, mais la plus chétive relique d'un culte quelconque éveille de célestes pensées.

LXII.

Au centre, dans un enfoncement, on voyait une large fenêtre dépourvue de ses verres aux mille couleurs, que traversaient jadis de glorieux rayons émanés du soleil, et brillants comme des ailes de séraphin. Cette fenêtre est maintenant béante et solitaire; la brise mugit ou soupire à travers ses ciselures, et souvent le hibou y fait entendre son antienne, pendant que dans le chœur muet les *alleluia* ont expiré, comme un feu qu'on éteint.

LXIII.

Mais à l'heure de minuit, quand le vent souffle de l'un des points du ciel, on entend gémir je ne sais quel son étrange et surnaturel, et pourtant harmonieux, — un accent mourant qui traverse l'arceau colossal, s'élevant, s'abaissant tour-à-tour. Selon les uns, c'est l'écho lointain de la cataracte, apporté par la brise nocturne, et harmonisé par les vieux murs du chœur.

LXIV.

D'autres pensent que quelque être inconnu, peut-être un enfant de la tombe et des ruines, a imprimé à ces débris sa puissance, et leur a donné une voix magique : échauffée par les rayons du soleil d'Égypte, ainsi la statue de Memnon faisait, à une heure fixée, entendre un son mélodieux. Cette voix triste, mais calme, vibre et se prolonge au-dessus des arbres et de la tour; la cause, je l'ignore, et ne saurais la dire; mais le fait est constant. — Je l'ai entendue, cette voix, — trop entendue peut-être⁶.

LXV.

Au milieu de la cour murmurait une fontaine gothique⁷ d'une forme symétrique, mais ornée de fantaisies sculptées; on y voyait des figures étranges, comme celles d'hommes masqués : ici un monstre,

¹ Sous ce nom l'auteur va décrire l'abbaye de Newstead.

² La façade de Newstead est pleine de majesté; elle est bâtie dans la forme de la partie occidentale d'une cathédrale, et ornée de riches sculptures.

³ Le beau parc de Newstead, qui contenait deux mil le sept cents chênes et un nombre infini de superbes chênes, est maintenant partagé en fermes. *Dr. J. J. Ton, the owner of Nottingham.*

⁴ Voir l'épître à *Augusta*.

⁵ Dans une ogive de la principale salle on voit encore les armes du prier, qui sont un ciel d'azur portant au milieu une Vierge avec son enfant.

⁶ Cette chambre est appelée la chambre d'Édouard III, qui y passa, dit-on, une nuit. Elle possède un écho très-remarquable.

⁷ Des fenêtres de la galerie qui donne sur le cloître, nous apercevons la cour intérieure, au milieu de laquelle était un bassin.

plus loin un saint ; l'eau sortait par de grimaçantes bouches de granit, et retombait en gerbes dans des bassins où son petit torrent se dissipait en une multitude de bouillons écumeux, images de la vaine gloire de l'homme et de ses soucis plus vains encore.

LXVI.

Le manoir lui-même était vaste et vénérable, et avait conservé, plus qu'aucun autre édifice, son caractère monastique; les cloîtres étaient encore debout, ainsi que les cellules et, je pense, aussi le réfectoire; une petite chapelle, d'un goût exquis, s'était conservée intacte, et décorait le tableau¹; le reste avait été refait, remplacé ou détruit, et tenait plus du baron que du moine.

LXVII.

De vastes salles, de longues galeries, des chambres spacieuses dont la réunion était le fruit d'un mariage peu légitime des arts, pouvaient choquer un connaisseur; mais leur combinaison formait un tout qui, bien qu'irrégulier dans ses parties, n'en laissait pas moins dans l'esprit une impression grandiose, pour ceux-là du moins qui ont les yeux dans le cœur; nous admirons un géant à cause de sa stature, et nous ne demandons pas, au premier abord, s'il a toutes les proportions voulues par la nature.

LXVIII.

Des barons bardés de fer, remplacés dans les générations suivantes par une longue et galante suite de comtes parés de soie et portant l'ordre de la Jarretière, brillaient sur les murs dans des tableaux assez bien conservés; on y remarquait aussi maintes ladies Maries, dans toute leur fraîcheur de jeune fille, et avec leurs longues chevelures blondes; des comtesses d'un âge plus mûr, en robes de cour, et brillantes de perles; et quelques-unes des beautés de sir Peter Lely², drapées de manière à nous permettre de les admirer plus librement.

LXIX.

On y voyait aussi, revêtus de leur formidable hermine, des juges dont le visage n'était guère propre à faire espérer aux accusés que, dans le jugement de leurs seigneuries, la puissance céderait le pas à l'équité; des évêques qui n'avaient laissé un seul sermon; des procureurs-généraux dont l'aspect effrayant rappelait (ou nous nous trompons fort) beaucoup plus la « chambre étoilée » que « l'habeas corpus »;

LXX.

Des généraux, les uns couverts de leurs armures, contemporains de ces siècles de fer, du temps que le plomb n'exerçait pas encore un suprême ascendant; d'autres en perruque dans le goût martial de Marlborough, douze fois plus vastes que celles de notre race dégénérée; des gentillâtres avec leur bâton blanc ou leurs clefs d'or; des Nemrods dont la toile pouvait à peine contenir le coursier, et çà et là quelques

patriotes bien farouches, n'ayant pu obtenir l'emploi qu'ils avaient humblement sollicité.

LXXI.

Mais de distance en distance, pour délasser le regard fatigué de contempler toutes les gloires héréditaires, apparaissait un Carlo-Dolce, ou un Titien, ou un groupe sauvage du sauvage Salvator; là dansaient les enfants de l'Albane, ici brillait la mer dans les clartés océaniques de Vernet; plus loin des histoires de martyrs inspiraient un religieux effroi dans ces tableaux pour lesquels l'Espagnole a trempé ses pinceaux dans tout le sang des saints;

LXXII.

Ici l'œil errait avec délice sur un paysage de Claude Lorrain; là les ombres de Rembrandt rivalisaient avec la lumière, ou les sombres teintes du sombre Caravache brunissaient la maigre et stoïque figure de quelque anachorète. — Mais quoi! voici Téniers qui attire nos regards sur des objets plus gais: à la vue de ces gobelets en forme de cloche renversée, je me sens altéré comme un Danois³ ou comme un Hollandais. — Vite, qu'on n'apporte une bouteille de vin du Rhin!

LXXIII.

O lecteur! si tu sais lire, — et sache que l'action d'élérer ou même de lire ne suffit pas pour constituer un lecteur; il faut encore des qualités dont vous et moi avons besoin. D'abord, il faut commencer par le commencement — (quoique cette clause soit dure); secondement, continuer; troisièmement, ne pas commencer par la fin; — ou, si l'on a commis cette faute-là, finir du moins par le commencement.

LXXIV.

Mais, lecteur, tu as, depuis quelque temps, fait preuve de patience; tandis que moi, sans crainte ni remords poétiques, je me suis mis à décrire tant de bâtiments et de terres, que Phébus a dû me prendre pour un luissier aux enchères. Tels furent les poètes dès les temps les plus reculés; nous le voyons par Homère et son « catalogue de vaisseaux »; mais un moderne doit être plus modéré: — je vous ferai donc grâce du mobilier et de la vaisselle.

LXXV.

Le mûrissant automne arriva; avec lui, et pour jouir de ses douceurs, arrivèrent les hôtes attendus. Les blés sont coupés, le gibier abonde dans les terres du manoir; le chien d'arrêt bat les taillis; le chasseur l'accompagne en veste brune; — il vise avec un coup d'œil de lynx; sa carnassière se remplit, et il fait merveille. Ah! perdrix couleur noisette! ah! brillants faisans! et vous, braconniers, — prenez garde! la chasse n'est pas un plaisir à l'usage des paysans

LXXVI.

Bien qu'un automne anglais n'ait pas de vignes, et que le long des sentiers le pampre de Bacchus ne

¹ Le cloître ressemble exactement à celui de l'abbaye de Westminster.

² Nom d'un peintre du dix-septième siècle, dont on voit plu-

sieurs tableaux au château de Windsor. *Note du Traducteur.*

³ Si je ne me trompe, votre Danois est un des peuples placés par Iago dans son dialogue des *Buveurs consommés*.

s'enlace point en festons à la grappe vermeille, comme dans ces climats qui rayonnent de poésie et de soleil, il a pourtant un choix des meilleurs vins, le bordaux léger, par exemple, et l'énergique madère. Si l'Angleterre déplore sa stérilité, nous pouvons lui dire que le meilleur vignoble est un cellier.

LXXVII.

S'il lui manque cette sérénité des déclin de l'année qui fait que l'automne méridional semble résigner le sceptre des saisons à un second printemps plutôt qu'à l'hiver triste et sombre, — elle a une mine abondante de comforts domestiques, — le feu de charbon de terre, « le premier de l'année »⁴; ses campagnes peuvent rivaliser en fécondité, et le vert qui leur manque est compensé par le jaune.

LXXVIII.

Et pour ce qui est de l'efféminée villeggiatura — non moins riche en gibier à cornes qu'en limiers, — elle a la chasse si pleine d'animation, qu'un saint serait tenté de laisser la rosaire pour se joindre à la troupe joyeuse. Nemrod, lui-même, quitterait les plaines de Dura² et n'hésiterait pas à endosser pour quelque temps la jaquette de Melton³; si elle n'a pas de sangliers, elle a par compensation une réserve d'ennuyeux apprivoisés, qui devraient servir de gibier.

LXXIX.

Les nobles hôtes réunis à l'abbaye étaient, — nous donnons le pas au beau sexe, — la duchesse de Fitz-Fulke,⁴ la comtesse de Mone⁵, lady Sotte⁶, lady Affairée⁷, — miss Éclat, miss Bombasin, miss Durcorset⁸, miss La Soie⁹, ainsi que mistriss Rabbi, la femme du riche banquier de ce nom, et l'honorable mistriss Dusonmeil¹⁰, vraie brebis noire qu'on eût prise pour un blanc agneau;

LXXX.

Avec d'autres comtesses de haut parage, qu'il est inutile de nommer, à la fois la lie et l'élite des sociétés, qui nous arrivent pieuses et purifiées de leur nuage natal, comme l'eau passée au filtre ou comme le papier converti en or par la banque; n'importe pourquoi ou comment, le passeport couvre la *passée*, et le passé; car la bonne société ne se distingue pas moins par la tolérance que par la piété, —

LXXXI.

C'est-à-dire jusqu'à un certain point, lequel point est le plus difficile de toute la ponctuation. Les apparences semblent former le pivot sur lequel on tourne dans la haute société; et pourvu qu'il n'y ait pas d'ex-

plosion, qu'on n'entende pas le cri : « Arrête, sorcière »¹¹! chaque Médée a son Jason, ou (pour citer, sur ce point, Horace et Pulei), *omne tulit punctum quæ miscuit utile dulci*¹².

LXXXII.

Je ne puis déterminer exactement leur règle de justice, laquelle se rapproche un peu de la loterie. J'ai vu une femme vertueuse tout-à-fait écrasée par la seule coalition d'une coterie; j'ai vu aussi une matrone fort équivoque reconquérir bravement, à force de machinations, sa position dans le monde, y briller en véritable *Siria*¹³ du zodiaque, et en être quitte pour quelques lardons inoffensifs.

LXXXIII.

J'en ai vu plus que je n'en dirai; — mais voyons ce que devient notre *villeggiatura*. La société pouvait se composer de trente-trois individus de la caste supérieure, — les bramins du haut ton. J'en ai nommé quelques-uns, non les plus élevés en rang; j'ai choisi au hasard, selon les besoins de la rime. Pour assaisonner la partie, il s'y trouvait mêlés un certain nombre d'absentistes¹⁴ irlandais.

LXXXIV.

On y voyait aussi Desparoles, ce spadassin légal qui n'accepte pour champ de bataille que le barreau et le sénat : quand on l'invite à se rendre sur un autre terrain, il se montre plus friand de discussions que de guerre. Il y avait le jeune poète Écorche-Oreille¹⁵, qui venait de faire son apparition, étoile de six semaines qui commençait à poindre. Il y avait en outre lord Pyrrho, ce libre penseur si fameux, et sir Jean Boirude¹⁶, ce puissant buveur.

LXXXV.

Il y avait le duc de Grands Airs¹⁷, qui était — duc, mais duc de la tête aux pieds; il y avait douze pairs, comme ceux de Charlemagne, — tellement pairs par la mine et l'intelligence, qu'il n'y avait pas moyen de les prendre pour des membres des communes; il y avait les six miss Dufront¹⁸, — charmantes personnes, tout gosier et sentiment, dont le cœur visait moins à un couvent qu'à une couronne de comte.

LXXXVI.

Il y avait quatre honorables misters, dont l'honneur était plus devant leur nom qu'après; il y avait le preux chevalier de La Ruse, que la France et la fortune avaient récemment daigné expédier sur nos rivages, et dont le talent inoffensif consistait principalement à amuser; mais les clubs trouvaient la plai-

⁴ Imitation grotesque d'un vers de Gray.

⁵ En Assyrie.

⁶ Voir le *Quarterly Review*, t. XLVII, p. 216.

⁷ Tous les noms qui suivent servent à caractériser ceux qui les portent; nous avons eu devoir les traduire par des équivalents, afin de leur conserver le sens que l'auteur leur a donné.

N. d. T.

⁸ Countess Crabby.

⁹ Lady *Scilly* pour *Silly*.

¹⁰ Lady *Buxey* pour *Buxy*.

¹¹ Miss Mackstay, de *Mack*, désinence placée en tête de beaucoup de noms irlandais, et de *stay*, *corset*.

¹² Miss O'Tabby.

¹³ Mrs Sleep.

¹⁴ *Macbeth* de Shakspeare.

¹⁵ *Celle-là* réussit de tout point qui joint l'agréable à l'utile.

N. d. T.

¹⁶ Féminin de *Sirius*, ou la constellation du Chien. *N. d. T.*

¹⁷ *Absentees*, c'est le nom sous lequel on désigne les propriétaires irlandais qui vivent hors de l'Irlande. *N. d. T.*

¹⁸ Backthyme.

¹⁹ Sir John Bottledreep.

²⁰ The duke of Dash.

²¹ Mr. s R. et al.

santer un peu sérieuse, car telle était la magie de son amabilité que les des eux-mêmes semblaient sous le charme de ses réparties.

LXXXVII.

Il y avait Richard-le-Doute¹, le métaphysicien, qui aimait la philosophie et un bon dîner; Angle, le so-disant mathématicien; sir Henry Lacoupe², tant de fois vainqueur aux courses de chevaux. Il y avait le révérend Rodomont Précisien, qui haïssait le pécheur beaucoup plus que le péché, et lord Augustus Fitz Plantagenet, bon à tout, mais principalement aux gageures.

LXXXVIII.

Il y avait Jack Jargon, le colossal officier aux gardes, et le général Rougeaud, fameux à la chasse, non moins bon sabreur que grand tacticien, qui, dans la dernière guerre, avait mangé plus d'*Yankees*³ qu'il n'en avait tué; il y avait ce plaisant juge du pays de Galles, Jefferies Ledur⁴, si habile à remplir ses austères devoirs, que, lorsqu'un coupable entendait prononcer sa condamnation, il avait pour consolation un quolibet de son juge.

LXXXIX.

C'est un échiquier que la bonne compagnie; — on y trouve des rois, des reines, des évêques, des chevaliers, des fripons, des pions⁵; le monde est un jeu; je lui trouve quelque rapport avec le joyeux polichinelle, n'était-ce que les marionnettes y tirent elles-mêmes les fils qui les font mouvoir. Ma muse est un vrai papillon; elle a des ailes, mais point d'aiguillon; elle voltige sans but dans l'espace, et ne se pose que rarement; — si elle était seulement un frelon, il y aurait des vices qui s'en trouveraient mal.

XC.

— J'avais oublié, — et j'ai eu tort, — un orateur, le dernier de la session, qui avait prononcé un discours fort propre, prémisses de son éloquence, sa première transgression dans les débats parlementaires; les journaux retentissaient encore de son début, qui avait fait une forte impression, et passait, comme tout ce qui se voit journellement, — pour « le meilleur discours de début qu'on eût jamais prononcé. »

XCI.

Fier de ses « écoutez⁶! » fier aussi de son vote et de la perte de sa virginité oratoire, fier de son érudition (qui suffisait tout juste à lui fournir des citations), il se prélassait dans sa gloire cicéronienne: avec une mémoire excellente pour apprendre par cœur l'esprit de faire un quolibet ou de conter une histoire, ayant quelque mérite et plus d'effronterie encore,

orgueil de son pays, il était venu à la campagne.

XCII.

Il y avait aussi deux beaux-esprits, unanimement reconnus pour tels: Longarc⁷ d'Irlande, et Arcfort⁸ de la Tweed⁹, tous deux avocats et hommes bien élevés¹⁰. Mais l'esprit d'Arcfort avait plus de poli; Longarc était doué d'une imagination riche, superbe et bondissante comme un coursier; par malheur, il suffisait souvent d'une pomme de terre pour le faire broncher, — tandis que les bonnes choses d'Arcfort n'auraient pas été indignes de Caton.

XCIII.

Arcfort était comme un clavecin fraîchement accordé; mais Longarc avait la sauvage harmonie d'une harpe éolienne que les vents du ciel font vibrer, et dont ils tirent des accords voilés ou perçants. Dans la conversation d'Arcfort il n'y avait pas un mot à changer; celle de Longarc laissait parfois quelque chose à reprendre; tous deux hommes d'esprit, l'un par sa nature, l'autre par l'éducation; celui-ci par le cœur, — son rival par la tête.

XCIV.

Si cet assemblage vous semble hétérogène pour une réunion à la campagne, n'oubliez pas qu'un échantillon de chaque classe est préférable à un insipide tête-à-tête. Hélas! ils sont passés les beaux jours de la comédie, alors que les sots de Congrèverivalisaient avec les bêtes de Molière! un tel niveau a passé sur la société que les mœurs ne diffèrent guère plus que les costumes.

XCV.

Nos ridicules sont rejetés sur le dernier plan; — suffisamment ridicules, sans doute, mais ennuyeux aussi; et puis les professions n'ont plus rien qui les caractérise; l'arbre de la sottise n'offre plus de fruits à cueillir; ce n'est pas que les sots n'abondent, mais ils sont stériles et ne valent pas la peine qu'on les ramasse. La société est maintenant une horde civilisée, formée de deux grandes tribus, les *ennuyez* et les *ennuyés*.

XCVI.

Mais de fermiers devenus glaneurs, nous glanons les épis rares, mais bien battus de la vérité. Ah! cher lecteur, dans la récolte des choses sensées, soyez Booz; moi je serai — la modeste Ruth. Je continuerais ces citations; mais l'Écriture-Sainte, qui survient là, me le défend. Ma jeunesse a gardé une impression profonde des paroles de mistress Adams, alors qu'elle s'écrie que « les Écritures, hors de l'église, sont des blasphèmes¹¹. »

¹ Dick Dubious.

² Sir Henry Silvercup.

³ Américains. Yankee est la corruption américaine du mot *English*. N. d. T.

⁴ George Hardinge, M. P., un des juges *welches*, mourut en 1816; ses œuvres ont été réunies en 1818.

⁵ Au jeu d'échec, les Anglais nomment *évêques* ce que nous appelons les *fous*; leurs *fripons* sont nos *tours*. N. d. T.

⁶ Au parlement anglais, au lieu d'applaudir l'orateur, on répète « Écoutez! » (*hear!*) N. d. T.

⁷ Longbow.

⁸ Strongbow.

⁹ C'est-à-dire d'Écosse. La Tweed est une rivière qui sépare l'Écosse de l'Angleterre. N. d. T.

¹⁰ Curran et Erskine.

¹¹ Mistress Adams répondit à M. Adams que c'était un blasphème de parler de l'Évangile hors de l'Église. Joseph ANDREWS.

XCVII.

Glanons toujours ce que nous pourrons dans ce siècle de paille, dussions-nous ne point recueillir de farine. Je ne dois pas oublier dans ma liste Kit-Cat, le fameux causeur, qui tous les matins inscrivait dans son carnet les propos qu'il tiendrait le soir. « Écoute, oh ! écoute ! » « Hélas ! pauvre ombre ! » — Quelles calamités subites attendent ceux qui ont étudié leurs bons mots !

XCVIII.

D'abord, il leur faut, par toutes sortes de détours, amener la conversation à portée de leur ingénieuse étreinte ; secondement, ils doivent ne laisser échapper aucune occasion, ne pas céder à leurs auditeurs un seul pouce de terrain, mais en prendre une aune, — et faire une grande sensation, s'il est possible ; troisièmement, ils sont tenus de ne pas se dérouter quand un causeur habile les met à l'épreuve, mais de saisir le dernier mot qui, à coup sûr, est le meilleur.

XCIX.

Les hôtes étaient lord Henry et sa dame ; les personnes que nous avons légèrement esquissées étaient venues les visiter dans leur résidence. Leur table eût pu tenter même des ombres, et leur faire passer le Styx pour trouver un banquet plus substantiel. Je ne m'arrêterai pas à parler de ragoûts et de rôtis, quoique toute l'histoire de l'humanité atteste que depuis la pomme mangée par Ève, le bonheur de l'homme, — ce pêcheur glouton, — dépend beaucoup de son dîner².

C.

Témoin la terre où « coulaient le lait et le miel, » offerte en perspective aux Israélites affamés ; à cela nous avons ajouté depuis l'amour de l'argent, le seul plaisir qui vaille la peine qu'on le recherche. La jeunesse se fane, et nous laisse après elle des jours sans soleil ; nous nous laissons des maîtresses et des parasites ; mais, ô céleste métal ! ah ! qui consentirait à te perdre ? A la bonne heure quand nous ne pourrions plus user ni même abuser de toi !

CI.

Les messieurs se levaient le matin pour aller chasser à l'affût ou à cheval : les jeunes gens, parce qu'ils aimaient ce plaisir-là, la première chose qu'aime un adolescent, après le jeu et les fruits ; les hommes mûrs, pour abrégier la longueur du jour ; car l'ennui est un produit du sol anglais, bien qu'il n'ait pas de nom dans notre langue : — à défaut du mot, nous avons la chose, et laissons aux Français le soin d'exprimer ce formidable bâillement, contre lequel le sommeil est impuissant.

CII.

Les vieillards parcouraient la bibliothèque, jetaient par terre les livres, ou critiquaient les tableaux, ou arpenaient pitusement les jardins, laissant dans la serre chaude des traces de leur passage ; ou bien ils montaient un bidet au trot pacifique, ou lisaient les journaux du matin, ou, fixant sur la pendule le regard du désir, à l'âge de soixante ans, attendaient impatiemment qu'il fût six heures.

CIII.

Mais nul n'était gêné ; le signal de la réunion générale était donné par la cloche du dîner ; jusque là tous étaient maîtres de leur temps, — et libres d'abrégier, soit en société, soit dans la solitude, le cours de ces heures dont si peu de gens savent faire l'emploi. Chacun se levait à son heure, donnait à sa toilette tout le temps qu'il lui plaisait, et déjeunait quand, où, et comme il lui convenait.

CIV.

Les dames, — les unes fardées, les autres un peu pâles, — affrontaient comme elles le pouvaient le regard du jour : jolies, elles faisaient une promenade à pied ou à cheval ; laides, elles lisaient ou contaient des histoires, ou chantaient, ou répétaient la dernière contredanse venue de l'étranger, discutaient la mode prochaine, ou réglaient la forme des chapeaux d'après le mode le plus récent, ou entassaient douze feuilles dans une petite lettre, pour imposer une nouvelle dette à chacun de leurs correspondants.

CV.

Car quelques-unes avaient des amants absents ; toutes avaient des amis. La terre et peut-être aussi le ciel n'ont rien de comparable à une lettre de femme, — car elle ne finit jamais. J'aime le mystère d'une missive féminine, qui, comme un article de foi, ne dit jamais tout ce qu'elle veut dire, mais a tout l'artifice du sifflet d'Ulysse, alors qu'il allécha le pauvre Dolon ; — je vous conseille de faire attention à ce que vous répondrez à une lettre de ce genre.

CVI.

Et puis, il y avait des billards, des cartes, mais point de dés ; — excepté dans les clubs, un homme d'honneur ne joue jamais ; des bateaux, quand il y avait de l'eau ; des patins, quand il y avait de la glace, et que les jours embaumés avaient fait place à la rigoureuse froidure ; enfin, la pêche à la ligne, ce vice solitaire, quoi qu'Isaac Walton puisse chanter ou dire : ce vieux, cruel et ridicule fat mériterait bien d'avoir dans le gosier un bameçon tiré par une petite truite³.

¹ Ces mots sont tirés d'une scène admirable d'*Hamlet* entre le prince de Danemarck et l'ombre de son père. *N. d. T.*

² Un homme pense ordinairement à son dîner plus qu'à toute autre chose, et s'il ne peut pas parvenir à l'ordonner, on peut le supposer négligent pour tout le reste. *JOHNSON.*

³ L'art de pêcher à la ligne est le plus cruel, le plus glacial, le plus stupide de tous les prétendus amusements ; le pêcheur ne voit rien des paysages qui l'environnent ; un seul petit poisson a plus d'intérêt pour lui que les horizons les plus pittoresques. Je

comprends la pêche au filet, à l'épervier ; mais à la ligne ! un pêcheur à la ligne ne peut être un honnête homme.

« Un des meilleurs hommes que j'aie jamais connus, humain, délicat, généreux, était un pêcheur à la ligne. Il est vrai qu'il pêchait avec des bameçons de couleur, et qu'il ne faisait aucune des extravagances de Walton. »

Ce le abréviation fut faite, par un ami, sur mon manuscrit ; je la rapporte ; pour contre-balancer l'effet de ma sortie contre les pêcheurs à la ligne.

CVII.

Le soir ramenait le banquet et le vin, la conversation, le duo chanté par des voix plus ou moins divines (leur seul souvenir me donne des palpitations à la tête ou au cœur). Les quatre miss Dufront brillaient surtout dans un allégre; mais les deux sœurs cadettes préféraient la harpe, — parce que, aux charmes de la musique, elles joignaient de gracieuses épaules, des bras blancs et des mains blanches.

CVIII.

Parfois la danse offrait l'occasion d'admirer des tailles de sylphides; mais il était rare que cela eût lieu les jours de chasse; car, ces jours-là, les messieurs étaient un peu fatigués; puis on avait la causerie, la galanterie, mais avec décorum, et se bornant à louer des charmes qui méritaient ou ne méritaient pas d'être admirés. Les chasseurs recommençaient, dans leurs récits, leur chasse au renard, puis se retiraient sagement — à dix heures.

CIX.

Les politiques, dans un coin écarté, discutaient l'univers, et réglait toutes les sphères; les beaux diseurs épiaient le moindre interstice, pour y introduire, de pied en cap, un bon mot; point de repos pour ces gens qui visent à l'esprit; un mot heureux peut exiger des années avant que l'occasion se présente de le faire passer, et *alors* même il suffit d'un fâcheux pour le leur faire perdre.

CX.

Mais, dans la réunion dont nous parlons, tout était bienveillant et aristocratique; tout était lisse, poli et froid, comme une statue de Phidias taillée dans le marbre attique. Nous n'avons plus d'écuyer Western comme autrefois⁴; nos Sophies sont moins emphatiques, quoique tout aussi belles et même plus belles à voir. Nous n'avons point de vauriens accomplis comme Tom Jones, mais des gentlemen en corset, raides comme des pierres.

CXI.

On se séparait de bonne heure, c'est-à-dire avant minuit, — qui est le midi de Londres; mais à la campagne les dames se retirent un peu avant le coucher de la lune. Paix au sommeil de ces fleurs qui ont fermé leur calice! — Puisse la rose retrouver bientôt ses couleurs naturelles! Le repos est le meilleur coloriste d'une belle joue, et fait baisser le prix du fard, — du moins pour quelques hivers.

DON JUAN.

CHANT QUATORZIÈME.

I.

Si, dans l'abîme de la grande nature ou dans celui de notre propre pensée, nous pouvions seulement at-

traper une certitude, peut-être le genre humain trouverait-il la route qu'il cherche vainement; — mais alors, que d'excellente philosophie cela gâterait! Un système dévore l'autre, à peu près comme le vieux Saturne dévorait ses enfants; car lorsqu'une pieuse compagne lui donnait des pierres à la place de ses fils, il les avalait sans en laisser vestige.

II.

Mais tout système imite en sens inverse le déjeuner du Titan, et mange ses parents, quoique la digestion en soit difficile. Dites-moi, je vous prie, si, après toutes les recherches nécessaires, vous pouvez fixer votre croyance sur une question quelconque? Jetez sur les siècles un coup d'œil rétrospectif, avant de vous enchaîner et de proclamer une théorie la meilleure de toutes. On ne doit pas se fier au témoignage des sens: rien de plus vrai; et pourtant quels sont nos autres moyens de certitude?

III.

Pour moi, je ne sais rien; je ne nie, n'admets, ne rejette et ne dédaigne rien; et que savez-vous, si ce n'est peut-être que vous êtes nés pour mourir? Et, après tout, il peut se faire que l'un et l'autre soient faux. Il peut venir une époque, source de l'éternité, où rien ne sera ni vieux ni jeune. Ce qu'on nomme la mort est une chose qui fait pleurer les hommes, et pourtant un tiers de la vie se passe à dormir.

IV.

Un sommeil sans rêves, après une rude journée de travail, est ce que nous convoitons le plus; comment alors expliquer cette horreur qu'éprouve notre argile pour cette autre argile qui dort d'un sommeil plus profond? Le suicide lui-même, qui paie sa dette en une seule fois et sans ajournement (vieille manière de payer ses dettes, fort regrettée des créanciers), s'empresse d'exhaler son soufre impatient, moins par dégoût de la vie que par crainte de la mort.

V.

Elle est autour de lui, près de lui, ici, là, partout; et il est un courage qui naît de la crainte, de tous le plus résolu, peut-être, et capable de braver la pire des chances, uniquement pour la connaître. — Quand sous vos pieds les montagnes hérissent leurs sommets, que vos regards plongent sur les précipices, et que les rocs dépouillent à vos yeux leurs gouffres béants, — vous ne pouvez regarder une minute sans éprouver un violent désir de vous précipiter.

VI.

Vous n'en faites rien, il est vrai; mais, pâle et saisi de terreur, vous vous éloignez; mais revenez sur vos impressions passées, et, tout en tressaillant devant le miroir de vos propres pensées fidèlement reproduites, vous retrouverez, soit vérité, soit erreur, une tendance cachée vers l'inconnu, un secret penchant à vous plonger, avec toutes vos craintes, — où? vous l'ignorez; et c'est justement pour cela que vous le faites, — ou ne le faites pas.

⁴ Voir le roman de *Tom Jones*. N. d. T.

VII.

Mais qu'a cela de commun avec le sujet qui nous occupe? me direz-vous; rien, ami lecteur; c'est une pure spéculation que je ne saurais excuser qu'en disant — que c'est ma manière; quelquefois à propos, et quelquefois hors de propos, j'écris sans hésiter ce qui me passe par la tête. Ce récit ne doit pas être une narration, mais une base aérienne et fantastique où je bâtis des choses communes avec des lieux communs.

VIII.

Vous savez ou ne savez pas que le grand Bacon a dit : « Jetez une paille en l'air pour voir de quel côté le vent souffle : » la poésie, c'est une paille emportée par le souffle humain dans la direction que lui imprime l'esprit; c'est un cerf-volant qui plane entre la vie et la mort; c'est une ombre que projette derrière elle l'âme aventureuse; et ma poésie, à moi, c'est une bulle d'air enflée, non pour la gloire, mais seulement pour jouer, comme joue un enfant.

IX.

Le monde tout entier est devant moi, ou derrière; car j'en ai vu une portion, et tout autant qu'il m'en faut pour en garder mémoire. — J'ai aussi suffisamment éprouvé les passions pour donner prise au blâme, au grand plaisir de mes amis, les hommes, qui aiment à mêler un peu d'alliage à la gloire; car j'ai eu de la célébrité dans mon temps, jusqu'au moment où je l'ai complètement détruite par mes vers.

X.

Je me suis mis ce monde-ci sur les bras, et même l'autre, je veux dire le clergé, qui a fulminé contre moi ses pieux libelles en grand nombre; et pourtant je ne puis m'empêcher de griffonner une fois par semaine, fatigant la patience de mes anciens lecteurs, sans m'en créer de nouveaux. Dans ma jeunesse, j'écrivais parce que mon âme était pleine, et maintenant parce que je sens que l'ennui la gagne.

XI.

Mais « alors, pourquoi publier? » — Il n'y a ni gloire ni profit à recueillir, quand le monde est las de vous. Je demande à mon tour : — pourquoi jouer aux cartes? pourquoi boire? pourquoi lire? — pour abrégér l'ennui d'un certain nombre d'heures. C'est une distraction pour moi que de reporter mes regards sur ce que j'ai vu ou pensé de triste ou de gai; ce que j'écris, je le jette au courant; peu m'importe qu'il surnage ou s'engouffre, — j'ai du moins eu mon rêve.

XII.

Il me semble que si j'avais la certitude du succès, il me serait impossible d'écrire un vers de plus; j'ai si longtemps bataillé plus ou moins, qu'aucun échec ne saurait me faire renoncer aux neuf Sœurs. Ce sentiment n'est pas facile à exprimer, et pourtant il n'est point affecté, je le déclare. Au jeu, vous avez le choix de deux plaisirs, l'un est de gagner, et l'autre de perdre.

XIII.

D'ailleurs, ce ne sont pas des fictions que traite ma muse; elle rassemble un répertoire de faits, avec quelque réserve et de légères restrictions, sans doute; mais enfin ses chants roulent principalement sur les choses et les actions humaines, — et c'est là un des motifs de la contradiction qu'elle rencontre : car un excès de vérité ne saurait plaire au premier abord; et si elle n'avait en vue que ce qu'on nomme la gloire, elle contera avec bien moins de peine une histoire toute différente.

XIV.

Amour, guerre, tempête, — voilà certes de la variété; ajoutez-y un léger assaisonnement d'élucubration, un coup d'œil à vol d'oiseau sur ce désert qu'on nomme société, un regard rapide jeté sur les hommes de tous étages. A défaut de tout autre mérite, il y a du moins là celui de la satiété en réalité et en perspective; et quand ces vers ne devraient servir qu'à garnir des porte-manteaux, c'est toujours cela qu'y gagnera le commerce.

XV.

La fraction de ce monde que j'ai actuellement choisie pour texte du sermon suivant est une de celles dont il n'existe aucune description récente. Il est facile d'en assigner la raison : toute proéminente et agréable qu'elle soit, il y a je ne sais quelle uniformité dans ses pierreries et ses hermines; tous les âges y ont un air de famille : ce qui ne promet pas grand-chose aux pages du poète.

XVI.

Avec beaucoup de sources d'excitation, on n'y trouve presque rien qui exalte, rien qui parle à tous les hommes et à tous les temps; une sorte de vernis y recouvre tous les défauts; une sorte de lieux communs y règne jusque dans le crime; des passions factices, de l'esprit sans beaucoup de sel, une absence de ce naturel qui relève tout ce qui est vrai; une monotone uniformité de caractère, chez ceux du moins qui en ont un.

XVII.

Quelquefois en effet, comme des soldats après la parade, ils rompent les rangs et quittent avec joie l'exercice; mais bientôt le roulement du tambour les rappelle effrayés, et ils sont derechef obligés d'être ou de paraître ce qu'ils étaient; néanmoins, à tout prendre, c'est une brillante mascarade; mais quand pour la première fois vos regards se sont repus de ce spectacle, vous en avez assez : — c'est du moins l'effet qu'a produit sur moi ce paradis de plaisir et d'ennui.

XVIII.

Quand nous avons mené à fin notre amour, joué notre jeu, étalé notre toilette, voté, brillé, et peut-être quelque chose de plus; diné avec les dandys, entendu déclamer les sénateurs, vu par vingtaines des

¹ But why then publish? — Granville, the polite.

And knowing Walsh, would tell me I could write. — Porro.

beautés mises à l'enclère, de pitoyables roués chaste-ment transformés en maris plus pitoyables encore, il ne nous reste plus guère que le rôle d'ennuyeux ou d'ennuyé. Témoins ces ci-devant jeunes hommes qui veulent remonter le courant, et refusent de quitter le monde qui les quitte.

XIX.

On dit, — et cette plainte est générale, — que personne n'a encore réussi à décrire le monde exactement comme il est. Il en est qui prétendent que les auteurs, pour fournir la matière de leurs sarcasmes moraux, en sont réduits à obtenir du concierge quelques légers scandales bien curieux, bien bizarres, et que leurs livres ont tous le même style, n'étant que l'écho du babil de madame, répété par sa femme de chambre.

XX.

Mais cela ne saurait être vrai, aujourd'hui du moins; car les écrivains sont devenus une portion influente du beau monde; je les ai vus balancer même les militaires, surtout quand ils sont jeunes, car c'est un point essentiel. Comment alors s'expliquer pourquoi ils échouent dans ce qu'ils considèrent eux-mêmes comme un objet de première importance, le portrait réel de la haute société? c'est qu'en effet elle n'offre pas grand'chose à décrire.

XXI.

• *Haud ignara loquor*; » ce sont là des *nugæ quarum pars parva fuit*¹, mais pourtant une part réelle. Or, j'esquisserais beaucoup plus facilement un harem, une bataille, un naufrage ou une histoire du cœur, que ces choses-là; aussi bien, je désire m'en dispenser pour des raisons que je ne veux pas dire; *retabo Cereris sacrum qui vulgarit*², — ce qui signifie que le vulgaire n'a que faire de les connaître.

XXII.

Ainsi donc, ce que je jette sur le papier est idéal, affaibli, dénaturé, comme une histoire des francs-maçons, et n'a pas plus de rapport avec la réalité que le voyage du capitaine Parry avec celui de Jason. Le grand secret est de ne pas tout laisser voir; ma musique a de mystiques diapasons, et contient beaucoup de choses que les initiés seuls peuvent apprécier.

XXIII.

Hélas! les mondes se perdent, — et la femme, depuis qu'elle a perdu le monde (tradition si bien établie chez nous, quoique plus vraie que galante), n'a pas tout à fait renoncé à cette habitude; triste esclave des usages! violente, asservie, victime quand elle a tort, et fréquemment martyre quand elle a raison: condamnée aux douleurs de l'enfantement, comme les hommes ont été, pour leurs péchés, soumis à la nécessité de se raser; —

XXIV.

Fléau de chaque jour qui, au total, équivaut à

l'accouchement. Mais, quant aux femmes, qui peut pénétrer les souffrances réelles de leur condition? L'homme, jusque dans sa sympathie pour elles, fait entrer de l'égoïsme et beaucoup de méfiance. Leur amour, leur vertu, leur beauté, leur éducation, n'aboutissent qu'à faire d'elles des ménagères chargées de procréer une nation.

XXV.

Tout cela serait bien, et ne saurait être mieux; mais cela même est difficile. Dieu le sait, tant sont nombreuses les afflictions qui assiègent la femme depuis sa naissance, tant est faible la distinction qui sépare ses amis de ses ennemis; la durée de ses chaînes s'use si vite que... — mais demandez à la première femme venue (pourvu toutefois qu'elle ait trente ans) ce qu'elle aimerait mieux être, femme ou homme, écolier ou reine!

XXVI.

« L'influence du cotillon » est un reproche grave que veulent paraître éviter ceux-là même qui lui sont soumis, comme un rouget évite les voraces brochets; mais comme c'est sous lui que nous arrivons dans ce monde, au milieu des cahots du fiacre de la vie, j'avoue que, pour mon compte, j vénère le cotillon, — ce vêtement d'une mystique sublimité, qu'il soit de bure, de soie ou de basin.

XXVII.

Je respecte infiniment, et combien n'ai-je pas adoré dans mon jeune âge, ce voile chaste et sacré qui, pareil au coffre-fort de l'avare, recouvre un trésor et n'attire que davantage par tout ce qu'il nous cache! — Fourreau d'or sur un glaive de Damas, lettre d'amour au sceau mystérieux, remède à la douleur: car comment souffrir encore devant un cotillon et la pointe d'un joli pied?

XXVIII.

Et, par un jour silencieux et triste, quand, par exemple, souffle le sirocco, que la mer elle-même paraît sombre avec tous ses flots écumeux, que l'onde du fleuve coule pesamment, et que sur le ciel règne ce ton grisâtre, lugubre et chaste antipode du brillant... — il est agréable, si quelque chose alors le peut être, d'entrevoir même une jolie paysanne.

XXIX.

Nous avons laissé nos héros et nos héroïnes dans ce beau climat qui ne dépend pas de l'état de l'atmosphère, tout à fait indépendant des signes du zodiaque, bien qu'il présente aux poètes plus de difficultés que tout autre, attendu que le soleil, et les étoiles, et tout ce qui brille; les montagnes, et tout ce qui peut donner les inspirations les plus sublimes, ont souvent, dans ce pays-là, le triste et maussade aspect d'un créancier; en fait de mauvaise mine, — firmament ou fournisseur, c'est tout un pour moi³.

¹ Je parle de choses à moi connues; ce sont là des bagatelles auxquelles j'ai pris une petite part.

² Je fuirai le divulgateur des mystères de Cérès. HORACE.

³ Il y a ici, dans le texte, un calembour intraduisible, comme le sont tous les calembours. N. d. T.

XXX.

Une vie intérieure est peu poétique, et si l'on sort on a les averses, les brouillards et le givre, avec lesquels je ne saurais brasser une pastorale. Quoi qu'il en soit, un poète doit surmonter tous les obstacles, petits ou grands. Il faut que, bien ou mal, il arrive au but, et qu'il travaille, comme un esprit sur la matière embarrassé quelquefois par le feu et l'eau.

XXXI.

Juan, — et sous ce rapport, du moins, il ressemblait aux saints, — Juan était tout à tous sans distinction, et vivait content et sans se plaindre, dans un camp, à bord d'un vaisseau, sous la chaumière, ou à la cour; — doué d'une de ces natures heureuses qui font rarement défaut, il prenait modestement sa part des fatigues ou des plaisirs. Il savait aussi se faire bienvenir de toutes les femmes, sans la fatuité de certains hommes femelles.

XXXII.

Une chasse au renard est chose singulière pour un étranger; on y court deux dangers: d'abord de tomber, puis de s'entendre plaisanter sur sa maladresse; mais Juan avait appris de bonne heure à parcourir les déserts, comme un Arabe qui court à la vengeance, et soit qu'il montât un cheval de guerre, de chasse ou de louage, l'animal savait qu'il portait un cavalier.

XXXIII.

Et maintenant, entré dans cette nouvelle carrière, non sans s'y faire applaudir, il franchit haies, fossés, barrières et grilles, n'hésitant jamais, ne faisant que peu de faux pas, et ne s'impatientant que lorsqu'on perdait la piste. Il viola, il est vrai, par-ci par-là, quelques-uns des statuts du code de la chasse, — car le jeune homme le plus sage peut faillir; fit de temps à autre passer son cheval sur les chiens, et même une fois sur le corps de plusieurs gentilshommes campagnards;

XXXIV.

Mais, à cela près, son coursier et lui s'en acquittèrent de manière à s'attirer l'admiration générale; les *squires* s'étonnèrent du mérite d'un étranger; les paysans s'écrièrent: « Diantre! qui l'aurait jamais pensé? » Les vieillards, ces Nestors de la génération chassante, le louèrent en jurant, et sentirent renaître l'enthousiasme de leur jeune âge; il n'y eut pas jusqu'au veneur lui-même qui ne daignât lui accorder un sourire forcé, et qui ne fût presque tenté de voir en lui un piqueur.

XXXV.

Tels étaient ses trophées, — non des boucliers et des lances, mais des fossés franchis, des chevaux crevés, et parfois des queues de renards; pourtant,

je l'avouerai, — et ici, en véritable Anglais, je ne puis me défendre d'une patriotique rougeur, — il fut intérieurement de l'avis du courtisan Chesterfield, qui, après une longue chasse à travers collines, vallées, buissons, et je ne sais quoi encore, tout bon cavalier qu'il était, demanda le lendemain « s'il y avait des hommes qui chassaient deux fois. »

XXXVI.

Il avait aussi une qualité assez rare après une longue chasse dans l'homme matinal, dans ces gens qui, l'hiver, s'éveillent avant que le chant du coq ait averti le jour paresseux de décembre de commencer sa triste carrière; — il avait, dis-je, une qualité agréable aux femmes, qui, dans leur doux et coulant babil, veulent un auditeur, saint ou pécheur, n'importe; — en un mot, il ne s'endormait pas aussitôt après dîner;

XXXVII.

Mais semillant et léger, toujours sur le qui-vive, il prenait une part brillante à la conversation en approuvant toujours ce qu'avancèrent ces dames, et en prêtant son attention aux sujets d'entretien les plus en vogue; tantôt grave, tantôt gai, jamais lourd ni impertinent; se bornant à rire sous cape, — le rusé coquin! — il ne prenait jamais sur lui de relever une bêtise; — en un mot, nul ne savait mieux écouter.

XXXVIII.

Et puis, il dansait; — tous les étrangers l'emportent sur l'Anglais sérieux dans l'éloquence de la pantomime; — il dansait, dis-je, fort bien, avec expression, et aussi avec bon sens, — point indispensable dans l'art de la danse; il dansait sans prétention théâtrale, non en maître de ballet instruisant ses nymphes, mais en homme comme il faut.

XXXIX.

Ses pas étaient chastes et retenus dans les limites voulues; toute sa personne portait le cachet de l'élégance; comme la légère Camille, c'est à peine s'il effleurait la terre, et il contenait plus qu'il ne déployait sa vigueur; et puis il avait l'oreille juste, de manière à délier toute la sévérité des croque-notes. Des pas aussi classiques, — aussi irréprochables, — mettaient hors de ligne notre héros, si bien qu'on l'eût pris pour un boléro personifié,

XL.

On pour l'une des Heures fuyant devant l'Aurore dans ce fameux fresque du Guide², qui, à lui seul, justifierait un voyage à Rome, quand il n'y resterait plus un seul débris du trône solitaire de l'ancien monde. Tout l'ensemble de ses mouvements portait l'impression de cette grâce idéale et suave qu'on rencontre rarement, et qu'on ne saurait décrire; car, malheu-

¹ *Craning*, c'est ou c'était l'expression employée pour désigner un gentleman allongeant le cou avant de franchir une haie, regardant avant de sauter une haie dans son ambition ascendante, ce qui occasionnait quelque retard parmi ceux qui suivaient immédiatement le seigneur piqueur. — Monsieur, si vous ne voulez pas sauter, laissez-moi sauter, était une phrase qui oc-

linairement poussait le cavalier en avant et à bon escient; car, quoi que cheval et cavalier tombassent, ils faisaient une troupe, et le reste de la cavalcade passait par-dessus lui et sa monture.

² Le chef-d'œuvre de Guide, dans les palais de Rome, est son *Lever de l'Aurore*, dans le palais de Rospigliosi, PRYANT.

reusement pour les poètes et les prosateurs, les mots sont incolores.

XLI.

Rien d'étonnant dès lors qu'il fût recherché, et qu'on l'admirât comme un Cupidon, homme fait, un peu gâté, mais modérément; du moins savait-il dissimuler sa vanité. Il était doué d'un tel tact qu'il savait également charmer les beautés chastes et celles qui sont autrement inspirées. La duchesse de Fitz-Fulke, qui aimait la tracasserie, commença à lui faire quelques agaceries.

XLII.

C'était une belle blonde dans sa maturité, séduisante, distinguée, et qui, pendant plusieurs hivers, avait déjà brillé dans le grand monde. Je crois devoir taire ce qu'on rapportait de ses exploits, car ce serait un sujet chatouilleux; d'ailleurs il pouvait y avoir du faux dans ce qu'on disait; sa dernière équipée avait été de jeter résolument le grapin sur lord Augustus Fitz-Plantagenet.

XLIII.

Les traits de ce noble personnage se rembrunirent un peu en voyant ce nouvel acte de coquetterie; mais les amants doivent tolérer ces petites licences; ce sont privilèges de la corporation féminine. Malheur à l'homme qui hasarde une réprimande! il ne réussit qu'à précipiter une situation extrêmement désagréable, mais commune aux calculateurs quand ils comptent sur la femme.

XLIV.

Le cercle sourit, puis chuchotta, puis décocha quelques traits malins; les demoiselles se rengorgèrent, les matrones froncèrent le sourcil; les unes espéraient que les choses n'iraient pas aussi loin qu'elles le craignaient, les autres ne pouvaient croire qu'il se trouvât de telles femmes; celles-ci ne pouvaient ajouter foi à la moitié de ce qu'elles entendaient dire, celles-là avaient l'air embarrassé; d'autres semblaient plongées dans leurs réflexions, et plusieurs plaignirent sincèrement ce pauvre lord Augustus Fitz-Plantagenet.

XLV.

Mais, ce qu'il y a de singulier, personne ne prononça même le nom du duc, qui cependant, on aurait pu le croire, était bien aussi pour quelque chose dans l'affaire. Il est vrai qu'il était absent, et il passait pour s'inquiéter fort peu de ce que faisait sa femme: s'il tolérât ses licences, nul n'avait le droit de s'en scandaliser; leur union était de cette espèce, la meilleure de toutes assurément, où l'on ne se rapproche jamais, et où par conséquent il n'y a pas lieu de se détacher.

XLVI.

Mais comment ai-je pu tracer un si méchant vers? Enflammée d'un amour abstrait de la vertu, ma Diane

d'Éphèse, lady Adeline, commença à regarder comme par trop libre la conduite de la duchesse; regrettant beaucoup qu'elle fût entrée dans une aussi mauvaise voie, elle mit dans ses politesses plus de froideur; ses traits se rembrunirent et son front pâlit en voyant dans son amie cette fragilité pour laquelle la plupart des amis réservent leur sensibilité.

XLVII.

Dans ce détestable monde il n'y a rien comme la sympathie: elle sied si bien à l'âme et au visage! elle donne une harmonie aux soupirs, et revêt la douce amitié d'une délicate dentelle. Sans un ami que deviendrait l'humanité? Qui relèverait nos fautes avec grâce? Qui nous consolerait avec un — « Qu'en y avez-vous regardé à deux fois? ah! si vous aviez suivi mes conseils! »

XLVIII.

O Job! tu avais deux amis; un seul est bien assez, surtout quand nous sommes mal à notre aise; ce sont de mauvais pilotes quand le temps est à l'orage, des médecins moins importants par leurs cures que par leurs honoraires. Que nul ne se plaigne si son ami se détache de lui, comme les feuilles de l'arbre à la première brise; quand, de manière ou d'autre, vos affaires seront rétablies, allez au café et prenez-en un autre!

XLIX.

Mais telle n'est pas ma maxime: sans quoi j'aurais eu des tourments de cœur de moins; mais n'importe. Je ne voudrais pas être une tortue abritée dans sa dure écaille, à l'épreuve des flots et des éléments. Mieux vaut, après tout, avoir éprouvé et vu ce que l'humanité peut et ne peut pas supporter: cela sert à enseigner le discernement aux âmes sensibles, et à leur apprendre à ne pas jeter leur océan dans un tamis.

L.

Plus horrible que les plus affreux accents de la douleur, plus sinistre que le chant du hibou et le sifflement de la brise nocturne, est cette phrase lugubre: « Je vous l'avais bien dit, » prononcée par des amis, ces prophètes du passé, qui, au lieu de vous dire ce que vous devriez faire maintenant, avouent qu'ils ont prévu votre chute, et consolent votre légère infraction aux « bonnes mœurs » par un long *memorandum* de vieilles histoires.

LI.

La tranquille sévérité de lady Adeline ne se bornait pas à s'intéresser à son amie, dont la réputation à venir lui semblait plus que douteuse, à moins qu'elle ne réformât sa conduite; mais elle étendait sur Juan lui-même son austérité, mêlée, il est vrai, de la compassion la plus pure; elle se sentait doucement émue de pitié pour son inexpérience, et (comme il était plus jeune qu'elle de six semaines) pour sa jeunesse.

⁴ On lit, dans les lettres de Swift ou d'Horace Walpole, qu'un individu se plaignait de la perte de ses amis, il lui fut répondu par un Pylade universel: « Lorsque je perds un de mes amis je vais au café de Saint-James et j'en prends un autre. » Je me rappelle avoir entendu raconter une anecdote du même genre. —

Sir W. D. était un joueur effréné; il entra un jour, plus mélancolique que d'habitude, au club dont il était membre. — « Qu'y a-t-il? » cria Hare, de facétieuse mémoire. — « Ah! répliqua sir W., je viens de perdre la pauvre lady D. » — « Perdue! à quel jeu? » quinze or hasard, fut la réponse qui consola le questionneur.

LII.

Cet avantage de quarante jours qu'elle avait sur lui, — car son âge pouvait affronter le calcul, et dans la liste de la pairie et des nobles naissances, elle n'avait point à redouter l'énumération de ses années, — lui donnait le droit d'éprouver une maternelle sollicitude pour l'éducation d'un jeune gentleman, bien qu'elle fût loin encore de cette année bissextile qui, dans l'âge des femmes, en résume plusieurs en une seule.

LIII.

Cette époque peut être fixée un peu avant trente ans, — disons à vingt-sept; car je n'ai jamais vu aller au-delà la femme la plus stricte en chronologie et en vertu, tant qu'elle pouvait encore passer pour jeune. O Temps! pourquoi donc ne pas t'arrêter? Ta faux, salie par la rouille, devrait assurément cesser de couper et de trancher; aiguise-la; fauche plus doucement et plus lentement, ne fût-ce que pour conserver ta réputation de faucheur!

LIV.

Mais Adeline était loin de cet âge mûr dont la maturité est amère quoi qu'on fasse; c'était plutôt son expérience qui la rendait sage, car elle avait vu le monde et subi ses épreuves, comme je l'ai dit, — j'ai oublié à quelle page; ma muse dédaigne les renvois, comme vous avez déjà dû vous en apercevoir; — mais de vingt-sept ôtez six, et vous aurez, et au-delà, la somme de ses années.

LV.

A seize ans elle fut produite dans le monde; présentée, exaltée, elle mit en commotion toutes les couronnes de comte; à dix-sept, elle continua à charmer le monde enchanté de la nouvelle Vénus de son brillant océan; à dix-huit, bien qu'une hécatombe de soupirants palpitât d'amour à ses pieds, elle avait consenti à créer cet autre Adam appelé « le plus heureux des hommes. »

LVI.

Depuis lors, elle avait rayonné durant trois hivers brillants, admirée, adorée, mais en même temps si sage, que, sans avoir besoin du voile de la circonspection, elle avait mis en défaut la médisance la plus subtile; dans ce marbre modèle on ne pouvait découvrir le plus léger défaut. Elle avait aussi, depuis son mariage, trouvé un moment pour faire un héritier et une fausse couche.

LVII.

Autour d'elle voltigeaient les mouches luisantes, ces insectes brillants des nuits de Londres; mais nul d'entre eux n'avait un dard qui pût l'atteindre; elle était hors de la portée du vol d'un fat. Peut-être appelait-elle de ses vœux un plus énergique aspirant; mais

quels que fussent ses désirs, sa conduite était régulière; et pourvu qu'une femme soit sage, qu'importe qu'elle en soit redevable à sa froideur, à son orgueil, ou à sa vertu?

LVIII.

Je déteste les motifs, comme une bouteille qui se fait trop longtemps attendre aux mains du maître de la maison, laissant maints gosiers arides appeler en vain le bordeaux, surtout quand la politique est sur le tapis; je les déteste autant que je déteste un troupeau de bœufs qui fait tourbillonner la poussière comme le *simoun* le sable; je les déteste comme je déteste un raisonnement, une ode de lauréat, ou le vote approbatif d'un pair servile.

LIX.

Il est triste de fouiller dans les racines des choses, tant elles sont mêlées à la terre; pourvu que l'arbre déploie une agréable verdure, peu m'importe qu'un gland lui ait donné naissance. Remonter à la source secrète de toutes les actions, ce serait un fort triste plaisir; mais ce n'est pas à présent mon affaire, et je vous renvoie au sage Oxenstiern¹.

LX.

Dans l'intention charitable d'éviter un éclat et à la duchesse et au diplomate, lady Adeline, dès qu'elle vit que, selon toutes les probabilités, Juan ne résisterait pas — (car les étrangers ignorent qu'en Angleterre un faux pas a bien plus d'importance que dans les pays qui n'ont pas le bonheur de posséder des jurys, dont le verdict est contre ces sortes de péchés un remède certain); —

LXI.

Lady Adeline résolut d'adopter les mesures nécessaires pour arrêter les progrès ultérieurs de cette erreur douloureuse. Il y avait sans doute dans un tel projet quelque chose de bien innocent; mais l'innocence est hardie jusque sur le hûcher; elle est simple dans le monde, et n'a pas besoin de s'abriter derrière des retranchements, comme ces dames dont la vertu consiste à ne jamais se laisser voir à découvert.

LXII.

Ce n'est pas qu'elle appréhendât de fâcheuses conséquences: Sa Grâce était un homme endurant, un véritable mari; on ne pouvait craindre qu'il fit du scandale et allât grossir la foule des clients de Doctors Commons; mais elle redoutait d'abord la magie du talisman de la duchesse, puis une querelle avec lord Augustus Fitz-Plantagenet, qui commençait déjà à prendre de l'ombrage.

LXIII.

D'ailleurs, Sa Grâce passait pour intrigante et quelque peu méchante dans sa sphère amoureuse; c'était l'un de ces jolis et précieux fleaux qui poursuivent

¹ Le fameux chancelier Oxenstiern dit à son fils, qui lui témoignait sa surprise de ce que de si petites causes produisaient de si grands effets: « Vous voyez par là, mon fils, combien il faut peu de sagesse pour gouverner les empires. »

Voici la véritable version: Le jeune Oxenstiern, ayant été chargé

d'une mission diplomatique, exprimait à son père ses craintes de n'être point propre à cette haute fonction; le vieux chancelier lui répondit en riant: *Nescis, mi fili, quantula scientia gubernatur mundus.*

un amant de leurs tendres et doux caprices : qui, chaque jour de l'année délicate, créent un sujet de querelle quand elles n'en ont pas, nous fascinent, nous torturent, selon que leur cœur est de flamme ou de glace, et, — ce qu'il y a de pis, — ne veulent pas nous laisser aller.

LXIV.

En un mot, c'était une femme à tourner la tête d'un jeune homme, et à faire de lui un Werther en fin de compte. Comment dès lors s'étonner qu'une âme plus pure redoutât pour un ami une chaste liaison de cette sorte ? Mieux vaut cent fois être marié ou mort que de vivre avec un cœur qu'une femme se plait à déchirer. Il est à propos de s'arrêter et de réfléchir avant de prendre son élan, si une bonne fortune est réellement bonne.

LXV.

Et d'abord, dans l'effusion de son cœur, qui était ou croyait être étranger à tout artifice, elle prit de temps à autre son mari à part, et l'engagea à donner des conseils à Juan. Lord Henry se prit à sourire de la simplicité de ses plans pour arracher don Juan aux pièges de la sirène ; il lui fit une réponse d'homme d'état ou de prophète, si bien qu'elle n'y put rien comprendre.

LXVI.

Il lui dit, d'abord, que « il ne se mêlait jamais des affaires des autres, à l'exception de celles du roi ; » ensuite, que « dans ces matières il ne jugeait jamais sur les apparences, à moins de fortes raisons ; » troisièmement, que « Juan avait plus de cervelle que de barbe au menton, et ne devait pas être mené par des lisières ; » et, quatrièmement, ce qui n'a jamais besoin d'être dit deux fois, que « il était rare que d'un bon conseil il résultât quelque chose de bon. »

LXVII.

En conséquence, sans doute pour confirmer la vérité de ce dernier axiome, il conseilla à sa femme de laisser les parties à elles-mêmes, — autant du moins que le permettrait la bienséance ; ajoutant que le temps corrigerait les défauts de jeunesse de Juan ; que les jeunes gens faisaient rarement des vœux monastiques, que les obstacles ne font que resserrer un attachement. — Mais ici un messenger lui apporta des dépêches.

LXVIII.

Et comme il faisait partie de ce qu'on nomme le conseil privé, lord Henry se rendit dans son cabinet, afin de donner à quelque futur Tite-Live l'occasion de raconter comment il avait réussi à réduire la dette nationale ; et si je ne vous donne pas tout au long le contenu des dépêches en question, c'est parce que je ne les connais pas encore ; mais je les consignerai dans un court appendice qui prendra place entre mon épilogue et son index.

LXIX.

Mais, avant de sortir, il ajouta encore quelques légères observations, un ou deux de ces lieux communs

qui ont cours dans la conversation, et qui, sans rien avoir de neuf, passent néanmoins, faute de mieux ; puis il ouvrit son paquet pour en connaître le contenu ; après y avoir jeté un coup d'œil rapide, il se retira, et en partant il embrassa tranquillement Adeline, comme on embrasserait, non une jeune épouse, mais une sœur âgée.

LXX.

C'était un homme honorable et froid, un excellent homme, fier de sa naissance, fier de toute chose ; un esprit approprié à un conseil d'état, une de ces figures taillées tout exprès pour marcher devant un roi ; grand, majestueux, fait pour guider le cortège des courtisans, les jours de naissance royale, en étalant ses cordons et ses crachats ; le vrai modèle d'un chambellan ; — et je compte bien aussi lui donner ce poste quand je régnerai.

LXXI.

Mais il lui manquait quelque chose, après tout, — je ne sais quoi, et conséquemment je ne puis le dire : — ce que les jolies femmes, — douces âmes ! — appellent *âme*. Certes, ce n'était pas le corps ; il était bien proportionné, droit comme un peuplier ou un pieu, un bel homme, enfin, cette humaine merveille ; et dans toutes les circonstances, en amour comme en guerre, il avait conservé sa perpendiculaire.

LXXII.

Quoi qu'il en soit, comme je l'ai dit, il lui manquait quelque chose, cet indéfinissable je ne sais quoi qui pourrait bien avoir conduit à l'Iliade d'Homère, puis-que ce fut lui qui arracha l'Ève grecque, Hélène, à la couche du Spartiate, et l'amena dans Troie ; bien qu'au total le jeune Dardanien fût, sans nul doute, de beaucoup inférieur au roi Ménélas ; — mais c'est ainsi que certaines femmes nous trahissent.

LXXIII.

Il est une chose fort embarrassante et bien faite pour nous intriguer, à moins que, comme le sage Tirésias, nous n'ayons tous fait par expérience l'épreuve des différents sexes ; aucun des deux ne peut dire clairement comment il veut être aimé. Le sensuel ne nous attache que par un lien passager ; le sentimental se vante d'être impassible ; mais tous deux réunis forment une sorte de centaure sur le dos duquel il est sage de ne pas s'aventurer.

LXXIV.

Ce que le beau sexe ne cesse de chercher, c'est quelque chose qui tienne au cœur lieu de tout ; mais ce vide, comment le combler ? Là réside la difficulté, — et c'est là que se montre la faiblesse de ces dames. Frères navigateurs, à la merci des flots, sans carte ni boussole, elles courent sous le vent dans une mer houleuse, et lorsque après bien des vicissitudes elles touchent au rivage, ce rivage n'est souvent qu'un rocher.

LXXV.

Il est une fleur nommée « l'amour dans l'oisiveté¹, »

¹ Love in Idleness. Voir dans Shakspeare *le Songe d'une nuit d'été*, acte II, scène II. N. d. T.

voir à ce sujet le jardin toujours fleuri de Shakspeare; — je ne veux point affaiblir son admirable description, et je demande pardon à sa divinité britannique si, dans ma poétique détresse, je touche à une seule feuille du parterre confié à sa garde; mais quoique la fleur soit différente, je m'écrie avec le Français ou le Suisse Rousseau : « *Voilà la pervenche !* »

LXXVI.

Eureka ! Je l'ai trouvé ! je veux dire, non que l'amour est l'oisiveté, mais que, autant que j'en puis juger, l'oisiveté est un des accompagnements de l'amour. Le travail forcé est un mauvais entremetteur ; il est rare que vos gens affairés témoignent beaucoup de passion depuis que le navire-marchand l'Argo a eu Médée pour subrécargue.

LXXVII.

« *Beatus ille procul negotiis*¹, a dit Horace² ; en cela le grand petit poète se trompe ; son autre maxime « *Noscitur à sociis*³, » vient beaucoup plus à propos dans ses vers, et encore est-elle parfois trop rigoureuse, à moins qu'on ne fréquente trop longtemps la bonne compagnie ; mais je dirai à sa barbe : quel que soit leur rang ou leur état, trois fois heureux ceux qui ont une occupation !

LXXVIII.

Adam échangea son paradis contre le labourage, Ève travailla dans les modes avec des feuilles de li-guier ; — c'est, si je ne me trompe, la première connaissance que l'église ait retirée de l'arbre de la science. Depuis lors, il est facile de démontrer que la plupart des maux qui affligent les hommes, et plus encore les femmes, proviennent de ce qu'on n'emploie pas quelques heures à rendre les autres plus agréables.

LXXIX.

C'est ce qui fait que la vie du grand monde n'est souvent qu'un vide affreux, une torture de plaisirs, tellement que nous sommes réduits à inventer quelque chose qui puisse nous contrarier. Les poètes peuvent, comme bon leur semble, parler de *contentement* ; le mot *content*, fidèlement traduit, signifie rassasié ; de là proviennent les maux du sentiment, les diables bleus⁴ et les bas bleus⁵, et les romans mis en action, et exécutés comme des contredanses.

LXXX.

Je déclare et je jure que je n'ai jamais lu de romans comparables à ceux que j'ai vus, et si jamais il m'arrive d'en faire confidence au public, bien des gens refuseront d'y ajouter foi ; mais je n'ai point cette intention, et ne l'ai jamais eue. Il est des vérités qu'il est à propos de cacher, surtout lorsqu'elles courent

risque de passer pour des mensonges : c'est ce qui fait que je ne m'occupe que de généralités.

LXXXI.

« Une huître peut être malheureuse en amour⁶ ; » et pourquoi ? parce que, oisive, elle se morfond dans sa coquille ; et, solitaire, exhale ses soupirs sous-marins à peu près comme ferait un moine dans sa cellule ; et, à propos de moines, leur piété n'a pu que difficilement cohabiter avec la paresse ; ces végétaux de la foi catholique sont on ne peut plus sujets à se tourner en graines.

LXXXII.

O Wilberforce ! homme au noir renom, dont on ne saurait trop proclamer ou chanter le mérite, tu as jeté bas un immense colosse ! ô moral Washington de l'Afrique ! Mais, je l'avoue, il est une autre tâche que tu devrais bien accomplir quelque jour. Une autre moitié du genre humain réclame ton intervention : tu as affranchi les noirs ; — aujourd'hui, je t'en conjure, enferme les blancs.

LXXXIII.

Enferme Alexandre, ce fanfaron au front chauve⁷ ! Envoie au Sénégal le saint triumvirat⁸ : apprends-lui que la sauce de l'oie est bonne pour l'empoison⁹, et demande-leur si l'esclavage est de leur goût ! Enferme tous ces héroïques salamandres qui mangent du feu gratis (car leur paie est peu de chose) ; enferme, non le roi, mais le pavillon¹⁰, ou il nous en coûtera à tous un autre million.

LXXXIV.

Enferme le reste du monde, mets Bedlam en liberté, et peut-être seras-tu surpris de voir toutes choses marcher exactement comme elles marchent maintenant avec les gens soi-disant sains d'esprit. C'est ce que je prouverais sans le moindre doute, s'il y avait, parmi les hommes, l'ombre du sens commun ; mais, hélas ! jusqu'à ce que j'aie trouvé ce point d'appui, j'imité Archimède, et laisse la terre comme elle est.

LXXXV.

Notre aimable Adeline avait un défaut : — son cœur était vacant, bien que ce fût une magnifique demeure ; comme elle n'avait trouvé personne qui en réclamât l'expansion, sa conduite avait été parfaitement régulière : une âme molle et incertaine fera plutôt naufrage qu'une âme énergique, par la raison qu'elle est plus fragile ; mais quand cette dernière travaille elle-même à sa ruine, elle s'écroule avec une commotion intérieure pareille à celle d'un tremblement de terre.

LXXXVI.

Elle aimait son mari, ou du moins le croyait ; mais

¹ Heureux qui loin des affaires, etc. *N. d. T.*

² Hor. épod., od. II.

³ Dis-moi qui tu hantes, etc. *N. d. T.*

⁴ Migraine, vapeurs, spleen. *N. d. T.*

⁵ Femmes beaux-esprits. *N. d. T.*

⁶ Voir *le Critique* de Shéridan.

⁷ Il y a dans le texte :

Shot up the bald-coot bully Alexander.

Le bald coot est un oiseau de marais. L'empereur Alexandre était chauve.

⁸ Le roi de Prusse et les empereurs d'Autriche et de Russie signataires du traité de la sainte-alliance. *N. d. T.*

⁹ C'est le quatre mille soixante-dixième proverbe de la collection de Fuller.

¹⁰ Le palais du roi à Brighton.

cet amour lui coûtait un effort, tâche pénible, véritable rocher de Sisyphe quand nous voulons donner à nos sentiments une direction contraire à la nature du sol. Elle n'avait aucun sujet de plainte ou de reproche, point de querelles de ménage, point de brouille matrimoniale; leur union était un vrai modèle, tranquille et noble, — conjugale, mais froide.

LXXXVII.

Il n'y avait pas entre les époux une grande disproportion d'âge; mais leurs caractères différaient beaucoup; néanmoins, ils ne se heurtaient jamais; ils fonctionnaient dans leurs sphères comme deux astres unis, ou comme le Rhône à travers les eaux du Léman, alors que le fleuve et le lac sont tout à la fois confondus et distincts, et que le premier lance ses flots bleus à travers l'onde pacifique et limpide qui semble vouloir endormir le fleuve enfant, son jeune nourrisson.

LXXXVIII.

Or, quand une fois elle avait pris quelque chose à cœur, quelque confiance qu'elle eût dans la pureté de ses intentions (des intentions intenses sont chose périlleuse), ses impressions étaient beaucoup plus fortes qu'elle ne l'avait prévu, et, grossissant dans leur cours comme un fleuve qui monte, envahissaient son âme, d'autant plus que son cœur n'était pas, au premier abord, facile à impressionner.

LXXXIX.

Mais une fois qu'il l'était, elle se trouvait possédée de ce démon à double nature, et pour cela doublement nommé: on l'appelle fermeté dans les héros, les rois et les marins, c'est-à-dire quand ils réussissent; mais on le blâme sans réserve comme *obstination* dans les hommes et dans les femmes, quand leur triomphe vient à pâlir, ou leur étoile à s'obscurcir; — et un casuiste en morale serait embarrassé de fixer les vraies limites de cette dangereuse qualité.

XC.

Si Bonaparte eût vaincu à Waterloo, c'eût été fermé; maintenant c'est obstination: faut-il donc que l'événement en décide? Je laisse aux gens sages à tirer la ligne de démarcation entre le faux et le vrai, si toutefois l'homme en est capable; pour moi, je reviens à lady Adeline, qui était aussi une héroïne dans son genre.

XCI.

Elle ne connaissait pas son propre cœur; comment le connaîtrais-je, moi? Je pense qu'elle n'était pas alors amoureuse de Juan: si cela eût été, elle aurait eu la force de fuir cette délirante sensation qui, pour elle, était nouvelle encore. Elle n'avait pour lui qu'une sympathie ordinaire (vraie ou fausse, c'est ce que je ne prétends pas déterminer), parce qu'elle le croyait en danger, qu'il était l'ami de son mari, le sien, jeune et étranger.

XCII.

Elle était ou croyait être son amie, — non de cette amitié ridicule, de ce platonisme romanesque qui égare si souvent les dames qui n'ont étudié l'amitié

qu'en France ou en Allemagne, où l'on se donne de purs baisers. Adeline n'était pas femme à s'avancer jusque là; mais, quant à cette amitié que l'homme témoigne à l'homme, elle en était aussi capable que femme le saurait être.

XCIII.

Nul doute que là, comme dans les liens du sang, la mystérieuse influence du sexe ne fasse sentir son innocent empire, et ne monte le sentiment à un diapason plus élevé. Quand l'attachement est dégagé de passion, ce fleau de l'amitié, et que la nature de vos sentiments est bien comprise, la terre n'a point d'amie comparable à une femme, pourvu que vous n'ayez jamais été et ne veuillez pas être amants.

XCIV.

L'amour porte dans son sein le germe même du changement; et comment n'en serait-il pas ainsi? toutes les analogies de la nature nous démontrent que les choses violentes ont le moins de durée; comment donc le sentiment le plus violent serait-il durable? Voudriez-vous que la foudre sillonnât perpétuellement le ciel? Il me semble que le nom même de l'amour en dit assez: comment la « passion *tendre* » serait-elle *résistante*?

XCV.

Hélas! l'expérience nous apprend (je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire) combien il est rare que les amants n'aient pas eu à déplorer une passion qui fit de Salomon un niais. J'ai vu des épouses (pour ne pas oublier l'état conjugal, le meilleur ou le pire de tous) qui étaient la perle des épouses, et pourtant faisaient le malheur de deux existences au moins.

XCVI.

J'ai aussi vu des *amies* (c'est singulier, mais c'est vrai, — et, s'il est nécessaire, j'en fournirai la preuve) qui sont restées fidèles au milieu de toutes les épreuves, sur le sol natal comme à l'étranger, beaucoup plus que ne fut jamais l'amour; — qui ne m'ont pas abandonné quand l'oppression me foulait à ses pieds; qu'aucune calomnie n'a pu éloigner de moi; qui, en mon absence, ont combattu et combattent encore pour moi, en dépit du serpent social et de ses sonnettes bruyantes.

XCVII.

Savoir si don Juan et la chaste Adeline devinrent amis dans ce sens ou dans tout autre, c'est ce qui sera discuté plus tard, je présume; à présent, je ne suis pas fâché d'avoir un prétexte pour les laisser en expectative, vu que cela produit un bel effet et tient en *suspens* l'atroce lecteur; ce qui, pour les livres et les femmes, est le meilleur appât à mettre à leur tendre ou tentateur hameçon.

XCVIII.

S'ils se promenèrent à pied ou à cheval, ou étudièrent ensemble l'espagnol pour lire Don Quichotte dans l'original, plaisir qui éclipse tous les autres; si leur conversation était du genre léger ou sérieux, ce sont choses que je dois renvoyer au chant suivant,

où je compte parler un peu de tout cela et déployer un talent considérable dans mon genre.

XCIX.

Surtout, je supplie qu'on veuille bien ne pas anticiper sur ce qui doit suivre : on porterait des jugements inexacts sur Adeline et Juan, mais principalement sur ce dernier. Au reste, je prendrai un ton beaucoup plus sérieux que je ne l'ai encore fait dans cette satire épique. Il n'est pas du tout certain qu'Adeline et Juan succomberont; mais s'ils succombent, ce sera leur ruine.

C.

Mais les grandes choses naissent des petites : — croiriez-vous, par exemple, que, dans ma jeunesse, la passion la plus dangereuse qui ait jamais amené un homme et une femme au bord du précipice prit naissance dans une circonstance si frivole, qu'on n'eût jamais imaginé qu'elle pût former le lien d'une situation aussi sentimentale? Vous ne devineriez jamais, je gage avec vous des millions, des milliards. Eh bien! cette passion naquit d'une innocente partie de billard.

CI.

La chose est étrange, mais vraie : car la vérité est toujours étrange, plus étrange que la fiction; si on pouvait la dire, combien les romans gagneraient au change! comme les hommes verraient le monde sous un tout autre point de vue! que de fois le vice et la vertu changeraient de place? Le Nouveau-Monde ne serait rien en comparaison de l'ancien, si quelque Colomb des mers morales montrait aux hommes les antipodes de leurs âmes.

CII.

Que « d'autres vastes et de déserts stériles » on découvrirait alors dans l'âme humaine! Que de montagnes de glace dans les cœurs des puissants, avec l'égoïsme au centre pour pôle! Quels anthropophages sont les neuf dixièmes de ceux qui gouvernent les empires! Si l'on donnait aux choses leur vrai nom, la gloire ferait honte à César lui-même.

DON JUAN.

CHANT QUINZIÈME ².

I.

Ah! — ma foi! j'ai oublié ce qui devait suivre; n'importe! ce qui suivra n'en sera pas moins aussi à propos d'espérance ou de souvenirs que si la pensée incertaine eût coulé à pleins bords. Toute la vie présente n'est qu'une interjection, un « oh! » ou un « ah! » de joie ou de douleur; ou un « ah! ah! » ou un « bah! » — ou un bâillement, ou un « fi! » et peut-être cette dernière exclamation est-elle la plus vraie.

II.

Mais, dans une proportion plus ou moins grande,

le tout n'est qu'une syncope ou un sanglot, emblèmes de l'émotion, cette grande antithèse de l'immense ennui, où viennent se briser nos bouillons écumeux sur l'océan de la vie, l'océan, liquide image de l'éternité, ou sa miniature du moins, selon moi; or, l'émotion donne à l'âme des jouissances, en lui faisant voir des choses invisibles à l'œil.

III.

Mais tout est préférable à un soupir étouffé qui se corrode dans la caverne du cœur, dormant au visage un masque de tranquillité, et faisant de la nature humaine un art. Il est bien peu d'hommes qui osent montrer ce qu'ils ont dans la pensée de meilleur ou de pire; toujours la dissimulation se réserve un coin; c'est pourquoi la fiction est ce qui passe avec le moins de contradiction.

IV.

Ah! qui peut dire, ou plutôt qui ne se rappelle, sans le dire, les erreurs des passions? Celui qui hoit l'oubli jusqu'à la lie, le sot lui-même, a des vapeurs pour miroir du matin. En vain il semble flotter sur l'onde du Léthé, il ne peut y submerger ses tressaillements ou ses terreurs. Au fond des rubis de ce verre que tient sa main tremblante, le Temps laisse un dépôt de son sable.

V.

Et quant à l'amour, — oh! l'amour!... — Continuons. Lady Adeline Amundeville, voilà — j'espère, le plus joli nom qu'un lecteur puisse désirer; aussi vient-il mélodieusement se percher sur ma plume harmonieuse. Il y a de la musique dans les soupirs d'un roseau; il y a de la musique dans le murmure d'un ruisseau; il y a de la musique en tout, il ne nous manque que de l'oreille : notre terre n'est qu'un écho des sphères.

VI.

Lady Adeline, la très-honorable ³ et honorée, court risque de le devenir un peu moins; car, — et je suis vraiment désolé de le dire, — il est rare que les personnes du beau sexe soient stables dans leurs résolutions. Elles diffèrent d'elles-mêmes comme le vin dément son étiquette quand il est décanté; — du moins, je le présume, mais ne le jurerais pas; toutefois, jusqu'à ce que le vin et la femme aient vieilli. L'un et l'autre article sont, le cas échéant, susceptibles d'adultération.

VII.

Mais Adeline était du meilleur crû, la plus pure essence de la grappe; elle était brillante comme un napoléon nouvellement frappé, ou comme un diamant richement monté; sur cette page blanche, le temps eût dû se faire scrupule d'imprimer l'âge, et pour elle la nature eût pu oublier sa dette; — la nature, le seul créancier qui, dans ses poursuites, ait le bonheur de trouver tous ses débiteurs solvables.

VIII.

O mort! le pire de tous les créanciers! tu frappes

¹ *Othello*, act. I, sc. III.

² Les chants XV et XVI furent publiés à Londres en mars 1823.

³ L'épithète de « très-honorable » se donne à quiconque a occupé le poste de ministre, ne fût-ce qu'un jour. *N. d. L.*

chaque jour aux portes, d'abord un coup modeste, comme un humble marchand, alors que, pâle, il s'approche d'un créancier opulent qu'il veut prendre par la sape; mais, fréquemment repoussé, la patience à la fin l'abandonne: il s'avance exaspéré, et (s'il met le pied chez vous) il insiste en termes peu courtois, pour qu'on lui donne, ou de l'argent comptant, ou «un billet à vue sur Ransom¹.»

IX.

O mort! prends ce que tu voudras, mais épargne un peu la beauté inoffensive! Elle est si rare, et tu as tant d'autres proies! Qu'importe que de temps à autre le pied lui glisse dans le sentier du devoir? C'est une raison de plus pour suspendre tes coups. Glouton décharné! avec la totalité des nations pour pâture, ne saurais-tu montrer un peu de civilité et de modération? Supprime donc quelques maladies dans le beau sexe, et prends autant de héros qu'il plaira au ciel.

X.

La belle Adeline, qui (ainsi que je l'ai dit) mettait d'autant plus de vivacité dans ses affections qu'elle n'était pas, comme quelques-uns d'entre nous, prompte à s'enflammer, ou avait trop de fierté pour laisser voir ce qu'elle sentait — (ce sont là des points que nous ne discuterons pas présentement); — Adeline abandonnait sans réserve et sa tête et son cœur à ce qu'elle regardait comme un sentiment innocent pour des objets qui en étaient dignes.

XI.

Le bruit public, cette gazette vivante, avait porté jusqu'à elle, en les défigurant, quelques traits de la vie de Juan; mais les femmes traitent ces aberrations avec plus d'indulgence que nous autres, hommes rigides: d'ailleurs, depuis qu'il était en Angleterre, sa conduite avait été plus régulière, et son esprit avait revêtu une plus mâle vigueur; attendu qu'il avait, comme Alcibiade, l'art de s'accommoder, sans effort, à la manière de vivre de tous les climats.

XII.

Peut-être ses manières n'étaient-elles si séduisantes que parce qu'il ne paraissait jamais désireux de séduire; en lui rien d'affecté ou d'étudié, rien qui décelât la fatuité ou laissât percer des intentions de conquête; nul abus de ses moyens de plaire ne venait nuire à ses succès, et n'indiquait un Cupidon échappé qui semble dire: «Résistez-moi si vous pouvez»; — condition qui constitue un dandy, mais qui vous gâte un homme.

XIII.

Ces gens-là ont tort: — ce n'est pas là la vraie manière de s'y prendre, comme ils en conviendraient eux-mêmes s'ils étaient sincères. Mais, à tort ou à

raison, don Juan n'avait pas ce défaut; ses manières étaient à lui; il était de bonne foi, — du moins on ne pouvait en douter en entendant le son de sa voix. Le diable n'a pas dans son carquois une flèche qui aille droit au cœur comme une douce voix.

XIV.

Naturellement affable, sa parole et son air écartaient toute idée de soupçon; son regard, sans être timide, semblait plutôt se dérober au vôtre que chercher à vous mettre sur la défensive: peut-être n'était-il pas suffisamment assuré; mais parfois la modestie, comme la vertu, trouve en elle-même sa récompense, et l'absence de prétentions peut mener plus loin qu'il n'est besoin de le dire.

XV.

Tranquille, accompli, gai sans être bruyant, insinuant sans insinuation, observateur des faibles de la foule, mais n'en laissant rien paraître dans sa conversation; fier avec les fiers, mais d'une fierté polie, de manière à leur faire sentir qu'il connaissait son rang et le leur, — sans jamais chercher à primer, il ne souffrait ni ne revendiquait de supériorité.

XVI.

C'est-à-dire avec les hommes: avec les femmes, il était tout ce qu'elles voulaient qu'il fût; et, pour cela, on peut s'en reposer sur leur imagination; pourvu que l'esquisse soit passable, elles achèvent le tableau, — et «*verbum sat*»; » dès que leur fantaisie s'attache à un objet triste ou agréable, elles vous le transfigurent d'une manière plus brillante que Raphaël.

XVII.

Adeline, juge peu profond des caractères, était sujette à leur prêter des couleurs de sa façon: ainsi dans leur bienveillance s'égarèrent les bons, de même que les sages, comme on l'a vu fréquemment. L'expérience est la première des philosophies; mais c'est la plus triste de toutes quand sa science est connue de tout point, et les sages persécutés n'enseignent que folie, lorsqu'ils oublient qu'il existe des fous.

XVIII.

N'est-il pas vrai, grand Locke? et toi, Bacon, plus grand encore? Grand Socrate, et toi, plus divin encore², dont le sort est d'être méconnu par l'homme, et dont la pure doctrine a été employée à sanctionner toutes les iniquités? Toi qui rachetas un monde que les bigots ont bouleversé, quelle fut la récompense de tes travaux? Nous pourrions remplir des volumes de ces exemples affligeants, mais nous les abandonnons à la conscience des nations.

XIX.

Je prends position sur un plus humble promontoire, d'où je contemple la vie avec ses variétés infinies;

¹ Ransom et Kinnaird étaient les banquiers de lord Byron.

² Comme il est nécessaire, à cette époque, d'éviter toute ambiguïté, je dirai ce que j'entends par le Christ encore plus divin: si jamais Dieu s'est fait homme ou l'homme Dieu, il a été tous les deux à la fois. Je n'ai jamais attaqué le christianisme, mais l'usage ou l'abus que l'on en a fait. M. Canning appela un jour le

christianisme à l'appui de l'esclavage des nègres, et M. Wilber force n'eut presque rien à dire. Est-ce donc pour que les noirs fussent flagellés que le Christ a été crucifié? S'il en est ainsi, il eût mieux fait de naître maître, afin que les deux couleurs eussent d'égaux chances de liberté et de salut.

sans grand souci de ce qu'à tort on nomme la gloire, je promène mes rêveries et mes regards sur mille objets divers, qu'ils se rapportent ou non à mon sujet ; et, versifiant sans effort, je laisse aller mon vers comme je causerais avec le premier venu, dans une promenade, à pied ou à cheval.

XX.

Je sais que ce genre de poésie irrégulière n'exige pas grand talent ; mais c'est une sorte de conversation familière qui peut faire passer une heure par-ci par-là. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il n'y a aucune contrainte servile dans cette sonnerie saccadée qui tinte sur le premier sujet venu, ancien ou nouveau, sans suivre d'autre règle que l'inspiration de « l'improvisatore. »

XXI.

*Omnia vult belle Matho dicere. — Dic aliquando Et bene, dic neutrum, dic aliquando male.*¹

Le premier est peut-être plus qu'un mortel ne peut faire ; le second est faisable, d'une manière triste ou gaie ; le troisième est un terme auquel il est plus difficile encore de s'arrêter ; quant au quatrième, chaque jour nous l'entendons, le voyons, ou notre bouche le met en pratique ; le tout ensemble est ce que je voudrais vous servir dans ce plat de salmigondis.

XXII.

Espérance modeste, — mais la modestie est mon fort, et l'orgueil mon faible : — continuons à chevaucher de çà et de là. Je me proposai d'abord de faire ce poème extrêmement court ; mais maintenant je ne puis dire où il s'arrêtera. Nul doute que si j'avais voulu faire ma cour à la critique, ou saluer le soleil couchant de la tyrannie sous toutes les formes, ma concision n'eût été plus grande : — mais je suis né pour l'opposition.

XXIII.

Il est vrai que mon opposition prend toujours le parti du faible ; en sorte que si ces hommes qui se prélassent aujourd'hui dans la plénitude de leur orgueil venaient tout à coup à tomber, et que « les chiens eussent leur jour², » il pourrait bien n'arriver de rire d'abord de leur chute ; mais je crois que je changerais de camp, et me jetterais dans l'ultra-royalisme, car je hais toute royauté, même démocratique.

XXIV.

Je pense que j'eusse fait un époux passable si je n'avais jamais connu les douceurs de cet état ; je crois que j'aurais fait des vœux monastiques, n'étaient certains préjugés qui me sont particuliers ; jamais je ne me fusse heurté le cerveau contre la poésie ; jamais

je n'aurais, à rimer, cassé ma tête ni celle de Prescien³ ; jamais je n'eusse porté le manteau bigarré de poète, si quelqu'un ne m'eût ordonné de n'en rien faire⁴.

XXV.

Mais laissez aller ; — je chante les chevaliers et les dames, tels que l'époque me les fournit. C'est un vol qui, au premier abord, ne semble pas exiger des ailes vigoureuses, emplumées par Longin ou le philosophe de Stagyre : pourvu que les proportions soient observées, toute la difficulté consiste à revêtir d'un coloris naturel des mœurs artificielles, et à généraliser des spécialités.

XXVI.

La différence est qu'autrefois les hommes faisaient les mœurs ; maintenant ce sont les mœurs qui font les hommes, — parqués comme des troupeaux, et tondus dans leur bercail, du moins neuf et neuf dixièmes sur dix. Or, cela doit refroidir la verve des auteurs qui n'ont d'autres ressources que de reprendre des époques déjà beaucoup mieux peintes, ou de se contenter de l'époque actuelle, avec son costume monotone.

XXVII.

Nous ferons de notre mieux pour nous tirer d'affaire. — En avant ! en avant, ma muse ! si vous ne pouvez voler, allez voletant ; quand il ne vous sera pas possible d'être sublime, soyez cinglante ou rigide, comme les édits de nos hommes d'état. Il est impossible que nous ne découvrions pas quelque chose qui nous paie de nos recherches ; Colomb découvrit un nouveau monde dans un cutter, ou brigantin, ou flûte d'un assez faible tonnage, à une époque où l'Amérique ne comptait point encore⁵.

XXVIII.

Adeline, qui voyait chaque jour croître le sentiment des mérites de Juan et de sa situation, éprouvait, au total, un intérêt intense, — en partie peut-être parce que c'était une sensation nouvelle, ou parce qu'il avait un air d'innocence, ce qui, pour l'innocence, est une terrible tentation ; — toutefois, comme en définitive les femmes détestent les demi-mesures, elle se mit à réfléchir au moyen de sauver l'âme de Juan.

XXIX.

Elle avait bonne opinion de ses conseils, comme tous ceux qui en donnent et en reçoivent gratis ; c'est une marchandise dont le prix courant, lors même qu'il est à son taux le plus élevé, consiste, tout au plus, en remerciements bien faibles : elle y réfléchit une ou deux fois, et decida, on ne peut plus morale-

¹ « Thou finely wouldst say all? Say something well ; Say something ill, if thou wouldst hear the bell. »

ELPHINSTON.

Matho veut tout dire magnifiquement. Dis quelquefois bien, dis passablement, et même, parfois, dis mal. *Marital*, l. v. X. N. d. T.

² « The cat will mew : the dog will have his day. » — *Hamlet*.

³ Casser la tête de Prescien, expression proverbiale pour dire

qu'on parle des écrits contre la grammaire. Prescien de Césarée fut un célèbre grammairien du quatrième siècle.

⁴ Le lecteur sait de quelle façon les critiques de la *Revue d'Édinburgh* traitèrent les premiers essais de lord Byron, et l'effet que produisit sur lui cette critique.

⁵ *It hids yet America was in her non-age*. Il y a ici un calembour. Nous avons adopté le plus détourné des deux sens afin de rester plus fidèle à l'intention de l'auteur. N. d. T.

ment, que, pour la moralité, la meilleure condition est celle du mariage ; et cette question une fois résolue, elle conseilla très-sérieusement à Juan de se marier.

XXX.

Juan répondit, avec toute la déférence convenable, qu'il se sentait porté de prédilection vers ce lien ; mais que, pour le moment, en égard à la position particulière où il se trouvait, il se présentait quelques difficultés relativement à ses préférences ou à celles de la personne à laquelle ses vœux pourraient s'adresser ; qu'en un mot, il épouserait volontiers telle ou telle femme, si toutes n'étaient déjà mariées.

XXXI.

Après le choix d'un parti pour elle-même ou pour ses filles, ses frères, ses sœurs, et toute sa parenté, qu'elle classe comme des livres sur le même rayon, il n'y a rien qui plaise à une femme comme de faire des mariages ; elle y met toute la complaisance d'un agioteur qui calcule ses bénéfices : certes, ce n'est pas un péché, mais plutôt un préservatif ; et c'est là, sans doute, la seule raison du pourquoi.

XXXII.

Mais (excepté, naturellement, une miss non mariée, ou une dame qui ne le sera jamais, ou qui l'est déjà, à son grand regret) toute femme chaste a dans la tête quelque drame, des unités conjugales observées à table et au lit aussi scrupuleusement que celles d'Aristote, bien que parfois il n'en résulte que des mélodrames ou des comédies bouffonnes.

XXXIII.

En général, elles ont en réserve un fils unique, l'héritier d'une immense fortune, un ami de haut lignage, un joyeux sir John ou un grave lord George, menacés de mourir sans postérité et de voir avec eux s'éteindre leur race, à moins qu'un mariage ne vienne en aide à leur avenir et à leur moralité ; en outre, elles ont sous la main un riche assortiment de fraîches fiancées.

XXXIV.

C'est là qu'elles choisissent prudemment à celui-ci une héritière, à celui-là une beauté ; à l'un une cantatrice sans défaut, à l'autre une compagne qui promet un grand dévouement à ses devoirs ; à cet autre une dame que nul ne saurait refuser, et dont les perfections constituent à elles seules un trésor ; une seconde, que recommande l'excellence de ses relations de famille ; une troisième, parce que c'est un choix sur lequel il n'y a rien à dire.

XXXV.

Quand l'harmoniste Rapp mit l'embargo sur le mariage¹ dans son harmonieuse colonie — (qui con-

tinue à fleurir étrangement, sans encombre, parce qu'elle ne procrée que le nombre de bouches qu'elle peut nourrir, sans recourir à ces douloureux sacrifices qui répriment le besoin le plus doux de la nature), pourquoi a-t-il appelé « harmonie » une société sans mariage ? Je tiens maintenant mon prédicateur.

XXXVI.

Il faut qu'il ait voulu se moquer, ou de l'harmonie, ou du mariage, en établissant entre eux ce singulier divorce. Mais que ce soit en Allemagne ou ailleurs que le révérend Rapp ait puisé ses idées, on dit que sa secte est riche, vertueuse, pieuse et pure plus qu'aucune des nôtres, bien que ces dernières procréent sur une plus large échelle. Je blâme son titre, non son rituel, quoique je m'étonne qu'il ait pu passer en usage.

XXXVII.

Mais Rapp est l'opposé des zélées matrones qui, en dépit de Malthus, favorisent la génération ; professeurs dans cet art prolifique, elles patronisent toutes les parties modestes de la propagation, qui, après tout, prend un tel développement que la moitié de ses produits s'écoule par la voie de l'émigration : triste résultat des passions et des pommes de terre, — deux mauvaises herbes qui embarrassent fort nos Catons économes.

XXXVIII.

Adeline avait-elle lu Malthus ? Je ne saurais le dire. Elle eût bien fait de le lire : son livre n'est que le onzième commandement, qui dit : « Tu n'épouseras pas », si ce n'est *avantageusement* ; autant que je puis le comprendre, c'est ce qu'il a voulu dire. Il n'entre pas dans mon dessein de discuter les vues ni d'examiner le sens de ce qu'a tracé une « main si éminente »² ; mais on ne saurait contester que sa doctrine ne conduise à la vie ascétique, et ne fasse du mariage une arithmétique.

XXXIX.

Mais Adeline, présomant sans doute que Juan avait un revenu suffisant, ou un revenu *séparé* en cas de séparation légale ; — car, somme toute, il peut arriver que l'épouseur, après avoir dûment épousé, rétrograde quelque peu dans la danse du mariage — (ce serait, pour un peintre un aussi beau sujet que « la danse de la mort » d'Holbein ; — mais non, le sujet est le même) ; —

XL.

Adeline, donc, décida le mariage de Juan ; le décida, dis-je, dans sa sagesse, et c'en est assez pour une femme ; mais à qui le marier ? Il y avait la sage miss Lecture³, miss Lenu⁴, miss Félée⁵, miss Le-

¹ Cette bizarre et florissante colonie d'Allemands, établie en Amérique, n'exclut pas entièrement le mariage, mais elle y met des restrictions qui ont pour résultat de réduire annuellement à une proportion donnée le nombre des naissances. Les naissances, comme le remarque M. Hulme, arrivent toutes à peu près dans le même mois. Les *Harmonistes* paraissent être une population remarquablement florissante, pieuse et tranquille.

² Jacob Tonson, suivant M. Pope, avait coutume d'appeler les écrivains des plumes capables, des personnages honorables, et surtout des mains éminentes.

³ « Peut-être serais-je flatté d'être appelé votre petit ami plus que du titre fastueux de grand génie ou de *main éminente*, comme Jacob appelle les auteurs. » *Pope à Steele*.

⁴ Miss Reading. — ⁵ Miss Raw. — ⁶ Miss Flaw.

mâle¹ et miss Au-Fait², sans compter les deux belles héritières Conche-d'Or³. Adeline regardait le mérite de Juan comme au-dessus du commun ; c'étaient là des partis on ne peut plus sortables, et qui, convenablement montés, comme des montres, pouvaient parfaitement passer.

XLI.

Il y avait miss De l'Étang⁴, calme et unie comme la mer par un jour d'été ; fille unique, ce merveilleux trésor, elle semblait une véritable crème d'égalité d'âme, jusqu'au moment où on l'écrémait ; — alors, sous cette surface, on découvrait un mélange de lait et d'eau, et peut-être aussi une légère teinte de bleu⁵ ; mais, qu'importe ? L'amour est tapageur ; mais le mariage a besoin de repos, et, en sa qualité de poitrine, le régime du lait lui convient.

XLII.

Et puis il y avait miss Audacia Soulier-Fin⁶, pimpante et riche demoiselle, dont le cœur visait à un crachat ou à un cordon bleu ; mais, soit que dans les derniers temps il y eût disette de ducs anglais, soit qu'elle n'eût pas touché la corde véritable au moyen de laquelle de telles sirènes séduisent nos grands seigneurs, elle s'accommoda d'un cadet étranger, un Russe ou un Turc, — l'un vaut l'autre.

XLIII.

Et puis, il y avait, — mais pourquoi continuerais-je, à moins que les dames n'interrompent ici leur lecture ? il y avait aussi une jeune et magique beauté du plus haut rang, et supérieure encore à son rang : Aurora Raby, jeune étoile qui brillait sur la vie, image trop charmante pour un tel miroir, créature adorable, à peine formée ou modelée ; rose n'ayant pas encore éployé ses feuilles les plus suaves.

XLIV.

Riche, noble, mais orpheline ; fille unique, elle avait été confiée aux soins de tuteurs bons et bienveillants ; et, toutefois, il y avait dans son aspect quelque chose de si solitaire ! Le sang n'est pas de l'eau ; et où retrouverons-nous des sentiments de jeunesse comme ceux que la mort a détruits, alors que, laissés seuls, nous sentons dans nos palais déserts qu'il nous manque un foyer, et que nos affections les plus chères sont dans la tombe ?

XLV.

Enfant par l'âge, et plus encore par son extérieur, il y avait je ne sais quoi de sublime dans ses yeux, qui brillaient tristement comme ceux d'un séraphin. Tout en elle était jeunesse, et elle semblait hors des atteintes du temps ; radieuse et grave, — comme si elle eût plaint l'homme déclin ; triste, — mais d'un crime qui n'était pas le sien, on eût dit qu'elle était assise à la porte d'Eden, et pleurait sur ceux qui en étaient exilés sans retour.

XLVI.

Et puis, elle était catholique sincère, austère autant que le lui permettait son cœur bienveillant ; et ce culte tombé lui semblait plus cher par cela même peut-être qu'il était tombé ; ses aïeux, fiers de leurs exploits et des temps où leur nom avait retenti glorieux à l'oreille des nations, avaient toujours refusé de fléchir devant le pouvoir nouveau ; et comme elle était la dernière de leur race, elle gardait précieusement le dépôt de leur vieille foi et de leurs vieilles affections.

XLVII.

Elle regardait un monde qu'elle connaissait à peine, et ne semblait pas désirer le connaître ; silencieuse, solitaire, comme croît une fleur, elle croissait doucement, et conservait son cœur calme dans sa zone. Il y avait une sorte de religieux respect dans l'hommage qu'on lui rendait ; son âme semblait assise sur un trône, à part du reste du monde, et forte de sa propre force : — chose étrange dans un être si jeune.

XLVIII.

Or, il arriva que, dans le catalogue d'Adeline, Aurora fut oubliée, bien que sa naissance et sa fortune l'eussent placée dans l'opinion fort au-dessus des enchanteresses que nous avons déjà citées ; sa beauté, non plus, ne pouvait faire obstacle à ce qu'on la mentionnât, comme dûment qualifiée par mainte vertu, à fixer l'attention de tout célibataire désireux de doubler son existence.

XLIX.

Et cette omission, comme celle du buste de Brutus dans le cortège de Tibère, excita, comme de raison, l'étonnement de Juan. Il l'exprima d'un air moitié riant, moitié sérieux ; sur quoi Adeline répondit avec une sorte de dédain, et d'un air impérieux, pour ne pas dire plus, qu'elle voudrait bien savoir ce qui avait pu le frapper dans une enfant telle que cette affectée, silencieuse et froide Aurora Raby.

L.

Juan répliqua — « qu'elle était catholique, et, par conséquent, lui convenait mieux que toute autre, comme appartenant à la même communion que lui ; car il ne doutait pas que sa mère ne tombât malade, et que le pape ne fulminât son excommunication, si... » — Mais ici Adeline, qui semblait avoir fort à cœur d'inoculer aux autres ses propres opinions, articula, — comme c'est l'usage, — les mêmes raisons qu'elle avait déjà fait valoir.

LI.

Et pourquoi non ? une raison raisonnable, si elle est bonne, n'en devient pas plus mauvaise pour être répétée ; si elle est mauvaise, ce qu'il y a certainement de mieux à faire, c'est de revenir à la charge et d'amplifier ; vous perdez beaucoup par la concision, tandis qu'en insistant à propos ou hors de propos, vous convainquez tout le monde, même en politique ;

¹ Miss Showman. — ² Miss Knowman. — ³ Miss Gillbedding.

⁴ Miss Mielpond.

⁵ C'est-à-dire de pédantisme. Voir le poème des *Bas Bleus*.

⁶ Miss Audacia Shoestring.

ou, — ce qui revient au même, — on se rend de guerre lasse. Pourvu que vous arriviez au but, qu'importe la route?

LII.

Pourquoi Adeline avait cette légère prévention, — car c'était une prévention, — contre une créature aussi pure de vice que la sainteté elle-même, et joignant à cela tous les charmes du corps et du visage, c'est pour moi une question beaucoup trop délicate, vu qu'Adeline était naturellement libérale; mais la nature est la nature, et a plus de caprices que je n'ai le temps ou la volonté d'en énumérer.

LIII.

Peut-être n'aimait-elle pas l'air d'indifférence avec lequel Aurora regardait ces futilités qui charment presque toujours dans la jeunesse : car il est peu de choses que supportent plus impatiemment les hommes, et les femmes aussi, s'il nous est permis de le dire, que de voir leur génie ainsi dominé, comme celui d'Antoine par César¹, par le petit nombre de ceux qui les regardent comme ils le méritent.

LIV.

Ce n'était pas l'envie, — Adeline en était incapable; son rang et son caractère la mettaient bien au-dessus d'un pareil sentiment. Ce n'était pas le mépris, — qui n'eût pu s'adresser à une personne dont le plus grand défaut était d'en laisser trop peu à reprendre. Ce n'était pas la jalousie, que je sache : mais cessons de suivre ainsi à la piste les feux follets du genre humain. Ce n'était pas, — hélas ! il est plus aisé de dire ce que ce n'était pas que de dire ce que c'était.

LV.

Aurora était loin de soupçonner qu'elle fût le sujet d'une discussion de ce genre. Elle faisait partie de la société réunie chez Adeline; vague charmante et plus pure que toutes les autres, dans ce brillant fleuve de grandeur et de jeunesse qui coulait pour un moment sous l'éclat des rayons passagers que le Temps relètte sur chaque crête radieuse; si elle l'avait su, elle eût souri avec calme; — il y avait en elle tant ou si peu de la nature de l'enfant !

LVI.

L'air fier et délibéré d'Adeline ne lui en imposait pas : elle la voyait resplendir à peu près comme elle eût vu briller un ver luisant, puis aurait reporté ses regards vers les astres pour leur demander de plus doux rayons. Juan était pour elle quelque chose qu'elle ne pouvait deviner, n'ayant pas des yeux de sibylle pour sonder les voies de ce monde nouveau; toutefois l'éclat de ce météore ne l'éblouissait pas, attendu qu'elle ne se fiait pas exclusivement aux traits du visage.

LVII.

Sa réputation même, — car il avait cette sorte de

réputation qui fait parfois un immense ravage chez les femmes; masse hétérogène de blâme glorieux, mélange composé de demi-vertus et de vices entiers; défauts qui plaisent par leur vivacité; folies si brillamment attifées qu'elles éblouissent : — ces cachets sur sa cire ne faisaient aucune impression, tant elle avait de froideur et d'empire sur elle-même.

LVIII.

Juan ne comprenait rien à ce caractère; — c'était une âme haute, et cependant elle ne ressemblait pas à cette Haidée, qu'il avait perdue; néanmoins toutes deux rayonnaient dans la sphère qui leur était propre; la jeune insulaire, élevée aux bords de la mer solitaire, plus chaleureuse, aussi charmante, et non moins sincère, était l'enfant de la nature; Aurora ne pouvait et n'aurait pas voulu être telle : il y avait entre elles la différence qu'il y a entre une fleur et une pierre précieuse,

LIX.

Après cette comparaison sublime, je puis, ce me semble, poursuivre notre récit, et, comme dit mon ami Scott, « je vais entonner mon chant de guerre² »; Scott, le superlatif de mes comparatifs; Scott qui sait peindre les chevaliers chrétiens ou sarrasins, le serf, le seigneur et l'homme, avec un talent qui serait sans rival si le monde n'avait pas eu un Shakspeare et un Voltaire; il semble, en effet, avoir recueilli l'héritage de l'un d'eux, ou même de tous deux.

LX.

Je puis, dis-je, continuer, à ma façon légère, à me jouer à la surface de l'humanité. Je décris le monde, et me soucie fort peu que le monde me lise; du moins, je ne puis, à ce prix, épargner sa vanité. Ma muse, par ce griffonnage, m'a créé, et m'en créera probablement encore de nombreux ennemis; quand je le commençai, je me doutai qu'il en serait ainsi; — maintenant, *je le sais*, — ce qui n'empêche pas que je ne sois, ou n'aie été, un poète assez joli.

LXI.

La conférence ou le congrès (car cette entrevue se termina comme nous avons vu depuis peu se terminer maint congrès), la conférence de lady Adeline et de don Juan vit se mêler à ses douceurs une certaine quantité d'acide : — car milady était entière; mais avant que les choses pussent se gâter entièrement ou s'arranger, la cloche argentine sonna, non le dîner, mais cette heure appelée *demi-heure* consacrée à la toilette, quoique ces dames soient trop peu vêtues pour que tout ce temps leur soit nécessaire.

LXII.

Maintenant de grands exploits allaient s'accomplir à table, avec la vaisselle massive pour armure, les couteaux et les fourchettes pour armes offensives;

¹ — And, under him,
My genius is rebuked: as it is said.
Mark Antony's was by Caesar. — *Macbeth*.
² *Warison* — cri de guerre:
Either receive within these towers

Two hundred of my master's powers,
Or straight they sound their *warison*
And sotem and spoil their garrison.

Lay du dernier Ménestrel.

mais depuis Homère (ses festins ne sont pas la moins belle portion de ses ouvrages), quelle muse est capable de déployer la carte d'un seul de nos modernes diners, dont les soupes, les sauces, ou même un seul ragoût, renferment plus de mystères que n'en affectèrent jamais médecins, courtisanes ni sorcières?

LXIII.

Il y avait une excellente soupe à la bonne femme. Dieu sait de qui elle venait ! il y avait aussi un turbot pour les gens de bon appétit, accompagné d'un *dindon à la Périgueux* ; il y avait aussi... — Pêcheur que je suis ! comment acheverai-je cette stance de gastronomie ? Il y avait une soupe à la *Bourveau*, flanquée d'une dorée qui, pour sa plus grande gloire, était elle-même flanquée d'un filet de porc.

LXIV.

Mais il faut que je rennise le tout en bloc ou en masse ; car d'aller entrer dans les détails, ce serait exposer ma muse à tomber dans de plus graves excès que ceux que certaines gens lui ont reprochés en jetant les hauts cris. Mais, quoique bonne vivante, j'avouerai que ce n'est pas par l'estomac qu'elle pêche ; toutefois cette narration exige quelques légers réconfortants, ne fût-ce que pour raviver ses esprits.

LXV.

Des volailles à la *Condé*, des tranches de saumon, des sauces genevoises, un quartier de venaison, des vins qui eussent pu derechef donner la mort au jeune Ammon, — dont j'espère que nous ne verrons pas de sitôt les pareils ; — on servit aussi un jambon glacé de Westphalie, auquel Apicius eût donné sa bénédiction ; et puis du champagne à la mousse pétillante, blanche comme les perles fondues de Cléopâtre.

LXVI.

Dieu sait tout ce qu'il y avait encore à l'allemande, à l'espagnole, timbale et salpicon, — cent choses que je ne puis ni exprimer ni comprendre, bien qu'avallées avec beaucoup d'appétit ; puis des entremets pour peloter en attendant partie, et prendre doucement patience, en attendant la robe triomphale de Lucullus — (*voilà pourtant la gloire !*) — des filets de perdreaux aux truffes¹.

LXVII.

Auprès de ces filets, que sont les bandelettes sur la tête du vainqueur ? des chiffons ou de la poussière ! Où est l'arc triomphal qui s'inclinait au-dessus des dénouilles des nations ? Ou est l'orgueilleux cortège du char de triomphe ? Tout cela est allé où vont victoires et diners. Je ne pousserai pas plus loin mes investigations ; mais, ô modernes héros à cartouches, quand vos noms donneront-ils du lustre même à des pertrix ?

LXVIII.

Il faut avouer aussi que ces truffes ne sont pas un accessoire à dédaigner, suivies des *petits puits d'amour*, — mets dont, peut-être, la préparation varie,

car chacun peut l'appréter à sa guise, si nous en croyons le plus accrédité de ces dictionnaires, encyclopédies de la chair et du poisson ; mais, même sans confitures, on ne saurait nier que ces petits puits ne soient un morceau délicat².

LXIX.

L'esprit se perd à l'imposante contemplation de l'intelligence qui a présidé aux deux services ; et la grande multiplication de l'indigestion réclame une arithmétique au-dessus de mes forces. Qui jamais eût pu croire, depuis la simple ration d'Adam, que la cuisine évoquerait assez de ressources pour former une science et une nomenclature de l'un des besoins les plus vulgaires de la nature ?

LXX.

On entendit le tintement des verres et le bruit de la mastication ; les dîneurs renommés dinèrent bien, les dames prirent une part plus modérée au banquet, et mangèrent moins que je ne saurais dire ; il en fut de même des jeunes gens, car un jeune homme ne peut, comme l'âge mûr, exceller en gastronomie, et pense moins à manger qu'à écouter le babil de la jolie causeuse assise auprès de lui.

LXXI.

Hélas ! il me faut passer sous silence le gibier, le salmis, le consommé, la purée, tous articles dont je fais usage pour rendre mon vers plus coulant que ne le ferait l'emploi de roast-beef, à la façon grossière de John Bull ; il ne m'est pas permis d'introduire ici une seule entrecôte ; le bœuf aux choux gâterait mon doux poème ; mais j'ai diné, et dois m'interdire, hélas ! la chaste description même d'une bécasse,

LXXII.

Et les fruits, et les glaces, et tous les raffinements de l'art sur la nature pour le service du goût, — ou de la goutte : — prononcez ce mot comme il plaira à votre estomac ! Avant dîner, la première version peut être de mise ; mais après, on reconnaît parfois, à certains signes, que la seconde est la véritable. Avez-vous jamais eu la goutte ? Je ne l'ai pas eue encore, mais je puis l'avoir, et vous aussi, lecteur ; prenez-y garde.

LXXIII.

Dois-je oublier dans ma carte les simples olives, le meilleur accompagnement du vin ? Il le faut, et pourtant c'a été un de mes plats favoris, en Espagne, à Lucques, à Athènes, partout. Il m'est souvent arrivé de dîner avec des olives et du pain, en plein air, ayant le gazon pour table, sur le Sunium ou l'Hymette, comme Diogène, à qui je dois la moitié de ma philosophie.

LXXIV.

Au milieu de cette confusion de poissons, de viandes, de volailles, de légumes, de toutes ces substances déguisées, les convives prirent place dans l'ordre qui leur fut assigné, offrant parmi eux non moins de

¹ Un plat à la Lucullus. Ce héros, qui a conquis l'Orient, n'est pas moins célèbre pour avoir transplanté les cerises en Europe,

et pour avoir inventé quelques bons plats. Un cerisier vaut bien un laurier ensanglanté. — ² Petits puits garnis de confitures.

variété que les mets étalés sur la table. Don Juan était assis près d'une à l'espagnole; comme je l'ai déjà dit, il s'agit ici d'un plat, et non d'une demoiselle; toutefois, ce mets avait avec une dame ce point de ressemblance, qu'il était superbement paré et fort appétissant

LXXV.

Par un singulier hasard, il se trouva placé entre Aurora et lady Adeline; — j'avoue que, pour un homme ayant des yeux et un cœur, c'était, à dîner, une situation difficile. D'ailleurs, la conférence que nous avons vue n'était pas de nature à l'encourager à briller, car Adeline ne lui adressait que rarement la parole, et ses yeux pénétrants semblaient vouloir lire au fond de sa pensée.

LXXVI.

Je suis parfois porté à croire que les yeux ont des oreilles; ce qu'il y a de certain, c'est que, hors de la portée de l'ouïe, ces charmantes créatures saisissent mille choses dont je ne sais vraiment comment elles ont pu avoir connaissance. Comme cette mystérieuse harmonie des sphères, que nul n'entend, bien qu'elle résonne si haut, c'est étonnant comme le beau sexe entend de longs dialogues — dans lesquels il n'y a pas eu un mot de prononcé.

LXXVII.

Aurora gardait cette indifférence qui pique à bon droit un preux chevalier : de toutes les offenses, la plus vive est celle qui donne à entendre que nous ne valons pas la peine qu'on nous accorde une seule pensée. Or, Juan, bien qu'il n'eût pas les prétentions d'un fat, n'était pas des plus contents de se voir, comme un navire, pris entre les glaces, et cela après tous les excellents avis qu'il avait reçus.

LXXVIII.

A ses aimables riens, rien n'était répondu; ou bien il ne recevait que ces réponses insignifiantes que commande la politesse. Aurora détournait à peine les yeux; à peine si son sourire eût pu satisfaire la vanité la moins exigeante. Que diable avait cette jeune fille? Était-ce orgueil, ou modestie, ou préoccupation, ou impuissance? Le ciel le sait! Mais les yeux malicieux d'Adeline rayonnaient de joie en voyant se réaliser ses prophéties,

LXXIX.

Et semblaient dire : « Je vous l'avais dit; » sorte de triomphe que je ne recommanderai à personne; car, comme je l'ai vu ou lu, en matière d'amour ou d'amitié, il peut piquer un homme au vif, et l'engager à pousser au sérieux ce qui n'était d'abord qu'une plaisanterie : or, nous aimons tous à prophétiser ce qui est ou fut, et nous prenons en haine ceux qui ne permettent pas à nos prédictions de se réaliser.

LXXX.

C'est ainsi que Juan fut amené à témoigner quelques attentions légères, mais spéciales, tout juste ce qu'il en fallait pour faire comprendre à une femme intelligente qu'il en faisait moins qu'il n'eût voulu. A la fin Aurora (ainsi le dit l'histoire, s'appuyant sans doute

plus sur des suppositions que sur des faits), Aurora permit à ses pensées de quitter leur douce prison, au point, sinon d'écouter, du moins de sourire une ou deux fois.

LXXXI.

Des réponses elle passa aux questions : chez elle cela était rare; et Adeline, qui jusque là avait cru voir se confirmer la justesse de ses prédictions, commença à craindre que sa glace ne se fondit dans la coquetterie; tant il est difficile, dit-on, d'empêcher les extrêmes, une fois mis en mouvement, de se toucher! mais en cela elle poussait trop loin les raffinements de sa prévoyance : — le caractère d'Aurora n'était pas de ce genre.

LXXXII.

Mais Juan avait une sorte de charme fascinateur, et sa fière humilité, si on peut lui donner ce nom, témoignait pour ce que disaient les dames une absolue déférence, comme si chaque parole magique eût été un décret. Doné d'un tact exquis, il savait être tour-à-tour grave ou gai, libre ou réservé; il avait l'art d'obliger les gens à se livrer sans leur laisser voir où il voulait venir.

LXXXIII.

Aurora, qui dans son indifférence le confondait avec la foule des flatteurs, bien qu'elle le jugeât plus sensé que le commun des fats chuchoteurs ou des beaux-esprits babillards, — commença (les grandes choses procèdent des petites), commença à ressentir l'influence de cette flatterie qui séduit les âmes fières plutôt par des marques de déférence que par des compliments, et plaît même par une contradiction délicate.

LXXXIV.

Et puis il avait bonne mine; — c'était un point reconnu à l'unanimité parmi les femmes, ce qui, je suis fâché de le dire, chez les femmes mariées conduit souvent aux conversations criminelles; — mais c'est un cas que nous abandonnerons aux jurys, car nous n'avons déjà eu que trop de digressions. Or, bien que nous sachions depuis longtemps que la mine est trompeuse et l'a toujours été, je ne sais comment il se fait qu'un extérieur avantageux fait plus d'impression que le meilleur des livres.

LXXXV.

Aurora, qui avait plus étudié les livres que les physiologies, était fort jeune quoique extrêmement sage, admirant plus volontiers Minerve que les Grâces, surtout sur une page imprimée. Mais la vertu elle-même a beau serrer ses lacets, elle n'a pas le corset naturel de la prudente vieillesse; et Socrate, ce modèle du devoir, avait un penchant, discret il est vrai, pour la beauté.

LXXXVI.

Et c'est ainsi qu'à seize ans une jeune fille estocratique, mais en toute innocence, comme Socrate; et, en vérité, si le sublime philosophe d'Athènes avait, à soixante-dix ans, des fantaisies comme celles que mentionne Platon dans ses *Dialogues dramatiques*, je ne vois pas en quoi elles déplairaient dans une jeune fille, — toujours dans les limites de la modes-

tie, notez-le bien; car, chez moi, c'est là un « *sine quâ* ¹. »

LXXXVII.

Et remarquez bien qu'à l'exemple du grand lord Coke (voir Littleton), toutes les fois qu'il m'arrive d'énoncer deux opinions qui, au premier abord, semblent se contredire, la seconde est toujours la meilleure. Peut-être en ai-je, dans un coin, une troisième, ou pas du tout, — ce qui semble une triste plaisanterie; mais si un auteur était rigoureusement logique, comment pourrait-il peindre les choses existantes?

LXXXVIII.

Si les gens se contredisent, puis-je faire autrement que de les contredire, comme aussi tout le monde et moi-même? — Mais c'est faux; je ne l'ai jamais fait, je ne le ferai jamais. — Comment le ferais-je? celui qui doute de tout ne peut rien nier. Il est possible que la vérité ait une source limpide; — mais ses flots sont troubles, et coulent dans un si grand nombre de canaux contradictoires que force lui est souvent de naviguer sur les eaux de la fiction.

LXXXIX.

Apologue, fable, poésie, parabole, tout cela est faux, mais peut être rendu vrai par ceux qui les sèment dans une terre labourable. Que ne peut la fable? On dit qu'elle rend la réalité plus supportable; mais qu'est-ce que la réalité? qui en a la clef? La philosophie? Non; elle rejette trop de choses. La religion? Oui; mais laquelle de toutes ses sectes?

XC.

Quelques millions d'hommes doivent avoir tort, c'est évident; peut-être finira-t-on par découvrir que tous avaient raison. Dieu nous soit en aide! Puisque, dans notre pèlerinage, il y a nécessité pour nous de maintenir brillants nos saints luminaires, il est temps que quelque nouveau prophète nous apparaisse, ou qu'un prophète ancien vienne une seconde fois gratifier l'homme de sa présence. Au bout de quelques milliers d'années les opinions s'usent si le ciel ne vient les rafraîchir quelque peu.

XCI.

Mais me voilà encore; pourquoi aller ainsi m'embrouiller dans la métaphysique? Nul ne déteste plus sincèrement que moi toute espèce de controverse; et, néanmoins, telle est ma folie ou ma destinée, que je vais toujours me heurter la tête contre quelque angle à propos de la vie présente, passée ou future: pour-tant je n'en veux ni au Troyen ni au Tyrien², car j'ai été élevé dans la croyance d'un presbytérien modéré.

XCII.

Mais bien que je sois un théologien tempéré et que

j'ai toute la bénignité d'un métaphysicien, impartial entre le Tyrien et le Troyen, comme Eldon³ appelé à prononcer dans une cause d'interdiction légale, — en politique, mon devoir est de montrer à John Bull quelque chose de la condition de ce bas monde. Je sens mon sang bouillonner comme les sources de l'Hécla quand je vois les hommes permettre à ces coquins de souverains d'enfreindre les lois.

XCIII.

Mais la politique, l'administration et la piété sont des sujets que j'aborde quelquefois, non-seulement pour varier, mais dans un but d'utilité morale; car ma mission est d'*apprêter* la société et de farcir de sauge cette oie faisandée. Et maintenant que nous pouvons à peu près servir chacun selon ses goûts, nous allons essayer du surnaturel.

XCIV.

Et maintenant je vais laisser là toute argumentation, et je déclare positivement qu'à l'avenir aucune tentation n'aura le pouvoir « de me détourner de mon but ⁴ : » — je vais me réformer complètement. Par le fait, je n'ai jamais compris ce qu'on voulait dire en traitant de dangereuse la conversation de ma muse; — je la crois aussi inoffensive que beaucoup d'autres qui sont plus travaillées, mais moins attrayantes.

XCV.

Lecteur rébarbatif! vous est-il jamais arrivé de voir un revenant? Non; mais vous avez entendu dire... — je comprends; — chut! Ne regrettez pas le temps que vous avez perdu, car c'est un plaisir que vous avez encore en réserve, et ne croyez pas que je veuille me moquer de ces choses-là, et dessécher par le ridicule cette source du sublime et du mystérieux: — pour certaines raisons, ma croyance est sérieuse.

XCVI.

Sérieuse! Vous riez; — à votre aise: je n'en ferai rien, moi; il faut que mon rire soit sincère, ou je n'en veux point du tout. Je disais donc que, dans ma conviction, il est un lieu où des revenants font leur apparition. — Quel est ce lieu? Je ne le nommerai pas, car je souhaiterais plutôt pouvoir en perdre le souvenir; « des ombres peuvent jeter la terreur dans l'âme de Richard ⁵ ». En un mot, j'ai sur ce sujet des scrupules du genre de ceux du philosophe de Malmsbury⁶.

XCVII.

La nuit — (c'est la nuit que je chante, — parfois hibou, et rossignol par-ci par-là), — la nuit est sombre, et le cri bruyant de l'oiseau de la sage Minerve fait retentir autour de moi son hymne discordant; sur l'antique muraille, de vieux portraits jettent sur moi de menaçants regards: — plutôt au ciel qu'ils eussent un air moins renfrogné! les cendres mourantes

¹ Sans-entendu *non*, omis pour l'euphonie.

² Tros Tyrisve mihi nullo discrimine habetur.

VIRGIL, *Énéide*, ch. I^{er}. N. d. T.

³ John Scott, comte Eldon, chancelier d'Angleterre de 1801 à 1850, sauf une interruption de quatorze mois.

⁴ *Hamlet*, acte III, scène II.

⁵ By the apostle Paul, shadows to-night
Have struck more terror to the soul of Richard
Than can the substance of ten thousand soldiers, etc.

Richard III.

⁶ Hobbes, qui doutait de l'existence de son âme, rendait au moins cet hommage aux âmes des autres, de craindre leurs visites.

s'éteignent peu à peu dans l'âtre; — je commence à croire que j'ai trop longtemps prolongé ma veille;

XCIII.

C'est pourquoi, bien que je n'aie pas pour habitude de rimier en plein jour, — quand j'ai d'autres choses à penser, si toutefois je pense, — je sens quelques frissons nocturnes, je remets prudemment à demain midi à traiter un sujet qui, hélas! n'évoque à mes yeux que des ombres; — mais il faut que vous ayez été à ma place avant de pouvoir appeler cela superstition.

XCIX.

La vie est une étoile qui luit à l'horizon sur les limites des deux mondes, entre la nuit et l'aurore. Combien nous savons peu ce que nous sommes! combien moins encore ce que nous serons! Le flot éternel du temps continue à rouler, et emporte au loin nos bulles d'air; lorsque l'une crève, une autre la remplace, détachée de l'écume des âges, pendant que les tombeaux des empires surgissent çà et là comme des vagues passagères.

DON JUAN.

CHANT SEIZIÈME.

I.

Les anciens Perses enseignaient trois choses utiles : à tirer de l'arc, à monter à cheval, à dire la vérité. Ainsi fut élevé Cyrus, le meilleur des rois; — et le même mode d'éducation a été adopté pour la jeunesse moderne. Nos jeunes gens ont un arc qui, en général, a deux cordes : ils montent un cheval sans pitié ni remords; peut-être excellent-ils un peu moins à dire la vérité; mais, en revanche, ils font des courbettes mieux qu'on n'en fit jamais.

II.

La cause de cet effet, ou de ce défaut, — « car cet effet defectueux a une cause ¹, » — c'est ce que je n'ai pas le loisir d'examiner; mais je dois dire à ma louange que de toutes les mœurs que je me rappelle, la mienne, quelles que soient ses faiblesses et ses torts en certaines matières, est sans contredit la plus sincère qui ait jamais exploité le chant des fictions.

III.

Et comme elle traite de tout, et ne recule devant quoi que ce soit, cette épopée contiendra mille conceptions des plus rares, que vous cherchiez vainement ailleurs. Il est vrai qu'à son miel se mêle quelque amertume, mais dans une proportion si légère, que loin de pouvoir vous plaindre, vous devez vous étonner qu'il y en ait si peu, attendu que dans cette histoire il est question, « *de rebus cunctis et quibusdam aliis* ². »

IV.

Mais de toutes les vérités qu'elle a dites, la plus

vraie est celle qu'elle va dire. J'ai dit qu'il s'agissait d'une histoire de revenant; — eh bien! ensuite? tout ce que je sais, c'est que la chose est constante. Avez-vous exploré les limites du territoire où doivent habiter tous les habitants de la terre? Il est temps que nos doutes imberbes soient réduits au silence, comme autrefois les sceptiques qui refusaient de croire Christophe Colomb.

V.

Certaines gens voudraient nous donner pour authentique la chronique de Turpin ou celle de Monmouth Geoffry, auteurs dont la supériorité historique brille surtout en matière de miracles; mais la priorité appartient sans conteste à saint Augustin, qui ordonne à tous les hommes de croire l'impossible, *par cela même que c'est l'impossible*. Équivoques, arguties, ergotages, il répond à tout par un « *quia impossibile* ³. »

VI.

C'est pourquoi, ô mortels! gardez-vous d'épiloguer : croyez; — si la chose est improbable, c'est pour vous un *devoir*; si elle est impossible, *raison de plus*; ce qu'il y a toujours de mieux, c'est de croire sur parole. Je ne parle point en profane, pour révoquer en doute ces saints mystères que tout homme sage et juste admet comme parole d'Évangile, et qui, comme toutes les vérités, plus ils sont controversés, plus ils s'enracinent profondément.

VII.

Je veux seulement remarquer, à l'exemple de Johnson, que depuis à peu près six mille ans, toutes les nations ont cru que, par intervalles, il peut arriver aux habitants de la tombe de revenir nous visiter; et, ce qu'il y a d'étrange en cette étrange matière, c'est que, en dépit de tout ce que la raison oppose à une telle croyance, elle a pour elle quelque chose de plus fort encore : le nie qui voudra!

VIII.

Le dîner était fini, ainsi que la soirée; le souper terminé, les dames admirées, les convives s'étaient retirés un à un; — les chants avaient cessé, la danse avait pris fin; la dernière robe transparente avait disparu, comme ces nuages vaporeux qui se perdent dans le firmament, et rien ne brillait plus dans le salon, sauf les bougies mourantes, — et la lune qui commençait à poindre.

IX.

L'évaporation d'un joyeux jour ressemble au dernier verre de champagne, privé de la mousse qui égayait sa première rasade; ou à un système que le doute accompagne; ou à une bouteille d'eau de Seltz, quand son écume pétillante a jailli et que la moitié de son énergie s'est exhalée; ou à une vague oubliée par la tempête et à laquelle manque l'animation du vent;

X.

Ou à un opiat qui donne un repos troublé ou n'en

¹ *Hamlet*, act. I, sc. I. — ² De toutes choses et de quelques autres encore. *N. d. T.* — ³ Parce que c'est impossible. *N. d. T.*

procure aucun ; ou — à rien que je connaisse , si ce n'est elle-même ; — tel est le cœur humain ; tout ce qu'on pourrait lui comparer n'en saurait donner une idée vraie ; — semblable à la pourpre de Tyr , dont nul ne peut dire si sa teinture provenait d'un coquillage ou de la cochenille¹. Ainsi périclès , jusqu'au dernier lambeau , la robe des tyrans !

XI.

Après le supplice de s'habiller pour un raout ou pour un bal , il faut placer celui de se déshabiller ; parfois notre robe de chambre pèse sur nous comme celle de Nessus , et nous rappelle des pensées aussi jaunes que l'ambre , mais un peu moins limpides. Titus s'écriait : « J'ai perdu un jour ! » De toutes les nuits et de tous les jours que la plupart des hommes peuvent se rappeler (et j'en ai eu , pour ma part , qui n'étaient point à dédaigner) je serais curieux de savoir combien n'ont pas été perdus.

XII.

Juan , en se retirant dans sa chambre , se sentit agité , embarrassé , compromis ; il trouvait les yeux d'Aurora Itaby plus brillants que ne l'en avait prévenu Adeline (c'est le résultat ordinaire des conseils). S'il avait connu complètement son état , il se fût probablement mis à philosopher ; c'est pour tout le monde une grande ressource qui ne nous fait faute qu'au moment où nous en avons besoin. Juan se borna donc à soupirer

XIII.

Il soupira. Une seconde ressource , c'est la pleine lune , cet entrepôt de tous les soupirs ; et justement , alors , son chaste disque jetait une clarté aussi pure que le permet la nature du climat ; et le cœur de Juan était sur le diapason convenable pour la saluer de l'apostrophe : — « ô toi ! » de ce tutoiement de l'égoïsme amoureux qu'il serait fort inutile d'expliquer plus au long.

XIV.

Mais , amant , poète , astronome , berger , laboureur , quiconque a des yeux ne peut la contempler sans éprouver un sentiment rêveur ; de là nous viennent de grandes pensées (et parfois aussi un rhume , ou je me trompe fort) ; d'importants secrets sont révélés à son orbe lumineux ; elle soumet à son influence les marées de l'océan , et le cerveau des mortels , et aussi leurs cœurs , si la poésie dit vrai.

XV.

Juan se sentait rêveur et disposé à préférer la contemplation à son oreiller ; dans la chambre gothique où il était , les flots du lac lui apportaient leur murmure , auquel minuit joignait son charme mystérieux ; sous sa fenêtre (cela va sans dire) , se balançait un saule ; et il restait immobile , regardant la cascade , qui tantôt brillait , tantôt se perdait dans l'ombre.

XVI.

Sur sa table ou sur sa toilette , — je ne puis dire

précisément laquelle — (je fais cette observation , parce que , lorsqu'il s'agit d'un fait , je suis on ne peut plus scrupuleux) , une lampe brillait d'une clarté vive , pendant qu'il était appuyé contre une niche où restaient encore maint ornement gothique , des pierres ciselées , des vitraux peints , et tout ce que le temps a épargné dans les manoirs de nos pères.

XVII.

Puis , comme la nuit était belle , quoique froide , il ouvrit la porte de sa chambre , — et s'avança dans une longue et sombre galerie garnie de vieux tableaux d'un grand prix , représentant des chevaliers et des dames héroïques et chastes , comme doivent l'être infailliblement les gens de haut lignage. Mais , à la lueur d'une clarté douceuse , les portraits des morts ont je ne sais quoi de sépulcral , de lamentable et d'effrayant ;

XVIII.

A la clarté de la lune , ces images de saints et de farouches chevaliers paraissent vivre ; et pendant que vous vous retournez , au faible echo de vos propres pas , — il vous semble que des voix s'élèvent du cercueil , et que des ombres fantastiques et bizarres se détachent des cadres qui enclosent leur menaçante effigie , comme pour vous demander de quel droit vous osez veiller en ce lieu , où tout , hormis la mort , doit dormir.

XIX.

Et le pâle sourire des beautés défiantes , charme des anciens jours , semble se ranimer à la lueur des étoiles ; les flots emprisonnés de leur chevelure ruissellent de nouveau sur la toile ; leurs yeux , fixés sur les nôtres , étincellent comme des rêves , ou des stalactites dans quelque antre sombre ; mais la mort est peinte dans leurs mélancoliques rayons. Un portrait , c'est déjà le passé ; avant qu'on ait doré son cadre , l'original n'est déjà plus le même.

XX.

Pendant que Juan rêvait à la mutabilité , on à sa maîtresse , — ces termes sont synonymes , — nul bruit , hormis l'écho de ses soupirs ou de ses pas , ne troublait le lugubre repos de l'anti-que manoir ; quand tout à coup il entendit , ou crut entendre , près de lui , un agent surnaturel , — ou une souris , dont le léger bruissement derrière une tapisserie a plus d'une fois intrigué bien des gens.

XXI.

Ce n'était pas une souris ; mais , ô surprise ! un moine affablé d'un capuchon , d'un rosaire et d'une robe noire , tantôt se montrant à la clarté de la lune , tantôt perdu dans les ténèbres ; il s'avancait d'un pas pesant , mais silencieux ; on entendait le bruit léger de ses vêtements ; il marchait lentement , ou plutôt glissait comme une ombre , pareil aux prophétiques sœurs² ; et , en passant près de Juan sans s'arrêter , il fixa sur lui un regard étincelant.

¹ L'ancienne pourpre de Tyr était-elle fabriquée avec un coquillage , avec de la cochenille ou du kermès ? c'est ce que l'on n'a pas encore décidé. Quant à la couleur en elle-même , quel-

ques-uns la disent pourpre , d'autres écarlate. Je n'en sais rien.

² Shew his eyes , and grieve his heart ;

Come like shadows , so depart. *Macbeth.*

XXII.

Juan resta pétrifié; il avait bien entendu parler d'un fantôme qui hantait autrefois ce manoir; mais, comme tant d'autres, il n'y avait vu que l'un de ces bruits qui s'attachent à de tels lieux, que cette monnaie de la superstition qui jette dans la circulation des revenants, lesquels ont cours comme l'or, et, comme l'or aussi, comparé au papier, ne se montrent que très-rarement. Don Juan a-t-il bien vu, ou n'était-ce qu'une vapeur?

XXIII.

Une fois, deux fois, trois fois, passa et repassa — cet habitant de l'air, ou de la terre, ou du ciel, ou de l'autre séjour; et Juan fixa sur lui des yeux émerveillés, sans pouvoir ni parler ni remuer; il resta immobile, comme une statue sur sa base; il sentit ses cheveux s'enlacer autour de ses tempes, comme un nœud de serpent; il voulut demander au révérend personnage ce qu'il voulait; mais sa langue lui refusa des paroles.

XXIV.

La troisième fois, après une pause plus longue encore, le fantôme s'éclipsa, — mais où? La galerie était longue, et sous ce rapport il n'y avait rien de surnaturel dans sa disparition; nombreuses étaient les portes, qui pouvaient, sans contrarier les lois physiques, donner passage à des corps petits ou grands; mais Juan ne put dire par laquelle le spectre avait semblé s'évaporer.

XXV.

Il resta immobile, — combien de temps? c'est ce qu'il ne put déterminer; mais ce lui parut un siècle, — attendant toujours, frappé d'incapacité complète, les yeux fixés sur l'endroit où le fantôme lui avait d'abord apparu; puis, peu à peu, il recouvra l'usage de ses facultés; il lui sembla que c'était un rêve, et pourtant il ne pouvait s'éveiller; enfin, il se crut tout de bon éveillé, et rentra dans sa chambre, privé de la moitié de ses forces.

XXVI.

Tout y était encore comme il l'avait laissé; la lampe continuait à brûler, et sa flamme n'était pas *bleue* comme celle de maint flambeau modeste dont la vapeur sympathique attire les esprits; il se frotta les yeux, et ils ne lui refusèrent pas leur office; il prit un vieux journal, et n'éprouva aucune difficulté à le lire; il lut un article où l'on attaquait le roi, et un long éloge du « cirage patenté. »

XXVII.

Cela sentait ce monde-ci; néanmoins sa main tremblait; il ferma sa porte, et après avoir lu un paragraphe sur Horne Tooke, je pense, il se déshabilla et se mit au lit, sans trop se presser pourtant. Là, mollement appuyé sur son oreiller, il reput son imagination de ce qu'il avait vu; et quoique ce ne fût pas un opiat, le sommeil le gagna par degrés, et il s'endormit.

XXVIII.

Il s'éveilla de bonne heure, et, comme on peut croire, réfléchit à cette apparition ou vision, se demandant s'il ne devait pas en parler, au risque de s'entendre plaisanter sur sa superstition. Plus il y pensait, plus son embarras augmentait; en ce moment, son valet, dont l'exactitude était grande, parce que son maître l'exigeait, frappa à sa porte pour l'avertir qu'il était temps qu'il s'habillât.

XXIX.

Il s'habilla; comme tous les jeunes gens, il donnait habituellement des soins à sa toilette; mais, ce jour-là, il y consacra moins de temps qu'à l'ordinaire; il eut bientôt mis de côté son miroir; ses cheveux tombaient négligemment sur son front; ses vêtements n'avaient pas le pli accoutumé, et peu s'en fallait que le nœud gordien de sa cravate ne fût trop de côté de l'épaisseur d'un cheveu.

XXX.

Lorsqu'il fut descendu au salon, il s'assit tout pensif devant une tasse de thé, circonstance dont peut-être il ne se fût pas aperçu si le contenu du vase n'eût été brûlant, ce qui le força à recourir à sa cuiller; il était tellement distrait, que tout le monde pouvait voir qu'il n'était pas dans son état ordinaire. — Adeline s'en aperçut la première; — mais il lui fut impossible d'en deviner la cause.

XXXI.

Elle le regarda, remarqua sa pâleur, et pâlit elle-même; puis elle baissa subitement les yeux, et murmura quelque chose, mais quoi? c'est ce que mon histoire ne dit pas. Lord Henry dit que son *muffin*¹ était mal beurré; la duchesse de Fitz-Fulke joua avec son voile, et regarda Juan fixement sans articuler une parole. Aurora Raby, fixant sur lui ses grands yeux noirs, l'examina avec une sorte de surprise calme.

XXXII.

Mais voyant qu'il continuait à rester froid et silencieux, et que tout le monde en était plus ou moins surpris, la belle Adeline lui demanda « s'il était malade. » Juan tressaillit, et dit : « Oui, — non, — peut-être, — oui. » Le médecin de la famille était fort habile, et comme il était présent, il exprima le désir de lui tâter le pouls et de s'assurer de la cause de son malaise; mais Juan dit « qu'il se portait très-bien. »

XXXIII.

« Très-bien; oui, — non, — » ces réponses n'étaient pas très-claires; mais quelque peu sensées qu'elles parussent, tout dans son air semblait les confirmer; un malaise soudain, qui n'avait rien de sérieux, oppressait ses esprits; quant au reste, comme il paraissait lui-même peu disposé à dire ce qu'il avait, on pouvait être assuré que ce n'était pas du docteur qu'il avait besoin.

XXXIV.

Lord Henry, qui avait expédié son chocolat, ainsi

¹ On appelle *muffin*, un gâteau spongieux qu'on mange rôti et beurré et qui se prend avec le thé. *N. d. T.*

que le *muffin* dont il s'était plaint, dit que Juan n'avait pas l'air animé qui lui était habituel : ce dont il s'étonnait, attendu que le temps n'était pas pluvieux ; puis il demanda à Sa Grâce si elle avait reçu depuis peu des nouvelles du duc. Sa Grâce répondit que Sa Grâce 'avait éprouvé quelques légères attaques de goutte, cette rouille héréditaire qui s'attache aux gonds de l'aristocratie.

XXXV.

Alors Henry, se tournant vers Juan, lui adressa sur son état quelques mots de condoléance : « On dirait, » lui dit-il, « que votre sommeil a été récemment troublé par le moine noir. » — « Quel moine ? » dit Juan, tout en faisant de son mieux pour adresser cette question d'un air calme ou indifférent ; mais tous ses efforts ne purent empêcher qu'il ne devint encore plus pâle.

XXXVI.

— « Oh ! n'avez-vous jamais entendu parler du moine noir², le spectre qui hante ce château ? » — « Jamais, en vérité. » — « La renommée, — mais vous savez qu'elle ment quelquefois, — raconte une vieille histoire, dont nous reparlerons plus tard : soit qu'avec le temps le fantôme soit devenu moins hardi, soit que nos aïeux eussent, pour voir de tels objets, de meilleurs yeux que les nôtres, il est certain que bien que nombre de gens y croient, les visites du moine ont été plus rares dans les derniers temps.

XXXVII.

« La dernière fois, ce fut... — » — « Je vous en prie, » dit Adeline — (qui, les yeux fixés sur don Juan, suivait les changements de sa physionomie, et conjecturait déjà qu'entre son trouble et la légende il existait plus de rapport qu'il ne voulait en convenir), — « si vous ne voulez que plaisanter, vous feriez bien de choisir, pour le moment, quelque autre sujet, car l'histoire en question a été souvent contée, et n'a pas gagné beaucoup en vieillissant. »

XXXVIII.

« — Plaisanter ! » dit mylord ; « mais vous savez bien, Adeline, que nous-mêmes, — c'était dans notre lune de miel, — nous avons vu... — » — « N'importe, il y a de cela si longtemps ! Mais, tenez, je vais vous mettre votre histoire en musique. » Alors, avec la grâce de Diane quand elle tend son arc, elle prit sa harpe, dont les cordes, à peine touchées, vibrèrent harmonieusement, et, d'un ton plaintif, elle se mit à jouer l'air :

« Il était un moine gris. »

XXXIX.

« Joignez-y, » cria Henry, « les paroles de votre composition ; car Adeline est à moitié poète, » ajouta-t-il avec un sourire, en se tournant vers le reste de la société. Naturellement, chacun s'empressa d'exprimer le désir de voir déployer trois talents à la fois, car il n'y en avait pas moins : la voix, les paroles, et l'exécution musicale, dont la réunion ne pouvait se rencontrer dans une sottise.

XL.

Après quelques instants d'hésitation ravissante, magie de ces enchanteresses qui, je ne saurais dire pourquoi, semblent obligées à cette dissimulation, — la belle Adeline baissa d'abord les yeux, puis, s'animant tout à coup, maria sa douce voix aux sons de sa harpe, et chanta ce qui suit avec beaucoup de simplicité, mérite qui, pour être rare, n'en est pas moins précieux :

1

Dieu vous garde du moine noir
Qu'on voit, marmottant sa prière,
Quand la nuit descend sur la terre,
Rôder autour de ce maotr.
Au temps où lord Amundeville
Chassa les moines de ces tours,
Un moine refusa toujours
De quitter cet antique asile.

2

La torche et le fer à la main,
Il venait des biens de l'église
Réclamer la prompte remise,
Par l'ordre de son souverain.
Un moine à demeurer s'obstine ;
Son aspect n'est pas d'un mortel ;
Sous le porche, ou près de l'autel,
Ce n'est que la nuit qu'il chemine.

3

Plein d'un bon ou mauvais vouloir
(Lequel ? Répondez un plus habile !),
Nuit et jour des Amundeville
Le moine habite le manoir.
Leur première nuit conjugale
Près de leur lit le voit errer ;
Il vient aussi, non pour pleurer,
Le jour où leur souffle s'exhale.

4

Triste, quand naît un héritier,
S'annonce-t-il quelque infortune ?
Aux pâles rayons de la lune,
Il parcourt l'édifice entier³.
D'un capuchon couleur d'ébène
Toujours ses traits restent couverts ;

¹ En anglais, le pronom possessif prend le genre, non de la chose possédée, comme en français, mais de la personne qui possède. C'est ainsi que, dans l'intention de l'auteur, Sa Grâce, après avoir désigné le duc, désigne ensuite la duchesse, par la seule modification du pronom possessif. Il est fâcheux que notre langue nous refuse cette ressource qui nous sauverait ici une amphibologie. *N. d. T.*

² Pendant une visite à Newstead, en 1814, lord Byron s'imaginait qu'il avait vu le fantôme du frère noir qui, selon la tra-

dition, hantait cette abbaye depuis la dispersion des moines.

MOORE.

³ Parmi les superstitions remarquables, l'une des plus touchantes est cette croyance irlandaise qui assigne à certaines familles irlandaises de bonne et antique noblesse le privilège d'un Banshie qui apparaît tout en pleurs pour annoncer la mort de l'un des membres de la famille. Cette tradition a été récemment mise en lumière par M. Croker, dans ses légendes de fées.

SIR WALTER SCOTT, 1829

Mais son regard brille au travers,
Et c'est celui d'une âme en peine.

5

Dieu vous garde du moine noir !
C'est l'héritier du monastère ;
Il est encor puissant sur terre,
Malgré le laïque pouvoir.
Le jour, Amundeville est maître ;
La nuit, le moine est sans rival :
Son droit subsiste, et nul vassal
N'est tenté de le méconnaître.

6

Lorsqu'il se promène à grands pas,
Couvert de son vêtement sombre,
Si vous laissez passer son ombre,
Elle ne vous parlera pas.
Qu'il nous soit propice ou contraire,
Dieu soit en aide au moine noir !
Qu'il prie ou non pour nous, ce soir
Offrons pour lui votre prière.

XLI.

La voix d'Adeline expira, et les cordes frémissantes cessèrent de résonner sous ses doigts ; il se fit alors ce moment de silence que garde l'auditoire quand le chant a cessé ; puis, ainsi que la politesse le prescrit, tout le cercle admire et applaudit le ton, l'expression et l'exécution, au grand embarras de la timide exécutante.

XLII.

La belle Adeline, sans paraître y attacher le moindre prix, semblait ne considérer ce talent que comme le passe-temps d'un jour inoccupé, et ne le cultiver un moment que pour son propre plaisir ; toutefois, de temps à autre, sans paraître y mettre la moindre prétention, ce qui pourtant n'en excluait pas une certaine dose, elle daignait, avec un orgueilleux sourire, descendre à ces exhibitions, seulement pour montrer ce qu'elle eût pu faire si elle eût cru que la chose en valût la peine.

XLIII.

Or, ceci (mais je le dis tout bas), c'était, — vous me pardonnerez cette pédantesque comparaison, — c'était fouler l'orgueil de Platon aux pieds d'un orgueil plus grand encore, comme fit le Cynique en pareille occasion, s'imaginant par-là mortifier beaucoup le sage, et soulever sa colère philosophique pour un tapis gâté ; mais « l'abeille attique » trouva dans sa propre répartition une consolation suffisante¹.

XLIV.

C'est ainsi qu'en faisant avec aisance, quand il lui

plaisait, ce que les dilettanti font avec beaucoup d'éclat, Adeline éclipsait leur *demi-profession* ; car c'en est presque une quand on en fait trop souvent parade ; et c'est ce qui a lieu, comme en conviendront tous ceux qui ont entendu miss ceci ou miss cela, ou lady une telle, étaler leur savoir-faire, — pour plaire à la compagnie ou à leur mère.

XLV.

Oh ! les longues soirées de duos et de trios ! les admirations et les spéculations ; les « *mamma mia !* » et les « *amor mio !* » les « *tanti palpiti*, » dans l'occasion ; les « *lasciami*, » et les roucoulements « *addio !* » chez notre nation si éminemment musicale, sans compter les *tu mi chamas* du Portugal, pour charmer nos oreilles, au cas où l'Italie viendrait à nous faire défaut² ;

XLVI.

Les *bravuras* de Babylone, — comme aussi les simples ballades de la verte Érin et de la grisâtre Écosse, ces chants qui évoquent Lochaber aux regards du voyageur errant au loin sur les continents ou les îles de l'Atlantique, ces calembures musicales qui font rêver au montagnard la présence de la patrie à jamais absente, hormis dans de telles visions, — c'étaient là les compositions dans lesquelles Adeline excellait.

XLVII.

Elle avait aussi une légère teinte de « bleu », savait faire des vers, et en composait plus qu'elle n'en écrivait ; faisait dans l'occasion des épigrammes sur ses amis, comme cela doit être. Toutefois, elle était loin d'avoir cette teinte d'azur foncé, devenue, de nos jours, la couleur dominante ; elle avait la faiblesse de trouver Pope un grand poète et, qui pis est, n'avait pas honte de l'avouer.

XLVIII.

Aurora, — puisque nous en sommes sur le goût, ce thermomètre d'après lequel tous les individus sont aujourd'hui classés, — Aurora, si je ne me trompe, était plus shakspearienne. Elle vivait beaucoup plus dans des mondes situés par-delà les inextricables déserts de celui-ci ; car il y avait en elle une étendue de sensibilité capable d'embrasser des pensées illimitées, profondes comme l'espace, et silencieuses comme lui.

XLIX.

Il n'en était point ainsi de Sa Grâce, si gracieuse, et si peu en état de grâce³, de la duchesse de Fitz-Fulke, cette Hébé déjà mûre, dont l'esprit, en sup-

¹ Je crois que ce fut un *tapis* que Diogène foula aux pieds en s'écriant : « Je foule aux pieds l'orgueil de Platon. » — « Oni, avec un orgueil plus grand, » répliqua celui-ci. Mais comme les tapis sont faits pour être foulés aux pieds, il est probable que ma mémoire me trompe. Ce devait être une robe, ou un lit, ou tout autre meuble élégant.

² Je me rappelle que la femme d'un maire d'une ville de province, quelque peu fatiguée de cette profusion de musique étrangère, interrompit brusquement les applaudissements d'un auditoire intelligent, — inintelligent quant à la musique, — par ces mots qui, quoique d'un style familier, c'était quelques années avant la paix, avant que tout le monde se fût mis à voyager, et

lorsque j'étais encore un collégien, n'en furent pas moins amers pour les virtuoses. Cette maîtresse, donc, s'écria brutalement : « Au diable vos italianos ! pour ma part, je préfère un simple ballet. » Rossini est en bon chemin de faire partager cette opinion à beaucoup de gens. Qui aurait jamais pensé que ce fût là le successeur de Mozart ? Néanmoins je n'avance ce jugement qu'avec défiance, et comme un fidèle et loyal admirateur de la musique italienne en général, et de Rossini en particulier ; mais il est permis de dire, comme l'amateur de tableaux dans *le Vicaire de Wakefield* : Ce tableau serait beaucoup meilleur si le peintre avait pris plus de peine.

³ Not so hergracious, graceful graceless grace.

posant qu'elle en eût, était peint sur sa figure, et celle-là était de l'espèce la plus fascinante. On pouvait aussi y discerner un léger penchant à la méchanceté ; — mais c'est peu de chose : il est peu de femmes qui n'aient quelque gentil levain de ce genre, sans lequel nous nous croirions tout à fait au ciel.

I.

Je n'ai pas entendu dire qu'elle fût, le moins du monde, poétique ; cependant on lui vint un jour lire le « *Guide de Bath* » et les « *Triumphes d'Hayley* », qui lui semblèrent pathétiques : car, disait-elle, son caractère avait tant de fois été mis à l'épreuve, que le poète avait réellement prophétisé toutes les vicissitudes par lesquelles elle avait passé, — depuis son mariage. Mais, en fait de vers, ce qu'elle préférerait à tout, c'étaient les sonnets à elle adressés, on les bouts rimés.

II.

Il serait difficile de dire le but que se proposait Adeline en chantant une ballade qui semblait avoir un rapport si direct avec l'émotion nerveuse dont Juan était agité ce jour-là. Peut-être ne se proposait-elle que de dissiper, en riant, sa terreur supposée ; peut-être voulait-elle l'augmenter encore ; dans quelle intention ? Je ne saurais le dire, — du moins pour le moment.

III.

Quoi qu'il en soit, cet expédient eut pour effet immédiat de rappeler Juan à lui-même, condition essentielle aux élus qui veulent se mettre au diapason de leur société : en quoi on ne saurait être trop circospect ; que ce soit le persillage ou la pitié qui donne le ton, ayez soin de vous affablier du manteau d'hypocrisie, le plus à la mode, sous peine d'enourir gravement le dépiasis de la gynocratie ¹.

III.

Juan commença donc à se remettre, et, sans plus d'explication, à lancer sur ce chapitre maine saillie. Sa Grâce saisit aussi cette occasion pour hasarder diverses observations du même genre ; mais elle exprima, en même temps, le désir d'entendre un récit plus détaillé des singulières façons d'agir de ce moine mystique, à l'occasion des morts et des mariages de la famille actuelle.

IV.

On ne pouvait guère lui en apprendre, à cet égard, plus que nous n'en avons rapporté ; ces choses-là, selon l'usage, passèrent, auprès de quelques-uns, pour une superstition, pendant que d'autres, à qui le sujet inspirait plus d'effroi, n'étaient pas éloignés d'adopter cette étrange tradition. La conversation roula longtemps sur ce chapitre ; mais toutes les fois qu'il était interrogé sur la vision à laquelle on attribuait son

trouble (bien qu'il n'en fût pas tombé d'accord), Juan répondait de manière à redoubler les doutes.

LV.

Cependant il était une heure, et la compagnie songea à se séparer, pour se livrer, les uns à divers passe-temps, d'autres à l'innaction ; ceux-ci s'étonnant qu'il fût si bonne heure, ceux-là qu'il fût si tard. Ajoutez qu'une magnifique joute devait avoir lieu sur les terres de mylord entre quelques lévriers et un jeune cheval de course, de vieille race, dressé à franchir la barrière ; et plusieurs allèrent y assister.

LVI.

Il y avait un marchand de tableaux qui avait apporté un beau Titien, garanti original, si précieux que son possesseur ne pouvait le vendre à aucun prix, fût-il convoité par tous les princes. Le roi lui-même l'avait marchandé ; mais la liste civile, qu'il daigne gracieusement accepter pour obliger ses sujets, lui avait paru insuffisante dans ce temps où le poids de l'impôt est si léger.

LVII.

Mais comme lord Henry était un connaisseur, — l'ami des artistes, sinon des arts, — le marchand, guidé par les motifs les plus classiques et les plus purs, à tel point que, si ses besoins eussent été moins pressants, il eût fait cadeau de son tableau à mylord, tant il se tenait honoré de son patronage, le marchand, dis-je, avait apporté le *capo d'opéra* ², non pour le vendre, mais pour le soumettre à son jugement, — connu pour infaillible.

LVIII.

Il y avait un moderne Goth, je veux dire l'un de ces gothiques maçons de l'abel qu'on nomme architectes ; il était venu visiter ces grisâtres murailles, que, malgré leur épaisseur, le temps avait pu légèrement endommager ; après avoir fouillé l'abbaye dans tous les sens, il produisit un plan pour élever de nouveaux bâtiments dans le style le plus correct, et jeter bas le vieil édifice : ce qu'il appelait *restauration*.

LIX.

Cela coûterait peu de chose — (« vieille chanson » qui a pour refrain obligé quelques milliers de livres sterling, pour peu qu'on la frédonne un certain temps), — on serait promptement dédommagé de ses frais dans la possession d'un édifice, non moins sublime que solide, qui conviendrait de gloire le bon goût de lord Henry, et ferait resplendir d'âge en âge les hardiesses du gothique, exécutées avec l'argent anglais ³.

LX.

Il y avait deux hommes de loi, occupés d'un emprunt sur hypothèque que lord Henry désirait contracter, pour faire quelque nouvelle acquisition, ainsi que de deux procès, l'un pour des redevances seigneuriales,

¹ Gouvernement du cotillon. TOON.

² *Capo d'opéra*, chef-d'œuvre.

Austri romano, avec venise. On lit cette inscription sur les murailles qui s'élèvent entre Venise et l'Adriatique ; les murailles sont l'ouvrage des républicains de Venise, l'inscription est impériale. Elle y fut placée par Napoléon I^{er} ; — il est bon, aujour-

d'hui, de lui continuer ce titre ; — il y en aura un second : *Spes al'era mun'li*. S'il vit, ne le tuez pas comme son père. Dans tous les cas il vaudra mieux que les imbéciles. Il a devant lui un glorieux avenir, s'il sait en profiter. — Lord Byron se trompait dans ses espérances, et, cette autre espérance du monde, le duc de Reichstadt est mort en 1832.

l'autre pour des dînes, véritables torches de discorde, qui enflamment la religion au point de la décider à jeter son gage de combat, et à « déchaîner contre l'église » les gentilshommes campagnards ; il y avait un bœuf, un porc, et un laboureur, qui devaient être présentés au concours agricole : car lord Henry tenait une sorte d'exposition sabine.

LXI.

Il y avait deux braconniers pris dans un piège à loup, et à qui on allait donner la prison pour séjour de convalescence ; il y avait une paysanne en petit bonnet et en manteau écarlate (je n'en puis souffrir la vue depuis — depuis — depuis que — dans ma jeunesse, j'ai eu le malheur de... ; — mais heureusement que depuis cette époque j'ai eu rarement des indemnités à payer à la paroisse) ; hélas ! ce manteau d'écarlate, ouvert impitoyablement, présente le problème d'une double figure.

LXII.

Un dévidoir dans une bouteille est un mystère ; on se demande comment il a été possible de l'y introduire et comment il en sortira ; c'est pourquoi j'abandonne cet échantillon d'histoire naturelle à ceux qui aiment à résoudre des problèmes ; je dirai seulement, mais non par le consistoire, que lord Henry était juge de paix, et que, sous la bannière d'un mandat d'amener, Furet¹ le constable avait saisi la coupable pour délit de braconnage sur les domaines de la nature.

LXIII.

Or, les juges de paix sont appelés à juger les délits de tout genre, et à garantir le gibier et la moralité du pays des caprices de ceux qui n'ont pas le permis nécessaire ; et ces deux articles, si l'on en excepte les dîmes et les baux, sont peut-être ceux qui donnent le plus d'embarras : conserver intactes les perdrix et les jolies filles est une tâche faite pour intriguer la magistrature la plus habile.

LXIV.

La délinquante en question était extrêmement pâle ; on eût dit que sa pâleur était le résultat d'une teinte artificielle ; car ses joues étaient naturellement rouges, comme les grandes dames, moins hâlées, les ont blanches, du moins au moment de leur lever. Peut-être était-elle honteuse de laisser voir sa faiblesse, la pauvre enfant ! car elle était née et avait été élevée au village ; et, dans son immoralité, elle ne savait que pâlir : — la rougeur est faite pour les gens de qualité.

LXV.

Dans un coin de son œil noir, brillant, modestement haïssé, et cependant espiègle, s'était arrêtée une larme que la pauvre fille, de temps à autre, cherchait à essuyer ; car ce n'était pas une pleureuse sentimentale faisant parade de sa sensibilité ; elle n'avait pas non

plus l'insolence de mépriser qui la méprisait ; mais, immobile, tremblante, dans sa douleur résignée, elle attendait qu'on l'interrogeât.

LXVI.

Comme de raison, ces divers groupes étaient réparés en divers lieux, et à une distance raisonnable du salon des dames comme il faut : dans le cabinet, les gens de loi ; en plein air, le porc du concours, le laboureur, les braconniers ; les gens venus de la ville, à savoir l'architecte et le marchand de tableaux, étaient, chacun à leur poste, aussi affairés qu'un général dans sa tente, rédigeant ses dépêches, et se livraient avec orgueil à leurs brillantes élucubrations.

LXVII.

Mais la pauvre fille était reléguée dans la grande salle, pendant que Furet, le gardien des fragilités de la paroisse, discutait les mérites d'un pot de double ale morale (il avait en horreur ce qu'on nomme petite bière). Elle attendait que la justice, portant sa bienveillante attention sur les vrais objets de son ressort, désignât, ce qui est un point embarrassant pour la plupart des vierges, le père d'un enfant.

LXVIII.

Vous voyez que, sans compter ses chiens et ses chevaux, lord Henry ne manquait pas d'occupation ; on était aussi fort affairé dans les cuisines pour la préparation des seconds services ; car, en raison de leur rang et de leur position, ceux qui possèdent dans les comtés de grandes fortunes territoriales, quoiqu'ils ne tiennent pas précisément « maison ouverte », ont néanmoins des jours publics où il y a chez eux gala général.

LXIX.

Une fois par semaine, ou tous les quinze jours, sans invitation (c'est ainsi que nous traduisons les mots *invitation générale*), tous les gentilshommes campagnards, écuyers ou chevaliers, peuvent se présenter sans cartes, prendre place au large banquet, se délecter dans ce qu'il y a de plus fashionable en fait de vins et de conversation, et (c'est là, en effet, l'islme de cette grande liaison) s'entretenir de la dernière et de la prochaine élection.

LXX.

Lord Henry était un grand électionneur², se frayant vers les bourgs électoraux une voie souterraine, comme ferait un rat ou un lapin³ ; mais les candidatures des comtés lui coûtaient un peu cher, parce que son voisin le comte écossais Des Cadeaux⁴ exerçait dans la même sphère que lui une influence anglaise ; son fils, l'honorable Richard Tapis-Vert de la Paillardière⁵, représentait au parlement « l'autre intérêt⁶ » (c'est-à-dire le même intérêt individuel, dans une direction différente).

¹ Scout.

² *Electionneerer*. L'Angleterre, pays d'élection et d'habitudes constitutionnelles, a, dans son vocabulaire politique, un grand nombre de mots dont nous manquons. Tels sont *electionneer*, s'occuper d'une élection ; *electionneur*, qui travaille la matière électorale. *N. d. T.*

³ *Burrowing for boroughs like a rat or rabbit*.

⁴ *Scotch Earl of Giftgabbit*.

⁵ *Dick Dicedrabbit*.

⁶ Intérêt signifie ici opinion, parti politique. *N. d. T.*

LXXI.

En conséquence, courtois et circonspect dans son comté, lord Henry était tout à tous : aux uns il dispensait des politesses, aux autres des services, et à tous des promesses, — dont la somme pourtant commençait à monter fort haut, vu que leur accumulation n'était point entrée dans ses calculs; observant celles-ci, violant celles-là, sa parole, au total, avait tout autant de poids que celle d'un autre.

LXXII.

Ami de la liberté et des francs tenanciers, — comme aussi ami du gouvernement, — il se flattait de tenir le juste milieu entre l'amour des places et le patriotisme; — malgré lui, pour se conformer au bon plaisir de son souverain (malgré son incapacité, ajoutait-il modestement, quand les rebelles raillaient), il occupait quelques sinécures qu'il eût désiré voir abolir si leur destruction ne devait entraîner celle de toutes les lois.

LXXIII.

Il était « libre d'avouer »¹ — (d'où vient cette locution? Est-elle anglaise? Non, elle n'est que parlementaire) que, de nos jours, l'esprit d'innovation avait fait plus de progrès que dans tout le siècle dernier. Il ne consentirait jamais à marcher à la gloire par une voie factieuse, bien qu'il fût prêt à faire au bien public de grands sacrifices; quant à sa place, tout ce qu'il pouvait dire, c'est que la fatigue en était plus grande que les profits.

LXXIV.

Le ciel et ses amis savaient que la vie privée avait toujours été le seul et unique but de son ambition; mais pouvait-il abandonner son roi en des temps de discordes qui menaçaient le pays d'une ruine complète, alors que l'homicide couteau des démagogues se préparait à trancher de part en part (infernale incision!) le nœud gordien ou georgien, dont les cordons lient ensemble communes, lords et rois?

LXXV.

« Dût-on, pour lui ravir sa place, descendre dans la civique arène, et la lui disputer avec acharnement², » — il était résolu à la garder jusqu'à ce qu'il fût dûment désappointé ou renvoyé; quant aux profits, il s'en souciait fort peu, et laissait à d'autres le soin de les recueillir; mais si jamais venait le jour où il n'y aurait plus de place, ce serait le pays surtout qui aurait à gémir de ce résultat; comment pourrait-il continuer à marcher? L'explique qui pourra! Il était fier, lui, du nom d'Anglais.

LXXVI.

Il était indépendant beaucoup plus que ceux qui ne sont pas payés pour l'être, de même que les soldats et les courtisanes ont, dans le métier de la guerre et du libertinage, une supériorité marquée sur ceux qui

n'en font pas leur état. C'est ainsi qu'il n'est pas d'homme politique qui ne se donne devant la foule autant d'importance que des laquais devant un mendiant.

LXXVII.

Tout cela (sauf la dernière stance), Henry le disait et le pensait. Je n'en dirai pas davantage, — j'en ai trop dit : car il n'est pas un de nous qui n'ait entendu *hors* des hustings, ou *sur* les hustings, le cœur libéral ou la tête indépendante du candidat officiel exprimer des idées à peu près semblables. Je ne traiterai plus cette matière : — la cloche du dîner sonne, le *Benedicite* est dit; j'aurais dû le chanter.

LXXVIII.

Mais je suis arrivé trop tard; il faut que j'y renonce. C'était un grand banquet, tels que ceux dont autrefois Albion était fière, — comme si l'auge d'un glouton était un spectacle bien magnifique à voir. Mais c'était un festin public, un jour de réception générale, — grande foule, — grand ennui, — des convives échauffés, des plats refroidis, beaucoup de profusion, force cérémonie, peu de gaieté, et tout le monde hors de sa sphère.

LXXIX.

Les squires étaient familièrement cérémonieux, les lords et les ladies montraient une fierté affable; les domestiques, eux-mêmes, avaient un air embarrassé en présentant les assiettes, — et, de l'imposante station qu'ils occupaient près du buffet, semblaient craindre de compromettre leur dignité. Toutefois, comme leurs maîtres, ils avaient grand soin de ne mécontenter personne : car la moindre déviation des règles de la courtoisie pouvait priver valet et maître — de sa place.

LXXX.

Il y avait un certain nombre d'intrépides chasseurs et d'habiles cavaliers dont les chiens n'étaient jamais en défaut, et dont les lévriers ne daignaient jamais porter la dent sur le gibier; il y avait aussi des tireurs d'une grande force, des septembriseurs³, les premiers à se lever, et les derniers à abandonner la poursuite de la pauvre perdrix, abritée sous le chaume des sillons. Il y avait de corpulents ecclésiastiques, préleveurs de dîmes, faiseurs de bons mariages, dont plusieurs chantaient moins de psaumes que de gais refrains.

LXXXI.

Il y avait encore plusieurs plaisants campagnards, — et aussi, hélas! quelques exilés de la ville, réduits à échanger la vue des pavés des rues contre celle de la verdure, et à se lever à neuf heures au lieu de onze. Le croiriez-vous? Il m'arriva, ce jour-là, d'être assis à côté de cet assommant fils du ciel, de ce prêtre puissant, Peter Pitt⁴, le bel esprit le plus bruyant qui n'ait jamais assourdi.

¹ He was « free to confess; » c'est-à-dire, il ne faisait pas difficulté d'avouer. *N. d. T.*

² Rather than so, come, fate, into the list.
And champion me to the utterance, *Macbeth*.

³ On sait que la chasse commence en septembre. *N. d. T.*

⁴ *Sidney Smith*, auteur des Lettres de Peter Pitt.

LXXXII.

Je l'avais connu, à Londres, dans ses beaux jours, brillant convive, bien que simple desservant; le moindre de ses bons mots était applaudi, jusqu'à ce que l'avancement, lui venant d'un pas rapide et sûr (ô Providence! combien merveilleuses sont tes voies! qui pourrait l'accuser de parcimonie dans tes dons?) lui donna, pour exorciser le diable qui plane sur Lincoln, un gras et marécageux vicariat, et le dispensa de tout souci pour l'avenir.

LXXXIII.

Ses quolibets étaient des sermons, et ses sermons des quolibets: mais les uns et les autres étaient perdus dans les marécages, car l'esprit n'a pas grand charme pour des gens fiévreux. Des oreilles avides et la plume du sténographe ne recueillaient plus le joyeux bon mot ou l'heureux persillage; le pauvre prêtre se vit réduit à se contenter du sens commun, ou à faire de longs, bruyants et grossiers efforts pour arracher un gros rire à l'épais vulgaire.

LXXXIV.

Il y a une différence, dit la chanson, entre une mendicante et une reine¹, ou plutôt il y avait (car dans ces derniers temps nous avons vu que la plus maltraitée des deux c'était la reine; — mais ne parlons pas des affaires d'état) une différence entre un évêque et un doyen, une différence entre la faïence et la vaisselle plate, comme aussi entre le bœuf anglais et le brouet spartiate, — quoique l'un et l'autre régime aient produit de grands héros.

LXXXV.

Mais de toutes les différences de la nature, il n'en est pas de plus grande que celle qui existe entre la campagne et la ville; cette dernière mérite, de tout point, la préférence de ceux qui ont peu de ressources en eux-mêmes, et ne pensent, n'agissent, ne sentent que dans les limites de quelque petit plan d'intérêt ou d'ambition, apanage commun à toutes les conditions.

LXXXVI.

Mais, en avant! les volages amours languissent dans les longs festins et parmi de trop nombreux convives; toutefois un léger repas fait qu'on s'aime plus encore, car, nous le savons depuis le temps de nos classes, Bacchus et Cérès sont liés de longue date avec la vivifiante Vénus, qui leur doit l'invention du champagne et des truffes; la tempérance la charme, mais un long jeûne l'effarouche.

LXXXVII.

Tristement se passa le grand dîner du jour. Juan prit place sans trop savoir où, confus au sein de la confusion, et distrait, et assis comme si on l'eût cloué sur sa chaise; bien que les couteaux et les fourchettes résonnassent autour de lui, comme dans une mêlée, il semblait étranger à tout ce qui se passait, lorsqu'un des convives, avec un grognement, exprima, pour

la troisième fois, le désir qu'on lui servît une nageoire de poisson.

LXXXVIII.

À la troisième publication de ce ban, Juan tressaillit, et, remarquant sur tous les visages un sourire qui n'était pas loin de ressembler à une grimace, le rouge lui monta plusieurs fois au visage, et, se pressant, — car il n'y a rien qui mortifie plus un homme sage que le rire d'un sot, — il fit au poisson une large entaille; et sa précipitation fut telle qu'avant de pouvoir la maîtriser il servit à son suppliant voisin la moitié d'un turbot.

LXXXIX.

La méprise n'était pas mauvaise dans la circonstance actuelle, le pétitionnaire étant un amateur; mais les autres, à qui il restait à peine un tiers du poisson, étaient de très-mauvaise humeur, et certes il y avait de quoi. Ils se demandèrent comment lord Henry pouvait souffrir à sa table un jeune homme aussi absurde; et ceci, joint à son ignorance du prix auquel les avoines étaient tombées au dernier marché, coûta à son hôte trois votes.

XC.

Ils ignoraient, sans quoi il eût obtenu leur sympathie, que la nuit dernière il avait vu un esprit, prologue peu en harmonie avec cette compagnie substantielle enfoncée dans la matière, et tellement matérialisée que sans trop savoir de quoi l'on devait s'étonner le plus, — on se demandait (et la question était assez singulière) comment de pareils corps pouvaient avoir des âmes, ou des âmes de pareils corps.

XCI.

Mais ce qui l'intriguait plus que le sourire et les regards d'étonnement de tous les squires et de toutes les squiresses, émerveillés de son air distrait, d'autant plus que sa vivacité avec les dames lui avait fait une réputation jusque dans les étroites limites d'un cercle de campagne — (car ce qui se passait sur les domaines de mylord, quelle qu'en pût être la futilité, fournissait d'excellents sujets de conversation à d'autres moins grands que lui);

XCII.

C'est qu'il avait surpris les yeux d'Aurora fixés sur les siens, et quelque chose comme un sourire dans ses traits. Or, il prit véritablement ceci en mauvaise part: dans ceux qui sourient rarement, le sourire trahit un motif extérieur puissant; et dans ce sourire d'Aurora, il n'y avait rien qui éveillât ni l'espérance, ni l'amour, ni aucun de ces pièges que certaines gens prétendent découvrir dans le sourire des dames.

XCIII.

C'était seulement un calme sourire de contemplation, empreint d'une certaine expression de surprise et de pitié; et Juan rougit de dépit, ce qui était très-peu sage, et encore moins spirituel, puisqu'il avait du moins obtenu son observation, l'un des ouvrages

¹ There's a difference between a beggar and a queen;
And I'll tell you the reason why;

A queen does not swagger, nor get drunk like a beggar.
Nor be half so merry as I, etc.

extérieurs de la place les plus importants, — comme Juan aurait dû le savoir, si l'apparition de la nuit dernière n'avait mis son bon sens en déroute.

XCIV.

Mais, ce qui était de mauvais augure, Aurora ne rougit pas à son tour, et ne sembla point embarrassée; tout au contraire, son air était, comme d'habitude, calme, — non sévère; — elle détourna, mais ne baissa pas les yeux, et pourtant elle pâlit un peu, — de quoi? d'inquiétude? Je ne sais; mais elle n'avait jamais beaucoup de couleurs; — son teint, nuancé parfois d'un léger incarnat, — était toujours transparent, comme les mers profondes dans une chaude atmosphère.

XCV.

Pour Adeline, la gloire l'occupait seule en ce jour : surveillant tout, ensorcelante, affable envers tous les consommateurs de poisson, de volaille et de gibier; joignant la dignité à la courtoisie, comme doivent le faire toutes celles qui (surtout quand la sixième année⁴ approche de sa fin) visent à ce que leur mari, leur fils, ou leur parent, vogue sain et sauf à travers les écueils des réélections.

XCVI.

Quoique, au total, cette conduite fût à propos et très-ordinaire, — quand les regards de Juan rencontrèrent Adeline jouant son grand rôle avec autant de facilité qu'elle eût exécuté un pas de danse, et ne trahissant parfois son âme que par un oblique regard (soit d'ennui, soit de mépris) à peine perceptible, Juan commença à douter qu'il y eût dans Adeline quelque chose de réel,

XCVII.

Tant elle jouait bien successivement tous les rôles, avec cette versatilité vive que beaucoup de gens prennent pour une absence de sensibilité. Ils se trompent : — ce n'est autre chose que ce qu'on nomme mobilité⁵, fruit du tempérament, et non de l'art, comme pourrait le faire croire sa facilité supposée; c'est quelque chose de faux, — quoique vrai; car, assurément, ceux-là sont les plus sincères que les objets les plus proches affectent le plus vivement.

XCVIII.

C'est ce qui crée les acteurs, les artistes, les roman-

ciers, des héros quelquefois, mais rarement, — des sages, jamais; mais bien des discoureurs parlementaires, des poètes, des diplomates et des danseurs; peu de ce qui est grand, mais beaucoup de ce qui est habile; la plupart des orateurs⁶, mais très-peu de financiers, quoique, depuis quelques années, tous les chanceliers de l'échiquier essaient de se dispenser des rigueurs de Barème⁷ et saupoudrent leurs chiffres de métaphores⁸.

XCIX.

Ils sont les poètes de l'arithmétique, ces hommes qui, bien qu'ils n'aillent pas jusqu'à prouver que deux et deux font cinq, comme ils le pourraient sans témérité, ont néanmoins démontré clairement que quatre font trois, si on en juge par ce qu'ils prennent et par ce qu'ils paient⁹. La caisse d'amortissement, cette mer sans fond, le plus inliquidé de tous les liquides, laisse la dette flottante, bien qu'elle engloutisse tout ce qu'elle reçoit¹⁰.

C.

Pendant qu'Adeline prodiguait ses airs et ses grâces, la belle Fitz Fulke semblait fort à son aise; quoique trop bien élevée pour se moquer des gens en face, partout ses yeux rians saisissaient d'un regard les ridicules, — ce miel des abeilles fashionable, — recueilli par elles en vue d'une maligne jouissance; et c'était là, pour le moment, sa charitable occupation.

CI.

Cependant le jour finit comme doivent finir tous les jours; le soir s'écoula aussi, et le café fut servi. On annonça les voitures; les dames se levèrent, firent la révérence comme la fait une provinciale, et se retirèrent; après les saluts les plus gauches, leurs dociles époux en firent autant, charmés de leur dîner et de leur hôte, mais enchantés surtout de lady Adeline.

CII.

Les uns louèrent sa beauté; d'autres, sa grâce extrême, sa cordiale politesse, dont la sincérité se montrait dans chacun des traits de sa figure, radieuse de vérité. Oni, elle était véritablement digne de son haut rang! Nul ne pouvait lui envier son bonheur mérité. Et puis, sa mise à la fois simple et belle! Avec quelle félicité curieuse sa taille était drapée!

CIII.

Pendant ce temps, la charmante Adeline achevait de

⁴ Les membres de la chambre des communes sont nommés pour sept ans; à la fin de la sixième année, la campagne électorale commence. *N. d. T.*

⁵ En français, *mobilité*. Je ne suis pas bien sûr que le mot de *mobilité* soit anglais; mais c'est la traduction d'une qualité qui, quoique particulière à d'autres climats, ne s'en rencontre pas moins très-développée en Angleterre. On peut la définir une excessive susceptibilité d'impressions immédiates, sans pour cela oublier le passé; et quoique utile en apparence pour le possesseur, c'est une qualité très-triste et fertile en douleurs.

Que lord Byron fût abondamment doué de cette qualité et qu'il en comfit tous les dangers et toutes les tristesses, c'est ce que tout le monde sait aussi bien que nous. La conscience qu'il avait de cette tendance naturelle à subir toutes les impressions et à modifier son opinion d'après elles était non-seulement toujours présente à son esprit, mais eut pour résultat de le mante-

nir dans une permanence inébranlable d'opinion sur certains sujets importants. *MOORE.*

² On voit que l'auteur n'a pas voulu confondre l'orateur avec le discoureur parlementaire. Nous avons cru rendre la différence qu'il a voulu établir entre *speaker* et *orator*. *N. d. T.*

⁴ Il y a, dans le texte, *Corker*; c'est le Barème anglais.

⁵ And grow quite figurative with their figures. L'auteur a voulu jouer sur *figurative*, métaphorique; et *figures*, chiffres. Nous n'avons pu reproduire ce jeu de mots. *N. d. T.*

⁶ Allusion à la conversion du quatre pour cent en trois p. cent.

⁷ Caisse d'amortissement se dit en anglais *sinking fund*, capital sombré, coulé à fond; on voit que l'auteur joue sur ce mot, en disant que la caisse d'amortissement, sans couler à fond la dette, engloutit tout ce qu'elle reçoit. Le traducteur, de son côté, a joué sur le mot *dette flottante*, pour ne pas rester en arrière de son modèle. *N. d. T.*

mériter leurs éloges, en se dédommageant avec impartialité de toutes ses attentions, de toutes ses phrases caressantes dans une conversation des plus édifiantes, qui roulait sur la mine et la tournure des convives absents, de leurs familles, de leurs parents les plus éloignés; sur leurs hideuses moitiés, l'horrible aspect de leurs personnes et de leur mise, et l'effroyable difformité de leur coiffure.

CIV.

Il est vrai qu'elle parlait peu; — c'était le reste de la compagnie qui lançait une pluie d'épigrammes; mais tout ce qu'elle disait allait au but : comme les « demi-éloges » d'Addison, équivalant à une satire, les siens ne servaient qu'à donner le signal des quolibets, comme la musique qui accompagne un mélodrame. Combien il est doux de prendre la défense d'un ami absent! Je ne demande aux miens qu'une chose : c'est — de ne pas me défendre.

CV.

Il n'y eut que deux exceptions à ce feu roulant d'esprit dirigé contre les absents : Aurora avec sa sérénité calme, et Juan, qui, bien qu'en général il ne fût pas le dernier à se livrer à la gaieté de ses observations sur ce qu'il avait vu ou entendu, était maintenant silencieux, et semblait avoir perdu son animation habituelle; en vain il entendait les autres railler et se moquer, il ne prenait part à aucune de leurs saillies.

CVI.

Il est vrai qu'il crut voir dans l'air d'Aurora qu'elle approuvait son silence; peut-être attribua-t-elle à tort sa conduite à cette charitable indulgence que nous devons, mais que nous accordons rarement, aux absents, et ne voulut pas pousser son examen plus loin; cela pouvait être ou ne pas être. Mais Juan, silencieusement assis dans son coin, plongé dans une rêverie qui ne lui permettait guère d'observer ce qui se passait autour de lui, vit cependant cela, et fut bien aise de le voir.

CVII.

Il était heureux pour lui que le fantôme l'eût rendu silencieux comme un fantôme, si, dans les circonstances où maintenant il se trouvait, cela devait lui concilier le suffrage qu'il ambitionnait le plus. Et, sans nul doute, Aurora avait renouvelé en lui des sentiments qui, depuis peu, s'étaient perdus ou émoussés; sentiments qui, tenant peut-être de l'idéal, sont si divins, que je ne puis m'empêcher de les croire réels : —

CVIII.

L'amour de choses plus relevées et de jours meilleurs; l'espérance illimitée, et la céleste ignorance de ce qu'on appelle le monde, ainsi que de ses voies; ces moments où nous puissions plus de félicité dans un regard que dans toutes les jouissances de l'orgueil et de la gloire qui enflamment le genre humain, mais ne sau-

raient jamais absorber le cœur dans une existence qui lui est propre, et dont le cœur d'un autre est la zone.

CIX.

Quel est celui qui, ayant une mémoire, et ayant eu un cœur, ne donne un soupir de regret *Αι ταν Κυθηρειων*². Hélas! l'astre de Cythérée pâlit comme celui de Diane; ses rayons s'éclipsent successivement comme les années. Anacréon seul a pu enlacer un myrte toujours vert à la fêche non émoussée d'Eros³; mais bien que tu nous aies joué plus d'un tour, nous ne t'en respectons pas moins, « Alma Venus Genitrix! »

CX.

Et, le cœur plein de sentiments sublimes, ces vagues qui, soulevées, se déroulent entre ce monde et les mondes par-delà, don Juan, quand minuit ramena l'heure de l'oreiller, se retira vers le sien, moins pour dormir que pour se livrer à la tristesse. Au lieu de pavots, des saules se balançaient sur sa couche; il se mit à rêver, se complaisant dans ces pensées amères qui bannissent le sommeil, qui font ironiquement sourire les gens du monde, et pleurer les jeunes gens.

CXI.

La nuit ressemblait à celle de la veille; il était déshabillé (n'ayant sur lui que sa robe de chambre, ce qui est encore un déshabillé) complètement, « sans culotte » et sans veste; enfin il était difficile qu'il fût moins vêtu; mais, redoutant la visite du spectre, il s'assit dans une disposition d'esprit embarrassante à exprimer (pour ceux qui n'ont point eu ces sortes d'apparitions), s'attendant à de nouvelles opérations du fantôme.

CXII.

Il prêta l'oreille, et ce ne fut pas en vain. — Chut! qu'est ceci? Je vois, — je vois, — oh! non! — ce n'est pas; — pourtant c'est... — Puissances célestes! c'est le — le — le — bah! le chat! Le diable emporte son pas furtif, si semblable à la démarche légère d'un esprit, ou à celle d'une miss amoureuse, s'avancant sur la pointe des pieds à son premier rendez-vous, et redoutant les chastes échos de son soulier.

CXIII.

Encore! — qu'est-ce? le vent? Non, non, — cette fois c'est bien le moine noir, avec sa marche régulière comme celle des vers rimés, et beaucoup plus régulière encore (de la façon dont on fait les vers aujourd'hui); au milieu des ombres d'une nuit sublime, alors que tous dormaient profondément, et que les ténèbres étoilées entouraient le monde comme une ceinture parsemée de pierreries, — voilà que la présence du moine venait encore glacer le sang dans ses veines.

CXIV.

Il entendit d'abord un bruit comme celui de doigts humides passés sur un verre, éveillant un son qui vous agaçaient les dents⁴; puis, un léger résonnement comme

¹ Damn with faint praise, assent with civil leer,

Ant without sneering, teach the rest to sneer.

POPE on Addison

² A la Cythérée physique. *N. d. T.*

³ L'Amour. *N. d. T.*

⁴ Voyez la relation de l'apparition de l'oncle du prince Charles, rapportée par Schrœpfer : « Karl, Karl, veux-tu venir avec moi? »

celui d'une ondée fouettée par le vent de la nuit, et qu'on prendrait pour un fluide surnaturel, arrive à son oreille, qui bourdonnait, hélas ! car c'est chose sérieuse que l'innatéralisme : si bien que ceux-là mêmes qui croient le plus fermement aux âmes immortelles redoutent de les voir tête à tête.

CXX.

Ses yeux étaient-ils bien ouverts ? — oui ! et sa bouche aussi. La surprise a pour effet — de nous rendre muet, en laissant toutefois la porte qui donne passage à l'éloquence aussi complètement ouverte que si un long discours allait arriver. De plus en plus s'approchait ce bruit redoutable et terrible au tympan d'un mortel ; ses yeux étaient ouverts, et (comme je l'ai dit) sa bouche également. Qu'est-ce qui s'ouvrit ensuite ? — La porte.

CXXI.

Elle s'ouvrit avec un craquement infernal, comme celle de l'enfer. « *Lasciate ogni speranza, voi che entrate !* » On eût dit que les gonds avaient une voix terrible comme ce vers du Dante, ou comme cette stance ; ou, — mais toute parole est faible en semblable matière ; il suffit d'une ombre pour épouvanter un héros : — car qu'est la substance comparée à un esprit ? ou comment se fait-il que la matière tremble à son approche ?

CXXII.

La porte s'ouvrit dans toute sa largeur, non rapidement, — mais avec la lenteur du vol des mouettes ; — puis elle revint sur elle-même, sans toutefois se refermer ; — elle resta entr'ouverte, laissant passage à de grandes ombres projetées sur la lumière que répandaient les flambeaux de Juan, car il en avait deux jetant une assez grande clarté ; et, sur le seuil de la porte, assombrissant encore l'obscurité, se tenait debout le moine noir dans son lugubre capuchon.

CXXIII.

Don Juan tressaillit, comme la nuit précédente ; mais, las de tressaillir, l'idée lui vint qu'il pourrait bien s'être mépris ; puis il eut honte d'une telle méprise, son fantôme intérieur commença à s'éveiller en lui, et à réprimer son tremblement corporel, — en lui faisant entendre que, tout considéré, une âme et un corps réunis pouvaient fort bien tenir tête à une âme sans corps.

CXXIV.

Alors, son effroi se changea en colère, et sa colère

prit un caractère redoutable ; il se leva, s'avança ; — l'ombre battit en retraite ; mais Juan, qui maintenant brûlait d'éclaircir la vérité, la suivit ; son sang n'était plus glacé, mais échauffé, et il résolut, à ses risques et périls, de percer ce mystère par une botte de quarte et de tierce ; le fantôme s'arrêta, menaça, puis se retira jusqu'à l'antique muraille, où il se tint immobile comme un marbre.

CXXV.

Juan étendit un bras... — Puissances éternelles ! il ne toucha ni âme ni corps, mais bien le mur, sur lequel les rayons de la lune tombaient à flots d'argent, nuancés par tous les ornements de la galerie ; il frémit, comme fait sans doute l'homme le plus brave lorsqu'il ne peut définir l'objet de sa terreur. Chose étrange, que la non-entité d'un revenant cause à elle seule plus d'effroi que l'identité d'une armée entière !

CXXVI.

Cependant l'ombre était toujours là ; ses yeux bleus étincelaient, et avec une singulière vivacité pour des yeux d'ombre ; toutefois la tombe lui avait laissé quelque chose de bon : le fantôme avait une respiration remarquablement douce ; à une boucle égarée de ses cheveux, on pouvait juger que le moine avait été blond ; entre deux lèvres de corail brillèrent deux rangs de perles, au moment où, sortant d'un grisâtre nuage, la lune se fit voir à travers le linceul de lierre dont la fenêtrée était tapissée.

CXXVII.

Intrigué, mais toujours curieux, Juan étendit l'autre bras : — merveille sur merveille ! Sa main posa sur un sein qui la repoussa, et qui battait comme s'il y eût en dessous un cœur bien vivant. Il reconnut, comme cela arrive dans mainte épreuve, qu'il avait fait d'abord une lourde méprise, et que, dans son trouble, au lieu de ce qu'il cherchait, il n'avait touché que la muraille.

CXXVIII.

Le revenant, si revenant il y avait, semblait bien l'âme la plus charmante qui se fût jamais fourrée sous un capuchon : un menton à fossette, une gorge d'ivoire, annonçaient quelque chose qui ressemblait fort à une créature formée de chair et de sang ; froc et capuchon s'écartèrent, et, faut-il le dire ? laissèrent voir, dans tout le luxe de sa voluptueuse et peu gigantesque personne, le fantôme de Sa folâtre Grâce — Fitz-Fulke.

LETTRE A L'ÉDITEUR

DB

LA REVUE DE MA GRAND'MÈRE¹.

MON CHER ROBERTS,

Comme croyant à l'église d'Angleterre, — je ne dis rien de l'état; — j'ai été par occasion lecteur et grand admirateur de votre *Revue*, quoique je n'y aie pas souscrit, parce qu'elle coûte trop cher. Mais je ne sache pas qu'aucune des parties de ce recueil m'ait jamais causé beaucoup de surprise, jusqu'à ce que le onzième article de votre vingt-septième numéro ait paru. Vous y avez réfuté avec beaucoup de vigueur une calomnieuse accusation de corruption et de vénalité, accusation qui, une fois accréditée dans l'esprit public, pouvait porter atteinte à votre réputation comme homme d'église², comme éditeur, et, ce qui eût été pis encore, aurait fait tort à la publicité de votre journal, laquelle, je regrette de l'entendre dire, n'est pas aussi grande que « sa pureté », etc., etc. (comme vous l'observez vous-même); et le goût actuel pour l'argent devrait nous le faire croire. Ce reproche lui-même est si grave, et, quoique en vers, est articulé en termes si solennels et si bien circonstanciés, qu'il mérite un peu de cette croyance que l'on accorde généralement aux trente-neuf articles que vous avez si franchement souscrits en prenant vos degrés. C'est l'accusation la plus révoltante pour le cœur d'un homme, car elle se représente fréquemment; pour le cœur d'un homme d'état, car elle peut se rencontrer vraie; pour le cœur d'un éditeur, car elle est moralement absurde. Vous êtes accusé, dans la dernière ligne, d'une stance de huit vers, et, dans les huit de la suivante, à savoir la CCIX^e et la CCX^e du premier chant de ce pernicieux poème de « Don Juan », d'avoir reçu une certaine somme, et, chose bien plus folle encore, d'en avoir donné un reçu pour combler d'éloges l'auteur inconnu, qui, par ce moyen, doit être connu de vous, sinon d'un autre. A une accusation de cette nature, si sérieusement faite, il n'y a qu'une réfutation possible. Je suis fermement convaincu (soit que vous ayez reçu ou non cette somme que je désirerais que l'auteur eût fixée; pour moi, je crois que vous ne l'avez pas reçue) que vous êtes complètement en droit de nier toute connaissance de cette transaction. Si les charges de cette odieuse description doivent paraître au jour, sanctionnées par toute la solennité de la circonstance et garanties par la véacité de la poésie (comme dirait le conseiller Philips³), qu'adviendrait-il des lecteurs, jusqu'ici aveuglément confiants dans la non moins véridique prose de nos journaux critiques? Qu'adviendrait-il des faiseurs de *Revue*? Et, si les faiseurs de *Revue* viennent à manquer, qu'adviendrait-il des éditeurs? C'est une cause commune à tous, et vous avez bien fait de sonner l'alarme; moi-même, dans mon humble sphère, je serai un de vos échos. Comme dit le tragédien Liston, « j'aime le tapage », et vous paraissez décidé à en faire à tout prix.

Il est seulement possible, mais certainement improbable, que l'écrivain ait voulu plaisanter; et cela ne ferait qu'aggraver son crime. Une plaisanterie, dit le proverbe, « ne brise pas les os », mais elle peut briser un libraire, ou peut être cause que des os soient brisés. La plaisanterie, en mettant tout au mieux, est mauvaise pour l'auteur, et aurait pu être plus mauvaise encore pour vous, si votre réfutation si complète ne certifiait pas à tous ceux qui y sont intéressés votre innocence indignée et la pureté inimitable du *British Review*. Je ne doute pas de votre parole, mon cher Roberts; mais cependant je ne puis m'empêcher de désirer que, dans un cas de si grande importance, elle prenne la forme plus substantielle d'un *affidavit*, juré devant le lord maire Atkins, qui reçoit aisément une déposition. Et sans aucun doute il l'aurait montré, en quelque sorte, comme une preuve du dessein des réformistes de mettre le feu à Londres, lorsque de son côté il inédit de rendre le même bon office à la Tainise.

Je suis sûr, mon cher Roberts, que vous prendrez en bonne part ces observations que je vous fais: elles sont écrites dans un esprit d'amitié non moins pure que votre propre intégrité d'éditeur. Je vous ai toujours admiré; et, comme je ne sache pas qu'il y ait aucune forme que puissent prendre l'amitié et l'admiration, plus agréable et plus utile que celle d'un bon avis, je continuerai mes élucubrations mêlées çà et là d'une allusion en forme de conseil, à ce que je conçois devoir être la ligne que vous auriez à suivre au cas où vous seriez de nouveau assailli par quelques présents corrupteurs, ou accusé d'en accepter. De cette manière vous n'avez rien à dire sur le poème, sinon qu'il est « ignoble. » C'est une pitié, — il faut y couper court; parce que, pour dire la vérité, en n'agissant pas ainsi, vous aidez en quelque sorte aux bruits que les méchants pourraient entretenir à l'égard de l'assertion anonyme qui vous a tant chagriné.

Vous avez dit qu'aucun libraire « ne voulait prendre sur lui la publication, quoique beaucoup d'entre eux se déshonorassent en le vendant. » Maintenant, mon cher ami, quoique nous sachions tous que ces gens-là font tout pour de l'argent, il me semble que le déshonneur est plus encore pour ceux qui achètent, et sans doute il y en a quelques-uns: car il ne peut y avoir de vente un peu étendue (comme vous vous en apercevez par celle du *British Review*), sans qu'il y ait d'acheteurs. Vous ajoutez alors: « Que peut dire le critique? » A coup sûr je n'en sais rien. A présent il ne dit rien, et ce qu'il dit ne va guère à la question; alors vient ceci: « Pour la louange, en ce qui regarde la poésie, beaucoup de passages peuvent être cités; pour le blâme, en ce qui regarde la moralité, tous le peuvent être. » A présent, mon cher et bon M. Roberts, je

¹ Bologne, 25 août 1819. Je vous envoie une lettre pour Roberts, signée Wortley Clatterbuck, que vous pourrez publier comme vous l'entendrez, afin de répondre à son article. J'avais déjà quelques preuves de l'absurdité des hommes; mais il les surpasse tous en démence; le tonp en s'introduisant dans la bergerie est tombé lui-même dans la trappe. *Lord Byron à M. Murray.*

² M. Roberts n'est pas, comme lord Byron paraît l'avoir cru,

un homme d'église, mais un avocat (*barrister at law*). En 1792, il fonda un journal intitulé *the Looker on*, qui a été compris depuis dans la collection des *Essayists* anglais; il est connu dans le barreau par son traité sur les banqueroutes frauduleuses.

³ Charles Philips, barrister, célèbre par son éloquence ultra-irlandaise. Voyez la *Revue d'Édimbourg* n° 37.

pense à vous et à votre réputation; mon cœur saigne pour tous deux, et je vous demande, oui ou non, si un pareil langage ne rappelle pas la description de la « charlatanerie à l'aide d'un compère », que vous trouverez dans la farce de Shéridan intitulée *le Critique* (au reste un peu plus amusante que votre propre farce sous le même titre); c'est à la fin de la seconde scène, acte premier.

Le poème, il me semble, est acheté comme œuvre de lord Byron, mais vous vous croyez libre vous-même de supposer qu'il n'a pas été composé par lord Byron. Comment avez-vous même pu supposer qu'il ait jamais été de lui? J'approuve votre indignation, — j'y applaudis, — je suis aussi indigné que vous pouvez l'être; mais peut-être votre vertueuse colère vous entraîne un peu trop loin lorsque vous dites « qu'il n'y a pas de forfait, pas même celui de lancer dans le monde d'obscènes et blasphématoires poésies, produit d'un libertinage studieux et d'une impiété travaillée, qui vous paraissent dans un jour aussi détestable que le crime que commettrait l'éditeur d'une *Revue* en recevant un cadeau à la condition de louer l'auteur. » Le diable ne le ferait pas lui-même; — réfléchissez un peu. C'est une critique un peu forte; sous le point de vue de la bienveillance païenne ou de la charité chrétienne, il serait sûrement moins criminel de louer pour un cadeau que d'injurier son semblable pour rien. Et quant à ce que vous affirmez que le blasphème et l'obscénité sont innocents en comparaison « du crime que commettrait un éditeur en recevant un cadeau », je ferai simplement observer que, comme éditeur, vous parlez fort bien; mais que, comme chrétien et prêtre, je ne vous recommanderai pas de transporter cette sentence dans un sermon.

Et cependant vous dites, « le misérable! » (car il est misérable, puisqu'il a une âme dont il ne peut se débarrasser). — Mais je veux faire une pause ici, et chercher quelle est l'intention de cette parenthèse. — Nous avons entendu parler de gens « qui ont une petite âme ou pas d'âme du tout; » mais jamais jusqu'à ce jour « de la misère d'avoir une âme de laquelle on ne peut se débarrasser », ce dont probablement vous ne souffrez guère, puisqu'il paraît que vous vous êtes déjà débarrassé d'un peu de la partie intellectuelle de la vôtre lorsque vous avez écrit cette jolie petite pièce d'éloquence. Mais continuons; vous engagez lord Byron, toujours en supposant qu'il n'est pas l'auteur, à nier avec tout l'empressement qu'y doit mettre un gentilhomme, etc., etc. J'ai entendu dire que lord Byron est en pays étranger, peut-être à quelques milliers de milles; de sorte qu'il sera difficile pour lui de se rendre en hâte à vos desirs. En même temps, peut-être vous-même avez-vous donné un exemple de précipitation plutôt que de courtoisie; mais plus on se hâte, plus tard on arrive.

Voyons maintenant l'accusation elle-même, qui ne me paraît pas, jusqu'à un certain point, assez explicitement articulée.

J'ai acheté la *Revue de ma grand-mère* Le Breton. Je me rappelle que peu après la publication, ce sujet fut débattu à la table de thé de M. Sotheby, le poète, qui se disait, je m'en souviens, très-surpris que vous n'ayez jamais examiné son poème épique de *Saul*, ni aucune de ses six tragédies, desquelles, d'abord, le mauvais goût du parterre, puis la barbare répugnance des principaux acteurs, ont empêché l'achèvement. Mistress et les miss Sotheby, lisant dans un coin de la salle les épreuves des poèmes de M. Sotheby, en Italie ou sur l'Italie, comme il dit (je désire, du reste,

que mistress Sotheby fasse son thé un peu plus fort), la partie mâle de la *conversazione* avait toute liberté de faire quelques observations sur le poème et le passage en question, et il y avait dissidence. Quelques-uns pensaient que l'assertion regardait le *British Critic*; d'autres, que par cette expression : *Revue de ma grand-mère*, il était prouvé que *ma grand-mère* n'était pas le lecteur de la *Revue*, mais bien l'écrivain; insinuant par là, mon cher Roberts, que vous étiez une vieille femme, et qu'ainsi, comme on dit souvent, la *Revue de Jeffrey*, la *Revue de Gifford*, au lieu de la *Revue d'Édimbourg*, ou de la *Revue trimestrielle*, la *Revue de ma grand-mère*, ou la *Revue de Roberts*, étaient synonymes. Maintenant, quelque couleur que puisse prendre cette insinuation de votre habitude de porter une robe, comme aussi de votre âge, de votre style en général, et des différents passages de vos écrits, — je prendrai sur moi de vous disculper de tout soupçon de ce genre, et d'affirmer, sans appeler mistress Roberts en témoignage, que si vous étiez élu pape, vous pourriez passer à travers toutes les cérémonies préparatoires avec autant d'assurance que tout pontife depuis l'accouchement de Jeanne. Il est vraiment injuste de juger du sexe sur les écrits, particulièrement sur ceux du *British Review*. Nous sommes tous sujets à être trompés, et c'est un fait incontestable que beaucoup des meilleurs articles de votre journal, qui étaient attribués à une vieille femme, étaient positivement de vous; et cependant, même aujourd'hui, il y a des gens qui ne pourraient en faire la différence. Mais revenons plus particulièrement à la question.

Je vous accorde qu'il est impossible que lord Byron puisse être l'auteur, non seulement parce que, comme il est pair d'Angleterre et poète anglais, il lui serait impossible d'avoir recours à des fictions si peu graves, mais pour quelques autres raisons que vous avez omis de donner. En premier lieu, Sa Seigneurie n'a pas de grand-mère; maintenant l'auteur, et nous pouvons le croire en cela, établit positivement que le *British Review* est la *Revue de sa grand-mère*, et si, comme je crois l'avoir nettement prouvé, ce n'est pas une pure allusion à l'intelligence, à l'âge et au sexe qu'il vous suppose, mon cher ami, il suit de là (que vous soyez ou non cette dame) qu'il y a une vieille dame de cet âge actuellement existante; et je le puis croire d'autant plus facilement que j'ai une tante sexagenaire qui vous lisait très-régulièrement, et qui, par malheur, tombant endormie sur le principal article de votre dernier numéro, laissa échapper ses lunettes, qui furent brisées sur le garde-cendres, après un fidèle service de quinze ans; et depuis elle n'a jamais pu en trouver de convenables pour ses yeux; de sorte que j'ai été forcé de vous lire tout haut à elle, et c'est de fait ce qui m'a fait connaître le sujet de cette lettre, et ce qui m'a ainsi déterminé à devenir votre correspondant public.

Ensuite, la destinée de lord Byron paraît en quelque sorte semblable à celle de l'Hercule des anciens, qui devint l'auteur de tous les prodiges qui n'appartenaient à personne. Lord Byron a passé pour l'auteur du *Vampire*, du *Pèlerinage à Jérusalem*, de la *Mer Morte*, de la *Mort au puits couronné*, des *Odes à Laval*, de la *Sainte-Hélène*, de la *Terre des Gantois*, et de *Un Enfant au biberon*. Au reste, vous dites qu'il sait dans quel esprit de... etc., vous le critiquez. — Êtes-vous sûr qu'il le sache complètement, qu'il vous ait lu comme ma pauvre tante? On m'a dit que c'était une étrange sorte d'homme, et je ne serais pas sûr, si j'étais à

¹ Est-ce contre le *British Critic* ou le *British Review* que le noble lord a dirigé cette accusation si grave, ou plutôt si fautive? nous ne savons. Le dernier a jugé à propos de faire, dans

un journal, une réponse sérieuse. Comme nous ne sommes pas si sérieusement affectés, nous laisserons sans réponse notre part dans l'accusation. *British Critic*.

votre place, de ce qu'il a lu et de ce qu'il a écrit. Je pensais que son style était sérieux et dans le genre terrible. Quant à vous avoir envoyé de l'argent, c'est la première fois que j'ai jamais entendu dire qu'il ait payé ses critiques avec une monnaie frappée à ce coin ; je pensais que cette monnaie était plutôt à leur propre coin, à en juger par quelques-unes de ses plus jeunes productions. Du reste, quoiqu'il puisse être prodigue dans ses dépenses, je crois que le compte de son critique ne doit pas être aussi long que celui de son tailleur.

Vous dirai-je ce que je crois un parti prudent ? je ne veux pas vous le faire pressentir, Dieu m'en préserve ! Mais si, par quelque accident, il y avait une pareille correspondance entre vous et l'auteur inconnu, quel qu'il puisse être, rendez-lui son argent. J'ose dire qu'il sera fort content de le ravoïr ; ce ne doit pas être beaucoup, eu égard à la valeur de l'article et à la publicité du journal, et vous êtes trop modeste pour estimer vos louanges au-dessus de leur valeur. Ne soyez pas chagrin ; je sais que vous ne le serez pas — à cette appréciation de votre pouvoir en fait d'éloges ; car, d'un autre côté, mon cher ami, comptez-y, vos injures méritent, non pas leur propre poids, ce serait celui d'une plume, mais votre poids en or. Ainsi, ne les épargnez pas : s'il a fait marché pour cela, donnez-lui-en abondamment, et comptez que vous lui rendrez service.

Mais je ne parle que dans le cas de possibilité ; car, comme je l'ai dit déjà, je ne peux croire, d'abord, que vous puissiez recevoir de l'argent pour louer qui que ce soit, et moins encore puis-je croire que vos louanges puissent vous attirer une telle offre. Vous êtes une bonne créature, mon cher Roberts, et un habile garçon ; autrement je soupçonnerais presque que vous êtes tombé dans le piège, c'est le mot, que vous a tendu en vers le moqueur anonymie, qui, bien certainement, sera trop heureux de voir que vous lui sauvez l'ennui de vous rendre ridicule. Le fait est que la solennité de votre onzième article doit vous faire passer pour un peu plus absurde que vous ne l'avez jamais paru, et cela sans aucun profit ; car si jamais auparavant quelqu'un a ajouté foi aux stances de huit vers, ils y ajouteront encore foi, et vous ne trouverez pas moins de difficulté à les amener à croire à vos dénégations⁷ que le savant Partridge n'en a trouvé à démontrer qu'il n'était pas mort, de manière à contenter les lecteurs d'almanachs.

Quels qu'aient été les motifs de cet écrivain pour « inventer, avec tous les détails qui appartiennent au fait, une fiction sans probabilités » (comme vous traduisez magnifi-

quement sa plaisanterie, je vous en prie, mon cher Roberts, puisez un peu moins dans la veine du roi Cambyse), je n'ose point répondre : Peut-être pour rire de vous ; mais ce n'est pas une raison pour que vous communiquiez à tout le monde la même hilarité. Je vous approuve d'être fâché ; je le suis aussi, je vous le répète ; mais vous n'auriez pas dû le montrer d'une façon aussi outrageante. Votre phrase solennelle : « Si quelqu'un, se faisant passer pour l'éditeur, a reçu de lord Byron, ou de toute autre personne, » me rappelle l'exorde habituel de Charley Incedon, lorsque la foule entrain dans la taverne pour l'entendre chanter sans avoir, au préalable, payé sa part du spectacle : « Si un homme, ou quelque homme, ou si quelque autre homme. »

Votre éloquence est aussi verbeuse ; mais qui peut vous faire croire qu'on ait usurpé votre nom ? Quiconque a jamais lu quelqu'une de vos compositions, ou entendu votre conversation, ne se figurera jamais une pareille substitution. Le fait est, mon cher Roberts, que quelqu'un a cherché à faire de vous un imbécile, et que ce qu'il n'a pu faire, vous vous en êtes chargé pour lui et pour vous-même.

Quant au poème en lui-même, et à l'auteur, que je ne puis découvrir (le pourrez-vous ?), je n'ai rien à en dire ; c'est à vous seul que j'ai affaire ; je suis sûr qu'après plus mûre réflexion, vous me saurez gré de l'intention qui a dicté cette lettre, quelque faible qu'ait été l'expression de ma sincère bonne volonté, de l'admiration et de l'estime avec laquelle je suis, mon cher Roberts, votre tout dévoué,

WORTLEY CLUTTERBUCK.

4 septembre 1819.
Little Podington.

P. S. Ma lettre serait trop longue à relire, et la poste va partir ; je ne me rappelle pas si je vous ai demandé le sens de ces derniers mots, « l'invention d'une fiction sans probabilité » ; comme toute invention est une fiction, et toute fiction une invention, n'est-ce pas là une tautologie ? La phrase aurait fini plus énergiquement avec invention tout court, *forgery* ; seulement cela aurait un son de billet de banque faux, et cela aurait fini comme un acte de procédure ; outre que cela vous eût privé de plusieurs mots, et eût donné quelque soulagement au lecteur ; mais tout ceci est de la pure critique de mots. Adieu, et encore une fois, votre tout dévoué,

W. C.

Second P. S. Est-il vrai que les saints font les frais de la *Revue* ? C'est beau à eux de s'imposer une aussi grande charge. Pour la troisième fois, votre tout dévoué, W. C.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR

UN ARTICLE DU BLACKWOOD'S MAGAZINE.

NUMÉRO XXIX, AOUT 1819.

Qu'avez-vous, Hécaté? vous paraissiez de mauvoise humeur.
Macbeth.

A M. D'ISRAELI,

l'aimable et ingénieux auteur

DES « INFORTUNES ET DES QUERELLES DES AUTEURS, »

CETTE INFORTUNE ET CETTE QUERELLE ADDITIONNELLES

sont dédiées par l'un d'eux.

Rareme, le 15 mars 1820. La vie d'un écrivain, a dit Pope, je crois, doit être un combat sur la terre; pour mon propre compte, et d'après ma propre expérience, je puis confirmer l'exactitude de cette assertion; et, ayant une fois accepté cet état d'hostilité, je dois, quoiqu'à regret, en poursuivre les conséquences. Il a paru, dans un recueil périodique, un article sur *Don Juan* tellement empreint de cet esprit d'animosité, qu'il ne peut rester sans réponse de ma part.

D'abord, je demanderai de quel droit le critique affirme que cet ouvrage anonyme est de ma composition; il répondra que cela ressort de l'ouvrage lui-même, ce qui signifie qu'il y a des passages qui paraissent avoir été écrits en mon nom et dans ma manière. Mais n'est-ce point le produit d'une autre plume que la mienne? il répondra: Alors, pourquoi ne le reniez-vous pas? A ceci je puis répondre que de tout ce qu'on m'a attribué pendant ces cinq dernières années: — *Pèlerinage à Jérusalem, Courses de la Mort sur le cheval pâle, Odes à la terre des Gaulois, Adieux à l'Angleterre, Chansons à madame Lavalette, Odes à Sainte-Hélène, Vampires*, que sais-je? tous ouvrages dont le ciel m'est témoin que je n'ai jamais composé ni la une syllabe, si ce n'est leurs titres parmi les annonces, je n'ai jamais estimé qu'il valût la peine de rien désavouer, à l'exception de l'un d'eux qui contenait un récit de ma résidence dans l'île de Mitylène, où je n'ai jamais résidé, et qui me parut fait dans le but d'amuser les personnes qui pensent pouvoir se servir de mon nom un peu au-delà des limites des bien-séances.

Si donc, contrairement à mes précédents, et après ne m'être point donné la peine de désavouer des choses publiées sous mon nom, et qui ne sont pas de moi, j'allais désavouer un ouvrage anonyme, cela pourrait paraître un acte de surrogation. Quant à *Don Juan*, je ne l'ai jamais reconnu, ni désavoué, comme mon ouvrage; chacun peut se former sa propre opinion; mais s'il est quelques personnes qui, des maintenant ou dans la suite du poème, en supposant qu'il soit continué, veulent absolument avoir une réponse plus explicite, je la leur donnerai personnellement et en particulier.

Je n'ai jamais décliné la responsabilité de ce que j'ai écrit, et j'ai plus d'une fois encouru le blâme pour ne pas avoir désavoué ce que l'on m'attribuait sans aucun fondement.

La plus grande partie, néanmoins, des remarques sur *Don Juan*, ne touchent que peu au poème en lui-même, qui est fort loué en tant que poème. A l'exception de quelques observations et de quelques remarques secondaires, le reste de l'article n'est ni plus ni moins qu'une attaque personnelle contre l'auteur présumé. Ce n'est pas la première de ce genre qui paraisse dans ce recueil; car je me rappelle avoir lu, il y a quelque temps, des remarques semblables sur *Beppo* (attribuées à un célèbre prédicateur écossais), dont la conclusion était que Childe-Harold, Byron et le Comte, dans *Beppo*, formaient une seule et même personne, me présentant, selon l'expression de messieurs Malaprop¹, comme un Cerbère, ou trois gentilshommes dans un. Cet article était signé: *Presbyter anglicanus*; ce qui, je présume, doit être traduit par « un presbytérien écossais². » Je dois observer ici (vraiment il est fatigant et vexatoire d'être obligé de répéter si souvent la même chose) que ma position comme auteur est extrêmement fâcheuse.

C'est une injustice qui m'est toute particulière; je ne sache pas que mon ami Moore passe pour un adorateur du fen à cause de son *Guibre*, que Scott ait été identifié avec Roderic Dhu ou Balfour de Burley, et que, malgré tous les magiciens de Thalaba, on ait jamais pris M. Southey pour un sorcier. D'où vient que j'éprouve quelque difficulté à séparer ma personnalité même de celle de Manfred, lequel, comme l'a remarqué finement M. Southey dans un article de la *Quarterly*, rencontra le diable sur le Yung-Frau et le fit fuir? Je répondrai à M. Southey (qui n'a pas été apparemment dans sa vie poétique aussi heureux contre le grand ennemi) que Manfred dans cette occasion se conforme exactement au précepte sacré: « Résistez au démon, et il vous quittera. » J'aurais bien des choses à dire au sujet de ce personnage, non pas du diable, mais de son très-humble serviteur, M. Southey, avant de terminer; mais, pour le moment, il me faut revenir à l'article du *Magasin écossais*.

Dans le cours, donc, de cet article, parmi plusieurs observations extraordinaires, on lit la phrase suivante: « Il paraît enfin que ce misérable homme, après avoir épuisé toutes les jouissances sensuelles et bu la coupe du péché jusqu'à la goutte la plus amère, est résolu à nous prouver qu'il n'a plus désormais rien d'humain, même dans ses frivolités; mais qu'il jette un regard froid, ironique, indéfinissable, sur l'ensemble des bons et des mauvais éléments dont se compose la vie humaine. » Dans un autre endroit,

¹ Dans la comédie de Sheridan *Les Rivaux*.

² Voyez *Blackwood*, t. III, p. 322. Lord Byron, comme il paraît par une de ses lettres, attribuait cet article au docteur Chalmers.

on parle de la cachette obscure où il s'est exilé pour cacher son égoïsme et sa turpitude. Sur ma foi, ce sont là des paroles amères ! Quant à la première de ces phrases, je me contenterai d'observer qu'on la dirait composée pour Sardanaïpale, Tibère, le régent duc d'Orléans, ou Louis XV, et que je l'ai transcrite avec tout autant d'indifférence qu'un passage de Suétone, ou un extrait de quelque mémoire privé sur la régence, estimant qu'elle trouve sa propre réfutation dans les termes mêmes dans lesquels elle est conçue, et qu'elle est complètement inapplicable à un simple particulier. Quant aux mots de cachette obscure et d'exil honteux et souillé, — j'aurais davantage à en dire. Je laisse à ceux qui ont vu Venise ou qui en ont entendu parler le soin de décider si on peut appeler ainsi la capitale d'un gouvernement qui a survécu aux vicissitudes de treize siècles, et qui existerait encore sans la trahison de Bonaparte et l'iniquité de ses imitateurs ; une ville qui était le marché de l'Europe lorsque Londres et Edimbourg étaient des tanières de Barbares. Combien mon exil a été loin d'être souillé ! Ce n'est pas à moi de le dire ; car le mot est élastique, et avec quelques-unes de ses significations on peut calomnier les actions de la plupart des hommes ; mais qu'il ait été égoïste, je le nie. Si, d'après mes ressources et l'étendue de ma fortune, avoir secouru plusieurs malheureux réduits au besoin par la décadence de leur ville natale, et ainsi privés de leur subsistance, sans avoir jamais rejeté une demande lorsqu'elle paraissait fondée et véridique ; si avoir dépensé de cette sorte des sommes bien au-dessus de mes moyens ; si c'est là être égoïste, oui, je suis égoïste. Je ne réclame pas beaucoup de reconnaissance pour ce que j'ai fait ; mais il est pénible d'être obligé de récapituler ces faits pour se justifier d'accusations telles que celles qui sont dirigées contre moi, comme un soldat qui rappelle ses services pour obtenir sa grâce. Si l'individu qui m'a accusé d'égoïsme désire prendre sur ce sujet de plus amples informations, il apprendra, non point peut-être ce qu'il cherche à savoir, mais ce qui le convaincra de honte et le réduira au silence, en s'adressant au consul général anglais qui réside dans cette ville, lequel est plus à même que personne de confirmer ou de nier ce que j'avance¹.

Je n'ai jamais eu la prétention de mener une conduite de saint ; mais ma fortune n'a pas été consacrée à mes plaisirs particuliers, ni aujourd'hui, ni autrefois, ni en Angleterre, ni ici ; et je n'aurais besoin de dire un mot, si je jugeais ce mot convenable ou nécessaire, pour produire aussitôt des témoins authentiques de ce que j'avance, en Angleterre même, pour montrer qu'il est des hommes qui, précisément à cause de cette absence totale d'avarice que l'on m'impute aujourd'hui d'une façon si grossière et si calomnieuse, ont obtenu de moi, non pas les secours temporaires que l'on donne à un malheureux, mais l'argent qui leur a procuré un bonheur immédiat et une indépendance complète.

Si j'avais été un homme égoïste, si j'avais été un homme intéressé, si j'avais été même un homme prudent, selon l'acception que le monde donne à ce mot, je ne serais pas où j'en suis maintenant ; je n'aurais pas fait ce qui a été la source des malheurs qui m'ont accablé et qui ont creusé un gouffre entre moi et les miens ; mais la vérité en tout ceci sera connue un jour ; en attendant, comme dit Dürand dans la *Caverne de Montesinos*, patience, et mêlons les cartes.

Je sens amèrement tout ce qu'il y a d'outrage dans de pareilles récriminations ; c'est la première fois que j'aborde ce sujet déplorable ; je ressens tout ce qu'il y a de dégradant pour moi à être forcé de descendre à de telles justifications. Mais je sens aussi que c'est la vérité, et je la redrais sur mon lit de mort s'il était dans ma destinée de mourir ici. Je ne sens pas moins bien ce qu'il y a d'égoïsme dans tout ceci ; mais qui m'a réduit à me défendre de cette manière, si ce n'est ceux qui ont méchamment persisté à prendre des fictions pour des réalités, qui ont transporté ma poésie dans ma vie, qui ont voulu faire passer des produits de mon imagination pour des êtres existant réellement, et qui m'ont rendu personnellement responsable de toutes les créations poétiques que mon invention et une certaine tendance d'idées m'ont fait mettre au jour ?

Le journaliste continue : « Ceux qui sont familiarisés, et qui ne l'est pas avec les principales particularités de la vie de lord Byron ?.... » Assurément, l'auteur des remarques sur *Don Juan* n'est point, pour sa part, familiarisé avec ces principaux détails de ma vie, ou il se serait servi d'un autre langage. L'événement auquel il fait allusion probablement ne fut pas du tout un incident principal, mais très-secondaire, conséquence naturelle et presque inévitable de nombreuses circonstances antérieures : c'est la dernière goutte qui fait déborder la coupe, et la mesure était entièrement pleine.

Mais, pour revenir à l'imputation de cet homme, il accuse lord Byron d'avoir fait une satire étendue du caractère et des habitudes de sa femme, sur quel passage de *Don Juan* le critique s'appuie-t-il ? c'est ce qu'il sait mieux que moi ; autant que je puis me rappeler les caractères de femmes qui se rencontrent dans cet ouvrage, il n'y en a qu'un qui soit peint sous des couleurs ridicules, et où l'on puisse apercevoir une satire. Mais c'est toujours le même système de m'imputer personnellement mes péchés poétiques, en supposant que ce poème soit de moi. Si je peins un corsaire, un misanthrope, un libertin, un chef de bandits ou un infidèle, il est convenu que je fais mon propre portrait ; si, dans un poème, que l'on n'a aucun motif pour m'attribuer, il se rencontre une femme désagréable, ergoteuse, pédante, il est convenu que ce doit être ma femme. Où est la ressemblance, si ce n'est dans les paroles de ceux qui veulent en voir une ? Pour moi, je n'en vois aucune. J'ai rarement peint dans mes ouvrages un personnage réel sous des noms supposés ; j'ai appelé par leur véritable nom ceux dont j'ai voulu parler ; c'est là une satire plus forte que tout ce que j'aurais pu dire sous des noms supposés. J'ai profité abondamment, soit dans le genre sérieux, soit dans le genre comique, de circonstances qui sont arrivées réellement ; elles sont à la poésie ce que les paysages sont à un tableau ; mais mes figures ne sont pas des portraits. Il a pu peut-être se rencontrer que je me sois emparé de plusieurs événements que j'ai été à même d'observer ou qui sont arrivés dans ma propre famille, et que j'aie tracé une esquisse de mes propres aventures lorsqu'elles rentraient dans mon sujet ; mais je n'ai jamais songé à introduire quelques-uns de ses membres aujourd'hui vivants sous des traits qui ne leur seraient point favorables, et qui ne serviraient point à mon but. Ce serait d'ailleurs extrêmement difficile.

Mon sayant frère continue en affirmant que « ce serait en vain que lord Byron chercherait à justifier sa conduite dans

¹ Lord Byron était toujours prêt à venir au secours de ceux qui étaient dans le besoin ; outre les sommes considérables qu'il donnait aux gens de sa maison, il aidait largement, par des dons hebdomadaires et mensuels, des personnes qu'il n'avait jamais

vues ; et, d'un autre côté, celles-ci, recevant ces secours par des mains tierces, ne connaissaient même pas leur bienfaiteur.

HOPKNER.

cette affaire ; et puisqu'il a si ouvertement et si audacieusement provoqué une enquête publique , nous ne voyons pas pourquoi ses compatriotes ne lui diraient pas tout ce qu'ils en pensent. » Je ne comprends ni ne m'inquiète de savoir comment la franchise d'un poème anonyme et l'audace d'un portrait imaginaire que le critique suppose être celui de lady Byron peuvent mériter cette formidable dénonciation de la part d'une voix aussi douce ; mais lorsqu'il me dit que je ne puis en aucune façon justifier ma conduite dans cette circonstance, j'en conviens ; car personne ne peut se justifier avant de savoir ce dont on l'accuse, et je n'ai jamais pu obtenir (cependant Dieu sait combien je le désire !) que mes adversaires précisassent une accusation positive, saisissable, formelle, en dehors de ces atrocités que me prétend de vagues rumeurs, et du mystérieux silence qu'ont cru devoir garder les conseillers légaux de la dame. Mais le critique n'est pas satisfait de ce qui a déjà été dit et fait ; la voix générale de mes compatriotes n'a-t-elle pas depuis longtemps prononcé ma sentence sans procès, et ma condamnation sans griefs ? N'ai-je pas été exilé par ostracisme ? Seulement les proscripteurs étaient anonymes. Le critique ignore-t-il quelle a été en cette circonstance l'opinion publique, et comment on a agi à mon égard ? S'il l'ignore, je ne le sais que trop ; le public l'aura oublié longtemps avant que je puisse en perdre la mémoire.

L'homme exilé par une faction a la consolation de se dire qu'il est martyr : il est soutenu par ses espérances et la bonté réelle ou imaginaire de sa cause. Celui qui prend la fuite pour éviter ses créanciers, peut se consoler par l'idée qu'avec du temps et de la prudence il relèvera ses affaires ; celui qui est condamné par les tribunaux connaît la durée de son bannissement, on peut rêver qu'on lui fera grâce un jour ; il peut croire qu'il a été condamné injustement ou qu'on a mal interprété la loi à son égard ; mais celui qui est mis hors la loi par l'opinion publique, sans l'intervention d'aucun motif politique, sans que ce soit le résultat d'un jugement injuste ou de mauvaises affaires, qu'il soit innocent ou coupable, celui-là ressent toute l'amertume d'un exil sans espoir, sans orgueil, sans consolation : or, ce cas est le mien. Sur quels faits s'est appuyée l'opinion publique ? je ne sais ; mais elle a été unanime, elle a été formelle. On ne sait que peu de choses sur ma vie ou sur mon intérieur. Si ce n'est que j'ai écrit ce qu'on appelle de la poésie, que je suis noble, que je me suis marié, que je suis devenu père, que j'ai eu quelques contestations avec ma femme et sa famille ; le motif, nul ne le connaît, car les parties plaignantes ont refusé de publier leurs griefs. Le monde fashionable s'est divisé en deux camps ; le mien ne comprenait qu'une petite minorité ; le monde raisonnable s'est rangé naturellement du côté le plus nombreux, qui était celui de la dame, comme étant le côté le plus convenable et le plus galant. La presse a été active et grossière, et telle était la haine que l'on me portait à cette époque, que la malheureuse publication de deux pages de vers, plutôt complimenteuses qu'hostiles, a été interprétée comme une espèce de crime et de trahison préméditée. J'ai été accusé par la rumeur publique et par des animosités particulières de vices monstrueux ; mon nom, qui est un nom noble et sans tache depuis le jour où mes pères aidèrent Guillaume le Normand à conquérir ce royaume, a été converti de honte. Je compris que si ce que l'on murmurait tout bas était vrai, je n'étais point fait pour vivre en Angleterre ; que si ce n'était pas vrai, l'Angleterre n'était point faite pour moi. Je m'exilai, mais on ne s'en tint pas là. Dans d'autres pays, en Suisse, au milieu des bruyards des Alpes et sur la surface azurée des lacs, l'on m'a poursuivi des mêmes calomnies ; je franchis les montagnes, ce fut encore la même persécution,

j'allai un peu plus loin et je m'établis au milieu des flots de l'Adriatique, comme un cerf poussé à bout qui se précipite dans les flots.

Si j'en puis juger par les rapports du peu d'amis qui m'entourent, les clameurs de la période à laquelle je fais allusion allaient au-delà de tout ce qu'on a jamais vu, même dans les cas où des motifs politiques avaient aiguë l'envie et doublé les haines. On m'a conseillé de ne pas paraître dans les théâtres, j'aurais pu y être sifflé ; de ne pas me rendre au parlement, j'aurais pu être insulté en chemin ; bien plus, le jour de mon départ, mon plus intime ami me dit qu'il craignait la violence du peuple, qui pouvait, disait-il, être rassemblé à la portière de la voiture. Néanmoins ces conseils ne purent me détourner d'aller voir Kean dans ses plus beaux rôles, ni de voter selon mes opinions ; et quant au troisième et dernier sujet de crainte de mes amis, je ne pus le partager. N'ayant connu combien il était fondé que quelque temps après avoir passé le détroit. Et, après tout, je l'aurais su que je ne suis pas d'un caractère à m'effrayer de la haine des hommes, quoique je souffre d'être ainsi calomnié. Si l'outrage m'est personnel, je puis me protéger et me faire justice ; si j'ai à lutter contre une masse, je pourrai peut-être bien me défendre aussi avec l'aide de quelques autres, comme je l'ai déjà fait dans de pareilles occasions.

J'ai fui mon pays quand je me suis vu l'objet d'une médisance générale ; je ne pouvais cependant me figurer, comme Jean-Jacques Rousseau, que le genre humain tout entier conspirât contre moi ; quoique j'eusse peut-être des motifs aussi justes que les siens pour me persuader la même chimère ; je comprenais seulement que j'étais personnellement fort odieux à l'Angleterre ; peut-être était-ce ma faute ; mais enfin c'était un fait incontestable. Le public ne pouvait avoir été si terriblement soulevé en masse sans quelque accusation ou quelque calomnie récente, insinuée ou spécifiée ; car enfin je puis à peine comprendre qu'une circonstance assez ordinaire et qui se présente tous les jours, celle d'une séparation entre mari et femme, ait suscité seule une aussi grande fermentation. Je vous ferai grâce des plaintes de convention ; je ne crierais pas « à la prévention, au miracle d'injustice, à la partialité ! » ainsi qu'on le fait dans les défenses habituelles de toutes les parties qui ont eu ou vont avoir un procès. J'étais cependant quelque peu surpris de me voir condamné sans avoir été honoré d'un acte d'accusation ; de voir qu'en l'absence de cette charge monstrueuse, ou de ces charges, chaque crime possible ou impossible, inventé par la rumeur publique, tenait lieu d'acte d'accusation et venait se poser en fait ; cette circonstance ne peut se présenter que pour une personne complètement diffamée ; je n'y connais aucun remède ; j'ai fait tout mon possible, autant que me l'a permis la faiblesse de mes moyens, pour plaire à la société. Je n'ai pas de parti dans la mode, quoique je sois accusé d'en avoir un ; — ce n'est certainement pas moi qui l'ai formé, et je ne sache pas qu'il existe ; — erreur moins en littérature. En politique, je vote avec les whigs, avec toute l'importance que peut avoir le vote d'un whig, dans ces jours où les torys dominent ; je possède autant de connaissances dans les deux chambres que me permet d'en avoir la société au milieu de laquelle je vis, mais sans aucune ambition, sans désirer quoi que ce soit, si ce n'est l'amitié de quelques jeunes gens de mon âge et de mon rang, et d'un petit nombre d'hommes plus mûrs ; voilà mon soutien, mon salut, dans les circonstances difficiles. N'est-ce pas, vraiment, se tenir tout seul ? Et je me rappelle qu'il y a quelque temps madame de Staël me dit en Suisse : « Vous ne pouvez pas tenir tête à tout le monde, — c'est chose impossible, c'est au-dessus des forces d'un

sent individu ; moi-même j'ai essayé de le faire dans le commencement de ma carrière ; c'est chose impossible. » — Je comprends parfaitement le vrai de cette remarque ; mais le monde m'a fait l'honneur de commencer la guerre, et si on ne peut obtenir la paix qu'en lui faisant sa cour, en lui payant tribut, je ne suis pas fait pour de semblables bassesses. Ma pensée est bien celle des vers de Campbell :

Va, soumets-toi donc à l'exil ;
Si le monde ne t'a pas aimé,
Tu peux bien vivre loin de lui.

Je me rappelle cependant que, profondément blessé de la conduite de Romilly (quoique chargé de toutes mes affaires, il s'est fait le conseil de mon adversaire ; et comme on lui rappelait au service de qui il était, il alléguait qu'il l'avait oublié, son clerc ayant tant d'autres affaires), j'observai que quelques-uns de ceux qui étaient ardemment empressés de porter la hache au faite de mon toit peuvent voir aujourd'hui le leur ébranlé, et sentir eux-mêmes une partie des coups qu'ils m'ont portés. Il les a écrasés en tombant.

J'ai entendu dire, et je le crois sans peine, qu'il y a des êtres organisés de telle sorte qu'ils sont insensibles aux injures ; mais je crois que la meilleure manière pour ne point se porter à des excès est d'éviter les tentations de vengeance. J'espère que je n'en aurai jamais les moyens ; car je ne serais pas sûr de pouvoir y résister, ayant hérité de ma mère quelque chose du *perferidum ingenium Scotorum*. Je n'ai point cherché d'occasion, je n'en chercherai point, et peut-être ne se trouvera-t-elle jamais sur mon chemin. Je ne fais point allusion ici à celle qui peut avoir tort ou raison, comme il lui plaira ; mais à ceux qui se sont fait de sa querelle un prétexte pour assouvir leurs propres ressentiments. Pour elle, elle doit depuis longtemps m'avoir vengé dans son cœur : car, quels qu'aient pu être ses griefs (elle ne me les a jamais fait connaître), elle n'avait probablement pas songé à quelles gens elle donnerait des armes pour frapper le père de son enfant et l'époux de son choix.

Quant à l'opinion générale de ses compatriotes, je vais maintenant en dire deux mots.

Au commencement de l'année 1817, il parut, dans la *Quarterly Review*¹, un article, lequel était, je crois, de Walter Scott, et qui lui faisait le plus grand honneur sans m'être défavorable ; cet article parut dans un moment où un homme égoïste n'aurait point voulu, où un homme timide n'aurait point osé dire un mot en ma faveur ; il sortait de la plume d'un homme dont l'opinion publique m'avait fait, pendant un temps, le rival, distinction glorieuse et non méritée, mais qui ne nous a pas empêchés, moi de l'aimer, lui de répondre à mon affection. L'article en question examinait le troisième chant de *Childe-Harold*, et après plusieurs observations, qu'il serait aussi inutile de répéter ici qu'impossible à moi de les oublier, il concluait en disant « qu'il espérait que je pourrais encore revoir l'Angleterre. » Comment l'expression de ce souhait fut-elle accueillie en Angleterre, je l'ignore ; mais elle scandalisa fortement dix ou douze respectables voyageurs anglais qui se trouvaient alors à Rome. Je ne visitai Rome que quelque temps après ; ainsi je n'ai pu vérifier le fait ; mais je sus, dans la suite, que l'on avait manifesté la plus grande indignation dans le cercle anglais, qui comprenait, — au milieu d'une grande quantité de levain de Welbeck street et de Devonshire place, de débauchés voyageant pour leur santé, — quelques familles bien nées et bien élevées qui partagèrent l'opinion

du moment. « Comment pourrai-je retourner en Angleterre ? » fut l'exclamation générale ; je répondrai, et à quel propos ? c'est une question que je me suis souvent adressée et à laquelle je n'ai jamais pu faire de réponse satisfaisante. Je n'avais alors nullement l'idée de revenir en Angleterre, et si j'y songe maintenant, c'est uniquement pour mettre ordre à mes affaires, et nullement dans un but de plaisir. Quoique la chaîne qui me retenait ait été brisée, il reste encore bien des chaînons intacts ; il est des devoirs et des engagements qui peuvent un jour requérir ma présence : car je suis père ; ces devoirs et d'autres soins de moindre importance, que le temps accumule pendant l'absence d'un homme dans la gestion de ses affaires et de ses propriétés, peuvent me rappeler et me rappelleront probablement en Angleterre ; mais j'y retournerai dans les mêmes sentiments que ceux avec lesquels je la quittai autrefois, quant à l'Angleterre en elle-même, sinon quant aux individus, selon que j'ai été plus ou moins bien informé de leur conduite depuis mon départ ; car il y a un temps considérable que j'ai été privé de toute espèce de renseignements sur leurs actes et sur leurs écrits. Mes amis, comme tous les amis du monde, dans un but de conciliation, me cachent tout ce qu'ils peuvent et même bien des choses qu'ils auraient dû me révéler ; mais ce qui est différé n'est pas perdu ; cependant ce n'est pas leur faute si cela n'a pas été différé pour toujours.

J'ai rapporté ce qui se passa à Rome, pour donner une preuve que le sentiment dont j'ai parlé n'était pas particulier aux Anglais habitant l'Angleterre. Voici la seconde partie de ma réponse à ce que l'on a appelé mon exil volontaire, mon exil intéressé : Oui, il a été volontaire, car qui pourrait habiter parmi des gens qui nourrissent contre vous une pareille haine ? Combien loin il a été d'être intéressé, c'est ce que j'ai déjà prouvé.

J'arrive maintenant au passage qui me représente comme ayant exhalé mon spleen contre des hommes vertueux, d'un esprit élevé ; des hommes « que bien peu peuvent égaler par leurs vertus », désignant, je le présume, en toute humilité, le triumvirat bien connu sous le nom de poètes des lacs, quand on le considère comme formant une unité, et sous celui de Southey, Wordsworth et Coleridge, quand on le considère dans les factions qui le composent. Je désire dire un mot des vertus publiques et privées de l'un de ces personnages, pour des raisons que je vais donner sans plus tarder.

Lorsque je quittai l'Angleterre, en avril 1816, malade d'esprit et de corps, je fixai ma résidence à Coligny, près du lac de Genève ; mon unique compagnon de voyage était un jeune médecin² qui avait son chemin à faire, et qui, connaissant fort peu de monde, était naturellement désireux de voir plus de société qu'il ne me convenait d'en voir avec mes habitudes d'alors, et d'après mon expérience du passé ; je le présentai, en conséquence, dans plusieurs maisons de Genève, pour lesquelles j'avais des lettres de recommandation ; et, le voyant en situation de faire lui-même son chemin, je me retirai, pour ma part, entièrement de la société, ne faisant exception que pour une famille anglaise qui vivait à un quart de mille de Diodati, et sauf quelques visites à Coppel pour satisfaire madame de Staël. La famille anglaise à laquelle je fais allusion se composait de deux femmes, d'un gentleman et de son fils âgé d'un an³.

Un de ces esprits magnanimes et de ces hommes vertueux, pour me servir d'expressions du *Magnus Écossais*, fit à cette époque, ou quelque temps après, un voyage en

¹ Voyez la *Quarterly Review*, t. XVI, p. 172.

² Le docteur Polidori, auteur du *Vampire*.

³ M. et Mrs Shelley, miss Clermont et le petit Shelley.

Suisse. A son retour en Angleterre, il fit courir, et, d'après ce que je sais, il inventa le bruit que le gentleman dont j'ai parlé et moi nous entretenions publiquement des relations avec les deux sœurs, « ayant formé une ligue d'incestes » (je cite les paroles comme on me les a rapportées); il ne se fit point faute de commentaires sur une pareille liaison, lesquels furent répétés complaisamment en public par *un autre* membre de cette confrérie poétique, dont je ne dirai rien, si ce n'est que, quand même le fait eût été vrai, il n'aurait dû le répéter, quant à ce qui me regarde, qu'avec des expressions de regret. Un mot suffit pour répondre à cette calomnie; les dames n'étaient point sœurs, ni parentes à aucun degré, si ce n'est par le second mariage de leurs parents, un veuf avec une veuve, étant toutes deux enfants du premier lit; ni l'une ni l'autre, en 1816, n'avait dix-neuf ans. Des relations incestueuses auraient d'ailleurs dû difficilement choquer le grand patron de la pantisocratie. M. Southey se rappelle-t-il ce thème? Mais il n'en était rien.

Cet homme qui, comme auteur de *Wat Tyler*, a été proclamé, par le lord chancelier, coupable d'avoir écrit un libelle blasphématoire, qui a été dénoncé dans la chambre des communes par le savant député de Norwich, comme un renégat rancuneux, jusqu'à quel point peut-il être admis à juger les autres? Que les autres en décident.

Il a dit que, pour cette qualification, il marque William Smith sur le front comme un calomniateur, et que la marque durera plus longtemps que son épitaphe. Quelle sera la durée de l'épithaphe de William Smith, et en quels termes sera-t-elle écrite? Je n'en sais rien; mais les mots de William Smith forment l'épithaphe même de Robert Southey. Il a écrit *Wat Tyler* et pris la place de poète lauréat; — il a, dans la vie de Henry-Kirke-White, appelé les journalistes « une race sans honneur, » et il est devenu lui-même un rédacteur de Revue. Il était un des fondateurs d'une secte appelée pantisocratie, pour avoir tout en commun, y compris les femmes (*demande* : des femmes communes), et il se pose comme moraliste. Il a décrié la bataille de Blenheim et loué celle de Waterloo. Il aimait Marie Wollstonecraft, et il a cherché à calomnier le caractère de sa fille (une des jeunes femmes dont j'ai déjà parlé). Il a prêché la trahison, et il flatte le roi. Il a servi de but à l'anti-jacobin, et il est le soutien de la *Quarterly Review*, léchant les mains qui le frappaient, mangeant le pain de ses ennemis, et se flétrissant lui-même sous son propre mépris. Il désirerait, en excitant une tempête anonyme, reconquérir l'estime des autres, après avoir perdu pour toujours la sienne, et cacher la lèpre de sa propre dégradation. Qu'y a-t-il dans un tel homme à envier? Qui jamais envia les envieux? Est-ce sa naissance, son nom, sa renommée ou ses vertus, que je dois envier? J'étais né de la noblesse qu'il abhorrait, et je suis descendu, par ma mère, des rois qui précéderont ceux à qui il a vendu ses louanges. Alors, ce ne peut être sa naissance. Comme poète, quant aux huit ans passés, je n'ai rien à redouter de la concurrence, et, quant à l'avenir, « cette vie promise à la foi de tout poète, » il est ouvert à chacun. Je rappellerai seulement à M. Southey, d'us les termes d'un critique qui aurait ancanti, s'il vivait encore, aujourd'hui et pour l'avenir, l'existence littéraire de Southey, étant l'ennemi juré des charlatans et des imposteurs, que « ces rêves étaient jadis ceux de Settle et d'Ogilby; » et, pour mon compte, je lui certifie que parait-on ou parlera de lui et de sa secte, je serai glorieux d'être oublié. Qu'il ne soit pas content de ses succès comme poète, on peut avec raison le croire. Il a été la quille des *Revue*s; l'Edinburgh le fit tom-

ber, et la *Quarterly* l'éleva. Le gouvernement le trouva utile dans la presse périodique, et se fit une obligation de recommander ses ouvrages aux acheteurs, de sorte qu'il est acheté par circonstance (je veux dire les livres aussi bien que l'auteur), et on peut le trouver sur la même tablette, sinon sur la table, des hommes employés dans les diverses places. Quant à ce qui regarde ses vertus privées, je n'en sais rien; de ses principes, j'en ai assez entendu. Ayant été, selon mes facultés, charitable envers les autres, je n'exclus pas la comparaison, et pour les erreurs des passions, M. Southey a-t-il été toujours si tranquille et si pur? N'a-t-il jamais convoité la femme de son voisin? N'a-t-il jamais calomnié la fille de la femme de son voisin, dont il recherchait l'alliance? En voilà assez pour l'apôtre de la pantisocratie.

Quant au sublime et vertueux Wordsworth, une anecdote suffira pour montrer sa sincérité. Dans une conversation avec M..... sur la poésie, il conclut : « Après tout, je ne donnerais pas cinq shillings pour tout ce que Southey a jamais écrit. » Peut-être ce calcul servirait plutôt à prouver son estime pour cinq shillings que son peu d'estime du docteur Southey; mais vu que lorsqu'il était dans le besoin et que Southey avait un shilling, Wordsworth, dit-on, prélevait dessus six pence, c'est une manière maladroïte d'évaluer le mérite de Southey. Cette anecdote me fut racontée par des personnes qui, citées sous leurs noms, prouveraient que la généalogie est poétique aussi bien que véritable. Je puis l'appuyer de mon autorité, et je suis prêt à le faire pour augmenter la circulation de la susdite calomnie de M. Southey.

De Coleridge, je ne dirai rien. Pourquoi? il peut le deviner.

J'ai dit plus sur ces gens que je n'avais l'intention d'en dire ici, étant un peu excité par les remarques qui m'ont forcé à commencer ce sujet. Je ne vois rien dans ces hommes comme prêtres ou comme individus, rien dans leurs talents, et moins encore dans leurs caractères, qui puisse empêcher les honnêtes gens de témoigner pour eux un grand mépris, en prose ou en vers, comme cela se trouve. M. Southey a la *Quarterly* pour champ de défense, M. Wordsworth, ses *Post-Scriptum* aux ballades lyriques, où les deux grands exemples du sublime sont pris de lui et de Milton. « Le biset couvre sa douce voix, » c'est-à-dire, il a le plaisir de s'écouler lui-même, de commun avec M. Wordsworth dans la plupart de ses productions. Quelle divinité nous empêche de respecter ces personnes? Est-ce Apollon? Ne sont-ils pas de ceux qui appelaient l'ode de Dryden chanson d'ivrogne, qui ont découvert que l'*élégie* de Gray est pleine de fautes (voyez *la vie de Coleridge*, tome premier, note sur la bonté qu'a eue Wordsworth de les lui désigner)? Ils ont publié, ce qui est reconnu comme la plus mauvaise prose qui fut jamais écrite, pour prouver que Pope n'est pas poète, et que William Wordsworth l'est.

Sur d'autres points sont-ils respectables ou respectés? Est-ce sur la déclaration ouverte d'apostasie, sur le patronage du gouvernement, qu'ils foudroient leurs titres? Ils peuvent être bien persuadés qu'ils ont tout gagné à leur changement, excepté l'honneur. Les siècles ont garanti le respect pour la confiance politique, et, quoique changeant, l'honneur n'a point changé.

Regardez Moore : il se passera bien du temps avant que Southey trouve dans Londres un triomphe tel que Moore en trouva un à Dublin, quand même le gouvernement y souscrirait et répandrait l'argent en secret. Ce n'était pas

* Voir les *Mémoires sur la vie de lord Byron*, t. III, p. 225.

moins à l'homme qu'au poète, au patriote tenté mais inébranlable, au concitoyen pauvre mais incorruptible, que l'Irlandais au cœur enthousiaste paya le plus beau des tributs. M. Southey peut s'applaudir devant tout le monde; mais il a un mépris très-sincère pour lui-même, et la fureur avec laquelle il s'acharne contre tous ceux de la phalange qu'il a abandonnée est, comme la peignait William Smith, la rancune du renégat, le mauvais langage de la prostituée qui se tient au coin de la rue, et répand ses imprecations sur tous, excepté sur ceux qui lui ont accordé son petit shilling.

De là, ses élocubrations politiques et littéraires dans la *Quarterly*, qu'il a traitées lui-même de ruse éhontée; et son courroux particulier contre M. Leigh Hunt, quoique Hunt ait fait plus pour la réputation de Wordsworth, comme poète (si, toutfois il l'est), que ne l'ont pu tous les lakistes par leur échange de louanges pendant les vingt-cinq dernières années.

Et ici je désire dire quelques mots sur l'état actuel de la poésie anglaise. Que ce soit un siècle de déclin pour la poésie anglaise, cette assertion ne sera guère révoquée en doute par ceux qui ont considéré la chose avec calme. Qu'il y ait des hommes de génie parmi les poètes d'aujourd'hui, cela prouve peu contre le fait, puisqu'il a été dit avec raison qu'après celui qui forme le goût de son pays, le plus grand génie est celui qui le corrompt. Jamais personne n'a refusé du génie à Marino, qui corrompit non-seulement le goût de l'Italie, mais encore celui de toute l'Europe, pendant près d'un siècle. Le principal motif du déplorable état actuel de la poésie anglaise, il faut l'attribuer à cet absurde et systématique dépréciation de Pope, pour laquelle, pendant le petit nombre d'années précédentes, on a vu une espèce de concurrence contagieuse. Les hommes les plus opposés d'opinions se sont accordés sur ce sujet. Warton et Churchill commencèrent, en ayant emprunté l'idée probablement aux héros de la *Dunciade*, et dans la conviction intérieure que leur propre réputation n'existerait jamais en comparaison du plus parfait et du plus harmonieux des poètes, — celui qui, n'ayant aucun défaut, s'était attiré le reproche d'être *raisonnable* — jusqu'à ce qu'il fût abaissé à ce qu'ils appelaient son niveau; mais ils n'osèrent pas le dégrader au-dessous de Dryden. Goldsmith, Rogers et Campbell, ceux de ses disciples qui eurent le plus de succès, et Hayley, qui, quoique faible, a laissé un poème qui ne périra pas facilement, soutinrent la réputation de ce style pur et parfait; et Crabbe, le premier des poètes vivants, a presque égalé le maître. Puis vint Darwin, qui fut renversé par un seul poème dans l'*Anti-Jacobin*; et les Crusoës de Merry à Jerningham, qui furent anéantis (si ce qui n'existe pas peut être anéanti) par Gifford, le dernier des bons auteurs satiriques.

Dans le même temps, M. Southey donna le public de *Walter Tyler* et de *Jeanne d'Arc*, à la grande gloire du crame et de l'épopée. Je demande pardon; *Walter Tyler* et *Peter Bell* étaient encore en manuscrit, et ce ne fut qu'après que M. Southey eut reçu son tonneau de Malvoisie, et que M. Wordsworth fut chargé de le jager, que la tragédie vint devant le public et la cour de la chancellerie. Wordsworth *colportait* ses ballades lyriques, et couvrait une préface qui devait être suivie, comme de juste, d'un *post-scriptum*, tous deux écrits dans une prose qui pût charmer, d'une façon particulière, ceux qui ont lu les préfaces de *Pope* et de *Dryden*, presque aussi célèbres pour la beauté de leur prose que pour le charme de leurs vers. Wordsworth est le contraire de l'homme de Molière qui avait

parlé en prose toute sa vie sans le savoir, car il pensait que toute sa vie il avait écrit à la fois prose et vers, ou ce qu'il regarde comme tel; car, à ce qu'il fait, on ne peut proprement donner aucun de ces deux noms. M. Coleridge, le *rates* futur, poète et prophète du *Morning-Post* (honneur aussi réclamé par M. Fitzgerald, des *rejected addresses*, qui, en dernier, prédit la chute de Bonaparte, à laquelle il contribua beaucoup lui-même en lui donnant le sobriquet de Corse), fut alors employé à annoncer la condamnation de M. Pitt et la désolation de l'Angleterre, dans les deux meilleures copies de vers qu'il écrivit jamais, l'infamante églogue de *Feu, Famine et Massacre*, et l'*Ode à l'Année qui s'enfuit*.

Ces trois personnages, Southey, Wordsworth et Coleridge, avaient tous trois une antipathie naturelle pour Pope; et je les respecte pour cela, vu que c'est le seul sentiment ou principe qu'ils aient su conserver en propre. Ils ont vu se joindre à eux, en cela, ceux qui ne s'y étaient joints pour aucune autre chose: les éditeurs de la *Revue d'Édimbourg*, toute la masse hétérogène des poètes anglais vivants, excepté Crabbe, Rogers, Gifford et Campbell, qui, à la fois par précepte et par pratique, ont prouvé leur attachement à Pope; et par moi, qui dans la pratique me suis honteusement écarté de ses préceptes, mais qui ai toujours aimé et honoré de toute mon âme la poésie, et espère sentir de même jusqu'au jour de ma mort.

Mais les rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*, les lakistes, Hunt et son école, et tous les autres avec leur école, et même Moore sans école, les lecteurs dilétanti dans les écoles, les hommes d'un âge avancé qui traduisent et imitent, les jeunes dames qui recitent et répètent, les baronnets qui desinent de froids frontispices pour de mauvais poètes, et les nobles qui les font dîner avec eux à la campagne, le corps si faible des beaux-esprits et la multitude des *blénes*, ont récemment travaillé à une dépréciation dont leurs pères eussent été aussi honteux que le seront leurs enfants. Cependant qu'avons-nous gagné à la place? l'*École des lacs*, qui commença par un poème épique, écrit en six semaines (c'est ainsi que *Jeanne d'Arc* fut publiée), et qui finit par une ballade composée en vingt ans, comme le créateur de *Peter Bell* a soin d'en informer ses deux ou trois lecteurs. Qu'avons-nous gagné à la place? un déluge de romans flasques et inintelligibles, imités de Scott et de moi, qui avons fait tous deux ce qu'il y a de mieux avec ces mauvais matériaux et dans ce système erroné. Qu'avons-nous gagné à la place? *Matoc*, qui n'est ni un poème épique ni autre chose; *Thalaba*, *Kehama*, *Gebir*, et d'autres semblables baragouins, écrits dans tous les mètres, et en aucune langue. Hunt, qui avait eu le talent de faire l'*Histoire de Rimini* aussi parfaite qu'une fable de Dryden, a cru convenable de sacrifier son génie et son goût à quelques idées inintelligibles de Wordsworth que je lui délie d'expliquer. Moore... — mais pourquoi continuer? Tous, à l'exception de Crabbe, Rogers et Campbell, que l'on peut considérer comme ayant conquis leur rang, survivront, grâce à la bénédiction de Dieu, à leur propre réputation, sans atteindre une période extraordinaire de longévité. Il doit y avoir encore une exception en faveur de ceux qui, n'ayant obtenu aucune réputation, si ce n'est chez les savants de province et dans leurs propres familles, n'en ont aucune à perdre; et de Moore aussi, qui, comme le Burns de l'Irlande, possède une renommée qu'il ne peut perdre.

La plus grande partie des poètes mentionnés ont cependant été capables de rassembler un petit nombre de sec-

⁴ *Les Amours des Triangles*, ouvrage de MM. Canning et Frère.

taieurs. Une feuille du *Connaissieur* dit qu'il a été observé, par les Français, qu'un chat, un prêtre et une vieille femme suffisent pour établir une secte religieuse en Angleterre. Le même nombre d'animaux, avec quelque différence dans l'espèce, suffira pour constituer une secte poétique. Si nous prenons sir Georges Beaumont à la place du prêtre, et M. Wordsworth pour la vieille femme, nous compléterons, pour ainsi dire, le nombre demandé; mais je crains que M. Southey ne se soucie pas de représenter le chat, ayant montré trop clairement qu'il était d'une espèce dont cette noble créature est le plus grand ennemi.

Néanmoins, je n'irai pas si loin que Wordsworth qui, dans son *post-scriptum*, prétend que jamais aucun grand poète n'eût de réputation de son vivant; ce qui, interprété, signifie que William Wordsworth n'est pas tout à fait aussi lu par ses contemporains qu'il le désirerait. Cette assertion est aussi fautive qu'elle est folle. La gloire d'Homère venait de la popularité de sa personne; il récitait, et sans cette forte impression du moment, qui eût appris l'*Iliade* par cœur, et l'eût transmise à la tradition? Eonius, Térence, Plaute, Lucrèce, Horace, Virgile, Eschyle, Sophocle, Euripide, Sapho, Anacréon, Théocrite, tous les grands poètes de l'antiquité, firent les délices de leurs contemporains. La véritable existence d'un poète, avant l'invention de l'imprimerie, tenait à sa popularité; et quand a-t-elle nuï à sa réputation dans la suite? jamais, pour ainsi dire. L'histoire nous apprend que les meilleurs sont venus jusqu'à nous; la raison est évidente : les plus populaires trouvaient le plus grand nombre de copistes pour leurs manuscrits, et c'est avec peine que les modernes, dont les plus grands n'approchèrent d'eux que faiblement, peuvent soutenir que le goût de leurs contemporains était corrompu. Dante, Pétrarque, l'Arioste et le Tasse étaient tous les favoris des lecteurs contemporains. Le poème du Dante était célèbre longtemps avant sa mort, et, peu de temps après, les érudits traitèrent pour obtenir ses cendres, et disputèrent sur les lieux où avait été composée la *Divine Comédie*. Pétrarque fut couronné au Capitole; les bandits qui avaient lu l'*Orlando Furioso* périrent à l'Arioste de passer librement. Je ne recommanderai pas à M. Wordsworth de faire la même expérience avec ses contrebandiers. Le Tasse, malgré les critiques des académiciens de la Crusca, eût été couronné au Capitole sans sa mort prématurée.

Il est facile de prouver la popularité immédiate des principaux poètes de la seule nation moderne de l'Europe qui ait une langue poétique, les Italiens. Chez nous, Shakespeare, Spenser, Jonson, Waller, Dryden, Congrève, Pope, Young, Shenstone, Thomson, Johnson, Goldsmith, Gray, étaient tous, pendant leur vie, aussi populaires qu'ils l'ont été depuis. L'éloge de Gray plut sur-le-champ, et plaira toujours. Ses odes ne plaisaient et ne plaisent pas comme son élégie. La politique de Milton nuisit à sa renommée; mais l'épigramme de Dryden¹ et le grand débit de son ouvrage, si l'on songe à l'époque de sa publication où on lisait si peu, prouve qu'il fut honoré par ses contemporains. Je me hasarderai à avancer que la vente du *Paradis perdu* fut plus grande pendant les quatre premières années de sa

publication, que celle de l'*Excursion* dans le même nombre d'années, avec la différence de près d'un siècle et demi de temps entre eux, et de plusieurs milliers ajoutés à la masse des lecteurs. Néanmoins, M. Wordsworth s'empressant de citer Milton comme un de ceux qui ne furent point populaires de leur vivant, pour favoriser son dessein de prouver que nos petits-enfants le liront (edit M. Wordsworth), je lui recommanderai de commencer d'abord par nos grand-mères; mais il n'a pas besoin de s'alarmer : il peut encore vivre assez pour voir passer les envieux, comme ont passé Darwin, Seward, Hoole, Hole² et Hoyle³; mais leur chute ne fera pas son élévation; il est foncièrement mauvais écrivain, et toutes les fautes des autres ne peuvent l'affermir. Il peut avoir une secte, mais il n'aura jamais un public, et son *auditoire* sera toujours en petit nombre, sans être *convenable*, si ce n'est à Becliam.

On peut me demander pourquoi, ayant cette opinion de l'état actuel de la poésie en Angleterre et l'ayant depuis longtemps, comme mes amis et les autres le savent bien; possédant ou ayant possédé, comme écrivain, l'oreille du public pour le temps présent, je n'ai pas adopté un plan différent dans mes propres compositions, et je me suis efforcé de corriger plutôt que d'encourager le goût du jour. A cela je répondrai qu'il est plus facile d'apercevoir le mauvais que de suivre le bon, et que je ne me suis jamais flatté d'occuper (avec Peter-Bell; voyez sa préface⁴) une place permanente dans la littérature du pays. Ceux qui me connaissent le mieux le savent, et n'ignorent pas non plus que j'ai été fort étonné du succès passager de mes ouvrages, n'ayant flatté personne et aucun parti, et exprimé des opinions qui ne sont pas celles de la masse des lecteurs. Si j'avais pu prévoir le degré d'attention qui m'a été accordé, assurément je me serais efforcé de le mieux mériter; mais j'ai vécu dans des pays éloignés et étrangers, ou dans un monde turbulent, et qui n'était pas favorable à l'étude ou à la réflexion; de sorte que tout ce que j'ai écrit a été un pur mouvement de l'âme, un mouvement, il est vrai, de différents genres, mais toujours un mouvement passionné; car (si ce n'est pas une façon de parler irlandaise) mon indifférence était une sorte de passion, le résultat de l'expérience, et non la philosophie de la nature. Ecrire devient une habitude comme la galanterie auprès d'une femme; il y a des femmes qui n'ont eu aucune intrigue, mais peu qui en aient eu une seule; de même il y a des millions d'hommes qui n'ont jamais écrit un livre, et peu qui n'en ont écrit qu'un seul. Ainsi, ayant déjà écrit, j'ai continué d'écrire, encouragé sans doute par le succès du moment, et cependant ne comptant en aucune façon sur sa durée, et, j'ose le dire, sans même le souhaiter. Mais alors, outre mes écrits, je fis d'autres choses qui n'ajoutèrent rien, ni à mes écrits, ni à mes succès.

C'est ainsi que j'ai publiquement exprimé, sur la poésie d'aujourd'hui, l'opinion que j'ai depuis longtemps conçue; et je l'ai dite à tous ceux qui me le demandaient, et à quelques-uns qui auraient préféré ne pas l'entendre, comme je le répétais à Moore il n'y a pas longtemps : nous avons tous tort, excepté Rogers, Crabbe et Campbell⁵. Sans être

¹ Les vers bien connus sur le portrait de Milton : « Trois poètes nés dans trois siècles différents. »

² Le révérend Richard Hole. Il publia dans sa jeunesse un poème sur Fingal, et en 1789, *Arthur*, roman poétique. Il mourut en 1805.

³ Charles Hoyle, du collège de la Trinité, à Cambridge, auteur d'*Ecodus*, poème épique en treize chants.

⁴ Peter Bell vit le jour, pour la première fois, en 1789. Durant ce long intervalle, l'auteur a donné tous ses soins pour

rendre cette production moins indigne d'une réception favorable, ou plutôt pour la rendre propre à tenir éternellement sa place, bien humble, il est vrai, dans la littérature de son pays.

WORDSWORTH, 1819.

⁵ Je me hasarde à différer notablement de l'avis de mon noble ami, tant dans les efforts qu'il fait pour déprécier l'art, ou il a conquis une si remarquable supériorité, qu'à cause de l'inconséquence avec laquelle il condamne ceux qui ont fondé des écoles particulières de poésie tout en cherchant à faire triompher une

vieux en années, je le suis en jours, et je ne me sens pas assez d'énergie pour essayer un ouvrage qui montre ce que je crois bon en poésie, et je dois me contenter d'avoir montré ce qui est mauvais. Il s'élève, je crois bien, en Angleterre de jeunes esprits qui, échappant à la contagion qui a chassé la poésie de notre littérature, la rappelleront dans notre pays telle qu'elle était jadis et qu'elle peut être encore aujourd'hui. Cependant, le meilleur signe d'amendement sera le repentir et de nouvelles et fréquentes éditions de Pope et de Dryden.

On trouvera une métaphysique aussi puissante, et dix fois plus de poésie, dans l'*Essai sur l'homme* que dans l'*Eurcursion*. Si vous cherchez la passion, où peut-on la trouver plus forte que dans la lettre d'Héloïse à Abelard, ou dans *Palémon et Arcite*? Désirez-vous l'invention, l'imagination, le sublime, ou les caractères? cherchez-les dans l'*Entrement de la bourse de chereux*, les *Fables* de Dryden, l'*Ode sur le jour de sainte Cécile*, et *Absalon et Achitophel*; vous découvrirez dans ces deux poètes seulement tout ce dont la recherche vous forcerait à feuilleter des poésies sans nombre, et Dieu seul sait combien d'écrivains d'aujourd'hui, sans trouver une seule des mêmes qualités; je ne parle pas de l'esprit, car ces derniers ne s'en doutent pas. Je n'ai pas cependant oublié Thomas Brown le jeune, ni la famille Fudge¹, ni Whistlercraft; mais ce n'est pas de l'esprit, c'est de l'enjouement. Je ne dirai rien de l'harmonie de Pope et de Dryden dans leurs comparaisons; car il n'y a pas un poète vivant, excepté Rogers, Gifford, Campbell et Crabbe, qui puisse écrire deux vers héroïques. Le fait est que la grande beauté de leur versification a détourné l'attention publique de leurs autres perfections, de même que l'œil du vulgaire s'arrêtera plutôt sur la splendeur de l'uniforme que sur la qualité des troupes. C'est cette grande harmonie, particulièrement dans Pope, qui a soulevé contre lui le cant vulgaire et atroce du jour: parce que sa versification est parfaite, on croit que c'est sa seule perfection; parce que ses vertés sont si claires, on soutient qu'il n'a pas d'invention; et parce qu'il est toujours intelligible, on suppose qu'il n'a point de génie. On nous dit, d'un air moqueur, qu'il est le poète de la raison, comme si c'était un motif pour n'être pas poète. Prenant vers pour vers, j'entreprendrai de citer, de Pope, plus de vers remplis d'inventions que de deux poètes vivants, quels qu'ils fassent. Pour choisir un exemple dans une sorte de composition qui n'est pas très-favorable à l'imagination, — la satire, prenez le caractère de Sporus²: voyez cette merveilleuse abondance de verbe répandue dans la pièce: mettez en regard le même nombre de vers tirés des poètes d'aujourd'hui; où les trouverez-vous?

J'insiste avec force sur ce point, afin de réparer l'insulte faite à la mémoire de celui qui a transporté l'harmonie dans notre langage poétique. Les clercs d'*attorney*, et les autres génies qui se sont faits eux-mêmes, trouvent plus facile de multiplier les contorsions pour imiter les nouveaux modèles,

que de travailler dans le goût simple et symétrique de celui qui a enchanté leurs pères; ils sont charmés de se dire que la nouvelle école fait revivre le langage du siècle de la reine Elisabeth, le véritable anglais, tandis que les poètes du siècle de la reine Anne n'ont écrit que le français, ce qui était une sorte de trahison littéraire.

Le vers blanc réservé pour le drame, et qu'à l'exception de Milton personne n'avait cru pouvoir substituer à la rime, devint à l'ordre du jour; ou bien encore l'on fit des vers rimés plus prosaïques que les vers blancs eux-mêmes. Je sais que Johnson a dit, non sans quelques hésitations, qu'il ne pouvait s'empêcher de regretter que Milton n'eût pas rimé ses vers. L'opinion de cet homme véritablement grand, qu'il est également de mode aujourd'hui de décrier, sera toujours accueillie par moi avec respect, et le temps consacra le mérite et l'autorité de ses jugements; oui, en toute humilité, je crois que le *Paradis perdu* aurait peut-être plus noblement passé à la postérité, sinon en distiques héroïques, quoiqu'ils eussent pu très-bien porter le sujet s'ils avaient été habilement variés, mais dans la stance de Spenser ou du Tasse, ou dans les tercets du Dante, que le génie de Milton aurait pu facilement greffer sur notre langue. Les *Saisons* de Thompson auraient gagné à être rimées, sans jamais pouvoir égaler son *Château de l'Indolence*, et la *Jeanne d'Arc* de M. Southey n'en eût pas été plus mauvaise, quoique cela lui eût coûté six mois, au lieu de six semaines de composition. Je recommande aussi aux amateurs de poésie lyrique d'ouvrir les odes du lauréat actuel, après avoir lu l'*Ode à sainte Cécile*, de Dryden; mais je leur conseille de commencer par celles de M. Southey.

Toutes ces propositions paraîtront peut-être aux génies divins, et aux jeunes écrivains inspirés du jour, de singuliers paradoxes. Ce sera également l'opinion de nos critiques de premier ordre. Mais tout ceci n'eût pas souffert de contestation il y a vingt ans, et dans dix ans ce sera une vérité reconnue de nouveau. Je veux terminer par deux citations, pour l'instruction de quelques amis classiques de Cambridge qui se croient honorés d'avoir eu John Dryden pour prédécesseur dans leur collège, et pour leur rappeler qu'ils doivent leurs premières jouissances poétiques au petit rossignol de Twickenham; la première est tirée des notes du poème des amis³.

« C'est seulement depuis ces vingt ou trente dernières années que la critique a fait ces notables découvertes, qui ont appris à nos modernes versificateurs à déprécier cet énergique, harmonieux et moral poète. Les conséquences de ce manque d'estime pour un écrivain que le bon sens de nos prédécesseurs avait placé au rang élevé qui lui convient ont été nombreuses et suffisamment dégradantes. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question, même quand elle ne concernerait que notre versification; et ce sujet important mérite de plus amples réflexions. »

La seconde est tirée des œuvres d'un jeune homme apprenant à écrire en vers, et qui débute par enseigner l'art⁴.

théorie d'art aussi exclusive. On peut voir, par l'extrait suivant des pensées détachées, combien il tenait à établir notre dissentiment. « Un des points sur lesquels je diffère de tous mes contemporains est celui-ci: Je ne pense pas que notre siècle soit une période remarquable pour la poésie anglaise. Il y a plus de poètes en proportion qu'il n'y en a jamais eu, et moins de poésie. J'ai soutenu cette thèse pendant plusieurs années; mais il tant le dire, je rencontrais peu de faveur auprès de mes frères; Moore lui-même hochait la tête, et croyait fermement que c'était le grand âge de la poésie anglaise. » MOORE.

¹ En 1812, M. Moore publia le *Sac de la poste à deux sous*! par Thomas Brown jeune, et, en 1818, la *Famille Fudge à Paris*.

² — Que Sporus tremble! — A. Quoi! ce fit de soie, Sporus,

ce fromage mou de lait d'ânesse? Sporus peut-il encore être touché par la satire?

³ Écrit par un ami de lord Byron, le révérend Francis Hodgson.

⁴ Dans une note manuscrite sur un passage de ce pamphlet, datée du 12 novembre 1821, lord Byron dit: M. Keats mourut à Rome un peu après que j'eus écrit ces lignes, de la rupture d'un vaisseau sanguin, occasionnée par la lecture d'un article de la *Quarterly Review* sur son *Endymion*. J'avais lu l'article auparavant, je l'ai relu depuis, et quoiqu'il soit amer, je ne pense pas qu'il y eût là un motif suffisant pour se tuer. Mais un jeune homme ne réfléchit pas aux obstacles qu'il doit rencontrer inévitablement dans le cours d'une vie destinée à la publicité. Mon indignation

« Mais vous étiez morts à des choses que vous ignoriez ; vous étiez enchaînés étroitement à des lois moïsses, guidés par de misérables règles et un vil compas ; vous appreniez, à une école d'ignorance¹ à poir, à marquer, à hacher, à ajuster, jusqu'à ce que, semblables aux échelons du rêve de Jacob, les vers s'adaptassent les uns aux autres ; facile était votre tâche. Un millier d'ouvrriers poétiques portaient le marteau de la poésie ; race impie qui blasphémait le grand lyrique en face, et qui ne le connaissait pas ; arborant un pauvre étendard décrié, brodé des emblèmes les plus insipides, et portant au milieu le nom d'un Boileau. »

Un peu auparavant le poète définissait ainsi la manière de Pope : « un scisme² nourri de faiblesses et de barbarismes qui feraient rougir le grand Apollon. »

Je croyais que faiblesse était la conséquence d'un style raffiné ; mais n'importe.

Ce que je viens de citer suffira pour montrer quels sont les sentiments des nouveaux poètes à l'égard de celui qui rendit la poésie anglaise harmonieuse, et la supériorité de leurs propres *variazioni*.

Celui qui a écrit ces vers est un petit crapaud des lacs, un jeune disciple de six ou sept nouvelles écoles, dans lesquelles il a appris à écrire des vers comme ceux qui précèdent. Il dit que facile était la tâche d'imiter Pope, et peut-être de l'égalar, je présume. Je lui conseille d'essayer, avant d'être si affirmatif, et de comparer ce qu'il aura écrit et ce qu'il a écrit jusqu'à présent avec les premières et les plus humbles productions de Pope, publiées à un âge encore moins avancé que celui de M. Keats lorsqu'il inventa son nouvel essai sur la critique, intitulé *Sommeil et Poésie* (titre de mauvais augure !), et d'en tirer les passages ci-dessus. L'ouvrage de Pope fut écrit à dix-neuf ans et publié à vingt-deux.

Tels sont les disciples de la nouvelle école, et tels sont ses adeptes. Les disciples de Pope sont Johnson, Goldsmith, Rogers, Campbell, Crabbe, Gifford, Mathias³, Hawley, et l'auteur du *Paradis des Coquettes*⁴, auxquels on peut joindre Richards, Heber, Wrangham, Bland, Hodgson, Merivale, et d'autres qui n'ont pas obtenu toute la réputation qu'ils méritaient, parce qu'il y a du hasard dans la gloire comme dans tout le reste. Maintenant dans toute la nouvelle école, — je dis toute, car, comme légion, ils sont plusieurs, — a-t-il paru un seul disciple qui n'ait fait rougir son maître, à moins que ce ne soit Southey, qui a imité tout le monde, et parfois surpassé ses modèles ? Scott a trouvé une faveur particulière et des imitateurs parmi le beau sexe. On cite miss Holford⁵, miss Mitford⁶ et miss Francis⁷ ; mais qu'il soit permis de dire poliment qu'aucun de ces imita-

teurs n'a fait grand honneur à l'original, excepté Hogg, le berger d'Eltrick, jusqu'à l'apparition de la *Furcée de Trirmann* et de *Harold l'indomptable*, qui, dans l'opinion de quelques-uns, l'a égalé, sinon surpassé ; mais, hélas ! au bout de trois ou quatre ans, ils deviennent eux-mêmes des chefs d'école. Southey et Coleridge ont-ils un disciple de renom ? Wilson n'a rien fait de bien jusqu'à ce qu'il ait marché à sa guise dans la *Cité de la Peste*. Moore, ou aucun autre écrivain de réputation, a-t-il un seul imitateur passable ? Au contraire, il est remarquable que presque tous les disciples de Pope que j'ai nommés, ont produit de beaux et grands ouvrages. Mais ce n'est pas le nombre de ses imitateurs qui finalement a fait tort à sa réputation, mais l'impossibilité de l'imiter, et la facilité avec laquelle on écrit en s'affranchissant de son influence. Le même motif qui poussait ce citoyen athénien à demander l'exil d'Aristide, parce qu'il s'ennuyait de l'entendre appeler le *Juste*, est celui qui produisit l'exil temporaire de Pope du territoire de la république des lettres ; mais cet ostracisme aura un terme : plus tôt ce sera, mieux cela vaudra, non pour lui, mais pour ceux qui l'ont banni et pour la génération à venir, qui rougira de voir que ses pères étaient ses ennemis.

Je reviens maintenant à l'auteur de l'article qui a été le prétexte de tout ce qui précède, et que je présume être John Wilson, homme de grands talents et d'une grande érudition, bien connu dans le public comme auteur de la *Cité de la Peste*, de *l'Île des Palmes* et d'autres ouvrages. Je prends la liberté de le nommer avec la même courtoisie qui l'a poussé à me désigner comme l'auteur de *Don Juan*. Quant à mon mépris pour les poètes lakistes, il peut peut-être se rappeler que j'ai, il y a longtemps, exprimé et développé mon opinion à leur égard, dans une lettre à M. James Hogg⁸, laquelle ledit James Hogg, quelque peu contrairement à la discrétion d'une correspondance, montra à M. John Wilson, dans l'année 1814, comme celui-ci m'en informa dans sa réponse ; me disant, en forme d'apologie : « Le diable m'emporte si j'ai pu m'en empêcher ! » Je ne pense pas qu'en ce moment quelque chose ressemblant à l'envie ou à la haine me poussât à penser mieux ou plus mal de Southey, Wordsworth, Coleridge, comme poètes, que je ne le fais maintenant, quoique j'aie appris une ou deux circonstances qui ajoutent au mépris que je professe pour leurs personnes.

En réponse aux invectives de M. Wilson⁹, je me contenterai de lui faire une question : a-t-il jamais composé, récit ou chanté une parodie ou des parodies sur les psaumes, dans certaines joyeuses réunions de jeunes gens d'Édimbourg¹⁰ ? Ce n'est pas que je pense qu'il y ait la rien de fort

à la vue de cette dépréciation de Pope par M. Keats ne me permit pas de rendre suffisamment justice à son talent, qui, malgré toutes les faiblesses fantastiques de son style, promettait beaucoup pour l'avenir. Son fragment sur *Hyperion* me semble aujourd'hui inspiré par les *Titans*, et aussi sublime qu'Eschyle. C'est une perte pour notre littérature, et d'autant plus qu'on dit qu'avant sa mort il s'était convaincu qu'il n'avait pas suivi la bonne route, et qu'il voulait réformer son style d'après les modèles classiques de la langue.

¹ C'était, au moins, une école de grammaire.

² Ainsi écrit par l'auteur.

³ Thomas James Mathias, l'auteur bien connu des *Éléments de littérature*, de *l'Étère impériale* et *Kien Jong*.

⁴ Le docteur Thomas Brown, professeur de philosophie morale à l'université d'Édimbourg, qui mourut en 1820.

⁵ Auteur de *Wallace, ou la Bataille d'Falkirk*, de *Marguerite d'Anjou* et d'autres poèmes.

⁶ Miss Mary Russell Mitford, auteur de *Christiana, ou la jeune fille de la mer du Sud*.

⁷ Miss Eliza Francis publia, en 1815, *Sir Willibert de Waverley, ou Ere la fiancée*.

⁸ Oh ! j'ai la lettre la plus amusante de Hogg, le ménestrel et le berger d'Eltrick. Il me prie de la recommander à Murray, et en parlant de son libraire actuel il ajoute : « Que le diable l'emporte et tous ses pareils ! » Je le plaisantai sur l'a-propos de cette imprécation. Ledit Hogg est un être bizarre, mais d'un grand talent, quoique irrégulier et abrupt. J'en fais beaucoup de cas comme poète ; mais, ainsi que la moitié des troubadours croisés et lakistes, il s'est tenu en vivant dans de petits cercles et de petites sociétés.

⁹ Le lecteur peut voir dans les *Mémoires sur lord Byron*, t. IV, p. 269, que sa seigneurie ne se trompait pas moins en attribuant au professeur Wilson les remarques sur *Don Juan* dans le *Blackwood*, qu'en supposant que le docteur Chalmers était le *presb. ter anglican* qui avait critiqué son *Beppo*.

¹⁰ Cette allusion se rapporte à des colonnies au lieu d'élites oubliées, qui furent préparées par le presb. teradie le, lors que le professeur Wilson se présenta comme candidat à la chaire de philosophie morale à l'université d'Édimbourg.

répréhensible, car tout dépend de l'intention dans laquelle était faite cette parodie. Si c'était dans le but de jeter du ridicule sur les chants sacrés, c'est un péché. Si c'était pour rendre barlesque un sujet profane ou pour insinuer une vérité morale, il n'y en a aucun; en effet, la *Profession de foi d'un sceptique*, plusieurs parodies politiques sur différents passages des Écritures, entre autres une célèbre prière au Seigneur, et la belle parabole morale de Franklin en faveur de la tolérance, laquelle a été souvent prise pour un extrait de la Genèse, seraient alors des péchés qui entraîneraient la damnation; mais je désire savoir si M. Wilson a jamais fait ce dont on l'accuse; et, s'il l'a fait, pourquoi est-il si scandalisé de certaines parties de *Don Juan*? N'a-t-il pas paru, dans un des numéros du *Blackwood's Magazine*, une parodie profane?

Je conclusai cette longue réponse à un court article en exprimant mon regret d'avoir autant parlé de moi pour me défendre, et aussi peu de la décadence inévitable de la poésie. Je n'avois, en conséquence, réellement rien à défendre dans *Don Juan*, ni dans aucun autre poëte vivant; j'ai ne l'essaierai même pas. Quoique je ne puisse point que M. Wilson m'ait, en cette occasion, traité avec candeur et modération, je crois que mon langage, en parlant de lui personnellement, prouvera que je lui veux aussi peu de mal que lui-même me porte peu de haine au fond de son cœur; mais les devoirs d'un éditeur, comme ceux d'un percepteur d'impôts, sont péremptoires et ne peuvent être déclinés. J'ai fait.

BYRON.

DERNIERS VERS DE LORD BYRON.

STANCES SUR UN AIR INDOU¹.

O mon oreiller solitaire !
Où donc est mon amant qu'appelle en vain ma voix ?
N'est-ce pas son esquif qu'en mes rêves je vois
Là-bas, tout là-bas, seul, errant sur l'onde amère ?

O mon solitaire oreiller !
Où posa sa tête chérie,
Je pose maintenant ma tête endolorie.
Oh ! que l'aurore est lente à s'éveiller !
Sur toi, mon oreiller, ma tête penche et tombe
Comme l'arbre du deuil qui plane sur la tombe !

Solitaire oreiller, calme mon désespoir !
En retour de mes pleurs, que ton pouvoir me plonge
Dans l'erreur de quel que doux songe !
Que je ne meure pas avant de le revoir !

Alors, mon oreiller, mais non plus solitaire,
Que je le presse encore une fois sur mon cœur,
Puis, que j'expire de bonheur !
Le voir et puis mourir, — c'est ma seule prière,
O mon oreiller solitaire !

LA CONQUÊTE².

8-9 mars 1823.

Je chante le Normand qui dompta l'Angleterre;
Noble fils de l'amour, monarque de la guerre,
A sa race invincible il transmit, en mourant,
Avec le nom de roi celui de conquérant.
Il ne dut pas sa gloire à la seule conquête;
Le laurier des combats n'orna pas seul sa tête,
La couronne ceignit son front victorieux;
Il fonda par le glorieux un trône glorieux.
Le Bâtard, vrai Liou, sous sa griffe puissante

Sont retenu sa proie asservie et tremblante,
Et d'Albion soumise à son sceptre guerrier
Le plus puissant vainqueur fut aussi le dernier.

AUJOURD'HUI J'AI COMPLÉTÉ MA TRENTE-SIXIÈME ANNÉE.

Missolonghi, 22 janvier 1824³.

1

Il est temps d'étouffer l'ardeur qui me dévore !
Cessons d'importuner un cœur qui m'est fermé.
Mais non; à mon destin obéissons encore :
Aimons sans être aimé !

2

La feuille de mes jours se flétrit avant l'âge;
L'amour n'a plus pour moi de couronnes de fleurs.
Dès longtemps ses plaisirs ne sont plus mon partage;
J'ai gardé ses douleurs.

3

Dans ce cœur qui gémit brûle un feu solitaire;
C'est un volcan qui gronde en mon sein enfermé.
Nul flambeau ne s'allume au flambeau funéraire
Dont je suis consumé.

4

Adieu, transports jaloux, crainte, espoir, sacrifices.
Qui troublez tour à tour et charmez l'univers !
L'amour m'a retiré ses plus pures délices,
Je porte encor ses fers.

5

Mais chassons ces pensées dont le poids me tourmente.
C'est ici que la gloire accueille le guerrier :
Mort, pleure sur sa tombe, et, vivant, lui présente
Un immortel laurier !

¹ Lord Byron écrivit ces vers un peu avant son départ pour la Grèce. Ils étaient destinés à former les paroles de l'air indou *Alla Malla Punca*, que la comtesse Guiccioli aimait à chanter.

² Ce fragment a été trouvé parmi les papiers de lord Byron, après son départ de Gènes pour la Grèce.

³ Ce matin lord Byron sortit de sa chambre à coucher, et vint

dans l'appartement où le colonel Stanhope et quelques amis étaient réunis; il leur dit avec un sourire: «Vous vous plaigniez l'autre jour que je ne faisais plus de vers; c'est aujourd'hui mon jour de naissance, et je viens d'achever quelque chose qui, je le crois, est meilleur que ce que j'écris d'ordinaire.» Il nous lut alors ces vers si beaux et si touchants. LE COMTE GALEA.

6

C'est ici le séjour des combats, des alarmes;
Des glaives, des drapeaux, sont tout ce que je vois;
Jadis le Spartiate, expirant sur ses armes,
Fut moins libre que moi.

7

La Grèce se réveille ! éveille-toi, mon âme;
Mes aïeux de leur fils n'auront point à rougir;
Hériter de leur sang, leur vieil honneur m'enflamme;
Allons vaincre ou mourir.

8

Enfin, des passions je foule aux pieds l'empire;
Mes yeux pour la beauté ne versent plus de pleurs;

Tranquille maintenant, ainsi que son sourire,
Je brave ses rigueurs.

9

Si la vie a pour toi perdu ses plus doux charmes,
Qui t'oblige à porter ce douloureux fardeau?
Le champ d'honneur est là. Cherche au sein des alarmes
Un glorieux tombeau.

10

A la mort d'un soldat ici tu peux prétendre;
C'est ici qu'on la donne et reçoit sans effroi;
Vois, choisis où tu veux que dorme enfin ta cendre,
Et puis repose-toi.

REVUE CRITIQUE DES POÉSIES DE WORDSWORTH.

(Extrait des *Récréations littéraires mensuelles*, numéro d'août 1807.)

Ces deux volumes sont de l'auteur des « *Pallades lyriques* », recueil qui a regu du public une approbation méritée. Ce qui caractérise la muse de M. Wordsworth, c'est un vers simple et facile, quoique parfois peu harmonieux; ce sont d'énergiques et irrésistibles appels au cœur humain, et des sentiments irréprochables. Bien que l'ouvrage que nous avons sous les yeux n'égale peut-être pas ses aînés, on retrouve dans un grand nombre des pièces qui le composent une élégance native, naturelle et inaffectée, totalement dégagée des faux ornements et des hyperboles abstraites d'un grand nombre de faiseurs de sonnets de l'époque actuelle. Le dernier sonnet du premier volume, page 152, est peut-être le meilleur, sans que les sentiments qu'il exprime aient rien de nouveau; ce qui, je crois, est un lot commun à tous les poètes anglais par les temps critiques où nous sommes. On y trouve une force et une expression dignes d'un véritable poète, qui pense ce qu'il écrit.

« Encore une année! encore un coup mortel! encore un puissant empire renversé! et nous sommes où nous serons laissés seuls, — les derniers qui osent tenir tête à l'ennemi. Tant mieux! — A dater de ce jour nous saurons qu'il nous faut chercher notre salut en nous-mêmes et dans nos propres ressources, que seuls nous devons triompher ou succomber. Bien lâche serait celui que n'exalterait pas une telle perspective! Nous triompherons si ceux qui gouvernent la patrie sont des hommes à qui ses bienfaits sont chers, des hommes sages, justes, vaillants, non une bande vénales, juges de dangers qu'ils redoutent, et d'une gloire qu'ils ne comprennent pas. »

La chanson à la fête de Brongham Castle, les *Sept Sœurs*, l'*Affliction de Marguerite*, ont toutes les beautés de cet écrivain, et très-peu de ses défauts. Les vers

suivants, que nous extrayons de cette dernière pièce, rappellent son meilleur style :

« Ah! il est loin de songer, le petit enfant, au milieu de ses jeux et de ses soucis enfantins, à tout ce qu'il y a de puissance dans son cri le plus indifférent quand il arrive inattendu aux oreilles d'une mère! il l'ignore, il ne saurait le deviner; les années amènent l'affliction au cœur d'une mère, mais elles ne diminuent en rien son amour. »

Les pièces les moins dignes de l'auteur sont celles qu'il a intitulées *Mes Boutades*. Nous souhaiterions que ces boutades fussent moins fréquentes, ou ne fussent pas placées auprès d'autres pièces qui font ressortir encore leurs défauts. Quand M. Wordsworth cesse de plaire, c'est lorsqu'il « abandonne » son esprit aux idées les plus rebattues, qu'il revêt d'un langage, non pas simple, mais puéril. Que dira, par exemple, tout lecteur ou auditeur sorti de nourrice d'une pièce comme celle qui a pour titre : *Vers écrits au pied du pont du Frère?*

« Le coq chante, la rivière coule, les petits oiseaux gazonillent, le lac respandit; les campagnes dorment au soleil; les jeunes et les vieux travaillent avec les forts; les troupeaux paissent, sans lever la tête; ils sont quarante qui ne font qu'un; comme une armée vaincue, la neige a fui, et git tristement au sommet de la colline dépouillée. »

Le « *Garçon de charrie* » est dans le même rythme délicieux. Tout cela nous semble n'être ni plus ni moins qu'une imitation des chants dont notre nourrice berçait notre sommeil :

On violon le chat jouait;
La vache sur la lune aussitôt se ruait;
A part le petit chien riait,
Et, suivant la cuiller, l'assiette s'enfuyait.

⁴ Si l'on considère tous les charmes qui sont réunis dans ces vers, les tendres aspirations d'un cœur aimant, le dévouement à une noble cause si noblement exprimé, et le pressentiment

d'une mort prochaine, il n'y a aucune poésie humaine qui emprunte des circonstances où elle a été écrite, et des sentiments qu'elle exprime un intérêt aussi touchant. MOORE.

Somme toute, néanmoins, à l'exception de ce que nous venons de citer et de quelques autres odes INNOCENTES du même calibre, cet ouvrage nous semble révéler un génie digne de plus nobles travaux, et nous regrettons que la muse de M. Wordsworth se renferme dans un cercle aussi futile. Nous espérons

qu'à l'avenir il prendra pour devise « *Paulo majora canamus.* » Plusieurs, avec de moindres talents, ont conquis sur le Parnasse une place plus haute seulement pour avoir abordé des sujets dans lesquels M. Wordsworth est plus à même que personne d'exceller¹.

DISCOURS PARLEMENTAIRES.

Lors de la seconde lecture, dans la chambre des lords, du bill sur les briseurs de métiers, le 27 février 1812, lord Byron se leva et dit :

Milords, le sujet soumis en ce moment, pour la première fois, aux délibérations de Vos Seigneuries, quoique nouveau pour la chambre, ne l'est certainement pas pour le pays. Cette question avait occupé l'attention sérieuse d'un grand nombre d'hommes avant qu'elle se présentât à la législature, dont l'intervention en cette matière pouvait seule être vraiment utile. Bien qu'étranger, non-seulement à cette chambre en général, mais à la presque totalité de ceux dont j'ose solliciter l'attention, la connaissance personnelle que j'ai des malheurs du comté en question m'engage à réclamer une portion de l'indulgence de Vos Seigneuries pour le petit nombre d'observations que j'ai à présenter sur une matière à laquelle, je l'avoue, je prends l'intérêt le plus vif.

Il serait superflu d'entrer dans des détails au sujet des troubles qui ont eu lieu : la chambre sait déjà qu'à l'exception de l'effusion du sang, des outrages et des actes d'hostilité de tout genre ont été accomplis, et que l'insulte et la violence ont atteint les propriétaires des métiers proscrits par les perturbateurs, ainsi que toutes les personnes ayant avec eux quelque rapport. Pendant le peu de temps que j'ai passé récemment dans le Nottinghamshire, douze heures ne s'étaient pas écoulées que de nouveaux actes de violence avaient été commis ; et le jour où je quittai le comté j'appris que, dans la soirée précédente, quarante métiers avaient été brisés, comme d'ordinaire, sans résistance et sans que les malfaiteurs fussent signalés.

Tel était alors l'état de ce comté, et tel il est encore maintenant, j'ai tout lieu de le croire ; mais tout en admettant dans une proportion alarmante l'existence de ces actes de violence, on ne saurait nier qu'ils ont leur origine dans un état de détresse auquel on ne saurait rien comparer. La persévérance de ces malheureux dans leur conduite coupable prouve qu'il n'a rien moins fallu qu'un dénuement absolu pour pousser

une population nombreuse, honnête et laborieuse jusqu'à ce jour, à commettre des excès si périlleux pour eux-mêmes, leur famille et le pays. A l'époque dont j'ai parlé, la ville et le comté étaient encombrés de nombreux détachements de soldats ; la police était en mouvement, les magistrats assemblés ; néanmoins toute cette activité des autorités civiles et militaires n'aboutissait à rien. Il n'avait pas été possible d'arrêter en flagrant délit un seul délinquant véritable contre lequel il fût possible de réunir les témoignages nécessaires pour obtenir une condamnation. Ce n'est pas à dire, néanmoins, que la police fût restée oisive ; on avait signalé plusieurs délinquants notoires, des hommes évidemment coupables du crime capital de la pauvreté, des hommes coupables d'avoir légitimement mis au jour plusieurs enfants que, grâce aux malheurs des temps, ils étaient incapables de nourrir.

Un tort considérable a été causé aux propriétaires des métiers perfectionnés. Ces machines leur étaient avantageuses, en ce sens qu'elles rendaient inutile l'emploi d'un certain nombre d'ouvriers, qui, en conséquence, n'avaient plus qu'à mourir de faim. Par l'adoption d'une espèce de métier, en particulier, un seul homme faisait l'ouvrage de plusieurs, et l'excédant des travailleurs était laissé sans emploi. Remarquons, toutefois, que l'ouvrage ainsi exécuté était d'une qualité inférieure, que ses produits ne pouvaient trouver de débouchés dans le pays, et n'étaient ainsi bâclés que dans un but d'exportation. Ces articles s'appelaient, dans le commerce, du nom de toiles d'araignées. Les ouvriers sans ouvrage, dans l'aveuglement de leur ignorance, au lieu de se réjouir de ces perfectionnements dans les arts, si avantageux au genre humain, se regardèrent comme des victimes sacrifiées à des améliorations mécaniques. Dans la folie de leur cœur, ils s'imaginèrent que l'existence et le bien-être de la classe laborieuse et pauvre étaient un objet de plus grande importance que l'enrichissement de quelques individus, par suite de perfectionnements dans les instruments de travail, perfectionnements qui

¹ Le premier essai de lord Byron dans le métier de critique n'est remarquable qu'en ce qu'il montre avec quelle facilité il savait saisir le ton convenu et la phraséologie de ces tribunaux inférieurs de la critique littéraire. Si jamais M. Wordsworth a jeté les yeux sur cet article, certes il n'a pu deviner que ce

masque de prosaïsme et de lieux communs recouvrait un génie qui, cinq ans plus tard, rivaliserait en poésie même avec lui.
MOORE.

Il y a, dans ce dernier mot, un bien grand éloge des talents poétiques de Wordsworth. Nous le croyons justifié. N. d. T.

laissent l'ouvrier sans emploi et sans ressource. Et l'on doit avouer que s'il est vrai que l'adoption d'un vaste système de machines, dans l'état où se trouvait notre commerce il n'y a pas longtemps encore, a pu être utile au maître sans nuire à l'ouvrier, néanmoins, dans la situation actuelle de nos fabriques, alors que les produits manufacturés pourrissent dans les magasins sans perspective d'exportation, alors qu'il y a diminution égale dans les demandes de travail et d'ouvriers, des métiers de cette espèce ont pour résultat d'aggraver matériellement la détresse et le mécontentement des malheureux désappointés. Mais cette détresse et les troubles qui en résultent ont une cause plus profonde. Quand on nous dit que ces hommes se liguent, non-seulement pour détruire leur propre bien-être, mais encore leurs moyens mêmes d'existence, pouvons-nous oublier que c'est la politique funeste, la guerre destructive des dix-huit dernières années, qui ont détruit leur bien-être, le vôtre, celui de tout le monde? Cette politique, ouvrage de « grands hommes d'État qui ne sont plus, » a survécu aux morts, pour être le fléau des vivants jusqu'à la troisième et quatrième génération! Ces hommes n'ont brisé les métiers que lorsqu'ils sont devenus inutiles, pire qu'inutiles, que lorsqu'ils sont devenus un obstacle réel à ce qu'ils gâghassent leur pain quotidien. Pouvez-vous donc vous étonner que dans un temps comme le nôtre, où la banqueroute, la fraude prouvée, la félonie imputée, se rencontrent dans des rangs peu au-dessous de celui de Vos Seigneuries, la portion inférieure, et toutefois la plus utile de la population, oublie ses devoirs dans sa détresse, et se rende seulement un peu moins coupable que l'un de ses représentants? Mais tandis que le coupable de haut parage trouve les moyens d'éluder la loi, il faut que de nouvelles offenses capitales soient créées, que de nouveaux pièges de mort soient dressés pour le malheureux ouvrier que la faim a poussé au crime! Ces hommes ne demandaient pas mieux que de bêcher, mais la bêche était dans d'autres mains. Ils n'auraient pas eu honte de mendier, mais ils ne se trouvait personne pour les secourir. Leurs moyens de subsistance leur étaient enlevés; aucune autre nature de travail ne s'offrait à eux, et leurs excès, tout condamnables et déplorables qu'ils sont, ne doivent pas nous surprendre.

On a dit que les personnes en possession temporaire des métiers sont de connivence dans leur destruction. Si une enquête parvient à prouver ce fait, il importe que de tels complices soient punis comme auteurs principaux du délit. Mais j'espère que les mesures proposées par le gouvernement de Sa Majesté à la décision de Vos Seigneuries auraient la conciliation pour base; ou, si c'était trop espérer, qu'une enquête préalable, une délibération quelconque serait jugée nécessaire. Je ne croyais pas que, sans examen, sans investigation, on nous demanderait de rendre des sentences en gros, et de signer des arrêts de mort les

yeux fermés. Mais, en supposant que ces hommes n'eussent aucun motif de plainte, que leurs griefs et ceux de leurs maîtres fussent également sans fondement, qu'ils ne méritassent aucune grâce, quelle insuffisance, quelle imbécillité, ont présidé aux mesures employées pour réprimer le désordre! Si l'on voulait faire intervenir les troupes, fallait-il rendre cette intervention ridicule? Autant que la différence des saisons l'a permis, on s'est borné à parodier la campagne d'été du major Sturgeon; et, en effet, toutes les opérations civiles et militaires semblent avoir été calquées sur le modèle de celles du maire et de la corporation de Garratt. Que de marches et de contre-marches! de Nottingham à Bullwell, de Bullwell à Banford, de Banford à Mansfield; et lorsqu'enfin les détachements sont arrivés à leur destination, dans tout l'appareil de la pompe guerrière, ils sont tout juste venus à temps pour être témoins du mal qui avait été fait, constater l'évasion des délinquants, recueillir les dépouilles opimes dans les fragments des métiers brisés, et rentrer à leurs quartiers au milieu des rires des vieilles femmes et des huées des enfants. Or, quoique dans un pays libre on puisse désirer que nos soldats ne soient jamais un objet d'effroi, du moins pour nous-mêmes, je ne vois pas la nécessité de les placer dans des positions où ils ne peuvent être que ridicules. Comme le glaive est le pire instrument qu'on puisse employer, ce doit être aussi le dernier. En cette occasion, c'a été le premier; mais heureusement qu'il est resté dans le fourreau. Il est vrai que la mesure actuelle va l'en faire sortir. Cependant, si des meetings convenables avaient été tenus à l'origine de ces troubles, si les griefs de ces hommes et de leurs maîtres (car ces derniers avaient aussi leurs griefs) avaient été impartialement pesés et équitablement examinés, je crois qu'on eût trouvé des moyens pour rendre ces hommes à leurs travaux, et rétablir l'ordre dans le comté. En ce moment, le comté souffre du double fléau de troupes oisives et d'une population affamée. Dans quel état d'apathie avons-nous donc été plongés si longtemps, que ce soit maintenant pour la première fois que la chambre ait été officiellement informée de ces troubles? Tout ceci se passait à cent trente milles de Londres, tandis que nous, « bons gens, dans la sécurité de notre grandeur, » nous nous occupions tranquillement à jouir de nos triomphes à l'étranger, au milieu des calamités domestiques. Mais toutes les villes que vous avez prises, toutes les armées qui ont battu en retraite devant vos généraux, sont de tristes sujets de félicitation, si la discorde divise votre pays, et si l'on vous faut envoyer des dragons et des bourreaux contre vos concitoyens. — Vous appelez ces gens une populace effrénée, dangereuse et ignorante, et vous semblez croire que le seul moyen de faire taire le « *bellua multorum capitum* » est d'abattre quelques-unes de ces têtes superflues! Mais la populace elle-même est plus facilement ramenée à la raison par le mélange de la con-

ciliation et de la fermeté que par une irritation additionnelle et une aggravation de châtimens. Savons-nous toutes les obligations que nous avons à la populace? C'est la populace qui laboure vos champs, et fait le service de vos maisons; — qui manœuvre votre marine et recrute votre armée; — qui vous a mis à même de tenir tête au monde entier, et vous tiendra tête à vous-mêmes quand l'abandon et le malheur l'auront poussée au désespoir. Vous pouvez donner au peuple le nom de populace; mais n'oubliez pas que souvent c'est le peuple qui parle par la voix de la populace, et, ici, je ne puis m'empêcher de remarquer avec quel empressement vous volez au secours de vos alliés malheureux, abandonnant les malheureux de votre patrie à la sollicitude de la Providence, ou — de la paroisse. Quand les Portugais souffrirent par suite de la retraite des Français, tous les bras furent tendus, toutes les mains s'ouvrirent; depuis la largesse du riche jusqu'à l'obole de la veuve, tout fut prodigué pour les mettre à même de rebâtir leurs villages et de regarnir leurs greniers; et, en ce moment où des milliers de vos compatriotes égarés, mais en proie à la plus affreuse détresse, luttent contre tout ce que le malheur et la faim ont de plus hideux, votre charité, qui a commencé au loin, doit finir chez vous? Une somme beaucoup moindre, un dixième des bienfaits prodigués au Portugal, lors même que ces hommes (ce que je ne puis admettre sans enquête) n'auraient pu être rendus à leurs travaux, aurait rendu inutile le charitable emploi de la baïonnette et de la potence. Mais, sans doute, nos amis les étrangers ont des titres trop nombreux à notre bienveillance pour admettre la possibilité de secours domestiques; et, cependant, jamais des besoins plus pressants ne les ont réclamés. J'ai traversé le théâtre de la guerre dans la Péninsule; j'ai visité quelques-unes des provinces les plus opprimées de la Turquie; mais sous le plus despotique des gouvernemens infidèles, jamais je n'ai vu de misère plus hideuse que depuis mon retour au cœur même d'un pays chrétien. Et quel remède apportez-vous à cet état de choses? Après des mois entiers d'inaction, ou d'une action pire encore, arrive, à la fin, le grand spécifique, l'infaillible recette de tous les docteurs de l'Etat, depuis les jours de Dracon jusqu'à notre époque. Après qu'on aura tâté le pouls aux malades en secouant la tête, après qu'on aura ordonné l'eau chaude et la saignée habituelle, l'eau chaude de votre police et la lancette de vos soldats, ces convulsions doivent se terminer par la mort, résultat inévitable des prescriptions de tous les Sangrado politiques. Sans parler de l'injustice palpable et de l'inefficacité certaine du bill, la peine capitale n'est-elle pas assez prodiguée dans vos statuts? N'y a-t-il pas assez de sang dans votre code pénal? faut-il en répandre encore, pour qu'il monte vers le ciel et crie contre vous? Comment mettez-vous ce bill à exécution? Pouvez-vous mettre en prison tout un comté? Éléverez-vous une potence dans chaque champ, et y pendrez-vous des hommes en guise d'épouvantails? ou bien (et il le faudra), pour exécuter cette mesure, procéderez-vous par voie de

décimation? Placerez-vous le pays sous l'empire de la loi martiale? Voulez-vous dépeupler tout le pays, et le transformer en une vaste solitude? Voulez-vous offrir, comme apanage à la couronne, la forêt de Sherwood, et la rétablir dans sa première condition de chasse royale et d'asile pour les brigands? Sont-ce là vos remèdes aux maux d'une populace affamée et furieuse? Le malheureux à qui la faim a fait braver vos baïonnettes; croyez-vous l'effrayer par le gibet? Alors que la mort est un soulagement, le seul à ce qu'il paraît que vous consentiez à lui accorder, vos dragons le ramèneront-ils à l'ordre? Ce que vos grenadiers n'ont pu faire, vos bourreaux le feront-ils? Si vous procédez par les formes légales, où seront vos preuves? Ceux qui ont refusé d'accuser leurs complices quand la peine encourue n'était que la déportation ne consentiront certes pas à déposer contre eux quand la peine sera la mort. Avec tout le respect que je dois aux nobles lords des bancs opposés, j'é pense que quelques investigations, quelques enquêtes préalables, changeraient leurs résolutions. Ce recours, si cher aux hommes d'état, si merveilleusement efficace en mainte occasion récente, la temporisation, ne serait pas ici sans avantages. Quand on vous propose une mesure d'émancipation ou de redressement, vous hésitez, vous délibérez pendant des années entières; vous temporez, vous avez recours à mille ménagemens; mais une loi de mort doit être votée haut-lain, sans songer aux conséquences. J'ai la certitude, d'après ce que j'ai vu et entendu, que dans les circonstances actuelles, voter ce bill sans enquête, sans délibération, ce serait joindre l'injustice à l'irritation, et la barbarie à l'indifférence. Les auteurs d'un tel bill doivent se résigner aux honneurs de ce législateur d'Athènes dont les lois étaient, dit-on, écrites, non avec de l'encre, mais avec du sang. Mais supposons que ce bill soit adopté; supposons l'un de ces hommes tels que j'en ai vu, — maigri par la faim, plongé dans un sombre désespoir, insouciant d'une vie que Vos Seigneuries sont sans doute sur le point d'évaluer aux prix d'un métier; — supposons cet homme entouré de ses enfans auxquels il ne peut procurer du pain même au péril de sa vie, prêt à se voir arraché pour jamais à une famille que sa paisible industrie avait jusqu'alors soutenue et pour laquelle il ne peut plus rien faire sans qu'il y ait de sa faute; — supposez cet homme, et il y en a des milliers de semblables, parmi lesquels vous pouvez choisir vos victimes; supposons-le traîné devant un tribunal afin d'y être jugé pour ce délit nouveau, en vertu de cette loi nouvelle; eh bien! il manquera encore deux choses pour le juger et le condamner, à savoir, dans mon opinion, douze bouchers pour jury, et un Jefferies pour juge.

Le 21 avril 1812, lord Donoughmore ayant proposé la nomination d'un comité pour l'examen des griefs des catholiques, lord Byron prit la parole et dit :

Milords, la question portée en ce moment devant la chambre a été si souvent, si pleinement, si habilement discutée, et dans cette séance plus qu'à aucune

autre époque, qu'il serait difficile de trouver de nouveaux arguments pour ou contre. Mais, à chaque discussion nouvelle, des obstacles ont été écartés, des objections ont été examinées et réfutées, et quelques-uns des anciens adversaires de l'émancipation catholique ont enfin reconnu l'opportunité de faire droit aux demandes des pétitionnaires. Cependant, tout en faisant ces concessions, on soulève une objection nouvelle; il n'est pas temps, dit-on, ou l'époque est inopportune, ou nous avons le temps. Sous un certain rapport, je suis de l'avis de ceux qui disent que l'époque n'est pas opportune; et, en effet, cette époque est passée; il eût mieux valu, pour le pays, qu'en ce moment les catholiques possédassent leur part de nos privilèges, que leurs nobles exerçassent dans nos conseils l'influence à laquelle ils ont droit, et que nous ne fussions pas maintenant assemblés pour discuter leurs réclamations. Il vaudrait mieux, en effet,

Non tempore tali

Cogere concilium cum muros obsidet hostis.

L'ennemi est au-dehors et la détresse au-dedans. Ce n'est pas le temps d'épiloguer sur des points de doctrine, quand notre devoir est de nous réunir pour la défense de choses plus importantes que de simples cérémonies de religion. Chose étrange, en effet : nous sommes ici réunis pour délibérer, non sur le Dieu que nous adorons, car en cela nous sommes tous d'accord; non sur le roi auquel nous obéissons, car nous sommes tous sujets fidèles; mais il s'agit de savoir jusqu'à quel point une différence dans les cérémonies du culte, jusqu'à quel point l'action de croire, non trop peu, mais trop (c'est la plus grande accusation élevée contre les catholiques), jusqu'à quel point un excès de dévotion à leur Dieu peut être un obstacle à ce que nos concitoyens puissent efficacement servir leur roi.

Dans cette enceinte, ainsi qu'au-dehors, on a beaucoup parlé de l'Église et de l'État; et, bien que ces mots vénérables aient été trop souvent prostitués aux plus méprisables intérêts de partis, nous ne saurions les entendre trop souvent. Tout le monde, je présume, est ici partisan de l'Église et de l'État : l'Église du Christ, et l'État de la Grande-Bretagne; mais non un État d'exclusion et de despotisme; non une Église intolérante; non une Église militante, prêtant elle-même le flanc aux objections présentées contre la communion romaine, et à un degré plus grand; car l'Église catholique se borne à nous priver de sa bénédiction spirituelle, et cela même est douteux; mais notre Église, ou plutôt notre clergé, refuse aux catholiques, non-seulement sa grâce spirituelle, mais tous les avantages temporels quelconques. On se rappelle l'observation faite par le grand lord Peterborough, dans cette enceinte, ou dans celle où les lords s'assemblaient à cette époque : « Je suis, » disait-il, « pour un roi parlementaire et une constitution parlementaire, mais non pour un Dieu parlementaire et une religion parlementaire. »

L'intervalle d'un siècle n'a point affaibli la force de cette remarque. Il est bien temps, en effet, que nous renoncions à ces chétives subtilités sur des points frivoles, à ces sophismes lillipatiens, pour savoir ce qui vaut mieux de casser les œufs par la pointe ou par le flanc.

Les adversaires des catholiques peuvent se diviser en deux classes : ceux qui affirment que les catholiques ont déjà trop obtenu, et ceux qui prétendent que les classes inférieures, du moins, n'ont plus rien à demander. Les premiers nous disent que les catholiques ne seront jamais contents; les derniers, qu'ils sont déjà trop heureux. Ce dernier paradoxe est suffisamment réfuté par les pétitions actuelles et antérieures; autant vaudrait dire que les nègres ne désiraient pas être émancipés; mais c'est une mauvaise comparaison, car vous les avez délivrés de l'esclavage sans aucune pétition de leur part, et malgré de nombreuses pétitions de leurs maîtres; et, véritablement, quand je considère ceci, je plains les paysans catholiques de n'avoir pas en le bonheur de naître noirs. Mais, nous dit-on, les catholiques sont contents, ou du moins doivent l'être; je vais donc indiquer légèrement quelques-unes des circonstances qui contribuent si merveilleusement à leur excessif contentement. On ne leur permet pas, dans l'année régulière, le libre exercice de leur religion; le soldat catholique est obligé d'assister au service du ministre protestant; et, à moins d'être cantonné en Irlande ou en Espagne, où trouvera-t-il des occasions convenables d'assister au service de son propre culte? Des aumôniers catholiques ne furent accordés aux régiments de la milice irlandaise que comme une faveur spéciale, et il fallut pour cela des années de remontrance, bien qu'une loi, promulguée en 1795, en eût fait un droit. Mais les catholiques sont-ils convenablement protégés en Irlande? L'Église peut-elle acheter une verge de terre pour y bâtir une chapelle? Non; tous les édifices du culte ont été construits en vertu de baux à volonté ou de tolérances que les propriétaires laïques peuvent facilement résilier et rompre. Du moment où le moindre vœu déraisonnable, le moindre caprice futile du bienveillant propriétaire, rencontre quelque opposition, les portes sont fermées à la congrégation. Cela arrive continuellement; mais jamais il n'y en eut un exemple plus frappant que dans la ville de Newtown-Barrey, dans le comté de Wexford. Les catholiques, n'ayant pas de chapelles régulières, louèrent temporairement deux granges qui, ayant été réunies, servirent d'église. A cette époque, logeait en face de celui un officier dont l'esprit était profondément imbu de ces préjugés qui, heureusement, nous le voyons par les pétitions protestantes déposées sur le bureau, semblent avoir été déracinés dans la portion la plus rationnelle de la population. Au moment donc où les catholiques étaient assemblés le dimanche, comme à l'ordinaire, dans des sentiments de paix et de bienveillance, pour adorer leur Dieu et le vôtre, ils furent surpris de voir la porte de la chapelle fermée; en

* Il vaudrait mieux, en pareille circonstance, n'avoir pas à délibérer quand l'ennemi assiège nos remparts. *N. d. T.*

même temps un officier de la milice et un magistrat leur déclarèrent que, s'ils ne se retiraient à l'instant, la loi sur les éminences allait être lue, et que l'assemblée serait dispersée par les baïonnettes. Il fut porté plainte de ce fait à l'intermédiaire du gouvernement, au secrétaire du château, en 1806¹; ce fonctionnaire se borna, pour tout remède, à répondre qu'il serait écrit au colonel pour empêcher, à l'avenir, le renouvellement de pareils désordres. On ne saurait tirer de ce fait de grandes conséquences; mais il tend à prouver que, tant que l'église catholique n'aura pas le pouvoir d'acheter des terrains pour y construire ses chapelles, les lois faites pour les protéger seront comme non avenues. Dans l'état actuel des choses, les catholiques sont à la merci de tout fonctionnaire subalterne à qui il peut passer par la tête d'insulter à son Dieu et d'outrager ses semblables.

Tout écuyer, tout laquais (car on en a vu porteurs de commissions² dans notre armée), tout laquais qui peut échanger ses aiguillettes contre une épaulette peut faire tout cela, et plus encore, contre les catholiques, en vertu de cette autorité même que lui a déléguée son souverain, dans le but exprès de défendre ses concitoyens jusqu'à la dernière goutte de son sang, sans acception de catholiques ou de protestants.

Les catholiques irlandais jouissent-ils pleinement du jugement par jury? Non, et ils n'en jouiront jamais, tant qu'ils ne seront pas admis au privilège de servir comme shériffs et sous-shériffs. Un exemple frappant de cette nature s'est présenté aux dernières assises d'Enniskillen. Un fermier fut mis en accusation pour le meurtre d'un catholique nommé Mac Vounagh. Le juge, dans son résumé, fit sur le crime un commentaire convenable; mais, à l'étonnement du barreau et à l'indignation de la cour, le jury protestant acquitta l'accusé. Cette partialité était si criante que le juge Osborne crut de son devoir de faire donner forte caution à l'assassin acquitté, mais non absous, lui enlevant ainsi temporairement le privilège qu'il s'attribuait de tuer des catholiques.

Les lois mêmes promulguées en leur faveur sont-elles observées? Elles sont de nul effet dans les cas futiles ou importants. Une loi récente a autorisé les aumôniers catholiques dans les prisons; mais dans le comté de Fermanagh, le grand juré a récemment persisté à présenter, pour ce poste, un ministre anglican, éludant ainsi la loi, malgré les remontrances pressantes d'un magistrat respectable, nommé Fletcher. Voilà la loi! voilà la justice pour le catholique heureux, libre et satisfait!

On a demandé, dans l'autre chambre, pourquoi les catholiques opulents ne dotaient pas des fondations pour l'éducation de leur clergé. Pourquoi ne leur permettez-vous pas de le faire? Pourquoi ces dotations sont-elles sujettes à l'intervention vexatoire, arbitraire

et pécunatoire des commissaires orangistes préposés aux donations charitables?

Quant au collège de Maynooth³, si l'on en excepte l'époque de sa fondation, alors qu'un noble lord (Eansden), alors à la tête de l'administration irlandaise, parut s'intéresser à son progrès; si l'on en excepte aussi le gouvernement d'un noble duc (Bedford) qui, comme ses ancêtres, s'est toujours montré l'ami de la liberté et du genre humain, et n'a pas adopté la politique égoïste du jour au point d'exclure les catholiques du nombre de ses semblables; à ces deux exceptions près, cette institution n'a jamais été convenablement encouragée. Je sais qu'il fut un temps où l'on mettait tout en usage pour se concilier le clergé catholique: c'était lorsque la question de l'union était pendante, cette union qui ne pouvait être obtenue sans leur concours, alors que leur coopération était nécessaire pour provoquer les adresses des comtés catholiques; alors ils se virent cajolés, caressés, craints, flattés, et on leur donna à entendre que « l'union faisait tout; » mais du moment où la loi fut passée, on les repoussa avec mépris dans leur première obscurité.

Dans la conduite tenue à l'égard du collège de Maynooth, tout semble fait à dessein d'irriter et de tourmenter. — On semble vouloir tout faire pour effacer de l'esprit des catholiques la plus légère impression de gratitude; il n'est pas jusqu'au foin, à la graisse et au suif dont le paiement et l'inscription sur les livres ne doivent être faits sur serment. Il est vrai qu'on ne saurait trop louer cette économie en miniature, surtout à une époque où les insectes concussionnaires du trésor, les Hunt, les Clinnery, sont les seuls qui échappent à l'œil clairvoyant des ministres; mais lorsqu'il faut à chaque session vous arracher, pour ainsi dire, une misérable pitance, et que vous vous pavanez de votre libéralité, les catholiques n'ont-ils pas le droit de s'écrier avec Prior :

Jean m'a rendu service, à tous il le débite;

Il s'est payé lui-même; avec lui je suis quitte.

Certaines personnes ont comparé les catholiques au mendiant de *Gil Blas*. Qui en a fait des mendiants? Qui s'est enrichi des dépouilles de leurs ancêtres? Ne pouvez-vous secourir le mendiant quand ce sont vos pères qui l'ont rendu tel? Si vous êtes disposé à le soulager, ne pouvez-vous le faire sans lui jeter vos hards au visage? Cependant, comme contraste avec cette bienfaisance d'aumônes, jetons les yeux sur les écoles protestantes privilégiées; vous leur avez récemment accordé 41,000 livres sterling; voilà comme elles sont soutenues; et comment sont-elles recrutées? Montesquieu observe, à propos de la constitution anglaise, qu'on peut en trouver le modèle dans Tacite, à l'endroit où l'historien décrit la politique des Germains; il ajoute : « Ce magnifique système a été pris dans les

¹ Le château de Dublin est la résidence du vice-roi d'Irlande et du secrétaire, fonctionnaire chargé du gouvernement civil.

N. d. T.

² En Angleterre, les grades d'officiers sont des commissions

qui s'achètent. Le soldat ne peut s'élever au-delà du grade de sous-officier. N. d. T.

³ Collège catholique, sorte de séminaire entretenu aux frais de l'état. N. d. T.

bois » ; de même, en parlant des écoles privilégiées, on peut dire que ce magnifique système nous vient des bohémiens. Ces écoles sont recrutées comme le corps des janissaires sous Amurat et comme les bohémiens de nos jours, par des enfants volés, dérobés à leurs parents catholiques par leurs riches et puissants voisins protestants : ceci est notoire, et un exemple suffira pour montrer comment on procède. La sœur d'un M. Carthy (propriétaire catholique fort opulent) mourut, laissant deux filles qui furent sur-le-champ désignées comme prosélytes, et envoyées à l'école privilégiée de Cool Greny. Leur oncle, en apprenant ce fait, qui s'était passé en son absence, réclama ses nièces, offrant de leur concéder un revenu fixe et suffisant ; sa demande fut repoussée, et ce ne fut qu'après cinq années de lutte et l'intervention d'une autorité des plus hautes que ce catholique put retirer ses plus proches parentes d'une école privilégiée. Ainsi s'obtiennent les prosélytes, mêlés aux enfants des protestants qui ont la faculté de profiter des avantages de l'institution. Et que leur enseigne-t-on ? On leur met dans les mains un catéchisme contenant, je crois, quarante-cinq pages, dans lesquelles se trouvent trois questions relatives à la religion protestante ; voici l'une de ces demandes : « Ou était la religion protestante avant Luther ? » Réponse : « Dans l'Évangile. » Les autres quarante-quatre pages et demie sont relatives à l'idolâtrie damnable des papistes. Qu'il me soit permis de demander à nos maîtres et pasteurs spirituels si c'est là mettre un enfant dans la direction qu'il doit suivre. Est-ce là la religion de l'Évangile avant l'époque de Luther, cette religion qui proclame : « Paix à la terre et gloire à Dieu ? » Cette manière d'élever les enfants n'est-elle pas plus propre à en faire des diables que des hommes ? Mieux vaudrait les envoyer partout ailleurs que de leur enseigner de telles doctrines, mieux vaudrait les envoyer dans les îles de la mer du Sud, où ils apprendraient avec plus d'humanité à devenir cannibales ; il serait moins odieux de les élever à dévorer les morts qu'à persécuter les vivants. Appelez-vous cela des écoles ? Appelez-les plutôt des fumiers où la vipère de l'intolérance dépose ses petits, afin que quand leurs dents seront poussées et que leur poison sera mûr, ils s'élancent infects et venimeux pour percer les catholiques. Mais sont-ce là les doctrines de l'Église d'Angleterre ou du clergé ? Non ; les ecclésiastiques les plus éclairés sont d'une opinion bien différente. Que dit Paley ? « Je ne vois pas pourquoi des hommes de communions différentes ne siègeraient pas sur les mêmes bancs, ne délibéreraient pas dans le même conseil, ou ne combattraient pas dans les mêmes rangs, de même que les hommes de religions diverses discutent des matières d'histoire naturelle, de philosophie ou de morale. » On dira peut-être que Paley n'était pas strictement orthodoxe ; je ne sais rien sur son orthodoxie ; mais qui osera nier qu'il ne fût un ornement pour l'Église, pour la nature humaine, pour le christianisme ?

Je ne m'arrêterai pas sur le grief des dîmes, si péniblement ressenti par les paysans ; seulement il n'est pas inutile d'observer qu'il faut ajouter à ce fardeau

une commission de tant pour cent pour le collecteur, qui, par conséquent, est intéressé à l'élévation de cet impôt ; et nous savons que dans un grand nombre de riches bénéfices, en Irlande, les seuls résidents protestants sont les collecteurs des dîmes.

Parmi beaucoup de causes d'irritation, trop nombreuses pour que je les énumère, il en est une dans la milice que je ne dois pas passer sous silence : je veux parler des loges orangistes organisées parmi les soldats ; les officiers peuvent-ils nier ce fait ? Et, s'il est vrai que ces loges existent, sont-elles propres à entretenir l'harmonie parmi ces hommes qui, bien que réunis dans les rangs, sont ainsi tenus, individuellement séparés, en société ? Ce système général de persécution doit-il être permis, ou croit-on que les catholiques peuvent ou doivent en être satisfaits ? S'ils le sont, ils mentent à la nature humaine ; ils sont en effet indignes d'être autre chose qu'esclaves, ainsi que vous les avez faits. Je n'ai rien avancé que sur les autorités les plus incontestables, sans quoi je n'eusse jamais osé, ici ou ailleurs, hasarder de telles assertions. Si les faits sont exagérés, il ne manque point de gens disposés à les démentir, s'ils en étaient capables. Si l'on m'objecte que je n'ai jamais été en Irlande, voici ma réponse : Pourquoi ne connaîtrait-on pas l'Irlande sans y avoir été, puisqu'il est des gens qui y sont nés, qui y ont été élevés, et qui, cependant, sont dans une ignorance complète de ses véritables intérêts ?

Mais il en est qui prétendent qu'on a déjà fait trop de concessions aux catholiques ; voyez, s'écrient-ils, ce qu'on a fait pour eux : nous leur avons donné un collège en propre ; nous leur accordons la nourriture et le vêtement, la pleine jouissance des éléments, et la permission de combattre pour nous aussi longtemps qu'ils ont dans les veines du sang à répandre ; et cependant ils ne sont pas contents encore ! Généreux déclamateurs, voilà toute la somme de vos arguments, si on les dépouille de leurs sophismes ! Ces gens-là me rappellent l'histoire d'un certain tambour qui avait été appelé par ses fonctions à administrer un châtiment à un ami attaché aux hallebardes ; le patient le pria de frapper le plus haut possible : ce qu'il fit ; on lui demanda alors de frapper plus bas : il le fit ; de frapper entre deux : il le fit ; mais qu'il frappât haut, bas, ou entre deux, c'était toujours en vain, le patient continuait ses plaintes avec une intolérable obstination ; enfin, le tambour, épuisé et en colère, jeta son fouet en s'écriant : « Le diable vous brûle ! en quelque endroit qu'on frappe on ne saurait vous plaire ! » Il en est ainsi de vous : vous avez fustigé les catholiques, haut, bas, entre deux, partout, et vous vous étonnez qu'ils ne soient pas contents ! Il est vrai que le temps, l'expérience et la fatigue qu'amène l'exercice de la cruauté vous ont appris à frapper un peu moins fort ; mais vous n'en continuez pas moins vos fustigations, et vous les continuerez peut-être jusqu'à ce que la verge échappe de vos mains et soit tournée contre vous-mêmes et votre postérité. Dans une séance antérieure, quelqu'un a dit (j'ai oublié qui, et ne me soucie pas de me le rappeler) : Si on émancipe les catholiques, pourquoi pas aussi les juifs ? Si ce sentiment

était dicté par la compassion pour les juifs, il pourrait mériter quelque attention; mais, considéré comme un sarcasme contre les catholiques, qu'est-ce autre chose, sinon le langage de Shylock transporté du mariage de sa fille à l'émancipation catholique?

Plût au ciel qu'il appartint à un membre de la tribu de Barabas, plutôt qu'à un chrétien!

Je présume qu'un catholique est chrétien, même dans l'opinion de celui dont la prédilection pour les juifs n'est sans doute qu'une affaire de goût.

Il est une observation souvent citée du docteur Johnson (que je regarde comme une autorité presque aussi bonne que le doux apôtre de l'intolérance, le docteur Duigenan): c'est que l'homme capable aujourd'hui de concevoir des craintes sérieuses pour l'Eglise aurait « crié au feu pendant le déluge. » C'est plus qu'une métaphore, car on dirait que les restes de ces antédiluviens sont venus jusqu'à nous, du feu dans la bouche et de l'eau dans le cerveau, pour troubler et effrayer le genre humain de leurs bizarres clameurs. Un symptôme infailible de la douloureuse maladie dont je erois ces gens-là affligés (comme le premier docteur venu pourra en informer Vos Seigneuries), c'est de croire voir une flamme voltiger perpétuellement devant leurs yeux, surtout quand leurs yeux sont fermés (comme le sont ceux des personnes auxquelles je fais allusion); et il est impossible de persuader à ces pauvres gens que le feu, contre lequel ils ne cessent de se précautionner, ainsi que nous, n'est autre chose qu'un feu follet de leur impuissante imagination. Quelle rhubarbe, quel séné, quelle drogue purgative peut parger leur imagination? Non, cela ne se peut; ils sont inguérissables; on peut dire d'eux:

Caput insanabile tribus Anticyris.

Voilà vos vrais protestants; comme Bayle, qui protestait contre toutes les sectes indifférentes, de même ils protestent contre les pétitions catholiques, les pétitions protestantes, tout redressement, tout ce que la raison, l'humanité, la politique, la justice et le sens commun peuvent opposer aux égarements de leur absurde délire. Ces gens-là offrent la contre-partie de la fable de la montagne qui accouche d'une souris; ce sont des souris qui se croient grosses de montagnes.

Mais revenons aux catholiques; supposons les Irlandais satisfaits des incapacités dont la loi les frappe; supposons-les assez absurdes pour ne pas désirer leur libération; ne devons-nous pas la désirer pour eux? N'avons-nous rien à gagner à leur émancipation? Que de ressources n'a pas gaspillées, que de talents n'a pas perdus l'égoïste système d'exclusion! Vous connaissez déjà ce que vaut la coopération irlandaise; en ce moment, la défense de l'Angleterre est confiée à la milice d'Irlande; en ce moment, tandis que l'Angleterre se soulève dans l'indignation du désespoir, les Irlandais sont restés fidèles. Mais tant que vous n'aurez pas, par l'extension de la liberté, communiqué à

ce vaste corps une égale somme d'énergie, vous ne pourrez profiter de toute la force que vous êtes heureux d'interposer entre vous et la destruction. L'Irlande a beaucoup fait, et peut faire encore davantage. En ce moment, le seul triomphe obtenu après de longues années de désastres sur le continent est l'œuvre d'un général irlandais; il est vrai qu'il n'est pas catholique; s'il l'était nous aurions été privés de ses services; mais certes nul ne pensera que sa religion eût fait tort à ses talents ou diminué son patriotisme, quoique, dans cette hypothèse, le conquérant eût dû se borner au rôle de simple soldat, car jamais il n'eût pu être appelé au commandement d'une armée.

Mais pendant qu'à l'étranger il conduit des catholiques à la victoire, son noble frère ¹ a, dans cette séance, défendu leur cause avec une éloquence que je ne chercherai pas à déprécier par l'humble tribut de mes éloges; pendant qu'un troisième membre de la famille, ne leur ressemblant pas plus qu'il ne les égale, n'a cessé de combattre ses frères catholiques à Dublin, à grand renfort de circulaires, d'édits, proclamations, arrestations, et autres instruments vexatoires de cette petite guerre que peuvent faire les guérillas mercenaires du gouvernement convertes de l'armure rouillée d'une législation surannée. Sans doute que Vos Seigneuries partageront de nouveaux honneurs entre le sauveur du Portugal et le disperser des délégués. Il est singulier, en effet, d'observer la différence entre notre politique extérieure et intérieure; si l'Espagne catholique, le Portugal fidèle, ou le non moins catholique et non moins fidèle roi d'une unique Sicile (dont, pour le dire en passant, vous l'avez récemment dépouillé), ont besoin de secours, à l'instant on fait partir une flotte et une armée, un ambassadeur et un subside, parfois pour livrer de rudes combats, en général pour négocier pitoyablement, et toujours pour payer fort cher nos alliés papistes; mais si l'on vous présente la pétition de quatre millions de vos concitoyens, qui combattent, paient et travaillent pour vous, vous les traitez en étrangers, et « quoique la race de leurs pères ait eu plusieurs demeures, » il n'est pas pour eux de place où reposer leur tête. Permettez-moi de vous le dire, ne combattez-vous pas pour l'émancipation de Ferdinand VII, qui est certainement un imbécile, et, conséquemment, selon toutes les probabilités, un bigot? Avez-vous donc plus d'égard pour un souverain étranger que pour vos concitoyens qui ne sont pas des imbéciles, car ils connaissent vos intérêts mieux que vous-mêmes; qui ne sont pas des bigots, car ils vous rendent le bien pour le mal; mais qui gémissent dans une captivité plus dure que la prison d'un usurpateur, en ce sens que les entraves de l'âme sont plus intolérables que celles du corps?

Je ne m'étendrai pas sur les conséquences de votre refus d'accéder à la demande des pétitionnaires; ces conséquences, vous les connaissez, vous les ressenti-

¹ Le duc de Wellington commandait alors l'armée anglaise dans la Péninsule. On sait que son frère, lord Wellesley est whig, et que Wellington est tory. *N. d. T.*

rez, ainsi que les enfants de vos enfants, quand vous ne serez plus. Adieu à cette union ainsi appelée comme « *lucus à non lucendo* ! » union n'usant rien, qui, pour première opération, a donné le coup de mort à l'indépendance de l'Irlande, et dont la dernière amènera peut-être son éternelle séparation de ce pays. Si l'on peut appeler cela union, c'est l'union du requin avec sa proie ; le requin avale sa victime, et dès lors ils deviennent un et indivisibles ; c'est ainsi que la Grande-Bretagne a avalé le parlement, la constitution, l'indépendance de l'Irlande, et refusé de dégorger un seul privilège, quoique cela fût dans l'intérêt de son corps politique boursoufflé et malsain.

Et maintenant, Milords, avant que je reprenne ma place, les ministres de Sa Majesté veulent-ils bien me permettre de dire quelques mots, non sur leurs mérites, mais sur le degré d'estime que leur accorde la population de ces royaumes ? Il n'y a pas longtemps que dans cette enceinte on a fait sonner bien haut la considération qu'on leur porte, et une comparaison a été établie entre leur conduite et celle des nobles lords qui siègent de ce côté-ci de la chambre.

Quelle portion de popularité peut-être échoie en partage à mes nobles amis (s'il n'est permis de leur donner ce nom), c'est ce que je ne chercherai pas à examiner ; mais, quant à celle dont jouissent les ministres de Sa Majesté, il serait inutile de la nier. Il est vrai qu'elle tient un peu de la nature des vents : — nul ne sait d'où elle vient et où elle va ; mais ils la sentent, ils en jouissent, ils en font gloire. En effet, modestes et sans ostentation, comme ils sont, dans quelle partie lointaine du royaume peuvent-ils se réfugier pour se dérober au triomphe qui les poursuit ? S'ils se plongent dans les comtés de l'intérieur, ils y seront accueillis par les manufacturiers, ayant à la main leur pétition dédaignée, et au cou ces harts récemment votés en leur faveur, appelant les bénédictions du ciel sur ceux qui inventèrent un moyen si simple et si ingénieux de les envoyer du théâtre de leurs misères dans un monde meilleur. S'ils parcourent l'Écosse, depuis Glasgow jusqu'à Johnny-Groat, partout ils recevront de semblables témoignages d'approbation. S'ils font une tournée de Portpatrick à Donaghadee, là ils se trouveront précipités dans les embrassements de quatre millions de catholiques, à l'affection desquels leur vote de ce jour va leur donner des droits indélébiles. Quand ils reviendront dans la capitale, s'ils peuvent passer sous Temple-Bar¹, sans éprouver une sensation désagréable à la vue de cette porte sinistre, ils ne pourront échapper aux acclamations de la *livery*², ainsi qu'aux applaudissements tremblants, mais non moins sincères ; aux bénédictions, non bruyantes, mais profondément senties, des marchands en faillite et des agioteurs sur les épines. S'ils jettent les yeux sur l'armée, quelles couronnes, non de lau-

riers, mais de cyprès, se préparent pour les héros de Walcheren³ ! Il est vrai qu'il reste bien peu de témoins pour déposer à leur louange en cette occasion ; mais heureusement qu'ils ont eu soin de dépêcher, généreusement et pieusement, une foule de témoins détachés de cette vaillante armée, pour aller recruter la noble phalange des martyrs.

Qu'importe que, dans le cours de cette marche triomphale (dans laquelle ils recueilleront autant de cailloux que l'armée de Caligula dans un semblable triomphe, prototype du leur), ils n'aperçoivent aucun de ces monuments qu'un peuple reconnaissant érige en mémoire de ses bienfaiteurs ? Qu'importe que pas une enseigne de cabaret ne condescende à déposer la tête du Sarrasin pour lui substituer le portrait des vainqueurs de Walcheren ? Ils ne peuvent manquer d'un tableau ceux qui ont toujours une caricature ; ou regretter l'excision d'une statue, ceux qui se sont vus si souvent exaltés en effigie. Mais leur popularité n'est pas restreinte aux étroites limites d'une île ; il est d'autres pays où les mesures, et surtout leur conduite envers les catholiques, doivent les rendre éminemment populaires. S'ils sont aimés ici, en France on doit les adorer. Il n'est pas de mesure plus contraire aux desseins et aux sentiments de Bonaparte que l'émancipation catholique ; pas de ligne de conduite plus favorable à ses projets que celle que l'on a suivie, que l'on suit, et, je le crains, que l'on suivra encore à l'égard de l'Irlande. Qu'est-ce que l'Angleterre sans l'Irlande, et qu'est-ce que l'Irlande sans les catholiques ? C'est sur la base de votre tyrannie que Napoléon compte ériger la sienne. L'oppression des catholiques lui doit être si agréable que, sans nul doute (comme il a récemment permis le renouvellement de quelques relations), nous verrons prochainement arriver, de sa part, dans ce pays, des cargaisons de porcelaines de Sèvres et de rubans (objets très-recherchés, et d'une grande valeur pour le moment), de rubans de la Légion-d'Honneur, destinés au docteur Dnigenan et à ses disciples ministériels. Voilà donc cette popularité si bien acquise, le résultat de ces expéditions extraordinaires si coûteuses pour nous, et si inutiles à nos alliés ; de ces étranges enquêtes si exculpatrices pour l'accusé, si peu satisfaisantes pour le peuple ; de ces victoires paradoxales si honorables, nous dit-on, pour le nom britannique, et si destructives des plus chers intérêts de la nation britannique ! Surtout telle est la récompense de la conduite tenue par les ministres à l'égard des catholiques !

J'ai à m'excuser auprès de la chambre, qui, sans doute, pardonnera à un de ses membres, peu habitué à abuser de son indulgence, d'avoir si longuement essayé de fixer son attention. Mon opinion est irrévocablement fixée, et mon vote sera donné en faveur de la motion.

¹ Temple Bar est la porte de la Cité de Londres du côté de Westminster ; c'est en quelque sorte la limite des privilèges de la Cité. *N. d. T.*

² Ce mot désigne tous les citoyens de Londres ayant droit de

bourgeoisie et jouissant du privilège d'être le conseil municipal. *N. d. T.*

³ On se rappelle l'utile et meurtrière expédition de Walcheren, entreprise en 1815 par le ministère anglais. *N. d. T.*

Sur le rapport de la pétition du major Cartwright, le 1^{er} juin 1815, lord Byron prit la parole en ces termes :

Milords, la pétition que j'ai maintenant l'honneur de présenter à la chambre mérite, je le crois, l'attention particulière de Vos Seigneuries ; car, bien qu'elle ne soit signée que par un seul individu, elle contient des faits qui (s'ils ne sont pas contredits) demandent l'investigation la plus sérieuse. Le grief qu'allègue le pétitionnaire n'est ni personnel ni imaginaire. Il ne s'applique pas à lui seul, car il a affecté et affecte encore un grand nombre d'individus. Il n'est personne, hors de cette chambre, ou même dans son enceinte, qui ne puisse être demain l'objet des mêmes insultes et des mêmes empêchements dans l'accomplissement d'un impérieux devoir, dans l'intérêt du rétablissement de la vraie constitution de ces royaumes, en demandant, par voie de pétition, la réforme parlementaire. Le pétitionnaire, Milords, est un homme dont la longue vie s'est consumée dans une lutte continue pour la liberté du sujet, contre cette influence indue qui s'est accrue, s'accroît encore, et doit être diminuée ; et, quelque différence d'opinions qui puisse exister sur ses croyances politiques, nul ne contestera l'intégrité de ses intentions. Aujourd'hui même encore, accablé par les années, et non exempt des infirmités qui accompagnent la vieillesse, mais jeune encore de talent, et doué d'un courage inébranlable, — « *frangas, non flectes* » — ¹, il a reçu plus d'une blessure en combattant contre la corruption ; et le nouveau grief, la nouvelle insulte dont il se plaint, pourra lui laisser une autre cicatrice, mais point de déshonneur. La pétition est signée par John Cartwright ², et c'est pendant qu'il agissait dans l'intérêt du peuple et du parlement, c'est dans la légitime poursuite de la réforme parlementaire, le meilleur service à rendre et au parlement et au peuple, qu'il a essuyé le scandaleux outrage qui forme l'objet de sa pétition à Vos Seigneuries. Elle est conçue dans un langage ferme et respectueux : c'est le langage d'un homme qui n'oublie pas sans doute ce qui lui est dû, mais qui en même temps, je le crois, se rappelle la déférence qu'il doit à cette chambre. Entre autres matières d'une importance égale, sinon plus grande pour tous ceux qui sont Anglais de cœur, aussi bien que de sang et de naissance, le pétitionnaire établit que, le 21 janvier 1813, à Huddersfield, lui et six autres personnes qui, sur la nouvelle de son arrivée, étaient venues à sa rencontre en témoignage de respect, furent saisis par une force civile et militaire, et retenus prisonniers pendant plusieurs heures, en butte aux grossières et insolentes insinuations de l'officier commandant relativement au caractère du pétitionnaire ; que le pétitionnaire fut, à la fin, conduit devant un magistrat, et ne fut mis en liberté que lorsque l'examen

de ses papiers eut prouvé que non-seulement aucune accusation juste, mais même aucun fait punissable, n'était allégué contre lui ; et que, malgré la promesse des magistrats qu'il serait délivré copie du mandat décerné contre le pétitionnaire, cette copie a, plus tard, été refusée, et n'a pu encore être obtenue. Les noms et conditions des parties se trouvent dans la pétition. Quant aux autres matières traitées dans la pétition, je n'en dirai rien maintenant, dans la crainte d'abuser des moments de la chambre ; mais j'appelle vivement l'attention de Vos Seigneuries sur l'objet principal de son contenu ; c'est dans la cause du parlement et du peuple que les droits d'un homme vénérable, d'un homme libre, ont été violés, et c'est, dans mon opinion, la plus haute marque de respect qu'il puisse donner à la chambre que de s'adresser à votre justice, plutôt que d'en appeler à un tribunal inférieur. Quel que soit le résultat de sa remontrance, c'est une satisfaction pour moi, bien que mêlée, en cette circonstance, de quelques regrets, que de pouvoir saisir cette occasion de déclarer publiquement les empêchements qu'on oppose aux citoyens dans l'accomplissement du plus légitime et du plus impérieux de leurs devoirs : celui d'obtenir, par voie de pétition, la réforme parlementaire. J'ai rapidement exprimé l'objet de la plainte ; le pétitionnaire l'a développée plus longuement. Vos Seigneuries, je l'espère, adopteront quelques mesures pour lui accorder pleinement protection et justice, et, non-seulement à lui, mais encore à toute la masse du peuple insulté et lésé dans sa personne, par l'interposition d'une force civile abusive, et d'une force militaire illégale, entre la nation et son droit de pétitionner à ses représentants.

Sa Seigneurie présenta alors la pétition du major Cartwright, dont il fut donné lecture ; le pétitionnaire y racontait les faits survenus à Huddersfield, et s'y plaignait des obstacles apportés au droit de pétition en plusieurs villes du nord du royaume ; Sa Seigneurie demanda que cette pétition fût déposée sur le bureau. Plusieurs lords ayant pris la parole sur cette question, LORD BYRON répondit qu'il avait considéré comme un devoir de présenter cette pétition à Leurs Seigneuries.

On a dit, ajouta-t-il, que ce n'était pas une pétition, mais un discours, et que, ne contenant pas de prière, elle ne devait pas être accueillie. Où est la nécessité d'une prière ? Si l'on prend ce mot dans son acception propre, Vos Seigneuries ne doivent pas s'attendre qu'un homme en prie d'autres. Tout ce qu'il me reste à dire, c'est que cette pétition, bien qu'en quelques endroits elle soit conçue en termes énergiques, ne contient rien d'inconvenant, mais que le langage en est respectueux envers Vos Seigneuries, j'espère donc que Vos Seigneuries permettront que la pétition soit accueillie.

¹ On le brise, on ne le courbe pas. *N. d. T.*

² Le major Cartwright, mort il y a quelques années, dans un âge très-avancé, était regardé comme le père des radicaux ; ce

fut lui qui formula le premier et soutint pendant cinquante ans le programme politique de ce parti, le parlement annuel, le vote au scrutin, le suffrage universel. *N. d. T.*

FRAGMENTS¹.

17 juin 1816.

En l'année 17 —, ayant depuis quelque temps formé le projet d'un voyage dans des contrées jusqu'alors peu fréquentées des voyageurs, je partis accompagné d'un ami, que je désignerai sous le nom d'Auguste Darvell; il avait quelques années de plus que moi; c'était un homme d'une fortune considérable, et d'une ancienne famille : — avantages que sa grande capacité l'empêchait d'apprécier trop ou trop peu. Certaines circonstances spéciales de l'histoire de sa vie privée en avaient fait pour moi un objet d'attention, d'intérêt et même d'estime, que ne pouvaient étouffer ni la réserve de ses manières, ni les manifestations occasionnelles d'une inquiétude qui semblait parfois toucher aux limites de l'aliénation.

J'étais jeune encore dans le monde, où j'avais fait mon entrée de bonne heure; mais mon intimité avec lui était d'une date récente; nous avions été élevés aux mêmes écoles et dans la même université, mais il les avait traversées avant moi, et était déjà profondément initié dans ce qu'on appelle le monde, que j'en étais encore à mon noviciat. Pendant que j'étais encore sur les bancs, j'avais entendu beaucoup parler de sa vie passée et présente, et, bien que dans ces récits il y eût des contradictions inconciliables, il m'était cependant facile de voir qu'au total c'était un être d'un ordre supérieur, un homme qui, malgré tout le soin qu'il prenait pour éviter d'être remarqué, n'en était pas moins remarquable. Plus tard, j'avais cultivé sa connaissance et essayé d'obtenir son amitié; mais ce dernier point paraissait irréalisable; quelles que pussent avoir été ses affections, elles semblaient maintenant, les unes éteintes, les autres concentrées. J'avais eu fréquemment l'occasion d'observer qu'il sentait vivement, et pouvait dominer ses sentiments, mais non les cacher complètement; toutefois il avait la faculté de donner à une passion l'apparence d'une autre, de telle manière qu'il était difficile de définir la nature de ce qui se passait au-delà de lui, et l'expression de ses traits variait d'une manière si rapide, bien que légère, qu'on eût inutilement cherché à remonter à la source de ses émotions. Il était évident qu'il était en proie à quelque inquiétude incurable; mais si elle

provenait de l'ambition, de l'amour, du remords, de la douleur, de toutes ces causes réunies ou d'une seule, ou simplement d'un tempérament morbide et maladif, c'est ce que je ne pus découvrir; des circonstances connues permettaient d'assigner tour à tour chacune de ces causes diverses; mais, comme je l'ai déjà dit, elles avaient quelque chose de si contradictoire, qu'elles ne permettaient à aucune opinion de se fixer. Là où il y a mystère, on suppose généralement le mal; je ne sais comment cela se faisait, mais il y avait certainement en lui du mystère, et pourtant je ne pouvais constater l'étendue du mal; je répugnais même, en ce qui le concernait, de croire à son existence. Mes avances étaient reçues avec assez de froideur; mais j'étais jeune, peu facile à décourager, et à la fin je réussis à obtenir, à un certain degré, ces relations banales, cette confiance médiocre des choses de tous les jours, créée et cimentée par l'homogénéité d'occupations et la fréquence des réunions, qui s'appelle intimité ou amitié, selon les idées qu'on attache à ces termes.

Darvell avait déjà beaucoup voyagé, et ce fut à lui que je m'adressai pour les renseignements nécessaires à mon voyage projeté. Je désirais secrètement qu'il consentit à m'accompagner. C'était aussi une espérance vraisemblable, fondée sur la sombre agitation que j'avais observée en lui, et que semblaient justifier l'animation qu'il paraissait ressentir sur ces sortes de sujets, et son apparente indifférence pour tout ce qui l'entourait d'une manière plus immédiate. Je mis d'abord en avant ce désir d'une manière détournée; puis je l'exprimai formellement. Sa réponse, bien que je l'eusse en partie prévue, me causa toute la joie de la surprise : — il consentit, et, après les arrangements nécessaires, nous commençâmes nos voyages. Après avoir parcouru diverses contrées du midi de l'Europe, notre attention se tourna vers l'Orient, conformément à notre destination primitive; et ce fut pendant notre passage dans ces régions qu'arriva l'incident qui fait le sujet de cette histoire.

La constitution de Darvell, qui, à le voir, devait, dans sa jeunesse, avoir été extrêmement robuste, avait, depuis quelque temps, graduellement baissé, sans l'intervention d'aucune maladie apparente. Il

¹ Pendant une semaine de pluie passée à Diodati, dans l'été de 1816, on s'amusa à lire des histoires allemandes de revenants, et l'on convint d'en faire quelques imitations. « Vous et moi, » dit lord Byron à mistress Shelley, « nous publierons les nôtres ensemble. » Il se mit alors à commencer son histoire du *Fan-ship*; et ayant arrangé le tout dans sa tête, un soir il fit part à la société du plan de cette histoire; mais comme le récit était en prose, il n'avança que lentement dans son travail. Le résultat

le plus mémorable de cette sorte de contrat fut le roman plein de force et d'intérêt de *Frankenstein*, par mistress Shelley.

MOORE.

« Je commençai ce fragment, dit lord Byron, dans un vieux registre de compte de miss Milbanke, que j'avais gardé parce qu'il contenait « ménage » écrit deux fois de sa main sur le revers de la première page; c'est le seul mot que j'aie de son écriture, si j'en excepte son nom apposé sur l'acte de séparation. »

n'avait ni toux ni phthisie ; pourtant il devenait de jour en jour plus débile. Ses habitudes étaient tempérantes ; il ne se refusait point aux fatigues , et ne s'en plaignait jamais. Et , pourtant , il se consumait d'une manière évidente. Il devint de plus en plus silencieux et sujet aux insomnies ; et enfin l'altération effectuée en lui fut si grave , que mes alarmes se proportionnèrent à ce que je considérais comme son danger.

A notre arrivée à Smyrne , nous avions résolu de faire une excursion aux ruines d'Éphèse et de Sardes , j'essayai de l'en dissuader , dans l'état actuel de sa santé ; — mais ce fut en vain. Il semblait y avoir sur son esprit je ne sais quel poids oppressif ; dans ses manières , je ne sais quelle solennité qui s'accordait peu avec son empressement à faire ce que je regardais comme une partie de plaisir peu convenable à un valétudinaire ; mais je ne m'opposai plus à son vœu , et , au bout de quelques jours , nous partîmes , accompagnés seulement d'un serrugi et d'un janissaire.

Nous étions parvenus à moitié chemin des ruines d'Éphèse , nous avions derrière nous les environs fertiles de Smyrne , et nous entrions dans ces lieux sauvages et déserts qui , à travers les marais et les défilés , conduisent aux quelques luttes qu'on voit encore sur les colonnes brisées de Diane , — les murs sans toiture du christianisme expulsé , et la destruction plus récente encore , mais complète , de mosquées abandonnées , — quand l'affaissement soudain et rapide de la santé de mon compagnon de voyage nous obligea de faire halte dans un cimetière turc , dont les tombes , surmontées de turbans , étaient la seule indication de vie humaine ayant séjourné dans ce désert. Nous avions laissé à quelques heures derrière nous le seul caravansérail que nous eussions rencontré ; on n'apercevait nulle part le moindre vestige de village ou même de cabane , et « la cité des morts » semblait être le seul asile offert à mon malheureux ami , qui paraissait devoir devenir bientôt le dernier de ses habitants.

Dans cette situation , je cherchai autour de moi un emplacement où il pût reposer convenablement. Contrairement à l'aspect ordinaire des champs de repos mahométans , dans celui-ci les cyprès étaient peu nombreux et disséminés à de longs intervalles ; les tombes étaient , pour la plupart , abattues et usées par le temps. Sur l'une des plus considérables de ces dernières , et sous l'un des cyprès les plus vastes , Darvell se soutint avec difficulté dans une attitude à moitié penchée. Il demanda de l'eau ; je doutais qu'on pût en trouver , et me préparai à en chercher avec un sentiment d'hésitation et de découragement ; mais il exprima le désir que je restasse , et , se tournant vers Suleiman , notre janissaire , qui était à côté de nous , fumant sa pipe le plus tranquillement du monde , il dit : « *Suleyman , verbana su* » (c'est-à-dire , apportez-moi de l'eau). Puis , il décrivit dans le plus grand détail l'endroit où l'on pourrait en trouver : dans un petit puits pour les chameaux , à quelques centaines de pas , sur la droite. Le janissaire obéit. Je dis à Darvell : — « Comment saviez-vous cela ? » — Il répon-

dit : — « D'après la nature du lieu où nous nous trouvons , vous devez voir que cet endroit a été autrefois habité , et il n'aurait pu l'être sans eau. D'ailleurs , j'ai été ici auparavant. »

« — Vous avez été ici auparavant ! Comment se fait-il que vous ne m'en ayez jamais parlé ? Et que pouviez-vous faire dans un lieu où nul ne reste un moment de plus qu'il n'y est obligé ? »

A cette question je ne reçus point de réponse. En ce moment , Suleiman revint avec l'eau , laissant le serrugi et les chevaux à la fontaine. Lorsqu'il eut étanché sa soif , il parut se ranimer un instant ; et je conçus l'espoir de pouvoir poursuivre notre route , ou , du moins , revenir sur nos pas , et ce fut ce que je conseillai. Il garda le silence , et parut réunir ses forces et ses idées pour parler. Il commença :

« C'est ici la fin de mon voyage et de ma vie. Je suis venu ici pour mourir ; mais j'ai à vous faire une demande , un commandement : — car telles doivent être mes suprêmes paroles. — Vous obéirez ? »

« — Sans nul doute ; mais ayez meilleur espoir. »

« — Je n'ai d'espoir , de désir que celui-ci : — cachez ma mort à toute créature humaine. »

« — J'espère que cela ne sera pas nécessaire ; que vous vous rétablirez , et... »

« — Silence ! Cela doit être ; promettez-le ! »

« — Je le promets. »

« — Jurez-le par tout ce qui.... (Ici il me dicta un serment d'une grande solennité.) »

« — Il n'est pas besoin de cela. J'accomplirai votre demande ; et douter de moi , ce serait... »

« — Il n'en peut être autrement ; — il faut que vous juriez. »

Je fis le serment. Cela parut le soulager. Il ôta de son doigt un anneau , sur lequel étaient gravés des caractères arabes , et me le présenta. Il continua :

« Le neuvième jour du mois , à midi précis (n'importe le mois ; mais ce doit être là le jour) , vous jetterez cet anneau dans les sources salées qui coulent dans la baie d'Éleusis. Le jour suivant , à la même heure , vous vous rendrez au milieu des ruines du temple de Cérès , et vous y attendrez une heure. »

« — Pourquoi ? »

« — Vous le verrez. »

« — Le neuvième jour du mois , dites-vous ? »

« — Le neuvième. »

Comme je lui observai que nous étions maintenant au neuvième jour du mois , sa physionomie changea , et il cessa de parler. Au moment où il s'asseyait , dans un état de faiblesse évidemment plus grande , une cigogne , tenant un serpent dans son bec , se percha sur une tombe , à quelques pas de nous , et , sans dévorer sa proie , parut nous considérer fixement. Je ne sais quelle impulsion me poussa à la chasser ; mais ma tentative fut inutile : elle décrivit en l'air quelques cercles , et retourna précisément au même endroit. Darvell me la montra du doigt , et sourit. Il parla , — je ne sais si ce fut à lui ou à moi ; — mais je l'entendis prononcer ces paroles : « C'est bien ! »

« — Qu'est-ce qui est bien ? Que voulez-vous dire ? »

« — N'importe ! . Il faudra m'enterrer ici , ce soir ,

à l'endroit même où cet oiseau est maintenant posé. Vous connaissez le reste de mes injonctions. »

Alors il me donna diverses instructions sur la manière dont sa mort pourrait être cachée avec plus de succès. Après qu'il eut terminé, il s'écria :

« Vous voyez cet oiseau ? »

« — Certainement. »

« — Et le serpent qui se débat dans son bec ? »

« — Sans doute. Il n'y a rien là d'extraordinaire ; c'est sa proie naturelle. Mais il est étrange qu'il ne la dévore pas ! »

Un sourire lugubre erra sur ses lèvres, et il dit d'une voix faible : « Il n'est pas temps encore. » Pendant qu'il parlait, la cigogne s'envola. Mes yeux la suivirent un moment, à peine le temps nécessaire pour compter jusqu'à dix. Je sentis le poids de Darvell peser plus lourdement sur mon épaule, et, m'étant retourné pour regarder son visage, je vis qu'il était mort ! Je fus saisi d'un mouvement étrange à cette soudaine certitude, dont il ne me fut pas possible de

douter. — En quelques minutes, son visage devint presque noir. J'aurais attribué au poison un changement si rapide, si je n'avais été persuadé qu'il était impossible qu'il eût pu en recevoir à mon insu. Le jour était sur son déclin ; le corps se décomposait rapidement, et il ne restait plus qu'à exécuter le vœu qu'il avait exprimé. A l'aide de l'yataghan de Suleiman et de mon sabre, nous creusâmes une tombe peu profonde, à l'endroit que Darvell avait indiqué. La terre céda facilement, ayant déjà reçu la déponille de quelque musulman. Nous creusâmes aussi profondément que le temps nous le permettait, et, jetant la terre sèche sur tout ce qui restait de l'être singulier que nous venions de perdre, nous coupâmes quelques carrés d'un gazon plus vert dans le sol un peu moins stérile qui nous entourait, et les plaçâmes sur son sépulture.

Entre l'étonnement et la douleur, j'étais sans larmes.

PREMIÈRE LETTRE A JOHN MURRAY, ESQ.,

AU SUJET DES OBSERVATIONS DU RÉVÉREND W. L. BOWLES SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE POPE.

Je jouerai aux boules avec le soleil et la lune. *Old Song.*

Ma mère est vieille, monsieur ; elle a pu s'oublier un peu en parlant à milady, qui ne peut souffrir la contradiction (et quel est celui, d'ailleurs, qui aime à être contredit, s'il peut s'en préserver) ? *Tales of my Landlord, Old Mortality.*

Ravenne, 7 février 1821.

Mon cher monsieur, dans les différents pamphlets que vous avez eu la bonté de m'envoyer sur la controverse entre Pope et Bowles, je m'aperçois que mon nom est occasionnellement invoqué par les deux parties. M. Bowles revient plus d'une fois sur ce qu'il lui plaît de considérer comme une circonstance remarquable, non-seulement dans sa lettre à M. Campbell, mais dans sa réponse à la *Quarterly*. La *Quarterly*, de son côté et M. Gilchrist, m'ont fait le dangereux honneur de me citer.

M. Bowles fait indirectement une sorte d'appel à moi personnellement, en disant : « Lord Byron se rappelle la circonstance ; il en rendra témoignage » (en rendra témoignage en italiques, caractère de mauvais présage, par le temps qui court).

Je ne me prévaudrai point du *non mi recordo*, même après une si longue résidence en Italie. Oni, je me rappelle la circonstance, et je n'hésite point à la raconter (puisque je suis invité à le faire) aussi exactement que les années qui me séparent de cette époque et tous les événements qui sont intervenus depuis me le permettront.

Dans l'année 1812, plus de trois ans après la publication des *Bardes anglais et des Critiques écossais*, j'eus l'honneur de rencontrer M. Bowles dans la maison de notre vénérable hôte, l'auteur de la *Vie humaine*, le dernier Argonante de la poésie classique anglaise et le Nestor de notre génération inférieure. M. Bowles appelle trois ans aussitôt après la publication. Mais, pour moi, trois ans me paraissent une portion considérable de la durée de l'immortalité réservée à tout poème moderne. Je ne me rappelle pas ce qu'il dit du reste de la compagnie se retirant dans une chambre, et quoique j'aie encore présente à la mémoire la topographie de la maison élégante et classiquement meublée de notre hôte, je ne puis préciser la chambre dans laquelle eut lieu la conversation.

Quoique l'acte de prendre un firre semble l'indiquer, cette conversation a dû avoir lieu dans sa bibliothèque (car si on l'avait gardé, c'eût été dans le salon) ; je présume que cette remarquable circonstance arriva après le dîner, car je ne comprendrais point que la politesse ou l'appétit de M. Bowles lui eussent permis de retenir le reste de la compagnie debout autour de leurs chaises dans l'autre appartement, tandis que nous discussions sur les bois de Madère au lieu

d'en faire circuler le vin. Quant au *bon caractère* de M. Bowles, j'en ai gardé un entier et reconnaissant souvenir, ainsi que de ses excellentes manières et de son agréable conversation ; je parle en général, et non pas des détails, car ni lui ni moi ne pourrions penser les mots tels qu'ils sont imprimés dans le pamphlet. Quant au *ton sérieux*, je n'en ai aucun souvenir ; bien loin de là, je crus que M. Bowles était plutôt disposé à traiter le sujet légèrement, car il me dit : Je vous autorise à me démentir si j'outrepasse la vérité ; et quelques-uns de ses joyeux amis s'étant approchés de lui en s'écriant : « Eh ! Bowles, comment avez-vous pu faire trembler les bois de Madère avec un baiser ? » il eut bien de la peine à les convaincre, le livre à la main, qu'il n'avait jamais fait éprouver aux bois rien de semblable. Il avait raison et *j'avais tort*, et j'ai eu tort jusqu'ici ; j'aurais dû lire deux fois, plutôt que d'écrire une inexactitude capable d'affliger l'auteur. La vérité est que, quoique j'eusse le *génie des découvertes*, je pris la citation dans une Revue ; mais la méprise m'appartenait, et non à la *Revue*, qui transcrivait ce passage assez exactement, je le crois du moins ; c'est moi qui fis la bêtise, et Dieu sait quelle bêtise ! en attribuant le frémissement des amants aux arbres de Madère qui les entouraient. Je déclare donc ici, et je proteste librement et spontanément, que les bois ne tremblèrent pas pour un baiser, mais bien les amants. Je cite de mémoire :

Un baiser, le premier que l'île ait fait entendre,
Tout à coup de ces bois vint troubler le silence ;
Ils tremblèrent (les amants).....

Et si j'avais cru que cette déclaration eût pu être tant soit peu agréable à M. Bowles, je n'aurais pas attendu neuf ans pour la faire, quoique les *Bardes anglais* et les *Critiques écossais* eussent été supprimés quelque temps avant notre rencontre chez M. Rogers. Notre digne hôte aurait pu le lui dire comme moi, puisque, sur ses représentations, je les supprimai. Une nouvelle édition du *Brûlot* (*lampoon*) était alors sous presse, lorsque M. Rogers me fit observer que « j'étais devenu l'ami de plusieurs des personnes mentionnées dans cette satire, et que j'étais même avec quelques-unes sur un pied d'intimité, » et qu'il connaissait en particulier une famille qui verrait avec plaisir cette suppression. Je n'hésitai pas un moment : l'édition fut détruite, et ce n'est pas ma faute si elle a été publiée depuis. Lorsque je quittai l'Angleterre, en avril 1816, très-peu disposé à troubler de nouveau mon pays, et malgré les pensées de toutes sortes qui me préoccupaient alors, la dernière chose que je fis, je crois, avant de m'embarquer, fut de vous signer une autorisation en justice pour empêcher toute réimpression de cette satire (dont on a fait plusieurs contrefaçons en Irlande).

Je dois dire que les personnes nommées dans cette satire qui sont devenues mes amis le sont devenues de leur propre gré ou par l'entremise de tiers ; je n'ai jamais cherché, autant qu'il m'en souvienne, à m'introduire le premier auprès d'aucune d'elles. Il en est que je ne connais que par lettres ; il en est une à

laquelle j'ai écrit le premier, il est vrai, mais seulement après avoir reçu, par un tiers, une communication verbale de sa part.

J'ai insisté un moment sur ces circonstances, parce que l'on s'est prévalu souvent de cette *suppression* pour m'adresser d'amers reproches ; je n'ai jamais reculé, comme ceux qui me connaissent le savent bien, devant aucune des conséquences personnelles qui pouvaient être le résultat de cette publication. Quant à sa suppression, comme j'avais gardé mon droit d'auteur, j'étais le meilleur juge et le seul maître d'agir comme bon me semblait. Je viens de rapporter les motifs qui occasionnèrent cette suppression ; chacun peut les apprécier suivant la loyauté ou la malignité de son caractère. M. Bowles me fait l'honneur de parler de ma *noblesse d'âme*, de ma *généreuse magnanimité*, et tout cela parce que la *circonstance* eût été expliquée sans qu'on eût eu besoin de supprimer le livre. Je ne vois pas de noblesse d'âme dans un acte de simple justice, et je hais le mot de *magnanimité*, parce que je l'ai vu trop souvent appliqué aux plus grossiers imposteurs par les plus grands des fous ; mais j'aurais expliqué la *circonstance*, nonobstant la suppression de la satire, si M. Bowles eût exprimé le désir que je le fisse. Comme le brave *Galbraith* le dit au haily *Jarvie* : « que le diable emporte la bêtise et tout ce qui l'a occasionnée. » J'ai eu à me plaindre moi-même d'aussi grandes et de plus grandes méprises poétiques et personnelles, au moins une fois par mois depuis dix ans, et je n'ai jamais songé sérieusement à les rectifier, au moins les quarante-huit premières heures passées.

Je dois maintenant dire un mot ou deux sur Pope, sur lequel vous avez vu mon opinion largement développée dans la lettre à ou sur l'éditeur du *Magasin écossais de Blackwood* ; mais j'ai bien peur que M. Bowles ne partage pas mes sentiments.

Quoique je regrette d'avoir publié les *Bardes anglais* et les *Critiques écossais*, le passage que je regrette le moins d'avoir écrit est celui qui concerne M. Bowles et son opinion sur Pope. Lorsque je composais cette satire, en 1807 et 1808, M. Hobhouse désira que j'exprimasse quelque part notre opinion commune sur Pope et sur l'édition que M. Bowles venait de donner de ses œuvres. Comme j'avais déjà achevé mon esquisse, et que je me sentais quelque paresse à y rien ajouter, je le priai de se charger de ce soin : il le fit. Les quatorze vers sur le Pope de Bowles ont paru dans la première édition des *Bardes anglais* et des *Critiques écossais*, et ils sont tout aussi sévères et beaucoup meilleurs que ceux que j'y substituai dans la seconde. En réimprimant la satire, comme j'y mis mon nom, je retranchai les vers de M. Hobhouse, et les remplaçai par d'autres de ma façon, à quoi l'ouvrage lui-même gagna moins que M. Bowles. C'est un fait que j'ai constaté dans la préface de la seconde édition. Il y a plusieurs années que je n'ai lu ce poème ; mais la *Quarterly*, M. Octavius Gilchrist et M. Bowles lui-même ont en l'obligeance de rafraîchir ma mémoire et celle du public à ce sujet. Je suis fâché de le dire, mais en lisant ces vers je me repens d'être resté si loin

de ce que j'aurais voulu et dû dire sur l'édition de Pope par M. Bowles. M. Bowles dit que « lord Byron *sait* qu'on a injustement attaqué son caractère. » Je ne sais rien de pareil ; j'ai rencontré M. Bowles, par hasard, dans la meilleure société de Londres ; il me parut un homme aimable, instruit, et d'une grande capacité. Je ne désire rien tant que de pouvoir dîner, une fois la semaine, en compagnie d'un homme d'aussi bonnes manières ; mais quant à son *caractère*, je ne le connais point personnellement ; je ne puis parler que de ses manières, et, sous ce rapport, lui accorder les plus sincères éloges ; mais je ne juge jamais un homme sur ses manières, et je fus un jour volé par le gentleman le plus poli que j'aie jamais rencontré. Une des personnes les plus douces que j'aie vues est Ali Pacha. Quant au *caractère* de M. Bowles, je ne lui ferai pas l'*injustice* de le juger d'après l'édition de Pope, s'il l'a préparée négligemment. S'il l'a fait, au contraire, avec préméditation, je ne le jugerai pas selon la *justice*, parce que je ne veux me poser en exécuteur des hautes œuvres ni pour le compte de la littérature, ni pour le mien. M. Bowles individu et M. Bowles l'éditeur me paraissent les deux choses du monde les moins conciliables :

• And he himself one — *antithesis*. »
Il est lui-même — une antithèse, »

Je ne veux pas dire *rile*, parce que le mot est trop dur ; ni *mistaken*, parce que le vers aurait deux syllabes de trop ; mais chacun peut remplacer le mot qui manque à sa fantaisie.

Ce que je vis de M. Bowles augmenta ma surprise de ce qu'il eût jamais pu employer ses talents à une pareille tâche ; s'il eût été un sot on aurait pu l'excuser ; si c'eût été un homme méchant ou dans l'indigence, j'aurais compris sa conduite ; mais il est l'opposé de tout cela, et avec l'opinion que j'ai sur Pope, la chose me paraît inexplicable. Cependant je dois appeler les choses par leur nom ; je ne puis appeler son édition de Pope un ouvrage de *bonne foi*, et cependant je pense qu'il y a affectation de sincérité, non-seulement dans ces volumes, mais dans les pamphlets publiés dernièrement ; « néanmoins il *refuse* de reconnaître ses prisonniers. » M. Bowles dit : « J'ai vu, dans les lettres de Pope à Martha Blount, des passages que je n'aurais jamais osé publier, et qui, je l'espère, ne seront jamais publiés par d'autres. Ces passages sont si *grossiers* qu'ils impliquent la *plus grossière* licence. »

Est-ce là jouer cartes sur table ?

Il se peut que ces passages existent, comme il se peut qu'ils n'existent pas ; il se peut que Pope, qui, bien que catholique, n'était pas un moine, ait, le cas échéant, péché dans sa jeunesse avec les femmes, soit en paroles, soit en action ; mais est-ce là un prétexte suffisant pour formuler une dénonciation aussi grave ? Quel est l'Anglais non marié, d'un certain rang dans le monde (à moins qu'il n'ait pris les ordres), qui n'ait à se reprocher, entre seize et trente ans, plus de licence que l'on n'en a jamais reproché à Pope dans toute sa vie ? Pope vécut en face du public ; dès ses

plus jeunes années il avait pour ennemis tous les sots de son temps, et, je suis fâché de le dire, il a eu depuis sa mort contre lui quelques hommes qui n'ont pas la sottise pour excuse de leurs détractions. Eh bien ! à quoi se réduisent leurs insinuations et leurs calomnies entassées les unes sur les autres ? A une *liaison* équivoque avec Martha Blount, qui pouvait avoir aussi bien sa source dans les infirmités de Pope que dans ses passions ; à une boutade sans espoir avec lady W. Montagu ; à une anecdote de Cibber, et à deux ou trois passages un peu lestes disséminés dans ses ouvrages. Quel est celui qui pourrait sortir aussi pur d'une enquête malveillante faite sur une vie de cinquante-six ans ? Pourquoi prend-on le soin de nous rappeler ces passages de ses lettres, en admettant qu'ils soient tels qu'on le prétend ? M. Bowles sait-il où peuvent mener ces investigations dans le domaine des correspondances privées et des anecdotes douteuses ? J'ai vu moi-même une collection de lettres d'un autre poète éminent, je dirai même des plus éminents, et qui aujourd'hui a cessé de vivre ; ces lettres sont remplies de grossièretés si abominables et de gravelures si raffinées, que je doute qu'on pût trouver dans notre langue rien qui en approchât ; ce qui est plus étrange, c'est que quelques-unes de ces plaisanteries licencieuses sont ajoutées en *post-scriptum* à des lettres sérieuses et sentimentales, auxquelles sont accolés des morceaux de prose ou des pièces de vers d'une licence hyperbolique. Lui-même dit à ce sujet que « si l'obscénité (il emploie un mot plus énergique) est un péché contre le Saint-Esprit, il ne sera certainement pas sauvé. » Ces lettres existent et ont été lues par d'autres que par moi ; mais l'éditeur de ce poète eût-il fait preuve de *bonne foi* en faisant même une allusion à cette correspondance ? Il a fallu la tentative de dépréciation systématique de M. Bowles contre Pope, pour m'amener, moi, spectateur indifférent, à dire de ces lettres le peu que j'en ai dit.

Que dirions-nous d'un éditeur d'Addison qui citerait le passage suivant des lettres d'Horace Walpole à George Montagu : « Le docteur Young a publié un nouvel ouvrage, etc... M. Addison, au moment de sa mort, envoya chercher le jeune comte de Warwick pour lui montrer avec quel calme mourait un chrétien ; malheureusement il mourut d'un excès d'*eau-de-vie*. Rien ne fait mourir un chrétien en paix comme d'être ivre ; mais ne dites pas cela à Gath, où vous êtes. » Supposons maintenant un éditeur qui donnerait cette citation avec le commentaire suivant : « Horace Walpole rapporte un fait qui, s'il est exact, est en vérité des plus honteux pour Addison. Walpole raconte à Montagu qu'Addison envoya chercher le jeune comte de Warwick pour lui montrer avec quelle sérénité mourait un chrétien ; malheureusement il était ivre quand il mourut. » Maintenant l'éditeur pourrait affecter dans la page suivante, ou même quelques lignes plus bas, une sainte incrédulité assaisonnée de l'expression de la *même* *ardeur* (la *même* qui régnait dans le livre de M. Bowles) ; je n'en dirais pas moins que cet éditeur est un sot ou qu'il est infidèle à sa mission. On n'admet de pareilles anecdotes que pour sai-

sir l'occasion d'en témoigner en peu de mots son indignation, à moins qu'elles ne soient *incontestablement authentiques*. A quoi bon ces mots, *si cela est vrai*? Ce si n'est pas d'un pacificateur; pourquoi invoquer le témoignage de Cibber sur la licence des mœurs de Pope? A quoi se réduit-il? à dire que Pope fut une fois entraîné dans sa jeunesse par un gentilhomme et le comédien dans une maison de récréation charnelle. M. Bowles n'a pas toujours été dans les ordres, et lorsqu'il était encore fort jeune, n'a-t-il jamais été entraîné dans de pareils lieux? Si j'étais en humeur de raconter des histoires et de petites anecdotes, je pourrais raconter sur M. Bowles une histoire beaucoup plus piquante que celle de Cibber, et fondée sur une autorité beaucoup moins contestable : sur le témoignage de M. Bowles lui-même. Cette histoire n'a point été racontée par lui en ma présence; mais elle a été dite à un tiers que M. Bowles cite souvent dans le cours de ses réponses. Cette personne me l'a redite comme une anecdote piquante et joyeuse, et cette épithète est juste, quelles que soient les autres qu'on puisse y ajouter. Mais irais-je, pour une escapade de jeunesse, accuser M. Bowles d'être un *debauché* ou un *libertin*? N'en est-il pas moins aujourd'hui un homme pieux et honnête, parce qu'il n'a pas toujours été prêtre? Oui, certes, et je suis tout disposé à le croire un excellent homme, presque aussi bon que Pope, mais pas meilleur.

La vérité, c'est que de nos jours le grand *primum mobile* en Angleterre, c'est le *cant*; cant politique, poétique, cant religieux, cant moral, mais toujours le *cant*, multiplié dans toutes les variétés de la vie; c'est la mode, et tant qu'elle durera, elle sera toute-puissante sur ceux qui ne vivent qu'en se conformant au goût du temps. Je dis *cant*, parce que c'est une affaire de mots sans aucune influence sur les actions humaines; les Anglais n'en étant ni plus sages ni meilleurs; mais plus pauvres et plus divisés entre eux, et beaucoup moins moraux, assurément, qu'ils ne l'étaient avant que ce décorum dans les mots prévalût. Cette horreur hystérique pour les amours très-peu authentiques et fort contestables du pauvre Pope (car Cibber convient qu'il empêcha l'aventure, quoique peu périlleuse, dans laquelle Pope allait s'embarquer); cette horreur paraît de la vertu dans un pamphlet de controverse. Mais toute personne qui sait ce que c'est que la vie, ou du moins ce qu'elle était dans sa jeunesse, rira du présent fondement sur lequel repose cette accusation d'une sorte d'amour *libertin*; tandis que d'autres, plus sérieux, regarderont ceux qui bâtitent de pareilles accusations sur un fait isolé comme des fanatiques ou des hypocrites, peut-être tous les deux à la fois, car les deux forment quelquefois un heureux mélange.

M. Octavius Gilchrist parle avec un peu d'irrévérence d'un *second verre de vin blanc chaud*, autrement dit *négus*. Que veut-il dire? est-ce un crime de boire du négus? En est-il plus mauvais lorsqu'il est chaud? Est-ce que M. Bowles boit du négus? j'ai meilleure opinion de lui; j'espérais que jamais le vin qu'il boit n'était mélangé, ou que, tout au moins, comme un

personnage de Jonathan Wild, « il préférât le punch, parce qu'il n'est pas défendu par l'Écriture. » Je serais désolé d'apprendre que M. Bowles aime le négus; c'est une liqueur *si candide*, un compromis *si impartial* entre la passion pour le vin et l'amour de l'eau! Mais chaque écrivain a ses goûts qui lui sont propres. Le juge Blackstone composait ses *commentaires* (il avait fait aussi des vers dans sa jeunesse) avec une bouteille de porto devant lui. La conversation d'Addison ne valait rien avant qu'il eût avalé la même dose de liquide. Peut-être le régime de ces deux grands hommes n'était-il pas inférieur à celui d'un *soi-disant* poète de nos jours, qui, après avoir erré sur les montagnes, rentre chez lui, se met au lit, et dicte ses vers, pendant qu'un domestique le nourrit de tartines beurrées pendant toute la durée de l'opération.

J'arrive maintenant aux PRINCIPES INVARIABLES de la poésie de M. Bowles. M. Bowles et quelques-uns de ses correspondants affirment que ces principes sont *incontestables*, et ils n'ont pas été contestés, au moins, par Campbell, qui semble être resté étourdi sous le coup de ce titre fastueux. Jadis un sultan offrit à Henri IV de faire alliance avec lui, parce que, disait-il, « il haïssait le mot ligue »; ce qui prouve que le padishah comprenait le français. M. Campbell n'a pas besoin de mon alliance, et je n'aurai pas la présomption de la lui offrir; mais je hais ce mot *invariable*. Qu'y a-t-il d'*invariable* chez les humains? poésie, philosophie, esprit, sentiment, sagesse, science, gloire, puissance, intelligence, matière, vie ou mort? Je mets hors de question les choses divines. De tous les noms arrogants dont on peut baptiser un livre, celui-ci, appliqué surtout à ce pamphlet, me paraît le plus audacieusement ridicule. C'est à M. Campbell de répondre aux assertions qu'il renferme, et surtout de venger son vaisseau, que M. Bowles a coulé bas de son premier coup de canon, comme il s'en vante triomphalement :

Là, dit-il, était un navire.
Maintenant, laisse-moi, larron,
Ou tu sentiras mon bâton.

Ce n'est pas mon affaire; mais puisque j'y suis (Dieu m'est témoin que c'est bien malgré moi, et qu'il a fallu que j'y fusse provoqué par les fréquents appels à mon témoignage qui se trouvent dans les pamphlets de M. Bowles), je suis comme un Irlandais dans une bagarre, prêt à rendre raison au premier venu; je dirai donc un mot ou deux du *vaisseau*.

M. Bowles prétend que le vaisseau de ligne de M. Campbell tire toute sa poésie, « non pas de l'art, mais de la nature. »

« Otez, dit-il, les vagues, les vents, le soleil, etc., et il vous restera un lambeau de toile bleue et un grossier canevas sur trois perches. »

Voilà qui est incontestable : ôtez les flots, les vents, et vous n'aurez pas de vaisseau du tout, non-seulement en poésie, mais pour tout autre usage. Otez le soleil, et nous serons obligés de lire le pamphlet de M. Bowles à la chandelle. Mais la poésie du « vaisseau » ne dépend pas des vagues, bien au contraire; le « vaisseau

de ligne » communique sa poésie aux flots et augmente la leur. Je ne conteste pas que les flots, les vents, et, par-dessus tout, le soleil, ne soient très-poétiques en eux-mêmes; nous l'avons appris à nos dépens par les nombreuses descriptions que l'on trouve dans les poètes; mais si les vagues ne portaient que de l'écume sur leur cime, si les vents ne jetaient que des herbes marines sur le rivage, si le soleil ne brillait ni sur les Pyramides, ni sur les flottes, ni sur les forteresses, ses rayons seraient-ils aussi poétiques? je ne le pense pas : la poésie est au moins réciproque. Otez le vaisseau de ligne se balançant sur les vagues immobiles, et les vagues immobiles deviendront un spectacle assez monotone, surtout si elles ne sont pas parfaitement transparentes : témoin les milliers de personnes qui passent à côté sans les regarder. Qu'est-ce qui attire des milliers de spectateurs quand on lance un vaisseau à la mer? Ils ont pu voir les poétiques vagues immobiles à Wapping, ou le long des docks de Londres, ou dans le canal de Paddington, ou dans une mare, ou dans un baquet, ou dans tout autre vase; ils ont pu entendre le sifflement poétique des vents à travers les lucarnes d'une étable à pores ou les fenêtres d'un grenier; ils ont pu voir le soleil se refléter dans la livrée d'un laquais, ou dans une bassinoire de cuivre; mais l'onde calme, le vent ou le soleil, parviennent-ils à rendre ces objets poétiques? je ne le crois pas. M. Bowles prétend que le vaisseau tire toute sa poésie des accessoires; mais si ces accessoires avaient le don de conférer la poésie, ils devraient rendre tous les objets indifféremment poétiques, d'autant plus que M. Bowles appelle un « vaisseau de ligne » sans ses mâts, ses voiles, ses banderolles, « de la toile bleue, du canevas grossier et de grandes perches »; car ce n'est que cela. La porcelaine est de l'argile, l'homme est de la poussière, la chair est du gazon, et cependant ces deux derniers objets surtout sont le sujet de beaucoup de poésie.

M. Bowles a-t-il jamais contemplé la mer? je le présume: ou tout au moins a-t-il vu un tableau de marine. Or, un peintre a-t-il jamais peint la mer seule, sans y ajouter un navire, un bateau, un naufrage, ou tout autre objet? La mer est-elle une chose plus attrayante, plus morale, plus poétique, avec ou sans un vaisseau pour rompre sa vaste mais fatigante monotonie? Est-ce qu'une tempête est plus poétique sans un vaisseau? Dans le poème du *Naufrage*, lequel, de la tempête ou du vaisseau, nous intéresse le plus? Tous les deux beaucoup, assurément; mais, sans le vaisseau, qui s'inquiéterait de la tempête? Il ne resterait que de la poésie descriptive, qui en matière d'art n'a jamais été regardée que comme secondaire.

Je me crois en droit de parler de choses maritimes, — au moins à des poètes; — à l'exception de Walter Scott, de Moore, et, peut-être, de Southey, qui ont voyagé, j'ai fait à la nage plus de milles que tout le reste de nos poètes contemporains n'en a jamais fait sur un vaisseau; j'ai passé des mois entiers à bord d'un vaisseau, et, pendant tout le temps que j'ai vécu hors de ma patrie, je ne suis guère resté un mois sans voir l'Océan. En outre, c'est sur ses rivages que j'ai

été élevé, depuis l'âge de deux ans jusqu'à dix. Je me rappelle que, lorsque nous étions à l'ancre, près du cap Sigée, en 1810, sur une frégate anglaise, il s'éleva, au coucher du soleil, une violente bourrasque, si violente, que nous crûmes que le vaisseau allait rompre ses câbles et chasser sur ses ancrs. M. Hobhouse et moi, avec quelques officiers, nous avions été jusqu'à Abydos par les Dardanelles, mais nous revînmes à temps. L'aspect d'une tempête dans l'Archipel est on ne peut plus poétique, la mer étant très-étroite, écumeuse et dangereuse, et la navigation gênée et interrompue par la multitude d'îles et de courants. Le cap Sigée, les *tumuli* de la Troade, Lemnos, Ténédos, venaient ajouter leurs souvenirs à la majesté du spectacle; mais ce qui me parut le plus poétique dans cette circonstance, ce furent les barques grecques et turques au nombre de deux cents environ, et qui étaient obligées de courir devant le vent et de quitter leur dangereux ancrage. Les unes se dirigeaient vers Ténédos ou vers d'autres îles; quelques-unes gagnaient le large, et d'autres peut-être l'éternité. La vue de ces petits bâtiments, qu'on distinguait baignés d'écume, à la lueur du crépuscule, tantôt apparaissant, tantôt disparaissant entre les vagues, avec leurs voiles d'une blancheur remarquable (les voiles du Levant ne sont pas formées de canevas grossier, mais de coton blanc), rasant la cime des flots aussi rapidement, mais, hélas! moins sûrement que les monettes qui voltigeaient au tour d'eux; les dangers imminents qu'ils couraient, leur éloignement qui les faisait ressembler à des taches d'écume flottante, leurs groupes qui se succédaient les uns aux autres, leur *petitesse* en comparaison de l'élément géant contre lequel ils avaient à lutter, et qui faisait craquer la charpente de notre vigoureux quarante-quatre (il avait été construit en Inde); leurs mouvements, leur structure, tout en eux me frappa, et ils me parurent beaucoup plus poétiques que tout ce qui m'entourait; et certes, sans cet accessoire, le tapage des flots, la mer et les vents impétueux auraient beaucoup perdu de leur poésie.

Le Pont-Euxin est une noble mer à contempler, et le port de Constantinople est le plus beau des ports; cependant, je crois que vingt vaisseaux de ligne, quelques-uns de cent quarante canons, le rendraient encore plus poétique, le grand jour au soleil, et la nuit peut-être encore davantage, car les Tures illuminent leurs vaisseaux de guerre de la façon la plus pittoresque; et, cependant, tout cela est artificiel. Quant au Pont-Euxin, je l'ai vu des Synplegades; je me tenais près d'un autel brisé exposé aux vents; j'ai senti toute la poésie de cette situation en répétant les premiers vers de *Médée*; mais cette poésie n'aurait-elle pas beaucoup été augmentée par la présence du navire *Argo*? et elle devait même beaucoup à l'arrivée de chaque vaisseau marchand venant d'Odessa.

M. Bowles dit: « Pourquoi tirez-vous vos vaisseaux du chantier? » Je ne sache pas d'autre réponse à faire, si ce n'est que les vaisseaux sont construits pour être lancés à la mer. L'eau assurément augmente la poésie par son association, mais elle ne la fait pas, et le vaisseau lui rend amplement ce qu'elle lui prête de poésie.

ils s'aident mutuellement : l'eau est plus poétique avec le vaisseau, le vaisseau l'est moins sans l'eau ; mais un vaisseau seul debout sur un dock est encore un grand et poétique spectacle. Un vieux bateau, sa quille en l'air, naufragé sur le sable du rivage, est un objet poétique (Wordsworth, qui a fait un poème sur une cave et un enfant aveugle, vous le dira aussi bien que moi ; tandis qu'une longue étendue de sable et d'eau immobile, sans la présence d'une seule barque, serait aussi fastidiusement prosaïque qu'aucun des pamphlets publiés de nos jours.

Qu'est-ce qui fait la poésie dans l'image du *Désert de marbre de Tadmor*, dans l'*ode de Grainger à la Solitude*, si admirée par Johnson ? Est-ce le marbre ou le désert ? l'objet artificiel ou l'objet naturel ? Le désert est comme tous les autres déserts ; mais le marbre de Palmyre fait la poésie de ce passage et du désert.

L'Hymette, si beau, mais si nu, toute la côte de l'Attique, ses collines, ses montagnes, le Pentélique, l'Anchesme, le Philopappus, sont poétiques par eux-mêmes, et le seront encore quand le nom d'Athènes, celui des Athéniens et les ruines qui les consacrent auront disparu de la face de la terre. Mais peut-être me dira-t-on que la nature de l'Attique aurait été plus poétique sans l'art de l'Acropolis ; sans le temple de Thésée, et sans tous les glorieux monuments du génie si divinement artificiel des Grecs. Demandez au voyageur ce qui le frappe, comme le plus poétique, du Parthénon, ou du rocher sur lequel il est situé ; des colonnes du cap Colonna, ou du cap lui-même ; des rochers qui en forment la base, ou du souvenir du vaisseau de Falconer, qui se brisa contre eux. Il y a des milliers de rochers et de caps qui sont plus pittoresques en eux-mêmes que l'Acropolis ou le cap Sunium. Que sont ces points de vue auprès des milliers de paysages qu'offrent d'autres contrées plus sauvages que la Grèce, l'Asie-Mineure, la Suisse, Cintra en Portugal, plusieurs provinces d'Italie, les sierras d'Espagne ? Mais c'est l'art, les colonnes, le temple, le vaisseau naufragé, qui donnent à ces lieux leur poésie antique et moderne ; sans eux, ces lieux en eux-mêmes seraient inconnus, ensevelis, comme Babylone et Ninive, dans une confusion inextricable, sans poésie comme sans existence. Mais dans quelque lieu de la terre que l'on transportât ces ruines, si elles étaient susceptibles d'être transportées comme l'obélisque, le Sphinx et la tête de Memnon, elles y apparaîtraient dans la perfection de leur beauté et leur imposante poésie. J'ai réclamé et je réclamerai toujours contre l'enlèvement (*robbery*) des ruines d'Athènes, dans le but de servir de modèle aux sculpteurs anglais. Mais pourquoi ai-je protesté ? ces ruines sont aussi poétiques à Piccadilly qu'elles l'étaient dans le Parthénon ; mais le Parthénon et son rocher sont moins poétiques sans elles : telle est la poésie de l'art.

M. Bowles prétend également que les pyramides d'Égypte ne sont poétiques que par suite de leur association avec des déserts sans bornes, et qu'une pyramide de la même dimension ne serait pas sublime dans la cour de l'hôtel de Lincoln. Non, certes, elle

ne serait pas aussi poétique ; mais ôtez la pyramide, et que sera le désert ? Otez la colonne de la plaine de Salisbury, et il ne restera plus qu'une plaine assez semblable à la bruyère d'Hounslow ou toute autre plaine. A mon avis, Saint-Pierre, le Colysée, le Panthéon, le Palatin, l'Apollon, le Laocoon, la Vénus de Médicis, le Mercure, le Gladiateur mourant, le Moïse de Michel-Ange, et tous les bons ouvrages de Canova (j'ai déjà parlé de ceux de l'ancienne Grèce qui existent encore dans le pays, ou qui ont été transportés en Angleterre), sont aussi poétiques que le mont Blanc ou le mont Etna, et peut-être davantage : car ce sont des manifestations directes d'intelligence, dont la conception seule présuppose la poésie, et comme tels, ils ont une vitalité actuelle, qui ne peut appartenir à aucune portion de la nature inanimée, à moins que nous n'adoptions le système de Spinoza, que le monde, c'est Dieu.

Quoi de plus poétique dans son aspect que la ville de Venise ? Cela dépend-il de la mer ou des canaux ? « De la boue et des joncs d'où la fière Venise s'élança tout armée. »

Est-ce le canal qui coule entre le palais et la prison, ou le Pont-des-Soupirs, qui est poétique ? Est-ce le canal Grande ou le Rialto qui y baigne ses arches, les églises qu'il domine, les palais qu'il borde, et les gondoles qui glissent sur ses flots, qui rendent cette ville plus poétique que Rome elle-même ?

M. Bowles dira peut-être que, sans eaux, le Rialto n'est que du marbre ; les palais, les églises, que des pierres ; et les gondoles, une pièce de drap noir grossier jetée sur quelques planches de bois ciselé, avec un morceau de fer brillant, de forme fantastique, à la proue. Et moi je lui dirai que, sans tous ces accessoires, l'eau ne serait qu'un fossé rempli de boue claire ; et quiconque soutiendra le contraire mérite d'être au fond de celui où les héros de Pope sont embrassés par les nymphes de la boue. Il n'y aurait rien qui rendit le canal de Venise plus poétique que celui de Paddington, n'étaient les accessoires artificiels ci-dessus mentionnés, quoique ce soit un canal parfaitement naturel, formé par la mer et les innombrables îles qui forment l'emplacement de cette cité extraordinaire.

Les cloaques de Tarquin, à Rome, sont aussi poétiques que la colline de Richemond ; ils le sont même beaucoup plus. Otez Rome et laissez les sept collines et le Tibre comme ils étaient au temps d'Évandre ; que M. Bowles, ou M. Wordsworth, ou M. Southey, ou tout autre de nos poètes naturalistes, fassent un poème sur ces lieux, et qu'ils comparent ensuite quel sera le plus poétique, de leur production, ou du guide du voyageur le plus vulgaire indiquant le chemin de Saint-Pierre au Colysée en notant tous les objets qui se rencontrent sur la route. Ces lieux intéressent dans Virgile, parce que l'on sait qu'ils deviendront un jour Rome, et non parce qu'ils forment le domaine champêtre d'Évandre.

M. Bowles prétend ensuite enrôler Homère sous sa bannière, afin de répondre à une remarque de M. Campbell, qu'Homère décrivait souvent des objets d'art.

M. Bowles prétend que la supériorité d'Homère, même dans ce cas, dépend de l'alliance de la nature avec ces objets d'art. « Le bouclier d'Achille, dit-il, tire tout son intérêt des objets que l'artiste y a représentés. » Et d'où tirent leur intérêt la lance d'Achille, le casque et la cuirasse de Patrocle, et l'armure céleste, et les cuissards d'airain des Grecs bien bottés? Est-ce uniquement des jambes, du dos, de la poitrine et du corps humain qu'ils recouvrent? Dans ce cas, il eût été plus poétique de les faire combattre tout nus, et Gulley et Gregson, étant plus rapprochés de l'état de nature, sont plus poétiques lorsqu'ils boxent en caleçon qu'Hector et Achille dans leur brillante armure et avec leurs armes héroïques.

Au lieu du bruit des casques, du roulement des chars, du sifflement des dards, du cliquetis des épées, du choc des boucliers et des cuirasses brisées, que ne nous représente-t-on les Grecs et les Troyens, comme deux tribus sauvages, se déchirant, se tirailant, se donnant des coups de pied, se mordant, écumant de rage, grinçant des dents, dans toute la poésie de la nature guerrière, sans s'embarrasser de ces armes grossières, prosaïques, artificielles, également inutiles au guerrier enfant de la nature et au poète *naturaliste*? Est-il rien d'anti-poétique dans l'action d'Ulysse qui frappe les chevaux de Rhésus avec son arc (ayant oublié son fouet)? M. Bowles voudrait-il qu'il les eût excités à coups de pied, ou qu'il les eût frappés du poing afin d'être plus naturel?

Est-il, dans l'épique de Gray, une image plus frappante que celle de sa *sculpture sans formes*? La sculpture en général, on le sait, passe pour plus poétique que la nature elle-même, en tant qu'elle représente des types doués de cette beauté idéale qui ne se rencontre point dans la nature; telle est l'opinion générale; mais, si l'on en excepte la *Vénus de Médicis*, je ne partage pas cette opinion, au moins quant à la beauté féminine : car la tête de lady Charlemont (lorsque je la vis pour la première fois, il y a neuf ans) me parut posséder tout ce que la sculpture peut réaliser de plus idéal. Je me rappelle aussi avoir vu quelque chose d'approchant de ce type dans la tête d'une jeune fille albanaise occupée à réparer une route dans les montagnes, dans quelques autres têtes grecques, et dans une ou deux figures italiennes. Quant au *sublime*, je n'ai jamais rien vu dans la nature humaine qui approchât de l'expression de la sculpture, soit dans l'*Apollon*, soit dans le *Moïse* ou dans tout autre des ouvrages sérieux de l'art ancien ou moderne. Examinons un peu plus à fond cette poésie des *vertes prairies* et de la nature nue, en général, considérée comme supérieure aux images artificielles dans le domaine des beaux-arts. Dans un paysage, un grand artiste ne nous donne pas une copie littérale du pays; il en invente et en compose une. La nature, dans son aspect actuel, ne lui offre pas les scènes qu'il voudrait reproduire; et alors même qu'il nous représente quelque ville connue, quelque site célèbre dans les montagnes ou dans la campagne, il faut qu'il choisisse un point de vue particulier, avec des nuances de lumière, d'ombre, de perspective, telles qu'elles

puissent non-seulement mettre en relief les beautés, mais aussi diminuer les difformités naturelles. La poésie de la nature en elle-même, *copiée exactement*, n'est pas suffisante pour lui. Le ciel de son paysage n'est pas le *portrait* du ciel de la nature : c'est un assemblage de différents ciels observés dans des moments différents, et non pas copiés tout entiers tel ou tel jour; et pourquoi? parce que la nature n'est pas prodigue de ses beautés, qu'elle les dissémine au loin et les déploie çà et là, ce qui oblige l'artiste à faire parmi elles un choix, et à les rassembler non sans peine.

Je viens de parler de la sculpture. Le grand but du sculpteur est avant tout d'agrandir la nature jusqu'à la beauté héroïque, c'est-à-dire, en bon anglais, de surpasser son modèle. Lorsque Canova érige une statue il emprunte une jambe à l'un, une main à l'autre, un trait au troisième, et quelquefois une forme à un quatrième, embellissant probablement encore tous ces détails, comme fit le sculpteur grec pour former sa *Vénus*.

Demandez à un peintre de portraits les difficultés qu'il rencontre à faire coïncider les principes de son art avec les figures dont la nature et ceux qui viennent poser tapissent son atelier; à l'exception peut-être de dix figures sur dix millions, il n'en est pas une seule qu'il puisse s'aventurer à reproduire sans dissimuler beaucoup, et sans ajouter beaucoup plus encore. La nature exacte, simple, nue, ne fera jamais un grand artiste dans aucun genre, et surtout un poète, — le plus artificiel peut-être de tous les artistes. Même dans les images naturelles, les poètes sont obligés d'emprunter quelques-unes de leurs meilleures comparaisons à l'art. Pour peindre la beauté d'une fontaine, vous dites qu'elle est aussi claire ou plus claire que le cristal :

O fons Blandusiæ splendidior vitro!

Dans le discours de Marc-Antoine, on montre le corps de César, mais aussi son manteau :

You all do know this mantle, etc.

Look! in this place ran Cassius' daggers through.

Si le poète avait dit que Cassius avait passé son poing à travers la déchirure du manteau, il eût été bien plus conforme à la nature, selon M. Bowles; mais le *poignard* artificiel est plus poétique qu'une main *naturelle* et désarmée.

Dans un des endroits les plus sublimes des poésies sacrées, nous lisons : « Quel est celui qui vient d'Edom et de Bozrah, avec des vêtements teints? » Celui qui vient serait-il plus poétique sans ces *vêtements teints* qui frappent le spectateur, et l'identifient avec celui qui s'approche? La mère de Sisera nous est montrée écoutant le bruit des *roues du chariot* de son fils, Salomon, dans son cantique, compare le nez de sa bien-aimée à une tour, ce qui nous paraît une exagération orientale. S'il avait dit que sa stature était comme celle d'une tour, ç'aurait été aussi poétique que s'il l'eût comparée à un arbre. Dans le vers suivant,

The virtuous Marcia towers above her sex.

une image artificielle est employée pour exprimer une supériorité morale; mais il est probable que Salomon ne compare pas le nez de sa fiancée à une tour sous le rapport de la longueur, mais de la symétrie; et, en faisant la part de l'hyperbole orientale et de la difficulté de trouver dans la nature une image convenable pour le nez d'une femme, cette image est peut-être aussi bonne qu'une autre.

L'art n'est pas inférieur à la nature, sous le rapport de la poésie. Qu'est-ce qui fait qu'un régiment de soldats est un spectacle plus noble qu'un même nombre d'hommes pris dans le peuple, sinon leurs armes, leurs habillements, leur drapeau, l'art et la symétrie artificielle de leur pose et de leurs mouvements? Le plaid d'un Highlander, le turban d'un musulman, la toge d'un Romain, sont plus poétiques que les fesses tatouées ou non tatouées des sauvages des îles Sandwich, quoiqu'elles aient été décrites par William Wordsworth lui-même, comme « l'idiote dans sa gloire. »

J'ai vu autant de montagnes qu'un homme du monde et plus de flottes que n'en ont vu la plupart des gens de terre, et, à mon avis, un long convoi escorté de quelques vaisseaux de ligne pour le conduire est un spectacle aussi noble et aussi poétique que tout ce que peut produire la nature inanimée. Je préfère le mât d'un grand amiral avec tous ses cordages à un sapin d'Ecosse ou à un cèdre du Liban, et je pense qu'il a été la source de plus de poésie. Qu'est-ce qui fait la grande supériorité du *Naufrage* de Falconer sur tous les autres naufrages, sinon l'admirable emploi qu'il a su faire des termes de l'art dans la description du sort des marins par un poète marin? Ces termes, par la juste application qui en est faite, font la force et la réalité de son poème. Pourquoi? Parce que Falconer était poète, et que dans les mains d'un poète l'art ne fournit pas moins d'ornements que la nature. C'est précisément dans la description de la nature prise en général, et en sortant de son élément, que Falconer faillit : c'est lorsqu'il fait des digressions sur l'ancienne Grèce et autres sujets scientifiques.

Dans la *Colline de Grongar*, seul titre littéraire de Dyer, la nature elle-même est peinte dans une image artificielle qui recouvre une idée morale : « *Ainsi est tissé le vêtement de la nature pour instruire notre pensée vagabonde ; c'est ainsi qu'elle s'habille d'un vert éclatant pour chasser nos soucis.* »

Nous pourrions citer encore ici le télescope employé mal à propos par Milton, et qui a rendu M. Bowles si triomphant contre M. Campbell lui-même : *C'est ainsi que nous nous méprenons sur la forme de l'avenir, vu à travers le verre trompeur de l'espérance.*

Et ici, un mot, en passant, à M. Campbell : *De même que les sommets si riants et si beaux, vêtus des couleurs de l'air, paraissent arides, sombres et rocailleux à ceux qui les gravissent ; de même nous parcourons une route âpre et rude ; le jour présent est toujours un jour nuageux.* »

N'est-ce pas l'original de ces deux fameux vers : « *C'est la distance qui prête du charme au paysage et qui habille la montagne de ses teintes d'azur ?* »

Pour revenir à la mer, qu'on jette les yeux sur la longue muraille de Malamocco qui sert de digue à l'Adriatique, et qu'on prononce entre la mer et son dominateur. Assurément, cet ouvrage romain (je dis romain pour la conception et l'exécution), qui dit à l'océan : « Tu iras jusque là et pas plus loin, » et qui est obéi, n'est ni moins sublime ni moins poétique que les vagues frémissantes qui se brisent vainement à sa base.

M. Bowles prétend que le vaisseau tire la plus grande partie de sa poésie du vent. Alors, pourquoi un vaisseau à la voile est-il plus poétique qu'un pourceau? Je dis pourceau. Le pourceau est tout nature ; le vaisseau est tout art, *canवास grossier, toile bleue et grandes perches*. Tous deux sont violemment poussés et ballottés par le vent ; cependant un excès de faim pourrait seul me faire trouver le pourceau le plus poétique des deux, et seulement sous forme de grillade.

M. Bowles nous dira-t-il que la poésie d'un aqueduc consiste dans l'eau qu'il transporte? Qu'il aille voir celui de Justinien, ceux de Rome, de Constantinople, de Lisbonne et d'Elvas, ou même les restes de celui qui existe en Attique.

Je ferai encore une question : Qu'est-ce qui rend les vénérables tours de l'abbaye de Westminster plus poétiques en elles-mêmes que la tour de la plomberie, qui est entourée des mêmes points de vue? Je répondrai : L'architecture. Changez l'abbaye de Westminster ou Saint-Paul en un magasin à poudre, leur poésie, comme objets, restera la même. Le Parthénon fut converti en un magasin semblable, par les Turcs, pendant le siège des Vénitiens sous Morosini, et une partie de l'édifice fut détruite par suite de cette destination d'un nouveau genre. Les dragons de Cromwell logèrent leurs chevaux dans la cathédrale de Worcester; en fut-elle moins poétique, comme objet, qu'auparavant? Demandez à un étranger qui entre dans Londres quelles sont les tours qui le frappent comme le plus poétiques. Il désignera, sur-le-champ, Saint-Paul et l'abbaye de Westminster, sans peut-être connaître leurs noms où les souvenirs qui s'y rattachent, et il ne songera même pas à la tour de la manufacture; non qu'il sache que ce n'est ni le mausolée d'un monarque, ni une colonne de Waterloo, ni un monument de Trafalgar; mais parce que son architecture est évidemment inférieure.

Nouvelle question de M. Bowles : « La description d'un jeu de cartes, en supposant les mêmes talents chez les deux artistes, est-elle aussi poétique que la description d'une promenade dans une forêt? » On peut répondre que les *matériaux* ne sont certainement pas égaux, mais que l'artiste qui a rendu le jeu de cartes poétique est de beaucoup le plus grand des deux; d'ailleurs, cette classification des poètes est purement arbitraire de la part de M. Bowles : il peut y avoir assurément différentes classes de poésie; mais chaque poète doit être classé d'après son talent d'exécution, et non d'après le genre de poésie qu'il a cultivé.

La tragédie est regardée comme un genre du premier ordre. Hughes a écrit une tragédie, et une tragédie qui a réussi; Fenton en a écrit une autre, et

Pope n'a jamais fait de tragédies; personne cependant, pas même M. Bowles, n'a placé Hughes et Fenton, comme poètes, au-dessus de Pope. Addison lui-même (l'auteur de *Caton*) ou Rowe, l'un des dramaturges les plus fameux par leurs succès au théâtre, ou Young, ou même Otway et Southerne, ont-ils jamais été placés un seul moment sur le même rang que Pope dans l'esprit du lecteur ou du critique avant sa mort ou depuis? Si M. Bowles tient à ces classifications, qu'il se rappelle que la poésie descriptive a été placée parmi les dernières branches de l'art, et que la description ne peut être considérée que comme un simple ornement, et ne formera jamais le sujet d'un poème. Les Italiens, avec la langue la plus poétique et le goût le plus difficile de l'Europe, possèdent maintenant cinq *grands* poètes, Dante, Pétrarque, Arioste, Tasse, et enfin Alfieri¹. Et quel est celui qu'ils estiment comme un des premiers, et quelques-uns comme le premier? Pétrarque, le faiseur de sonnets; il est vrai que quelques-uns de ses *canzoni* ne sont pas moins estimés, mais ils ne le sont pas davantage. Qui a jamais songé à son poème latin sur l'Afrique?

Si Pétrarque devait être classé d'après le genre de ses compositions, quelle place lui assignerait le meilleur de ses sonnets? Celle à côté de Dante et des autres? Non, certes; mais, comme je l'ai déjà dit, le poète qui exécute le mieux est le premier, quel que soit le genre qu'il ait adopté, et il conservera toujours la première place dans l'estime du monde.

Quelque haut rang qu'occupe Gray, s'il n'avait écrit que son *élégie*, peut-être occuperait-il un rang encore plus élevé. C'est la pierre angulaire de l'édifice de sa gloire; sans elle ses odes n'auraient pas suffi à établir sa renommée.

Cette dépréciation systématique de Pope est fondée en partie sur une idée fausse de la dignité de son genre de poésie; lui-même y a contribué en partie, en disant avec une ingénieuse modestie : *qu'il n'errait pas longtemps dans le labyrinthe de l'imagination, mais qu'il s'abaissait à la vérité, et moralisait ses chants*. Il aurait dû écrire *qu'il s'élevait à la vérité*. A mon avis, le plus sublime de tous les genres de poésie est la poésie morale, de même que le plus noble de tous les sujets terrestres est la vérité morale. La religion n'entre pas dans cette catégorie; c'est quelque chose de trop au-dessus des talents de l'homme, et qui a toujours échoué dans des mains mortelles, excepté dans celles de Milton et de Dante; encore Dante doit-il beaucoup à la peinture des passions humaines, quoiqu'il les ait placées dans un monde

suraturel. Qu'est-ce qui a rendu Socrate le plus grand des philosophes? Sa vérité morale, ses principes de conduite. Qui a prouvé plus encore que ses miracles que Jésus-Christ était fils de Dieu? Ses préceptes de morale. Si des préceptes de morale ont fait d'un philosophe le premier des hommes et n'ont pas été dédaignés par le Christ lui-même, osera-t-on nous dire que la poésie morale, didactique, ou de quelque nom que vous l'appeliez, la poésie, enfin, qui a pour but de rendre l'homme meilleur et plus sage, n'est pas une poésie du premier ordre? Et c'est un membre du clergé qui soutient précisément le contraire. Cette poésie exige plus d'esprit, plus de réflexion, plus de talent, que toutes les forêts où le poète se promène pour chercher des descriptions, que tous les poèmes épiques fondés sur des batailles. Les *Géorgiques* sont incontestablement, et je crois que cela n'a jamais été contesté, un plus beau poème que *l'Énéide*. Virgile le savait bien, aussi ne donna-t-il pas l'ordre de les brûler.

« La véritable étude de l'esprit humain est l'homme. »

C'est la mode aujourd'hui de faire grand bruit de ce qu'on nomme « imagination » et « invention », les deux qualités les plus ordinaires. Un paysan irlandais qui a bu un verre de whiskey imaginera et inventera plus qu'il n'en faudrait pour défrayer un poète moderne. Si Lucrèce n'avait pas été gâté par le système d'Épicure, nous aurions un poème de beaucoup supérieur à tout ce qui existe dans ce genre. Le sien, comme poésie, est le premier des poèmes latins. Qu'est-ce qui l'a perdu? sa morale. Pope n'a pas ce défaut : sa morale est aussi pure que sa poésie est admirable.

En parlant des objets artificiels, j'en ai oublié un sur lequel je vais revenir : le canon est quelque chose d'aussi poétique que tout ce que l'art a pu inventer. M. Bowles me répondra, peut-être, qu'il n'est poétique qu'à cause de sa ressemblance avec le grand bruit naturel qui produit tant de tapage au ciel et tant de métaphores sur la terre, la foudre. Il ajoutera avec un air de triomphe que Milton a fait un triste emploi de son artillerie quand il en a armé ses démons. Oui, Milton s'est trompé; mais il fallait que cet objet artificiel eût en lui une poésie bien sublime pour qu'il songeât à l'employer dans un pareil conflit; oui, il a fait un usage absurde de l'artillerie; mais l'absurdité ne consiste pas à avoir employé le canon contre les anges de Dieu; elle eût été la même en employant toute espèce d'armes matérielles; le tonnerre eût été aussi ridicule et aussi inutile dans les mains des dé-

¹ Parmi ces poètes, l'un doit cette place à ses *sonnets*, et deux autres à des compositions qui n'appartiennent à aucune classe. Qu'est-ce que Dante? Son poème n'est pas un poème épique. Qu'est-ce? Lui-même l'appelle une *divine comédie*, et pourquoi? des milliers de commentateurs n'ont pu encore expliquer ce titre. Le *Roland* de l'Arioste n'est pas un poème épique, et si les poètes doivent être classés d'après le genre de poésie qu'ils ont cultivé, quelle est la place d'Arioste? Alfieri et le Tasse sont les seuls qui rentrent dans la poésie qu'Arioste et les classifications de M. Bowles. Mais la question est mal posée. Les poètes sont classés en raison du mérite de l'exécution et non d'après le

genre de poésie qu'ils ont choisi; dans l'hypothèse opposée, les poètes épiques oubliés de tous les pays seraient placés au-dessus de Dante, Pétrarque, Arioste, Burns, Gray, Dryden. Chaque siècle a ses préférences particulières, tellement que les principes de la poésie sont loin d'être *invariables*, comme le prétend M. Bowles, avec une arrogance sans pareille. Il n'y a pas cinquante ans, les Italiens dédaignaient le Dante; Bettinelli reprochait à Monti de l'être de barbare; maintenant ils l'adorent. Schlegel et madame de Staël ont aussi voulu réduire la poésie à deux systèmes, les classiques et les romantiques. Ces doctrines ne font que commencer à porter leurs fruits. On verra.

mons que le salpêtre, les anges étant aussi invulnérables à l'un qu'à l'autre. Le tonnerre devient sublime entre les mains du Tout-Puissant, non point comme tonnerre, mais parce que Dieu daigne s'en servir comme d'un moyen pour repousser les esprits rebelles, et personne n'oserait attribuer leur défaite à cette grande masse d'électricité naturelle. Le Tout-Puissant voulut, et les démons succombèrent; sa parole eût été suffisante. Milton est aussi absurde (et par le fait c'est même un blasphème) en plaçant des foudres matérielles dans les mains du Tout-Puissant qu'en lui donnant des mains.

L'artillerie des démons n'était que le premier degré de la méprise de Milton; le tonnerre fut le second, et c'est une erreur encore plus grossière. Le tonnerre eût convenu à Jupiter, mais non à Jéhovah. Le sujet, d'ailleurs, était fondamentalement anti-poétique. Milton a fait plus qu'aucun autre n'aurait pu faire; mais le sujet est au-dessus de ses forces et des forces humaines.

Dans un endroit de sa réplique, M. Bowles assure que Pope était jaloux de Phillips, parce qu'il critiqua ses pastorales dans un article du *Gardien*, qui est un modèle admirable d'ironie. Certes, si Pope avait en quelque chose à envier à Phillips, ce n'était pas ses pastorales : elles étaient détestables, et Pope exprima tout son dédain pour elles. Si M. Fitz-Gérald publiait un volume de *Sonnets* ou un *Génie des découvertes*, ou un *Missionnaire*, et que M. Bowles écrivit, dans un journal, un article ironique sur ces livres, serait-ce de sa part de l'envie? Les auteurs des adresses rejetées ont ridiculisé les seize ou vingt poètes de cette époque; en étaient-ils jaloux pour cela? L'envie grimace; elle ne rit pas. Les auteurs des adresses rejetées pouvaient bien mépriser quelques-unes des personnes qu'ils ont parodiées, mais ils n'en enviaient aucune, et Pope n'était pas plus jaloux de Phillips qu'il ne l'était de Welsted, de Théobald, ou de Smedley, ou de tout autre héros de la Dunciade; il n'aurait pu en être jaloux lors même qu'il n'aurait pas été le plus grand poète de son siècle. Est-ce que

M. Ings était jaloux de M. Phillips lorsqu'il lui demanda : Quelle mine a votre Pyrrhus conduisant des barufs, et disant : Je suis *aiguillonné* par l'amour? Cette question réduisit au silence le pauvre Phillips; mais elle n'avait pas plus pris sa source dans l'envie que l'ironie de Pope. Est-ce qu'il était jaloux de Swift, de Bolingbroke et de l'immense succès de l'opéra de Gay, l'opéra des *Gueux*? On nous répondra qu'ils étaient ses amis : c'est vrai; mais est-ce que l'amitié empêche la *jalousie*? Étudiez la première femme ou le premier écrivain que vous rencontrerez; que M. Bowles lui-même (que j'acquitte entièrement de ce vice odieux) étudie quelques-uns de ses amis poètes. Le plus envieux des hommes que j'aie connus est un poète, et un poète distingué. D'ailleurs, c'est là une passion *universelle*. Goldsmith enviait non-seulement les marionnettes, à cause de leur danse, mais il se brisait les jambes pour tâcher de rivaliser avec elles; il se mit un jour sérieusement en colère parce que deux jolies femmes attiraient plus l'attention que lui : *voilà de l'envie*! Mais quand Pope a-t-il laissé voir le moindre signe de cette passion? Dans ce cas, Dryden était donc jaloux de l'original de son *Mac Flecknoe*? M. Bowles compare partout, et tant qu'il peut, Pope à Cowper (le même Cowper que, dans son édition de Pope, il raille sur son attachement pour une vieille femme, *mistriss Unwin*; cherchez et vous trouverez; je me rappelle le passage, mais non la page). M. Bowles vante en particulier la description toute hollandaise d'un bois; par Cowper; on dirait le catalogue d'un pépiniériste, avec une imitation affectée du style de Milton, aussi burlesque que le *Splendid Shilling*. Ces deux écrivains (car Cowper n'est pas un poète) peuvent être comparés l'un à l'autre dans un grand ouvrage, la traduction d'Homère. Or, malgré tous les défauts manifestes, graves, connus, critiqués et incontestables de la traduction de Pope, d'une part, et de l'autre, toute l'érudition, les labeurs, le temps et les vers blancs de Cowper, qui a jamais pu lire la traduction de ce dernier? et qui jamais laissera Pope, si ce n'est pour prendre l'original? Pope, a-

⁴ Je veux soumettre au jugement de M. Bowles lui-même un passage d'un autre poème de Cowper, pour le mettre en opposition avec *Sylvan Sampler* du même auteur. Dans les vers adressés à Marie on lit :

« Tes aiguilles autrefois si brillantes, et qui, pour l'amour de moi, ne se reposaient jamais, se rouillent maintenant dans le repos et cessent de briller, chère Marie. »

Voilà une image simple, artificielle, empruntée à la vie domestique et vulgaire. Je m'en rapporte à M. Bowles, et je lui demanderai si ces trois vers sur les aiguilles ne valent pas toute cette énumération pompeuse d'arbres qu'il cite à chaque instant; et cependant, au fond, quelles idées réveillent en nous ces vers? des idées et des images communes, le ravaudage des bas, le raccommodage des chemises, le rapiécage des culottes; mais qui niera que ces vers ne soient éminemment poétiques et touchants, adressés par Cowper à sa nourrice?

Ce bavardage sur les arbres me rappelle un mot de Shéridan. Quelque temps après la scène des adresses rejetées, je dinai avec Shéridan; dans le cours du dîner, il me dit : « Lord Byron, savez-vous que parmi les auteurs des adresses rejetées, se trouvait Whitbread lui-même? » Je lui demandai quelle espèce d'adresse il avait faite. « Je ne me la rappelle guère, » répliqua Shéridan, « si ce n'est qu'il y avait un phénix. » — « Un phénix? et comment le décrivait-

il? » — « Comme un marchand de volaille, » répondit Shéridan. « Il y avait du vert, du jaune, du rouge et du bleu; il ne nous faisait pas grâce d'une seule couleur. » Cette description d'un phénix, digne d'un marchand de volailles, peut se comparer à la description que Cowper nous fait d'un bois en pépiniériste.

Encore un exemple plus poétique du pouvoir de l'art, et même de sa *supériorité*, sur la nature en poésie, et je terminerai. Voyez le buste d'Antinoüs; est-il quelque chose dans la nature de comparable à ce marbre, excepté la *Vénus*? peut-on rêver plus de poésie qu'il ne s'en trouve réuni dans ce type merveilleux de la beauté parfaite? Cependant la poésie de ce buste ne vient ni de la nature, ni d'aucune association de pureté morale : car qu'y a-t-il de commun entre la beauté morale et le favori d'Adrien? l'exécution n'en est pas *naturelle*, mais *supernaturelle*, ou plutôt *super-artificielle*, car la nature n'a rien produit de pareil.

Arrière donc tout ce cant sur la nature et sur les principes invariables. Un grand artiste rendra un bloc de pierre aussi sublime qu'une montagne, et un bon poète peut mettre plus de poésie dans la description d'un jen de cartes que dans toutes les forêts de l'Amérique. C'est au poète à démentir le proverbe et à montrer qu'on peut faire une bourse de soie avec une oreille de cochon; et, pour finir par un autre proverbe, emprunté à la vie domestique : « A bon ouvrier tous outils sont bons. »

t-on dit, n'est point Homère, mais Spondanus; mais Cowper n'est pas Homère non plus; il n'est pas même Cowper. Lorsque j'étais enfant, la première fois que je lus la traduction de Pope, ce fut avec un ravissement que jamais aucun autre ouvrage ne m'a fait éprouver, et les enfants ne sont pas les plus mauvais juges dans leur propre langue. Jeune homme, je lus Homère dans l'original, comme nous l'avons tous fait, quelques-uns par force, et d'autres par choix; étais-je des premiers ou des seconds? cela ne fait rien à l'affaire, il suffit que je l'aie lu. Devenu homme, j'ai essayé de lire la traduction de Cowper, et cela m'a été impossible. Quel lecteur mortel y a jamais réussi?

Et maintenant que nous avons vu le catholique accusé d'envie, de duplicité, de débauche et d'avarice, voyons ce qu'était le calviniste. Il faillit commettre le plus atroce des crimes selon le code chrétien, à savoir, le suicide; et pourquoi? parce qu'on devait examiner s'il était propre à occuper un emploi dont il voulait faire une sincère. Sa liaison avec mistriss Unwin était assez pure, car la vieille femme était dévote et il était fou; mais alors pourquoi reprocher si fort à Pope, alors âgé et infirme, sa liaison avec Martha Blount? Cowper était l'aumônier de mistriss Throgmorton; mais les charités de Pope étaient faites de ses propres deniers, et elles étaient nobles et nombreuses, beaucoup au-delà de ses ressources. Pope était tolérant, quoique adhérent fidèle de la plus bigote de toutes les sectes. Cowper était le plus bigot et le sectaire le plus fanatique qui ait jamais damné ses contemporains: ce que je dis là est-il trop dur? Je sais que cela est dur; mais je ne donne pas tant mon opinion *personnelle* sur Cowper que je ne cherche à montrer ce que l'on *pourrait dire* avec la même apparence de vérité et de candeur qu'on affecte dans toutes les odieuses calomnies qui ont été accumulées contre Pope. Cowper était un bon homme, et vivait dans un temps heureux pour ses ouvrages.

M. Bowles, qui apparemment ne se fie pas entièrement à ses propres arguments, appelle à son secours, soit en personne, soit par procuration, les noms de Southey et de Moore. M. Southey « adopte entièrement les principes invariables de M. Bowles en poésie; » le moins que M. Bowles puisse faire par reconnaissance, c'est d'approuver « les principes invariables » de M. Southey. J'aurais pensé que le mot *invariable* aurait étranglé M. Southey, comme l'*amen* de Macbeth; je suis sûr que j'en étoufferais, et je ne suis pas le moins constant des deux quant à mes opinions politiques. Moore (*et tu, Brute*) approuve aussi M. Bowles; ainsi fait pareillement un M. J. Scott. Il y a aussi une lettre de deux lignes, en *asterisks*, d'un gentleman, qui semble être un poète du plus haut rang: qui peut-il être? Ce n'est pas, assurément, mon ami Walter Scott; ce ne peut pas être Campbell; ce ne saurait être Rogers; *vous avez enfoncé le clou dans la tête, et* *** (*Pope, je présume*) *sur la tête aussi. Je suis votre affectionné. Quel est le nom qui reste en asterisks? Quel qu'il puisse être, il mérite, après ce jugement de Midas, que le clou que M. Bowles a en-*

foncé dans la tête lui soit enfoncé dans les oreilles: je suis sûr qu'il les a assez longues pour cela.

La tentative faite par la populace poétique de nos jours pour obtenir l'ostracisme de Pope s'explique aussi facilement que la coquille de l'Athénien contre Aristide; ils sont fatigués de l'entendre toujours appeler le Juste: ils combattent aussi pour leur vie, car si Pope conserve son rang ils retomberont au leur. Ils ont élevé une mosquée à côté d'un temple grec de l'architecture la plus parfaite; plus barbares que les Barbares auxquels j'emprunte cette comparaison, ils ne seront pas satisfaits de leur édifice grotesque jusqu'à ce qu'ils aient détruit le temple si harmonieusement beau qui les a précédés et qui les couvre de honte, eux et les leurs, aujourd'hui et à jamais. On me dira que j'ai été de ce nombre, et peut-être que j'en suis encore, et des plus marquants; cela est vrai, et j'en suis honteux. Oui, j'ai été au nombre des constructeurs de cette Babel, qui a été suivie de la confusion des langues; mais je n'ai jamais été au nombre des envieux démolisseurs du temple classique de notre prédécesseur; j'ai aimé et honoré la gloire et le nom de cet homme illustre et sans rivaux, bien au-dessus de ma chétive renommée et du fatras insupportable de cette foule d'écoliers et de parvenus qui prétendent, non-seulement l'égaliser, mais encore le surpasser. Plutôt que d'arracher une seule feuille de sa couronne de laurier, il vaudrait mieux que tout ce que ces hommes, et moi-même comme membre de la secte, nous avons jamais écrit, *servit à tapisser des malles, à envelopper de la cannelle, ou à couvrir les murs de Bedlam et de Solo.*

Il y a des gens qui me croiront et d'autres qui ne me croiront pas; vous, monsieur, vous savez combien je suis sincère, et si mon opinion dans ce court ouvrage destiné à la publication, et dans des lettres particulières qui ne seront jamais publiées, a ou n'a pas toujours été la même. Je regarde ce siècle comme un siècle de décadence pour la poésie anglaise; aucun égard pour mes contemporains, aucun sentiment d'égoïsme, ne m'empêchera de voir les choses ainsi et de le dire. Il n'y a pas de signe plus déplorable de la dépravation du goût d'un siècle que cette dépréciation de Pope. Il vaudrait mieux accepter comme prouvée l'attaque grossière, mais énergique, de Cobbett contre Shakspeare et Milton, que de permettre cette guerre douce et « candide » contre la réputation du plus parfait de tous les poètes et du plus pur de tous les moralistes. Je laisse à d'autres le soin de vanter son talent dans les *passions*, les descriptions, le genre héroï-comique; je le prends sur son terrain le plus solide, comme poète moraliste. Dans les deux premiers de ces genres nul ne le surpasse; dans la poésie héroï-comique et la poésie morale, personne ne l'égale, et, selon moi, ce genre de poésie est le plus élevé de tous: car il fait en vers ce que les plus grands hommes ont désiré faire en prose. Si l'essence de la poésie doit être le *mensonge*, jetez-la aux chiens, ou bannissez-la de votre public, comme Platon le recommande. Celui-là qui réconcilie la poésie avec la vérité et la sagesse est le seul véritable poète dans le sens réel du mot;

l'artiste, le créateur, pourquoi vouloir que cela signifie le menteur, le conteur, le diseur de fictions ? Un homme peut faire et créer quelque chose de mieux que des contes et des fictions.

Je ne me hasarderai pas à dire que Pope est un aussi grand poète que Shakspeare et Milton, quoique son ennemi, Warton, le place immédiatement au dessous d'eux⁴. Je ne le dirai pas, de même que je ne voudrais pas dire, dans la mosquée de Sainte-Sophie, que Socrate est un plus grand homme que Mahomet ; mais si je dis que Pope est très-près de ces derniers, je n'avance rien de plus fort que ce qu'on a dit de Burns, qu'il *surpasse tout ce qui vient après Shakspeare*. Je ne conteste pas cette opinion ; mais de quel ordre, suivant la poétique aristocratique, sont les poèmes de Burns ? Qu'est-ce que son *Opus magnum*, *Tam O'Shanter* ? un conte. Qu'est-ce que *la Nuit du Samedi dans une Chaumière* ? une description. Quelques autres de ses ouvrages sont dans le même style. Le reste se compose de quelques chansons. Et puis parlez-moi du rang qu'occupent ses productions : Burns occupe le premier rang dans son art. J'ai exprimé mon opinion ailleurs sur Pope, comme aussi sur l'effet produit sur notre littérature par les tentatives que l'on a faites de nos jours en poésie. Si une grande convulsion nationale ou naturelle bouleversait notre pays au point de rayer la Grande-Bretagne du nombre des royaumes de la terre, et qu'il n'en restât plus que la plus vivante des choses humaines, une langue morte pour être étudiée et lue, et imitée par les sages de l'avenir et par les générations qui habitent des rivages étrangers ; si notre littérature devenait une littérature d'érudition pour le genre humain, dépouillée des cabales de parti, des modes passagères, de l'orgueil et des préjugés nationaux ; un Anglais désireux que la postérité des étrangers sût qu'il a existé quelque chose, comme une tragédie et une épopée anglaises, souhaiterait la conservation de Shakspeare et de Milton ; mais le reste du genre humain arracherait Pope du naufrage, et laisserait le reste périr avec le peuple anglais. Pope est le poète moraliste de toute civilisation, et, tel qu'il est, espérons qu'il sera un jour le poète national du genre humain ; c'est le seul poète qui jamais ne nous choque, le seul poète auquel on ait fait le reproche d'être parfait. Jetez les yeux sur ses productions, considérez leur nombre, contemplez leur variété : poésie pastorale, passionnée, héroï-comique, traductions, satires, poèmes moraux, toujours l'excellent, et souvent la perfection. Si le grand charme de Pope est dans sa mélodie, d'où vient que les étrangers l'adorent même dans leurs traductions délayées ? Mais cette lettre est déjà trop longue. Faites mes compliments à M. Bowles.

Tout à vous sincèrement.

BYRON.

P. S. Quelque longue que cette lettre soit devenue, je crois qu'il est nécessaire d'y ajouter un post-scriptum, court, s'il est possible. M. Bowles nie avoir accusé Pope « d'un sordide amour pour l'argent ; » mais il ajoute : « Si je l'ai jamais fait, je serais enchanté de trouver un témoignage qui pût me prouver qu'il n'était pas avare. » Ce témoignage, il peut le trouver, au contentement de son cœur, dans Spence et ailleurs. D'abord, il y a le témoignage de Martha Blount, qui, comme le dit charitablement M. Bowles, « pensait probablement qu'il n'épargnait pas assez pour elle, car elle était sa légataire. » Quelle que fût sa pensée sur ce point, son témoignage est en faveur de Pope. Il y a, en outre, l'alderman Barber : voyez les *Anecdotes* de Spence ; puis la froide réponse de Pope à Halifax, lorsque celui-ci lui proposait une pension. Il y a sa conduite avec Craggs et Addison, et ces deux vers :

« Grâce à Homère, je vis à l'aise, et je ne dois rien à aucun prince ou pair vivant. »

Ces vers furent écrits lorsque des princes auraient été fiers de le pensionner, des pairs de lui prêter leur crédit, et lorsque toute l'armée des sots était en campagne contre lui, et eût été trop heureuse de lui enlever sa réputation d'indépendance. Mais il y a quelque chose de plus sérieuse dans la déclaration suivante de M. Bowles : « Qu'il aurait parlé de sa noble générosité envers le malheureux Richard Savage, et d'autres preuves d'un cœur compatissant et généreux, si ces faits étaient venus à son souvenir lorsqu'il écrivait. »

Qu'est-ce ? Quoi donc ? M. Bowles entreprend d'écrire une vie détaillée et de nous donner une édition soignée d'un grand poète. Il anatomise son caractère moral et poétique ; il nous le montre avec ses défauts et avec ses faiblesses ; il ridiculise ses sentiments et doute de sa sincérité ; il l'accuse de vanité et de duplicité ; et il omet les bonnes qualités qui auraient pu en partie couvrir « cette multitude de péchés ; » et, pour toute excuse, il dit qu'il ne s'en est pas souvenu dans le moment ! Est-ce avec cette légèreté d'esprit et de mémoire que l'on approche les morts illustres ? Si M. Bowles, qui a eu tous les moyens de se rafraîchir la mémoire, ne s'est pas rappelé ces faits, il est impropre à la tâche qu'il a embrassée ; mais s'il se les est rappelés et qu'il les ait omis, je ne sais pas à quoi il est propre, mais je sais bien ce qui lui conviendrait. Est-ce que l'on peut admettre l'excuse d'un défaut de mémoire lorsqu'il s'agit de faits aussi marquants ? M. Bowles a été élevé dans les écoles publiques ; et, comme j'ai été également élevé dans un collège, je puis sympathiser avec ses prédilections.

Lorsque nous étions en troisième, si nous n'avions pas apporté, lundi matin, notre devoir du samedi, sous prétexte que nous l'avions oublié, qu'est-ce qu'on nous aurait répondu ? Et comment une excuse qui ne serait pas pardonnée à un écolier serait-elle admise

⁴ Si l'opinion du docteur Johnson contre Pope, citée par M. Bowles, est regardée comme une autorité décisive, il faut également adopter ses réquisitoires contre Gray, Milton, Swift, Johnson, Dryden ; et que deviendraient le talent poétique de Gray et la moralité de Milton, et même le génie poétique de Milton, et

toute la poésie anglaise, en général ? car il n'est pas de laurier auquel Johnson n'arrache plus d'une feuille. N'importe ! l'ouvrage de Johnson est encore le meilleur échantillon de critique qui existe, et on ne le lira jamais sans instruction ni plaisir.

lorsqu'il s'agit d'une matière aussi grave, et qui touche à la réputation du premier poëte de son siècle, sinon de ce pays? Si M. Bowles oublie si facilement les vertus des autres, pourquoi se plaint-il si amèrement que les autres aient une meilleure mémoire pour ses défauts à lui? Ce ne sont que des défauts d'auteur; tandis que les vertus qu'il omet dans son catalogue sont essentielles à la justice que l'on doit à un homme comme Pope. M. Bowles paraît, en vérité, susceptible au-delà du privilège qu'ont les auteurs de l'être : il fait une dédicace plaintive à M. Gifford, dans laquelle il le rend responsable de tous les articles de la *Quarterly*. M. Southey, le plus capable et le plus savant écrivain de cette revue, approuve, à ce qu'il paraît, la publication de M. Bowles. Maintenant, il me semble on ne peut pas plus impartial d'avoir inséré l'article sur Spence, quoiqu'il contint des opinions contraires au grand écrivain de la *Quarterly*. Est-ce qu'une Revue est dévouée aux opinions d'un seul homme? Ne doit-elle pas varier suivant les circonstances et suivant les sujets que traite la critique? Les auteurs devraient prendre les compliments et les critiques des journaux comme ils viennent, et M. Bowles devrait être accoutumé à de pareils incidents. Il pouvait être fâché, mais ne devait pas s'en étonner. J'ai été au moins aussi souvent critiqué, dans la *Revue*, que M. Bowles; et l'on m'y a dit autant de choses agréables, mais aussi de choses désagréables, qu'on peut en dire. Dans un article sur « la chute de Jérusalem, » on prétendit que j'avais consacré mes talents à ce qu'il y a de pire dans le manichéisme : ce qui veut dire, ni plus ni moins, que j'adore le diable. Cependant je n'ai jamais écrit et ne me suis jamais plaint à Gifford. Je crois que, dans une lettre que je vous ai adressée, je vous fis observer qu'il me semblait que le critique aurait bien pu louer Milman, sans qu'il fût nécessaire qu'il me maltraitât; mais n'ajoutais-je pas en même temps, ou bientôt après, à propos de la note dans « le

livre de voyage, » que je ne voudrais pas, même si cela dépendait de moi, que l'on retranchât une seule ligne de ce qui me concerne dans la *Quarterly* ou toute autre publication? Toutefois, je me réserve le privilège de répondre lorsque cela sera nécessaire.

M. Bowles paraît être dans une position des plus bizarres vis-à-vis de l'auteur de l'article sur Spence. Vous savez très-bien que je ne suis pas dans votre confidence ni dans celle du directeur du journal; du moment où je lus cet article, je fus moralement certain d'en connaître l'auteur à son style. Vous me direz que je ne le connais pas : cela doit être. Gardez votre secret; je le garderai de mon côté, quoique personne ne me l'ait confié; ce n'est pas la personne que dénonce M. Bowles. L'extrême sensibilité de M. Bowles me rappelle une aventure qui arriva à bord d'une frégate sur laquelle je fus longtemps passager et l'hôte du capitaine. Le chirurgien, jeune homme très-aimable et très-remarquable dans sa profession, portait une perruque; il était très-susceptible sur cet ornement. Comme les plaisanteries des marins sont quelquefois un peu rudes, ses camarades faisaient de fréquentes allusions à ce délicat appendice de la personne du docteur. Un jour, un jeune lieutenant, au milieu d'une discussion facétieuse, lui dit : « Supposons maintenant que je vous ôtasse votre chapeau. » — « Monsieur, répliqua le docteur, je cesse de m'entretenir avec vous; vous devenez mauvais plaisant. » Il ne permettait pas même que l'on approchât du chapeau qui recouvrait sa perruque. De même, si quelqu'un approche des lauriers de M. Bowles, même sous le rapport extérieur de sa qualité d'éditeur, on devient mauvais plaisant.

On dit que vous préparez une édition de Pope; vous ne pouvez rien faire de mieux pour votre réputation, comme libraire, pour racheter Pope des mains de M. Bowles, et pour sauver le goût public d'une rapide décadence.

DEUXIÈME LETTRE A JOHN MURRAY, ESQ.

AU SUJET DES OBSERVATIONS DU RÉVÉREND W. L. BOWLES SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE POPE

Ravenne, 25 mars 1821.

Mon cher monsieur, dans les récentes *Observations* qu'a publiées M. Bowles pour se justifier des reproches que l'on a faits à son édition de *Pope*, l'on doit regretter qu'il soit sorti de son caractère. Quel qu'ait pu être le langage de ses antagonistes, je crains que ses réponses n'aient fait plus de plaisir à ceux-ci qu'au public. Que M. Bowles ne soit pas très-satisfait, à raison ou à tort, rien de plus naturel; mais une justification modérée aurait atteint son but, s'il a réellement raison; et s'il a tort, aucune réplique, quelque violente qu'elle soit, n'aboutira qu'à hâter sa

déconfiture. J'ai lu ce troisième pamphlet, que vous avez en l'obligeance de m'envoyer, et je me hasarderai à ajouter quelques observations à celles que j'ai déjà faites sur cette controverse.

M. Bowles répète que, dans sa conviction inébranlable, ce qu'il a dit sur le caractère de Pope était vrai, généralement parlant, et que les principes de critique poétique qu'il a posés sont *invariables* et *inattaquables*, et qu'il en est plus convaincu que jamais, d'après l'acharnement avec lequel ils ont été attaqués. Tout ceci est fort bien dit, très-sincère et très-naturel. Jamais ni M. Bowles ni tout autre auteur n'est convenu qu'il ait pu faillir : l'infaillibilité existe pour eux seuls;

mais là n'est point la question. Il ne s'agit pas de ce que pense M. Bowles, mais de ce que l'on doit penser de Pope. Ce que nous devons tirer au clair, c'est l'accusation émise, ou plutôt insinuée, par M. Bowles, contre un nom illustre qui est le patrimoine de la postérité; et M. Bowles, étant partie intéressée, ne peut pas être en même temps juge. Que sa conviction se soit affermie, libre à lui, si cela lui fait plaisir; mais il ne persuadera jamais les autres qu'en produisant des preuves à l'appui de sa conviction. Après ces remarques préliminaires sur la conviction, etc., M. Bowles arrive à M. Gilchrist, qu'il accuse de déchirer, de calomnier, sans compter un petit accompagnement de reproches d'ignorance, de malice, de mensonge, et autres gracieusetés. M. Gilchrist a montré, il est vrai, quelque vivacité; mais c'est l'expression de l'indignation d'un honnête homme défendant un mort illustre; c'est la colère généreuse qui s'interpose entre des cendres vénérées et ceux qui voudraient les profaner. Il paraît qu'il y a en aussi quelques légères attaques *ad hominem*. M. Gilchrist, avec un dédain chevaleresque pour la rage d'un poète furieux, signa une lettre dans laquelle il se reconnaissait l'auteur d'une justification de Pope, et, par conséquent, d'une attaque contre M. Bowles. M. Bowles paraît en vouloir à M. Gilchrist pour quatre raisons : 1^o parce qu'il a écrit un article dans le *London Magazine*; 2^o parce qu'il s'en est reconnu l'auteur; 3^o parce qu'il a écrit un article encore plus étendu dans la *Quarterly Review*; 4^o parce qu'il n'était pas l'auteur dudit article de la *Quarterly*, et qu'il avait eu l'audace de le désavouer, par la raison toute simple qu'il n'en était pas l'auteur.

M. Bowles déclare qu'il ne veut pas entrer dans un examen détaillé du pamphlet, qui est faussement intitulé *Réponse de Gilchrist à Bowles*, lorsqu'il devrait s'appeler *Injures de Gilchrist contre Bowles*. Quant à cette erreur, que M. Bowles prétend trouver dans le baptistaire du pamphlet de M. Gilchrist, l'on peut observer qu'une réponse peut être injurieuse et n'en être pas moins une réponse, quoique assurément la modération vaille mieux que la violence. Mais si l'injure est un motif qui dispense de répondre, que deviennent les réponses de M. Bowles à M. Gilchrist? M. Bowles continue : « Comme M. Gilchrist plaisante sur ma susceptibilité en matière de critique, avant de montrer combien cette accusation manque de vérité, j'établirai les principaux points de la discussion. » La promptitude avec laquelle M. Bowles s'empresse de nier sa susceptibilité en matière de critique prouve peut-être trop; mais si, par hasard, il a été accusé justement, que faut-il penser? Il n'y a aucune honte morale dans cette sensibilité raffinée; elle s'allie souvent avec d'excellentes et de grandes qualités. M. Bowles est-il ou n'est-il pas poète? S'il l'est, il doit être, par cela même, sensible à la critique; s'il ne l'est pas, quelle honte d'avouer qu'il partage la répugnance générale qu'on éprouve pour la critique? Tout ce que l'on pourrait désirer, c'est qu'il eût mûrement pesé combien la critique est chose désagréable en elle-même, avant d'attaquer le plus grand poète moraliste de son siècle et de notre langue.

Pope, lui-même, « dort bien; » rien ne peut désormais troubler son repos; mais ceux qui aiment l'honneur de leur pays, les progrès de la littérature, la gloire de leur langue, ne peuvent souffrir en silence que l'on enlève de son urne un seul atome de poussière, ou qu'on arrache une seule feuille du laurier qui croît sur sa tombe.

M. Bowles donne ensuite plusieurs raisons comme quoi un auteur est suffisamment justifié « lorsqu'il en appelle au témoignage des esprits élevés et honorables du royaume. » Si M. Bowles n'a écrit sa défense que pour des *esprits élevés et honorables*, je crains, en vérité, que le nombre de ses lecteurs ne soit excessivement restreint; j'enrais plutôt espéré voir quelques esprits mécréants et malhonnêtes convertis, atteints et convaincus en lisant M. Bowles. Mais à quoi bon raisonner? Un auteur est suffisamment justifié lorsqu'il en appelle, etc., n'importe quand et pourquoi. Qu'il établisse la bonté de sa cause, et aucun de ses lecteurs ne le chicanera sur ses arguments.

M. Bowles continue « à établir clairement, devant le public littéraire, toutes les circonstances qui ont rapproché son nom de celui de M. Gilchrist; » la courtoisie exige que, lorsqu'on a à parler des autres et de soi-même, l'on place son nom le dernier; on ne dit pas : *Ego et rex meus*. M. Bowles aurait pu écrire : « le nom de M. Gilchrist et le mien. » M. Bowles s'adresse, dit-il, « particulièrement aux hommes d'un caractère si respectable, qui ont la direction et la rédaction de la critique dans la presse périodique. » Que la presse soit, sous certains rapports, dirigée par des hommes respectables, c'est ce qui est assez vraisemblable; mais s'ils sont tels, pour quel motif le leur dire? et s'ils ne le sont pas, ce n'est qu'une basse adulation. Dans l'un et l'autre cas, il n'est pas probable que ces messieurs se laissent beaucoup attendrir par ce petit mot de flatterie. En effet, il serait difficile de trouver, en quinze pages, deux passages qui se ressemblent moins que la prose de M. Bowles, au commencement de ce pamphlet, et les vers qu'il a placés à la fin. A la page quatre, il parle de ces *caractères si remarquables* qui dirigent la presse périodique; et à la page dix on lit : « Vous, sombres inquisiteurs, qui, semblables à une bande de moines, fondez sur un pauvre auteur, victime gémissante; secte mystérieuse, solennelle, vindicative, qui n'épouvantez que parce que vous êtes masqués de votre capuchon et de votre robe ! » Et il continue sur ce ton, en parlant de lois sanglantes, de bourreaux, et autres choses semblables qui ne seront pas probablement très-agréables aux *respectables caractères* mentionnés ci-dessus. M. Bowles continue : « J'ai terminé mes observations sur le dernier pamphlétaire, dans des sentiments qui n'ont rien d'hostile envers M. Gilchrist (il fallait ni) et envers l'auteur de l'article sur Spence, quel qu'il soit; comme j'ai toujours été prêt à reconnaître mes erreurs, je pense qu'on aurait pu me les indiquer d'une façon plus amicale que ne l'a fait M. Gilchrist dans la discussion relative au caractère moral de Pope. » Comme l'observe le major Sturgeon, « il n'y eut jamais une réunion d'officiers plus

pacifiques, si on en excepte un démêlé à coups de poings entre le capitaine Shears et le colonel. »

Une page et demie ou même une page auparavant, M. Bowles affirme de nouveau que, « dans sa conviction, ce qu'il a dit du caractère moral de Pope est vrai, pris en général, et que ses principes poétiques sont invariables et inattaquables. » Il a, en outre, publié trois pamphlets, que dis-je ! quatre, pour le prouver ; et cependant, c'est après cette déclaration qu'il ose parler de la facilité avec laquelle il reconnaît s'être trompé et être prêt à réparer le mal qu'il a causé ! L'emploi qu'il fait du mot pacifique me rappelle cette association irlandaise qui s'appelait, m'a-t-on dit, la Société des Amis, et où le président avait toujours soin d'apporter deux pistolets dans sa poche, de telle sorte que, lorsqu'un des pacifiques gentlemen donnait un coup de poing à son voisin, le différend pouvait se vider sur le lieu même, à la distance symétrique de douze pas.

Mais M. Bowles a « lu depuis une publication de M. Gilchrist contenant des calomnies si basses sur sa vie privée et son caractère, etc. » Il est vrai que M. Gilchrist, de son côté, a en l'avantage de lire un pamphlet de M. Bowles suffisamment rempli de personnalités, car l'un des principaux reproches qu'il lui adresse est « d'être un épicier, d'avoir une pipe à la bouche, un livre de comptes, des boîtes de fer-blanc peintes en vert, un garçon de boutique bossu, une demi-barrique de mélasse brune ; » ces plaisanteries délicates commencent dès la page du titre. Lorsqu'une controverse a une fois commencé sur ce pied, c'est le cas de dire, comme le docteur Johnson au docteur Percy : « Monsieur, il y a une limite à la politesse ; nous pouvons pousser la grossièreté jusqu'où il nous plaira. — Monsieur, vous avez dit que j'avais la vue courte. » Comme la profession d'un homme lui est généralement imposée aussi bien que sa tournure, il est dur que l'on fasse de l'une ou de l'autre un sujet de reproche, surtout d'un métier honorable. Il y a quelque chose de plus honorable pour M. Gilchrist que son état, c'est d'avoir eu le goût et trouvé le loisir nécessaire, au milieu des occupations de son commerce, pour devenir un critique aussi capable en littérature. M. Bowles, qui serait fier d'avouer Glover, Chatterton, Burns et Bloomfield pour ses pairs, n'aurait point dû tant en vouloir à M. Gilchrist de sa critique. L'état de M. Gilchrist, qui peut le conduire aux premières dignités civiles et à une fortune immense, n'a pas besoin d'apologie ; mais en eût-il besoin, un pareil reproche n'est point charitable de la part d'un prêtre, ni poli de la part d'un gentleman. L'allusion à la « critique chrétienne » n'est pas heureuse, surtout lorsque M. Bowles accuse M. Gilchrist d'avoir donné le premier l'exemple de ce genre de critique en Europe. Quelle a été la critique païenne ? c'est ce que nous ne savons guère. Cependant, les noms de Zoile et d'Aristarque ont survécu, ainsi que les ouvrages d'Aristote, de Longin et de Quintilien. Quant à la critique chrétienne, nous en possédons déjà quelques spécimens dans les ouvrages de Philéas, Poggius, Scaliger, Milton, Saumaise, des Crus-

canti contre le Tasse, de l'academie française, contre *le Cid* ; et des antagonistes de Voltaire et de Pope, pour ne rien dire des nombreux articles insérés dans les revues depuis leur fondation. Pourquoi dire alors que M. Gilchrist est le premier qui ait donné un pareil exemple ? Une seule page de Milton et de Saumaise contient plus d'injures, de calomnies, de grossièretés, qu'on n'en pourrait trouver dans tous les ouvrages des critiques modernes. Quelques-uns, il est vrai, ont conservé la bonne vieille tradition, mais plutôt à l'étranger qu'en Angleterre. Il est dommage que M. Bowles n'ait pas lu quelques controverses italiennes, et n'ait pas été partie intéressée dans l'une d'elles : il regarderait alors M. Gilchrist comme un panégyriste.

Dans le long extrait tiré du *London Magazine*, il y a une image grossière, et je n'essaierai point de déterminer la justesse de son application, à savoir : « l'affectation avec laquelle il s'en va flairant la terre, » est une expression qui, fondée ou non, aurait pu être omise ; mais le reproche « d'anatomie minutieuse » me paraît justifié par d'autres citations de M. Bowles. « Plusieurs faits, dit-il, tendent à prouver la susceptibilité toute particulière de Pope dans ses passions ; car nous ne pouvons croire que sa liaison avec Martha Blount fût d'une nature aussi innocente que son panégyriste Ruffhead voudrait nous le faire croire. Dans aucun temps elle ne montra d'attachement pour Pope personnellement ; mais la circonstance la plus extraordinaire des liaisons de Pope avec le beau sexe est le mélange bizarre de légèreté profane, et souvent indécente, que l'on rencontre dans sa conduite et son langage ; peut-être faut-il chercher la cause de cette bizarrerie dans la conscience qu'avait Pope de sa difformité physique, qui lui faisait affecter un caractère et un langage opposés à la vérité. » Si ce n'est pas là de l'anatomie morale la plus minutieuse, je serais bien aise de savoir ce que c'est. C'est de la dissection on ne peut plus détaillée. Je hasarderai une ou deux remarques sur cette citation.

Il me paraît peu important que Martha Blount ait été ou n'ait pas été la maîtresse de Pope, quoique j'eusse désiré le contraire ; elle paraît avoir été une femme froide, intéressée, ignorante, désagréable. Dans les derniers jours de sa vie, Pope, sans enfants, isolé, accablé d'une vieillesse prématurée, ne sachant sur qui s'appuyer, tourna vers cette femme toutes les affections de son cœur, de même que l'aiguille aimantée, lorsqu'elle se rapproche à une certaine distance du pôle, devient immobile et se rouille, faute de mouvement. Martha Blount semble avoir été si complètement indigne d'être aimée, que c'est une nouvelle preuve de la bonté de cœur de Pope d'avoir pu aimer une pareille créature ; mais il nous faut toujours aimer quelque chose. Je conviens, avec M. Bowles, qu'en aucun temps elle n'a ressenti d'attachement pour Pope personnellement, parce qu'elle était incapable d'attachement ; mais je nie que Pope ne pût inspirer d'attachement personnel à une femme plus digne de lui.

Il n'est pas probable, il est vrai, qu'une femme fût tombée amoureuse de lui en le rencontrant à la pro-

menade, ou dans une loge à l'Opéra, ou dans un bal; mais, en société, il semble avoir été aussi aimable que modeste, et, malgré un phys'que des plus désavantageux, sa tête et sa figure étaient remarquablement belles, surtout ses yeux; il était adoré de ses amis, tous gens de caractères, d'âges et de talents fort opposés, du vieux et maussade Wycherley, du cynique Swift, du sauvage Atterbury, de l'aimable Spence, du sévère évêque Warburton, du vertueux Berkeley et du débauché Bolingbroke. Bolingbroke le pleura comme un enfant; la description qu'a faite Spence de ses derniers moments est au moins aussi édifiante que le récit pompeux de la mort d'Addison. Le belliqueux Peterborough et le poète Gray, le spirituel Congrève et le joyeux Rowe, l'excentrique Cromwell et le profond Bathurst étaient tous ses intimes amis. L'homme qui a pu se concilier l'affection de caractères aussi différents et tous remarquables à des titres si divers pouvait certes prétendre à inspirer l'attachement que tout homme raisonnable peut désirer d'une femme aimable.

Pope, en effet, paraît avoir bien connu les femmes. « Bolingbroke, » dit Warton, qui était juge compétent dans la matière, « regardait son épître sur les caractères des femmes comme son chef-d'œuvre. Quant à ce genre de passion auquel on donne quelquefois le nom de romanesque, suivant que le degré d'exaltation l'élève au-dessus de la définition de l'amour donnée par Buffon, l'on peut remarquer qu'il ne dépend pas toujours des formes extérieures, même dans une femme. Madame Cottin était une femme très-laide et qui aurait pu être vertueuse sans beaucoup de danger; elle le fut, et la conséquence de cette vertu inébranlable fut que deux de ses admirateurs, dont l'un était déjà avancé en âge, se tuèrent de désespoir : je ne voudrais pas cependant recommander cette rigueur aux femmes laides, en général, comme un moyen d'obtenir la gloire de deux suicides; mais je crois qu'il y a peu d'hommes qui, dans le cours de leur vie, ne se soient pas aperçus que ce ne sont pas les femmes les plus belles qui font naître les passions les plus violentes et les plus durables.

Mais, à propos de Pope, Voltaire nous apprend que le maréchal de Luxembourg, qui avait précisément la difformité de Pope, était, non-seulement trop galant pour un grand homme, mais un homme à bonnes fortunes. La duchesse de Lavallière, la passion de Louis XIV, avait une défecuosité repoussante. La princesse Eboli, la maîtresse de Philippe II d'Espagne, et Maugiron, mignon de Henri III de France, avaient tous deux perdu un œil; c'est à propos d'eux que l'on composa cette fameuse épigramme latine, qui a été, je crois, traduite ou imitée par Goldsmith :

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro,
Et polis est forma vincere uterque Deos.
Blande puer, lumen quod habes concede sorori:
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Wilkes, malgré sa laideur, avait coutume de dire qu'il n'était que d'un quart d'heure en arrière du plus bel homme de l'Angleterre, et les circonstances pa-

raissent avoir justifié cette prétention. Swift, lorsqu'il n'était plus ni jeune, ni beau, ni riche, ni même aimable, inspira les deux passions les plus extraordinaires à Vanessa et à Stella; *Vanessa, à peine âgée de vingt ans, soupire pour une robe de quarante-quatre ans. Il récompensa cruellement cette double passion; il paraît qu'il brisa le cœur de l'une et lassa la patience de l'autre : aussi mourut-il idiot et solitaire entre les mains d'une servante.*

Pour ma part, je suis de l'opinion de Pausanias, que le succès en amour dépend de la fortune. « Je me rappelle, » dit-il, « avoir vu un temple à Égine, dans lequel il y avait une statue de la Fortune tenant une corne d'Amalthée, et près d'elle l'Amour ailé. Le sens de ceci est que le succès des hommes dans les affaires d'amour dépend plutôt de l'assistance de la fortune que des charmes de la beauté. Je suis persuadé aussi, avec Pindare, que la Fortune est une des destinées, et que, sous certains rapports, elle est plus puissante que ses sœurs. »

Grimm a fait une remarque du même genre sur les destinées de Crébillon le fils et de Rousseau. Le premier écrivit un roman licencieux, et une jeune Anglaise, riche et de haute naissance, une miss Strafford, traverse la mer pour lui offrir sa main; tandis que Rousseau, le plus tendre et le plus passionné des amants, fut réduit à épouser sa cuisinière. Si ma mémoire ne me trompe pas, cette anecdote a été reproduite dans un article de la *Revue d'Édimbourg* sur la correspondance de Grimm.

Relativement au « mélange bizarre de légèreté indécente, et souvent profane, que l'on rencontre dans le langage et la conduite de Pope, » et qui choque si fort M. Bowles, je lui objecterai que ce n'était pas tant le ton de Pope que le ton de son époque. A l'exception de la correspondance de Pope avec ses amis, nous ne possédons qu'un petit nombre de lettres particulières de cette période; mais ces lettres, entre autres celles de Farquhar, sont plus indécentes et plus grossières que toute la correspondance de Pope. Les comédies de Congrève, Vanbrugh, Farquhar, Cibber, qui cherchaient naturellement à reproduire les manières et le langage de la vie privée, sont décisives sur ce point; il en est de même de quelques-unes des productions de Steel ou même d'Addison. Tout le monde sait ce qu'était, dans son intimité, la conversation de Robert Walpole, qui fut pendant dix-sept ans premier ministre du royaume. Le raffinement actuel, qui est peut-être autant une conséquence du vice, lequel désire se cacher et se dissimuler, que des progrès de la vertu, n'était pas encore à la mode. Johnson lui-même, dans son *London*, a deux ou trois passages qu'on ne pourrait pas lire tout haut, et le *Tambour* d'Addison contient plusieurs allusions très-peu décentes.

L'expression de M. Bowles, que Pope avait conscience de sa défecuosité physique, n'est pas très-claire, elle peut s'entendre de sa difformité ou de sa faiblesse. Si M. Bowles a voulu parler de la difformité de Pope, nous avons montré que ce n'était pas un obstacle insurmontable et qui empêchât d'être aimé; s'il veut parler de sa faiblesse, comme une conséquence

de sa conformation, je crois que c'est un fait reconnu par la science, que les personnes qui ont l'épine dorsale protubérante sont les plus fortes, les plus vigoureuses en amour.

Il y a quelques années, quand je prenais des leçons d'armes dans les salons de M. Jackson, je me rappelle y avoir vu un gentleman remarquable pour sa force et la beauté de ses formes; son adresse n'était pas moins grande, car il pouvait tenir tête au grand capitaine Barclay lui-même. Comme les spectateurs admiraient un jour ses proportions athlétiques, il nous apprit qu'il avait cinq frères, tous aussi grands et aussi forts que lui, et que son père et sa mère étaient tous deux bossus et très-petits de taille. Il ne serait pas difficile de citer d'autres exemples; mais je m'abstiens, parce que le sujet n'est pas assez moral pour cette époque immaculée, ce millénium moral des livres expurgés et des procès royaux de divorce.

Cette louable délicatesse, cette élégance pointilleuse du jour, me rappellent une aventure qui m'arriva à l'âge de dix-huit ans. Il y avait alors, et il doit y avoir encore, une fameuse entremetteuse française qui assistait les jeunes gentlemen dans leurs folies galantes. Je la connaissais depuis quelque temps, lorsqu'il lui arriva une occasion plus belle qu'à l'ordinaire : le choix m'en fut offert, et sans doute à plusieurs autres encore, probablement parce que j'étais en argent pour l'instant, ayant emprunté d'un juif une somme respectable dont je n'avais pas encore dépensé tout à fait la moitié. La transaction demandait de la prudence et de l'habileté. Je ne sais si ma vénérable amie doutait de ma courtoisie; mais enfin elle m'envoya une lettre écrite dans un anglais tel qu'une courte résidence de seize ans en Angleterre lui avait permis d'acquérir; après plusieurs conseils et instructions, la lettre se terminait ainsi : « Rappelez-vous, *Milor*, que la *délicatesse* est nécessaire au succès. » La délicatesse du jour ressemble exactement à celle de cette respectable étrangère. C'est elle seule qui fait le succès, et il s'en faut que cette moralité apparente soit de moitié aussi honorable que la candeur grossière de nos rudes ancêtres.

Pour en revenir à M. Bowles, il demande si, en attribuant un article à M. Gilchrist, il n'a pas eu des motifs suffisants pour le traiter sans courtoisie. Mais, premièrement, M. Bowles avait tort en attribuant l'article à M. Gilchrist, qui n'en était point l'auteur; et il avait encore plus tort en l'appelant âne et épicier, lors même qu'il en eût été l'auteur.

M. Bowles est ensuite amené à parler péremptoirement d'une circonstance qui lui causa le plus grand chagrin. Il s'agit d'une lettre qu'il a reçue de l'éditeur du *London Magazine*. M. Bowles semble s'être embourbé de tous côtés, dans ses éditions, dans ses réponses, dans ses suppositions et dans ses citations. C'a été pour lui une inextricable affaire.

Pauvre Scott! il a cessé de vivre. Dans l'exercice de sa vocation, il a au moins obtenu d'être l'objet d'une enquête de la part du coroner. Mais il est mort en brave homme, et a vécu en homme d'honneur. Je le connaissais personnellement, mais peu; quoique de plusieurs années mon aîné, nous avions été camarades

de classe à l'école de grammaire de New-Aberdeen. Il ne se comporta pas fort bien à mon égard en sa capacité d'éditeur; mais il n'était pas tenu d'agir autrement : l'occasion était trop tentante pour quelques-uns de mes amis et pour tous mes ennemis. Dans un moment où toutes les personnes de ma parenté, une seule exceptée, s'éloignaient de moi comme les feuilles se détachent de l'arbre au souffle du vent d'automne; lorsque le petit nombre de mes amis devenait plus petit encore; lorsque toute la presse périodique, j'entends la presse quotidienne et hebdomadaire, et *non pas* la presse littéraire, se réunissait pour entasser contre moi attaques sur attaques, à l'exception du *Courier* et de l'*Examiner*, le journal que Scott dirigeait ne fut ni le dernier ni le moins violent à me blâmer. Il y a deux ans je le rencontrai à Venise, accablé de la perte qu'il venait de faire de son fils, et connaissant alors, par expérience, ce qu'il y a d'amertume à être privé de ses enfants. Il me pressait alors de revenir en Angleterre; et lorsque je lui répondis en souriant qu'il n'avait pas toujours été de la même opinion, il répliqua que lui et les autres avaient été grandement induits en erreur, et qu'on avait employé d'étranges moyens pour les exciter contre moi. Scott n'est plus, mais il existe encore aujourd'hui plus d'une des personnes qui assistaient à ce dialogue. C'était un homme de grands talents et de connaissances très-étendues. Il avait fait son chemin en peu d'années et avec éclat dans la littérature. Excellent homme! je me rappelle sa joie lorsqu'il obtint ou fut sur le point d'obtenir, par l'entremise de sir James Mackintosh, un emploi qui l'empêcha de continuer ses voyages en Italie, et l'obligea de se rendre à Rome en toute hâte. Que la paix soit avec lui, et puissent toutes les autres fautes qui sont le propre de notre faible humanité lui être pardonnées aussi facilement que la petite injustice qu'il a commise à l'égard d'une personne qui respectait ses talents et regrette sa perte.

Je passe une page d'explications sur la correspondance de M. Bowles avec M. S.; elle est de peu d'importance quant à Pope, et ne contient qu'un *re-contradiction* d'une contradiction de M. Gilchrist. J'arrive maintenant à un point où M. Gilchrist a certainement eu des torts envers M. Bowles. Des lettres capitales, grandes comme celles du nom de Kean sur l'affiche, reviennent jusqu'à six ou sept fois pour rendre l'outrage plus sensible. L'accusation est vive, à la vérité; mais, comme dit Dugald Dalgetty, à propos de la plaisanterie familière de « Ranold, enfant des brouillards », en mettant du pain et du fromage dans la bouche d'un mort, « c'est quelque chose de trop monstrueux et de trop sauvage, sans compter que c'est dommage de perdre d'aussi bonne nourriture. »

M. Gilchrist accuse M. Bowles d'avoir insinué que Pope chercha à commettre un rapt sur la personne de lady M. Wortley Montagu. Il y a deux raisons pour lesquelles cela ne saurait être vrai. La première, c'est que, par l'emploi du moyen dont la chaste Letitia a fait usage, dans Jonathan Wild, pour empêcher le rapt projeté de Fireblood, une complicité venue à propos eût prévenu le crime; la seconde, c'est que, quoi qu'il en ait pu être, Pope était probablement le moins ro-

buste des deux. Et si les vers à Sapho sont réellement adressés à cette dame, la conséquence de son acquiescement aux désirs de Pope eût été pour lui une punition suffisante. Le passage cité par M. Bowles n'insinue d'ailleurs rien de tel ; il accuse seulement lady Montagu d'avoir encouragé Pope, et Pope d'avoir voulu profiter de ces encouragements ; en un mot, d'une légère tentative de séduction, et de rien de plus. L'expression dont il se sert est celle-ci : « un pas en dehors du décorum. » Un acte de violence matérielle est si contraire à la nature, que l'idée ne saurait en venir de sang-froid ; mais la séduction exercée sur l'esprit d'une femme, aussi bien que sur sa personne, n'est peut-être pas moins coupable aux yeux du moraliste. Le docteur Johnson vante un gentleman qui, ayant séduit une jeune fille, laquelle s'écria : « Je crains d'avoir mal agi, » répondit : « Oui, nous avons mal agi ; car, » ajoutait-il, « je ne voulais pas corrompre son âme en même temps que sa personne. » De même, Othello ne voulait pas « tuer l'âme de Desdemona. » M. Bowles se justifie de l'accusation portée contre lui par M. Gilchrist ; mais c'est en substituant une autre insinuation contre Pope. Que veut dire « un pas en dehors du décorum » ? Dans ces occasions, *ce n'est que le premier pas qui coûte*. Un pas en dehors du décorum est un pas vers le précipice pour la femme qui le fait ; pour le gentleman, il est hasardeux s'il réussit, et encore plus s'il ne réussit pas.

M. Bowles fait un appel au lecteur chrétien sur le *criticisme gilchristien*. Dans un prêtre, cette plaisanterie n'est-elle point « un pas en dehors du décorum ? » Mais j'admets que le plaisir de faire un calembour est irrésistible.

Mais « un pamphlet fait à la hâte a été publié, dans lequel on a laissé paraître quelques personnalités à l'égard de M. Gilchrist. » Si M. Bowles écrit des pamphlets faits à la hâte, comment est-il si surpris de recevoir de courtes réponses ? Le grand grief auquel il revient perpétuellement est cette accusation d'*hypochondrianisme*, affirmée, ou plutôt insinuée dans la *Quarterly*. Je ne puis concevoir qu'un homme en parfaite santé soit tellement affecté d'une pareille accusation ; car la couleur de son teint et sa conduite la doivent réfuter complètement. Mais, fût-elle vraie, à quoi se borne-t-elle ? à une accusation de maladie du foie. « Je le dirai au monde ! » s'écrie le savant Smelfungus. A cela je réponds : « Vous ferez mieux de le dire à votre médecin. » Il n'y a rien de déshonorant dans une pareille maladie, qui affecte plus particulièrement les hommes laborieux.

Régnaud, le premier auteur comique après Molière, était atrabilaire ; Molière lui-même était mélancolique ; le docteur Johnson, Gray, Burns, étaient tous accidentellement plus ou moins affectés de cette maladie. C'était le prélude des maladies plus cruelles de Collins, de Cowper, de Swift, de Smart. Mais il ne s'ensuit pas qu'une affection accidentelle doive finir comme les leurs ; et lorsqu'il en serait ainsi, « ni les meilleurs, ni les plus intelligents n'en sont exempts : la sottise, la sottise seule n'a rien à craindre ; » si c'est là le critérium de l'exemption, les deux derniers pam-

phlets de M. Bowles sont un meilleur certificat de santé que celui d'un médecin. Mendelssohn, Bayle, étaient quelquefois si accablés des attaques de cette maladie, qu'ils étaient réduits, pour se distraire, à regarder des marionnettes et à compter les tuiles sur les maisons d'en face. Le docteur Johnson « aurait quelquefois donné un membre pour recouvrer la gaieté. » M. Bowles, qui est, chose étonnante ! passionné pour citer Pope, pourrait peut-être répondre : « Allez, obligeantes créatures, faites-moi voir en moi toutes les imperfections d'hommes valant mieux que moi. » Mais l'accusation telle quelle ne fait tort ni à eux ni à lui. Il est facile de la réfuter si elle est fausse ; si elle est vraie, il n'y a rien là qui puisse tant émouvoir l'indignation d'un homme. M. Bowles lui-même paraît un peu honteux de son pamphlet fait à la hâte, car il essaie de l'excuser par le motif tiré d'une grande provocation, c'est-à-dire par la supposition gratuite que M. Gilchrist était l'auteur de l'article de la *Quarterly*, ce qui n'était pas. Mais, comme circonstance atténuante, non-seulement on pourrait rappeler la *grande* provocation, mais il faut dire encore que l'ordre avait été envoyé aux libraires de Londres pour que les passages renfermant les personnalités les plus directes fussent *omis entièrement*, etc. C'est ce que le proverbe appelle « casser une tête et donner un emplâtre. »

Mais, dans cette circonstance, l'emplâtre ne fut pas mis à temps, et M. Gilchrist ne paraît pas à présent disposé à regarder les courtoisies de M. Bowles comme la rouille de la lance d'Achille, qui « avait une vertu si grande en chirurgie. »

Mais « M. Gilchrist avait tort de faire cette objection, comme le verra le lecteur. » Moi, je suis un lecteur, un lecteur benévole, et je ne vois rien de semblable. Si j'étais à la place de M. Gilchrist, je me plaindrais bien haut d'avoir été calomnié, d'abord pour ce que j'ai écrit, et en second lieu pour ce que je n'ai pas écrit, uniquement parce qu'il plait à M. Bowles d'être aussi fâché contre moi de ce que j'ai écrit dans le *London Magazine* que de ce que je n'ai pas écrit dans la *Quarterly*.

« M. Gilchrist a pris une ample revanche : il a, dans sa réponse, dit telle et telle chose, » etc., etc. Il n'y a pas grande revanche dans tout cela, et je ne vois même pas qu'on y ait songé. Quelle revanche ! M. Bowles dit des injures et on lui en répond ; mais M. Gilchrist et la *Quarterly Review* ne sont ni poètes, ni prétendants à la poésie. D'ailleurs ils n'ont ni mauvais vouloir ni envie contre M. Bowles ; ils n'ont aucun rapport avec lui, et ne peuvent avoir d'irritation personnelle ; ils ne peuvent le traverser dans sa vie, ni lui dans la leur ; il n'y a pas de rivalité politique entre eux ; et alors, quel a été leur motif pour discuter ses prétentions comme éditeur ? La vénération pour le génie de Pope, l'amour pour sa mémoire, le respect pour la gloire classique de leur pays. Pourquoi M. Bowles veut-il éditer ? S'il eût limité ses modestes efforts à la poésie, on aurait dit bien peu de choses à ce sujet, et ses antagonistes actuels n'eussent absolument rien dit.

M. Bowles appelle le pamphlet « un tombereau de

boue, » et l'écrivain « un boueur. » Ensuite il demande « si l'on pourra jeter de la boue et recevoir de l'eau-rose ! » La métaphore, du reste, est tirée des *Mémoires* de Marmontel, qui, se plaignant à Champfort du sang versé pendant la révolution, en reçut cette réponse : — « Croyez-vous que les révolutions se fassent avec de l'eau-rose ? »

Pour ma part, je présume que l'eau-rose serait infiniment plus agréable dans les mains de M. Bowles que la substance qu'il a substituée à ce liquide délicat ; cela confondrait encore plus son adversaire, en le supposant un *boueur*. A ce sujet, je me rappelle un fait de ma première jeunesse (*consule Planco*) ; c'était le matin de la grande bataille (la seconde) entre Gully et Gregson ; Cribb, qui était engagé contre Horton pour le second combat, dans ce même jour si mémorable, m'éveilla (je logeais à l'auberge, dans la chambre voisine) par une remontrance bruyante adressée au domestique contre l'abomination de ses essuie-mains, qui avaient été mis dans de la lavande ; Cribb, qui était charbonnier, se trouvait beaucoup plus incommodé par cette odeur efféminée du beau linge que par son adversaire Horton, qu'il acheva de la belle manière, quoique avec quelque répugnance : car je me rappelle lui avoir entendu dire qu'il répugnait à le frapper, parce qu'il était si joli ! — Horton, en effet, était un beau jeune homme, avec des couleurs bien fraîches.

Pour en revenir à l'eau-rose, c'est-à-dire aux moyens agréables de réfuter, M. Bowles sait-il la manière de se venger d'un cocher de fiacre qui lui fait payer trop cher sa course ? Au cas où il ne le saurait pas, je vais le lui dire : il ne servirait pas à grand'chose de l'appeler un vaurien, un voleur, un imposteur, un gredin, un gueux, un ce qu'il vous plaira. A tout cela il est habitué ; c'est sa langue maternelle, et probablement aussi celle de sa mère. Mais regardez-le tranquillement en face, et dites-lui : « Sur ma parole, je pense que vous êtes le drôle le plus laid que j'aie vu de ma vie ! » Et ce peu de mots suffiront pour mettre en mouvement les tonnerres de bronze du cocher Salmonée, qui lui répondrait : « Laid ! quel diable êtes-vous ? Vous, un gentleman ! par exemple ! » C'est ainsi que la colère punit celui qui la ressent plus que ceux que l'homme irrité voudrait punir ; et il est plus facile d'exaspérer un homme et de s'en venger en employant quelques paroles tranquilles contre l'agresseur, qu'en lui répondant avec violence. Les « charbons de feu », dans l'Écriture, sont des bienfaits ; mais ils n'en sont pas moins des « charbons de feu. »

Je passe une page de citations et de réfutations ; la page 42 donne de « nouvelles raisons » (la tâche n'était pas difficile, car, jusqu'à présent, M. Bowles n'en a donné aucune), « afin de montrer pourquoi M. Bowles a attribué la critique du *Quarterly* à Octavius Gilchrist ; » toutes ces raisons consistent en conjectures de la part de M. Bowles sur le caractère présumé de son adversaire ; « il ne supposait pas qu'il pût exister dans le royaume un homme aussi impudent qu'Octavius Gilchrist ; il ne pensait pas qu'il y eût dans le royaume un homme aussi ignorant qu'Octavius Gil-

christ ; il ne conçoit pas qu'il ait pu se trouver dans le royaume un homme pour écrire un pareil griffonnage, excepté Octavius Gilchrist ; il ne pensait pas qu'il y eût dans le royaume un homme qui montrât autant d'ignorance mêlée à autant de malice qu'Octavius Gilchrist ; il ne pense pas qu'il y ait dans le royaume une médiocrité aussi complète que M. Octavius Gilchrist ; il ne croit pas qu'il y ait dans le royaume un homme aussi parfaitement absurde que M. Gilchrist. » Et ainsi de suite, en ayant soin de commencer par le royaume, et de terminer par Octavius Gilchrist, comme dans un bout-rimé. Je ne suis pas « dans le royaume », et je n'y suis pas resté, depuis l'âge de vingt et un ans, plus de cinq ans environ en tout ; je n'ai aucun désir de me retrouver dans le royaume tant que je vivrai, ni d'y reposer après ma mort, et je ne regrette rien tant que d'avoir été dans le royaume ; mais quoique je ne sois plus dans le royaume, que l'on puisse dire au moins de moi, lorsque j'aurai cessé de vivre, ce qui fut répondu par le page de Clanronald, le lendemain de la bataille de Sheriff-Muir, lorsqu'on le trouva veillant près du corps de son maître : on lui demanda qui c'était, il répondit : « C'était un homme hier. » En cette capacité, que je sois « dans le royaume ou hors du royaume, » j'avouerai que j'approuve un grand nombre des objections de M. Gilchrist. Je partage son amour pour Pope, et, comme lui, je trouve plus d'une faute à reprendre chez le dernier éditeur du dernier de nos véritablement grands poètes.

Un des reproches adressés à M. Gilchrist est d'être un F. S. A. Si cela fait plaisir à M. Bowles, je ne suis pas un F. S. A. ; mais je suis membre de la Société Royale, et je me mets à son service dans le cas où il y aurait quelque chose dans cette circonstance qui pourrait devenir le sujet d'un paragraphe.

« Il y a bien encore d'autres raisons ; » mais l'auteur est aujourd'hui connu. » M. Bowles a si complètement épuisé sa veine contre Octavius Gilchrist, qu'il ne trouve pas un mot à dire au véritable auteur de l'article, maintenant qu'il est détérré.

La page suivante a trait à une mystérieuse accusation de « duplicité, relativement à la publication des lettres de Pope ; » tant que cette accusation ne sera pas articulée en termes positifs, nous n'avons rien à en dire. M. Gilchrist l'insinue ; M. Bowles le nie : voilà où en sont les choses pour le moment. M. Bowles professe une « grande aversion pour la duplicité de Pope et non pour Pope. » Cette distinction est absurde en apparence, cependant je crois la comprendre : nous avons une grande aversion pour l'édition de Pope par M. Bowles, et non pas pour M. Bowles lui-même ; néanmoins il traite le sujet avec autant de chaleur que s'il lui était personnel. Quant à la « duplicité de Pope, » c'est ce qui reste encore à prouver, de même que la prétendue bienveillance de M. Bowles pour sa mémoire.

A la page 44, nous avons une longue dissertation tendant à démontrer que « l'*Héloïse* seule suffit pour prouver dans Pope une grossière licence. » Nous y voilà enfin. M. Bowles se fonde sur un poème ! Quant

à la licence, c'est un « grand peut-être », si l'on se reporte à l'époque où Pope vivait. Quant à la « grossièreté », je la nie; au contraire, je crois qu'un pareil sujet n'a jamais été et ne sera jamais traité par un poète avec autant de délicatesse et une passion aussi vraie et aussi profonde. Est-ce que l'Atys de Catulle est licencieux? non, ni même grossier; et cependant Catulle est souvent un écrivain peu scrupuleux: le sujet est à peu près le même, excepté qu'Atys fut son propre bourreau, et qu'Abeillard fut victime.

La « licence » du sujet n'appartient pas à Pope; c'était un fait; tout ce qu'il avait de grossier, il l'a adouci; tout ce qu'il avait d'indélicat, il l'a purifié; tout ce qu'il avait de passionné, il l'a embelli; tout ce qu'il avait de pieux, il l'a sanctifié. M. Campbell a admirablement indiqué tout ceci en peu de mots (je cite de mémoire) dans le parallèle qu'il a fait entre Pope et Dryden: « Je crains, » dit-il, « que si le sujet d'Héloïse fût tombé entre les mains de Dryden, il ne nous eût donné qu'une esquisse grossière de sa passion. » Jamais la délicatesse de Pope n'éclata mieux que dans ce poème. Avec les faits et les lettres d'Héloïse, il a fait ce que le meilleur et le plus pur des poètes était seul capable de faire avec de pareils matériaux. Ovide, Sapho, dans les odes qu'on lui attribue, tout ce que nous possédons des anciens, tout ce que nous connaissons des modernes, n'offrent rien qui puisse être comparé à cette production.

En voilà assez sur cette accusation de « licence. » Est-ce qu'Anacréon n'est pas traduit, expliqué, loué et imprimé à l'usage de nos écoles? Est-ce que ses odes érotiques ne sont pas composées à la louange d'un jeune garçon? Est-ce que l'ode de Sapho n'est pas adressée à une jeune fille? La traduction qu'en a faite Philips n'est-elle pas dans la bouche de toutes les femmes? Est-ce que les écoles anglaises et les femmes anglaises en sont plus corrompues pour cela? Lorsque vous aurez jeté les anciens au feu, il sera temps de dénoncer les modernes. « Licence! » il y a plus d'immoralité réelle et de licence systématique dans un roman français, dans une hymne morale, dans une comédie allemande, que dans toutes les poésies anciennes et modernes, depuis les rapsodies d'Orphée. L'anatomie sentimentale de Rousseau et de madame de Staël est beaucoup plus redoutable que tous les vers du monde: en effet, ils sapent les principes en raisonnant sur les passions; tandis que la poésie est la passion elle-même, et ne systématise point; elle renverse, mais elle ne discute pas; elle peut avoir tort; elle n'a pas de prétentions à l'optimisme.

M. Bowles a ensuite la bonté de « nous indiquer la différence qui existe entre un *calomniateur* et lui, qui dit sincèrement ce qu'il croit sincèrement. » M. Bowles pouvait s'épargner cette peine; le premier est un menteur qui ment sciemment; l'autre (je parle d'un colporteur de médisances) ment en croyant charitablement qu'il dit la vérité, et il est très-affligé de se trouver convaincu de mensonge; car « il aimerait mieux que le doyen mourût que de voir sa prédiction démentie. » Après une définition du « *calomniateur*, » qui était absolument superflue, quoiqu'il soit agréable

d'apprendre que M. Bowles connaît si bien ce caractère, il ajoute: « Je suis parfaitement indifférent, M. Gilchrist, à tout ce que votre malice peut inventer ou votre impudence articuler. » Ceci est indubitable. C'est à peu près en ces termes que s'exprime sir Fretful Plagiary: « Je traiterai cela exactement avec la même indifférence et le même mépris philosophique, et je suis votre serviteur. »

« Une chose a fait de la peine à M. Bowles: » c'est « un passage qui pourrait paraître blâmer le patronage dont un jeune homme a été l'objet. » POURRAIT paraître!!! Dans le passage dont il s'agit, il est dit que si M. Gilchrist est l'auteur de l'article sur « un certain poète de la nature, » ses éloges et son blâme sont également méprisables. M. Bowles a un style ambigu qui lui est tout particulier; si M. Bowles avait voulu agir loyalement, il n'aurait pas employé d'expression obscure. « Un certain poète de la nature! » n'est-ce pas ainsi que commencent tous les paragraphes médisants dans les journaux « qui veulent blesser et cependant craignent de frapper? » — « Un certain haut personnage, » — « une certaine pairesse, » — « un certain étranger illustre; » — que vient-il ordinairement à la suite de ces mots? une diffamation. Si M. Bowles avait eu une étincelle de bienveillance pour John Clare, il l'aurait nommé. Dans sa phrase, telle qu'elle est, il y a de l'ironie. Comment un article favorable à un poète qui le mérite peut-il lui nuire plutôt que servir sa cause, c'est ce qu'il est difficile de comprendre. L'article dénoncé est bienveillant et fort remarquable, et il a servi le poète autant que la poésie peut être servie par une critique judicieuse et honnête.

Il m'est agréable de pouvoir être du même avis que M. Bowles dans les deux paragraphes qui suivent. La mention qu'il a faite de l'ennemi, et le patronage qu'il a le premier accordé à Shool, lui font honneur. Je ne suis pas de ceux qui nient que M. Bowles soit un homme bienveillant; j'affirme seulement que ce n'est pas un éditeur de bonne foi.

M. Bowles « écrit depuis plus de trente ans. » Il n'a jamais écrit dans sa vie un mot de réponse « aux critiques » en tant que critiques; ceci rappelle M. Lofty dans le *Bonhomme* de Goldsmith: « Je juge, par tout ce qu'il y a d'honorable, que mon ressentiment n'a jamais causé le moindre mal aux hommes, je veux dire en leur capacité d'hommes. »

« La lettre à l'éditeur du journal » est avouée par M. Bowles, « non à cause de la critique, mais parce que la critique était adressée franche de port à mistriss Bowles!!! (les italiques et les trois points d'exclamation accolés à mistriss Bowles sont copiés littéralement); et M. Bowles n'a pas été mécontent de la critique, mais de l'adresse et de l'affranchissement. Je conviens avec M. Bowles qu'on a voulu le vexer. Mais c'est lui-même qui lui fait atteindre son but, en mentionnant la réception de cet envoi. Un écrivain anonyme n'a qu'un moyen de connaître les résultats de ses attaques; en cela il a une supériorité sur la vipère: il sait que son poison a produit son effet lorsqu'il entend la victime crier; la vipère est sourde.

La meilleure réponse à une lettre anonyme est de ne point s'en inquiéter, ni directement, ni indirectement. Je voudrais que M. Bowles pût voir une ou deux des milliers que j'ai reçues, dans le cours d'une vie littéraire qui, bien que commencée de bonne heure, ne comprend pas encore le tiers de son existence comme auteur; je parle de la vie littéraire seulement. Si je voulais y joindre celles qui me sont personnelles, je pourrais doubler le nombre de ces lettres anonymes. S'il pouvait voir la violence, les menaces, l'absurdité de toutes ces lettres, il rirait; et moi aussi, et nous y gagnerions tous deux.

Pour continuer la plaisanterie, dans le dernier mois de cette année, j'ai vu ma vie menacée de la même manière que l'a été la réputation de M. Bowles, excepté que la dénonciation anonyme était adressée au cardinal-légat de la Romagne, au lieu de l'être à mistriss Bowles. Le cardinal est, je crois, la plus vieille femme des deux. Je joins, ci-incluse, la menace dans son italien barbare, mais littéral, afin que M. Bowles soit convaincu; et comme c'est le seul billet à ordre que les Italiens aient jamais acquitté, ma personne a été au moins autant exposée à une balle « tirée dans l'ombre » par les mains d'un John Heatherblutter (voyez *Waverley*), que la gloire de M. Bowles aux attaques d'un éditeur, cependant, je sors seul à cheval, tous les jours dans la forêt, pendant plusieurs heures et souvent la nuit, parce que c'est mon habitude, et que je crois que si les tyrans ne peuvent échapper au milieu de leurs gardes, un humble individu ne peut prendre que des précautions inutiles.

M. Bowles a l'humilité de dire « qu'il doit succomber; car du moment où lord Byron se tourne contre lui, il n'a aucune chance de succès. » M. Bowles n'a d'autre adversaire à craindre que M. Bowles. Comme poète, l'auteur du *Missionnaire* ne le cède à aucun de ses contemporains. Qu'il me permette de lui rappeler que l'opinion que j'ai exprimée antérieurement sur la poésie de M. Bowles était écrite avant la publication de son dernier et de son meilleur poème; et quand le dernier poème d'un auteur est son chef-d'œuvre, c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire. Il peut donc prendre place honorablement, et solidement, parmi ses rivaux. Toutefois on chercherait en vain une preuve plus complète de la supériorité de Pope que dans les vers placés par M. Bowles à la fin de son pamphlet dont il promet la suite au prochain numéro.

M. Bowles est, de l'aveu de tous, le champion et le poète de la nature. L'art et les arts sont traînés, les uns devant, les autres derrière son char. Pope, lorsqu'il traite un sujet passionné ou qu'il parle de la nature, est sublime, de l'aveu même des poètes naturalistes; mais ils se plaignent qu'aussitôt après « il s'abaisse à la vérité, et moralise ses chants; » et là encore, ils le proclament sans rival. Ainsi Pope a réussi, et les a surpassés sur leur propre terrain. Voyons maintenant ce que leur coryphée a produit sur le terrain de Pope. Mais il est triste, il est douloureux de voir M. Bowles tombant aussi bas comme poète que comme éditeur. Dans le cours de ses réponses, M. Bowles cite sans cesse Pope; j'accorde

qu'il n'y a pas un poète, pas même Shakspeare, qui mérite d'être aussi souvent cité; mais son éditeur ressemble tellement au diable citant l'Écriture, que je désirerais voir M. Bowles à sa véritable place, et faisant toutes ses citations en chaire.

Et, maintenant, venons aux vers. C'est triste de voir un pareil suicide, même consommé sur les autels de Pope; mais je ne puis les transcrire tous.

Est-ce qu'il sera permis au mécréant infect de cet âge de s'accroupir sur un livre comme un cauchemar, en grinçant les dents?

Corneille, caractère mobile, qui réunit si bien les deux extrêmes de Bantam et de Brute, composé grotesque de mauvaise humeur et de vanité, tour à tour « babillard » et corbeau croassant.

Son cœur se débat avec sa tête saturnienne, racine de eigne et morceau de plomb. Continue, Gilchrist.

« En dépit de ton écume venimeuse, je te rendrai morsure pour morsure, et je te renverrai chez toi flagellé de ma main. »

Quant à ce dernier vers, le seul sur lequel je veuille m'arrêter, de peur de me salir, je conseillerai à M. Gilchrist de se mettre en garde contre ces morsures réciproques, à moins qu'il n'ait plus de foi dans la médecine d'Ormskirk « que beaucoup de gens n'en ont; » à moins encore qu'il ne veuille enlever sa pension à un professeur allemand moderne (j'ai oublié son nom, mais on le lit dans les annonces, et les consonnes y abondent), qui, le mois dernier, a présenté à la Diète germanique un mémoire contenant un remède infailible contre l'hydrophobie; toutefois à la condition philanthropique d'une large récompense si son remède réussissait. Que M. Gilchrist commence par l'éditeur de Pope et élève ses prétentions au double.

Votre tout dévoué,

BYRON.

A John Murray, Esq.

P. S. Parmi les vers mentionnés ci-dessus, il y en a un qui s'applique à Pope, le voici :

La vengeance de l'assassin et le mensonge du lâche.

Et M. Bowles persiste à soutenir qu'il est plein de bonnes intentions pour Pope!! ainsi, il a édité un assassin et un lâche avec talent et amour. Dans ma première lettre, j'ai remarqué que l'éditeur avait oublié de nous parler de la bienveillance de Pope; mais, lorsqu'il mentionne ses fautes, c'est « avec chagrin; » les larmes lui tombent des yeux, mais elles ne peuvent effacer ses fautes. L'ange qui enregistre nos fautes diffère du prêtre exerçant les mêmes fonctions; on pardonne à un éditeur, enthousiaste de son auteur, son fastidieux panégyrique, comme on pardonne à un fils dont la pieuse sincérité veut défilier son père; mais un éditeur malveillant est un parricide; il manque au caractère de ses fonctions; il égorge sa victime dans sa vie à venir. Si l'auteur ne mérite pas d'être tiré de l'oubli, à quoi bon l'éditer? S'il le mérite, il fallait l'éditer honnêtement et même avec indulgence.

Le lecteur aurait pardonné cette faiblesse en faisant la part de l'humanité, et il rabattrait en souriant de l'exagération de vos flatteries par un sourire; mais, de gaieté de cœur, *mingere in patrios cineres*, comme l'a fait M. Bowles, est un acte qui mérite une réprobation si énergique, que je suis aussi incapable de l'exprimer que de cesser de la ressentir.

NOTE ADDITIONNELLE.

Il est digne de remarque que, malgré toutes les criailleries sur la nature « casanière » et sur les « images artificielles, » Pope est le principal inventeur de ce qui fait la gloire des Anglais, le jardinage moderne; il partage cet honneur avec Milton. Écoutez Warton : « Il est certain que cet art enchanteur du jardinage moderne, dans lequel ce royaume réclame une supériorité marquée sur les autres nations de l'Europe, doit en grande partie son origine et ses perfectionnements à deux grands poètes, Milton et Pope. »

Walpole, qui n'aimait pas Pope, assure que Pope forma le goût de Kent, et que Kent est l'artiste auquel l'Angleterre doit « l'art de disposer les terrains avec goût. » Les plans du jardin du prince de Galles furent copiés d'après ceux du jardin de Pope à Twickenham. Warton applaudit à ce prodige extraordinaire de goût et d'art, qui avait su réunir tant de variété, tant de pittoresques aspects, dans un espace de cinq acres. Pope est le premier qui ridiculisa, en prose et en vers, « le système faux, symétrique et peu naturel des Français dans l'art du jardinage. »

Pope nous a donné, non-seulement les premières, mais les meilleures règles sur l'architecture et le jardinage. Maintenant, je le demande, n'est-ce pas une honte d'entendre nos lakistes de Kendal et nos Cockneys bucoliques déclamer (ces derniers au milieu d'un désert de briques et de mortiers) sur la « nature » et les « habitudes » casanières et artificielles de Pope? Pope a vu, en fait de nature, tout ce que l'Angleterre peut en offrir. Il fut élevé dans la forêt de Windsor et parmi les paysages d'Eton; il habitait familièrement et fréquemment les maisons de campagne de Bathurst, Cobham, Burlington, Peterborough, Digby et Bolingbroke. Parmi ces maisons de campagne, il ne faut pas oublier Stowe. Il fit, de sa petite propriété de cinq acres, un modèle pour les princes et pour le premier de nos artistes qui ait imité la nature. Warton pense que le plus pittoresque des dessins de Kent fut copié sur le jardin de Pope, au moins dans la partie des bosquets de la vallée de Vénus.

Il est vrai que Pope était infirme et contrefait; mais il marchait, il montait à cheval; il alla à cheval de Londres à Oxford, et il était remarquable pour sa vue perçante. Sur un arbre appartenant à lord Bathurst, on lit gravé : « Ici Pope chanta. » Il composa, en effet, sous cet arbre. Bolingbroke, dans une de ses lettres, nous le montre écrivant avec lui dans un champ de foin. Aucun peintre n'admira plus la nature et ne sut mieux la peindre que Pope, comme je pourrais le prouver par des citations en prose et en vers

tirées de ses ouvrages. Je me rappelle qu'il est question dans Walpole d'un gentleman donnant quelques instructions pour planter des saules à un homme qui avait longtemps servi chez Pope. « Je vous comprends, monsieur, » dit-il; « vous voulez qu'ils s'inclinent d'une façon poétique. » Quand il n'existerait que cette anecdote, elle suffirait à prouver le goût de Pope pour la nature, et l'impression qui en était restée même dans un esprit vulgaire. Mais j'ai déjà cité Warton et Walpole, l'un et l'autre ses ennemis, et, s'il était nécessaire, je pourrais citer des passages de Pope lui-même qui prouvent qu'aucun poète de ce temps n'a rendu autant que lui hommage à la nature. Son talent est vraiment prodigieux, car son génie brille également dans l'architecture, la peinture et le jardinage. Qu'on n'oublie pas que le but du jardinage, en Angleterre, est de perfectionner la nature avare de ses dons; et sans cet art, l'Angleterre ne serait qu'un pays de haies et de fossés, d'enclos et de barrières, un Hounslow-Heath, un Clapham-Common, depuis que les forêts principales ont été abattues. C'est, au résumé, un pays fort peu pittoresque. Je ne parle pas de l'Écosse, de l'Irlande et du pays de Galles, des lacs du Derbyshire, d'Eton, de Windsor et de mon cher Harrow sur la montagne, et de quelques parties des côtes de la mer. Dans la surabondance actuelle de « grands poètes vivants » et « d'écoles de poésie, » dénominations qui, de même que celle « d'écoles d'éloquence » et de « philosophie, » ne sont usitées que lorsque la décadence de l'art augmente avec le nombre de ceux qui le professent; dans l'époque actuelle, donc, nous avons vu paraître deux espèces d'écrivains « naturalistes : » les lakistes, qui roucoulent sur la nature, parce qu'ils demeurent dans le Cumberland, et cette sous-secte que l'on a malicieusement appelée l'école des Cockneys, gens enthousiastes de la nature, parce qu'ils demeurent à Londres. Il est à remarquer que les champêtres fondateurs de la secte se défendent avec force d'avoir aucun rapport avec leurs sectateurs de la métropole, qu'ils traitent peu poliment, les appelant cockneys, athées, sots, mauvais écrivains, et d'autres noms non moins durs que peu mérités. Je comprends les prétentions des gentlemen aquatiques de Windermere à ce que M. Braham appelle une fièvre d'enthousiasme pour les lacs, montagnes, paquerettes, narcisses; mais je voudrais savoir sur quoi leurs imitateurs de Londres se fondent pour justifier leur fanatisme. Southey, Wordsworth et Coleridge ont parcouru la moitié de l'Europe et vu la nature sous la plupart de ses aspects, quoique, entre nous soit dit, je ne crois pas qu'ils l'aient toujours bien reproduite. Mais les autres, qu'ont-ils vu de la terre, de la mer, et de la nature? — Pas la moitié, pas la dixième partie de ce qu'a vu Pope; et cependant ces messieurs se moquent de sa forêt de Windsor. Je leur demanderai ce qu'ils ont jamais vu de Windsor, à l'exception des briques qu'on y pétrit.

Le plus rural de ces messieurs est mon ami Leigh Hunt, qui demeure à Hampstead; je crois n'avoir pas besoin de dire que je n'ai aucune animosité poétique ou personnelle contre Hunt. Je ne connais pas

d'homme plus aimable en société, ni (lorsqu'il permet à son bon sens de triompher de ses préjugés de parti) un meilleur écrivain. Quand il composa sa *Francesca*, je ne fus pas le dernier à en découvrir les beautés longtemps avant la publication. Je lui fis toutefois quelques remontrances sur ses vulgarismes d'autant plus extraordinaires que l'auteur n'est pas un homme vulgaire. La réponse de M. Hunt fut qu'il écrivait ainsi par principe, que cela faisait partie de son système; je me tus. Quand un homme parle de son système, c'est comme une femme qui parle de sa vertu. Je les laisse dire. Qu'il y ait des écrivains capables d'écrire *Francesca* comme elle devrait l'être, c'est ce que j'ignore; mais M. Hunt est probablement le seul poète qui pût avoir le courage de gâter son *Capo d'Opera*.

Je n'ai aucun rapport avec les jeunes gens de la secte, si ce n'est par quelques publications légères qui ont été publiées sans que je le demandasse. J'avoue que je ne concevais pas, avant de les avoir lues, jusqu'où pouvait aller l'absurdité humaine. Comme l'ode de Garrick à Shakspeare, ils défient la critique; et ce sont ces gens-là qui osent décrier Pope! L'un d'eux, un certain M. John Ketch, a écrit quelques vers contre Pope dont il vaut mieux être le sujet que l'auteur. M. Hunt se rachète par des beautés éparses çà et là; mais le reste de ces pauvres diables est si malade, qu'à la place de M. Hunt, « je n'irais pas dans Coventry avec eux, je le dis tout net. » Ce qu'il y a de certain, c'est « qu'il a conduit ces vauriens là où ils seront bien poivrés; » mais un faiseur de systèmes est obligé d'accepter toute espèce de prosélytes.

Lorsqu'ils auront réellement vu la vie, lorsqu'ils en auront éprouvé les émotions, lorsqu'ils auront voyagé un peu au-delà des frontières de Middlesex, lorsqu'ils auront franchi les Alpes de Highgate, et découvert la source du Nil de New-River; alors, et seulement alors, il pourra leur être permis décentement de mépriser Pope; car lui, il avait été, sinon dans le pays de Galles, du moins bien près, lorsqu'il décrivit si magnifiquement les ouvrages artificiels du bienfaiteur de la nature, dans *l'Homme de Ross*, dont j'ai si souvent contemplé le portrait, encore aujourd'hui suspendu dans le salon de l'auberge, avec respect pour sa mémoire, avec admiration pour le poète qui a sauvé de l'oubli des actions qui, toutes belles qu'elles fussent, n'auraient pas valu à l'auteur toute la réputation qui lui était due.

J'observerai encore à mon ami Hunt que je serais bien aise de le voir à Ravenne, non-seulement à cause du plaisir sincère que j'éprouverais à jouir de sa société, et des avantages qu'un voyage de cinquante lieues, ou à peu près, doit procurer à un poète naturaliste, mais encore pour lui faire observer un ou deux petits détails dans sa *Francesca*, qu'il n'aurait probablement pas placés précisément au début de son poème s'il avait jamais vu Ravenne; à moins toutefois que « cela ne fasse partie de son système. » J'allois encore réclamer son indulgence pour la manière dont j'ai parlé de ses disciples. Je conviens que le sujet n'est pas agréable; s'ils n'avaient jamais parlé de

Pope, ils auraient pu rester seuls « avec leur gloire; » je n'aurais jamais rien dit ni pensé d'eux et de leurs sottises; mais s'ils osent porter la main sur le petit rossignol de Twickenham, il en est qui les laisseront faire; pour moi, je ne le souffrirai jamais. Ni le temps, ni la distance, ni les malheurs, ni la vieillesse, ne pourront diminuer ma vénération pour lui, lui, le grand poète moraliste, de tous les temps, de tous les pays, de toutes les passions et de tous les âges de la vie. Il a fait les délices de mon enfance; je l'ai étudié dans mon âge mûr; et, s'il m'est permis d'y atteindre, il sera aussi la consolation de ma vieillesse. Ses poésies sont le livre de la vie. Sans *cant*, et cependant sans négliger la religion, il a réuni tout ce qu'un homme peut réunir de sagesse morale, et il a revêtu cette science merveilleuse d'une forme parfaite. Sir William Temple a remarqué que « parmi tous les membres de la famille humaine, dans l'espace de mille ans, pour un homme capable de faire un grand poète, il s'en trouvera mille en état d'être d'aussi grands généraux et d'aussi grands ministres que tous ceux que présente l'histoire. » Voici l'opinion d'un homme d'état sur la poésie. Cette opinion l'honore. Or, Pope était un de ces poètes millénaires; mille années se passeront avant que la littérature anglaise offre un poète qui l'égale. Mais qu'en a-t-elle besoin? A lui seul n'est-il pas toute une littérature?

Un mot maintenant sur sa traduction d'Homère, si brutalement décriée. « Le docteur Clarke, si connu pour sa critique scrupuleuse, n'a pu trouver, dans toute *l'Iliade*, plus de deux ou trois contre-sens. Les défauts réels de cette traduction sont d'une autre espèce. » C'est ainsi que s'exprime Warton, savant lui-même. Il résulterait de ce témoignage qu'il a évité l'écueil principal de tout traducteur. Quant aux autres taches, elles consistent à avoir fait un poème anglais magnifique d'un poème grec sublime. Elle durera, quoi qu'on fasse. Cowper et la foule de ses rivaux aux vers blancs peuvent faire tout ce qu'ils pourront, ils ne parviendront jamais à supplanter Pope auprès des lecteurs de bon sens et de cœur.

Ce qui distingue surtout les rangs inférieurs de la nouvelle école poétique est leur vulgarité; je ne veux pas dire qu'ils soient grossiers, mais leur élégance est un *comme il faut* râpé. Un homme peut être grossier, et cependant ne pas être vulgaire, et réciproquement; Burns est souvent grossier, mais jamais vulgaire. Chatterton n'est jamais vulgaire, ni Wordsworth, ni les chefs des lakistes, quoiqu'ils traitent de la vie vulgaire sous tous ses aspects. C'est surtout par son attirail de clinquants et d'oripeaux que l'école de second ordre est vulgaire, et c'est le signe infallible auquel on peut la reconnaître; c'est ce que nous appelions, à Harrow, un *endimanché*. On le distinguait sur-le-champ d'un gentleman, quoique peut-être ses habits fussent les mieux taillés et ses bottes les mieux cirées des deux, par l'excellente raison que, probablement, il avait confectionné l'un et ciré les autres de ses propres mains.

Dans le cas dont il s'agit, je parle des ouvrages et non des auteurs, car je ne sais rien de leur personne,

et ne puis juger que leurs écrits. Quant à mon ami Hunt, je l'ai déjà dit, il est fort loin d'être vulgaire. Je ne puis donc juger des manières des disciples par leurs ouvrages. Ils peuvent être des hommes honorables et comme il faut ; mais , dans leurs productions , ils s'abstiennent avec un soin particulier de cette dernière qualité. Ils me rappellent M. Smith et les miss Bronghtons au bal de Hampstead, dans *Evelina*. Je me pique de quelque peu d'expérience dans ces choses-là, au moins dans le monde. Dans ma jeunesse, j'ai vu un peu de toutes les sociétés, depuis le prince chrétien, le pacha, le sultan musulman et les personnages les plus éminents de ces contrées, jusqu'au boxeur de Londres, au chevalier d'industrie, au mulletier espagnol, au derviche vagabond, au montagnard écossais et au kleptre albanais, sans parler des variétés curieuses de la vie italienne. Certes, loin de moi l'idée qu'il ait jamais existé, qu'il puisse exister une aristocratie de poètes. Mais il y a une noblesse de pensée et de style accessible à tous, que nous devons moitié à notre talent personnel, moitié à notre éducation. Nous la rencontrons dans Shakspeare, Pope, Burns, Dante et Alfieri ; mais on la chercherait en vain dans ce petit chœur gazouillant de poètes postiches, imitateurs de M. Hunt. Si l'on me disait de définir ce qu'est la noblesse des manières (*gentlemanliness*), je dirais qu'on ne peut la définir qu'en montrant ceux qui la possèdent et ceux qui en sont dépourvus. Dans le monde, je dirais que la plupart des militaires la possèdent, et les marins très-peu ; que plusieurs hommes de rang l'ont, et peu d'avocats ; qu'elle est plus commune chez les écrivains que chez les ecclé-

siastiques, quand ils ne sont pas pédants ; que le maître d'armes en a plus que le maître de danse ; le chanteur plus que l'acteur, et, si ce n'était un *irlandisme*, qu'elle est plus généralement répandue parmi les femmes que parmi les hommes. En poésie, comme dans tout autre genre de littérature, elle ne fera jamais un poète ni un poème ; mais poème ni poète ne vaudront jamais rien sans elle. C'est le sel de la société, et ce qui assaisonne un livre. La vulgarité est plus détestable qu'un langage de portefaix, car ce dernier a souvent de la verve, de la saillie et un bon sens robuste ; tandis que la première est le plus triste avortement de tous les efforts en tous genres. Ce n'est pas la bassesse du sujet ou du style qui la constitue ; car Fielding se complait dans l'un et dans l'autre ; mais est-il jamais vulgaire ? Non. On voit l'homme d'éducation et de savoir qui joue avec son sujet, le domine, et n'en est jamais l'esclave. L'écrivain vulgaire le devient d'autant plus que son sujet s'élève davantage : comme l'homme qui montrait la ménagerie de Piddcock avait l'habitude de dire : « Ceci, messieurs, est l'aigle du soleil, d'Archangel en Russie ; plus il fait chaud, plus haut il vole. » Venons aux preuves. — C'est une chose qui doit plutôt se sentir que se définir. Prenez un volume des gens à la suite de M. Hunt, lisez-en, si vous le pouvez, deux pages, et prononcez. Dites si leur poésie n'est pas le portrait exact du *comme il faut râpé* de la vie usuelle. Quand vous vous serez soumis à cette torture, prenez Pope, et, après l'avoir lu, reprenez le Cockney. Mais cela vous sera-t-il possible ?

DE QUELQUES TRADUCTIONS

FAITES PAR LORD BYRON.

Pour compléter l'énumération des travaux de lord Byron, il convient de dire un mot des traductions qu'il a laissées, tant des poètes classiques que des poètes modernes. On comprend qu'il n'entraîne pas dans notre plan de traduire des traductions. Voici la liste exacte des pièces traduites des poètes classiques, et insérées dans les *Heures de Paresse* :

1. Apostrophe d'Adrien à son âme ; nous en avons donné une imitation.
2. Traduction de Catulle. *Ad Lesbiam*.
3. Traduction de l'Épithaphe sur Virgile et Tibulle, par Domitius Martius.
4. Imitation de Tibulle. *Sulpicia ad Corinthum*.
5. Traduction de Catulle. *Lugete, Veneres*.
6. Imitation de Catulle. *Les Baisers*.
7. Traduction d'Horace. *Iustum et tenacem*.

8. Traduction d'Anacréon. *L'Amour mouillé*.

9. Traduction d'un passage du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle.

10. Traduction d'un passage de la *Médée* d'Euripide.

11. Traduction de l'épisode de *Nysus et Euryale* dans l'*Énéide*.

En outre, lord Byron a laissé une traduction du poème de Pulci, *Morgante Maggiore*, et de l'épisode de *Françoise de Rimini*, dans l'*Enfer* du Dante ;

Une chanson traduite du portugais : *Tu mi chamas* ;

Des remarques sur le romain, avec la traduction de plusieurs dialogues et morceaux extraits des poètes de la Grèce moderne, parmi lesquels on distingue :

Un chant de guerre : *Allons, enfants de l'Hellénie !*

Une chanson romaine ;

La Jeune Haïdée. Cette dernière pourrait bien être une pièce originale et non une traduction ; c'est pour cela que nous croyons devoir la reproduire :

LA JEUNE HAÏDÉE.

J'entre dans ton jardin de roses, où chaque matin je trouve Flore qui repose, belle et chère Haïdée ! car assurément je la vois en toi ! O fille charmante ! je t'implore à genoux ; écoute la voix sincère de mon amour, qui ne chante que pour t'adorer, et toutefois tremble de ce qu'il a chanté. De même que, docile à la voix de la nature, la branche donne à l'arbre et ses fruits et ses fleurs ; ainsi , à travers ses yeux , à travers chacun de ses traits, brille l'âme de la jeune Haïdée.

Mais le jardin le plus délicieux importune quand l'amour a quitté ses bosquets ; donnez - moi de la ciguë : — puisque celle que j'aime est ingrate, cette

herbe sera , pour moi , plus parfumée que les fleurs. Le poison distillé de son calice emplira la coupe de son amertume ; mais , m'enivrant pour me soustraire à ta rigueur , ce breuvage sera doux à mon âme. Fille trop cruelle ! je te supplie en vain de m'épargner ces horreurs : rien ne peut-il donc te rendre à mon cœur ? Alors s'ouvrent pour moi les portes de la tombe !

Comme le guerrier qui marche au combat, sûr d'avance de sa conquête, c'est ainsi qu'armée du glaive de tes yeux, tu as percé mon cœur de part en part. Ah ! dis-moi, mon âme, me faut-il mourir d'angoisses que dissiperait un sourire ? L'espoir, que tu m'ordonnais autrefois de nourrir, me serait-il une récompense trop grande des tourments que j'endure ? Il est maintenant attristé, le jardin de roses, chère mais perfide Haïdée ! Toute flétrie, Flore y repose, et pleure avec moi ton absence.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVIS DU TRADUCTEUR.....	v
AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.....	vi
NOTICE SUR BYRON.....	vij
HEURES DE PARESSE.	
DÉDICACE.....	1
PRÉFACE.....	1
Sur la mort d'une jeune demoiselle, cousine de l'auteur, et qui lui fut bien chère.....	2
A E.....	2
A D.....	2
Épithaphe d'un ami.....	3
Fragment.....	3
Vers composés en quittant l'abbaye de Newstead.....	3
Vers écrits sur un volume des <i>Lettres d'une religieuse italienne à un Anglais</i>	3
Réponse aux vers précédents, adressés à miss.....	4
Adrien mourant à son âme.....	4
A Emma.....	4
A M. S. G.....	4
A Caroline.....	5
A Caroline.....	5
A Caroline.....	5
Stances à une dame en lui envoyant les poèmes du Ca- moëns.....	5
Le premier Baiser de l'amour.....	6
Sur un changement de directeur dans une de nos écoles publiques.....	6
Au duc de Dorset.....	6
Fragment écrit peu de temps après le mariage de miss Chawort.....	7
Granta, salmigondis.....	7
Sur une vue lointaine du village et du collège d'Harrow sur la colline.....	8
A M.....	9
A la femme.....	9
A M. S. G.....	9
A Marie, en recevant son portrait.....	10
A Leslie.....	10
Vers adressés à une jeune demoiselle.....	10
Le dernier Adieu de l'amour.....	11
Diana Las.....	11
A Marion.....	11
A une dame qui avait remis à l'auteur une boucle de ses cheveux tressés avec les siens, et lui avait donné ren- dez-vous dans un jardin au mois de décembre.....	12
Oscar d'Alva, légende.....	12
Réflexions à l'occasion d'un examen de collège.....	13
A une jolie quakeresse.....	16
La Cornaline.....	16
Prologue de circonstance avant la représentation de la	

	Pages.
<i>Roue de la Fortune</i> sur un théâtre d'amateurs.....	16
Sur la mort de Fox.....	17
La Larme.....	17
La Coquette, en réponse à une pièce de vers de J. M. B. Pigot sur la cruauté de sa maîtresse.....	18
Au même.....	18
A Eliza.....	19
Lachin y Gair.....	19
A la Fiction.....	19
Réponse à quelques vers élégants qu'un ami avait envoyés à l'auteur, et dans lesquels il lui reprochait la chaleur de ses descriptions.....	20
Élégie sur l'abbaye de Newstead.....	20
Souvenirs d'enfance.....	22
Réponse à un poème intitulé <i>la Destinée commune</i>	27
A une femme qui avait présenté à l'auteur le bandeau de velours qui retenait sa chevelure.....	27
Souvenir.....	27
Au révérend J. E. Becher, qui avait conseillé à l'auteur de fréquenter davantage le monde.....	27
La Mort de Calmar et d'Orla.....	28
L'Amitié est l'Amour sans ailes.....	29
Prière de la Nature.....	30
A Edouard Noel Long.....	31
A une dame.....	32
Oh ! que ne suis-je enfant !.....	32
Quand j'érais, jeune montagnard.....	33
Au comte George Delawarr.....	33
Au comte de Clare.....	34
Vers écrits sous un ormeau dans le cimetière d'Harrow..	35
Article de la <i>Revue d'Edimbourg</i> sur les <i>Heures de Pa- resse</i>	35

POÉSIES DIVERSES, COMPOSÉES EN 1807-1808.

L'Adieu, écrit à une époque où l'auteur croyait qu'il al- lait mourir.....	37
A une dame vaine.....	38
A Anna.....	38
A la même.....	39
A l'auteur d'un sonnet commençant par ces mots : « Mon vers est triste et ne fait point pleurer. ».....	39
Sur un éventail.....	39
Adieu à la muse.....	39
A un chêne de Newstead.....	40
Lors d'une visite à Harrow.....	40
Épithaphe de John Adams, voiturier de Southwell, mort d'un excès de boisson.....	40
A mon fils.....	40
Adieu ! si dans le ciel on entend la prière.....	41
Brillant soit le séjour de ton âme !.....	41
Quand nous nous sommes quittés.....	41

	Pages.		Pages.
A un jeune ami.....	41	LA VALSE.....	181
Vers gravés sur une coupe formée d'un crâne.....	42	LE GIAOUR.....	183
LES BARDES DE L'ANGLETERRE ET LES CRITIQUES DE L'ÉCOSSE, satire.....	45	LA FIANCÉE D'ABYDOS, nouvelle turque.....	198
POÉSIES DIVERSES, COMPOSÉES EN 1809-1810.		Dédicace.....	198
Eh bien ! tu es heureuse.....	60	Chant premier.....	198
Vers gravés sur la tombe d'un chien de Terre-Neuve....	60	Chant second.....	203
A une dame qui me demandait pourquoi je quittais l'An- glettre au printemps.....	61	LE CORSAIRE.....	210
Ne me fais pas ressouvenir.....	61	Dédicace.....	210
Il fut un temps.....	61	Chant premier.....	211
Quoi ! tu me pleureras quand je ne serai plus !.....	61	Chant second.....	217
Remplissez de nouveau ma coupe ! chanson.....	62	Chant troisième.....	223
Stances à une dame en quittant l'Angleterre.....	62	ODE A NAPOLEON BONAPARTE.....	230
Le Paquebot de Lisbonne, vers adressés à M. Hodgson, composés à bord pendant la traversée.....	63	LARA.....	235
Vers écrits sur un album à Malte.....	63	Chant premier.....	235
A Florence.....	63	Chant second.....	239
Stances composées pendant un orage.....	64	MÉLODIES HÉBREUSES.	
Stances écrites en traversant le golfe d'Ambracie.....	64	Elle marche dans sa beauté.....	246
L'enchantement est rompu. Écrit à Athènes.....	65	La Harpe du roi-poète.....	246
Vers écrits après avoir nagé de Sestos à Abydos.....	65	Si là-haut nous aimons encore.....	247
Vierge d'Athènes, je te quitte.....	65	La sauvage Gazelle.....	247
LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.....	66	Ah ! pleurez sur ceux qui pleurent.....	247
Préface des deux premiers chants.....	66	Sur les rives du Jourdain.....	247
A Ianthe.....	67	La Fille de Jephthé.....	247
Chant premier.....	68	O beauté ravie dans ta fleur !.....	248
Chant deuxième.....	80	Mon âme est sombre.....	248
Appendice au chant second.....	91	Je te vis pleurer.....	248
Chant troisième.....	99	Tes jours sont finis.....	248
Chant quatrième.....	115	Chant de Saül avant sa dernière bataille.....	248
Appendice au chant quatrième.....	133	Saül.....	248
POÉSIES DIVERSES, COMPOSÉES DE 1811 A 1813.		Tout est vanité.....	249
Vers écrits sous un portrait.....	137	Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souf- frante.....	249
Vers destinés à tenir lieu d'épithète.....	137	Vision de Balthazar.....	249
Vers écrits dans l'album des voyageurs à Orchomène....	137	Soleil de ceux qui ne dorment pas.....	250
Le Départ.....	137	Si j'avais un cœur faux comme tu le penses.....	250
Adieu à Malte.....	137	Regrets d'Hérode après la mort de Marianne.....	250
A Dives, Fragments.....	138	Sur le jour de la destruction de Jérusalem par Titus....	250
Sur la dernière bouffonnerie de Thomas Moore, qualifiée par lui d'opéra.....	138	Assis au bord des fleuves de Babylone.....	250
Épître à un ami, en réponse à des vers dans lesquels on exhortait l'auteur à être gai et à bannir le noir chagrin.....	138	La destruction de Sennachérib.....	251
A Thyra.....	138	Un esprit passa devant moi. Extrait de Job.....	251
Stances. Loin de moi ! loin de moi !.....	139	LE SIÈGE DE CORINTHE.....	251
Stances. Encore une douleur.....	139	PARISINA.....	261
Euthanasia.....	139	POÉSIES DOMESTIQUES.	
Stances. Et tu n'es plus.....	160	L'Adieu.....	267
Stances. Si parfois.....	160	Esquisse.....	268
Sur un cœur en cornaline brisé par accident.....	161	Stances à Augusta. Quand tout était lugubre et sombre... mon sort.....	269
A une dame qui avait été vue pleurant.....	161	Stances à Augusta. En vain il s'est couché le soleil de mon sort.....	269
La chaîne que je te donnai. Imité du tarc.....	161	Épître à Augusta. Ma sœur ! ma bien aimée sœur !.....	270
Vers écrits sur un feuillet blanc du poème de Rogers, <i>les Plaisirs de la Mémoire</i>	161	Vers composés en apprenant que lady Byron était malade.....	271
Adresse prononcée à l'ouverture du théâtre de Drury- Lane le samedi 10 octobre 1812.....	161	MONODIE SUR LA MORT DE SHÉRIDAN, prononcée au théâtre de Drury-Lane.....	272
Adresse parenthétique, par le docteur Plagiari.....	162	LE PRISONNIER DE CHILLON.....	274
Vers trouvés dans un pavillon d'été, à Hales-Owen.....	163	LE RÊVE.....	278
Au temps.....	163	POÉSIES DIVERSES, COMPOSÉES EN 1814-15-16.	
Stances. Tu n'es point perfide.....	163	La Tournée du diable. Rapsodie incomplète.....	280
A une dame qui demandait à l'auteur quelle était « l'ori- gine de l'amour ».....	163	Poésies de Windsor. Vers composés en voyant son Al- tesse Royale le Prince Régent entre les cercueils de Henri VIII et de Charles I ^{er} dans le caveau royal de Windsor.....	281
Stances. Rappelle-toi celui.....	163	Stances. Je n'ose prononcer ton nom.....	281
Sur les poésies de lord Thurlow.....	164	Adresse destinée à être récitée à la réunion calédonienne.....	282
A lord Thurlow.....	164	Épître de condoléance à Sara, comtesse de Jersey, sur ce que le Prince Régent avait renvoyé son portrait à mistress Mee.....	282
A Thomas Moore, la veille d'une visite à M. Leigh-Hunt dans la prison de Coldbath-Fields, le 19 mai 1813.....	164	A Balthazar.....	283
Impromptu en réponse à un ami.....	165	Stances élégiaques sur la mort de Peter Parker.....	283
Sonnet à Geneva.....	165	Stances. Parmi les joies que le monde nous donne.....	284
Sonnet à la même.....	165	Stances. Nulle d'entre les filles de la Beauté.....	284
SOUVENIRS D'HORACE.....	165	Waterloo. Ode imitée du français. Nous ne te maudissons	
LA MALÉDICTION DE MINERVE.....	177		

	Pages.		Pages.
pas, Waterloo!.....	284	L'AGE DE BRONZE.....	346
Faut-il donc te quitter? ô mon glorieux chef. Imité du français.....	283	L'ÎLE, OU CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS.....	353
Ode à l'étoile de la Légion-d'Honneur. Imité du français.....	286	Avertissement.....	353
Adieux de Napoléon. Imité du français.....	286	Chant premier.....	353
Endos mis à l'acte de séparation en avril 1816.....	286	Chant second.....	358
Stances.....	286	Chant troisième.....	365
Le Tombeau de Churchill. Fait littéral.....	287	MANFRED, poème dramatique.....	370
Prométhée.....	288	MARINO FALIERO, DOGE DE VENISE, tragédie historique	
Fragment. Si je pouvais remonter le fleuve de mes ans..	288	en cinq actes.....	386
Sonnet. Au lac Léman.....	289	Appendice.....	429
Stances.....	289	LE CIEL ET LA TERRE, mystère.....	431
Stances. Ils disent que le bonheur, c'est l'espérance.....	289	SARDANAPALE, tragédie en cinq actes.....	442
A Thomas Moore.....	289	LES DEUX FOSCARI, tragédie historique en cinq actes..	474
Le Roi des tisserands. Chant des Indistes.....	289	LE DIFFORME TRANSFORMÉ, drame en trois parties..	500
Stances.....	290	CAIN, mystère en trois actes.....	516
Sur le buste d'Hélène par Canova.....	290	WERNER OU L'HÉRITAGE, tragédie en cinq actes.....	540
LA LAMENTATION DU TASSE.....	290	DON JUAN.....	576
BEPPO. Histoire vénitienne.....	294	Avant-Propos.....	576
MAZEPPA.....	305	Fragment.....	577
ODE A VENISE.....	311	Dédicace.....	577
LA PROPHÉTIE DU DANTE.....	312	Chant premier.....	579
Dédicace.....	312	Chant second.....	601
Préface.....	312	Chant troisième.....	620
Chant premier.....	315	Chant quatrième.....	651
Chant second.....	315	Chant cinquième.....	342
Chant troisième.....	316	Appendice au chant cinquième.....	656
Chant quatrième.....	318	Préface des chants sixième, septième et huitième	658
POÉSIES DIVERSES, COMPOSÉES DE 1817 A 1821.		Chant sixième.....	658
Versicules.....	320	Chant septième.....	669
A M. Murray.....	320	Chant huitième.....	676
Épître de M. Murray au docteur.....	321	Chant neuvième.....	688
Épître à M. Murray.....	321	Chant dixième.....	696
A M. Murray.....	322	Chant onzième.....	704
A Thomas Moore.....	322	Chant douzième.....	713
Épithaphe de William Pitt.....	322	Chant treizième.....	722
Épigramme.....	322	Chant quatorzième.....	732
Sur l'anniversaire de mon mariage.....	322	Chant quinzième.....	741
Sur la naissance de John-William Pizzo Hopner.....	322	Chant seizième.....	750
Sonnet à Georges IV sur le retrait de la condamnation de lord Édouard Fitzgerald.....	322	LETTRE A L'ÉDITEUR DE LA « REVUE DE MA GRAND-MÈRE. ».....	762
L'Avatar irlandais.....	322	QUELQUES OBSERVATIONS SUR UN ARTICLE DU « BLACKWOOD'S MAGAZINE. ».....	763
Stances à Léridan.....	324	DERNIERS VERS DE LORD BYRON.	
Stances composées sur la route de Florence à Pise.....	325	Stances sur un air indien.....	774
Stances. Si le fleuve de l'amour.....	325	La Conquête.....	774
Le Bal de charité.....	326	Aujourd'hui j'ai complété ma trente-sixième année.....	774
Épigramme sur l'anniversaire de mon mariage, à Pénélope	326	REVUE CRITIQUE DES POÉSIES DE WORDSWORTH..	775
Sur le trente-troisième anniversaire de ma naissance	326	DISCOURS PARLEMENTAIRES.	
(22 janvier 1821).....	326	Discours sur le bill sur les briseurs de métiers.....	776
Épigramme sur ce que la compagnie des chandronniers	326	Discours sur l'examen des griefs des catholiques.....	778
avait résolu de présenter une adresse à la reine Caroline.	326	Discours sur le rapport de la pétition du major Cartwright	784
A M. Murray.....	326	FRAGMENTS.....	785
Stances. Quand un homme n'a point dans sa patrie.....	327	PREMIÈRE LETTRE A JOHN MURRAY.....	787
Sur le suicide de lord Castle-reagh.....	327	DEUXIÈME LETTRE A JOHN MURRAY.....	799
Sur le même.....	327		
Sur le même.....	327		
LES BAS-BLEUS, églogue littéraire.....	327		
LA VISION DU JUGEMENT.....	332		





